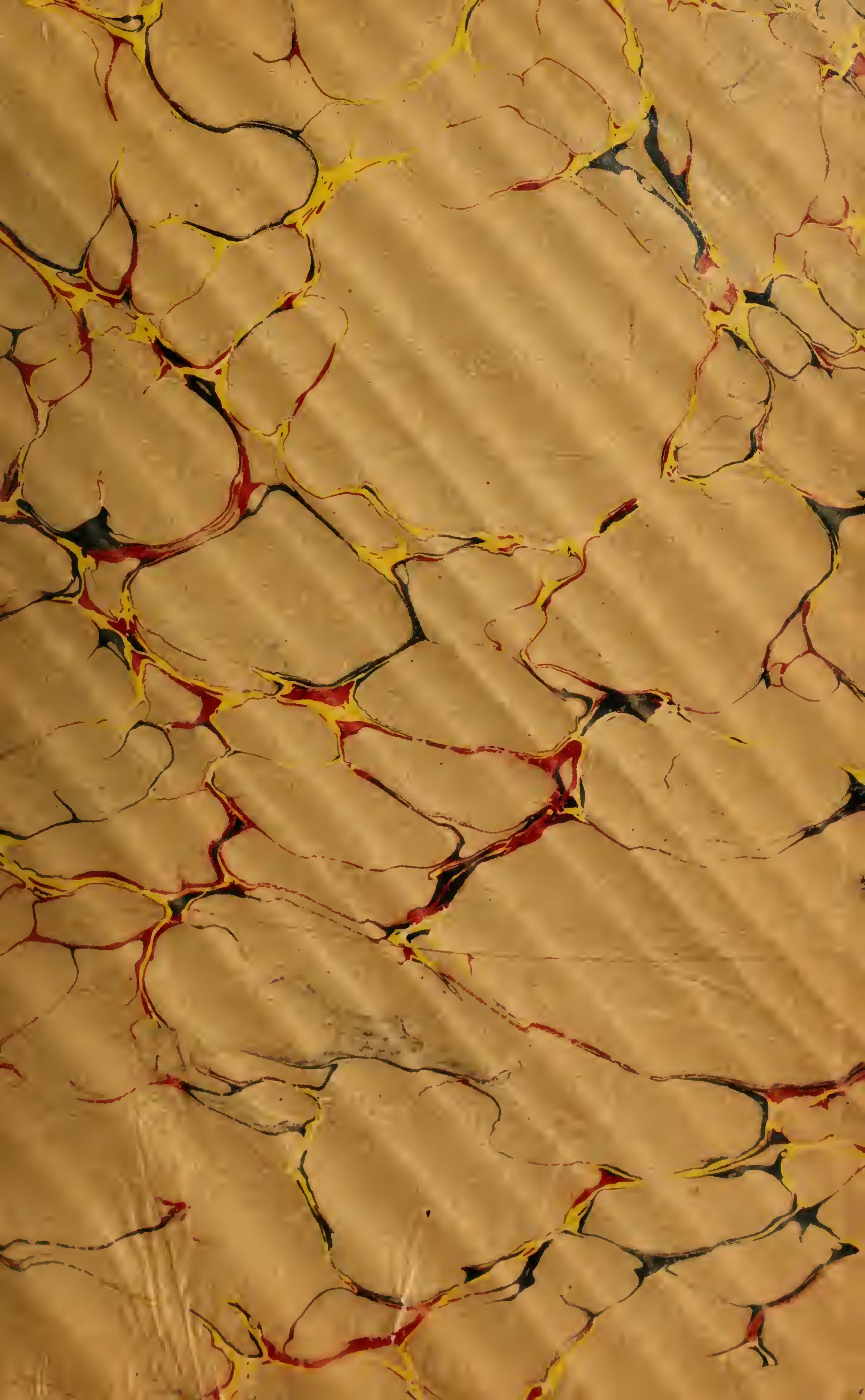






COLLECTION
INTÉGRALE ET UNIVERSELLE
DES
ORATEURS SACRÉS.
DEUXIÈME SÉRIE,

RENFERMANT :

1° LES ŒUVRES ORATOIRES DES PRÉDICATEURS QUI ONT LE PLUS ILLUSTRÉ LA CHAIRE FRANÇAISE DEPUIS 1789 ET AU DESSUS * JUSQU'A NOS JOURS,

SAVOIR :

MONMOREL, DE MONTIS, J. LAMBERT, DE LIGNY, BERGIER, DESSAURET, LENFANT, DE BEAUVAIS, CORMEAUX, DE BEAUREGARD, DE BOISGELIN, DE NOÉ, COSSART, GUÉNARD, GÉRARD, LEGRIS DUVAL, L'ABBÉ RICHARD, DE LA LUZERNE, ANOT, VILLEDIEU, DE BOULOGNE, DE BILLY, RIBIER, DE MONTBLANC, MAUREL, BERTIN, FEUTRIER, SALAMON, PERRET DE FONTENAILLES, BORDERIES, CAFFORT, FOURNIER, LONGIN, BOUDOT, DOUCET, FRAYSSINOUS, ROBINOT, BOYER, LABOUDERIE, ROY, GUILLON, BONNEVIE, OLIVIER, ETC., ETC.;

2° LES PLUS REMARQUABLES MANDEMENTS, OU DISCOURS

DE LEURS ÉMINENCES LES CARDINAUX DE BONALD, ARCH. DE LYON; DU PONT, ARCH. DE BOURGES; DONNET, ARCH. DE BORDEAUX; VILLECOURT, ANCIEN ÉVÊQUE DE LA ROCHELLE; DE NOSSEIGNEURS DEBELAY, ARCH. D'AVIGNON; CHARVAZ, ARCH. DE GÊNES; BILLIET, ARCH. DE CHAMBÉRY; DE PRILLY, ÉV. DE CHALONS; DE MARGUÉRYE, ÉV. D'AUTUN; DE MAZENOD, ÉV. DE MARSEILLE; LACROIX, ÉV DE BAYONNE; RIVET, ÉV. DE DIJON; MENJAUD, ÉV. DE NANCY; ROESS, ÉV. DE STRASBOURG; GUIBERT, ÉV. DE VIVIERS; GIGNOUX, ÉV. DE BEAUVAIS; ANGEBAULT, ÉV. D'ANGERS; DUFETRE, ÉV. DE NEVERS; GROS, ÉV. DE VERSAILLES; BUISSAS, ÉV. DE LIMOGES; DEPÉRY, ÉV. DE GAP; LAURENCE, ÉV. DE TARBES; VICART, ÉV. DE LAVAL; DE MORLHON, ÉV. DU PUY; DE GARSIGNIES, ÉV. DE SOISSONS; DE BONNECHOSE, ÉV. D'ÉVREUX; FOULQUIER, ÉV. DE MENDE; PIE, ÉV. DE POITIERS; MABILLE, ÉV. DE ST-CLAUDE; DUPANLOUP, ÉV. D'ORLÉANS; DE DREUX-BRÉZÉ, ÉV DE MOULINS; LYONNET, ÉV. DE ST-FLOUR; REGNAULT, ÉV. DE CHARTRES; DANIEL, ÉV. DE COUTANCES; DE LA BOUILLERIE, ÉV. DE CARCASSONNE; PLANTIER, ÉV. DE NÎMES; DELALLE, ÉV. DE RODEZ; JOURDAIN, ÉV. D'AOSTE; VIBERT, ÉV. DE MAURIENNE; DELEBECQUE, ÉV. DE GAND; MALOU, ÉV. DE BRUGES; DE MONTPELLIER, ÉV. DE LIÉGE; BOURGET, ÉV. DE MONTRÉAL, ETC., ETC.;

3° LES SERMONS

DE MGR ROSSI, PRÉLAT DE LA MAISON DU SAINT-PÈRE; MM. ROBITAILLE, VIC. GÉN. D'ARRAS; BRUNET, VIC. GÉN. DE LIMOGES; LECOURTIER, CHANOINE ARCHIPRÊTRE DE NOTRE-DAME A PARIS; FAUDET, CURÉ DE ST-ROCH, IBID.; GAUDREAU, CURÉ DE ST-EUSTACHE, IBID.; PETIT, CURÉ A LA ROCHELLE; DECHAMPS, SUPÉRIEUR DES PP. RÉDEMPTORISTES DE BRUXELLES; COQUEREAU, CHANOINE DE ST-DENIS; GRIVEL, ID.; LIABEUF, CHAPELAIN DE L'EMPEREUR; DASSANCE, CHANOINE DE BAYONNE; LALANNE, DIRECTEUR DU COLLÉGE STANISLAS MAUPIED, SUPÉRIEUR DE L'INSTITUTION DE GOURIN; CARROY, PÈRE DE LA MISÉRICORDE; VIDAL, DU CLERGÉ DE PARIS; BARTHÉLEMY, ID.; NOEL, ID.; CASSAN DE FLOYRAC, ID., CORBLET, DU CLERGÉ D'AMIENS; CABANÈS, ID. DE TOULOUSE; BARTHE, ID. DE RODEZ, ETC.;

4° UN COURS DE PRONES

TIRÉS DES MEILLEURS PRONISTES ANCIENS ET MODERNES,

5° UNE SÉRIE D'OUVRAGES SUR LES RÈGLES DE LA BONNE PRÉDICATION

(Ces pronistes et ces maîtres de l'art seront nominativement énoncés sur les titres subséquents de cette collection)

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBÉ MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

33 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA SÉRIE ENTIERE; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

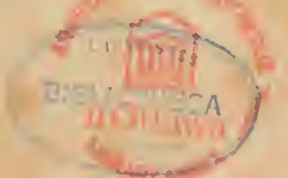
TOME SOIXANTE-TREIZIÈME DE LA PUBLICATION ENTIÈRE ET TOME SIXIÈME DE LA SECONDE SÉRIE,

CONTENANT LES OEUVRES ORATOIRES COMPLÈTES DE L'ABBÉ RICHARD, DE LEGRIS DUVAL, DU CARDINAL DE LA LUZERNE ET DE PERRET DE FONTENAILLES.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, EDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1856

* Pour Monmorel, de Montis et J. Lambert, oubliés dans la première série



SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE SOIXANTE-TREIZIÈME VOLUME

DE LA PUBLICATION ENTIÈRE,

ET TOME SIXIÈME DE LA SECONDE SÉRIE.

L'ABBE RICHARD.

LEGRIS DUVAL.

LE CARDINAL DE LA LUZERNE.

PERRET DE FONTENAILLES.

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR RICHARD.

Jean-Pierre Richard, dont nous publions les Sermons, naquit le 7, février 1743 à Belfort, ville d'Alsace, de parents honnêtes, qui s'étaient concilié par leurs vertus l'estime publique. Il trouva dans sa famille des exemples qui lui firent aimer la piété, et la fortifièrent dans son cœur, à mesure qu'il avançait en âge. La grâce, qui souvent prépare de loin les âmes dont elle veut se servir pour édifier et instruire les autres, inspira de bonne heure à cet enfant un attrait pour la retraite et le recueillement. Peu sensible aux amusements ordinaires de son âge, tout son plaisir était d'employer les heures dont il pouvait disposer à son gré, à chanter les louanges de Dieu, et à imiter, dans un petit oratoire qu'il s'était formé, la célébration des offices de l'Eglise. Cette inclination, jointe à une conduite on ne peut plus régulière, parut à ses vertueux parents un signe de vocation à l'état ecclésiastique. La joie du jeune Richard fut grande lorsqu'on se détermina à le faire étudier pour cet effet au collége de Belfort.

Les succès qu'il obtint dans ses premières études en firent espérer de plus grands encore ; c'est pourquoi il fut envoyé à Colmar, en 1755, au collége des jésuites. On ne connaissait pas alors de plus excellents maîtres pour former la jeunesse dans la science pratique des vertus chrétiennes et sociales, pour exciter l'émulation, hâter, par une sage méthode, le développement des talents naturels, et les diriger vers le grand but auquel ils doivent tendre constamment, le bonheur des individus, la paix et la gloire de l'Etat: une longue et bien déplorable expérience a prouvé qu'on n'a pu les remplacer jusqu'à présent.

Les jésuites de Colmar ne tardèrent pas à découvrir dans le jeune Richard de rares dispositions pour les sciences. L'innocence de ses mœurs et l'amabilité de son caractère achevèrent de lui gagner les cœurs de ses nouveaux maîtres. Des marques non équivoques de vocation à l'état religieux les engagèrent dans la suite à sonder le pieux élève, qui s'estima heureux d'avoir été trouvé digne d'embrasser un institut parfaitement conforme à ses inclinations. Il fut agrégé à la société en 1760.

Il était alors bien loin de soupçonner que ce corps, justement célèbre par les services qu'il avait rendus depuis plus de deux siècles à la religion et à l'Etat, touchait à sa destruction. Lorque l'arrêt du 6 août 1762 le supprima en France, l'abbé Richard n'avait pas encore atteint sa vingtième année. Ses talents pouvaient lui ouvrir facilement une nouvelle et plus utile carrière ; mais aucune considération ne put altérer son attachement pour un ordre dont il avait été à même d'apprécier tout le mérite. Il continua d'en porter l'habit et d'en observer la règle pendant plus de dix années, qu'il demeura successivement à Nanci, à Pont-à-Mousson, puis à Liége, où le prince-évêque l'avait appelé pour lui confier l'éducation de ses neveux.

Ce n'était pas seulement chez l'étranger qu'on s'empressait de recueillir les membres dispersés d'une société proscrite et devenue l'objet de tant d'imprécations. Les motifs réels de cette proscription n'étaient point un secret pour les vrais amis de la religion et de la monarchie. Aussi le maréchal de Broglie crut-il ne pouvoir mieux préserver ses enfants d'une contagion qui faisait de jour en jour des progrès effrayants (1), qu'en leur donnant de pieux et savants jésuites pour instituteurs. L'abbé Richard eut l'honneur de partager la confiance de ce brave et loyal chevalier, un des appuis de la monarchie, et qui fut, jusqu'au dernier soupir, fidèle à son Dieu et à son roi.

Au milieu de ces importantes fonctions, il préparait de loin en loin les matériaux dont il devait composer ses sermons. Il eut de bonne heure un grand attrait pour le ministère de la prédication ; mais il avait compris qu'on ne parvient pas à y exceller, même avec de grands talents naturels, sans une étude assidue de l'Ecriture et des Pères. Il ne paraît pas qu'il soit monté dans la chaire évangélique avant 1786. Il prêcha, cette année, le panégyrique de saint Louis de Gonzague au couvent des Carmélites de Saint-Denis, devant l'auguste sœur de Louis XV. Trois ans après, il jouissait déjà d'une assez grande réputation pour être admis à prêcher à la cour. Le sermon qu'il y prononça, en 1789, le jour de la Pentecôte, sur les caractères de la véritable grandeur et sur le bonheur d'une ame qui sert fidèlement son Dieu, nous a paru bien proportionné à la dignité et aux besoins de son auditoire.

Les troubles qui survinrent peu après, et l'atroce persécution suscitée par les *régénérateurs* de la France et de l'Eglise contre les fidèles ministres de l'Evangile, forcèrent l'abbé Richard de renoncer à la prédication et de se cacher. Il ne quitta point la capitale, et refusa constamment de s'assujettir à aucun serment. Pendant cette retraite forcée, il

(1) On sait que l'avocat général Séguier dénonça à toute la France la faction anti-monarchique dans son réquisitoire du 18 août 1770. « Le gouvernement, disait-il, doit trembler de tolérer dans son sein une secte ardente d'incrédules qui semblent ne chercher qu'à soulever les peuples, sous prétexte de les éclairer. »

s'occupa principalement à former le cœur et l'esprit de quelques jeunes gens, à retoucher ses sermons, et à en composer de nouveaux. Dès que le feu de la persécution se fut ralenti, et que les ardents promoteurs de la *tolérance universelle* eurent enfin consenti à tolérer tant soit peu le culte de leurs pères, il profita de cette généreuse condescendance pour annoncer la parole de Dieu, mais seulement dans des oratoires particuliers, où l'on pouvait alors, sans risquer sa vie, adorer Dieu à sa manière. Il ne reparut dans les églises qu'en 1800 : il prêcha, cette année, l'Avent à Saint-Roch. On avait admiré son zèle et ses talents dans les principales églises de Paris, lorsqu'il fut promu, au mois d'octobre 1805, à un canonicat de la métropole, vacant par la démission de M. de Mons nommé à l'évêché de Mende. C'était tout ce que pouvait désirer l'abbé Richard. Quoiqu'il se contentât de fort peu, les orages de la révolution et un grand désintéressement l'avaient presque réduit à la dure extrémité du besoin. Une conscience fort timorée lui avait représenté la conduite des âmes comme trop redoutable, pour qu'il pût se déterminer à entrer dans la carrière du ministère pastoral : sentiment on ne peut plus louable, lorsqu'il est subordonné au jugement des supérieurs. Il se borna donc à remplir dignement les honorables et saintes fonctions de chanoine, et à faire valoir, du mieux qui lui était possible, le précieux talent qui lui avait été confié, et dont l'exercice a toujours été regardé, dans l'Eglise de Jésus-Christ, comme le principal devoir, la fonction la plus importante des ministres du Seigneur. Sa réputation ouvrit bientôt un champ plus vaste à son zèle. Il fut appelé successivement dans plusieurs diocèses, dont les prélats s'estimèrent heureux de l'entendre. Il prêcha encore le carême, en 1819, dans la cathédrale de Bourges, où ses sermons enlevèrent tous les suffrages ; c'est ce que nous apprend une pièce de vers qui lui fut adressée au mois d'avril de cette année par un petit neveu de Bourdaloue, l'un des professeurs du lycée de cette ville, qui se glorifie d'avoir vu naître cet illustre orateur. Il avait en 1818 prêché le carême dans la chapelle des Tuileries, et se disposait à reparaître devant Sa Majesté pendant l'Avent de 1820, lorsqu'une légère indisposition prit tout à coup le caractère le plus alarmant, et le conduisit en quelques heures au tombeau : il mourut à Paris le 29 septembre 1820, âgé de 77 ans et près de huit mois.

Les sermons de l'abbé Richard supposent une assez grande étendue de connaissances en théologie et en morale, une étude approfondie du cœur humain, la science pratique des règles de l'art oratoire, une imagination riche et brillante, de la noblesse et de l'élévation dans les sentiments. Avec toutes ces qualités, personne ne paraissait dans la société avec moins d'avantages que ce digne ecclésiastique. Il avait toute la simplicité d'un enfant. Un grand fonds d'humilité le plaçait partout, et sans le moindre effort de sa part, au dernier rang. Dans les occasions où il aurait pu enseigner en maître, il écoutait le plus souvent avec la modestie d'un disciple. Les sujets de conversation les plus insignifiants fixaient son attention. Un lecteur instruit aura peine à comprendre que l'auteur des sermons pût se dissimuler leur mérite réel, au point de souscrire, non-seulement avec patience, mais encore avec joie, aux critiques les moins fondées qu'on se permettait d'en faire devant lui.

On ne trouve de tels exemples d'humilité et d'abnégation que parmi les vrais disciples de l'Homme-Dieu, fortement pénétrés de cette maxime de l'Evangile, si propre à confondre l'orgueil humain : *A moins que vous ne deveniez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.* (*Matth.*, XVIII, 3.) Nous n'avons pu lire ses beaux sermons sur la foi, le salut, la grâce, la prière, l'humilité, la communion, l'eucharistie, la messe, l'amour de Dieu, l'amour du prochain, etc., sans lui rendre ce témoignage qu'il avait une foi très-vive, un tendre et généreux amour pour Dieu, une ardente charité pour ses frères, un profond mépris pour les biens périssables de ce monde. Son zèle pour étendre le royaume de Jésus-Christ, pour faire entrer les âmes dans les voies de la perfection, leur rendre faciles et aimables les sacrifices qu'elle exige de la nature, n'y paraît pas avec moins d'éclat. On sent que ses instructions toujours animées, ses exhortations toujours entraînantes partent d'une âme profondément pénétrée de son objet, et que l'orateur est cet *homme* véritablement *bon, qui tire de bonnes choses du trésor de son cœur.* (*Matth.*, XII, 35.) Il revêt souvent les mystères augustes de la religion et le portrait des vertus, qui font la gloire du christianisme, de couleurs si brillantes qu'on serait d'abord tenté de croire qu'il a voulu en représenter à ses auditeurs le beau idéal. Ce défaut serait inexcusable, s'il était possible ; mais tous les efforts, tous les charmes de l'éloquence humaine, seront toujours au-dessous de la sublimité des uns et de la beauté des autres. Du reste, il est impossible de ne pas voir dans les tableaux de l'abbé Richard cette touche de vérité et de force qu'il emprunte le plus souvent aux livres sacrés et aux écrits des Pères ; et c'est parce que les devoirs qui découlent nécessairement de ces grandes vérités sont tracés et développés par l'orateur avec autant de précision que d'énergie et d'onction, qu'il oblige en quelque sorte ses auditeurs à rentrer en eux-mêmes, à reconnaître les illusions qui les avaient jusqu'alors abusés, à se proposer enfin de marcher désormais avec plus de vigilance et de droiture dans les voies du Seigneur. Tel est le principal but de l'éloquence de la chaire ; aussi nous paraît-il que l'abbé Richard occupera un rang distingué parmi les prédicateurs du second ordre.

ŒUVRES COMPLETES
DE
JEAN-PIERRE RICHARD,
CHANOINE DE PARIS, PRÉDICATEUR ORDINAIRE DU ROI.

SERMONS POUR L'AVENT.

SERMON PREMIER.
Pour la fête de tous les Saints.
SUR LE CIEL.

Merces vestra copiosa est in cœlis. (*Matth.*, V, 12.)
Une grande récompense vous est réservée dans le ciel.

Que les lumières de la religion sont précieuses; et qu'elles doivent intéresser le cœur de l'homme, lorsqu'elles lui montrent le terme heureux de son pèlerinage sur la terre! Un penchant invincible entraîne vers le bonheur tous les malheureux enfants d'Adam. Les sens imposteurs et grossiers le leur font chercher où il n'est pas; la raison qui s'y oppose ne leur apprend pas où il est: ses vues incertaines et bornées ne sauraient atteindre jusqu'à la hauteur de la récompense que Dieu réserve à la vertu. L'ancienne loi même n'en donnait que des idées obscures à un peuple qu'elle conduisait par la crainte: les plus saints personnages étaient presque les seuls qui saluassent de loin cette demeure stable et permanente qu'ils attendaient, et que la mort devait laisser encore si longtemps fermée à leurs désirs. Mais depuis que Jésus-Christ en ouvre l'entrée par ses mérites, une clarté divine, sortie du plus haut des cieux, a brillé sur la tête de ses nouveaux disciples: la vie future leur laisse entrevoir ses beautés; l'œil de leur foi y découvre le bonheur véritable, et leurs espérances sont sublimes autant que leurs vertus doivent être pures. Oh! si les biens du siècle à venir étaient toujours présents à nos esprits; si nous fixions nos regards sur la félicité qui nous attend dans le ciel, que ce spectacle nous dégoûterait des choses de la terre! quels seraient les élancements de nos cœurs vers notre patrie, et avec quelle ardeur nous marcherions dans la route qui y conduit.

Donnez-moi donc, ô mon Dieu! de tracer ici quelque image du bonheur de vos saints. Vous honorer et vous servir est un devoir indépendant de tout retour sur nous-mêmes. Mais à la majesté de votre être qui réclame avec tant de force le tribut de notre obéissance, à l'éclat de vos perfections, vous joignez d'un côté la terreur de vos menaces; de l'autre, la magnificence de vos promesses, et vos mains ont formé le nœud qui lie nos intérêts avec vos droits. Aujourd'hui, détournant nos yeux de ce gouffre enflammé où vous déployez sur le crime tous les châtiments de votre justice, nous les fixerons sur ces demeures aimables et riantes où vous couronnez la vertu et rassemblez autour d'elle tous les biens. Vous voulez que nous les envisagions, et que la grandeur de vos récompenses soit l'attrait et l'aiguillon de notre fidélité: *Ecce merces vestra!*

Quelles récompenses, mes frères, quel bonheur! Si nous sommes chrétiens, si nous honorons sur la terre notre foi par nos œuvres, nous serons heureux dans le ciel, et par la possession de tout ce que Dieu peut donner, et par la possession de Dieu même. Combien le bonheur du ciel est digne de nos désirs et de nos efforts! Dieu donne tout et se donne lui-même à ses élus. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

La félicité après laquelle nous soupirons n'est donc point sur la terre: le ciel est son véritable séjour, et notre course passagère en ce monde n'a point d'autre but que de nous en rendre dignes. La religion nous en donne une haute idée, lorsqu'elle nous dit qu'il est dans la nature de l'Etre infiniment bon d'aimer à communiquer les biens dont il est l'intarissable source; que sa libéralité se répandrait sur ses créatures avec une profusion continuelle, si elle ne rencontrait aucun obstacle, et que, n'en trouvant pas dans le ciel où tout est saint, tout est pur, tout sollicite les plus généreuses largesses d'une bonté infinie, Dieu s'y manifeste tout entière, et ne met à ses faveurs d'autres bornes que celles de sa toute-puissance. Mais, il faut l'avouer, rien de plus inaccessible à l'intelligence humaine que l'objet et l'essence du bonheur céleste. Essayons donc d'en découvrir d'abord les caractères les plus sensibles: ces traits plus pro, or-

tionnés à la faiblesse de nos esprits les prépareront à porter leur vue sur ce qu'il a de plus sublime et de plus divin.

Oracles de notre foi, il n'appartient qu'à vous de nous révéler les secrets de l'autre vie, et c'est vous qui nous apprenez que Dieu répand à pleines mains ses dons sur ses élus dans le séjour où les ont introduits leurs vertus et leurs œuvres; séjour de richesse et de magificence, séjour de tranquillité et de paix, séjour de gloire et de triomphe, séjour d'allégresse et de délices, séjour de concorde et d'union, séjour de vie et d'immortalité. Ah ! chrétiens, ce premier aspect du bonheur du ciel ne doit-il pas intéresser vivement nos cœurs et en emporter tous les désirs?

Elevez-vous en esprit au-dessus des astres, élevez-vous encore, pénétrez jusqu'au troisième ciel, ce ciel des cieux, si éclatant, si solide, et qui a l'éternité pour base : là est le séjour des saints, là est ce palais étincelant de lumière, cette admirable cité dont le Très-Haut est l'architecte et l'auteur. Noble et brillante peinture que nous en trace le disciple bien-aimé ! Les portes de la sainte Sion furent ouvertes à ses yeux ; et ravi, ébloui de ce qu'il y a vu, il emprunte de toute part les plus éloquents symboles pour nous laisser une idée de sa riche et vaste enceinte. Que de merveilles elle doit offrir aux regards enchantés des élus ! l'ouvrier magnifique qui l'a bâtie est le Dieu souverain qui l'habite : c'est le temple de sa majesté, le sanctuaire de son amour, le chef-d'œuvre de ses mains. Un jour éternel y règne, et n'est obscurci par aucun nuage. Le soleil de justice ne cesse de l'éclairer, et ses splendeurs ineffables relèvent infiniment tout ce qui la pare et l'embellit. Je le sais, mes frères, les livres saints ne nous offrent qu'un tableau bien imparfait de ce ravissant séjour ; mais ne suffit-il pas pour nous faire hâter par nos vœux le moment qui nous en ouvrira l'entrée? et d'ailleurs la terre ne peut-elle pas nous donner quelque connaissance du ciel ? Les beautés mêmes de notre exil ne sont-elles pas tout à la fois et des présages et des ombres de celles de notre patrie? Oui, dit le grand Apôtre, ce monde que nous voyons, et qui n'est qu'un essai de la puissance divine, nous apprend à connaître celui qui en est le dernier effort, et que nous ne voyons pas : *Invisibilia enim ipsius a creatura mundi per ea quæ facta sunt intellecta, conspiciuntur.* (*Rom.*, I, 20.)

Ainsi, voyez avec quelle richesse et quelle profusion la main du Créateur a décoré votre séjour mortel. Regardez cette voûte parsemée d'étoiles, dont la hauteur étonne et confond la raison, dont l'aspect seul inspire à l'âme des pensées sublimes, et l'invite, par un charme secret, à s'entretenir avec la Divinité. Attendez que la nuit ait levé ce voile éclatant et superbe qui couvre tant de choses merveilleuses : comme l'orient se peint des vives couleurs de l'aurore, dont la douce clarté prépare les voies à l'astre du jour ! Voyez ses premiers rayons dorer le sommet des montagnes et le faîte des cités; le voilà qui montre son front glorieux; il s'avance, il s'élève; quels flots de lumière il répand dans sa course majestueuse! Abaissez vos regards, considérez ce vêtement de verdure et de fleurs qui ornent la terre avec tant de pompe et d'éclat; quels trésors sortent de son sein! quelle fécondité, quelle variété, quel spectacle!

Et voilà ce que le Seigneur abandonne à ses ennemis. Disons-le : que prépare t-il donc à ceux qui l'aiment? Ce monde est le séjour de tous les vices; le ciel, celui des plus pures vertus : ce monde est un lieu d'épreuves, le ciel celui des récompenses; ce monde disparaîtra, il sera enlevé comme la tente d'un berger, et sa décoration passagère n'est qu'une faible empreinte d'un pouvoir infini, lequel se déploie tout entier dans cette cité bienheureuse qui fut construite dès le commencement des siècles, et qui ne passera pas : *Paratum vobis... a constitutione mundi.* (*Matth.*, XXV, 34.) La religion nous crie que c'est là seulement que Dieu fait éclater sa magnificence : *Solummodo ibi magnificus;* et que toutes les merveilles de la nature et de l'art n'ont rien de comparable aux beautés du céleste séjour : *Nec oculus vidit.* (I *Cor.*, II, 9.)

Charmante perspective pour des mortels dont la destinée est de paraître quelques instants dans ce monde, et de lui dire un éternel adieu ! Non, il ne mérite pas nos regrets; un plus bel univers nous attend; nous allons dans un autre monde dont celui-ci n'est qu'une grossière ébauche. La demeure du Dieu vivant deviendra la nôtre, et tous ses biens seront notre héritage.

Là nous reposerons dans le sein de l'aimable paix, nous respirerons dans une région supérieure aux tempêtes de la vie humaine, nous serons affranchis de toutes les misères qui nous assiégent ici-bas. Et n'attendez point ici-bas, mes frères, la fin de vos peines, elles sont attachées à la condition misérable de cette vie, elles se succéderont, elles se multiplieront, elles vous accompagneront jusqu'au tombeau. Eh! du moins, ne nous en laissons pas ravir le fruit, faisons-en la matière de nos mérites en levant les yeux vers le ciel.

Le ciel ! ah ! que ce point de vue est consolant! là, plus de soupirs, plus de plaintes, plus de murmures. Venez, mon peuple, sortez de la poussière, quittez ces vêtements de deuil; douleur, tristesse, ennui, inquiétude, tous vos maux sont passés : *Prima abierunt.* (*Apoc.*, XXI, 4.) Je ne prenais pas un plaisir cruel à vous voir souffrir; vos souffrances contristaient mon amour, mais elles étaient nécessaires à votre bonheur. Et avec quel empressement le Seigneur essuie-t-il des larmes qu'il ne fit couler qu'à regret! Il commande à la paix d'écarter de ses enfants le moindre souffle ennemi : tout est tranquille autour d'eux. Au dedans quel calme, quelle sérénité! L'esprit est sans ténèbres, le cœur sans chagrins, l'homme terrestre a

disparu, c'est un nouvel être : l'âme est ornée de tous les dons de la nature et de la grâce, le corps sera doué d'une santé inaltérable et d'une immortelle jeunesse.

Mais que vois-je, et à quel excès de gloire le Seigneur élève-t-il ses élus? C'est sa propre gloire qu'il partage avec eux; cette gloire dont une trace imprimée sur le front de Moïse éblouit tout le peuple d'Israël; cette gloire qui, montrée de loin à David, éclipsait à ses yeux tout l'éclat de son diadème, et le faisait soupirer après les tabernacles divins; cette gloire qui charma les disciples du Thabor, lorsque l'âme bienheureuse de Jésus-Christ en fit rejaillir sur son corps quelques traits qui effacèrent la clarté du soleil et la gloire des saints. Voyez-les, tels que la religion nous les montre, assis sur des trônes comme autant de rois, et tout rayonnants des splendeurs que verse sur eux la Divinité. Cette couronne de justice, ce vêtement de lumière, ces palmes de triomphe, ces dépouilles du monde et de l'enfer abattus à leurs pieds, et l'amitié du souverain Roi qui les comble de ses faveurs et les associe à son empire, les élèvent au plus haut point de grandeur où puissent monter des créatures. Et, s'ils sont grands dans le ciel, c'est qu'ils ont été vertueux sur la terre : leur élévation n'est pas le fruit de leur bassesse, elle est la récompense et la preuve de leur mérite. Quel mérite ! l'ombre la plus légère n'en ternit point l'éclat; il a été purifié par le feu des épreuves, il est marqué du sceau de la grâce, il a le suffrage du Dieu saint, il donne un nouveau lustre à leurs honneurs; ils jouissent d'une gloire sans mélange et sans tache.

Gloire des élus, noble et doux objet de mes espérances, que vous êtes supérieure à ce vain amas de titres, de distinctions, de dignités dont le monde s'efforce de couvrir son néant et de parer ses esclaves ! fausses grandeurs qui n'en imposent qu'à des yeux vulgaires : une suite d'aïeux dont le mérite nous est étranger, et dont on soutient mal le nom, un nom qui n'est qu'un mot; une idée qui est dans l'esprit d'autrui, jusqu'à ce que le caprice ou la malignité l'effacent; des respects qu'on accorde au rang et qu'on refuse à la personne, des applaudissements que le mensonge donne à la vanité, une faveur aussi inconstante que le nuage emporté au gré des vents, une réputation qui n'est peut-être qu'une erreur publique; et, si elle ne l'est pas, une lueur de quelques instants dans un coin de la terre, et que tout le reste de l'univers n'a pas vue : misérable gloire, que se disputent et s'arrachent les faibles humains en courant à la mort ! Elle échappe aux ardentes poursuites de la multitude; elle laisse un vide affreux, des désirs inquiets, des soucis dévorants dans l'âme de ses plus chers favoris : fantôme imposteur, qui ne tient point contre l'éclat dont l'accable la gloire céleste ! Ah ! sans doute la foi nous propose un objet bien plus digne de notre ambition et seul capable de la satisfaire.

Mes frères, devenez des saints, vous régnerez dans les cieux, vous y brillerez avec les anges, vous y recueillerez des moissons de gloire : devenez des saints; toutes les grandeurs d'ici-bas s'évanouiront à l'aspect de vos glorieuses destinées, toutes les couronnes du monde, comparées à la vôtre, ne seront que de la boue, et la simplicité d'une vertu paisible vous aura élevés mille fois plus haut que ne feront jamais les intrigues, les mouvements, les agitations infinies des partisans du siècle : devenez des saints, vous verrez le monde à vos genoux. Oui, le monde lui-même est forcé d'ajouter au triomphe des héros de l'éternité. Ne les met-il pas au-dessus des dieux de la terre dans le culte qu'il leur rend? Leurs cendres sur nos autels sont plus honorées que les rois sur leurs trônes : ils en descendent pour venir mêler leurs hommages à ceux de leurs sujets, prosternés devant les restes précieux d'un élu. Son crédit auprès de Dieu, qui en fait le dépositaire de sa puissance et l'arbitre de ses grâces, attire à son tombeau les respects de l'univers; et ce n'est là qu'un faible rayon de la gloire dont il jouit dans le ciel.

Que vous dirai-je ici, mes frères? A ce poids immense de gloire se joignent des plaisirs si purs, si ravissants, si inconnus jusqu'alors au cœur de l'homme, qu'une bouche mortelle ne réussira jamais à les peindre : *Nec in cor hominis ascendit.* (I *Cor.*, II, 9.) Comment l'Écriture appelle-t-elle plus d'une fois la demeure des bienheureux? le paradis : expression qui, dans son étymologie propre et dans le langage sacré, signifie un séjour de délices. Là, Dieu semble faire son unique soin du bonheur de ses élus; il tient leur cœur dans sa main, et cette main divine, qui enchante et béatifie tout ce qu'elle touche, y imprime, par une action douce et puissante, les sentiments les plus délicieux. Oh ! qu'il sait bien dédommager ces serviteurs fidèles, à qui la pratique des vertus qu'il commande, et l'éloignement des vices qu'il réprouve, ont coûté tant de combats si difficiles, tant de victoires si douloureuses, qui ont accompli sa loi malgré les révoltes et les cris de la nature, captivant leurs désirs, domptant leurs passions, semant dans les larmes, ne cherchant que Dieu, ne voulant que lui plaire, le bénissant dans leurs souffrances, et dont les jours mortels furent un long tissu de privations et de sacrifices ! Qu'ils ont été sages de ne s'attacher qu'à Dieu, et de fouler aux pieds de vaines satisfactions qui ne seraient plus ! Comme ils boivent à longs traits dans la coupe du bonheur : *Torrente voluptatis tuæ potabis eos.* (*Psal.* XXXV, 9.) Non, l'esprit humain ne peut se former une idée juste des plaisirs célestes : ce que nous savons, c'est qu'une goutte de ces torrents de délices, dont le Seigneur enivre les prédestinés, rendit les martyrs insensibles à leurs tourments, et les fit tressaillir d'allégresse au milieu des horreurs du trépas; c'est que ces lueurs de félicité qu'offre quelquefois la vie présente,

et que le même instant voit briller et s'éteindre, ne sont que de faibles ombres des douceurs ineffables qui ne cessent de remplir et d'inonder le cœur des saints; c'est que tout ce qui peut flatter agréablement des âmes rendues à leur noblesse primitive, tout ce que la joie a de plus doux, de plus vif, de plus animé, forme l'état des bienheureux : *Gaudium vestrum sit plenum...*, *exsultabitis lætitia inenarrabili.* (*Joan.*, XVI, 24; I *Petr.*, I, 8.)

Qu'y a-t-il donc, mes frères, de si pénible dans le service de Dieu, qui ne soit adouci par la vue de ce terme fortuné où aboutit une vie chrétienne? Tout ce que Dieu peut rassembler de voluptés pures dans un cœur dont il veut porter le contentement et la joie au plus haut degré de vivacité et d'énergie dont il l'ait rendu capable, voilà le bonheur de chaque élu. S'il devient un jour le vôtre, un instant vous fera goûter plus de délices que le monde n'en saurait donner durant des siècles : *Melior est dies una in atriis tuis super millia* (*Psal.* LXXXIII, 11); et s'il est vrai, selon la pensée de saint Augustin, que des siècles de souffrances dans ce monde ne seraient pas le digne prix d'un instant passé dans les délices du ciel, ne rien épargner pour nous en assurer la jouissance, ah! n'est-ce pas l'effet d'un amour éclairé de nous-mêmes?

N'oublions pas un trait qui embellit le tableau que la foi nous présente du bonheur du ciel, cette étroite union qui règne entre les saints, et qui est l'accomplissement de ces paroles de Jésus-Christ à son Père : Qu'ils ne soient qu'un comme nous : *Sint unum sicut et nos.* (*Joan.*, XVII, 11.) Non, le ciel n'éteint point ce sentiment vertueux que la religion consacre et met au rang de nos devoirs, l'amour de nos semblables. Dicté par la nature, épuré et ennobli par la grâce, il est au plus haut point de sa perfection dans la gloire. Il unit tous les élus comme les pierres vivantes d'un même édifice, comme les membres d'un même corps. Tous les cœurs animés du même esprit, entraînés par le même penchant, embrasés des mêmes feux, presque mêlés et confondus par la charité qui serre les nœuds de leur union, retracent en quelque sorte l'unité de l'essence divine : *Sint unum sicut et nos.* Admirable union, dont Dieu est le principe et le lien! plus les bienheureux l'aiment, plus ils s'entr'aiment, parce qu'ils le retrouvent dans chacun d'eux; et, pour satisfaire cette inclination qui attire et qui lie des êtres sensibles et pensants, le Dieu de paix et d'amour les pénètre de ces ardeurs sacrées dont l'Eglise naissante ne vit qu'un essai, lorsque ses enfants ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme. O affections pures! ô tendresses saintes! ô douces liaisons des âmes célestes! avec quelles lumières, avec quelles flammes elles se communiquent leurs pensées et leurs sentiments! Dans les épanchements de leur amour mutuel, avec quelle uniformité de vues et de désirs elles offrent au Seigneur l'hommage de leur reconnaissance, et ne forment qu'une voix pour célébrer ses bienfaits et ses perfections! *Sint unum sicut et nos.* Et quel effet merveilleux résulte de cette ineffable union des prédestinés? C'est que leur bonheur, ce bonheur si grand qu'il est incompréhensible, se multiplie pour eux. Chaque élu n'est pas seulement heureux en lui-même, il l'est encore dans tous les autres, parce qu'il regarde leur félicité comme la sienne propre. N'était-ce pas dans une vue anticipée des habitants de la sainte Sion, que le Prophète exaltait les avantages d'une inviolable concorde et d'une amitié parfaite : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum?* (*Psal.* CXXXII, 1.)

Amitié, douce émanation du cœur de Dieu! toi dont les âmes ressentent davantage l'influence et l'empire, nous ne connaîtrons tes puissants attraits que dans le ciel. Sur la terre, quoiqu'elle soit mêlée de tant de défauts qui en sont inséparables, elle est encore le charme du genre humain, le bonheur le plus désirable de cette vie : que sera-ce, mes frères, lorsque, la dégageant des misères et des faiblesses qui l'accompagnent ici-bas, Dieu nous en fera goûter les pures douceurs dans la société des bienheureux! quelle société! quels amis! Portes éternelles, ouvrez-vous, laissez-nous voir l'intérieur auguste de la cité sainte, et dans le peuple fortuné qui l'habite, ces vrais sages, ces cœurs magnanimes, ces modèles de toutes les vertus, ces miracles de la grâce, ces docteurs si éclairés, ces martyrs si généreux, ces pontifes illustres, ces vierges inébranlables, toutes ces grandes âmes dont le monde n'était pas digne; l'honneur de l'humanité, l'amour de la religion, l'élite et la fleur de tous les siècles, voilà les amis qui nous attendent dans le ciel. Et ces millions d'anges et d'archanges, cette foule innombrable d'esprits célestes, dont la nature n'est que beauté, pureté, lumière et amour; nous serons mêlés parmi eux, nous converserons avec eux, nous verrons en eux nos alliés, nos frères : dans quelle haute région nous élèvera le commerce enchanteur de ces sublimes intelligences. Et cette Reine du ciel, qui réunit elle seule plus de perfections et d'amabilités que tous les chœurs des anges et toute l'assemblée des saints, quel surcroît de félicité, dit saint Bernard, de jouir de sa présence, de ses entretiens, de sa tendresse! Et vous, Roi des rois, Seigneur Jésus, source radieuse de la vie et du bonheur, je vous verrai; le voile de votre humanité sainte tempérera les rayons de votre divinité; il me sera donné d'embrasser les pieds sacrés de mon Sauveur, de mesurer cette charité immense qui le dévoua à la mort pour m'arracher aux puissances des ténèbres; mon cœur en tressaillira de reconnaissance et d'amour; je m'unirai à vous par des liens indissolubles, je me rassasierai de ces torrents de béatitude qui partent de votre sein et inondent la Jérusalem céleste.

Ouvrez les yeux, mes frères, à ce grand spectacle. Ainsi, des nuages du temps, les justes passent dans les splendeurs de l'éternité. Là, ils forment peu à peu ce corps mystique, qui est la fin de tous les desseins de Dieu, et dont Jésus-Christ est le chef. Là, le père et l'enfant, les proches, les amis que la vertu avait unis sur la terre, recueillis dans le sein de leur patrie, se reconnaissent, se redisent avec transport tout ce qu'inspire à des êtres heureux et qui s'aiment l'enchantement d'une situation qui leur est commune. L'image de la félicité, qu'offrent à leurs yeux ces compagnons chéris de leur joie, en redouble le sentiment dans leur cœur, et ils chantent ensemble les louanges du Dieu qui les réunit dans un même centre de bonheur et d'amour.

Et ce bonheur, formé de l'assemblage de tous les biens qui peuvent allumer les désirs et les satisfaire, est éternel : les dons de Dieu sont sans repentir; la cité bienheureuse est la région des vivants, la mort et le malheur n'y entreront point, tout y est fixe et immuable ; *Justi autem in vitam æternam*, (*Matth.*, XXV, 46.)

Un bonheur éternel ! Ainsi, peut dire un élu, j'ai rempli ma destinée, le ciel est mon héritage; vous m'aimez, ô mon Dieu ! et vous m'aimerez toujours ; toujours je serai l'objet de vos complaisances, et votre main ne cessera d'être ouverte pour me combler de vos faveurs. Ce diadème qui ceint mon front ne verra point son éclat diminuer et s'obscurcir ; ce contentement parfait qui remplit mon cœur ne doit point finir ni s'altérer; cette gloire, ces délices, ces richesses qui m'environnent dureront autant que moi, et moi aussi longtemps que vous ! Qui peut comprendre avec quel tressaillement d'allégresse l'heureux habitant de la céleste Sion tient un tel langage ?

Un bonheur éternel ! Vivre toujours pour être toujours heureux; parcourir un avenir sans bornes, en y moissonnant des plaisirs sans fin; dans l'espace immense des siècles futurs ne pas voir un moment qui doive être le témoin de notre disgrâce, pas un moment qui ne s'apprête à nous combler de joie; porter enfin ses regards jusque dans les profondeurs les plus reculées de l'éternité, et y découvrir encore le bonheur; tandis que l'éternité, s'avançant tout entière, pour ainsi dire, vient faire goûter dans chaque instant tout le bonheur renfermé dans sa durée infinie ! Grand Dieu ! l'esprit succombe sous le charme de cette idée ravissante.

Un bonheur éternel ! A cette vue, que dit un chrétien dont les sentiments sont d'accord avec ses lumières ? Ah ! s'écriera-t-il, je veux marcher sur les traces, et partager le sort des élus de Dieu. Une félicité interminable offre mille attraits à mon cœur et fait disparaître à mes yeux toutes les prospérités humaines. Que sont-elles ? La proie du temps et de la mort. Que reste-t-il aux heureux du siècle dans la maison de leur éternité ? Des regrets, des larmes. Qu'est-ce que ce petit nombre d'années qui les a vus florissants et satisfaits ? Un éclair, un songe ; tout ce qui passe est donc indigne de notre attachement, puisqu'il sera comme s'il n'eût jamais été. Un bonheur immortel comme mon âme est le but éclatant de ma carrière ; et, ô bonté trop généreuse du souverain Maître que je sers et que j'adore ! à quel prix met-il ce bonheur? Des sacrifices, des violences qu'il adoucit par l'onction de sa grâce; des fruits de justice et de sainteté qu'il opère avec nous ; des mœurs innocentes et chrétiennes qui nous rendent notre élévation et notre noblesse; l'observation de la loi qui assure la tranquillité de notre cœur; son amour avec quelques mérites amassés dans le court espace de notre vie ; voilà les titres qui nous ouvrent l'entrée de son royaume. Ah ! je serais digne de tous les reproches de mon cœur et de ma raison, de tous les anathèmes de la religion et de ma foi, si je ne saisissais pas avec empressement ces faciles moyens de conquérir une éternité bienheureuse. O ciel ! ô ma patrie ! c'est vers vous que voleront et mes désirs et mes œuvres ; vous me rendrez heureux, non-seulement par la possession de tout ce que Dieu peut donner, mais encore par la possession de Dieu même.

SECONDE PARTIE.

La philosophie avait entrevu une grande vérité, quand elle a dit que rien ne peut contenter pleinement l'homme que ce qui est au-dessus de l'homme : *Nihil beat mentem, nisi quod est supra mentem.* Mais cette vérité restait enveloppée d'épaisses ténèbres; il n'appartenait qu'à la religion de l'en tirer et de la mettre dans tout son jour. Elle a fait plus encore; car, si d'une part elle nous apprend que la jouissance de Dieu peut seule mettre le comble à nos désirs, de l'autre elle nous la montre dans le ciel comme une récompense assurée à la vertu. Ainsi, tous les dons que le Seigneur prodigue à ses élus ne suffiraient point à leur bonheur, s'il n'y ajoutait pas le don de lui-même; pourquoi? parce qu'ils ont un esprit né pour connaître, un cœur fait pour aimer, un attrait dominant qui les porte à s'unir à l'objet de leur connaissance et de leur amour, et qu'il n'y a qu'un objet infiniment parfait qui puisse, à ces divers égards, fixer leur inquiétude et remplir leurs vœux.

Qu'ai-je donc fait jusqu'ici? chrétiens : en voulant rabaisser le bonheur céleste au niveau de notre intelligence, je vous l'ai peint avec des couleurs qui ont affaibli l'idée que la foi vous en donne. Il faut remonter à sa source, pour en voir la plénitude et la consommation, pour voir encore se développer et s'embellir les traits ébauchés sous lesquels il vient de se présenter à nous. Mais que dis-je? L'esprit humain peut-il s'élever à la hauteur d'un tel sujet? le bonheur du ciel envisagé sous ce point de vue n'est-il pas infiniment supérieur et à nos expressions et à nos pensées? et aurais-je oublié que son incompréhensibilité même

est une preuve et comme le sceau de son excellence? Non: mais du moins, voyons ce qu'il nous est donné d'en découvrir à travers les nuages de notre mortalité.

Montagne du Calvaire, c'est sur votre sommet encore fumant du sang de Jésus-Christ qu'il faudrait prêcher la plus sublime vérité de sa religion et la grandeur de nos destinées futures. Là fut effacé l'arrêt de notre mort; et la croix, enfantant la vie, nous rendit plus de biens que nous n'en avions perdus, que nous n'osions en attendre. L'homme innocent eût été moins heureux que l'homme racheté; plongé dans un abîme de maux, vous le vîtes se relever avec gloire, s'élancer vers les cieux, et prétendre à Dieu même; ses droits sont sacrés et inviolables, Dieu sera sa couronne et son bonheur.

Oui, mes frères, dans le ciel nous verrons Dieu, nous aimerons Dieu, nous serons unis à Dieu : c'est en quoi consiste la possession de Dieu, cette félicité souveraine à laquelle nous sommes appelés.

Nous verrons Dieu : *Videbimus eum sicuti est:* « *Nous le verrons tel qu'il est.* » (I *Joan.*, III, 2) Quel privilége, quel bonheur! Bonheur si grand, dit saint Augustin, que si Dieu rassemblait autour d'un mortel tous les biens créés, et lui en accordait l'éternelle jouissance, à cette seule condition de ne le voir jamais, cet homme, éclairé d'une raison saine, s'estimerait malheureux, renouvellerait les plaintes de Salomon, et serait traité en ennemi par un Dieu qui se venge lorsqu'il dit: Vous ne me verrez pas : *Abscondam faciem meam* (*Deut.*, XXXI, 17); bonheur si grand, disent les théologiens, que, si Dieu montrait un instant à la terre sa face adorable, et la cachait ensuite, la terre ne serait plus qu'un lieu de soupirs et de gémissements; l'espérance de voir terminer la durée de notre exil en serait l'unique consolation ; ou plutôt, cédant à la violence de ses désirs, notre âme briserait ses liens et quitterait la prison de son corps pour aller jouir de la présence de son Dieu: bonheur si grand, dit encore la théologie, qu'il surpasse toutes les forces de l'âme juste. Il faut qu'une lumière surnaturelle l'investisse, la pénètre, l'élève de clartés en clartés jusqu'au centre des splendeurs divines, et la soutienne au milieu des merveilles sans nombre que lui présente le plus ravissant des spectacles.

Là, quels sont les transports de l'âme bienheureuse! Les ombres se sont évanouies, les voiles sont levés; Dieu se livre tout entier à l'avidité de ses regards, elle le voit à découvert.

Que voit-elle? Ah! répond saint Augustin, si les ouvrages du Créateur sont si beaux, combien l'est-il lui-même! et si la beauté d'un être imparfait et périssable peut éblouir et charmer, quelles extases enchanteresses doit causer la beauté suprême envisagée de près et sans nuage! Que voit-elle? Est-ce un objet sensible qui réunisse tous les genres de mérites épars dans les êtres créés et exempts des défauts qui en obscurcissent l'éclat, toutes les qualités les plus dignes d'obtenir l'estime de la raison et le suffrage du cœur, tous les agréments, toutes les lumières, toutes les richesses qui peuvent concourir à en faire le chef-d'œuvre et le miracle de la nature? Cet objet enchanteur ne serait qu'une grossière ébauche de ce qu'elle voit. Que voit-elle? La cause première de tout ce qui peut plaire et flatter, l'auteur de son être, l'objet des tendres hommages de son cœur dans le lieu de son exil: elle l'adorait, le servait dans l'obscurité de la foi; il la comblait de biens; mais il se cachait à ses yeux, et rien ne la dédommageait d'être privée de la vue et des embrassements de son père: et quel père! Que voit-elle? Dirai-je qu'elle voit toutes les perfections divines lui étaler leurs charmes, et se disputer en quelque sorte les transports de son admiration, cette beauté primitive et originelle dont le temps ne ternit point les attraits si anciens et toujours nouveaux, cette immensité adorable qui remplit tous les lieux, cette éternité qui s'étend au delà de tous les siècles, cette majesté qui s'élève au-dessus de tous les êtres, cette sagesse sans erreur, cette sainteté sans tache, cette puissance sans bornes, cet amour si généreux, cette miséricorde si douce, cette bonté si aimable...

O mon Dieu! nous ne vous connaissons pas: le ciel est moins élevé au-dessus de la terre que votre être ne l'est au-dessus de notre intelligence; vos œuvres les plus merveilleuses ne sont qu'une faible expression de vos grandeurs infinies: à peine ont-elles devant vous l'éclat d'une fleur des champs devant l'astre qui la fait éclore. Qu'êtes-vous donc? et qui peut apprécier l'avantage inestimable de vous voir? Les ouvrages les plus ordinaires de vos mains, contemplés de près, ravissent d'étonnement. Si vous étendiez notre vue, et qu'elle embrassât à la fois tous ces êtres admirables dont vous avez peuplé et embelli l'univers, l'amas de tant de prodiges, saisi d'un coup d'œil, nous jetterait dans une surprise délicieuse: quelles impressions doit donc faire naître la vue de leur auteur, puisque toutes les créatures rassemblées ne sont que comme une goutte échappée de cet océan immense de biens et de perfections! O mon Dieu! que voit donc cette âme bienheureuse abîmée dans la contemplation de votre essence adorable? Elle voit ce qui surpasse infiniment, et tout ce qui peut attirer ici-bas nos yeux et nos cœurs, et tout ce que notre esprit peut concevoir et imaginer. Vous la comblez d'une joie indicible en lui découvrant votre visage: *Adimplebis me lætitia cum vultu tuo.* (*Psal.* XV, 11.) Chacune de vos perfections contribue à son bonheur; chacune a des attraits particuliers, des grâces infinies dont la vue toujours nouvelle l'enivre de plaisirs inénarrables: de sorte que chaque instant lui fait éprouver que la souveraine béatitude consiste à vous connaître et à vous voir: *Hæc est vita æterna,*

ut cognoscant te solum Deum verum. (*Joan.*, XVII, 3.)

Vous connaître et vous voir, telle est la sublimité de notre destination : et la figure de ce monde pourrait encore nous toucher et nous éblouir? Non, Seigneur, je m'élève au-dessus de tout ce qui n'est pas vous; les objets qui m'environnent ne sont aux yeux de ma foi que des ombres passagères de cet abîme de beautés et de grandeurs qui doit servir de spectacle éternel à mon âme. Je me transporte d'avance au milieu de ces clartés immortelles où je dois habiter avec la Divinité, et me nourrir incessamment de sa vue. Cette image éclipse autour de moi toutes les vanités du siècle : et, si elle brillait sans cesse au fond de mon cœur, sans cesse je m'écrierais avec le Prophète : Quand paraîtrai-je devant mon Dieu? quand me sera-t-il donné de jouir de sa présence : *Quando veniam et apparebo ante faciem Dei?* (*Psal.* LXI, 3.)

Vous dirai-je encore, mes frères, que nous connaîtrons, que nous verrons tout dans Dieu? Ah! un malheureux qui passe de l'obscurité d'un noir cachot à la clarté d'un beau jour ne retrace que faiblement la joie du prédestiné qui de la nuit du temps est entré dans les splendeurs célestes. La béatitude de notre esprit est dans la plaine jouissance de la vérité; elle est son centre et son élément; il aime à s'instruire, à s'éclairer, ses plaisirs augmentent avec ses connaissances : que son insatiable avidité de connaître tout soit enfin satisfaite, il est heureux. Il le sera donc dans le ciel : la vérité se montre de toute part aux élus : les bornes de leur intelligence reculées, la sphère de leurs idées agrandie : la raison souveraine leur ouvre tous les trésors d'une science à laquelle rien n'échappe. Que ne voient-ils pas, dit saint Grégoire le Grand, en voyant celui qui voit tout : *Quid est quod non vident, qui videntem omnia vident?* Admis dans tous les secrets du Créateur, ils voient la profondeur de ses desseins, la justesse de ses mesures, l'étendue de ses vues, les ressorts de la Providence, la magnificence et la variété de ses ouvrages : les événements ensevelis dans la nuit des siècles passés se retracent à leurs yeux; l'avenir est pour eux sans voile, la nature sans énigmes, la religion sans mystères : ils voient ce que nous croyons. Ils connaissent toute l'histoire de la cité de Dieu, toutes les conquêtes de la grâce, tous les replis du cœur humain, ce peuple de passions et ces penchants de vertu qu'il porte au dedans de lui-même, ces routes secrètes qui la font triompher de ses résistances, en respectant sa liberté : ils contemplent ces idées éternelles, sources du vrai, du beau, du grand, où la morale a puisé ses règles, la justice ses lois, le devoir ses motifs, les arts leurs principes, le génie ses richesses, ses charmes et ses foudres. Quelle scène de merveilles!

Habitants de l'éternel séjour, du sein des lumières divines où votre esprit plongé délicieusement se nourrit de l'auguste vérité, de quel œil nous voyez-vous plongés ici-bas dans les ténèbres? que vous paraissent ces connaissances obscures que nous amassons à si grands frais, fruits périssables d'une étude ingrate et laborieuse? que pensez-vous de ces pénibles veilles, de ces méditations profondes qui n'aboutissent qu'à un savoir incertain, plein de doutes et d'erreurs, fantôme de vérité? Et la religion, mes frères, conduit ses disciples au sanctuaire de la vérité même. L'âme simple, qui s'avance humblement vers la céleste patrie, moissonnée par la mort, sera tout à coup plus éclairée mille fois que tous les sages du siècle; elle verra sans peine, sans effort, ce que ne découvriraient pas les réflexions et les travaux de tous les siècles : telle est la destinée du chrétien fidèle. Il laisse le savant orgueilleux user tristement ses jours à étendre le cercle étroit de ses idées, éblouir un instant par le vain étalage de son érudition, et l'instant d'après se perdre dans les sombres profondeurs de l'avenir. Pour lui, content de la faible lumière qui le guide dans cette région ténébreuse, il ne prévient point, il attend la manifestation de Dieu : il emploie le court espace de cette vie à mériter de le voir. C'est alors que cette noble partie de lui-même, cet esprit né pour connaître, s'unira pour toujours à la vérité; que l'assemblage de toutes les connaissances sera pour lui comme un festin continuel; qu'il y trouvera et sa perfection et son bonheur.

L'esprit des saints, satisfait, enchanté par la vue de Dieu, leur cœur l'est également par les délices de son amour. L'amour est la vie et la félicité du cœur humain, et il est d'autant plus heureux en aimant que l'objet qu'il aime est digne de ses affections. Aussi Dieu seul est le but invisible où tendent les mouvements de notre cœur; il le cherche, même en s'éloignant de lui, puisqu'il court après des objets qui lui présentent quelque image de ses perfections, ou quelque émanation des biens dont il est la source. Notre âme est faite pour aimer Dieu; sa nature, sa destination, son bonheur, tout le lui dit et lui en impose la loi. Quel est donc l'état ravissant de cette âme parvenue au terme de ses désirs, et goûtant à longs traits les douceurs de l'amour divin? Le paradis est le séjour de l'amour; tout y ressent son empire, tout y est embrasé de ses feux, tout y retentit de ses louanges. La foi et l'espérance s'évanouissent aux portes de la sainte Sion, la charité seule demeure; elle fut le mérite de l'exil, elle se change en récompense dans la patrie. Amour céleste, devant qui disparaissent tous les amours de la terre, et qui leur êtes aussi supérieur que le Créateur est au-dessus de la créature, sentiment sublime et délicieux, quels discours sont dignes de vous? quelle langue sera votre interprète? quels traits de flamme pourraient vous peindre à nos esprits, et faire pressentir à nos cœurs le bonheur que vous leur préparez?

Ce n'est pas, mes frères, ce n'est pas cet

amour qui vit à peine au dedans de nous, faible, languissant, endormi dans la tiédeur, ralenti par les distractions des sens, par les voiles de la foi; mêlé encore d'affections étrangères, et se traînant sur les choses d'ici-bas avec le triste cortége de ses fautes, de ses imperfections, de ses faiblesses. Eh! pouvons-nous connaître les douceurs de l'amour sacré? Il est presque éteint dans nos âmes : de là vient que nous ne sentons que les sacrifices qu'il exige; nous ignorons les plaisirs qu'il fait naître.

Mais dans le ciel, avec quel transport nous aimerons Dieu! Non, les saints qui l'aimèrent le plus dans cette vie n'avaient fait qu'un essai de l'amour qui les rend heureux dans l'autre; non, les plus impétueux mouvements de l'amour profane ne sont qu'indifférence et froideur, comparés aux ardeurs ineffables de l'amour qui règne dans les cieux. Il n'est pas le triste et funeste ouvrage des illusions de l'esprit, des égarements de l'imagination; la justice et la vérité en sont la base et le principe. Quelle tendresse et quelle vivacité de sentiments doit inspirer aux élus la vue d'un Dieu qui, leur dévoilant ses attraits infinis, emploie sa toute-puissance à en rendre l'impression infiniment sensible! C'est peu que ce pouvoir d'aimer qu'ils portent au fond de leur être, s'y déploie dans toute son activité et son étendue : l'Esprit-Saint y ajoute ses ardeurs divines, l'amour incréé s'empare de leurs cœurs; ils aiment de toutes les forces et avec tous les feux réunis de la nature et de la grâce; ils aiment donc au delà de toutes nos pensées, et leur amour est incompréhensible comme son objet. O comble du bonheur! ô doux enchantement de l'âme, qui n'est plus qu'amour pour le bien suprême, et dont l'amour, remplissant tout ce qu'elle a d'inclinations pour le beau, le grand, l'aimable, le parfait, l'inonde d'un torrent de délices dignes de son origine et de sa noblesse!

Ce n'est pas cet amour qui doute s'il est payé d'un amour réciproque : désolante incertitude! le fond de notre cœur nous étant inconnu, nous ignorons si nous sommes dignes ou de haine ou d'amour; et aimer sans être assuré du cœur de ce qu'on aime, c'est être encore loin du bonheur.

Dans le ciel, plus nous aimerons Dieu, plus nous désirerons d'en être aimés; et quel surcroît de satisfaction naîtra de l'accomplissement de cet ardent désir! Tout ce qu'un attachement mutuel a de plus doux parmi les hommes, tout ce que leur offre de plus flatteur l'amitié des grands et des dieux de la terre, peut-il entrer en parallèle avec la joie d'une créature qui possède toute la tendresse, et se repose brûlante d'amour sur le sein de son créateur. Pleine de justice et parée de ses vertus, elle aime un Dieu qui n'est que charité : *Deus charitas est.* (I *Joan.*, IV, 8). L'objet que son cœur adore répond à son amour par un amour sans bornes : lui seul sait aimer; rien n'égale l'ardeur, la délicatesse, la sublimité des sentiments qu'a pour elle le plus parfait et le plus aimable des êtres. O sort fortuné! l'assurance d'un tel amour ferait tressaillir d'allégresse au sein de la plus affreuse disgrâce; quel charme inexprimable il doit répandre sur l'état des bienheureux! Nouveau trait qui caractérise l'amour céleste autant par ce qu'il n'est pas que par ce qu'il est.

Ce n'est pas cet amour qui ne se nourrit que de violences, qui ne trouve en nous que des penchants qui l'affaiblissent, des périls qui l'environnent, mille ennemis qui l'attaquent, et qui peut sans cesse se démentir. Quelle vie, ô mon Dieu! toujours des assauts à livrer, des passions à dompter, des vices à repousser! toujours en danger de vous offenser et de nous perdre; exposés sur une mer orageuse à la fureur des vents et des flots, être assaillis de violentes tempêtes qui ne présentent à nos yeux épouvantés que le naufrage et la mort, le péché et l'enfer; quelle vie! Et nous pourrions retenir nos larmes? nous ne gémirions pas sur la longueur et les périls de notre course mortelle? nous ne soupirerions pas après le moment de quitter cette terre, funeste théâtre de nos combats et de nos malheurs? O céleste Jérusalem, ce n'est que dans votre enceinte que l'on aime sans obstacle et sans contradiction. Les tentations ont disparu, la concupiscence est éteinte; plus d'efforts, plus d'alarmes, plus de combats dans le séjour de la paix et de l'innocence. Le souffle contagieux du vice ne troublera jamais cette flamme vive et pure qu'allume dans tous les cœurs la manifestation de la Divinité. Les élus sont arrivés à la plénitude de l'homme parfait. Affranchis du pouvoir malheureux de pécher, fixés à jamais dans l'amour du bien véritable, avec quelle rapidité leur cœur s'élance vers l'objet dont il est épris! rien ne captive son ressort; le penchant qui les entraîne porte l'empreinte sacrée de la vertu, ils s'y livrent sans réserve : s'il est le plus grand des plaisirs, il est le plus juste de tous les devoirs. L'amour triomphe, et c'est la sainteté même qui fait répéter aux voûtes éternelles le cantique de l'amour.

Félicité du ciel, qui nous révèlera maintenant le plus auguste de vos secrets? qui pourra célébrer dignement la plus ineffable de vos prérogatives? Ebloui des splendeurs qui l'environnent, mon esprit se confond et s'anéantit devant elle. Que dirai-je de cette union parfaite avec Dieu, qui est le plus haut degré et l'entière consommation du bonheur des élus? car chaque élu, dit saint Augustin, fait avec son créateur un tout indivisible. La Divinité, ne mettant plus de borne aux épanchements de son amour, se communique à lui sans réserve, s'unit à lui par les liens les plus étroits.

Pour vous former du moins quelque idée de cette union si intime, de ces communications si ravissantes, voyez l'effet de celles dont il a plu au Seigneur d'honorer ici-bas quelques âmes privilégiées. Quelle abondance de consolations! quel saint enthou-

siasme! quelle ivresse divine! quel dégoût de tous les plaisirs de la terre! quel empressement de s'envoler au céleste séjour! *Superabundo gaudio* (II *Cor.*, VII, 4), *cupio dissolvi.* (*Philipp.*, I, 23.) Mais quoi! le Seigneur ne s'était pas manifesté, livré tout entier à ces serviteurs fidèles. Paul, Augustin, Thérèse, Xavier, et d'autres personnages illustres, ne l'avaient entrevu et goûté que dans la lumière ténébreuse de la foi; et un rayon de sa gloire, un mouvement de sa grâce, un souffle de son esprit leur ont causé une joie si douce, si excessive! Concevez donc, si vous le pouvez, l'excès du bonheur dont ils jouissent dans les bras du Dieu vivant, investis de ses clartés, ravis de tous ses attraits, unis à lui, selon l'expression d'un Père, face à face, cœur à cœur. Ce n'est plus sa voix qu'ils entendent, ni l'odeur de ses parfums qui les attire; c'est lui, c'est sa substance qui les touche, les pénètre, les ravit hors d'eux-mêmes. Tout ce qu'il est et tout ce qu'il a leur appartient: l'Etre suprême est leur récompense: *Ero merces tua.* (*Gen.*, XV, 1.) Récompense infinie! le juste glorifié y trouve l'assemblage de tous les biens. Son cœur ne peut former un désir qui ne soit à l'instant couronné et satisfait, parce qu'en possédant Dieu il possède toutes choses; ou plutôt, Dieu seul est le terme de tous les désirs de son cœur, parce que hors de Dieu tout est misère et néant.

Et au milieu de ces feux, de ces délices, de cette gloire, de cette béatitude universelle et souveraine où le plonge la jouissance de Dieu, quels prodiges signalent en sa faveur la magnificence du Dieu rémunérateur de ses vertus! quels traits merveilleux éclatent dans la hauteur de cet état divin!

Ressemblance avec Dieu. Elle fut ébauchée par la création; la grâce la développa, la perfectionna sur la terre, la claire vision l'embellit et l'achève dans le ciel. Le prédestiné est-il un dieu? Non, mais il est semblable à Dieu: *Similes ei erimus.* (I *Joan.*, III, 2.) Il participe à sa nature, tout son être est une fidèle expression de ses attributs adorables. Brillante image de sa beauté, de sa sainteté, de sa justice, quel spectacle il offre à notre admiration! Il nous retrace nos destins glorieux dans l'avenir, et nous commande le mépris de toutes les choses humaines.

Vie de Dieu. Ainsi divinisé, le bienheureux ne vit plus en homme, c'est Dieu qui l'anime et le vivifie. Toute la Trinité se mêle dans son âme, dit saint Grégoire de Nazianze, et en produit, en dirige les divers mouvements. Toutes les pensées de son esprit, toutes les affections de son cœur, tous les actes de sa volonté sont des opérations divines. Tout y est pur et parfait, tout y porte le sublime caractère du Dieu qui en est le principe et le mobile. O vie plus qu'angélique! ô mon Dieu! s'écriait saint Augustin, ma vie ne sera pleine et véritable que lorsque je serai rempli de vous: *Viva erit vita mea, tota plena de te.*

Bonheur de Dieu. Entrez dans la joie de votre Seigneur, puisez sans mesure dans la source de la félicité, je la possède. Elle est une propriété de mon essence, elle a dans moi toute la pureté de son origine; c'est de moi qu'elle découle avec réserve et au gré de ma sagesse sur les êtres sortis de mes mains. Je suis seul heureux, nul ne l'est que par moi: partagez le bonheur dont je jouis, il égale mes autres perfections, il est infini comme elles: *Intra in gaudium Domini tui.* (*Matth.*, XXV, 21.) Ah! mes frères, il est donc incompréhensible. Et que devient cette âme dans cet océan de voluptés pures et célestes où elle est plongée? Quelle émotion, quel ravissement, quelle continuité de transports et d'extases! comme sa reconnaissance éclate dans l'harmonie et le feu de ses cantiques! comme elle découvre dans la possession de Dieu des charmes toujours nouveaux, qui produisent en elle de nouvelles ardeurs! toujours rassasiée et toujours avide, désirant et jouissant, jouissant et désirant encore; aux ravissements que lui cause un bonheur auquel son cœur ne suffit pas, mêlant les louanges de l'objet adorable dont elle le tient, et lui en faisant hommage; et, parce qu'elle ne peut cesser de l'admirer et de l'aimer, elle ne se lassera pas de le bénir et de le louer. Les générations passeront, les astres seront éteints, ce monde ne sera plus, des siècles innombrables rouleront dans le cercle immense de l'éternité, et cette âme croira n'être qu'au premier instant de son bonheur, et sa plus douce occupation sera de chanter les grandeurs du Dieu qui la rend heureuse: *Beati qui habitant in domo tua, Domine; in sæcula sæculorum laudabunt te.* (*Psal.* LXXXIII, 5.)

Religion sainte, que ce bonheur montré à notre foi et promis à notre espérance vous rend aimable et vénérable à mes yeux! Le voilà donc ce bonheur inconnu aux philosophes profanes, et qui a si longtemps échappé à toutes les recherches de l'esprit humain. Dans le portrait que vous nous en offrez, il est si beau, si étonnant, si supérieur aux faibles vues de notre raison, si conforme à la noblesse et à la dignité de notre être, si proportionné à toute l'étendue de nos désirs, si parfaitement assorti aux autres vérités que vous avez manifestées au monde, si visiblement marqué du doigt de Dieu, en un mot si divin, qu'il est vrai, et la religion qui le propose est divine. Religion divine! mais tous vos disciples auront-ils part à vos promesses? tous sont-ils des enfants de lumière? n'en est-il pas qui seront précipités dans les ténèbres extérieures? Pour qui est le ciel?

Pour qui est le ciel, mes frères? hélas! serait-il fermé à quelques-uns d'entre nous? n'aurions-nous vu briller de loin l'immortalité glorieuse que pour lui donner plus de larmes et de regrets? d'autres y goûteront-ils la félicité suprême, tandis que nous en serons à jamais exclus? Créés pour jouir du souverain bonheur, tomberons-nous par notre faute de la hauteur d'une telle destination, dans l'abîme de désespoir où jette

une perte infinie et irréparable? Serait-ce donc là le terme de notre carrière infortunée? Dieu connaît ceux qui lui appartiennent; mais si un ange, paraissant au-dessus de nos têtes, nous déclarait de sa part qu'il est dans cette assemblée une âme, une seule âme retranchée du nombre de ses élus, qui de nous ne dirait, inquiet et tremblant: N'est-ce pas moi, Seigneur? *Numquid ego sum, Domine?* (*Matth.*, XXVI, 22.) Ne fais-je point une supposition trop favorable? et, puisque les principes de notre foi et les mœurs de la multitude nous donnent lieu de penser qu'il en est ici plusieurs qui ne seront point admis aux fêtes de la sainte Sion, mes frères, combien chacun de nous doit-il craindre davantage pour lui-même ! et nos justes alarmes ne doivent-elles pas réveiller nos soins et nos efforts ?

Pour qui est le ciel? Le ciel ne s'ouvrira qu'à ceux qui le désirent; je ne parle pas d'un désir passager qui s'évanouit avec le discours qui l'a fait naître, mais d'un désir constant, sincère, pour qui ce monde est un séjour de deuil et de tristesse, qui n'y cherche point son bonheur, parce qu'il n'y est pas; qui le contemple, en soupirant, dans un meilleur séjour; qui attend avec une sainte impatience l'avénement du Seigneur et la manifestation de sa gloire; en un mot, je parle d'un désir véritable du ciel, et je dis : Qui ne le désire pas, n'aime pas Dieu, car l'amour de Dieu est inséparable du désir de le voir et de le posséder : qui ne le désire pas, ne l'espère pas, car l'espérance forme des vœux, elle renferme le désir de son objet : qui ne le désire pas, ne le croit pas; car un bonheur parfait et durable, s'il ne paraît point une chimère à l'esprit, enflamme nécessairement les désirs du cœur. Qu'est-ce donc qu'un chrétien qui ne désire pas le ciel? c'est un chrétien sans foi, sans espérance, sans charité : par conséquent, ne pas désirer le ciel, c'est être dans l'état du péché et dans la voie de la perdition. De là, ces paroles d'un grand docteur de l'Eglise : « Celui qui ne gémit pas dans le lieu de son exil, ne goûtera pas les joies de la céleste patrie, qu'il ne désire point : *Qui non gemit ut peregrinus, non gaudebit ut civis, quia desiderium non est in illo.* » Jugeons-nous sur cette règle ; consultons nos cœurs. Ah ! ressuscitons-y ce désir du ciel, qui est si étroitement lié avec nos premiers devoirs, qui tient au fond même du christianisme, et qui, s'il n'est pas un garant infaillible de prédestination, en est du moins un heureux et solide augure.

Pour qui est le ciel? pour ceux qui aspirent et s'élèvent à la sainteté dont il est la récompense. Le ciel n'est habité que par des saints, et ce n'est qu'en marchant sur leurs traces qu'on arrive à leur bonheur. Or, quels traits de ressemblance avec eux nous donnent droit de prétendre au bonheur dont ils jouissent? où sont nos bonnes œuvres, nos mérites, nos vertus? Hélas ! ces vertus que le ciel demande et qu'il couronne sont l'ouvrage de toute la vie, et la plus grande partie de la vôtre est déjà passée : qu'y voyez-vous, qu'un long enchaînement d'inutilités et de crimes? Toutefois, Dieu vous offre encore une place dans son royaume, mais il faut mettre incessamment la main à l'œuvre de votre sanctification, si vous différez, le ciel est perdu pour vous : bientôt vous disparaîtrez de ce monde ; cette vie n'est qu'un moment, la mort est à vos côtés, il est de la foi qu'elle vous surprendra. Que d'égarements à pleurer, que de vertus à acquérir, et vous touchez presque à ces bornes fatales au delà desquelles il n'y a plus de temps. Hatez-vous donc, si vous n'avez pas renoncé au bonheur immortel, d'entrer dans la route qui y conduit, regagnez par la continuité de vos efforts tant d'années vides et stériles qui vous laissent en arrière. Que la piété sanctifie du moins le reste de votre course; que cet espace si étroit qui vous sépare du tombeau produise des fruits de pénitence et de justice, à ce prix, vous pouvez vous promettre encore un avenir heureux : voilà pour les pécheurs. Je dirai aux justes : Le but où tendent vos démarches en montre la sagesse et doit en redoubler la vivacité et l'ardeur, ne vous arrêtez pas, avancez toujours vers les tabernacles du Dieu vivant; gardez-vous bien de vous endormir au sein de la tiédeur et à l'ombre d'une sécurité funeste. La palme des élus n'est pas encore dans vos mains; la couronne de gloire peut vous échapper : elle n'est accordée qu'à la persévérance, et l'on ne persévère qu'à force de vigilance et de ferveur. Mais aussi vous recueillerez tout ce que vous aurez semé, vos travaux passagers seront la mesure de votre récompense éternelle. Il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste, et à chaque degré de mérite répond un degré de béatitude : ainsi tous les instants de votre vie peuvent ajouter au bonheur de votre éternité. Ah ! consacrez-les tous au service de ce grand Maître, qui vous tiendra compte de tout ce que vous aurez fait pour lui, et qui ne cessera de vous en récompenser dans le ciel. Ainsi soit-il !

SERMON II.

Pour le premier dimanche de l'Avent.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate. (*Luc.*, XXI, 27.)

Alors ils verront le Fils de l'homme venir sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté.

Quel sera ce jour qui doit terminer la durée des siècles, et quelle idée nous en donnent les livres saints? Des signes effrayants en seront les avant-coureurs, et prépareront les voies à un déluge de feu qui embrasera l'univers. Un son lugubre, terrible, et jusqu'alors inouï, se mêlant au bouleversement de la terre et des cieux, pénétrera jusqu'au fond des sépulcres, et en ranimera les cendres. Tous les morts se lèveront, et viendront au jugement. Le corps et l'âme réu-

nis à jamais, auront la même destinée. Les bons, séparés des méchants, seront placés à la droite du souverain Juge, les autres à sa gauche. Les livres des consciences seront ouverts, tous les secrets des cœurs dévoilés. Alors des paroles de douceur et de paix, sorties de la bouche de Jésus-Christ, appelleront les justes à une éternelle félicité, et les pécheurs, frappés d'un épouvantable anathème, seront précipités dans le feu éternel. Ce partage ne changera point, et il n'y aura plus de temps. Telle doit être la dernière scène du monde.

Nous y courons, mes frères; quelques instants d'une vie fugitive, et après que nous aurons disparu comme l'éclair, quelques années, quelques siècles, si vous le voulez, déjà passés aux yeux de Dieu, tant ils passeront vite, auront bientôt amené cette fatale époque. Elle nous trouvera tels que nous aura laissés la mort, qui nous fixe dans un état immuable. Tout le temps qu'embrasseront ces deux termes est nul à notre égard, et nous devons le compter pour rien. Le jugement universel franchit cet espace inconnu pour se placer à côté de notre tombeau, et, en se montrant de plus près, solliciter plus vivement nos réflexions. Toute la religion s'empresse de le mettre sous nos yeux. L'Eglise en place le souvenir à la tête de ses solennités, elle les finit en retraçant le même souvenir dans l'esprit des fidèles. Elle veut aujourd'hui préparer nos cœurs à l'amour par la crainte, et les rendre dignes des grâces du premier avénement de Jésus-Christ, en y imprimant la terreur du second.

Contemplons donc ce grand spectacle, que la foi nous découvre, dans un avenir auquel nous touchons peut-être ; car, ô mon Dieu! quoique le jour de votre colère soit un secret caché même à vos anges, s'il doit surprendre les hommes comme un voleur inattendu, si, lorsque vous viendrez les citer à votre tribunal, tous les désordres seront montés à leur comble, un déluge d'iniquités inondera la terre, la charité de plusieurs sera refroidie, et la foi presque éteinte dans tous les cœurs; quel siècle peut offrir plus que le nôtre de tristes présages de votre dernier avénement et de la ruine prochaine du monde ?

Pourquoi faut-il qu'il y ait un jugement universel? Parce que, selon la doctrine du grand Apôtre, il faut que tout genou fléchisse devant le Seigneur, que tous les peuples assemblés lui rendent publiquement le culte suprême qui lui est dû, et que ce monde visible, qu'il créa pour sa gloire, remplisse du moins alors toute sa destination. Sa gloire éclate dans le ciel, où il récompense en Dieu : elle éclate dans l'enfer, où il punit en Dieu: elle éclatera sur la terre, où il est presque un Dieu inconnu; et la terre, après avoir été le théâtre de tant de désordres, deviendra celui de leur réparation la plus authentique. Réunissons sous deux idées les traits principaux qui caractérisent ce jour, que l'Ecriture appelle le jour du Dieu vivant. Il y paraîtra dans tout l'éclat de sa grandeur, et nous lui rendrons tous un hommage solennel : premier point. Il y mettra le dernier sceau à tous les arrêts de sa justice, et nous en reconnaîtrons tous la souveraine équité : second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Si, au moment où je parle, le son de la fatale trompette nous appelait au jugement; si le monde ébranlé, renversé, s'ensevelissant sous ses ruines, disparaissait pour toujours à nos yeux; si, sur les débris de ce monde et de ses vanités, Dieu se montrait à nous dans l'éclat de ses perfections et sur le trône de sa gloire; à cette vue, quelle révolution se ferait dans tous les esprits! comme nous tomberions de respect et de frayeur aux pieds du Très-Haut! quel hommage unanime nous rendrions à sa grandeur suprême, devant laquelle toute autre grandeur serait anéantie! Or, mes frères, cette supposition doit se changer en réalité, et terminer en effet toutes les scènes passagères d'ici-bas. A ce jour où tendent tous les autres jours, et qui tiendra, pour ainsi dire, le milieu entre le temps et l'éternité, Dieu détruira le monde avec tous les objets de nos passions, Dieu se montrera lui-même, dans tout l'appareil de sa majesté. Alors tous les nuages qui obscurcissaient sa gloire étant dissipés, il sera seul grand dans l'univers, et l'hommage volontaire ou forcé que lui rendront tous les hommes, justes et pécheurs, fera la joie des uns et le désespoir des autres : *Exaltabitur Dominus solus in die illa.* (*Isa.*, X, 15.)

Qui de nous ignore sous quels traits les livres saints nous peignent la destruction du monde comme le signal et le prélude du jugement universel? Transportons-nous en esprit à ce dernier des jours. La fin de toutes choses est venue : l'Eternel est sorti de son secret. Il a parlé, et par quels coups de tonnerre il a fait entendre sa voix au monde! D'un mot, il l'avait fait, d'un mot, il le détruit. Quel spectacle, s'écrie Tertullien, de voir l'embrasement et la chute de l'univers, toutes les merveilles de la création se précipiter les unes sur les autres avec un horrible fracas, les astres éteints, les éléments confondus, les nations tremblantes, fuyant çà et là comme des troupeaux égarés ; une effroyable tempête dont les tourbillons impétueux entraîneront les forêts, les montagnes, les villes et les royaumes; mille éclairs suivis de mille foudres, qui partiront à chaque instant de tous les endroits du ciel en feu, et répandront partout des torrents de flammes; la mer franchissant ses bornes, et portant au loin le mugissement et les ravages de ses flots irrités; la terre entr'ouverte, ébranlée jusque dans ses fondements, n'offrant plus d'asile aux mortels éperdus; les vivants tomber morts, les morts ressusciter, sortir avec effroi de leurs tombeaux pour contempler le désordre de la nature qui s'écroule, et dont les ruines tombent de toute part!

Ah! chrétiens, le pinceau des prophètes nous avait tracé les plus vives images de la grandeur du Tout-Puissant : mais que nos yeux nous en diront bien davantage, quand nous le verrons régner seul sur les débris fumants de l'univers, qu'il aura brisé comme un vase d'argile! Quand il créa le ciel et la terre, nous ne fûmes pas témoins des prodiges de sa toute-puissance, et si toutes les créatures nous parlent de lui, s'il a imprimé les brillants caractères de sa sagesse et de sa gloire sur tous les ouvrages sortis de ses mains, leur constante uniformité nous rend sourds à leur langage; l'habitude de les voir leur a presque ôté tout leur prix à nos yeux : il fallait donc qu'il les détruisît, dit saint Grégoire, pape, afin que, du moins, en périssant ils nous apprissent à connaître et à révérer leur auteur : et quel sera le premier hommage que nous lui rendrons? Un hommage de frayeur : Dieu lui-même imprimera dans tous les cœurs des terreurs dignes de sa grandeur et de sa majesté.

Eh quoi! le prince aura été craint de ses sujets, le maître, de ses serviteurs, le père, de ses enfants, et Dieu, le premier des pères, le plus grand des maîtres, le Roi des rois, lui qui nous disait : *Si je suis votre Seigneur et votre Dieu, où est la crainte que vous me devez? « Si ego Dominus, ubi est timor meus? »* (*Malach.*, I, 6.) Dieu, dis-je, aura vu, dans tout le cours des siècles, la multitude de ses créatures passer sur la terre en lui refusant le tribut de crainte qu'elles lui devaient, pour le transporter à de vaines idoles : quel désordre! quel scandale! Au dernier jour ce scandale sera réparé et l'ordre rétabli : une crainte accablante aura pris la place de toutes les autres passions. A l'aspect de ces signes effrayants, qui annonceront l'arrivée du souverain Juge, et en voyant qu'au seul bruit de sa marche tout fond, tout s'abîme, tout s'anéantit, ces hommes autrefois si fiers, si hardis contre Dieu, trembleront comme des feuilles agitées par une violente tempête; ils frémiront, il sécheront de peur, dit Jésus-Christ, et l'excès de cette peur vengeresse leur donnerait la mort, si, pour leur malheur, ils n'étaient pas immortels : *Arescentibus hominibus præ timore.* (*Luc.*, XXI, 26.)

Et qui sont ceux que l'on verra en proie aux plus cruelles et aux plus humiliantes alarmes? Ceux qui, dans le cours de leur vie, auront le moins su craindre Dieu; car Dieu se doit à lui-même de confondre plus hautement leur orgueil et leurs révoltes : ce sera vous, grands du monde, qui, accoutumés à voir tout ramper à vos pieds, tout obéir au moindre signe de vos volontés, regardez comme un privilége de votre rang le droit de désobéir aux volontés du souverain Maître; et vous, riches de la terre, qui, énervés par le luxe et la mollesse, ne voudriez pas interrompre un moment le cours de vos jeux et de vos plaisirs, pour penser qu'il y a un Dieu au-dessus de vos têtes, et, dans sa main, des couronnes et des foudres; et vous, sages du siècle, qui dans le délire d'une fausse philosophie, faites du Dieu vivant une idole muette, aveugle, insensible, et rougiriez de vous associer au reste des mortels pour lui rendre un culte et lui adresser vos supplications et vos vœux; et vous, esclaves du respect humain, qui sacrifiez aux jugements et aux discours du monde le respect et la soumission que vous devez à l'auteur de votre être; et vous tous, fameux coupables, qui, à force de crimes, aurez étouffé les cris d'une conscience qui vous rappelait au devoir, et bravé de sang-froid le courroux du Tout-Puissant; on vous verra, dans les frémissements et les convulsions de la terreur, désavouer, expier votre sacrilége audace à violer ses lois, et lui faire amende honorable à la face de l'univers. Ciel! dans quelles transes douloureuses, dans quelles horribles angoisses vos cœurs palpitants de frayeur vengeront Dieu de vos outrages, et lui paieront avec usure le tribut de crainte qu'ils lui refusèrent durant la vie : *Arescentibus hominibus præ timore.*

Oh! mes frères, qu'il sera doux alors de ne rien craindre, de pouvoir lever la tête et montrer un front calme et serein au milieu de la consternation générale! Cette scène d'horreurs sera pour les justes un spectacle agréable. Ils adoreront le Dieu qui signalera son bras par tant de prodiges de destruction, et dont le trône sera élevé sur les débris de la nature : mais, rassurés par le témoignage de leur conscience, ils jouiront d'une sécurité parfaite; une sainte allégresse brillera dans leurs yeux, et la ruine entière du monde ne justifiera-t-elle pas hautement le mépris qu'ils en firent.

Il n'est donc plus, ce monde imposteur qui traînait à sa suite tant d'esclaves éblouis de ses faux biens : ses empires sont détruits, ses trônes renversés, ses sceptres brisés. Un feu vengeur a consumé tous les trophées de l'orgueil, toutes les pompes du luxe, tous les trésors de l'opulence, tous les objets des passions. Voyez dans ce bouleversement général toutes les idoles du cœur humain, tombées les unes sur les autres, n'offrir plus qu'un amas de cendres et de ruines à leurs aveugles adorateurs, épouvantés de leur chute et convaincus de leur néant. Dans ces mêmes lieux qui furent si longtemps le théâtre des intrigues et des agitations des hommes, quel morne silence, quelle affreuse solitude, quelle nuit profonde et éternelle! Les destinées de la terre sont finies; il ne reste rien de ses fortunes, de ses joies, de ses amitiés, de ses applaudissements et de ses louanges, et le monde entier est rentré dans son premier chaos. *Babylone est tombée; elle est tombée, et tous les simulacres de ses faux dieux ont été brisés contre terre. « Cecidit, cecidit Babylon, et omnia sculptilia ejus contrita sunt in terram. »* (*Isa.*, XXI, 9.)

Où est du moins cette immortalité que le monde promettait à ses héros? où sont ces noms fameux qui, vainqueurs des ombres du trépas et des ravages du temps, devaient vivre à jamais dans le souvenir des hommes?

Ah! ils sont ensevelis dans un éternel oubli. Toute la gloire des pécheurs s'est évanouie comme un songe : tout ce qui tenait au monde a péri avec le monde, et les ouvrages des savants, et les fastes de l'histoire, et les monuments de la vanité, et ce qu'elle appelait ici-bas le temple de mémoire. Dieu a soufflé sur ce temple imaginaire et fantastique, et tous ses dieux, honteusement dégradés, se voient à présent confondus dans la foule des mortels; plus de différence que celle qui vient du vice et de la vertu. L'homme obscur marche d'un pas égal avec celui qui fut l'admiration de son siècle, l'esclave avec son vainqueur, le sujet avec son roi. C'en est fait, la figure de ce monde est passée et a fait place à un nouvel ordre de choses désormais immuable et éternel : *Cecidit, cecidit Babylon*, etc.

Or quelle impression fera sur les mondains ce spectacle du monde entièrement détruit? moment terrible qui, arrachant le bandeau de leurs yeux, leur montrera ce qu'ils n'ont pas vu, ce qu'ils n'ont pas voulu voir; que le monde n'était rien, puisqu'il devait finir; que Dieu est tout, puisqu'il demeure toujours; qu'il est seul grand, seul puissant, seul immortel; qu'il n'y avait d'autre protection à se ménager que celle de Dieu, d'autre fortune à faire qu'auprès de Dieu, d'autre maître à servir que Dieu. C'est alors qu'ils détesteront avec plus de douleur et de regrets que jamais la folie de leurs attachements au monde : *Ergo erravimus* (*Sap.*, V, 6); regrets amers et cruels qu'ils feront éclater aux yeux de toutes les créatures, et qui les accompagneront dans l'enfer pour y accroître leur supplice. Tel est le double hommage qu'ils rendront à Dieu parmi les ruines de leurs idoles : un hommage de frayeur et de regrets : *Cadetis inter ruinas idolorum vestrorum.* (*Levit.*, XXVI, 30.)

O monde, demeure fragile et passagère où nous ne paraissons que quelques instants, et qui disparaîtras toi-même un jour; assemblage d'illusions et de mensonges que dissipera l'effrayante lumière de l'éternité, vain fantôme qui éblouis les enfants du siècle destinés à reconnaître leur erreur et à pleurer sur ton tombeau; monde qui ne seras plus lorsque nous serons encore, que tu es vil et méprisable aux yeux de la foi! et que ce tableau qu'elle nous trace de ta dernière catastrophe est un supplément éloquent aux leçons que nous fait la mort sur la vanité et le néant des choses humaines! O Dieu! qui est donc semblable à vous? et quel autre que vous mérite d'être l'objet de toutes nos pensées et de toutes nos affections, de toutes nos craintes et de toutes nos espérances?

Mais quel spectacle va succéder au bouleversement du monde? quel mouvement, quel bruit se fait entendre dans l'enfoncement des cieux? Les portes éternelles s'ébranlent, le ciel s'ouvre : une lumière éblouissante et des millions d'esprits glorieux précèdent et annoncent l'arrivée du souverain Juge. Il descend des hauteurs de l'empyrée pour venir se rendre visible à toutes ses créatures. Il va paraître..... Le voilà dans tout l'appareil de sa gloire, revêtu de puissance et de majesté, seul élevé et éclatant au milieu de l'univers. Le voyez-vous? Il était venu dans l'obscurité et l'humiliation pour sauver le monde; le monde, formé par ses mains et racheté de son sang, ou l'a méconnu, ou l'a méprisé. Il était cependant écrit que toutes les nations seraient son héritage et le reconnaîtraient pour leur Dieu. Voici l'accomplissement de cet oracle : Le chrétien et l'infidèle, le Juif et le gentil, le Grec et le barbare, le Scythe et le Romain, tous les peuples ne forment plus qu'un même peuple qui adore Jésus-Christ. Tous les êtres intelligents, élus et réprouvés, anges et démons; tout plie, tout s'abaisse, tout se prosterne devant Jésus-Christ; lui seul est grand : *Exaltabitur Dominus in die illa.* (*Isa.*, X, 15.)

Elus du Seigneur, justes de tous les états et de tous les siècles, quelle joie pour vous de voir votre adorable Maître ainsi exalté régner seul dans l'univers, et la terre et l'enfer concourir avec le ciel au triomphe de sa grandeur! Du haut de son trône, il laisse tomber sur vous un regard de bonté et de tendresse, présage et garant du triomphe qui vous attend vous-mêmes. Avec quels doux transports vous levez les yeux vers l'auteur de votre salut et de votre félicité! Mais quel hommage de désolation et de désespoir les pécheurs sont-ils contraints de lui rendre!

Désolation des pécheurs en présence du souverain Juge. Tout le feu des astres éteint, sa divinité seule éclairera la terre et frappera tous les yeux de ses rayons éblouissants. Alors plus de nuages, plus de ténèbres, plus d'incrédules et d'impies. On les verra consternés aux pieds de l'Homme-Dieu, ces fiers ennemis de sa personne et de sa religion : les Néron, les Julien, les Celse, les Porphyre, tous ceux qui s'élevèrent contre le Seigneur et son Christ; ceux que notre siècle et cette capitale ont vus depuis peu d'années disparaître de ce monde, après lui avoir fait une guerre qui n'a fini que par une mort aussi affreuse que leur vie. Pour se débarrasser d'une croyance qui gênait et épouvantait leurs passions, ils ont fermé les yeux à la lumière dont la religion les investissait de toute part; et ni la vie et la mort admirables de son auteur, ni l'accomplissement de tant de prophéties, ni le sang de tant de martyrs, ni la voix éclatante des miracles, ni la soumission des plus grands génies, ni la conversion du monde entier, n'ont pu dissiper leur aveuglement ou dompter leur orgueil. Qu'il eût bien mieux valu rendre à Jésus-Christ, dans le cours de leur vie mortelle, l'hommage salutaire d'une foi éclairée et docile, que de se réserver à lui payer dans ce grand jour le stérile tribut d'une conviction forcée et désespérante! Les voyez-vous, accablés de tout l'éclat de sa majesté et

écrasés sous le poids de sa gloire, ramper comme des vers de terre devant son redoutable tribunal, en attendant qu'il lance sur leurs têtes criminelles ses anathèmes et ses foudres?

Désolation des pécheurs en présence du souverain Juge. Il n'a pas encore parlé, et déjà tous les yeux versent des torrents de larmes; tous les cœurs sont plongés dans un abîme d'amertume; toutes les tribus de la terre ne font entendre que gémissements: *Plangent omnes tribus terræ.* (*Matth.*, XXIV, 30.) Ciel! quelle multitude immense fait retentir les airs de ses cris douloureux! Que le Seigneur est grand, puisque son aspect seul fait le désespoir de ses ennemis, et qu'il n'a qu'à se montrer pour être vengé! Le voilà ce Jésus, la splendeur de son Père et l'image de sa substance : il est donné à tous les réprouvés de le voir. Ils voient ces attraits ravissants, ces grâces infinies qui brillent sur sa face adorable; ils voient toutes les richesses, toutes les amabilités, tous les charmes de la Divinité qui habite en lui, et dont le vif éclat est adouci par le voile de son humanité sainte. Ah! c'est cette vue qui les désespère. Fallait-il nous tirer de nos sombres et profonds cachots, pour nous offrir un spectacle tout à la fois si aimable et si cruel? Non, l'enfer n'a point de supplice qui égale ce que nous souffrons en voyant notre Dieu; nous le voyons un moment pour ne le revoir jamais. O beauté suprême! ô charmes divins! source intarissable de regrets! funeste souvenir qui nous suivra dans la nuit éternelle, et qui ne cessera de nous déchirer le cœur!

Désolation des pécheurs en présence du souverain Juge. Et quelle impression fera sur eux la vue d'un Dieu crucifié pour leur salut, portant encore sur sa personne des traces de ses souffrances, monuments immortels de son amour! Ce qui me trouble, ce qui m'épouvante, disait saint Chrysostome, lorsque je pense au jugement universel, c'est de savoir que j'aurai pour juge le même Dieu qui fut mon Sauveur; et voilà, mes frères, si le dernier jour vous voit parmi les réprouvés, ce qui rendra votre situation plus affreuse. La vue des démons sera pour vous moins terrible que celle d'un Dieu Sauveur, qui, vous découvrant ses plaies adorables, semblera vous dire : Voilà ce que j'ai fait pour vous; c'est pour vous que ce côté a été ouvert, pour vous que ces pieds et ces mains ont été percés, pour vous que j'ai voulu naître dans une crèche et mourir sur une croix. Votre endurcissement a rendu inutiles tous les prodiges de mon amour. Insensés, répondez-moi, qu'ai-je pu faire pour votre salut que je n'aie pas fait? et que n'avez-vous pas fait de tout ce qui pouvait contribuer à votre perte? C'est alors que, Jésus-Christ vous dévoilant son cœur tout entier, vous y verrez les richesses immenses de sa miséricorde, les trésors inépuisables de sa longanimité et de sa douceur, les secours continuels et les saints artifices de sa grâce, son empressement à vous rechercher, sa patience à vous attendre, sa facilité à vous recevoir, si vous eussiez voulu revenir à lui; au lieu que vos péchés l'auront outragé, persécuté, crucifié de nouveau. Vous ne concevrez pas que vous ayez pu en venir à un tel excès d'insensibilité et d'ingratitude. Déplorable destinée! périr à l'aspect de l'instrument de son salut! après avoir été tant aimé, ne pouvoir obtenir en périssant un sentiment de pitié! O douleurs! ô abattement! ô désolation! ô sanglots! les termes manquent pour peindre l'extrémité où seront réduits alors les coupables, et les cuisants regrets, les cruels remords qu'ils emporteront dans l'enfer.

Désolation des pécheurs en présence du souverain Juge. Quel aspect pour eux encore que la vue d'un Homme-Dieu, leur législateur et leur modèle, tenant dans sa main cette loi de feu et d'amour qui devait être la règle de leurs sentiments et de leur conduite : *In manu Domini ignea lex.* (*Deut.*, XXXIII, 2.) Que dis-je? nous verrons dans la personne même de Jésus-Christ, comme un miroir fidèle de cette loi qu'il a pratiquée le premier, et qui devait faire de nous des enfants de lumière, religieux, chastes, désintéressés, bienfaisants, vainqueurs du monde et des passions; et nous n'aurons été que des hommes de péché, épris des faux biens d'ici-bas, livrés aux plus coupables penchants d'une nature corrompue. Sous un front baptisé au nom de Jésus-Christ, ennemis de sa doctrine et de sa croix, nous portions un cœur idolâtre du monde, possédés les uns du démon de l'orgueil, les autres du démon de l'intérêt, presque tous du démon de la volupté. Les voilà donc ces hommes célestes qui devaient remplir la terre de sainteté et de justice! O mon Dieu! comment soutiendront-ils votre présence au dernier jour? Lâches et indignes chrétiens, continuez de fouler aux pieds les engagements sacrés de votre baptême, les maximes sublimes de l'Evangile, les exemples touchants d'un Homme-Dieu, les promesses et les menaces de votre religion : vous paraîtrez devant Jésus-Christ, traînant vos fers et souillés de vos crimes, plus opposés à celui dont vous étiez les disciples, et dont vous deviez vous efforcer d'être les copies vivantes, que les ténèbres ne le sont à la lumière; plus vils et plus méprisables à ses yeux que le reste des réprouvés. A la vue de cette sainteté sans tache, qui brillera dans sa personne, et que vous deviez retracer dans vos mœurs, vous ne pourrez supporter l'affreuse laideur de vos vices, ni les justes reproches de votre conscience, ni les cris insultants, les dérisions amères de tant de païens, qui confrontés avec vous, seront trouvés moins coupables que vous. Jésus-Christ rougira de vous à la face de l'univers, *erubescet.* Il vous désavouera, vous méconnaîtra : *Negabo, nescio vos* (*Matth.*, XXV, 13), et ce mépris public de votre Dieu, se joignant à l'horreur que vous aurez de vous-mêmes, vous accablera, vous désolera, vous désespérera.

Désolation des pécheurs en présence du souverain Juge. Essayerai-je ici, mes frères, de vous peindre le plus épouvantable objet qui puisse s'offrir à la créature : un Dieu en courroux qui a voilé tous ses charmes, pour ne laisser voir sur son front et dans ses regards qu'un implacable fureur? Non, il n'est point de couleurs assez sombres pour tracer un si funeste tableau. A cette vue, l'esprit du prophète se troublait, un tremblement universel agitait ses membres, ses yeux se couvraient des ombres de la mort, et son âme défaillante restait ensevelie et perdue dans un abîme de terreurs. Hélas! dit saint Grégoire pape, si le moindre signe de la colère de Dieu, le feu des éclairs, qui nous en montre de légères étincelles, le bruit du tonnerre qui nous fait entendre ses menaces, les autres images que nous découvrons quelquefois dans la nature, nous frappent et nous consternent, que sera-ce de voir cette colère en elle-même? C'est la manifestation de cette colère sans aucun adoucissement, et l'éclipse totale de la miséricorde, qui, plus que tout le reste, fera du dernier jour un jour de ténèbres et d'orages, de tribulations et d'angoisses, d'horreur et de désespoir. Les anges même et les élus trembleront, dit saint Augustin; le sentiment de leur félicité sera quelque temps altéré ou suspendu par celui de la crainte : que deviendront donc les pécheurs et les impies? *Impius et peccator ubi parebunt.* (I *Petr.*, IV, 18.) Avec quels horribles cris ils conjureront les montagnes de tomber sur eux et de les écraser, pour les dérober à une colère, devant laquelle le ciel et la terre s'enfuient d'épouvante : *A cujus conspectu fugit terra et cœlum.* (*Apoc.*, XX, 11.) Ah! s'ils pouvaient se replonger dans les abîmes de l'enfer, ils aimeraient mieux à l'instant y être dévorés de ses flammes, et y éprouver toute la rage des démons, que de voir un Dieu en fureur, et de soutenir les inévitables regards dont il les perce et les accable. La peine la plus cruelle de la réprobation est dans l'idée toujours présente d'un Dieu ennemi et courroucé, et cet effroyable objet présenté à leurs yeux au jugement dernier ne fera-t-il pas sur eux plus d'impression que son image retracée à leur esprit dans le lieu de leurs tourments? *Quis mihi hoc tribuat, ut in inferno protegas me, et abscondas me, donec pertranseat furor tuus?* (*Job*, XIV, 13.)

Tel est, mes frères, le tableau que la foi nous trace du dernier avénement de Jésus-Christ. Pouvons-nous le contempler sans succomber sous le poids du terrible spectacle qu'il nous présente? et cette scène tragique, dont la seule peinture convertit autrefois un roi barbare, resterait-elle sans force et sans pouvoir sur des cœurs chrétiens? Ah! si tous les pécheurs qui m'écoutent la méditaient, la portaient vivement empreinte dans leur esprit, avec quelle promptitude et quelle ardeur ils s'efforceraient d'apaiser leur juge, et de se le rendre favorable? avec quel repentir et quelles larmes, chacun d'eux lui adresserait cette prière que l'Eglise met dans la bouche de ses enfants, et que nous devrions répéter tous les jours de notre vie?

Rex tremendæ majestatis, ô Dieu dont la redoutable majesté fera trembler les colonnes des cieux, et bouleversera la nature entière, lorsque vous viendrez sur une nuée éclatante juger les vivants et les morts, sauvez-moi dans ce jour de votre colère et de vos vengeances. La bonté, la clémence est le fonds de votre être, et l'étendue de vos miséricordes surpasse les iniquités des plus grands pécheurs : *Salva me, fons pietatis.*

C'est au pied de votre croix que je viens chercher un asile contre les traits de votre indignation. Elle brillera dans les airs, cette croix auguste, environnée de toute la splendeur qu'auront perdue les astres éteints; mais, loin de calmer les terreurs des coupables, sa vue seule fera leur condamnation et leur désespoir. Maintenant elle est le trône de la grâce et un gage du salut : dans mon juge, elle m'offre encore un Sauveur; j'y vois un Dieu mourant au milieu des plus cruels supplices, et dont les bras étendus semblent appeler à lui les pécheurs, et leur promettre le pardon de leurs égarements : *Redemisti crucem passus.*

Consolant objet où mon cœur puise la plus vive confiance, et qui prête à ma prière une nouvelle ardeur, éteignez les foudres que j'ai allumées par mes crimes dans le sang et les larmes que vous avez répandus pour moi; souvenez-vous des tourments que vous avez soufferts, et qu'ils me délivrent de ceux que j'ai mérités : que tant d'amour ne soit pas suivi de ma perte éternelle! *Tantus labor non sit cassus!*

S'il faut que vous soyez satisfait et vengé par moi-même, je me dévoue à toutes les rigueurs de la pénitence, rigueurs salutaires et douces pour qui a eu le malheur d'encourir votre disgrâce. Faites fondre sur moi tous les maux de ce monde, pourvu que ma réconciliation avec vous en soit le prix, et qu'elle dissipe ce nuage de fureur que mes péchés ont élevé au-dessus de ma tête. Vous me voyez désolé et tremblant, n'osant lever les yeux vers vous, ni vous parler que par mes gémissements et mes larmes : *Ingemisco tanquam reus.*

Effacez, Seigneur, mes iniquités et mon nom du livre de mort. Rendez la vie avec vos bontés à un infortuné qui ne les mérite pas; mais qui, tandis que le règne de votre miséricorde dure encore, en réclame les bienfaits aux pieds d'un Dieu qui aime à se laisser fléchir et à pardonner : *Supplicanti parce, Deus.*

Mais ce n'est pas assez que Dieu se montre au jugement général dans tout l'éclat de sa grandeur, et que nous lui rendions tous un hommage solennel : il y mettra encore le dernier sceau à tous les arrêts de sa justice, et nous en reconnaîtrons tous la souveraine équité.

SECONDE PARTIE.

Il est de la justice de Dieu que la gloire et l'opprobre soient départis à chacun selon son mérite et ses œuvres, et il semble que la vertu ne serait pas assez récompensée, ni le vice assez puni, si l'une presque toujours méconnue ou méprisée des hommes, et l'autre échappant sans cesse à leurs regards, ou ne se montrant que pour ne pas usurper leurs hommages, ne voyaient enfin leurs destinées changées en présence de tout l'univers. C'est aussi pour rendre l'univers témoin de ce dernier acte de sa justice que le souverain Juge a convoqué l'assemblée générale des nations. Il manquait au sort des élus et des réprouvés un trait de faveur ou de vengeance qui doit mettre le comble au bonheur des uns et au malheur des autres, et la justice divine tenait ce dernier trait en réserve dans ses trésors pour le grand jour du jugement universel; jour de gloire et de triomphe pour les justes, jour d'opprobre et de confusion pour les pécheurs. Achevons la peinture de ce terrible et majestueux événement, qui terminera toutes les révolutions de ce monde.

Déjà, et au premier signe de la volonté de leur maître, les esprits célestes sont partis avec la rapidité de l'éclair; ils se sont ouvert mille passages dans la foule innombrable des hommes; ils ont distingué, démêlé, séparé les justes des pécheurs, le père du fils, la fille de la mère, l'époux de l'épouse, le frère du frère, l'ami de son ami; les uns ont été pris, les autres laissés : *Unus assumetur, alter relinquetur.* (*Matth.*, XXIV, 40.) La séparation des bons et des méchants est faite : d'un côté sont les vases d'honneur, de l'autre les vases d'ignominie; d'un côté la troupe resplendissante des élus, de l'autre la multitude affreuse des réprouvés.

Alors, dit saint Jean, je vis un trône élevé et tout éclatant de lumière, devant lequel étaient debout des hommes de tout âge et de tout état : ils furent jugés sur les livres que l'on ouvrit. L'ouverture de ces livres mystérieux est la figure et l'emblême de la manifestation des consciences : prodige le plus étonnant du jugement universel, qui tirera des abîmes du temps des actions dont le temps avait effacé jusqu'aux moindres vestiges, rendra présentes les choses passées, fera voir ce qui était invisible, et vengera d'abord les élus de l'obscurité et du mépris où ils vécurent sur la terre. Ils y étaient sans gloire et sans nom. Le monde n'estimait et n'admirait que des vices heureux, des talents agréables, des avantages extérieurs, la naissance, la beauté, le crédit, la fortune; tandis que l'humble et modeste vertu, parce qu'elle était inutile ou incommode à nos passions, était oubliée, délaissée, censurée, calomniée, persécutée. Ah! il fallait donc, conclut saint Chrysostome, qu'il y eût un jour où elle rentrât dans ses droits, et reçût publiquement les honneurs qu'elle mérite. Ce jour est venu.

Sur les débris du théâtre du monde renversé pour jamais, et où tout était mensonge et illusion, l'Eternel a élevé pour ses saints le plus magnifique de tous les théâtres, où la main de la vérité dispensera la gloire à qui elle est due : *Illustre sanctis suis eriget theatrum.* Là paraîtront les justes de tous les siècles, ces modèles de sagesse, ces prodiges de ferveur, ces héros de la vertu, toutes ces grandes âmes cachées autrefois sous le voile de la modestie et du silence, qui coururent s'ensevelir dans l'ombre des cloîtres et des déserts, ou qui, forcées de vivre au milieu du monde, s'y préservèrent de la contagion générale, et marchèrent d'un pas ferme et constant dans les voies de la sainteté. Dieu manifestera les secrets de leur cœur et de toute leur vie : *Manifestabit consilia cordium.* (I *Cor.*, XV, 5.) Et que de merveilles présentera la vie de chaque saint exposée aux yeux de l'univers! ces belles vies ou entièrement ignorées ou malignement décriées par le monde, montrées tout-à-coup à ses regards, seront l'objet de son admiration. Eclairé d'un rayon de la sagesse divine, il ne trouvera rien de grand dans l'homme que ce que l'homme aura fait pour Dieu. Une œuvre de piété effacera tous les exploits des conquérants, toutes les productions du génie; un verre d'eau présenté par les mains de la charité, vaudra plus que tous les trésors de la terre, et un outrage, souffert en silence et pardonné du fond du cœur, plus que toute la gloire humaine. Concevez donc, mes frères, quelle sera la gloire du véritable juste, lorsque le voile qui couvrait les mystères de sa conscience, étant levé, laissera voir le fond de son âme, et tant de bonnes œuvres qui n'étaient connues que de Dieu! Quelle noblesse de sentiments! Quelle droiture d'intentions! Que de victoires glorieuses! Que de sacrifices héroïques! Que de fruits immortels de justice! Que d'actions vertueuses consacrées par la foi et marquées du sceau de la grâce! Beauté pure de la vertu, vous étalerez sur le front du juste tous vos charmes, et leur aspect ravira le cœur même du méchant.

Alors, quelle surprise! Combien de justes que le monde ne connaissait pas, ou qu'il ne connaissait qu'à demi, s'élèveront à côté de Jésus Christ, et fixeront les regards des hommes et des anges! On verra que la sainteté n'était pas si rare sur la terre, que le Seigneur avait ses élus dans toutes les conditions; que cet homme d'Etat, occupé à faire mouvoir les ressorts d'un vaste empire, était toujours prêt à immoler sa fortune à son devoir, et à déplaire à son maître plutôt que de trahir sa conscience; que ce grand de la terre sut allier l'humilité chrétienne avec les respects que lui attirait l'élévation de son rang, et captiver ses désirs, dompter ses passions, lorsqu'autour de lui tout conspirait à l'en rendre esclave; que cette femme du monde cachait sous l'éclat de son nom et de ses vêtements une piété éminente, une âme céleste, le sanctuaire des plus sublimes vertus; que cette autre, accablée de croix domestiques, en butte aux fiertés, aux ca-

prices, aux emportements d'un caractère dur et farouche, souffrait tout avec une patience et une douceur inaltérables, n'ouvrant son cœur et ne répandant ses larmes qu'aux pieds des autels ; que ce guerrier, décoré du prix de la valeur, fut aussi fidèle à Dieu qu'à son prince, et marcha constamment dans les voies de l'honneur, sans s'écarter des maximes de l'Evangile ; que ce génie supérieur, et mille fois plus éclairé que toute la troupe des impies, fut un des plus humbles disciples de la foi, modèle de soumission à croire les vérités qu'elle enseigne ; modèle de fidélité à remplir les devoirs qu'elle impose ; que ce pauvre, dédaigné, rebuté, était un objet de complaisance aux yeux de Dieu, aussi riche en vertus et aussi favorisé des dons de la grâce que dénués des biens de la fortune. Que sais-je ? Combien de fervents chrétiens confondus aujourd'hui dans la foule, enfants de lumière qui marchent, pour ainsi dire, dans les ténèbres, et dont la piété, obscure comme leur personne, échappe à l'œil du monde, mais qui, sous les dehors d'une vie commune, pratiquent les plus héroïques vertus, ont un commerce continuel avec Dieu, seul témoin de l'innocence et de la pureté de leur cœur, paraîtront avec tout le bien qu'ils auront fait, toutes les richesses qu'ils auront amassées toutes les beautés qu'ils recelaient au de dans d'eux-mêmes, et brilleront comme des dieux dans les assises générales de l'univers ?

Je vous appelle à ce spectacle, cœurs ambitieux, que le désir de la gloire tourmente, et qui sacrifieriez tout à l'espoir flatteur d'illustrer votre nom et de vivre à jamais dans le souvenir des hommes. En être oublié, ignoré, vous paraît le plus grand des malheurs : vous plaignez le sort de l'homme de bien qui, servant Dieu dans l'obscurité, vit et meurt à l'insu de son siècle. Ah ! votre compassion se méprend : apprenez qu'il reparaîtra plus brillant que le soleil aux yeux de toutes les nations, et que sa destinée est mille fois plus glorieuse que celle des personnages fameux qui ont jeté le plus d'éclat et fait le plus de bruit sur la terre. Apprenez que la gloire est pour la vertu ; qu'en quelque coin du monde qu'elle soit cachée, elle percera les ombres qui la couvrent, et se montrera aux yeux de l'univers dans toute sa splendeur ; et qu'enfin le plus sûr moyen d'obtenir l'estime et les louanges des hommes, c'est de les mépriser, en ne songeant qu'à plaire à Dieu. Qu'est-ce que la gloire ? C'est, dit saint Ambroise, le mérite connu et honoré : plus ce mérite est accompli, plus il a d'admirateurs ; plus il reçoit d'honneurs et d'éloges, plus aussi la gloire est grande. Jugez par là de la gloire des justes au dernier jour : représentez-vous ces illustres prédestinés assis sur des trônes voisins du trône de Jésus-Christ, distingués de tous les autres enfants d'Adam par un mérite supérieur et divin, le mérite précieux de la sainteté, devant lequel s'éclipse tout autre mérite ; qui en fait des êtres sublimes, des créatures célestes, des enfants de Dieu, chefs-d'œuvre de la grâce, images de ses perfections. Voyez se réunir sur eux les regards, les respects, la surprise, l'admiration, non pas seulement d'une ville, d'une province, d'un royaume, mais de toutes les nations et de tous les siècles. Rien ne peut plus les faire déchoir de ce haut degré d'estime et de vénération où les a placés dans tous les esprits créés la connaissance pleine et lumineuse et de ce qu'ils furent sur la terre, et de ce qu'ils seront dans le ciel. Le tableau de leur vertus glorifiées restera à jamais tracé dans tous les cœurs, et leur en assurera même dans l'enfer l'éternel hommage.

Et parce qu'ils furent le sujet des railleries et des censures du monde, voyez le monde attaché, pour ainsi dire, à leur char, et forcé de contribuer à la pompe et à l'éclat de leur triomphe par une réparation authentique de ses insultes et de ses outrages ; le monde aux pieds des saints, rendant témoignage à l'héroïsme et à la sagesse de leur conduite, et s'accusant lui même d'erreur et de folie ; *nos insensati !* (*Sap.*, V, 4.) Ces élus du monde qui, autrefois, se seraient crus déshonorés d'avoir quelque ressemblance ou même quelque commerce avec les élus de Dieu, enviant leur sort, tremblants, abattus, prosternés devant eux ; cette femme fière et hautaine devant cette humble servante de Jésus-Christ ; ce courtisan, pétri d'orgueil et de mollesse, devant cet artisan laborieux et simple ; ce maître insolent de sa fortune devant ce domestique pieux ; ce riche fastueux devant ce pauvre Lazare ; ce puissant monarque devant ce sujet obscur ! Quel changement de scène ! quel triomphe pour les élus ! Ce qui mettra le comble à leur gloire, c'est que Dieu lui-même, faisant le détail de leurs vertus et de leurs œuvres, donnera à chacun d'eux une louange qui lui sera propre : *Tunc laus erit unicuique a Deo.* (I *Cor.*, IV, 5.) Vaines louanges des hommes, que les apparences trompent, que l'intérêt guide, que l'adulation corrompt et avilit, et dont l'encens, trop souvent prostitué au vice, est presque toujours refusé à la vertu, qu'êtes vous toutes ensemble auprès d'une louange de ce grand Dieu, juste appréciateur du mérite ? Quelle douceur, quelle joie d'entendre faire son éloge par la vérité même ! Avoir un Dieu pour panégyriste, être loué de sa bouche, et couronné de sa main en présence de tout l'univers, je vous le demande, est il rien de plus flatteur et de plus magnifique ? et n'est ce pas tout le poids de gloire que peut recevoir la créature ?

O mon Dieu ! vos amis seront trop honorés : *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus.* (*Psal.* CXXXVIII, 17.) Si vous les tenez durant cette vie dans un état d'obscurité et d'abaissement, c'est que vous voulez tailler de plus en plus ces pierres mystérieuses, pour les faire briller d'un éclat immortel au jour de la manifestation de toutes choses. Ainsi que l'or caché dans les entrailles de

la terre, leur vertu se fortifie et s'épure dans le sein de l'humiliation. Vous les y laissez par amour, vous les en retirez par justice, pour les élever à un excès de gloire et d'honneurs dont vos yeux seuls ne seront pas éblouis; et le monde entier, témoin de leur triomphe, reconnaîtra la sagesse de vos voies et l'équité de vos jugements : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.* (*Psal.* CXVIII, 137.)

Réjouissez vous donc, chrétiens humbles et fidèles, à la vue de ce triomphe admirable des justes qui doit être le vôtre. Si le monde vous oublie, vous dédaigne, le Seigneur a les yeux attachés sur vous ; il compte toutes vos œuvres, tous vos sacrifices, tous vos efforts, toutes vos larmes, jusqu'au moindre mouvement de votre cœur. Rien de tout cela n'est perdu. Il en formera ce vêtement de justice et ce diadème de sainteté avec lequel il vous donnera en spectacle aux hommes et aux anges. Le théâtre de cette vie est trop étroit pour la gloire qu'il vous réserve ; il lui faut le vaste théâtre de l'univers. O douce et précieuse obscurité, qui offre la perspective et nourrit l'espoir d'un si beau triomphe! qu'il est aisé de se passer ici-bas de l'estime des hommes, lorsqu'on espère enlever et réunir en sa faveur le suffrage et l'admiration de toutes les créatures ! et quelle plus noble ambition que celle qui, dédaignant les distinctions frivoles et passagères de ce monde, aspire à monter aux premiers rangs, et à se couvrir de gloire dans la plus auguste assemblée qui puisse paraître sous le ciel !

Mais l'ordre n'est pas entièrement rétabli, ni la justice de Dieu pleinement satisfaite. Les pécheurs n'ont pas été connus sur la terre. On les y a vus marcher la tête levée, applaudis, honorés, triomphants. Plus d'un scélérat, travesti en homme d'honneur, y jouit encore, à la face du soleil, du crédit, de l'autorité, de la réputation, des hommages qui ne sont dus qu'au mérite et à la vertu. Il faut donc, et tel est l'irrévocable arrêt prononcé contre les méchants, il faut que leur cœur et leur conduite soient dévoilés, manifestés : *Oportet nos omnes manifestari* (II *Cor.*, V, 10), et que leurs crimes, révélés à tous les hommes, les couvrent de la honte et de la confusion qui sont le partage naturel du vice et une partie de son châtiment. C'est la menace que Dieu fait encore par la bouche de son prophète : *Revelabo pudenda tua, et ostendam gentibus ignominiam tuam.* (*Nahum.*, III, 5.)

O moment terrible, où tant d'actions dignes d'être ensevelies dans un oubli éternel paraîtront au grand jour, et couvriront leurs auteurs d'un opprobre ineffaçable ! voilà qu'un rayon parti du trône de la Divinité se répand sur toutes les consciences criminelles, et en dissipe toutes les ténèbres, en pénètre toutes les profondeurs, en développe tous les replis, y laisse apercevoir la nature, le nombre, l'énormité, la laideur de tous les crimes qu'elles recelaient dans leur sein. Ciel ! quel effroyable amas d'iniquités ! quels abîmes de corruption ! que de honteux mystères ! que de noirs forfaits ! que de manœuvres infernales ! quelle multitude de crimes odieux qui jamais n'avaient vu la lumière, qu'on avait dérobés avec tant de soin à la connaissance des hommes, sur lesquels on n'osait arrêter ses propres réflexions, et dont rougissait, malgré lui, le cœur même qui les avait enfantés ! Grand Dieu ! les yeux de vos anges et de vos saints pourront-ils soutenir cet horrible spectacle ? Ne vous hâterez-vous point de le dérober à la majesté et à la sainteté de vos regards ? Non, dit le Seigneur, ils ont fait le mal à mes yeux. Je dissiperai tous les nuages, je lèverai tous les voiles, et je rendrai tout l'univers témoin de leur honte et de leur confusion : *Revelabo pudenda tua, et ostendam gentibus ignominiam tuam.*

Ah! mes frères, s'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il n'y ait point d'homme au monde, quelque entêté qu'il soit de son mérite, qui n'aimât mieux être entièrement ignoré que parfaitement connu; combien le pécheur doit-il donc trembler de se voir donné avec tous ses vices en spectacle à tous les hommes! Il ne se connaît qu'imparfaitement lui-même; il ne voit que l'état présent de sa conscience : toutes les iniquités qui ont souillé successivement le cours de sa vie, effacées de son souvenir, sont pour lui comme si elles n'eussent jamais été. Mais le juste Juge les rappellera toutes, les réunira sans confusion, et sans qu'aucun de leurs traits échappe, dans un même tableau qu'il présentera aux yeux de tous les peuples assemblés. On y verra votre vie tout entière, depuis le premier sentiment que forma votre cœur jusqu'à son dernier soupir; les faiblesses, et peut-être les crimes de votre enfance, les emportements et les dissolutions de votre jeunesse, l'ambition et la cupidité d'un âge plus mûr, l'endurcissement d'une vieillesse criminelle ou qui regrettait de ne pouvoir plus l'être : on y verra tout ce que vos passions auront eu de lâche et de méprisable; toutes les causes, toutes les suites, tout l'ordre et l'enchaînement de vos péchés, avec mille circonstances humiliantes dont vous rougirez peut-être plus que de vos péchés mêmes ; ce nombre infini de reptiles impurs nés dans la fange et la corruption de votre cœur : *Illic reptilia quorum non est numerus.* (*Psal.* CIII, 25.) parmi lesquels on distinguera des crimes énormes, des excès criants, des monstres : *Animalia pusilla cum magnis* (*Ibid.*) ; en un mot, l'œil du monde éclairé de la lumière de Dieu vous verra tout entier, vous connaîtra mieux que vous ne vous serez jamais connu vous-même. Et alors que deviendrez-vous ? où fuirez-vous ? où vous cacherez-vous ? *Revelabo pudenda tua, et ostendam gentibus ignominiam tuam.*

Oui, tous les masques tomberont, tous les sépulcres blanchis seront ouverts, tous les méchants paraîtront sous leurs couleurs naturelles, et l'espérance de l'hypocrite périra au dernier jour; car le monde est plein

d'hypocrites, c'est-à-dire de gens qui ont le secret de cacher, sous les apparences d'une conduite irréprochable, les désordres de leur vie criminelle. On verra donc paraître sans voile et sans nuage l'avare avec toutes ses injustices, le voluptueux avec toutes ses infamies, l'ambitieux avec toutes ses bassesses, une infinité de coupables dont les crimes formeront un contraste odieux avec la sainteté de leur état, la noblesse de leur sang, la retenue de leur sexe, la gravité de leur profession. Voilà ce juge si respecté, qui, sous l'imposant appareil de l'équité la plus intègre, eut la barbare lâcheté d'immoler l'innocence à sa fortune ou à sa passion; voila cet esprit agréable, les délices de la société, dont le plus grand mérite fut de couvrir d'un vernis de politesse son indignité et ses vices; voilà cette jeune personne qui, sous les plus beaux dehors de la modestie et de la pudeur, cachait un cœur gâté et de coupables intrigues; voilà cette femme à qui un long tissu d'artifices et de sacriléges conserva jusqu'à la fin une réputation sans tache; voilà cet homme consacré à Dieu, qui mêlait à ce que la religion a de plus auguste, ce que le crime a de plus détestable. Quelle étrange confusion de se voir ainsi démasqué et montré sous ses véritables traits à tout l'univers! *Revelabo pudenda tua, et ostendam gentibus ignominiam tuam.*

Je suppose que c'est ici le lieu du jugement, que les secrets des consciences vont être révélés, et qu'un rayon de la lumière divine, pénétrant jusqu'au plus intime de nos âmes, en découvre tout à coup à tous les yeux les mystères les plus humiliants et les plus cachés : à cette idée, qui, après tout, pourrait se changer en réalité par un miracle, je ne crains point de dire que plus d'une personne dans cette assemblée est saisie de frayeur, éprouve un secret frémissement. Il en est peut-être ici qui mourraient de douleur et de honte, si le fond de leur cœur était dévoilé aux yeux du petit nombre de chrétiens à qui je parle. Ah! mon cher frère, et ce sera devant un nombre infini de spectateurs que vous irez exposer les faiblesses de votre cœur et toutes les horreurs de votre conduite! A présent vous les couvrez d'un voile de décence et de sagesse; vous ne pouvez vous résoudre à en faire l'aveu au ministre sacré de la réconciliation; vous les enveloppez des ombres du mystère et du silence. Tremblez, ces secrets si bien cachés, le monde entier les verra : Dieu les laisse maintenant ensevelis dans les ténèbres, parce qu'il n'y a pas assez d'hommes sur la terre pour les leur manifester et pour vous punir par l'endroit le plus sensible à votre amour-propre : sa justice vous attend sur ce théâtre d'opprobre, où tout coupable montera pour épuiser jusqu'à la lie le calice de la confusion. Il rassemblera les hommes de tous les climats, de tous les siècles. Vous verrez parmi eux ceux dont vous aurez trompé la crédulité et surpris l'estime : parents et étrangers, amis et ennemis, père, mère, époux, protecteur, maître, subalterne; dites-moi, les yeux que vous craignez le plus, voilà ceux que vous aurez pour témoins de votre honte et de votre ignominie, devant qui vous paraîtrez couverts de la tache de vos crimes, chargés de chaînes infâmes, portant sur le front le sceau d'un réprouvé, et laissant voir au travers d'un corps hideux une âme plus hideuse encore. Immobile à la place qui vous aura été marquée, vous aurez à soutenir la surprise des uns, l'indignation des autres, le mépris, la haine et l'exécration de tous : *Revelabo pudenda tua, et ostendam gentibus ignominiam tuam.*

Dieu vengeur du crime, avez-vous dans les trésors de votre colère un trait plus cruel à lancer contre l'âme pécheresse que cet opprobre dont vous la couvrirez? Par quel plus terrible coup de foudre pouvez-vous écraser l'orgueil d'une créature rebelle à vos lois? Hélas! quelle est donc l'horreur de sa situation, puisque le néant, l'enfer est l'objet de ses vœux, et que son désespoir s'exprime par d'affreux hurlements qui se font entendre de tous les peuples : *Audient gentes confusionem ejus, et ululatus ejus implebit terram.* (*Jerem.*, XLVI, 12.) Et ce qui la jette dans des transports de fureur et de rage, c'est qu'elle est flétrie et déshonorée sans ressource, qu'elle ne se lavera jamais d'une infamie dont il n'y eut point d'exemple sur la terre, et que l'image de son opprobre restera éternellement gravée dans l'âme des spectateurs : *Dabo vos in opprobrium sempiternum.* (*Jerem.*, XXIII, 40.)

C'en est donc fait, tout est perdu pour les pécheurs, jusqu'à ce faux honneur dont ils furent autrefois si jaloux, et qui, au moindre affront, les faisait courir à la vengeance ou à la mort. La main du Tout-Puissant les a arrachés des profonds cachots de l'enfer, où ils espéraient pouvoir ensevelir leurs crimes, pour les faire paraître au grand jour, et les montrer aux hommes et aux anges, afin que le ciel et la terre fussent témoins de leur avilissement et de leur honte; et, après que sa voix, comme un tonnerre, aura fait retentir aux oreilles de toutes les créatures qui en adorent la souveraine équité, l'arrêt déjà prononcé contre eux au moment de leur mort, et qui les charge publiquement et sans retour de ses malédictions et de ses anathèmes, il les replonge dans les flammes dévorantes, ferme sur eux les portes de l'abîme, et leur opprobre sera éternel comme leur supplice : *Dabo vos in opprobrium sempiternum.*

Que vous dirai-je en finissant, mes frères? qu'il n'est qu'un moyen de vous mettre à couvert de ce déshonneur universel, dont l'idée seule vous fait frémir. Hâtez-vous de sonder l'abîme de votre conscience, développez-en les replis les plus cachés : ne laissez échapper aucun crime, aucune faiblesse, aucune tache qui redoute la lumière du dernier jour. Ne vous déguisez pas à vos propres yeux, et jugez-vous comme Dieu vous jugera. Volez ensuite au tribunal de sa miséricorde; effacez de vos larmes des

iniquités qui vous suivraient au tribunal de sa justice; ayez le courage de rougir aux pieds de son ministre, pour éviter l'affront de rougir aux yeux de l'univers; convertissez-vous au Seigneur, et sauvez tout à la fois votre honneur et votre âme. O mon Dieu! mettez-nous tous à votre droite au dernier jour: puissions-nous tous mériter d'entendre ces consolantes paroles que vous adressez à vos élus: *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume que je vous ai préparé dès l'origine des siècles.* (*Matth.* XXV, 34.)

Ainsi soit-il.

SERMON III.

Pour le second dimanche de l'Avent.

SUR L'AMOUR DU PROCHAIN.

Diliges proximum tuum. (*Marc.*, XII, 31.)

Vous aimerez votre prochain.

Voilà en deux mots le plus solide fondement de la société, et la source féconde d'où coulent tous les avantages et toutes les douceurs qu'elle peut offrir. Faites régner parmi les hommes la charité chrétienne; seule elle enchaînera tous les vices destructeurs du repos public; les lois humaines, qui sans elles sont insuffisantes, deviendront inutiles; l'union, la concorde et la paix feront de la terre un séjour enchanté, une image du ciel. Jours heureux de l'Eglise naissante, vous offrîtes au monde ce ravissant spectacle. Jérusalem vit dans l'enceinte de ses murs des hommes nouveaux, formés par l'Evangile et ornés de toutes les vertus: mais celle qui répandait une plus douce lumière, et dont l'Esprit-Saint nous a conservé plus précieusement le souvenir, était leur charité: ils s'aimaient jusqu'à ne faire tous qu'un cœur et qu'une âme; mêmes pensées, mêmes sentiments, mêmes intérêts, mêmes biens: leur vie toute céleste, embellie par les charmes de la plus aimable des vertus, était l'essai de la vie des bienheureux. La peinture qui nous en est restée est si belle, le tableau si touchant, que nous ne pouvons presque y jeter les yeux sans l'arroser de nos larmes. L'Eglise de Jérusalem n'était plus; Dieu n'avait fait que la montrer au monde pour donner l'exemple le plus parfait et le plus sensible de la charité qui doit nous unir: mais il vivait encore, cet apôtre chéri et privilégié qui avait puisé dans le sein de Jésus-Christ le plus pur esprit de son Evangile. Parvenu à une extrême vieillesse, et pouvant à peine être porté sur les bras de ses disciples dans l'assemblée des fidèles, il y ranimait ses forces presque éteintes, pour les exhorter à s'aimer les uns les autres; sans cesse il leur prêchait cette vertu à laquelle il semblait réduire toute la morale du christianisme.

Pourquoi donc voit-on si peu de charité parmi les chrétiens de nos jours? pourquoi ressemblent-ils si peu à ceux de la primitive Eglise? Ne sont-ils pas les disciples de la même religion, les enfants du même Père, les membres d'un même corps, destinés au même bonheur, et des cœurs faits pour s'aimer éternellement dans les cieux devraient-ils connaître le sentiment de la haine? Pourquoi, dis-je, tous les chrétiens ne sont-ils pas unis par les liens de la plus tendre charité? c'est que la plupart d'entre eux ne connaissent ni la force des raisons qui la persuadent, ni l'étendue des devoirs qu'elle impose. Je viens vous les retracer en vous développant l'obligation et la manière d'aimer le prochain.

Aimons-nous les uns les autres, les plus pressants motifs nous y engagent.

Comment devons-nous nous aimer les uns les autres? Les caractères de la charité chrétienne nous l'apprendront: *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'amour du prochain est dans les principes de la religion chrétienne le plus indispensable, le plus beau, le plus juste de tous nos devoirs après celui d'aimer Dieu. Sa nécessité, son excellence, son équité, en trois mots, quels puissants motifs de le faire régner dans nos cœurs!

Nécessité d'aimer le prochain, fondée sur le précepte qui nous y oblige. Que de circonstances particulières distinguent ce précepte de tous les autres! que de précautions prises par le souverain législateur pour en rendre l'observation inviolable! Nous le portons gravé au dedans de nous-mêmes par le doigt de Dieu. La loi de la charité est dans notre cœur comme dans l'Evangile: douce inclination qui nous porte à aimer nos semblables et à nous unir à eux par les liens de la société: sentiment de pitié qui nous attendrit et nous afflige à la vue des malheureux: besoin qui nous tourmente et nous presse de soulager leurs maux: plaisir délicieux et pur que nous goûtons à les faire cesser; voilà le fonds et comme les premiers éléments de notre être. Humanité, bonté, bienveillance, voilà les affections primitives de notre âme. Elles y précèdent les passions qui les altèrent; elles sont les traits les plus sensibles de notre ressemblance avec le Dieu bon qui nous tira du néant. Aimer nos frères, c'est suivre la première leçon de la nature, c'est céder à un penchant qui nous honore, et qui a pour lui le suffrage de la raison: au contraire, étouffer cette voix impérieuse et touchante qui nous parle en leur faveur, ou n'éprouver à leur égard qu'une froide et dure insensibilité, ah! c'est avoir cessé d'être homme.

Mais la religion nous parle encore ici plus haut que l'humanité. Elle ne se borne pas à nous dire avec elle: Aimez-vous les uns les autres, pardonnez-vous réciproquement vos offenses, soulagez-vous mutuellement dans vos peines, ayez pour autrui les mêmes égards que vous voulez qu'on ait pour vous; ces maximes si pleines de sagesse et d'équité, respectées autrefois du paganisme même, mais trop souvent obscurcies et affaiblies par les passions, la religion les a développées, perfectionnées, établies sur une base immuable, et revêtues

de la sanction divine. Elle met l'amour du prochain à la tête de toutes nos obligations, à côté de l'amour de Dieu dont il est inséparable : point de précepte plus formel et plus absolu dans la loi de grâce que celui de la charité. La charité fraternelle est l'esprit et l'âme du christianisme; elle est le commandement favori du Fils de Dieu. Avec quelle prédilection, quel empressement il l'a annoncée au monde! C'est peu qu'il l'ait publiée si souvent dans tout le cours de sa mission; sur le point d'aller s'immoler pour le salut des hommes, dans ce long et mystérieux entretien qu'il eut avec ses apôtres, et qui fut le dernier épanchement de son cœur, il emploie les expressions les plus tendres pour le laisser vivement empreint dans leur âme; trois fois il leur en recommande l'observation, et semble la leur demander par le sacrifice de sa vie auquel il touche. C'est un père mourant, dit saint Augustin, qui, entouré de ses enfants, leur manifeste sa dernière volonté sur un point qu'il a infiniment à cœur, et les presse, les conjure de l'accomplir. Ne sera-t-elle pas pour eux, ne sera-t-elle pas pour des chrétiens une loi sacrée et inviolable? C'est le testament de leur Sauveur qu'il a scellé de son sang et confirmé par ses derniers soupirs.

Cœurs froids et insensibles, que ce motif trouve encore rebelles à la loi de la charité, écoutez un autre langage : Celui qui n'aime pas son frère est un objet d'horreur aux yeux de Dieu, un enfant du démon, une victime de l'enfer; il marche dans les ténèbres, couvert des ombres de la mort, et marqué du sceau de la réprobation : *Qui non diligit manet in morte.* Transportez-vous à ce jour où toutes les nations de l'univers seront citées au tribunal du souverain Juge; quel est le crime qui provoquera spécialement ses vengeances et cet arrêt foudroyant dont il frappera les réprouvés? l'infraction du grand précepte de la charité, la dureté, l'indifférence pour leurs frères, sera le principal titre de leur condamnation, comme si tous les crimes étaient renfermés dans celui-ci, ou que celui-ci fût le plus grand de tous les crimes : *Ite, maledicti, in ignem æternum; esurivi enim, et non dedistis mihi manducare... infirmus fui, et in carcere, et non visitastis me.* (*Matth.*, XXV, 41.)

Ainsi donc, point de salut sans la charité; et, d'après les oracles de l'Evangile, manquer de charité est une des marques les plus certaines de réprobation. Voilà ce qui doit faire trembler tant de chrétiens du monde, qui, parce qu'ils sont exempts de ces crimes grossiers, qui déshonorent aux yeux du monde même, vivent dans une profonde sécurité sur leurs destinées éternelles, quoiqu'ils n'aient pas ce caractère essentiel, ce signe aimable et glorieux de la charité qui distingue les disciples de Jésus-Christ de ceux qui ne le sont pas : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis inter vos.* (*Joan.*, XIII, 35.) Qu'ils se piquent d'honneur et de probité tant qu'il leur plaira; avec ces beaux dehors d'une probité mondaine, Dieu les rejette et les réprouve. Gens sans affection, sans cœur et sans entrailles, qui ne sont liés que par le langage et par les manières, dont les paroles agréables couvrent des procédés perfides qui se haïssent avec politesse, se supplantent en se caressant, s'oppriment et se détruisent avec une sorte de décence et d'honnêteté : que dis-je? garde-t-on encore là-dessus des mesures dans le monde? la charité n'y est-elle pas ouvertement blessée, outragée, foulée aux pieds? que d'inimitiés, de calomnies, de trahisons, de vengeances atroces, de guerres cruelles, en font comme un champ de bataille où l'on n'est occupé qu'à se porter mille coups mortels! A ce spectacle d'horreurs, je ne suis plus surpris des anathèmes que Jésus-Christ a lancés contre le monde. Quand la dépravation générale des mœurs n'en ferait pas un séjour d'abominations et de scandales, n'est-ce pas assez qu'on n'y découvre aucun vestige de cette charité qui est l'âme de la religion, pour comprendre qu'il est maudit de Dieu, et que tous ses partisans sont enveloppés dans son malheur?

Point de salut sans la charité. Tremblez donc aussi, vous qui, dans le cours d'une vie en apparence conforme à l'Evangile, nourrissez des antipathies, des animosités, des aversions que l'Evangile condamne et met au rang des crimes; qui protestez à Dieu que vous l'aimez de tout votre cœur, et qui ne pouvez lui sacrifier un ressentiment; qui passez les heures aux pieds des autels, et qui n'en sortez que pour déchirer le prochain, pour faire souffrir tous ceux qui vous approchent, par votre humeur, vos duretés, vos censures, vos impatiences et vos éclats. Oh! qu'il est à craindre que le défaut de charité ne rende inutiles, abominables aux yeux de Dieu, les prières et les jeûnes de tant de personnes qui marchent sous l'étendard de la dévotion et qui se croient riches en mérites et en vertus, tandis qu'elles n'ont pas la vertu la plus nécessaire, celle dont toutes les autres tirent leur prix et que rien ne peut remplacer, pas même la couronne du martyre! *Si charitatem non habuero, nihil sum.* (*I Cor.*, XIII, 3.)

Quelle est donc cette vertu sans laquelle toutes les autres vertus sont fausses? Où trouver des couleurs pour en peindre le mérite et l'excellence? nouvel aspect, sous lequel j'ai à vous la présenter, bien propre à nous en faire embrasser la pratique avec ardeur.

O divine charité! reine des vertus, lien sacré des cœurs, le monde profane ne vous connaît pas, les enfants mêmes de la foi ne vous connaissent qu'à demi : venez, montrez-vous dans tout votre éclat et avec toutes les richesses qui vous environnent. Ravis de vos célestes attraits et des avantages inestimables que vous leur procurez, tous les cœurs chrétiens se soumettront avec transport à vos lois.

La charité fraternelle est cette pierre pré-

cieuse de l'Evangile qui mérite d'être achetée au plus haut prix : l'Esprit-Saint en fait l'éloge dans mille endroits des divines Ecritures.

Vertu sublime! Elle prend sa source dans le cœur de Dieu : *Dieu est charité*, « *Deus charitas est.* » (I *Joan.*, II, 16.) L'amour de Dieu et l'amour du prochain en vue de Dieu ne sont qu'un même amour qui exerce son activité sur deux objets : Ce sont, dit saint Grégoire le Grand, deux effets d'une même cause, deux parties d'un même tout, deux branches sorties d'une même tige, deux flammes qui s'élèvent d'un même feu. Ainsi l'amour du prochain participe à la noblesse et à l'élévation de l'amour de Dieu; et tout ce que celui-ci met de grand et de parfait dans nos cœurs, celui-là l'y met également. C'est la même charité qui prête des ailes à l'homme pour voler dans le sein de son Créateur et s'unir à lui, et qui le ramène sur la terre pour y répandre ses affections et ses bienfaits sur des créatures qui sont l'ouvrage de ses mains et l'objet de son amour.

Vertu qu'accompagnent presque toujours les autres vertus. Elle est, dit saint Paul, le lien qui les unit, le ressort qui les met en action; il en est qu'elle suppose, il en est qu'elle fait naître : la foi, dont la lumière seule nous découvre tous les droits que nos frères ont à notre amour; la piété, dont la ferveur entretient et augmente la flamme de la charité, si facile à s'éteindre dans le tumulte et l'agitation du monde; la douceur, qui ne s'aigrit jamais et n'a que des égards et des ménagements; la patience, qui souffre des injures et ne se venge que par des bienfaits; la miséricorde, qui vole au secours de l'indigence; le zèle, plus empressé encore à soulager les besoins de l'âme que ceux du corps. Combien d'autres vertus forment, pour ainsi dire, le cortége de la charité! vous voyez un homme charitable, dites qu'il est humble puisque, loin de s'élever au-dessus des autres, il se plie à leur humeur, à leurs goûts et à leurs caprices; qu'il est détaché des biens de la terre, puisqu'il s'en dépouille avec joie pour les répandre dans le sein des malheureux; qu'il est mortifié et dur à lui-même, puisqu'il faut s'oublier, se renoncer en mille occasions pour être indulgent et tendre envers les autres; dites qu'il est exempt des vices qui perdent la plupart des hommes, et qu'il a les vertus qui font les plus grands saints : car, qu'est-ce qui ferme l'entrée de nos cœurs à la charité? Ce sont les passions injustes qui nous dominent : c'est l'orgueil, que le plus léger mépris irrite et qui voudrait écraser tout ce qui lui fait ombrage; c'est l'envie qui s'attriste du bonheur et se réjouit des disgrâces d'autrui; c'est la cupidité, qui, servilement attachée à ce qu'elle a, ardente à la poursuite de ce qu'elle n'a pas, est une source intarissable de haines et de querelles; c'est l'amour-propre, qui ne veut pas se gêner et qui sacrifie tout à ses plaisirs; c'est l'égoïsme, qui ne vit que pour lui-même et s'embarrasse peu des autres; voilà le mauvais fonds de tout homme sans charité. C'est sur les débris de ces vices odieux qu'il faut que la charité établisse son empire et élève son trône : et, d'après le magnifique portrait que nous en a tracé le grand Apôtre, un cœur où elle règne doit être le sanctuaire des plus éminentes vertus.

Vertu que Dieu nous représente dans les livres saints comme la plus précieuse à ses yeux et la plus chère à son cœur. Qu'exige-t-il de nous avant toutes choses? Que nous soyons unis par les liens d'un amour sincère et que nous nous empressions de nous en donner des marques : *Ante omnia mutuam in vobismetipsis charitatem habentes.* (I *Petr.*, IV, 8.) Il veut que les devoirs de la charité marchent avant ceux de son culte; il la préfère à ce qu'il y a de plus saint dans la religion, au sacrifice. Rien ne nous rend plus agréables à Dieu que l'exercice de cette vertu. Heureux l'homme qui lui a consacré sa vie! qu'il ne cherche point de voie plus parfaite que celle où il marche. Point de route plus sûre au ciel que la charité, point de situation plus avantageuse que celle qui fournit plus de moyens d'en pratiquer les œuvres; point de talent plus désirable et plus beau que celui qui nous rend plus utiles au prochain; point de mort plus précieuse et plus sainte que celle qui nous immole ou à la gloire de Dieu ou au salut de nos frères : *Ante omnia mutuam in vobismetipsis charitatem habentes.* Et pourquoi cette vertu plaît-elle tant à Dieu? parce qu'il nous aime, que personne n'est plus père que lui, dit Tertullien, et qu'un père plein de tendresse pour ses enfants est ravi de joie que tout le monde les chérisse et leur fasse du bien. Pourquoi encore? parce qu'il est l'auteur de la société, dont le lien le plus fort et le plus doux est cet amour mutuel qui fait de tout ses membres un peuple de frères, qui étouffe dans son sein jusqu'aux moindres semences de discorde et de division; qui en assure la durée, la tranquillité et le bonheur par une communication réciproque de secours et de services. Pourquoi enfin? Parce que la charité qu'inspire et commande le christianisme est une preuve de la divinité de son origine et de son auteur; car il n'appartient qu'à une religion divine de triompher de tous les obstacles que cette vertu rencontre dans le cœur humain, et contre lesquels ont échoué toute la sagesse des législateurs et toute la puissance des rois; de détrôner l'amour-propre en possession de rapporter tout à soi-même, pour l'immoler, victime volontaire, au bonheur d'autrui; de transformer enfin des hommes que l'intérêt personnel glace envers leurs semblables, en des séraphins brûlants de charité. C'est la merveille qu'offrit au monde idolâtre le christianisme naissant. Surpris et charmés de ce nouveau prodige, les païens y reconnurent quelque chose de plus qu'humain. Il leur parut le plus grand des miracles, celui qui mettait le sceau à tous les autres; et, ne pouvant résister à la force de ce témoignage, ils accouraient en foule dans

le sein de l'Église. C'est l'admirable charité d'une ville peuplée de chrétiens qui fit embrasser le christianisme à ce soldat romain devenu depuis un ange du désert; c'est cette vertu céleste qui, entraînant tous les cœurs après elle, acheva de soumettre l'univers à Jésus-Christ, comme il l'avait prédit lui-même : *Omnes unum sint, ut credat mundus quia tu me misisti.* (*Joan.*, XVII, 21.)

Enfin, vertu consolante par les avantages qu'elle nous procure dans l'ordre du salut. Avec elle, mes frères, chaque instant presque nous fait grossir notre trésor pour le ciel et embellir notre couronne. Comme nous sommes incessamment mêlés avec nos frères, il n'est point de vertu d'un usage plus fréquent ni par conséquent plus féconde en bonnes œuvres et en mérites que la charité fraternelle. Avec elle on a la douce assurance que l'on aime Dieu, puisque ces deux amours, dit saint Grégoire, pape, ne se séparent jamais : *Unum sine alio inveniri non potest.* Le moyen même le plus sûr, ajoute ce saint docteur, d'entretenir et d'augmenter dans nos cœurs le feu de l'amour divin, c'est de remplir avec ardeur tous les devoirs de la charité envers nos frères. Comme c'est l'amour de Dieu qui fait naître l'amour du prochain, c'est l'amour du prochain toujours en action qui nourrit et enflamme l'amour de Dieu : *Per amorem Dei amor proximi gignitur, et per amorem proximi amor Dei nutritur.* Avec elle enfin, on a toutes les vertus, on accomplit toute la loi, on porte le trait le plus marqué de ressemblance avec Jésus-Christ et les saints : elle est, si j'ose le dire, la pierre de touche de la vraie sainteté; elle est le signe le plus infaillible de prédestination, puisque c'est à elle singulièrement que le ciel a été promis, et que le Fils de Dieu, dans l'éloge qu'il fera des justes au dernier jour, passera sous silence leurs autre vertus, pour n'exalter et ne préconiser que celle-ci, qui lui paraîtra suffire pour les mettre en possession de son royaume : *Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum.* (*Matth.*, XXV, 34.)

Il me semble, mes frères, que, convaincus de la nécessité, et frappés de l'excellence de la charité chrétienne, vos cœurs volent au-devant d'elle, et s'estimeraient heureux d'être embrasés de ses saintes ardeurs. Fixez donc vos regards sur ceux pour qui elle sollicite votre amour, et sentez-en toute la justice. Quel est ce prochain que la religion nous ordonne d'aimer? Quand la passion le peint avec de si odieuses couleurs, en trace-t-elle un portrait qui ressemble? Je suppose, je veux qu'il ait mille défauts : sont-ce ses défauts ou sa personne que vous devez aimer? Supportez ses défauts, comme il est obligé de supporter les vôtres : c'est tout ce que la loi exige de vous à cet égard; mais aimez sa personne. Comment l'aimer? dites-vous : c'est un ennemi acharné à me nuire. Je le suppose encore : hélas! il se nuit plus à lui-même qu'à vous, il se perd en vous fournissant l'heureuse occasion de vous sauver; il est plus digne de votre compassion que de votre haine : que dis-je? vous voyez peut-être en lui un prédestiné, un vase d'élection sur lequel Dieu fera éclater ses plus grandes miséricordes, et qui doit occuper une place distinguée dans le séjour de sa gloire. Tel qu'il est, Dieu l'aime et le comble de biens; il faut donc que, malgré sa malignité et ses vices, il ait encore quelque chose qui le rende aimable; car Dieu n'aime pas ce qui ne mérite pas d'être aimé.

Ouvrez les yeux, et distinguez bien les traits qui doivent vous le rendre cher et respectable. Il est l'enfant de Dieu, le chef-d'œuvre de ses mains dans ce monde visible, l'image vivante, quoique défigurée, de ses perfections : titres glorieux qui effacent tout l'éclat des diadèmes. L'outrager, le mépriser, serait un attentat contre la majesté du souverain Maître, auquel il appartient. Mais n'est-il pas aussi digne de votre amour que de votre respect? votre cœur ne s'intéresse-t-il pas pour une créature marquée du sceau de la Divinité, et qui porte sur son front les traits augustes de sa ressemblance? Que cette ressemblance allume contre lui la haine des démons : elle est l'effet de celle qui les anime et les transporte contre Dieu. Mais vous, qui ne haïssez pas votre Créateur, vous qui l'adorez et l'aimez, comment n'aimeriez-vous pas un être qui le représente à vos yeux, et dans qui il réside par les soins de la providence, par les traces de sa sagesse, par les dons de son amour?

Ouvrez les yeux : quel nouveau trait de beauté et de grandeur la foi vous découvre dans ces hommes qu'elle nous commande d'aimer! ils sont les frères, les membres de Jésus-Christ qui a divinisé en quelque sorte leur nature en l'associant à la sienne. Eh quoi! le prix infini qu'ils lui ont coûté, le tendre amour qui fait qu'il les porte encore tous dans son cœur, son sang dont ils sont couverts comme d'une pourpre divine qui les embellit, leur alliance admirable avec lui et tous ses charmes répandus sur eux ne compensent-ils pas ce qui peut manquer de leur côté pour les rendre aimables? Seriez-vous chrétiens, et aimeriez-vous Jésus-Christ, si vous n'aimiez pas des objets si étroitement unis à sa personne, et qui doivent vous être d'autant plus chers que vous pouvez par eux reconnaître dignement tous ses bienfaits? ils sont infinis : et qui de nous, en réfléchissant sur la multitude et la magnificence des dons de ce Dieu Sauveur, n'a pas désiré quelquefois de pouvoir lui en marquer sa reconnaissance? Nous l'eussions fait, dans de pieux accès de ferveur, au prix de tout ce que nous avons et de tout ce que nous sommes; mais il n'a besoin ni de nous ni de nos biens : c'est à d'autres lui-même qu'il veut que nous fassions sentir les effets de la reconnaissance que nous lui devons. Aimez vos frères, qui sont les siens : soulagez leurs peines, oubliez leurs torts, rendez-leur tous les offices d'une charité sincère et généreuse. Ce que vous ferez pour eux, Jésus-Christ vous assure qu'il se le tiendra

fait à lui-même : *Quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis.* (*Matth.*, XXV, 40.) Il vous le dit encore par la bouche de son disciple favori, que ce seul hommage de votre reconnaissance suffira pour payer les plus signalés bienfaits de son amour : *Et si solum fiat, sufficit.* Eh ! combien un chrétien doit chérir ces hommes qui le mettent ainsi à portée d'acquitter ses dettes immenses envers Jésus-Christ, et de goûter le plaisir le plus sensible à un cœur reconnaissant !

Où pensez-vous, mes frères, que les saints aient puisé ces sentiments brûlants de charité dont ils étaient animés pour le prochain? dans toutes ces considérations réunies que je vous présente comme autant de titres qui lui donnent les droits les plus sacrés à notre amour. Voilà ce qui touchait si vivement le cœur d'un saint Louis, d'une sainte Elisabeth, de tant d'autres personnages célèbres dans les fastes de l'Eglise, qui se prosternaient aux pieds des pauvres, baisaient leurs plaies, s'empressaient de soulager leurs maux, et leur rendaient avec joie les services les plus bas en apparence d'une charité également tendre et magnanime ; voilà ce qui touche une âme vraiment chrétienne. Elle considère, dans le prochain, ses rapports avec Dieu : c'est Dieu qu'elle aime en lui; c'est parce qu'elle aime Dieu, qu'elle aime aussi ce que Dieu aime ; c'est parce qu'elle est dans l'impuissance de faire du bien à Dieu, qui ne cesse de lui en faire, qu'elle en fait à l'homme, qui est son image et son enfant. Que cette image soit gravée sur une matière vile ou précieuse, qu'elle soit d'or ou d'argile, elle la respecte et la chérit dans celui qui la porte. Ni la bassesse de la condition, ni la grossièreté des manières, ni les hauteurs de l'orgueil, ni l'injustice et la noirceur des procédés, ni tous les vices de l'esprit et du cœur ne peuvent altérer le sentiment qui l'anime, parce que rien de tout cela ne détruit le motif essentiel qu'elle a d'aimer ses frères : elle les voit dans le sein de Dieu, elle les aime en Dieu et pour Dieu.

Vue sublime qui élève la charité au-dessus des amitiés humaines, de ces liaisons formées par une sympathie d'humeur et de caractère, et si sujettes au dégoût et au changement. Aimer ceux qui nous plaisent ou qui nous sont utiles, ce n'est pas aimer en chrétien ; c'est aimer son plaisir, sa gloire, sa fortune, c'est s'aimer soi-même. La charité que Jésus-Christ demande est un amour de religion, qui prend sa source dans les lumières de la foi et les mouvements de la grâce ; c'est un sentiment pur et céleste, une vertu surnaturelle et toute divine, aussi immuable que Dieu, qui en est le motif et le principal objet; la même dans la prospérité et la disgrâce, à l'épreuve de tout, par conséquent infiniment supérieure à cette bienveillance humaine que la philosophie moderne a entrepris de lui substituer. Nouveaux apôtres de l'humanité, esprits sublimes, dont les maximes pompeuses, et trop souvent démenties par votre conduite, nous prêchent sans cesse l'amour de nos semblables, si votre but est de ranimer ce sentiment dans nos cœurs, eh ! pourquoi lui ôtez-vous son plus ferme appui, son plus plaisant attrait, en le séparant des idées religieuses qui lui donnent tant d'activité et d'énergie ? pourquoi rompez-vous la chaîne sacrée qui descend du trône de Dieu pour unir les hommes par les liens les plus étroits ? Vous ne puisez que dans la nature les motifs de nous aimer les uns les autres ; mais n'est-ce pas la nature qui produit les aigreurs, les jalousies, les aversions, qui nourrit au dedans de nous-mêmes l'orgueil, la cupidité, l'amour-propre, ces rivaux éternels de l'amour du prochain ? Et où prendrez-vous des armes pour combattre les passions qu'elle enfante ?

Non, mes frères, un incrédule pour qui la religion n'est rien, n'est lui-même qu'un vil égoïste. Son intérêt personnel, voilà le mobile de ses sentiments et de ses actions. S'il lui échappe quelques actes passagers de bienfaisance, c'est sans rien refuser à ses goûts et à ses plaisirs ; c'est l'espoir des applaudissements qui les lui arrache, c'est la vanité qui le rend généreux. Pour être charitable, pour aimer les hommes, quelquefois si vicieux et si méchants, il en coûte au cœur des efforts, des violences, des sacrifices que n'obtiendra jamais la froide raison; mais, quand on élève ses regards jusqu'à Dieu, quand c'est Dieu qui commande, Dieu qui récompense, Dieu qui est dans nos frères l'objet de notre amour, et dans nos cœurs l'invisible moteur de nos affections, alors toutes les difficultés s'évanouissent, alors la flamme sacrée de la charité s'empare de l'âme la plus insensible et la moins faite pour aimer. Pénétrez-vous donc de ces grands motifs d'aimer le prochain, et sous les auspices de la grâce divine vous l'aimerez en effet : vous immolerez sur l'autel de la charité vos antipathies, vos ressentiments, vos animosités, vos haines : vous embrasserez, vous chérirez des hommes que la religion consacre, embellit, et pour qui elle sollicite votre amour par tout ce qu'il y a de plus capable d'intéresser le cœur et de faire sur lui des impressions victorieuses. Mais quels sont les caractères de la charité chrétienne et les devoirs qu'elle nous impose ? C'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Aimez, dit saint Augustin, et faites ce que vous voudrez. Il n'est pas nécessaire de donner des lois et de tracer des règles à celui qui aime ; il les trouve au fond de son cœur : *Dilige, et fac quod vis.* C'est d'après cette maxime si connue et si vraie du saint docteur que je vous dis : Aimez vos frères, et suivez le mouvement de votre cœur, qui, d'accord avec l'Evangile, saura bien vous instruire de ce que vous leur devez. Si votre charité pour eux est sincère et réelle, elle sera prompte et ardente à leur faire du bien, généreuse et capable des plus grands sacrifices, douce et pleine de ménagements

et d'égards; c'est-à-dire qu'elle réunira trois qualités essentielles de la charité chrétienne, qui sont les principaux traits qui la caractérisent, et auxquels se réduit l'éloge admirable que le grand Apôtre nous a laissé de cette vertu : son activité, sa générosité, sa condescendance.

Dans le ciel, la charité, quoiqu'à son plus haut degré de vivacité et d'ardeur, est dans une sorte d'inaction, parce qu'elle ne peut plus suivre ses inclinations bienfaisantes. L'image de la félicité s'offrant partout à ses regards, rien n'excite sa piété, ne sollicite ses secours, elle est tranquille et heureuse du bonheur de ceux qu'elle aime : mais sur la terre, où elle rencontre à chaque pas des êtres souffrants et malheureux, parmi tant de peines, de besoins, de douleurs et de misères qui l'environnent, ah ! tout réveille sa sensibilité, tout réclame ses soins et ses bienfaits. Tendre et compatissante, elle s'efforce de faire tout le bien qu'elle peut; elle en étudie les moyens, elle en saisit avidement les occasions; elle n'attend pas que les infortunés viennent s'humilier à ses pieds, elle sait prévenir leurs désirs et ménager leur honte. Egalement ingénieuse et à découvrir leurs maux et à les soulager, elle a mille manières de rendre service : nulle espèce de besoins n'échappe à ses tendres sollicitudes. Sa nature est de se produire au dehors et de se répandre sur ce qu'elle aime; elle ne serait plus, si elle cessait d'agir et d'être bienfaisante : *Benigna est.* (I *Cor.*, XIII, 4.)

Tel est le premier caractère de la charité chrétienne : y reconnaissons-nous le portrait de la nôtre? Hélas! peut être notre amour pour nos frères s'est-il borné jusqu'à présent à ne pas leur nuire; peut-être avons-nous cru que, pour être charitable, il suffit de ne faire et de ne souhaiter de mal à personne : quelle erreur! La charité n'est pas une simple exemption de haine qui se termine à l'indifférence; c'est une vertu réelle et positive, c'est un sentiment tendre et affectueux qui règne dans le cœur, et qui cherche à se manifester par les œuvres. Un amour oisif et stérile ne fut jamais un véritable amour : si vous ne faites pas à votre prochain le bien qui est en votre pouvoir, si vous ne lui rendez pas les services qui dépendent de vous dans la situation où vous a placé la Providence, vous ne l'aimez pas.

Mais quel bien faut-il faire au prochain pour accomplir la loi qui nous ordonne de l'aimer? Ah! mes frères, nous sommes si clairvoyants et si actifs sur nos intérêts, parce que nous nous aimons : or, nous devons aimer le prochain comme nous-mêmes, voilà la loi : ses intérêts doivent donc nous être aussi chers que les nôtres; et, dès-lors, nous devons avoir ces yeux éclairés du cœur qui découvrent ce qui lui est avantageux, qui aperçoivent et font sentir toutes les dettes de l'amour. Entrons néanmoins dans quelques détails.

Le premier mouvement que la charité fait naître dans un cœur qu'elle anime, n'est-ce pas de soulager ces misères qui se montrent elles-mêmes et frappent les regards dans ceux qui en sont les victimes, d'apaiser leur faim, d'essuyer leurs pleurs, de compatir à leurs maux, et d'en chercher, d'en procurer le remède ou l'adoucissement? Eh! comment, dit un apôtre, la charité habiterait-elle dans une âme qui, voyant ses frères dans la peine et le besoin, et pouvant contribuer à adoucir les rigueurs de leur sort, se contenterait de leur en souhaiter un meilleur? L'aumône est un devoir de charité dont nul n'est exempt; car, si la charité exige des conditions opulentes de grandes largesses, elle demande aux rangs inférieurs de la société des secours proportionnés à leurs moyens; voulant qu'on donne beaucoup si l'on a beaucoup, peu si l'on a peu; ne rejetant pas le denier de la veuve, et obligeant le pauvre même d'en secourir un plus pauvre que lui. Si donc la charité vit dans notre cœur, votre main ne se lassera pas de s'ouvrir en faveur des malheureux.

Mais l'amour a d'autres devoirs encore à remplir. Il est mille circonstances dans le commerce ordinaire de la vie, où vous pouvez rendre au prochain de bons offices; rendez-les lui. Ces divers actes de bienfaisance, que suggère un tendre intérêt pour ce qu'on aime, sont autant de tributs que vous ne pouvez vous dispenser de payer sans violer la loi de la charité, dont la voix impérieuse et douce doit alors se faire entendre à votre cœur. Donnez à votre frère un conseil utile, détournez un mauvais coup qui le menace, excusez ses défauts, faites connaître ses bonnes qualités : consolez-le, s'il est dans la peine et l'affliction. Si l'injustice et la violence l'oppriment, volez à son secours : si l'on noircit sa réputation en votre présence, repoussez les traits de la médisance et de la calomnie : si votre crédit qu'il implore peut lui procurer quelque avantage, parlez, agissez, n'épargnez ni sollicitation ni démarche en sa faveur : ce sont là autant de devoirs qui dérivent de la nature même de la charité, et auxquels vous ne sauriez manquer sans avoir lieu de craindre qu'elle ne soit éteinte en vous.

Et, après les avoir remplis, ne vous croyez pas encore quitte envers le prochain. Quels plus chers intérêts a-t-il à ménager ici-bas que ceux de son salut? et quel témoignage plus éclatant de votre amour pouvez-vous lui donner que de l'aider à gagner le ciel? C'est là aussi le principal objet de la charité : elle s'inquiète, elle s'afflige, elle gémit, elle sèche de douleur à la vue d'une âme exposée à périr, elle redouble ses soins, ses efforts; elle met tout en usage pour prévenir sa perte; elle nous oblige de contribuer autant que nous le pouvons au salut de nos frères: et ne le pouvez-vous pas en mille rencontres? ne pouvez-vous pas exercer les fonctions d'apôtres dans le sein de vos familles et quelquefois de vos sociétés? Que faut-il souvent pour inspirer l'horreur du vice et l'amour de la vertu, qu'une parole, une courte réflexion, une sage remontrance, une

maxime de la foi rappelée à propos? Ne pouvez-vous pas soutenir par vos bienfaits l'innocence prête à succomber sous le poids de la misère? porter par vos discours dans l'âme d'un malheureux la soumission aux ordres de la Providence; ramener par vos soins et votre médiation la concorde et l'union dans des cœurs divisés; éclairer l'ignorant ou lui fournir des moyens d'instruction; écarter de la voie du faible des pierres de scandale, des occasions de chute? ne pouvez-vous pas, en un mot, employer au salut du prochain je ne sais combien de moyens qu'inspire un saint zèle, fruit de cette charité surnaturelle et divine, toujours plus empressée et plus active pour les besoins de l'âme que pour ceux du corps, pour les intérêts de l'éternité que pour ceux du temps? Or, dès que vous le pouvez, vous le devez, et la marque la plus sûre qu'on n'aime pas son frère est de le voir d'un œil tranquille et sans lui tendre une main secourable, près de tomber dans le plus affreux des précipices.

Est-ce tout, chrétiens? Non, il reste encore une œuvre de charité à exercer, à laquelle on ne pense pas, et qui, néanmoins, nous est prescrite : c'est d'assister le prochain, je ne dis plus de nos biens, de nos conseils, de notre crédit, de notre protection, mais de nos prières, et d'aller chercher dans le sein de Dieu ce que nous sommes dans l'impuissance de lui accorder. Ne m'accusez pas de vous apporter ici des maximes outrées, et d'exagérer nos devoirs en confondant le précepte avec le conseil : cette obligation de prier pour nos frères est d'autant plus étroite et plus rigoureuse qu'elle nous est plus expressément recommandée dans l'Evangile, que nous ne pouvons souvent les servir que par là, que ce témoignage d'affection et de bienveillance est à la portée de tous, qu'il est enfin l'unique moyen de donner à notre charité ce caractère d'universalité qui doit lui faire embrasser tous les hommes et soulager toutes les espèces de misères. En est-il une seule dont on ne puisse solliciter auprès du souverain Maître le remède et la délivrance, et aime-t-on en chrétien quand on ne recommande pas à Dieu les intérêts de ce qu'on aime?

Telle est la vaste carrière que la charité ouvre à notre bienfaisance, et qui ne la parcourt point se flatte vainement d'être charitable. Voulons-nous nous rendre le consolant témoignage que nous sommes animés de l'esprit de Jésus-Christ, et que nous marchons dans la lumière de l'Evangile? Ne laissons passer aucun jour sans remplir quelqu'un des devoirs que prescrit cette grande vertu du christianisme; chaque jour, chaque moment presque nous en fournit l'occasion. Il n'est point d'homme, quelque élevé qu'il soit, quelque heureux qu'il paraisse, envers qui l'on ne puisse exercer la charité, parce que tout homme a ses misères, ses faiblesses, ses besoins. Il n'est point d'homme aussi qui soit dispensé d'en pratiquer les œuvres, parce que Dieu a chargé chacun de nous du soin de son prochain : *Mandavit unicuique de proximo suo.* (*Eccli*, XVII, 12.) Si la nature de la charité est de faire tout le bien qu'elle peut, elle peut en faire dans tous les états, dans le calme de la retraite et dans le tumulte du monde, à la cour et au désert. Le solitaire le plus éloigné du commerce des hommes, la vierge consacrée à Jésus-Christ et cachée dans l'obscurité d'un cloître, peuvent et doivent assister leurs frères livrés aux occupations du siècle, en levant leurs mains au ciel et y faisant monter leurs vœux pour la prospérité des empires, pour la conversion des pécheurs, pour la persévérance des justes, et de telles prières exaucées ne sont-elles pas le plus signalé bienfait de la charité chrétienne?

Je n'ai parlé que des devoirs communs et journaliers qu'elle impose : il en est d'autres moins ordinaires, il est vrai, mais essentiellement renfermés dans la pratique de cette vertu, où sa générosité se déploie et se signale par les plus grands sacrifices. Prenez garde : toute charité n'est pas charité chrétienne. Pour être digne de ce nom, il faut qu'elle s'élève à un degré de perfection, qui n'était point commandé avant que le soleil de justice eût éclairé le monde; il faut qu'elle soit une imitation de la charité de Jésus-Christ, et que nous nous aimions les uns les autres comme ce divin Sauveur nous a aimés lui-même : *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem sicut dilexi vos.* (*Joan.*, XV, 17.) Or Jésus-Christ nous a aimés jusqu'à nous immoler sa gloire, son bonheur, sa liberté, sa vie. Ce dévouement généreux, qui caractérise sa charité pour tous les hommes, doit donc éclater dans notre amour pour nos frères, et nous devons être disposés à leur sacrifier nos plus chers intérêts, nos biens, notre honneur, notre vie même : *Et nos debemus pro fratribus animas ponere.* (*I Joan.*, III, 16.)

Que si de tels sacrifices vous semblent trop rigoureux, trop contraires à l'amour naturel et légitime de nous-mêmes, ah! c'est que vous ignorez les saintes ardeurs, les brûlants transports, les élans sublimes de la charité! Cet amour sacré, dont Dieu est le principe et la récompense, aurait-il moins d'empire sur le cœur de l'homme qu'un amour profane qui lui fait sacrifier sans peine ce qu'il a de plus cher? La grâce n'est-elle pas plus puissante que la nature, et la charité plus forte que la mort?

Cette charité magnanime, dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple et nous impose la loi, n'a-t-elle pas toujours été le véritable esprit et comme le génie dominant du christianisme? Si vous remontiez de siècle en siècle jusqu'à son origine, vous en rencontreriez partout des effets admirables; vous verriez des fidèles de tout âge, de tout état, de tout sexe, s'oublier eux-mêmes et s'immoler avec joie aux intérêts du prochain : les uns se dépouiller de tout pour soulager les besoins de leurs frères, les autres pour briser leurs chaînes se faire eux-mêmes esclaves : ceux-ci se dévouer à une vie

obscure et pénible pour les nourrir du fruit de leur travail, ceux-là ne répondre aux plus cruels outrages que par de nouveaux bienfaits. Le plus horrible des fléaux cause d'affreux ravages dans les murs d'Alexandrie : les chrétiens bravent les traits de la contagion pour voler au secours les uns des autres; ils étendent leurs soins jusque sur les idolâtres abandonnés de leurs proches, ils recueillent avec une tendre affection les derniers soupirs des mourants, et meurent eux-mêmes victimes de leur charité. Où courent ces pieux anachorètes des montagnes voisines d'Antioche? Cette cité, naguère si florissante, est plongée dans le deuil et la consternation : ces saints personnages ont entendu les cris de ses habitants, et vont les soustraire aux tourments et à la mort qui les menacent; ils vont mourir pour eux ou avec eux. Ils se mêlent parmi les satellites, ils s'adressent aux juges, ils offrent leurs têtes pour sauver celles des coupables; ils iront se présenter à l'empereur irrité, et ne rentreront dans leur solitude qu'après avoir triomphé de la colère de Théodose, et rendu la vie à leurs frères en s'exposant eux-mêmes à la perdre. Quand le glaive des tyrans était levé sur la tête des premiers disciples de la foi, leur charité ne se manifestait pas seulement entre eux par des traits héroïques de désintéressement; elle se répandait jusque sur leurs ennemis, et jetait un plus vif éclat au milieu des supplices. On voyait ces hommes condamnés aux plus cruelles tortures lever les mains au ciel pour leurs persécuteurs, embrasser tendrement leurs bourreaux, choisir pour leur héritier celui qui devait leur ôter la vie.

Il est utile, mes frères, de fixer quelquefois nos regards sur ces prodiges de charité dont les annales de l'Eglise nous offrent des exemples sans nombre, tandis qu'on en cherche inutilement un seul dans les fastes de la philosophie. De ce touchant tableau que nous présente l'histoire de la religion, sortent de vives étincelles du feu sacré qui embrasa le cœur de ses enfants, et qui doivent en tombant dans les nôtres, si le sentiment de l'amour n'y est pas éteint, l'accroître et l'enflammer, y allumer cette charité pure et généreuse qui s'immole avec transport aux intérêts de ce qu'elle aime, et pour qui nul sacrifice n'est pénible, dès qu'elle jette les yeux sur Jésus-Christ, son modèle et son rémunérateur. Mais quels sont ces sacrifices que l'Evangile, en certaines circonstances, exige de nous, et sans lesquels nous nous flatterions vainement d'aimer le prochain?

Sacrifice de nos biens. Ainsi, dans ces nécessités extrêmes où une foule de malheureux luttent contre la faim et la mort, c'est un devoir essentiel de fournir à leurs besoins non-seulement de notre superflu, mais encore de notre nécessaire, en nous imposant des privations pénibles; parce que, dans la balance de la charité, leur vie en danger l'emporte sur les intérêts de notre santé et de notre repos. Ainsi, quoique les lois humaines vous permettent de poursuivre et d'attaquer votre frère devant les tribunaux de la justice, la charité vous le défend, si votre poursuite ne doit avoir d'autre effet que de l'opprimer, de le ruiner et de le jeter dans le désespoir. Cette prétendue justice serait une cruauté manifeste à son égard, et incompatible avec l'amour que vous lui devez. Elle vous le défend encore, si vous prévoyez que, dans le cours de ce procès, quelque légitime qu'il vous paraisse, vous vous laisserez entraîner infailliblement à des excès qu'elle condamne et qui la détruiraient dans votre cœur. Vous devez renoncer à vos prétentions plutôt que de perdre la charité; car, cette charité divine étant un bien d'un ordre infiniment supérieur à tous les biens de la terre, étant le trésor le plus précieux, le plus nécessaire à un chrétien, il ne vous est jamais permis de vous en dépouiller pour quelque intérêt temporel que ce puisse être.

Sacrifice de notre honneur. Je ne parle pas de ce faux honneur du siècle, pour qui la vertu des grandes âmes, pardonner, n'est qu'une bassesse ; que le moindre affront fait courir à la vengeance, et qui croit ne pouvoir échapper à l'ignominie que par un crime. Ah! il suffit d'être homme pour fouler aux pieds ce chimérique honneur, qui n'est qu'un mélange de lâcheté et de barbarie, et pour consentir à nous voir déshonorés aux yeux d'un monde aveugle, si nous ne pouvons conserver son estime qu'en trempant nos mains dans le sang de notre frère : mais il est un honneur, avoué par la raison, et dont la religion nous permet d'être jaloux. La charité nous demande encore cette victime, et nous met en main le glaive qui doit l'immoler, lorsque nous ne pouvons en soutenir les droits ou réels ou imaginaires, sans nous livrer à des sentiments d'aigreur et de haine, sans nous porter à des éclats et à des ruptures qui la banniraient de notre cœur. Le devoir du chrétien, dans ces conjonctures délicates, est de se renfermer dans un vertueux silence, en abandonnant à Dieu les intérêts de sa gloire et de sa réputation.

Sacrifice de notre vie : car, dit saint Augustin, l'ordre de l'amour consiste à aimer davantage ce qui est plus aimable : donc le salut éternel d'une âme doit nous être plus cher que la vie périssable de notre corps. De là ce généreux oubli de nous-mêmes dont, en certaines occasions, la charité nous impose la loi. Elle vous oblige, chrétiens, de secourir vos frères, même au péril de votre vie, lorsque le salut de vos frères en danger sollicite de votre part, dans ces moments terribles, des secours que vous pouvez leur offrir et qui ne leur viennent point d'ailleurs ; et cette obligation, dont elle ne dispense pas même à l'égard d'un étranger, d'un inconnu, regarde encore plus les enfants envers leurs pères, les pères envers leurs enfants, les serviteurs envers leurs maîtres, les maîtres envers leurs serviteurs; tous ceux qui sont unis par les liens du sang de l'amitié, de la patrie, les uns envers les

autres. Elle vous dit, magistrats, vous tous que le rang et l'autorité élève au-dessus des peuples, que, si vous devez vous immoler aux pénibles fonctions de vos places, lors même qu'elles n'ont pour objet que le bonheur passager de ces peuples, dont vous êtes les défenseurs et les pères, à plus forte raison devez-vous déployer la même fidélité et le même courage dans tout ce qui tient à leurs destinées éternelles; et que, si vous n'élevez pas la voix, si vous ne vous armez pas de tout votre pouvoir contre les scandales qui corrompent les mœurs publiques, vous trahissez les intérêts les plus précieux, vous êtes les meurtriers des âmes qu'entraîne à leur perte le spectacle du vice devenu plus commun par votre lâche tolérance. Ministres de la religion, elle exige de vous l'exemple du dévouement le plus héroïque : vous le savez, dussiez-vous périr victime de votre zèle, elle vous ordonne de braver tous les périls, pour dispenser les mystères du salut au troupeau confié à vos soins : soit que la contagion y exerce ses ravages, et ne présente de toute part que l'image de la mort, soit que le glaive de la persécution levé sur vos têtes menace les fonctions de votre ministère, soit que dans des temps plus tranquilles il faille assister des mourants dont le mal peut se communiquer et vous entraîner avec eux dans le même tombeau, elle veut que vous regardiez la mort comme un gain, et fait un crime à un pasteur d'abandonner la moindre de ses brebis pour sauver ses jours. En un mot, qui que nous soyons, il n'est point d'intérêt si cher à notre cœur, hors celui du salut, que nous ne devions être prêts à sacrifier à la charité que nous devons au prochain : sans cette disposition, nous ne l'aimons pas en disciples de Jésus-Christ. Allez maintenant, parcourez toutes les religions de l'univers, vous n'en trouverez pas une qui ait porté aussi loin que la religion chrétienne les devoirs de l'amour pour nos semblables.

Il est un dernier trait qui achève de peindre la charité, et auquel nous reconnaîtrons si elle habite dans notre cœur : c'est cet esprit de douceur et de condescendance qui se proportionne à tous les faibles et à tous les besoins des autres ; cette délicatesse de sentiments et de procédés qui évite avec soin tout ce qui peut ou leur nuire ou leur déplaire ; qui dans les plus petites choses ménage leur sensibilité, se plie à leur humeur, prévient leurs désirs; qui a mille attentions et mille égards que le cœur suggère, et qui ne coûte rien quand on aime : voilà encore le véritable amour. L'amour, quand il est sincère, ne craint-il pas d'attrister l'objet aimé? n'a-t-il pour lui ni ménagements ni déférences? est-il fier et hautain, critique et médisant, capricieux et bizarre? et, si nous nous montrons tels envers le prochain comment pouvons-nous nous flatter que nous l'aimons? Quelle est cette charité qui n'a qu'un ton dur et des manières rebutantes, qui ne veut se captiver, se gêner en rien pour conserver la paix et l'union avec ses frères; qui se fait un amusement cruel de les choquer, de les mortifier, de contredire leurs sentiments, d'exagérer leurs défauts, de rabaisser leurs succès, de censurer leurs actions? ce n'est pas la charité chrétienne dont le grand Apôtre nous a tracé le portrait et qu'ont pratiquée les saints. Elle est bonne, douce, affable, prévenante ; elle a tous les dehors tous les charmes de la politesse. Elle va même au-delà de ces devoirs de civilité que la bienséance a établis parmi les hommes; elle y ajoute ces soins touchants, ces attentions délicates, dont la source est dans le cœur, et que l'éducation seule ou l'usage du monde ne saurait contrefaire.

Mais est-il vrai que le détail d'attentions et de déférences pour le prochain nous soit rigoureusement commandé, et faut-il les regarder comme des devoirs de conscience? Oui, mes frères, tant que les hommes seront sensibles, faibles, imparfaits, et ils le seront toujours, la charité nous imposera l'obligation de les ménager, de les supporter, de leur donner des marques d'estime et de bienveillance, de nous interdire, soit dans nos discours soit dans nos actions, tout ce qui peut les blesser et les indisposer contre nous. Or, qu'est-ce qui les blesse? qu'est-ce qui les aigrit? qu'est-ce qui fait succéder dans leur cœur au sentiment de l'amitié celui de l'indifférence ou de la haine? Ne le voyons-nous pas tous les jours? c'est une raillerie piquante, une parole brusque, un rapport indiscret, une contestation trop vive, un défaut de complaisance dans une occasion où vous deviez en avoir, le refus désobligeant d'un service qu'on attendait de vous : oui, j'en appelle à l'expérience, voilà la source de la plupart des inimitiés qui règnent dans le monde ; voilà ce qui, dans le commerce ordinaire de la vie, altère et détruit la charité. Mais sa ruine est votre crime, si vous en êtes la première cause, si vous y aviez donné lieu par votre peu d'égards et de ménagements, c'est à vous à en gémir devant Dieu et aux pieds de son ministre, à faire les premières démarches pour vous réconcilier avec votre frère, et à ne plus traiter de bagatelles ce qui produit de si funestes effets. Il n'est presque point de fautes légères en matière de charité; pourquoi? Parce que ce qui est petit en soi, dit saint Chrysostome, devient par la faiblesse humaine presque toujours important dans ses suites, et que nous en sommes responsables aux yeux du souverain Législateur, qui nous oblige de les prévoir et de les éviter.

Dites, tant qu'il vous plaira, que votre frère s'est offensé mal à propos, et que c'est moins à l'indiscrétion ou à la grossièreté de vos procédés envers lui qu'à son extrême sensibilité qu'il faut attribuer cette froideur et ce mécontentement qui l'éloignent de vous : si vous l'aimiez, sa sensibilité même qui vous est connue serait pour vous une raison de le traiter avec des ménagements infinis et une sorte de respect; si vous l'aimiez, plus il est faible, plus vous craindriez

d'être pour lui une occasion de chute, et qu'il ne vînt à périr par votre faute. On craint de nuire à ce qu'on aime; et vous ne ne craignez pas en le contristant, en le remplissant de fiel et d'amertune, en lui inspirant des sentiments d'aigreur et d'aversion qui éteignent dans son cœur l'amour qu'il vous doit; vous ne craignez pas de lui ravir le trésor de la charité, et de donner la mort à son âme : vous ne l'aimez donc pas : tant il est essentiel à l'amour de nos frères d'avoir pour eux cette condescendance et ces égards que leur faiblesse exige!

Tels sont les caractères de la charité chrétienne; telle est l'étendue des devoirs qu'elle nous impose. Ne nous en plaignons pas : songeons que ce qu'elle nous demande pour les autres, elle le demande à tous les autres pour nous; que, dans cet utile et saint commerce, nous recevons plus que nous ne donnons, et que tous les hommes peuvent plus aisément se passer de nous que nous de tous les hommes.

Souvenons-nous que, de toutes les vertus que la religion nous prescrit, celle-ci est la seule qui nous procure l'inestimable avantage dont toutes les couronnes de l'univers ne seraient pas un assez digne prix, la douce satisfaction d'être également chéris de Dieu et des hommes; de Dieu, qui sera lui-même notre récompense dans les cieux; des hommes qui payent avec usure ce qu'on leur accorde en sentiments et en services : *Dilectus Deo et hominibus.* (*Eccli.*, XLV, 1.) Celui qui n'aime que soi-même, qui ne vit que pour soi-même est au moins délaissé oublié. Le malheureux! il n'a point d'amis, il passe sur la terre sans y faire du bien, il la quitte sans y laisser aucun vide; et quel sort l'attend dans l'éternité! Mais tous les cœurs volent au-devant de l'homme charitable : sa bonté, sa douceur, son empressement à obliger, son désintéressement qui fait que tout ce qu'il a est plus aux autres qu'à lui, sa sensibilité aux moindres peines de ses frères, ses attentions prévenantes et affectueuses, ont des charmes dont on ne peut se défendre. Sa vie est un bienfait commun, dont chacun voudrait prolonger la durée aux dépens de ses jours; sa mort une calamité publique qui répand un deuil universel. Les soupirs, les sanglots de la veuve et de l'orphelin honorent ses funérailles; les pleurs de la reconnaissance et de l'amour coulent sur son tombeau; son nom gravé en traits de flamme dans le cœur de ceux avec lesquels il vécut sera répété avec attendrissement par ses derniers neveux; et, si le ciel lui a donné, comme à un Vincent de Paul, d'étendre au loin les effets de sa bienfaisante charité, sa mémoire, en passant d'âge en âge, recueille sur sa route de nouveaux honneurs et arrive à la dernière postérité, chargée des bénédictions de tous les siècles : tandis que, dans la céleste Sion, il jouit de la gloire et du bonheur des élus : *Dilectus Deo et hominibus :* c'est ce bonheur que je vous souhaite, etc.

AUTRE PÉRORAISON.

Ah! Chrétiens, affectionnons-nous donc à une vertu si précieuse et si nécessaire : qu'elle règne dans nos cœurs, et qu'elle en bannisse, qu'elle y étouffe dès leur naissance tous les sentiments qu'elle désavoue : que de nos cœurs elle passe sur nos lèvres pour y mettre toujours des paroles de douceur et de paix : qu'elle passe jusque dans les manières, pour en ôter tout ce qui peut déplaire et offenser : qu'elle éclate dans nos mains par de saintes largesses envers les malheureux : qu'elle guide nos pas dans tous les lieux où nous pourrons faire du bien : qu'elle descende jusque dans les abîmes où souffrent des âmes justes qui réclament le secours de nos prières, pour hâter l'heureux moment de leur délivrance : qu'elle s'élève ensuite au-dessus des astres, et qu'elle aille au plus haut des cieux puiser de nouvelles ardeurs dans le sein de Dieu dont elle tire de son origine : qu'elle revienne sur la terre y répandre ses affections et ses bienfaits sur tout ce qui l'environne : qu'elle soit notre compagne assidue dans le lieu de notre exil, afin qu'après nous être aimés ici-bas les uns les autres, nous nous aimions éternellement au milieu des joies ineffables de la céleste patrie. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

Pour le troisième dimanche de l'Avent.

SUR L'HUMILITÉ.

Discite a me quia mitis sum et humilis corde. (*Matth*, XI, 29.)

Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.

Tous les trésors de science et de sagesse qui sont en Jésus-Christ, dit saint Augustin, se réduisent-ils donc à nous apprendre qu'il est doux et humble de cœur? L'humilité est-elle une vertu si rare et si difficile, qu'il ait fallu que le Fils de Dieu vînt nous l'enseigner et la persuader par ses leçons et son exemple? Oui, mes frères, tant le vice qui lui est contraire est enraciné dans le cœur de l'homme! Les anciens philosophes avaient fait des éloges pompeux de plusieurs vertus qui brillèrent au milieu des ténèbres du paganisme; jamais ils ne parlèrent de l'humilité : ils n'en connaissaient pas même le nom. Telle est, dit encore saint Augustin, la supériorité de cette vertu sur toutes les autres, qu'elle resta par sa trop grande élévation cachée aux yeux de ces faux sages, qui n'étaient, selon l'expression de saint Jérôme, que des animaux d'orgueil, enflés de leur prétendu mérite, cachant sous le fastueux appareil de leurs discours un désir extrême de se faire admirer, ne cherchant qu'à satisfaire leur vanité en cette vie, et qu'à éterniser leur gloire après leur mort.

L'orgueil est la plus dangereuse maladie de l'homme : passion fatale, source de tous nos égarements et de tous nos malheurs, nous devons nous efforcer de la détruire au dedans de nous-mêmes, pour élever sur ses ruines la sainte vertu de l'humilité, vertu

toute céleste, que la religion seule nous a fait connaître. Il faut qu'elle soit bien agréable à Dieu, et bien essentielle dans l'ordre du salut, puisque Jésus-Christ, qui est la sagesse et la sainté infinie, l'a choisie parmi toutes les vertus pour en être spécialement le maître et le modèle : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.*

Cependant, mes frères, l'esprit de ténèbres, qui est le chef et le roi des superbes, a introduit et accrédité dans le monde une double erreur, par rapport à l'humilité, pour nous détourner d'une vertu qu'il nous importe si fort d'acquérir. Les uns croient qu'elle n'est pas d'une obligation rigoureuse, et la regardent comme une vertu de simple conseil ; les autres l'accusent de rétrécir les esprits et les cœurs, et la renvoient aux âmes basses et rampantes. Détruisons ces deux erreurs : montrons l'humilité sous son véritable aspect, qui me paraît bien propre à vous la faire aimer et pratiquer. C'est une vertu indispensable, c'est une vertu honorable. Nécessité de l'humilité chrétienne, grandeur de l'humilité chrétienne : tel est le fonds et le partage de ce discours. Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de cette auguste Vierge qui fut, dans la plus haute élévation, la plus humble de toutes les créatures. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quoi de plus nécessaire au salut qu'une vertu sans laquelle on ne saurait plaire à Dieu, sans laquelle on n'aura point les autres vertus qui conduisent à Dieu? Or telle est l'humilité; elle est donc pour tout chrétien d'une nécessité indispensable : et c'est le sentiment de saint Augustin, qui n'a pas craint de dire que toute la religion du chrétien est dans l'humilité : *Tota christiani religio humilitas est.*

On ne saurait plaire à Dieu sans l'humilité, puisque Dieu déteste les superbes : combien de fois il nous le déclare dans les livres saints? L'orgueil est, de tous les vices, le plus abominable à ses yeux. Il n'a pu le souffrir dans ses anges; comment le supporterait-il dans l'homme? Il exige que nous soyons humbles, et il ne pouvait pas ne pas l'exiger: il est le Dieu de vérité, et l'orgueil n'est que fausseté et mensonge ; il est jaloux de sa gloire, et l'orgueil veut la lui ravir : deux caractères de ce vice qui le lui rendent infiniment odieux. Il faut que l'humilité attaque cet adversaire du Très-Haut et l'empêche d'établir son empire dans nos cœurs ! s'il y règne, c'en est assez pour que Dieu nous efface du livre de ses élus.

Non, l'humilité n'est pas une pieuse imposture, qui cache à l'homme des perfections qu'il a, et lui montre des défauts qu'il n'a pas. Elle n'est fondée que sur la vérité : car qu'est-ce que l'homme, que vanité et misère universelle, dit l'Esprit-Saint ? Il vit peu, n'y ayant, pour ainsi dire, qu'un pas de sa naissance à sa mort ; et il ne trouve au fond de son être qu'ignorance, faiblesse, corruption : triste héritage qu'il a reçu d'un père coupable, et frappé, avec toute sa postérité, des malédictions du ciel. Un corps assujetti à mille besoins, assailli de mille infirmités, en proie à mille douleurs, jusqu'à ce qu'il rentre dans le sein de la terre d'où il est sorti, pour y être la pâture des vers : un esprit environné d'épaisses ténèbres, rayon presque éteint, reste pitoyable de celui que le Créateur avait mis dans le premier homme ; si incertain et si borné dans ses connaissances, dépendant de la matière à laquelle il est uni, s'affaiblissant avec ses organes, dupe de ses préjugés, et le jouet des plus grossières erreurs : un cœur tyrannisé par les passions, qui lui font une guerre continuelle et l'empêchent de goûter un moment de repos; si déréglé, si dépravé, qu'il faut presque en désavouer tous les sentiments, en réprimer tous les désirs, en mortifier tous les goûts : voilà l'homme dans l'état de dégradation où sa nature est tombée, en punition de la désobéissance de son chef; et telle est sa dépendance de la main invisible qui l'a créé et qui le conserve, que, si elle venait à lui manquer, il cesserait d'agir et de vivre. De lui-même il ne peut rien, il n'est rien : s'il s'imagine être quelque chose, dit l'Apôtre, il se trompe; il doit dire avec le Prophète : *Tout ce que je suis, ô mon Dieu! est comme un néant devant vous : « Substantia mea tanquam nihilum ante te. »* (*Psal.* XXXVIII, 6.) Eh! si toutes les nations sont devant Dieu comme si elles n'étaient pas, qu'est-ce donc à ses yeux qu'un faible mortel, relégué pour un instant dans un coin de la terre, et qui, l'instant d'après s'évanouit comme une ombre?

Il est encore un autre sujet d'humiliation. Mais qu'y a-t-il donc au-dessous du néant? Le péché, puisque, selon la parole de Jésus-Christ, il vaudrait mieux n'être pas que d'être pécheur. Il n'y a rien dans toute l'étendue des choses réelles et possibles de si abject, de si méprisable qu'un homme souillé de la tache du péché, et condamné aux supplices éternels de l'enfer. Vous avez péché, vous n'êtes pas entièrement assuré du pardon de vos péchés ; eussiez-vous la certitude de l'avoir obtenu, vous pouvez encore pécher et devenir un réprouvé : pensée accablante, seule capable d'abattre et d'écraser notre orgueil !

Réunissez tous ces motifs de nous humilier, que la vérité nous présente soit dans l'ordre de la nature, soit dans celui de la grâce, et dites si le souverain Maître a tort de nous ordonner d'être humbles ; si ce n'est pas un excès d'aveuglement et de folie de s'estimer, de se complaire en soi-même, lorsqu'on n'est digne que de mépris ou de pitié? L'humilité est la situation la plus naturelle et la plus juste de l'homme. Un pauvre orgueilleux est un objet révoltant aux yeux même de la raison. Pour être humble, il suffit d'être sensé et équitable. Elevez vos regards jusqu'à Dieu, abaissez-les ensuite sur vous-mêmes : envisagez sa grandeur et votre bassesse, ses lumières et vos ténèbres, son pouvoir sans bornes et votre faiblesse,

votre impuissance absolue; sa majesté, sa sainteté, son éternité, en un mot, les richesses infinies de son être et votre extrême pauvreté, vos misères et vos souillures sans nombre : à cette vue, à ce contraste frappant, ne vous sentirez-vous pas forcé de vous écrier avec Abraham prosterné aux pieds du Très-Haut, que vous n'êtes que cendre et poussière, qu'une vile créature qui, par ses péchés, s'est rendue plus méprisable que lorsqu'elle était encore dans le néant? Que je vous connaisse, Seigneur, disait saint Augustin, et que je me connaisse moi-même : *Noverim te, noverim me.* Plus je vous connaîtrai, plus je vous adorerai et vous aimerai, parce que plus on vous connaît, plus on découvre en vous de perfections et de beautés, qui vous rendent souverainement aimable : plus je me connaîtrai, plus je me mépriserai, parce que je découvrirai en moi plus de vices et de défauts qui me feront sentir combien je suis digne de mépris : *Noverim te, ut amem te : noverim me, ut contemnam me.*

Mais tout est-il méprisable dans l'homme? n'a-t-il pas de bonnes qualités qui balancent les mauvaises, qui les font disparaître en les couvrant de leur éclat? Ne possède-t-il pas des avantages réels qui doivent lui inspirer une noble fierté et une secrète complaisance en lui-même? Non, chrétiens. Parlez-vous de ces avantages extérieurs qui sont l'effet du hasard, quelquefois l'ouvrage de l'intrigue, ou le fruit de l'injustice, naissance, dignités, richesses? Ces dons de la fortune ne fournissent à l'homme aucun sujet de s'élever au-dessus de ses semblables. C'est une bien sotte vanité de mesurer ce que l'on est et ce que l'on vaut par des choses qui ne sont pas nous, puisqu'elles sont hors de nous, ou qui ne nous rendent ni plus grands ni meilleurs, qui peuvent même s'allier avec les défauts les plus grossiers et les plus révoltants.

Parlez-vous d'avantages intérieurs qui sont dans l'homme, esprit, talents, vertus? Mais qui est-ce qui ne se fait pas illusion là-dessus? Qui est-ce qui ne se flatte pas dans le jugement qu'il porte de lui-même? Notre amour-propre nous séduit, nous trompe en nous traçant un portrait brillant de notre mérite : l'illusion s'accroît et se fortifie par des louanges peu sincères, par de fausses démonstrations d'estime, sorte de monnaie qui a cours dans le monde, et dont les hommes sont convenus de se payer réciproquement, pour mettre du moins les apparences à la place de la réalité. Mais je veux que vous ayez tout le mérite et toutes les perfections que vous vous flattez d'avoir : fussiez-vous le mortel le plus accompli, le plus magnifiquement pourvu des dons de la nature et de la grâce, vous n'en seriez pas moins obligé d'être humble. La vérité vous dirait par la bouche du grand Apôtre : *Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu ; et, si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifier, comme si vous le teniez de vous-même ?* (I *Cor.*, IV, 7.) De vous-même, vous n'êtes que néant et péché : toutes les faveurs que Dieu peut répandre sur vous ne changeraient pas le fond de votre être. Un vase d'argile, fût-il rempli de pierres précieuses, en serait-il moins fait de terre et de boue? Un homme qui ne vit que d'aumônes peut-il se regarder riche de son fonds? Celui qui n'est que dépositaire d'un bien a-t-il droit de s'applaudir de son opulence? Soyez donc humble au milieu des avantages dont vous jouissez : ils ne viennent pas de vous; d'autres en possèdent autant et plus que vous. Comparez-vous à ceux que le ciel a plus favorisés que vous de ses dons, à ces illustres personnages qui furent l'ornement et l'admiration de leur siècle; que vous vous trouverez petit devant eux! que votre partage vous paraîtra faible et borné, plus propre à vous inspirer des sentiments d'humilité par ce qui lui manque, que d'orgueil par ce qu'il vous offre! De quelque côté que vous jetiez les yeux, vous ne découvrirez que des sujets d'humiliation, et dans ce que vous êtes, et dans ce que vous n'êtes pas.

A une estime aveugle de soi-même, l'orgueil joint un désir passionné de l'estime des autres; c'est le second caractère de ce vice, aussi détesté de Dieu que le premier, et la matière d'un nouveau triomphe pour l'humilité chrétienne. Elle nous apprend à ne pas rechercher l'estime et les louanges des hommes, à les craindre même et à les fuir; pourquoi? Parce que la louange, l'honneur et la gloire n'appartiennent qu'à Dieu : *Soli Deo honor et gloria.* (I *Tim.*, I, 17.) Il y a deux choses, dit un saint Père, dans toutes les œuvres du Seigneur : l'utilité qu'il laisse toute entière à l'homme, et la gloire qu'il s'est réservée à lui seul. Auteur et principe de tout ce qui est bon et louable, lui seul, par conséquent, mérite d'être loué et glorifié. Nul n'a droit de partager avec lui cet honneur; c'est un privilége de sa Divinité, incommunicable à la créature ; c'est un encens destiné à ne brûler que sur ses autels. Il regarde comme un usurpateur sacrilége le mortel qui ose lui en dérober la moindre partie, et il a déclaré qu'il n'en ferait part à personne : *Gloriam meam alteri non dabo.* (*Isa.*, XLVIII, 11.) Il voit d'un œil de courroux que l'on cherche à remplir d'estime pour soi-même des cœurs qu'il a faits pour n'être pleins que de ses louanges et de sa gloire, et qu'on le chasse, pour ainsi dire, de son propre domaine pour s'y établir à sa place. Quel attentat! et quel mépris plus outrageant peut-on témoigner à Dieu, que de préférer l'estime des hommes à la sienne; de tout faire pour obtenir celle-là, et de s'occuper peu de celle-ci, de se consoler même de sa perte par la jouissance de l'autre! Ah! Dieu les méprise à son tour, et ils seront confondus ceux qui, le bannissant de leur esprit, ne songent qu'à s'attirer les regards et les suffrages du monde : *Qui hominibus placent confusi sunt, quoniam Deus sprevit eos.* (*Psal.* LII, 6.)

Ames vaines, si avides d'applaudissements et d'éloges, qui ne travaillez qu'à

embellir cet être chimérique que vous croyez avoir dans l'opinion d'autrui; reconnaissez donc combien vous êtes éloignées du royaume de Dieu; efforcez-vous d'arracher de votre cœur cette racine d'orgueil, qui vous porte à vouloir être estimées, aimées et honorées, parce que rien de tout cela ne vous est dû, que vous ne pouvez y prétendre sans injustice, ni l'obtenir sans faire à l'Etre souverain, jaloux de ses droits, un larcin qui allume sa colère et provoque ses vengeances. L'orgueil détruit l'ordre, l'humilité le rétablit. Après nous avoir dépouillés de l'estime injuste de nous-mêmes, elle nous interdit la recherche de l'estime des autres, également injuste, puisque nous ne la méritons pas: elle nous fait un devoir de fuir, de rejeter les louanges, si souvent fausses dans la bouche de ceux qui les donnent, et toujours dangereuses dans le cœur de celui qui les reçoit; un devoir de combattre, d'étouffer tout sentiment de complaisance en nous-mêmes, qui, accueilli avec réflexion par la volonté, devient une espèce d'idolâtrie; un devoir de souffrir les mépris, les humiliations, comme le juste salaire de nos crimes; persuadés qu'il n'est point d'outrage que ne mérite un néant rebelle au Créateur, et qui a outragé sa majesté infinie.

Aller à Dieu par la gloire ou par l'ignominie, sans désirer l'une et sans craindre l'autre, plus jaloux de l'estime et de l'amitié de Dieu que de celle des hommes; ne souhaitant pas que les hommes s'entretiennent, s'occupent de nous, mais de Dieu qui mérite seul de régner dans tous les cœurs; c'est la leçon que nous fait l'humilité, c'est l'esprit de l'Evangile, c'est la voie du salut.

Que dirai-je de l'alliance étroite et indissoluble de l'humilité avec les autres vertus chrétiennes? Nommez-en une à laquelle l'humilité soit étrangère, et qui puisse subsister sans elle? La foi, qui captive notre entendement sous le joug des mystères incompréhensibles de la religion? La piété, qui nous approche de Dieu et nous anéantit en sa présence? La pénitence, qui renferme l'aveu de nos fautes, si pénible à la vanité et à l'amour-propre? La patience, qui souffre ses maux sans se plaindre? La charité, qui nous rend sensibles à ceux de nos frères, nous fait pardonner une injure et embrasser un ennemi? Parcourez tous les devoirs de l'homme envers Dieu et envers ses semblables, vous verrez que l'humilité en est l'âme et le soutien, qu'elle entre dans toutes les vertus, qu'elle y trouve toujours sa place et demande souvent la première.

L'orgueil, au contraire, ou les empêche de naître, ou leur donne la mort. C'est l'orgueil qui fait la plupart des incrédules et des impies. Ces beaux esprits si vantés ne veulent pas s'abaisser au niveau de la multitude, se confondre avec elle par leur croyance et leur conduite : ils prétendent s'élever plus haut, ils courent après la gloire humaine, et Dieu les frappe d'aveuglement, parce qu'il ne se découvre qu'aux humbles. *Comment pouvez vous croire*, disait Jésus-Christ aux pharisiens, *vous qui aimez à recevoir de la gloire les uns des autres?* « *Quomodo potestis credere, qui gloriam ab invicem quæritis?* » (*Joan.*, V, 44.) C'est l'orgueil encore plus que l'intérêt qui divise les hommes, qui enfante les jalousies, les haines, les querelles, les vengeances. Il n'y a, dit le Sage, que des démêlés et des dissensions parmi les orgueilleux; ils ne cherchent qu'à se supplanter, qu'à se déchirer et à se détruire.

L'humilité est encore la sauve-garde des autres vertus, et pour ainsi dire le sel qui les conserve. Sans elle, elles se gâtent, elles se corrompent et deviennent la proie de l'orgueil. Il ne faut qu'un sentiment de vanité pour enlever au juste, parvenu au comble de la perfection, le fruit de ses travaux et de ses combats. A-t-il jeté sur eux et sur lui-même un œil de complaisance? A l'instant, dépouillé de tous ses mérites, il devient pauvre et misérable aux yeux de Dieu : tant le souffle empoisonné de l'orgueil est funeste à tout ce qui en ressent les atteintes! Sa malignité va plus loin : il change le bien en mal et toutes les vertus en vices. Dès qu'il est le principe secret de nos actions les plus louables, les plus saintes, et qu'elles ont pour but non d'obéir et de plaire à Dieu, mais de nous attirer l'estime et les louanges des hommes, ce sont autant de péchés; et, au lieu de récompenses qui semblaient nous être dues, nous ne méritons que des châtiments. Ainsi donc point de vertus sans l'humilité; sans elle, ou elles sont des crimes, comme la plupart des vertus païennes, ou elles perdent tout leur prix, et ne sont plus dignes des regards du Très-Haut. La pureté même de Marie n'aurait pu lui être agréable, dit saint Bernard, si l'humilité n'en avait soutenu et relevé l'éclat à ses yeux.

Qu'elle est donc nécessaire au salut, cette vertu de l'humilité, mais qu'elle est rare! Où la trouve-t-on dans le monde? Elle n'est ni dans les palais des grands, ni dans les cabanes des pauvres. L'orgueil, qui fut le péché du premier homme, est devenu par une contagion fatale le péché de tous ses descendants. Malheureux germe que nous apportons en naissant, il se développe dès l'enfance, il croît et se fortifie avec les années; il infecte de son poison tous les âges et tous les états, il vit dans tous les cœurs. Dans les uns, il est fier, altier, idolâtre de lui-même, et se couronne de ses propres mains; dans les autres, il se déguise, il emprunte les dehors d'une feinte modestie, et n'en est pas moins avide de distinctions, d'applaudissements, d'éloges. Chacun s'estime et veut être estimé des autres. Peu inquiet de ce que l'on est au yeux de Dieu, on ne paraît touché que de ce qu'on est aux yeux des hommes. On veut vivre dans l'opinion d'autrui, toute l'attention se porte à embellir cette vie imaginaire, et on néglige la véritable. Hélas! tout nous prêche l'humilité, et tout décèle en nous l'orgueil, pensées,

discours, sentiments, actions. Que de présomption dans l'esprit! que d'enflure dans le cœur! que d'ambition dans les désirs! que de délicatesse et d'excès dans les prétentions! quel amour des louanges et des préférences! quelle sensibilité, quel éclat à une marque de mépris! quel éloignement et quelle horreur des humiliations! Ah! Seigneur, sommes-nous chrétiens? Sommes-nous les disciples d'une religion fondée sur l'humilité, inséparable de l'humilité, qui ne connaît ni piété, ni pénitence, ni vertu, ni bonnes œuvres sans humilité?

Qu'il vous importe donc, mes frères, de travailler à devenir humbles; car vous ne sauriez vous dissimuler que vous ne l'êtes pas.

Soyez humbles, et d'abord ne rougissez-vous pas de ne l'être pas avec tant de sujet de l'être? Tremblez à la vue de cette alliance monstrueuse de votre misère avec votre orgueil. L'orgueil, dit saint Grégoire pape, est un signe de réprobation, parce qu'il est non-seulement un crime énorme aux yeux de Dieu, mais encore la source de tous les autres crimes. Dieu résiste aux superbes; il retire d'eux son esprit, il leur ôte ses lumières, il leur refuse ses grâces de protection, qu'il accorde aux humbles; il permet qu'ils soient pris dans les piéges du démon, et qu'ils tombent dans les fautes les plus humiliantes; il punit ainsi leur vanité et leur présomption. Ces philosophes orgueilleux dont parle le grand Apôtre, qui se donnaient pour des sages et s'évanouissaient dans leurs pensées, furent livrés à des passions d'ignominie qui les ont couvert d'un opprobre éternel. Les solitaires qui avaient blanchi dans l'exercice des plus austères vertus, sont tombés dans un abîme de désordres pour avoir ouvert leur cœur à l'orgueil. Vous êtes esclaves de ce vice sans peut-être vous en apercevoir: il se cache dans les replis les plus secrets de votre âme, d'où il répand son venin sur tout le corps de vos actions; mais un Dieu vengeur le poursuit dans la retraite que vous lui donnez; et vos tentations, vos faiblesses, vos chutes sont les châtiments qu'il en tire et les tristes avant-coureurs du malheur épouvantable de la réprobation, si vous ne devenez pas humble: *Reproborum signum est superbia.*

Soyez humbles: mais n'oubliez pas que l'orgueil est de tous les ennemis du salut le plus difficile à vaincre. Il se relève de ses défaites et s'en nourrit. Repoussé d'un côté, il nous attaque de l'autre. A tout moment il nous arrête dans l'ouvrage de notre sanctification. Il se glisse dans la pratique même de la vertu, et fait son aliment de ce qui donne la mort aux autres vices. Où l'humanité respire encore on peut dire que la vanité n'est pas entièrement éteinte, qu'il en reste toujours quelque étincelle. Il faut donc lui porter chaque jour de nouveaux coups, être sans cesse en garde contre ses malignes suggestions, et prompt à les étouffer; autrement, dit un saint personnage, on se rend coupable dans le cours rapide d'une journée de cent actes d'orgueil. L'humilité est la vertu perpétuelle des chrétiens, dit saint Augustin; ils ne sauraient presque faire un pas sans elle dans le chemin du salut; mais aussi cette espèce d'affinité, de sympathie, qui est entre elle et les autres vertus, fait qu'elle les attire dans un cœur où elle règne. Elle en est non-seulement le principe et l'appui, mais encore la mesure et la perfection, et l'on est vertueux qu'autant qu'on est humble: *Tantum quisque habet virtutis, quantum habet humilitatis.*

Soyez humbles; l'humilité est une vertu aussi avantageuse qu'elle est nécessaire. Si vous êtes pécheurs, elle vous mettra à l'abri des vengeances du ciel. Dieu regarde d'un œil propice un coupable abattu à ses pieds. Voyez l'impie Achab humilié et couvert de cendres: Va lui annoncer, dit le Seigneur à son prophète, que je retiens mes foudres qui étaient prêtes à partir, qu'il n'aura pas la douleur de voir de ses yeux le malheur de sa famille. (III *Reg.*, XXI, 29.) Voyez le publicain portant avec ses crimes, sa confusion et son humilité dans le temple; il en sort justifié, réconcilié avec Dieu. Si vous êtes justes, l'humilité attirera sur vous les secours continuels dont vous avez besoin pour vous soutenir et persévérer dans l'état de la justice. Sa prière, dit le Sage, pénètre les nues, monte jusqu'au trône du Tout-Puissant et le rend favorable à ses vœux. L'onction de la grâce pénètre, enrichit les cœurs humbles, avec la même abondance que les eaux bienfaisantes coulent dans les vallées qu'elles fertilisent. Etes-vous attaqué par l'esprit tentateur? humiliez-vous, c'est le prince de l'orgueil; il redoute la présence de l'humilité son ennemie; il s'enfuit à son aspect. L'âme humble, comme la simple colombe, portée sur les ailes de la grâce, échappe à ses filets, tandis que l'âme vaine et présomptueuse, abandonnée à elle-même, y trouve sa perte. Les langueurs, les sécheresses, toutes les misères de votre âme dans le service de Dieu vous troublent et vous alarment: humiliez-vous, abîmez-vous dans votre bassesse et votre néant, Dieu sera satisfait. Ce qui nous manque du côté de la piété et de la ferveur est remplacé à ses yeux par le mérite de l'humilité: elle supplée à l'imperfection de nos vertus et de nos œuvres. Oh! quelle ressource que l'humilité! je le dirai avec saint Grégoire le Grand, dont je vous ai déjà cité les paroles. Comme l'orgueil est un signe de réprobation empreint sur le front de ses esclaves, l'humilité en est un de prédestination pour ses disciples et les marques du sceau des élus: *Reproborum signum est superbia, et contra humilitas electorum.*

O humilité, vertu de tous les saints, vertu si nécessaire à l'homme et si agréable à Dieu, qui liez les mains à sa justice et nous ouvrez tous les trésors de sa miséricorde, qui donnez du prix aux bonnes actions et obtenez grâce pour les mauvaises; mère et conservatrice des vertus, âme de la religion

et de tout ce qui se passe entre la créature et son Créateur, qui ne vous chérira pas? qui ne s'efforcera pas de vous acquérir? qui ne s'estimera pas heureux de vous posséder, puisque tous les biens nous viennent avec vous, et que sans vous il ne nous reste aucun espoir de salut?

Nécessité de l'humilité chrétienne, c'est ce que vous venez de voir; grandeur de l'humilité chrétienne, c'est ce qui me reste à vous montrer, et le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Pour dissiper tous les préjugés de l'orgueil mondain sur la bassesse prétendue de l'humilité chrétienne, et pour vous découvrir la noblesse, la dignité, la grandeur de cette vertu, je vous montrerai l'élévation de ses idées et de ses sentiments, la fermeté et l'intrépidité de sa conduite. De là nous conclurons qu'elle est une vertu aussi honorable qu'indispensable, et que c'est sur l'orgueil lui-même que retombe l'injuste reproche de bassesse qu'il fait à l'humilité.

L'humilité est une vertu très-éclairée, et qui règle ses sentiments et ses affections sur ses lumières. Elle ne prend point l'apparence pour la réalité, le faux pour le vrai. Elle juge sainement des choses : elle n'estime que ce qui mérite d'être estimé, et n'aime que ce qu'elle estime. Elle méprise la gloire du monde et l'opinion des hommes, parce que l'une et l'autre sont méprisables : celle-là, puisqu'elle est vaine, frivole, fausse et renfermée dans les bornes du temps; celle-ci puisque, bonne ou mauvaise, elle ne nous rend ni meilleurs ni pires, elle nous laisse tels que nous sommes. Elle dit, avec le grand Apôtre : Que m'importe que les hommes me jugent; il est un Juge souverain de tous les hommes, à qui seul je désire de plaire, le seul que je cherche à me rendre favorable. Elle sait, aussi bien que l'orgueil, qu'il y a ici-bas des dignités, des honneurs, des applaudissements, des renommées : mais elle regarde d'un œil d'indifférence et de mépris tout ce vain amas d'illusions, et le foule aux pieds pour prendre son essor et s'élever jusqu'au Créateur. Rien n'est si grand, si saintement fier et ambitieux, que l'humilité. Elle dédaigne tout ce qui n'est pas Dieu, ou ne conduit pas à Dieu : hors de Dieu, tout est trop petit pour elle, indigne d'elle. Elle a un sentiment profond de la grandeur suprême, qui la dégoûte de toute grandeur subalterne et périssable. Elle est éclairée d'un rayon céleste qui éclipse, efface tout à ses yeux; qui ne lui laisse apercevoir que Dieu, devant lequel toutes les créatures ne lui paraissent plus que des atomes.

Est-ce là, mes frères, une vertu basse et ignoble? Quelle vertu, au contraire, plus digne de l'homme raisonnable et chrétien? Rien de plus sublime, et en même temps de plus aimable que l'humilité. Astre nouveau, qui n'a paru dans le monde qu'avec l'Evangile, sa douce lumière attire également les esprits et les cœurs. Tout ce qui est beau s'embellit encore par les charmes de cette vertu : elle donne un nouveau lustre au mérite que l'on a ; elle supplée, même devant les hommes, au mérite que l'on n'a pas : elle a, dit saint Chrysostome, je ne sais quoi qui plaît, qu'on admire et qu'on aime.

En effet, ne point se glorifier des avantages de la naissance, du rang et de la fortune, se montrer d'autant plus affable qu'on est plus élevé; être indifférent aux éloges et aux censures du monde; joindre à un mérite supérieur une modestie sincère qui, ou l'ignore, ou s'efforce de le cacher; au faîte des honneurs, ne point perdre de vue sa misère et son néant; au sein de l'obscurité, mettre toute son ambition et son bonheur à n'être connu que de Dieu ; voir les succès des autres sans envie et ses propres disgrâces sans chagrin : ne répondre aux injures que par un silence modeste ou des paroles douces ; fermer les yeux sur ses bonnes qualités, et les tenir ouverts sur ses défauts; n'imputant ceux-ci qu'à soi-même et rapportant les autres à Dieu, dont on les tient : il y a là, mes frères, une droiture d'esprit, une solidité de raison, une élévation et une pureté de vues, un amour de la vérité et de la justice, une générosité, un héroïsme de désintéressement, en un mot, une réunion de traits admirables qui forment un grand caractère, et c'est le caractère de l'humilité chrétienne.

Oseriez-vous, mondains, lui opposer celui de l'orgueil? Quel contraste et quel nouvel éclat en rejailliraient sur l'humilité? car, autant que l'humilité est élevée par ses idées et par ses sentiments, autant l'orgueil est-il bas et rampant dans les siens. Aveuglement, faiblesse, folie, voilà les traits qui le caractérisent et le rendent souverainement méprisable. Aveuglement de l'orgueilleux, qui ne voit pas les sujets d'humiliation qu'il porte au dedans de lui-même ; *Humiliatio tua in medio tui.* (*Mich.*, VI, 14.) La vanité est fille de l'ignorance, et la compagne ordinaire de la médiocrité. Plus on a d'esprit et de lumières, plus on doit découvrir en soi d'imperfections et de défauts, qui échappent à une vue courte. Ainsi, les rayons du soleil entrant dans un lieu obscur, y font apercevoir mille atomes auparavant imperceptibles à l'œil. Faiblesse de l'orgueilleux, qui s'enfle du plus léger avantage, qui se nourrit de fumée et goûte avec délices un fade encens ; qui poursuit une lueur fugitive, qui se passionne pour une chimère et ne peut résister au penchant qui l'entraîne vers elle, je veux dire, vers un bien aussi trompeur, aussi fragile que les applaudissements et les louanges du monde : folie de l'orgueilleux, pour qui le Dieu de majesté et toute la cour céleste sont des spectateurs moins dignes de son attention que les faibles mortels, cendre et poussière comme lui, dont il brigue les suffrages, et qui aime mieux plaire à des créatures qui disparaissent comme des ombres, et dont il n'a rien à craindre ni à

espérer, qu'à l'Etre souverain qui demeure toujours et qui tient entre ses mains son sort éternel.

Concevez-vous, chrétiens, rien de plus insensé, et, soit du côté de l'esprit, soit du côté du cœur, rien de plus petit et de plus vil qu'un esclave de l'orgueil? Qu'on nous dise encore que l'orgueil est la passion des grandes âmes! Eh! pourquoi donc n'ose-t-il se montrer? d'où vient qu'il se cache et n'agit que sous mille déguisements? d'où vient qu'on avoue sans peine ses autres faibles, et qu'on ne veut pas convenir de celui-ci? On en rougit; dès qu'on l'a laissé entrevoir, on le déteste dans ceux en qui on l'aperçoit : sentiment gravé dans tous les cœurs, qui nous fait connaître que rien n'est plus honteux ni plus haïssable que ce vice. Que fait l'orgueil pour se soustraire au mépris et à la haine qu'il inspire? Il se couvre de l'apparence de l humilité : il s'étudie à en prendre l'air, le langage, les manières; il aime à paraître sous la forme et les traits de cette vertu. O sainte humilité, vos droits sont vengés, votre triomphe est complet, l'orgueil lui-même vous rend hommage en se montrant à nos yeux couvert de votre voile sacré, et paré des beautés qu'il emprunte de vous.

Mais allons plus loin : voyons comment à la noblesse et à l'élévation des sentiments l'humilité sait joindre la fermeté et l'intrépidité de la conduite, de sorte que, bien loin d'être contraire à la grandeur d'âme, elle en est le fondement et la source.

Représentez-vous un homme véritablement humble, libre, indépendant de tout respect humain, exempt des retours intéressés de l'amour-propre, des inquiétudes secrètes de la vanité, plein d'un généreux mépris pour les éloges et les censures du monde, n'écoutant que son devoir et n'envisageant que Dieu; rien ne l'étonne, rien ne l'intimide, rien ne gêne l'usage de ses forces naturelles ; il les déploie toutes entières, et Dieu, qui protège les humbles, bénit et seconde ses efforts. Qu'est-ce qui pourrait l'arrêter ou l'affaiblir? Les difficultés? « Il n'en est point pour les humbles, dit saint Léon : *Nihil arduum est humilibus.* » Plus il se défie de lui-même, plus il se confie en Dieu, pour lequel il travaille et il combat. Il peut tout, comme saint Paul, en celui qui le fortifie. La gloire, qu'il lui est ordonné de fuir? Il ne la cherche pas : si elle se présente à lui dans la route où il marche, comme il n'y est pas entré pour elle, il n'en sortira pas à cause d'elle ; il la renvoie au souverain Maître, dont il se regarde comme le serviteur inutile, et à qui seul elle appartient. L'humiliation, si ses espérances sont trompées? Il ne la craint pas ; il irait au-devant d'elle, si la prudence lui permettait de suivre le mouvement de son cœur; il se plairait dans ses abaissements, à l'exemple du grand Apôtre, parce qu'il y acquerrait plus de ressemblance avec Jésus-Christ, et un titre de plus aux récompenses du ciel.

Ne voyez-vous pas, chrétiens, qu'avec de telles dispositions on est capable de tout oser, de tout exécuter? Aussi saint Augustin n'a pas craint de dire que toute la force est dans l'humilité : *Omnis fortitudo in humilitate;* au lieu que tout orgueil est faible, ajoute ce saint docteur: *Fragilis est omnis superbia.* Oui, l'orgueil est une passion lâche et pusillanime, que l'idée d'un mépris, d'une raillerie, d'un affront épouvante, empêche d'entreprendre des choses dont l'issue paraît douteuse, ou qui, si on les entreprend, les fait échouer, soit par sa nature, qui est d'affaiblir le courage et d'ôter la confiance nécessaire au succès, soit par une punition de Dieu, qui se plaît à humilier les superbes. L'humilité nous délivre de toutes les petitesses, de toutes les craintes de la vanité et de l'amour-propre, et par là nous dispose à tout ce qu'il y a de grand et de sublime, parce que le Seigneur est alors avec nous.

Fiers détracteurs de l'humilité, qu'exigez-vous d'elle, pour lui rendre enfin justice? Voyez la fermeté et l'énergie de sa conduite. faut-il parler, agir, exécuter une grande entreprise, former un établissement utile, exercer un ministère important, se dévouer aux plus pénibles travaux, affronter tous les périls, tous les outrages, toutes les disgrâces, et montrer un front calme et serein au milieu des plus violentes tempêtes? c'est ce que fait l'humilité; c'est le spectacle qu'elle a donné mille fois au monde.

Admirable accord de la plus modeste des vertus avec la magnanimité la plus héroïque! Moïse était humble; il se croyait indigne d'être l'ambassadeur de Dieu et le libérateur de son peuple. Avec quelle noble hardiesse il se présenta devant Pharaon, et le menaça des plus terribles châtiments, s'il n'obéissait pas aux ordres du Seigneur Dieu dont il était le ministre! David était humble : l'humilité la plus profonde respire, éclate dans ses divins cantiques : ne se rendit-il pas formidable à tous ses ennemis, et digne par ses vertus guerrières et politiques de l'admiration de tous les siècles? Jérémie était humble ; il se comparait à un faible enfant qui sait à peine bégayer, et il fut inébranlable comme une colonne de fer, comme un mur d'airain devant les princes et les rois de Juda : et, pour venir à des temps moins éloignés du nôtre, François de Paule était humble, ce saint patriarche d'un ordre religieux, qui a pour fondement et pour devise l'humilité. Il est appelé à la cour d'un de nos rois, si fameux dans l'histoire par ses talents et ses vices : terrible dans sa colère, dévoré par la crainte de la mort, il demande du thaumaturge de son siècle un miracle qui prolonge sa vie. Ses prières et ses promesses sont inutiles: l'humble ermite ose parler sans ménagement à ce fier monarque, accoutumé à n'entendre que le langage de l'adulation. Il lui annonce sa fin prochaine; il lui montre le tombeau où il va descendre, et l'exhorte à fléchir par son repentir et ses larmes la justice divine.

Mais quel est le plus merveilleux de tous les événements que nous présentent les annales de l'univers; celui qui trouva le plus d'obstacles à vaincre, et devant lequel disparaissent tous les travaux et les succès des sages, des politiques, des conquérants? C'est la soumission de tous les peuples à l'empire de Jésus-Christ ; c'est un monde idolâtre changé en un monde chrétien. Or, je vous le demande, sont-ce des hommes humbles ou des hommes orgueilleux qui en avaient formé le projet, et qui l'ont si heureusement accompli? n'est-ce pas l'ouvrage des apôtres, ces zélés prédicateurs de l'humilité dont ils étaient en même temps de parfaits modèles? Combien n'ont-ils pas eu d'imitateurs, qui, perpétuant d'âge en âge la doctrine de l'humilité, ont appris par leur exemple aux partisans du monde, que l'on peut être un homme humble et un grand homme ; que l'humilité n'étouffe point les talents, mais qu'elle les épure et les dirige à leur véritable fin; qu'elle n'est point ennemie des actions glorieuses et utiles, qu'elle en éloigne seulement les vues basses qui en dégraderaient la noblesse ; que, loin d'affaiblir cette grandeur d'âme qui enfante et exécute les plus hautes entreprises, elle en est le ressort le plus puissant, elle l'enflamme par la sublimité des motifs qu'elle lui offre.

Vous en serez à jamais la preuve, ô Vincent de Paul! l'honneur de la France qui vous vit naître. Qui fut plus humble que vous, et qui sut mieux que vous se rendre utile au monde? Ce que les plus grands monarques n'auraient osé entreprendre, vous l'avez exécuté, triomphant de tous les obstacles, créant des ressources, lorsque tout était désespéré, secourant tous les malheureux, corrigeant les abus, retranchant les scandales, formant des institutions, des établissements qui subsistent encore pour le bonheur public, et, qui, avec le tableau de votre vie, apprendront à nos derniers neveux que le plus humble des hommes fut le plus grand bienfaiteur de l'humanité.

Non, mes frères, point de genre d'héroïsme qui ne s'allie parfaitement avec l'humilité. Ses plus grands hommes ont été humbles : tous les héros de la religion ont été humbles. Ce sont les humbles que Dieu a toujours choisis pour faire éclater la force de son bras, pour opérer les plus étonnantes merveilles, et plus ils s'abaissaient, ils s'abîmaient dans leur néant, plus Dieu se plaisait à les élever et à les glorifier, vérifiant dès ce monde même cet oracle de l'Evangile, que celui qui s'humilie sera exalté : *Qui se humiliat exaltabitur.* (*Luc.*, XIV, 11.) Oui, mes frères, le ciel et la terre conspirent ensemble pour honorer l'humilité; l'approbation des hommes, l'admiration des anges, les complaisances de Dieu et ses dons les plus magnifiques sont pour elle. Au contraire le ciel et la terre, les hommes et les anges, Dieu surtout, s'arment de concert pour humilier et confondre l'orgueil : il est le mépris, l'abomination de Dieu et des hommes.

Il est donc faux que l'humilité chrétienne soit une vertu basse et le partage des âmes vulgaires. L'élévation de ses idées et de ses sentiments, la fermeté et la magnanimité de sa conduite la défendent glorieusement contre ce préjugé d'un monde aveugle.

Qu'ajouterai-je à l'éloge de cette vertu? Voyez-la briller d'un éclat divin, depuis que le Fils de Dieu l'a consacrée dans sa personne et nous en a donné l'exemple : qu'il est beau de l'imiter ! La plus sublime élévation de l'homme est d'être semblable à Dieu, et ce qui fut un crime dans Lucifer est devenu pour le chrétien un devoir et un mérite. Voyez l'humilité s'élever jusqu'au comble de l'héroïsme, en captivant, en immolant à Dieu le sentiment le plus naturel et le plus vif du cœur de l'homme, le désir d'être estimé et honoré. L'amour de la gloire, a dit un ancien, est la dernière passion du sage : passion en effet qui survit à toutes les les autres, la plus impérieuse de toutes, et la plus difficile à vaincre; qui l'emporte souvent sur l'amour de la vie, puisqu'on voit tous les jours des hommes exposer leur vie pour venger leur honneur ou pour illustrer leur nom. Il n'appartient qu'à l'humilité chrétienne d'en triompher : et ce triomphe, inconnu des sages du siècle et de tous les héros profanes, les laisse infiniment audessous d'elle. Voyez enfin le terme éclatant où cette vertu conduit ses disciples : pour quelques instants d'obscurité ici-bas, un poids immense de gloire et une couronne immortelle au céleste séjour, voilà la destinée des humbles; tandis que les orgueilleux, après quelques honneurs aussi vains que peu durables, sont précipités à jamais dans un abîme d'humiliation, et couverts, au milieu de tous les supplices, d'une infamie éternelle.

Embrassez-la donc, chrétiens, cette vertu si nécessaire et si glorieuse. Demandez-la au Seigneur par des vœux ardents et continuels; n'épargnez rien de votre côté pour l'acquérir ; méditez-en l'importance, la nécessité, la facilité, les avantages : formez-en souvent des actes intérieurs : un sentiment, un acte d'humilité est plus précieux mille fois, vaut infiniment mieux pour nous que tous les applaudissements et toutes les louanges du monde. Humilions-nous devant Dieu : qui peut penser à cet Etre suprême sans s'anéantir devant son infinie grandeur? Humilions-nous devant les hommes: une humilité sincère ne se renferme pas dans le cœur, elle se manifeste au dehors par des signes sensibles et que malgré lui le monde révère. Humilions-nous à nos propres yeux, n'ayant de mépris que pour nous-mêmes, et gardons-nous de mépriser personne : c'est le précis de la science de l'humilité. Nous connaissons nos défauts, nos misères et nos vices; les bonnes qualités des autres nous sont inconnues; peut-être sont-ils ou deviendront-ils plus agréables que nous aux yeux du souverain Maître. Souvenons-nous enfin, pour mieux connaître le trésor de l'humilité et le prix inestimable

des humiliations, que plus nous aurons été humbles et humiliés sur la terre, plus nous serons élevés et glorifiés dans le ciel, que je vous souhaite, etc.

SERMON V.

Pour le quatrième dimanche de l'Avent.

SUR LA FOI.

Fides tua te salvum fecit. (*Luc.*, XVIII, 42.)
Votre foi vous a sauvé.

C'est ce que Jésus-Christ dit à l'aveugle de Jéricho, attribuant à sa foi le prodige qu'il venait de faire en lui rendant la vue, et c'est ce qui doit nous faire juger du pouvoir de la foi sur le cœur de Dieu. L'Evangile est plein des miracles opérés en faveur de cette vertu. Jésus-Christ en fait le sujet continuel de ses éloges, quelquefois celui de son admiration, lui qui étant Dieu ne devait, ce me semble, rien admirer.

Mais cette foi si magnifiquement louée et récompensée par le Fils de Dieu, quelle estime devons-nous en faire, à la considérer par rapport à notre salut? Ce que le cœur est dans le corps de l'homme, la foi l'est dans l'âme du chrétien. Elle est le principe de sa vie surnaturelle, le fondement de la véritable piété, la source de toute justice.

Dans ces temps de nuage et d'obscurcissement, où l'impiété s'efforce de nous ravir le bienfait inestimable de cette foi divine, oh! redoublons nos soins pour la conserver, la ranimer, la faire croître et fructifier dans nos âmes. Après les preuves si nombreuses et si éclatantes de la révélation, preuves que je ne viens point développer, elles sont le sujet d'un autre discours : celui-ci les suppose ; après, dis-je, cette foule de témoignages qui déposent si hautement en faveur de la divinité de notre foi, la raison elle-même nous conduit à la foi, comme la foi nous conduit à Dieu. Or la foi doit exercer sur nous un double empire, l'un sur l'esprit, l'autre sur le cœur; sur l'esprit, en le soumettant aux vérités qu'elle enseigne ; sur le cœur, en l'assujettissant aux devoirs qu'elle impose. Il faut croire les vérités de la foi, il faut pratiquer les œuvres de la foi; ces deux obligations renferment tout ce que la foi exige de nous, et sont inséparables l'une de l'autre : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Croire les vérités qu'il a plu à Dieu de révéler au monde, quelque obscures, quelque incompréhensibles qu'elles puissent être, et les croire sans hésiter, avec une pleine conviction, une persuasion plus forte qu'aucune autre persuasion, parce que la source d'où ces vérités célestes sont émanées les rend plus certaines, plus infaillibles que tout ce que nous pouvons connaître par les lumières de la raison et le témoignage des sens : voilà la foi chrétienne, la foi qui nous sauve. Or, mes frères, cette soumission de notre esprit aux vérités de la foi, tout la justifie, tout la commande. Voyons combien elle est juste et digne de Dieu, combien elle est nécessaire et avantageuse à l'homme, nous en conclurons qu'il est également de notre devoir et de notre intérêt de croire ce que la foi nous enseigne.

Qu'une créature raisonnable humilie sa raison devant la raison souveraine, dont la sienne n'est qu'une faible émanation; qu'un esprit étroit et borné reconnaisse son impuissance à porter ses vues jusqu'à la hauteur et à l'immensité de celles de Dieu, père et créateur de tous les esprits, infiniment élevé au-dessus d'eux par l'excellence de son être, la profondeur de sa sagesse et l'abondance de ses lumières : quoi de plus juste ? Qu'importe que nous ne comprenions pas ce que nous croyons, dès que nous savons que c'est Dieu, la vérité par essence, qui nous ordonne de le croire ? Le peuple d'Israël n'aperçoit le mont Sinaï qu'environné d'une épaisse fumée ; mais au travers de tous les nuages il entend et reconnaît la voix de Dieu ; il ne la respecte pas moins, il se prosterne et adore. Ah ! si d'un côté, il faut fermer les yeux pour croire ce que Dieu nous dit, de l'autre, ne faudrait-il pas s'aveugler pour ne pas croire un Dieu qui parle ? Où Dieu parle, que l'homme se taise; que les étoiles s'éclipsent devant le soleil, et toutes les intelligences créées, aux premières lueurs de la vérité éternelle ; tel est l'ordre fondé sur la nature même des choses.

La gloire de la foi est de nous y soumettre. Par là elle nous tient dans une juste dépendance à l'égard de Dieu, dont le domaine absolu et universel s'étend sur tout notre être, sur notre entendement comme sur notre volonté. Si notre volonté doit être soumise à ce que Dieu commande, pourquoi notre entendement ne le serait-il pas à ce que Dieu révèle, Dieu ne pouvant exercer sur lui son autorité qu'en lui ordonnant de mettre ses lumières aux pieds de celui dont il les tient, et de croire par la foi ce qu'il lui fait connaître par la révélation, sans lui permettre de lever le voile qui couvre les choses révélées, sans laisser à l'esclave la liberté d'attenter aux secrets de son maître? Il est digne de la souveraineté du premier être, dit le grand Bossuet, de régner ainsi sur l'esprit de l'homme, cet esprit vain et superbe, qui s'évanouissait dans ses pensées, qui ambitionnait la science de Dieu même, et voulait être l'égal du Très-Haut. La curiosité et l'orgueil l'ont perdu, voilà ses deux plus dangereuses passions; qu'il les enchaîne, qu'il les immole sur l'autel de la foi. Ce sacrifice honorera le Seigneur, lui rendra la gloire qu'une folle présomption lui avait ravie.

Et ce sacrifice, mes frères, Dieu l'exige. Oui, Dieu a résolu de captiver tout entendement sous le joug de la foi, d'abaisser et de briser toute hauteur qui ose s'élever contre les vérités mystérieuses de la foi. *Quiconque ne croit pas*, dit l'Evangile, *sera condamné:* « *Qui non crediderit, condemnabitur* . » (*Marc.*, XVI, 16.) Eût-il toutes les vertus qui forment la probité mondaine, et dont le

sages du siècle aiment à se parer aux yeux des hommes, il n'est aux yeux de Dieu qu'un objet de colère et d'anathème, il est déjà jugé : *Jam judicatus est.* (*Joan.*, III, 18.) Aussi, pourquoi ne pas se soumettre à l'autorité divine? pourquoi faire cet outrage au Dieu de vérité, de ne pas le croire sur sa parole, tandis qu'on croit un simple mortel sur la sienne ; d'oser dire au Dieu de grandeur et de majesté ; Je n'obéirai pas ? Voilà le crime de l'incrédule : rebelle à son Créateur, il lui refuse l'hommage de cette intelligence qu'il a reçue de lui. Elle est bien faible, bien bornée : un atome est un abîme, où sa raison se perd, et il prétend sonder les profondeurs de la Divinité! Il ne se comprend pas lui-même, et il veut comprendre l'infini! quel aveuglement, quel délire! et c'est le comble de l'impiété, comme de la folie, de s'élever contre la vérité suprême, lorsqu'il est indubitable qu'elle a parlé.

Adorons-la sous le nuage dont elle se couvre : respectons la barrière sacrée qui environne le sanctuaire, où elle *habite une lumière inaccessible.* (*I Tim.*, VI, 16.) Ce n'est pas encore le temps de la voir de près et de contempler toutes ses merveilles; nos yeux ne pourraient en soutenir le vif éclat. Nous marchons ici-bas dans un lieu obscur, où la sombre lueur de la foi doit nous suffire, jusqu'à ce que nous arrivions au grand jour, où tout sera manifesté. Sage et admirable économie de la religion! Elle nous fait acheter les biens du ciel au prix de ceux qui leur répondent sur la terre, et qui n'en sont qu'une ombre; la gloire par l'humiliation, le repos par le travail, la joie par les souffrances, et les ravissantes clartés de la lumière béatifique par une humble soumission aux dogmes ténébreux de la foi. Il faut que notre esprit subisse la loi commune, qu'il soit exercé, éprouvé par une obéissance aveugle, avant d'être pleinement heureux dans la jouissance de la vérité même. Quoi de plus équitable? Pour une éternité de splendeurs glorieuses, est-ce trop de quelques moments d'obscurité? *Videmus nunc in ænigmate, tunc autem facie ad faciem.* (*I Cor.*, XIII, 12.) Et voyez mes frères, combien est agréable à Dieu l'hommage que notre foi lui rend! Par la foi nous honorons sa souveraine véracité, et nous reconnaissons que l'entendement humain doit céder à cet esprit incréé, éternel, océan sans bornes de sagesse et de lumière ; par la foi nous soumettons à Dieu la plus orgueilleuse puissance de notre âme, cet esprit si fier, si indépendant, naturellement porté à ne croire que ce qu'il voit et ce qu'il comprend : par la foi nous immolons à Dieu cette raison, la plus brillante prérogative de l'homme, la plus noble portion de son être, et qui en fait le roi de la nature. Ce sacrifice est comparé par les saints Pères à celui d'Abraham; il le surpasse même, puisque, au lieu que ce père des croyants ne fit que prendre le glaive et lever le bras, nous portons le coup, nous frappons la victime; victime d'autant plus glorieuse au Seigneur à qui elle est offerte, qu'elle est plus précieuse et plus chère à l'homme qui la lui présente: voilà l'excellence et le mérite de la foi. Cette vertu est le triomphe du souverain dominateur des esprits; c'est une victoire éclatante que l'homme aidé de la grâce remporte sur lui-même, pour se soumettre à l'autorité du Dieu révélateur qui exige ce tribut d'obéissance.

Tribut légitime sans doute; et de quel prix doit-il être aux yeux de Dieu, puisque c'est le titre que l'Eglise lui présentera pour nous le rendre propice à l'heure de la mort? Seigneur, dira-t-elle par la bouche de son ministre, jetez un regard miséricordieux sur cette âme prête à paraître au tribunal de votre justice. Elle a bien des sujets de redouter la sévérité de vos jugements; elle a péché, mais elle n'a pas cessé de croire : *Licet peccaverit, tamen credidit.* Auguste et ineffable Trinité, Père, Fils, Esprit-Saint, souvenez-vous qu'elle a toujours confessé, invoqué, loué votre nom. Elle s'est humiliée, anéantie devant l'obscurité impénétrable de vos mystères, elle les a crus et adorés. Soyez plus touchée de sa foi qu'irritée de ses égarements. Si elle vous a offensée, en se soumettant par un effet de la fragilité humaine à l'empire des sens, elle vous a glorifiée en s'élevant par un généreux effort au-dessus d'eux et d'elle-même, au-dessus de ses idées, de ses répugnances, des révoltes de son esprit et de sa raison pour se soumettre à votre parole et vous rendre par là le culte le plus digne du Dieu de vérité : *Licet peccaverit, tamen credidit.*

Ah! chrétiens, offrons souvent à Dieu dans le cours de notre vie l'hommage d'un humble acquiescement aux vérités de la religion : formons souvent des actes de foi. Chaque jour n'en récitons-nous pas le symbole, n'imprimons-nous pas sur nos fronts le signe du salut, ne nous approchons-nous pas de Dieu dans le recueillement de la prière? Que d'occasions sans cesse renaissantes de renouveler, de multiplier les actes d'une vertu si chère au Seigneur! Cette pratique de piété est un des premiers devoirs de tout fidèle : le précepte de la foi nous oblige d'en produire fréquemment des actes. Ce n'est d'ailleurs qu'ici-bas que nous pouvons payer à Dieu ce tribut de gloire dont il est si digne et si jaloux. La foi ne se trouve pas dans le ciel où tout est dévoilé : et telle est dans cette vie mortelle la sublimité d'un acte de foi, que rien, je le répète, ne fait éclater davantage la puissance de Dieu sur l'esprit de l'homme, et que saint Bernard le met au nombre des trois plus grandes merveilles qui aient paru sur la terre. Quel sont ces merveilles au jugement de ce saint docteur? l'union de la divinité et de l'humanité en Jésus-Christ, l'éclat de la virginité jointe à la dignité de mère dans Marie, l'alliance de la raison et de la foi dans un chrétien.

Mais de quelle foi? prenez garde; quelle est la foi qui honore Dieu et que Dieu nous demande? Ce doit être une foi proportion-

née à son motif qui est la suprême véracité de Dieu, par conséquent une foi vive et inébranlable, une foi portée au plus haut degré de persuasion et supérieure à toute certitude humaine; qui croit avec plus de fermeté les choses invisibles dont Dieu est le garant que celles qui sont palpables et corporelles; qui rend comme présent à nos yeux les objets encore cachés dans l'avenir, et s'en tient plus assuré que de ceux qui frappent nos regards; qui laisse dans l'âme une conviction pleine et parfaite des vérités du salut, parce que Dieu qui en est le révélateur, est aussi incapable de se tromper ou de nous tromper que de cesser d'être Dieu, et qu'ainsi tout ce qu'il nous ordonne de croire est plus infailliblement vrai que tout ce qui paraît l'être d'ailleurs à notre esprit. De là cette parole de saint Augustin: « Je douterais plutôt de mon existence que d'une vérité de foi : *Facilius dubitarem vivere me, quam non esse veritatem;* » de là ce que dit encore saint Chrysostome : « Vous n'avez point de foi si vous ne croyez davantage aux oracles divins qu'à ce que vos yeux voient, vos mains touchent, qu'à tout ce qui est du domaine des sens. *Non debet dici fides, nisi homo majorem habeat certitudinem quam circa ea quæ videntur.* » Croire au-dessus de tout, ce que Dieu a révélé; telle a été la foi des saints, telle doit être la nôtre. Cet hommage de notre raison est le plus juste et le seul digne de Dieu; c'est encore le plus nécessaire et le plus avantageux à l'homme.

Eh! dans quel abîme de ténèbres et de maux ne serions-nous pas ensevelis sans le bienfait de la foi? Privé de sa lumière (car tout n'est pas mystère dans ce que la foi nous révèle : si elle nous propose des vérités obscures, elle nous en montre de lumineuses; la nuit est d'un côté, mais le jour le plus pur est de l'autre), privé, dis-je, de la lumière de la foi, l'homme ne sait plus ni ce qu'il est, ni d'où il vient, ni où il va, ni ce qu'il doit à Dieu, à ses semblables, à lui-même. Sur tous ces objets d'une si haute importance, sa raison est muette ou ne fait que bégayer. L'insuffisance de la raison humaine en matière de religion et de morale ne s'est que trop manifestée durant une longue suite de siècles. Aussi le plus sage philosophe de l'antiquité profane, Socrate, a fait cet aveu bien glorieux à notre foi, que les hommes ne sortiraient jamais de leur ignorance et de leurs égarements si un être bienfaisant ne descendait du ciel pour faire luire sur eux un flambeau divin, seul capable de les éclairer et de les guider, et qu'il fallait l'attendre.

Il est venu, chrétiens, il luit à nos yeux, ce flambeau allumé aux rayons de la Divinité même; il a chassé devant lui toutes les ombres, il a dissipé tous les prestiges de l'erreur et du mensonge. Par ses divines lumières, la foi nous établit dans la possession tranquille des vérités le plus étroitement liées avec nos devoirs et les plus nécessaires à notre bonheur.

Lumières de la foi, lumières à la portée de tous les esprits; elles se communiquent à tous les âges et à tous les états. Elles viennent s'offrir à nous dès notre enfance et nous accompagnent jusqu'au tombeau. Il ne faut point les acheter par de pénibles discussions, des recherches laborieuses. Elles ne demandent que des âmes attentives et dociles à la voix du ciel qui les instruit; de sorte que les connaissances les plus précieuses à l'homme sont encore les plus faciles à acquérir : avantage de la foi chrétienne qui est une des preuves les plus sensibles qu'elle vient de Dieu, puisque si d'une part, Dieu veut, selon le grand Apôtre, que tous les hommes parviennent à la connaissance de la vérité et au terme du salut, et si, de l'autre, la plupart des hommes n'ont ni la capacité ni le loisir de se livrer à de longues études pour découvrir les vérités qu'il leur importe le plus de connaître, il était de la sagesse de Dieu de leur donner un moyen de s'instruire proportionné et convenable à tous, aux petits comme aux grands, aux pauvres comme aux riches, aux esprits bornés comme aux génies sublimes, et ce moyen ne peut être que la foi fondée sur la révélation. La voie de la discussion et du raisonnement n'est point faite pour la multitude : elle ne ferait que s'y égarer et se perdre. La voie de l'autorité et du précepte est plus abrégée, et la seule qui réponde à sa situation et à ses besoins. L'incrédule en convient, et avoue que notre religion est bonne pour le peuple; donc elle est la véritable religion, celle que Dieu a donnée aux hommes, puisque le peuple est la totalité morale du genre humain, et que d'ailleurs, tout homme est peuple dans la science de la religion.

Lumières de la foi, lumières uniformes et invariables. Allez, parcourez toutes les contrées qu'elles éclairent, écoutez la voix de toutes les églises du monde chrétien, elles vous diront qu'elles ont le même Evangile, qu'elles chantent le même Symbole, qu'elles font profession de la même foi que nous. Remontez de siècle en siècle jusqu'aux apôtres; nous croyons ce qu'ils ont cru et enseigné ce qu'ont cru et enseigné après eux les Irénée, les Cyrille, les Ambroise, les Augustin, les Chrysostome, les Jérôme, les plus beaux génies de l'univers; ce qu'ont cru tant d'autres personnages révérés, princes, pontifes, savants, martyrs, solitaires, justes de tous les états, modèles de piété et de sagesse, héros en tout genre de vertu. Leur foi nous a été transmise sans aucune altération. Comme elle n'est pas l'ouvrage des hommes, elle ne se ressent pas de la mutabilité des choses humaines. Elle est la lumière véritable et indéfectible qui nous éclaire dans les voies ténébreuses de cette vie. Elle réprime la légèreté et l'inconstance de notre esprit, qui, sans ce frein salutaire, flotterait d'opinions en opinions sans pouvoir se fixer, se reposer sur aucune, et nous laisserait dans des perplexités cruelles sur nos plus

chers intérêts. Voyez les hérétiques qui ont osé se soustraire à l'autorité de la foi, égarés dans des routes diverses ils ne s'accordent pas entre eux. Quel trouble, quelle confusion, quelle opposition de sentiments! Combien de fois n'en ont-ils pas changé sur les points les plus essentiels de la religion? des volumes entiers ont à peine suffi à recueillir les variations d'une seule de leurs sectes. L'erreur se reproduit sous mille formes, c'est une hydre à cent têtes : *Mais la vérité du Seigneur demeure éternellement la même : « Veritas Domini manet in æternum. »* (*Psal.* CXVI, 2.)

Heureux le peuple attaché à cette Eglise où réside la vérité de Dieu, à laquelle Dieu a confié le dépôt de sa parole, qu'il a établie la règle vivante et infaillible de notre croyance, toujours inspirée par son esprit, toujours invincible aux puissances des ténèbres, toujours enseignant la saine doctrine qu'elle puise à la source des oracles divins, dont elle est la gardienne et l'interprète. Nous sommes ce peuple privilégié.

Lumières de la foi, lumières qui nous donnent les connaissances les plus sublimes et les plus intéressantes : la connaissance de Dieu, la connaissance de l'homme ; l'une et l'autre si supérieures aux faibles vues de la raison. Que connaissons-nous par la foi? Dieu et ses adorables perfections, les secrets et les profondeurs de son essence infinie, la trinité des personnes dans l'unité de sa nature, les décrets de sa sagesse, les voies de sa providence, les richesses de sa miséricorde, les prodiges de son amour. Combien la foi élève et ennoblit notre esprit en le remplissant de la sience des choses de Dieu, en l'approchant et le nourrissant de la vérité suprême, d'où toutes les autres vérités émanent comme de leur source primitive ! De là, elle nous fait descendre au dedans de nous-mêmes, et, à la lueur de son flambeau, nous voyons la cause fatale de ce poids de corruption qui nous entraîne vers la terre, de cette guerre intestine dont notre cœur est le théâtre ; de ce mélange d'élévation et de bassesse, d'amour de la vertu et du penchant au vice; de cette tyrannie des passions, qui fait que l'homme est une énigme impénétrable à ses propres yeux, et qu'aucun des sages du siècle n'a pu éclaircir. Elle nous apprend que l'homme n'est point tel qu'il était sorti des mains du Créateur, que la dégradation de son être est la peine de sa désobéissance; qu'il est un sujet rebelle et disgrâcié, mais qu'un médiateur lui a été donné pour le réconcilier avec Dieu, guérir tous ses maux et le combler de biens. Dès lors tout s'explique, et les misères de l'homme n'accusent plus la bonté ni la justice de Dieu.

Lumières de la foi, lumières les plus vastes et les plus multipliées. Que de choses la foi nous révèle ! Aussi étendue que l'éternité, dit saint Bernard, elle enferme dans son sein le passé, le présent, l'avenir. Nous fait-elle remonter à la naissance des siècles ? elle nous montre l'univers sortant du néant à la voix de Dieu, et nous rend spectateurs des merveilles de la création : cieux, astres, terre, mer, animaux, l'homme, tout reçoit l'être et la vie des mains du Tout-Puissant; qui consomme son ouvrage dans l'espace de six jours et sanctifie le septième. Ce ne sont pas ici des conjectures hasardées, des suppositions arbitraires, mais des faits certains dont Dieu lui-même est le garant comme il en fut l'auteur. Vains systèmes de la philosophie sur l'origine du monde et des peuples qui l'habitent ! ils sont d'une fausseté, d'une absurdité palpable, dès qu'ils s'écartent de ce que nous en apprend la révélation.

Que de vérités utiles et du plus grand intérêt, dans le cours de la vie, la foi nous découvre encore, et que nous n'aurions pu connaître sans elle ! La propagation de la tache originelle et le moyen de l'effacer que nous présente la bonté divine, notre impuissance pour le bien, la nécessité de la grâce, l'efficacité de la prière, la vertu inépuisable des sacrements, le culte saint que le Seigneur exige et les hommages qui lui plaisent, le pardon qu'il promet à notre repentir et la piscine salutaire où nous pouvons laver toutes nos offenses, l'usage consolant que nous pouvons faire de nos maux pour augmenter nos mérites la présence d'un Homme-Dieu sur nos autels, l'excellence et la perpétuité de son sacrifice, les ressources infinies qu'il offre à tous nos besoins.

Que dirai-je encore? la foi étend nos vues au delà des bornes du temps. Elle nous trace le grand tableau de la vie future; du lieu de notre exil, elle nous fait considérer la gloire et les délices de la Jérusalem céleste, où nous sommes attendus. Nous connaissons les récompenses, les vertus et jusqu'aux noms de ses heureux habitants. Nous entretenons avec eux un commerce de religion, et nous les prions de s'intéresser en notre faveur auprès de Dieu ; pleins de charité et à la source de toutes les grâces, ils les demandent pour nous et les obtiennent : c'est la communion des saints. Cependant, quand le nombre des élus sera rempli, ce monde finira. La foi, dépositaire des secrets du Très-Haut, nous instruit des événements qui signaleront la consommation des siècles. La fin de tout est venue : l'univers en feu s'écroule et tombe en ruine de toute part. Le son de la fatale trompette pénètre jusqu'au fond des sépulcres et en ranime les cendres ; tous les morts ressuscitent, leurs corps se réunissent pour jamais à leurs âmes : toutes les générations humaines sont assemblées. Dieu paraît ; il justifie sa providence, et met le dernier sceau à tous les arrêts de sa justice ; les méchants sont couverts d'opprobre, les bons rayonnants de gloire. Ceux-ci, bénis du Seigneur retournent triomphants au séjour de la félicité ; ceux-là, maudits et poussant des cris de désespoir, rentrent dans le lieu de leurs tourments. Il n'y aura plus de temps alors, ce sera le règne de l'éternité.

Telle est la doctrine de la foi. Ainsi, pour

quelques dogmes obscurs dont elle exige la croyance comme un hommage dû à la Divinité, quelles vives lumières elle répand dans nos esprits ! quels grands spectacles elle étale à nos yeux ! quelle foule de vérités précieuses elle nous annonce ! et qu'il était nécessaire qu'elle vînt à notre secours pour nous découvrir ce qui était caché dans le sein de Dieu, ou ce qui dépend de la volonté souverainement libre de Dieu ! La foi seule pouvait nous en instruire : la foi est le supplément de la raison : la foi, dit saint Augustin, est la santé et la vigueur de l'âme ; elle éclaire et fortifie l'entendement, comme elle règle la volonté.

Que sait l'homme qui n'a pas la foi ? Quand ses connaissances dans l'ordre de la nature s'étendraient depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, qu'elles seraient encore au-dessous de celles du fidèle ! Et quel avantage en retirerait-il ? il ignore ce qu'il lui importe le plus de connaître : les splendeurs, les merveilles, les consolations de la foi ne sont pas pour lui. Renfermé dans la sphère étroite qui le tient attaché à la terre, il ne croit qu'à la matière et à la mort : triste et humiliant partage de l'incrédule ! et à quel terme affreux il aboutit !

Ah ! mes frères, demeurons fermes dans la foi, selon le conseil de l'Apôtre : *State in fide*. (I *Cor*., XIV, 13.) Quelles actions de grâces n'avons-nous pas à rendre à Dieu, de nous avoir fait naître dans le sein de cette foi préférablement à tant d'autres, dont il a placé le berceau dans les ténèbres de l'infidélité et de l'erreur, et qui en sont encore environnés ! Regardons comme le plus beau jour de notre vie celui où nous reçûmes le don précieux de la foi avec l'onction céleste du baptême. Célébrons le retour de ce jour heureux par mille bénédictions, mille louanges offertes au Seigneur, et par le renouvellement, la ratification des promesses sacrées qu'on lui fit pour nous aux pieds de ses autels : excellente pratique de religion à laquelle ne manque pas un chrétien, pour peu qu'il sente le bonheur de vivre sous l'empire de la foi, qu'il connaisse le prix du don ineffable de la foi : don qu'il n'a pu mériter, puisque la foi précède tous les mérites : foi si nécessaire et si avantageuse à l'homme, et le plus riche présent du ciel. Mais il ne suffit pas d'avoir la foi, il faut encore en pratiquer les œuvres.

SECONDE PARTIE.

C'était un bien absurde novateur que cet hérésiarque des derniers siècles, qui, s'érigeant en réformateur du christianisme, voulut en réduire tous les devoirs à une foi de pure spéculation, qui justifie, indépendamment des œuvres et au milieu de la corruption du vice : l'Église l'a frappé de ses anathèmes. La foi ne nous a pas été donnée pour satisfaire la curiosité de notre esprit, ou pour être une riche parure de notre âme, sans aucune conséquence pour nos mœurs. Devenus par elle enfants de Dieu, elle nous impose l'obligation de vivre en enfants de Dieu. La foi est le commencement du salut, les œuvres en sont la consommation : la foi est le fondement de l'édifice, les œuvres en sont l'élévation et le comble ; la foi donc et les œuvres, deux choses absolument nécessaires pour entrer dans le royaume des cieux. Et voici le rapport mutuel entre l'une et l'autre : c'est que la foi est un principe actif et continuel de bonnes œuvres, et que les bonnes œuvres sont la sauvegarde et le soutien de la foi.

La foi est un principe de bonnes œuvres par sa nature même, qui est d'être agissante et féconde. Si elle reste oisive et stérile, c'est qu'elle est morte : *Fides, si non habeat opera, mortua est* (*Jac*., II, 26.) Cette foi précieuse, est selon le concile de Trente, une racine surnaturelle, qui, placée dans le cœur de l'homme et nourrie par l'influence de la grâce, produit des fruits de justice et de sainteté. Tous les siècles de la religion nous en offrent la preuve sensible. C'est à la vivacité de leur foi que le grand Apôtre attribue les œuvres merveilleuses des patriarches, des prophètes, des justes de l'ancienne alliance ; et, pour ne parler que de ceux de la loi de grâce, voyez cette multitude de saints qu'elle a enfantés, et qui règnent aujourd'hui dans le ciel. Retracez-vous l'image brillante de toutes les vertus qu'ils ont pratiquées, de tous les trésors de mérites qu'ils ont amassés, de tous les degrés de perfection où ils se sont élevés, de tout ce qu'ils ont fait de grand et d'admirable pour la gloire de Dieu, pour le bonheur ou le soulagement de leurs frères, pour leur propre sanctification : voilà les fruits de la foi dans ces héros de l'Evangile. Plus ils eurent de foi, plus ils firent de progrès dans les voies de la sainteté, et accumulèrent bonnes œuvres sur bonnes œuvres. C'est la foi, dit saint Paul, qui donne la naissance et le mouvement à toutes les autres vertus. Elle influe sur elles, elle agit avec elles, elle va jusqu'à en produire les différents actes, ceux mêmes de la charité : *Fides quæ per dilectionem operatur*. (*Galat*., V, 6.) O foi ! ô principe efficace de toutes les vertus chrétiennes ! pouvons-nous dire, à en juger par nos œuvres, que vous régnez dans notre cœur ?

Mais d'où vient à la foi cette fécondité glorieuse qui est une propriété de son être et son caractère distinctif ? de la sainteté de sa morale et de la force des motifs dont elle l'appuie pour nous porter à en faire la règle de nos mœurs ? Quelle morale aussi pure, aussi élevée que celle de la foi ? quelle est la vertu qu'elle ne commande pas ? quel est le vice qu'elle ne réprouve pas ? Elle interdit jusqu'à la pensée du mal ; elle condamne jusqu'à une parole oiseuse ! Quels sublimes devoirs elle nous impose, soit envers Dieu, soit à l'égard de nos semblables, soit par rapport à nous-mêmes ? devoirs renaissants chaque jour, et dont l'accomplissement demande une activité continuelle. Ils sont marqués en termes clairs et ineffaçables dans l'Evangile, répétés mille fois, et développés dans la chaire de vérité.

Amour de Dieu qui ne souffre aucune préférence, et qui purifie, qui sanctifie toutes les inclinations de notre cœur; respect et soumission sans bornes, qui nous dévoue à l'exécution de toutes ses volontés : voir Dieu au-dessus de tout, et faire tout pour Dieu, rien pour la cupidité, la vanité, la sensualité, l'amour-propre : avoir pour tous les hommes une charité sincère, prévenante, officieuse, qui ne se permet pas contre eux la moindre aigreur, le plus léger ressentiment : supporter leurs défauts, compatir à leurs peines, soulager leurs besoins, pardonner, oublier leurs offenses, et, plein de douceur, d'indulgence envers les autres, réserver toute sa sévérité pour soi-même : dompter ses passions, réprimer ses penchants, pleurer ses fautes et s'en punir, immoler la nature à la grâce, faire succéder le travail à la prière : haïr le monde, renoncer à ses plaisirs, craindre ses honneurs, souffrir ses mépris, content d'avoir Dieu seul pour juge et pour témoin, et ne pensant qu'à lui plaire : vivre enfin dans la tempérance, dans la justice, dans la piété, dans le détachement de tout ce qui passe, et dans l'attente, le désir des biens futurs, et, à force de combats et de victoires, élever sur les ruines de l'homme terrestre et charnel l'homme spirituel et céleste : tel est le précis des obligations du chrétien.

Ce ne sont pas là de simples conseils, ce sont des préceptes, c'est ce que la foi prescrit à tous ses disciples. Chaque peuple a ses lois : la loi du peuple chrétien est la plus parfaite qui ait pu être donnée aux hommes; aussi est-elle destinée à former les hommes les plus parfaits qui puissent paraître sous le ciel. Le sage, dont la philosophie païenne a tant parlé, sans en avoir jamais connu que le nom, c'est parmi les enfants de la foi qu'il faut le chercher. L'honnête homme du siècle n'est qu'une chétive ébauche de l'homme de la foi. La probité mondaine, ou fausse, ou chancelante, et toujours trop bornée, est infiniment audessus de la justice chrétienne, si vraie, si pleine, si solide, qui règle les sentiments et les actions, qui perfectionne l'homme tout entier, en fait une nouvelle créature en Jésus-Christ; et cette justice, formée de la réunion de toutes les vertus, est l'ouvrage de la foi.

Comment donc opère-t-elle ce prodige dans l'homme, qui n'est que misère et faiblesse? par les puissants motifs qu'elle lui présente pour l'engager à observer ses préceptes.

Tantôt c'est le devoir et l'équité. Quel Dieu plus grand, plus adorable, plus digne qu'on obéisse à ses ordres, qu'on s'immole à sa gloire et à son bon plaisir, que celui que la foi nous découvre? La raison ne faisait que l'entrevoir dans un jour sombre. Dieu n'est bien connu qu'à la lumière de la foi. Quand cette foi sainte nous le montre dans tout l'éclat de sa majesté, avec toutes les richesses de son être et le magnifique cortége de ses perfections infinies, on est saisi, pénétré d'un respect religieux qui porte à la soumission : on sent tous les droits qu'il a sur ses créatures; on comprend que sa volonté suprême doit être la règle de la leur; on ne balance pas, quoi qu'il en coûte, à lui payer le tribut de son obéissance.

Tantôt c'est la reconnaissance et l'amour. Eh! pouvions-nous souhaiter un Dieu plus prodigue de ses dons et de lui-même, un Dieu plus aimant et plus aimable que celui que la foi nous révèle? Pour nous sauver, il descend du trône de sa gloire, il se revêt de notre nature, il se fait notre victime, et, en proie aux plus vives souffrances, il expire sur une croix. Merveille ineffable de l'amour divin! plus on la médite, plus on est touché, ravi, transporté. C'est un abîme où le cœur s'attendrit et s'enflamme. Dieu m'a aimé jusqu'à me sacrifier sa vie; ne dois-je pas, au moins, vivre pour lui, après qu'il est mort pour moi? et, tout couvert de son sang, me siérait-il de me plaindre de la rigueur de ses lois?

Tantôt c'est le repentir et la douleur. La foi a dissipé les ténèbres qui nous cachaient l'énormité du péché. Elle nous montre, d'une part, l'injure qu'il fait à Dieu, son autorité foulée aux pieds, sa sainteté outragée, sa bonté méprisée, son amour dédaigné, ses bienfaits oubliés, payés de la plus noire ingratitude; et, de l'autre, la haine que Dieu porte au péché, les foudres qu'il a lancées sur lui dans tout le cours des âges, son indignation, sa fureur, qui n'ont pu être apaisées que par la mort de son Fils. A cette vue, on s'humilie, on se confond, on déteste, on confesse son crime, et on l'expie.

Tantôt enfin, c'est la crainte ou l'espérance. Ces deux grands ressorts du cœur humain n'agissent dans toute leur étendue et avec toute leur force qu'entre les mains de la foi. Quel sort plus formidable que celui dont elle nous menace, en nous montrant de loin ces lieux d'horreur et de désespoir, ces abîmes de feu où la justice de Dieu exerce à jamais les plus terribles vengeances sur ceux qui ont abusé de sa miséricorde? mais quelle plus heureuse destinée que celle que la foi nous promet, en faisant briller à nos yeux la gloire et la magnificence de la céleste Sion, où, dans le sein de la Divinité, ravis de ses charmes et enivrés de son amour, nous puiserons dans leur source des délices pures et inaltérables? Félicité suprême! effroyable malheur! ah! on est prêt à tout faire pour mériter l'une et se garantir de l'autre.

C'est ainsi que la foi, par les hautes idées dont elle remplit notre esprit, par les sentiments nobles et généreux qu'elle fait naître dans le cœur, est un principe de sanctification. Elle attaque l'homme par tous ses endroits sensibles, et le met tout entier dans les intérêts du devoir et de la vertu. Un seul des motifs qu'elle lui présente suffirait pour en obtenir les sacrifices les plus douloureux : jugez de leurs impressions victorieuses,

lorsqu'ils se réunissent pour concourir au même but et l'élever à la perfection où Dieu l'appelle.

Est-ce là, mes frères, ce que la foi opère en vous? Mais pourquoi le demander? Ah! Seigneur, que nous sommes éloignés du terme sublime de notre vocation! quelle étendue de carrière il nous reste à parcourir pour y arriver et mériter les récompenses de la foi! Notre conduite est peut-être irréprochable aux yeux du monde, mais les jugements du monde ne sont pas la règle des vôtres. C'est dans la balance de la foi que vous peserez nos œuvres, et vous condamnerez une vie qui n'aura pas été conforme à la sainteté de ses maximes.

A quoi tient-il donc, mes frères, que nous ne remplissions la mesure de justice que nous prescrit la foi? quelle est la cause secrète qui nous empêche de ressentir ses salutaires effets, sa toute-puissante vertu? C'est que la foi qui fait agir est une foi pleine et véritable, telle que saint Paul la demandait aux fidèles : *Cum vero corde, in plenitudine fidei* (*Hebr.*, X, 22.); et que nous n'avons qu'une foi superficielle, une foi chancelante, une foi morte. L'affaiblissement de la foi est, dans ce déclin des siècles, la plus grande plaie du christianisme : nul âge, nul état qui en soit exempt. De là notre lâcheté et notre faiblesse; de là nos chutes et tous nos malheurs. Dès que la foi s'éclipse, toutes les vertus chrétiennes s'enfuient; tous les vices, tous les crimes accourent. Il n'y a plus de saint sur la terre : *Defecit sanctus;* pourquoi? parce que les vérités de la foi sont obscurcies parmi les enfants des hommes : *Quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum* (*Psal.* XI, 2.) Ces vérités souveraines, qui ont changé l'univers, ne luisent plus que dans le lointain : elles n'agissent que faiblement sur le cœur, dès qu'elles sont presque effacées de l'esprit : *Diminutæ sunt.* Faut-il s'étonner si la véritable piété est rare, si les maximes de l'Evangile sont si peu suivies, si celles du monde prévalent, si les passions font tant de ravages, si la corruption des mœurs est si profonde et si universelle? *Diminutæ sunt veritates a filiis hominum.*

Au milieu de cet obscurcissement général et de ce déluge d'iniquités, voulez-vous, mes frères, ne pas vous laisser entraîner par le torrent qui emporte la multitude? efforcez-vous de ranimer, de vivifier et de conserver votre foi. Si vous veniez à la perdre, tout serait perdu pour vous. Si elle est trop imparfaite et trop faible, vous périrez encore. C'est le plus ou le moins de foi qui met une si énorme différence entre les bons et les mauvais chrétiens. Est-elle vive et animée? on s'élève jusqu'au ciel, on fait tout pour Dieu et pour le salut. Est-elle morte ou languissante? on rampe sur la terre, on s'égare dans les voies du monde et des passions. Vous avez encore la foi, mais craignez d'en avoir assez pour vous perdre, trop peu pour vous sauver. On ne se perd que par la langueur et le sommeil de la foi; on ne se sauve que par le réveil et l'activité de la foi, car la foi est le ressort universel de toutes les opérations de la grâce dans nos cœurs.

Il vous importe donc, il y va de votre salut éternel de ressusciter en vous cette foi céleste que vous avez reçue par l'impression du caractère sacré de votre baptême, la nourrissant de tout ce qui peut la fortifier et l'accroître, la préservant de tout ce qui pourrait être pour elle un écueil; disant souvent à Dieu avec ce père affligé de l'Evangile? *Je crois, Seigneur, mais augmentez mon peu de foi :* « *Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam*) » *Matth.*, IX, 23), et surtout pratiquant les bonnes œuvres qui sont toujours en votre pouvoir avec cette étincelle de foi qui nous reste : car si la foi est un principe de bonnes œuvres et la mère de toutes les vertus, les bonnes œuvres à leur tour sont l'aliment et le soutien de la foi.

La foi, selon saint Pierre, est une lampe qui luit dans un lieu obscur; et les bonnes œuvres, c'est la pensée de saint Chrysostome, sont comme l'huile qui entretient sa lumière. Si vous ôtez ce qui la nourrit, elle cessera bientôt d'éclairer; si vous l'augmentez au contraire, elle jettera un plus vif éclat. Ainsi vous vous plaignez de la faiblesse de votre foi, accusez-en votre peu de fidélité à la soutenir par vos œuvres. A mesure qu'on se relâche dans ses devoirs, dit saint Grégoire pape, la vigueur de la foi s'énerve et se dissipe : *Everso bene vivendi opere, robur fidei dissipatur.* Que votre foi n'ait pas à rougir du déréglement de vos mœurs ou de l'inutilité de votre vie, elle éclatera comme l'aurore, dit le Prophète, et vos ténèbres deviendront comme le plein jour. Mettez à profit les faibles lueurs qu'elle vous laisse, pour en obtenir l'heureux accroissement, en faisant des œuvres de piété, de charité, de justice. Une foi vive est la plus précieuse de toutes les grâces : Dieu en est la source, il est le père des lumières; mais il veut être cherché, dit encore le Prophète : *Quærite Dominum.* (*Psal.* CIV, 4.) Or, on ne peut le chercher, le trouver que par des œuvres qui lui plaisent et le glorifient : on ne peut approcher du Dieu des vertus que par des actions vertueuses.

Imitez le centenier Corneille : il était enseveli dans les ombres du paganisme; il n'avait qu'une idée obscure et confuse du premier être, et il mérita par ses bonnes œuvres de parvenir à la connaissance de Jésus-Christ, d'être instruit des plus hauts mystères de la loi de grâce, et mis au nombre de ses enfants par le prince des apôtres. D'où vient que des âmes simples et bornées, mais exactes à remplir tous les devoirs du salut, ont plus de foi que des esprits pénétrants et éclairés qui les négligent? c'est que Dieu récompense la ferveur des uns en se communiquant à elles, et qu'il punit la lâcheté ou l'orgueil des autres en se retirant d'eux.

Voyez ces chrétiens du siècle, qui, dans

le cours d'une vie mondaine et toute profane, ne songent à rien moins qu'à faire de bonnes œuvres : ont-ils encore la foi, ou l'ont-ils perdue ? Je sais que la foi peut subsister avec des mœurs criminelles, et qu'elle ne se perd que par un acte d'infidélité qui la désavoue et l'abjure ; mais n'avoir qu'une foi sans mouvement et sans vie, n'est-ce pas comme n'en avoir point du tout ? Cependant cette foi, enchaînée et endormie dans leur cœur, se réveille en certains moments, et cherche à briser ses liens. Elle les trouble par ses reproches, elle les effraye par ses menaces, elle les déchire par de cuisants remords, elle les poursuit jusque dans le tumulte du monde, au milieu de leurs joies et de leurs fêtes. Censeur importun, adversaire redoutable, comme elle est armée contr'eux, ils s'arment à leur tour contre elle ; ils l'attaquent, ils la raillent, ils l'insultent, ils lui font une guerre ouverte. Devenus impies par la dépravation de leur cœur, ils tâchent de se persuader qu'ils le sont par la force de leur esprit : vaine prétention, qui n'en impose ni au public éclairé, ni à leur propre conscience. Ils ne connaissent pas la religion qu'ils combattent, ils n'en ont jamais fait une étude sérieuse : ils blasphèment ce qu'ils ignorent. L'ignorance et le libertinage, voilà les deux traits qui caractérisent et couvrent d'opprobre les chrétiens ennemis de leur foi. A ces deux traits d'ignominie ajoutez-en un troisième pour quelques-uns, l'orgueil et la fausse gloire de ne pas penser comme la multitude.

Mais à l'heure de la mort, où l'orgueil de toutes les passions expire, ce masque d'incrédulité tombe avec elle. La foi si affaiblie au dedans d'eux mêmes reprend ses forces, perce les ombres, dissipe les nuages qui obscurcissaient à leurs yeux sa lumière, et les accable de ses foudroyantes clartés : quelle surprise ! quelle agitation ! quelles alarmes ! Ont-ils rendu le dernier soupir ? la foi les suit au tribunal de Dieu, pour les accuser et demander vengeance des outrages qu'ils lui ont faits : vengeance de l'avoir retenue injustement captive dans leur esprit sans la laisser passer dans leurs actions ; elle qui leur avait été donnée pour être la règle de leur conduite : vengeance de l'avoir fait habiter, cette foi si pure, si sainte, dans des âmes souillées de tous les vices, et de l'avoir déshonorée par une corruption de mœurs si opposée aux leçons qu'elle leur donnait, si indigne du caractère dont elle les avait revêtus : vengeance d'avoir rougi de ses lois, de ses maximes, de son Evangile et du nom de ses disciples, qui était leur plus beau titre de gloire, et qu'ils ont foulé aux pieds pour porter les livrées du monde : vengeance de ce que pouvant et devant s'élever sous ses auspices à la plus haute sainteté, vils esclaves des passions et vendus à l'iniquité, ils ont surpassé dans leurs déréglements les désordres des païens : vengeance de tous leurs péchés, qui étaient autant de parjures et de sacriléges, puisqu'en qualité de chrétiens ils étaient consacrés à Dieu par un serment prononcé à la face des autels, ratifié dans les jours de leur innocence, et écrit dans les cieux dit saint Chrysostome.

A ces cris de la foi, à des accusations si pressantes, et qui trouvent ces mauvais chrétiens sans excuse, succède un jugement sans miséricorde. Comment le Dieu juste ne punirait-il pas avec la plus grande rigueur ceux qui ont abusé du plus grand de ses dons ?

O Dieu ! séparez notre cause d'avec celle de ces pécheurs, sur qui vous vengerez avec tant de sévérité cette foi dont vous êtes l'auteur, et qui est le prix de votre sang : *Discerne causam meam de gente non sancta* (*Psal.* XLII, 1.) ; ne permettez pas que ce qui doit être le principe et le gage de notre salut devienne par notre faute le sujet de notre réprobation, et que le plus beau don de votre amour ne serve qu'à nous rendre dans l'éternité les plus odieux objets de votre colère et de votre justice. Nous sommes votre peuple ; regardez du haut des cieux, et voyez dans le sein de votre Eglise tant de justes vivants de la foi, dont la conduite est conforme à leur croyance, qui vous glorifient par la pureté de leurs mœurs et par des œuvres de lumières : nous ne voulons avoir de part et de ressemblance qu'avec eux : nous voulons marcher sur leurs traces dans les voies du siècle saint, selon l'expression de vos Ecritures : *In partes vade sæculi sancti, cum vivis et dantibus confessionem Deo.*

Nous l'avons compris, Seigneur, les bonnes œuvres sont les fruits naturels de la foi ; la foi se conserve, se fortifie par les bonnes œuvres : ce n'est d'ailleurs qu'aux bonnes œuvres qu'a été promis l'héritage céleste. Non, ce ne sont pas les grandes lumières, les beaux discours, les sentiments même et les désirs ; mais la vertu et les œuvres que vous couronnez. Inspirez-nous donc plus de zèle et d'ardeur pour toutes les œuvres du salut, ces véritables richesses du chrétien, les seuls biens qui nous suivront au sortir de cette vie. A une forte persuasion des vérités que la foi nous enseigne, faites que nous joignions la pratique constante des devoirs qu'elle nous impose, afin de mériter les récompenses qu'elle nous promet dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON VI.

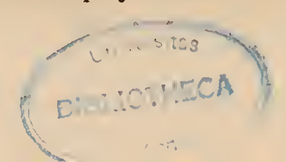
Pour le jour de Noël.

SUR LA NAISSANCE DU SAUVEUR.

Evangelizo vobis gaudium magnum quod erit omni populo, quia natus est vobis hodie Salvator, qui est Christus Dominus. (*Luc.*, II, 10.)

Je vous apporte une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie ; c'est qu'il vous est né aujourd'hui un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur.

Cet Enfant glorieux, annoncé depuis tant de siècles et attendu avec tant d'empressement, l'espoir de Jacob, le Désiré de toutes les nations, paraît donc enfin sur la terre



C'est, disent les anges, le Christ, le Seigneur, le Sauveur du monde : qualité suprême et adorable qu'il vient remplir dans toute son étendue. Il vient tirer les hommes de cet abîme de maux où les avait précipités la chute d'un père coupable, effacer leurs iniquités, rompre leurs chaînes, dissiper leurs ténèbres, renverser l'empire de la mort, briser le sceptre des enfers et ouvrir le royaume des cieux, former une alliance éternelle entre le Tout-Puissant et ses créatures, réparer et renouveler toutes choses.

Quelle nuit heureuse que celle qui préside à sa naissance ! elle efface l'éclat et la pompe des plus beaux jours. Une lumière divine éclaire ses ténèbres; les esprits célestes interrompent son silence par leurs concerts harmonieux. Elle sera célébrée d'âge en âge, et chaque année les astres du firmament, au milieu de leur course, verront les enfants de l'Eglise rassemblés dans ses temples, en retracer le souvenir avec tous les transports d'une joie sainte et d'une vive reconnaissance.

Mais comment l'auguste Enfant, qui vient de naître, est-il le Sauveur du monde et en exerce-t-il déjà les fonctions. Ici, mes frères, commence à se développer le grand mystère de ce jour. Dieu était outragé et méconnu; la terre n'offrait à ses yeux qu'un déluge effroyable de crimes, son nom y était blasphémé, et toutes ses lois foulées aux pieds. Une si haute majesté si injurieusement bravée, si justement irritée, demandait une vengeance et une satisfaction dignes d'elle : ce n'était qu'à ce prix que le genre humain pouvait sortir de l'état déplorable où il gémissait, et ce prix est payé par la naissance de Jésus-Christ. L'homme était corrompu et avili : rétabli dans la justice et dans l'amitié de Dieu, il eût encouru de nouveau sa disgrâce et rendu inutile le bienfait de sa rédemption, en suivant ses penchants déréglés qui l'entraînaient avec tant de violence vers les biens sensibles; il fallait l'en éloigner, lui en inspirer le mépris et le détachement; et cette leçon lui est donnée encore par la naissance de Jésus-Christ.

Que voyons-nous donc aujourd'hui dans la crèche ? le Verbe fait chair qui vient nous sauver : premièrement, en réparant la gloire de Dieu outragé par les prévarications du monde; secondement, en réformant le cœur de l'homme trop épris des faux biens du monde. Restaurateur de la gloire de Dieu, réformateur du cœur de l'homme, c'est à ces deux titres que l'Enfant précieux qui nous est donné est un parfait médiateur entre le ciel et la terre. Avant de commencer, félicitons celle qui, dans ce jour, est tout à la fois, et par une prérogative unique, la plus illustre des mères et la plus pure des vierges. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quelque obscure que soit aux yeux du monde la naissance de l'Enfant adorable que l'Eglise présente en ce jour à nos hommages, l'homme éclairé par le flambeau de la religion y découvre aisément un Dieu caché sous le voile de notre nature. Indépendamment des merveilles qui signaleront le cours de sa vie, celles qui entourent son berceau, cette clarté céleste qui brille non loin de l'étable où il est né et se répand sur les pasteurs; ces intelligences sublimes descendues du plus haut des cieux pour venir chanter sa naissance; cet astre miraculeux qui l'annonce aux extrémités de la terre et attire à ses pieds les sages de l'Orient; cette longue suite d'oracles qui lui ont préparé les voies avec tant de pompe et de magnificence, qui, en marquant le temps de sa venue, le lieu où il doit naître, la Vierge qui l'enfantera, le représentent sous des traits qui l'élèvent si fort au-dessus d'un simple mortel, l'appellent le père du siècle futur, le prince de la paix, l'auteur de la justice et de la sainteté, l'admirable, le Dieu fort : tout cela rend un éclatant témoignage à la supériorité infinie de son être, et ne permet pas de le méconnaître au milieu même des ombres dont il se couvre. Sa majesté voilée laisse échapper des rayons qui la décèlent aux yeux de la foi, et le chrétien qu'elle éclaire voit dans la crèche le Verbe éternel engendré avant l'aurore dans les splendeurs des saints.

Entrons, mes frères, avec un religieux respect dans cette étable, plus riche et plus glorieuse que tous les palais des rois, depuis qu'elle est consacrée par la présence du Roi de l'univers. Voyons le Verbe incarné y commencer le grand ouvrage du salut du monde, en réparant toutes les injures faites à la gloire de son Père. Il le venge et le manifeste aux yeux des hommes; il vient lui donner encore de vrais adorateurs jusqu'à la fin des siècles. Une satisfaction proportionnée à l'offense, et la manifestation des plus augustes attributs de Dieu; l'établissement d'un culte parfait et véritablement digne de Dieu : deux effets de la naissance de Jésus-Christ, qui, en rendant à Dieu la gloire qui lui est due, justifie ce cantique d'allégresse dont les esprits bienheureux font retentir les airs : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux : « Gloria in altissimis Deo. »* (*Luc.*, II, 14.)

Oui, c'est dans l'étable de Bethléem que Dieu commence à être vengé et glorifié en Dieu. Depuis quarante siècles les hommes, trop fidèles imitateurs d'un père rebelle, avaient secoué le joug de la dépendance, et s'égaraient dans les routes de l'iniquité : ils ne cessaient d'outrager ou de méconnaître le Créateur, et ne présentaient à ses regards que des objets de colère et d'anathème. Les hosties grossières de la loi n'étaient que des offrandes vides et stériles, incapables de le satisfaire : la crèche est le premier autel où paraît une victime digne de lui ; « car Jésus-Christ y est en qualité de victime, dit Tertullien, aussitôt sacrifié qu'il est né : *A partu Virginis factus hostia.* » C'est là, c'est dans cet état de faiblesse et d'obscurité où il est

réduit, que déjà il expie les iniquités de la terre et apaise le couroux du ciel; là que ses abaissements dédommagent son Père des honneurs que l'univers lui avait refusés pour les prostituer à de viles créatures: là que ses larmes éteignent les foudres allumées par les crimes et les scandales du monde; là enfin que, livré à toutes les rigueurs d'une extrême indigence, et ne faisant l'apprentissage de la vie qu'au sein de la douleur et de l'humiliation, il acquitte par ses gémissements et par ses larmes les dettes infinies dont nous étions comptables à la justice de Dieu, et attire sur nous toutes les richesses de sa miséricorde? « Ô doux gémissements! s'écrie saint Augustin, dans le sentiment d'une tendre et reconnaissante piété, ô pleurs! ô soupirs pleins de charmes d'un Enfant-Dieu, puisque c'est par eux que nous évitons ces affreux grincements de dents et ces cris d'un désespoir éternel qui devaient être notre partage dans l'abîme de la réprobation! *O gratissimi, dulcesque vagitus, per quos stridorem dentium æternosque ploratus evasimus!* »

En effet, la réparation que Jésus naissant offre à son Père n'est-elle pas proportionnée à l'offense? L'homme avait voulu être comme Dieu: *Eritis sicut dii* (*Gen.*, III, 5); et le Verbe de Dieu se fait homme: *Et Verbum caro factum est.* (*Joan.*, I, 14.) L'homme avait ambitionné la science de Dieu: *Scientes bonum et malum* (*Gen.*, III, 5), et la sagesse éternelle se revêt de la simplicité de l'enfance. L'homme avait formé le dessein sacrilége de s'élever jusque sur le trône de Dieu, et la Majesté suprême s'abaisse jusqu'à prendre la forme d'un esclave; le Fils unique égal à son Père, la splendeur de sa gloire, l'image de sa substance, humilié et comme anéanti à ses pieds, pour réparer les injures faites à son nom, quel hommage! Il rend à la Divinité plus de gloire, puisqu'elle est infinie, que ne lui en avaient ravie les mépris, les révoltes, les attentats de tous les siècles, plus de gloire qu'elle n'en reçoit dans le ciel même. Dans le ciel, Dieu n'est honoré que par les adorations des anges; dans la crèche, il l'est par les abaissements d'un Enfant-Dieu que les anges adorent: *Et adorent eum omnes angeli ejus.* (*Psal.*, XCVI, 8.)

O spectacle magnifique que la crèche offre à des yeux éclairés des lumières de la foi! C'est depuis l'origine du monde le plus beau théâtre de la gloire de l'Eternel. Elle s'y déploie tout entière et brille pour la première fois dans tout son éclat. Rien n'est digne de Dieu que Dieu même. L'univers entier n'est devant lui qu'un atome, et tout l'honneur qu'il pourrait recevoir des faibles mortels se ressentirait toujours de la bassesse de leur être et mériterait à peine ses regards. Ce n'est que d'aujourd'hui que partent d'un adorateur, Homme-Dieu, des hommages proportionnés à sa grandeur. La gloire qui en rejaillit et s'élève jusqu'à son trône sans bornes et sans mesure, éblouit les anges mêmes et les fait descendre du ciel pour venir la publier sur la terre: *Gloria in altissimis Deo.* (*Luc.*, II, 14.)

Et n'est-ce pas encore, mes frères, la naissance du Sauveur des hommes qui les rappelle à la connaissance de l'Etre souverain? Ne nous montre-t-elle pas sous un jour lumineux et frappant ses adorables perfections? Sa justice, qui ne peut être fléchie et désarmée que par la médiation et les satisfactions d'un Homme-Dieu, et qui lui porte ses premiers coups dans la crèche, dont les rigueurs préludent à la scène sanglante du Calvaire, n'est-elle pas plus sévère et plus redoutable, lorsqu'elle apesantit son bras sur un Dieu naissant; qu'elle ne le fut jamais par les vengeances qu'elle a exercées sur la terre, et que celles qu'elle déploie dans l'enfer? Que sont de viles créatures devant le Fils unique en qui réside la plénitude de la Divinité, et au nom duquel tout genou doit fléchir? Sa sainteté, qui ne peut souffrir l'ombre seule du crime dans l'enfant qui vient de naître avec la ressemblance des pécheurs, et qui en poursuivra sur lui l'apparence jusqu'à son dernier soupir sur la croix: sa sagesse; le Verbe incréé revêtu de la nature humaine en est le chef-d'œuvre: ce moyen, si extraordinaire et si étonnant, concilie les intérêts du Créateur offensé et ceux des créatures rebelles; le souverain Maître irrité use rigoureusement de tous ses droits sans perdre l'ouvrage de ses mains: il satisfait tout ensemble sa gloire et sa tendresse, il punit et il pardonne, il se venge et il nous sauve: sa puissance; elle n'avait fait que se jouer, dit l'Esprit saint, dans la création de l'univers: c'est dans l'incarnation du Verbe qu'elle déploie toutes ses ressources et fait éclater toute sa force: mille obstacles vaincus, mille contradictions surmontées, la grandeur unie avec la bassesse, la souveraineté avec la dépendance, l'immortalité avec ce qui est sujet à la mort, l'être avec le néant, deux natures que séparait une distance infinie rapprochées et ne formant qu'un même tout, un Dieu devenu homme, voilà le dernier effort, disent les docteurs, le miracle de la droite du Très-Haut: sa bonté; ah! c'est cette bonté, cette charité excessive qui semble tenir ici le premier rang, et se dévoiler à nous dans tout son éclat et avec tous ses charmes. Nous étions les ennemis de Dieu; Dieu nous donne ce qu'il a de plus précieux et de plus cher, l'objet éternel de ses complaisances, son Fils unique; et ce Fils consent à naître et à vivre parmi nous, à souffrir et à mourir pour nous: avec lui nous viennent tous les biens, la justice, la paix, la gloire, la félicité, et tous nos maux disparaissent. Don ineffable, qui épuise la magnificence d'un Dieu! gage éclatant et immortel d'un amour aussi incompréhensible que lui-même, et digne de l'admiration de toutes les intelligences créées: *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* (I *Joan.*, III, 16.)

Que de richesses! mes frères, que de merveilles le berceau de Jésus-Christ étale à nos yeux! Si les cieux racontent la gloire

du Très-Haut, la crèche ne la publie-t-elle pas plus hautement encore, en faisant connaître au monde ses divins attributs? Sa gloire est dans l'assemblage et la manifestation de ses perfections infinies : plus elles sont connues, plus il est glorifié, et l'étable de Bethléem en est aujourd'hui le sanctuaire le plus auguste; elles s'y montrent avec plus de pompe et de splendeur qu'elles n'avaient fait jusqu'alors : *Gloria in altissimis Deo.*

Ah! Seigneur, si la vie éternelle consiste à vous connaître, cette connaissance, préférable à tous les trésors, je la puise à l'école de la crèche, mieux que dans la superbe décoration de l'univers et de toutes les peintures vives et énergiques de vos prophètes. J'y vois un Dieu dont la majesté étonne, accable mon esprit, et dont la bonté touche, attendrit et ravit mon cœur : je succombe sous le poids de vos grandeurs et de vos bienfaits. Que vous savez bien, Seigneur, vous faire adorer et aimer de vos créatures! L'adoration la plus profonde, le plus ardent amour, voilà le double hommage que sollicite pour vous et qu'inspire ce mystère de la religion. O religion sainte! qui nous donnez une idée si noble et si sublime de la divinité, qu'il est impossible à la raison de la porter plus haut! Vous êtes donc la seule religion divine, puisqu'en effet la raison ne conçoit rien de plus parfait et de plus élevé que Dieu. Les dieux qu'enfanta le paganisme n'étaient que des monstres; les vices dont ils étaient souillés en attestaient la fausseté : le chrétien seul adore le Dieu suprême et véritable.

Jésus-Christ, dès le moment de sa naissance, le venge et le manifeste aux yeux des hommes; ce n'est pas assez : il vient encore lui faire rendre un culte et des honneurs dignes de lui, jusqu'à la fin des siècles.

Quelle nuit affreuse couvrait l'univers de ses ombres à l'avénement du Messie! Le monde entier presque n'était qu'un temple d'idoles. Le démon, assis dans tous les sanctuaires, s'y faisait adorer sous mille formes diverses, usurpait l'encens et les hommages qui ne sont dus qu'à Dieu. Les aveugles mortels se prosternaient devant une foule de divinités honteuses et chimériques, dont le culte ne présentait de toute part que des cérémonies scandaleuses, des mystères abominables, de monstrueuses extravagances. Un seul lieu de la terre n'était point infecté de la contagion générale : Dieu était connu dans la Judée, mais le culte qu'on lui rendait se bornait à des pratiques extérieures et hypocrites : il était honoré des lèvres, le cœur corrompu et esclave de mille passions était bien éloigné de lui.

Ainsi les ténèbres de l'idolâtrie et de la superstition étaient répandues sur toute la face de l'univers. Jésus-Christ vient les dissiper, et établir entre Dieu et les hommes un commerce pur et durable de religion. Un des plus illustres caractères du Messie tracés dans les livres saints, n'est-ce pas la réunion de tous les peuples dans la connaissance et l'adoration du vrai Dieu? Cet enfant, couché dans la crèche, est la lumière des nations et le destructeur du règne du mensonge. Encore quelques moments, et le monde verra toutes les idoles brisées, tous les autels sacriléges renversés, les observances mêmes de la loi rejetées, le culte judaïque aboli, et sur tant de ruines s'élever un nouveau culte qui donnera à Dieu des adorateurs en esprit et en vérité: que dis-je? déjà s'opère cette heureuse révolution, déjà les oracles du démon sont réduits au silence. Ils devinrent tous muets à la naissance de Jésus-Christ; les auteurs païens eux-mêmes en conviennent.

Les soupirs de cet enfant sont plus redoutables que les éclats du tonnerre, tout l'enfer en est consterné. Ses faibles mains commencent à enchaîner les puissances des ténèbres, ébranlent les colonnes de l'imposture et du vice, creusent le tombeau de l'idolâtrie et de la synagogue, jettent les fondements, préparent les succès et les victoires de la religion qu'il apporte aux hommes, et dont l'empire s'étendra jusqu'aux extrémités de la terre. Elle paraît déjà, dit saint Ambroise, elle a pris naissance au pied de la crèche : dans les pasteurs et les mages accourus au berceau de Jésus Christ, elle reçoit les prémices des juifs et des gentils qui doivent entrer dans son sein, et l'étable de Bethléem est le premier temple de l'Eglise chrétienne, de cette Eglise qui triomphera de la durée des siècles, et qui ne cessera de rendre à Dieu le culte le plus glorieux qu'il puisse recevoir de ses créatures : *Gloria in altissimis Deo.*

Oui, mes frères, le culte le plus glorieux à Dieu, ainsi que le plus avantageux aux hommes, voilà un des grands bienfaits de la naissance et du ministère de Jésus-Christ. Nous en jouissons, mais n'en serions-nous pas trop indignes, si nous ne le connaissions pas? Jetons un coup d'œil sur l'excellence de ce nouveau culte établi entre le ciel et la terre, et essentiellement fondée sur l'incarnation du Verbe, qui nous est manifestée dans le mystère de ce jour.

Le Verbe s'est fait chair et habite parmi nous. Dès ce moment je vois naître et se développer un nouvel ordre de choses : tout change dans l'homme et dans la religion. L'homme n'est plus un être vil, dégradé, traînant partout avec lui les tristes débris de sa primitive grandeur; elle lui est rendue avec un surcroît de gloire qui l'élève au dessus de l'état heureux d'où il était tombé. Sa nature, étroitement unie à la personne du Verbe, brille au sein de la Divinité, et voit les anges prosternés devant le trône où elle est assise. Dieu s'est abaissé jusqu'à l'homme pour élever l'homme jusqu'à lui. Le Fils de Dieu a daigné prendre le titre de fils de l'homme, afin de nous donner le pouvoir de devenir enfants de Dieu. Il est son Fils par essence, nous le sommes par adoption : adoption nouvelle et sublime, qui fera des chrétiens de tous les

siècles, des frères, des cohéritiers, des membres de Jésus-Christ, et, par conséquent, des adorateurs dignes de Dieu ; de sorte que le plus petit d'entre eux sera plus grand aux yeux de Dieu que tous les justes de la première alliance, sinon par la perfection de ses vertus et de ses œuvres, du moins par le privilége de sa régénération en Jésus-Christ, et de son union ineffable avec lui.

Disparaissez, ombres et figures de la loi : maison d'Aaron, tribu de Lévi, retirez-vous. Celui qui était assis sur le trône de son Père, et qui est venu dans le monde pour lui faire rendre la gloire qui lui est due, a dit : Voilà que je renouvelle toutes choses : *Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia.* (*Apoc.*, XXI, 5.) Tout, en effet, sera nouveau et souverainement digne de Dieu dans ce majestueux édifice de religion que le Messie vient lui élever : *Ædificabit templum Domino* (III *Reg.*, VI, 1) : nouveaux autels, nouveau sacerdoce, nouvelle victime, nouvelles cérémonies, nouvelles mœurs. Un pontife immortel, plus pur et plus élevé que les astres, lui présentera l'encens de ses créatures, joindra ses hommages aux leurs, et lui rendra une gloire sans bornes. Un sacrifice infiniment supérieur à tous ceux de l'ancien culte, assemblage de merveilles et de prodiges, où on lui offrira, dans toute l'étendue de la terre, une hostie sans tache et d'un prix immense, sera le plus illustre monument qui ait pu être érigé à la gloire de son nom. Des solennités augustes, dont le pompeux appareil ne sera pas, comme dans les jours anciens, un vain et stérile spectacle : tout y sera plein de Dieu, tout y élèvera les esprits à Dieu, tout y pénétrera les cœurs des sentiments d'adoration la plus profonde, et des transports de la piété la plus tendre. Un peuple nouveau formé à l'école de l'Evangile, une société immense d'hommes spirituels et célestes, qui étonneront l'univers par l'éclat de leurs vertus et la sainteté de leur vie, et offriront sans cesse à Dieu, sur l'autel de leur cœur, des sacrifices invisibles, où la nature, immolée par le glaive de la foi, le laissera régner seul sur toutes les affections de leur âme, et jouir ainsi de la gloire dont il est le plus jaloux : *Gloria in altissimis Deo.*

Le premier Testament n'était destiné qu'à prédire, qu'à promettre, qu'à ébaucher; le second sera l'accomplissement, la réalité, la perfection de tout. La loi de Moïse n'était que l'aurore du grand jour qui devait éclairer le monde sous la loi de Jésus-Christ ; la vraie lumière, qui, aux yeux des Juifs, ne fut longtemps qu'une faible lueur, se montrera aux chrétiens à découvert et dans sa plénitude. Toutes les vérités enveloppées et comme scellées dans les livres saints, les profondeurs et les richesses de la nature divine, la chute et l'élévation de celle de l'homme, ses ressources et ses devoirs dans la vie présente, les secrets et les merveilles de la vie future, leur seront dévoilés, et avec la vérité ils posséderont encore la grâce. Par combien de canaux sacrés elle se répandra sur eux, pour effacer les taches des uns, augmenter les mérites des autres, et rejaillir jusqu'à la vie éternelle ! Heureux mortels, ils se nourriront ici-bas de la Divinité, ils goûteront dans son sein des joies pures et célestes qui seront le gage et un essai du bonheur promis à leur espérance ! Le ciel, fermé avant Jésus-Christ à tous les hommes, leur sera ouvert : il ne tiendra qu'à eux de passer sans intervalle des nuages du temps dans les splendeurs de l'éternité, et le lit de douleur du juste mourant touchera immédiatement à la félicité suprême. Ainsi seront unis à jamais, par le nœud le plus intime, la gloire de Dieu et le bonheur de l'homme : *Gloria in altissimis Deo.*

Tel est le plan, telle sera l'excellence du nouveau culte que le Messie vient établir sur la terre. Vous y reconnaissez, chrétiens, non plus ce que les hommes doivent espérer et attendre, mais ce que les yeux voient, ce que leurs mains touchent, ce que leur a procuré de biens inestimables la naissance de Jésus-Christ : or quelle vive impression devrait faire sur nous l'accomplissement de ce grand mystère, qui, montré de loin aux patriarches et aux prophètes, excitait de si ardents désirs dans leurs cœurs : écoutons-les un moment.

Cieux, s'écriaient-ils, cieux trop lents à exaucer nos soupirs, répandez votre rosée, et que les nuées enfantent le juste ! Terre si souvent mouillée de nos pleurs, quand nous montreras-tu le Sauveur que nous attendons ? O pasteur d'Israël, ô roi des nations, qui ferez de tous les peuples de la terre un seul peuple qui adorera le Seigneur en esprit et en vérité, venez déployer la puissance de votre bras, établir le règne de l'innocence et de la paix : guidez nos pas dans le chemin de la sagesse et du bonheur; venez, ne différez pas davantage le moment de notre délivrance. Non, je ne me tairai pas, disait Isaïe, je ne cesserai de pleurer et de gémir, jusqu'à ce que le libérateur de Sion se montre à ses yeux comme un astre favorable dont l'éclat répand la sérénité et la joie dans tous les cœurs. O mon âme, s'écriait le saint vieillard Tobie, bénis le Seigneur qui te découvre dans l'avenir la gloire et les richesses de sa sainte cité ! Jérusalem, cité de Dieu, je te vois briller d'une lumière céleste, je vois les peuples et les rois accourir en foule dans tes murs pour y adorer le Dieu tout-puissant qui te comble de ses faveurs. Heureux ceux qui en ressentiront les effets ! heureux moi-même, si, dans les jours de la future grandeur dont la douce image est sous mes yeux, il reste encore quelqu'un de ma race qui soit témoin de tant de magnificence et de gloire.

Tels étaient à cet égard les sentiments, les vœux, les cris de tous les justes de l'ancienne loi. A travers les nuages et les ombres dont ils étaient environnés, ils

découvraient et saluaient avec transport les siècles fortunés de la nouvelle alliance dont le Messie viendrait ouvrir la carrière. Que leurs soupirs enflammés nous sont une grande leçon, dit saint Bernard, qu'ils nous apprennent bien à estimer, à chérir ce qui en était l'objet, et dont nous sommes en possession! Grâce à la naissance du Sauveur, qu'ils attendaient avec tant d'empressement, nous sommes le peuple le plus favorisé de Dieu: nous voyons de nouveaux cieux et une nouvelle terre. Le soleil de justice luit au-dessus de nos têtes; des torrents de grâces coulent sur nous: une félicité parfaite nous attend dans la céleste patrie. Cette foule innombrable de justes qu'elle a reçus dans son sein, nos modèles, nos amis, nos frères, nous tendent les bras. Dieu lui-même est notre guide et notre appui! Il ne saurait se montrer plus tendre et plus magnifique à notre égard; les dons de son amour et de sa miséricorde sont parvenus à leur comble. De là, mes frères, que n'a-t-il pas droit d'attendre de nous! quelle reconnaissance, quelle fidélité, quelle noblesse de sentiments, quelle pureté de mœurs, quelle perfection dans toutes nos voies!

O chrétiens, s'écrie le grand pape saint Léon, développant le mystère de ce jour, reconnaissez votre dignité et vos augustes prérogatives: *Agnosce, o christiane, dignitatem tuam*, et ne dégénérez point, par une conduite basse et rampante, de cette glorieuse adoption d'enfants de Dieu où vous a élevés la religion du Christ, le plus beau présent que le ciel ait pu faire aux hommes. Souvenez-vous que vous avez été arrachés aux puissances des ténèbres, et, que transportés de cette vie dans la lumière admirable de Dieu, vous êtes appelés à régner éternellement avec lui dans le séjour de sa gloire. Ah! que la jalouse fureur du démon ne vous ravisse pas les biens dont vous jouissez et ceux qui vous sont promis! Comme il n'a pas été, ainsi que l'homme, l'objet des miséricordes divines, il s'efforce de reprendre sur lui son premier empire pour l'entraîner dans l'abîme et l'associer à son malheur: mais c'est un ennemi vaincu par l'auteur de votre foi; il n'est redoutable qu'aux cœurs lâches et pusillanimes. Armez-vous de courage et de confiance: avec tant de moyens de salut et de sanctification, vous triompherez de toutes ses attaques, vous échapperez à tous ses piéges, vous foulerez aux pieds l'ancien serpent, et il ira cacher sa honte et sa rage au fond des enfers; tandis que, remplissant vos hautes destinées, vous vous élèverez de vertus en vertus, jusqu'à ce que vous voyez le Dieu des dieux dans la sainte Sion: *Reminiscere quia erutus de potestate tenebrarum, translatus es in Dei lumen et regnum.*

C'est donc ainsi, mes frères, que Jésus-Christ dans la crèche est le restaurateur de la gloire de Dieu, et par les hommages qu'il lui rend, et par ceux qu'il vient lui faire rendre dans tout le cours des siècles: c'est à ce prix qu'il nous réconcilie avec son Père, et qu'il remplit dès sa naissance la qualité de Sauveur: *Natus est vobis hodie Salvator.*

Il nous est né en ce jour un Sauveur! O jour mémorable, que saint Basile appelle un jour de nouvelle création! *Novæ creationis dies;* qui finit l'ancien monde et commence le nouveau, et qui, devenu l'époque la plus célèbre dans l'univers, changera l'ordre et la supputation des années jusqu'à la fin des temps. Mêlons nos voix aux concerts des esprits célestes: que le ciel et la terre retentissent de cris d'allégresse et de cantiques d'actions de grâces. La joie doit être commune à tous, parce que tous ont part aux bienfaits de cette heureuse naissance.

Que les justes et les pécheurs, dit encore saint Léon, approchent avec une égale confiance de l'Enfant-Dieu: les justes, parce que c'est en vue de ses mérites futurs que leur ont été départis les secours de la grâce, qui leur facilitent la pratique de la vertu, et que ce sont ses mérites actuels qui déjà leur en assurent la récompense dans les cieux: *Exsultet sanctus, quia appropinquat ad palmam:* les pécheurs, parce que c'est pour effacer leurs iniquités, et leur en assurer le pardon, que ce Dieu enfant verse des larmes; larmes puissantes, qui éteignent les foudres allumés par leurs crimes, et doivent pénétrer leurs cœurs des sentiments religieux qui les disposeront à recevoir la grâce de leur réconciliation, que leur offre le mystère de ce jour: *Gaudeat peccator, quia invitatur ad veniam.* Avançons: la crèche nous montre le Verbe fait chair qui vient nous sauver, d'abord en réparant la gloire de Dieu outragé par les prévarications du monde; nous l'avons vu: ensuite, en réformant le cœur de l'homme trop épris des faux biens du monde; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est point par un effet du hasard ou de la nécessité que le Fils de Dieu paraît au monde dans un dénûment total des biens terrestres et sensibles: maître de l'univers, souverain arbitre de tous les événements, il n'est aucune circonstance de sa naissance temporelle qu'il n'ait choisie, préparée, effectuée; et c'est par une condescendance infinie pour les besoins de l'homme qu'il a voulu naître dans l'état où nous le voyons. Il vient en qualité de Sauveur, et il ne serait Sauveur qu'à demi, s'il se bornait à tirer l'homme de l'abîme où il était tombé, et qu'il ne guérît pas les plaies profondes que le péché lui a faites; s'il lui rendait la vie sans le prémunir contre ce qui lui donnerait la mort, et si, en expiant ses révoltes, ses attentats contre le ciel, il en laissait subsister la cause. Quelle est-elle? l'orgueil, l'amour de l'indépendance, le désir passionné des biens de la terre: voilà la source fatale de tous les désordres où s'est précipité le genre humain. Il faut la tarir. Pour achever de sauver l'homme, il faut le ré-

former, et déprendre son cœur de tous les faux biens qui, l'éloignant de l'auteur de son être, l'entraîneraient encore à sa perte. C'est ce que fait Jésus-Christ, dans le mystère de sa naissance : il y prêche le détachement des richesses, des honneurs, des plaisirs du monde; et comment? il l'enseigne et le persuade par l'autorité de son exemple; il le facilite et l'adoucit par l'attrait de sa grâce.

Ne nous lassons pas de contempler le spectacle que nous présente l'étable de Behtléem. Le Dieu enfant que nous ne révérons pas moins dans son berceau que sur le trône de sa gloire, en quel état s'offre-t-il à nos regards ? Il est la splendeur du Père, et nous le voyons dans l'obscurité la plus profonde; la source de tous les biens, et il est dans l'indigence la plus universelle; la joie, la félicité de tout ce qui peut être heureux, et il est dans les souffrances et les pleurs. Quelle humiliation que celle où il est réduit, méconnu, méprisé, rebuté de tout un peuple ! quelle pauvreté que celle qui ne lui laisse pas où reposer sa tête ! quelles douleurs que celles qu'il éprouve dans un corps si faible, exposé à toutes les injures de l'air, en butte aux traits les plus cruels d'une saison rigoureuse ! et dans tout cet appareil d'un Dieu naissant, quelle éloquente prédication ! « Oui, dit saint Bernard, il prêche déjà par son exemple ce qu'il doit un jour exprimer par ses paroles : *Jam clamat exemplo quod postmodum prædicaturus est verbo.* »

Quand le temps de son ministère public sera venu, et qu'il fera retentir sa voix dans la Judée, il s'écriera : Malheur à vous, riches du siècle, grands du siècle, heureux du siècle ! *Væ vobis divitibus, væ vobis qui ridetis!* (*Luc.*, VI, 24, 25.) Heureux, au contraire, ceux qui ne possèdent rien ici-bas, et se plaisent à n'y rien posséder, ceux qui sont doux et humbles de cœur, ceux qui n'ont pour partage que les afflictions et les larmes ! *Beati pauperes, beati mites, beati qui lugent!* (*Matth.*, V, 3, 4, 5.) Or, n'est-ce pas ce qu'il nous crie par son exemple dès le moment de sa naissance ? Conduite adorable du Verbe incarné ! il ne fait que paraître dans le monde, et déjà toute sa personne est une leçon vivante et abrégée de ce qui doit sauver et sanctifier le monde. Il ne met aucun intervalle entre l'instant de naître et celui d'être un modèle accompli des vertus qui doivent affermir le règne de Dieu dans nos cœurs. Tout l'esprit du christianisme, toute la doctrine du salut est renfermée dans le mystère de la crèche : c'est dans cette crèche où il repose que Jésus-Christ dompte l'orgueil, dépouille l'opulence, crucifie la volupté, attaque et combat toutes les passions, consacre et canonise tout ce qui contredit nos inclinations vicieuses, l'humilité, la mort à soi-même, le mépris des biens périssables. Dès les premiers pas qu'il fait dans la vie, il nous ouvre la route où nous devons marcher, il nous montre les maximes de son Evangile pratiquées d'avance par lui-même dans toute leur étendue. L'exemple est sous nos yeux : nous y lisons tout ce que nous devons nous efforcer de devenir, écrit en caractères intelligibles, et développé dans le plus grand jour : *Jam clamat exemplo quod postmodum prædicaturus est verbo.*

Exemple d'un Dieu naissant, qui, sans de longs raisonnements, instruit et persuade, éclaire et entraîne, triomphe de toutes les résistances de la cupidité et de l'amour-propre. Quels effets merveilleux n'a-t-il pas produits dans l'univers, et que peut-on opposer à l'autorité d'un tel exemple ? Celui qui le donne est la sagesse éternelle : tout ce qui s'écarte de ses jugements n'est qu'illusion et mensonge; sa bonté infinie, l'amour l'a précipité du trône de sa gloire dans cet abîme d'humiliation pour venir au secours de ses créatures ; il ne peut rien leur prescrire qui ne tende à leur bonheur ; la grandeur suprême : loin de s'avilir à sa suite, l'homme s'ennoblit, s'élève au-dessus de lui-même, et s'approche de la Divinité ; le modèle de tous les élus : il faut lui ressembler pour être sauvé; c'est une vérité fondamentale de la religion. Ainsi, ô Dieu sauveur ! tout conspire à nous entraîner sur vos pas : tous les prétextes qui pourraient nous abuser sont anéantis par la force impérieuse de votre exemple. C'est à nous à faire revivre dans nos mœurs les vertus qui éclatent dans votre berceau, à élever leur empire sur les ruines de la nature corrompue, à embellir chaque jour, au dedans de nous-mêmes, l'image de l'homme céleste que vous nous montrez, et dont tous vos disciples doivent être des copies vivantes.

Cependant, mes frères, que nous sommes encore loin de la ressemblance que nous devons avoir avec ce divin modèle ! qu'il nous reste de défauts à corriger, de penchants à réprimer, de coups à porter, de chemin à faire, avant d'arriver à ce point de justice et de sainteté où son exemple nous appelle. Cette vie lâche, sensuelle, mondaine ; cet éloignement, cette horreur de tout ce qui nous gêne et nous mortifie ; cette vanité, cette délicatesse, qu'un rien blesse et irrite ; cet abattement dans les souffrances et les disgrâces que le ciel nous envoie ; cette estime aveugle, ce désir secret et continuel des vaines prospérités de la terre ; en un mot, ce que nous sommes ne forme-t-il pas un contraste affligeant avec ce qu'il est ? Humilions-nous, et promettons au Dieu de la crèche d'employer tous nos soins, tous nos efforts pour devenir semblables à lui, comme il a daigné lui-même se rendre semblable à nous.

Exemple d'un Dieu naissant, règle souveraine de conduite présentée sans aucune exception à tous les états du christianisme. Est-ce donc que Jésus-Christ est venu détruire la diversité, l'inégalité des conditions qui entretiennent l'ordre et l'harmonie dans le monde, qui sont le fondement, l'appui, le lien de la société? Non, dit un Père, il n'est pas venu changer les conditions, mais

réformer les cœurs : *Non venit immutare conditiones, sed animas.* Tous ne sont pas appelés à ce détachement sublime et effectif des choses d'ici-bas, qui forme les héros de l'Evangile ; mais il est un détachement du cœur au sein des richesses, qui, les appréciant à leur juste valeur, n'a pour elles que du mépris, les possède sans affection, les augmente sans empressement, les conserve sans inquiétude, et n'en fait qu'un légitime usage, prêt à s'en dépouiller, à les fouler aux pieds, pour embrasser, s'il le fallait, la pauvreté que Jésus-Christ a divinisée dans sa personne. Il est une mortification du cœur, au milieu de tout ce qui peut flatter les sens, qui captive ses désirs et ses goûts, résiste à l'attrait séduisant du plaisir, fuit les ménagements étudiés de la mollesse, regarde la pénitence comme un devoir, et préfère aux vaines douceurs du siècle les amertumes salutaires de la croix. Il est une humilité du cœur dans la plus haute élévation, jusque sous la pourpre et le diadème, qui, en commandant aux hommes, s'abaisse devant Dieu, lui renvoie les respects et les hommages qu'elle en reçoit, lui fait en secret l'aveu de sa dépendance, de sa misère et de son néant, et ne voit que lui qui mérite d'être honoré et glorifié par toutes les créatures.

Voilà les traits essentiels de la conformité que nous devons avoir avec Jésus-Christ naissant. Le salut qu'il nous apporte y est attaché, et le ciel ne nous sera ouvert qu'à ce prix. Il faut que Dieu règne sur nous, qu'il occupe la première place dans nos cœurs, qu'il nous trouve soumis à toutes ses volontés ; et qui ne sait que l'amour du monde et de nous-mêmes nous fait oublier Dieu, secouer le joug de sa loi et encourir sa disgrâce ?

Exemple d'un Dieu naissant, qui, d'une part en sanctifiant la terre et peuplant le ciel de ses imitateurs, de l'autre rend moins excusable et plus criminel un chrétien rempli de l'esprit du monde, dominé par les maximes du monde, idolâtre des biens du monde. Eh quoi ! lui dirai-je avec saint Augustin, l'homme est naturellement porté à imiter ce qu'il adore ; et vous, adorateur d'un Dieu né dans la pauvreté, vous ne vivez que pour amasser des richesses ; une fortune périssable est le but où tendent toutes vos pensées, tous vos mouvements, tous vos travaux. Adorateur d'un Dieu né dans l'obscurité, vous ne cherchez qu'à percer la foule, qu'à monter, qu'à vous élever, qu'à briller aux yeux des hommes, et à repaître votre orgueil de leur estime et de leurs louanges. Adorateur d'un Dieu né dans les souffrances, vous n'êtes occupé, au sein de l'oisiveté et de la mollesse, qu'à écarter de vous les moindres peines et à vous livrer à tous les plaisirs. Quelle affreuse opposition avec le Dieu que vous adorez ! en concevez-vous bien la lâcheté, l'opprobre, le crime ? Un Dieu créateur et maître de tous les trésors de la terre y paraît dans une indigence extrême, et l'homme à qui rien n'appartient, peu content du nécessaire, veut y ajouter toutes les superfluités et tout le faste de l'opulence. Ce Dieu de gloire et de majesté s'abaisse et s'humilie, et l'homme cendre et néant ose s'élever et s'enorgueillir. Ce Dieu qui est la souveraine félicité veut naître dans la douleur et les larmes, et l'homme né pour souffrir et pour mourir puisqu'il est pécheur, veut vivre dans les délices ; quelle indignité, dit saint Bernard, quelle injustice digne des vengeances du ciel ! aussi, ajoute ce docteur, c'est du berceau de Jésus-Christ que partent les plus terribles anathèmes qu'il ait lancés contre les amateurs du monde ; et tous les oracles foudroyants de son Evangile ont moins de quoi les faire trembler que l'austérité et l'humiliation de sa crèche : car, plus il lui en coûte pour réformer l'homme en se faisant son modèle, plus il condamne et réprouve l'homme qui n'imite pas son exemple. Ou changez de croyance, ou changez de conduite : que dis-je? conservez votre foi, elle n'est que lumière et vérité ; mais, pour peu qu'elle vous éclaire encore, en vous montrant l'état de votre Dieu et le déréglement de vos mœurs, vous ne pourrez soutenir ce spectacle accablant sans inquiétude et sans remords, sans rougir de vous-même, sans vous irriter contre vous-même, sans vous faire justice par une réforme courageuse et nécessaire de vous-même.

Que voyons-nous encore, mes frères, dans l'humble réduit de Bethléem ? quels trésors célestes entourent le berceau du Sauveur ! quels secours offerts à notre faiblesse pour l'élever à la hauteur des vertus qu'il propose à notre imitation ! Non, il ne nous abandonne pas à nous-mêmes ; il veut être notre appui, en même temps que notre modèle ; il joint à l'autorité de son exemple l'attrait de sa grâce. Cette grâce divine accordée aux hommes avec réserve durant tant de siècles, c'est à la naissance de Jésus-Christ que le ciel s'ouvre, pour la dispenser sans mesure et avec une sorte de profusion : elle se répand sur la terre avec l'impétuosité d'un torrent longtemps arrêté dans son cours.

Elle va chercher d'abord les heureux pasteurs de Bethléem. Frappés de ses premiers rayons et attirés par un charme divin, ils accourent à l'étable, reconnaissent la majesté du Fils de Dieu sous les signes humiliants dont il se couvre, l'adorent, lui offrent dans la simplicité de leurs cœurs leurs présents champêtres, et s'en retournent pleins de joie, préférant l'indigence et l'obscurité de leur condition, dont le Sauveur du monde a fait la sienne, à celle des riches et des grands de Jérusalem, louant le Seigneur, et le glorifiant des dons ineffables dont il vient de les combler : *Et reversi sunt glorificantes et laudantes Deum.* (*Luc.*, II, 20.)

Elle appelle ensuite ces mages célèbres, qui, dociles à sa voix, viennent à travers tant de périls et de fatigues adorer le nouveau Roi d'Israël. Prosternés en sa présence, ils déposent aux pieds de sa crèche le faste de la grandeur mondaine, lui font le sincère

hommage et le sacrifice généreux de tout ce qu'ils sont, se soumettant à son empire et ne retournant dans leurs Etats que pour obéir aux ordres de l'Enfant-Dieu, qui a changé leur cœur : *Procidentes adoraverunt eum, et responso accepto, reversi sunt in regionem suam.* (*Matth.*, II, 11.)

Bientôt cette grâce d'un Dieu naissant, portée par lui-même en Egypte, jettera dans cette terre infidèle des semences précieuses qui feront fleurir les déserts de la Thébaïde, et les peupleront de saints solitaires détachés de toutes les choses d'ici-bas, et ne vivant que pour Dieu. Les effets merveilleux de cette grâce se multiplieront, s'étendront dans tout l'univers chrétien. On verra des milliers de fidèles, de tout âge et de tout sexe, s'arracher aux honneurs et aux plaisirs du siècle, se dépouiller de toutes leurs possessions, renoncer à toutes leurs espérances, pour aller mener une vie pauvre, obscure et mortifiée dans l'ombre des cloîtres : saintes retraites, asiles consacrés à toute la perfection des vertus évangéliques, vous subsistez encore dans l'Eglise, et vous y perpétuez d'une manière bien sensible les prodiges de cette grâce qui prit naissance à la crèche d'un Dieu Sauveur! Ne croyez pas, mes frères, qu'elle se soit affaiblie en s'éloignant de sa source. Elle coule encore avec la même abondance que dans les plus beaux jours du christianisme; elle nous est actuellement offerte, et dans quelque situation que nous ayons à vivre, riches ou pauvres, heureux ou malheureux sur la terre, nous trouvons en elle tous les secours proportionnés à nos divers besoins.

Venez donc à la crèche, ô vous qui gémissez sous le poids de la pauvreté et du travail, sort réservé par la Providence à la plus grande partie des hommes; venez vous consoler des peines de votre état, ou plutôt venez en connaître les avantages, en découvrir la gloire, en goûter le bonheur. Le Dieu que vous adorez l'a honoré de son choix, l'a consacré dans sa personne. Il est l'asile de l'innocence, il vous met à l'abri des tentations et des écueils de la prospérité : il vous offre mille ressources de salut. Pour être vertueux, vous n'avez, en restant sous la main qui vous protége, qu'à relever et à sanctifier par les vues de la foi les soins obscurs et pénibles qui remplissent vos jours. C'est sur vous comme sur les pasteurs appelés les premiers à son berceau, que Jésus-Christ se plaît à répandre les richesses de sa grâce. Recueillez-les avec un saint empressement, et, loin de vous affliger ou de rougir d'un état qui est le partage du Verbe incarné, d'un état qui vous donne des traits de ressemblance avec lui si flatteurs et si glorieux, d'un état que la religion que vous respectez rend si respectable et si digne d'envie, vous vous en féliciterez, vous en bénirez le ciel, vous en chérirez les privations et les rigueurs, et vous vous estimerez plus heureux, dans le court moment de cette vie, de manger votre pain à la sueur de votre front, que si vous étiez maître de toutes les fortunes et de toutes les couronnes du monde.

Venez aussi à la crèche, riches et puissants du siècle; venez-y à la suite des mages, recueillir la grâce qui vous est offerte comme à eux, et qui peut bien produire en vous les mêmes changements qu'en eux. Dociles à ses impressions, vous saurez allier le détachement évangélique avec les richesses temporelles. Vous ne vous bornerez pas à vous garantir du poison dont elles sont infectées et qu'elles ont coutume de communiquer à leurs possesseurs, à éloigner de vous cet orgueil qu'elles inspirent, cette dureté qui les accompagne, ces désirs ambitieux qui aspirent toujours à monter plus haut, cette cupidité insatiable qui ne dit jamais c'est assez, cette molle oisiveté qui éveille et nourrit les passions, cet oubli de tous les devoirs et des bienséances mêmes qui précipitent dans tous les désordres; instrument de perte et de damnation pour tant d'autres, elles deviendront pour vous des moyens de sanctification et de salut. A l'exemple des mages qui offrirent à Jésus-Christ leurs trésors avec leurs cœurs, vous lui consacrerez avec les affections du vôtre tout le superflu de vos biens. Ce tribut qu'il exige de vous, il veut le recevoir, non pas en personne, mais dans des objets qui ont des rapports étroits et sacrés avec lui; ses membres souffrants et ses temples ruinés, les pauvres et les autels réclament en son nom vos pieuses largesses. En soulageant d'une main les misères humaines, relevez de l'autre la majesté du culte divin; c'est le plus digne usage que vous puissiez faire des biens que Dieu vous a laissés, et le seul qui puisse vous acquitter envers lui. Plus jaloux de sa gloire que de la vôtre, employez à le faire honorer et craindre le crédit et l'autorité dont vous jouissez. Les mages se déclarèrent hautement pour Jésus-Christ, et devinrent les premiers apôtres de la gentilité; soyez ceux de votre peuple, plus encore par vos exemples que par vos discours; que votre zèle pour la religion et votre fidélité à en remplir les devoirs la lui rende respectable. Rien n'est plus glorieux au Seigneur, et plus propre à lui attirer les hommages des petits, que ceux des grands : tel est l'avantage de leur condition : c'est par cette vue seule qu'il leur est permis de la chérir et de s'y plaire. Une grandeur dont la piété est la compagne fidèle, modeste, désintéressée, bienfaisante, supérieure à tout ce qu'elle possède, et ne mettant son repos et sa joie qu'en Dieu, est la seule grandeur que Jésus-Christ permette à ses disciples.

Voilà, mes frères, les lumières et les sentiments que l'on puise à la crèche, et l'objet adorable qui y repose ajoute une onction céleste qui fait goûter un plaisir pur à lui accorder tout ce qu'il demande, à se détacher de tout, à souffrir tout, pourvu qu'on puisse mêler ses larmes aux siennes, et recueillir sur sa bouche sacrée le prix des sacrifices qu'on lui fait. Pauvreté, humilité,

austérités, ces vertus, si pénibles à la nature, perdent ici toute leur rigueur, et deviennent aussi douces, aussi aimables que l'Enfant-Dieu dont elles forment le cortége. Sur la croix, il semble qu'elles aient quelque chose de dur et d'effrayant; mais dans la crèche elles s'attendrissent, pour ainsi dire; elles ont mille beautés et mille attraits : le cœur vole au-devant d'elles, content et heureux de passer par tous les états où il voit le Dieu de son salut, dont le berceau est aux yeux de sa foi le trône de l'amour et le paradis de la terre.

Grotte de Bethléem, c'est vers vous que l'on vit autrefois les plus grandes âmes, les Jérôme, les Paule, les Marcelle, les Mélanie, aller puiser le plus pur esprit du christianisme. C'est là que leur foi se ranimait, que leur piété s'enflammait, que leur cœur trouvait ses délices; que la présence des lieux leur rendant comme présente la naissance de leur Sauveur, tous les charmes de sa divine enfance se répandaient sur les maximes les plus austères de l'Evangile, et les leur rendaient aimables. Sous une si douce image, rien ne leur coûtait; toutes les pratiques de la sévérité chrétienne étaient pour eux une source abondante de consolations. C'est ainsi, mes frères, que la grâce d'un Dieu naissant facilite et adoucit toutes les vertus dont il nous donne l'exemple, et c'est par la réunion de son exemple et de sa grâce qu'à lui seul appartient le sublime privilége d'être, dès qu'il paraît au monde, le réformateur du cœur de l'homme, comme il est le restaurateur de la gloire de Dieu.

Verbe incarné, divin Jésus, prosternés aux pieds de votre crèche, nous vous adorons sous ces voiles obscurs dont une miséricorde infinie couvre votre majesté suprême : vous n'y êtes avec tous nos maux que pour nous en délivrer. Votre pauvreté nous enrichit, vos abaissements nous élèvent, vos souffrances font notre bonheur : que d'immortelles actions de grâces vous en soient rendues! Aux bienfaits inestimables de votre naissance, ajoutez celui de nous y faire mieux répondre par nos sentiments et notre conduite; éclairez nos esprits, touchez nos cœurs, embrasez-les de votre amour; que, détachés des biens terrestres, purifiés de toutes leurs affections profanes, n'ayant de désirs et de mouvements que pour Dieu, ils deviennent les plus beaux trophées de votre berceau, afin que, lorsque vous viendrez sur les nuées du ciel et dans tout l'appareil de votre gloire demander compte aux hommes ce que vous aurez fait et souffert pour eux, nous puissions paraître avec confiance devant le trône de votre justice, et associés à la troupe brillante de vos élus, monter avec eux en triomphe dans le séjour du bonheur éternel. *Ainsi soit-il.*

SERMONS POUR LE CAREME.

SERMON Ier.

Pour le mercredi des Cendres.

SUR LA MORT.

Statutum est omnibus hominibus semel mori. (*Hebr.*, IX, 27.)

Il est arrêté que tous les hommes mourront.

Pulvis es, et in pulverem reverteris. (*Gen.*, III, 19.)

Vous êtes poussière, et vous retournerez en poussière.

Dieu seul est grand, parce qu'il est éternel. Assis sur le trône immuable de sa gloire, il voit le torrent des choses humaines entraîner tout dans sa course rapide, les empires s'élever et tomber, les peuples se montrer et disparaître, tout commencer et finir, et il est toujours le même, jouissant sans aucune altération de sa propre immortalité, et dominant tous les temps ainsi que tous les êtres, faibles mortels que nous sommes devant une si haute majesté.

Triste et humiliante destinée de l'homme! dès que ses yeux s'ouvrent à la lumière, l'arrêt de la mort lui est prononcé, le premier pas qu'il fait dans le monde est un pas vers le tombeau. Il croît avec une pénible lenteur, il s'élève avec une certaine rapidité, tout à coup il s'arrête, peu à peu il s'affaiblit; bientôt en proie aux infirmités, il se courbe vers la terre, enfin il s'y abîme, et, tandis que son corps est livré à la pourriture et aux vers, son âme tombe entre les mains de Dieu.

Y pensons-nous, mes frères? et, si nous n'y pensons pas, sommes-nous sages? Hélas! tandis que nous sommes encore dans cette vie passagère, arrêtons-nous un moment pour considérer le terme fatal où nous courons : nous en verrons sortir une lumière salutaire qui éclairera nos esprits et formera nos cœurs. Cette vie est un temps d'illusions et de mensonges, où tout conspire à nous séduire, à nous égarer, à nous perdre. La raison et la foi peuvent bien dissiper par leurs clartés les prestiges qui nous abusent, et nous guider sûrement à travers les écueils semés sous nos pas; mais, afin que leurs leçons soient efficaces, il faut pour la plupart des hommes que la mort en soit l'organe, et qu'elle y joigne les siennes. Elle fait avec succès, dit saint Augustin, l'office de docteur et de maître pour qui veut prêter l'oreille à son langage : *Mors pro doctore.*

Allons donc à l'école de la mort; rendons-nous aujourd'hui ses disciples, et profitons de ses leçons. Nous savons quelle est la peine du péché; mais, dit encore saint Au-

gustin, en nous condamnant à cette peine, Dieu n'a pas moins eu égard à sa miséricorde qu'à sa justice. Dans le châtiment même du péché il nous en offre le remède, et la mort qui doit nous frapper, nous précipiter dans le tombeau, peut devenir pour nous un principe de vie et d'immortalité. Quelle est la source de tous nos égarements? l'amour du monde et l'oubli de Dieu. Contemplons la mort et écoutons les leçons qu'elle nous fait; leçons salutaires! elles détachent du monde : premier point. Elles rappellent à Dieu : second point. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Qu'est-ce que le monde considéré à la lueur du flambeau de la mort? que son éclat est triste et sombre! que ses traits sont languissants! ou plutôt comme il disparaît et s'évanouit sans retour, avec tous les biens qu'il nous promet! Ce détachement des biens d'ici-bas que l'Evangile et la raison nous prêchent de concert, la mort l'inspire et le facilite par ses leçons, qui nous découvrent, premièrement, l'illusion de tous les biens de cette vie, secondement, les suites douloureuses et funestes de l'attachement aux biens de cette vie. Ainsi, pour en détacher nos cœurs, elle nous les rend tout à la fois méprisables et odieux.

O mort! ta balance est équitable, dit l'Esprit-Saint; tes jugements sont vrais et tes conseils salutaires : *O mors, bonum est judicium tuum!* (*Eccli.*, XLI, 3.) Encore quelques années, et tu nous auras couverts d'ombres éternelles : viens aujourd'hui nous prêter ces lumières vives et pénétrantes, qui dissipent les erreurs et guérissent les passions de l'homme, condamné par un arrêt du Tout-Puissant à tomber sous tes coups et à rentrer dans le sein de la terre. Arrêt immuable que tu n'as cessé d'exécuter jusqu'à nous, que tu exécutes encore tous les jours autour de nous, que tu exécuteras infailliblement sur nous. Et c'est ainsi, mes frères, c'est par son inévitable nécessité que la mort nous fait sentir la vanité et le néant des biens de cette vie.

Arrêt de mort qui n'a cessé de s'exécuter jusqu'à nous. De quel sentiment de tristesse et d'effroi n'est-on pas saisi, dit saint Jérôme, et combien en même temps tout paraît vain dans ce monde, lorsqu'on se représente les ravages de la mort et la multitude innombrable de ses victimes dans le cours des siècles! quand on se peint cette mort inexorable armée de sa faux meurtrière, moissonnant jeunes et vieux, grands et petits, riches et pauvres; arrachant les époux à leurs épouses consternées, les mères à leurs familles éplorées, les enfants à leurs pères désolés; entraînant avec elle et roulant vers l'éternité les générations entières; effaçant sous ses pas destructeurs les cités, les royaumes, les nations, et parmi les ossements et les ruines qui l'environnent insultant à toutes les espérances des humains, évanouies dans la poussière qui forme les rayons de sa gloire funèbre!

Hélas! les annales du monde ne sont, pour ainsi dire, que les archives de la mort, et une partie de notre science n'est que la triste épitaphe des enfants d'Adam qui ont passé sous le soleil et ont disparu comme des ombres. Cherchez-en un seul qui ait échappé à la loi du trépas. Tous ont subi la destinée commune.

Voyez la mort en les frappant anéantir pour eux tous les biens de cette vie : voyez les dieux de la terre précipités du faîte des grandeurs humaines dans les ténèbres du tombeau, y partager le sort des plus vils mortels, réduits comme eux à n'avoir d'autre héritage que la corruption et les vers : voyez les heureux du siècle étendus sur un lit de douleur et aux prises avec le trépas, perdre jusqu'au souvenir des vaines satisfactions qu'ils ont goûtées, et, dans le vide affreux où les laisse la privation de toutes les douceurs de la vie, n'avoir aucun avantage sur ceux qui n'en ont ressenti que les peines : voyez ces hommes de faste et d'opulence, qui avaient rassemblé autour d'eux toute la pompe et la magnificence mondaine, dépouillés de leurs dignités, chassés de leurs palais, et n'emporter de toutes leurs richesses que le drap funèbre qui les enveloppe et qui va pourrir avec eux dans les entrailles de la terre : voyez ces génies supérieurs qui brillaient comme des astres dans le monde, tomber et s'éteindre aux seules approches de la mort; leurs connaissances s'effacer, leurs idées se confondre, un délire humiliant ne laisser en eux aucune trace de ce qu'ils furent, jusqu'à l'instant fatal qui, détruisant les organes du corps, instruments de leurs talents et de leurs pensées, leur enlève souvent avec la vie tout le fruit de leurs veilles et de leurs travaux.

Parcourez toutes les conditions de la vie humaine; la mort, qui n'en respecte aucune vous fera toucher au doigt la fragilité des biens dont on y est le plus jaloux. Que de trônes renversés, de fortunes détruites, d'amitiés éteintes, de joies évanouies, de gloire éclipsée, de fastueuses inscriptions effacées par la main du temps, de superbes mausolées abattus, réduits en poussière avec les corps que couvraient le bronze et le marbre! à peine en reste-t-il le nom, et ce nom n'est qu'un mot. O vanité! ô néant de tout ce qui est du domaine de la mort!

Arrêt de mort qui s'exécute encore tous les jours autour de nous. Ce tonnerre épouvantable de la mort qui n'a cessé de gronder, d'éclater dans tous les siècles, ne se fait-il pas encore entendre au-dessus de nos têtes? et ne voyons-nous pas à tout moment la foudre tomber à nos côtés, et ses victimes disparaître à nos yeux? Elle frappe à toute heure, en tout lieu, de toute manière, tous les âges et tous les états. A l'instant où je parle, combien de mortels, dans toute l'étendue de la terre, sont atteints de ses traits et rendent le dernier soupir? Ici, d'une main prompte et terrible, l'affreuse mort abat l'homme sain et robuste, tandis qu'ail-

leurs elle achève de consumer l'homme infirme et languissant : ni paix, ni trêve de sa part avec le genre humain. Par les coups qu'elle lui porte sans cesse, un monde nouveau s'élève insensiblement sur les ruines du premier : ceux qui formaient celui-ci, enlevés les uns après les autres et cachés pour jamais dans les horreurs du sépulcre, sont remplacés par de nouveaux personnages qui disparaissent à leur tour. Retraçons-nous ici le souvenir de tant de personnes que nous avons connues, avec qui nous avons vécu, et que la mort a effacées du nombre des vivants ; nos parents, nos amis, nos protecteurs, les auteurs de nos jours. Nous avons recueilli peut-être leurs derniers soupirs, nous avons versé des larmes sur leur tombe ; c'en est fait, ils ont franchi le redoutable passage du temps à l'éternité. Plus de monde pour eux ; ses biens fugitifs ne sont à leur égard qu'une ombre vaine, un pur néant. La mort, qui les en a dépouillés, ne leur a laissé que leurs œuvres. Quelle est à présent leur destinée? où sont-ils? et, quand nous les aurons suivis, où serons-nous nous-mêmes ?

Arrêt de mort qui s'exécutera infailliblement sur nous. Vous n'en doutez pas, mes frères, mais il s'agit de vous pénétrer une bonne foi de cette vérité, en vous adressant ces paroles du prophète : *Morieris tu, et non vives* (IV *Reg.*, XX, 1) : vous cesserez de vivre, vous mourrez. Cette mort, la terreur des enfants d'Adam, dit saint Bernard, s'avance à pas précipités, et n'a plus qu'un court espace à parcourir pour se montrer à vos yeux. De ses mains glacées et souveraines, elle vous saisira, vous terrassera, vous accablera de maux et d'angoisses, et vous foulera aux pieds, dit l'Ecriture, après vous avoir immolé à la justice céleste: *Calcet super eum quasi rex interitus.* (*Job*, XVIII, 14.) Représentez-vous vous-même dans les derniers moments de votre vie, étendu sur un lit de douleur, n'espérant plus rien des secours de l'art devenus impuissants. Vos yeux languissants, votre voix éteinte, tous vos traits altérés, la pâleur du trépas sur le front ; le ministre de la religion, à vos côtés, vous présentant l'image du Sauveur des hommes, votre unique ressource ; à vos pieds le tombeau qui s'ouvre et vous attend, au-dessus de votre tête le Dieu juste et saint qui va vous juger vous-même; dans une défaillance extrême et, après les derniers combats d'une nature expirante, votre âme qui se sépare de son corps et va paraître devant Dieu : tandis que, devenu un objet d'horreur aux yeux mêmes de vos amis et de vos proches, on se hâte de renfermer votre cadavre dans un triste cercueil, pour aller le jeter parmi la foule des morts qui se consume dans le silence et l'oubli, et où, caché pour jamais aux regards des vivants, enseveli dans de noires ténèbres, il achèvera de se détruire au milieu de la pourriture et des vers. Contemplez-vous dans ce tombeau lugubre que la mort vous présente; lisez-y votre destinée inévitable, cette séparation éternelle du monde, cette destruction humiliante de vous-même et comprenez que tout est vain sur la terre, puisque tout doit être la proie de la mort.

Qu'ai-je dit ! O mort ! nous sommes déjà ta proie : oui, déjà la mort exécute sur nous l'arrêt prononcé contre tous les hommes. Hélas! nous croyons vivre, et nous ne faisons que mourir. Notre vie est une mort continuelle, et sa fin n'est que la dernière mort où mille autres la précipitent. Chaque jour la mort nous enlève une portion de notre être ; aux uns la vivacité de l'esprit, aux autres les agréments de la figure; à ceux-ci la vigueur de la santé, à ceux-là l'usage de quelqu'un de leurs sens. Elle épuise, elle détruit, elle consume sans nous faire sentir ses ravages. Le tempérament s'altère, le corps dépérit, les aliments qui le soutiennent usent ses ressorts; le sommeil qui répare ses forces abrége notre carrière. Nous arrivons au terme à travers une succession de différentes morts. L'enfance est morte à la jeunesse, la jeunesse à la maturité de l'âge, l'âge mûr à la vieillesse, la vieillesse à la caducité, où elle tombe de son propre poids. Avant que la vie nous ait quittés, voyez les biens frivoles qui l'accompagnent se détacher peu à peu de nous, et s'envoler l'un après l'autre. Où sont les honneurs dont vous avez joui, les plaisirs que vous avez goûtés, les années que vous avez vécu? tout cela est devenu le butin de la mort, et nous sommes déjà, par rapport aux temps écoulés de notre vie, ce que nous serons dans le tombeau par rapport à la vie toute entière.

Ajoutez à ces pertes successives de la vie les infirmités sans nombre qui nous assiégent et qui avancent l'ouvrage de la mort. Combien en est-il qui peuvent dire avec Job : *Destruxit me undique* (*Job*, XIX, 10) ; hélas! Dieu me détruit peu à peu, et je me vois périr de tout côté. La lumière de mes yeux s'éteint, la fragile structure de mon corps se dément, les facultés mêmes de mon âme s'éclipsent. Tout m'annonce ma fin prochaine, je descends imperceptiblement dans la tombe, et ce qui me reste de vie va disparaître en un clin d'œil : *Destruxit me undique.*

Et qu'est-ce, mes frères, que la vie même la plus longue, lorsqu'on est parvenu au terme ? que l'on est surpris de sa courte durée ! Tout cet intervalle écoulé depuis le moment de la naissance jusqu'à celui de la mort n'est qu'un songe, un éclair, et il semble que l'on n'ait fait qu'un pas du berceau au tombeau. O effrayante rapidité de nos jours ! ô ombre fugitive de notre vie ! Ces images sous lesquelles l'Esprit-Saint nous la fait considérer dans les divines Ecritures, une fumée qui se dissipe, une feuille que le vent emporte, une lueur qui brille un instant et s'éteint, une flèche qui fend rapidement les airs et ne laisse après elle aucune trace, une fleur que le même jour voit éclore, sécher et périr, n'en sont que de trop fidèles emblèmes, une peinture trop ressemblante. Mais, si

cette vie passagère n'est rien ou presque rien, que sont donc tous les biens dont elle est le frêle appui, et peuvent-ils avoir plus de réalité, plus de solidité qu'elle?

Grande et importante leçon que nous fait la mort! quel mépris, quel dégoût ne doit-elle donc pas nous inspirer pour tout ce qui passe si rapidement! Ne sentez-vous pas, mes frères, ce dégoût s'emparer de votre âme à la vue de ces biens fragiles et trompeurs, dont l'acquisition est si pénible, la possession si courte et la perte certaine; qui nous échappent successivement durant la vie jusqu'à ce qu'ils nous abandonnent tous et pour toujours à la mort. O mon Dieu! que cette nécessité inévitable de la mort est capable de briser les liens qui nous attachent au monde! que la vue du tombeau inspire d'indifférence et de mépris pour tout ce que le tombeau doit dévorer!

Dans ce naufrage universel des choses humaines, s'attacher à ce qui ne doit pas périr, réunir tous ses soins, tous ses désirs, tous ses mouvements pour cet avenir immense dont la mort nous ouvre les portes et d'où nul ne revient, où les destinées sont immuables et le bonheur ou le malheur à son comble: voilà, mes frères, la véritable sagesse, et c'est la science qu'on apprend à l'école de la mort. Se consumer, s'épuiser à faire tout pour une vie qui va finir, et ne rien faire pour celle qui ne finira pas; fouler aux pieds les plus brillantes espérances et affronter toutes les horreurs de l'avenir pour de faux biens qui coûtent si cher et qui durent si peu; ah! c'est le comble de l'aveuglement et de la folie, dans l'impie même qui douterait si la mort le fera tomber entre les mains de la justice divine: pourquoi? parce que dans ce doute insensé sa raison lui dirait de prendre le parti le plus sûr, et de ne point risquer pour quelques plaisirs rapides une éternité toute entière.

Malheur à l'homme qui, tant qu'il est plein de vie et de santé, ose braver les avertissements de la mort ou fermer l'oreille à sa voix! comment soutiendra-t-il sa présence? que deviendra-t-il, lorsqu'elle se montrera à lui, armée de son glaive et prête à trancher le fil de ses jours? C'est ici, mes frères, que vous allez connaître les suites douloureuses et funestes de l'attachement à ces mêmes biens dont la mort vient de nous découvrir l'illusion et la vanité.

Représentez-vous la triste situation d'un mondain aux approches de la mort. Elle vient l'arracher à tout ce qui captivait son cœur, et lui ravir ces biens où il avait établi son repos et sa félicité. Il se flatte encore de ne pas mourir, et il emploie tout ce qu'il lui reste de raison à se tromper soi-même. Mais une bouche véridique lui annonce que sa dernière heure approche, que sa fin est venue: *Venit finis*. (*Ezech.*, VII, 2.) Quel éclat de tonnerre! quel coup de foudre! Il en est accablé, consterné: plus il tenait à la vie et aux créatures, plus il lui en coûte de s'en séparer! quelles douleurs! quelles angoisses! c'est une agonie de l'âme mille fois plus cruelle que celle du corps. O mort impitoyable, qui sépares l'homme avec tant de violence de tout ce qu'il a de plus cher, c'est donc ainsi que tu te venges de l'oubli de tes conseils et de tes leçons pendant la vie! L'infortuné! il souffre infiniment plus en la quittant qu'il n'eût souffert dans toute sa durée par un détachement raisonnable et chrétien des biens de ce monde, dont il eût pu faire encore un légitime usage; et, s'il lui était donné de revenir sur ses pas, il achèterait sans balancer, au prix des courtes douceurs qu'il a goûtées, l'exemption des peines horribles qu'il endure.

Il est d'autres suites malheureuses de l'amour excessif des biens de la vie, qui se manifestent plus sensiblement encore aux approches du trépas: ce sont les regrets amers et stériles de s'être laissé séduire à leurs vains prestiges, et en courant après de faux biens d'avoir perdu le seul bien véritable. La mort se montre-t-elle de près à un chrétien qui a vécu dans l'esclavage du monde et des passions? elle dissipe aussitôt à ses yeux toutes les illusions du temps, et ne lui laisse plus voir que cette éternité formidable où est il près d'entrer. L'éternité n'était pour lui qu'un rêve, maintenant tout est rêve pour lui, excepté l'éternité: une clarté lugubre et terrible lui découvre à quel point il s'est mépris, égaré. De là ces regrets qui le déchirent, ces terreurs qui l'agitent, ces réflexions qui le désolent, ces reproches qu'il se fait de n'avoir vécu que pour la vanité, pour un monde qui l'abandonne, pour une fortune qui lui échappe, pour des amis, des enfants qui vont l'oublier, pour un nom, une réputation qui périra avec lui, et de n'avoir rien fait pour sauver son âme destinée à une félicité éternelle, et par sa faute menacée d'un éternel anathème. Malheureux! où était donc ma foi et ma raison? quelle aveugle fureur m'avait rendu si ennemi de moi-même! que n'ai-je fait pour Dieu ce que j'ai fait pour des maîtres qui n'étaient devant lui que poussière et néant? Les biens du ciel m'auraient-ils autant coûté que ceux de la terre? fallait-il tant d'inquiétudes, d'agitations pour me perdre? Dans ces sombres pensées auxquelles il se livre, tout l'afflige, tout l'effraie, tout le désespère, et il meurt.

L'expérience nous l'apprend, mes frères, nous en avons des exemples fréquents et journaliers; ainsi meurent la plupart des chrétiens du monde: spectacle que la mort renouvelle sans cesse aux yeux des vivants pour leur instruction, en leur annonçant le triste sort qu'ils joueront eux-mêmes, et le dénoûment tragique de leur apparition sur la terre, s'ils oublient pour quelle fin Dieu les y a placés. Elle nous conduit au lit des mourants, et là que voyons-nous, qu'entendons nous? de faibles mortels qui s'accusent, qui se condamnent, qui gémissent, qui détestent et abhorrent ce qui avait été l'objet de leurs plus ardents désirs, de toute l'activité de leurs poursuites, et qui, par la plus étrange contradiction, regrettent tout à fois et de ne les posséder plus et de les avoir pos-

sédés. Mais ce dernier sentiment l'emporte dans leur cœur, et domine tristement tous les autres.

Ce n'est plus ce grand si fier de son nom, de son élévation et de ses titres. Comme il touche de ses mains la poussière où il doit rentrer, et qui va le confondre avec les hommes les plus abjects, l'orgueil expire dans son âme, et fait place aux plus bas sentiments de lui-même. Il n'a plus que du mépris et de l'horreur pour cette pompe frivole dont il fut environné, et qui lui fit perdre de vue les couronnes et les trônes du royaume des cieux. Il avoue avec douleur qu'il ne sert de rien à l'homme d'avoir paru avec quelque éclat dans ce monde, si dans l'autre il doit être couvert d'une éternelle ignominie.

Ce n'est plus ce riche enflé de sa fortune et qui faisait son Dieu de son trésor : sur le bord du tombeau, près de tout quitter, il déplore son erreur, il maudit ces funestes richesses qui, après lui avoir coûté tant de soins, de peines et de crimes, vont passer dans des mains étrangères, et lui enlèvent pour jamais l'héritage céleste.

Ce n'est plus ce libertin qui, d'un air si intrépide, insultait à la religion, traitait l'Evangile de fable et l'avenir de chimère : à l'aspect de la mort, il a bien changé de contenance et de langage. Il lève des mains suppliantes vers le ciel. Il reconnaît le faux et la mauvaise foi de cette ostentation d'impiété dont il se para. Troublé et confondu de ses blasphèmes passés, il en fait une réparation publique, et se jette entre les bras de cette même religion, l'objet autrefois de ses railleries et de ses outrages.

Ce n'est plus cette femme dissipée, embarrassée du temps, livrée à toutes les vanités mondaines, qui regardait la dévotion comme une singularité et une petitesse dignes de mépris, qui s'applaudissait de ne point marcher sous son étendard, et se plaisait à répandre le ridicule sur les personnes régulières et vertueuses qui osaient en faire profession. A sa dernière heure elle est inconsolable de n'avoir pas imité leur exemple. Quel malheur de s'être si grossièrement trompée et de ne reconnaître son erreur qu'au bout de sa carrière ! de quelles larmes, de quels gémissements sont suivies les fausses joies qu'elle a goûtées dans les fêtes et les plaisirs du monde ! O qui lui rendra ces moments précieux prodigués à la parure, au jeu, à des visites inutiles, à de fades entretiens ? avec quelle ardeur elle les consacrerait à Dieu, à la prière, à la retraite, aux devoirs de sa religion et aux occupations de son état ! Inutiles désirs ! beaux jours qu'elle a perdus dans une oisiveté déplorable, et qui pouviez être le prix d'une félicité sans bornes, vous ne reviendrez plus : plus de temps pour elle ; il faut en aller rendre un compte rigoureux. Quelles alarmes ! quel désespoir ! qu'il est affreux de mourir dans une telle situation !

Voilà, mes frères, où se terminent les plaisirs, les richesses, les honneurs du monde. Vains et dangereux prestiges, que doit dissiper le souffle de la mort ; ils sont encore une source intarissable de regrets, qui commencent à la mort pour ne plus finir. Fantômes imposteurs et perfides, en échappant à la main qui les a saisis, ils percent le cœur et lui font une plaie qui saignera toujours : d'illusion en illusion ils précipitent l'homme dans un abîme de tristesse et de désespoir.

C'en est trop, dira tout homme sage et attaché à ses véritables intérêts ; que le monde porte ailleurs ses faveurs et ses dons. Leur peu de durée, puisqu'ils doivent nous être ravis par la mort, m'en avait désabusé ; mais leurs fruits amers, au sortir de cette vie, m'en découvrent encore le danger, et ne m'inspirent pour eux que haine et que mépris. Non-seulement je les dédaigne, mais je les crains ; loin d'aller au-devant d'eux, je veux les fuir. Ah ! si le monde veut encore m'en imposer et me séduire, qu'il anéantisse les deux grands objets que la mort offre à mes regards, et où vont s'abîmer tous les autres, le tombeau et l'éternité.

Mais ne nous contentons pas, mes frères, d'avoir fait de la nécessité et des approches de la mort le sujet de nos réflexions ; retournez souvent aux pieds de la mort même pour entendre ses oracles et en faire la règle de votre vie. Allez quelquefois parmi les tombeaux, dans les sombres régions de son empire, où sur un amas d'ossements et de cendres s'élève son trône lugubre. A la lueur des torches funèbres, cherchez sous ces voûtes sépulcrales, parmi les débris confus de l'humanité, ces idoles si brillantes, ces beautés si admirées, ces ambitieux si avides de gloire, ces voluptueux si enivrés de plaisirs, toute la figure de ce monde, le faste, le luxe, la magnificence, transformés en quelques restes pourris de suaire et de cercueil, les fêtes, les joies, les divertissements changés en un silence effrayant au milieu des ombres éternelles du trépas : affreux néant où se réduit la représentation de ceux qui vous ont précédés sur la scène ! Vous irez les remplacer à mesure qu'ils tomberont en poussière. Voyez la place qui vous attend dans ce séjour ténébreux, contemplez-y votre dernière demeure. Saisis, pénétrés de ce triste, mais utile spectacle, vous en sortirez avec une conviction plus profonde, et de la vanité des choses d'ici-bas, et des regrets que doivent éprouver dans la maison de leur éternité ceux qui se laissèrent séduire par leurs fausses apparences. C'est ainsi que la mort nous détache du monde : elle nous rappelle encore à Dieu ; second effet de ses leçons et sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Que reste-t-il à l'homme désabusé et dépris de toutes les vanités du monde, que de se tourner vers Dieu, et de s'efforcer de mériter les biens solides et durables qu'il promet à la vertu, en marchant d'un pas ferme

et constant dans les sentiers de la justice chrétienne ? Mais ces efforts et cette constance étonnent, intimident sa lâcheté et sa faiblesse. Qu'est-ce qui lui inspirera ce zèle, cette ardeur, qui ravit une âme, qui l'arrache à ses incertitudes, à ses langueurs; qui ne permet pas le moindre délai à sa conversion, ni ensuite la moindre infidélité à ses promesses ? ce sera la voix et l'aiguillon de la mort. Elle nous parle, elle nous presse par ses surprises et sa proximité : par ses surprises qui nous avertissent de ne pas différer de rentrer en grâce avec Dieu, par sa proximité qui nous excite à redoubler d'activité et de ferveur dans le service de Dieu.

Etre surpris par la mort dans l'état du péché, dans la disgrâce de Dieu, ah ! mes frères, c'est la plus terrible de toutes les vengeances que renferment les trésors de son indignation et de sa fureur, puisque c'est le signal et la consommation d'une réprobation éternelle. Il s'agit de prendre les précautions nécessaires pour nous en garantir. Or, l'unique moyen de l'éviter est de mettre ordre incessamment à notre conscience, et d'être toujours prêts à paraître devant Dieu. Portons-nous dans notre conscience, ou des taches et des crimes qui nous rendent dignes de sa haine, ou des inquiétudes et des embarras qui nous donnent un juste sujet de douter si nous sommes les objets de son amour ? la mort nous crie, par autant de bouches qu'elle porte aux humains de coups inattendus, de sortir promptement d'un état où nous ne voudrions pas qu'elle vînt nous surprendre. Elle nous surprendra, soit qu'elle nous enlève de ce monde par un de ces accidents trop communs qui précipitent inopinément un si grand nombre d'hommes dans le tombeau, soit qu'elle nous y fasse descendre lentement à travers les douleurs de la maladie, dont on se flatte toujours de revenir, et qui ne fut jamais un temps propre à l'ouvrage de la conversion. Ainsi se vérifiera l'oracle de Jésus-Christ, que nous mourrons, lorsque nous y penserons le moins : *Qua hora non putatis.* (*Luc.*, XII, 40.)

Cherchez, mes frères, où vous pouvez être un seul instant en sûreté contre les atteintes de la mort. Dans quel lieu, dans quel temps, dans quelle situation seriez-vous à l'abri de ses surprises? Hélas ! que de tristes exemples nous apprennent qu'il n'est ni âge si peu avancé, ni tempérament si heureux, ni précaution si sage, qui nous mette hors de la portée de ses traits ! C'est dans toutes les saisons de la vie que la mort va choisir ses victimes : elle moissonne les uns dès l'entrée de la carrière, elle arrête et emporte les autres au milieu de leur course; elle se plaît à troubler l'ordre de la nature, plus souvent interrompu qu'il n'est observé.

Que de routes différentes conduisent les malheureux mortels au trépas ! quelle foule d'accidents inévitables précipitent la fin de leurs jours ! Les uns périssent frappés de la foudre, les autres écrasés sous des ruines ; ceux-ci engloutis dans les eaux, ceux-là dévorés par les flammes. Il en est qui ne font qu'un pas du jeu ou de la table au tombeau : il en est qu'un sommeil tranquille a plongés dans la nuit éternelle. La mort se sert de tout pour nous frapper, de la corruption de l'air, des ardeurs du soleil, de la rigueur des frimas, du combat des éléments, de notre propre imprudence, qui nous fait voler au-devant de ses coups. Elle se sert de toutes les parties de notre être, de ce sang qui coule dans nos veines, et dont le cours suspendu tarit en un moment les sources de la vie ; de ces humeurs diverses dont une révolution précipitée a bientôt éteint le souffle qui nous anime ; de ces organes dont le moindre dérangement peut causer la ruine de l'édifice de poussière dont ils sont l'appui ; de tous ces ressorts du corps humain, si délicats et si fragiles, que sa durée est une sorte de miracle qui inspire autant de frayeur que d'admiration à un esprit éclairé, et qu'il est plus étonnant que l'homme puisse vivre quelques jours, qu'il ne le serait de le voir passer sans intervalle de la santé la plus florissante à une mort soudaine. O mon Dieu ! qu'est-ce que l'homme, et à quoi tient sa frêle existence sur la terre ? suspendu par un fil au-dessus des abîmes de l'éternité, il peut y tomber à tout moment : chaque moment peut être le dernier de sa vie, et après sa mort le ciel ou l'enfer, voilà son partage.

Ainsi donc, mes frères, autant de nouveaux instants que l'on passe dans l'état du péché, autant de nouveaux risques de réprobation que l'on court. Or, je vous le demande, est-il d'un être raisonnable de courir à tout instant le risque d'une éternité malheureuse ? Cette pensée fait frémir. Il n'y a que des insensés et des furieux qui ne pâlissent pas d'effroi et ne reculent pas d'horreur à la vue d'un si affreux danger. Quel autre parti vous reste-t-il donc à prendre que de vous en éloigner par un prompt retour à Dieu, et de calmer par cette démarche les cruelles inquiétudes que doit vous donner la crainte d'être surpris par la mort ? Vous ne voudriez pas mourir dans l'état où vous êtes; vous méditez un changement de vie, une conduite plus régulière, plus chrétienne pour l'avenir : mais le temps presse, vous êtes menacé de toute part. Etes-vous moins avancé dans votre carrière, ou avez-vous reçu de la nature un tempérament plus robuste que tant d'autres que la mort a surpris, qu'elle surprend encore, et qui tombent tous les jours à ses pieds ? Peut-être qu'elle a déjà le bras levé sur vous, ou que vous la portez dans votre sein : peut-être que vous vous sentirez défaillir au sortir de ce temple, et qu'elle vous attend à quelques pas d'ici pour vous immoler : peut-être que, cachée dans les ombres de cette nuit qui approche, elle ira vous frapper dans le lit de votre repos, et vous joindre à tant d'autres victimes qui périssent autour de nous. Hélas ! nous vivons tous

incertains de notre destinée : nous ne pouvons nous promettre une heure de vie. Chacun de nous peut dire, comme David, qu'il n'y a qu'un point entre lui et la mort. Peut-être que cette chaire va devenir mon tombeau, ou que vous-même expirerez avant la fin de ce discours. Point de genre de mort si imprévu et si effrayant dont on n'ait vu déjà une foule d'exemples, et le sort qu'ont éprouvé tant de nos semblables, qui peut nous assurer que nous ne l'éprouverons pas nous-mêmes? Dans le trouble et la frayeur où doit vous jeter l'incertitude des moments qui vous restent, ne conjurez-vous pas le ciel de vous accorder encore ce jour pour l'employer à vous soustraire au plus épouvantable des malheurs? Plus de délai, hâtez-vous; tous les instants sont précieux à qui ne peut s'assurer d'aucun. Laissez-là toutes les affaires du temps pour vous occuper de celle de votre éternité : rendez la vie et le calme à votre âme par une prompte et sincère réconciliation avec Dieu. Qu'il n'y ait aucun de ses péchés qui ne soit connu, avoué, détesté, pardonné; et si, après le bienfait de sa justification, elle venait à faire quelque nouvelle chute, qu'elle ne tarde pas à se relever et à se purifier de nouveau dans le sang de Jésus-Christ : que le soleil ne se couche pas sur sa prévarication, et que rien ne soit capable de lui faire goûter les douceurs du repos avant d'être rentrée en grâce avec le Seigneur son Dieu et son juge : voilà ce que la mort vous prêche éloquemment par ses surprises. Il n'est de vrais sages que ceux à qui elle ne parle pas en vain; tous les autres courent en aveugles à leur perte, et meurent avant d'avoir commencé à mieux vivre, les uns dans l'esclavage de leurs passions et la corruption de leurs vices, les autres dans les inquiétudes d'une conscience trop justement suspecte et dans les illusions d'une fausse piété.

Mais, dites-vous, est-il vrai que la mort surprend tous les hommes, ceux même à qui elle se fait annoncer par la maladie? Oui, mes frères; en effet, combien de personnes sont emportées avant que la maladie ait été jugée mortelle! combien d'autres se croient pleins de force et de vigueur, quoiqu'ils aient déjà l'âme errante sur les lèvres et prête à tomber entre les mains de la justice divine! N'a-t-on pas vu, ne voit-on pas encore tous les jours des chrétiens, même vertueux, former des projets pour l'avenir la veille de leur trépas? c'est que l'espérance de vivre ne nous quitte qu'avec la vie. Les premières atteintes de la maladie n'offrent d'abord aucun symptôme funeste. Elle ressemble à d'autres dont on est revenu; on se flatte d'échapper encore à celle-ci. Elle augmente néanmoins, et le péril se découvre : mais, comme il n'ôte pas tout espoir de guérison, on se rassure, et l'on n'est occupé que des moyens de recouvrer la santé. Tous s'empressent, tous s'agitent autour du malade; les soins du corps absorbent toute l'attention, remplissent tous les instants : il n'en reste point à donner à l'âme. Enfin, les secours de l'art deviennent inutiles et les progrès du mal effrayants; alors encore on cherche à se tromper, et l'on y réussit. On est entretenu dans son erreur par des complaisances meurtrières qui craindraient de donner de salutaires alarmes, ou par mille précautions étudiées qui laissent entrevoir le retour à la vie en avertissant de se préparer à la mort.

Se préparer à la mort! quoi, débrouiller le chaos de sa conscience, en dissiper les ténèbres, en éclaircir les doutes, sonder la profondeur de ses plaies, découvrir toutes les iniquités qu'elle recèle dans son sein; tant de déréglements de l'esprit, du cœur, des sens; tant d'injustices, d inimitiés, de scandales, de péchés personnels et étrangers, de profanations peut-être et de sacriléges, quel abîme! quelles recherches à faire dans un temps si court, où l'excès du mal offusque la raison et a presque anéanti toutes les facultés de l'âme! cela se peut-il? Quoi! dans cet état de langueur et de faiblesse, montrer un courage et faire des efforts qui paraissaient impossibles dans la vigueur de la santé, se donner tout à coup de nouvelles idées et de nouveaux sentiments, briser toutes ses chaînes, renoncer à toutes ses passions, détester tous ses crimes, sur les ruines de l'homme du temps élever en un instant l'homme de l'éternité, cesser d'être tout ce que l'on était, et devenir tout ce que l'on n'était pas; d'un mondain pécheur un chrétien pénitent, ou d'un chrétien lâche et toujours inquiet sur l'état de sa conscience, un juste animé d'une charité vive et pleine de la douce espérance de posséder Dieu? cela se peut-il encore? non; j'en atteste tous ceux que la maladie a conduits jusqu'aux portes du tombeau. La conversion à la mort n'est l'ouvrage ni de la nature, puisque accablée des maux qu'elle souffre, elle n'agit plus que par les habitudes et les impressions qui restent de la vie passée; ni de la grâce, puisque Dieu s'est réservé le dernier jour, non pour accorder à sa créature qui l'a oublié pendant la vie la plus insigne faveur que renferment les trésors de sa miséricorde, celle d'une mort précieuse à ses yeux, mais pour faire éclater sur elle sa colère et toute la rigueur de sa justice : *In interitu vestro ridebo.... et in peccato vestro moriemini.* (*Prov.*, I, 26; *Joan.*, VIII, 21.)

Ces dehors de pénitence dont les mondains offrent quelquefois l'édifiant spectacle, et cet appareil de religion qui les environne dans leurs derniers moments, sont des signes fort équivoques de leur réconciliation avec le ciel. On peut craindre l'enfer sans haïr le péché, lever les yeux et les mains vers Dieu sans lui donner la première place dans son cœur, pleurer et gémir moins sur ses désordres que sur la nécessité fatale où l'on est d'y renoncer. S'il en est qui échappent au sort funeste de la multitude, et dont la vie peu chrétienne soit terminée par une sainte mort, c'est une faveur si extraordinaire et si rare, que saint Jérôme n'a pas

fait difficulté de dire que, sur cent mille personnes, à peine en est-il une seule à qui Dieu l'accorde : c'est un miracle dans l'ordre du salut, qu'il serait insensé de se promettre, et dont nul ne serait plus indigne que l'homme dont l'audacieuse et insultante confiance oserait l'attendre de Dieu. Dieu a voulu nous cacher le dernier de nos jours, disait saint Augustin, afin que nous ne lui en dérobassions aucun; il est arrêté dans les décrets de sa sagesse que ceux qui trompent ses vues adorables en différant de changer de conduite et de mœurs, surpris par la mort, périssent enfin victimes de leur témérité, et meurent dans l'état où ils ont vécu.

Ainsi, mes frères, plus vous êtes assurés que, de quelque manière que la mort vous enlève de ce monde, elle vous surprendra sans vous laisser le pouvoir de régler les affaires de votre conscience, plus vous devez vous empresser d'y mettre ordre et de vous réconcilier parfaitement avec Dieu. Grande et importante démarche ! Ne la faites pas à demi et dans l'intention d'y revenir : vous ne le pourrez pas. Songez que vous travaillez pour l'éternité. Il faut que la vivacité de vos soins, la générosité de vos efforts, l'amertume de vos regrets, la sincérité de vos promesses rappellent Dieu dans votre cœur, et effacent une bonne fois du livre de ses vengeances toutes les iniquités qui ont souillé le cours de votre vie; en sorte qu'exempts d'inquiétudes sur le passé, vous n'ayez plus qu'à sanctifier le présent, rachetant les moments perdus, et mettant à profit ceux qui vous restent par un redoublement de zèle et de ferveur dans le service de Dieu : dernière leçon que nous fait la mort par sa proximité.

Ne nous flattons pas, mes frères, la mort n'est pas loin de nous. Eussions-nous à vivre encore un siècle, le Prophète nous répondrait que ce n'est qu'un jour, et ce siècle fini ne nous paraîtrait qu'un instant. Qu'est-ce donc que ce petit nombre d'années qui nous restent? Elles passeront avec la même vitesse qui a déjà emporté les autres, et en moins de rien, nous nous trouverons arrivés au terme fatal. Vous y touchez, vous que la mort assiége et menace de plus près, vous à qui elle fait annoncer son arrivée prochaine par de tristes avant-coureurs, une complexion faible, une santé chancelante, un corps usé, des infirmités douloureuses, les rides et les glaces de la vieillesse. Hélas ! qu'il reste peu de chemin à faire jusqu'au tombeau à qui est environné de ces sombres messagers de la mort !

Or, mes frères, dans cette proximité de la mort, quel aiguillon pour la vertu ! quel motif de ferveur au service de Dieu ! quelle raison pressante de marcher, d'avancer dans la route du salut et d'y recueillir une ample moisson de mérites, tandis que la lumière nous éclaire encore, dit Jésus-Christ, et de peur que les ténèbres ne nous surprennent ! *Ambulate dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant.* (*Joan.*, XII, 35.)

Nous mourrons bientôt : cette nuit où l'on ne peut plus agir ni rien mériter aux yeux du Seigneur, va nous envelopper de ses ombres, nous fixer dans un état immuable ou de richesse ou d'indigence, et nous serons tels dans tous les siècles que nous aurons été à notre dernière heure. La raison et la religion ne nous crient-elles pas avec la mort de faire à présent tout le bien dont nous sommes capables, de remplir ce petit nombre de jours que Dieu nous laisse, de tous les fruits de pénitence et de justice qu'auraient dû produire tant de belles années écoulées inutilement pour le ciel, et puisque nous ne pouvons les rappeler pour en faire un meilleur usage, de tâcher d'arriver à la sainteté par la voie courte et abrégée d'une vie fervente? N'est-ce pas l'unique moyen qui nous reste d'acquérir assez de biens et de trésors pour éviter le malheur de ce roi de Babylone qui fut trouvé trop léger dans la balance du souverain Juge et rejeté à jamais loin de sa face? *Appensus es in statera, et inventus es minus habens.* (*Dan.*, V, 27.) Tant de péchés à expier, de vertus à pratiquer, de pertes à réparer, condamnent la moindre inaction, le moindre vide dans cet espace si étroit qui nous sépare de la mort, nous permettent à peine de respirer dans la continuité de nos efforts et la rapidité de notre course.

Nous mourrons bientôt. Sortez donc de votre léthargie, âmes languissantes qui servez le Seigneur avec tant de tiédeur et de lâcheté. Dites-moi, que feriez-vous si un prophète venait vous dire de sa part : Encore quelques jours, et vous ne serez plus sur la terre : la mort va vous transporter devant le tribunal de Dieu pour y rendre compte de toute votre vie; mettez ordre à votre maison : *Dispone domui tuæ, quia morieris tu et non vives?* (IV *Reg.*, XX, 1.) Quel changement on apercevrait tout à coup dans votre conduite ! avec quelle promptitude vous en banniriez tout ce qui y ressent encore la corruption du vieil homme et défigure en vous l'image de l'homme nouveau ! Froideur et négligence dans l'accomplissement de vos devoirs, entretiens inutiles, amusements frivoles, liaisons mondaines, recherches de ce qui flatte la nature et les sens; tout ce qui tient à cet état de relâchement où vous vivez disparaîtrait aussitôt et ferait place à un genre de vie plus recueilli, plus mortifié, plus fidèle, plus parfait. Comme il vous semblerait que vous n'êtes déjà plus de ce monde, quel serait votre détachement de toutes les choses d'ici-bas ! vous n'y prendriez d'intérêt et ne leur donneriez de soins que ce que la volonté du Seigneur et l'ordre de sa providence exigent. Quel empressement, quel goût pour la prière ! quel repentir et quelles larmes au tribunal de la pénitence ! quelle profondeur d'abaissement, quelle ferveur de dévotion à la table sacrée ! quelle ardeur à tout entreprendre, à tout faire pour vous rendre favorable le souverain Juge, devant qui vous seriez à la veille de paraître ! Tout ce que la morale de l'Evangile a de plus sévère, et

les vertus qu'elle nous prescrit de plus héroïque, n'aurait rien qui surpassât la générosité de vos efforts : telle est la révolution qu'opérerait dans vos mœurs cet envoyé du ciel ; vous en convenez.

Eh! faites donc à présent ce que vous feriez alors : vous ne pourriez vous en défendre; le plus impérieux des motifs vous en impose l'heureuse nécessité, et quel est-il? C'est que vous êtes dans une situation pareille à celle où je viens de vous supposer, et où vous vous seriez donné à Dieu, dites-vous, sans réserve. Ce qu'un prophète ne vient pas vous annoncer de la part du Seigneur, la mort, qui est à vos côtés, vous le dit dans son langage muet, mais très-pathétique : Dans peu vous aurez vécu, dans peu Dieu aura prononcé l'arrêt de votre éternelle destinée. Et ce que la mort vous dit de si près par son éloquent silence est appuyé par les oracles de la foi, par le témoignage de Jésus-Christ même, qui nous avertit qu'il vient avec ses récompenses et ses châtiments; qu'il approche, qu'il est à la porte.

Nous mourrons bientôt. Ah! mes frères, c'est l'oubli d'une vérité si terrible qui nous fait languir dans cette vie tiède et imparfaite, dont le terme ordinaire est une mort pleine de trouble et d'alarme, et qui, sans autre désordre qu'elle-même, suffit pour nous perdre : c'est la vive et intime persuasion que notre mort est très-prochaine, qui doit nous faire sortir d'un état si dangereux au salut. Il faut que l'aiguillon de la mort nous réveille, nous presse, nous force, en quelque sorte, de marcher, de courir dans les voies de la justice et de la piété : il faut que l'idée de cette mort qui peut, à chaque mouvement de notre respiration, se présenter à nous, nous inspire une crainte salutaire qui nous tienne dans une vigilance et une activité continuelle.

O image de notre mort prochaine, précieuse et vivifiante pensée, contre-poids nécessaire à notre lâcheté naturelle dans la pratique du bien, soutien des justes, aliment de la ferveur, emparez-vous donc de nos esprits; vous répandrez dans nos cœurs une ardeur nouvelle qui nous animera jusqu'au dernier soupir! Grand Dieu! c'en est fait, mes yeux sont dessillés; je vois votre main prête à rompre le fil de ma vie, je vois la mort assise sur mon cercueil entr'ouvert, qui me montre la place que je vais occuper, et me dit que j'y serai demain : *Cras mecum.* Quel pressant motif de me hâter d'acquitter mes dettes et d'achever l'œuvre de ma sanctification! Motif qui acquiert sans cesse de nouvelles forces, puisque sans cesse je m'avance au-devant du glaive inévitable qui doit m'immoler; de sorte que le moment de mon sacrifice, approchant chaque jour de plus en plus, je dois être chaque jour plus détaché de cette vie et plus occupé de l'autre, plus mort au monde et à moi-même, et plus intimement uni à vous, ô mon Dieu! plus avancé dans le chemin du ciel, plus humble, plus patient, plus charitable, plus religieux, plus riche en vertus et en mérites. Finissons.

Aujourd'hui, mes frères, si vous avez entendu la voix de la mort, n'endurcissez pas vos cœurs. Mais que dis-je? cette voix qui, comme celle du Très-Haut, brise les cèdres du Liban, glace d'effroi les âmes les plus intrépides, foudroie toutes les vanités du monde, fait fuir les erreurs et les vices, et rappelle si impérieusement l'homme au devoir et à la vertu; cette voix puissante et terrible aurait-elle en vain frappé vos oreilles? Non, je ne puis le croire; car votre salut serait désespéré : « Qui ne s'éveille pas au bruit de ce tonnerre, dit un saint docteur, n'est pas endormi, il est mort : » *Ad tam magnum tonitru qui non expergiscitur non dormit, sed mortuus est.*

Voici donc le moment de votre conversion; car vous avez besoin de vous convertir, qui que vous soyez qui m'écoutez, dès que vous vivez ou dans l'état du crime ou dans l'état de la tiédeur : voici, dis-je, le moment de votre conversion. Elle doit être l'heureux effet des leçons de la mort; vous n'en recevrez jamais de plus touchantes ni de plus persuasives. La mort, envisagée de près, avec tout ce qui l'accompagne et tout ce qui la suit, frappe toutes les puissances de notre âme, et la ramène à Dieu tremblante, soumise, entièrement dévouée à ses volontés suprêmes. Elle transforme les plus grands pécheurs en d'austères pénitents, et les cœurs les plus lâches en des modèles de ferveur et de sainteté. La mort, dit saint Augustin, est entre les mains de Dieu l'instrument le plus efficace qu'il emploie dans le cours ordinaire de sa Providence, pour réformer et sanctifier nos mœurs. Mettez donc à profit cette grâce de salut que sa miséricorde vous offre, et hâtez-vous d'exécuter les résolutions saintes qu'elle vous inspire.

Encore quelques moments, mes frères, et le tombeau renfermera les tristes dépouilles de notre mortalité. Après avoir été les témoins de la mort et des funérailles de nos semblables, nous aurons donné à notre tour le même spectacle qu'eux : on nous aura vu prendre la voie de tous les mortels, et aller, sous l'étendard de la mort, nous réunir à nos amis, à nos proches, à nos ancêtres, dans ces vastes et ténébreuses demeures où sont ensevelies les générations de tous les siècles. Les astres continueront de rouler dans l'immensité des cieux, les jours et les nuits se succéderont, ce monde sera encore habité : *Dies formabuntur;* mais tous, tant que nous sommes, nous en aurons disparu : *Et nemo in eis.* (*Psal.* CXXXVIII, 16.) On ignorera que nous avons été, on marchera sur nos cendres, comme nous foulons aux pieds celles des hommes dont un intervalle de quelques années a séparé la naissance de la nôtre. Des profondeurs de l'éternité, que nous paraîtra le temps de notre séjour sur la terre? Un point imperceptible dans la durée des âges. Ah! il ne vaut pas la peine que nous en fassions l'ob-

jet sérieux de nos soins et de nos inquiétudes, il n'a d'importance et de prix que par ses rapports avec la vie future. Il va nous échapper et nous laisser tomber seuls, avec nos œuvres, entre les mains du Dieu vivant, qui les jugera et décidera de notre sort éternel. Puisse-t-il être celui de ses élus! Puissions-nous mourir dans la paix et le baiser du Seigneur, pour aller, sortant des ombres du trépas, vivre éternellement avec lui dans le séjour de sa gloire! Ainsi soit-il.

SERMON II.

Pour le premier dimanche de Carême.

SUR LE SALUT.

Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus. (*Luc.*, XIII, 31.)

Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice.

Ce royaume de Dieu qu'ont cherché les saints et auquel nous sommes tous appelés; ce salut, la fin de tous les desseins du Seigneur dans la création et dans le gouvernement du monde, dans le plan et l'économie de la religion, dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce; ce salut pour lequel le Fils de Dieu est descendu du trône de sa gloire, a souffert toutes les rigueurs de la pauvreté, tous les excès de l'humiliation et de la douleur, et s'est immolé sur la croix, ce salut qui doit être le premier objet de nos recherches, le but et le terme de nos travaux, l'est-il en effet? Non. Et quel spectacle affligeant aux yeux de la foi nous présente la scène du monde?

Quand je vois l'agitation continuelle qui y règne et cette multitude confuse d'hommes qui vont, qui s'empressent, s'entrechoquent et se foulent aux pieds les uns les autres pour saisir quelques biens périssables; tantôt transportés de joie, tantôt accablés de chagrins, selon que la fortune est favorable ou contraire à leurs vœux; occupés jour et nuit de leurs desseins, de leurs intérêts, de leurs affaires, et négligeant, oubliant la plus essentielle de toutes, l'affaire de leur salut, je ne puis déplorer assez leur aveuglement. Je m'écrie avec le Prophète : O enfants des hommes, quel charme vous séduit et vous entraîne? Jusqu'à quand aimerez-vous la vanité et vous fatiguerez-vous à poursuivre le mensonge? Il n'est ici bas qu'une seule chose sérieuse et nécessaire : c'est le salut. Tout le reste n'est que vanité, illusion, méprise indigne de l'homme raisonnable et chrétien.

Cherchez premièrement le royaume de Dieu, dit Jésus-Christ, en faisant des œuvres de justice et de sainteté. C'est dans cette vie qu'il faut le chercher pour le trouver et le posséder dans l'autre. Voici maintenant un temps favorable, voici les jours de salut. Hélas! ils seront bientôt passés; bientôt la voix effrayante de l'ange de la mort vous criera qu'il n'y a plus de temps : *Tempus non erit amplius.* (*Apoc.*, X, 6.) Mettons donc à profit pour notre salut ce temps qui s'écoule, cette courte durée de notre séjour sur la terre, puisqu'il n'est rien sur la terre qui doive nous intéresser davantage, ni qui mérite plus notre application et nos soins que l'ouvrage de notre salut. Le salut est la grande affaire de l'homme : premier point. Comment l'homme doit-il travailler à son salut : second point. Tel est le sujet et le partage de ce discours.

O si le salut de quelque âme en était le fruit! Si je pouvais arracher au démon une de ces âmes rachetées du sang de Jésus-Christ et qu'il tient dans ses fers! Exaucez, ô mon Dieu! ce vœu le plus ardent de mon cœur, et faites que je réveille le zèle de tous ceux qui m'écoutent pour l'affaire suprême de leur salut.

PREMIER POINT.

Une affaire qui renferme éminemment tous les intérêts de l'homme, intérêts d'honneur, de fortune, de repos; intérêts de l'esprit et du cœur, du corps et de l'âme, tout ce qu'il y a de plus capable d'exciter ses désirs et ses craintes, et à laquelle il faut qu'il travaille en personne, sans pouvoir se reposer sur autrui des soins qu'elle exige, parce qu'il en a seul toute la charge, comme il en court seul tous les risques; en deux mots, une affaire où il s'agit de tout pour lui et qui ne peut réussir que par lui, est sans doute sa grande et capitale affaire. Or tel est le salut; c'est pour chacun de nous l'affaire la plus importante et la plus personnelle.

La plus importante, puisqu'elle est en premier lieu l'affaire de l'éternité, et que toutes les autres ne sont que les affaires du temps : *Quid hoc ad æternitatem?* A quoi cela est-il bon pour l'éternité? C'était la devise d'un saint; ce devrait être la règle de tous nos jugements : rien de réel et de solide que ce qui est éternel. Tout ce qui finit n'est rien, ou du moins finira par n'être rien. Tout passe ici-bas, les plaisirs et les peines, les richesses et l'indigence, les honneurs et les humiliations; tout s'évanouit comme un songe dont il ne reste rien au réveil. Dans l'éternité tout demeure, tout est fixe et immuable. Le moindre gain, le moindre avantage, s'il doit durer toujours, vaut mieux que mille autres plus considérables en apparence, qui ne durent qu'un moment : que sera-ce, si ce gain, cet avantage est d'un prix égal à sa durée, et s'il surpasse tous les désirs de l'homme? La plus légère douleur, si elle ne devait jamais finir, deviendrait un tourment plus cruel qu'une douleur portée à l'excès qui finirait bientôt : que serait-ce, si cette douleur excessive avait une durée égale à sa violence, et si elle ne devait pas avoir de fin? Oh! qui comprendrait, qui sentirait la différence des choses du temps et de celles de l'éternité, de ce qui finit et de ce qui ne finira pas, foulerait aux pieds toutes les fortunes de la terre, pour ne s'occuper que de son sort éternel.

Mais ce n'est pas seulement par la durée, c'est en second lieu par la grandeur de son objet que le salut l'emporte sur toutes les affaires de ce monde. Quel est donc le sort qui nous attend au sortir de cette vie passagère? A quoi aboutit-elle? A la mort. Mais la mort nous jette dans l'éternité; que trouverons-nous dans ces régions immenses où vont tous les jours se rendre des milliers d'hommes? Ah! la révélation a dissipé les ténèbres qui couvraient les profondeurs de cet avenir, la croyance de tous les sages, l'opinion de tous les peuples et du paganisme même qui en supposait l'existence en le défigurant par ses fables. L'Evangile nous a dévoilé les beautés et les horreurs de l'autre monde, ce qu'il y a de plus ravissant d'une part et de plus effroyable de l'autre: la félicité suprême ou l'assemblage de tous les maux, le paradis ou l'enfer.

Trônes brillants, couronnes immortelles, délices ineffables et pures, cité sainte dont tous les habitants sont des rois, séjour fortuné où la Divinité se livre avec tous ses charmes aux désirs enflammés de ses élus; sombres abîmes, flammes dévorantes, esprits infernaux, chaînes, ténèbres, ver rongeur, grincements de dents, rage, désespoir, quel affreux contraste vous nous présentez ! et où est l'homme qui puisse vous contempler sans émotion ?

Le paradis ou l'enfer, terrible alternative, chrétiens; mais, d'après les oracles de Jésus-Christ, elle est inévitable; c'est le fondement de toute la religion. Dieu ne laisse échapper dans cette vie mortelle, soit qu'il punisse ou qu'il récompense, que quelques traits de sa justice et de sa bonté, toutes deux infinies comme ses autres perfections. C'est dans l'éternité qu'elles se répandent comme un torrent, qu'elles se déploient dans toute leur étendue, que Dieu récompense ou qu'il punit en Dieu. L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit de l'homme n'a point compris ce qu'il réserve de biens et de faveurs à ses élus, ce qu'il prépare de châtiments et de supplices aux réprouvés; et il faut nécessairement que nous soyons du nombre des uns ou des autres. Il faut que Dieu nous élève au plus haut des cieux, ou qu'il nous précipite au fond de l'abîme; qu'il nous couronne et nous béatifie, ou qu'il nous foudroie et nous écrase. Toutes les richesses de sa magnificence ou tous les fléaux de son indignation, toutes les caresses de son amour ou tous les coups de sa fureur, point d'autre partage dans l'éternité : tout y est extrême, parce que tout y est l'action d'une puissance infinie guidée par une justice et une bonté infinie comme elle.

Quelle vérité ! plus on l'approfondit, plus on est saisi de frayeur. Cette pensée me frappe, et vous en serez peut-être touchés. Tous tant que nous sommes, assemblés dans ce lieu saint, unis par les liens de la société, nous voyons en nous des êtres immortels, qui, n'étant heureux ou malheureux ici-bas qu'à demi et pour un moment, sont destinés à des joies ou à des pleurs sans fin, à partager la félicité des anges ou les tourments des démons, à être des prodiges de bonheur ou de malheur dans les siècles des siècles : le succès ou la ruine de notre salut en décidera : est-ce là une affaire importante ?

Tellement importante, que, si elle réussit, eussiez-vous échoué dans toutes les autres, vous avez tout gagné. Le prix du salut dédommage de tout, répare tout, efface tout; il ne reste que le bonheur. Je veux qu'arrivé au terme de votre carrière vous aperceviez derrière vous des années tristes et douloureuses, que vous ayez gémi sous le poids de l'infortune, traîné vos jours obscurs dans le travail, dans l'indigence, dans de longues infirmités, abandonné et oublié des hommes : tout cela n'est plus et n'a duré qu'un instant, et vous voilà éternellement heureux. Qui ne voudrait souffrir un jour pour monter sur le premier trône de l'univers et régner pendant un siècle? Il y a quelque proportion entre un jour et un siècle, il n'y en a point entre quelques années de souffrances et une éternité de bonheur.

O transports ! ô ravissements de l'âme qui va prendre possession de ce bonheur en s'écriant : Je suis sauvée ! Au sortir de la prison de son corps, elle était inquiète sur la décision de son sort éternel : elle vient de l'apprendre de la bouche de Dieu même, et voit se présenter à elle une félicité sans mesure et sans bornes. O charme inexprimable de ce premier instant, le plus délicieux qu'on puisse imaginer et dont l'enchantement durera toujours ! ce monde qui ne fut pour elle qu'un lieu de passage, de quel œil le regarde-t-elle avec ses faux biens ? ils lui furent refusés, ou elle les dédaigna, et s'en priva elle-même. Qu'y a-t-elle perdu ? C'étaient des écueils, des poisons, des maux réels qui l'auraient entraînée dans le plus affreux des précipices. Comme elle se félicite de n'avoir eu pour son partage que les souffrances et les humiliations! Que n'y a-t-elle pas gagné? c'étaient de véritables biens puisqu'elles l'ont élevée à la souveraine béatitude; et maintenant tout est passé, toutes les distinctions du temps sont détruites, anéanties dans l'éternité; il n'en reste aucune trace; c'est un nouvel ordre de choses, où elle se voit pour toujours au comble de ses vœux; c'est le bonheur de Dieu même, dont elle jouira sans vicissitude et sans fin. Ah ! donnez-moi l'homme le plus malheureux de la terre : si le sceau des élus brille sur son front dans l'état de misère et de souffrances où il est réduit, si la couronne de gloire et des trésors incorruptibles et des délices ineffables l'attendent au céleste séjour, où est le riche, le puissant, l'heureux du siècle qui n'enviât son sort, qui ne voulût dès à présent changer avec lui de situation ? tant le salut est au-dessus de tout ! tant il est vrai que rien n'est perdu, que tout est gagné pour qui sauve son âme !

Mais, au contraire, qu'un homme ait

vécu dans la splendeur, dans l'opulence et dans les plaisirs, qu'il n'ait point mis de bornes à ses vœux, et que tous ses vœux aient été satisfaits, qu'il soit parvenu au comble des prospérités humaines ; que la renommée ait encore porté son nom jusqu'aux extrémités de la terre : s'il a négligé, manqué l'affaire de son salut, s'il est réprouvé de Dieu, épouvantable catastrophe ! tout est perdu pour lui; s'il s'est perdu lui-même, tout est perdu, les faux biens de la vie présente et les biens véritables de la vie future. La mort lui a ravi les premiers ; palais, grandeurs, beau monde, plaisirs toujours nouveaux, vie délicieuse, tout a disparu. Le voilà seul, réduit à la plus effroyable pauvreté : quelle surprise, quelle désolation ! Ce qui y met le comble, c'est qu'il a encore perdu les biens solides et impérissables, et qu'il s'est fermé lui-même l'entrée du ciel ; ce beau ciel, cet immortel séjour des bienheureux, cette demeure du Dieu vivant où sont tous les biens qui peuvent composer une félicité parfaite, il s'en est banni à jamais. Ce grand Dieu le frappe de ses anathèmes : la foudre est partie, l'enfer s'ouvre, il y tombe en poussant ce cri de désespoir: Je suis damné ! moment affreux dont l'impression ne s'affaiblira point, ne fera qu'augmenter par le sentiment des maux auxquels il est en proie.

Avoir tout perdu, et s'être perdu soi-même ! Hélas ! il n'avait été placé sur la terre que pour travailler à son salut. Son âme, sortie des mains de Dieu avec les traits augustes de sa ressemblance, capable de s'élever par la connaissance et l'amour jusqu'à l'auteur de son être, et destinée à survivre aux ruines de son corps, n'était pas faite pour se borner ici-bas à des occupations frivoles ou à de vains amusements. Ne savait-il pas ce que la religion lui avait appris, que Dieu qui n'a pu nous créer pour une autre fin que lui-même, parce qu'il est au-dessus de tout, a tout fait pour sa gloire, et qu'il sait la tirer également du bon ou du mauvais usage de notre liberté, en nous récompensant comme des enfants soumis, ou en nous châtiant comme des créatures rebelles ; faisant éclater ainsi sur nous sa bonté ou sa justice, et nous tenant nécessairement sous l'empire de l'une ou de l'autre ? Qu'opposait-il à ces principes inébranlables de sa foi ? rien, si ce n'est quelques sophismes ou quelques railleries de l'impiété ou du libertinage, à l'aide desquels il s'efforçait de vivre dans le doute : et dans ce doute, souvent troublé par le cri de sa conscience, il a mieux aimé courir les risques, affronter toutes les horreurs d'une éternité malheureuse, que de se refuser quelques satisfactions passagères : quel aveuglement, quelle folie.

Avoir tout perdu, et s'être perdu soi-même ! Que lui sert à présent de s'être enrichi, élevé dans le monde, et d'y avoir fait sa fortune aux dépens de son salut? *Que sert à l'homme*, dit Jésus-Christ, *d'avoir gagné tout l'univers, s'il vient à perdre son âme?* (*Matth.* XVI, 26.)). Que sert aux Césars d'avoir été les maîtres du monde, à tant de fameux héros, d'habiles politiques, de génies supérieurs, d'avoir joué un rôle distingué sur le théâtre de cette vie, s'ils sont damnés? On parle encore d'eux sur la terre ; « mais, dit saint Augustin, on les loue où ils ne sont pas et on les tourmente où ils sont : *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.* » Encore ces louanges mensongères arrivent-elles jusqu'à eux dans le lieu de leur tourment ? ne s'affaiblissent-elles pas de jour en jour, jusqu'à ce qu'elles aillent enfin se perdre dans le goufre de l'oubli, avant même que toute la gloire humaine soit ensevelie sous les ruines du monde, et que le règne de l'éternité ait dissipé à jamais toutes les illusions du temps.

Avoir tout perdu, et s'être perdu soi-même ! et cela pour toujours ! pour toujours exclus du bonheur du ciel, et condamné aux supplices de l'enfer ! c'est la plus horrible des destinées, et c'est la destinée de l'homme qui a négligé l'affaire de son salut. En concevez-vous enfin toute l'importance? ne vous dites-vous pas à vous-même : Je crains les maux de cette vie ; ah ! combien dois-je donc redouter les maux de la vie future ! Ceux-là sont ou très-supportables ou très-courts ; ceux-ci surpassent toutes les idées humaines : Dieu seul en connaît la rigueur, et ils sont infinis dans leur durée. Je désire, je recherche les biens de la terre ; ah ! je dois tourner mes vœux et mes pas vers les biens du ciel : eux seuls peuvent remplir l'immensité des désirs de mon cœur, en me rendant souverainement et éternellement heureux. Il faut m'efforcer d'autant plus de les mériter que je ne puis y renoncer et les perdre sans me perdre moi-même, et que, si je ne m'élève pas au comble de la félicité, je tombe dans le dernier des malheurs. Nous assurer l'une et nous garantir de l'autre, voilà l'objet du salut : c'est donc l'affaire la plus importante, celle où il s'agit de tout pour nous. Un second trait qui la caractérise et achève de la distinguer de toutes les autres, c'est qu'elle ne peut réussir que par nous, qu'elle est pour chacun de nous l'affaire la plus personnelle.

Dans les affaires de cette vie, dans un procès, une entreprise, un emploi, on n'est pas réduit à en porter seul tout le fardeau : des mains amies ou mercenaires le partagent avec vous, souvent même vous en déchargent tout à fait; vous êtes redevable du succès moins à vos propres soins qu'à ceux d'autrui, ou autant à ceux-ci qu'aux vôtres. Mais, dans l'affaire du salut vous ne pouvez compter que sur vous, sur votre activité, vos précautions et vos efforts. C'est à vous-même à travailler, et, passez-moi cette expression, à payer de votre personne : chacun y est pour soi; le monarque sur le trône, le juge sur son tribunal, le guerrier sous les armes, le négociant dans son commerce, le riche et le pauvre, le prêtre et le laïque; tout homme, dans quelque état que la Providence l'ait placé, est chargé personnellement du salut de son

âme : nul ne la sauvera pour lui. Quand tous les justes qui sont sur la terre, quand tous les saints qui règnent dans le ciel s'intéresseraient à votre salut, si vous restez dans l'oisiveté et l'inaction, vous périrez. Dieu, qui vous a créé sans vous, dit saint Augustin, ne vous sauvera pas sans vous ; il vous accorde ses grâces, mais il exige votre coopération ; il veut que vous agissiez avec elle : *Qui creavit te sine te non salvabit te sine te.*

L'Eglise a ses ministres, qui, par devoir et par zèle, travaillent au salut des âmes : emploi sublime et divin, aussi élevé au-dessus de tous les autres, dont les hommes s'occupent, que le ciel est au-dessus de la terre et l'éternité au-dessus des temps. Sans doute vous devez beaucoup à ces hommes de Dieu, dévoués, consacrés tout entiers à vos intérêts éternels : ils sont vos meilleurs amis, vos plus grands bienfaiteurs. Quel ami, quel protecteur peut vous faire autant de bien, eût-il un royaume à vous donner, que ceux qui vous aident à gagner le royaume des cieux ? et la plus vive reconnaissance ne serait elle pas encore au-dessous d'un tel bienfait? Mais enfin, vainement ils vous prodigueraient les secours de leur ministère, si vous n'en profitez pas. Avec ces secours il vous reste encore à faire les frais de votre salut ; c'est à vous à veiller, à prier, à combattre, à garder les commandements, à remplir toute justice.

Et c'est ici que tous vos soins, toutes vos démarches sont pour vous, comme toutes vos négligences et toutes vos méprises sont contre vous. Le salut est l'unique affaire où l'homme travaille véritablement pour lui-même : toutes les autres ne sont, à les envisager de près, que les affaires d'autrui. On est père vigilant, magistrat habile, économe fidèle, citoyen laborieux ; on travaille pour sa famille, pour ses amis, pour ses maîtres, pour le public : mais travaille-t-on pour soi, pour les destinées éternelles de cette âme, qui est proprement l'homme, et que Dieu attend dans l'autre monde avec ses récompenses ou ses châtiments ?

Eh ! pensez à vous, dit saint Ambroise : qu'est-ce qui doit vous être plus cher que votre âme, cette substance spirituelle sans laquelle vous ne seriez que terre, ajoute ce saint docteur, la source unique de vos joies et de vos chagrins, l'image et l'amour de son créateur, qui l'a rachetée de son sang ; plus admirable par l'excellence de son être, et plus précieuse mille fois que toutes les richesses et toutes les merveilles de la terre. Sa perte serait un plus grand mal que ne serait la destruction de tous les êtres visibles. Plutôt que de consentir à cette perte, vous devriez laisser tomber les royaumes et les empires, le monde entier. Quand ce serait l'âme de votre ennemi, verriez-vous sans pitié prête à tomber dans le goufre infernal cette âme immortelle appelée à la société des anges ? pourriez-vous, dis-je, la voir en danger de périr et d'être infiniment malheureuse, sans faire ce qui dépendrait de vous pour la sauver ? et, parce que cette âme est la vôtre, qu'elle n'est autre chose que vous-même, vous ne vous intéressez point à son sort éternel, vous abandonnez son salut au hasard, pour courir après la vanité et le mensonge.

Pensez à vous : fortune, honneurs, dignités, établissement, réputation, tout cela n'est point vous, ne sera bientôt plus pour vous, et vous existerez encore : mais où et comment ? qui s'en mettra en peine après votre mort ? Vos héritiers ne se souviendront pas même de vous, qui n'aurez vécu que pour eux ; ils ne vous sauront aucun gré de votre perte, et vous porterez seul tout le poids de votre malheur. Le monde que vous servez s'embarrassera peu de ce que vous serez devenu, lorsque vous l'aurez quitté ; il vous laissera dans l'abîme où vous aura conduit le désir de lui plaire.

Pensez à vous : qui y pensera, si vous n'y pensez pas? ou attendez-vous pour y penser qu'il n'en soit plus temps, que l'affreuse mort vous ait précipité de son bras invincible dans les abîmes de l'éternité ? Alors, et ce moment n'est pas éloigné peut-être, quelle douleur, quelles larmes et quelle désolation de n'avoir pas pensé à votre salut ! Peignez-vous l'horreur de votre état, l'amertume de vos regrets, la fureur, la rage dont vous serez transporté contre vous-même d'avoir négligé ici-bas l'affaire qui vous touchait de plus près, pour donner tous vos soins à des objets qui vous étaient étrangers, et de vous être ainsi jeté dans le lieu de tous les tourments, lorsque vous pouviez espérer au bonheur céleste. Regrets, douleurs, transports, dont la seule idée, s'il vous reste une étincelle de foi et de raison, suffit pour vous réveiller de votre léthargie mortelle à l'égard du salut, et vous porter à y travailler, tandis que Dieu vous en accorde le temps et les moyens. Peut-on ne pas s'empresser de faire ce qu'on ne pourra bientôt plus, et qu'on sera éternellement au désespoir de n'avoir pas fait ?

Concluons par une réflexion de saint Bernard, que le bon esprit et la vraie sagesse consistent à s'occuper sérieusement de son salut, et qu'une marque certaine que l'on est dépourvu de jugement et de bon sens, c'est de le négliger, de l'oublier. L'habile homme ! dit-on dans le monde ; quel esprit, quelle dextérité à manier les affaires ! quelle finesse et quelle profondeur de vues dans ses desseins, dans ses entreprises ! elles ont toutes réussi ; il a fait une brillante fortune : s'il eût vécu plus longtemps, il se serait encore élevé plus haut. Et moi je dis : L'insensé ! on lui a demandé son âme ; il a paru devant le tribunal de Dieu, et il est allé déplorer à jamais dans l'enfer le peu d'esprit qu'il a eu de ne point penser à son salut éternel. Je vous le demande, y a-t-il de l'esprit et de l'habileté à savoir se perdre ? eh ! c'est la science des imbéciles : le bon esprit est de se sauver. Ce n'est pas être sage et judicieux, dit encore saint Bernard,

que de ne l'être pas pour soi-même : vous auriez les talents les plus rares et les connaissances les plus étendues, vous seriez le premier génie de l'univers ; si vous vous méprenez sur le point le plus essentiel et le plus décisif, vous ressemblez à un enfant qui excellerait dans les petites choses et se perdrait dans les grandes. Vous êtes un aveugle ; toutes vos lumières ne sont que de vaines et trompeuses lueurs ; toutes vos pensées, tous vos travaux, que des toiles d'araignée, dit un prophète, que le souffle de la mort détruira dans un clin d'œil. Il n'y a que les œuvres du salut qui surnagent sur l'abîme des siècles, abîme qui engloutit et dévore tout le reste.

Quel est donc l'homme d'un esprit supérieur et d'une prudence consommée ? C'est celui qui, ne prenant point le change sur les vrais intérêts, met à la tête de tous les autres les intérêts de son éternité ; qui regarde son salut comme sa principale affaire, en fait le premier et le plus cher objet de ses soins, éloigne ou surmonte les obstacles qui pourraient la faire échouer, connaît et embrasse tous les moyens propres à la faire réussir, et passe à travers les choses périssables de cette vie, tenant ses regards invariablement attachés sur la patrie céleste, où il se fait précéder par ses bonnes œuvres. Quand j'accomplis les devoirs du salut, je m'occupe de la fin pour laquelle je suis créé, je m'élève jusqu'à l'auteur de mon être, je travaille à m'assurer une couronne immortelle ; je fais le plus digne usage de ma raison, de ma liberté, de mon temps : je fais ce qu'il y a ici-bas de plus sérieux, de plus grand, de plus utile, de plus nécessaire ; ce qu'ont fait les plus sages et les plus éclairés des hommes, ce que dans toute l'éternité je m'applaudirai d'avoir fait. Nul homme ne se sera conduit avec plus d'esprit et de sagesse que celui qui aura sauvé son âme. Le salut est la grande affaire de l'homme ; vous venez de le voir. Comment l'homme doit-il travailler à son salut ? c'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Frappés de la grandeur et des suites infinies de l'affaire du salut, nous sommes forcés de convenir qu'elle mérite nos soins les plus empressés, les plus courageux, les plus soutenus, et qu'on ne saurait trop faire pour en assurer le succès : il faut donc y travailler avec ardeur et avec constance.

Je dis avec ardeur, avec un sentiment actif, une volonté forte, un désir vif et efficace de se sauver, qui n'écoute ni prétextes, ni difficultés, lorsqu'il s'agit du salut ; qui ne craint que ce qui peut détourner, éloigner de la route du salut ; qui n'estime que ce qui contribue au progrès et à la consommation du salut ; qui rapporte tout au salut. Et certes, mes frères, il serait naturel qu'une affaire dont la décision très-prochaine doit nous élever au comble de la félicité ou nous précipiter à jamais dans l'abîme de tous les maux, fît sur nous les plus vives impressions ; que la pensée et l'image du sort qui nous attend nous suivît partout, dans le bruit et le tumulte du monde, dans le silence et le calme de la retraite ; qu'agités par mille mouvements, pleins de désirs et de terreurs, nous fissions entrer tout l'univers dans notre cause, et qu'en saisissant avec empressement tous les moyens de lui donner une issue favorable, nous fatiguassions encore le ciel de nos cris et de nos larmes, pour qu'il daignât nous être propice et bénir nos efforts.

Mais qu'il s'en faut bien que nous prenions aussi vivement à cœur l'affaire de notre salut ! elle nous trouve au contraire froids, lâches, indolents. Nous n'y portons point l'intérêt et l'activité que nous mettons dans les affaires humaines : nous n'y travaillons que d'une manière faible et languissante, tandis que nos soins terrestres sont toujours vifs et nous occupent tout entiers. Or, mes frères, c'est un désordre ; et ce désordre, si vous ne le faites pas cesser, causera la ruine de votre salut éternel. Ecoutez-moi : il s'agit ici du plus grand de vos intérêts, de savoir si vous serez sauvés ou damnés.

Voulez-vous vous sauver ? gravez profondément dans votre esprit cette maxime, l'abrégé de la science du salut : Le salut avant tout et tout pour le salut. Voilà la règle, règle divine, puisqu'elle est émanée d'en haut et consignée dans les livres saints ; régle équitable, puisqu'elle est fondée sur la nature des choses, sur ce caractère d'excellence et de supériorité, qui élève si fort le salut au-dessus de tous les biens de cette vie. Il n'est aucun de ces biens qu'il nous soit permis de désirer autant que le salut, parce que le salut étant le souverain bonheur, étant la possession de Dieu même, doit être souverainement désiré. Or, ce que l'on désire souverainement, on travaille avec ardeur à l'obtenir : de là l'empressement et la vivacité qui doivent animer nos soins pour le salut. Il faut que ce soit pour nous une affaire de cœur, que nous nous y portions de toute l'étendue de notre volonté, de toutes les puissances de notre âme, ne mettant rien en parallèle avec le salut et lui donnant une préférence absolue sur tout : en sorte que toutes les autres affaires soient subordonnées à celle du salut, et qu'il soit le centre où elles viennent toutes aboutir ; que la foi, la piété, en les animant et les sanctifiant, en fassent des manières différentes de travailler à l'ouvrage du salut. Ainsi, se livrer à une multiplicité d'occupations où le salut n'a aucune part ; faire de tout le cours de sa vie un enchaînement interminable de projets, d'entreprises, de travaux, qui se rapportent uniquement aux choses de ce monde ; avoir l'esprit et le cœur éternellement occupés d'un procès, d'une charge, d'une famille, d'un emploi, d'une maison, d'une terre, vouloir toujours amasser, toujours monter, toujours s'élever,

et ne donner à son salut que quelques instants dérobés à la hâte aux intérêts temporels : ah ! c'est n'avoir pas pour le salut cette préférence d'estime et d'affection qui lui est due, et qu'ont eue tous les saints. C'est un renversement de l'ordre et un triste présage de réprobation.

Voulez-vous vous sauver? allez vous instruire à l'école des enfants du siècle ; ils sont d'habiles maîtres pour les enfants même de lumière dans l'ordre du salut. Voyez un homme de commerce : la fortune est son idole, il veut s'enrichir : que d'application, de mesures, d'assujettissements, de démarches, de travaux et de veilles ! L'homme de guerre qui veut s'avancer s'endurcit à la fatigue, vole au devant des hasards, affronte la mort dans les combats, et poursuit, au risque de sa vie, une vaine ombre de gloire. Le malade endure le fer et le feu pour recouvrer sa santé. Pour étendre ses connaissances ou pour se faire un nom, le savant s'ensevelit dans la retraite et pâlit sur les livres. Le politique se plonge dans un abîme de réflexions, pour former le tissu de ses intrigues et exécuter ses vastes projets. Dans tous les états, on s'agite, on court, on s'épuise, pour les intérêts de cette vie passagère, et l'on se croit bien payé de ses peines, si elles sont suivies du succès.

Chrétiens faiblement occupés de votre salut, quelle leçon pour vous ! Eh quoi ! les biens fragiles et périssables de ce monde ne s'obtiennent qu'à force de travail, de peine et de sueurs, et le ciel avec tous ses trésors sera le prix de la nonchalance et de l'inaction ? Non, le serviteur paresseux et inutile, loin de recevoir un salaire qui ne lui est pas dû, sera jeté dans les ténèbres extérieures : le diadème de l'immortalité ne couronnera jamais le front d'un lâche : la palme des élus, signe éclatant de leurs triomphes, suppose des combats et des victoires. Mille ennemis au dedans de vous, autour de vous, s'opposent au succès de votre salut : ils vous attaquent tantôt à découvert, tantôt en secret, joignant la ruse à la violence, tour à tour lions rugissants et serpents tortueux. Pour éviter les piéges qu'ils vous tendent et soutenir les assauts qu'ils vous livrent, vous avez besoin d'autant de prudence et de circonspection que d'activité et de courage. Veiller, prier, agir, lutter contre les penchants de la nature, les étouffer dès leur naissance, porter les plus grands coups à sa passion dominante et la combattre sans relâche, parce que c'est l'ennemi le plus redoutable, et que sa défaite entraîne ou facilite celle des autres ; régler ses mœurs non sur les usages du monde, mais sur les maximes de l'Evangile et sur les exemples des saints ; se ménager des temps de retraite pour rentrer au dedans de soi-même, pour se rendre compte du passé : se précautionner contre l'avenir, ne laisser rien de douteux sur sa conscience, ne rien hasarder dans une affaire où les suites de la méprise sont terribles et irréparables ; se séparer de la foule, se singulariser par un genre de vie, une fidélité à tous ses devoirs digne de servir aux autres de modèle, au lieu de se contenter, en regardant autour de soi, de faire ce que font les autres, parce que la multitude se damne, et qu'on ne saurait trop faire pour être du petit nombre de ceux qui se sauvent ; voilà le grand art du salut, trop peu connu, hélas ! trop peu pratiqué dans le monde. Vous voulez vous sauver ? non, chrétiens ; à en juger par votre conduite, vous ne le voulez pas ; vous n'avez pas à l'égard du salut cette volonté supérieure et dominante dans l'âme, si nécessaire néanmoins pour en assurer le succès. Si vous l'aviez, ah ! vous n'auriez pas besoin des exhortations des ministres de Jésus-Christ pour vous occuper sérieusement de cette grande affaire : il ne resterait à leur zèle d'autre soin que de modérer votre ardeur, de dissiper vos alarmes, de guider vos pas dans la route du salut, sans avoir à vous presser encore ou d'y entrer ou d'y marcher. Quand la sœur du docteur angélique lui demanda comment elle pourrait se sauver, il lui répondit : En le voulant bien. C'est en effet la détermination de la volonté qui donne le mouvement à nos actions, et le degré d'activité qui ranime son principe dans le cœur. Quand un cœur désire et veut fortement, il a la vertu de faire des miracles ; il donne de la santé aux faibles, du courage aux lâches, de l'activité aux paresseux, de l'industrie aux simples.

Mais vous n'avez pour votre salut qu'une volonté faible, incertaine, mêlée et confondue avec mille autres volontés qui la dominent, la tiennent captive dans l'endroit le plus secret du cœur. Elle est là comme si elle n'y était pas, puisqu'elle n'influe point sur votre conduite ; que, si elle forme quelques projets, elle n'en vient jamais à l'exécution ; qu'elle n'inspire que de vains désirs, lorsqu'il faut des œuvres. Où sont les vôtres ? que faites-vous, qu'avez-vous fait jusqu'à présent pour votre salut ? Qui veut la fin, veut les moyens d'y parvenir. Les moyens de salut que la religion prescrit, vous les connaissez : prière, vigilance, efforts, fuite des occasions dangereuses, lectures saintes, pratiques de piété, fréquentation des sacrements ; est-ce là ce que l'on remarque dans le cours de votre vie? Où en est l'affaire de votre salut? peut-être dans un état où vous ne voudriez pas voir la moindre de vos affaires temporelles; vous désespéreriez de son succès. Partout ailleurs pleins d'activité et de feu, vous ne montrez ici qu'indolence et froideur. Donc les intérêts du temps vous touchent plus que ceux de l'éternité : vous ne voulez réellement, efficacement que ceux-là ; vous faites seulement semblant de vouloir ceux-ci ; donc vous ne voulez pas sincèrement vous sauver, et, dès lors, pouvez-vous l'entendre sans frémir? et, dès lors, vous ne vous sauverez pas. Vous ne voulez pas vous damner, dites-vous : eh ! croyez-vous que ceux qui se damnent veulent se damner? où est l'homme assez ennemi de lui-même, pour être ca-

pable d'une si affreuse résolution? Mais, sans vouloir se damner, on se damne par sa négligence; parce qu'en matière de salut la négligence suffit pour tout perdre; que le salut, environné de tant de difficultés et d'obstacles, demande, pour réussir, toute la force et toute l'énergie de la volonté, et qu'une volonté faible et stérile peut bien nous amuser et nous tromper, mais ne pourra jamais nous sauver.

Cependant, combien en est-il qui fondent l'espoir de leur salut sur cette volonté chimérique, tandis qu'elle est un des plus dangereux artifices que le démon emploie pour les conduire insensiblement à leur perte ! Il les flatte, il les endort dans une fausse sécurité, parce qu'ils ont quelques desirs vagues de salut, que du reste ils ne sont pas des impies déclarés, des pécheurs scandaleux, des ravisseurs du bien d'autrui, et qu'ils conservent quelques dehors du christianisme, mais sans en avoir l'esprit, les sentiments et les œuvres; ils vivent en paix, sans crainte, sans inquiétude sur leurs destinées éternelles. Grand Dieu ! vos saints tremblaient dans l'exercice des plus sublimes vertus, ils ne croyaient jamais en faire assez; un siècle de jeûnes, de veilles, de travaux, de macérations et de souffrances ne pouvait calmer leurs frayeurs au lit de la mort; et nous, avec une vie toute de péché, toute de tiédeur, nous, qui ne pouvons peut-être pas compter un seul jour pour le salut, nous sommes tranquilles, nous allons avec confiance paraître au tribunal redoutable de celui devant qui la lumière du jour est souillée. O témérité ! ô aveuglement ! Et que deviennent tant de personnes que nous voyons disparaître de ce monde? et nous, qui les suivrons bientôt, que deviendrons-nous? Nous voulons nous sauver dans les voies larges de la perdition; nous ne voulons pas plus nous damner que le grand nombre, et nous allons avec le grand nombre nous précipiter dans l'abîme, et remplir l'enfer de ces vains désirs du ciel.

Ah! chrétiens, il est temps encore de rentrer dans la voie du salut; il est temps d'y marcher avec toute l'ardeur que doit inspirer un si grand intérêt. Pour cela que faut-il? une seule réflexion: je vais vous suggérer un moyen simple, mais très-efficace; ou vous l'embrasserez, et vous arriverez au terme heureux du salut; ou vous le négligerez, et vous continuerez de courir à votre perte. Réfléchissez, fixez votre vue une fois le jour sur cette image du sort qui vous attend dans peu: une éternité de bonheur ou de supplices. Ciel ! quels objets ne sont point effacés par un tel spectacle? Non, il n'est point dans tout l'univers de ressort plus actif, plus puissant, plus propre à remuer l'homme tout entier, à faire sur lui ces vives impressions auxquelles rien ne résiste. A cette vue, tout ne doit-il pas céder à nos efforts, à notre courage, j'ai presque dit à notre désespoir? à cette vue, que n'ont pas fait les saints? Ils se sont arrachés aux fêtes et aux plaisirs du siècle; ils ont foulé aux pieds ses biens, ses grandeurs, quelques-uns, ses sceptres et ses couronnes; ils se sont ensevelis dans l'obscurité des cloîtres, au fond des déserts, pour ne s'y occuper que de Dieu et de l'éternité; se consumant dans les austérités d'une vie qui crucifiait toutes les inclinations de la nature. D'autres ont fait plus encore; ils ont bravé la fureur des tyrans, affronté les glaives, les roues, les feux, épuisé la rage des bourreaux, et livré leurs corps aux plus cruelles tortures, pour sauver leur âme.

Fallût-il acheter le salut par les mêmes violences et les mêmes sacrifices, il les mérite, nous devons être disposés à les lui accorder; et si Dieu les exigeait, s'il mettait à ce prix le salut de notre âme, dans la nécessité de la sauver ou de la perdre sans ressource, placés entre le ciel et l'enfer, non, nous ne balancerions pas; Dieu trouverait parmi nous des anachorètes et des martyrs: soutenus par sa grâce, nous serions capables de ces grands efforts. Eh! mes frères, serions-nous excusables de n'en pas faire de moindres? Il ne s'agit pas de nous dépouiller de nos biens, de nous exténuer de macérations, de sacrifier notre vie, mais de vaincre notre lâcheté, de surmonter nos penchants, de nous assujettir à nos devoirs, de vivre pour Dieu, et de nous sanctifier par la pratique des vertus chrétiennes dans l'état où nous a placés sa providence. Ne disons plus que le salut est trop difficile. Que nous coute-t-il en comparaison de ce qu'il a coûté aux saints, outre que Dieu nous aide et nous fortifie par sa grâce? Ah ! pour nous sauver, nous n'avons qu'à le vouloir, et, pour le bien vouloir, il ne faut, je le répète, qu'envisager l'objet du salut, que fixer un regard sur cette double perspective de la félicité suprême ou du souverain malheur, qui doit être, au sortir de ce monde, notre éternel partage. Je ne veux que la persuasion vive et intime de cette vérité, pour faire de vous des chrétiens parfaits, des saints. Cette pensée du salut est un flambeau qui dissipe toutes les illusions du monde, un bouclier qui repousse tous les traits du vice, un aiguillon qui fait courir dans les voies de la sainteté. Cette pensée, vivifiée par la grâce, a opéré dans tous les siècles de merveilleux changements. Essayez si elle ne produira pas dans vous les mêmes effets, ou plutôt n'en doutez pas, et ne songez qu'à puiser dans cette grande pensée, comme dans une source précieuse et toujours présente, le courage, l'activité, les sûretés et les précautions que le chrétien doit mettre dans l'affaire de son salut éternel; il doit donc y travailler avec ardeur.

J'ai ajouté avec constance: le salut est l'affaire de toute la vie, et il n'y aura de sauvé que ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin: chaque jour ne nous offre-t-il pas le même Dieu à servir, le même Evangile à pratiquer, les mêmes ennemis à vaincre, la même couronne à mériter, à ravir par la

continuité de nos soins et de nos bonnes œuvres? et il faut que nous ayons toujours nos lampes allumées pour l'arrivée de l'Époux, laquelle doit être soudaine et imprévue; que nous tenions notre âme toujours entre nos mains, parce qu'on peut nous la redemander à tous moments, et que c'est le dernier moment qui décidera de notre sort éternel. Et, au fond, que sont quelques années de fidélité au service du souverain Maître, pour ce poids immense de gloire et de félicité qu'il réserve à ses serviteurs? Il pourrait exiger des siècles d'épreuves et de souffrances avant de nous mettre en possession de l'héritage céleste; il en a le droit: la peine serait encore bien au-dessous du salaire, et il se contente d'un travail qui finit avec la vie. Ah! mes frères, notre vie est renfermée dans des bornes si étroites, nous sommes si peu de temps sur la terre, que nous n'avons pas un moment à perdre de ceux que Dieu nous accorde pour mériter le bonheur du ciel. Quand nous serons arrivés au terme de notre carrière, qu'elle nous paraîtra courte et rapide! Ne l'eussions nous remplie que de bonnes œuvres, il nous semblera que nous n'aurons presque rien fait pour obtenir la couronne des saints. Que serait-ce si nous y apercevions des vides, des intervalles de lâcheté et de sommeil, des alternatives de bien et de mal, une foule de moments dérobés à Dieu et à notre salut et perdus pour l'éternité? Perte immense, irréparable, source de regrets amers et de cruelles inquiétudes à l'heure de la mort.

Epargnez-vous ces inquiétudes et ces regrets par une constance infatigable à marcher dans la route du salut, ne vous lassant pas d'amasser des mérites qui ne seront jamais trop abondants, et dont vous ne cesserez de recueillir les fruits dans le ciel. Si le travail vous effraye, dit saint Bernard, que la récompense vous anime: *Si labor terret, merces invitet.* Si la longueur de la route vous décourage, eh bien! on va vous l'abréger, elle ne sera plus que d'un jour: qui ne peut se gêner, se faire violence dans un si petit espace de temps? Qu'est-ce que la vie? C'est un jour plusieurs fois recommencé. Vivez bien un jour: à chaque jour suffit sa peine, dit l'Evangile: ne pensez donc, selon le conseil des saints, qu'au jour présent, le seul dont vous puissiez disposer, et celui que réclame actuellement l'affaire de votre salut. Ne songez qu'à remplir dans sa courte durée toute justice: n'en donnez rien à l'humeur, au caprice, à la paresse, à l'amour-propre; que toutes les occupations y aient leur place marquée par la volonté du Seigneur, et qu'elles vous trouvent toutes également fidèle. Ce qui vous est prescrit, faites-le de toute l'étendue de votre cœur et avec toute la ferveur que vous pouvez y mettre. Que ce jour ne vous voie commettre aucune faute, manquer à aucun devoir, violer aucune de vos résolutions, laisser passer aucun instant qui ne vous enrichisse pour le ciel, et ne vous paye, en fuyant, le prix immortelle de vos efforts: voilà toute la persévérance chrétienne; c'est l'affaire d'une journée. Elles se ressemblent toutes chez la plupart des hommes; de sorte que, pour bien régler toute la vie, il suffit de régler un jour. Une journée est un tableau raccourci de la vie tout entière, avec cette différence qu'un jour instruisant un autre jour, dit le Prophète, et les leçons de l'un rendant l'autre meilleur, ce que vous fîtes hier, vous le ferez mieux aujourd'hui. Ainsi, de jour en jour, vous avancerez dans le chemin du salut, plus ferme, plus inébranlable dans le bien, plus inviolablement attaché à vos devoirs. L'habitude de les remplir en facilitera la pratique et en adoucira les peines. L'onction de la grâce les changera même en plaisir, et vos œuvres seront plus parfaites, parce que vous les ferez avec plus de goût et d'attraits, avec cette sainte allégresse qu'éprouvent les âmes généreuses et constantes dans le service de Dieu.

Seigneur, j'ai médité les années éternelles, j'ai contemplé ces fleuves intarissables de joie et de délices, et ces torrents de flammes vengeresses qui ne s'éteindront point: deux abîmes de la vie future dont il faut nécessairement que l'un ou l'autre me reçoive après ma mort: *Annos æternos in mente habui.* (*Psal.* LXXVI, 6.) Auquel de ces deux termes aboutirai-je? où sera ma demeure dans les siècles des siècles? au plus haut des cieux ou au fond des enfers? Cette pensée jette le trouble et la frayeur dans mon âme: *Turbatus sum.* (*Ibid.*, 5.)

Aveugle que j'étais! je m'endormais dans une fausse sécurité sur le bord du précipice; vous m'avez ouvert les yeux; c'est à présent que je veux me sauver, quoi qu'il m'en coûte. Tout cèdera désormais à un si grand intérêt; parents, amis, fortune, honneur mondain, considérations humaines, vous ne pourrez rien sur moi au préjudice de mon salut: je le préfère à tout, je lui sacrifierai tout, je lui rapporterai tout. Je commence, pour continuer jusqu'au dernier soupir de ma vie, à lui donner tous les soins qu'il mérite et qu'il demande: *Et dixi, nunc cœpi* (*Ibid.*, 11).

Il n'en sera pas, ô mon Dieu! de cette résolution comme de tant d'autres si promptement effacées de mon esprit; il faut qu'elle soit la dernière et la plus efficace de toutes, qu'elle fixe et termine enfin mes inconstances, de peur que la mort ne me surprenne avant que je n'aie commencé à mieux vivre. Bénissez-la cette résolution que je forme à vos pieds; imprimez-lui le sceau ineffable de votre grâce dont elle est l'ouvrage, et que la durée de mon changement glorifie sans cesse la main du Très-Haut, qui a daigné l'opérer. *Hæc mutatio dexteræ Excelsi.*

Cette main puissante sera l'appui de ma faiblesse dans le cours de ma nouvelle vie. Ne pouvant rien de moi-même, c'est en vous que je mets tout mon espoir, ô Dieu de mon salut! Vous ne m'avez pas créé pour me

rendre malheureux ; vous voulez me sauver, et si, en confiant mon salut à mes soins, vous m'ordonnez d'y travailler, vous me donnez aussi les secours nécessaires pour en assurer le succès ; car vous vous êtes immolé vous-même à mon bonheur. Ah ! mon plus ardent désir est de seconder par mes efforts les desseins de votre amour et de votre sagesse, de remplir ainsi ma haute destination, et mériter d'être éternellement avec vos élus dans le séjour de votre gloire. Ainsi soit-il.

SERMON III.

Pour le second dimanche de Carême.

SUR LA CONFIANCE EN DIEU.

Jesus dixit : Confide, fili. (*Matth.*, IX, 2)
Jésus dit : Mon fils, ayez confiance.

Il n'appartient qu'à l'Etre infiniment puissant et bon d'exiger l'hommage d'une pleine et entière confiance en lui ; sentiment si juste et dont il est si jaloux, qu'il l'a gravé lui-même dans nos cœurs, puisque, à l'aspect d'un grand danger dans les alarmes imprévues, un mouvement naturel et indélibéré nous fait lever les yeux vers lui et implorer son secours. A la voix de la nature la religion unit la sienne, pour nous inspirer une vive confiance en l'auteur de notre être, une confiance sans bornes, qui embrasse tous nos intérêts, ceux du temps et ceux de l'éternité.

Et, pour ne parler que de ces derniers, qui sont les plus chers à l'homme éclairé des lumières de la foi, attendre de Dieu le bonheur céleste et les moyens nécessaires pour y parvenir ; espérer qu'il nous accordera le pardon de nos crimes, quelque énormes qu'ils puissent être, si nous revenons à lui de tout notre cœur; qu'il nous soutiendra dans les voies de la justice, quelle que soit notre faiblesse, si nous voulons sincèrement y marcher; qu'il nous tendra la main dans tous les périls de notre course mortelle, et que les secours de sa grâce, secondant nos efforts, nous introduiront dans le séjour de sa gloire : voilà cette espérance chrétienne qui est le fondement de toute piété et un des premiers devoirs de tout fidèle.

Cependant, qu'elle est rare dans le christianisme cette vertu divine qui tient un rang si distingué parmi toutes les vertus et qui ne le cède qu'à la charité ! Combien de chrétiens en qui la confiance en Dieu, dans l'ordre de leur salut éternel, ou est entièrement éteinte, ou ne jette qu'une lueur faible et mourante ! Que de doutes, que de défiances, que d'injustes alarmes qui la détruisent ou l'affaiblissent dans leur cœur ! Les uns, effrayés du nombre et de l'énormité de leurs péchés, n'envisagent le Dieu qu'ils ont offensé que comme un juge sévère et inexorable qui leur a fermé le sein de sa miséricorde, et n'a plus pour eux que des anathèmes et des vengeances. Les autres, affligés, troublés de leurs infidélités journalières dans son service, ne portent plus son joug qu'avec peine, le regardent comme un maître dur et sévère, qui s'intéresse peu à leur sort, et se plaît à les punir dans toute la rigueur de sa justice. De là qu'arrive-t-il ? d'un côté, comme il est impossible de revenir de ses égarements sans la douce espérance d'en obtenir le pardon, ceux-là par un secret désespoir rendent inutiles tous les bons désirs que la grâce met dans leur cœur et ne se convertissent point : de l'autre, comme tout état violent ne saurait être durable, ceux-ci dévorés de tristesse et rongés de scrupules, à force de se rendre la vertu pénible et odieuse, n'ont plus le courage de la pratiquer et ne persévèrent point. C'est-à-dire que le défaut de confiance en Dieu dans un grand nombre de chrétiens fait que les uns restent toujours pécheurs, les autres cessent enfin d'être justes.

Il importe donc de ranimer cette salutaire confiance, et dans le cœur des pécheurs qui veulent se convertir, et dans le cœur des justes qui veulent persévérer; c'est tout mon dessein et le sujet de votre attention. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une grande et sublime pensée de saint Augustin, que la miséricorde de Dieu se tient à la porte de l'enfer, et que, parmi tous les pécheurs que leurs désordres entraînent vers ce lieu d'horreur et de désespoir, elle n'y laisse tomber aucun de ceux qui ont recours à elle : *Ante fores gehennæ stat misericordia, et neminem eorum qui ad eam confugiunt sinit in carcerem mitti.* Mais combien de pécheurs n'ont point recours à la miséricorde de Dieu parce qu'ils ne la connaissent pas ! Pécheurs, connaissez donc mieux le Dieu que nous adorons et que vous avez offensé : connaissez sa disposition sincère et constante à vous accorder votre pardon, le garant sacré et solennel qu'il vous a donné de votre pardon, la tendresse et la générosité qu'il fera éclater dans votre pardon : douces idées dont le développement vous découvrira les trésors et les charmes de la miséricorde divine, et fera succéder à vos frayeurs outrées cette sainte confiance, aussi nécessaire à votre retour dans les voies du salut qu'elle est conforme à l'esprit de la religion.

Non, le Dieu que vous avez offensé n'est point tel qu'une crainte excessive le peint à vos yeux, un Dieu cruel qui ne s'apaise point, qui ne se gagne point, qui ne pardonne point, et qui prenne plaisir à se repaître des maux de ses créatures. Vous détruisez son être, vous lui ôtez sa qualité de Dieu en lui ôtant celle de père. N'est-il pas, dit saint Paul, la source primitive de toute paternité et de toute bonté : *Ex quo omnis paternitas?* (*Ephes.*, III, 15.) Qui connaît mieux que lui le fond de son cœur, et quelle

peintnre nous en fait-il dans les livres saints? Ne nous dit-il pas que la miséricorde et la clémence en forment les principaux traits; qu'il a compassion de tous, parce qu'il peut tout; et que la tendresse d'une mère pour son enfant n'égale point celle qu'il a pour l'homme sa créature et son image? De là, sa disposition continuelle à nous pardonner nos égarements, dès qu'un humble repentir nous amène à ses pieds. Oui, à tout repentir sincère sa grâce, grâce assurée de la part du Dieu bon. Ce décret adorable fut toujours dans son cœur, et il nous l'a manifesté dans mille endroits des divines Ecritures; et, si de simples promesses ne suffisent pas pour calmer nos défiances, il y ajoute les serments les plus solennels.

Je sais que les mêmes livres saints où Dieu nous fait des promesses si consolantes, et se montre à nous sous des traits si aimables, nous offrent aussi une image effrayante de la sévérité de ses jugements et de ses vengeances; mais à travers ces menaces et ce redoutable appareil de châtiments qu'il étale aux yeux des pécheurs, ne voyez-vous pas la répugnance de son cœur à les punir, et sa disposition constante à leur pardonner? La haine avertit-elle un ennemi qu'elle veut perdre? Comme l'éclair qui sort d'un sombre nuage, ses coups partent du sein de la dissimulation et du silence. Qui ne croirait que le Seigneur irrité eût résolu la ruine de Ninive, lorsqu'il envoya un prophète annoncer à ses habitants sa destruction prochaine? Ils s'humilient à ses pieds, et il leur pardonne. Ainsi, les menaces du Tout-Puissant sont le langage de la clémence et de l'amour; elles ne sont faites que pour réveiller les pécheurs de leur assoupissement : c'est sa miséricorde qui parle, afin que l'on s'empresse de désarmer sa justice, et, lorsqu'il paraît le plus courroucé contre les transgresseurs de sa loi, leur grâce est encore dans son cœur toujours prêt à se laisser toucher par leur repentir.

Hélas! dites-vous, est-il encore quelque grâce pour un pécheur tel que moi? A peine ai-je connu mon Dieu, que j'ai vécu en guerre avec lui. Je n'ai avancé en âge que pour croître en malice; j'ai violé toutes ses lois, j'ai donné un libre cours à toutes mes passions. Ma vie tout entière est un affreux enchaînement de crimes. Je ne puis en soutenir le spectacle sans tomber dans de mortelles frayeurs. Non, le Dieu que j'ai tant offensé ne peut plus me regarder que d'un œil de courroux. Tout en lui s'élève contre moi et me condamne, jusqu'à sa bonté que mes dédains et mes insultes doivent avoir changée en fureur.

Ah! chrétiens, dans cet affreux chaos de crimes où vous êtes comme ensevelis, ne voyez-vous pas luire un rayon d'espérance qui doit dissiper vos alarmes? C'est que, plus vos crimes sont énormes, plus le Seigneur est disposé à vous les pardonner, si votre cœur en gémit, pourquoi. Parce qu'il fait tout pour sa gloire, nous dit-il lui même, et que la gloire dont il se montre le plus jaloux dans les livres saints, est de signaler, en pardonnant, cette bonté infinie qui est le fond de son être et qui l'élève si fort au-dessus des hommes; de sorte que l'état le plus haut et le plus divin où il puisse être par rapport à sa créature, la plus digne de ses vengeances est de lui pardonner : *Exaltabitur parcens vobis*. (*Isai.*, XXX, 18.)

Les hommes savent peu pardonner, parce qu'ils sont faibles et méchants. Leur méchanceté se repaît avec un plaisir cruel des maux d'autrui. Leur faiblesse les met dans l'impuissance de réprimer ce mouvement aveugle que la raison condamne, et vous êtes perdu si vous avez encore leur disgrâce et qu'ils puissent vous en faire ressentir les effets. Nous admirons ce petit nombre d'âmes sublimes qui se sont illustrées par des traits extraordinaires de clémence; nous les regardons comme les plus belles images de la Divinité, parce que la Divinité est un fond inépuisable de bonté, est la bonté même. Ce Dieu, dont la majesté infinie fait trembler les colonnes des cieux, veut être appelé le Dieu riche en miséricorde envers tous ceux qui l'invoquent. C'est pour la faire paraître avec plus d'éclat et de magnificence qu'il s'est plu dans tous les siècles à l'exercer envers les plus grands coupables. Manassès, Augustin, Thaïs, et tant d'autres, monuments éternels de la miséricorde divine, vous crient que nul n'est exclus de son sein, et que les cœurs où le péché a régné avec le plus d'empire, sont ceux où il aime à faire éclater le pouvoir de sa grâce et à répandre les richesses de sa bonté. La multitude même de vos crimes doit donc être la mesure de votre confiance. Si vous aviez moins offensé le Seigneur, il serait moins honoré du pardon qu'il vous prépare; mais parce que vous n'avez point mis de bornes à vos excès et à vos attentats, vous en êtes plus propre à glorifier la plus adorable de ses perfections : c'est donc sur vous par préférence que sa miséricorde répandra ses faveurs, parce que c'est par vous que se manifestant dans toute son étendue, elle lui procurera la gloire la plus chère à son cœur et la plus digne de lui : *Exaltabitur parcens vobis*.

Ainsi un pécheur qui dit à Dieu : Me voici à vos pieds, Seigneur, tout couvert de vos bienfaits et de mes crimes. L'oubli de tant d'ingratitude et d'outrages ne peut être que l'effet d'une grande miséricorde : je viens, sur les traces de ces heureux coupables qui la célèbreront à jamais dans les cieux, implorer un pardon qu'il est de votre gloire de m'accorder. Le pardon des grands criminels est la gloire des grands rois; le pardon du plus grand des pécheurs sera le triomphe du Dieu bon. Votre miséricorde éclatera davantage en faisant grâce à un coupable digne de tous les supplices, que votre puissance ne se signalerait en appesantissant son bras sur une feuille que le vent emporte. Si vous étiez comme les hommes dont l'orgueilleuse faiblesse irritée des

moindres injures ne respire plus que la vengeance, il ne me resterait d'autre partage qu'un affreux désespoir : mais, plus vous êtes grand et puissant, plus vous êtes miséricordieux. C'est sous les attraits ineffables de la bonté suprême que mon cœur vous adore, et rien n'en peut arracher la confiance qu'elle m'inspire : tous les châtiments du ciel seraient suspendus sur ma tête, tous les gouffres de l'enfer seraient ouverts sous mes pas, que j'espérerais encore en elle : *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo.* (*Job.* XIII, 15.)

Un pécheur, dis-je, qui a de tels sentiments de Dieu, et lui adresse une telle prière, lui rend l'hommage le plus juste et le plus glorieux qu'il puisse recevoir de sa créature; et sa confiance est un gage assuré de son pardon, puisqu'il est écrit que nul de ceux qui ont espéré en Dieu n'a été confondu et trompé dans son attente : *Nullus speravit in Domino, et confusus est* (*Eccli.*, II, 11) ; au lieu qu'une défiance injurieuse de sa bonté tarit la source de ses grâces, et nous laisse abandonnés à nous-mêmes avec nos misères et nos crimes.

A la disposition continuelle où est le Seigneur de vous pardonner, ajoutez, mes frères, le garant sacré et solennel qu'il vous a donné de votre pardon, et, pénétrés de reconnaissance, tombez aux pieds de sa miséricorde qui vous a mis entre les mains un titre respectable à sa justice même, et dont elle ne peut contester la valeur. Sa justice ! hélas ! dites-vous encore, c'est cette justice, dont les droits sont si étendus, si inviolables, dont les éclats foudroyants jettent la terreur dans les âmes les plus justes, dont les arrêts sévères et irrévocables précipitent tous les jours dans les flammes tant de malheureux moins coupables que moi : c'est cette justice souveraine et infinie, ce sont les éclairs de sa fureur et le bruit de son tonnerre qui m'épouvantent et me consternent. Comme il faut qu'elle soit satisfaite, et qu'il n'y a point de péché pardonné s'il n'est expié, comment défendre mon cœur du désespoir, n'ayant point à lui présenter la satisfaction qu'elle exige?

Mais quand vous lui présenteriez des années entières passées dans les pleurs, les gémissements, les austérités, les expiations de la plus rigoureuse pénitence, que lui offririez-vous qui, mis dans la balance avec un seul péché, ne fût infiniment au-dessous des châtiments qu'il mérite? Ah! pour trouver une satisfaction proportionnée à vos crimes, sortez de vous-même ; élevez-vous jusqu'à Jésus-Christ, fixez vos regards sur ce Dieu mourant pour le salut des hommes. C'est pour vous, pour expier vos crimes, pour obtenir votre grâce qu'il s'est immolé sur la croix. Ce Fils unique égal à son Père, l'image de sa splendeur et l'objet de sa tendresse, vous appartient avec toutes ses satisfactions et tous ses mérites. Riche de Dieu même, osez tout espérer, dit saint Bernard : si vos dettes envers la justice divine sont immenses, vous avez un trésor plus que suffisant pour les payer. S'il lui faut une victime, vous lui en offrirez une d'une valeur, d'une dignité infinie. Qu'elle mette votre pardon à si haut prix qu'elle voudra, vous avez de quoi la satisfaire, les mérites et les expiations d'un Homme-Dieu, ses larmes et ses plaies, ses souffrances et son sang. La foudre de cette justice irritée fût-elle sur votre tête, voilà ce que vous pouvez opposer à tous ses coups, voilà cette rédemption surabondante qui remplit toute l'étendue de ses droits; et, par là, cette justice elle-même vous devient favorable: de sorte que vous avez plus à espérer de Dieu parce qu'il est juste, que vous n'en auriez à espérer s'il ne l'était pas. Quelle confiance plus solide que celle qui est appuyée tout à la fois sur la justice et la miséricorde!

Miséricorde de mon Dieu, quelle ressource vous avez ménagée à tous les pécheurs de la terre! en est-il un seul, quelque désespéré qu'il puisse être, qui ne sentît renaître l'espérance dans son cœur en contemplant cet auguste objet de la religion, cette victime adorable et ces flots de son sang, dont une seule goutte aurait suffi pour expier tous les péchés du monde et ceux de mille autres mondes encore? Que craindre, quand on a pour soi ces excès de souffrances et d'expiations mille fois plus capables d'apaiser la justice divine que tout ce que les hommes pourraient souffrir ici-bas, et tout ce que les réprouvés souffriront éternellement dans l'enfer? que craindre, après que Dieu nous a tout donné en nous donnant son Fils? Miséricorde infinie, à qui nous sommes redevables de ce don précieux, ainsi toute l'économie de notre salut, où vous avez une si grande part, vérifie cet oracle de l'Esprit-Saint : que la miséricorde est au-dessus du jugement et surpasse toutes les œuvres du Seigneur : *Miserationes ejus super omnia opera ejus.* (*Psal.* CXLII, 9.)

Chrétiens abattus sous le poids de vos iniquités, et que le désespoir commençait à couvrir de ses ombres, rassurez-vous donc, *consolamini.* (*Isai.*, XL, 1.) Parmi les soupirs et les gémissements de la douleur qui vous pénètre à la vue de vos crimes, goûtez la joie et les charmes de l'espérance. Rien ne peut plus s'opposer dans votre cœur à ce sentiment puisé dans les sources les plus pures de la religion. Qu'il vous conduise aux pieds du Dieu des miséricordes : la tendresse et la générosité qu'il fera éclater dans votre pardon justifiera votre confiance et surpassera vos vœux.

Ce sera un pardon prompt, facile, un pardon sans réserve et sans retour, un pardon qu'il vous accordera avec joie, avec transport; un pardon auquel il ajoutera de nouvelles faveurs qui seront pour les justes l'objet d'une sainte jalousie. Chacun de ces traits n'est-il pas un prodige dans un Dieu si grand et si indignement outragé? Mais il s'est peint lui-même dans la parabole toute divine de l'enfant prodigue. Il nous ouvre son cœur et nous montre tous ses senti-

ments dans ceux de ce tendre père qui, charmé de voir son fils revenu de ses égarements et implorant sa bonté, lui fait un si favorable et si magnifique accueil ; image sensible, quoique imparfaite, de celui que Dieu vous prépare.

Ainsi donc, loin de vous faire acheter trop chèrement un pardon qui néanmoins ne saurait être mis à trop haut prix, à peine aura-t-il vu couler vos larmes, qu'il vous pardonnera tous vos crimes et vous rendra son amitié. Sans doute il serait juste qu'il vous laissât quelque temps à ses pieds dans l'humiliation et la crainte, vous reprochant votre sacrilége audace à violer ses lois, à braver sa colère, à dédaigner son amour, et la noire ingratitude dont vous avez payé ses bienfaits sans nombre : il serait juste qu'après vous avoir accablé de l'éclat de sa majesté infinie, qui fut l'objet de vos outrages, il vous fît attendre dans de longues et rigoureuses épreuves la grâce si peu méritée de votre pardon. Mais non, aux premiers accents de votre douleur, il oubliera qu'il est votre Maître et votre Dieu, pour se souvenir uniquement qu'il est votre Père. Il ne vous fera essuyer ni délais, ni reproches ; il adoucira même les reproches secrets que vous vous ferez dans l'amertume de votre cœur. Il vous soutiendra, vous rassurera, vous remplira de consolation, et vous fera goûter plus de douceur dans les larmes que vous répandrez dans son sein que n'en ont tous les plaisirs du monde. Ainsi, tandis que de vils mortels, cendre et poussière, ont tant de peine à se pardonner réciproquement leurs offenses, le Très-Haut, seul en droit de se venger et en état de punir, pardonne avec une facilité, une condescendance, une délicatesse et une grâce, si j'ose le dire, plus touchante que le pardon même.

Et ce n'est point à demi que le Seigneur se réconciliera avec vous. Il ne ressemble pas aux hommes qui ne savent point pardonner indistinctement toutes les injures, ou en les pardonnant gardent au fond du cœur un levain secret, qui fait qu'ils ne vous voient plus des mêmes yeux, et qu'un rien suffit pour rallumer les feux mal éteints de leur haine. Dieu vous pardonnera tout sans réserve et sans retour. Point de bornes à sa clémence : les excès les plus monstrueux comme les fautes les plus légères seront oubliés, ensevelis dans un abîme impénétrable. Il n'en restera aucune trace dans son souvenir, et rien ne pourra les y faire revivre. Toutes vos iniquités auront fui loin de vous, et seront anéanties pour les siècles des siècles, pour l'éternité tout entière. Leurs taches effacées pour toujours auront fait place à la grâce sanctifiante qui embellira votre âme et la fera briller d'un éclat céleste : bienfait inestimable ! Vous étiez l'esclave du démon, l'enfer vous attendait : vos chaînes sont brisées, l'abîme dévorant se ferme, le séjour de la félicité s'ouvre, Dieu est votre père et le ciel votre patrie. Quel autre qu'un Dieu pardonne avec tant de générosité et de magnificence ?

Mais voici, mes frères, quelque chose de plus surprenant encore et de plus aimable de la part du Dieu que vous avez offensé : figurez-vous les transports d'une mère qui pleurait la perte de son fils unique, et qui revoit tout à coup ce fils si cher plein de vie et de santé. Tel se montrera le Seigneur en vous voyant passer de la mort du péché à la vie de la grâce, et rétabli dans tous vos droits à l'héritage de ses enfants. Quelle que puisse être la joie qu'un si heureux changement fera naître dans votre cœur, la sienne sera plus grande encore, parce qu'il désirait plus ardemment que vous-même, dit un saint Père, votre retour dans le chemin de la vie et du bonheur. Il s'en fera une fête, un triomphe, dit l'Evangile ; il voudra que tous les anges et les saints qui le contemplent, le félicitent de sa conquête, et que votre conversion porte plus d'allégresse parmi les heureux citoyens du ciel que la persévérance d'une multitude de justes. Quel excès incompréhensible de tendresse ! et n'avouerons-nous point qu'il n'y a qu'une bonté infinie qui en soit capable ?

Ce n'est pas tout, achevez de connaître par un dernier trait le Dieu clément et miséricordieux que nous adorons. Vous osez à peine espérer de recouvrer la même place dans son cœur et d'en obtenir les mêmes faveurs qu'avant l'époque malheureuse de vos égarements : eh bien ! si votre retour est sincère, ce sera de sa part un nouveau trésor de grâces, un redoublement d'amour et de tendresse : vous serez tellement l'objet de ses complaisances, que les justes, qui lui ont toujours été fidèles, envieront votre sort, comme le fils aîné du père de famille, lequel ne s'était jamais écarté des bornes de l'obéissance et du devoir, fut surpris et jaloux des marques d'affection prodiguées à son jeune frère, rentré dans la maison paternelle. Combien de saints pénitents sont plus élevés dans les cieux et plus honorés sur la terre que d'autres, dont l'innocence conservée jusqu'à la fin de leur course semblerait mériter cette glorieuse distinction, parce qu'à une abondance de péchés succéda dans ceux-là une surabondance de grâces dont ils surent faire un digne usage pour s'élever au comble de la sainteté ! Jésus-Christ, dans le cours de sa vie mortelle, montra toujours une sorte de prédilection pour les pécheurs convertis. Il en u era de même à votre égard : plus il vous aura vu près de périr, plus il semblera vous récompenser par un surcroît de bienveillance de lui avoir épargné la douleur de vous perdre. Il tirera même de vos crimes pardonnés des motifs de reconnaissance et d'amour, dont la vive impression vous fera voler dans les sentiers de la justice chrétienne ; en sorte que vous deviendrez plus agréable à ses yeux, vous entrerez plus avant dans son cœur que si vous n'en étiez jamais sorti.

C'est ainsi que Dieu pardonne. Or, quels sentiments doit faire naître dans vos cœurs ce portrait que la foi vous trace du Dieu que vous avez offensé ! Quelle confiance mêlée

d'attendrissement et d'admiration! quel empressement d'aller vous jeter à ses pieds pour y recevoir un pardon qui sera couronné des plus précieuses faveurs! quel transport de reconnaissance et d'amour pour un Dieu si bon, si généreux, si magnifique envers des créatures qui ne méritent pas un de ses regards! et de là quelle vivacité de douleur et de regrets d'avoir pu lui déplaire et l'offenser!

Oui, mes frères, pour donner à votre repentir ce motif noble et surnaturel qui en doit être l'âme, et ce degré de sensibilité et de force qui est le prélude ordinaire d'une véritable conversion, réfléchissez sur tous ces prodiges de la miséricorde de Dieu, qui vous retracent l'idée ravissante de la bonté suprême avec ces attraits victorieux qui lui soumettent tous les cœurs. Pouvez-vous envisager cette bonté ineffable qui ne se venge de vos mépris et de vos outrages qu'à force de grâces et de bienfait sans l'adorer et sans l'aimer? Pouvez-vous l'aimer sans éprouver un vif sentiment d'horreur pour le péché qui l'offense, et de haine pour vous-même qui l'avez offensée? Pénétrez-vous de cette idée si douce et en même temps si désolante pour une âme sensible, que le Dieu de majesté et de bonté n'a que de la tendresse et des faveurs pour vous dont les attentats ne méritent que son indignation et ses vengeances : vos yeux auront-ils assez de larmes et votre cœur assez de soupirs, pour déplorer le malheur d'en avoir fait l'objet de vos audacieuses et coupables insultes? Quand vos crimes n'auraient ni fermé le ciel sur votre tête ni ouvert l'enfer sous vos pas, ne suffirait-il pas qu'ils eussent offensé la bonté infinie qui vous les pardonne, pour vous offrir un sujet éternel de la plus amère douleur? C'est ce qu'ont éprouvé, ainsi que Pierre et Madeleine, qui ne cessèrent de pleurer qu'en cessant de vivre; c'est, dis-je, ce qu'ont éprouvé tant d'illustres pénitents dont les noms sont écrits dans les annales de la religion. L'idée du Dieu infiniment bon offensé par leurs péchés plongeait leur âme dans un abîme d'amertume et de tristesse. Ils étaient inconsolables en pensant quel est le Père auquel ils avaient eu le malheur de déplaire. La tendresse avec laquelle il daignait essuyer leurs larmes, leur en faisait répandre encore davantage. La facilité avec laquelle il leur avait pardonné leurs crimes était pour eux une raison de ne se les pardonner jamais; et les bienfaits dont il ne cessait de les combler ne faisaient qu'augmenter leurs regrets avec leur reconnaissance et leur amour. La source de leurs regrets et de leurs larmes vous est ouverte : elle est aux pieds du Dieu des miséricordes entouré des richesses et des charmes de sa bonté; bonté adorable qui offre tout à la fois à l'âme criminelle qui l'a outragée, et le plus solide fondement de sa confiance, et le plus touchant motif de son repentir.

Mais, après avoir essayé de faire naître la confiance dans le cœur des pécheurs qui veulent se convertir, tâchons de la ranimer dans le cœur des justes qui veulent persévérer.

SECONDE PARTIE.

Vous, qui craignez le Seigneur, espérez en lui, dit l'Esprit-Saint. (*Eccli.*, II, 9.) Loin de vous ces craintes excessives, ces doutes affligeants, ces tristes défiances, source d'une infinité de maux, et l'un des piéges les plus dangereux que le démon tend aux âmes qui marchent dans les sentiers de la justice. C'est contre l'espérance, qui doit y être leur compagne fidèle et leur continuel appui, que l'ennemi du salut emploie tout ce qu'il a de malice, dit saint Bernard : *Contra spem nostram quidquid habet malitiæ exerit inimicus.* Ainsi, à moins de vouloir seconder vous-même les artifices de l'esprit tentateur et concourir avec lui à votre perte, plus il s'efforce de vous abattre par la défiance, plus vous devez vous élancer vers Dieu par une vive confiance en lui. Or voici trois considérations qui peuvent ranimer et affermir ce sentiment précieux dans votre cœur : l'indispensable nécessité de la confiance en Dieu, les solides fondements de la confiance en Dieu, les inestimables avantages de la confiance en Dieu.

Nécessité indispensable de la confiance en Dieu; car, s'il est écrit qu'il est impossible de plaire à Dieu sans la foi, et qu'on est sous l'empire de la mort quand on n'est pas animé de la charité, il est écrit aussi : Malheur à ceux qui ne se confient point en Dieu et ont perdu l'espérance! Sur l'espérance comme sur la foi et la charité porte tout l'édifice de la piété chrétienne. Ces trois vertus, dit le grand Apôtre, demeurent à présent dans la société des fidèles; elles y demeureront jusqu'à la fin des siècles. Elles sont essentielles à l'Eglise et à chacun de ses enfants. Nul n'a jamais pu, nul ne pourra jamais arriver sans elles au royaume des cieux : *Nunc autem manent fides, spes, charitas.* (I *Cor.*, XIII, 13.)

De là tout ce qui porte une atteinte mortelle à l'une de ces trois vertus divines, l'âme et l'essence de la religion, est un péché qui détruit en nous le fondement du salut et nous jette hors des voies de Dieu; et, comme nous repoussons avec horreur tout ce qui blesserait au dedans de nous-mêmes ou la foi ou la charité, nous devons nous armer de la même fidélité et du même courage contre tout ce qui pourrait y faire languir et mourir l'espérance. Ainsi donc, chrétiens timides à l'excès, quand, au lieu d'attendre avec confiance le bonheur que Dieu promet à ceux qui le servent et les moyens nécessaires pour y parvenir, vous vous livrez à des défiances et à des frayeurs injustes, savez-vous ce qui doit vous effrayer? ce sont ces péchés contre l'espérance que vous ne vous reprochez pas : péchés plus odieux au Seigneur et plus capables que tant d'autres, dont vous vous occupez sans cesse, d'attirer sur vous ses anathèmes, parce qu'ils attaquent et outragent à la fois toutes ses perfections. Ignorez-vous que ce furent les défiances des Israélites dans la

désert qui l'irritèrent le plus contre eux? Le feu de sa colère, dit l'Ecriture, s'alluma contre les enfants de Jacob, parce qu'ils ne crurent point à ses promesses et n'espérèrent point son secours. Il dissimula, il toléra dans eux beaucoup d'autres crimes; mais il ne put supporter leurs défiances continuelles, et il en tira une éclatante vengeance : *Ignis accensus est in Jacob, et ira Dei ascendit in Israel, quia non crediderunt in Deo, nec speraverunt in salutari ejus.* (*Psal.* LXXVII, 21.)

Ainsi la confiance en Dieu, à la considérer en elle-même, est un de nos devoirs les plus indispensables. Elle l'est encore, si nous la considérons par rapport aux autres obligations du christianisme, puisque nous ne pouvons les remplir ou que nous les remplissons mal sans elle : de sorte que le défaut de confiance est un des plus grands obstacles à l'accomplissement des devoirs du salut et aux fruits que nous devons en recueillir.

Obstacle à l'efficacité de la prière. Une prière inquiète qui doute, qui hésite, qui s'attend, pour ainsi dire, à n'être pas exaucée, ne l'est certainement pas. La confiance est une des qualités les plus essentielles de la prière chrétienne, et celle qui nous est le plus recommandée dans l'Evangile ; elle est même la mesure des grâces que nous obtenons, et Dieu ne nous donne, dit saint Cyprien, qu'autant que nous espérons recevoir. Mais un fonds secret d'incrédulité et de défiance est, si l'on y réfléchit, le défaut le plus commun des prières qu'on lui adresse et la cause la plus ordinaire de leur stérilité dont on se plaint.

Obstacle à la vertu des sacrements. Voulez-vous vous réconcilier avec Dieu, voulez-vous vous unir à lui dans le mystère de son amour? La confiance doit vous accompagner et au saint tribunal et à la table sacrée. Portez-y toutes les autres dispositions sans celle-là, vous ne ressentirez les précieux effets ni de l'un ni de l'autre; ou plutôt le défaut de confiance fermera votre âme aux autres sentiments qui doivent la préparer à recevoir ou la grâce de la justification ou l'auteur même de toutes les grâces.

Obstacle à l'amour de Dieu : car quel contre-coup doit porter à cet amour, qui tire sa force de la persuasion que Dieu nous aime, la fausse idée qu'il n'a pour nous que de la sévérité et des châtiments! L'amour de Dieu dans nos cœurs est étroitement lié avec l'espérance, dit saint Augustin; il s'affaiblit, il languit, il périt avec elle. Il n'aura jamais toute la vivacité et toute l'ardeur qu'il doit avoir pour remplir l'étendue du précepte, s'il n'est soutenu par la tendresse de la confiance : *Nec amor sine spe.*

Obstacle aux progrès dans les voies de la piété. Combien de justes s'y traînent dans la faiblesse d'une éternelle enfance! Sans cesse occupés ou de leurs infidélités passées dont ils craignent de n'avoir pas obtenu le pardon, ou de leurs fautes journalières dont le démon grossit à leurs yeux l'énormité ou le nombre, ils n'agissent qu'avec une langueur qui les rend incapables de toute démarche généreuse dans le chemin de la vertu. A tout moment ils s'arrêtent pour en découvrir les écueils : ils se forment des fantômes qu'ils prennent pour des monstres : ils excitent les tentations à force de les craindre; ils les augmentent à force de les combattre. Toujours dans le trouble et l'agitation, leur cœur désolé ne goûte en faisant le bien ni douceur ni repos. Les devoirs mêmes les plus consolants de la religion ne font qu'ajouter à leurs inquiétudes et à leurs tourments. De là ce découragement si voisin du désespoir, cette tristesse profonde que l'Esprit-Saint appelle une plaie universelle, dont la malignité s'étend sur toutes les puissances de l'âme et va jusqu'à ruiner la santé du corps. Est-il une situation plus accablante, un enfer plus insupportable, dit saint Bernard?

N'en est-il pas même qui, dans la nuit que forme autour d'eux cette foule d'images noires et de pensées sombres où ils sont plongés, attaqués par l'ennemi du salut qui redouble alors ses efforts, sans guide et sans appui, tombent et trouvent dans leurs chutes de nouveaux sujets de chagrins et de larmes; ou qui, ne pouvant supporter à la fois toute l'austérité de la vertu et toute l'amertume du vice, secouent enfin le joug du Seigneur pour aller se perdre dans les voies du monde et des passions?

Voilà l'abîme où vont se précipiter ceux qui, au service de Dieu, vivent dans une défiance et des alarmes continuelles; en sorte que, de tous les artifices que le tentateur peut employer pour faire périr les justes, il n'en est point de plus funeste que de leur ravir la confiance en Dieu. Ayez donc pitié de votre âme; bannissez-en cet esprit de trouble, d'inquiétude et de tristesse qui a causé la mort de plusieurs, dit le Sage ; environnez-la de tous les motifs de confiance que nous offre la religion. Votre devoir continuel est non-seulement d'y entretenir cette sainte confiance et de la défendre contre les attaques de l'esprit de ténèbres, mais encore de travailler à lui donner de nouveaux accroissements, à la rendre toujours plus vive et plus ferme, jusqu'à ce qu'elle remplisse toute l'étendue de votre cœur : *Habe fiduciam in Domino ex toto corde tuo.* (*Prov.*, III, 5.)

Et cette confiance que je vous prêche n'est-elle pas appuyée sur les plus solides fondements, une puissance et une bonté sans bornes, des promesses solennelles et inviolables, les mérites infinis de Jésus-Christ? quels sujets d'inquiétude et de crainte ne s'évanouiraient pas devant de si pressants motifs d'espérer?

Et d'abord ce sentiment de confiance ne doit-il pas s'emparer de notre âme et la remplir tout entière, lorsque, élevant nos regards vers le Dieu que nous adorons, nous découvrons les deux perfections si propres à l'inspirer, qui forment, pour ainsi dire, le fonds de son être, sa puissance et sa bonté : sa puissance qui tient ce vaste uni-

vers dans sa main et à laquelle rien ne résiste, tout obéit dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Quels que soient les obstacles qui s'opposent à votre salut, s'il veut vous sauver, ne le pourra-t-il pas? Il tourne et manie les esprits et les cœurs avec le même empire que la molle argile est façonnée sous la main du potier : il éclaire, touche, délivre, guérit, purifie, fait succéder le calme à la tempête, la rosée du ciel aux aridités et aux sécheresses, la paix et la joie aux plus cruelles agitations, et n'a besoin pour opérer en nous ces heureux changements que de le vouloir. Si nous ne pouvons rien sans lui, avec lui nous pouvons tout : il n'est point de passion si fougueuse que nous ne puissions dompter, point de tentation si forte que nous ne puissions vaincre, point de vertu si sublime, de sainteté si éminente où nous ne puissions nous élever et nous maintenir. O âme pusillanime, relevez donc votre courage abattu; vous avez pour défenseur et pour appui, non pas un homme faible, mais le Dieu fort, aussi souverain dans l'ordre de notre sanctification que dans le gouvernement du monde; il peut tout : à ce titre, vous lui devez l'hommage de votre confiance.

Et au milieu de cette puissance, de cette majesté infinie, voyez cette bonté sans bornes qui en fait le plus tendre des pères, dit Tertullien, et dont toutes les bontés d'ici-bas ne sont que de légères participations et de faibles ombres : cet amour incompréhensible, dont les mystères augustes de notre foi nous peignent avec des traits si touchants, si énergiques, les ineffables merveilles. Vous êtes l'objet de la tendresse de votre Dieu, et vous pourriez croire qu'il veut vous laisser périr? Ah! s'il est si bon, si miséricordieux envers les pécheurs, que doit-il être à l'égard des justes? s'il relève ceux qui sont tombés en courant dans les routes du crime, ne s'empressera-t-il pas de soutenir ceux qui chancèlent dans la voie de ses commandements? et, s'il ne veut pas la mort de l'impie qui le brave et l'outrage, avec quelle ardeur doit-il désirer le salut d'une âme qui s'efforce de le servir et de lui plaire? Mettez donc en lui tout votre espoir en faisant monter jusqu'à son trône l'encens de vos prières et de vos vœux : il les exaucera et vous conduira lui-même à travers tous les écueils semés sous vos pas jusqu'au port de l'immortalité glorieuse. Il le peut, il le veut, et il l'a promis.

Vous vous reposeriez de vos plus chers intérêts sur un honnête homme qui aurait engagé sa parole et son honneur à vous servir, à vous faire du bien, et qui en aurait le pouvoir : eh! avec quelle assurance devez-vous donc compter sur les promesses de Dieu qui est la vérité même, aussi éloigné du mensonge que du néant, et qui ne promet rien qu'il n'exécute avec plus de magnificence qu'il ne l'a promis. Or il a promis, il a juré par lui-même de tendre une main secourable à ceux qui l'invoqueront, de ne pas abandonner ceux qui espèreront en lui. Heureux l'homme, s'écrie Tertullien, à qui Dieu fait de telles promesses! mais trop coupable cet homme de peu de foi, s'il ne s'appuie point sur les promesses et les serments de son Dieu! Quand le Très-Haut daigne s'engager ainsi envers sa créature, n'est-ce pas pour elle une obligation de compter sans hésiter sur l'effet de sa parole?

Mais quel objet se présente à nous et vient affermir à jamais dans nos cœurs le doux sentiment de la confiance! c'est Jésus-Christ, mes frères; c'est toujours à Jésus-Christ qu'il faut revenir dans la religion, et ce que je disais aux pécheurs, je dois aussi le dire aux justes : Fixez vos regards sur Jésus-Christ; quelles impressions cette vue produira-t-elle en vous? Pour moi, elle me rassure et me console. C'est dans la vertu infinie des mérites de mon Sauveur que je mets mon espoir, et j'ose en attendre tout, la grâce dans cette vie et la gloire dans l'autre. La grâce! ah! Seigneur, il vous en a plus coûté pour me la mériter qu'il ne vous en coûtera pour me l'accorder. Après avoir fait pour nous de si grandes choses, croirai-je que vous ne voudrez pas en faire de moindres pour achever votre ouvrage et sauver des âmes qui vous sont si chères? Non, je ne le croirai pas; je n'outragerai pas à ce point votre sagesse et votre amour. Grand Apôtre, vous criez à tous les fidèles que Dieu leur a donné son Fils, et avec lui le gage assuré de toutes les grâces sans lesquelles ce don ineffable serait inutile. Je les implore en offrant à l'Eternel un prix qui les égale, qui les surpasse; en lui offrant des vœux appuyés encore par la médiation de ce Fils adorable, toujours vivant pour intercéder en notre faveur, et toujours exaucé à cause du respect qui lui est dû. Comment ne les attendrais-je pas avec la plus ferme assurance : *Quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit?* (*Rom.*, VIII, 32)

La gloire : je sais que mes œuvres n'ont en elles-mêmes aucune proportion avec ce poids immense de gloire que Dieu réserve à ses élus; mais Jésus-Christ supplée à mon indigence, à mon indignité; il est lui-même notre justice et notre sanctification : *Factus est nobis a Deo justitia et sanctificatio.* (*I Cor.*, I, 30.) Dès que la charité m'unit à lui, ses mérites sont à moi, ses mérites sont mon bien et mon trésor; je me les approprie, j'en couvre ma misère et mon néant, et je les présente à Dieu comme le titre le plus sacré que je puisse avoir à ses récompenses. Riche de tant de mérites amassés sans interruption depuis la crèche jusqu'à la croix, je conserverai toujours dans mon cœur la douce espérance du bonheur dont ils sont le prix : *Reposita est hæc spes in sinu meo.* (*Job.* XIX, 27.)

Pénétrez-vous, mes frères, de ces grands motifs de confiance en Dieu, et le démon du trouble et du découragement fuira à jamais loin de vous. Quel pourrait être encore le sujet de vos inquiétudes? vos infidélités passées? Vous ignorez dites-vous, si elles vous ont été remises, si vous êtes sorti du tribunal de la

pénitence avec la robe éclatante de la justice et le sceau céleste de l'amitié de Dieu. Mais attendez-vous qu'un ange vienne vous en assurer de sa part, ou qu'il vous révèle lui-même un secret qu'il a caché aux plus grands saints? alors encore votre esprit flotterait dans l'incertitude et le doute sur la réalité ou la nature de cette révélation; il ignorerait qui en serait l'auteur, le Dieu de vérité ou le père du mensonge. Toujours quelque obscurité répandue sur l'état de notre conscience nous en dérobera la vue claire et distincte; et, quelques efforts que nous ayons faits pour la purifier de ses souillures et nous mettre bien avec Dieu, nous n'aurons jamais sujet d'être entièrement contents de nous, et de nous rassurer sur toutes les circonstances de notre retour vers lui. L'unique parti à prendre est de nous jeter avec toutes nos inquiétudes dans le sein de sa miséricorde : et la confiance en Dieu sur un point si important au salut, loin de nous laisser exposés à une méprise funeste, est, comme vous verrez, le seul moyen de nous garantir, et de mettre en sûreté nos destinées éternelles.

Peut-être que, tranquille sur le passe, vous trouvez une source d'alarmes dans le présent, dans vos chutes journalières, dans tant d'imperfections et de défauts qui se mêlent au bien que vous faites, dans cette misère profonde et universelle où vous êtes à l'égard de Dieu; et vous vous croyez trop indigne des regards de sa bonté pour qu'il daigne les fixer sur vous. Mais est-ce en nous-mêmes qu'il faut chercher les raisons d'espérer? l'espérance chrétienne n'a-t-elle pas un plus solide fondement dans les perfections et les promesses de Dieu, les mérites et la médiation de Jésus-Christ? Le sentiment de notre indignité ne doit donc pas affaiblir notre confiance, il doit même l'affermir et l'augmenter, puisqu'il en relève le prix, qu'il en assure davantage le succès. Plus nous nous trouvons misérables aux yeux du Seigneur, plus il est disposé à faire éclater sur nous ses miséricordes, si l'aveu de notre misère est accompagné d'une vive confiance en lui, parce qu'alors notre confiance lui plaît et l'honore d'autant plus, qu'exempte d'orgueil et des moindres illusions de l'amour-propre, et ne s'appuyant que sur une bonté, une charité infinie, elle est l'expression de la plus haute idée des attributs de Dieu les plus chers à son cœur, et l'hommage le plus délicat, le plus pur et le plus digne de lui qu'il puisse recevoir de sa créature.

Est-ce enfin le petit nombre des élus qui vous effraye et vous consterne? Mais il vous est ordonné d'espérer que vous serez de ce nombre, et il ne vous est jamais permis de vous entretenir dans la pensée et la croyance formelle que vous êtes du nombre des réprouvés. Pourquoi? parce que Dieu nous fait une obligation rigoureuse et indispensable d'espérer en lui; et dans l'ordre du salut qu'est-ce qu'espérer en Dieu? C'est espérer le royaume de Dieu, la possession éternelle de Dieu, le bonheur des élus de Dieu. Au devoir essentiel de l'espérance ajoutez les raisons particulières que vous avez d'espérer, et tout votre effroi ne se changera-t-il pas en consolations et en actions de grâces? Comparez votre état avec celui de la plus grande partie des malheureux mortels : un déluge d'iniquités couvre la terre, et ses habitants moissonnés par la mort tombent de toute part dans les enfers. Les plus vastes contrées de l'univers sont ensevelies dans les ténèbres de l'infidélité, du schisme et de l'hérésie; celles que la vraie religion éclaire de son flambeau céleste voient une foule d'hommes profanes fermer les yeux à sa lumière, pour se livrer sans inquiétude à toute la corruption de leur cœur, se précipiter aveuglément dans tous les excès, immoler leur âme aux autels de la fortune, de l'ambition, de la volupté, de la vengeance, et, foulant aux pieds toutes les lois divines, braver en quelque sorte l'Eternel jusque sur son trône. Témoins de ces attentats de l'impiété, plusieurs, il est vrai, ne les imitent pas, et restent attachés à la foi de leurs pères : mais combien, parmi eux, qui la déshonorent par leurs mœurs, esclaves des maximes et des usages du siècle, livrés à l'empire des sens et des passions, portant sans cesse dans une conscience criminelle l'arrêt de leur mort, et terminant leur triste carrière, comme ils l'ont fournie dans l'état affreux du péché! Combien d'autres, sans se rendre coupables des mêmes crimes, vivent dans l'oubli de Dieu et l'indifférence pour le ciel, ne connaissent presque aucune pratique de la piété chrétienne, se laissent entraîner au torrent des occupations, des bienséances, des affaires, des plaisirs, et, contents des dehors d'une probité mondaine, n'ont point les vertus que l'Evangile prescrit et que Jésus-Christ canonise! Voilà le parti des réprouvés et le portrait de la multitude. Que reste-t-il, qu'un petit nombre de vrais israélites, qui n'ont point fléchi le genou devant Baal, et qui, loin des routes battues, vivant pour ainsi dire à l'écart, opèrent leur salut avec crainte et tremblement, cherchent Dieu dans toute la sincérité de leur cœur, s'efforcent d'observer sa loi, de croître dans son amour, de mériter ses récompenses? C'est sans doute à ce petit nombre dont vous avez le bonheur d'être que le ciel est réservé. Espérez donc que Dieu achèvera dans vous son ouvrage, qu'il vous sanctifiera, qu'il vous sauvera, qu'il vous couronnera avec ses élus, et vous trouverez dans cette espérance même un sûr garant de votre élection; vous en serez convaincu par ce qui me reste à vous dire des inestimables avantages de la confiance en Dieu.

Premier avantage. Ne voyez-vous pas d'abord marcher à sa suite la paix et la joie? Quelle tranquillité, quel calme, quel contentement, lorsque, exempt d'inquiétude sur l'affaire la plus importante qu'on puisse avoir en ce monde, on s'en occupe, on y travaille sans cesse avec le doux espoir

qu'elle réussira! Pour une âme chrétienne il n'est point de situation plus affreuse que de vivre dans des perplexités continuelles sur l'état de sa conscience et les intérêts de son éternité : autant ces perplexités, ces alarmes sont capables de jeter dans la tristesse et l'abattement, autant la confiance en Dieu, qui en tarit la source, apporte avec elle de satisfaction et de bonheur. Quelle onction divine répandent alors dans l'âme du juste la prière, la retraite, les lectures saintes, toutes les œuvres de la piété! A-t-il fait quelques chutes? Il s'en humilie et s'en afflige, mais sans trouble, sans découragement. Il porte au tribunal de la miséricorde une douleur sincère, mais tranquille, parce qu'elle est soutenue et adoucie par l'espoir du pardon. Approche-t-il du plus auguste de nos mystères? Le respect ne nuit pas dans son cœur à l'amour, parce que la crainte y est tempérée par la confiance : après s'être abîmé dans son néant aux pieds de Jésus-Christ, il s'unit à lui avec transport, et se perd délicieusement dans le sein de la Divinité. En un mot, tout le bonheur que la piété promet aux justes, c'est la confiance en Dieu qui les met à portée de le goûter; sans elle, il leur échappe et s'évanouit. Et remarquez, avec saint Bernard, que l'homme ne peut vivre ici-bas sans consolation, et que, s'il ne trouvait ni douceur ni repos dans la pratique de la vertu, il ne pourrait en remplir longtemps les austères devoirs. Ainsi cette paix du cœur, cette joie pure et solide, le premier fruit de la confiance, est, d'une part, nécessaire au juste : de l'autre, elle est agréable à Dieu, qui nous la recommande en cent endroits des livres saints, et veut qu'elle soit le partage de ses serviteurs, comme elle fait la gloire de leur maître.

Second avantage de la confiance en Dieu, la force et le courage dans son service. L'effet naturel de l'espérance est de nous soutenir, de nous animer, de nous encourager, au lieu que la crainte seule nous trouble, nous affaiblit, nous met en danger de périr. Le Prince des apôtres ne commença à s'enfoncer dans les eaux de la mer que lorsque, effrayé par la violence de la tempête, il commença à trembler et à manquer de confiance. Justes de la terre, que cette vertu s'affermisse de plus en plus dans votre cœur : de quoi ne vous rendra-t-elle pas capables? Ceux qui espèrent dans le Seigneur, dit le Prophète, se dépouilleront de leur faiblesse, pour se revêtir d'une vigueur et d'une force qui les rendra supérieurs à toutes les attaques du monde et de l'enfer, et les fera marcher à grands pas dans le chemin du ciel. La haute idée et le profond sentiment qu'ils ont de la bonté du Dieu qu'ils adorent, la brillante perspective de la félicité suprême qu'il leur réserve, l'assurance consolante de sa protection et de ses secours, leur inspireront une ardeur et une constance qui ne s'effrayera de rien, qui triomphera de tout. Ils ne cesseront de s'enrichir de nouveaux mérites, et, semblables à des aigles qui ont pris leur essor, ils s'envolent au delà des nues, ils s'élèveront par la pratique des plus sublimes vertus jusqu'au comble de la perfection : *Qui sperant in Domino, mutabunt fortitudinem, assument pennas ut aquilæ.* (*Isai.*, XL, 31.)

Troisième avantage qui renferme et couronne tous les autres : c'est que tous les dons du ciel, tous les secours du salut, toutes les richesses de la grâce sont accordées à une humble et vive confiance; que Jésus-Christ lui a fait les plus magnifiques promesses et l'a comblée des plus insignes faveurs; que les monuments sacrés nous offrent durant une longue suite de siècles une foule d'exemples qui nous la font voir exaucée et secourue, et pas un seul où elle ait été trahie et abandonnée; qu'il est même de foi qu'elle ne le sera jamais, et qu'elle est un titre assuré à l'immortalité glorieuse, puisque Dieu nous déclare que ceux qui le craignent et espèrent en sa miséricorde ne seront point confondus et trompés dans leur attente; qu'il les voit avec intérêt et avec complaisance; qu'il les assistera, les sauvera, les glorifiera, parce qu'ils ont espéré en lui.

Consolants oracles! Ainsi donc le juste qui espère en Dieu est inébranlable comme la montagne de Sion, et le sujet de sa confiance, c'est sa confiance même. Il a pleuré, expié ses anciens égarements; mais c'est la confiance avec laquelle il jette ses inquiétudes dans le sein de la bonté divine qui lui en assure le pardon : *Spes non confundit.* (*Rom.*, V, 5.) Il implore le secours d'en haut pour se soutenir et avancer dans les sentiers de la justice, et c'est la confiance qui anime sa prière, qui lui en garantit le succès : *Credite quia accipietis, et evenient vobis.* (*Marc.*, XI, 24.) Il multiplie ses bonnes œuvres pour rendre son élection certaine; mais sa confiance est une des marques les plus assurées de sa prédestination : s'il la conserve jusqu'à la fin de sa course, il est impossible qu'il périsse; il sera infailliblement admis au nombre des élus : *Salvos facit sperantes in se* (*Psal.* XVI, 7); *spe salvi facti sumus.* (*Rom.*, VIII, 24.)

O sainte confiance! ô espérance chrétienne, qui, précédée de la foi et suivie de la charité, nous conduisez comme par la main jusqu'à la céleste patrie! vertu toute-puissante sur le cœur de Dieu, à qui vous arrachez, s'il est permis de parler ainsi, ses foudres pour les éteindre et ses grâces pour nous en enrichir, et dont toutes les perfections semblent intéressées à céder à l'espèce de violence que vous lui faites; non moins puissante sur le cœur de l'homme, dont vous assurez le repos, dont vous enflammez les désirs, et que vous élevez sur les ailes de la grâce jusqu'au comble de la sainteté; aimable et bienfaisante vertu, qui peut contempler vos divines prérogatives, et ne pas désirer de vivre et de mourir dans vos bras?

Seigneur, Dieu des vertus et particulièrement de l'espérance : *Deus spei*, ranimez-

la dans nos cœurs, et que rien ne puisse l'y éteindre ou l'affaiblir. Donnez-lui les caractères qu'elle doit avoir pour fixer sur nous la tendresse de vos regards, et pour devenir, dans les plus tristes événements de cette vie, notre ressource et notre consolation. Qu'elle soit humble, agissante, ferme et inébranlable. Qu'avec les autres vertus qui forment son cortége elle nous suive jusqu'au tombeau; et, quand votre main tranchera le fil de nos jours, qu'elle vous consacre nos derniers soupirs. C'est ainsi qu'après avoir été la compagne assidue de notre pèlerinage sur la terre, elle nous ouvrira les portes de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

Pour le jeudi de la deuxième semaine de carême

SUR L'ENFER.

Mortuus est dives, et sepultus est in inferno. (*Luc.*, XVI. 22.)

Le riche mourut, et il fut enseveli dans l'enfer.

Voilà donc le terme fatal où devait aboutir la vie sensuelle du mauvais riche; et c'est dans ce gouffre d'horreurs où il est enseveli depuis tant de siècles, que la foi nous montre encore tous les coupables enlevés de ce monde dans la disgrâce de Dieu et redevables à sa justice. Il y a donc un enfer, vérité fondamentale de notre religion; et qu'il est étrange que le plus grand et le plus aimable des maîtres ait été obligé de creuser un enfer sous nos pas pour nous faire respecter ses lois, pour mettre ses bienfaits à couvert de notre ingratitude et sa majesté à l'abri de nos outrages!

Il y a un enfer, et cependant la terre est couverte de pécheurs. Portes des cieux, m'écrierai-je avec le Prophète, brisez-vous d'étonnement et de désolation. Et toi, monument éternel des vengeances du Très-Haut, épouvantable abîme, s'il faut qu'un jour, nous augmentions le nombre de tes victimes infortunées, rassasiés de tourments et transportés de rage, nous nous demanderons à nous-mêmes où étaient donc notre foi et notre raison quand nous osâmes fouler aux pieds la crainte de tes supplices et franchir la plus redoutable barrière que le Tout-Puissant ait pu opposer à la licence du crime.

Il y a un enfer. Je prêche cet enfer à des chrétiens qui le regardent comme un des points essentiels de leur croyance, et la plupart d'entre eux l'ont déjà mérité, et plusieurs le méritent encore, et tous peuvent le mériter un jour, et nous n'y pensons pas, nous ne le craignons pas! Eh! à quoi donc réservons-nous nos réflexions et nos frayeurs?

Mon Dieu! serait-il donc vrai que la crainte des châtiments de l'autre vie, cette crainte toujours si utile et quelquefois si nécessaire, eût perdu dans nos esprits cette force victorieuse qu'elle emprunte de votre grâce pour ébranler les consciences et en faire sortir des prodiges de pénitence et de sainteté? A des cœurs nobles et purs il ne faudrait qu'étaler vos bontés et vos charmes pour les faire voler vers vous; mais à des cœurs profondément gâtés et corrompus, roulant sans cesse dans une alternative de bien et de mal, livrés même au crime et insensibles aux merveilles de votre amour, il faut faire gronder le tonnerre de vos vengeances; il faut employer en leur faveur la dernière ressource du salut et réveiller en eux la crainte de l'enfer: comment? par l'image de l'enfer même. Et voilà, mes frères, le dessein que je me propose dans ce discours; je m'attache à deux idées simples, mais d'où je vois sortir tous les traits du plus effrayant tableau que la religion ait à nous présenter: la nature des peines de l'enfer, l'étendue des peines de l'enfer; l'un et l'autre également propres à nous montrer combien l'enfer est terrible.

Soutenez, Seigneur, ma faible voix, et écoutez une prière que je ne vous adresse ici qu'en tremblant. Arrêtez, suspendez ce sentiment de confiance qui, pour nous rassurer contre les rigueurs de votre justice, va nous chercher un asile dans la bonté de votre cœur; car n'est-ce pas l'idée d'une bonté si facile qui trop souvent nous endort à l'ombre d'une sécurité funeste? Cachez-nous donc le Dieu des miséricordes, et, puisque pour vous faire aimer il faut d'abord que vous vous fassiez craindre, ne nous laissez voir, au fond d'un nuage sombre et menaçant, que le Dieu armé d'anathèmes, assis sur un trône de flammes et fixant sur nous un œil terrible; que le Dieu dont le bras infatigable épuise sur les pécheurs tous les traits de son courroux, que le Dieu des réprouvés et des démons. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

A juger de la nature et de la rigueur des peines de l'enfer par la grandeur de l'Etre souverain qui l'a creusé pour y faire éclater sa justice et se venger en Dieu, sous quelles affreuses couleurs doivent-elles se présenter d'abord à notre esprit! et le plus fier des mortels pourrait-il y penser sans pâlir d'effroi? car c'est dans ce triste séjour qu'un Dieu ennemi, un Dieu courroucé, un Dieu inexorable, signale sa haine et ses fureurs contre les prévaricateurs de sa loi, et accomplit toutes les menaces qu'il leur fait dans les livres saints. Oui, le souverain Maître qui règne dans les cieux, le Dieu vengeur du crime a parlé et il a dit à tous les pécheurs de la terre: Si je vous épargne en ce monde je saurai bien vous retrouver dans l'autre; et, quand les portes de la mort vous auront été ouvertes vous sentirez toute la pesanteur de mes coups, vous saurez que c'est moi qui vous frappe, moi qui vous punis, moi qui préside à la vivacité de vos tourments: *Venit tempus.... et scietis quia ego Dominus percutiens.* (*Ezech.*, VII, 9, 12.) C'est là, c'est dans l'enfer que je ferai pleuvoir sur vos têtes criminelles des charbons ardents, que je vous enivrerai

d'une coupe de douleur et de désolation, et que, dans l'excès de votre désespoir, vous dévorerez jusqu'aux morceaux de ce vase empoisonné : *Repleberis calice mœroris et tristitiæ, et fragmenta ejus devorabis.* (*Ezech.*, XXIII, 34.) C'est là, c'est dans l'enfer que j'étendrai sur vous mon glaive étincelant et trop longtemps oisif; qu'en vous le plongeant dans le sein je serai sourd à vos cris, insensible à vos larmes; je me rirai de vos grincements de dents et insulterai à votre malheur : *In interitu vestro ridebo, et subsannabo vos.* (*Prov.*, I, 26.) C'est là, c'est dans l'enfer que je serai comme un lion rugissant, comme une ourse furieuse, que je m'élancerai sur les coupables pour assouvir ma colère et ma haine et leur arracher moi-même le cœur et les entrailles : *Occurram eis quasi ursa..... et dirumpam interiora jecoris eorum.* (*Ose.*, XIII, 8.)

Ah! chrétiens, que ces expressions et tant d'autres répandues dans les livres sacrés sont de tristes et terribles présages de la rigueur des tourments de l'enfer! tourments dont je ne devrais peut-être vous rien dire de plus, sinon qu'ils sont inconcevables, parce que, selon les principes de notre foi, ils sont le dernier effort de la colère d'un Dieu qui n'est pas moins grand et admirable dans ses réprouvés que dans ses élus, et qu'ils doivent réparer par une satisfaction éclatante et digne d'un Dieu le mépris de son amour, la profanation de son sang, l'abus de ses grâces et les injures faites à sa majesté. Mais, quoiqu'accablé sous le poids de mon sujet, je vais plus loin, je vais, mes frères, guidé par le flambeau de la religion, et l'Evangile à la main, vous conduire dans ces noirs et profonds cachots où l'Eternel exerce ses vengeances sur un peuple maudit et réprouvé; et fasse le ciel, qu'après y être descendu en esprit pendant la vie, nul d'entre nous n'y descende réellement, et pour toujours, après la mort.

Venez donc, et voyez : *Veni, et vide.* (*Apoc.*, VI, 1, 3, 5, 7.) Celui qui tient les clefs de l'abîme l'ouvre en ce moment aux yeux de votre foi. O spectacle d'épouvante et d'horreur! ô enfer, séjour détesté de la terre et des cieux! dans quel gouffre de maux sont plongés tes déplorables habitants! L'œil effrayé ne saurait parcourir ta vaste enceinte sans y rencontrer de toute part l'image du souverain malheur qui prend mille formes diverses pour tourmenter ses victimes. Mais, à travers cette foule de victimes dont elles sont la proie, quel tourbillon de flammes les investit, les pénètre et leur arrache ce cri lamentable : *Crucior in hac flamma* (*Luc.*, XVI, 24); que je souffre dans ce feu! Quel sceau fatal d'ignominie et de malédiction paraît encore empreint sur leur front odieux et exécrable : *Non populus meus* (*Ose.*, I, 3); ce n'est plus mon peuple! O douleur, o désespoir! un feu qui les dévore; un Dieu qu'ils ont perdu! Voilà, chrétiens, les deux grands principes du malheur des réprouvés; en voilà l'essentiel et le fond, la peine du feu, la perte de Dieu. Portez, fixez vos regards sur ces deux genres de supplices dont la réunion désespérante vous donnera quelque idée de la nature des peines dont l'enfer vous menace. Peines infiniment rigoureuses, que le Prophète voyait sans doute en esprit quand il disait à Dieu : *Faites venir sur les pécheurs ce temps de désastre et d'affliction, et brisez-les d'un double supplice : « Indue super eos diem afflictionis, et duplici contritione contere eos. »* (*Jerem.*, XVII, 18.) Contemplez-les donc, mes frères, ces infortunés coupables, que la main du Dieu des vengeances a précipités dans un abîme de feu dont vous cotoyez les bords : soyez témoins des vives impressions de ce feu qui les dévore sans relâche et sans pitié, et qui peut-être, hélas! vous dévorera comme eux : *Devorabit eos ignis.* (*Job*, XX, 26.)

Feu de l'enfer, feu véritable, puisque la religion nous montre les réprouvés plongés dans des brasiers ardents, livrés aux plus cuisantes atteintes d'un feu qui leur sert de vêtement embrasé, qui s'attache avec fureur à toutes les puissances de leur âme, qui exercera son activité sur toutes les parties de leur corps, et qu'à cette vue, armée d'un glaive menaçant elle dit aux pécheurs : Voilà votre place. Dieu a choisi parmi tous les êtres créés le plus majestueux et le plus cruel pour en faire l'instrument de ses vengeances, le plus digne de sa grandeur et de sa colère. Faibles hommes, qui succombez à la douleur que vous cause une étincelle de feu, dites-moi comment vous pourrez soutenir l'ardeur de ces flammes dévorantes?

Non, mes frères, ce n'est point ici un épouvantail fait pour alarmer la simplicité des enfants et la crédulité du peuple : c'est une vérité qui a fait trembler les héros de la foi, les anges du désert, les plus grands personnages qui aient paru dans l'Eglise de Jésus-Christ; et la réalité du feu de l'enfer est unanimement reconnue par tous les docteurs catholiques, parce qu'elle est évidemment appuyée sur les oracles divins; parce que les prophètes et les apôtres nous offrent en mille endroits de leurs écrits et sous les traits les plus naturels et les plus frappants, l'image du feu mêlée aux menaces de la colère céleste; parce que Jésus-Christ lui-même nous montre le mauvais riche enseveli dans les flammes; et, pour prévenir dans nos esprits jusqu'au moindre doute, il nous a laissé dans l'Evangile le précis de ce foudroyant arrêt qui condamnera les pécheurs au feu. Après cela, malheur à quiconque refuserait de croire! malheur à nous, si nous ne saisissons pas avec les plus sages et les plus éclairés des hommes tous les moyens d'échapper à ce feu qui dévore les réprouvés dans l'enfer : *Devorabit eos ignis!*

Feu de l'enfer, feu épouvantable; car, dit saint Augustin, c'est la toute-puissance de Dieu qui le met en œuvre, et, dans la main

d'un Dieu vengeur de ses lois, quelle doit être la vivacité de ce feu miraculeux et immortel! Eh quoi! tous les feux de la terre n'en sont qu'une ombre, dit saint Bernard; quoi! ces fournaises embrasées qui fondent les métaux, calcinent les corps les plus durs, et dont on ne peut soutenir l'approche sans un secret frémissement; ces montagnes fumantes qui, du fond de leurs noirs abîmes, vomissent des torrents de flammes, et répandent la consternation dans les champs qui les environnent; ces nuages enflammés qui portent la foudre dans leur sein, et l'envoient avec fracas jeter parmi les pâles mortels la terreur et la mort; ce déluge de feu qui tomba sur des villes coupables, et changea leur infâme région en un vaste brasier; ce feu plus terrible encore qui doit à la fin des temps causer un incendie général, et faire du monde entier un affreux monceau de cendres : quoi! tout cela, tous ces feux jetés et réunis dans les prisons de l'enfer ne seraient que quelques traits échappés de ses flammes : *Ignis æterni missilia sunt?* Que l'épouvante les saisisse, disait Moïse en parlant des ennemis de son peuple; qu'elle leur glace le sang dans les veines et les rende immobiles comme des pierres : *Fiant immobiles quasi lapis.* (*Exod.*, XV, 16.) Grand Dieu! et n'expirerions-nous pas de frayeur, si vous nous montriez de plus près ces feux allumés par votre colère dans les sombres profondeurs de l'avenir?

O flammes infernales qu'anime le souffle du Tout-Puissant! ô tempêtes de feu qui jamais ne s'apaisent! pluie brûlante qui tombe à torrents précipités! tonnerres effroyables qui éclatent de toutes parts, du milieu de cette mer de soufre embrasé, où la justice de Dieu se promène avec fureur, écrasant sous ses coups des milliers de criminels, que l'Ecriture et les Pères nous représentent chargés de chaînes de feu, abîmés dans des flots de feu, transformés eux-mêmes en feu; et dans ce feu, dont la violence surpasse toutes les forces de la nature, parvenus, ce semble, au dernier période de la douleur! Car, quelle est l'étrange impression de ce feu sur ses lamentables victimes? J'essayerais en vain de vous le faire comprendre, et j'abandonne à vos réflexions cette triste vérité : qu'un seul instant passé dans les feux de l'enfer est infiniment plus douloureux que des siècles entiers qui réuniraient sur vous tous les maux imaginables de ce monde : *Non modo hæc parva sunt, sed nulla.* C'est la pensée de saint Augustin : n'a-t-elle pas de quoi vous frapper et vous consterner? Et cependant ce n'est pas tout : écoutez ce qui me reste à vous dire de ce feu qui dévore les réprouvés dans l'enfer : *Devorabit eos ignis.*

Feu de l'enfer, feu raisonnable, et qui redouble encore l'activité de ses flammes selon le nombre et la grièveté des crimes. Justice suprême qui punissez les damnés, oui, vous rendez à chacun selon ses œuvres; et c'est dans le séjour de la confusion et du désordre que vous montrez aussi l'ordre équitable de vos châtiments. Hélas! si une seule offense mortelle nous rend dignes à vos yeux du feu de la réprobation, et si vous ordonnez à ce feu vengeur d'en poursuivre avec une rigueur presque infinie la tache ineffaçable, avec quelle fureur devez-vous donc le déchaîner contre une âme défigurée et noircie par une multitude de crimes?

Ah! mes frères, combien de réprouvés dans les flammes ont moins péché que vous! combien donc le feu qui les brûle vous tourmentera-t-il plus qu'eux, si votre nom est écrit dans le livre de mort! *Interrogabit ossa et medullas, et cogitationes nostras.* Plus perçant qu'un glaive à deux tranchants, ce feu pénètrera jusqu'au fond du cœur et en démêlera les replis les plus cachés, les intentions les plus secrètes. Il interrogera toutes les puissances de l'âme, tous les membres du corps. Il interrogera tant de pensées, tant de sentiments, tant de paroles, tant d'actions criminelles. Il les interrogera, il les comptera et il les dévorera. Il s'élancera sur sa tremblante victime; et le nombre de ses iniquités surpassât-il celui des cheveux de sa tête, tout sera puni, tout sera la proie des flammes. Et que deviendrez-vous alors, vous qui déjà redevables à la justice divine, au lieu d'expier vos péchés anciens, ne faites chaque jour qu'y en ajouter de nouveaux, et préparer des aliments à ces flammes vengeresses? Pour redoubler contre vous leurs atteintes furieuses, il faudra donc que le Tout-Puissant tire des trésors de sa colère les plus affreux miracles, et, dans ces gouffres brûlants, la rigueur de votre supplice sera la marque funeste à laquelle on vous distinguera du peuple des réprouvés : *Interrogabit ossa et medullas, et cogitationes nostras.*

Mais qu'ai-je dit? le feu de l'abîme n'a pas encore atteint son plus haut degré de vivacité et d'ardeur. Que sera-ce lorsque, dans le nombre des péchés, il en distinguera surtout l'énormité et la malice? Car, vous le savez, il est des péchés qui portent un caractère particulier de malice et de noirceur; et, si Dieu est infiniment juste, ne doit-il pas, par un dernier prodige, irriter singulièrement contre eux le feu de ses vengeances et en porter la violence à son comble?

Péchés qu'on commet avec toute la réflexion qui en fait sentir la honte et le désordre, sans que ni les lumières de la foi qui se réveille, ni les secours de la grâce qui se présente, ni les menaces de la religion qui tonne, ni la majesté du Dieu qu'on outrage, puissent troubler ce sang-froid, cette tranquillité diabolique avec laquelle on se livre au mal : péchés auxquels on aura prostitué toutes ses affections, qu'on aura préparés avec soin, recherchés avec empressement, désirés avec transport, et dont on aura fait son unique et indigne bonheur, jusqu'à trouver ennuyeux et insipides tous les moments, tous les plaisirs même que le funeste attrait du crime n'assaisonnait pas : péchés qu'on aura publiés avec un air d'ostentation

et de triomphe, et dont on se sera fait aux yeux des hommes une gloire affreuse, levant avec assurance un front souillé de l'empreinte du vice, et vantant comme le fruit de la science du monde, comme la marque d'un esprit supérieur aux préjugés vulgaires, des excès que la raison seule a couverts du sceau de l'ignominie : péchés qui, changés par l'habitude en une seconde nature, auront mis le coupable dans une espèce d'impossibilité de briser ses chaînes et de revenir à Dieu ; de sorte que l'aveuglement de son esprit et la dépravation de son cœur, malheureusement trop libres dans leur principe, n'auront fait de sa vie toute entière qu'un seul et même crime.

Voilà les monstres que le feu de l'enfer, toujours conduit par la justice divine, dévore avec le plus d'acharnement et de rage ; et voilà les monstres que porte au fond de sa conscience tel peut-être qui m'écoute.

Quelles sont encore ces victimes brûlantes qui boivent jusqu'à la lie le calice de feu que leur présente un Dieu en courroux ? Dieu des vengeances, vous triomphez; et vous, mes frères, ouvrez les yeux de la foi.

Là, c'est un pécheur scandaleux dont les exemples et les conseils séduisirent tant d'âmes faibles et innocentes : artisan de leur malheur, vil suppôt du démon, ennemi déclaré de Jésus-Christ jusque dans l'empire de sa religion, il lui fit une guerre ouverte; il eût voulu anéantir le fruit de sa croix ; il lui ravit le prix de son sang; et il ne serait pas l'objet de toute sa fureur au milieu des flammes vengeresses? *Sanguinem ejus de manu tua requiram.* (*Ezech.*, III, 18.)

Là, c'est un grand du monde que la justice et la reconnaissance invitaient à glorifier l'auteur de son élévation par de plus profonds hommages, et qui tira de sa grandeur même mille secours pour outrager avec plus d'audace et de succès la main bienfaisante et magnifique qui l'avait élevé au-dessus des autres hommes. Puissants dieux de la terre, de quel triste éclat vous brillerez dans les enfers, quand le Dieu fort et terrible, déployant contre vous toute l'activité d'un feu vengeur de ses droits, ne vous laissera de votre grandeur passée que le funeste privilége de sentir plus que les autres la grandeur et l'excès de ses tourments : *Potentes potenter tormenta patientur!* (*Sap.*, VI, 7.)

Là, c'est un riche du monde, et, parce qu'il ne fit entrer pour rien l'obligation de l'aumône dans l'usage de ses richesses, parce qu'il n'eut pour tant d'infortunés Lazares que des entrailles de fer ; coupable du crime que l'Evangile reproche au mauvais riche, le voilà, comme lui, plongé dans des feux dont il ressent les plus vives atteintes; comme lui, se désespérant dans le sein de ses douleurs, et criant plus haut que le reste des damnés : *Crucior in hac flamma.* (*Luc*,. XVI, 24.)

Là, c'est une infinité d'âmes sensuelles et voluptueuses, qui expient d'infâmes plaisirs par les plus horribles tortures. Religion sainte, n'est-ce pas surtout aux flammes honteuses de l'impureté que sont réservées les flammes les plus dévorantes de l'enfer?

Oui, vous nous dites que c'est contre ce vice abominable qui aura traîné dans la boue d'une satisfaction brutale une chair consacrée par le sceau du baptême, et dont l'opprobre rejaillit en quelque sorte sur l'auguste chef dont nous sommes les membres, que le Dieu de sainteté et de justice éclate dans ces prisons embrasées ; et que, plus on a goûté de criminelles délices, plus on y est immolé à d'ineffables tourments. *Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum.* (*Apoc.*, XVIII, 7.)

Or, à la vue de ces réprouvés étincelants de feu, dites-moi, chrétiens, si l'enfer n'est pas bien terrible? Région cruelle, s'écriait saint Bernard du fond de sa solitude; région de feu, que ton souvenir porte d'effroi dans mon âme ! C'était un saint, prêt de recevoir de la main du Seigneur la couronne de gloire, et il tremblait avec ses vertus et ses miracles ! Quelles doivent donc être les frayeurs de ceux qui ne sont pas moins coupables que tant de grands criminels, parmi les réprouvés, et auxquels il ne manque plus qu'un trait de ressemblance avec eux, qu'à l'instant où je parle l'enfer s'ouvre pour les engloutir? *Devorabit eos ignis.* Grand Dieu ! retenez vos foudres suspendues sur nos têtes, et, pour nous faire opérer notre salut avec crainte et tremblement, laissez-nous contempler encore le théâtre de vos fureurs.

Est-ce la peine du feu qui forme le plus cruel tourment des réprouvés? Non, chrétiens : multipliez mille et mille fois toutes les rigueurs du feu de l'enfer, dit saint Chrysostome, jamais ses impressions les plus douloureuses n'égaleront l'affreux supplice que cause aux réprouvés la perte de Dieu; pourquoi? Parce que cette peine de sentiment attachée à l'entière séparation de l'Etre suprême, reprend saint Augustin, ne peut se mesurer que sur l'infinité des perfections divines : c'est-à-dire, que cette peine est grande et terrible à proportion que Dieu est grand et aimable. Elle est donc un mystère inconcevable d'horreurs, et doit plonger une âme damnée dans un abîme de tristesse et de désespoir que l'esprit humain ne saurait approfondir. *Separari a Deo tanta pœna quantus ipse.*

Peine étrange qui semble nous crier du milieu des flammes immortelles de ne plus mettre de bornes à nos frayeurs. Oui, c'est elle surtout qui m'épouvante. Et qu'importe que je ne la conçoive pas, ou plutôt n'est-ce pas l'impuissance où l'homme est pendant la vie de s'en former une juste idée qui doit me la faire envisager sous les traits les plus effrayants? et, puisque tous les docteurs et les Pères de l'Eglise me la représentent comme l'enfer de l'enfer; puisqu'elle surpasse tellement la peine du feu, que celle-ci n'est rien, comparée à celle-là; puisqu'on ne la conçoit qu'après la mort et dans l'état désespérant de la réprobation : ah ! je fatiguerai le ciel de mes cris et de mes larmes.

pour qu'il me soit donné de ne la concevoir jamais. Je dirai : Seigneur, ne me damnez pas. J'ai vu votre bras, armé de feux dévorants, me menacer d'un supplice qui m'a fait pâlir d'effroi. Hélas! en voilà un autre qui se montre de loin, sous l'aspect le plus horrible : tous mes sens frissonnent, et je me jette à vos pieds. O mon Dieu! que votre justice ne livre point mon âme à cette bête féroce, dont les morsures épouvantables font souffrir un tourment incompréhensible comme vous-même : *Separari a Deo tanta pœna quantus ipse.*

Ce n'est pas, mes frères, que ce tourment des réprouvés soit couvert d'un nuage impénétrable à toutes les lumières de la foi et de la raison. Mais quel faible jour elles répandent sur ces âmes criminelles; elles ne vous montrent, en quelque sorte, que la surface de leur malheur? n'importe : voyons ce que la religion nous en découvre; leur désolation, l'excès de leur désolation, le comble de leur désolation, l'abomination de leur désolation : autant de différents degrés de cette peine singulièrement ineffable, dont les écrase, dans l'enfer, la perte d'un Dieu, et dont le plus funeste portrait n'aurait, avec elle, qu'une ombre de ressemblance.

Leur désolation. Paraissez, âmes infortunées et couvertes d'un deuil éternel; dites-nous le sujet de vos larmes; découvrez-nous cette plaie profonde que le temps et les réflexions ne font qu'aigrir et qu'irriter. Hélas! il s'est enfin dévoilé à vos regards, ce Dieu, l'auteur de votre être, le centre de votre repos, l'objet de votre bonheur. A une plus grande connaissance des richesses et des attraits de sa divinité, vous joignez le plus violent désir de le posséder et d'être à lui; et vous n'êtes plus son peuple; il n'est plus votre Dieu; voilà votre perte... Et, dans cette perte, n'ont-elles pas à souffrir infiniment au delà de ce que peuvent avoir de désolant pour ceux qui en sont les victimes la perte du père le plus tendre, la perte du protecteur le plus bienfaisant, la perte de l'ami le plus cher, la perte de l'époux le plus aimable, la perte de la plus brillante fortune? Jetez donc dans une de ces âmes réprouvées tous les noirs chagrins qui ont paru sur la terre et y ont fait tant de malheureux inconsolables; ce ne sera là qu'une goutte de ces flots d'amertume qui l'agitent et la tourmentent au souvenir de son Dieu dont elle déplore la perte, et qu'elle est forcée, pour son supplice, de se représenter continuellement du fond de l'abîme avec tout ce qu'il a d'amabilité et de charmes. Alors, dit l'Évangile, les yeux fondent en pleurs, la douleur éclate en sanglots; on se consume par de cuisants regrets, on pousse d'affreux hurlements, on succombe, on meurt accablé sous le poids d'une perte infinie. Mais la main qui s'est appesantie sur ces âmes réprouvées les conserve dans les angoisses de la mort pour les abreuver à longs traits d'une coupe de fiel et d'absinthe qu'elles n'ont pas encore épuisée jusqu'à la lie : *Sitis ejus non est exinanita.*

L'excès de leur désolation : c'est que, privées de la jouissance de Dieu, elles sont encore les objets de sa haine. Illustre et saint lévite, vous paraissiez insensible au milieu des flammes, parce que votre cœur y goûtait les délices de l'amitié du Roi des rois. Mais, dans ces feux qui la dévorent, l'âme réprouvée a beau se tourner vers Dieu, elle n'en reçoit que des rebuts et des mépris. Elle revient, il la repousse; elle revient encore, il l'accable : ainsi, pour surcroît de malheur, mon Dieu, ce Dieu que j'ai perdu me hait et me déteste. Chargée de mes crimes et de ses malédictions, je n'en dois plus attendre ni consolation ni pitié. Il prend même du plaisir à mes maux. Où suis-je! Dieu impitoyable, mais toujours plein d'attraits à mes yeux, délivre les tiens d'un monstre qui les irrite. Je sens trop que je n'étais faite que pour toi : ou rends-moi du moins ton amitié, ou augmente, s'il se peut, ta cruauté et mon tourment, et que je périsse enfin sous les traits redoublés de l'un et de l'autre. Concevez, si vous le pouvez, mes frères, le trouble, l'agitation, le déchirement de cette âme entraînée sans cesse vers son Créateur par la violence d'un penchant inséparable de son être, et trouvant sans cesse le plus implacable ennemi dans l'objet même de ses plus ardentes inclinations. Plus elle s'efforce de le fléchir, plus il se montre à elle sous le terrible aspect du dieu des enfers, l'œil en courroux, la foudre à la main, la haine dans le cœur et armé de tous les châtiments de sa justice. O mortelles frayeurs! ô consternation! ô désespoir! Ne m'appelle plus ton Dieu; appelle-moi ton juge. Ame exécrable et maudite, tu sollicites un regard de ma bonté, il adoucirait trop tes peines; tu ne l'obtiendras jamais. Souffre, et vois toute l'aversion que je te porte. Je devais être ta récompense, tu ne l'as pas voulu; je serai donc ton supplice. Je te laisse cette ardeur furieuse de te réunir à moi, et, en opposant toute ma haine à tes désirs, je te frappe d'un coup aussi grand que moi-même, et je me venge en Dieu. Est-ce assez, mes frères? non, Dieu n'est pas satisfait; sa colère est une espèce d'ivresse, dit le Prophète; et il présente encore aux réprouvés la coupe de ses vengeances : *Fæx ejus non est exinanita.* (*Psal.* LXXIV, 9.)

Le comble de leur désolation, le dirai-je? c'est Jésus-Christ : c'est la rupture violente et continuelle de ces liens glorieux et sacrés qui les unissaient à Jésus-Christ; c'est que ces noms si aimables et si tendres que Jésus-Christ prenait à leur égard, ont disparu devant cet effroyable anathème dont il a frappé leur ingratitude et leur perfidie; c'est que, plus Jésus-Christ a fait éclater, en leur faveur, les merveilles et les bienfaits de son amour, plus il fait déborder sur eux, dans les enfers, les torrents de sa colère et de son indignation; c'est, en un mot, qu'à toutes les horreurs renfermées dans la perte d'un Dieu se joignent toutes celles qui accompagnent la perte d'un Dieu sauveur. Au jugement dernier, Jésus-Christ avec

sa croix sera pour les chrétiens réprouvés un objet plus désolant que l'enfer avec ses flammes, et cet objet profondément gravé dans leur souvenir ne les suivra-t-il pas dans le lieu de leur tourment, pour y mettre à jamais le comble? Ah! mes frères, disciples de Jésus Christ, couverts de son sang et comblés de ses grâces, si nous ne sommes pas du nombre de ses élus, il faut nous attendre à tout ce que l'enfer a de plus cruel, et l'ingrate Jérusalem sera plus rigoureusement punie que Tyr et Sidon. Il faudra la contempler à la sombre lueur des flammes de l'enfer, cette image de Jésus-Christ toujours présente à nos yeux, et qui sera, selon l'expression d'un prophète, comme un cristal horrible, où nous verrons ses efforts pour nous sauver et notre obstination à nous perdre, son amour changé en fureur, ses mystères les plus touchants en autant d'instruments de notre supplice, et la crèche et le calvaire n'avoir plus pour nous que des foudres qui nous écrasent. Il faudra que le caractère de chrétien, toujours gravé sur notre front, soit comme un signal à tant de coupables, qui furent ensevelis dans les ténèbres de l'idolâtrie, de se rassembler autour de nous pour insulter à notre malheur, en nous demandant où est notre Dieu : *Ubi est Deus tuus?* Il faudra que la séparation d'un Dieu qui s'était abaissé jusqu'à nous, pour nous élever jusqu'à lui, nous cause à chaque instant des douleurs inexprimables, en nous arrachant sans cesse et de toute part à tant de liaisons étroites formées par la grâce entre lui et nous.

Et puis-je vous donner une idée juste de cette peine de l'enfer, dont je vous parle sans la comprendre? Faisons encore un pas dans cet abîme de désolation où sont plongées sans ressource les âmes réprouvées; elles n'ont pas épuisé la coupe de sa colère divine : *Fæx ejus non est exinanita.* (*Ibid.*)

L'abomination de leur désolation, mes frères, l'affreux spectacle que j'étalerais à vos yeux, si je pouvais vous peindre ces monstres couverts de la tache hideuse de leurs crimes, dépouillés de tous les dons de la nature et de la grâce, tombés dans le dernier avilissement et l'exécration de l'univers, exhalant leur douleur et leur rage par d'horribles imprécations contre le Dieu du ciel : *Blasphemabunt Deum cœli præ doloribus et vulneribus suis!* (*Apoc.*, XVI, 11.) Et qu'est-ce qui leur arrache ces blasphèmes, dont retentit avec horreur la voûte infernale, et qui n'ont d'autre effet que d'irriter leur désespoir? C'est leur haine et leur fureur contre Dieu; ils voudraient l'anéantir ou le damner avec eux, puisqu'ils ne peuvent plus être heureux avec lui. Haine implacable mêlée d'une inclination violente, combat perpétuel de désir et d'aversion, d'éloignement et de poursuite à l'égard du même objet; impérieuses passions, qui comme des furies vengeresses les déchirez en même temps et leur causez d'effroyables transports; c'est vous qui rassemblez tout l'enfer dans leur cœur. Mais c'est en vain que ces victimes abominables s'élèvent contre Dieu : Dieu leur oppose une inflexible équité contre laquelle il faut que toute iniquité se brise; et dans l'excès de leur infortune, il me semble les voir tourner contre elles toute leur fureur, s'enfoncer dans les gouffres les plus brûlants, courir après de nouveaux supplices, appeler la mort et se désespérer, parce qu'elle est sourde à leur voix.

Et ce n'est là, mes frères, qu'une faible peinture du malheur de ces âmes criminelles arrachées à la possession de leur Créateur : peine la plus due au péché et la plus digne de Dieu, et par conséquent bien plus redoutable que cette peine du feu qui fait frémir.

O peine du feu, ô perte de Dieu! double tourment dont l'effrayante perspective doit convertir et sanctifier quiconque sait encore faire usage de sa foi et de sa raison! Hélas! un objet si terrible a-t-il besoin du secours de l'éloquence humaine pour faire impression sur nos cœurs? S'ils sont encore sensibles aux mouvements de la grâce céleste, c'est ici qu'il faut que le monde s'évanouisse à nos yeux, que le péché nous fasse pâlir d'horreur, et que les plus pénibles devoirs de la religion ne nous coûtent plus rien. Pour éviter l'enfer, est-ce trop de mener une vie chrétienne pendant quelques instants rapides que nous passons sur la terre? Allons sonder notre conscience, éclaircissons ses doutes, dissipons tous ses nuages et, si nous y trouvons dans quelque péché grief le sceau de la disgrâce de Dieu, arrachons-en en frémissant ce gage affreux de notre enfer. Quel repos peut-on goûter dans le sein du crime, à la vue des châtiments que lui réserve un Dieu en courroux? Quel combat, quel sacrifice doit arrêter un chrétien qui est descendu en esprit dans le séjour de l'horreur et du désespoir? Allons, s'il le faut, nous ensevelir tout vivants dans les déserts, et dévouer le reste de nos jours aux plus sanglantes rigueurs de la pénitence. Tous les maux d'ici-bas disparaissent mille fois devant ceux de l'enfer : vous venez d'en voir la nature et le fonds; il me reste à vous en montrer l'assemblage et l'étendue; c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Je ne sais, chrétiens, quels sentiments a fait naître dans vos cœurs le triste sujet qui fixe notre attention. Croirai-je qu'il est ici des âmes qui n'en sont que faiblement touchées, ou dont il a rebuté, blessé la délicatesse? Le devoir de mon ministère et l'intérêt de leur salut veulent que je leur montre toute entière cette grande vérité de notre foi; qu'importe qu'elle leur déplaise, pourvu qu'elle les sauve? Achevons donc de la développer et d'en sonder les profondeurs sous les yeux de ce Dieu terrible et saint qui suit toutes nos voies, qui pèse toutes nos œuvres, et qui nous citera bientôt au tribunal de sa justice. Nous avons vu les réprouvés au milieu des flammes, et désespérés de la perte d'un Dieu; c'est là l'essence et le fonds de leur malheur. Pour en

embrasser l'étendue, il faudrait compter tous les autres maux qui l'accompagnent, en mesurer ensuite l'interminable durée. Ainsi quels tourments s'offrent encore à nos regards et doivent redoubler nos frayeurs ! tourments universels, tourments éternels.

Quel nom le mauvais riche donnera-t-il à l'enfer? C'est le lieu des tourments, s'écrie-t-il, *locum tormentorum* (*Luc.*, XVI, 23): paroles énergiques qui renferment l'universalité des peines qu'on y souffre. Oui, mes frères, dans les douleurs inexprimables que cause aux réprouvés un déluge de feu, dans l'état de souveraine misère où les jettent l'abandon, la malédiction de Dieu, bien loin que rien adoucisse leurs maux, tout les irrite, tout les multiplie : les objets qui les environnent, les pensées qui les occupent, les remords qui les déchirent, le ciel, la terre, leur séjour, leur cœur, le passé, l'avenir, tous les temps, toutes les créatures, tous les fléaux réunis et déchaînés contre eux. Donnez l'essor à votre imagination, laissez-là s'égarer et se perdre dans une foule de maux les plus affreux à la nature, et dont la seule idée vous glace d'effroi : la religion vous dit que cet étrange amas de peines se trouve dans l'enfer, que c'est dans l'enfer que s'accomplit cette menace du Tout-Puissant, dont les pécheurs n'éprouvent point ici-bas les effets : *Je rassemblerai sur eux tous les maux : « Congregabo super eos mala. »* (*Deut.*, XXXII, 23.) Encore tous les maux de la vie présente ne sont, dans le langage des Livres saints, que quelques gouttes de sa colère; et c'est comme un torrent qu'elle tombe sur les réprouvés. La multitude et l'excès de leurs souffrances demandent des forces surnaturelles : présent fatal que leur fait la Justice divine, afin d'épuiser sur eux tous ses coups. Justice infinie, vous régnez seul dans l'enfer : hélas ! voyez-vous ici quelque coupable qui doive augmenter le nombre de vos victimes, et que vous attendiez sur ce théâtre de vos vengeances ?

C'est le lieu des tourments : sombre et lugubre cachot dont Dieu lui-même nous offre une image dans l'Ecriture. Cette nuit profonde qui enveloppa les Egyptiens et les tenait comme enchaînés par des liens de ténèbres, ces spectres hideux et menaçants que la pâleur des éclairs présentait à leurs regards, le sifflement des serpents et leurs cruelles morsures, l'aspect soudain et les hurlements de mille bêtes féroces, le bruit d'une tempête continuelle; cette nuit, dis-je, sans exemple, et qui les vit tous immobiles et la plupart expirant de frayeur, était sortie, dit l'Esprit-Saint, du fond des enfers, comme un faible essai des ténèbres qui leur étaient réservées: *Noctem ab altissimis inferis supervenientem... Imago tenebrarum quæ superventura illis erant.* (*Sap.*, XVII, 20.) Combien plus noire et plus terrible est la demeure des réprouvés, cette région couverte des ombres de la mort et le centre de tous les supplices? Etre enseveli dans d'épaisses ténèbres, n'entendre que les cris forcenés des compagnons de son infortune et y mêler les siens ; ne voir dans cette funeste nuit, éclairée par de tristes lueurs, que désordre et confusion, qu'objets d'épouvante et de désespoir, ces grincements de dents, expression de la rage, ces monstres de scélératesse auxquels on est associé, cet amas de calamités dont on est investi, ces affreux démons, victimes et ministres tout à la fois des vengeances du Très-Haut; et, parce que le péché rend l'homme esclave de Satan, abandonné à la puissance des légions infernales, être le jouet et la proie de toute leur fureur, et sous les coups de ces impitoyables bourreaux, sans cesse au comble de la douleur et de l'effroi, offrir à tout l'enfer un modèle accompli du malheur : quelle horrible destinée ! On ne peut y penser sans frémir : ah! devons-nous rien épargner pour nous y soustraire ?

C'est le lieu des tourments. Dans le ciel, l'harmonie et l'union des cœurs ajoutent des charmes au bonheur des saints : mais l'enfer est le règne de la discorde, qui y déploie toutes ses horreurs : *Nullus ordo, sed sempiternus horror.* (*Job*, X, 22.) Et quel surcroît de disgrâces pour les réprouvés ! ennemis irréconciliables, chacun d'eux a les mains levées contre tous, tous ont les mains levées contre lui : d'autant plus acharnés à se tourmenter mutuellement qu'ils auront contribué mutuellement à se perdre et à se damner: *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur.* (*Sap.*, XI, 12.) Là, les complices des mêmes crimes, enveloppés dans un même désastre, se regardent d'un œil de courroux. Une haine immortelle a succédé à des liaisons injustes, à des amours profanes; on se jurait sur la terre un attachement vainqueur des années et de la mort, on n'est réuni dans l'enfer que pour y accroître réciproquement son supplice. Quels sont les gémissements et les cris d'un père et d'une mère, doublement malheureux et coupables d'avoir ajouté à leur propre perte celle de leurs enfants ! Hélas ! ces enfants trop chéris sont devenus des tigres cruels; la nature est muette dans leur cœur: ils ne la connaissent que pour l'outrager; ils ne s'attachent aux auteurs de leurs jours que pour les punir de leur fausse tendresse et redoubler leur désespoir : *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur.* Et ce maître débauché voit à ses côtés les ministres de ses passions irriter ses douleurs, et lui faire payer chèrement leurs services. Et cette femme, si fière d'une vaine beauté, idole autrefois rassasiée d'encens et d'hommages, ne trouve plus, dans ses anciens adorateurs, que des démons rugissants. Et cet écrivain scandaleux et impie, qui voulut établir la célébrité de son nom sur les ruines de la religion et des mœurs, est livré aux mépris, aux insultes, aux outrages d'une multitude d'infortunés qu'il a entraînés dans l'abîme, pour prix de leurs applaudissements et de leurs éloges : *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur.* Que dirai-je de ces vils brigands, de ces cœurs perfides, de ces âmes noires, de ces caractères insociables et fé-

roces dont l'enfer est plein, et qui en augmentent le trouble? *Nullus ordo, sed sempitenus horror.* O vases d'iniquité que la colère de Dieu heurte les uns contre les autres, troupe immense remplie d'un esprit d'orage et du fiel des dragons, dit l'Ecriture, eh! bien, tourmentez-vous; nul repos, nulle paix, guerre éternelle, ami contre ami, frère contre frère, époux contre épouse, réprouvé contre réprouvé; accablez-vous de sanglants reproches, lancez-vous mille imprécations, haïssez, maudissez comme on vous hait et l'on vous maudit, soyez tous ensemble la pâture de vos fureurs réciproques : vous remplissez les vues de cette justice inexorable qui arme contre les pécheurs toutes les créatures et les pécheurs eux-mêmes : *Armabit creaturam ad ultionem inimicorum.* (*Sap.*, V, 18; *Psal.* XVII, 40; *Ephes.*, VI, 13.) Et vous, à qui je présente cet odieux tableau, n'entendez-vous pas ce qu'il vous dit? voulez-vous paraître sur cette scène abominable pour y jouer aussi le rôle d'un damné?

C'est le lieu des tourments. Il les appelle et les attire de toute part, il en va chercher jusque dans le ciel. Les délices ineffables qui comblent les vœux des élus aigrissent les maux des réprouvés et ensanglantent, pour ainsi dire, toutes leurs plaies. Du fond de ce gouffre, ils lèvent les yeux vers la céleste Jérusalem : *Elevans oculos.* (*Luc.*, XVI, 23.) Et que voient-ils? que verrez-vous vous-même, si vos péchés vous associent à leur malheur ? Comme eux, franchissant d'un seul regard le vaste chaos qui vous séparera du séjour de la lumière et de la félicité, vous y verrez de loin Lazare dans le sein d'Abraham, des proches, peut-être, avec qui vous aurez passé vos jours mortels sous un même toit, et qui jouiront d'un sort bien différent du vôtre; tant d'âmes dont vous aurez traité la sagesse de folie, qui brilleront alors au-dessus de votre tête, et feront retentir la sainte Sion de leurs cris d'allégresse. Un bonheur auquel on n'eut jamais de droit, ou dont on écarte le souvenir, touche moins un malheureux qui en est privé : mais le royaume des cieux était à vous, et vous voyez les biens qu'il prodigue à d'autres, tandis que votre partage est dans les ténèbres extérieures et les flammes dévorantes. O violents transports d'une fureur jalouse! vous voudrez vous élancer vers l'heureuse patrie qui vous préparait un trône de gloire et le diadème de l'immortalité : inutiles efforts! retenu par des chaînes pesantes, vous retomberez sur vous-même en frémissant de rage et d'envie; vous serez plus déchiré par l'idée du bonheur que vous aurez perdu que par le sentiment des autres peines que vous souffrirez; et les joies du ciel, dit saint Chrysostome, vous tourmenteront plus que les supplices de l'enfer : *Plus a cœlo torquentur quam ab inferno.* Oui, mes frères, si le ciel ne nous met pas en possession de tous les biens, il achèvera de nous écraser sous le poids de tous les maux. Il faut qu'il nous rende heureux ou malheureux ; et, puisqu'il a moins coûté aux saints qui y sont admis qu'il ne coûte aux damnés qui en sont exclus, insensés que nous sommes! ne vaut-il pas mieux nous en assurer la conquête au prix de quelques violences passagères que d'en déplorer la perte par des larmes intarissables et des regrets désespérants? Voilà la leçon que nous donne l'enfer?

C'est le lieu des tourments. Sceptre de fer qui frappez les damnés, qu'ajoutez-vous donc encore à leurs souffrances? Ah! Chrétiens, la vue de leurs crimes. Leurs crimes n'eurent ici-bas que la durée de l'éclair; mais ils subsisteront toujours dans les abîmes du passé, et, gardien sévère de ce funeste dépôt, le passé le conservera sans cesse pour le leur remettre sans cesse devant les yeux : *Recordare.* (*Luc.*, XVI, 25.) La vérité, dit Tertullien, peut bien être obscurcie quelque temps, parce qu'elle n'est pas Dieu; mais elle ne saurait être étouffée ni éteinte, parce qu'elle vient de Dieu, et tôt ou tard elle rentre dans ses droits. Le supplice des méchants sera de la voir toujours : *Evigilabunt ut videant semper;* de voir sous leurs traits hideux toutes les iniquités qui ont souillé le cours de leur vie, tous les dérèglements de leur cœur, de leur esprit, de leur imagination; ces noirceurs de la calomnie, ces bassesses de l'intérêt, ces perfidies de l'ambition, ces emportements de la vengeance, ces infamies de la volupté, ces ravages du scandale, ces discours licencieux, ces haines cruelles, ces injustices énormes; spectacle qu'ils ne pourront ni écarter ni soutenir, et qui, tout seul, serait un enfer. Car, si l'on a vu des hommes, poursuivis par l'image de leurs crimes, tourner contre eux-mêmes leurs mains désespérées et se sauver de ces furies domestiques par une mort violente, quel est donc l'état de l'âme réprouvée à qui une clarté vengeresse montre incessamment tous ses péchés tels qu'ils sont aux yeux de Dieu; ces péchés qu'elle ne voyait qu'à travers le nuage de la dissipation et sous des couleurs trompeuses, ces péchés dissimulés au tribunal de la pénitence ou présentés avec des adoucissements infidèles? ces péchés effacés de son souvenir et endormis au fond de sa conscience à l'ombre du sacrilége, sortis tout à coup de leur retraite, l'épouvantent, l'investissent et l'accablent, tandis qu'une voix formidable ne cesse de lui redire : *Recordare*, regarde, voilà ton ouvrage et ce que tu as emporté de ton séjour sur la terre. Tu ne te connaissais pas, un voile de malice te cachait la corruption de ton cœur et l'opprobre de tes égarements; Dieu l'a déchiré dans sa colère. Vois ces monstres qui t'environnent : tu l'as outragé par eux, c'est par eux aussi qu'il se venge; tu leur as donné la vie, ils ne te quitteront plus. Porte à jamais la honte et le tourment qu'ils ajoutent à tes maux : *Porta confusionem tuam, porta tormentum tuum.* (*Ezech.*, XVI, 52.)

C'est le lieu des tourments. Comment peindre ce ver immortel qui ronge le cœur

du réprouvé, qui lui montre le néant des faux biens dont la poursuite lui a coûté tant de peines superflues, qui lui retrace les secours de salut que son Dieu lui offrait, et dont l'usage lui eût été si facile; qui lui crie qu'il est l'auteur de sa perte, l'unique auteur de tous les maux où il est plongé? Comment peindre ces mouvements de dépit, d'indignation et de fureur qui le transportent contre lui-même à la vue de son extrême folie? Objet de mépris et d'horreur à ses propres yeux, de quels traits il voudrait encore se percer pour ajouter, s'il était possible, à son malheur! Grand Dieu! quel supplice de ne trouver dans les rigueurs d'un sort infiniment cruel rien de si insupportable que soi-même; de se détester plus que tous les maux dont on est la proie; d'être son accusateur, son bourreau, son démon, et de se tourmenter avec plus de rage que ne font ensemble tous les ministres de votre courroux et toutes les flammes de l'enfer! O Dieu! qu'un cœur coupable fournit à votre justice un terrible vengeur de ses crimes!

C'est le lieu des tourments. Mais que fais-je? et qui peut les compter? les trésors d'une justice infinie sont inépuisables: *Quis novit potestatem iræ tuæ, et præ timore tuo iram tuam dinumerare.* (*Psal.* LXXXIX, 11.) Et ces tourments sans nombre, sans adoucissement, sans relâche, cet effroyable amas de peine et de supplices dont je n'ai fait que vous tracer une ébauche, voilà ce dont la religion menace des hommes faibles, sensibles, délicats, si amateurs d'eux-mêmes, si ennemis des plus légères souffrances, si occupés à écarter d'eux les moindres disgrâces de la vie. Eh! dans quelles alarmes doit donc les jeter la vue de l'enfer et le péril prochain de tomber dans cet abîme de tous les tourments! Ils sont éternels: dernier trait du tableau de l'enfer qui doit mettre le comble à nos frayeurs.

En vain, pour nous rassurer, voudrions-nous répandre des nuages sur cette vérité fondamentale de notre foi: les prophètes, les apôtres, Jésus-Christ, toute l'Eglise nous crient que le supplice des pécheurs dans l'enfer est aussi interminable que la récompense des justes dans le ciel. La mort fixe le cœur de l'homme dans un état immuable soit de haine, soit d'amour pour Dieu; et, toujours coupables à ses yeux, les réprouvés seront toujours l'objet de ses vengeances: ils ont outragé une majesté infinie; leur châtiment ne pouvant être infini dans sa rigueur, il le sera dans sa durée. Ils en furent avertis: qui les a empêchés de se dérober au malheur dont on les menaçait? pourquoi ont-ils poussé l'extravagance et la fureur jusqu'à vouloir se perdre? Dieu est-il responsable de leur infortune, et ne sont-ce pas eux qui lui ont arraché la foudre des mains? Mais regardez le Calvaire, et vous n'aurez pas de peine à croire que l'enfer est éternel. Il y a, dit saint Bernard, une étroite liaison entre le dogme terrible d'une éternité malheureuse et les satisfactions infinies de l'Homme-Dieu. Il n'était pas nécessaire qu'un Dieu mourût; il ne serait donc jamais mort pour l'expiation du péché, si le péché pouvait être expié par le supplice passager de toutes les créatures. Ainsi Jésus-Christ sur la croix nous apprend que le réprouvé sera toujours dans l'enfer: *Si hæc non faissent ad mortem sempiternam, nunquam Deus moreretur.*

Toujours dans l'enfer! ô effrayante vérité! toujours être accablé sous le poids de la colère et des malédictions de Dieu; toujours brûler, blasphémer, se déchirer, se désespérer! Et quand on aura souffert autant de millions d'années, disent les Pères, qu'il y a d'étoiles qui brillent dans le firmament, d'atomes répandus dans les airs, de gouttes d'eau rassemblées dans le sein de la mer, de grains de sable entassés sur ses rivages, être encore dans le même état, dans la même désolation, dans les mêmes transports de rage; et, quand ensuite, en ne versant qu'une larme dans un siècle, on en aurait assez répandu pour former les plus grands fleuves, pour inonder la terre, pour remplir tout cet espace immense qui la sépare du ciel, n'avoir pas avancé d'un moment la fin de ses supplices; et quand, après cette durée prodigieuse on aura souffert encore durant la plus longue révolution de temps que l'esprit humain puisse imaginer, n'avoir pas même fait un pas dans cette carrière interminable de souffrances, s'en occuper sans cesse, souffrir par la pensée tout ce que l'on souffrira en effet, porter à chaque instant, et à jamais, tout le poids de l'éternité malheureuse. Ah! chrétiens, nous essaierons en vain de sonder ce terrible mystère de la justice divine.

Prosternons-nous en tremblant devant le grand Dieu, dont le bras s'appesantit avec tant de force sur les réprouvés, et fait monter la fumée de leurs tourments dans les siècles des siècles: *Fumus tormentorum eorum ascendet in sæcula sæculorum.* (*Apoc.*, XIV, 11.) La justice des hommes, dit l'éloquent évêque de Meaux, n'est qu'une ombre de celle de Dieu. Si elle laisse un libre cours à la miséricorde dans cette vie, elle reprend ses droits dans l'autre, elle règne dans l'enfer. C'est là que cette justice, souveraine, inévitable, agit selon sa nature, et qu'étant infinie, elle s'exerce à la fin par des supplices infinis et éternels.

O éternité! vaste abîme qui engloutis tous les coupables; miraculeuse perpétuité de supplices, dernier terme de la colère et des vengeances du Très-Haut; éternité malheureuse, qui peut t'envisager sans frémir? Qui peut le croire et ne pas faire tous ses efforts pour l'éviter? Mais qui d'entre nous sera ta victime? Est-il donc vrai, ô mon Dieu! qu'il en est ici qui seront précipités dans ce séjour d'horreur et de désespoir? Ah! si un rayon de votre lumière en distinguait un parmi ceux qui m'écoutent, je lui dirais en finissant:

Eh quoi! l'enfer sera donc votre éternelle demeure: vous ne verrez jamais Dieu;

vous ne goûterez jamais les délices de son amour et les joies de la céleste Sion. Votre âme, appelée à la félicité des anges, n'aura d'autre compagnie que celle des démons, ni d'autre destinée que la leur. Ce corps qu'elle habite, chef-d'œuvre de l'ouvrier tout-puissant, sera livré avec elle aux flammes vengeresses et implacables qui ne s'éteignent point. Hélas ! vous n'aurez fait que passer sur la terre : et après ce rapide instant, qu'on appelle la vie, vous tomberez entre les mains d'une justice infinie qui ne cessera de vous écraser de mille effroyables coups; et votre nom sera effacé du souvenir des hommes; et vos derniers neveux seront ensevelis, et les empires seront détruits, les astres éteints : et depuis l'incendie général du monde, il se sera écoulé autant de millions de siècles que le monde aura duré de moments : et vous, immobile au milieu des feux de l'enfer, en proie à des tourments inexprimables, le blasphème à la bouche, et la rage dans le cœur, vous souffrirez encore; vous souffrirez sans soulagement et sans fin.

Contemplez-vous dans cet affreux portrait ; quel plus juste sujet de larmes? Oui, pleurez, gémissez, poussez des cris jusqu'au ciel ; que l'univers entier retentisse de vos hurlements : *Plorate, ululate.* (*Jerem.*, IV, 8.) Détestez, maudissez le jour qui vous vit naître ; maudissez les soins que l'on prit de votre enfance ; maudissez la terre qui vous porte, l'air que vous respirez, les aliments qui vous nourrissent, ce soleil qui vous éclaire. Que la main qui vous tira du néant vous y replonge : ne cessez de demander cette horrible grâce, elle est votre dernière ressource.

Mais que dis-je? ouvrez les yeux, votre sort est entre vos mains : vous pouvez effacer de dessus votre front le sceau d'un réprouvé ; vous pouvez encore aspirer au bonheur des élus. Etait-ce le bras invincible d'un Dieu cruel qui vous poussait dans l'abîme du malheur! Non, c'était vous qui couriez à votre perte : sourd aux avertissements, aux reproches, aux menaces du Dieu juste et saint qui fait gronder la foudre sur nos têtes, afin que nous nous mettions à couvert de ses coups. Fuyez donc, profitez des moments que sa longanimité vous laisse. Déjà l'abîme s'entrouvre, et ses flammes s'élèvent : fuyez dans l'asile que vous offre la religion; tenez-vous y caché jusqu'à ce que vous ayez apaisé la colère divine; vous y trouverez le pardon de vos crimes et l'assurance d'une éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

AUTRE PÉRORSAION.

Affreuse image des tourments de l'enfer, retracez-vous avec force à l'esprit de tous les pécheurs ; ils s'arrêteront au milieu de leurs courses criminelles; leurs plus fougueuses passions reculeront épouvantées, et obéiront en esclaves à la vue d'une éternité malheureuse. Il ne la craignent pas, parce qu'ils n'y pensent pas ; mais, s'ils en écartent le souvenir, ils n'en détruisent pas la réalité, ils n'en diminuent pas l'horreur. Qu'ils y pensent ; et je les défie, pour peu qu'ils s'aiment encore eux-mêmes et que leurs vrais intérêts les touchent, de n'en être pas frappés et consternés. Image terrible, poursuivez-les jusque dans le tumulte du monde et au milieu de leurs fêtes les plus brillantes, elles perdront à leurs yeux tous leurs attraits; ils ne verront plus que le malheur qui les menace, et ne songeront plus qu'à s'y dérober et à prévenir par une sincère conversion la perte entière et irréparable d'eux-mêmes.

Affreuse image des tourments de l'enfer, présentez-vous aux chrétiens convertis et pénitents ; que les peines de leur nouvelle vie leur paraîtront légères et douces, comparées aux châtiments éternels dont elles sont l'échange ! De quels maux peut-on se plaindre, quand on a mérité ceux de l'enfer? Si Dieu les y eût précipités lorsqu'ils l'outrageaient, et qu'ensuite il leur eût été donné de revenir sur la terre pour y expier leurs crimes, avec quel zèle, avec quels transports ils se livreraient à toutes les rigueurs de la plus austère pénitence? Eh quoi ! avoir eté préservé de l'enfer, est-ce une moindre faveur que d'en avoir été arraché? Mais dans la cruelle incertitude, si leurs péchés ne subsistent plus dans le souvenir de Dieu, s'ils les ont assez détestés, pleurés, expiés, tout ce qui peut calmer leurs frayeurs ne doit-il pas leur être précieux et cher? Ils embrasseront donc avec joie tout ce qui porte l'empreinte de la pénitence, persuadés que plus leurs regrets seront amers et leurs satisfactions continuelles, plus ils auront lieu de se flatter d'une réconciliation sincère avec Dieu. Oui, une vie de contrainte, de violences, de peines et de croix, est ce qu'il y a de plus consolant pour quiconque a mérité l'enfer.

Affreuse image des tourments de l'enfer, allez réveiller les âmes endormies au sein de la tiédeur; qu'elles apprennent que, s'il est une voie qui paraît droite et qui conduit à la mort, c'est celle où elles marchent avec tant d'indolence et de sécurité. Qu'elles frémissent en voyant qu'elles se jouent sur les bords d'un précipice, où tous les pousse et les entraîne, le monde, le démon, leur propre cœur. Quand il ne serait que douteux si l'enfer sera ou ne sera point leur partage, ne devraient-elles pas tout entreprendre pour mettre du moins les vraisemblances de leur côté? Et, dès qu'il s'agit du dernier des malheurs, la vraie sagesse ne veut-elle pas que nous mettions entre lui et nous un intervalle immense, qu'on ne risque rien, qu'on ne néglige rien, parce que les précautions ne sauraient être excessives, lorsque la peine de la méprise est le comble de l'infortune. Mais leur état n'est pas un problème : lorsqu'il en coûte peu pour se sauver, on doit être assuré que l'on se damne, à moins que ce ne soit une grande ferveur qui facilite l'accomplissement des devoirs du salut. Sainte Thérèse ne vit-elle

pas sa place marquée au fond de l'abîme, si elle ne s'élevait pas à la plus haute sainteté? Il est des âmes pour qui la pratique des conseils de l'Evangile est étroitement liée avec l'observation des préceptes les plus essentiels de la loi, etc.

SERMON V.

Pour le troisième dimanche de Carême.

SUR L'ENVIE.

Quid facimus? quia hic homo multa signa facit; si dimittimus eum sic, omnes credent in eum. (*Joan.* XI, 47.)

Que faisons-nous? Cet homme fait beaucoup de miracles; si nous ne l'arrêtons, tous les peuples croiront en lui.

Jésus-Christ guérit les malades, éclaire les aveugles, ressuscite les morts, opère les plus éclatants prodiges : donc il faut l'arrêter et le faire mourir. Quelle conséquence ! C'est pourtant celle que tirent les pharisiens et les docteurs de la loi de Moïse : *Ab illo ergo die cogitaverunt ut interficerent eum.* (*Ibid.*, 53.) Dans une conduite si étrange, pourrions-nous ne pas reconnaître le caractère de cette passion qui fait son supplice du mérite et de la gloire des autres, qui met les prospérités d'autrui au rang de ses infortunes, et qui trouve des sujets de ressentiment et de haine dans ce qui n'offre que des motifs d'estime et d'amitié? Passion cruelle, dit saint Augustin, qui étouffe tous les sentiments de la nature, qui combat toutes les lois de la religion. La nature nous a donné un cœur tendre et sensible, pour compatir au mal et pour nous réjouir du bien qui arrive aux hommes, parce qu'ils sont nos frères. La religion, qui nous unit tous par les liens de la charité, plus forts encore que ceux de la nature, nous apprend à aimer le prochain comme nous-mêmes, et à regarder ses intérêts comme les nôtres. Que fait l'envieux! il foule aux pieds tous les sentiments naturels, toutes les maximes évangéliques; et, cessant tout à la fois d'être homme et chrétien, il se fait lui-même un monstre dans l'ordre de la nature et de la religion.

Cependant, quelque détestable que soit l'envie, quoiqu'on rougisse d'être ou de paraître envieux, ce vice est beaucoup plus commun qu'on ne pense. Il naît avec nous et nous accompagne dans tout le cours de notre vie. L'enfant au berceau en ressent déjà les atteintes; et ne voit-on pas le dépit étinceler dans ses yeux, lorsqu'on fait à d'autres des caresses dont il voudrait être le seul objet! L'envie suit l'homme au milieu de sa carrière; et c'est là qu'elle déploie toutes ses fureurs. Elle ne l'abandonne pas dans le déclin de ses jours : elle semble même alors prendre de nouvelles forces, parce qu'elle se nourrit des mêmes pertes qui affaiblissent et éteignent les autres passions. L'envie infecte tous les états; elle se glisse dans les conditions les plus obscures comme dans les plus relevées et les plus brillantes ; dans les cabanes des pauvres comme dans les palais des rois. Elle se trouve dans la médiocrité et dans l'abondance; elle règne dans le monde; elle vit dans le sanctuaire. Que puis-je donc faire de plus utile que de m'attacher à combattre un vice si universellement répandu, et à vous en inspirer toute l'horreur qu'il mérite? Pour y réussir, il suffit de vous exposer 1° les désordres que l'envie produit dans son auteur; 2° les vengeances que l'envie exerce sur son auteur. Elle porte l'envieux aux plus grands excès, premier point; elle expose l'envieux aux plus grands maux, deuxième point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quand je parlerais à des hommes dont le cœur bienfaisant, généreux, formé par la charité même, n'aurait jamais été flétri du poison de l'envie, ce que je dirais des désordres qu'elle enfante leur servirait, sinon de remède, du moins de préservatif contre un vice si odieux. Mais, mes frères, descendez un moment au-dedans de vous-mêmes : êtes-vous inaccessibles à tous les mouvements d'une basse et jalouse envie? Voyez-vous d'un œil satisfait la prospérité d'autrui, lors même qu'elle forme avec votre situation un contraste affligeant pour votre amour-propre? Ne sentez-vous pas un chagrin mortel, lorsque d'autres obtiennent la préférence sur vous, dans une carrière que vous fournissez avec eux? N'êtes-vous pas intérieurement blessés par les louanges qu'on leur donne? N'entendez-vous pas avec un plaisir malin des discours qui vont à déprimer leurs talents, à censurer leur conduite, à noircir leur réputation? S'il en est ainsi, vous sacrifiez donc à cette idole qu'un prophète vit autrefois placée dans tous les les cœurs, l'idole de l'envie, *idolum zeli.* (*Ezech.*, VIII, 5).

Et si l'envie vous compte parmi ses esclaves, la religion vous frappe de ses anathèmes. Tout ce qui donne atteinte à la charité, cette reine des vertus, doit être mis au rang des crimes. Or, l'envie est, de tous les vices, le plus directement opposé à la charité, dont elle est la ruine et la destruction totale. Dès que l'envie est dans votre cœur, la charité en est bannie; vous n'aimez plus le prochain comme vous-même, vous êtes mort aux yeux de Dieu. Mais l'envie nous précipite d'abîme en abîme : elle est déjà un grand péché, et elle en attire une foule d'autres à sa suite : elle ouvre la porte à tous les excès.

Car, comme la charité, lorsqu'elle vit en nous, nous interdit tout jugement désavantageux, tout discours médisant, toute action nuisible à nos frères, et nous apprend à juger, à parler, à agir d'une manière toujours conforme à leurs intérêts (voilà en effet à quoi se réduit le caractère magnifique que le grand Apôtre nous trace de cette vertu); l'envie qui nous anime contre le prochain nous porte, au contraire, à en juger mal, à en parler mal, à lui faire du mal en toute occasion, de sorte qu'il n'est point de vice qui rende l'homme plus aveugle dans ses jugements, plus malin dans ses discours,

plus injuste dans ses actions. Tels sont les principaux désordres que cette passion traîne toujours après elle.

Elle rend l'homme aveugle dans ses jugements : en voulez-vous une preuve tirée de l'Evangile? Qu'est-ce qui produisit dans les pharisiens cet aveuglement terrible à l'égard de Jésus-Christ, cette invincible incrédulité qui nous étonne et que nous avons peine à concevoir? C'étaient des hommes jaloux de l'autorité qu'ils s'étaient acquise, ou plutôt qu'ils avaient usurpée sur le peuple, et déterminés à tout sacrifier pour s'y maintenir. Dès que Jésus-Christ parut, ils le regardèrent comme un obstacle à leurs prétentions, comme l'ennemi de leur hypocrisie, comme le destructeur de leur secte. Ils sentirent que la pureté de sa doctrine, que l'éclat de ses vertus, que l'éloquence et le charme de ses discours, en augmentant son crédit, diminueraient le leur. Il n'en fallut pas davantage pour le décrier dans leur esprit, et pour leur faire croire de lui tout ce que l'aversion la plus violente est capable de suggérer. Jésus-Christ est préconisé dans toute la Judée comme un grand prophète, comme l'envoyé de Dieu; n'importe : ils le regarderont comme un imposteur, comme un impie, parce que leur jalouse envie est la règle de leur jugement.

Exemple trop souvent renouvelé de l'aveuglement que cause l'esprit d'envie; car quelle est la source ordinaire de nos préjugés désavantageux au prochain; qu'est-ce qui nous aliène et nous fascine l'esprit au point de nous mettre dans une sorte d'impossibilité de lui rendre justice, sinon cette maudite passion qui nous le dépeint, non pas tel qu'il est, mais tel que nous le voulons; qui nous le déguise, qui nous le contrefait, qui nous cache le mérite qu'il a, et nous fait voir les défauts qu'il n'a pas? En vain réunirait-il toutes les vertus dans sa personne; les vertus les moins équivoques prennent dans notre imagination la couleur des vices les plus odieux : sa piété ne sera qu'hypocrisie, son zèle qu'emportement, sa valeur que témérité, sa politesse que flatterie, sa libéralité que profusion, sa prudence que fausseté. En vain s'attirerait-il l'estime de tous les hommes; le démon de l'envie qui nous possède nous fait juger que tous les hommes se trompent : nous regardons les louanges qu'on lui donne comme l'effet d'une adulation basse ou d'une aveugle prévention; et, tandis qu'il réunit en sa faveur tous les suffrages, nous nous érigeons au-dedans de nous-mêmes un tribunal secret, où nous prononçons des sentences contraires à celles du public, et dégradons ce que nous appelons son idole.

Tel est le caractère de tous les esprits qui se sentent piqués de ce maudit aiguillon de l'envie, et qu'elle a infectés de son venin : caractère qui se manifeste surtout contre ceux qui prétendent aux mêmes rangs que nous, et sont en état de nous les disputer. Nous jugeons assez bien de tout ce qui est au-dessus ou au-dessous de notre sphère; c'est-à-dire de ceux qui, par leur élévation ou leur obscurité, ne peuvent nuire à l'exécution de nos projets, aux succès de nos entreprises; mais de ceux que la poursuite des mêmes honneurs, que la concurrence des mêmes droits, que l'exercice des mêmes fonctions nous suscite pour antagonistes, nous en jugeons avec une précipitation, une témérité qui nous jette dans mille erreurs injurieuses à nos frères. Et ne dites pas qu'une erreur n'est point un crime; car votre erreur est volontaire et déréglée dans son principe, dès-lors elle est criminelle. C'est parce que votre œil est malin, qu'il ne voit pas le prochain tel qu'il est : écartez ce nuage que la passion met entre vous et lui; et, puisque vous ne respectez pas le droit qu'il a de n'être jugé que de Dieu, mettez-vous du moins en état de le connaître avant de le juger. En le jugeant mal, vous commettez une injustice à son égard; cette injustice est l'effet d'une coupable prévention; or, prétendriez-vous justifier un péché par un autre péché? Mais l'envie va plus loin : elle rend encore l'envieux aussi malin dans ses discours qu'aveugle dans ses jugements.

Oui, mes frères, si les liens de la paix sont rompus, si les règles de la charité sont violées, si les lois de la vérité sont foulées aux pieds, c'est l'envie qui cause ordinairement tous ces désordres. Elle s'irrite, elle s'aigrit, elle ne voit qu'avec un chagrin qui la dévore, les honneurs, les distinctions, les éloges, passer à des étrangers. De là, ces médisances étudiées, ces portraits infidèles, ces traits piquants, contre ceux que la supériorité de leur mérite et l'éclat de leurs succès élèvent au-dessus de nous; de là ces explications malignes que l'on donne à leurs discours, ces détours artificieux que l'on prend pour empoisonner leurs actions, ces critiques adroites que l'on fait passer à la faveur de quelques marques d'estime; de là ces contradictions, ces aigreurs, ces préventions antipathiques qui portent à contredire sans cesse le sentiment des autres, à prendre sans examen l'avis opposé au leur, à blâmer, à condamner sans indulgence tout ce qu'ils disent et ce qu'ils font, quelque irrépréhensible qu'il puisse être.

Il ne faudrait peut-être qu'une légère réflexion sur les mouvements de votre cœur, pour rendre ces vérités sensibles. Savants, sages du siècle, vous êtes ingénieux à découvrir les plus légères ombres, à les exagérer ensuite et à les faire observer dans cet homme à qui vous êtes forcés de céder la prééminence de l'esprit, de l'érudition, de l'éloquence : et, ne pouvant lui ravir les bonnes qualités qu'il a, vous vous efforcez de les ternir et de lui en supposer de mauvaises qu'il n'a pas. Homme en place, vous faites naître des soupçons sur la probité d'un concurrent dont vous ne sauriez méconnaître la capacité; vous décriez sa fidélité et sa droiture dans l'esprit du public, par des propos aussi téméraires qu'injurieux. Femme mondaine, vous saisissez avidement

outes les occasions de parler au désavantage de cette personne, vous condamnez ses manières, ses discours, ses actions les plus indifférentes, son air, sa démarche, son langage; tout vous choque, tout vous déplaît en elle. D'où vient tant d'animosité de votre part ? Le dirai-je ? Non, sondez votre cœur; il vous le dira mieux que moi. Savant orateur, sage du siècle, c'est que malheureusement pour votre vanité cet homme vous efface; la différence de mérite se fait trop sentir. Trop de lumière aigrit vos yeux malades, et ne pouvant vous élever jusqu'à lui, vous cherchez du moins à le rabaisser jusqu'à vous. Homme public, c'est que ce concurrent a plus de clients que vous n'en avez; sa fortune croît avec sa réputation : moins de mérite en lui le réconcilierait bientôt avec vous : vous ne lui refusez votre estime que parce qu'il a trop de part à celle des autres. Femme mondaine, c'est que cette personne a plus d'esprit et de grâces que vous : on la recherche et on vous évite, on la loue et on vous oublie; on l'estime et on vous méprise : voilà ce qui vous irrite.

En vérité, dit saint Grégoire de Nysse, cette manière d'offenser est nouvelle : *O novas injurias crimini dare quod ista corpore decora sit, quod hic eloquentia ornatus, quod ille fortuna amplificatus.* Quoi ! les qualités de l'esprit, les avantages du corps, les présents de la fortune, vous rendent votre prochain insupportable ! c'est là le motif secret de vos censures et de vos invectives ! Il faudra donc que cette femme, pour s'attirer vos bonnes grâces, affecte de se rendre méprisable et odieuse; que ce savant, cet homme de lettres, pour arrêter vos déclamations, enfouisse ses talents, éteigne toutes ses lumières; que ce grand, ce riche, pour mériter votre amitié, se dépouille de ses dignités et de ses biens ? Esprit jaloux, un cœur aussi mal fait que le vôtre ne mérite pas qu'on l'achète à si haut prix. Poursuivons : l'envie ne se borne pas à parler mal du prochain, elle rend encore l'envieux aussi injuste dans ses actions que malin dans ses discours.

Péché monstrueux, dit saint Augustin, qui nous porte à faire tout le mal que nous pouvons, et cela sans sujet, sans profit, sans égards : trois circonstances qui aggravent le crime de l'envieux, et en font le plus injuste des hommes.

Il fait du mal sans sujet : demandez-lui pourquoi il cherche tous les moyens de nuire à cet homme d'une capacité universellement reconnue. S'il osait être sincère, il vous dirait que toutes les bouches semblent conspirer à vanter son mérite, qu'il est environné d'amis, comblé de biens, chargé d'honneurs, qu'il a trop de part à la confiance et aux faveurs du prince. Joab poignarde Amasa d'une main, tandis qu'il l'embrasse de l'autre. Quel tort lui a fait Amasa ? c'est qu'il partage avec lui les bonnes grâces de David et le commandement de l'armée. Daniel est précipité dans la fosse aux lions à la sollicitation des courtisans de Darius : par où Daniel s'est-il attiré leur haine ? par le crédit que ses vertus lui ont acquis sur l'esprit du monarque. Les lions, dit saint Chrysostome, respectèrent ce prophète, et l'envie, plus intraitable que les animaux les plus féroces, veut assouvir sa brutalité dans le sang de l'innocent.

Et ce sont les cours des rois qui nous fournissent ces tristes exemples; c'est aussi sur ces grands théâtres que l'envie, entre toutes les passions, joue le premier rôle, donne des scènes plus tragiques, produit des catastrophes plus fatales. Sous un masque gracieux et brillant, elle y tend ses filets avec tant de mystère et d'artifice, que vous ne pouvez presque éviter d'y être pris. Par combien de sentiers ignorés et tortueux elle arrive à son but ! que de fausses confidences pour entrer dans les secrets d'une personne qu'on veut trahir ! que de réconciliations feintes avec un ennemi pour l'empêcher de se précautionner contre les coups qu'on lui prépare ! que de services rendus en de petites choses pour être en état de nuire en de plus grandes ! Nulle part tant de civilités; mais civilités trompeuses, feintes caresses, baisers perfides ! Les protestations d'amitié n'y sont d'ordinaire que des piéges tendus au mérite. L'envie, qui en remue tous les ressorts, se pique presque également de promettre ses bons offices et d'en rendre de mauvais à tout le monde, non-seulement sans en avoir reçu aucun sujet, mais encore sans en tirer aucun profit.

Nous détestons les cruautés de cette mère qui, se voyant privée de son fils, demandait à Salomon la mort de celui qui restait à sa rivale, pour se procurer le barbare plaisir de la voir aussi malheureuse qu'elle : *Que cet enfant ne soit ni à vous ni à moi*, disait-elle, *mais qu'on le partage : « Nec mihi nec tibi sit, sed dividatur.* » (III *Reg.*, III, 26.) Cœurs envieux, ne vous reconnaissez-vous pas dans ce portrait ? Cet homme sollicite une charge dont son mérite personnel le rend aussi digne que ses services : mais, semblable à cette fausse mère, vous vous opposez à ses demandes; vous traversez ses desseins, sans autre vue que d'arrêter les progrès de sa fortune et l'élévation de sa famille. Outré de dépit qu'on ne pense pas à vous pour la même place, vous mettez tout en œuvre pour en exclure votre compétiteur, trop heureux si par vos intrigues vous pouvez obtenir qu'elle ne soit ni à vous ni à lui : *Nec mihi nec tibi sit, sed dividatur.* L'irrégularité de votre conduite a porté à votre réputation un coup mortel : une faute qui a éclaté vous a enlevé l'estime du public. En vain travailleriez-vous à réparer votre honneur, c'est le plus irréparable de tous les biens. Il faut donc s'efforcer d'en dépouiller les autres, afin de les mettre de niveau avec vous. Calomnieuses fictions, déclamations injurieuses, tout est employé pour noircir leur vertu. Vous ne serez consolé de la perte de votre réputation, que quand vous aurez flétri celle de votre prochain : *Nec mihi nec tibi*

sit, sed dividatur. Toute autre passion aspire à quelque avantage soit réel soit imaginaire; celle-ci ne cherche qu'à tout gâter, à tout perdre sans aucun profit pour elle-même, et j'ajoute sans aucun égard pour les personnes qu'elle attaque et pour les liens qu'elle brise.

Mes frères, si le ciel vous a départi quelqu'un de ces dons heureux qu'il refuse à la multitude, si vos talents et vos succès vous élèvent au-dessus des autres, gardez-vous de les leur faire remarquer et d'en tirer vanité. Cachez-les, s'il se peut, à tous les yeux par vos prévenances, votre affabilité, votre douceur. Je ne vous dis pas : la modestie est la compagne ordinaire du mérite, et si d'un côté elle en adoucit et en tempère l'éclat, de l'autre elle le relève et le met dans un plus beau jour ; mais je dis : Soyez humbles et modestes, l'intérêt de votre repos le demande en même temps que la religion vous en fait un devoir. L'envie veille sans cesse, elle s'attache à tout ce qui se distingue de la foule par quelque endroit, et s'efforce de nuire sans pouvoir être arrêtée par aucun frein : les lois de la reconnaissance, de la nature, de la religion, elle les foule aux pieds; elle confond, elle bouleverse tout.

C'est elle qui produit les inimitiés entre les proches, les ruptures entre les amis, les querelles, les haines entre les citoyens; c'est elle qui suscite les procès dans les familles, les dissensions dans les corps, les guerres dans les Etats, les schismes dans l'Eglise; c'est elle qui trouble les unions les mieux assorties, qui attaque les vertus les plus respectables, qui fait tout le mal qu'elle peut, et qui souhaite tout celui qu'elle ne peut pas. Si la crainte retient ses mains, que d'homicides secrets elle commet au fond du cœur, en désirant mille fois la mort de ceux dont elle regarde d'un œil jaloux le rang et la fortune ! Tristes effets de sa cruauté ! Ici je vois des frères acharnés contre des frères, uniquement occupés des moyens de s'entre-détruire; là des mères jalouses de leurs filles, qui se hâtent de les éloigner de leurs yeux, et les ensevelissent sans l'aveu du ciel au fond d'un cloître ; ailleurs des maisons entières, ennemies les unes des autres, dont les chefs transmettent à leurs descendants, avec leurs titres et leur nom, une haine héréditaire, et des jalousies éternelles d'honneur et de préséance. Que de trahisons, que de violences, que d'attentats ont souillé la terre, et dont l'envie a été le principal mobile ! C'est l'envie qui inspira aux frères de Joseph le barbare dessein de le vendre comme un esclave, parce qu'un songe leur semble présager la future grandeur de cet enfant, que sa candeur et son innocence devaient leur rendre si cher : ces cœurs dénaturés vont exercer contre lui la plus détestable vengeance. C'est l'envie qui plongea le poignard du perfide Caïn dans le sein de l'innocent Abel; les sacrifices de celui-ci sont agréables aux yeux du Seigneur; celui-là, qui voit les siens méprisés, ne supporte plus la vue de son frère, et le massacre inhumainement. C'est l'envie qui fit crucifier un Homme-Dieu : oui, c'est par elle que s'est commis le plus énorme de tous les crimes, puisque c'est elle qui porta les scribes et les pharisiens à livrer Jésus-Christ à Pilate, et à demander sa mort avec cette opiniâtreté diabolique que rien ne peut vaincre : *Sciebat enim quod per invidiam tradidissent eum* (*Marc.*, XV, 10) : et, après avoir mis à mort l'auteur de la vie serons-nous surpris que cette passion déchire quelquefois avec tant de fureur sa robe sacrée, qu'elle attaque son Eglise, qu'elle persécute ses disciples, décrie ses défenseurs, souffle le feu de la discorde jusque dans le sanctuaire, et fomente ces divisions scandaleuses qui font gémir la vertu en faisant triompher le libertinage et l'impiété.

O charité divine, qui embrassez tous les hommes et voudriez n'en faire qu'un même peuple, une même famille, voyez les ravages que fait parmi eux votre plus mortelle ennemie; c'est elle que l'on accuse de la plupart des maux qui viennent aggraver le poids des misères inséparables de la condition humaine. Fille de la cupidité et de l'orgueil, l'envie parcourt et désole l'univers. Sous ses affreux étendards marche une multitude d'hommes dont l'esprit ébloui, aveuglé par ses illusions, porte incessamment les jugements les plus faux et les plus iniques; dont la langue, trempée dans le fiel des aspics, se prête aux discours les plus outrageants et les plus calomnieux, dont les mains perfides trament la ruine de tout ce qui prospère, faisant la guerre à la Providence qui distribue les biens à son gré, et voulant en dépouiller ceux qu'elle a voulu enrichir. Hélas ! que de victimes innocentes tombent de toutes parts sous les coups de l'envie ! le monde entier retentit de cris plaintifs contre les funestes succès de sa malignité. Combien de malheureux, percés de ses traits, traînent dans la douleur et les larmes leur triste existence, et ne peuvent trouver que dans le tombeau un abri contre ses fureurs ! Parmi les esclaves de cette infernale passion, les uns sont les ministres des excès que sa rage inspire, d'autres en sont les complices : ils sourient malignement aux disgrâces de leurs frères; ils y applaudissent, du moins, au fond de leur cœur ; ils en ressentent une joie secrète qu'ils ne sauraient dissimuler, également incapables et de pleurer avec ceux qui pleurent, et de se réjouir avec ceux qui se réjouissent. Tendre et bienfaisante charité, vous ne reconnaissez point là vos disciples. Toute cette troupe odieuse que l'envie traîne à sa suite n'offre à vos yeux que des sujets et des enfants du démon. C'est par l'envie du démon, dit le Sage, que la mort est entrée dans le monde ; c'est l'envie qui est encore, à proprement parler, le péché de cet esprit de ténèbres, jaloux de notre bonheur, et sans cesse occupé à nous nuire. C'est donc à tous les cœurs envieux que conviennent, dans la plus exacte vérité, ces

paroles de Jésus-Christ au Juifs : *Vos ex patre diabolo estis.* (*Joan.*, VIII, 44.)

Ce dernier trait, mes frères, ne devrait-il pas suffire pour vous en inspirer la plus vive horreur? Tels sont les excès auxquels porte l'envie. Voyons à présent les maux auxquels elle expose l'envieux.

SECONDE PARTIE.

Si, de toutes les passions, l'envie est, dans un sens, la plus injuste, on peut dire, avec saint Grégoire de Nysse, qu'elle est la plus juste dans un autre. Elle est injuste par rapport au prochain, dont elle ne voit le bonheur qu'avec un secret dépit; mais elle est juste par rapport à l'envieux, qu'elle réduit à l'état le plus funeste, en le faisant tomber dans l'opprobre, vivre dans le trouble, mourir dans le crime : c'est-à-dire qu'elle le rend tout à la fois et méprisable, et malheureux et incorrigible. Triple vengeance que l'envie tire presque toujours de l'envieux, et qui, selon le Sage, doit être regardée dès cette vie comme le triple châtiment de sa malignité : *Qui invidet nihil est illo nequius, et hæc est redditio malitiæ illius.* (*Eccli.*, XIV, 6.)

L'envie rend l'envieux méprisable; pourquoi? parce qu'elle décèle toujours un petit esprit et un mauvais cœur. En effet, un bon esprit regarde le mérite des autres moins comme un objet de jalousie que comme un objet d'imitation. S'il s'afflige, ce n'est pas de les voir plus estimés que lui c'est de se voir moins estimable qu'eux. Les bons exemples servent d'aiguillon à sa vertu, et ne produisent en lui qu'une noble émulation. Un bon cœur loin de songer à faire des misérables, gémit des misères qui se présentent à ses yeux, et ne s'occupe que des moyens de les adoucir. Trop payé de ses services par le plaisir de les rendre, il fait son bonheur de procurer celui des autres, et, si son impuissance met des bornes trop étroites à ses inclinations bienfaisantes, du moins on le voit applaudir à leurs succès, prendre part à leur joie, exalter leur mérite et leurs talents, aussi charmé de voir la gloire des autres que de partager avec eux la lumière du soleil.

Mais dans un envieux tous ces biens étrangers ne produisent qu'une honteuse jalousie, qui fait qu'il s'attriste du bien d'autrui comme de son propre mal. Quoi de plus odieux, de plus contraire à ces sentiments de droiture et d'honnêteté dont le Créateur a embelli notre être? Cet homme est votre ennemi, parce qu'il est heureux ; où est votre raison, où est votre équité? Vous le haïssez, mais quel mal vous a-t-il fait? Est-ce un crime en lui d'être plus recherché, plus honoré, plus aimé que vous, d'avoir des qualités que vous n'avez pas, un crédit dont vous ne jouissez pas, des biens que vous ne possédez pas? Est-il obligé de s'en dépouiller pour vous en revêtir? Son infortune vous comblerait de joie : eh! quelle âme avez-vous donc reçue des mains de la nature, pour trouver votre satisfaction dans le malheur de votre frère? Vous voudriez que le ciel avare envers les autres, ne fût libéral qu'envers vous ; qu'il n'y eût de charges, d'honneurs, de richesses que pour vous seul ; que tout le monde fût à vos pieds ; et pour mettre le comble à vos vœux, il faudrait qu'au sein de la plus brillante prospérité vos yeux ne découvrissent autour de vous que des disgrâces dont le spectacle vous fît savourer plus délicieusement votre bonheur. Ah! votre envie dévoile la méchanceté de votre cœur. Elle atteste encore la petitesse de votre esprit, car, dit saint Chrysostome, si vous vous sentiez assez de talents et de mérite pour vous distinguer, vous ne vous affligeriez pas du mérite et des succès des autres, et l'Esprit-Saint a dit que le ver rongeur de l'envie ne s'attache qu'aux esprits étroits et aux âmes rampantes : *Parvulum occidit invidia.* (*Job*, V, 2.)

Au contraire, plus on est grand, moins on est susceptible des bassesses de l'envie. Voyez Moïse : on vient lui annoncer que deux Israélites à qui le Seigneur avait accordé le don de prophétie, le manifestent avec éclat parmi le peuple, et on le presse de réprimer l'audace de ces nouveaux prophètes. Eh! pourquoi, répond l'homme de Dieu, leur enviez-vous un don que je n'ai garde de leur envier moi-même? Que ne puis-je faire en sorte que tout le monde prophétise, et que le Seigneur en soit plus glorifié ! *Utinam omnis populus prophetet !* (*Num.*, XI, 29.)

Voyez Jean-Baptiste, le plus grand des enfants des hommes : on vient lui raconter les prodiges étonnants de Jésus-Christ; ses disciples jaloux se plaignent de ce que Jésus-Christ baptise ainsi que lui, et attire à sa suite toute la Judée. C'est ce qui met le comble à ma joie, répond le saint précurseur; il est juste qu'il s'élève au-dessus de moi, et que je m'anéantisse devant lui : *Gaudium meum impletum est : oportet illum crescere, me autem minui.* (*Joan.*, III, 30.) Quel désintéressement sublime ! quelle élévation, quelle grandeur d'âme ! quelle noblesse, quel héroïsme de sentiments !

Vous reconnaissez-vous à ces traits, cœurs envieux, qui voudriez être les seuls grands, les seuls habiles, les seuls favorisés de la fortune ou de la renommée, et qui, pour vous procurer cette cruelle satisfaction, ne travaillez qu'à dégrader le mérite d'autrui? En vain, pour cacher aux yeux des hommes une passion qui porte avec elle son ignominie sur le front, cherchez-vous à persuader que vous ne méprisez dans les autres que les défauts que vous y apercevez : aux yeux des personnes éclairées, tous ces mépris affectés ne sont que des déguisements de vos jaloux transports. Le monde, tout aveugle et tout corrompu qu'il est, est assez clairvoyant pour démêler les secrets ressorts qui donnent le mouvement à votre langue, et assez équitable pour punir les lâches artifices de votre cœur du même mépris que vous voulez faire tomber sur vos rivaux :

Et hæc redditio est malitiæ illius. (*Eccli.*, XIV, 6.)

Ce n'est pas tout : en rendant l'homme méprisable, l'envie le rend encore malheureux. Je sais qu'il n'y a point de péché qui n'ôte à l'âme la tranquillité et la paix, parce qu'il n'est pas possible, dit saint Augustin, qu'elle soit bien avec elle-même, tandis qu'elle est mal avec Dieu : tel est le sort inévitable de tous les impies : *Non est pax impiis.* (*Isa.*, XLVIII, 22.) Il est pourtant une paix fausse et trompeuse, dont les séduisantes douceurs entraînent les uns et retiennent les autres dans les funestes liens du péché. Or cette fausse paix, toute fausse qu'elle est, n'est pas même le partage de l'envieux : l'inquiétude et le trouble sont des châtiments inséparables de son péché. Qui que vous soyez, disait saint Cyprien à un homme agité par le démon de l'envie, vous avez beau chercher les moyens de nuire à votre ennemi, vous ne lui nuirez jamais autant qu'à vous. Celui que vous poursuivez peut échapper aux traits de votre fureur, mais vous ne sauriez vous fuir vous même. Quelque part que vous alliez, vous y traînez avec vous votre bourreau, vous portez le trait mortel dans votre cœur et votre envie est la vengeance de votre envie même : *Et hæc redditio est malitiæ illius.* (*Eccli.*, XIV, 6.)

Eh ! mes frères, quelle destinée plus triste que celle de l'envieux? Voyez ces yeux sombres, inquiets, abattus, cet air rêveur et chagrin, ce front couvert de nuages, signes certains du trouble intérieur qui l'agite. S'il est obligé de vivre dans le monde, il y rencontre à chaque pas des sujets de peine et de désespoir; car sera-t-il jamais assez heureux pour n'avoir rien à envier aux autres? La gloire de l'un l'éblouit, les succès de l'autre le dessèchent, les plaisirs de celui-là le rongent. Sa passion, irritée par mille objets, le tourmente sans relâche, et il faut encore que, renfermant au dedans de son cœur le poison lent qui le consume, il paraisse content devant ceux que la fortune élève au-dessus de lui, qu'il applaudisse même à leur bonheur et à leur élévation, c'est-à-dire, à ce qui fait son malheur et son supplice.

Ira-t-il dans la retraite chercher les douceurs d'un repos que le grand monde lui refuse? les objets de sa jalousie sont éloignés, il est vrai, mais sa jalousie les rapproche. Il les porte dans son esprit; il s'en occupe, il s'en forme de vains fantômes, et ne multiplie ses réflexions, dit un Père, que pour rendre sa peine toujours plus cuisante. L'amitié pourrait adoucir les rigueurs de son sort : mais un envieux a-t-il des amis? oserait-il d'ailleurs leur confier ses chagrins et leur en dévoiler la cause honteuse? Quelle ressource lui reste-t-il donc dans son malheur? O Dieu ! qu'est-ce que l'homme, lorsqu'il s'est laissé dominer par la plus odieuse et la plus tyrannique des passions? Quel monstre ennemi de son repos il porte au dedans de lui-même ! serpent cruel qui déchire le cœur où il a pris naissance, et le punit sans cesse des lâches sentiments qu'il lui inspire : *Et hæc redditio est malitiæ illius.* (*Ibid.*)

Que n'a-t-on pas à craindre encore de celui dont la main dispense les biens et les maux, la gloire et l'humiliation, les prospérités et les disgrâces? L'envie s'irrite du partage qu'il en fait; elle voudrait abattre ceux qu'il élève, et détruire l'ouvrage de sa providence : mais la divine Providence, ainsi outragée par l'envie, s'applique ordinairement à la punir par l'endroit qui lui est le plus sensible, en la mettant elle-même sous les pieds de ceux qu'elle eût voulu écraser. Si Dieu se plaît à humilier les superbes, épargnera-t-il l'envie née de l'orgueil, et plus méchante encore, plus impitoyable que sa mère?

Cet homme ne réussit que parce que le ciel le favorise. Jaloux de son mérite et de son bonheur, vous n'êtes occupé qu'à le traverser : vous lui tendez des piéges, vous lui suscitez des ennemis. Vains efforts ! il prospérera, parce que Dieu est avec lui, et que, marchant dans la simplicité de son cœur, il ne songe qu'à faire un digne usage des dons qu'il en a reçus. Et vous, à qui le sentiment de votre médiocrité ôte l'espoir de le surpasser ou de l'atteindre; vous qui, pour le perdre, employez tour à tour et les traits piquants de la médisance, et les noires couleurs de la calomnie, et les sourdes manœuvres de l'intrigue, vous vous verrez fermer les portes de l'élévation et de la fortune : tous vos projets échoueront, tous vos travaux seront stériles. Un enchaînement singulier de circonstances malheureuses vous formera une destinée contraire à tous vos désirs. Vous traînerez vos jours dans des sentiers obscurs et difficiles; vous ramperez dans l'oubli et dans la poussière. Qu'il est peu d'envieux qui même ici-bas échappent au châtiment dû à leur malice ! Les monuments sacrés et les annales de l'univers nous en montrent une foule que le souverain Arbitre des événements a voulu punir en ce monde. N'en voit-on pas encore tous les jours dont l'iniquité retombe sur leur tête, et que la main d'un Dieu vengeur semble poursuivre? *Et hæc redditio est malitiæ illius.*

Mais ce qui met le comble au malheur de l'envieux, c'est qu'il est presque incorrigible, et que son envie devient par là le principe de sa réprobation. Quand a-t-on vu des envieux éclairés, touchés, convertis? Je vois dans l'Evangile des publicains, des femmes pécheresses, expier et effacer leurs déréglements par les larmes les plus amères; mais j'y cherche inutilement la conversion d'un seul de ces pharisiens, dont l'envie était le caractère propre et la passion dominante : j'y remarque au contraire que les exemples, les menaces, les miracles de Jésus-Christ, ne servent qu'à les aveugler et à les endurcir davantage : ce qui fait dire à Cassien qu'un cœur infecté du poison de l'envie devient presque toujours incurable : *Quem*

semel invidia veneni sui peste corruperit, pene dixerim remedio carere.

Et d'où vient qu'un envieux ne se convertit presque jamais? C'est que, frappé de la malédiction de Dieu, il est dans cet état d'aveuglement d'où l'on ne revient guère, et n'a pas même assez de lumières pour connaître son péché. Il s'enveloppe, se cache, se déguise à ses propres yeux, jusqu'à colorer ses invectives du spécieux prétexte de zèle, jusqu'à donner à ses ressentiments le beau nom d'amour de la vérité et de la justice, jusqu'à se persuader que ses dédaigneux mépris ne sont que l'effet d'une raison sage et éclairée.

Eût-il, d'ailleurs, assez de lumières pour connaître son péché, il n'aurait pas assez d'humilité pour le confesser. L'orgueil accompagne toujours l'envie dont il est le principe, et toutefois rien n'humilie tant l'orgueil de l'homme que de passer pour envieux. Le cœur rongé de cette passion sent vivement tous les sujets qu'il a d'en rougir. Assez lâche pour s'attrister du bonheur d'autrui, il est trop fier, trop superbe pour avouer qu'il s'en attriste : cependant, point de conversion, point de pardon sans cet aveu, et s'il ne découvre au ministre de Jésus-Christ la lèpre honteuse qui infecte son âme.

Enfin, avec assez de lumière pour connaître son péché, assez d'humilité pour le confesser, il n'aurait pas assez de force pour le quitter. Mille circonstances peuvent aider à amortir ou même à détruire les autres passions; mais rien ne peut servir de frein à l'envie. Il n'y a point de situation qui soit un obstacle à sa durée : elle se fortifie par les mêmes choses qui affaiblissent les autres inclinations vicieuses. Les maladies, les souffrances, les humiliations, la pauvreté, la vieillesse, l'adversité, qui sont pour les autres pécheurs autant de puissants moyens de conversion, ne servent qu'à lui faire envier le bonheur de ceux qui sont exempts de tous ces maux. Pour l'arracher à son péché, il faudrait refondre son esprit et son cœur; il faudrait substituer à ses entrailles, fermées par la haine et l'inhumanité, des entrailles de charité et de miséricorde. Vous seul, Seigneur, pourriez opérer ce prodige; mais un pécheur de ce caractère n'est-il pas trop indigne d'un prodige de votre droite? Il a murmuré contre vous des faveurs que vous répandiez sur les autres : vous le traiterez comme il aurait souhaité vous voir traiter les autres. Il aurait voulu ravir à la bonté de votre cœur la fécondité de ses bienfaits : vous le punirez par une stérilité de grâces qui mettra le comble à vos redoutables vengeances : *Et hæc redditio est malitiæ illius.*

Mais qu'ai-je dit, chrétiens? Il n'est point d'état si désespéré dans l'ordre du salut dont on ne puisse sortir avec les secours victorieux de la grâce, et le ciel ne les refuse point à la prière. Il faut que, du fond de l'abîme où il est tombé, l'envieux fasse monter la voix de ses gémissements et de ses soupirs vers le trône de la miséricorde divine, et que, se retraçant la peinture odieuse de cette passion qui le tyrannise, qui ne s'attache qu'aux âmes basses, il sollicite par des cris redoublés sa délivrance et sa guérison. La grâce descendra dans son cœur, et, secondant ses efforts, brisera les chaînes funestes où le retient le démon de l'envie.

Pour vous, mes frères, qui croyez n'être pas au fond de ce gouffre où l'envie précipite ses esclaves, prenez garde, selon le conseil de l'Apôtre, qu'elle ne s'empare de votre cœur. Rien de plus subtil et de plus pénétrant que son poison. On peut en être atteint sans en porter les marques au dehors. Mettons-nous à couvert de ses traits mortels, dans ce qui arrive, surtout aux personnes de notre rang et de notre condition. Si c'est un succès, un bonheur inattendu, d'où vient que notre cœur se resserre et se couvre d'une légère empreinte de tristesse qu'il tâche de se dissimuler à lui-même? Si c'est une disgrâce, une humiliation sensible, d'où vient que notre cœur tressaille, s'épanouit et goûte une joie maligne qu'il n'a garde de laisser éclater sur le front? Ces mouvements involontaires ne sont pas des crimes : mais c'est un crime de ne pas les étouffer dès leur naissance; c'est un crime de les approuver, de s'y livrer, de se laisser entraîner par leur impulsion. Nous devons les combattre par les sentiments que la charité inspire, par les armes que la religion nous fournit; nous devons nous en humilier devant le Dieu scrutateur des cœurs, les désavouer, les réprimer assez tôt pour qu'ils ne laissent point dans notre cœur cette racine d'amertume dont parle saint Paul (*Hebr.*, XII, 15), qui en éloigne l'Esprit-Saint, et qui y éteint la grâce.

Qu'il nous importe de purifier entièrement nos cœurs du levain pernicieux de l'envie! et pour cela, chrétiens, reconnaissons dans les succès et les prospérités d'autrui l'arrangement de cette Providence éternelle, qui distribue les biens de ce monde à son gré et toujours avec sagesse. Le Seigneur est maître de ses dons : respectons sa volonté sainte, chérissons-la dans la portion qu'elle nous en a accordée, et qui dès lors est pour nous la plus avantageuse et la meilleure. Que sont, après tout, les distinctions, les honneurs, tous les biens de cette vie passagère? Qu'ils sont fragiles, qu'ils sont faux, qu'ils sont au-dessous de la noblesse et des espérances d'une âme immortelle! Les biens de la grâce, voilà les seuls biens dignes de ce nom, ceux auxquels nous devons aspirer, ceux qui nous sont offerts, et dont la possession peut nous dédommager avec usure de la perte de tous les autres. Elevons-nous par la pratique de toutes les vertus jusqu'à la faveur du Roi du ciel, et souvenons-nous qu'entre les vertus chrétiennes la charité tient le premier rang et qu'elle doit régner dans nos cœurs. Remplissons toute l'étendue des devoirs qu'elle nous impose, aimons nos frères comme nous-mêmes. Ah! loin de nous at-

trister de leur bonheur, nous en bénirons l'auteur de tout bien : loin de nous réjouir de leurs disgrâces, nous mêlerons nos larmes aux leurs. Leur félicité fera notre joie, leur malheur notre tristesse. Nous ne ferons avec eux qu'un cœur et qu'une âme, et nous goûterons dans cette union sainte les ineffables douceurs de la paix : paix charmante et durable qui commencera dans le temps, et se perpétuera dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

SERMON VI.

Pour le vendredi de la troisième semaine du Carême.

SUR LA GRACE.

Si scires donum Dei. (*Joan* , IV, 10.)
Si vous connaissiez le don de Dieu.

Tous les biens répandus dans ce vaste univers viennent de Dieu : nous sommes environnés, investis de ses dons. Quel est celui dont Jésus-Christ parle à la Samaritaine, si supérieur à tous les autres, qu'il semble les compter pour rien comparés à ce don par excellence? la voix unanime des Pères de l'Eglise et des interprètes de l'Ecriture nous crie que c'est la grâce.

La grâce est ce qu'il y a de plus précieux dans les trésors du ciel : mais n'est-elle pas la chose du monde qui nous occupe et nous touche le moins? Qui est-ce qui parle de la grâce? qui est-ce qui en connaît le prix? qui est-ce qui en fait l'objet de ses vœux les plus ardents? Les dons de la nature et de la fortune emportent tous nos désirs : nous nous fatiguons, nous nous épuisons à les rechercher et à les poursuivre : ceux de la grâce, à peine songeons-nous à les demander, ou nous ne les demandons qu'avec une froideur qui les repousse et nous rend indignes de les recevoir. Que si nous les recevons ; si Dieu, qui veut sincèrement nous sauver, nous accorde les secours nécessaires pour arriver au terme heureux du salut, quel usage en faisons-nous? Trop souvent la grâce demeure stérile entre nos mains; elle ne produit pas les fruits de justice et de sainteté auxquels Dieu la destinait. On la néglige, on la méprise, on la rejette, et l'on se damne.

Indifférence pour la grâce, infidélité à la grâce; deux désordres qui règnent dans le christianisme, et qui sont la source funeste de tous les autres. Mais d'où viennent-ils eux-mêmes? de l'ignorance où nous vivons de ce que la foi nous enseigne sur le dogme sacré de la grâce. Oh ! si vous connaissiez ce don de Dieu, ou si j'étais assez heureux pour vous le faire connaître, que vous changeriez à son égard et de sentiments et de conduite : *Si scires donum Dei !*

Mais la grâce a ses mystères, ses abîmes : à Dieu ne plaise que j'entreprenne de dissiper les ténèbres qui les couvrent et d'en sonder la profondeur. Adorons le secret de Dieu dans les opérations ineffables de sa grâce, de peur qu'en voulant le pénétrer nous ne soyons accablés sous le poids de sa gloire. Cherchons, non ce qui satisferait le plus notre curiosité, mais ce qui est le plus propre à réformer nos mœurs, à corriger cette indifférence pour la grâce, cette infidélité à la grâce, que la plupart des chrétiens ont à se reprocher : double principe de réprobation que je veux m'efforcer de détruire, et auquel j'oppose ces deux propositions qui feront le partage de ce discours. Il n'est rien que nous devions plus désirer que la grâce ; premier point : il n'est rien que nous devions plus craindre que d'abuser de la grâce ; second point. Grâce de mon Dieu, pour parler dignement de vous, j'ai recours à vous-même : j'implore votre assistance par l'entremise de cette Vierge sainte qui fut comblée de vos dons, qui en reçut la plénitude : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il n'est rien que nous devions plus désirer que la grâce, s'il est vrai que la grâce l'emporte infiniment sur tous les biens qui peuvent exciter et enflammer nos désirs : or telle est sa glorieuse prérogative. La grâce est le plus précieux et le plus désirable de tous les biens ; pourquoi ? parce que dans l'ordre du salut nous ne pouvons rien sans elle, et qu'avec elle nous pouvons tout.

Nous ne pouvons rien dans l'ordre du salut sans le secours de la grâce. C'est un des premiers dogmes de notre foi, et l'Eglise a condamné l'erreur de Pélage, qui, attribuant à la nature un pouvoir qu'elle n'a pas, prétendait que nous trouvions en nous les forces nécessaires pour éviter le mal, faire le bien et mériter le ciel : erreur également proscrite par les oracles divins et démentie par une funeste expérience.

Non, depuis la désobéissance et la punition de notre premier père, qui nous a tous entraînés dans l'abîme où il s'est précipité, il ne nous reste plus que les tristes débris d'une nature dégradée et frappée de la malédiction de son Créateur : un entendement obscurci, une volonté dépravée, une imagination déréglée, des passions fougueuses, des sens révoltés, des inclinations corrompues ; toutes les facultés de notre âme sont bouleversées et infectées de la tache de notre origine. L'homme de la nature, privé du secours de la grâce, n'est qu'un spectacle d'humiliation et d'effroi : par la nature, nous ne sommes que des enfants de colère; la grâce seule nous fait enfants de Dieu. Par la nature, nous ne pouvons être que de sages païens; la grâce seule nous rend dignes du titre auguste de chrétiens. Par la nature, nous pouvons bien triompher de quelques vices grossiers, acquérir quelques vertus morales , nous parer des dehors d'une conduite régulière et d'une probité toute humaine, qui n'aura d'autre principe que l'orgueil; mais ces vertus évangéliques, si pures, si désintéressées, si sublimes, les seules que Dieu récompense; cette piété véritable qui s'élève jusqu'au ciel, qui domine toutes les affections de la terre, pleine

de justice, animée par la charité, couronnée des œuvres de la foi, sont étrangères à notre cœur ; elles ne peuvent y naître que par les influences et l'action de la grâce.

La grâce était nécessaire même à l'homme innocent, à plus forte raison l'est-elle à l'homme pécheur. Adam, sorti des mains de Dieu dans un état de lumière et de sainteté, n'ayant aucun obstacle à vaincre pour s'y maintenir, n'avait besoin, dans l'intégrité de ses forces, que d'une grâce de conservation ; au lieu que, dans l'état de misère et d'infirmité où le péché nous a réduits, il nous faut une grâce de guérison, une grâce plus active, qui ranime, qui fortifie notre liberté affaiblie et chancelante, qui serve de contre-poids au violent penchant qui nous entraîne au mal, d'appui et d'aiguillon à notre langueur mortelle pour le bien, et soit en nous un principe céleste qui, surnaturalisant nos sentiments et nos œuvres, leur donne quelque proportion avec la jouissance éternelle de Dieu qui est l'objet et la fin du salut ; et cette grâce est le fruit des mérites de Jésus-Christ : telle est la doctrine de l'Eglise et la base sur laquelle repose tout l'édifice de la religion.

Qu'est-ce que cette grâce sans laquelle tout languit, tout périt dans l'âme chrétienne? C'est une lumière, un attrait, une inspiration secrète, un mouvement intérieur de l'Esprit-Saint, un secours naturel accordé par la bonté infinie de Dieu, et émané du sein de son amour. Tout vient de là, dans l'ordre et l'économie de notre salut : les bonnes pensées, les saints désirs, les pieuses affections, les larmes de la pénitence, les œuvres de justice ; la grâce en est le principe. Nous voyons des chrétiens qui sont des modèles de piété et de vertu, des anges sur la terre, et nous disons avec raison que Dieu leur fait bien des grâces. Il est vrai qu'il faut qu'ils y coopèrent, qu'ils agissent avec elles ; mais c'est la grâce qui les prévient, les excite, les anime, les élève au-dessus d'eux-mêmes, et les soutient dans cet état supérieur à toutes les forces de la nature. Sans la grâce, tous nos projets, toutes nos réflexions, tous nos efforts seraient inutiles, dit saint Bernard. Nous avons besoin de la grâce pour commencer le bien, pour le continuer, pour l'achever.

Malheur à nous, si nous comptons sur nous-mêmes ; si nous croyons pouvoir être seuls les arbitres de notre sort, les artisans de nos bonnes œuvres, et voler, pour ainsi dire, de nos propres ailes jusque dans le sein de la Divinité ! Funeste présomption qui, en flattant notre amour-propre, et nous faisant oublier notre dépendance de la grâce, nous laisse entre les mains de notre faiblesse ; de là les éclipses de la vertu, les surprises de notre sécurité, l'inconstance de nos résolutions ; de là la chute déplorable du juste, qui semble quelquefois ne s'élever au faîte de la sainteté que pour tomber avec plus d'éclat de la hauteur où il osait s'appuyer sur lui-même ; de là la perversion de tant d'âmes qui, ne consultant que leur témérité dans l'occasion, n'en rapportent que la honte de leur défaite ; de là l'impertinence de tant de pécheurs qui, fondant l'espoir de leur conversion sur leur bonne volonté, ne se trouvent à la fin qu'une volonté endurcie dans le mal ; de là la fausse sagesse, la fausse prudence, la fausse religion dont cette aveugle présomption remplit les enfers.

N'oublions donc point la nécessité de la grâce pour nous soutenir dans les voies du salut, et reconnaissons le besoin que nous avons de son secours. Besoin le plus universel : il s'étend à tout, depuis les devoirs les plus pénibles du christianisme jusqu'aux moindres actions de vertu. Jésus-Christ l'a dit: *Vous ne pouvez rien sans moi.* (*Joan.*, XV, 5.) Non, ni beaucoup, ni peu, ajoute saint Augustin. Rien de ce qui tient à l'ordre surnaturel et contribue à notre sanctification ne saurait être notre propre ouvrage; c'est celui de la grâce avec nous. La grâce nous est nécessaire, soit pour sortir de l'état du péché, soit pour nous maintenir dans l'état de la justice. Morts, il faut qu'elle nous ressuscite ; faibles il faut qu'elle nous soutienne ; aveugles, il faut qu'elle nous éclaire : pauvres, il faut qu'elle nous enrichisse. Sans la grâce, nous n'avons, par rapport à Dieu, ni lumières, ni chaleur, ni mouvement, ni vie.

Besoin continuel. Oui, si la grâce l'abandonnait un instant, l'âme la plus fervente dans le service de Dieu et dans la pratique du bien demeurerait froide et immobile : la vertu la plus consommée n'a pas acquis le privilége de se passer de son secours. Que la grâce lui manque ou qu'il manque à la grâce, le plus grand saint cesse de l'être, et des portes du ciel il tombe dans l'abîme. Salomon, ce miracle de sagesse dans les jours de sa gloire, se livre à des passions qui déshonorent sa vieillesse et le précipitent dans l'idolâtrie. David, ce roi selon le cœur de Dieu, devient adultère et homicide. Pierre après avoir tiré le glaive contre les ennemis de son maître, le trahit et le renie à la voix d'une servante. (*Matth.*, XXVI, 69 ; *Luc.*, XXII, 55 ; *Joan.*, XVIII, 17.) Point de crime si énorme dont l'homme le plus vertueux ne fût capable, si Dieu retirait sa main et l'abandonnait à la corruption de la nature ; point d'œuvre de salut si facile, dont il ne soit incapable par lui-même, parce que toute sa force vient d'en haut, que son impuissance absolue dans l'ordre surnaturel est attachée au fonds de son être : et qu'ainsi, à la fin de sa course, comme à l'entrée de la carrière, il ne peut faire un pas vers Dieu sans être guidé et soutenu par sa grâce. O misère ! ô néant de l'homme ! S'il est quelque chose devant Dieu, il ne l'est que par sa grâce : à elle appartient toute la gloire de la vertu, à l'homme seul tout l'opprobre du vice. De quoi peut-il s'enorgueillir ? ou plutôt combien il doit s'abaisser, s'humilier sous la main du Tout-Puissant !

Mais, si telle est la nécessité de la grâce, dans l'ordre de notre salut éternel, qu'y

a-t-il ici-bas, mes frères, que nous devions désirer avec plus d'ardeur? Quoi donc? un mouvement rapide et laborieux entraîne tous les états de la société ; chacun déploie dans sa sphère tout ce qu'il a d'activité, d'industrie et de talents. On immole son repos, sa santé, sa vie ; on fouille dans les entrailles de la terre, on traverse les mers, on vole d'un pôle à l'autre ; et pourquoi ? pour des biens frivoles et périssables. Et vous, grâce divine, le premier des biens, le principe de tous nos mérites, la source de tout ce qu'il y a de vertus et de sainteté sur la terre, la mère, la nourrice de tous les élus glorifiés dans le ciel, on n'a pour vous que du mépris ou de l'indifférence ! Ah ! chrétiens, cette vie n'est qu'un court pèlerinage ; nous marchons vers l'éternité : il faut sauver notre âme ; il faut mériter une place dans le royaume des cieux, et cela est impossible sans la grâce. Si donc vous n'êtes pas déterminés à vous perdre, si vous craignez le sort de l'arbre stérile qui, ne portant aucun fruit, sera coupé et jeté au feu (*Matth.*, VII, 19), par quels vœux, quelles larmes, quels cris ne devez-vous pas appeler la grâce, qui peut seule vous faire produire des œuvres de salut ! Avec quel empressement devez-vous saisir les occasions, et employer tous les moyens de l'obtenir; prières ferventes, lectures pieuses, fréquentation des sacrements, assiduité aux exercices du culte divin, retraite, aumônes, jeûnes et autres pratiques saintes auxquelles il a plu au Seigneur d'attacher le don inestimable de sa grâce !

Grâce d'autant plus digne d'allumer, d'attirer tout le feu de nos désirs, que si, dans l'ordre de nos destinées futures, nous ne pouvons rien sans elle, avec elle nous pouvons tout. Le chrétien soutenu par la grâce est comme un Dieu sur la terre, ou du moins il est plus qu'un homme. C'est la vertu du Très-Haut qui agit en lui et avec lui ; la grâce lui suffit pour triompher de tous les ennemis de son salut, et marcher d'un pas ferme dans les voies de la sainteté : *Sufficit tibi gratia mea.* (II *Cor.*, XII, 9.) Cessons donc de nous plaindre et de gémir de notre faiblesse ; n'alléguons point pour excuser nos désordres, et pour y persévérer, la violence des penchants qui nous entraînent au mal. La grâce est plus puissante que la nature : elle nous communique une force divine qui nous rend capables des plus grandes choses ; elle conduit les martyrs au devant du glaive, lance les vierges sur les bûchers ardents, donne aux enfants l'intrépidité des héros, arrache les pécheurs des portes de l'enfer et des ténèbres de la terre, crée les plus belles lumières des cieux. Combien de conversions éclatantes, de vertus héroïques, de prodiges de pénitence et de sainteté, consignés dans les annales de la religion, sont autant de preuves sensibles de cette force victorieuse de la grâce.

Me demandez-vous comment elle exerce son pouvoir sur le cœur humain? Elle prend, dit l'Ecriture, diverses formes pour la gagner : *Multiformis gratia Dei.* (I *Petr.*, IV, 10.) Tantôt c'est une lumière vive et perçante qui dissipe en un instant tous les nuages, montre la vérité dans tout son éclat, abat d'un seul coup un cœur rebelle, et du plus furieux persécuteur de Jésus-Christ en fait un apôtre et un martyr : c'est saint Paul. Tantôt c'est une clarté plus douce, une voix moins impérieuse, un combat dont le succès paraît douteux ; le souverain Maître daigne lutter avec sa créature ; il la presse, il la trouble, il l'attire ; elle résiste, et ne veut pas : ce n'est qu'après avoir disputé longtemps la victoire qu'elle se rend enfin, et Augustin est converti. Quelquefois c'est par des routes secrètes et inconnues que la grâce s'insinue dans le cœur : elle n'a besoin que d'elle-même pour en faire la conquête ; elle parle, c'est assez : Suivez-moi, dit Jésus-Christ, et l'on quitte tout pour le suivre. Il jette un regard sur le disciple infidèle qui a méconnu et outragé son maître ; il n'en faut pas davantage pour faire naître le repentir dans son cœur, et y ouvrir une source de larmes qui couleront jusqu'à son dernier soupir. Quelquefois la grâce entre en souveraine dans l'âme d'un pécheur ; elle s'en ouvre l'entrée par un revers accablant, un spectacle tragique, une mort inopinée dont elle se rend témoin ; c'est alors qu'elle tonne et qu'elle foudroie. Eclairé sur le néant de ses plaisirs, effrayé du sort qui le menace, il obéit à cette voix puissante qui ébranle et renverse les cèdres du Liban ; il brise tous ses liens, il s'arrache au monde, il fuit, portant bien avant dans son cœur le trait qui l'a percé, et va épouvanter le desert par l'austérité de sa pénitence.

Qui pourrait dire tous les ressorts secrets que la grâce emploie à se rendre maîtresse de nos cœurs ? De quelque manière qu'elle entreprenne de les défendre du vice et de les ramener à Dieu, quand il lui plaît de triompher, son triomphe est certain, ses armes sont toutes-puissantes. Il ne faudrait qu'une impression de cette grâce divine qui tourne et manie nos cœurs à son gré, pour soumettre les âmes les plus hautaines, pour dompter les volontés les plus rebelles, pour guérir les plaies les plus invétérées, pour faire d'un incrédule un apôtre, d'un mondain un anachorète, d'une femme perdue une Madeleine pénitente, d'un scélérat un saint. O mon Dieu ! tirez des trésors de votre grâce, et lancez sur plus d'un pécheur qui m'écoute un de ces traits vainqueurs qui éclairent, qui touchent, qui convertissent les âmes, et nous les verrons transformés en d'autres hommes; le spectacle de leur conversion édifiera l'Eglise et réjouira vos anges.

Est-ce donc que la grâce agit seule en nous, ou est-ce qu'elle nous impose la nécessité d'agir avec elle? Ni l'un ni l'autre, mes frères; point de grâce si forte qui ne demande notre coopération, point de grâce si forte à laquelle nous ne puissions opposer de la résistance. La grâce est toute-puissante sur le cœur de l'homme, c'est une vérité de foi;

mais c'en est une aussi que l'homme est toujours libre sous l'action de la grâce. Dieu n'use point à notre égard d'une dure contrainte ni d'un charme irrésistible. Il sait concilier son souverain domaine sur nous avec la liberté que nous avons reçue de lui. Il respecte en nous son propre don, ce libre arbitre qui donne à nos actions leur moralité, et sans lequel nous serions vertueux sans mérite, et méchants sans remords, ou plutôt il n'y aurait plus ni vice ni vertu, ni châtiments ni récompenses. La grâce ne détruit donc pas la liberté : au contraire elle la rétablit, la fortifie, la perfectionne ; elle l'affranchit de la loi impérieuse des sens, elle la délivre de la tyrannie des passions, elle lui ôte ce poids qui la courbe vers la terre et l'empêche de prendre son essor vers le ciel. Elle brise ces chaînes de fer dont se plaignait Augustin encore pécheur, et qui retenaient sa volonté captive dans les désordres. Il avoue que l'époque de sa conversion fut celle où il recouvra sa pleine liberté, et qu'il devint alors plus maître de lui-même, de son esprit, de son imagination, de son cœur, qu'il ne l'avait été dans le cours de sa vie criminelle. Combien de pécheurs, en effet, sont tellement dominés par leurs penchants vicieux, qu'il ne leur reste de liberté qu'autant qu'il en faut pour se rendre coupables en se livrant au vice ! L'homme est plus ou moins esclave sous le joug du péché; il n'est jamais plus libre que sous l'empire de la grâce.

Ajontons : ni plus heureux. Non, mes frères, ne vous représentez pas la grâce comme une maîtresse impérieuse qui fait gémir ses sujets sous le poids accablant de sa domination. C'est une souveraine aimable qui n'a que des rigueurs apparentes, qui tempère la sévérité de ses lois par mille dédommagements réels, mille douceurs secrètes, une facilité surprenante à faire ce qu'elle exige de plus pénible et de plus contraire aux inclinations de la nature. Comment opère-t-elle ce miracle ? par ses lumières et ses attraits.

Ainsi la grâce veut que nous nous détachions du monde, que nous recherchions d'autres plaisirs, d'autres honneurs, d'autres biens que ceux qu'il nous offre. Mais elle nous en fait connaître l'illusion, le vide et le néant ; elle nous en découvre la fausseté, la courte durée, les suites affreuses. Par là elle ne nous inspire pour le monde que du mépris, du dégoût, de l'aversion. Rien de plus aisé alors que de s'en éloigner et de le fuir : on quitte, on oublie sans peine ce qu'on n'estime et qu'on n'aime plus. La grâce veut encore que nous nous renoncions, nous nous baissions nous-mêmes ; mais elle nous montre à nos propres yeux tels que nous sommes. A la clarté de sa lumière, nous voyons notre bassesse, notre aveuglement, notre corruption; nous voyons que tout ce qu'il y a de bien en nous ne vient pas de nous, que nous n'avons de notre fonds que misère et que péché : quand on se reconnaît à ces traits, est-il difficile de se renoncer, de se haïr soi-même en cette vie pour se retrouver et s'aimer dans l'autre? La grâce veut enfin que nous ne vivions que pour Dieu. Mais si vous saviez ce que c'est que Dieu, ce qu'il mérite et par les perfections infinies de son être et par les bienfaits si multipliés de son amour, et avec quelle magnificence il récompensera les âmes entièrement dévouées à son service ; si vous le saviez, *si scires*, ah ! vous lui consacreriez tous les instants de votre vie, tous les mouvements de votre cœur; vous sacrifieriez tout, vous vous immoleriez vous-même avec transport à son bon plaisir. Or c'est la grâce qui nous donne ces connaissances ; mais avec quelle clarté, quelle conviction ! Un de ses rayons partis d'en haut, une de ses illuminations soudaines nous éclaire infiniment plus que ne feraient des siècles d'étude et de recherche ; ainsi, en nous faisant voir ce qui était caché, dit saint Augustin: *Ut innotescat quod latebat*, la grâce nous offre de si puissants motifs de vertu qu'elle en fait disparaître les peines. Elle les change même en plaisirs. Aux vives lumières qu'elle répand dans notre esprit se joignent les attraits secrets qu'elle fait sentir à notre cœur, ces mouvements intérieurs qu'elle y excite, ces affections pures et célestes qu'elle y fait naître, ces touches divines qui le charment, le ravissent, l'attirent avec tant de force et de douceur, qu'il chérit, qu'il embrasse avec joie, dit encore saint Augustin, ce qui alarmait le plus les sens et l'amour-propre : *Et suave fiat quod non delectabat.*

Voilà comment la grâce adoucit les plus pénibles devoirs du salut, et fait servir même à notre bonheur ce qui paraissait devoir le détruire. Combien de saints l'ont éprouvé dans tous les âges du christianisme ! combien de justes l'éprouvent encore tous les jours ! Pouvoir merveilleux de la grâce ! Voyez tressaillir d'allégresse un saint Paul au milieu des tribulations, un saint André sur la croix, un saint Laurent dans les flammes, tant de martyrs au sein des plus cruels tourments, tant de solitaires dévoués à toutes les rigueurs de la pénitence. La grâce a fait plus de véritables heureux, jusque sous la haire et le cilice, que le monde n'en a fait dans les tabernacles des pécheurs et dans les palais des rois. Ah ! Seigneur, s'écriait saint Augustin, avec quelle facilité votre grâce m'a fait briser des liens qu'il me paraissait impossible de rompre, et qu'il m'a été doux d'être privé de ces mêmes plaisirs auxquels je n'avais pas le courage de renoncer : *Quam dulce fait carere voluptatibus !* Sans remonter aux siècles passés, regardez autour de vous ; voyez ce petit nombre de chrétiens vertueux qui vivent au milieu du monde sans être du monde, qui se sont bannis de ses sociétés dangereuses, de ses divertissements profanes, de ses spectacles criminels, et qui, fidèles à leur religion, dociles à la voix de la grâce, lui accordent tout ce qu'elle demande, lui font tous les sacrifices qu'elle exige : se plaignent-ils de leur sort? ne le préfèrent-ils pas à toutes

les félicités de la terre? Une paix inaltérable, des délices pures, des espérances infinies, l'heureux partage! c'est le leur; c'est celui de toutes les âmes parfaitement soumises à l'empire de la grâce. Ainsi, dans la carrière du salut et de la sainteté, la grâce nous rend tout possible, tout facile, tout aimable.

Ah! ce que Salomon disait de la sagesse, le chrétien ne doit-il pas le dire de la grâce qui en est la source : *Je l'ai préférée aux sceptres et aux couronnes, et j'ai cru que les richesses et les pierres précieuses ne méritaient pas de lui être comparées; car tout l'or et l'argent du monde ne sont rien auprès d'elle qu'un peu de sable et de boue?* (*Sap.*, VII, 8, 9.) Oui, telle est l'estime que nous devons faire de la grâce; elle doit être le premier désir de notre cœur, l'objet principal de nos prières. Elle est celui des prières continuelles de l'Eglise. A son exemple, nous devons la demander avec des instances plus vives, ou la recevoir avec une plus vive reconnaissance qu'aucune autre faveur.

Votre grâce, ô mon Dieu! votre grâce! je puis me passer de tous les autres biens; mais je ne saurais vivre, je languis et je meurs sans elle. Si j'ai une bonne pensée un bon sentiment, c'est elle qui me l'inspire; si je prie bien, c'est elle qui me fait prier; si j'accomplis les œuvres du salut, si je marche dans la voie de vos commandements, elle est mon guide et mon appui. Elle me relève de mes chutes, elle guérit mes blessures, réveille mes langueurs, fixe mes inconstances, éloigne les tentations ou me les fait surmonter. Non, je ne craindrai rien, tant qu'elle sera avec moi; elle est le flambeau qui m'éclaire, le glaive qui me défend, le bouclier qui me protége, le trésor qui m'enrichit, le souffle céleste qui m'anime, le secours puissant qui m'élève au-dessus du monde et de moi-même. Elle est la réparatrice de tous nos maux, le germe de toutes les vertus, le sceau de tous les mérites, notre gloire, notre consolation, toutes nos espérances!

O grâce divine, venez, descendez sur nous avec l'abondance de vos dons, avec ces lumières vives qui découvrent à l'esprit toute vérité; avec ces traits perçants, qui pénètrent jusqu'au fond du cœur et en purifient toutes les affections; avec cette force victorieuse qui triomphe de toutes les puissances de la terre et de l'enfer; avec cette onction céleste qui répand un charme secret sur tous les devoirs de la piété, dégoûte du monde et des créatures, et nous fait trouver en Dieu seul nos plus chères délices.

Mais, s'il n'est rien que nous devions plus désirer que la grâce, il n'est rien que nous devions plus craindre que d'en abuser.

SECOND POINT.

C'est une vérité constantes de notre foi, que Dieu, qui veut que tous les hommes soient sauvés, ne refuse sa grâce à personne, soit qu'il l'accorde à nos prières, soit qu'il prévienne nos désirs; il la répand d'une main plus ou moin libérale, selon nos dispositions et nos besoins : elle se fait sentir à nous par ses inspirations secrètes, par ses touches salutaires : elle nous suit, elle nous accompagne, elle nous montre nos devoirs et nous excite à les remplir. Mais qui n'a pas à se reprocher ses résistances, ses infidélités à la grâce? de là tant d'âmes qui croupissent dans l'état du péché, et tant d'autres qui languissent et s'arrêtent dans le chemin de la vertu. Oh! si je réussissais à vous faire craindre souverainement d'abuser de la grâce, de résister à la grâce, de laisser échapper les lueurs et les attraits de la grâce, j'aurais tout gagné pour la réformation de vos mœurs. Mon Dieu! tandis que ma voix frappera les oreilles, que votre grâce fasse entendre la sienne au fond des cœurs, et qu'elle m'éclaire ici de ses lumières pour montrer à quel point on se rend coupable, et à quel malheur on s'expose en abusant de ses dons.

Qu'est-ce qu'abuser de la grâce ou la recevoir en vain? C'est dédaigner, repousser les avances miséricordieuses d'un Dieu envers sa créature. Quand il veut parler en maître, sa voix pénètre jusque dans les abîmes du néant, se fait entendre aux choses mêmes qui ne sont pas; et les étoiles accourues à son ordre lui répondent, par un langage de lumière : Nous voici; et les vagues furieuses de l'Océan, approchant de son rivage, s'arrêtent avec respect devant le grain de sable qu'il leur a donné pour bornes; ou bien sa voix est un tonnerre qui, du sommet d'une montagne embrasée, retentissant parmi les éclairs et les tempêtes, fait dire aux Israélites éperdus qu'ils obéiront, qu'ils exécuteront ses volontés. Quand le Seigneur nous parle par sa grâce, il semble se dépouiller de son autorité souveraine; il sollicite comme un don volontaire ce qu'il pourrait exiger comme une dette rigoureuse; il exhorte, il prie, il conjure : *Deo exhortante, obsecramus pro Christo.* (II *Cor.*, V, 20.) Il se tient debout et frappe à la porte de notre cœur : *Ecce sto ad ostium, et pulso* (*Apoc.*, III, 20); et, dans cet état de suppliant, le Dieu de gloire et de majesté est écouté avec froideur, avec mépris : quelle outrage!

Et à qui Dieu parle-t-il avec tant de condescendance et d'amour? A une âme criminelle qui ne lui présente que des motifs de l'abandonner, dont la difformité et les souillures n'offrent à la sainteté de ses regards qu'un spectacle d'horreur. Il la prévient, il la recherche dans l'état affreux où elle est réduite. Elle a encouru son inimitié; il l'invite à se réconcilier avec lui. Elle a tourné contre lui ses propres bienfaits, il n'en tire point d'autre vengeance que de lui offrir le plus riche et le plus beau de ses dons, celui de sa grâce; et, insensible à cette nouvelle faveur, elle en abuse encore et se la rend inutile : quelle ingratitude!

Mais pourquoi ces pressantes sollicitations de la grâce? Pour nous réveiller de notre assoupissement mortel et nous ouvrir les

yeux sur nos plus chers intérêts. Ce n'est pas pour lui, c'est pour nous, pour prévenir notre perte et assurer notre bonheur, que Dieu nous poursuit, nous éclaire, nous touche; et nous le fuyons, nous lui résistons, nous nous soucions peu de ses avis, de ses promesses, de ses menaces. Egarés, il nous appelle, et nous ne l'écoutons pas; malades, il nous offre le remède propre à nous guérir, et nous le rejetons; près d'être submergés par les flots, il nous fournit une planche salutaire qui nous préserverait du naufrage, et nous la repoussons. Nous aimons mieux périr que de profiter du secours qu'il nous présente pour nous sauver : quel aveuglement! quelle fureur!

Et ces grâces que Dieu nous accorde sont, pour ainsi dire, teintes du sang de Jésus-Christ; elles sont le fruit de ses mérites et l'écoulement le plus précieux de sa charité. Avec quel respect et quelle reconnaissance il faudrait les recevoir, sorties d'une source aussi sacrée que les plaies adorables du souverain Rédempteur? Les mépriser, les négliger, c'est anéantir la vertu de sa croix; c'est insulter à ses souffrances et à sa mort; c'est, dit un Père, fouler aux pieds le sang d'un Dieu . quelle profanation! quel sacrilége!

Voilà l'énormité du crime renfermé dans l'abus de la grâce. Y avez-vous jamais bien pensé, vous qui l'outragez depuis si longtemps par vos résistances opiniâtres ou vos délais éternels; qui ne vous lassez pas de lui refuser ce qu'elle ne se lasse pas de demander et d'attendre? Et que vous demande-t-elle? Le sacrifice de cette passion, la restitution de ce bien, le pardon de cette injure, un changement de mœurs et de conduite, moins de dissipation et d'amusement, moins de monde et plus de retraite, une vie plus régulière et plus chrétienne? Que de secours vous avez eus pour devenir meilleur, et que vous vous rendez coupable aux yeux de Dieu de rejeter ses grâces, la plus pure effusion de son cœur, le plus beau don de son amour, au-dessus de tous nos mérites, et qui n'ont pu être payés que par des mérites infinis! Ignorez-vous qu'il faudra lui en rendre compte? Vous ne craignez que vos péchés, les infractions visibles de sa loi pour le moment redoutable où il décidera de votre sort éternel : craignez encore ses grâces, dont vous faites un criminel abus. Si le serviteur inutile fut jeté dans les ténèbres extérieures pour avoir enfoui le talent qui lui avait été confié (*Matth.*, XXV, 30), quelle indulgence peuvent attendre du souverain Maître ceux qui auront abusé de ses dons les plus précieux? Et ici, mes frères, jugez-vous vous-mêmes; voyez combien de grâces Dieu vous a faites, et le peu de profit que vous en avez tiré!

Grâces extérieures. Etes-vous comme les infidèles assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort? Non, la lumière de la foi vous éclaire : vous vivez dans le sein du christianisme; et que de ressources de salut n'y trouvez-vous pas? Les principes de la religion et des semences de vertu jetées dans votre âme dès les premières lueurs de sa raison naissante, les soins assidus de la Providence à cultiver ces germes heureux qui promettaient les plus beaux fruits de justice, les pratiques de piété, les solennités de l'Eglise, les instructions de ses ministres, la victime adorable offerte sur ses autels, le tribunal de la réconciliation; lectures édifiantes, bons exemples, pertes, humiliations, disgrâces, croix de tout genre qui, dans les desseins de Dieu, devaient vous détacher des créatures et vous ramener à lui.

Grâces intérieures. Que de bonnes pensées, de saints désirs, de projets de conversion! Ces idées et ces sentiments ne naissaient pas de votre propre fonds; c'était Dieu qui vous les inspirait. Combien de fois n'avez-vous pas senti les impressions de sa grâce? rappelez à votre souvenir ces moments de tristesse et d'ennui, où dégoûté de tout, à charge à vous-même, ne pouvant supporter le poids du péché ni les reproches de votre conscience, vous vouliez apaiser l'une et secouer le joug accablant de l'autre; ces moments de haine et d'aversion pour le monde, qui vous paraissait si injuste, si perfide, si cruel; ces moments de regrets et de soupirs, échappés pour la vertu dont les charmes vous ravissaient, vous faisaient envier le bonheur des justes; ces moments d'alarmes et d'effroi, où la religion faisait briller à vos yeux le glaive de la justice divine, et vous menaçait d'une mort funeste, d'un jugement formidable, d'un enfer éternel; ces moments d'attendrissement et de confiance en la bonté infinie d'un Dieu, plus affligé de votre perte qu'irrité de vos crimes, qui vous tendait les bras, vous offrait, avec le retour de son amitié, la paix de votre cœur et les douceurs pures attachées à son service; ces moments de force et de courage, où, indigné contre vous-même, honteux de votre lâcheté et de votre faiblesse, vous alliez faire un généreux effort pour briser vos liens et mener une vie nouvelle. Que de lumières divines, que d'attraits célestes ont passé dans votre âme et l'ont éclairée, touchée, presque entraînée! que de secours surnaturels au dedans de vous et autour de vous!

Ah! il n'en fallait pas tant pour faire un grand saint : plus d'un grand saint dans le ciel n'a pas eu sur la terre une égale abondance de secours. Et toutes ces grâces réunies et accumulées sur votre tête n'ont pu faire de vous un vrai chrétien, n'ont opéré dans vos mœurs aucun changement. L'indolence, la dissipation, des résolutions vagues, des délais continuels, des craintes imaginaires, de vains fantômes en ont anéanti le fruit. Beaucoup d'inutilités et de péchés, nulle vertu solide, nul mérite réel : voilà votre vie. Arbre stérile, quoique planté dans une terre heureuse et arrosée des sueurs et du sang de Jésus-Christ, et non-seulement stérile, mais encore gâté et corrompu, de quel œil Dieu vous regarde-t-il du haut de son trône? quel nuage de colère et d'indignation forment au-dessus de vous tant de

grâces méprisées, de talents rendus inutiles, de temps perdu, de trésors célestes si malheureusement dissipés ! Le moment approche où Dieu vous jugera, et il vous jugera sur les grâces que vous aurez reçues ; et, dès qu'elles n'auront pas été pour vous des moyens de salut, elles deviendront le sujet de votre condamnation ; et, plus la mesure en aura été abondante, plus le compte que vous en rendrez sera terrible. C'est à vous et à tous les chrétiens qui vous ressemblent que s'adressent ces paroles du Fils de Dieu : Malheur à vous, Corosaïm, malheur à vous, Bethsaïde, parce que si Tyr et Sidon eussent vu les merveilles dont vous avez été témoins, elles auraient fait pénitence sous la cendre et le cilice ! (*Matth.* XI, 21-23.) Et au tribunal de la justice divine vous serez trouvé plus coupable et traité avec plus de rigueur, dit encore Jésus-Christ, que les habitants de ces villes criminelles qui n'ont pas eu les lumières, les inspirations, tous les moyens de bien vivre que vous méprisez, et dont le mépris n'est pas seulement un péché, mais ajoute encore à la grièveté et à la malice de tous vos autres péchés.

Mes frères, Dieu connaît le prix de ses grâces et ce qu'il a droit d'en attendre. Faveurs inestimables et purement gratuites, nous devons les recevoir avec une humble reconnaissance ; nous devons en profiter pour faire le bien et mériter le ciel, autrement une affreuse pauvreté punira notre paresse. Dieu retirera ces mêmes grâces qui demeurent stériles entre vos mains ; il vous en privera : juste, mais terrible châtiment qui, ne vous laissant aucun espoir de salut, rendra votre perte infaillible.

Car, ce n'est pas selon nos vues et nos caprices, dit saint Cyprien, mais dans un certain ordre établi par sa sagesse, que Dieu distribue ses grâces. Comme la fidélité à celles qu'on a reçues en attire de nouvelles, aussi le mépris qu'on en fait les éloigne, les affaiblit, en tarit peu à peu la source. On donnera encore, dit Jésus-Christ, à celui qui a déjà, et le bon usage des talents qui lui ont été accordés sera récompensé par de plus grandes faveurs. Heureux donc le chrétien qui recueille avec empressement et met à profit les moindres dons de la grâce ! ils seront suivis de dons plus précieux. La grâce, toujours secondée par une prompte correspondance, l'enrichira toujours par de nouvelles effusions de ses trésors, versera sur lui des lumières plus pures, des ardeurs plus vives, des secours plus puissants. Quel heureux enchaînement, quelle magnifique succession de bienfaits d'une part ; et de l'autre, quel accroissement de justice et de mérites ! Voilà ce qui a fait les saints, et, si la grâce trouvait en nous la même fidélité qu'en eux, nous recevrions comme eux la plénitude de ses dons : *Habenti dabitur.* (*Matth.*, XXV, 29.) Mais nos résistances et nos mépris la contristent, la rebutent. Sa délicatesse est égale à sa libéralité. Blessée, indignée de l'accueil qu'on lui fait, et ne voulant pas d'ailleurs autoriser notre présomption, elle se retire et va porter à d'autres les dons célestes qu'elle nous offrait en vain. Et quel sujet avez-vous alors de vous plaindre ? Pourquoi continuerait-elle de vous parler, de vous éclairer, lorsque vous vous obstinez à fermer l'oreille à sa voix et les yeux à sa lumière ? Pourquoi vous donnerait-elle des secours pour agir, lorsque vous voulez demeurer dans une inaction criminelle ? Dieu ne souffre pas impunément, dit l'Apôtre, que sa bonté soit méprisée, sa grâce outragée. Il la venge dès cette vie même, il l'enlève à ceux qui en abusent ou la négligent pour la donner à ceux qui en profiteront

Soustraction de la grâce, transport de la grâce d'un homme à un autre homme, d'un peuple à un autre peuple ; mystère effrayant, mais trop clairement révélé dans les divines Ecritures pour que nous puissions en douter, et mis sous nos yeux par plus d'un exemple. Ainsi l'héritage d'Esaü est donné à Jacob. Les enfants du royaume sont chassés et jetés dans les ténèbres, et plusieurs viennent de l'Orient et de l'Occident prendre leurs places. Les gentils sont substitués aux Juifs, profitent de leurs pertes et s'enrichissent de leurs dépouilles. Dans la suite des temps, la grâce traverse les différents siècles du christianisme, semblable à un fleuve qui détourne souvent son cours, et abandonne des terres ingrates pour aller porter ailleurs ses eaux bienfaisantes. Des provinces, des empires où régnaient la plus pure et la plus fervente catholicité, sont entraînés dans les voies funestes de l'hérésie ou du schisme, tandis que des peuples infidèles et sauvages entrent en foule dans le sein de l'Eglise. Quelles chutes dans ceux qui en étaient les colonnes et les ornements, dans ces astres radieux qui ont effrayé le monde par le scandale de leurs éclipses, tandis que ceux qui étaient ensevelis dans l'abîme du vice marchent à pas de géant dans la carrière de la vertu, et s'élèvent au comble de la sainteté ! Le pénitent se relâche et le pécheur se repent ; le solitaire prévarique et le mondain se convertit ; le vase d'honneur perd tout l'éclat de sa beauté et le vase d'opprobre en est revêtu ; le laïque se sauve et le prêtre se damne. Le flambeau de la foi quitte une nation et va en éclairer une autre. France, tu l'as vu s'éloigner de tes contrées couvertes de sang et de ruines. Il reparaît, il fait briller encore à tes yeux ses clartés salutaires. Fasse le ciel que tu ne mérites pas par de nouvelles infidélités qu'il te soit enlevé de nouveau, hélas ! et pour toujours !

Et vous qui m'écoutez, jetez les yeux sur vous-mêmes ; considérez vos voies, dit le prophète, et voyez où vous en êtes après tant de grâces répandues inutilement sur vous dans tout le cours de votre vie : *Vide vias tuas.* (*Jerem.*, II, 23.) Où sont ces dons du ciel qui ornaient votre âme et lui don-

naient tant de goût et de facilité pour le bien? que sont devenus les beaux sentiments qui vous animaient, cette piété tendre, cette horreur du vice, cette crainte du Seigneur, cette promptitude à vous réconcilier avec lui dès que vous aviez eu le malheur de l'offenser, cette impression que faisaient sur vous les vérités terribles ou consolantes de la religion? Quel triste changement! A présent rien ne vous touche, rien ne vous alarme, rien, ce semble, ne vous défend contre les attraits du vice, les illusions du monde, la tyrannie de l'habitude. Chaque jour vos passions se fortifient et votre faiblesse augmente. Est-ce que le Seigneur vous aurait abandonnés? est-ce qu'il punit le défaut de correspondance à ses grâces par la privation de celles qu'il vous destinait, mais dont vos infidélités multipliées ont arrêté le cours? n'avez-vous pas lieu de le craindre? Ecoutez ce que disent sur ce sujet les saints docteurs les plus éclairés dans les voies de Dieu : Que le nombre des grâces, ainsi que celui des crimes, est fixé dans les décrets de la sagesse éternelle; que la mesure des unes étant épuisée et celle des autres une fois remplie, il ne reste plus de ressource efficace de salut; que le mépris de la moindre grâce peut, en rompant la chaîne de celles qui devaient la suivre, devenir le principe de notre damnation; témoin Saül, qui fut réprouvé pour une seule désobéissance à la voix du Seigneur; que la grâce a ses jours, ses moments, qu'elle choisit à son gré pour nous visiter et se communiquer à nous; moments critiques et décisifs sur lesquels roule tout l'intérêt de notre éternité, et qu'on ne peut laisser échapper sans se perdre à jamais : ainsi Jérusalem fut livrée à toute la fureur de ses ennemis, et détruite de fond en comble, pour n'avoir pas connu le temps de la visite du Fils de Dieu; enfin, selon la pensée de saint Grégoire, que les grâces du ciel méprisées, rejetées, sont comme des éclairs suivis bientôt de la foudre; et cette foudre vengeresse, quelle est-elle ici-bas? l'abandon de Dieu; châtiment le plus épouvantable dont il puisse frapper l'homme sur la terre. Car que devient une âme ainsi abandonnée, à peine éclairée d'un faible rayon qui perce quelquefois l'épaisseur de ses ténèbres, et privée presque entièrement de la rosée de la grâce? que peut-elle produire, que des ronces et des épines, ou des fruits d'iniquités? Sa perte est inévitable; elle tombera d'abîme en abîme, et des divers abîmes du péché dans l'abîme de l'enfer. *Malheur à eux*, dit le Seigneur, *quand je me serai éloigné d'eux : « Væ eis, cum recessero ab eis! »* (*Osc.*, IX, 12.)

Voyez donc encore une fois où vous en êtes avec Dieu : *Vide vias tuas.* (*Jerem.*, II, 23.) Avez-vous épuisé votre mesure de grâce, avez-vous rempli celle de vos iniquités, et Dieu s'est-il retiré de vous jusqu'à ce jour formidable où vous tomberez entre les mains de sa justice. O doute terrible! si vous n'en êtes pas effrayé, votre insensibilité m'épouvante : s'il vous inquiète, s'il vous alarme, si vous éprouvez les angoisses d'une conscience qui se réveille et jette un cri de terreur; si votre cœur agité, troublé, y répond par un soupir suivi peut-être de vos larmes, et si vous vous sentez pressés de changer de vie, ah! c'est la grâce qui vous recherche encore. Le Seigneur ne vous a donc pas abandonnés; c'est sa grâce qui dans ce moment vous éclaire, vous remue, vous parle peut-être pour la dernière fois, si vous ne lui accordez pas sans délai et sans réserve ce qu'elle vous demande, votre conversion. Grand Dieu! devez-vous lui dire, n'ai-je pas assez grossi ce trésor de colère amassé depuis si longtemps par le mépris que j'ai fait des dons de votre grâce? puis-je penser sans frémir à cet abandon fatal dont vous menacez ceux qui en abusent, et qui est le signal de leur réprobation? Heureux que mes infidélités n'aient point lassé votre longanimité et votre patience; que, plus miséricordieux envers moi qu'à l'égard de tant d'autres que vous laissez courir à leur perte, vous m'ouvriez les yeux sur le danger de mon état, et me tendiez la main pour m'aider à en sortir! Je le veux, la résolution en est prise. Faut-il pour l'exécuter faire les derniers efforts? soutenu par votre grâce, je suis capable de tout. Périsse tout ce qui peut s'opposer au dessein qu'elle m'inspire. Il s'agit du salut éternel de mon âme : encore quelques moments, et je serai dans le tombeau; puis-je trop m'empresser de suivre la voix qui m'appelle, et de vous consacrer le petit nombre de jours qui me restent? Affermissez en moi l'ouvrage de votre grâce; qu'elle achève par ses opérations secrètes de donner à mon retour vers vous toute l'ardeur, toute la générosité, toute la constance que doit y mettre une créature qui a passé la plus grande partie de sa vie à dissiper, à profaner vos dons, et qui veut désormais en faire un saint usage pour mériter la couronne de vos élus.

Saint et prompt usage de la grâce, fidélité continuelle à la grâce, voilà, mes frères, ce qui convertit le pécheur, ce qui sanctifie le juste. Pleurons l'abus, la perte de tant de grâces que nous avons reçues en vain; profitons de celles que le Seigneur daigne nous accorder encore. Notre sort dans l'éternité dépend de notre conduite dans le temps à l'égard de la grâce. On ne se sauve que par le bon usage de la grâce; on ne se damne que par l'abus de la grâce, et il n'y a de réprouvés dans les enfers que ceux dont la grâce devait faire des saints dans le ciel.

Vous, pécheurs, qui sentez en ce moment les impressions de cette grâce divine, et qui voulez sincèrement vous convertir, ne laissez pas s'affaiblir les sentiments qu'elle a mis dans votre cœur. Livrez-vous tout entiers à son impulsion et agissez avec elle : elle applanira les difficultés, elle adoucira les sacrifices, elle vous fera surmonter tous les obstacles que le monde et l'enfer opposent à votre conversion; elle vous a con-

duits à ce discours pour vous y livrer un dernier combat et vaincre toutes vos résistances. Applaudissez-vous de sa victoire; votre défaite est pour vous le plus beau des triomphes.

Et vous, justes, qui vivez sous l'empire de la grâce, mais que la grâce ne trouve pas toujours dociles à sa voix, écoutez-la désormais avec le plus religieux respect et la plus parfaite soumission. Craignez de la rebuter, de la contrister par vos refus : une de ses inspirations rejetées, un de ses mouvements étouffés, les moindres négligences peuvent avoir les suites les plus funestes. Ne lui refusez donc rien de ce qu'elle vous demande. Souvent elle demande peu pour donner beaucoup; un peu plus de vigilance et d'attention sur vous-mêmes, d'égards et de complaisance pour les autres, de violence faite à votre humeur, d'assujettissement et d'exactitude à vos devoirs; que sais-je? une légère mortification, une pratique de piété, une prière, une lecture faite dans son temps. C'est à ce peu, c'est à la fidélité dans les petites choses qu'elle attache souvent ses plus grandes faveurs. Ne vous bornez pas à une médiocrité de vertu qui favorise la paresse et flatte l'amour-propre : ce serait renverser les desseins de la grâce, qui travaille sans cesse à faire mourir en nous la nature; ce serait courir le risque de manquer le but où Dieu vous appelle. Sainte Thérèse vit sa place marquée au fond des abîmes, si elle ne s'élevait pas à la plus haute sainteté : telle était la mesure de justice qu'elle avait à remplir. Chacun de nous a la sienne; peut-être que la vôtre est au-dessus de celle du commun des chrétiens, et qu'elle exige un courage, une constance, des efforts extraordinaires. L'incertitude même du degré de perfection où vous devez atteindre doit vous inspirer une vive ardeur, et vous engager à faire toujours plus dans la crainte de ne pas faire assez. Marchons donc dans les voies de la grâce; n'estimons, ne désirons rien autant que la grâce; agissons en tout selon les mouvements intérieurs de la grâce, et nous arriverons au séjour de la gloire et de la félicité éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

Pour le quatrième dimanche de Carême.

SUR L'AUMONE.

Accepit Jesus panes, et, cum gratias egisset, distribuit discumbentibus. (*Joan.*, VI, 11.)

Jésus prit les pains, et, ayant rendu grâce, il les fit distribuer à ceux qui étaient assis.

Les hommes s'expliquent par des paroles, dit saint Augustin, et Dieu nous parle par ses actions. Il opère un miracle pour apaiser la faim d'une multitude immense, qui l'a suivi dans un lieu désert et stérile, où nulle ressource ne s'offre à ses pressants besoins. C'est une leçon qu'il nous fait et un exemple qu'il nous donne d'une charité compatissante et généreuse. Il nous apprend que la compassion pour les malheureux est son caractère, et qu'elle doit être le nôtre, puisqu'il est notre modèle.

N'est-elle pas aussi l'âme de sa religion? Quels heureux changements cette religion bienfaisante n'a-t-elle pas produits dans l'univers? C'est depuis le règne de l'Evangile qu'on a vu s'élever de toute part des asiles ouverts à l'infirmité et à l'indigence, qu'on a vu comme un débordement des secours de la charité sur tous les misérables abandonnés jusqu'alors par les heureux du siècle.

Le soulagement des misères humaines fut toujours ce que l'Eglise de Jésus-Christ eut le plus à cœur. Dans des nécessités pressantes, elle a dépouillé ses sanctuaires et ses autels pour revêtir et nourrir les pauvres. Ses plus célèbres docteurs ont fait retentir leurs voix dans tous les siècles, et épuisé les traits de la plus vive éloquence, pour attirer sur les pauvres les dons et les largesses des riches. L'amour des pauvres et l'empressement à les secourir ont été la vertu dominante des saints de tous les âges et de tous les états, et plusieurs d'entre eux l'ont fait éclater par les plus grands sacrifices. La gloire de la religion chrétienne est d'être par excellence la religion de l'aumône et de toutes les œuvres de miséricorde.

Je veux m'efforcer de ranimer dans les cœurs la compassion et la charité pour les pauvres. Pourquoi y est-elle si affaiblie et presque éteinte? Pourquoi voit-on dans le christianisme, d'un côté tant de riches qui jouissent en paix de leur abondance, de l'autre tant d'indigents abandonnés sans secours à leur triste sort? C'est qu'on ne connaît pas assez la nécessité et l'utilité de l'aumône. Il en est qui la regardent comme un acte arbitraire de bienfaisance, tandis qu'elle est un devoir rigoureux et indispensable. D'autres s'imaginent que ce que l'on donne aux pauvres est en pure perte, et Dieu le rend au centuple. C'est ce que j'ai à vous montrer dans ce discours. En deux mots, l'obligation et les avantages de l'aumône, voilà le sujet de votre attention.

O Dieu! qui vous appelez dans les saints livres le père des pauvres, le protecteur de la veuve et de l'orphelin, aidez-moi à plaider efficacement leur cause. Que peut la parole de l'homme sans la voix intérieure de votre grâce? Parlez vous-même aux esprits et aux cœurs; répandez dans les âmes cette charité chrétienne qui, en soulageant la misère et en essuyant les larmes des pauvres, est une source de bénédictions et un gage de salut pour les riches. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

De tous les devoirs du christianisme il n'en est point de plus rigoureux et de plus incontestable que celui de l'aumône. Sur quoi cette obligation de l'aumône est-elle fondée? Sur la souveraineté de Dieu qui la commande, et sur l'état du pauvre qui la reçoit; c'est la pensée de l'ange de l'école.

La terre appartient au Seigneur avec tout

ce qu'elle renferme : « Domini est terra et plenitudo ejus. » (*Psal.* XXIII, 1.) Auteur et principe de tous les biens créés, il en est le souverain maître, et dans l'exacte vérité le seul propriétaire. Il les donne ou il les refuse; il verse l'abondance dans nos champs, ou les frappe de stérilité; il élève les maisons opulentes, ou il les renverse; il fait le riche et le pauvre à son gré. Il peut vous dépouiller de vos biens sans injustice; il vous les laisse par un effet de sa bonté, mais en conservant sur eux comme sur vos personnes un domaine absolu et inaliénable. Oseriez-vous lui disputer un droit que vous reconnaissez dans les princes de la terre, celui d'imposer un tribut sur les richesses que vous tenez de sa main, d'en exiger une portion pour les pauvres qui sont comme vous ses créatures ? Or, il l'a fait par le précepte de l'aumône.

Précepte de l'aumône, aussi ancien que la religion, sans parler de la loi naturelle écrite au fond des cœurs par le doigt de Dieu, et qui dès les premiers temps fit un devoir aux hommes de secourir les infortunés. Ouvrons les livres saints où Dieu déclare ses volontés au peuple d'Israël, qui les fera connaître à tous les peuples de la terre : *Je vous ordonne*, dit le Seigneur, *d'assister votre frère indigent : « Præcipio tibi ut aperius manum tuam fratri egeno. »* (*Deut.*, XV, 11.) Combien de fois cette loi de l'aumône reparaît-elle dans les divines Ecritures, avec des exhortations pressantes de l'Esprit-Saint pour nous la faire observer! *Faites l'aumône de votre bien, et ne détournez votre visage d'aucun pauvre.* (*Tob.*, IV, 8.) *N'attristez point le cœur du pauvre, et secourez-le dans ses besoins.* (*Eccli.*, IV, 3.) *Donnez du pain et un vêtement à celui qui en manque, et ne méprisez pas votre propre chair.* (*Isai.*, LVIII, 7; *Ezech.*, XVIII, 7, 16; *Matth.*, XXV, 35.) *Prêtez une oreille favorable au pauvre; rendez-lui ce que vous lui devez : « Redde debitum. »* (*Eccli.*, IV, 8.) Lorsqu'il implore votre secours, ce n'est pas une grâce qu'il sollicite, c'est une justice qu'il réclame; c'est une dette que vous acquitterez. Son titre est dans la volonté du souverain dispensateur des fortunes de la terre, qui vous ordonne de consacrer une partie de la vôtre au soulagement des malheureux : *Propter mandatum.* (*Eccli.*, XXIX, 12.)

Et cette loi de l'aumône toujours en vigueur sous les ombres de l'Ancien Testament, avec quel éclatant appareil a-t-elle été renouvelée et proclamée dans le Nouveau? Ce n'est pas sur une montagne et devant un seul peuple, mais sur son tribunal suprême et en parlant de ce jour terrible où il décidera du sort éternel de tous les hommes, que Jésus-Christ nous la présente comme devant être la règle et le fondement de la prédestination des uns et de la réprobation des autres. Chose étonnante, dit saint Chrysostome, de tous les crimes qui seront exposés aux yeux du souverain Juge, aucun n'allumera davantage son courroux, et ne sera frappé de plus d'anathèmes que la transgression du précepte de l'aumône, comme si ce crime renfermait ou surpassait tous les autres.

En vain produiriez-vous un emploi de vos richesses dont ni la sagesse profane, ni l'intérêt public, ni les bienséances du monde ne pourraient murmurer. Si, dans votre abondance, et au milieu de toutes les commodités de la vie, vous vous êtes refusé aux besoins de l'indigent; si l'aumône n'est entrée pour rien dans l'usage de votre fortune, vous partagerez le sort affreux du mauvais riche, à qui l'Evangile ne reproche d'autre crime que d'avoir laissé Lazare languir à sa porte : Voilà, dit saint Augustin, la cause de sa damnation. Il est tourmenté depuis tant de siècles dans l'enfer, sans pouvoir obtenir par ses cris douloureux le moindre adoucissement à ses peines, parce que sur la terre il était inflexible aux gémissements et aux prières du pauvre : *Ideo rogans non exauditur in tormentis, quia rogantem non exaudivit in terris.* Vous auriez pratiqué toutes les autres vertus, le refus seul de l'aumône les rendra inutiles, et sera le sujet de votre damnation éternelle : c'est une vérité de foi. *Un jugement sans miséricorde est réservé à celui qui n'aura pas fait miséricorde : « Judicium sine misericordia ei, qui non fecit misericordiam. »* (*Jac.*, II, 13.)

Et quels secours le précepte demande-t-il pour les indigents? Des secours proportionnés aux biens que l'on a reçus du ciel : telle est encore la volonté du Seigneur. *Soyez charitables et miséricordieux autant que vous le pourrez;* assistez le pauvre, et mesurez vos dons sur vos biens : *Quomodo potueris, esto misericors.* (*Tob.*, IV, 8.) N'est-il pas juste, en effet, que les conditions opulentes soient chargées d'un plus fort tribut pour la subsistance des pauvres que les fortunes médiocres, et que ceux qui ont beaucoup donnent plus que ceux qui ont peu? Assister les malheureux selon son pouvoir et leurs besoins, voilà la loi. Ce n'est donc pas l'accomplir, dit saint Ambroise, que de donner peu, lorsqu'on a de quoi donner davantage : *Non est eleemosyna e multis pauca largiri.* De pareils dons sont une insulte faite au législateur de l'aumône. Croyez-vous qu'une somme légère, une vile monnaie que vous jetez dans la main du pauvre suffise pour soulager sa misère? Ne devez-vous pas craindre, ajoute le saint docteur, d'être puni pour avoir donné trop peu, au lieu d'être récompensé pour en avoir donné? *Metuendum est ne plus plectaris ob retenta, quam compenseris ob data.* Voulez-vous satisfaire au précepte? Entrez en compte avec vous-même; examinez votre situation au tribunal de la conscience; pesez dans la balance de la foi vos revenus et vos aumônes, et voyez si celles-ci répondent à ceux-là. Dans le doute, risquez plutôt de donner trop que de ne pas donner assez : il y va de votre salut éternel. Sans cette proportion que la loi exige de vos aumônes et de vos revenus, vous ne vous sauverez pas.

C'est donc ainsi, ô mon Dieu! que vous avez pourvu à la subsistance des pauvres. Vous qui parez avec tant d'éclat les lis des campagnes; vous qui nourrissez les oiseaux du ciel et les animaux de la terre, vous n'avez pas oublié les plus nobles créatures de ce monde visible. Père commun de tous les hommes, vous n'avez point, par un aveugle caprice, déshérité les uns sans aucun démérite de leur part, pour verser les richesses avec profusion sur les autres, qui trop souvent en abusent et s'en rendent indignes. Si l'inégalité des conditions et des fortunes est nécessaire à l'ordre et au maintien de la société humaine, le commandement que vous avez fait aux riches, d'assister de leur superflu celui qui est dans l'indigence, rétablit l'égalité parmi les enfants de la même famille, en les réduisant tous au nécessaire de leur état; et la pauvreté ne sera plus un malheur, dès qu'on se conformera aux vues et aux arrangements de votre sagesse.

Mais cette loi sainte de l'aumône, si impérieuse, si équitable, si digne de Dieu, que toutes ses perfections l'engageaient de concert à la porter, que de prétextes n'oppose-t-on pas pour se dispenser de l'accomplir? Le plus spécieux et le plus commun, c'est qu'on n'a point de superflu. Mon Dieu! de tous ceux qui tiennent ce langage, il n'en est pas un seul qui ne pût mettre en réserve quelques secours pour les pauvres.

De bonne foi, mes frères, croyez-vous que ce langage, dicté par l'esprit d'intérêt qui vous domine, vous sauvera de la colère à venir? Quoi? le Seigneur aura commandé et menacé en vain? Une fausse excuse vous mettra au-dessus de son commandement et de ses menaces? Dieu vous jugera, il dissipera le nuage où se cachait votre cupidité pour se soustraire au devoir de l'aumône, ou le réduire à rien par vos sordides épargnes; et il vengera par un arrêt foudroyant sa loi et les pauvres.

Vous n'avez point de superflu! Mais comptez-vous parmi vos dépenses nécessaires tout ce que vous donnez à la vanité, à vos caprices, à vos goûts, à vos passions? N'y a-t-il pas de superflu dans ce luxe et ce faste qui vous environnent? Ce brillant étalage de meubles, d'habits, de parures; cette table délicate et somptueuse, ce jeu immodéré, ces spectacles profanes, ces fêtes mondaines; tout cela ne passe-t-il pas de beaucoup les bornes de la nécessité? Direz-vous que tout cela n'est pas au-dessus de votre condition? Ce n'est pas assez que votre condition le souffre, il faut de plus qu'elle l'exige, pour que vous puissiez le regarder comme nécessaire. Or, voyez si les bienséances essentielles de votre condition exigent tout cet amas de superfluités précieuses dont vous vous entourez, tous ces dehors de pompe et de magnificence que le monde lui-même censure et condamne. Il en est, du même rang et de la même naissance que vous qui savent se renfermer dans les bienséances véritables et légitimes de leur état, sans se dégrader aux yeux du monde, qui, au contraire, n'en a pour eux que plus d'estime et de respect. Imitez-les; le monde lui-même vous en fait une loi. Ces profusions insensées, d'une part, pour tout ce qui vous flatte et vous accommode, et de l'autre votre insensibilité ou vos modiques secours donnés à des malheureux en proie à tous les besoins, font un contraste qui le révolte et ne vous attirent que du mépris.

Enfin, l'opulence qui vous met à couvert des misères du temps vous exempte-t-elle des lois de l'Evangile? L'inégalité des conditions dans le monde suppose-t-elle quelque diversité dans les commandements de Dieu, à l'égard de ceux qui vivent dans la même religion? Non, le prince et le sujet, le riche et le pauvre ont la même règle de mœurs dès qu'ils ont la même foi Vous n'avez donc point dans votre état de privilége qui vous dispense de la frugalité, de la modestie et du renoncement à soi-même. Une vie sensuelle et voluptueuse est interdite à tous les chrétiens; tous doivent porter leur croix, ne point chercher de consolation dans ce monde, le regarder comme un lieu d'exil, et soupirer après la céleste patrie. Quel autre usage pouvez-vous donc faire d'une partie de votre abondance que de la répandre dans le sein des pauvres? Soyez chrétiens, et vous serez charitables. Quand on n'accorde rien aux sens et aux passions, on a toujours beaucoup à donner aux malheureux; et en refusant de les assister, riches mondains, voyez de quels crimes vous vous rendez coupables.

Crimes d'ingratitude. Dieu vous a distingué de la foule; il vous a comblé de biens et d'honneurs: vous jouissez de tous les agréments et de toutes les douceurs de la vie, tandis que tant d'autres traînent leur existence dans la douleur et les larmes. Votre premier devoir envers Dieu, si libéral à votre égard, est celui de la reconnaissance; et quel témoignage vous en demande-t-il? Que vous fassiez part de ses dons à ceux qu'il n'a pas traités aussi favorablement que vous, et que ce que vous avez de trop soit la ressource de ceux qui n'ont pas assez. Mais vous usez de votre fortune sans aucun rapport à la destination qu'en a faite le bienfaiteur suprême, à qui vous en êtes redevable. Vous lui refusez le faible tribut qu'il a dû vous imposer en faveur des malheureux; vous faites plus: vous vous armez contre lui de ses propres bienfaits, vous ne les employez qu'à vous satisfaire et à l'offenser. Ingrats, est-ce là ce que vous rendez au Seigneur votre Dieu, de qui vous tenez tout, sans avoir droit à rien: *Hæccine reddis Domino?* (*Deut.*, XXXII, 6.)

Crime d'injustice. Quelque légitime possesseur que vous soyez de vos richesses, ce que vous en gardez au delà de vos véritables besoins n'est point à vous. Le superflu du riche est le patrimoine du pauvre, disent tous les saints docteurs. Le riche qui jouit de sa fortune sans en faire part à l'indigent, commet une injustice réelle à son égard, est

un usurpateur du bien d'autrui : l'argent entassé dans ses coffres est le pain de chaque jour dont il prive le malheureux. C'est un aussi grand crime, dit saint Ambroise, de refuser au pauvre ce qu'on peut et qu'on doit lui donner, que de lui arracher inhumainement le dernier soutien de sa vie, ou de ravir de force le bien de son prochain : *Neque enim plus est criminis, habenti tollere, quam, cum possis, indigentibus denegare.*

Crime de blasphème. Combien d'indigents, succombant sous le poids de la misère, en proie à la faim qui les dévore, et privés de tout secours humain, s'abandonnent au désespoir, et maudissent le ciel de leur avoir donné l'être! Leurs plaintes, leurs murmures sacriléges sont le triste effet de la dureté des riches. Vous y donnez lieu en ne les secourant pas. Autant d'outrages et de blasphèmes qu'ils profèrent contre leur Créateur, autant de crimes dont vous êtes la première cause et qui vous sont imputés. Ainsi, au lieu d'honorer le Seigneur dans la personne des pauvres, en leur faisant part de votre abondance : *Honora Dominum de tua substantia* (*Prov.*, III, 9); au lieu de le faire bénir et louer par ces infortunés, en vous montrant à eux comme les ministres fidèles de sa providence, qui vous a chargés de veiller à leurs intérêts et de fournir à tous leurs besoins, vous les réduisez par votre abandon à la méconnaître ou à l'outrager; vous la déshonorez vous-même, vous la détruisez autant qu'il est en vous, en renversant ses desseins de sagesse et de bonté sur tous les hommes.

Si tous ces crimes sont renfermés dans la transgression du précepte de l'aumône, devons-nous être surpris du terrible anathème lancé par Jésus-Christ contre les infracteurs de cette loi? Loi conçue en forme d'arrêt dans l'Evangile, pour nous faire comprendre que, ne pas l'observer, c'est être déjà condamné, déjà marqué du sceau de la réprobation. Ah! chrétiens, serait-ce être sage que de vouloir périr à jamais, pour conserver quelques instants des biens qui ne descendront pas avec vous dans le tombeau? Vous remplirez donc le devoir de l'aumône : devoir fondé, non-seulement sur l'autorité de Dieu qui la commande, mais encore sur l'état du pauvre qui la reçoit.

Ne vous ferais-je pas injure, si je m'arrêtais à vous prouver que le pauvre est digne de votre compassion, d'une compassion efficace et suivie de vos libéralités? Quel sentiment est plus naturel à l'homme que celui de la pitié à la vue des malheureux? Sentiment de pitié, sentiment prompt et involontaire, qui prévient la réflexion, qui se manifeste et éclate dès l'enfance, qui fait entendre sa voix à tous les peuples, qui s'est conservé pur, inaltérable dans les siècles les plus barbares et les plus corrompus, au milieu des ravages de toutes les passions et de tous les vices; sentiment de pitié, qui fait que nous ne pouvons voir souffrir les autres, sans souffrir nous-mêmes, qui va quelquefois jusqu'à nous arracher des larmes que nous nous plaisons à répandre; qui, en nous attendrissant sur les maux dont nous sommes témoins, nous porte à les faire cesser, souvent aux dépens de nous-mêmes, et sans qu'aucun sacrifice nous coûte; sentiment de pitié, chef-d'œuvre du Créateur, et une des preuves les plus sensibles des soins de sa providence à l'égard des pauvres. Pour leur procurer par nos mains des secours qu'il n'a pas voulu, dans les conseils de sa sagesse, leur accorder par les siennes, il a mis dans nous un attrait secret et impérieux qui nous fait une douce violence pour nous porter à les secourir; il dispose nos cœurs à la générosité par le ressort puissant d'une tendre commisération; de sorte que le penchant s'accorde avec le devoir; la nature s'unit à la religion, pour nous faire observer la loi qui veut que nous assistions les infortunés. Dieu pouvait-il pourvoir à leurs intérêts d'une manière plus efficace?

Voyez cette foule de malheureux en proie aux horreurs de l'indigence, sans nourriture, sans vêtements, sans asile, promenant de lieu en lieu le spectacle de leur misère, s'offrant partout à nos regards, dans les villes, dans les campagnes, sur les places publiques, aux portes de nos temples. Ce sont vos semblables, vos frères, des hommes dont l'origine n'est pas différente de la vôtre, sortis des mains de Dieu, et créés comme vous à son image, membres comme vous d'un même corps, dont Jésus-Christ est le chef; purifiés dans le même sang, régénérés dans le même baptême, admis à la même table que vous dans la maison du Seigneur, élevés à la glorieuse adoption de ses enfants, et héritiers de son royaume. En les considérant sous tous ces points de vue, peut-on ne pas s'intéresser avec une tendre sensibilité à leur sort, et ne pas s'empresser d'en adoucir les rigueurs?.... Des vieillards courbés sous le poids des ans et des infirmités, qui n'ont ni la force de travailler, ni le moyen de vivre, ni la triste consolation de mourir; de jeunes personnes exposées à périr de misère ou à survivre à leur vertu, si on ne leur tend point une main secourable; des orphelins sans appui, sans ressource, ne tenant pour ainsi dire à rien dans la nature, incapables de s'aider eux-mêmes; d'autres pour qui un grand nom est un malheur de plus dans la décadence de leur fortune, réduits à la dure nécessité d'ensevelir dans les ombres de la nuit leurs chagrins et leurs soupirs, de cacher leur pauvreté aux yeux du monde, comme si elle était un crime ou une infamie; des pères qui, jetés par d'avides créanciers au fond des cachots, y gémissent moins sous le poids de leurs chaînes, que sur l'impuissance où ils sont de s'assurer, et à leur famille, une légère subsistance par un pénible travail; des mères désolées, environnées d'enfants qui leur demandent du pain, et à qui elles ne peuvent donner que des pleurs. Leur cœur est déchiré par les cris

perçants de ces innocentes victimes du besoin. Malheureuse de leur avoir donné la vie, plus malheureuse de ne pouvoir la leur conserver, elles sont réduites à s'abreuver de leurs larmes, à soulager leur douleur par de stériles gémissements.

Quels objets! quelles scènes attendrissantes! Comment en soutenir la vue sans émotion, sans se reprocher ces dépenses de luxe, de délicatesse, de fantaisie, dont le prix serait mieux employé au soulagement des malheureux, sans se dépouiller en leur faveur de son superflu, et partager même avec eux son nécessaire? Auriez-vous pour eux cette charité qui est un des plus essentiels devoirs du christianisme et qui nous fait aimer le prochain comme nous-mêmes, si vous ne les soulagiez pas dans l'état de misère et de souffrance où vous les voyez? Quand on aime, refuse-t-on à l'objet aimé un secours qu'on peut lui accorder et dont il a le plus pressant besoin? Non, non, ce refus serait la marque assurée d'une indifférence qui va jusqu'à la haine et à l'homicide : *Quem non pavisti occidisti.*

Malheur à vous si l'avarice étouffait dans votre âme, et ce sentiment de pitié que la nature nous inspire pour les malheureux et cette charité sincère et généreuse dont l'Evangile nous fait une loi pour nos frères! N'écoutez point, foulez aux pieds cette passion basse et cruelle. Suivez le mouvement de votre cœur et les lumières de votre foi, pour accomplir un devoir que vous imposent de concert l'humanité et la religion.

Faites l'aumône. Chez les païens, un pauvre dans la misère était quelque chose de sacré : *Res est sacra miser.* Combien plus doit-il l'être pour des chrétiens qui savent de quelle manière Jésus-Christ est dans les pauvres; que c'est lui qui souffre en eux la faim, la soif : *Esurivi, sitivi;* et que le bien qu'on leur fait, on le fait à Jésus-Christ même : *Et dedisti mihi manducare.* (*Matth.*, XXV, 35.)

Faites l'aumône, non à regret, avec réserve, avec dureté. défauts qui vous enlèveraient le mérite et la récompense; mais avec joie, avec générosité, avec cette affabilité qui relève le prix d'un bienfait, répandant vos dons sur tous ceux que vous pouvez secourir et n'en exceptant aucun, aimant mieux être trompé par de faux besoins que refuser de soulager des besoins véritables; l'un serait une surprise innocente, l'autre un refus criminel.

Faites l'aumône. Ce précepte renferme toutes les œuvres de miséricorde envers les indigents : les nourrir, les vêtir, les visiter, les consoler; joindre aux soins du corps ceux de l'âme, à des secours temporels, de salutaires leçons qui touchent et pénètrent le cœur quand on les fait l'aumône à la main; avoir les yeux ouverts sur tant de misères secrètes et percer les ténèbres qui les dérobent aux regards publics; monter dans ces sombres réduits où des familles entières gémissent dans un dénûment universel, n'ayant pour siége que la terre, pour lit que la paille; souffrant la faim, le froid, les inquiétudes, les chagrins, les désolations, toutes les horreurs de la pauvreté.

O dureté des riches du siècle! loin de s'informer des besoins et de soulager les maux de tant d'infortunés qui les environnent, ils ne veulent pas même en entendre le récit, ils fuient tout ce qui peut leur en retracer l'image : pourvu qu'au sein de l'abondance, ils coulent des jours tranquilles et heureux, peu leur importe que les autres périssent de misère. Sont-ce des chrétiens? sont-ils même des hommes?

Ah! ils ne paraissent jamais dans nos temples. Etrangers à tout exercice de religion, sans culte, sans Dieu, sans espérance pour l'avenir (ils n'y croient pas), ils veulent jouir du présent et ne faire usage de leur fortune que pour eux-mêmes : l'incrédulité a endurci leur cœur. En éteignant les lumières de leur foi, ils ont étouffé les sentiments de la nature. Sous un air gracieux et des manières polies, ils cachent des âmes atroces. A force d'impiété, ils sont devenus barbares. Ils écraseraient sous les roues de leur char orgueilleux les infortunés qui en approcheraient pour exciter leur commisération.

O siècle tant vanté d'humanité et de bienfaisance! voilà le fruit des leçons de tes nouveaux sages. L'irréligion a desséché les âmes, dégradé les caractères, tout affaibli, tout détruit, hors les passions et le vil égoïsme. Si l'on excepte un petit nombre de riches vertueux dont le cœur et la main sont toujours ouverts aux indigents, dont les libéralités approchent des libéralités immenses qui partent continuellement du trône et de ceux qui l'environnent, pour aller, dans tout le royaume, soulager les différentes espèces de misère, on ne trouve parmi les autres riches qu'indifférence, insensibilité aux gémissements et aux cris des malheureux. Mais leurs cris montent jusqu'aux cieux pour demander vengeance, et ils l'obtiendront. Quel affreux enfer est réservé à ces riches sans foi et sans mœurs, sans sentiment et sans âme! Maudits du ciel, dont ils violent toutes les lois; maudits de la terre, dont ils dévorent la substance et augmentent peut-être à leur profit les calamités; avec leurs entrailles de fer pour l'humanité souffrante, indignes du nom d'hommes, puisque les animaux les plus féroces chérissent leurs semblables, dit l'Esprit-Saint (*Eccli.*, XIII, 19), dans quels transports d'indignation et de fureur le souverain Juge, protecteur de la veuve et de l'orphelin, père des pauvres qui imploraient vainement leurs secours, lançant mille foudres contre eux, les précipitera dans les gouffres les plus brûlants de l'abîme pour leur faire partager le sort des démons, dont ils auront eu le cœur sur la terre : *Turbabuntur a facie ejus, patris orphanorum et judicis viduarum.....* (*Psal.* LXVII, 5.) *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum.* (*Matth.*, XXV, 41.)

Avançons. Obligation de l'aumône : vous devez en être convaincus; avantages de

l'aumône ; c'est ce qui me reste à vous montrer et le sujet de la deuxième partie.

DEUXIÈME POINT.

Ce que le grand apôtre a dit de la piété, qu'elle est utile à tout, qu'elle a la promesse des biens de la vie présente et de ceux de la vie future : *Promisionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ* (I *Tim.*, IV, 8), on peut le dire à juste titre de l'aumône, qui nous procure des avantages inestimables et pour le temps et pour l'éternité. Les bénédictions de la terre, les bénédictions du ciel : voilà le partage du chrétien fidèle au devoir de l'aumône.

Quels sont les avantages qu'une charité bienfaisante procure dès cette vie ? C'est d'abord le plaisir que l'on goûte à soulager l'infortuné, à essuyer des pleurs, à faire renaître la sérénité dans une âme flétrie et abattue par la tristesse, à ouvrir aux expressions de la reconnaissance et de la joie une bouche qui ne formait que des accents plaintifs et douloureux. Quel plaisir plus délicieux pour une belle âme ! plaisir vertueux, plaisir pur, au-dessus de tous les autres plaisirs que peuvent procurer les richesses, et qui laissent le cœur vide ou le remplissent de trouble et de remords. Celui-ci ne s'use point par l'habitude : plus on le goûte, plus il a de charmes ; c'est le plaisir le plus vrai, le plus touchant, le plus digne d'un bon cœur ; et aurait-il un cœur, mériterait-il le nom d'homme, celui qui n'y serait pas sensible ?

Ah ! riches, nous ne vous envions point l'appareil fastueux de votre opulence, le nombre de vos serviteurs, le luxe de vos ameublements, la pompe et le fracas de vos équipages, mais le pouvoir que vous avez de faire des heureux. Il est si doux de soulager les maux, de tarir les larmes de l'indigence, que c'est un excès de bonté en Dieu d'avoir voulu vous en faire un mérite.

A la satisfaction qui naît de l'aumône, ajoutez la gloire qui la suit et qui embellit notre existence. Est-il une gloire plus solide et plus universelle ? Il n'y a rien de plus divin dans l'homme, dit saint Grégoire de Nazianze, que de faire du bien à ses semblables. C'est par là qu'il s'approche le plus de la Divinité, source inépuisable de tous les biens, qu'elle se plaît à verser continuellement sur ses créatures ; c'est par là qu'il devient l'ange tutélaire, le sauveur et le Dieu des pauvres. Leurs cœurs volent comme de concert sur les pas d'un riche dont la main ne se lasse point de s'ouvrir pour donner : mille bénédictions retentissent sur son passage ; mille bouches demandent au ciel la conservation de ses jours.

Dans l'accomplissement des autres devoirs du christianisme, trop souvent la vertu est en butte aux dérisions et aux censures du monde ; dans celui-ci il la respecte et ne peut lui refuser ses éloges. Quand il voit des personnes qui consacrent au vêtement de l'indigence ce que la vanité dépense en parures scandaleuses ; qui cachent dans le sein d'une pauvreté honteuse des sommes que le faste fait briller dans la magnificence des édifices ; qui réservent pour des malades sans ressource des assiduités que l'adulation prodigue à la grandeur et à la fortune ; qui emploient à porter les secours et la consolation dans les réduits de la misère un temps que la frivolité perd à promener de cercle en cercle son oisiveté et son ennui ; qui versent sur des malheurs trop réels des larmes que la sensibilité mondaine va donner au théâtre à des infortunes imaginaires ; ou qui, ne pouvant se livrer à ces divers exercices de charité, les animent de leur zèle, les soutiennent de leurs largesses, les protégent de leur autorité ou de leur crédit ; quel jugement en porte-il ? Ah ! voilà les âmes qu'il estime, qu'il admire, qu'il regarde comme les plus belles images du Dieu créateur et père de tous les hommes, et qui veut que, parmi ses perfections adorables sa miséricorde soit l'objet spécial de notre imitation : *Estote misericordes, sicut et Pater vester cœlestis misericors est.* (*Luc.*, VI, 36.)

Et qu'on ne craigne pas de s'appauvrir en se dépouillant d'une partie de ses biens pour les répandre dans le sein des malheureux, car une troisième prérogative de l'aumône par rapport à nos intérêts du temps, est d'être comme une semence qui fructifie dès cette vie même. La graisse de la terre fertilise les champs où les pauvres vont en liberté glaner leur subsistance ; la rosée du ciel tombe sur les domaines où la faim trouve le pain du jour ; la fécondité multiplie les troupeaux dont la toison sert à couvrir la nudité du misérable. La veuve de Sarepta donne au prophète Elie, dans un pressant besoin, le peu qui lui reste pour vivre : un miracle, qui assure pour toujours sa subsistance et celle de son fils, est la récompense de sa charité. Qui fut plus renommé que Tobie par ses aumônes et son zèle infatigable à voler au secours des infortunés ? Nous voyons dans les annales sacrées les bénédictions et les faveurs temporelles que Dieu répandit sur lui et sur ses enfants jusqu'à la quatrième génération.

Et ne peut-on pas dire que Dieu fait encore des miracles en faveur de l'aumône, mais en les cachant sous le voile des événements naturels ? C'est une ressource inattendue dans une situation pénible ; c'est l'heureux succès d'une entreprise que de puissants obstacles menaçaient de faire échouer ; c'est l'accroissement ou la conservation d'un bien qui dépérissait de lui-même, ou que l'on vous disputait : c'est le gain d'un procès ; c'est une alliance heureuse ; ce sont des attentions particulières de sa providence en diverses conjectures. L'expérience nous l'apprend, Dieu bénit et protége les familles charitables : l'aumône est pour elles une source d'aisance et de bonheur. Nos plus grandes maisons, avant le bouleversement de la France, trouvaient l'origine de leur illustration et de leur prospérité dans la bienfaisance de leurs ancêtres, dans la dotation des églises, dans la fondation

des hôpitaux ; et les titres les plus certains de leur ancienneté et de leur grandeur étaient sous les toits des pauvres et sous la garde de la charité.

Cette vertu n'a jamais appauvri ni les particuliers ni les familles. C'est le luxe, le jeu, la débauche qui ont souvent renversé les fortunes les mieux établies. Que sont devenues ces maisons opulentes qui jetaient un si grand éclat dans le monde, mais dont les vestibules superbes étaient inaccessibles aux prières et aux larmes des pauvres? Elles ne sont plus : le souffle de la colère de Dieu a dissipé ces richesses d'iniquités comme de la poussière. Le Seigneur a maudit leurs personnes inhumaines jusque dans leur postérité. Des enfants ingrats et prodigues ont vu s'abîmer dans le gouffre de leur dissolution un patrimoine grossi des dépouilles du faible et de l'indigent, tandis que les maisons qu'habite la miséricorde sont en honneur, se soutiennent et prospèrent,

Mais il est pour nous des intérêts d'un ordre supérieur à ceux qui sont renfermés dans les bornes du temps : ce sont les intérêts de notre éternité. Voici, chrétiens, les plus précieux avantages de l'aumône, et pour les pécheurs et pour les justes.

Pour les pécheurs, que lisons-nous dans les livres saints? Que l'aumône efface les péchés comme l'eau éteint le feu (*Eccli.*, III, 33); qu'il n'est point d'offense dont l'aumône n'obtienne le pardon (*Tob.*, IV, 11); qu'elle délivre l'âme des liens de ses iniquités et de la mort, et ne la laisse pas tomber dans les ténèbres éternelles. (*Tob.*, XII, 9.) Jamais l'Ecriture ne s'est exprimée avec plus d'énergie sur l'efficacité des sacrements ou la vertu du sang du Rédempteur qui en est la source. Il semble même que Jésus-Christ fasse aller de pair l'aumône avec le baptême, lorsqu'il nous dit: *Faites l'aumône, et vous serez purifiés de toutes vos souillures: « Date eleemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis. »* (*Luc.*, XI, 41) Non que l'aumône ait le pouvoir de justifier le pécheur par elle-même; mais, disent les interprètes de l'Ecriture, l'aumône prépare les voies à la justification du pécheur, en détournant la foudre suspendue sur sa tête, et lui attirant d'en haut des grâces extraordinaires qui éclairent son esprit, touchent son cœur, brisent ses chaînes, et le réconcilient avec Dieu.

Voyez le centenier Corneille; il est enseveli dans les ténèbres de la gentilité, c'est un esclave du démon : périra-t-il dans son aveuglement? Non, ses aumônes sont montées jusqu'au trône de l'Eternel et ont parlé pour lui. Dieu l'éclaire et lui fait la grâce de devenir chrétien, parce qu'il a été charitable : *Eleemosynæ tuæ ascenderunt in conspectu Dei.* (*Act.*, X, 4.) On a vu des riches revenir à Dieu après de longs égarements : si l'on remontait à la source de leur conversion, on la trouverait dans la source de leur charité. Au milieu des désordres de leur vie criminelle, ils avaient toujours conservé un cœur compatissant et généreux pour les pauvres. Le Seigneur a eu pitié des misères de leur âme, parce qu'ils ont été sensibles aux misères d'autrui ; il les a secourus dans leurs nécessités spirituelles, parce qu'ils ont soulagé les nécessités corporelles des indigents. Il a été aussi libéral envers eux des dons de sa grâce qu'ils l'ont été envers leurs frères des biens de la fortune, et il a vérifié dans leur personne ces paroles de l'Evangile : *Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde : « Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur! »* (*Matth.*, V, 7.)

Vous parlerai-je des prières des pauvres, ces puissants intercesseurs auprès de Dieu? Voilà, chrétiens, les protecteurs les plus capables de désarmer le bras du Seigneur irrité par vos crimes. Quand tous les saints et tous les anges du ciel lui adresseraient pour vous leurs prières et leurs supplications, elles auraient en quelque sorte moins de pouvoir sur lui que celles d'une troupe de misérables secourus par vos libéralités, dont les cris s'élèveraient jusqu'à son trône en votre faveur : *Pauper clamavit, et Dominus exaudivit eum.* (*Psal.* XXXIII, 7.) Direz vous qu'il est de mauvais pauvres qui n'ont aucune reconnaissance du bien qu'on leur fait? Soit; mais il en est d'autres, et en plus grand nombre, chers au Seigneur, riches de ses grâces, ses favoris par leurs vertus, comme ils sont ses images par leurs souffrances, qui lui adressent pour vous des prières ferventes et qu'il a promis d'exaucer : *Pauper clamavit, et Dominus*, etc. D'ailleurs, l'ingratitude de ceux-là n'ôte rien au mérite et à la vertu de vos aumônes ; car ce n'est pas proprement le pauvre, mais l'aumône faite aux pauvres, qui intercède pour le riche secourable, dit saint Augustin, fondé sur ces paroles de l'Ecriture : *Mettez votre aumône dans le sein du pauvre, et elle priera pour vous : « Conclude eleemosynam in sinu pauperis, et hæc exorabit pro te. »* (*Eccli.*, XXIX, 15.) Elle plaidera votre cause avec une éloquence et une force à laquelle ne sait pas résister la Majesté suprême. Vous en obtiendrez une grâce au-dessus de tous les trésors du monde, la grâce de sortir de l'état du péché et de la réprobation, et de rentrer dans le chemin du ciel : *Hæc exorabit pro te.* Puissante vertu de l'aumône, que n'êtes-vous plus connue dans le christianisme ! combien de riches pécheurs vous seraient redevables de leur conversion et en rendraient à Dieu de vives actions de grâce dans toute l'éternité !

Quelle est encore l'utilité de l'aumône pour les justes, mais qui ne l'ont pas toujours été; pour ceux qui, après s'être égarés dans les voies du monde et des passions, ont eu le bonheur de revenir à Dieu et d'éprouver les effets de sa miséricorde? Ils doivent satisfaire à sa justice et se rendre dignes de ses récompenses, acquitter leurs dettes et amasser des mérites, réparer le mal et faire le bien; en un mot, expier le passé et sanctifier l'avenir. Or l'aumône est

tout à la fois un moyen d'expiation et de sanctification.

Moyen d'expiation. Ainsi l'entendait le prophète Daniel, lorsqu'il exhortait un prince coupable à racheter ses péchés par ses aumônes : *Peccata tua eleemosynis tuis redime.* (*Dan.*, IV, 24.) Quand l'Eglise à certaines époques, verse sur tous les fidèles le trésor de ses indulgences, quelle est une des premières conditions qu'elle leur prescrit ? l'aumône. Et lorsque, dans des temps consacrés à la pénitence, on ne peut observer la loi qu'elle impose de l'abstinence et du jeûne, comment veut-elle qu'on y supplée? par l'aumône : tant elle est persuadée que l'aumône est un moyen d'acquitter nos dettes envers la justice divine !

Vérité consolante pour vous, riches du siècle qui êtes plus exposés que les autres à toute la corruption du monde, et à qui la conscience reproche tant d'iniquités presque inséparables de la possession des richesses. Si vous en avez obtenu le pardon, quelle satisfaction en faites-vous à Dieu ? car les péchés même pardonnés doivent être expiés. La retraite, les privations, les austérites, d'autres œuvres de pénitence vous paraissent incompatibles avec les obligations et les bienséances de votre rang, ou avec la délicatesse de votre complexion. Profitez donc de la facilité que Dieu vous donne d'expier les désordres de votre vie passée, en soulageant les malheureux. Si nous devons tous faire pénitence, la pénitence ne doit pas être la même pour tous : chaque état a la sienne. Le pauvre fait pénitence et va au ciel par ses souffrances, le riche par ses aumônes. Dieu l'a ainsi voulu, afin que les richesses, qui sont la cause et l'instrument du péché, en devinssent le remède et la réparation.

Admirez la douceur de sa providence à votre égard de vous avoir donné un moyen de satisfaction si conforme à votre état, si proportionné à votre faiblesse, si aisé pour vous, et néanmoins si efficace. Offrez-lui vos libéralités pour ses pauvres en expiation de vos offenses. N'êtes-vous pas heureux de pouvoir acquitter ainsi vos dettes immenses envers sa justice, et qu'il se contente, pour prix de vos péchés, d'une satisfaction si douce pour un bon cœur, si digne d'une âme noble et élevée, si honorable aux yeux du monde même.

Moyen de sanctification. Selon les oracles divins, l'aumône est une source de grâces toutes particulières qui se multiplie à mesure que nous multiplions nos dons : *Date et dabitur vobis.* (*Luc.*, VI, 38.) Si l'aumône, dans la main du pécheur, a tant de pouvoir sur le cœur de Dieu, n'en aura-t-elle pas dans la main du juste ? si elle procure à celui-là des grâces qui le touchent et le convertissent, ne doit-elle pas attirer sur celui-ci toutes celles dont il a besoin pour se sanctifier et persévérer? C'est l'ange qui porte les charités de Tobie devant le trône du Père des miséricordes, et qui en rapporte les plus beaux dons de son amour et de sa grâce au riche bienfaisant : grâces de protection contre la contagion des richesses, grâces de soutien au milieu de tant d'occasions de chute, grâces de sagesse si nécessaires et si rares dans la prospérité.

Donnez du pain et un vêtement au malheureux, dit le prophète Isaïe; ne refusez ni votre compassion ni vos secours à l'âme affligée, et la lumière du Seigneur vous environnera, la force de sa grâce vous protégera, la splendeur de sa justice vous ornera comme un diadème de gloire ; vous deviendrez fécond comme un jardin toujours arrosé d'une onde pure, abondant en fleurs et en fruits. (*Isai.*, LVIII, 7, 8, 11.)

Belle image d'un riche (on en a vu, on en voit encore la réalité dans plus d'un exemple); belle image d'un riche, qui partage sa fortune avec les indigents, et remplit à leur égard le précepte de l'aumône dans toute son étendue. Que de biens il fait par ses libéralités en soulageant toutes les espèces de misères ! Misères secrètes, misères publiques, sa charité les embrasse toutes; il les découvre partout où elles sont, et, imitant en quelque sorte l'immensité de Dieu, il les atteint de loin pour les secourir. Les cabanes, les prisons, les séminaires, les hôpitaux ressentent ses bienfaits. Les captifs délivrés, les malades guéris, les mourants rappelés à la vie, la vieillesse secourue, l'enfance protégée, l'innocence mise à l'abri du péril, sont les fruits de ses pieuses largesses; et par là, que de larmes essuyées ! que de soupirs arrêtés ! que de malheureux sauvés du désespoir ! que d'âmes arrachées à l'enfer ! quel trésor de mérites il amasse ! quels nouveaux droits il acquiert chaque jour aux récompenses du ciel !

O vous que le Modérateur suprême des conditions a fait naître dans le sein de l'opulence, qui pouvez en quelque sorte opérer des miracles, changer les éléments, corriger les saisons, ouvrir de nouveaux cieux, faire succéder l'abondance à la disette, et la joie à la désolation pour des troupes d'infortunés qui vous tendent la main, si un verre d'eau, présenté au nom de Jésus-Christ, ne doit pas rester sans récompense, quelles récompenses magnifiques, quelle éclatante couronne seraient le prix de toutes les bonnes œuvres dont vos richesses peuvent être la source? Que d'autres richesses infiniment supérieures à celles que vous possédez, que de grâces obtenues, que de vertus pratiquées sont le fruit d'une grande fortune dont la charité règle l'usage ! Quel sort plus heureux que de réunir sur vos têtes toutes les bénédictions du ciel et toutes celles de la terre, et de pouvoir un jour vous élever aussi haut, parmi les habitants de la céleste Sion, que votre rang vous élève en ce monde parmi les peuples? Non, jamais votre or ne sera employé si noblement et si utilement pour vous-mêmes, que lorsque vous le versez dans le sein des malheureux. Il est une palme plus belle que celle du génie et de la valeur, la palme de la bienfaisance, animée par les vues surnaturelles de la foi :

efforcez-vous de l'acquérir. Elle vous mettra au nombre de ces hommes de miséricorde qui brillent assis sur des trônes si élevés dans les cieux. Le Verbe divin, que la miséricorde a revêtu de notre chair, est à leur tête : il répand sur eux les plus vifs rayons de sa gloire, et leur fait goûter des délices ineffables, parce qu'ils ont pratiqué une vertu qui réunit tant d'autres vertus, la miséricorde, la miséricorde qu'il préfère aux sacrifices : *Hi sunt viri misericordiæ, quorum pietates non defuerunt.... Gloria eorum non derelinquetur.* (*Eccli.*, XLIV, 10, 13.)

Et vous à qui l'état de médiocrité où vous a réduit la Providence ne permet pas de faire de grandes largesses aux pauvres, qui pouvez si peu, mais qui voudriez pouvoir davantage, donnez ; quelque légères que soient vos aumônes, elles sont agréables à Dieu. Il regarde plus les dispositions du cœur que l'abondance des dons. Le denier de la veuve égale à ses yeux les trésors du riche. Vous partagerez avec lui les récompenses réservées aux âmes miséricordieuses.

Qui que vous soyez, chrétiens, remplissez fidèlement le devoir de l'aumône. Y manquer, ce serait fouler aux pieds les droits les plus sacrés de l'humanité et de la religion : ce serait trahir vos plus essentiels intérêts et pour le temps et pour l'éternité. N'imitez pas ces insensés qui s'oublient eux-mêmes, pour enrichir des héritiers. Quel aveuglement, quelle folie de préférer les commodités d'autrui au salut de son âme, et de se jeter dans l'abîme de la damnation éternelle, afin que d'autres soient quelques instants sur la terre un peu plus à leur aise ! Hélas ! dit Salvien, tous les biens laissés à leurs héritiers ne ralentiront jamais l'ardeur des flammes qui dévorent ces riches infortunés dans l'enfer : *Flammæ infelicium mortuorum divitiis non refrigerantur hæredum.*

N'avez-vous pas quelquefois souhaité, dit saint Chrysostome, que l'on pût acheter le ciel au prix de l'or et de l'argent ? Eh bien! ce souhait est accompli : Dieu vous offre son royaume pour une portion de vos richesses; hâtez-vous de les distribuer aux indigents. Ces richesses qui vous échappent par leur fragilité, qui vous seront toutes enlevées par la mort, il n'est qu'un seul moyen de vous en rendre éternellement possesseur, c'est de les mettre dans la personne des pauvres entre les mains de Jésus-Christ, qui vous les rendra au centuple. De tous les biens que vous possédez, vous ne conserverez toujours que ce que vous aurez donné par l'aumône ; c'est tout ce qui vous en restera au delà du tombeau : de ce tombeau fatal où tout va se perdre, plaisirs, gloire, beauté, fortune, sceptre, couronne ; on n'en verra sortir que vous et vos bonnes œuvres, mais surtout vos aumônes; car c'est à la charité, préférablement à toutes les autres vertus, que Jésus-Christ a promis le royaume des cieux, que je vous souhaite.

SERMON VIII.

Pour le Dimanche de la Passion.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

Diliges Dominum Deum tuum. (*Matth.*, XXII, 37.)

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu.

Aimer Dieu est le plus indispensable des devoirs, le commencement et la fin de la loi, le comble de la sagesse et du bonheur. C'est la première leçon qu'ait reçue notre esprit au sortir presque du berceau ; et quand notre langue apprit à bégayer le nom de Dieu, et l'obligation de l'aimer, notre raison naissante adopta sans contrainte une vérité que la main du Créateur avait gravée au fond de notre être. Heureux, si nous lui consacrâmes les premières affections de notre cœur, et si le feu de son amour, qui n'était alors qu'une faible étincelle, s'est accrue dans nos âmes avec le nombre de nos années !

Mais, hélas ! livrés de bonne heure à l'amour des créatures, pleins de tendresse pour nos proches, nos amis, nos bienfaiteurs ; ouverts à tous les objets sensibles et toujours prêts à voler au-devant d'eux, nos cœurs ne sont fermés que pour l'Etre souverain qui devrait y régner comme dans son domaine. A en juger par les sentiments et la conduite de la plupart des hommes, il n'est presque plus d'amour de Dieu sur la terre, et, à la honte du cœur humain, le plus aimable des êtres est de tous les êtres le moins aimé.

Ceux même qui se flattent d'aimer Dieu, l'aiment-ils en effet? L'amour se produit en mille manières : pensées, discours, actions, tout atteste sa présence. L'esprit s'occupe, et la bouche parle de l'objet dont le cœur est épris. Quel empressement à faire ce qui lui plaît ! quelle inquiétude au moindre soupçon de lui avoir déplu ! On s'intéresse à sa gloire, on gémit de son absence, on hâte par ses vœux le moment de le voir et de lui être à jamais réuni. A ces traits, qui peignent l'amour, reconnaissons-nous que nous aimons Dieu? ou plutôt ne sommes-nous pas forcés d'avouer en secret que nous ne l'aimons pas? Nous aimons le monde, nous nous aimons nous-mêmes : ces deux amours rivaux éternels de l'amour divin, remplissent notre cœur; il n'y reste pour Dieu qu'indifférence et qu'oubli.

Fatale indifférence ! il nous importe infiniment de la faire cesser, en payant au Seigneur le tribut d'amour que nous lui devons. Nous devons aimer Dieu: comment devons-nous l'aimer? deux réflexions simples qui feront le partage de ce discours et le sujet de votre attention.

O mon Dieu ! pour parler dignement de votre amour, il me faudrait le cœur d'un saint et le langage des anges; encore, ma voix ne produirait-elle que de vains sons qui se perdraient dans les airs, si elle n'était pas appuyée par la voix intérieure de votre grâce. Secondez mes faibles efforts, prêtez-moi ces traits de lumière et de

flamme qui éclairent les esprits et embrasent les cœurs, et achevez vous-même votre ouvrage en y répandant cette charité sainte dont vous êtes l'objet et la source. Elle est le plus beau de vos dons; elle est la marque et le sceau de vos élus. Que du haut des cieux où elle règne avec tant d'empire, elle vienne s'emparer de nos âmes et vous y élever un trône ! Que ceux qui ne vous aiment pas commencent à vous aimer; que ceux qui vous aiment trop peu, apprennent à vous aimer davantage ! nous vous en conjurons par l'entremise de cette Vierge sainte qui vous aima plus qu'aucune créature. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Nous ne connaissons pas le Dieu que nous adorons, si nous ignorons les droits sacrés et inviolables qu'il a sur nos cœurs. Osons élever nos regards vers lui, nous trouverons dans l'idée que la raison et la foi nous en donnent les plus puissants motifs de l'aimer. Ce Dieu de grandeur et de majesté, dont la main guide le cours des astres et des siècles, à qui ce vaste univers n'a coûté qu'une parole, et qui, riche et heureux par lui-même, n'a nul besoin de ses créatures, c'est un Dieu qui désire infiniment notre amour, un Dieu qui est infiniment aimable, un Dieu qui nous aime infiniment. Ainsi, toutes les lois de la subordination, de la justice, de la reconnaissance, se réunissent pour lui livrer notre cœur et lui en assurer à jamais la possession.

Dieu désire infiniment notre amour, puisqu'il ne nous commande rien avec tant de force que de l'aimer : vérité touchante, capable de faire la plus vive impression sur une âme qui la conçoit. Dieux de la terre, si, dans l'éclat qui vous environne, vous étiez aussi jaloux d'obtenir notre amour, que de nous inspirer du respect, que notre cœur vous coûterait peu à gagner ! Sensible à vos moindres caresses, son attachement pour vous deviendrait transport et presque idolâtrie, parce qu'un penchant naturel, reste précieux de notre primitive grandeur, nous entraîne vers tout ce qui est élevé et brille au-dessus de nos têtes. Or, mes frères, ce que ne font pas les grands du monde, le souverain Maître du monde le fait à l'égard de chacun de nous. Et, quand nous voyons un Dieu qui, de la hauteur et de l'immensité de sa gloire, descend jusqu'à nous pour nous demander notre amour, ne sentons-nous pas notre cœur ému, charmé d'une loi si honorable et si flatteuse, s'empresser d'y souscrire, et n'avoir qu'à suivre son inclination pour se conformer à un désir si ardent de son créateur, qu'il devient un ordre absolu? En effet, jugez avec quelle ardeur Dieu désire que nous l'aimions, par la supériorité infinie du commandement de l'amour sur tous les autres commandements. C'est, dit Jésus-Christ, le premier et le plus grand de tous : il est au milieu d'eux comme un soleil qui les éclaire et les vivifie, qui en découvre les raisons secrètes, qui en montre les rapports intimes avec lui.

Amour de Dieu, la fin de tous les préceptes de la nouvelle alliance. Pourquoi ces devoirs si sublimes que l'Evangile nous impose de renoncement, de violence, de guerre continuelle aux sens et à la nature, de détachement et de fuite du monde, de mépris et de haine de nous-mêmes? pour préparer les voies au céleste amour, pour élever son empire sur les ruines de la cupidité et de l'amour-propre. Comme la charité ne peut habiter dans nos cœurs au milieu des penchants et des affections profanes, il faut les arracher et y en substituer d'autres dignes de la sainteté d'un Dieu qui veut y régner sans partage et sans rival : voilà, dit le grand Apôtre, le but de toute la morale évangélique : *Finis præcepti charitas.* (I *Tim.*, I, 5.)

Amour de Dieu, le terme de toutes les vertus chrétiennes. Elles ne sont, dit saint Augustin, que des moyens d'arriver à la perfection du saint amour et de nous y maintenir. Il est vrai qu'elles entrent dans l'ordre et l'économie de notre salut, et que sans elles on ne peut aller à Dieu; mais, continue le saint docteur, on ne doit pas s'y arrêter et s'y reposer; il faut en sortir pour s'élever jusqu'à l'amour divin. Ainsi la foi, la crainte, l'espérance, les autres vertus ne sont que les avant-coureurs, ou les gardiennes et les compagnes de la charité; elles sont à ses pieds, la charité comme leur souveraine est sur le trône : *Major autem horum charitas.* (I *Cor.*, XIII, 13.)

Amour de Dieu, l'objet principal de toutes les grâces que nous recevons du ciel; le cœur de Dieu en est la source, il ne les répand sur nous avec une profusion continuelle, que parce qu'il nous aime et qu'il veut que nous l'aimions. Ces grâces si multipliées qui éclairent, qui remuent, qui épouvantent, qui attendrissent, qui invitent, qui gagnent, qui entraînent, sont les opérations de l'Esprit-Saint qui est un esprit d'amour. Il n'entre et n'agit dans nos âmes que pour y établir le règne de la charité, pour nous rendre dociles à ses impressions, nous faire goûter ses douceurs et nous embraser de ses feux : *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis.* (*Rom.*, V, 5.)

Amour de Dieu, le centre où aboutit toute la religion. Tout y annonce, tout y inspire, tout y commande l'amour : son chef est le législateur de l'amour; ses principaux mystères, des leçons et des motifs d'amour; son sacrifice, un monument immortel d'amour; le plus auguste de ses sacrements, le triomphe et l'aliment de l'amour; ses justes, les héros de l'amour ; ses couronnes, la récompense de l'amour; tous ses disciples, un peuple dévoué, consacré à l'amour, et dont la première et continuelle obligation est de mourir au monde et à eux-mêmes, pour ne vivre que de l'amour de Dieu. Religion sainte, sortie du cœur de Dieu, ainsi toute votre économie nous montre le désir immense qu'il a de régner sur le nôtre.

O vous donc, qui aspirez à lui plaire et à marcher dans les voies du salut, voulez-vous savoir ce qui doit attirer surtout votre attention et vos soins, ce que vous devez vous efforcer sans cesse ou de mettre ou d'affermir dans votre cœur, ce qu'il faut que vous demandiez à Dieu avec le plus d'instances, de gémissements et de larmes? c'est son amour. Trop souvent, hélas! on n'en a que l'apparence : on se croit animé de l'esprit de la charité, lorsqu'on obéit en secret aux mouvements et aux désirs de la cupidité, sa rivale; on se persuade qu'on aime Dieu, sur la foi de quelques pratiques extérieures et de certains dehors édifiants; tandis que l'amour-propre, si ingénieux à nous séduire, vit tout entier au dedans de nous et n'y laisse point de place à l'amour divin. Et, dans cet état, inutilement accumulerait-on bonnes œuvres sur bonnes œuvres : si vous n'avez pas la charité, vous n'avez rien, vous n'êtes rien, Dieu vous rejette avec tout l'éclat et l'appareil de vos vertus séparées de son amour. Il désire si vivement l'offrande de notre cœur, que nulle autre ne peut la remplacer à ses yeux, et qu'elle seule au contraire peut tenir lieu de toutes les autres.

Oui, ayez la divine charité, vous avez tout, car elle supplée à tout. Qu'importe alors que le défaut de lumières, de santé, de fortune, ne vous permette pas de suivre tous les mouvements de votre cœur, de vous livrer aux travaux du zèle apostolique, d'embrasser les rigueurs de la pénitence, de secourir la misère du pauvre. Tous ces mérites, que vous ne pouvez, ce semble, acquérir, l'amour seul vous les donne. En aimant, en aimant beaucoup, vous avez tout ce que votre situation vous met dans l'impuissance de faire. Que vous faut-il pour égaler aux yeux de Dieu l'apôtre avec ses conquêtes, le martyr avec ses tourments, l'anachorète avec ses macérations et ses larmes? Il suffit que vous aimiez autant que ces héros de la foi. C'est la charité qui est la mesure de notre perfection et de notre sainteté sur la terre. O amour de Dieu! que vous êtes un riche trésor pour le chrétien; et, puisque tous les autres dons sont inutiles sans vous, ah! c'est donc vous qui devez être l'objet continuel de nos efforts et de nos prières.

Et vous, pécheurs, dont le cœur épris des vains objets d'ici-bas leur prodigue tout l'encens de ses affections, sans en rien réserver pour l'auteur de votre être, vous ne savez pas encore à quel point il désire votre amour; il vous le demande en maître qui veut être obéi : vous résistez, il ne se rebute pas. Il est trop jaloux de la conquête de votre cœur, il l'attaque par un endroit plus sensible. Vous l'avez offensé; vous ne pouvez envisager, sans frémir, les horreurs de votre conscience, et, coupables envers Dieu de mille attentats, vous n'osez presque plus vous flatter d'aucun espoir de pardon. Eh bien! aimez-le; votre grâce est à ce prix : un acte de charité parfaite efface les plus grands crimes. Aimez Dieu, aussitôt oubliant toutes les iniquités de votre vie, il vous rendra son amitié, il vous comblera de ses faveurs. Ce prodige de bonté ne vous charme-t-il pas? Dans l'admiration et le ravissement où il doit vous jeter, votre cœur ne s'élance-t-il pas vers un Dieu si tendre et si magnifique envers une créature dont il reçut tant d'outrages, mais dont il veut à quelque prix que ce soit se faire aimer?

Vous ne vous rendez pas encore? Venez donc, descendez sur les bords de l'enfer; contemplez cette multitude de victimes sur lesquelles il verse tous les flots de sa fureur; voyez ces flammes vengeresses qui les dévorent; écoutez ces cris lamentables qui n'auront point de fin; ne détournez point vos regards effrayés de ce séjour d'horreur et de désespoir; il n'est rempli que de ceux qui n'ont pas aimé Dieu. Dieu vous dit que c'est là votre demeure éternelle, si vous ne l'aimez pas. Ah! quand un père plein de bonté et de tendresse pour ses enfants les menace des plus terribles châtiments s'ils n'obéissent pas à un de ses ordres, il faut qu'il désire avec une ardeur extrême ce qu'il leur commande. Jugez par là combien Dieu désire que vous l'aimiez. Deux mots vous le feront comprendre : son amour ou l'enfer.

Allez maintenant, puisqu'un grand intérêt, une vive frayeur est capable de briser les liens les plus forts et d'arracher un cœur à tout ce qu'il aimait, Dieu fait agir ce ressort puissant pour s'emparer du vôtre en y détruisant les affections terrestres qui en bannissaient son amour. Allez lui offrir un cœur soumis que le bruit de son tonnerre et le feu de ses éclairs à désenchanté du monde et des créatures. Aimez-le par obéissance, pour accomplir sa volonté la plus marquée, pour satisfaire le désir le plus ardent de son cœur. Que dis-je? aimez-le, parce qu'autant qu'il désire d'être aimé, autant il mérite de l'être. Oui, mes chers frères, aimons Dieu, parce qu'il est infiniment aimable.

N'attendez pas que je vous trace ici le tableau des perfections qui établissent ses droits à notre amour. Elles forment un abîme éblouissant de beautés et de merveilles impénétrables à toute intelligence créée. Grandeur, puissance, sagesse, majesté, justice, miséricorde, sainteté, félicité, lumière, gloire, toutes les perfections réunies dans le plus haut degré d'excellence; voilà ce que Dieu possède, voilà ce qu'il est essentiellement et par lui-même. Cause et modèle de tout, il est l'auteur de tout ce qui peut toucher et ravir notre âme. Tout ce qui plaît, tout ce qui enchante vient de Dieu; et cet enchantement même est un effet de son pouvoir sur nos cœurs. Combien doit-il être aimable ce Dieu qui, selon l'expression de l'Ecriture, est toute perfection et tout bien; ce Dieu, la source de la vie et du sentiment; ce Dieu, le principe de tout ce qu'il y a de beau et de ravissant dans les êtres créés, et qui n'a répandu sur les ou-

vrages sortis de ses mains que de faibles traits de ses amabilités suprêmes?

Or à un objet infiniment aimable n'est-il pas juste d'offrir l'hommage de son amour? Peut-on même le lui refuser? Naturellement touchés du mérite toujours si imparfait et si borné dans les créatures, ne devons-nous pas l'être davantage à la vue d'un mérite parfait et infini? Notre cœur épris à cette vue ne nous échappe-t-il pas en quelque sorte pour voler au-devant de l'objet qu'elle lui présente? Le beau, le bon, le sublime l'enchante et l'enlève; avec quels transports ne doit-il donc pas s'élancer vers Dieu, se précipiter dans son sein et s'unir étroitement à lui?

Non, Seigneur, pour vous faire aimer, n'employez plus le langage de votre autorité souveraine. Montrez-vous avec toutes les richesses et tous les attributs de votre être divin; découvrez-nous ces attraits infinis dont la vue causera d'éternels ravissements aux bienheureux, et tous les cœurs seront embrasés de votre amour. N'y eût-il ni châtiments à craindre en ne vous aimant pas, ni récompenses à espérer en vous aimant, n'est-ce pas assez d'avoir un cœur pour vous aimer? Non, je ne puis vous contempler, revêtu de tant de perfections et de charmes adorables, sans éprouver une émotion vive et rapide qui entraîne mon âme vers vous, et je comprends avec cette illustre sainte, qui portait l'eau d'une main et le feu de l'autre pour éteindre l'enfer et pour brûler le ciel, que la grande raison de vous aimer, c'est vous-même : *Causa diligendi Deum, Deus est.*

Que si, après avoir fixé un moment nos regards sur l'être infiniment parfait, nous pouvons encore soutenir la vue des créatures qui nous environnent, qu'elles nous paraîtront méprisables et peu faites pour balancer ses droits sur nos cœurs! Eh! que sont-elles ces créatures rivales de la Divinité qui oseraient lui disputer l'encens si légitime de nos affections? que sont toutes leurs perfections rassemblées, que de pâles ombres de celles qui brillent en Dieu? Perfections souvent feintes et hypocrites : un vernis trompeur cache un fond de petitesses et de vices que le temps développe et met à la place des qualités aimables que l'on avait cru apercevoir; de sorte que, pour sentir l'indifférence et le dégoût succéder au plus vif attachement, il suffit d'en connaître l'objet. Perfections qui, si elles sont réelles, sont toujours bornées et mêlées de bien des défauts. Tout dans l'homme se ressent des limites de sa nature, et l'avertit de son indigence. Les dons qu'il a reçus du ciel, ou en laissent désirer d'autres qui lui ont été refusés, ou sont dégradés par les vices qui les touchent et qui naissent de son propre fonds; toujours quelques taches dans les créatures les plus accomplies, qui ternissent l'éclat de leurs plus belles qualités, et qui font que le cœur n'est jamais satisfait en les aimant.

Quis ut Deus? « *Qui est égal à Dieu?* » (*Psal.* LXX, 22.) Dieu seul réunit dans l'excellence de son être tout ce qui peut captiver et ravir notre cœur. Par quelque endroit qu'on l'envisage, tout en lui est également et souverainement aimable. Les perfections mêmes qui nous semblent incompatibles forment en lui le plus bel accord, le plus merveilleux concert. Devant lui tout s'éclipse et disparaît : toute prospérité n'est que misère, toute richesse que pauvreté, toute beauté que laideur, toute puissance que faiblesse, toute lumière que ténèbres, toute grandeur que bassesse et néant. Avec toute notre estime et notre admiration, il doit donc emporter tout notre amour; car le fondement de l'amour, c'est l'estime. Point d'amour plus prompt, plus durable, que celui dont l'estime forme les liens et serre les nœuds.

Quis ut Deus? « *Qui est égal à Dieu?* » Un objet si plein d'attraits doit attirer d'autant plus fortement nos cœurs vers lui qu'ils n'ont pas à craindre d'en être dédaignés, repoussés, ni d'éprouver dans son amour les vicissitudes et les revers des attachements humains. Les amis du monde, quoique remplis de défauts, savent-ils toujours supporter les vôtres? Souvent un rien les blesse, les offense et vous enlève leur cœur. Le vôtre surpris, rebuté de la bizarrerie et de l'injustice de leurs procédés, s'éloigne à son tour, et un moment a suffi pour détruire un attachement de plusieurs années. Dieu seul est bon, il est la bonté même : *Nemo bonus, nisi solus Deus.* (*Marc.*, X, 18.). Il pardonne à ceux qui l'outragent : une larme, un soupir lui arrache la foudre des mains. Il supporte les misères de ceux qui l'aiment : incapable de rompre avec eux pour des fautes légères, il ne veut pas même qu'ils s'inquiètent trop des plus grandes; un repentir sincère les expie et les lui fait oublier. Nos infidélités presque continuelles à son service, si nous en gémissons, ne rebutent point sa tendresse, ne nous rendent pas indignes de ses faveurs. Qui le croirait? il est plus facile de recouvrer la bienveillance du plus parfait de tous les êtres que celle de la dernière de ses créatures. Bonté de Dieu, bonté suprême, vous répandez des grâces infinies sur ses autres perfections, et c'est par vous qu'elles achèvent la conquête des cœurs. La bonté parmi les hommes peut tenir lieu de bien d'autres qualités qu'on n'a pas : avec elle, n'eût-on ni naissance, ni fortune, ni esprit, on est presque assuré d'être aimé : mais quand à un mérite accompli, à tout ce qui peut satisfaire la raison, charmer les sens, transporter le cœur, on joint une bonté sans bornes, il n'est point d'âme humaine qui puisse résister à l'impression puissante d'un tel spectacle; c'est celui que Dieu nous offre : comment se défendre de l'aimer?

Quis ut Deus? « *Qui est égal à Dieu?* » Quel que soit l'objet auquel on s'attache ici-bas, il faudra s'en séparer tôt ou tard; tôt ou tard il nous échappe ou nous lui échappons. Et cependant le désir le plus vif de notre

cœur est de n'être jamais séparé de l'objet dont il est épris; l'idée seule de cette séparation suffit pour le rendre malheureux. Ah! il n'est donc fait que pour Dieu qui est immuable, et que nulle puissance sur la terre et dans les enfers ne peut ravir à la tendresse. Dieu seul est l'ami de tous les temps : aimons-le; il sera notre soutien pendant la vie, notre consolation à la mort, après la mort notre béatitude. Tout passe, tout s'éteint, tout périt autour de nous; il n'y a que Dieu qui demeure toujours le même. C'est le roi immortel des siècles, et, par ce dernier trait qui couronne ses perfections, il mérite seul tout notre amour.

O mon Dieu! il me semble que chacun de nous vous dit avec le Prophète : *Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum :* « *Vous êtes le Dieu de mon cœur, vous êtes mon partage pour le temps et pour l'éternité.* » (*Psal.* LXXII, 2.) O beauté souveraine! ô lumière pleine de charmes! ô vie incréée! source adorable de tout bien! *Diligam te, Domine;* que je vous aime, Seigneur! A vos perfections infinies devrait répondre par un juste retour un amour infini comme elles. Ainsi, quand je réunirais dans mon cœur tout ce que les anges et les saints ont d'amour pour vous, en ne vous aimant pas sans mesure et sans bornes, je ne vous aimerais pas autant que vous êtes aimable; mon amour serait encore bien au-dessous de vos amabilités. Mais, si je ne puis vous aimer autant que vous le méritez, que je vous aime du moins autant que je le puis, et que l'amour de tous les esprits célestes, que je voudrais ressentir et auquel j'unis le mien, supplée à ce qui lui manque de vivacité et d'ardeur et le rende moins indigne de vous : *Diligam te, Domine.* (*Psal.* XVII, 2.)

Mais, si nous devons aimer Dieu parce qu'il est infiniment aimable, nous devons encore l'aimer parce qu'il nous aime infiniment, et que cette considération est propre à enflammer notre amour! De toutes les preuves de l'amour, il n'en est pas à laquelle nous soyons plus sensibles que les bienfaits, soit parce qu'ils sont le langage le plus expressif d'un amour véritable, soit parce que rien ne plaît tant à un cœur naturellement intéressé qu'un amour qui nous est utile. Or par combien de faveurs n'a-t-il pas signalé sa tendresse à notre égard? Partout où vous pouvez porter vos regards et vos pensées, dans vous, hors de vous, rien ne se présente à votre vue qui ne soit un don de Dieu et un gage de son amour. De quelle autre main tenez-vous que de la sienne tout ce que vous avez et tout ce que vous êtes; ces richesses que vous possédez, cette santé dont vous jouissez, ces facultés de votre âme, ces organes de votre corps, ces qualités de l'esprit et du cœur, cet assemblage de dons naturels qui vous distinguent si glorieusement de toutes ses créatures? et n'est-ce pas pour vous encore qu'il a fait tous ses autres ouvrages? En vous plaçant dans ce superbe palais de l'univers, il semble avoir dit à la nature entière : sers ses besoins et ses plaisirs. Que dis-je? Dieu est l'âme de la nature, c'est lui qui agit en elle; c'est donc lui qui vous éclaire dans le soleil, lui qui vous rafraîchit dans l'air, lui qui vous échauffe dans le feu, lui qui vous nourrit dans les aliments, lui qui vous sert dans tous les êtres qui vous environnent. A ces faveurs générales, ajoutez-en de particulières qui sont des effets sensibles de sa prédilection pour vous : en repassant sur le cours de vos années, n'y découvrez-vous pas certaines époques marquées par quelque trait singulier de la bonté de Dieu à votre égard? Depuis la faiblesse de votre enfance jusqu'au moment où je vous parle, que de dangers dont il vous a sauvé! que de maux dont il vous a préservé! que de biens il vous a prodigués! Voulez-vous d'autres preuves de son amour? venez, montez sur le Calvaire inondé de son sang; voyez ce Dieu de gloire et de majesté, revêtu de la forme des esclaves, expirer sur une croix au milieu des plus horribles supplices, pour vous arracher à l'enfer et vous ouvrir le ciel. Ce spectacle ne vous dit-il pas éloquemment à quel point il vous a aimé? Heureux mortel, vous recueillez les fruits de son sacrifice. Tandis que cent peuples sont couverts des ténèbres de l'erreur, et assis dans l'ombre de la mort, il vous a fait naître dans le sein de son Eglise; il vous a fait entrer dans tous les priviléges de l'adoption divine. Vous avez part à tous ses mérites, vous vous enrichissez de tous ses trésors; sa tendresse prodigue les miracles en votre faveur; je n'en dirai qu'un. Après vous avoir tout donné, il abaisse les cieux pour venir se donner lui-même, vous nourrir de sa propre substance, et, en s'unissant à vous, vous élever au comble du bonheur et de la gloire.

Or, à la vue de tant de bienfaits, quels sentiments de gratitude et d'amour doivent s'allumer dans nos cœurs! N'est-il pas vrai que, quand tous les hommes se réuniraient pour nous chérir et nous faire du bien, ils ne pourraient nous en faire autant que Dieu nous en a fait, et qu'il sera toujours à notre égard l'ami le plus tendre et le bienfaiteur le plus magnifique? N'est-il pas vrai que tous les liens de la reconnaissance doivent nous attacher plus fortement à Dieu qu'à aucun objet créé; et que, comme l'amour de Dieu pour nous est sans bornes, et ses bienfaits multipliés pour nous à l'infini, il faudrait, pour y répondre, que cette reconnaissance portée au plus haut degré produisît dans nos cœurs tous les mouvements, tous les transports de la plus vive tendresse? et nous n'éprouverions pas, du moins, ceux dont Dieu a rendu nos cœurs susceptibles? et nous resterions froids parmi tant de feux dont son amour nous environne? et nous ne serions pas saisis d'une secrète indignation contre nous-mêmes, d'avoir vécu si longtemps au milieu de tous ces prodiges d'un amour sans cesse occupé de nous, ou sans les apercevoir ou sans les sentir? nous qui nous piquons d'avoir un bon cœur, et pour

qui le reproche d'ingratitude serait un outrage; nous qu'une attention gagne, qu'une complaisance touche, qu'un service lie et attache, combien devons-nous aimer un Dieu dont la tendresse et les faveurs nous attirent si puissamment à lui !

O Dieu ! qui êtes tout amour, quand à vos perfections infinies, à vos amabilités suprêmes, vous joignez des bienfaits si multipliés, si précieux, et que vous me demandez mon cœur, je ne puis vous répondre que par mes larmes. N'êtes-vous pas le plus adorable et le meilleur des pères ? ne suis-je pas votre créature et votre enfant ? Ces titres m'unissent à vous bien plus qu'à mes proches, qu'à mes amis, qu'aux auteurs mêmes de mes jours. Je ne dois rien aux hommes que je ne le doive encore davantage à vous-même. Le bien qu'ils me font, c'est vous qui me le faites par leurs mains, puisque c'est vous qui leur en donnez le pouvoir et leur en inspirez la volonté. Vous êtes le bienfaiteur suprême et universel, vers qui tous les cœurs doivent faire monter l'hommage de leur reconnaissance et de leur amour. Agréez le mien, Seigneur : l'oubli trop coupable de vos bontés a bien pu m'y rendre insensible; mais, à présent que leur image attendrissante se retrace à mon esprit, je me livre tout entier à la reconnaissance; elle m'entraîne, elle me transporte, elle m'enflamme, et j'en fais gloire. Sous quel ciel de fer et de bronze êtes-vous nés, vous qui n'aimez pas un Dieu dont l'amour vous accable de ses dons ? Quel rang faut-il vous assigner dans la nature ? Vous êtes au-dessous des hommes les plus sauvages, dont la rusticité et la barbarie n'éteignent point dans leur âme la gratitude envers leurs bienfaiteurs; au-dessous même des animaux les plus farouches, qui se dépouillent de leur férocité, et semblent devenir humains et sensibles devant le maître qui les nourrit.

Pour vous, chrétiens, dont le cœur mieux fait ne sait pas résister aux attraits de la reconnaissance, voulez-vous qu'un sentiment si beau ajoute de nouvelles flammes à votre amour pour Dieu ? à des preuves déjà si touchantes du sien, joignez les faveurs qu'il vous prépare dans l'avenir. Transportez-vous en esprit dans le ciel; figurez-vous que vous y êtes en possession de tous les biens qu'il vous promet, que vous le voyez, que vous l'aimez, que vous le possédez, qu'il a pour jamais uni votre destinée à la sienne, et, qu'associés à sa puissance, couronnés de sa gloire, heureux de son bonheur, enivrés de délices ineffables, vous êtes enfin parvenus à cette félicité souveraine qui surpasse tous nos vœux, et qui n'aura d'autre terme que l'éternité; pensez que vous lui en êtes redevables, et qu'elle est le dernier bienfait de son amour qui met le comble à tous les autres : avec quelle ardeur, quel transport de reconnaissance vous l'aimerez ! c'est ainsi que tout nous porte à aimer Dieu. Nous devons donc l'aimer, vous venez de le voir : comment devons-nous l'aimer ? c'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Les cœurs les plus mondains ont quelquefois des mouvements qui les portent vers Dieu, mais qui n'étant, selon l'expression de Tertullien, que des saillies naturelles, des élancements subits de l'âme vers son créateur, ne sont point encore l'amour qu'il exige. Cet amour doit avoir certains caractères qui nous sont tracés dans le grand commandement dont il est l'objet. La même loi qui nous oblige d'aimer Dieu nous apprend encore la manière dont nous devons l'aimer. *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces : « Diliges..... ex toto corde tuo, ex tota anima tua, ex totis viribus tuis. »* (*Matth.*, XXII, 37) D'où il suit que l'amour de Dieu doit dominer dans notre âme, doit se manifester dans notre conduite, doit, en acquérant de nouvelles forces, faire de nouveaux progrès dans notre cœur. Amour souverain, amour actif, amour toujours croissant, voilà l'amour qui nous est commandé par la loi. Suivez-moi dans le développement du plus important de nos devoirs.

Dieu veut un amour, dit l'Ange de l'école qui, le mettant au-dessus de tout, le fasse régner seul dans notre âme, lui donne dans l'ordre de nos affections le même rang qu'il occupe dans l'ordre des êtres, par conséquent, la première place dans notre cœur, et une préférence absolue sur tous les objets créés : de sorte que ce qu'il y a sur la terre de plus digne de notre attachement et de notre tendresse, ce que Dieu nous permet, nous ordonne d'aimer, parents, amis, époux, enfants, bienfaiteurs, nous ne les aimions qu'après Dieu, dans les vues de Dieu, et toujours moins que Dieu, prêts à rompre les liens les plus chers et les plus forts, à tout quitter et à tout souffrir plutôt que de nous séparer de Dieu.

Prenez garde; ce degré d'amour, quelque élevé, quelque héroïque qu'il vous paraisse, est néanmoins tellement fondé sur les droits les plus inaliénables du Créateur, qu'il ne dépendait pas de lui, dit saint Chrysostome, de ne pas l'exiger de nous, comme le seul tribut de notre cœur proportionné à la souveraineté de son être : car, si l'on n'honore bien la Divinité qu'en l'aimant, *non colitur Deus nisi amando*, tout amour n'est pas digne de la Divinité. Il n'en est qu'un qui lui convienne, un amour sans égal, supérieur à tout autre amour, et qu'aucune créature ne puisse se glorifier d'obtenir de notre cœur. Comme un roi veut être servi en roi, continue saint Chrysostome, Dieu veut être aimé en Dieu; et ne pas l'aimer en Dieu, aimer quelque objet autant que lui, c'est lui faire outrage, c'est par un attentat sacrilége lui associer la créature et la faire asseoir avec lui sur son trône. Ainsi cet amour souverain, qui s'élève au-dessus de tous nos autres amours, est un tribut nécessaire que rien ne saurait nous dispenser de payer au Dieu que nous adorons, une loi que nous devons observer, dès que notre raison est sortie des

nuages de l'enfance, jusqu'au dernier soupir de notre vie, la loi des parfaits et la loi des faibles, la loi de l'homme du monde comme la loi du solitaire, la loi de tous les états, de tous les âges, tout ce qui a un esprit et un cœur : *Diliges... ex toto corde.*

Amour souverain; formez-vous-en une juste idée, qui ne se repose qu'en Dieu, qui ne cherche qu'en Dieu sa béatitude, qui regarde comme de la boue toutes les félicités de la terre, lorsqu'il les met en parallèle avec la possession de Dieu. Aimer Dieu de tout son cœur et préférablement à toutes les créatures, c'est pouvoir dire avec le Roi-Prophète : Dieu est tout pour moi; il remplit mon cœur qui serait vide sans lui, et je ne vois aucun objet qui puisse le satisfaire comme lui, c'est dire dans la prospérité et les délices : Si Dieu exigeait le sacrifice de tous les biens dont il m'a comblé, je ne balancerais pas à lui donner cette preuve de ma soumission et de mon amour; si j'avais le malheur de perdre mon Dieu, je ne vois rien dans tout ce qui m'environne qui pût réparer cette perte et tarir la source de mes regrets; c'est dire dans les revers et les souffrances : Dieu seul peut me consoler; qu'il m'aime et qu'il soit toujours avec moi, et je suis dédommagé avec usure de tout ce que j'ai perdu. C'est dire, dans quelque situation qu'on se trouve : J'aime Dieu plus que tout ce que je possède, plus que tout ce que je désire, plus que l'univers entier, plus que moi-même, et, en le disant, éprouver, du moins autant qu'il est en soi, le sentiment que ces paroles expriment. Si ce sentiment n'était pas réellement dans votre cœur, vous n'aimeriez pas Dieu comme il veut et doit être aimé.

Amour souverain qui, du cœur où il réside, s'élance fréquemment vers l'objet qui l'enflamme, et se plaît à lui offrir l'hommage de ses affections; hommage, ne l'oubliez pas, que nous ne saurions trop souvent renouveler dans le cours de notre vie par des actes intérieurs et des protestations ardentes d'amour de Dieu : soit pour mettre ce sentiment à couvert des assauts de la cupidité, qui cherche sans cese à se rendre maîtresse de notre cœur; soit parce que ces protestations d'amour sont le langage naturel et la plus douce consolation d'un cœur qui aime; soit parce que la loi nous en fait un devoir capital et distingué de tous nos autres devoirs. Tout chrétien est obligé d'honorer Dieu par des actes formels de son amour : les négliger et les omettre serait une transgression criminelle du précepte de la charité. Il est des circonstances qui en exigent plus impérieusement la pratique; mais leur obligation n'est pas renfermée dans ces bornes étroites, et, s'ils ne peuvent pas être continuels dans ce séjour des imperfections et des faiblesses, c'est une vérité incontestable qu'ils doivent du moins être fréquents. C'en est assez pour un cœur qui aime Dieu; sans autre guide que l'amour, il ira encore plus loin que le précepte; au lieu qu'on n'aime guère le Seigneur lorsqu'on a besoin de s'informer quand et combien de fois il faut lui dire qu'on l'aime.

Amour souverain qui s'épanche du moins quelquefois en des sentiments vifs et tendres pour un Dieu infiniment aimable; car c'est un amour du cœur et de tout le cœur que Dieu nous demande : c'est donc un amour qui participe à ce fonds de sensibilité et de tendresse dont il a pétri le cœur de l'homme. Pourquoi cette vivacité de sentiments et ces transports d'amour dont Dieu l'a rendu susceptible? est-ce pour les prodiguer à des êtres imparfaits et périssables, sans les tourner jamais vers lui, vers lui qui les mérite à tant de titres, et qui a tout fait pour lui-même? Nous n'oserions le penser; et ne serait-il pas étrange que notre cœur, tout de feu pour les créatures, ne fût que glace en s'attachant à l'objet le plus digne de l'enflammer, ou qu'un amour souverain et qui doit dominer tous nos autres amours ne fît point sentir sa présence à notre âme, et qu'il fût toujours en elle à l'insu, pour ainsi dire, d'elle-même?

Je sais, mes frères, que cette tendresse d'amour pour Dieu est un don de sa grâce : mais tout amour de Dieu dans nos cœurs est un don de cette grâce céleste : l'amour de Dieu n'en est pas moins la première de nos obligations, parce qu'en nous ordonnant de l'aimer, Dieu joint à son précepte le secours nécessaire pour le remplir. C'est à nous, soutenus de ce secours divin, de nous efforcer d'atteindre à cette plénitude d'amour que la loi exige, de mettre dans notre attachement pour Dieu cette vivacité et cette ardeur de sentiments dont notre cœur est capable, et que les saints éprouvèrent en l'aimant. Elevons-nous, comme eux, au-dessus des affections basses et terrestres; n'aimons pas à demi, aimons de toute l'étendue de notre cœur, et notre cœur tout à Dieu sentira quelquefois l'impression de son amour. Il est des moments dans le cours d'une vie chrétienne, dans l'accomplissement de certains devoirs de la religion, dans le recueillement et la ferveur de la prière, où le feu de l'amour divin pénètre et embrase une âme occupée des bontés et des perfections du Dieu qu'elle adore. Ce Dieu de gloire et d'amour lui laisse entrevoir ses charmes infinis. Tandis qu'une vive lumière brille à son esprit, un attrait secret agit sur son cœur. Touchée, émue, attendrie, elle n'a plus de goût et d'affection que pour Dieu, elle ne connaît plus d'autre plaisir que celui de l'aimer. Il est rare que Dieu laisse longtemps un cœur qui l'aime sans se communiquer ainsi à lui. Cette faveur est le partage ordinaire des âmes fidèles et ferventes, et, puisqu'il ne tient qu'à nous de faire ce qu'elles font, il ne tient pareillement qu'à nous de sentir ce qu'elles sentent. Défiez-vous d'un amour toujours froid et insensible, il ressemble trop à l'indifférence, pour ne pas laisser lieu de douter s'il mérite le nom d'amour.

Mais que nous connaîtrions mal le céleste amour, si nous pensions qu'il se borne à

pousser quelques soupirs vers Dieu, à répandre à ses pieds quelques larmes de tendresse, à goûter en sa présence ces douceurs intérieures et pures qui surpassent tout sentiment humain, et à se reposer délicieusement en lui? La charité est un principe surnaturel de mouvement et d'action, qui porte dans l'âme une ardeur que rien ne ralentit, un courage que rien n'effraye, une vigilance à laquelle rien n'échappe, dès qu'il s'agit de plaire à ce qu'elle aime en faisant tout ce qu'il ordonne. Celui qui m'aime, dit Jésus-Christ, sera fidèle à ma loi, et n'aura d'autre volonté que la mienne : *Qui diligit me, sermones meos servabit.* (*Joan.*, XXI, 23.)

En vain donc ressentirais-je pour Dieu toutes les ardeurs dont brûlent les séraphins dans le ciel ; si je ne me livrais pas sans réserve à l'exécution de ses volontés suprêmes, l'amour que je me flatterais d'avoir ne serait qu'un amour chimérique. Il est évident que je ne puis aimer Dieu plus que toutes les créatures et plus que moi-même, si le désir de lui plaire ne l'emporte pas dans mon cœur sur tous les autres désirs, et la crainte de l'offenser sur toutes les autres craintes : or je ne puis lui plaire et conserver son amitié sans observer sa loi ; je ne puis enfreindre un seul précepte de cette loi sans encourir sa disgrâce. L'amour de Dieu renferme donc dans sa nature une entière soumission à la loi de Dieu.

Si donc il règne dans notre cœur, il se manifestera dans notre conduite. Jaloux de plaire à Dieu, il nous fera mourir à nous-mêmes, combattre les inclinations des sens, résister aux illusions du monde et à l'attrait du mauvais exemple. Il nous rendra fidèles à tous nos devoirs, devoirs de religion, devoirs d'état, devoirs de société, de justice, de miséricorde ; en un mot, il nous interdira tout ce que Dieu défend, et nous fera pratiquer tout ce qu'il ordonne, et nos œuvres, conformes à sa loi, nous donneront la preuve la plus certaine que nous l'aimons : *Probatio dilectionis exhibitio est operis.* Qu'est-il besoin de vous exposer les effets de la divine charité? Si vous aimez Dieu, une heureuse expérience vous les fera mieux connaître que tous les discours.

Aimez Dieu, homme sensuel et mondain, et vous serez en un moment transformé en un autre homme. Vous dédaignerez les plaisirs, vous multiplierez les sacrifices, et vous trouverez des charmes dans ce qui coûte le plus à la nature : tout est facile, tout est doux quand on aime. L'amour de Dieu est un feu qui dévore et consume toutes nos passions et tous nos vices. Il va les attaquer jusque dans leur principe qui est l'amour-propre. A cet amour, qui nous aveugle et nous perd, il substitue une sainte haine de nous-mêmes. Plus on aime le Seigneur, plus on se hait et l'on s'afflige de lui avoir déplu. C'est l'amour qui a fait répandre des torrents de larmes à tant de pécheurs revenus à Dieu ; c'est l'amour qui a produit les conversions les plus éclatantes et les plus durables : Madeleine, Augustin en seront à jamais des témoins illustres. Ainsi l'homme qui aime Dieu, quelle que soit la pesanteur des chaînes que ses habitudes criminelles ont formées autour de son cœur, va les briser et marcher avec ardeur dans les voies de la pénitence.

Aimez Dieu, chrétien lâche et sans vertus; toutes les vertus entreront dans votre âme à la suite de l'amour divin ; elles naissent en foule sous son heureux empire. Quelle espèce de vertus pourrait vous manquer avec ce sentiment céleste qui les engendre toutes? Il vous rendra doux et humble de cœur, parce que nos vivacités et nos hauteurs viennent d'un amour désordonné de nous-mêmes que l'amour de Dieu réprime et captive ; patient et soumis dans vos peines, parce que vous les recevrez de la main d'un père tendre qui ne blesse que pour guérir, qui vous aime et que vous aimez ; bienfaisant et charitable, parce que l'amour de Dieu nous rend cher tout ce qui appartient à Dieu, et qu'il nous met au-dessus de tous les intérêts, de toutes les petitesses qui s'opposent dans notre cœur à l'amour du prochain ; recueilli et fervent dans la prière, parce qu'on ne connaît pas l'ennui, la froideur, en parlant à ce que l'on aime ; généreux et magnanime dans les voies de la piété, parce que l'amour donne tout, souffre tout, triomphe de tout, s'élève au-dessus de tout. Ainsi l'amour divin enrichit notre âme de toutes les vertus ; et, s'il est si peu de vertus dans le christianisme, c'est qu'il est bien peu de chrétiens qui aiment Dieu.

Aimez Dieu, aimez-le de plus en plus, justes qui souhaitez d'arriver promptement à la plus haute perfection. En quoi consiste-t-elle? Dans le détachement entier de nous-mêmes et dans l'union la plus intime avec Dieu. Eh! n'est-ce point là l'effet que produit la charité? La crainte et l'espérance regardent Dieu d'un œil et de l'autre nos intérêts; ainsi elles ne nous séparent pas, elles ne nous vident pas entièrement de nous-mêmes ; l'amour seul nous apprend à nous oublier, à ne penser qu'à Dieu, à ne chercher, à ne désirer que Dieu. C'est au milieu des plus vives flammes de l'amour, dit le prophète Isaïe, que réside et brille la plus éminente sainteté : *Sanctus ejus in flamma.* (*Isa.*, X, 17.)

Saint amour, je n'ose tirer le voile qui couvre les merveilles que vous opérez dans une âme parfaitement soumise à votre empire. Dans ce haut point d'intimité et d'union avec Dieu où vous l'élevez, quel héroïsme et quelle pureté de sentiments! quelles lumières! quels feux! quelles délices! tous les trésors de la Divinité lui sont ouverts, parce que rien n'est refusé à l'amour. Dans cet état sublime, dit saint Bernard, l'âme abîmée, transformée en Dieu, est presque égale aux citoyens du ciel. Les Paul, les Augustin, les François, les Thérèse, parvenus à la hauteur de cet état divin, le comble de la gloire et de la félicité pour des créatures mortelles, tenaient-ils encore à la terre? Ils l'avaient quittée ; sur les ailes de

la charité ils s'étaient élevés jusque dans le sein de Dieu, et plus ils l'aimèrent, plus ils furent saints : *Sanctus ejus in flamma.*

Cependant, mes frères, ne vous y méprenez pas, ces faveurs extraordinaires sont les priviléges, les récompenses de l'amour, elles ne sont pas l'amour même. Si l'on ne peut les obtenir sans aimer Dieu, l'amour de Dieu peut subsister sans elles. Souvent, en effet, il subsiste au milieu des sécheresses et des peines intérieures. Ces alternatives sont ordinaires dans les voies de la piété chrétienne, et les plus grands saints n'en furent pas exempts. Ce qu'il nous importe donc de savoir, c'est que, dans les diverses situations où Dieu la met, la charité est toujours active. Si, enlevée par le souffle de la grâce, elle vole au ciel pour jouir de Dieu, elle revient sur la terre s'immoler à son bon plaisir; si Dieu, lui dérobant sa présence, la fait marcher dans des sentiers ténébreux et arides, elle n'en est pas moins empressée de lui plaire et de lui obéir. En un mot, les plus beaux sentiments sans les œuvres ne seraient qu'un faux amour, au lieu que les œuvres sans aucun goût sensible sont l'effet et le signe d'un amour véritable. C'est même à la pratique des œuvres qu'il faut s'attacher singulièrement et avec une fidélité plus soutenue, quand on n'éprouve pas le sentiment de l'amour, parce qu'elles sont alors la règle unique mais infaillible donnée par Jésus-Christ même, pour juger que l'amour de Dieu vit dans notre cœur : *Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me.* (*Joan.*, XIV, 21.)

Mais la charité, qui parcourt avec ardeur la carrière des divins commandements, ne s'y montre-t-elle pas sous des traits qui la distinguent de la crainte et de l'espérance, toutes deux bonnes et utiles, mais insuffisantes pour l'accomplissement entier de la loi, qui met à la tête de ses préceptes celui de l'amour? Oui, mes frères, et ces traits essentiels qui caractérisent l'amour divin, les voici : heureux le chrétien qui les retrouve dans son cœur et dans ses œuvres! il peut se flatter de vivre sous l'empire de la charité.

Fidélité à Dieu dans les petites choses. Toutes les occasions de plaire à l'objet aimé sont précieuses à l'amour. Il les saisit avec joie : sa nature est de vouloir plaire en tout et ne déplaire en rien. L'amour divin s'enfuirait d'un cœur qui, sans générosité, sans délicatesse, disputerait à Dieu tout ce que Dieu ne lui demande pas la foudre à la main, et, n'aimant que lui-même, ne voudrait s'interdire que les transgressions dignes de l'enfer.

Sensibilité à tout ce qui intéresse la gloire de Dieu. L'amour ressent les injures faites à l'objet aimé, et prend avec feu sa défense. Sa plus douce joie serait de le voir universellement chéri, respecté, honoré. Un cœur qui aime Dieu voudrait lui élever un trône dans tous les cœurs, lui procurer des adorateurs dans tout l'univers. Un cœur qui aime Dieu est un apôtre, dans quelque situation où il se trouve : apôtre, ou par la ferveur de ses vœux et de ses prières, ou par l'activité de ses soins et de ses travaux. Celui qui verrait avec indifférence les ravages de l'impiété et du vice, qui ne ferait rien de ce qui est en son pouvoir pour en arrêter les progrès et étendre le règne de la vertu, qui s'embarrasserait peu que Dieu fût honoré ou offensé, à coup sûr ne l'aimerait pas. Aimer quelqu'un, c'est lui vouloir du bien; et la gloire extérieure de Dieu étant le seul bien que puissent lui procurer ses créatures, on la souhaite ou l'on y travaille quand on l'aime.

Soumission constante et universelle aux desseins et aux ordres de Dieu. L'amour fait naître dans le cœur une tendre conformité de ses vues, de ses inclinations, de ses volontés avec celles de l'objet qu'il aime. Une âme dont la disposition dominante est de ne vouloir et de n'aimer que ce que Dieu veut, porte donc au dedans d'elle-même une des preuves les plus assurées de son amour pour lui. Et combien cet amour se découvre-t-il encore plus sensiblement, si, tandis que Dieu se plaît à l'humilier, à la mortifier, à la dépouiller sous les coups dont il la frappe, elle s'écrie avec l'apôtre du nouveau monde : Encore plus, Seigneur. Sainte avidité des souffrances, vous êtes pierre de touche de l'amour divin, car les souffrances n'ayant en elles rien d'aimable, qu'y peut-on aimer que Dieu même?

Désir de voir et de posséder Dieu. On ne peut l'aimer sans souhaiter de lui être réuni: de là ces gémissements des saints sur la durée de leur exil, ces soupirs enflammés, ces langueurs et ces défaillances où ils entraient en pensant aux tabernacles du Dieu vivant : *Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est!* (*Psal.* CXIX, 5.) Hélas! combien de temps encore durera mon pèlerinage sur la terre? Pour une âme qui vous connaît et vous aime, ô mon Dieu! ce n'est pas vivre que de vivre loin de vous. Quand est-ce que mes yeux pourront se rassasier du plaisir de vous contempler? Quand est-ce que mon cœur s'élancera avec transport et s'abîmera délicieusement dans le vôtre? Moment heureux où après mon bannissement je paraîtrai dans votre sainte demeure! Aimable séjour de l'objet que mon cœur adore, ce ne sont point vos charmes qui me touchent : non, ce n'est point le paradis que je cherche, mais celui qui a fait le paradis : *Quando veniam, et apparebo ante faciem Dei?* (*Psal.* XLI, 3.)

Est-ce assez, mes frères, que notre amour pour Dieu s'élève au-dessus de tous nos autres amours, et qu'il soit actif, fécond en bonnes œuvres? Non, il doit s'efforcer de croître sans cesse jusqu'au grand jour de l'éternité. Vous qui aimez le Seigneur, ne vous arrêtez pas au degré d'amour où vous êtes parvenus, tant qu'il en reste d'autres où vous pouvez encore atteindre. *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de toutes vos forces : « Diliges... ex totis viribus tuis ; »* voilà la loi. Or, dès qu'une fois on aime Dieu,

on devient capable de l'aimer davantage: le cœur s'anime et se dilate en aimant: l'Esprit-Saint qui le possède lui donne de nouvelles forces pour aimer : vous devez donc encore l'aimer de ces nouvelles forces ajoutées aux premières. Et n'est-ce pas une obligation commune à tous les chrétiens de travailler sans cesse à faire de nouveaux progrès dans la justice? Ils doivent donc travailler également à augmenter en eux la ferveur de la charité, puisque ce sont les différents degrés de charité, dit saint Augustin, qui forment les différents degrés de justice. De là ces exhortations vives et fréquentes de saint Paul aux premiers fidèles, de s'efforcer de croître en Jésus-Christ de toutes les manières, d'abonder toujours davantage en amour, en grâces, en bonnes œuvres; de là cette maxime célèbre de saint Bernard, que la véritable mesure de l'amour de Dieu est de l'aimer sans mesure : *Modus diligendi Deum, diligere sine modo.* Se borner à un amour faible, trop au-dessous de ce que peut notre cœur animé par la grâce, et trop peu digne de la beauté suprême qui en est l'objet, ce n'est donc pas remplir toute l'étendue du grand précepte, et c'est, de plus, s'exposer au péril de l'enfreindre tout entier. On sent s'affaiblir un feu dont on néglige d'augmenter l'ardeur : la flamme sacrée de la charité ne tarde pas à décroître, et puis à s'éteindre, dès qu'elle a cessé de s'étendre et de s'élever vers le ciel.

Ainsi, dit saint Augustin, il ne vous est pas permis d'aimer peu ni de fixer des bornes à votre amour : c'est ce que vous crient de concert et le plus saint de vos devoirs, et le plus cher de vos intérêts: *Diligere parum vobis non licet.* Et quand jouirons-nous d'une paix plus charmante et plus inaltérable que lorsque nous aimerons Dieu avec plus de vivacité et de tendresse? La charité fervente a des délices inconnues aux âmes ordinaires. Elle seule nous fait goûter ici-bas combien le Seigneur est doux; elle seule aussi nous rend dignes d'occuper les premières places dans son royaume. C'est la charité plus ou moins vive des saints, lorsqu'ils furent sur la terre, qui est la mesure de leur gloire et de leur félicité dans le ciel. Ce n'est qu'autant que nous aurons aimé Dieu dans cette vie que nous serons heureux et élevés dans l'autre.

Il ne vous est pas permis d'aimer peu, de vous traîner avec indolence dans les voies de l'amour divin : pourquoi encore? Parce que vous devez trop à Dieu, et qu'il a trop de dédommagements à prendre sur votre cœur, pour tant d'années où vous ne lui payâtes pas le tribut de votre amour. Après avoir été les objets de sa haine et des enfants de mort, vous vivez heureusement réconciliés avec lui. Il a daigné vous regarder avec des yeux de miséricorde, lorsque vous ne méritiez que ses anathèmes et ses foudres; il ne vous a pas retirés de l'abîme éternel, mais, par une grâce plus insigne, il vous a empêchés d'y tomber. Interrogez votre cœur; il vous dira que le plus ardent amour est la reconnaissance naturelle d'un tel bienfait. Il faut que vous aimiez beaucoup, parce que beaucoup de péchés vous ont été remis, parce qu'un grand amour seul peut suppléer aux rigueurs de la pénitence qui devraient les expier, et qui, peut-être, sont au-dessus de vos forces; parce que vous devez vous distinguer entre tous vos frères, par votre amour pour Dieu, comme il vous a distingués parmi tant de pécheurs, en vous donnant des marques si éclatantes du sien; parce qu'enfin la tiédeur, après de grandes offenses pardonnées, est insupportable à Dieu, et répandrait de tristes nuages sur votre réconciliation avec lui.

Ne croyez donc jamais aimer assez; aspirez toujours à aimer davantage. Le chemin des justes, dit l'Ecriture, est comme une aurore qui va croissant de clartés en clartés jusqu'à la plénitude d'un jour parfait. C'est par les démarches de l'amour qu'ils s'approchent de plus en plus de celui qui est leur dernière fin et le centre de leurs affections. Leurs progrès dans la justice tournent au profit de la charité qui en est l'âme; les actes réitérés de cette vertu leur en facilitent l'exercice, et en augmentent le feu dans leur cœur, ou, si elle est ralentie par le poids de leur mortalité, le désir vif et continuel d'un plus ardent amour leur en tient lieu aux yeux de ce Dieu infiniment bon, qui ne commande rien d'impossible.

Ah! mes frères, lorsque jetant les yeux sur cette multitude de saints dont les noms sont écrits dans les fastes de l'Eglise, nous pensons avec quelle ardeur ils aimèrent Dieu, quels soupirs, quelles flammes, la charité divine fit naître dans leurs cœurs, et que les passions les plus violentes ne produisirent jamais, dans les enfants du siècle, des transports d'amour comparables à ceux des héros de la religion, ne sommes-nous pas frappés de découvrir une si énorme différence entre leur amour et le nôtre? Adorateurs du même Dieu, et destinés à fournir la même carrière que ces grandes âmes, ne rougissons-nous pas de la faiblesse de nos sentiments, et une noble émulation ne nous portera-t-elle pas à nous élever sur les ailes de la grâce à la sublimité des leurs?

Esprit-Saint, amour incréé, venez avec ces torrents de lumière et de flammes, dont vous êtes la source, vous emparer de nos cœurs. Achevez d'en dissiper les ténèbres, d'en purifier les affections, d'y perfectionner et d'y affermir à jamais l'empire de la divine charité. Sans vous, sans vos opérations secrètes au dedans de nous-mêmes, nos cœurs ne peuvent s'élever au-dessus de la terre. Arrachez-les tout à fait à la vanité et au mensonge: découvrez-leur la Divinité dans toute sa gloire et avec tous ses charmes, et qu'à cette vue ils deviennent tout feu et tout amour. Mettez-y vous-même cet amour qui nous est commandé, cet amour, plus fort que la mort et que l'enfer, qui triomphe de tous nos autres amours, qui se manifeste dans toutes nos actions, qui s'efforce de croître jusqu'au dernier moment de sa course, afin

qu'après avoir eu dans ce lieu d'exil un amour d'effort, de désirs, de combats et de larmes, nous ayons dans la céleste patrie un amour de paix, de joie, de délices et de ravissements éternels. Ainsi soit-il.

SERMON IX.

Pour le jeudi de la semaine de la Passion.

SUR LA CONFESSION.

Remittuntur tibi peccata tua. (*Matth.*, IX, 2.)
Vos péchés vous sont remis.

A ces paroles de Jésus-Christ adressées au paralytique, les docteurs de la loi firent en eux-mêmes cette réflexion que Jésus-Christ lut au fond de leur cœur : Quel est cet homme qui tient un tel langage? Qui peut remettre les péchés hors Dieu seul? nulle créature sans doute. Vérité certaine, d'où ils devaient conclure que Jésus-Christ était Dieu, puisqu'il remettait les péchés avec autant d'assurance et de facilité qu'il guérissait les malades.

Jésus-Christ a laissé à son Eglise un sacrement où les péchés sont effacés, où il ne tient qu'à vous, mes frères, d'entendre ces paroles divines prononcées en votre faveur : Vos péchés vous sont remis : *Remittuntur tibi peccata tua.* Sacrement admirable et digne de toute notre reconnaissance. C'est un écoulement précieux des sources sacrées du Sauveur; c'est le baptême perpétuel de la conscience qui, chaque fois qu'elle y a recours, lui rend son innocence et sa pureté; c'est cette piscine miraculeuse qui devait être un jour ouverte à tous le habitants de Jérusalem, pour laver et effacer les iniquités de leur vie; c'est, dit saint Chrysostome, la nouvelle arche dont l'ancienne était la figure, seul asile où les pécheurs puissent se mettre à couvert des vengeances du ciel.

D'où vient donc leur peu d'empressement à y recourir? Les tribunaux de la pénitence sont déserts; on ne voit autour d'eux qu'un petit nombre de fidèles. Quelle voix assez éloquente pourra les repeupler, dans un siècle ou la confession est ouvertement abandonnée de la plupart des chrétiens, de ceux même qui n'ont pas abjuré leur religion. Ils assistent à la célébration des saints mystères, ils entendent la parole de Dieu, ils font encore quelques bonnes œuvres, et ils s'obstinent à vivre éloignés d'un sacrement qui peut seul guérir les maladies de leur âme, et les réconcilier avec le ciel. Mais que leur servirait-il d'en approcher, s'ils ne se mettaient en état d'en profiter? Je ne séparerai donc pas, en vous parlant du sacrement de pénitence, les obligations qu'il impose des avantages qu'il présente. Il faut vous en donner une juste idée; il faut vous apprendre à en faire un saint usage. La nature et la vertu du sacrement de pénitence, les dispositions que l'on doit porter au sacrement de pénitence : tel est le partage de ce discours et le sujet de votre attention. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

A considérer des yeux de la foi le tribunal de la pénitence, il faut convenir qu'il n'en est point sur la terre d'aussi auguste, ni d'aussi favorable, puisque c'est là que s'exerce un pouvoir tout divin, et qu'éclate une bonté infinie envers les pécheurs qui s'y présentent. Quel sujet d'étonnement et d'admiration, dit saint Chrysostome, que Dieu communique à des hommes mortels un pouvoir qui n'appartient essentiellement qu'à lui, et qu'il n'a jamais donné aux anges, celui d'effacer les péchés : *Ego sum qui deleo iniquitates.* (*Isa.*, XLIII, 25.) Ah! continue le saint docteur, quelque éclatant que nous paraisse le trône des rois par l'or et les pierreries dont il brille, leur autorité ne s'étend que sur les corps, et se borne aux choses de la terre; au lieu que le trône des prêtres qui agissent sur les âmes est placé dans le ciel même pour en dispenser les trésors. Et quel excès, quel prodige de bonté de la part de Dieu, que, par le ministère des prêtres, il soit toujours prêt à pardonner aux coupables; que le sein de sa clémence leur soit en tout temps ouvert, et qu'il n'exige l'aveu de leurs crimes que pour leur faire grâce! O Dieu! c'est dans le tribunal sacré que se vérifient sensiblement ces paroles du Roi-Prophète : *La puissance et la miséricorde sont au Seigneur : « Potestas Dei est, et tibi, Domine, misericordia. »* (*Psal.* LXI, 13.)

Qu'est-ce donc, mes frères, que le sacrement de pénitence? qu'est-ce que la confession? C'est le moyen qu'il a plu à Dieu de choisir pour nous pardonner nos iniquités, et, prenez garde, moyen nécessaire, moyen très-efficace, moyen consolant.

Moyen nécessaire, puisque c'est la seule voie que Dieu nous ait donnée pour revenir à lui après nos égarements. Qui de nous l'ignore? quel est le fidèle instruit des premiers éléments de sa religion, qui ne connaisse la nécessité de la confession sacramentelle pour recouvrer la grâce perdue, et se réconcilier avec Dieu? Nécessité fondée sur la nature du sacrement établi par Jésus-Christ, et sur l'enseignement constant de l'Eglise. Quand le Fils de Dieu dit à ses Apôtres après sa résurrection : « *Recevez l'Esprit-Saint; tout ce que vous lierez ou délierez sur la terre, sera lié ou délié dans le ciel; les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez; ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez* (*Joan.*, XX, 23; *Matth.*, XVIII, 18); il leur fit part évidemment d'un double pouvoir, le pouvoir de lier et le pouvoir de délier, de remettre les péchés et de les retenir, de condamner ou d'absoudre : il les établit donc juges des consciences. Or, d'où pourrait venir la différence de leurs jugements qui, dans la foule des pénitents, lient les uns, délient les autres, sinon la différence des crimes et des différentes dispositions des cœurs? Il faut donc qu'ils les connaissent; il faut donc qu'on les leur découvre; par conséquent le précepte de la déclaration

des péchés est renfermé dans les paroles mêmes de Jésus-Christ, qui donnent à ses apôtres le pouvoir d'en effacer ou de n'en pas effacer la tache, d'ouvrir ou de fermer le ciel aux pécheurs. Est-ce que Jésus-Christ a prétendu qu'une fonction si auguste fût exercée sans discernement, sans règle, sans équité? Est-ce qu'il s'est engagé à ratifier dans le ciel les sentences injustes, aveugles, capricieuses que ses ministres prononceraient sur la terre? Le dire ou le penser serait une impiété, un blasphème. Aussi est-ce une vérité de foi que la confession des péchés est d'institution divine, et que Jésus-Christ l'a inséparablement liée au sacrement qu'il a établi pour la justification des pécheurs.

Et telle a été, mes frères, la foi de tous les siècles chrétiens. Si vous remontez jusqu'à la naissance de l'Eglise, vous verrez l'usage de la confession connu des premiers fidèles; l'Ecriture en fait une mention expresse: *Multique credentium veniebant, confitentes et annuntiantes actus suos* (*Act.*, XIX, 18); descendez de là jusqu'à nos jours: en traversant tous les âges de l'antiquité sacrée, vous entendrez mille voix s'élever autour de vous en faveur de la confession. Origène vous dira qu'on est obligé de découvrir au prêtre jusqu'à ses plus secrètes pensées; Tertullien vous dira que le crime est un poids sur la conscience, dont on ne se décharge qu'en le déclarant au ministre de l'Eglise; saint Chrysostome vous dira que s'obstiner à cacher les plaies de son âme, c'est mépriser l'Evangile et contredire le Sauveur du monde; saint Ambroise, que, pour être justifié, il faut commencer par avouer son péché; saint Augustin, que, s'éloigner de la confession, c'est sacrifier son éternité et courir à sa perte. Arrêtons-nous : le temps ne nous permet pas de parcourir l'espace immense de tant de siècles; mais ils subsistent dans les monuments impérissables de la tradition, les témoignages clairs et formels, qui prouvent que la nécessité et l'usage de la confession furent connus dans les temps les plus reculés du christianisme comme dans ceux qui les ont suivis; qu'on y a toujours cru que ce n'est pas en vain, dit saint Augustin, que Jésus-Christ a donné à son Eglise les clefs du royaume des cieux; que c'est à elle d'en ouvrir les portes aux pécheurs, et que nul n'y entrera qu'il ne soit humilié, accusé aux pieds de ses ministres, qui n'ait été absous, justifié par eux.

C'est après quinze siècles de cette croyance unanime des fidèles que des novateurs sont venus et n'ont pas rougi de dire que la confession était une institution humaine, ignorée des premiers âges de l'Eglise. Etrange assertion, tout à la fois fausse et absurde! fausse, puisqu'elle est contredite et démentie par une nuée de témoins; absurde, puisqu'on ne peut concevoir que la loi de la confession soit l'ouvrage des hommes. Laissons l'hérésie la peindre des plus odieuses couleurs, l'appeler un joug intolérable, une affreuse tyrannie, le tourment des consciences. Que fait-elle par là que nous fournir des armes pour défendre ce dogme de notre foi? Plus elle exagère les rigueurs et les amertumes de la confession, plus nous avons droit de soutenir l'antiquité, la divinité de son origine, d'affirmer que, si Dieu ne l'eût pas commandée, les hommes ne s'y seraient jamais soumis, n'auraient jamais pu y soumettre d'autres hommes. Non, aucun mortel sur la terre n'aurait pu imposer cette obligation, s'il y avait eu un temps depuis Jésus-Christ où elle n'eût pas existé. Une telle nouveauté si triste, si pénible à la nature, aurait été repoussée avec indignation, aurait excité d'abord un soulèvement général, et l'on ne trouve pas dans l'histoire la moindre trace de ces mouvements.

De plus, dans la chimérique supposition que les premiers pasteurs eussent fait une loi si désolante pour la vanité et l'amour propre, ils s'en seraient dispensés eux-mêmes par cette raison plausible que Jésus-Christ, en donnant à ses apôtres et à leurs successeurs le pouvoir d'absoudre des péchés, ne dit rien qui semble les obliger eux-mêmes de se faire absoudre. Tous néanmoins sont assujettis à cette loi comme le simple peuple : c'est que la loi vient immédiatement de Jésus-Christ, qui a voulu que tout homme, dès lors qu'il serait pécheur, ne pût obtenir son pardon qu'en soumettant son péché aux clefs de l'Eglise.

Enfin qui sont ceux que le seizième siècle vit s'élever contre le devoir de la confession? des hommes qui prescrivaient, qui abolissaient jeûnes, abstinences, austérités, culte extérieur, pratiques de piété les plus anciennes et les plus respectables : comment auraient-ils épargné la plus gênante de toutes, celle qui captivait, qui épouvantait le plus les passions? Ils ne cherchaient qu'à séduire les peuples et qu'à les attirer à eux par l'appât d'une liberté funeste. Aussi, à ce seul mot, plus de confession, leur parti se grossit en peu de temps d'une foule de mauvais chrétiens. Et voilà les restaurateurs de la morale évangélique! c'est en brisant le frein du vice et un des plus puissants appuis de la vertu; c'est en ouvrant la porte à tous les désordres dont ils furent bientôt les témoins qu'ils prétendaient réformer les abus et ramener les beaux jours du christianisme. Ciel! quels réformateurs! et quel aveuglement de marcher à la suite de pareils guides! Ils ont méconnu, rejeté la confession : l'Eglise les a rejetés de son sein, les a frappés de ses foudres. Plaignons le sort de leurs disciples : hélas! ils sont privés dans tout le cours de leur vie, et au moment terrible de la mort, de l'unique ressource du salut qui reste après qu'on a péché, d'un moyen de se réconcilier avec Dieu, si nécessaire et en même temps si efficace.

Oh! combien le sacerdoce de la nouvelle alliance est au-dessus de celui de la première! Il l'est autant que la vérité, la réalité est au-dessus de l'ombre et de la figure. Jugez-en par les effets admirables du pouvoir qu'exercent les prêtres de Jésus-Christ dans le

sacrement de pénitence. La sentence favorable qu'ils y prononcent n'est pas une simple déclaration que vous êtes guéris de la lèpre du péché. Plus puissants que les prêtres de Moïse, qui ne guérissaient pas même la lèpre du corps, eux-mêmes, en vertu de l'autorité dont le Seigneur les a investis, vous guérissent en son nom, et effacent réellement la tache fatale de vos offenses envers sa divine majesté, de sorte qu'il n'en reste aucune trace dans votre âme, et que, justifiée, ornée, embellie du don précieux de la grâce, elle brille intérieurement d'un éclat divin : tel est l'effet de l'absolution sacramentelle. A cette parole, je vous absous, le malade est guéri, le mort ressuscite. l'ennemi de Dieu devient son ami, son enfant, l'esclave du démon l'héritier du ciel. Parole souveraine, égale en quelque sorte à celle qui tira l'univers du néant, puisqu'elle a la force d'anéantir le crime et de créer des cœurs nouveaux, d'en faire les temples de l'Esprit-Saint.

Il est vrai que c'est Jésus-Christ qui produit ces changements merveilleux; mais il s'est imposé la loi de les produire à la voix de son ministre dans l'âme du pécheur contrit et humilié ! Vous êtes aux pieds du prêtre, il prononce les paroles sacrées. Elevez en ce moment votre esprit; voyez Jésus-Christ au plus haut des cieux, qui vous absout, vous bénit, vous lave dans le bain de son sang, qu'il eût inutilement répandu pour vous sur la croix, s'il ne vous en appliquait pas les mérites dans le sacrement qui remet les péchés. Il n'en est point de si énorme que ce sacrement n'ait la vertu d'effacer et d'abolir; point de chaîne si forte qu'il ne brise, point de plaie si invétérée qu'il ne guérisse, point de courroux du ciel si terrible qu'il n'apaise. Eût-on commis les crimes de tous les réprouvés ensemble, ils seraient tous noyés dans le sang de Jésus-Christ et oubliés. Quand une âme serait aussi noire, aussi affreuse que le démon, elle y recouvrerait sa première beauté, elle deviendrait comme un ange.

Voilà, dit saint Chrysostome, la grandeur de la religion chrétienne, d'effacer les péchés, de les remettre tous et pour toujours, de nous faire passer des ténèbres de la mort à la lumière et à la vie de la grâce, d'une extrémité de misère au comble du bonheur, de l'enfer au ciel. Quelle religion que celle où réside un tel pouvoir ! qu'elle est manifestement divine ! et, en rétablissant ses enfants dans l'état de la justice, elle leur donne des secours particuliers pour s'y maintenir. Ce sont des grâces spéciales attachées au sacrement, qui nous soutiennent, nous défendent contre les attraits du vice, les illusions du monde, la corruption de nos penchants ; ce sont de nouvelles forces épuisées dans les sources du Sauveur, et qui font persévérer dans les résolutions saintes qu'on a prises aux pieds de son ministre.

Ah ! chrétiens, quelles vives actions de grâces n'avons nous pas à rendre au Seigneur, qui a établi dans son Eglise un sacrement aussi salutaire et dont nous avions un si grand besoin ! Faibles et pécheurs que nous sommes, que pouvions-nous souhaiter de plus favorable qu'un moyen de nous relever de nos chutes, de guérir nos plaies, de nous purifier de nos souillures, de nous réconcilier avec Dieu, aussitôt que nous avons eu le malheur d'encourir sa disgrâce? Dans l'ancienne loi, Dieu ne se laissait pas si aisément fléchir : les coupables restaient longtemps sous l'anathème, exposés sans cesse aux coups de sa justice. Leur pardon n'était accordé qu'à une contrition parfaite, dont la rareté, la difficulté, l'incertitude était une source continuelle de perplexités et d'alarmes : mais sous l'heureux empire de la loi de grâce, après que la grande victime du Calvaire s'est immolée pour expier les iniquités du monde, nous recueillons le fruit de son sacrifice dans le sacrement de la rémission des péchés, et nous avons la parole de Jésus-Christ même pour garant de notre pardon. Charité immense de ce Dieu sauveur ! il n'a répandu son sang qu'une fois sur la croix; mais, afin qu'il puisse inonder les pécheurs et les purifier tous, il le fait couler dans mille endroits de la terre par autant de canaux sacrés qu'il y a de tribunaux de la confession élevés dans toute l'étendue de l'Eglise, et autant de fois que les pécheurs vont y chercher le salut et la vie.

Avec quel empressement un chrétien, que la foi éclaire, doit-il profiter de cette faveur? Vous le comprenez sans doute ; avec l'empressement d'un malade qui n'aurait qu'à découvrir son mal pour en être délivré, avec l'empressement d'un criminel à qui il suffirait de déclarer son crime pour échapper au supplice, avec l'empressement d'un infortuné sur le point d'être submergé par les flots, à qui l'on offrirait une planche pour le sauver du naufrage. Ne serait-ce pas être son plus cruel ennemi que de se voir atteint de mortelles blessures, près de périr de la plus funeste des morts, et de ne pas recourir au remède divin, qui opérerait une parfaite guérison ? Ne serait-ce pas vous braver, Seigneur, et vous marquer le mépris le plus injurieux, que de savoir qu'on vous a irrité, qu'on a un moyen sûr d'apaiser votre colère, de regagner vos bonnes grâces, et de ne pas s'en servir? Un tel outrage, ajouté aux crimes du pécheur, ne serait-il pas digne de tous vos foudres; et, s'il reste impuni dans ce monde, ne suffirait-il pas pour prouver qu'il y a un enfer?

Approchez aussi du saint tribunal, vous, dont la vie régulière et exempte de crimes, ne l'est pas d'une multitude de fautes légères et vénielles : vous éprouverez la vertu et l'efficacité du sacrement. Ces fautes, quoique légères, déplaisent à Dieu ; elles l'offensent, et il les punit ou par des châtiments sévères en ce monde, ou par les flammes expiatoires et si terribles de l'autre. Ces fautes souillent la conscience, ternissent la beauté de l'âme, la jettent dans un état de langueur et de dépérissement, et

aboutiraient enfin, si l'on n'en arrêtait pas le cours, à des transgressions mortelles et dignes du dernier malheur : qu'il est donc important de s'en purifier et d'en obtenir le pardon ! C'est l'effet du sacrement de pénitence : il en efface la tache, il en remet en partie la peine, il en affaiblit le principe, il en diminue peu à peu le nombre, il en détruit ou en prévient l'habitude, et la remplace par une nouvelle ferveur dans le service de Dieu. A tous ces bienfaits il en ajoute un autre d'un prix infini : il augmente la grâce sanctifiante, qui est la plus excellente participation de la nature divine. Un seul degré de cette grâce, dont chaque confession enrichit, embellit le juste, vaut infiniment mieux que tous les biens de la terre, et lui procurera une augmentation éternelle de bonheur dans le ciel.

Précieux effets de la confession ! aussi est-elle l'exercice ordinaire des âmes ferventes et zélées pour leur avancement dans les voies du salut. Les plus grands saints y recouraient souvent, quelques-uns tous les jours, soit pour porter à la table sacrée une pureté de cœur plus parfaite, soit parce qu'ils savaient qu'il est écrit : *Que celui qui est juste le devienne encore davantage :* « *Qui justus est justificetur adhuc.* » (*Apoc.*, XXII, 11) ; et que c'est par le fréquent usage de la confession que l'on se purifie des taches journalières que les plus justes même contractent en cette vie. Quels fruits ne retirez-vous pas encore des lumières et des conseils du ministre de Jésus-Christ ? Son zèle vous anime, sa fermeté vous soutient, l'onction de sa parole vous touche. Il aplanit vos difficultés, il éclaircit vos doutes, il vous découvre les piéges de l'esprit de ténèbres, et vous montre le chemin où vous devez marcher. Hélas ! sans le secours d'un guide éclairé et charitable, que deviendrait un nombre infini d'âmes simples, abandonnées à elles-mêmes ? Enfin, l'assiduité à se présenter au tribunal de la pénitence pour y rendre compte de toutes ses actions et de toutes ses pensées est un frein salutaire, dit le concile de Trente, qui éloigne du mal, qui rend l'esprit plus attentif, et tient le cœur plus en garde contre les moindres écueils. On veille de plus près sur toutes ses démarches ; on connaît mieux ses défauts, ses misères, ses faiblesses ; on s'en humilie, on fait des efforts pour se corriger et devenir meilleur : efforts que Dieu bénit, et dont la grâce du sacrement facilite et assure le succès. Sainte pratique de la confession fréquente, partage de toutes les âmes vraiment chrétiennes et le plus ferme appui de leur piété, maintenez-nous dans l'Église de Jésus-Christ. Également utile aux justes et aux pécheurs, vous procurez aux uns et aux autres, quoique d'une manière différente, des biens inestimables.

Que dirai-je des consolations que goûtent dans le sacrement de pénitence les pécheurs qui le reçoivent dans toute la sincérité de leur cœur et avec les dispositions que la foi prescrit ? Non, quelque humiliante, quelque pénible que la confession paraisse à l'amour-propre, parmi tous les devoirs du salut, il n'en est point d'aussi consolant que celui-ci, quand on le remplit avec une entière fidélité et un véritable esprit de religion. C'est ici, mes frères, une vérité d'expérience ; c'est ce qu'ont éprouvé, ce qu'éprouvent encore tous les pécheurs qui, touchés de la grâce, se sont présentés au saint tribunal, y ont confessé, pleuré, détesté leurs crimes, et en sont sortis réconciliés avec Dieu, qui leur a dit par la bouche de ses ministres : Tout vous est pardonné ; allez en paix : *Vade in pace.* (*Marc.*, XV, 34.)

Ciel ! quelle charmante sérénité a succédé aux troubles et aux orages de la conscience ! quel poids ôté de dessus le cœur ! quelle satisfaction d'être délivré de cette tristesse accablante du crime que l'on portait partout avec soi, de ce ver rongeur dont on était dévoré, de ces inquiétudes mortelles où l'on vivait ! C'est après la tempête que l'on goûte la sécurité du calme ; c'est au sortir de la maladie que l'on sent le prix de la santé ; c'est au retour d'un long exil que l'on est touché des charmes de sa patrie ; c'est après une confession difficile, mais bien faite, que l'on goûte délicieusement le bonheur d'être bien avec Dieu. On remporte du tribunal sacré une douce et profonde impression de grâce et de consolation toute divine : une onction céleste s'est répandue dans l'âme : on respire la sainteté, la pureté, la divinité. Il semble que l'on est dans un monde nouveau, ou que l'on vient de ressusciter.

O l'heureux moment que celui où l'homme peut dire : J'étais une victime de l'enfer, me voilà l'enfant et l'héritier des cieux ; la foudre était suspendue sur ma tête, maintenant c'est la couronne ; tout le sang de Jésus-Christ demandait vengeance contre moi, il m'a obtenu miséricorde et a lavé mes iniquités : quel changement ! puis-je en croire mes transports ? Ah ! s'écrie Tertullien, la pénitence est la félicité de l'homme pécheur : *Pœnitentia hominis rei felicitas.* Rien de plus vrai ; car, après la perte de l'innocence, rien ne peut plus rendre l'homme heureux que la pénitence qui le décharge du fardeau de ses crimes, apaise ses remords, calme ses frayeurs et ramène l'aimable paix dans son âme, cette paix qui surpasse tout autre sentiment, et sans laquelle il n'y a que tribulation et qu'angoisse dans la vie.

Que vous connaissez peu votre bonheur, vous qui, par une fausse délicatesse, une répugnance aveugle, fuyez la confession et vous privez des avantages inappréciables qu'elle vous offre, la paix de la vie présente avec les espérances de la vie future ! que vous êtes cruels envers vous-mêmes, d'aimer mieux périr, être malheureux en ce monde et dans l'autre, que de vous soumettre à une loi de miséricorde dont l'accomplissement est suivi des plus tendres effusions de l'amour de Dieu dans nos cœurs ! Ouvrez les yeux sur le malheur de votre état, et profitez d'un moyen de salut si nécessaire, si efficace, si consolant.

Ces trois mots, chrétiens, nous offrent de puissants motifs d'approcher du tribunal de la pénitence. Allons-y donc aussi souvent que l'exigeront les besoins de notre âme. Dans la malheureuse impuissance où nous sommes de la conserver longtemps pure, exempte de tout péché, allons la plonger dans cette piscine salutaire, où le sang de l'agneau sans tache lui rend une blancheur plus éclatante que celle des lis : allons avec confiance à ces trônes de grâces élevés dans l'église, où les ministres de Jésus-Christ sont assis pour répandre sur nous ses bénédictions : *Adeamus cum fiducia ad thronum gratiæ, ut veniam consequamur et gratiam inveniamus.* (*Hebr.*, IV, 16.)

Mais dans quelles dispositions faut-il s'en approcher ? c'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Le pécheur qui veut approcher dignement du sacrement de pénitence et en ressentir les heureux effets, doit y porter trois sortes de dispositions, qui sont les conditions essentielles du traité de sa réconciliation et de la paix avec Dieu : disposition d'un cœur vrai et sincère qui déclare ses péchés ; disposition d'un cœur touché et contrit qui déteste ses péchés ; disposition d'un cœur soumis et résolu d'expier ses péchés : trois obligations qui se rapportent aux trois parties de ce divin sacrement, dont on vous instruisit dès l'enfance, lorsqu'on vous apprit les éléments de la foi et de la doctrine du salut, la confession, la contrition, la satisfaction.

Premier devoir à remplir, confesser ses péchés. Ne croyez pas que ce devoir soit un nouveau joug imposé par le législateur des chrétiens. Avant que Jésus-Christ eût élevé la confession à la dignité de sacrement, elle était ordonnée et mise en pratique parmi le peuple de Moïse. *Ils confesseront leur péché,* dit la loi : « *Confitebuntur peccatum suum.* » (*Num.*, V, 7.) On offrait alors, selon la différence des personnes et des crimes, différents sacrifices. Chaque péché avait le sien qui lui était propre. Ce sacrifice, offert par les prêtres pour le coupable, n'était-il pas une accusation de son péché, et même une accusation publique ?

Tel a été, dans tous les temps, l'ordre du ciel. Pour obtenir grâce, il a toujours fallu reconnaître et confesser son crime. Il faut que la vérité sorte de la bouche du pécheur, pour que la miséricorde sorte du cœur de Dieu. Leur rencontre au tribunal de la pénitence consomme l'œuvre de la justification : *Misericordia et veritas obviaverunt sibi* (*Psal.* LXXXIV, 12), *misericordia remittentis, et veritas confitentis.* La confession humilie l'homme qui n'a que trop mérité, en péchant, d'être humilié. Elle glorifie Dieu, qui paraît alors ce qu'il est, remettant le péché en souverain. Elle donne à sa justice gain de cause, en quelque sorte, sur nous, et reconnaît qu'elle a le droit de nous punir, afin que sa miséricorde ait toute la gloire de nous pardonner. Il est de la grandeur et de la bonté de Dieu de traiter ainsi avec ses créatures.

Vous voilà aux pieds de son ministre : *Bénissez-moi, mon père*, lui dites-vous, *parce que j'ai péché.* Après cet aveu général, vous entrez dans le détail circonstancié de vos offenses. Dévoilez-vous entièrement à ses yeux, parlez avec toute la candeur et la bonne foi dont vous êtes capable en déclarant vos péchés : péchés de l'esprit, péchés du cœur, péchés des sens; péchés d'action et péchés d'omission, péchés envers Dieu, péchés contre le prochain, péchés à l'égard de vous-même ; péchés d'état et de profession, péchés de séduction et de scandale, péchés de faiblesse ou de malice, péchés d'habitude et de rechute. Déclarez-les tous ; faites-en connaître la nature, l'énormité, la durée, la multiplicité, les motifs, les vues et les intentions les plus secrètes, car tout cela est nécessaire pour l'intégrité de la confession, si impérieusement commandée, qu'un seul péché grief, volontairement caché, la rendrait nulle et sacrilége.

Mais comment déclarer ses péchés, si on ne les connaît pas, et comment les connaître, si l'on n'en fait pas une recherche exacte et sérieuse? De là la nécessité de l'examen prescrit par le concile de Trente : *Diligens sui discussio.* Examen d'une obligation aussi rigoureuse que la confession même, puisque l'une est impossible sans l'autre. Aussi cet examen est le premier soin d'un véritable pénitent. Résolu de s'aller jeter, comme l'enfant prodigue, aux pieds du père des miséricordes, *surgam et ibo ad patrem* (*Luc.*, XV, 18), il implore avec ardeur les lumières divines, pour suppléer à la faiblesse des siennes dans la recherche de ses fautes, et dissiper les nuages que forme autour de lui son amour-propre : il s'applique ensuite à considérer l'état de sa conscience ; il entre en jugement avec lui-même, jugement qui doit être une imitation de celui de Dieu et en prévenir la sévérité. Il interroge toutes ses œuvres, il ne se borne pas à examiner les dehors de sa conduite, il visite, le flambeau de la foi à la main, toutes les avenues et les issues de son cœur, il en éclaire les replis les plus secrets; il remonte à la source de tous ses égarements, et, après en avoir acquis l'entière connaissance, après les avoir couverts de l'amertume de ses regrets et de ses larmes, il va en porter au tribunal sacré l'humiliante histoire.

Dieu l'exige : il obéit ; il sait que l'humiliation est le premier degré de la pénitence. Elle est, dit saint Augustin, une partie essentielle de la peine due au péché : et Dieu pouvait-il l'adoucir davantage en notre faveur, qu'en la réduisant à la honte d'un aveu secret au tribunal de la confession ? Quelle comparaison de cette honte passagère et si bornée, à la honte infinie, éternelle, désespérante, qui accablera les pécheurs au grand jour de la manifestation des consciences ? Le Seigneur a fait un pacte avec nous ; il nous a dit : Il faut que tôt ou

tard vos péchés sortent des ténèbres, et soient révélés ou par vous-même à mon ministre, ou par moi-même à tout l'univers. Si vous les cachez à un seul homme, vous les découvrez à tous les hommes ; et si vous les découvrez à un seul, vous les cachez à tous les autres. Ah! chrétiens, entre ces deux sortes de honte inévitable peut-on balancer à choisir la plus légère et la plus courte ? n'y aurait-il pas de la folie à agir autrement ?

Envisagez, dit Tertullien, les maux affreux dont la confession vous délivre, les biens infinis qu'elle vous procure, et vous souffrirez sans peine la honte qui l'accompagne. Mais que dis-je ? quand on est bien affligé d'avoir été pécheur, on compte pour peu de chose l'aveu du péché, on s'estime trop heureux d'obtenir sa grâce à ce prix. Qu'il serait peu touché du regret d'avoir perdu l'amitié de son Dieu et du désir de la recouvrer, celui que la crainte de s'humilier quelques instants devant un homme, obligé au secret le plus inviolable par toutes les lois divines et humaines, éloignerait de la confession, ou porterait à user de déguisement dans l'aveu de ses crimes? Et que vous importe qu'un seul homme dans l'univers vous méprise, pourvu que par une démarche infiniment louable vous vous rendiez digne de l'estime de tous les autres hommes et de la vôtre, de l'estime de tous les saints et de tous les anges du ciel, de l'estime et des faveurs du souverain Maître du ciel et de la terre? Un si grand avantage serait-il trop payé par un moment de honte?

Honte nécessaire, puisque Dieu nous en impose la loi, et qu'il y a attaché le pardon de nos crimes : honte salutaire puisqu'elle nous fait éviter une infamie éternelle et des tourments sans fin ; mais, pour vous la rendre plus supportable, j'ajoute, honte imaginaire.

La honte n'est pas à manifester son péché, pour le détruire, mais à le cacher au fond de sa conscience, pour en être toujours souillé dans ce monde, et l'avoir éternellement dans l'autre pour bourreau. Confesser ses péchés est un acte héroïque de vertu plus digne d'admiration que les victoires les plus éclatantes aux yeux du monde, et qui réunit plusieurs autres vertus d'un grand prix : la foi, l'espérance, l'humilité, le renoncement à soi-même, l'obéissance aux ordres de Dieu. Une action aussi glorieuse peut-elle vous attirer le mépris de son ministre ? De quelques crimes que vous vous soyez rendu coupable, quelque récit que vous lui fassiez de vos misères, il n'en sera ni surpris ni rebuté. Vous les révélez à un homme sujet aux mêmes faiblesses que vous, qui connaît mieux que vous toute la corruption du cœur humain, et n'ignore pas cette maxime de saint Augustin, qu'il n'est point de péché commis par un homme, que tout autre ne puisse commettre : plus vous vous accusez, vous vous condamnez, vous vous humiliez, en lui découvrant toute la profondeur de vos plaies, tous les désordres de votre vie, plus il admire votre courage, votre sincérité, votre repentir et le triomphe de la grâce sur l'orgueil de l'homme écrasé par les aveux magnanimes que vous lui faites.

Ne craignez pas de trouver en lui le pharisien superbe, qui insulte aux pleurs et aux humiliations de Madeleine. Il exerce un ministère de miséricorde et de douceur; il tient à votre égard la place de Jésus-Christ, qui accueillait avec bonté les publicains et les pécheresses ; il a pour vous les sentiments du bon pasteur empressé de ramener au bercail la brebis égarée, du père de famille qui reçoit l'enfant prodigue à bras ouverts, et lui fait oublier ses égarements par la joie qu'il fait éclater à son retour. La confiance que vous lui témoignez en lui révélant des fautes que vous ne découvririez jamais à aucune créature, en fait votre ami, vous rend un objet digne de son zèle et de sa tendresse. Vos intérêts sont les siens ; votre réconciliation avec Dieu, il la regardera presque comme son ouvrage, et vous-même comme sa gloire et sa couronne.

Voilà tout le risque que vous courez en vous dévoilant aux yeux du ministre de Jésus-Christ; voilà à quoi se réduit cette honte, dont le démon se sert comme d'un épouvantail pour intimider les esprits faibles et leur fermer la bouche, lorsqu'il faut ou parler ou périr. C'est un fantôme qui n'existe que dans leur imagination. L'homme sage et éclairé s'élève au-dessus de cette crainte puérile, ou, s'il en ressent malgré lui les atteintes, il en triomphe par un généreux effort sur lui-même, et en fait la matière d'un sacrifice agréable à Dieu.

Mais ce n'est pas assez de déclarer ses crimes, il faut encore les détester; seconde disposition et la plus essentielle de toutes. Il est des conjonctures extraordinaires, des accidents imprévus qui rendent la confession des péchés et la satisfaction impossible. La vertu du sacrement y supplée alors, et réconcilie le pécheur avec Dieu, s'il a une véritable douleur de l'avoir offensé. Mais rien ne peut remplacer cette douleur, l'âme et l'essence même de la pénitence : toute la puissance de l'Église ne peut nous en dispenser. Sans elle il n'y eut jamais, ni jamais il n'y aura de pardon. Pourquoi? parce que sans elle le cœur n'est point changé, n'a point renoncé au péché, et que l'affection criminelle au péché qui outrage Dieu et souille le cœur, est incompatible avec la grâce sanctifiante qui le purifie, et avec le sceau sacré de l'amitié de Dieu.

Et cette douleur de la pénitence doit être une douleur souveraine, supérieure à toute autre douleur, puisqu'elle a pour objet un mal infini, devant lequel tous les autres maux de cette vie ne sont rien : une douleur universelle, qui s'étende à tous les péchés, dont on s'est rendu coupable, puisqu'il n'en est aucun qui ne soit un attentat contre Dieu et qui n'allume son courroux ; une douleur efficace qui nous arrache au vice et nous mette dans la disposition de

tout sacrifier, de tout souffrir, plutôt que de lui donner entrée dans notre âme, puisque, sans cette volonté forte et courageuse de ne plus pécher à l'avenir, on n'aurait qu'une douleur fausse ou superficielle de ses crimes passés.

Voyez ces pécheurs qui reviennent à Dieu dans toute la sincérité de leur cœur, car il en est encore de ce caractère qui environnent les tribunaux de la pénitence : touchés de la grâce et éclairés par la foi sur l'énormité et les suites du péché, ils regardent comme le plus grand des malheurs celui de l'avoir commis; ils s'en affligent, ils se condamnent : que ne peuvent-ils retrancher du nombre de leurs jours ceux où ils violèrent la loi du Seigneur et encoururent sa disgrâce! Que n'ont-ils été portés des fonts du baptême dans le tombeau! Tribunaux sacrés, vous êtes témoins de leurs regrets, de leurs gémissements, de leurs larmes : spectacle consolant pour les ministres de Jésus-Christ, et qui réjouit la cour céleste, fixe les complaisances du Très-Haut. Sur qui jetterai-je les yeux, dit-il lui-même, sinon sur une âme affligée qui, après m'avoir abandonné, revient à moi? Tel est le pouvoir de la contrition sur le cœur de Dieu. Autant le péché nous expose à toute sa colère et à toutes ses vengeances, autant le repentir a de force pour désarmer son bras et nous le rendre propice.

Mais, cette douleur souveraine et surnaturelle qu'exige le sacrement, qui peut se flatter, dites-vous, de l'avoir dans le cœur? Deux moyens, mes frères, de l'y faire naître : l'un est de la demander, l'autre de s'y exciter; la demander à Dieu, puisqu'elle n'est pas un mouvement de la nature, mais un effet de l'opération invisible de l'Esprit-Saint dans l'âme pénitente. La grâce de pleurer ses péchés est le plus beau don que Dieu puisse faire à l'homme pécheur. Le pécheur qui l'implore peut-il espérer de l'obtenir? Oui, puisqu'elle lui est nécessaire pour recevoir les sacrements, et que Dieu, n'exigeant rien d'impossible, accorde aux supplications du pécheur ce que le pécheur ne saurait se donner, et dont Dieu néanmoins lui fait un devoir.

Mais Dieu veut aussi, pécheur pénitent, qu'aidé du secours de sa grâce, vous agissiez vous-même et vous vous excitiez au repentir de vos crimes. La foi ne vous offre-t-elle pas de puissants motifs d'en concevoir une vive horreur? Descendez en esprit dans ces gouffres enflammés où vos péchés ont marqué votre place, et au-dessus desquels la justice divine vous tient suspendu : cette image effrayante portera le trouble et l'agitation dans votre âme; frappé, consterné à la vue de ces étangs de feu où vous pouvez être précipité dans un clin d'œil et pour toujours, vous détesterez des péchés qui vous exposent à une destinée si affreuse. Qu'à votre repentir, produit par la crainte, se joigne l'espérance du pardon et un commencement d'amour de Dieu, source de toute justice, la grâce du sacrement se répandra sur vous et achèvera l'ouvrage de votre justification. Ainsi, ô mon Dieu! par une condescendance digne de votre bonté infinie, vous permettez que notre intérêt entre dans la douleur et la détestation de nos offenses, et que la crainte de vos châtiments nous fasse rentrer dans l'obéissance à vos lois : crainte salutaire qui est un don de votre esprit, qui chasse le péché de nos âmes, et prépare les voies à la charité parfaite : *Timor Domini expellit peccatum.* (*Eccli.*, I, 27.)

Pécheur, élevez vos pensées plus haut. Il est un motif de repentir plus noble, plus pur et plus digne de Dieu; c'est la vue de Dieu même et ses adorables perfections : c'est sa grandeur, sa bonté, son amour, sa majesté suprême, ses bienfaits sans nombre, ses amabilités infinies; ce sont tous ses droits à l'obéissance et au dévouement sans bornes de ses créatures. Du côté de Dieu, les titres les plus légitimes à votre respect, à votre soumission, à votre tendresse, à votre reconnaissance : de votre côté, indifférence, mépris, ingratitude, révolte, outrages et attentats. Pouvez-vous vous souffrir dans cet état d'abjection, de désordre et de crimes? Pleurez, vil mortel, pleurez de vous être soustrait à l'empire de votre Créateur, le plus grand des maîtres et le meilleur des pères; pleurez d'avoir foulé aux pieds son autorité, dédaigné son amitié, abusé de ses dons, insulté à sa patience, souillé et déshonoré en vous son image; pleurez de vous être séparé de ce souverain Etre, le centre de tous les biens, le principe et l'objet de votre félicité : que vos pleurs redoublent au souvenir du calvaire. Quel excès de charité de sa part et quel retour de la vôtre! Quand vous répandriez des torrents de larmes, quand vous éclateriez en gémissements et en sanglots, votre douleur n'aurait rien que de juste. Voyez un David, couché sur la cendre et gémissant dans l'ombre de la nuit; un saint Pierre, pénétré du regret de sa faute et la pleurant avec amertume; une Madeleine, prosternée aux pieds de Jésus-Christ, et les arrosant de ses larmes : aussi coupable que ces fameux pénitents, pourquoi votre contrition n'égalerait-elle pas la leur? Efforcez-vous d'y atteindre. Si vous ne vous sentez pas assez attiré vers Dieu, dit saint Augustin, priez, pressez, afin qu'il vous attire davantage. Plus la douleur de vos péchés sera vive, plus les grâces que vous retirerez du sacrement seront abondantes.

Cependant, mes frères, parce qu'il est des cœurs difficiles à s'émouvoir et à s'attendrir, expliquons-nous, de peur de jeter dans les consciences de vaines alarmes. Les larmes de la pénitence, quoique précieuses et désirables, ne sont ni la marque infaillible ni l'effet nécessaire d'une vraie contrition. Elle consiste moins dans le sentiment que dans la volonté; elle est tellement indépendante de ces vives émotions de l'âme qui éclatent au dehors, que souvent un pénitent qui ne les ressent pas est plus véritable-

ment contrit qu'un autre qui les ressent. Le grand et essentiel caractère de la contrition est qu'elle mette dans le cœur plus de haine et d'horreur du péché que de toutes les infortunes humaines, avec une résolution ferme et inébranlable d'être désormais et pour toujours à Dieu, de tout perdre et de tout souffrir plutôt que de violer en un seul point la loi de Dieu.

Un pénitent qui, après s'être excité à la douleur de ses péchés, dit à Dieu, avec autant de sincérité que le Roi-Prophète : *Je l'ai juré, Seigneur, et j'en fais encore le serment à vos pieds, de garder à jamais vos divins préceptes : « Juravi et statui custodire judicia justitiæ tuæ »* (*Psal.* CXVIII, 106); qui prend actuellement des mesures pour rendre ses protestations efficaces, résolu de veiller, de prier, de combattre, de s'éloigner de toutes les occasions du vice, d'embrasser toutes les pratiques de vertu, tous les moyens que la religion lui fournit pour se maintenir dans la grâce et l'amitié de Dieu, après le bienfait de sa sanctification; un pénitent ainsi disposé peut aller avec confiance au saint tribunal. Il voudrait ressentir une douleur plus tendre, plus affectueuse : le désir qu'il en a lui en tient lieu aux yeux du Père des miséricordes, à qui il offre encore la contrition de son Fils et celle de ses saints, comme un supplément de la sienne qu'il unit à la leur. Si ses yeux lui refusent des larmes, le repentir n'en est pas moins dans son cœur. Les grandes douleurs sont quelquefois muettes : la sienne est d'autant plus sincère et réelle, qu'à une volonté forte et inébranlable de ne plus commettre le péché, il joint le désir et la ferme résolution de l'expier; troisième partie de la pénitence, la satisfaction.

C'est une vérité de foi que l'absolution du prêtre, en effaçant la tache du péché, n'en remet pas toujours toute la peine. La peine éternelle est remise; mais il reste d'ordinaire à subir une peine temporelle, parce qu'en exerçant sur nous sa miséricorde, Dieu n'abandonne pas entièrement les droits de sa justice. Que dis-je? Dieu serait moins bon, moins miséricordieux à notre égard, en nous pardonnant sans exiger un tribut de satisfaction, qu'il ne l'est en nous y assujettissant et nous en faisant une loi; pourquoi? parce que l'impunité, dit saint Chrysostome, serait un dangereux attrait à de nouvelles révoltes, une forte tentation pour notre faiblesse, et, après avoir été mis au rang des justes, nous ne tarderions pas à redevenir pécheurs. La nécessité d'expier le passé est un puissant préservatif pour l'avenir. C'est donc par une économie de sagesse et de bonté, autant que par l'amour de l'ordre, dont Dieu est le protecteur et le vengeur, qu'il a voulu que le péché pardonné ne restât pas tout à fait impuni, qu'il fût expié ou dans ce monde ou dans l'autre, ou par la pénitence de l'homme pécheur, ou par les châtiments de sa justice souveraine : *Aut ab homine pœnitente, aut a Deo vindicante.*

Je vois ce pénitent sortir du tribunal de la miséricorde absous et réconcilié avec Dieu. Le voilà, par la grâce du sacrement, purifié, sanctifié, arraché, pour ainsi dire, de l'abîme infernal, et rétabli dans tous ses droits à l'héritage céleste. Oh! comme il s'écrie avec le Roi-Prophète : Mon âme, bénis le Seigneur, et que tout ce qui est en moi glorifie son saint nom. C'est lui qui te pardonne tes iniquités, qui guérit tes blessures, qui rachète ta vie et te sauve de la mort : c'est lui qui te comble de biens et renouvelle ta jeunesse comme celle de l'aigle. O mon Dieu! ajoute-t-il avec saint Augustin, puisque le ciel n'est pas perdu pour moi et que je puis prétendre au bonheur de vous posséder avec tous vos charmes, brûlez, coupez, déchirez, ne m'épargnez pas dans le temps, pourvu que je sois avec vous dans l'éternité. A ce prix, je vous offrirai de grand cœur des sacrifices d'expiation pour les désordres de ma vie criminelle.

Chrétien justifié, vous accomplirez donc, avec une exactitude scrupuleuse, la pénitence qui vous a été imposée au saint tribunal; elle fait partie du sacrement; c'est, à la lettre, un devoir sacré qu'on ne saurait remplir avec trop de ponctualité et de respect. Mais vous ne vous bornerez pas à cette pénitence sacramentelle trop peu proportionnée à la grièveté et au nombre de vos offenses. Elle n'est, selon le concile de Trente, que le commencement des satisfactions que le Seigneur attend de vous et qui lui sont dues. Ah! ce serait assez d'avoir offensé Dieu une fois dans sa vie, dit l'Esprit-Saint, pour se condamner à une pénitence aussi longue que la vie même : tant une injure faite à Dieu exige de réparation, lors même qu'elle est pardonnée! Ceux qui, trop contents d'avoir obtenu le pardon de leurs péchés, ne songent point à les expier par des œuvres de pénitence, se préparent de terribles châtiments après leur mort, au milieu des ardeurs d'un feu qui ne diffère du feu de l'enfer que par sa durée. Soyez plus sage qu'eux : suppléez à l'indulgence du ministre de Jésus-Christ par une sévérité salutaire envers vous-même.

Et c'est, mes frères, l'effet naturel d'une véritable conversion. Les deux traits qui la caractérisent et la rendent certaine, dit saint Augustin, sont la haine du péché et l'amour de Dieu : *Pœnitentiam certam non facit nisi odium peccati et amor Dei.* Or, ces deux sentiments qui règnent dans l'âme d'un pécheur converti, lui inspirent une sainte indignation contre lui-même et le portent à venger Dieu de ses ingratitudes et de ses outrages : plus il les a détestés et les déteste encore, plus il s'en punit. Son cœur et sa foi se réunissent pour l'armer du glaive de la mortification. La grâce de son pardon ne lui fait pas oublier qu'il fut coupable; et, comme il s'en souviendra toujours, toujours il se traitera sans ménagement, par reconnaissance, par amour pour un Dieu qui le traite avec tant de bonté; par devoir, par intérêt pour acquitter ses dettes envers la justice divine;

trop heureux de payer à peu de frais dans la vie présente ce qui lui coûterait si cher dans l'autre; de subir des peines très-légères et adoucies par l'onction de la grâce pour se soustraire à des supplices infiniment rigoureux; de souffrir quelques instants ici-bas pour jouir plus tôt de la souveraine félicité!

Fasse le ciel, mes frères, que le tableau que je vous ai tracé des dispositions qui doivent nous conduire au tribunal de la pénitence, se grave dans votre esprit, et soit toujours la règle et le modèle de celles qui vous y accompagneront! Les défauts contraires et des abus trop communs rendent bien des confessions inutiles et criminelles: je ne vous en ai point parlé. Pourquoi vous aurais-je fatigué de ce triste détail qui nous eût menés trop loin et ne vous aurait rien appris? Au lieu de dire les écarts que vous devez éviter, je vous ai montré la route que vous devez suivre.

Suivez-la donc. Nous sommes tous pécheurs, nous avons tous besoin de recourir à la piscine salutaire où le sang de Jésus-Christ coule sur les plaies de notre âme et la guérit, la purifie, lui rend tout l'éclat et tous les priviléges de l'innocence. Nous savons les conditions auxquelles est attaché un si grand bienfait : remplissons-les, ces conditions aussi justes qu'elles sont immuables. Souvenons-nous que la confession est un des exercices du christianisme le plus important et le plus sérieux, sur lequel roulent les destinées éternelles du chrétien; il est sauvé, si ses confessions sont bonnes. Voulons-nous que les nôtres soient telles? ajoutons ce moyen à tous ceux que nous prescrit la religion, de faire chaque confession comme si elle devait être la dernière de notre vie. Puissions-nous tous profiter d'un sacrement, chef-d'œuvre des miséricordes d'un Dieu sauveur, et chanter à jamais ses louanges dans le séjour de la félicité! Ainsi soit-il.

SERMON X.

Pour le dimanche des Rameaux.

SUR LA COMMUNION.

Caro mea vere est cibus, et sanguis meus vere est potus. (*Joan.*, VI, 56.)

Ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang un breuvage.

C'est un Dieu qui parle; et une vérité si étonnante, si pleine de prodiges, si élevée au-dessus des pensées des hommes, devait sortir de sa bouche sacrée pour dissiper tous les doutes, et obtenir avec l'hommage de notre croyance, celui de notre admiration.

Qu'il est magnifique, mes frères, ce festin de l'Eucharistie, où nous sommes tous appelés pour y prendre une nourriture céleste, et nous rassasier de la substance de notre Dieu! C'est là que Jésus-Christ paraît environné de toutes les flammes de son amour, qu'il déploie les merveilles de sa toute-puissance, qu'il distribue tous les dons de sa grâce, et que, mettant le comble à ses largesses, il se donne tout entier à nous et nous unit étroitement à lui. Glorieuse faveur! union sublime et douce! tous les fidèles y sont admis : nulle distinction de rang et de naissance; les dignités et les grandeurs du monde s'y mêlent parmi les âmes simples qui n'ont d'autre éclat que celui des vertus, et la majesté des rois vient, dans la foule prendre place à la table du Roi immortel des siècles, s'humilier, manger et adorer : *Manducaverunt et adoraverunt omnes pingues terræ.* (*Psal.* XXI, 30.) O Eglise sainte, cité du Dieu vivant, où la réalité a succédé aux ombres et aux figures de l'ancienne loi! ô mes frères, que nous pouvons dire, à bien plus juste titre que les Israélites honorés seulement de la présence de l'arche, que jamais nation n'eut le privilége d'adorer un Dieu qui l'approchât de si près que le nôtre l'est de nous: *Non est alia natio tam grandis, quæ habeat deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster adest nobis!* (*Deut.*, IV, 7.)

Mais comment profitons-nous de nos avantages, et quelle est notre reconnaissance pour un Dieu qui se donne à nous, et qui, tout Dieu qu'il est, ou plutôt parce qu'il est Dieu, ne peut rien nous donner de plus grand? C'est ici le chef-d'œuvre de son amour. Pourquoi ne suffit-il pas aux ministres de l'Evangile d'en montrer la magnificence à la piété des fidèles, et pourquoi faut-il encore faire retentir une voix terrible autour de ce mystère de paix? C'est que, s'il en est qui le chérissent et l'honorent, il en est qui le profanent et en abusent. Hélas! les bienfaits du Seigneur ne servent trop souvent qu'à nous rendre plus coupables, et toujours il faudra mêler de tristes vérités aux vérités les plus consolantes de la religion.

Disons-le donc avec l'Eglise : le don précieux de l'Eucharistie produit des effets différents selon les différentes dispositions de ceux qui le reçoivent; si les uns y trouvent la vie, d'autres vont y chercher la mort: *Mors est malis, vita bonis.* Et cette pensée sera la base de ce discours, où vous verrez Jésus-Christ, dans son auguste sacrement, établi comme autrefois, selon la prophétie du vieillard Siméon, pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs. Ainsi Jésus-Christ dans l'eucharistie réprouvant plusieurs chrétiens, et, contre les desseins de son amour, devenu l'occasion de leur ruine éternelle; sujet de la première partie. Jésus-Christ dans l'eucharistie sauvant plusieurs chrétiens, et, selon les desseins de son amour, devenu le gage de leur immortalité glorieuse; sujet de la seconde partie. Implorons, etc.

PREMIER POINT.

L'eucharistie ne devrait faire que des élus et des saints. Jésus-Christ y est sur le trône de son amour, et combien d'âmes pures et ferventes viennent lui offrir leurs hommages, sur lesquelles il jette des yeux pleins de bonté et de complaisance, dont il écrit les noms sur sa main et dans son cœur, et qu'il enrichit de ses grâces dans

cette union miraculeuse qu'il daigne contracter avec ses créatures! N'est-ce pas même en leur faveur qu'il s'expose au mépris et aux insultes de tant d'autres dont il faut parler ici? Et quel triste tableau j'ai à vous présenter, mes frères, en vous montrant trois sortes de chrétiens qui renversent les desseins du Fils de Dieu dans le sacrement de son amour, et pour qui les merveilles de cet amour outragé ne sont qu'un sujet de damnation, une occasion de ruine éternelle.

Des chrétiens qui reçoivent leur Dieu dans une conscience souillée par le crime, et ne se retirent de la table sainte qu'avec un arrêt de mort, et après avoir bu et mangé leur jugement : *Judicium sibi manducat et bibit* (*I Cor.*, XI, 29); des chrétiens qui reçoivent leur Dieu dans un cœur toujours indifférent et distrait, et n'emportent de la table sainte que les malédictions lancées contre quiconque fait l'œuvre de Dieu négligemment :*Maledictus qui opus Dei facit negligenter* (*Jerem.*, XLVIII, 10); des chrétiens qui dédaignent même de recevoir leur Dieu, et, s'éloignant de la table sainte à laquelle il les invite à s'asseoir, sont exclus du festin mystérieux qu'il prépare dans le ciel à ses élus : *Amen dico vobis, nemo virorum istorum gustabit cœnam meam.* (*Luc.*, XIV, 24.) Communions indignes, communions tièdes, communions trop rares : trois désordres qui conduisent par divers degrés à leur perte tant de chrétiens, parmi lesquels pourront se reconnaître quelques uns de ceux qui m'écoutent.

Qui sont-ils donc, en premier lieu, ceux que Jésus-Christ dans l'eucharistie réprouve, et qui viennent puiser la mort à la source de la vie? ceux qui communient indignement, ceux qui se nourrissent de Jésus-Christ sans avoir effacé la tache du péché dans les larmes de la pénitence. La religion s'étonne que le Fils de Dieu n'ait pas eu horreur de se renfermer dans le sein de la plus pure des créatures : avec quels gémissements et quel effroi le voit-elle donc enseveli dans des cœurs infectés de la contagion du vice? Un des premiers devoirs qu'elle impose est le respect pour les choses saintes; quel crime est-ce donc à ses yeux que la profanation du Saint des saints? Par la communion, Dieu contracte avec l'homme l'union la plus étroite; par le péché, l'homme est l'esclave du démon et une victime dévouée à l'enfer : or, un esclave du démon ne faisant qu'une même chair avec le Dieu des anges, une victime de l'enfer incorporée avec le roi de gloire qui règne dans le ciel, la sainteté même unie à des membres d'iniquité, Jésus-Christ associé à Bélial, quelle alliance monstrueuse! Outrager le Seigneur Dieu, après avoir violé ses lois! attenter à sa personne; se rendre coupable, dit le grand Apôtre, de son corps et de son sang; l'enchaîner dans une âme où triomphe le prince des ténèbres; le livrer aux dérisions des esprits impurs, et lui élever au dedans de soi-même un autre Calvaire plus ignominieux que le premier, quel forfait!

Et ceux qui le commettent, ajoute saint Paul, mangent et boivent leur condamnation (I *Cor.*, XI, 29); c'est-à-dire qu'elle s'attache à eux et ne peut presque plus en être séparée. Tout à coup la scène change : l'agneau de Dieu, qui ôte les péchés, devient un lion rugissant qui fond sur sa proie; l'autel où réside Jésus-Christ, une montagne foudroyante que la terreur et la mort environnent; les coupables profanateurs frappés, renversés, précipités dans un abîme d'horreurs et réduits à l'état le plus déplorable, marqués d'un signe de colère, livrés à un sens réprouvé, et leur place marquée dans les enfers en caractères presque ineffaçables; en un mot le plus grand des crimes suivi du plus affreux des châtiments, voilà le terrible spectacle qu'offre aux yeux de la foi une communion indigne.

Triste sujet qu'on ne saurait approfondir sans reculer d'horreur à chaque pas! Je m'arrête, et, pénétré de douleur et d'effroi, je m'écrie avec le prophète : *Ignominia domus Domini : « O scandale de la maison du Seigneur! »* (*Isai.*, XXII, 18.) O sacrement de son amour, théâtre des plus terribles vengeances! ô qui fera couler de mes yeux des torrents de larmes, pour pleurer les injures de mon Dieu et les malheurs de mon peuple! car, hélas! combien de chrétiens viennent se jouer du plus redoutable de nos mystères, et forcer, pour ainsi dire, Jésus-Christ à les frapper de ses anathèmes, de la même main dont il eût voulu leur prodiguer ses grâces! Combien, ô mon Dieu! voyez-vous de ces enfants de colère mêlés parmi les enfants de votre amour, et qui n'entrent dans la salle du festin que pour être jetés dans les ténèbres extérieures! Dans ces beaux jours où votre Eglise naissante brillait de l'éclat des plus pures vertus, votre apôtre comptait déjà dans l'assemblée des profanateurs de l'eucharistie. Aujourd'hui que la corruption des mœurs a flétri la beauté de Sion et ravagé les états les plus saints, ah! si un rayon de lumière éclairait à nos yeux le sombre abîme des cœurs, dans combien de cœurs esclaves de leurs passions vous verrions-nous donc entrer avec l'appareil d'un juge courroucé et qui va se faire justice!

Je parle, mes frères, de ces pécheurs, assez hardis pour secouer le joug de la crainte de Dieu, et trop lâches pour s'affranchir de celle des hommes, qui viennent à certaines solennités se faire de la profanation du sacrement un coupable abri contre leur censure, et acheter leur estime, qu'ils ne méritent pas, au prix du corps et du sang de Jésus-Christ qu'ils déshonorent. S'il ne se présentait pas à la table sainte, cet homme du monde donnerait un scandale qui rejaillirait sur sa personne et sur son rang; cette femme du monde prêterait matière à des discours dont sa réputation déjà chancelante souffrirait de plus mortelles attein

tes; ce jeune homme laisserait entrevoir le refus d'une sentence de réconciliation que lui ont attiré l'excès de ses désordres et l'incertitude de son changement; d'autres manqueraient à des engagements d'état, de bienséance; et, ne pouvant se dissimuler le mystère d'iniquité qu'ils portent au dedans d'eux-mêmes, ils osent néanmoins s'avancer vers l'autel; couverts d'un voile hypocrite, la piété sur le front et le crime dans le cœur, ils vont avec modestie outrager le Saint des saints, et le crucifier encore au dedans d'eux-mêmes, dit l'Apôtre.

Ainsi, pécheurs sacriléges, Dieu, dans son sanctuaire, ne sera pas à l'abri de vos insultes, et le crime avec vous franchira la barrière la plus sacrée. Ainsi vous venez outrager le Seigneur dans le plus signalé de ses bienfaits, et cette merveille ineffable de la charité de Jésus-Christ ne trouvera dans vous que des monstres d'ingratitude; et, par un excès d'audace où n'atteignirent jamais ces fameux impies sur qui tombèrent autrefois les plus grands éclats de la colère céleste, vous venez profaner, non pas la montagne de Sinaï, ni le feu du sanctuaire, ni les vases du temple, ni l'arche d'alliance, mais la chair adorable et la personne même d'un Dieu. Ah! s'il est votre Sauveur, n'est-il pas encore votre maître et votre juge? et à travers l'hostie sainte que vous allez recevoir, et qui, comme un charbon ardent, peut vous dévorer les entrailles, ne voyez-vous pas ses yeux étincelants de courroux, son bras armé de la foudre, cette majesté qui fait trembler les colonnes du firmament, et n'a qu'à laisser échapper seulement un trait de sa gloire pour vous frapper de mort, et vous précipiter du pied de l'autel au fond des enfers?

Mais le respect humain, la bienséance, l'intérêt veut que l'on communie; et je vois Jésus-Christ arraché du lieu de son repos descendre en frémissant dans des cœurs qui ne sont pour lui que des sépulcres pleins d'infection. Grand Dieu! et que se passe-t-il alors dans ces âmes sacriléges? Vous y êtes rassasié d'opprobres, et vous les abreuvez de votre colère: vous y êtes immolé à leurs passions, et vous les livrez à Satan: vous y trouvez une mort, disent les saints docteurs, plus ignominieuse que celle que vous souffrîtes sur la croix, et vous y opérez des prodiges plus effrayants que ceux qui parurent sur le Calvaire. Là le soleil s'éclipsa, ici les lumières de la foi s'éteignent, et la conscience est ensevelie dans d'épaisses ténèbres; là les éléments se confondirent, ici toutes les puissances de l'âme sont attaquées, altérées, corrompues; là vous poussâtes un cri qui convertit le centurion, et le renvoya frappant sa poitrine, ici vous gardez un silence qui endurcit le pécheur et l'endort au milieu des horreurs de son état; là enfin, vous jugeâtes le monde et réprouvâtes la synagogue, ici le profanateur de votre corps mange et boit son jugement. C'est un infâme déicide qui ne se retire de l'autel, pour ainsi dire, que les mains teintes et fumantes de votre sang qu'il vient de profaner, et le juif réprouvé vit et respire en lui sous un faux air de chrétien. C'est une victime d'abomination qu'a pénétrée dans toutes ses parties la noirceur du sacrilége, et que votre justice destine comme une masse de perdition au feu éternel: *Judicium sibi manducat et bibit.* (*I Cor.*, XI, 29.) Grand Dieu! quel anathème sorti de la bouche de votre Apôtre! et qui peut l'entendre sans pâlir d'effroi?

Mais n'en est-il pas d'autres encore qui renversent les desseins de Jésus-Christ dans le sacrement de son amour, et pour qui l'eucharistie peut devenir le fatal écueil de leur salut? Je parle de vous, âmes lâches et tièdes, qui traînez votre indolence jusqu'à l'autel, qui n'en remportez jamais le moindre degré de ferveur, et qui comptez vos progrès dans la vertu, non par le fruit, mais par le nombre de vos communions.

Communions dont les préparatifs ne vous coûtent que quelques moments, qu'un léger retour vers Dieu, qu'un coup d'œil rapide sur vous-mêmes; qui, n'éclairant pas vos dispositions secrètes, ne fait qu'y ajouter une profonde sécurité inconnue aux plus grands saints; communions où l'Esprit-Saint semble laisser au corps le soin de rendre à Jésus-Christ un hommage purement extérieur, tandis que sous un masque de dévotion il promène ses pensées sur mille objets profanes qui obscurcissent en vous tout l'éclat de la Divinité présente; communions où votre cœur sec et muet fait à Jésus-Christ un accueil qui mériterait mieux le nom d'outrage, et précipite froidement une action de grâce qui devrait être toute de feu, et dont la durée égale à peine celle d'un si grand hôte au dedans de vous-mêmes; communions commandées souvent par l'habitude, la vanité, le respect humain, et toujours suivies des mêmes passions, des mêmes vices, des mêmes faiblesses: voilà les communions que j'attaque. Punissez-moi, mon Dieu, si ce que je vais dire tend à faire des déserteurs de votre sarcement ou à troubler la paix des âmes fidèles qui y trouvent l'aliment de leur piété ou la consolation de leur exil. Je ne veux qu'ouvrir les yeux à tant d'âmes tièdes, dont les communions, trop légitimement suspectes, ne sont qu'un voile qui leur cache le danger de leur état. Je leur dirai donc: Ecoutez-moi, vous que regarde uniquement cet endroit de mon discours.

Ce qui doit vous inquiéter, vous alarmer sur vos communions, c'est d'abord qu'elles sont inutiles. Supposons un moment qu'elles n'aient point d'autre défaut aux yeux de Dieu que de ne pas contribuer à la réformation de vos mœurs; Dieu, qui vous demandera compte de la moindre de ses grâces, n'exigera-t-il pas que vous lui produisiez les fruits d'un sacrement où vous aurez reçu l'auteur même de la grâce? Dieu qui punira jusqu'à une parole oiseuse, et qui jugera les justices, laissera-t-il impunies tant de communions perpétuellement froides et

stériles? Non, non, dit saint Basile, et vous serez effrayé de voir après votre mort ces communions s'élancer tout à coup comme d'un gouffre, vous environner en foule, et pousser contre vous un cri de vengeance. Leur inutilité seule ne fait qu'accumuler vos dettes au tribunal du souverain Juge, et le moyen de salut le plus efficace est déjà pour vous la matière du compte le plus rigoureux.

Ce qui doit vous alarmer sur vos communions, c'est qu'à leur inutilité se joignent d'autres défauts qui vous rendent encore bien coupables envers la divine eucharistie : coupables de la témérité qui s'en approche sans avoir donné assez de temps et de soins à purifier, à embellir la demeure du Dieu des vertus, et de la présomption qui le reçoit avec une froide sécurité outrageante pour l'adorable sacrement; coupables de ces égarements volontaires de l'esprit et de l'imagination, qui vous retracent tout autre objet que votre Dieu, et qui, étant libres et réfléchis, deviennent des fautes grièves devant la majesté du plus auguste de nos mystères; coupables de porter à la table sacrée des infidélités habituelles et journalières pour lesquelles votre cœur nourrit des affections secrètes. Je sais que, si elles contristent en vous l'Esprit-Saint, elles n'y éteignent pas la grâce; mais je sais aussi, et c'est la maxime de saint François de Sales, qu'elles excluent une âme qui se plaît et se familiarise avec elles, de la participation fréquente au banquet céleste. Vous sortez donc de l'autel plus coupable que vous n'y êtes venu, parce que vous y avez offensé Jésus-Christ par votre lâcheté et votre dissipation. Parce que vous avez fait l'œuvre de Dieu par excellence avec moins d'ardeur et d'attention que vous n'en donnez aux affaires du monde, vous vous en retournez les mains vides, la conscience embarrassée, le remords et la tristesse dans l'âme : terrible situation qui annonce de la part du Seigneur autant d'indifférence pour vous que vous en avez pour lui, et que, dégoûté de votre tiédeur, il vous rejettera de sa bouche : *Quia tepidus es, incipiam te evomere ex ore meo.* (*Apoc.*, III, 16.)

Ce qui doit vous alarmer sur vos communions, c'est qu'étant déjà si inutiles et si défectueuses, elles sont peut-être encore des sacriléges; car d'où peut venir cette insensibilité, cette froideur éternelle que vous opposez à toutes les flammes de la charité divine renfermées dans l'eucharistie? Ce n'est pas ici une de ces épreuves passagères dont Dieu afflige les âmes les plus justes; c'est votre état fixe et invariable, c'est le fond même de votre cœur. Ah! répond un Père de l'Eglise, il faut que le démon s'en mêle, et soit dans un cœur qui est constamment tout de glace, en possédant un Dieu descendu du trône de sa gloire pour venir lui prodiguer ses charmes et l'embraser de son amour. D'où vient que ce fonds de misère et de faiblesse, qui influe si sensiblement sur vos mœurs, va toujours croissant, et résiste à l'efficacité d'un remède qui guérit les maux les plus désespérés? et il ne peut guérir cet orgueil qui vous domine, cette humeur qui vous irrite, ces intentions vicieuses qui corrompent tout le corps de vos actions, cette recherche de vous-même, et de tout ce qui flatte vos sens, ces jalousies, ces aigreurs, ces médisances, ces attachements trop humains et si voisins du crime. N'êtes-vous pas même, au sortir de la table sainte, assaillis des mêmes passions, et bientôt après livrés aux mêmes excès contre lesquels vous venez de recevoir le préservatif le plus infaillible? Ah! ou ce que la religion nous apprend des effets de l'eucharistie n'est, ce qui est horrible à dire, qu'un amas de chimères et de mensonges, ou un obstacle invincible lie, pour ainsi dire, les mains à Jésus-Christ, et arrête entièrement sur vous le cours de ses grâces dans la communion; et quel est cet obstacle, sinon le péché?

Peut-être s'est-il glissé dans vos confessions quelque vice essentiel, et que, n'ayant pas porté aux pieds du prêtre une connaissance suffisante de vous-mêmes, ou un cœur sincèrement contrit et humilié, vous avez paru à l'autel couverts des mêmes péchés que vous vous flattiez d'avoir laissés au tribunal; peut-être ne croyez-vous pas que Jésus-Christ est réellement présent sous les voiles de l'eucharistie, ou que, pensant le croire, vous ne le croyez pas en effet; et manquant de foi, ne manquez-vous pas de la première disposition nécessaire à une bonne communion? peut-être êtes-vous le jouet d'une fausse conscience, châtiment ordinaire à la tiédeur, et que vous vous peignez avec des couleurs trop faibles certaines fautes qui vous rendent dignes de toute la haine de Dieu. Voyez, examinez, consultez; car toutes les règles de la foi persuadent que vous êtes dans l'illusion, et cette illusion, prenant sa source dans une négligence volontaire à connaître ou les devoirs du salut ou l'état de votre âme, ne vous excusera pas au tribunal de Jésus-Christ. Ah! Seigneur, où en suis-je donc à vos yeux? Le pain de vie n'est-il pas devenu pour moi un principe de mort, et votre chair adorable une chair de péché? Ah! sans doute, ou je marche sur le bord de l'abîme qui environne votre sanctuaire, ou j'y suis déjà tombé; et puis-je en sortir, si vous ne me tendez une main secourable? Achevez donc, Seigneur, de porter le trouble et la lumière dans ma conscience, et tirez-moi de la foule de ceux qui périssent au pied de votre autel.

Ne disons qu'un mot de ces chrétiens qui vivent éloignés de l'eucharistie, et pour qui Jésus-Christ, dans l'eucharistie, est encore une occasion de ruine, s'ils ont mis une barrière éternelle entre eux et le sacrement de son amour. Non, ils ne se rendront pas coupables de son corps et de son sang; mais seront-ils à couvert de ses châtiments et de ses foudres? Ils ne mourront pas en pécheurs sacriléges; ils mourront cependant en ré-

prouvés, et c'est du sanctuaire même que sera sortie leur condamnation. L'oracle est formel : *Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez pas la vie en vous.* (*Joan.*, VI, 54.)

Mais si l'Église, armée de ses anathèmes, les traîne une fois l'année à la table du Seigneur, eh ! qu'y porteront-ils qu'un goût dépravé par les fausses joies du monde, et que les restes impurs de la table des démons? Plus on s'éloigne de l'autel, plus on se rend indigne d'en approcher. Il faut que notre cœur et nos besoins nous conduisent à Jésus-Christ comme ses disciples, et non pas qu'une loi menaçante nous y fasse marcher comme des esclaves. La rareté des communions est d'ordinaire une marque sûre qu'on communie mal. Il est aisé de le voir dans ces hommes livrés à la vanité et au mensonge. Le pain sacré leur paraît une nourriture insipide et dangereuse : la pureté qu'il exige s'accorde mal avec les intérêts de leurs passions, et les idoles du siècle l'emportent dans leur cœur sur le Dieu de l'eucharistie. Aux approches de la solennité sainte, on les voit inquiets, troublés, agités, regarder le devoir pascal comme un pénible fardeau, faire à la hâte quelques démarches apparentes de conversion, et recevoir leur Dieu avec une froideur qui désole la religion et la fait trembler sur leur sort. Au sortir de l'autel, et après une légère contrainte donnée à la bienséance, ils rentrent dans leurs premières voies, et se retrouvent les mêmes: même oubli de Dieu, même vivacité pour les plaisirs, mêmes projets d'ambition, mêmes mouvements d'orgueil et de haine, mêmes iniquités qui viennent souiller leur vie, nulle trace de changement. Ah ! c'est que leur cœur n'était pas changé : ils n'avaient que suspendu le cours de leurs désordres, ils étaient morts aux yeux de Dieu. L'eucharistie a mis le comble à leurs crimes et le sceau à leur réprobation.

Voyons ceux qui y trouvent une source abondante de grâces et le gage d'une immortalité glorieuse; c'est le sujet de la deuxième partie.

SECOND POINT.

Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, dit Jésus-Christ, *a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour.* (*Joan.*, VI, 40.) Oracle qui nous apprend, dit saint Cyrille d'Alexandrie, que le sacrement de nos autels, reçu avec les dispositions qu'il mérite et qu'il exige, conserve et perfectionne la vie surnaturelle de nos âmes, et y laisse un germe d'immortalité qui se communique même à nos corps, les consacre et leur donne droit à la résurrection.

Or, mes frères, pour trouver dans l'eucharistie les dons célestes qu'elle renferme et le gage consolant d'une immortalité glorieuse, il faut suivre une route opposée à celle des chrétiens dont je vous ai parlé ; c'est-à-dire qu'il faut porter à la table sainte un cœur pur et sanctifié par la grâce, un cœur ardent et animé par la piété, un cœur avide et affamé, pour ainsi dire, de Jésus-Christ; de sorte que la vivacité de ses désirs le ramène souvent au Dieu qui en est l'objet Et voilà le caractère de ces heureux chrétiens pour qui Jésus-Christ dans l'eucharistie fait briller des couronnes, et qu'il comble de ses faveurs dans les moments précieux de leurs communions : communions faites dans l'état de la grâce sanctifiante, communions ferventes, communions fréquentes. Opposons les dispositions qu'ils y apportent, et les avantages qu'ils en retirent au désordre et au malheur de ces communions par lesquelles nous avons vu renverser les desseins du Fils de Dieu dans le sacrement de son amour.

Qu'exigez-vous donc, religion sainte, d'un chrétien qui se dispose à recevoir son Dieu? Un siècle entier de préparation ne suffirait pas à la majesté d'un si grand hôte ; et, quand l'homme aurait la pureté des anges, mériterait-il l'honneur de se nourrir de la chair d'un Dieu? Parlez ; car c'est à vous à tracer les règles de la plus grande action que vous puissiez prescrire à vos disciples. Mais quoi ? ne leur parlez-vous pas? ne faites-vous pas retentir à leurs oreilles ces paroles antiques et vénérables : *Sancta sanctis :* les choses saintes ne sont que pour les saints. Pour se nourrir de l'Agneau sans tache, il faut être exempt de toute tache mortelle : pour entrer dans la salle du festin céleste, il faut être revêtu de la robe de justice, et la vie de la grâce est une disposition essentielle à quiconque veut manger dignement le pain de vie. Oui, mes frères, et l'Église interdit aux pécheurs, avec les plus terribles menaces, la participation du corps et du sang de Jésus-Christ : elle les envoie loin du sanctuaire gémir avec les pénitents, jusqu'à ce qu'ils aient subi dans toute sa rigueur l'épreuve ordonnée par le grand Apôtre : *Probet autem seipsum homo.* (I *Cor.*, XI, 28.)

Et si vous me demandez en quoi consiste cette épreuve, je ne puis mieux vous répondre, qu'en vous montrant un pécheur qui fixe de loin ses tristes regards sur tant d'âmes justes admises à la table de Jésus-Christ, et qui s'écrie touché de la grâce : Hélas ! le Seigneur les nourrit de sa divinité, et moi je languis dans la misère ; et tout le fruit de mes crimes est de traîner dans des routes ingrates les remords de ma conscience avec la haine de mon Dieu. Jusques à quand serai-je banni de sa présence et exclu de son autel ? quand irai-je parmi ses enfants prendre place à son festin, partager ses faveurs, me revêtir de sa lumière et de sa force contre les ennemis de mon salut? Et où vas-tu, malheureux, en t'éloignant de l'auteur de la vie, qu'à une mort éternelle? N'est-il pas temps de sortir de l'abîme, de briser mes chaînes, de me laver de mes souillures, et de me rapprocher de mon Dieu ?

Tel est le début d'un pécheur qui, peu touché des motifs humains, ne se détermine que par les grandes vues de la foi à se

rendre digne de manger le pain céleste. De là cette ferme résolution de changer de vie, cette exacte recherche de tous les crimes qui en ont souillé le cours. Quel soin, quelle attention à n'en laisser échapper aucun à son souvenir et à sa douleur ! Voyez-le se porter des coups capables d'ouvrir le sein des rochers, arracher de son cœur cette idole, courir embrasser cet ennemi, se dépouiller de ses richesses injustes, détester cette habitude vicieuse, préférer aux perfides attraits du vice la mort avec toutes ses horreurs, et solliciter son pardon dans l'amertume de son âme, Qu'une sentence d'absolution succède enfin à la détestation et à l'aveu de ses crimes, il a recouvré la vie de la grâce et l'amitié de son Dieu. Ce n'est plus lui, ce n'est plus ce pécheur revêtu de la livrée de Satan : c'est un homme nouveau, c'est un juste orné du don précieux de la charité. Il a subi l'épreuve que demande saint Paul ; et si sa réconciliation avec Dieu lui a coûté tant d'efforts et de violences, qu'il en sera bien récompensé par le bonheur et la gloire de s'unir à Jésus-Christ dans la communion ! *Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat.*

Vous quitterez donc, ô mon Dieu ! votre autel, vous descendrez du trône de votre amour, et vous entrerez dans cette âme en roi plein de majesté et de douceur, pour achever de la soumettre à votre empire, pour guérir ses plaies, renouveler ses forces, la nourrir de la manne des vainqueurs ; et le Dieu des armées, au milieu de son cœur qui n'est qu'un amas de ruines, lui tiendra lieu d'un rempart impénétrable aux traits enflammés de l'esprit de ténèbres.

Non, chrétien rentré dans l'amitié de votre Dieu, non, ne craignez pas ce lion rugissant et ces monstres divers acharnés à votre perte: achevez seulement de préparer par vos prières et vos vœux la maison de votre âme. Le Seigneur vous a dressé une table contre ceux qui vous persécutent ; vous y prendrez une nourriture divine, et vous vivrez, dit Jésus-Christ, et vous serez préservé des chutes grossières, dit le concile de Trente, et peu à peu le feu de la concupiscence s'amortira, la fougue des passions se ralentira, la tyrannie de l'habitude tombera, disent saint Thomas et saint Cyrille ; et de quoi ne serez-vous pas capable, vous disent tous les saints Pères, nourri de Jésus-Christ, rempli de Jésus-Christ, fortifié par Jésus-Christ ?

Aussi, mes frères, un des plus beaux spectacles que nous offre la religion est celui d'une âme pénitente et sanctifiée par la grâce, mais languissante encore et affaiblie, pour ainsi dire, par ses propres victoires, qui traîne à l'autel ses passions captives et mourantes, et qui en sort pleine de force et de courage, avec des armes plus brillantes que l'or et plus pénétrantes que le feu, dit saint Chrysostome, osant appeler au combat toutes les puissances de l'enfer. Ses lèvres, teintes du sang du Rédempteur, montrent aux démons la marque de leur défaite, et les démons prennent la fuite. Ses yeux ont vu dans la communion le Verbe engendré dans les splendeurs des saints, ses yeux ne sont plus éblouis de l'éclat fugitif des fantômes d'ici-bas ; son cœur a possédé les délices du ciel, son cœur ne soupire plus après les plaisirs de la terre ; son corps a été mêlé et confondu avec cette chair sacrée qui guérissait autrefois les malades, ressuscitait les morts, et, si la loi impérieuse des membres ne la tyrannise plus, qu'elle en rende grâce, dit saint Bernard, à la visite d'un Homme-Dieu : c'est lui qui calme les flots et la tempête, c'est lui qui nous sert, dans le sacrement de son corps et de son sang, le froment des élus et le vin qui enfante les vierges.

Combien de chrétiens sur qui Jésus-Christ opère ces merveilles dans la communion ! et n'êtes-vous pas de ce nombre, vous qui demandez à les connaître ? combien d'âmes cachées dans la foule, mais écrites dans le livre de vie, ne se garantissent de la contagion du monde, et ne se soutiennent contre les dangers de leur état que par la vertu de ce pain sacré ! combien de conversions éclatantes dans l'Eglise de Jésus-Christ se seraient démenties, se démentiraient encore. sans l'appui de ce sacrement qu'elle nous représente comme la force souveraine de la religion ! Les premiers fidèles couraient à la mort, parce que, pleins du Dieu qui en a brisé les traits, ils portaient avec eux le gage et le principe de leur immortalité. Le bras du Seigneur n'est pas raccourci : la parole de Jésus-Christ doit s'accomplir jusque dans les derniers temps, et le trésor qu'il a laissé à son Eglise ne cessera de fournir à ses élus les puissants secours qu'il y a renfermés, et qu'il leur a dit d'en attendre.

Il est vrai que, pour puiser comme eux à cette source divine, il faut comme eux ajouter à la vie de la grâce la ferveur de la piété. Mais n'y a-t-il pas entre l'une et l'autre une étroite liaison ? Comment se présenter à la table du Seigneur avec le sceau de son amitié, et envisager le sacrement de son amour avec les yeux de la foi, sans éprouver ces sentiments de religion qui accompagnent une communion fervente ? et quand même la vie de la grâce, cette disposition première et essentielle, pourrait subsister dans un cœur qui va se nourrir de Jésus-Christ sans les autres dispositions que la piété suggère, est-ce dans un cœur froid et distrait que Jésus-Christ répandra ses faveurs ? ne doit-il pas, au contraire, l'abandonnant à lui-même, en sortir indigné de l'accueil qu'il a reçu ? Non, il ne suffit pas d'être exempt de ce péché qui allume son courroux, ou, si c'est assez pour éviter précisément le sacrilége, ce n'est pas assez pour recueillir les fruits du sacrement : je ne parle que d'après tous les théologiens, et le concile de Trente à leur tête.

Où êtes-vous donc ? paraissez, âmes vraiment chrétiennes, que la dévotion, cette flamme de la charité, anime aux pieds du sanctuaire. Dites les sentiments qui vous y

conduisent; dites ce qui s'y passe en vous, et les bénédictions de douceur que vous en remportez. Que ne puis-je, mes frères, vous donner quelque idée de leurs communions ferventes!

J'appelle communion fervente celle d'une âme chrétienne, qui ramasse toutes ses pensées et toutes ses affections pour aller audevant de Jésus-Christ; qui, loin du tumulte du monde, lui prépare les voies par de saintes lectures, de pieuses austérités, des vœux ardents; qui sent croître ses soins, ses espérances, je dirai même ses frayeurs, à mesure qu'elle voit approcher le moment de s'unir à son Dieu. Ah! c'est le Dieu des anges, des hommes et des démons, et ce grand Dieu, devant qui le ciel, la terre et les enfers fléchissent le genou, va descendre dans mon cœur. Il apporte avec lui la paix, la grâce, la beauté, la lumière, toutes les richesses, tous les charmes de sa personne divine et de son humanité sainte. Il vient, à travers mille prodiges, soulager mes maux, me combler de ses dons, et il veut être ma nourriture, lui qui doit faire un jour mon bonheur. Cieux, abaissez-vous, venez dans un cœur qui doit servir de palais à votre roi, venez l'orner des vertus qui embellissent le séjour de sa gloire. Que ne puis-je en ôter jusqu'aux moindres taches, et le rendre moins indigne d'un Dieu devant qui les astres ne sont pas purs. Mais il connaît mes désirs, il voit mes larmes; sa présence achèvera de me purifier: qu'il vienne, et tous les biens me viendront avec lui. Disparaissez, vaines créatures, vous n'êtes plus rien à mes yeux; c'est vers mon Créateur que s'élancent mes soupirs enflammés: il vient, et il va me tenir lieu de tout l'univers. Peut-on porter ces dispositions à l'autel, et ne pas ressentir dans la communion les plus vives ardeurs de la piété?

J'appelle communion fervente celle d'une âme chrétienne qui, remplie de la divinité et comme accablée du poids de sa gloire, a fermé ses sens à tous les objets qui l'environnent, pour s'abîmer dans le plus profond recueillement et l'attention la plus respectueuse. Que l'univers s'écroule, que tout remue à ses côtés, elle a des yeux et ne voit pas, des oreilles et n'entend pas; ou plutôt, retirée au fond d'elle-même avec Jésus-Christ, elle l'entend, le voit, l'admire, l'adore, s'humilie à ses pieds, sollicite ses grâces, lui parle avec confiance, le remercie avec tendresse, se donne à lui sans partage, et voudrait avoir des milliers de cœurs, pour lui offrir un tribut d'amour digne, s'il était possible, d'un Dieu qui lui donne une preuve si éclatante du sien.... Mon Seigneur et mon Dieu, *Dominus meus et Deus meus* (*Joan.*, XX, 28), ô mystère ineffable de votre charité! lien sacré qui m'unit à vous et qui vous unit à moi! possesseur de vous-même et de tous les biens dont vous êtes la source, qu'ai-je encore à désirer dans le ciel et sur la terre? Seigneur, quels vœux formerai-je en votre présence? dois-je souhaiter de vivre? Mais que fais-je dans cette vallée de larmes, si souvent éloigné de vos autels et entraîné dans les affaires du siècle, et ne trouvant qu'un vide affreux partout où vous n'êtes pas? Rompez donc, rompez ces liens; ordonnez la dissolution de ce corps terrestre, et que j'aille enfin jouir de mon Dieu. Je n'envie pas la gloire dont vos élus sont couronnés, je n'envie que l'amour dont ils sont enflammés. Tirez-moi de ce lieu d'exil; la mort a des charmes pour un cœur qui vous aime.

N'est-ce point là, mes frères, le langage que doit tenir un chrétien dans la communion? Si la perfection de la charité est de nous faire hâter par nos soupirs notre réunion éternelle avec Jésus-Christ, l'union passagère que nous donne avec lui son sacrement ne doit-elle pas réveiller ce désir dans nos cœurs, où Jésus-Christ ne vient en personne que pour y perfectionner cette charité dont il est le principe et l'objet?

J'appelle communion fervente celle d'une âme chrétienne à qui Jésus-Christ se cache pour éprouver ou sa foi ou son amour, et qui fait à Jésus-Christ une sainte violence pour le forcer en quelque sorte à déchirer le voile et se manifester à elle. Elle est sans goût, sans dévotion, sans sentiment; mais elle en gémit et s'en humilie devant Dieu; mais au milieu des distractions, des tentations, des dégoûts d'une tiédeur involontaire, elle s'efforce de ranimer sa piété, et du moins, sa bouche exprime certains actes de vertus; mais, de cet état d'obscurité et de sécheresse, elle sait tirer la matière d'un fervent entretien avec Jésus-Christ. Elle lui dit: Quoi! mon Dieu, vous reposez dans mon sein, et mes pensées égarées m'entraînent ailleurs: je possède l'auteur de la vie, et je suis comme environnée des ombres de la mort? je ne vois rien, je ne sens rien, mon cœur est une terre aride et dure. Hélas! il ne faudrait qu'une étincelle de votre feu pour l'amollir et l'embraser; la lui refuserez-vous, Seigneur, vous qui vous appelez, dans vos Ecritures, un feu consumant? Est-ce donc en vain que vous m'aurez honoré de votre visite? Vous retirerez-vous sans m'avoir éclairé d'un rayon de votre visage, sans m'avoir laissé la moindre impression de votre amour? Non, mon Dieu, je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez comblé de vos bénédictions: *Non dimittam, donec benedixeris mihi.* (*Gen.*, XXXII, 26.)

C'est ainsi, mes frères, que Dieu veut souvent qu'on implore ses dons: pour nous les faire estimer davantage, il ne les accorde qu'à nos importunités. A quelque épreuve qu'il nous mette, nous pouvons en tirer, du moins, le sujet de nos gémissements et celui de nos demandes. Dieu, dit l'auteur de l'*Imitation*, se laisse toucher aux saintes agitations d'une âme qui soupire après lui: les nuages se dissipent et le soleil de justice se montre. Favorable retour, combien de fois n'avez-vous pas couronné des communions commencées d'abord sans aucun attrait de piété?

N'appellerai-je pas encore communion fer-

vente celle qui fut la première de votre vie? Rappelez-vous quelle fut à cette heureuse époque l'ardeur de vos sentiments, la tendresse de votre piété, la vivacité de votre foi. Toute la cour céleste vous semblait être descendue dans le sanctuaire. Vous voyiez presque à découvert ces légions d'anges dont parle saint Chrysostome, et qui environnent Jésus-Christ sur l'autel. Quelle sainte frayeur mêlée d'une joie divine! quel amour! quels transports! quelle modestie! quelle innocence! et si Jésus-Christ eût élevé la voix du fond de son tabernacle, n'eût-il pas dit, comme autrefois: Laissez venir à moi ces enfants; ils viennent m'offrir les prémices de leur cœur; je veux y entrer et y signaler ma présence par l'effusion de mes grâces: *Sinite parvulos venire ad me?* (*Matth.*, XIX, 14.) Heureux si la ferveur qui conduisit vos premiers pas à la table sainte n'a cessé depuis de vous y accompagner! Si, au contraire, elle s'est évanouie avec vos premiers ans, si elle a fait place à une froide et mortelle indifférence, ne pourrais-je pas vous dire avec le prophète: *Quomodo obscuratum est aurum* (*Tren.*, IV, 1): comment l'or de votre dévotion s'est-il obscurci, tandis que chaque communion devait lui donner un nouvel éclat? Est-ce que Jésus-Christ n'est plus le même Dieu? est-ce qu'il a perdu de ses droits à vos hommages respectueux et tendres? est-ce qu'il ne vient plus à vous le cœur embrasé d'amour et les mains chargées de bienfaits? Ah! quand le défaut de dévotion ne ferait que vous priver des grâces qu'il accorde à la ferveur de la piété, quel torrent de larmes pourrait égaler la grandeur de votre perte, et n'en serait-ce pas assez pour vous porter à rappeler dans vos cœurs tous les sentiments de religion que doit y exciter ou l'arrivée prochaine ou la présence réelle de votre Dieu?

Mais revenons: voilà donc, mes frères, ce que l'on doit appeler communion fervente. Or, s'il est vrai, comme je l'ai dit d'abord, que, pour communier avec fruit, il faut communier avec ferveur, avec dévotion, il n'est pas moins vrai qu'à ces disciples aussi fervents, à ces chrétiens qui présentent à Jésus-Christ un cœur ardent et animé par la piété, Jésus-Christ se fait sensiblement connaître dans la fraction du pain: *Et agnoverunt eum in fractione panis* (*Luc.*, XXIV, 35.) Car est-ce assez qu'il leur donne des puissances contre le vice, afin d'assurer sur leur tête cette couronne immortelle dont il est pour eux le gage? ne met-il pas encore dans leur cœur le germe de toutes les vertus dont elle est la récompense?

N'est-ce pas pour ces fervents disciples que l'eucharistie est une source de lumières, dit saint Chrysostome, qui les inonde des purs rayons de la vérité? Que de pensées saintes, que d'inspirations célestes, que de clartés divines, qui les rendent quelquefois plus habiles que tous les docteurs dans la science du salut et de la perfection! Et vous, génies sublimes, brillants astres de l'Eglise, ses annales nous apprennent que c'est à l'autel et dans vos communications intimes avec la Sagesse incarnée que vous puisâtes ces lumières répandues dans vos immortels écrits.

N'est-ce pas pour ces fervents disciples que l'eucharistie est une fournaise d'amour, dit un saint Père, qui les embrase, les attendrit, les purifie, leur donne les ailes de feu qui les élèvent au comble de la sainteté, en fait des hommes divins, des Jésus-Christ? Vous l'avez-dit, Seigneur, ils demeurent en vous, et vous demeurez en eux; vous leur donnez peu à peu votre esprit, vos goûts, vos inclinations, vos mœurs, tous les traits de votre ressemblance: *In me manet et ego in eo.* (*Joan.*, VI, 57.)

N'est-ce pas pour ces fervents disciples que l'eucharistie est encore une source de délices? *Ecrivez*, disait un ange à saint Jean, *écrivez: heureux ceux qui sont invités aux noces de l'Agneau: « Beati qui ad nuptias Agni vocati sunt. »* (*Apoc.*, XIX, 9.) Véritablement heureuses, et mille fois plus qu'on ne saurait le dire, les âmes ferventes dans la communion! Cette seule pensée: mon Dieu est au dedans de moi, et je le possède avec toutes les perfections de son être divin, les fait déjà tressaillir d'allégresse. Qu'est-ce donc, quand le Dieu de l'eucharistie se dévoile et se laisse en quelque sorte toucher et embrasser, dit saint Bernard, et qu'abîmées dans la Divinité, elles goûtent à longs traits et dans la coupe des anges ces consolations et ces joies ineffables, qui sont, dit un Père, un prélude charmant de la félicité éternelle: *Futuræ felicitatis amabile præludium?*

Ces heureux effets de la présence de Jésus-Christ dans les âmes justes sont toujours proportionnés aux dispositions que la grâce et la piété ont mises en elles, et surtout au vif empressement qu'elles ont de s'unir à lui: dernier trait qui doit caractériser nos communions, et qui ne peut manquer de les rendre fréquentes; car, dit saint Augustin, le pain céleste demande un cœur avide de s'en nourrir. Il faut manger la chair du Sauveur avec une faim et un goût réveillés par l'amour; et le même Dieu qui s'est fait appeler le Désiré des nations est singulièrement jaloux de la vivacité de nos désirs dans le mystère où il se livre à nous et devient notre nourriture: *Panis iste famem interioris hominis requirit.* Et ce désir d'approcher de Jésus-Christ naît du fond d'une conscience pure et éclairée de la lumière de la grâce. La charité le forme dans un cœur où elle règne; la piété lui prête ses soupirs, l'embrase de ses feux, et plus ce désir est vif, ardent, enflammé à la vue des merveilles de l'eucharistie, plus les grâces de la communion sont abondantes, parce qu'on leur offre un cœur mieux préparé à les recevoir, parce que la sainte avidité qui les fait rechercher est un hommage plein de foi, d'humilité et d'amour qui les attire, parce que Jésus-Christ s'est engagé à les répandre sans mesure dans une âme altérée et affamée de sa personne et de ses dons:

Si quis sitit, veniat ad me (*Joan.*, VII, 37); *esurientes implevit bonis.* (*Luc.*, I, 53.)

Mais ne pensez pas, vous dirai-je avec saint Grégoire le Grand, que ce désir expire dans la communion. Non, elle ne l'éteint pas : quand on a goûté le don de Dieu, un attrait secret y rappelle le cœur. On remporte de la table sacrée un nouveau goût pour Jésus-Christ. Ceux qui s'en nourrissent utilement désireront de s'en nourrir encore, ou pour satisfaire leur amour, ou pour en prévenir l'affaiblissement et la ruine : *Qui edunt me, adhuc esurient.* Ainsi, mes frères, une communion sainte et fervente en amène ordinairement d'autres à sa suite, et le fréquent recours à l'eucharistie est le partage des âmes qu'elle pénètre de sa vertu divine, et qu'elle consacre à l'immortalité glorieuse.

Les premiers disciples de la foi mangeaient avec tant de ferveur le pain vivifiant! N'en faisaient-ils pas leur nourriture journalière? Par combien de larmes et de soupirs ils déploraient le malheur d'être privés quelque temps de ce don précieux, dont le fréquent usage produisit et conserva ces vertus éclatantes qui ont illustré l'âge d'or du christianisme! Suivez de siècle en siècle cette multitude de saints offerts à notre vénération : si vous en ôtez un petit nombre que Dieu voulut tirer de l'ordre commun pour les faire marcher dans des sentiers solitaires où ils ne sont point nos modèles, vous verrez tous les autres suivre la route de la communion fréquente. Ces fruits de justice et de sainteté dont les enrichissait le Fils de Dieu, formaient comme des liens invisibles qui les attiraient souvent à sa table. Voyez encore aujourd'hui, dans l'Eglise, ces chrétiens fervents dont la vie exempte de crimes et pleine de bonnes œuvres fait honneur au sacrement qui soutient leur piété, comme elle est un garant de la sainteté et de l'utilité de leurs communions. Ce sont eux qui aiment à les multiplier, qui s'y préparent avec plus de soins, qui en remportent plus de grâces, qui retournent à l'autel avec plus d'ardeur. Les amis de l'époux s'empressent de se présenter à son festin; le mets sacré qui y est servi attire ceux qui en goûtent les douceurs et dont il renouvelle les forces, et la communion fréquente est la voie ordinaire des élus.

Comment, mes frères, ne le serait-elle pas? comment une âme chrétienne qui a participé dignement aux saints mystères, et qui veut persévérer et croître dans la justice, ne volerait-elle pas encore à la table sainte, lorsque toute la religion l'y appelle, que Jésus-Christ lui tend les bras et lui crie que ses délices sont d'être avec les enfants des hommes; qu'interprète et confidente des volontés de Jésus-Christ, l'Eglise nous les manifeste encore, et nous presse de répondre aux devoirs de son amour; que tant de saints docteurs font retentir leur voix dans tous les âges de l'antiquité sacrée pour exhorter le peuple fidèle à fréquenter la route du sanctuaire, et que nos besoins sans cesse renaissants se joignent à des invitations si multipliées? Le feu de la charité n'est-il pas toujours exposé à s'éteindre dans nos cœurs? Il se nourrit et s'accroît au feu divin qui brûle de ses plus vives flammes dans l'eucharistie. La vie de la grâce n'a-t-elle pas ses déclins, ses dépérissements, ses faiblesses? Elle se ranime aux pieds de l'autel; elle y est fortifiée par cette chair adorable qui a la vertu miraculeuse de vivifier les esprits.

Et parce que, selon la maxime des saints Pères, le privilége de s'asseoir souvent à la table de Jésus-Christ exige et suppose une vive ardeur à s'avancer dans la carrière de la perfection chrétienne, la pratique de la fréquente communion offre un motif de vigilance et de fidélité toujours présent. On est dans l'heureuse nécessité d'observer toutes ses voies, de défendre son cœur contre les moindres atteintes du vice, de l'enrichir de toutes les vertus qui doivent parer le sanctuaire de la divinité. Voyez ces âmes appliquées à retracer dans leur conduite toute la pureté de la morale évangélique, que la grâce a coutume de trouver attentives et dociles à sa voix; la piété, fidèles à ses plus petits devoirs; le monde, en garde contre ses illusions; la nature, armées contre ses penchants; ces âmes pour qui Jésus-Christ n'est pas un Dieu inconnu, qui se nourrissent de la méditation de sa loi et de ses mystères; que la prière ramène souvent à ses pieds; qui en font le confident secret de leurs peines, de leurs joies, de leurs desseins, et dont la vie tout entière est un rapport continuel avec cet Homme-Dieu, qui ne se communique qu'à ses disciples, et ne prodigue pas à des étrangers le gage le plus signalé de sa tendresse; ces âmes exemptes de toute affection volontaire aux péchés les plus légers, qui ne laissent aucun intervalle entre la fragilité qui les a surprises et la pénitence qui les couvre de l'amertume de ses regrets; qui ne viennent point à l'autel les mains vides, qui y offrent l'encens de leurs prières et de leurs bonnes œuvres, toujours frappées d'un saint respect devant un Dieu dont la présence leur est presque aussi sensible que si elles le voyaient à découvert, toujours avides de le recevoir et de se plonger dans la source des bénédictions célestes, toujours fidèles à faire valoir au profit de leur avancement dans la vertu les dons qu'elles y ont puisés.

O vous qui faites du pain des anges votre aliment ordinaire, voilà ce que vous devez être ou vous efforcer de devenir, et le sacrement de nos autels sera le sceau de votre élection. Et si c'est là que Jésus-Christ verse à pleines mains tous ses trésors, ces secours victorieux, ces lumières vives, ces dons ineffables cachés dans son sein, sur qui les répandrait-il avec plus de profusion que sur ceux qui viennent les solliciter avec plus d'ardeur et d'assiduité? qui trouvera plus sûrement l'immortalité à cet arbre de vie, planté dans l'enceinte de l'Eglise, que

ceux qui vont plus fréquemment se reposer sous son ombre et se nourrir de son fruit divin? L'eucharistie ne nous transforme pas tout d'un coup en des héros de sainteté, et la grâce, ainsi que la nature, a des progrès et des nuances presque imperceptibles. Mais ce qu'une communion n'avait qu'ébauché, d'autres le perfectionnent insensiblement et l'achèvent. Les fautes sont plus légères et deviennent plus rares. Les combats durent encore, mais les victoires se multiplient. Les goûts et les penchants du vieil homme s'affaiblissent et se détruisent peu à peu. Sur leurs ruines s'élève, brille et s'embellit de plus en plus l'image de l'homme nouveau; et n'est-ce pas du fond du sanctuaire que sont sorties ces grandes âmes qui ont offert au monde étonné le spectacle d'une vie céleste?

Aidez-moi donc, ô mon Dieu! à vous préparer dans mon cœur une demeure digne de vous; venez ensuite vous-mêmes l'inonder de vos grâces. Conservez-y cette extrême pureté qui mérite d'approcher souvent de l'Agneau sans tache, et dont toute la sûreté est dans cette nourriture divine. Ah! Seigneur, je le dirai avec le prophète : que vos autels ont d'attraits pour moi! dans ce lieu d'exil où tout est affliction d'esprit et écueil pour la vertu, où tant de nuages et de tempêtes s'élèvent encore au dedans de moi-même et menacent de me faire périr, où tout trompe, tout séduit, tout fatigue, non, je ne trouve de repos, de paix et de consolation que sur votre montagne sainte; c'est là qu'uni étroitement à mon créateur, je vois à mes pieds toutes les fortunes et toutes les disgrâces, toutes les joies et tous les chagrins de la terre. Mon cœur et ma chair tressaillent dans les bras du Dieu vivant. La foi lève les voiles qui le dérobent à mes regards : je contemple de près ses perfections infinies : je jouis des charmes de sa présence et de ses entretiens : sa main daigne essuyer mes larmes et guérir tous mes maux. Pain sacré, descendu du ciel pour nous en assurer la possession; coupe adorable pleine de lumière et de vie, dont le breuvage merveilleux cause une sainte ivresse, vous êtes la source de tous les biens, le calme et la sérénité de nos âmes, le plus digne objet de nos empressements et de nos vœux. Par vous je puis me sauver de la contagion du monde et de ma propre faiblesse, m'élever de vertus en vertus, et porter mes pas triomphants jusqu'aux tabernacles éternels. Ainsi soit-il.

SERMON XI.

Pour le vendredi saint.

SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

Obstupescite, cœli, super hoc; et portæ ejus, desolamini vehementer. (*Jerem.*, II, 12.)

Cieux, soyez saisis d'étonnement; portes du ciel, pleurez, et soyez inconsolables.

Quel spectacle en effet aussi étonnant, aussi lugubre que celui que présentent à l'univers les souffrances et la mort de Jésus-Christ! le créateur du ciel et de la terre, revêtu de la nature humaine, éprouvant parmi ses créatures, qu'il honore de sa présence sensible, des traitements qu'on ne fait point essuyer au dernier des esclaves, des outrages, des malédictions, des opprobres, et en butte à tous les traits de l'ingratitude, de l'injustice, de la cruauté portées à leur comble, l'auteur de la vie et du bonheur expirant au sein des plus horribles supplices. A ce spectacle, les anges de paix, selon l'expression de l'Ecriture, versent des larmes amères; les êtres les plus insensibles se troublent, et donnent à leur manière des marques de frayeur et de désolation; l'univers entier, couvert d'un voile de tristesse, semble se replonger dans les ténèbres de l'ancien chaos; en un mot, un Dieu souffrant et mourant au milieu du bouleversement de la nature : voilà, mes frères, le plus grand événement, qui, dans tout le cours des âges, puisse jamais paraître sur la scène du monde. Le monde l'a vu, et frappé des traits de divinité qui sortaient de toute part de la croix, il s'est prosterné aux pieds de Jésus-Christ. Sa religion s'est établie sur la terre; elle est en possession de la foi et des hommages de dix-huit siècles, et les impies viennent trop tard pour entreprendre de la convaincre d'erreur. Le mystère des souffrances et de la mort d'un Homme-Dieu est la base et le centre de cette religion, dont nous sommes les disciples. La croix n'est donc pas à nos yeux un scandale et une folie, mais l'objet de notre vénération et le fondement de nos espérances.

Et qui de nous ignore la cause de cet étonnant mystère que nous faisons profession de croire et d'adorer? C'est le péché. Il a fallu qu'un Dieu se fît homme, qu'il souffrît, qu'il mourût pour sauver les hommes pécheurs pour apaiser une Justice infinie par une réparation de leurs offenses proportionnée à la grandeur du maître qu'ils avaient offensé. Plan sublime de la religion, qui ne saurait être l'ouvrage des hommes, puisque l'expérience de tous les siècles nous apprend que les pensées des hommes ne vont qu'à affaiblir, à excuser, à justifier le péché, et qui, nous donnant une si haute idée de l'Etre souverain, entraîne le suffrage de notre raison, et atteste la divinité de notre foi.

Qu'est-ce donc, dans les principes de notre foi, que la passion et la mort de Jésus-Christ? c'est un sacrifice offert à la Justice divine pour l'expiation de tous les péchés du monde : *Quem proposuit Deus propitiationem in remissionem delictorum, ad ostensionem justitiæ suæ.* (*Rom.*, III, 25.) Oui, chrétiens, c'est ici que Dieu déploie toutes les rigueurs de sa justice. Ce n'est pas que l'on n'y découvre aussi l'excès de son amour. Il a tellement aimé les hommes, qu'il a livré pour eux son Fils à la mort. En punissant le péché, il a fait grâce aux pécheurs, et à travers sa colère on aperçoit sa miséricorde : mais nous fixons ici nos regards sur Jésus-Christ, et il est la victime volontaire d'une justice inexorable qui lance sur lui toutes ses

foudres, et qui ne voulait les éteindre que dans son sang.

Hélas! il s'est donc dévoué à l'anathème pour nous y soustraire: pouvons-nous reconnaître dignement un tel bienfait? Nous venons vous retracer l'histoire de ses ignominies et de ses souffrances, assister, pour ainsi dire, à sa mort, et célébrer ses funérailles. Avec quelles dispositions de foi, de piété, de reconnaissance, de componction et de douleur devons-nous remplir ce devoir de religion, soit pour honorer comme il faut un sujet tout à la fois si auguste et si lamentable, soit afin de recueillir les fruits de grâces et de salut dont il est la source: lumières vives, onction divine, exemple plus persuasif que tous les discours, condamnation de tous nos vices, puissants motifs de vertu, remède universel à nos maux, que de grâces sont renfermées dans ce mystère, que saint Paul appelle la force et la sagesse de Dieu! Ouvrons-leur nos cœurs, en considérant toujours la passion de Jésus-Christ sous le point de vue que nous montre l'Esprit-Saint, c'est-à-dire comme un sacrifice.

Sacrifice dont nous verrons l'acceptation courageuse et les tristes préludes au jardin des Olives, l'humiliant et douloureux appareil devant les tribunaux de Jérusalem, l'entière et terrible consommation sur le Calvaire: trois théâtres des souffrances du Fils de Dieu où il va se montrer successivement à nous comme une victime, offerte pour le péché, livrée pour le péché, immolée pour le péché.

O croix, instrument de notre salut, lit mystérieux où Jésus-Christ nous enfante avec douleur, autel sanglant où il consomme son sacrifice; croix sacrée qui reçûtes les derniers soupirs d'un Homme-Dieu, recevez nos hommages; nous nous jetons à vos pieds en vous disant avec l'Eglise: *O crux, ave.*

PREMIER POINT.

Le tableau de la passion de Jésus-Christ était déjà tracé depuis plusieurs siècles. La nuit des temps s'était dissipée aux yeux des prophètes, et ils avaient vu le Saint des saints mis à mort pour expier les iniquités de la terre et apaiser la colère du ciel. Le détail de ses souffrances, leurs causes, leurs effets, leurs circonstances les plus singulières, les plus inaccessibles à la prévoyance et aux conjectures de l'esprit humain; les trente deniers qui seraient le prix de la trahison de Judas, les insultes et les opprobres dont le Dieu sauveur serait rassasié, ses pieds et ses mains percés, ses vêtements partagés, sa robe jetée au sort, sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre, les criminels associés à son supplice, ses ennemis frémissant autour de lui, bravant sa puissance et sa divinité attestées par une foule de miracles: tout cela était prédit, consigné dans des oracles manifestement divins, que la nation juive n'avait cessé de regarder comme tels, qu'elle conservait avec un respect religieux, et qui s'accordaient si parfaitement avec cette multitude de figures et d'emblèmes qui, dès l'origine du monde et dans tous les âges de l'ancienne loi, avaient mis sous les yeux quelques traits du grand sacrifice auquel se rapportaient tous les autres. Les soixante et dix semaines supputées par Daniel jusqu'à la mort du Christ étaient écoulées; le mystère ineffable qui devait réparer les ruines de la nature humaine allait enfin s'accomplir; et comme c'était dans un jardin de délices que le premier homme avait violé la loi de son créateur, et entraîné dans sa disgrâce tous ses enfants héritiers de son crime, c'était dans un jardin de douleur que le nouvel Adam devait commencer l'ouvrage de leur rédemption, par l'acceptation courageuse et les tristes préludes de son sacrifice.

Il s'avance en effet, suivi de trois de ses disciples, ce Messie attendu depuis tant de siècles, ce Dieu fait homme, et qui, devenu semblable à nous, a, pour ainsi dire, humanisé sa nature et divinisé la nôtre; comme Dieu, abîme incompréhensible de gloire et de majesté; comme homme, enrichi de dons excellents qui l'élèvent au-dessus des intelligences célestes: assemblage unique de toutes les perfections divines et humaines, l'ornement et la ressource du monde, l'admiration de tous ceux qui ont eu le bonheur de le voir, connu dans la Judée par la sainteté de sa vie et l'éclat de ses prodiges; avec tous les caractères de grandeur qui excitent l'admiration et inspirent le respect, attirant tous les cœurs à lui par les charmes de sa douceur et de sa bonté; d'une tendresse inépuisable pour les malheureux, d'une miséricorde inquiète et alarmée sur le sort des pécheurs, d'une charité immense et qui veut répandre ses bienfaits sur tous les hommes: c'est le portrait que la religion nous trace de ce divin médiateur. Tel il a paru sur la terre, et tel il entre dans le jardin de Gethsémani, où il va s'offrir pour la dernière fois à la Justice divine, comme la victime de propitiation pour tous les péchés du monde. Il acceptera, il boira jusqu'à la lie le fatal calice qu'il aperçoit dans la main du Dieu des vengeances. Mais combien cette acceptation coûte à son cœur! quels combats! quelles défaillances! quelles angoisses! L'Evangile nous en fait la triste peinture. Considérons le mystère de son agonie, développons-en les principales causes pour en mieux connaître les effets douloureux. L'oblation qu'il fait de lui-même à la Justice divine dans cet état d'abattement et de désolation nous paraîtra plus héroïque et plus digne de notre reconnaissance.

Non, chrétiens, nous ne connaissons pas assez les douleurs de Jésus-Christ au jardin des Olives, parce que nous n'y voyons ni croix, ni bourreaux, ni tourments extérieurs; nous avons peine à croire que ses souffrances y aient été si excessives, comme si les peines de l'âme n'étaient pas plus douloureuses et plus cruelles que celles du corps! N'est-ce pas au fond du cœur que le

malheur fait sentir ses plus terribles coups et ses traits les plus déchirants? Quand la synagogue et l'enfer exerceront contre Jésus-Christ toutes leurs fureurs, à la colonne et sur la croix, on le verra doux, paisible, montrant sur son front calme et serein une constance inébranlable et supérieure aux maux qu'il endure. Ici il gémit, il se plaint, ses yeux se couvrent de ténèbres, la pâleur de la mort est sur son front; les plus vives douleurs se sont emparées de son âme; il ne se soutient plus. Etendu sur la poussière, il élève à peine une voix mourante entrecoupée de soupirs et de sanglots, et l'excès de ses peines intérieures va, ce semble, en hâter la fin avec celle de sa vie : *Tristis est anima mea usque ad mortem.* (*Matth.*, XXVI, 38; *Marc.*, XIV, 34.)

Quelle est la première cause de cette tristesse mortelle qui l'accable? le péché. Plus malheureux que cet infortuné Acham, dont parlent les livres saints, et qui fut lapidé par tout Israël (*Josue*, VII, 25), Jésus-Christ voit tous les pécheurs qui ont été, qui sont, qui doivent être, lui jeter, pour ainsi dire, autant de pierres qu'ils ont commis de crimes ou qu'ils en doivent commettre. Nous avons paru nous-mêmes dans cette foule de coupables ; nous étions présents à ses yeux; il a vu tous les déréglements de notre esprit, de notre cœur, de nos sens ; il les a portés, il en a ressenti les cruelles atteintes. Oui, à peine s'est-il présenté devant son Père comme la victime d'expiation pour tous les péchés du monde, que la Justice suprême le charge des iniquités de tous les siècles, de tous les peuples, de tous les âges, de tous les états : *Posuit Dominus in eo iniquitates omnium nostrum.* (*Isai.*, LIII, 6.) Venez donc, contemplez dans ce jardin de tribulation le Fils de Dieu couvert de tous les attentats qui ont irrité le ciel depuis la naissance du monde, et qui l'outrageront jusqu'à la fin des temps; de tous les forfaits, de toutes les passions, de tous les emportements de la vengeance, de toutes les noirceurs de la calomnie, de toutes les souillures de l'impureté, de toutes les rapines de l'injustice, de toutes les cruautés de la haine, de toutes les fureurs de l'ambition, de toutes les dissolutions du libertinage, de tous les blasphèmes de l'impiété. Que devient-il sous ce poids ignominieux de toutes les iniquités humaines?

Ah! mes frères, on a vu d'illustres pénitents, au souvenir de leurs crimes, fondre en larmes, se consumer de tristesse, et que la vivacité persévérante de leur douleur a conduits au tombeau. Qui nous dira donc ce que souffre le cœur de Jésus-Christ, qui, n'ayant point connu le péché, dit saint Paul, est devenu en quelque sorte le péché même, à qui l'ombre seule du vice fait horreur, et qui se voit souillé de tous les crimes de l'univers? Que de défaillances et de morts doit lui causer la vue claire et distincte de tant d'iniquités qui lui sont imputées comme les siennes propres! Il est Dieu sans doute, nous l'adorons sous ce voile de tristesse qui obscurcit l'éclat de sa majesté; mais c'est parce qu'il est Dieu qu'il doit souffrir au delà de toutes nos expressions. Son âme unie à la divinité a plus de lumière et d'amour que les chérubins, et sa sainteté est celle de Dieu même : elle doit donc détester le péché, s'il est possible, autant que Dieu le déteste ; elle ressent donc plus de douleur pour la moindre de nos offenses que tous les hommes n'en peuvent avoir pour tous les crimes dont ils se sont rendus coupables. Hélas! et sous cette lèpre de péché qui la défigure, elle n'est plus aux yeux de Dieu qu'un objet de colère et d'anathème. O affreuse situation, tourments inconcevables du cœur le plus pur et le plus aimant! Ah! si un seul péché le brise de douleur et lui cause assez de tristesse pour lui arracher la vie, quel est donc l'excès de son martyre sous le poids énorme de toutes les prévarications du monde! Le voilà, ce calice qu'il veut d'abord éloigner de lui : *Transeat a me calix iste* (*Matth.*, XXVI, 39), mais qu'il accepte ensuite de la main d'un Père en courroux : *Verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.* (*Ibid.*)

Que dis-je? il l'accepte! Victime volontaire de nos péchés, en consentant à les expier, il en commence déjà l'expiation ; et, parce que le péché se forme dans le cœur, dit saint Thomas, c'est dans son cœur désolé que Jésus-Christ offre à la justice divine les prémices de son sacrifice. Détournera-t-il ses regards de cette foule de crimes dont l'aspect odieux l'attriste et le tourmente? Non, il applique toutes les lumières de son entendement à en considérer la malice, la noirceur, la bassesse, la corruption, l'ingratitude et le désordre, afin de prolonger et d'accroître le supplice de son cœur. Un cœur qui souffre se soulage en s'épanchant dans le sein de l'amitié. Si Jésus-Christ permet à son humanité de chercher dans ses apôtres un adoucissement à ses peines, il ne veut pas qu'elle en trouve. Il abandonne son âme à l'affliction la plus profonde : il va chercher dans l'image des tourments qui l'attendent un nouveau surcroît de tristesse et d'amertume. Toute sa passion, vivement retracée à son esprit, s'accomplit déjà dans son cœur. Il faut, pour expier les coupables plaisirs du nôtre, que tous les sentiments douloureux entrent à la fois dans le sien. Oh! si nous pouvions lire ce qui s'y passe, ces répugnances qui le soulèvent, ces craintes qui le resserrent, ces combats qui le déchirent, ces langueurs qui l'abattent, cet assemblage de douleurs extrêmes qui lui donneraient mille morts, s'il ne se réservait pas aux rigueurs d'une immolation sanglante; le spectacle des maux qu'il endure pour nous, nous arracherait des larmes, toucherait les cœurs les plus barbares et les plus insensibles.

D'où vient qu'un ange paraît et s'empresse de consoler celui qui, au plus haut des cieux, fait la joie et la félicité des anges mêmes? Est-ce que le Fils de Dieu, sous l'apparence et la forme des pécheurs, doit

être mis au-dessous des esprits célestes, et sentir cette humiliation dans le secours qu'il reçoit d'un d'entre eux : *Modico quam angeli minoratus est* (*Hebr.*, II, 9); ou est-ce pour nous apprendre à ne pas chercher dans les vains discours des hommes, mais dans nos secrets entretiens avec Dieu, le remède et l'adoucissement de nos maux? *Apparuit angelus de cœlo confortans eum.* (*Luc.*, XXII, 43.) N'est-ce pas ici une utile instruction pour nous, plutôt qu'un soutien nécessaire à Jésus-Christ?

Il faut qu'un trait infiniment cruel vienne encore percer son cœur, et c'est ici, disent les saints docteurs, la seconde cause de son agonie. Il revient sur l'acceptation qu'il a déjà faite de son sacrifice; il en voit l'inutilité pour un si grand nombre d'hommes; il voit, car rien n'échappe à ses lumières divines, il voit toute la suite des temps et perce dans les profondeurs de l'éternité. Quel triste objet se présente à lui! Combien d'âmes rachetées de son sang n'en seront que plus coupables et plus malheureuses! et, cependant, qui pourrait dire à quel point elles lui sont chères? Le plus ardent, le plus fort de tous les amours, selon la parole de ce divin Sauveur, est celui qui porte à s'immoler pour son objet. Cet amour est dans Jésus-Christ : *Il s'est offert, parce qu'il l'a voulu : « Oblatus est, quia ipse voluit »* (*Isaï.*, LIII, 7) ; » et il l'a voulu, il s'est dévoué à la mort pour chacun de nous, parce qu'il nous a aimés : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.* (*Galat.*, II, 20.) Il mourra donc, et ces âmes si précieuses à ses yeux, si chères à son cœur, périront à jamais : idée accablante sous laquelle il succombe et reste immobile de douleur. Ensuite il repousse en frémissant ce calice trop amer : *Transeat a me calix iste* (*Matth.*, XXVI, 39) ; et, s'il consent à le boire, c'est en répandant des torrents de larmes sur la destinée de ceux qui échapperont à son zèle et à ses bienfaits. C'est un tendre père qui pleure inconsolablement la perte de ses enfants. Hélas! où sont-ils? il les voit tombés dans l'épouvantable abîme de la réprobation, et il connaît toute l'étendue des maux effroyables dont ils sont les victimes. Leur malheur fait le sien; il ressent, pour ainsi dire, tout ce que souffre chacun d'eux. Il n'est pas un réprouvé dont il n'ait préféré le salut éternel à sa propre vie, et dont l'éternel supplice ne lui cause une douleur inexprimable, lui que de moindres maux trouvèrent si compatissant et si sensible, lui qui portait la consolation dans tous les cœurs affligés, qui, touché des pleurs de la veuve de Naïm, les sécha par un miracle, qui pleura lui-même sur le tombeau de Lazare et sur les ruines d'une ville ingrate. Comment déplore-t-il l'irréparable perte de tant d'âmes immortelles, l'ouvrage de ses mains et l'objet du plus tendre amour? N'entendez-vous pas les échos de ce jardin solitaire troubler le silence de la nuit, en répétant ses longs gémissements et ses cris lamentables.

Mais sa douleur est trop forte pour s'exhaler en plaintes et en soupirs. O vous, qui rejetez le salut qui vous est offert, venez voir l'état où l'a réduit l'impossibilité, causée par l'obstination de votre cœur, de vous soustraire aux vengeances célestes : c'est peu qu'il donne des larmes à votre malheur; le contre-coup qu'il en ressent dans son cœur est si terrible, qu'il en résulte un prodige inouï dans tout le cours des siècles : une sueur sanglante, qui inonde son corps, pénètre ses vêtements, découle de toutes parts, baigne la terre, et le laisse épuisé, pâle, sans mouvement et presque sans vie. Il lui en reste néanmoins assez pour se soumettre aux arrêts de la justice divine, et, ratifiant l'engagement qu'il vient de contracter avec elle, il le signe, pour ainsi dire, de ce même sang dont la terre est teinte autour de lui. *Non mea voluntas, sed tua fiat.* (*Luc.*, XXII, 42.)

Voilà, mes frères, les deux principales causes des souffrances du Fils de Dieu dans le jardin des Olives : ce nombre infini de crimes qui outragent son Père, et qui sont devenus ses crimes propres; tant d'âmes rachetées de son sang, qui seront ravies à sa tendresse et se précipiteront dans l'abîme du souverain malheur. Que nos péchés aient fait à son cœur de profondes blessures, et qu'ils aient contribué, avec ceux de tous les hommes, aux douleurs de son agonie, c'est une vérité dont chacun de nous trouve la preuve au fond de sa conscience. Qu'il nous ait comptés parmi ceux qui lui portèrent les coups les plus sensibles, en s'obstinant à périr malgré lui, et que son amour ait été inconsolable de notre perte éternelle, c'est un mystère aussi impénétrable que celui de la prédestination. Je me trompe: en pleurant nos péchés, Jésus-Christ ne nous a pas dispensés de les pleurer nous-mêmes; il faut, au contraire, que nous mêlions nos larmes aux siennes, pour que les siennes nous soient utiles, et la détestation sincère et douloureuse de nos offenses est une condition essentielle à la grâce de la réconciliation qu'il nous a méritée. Ainsi, et c'est pour nous une alternative inévitable, ou nous pleurerons avec lui nos péchés, ou nous sommes du nombre de ceux dont il a pleuré la perte.

Ah! pour nous inspirer une vive horreur de ces péchés qui causent ses souffrances, est-il nécessaire que la foudre gronde sur nos têtes ou que l'abîme éternel s'ouvre sous nos pas? Considérons-le seulement tel que le vit ce jardin témoin de ses douleurs. La vue d'un homme affligé nous attriste, notre cœur ému partage les sentiments du sien; et voici le plus inconsolable comme le plus illustre des affligés, et c'est sous le fardeau de nos crimes que nous le voyons abattu, consterné, baigné de larmes, couvert de sang, dévoré par la tristesse, dans les angoisses de la mort! Eh! quel est le cœur de bronze qui, à cette vue, ne sente naître ses pleurs? Et, en compatissant aux peines intérieures de Jésus-Christ, peut-on ne pas détester le péché qui en est la cause?

Mes Frères, aimons à nous retracer le mystère adorable de l'agonie de notre Sauveur : il a je ne sais quelle vertu secrète qui fait passer dans notre âme quelques gouttes de cet océan d'amertume où l'âme de Jésus-Christ fut plongée; il nous offre, dans le spectacle de sa douleur, le motif et le modèle de la nôtre. Et quelle pratique de salut doit être plus familière à des pécheurs que de s'unir au modèle des pénitents, et d'offrir souvent à Dieu le sacrifice d'un cœur contrit et humilié ? Hélas ! nous voudrions quelquefois savoir si le Seigneur a effacé nos iniquités du livre de ses vengeances. Le vif regret de nos péchés est le plus sûr garant de notre pardon, comme il est le préservatif le plus efficace contre les attraits du vice : regret salutaire, sainte tristesse, qui n'est pas incompatible avec le calme et la paix de l'âme, puisqu'elle opère la justice qui en est la source, et qu'il est si doux de s'affliger avec Jésus-Christ, dont la contrition donne à la nôtre tout son prix et toute sa valeur.

Passion de Jésus-Christ, sacrifice solennel pour l'expiation de tous les péchés du monde ; nous venons d'en voir l'acceptation courageuse et les tristes préludes dans l'auguste victime qui s'est offerte pour le péché ; voyons-en l'humiliant et douloureux appareil dans cette même victime livrée pour le péché.

SECOND POINT.

Il fallait que le Fils de Dieu se livrât luimême à ses ennemis, pour qu'ils pussent exercer contre lui leurs fureurs. Levez-vous, dit-il à ses disciples, allons où m'appelle la gloire de mon Père et le salut du monde : *Surgite, eamus.* (*Matth.*, XXVI, 46; *Marc.*, XIV, 42 ; *Joan.*, XIV, 31.) A peine a-t-il prononcé ces paroles, que tout pouvoir est donné aux hommes et à l'enfer contre le Saint des saints. Quel orage effroyable s'élève audessus de sa tête ! que d'humiliations et de douleurs l'attendent dans cet intervalle qui sépare le jardin des Oliviers et la montagne du Calvaire ! Suivons-le dans cette longue et pénible route, où tous ses pas vont être marqués par quelque opprobre et quelque souffrance. Toutes les lois de l'équité seront violées à son égard ; nulle voix n'osera s'élever en sa faveur. Ses amis, ses juges, ses concitoyens, ses bourreaux, tous se réuniront pour grossir ce torrent de tribulations par où il doit passer avant d'arriver à l'autel de son sacrifice.

Mais, en le suivant dans les rues et devant les tribunaux de Jérusalem, le reconnaîtrons-nous encore pour le Dieu de grandeur et de majesté ? Ah ! chrétiens, élevons notre esprit au-dessus des sens, et réformons nos idées sur les grands principes de notre religion. Si le péché paraissait en personne et sous ses traits véritables, il serait l'objet de l'exécration de l'univers. Jésus-Christ s'est chargé de tous les péchés du monde; il est devenu en quelque sorte le péché même. Voilà pourquoi il ne sera pas traité seulement comme le dernier des hommes, mais foulé aux pieds comme un ver de terre : *Ego sum vermis, et non homo.* (*Psal.* XXI, 7.) Frémissons de l'acharnement des Juifs contre Jésus-Christ, et soyons touchés de l'état déplorable où ils le réduisent; mais regardons-les comme les instruments de la justice divine, qui préside elle-même à cette scène d'horreur. Jésus-Christ s'est dévoué pour nous à l'anathème : l'excès de ses humiliations et de ses souffrances doit moins nous étonner que l'excès de son amour.

Mais ce nuage d'ignominie et de faiblesse, dont il va paraître couvert, n'obscurcit pas tellement sa divinité, qu'elle ne laisse échapper quelques rayons qui doivent soutenir et ranimer notre foi, en même temps que ce qu'il souffre pour nous doit enflammer notre reconnaissance.

Je le vois ouvrir cette nouvelle carrière de douleurs par un double prodige qui décèle en lui le maître du tonnerre et le Dieu de la charité. Des soldats armés viennent lui apporter des fers : ils ne soutiennent point les éclairs de ses regards ; une de ses paroles est un coup de foudre qui les renverse. Ils ne se relèvent qu'après avoir rendu à sa puissance un hommage qu'ils vont encore rendre à sa bonté ; puissance et bonté, deux perfections qui semblent former le principal caractère de l'Etre souverain, et qui se manifestent tour à tour dans le Sauveur du monde au sortir du jardin des Oliviers. Il est environné de ses ennemis qui portent sur lui leurs mains sacriléges ; un d'entre eux est blessé par le chef de ses apôtres ; c'est un des plus furieux suppôts de la Synagogue. Comment Jésus-Christ s'en vengera-t-il ? par un bienfait; et ce bienfait est un miracle qui opère sa guérison. Il livre ensuite à la haine des Juifs la victime jusqu'alors si vainement souhaitée.

Mais quel monstre est à leur tête ? ce disciple perfide, dont le nom est devenu si exécrable à la postérité; Judas, après avoir vendu trente deniers la personne et la vie de son maître, s'est prêté encore à leur complot sanguinaire, et leur en a facilité l'exécution. Il a guidé leurs pas dans les ténèbres et le silence de la nuit. Il s'approche de Jésus-Christ, il le salue, il l'embrasse, et change en un signal de haine et de mort le gage sacré de l'union des cœurs. Oh ! quelle plaie cruelle dut faire au cœur de Jésus la perfidie de cet apôtre honoré de sa familiarité, témoin de sa sainteté et de ses prodiges, comblé de ses grâces, nourri depuis peu de sa chair et de son sang ! Plus on a l'âme noble et généreuse, plus on est sensible à l'injustice et à l'ingratitude. Eh ! quelle plus belle âme que celle de Jésus-Christ ? En annonçant à ses apôtres qu'il serait trahi par l'un d'entre eux, il avait senti un frémissement soudain s'élever dans son cœur : *Turbatus est spiritu* (*Joan.*, XIII, 21) ; que doit-il éprouver au moment où le forfait se consomme, et lorsqu'il est entre les bras du traître ? Mais par un prodige de charité, dont notre faible nature n'est point capable, et qui ne peut convenir qu'à un Homme-Dieu, tandis

que le disciple scélérat perce le cœur de son bon maître, il a encore une part à sa tendresse ; il n'entend sortir de sa bouche que des paroles de douceur et de paix : *Amice, ad quid venisti ?* (*Matth.*, XXVI, 50.) Frappé bientôt de l'horreur de son crime, et déchiré par ses remord , il tournera contre lui ses mains désespérées, et terminera ses jours par une mort infâme ; mais ce sera un nouveau surcroît d'affliction pour Jésus-Christ, et il faut que tout concoure à multiplier ses peines.

Où sont du moins ses autres disciples ? Il a pourvu à leur sûreté, paraissent-ils s'intéresser à son sort ? Non, ils ont pris honteusement la fuite ; il était écrit que les brebis se disperseraient dès que le pasteur serait frappé. Et vous aussi, apôtre chéri et privilégié, vous à qui le Père céleste à révélé le mystère du Christ, et qui avez été témoin de sa gloire sur le Thabor, vous ne le suivez que de loin, vous lui préparez un outrage plus cruel que celui d'un lâche abandon. A votre air, à votre langage, on vous prend pour un de ses disciples ; vous déclarez que vous ne le connaissez pas ; vous ne vous bornez pas à un simple désaveu, vous avez recours au parjure et à l'anathème : *Cœpit anathematizare et jurare.* (*Marc.*, XIV, 71.) Quel nouveau coup porté au cœur de Jésus-Christ ! mais il n'y répond que par un nouveau trait de douceur. Il jette un regard sur le disciple infidèle ; ah ! c'est le regard d'un Dieu ; tant l'impression en est vive et durable ! Il est accompagné de ce chant matinal qui avait été annoncé à Pierre comme le signal de sa défaite. Il lui peint ce regard, la tendresse inépuisable du Sauveur, l'amour qu'il lui porte encore, la compassion qu'il a de son infidélité, le pardon qu'il promet à son repentir. Il pénètre comme un trait embrasé jusqu'au fond de son âme ; il y ouvre une source intarissable de larmes ; elles couleront jusqu'à sa mort ; elles iront se mêler avec son sang pour attester à tout l'univers la sincérité de son retour et la vivacité de sa foi.

Ainsi trahi , abandonné, méconnu par ses amis, comment Jésus-Christ sera-t-il traité par ses juges ? et qui sont-ils ? Des hommes orgueilleux corrompus, hypocrites, toujours prêts à perdre ceux qui oseraient les démasquer aux yeux du peuple, possédés du démon de l'envie, déterminés à sacrifier le devoir et la conscience aux intérêts de leur passion ; tellement étrangers à la piété et à la vertu, qu'ils ont défiguré la loi même de Moïse, pour y substituer des traditions favorables à leurs cupidités ; capables de tramer les plus noirs complots et d'en poursuivre le succès par les injustices les plus criantes ; dignes, par leur malice, d'être les exécuteurs des arrêts de la justice divine, et, après avoir contribué sans le savoir à la rédemption du genre humain, de ne pas en recueillir eux-mêmes les fruits. C'est devant cette assemblée de ténèbres que paraît le Sauveur du monde, lié, enchaîné comme un malfaiteur. Quels cris confus ! quelles accusations multipliées ! quels efforts pour donner une couleur de vérité aux impostures les plus grossières, pour empoisonner les expressions les plus innocentes, les actions les plus saintes ! Les faux témoignages de tant d'âmes vendues à la calomnie se combattent et se détruisent : *Non erant convenientia eorum testimonia* (*Marc.*, XIV, 56) ; n'importe, ils sont accueillis avec l'air de la plus intime conviction.

Le grand prêtre lui-même, oubliant sa qualité de juge, va faire le personnage odieux d'accusateur. Il commande à Jésus-Christ de dire s'il est le Fils du Dieu vivant : Je le suis, répond l'Homme-Dieu, et vous me verrez un jour dans l'appareil de la majesté et de la gloire descendre du haut des cieux pour juger tous les hommes. Cet aveu si clair et si formel de la divinité, attestée déjà par tant de miracles, ne suspend pas même l'arrêt de l'artificieux et indigne pontife. Obstiné à fermer les yeux à la lumière : il a blasphémé, s'écrie-t-il, en déchirant ses vêtements dans le faux emportement d'une hypocrisie détestable ; il est digne de mort. Aussitôt mille voix tumultueuses répètent que Jésus-Christ est digne de mort. *Reus est mortis* (*Matth.*, XXVI, 66) ; mille bouches sont ouvertes contre lui, et le condamnent, et l'insultent, et le maudissent ; et Jésus se tait ! *Jesus autem tacebat.* (*Ibid.*, 63.) Que ce silence, mes frères, est admirable ! qu'il est au-dessus de l'homme ! et indépendamment des instructions qu'il renferme, combien il paraîtra divin à qui voudra l'approfondir ! Jésus-Christ le garde durant presque tout le cours de sa passion, et c'est par là autant que par ses autres prodiges qu'il se montre en Dieu ; mais c'est un Dieu humilié, foulé aux pieds, rassasié d'opprobres. Sous les yeux même de ses juges on osé se porter contre lui aux plus violents excès. Là, c'est un des affronts sanglants qui ont passé dans tous les siècles et chez tous les peuples pour le comble de l'insulte et du mépris, un soufflet dont une main vile et téméraire couvre sa face sacrée ; ici, durant une nuit entière il est livré à l'insolence, à la brutalité des soldats et des valets du pontife. Nuit affreuse où la Majesté suprême fut le jouet d'une troupe d'hommes obscurs, scélérats, et que tous les feux du ciel auraient voulu mille fois dévorer ; qui lui prodiguèrent les injures, les coups, les dérisions les plus amères, les railleries les plus cruelles, et en vinrent à des indignités dont le récit fait frémir d'horreur

Le jour éclairera de nouvelles humiliations. Par l'effet des cabales ténébreuses des scribes et des pharisiens, des docteurs de la loi, des anciens du peuple , de ces hommes dont le jugement détermine et fixe l'opinion publique, Jésus-Christ n'est plus regardé que comme un imposteur, un séditieux , un impie, le rebut et la honte de la Synagogue : à la gloire que lui avait acquise une vie illustrée par tant de vertus et de miracles a succédé un mépris universel, plus insupportable pour un grand cœur que la mort

même. Voyez comme on le traîne avec ignominie de tribunal en tribunal, comme il est poursuivi par les cris, les imprécations d'une populace aveugle, comme tout se réunit contre lui et se fait un plaisir barbare de l'outrager! Chez Caïphe, sa doctrine puisée dans le sein du Père des lumières est avilie par tout ce que le mensonge a de plus odieux, et ses qualités les plus augustes dégradées par tout ce que la calomnie a de plus noir : chez Hérode, il est méprisé, on ne lui fait pas l'honneur de lui croire assez de raison pour être coupable des crimes dont on l'accuse. Le Verbe divin est traité d'insensé par une cour profane : il en sort couverts des symboles humiliants de la folie, et traverse dans ce ridicule appareil des rues qui tout récemment avaient été parées pour son triomphe. Chez Pilate, quoiqu'un reste d'équité plaide en secret dans le cœur de ce juge païen la cause du juste opprimé, il entendra prononcer l'arrêt de sa mort; en l'attendant, il faut qu'il essuie de nouveaux affronts. On en fait un roi de théâtre, on le revêt d'un triste lambeau de pourpre, on ajoute au diadème sanglant dont on le couvre un roseau pour sceptre, des soufflets pour hommages, des blasphèmes pour adorations.

O mon Sauveur! ô Dieu si profondément humilié! pourquoi ces mains, d'où sont sorties tant de merveilles, restent-elles oisives? pourquoi cette bouche, qui parlait un langage si ravissant, est-elle à présent muette? C'est le désir de nous sauver, c'est votre amour qui enchaîne votre puissance, et fait taire votre sagesse. C'est parce que vous tenez la place des pécheurs que vous voulez être couvert de honte et de confusion. Ah! votre silence, votre inaction surpassent tous vos autres prodiges. Sans attendre ceux que vous opérerez bientôt sur le Calvaire, dans cet abîme d'humiliations où vous a réduit un amour incompréhensible, je vous reconnais toujours pour mon Dieu et je vous adore.

Mais l'ingrate Jérusalem continue d'élever la voix contre son libérateur. Montrez-vous donc, peuple de malades qu'il a guéris, et vous muets à qui il a rendu la parole, et vous aveugles dont il a ouvert les yeux à la lumière, et vous Lazare, arraché depuis peu des bras de la mort : mais non; tous ceux qui ont ressenti les effets de son pouvoir divin ont disparu; ceux qui en ont été les spectateurs en ont perdu le souvenir. Il n'a fallu pour cela qu'un petit nombre de jours, et, par la révolution la plus étrange, il ne trouve plus que des ennemis mortels parmi ses concitoyens qui lui préparaient un trône. On le croyait digne de régner, on le juge indigne de vivre. L'enfer a soufflé la rage dans tous les cœurs : tous lui disent anathème, tous demandent sa mort. Qu'il est affreux, lorsqu'on n'a fait que du bien aux hommes, de se voir l'objet de la haine et de l'exécration publique! Cependant, convaincu de l'innocence de Jésus-Christ, Pilate imagine un moyen de le sauver des fureurs de sa nation. C'était la coutume chez les Juifs de délivrer un prisonnier à la solennité de Pâque : choisissez, leur dit-il, entre Jésus et Barabbas, celui que vous voulez que je mette en liberté. Jésus, le Saint des saints, Barabbas, un monstre couvert de crimes, pesés tous deux dans la même balance, quel horrible parallèle! ô comble de l'abomination! Jésus est rejeté, Barabbas triomphe. Allez, divin Sauveur, allez à la mort : la mesure de vos ignominies est comblée; votre sang paraît plus vil que celui d'un odieux assassin : allez, à travers les clameurs homicides qui demandent votre trépas, terminer promptement une vie qui doit être pour vous un insupportable fardeau. Et toi, ô peuple! jadis le peuple de Dieu, et maintenant, par ton acharnement contre Jésus-Christ, le plus exécrable de tous les peuples, ce sang des patriarches et de tes premiers monarques, tu brûles si fort d'y tremper tes mains que, pour obtenir le droit et satisfaire l'impatience de le répandre, tu consens à porter la peine de l'avoir répandu : *Sanguis ejus super nos;* tu souscris et pour toi et pour tes enfants à le voir retomber de race en race sur ta tête et sur la leur : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros* (*Matth.*, XXVII, 25); va, tes vœux forcenés seront remplis : la main d'un Dieu vengeur ne tardera pas à s'appesantir sur toi, et le sceau de sa colère empreint sur le front de tes descendants sera la preuve immortelle et le moindre châtiment de ton déicide.

Jésus-Christ va-t-il enfin consommer son sacrifice? Hélas! ses funestes apprêts ne sont pas achevés. Pour expier l'ivresse des plaisirs où se plongea l'homme pécheur, il faut que l'Homme-Dieu soit, pour ainsi dire, enivré de souffrances, et que ses douleurs égalent ses humiliations : alors, seulement, il marchera vers l'autel où l'attend la justice divine. Le gouverneur romain se promet de l'arracher des mains des Juifs, après lui avoir fait subir le supplice des esclaves. Il le condamne à une flagellation rigoureuse, et l'arrêt s'exécute d'une manière inhumaine. Pourrons-nous le voir d'un œil indifférent, si nous pensons que c'est pour nos iniquités que Jésus-Christ a été meurtri et couvert de blessures : *Vulneratus est propter iniquitates nostras?* (*Isai.*, LIII, 5.)

Représentez-vous ses bourreaux, tels que les vit le Prophète, moins semblables à des hommes qu'à des lions avides de carnage, qui se précipitent en rugissant sur leur proie : *Sicut leo rapiens et rugiens* (*Psal.* XXI, 14) : que de bras sont levés et s'apprêtent à faire tomber sur son corps une grêle de coups! La loi en avait fixé le nombre; mais elle ne sera point observée par des monstres qui ont promis aux princes des prêtres de laisser leur victime sans vie. Ils dépouillent Jésus-Christ de ses vêtements et le lient à une colonne : des liens invisibles et plus forts l'y tiennent attaché : ce sont, dit un Père, les liens de son amour. Quel bruit! quelle tempête! quelles mains armées de fouets meurtriers déchirent à

l'envi le corps de notre Sauveur! Plus il montre de patience, plus leur fureur redouble. Ils aspirent à lui arracher des cris; hélas! il se contente de donner des larmes à ses douleurs en levant ses regards vers le ciel. Je vois couler des ruisseaux de sang; la terre en est baignée, les murs en sont teints, ses bourreaux en sont couverts : leurs forces sont épuisées, mais leur cruauté n'est pas assouvie. Ils quittent et reprennent tour-à-tour les instruments de leur rage : d'autres mains se présentent pour succéder à des bras déjà fatigués. Le corps de l'homme Dieu n'est plus qu'une plaie, qu'une masse informe et sanglante, et l'on ne se lasse point de le frapper. Il tombe enfin au pied de la colonne, dans un état à inspirer de la compassion aux cœurs les plus cruels.

Sa misère, ses souffrances n'excitent point la pitié des tigres qui l'environnent; ils lui font souffrir un nouveau tourment. Quelles douleurs inexprimables doivent lui causer ces épines, qu'on enfonce avec tant de violence dans sa tête! quel objet pour des chrétiens qui l'adorent que ce front d'où le sang ruisselle de toutes parts, ces yeux éteints et mourants, ce visage pâle et défiguré, ce corps formé par l'Esprit-Saint, et qui n'est plus qu'un triste assemblage d'os découverts, de chairs livides! O mon Dieu! à quel excès vous nous avez aimés : *Vulneratus est propter iniquitates nostras!*

Que, pour désarmer et fléchir les Juifs par le sentiment de la pitié, puisqu'ils sont sourds à la voix de la justice, le juge romain leur montre Jésus-Christ conservant à peine les traits et la figure d'un homme, et qu'il leur dise : *Ecce homo* (*Joan.*, XIX, 5), voilà l'homme que vous m'avez livré : n'est-il pas assez maltraité, et n'a-t-il pas plus de sujet de haïr la vie que vous n'en avez de lui souhaiter la mort? Qu'à ces paroles la fureur de la Synagogue redouble et que ses horribles cris achèvent de vaincre la faible résistance de Pilate : Pilate et les Juifs ne voyaient pas dans l'homme de douleur le Seigneur de la gloire, le Fils unique de Dieu.

Mais nous, qui le voyons des yeux de la foi, et qui l'adorons sous cet effroyable amas d'ignominies et de souffrances dont nos péchés et son amour l'ont chargé, fixons sur lui nos regards : *Ecce homo :* voilà l'Homme-Dieu, voilà l'ouvrage de nos iniquités et la condamnation de nos mœurs.

Ah! il nous sied bien de nous plaindre de nos peines, de rechercher tout ce qui flatte nos penchants et nos goûts, de vivre dans le sein de la mollesse, du luxe et des plaisirs; il nous sied bien de paraître si sensibles à une parole mortifiante, à une légère insulte; d'être si avides d'honneurs et de distinctions, de se donner des airs de fierté et de hauteur, nous qui méritons et les humiliations les plus accablantes et les châtiments les plus rigoureux. Si Jésus-Christ souffre pour nous, nous ne sommes pas disposés à souffrir avec lui. Ses satisfactions ne rendent pas les nôtres inutiles, mais recevables devant Dieu. Il faut que nous accomplissions en nous-mêmes ce qui manque à sa passion pour que nous puissions en recueillir les fruits. Est-il bien juste que le péché soit puni dans ceux en qui il réside, tandis que son ombre seule attire sur le Saint des saints tout le poids de la colère céleste?

Ecce homo. Adorable Sauveur, en quel état vous vous présentez à nous! que votre silence est éloquent! que votre exemple ajoute de force à l'autorité de vos préceptes! Hélas! à la vue d'un Dieu couronné d'épines, pâle, sanglant, plongé dans un abîme d'ignominies et de douleurs et réduit à cette extrémité pour expier nos forfaits, les saints versaient des torrents de larmes; ils ne pouvaient se consoler d'avoir contribué par leurs péchés à l'excès de ses peines qu'en exerçant sur leurs corps les austérités les plus effrayantes; il ne voulaient plus vivre que pour se tourmenter et pour souffrir. Pourquoi le même objet ne ferait-il pas sur nos cœurs la même impression? Je ne le perdrai pas de vue, ô mon Dieu! je vous contemplerai souvent dans la lumière de la foi couvert de plaies, de sang et d'opprobres, et, empressé de marcher sur vos traces, j'embrasserai les rigueurs de ce renoncement évangélique qui est le caractère distinctif de vos élus.

Passion de Jésus-Christ, sacrifice offert à la justice divine pour l'expiation de tous les péchés du monde, nous en avons vu l'humiliant et douloureux appareil dans la victime livrée pour le péché : voyons-en l'entière et terrible consommation dans cette même victime immolée enfin pour le péché, *O crux, ave.*

TROISIÈME POINT.

Quel effrayant spectacle va s'offrir à nous sur la montagne du Calvaire! la Justice divine, assise sur son tribunal et se servant de la main des Juifs pour immoler Jésus-Christ à sa haine contre le péché dont il est revêtu, et pour en faire un exemple à jamais mémorable des vengeances qu'elle en tire. Assez et trop longtemps le souverain Maître a retenu les transports de sa juste colère; il lui donne un libre cours sur le Calvaire; elle tonne, elle éclate, elle foudroie; elle a trouvé dans Jésus-Christ, qui a pris la place des coupables, une victime digne d'elle et ne peut plus être apaisée que par sa mort. Venez, mes frères, courons tous en gémissant sur la montagne du Seigneur : *Venite, ascendamus ad montem Domini* (*Isai.*, II, 3); venez contempler la victime de nos péchés sur l'autel de son holocauste et considérer les principales circonstances de son immolation, l'excès de ses douleurs, l'héroïsme de sa charité, l'éclat de ses prodiges.

Arrivé au lieu de son sacrifice avec l'instrument de sa mort sous lequel il avait chancelé, succombé tant de fois ; dans l'état d'accablement, de faiblesse et de souffrance

où Jésus-Christ est réduit, lui laisse-t-on le loisir de ranimer le peu de forces qui lui reste? non; d'impitoyables bourreaux le saisissent et le dépouillent. Tel qu'un agneau sous la main qui lui enlève sa toison ou qui le frappe du coup mortel, il est sans résistance : *Sicut ovis ad occisionem ducetur.* (*Isai.*, LIII, 7.) Voyez avec quelle fureur on lui arrache ses vêtements étroitement unis à son corps tout couvert de blessures : toutes ses plaies se rouvrent, toutes ses douleurs se renouvellent et s'irritent. Avec quelle barbarie on lui perce les pieds et les mains, tourment inouï jusqu'alors et inconnu même aux plus grands scélérats. De simples liens suffiront pour attacher au bois funeste les compagnons de son supplice ; des clous meurtriers sont employés à lui faire endurer des maux inexprimables. Avec quelles horribles secousses on agite, on élève, on enfonce la croix sur laquelle il est étendu ! quels violents contre-coups il en ressent, quelles gênes, quelles tortures !

Le voilà suspendu entre le ciel et la terre. Croix sacrée, confidente et témoin des douleurs de l'Homme-Dieu, dites-nous en l'excès, le redoublement, la continuité, durant ce long intervalle qui le vit dans la plus affreuse situation, sa tête sanglante appuyée sur des épines, tout son corps déchiré par des plaies qui s'élargissent. N'oubliez pas ce breuvage amer qu'on lui présente, de peur, ce semble, qu'il n'y ait en lui quelque endroit exempt de souffrances.

Eh quoi ! tandis qu'il n'est point de criminel si odieux, à qui les spectateurs de son supplice n'accordent quelque sentiment de pitié, Jésus-Christ, en proie aux plus vives douleurs, est encore un objet de dérisions atroces, de railleries sacriléges : *Vah ! qui destruis templum Dei.* (*Matth.*, XXVII, 40; *Marc*, XV, 29.) Toutes les passions qui avaient conjuré sa perte s'applaudissent à ses yeux de leur triomphe. Il n'est environné que d'ennemis furieux, qui se repaissent avidement de ses souffrances, et les aigrissent par mille outrages. Je me trompe : ses yeux mourants aperçoivent aux pieds de sa croix un objet cher à son cœur et partageant ses peines; c'est Marie. Ah ! quel surcroît d'affliction que la vue d'une mère désolée, percée d'un glaive de douleur et souffrant mille morts dans celle d'un Fils pour qui seul elle respirait ! comme le cœur de Jésus-Christ se déchire à cette vue ! Etait-ce là le dernier qui manquait à ses souffrances? non; un trait plus rigoureux doit y mettre le comble. Le glaive du Seigneur est levé; il frappe, et voici le dernier, mais le plus terrible de ses coups. Dans ce moment Jésus rompt le silence, il jette un cri, toutes les douleurs de l'enfer pénètrent et inondent son âme; il souffre une peine insupportable au cœur d'un Homme-Dieu, le délaissement et l'abandon de son Père; et, si cette peine est pour nous un mystère inconcevable, nous savons du moins qu'elle est l'image et la compensation de ce tourment de la réprobation que mérite l'homme pécheur, et qui consiste dans la perte et la malédiction de Dieu.

En est-ce assez, chrétiens? Jésus-Christ peut-il souffrir davantage ? N'a-t-il pas épuisé tous les traits de la colère céleste, et bu jusqu'à la lie le calice de sa fureur? et ne peut-il pas nous dire du haut de sa croix : *Considérez, et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne : « Attendite, et videte si est dolor sicut dolor meus? »* (*Thren.*, I, 12.)

Dans cet abîme de douleurs, où Jésus-Christ consomme son sacrifice, une seule lui arrache une plainte, parce que son Père et lui ne font qu'un. Il souffre toutes les autres sans chagrin, sans murmure, avec une tranquillité, une douceur, une patience au-dessus de toute force humaine. Ah ! les rayons de sa divinité percent le voile qui la cache; l'impiété elle-même l'a reconnu. Il souffre en Dieu, il ne se plaint une fois que parce qu'il est Dieu; aux larmes de notre reconnaissance nous devons donc joindre encore ici l'hommage de notre adoration.

Pourquoi la main d'un ange n'a-t-elle pas gravé sur la croix ces paroles en traits de flamme : *Sic Deus dilexit mundum* (*Joan.*, III, 16), c'est ainsi que Dieu a aimé le monde? Une seule larme de Jésus-Christ, pesée aux poids de la plus rigoureuse justice, eût pu contrebalancer toutes les prévarications de la terre; mais outre, que cette justice irritée pouvait rejeter toute satisfaction proportionnée même à nos offenses et exécuter l'arrêt prononcé contre nous, les grâces de la rédemption devaient être mesurées sur les mérites du Rédempteur. Dès lors l'amour de Jésus-Christ n'a plus connu de bornes; il s'est soumis à toutes les horreurs de la mort la plus ignominieuse et la plus cruelle. C'est cet amour incompréhensible, ô mon Sauveur ! qui n'a cessé de vous animer durant tout le cours de votre passion; c'est lui qui vous tient attaché à la croix où il se montre comme sur son trône. Que ne pouvons-nous découvrir les secrets mouvements de votre cœur et toutes les ardeurs de la charité qui l'embrase ! Ah ! du moins, nous recueillerons les traits précieux que cette charité divine mêle à vos derniers soupirs : pouvons-nous, mes frères, les méconnaître?

C'est cette prière que Jésus-Christ adresse à son Père en faveur de ses bourreaux. Quoiqu'il périsse par leurs mains, il s'intéresse toujours à leur salut. Il cherche dans leur ignorance une excuse à leur cruauté. Aux violents transports de leur haine il n'oppose que des sentiments de clémence et de compassion, et ses dernières paroles sont employées à solliciter leur grâce : *Pater, dimitte illis, non enim sciunt quid faciunt.* (*Luc.*, XXIII, 34.)

C'est cette persévérance inébranlable dans l'exécution des desseins de sa miséricorde. Non, juifs incrédules, il ne descendra pas de la croix, et ne laissera point imp ar

fait l'ouvrage de notre rédemption. Le fond de vos cœurs lui est plus connu qu'à vous; il voit l'inutilité du miracle que vous demandez pour croire en lui, et qui d'ailleurs anéantirait l'effet de ceux dont vous avez été les témoins. Egalement au-dessus de vos promesses et de vos injures, il préfère le plaisir de sauver les hommes à la gloire de confondre ses ennemis et de surprendre l'admiration de la multitude. Hélas! il ne met de bornes à sa puissance que pour nous donner une preuve plus éclatante de son amour : *Descendat de cruce, et credemus ei.* (*Matth.*, XXVII, 42; *Marc.*, XV, 32.)

C'est ce regard miséricordieux qu'il jette sur un des criminels qui expirent à ses côtés. D'où lui viennent ces sentiments de foi, de confiance et de repentir qui le disposent à recevoir le pardon de ses crimes? Il les doit à la charité de Jésus-Christ : c'est de cette source inépuisable que coulent sur lui les dons célestes qui en font un élu. Coupable fortuné, qui recueille les prémices du sang d'un Dieu, et en qui la docilité aux premiers mouvements de la grâce est récompensée par l'assurance d'une couronne immortelle : *Hodie mecum eris in paradiso.* (*Luc.*, XXIII, 43.)

C'est ce tendre soin qu'il prend d'une mère en pleurs et destinée à lui survivre. Son âme errante sur ses lèvres s'arrête pour lui dire le dernier adieu. La sensibilité de son cœur ranime ses regards éteints. Il oublie ce qu'il souffre pour ne s'occuper que de ce qu'il aime. Il confie à des mains fidèles son plus cher trésor, et, étendant jusque dans l'avenir les effets de sa charité, il donne à tous les hommes représentés par son disciple la plus tendre et la plus puissante des mères : *Ecce mater tua*, *ecce filius tuus.* (*Joan.*, XIX, 26, 27.)

C'est cette soif qui le dévore : soif mystérieuse, dit saint Augustin : *Sacramentalem sitim.* Elle exprime l'ardeur de son zèle et de ses vœux pour le salut de tous les pécheurs pour lesquels il s'immole. Quels que soient les maux qu'il endure, son cœur n'est pas encore satisfait, et il voudrait souffrir davantage pour assurer plus efficacement notre bonheur : *Sitio.* (*Ibid.*, 28.)

C'est même cette plainte qui sort de sa bouche, et qui est comme un trait de lumière capable d'éclairer et de convertir toute la Synagogue. *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné* : « *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* » (*Matth.*, XXVII, 46; *Marc.*, XV, 34; *Psal.* XXI, 2.) Ainsi commence un des psaumes que chantait depuis si longtemps la nation juive, et qui est la prophétie la plus circonstanciée, la peinture la plus ressemblante des opprobres et des douleurs de l'Homme-Dieu sur la croix. Que ses ennemis rassemblés sur le Calvaire achèvent ce psaume admirable dont ils viennent d'entendre les premières paroles, et qui prédit encore la gloire de celui qui en est l'objet, ils tomberont à ses pieds en le reconnaissant pour le Messie promis à leurs pères. C'est ainsi qu'il consacre à leur instruction les derniers moments de sa vie. Alors il s'écrie : *Tout est consommé : « Consummatum est »* (*Joan.*, XIX, 30); et, remettant son esprit entre les mains de son Père, il baisse la tête, et il expire.

Suspendons quelques moments le tribut de douleurs et de larmes que nous devons à la mort d'un Dieu immolé pour notre salut; et à la vue des prodiges qui signalent son trépas, reconnaissons qu'il n'est pas moins Dieu sur le Calvaire qu'il le parut sur le Thabor.

Il meurt, et sa mort même est un miracle. Non, ce n'est pas la cruauté des bourreaux, la force des tourments qui lui ôte la vie : il la quitte de lui-même, par un effet de sa toute-puissance, et un libre choix de sa volonté : *Nemo tollit animam meam a me, sed ego pono eam a meipso;* et afin que les témoins de sa mort ne la regardent pas comme une suite nécessaire de la défaillance de la nature, il expire en poussant un grand cri : dernier soupir si extraordinaire et si miraculeux, que le centenier romain protesta hautement qu'il n'y avait qu'un Dieu qui pût mourir ainsi : *Videns quia sic exspirasset, ait : Vere Filius Dei erat iste.* (*Marc.*, XV, 39.)

Il meurt, et la terre tremble, les pierres se brisent, les rochers ouvrent leur sein, le soleil se couvre de ténèbres; la nuit, le deuil, la consternation règnent sur le Calvaire. Les soldats émus ouvrent les yeux et reconnaissent leur crime. La multitude épouvantée fuit et se disperse. Le désespoir de la Synagogue ne peut anéantir l'authenticité du prodige qui la foudroie et qui l'écrase : ses propres historiens en font mention. Cette éclipse soudaine et contraire à l'ordre des cieux enveloppa de ses ombres la moitié de la terre. Les deux premières villes de la gentilité, Athènes et Rome, en furent frappées d'étonnement. Deux cents ans après, la capitale du monde en conservait encore le souvenir dans ses archives; et au moment de son existence elle fut, pour les esprits attentifs de la nation juive comme une source de lumière où la divinité de Jésus-Christ parut dans tout son éclat : *Viso terræ motu et his quæ fiebant, timuerunt valde, dicentes : Vere Filius Dei erat iste.* (*Matth.*, XXVII, 54.)

Il meurt, et les tombeaux s'ouvrent, les justes sont rendus à la vie. Ils vont se montrer à la cité déicide; ils apparaissent au milieu de Jérusalem, jetant la surprise et la frayeur dans les cœurs de ses habitants. Leur présence est une preuve sensible du pouvoir divin de celui qui, en mourant, leur a fait entendre sa voix dans l'empire de la mort, et les a rappelés à la lumière du jour : *Monumenta aperta sunt, et multa corpora surrexerunt.* (*Matth.*, XXVII, 52.)

Il meurt, et le fameux voile du temple, déchiré par une main invisible, annonce qu'un nouveau sanctuaire s'élève sur les ruines du premier, qu'une victime précieuse a fait disparaître celles qui n'en étaient que les ombres et les figures, et que les sacrifices anciens sont abolis, parce que l'Oint du Sei-

gneur, le Saint des saints a été mis à mort : *Velum templi scissum est...* (*Matth.*, XXVII, 51; *Marc.*, XV, 38; *Luc.*, XXIII, 45.) *Occidetur Christus, et deficiet hostia et sacrificium.* (*Dan.*, IX, 27.)

Il meurt.... Justice suprême, vous êtes enfin satisfaite. La victime que vous attendiez depuis quatre mille ans est tombée sous vos coups : vous triomphez. L'enfer n'est rien auprès du Calvaire : là ce sont de viles créatures, ici c'est un Dieu que vous immolez à vos vengeances. Mais que vois-je? ô Calvaire ! ô théâtre majestueux, où la justice et la miséricorde se rencontrent, s'embrassent, se donnent le baiser de paix! Un seul est frappé, et tous sont délivrés. L'arrêt de notre condamnation attaché à la croix de Jésus-Christ y est effacé de son sang. Tout est à nous par sa mort, la grâce, la sainteté, la vie, la gloire, le bonheur.

Cependant, chrétiens, l'auteur même de la vie, le Fils unique de Dieu, ce Jésus devant qui tout genou doit fléchir, il est mort dans les plus affreux tourments. Ce long tissu d'ignominies et de douleurs, qui forment le cours de sa passion, n'a été terminé que par son dernier soupir sur la croix. Voyez-le couvert des ombres du trépas; voyez ses yeux éteints, sa face sacrée pâle et livide, ses pieds et ses mains percés, tout son corps couvert de plaies. Contemplez ce triste et auguste objet; il ne nous est pas permis de douter qu'il soit l'ouvrage de nos crimes. Ce sont nos péchés qui ont attiré sur Jésus-Christ tous les fléaux de la colère céleste : *Propter scelus populi mei percussi eum.* (*Isai.*, LIII, 8.) Hélas! notre véritable père est mort victime de son amour pour nous. A cette idée, quelle âme n'est pas saisie de tristesse et de douleur? S'il en est une qui ne soit pas affligée, dans ce grand jour d'expiation annoncé et figuré par ceux de l'ancienne loi, n'est-elle pas déjà condamnée, et la menace du Seigneur ne s'accomplira-t-elle pas à son égard? *Anima quæ non fuerit afflicta, in die hac, peribit.* (*Levit.*, XXIII, 29.)

Ah! pour vous affliger, il n'est pas besoin de faire violence à vos cœurs. Ouvrez seulement les yeux, regardez, adorez et vous pleurerez. Si vous voyiez souffrir et mourir un homme vertueux, comme le malheur prête un éclat si doux et des charmes si puissants à la vertu, vous seriez touchés, pénétrés, attendris : si cet homme vertueux souffrait et mourait pour vous, vos larmes ne seraient que de faibles interprètes de vos sentiments; votre cœur vous échapperait en quelque sorte pour voler au-devant d'un bienfaiteur si généreux. Et voici, non pas un homme ni un ange, mais un Dieu sous le voile de notre nature, qui souffre et meurt pour nous, parce qu'il nous aime. Ce n'est pas ici une de ces fictions de théâtre, où l'on court s'attendrir et pleurer sur les infortunes imaginaires d'un personnage souvent vicieux, et qui nous est toujours étranger : c'est un événement aussi certain qu'il est étonnant, une merveille que la foi tire de la nuit des temps, et qu'elle met sous nos yeux. O mes frères, un cœur dur à cette vue est un monstre.

Réservons pour une scène si touchante tout ce qu'il y a dans les nôtres de sensibilité, de soupirs, de gémissements, de transports de reconnaissance et d'amour. Ressentons quelque chose de ce qu'éprouva un saint évêque, qui, arrivé dans les lieux consacrés autrefois par la présence de Jésus-Christ, fut conduit sur le Calvaire. C'est ici, lui dit-on, que le Fils de Dieu est mort pour nous. Voici la montagne où il a lavé nos forfaits dans son sang; ici fut plantée la croix sur laquelle il s'immola pour le salut des hommes. Ces paroles, ce souvenir, ce spectacle ranimèrent sa foi, le pénétrèrent d'un vif sentiment de religion mêlé de douleur, d'amour, de reconnaissance. Les yeux baignés de larmes, il veut exprimer ce qu'il sent. Sa voix est entrecoupée, étouffée par ses sanglots; il tombe, il expire dans le lieu même où son Sauveur avait expiré pour lui. Nous sommes en esprit sur le Calvaire, et la foi nous présente le même objet qui fit une si vive impression sur le cœur de cet heureux chrétien. Puisse-t-il ébranler, briser, purifier, changer nos cœurs, et nous faire vivre du moins pour un Dieu qui est mort pour nous!

Oui, Seigneur, ce doit être là le fruit de votre mort. O Dieu crucifié! sur ce trône de votre amour où je vous contemple, par quels charmes impérieux vous attirez mon cœur à vous! il ne peut résister à ce qu'il y a d'attrayant dans la majesté suprême, à une bonté si tendre, si généreuse, si excessive pour un coupable qui ne méritait que vos anathèmes et vos foudres. Triomphez donc de ce cœur trop longtemps rebelle à vos lois. Je ne veux plus vivre que pour les accomplir, vous venger et vous aimer. Vaines idoles du monde, honneurs, plaisirs, richesses, amour de moi-même, péchés, passions, sentiments de la chair et du sang, ce sont autant de victimes que j'immole aux pieds de votre croix.

C'est bien peu, Seigneur, pour payer le bienfait de ma rédemption. Plus sensibles et plus reconnaissants, les martyrs volaient au-devant des supplices. Il est, dans ces contrées éloignées où le zèle de vos ministres va porter le flambeau de la foi, il est de nouveaux fidèles qui, dès qu'ils connaissent le mystère de vos souffrances et de votre mort, en sont attendris jusqu'aux larmes, veulent vous sacrifier leur vie, appellent le glaive des tyrans, croient qu'on ne vous aime pas assez, si, content de vivre pour vous, on ne souhaite pas de mourir avec vous. Agréez, Seigneur, mes vœux et mes résolutions; je ferai plus que de mourir, je vivrai en chrétien, en saint, malgré le monde et l'enfer. Divin Sauveur, du haut de votre croix, faites tomber quelques gouttes de votre sang sur nos âmes, et elles seront purifiées. Que ce sang précieux, répandu pour tous les pécheurs, coule sur nous, et qu'il efface tous nos crimes en ce jour de grâces

et de miséricorde, et dans le dernier de nos jours puissent nos yeux presque éteints se rouvrir pour voir encore le gage sacré de notre salut ! Puissent nos mains défaillantes avoir assez de forces pour l'approcher de nos lèvres et de notre cœur, afin qu'il reçoive et qu'il consacre nos derniers soupirs !

SERMON XII

SUR LA FÊTE DE PAQUES.

Resurrexit propter justificationem nostram. (*Rom.*, IV, 25.)

Jésus-Christ est ressuscité pour notre justification.

La foi des apôtres presque éteinte avec la vie de leur maître, la consternation des disciples errant çà et là comme un troupeau qui a perdu son pasteur, l'insolent orgueil des scribes et des pharisiens qui s'applaudissaient de leur prétendue victoire, tout faisait dire aux esprits célestes : Levez-vous, Seigneur, prenez en main votre cause, sortez des ombres de la mort, et que vos ennemis dissipés et confondus reconnaissent que vous êtes leur Seigneur et leur Dieu : *Exsurge, Deus, judica causam tuam* (*Psal.* LXXIII, 22), *et cognoscant quia nomen tibi Dominus.* (*Psal.* LXXXII, 19.)

Enfin le moment est venu où l'âme de Jésus-Christ se réunit à son corps. Elle lui communique tout son éclat : le froid, la pâleur de la mort s'évanouit; les marques sanglantes de sa passion se changent en autant de lumières et d'éclairs, et lui-même paraît mille fois plus éclatant que l'astre du jour.

O mort ! où est ta victoire? autrefois si fière et si orgueilleuse de ce nombre infini de victimes tombées sous tes coups, maintenant humiliée et assise sur le sépulcre entrouvert de Jésus-Christ, tu le reconnais pour ton vainqueur et ton souverain : *Ubi est, mors, victoria tua?* (I *Cor.*, XV, 55.)

Le beau spectacle, mes frères, que nous offre Jésus-Christ ressuscité ! Le voilà donc ce temple auguste qui avait été démoli jusques aux fondements, rétabli avec plus de magnificence et de splendeur que jamais, le voilà ce nouveau Jonas heureusement délivré du sein de la baleine où il avait été enfermé pendant trois jours, le voilà ce divin soleil échappé du nuage qui le cachait, et couronné de plus vives lumières à son couchant qu'à son midi, et le tombeau, cet écueil fatal où vient se briser toute la grandeur mondaine, devient pour le Sauveur du monde le commencement et la source de sa gloire. Les anges écrivent sur la pierre de son sépulcre cette épitaphe si glorieuse et qui ne convient qu'à lui seul : *Surrexit, non est hic : « il est ressuscité, il n'est pas ici. »* (*Matth.*, XXVIII, 6; *Marc.*, XVI, 6; *Luc.*, XXIV, 6.)

Mais il est ressuscité, dit le grand Apôtre, *pour notre justification* (*Rom.*, IV, 25); et ce qui nous justifie, c'est une foi vive et agissante, une foi qui se manifeste par les œuvres. (*Jacob.*, II, 24.) Or la résurrection de Jésus-Christ étant, selon la pensée de saint Augustin, un grand miracle et un grand exemple, doit également nous faire croire et nous faire agir. Elle doit affermir et ranimer notre foi, premier point : elle doit régler et sanctifier nos mœurs, second point.

Vierge sainte, le triomphe de votre adorable Fils est le vôtre; obtenez-moi la grâce d'en parler dignement : je vous la demande en vous félicitant avec l'Eglise. *Regina cœli.*

PREMIER POINT.

Parmi tous les miracles sur lesquels est appuyée notre foi, et qui prouvent la divinité de son origine, la résurrection glorieuse de Jésus-Christ tient sans contredit le premier rang : elle est le miracle et le plus incontestable et le plus décisif. *Resurrexit;* Jésus-Christ est véritablement ressuscité, donc tout est vrai, tout est divin dans la doctrine et la religion de Jésus-Christ.

Un ange est envoyé du ciel pour être le premier héraut de sa résurrection. Regardez, dit-il aux saintes femmes venues pour embaumer son corps, voici le lieu où on l'a mis ; il n'y est plus, et son sépulcre vide vous atteste avec moi qu'il est ressuscité : *Ecce locus ubi posuerunt eum ; surrexit, non est hic.* (*Marc.*, XVI, 6.) Pouvaient-elles douter d'une vérité qui leur était annoncée de la part de Dieu même, et dont la preuve frappait leurs yeux? Mais nous, voulons-nous voir la résurrection de Jésus-Christ dans la plus vive lumière qui puisse s'offrir à l'esprit humain? considérons encore et la conduite des Juifs qui l'ont attaquée, et la déposition des témoins qui l'ont soutenue. Les efforts que font les Juifs pour la détruire, le témoignage qu'en rendent les disciples pour la confirmer, rendent cette vérité si claire et si évidente, qu'il faut être ou aveugle pour ne pas l'apercevoir, ou de mauvaise foi pour oser la contredire.

Oui, mes frères, tout ce que la malignité des Juifs imagina pour couvrir des ombres du silence et de l'oubli le miracle de la résurrection du Sauveur, n'a servi qu'à en rendre la vérité plus frappante et plus sensible, et Dieu a voulu que ses ennemis les plus éclairés en écartassent malgré eux jusqu'aux plus légers soupçons : tant la prudence humaine est faible et impuissante contre les desseins de la sagesse divine ! Tout Jérusalem était dans l'attente de l'événement le plus singulier, le plus inouï dont les annales du monde puissent conserver la mémoire. Jésus Christ avait prédit aux Juifs que le troisième jour après sa mort on le verrait reprendre une nouvelle vie. Cette prédiction, qui occupait tous les esprits, qui était répétée par toutes les bouches, causait une secrète inquiétude aux chefs de la nation. Pour arrêter dans sa source un bruit populaire dont ils sentaient si bien les conséquences, que font ils? ils sollicitent, ils obtiennent des gardes

qu'ils vont placer eux-mêmes autour du tombeau. Ce tombeau est gardé, investi comme une forteresse redoutable : on craint d'en voir sortir avec le corps qu'il renferme le déshonneur et la ruine de la nation, et il faut que des soldats armés veillent autour d'un ennemi mort, pour calmer les frayeurs qu'il inspire à ceux qui lui ont ôté la vie. Quel spectacle! Qu'il est glorieux au tombeau de Jésus-Christ! *Et erit sepulcrum ejus gloriosum* (*Isai.*, XI, 10); mais quel en sera le dénoûment.

Juifs aveugles, vos pères ont vu l'invincible Samson sortir d'une maison que ses ennemis environnaient de toutes parts, mettre en fuite les sentinelles qui en gardaient les avenues, arracher les portes de la ville et les porter sur le sommet d'une montagne (*Judic.*, XVI, 2, 3) : vos pères ont vu l'ombre et la figure, vous allez voir la réalité. Toutes vos précautions ne serviront qu'à augmenter le nombre des témoins, et qu'à rehausser l'éclat de la résurrection de ce nouveau Samson. Il sort en effet de l'obscurité de son tombeau; il se montre aux yeux de ses gardes, il jette l'épouvante et l'effroi dans leurs cœurs, il renverse les uns, il met en fuite les autres. Tous accourent à Jérusalem, racontent aux princes des prêtres le prodige qu'ils ont vu, et ceux qui voulaient qu'on ne le crût pas sont forcés les premiers de le croire.

Mais qui croira ce qu'ils publient pour anéantir la foi de cette résurrection, que les disciples de Jésus ont enlevé son corps à la faveur des ombres de la nuit, et tandis que les soldats étaient ensevelis dans un profond sommeil? qui croira, dis-je, que des hommes faibles, timides, à qui le premier péril avait fait prendre la fuite durant la vie de leur maître, ont, après sa mort, changé de nature, et sont devenus tout à coup assez courageux pour oser affronter une garde ennemie, et lui enlever un dépôt confié à sa vigilance? qui croira que dans la précipitation et le désordre d'une irruption nocturne on ait eu le loisir d'ôter au corps de Jésus-Christ le suaire dont il était enveloppé et de le replier avec soin? qui croira que le bruit inséparable d'une entreprise si téméraire n'ait éveillé aucun des satellites chargés de la prévenir et de s'y opposer, ou que ces satellites dévoués à la Synagogue aient, les yeux ouverts, porté la complaisance pour des hommes dont ils n'avaient rien à craindre ni à espérer, jusqu'à favoriser un enlèvement qui, s'ils en étaient complices, pouvait leur coûter la vie.

Qui ne voit au contraire que cet enlèvement attesté par des témoins ou livrés au sommeil, ou armés et aguerris, est une fable également absurde et ridicule, et que pour convaincre les Juifs d'imposture à la face de tout l'univers, il n'y a qu'à leur dire avec saint Augustin : Ou la garde dormait, ou elle veillait; si elle dormait, comment a-t-elle vu enlever le corps? si elle veillait, comment a-t-elle souffert qu'on l'enlevât? Pitoyable artifice démenti encore et par vos largesses envers les soldats, dont vous auriez dû punir avec sévérité la coupable négligence, et par votre inaction envers les disciples que vous auriez dû citer à vos tribunaux, pour avoir osé rompre le sceau public, et forcer un sépulcre qui était sous la garde des lois. Votre conduite à l'égard des uns et des autres est la réfutation de votre mensonge, et une preuve sans réplique que vous ne croyez pas vous même ce que vous voulez persuader au monde.

Aussi, mes frères, le monde n'a pas voulu les croire. La résurrection de Jésus-Christ a passé pour constante dans Jérusalem, et le gouverneur même de la Judée, dit Tertullien, en instruisit l'empereur Tibère. Point de vérité plus certaine, dit encore saint Augustin, que celle qu'on ne peut attaquer que par une supposition, dont les yeux les plus clairvoyants aperçoivent le faux, parce qu'il n'est pas même déguisé par la plus légère ombre de ressemblance. Or, interrogez toute la Synagogue; qu'oppose-t-elle au miracle qui la confond et la désespère? une contradiction manifeste des témoins qui ont vu ce qu'ils n'ont pu voir, ou des disciples qui ont ravi ce qu'ils n'ont pu enlever. Voilà les seules armes avec lesquelles ils combattent la résurrection de Jésus-Christ. Ah! ils se sont percés eux-mêmes de leurs propres traits. Jésus-Christ est donc véritablement ressuscité : ***Resurrexit.***

En voulez-vous, mes frères, une autre preuve? la voici : c'est le témoignage des apôtres; témoignage dont on n'a point vu d'exemple parmi les hommes, et qui réunit dans le degré le plus éminent tous les traits, tous les caractères qui annoncent la vérité et la distinguent du mensonge.

Témoignage personnel. Les apôtres ne l'appuient pas sur une autorité étrangère, mais sur leur propre conviction. Ce Jésus crucifié par les Juifs, et qui de la croix a passé dans le tombeau, s'est montré vivant à leurs yeux, non pas une fois et dans les ténèbres de la nuit, mais souvent et en plein jour; non pas de loin et sous des traits à peine reconnaissables, mais de près et avec les cicatrices de ses plaies qu'ils ont touchées de leurs mains. Ils l'ont vu au milieu d'eux, il a daigné converser, manger avec eux; ils ont reconnu sa voix, ils ont prêté l'oreille à ses discours; ils ont remarqué toutes ses démarches, et, durant l'espace de quarante jours, ils ont eu le loisir et les moyens de se convaincre, par le rapport unanime de tous leurs sens, qu'il était véritablement ressuscité. Peut-on désirer, peut-on trouver des témoins mieux instruits de la vérité qu'ils attestent?

. Témoignage le plus désintéressé. Eh! quel intérêt eût engagé les apôtres à se faire les prédicateurs d'un miracle qui n'aurait été qu'une chimère? En publiant faussement la résurrection de Jésus-Christ, ils armaient contre eux la Synagogue, le paganisme, le

monde entier; et, pour prix d'une imposture qui flétrissait toute leur nation, et attaquait toutes les religions de la terre, ils ne doivent attendre que les traitements les plus rigoureux, la honte, la misère et la mort. Etait-il naturel qu'ils s'exposassent de sang-froid et sans aucun espoir de récompense, ni dans cette vie ni dans l'autre, à une si affreuse destinée ? n'était-il pas naturel, au contraire, qu'abusés par les vaines promesses de leur maître, ils allassent en faire l'aveu aux pontifes et aux pharisiens, qui les eussent comblés d'éloges et de bienfaits? Or, des témoins qui n'ont aucun intérêt à tromper, qui même en trompant iraient contre tous leurs intérêts, ne trompent pas : on n'est pas trompeur quand on ne gagne rien, quand on perd tout à l'être.

Témoignage le plus fort. Si les apôtres s'étaient contentés de l'appuyer sur la foi et la religion du serment, dans la bouche de ces hommes droits, sincères, vertueux, ennemis du mensonge, élevés dans l'horreur du parjure, un pareil témoignage aurait mis au-dessus de tout soupçon la réalité du fait dont il eût été le garant : il aurait dû entraîner, persuader tous les esprits. Mais voici ce que le monde n'avait jamais vu, et ce qui porte au plus haut degré de certitude cet événement miraculeux. C'est qu'en prenant Dieu à témoin de la vérité qu'ils annoncent, les apôtres la publient sur les toits, malgré la rage des pharisiens, les menaces des magistrats, les persécutions des grands, les insultes de la populace. Ils se font enfermer dans des cachots, charger de fers, accabler de coups plutôt que de retenir la vérité captive, et de l'ensevelir dans un lâche silence. Sortis victorieux de toutes les contradictions et de tous les obstacles qu'on oppose à leur zèle, pleins de cette vérité qui les guide et les anime, ils vont la répandre parmi tous les peuples de la terre. C'est en vain que les tyrans déploient à leurs yeux l'appareil des supplices : les glaives; les roues, les feux, les gibets ne leur font point changer de langage. Aucun d'eux ne se dément dans les bras de la mort; tous persévèrent jusqu'à la fin dans l'uniformité du témoignage qu'ils rendent à Jésus-Christ ressuscité, et leur dernier soupir atteste encore à l'univers un fait que leurs yeux ont vu, que leurs mains ont touché, et dont la conviction est entrée dans leur âme par tous leurs sens.

Vérité céleste, à quelles marques plus certaines pouvez-vous vous faire connaître aux hommes? Evidemment Jésus-Christ est ressuscité, puisqu'on ne peut former le moindre doute sur sa résurrection, sans supposer dans les apôtres qui auraient voulu tromper le monde, dans ces hommes d'une probité, d'une sainteté reconnues et par leurs mœurs et par leurs écrits, un excès de fourberie et de scélératesse, d'extravagance même et de délire dont la nature humaine n'est pas capable, ou sans supposer dans les apôtres, qui auraient été trompés eux-mêmes, un bouleversement total de leur être, un prodige monstrueux que le ciel aurait opéré pour en faire le jouet d'une grossière illusion, et établir par eux le règne de l'erreur : double absurdité, aussi révoltante l'une que l'autre; donc Jésus-Christ est véritablement ressuscité : *Resurrexit.*

Mais pourquoi, direz-vous peut-être Jésus-Christ, vainqueur de la mort et reparaissant à la lumière, ne s'est-il pas montré à tous les habitants de Jérusalem? Pourquoi? parce qu'une si grande publicité donnée à sa résurrection glorieuse était non seulement inutile, mais même nuisible à la foi de l'univers, et de plus impossible dans l'économie de la religion.

Inutile : le nombre des témoins de la résurrection de Jésus-Christ est bien supérieur à celui qu'exigent les lois humaines, pour constater la vérité des faits sur lesquels roulent l'honneur, la fortune, la vie des hommes, et ce sont des témoins instruits, pleins de candeur et de bonne foi, sans autre intérêt que celui de la vérité : ils l'ont confessée sur les échafauds, ils l'ont signée de leur sang. Un seul témoignage répand toutes les clartés de la démonstration sur l'événement qui en est l'objet, et qui n'était pas susceptible d'une autre preuve ; et des milliers d'hommes qui en auraient été les témoins, ainsi que les apôtres, ne le rendraient pas plus certain.

Nuisible : auraient-ils versé leur sang pour confirmer la vérité de la résurrection de Jésus-Christ, ces scribes et ces pharisiens qui n'ont pas rougi d'attribuer au démon tant de prodiges incontestables qu'il avait opérés sous leurs yeux, dans le cours de sa vie mortelle? S'ils l'avaient vu sorti du tombeau, n'auraient-ils pas dit que c'était un fantôme? A combien de subterfuges et d'impostures n'auraient-ils pas eu recours pour éluder la force de ce miracle et en obscurcir l'évidence? Ainsi un plus grand nombre de témoins en aurait plutôt affaibli que multiplié les preuves, et la déposition des uns étant contredite par celle des autres, la résurrection de Jésus-Christ, sans être moins réelle, en eût été moins avérée.

Impossible dans l'économie de la religion. Un Homme-Dieu, jouissant d'une vie glorieuse et toute céleste, séparé par son nouvel état du commerce ordinaire du monde, ne pouvait, sans détruire l'ordre des choses, se rendre sensible et palpable à la multitude; cette faveur devait être réservée à un petit nombre d'hommes attachés à sa personne, et destinés à voler de climats en climats pour y annoncer le triomphe de sa résurrection. De plus une nouvelle Eglise avait pris la place de la Synagogue : celle-ci était rejetée de Dieu, et n'avait plus rien à ses yeux qui la distinguât de la gentilité : ni l'une ni l'autre ne méritait que le Dieu ressuscité se fît voir à elle; c'était assez qu'il parlât par l'organe des hommes. Dans les décrets de sa sagesse ses apôtres devaient être les seuls ou les principaux témoins du miracle de sa résurrection, et nous avons

vu que, d'après leur témoignage, il est indubitablement ressuscité : *Resurrexit.*

Que n'aurais-je pas à dire de l'éclat que répandent sur cette résurrection les prodiges que le ciel a opérés pour la persuader à l'univers! quels temps plus fertiles en miracles que les temps apostoliques, lorsque douze hommes obscurs, inconnus, sans talents, sans crédit, sans autorité, firent adorer à la place des dieux du Capitole celui qu'ils avaient vu mourir sur la croix, et triomphèrent des superstitions des peuples, de l'orgueil des philosophes, de l'empire de la coutume, des préjugés de l'esprit, des penchants du cœur, de toutes les passions fougueuses et déchaînées contre la religion qui les proscrit toutes! Les fastes de cette même religion nous l'apprennent : Dieu parla avec les apôtres, et il parla par la voix des miracles ; et qu'est-ce que les apôtres annonçaient au monde? la résurrection de Jésus-Christ. Elle était le grand objet de leur prédication, et la vérité capitale qu'il fallait croire pour être chrétien : *Virtute magna reddebant apostoli testimonium resurrectionis Jesu Christi.* (*Act.*, IV, 33.) Cette vérité, attestée par des hommes qui commandent à la nature, et dont les pas sont marqués par des prodiges, où le doigt de Dieu se montre à découvert, est reçue, embrassée, établie au milieu des cours et des palais des Césars, dans les écoles et les académies des savants, chez les peuples les plus policés comme chez les plus barbares. Tout plie, tout se rend, tout se soumet. Je vois un monde chrétien sortir de l'affreux chaos d'un monde idolâtre et livré à tous les vices ; je vois une religion céleste et qui fait une loi de toutes les vertus s'élever majestueusement sur les ruines de la Synagogue et du paganisme, et la croyance de la résurrection de Jésus-Christ, qui en est la base, est gravée si profondément dans tous les cœurs, qu'elle trouve des millions de martyrs qui en scellent à leur tour la vérité de leur sang. Or cette merveille, qui ne peut être que l'ouvrage du Très-Haut, ces miracles sans nombre qui ont appuyé le témoignage des apôtres et illustré le berceau du christianisme, mettent le comble à la certitude de la résurrection de son auteur. Ils sont comme autant de rayons de lumière et de gloire dont cette résurrection se couronne, et qui la rendent plus claire et plus resplendissante que le soleil.

Il est donc vrai que Jésus-Christ est ressuscité. De là, mes frères, quelles conséquences également propres, soit à confondre l'opiniâtre incrédulité de l'impie, soit à justifier et à affermir l'humble croyance du fidèle! Je les réduis à trois vérités qui vous feront voir encore, dans la résurrection de Jésus-Christ, le plus décisif de tous les miracles ; c'est la pensée de saint Augustin : *Resurrexit Christus, absoluta res est.*

Première vérité. Si Jésus-Christ est sorti plein de vie de l'obscurité du tombeau, il s'est ressuscité par sa propre vertu. Telle a été la croyance des chrétiens de tous les siècles, fondée sur les paroles mêmes de l'Evangile. Le Sauveur du monde avait dit : J'ai le pouvoir de quitter la vie et celui de la reprendre (*Joan.*, X, 18) : *détruisez ce temple* qui est mon corps, *et dans trois jours je le rétablirai.* (*Joan.*, II, 19.) N'était-ce pas dire clairement que sa résurrection serait l'effet de sa puissance propre et personnelle; qu'il en serait tout à la fois et le sujet et le principe; qu'il ferait ce miracle et sur lui-même et par lui-même, en qualité de souverain arbitre de la vie et de la mort? Donc il l'a fait, puisqu'il reparaît à la lumière du jour, au moment précis qu'il a marqué ; car, s'il eût eu besoin d'une force étrangère et empruntée pour se dégager des ombres du trépas, il était impossible qu'il reparût jamais dans la région des vivants, parce qu'alors Dieu n'aurait pu concourir au miracle de sa résurrection sans favoriser le mensonge et prêter des armes à l'imposture.

Seconde vérité. Si Jésus-Christ s'est ressuscité par sa propre vertu il est Dieu. Eh! quel autre qu'un Dieu peut commander à la nature jusque dans l'empire de la mort ? Avant Jésus-Christ, dit saint Ambroise, on avait vu des hommes extraordinaires, à qui le ciel avait communiqué le pouvoir de ressusciter d'autres hommes; mais on n'en avait point vu qui se fussent ressuscités eux-mêmes. Ce prodige inouï ne pouvait être opéré que par celui qui disait, en marchant au milieu des prodiges : *Je suis la résurrection et la vie : « Ego sum resurrectio et vita »* (*Joan.*, XI, 25) ; je suis égal à mon Père et Dieu comme lui : *Ego et Pater unum sumus.* (*Joan.*, X, 30.) La mort, qui détruit dans tous les hommes le principe du mouvement et de l'action, a donc trouvé dans Jésus-Christ un principe inaltérable, incorruptible, immortel; et quel était-il ? quel pouvait-il être, sinon la Divinité même, toujours unie à son corps et à son âme, quoique séparés l'un de l'autre. Aussi avait-il annoncé sa résurrection comme le signe particulier et la preuve la plus convaincante de sa nature divine. Dans les autres miracles de sa vie, il a pu ne paraître qu'homme ; dans celui de sa résurrection, dit saint Bernard, il se montre entièrement Dieu : *In resurrectione totus Deus.* Ebloui de l'éclat et accablé de la grandeur d'un tel prodige, qui ne s'écrierait avec cet apôtre, convaincu par le témoignage de ses yeux et de ses mains : *Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu.* (*Joan.*, XX, 28.) C'est peu que votre humanité sacrée n'ait plus rien de terrestre et de mortel ; je la vois absorbée dans la gloire de la Divinité qu'elle renferme, et toute pénétrée de ses rayons : je vois la Divinité tout entière se manifester sensiblement dans une merveille marquée du sceau de la puissance suprême : *In resurrectione totus Deus.*

Troisième vérité. Si Jésus-Christ est Dieu, la religion dont il est l'auteur est divine, et tout ce qu'elle enseigne est incontestablement vrai. Cela n'est-il pas évident ? et celui qui est la vérité même peut-il ou se

tromper ou nous tromper ? Ainsi le fidèle peut se dire à lui-même : Je marche, sans crainte de m'égarer, dans une voie sûre, et dont le terme infaillible est un avenir heureux. Cette religion, dans le sein de laquelle le ciel m'a fait naître, est son ouvrage : émanée du trône de la Divinité, elle doit captiver tous les esprits et soumettre tous les cœurs. Ses dogmes les plus impénétrables, il faut les croire ; ses devoirs les plus rigoureux, il faut les accomplir. Cet auguste appareil qu'elle étale à mes yeux, ses mystères, ses lois, ses promesses, ses menaces, ses conseils, ses maximes, sa morale et son culte, le plus simple détail même de ses pratiques et de ses observances, tout est digne de nos hommages, parce que tout porte l'empreinte du Dieu qui en est l'auteur. Les difficultés de l'incrédule ne sont que des discours puérils, et ses railleries, qu'il met à la place des raisons, ses dérisions insensées sont des blasphèmes

Soutenus du miracle éclatant de la résurrection de Jésus-Christ, nous pouvons, mes frères, l'opposer à tous les impies, et renverser par lui seul tout ce qui ose s'élever contre le christianisme. Tous les efforts d'une orgueilleuse et téméraire philosophie viendront se briser, jusqu'à la fin des siècles, contre ce fondement inébranlable de notre foi : *Resurrexit Christus ; absoluta res est.*

Eglise de Jésus-Christ, triomphez donc, et faites éclater votre joie dans ce grand jour : montrez-vous couronnée de gloire et revêtue de vos plus beaux ornements ; mettez dans la bouche de vos ministres les cantiques de la plus vive allégresse, et que tous vos enfants, partageant vos transports, accourent en foule dans vos temples. Ce jour que le Seigneur a fait est la première et la plus grande de vos solennités ; il vous retrace le souvenir de la victoire la plus complète que Jésus-Christ ait remportée sur les ennemis de sa personne et de sa doctrine ; il fournit à ses adorateurs la preuve la plus invincible de la divinité de leur religion : *Hæc dies quam fecit Dominus, exsultemus et lætemur in ea.* (*Psal.* CXVII, 24.)

La résurrection de Jésus-Christ doit affermir et ranimer notre foi ; vous venez de le voir : j'ajoute qu'elle doit régler et sanctifier nos mœurs.

SECOND POINT.

Jésus-Christ ressuscité ne peut-être pour nous un sujet de joie, qu'autant qu'il sera l'objet de notre imitation. Sa résurrection est tout à la fois et le motif et le modèle de la nôtre.

Le motif : toute la vie d'un chrétien devrait être celle d'un homme intérieurement ressuscité et ne vivant que pour Dieu. Sa première résurrection se fit dans les eaux sacrées du baptême : c'est là que, lié par les chaînes du péché de son origine et enseveli dans les ombres de la mort, il fut vivifié, éclairé, sanctifié ; qu'il devint une nouvelle créature en Jésus-Christ, enfant de Dieu, orné des dons précieux de la grâce, portant l'image de l'homme céleste, et ne devant plus suivre que les sentiers de la piété et de la justice. Si depuis il a terni l'éclat de son innocence, s'il a souillé la gloire de sa régénération en Jésus-Christ, en s'égarant dans les voies du monde et des passions ; s'il a perdu cette vie surnaturelle et divine, qui lui fut communiquée par la vertu de la mort et de la résurrection du Sauveur ; si à présent son âme sans mouvement, sans lumière, sans charité, est comme un cadavre qui s'altère et se corrompt au fond de son sépulcre, ah ! voici le moment de lui rendre une nouvelle vie. La solennité de ce jour n'est pas un vain et stérile spectacle : elle crie à tous les disciples d'un Homme-Dieu ressuscité de ressusciter avec lui.

Oui, qui que vous soyez, pécheurs enveloppés des ombres de la mort, sortez de vos tombeaux : Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, dit saint Paul ; vous devez donc entrer et marcher dans une vie nouvelle. Ce grand apôtre qui pénétrait, à la faveur d'une lumière divine tout ce fonds des mystères de l'Homme-Dieu, voyait une étroite liaison entre la résurrection glorieuse de sa sainte humanité et la résurrection spirituelle de nos âmes. Si celle-ci manque, celle-là nous est inutile. C'est en ressuscitant de la mort à la vie que le Sauveur du monde consomma l'ouvrage de notre rédemption ; c'est en ressuscitant du péché à la grâce qu'il veut que nous concourions avec lui à y mettre le dernier sceau, et que nous en recueillions les fruits. Sa résurrection ne sera point parfaite, si elle n'est accompagnée de la nôtre, car il est notre chef et nous sommes ses membres. Tandis que le chef jouit d'une vie céleste, les membres seront-ils la proie d'une mort honteuse ? que serait alors le corps mystique de Jésus-Christ ? quelle difformité monstrueuse en gâterait l'économie et la beauté, et serait en même temps son opprobre et notre crime : *In quibus opprobrium patitur Christus !*

Sortez de vos tombeaux : l'Eglise, désolée de la mort d'un si grand nombre de ses enfants, ne regarde ce jour comme un jour d'allégresse pour elle, que parce qu'elle le regarde comme un temps de résurrection pour eux. Voyez cette table sacrée où elle vous appelle pour vous y nourrir du pain des anges : il n'est que pour les vivants. En vous imposant la loi de le manger, elle vous en fait une de vous en rendre dignes. Loi respectable : elle est émanée de Jésus-Christ même ; c'est lui qui vous ordonne de vous nourrir de sa chair et de son sang, et l'Eglise, organe et interprète de ses volontés, vous les manifeste en fixant la pratique de ce religieux devoir à la grande solennité des chrétiens. Loi universelle : elle s'étend à tous les fidèles, elle assujettit toutes les conditions, elle doit triompher de tous les obstacles ; nul titre, nul intérêt, nulle dif-

ficulté qui en dispense. Loi menaçante elle est armée de foudres et d'anathèmes pour les lancer sur les transgresseurs ; elle veut les retrancher de la société des saints, les livrer à Satan, les marquer dès cette vie même du sceau de la réprobation. Affreux abîme où vous vous précipiteriez en n'obéissant pas !

Sortez de vos tombeaux, ossements arides, n'avez-vous pas entendu la voix du Tout-Puissant ? Eh quoi ! durant ces jours de pénitence et de salut qui ont précédé le grand jour du Seigneur, ne vous êtes-vous pas réveillés de votre assoupissement mortel ? un rayon de lumière n'a-t-il pas percé les ténèbres où vous étiez ensevelis, et vos liens ne sont-ils pas à demi rompus ? Quoi ! cette sainte carrière que nous venons de fournir, les jeûnes et les prières de l'Eglise empressée de vous enfanter de nouveau à Jésus-Christ, ses gémissements et ses cris pour attirer sur vous les regards de la miséricorde, ces grandes vérités qu'elle a fait retentir à vos oreilles, ces mystères touchants, ces cantiques lugubres, la croix de Jésus-Christ, ses souffrances, sa mort, et, pour ainsi dire, ses funérailles dont vous avez été les témoins, son sang répandu sur tous les coupables, tous les trésors du ciel ouverts en leur faveur, ce spectacle de religion qui frappe, qui saisit, qui remue les âmes les plus dissipées et les plus mondaines, vous auraient-ils trouvés insensibles ? ? n'avez-vous pas éprouvé ces agitations secrètes, ces mouvements intérieurs de l'Esprit-Saint, qui sont les avant-coureurs et les commencements d'une vie nouvelle ? Vous offrez donc des dispositions favorables à la grâce de votre résurrection, et votre retour à la vie est devenu aussi facile qu'il est nécessaire. Encore un effort, et vous voilà rentré dans les sentiers de la justice et de la paix, au lieu qu'un délai criminel vous enfoncerait davantage et peut-être sans retour dans l'abîme de la mort.

Sortez de vos tombeaux : tout revit autour de vous ; les tribus du peuple de Dieu inondent le sanctuaire ; la vaste enceinte des temples suffit à peine à la multitude des adorateurs, la religion déploie avec éclat la pompe et la majesté de ses plus augustes cérémonies ; vos frères, purifiés dans le sang de l'Agneau, environnent l'autel sublime, revêtus de la robe de justice ; ils sont admis à la table du Seigneur, et nourris de sa divinité ; les voilà redevenus enfants de lumière et héritiers du ciel. Quelle joie sainte brille sur leur front ! quelle paix et quelle sérénité règnent dans leur âme ! Leur sort ne vous paraît-il pas digne d'envie, et leur exemple ne doit-il pas achever de briser vos chaînes ? Aimerez-vous mieux rester avec les impies dans la région de la mort, en proie à la tristesse du crime et dévorés par le ver rongeur de la conscience ? Qu'ils sont à plaindre ! quelle part peuvent-ils prendre à la joie du monde chrétien ? mais, hélas ! que le nombre en est grand ! Pasteurs des âmes, vous le savez et vous en gémissez.

O effrayante décadence des mœurs publiques ! Autrefois la solennité de la pâque était le signal et l'époque d'un changement presque universel ; la face du christianisme se renouvelait ; on pardonnait, on restituait, on s'arrachait à ses habitudes criminelles, on se purifiait dans le bain sacré de la pénitence, on ressuscitait avec Jésus-Christ, et, par une conversion sincère, on avait apaisé le ciel, réjoui les anges, édifié les hommes. Si la faiblesse humaine entraînait encore au mal, du moins on en avait interrompu le cours, et, comme on avait été juste, on conservait en redevenant pécheur, des impressions de foi et de piété qui présageaient qu'on cesserait de l'être.

Que les temps sont changés ! Vous n'êtes plus respectée, loi sainte de la communion pascale ; barrière antique et vénérable, élevée par l'Eglise contre l'impétuosité des passions et des vices, vous êtes renversée, foulée aux pieds dans ce siècle impie et libertin. Une multitude prodigieuse d'hommes, de femmes, qui ont fait naufrage, la plupart dans la foi et tous dans les mœurs, n'écoutent plus la voix de l'Eglise : ils bravent son autorité et ses menaces. Au lieu de faire un divorce solennel avec le péché, ils s'y attachent par des nœuds plus étroits, des liens plus forts ; ils jettent un coup d'œil sur leurs désordres passés et à venir, ils se plaisent également et dans le souvenir des uns et dans la perspective des autres ; de sorte que l'infraction du précepte qui leur ordonne de sortir de l'état du crime et de ressusciter avec Jésus-Christ est, dans un sens vrai, la ratification et le renouvellement de tous les péchés qu'ils ont commis, et un consentement anticipé à tous les péchés qu'ils commettront. Quel amas de péchés dans un seul ! quelle corruption ! quelles horreurs !

Pourquoi des pécheurs de ce caractère, des cadavres qui exhalent autour d'eux une odeur de mort, ne sont-ils pas flétris et déshonorés aux yeux du monde chrétien ? Du moins, l'infamie attachée à leur nom expierait le scandale de leur conduite, et en arrêterait la contagion. Nous les voyons encore considérés, recherchés, environnés d'amis, comblés d'honneurs ; mais les terribles malédictions que l'Eglise lance sur eux n'en sont pas moins efficaces. Elle les repousse invisiblement de son sein. Membres gâtés et corrompus, ils sont comme retranchés du corps de Jésus-Christ, et n'ont d'autre partage à attendre que celui des infidèles et des impies : *Quorum pars cum infidelibus.* (II *Cor.*, VI, 15.)

O vous qui venez de passer des ténèbres du péché à la lumière de la grâce, chrétiens ressuscités avec Jésus-Christ, enfants chéris de l'Eglise, aujourd'hui sa joie et sa couronne, chantez avec elle le cantique de votre délivrance ; mais regardez le divin modèle qu'elle vous présente, et achevez d'exprimer en vous tous les traits de Jésus-Christ ressuscité. Car, selon la théologie de saint Paul,

les circonstances qui accompagnèrent la résurrection glorieuse de notre Sauveur sont l'emblème et la figure des caractères d'une véritable et solide conversion : *Quomodo Christus surrexit, ita et vos.* (*Rom.*, VI, 4.)

Or, en premier lieu, Jésus-Christ, sorti du tombeau, y a laissé tout le triste appareil du trépas et ne conserve plus rien de sa vie terrestre et mortelle : image du chrétien converti qui, sorti de l'état du péché, en a rompu ou affaibli tous les liens, quitté toutes les marques, éloigné de lui toutes les occasions.

Les liens et les principes du péché, ce sont nos passions; c'est cette soif insatiable des biens de la terre, c'est cette ambition si avide de gloire et d'honneurs, c'est cette pente au plaisir qui précipite dans de coupables excès, c'est cet amour excessif de soi-même dans un cœur indifférent et dur pour les malheureux, c'est cette maligne envie qui regarde d'un œil jaloux le mérite et le bonheur des autres; ce sont tous les goûts et toutes les inclinations du vieil homme dont vous vous êtes dépouillés pour vous revêtir du nouveau. Si vous êtes véritablement ressuscités, je ne dis pas que vos passions doivent être entièrement détruites et ensevelies avec leurs œuvres de ténèbres dans le tombeau du vice dont vous êtes sortis; hélas! nos passions ne meurent qu'avec nous; nous portons toujours dans notre sein ces principes de mort dont le bienfait de la justification ne nous délivre pas: mais je dis que la vie de la grâce, que vous avez recouvrée, doit vous inspirer une vive horreur pour tout ce qui vous la fit perdre; que cette vie divine est, au dedans de vous-mêmes, un principe d'opposition continuelle aux mouvements de la nature corrompue; qu'ainsi, fidèles au devoir le plus indispensable de la justice chrétienne, vous ne cesserez de faire la guerre à vos passions, de les dompter, de les mortifier, de les affaiblir par une suite non interrompue d'efforts et de violences, et que votre nouvelle vie ne sera qu'un enchaînement de victoires remportées sur vous-mêmes. Armés du glaive de la foi, veillez, résistez, combattez; n'épargnez aucun penchant, parce qu'un seul, ménagé peut réveiller tous les autres: ne faites grâce à aucune passion, parce qu'il n'en faut qu'une pour vous précipiter encore dans les ténèbres et l'infection du tombeau.

Les marques du péché, ce seraient les mêmes apparences et les mêmes dehors, depuis votre rétablissement dans l'état de la justice, que dans le cours de votre vie criminelle; ce serait le même attachement aux vanités du siècle, la même inutilité des entretiens, les mêmes bizarreries de l'humeur, la même sensibilité aux plus légers mépris: ce seraient ces airs dissipés et mondains, ces discours trop libres, ces traits délicats de la médisance, ces liaisons trop humaines, auxquelles la reconnaissance ou l'estime sert de prétexte, et que le penchant seul forme et soutient: ah! ces tristes restes du péché jetteraient beaucoup d'incertitude sur la réalité de votre conversion. La vie nouvelle inspire de nouveaux goûts, de nouveaux sentiments, de nouveaux soins, de nouvelles occupations: elle porte la réforme dans toute la conduite. Quand le cœur est changé, l'extérieur l'est aussi: il est un air, un ton, un langage qui annoncent les secrètes dispositions de l'âme. Osez vous montrer comme Jésus-Christ: *Palpate et videte.* (*Luc.*, XXIV, 39.) Ne rougissez point de paraître ce que vous êtes; faites-vous-en, au contraire, un honneur, un plaisir, un devoir; comme on a été le témoin de votre mort, il faut qu'on le soit aussi de votre résurrection.

Les occasions du péché: Jésus-Christ ressuscité ne se montre pas à ses ennemis; dérobez-vous donc aux dangers du monde, évitez tous les écueils funestes à l'innocence: vouloir l'y exposer encore, c'est l'avoir peut-être déjà perdue; s'en éloigner à jamais, c'est un devoir essentiel dont nulle bienséance, nul intérêt ne peut dispenser. C'est ici que le moindre ménagement serait un crime: si votre œil ou votre main vous scandalise, arrachez l'un, coupez l'autre. Fuyez cette personne, renoncez à ce jeu, brûlez ce livre, quittez cette société, rompez tout pacte avec les pécheurs dont le commerce pourrait rouvrir vos plaies nouvellement fermées; laissez les morts ensevelir leurs morts; est-ce parmi eux que doit se montrer un vivant: *Quid quæritis viventem cum mortuis?* (*Luc.*, XXIV, 5.) Que l'on puisse dire de vous: il est ressuscité, il n'est plus ici; voilà les lieux où il venait, les spectacles qu'il fréquentait, les plaisirs qu'il recherchait; on ne l'y voit plus: *Surrexit, non est hic*

En second lieu, Jésus-Christ ressuscité est revêtu de toutes les qualités d'une vie glorieuse. Plus brillant que les astres, plus agile que les esprits, il franchit la distance des lieux avec la rapidité de l'éclair, il ne tient plus à cette vallée de larmes; il est du tourbillon des choses humaines; sa vie est toute spirituelle et toute céleste, et la mort n'a plus d'empire sur lui. Image encore de la vie active et fervente d'une âme ressuscitée qui, courant avec ardeur dans la voie des commandements, brille aux yeux de Dieu de tout l'éclat des vertus dont la pratique remplit et sanctifie ses jours, et qu'une conversion aussi durable que sincère a retirée pour jamais des routes du vice et de la mort.

En effet, la vie de la grâce est un principe surnaturel de mouvement et d'action, et dans l'ordre du salut, agir ce n'est pas précisément éviter le mal, c'est encore faire le bien: c'est accomplir avec exactitude tous ses devoirs, devoirs de religion, devoirs d'état, devoirs de charité, devoirs de justice; c'est ne laisser passer aucun moment vide et stérile pour le ciel: c'est accumuler bonnes œuvres sur bonnes œuvres, entasser mérites sur mérites, avancer de vertus en vertus; de sorte que les vertus fondamen-

tales de l'Evangile soient constamment la base et le mobile de toutes celles dont la conduite offre l'édifiant spectacle; c'est-à-dire un amour de Dieu que rien de créé ne peut balancer dans le cœur, qui le met au-dessus de tout ce que l'on a de plus cher au monde, et qui affronterait mille morts, plutôt que de violer sa loi et d'encourir sa disgrâce; un amour du prochain, qui ne se borne pas à soulager ses besoins et à supporter ses défauts, mais qui sait encore pardonner sincèrement une injure, chérir et embrasser un ennemi; une haine et un mépris de soi-même, jusqu'à croire qu'on ne peut être mis si bas devant les hommes que l'on n'ait été plus bas devant Dieu par ses péchés, qu'on ne soit encore plus bas devant lui par son néant.

A ces vertus, qui sont l'esprit et le fond de la morale chrétienne, et qui forment les traits essentiels de l'homme nouveau, l'âme ressuscitée en ajoute d'autres qui en dérivent comme de leur source; cette délicatesse de conscience qui fuit jusqu'aux apparences du péché, qui en repousse avec horreur les premières atteintes, qui ne peut en souffrir la tache au dedans d'elle-même, et pour qui l'idée d'être mal avec Dieu serait un insupportable tourment; cette tendresse de piété, toujours sensible et docile aux impressions de la grâce, que les lectures saintes, les bons exemples, les pensées de la religion touchent, remuent, pénètrent, et qui, alarmée des moindres affaiblissements, se hâte d'y remédier par un redoublement de fidélité et de ferveur; cette pureté d'intention qui ne cherche que Dieu, qui ne veut que plaire à Dieu, qui donne du prix aux actions les plus indifférentes en les rapportant toutes à Dieu; cette soif de la justice qui fait soupirer sans cesse après son avancement dans les voies de la sainteté, qui intéresse le Seigneur par l'ardeur et la continuité de ses vœux à seconder ses efforts, et qui préférerait un degré de grâce et de vertu à tous les trésors de la terre; cet esprit de pénitence et de renoncement, ingénieux à trouver les moyens de se mortifier, avide d'humiliations et de souffrances, qui refuse tout aux sens et à l'amour-propre, à qui toutes les croix sont précieuses, et qui se plaît à en ajouter de volontaires à celles que la Providence lui ménage; cet esprit de recueillement et de prière qui, jusque dans le tumulte et les agitations du siècle, se fait une solitude secrète où il s'entretient avec Dieu; ce détachement du monde, qui fait qu'on en use comme n'en usant pas; qu'on le regarde comme une figure qui passe, et que l'âme par ses pensées et ses affections, déjà citoyenne du ciel, ne soupire plus qu'après l'heureux moment qui lui en ouvrira l'entrée. Je ne fais ici, mes frères, que vous tracer le tableau d'une vie chrétienne. Oui, c'est à ce point de justice et de sainteté que tout chrétien est obligé, par sa vocation, de tendre et de travailler sans cesse, et votre résurrection n'est qu'un nouvel engagement d'accomplir ce précepte essentiel de l'Evangile. Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, dit saint Paul, vivez en lui, et qu'il vive en vous : efforcez-vous de croître jusqu'à la mesure et à la plénitude de l'homme parfait; servez Dieu avec ferveur, et même en vous occupant par nécessité des choses de la terre, ne cherchez et ne goûtez que les choses du ciel : *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt quærite, quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram.* (*Col.*, III, 1-3.)

Sainte ferveur dans les voies de Dieu, seul garant d'une véritable conversion, seul moyen de conserver le trésor de la grâce, le plus beau lustre de la piété chrétienne, et qui retrace, dans une âme qu'elle embellit, la gloire et la splendeur de Jésus-Christ ressuscité; sainte ferveur dans les voies de Dieu, qui ne connaît les difficultés et les obstacles que pour en triompher; qui, attentive et fidèle à tout, ne néglige rien, ne se pardonne rien, ne laisse aucun intervalle entre les fautes qui lui échappent et la pénitence qui les expie; se relève de ses chutes avec une nouvelle ardeur, redouble de soins et d'efforts, et, comptant sur le secours du ciel, ne cesse d'aspirer à la plus haute perfection; sainte ferveur dans les voies de Dieu, qui fait trouver son joug si doux et si aimable, tandis qu'il accable les âmes tièdes qui ne le portent qu'à demi; ah ! mes frères, qu'elle devienne le sentiment dominant de votre cœur, qu'elle soit à jamais votre partage. C'est elle qui fait les justes; c'est elle qui affermira vos pas dans la nouvelle vie où vous êtes entrés, et qui, donnant à votre résurrection spirituelle le dernier trait de ressemblance qu'elle doit avoir avec celle de Jésus-Christ, en fera le gage assuré de votre résurrection glorieuse. Ainsi soit il.

SERMON XIII.

Pour le dimanche de Quasimodo.

SUR LA PRIÈRE.

Ecce mulier Chananæa a finibus illis egressa clamavit, dicens ei : Miserere mei, Domine, fili David. (*Matth.*, XV, 22.)

Voilà qu'une femme Chananéenne, qui était sortie de ce pays-là, se mit à crier en disant: Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi.

Cette Chananéenne, guidée par le sentiment de son infortune, attirée par le bruit des prodiges qui s'opéraient en Israël, éclairée d'une lumière céleste qui lui découvre dans leur auteur le Messie promis aux nations, le Fils du Dieu vivant, se hâte de lui porter ses hommages et ses pleurs. Elle l'adore comme son Seigneur et son Dieu; elle sollicite par des cris redoublés le remède à ses maux; elle ne se rebute point de l'apparente rigueur et des refus si humiliants qu'on oppose à ses désirs; elle en triomphe par de plus humbles et de plus vives instances : elle arrache à Jésus-Christ un bienfait couronné par un éloge; elle aura la gloire d'être l'instruction des âges futurs,

et c'est le grand modèle de prière que l'Eglise propose à ses enfants.

Car, mes frères, l'Eglise, qui ne cesse de prier, veut que nous joignions nos soupirs à ceux qu'elle pousse vers le ciel. La prière est le premier devoir et la principale ressource de l'homme; la prière devrait toujours habiter sur nos lèvres, dit saint Cyprien : la prière, la prière ! voilà le cri continuel d'une religion dont les préceptes, les conseils, les maximes tendent à donner à Dieu des adorateurs en esprit et en vérité, et à montrer au monde des triomphateurs de ses concupiscences et de ses vices : double qualité qui constitue essentiellement le chrétien, et qui suppose également l'usage et les secours de la prière.

Aussi l'esprit de prière est la grâce propre de l'Evangile, et un des fruits les plus précieux de la rédemption. Cet ancien oracle, qui le promettait à la maison de David, ne devait se vérifier dans toute son étendue, qu'en faveur des disciples de la nouvelle alliance, qui en étaient le véritable objet. Les premiers siècles du christianisme en virent l'accomplissement dans les assemblées des fidèles, dans le silence des déserts, dans le tumulte des villes, et jusque dans les palais des césars. Compagne inséparable de la piété, la prière s'est maintenue avec elle d'âge en âge dans le corps des justes, et a formé sur la terre cette succession de sainteté qui est un des plus beaux caractères de l'Eglise de Jésus-Christ.

Peuple nouveau, nation sainte, les chrétiens doivent donc être des hommes de prière : d'où vient donc qu'un devoir si essentiel est aujourd'hui si négligé, si abandonné de la plupart des chrétiens? Le regarderaient-ils comme le partage seulement du sanctuaire et des cloîtres? Ignorent-ils son étroite liaison avec leurs destinées éternelles? N'est-ce pas l'omission ou la pratique de ce devoir, qui, dans les divers états du monde, fait les réprouvés ou les élus? Oui, mes frères, et cette idée, à laquelle je m'attache, fera le partage de ce discours. Je viens vous montrer d'un côté votre perte certaine, si vous ne priez pas; de l'autre, votre salut assuré, si vous priez bien : puissants motifs de prier auxquels ne résiste point un cœur sur qui la foi et la raison conservent encore quelque empire. En deux mots, le chrétien qui ne prie pas court à sa perte; sujet de la première partie. La charité qui prie bien assure son salut ; sujet de la seconde partie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Priez, dit Jésus-Christ, *orate*. Ce n'est pas un conseil qu'il nous donne, c'est un commandement qu'il nous fait. Il faut prier toujours, voilà le point de perfection auquel nous devons aspirer : il faut prier souvent, c'est une étroite obligation qui nous est imposée : telle est la doctrine de l'Eglise, qui a toujours reconnu dans l'Evangile un précepte formel de la prière. La prière étant donc un des premiers devoirs imposés par Jésus-Christ à tous les fidèles, l'omettre durant un certain espace de temps resserré dans des bornes assez étroites, c'est, disent les théologiens, un péché grief, et qui allume le courroux d'un Dieu vengeur de ses lois. Quel crime est-ce donc de vivre dans l'éloignement habituel de la prière ! et ne voyez-vous pas déjà qu'il suffit de ne pas prier pour être dans la voie de perdition ?

Mais, pour approfondir davantage un point si important de la morale chrétienne, je considère la prière, et par rapport à Dieu, qui veut être honoré de ses créatures, et par rapport à l'homme, que ses besoins obligent de recourir à son Créateur : de là quel cri de condamnation et d'anathème contre le chrétien qui ne prie pas! Ne pas prier, ce n'est pas une simple transgression de la loi de Dieu, c'est la ruine de tous les devoirs que la religion nous prescrit envers lui. Ne pas prier, ce n'est pas un désordre isolé dans l'homme qui s'en rend coupable, c'est la source d'une infinité d'autres auxquels le livre sa propre faiblesse privée de secours et d'appui : c'est-à-dire, dès qu'on ne prie pas, plus de pratique et d'esprit de religion, plus de moyens et de ressource de salut. Quel présage plus infaillible d'une réprobation éternelle !

Ici, mes frères, ne prenez point le change : dans les principes de la foi, nulle différence entre ceux qui prient mal et ceux qui ne prient pas. Une prière où l'esprit et le cœur n'ont point de part n'est qu'un fantôme de prière. Prier, tandis que l'esprit, rempli des images du monde, s'égare dans une confusion d'idées, de projets, de craintes, d'espérances où Dieu n'entre pour rien ; qu'on le perd entièrement de vue, et que l'on désavoue par ses dissipations volontaires le culte qu'on semble lui rendre; prier, prononcer rapidement quelques paroles dont le souvenir stérile est peut-être l'unique fruit échappé au naufrage de l'innocence et de la piété des premières mœurs ; solliciter des grâces que le cœur froid et muet ne demande point, puisqu'il ne les désire point : ah ! c'est une contradiction. Il est évident que de telles prières sont au moins inutiles. Défaut d'attention et de respect dans l'hommage que la prière rend à la Divinité; défaut de sincérité et de désir dans les vœux qu'elle lui adresse ; défauts trop grossiers et trop visibles pour qu'il soit besoin de vous mettre à l'abri de leur illusion; plus ils se glissent dans vos prières, plus ils vous rapprochent de ceux qui ne prient pas. Dès-lors vous marchez avec eux dans la même route, et ce que j'ai à leur dire vous regarde comme eux.

Je leur dis donc : point de religion sans prière, et vous n'êtes pas chrétiens, ou vous ne l'êtes que de nom, si vous ne priez pas; car quel est le précis des devoirs essentiels que la religion nous impose envers Dieu, et dont Dieu même ne saurait nous dispenser, parce que l'amour de l'ordre est une des perfections de son être? Adorer sa majesté suprême, espérer en sa bonté infinie, le remercier de ses bienfaits continuels ; l'aimer, puisqu'il nous a donné un cœur et qu'il est

souverainement aimable; le craindre, puisqu'il est le juge de nos actions, et qu'il tient les clefs de la vie et de la mort; exalter son saint nom au milieu de cette foule d'êtres insensibles qui ne peuvent glorifier que par notre voix l'auteur de tant de merveilles qui nous environnent; en un mot, entretenir ici-bas avec le Seigneur qui nous a faits, un commerce d'adoration, de louanges, d'amour, de gratitude, de gémissements sur nos fautes, de confiance en sa miséricorde, de soumission aux ordres de sa providence : voilà le fonds de religion qui doit animer tout être raisonnable et chrétien; car tout cela nous est dicté par la loi même naturelle que la religion chrétienne n'est pas venue détruire, mais perfectionner.

Or tout cela n'est-il pas étroitement lié avec la prière? N'est-ce pas la prière qui forme au dedans de nous ces sentiments, ces dispositions, ce culte intérieur que nous devons à Dieu, et que Dieu exige? C'est la prière qui adore, qui aime, qui espère, qui rend grâces, qui invoque le Seigneur, qui s'afflige de lui avoir déplu, qui nous humilie à ses pieds, et répand nos cœurs en sa présence; par conséquent, autant qu'il est nécessaire de rendre au Très-Haut ces divers hommages, autant l'est-il de recourir à la prière qui les renferme tous. Voyez un homme qui prie, qui honore et bénit son Créateur, qui lui paye le tribut si légitime de son amour, qui jette toutes ses inquiétudes dans le sein de sa bonté paternelle; qui l'apaise lorsqu'il est irrité, le remercie lorsqu'il favorise, s'humilie lorsqu'il frappe; qui, dans le secret de son cœur, forme des actes fréquents de ces vertus premières dont Dieu est l'objet, et qui nous le rendent propice : sont-ce là les voies extraordinaires d'une piété sublime? Non, mes frères, c'est le fondement et l'essence du christianisme, l'âme et le cœur de la religion.

Par conséquent encore, ôtez la prière, la religion s'évanouit et n'est plus. Elle n'est plus dans vos œuvres, puisque toutes les œuvres qu'elle marque de son sceau sont animées de l'esprit de prière; elle n'est plus dans votre cœur, car, si elle y vit encore, elle se manifeste nécessairement par le langage et les soupirs de la prière. Elle ne vous accompagne pas même dans le lieu saint; car, dès, que vous ne priez pas, où est le culte et l'honneur que vous rendez à Dieu? que dis-je? Il n'y a plus de Dieu pour l'homme qui a cessé de prier; Dieu est à son égard comme s'il n'était pas. Il l'a banni de son souvenir, et, selon l'expression de l'Apôtre, il est pire qu'un infidèle. Ces divinités fabuleuses du paganisme étaient honorées par l'encens et les prières de leurs aveugles adorateurs, et voici un disciple de la lumière, un chrétien, qui, ne priant point, oublie, et méconnaît le Dieu véritable. Après cela, chrétien du siècle, piquez-vous de sagesse, de probité, d'amour de l'ordre et de la justice; soyez bienfaisant, généreux, affable; exercez avec honneur des emplois illustres; rendez vos talents utiles à la patrie; que votre vie exempte de taches aux yeux du monde ne vous attire que ses applaudissements et ses éloges : vains dehors, trompeuses apparences! Je ne dévoilerai pas les motifs secrets de ces vertus humaines que le monde admire en vous et qu'il canonise; mais, au milieu de votre brillante carrière, il est un point où je vous arrête : vous ne priez pas; vous êtes donc un impie, déguisé sous les traits de l'homme de bien

Et quel impie encore qu'un chrétien qui ne prie plus? d'autant plus coupable que les lumières de sa foi lui montrent tout le déréglement de sa conduite. C'est un sujet rebelle qui lève un front audacieux, et refuse de payer le tribut dû à son souverain; c'est un enfant dénaturé qui fuit la présence et les entretiens du plus tendre et du plus aimable des pères; c'est un ingrat qui a tout reçu de Dieu, et qui, accablé de ses bienfaits, veut en jouir sans reconnaître la main libérale et magnifique qui les lui dispense; c'est un insensé, qui, couvert de crimes, objet de la colère céleste, ne tremble pas, ne sollicite pas sa grâce, et, loin de désarmer par ses supplications et ses pleurs le bras prêt à le foudroyer, on en détourne ses regards tranquilles, ou le considère avec une stupide indifférence.

Réunissez, mes frères, tous ces caractères odieux que renferme l'habitude de ne pas prier, et dites-moi comment on peut se familiariser avec un tel désordre, au point d'y trouver à peine un sujet d'accusation au tribunal de la pénitence; un désordre qui entraîne l'infraction de tous nos devoirs envers Dieu, qui ne laisse aucune trace de religion dans notre âme; qui est une apostasie secrète, une impiété réelle, sinon de système, du moins de pratique. Vivre sans culte au sein même du christianisme; sans Dieu qu'on a cessé de regarder comme son principe et sa fin; sans destination, puisqu'on la met en oubli, qu'on la foule aux pieds : si l'on se considérait sous des traits si noirs et si révoltants, on frémirait d'horreur, on se regarderait comme un monstre, on se hâterait de rentrer dans l'ordre; on n'aurait point de repos qu'on n'eût élevé au Seigneur un temple et un autel au dedans de soi-même, où on lui offrît chaque jour le culte et les hommages qui sont l'apanage inaliénable de sa divinité.

Chrétiens infidèles au devoir de la prière, je vous vois tomber dans un autre abîme : Montrez-nous vos œuvres : mais non, qu'elles restent ensevelies dans les ténèbres! Eh! comment accompliriez-vous les autres préceptes de la loi? Est-ce par nos propres forces que nous pouvons triompher des passions qu'elle réprouve, et nous élever à la sainteté où elle nous appelle? Hélas! livré à lui-même, l'homme n'est que faiblesse, et succombe sous le poids de ses obligations. Sans vous, ô mon Dieu! nous ne saurions faire un pas dans la voie de vos commandements. Il faut que votre grâce, destinée à réparer les ruines de notre nature, nous

éclaire, nous attire, nous soutienne; qu'elle nous aide à lutter contre nos penchants terrestres et vicieux; qu'elle y substitue des affections pures et saintes; qu'elle agisse sans cesse avec nous pour faire de nous de nouvelles créatures en Jésus-Christ, et la nécessité de ce secours céleste pour l'accomplissement de tous les devoirs du salut, est une vérité fondamentale de notre foi.

Or, il est encore vrai, mes frères, que les grâces qui nous donnent le pouvoir d'accomplir la loi de Dieu, ces grâces victorieuses qui offrent un prompt secours au juste dans ces moments de tempêtes et d'orages dont la plus belle vie n'est pas exempte, ou qui vont trouver l'endroit sensible d'un cœur coupable et l'arrachent à ses désordres; ces grâces efficaces, sans lesquelles, environné de tant de périls, on tombe, on ne se relève pas, ou l'on ne se relève qu'à demi pour retomber et mourir dans le péché, mais qui, données à propos et enchaînées les unes aux autres, nous conduisent, à travers mille écueils, dans la carrière d'une vie chrétienne terminée par une mort précieuse qui met le sceau à notre élection; toutes ces grâces, nécessaires au succès de notre salut, ne sont promises et accordées qu'à la prière : de sorte que sans la prière, je dis une prière fervente, on se damne, faute de secours pour se sauver; et, parce qu'on aurait pu les demander et les obtenir, on est l'unique auteur de sa perte : grande vérité qui doit faire trembler quiconque ne prie pas, ou prie sans prier, en mêlant à ses prières des défauts essentiels qui en anéantissent la vertu! vérité dont l'ignorance ou l'oubli endort une infinité d'âmes sur les bords de l'abîme éternel. Souffrez donc que je vous la rappelle et la développe en peu de mots : point de grâce de salut sans la prière, c'est ce que nous crient d'une voix unanime la foi, la raison, l'expérience.

La foi. Que lisons-nous dans l'Evangile? *Demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez.* « *Petite et accipietis, quærite et invenietis.* » (*Joan.*, XVI, 24.) Oracle qui serait illusoire et vain, si l'on pouvait se flatter de trouver, de recevoir, sans chercher, sans demander, et qui regarde singulièrement les grâces du salut, puisqu'il est sorti de la même bouche qui nous avertit de demander, de chercher avant toutes choses le royaume de Dieu et sa justice. Que dit ailleurs Jésus-Christ à la Samaritaine? Si vous connaissiez le don de Dieu, vous l'auriez peut-être demandé, et Dieu ne l'eût point refusé à votre prière. N'est-ce pas nous dévoiler la conduite de Dieu dans l'ordre de la grâce? N'est-ce pas nous dire que le Seigneur attend nos supplications et nos vœux pour répandre sur nous ses bienfaits? *Si scires donum Dei, forsitan petisses ab eo, et dedisset tibi.* (*Joan.*, IV, 10.) En mille autres endroits des divines Ecritures, nous voyons sortir comme des traits de lumière qui mettent dans le plus grand jour la nécessité de prier pour obtenir ces grâces puissantes et décisives, sans lesquelles le salut échoue et le ciel est perdu; et c'est ce que nous enseignent les plus célèbres docteurs de l'Eglise. Ces grands hommes, si remplis de l'esprit de Dieu, nos maîtres et nos guides dans le chemin du ciel, ne nous disent-ils pas que la prière est aussi nécessaire à la vie de notre âme que l'est à celle de notre corps l'air que nous respirons, et leur doctrine sur ce point n'est-elle pas appuyée, consacrée par le suffrage de l'Eglise universelle, qui reconnaît avec eux que la prière est, par rapport aux grâces célestes, et une disposition qui nous met à portée de les recevoir, et une condition que le Seigneur exige pour nous les accorder : *Deus, jubendo, monet petere quod non possis?*

La raison : elle applaudit à cette économie merveilleuse de la grâce. Dieu pouvait-il se tracer un autre plan? peut-il démentir ses perfections, et ne pas agir en Dieu? et n'est-il pas de la grandeur de Dieu, dit saint Augustin, que l'aveu de notre misère, devenu le remède salutaire de notre orgueil, nous tienne à ses pieds dans une humble dépendance, tandis que du haut de son trône il laisse tomber sur nous ses bienfaits, avec cette supériorité de puissance et d'empire qui l'élève au-dessus de tous les êtres créés? N'est-il pas de la sagesse de Dieu, dit saint Chrysostome, que des grâces, que Jésus-Christ a payées de tout son sang, ne soient point prodiguées et jetées pour ainsi dire au hasard; que nos désirs, inspirés par la grâce elle-même, les préviennent, les appellent et leur ouvrent l'entrée de nos cœurs? n'est-il pas juste, selon la pensée de saint Augustin, qu'une multitude de pauvres, dont les besoins extrêmes ne peuvent trouver de soulagement que dans la libéralité du grand et adorable Père de famille, se rassemble autour de lui, pour implorer et recueillir les dons de sa main bienfaisante, et que ceux qui fuient sa présence, et ne daignent pas réclamer ses secours soient livrés à toutes les horreurs d'une affreuse indigence? Or, dès que nous trouvons en tout cela tant de convenance et d'équité, la raison souveraine, dont les vues sont infiniment supérieures aux nôtres, n'en voit-elle pas davantage, et pouvait-elle dès-lors ne pas attacher la grâce à la prière.

L'expérience : jetez un coup-d'œil sur la face du christianisme : tout ce qu'il renferme dans son sein d'hommes de péchés qui l'affligent et le déshonorent par un scandale de mœurs, dont rougirait une vie païenne, ne prie pas; et, parmi tant de mondains ennemis déclarés de la prière, combien en est-il à qui la voix de la grâce ne se fait plus entendre, qui s'abandonnent au crime sans inquiétude et sans remords, qui n'ont pas un sentiment de salut, ni un désir de conversion, et qui, livrés à un sens réprouvé, meurent comme ils ont vécu! combien d'autres voudraient quelquefois briser leurs chaînes et rendre la paix à leur cœur, en rendant leur cœur à Dieu et à la vertu! mais

leur faiblesse les retient sous le joug du vice. Ils ont beau s'agiter et s'armer des plus belles maximes de la raison : que peut la raison toute seule contre la loi des sens et l'empire de l'habitude? Ils n'appellent point la grâce par les vœux d'une humble et fervente prière : la grâce ne vient point. Le pénitent s'évanouit; il ne reste que le pécheur, qui s'enfonce davantage dans la boue dont il voulait sortir, qui vieillit et meurt dans les liens de l'iniquité. Qu'il soit nécessaire encore de prier pour se soutenir dans la pratique du bien, on le sent. Se relâche-t-on seulement dans la prière? tous les autres devoirs en souffrent : les vérités saintes commencent à s'obscurcir, le goût de la piété à s'éteindre; les forces de l'homme intérieur s'affaiblissent, les principes de la vie sont attaqués; on languit dans le service de Dieu; on chancelle, on est bien près d'une chute. Hélas! et que de chutes déplorables attestent la fragilité des vertus humaines, lorsque, dans les assauts que leur livre l'esprit tentateur, elles ne font pas monter les vœux les plus ardents vers le ciel pour l'intéresser à venir à leur secours!

Ainsi les décrets divins s'exécutent sous nos yeux et au dedans de nous-mêmes. Malheur à l'âme présomptueuse qui se flatterait que le Très-Haut voudra bien s'écarter en sa faveur des voies ordinaires de sa providence! car, outre que ces coups miraculeux de la grâce qu'on allègue, et sur lesquels on se rassure, ont été vraisemblablement l'effet de la prière; outre qu'il est insensé d'asseoir son salut éternel sur le chimérique espoir d'un miracle, il suffit qu'on y compte sans prier, pour que Dieu le refuse : c'est la décision de l'Ange de l'école. Toute confiance en Dieu, dit ce saint docteur, qui n'est pas appuyée sur la prière, est vaine, trompeuse, réprouvée de Dieu; et, si Dieu la réprouve, comment s'en rendrait-il le fauteur et le complice en la justifiant et la couronnant par le plus signalé de ses bienfaits?

Il faut donc s'en tenir à ce principe inébranlable, que la prière est le moyen efficace et universel d'attirer sur nous les grâces qui nous sauvent, et que, s'éloigner de la prière, c'est se priver de ces mêmes grâces que Dieu nous eût communiquées par elle. De là quelle conséquence effrayante contre deux sortes de chrétiens! Et que ne puis-je, en faisant tomber le voile qu'ils ont sur les yeux, les porter à se secourir eux-mêmes à la vue du malheur qui les menace, et à se jeter dans l'asile que leur ouvre la prière!

Je parle d'abord de ceux qui ne peuvent se dissimuler qu'ils ne prient pas, et je leur dis : Vous voilà donc, mes frères, privés des secours puissants que Dieu destinait à votre faiblesse : vous renversez l'économie de ses desseins; vous êtes sortis des voies de sa miséricorde, vous n'avez plus de part aux mérites de Jésus-Christ; et, dès que vous abandonnez la prière qui en est la source et le canal, il est de la foi que Dieu vous abandonne. Or quelle situation plus digne de vos larmes? Etre abandonnés de Dieu, livrés aux illusions de votre esprit, à la perversité de vos penchants, à la corruption de votre cœur, à la tyrannie du démon; n'avoir d'autre ressource dans une si profonde misère que ces grâces faibles et communes, dont l'abus vous rendra plus coupables encore, et avec lesquelles Dieu prévoit que vous vous damnerez; être assurés que votre fin sera malheureuse, parce qu'il est constant, dit saint Augustin, que Dieu n'accorde qu'à ceux qui prient le don précieux d'une sainte mort; voir avancer le moment fatal, qui, du milieu des ombres du trépas, vous précipitera dans la nuit brûlante et éternelle, et pouvoir vous compter d'avance au nombre des réprouvés : est-il sur la terre un état plus affreux et plus désolant que le vôtre?

Et à quoi tient-il que vous n'en sortiez? Qu'a donc la prière qui vous rebute et vous alarme? quels efforts exige-t-elle qui coûtent tant à la nature? Se présente-t-elle à vous entourée de glaives, de sacrifices, de crucifiement de la chair, de mort à soi-même? de tous les devoirs du chrétien n'est-elle pas le plus facile à remplir? Le sentiment tout seul de nos maux nous instruit et nous porte à prier, et notre cœur est ici d'accord avec la loi. Et c'est une autre vérité de foi que la grâce de la prière ne manque à personne : quelquefois même elle est la seule qui nous reste. Cette grâce est dans vous comme une faible étincelle qui luit au milieu des ténèbres de votre conscience, et qui ne demande qu'à être ménagée et nourrie pour se ranimer et s'accroître. Et le temps de prier est aussi entre vos mains; car, votre vie fût-elle un labyrinthe d'affaires et d'embarras, vous n'êtes pas plus enchaînés par les soins extérieurs qu'un David ou un saint Louis sur le trône, qu'un Moïse, législateur et chef d'un peuple immense, qu'un Paul annonçant Jésus-Christ aux rois et aux nations; qu'un Augustin attaquant, combattant, terrassant à la fois tous les ennemis de l'Eglise. Ces grands personnages étaient des hommes de prières; et leurs desseins, leurs entreprises n'en étaient que plus sûrement suivis du succès, parce que le premier des devoirs bien rempli aide à mieux remplir les autres, et attire sur eux les bénédictions du ciel. Et d'ailleurs la prière n'étant qu'une élévation de notre cœur vers Dieu, on peut prier partout et en tout temps : toutes les situations et tous les lieux, le travail et le repos, la lumière du jour et les ombres de la nuit conviennent également à cet acte de religion.

Vous le voyez, la prière est à votre portée; tous les prétextes de vous en dispenser s'évanouissent et vous laissent sans excuse, si vous vous refusez à cette pratique sainte, aussi aisée qu'elle est nécessaire. Priez donc, offrez au Seigneur le sacrifice du soir et du matin; assistez à celui de la croix qui se renouvelle dans nos temples. Dans le cours de vos occupations, dans ces moments de loisir

que laisse la vie la plus agitée, dites quelquefois en vous-même, tantôt avec les disciples : *Sauvez-nous, Seigneur, sans vous nous périssons* (*Matth.*, VIII, 25); tantôt avec le Prophète : *O mon Dieu! tirez mon âme du fond de l'abîme* (*Psal.* XXIX, 4); *éclairez mes erreurs* (*Psal.* CXVIII, 12); *guérissez mes plaies* (*Psal.* VI, 3); *créez en moi un cœur pur* (*Psal.* L, 12); tantôt avec l'enfant prodigue : *Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous* (*Luc.*, XV, 18); tantôt avec un apôtre ces paroles énergiques et enflammées : *Mon Seigneur et mon Dieu!* (*Joan.*, XX, 28.) Que ce langage intérieur vous devienne familier; que les solennités de l'Eglise vous voient dans l'assemblée des fidèles; que la vue de votre misère et de vos périls vous en fasse chaque jour solliciter le remède et la délivrance : faites cela, et vous vivrez : *Hoc fac, et vives.* (*Luc.*, X, 28.) Vous balancez? eh bien! renoncez donc au bonheur des élus; courez dans les sentiers du crime et de la mort; ne priez pas, et souscrivez de sang-froid, si vous le pouvez, à votre réprobation. Grand Dieu! qu'on est digne de périr, quand on rejette un moyen si facile de se sauver!

Je parle, en second lieu, de ces demi-chrétiens qui font semblant de prier, mais qui ne prient pas, parce qu'ils prient mal, et qui, revêtus des apparences de la piété, n'en ont point l'esprit et le fonds. Le scrutateur des cœurs aperçoit dans le leur des déréglements et des faiblesses qui échappent aux regards des hommes : vicissitude continuelle de crimes et de repentirs, de crimes trop certains, de repentirs trop douteux; nul renouvellement de ferveur, nul goût des choses de Dieu, nul progrès dans la vertu; mille difficultés à faire le bien, des penchants infinis qui les portent au mal, et le plus léger combat presque toujours le signal d'une honteuse défaite, et des résolutions presque aussitôt violées que formées, et leur conscience un chaos où ils n'entrevoient que des sujets de frayeur. Ils vivent dans un état d'obscurité et de sécheresse, d'insensibilité même et d'endurcissement que rien n'émeut et ne touche. Ils en gémissent quelquefois, ils se plaignent que Dieu les délaisse, et que leur âme est comme une terre aride qui ne reçoit point les influences du ciel.

Mais, mes frères, remontez à la source du mal : comment priez-vous? Quelle indolence, quelle froideur, quel ennui, quel vide dans vos prières! Vous en comptez les moments, vous en abrégez la durée; elles ne sont, pour vous, qu'une occupation oiseuse ou qu'une contrainte fatigante : votre esprit et votre cœur y sont bien loin de Dieu. Où est ce religieux respect que doit vous inspirer sa présence? où sont les vœux ardents que vous lui adressez? même au pied des autels et au milieu de ce que la religion a de plus auguste, vous ne vous entretenez pas avec le Dieu qui vous voit et qui vous juge. Mille idées étrangères forment, entre lui et vous, un épais nuage; vos prières ne sont que des œuvres mortes; et qui ne prie pas bien ne prie pas du tout; et comme la prière n'est pas précisément une pratique utile, mais un devoir indispensable, ni un point arbitraire de perfection, mais un moyen nécessaire de salut, il s'ensuit que, si vous ne réformez point votre conduite à cet égard, si vous ne vous appliquez pas à prévenir, à écarter ces pensées vaines et frivoles que vous laissez entrer de toutes parts dans votre esprit et qui en bannissent cette attention sans laquelle on ne prie plus; si vous ne vous efforcez pas de sortir de cette indifférence, de cette langueur, de cet assoupissement où vous vous tenez devant Dieu, et de tirer de votre cœur ces cris, ces désirs, ces affections qu'il attend d'une créature qui l'invoque et qui l'adore; si vous ne combattez pas ces répugnances et ces dégoûts, qui sont le triste fruit et la juste peine de vos infidélités à la prière, et qui vous font interrompre brusquement ce saint exercice assujetti à toutes les bizarreries de votre humeur; si vous ne réveillez pas tout ce qui vous reste de foi et de religion pour remplir dignement ce devoir sublime, soit en vous armant de vigilance et de précautions contre tout ce qui peut en troubler le calme et la sérénité, soit en conjurant le Seigneur de répandre sur vous l'esprit de prière, qui est un don de sa grâce; en un mot, si vos prières ne deviennent pas enfin des prières chrétiennes, vous êtes perdus, car il est impossible de se sauver sans prier, et, dès que vous priez mal, vous ne priez pas.

Eh! priez bien : vous y gagnerez et pour cette vie et pour l'autre. La prière est un pesant fardeau que vous traînez avez peine et sans aucun dédommagement : elle vous paraîtra désormais un devoir aimable; ses amertumes se changeront en des consolations sensibles et abondantes. Dieu vous tiendra compte de tous les moments que vous lui consacrerez : ils couleront pour vous avec autant d'utilité que de douceur. Vous marcherez avec joie dans le chemin du ciel, et il vous en coûtera moins pour vous sauver qu'il ne vous en eût coûté pour vous perdre. Le chrétien qui ne prie pas ou qui prie mal, court à sa perte; vous venez de le voir. Le chrétien qui prie bien assure infailliblement son salut : Sujet du second point.

SECOND POINT.

Oui, chrétiens, prions bien, et le ciel est à nous. Si l'on ne peut se sauver sans la prière, avec la prière on se sauve à coup sûr. Elle nous met dans la situation la plus favorable à l'accomplissement de tous les devoirs du salut; elle nous attire les secours les plus puissants pour assurer le succès de notre salut : ou bien encore, la prière est un garant infaillible de salut, et par les dispositions qu'elle met dans le cœur de l'homme, et par le pouvoir qu'elle a sur le cœur de Dieu.

Qu'est-ce qui contribue à mettre dans le cœur de l'homme qui prie, les dispositions

les plus propres à épurer, à sanctifier ses mœurs?

C'est, en premier lieu, la nature même de la prière. La prière, dit saint Augustin, est un cri, un désir du cœur : or, ce désir, dont Dieu est l'objet, n'est-il pas dans l'homme pécheur un commencement de conversion, et dans le juste, un accroissement ou l'expression de la charité? ce désir n'est-il pas le principe de tout bien, le ressort des plus généreuses démarches dans l'ordre du salut, le germe précieux d'où la grâce fait éclore des fruits de justice et de sainteté? C'est la prière qui le forme au dedans de nous-mêmes, qui le nourrit, qui l'excite, qui l'enflamme, et, plus il importe de ne pas laisser s'affaiblir et s'éteindre une disposition si essentielle à la piété, plus la prière, qui en est l'aliment, a de droits à notre assiduité et à notre estime.

Ce sont, en second lieu, les actes de vertu que nous fait produire la grâce de la prière. Suivez un chrétien fidèle à ce saint exercice; voyez comme sa prière est un acte de religion qui en réunit toutes les vertus : la foi; elle en retrace les grands objets à son esprit; elle les tire de cet obscur lointain où l'erreur de notre imagination les place, elle les rapproche, leur donne du corps et de la réalité, leur rend toute leur force et tout leur éclat; il croit sans voir, mais il voit presque en croyant. L'espérance : ce sentiment, qui honore la bonté divine et l'intéresse si fort en notre faveur, est l'âme de la prière; il attend tout d'un Dieu qui aime à pardonner et à sauver. L'humilité : il avoue qu'il est un abîme de désordre et de corruption, et, en ne prenant que le titre de pécheur, il se met au-dessous du néant. La charité : il s'occupe des perfections du Dieu qu'il adore; il se livre à l'impression de leurs charmes ravissants; a-t-il un cœur de bronze pour n'en être pas touché? La soif de la justice : que n'est-il délivré de ce fond de misère et de faiblesse qu'il porte au dedans de lui-même! que n'a-t-il la force et les occasions d'acheter, par les plus grands sacrifices, le bonheur de plaire à Dieu! Il lui offre son cœur tout entier, afin qu'il le rende digne de lui, qu'il en ôte tout ce qui blesse la sainteté de ses regards. La louange et l'action de grâces : il emprunte les paroles du Prophète pour inviter toutes les créatures à bénir et à glorifier avec lui le Dieu vivant; il se regarde comme un assemblage et un tissu de ses dons, il lui paye le juste tribut de sa reconnaissance, il lui fait mille protestations de fidélité....

Anges du ciel, chargés de présenter nos prières devant le trône de Dieu, volez, portez-lui ces vœux et ces effusions d'un cœur docile à la grâce qui fait prier. Ils le font, mes frères; l'Ecriture nous apprend que ces esprits bienheureux président aux prières des fidèles et vont les offrir au Seigneur. Le Seigneur lui-même nous assure qu'il les a toujours devant les yeux. Elles sont ces parfums mystérieux dont parle saint Jean, qui remplissent les coupes d'or placées dans le temple céleste sur la table de l'Agneau. Tous ces actes de vertus, si familiers à une âme dévouée à l'exercice de la prière, auront un jour leur récompense et enrichiront sa couronne; ici-bas, ils affermissent le règne de Dieu au dedans d'elle-même, ils renouvellent et purifient son cœur, ils y entretiennent le feu perpétuel de la dévotion, ils y laissent des impressions salutaires qui forment peu à peu son état habituel et qui tournent tous ses sentiments vers Dieu; ils sont comme un levain sacré qui sanctifie toute la masse de ses actions. Comment ne seraient-elles pas conformes à la loi? elles partent d'un cœur dont les dispositions et les désirs sont d'accord avec ses devoirs.

En troisième lieu, les communications de Dieu attachées à la prière; car, c'est dans le secret de la prière que Dieu se fait sentir à nous, qu'il nous visite dans sa miséricorde, et se plaît souvent à nous combler de ses plus insignes faveurs. On ne les demande pas, mais on leur offre un cœur préparé à les recevoir; mais il y a dans l'Etre infiniment bon, une inclination dominante qui le porte à répandre au dehors les biens qu'il renferme dans son essence divine : *Bonum communicativum sui.* Et dès que nous ne lui fermons point l'entrée de nos âmes par les deux grands obstacles qui arrêtent et suspendent sur nous ses dons, je veux dire, la dissipation de notre esprit et l'indifférence de notre cœur, dès que nous nous approchons de lui dans des dispositions contraires, il s'approche de nous avec toutes les richesses de sa grâce : *Appropinquate Deo, et appropinquabit vobis.* (*Jac.*, IV, 8.)

Eh! que deviendra donc l'âme juste dans un commerce fréquent avec la divinité? que d'influences secrètes de cet océan de perfections épureront et anobliront tout son être! Si le Seigneur le veut, il la remplira de l'esprit d'intelligence, et gravera en elle les traits de sa sagesse et de sa sainteté : *Si Dominus magnus voluerit, spiritu intelligentiæ replebit illum.* Et le Seigneur ne le veut-il pas? n'est-ce pas dans leurs fervents entretiens avec lui que tant de héros de la religion apprirent à devenir des hommes célestes et divins? Que vous êtes libéral, ô mon Dieu! envers l'âme qui vous cherche et s'élève jusqu'à vous sur les ailes de la prière! Elle s'est dérobée, comme Moïse, aux regards de la multitude; elle est entrée dans le nuage qui vous couvre et qui est plein de votre gloire, elle vous voit presque face à face. Quelle heureuse transformation s'opère en elle! quel maître l'éclaire et lui enseigne toute vérité! quel rayon soudain lui montre la grandeur et les merveilles de l'être qui demeure toujours, le vide et le néant de tous ces fantômes qui ou nous affligent ou nous séduisent! quels traits brûlants vont blesser son cœur et l'embraser de votre amour! Vous en bannissez les vains plaisirs, et vous y entrez à leur place : *Et tu intrabas pro eis.* Un sentiment pur et céleste la pénètre, et les larmes qu'elle répand ont plus de douceur que toutes les

joies du siècle. Un charme inconnu, une émotion délicieuse lui fait goûter près de vous ce contentement ineffable qui est le gage et l'essai de l'éternel ravissement des bienheureux : *Appropinquate Deo, et appropinquabit vobis. — Accedite ad eum, et illuminamini* (*Psal.* XXXIII, 6) ; *gustate et videte, quoniam suavis est Dominus.* (*Ibid.*, 9.)

Et ne pensez pas, mes frères, qu'il faille s'élever aux plus sublimes hauteurs de la contemplation, et, comme saint Paul, être ravi jusqu'au troisième ciel, pour être honoré de ces communications divines. C'est ce qu'éprouvent plus ou moins les âmes qui se sauvent par la prière ; c'est à ces dons excellents que tout chrétien peut et doit aspirer : *Æmulamini charismata meliora.* (*I Cor.* XII, 31.) C'est sur les petits et les humbles, que le Seigneur aime à les répandre : *Revelasti ea parvulis.* (*Luc.*, X, 21.) Ne découvre-t-on pas, sous les dehors les plus communs des âmes simples, mais fidèles à la prière, qui ont des vues, des connaissances divines, sentent un vif attrait pour Dieu, une forte impression de son amour, sont enrichies de grâces de choix et de prédilection qui étonnent et humilient les maîtres en Israël? De là quels merveilleux accroissements dans l'ouvrage de la sanctification ! une âme que la prière a jetée, plongée dans le sein de Dieu, et qui en sort comme divinisée, trouve-t-elle des difficultés qui l'arrêtent dans son service ? elle ne marche pas, elle court, elle vole dans les sentiers de la perfection chrétienne.

En quatrième lieu, les aridités et les dégoûts qui accompagnent quelquefois la prière. Dieu parle, Dieu se cache, et aussitôt elle se change en un triste désert. Soit épreuve, soit punition, car c'est toujours l'un ou l'autre, il faut se soumettre également à l'un et à l'autre, et ne pas cesser de prier. Vous priez même alors avec d'autant plus d'utilité et de mérite que vous priez avec moins de goût et d'attrait. C'est un spectacle digne des regards du ciel, qu'une âme chrétienne environnée d'épaisses ténèbres, abattue sous le poids d'une langueur involontaire, délaissée, ce semble, du Dieu qu'elle adore et qu'elle prie, et qui ne se rebute point de ses froideurs ; qui souscrit aux ordres miséricordieusement sévères de ce Dieu qui la punit ou qui l'éprouve, qui accepte ce calice d'amertume comme l'expiation de ses crimes passés, qui aime mieux souffrir aux pieds de son Seigneur que de s'éloigner de sa présence, qui apprend à le servir moins pour ses dons que pour lui-même ; aussi fidèle à lui offrir son encens et ses hommages dans les peines intérieures dont il l'afflige, que s'il répandait sur elle la lumière et l'onction de sa grâce. Qu'une telle prière est agréable à Dieu ! qu'elle est utile à cette âme ! quels coups elle porte à la nature en captivant ses répugnances sous le joug de la règle et du devoir ! quelle solidité elle donne à la vertu en l'établissant, non pas sur l'inconstante sensibilité du cœur, mais sur les principes immuables de la foi !

Etat d'obscurité et de sécheresse dans la prière, disent les maîtres de la vie spirituelle ; état passager pour les âmes qui sont dans l'ordre commun de la Providence : tant qu'il dure, on en supporte les peines et les ennuis avec une humble et courageuse résignation, c'est le premier devoir à remplir. Le second, c'est d'en retrancher les causes, si vous les trouvez au dedans de vous-même, d'en désirer la fin, de la hâter par tous les moyens que suggère la prudence chrétienne. Ah ! cette incapacité même de prier peut devenir la matière et l'aliment d'une excellente prière. Du milieu des nuages qui obscurcissent la sérénité de votre âme, et y répandent un froid qui la glace et la dessèche, élevez une voix plaintive, attendrissez-vous du moins sur votre endurcissement, soyez touché de ne l'être pas : vous tirerez ainsi du sein du rocher une source d'eau vive. Si l'on ne peut atteindre jusqu'au chant du cygne et à l'élévation de l'aigle, on imite le gémissement de la tourterelle et l'humble vol de la colombe. On va ranimer sa langueur dans ces psaumes admirables, dépositaires des plus beaux sentiments qu'une piété tendre et sublime puisse faire naître dans le cœur humain ; l'esprit de prière y repose et s'y laisse trouver à qui le cherche; c'est là qu'il remue les cœurs les plus insensibles, dit saint Ambroise. Quelles images de la grandeur de Dieu et de la faiblesse de l'homme ! quels cris perçants de la douleur ! quelles humbles supplications de la misère ! quelles expressions brûlantes de la reconnaissance et de l'amour répandues dans ces cantiques sacrés en ont fait dans tous les temps les délices des âmes pieuses !

O divins psaumes, où l'Esprit-Saint a semé cette variété infinie de peintures touchantes, de vérités augustes, de mouvements pathétiques, de soupirs enflammés, chef-d'œuvre de prière inspiré pour tous les siècles à venir, éternelle harmonie de l'Eglise chrétienne, ressource toujours présente pour nous élever jusqu'à Dieu, que n'êtes-vous entre les mains de tous les fidèles ! Heureux les ministres des autels, si ce riche trésor devenu leur bien propre fait aussi leur consolation et leur gloire ; s'ils y puisent avec un religieux empressement l'onction céleste qu'il renferme ; si leur bouche répétant les paroles divines qu'il leur fournit, leur cœur éprouve la vertu secrète qui y est attachée, et s'ils ne sont pas seulement les échos, mais les successeurs et les représentants de ce saint roi, qui fut un prince selon le cœur de Dieu, parce qu'il fut un homme de prière !

J'ai dit, le cœur de Dieu : la prière peut tout sur lui. Ici, chrétien, quel objet se présente aux yeux de ma foi ? A travers tant de siècles témoins des succès et des prodiges de la prière, je remonte à une époque mémorable dans les fastes de la religion. Israël a prostitué son encens au veau d'or : le châtiment suivra de près l'offense, dit le Seigneur à Moïse, et ma gloire outragée de-

mande la mort des coupables. Ils périront; ne t'oppose point aux efforts de mon courroux; ne me lie point les mains par ta prière. Le serviteur tremblant s'abaisse devant le maître irrité : Moïse prie; sa prière a la force de résister à Dieu, de le vaincre, de désarmer son bras et d'éteindre sa foudre. Mais voilà que de nouveaux crimes l'ont rallumée. Dieu se tait, et tout à coup sa colère éclate sur une nation perverse et trop indigne de pardon; le feu céleste a déjà dévoré des milliers de prévaricateurs et continue ses ravages. O mon Dieu ! s'écrie Aaron, comment nous châtiez-vous? et armé du bouclier de la prière, dit l'Ecriture, il s'élance au milieu des flammes, les éteint et sauve un peuple condamné par la justice divine. La prière du pontife n'avait pas eu le temps d'arrêter le bras du Seigneur, mais elle a fait plus : la foudre était partie, Dieu la retire et n'achève point sa vengeance : *Proferens servitutis suæ scutum, orationem, restitit iræ, et finem imposuit necessitati.*

Etonnant spectacle, qui, du milieu des ombres de l'ancienne alliance, instruit et console le chrétien qui prie; car, si telle était l'efficacité de la prière sous une loi de servitude et de mort, quelle doit être sous la loi de grâce et de vie son crédit et son empire sur le cœur de Dieu? Si Dieu ne lui refuse pas les biens du temps dont nous devons détacher nos cœurs, ne se plaira-t-il pas davantage à lui accorder les biens de l'éternité qui doivent attirer nos premiers désirs? et si, pour arriver au terme heureux du salut, il faut à notre faiblesse de puissants secours, ne sommes-nous pas assurés de les obtenir en les demandant au ciel? Oui, qui que vous soyez, priez bien, et vous serez infailliblement exaucé; pourquoi? parce que Dieu l'a promis, et qu'il a scellé sa promesse de l'inviolable sceau du serment; parce que tout est dû à Jésus-Christ au nom duquel vous priez, et qui vous a transporté ses droits; parce que c'est l'Esprit-Saint qui prie en vous et pour vous, avec des gémissements ineffables; parce que le Dieu que vous priez est votre Père, et qu'il en a les sentiments, puisqu'il veut que vous lui en donniez le nom : *Pater noster*. (*Matth.*, IV, 9.) Vous êtes faible, pauvre, misérable; mais vous êtes son enfant, et vous l'appelez à votre secours; il n'est pas permis à votre foi de douter de sa tendresse : et si vous, qui êtes méchant, dit Jésus-Christ, savez compatir aux maux de l'infortuné, qui vous expose ses besoins, à combien, plus forte raison, votre Père céleste vous tendra-t-il une main secourable, lorsque vous implorerez son assistance. Du fond de votre misère la voix de vos soupirs s'élève jusqu'à son trône : le cri de votre cœur est comme un trait enflammé qui va percer le sien; et, comme il ne peut pas ne pas entendre votre prière, parce qu'il est Dieu, il ne peut pas, dit saint Augustin, ne la point exaucer, parce qu'il est bon. Sa bonté, son amour, sa parole, sa grâce qui produit et anime vos vœux; les mérites infinis de l'Homme-Dieu qui sont devenus les vôtres : voilà les fermes appuis sur lesquels repose votre prière, et qui en font, selon l'expression de Tertullien, une toute-puissance suppliante : *Supplex omnipotentia.*

Aux autres dispositions religieuses qui doivent l'accompagner, joignez donc le sentiment d'une humble confiance. Plus cette confiance sera vive, plus le succès de vos vœux est assuré. Il faut même qu'elle bannisse de votre cœur le moindre doute : *Postulet in fide nihil hæsitans.* (*Jac.*, I, 6.) Dieu ne vous dit pas seulement d'espérer, il vous ordonne de croire qu'il vous exaucera : *Credite quia accipietis.* (*Marc.*, XI, 24.) Il n'en a pas fixé le jour et le moment, il veut être pressé, importuné. On ne prie en chrétien que lorsqu'on persévère dans la prière, qu'on fait au Seigneur une sorte de violence pour lui arracher des grâces qu'il ne diffère de nous accorder, dit saint Augustin, que pour rendre nos vœux plus ardents, ou les récompenser par de plus grandes faveurs. Ses lenteurs adorables ne donnent aucune atteinte à la véracité de ses promesses; il couronne tôt ou tard nos désirs; et autant qu'il est impossible que les serments d'un Dieu soient vains et trompeurs, autant l'est-il que le chrétien qui prie bien ne soit pas exaucé.

Oh! combien la prière doit être chère aux hommes ! et quel est donc ce prix aux yeux de Dieu, puisqu'il l'associe en quelque sorte au gouvernement du monde, et que, nous dévoilant dans ses Ecritures les ressorts de sa Providence, il nous montre souvent dans les prières des saints la source de la prospérité des empires ou le rempart qui les met à couvert des traits de son indignation !

Malgré les systèmes d'une fausse philosophie, soutenez-vous dans le sein du christianisme; durez pour le bonheur des peuples et des rois, asiles consacrés à la prière, retraites de tant d'âmes justes, dont les mains levées vers le ciel ou en détournent les fléaux, ou en attirent les bénédictions sur la terre; plus utiles aux Etats, du fond de leur solitude, par la ferveur et la continuité de leurs vœux, qui intéressent l'Etre souverain à nous accorder la tranquillité et l'abondance, la paix ou la victoire; que tous ces vains discoureurs d'une secte moderne, qui croient mieux servir la patrie lorsqu'ils n'ont à lui donner que leurs principes destructeurs, leurs opinions absurdes, leurs maximes licencieuses, des leçons et des exemples de vice. Mais combien la prière doit être plus chère encore au chrétien qui a son salut à cœur, puisque c'est elle qui imprime sur son front le brillant caractère des élus, et qui met entre ses mains la clef du royaume céleste ! Sous les auspices de la prière, qu'est-ce qui pourrait le troubler et l'alarmer sur ses destinées éternelles?

Serait-ce le souvenir de ses péchés? Il prie, il demande chaque jour à Dieu le pardon de ses offenses en lui offrant l'hommage d'un cœur contrit et humilié; il le conjure

de ratifier dans le ciel toutes les sentences favorables que ses ministres lui ont prononcées sur la terre, de ne point entrer en jugement avec sa créature et de lui remettre toutes ses dettes ; et il ose espérer qu'il ne sera point l'objet de sa colère et de ses vengeances. Le fondement de sa confiance est le même que celui de sa foi ; et, comme celle-ci n'est pas fausse, celle-là ne saurait être vaine.

Seraient-ce les périls et les écueils que l'esprit de ténèbres sème sous ses pas ? Il prie, il demande au Seigneur ou d'éloigner de lui les traits de la tentation, ou, s'il le met dans la nécessité de combattre, de lui donner la force de vaincre ; et lorsqu'il est aux prises avec les ennemis qui l'environnent ou qu'il porte au dedans de lui-même, il ne se lasse pas de réclamer l'assistance céleste, et il est invincible. Le Seigneur, intéressé par toutes ses perfections à venir alors à son secours, verserait sur lui tous les trésors de sa grâce et lui enverrait des légions d'anges, plutôt que de l'abandonner à sa faiblesse. Ainsi, que le monde et l'enfer suscitent contre lui mille ennemis acharnés à sa perte, il les craint, mais sans trouble et sans cesser d'aller à Dieu, parce que, armé de la prière, il est plus fort que le monde et tous les démons.

Serait-ce la sublimité des vertus qui font les saints et qui sont au-dessus de tous nos efforts ? Il prie, il fait monter ses vœux vers le Dieu de la sainteté, afin qu'il lui donne lui-même ce qu'il commande : *Da quod jubes :* une foi vive, une ardente charité, le renoncement intérieur, l'humilité, la douceur, la patience, l'esprit de piété et de sagesse. Ces biens purs et surnaturels, que Dieu tient dans ses mains pour les répandre sur ceux qui l'invoquent, viennent enrichir peu à peu l'homme de prière. C'est dans le sanctuaire de la prière que se sont formés tous les saints, et, en priant comme eux, on est exaucé.

Serait-ce l'incertitude de cette grâce dernière, sans laquelle tout est perdu et que Dieu peut refuser à une vie entière de mérites et de bonnes œuvres ? Il prie, il sait que Dieu ne la refuse point à la prière ; et, dès qu'elle est l'objet continuel de ses vœux, il peut se flatter, dit saint Augustin, de terminer saintement sa course et de mourir dans le baiser du Seigneur. Les ténèbres effrayantes qui environnent le don de la persévérance finale se dissipent en sa faveur et le lui laissent voir comme son partage assuré : douce et précieuse assurance qui est le plus beau don que la prière puisse faire à ses disciples et qui couronne tous les autres !

Vous le voyez, chrétiens, la prière est un moyen souverain et infaillible de salut, et nul autre ne peut le remplacer. Prions donc et jugeons de la grande affaire de notre salut par notre attachement et notre fidélité à la prière. Prions : quoi de plus glorieux à l'homme que d'entretenir ici-bas un commerce intime avec son Créateur ? Prions : quel adoucissement aux misères de cette vie que de pouvoir aller répandre nos cœurs dans le sein d'un Père tout-puissant et qui nous aime ! Prions : la prière est tout à la fois notre gloire, notre consolation, notre sûreté. Marchons dans ses voies et faisons-y sans cesse de nouveaux progrès. Ne sortons point de ce temple sans avoir demandé au ciel avec les plus vives instances qu'il ressuscite en nous l'esprit de prière s'il y est éteint, ou qu'il le ranime s'il n'est qu'affaibli ; il sera le gage de notre bonheur éternel. Ainsi soit-il.

SERMONS SUR LES MYSTÈRES.

SERMON Ier.

Pour la fête de la Circoncision de Notre-Seigneur.

SUR LA CONNAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST.

Crescite in gratia et cognitione Domini nostri et Salvatoris Jesu Christi. (II *Petr.*, III, 18.)

Croissez dans dans la grâce et la connaissance de Jésus-Christ notre Seigneur et notre Sauveur.

Ces paroles, que le prince des apôtres adressait aux fidèles de son temps, regardent aussi les chrétiens de tous les siècles. Quelle connaissance leur est plus utile, plus nécessaire que celle de Jésus-Christ, leur législateur et leur Dieu ! quel objet plus digne de leur étude et de leurs réflexions que le mystère adorable de ce Dieu fait homme ! La vie éternelle, nous dit-il lui-même, consiste à le connaître ainsi que le Père, qui l'a envoyé. Cette connaissance remplacerait avantageusement toutes les autres, et nulle autre ne peut la remplacer. Sans elle, la religion ne serait pour nous qu'un corps sans âme, nous ne serions nous-mêmes que des fantômes de chrétiens.

Cependant, mes frères, sans parler de ces faux sages qui, dans le sein même du christianisme, se piquent de tout savoir, excepté Jésus-Christ, et qui croiraient avilir leurs talents s'ils s'occupaient de la plus sublime de toutes les sciences, de la science du salut et de l'éternité ; sans parler, dis-je, de ces esprits vains et superbes dont notre siècle et cette capitale abondent, combien de chrétiens de tout âge et de tout état qui croient en Jésus-Christ, qui paraissent dans ses temples, qui grossissent la foule de ses adorateurs, et pour qui l'on peut dire que le mystère de Jésus-Christ est un trésor scellé et caché ; de qui l'on pourrait dire

peut-être que le Dieu qu'ils adorent est moins connu d'eux que les dieux insensés de la fable et du paganisme ?

Mon dessein est de vous le faire connaître, non pas en vous retraçant les preuves incontestables de la Divinité de Jésus-Christ : la croyance de l'univers en est encore une preuve subsistante et qui suppose toutes les autres ; non pas en vous offrant la brillante peinture de ses grandeurs : quelles grandeurs ne seraient pas au-dessous de l'idée que la foi vous donne de celles de Jésus-Christ, lorsqu'elle vous dit qu'il est Dieu ? Je n'ignore pas quel éclat pourrait répandre sur ce discours la longue suite des prophéties et des figures dont Jésus-Christ est l'objet et le terme, le développement de la morale pure et céleste qui brille à chaque page de son Evangile, l'établissement merveilleux et divin de la religion dont il est l'auteur : mais tout cela n'est pas lui, et je n'en parlerai qu'autant que cela pourra contribuer à le faire connaître.

Qui que nous soyons, efforçons-nous, selon le conseil du chef des apôtres, de croître dans la connaissance de Jésus-Christ notre Seigneur et notre Sauveur : *Domini nostri et Salvatoris.* Je m'arrête à ces deux idées qui nous le représentent en lui-même et comme notre Seigneur par rapport à nous, et comme notre Sauveur; deux points de vue qui réunissent tous les traits dont l'assemblage forme le tableau de Jésus-Christ.

PREMIER POINT.

Nous croyons que Jésus-Christ est notre souverain Seigneur; mais cette croyance, trop superficielle, et trop vague, a besoin d'être développée et approfondie : étudions-en donc l'objet; et, pour le connaître tel qu'il est en lui-même, considérons-le d'abord comme Dieu, ensuite envisageons-le comme homme, enfin contemplons-le tout entier comme Homme-Dieu : trois grands spectacles qui nous donneront une connaissance plus distincte de Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Dieu, et qui, en gravant son idée dans nos esprits, solliciteront pour lui l'hommage de nos cœurs.

Le premier spectacle où Jésus-Christ se montre à nous est celui de sa Divinité. Ce que nul homme n'eût pu imaginer, bien moins encore persuader aux autres hommes, nous ne pouvons l'avoir appris que de Dieu même, qui seul connaît les secrets ineffables de son être. Un Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, distingués l'une de l'autre et ne faisant qu'un même Dieu, quel abîme impénétrable à la raison ! et c'est ce grand mystère qui est à la tête de tous les mystères de notre foi. Etonnés de sa profondeur incompréhensible, accablés sous le poids de sa majestueuse hauteur, nous couvrons notre face comme les séraphins que vit Isaïe, et nous adorons avec eux celui qui est trois fois saint.

Or Jésus-Christ est la seconde personne de cette Trinité adorable : il est le Fils du Très-Haut, il est sa pensée, sa parole, l'éclat de sa gloire, l'image de sa substance, les délices de son cœur, Fils parfait d'un Père parfait, lumière de lumière, Dieu de Dieu, Dieu vivant et véritable, égal à son Père avec lequel il exista toujours; souverain, immuable, sage, bon, juste, immense, tout-puissant comme lui; possédant comme lui toutes les perfections de l'être divin, éternité, indépendance, science, richesse, gloire, félicité : voilà le Verbe en lui-même et dans le sein de son Père : *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum.* (*Joan.*, I, 1.)

Engendré avant les collines et les siècles, il présidait à la naissance de l'univers, et se jouait dans la production des êtres ; le Seigneur a tout fait par son Verbe. Lorsque des abîmes du néant docile à sa voix il faisait éclore tant de merveilles, lorsqu'il étendait les cieux et les parsemait d'étoiles, qu'il environnait la mer et en marquait les bornes, qu'il pesait la terre et l'affermissait sur ses fondements, le Fils agissait avec le Père, non-seulement par la toute-puissance qui lui est commune avec lui, mais encore par les propriétés de sa personne, qui en font la pensée et le conseil de Dieu. Les choses visibles et invisibles, les trônes et les dominations, les principautés et les puissances, les anges et les hommes, tout ce que le ciel et la terre renferment dans leur vaste enceinte a été fait par Jésus-Christ; il a fourni à l'artisan suprême l'idée de ses ouvrages, il a concouru avec lui à leur exécution, il en était tout à la fois et le principe et le modèle : voilà le Verbe dans la création du monde : *Omnia per ipsum facta sunt.* (*Ibid.*, 3.)

C'est lui encore qui le gouverne, qui le soutient, qui l'anime et le vivifie : *In ipso vita erat* (*ibid.*, 4); qui élève et qui abaisse, qui conserve ou qui détruit, qui excite les tempêtes et qui les calme, qui règle les causes et les effets, le mouvement et le repos, qui dispose tout avec force et avec douceur, parce qu'il est la sagesse et la vertu de Dieu. Sagesse et lumière incréée, c'est par lui que les intelligences célestes sont remplies de si vives clartés, par lui que les prophètes ont percé les ténèbres de l'avenir, par lui qu'est éclairé tout homme qui entre dans le monde : *Erat lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* (*Ibid.*, 9.) Esprit, raison, droiture, équité, la plus faible étincelle de bon sens, le plus léger rayon de connaissance, nous le devons au Verbe éternel, qui a gravé quelques-uns de ses traits au fond de notre âme, et qui retire à son gré ou qui multiplie ses dons; qui frappe d'aveuglement les superbes, tandis qu'il se découvre aux humbles; qui voit tout, qui conduit tout, qui maîtrise tout, en qui et par qui tout subsiste : voilà le Verbe exerçant un empire absolu sur toutes les créatures.

Mais que dis-je? il est Dieu ! dès-lors il est trop élevé au-dessus de nous par la sublimité de son être, pour que nous puissions atteindre jusqu'à lui par l'essor de

nos pensées. Dans cette lumière inaccessible qu'il habite il est inconnu à tout autre qu'à son Père, parce qu'il est un abîme sans bornes de grandeur et de perfection.

Venite, adoremus : « *Venez, prosternons-nous et adorons.* (*Psal.* XCIV, 6.) N'est-ce point là le cri qui s'élève du fond de nos cœurs à la vue de ce portrait que la foi nous trace de Jésus-Christ, comme Dieu, en y mêlant des ombres qui en tempèrent l'éclat et ménagent notre faiblesse? Le grand Apôtre n'a-t-il pas eu raison de dire : *Au nom du Seigneur Jésus, que tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers?* (*Philip.*, 2, 10.) Ce culte suprême est l'apanage inaliénable de sa Divinité. Ah! nous sommes les enfants de son Eglise, qui lui rend sans cesse les honneurs divins : nous le regardons comme l'auteur et le consommateur de notre foi; nous entretenons un commerce intime avec lui dans les divers exercices de son culte; nous savons qu'il réside parmi nous d'une manière spéciale : caché sous des voiles mystérieux, il nous permet d'approcher de son sanctuaire, de paraître en sa présence. O ciel! quel saint respect, quelle religieuse frayeur doit nous tenir immobile à ses pieds, nous souvenant qu'il est, selon l'expression de saint Paul, le grand Dieu béni dans tous les siècles! (*Rom.*, IX, 5.) Quel vif sentiment de religion doit se réveiller dans nos âmes, soit que nous entendions prononcer son nom, soit que nous lui adressions nos vœux, soit que nous assistions à ces augustes solennités où toute l'Eglise chante ses louanges et lui offre l'encens de l'univers! Sans cela, sommes-nous chrétiens? Non, cette profonde vénération pour Jésus-Christ est l'esprit et le cœur du christianisme; elle est le premier devoir de ceux qui font profession d'être ses adorateurs. Il faut même que le respect infini qui lui est dû s'étende à tout ce qui a des rapports avec lui, à tout ce qui est émané de lui : son Evangile, ses lois, ses temples, ses ministres ont droit à une portion de ce tribut d'hommages que nous devons à sa personne adorable.

Continuons de développer le mystère de Jésus-Christ : *Verbum caro factum est* : « *Le Verbe s'est fait chair* » sans cesser d'être ce qu'il était, il est devenu ce qu'il n'était pas. Dieu de toute éternité, il s'est revêtu de notre nature au milieu même des temps; en un mot, Jésus-Christ est homme, c'est encore ce que nous croyons : mais qu'est-ce que l'homme en Jésus-Christ? Combien de chrétiens n'en ont qu'une idée imparfaite et grossière! Il importe de les désabuser, de les instruire, et je leur dis : Pour préparer dans Marie une demeure digne du Fils de Dieu, le ciel lui prodigua les plus beaux dons : que fit-il? que dut-il faire en faveur d'un homme si étroitement uni au Fils de Dieu, qu'on l'appelle et qu'il est réellement le Fils de Dieu lui-même? Cette dignité infinie suppose tous les biens qui peuvent conduire et élever jusqu'à elle : et d'ailleurs, disent les théologiens, l'humanité de Jésus-Christ devant être l'objet de notre culte, il fallait que tout concourût en elle à solliciter nos hommages.

Aussi est-ce un principe incontestable de notre religion, que cette humanité, honorée d'une si étroite alliance avec le Verbe, possède au plus haut degré, et réunit dans le plus bel ordre toutes les qualités de l'esprit et du cœur, tous les dons de la grâce, toute l'étendue de lumières, toute la noblesse des sentiments, tout l'éclat des vertus, tous les genres de mérites, toutes les perfections dont est susceptible une créature; en sorte que tout ce que nous pouvons concevoir et imaginer de plus propre à commander le respect, à ravir l'admiration, à inspirer l'amour, forme, dans Jésus-Christ homme, le plus riche et le plus brillant assemblage. C'est sous cet aspect auguste que l'Eglise et ses vrais enfants l'ont toujours envisagé : c'est sous ces traits sublimes que nous le peignent les écrivains sacrés et les saints docteurs. Qu'ils soient ici nos maîtres, qu'ils nous apprennent de quel œil nous devons regarder Jésus-Christ, dans les jours même de sa vie mortelle.

Ah! chrétiens, quel homme a paru sur la terre? Au milieu de tant de prodiges qui coulaient de ses mains, il était lui-même le plus grand des prodiges. Conçu par la vertu d'en haut, né d'une Vierge sans tache, revêtu de tous les titres attachés à sa haute destination; Roi, Prophète, Pontife; si élevé au-dessus de tout ce qui n'était pas Dieu, qu'il fut ordonné aux anges même de se prosterner devant lui dès son entrée dans le monde, parce qu'il avait reçu, dit l'Apôtre, un nom plus glorieux et plus excellent que le leur. (*Hebr.*, I, 4.) L'Esprit-Saint reposait tout entier sur lui avec l'abondance de ses dons : nous l'avons vu, dit saint Jean, il était plein de grâce et de vérité. (*Joan.*, I, 14.) Il n'était pas un instrument aveugle dont le Verbe se servît pour éclairer l'univers, et l'homme en Jésus-Christ avait le droit de dire : *Je suis la lumière du monde.* (*Joan.*, VIII, 12.) Ténèbres épaisses qui environnez l'esprit humain si avide de connaître, et qui êtes sa honte et son tourment, vous n'approchâtes donc jamais de Jésus-Christ. Tandis qu'autour de lui les autres hommes étaient plongés dans la nuit de l'ignorance, il était placé, pour ainsi dire, sous un ciel pur et serein. Son entendement jouissait des plus vives clartés, et voyait dans le plus grand jour tout ce qui était, tout ce qui avait été, tout ce qui devait être. Son âme bienheureuse voyait Dieu, et le contemplait sans nuage : prérogative ineffable qui lui fut accordée dès le premier moment de son existence, et qui était une suite nécessaire de son union personnelle avec la Divinité.

Ne soyons donc pas surpris que dans un âge encore tendre, assis au milieu des docteurs de la loi, il captive leur attention, et les ravisse d'étonnement en leur dévoilant le sens profond des Ecritures; ni que, dans le cours de sa vie publique, la science et la sagesse sortent de sa bouche comme les eaux

d'un fleuve majestueux; qu'il lise au fond des cœurs, qu'il enseigne une morale si élevée et si pure, que toutes ses paroles soient esprit et vie, et que l'on s'écrie que jamais homme n'a parlé un langage si divin : tant de vérités précieuses, qui, depuis quarante siècles, échappaient aux efforts des génies les plus pénétrants, étaient nées avec lui, étaient en lui un présent du ciel.

Humanité de Jésus-Christ, si supérieure à à tous les mortels par l'étendue de vos lumières, vous ne l'étiez pas moins par la sublimité de vos vertus. Oui, mes frères, un homme appelé Jésus s'est montré au monde, et a passé pour le plus juste et le plus saint des hommes. Les démons en fuyant confessaient qu'il était le saint de Dieu. Frappés de sa sainteté extraordinaire, des empereurs païens voulurent placer son image parmi les divinités du Capitole, et lui élever des temples. On ne peut étudier l'histoire de sa vie, ni regarder de près les vertus dont il a donné l'exemple à la terre, sans ressentir une douce impression de surprise et de respect, sans y découvrir partout l'empreinte d'une sainteté qui prouve elle seule qu'il est plus qu'un homme. Sa vie est en spectacle à un peuple entier; et, sûr de son cœur et et de ses actions, il défie la malignité la plus clairvoyante d'apercevoir dans sa conduite l'ombre la plus légère d'une seule faute. Quelle pureté dans ses mœurs! quelle modestie dans ses discours! quel commerce intime avec Dieu! quel zèle ardent pour sa gloire! quelle soumission parfaite à ses ordres! quelle humilité profonde au milieu des plus solides grandeurs! quelle charité universelle, inépuisable! Avec quelle bonté tendre et compatissante il va porter la consolation dans tous les cœurs affligés! On le voit parcourir les villes et les bourgades de la Judée, en prodiguant aux malheureux le secours de ses miracles : il se les refuse à lui-même, et n'a pas où reposer sa tête. Il s'était dérobé aux empressements d'un peuple qui lui offrait une couronne; il va au-devant de ceux qui lui apportent des fers. Un disciple perfide le trahit et le vend comme un esclave : son grand cœur, incapable de feindre des sentiments qu'il n'a pas, lui donne le nom d'ami. La Synagogue ne met point de bornes à ses fureurs; il n'en met point à sa douceur et à sa patience. Il n'a fait que du bien aux hommes; il en est payé par les traitements les plus horribles, et il ne se plaint pas; il se soumet à la rigueur de sa destinée; il rend le dernier soupir en implorant le pardon de ses bourreaux.

Non, mes frères les plus vives couleurs de l'éloquence humaine sont trop faibles pour peindre des vertus si hautes et si pures. Ce que nous devons savoir, c'est que l'onction de la Divinité qui pénétrait l'humanité tout entière de Jésus-Christ, la rendait absolument incapable de péché : c'est que, dès le premier instant de sa vie jusqu'à celui de sa mort, Jésus-Christ n'a cessé d'accumuler de nouveaux mérites en faisant briller aux yeux du monde des vertus dont le monde n'avait pas même l'idée, et auxquelles il a été forcé de rendre hommage : c'est que, par une merveille unique, Jésus-Christ a réuni en lui seul tous les caractères de la sainteté, qu'il est le modèle de tous les états, le chef de tous les élus, le Saint des saints; et que, si tous les justes doivent s'efforcer sans cesse de lui ressembler, ils ne pourront jamais atteindre à cette ressemblance : c'est enfin que la sainteté de l'homme en Jésus-Christ est la sainteté suprême qui lui fut communiquée par le Verbe auquel il était uni; car, en Jésus-Christ, dit le grand évêque de Meaux, tout ce que l'homme voulait, pensait, cachait au dedans de lui-même, ou montrait au dehors, était animé par le Verbe, conduit par le Verbe, digne du Verbe, qui est la sainteté par essence. O humanité du Verbe de Dieu, soleil de justice, qui ne souffrîtes jamais d'éclipse, et qui ne montrez aucune tache! abîme impénétrable de grâces et de vertus, trésor immense de mérites et de sainteté, vous êtes aux yeux du chrétien ce qu'il y a de plus sacré dans l'univers.

Que ne pouvons-nous la contempler dans le lieu de son repos, toute rayonnante de l'éclat majestueux de la Divinité! Il est vrai que cette humanité sainte n'avait point paru sans gloire aux yeux des hommes. Ce je ne sais quoi de céleste et de divin qui éclatait quelquefois hors d'elle même, et lui gagnait les cœurs; cet empire absolu sur la nature qu'elle avait reçu à titre de justice, et qu'elle signala par tant de prodiges; cet éclat éblouissant, dont elle fut revêtue sur le Thabor, la splendeur de sa résurrection, la pompe de son ascension triomphante, tout cela avait bien effacé les mystères d'humiliation et d'ignominie qui s'étaient accomplis successivement en elle : mais tout cela n'était que le prélude et l'aurore de la gloire dont elle jouira dans les siècles des siècles. Où est à présent le Fils de l'Homme? au plus haut des cieux, entouré d'un million d'anges qui se couvrent de leurs ailes, et des vingt-quatre vieillards qui jettent leurs couronnes à ses pieds, tenant d'une main sept étoiles, et de l'autre les clefs de la mort et de l'enfer qu'il a vaincus; au milieu des clartés immortelles qui l'environnent, les effaçant, pour ainsi dire, par mille beautés ravissantes, assis sur le trône de l'ancien des jours, partageant avec lui l'honneur, la puissance, la divinité, les bénédictions et les hommages de toute la cour céleste.

Ah! sans doute, tant de perfections, de vertus, de sainteté, de grandeur et de gloire qui élèvent l'humanité de Jésus-Christ au-dessus de toutes les créatures, la rendent infiniment digne de nos respects. Mais ce n'est pas assez; elle doit être l'objet de notre culte, et c'est encore ici le lieu de nous écrier : *Venite adoremus* : « *Venez, prosternons-nous et adorons*, » adorons Jésus-Christ homme. Le ciel l'adore au milieu des splendeurs des saints : nous l'adorons sous les voiles dont il se couvre dans le sacrement de nos autels; et non-seu-

lement il est permis de l'adorer, dit saint Ambroise, mais ce serait un crime de ne l'adorer pas. Pourquoi? parce qu'en Jésus-Christ l'homme fait partie d'un tout qui est Dieu, qu'il subsiste dans la personne du Verbe de Dieu, que, dès lors, il est lui-même véritablement Dieu.

Voulons-nous donc connaître encore mieux Jésus-Christ ? ne le divisons plus, ne le considérons plus précisément ou comme Dieu ou comme homme; mais regardons le tel qu'il est en effet, comme un homme-Dieu, comme un composé de deux natures réunies dans une même personne et d'où résulte un seul Seigneur. C'est sous ce point de vue que doit l'envisager tout fidèle ; car, dit saint Cyrille de Jérusalem, la foi de sa divinité ou de son humanité séparées l'une de l'autre, ou est inutile, ou n'est pas suffisante dans l'ordre du salut. Ce n'est pas qu'une âme chrétienne dans les diverses pratiques que lui suggère sa piété envers Jésus-Christ, soit qu'elle l'honore ou qu'elle l'invoque, soit qu'elle étudie ses préceptes ou ses exemples, ne puisse fixer ses regards, tantôt sur les perfections de sa nature divine, tantôt sur celles de son humanité sainte : mais, en pensant qu'il est Dieu, elle ne doit pas oublier qu'il est homme, et, en se le représentant comme homme, elle doit se souvenir qu'il est Dieu. Jésus-Christ est un Dieu incarné: voilà l'idée générale que nous en donne la religion, et à laquelle doivent être subordonnées toutes les idées particulières qui en dérivent comme de leurs source.

Or, c'est ce mystère d'un Dieu incarné qui devrait être l'objet éternel de notre admiration. Que la religion est grande ! que tout le reste est petit et vil, comparé aux sublimes objets qu'elle nous met devant les yeux! Le plus élevé, le plus merveilleux de tous, c'est Jésus-Christ : c'est lui aussi que les livres saints, appellent, par excellence, l'Admirable : *Vocabitur nomen ejus Admirabilis.* (*Isa.*, IX, 6.)

Admirable, parce qu'il offre à toutes les intelligences créées deux sujets du plus profond étonnement, le dessein conçu, et ce même dessein exécuté par un Dieu, de se faire homme et de réduire à cet état d'abaissement sa majesté suprême. Jamais la raison n'eût soupçonné un tel projet; et en comprendra-t-elle jamais l'exécution ? car il y a une distance infinie de l'homme à Dieu : qui pourra dire le lien qui les unit si étroitement en Jésus-Christ, qu'ils ne font qu'une personne, et quel miracle a rempli l'intervalle immense qui les séparait ?

Admirable, parce qu'étant Dieu et homme, Jésus-Christ associe au dedans de lui-même les choses visibles aux invisibles, et réunit dans sa personne adorable toutes les beautés du ciel et de la terre. Aux richesses, aux perfections du Créateur, il joint réellement toutes les qualités, tous les avantages que peut posséder la plus parfaite des créatures; et ces qualités, qui embellissent en lui la nature qu'il a prise de nous, reçoivent encore de la sienne un éclat qui les relève infiniment et les divinise.

Admirable, et le plus ferme appui comme le plus grand ornement de l'univers. Un célèbre personnage a pensé que, si le Verbe n'eût pas résolu de s'incarner, le monde ne serait jamais sorti du néant, parce que l'Etre souverain n'en aurait pas recueilli la gloire qui lui est due et qui est la fin de tous ses ouvrages. Contentons-nous de dire, avec un savant cardinal, que cette gloire est en sûreté, qu'elle est à son comble depuis que le mystère de l'incarnation a donné au Très-Haut un adorateur égal à lui, et imprimé sur tous les ouvrages de la création un caractère de noblesse qui les rend dignes de leur auteur; qu'en s'unissant à l'homme, qui, par son corps et son âme, tient à tous les êtres créés, le Verbe divin a élevé en quelque sorte jusqu'à lui tout ce vaste univers : *Incarnatio est elevatio totius universi in divinam personam.*

Admirable, et l'unique ressource des hommes pécheurs. Que le ciel irrité leur demande une victime qui les mette à couvert de ses vengeances, ils ne la trouveront qu'en Jésus-Christ. S'il n'était que Dieu, il serait incapable de souffrir et de mourir : s'il n'était qu'homme, ses souffrances et sa mort ne désarmeraient pas la colère céleste : mais, Dieu et homme, il peut expier nos offenses en offrant une satisfaction digne de la grandeur du maître offensé : son humanité, voilà la victime; sa Divinité lui donnera un prix infini, et, comme en Jésus-Christ l'homme et le Dieu ne font qu'un, on pourra dire avec vérité qu'un Dieu a souffert, qu'un Dieu est mort. Ainsi le ciel sera vengé sans que les coupables périssent. La justice et la miséricorde s'embrasseront sur l'énorme amas de leurs crimes, et la gloire de Dieu sortira plus brillante de tant d'outrages si pleinement réparés.

Admirable par les circonstances merveilleuses qui ont signalé son avénement sur la terre. Quel pompeux appareil d'oracles et de figures a préparé les voies à cet Homme-Dieu ! C'est un beau spectacle pour les chrétiens de voir Jésus-Christ annoncé durant une longue suite de siècles avec tant d'éclat et de magnificence; des prophètes se succéder d'âge en âge pour le montrer dans l'avenir et tracer son portrait; des hommes illustres suscités de Dieu pour être ses avant-coureurs, et ses images, pour ébaucher, dans leurs personnes, quelques-uns des traits dont l'assemblage ne devait se trouver que dans la sienne : les patriarches qui meurent en souhaitant de le voir, les justes qui vivent dans cette attente, les pères qui apprennent à leurs enfants à le désirer, la gentilité même qui voit briller de loin l'étoile de Jacob; la loi, le temple, les sacrifices, les victimes, les cérémonies, la pâque; tout l'Ancien Testament, qui n'est qu'un grand et magnifique tableau, où sont représentés d'avance les mystères de celui qui doit venir : les principaux événements qui varient la scène du monde être comme autant

de routes qui conduisent au Messie : le mouvement général du ciel et de la terre suivi d'un calme profond, d'un repos majestueux, comme pour rendre l'univers plus attentif à l'heureuse révolution qui se prépare : Jésus-Christ paraître alors, et montrer aux enfants d'Adam le prince de la paix le père du siècle futur, l'accomplissement de toutes les prophéties, la réalité de toutes les ombres, la clef sacrée des Ecritures divines, l'espoir et l'attente des collines éternelles.

Il est puissant en œuvres et en paroles : il commande à la nature, il éclaire les esprits, il gagne les cœurs, il promet et donne aux hommes les biens véritables. Du chaos affreux de tous les vices, il fait germer les plus pures vertus. La lumière sort de Sion et se répand dans l'univers. Pourquoi de faibles instruments, je parle des apôtres, opèrent-ils tant de prodiges ? parce que c'est la main de Dieu qui les met en œuvre. La synagogue expire, les idoles sont brisées, leurs oracles muets, leurs temples abattus. Quel nouvel ordre de choses ! L'Eglise chrétienne est élevée sur la cime des montagnes; bâtie sur la pierre ferme, elle résiste au torrent des années; elle voit tomber à ses côtés les royaumes et les empires, elle seule ne change point. Jésus-Christ y est adoré depuis l'Orient jusqu'à l'Occident; les peuples et les rois s'y tiennent devant lui dans le silence, et se prosternent aux pieds de son trône, plus éclatant et plus durable que le soleil. Ah ! nous sommes les descendants de tant de héros de sa religion dont il a couronné les vertus. Qu'il daigne jeter sur nous un regard propice, et qu'il reçoive encore ici l'hommage de notre adoration : *Venite, adoremus.*

Mais quel est le sentiment qui doit dominer dans le culte que nous rendons à Jésus-Christ ? l'amour. Sa loi est une loi d'amour : lui-même est tout amour pour nous, il nous aime et comme Dieu et comme homme. Quelles preuves ne nous a-t-il pas données ! Aussi l'indifférence pour le Seigneur Jésus est un crime affreux dans un chrétien, et le grand Apôtre l'a frappé du plus terrible anathème. (I *Cor.*, XVI, 22.)

Que devons-nous encore à Jésus-Christ ? de ne pas rougir de lui ? c'est trop peu; de nous glorifier en lui. Il a élevé la nature humaine au-dessus des anges en l'associant à la Divinité, il nous révèle les secrets de son royaume, il nous honore de sa familiarité la plus intime, et fait ses délices de converser avec nous. Que nous sommes donc bien fondés, mes frères, à regarder d'un œil de mépris ces hommes profanes qui, du sein de leur profonde ignorance en matière de religion, s'élèvent tout seuls contre la foi de l'univers, contre la tradition de tant de siècles, et pourquoi ? O bassesse, ô avilissement des âmes formées à l'école de la philosophie moderne ! parce qu'ils ne veulent point d'un Dieu qui ait fait l'honneur à leur nature de s'unir à elle, et avec lequel ils aient des liaisons si étroites ; qui soit ce qu'est Jésus-Christ à notre égard, leur roi, leur père, leur ami. Un tel Dieu les gêne et les embarrasse ; il leur en faut un qui, du haut du ciel, jette à peine un regard sur ses créatures, et les laisse errer quelque temps sur la terre au gré de leurs désirs, sans culte, sans destination, sans espérance. Nous adorons, disent-ils, l'Etre suprême, le Dieu que la raison nous découvre et de qui nous tenons notre existence. Les malheureux ! et c'est contre ce même Dieu que leur bouche impie vomit ses blasphèmes. Ce Dieu qui s'est fait homme est celui qui leur a donné l'être et le leur conserve, qui les tient dans sa main puissante, et d'un souffle de son indignation peut écraser leur misérable orgueil, et leur montrer, à la lumière de ses foudres dévorantes, le Dieu qu'ils affectent de méconnaître. Laissons-les se précipiter dans l'abîme que la justice divine a creusé sous leurs pas. Bénissons le ciel de nous avoir appelés à la lumière admirable de Jésus-Christ : il est notre Seigneur et notre Dieu, nous venons de contempler le portrait que la foi nous en trace : il est notre Sauveur, c'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Le mystère d'un Dieu sauveur est le fond même de notre religion, le centre de toutes les vérités du christianisme, et quiconque l'ignore n'est pas chrétien. Fixons donc encore nos regards sur Jésus-Christ; voyons ce qu'il a fait, ce qu'il fait, ce qu'il fera pour le salut et le bonheur des hommes; ce qu'il a fait dans la plénitude des temps, ce qu'il continue de faire dans la suite des siècles, ce qu'il fera dans toute l'éternité, et puisse l'image de notre Sauveur se graver dans nos cœurs avec des traits de flamme, vainqueurs du temps et de l'enfer.

Qu'a fait Jésus-Christ, et comment a-t-il rempli le titre auguste de Sauveur du monde? Ah ! chrétiens, que n'a-t-il pas fait, cet Homme-Dieu, totalement dévoué au salut des hommes, et dont toutes les pensées, tous les sentiments, toutes les œuvres, tous les prodiges, tous les mérites, les leçons, les préceptes, les exemples, les courses, les veilles, les prières, la vie et la mort, ont eu pour objet le salut des hommes, le vôtre et le mien ? Remontons aux premiers éléments de notre foi : qu'étaient sans Jésus-Christ tous les descendants d'un père coupable, coupables eux-mêmes de tant de crimes personnels ajoutés à un crime étranger ? Hélas ! dépouillés de la justice originelle, tombés dans la disgrâce de notre Créateur, marqués dès notre naissance du sceau de sa colère, sans ressource, sans espérance, et ne pouvant presque qu'aggraver par des crimes nouveaux le poids de la réprobation à laquelle nous étions condamnés, nous ne formions tous ensemble qu'une masse corrompue et maudite, non-seulement parce que la tache de notre origine avait infecté tout notre être, mais parce que nos propres péchés allumaient encore et multipliaient

contre nous tous les foudres d'un Dieu vengeur.

C'est alors que le Fils de Dieu se jette entre son Père et nous, et qu'il arrête le cours impétueux des vengeances célestes prêtes à nous accabler. Il se charge de nos iniquités, il acquitte lui-même nos dettes; il nous arrache à la fureur des puissances infernales, et, par la plus heureuse révolution, il substitue en nous la lumière aux ténèbres, la gloire à l'opprobre, la force à la faiblesse, les richesses à l'indigence, l'allégresse au désespoir, la vie à la mort. Mais qu'en a-t-il coûté à Jésus-Christ, pour briser les fers de notre esclavage et nous retirer du gouffre de la perdition ? Divin Sauveur, à quel excès vous nous avez aimés ! et qui peut y réfléchir sans en être attendri jusqu'au fond du cœur?

Le Fils de Dieu est donc descendu du trône de sa gloire jusqu'aux plus profonds abaissements : le Verbe incréé a obscurci et comme anéanti sa divinité sous le voile de notre chair; le souverain Maître s'est revêtu de la forme des esclaves; le Tout-Puissant a été faible, le Saint des saints mis au rang des pécheurs, l'immortel sujet aux lois de la mort; et les plus hautes intelligences se sont prosternées en tremblant devant cet abîme des humiliations d'un Dieu. Et que n'a-t-il pas souffert dans son humanité adorable ? Réunissez, disent les saints docteurs, tous les tourments des martyrs, et joignez-y ceux que peuvent endurer tous les hommes : ils disparaîtront en quelque sorte devant ceux de Jésus-Christ. Depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort, il a été l'homme de douleurs. Comme l'avenir était pour lui sans voile, il y lisait toute l'histoire de sa passion : ce tableau lugubre, toujours présent à son esprit, lui faisait souffrir à chaque instant et tout à la fois ce qu'il ne devait souffrir que successivement et en détail. Voyez maintenant l'enfer déchaîné : la terre s'est liguée avec lui, et le ciel tonne, foudroie : quelle tempête universelle ! c'est Jésus-Christ seul qui est en butte à tous les traits que lancent à l'envi le ciel, la terre et les enfers, il est plongé dans une mer de souffrances. *Depuis la tête jusqu'aux pieds*, dit le prophète, *aucune partie n'est saine et exempte de douleurs.* (*Isa.*, I, 6.) Son corps et son âme éprouvent toutes les angoisses de la mort; ses bourreaux se disputent la gloire de la barbarie; ses oreilles n'entendent qu'outrages et que blasphèmes; ses yeux presque éteints ne lisent sur les visages que haine et fureur : scribes et pharisiens, prêtres et peuple, citoyens et étrangers le condamnent, le maudissent. Voyez-le sur la croix, déchiré, épuisé, couvert d'épines, baigné dans son sang, abreuvé de fiel, rassasié d'opprobres, abandonné de Dieu et des hommes, expirant au sein des plus cruels supplices : voilà ce qu'a coûté à Jésus-Christ l'ouvrage de notre rédemption.

Jésus-Christ sur la croix pour nous arracher à l'enfer ! Auguste et touchant spectacle que la religion ne cesse de retracer à notre souvenir, et où tant d'âmes généreuses ont puisé ces sentiments héroïques qui les ont élevés au comble de la sainteté. Voulez-vous, mes frères, avoir pour ainsi dire entre les mains le ressort le plus efficace qui puisse agir sur votre cœur, en épurer les affections, les attacher inviolablement à Dieu? Jetez les yeux sur l'image d'un Dieu mourant pour le salut des hommes. Il n'est pas dans la nature du cœur humain de résister à un tel excès d'amour. Oh ! quelle onction puissante ! quelle force divine! quels traits de lumière et de flammes sortent de toutes parts de ce grand objet de notre foi !

L'âme qui s'en occupe en est étonnée et attendrie : elle se perd dans cet abîme de charité, elle succombe sous le poids de sa reconnaissance; elle se prosterne devant celui qui l'a aimée jusqu'à se livrer pour elle à la mort; elle se retrace en frémissant ces chaînes, ces ténèbres, ces grincements de dents, ces flammes éternelles auxquelles elle était condamnée : levant ensuite les yeux vers son libérateur, et sentant les obligations infinies qu'elle lui a, quelles vives actions de grâces elle lui rend, quelles protestations de fidélité elle lui fait! comme elle défie avec l'Apôtre toutes les créatures de la séparer de la charité de Jésus-Christ ! (*Rom.*, VIII, 35.) Elle vent consacrer tous les moments de sa vie à celui qui lui a prodigué la sienne, et ne plus vivre que pour un Dieu sans la mort duquel elle ne vivrait pas.

Et ce n'est pas seulement la reconnaissance, c'est encore la justice qui lui en fait un devoir : car, que lui apprend encore le mystère d'un Dieu victime de notre salut? que nous lui appartenons par une multitude de titres les plus sacrés et les plus authentiques. Si nous sommes l'ouvrage de ses mains, ne sommes-nous pas encore le prix de ses travaux et la conquête de son sang ? ne sommes-nous pas des captifs dont il a payé la rançon, des criminels dont il a obtenu la grâce, des morts qu'il a rappelés à la vie? Ah! nous sommes donc son bien et son héritage : nos esprits, nos cœurs, nos vies sont plus à lui qu'à nous. Qu'il parle, qu'il nous trace des préceptes nouveaux, qu'il nous commande de crucifier notre chair, de ne pas aimer le monde, de marcher dans les voies de la piété; un tel législateur ne doit point trouver de résistance à ses ordres; nous étions les esclaves de Satan, nous sommes devenus ceux de Jésus-Christ. Noble et doux esclavage ! il est le principe de notre gloire et la source de notre bonheur; il doit être le mobile et la règle de notre conduite.

Depuis que Jésus-Christ a accompli l'ouvrage de notre rédemption, et qu'il est entré en possession de son royaume, que fait-il en notre faveur? dans ce nouvel état nous a-t-il effacés de son souvenir? nous le représenterons-nous tranquille au haut des cieux, se reposant de ses travaux, daignant à peine abaisser sur nous un de ses regards,

et nous laissant le soin de profiter pour ainsi dire à son insu des secours qu'il nous a préparés pour arriver au bonheur éternel? Ah! chrétiens, ce qu'il fut pour nous sur la terre, il l'est encore dans le ciel. Il continue de remplir sa qualité de Sauveur : il en conserve les sentiments, il en exerce les fonctions, il en répand lui-même et en perpétue les fruits. Divin Sauveur, montrez-vous à nous avec toutes les richesses et toutes les flammes de votre amour, avec ces empressements si tendres, si constants, si généreux pour des hommes que vous avez rachetés : enfants de votre douleur, ils sont toujours les objets de votre tendresse : votre cœur est le siége de la miséricorde, vos paroles sont des paroles de paix, la charité est votre étendard : *Vexillum super me charitas.* Non, on ne vous connaît pas, quand on ne met pas en vous tout son espoir et toute sa confiance.

Voyez-le, chrétiens, dans le séjour de sa gloire : de quoi s'y occupe-t-il? des intérêts de notre salut; son humanité sacrée intercède encore pour nous auprès de son Père, dit le grand Apôtre : il lui montre ses blessures dont la trace restera éternellement empreinte sur son corps glorieux : il lui parle par la voix de son sang qui continue de crier plus haut que celui d'Abel; il se présente comme l'Agneau toujours immolé devant le trône du Dieu vivant pour nous le rendre propice : il ne rougit pas de nous appeler ses frères, il nous regarde tous comme la chair de sa chair, les os de ses os. Pourquoi me persécutez-vous, dit-il à Saul, lorsqu'il lui apparut sur le chemin de Damas; vous ne pouvez attaquer mes disciples sans blesser sensiblement mon cœur, ils ne font qu'un avec moi : *Saule, Saule, quid me persequeris?* (*Act.*, IX, 4.) Sa divinité et son humanité sont deux fournaises d'amour, dit un saint Père, que ne sauraient éteindre les plus monstrueux excès de notre ingratitude; et telle est la constance et la vivacité de son amour pour les hommes, qu'il se dévouerait à de nouvelles humiliations et à de nouveaux supplices, si le salut d'un seul d'entre nous l'exigeait.

Voyez-le dans le sein de son Eglise : n'y réside-t-il pas au milieu de nous? nos temples ne sont-ils pas de nouveaux cieux qu'il honore de sa présence? n'est-il pas le chef de ce grand corps formé par la société de tous les fidèles, l'âme qui le vivifie, la force qui le soutient, le soleil qui l'éclaire : *Caput corporis Ecclesiæ Christus?* (*Coloss.*, I, 18.) Pontife immortel, il préside à notre culte, il offre à son Père notre encens et nos vœux; il l'adore avec nous, il le prie pour nous, il ne cesse d'exercer parmi nous les fonctions de son sacerdoce : les sacrements dont Jésus-Christ est l'auteur, et d'où la grâce coule sur ceux qui en approchent, sont l'action même de Jésus-Christ, qui opère invisiblement sur nos âmes en qualité de grand prêtre de la nouvelle alliance; il fait plus, il continue d'être notre victime, il renouvelle sur nos autels le sacrifice qui ensanglanta le Calvaire, il est encore l'Agneau qui efface les péchés du monde; et le prodige de son amour, c'est qu'il nous nourrit de son corps et de son sang, qu'il s'unit si étroitement à nous, que nous ne faisons plus qu'un avec lui; et qu'est-ce alors qu'un chrétien, qu'un autre Jésus-Christ, dit un Père : *Christianus alter Christus.* O majesté! ô sainteté de l'Eglise chrétienne! ô sublime économie de la religion! elle nous montre partout Jésus-Christ; elle tient de toutes parts à Jésus-Christ par les liens les plus étroits; Jésus-Christ, toujours au milieu d'elle, imprime sur son front ce caractère de divinité qui la rend si belle et si auguste, et dont l'éclat rejaillit sur ses enfants.

Que de grandeur et de gloire dont nous sommes redevables à l'amour de Jésus-Christ et à l'exercice durable de son ministère de Sauveur! Mais que ne lui devons-nous pas encore? que de richesses nous possédons en lui! que de grâces offertes à nos désirs sont les garants et les fruits de sa charité toujours active et de ce zèle ardent dont il est dévoré pour notre salut!

Grâces de réconciliation. Avons-nous foulé aux pieds le sang du nouveau Testament, brisé les liens qui nous attachaient à Jésus-Christ, et repris les livrées du démon en participant à ses œuvres? Ne perdons pas l'espérance, dit le disciple bien-aimé; souvenons-nous que nous avons dans Jésus-Christ un puissant intercesseur auprès du Père céleste : *Sed et si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum.* (I *Joan.*, II, 1.) Souvenons-nous que Jésus-Christ lui-même est l'arbitre de nos destinées, que notre grâce est dans son cœur, et que son amour survit à tous nos outrages. Il sera notre juge; mais jusqu'au dernier soupir de notre vie il veut être notre Sauveur : nom plein de charmes, qui présente un fonds inépuisable de douceur, de charité, de compassion, de miséricorde. Que l'impie qui le méconnaît tremble après avoir péché; sans médiateur et sans sauveur, il est non-seulement indigne d'obtenir sa grâce, mais même incapable de la demander, et la colère de Dieu demeure sur lui, dit l'Ecriture : *Ira Dei manet super eum.* (*Joan.*, III, 36.) Mais comment une crainte excessive peut-elle entrer dans le cœur d'un chrétien, fût-il tout couvert de crimes? Jésus-Christ est un signe de salut sans cesse élevé au milieu des fidèles : il est singulièrement le Dieu des misérables et des pécheurs. La rémission des péchés est un des caractères distinctifs de sa religion et un des points fondamentaux de notre foi. Autour de nous s'élèvent des tribunaux toujours ouverts aux plus grands coupables, et d'où ils sortent absous, justifiés par Jésus-Christ même. O Jésus! loin de vous montrer à eux la foudre à la main, vous leur tendez les bras, vous les appelez, vous les recherchez; c'est de vous que partent ces lumières, ces remords, ces dégoûts qui les arrachent au monde et à leurs passions : c'est après les avoir prévenus avec tant de condescen-

dance que vous les recevez avec tant de bonté. O Dieu sauveur, un regard plein de foi levé vers vous dissiperait les plus sombres nuages du désespoir, et la facilité du pardon que vous accordez à notre repentir, arrache des larmes d'attendrissement et de reconnaissance.

Grâces de sanctification. Jésus-Christ qui nous les a méritées par sa mort en est aussi le souverain dispensateur: nul bien n'est en nous qui ne nous vienne de lui. Il a plu au Père, dit saint Paul, que toute plénitude résidât en Jésus-Christ son Fils, et c'est de cette plénitude inépuisable que nous recevons tout. Elle s'est même répandue jusque sur les siècles qui ont précédé l'avénement de Jésus-Christ. Les justes de l'ancienne loi ne l'ont été que par une application anticipée de ses mérites: ils croyaient, ils espéraient en lui, ils étaient chrétiens en esprit avant que le Christ eût paru dans la chair; mais les secours de sa grâce étant alors moins abondants, la sainteté fut aussi plus rare et les vertus moins parfaites. Au contraire, quelle foule de saints de tout âge et de tout état ont illustré successivement les divers siècles du christianisme! C'est que du haut des cieux, où il venait de s'asseoir à la droite du Père, Jésus-Christ versa sur la terre les eaux de cette grâce, le fruit de son sacrifice et l'écoulement de sa charité: elles arrosèrent le champ de l'Eglise, et y firent éclore les plus sublimes vertus. Un peuple nouveau se montra au monde et l'étonna par le spectacle d'une vie céleste. Les héritiers de sa foi le furent aussi de la pureté de ses mœurs, et cette succession de sainteté se perpétue dans l'Eglise, parce que Jésus-Christ y perpétue son ministère de sauveur par l'effusion continuelle des dons de sa grâce, grâce qui dissipe nos ténèbres et guérit nos passions, qui nous inspire tout à la fois et la connaissance et l'amour de nos devoirs; qui purifie nos cœurs, qui en change les goûts et les penchants, qui y crée des désirs purs et des affections saintes, qui y rétablit, par une opération aussi douce qu'efficace, tout ce que le péché y avait défiguré ou détruit, et qui, donnant des charmes à l'austère et pénible vertu, sait nous conduire au bonheur par le bonheur même. Ah! mes frères, levons les yeux vers ce trésor immense de grâces dont Jésus-Christ est la source et le distributeur, qui a produit et soutenu le zèle des apôtres, la constance des martyrs, la pureté des vierges, l'austérité des pénitents, les vertus de tous les justes. Il nous est donné d'y puiser comme eux, la prière en est la clef: il est toujours le même, parce qu'il est infini, et il ira sanctifier jusqu'au dernier des élus. Ce qui suffit à la sanctification de tous les élus ne pourra-t-il pas nous sanctifier nous-mêmes?

Grâces de consolation. Pourquoi Jésus-Christ n'a-t-il pas voulu nous délivrer de tant de maux qui nous assiégent dans cette vallée de larmes? Pour des raisons où brillent également et sa sagesse et son amour. Mais qu'il sait bien nous apprendre le grand art de souffrir sans être malheureux! les souffrances ont, pour ainsi dire, changé de nature, depuis qu'il les a consacrées, divinisées dans sa personne. Il est si beau, il est si doux de souffrir avec Jésus-Christ! Avec lui la pauvreté est richesse, l'opprobre un diadème de gloire, la douleur une source de plaisirs purs: c'est l'adversité qui exprime dans le chrétien patient et soumis les plus beaux traits de sa ressemblance avec l'Homme-Dieu; et quel sujet de joie et de triomphe dans cette ressemblance auguste avec le Dieu qu'il adore! Que de précieux avantages sont encore renfermés dans nos souffrances unies à celles de Jésus-Christ! Elles expient nos infidélités, elles épurent nos vertus, elles augmentent nos mérites, elles consomment notre sanctification, elles seront suivies d'un bonheur ineffable et immortel. Tandis qu'une vive lumière nous les fait envisager sous un aspect si consolant, une onction secrète en adoucit la rigueur et nous les rend aimables: et c'est la grâce de Jésus-Christ qui opère ce miracle dans nos cœurs; c'est l'action continuelle de cette grâce qui perpétue parmi ses disciples l'amour de la croix, qui leur fait bénir leurs maux, baiser la main qui les frappe, boire avec transport dans la coupe de la tribulation. Illustre héros du Calvaire, âmes sublimes, qui marchâtes avec tant d'ardeur sur les traces sanglantes d'un Dieu crucifié, dites-nous quelles douceurs célestes vous ressentîtes au milieu de vos souffrances, et que votre témoignage unanime dépose en faveur d'une vérité que l'expérience rend encore tous les jours sensible aux vrais adorateurs de Jésus-Christ!

La mort même n'a rien de triste pour eux. Pour l'impie, pour l'homme profane, elle est un supplice également honteux et cruel, un malheur sans ressource, un abîme sans fond, l'horreur et le désespoir de la nature. Mais en Jésus-Christ et avec Jésus-Christ qu'elle est différente! Instruit par son divin Maître, le chrétien n'ignore pas que notre vie est un long sacrifice, qui commence au moment de notre régénération dans les eaux sacrées du baptême, et qui n'est consommé que dans le tombeau; que dans l'intervalle qui sépare ces deux termes, tout à la fois prêtres et victimes, nous devons sacrifier à Dieu nos goûts, nos penchants, nos désirs, notre esprit, notre cœur, notre volonté, le vieil homme tout entier avec ses concupiscences et ses vices; que nous sommes au Seigeur, soit que nous vivions, soit que nous mourions, mais d'une manière plus spéciale à la mort que durant la vie. Arrivé à sa dernière heure, il adore l'Etre souverain, et ramasse ses forces pour lui offrir le plus parfait hommage que puisse lui rendre une créature. Le lit de sa douleur est un autel où il doit être immolé comme une hostie agréable à Dieu, et le lieu de son sacrifice un sanctuaire dont on n'approche qu'avec un religieux respect. Que vois-je? C'est Jésus-Christ qui vient lui-même le revêtir de lumière et

de force, sanctifier son immolation, et recevoir ses derniers soupirs. Il embrasse la croix, il s'y attache avec Jésus-Christ, il unit sa mort à la sienne : combien cette union la rend auguste et douce! Sa mort est une oblation volontaire de lui-même; elle est le plus généreux effort de son obéissance et de son amour, elle est une imitation glorieuse de celle de son Sauveur, dont elle emprunte tout le mérite aux yeux de Dieu; elle est son entière transformation en Jésus-Christ, et ce dernier acte de sa vie en est le plus saint et le plus précieux.

Qu'avons-nous donc à craindre, mes frères, sous les auspices d'un Dieu toujours sauveur? Le monde? Il l'a vaincu, et il donne à tous ses disciples le pouvoir de le vaincre. Le démon? Armés du seul nom de Jésus, nous pouvons mettre en fuite toutes les puissances de l'enfer : notre faiblesse, il la soutient; nos ténèbres, il les dissipe; nos passions, il les guérit ou les enchaîne : nos péchés, il nous en offre le pardon; les maux de cette vie, il leur ôte leur amertume; la mort, il sera lui-même avec nous dans ce dernier combat, qui doit être suivi du plus beau triomphe. Non, dit le grand Apôtre, rien n'est malheur, rien ne peut nuire à ceux qui sont en Jésus-Christ : *Nihil damnationis est iis qui sunt in Christo Jesu.* (*Rom.*, VIII, 1.)

Ici, mes frères, je voudrais vous transporter en esprit dans le séjour de l'immortalité glorieuse, et vous dire comment Jésus-Christ y consomme l'ouvrage de son amour; comment il est le pontife du nouveau tabernacle, par qui l'adorable Trinité se communique aux heureux citoyens de la Jérusalem céleste; comment ils voient Dieu dans celui par qui Dieu se voit; comment ils le louent, ils l'adorent, ils le bénissent par Jésus-Christ leur chef. C'est de lui que coule ce fleuve de paix, ce torrent de délices qui remplit et inonde leurs cœurs. Le Père communique au Fils les richesses de la Divinité; le Fils les répand sur les élus : il leur fait part de tous ses biens comme à ses cohéritiers; ils sont dans son sein comme il est dans le sein de son Père, éclairés de sa lumière, vivant de sa vie, heureux de son bonheur. Mais des objets si élevés se dérobent à notre faible vue, la mort seule peut déchirer le voile qui nous le cache. Qu'il nous suffise de savoir que c'est Jésus-Christ qui gouverne, qui soutient l'Eglise de la terre, qui béatifie l'Eglise du ciel qu'il a acquise au prix de son sang, et qu'ainsi il exercera dans toute l'éternité son ministère de Sauveur.

Ah! chrétiens, attachons-nous donc à Jésus-Christ, il est tout dans la religion, tout dans la grâce, tout dans la gloire : c'est par lui que la Divinité s'est rendue sensible aux hommes, c'est par lui qu'elle veut recevoir leurs hommages et répandre sur eux ses faveurs. Qu'il soit donc l'objet spécial de notre culte : que le tableau de ses grandeurs et le souvenir de ses bienfaits vivement empreints dans nos âmes y ouvrent une source intarissable de sentiments d'adoration, de reconnaissance, de dévouement et d'amour : aimons à chanter ses louanges et à célébrer ses mystères dans l'assemblée des fidèles; ne faisons monter au ciel nos vœux et nos prières, à l'exemple de l'Eglise, qu'accompagnés et soutenus de son nom; n'ayons, pour ainsi dire, nuit et jour dans le cœur et à la bouche que Jésus-Christ : nous remplirons les devoirs que la religion nous prescrit envers ce Dieu sauveur : nous marcherons sur les traces de tous les saints.

C'est cette dévotion à Jésus-Christ, la plus utile, la plus nécessaire de toutes, qui leur ouvrit tous les trésors de la science et de la sagesse de Dieu renfermés dans le Verbe incarné : c'est elle qui en fit des hommes célestes, et dont le monde n'était pas digne : vous surtout, grand apôtre, divin Paul, dont l'esprit et le cœur étaient pleins de Jésus-Christ; dont la plume sublime transmit aux âges futurs les expressions de votre piété tendre et brûlante pour Jésus-Christ; quelles lumières, quelles richesses n'y puisâtes-vous pas? à quelles éminentes vertus ne vous élevâtes-vous pas? quelles faveurs extraordinaires firent de vous un vase d'élection, et vous transportèrent vivant jusqu'au troisième ciel? et maintenant sur quel trône de gloire vous êtes assis!

O Jésus! ô Dieu sauveur! arbitre suprême de nos destinées éternelles, recevez nos hommages, et exaucez nos vœux; d'un peuple qui vous adore faites-en un peuple saint et docile à vos lois : animez-nous de votre esprit, enrichissez-nous de vos dons : soyez notre trésor sur la terre, et, par les secours multipliés de votre grâce, assurez notre bonheur dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON II.

Pour la fête de l'Epiphanie de Notre-Seigneur.

SUR LA DIVINITÉ DE LA RELIGION.

Magister, volumus a te signum videre (*Matth*, XII, 38.)

Maître, nous voulons voir un signe extraordinaire de vous.

Après tous les prodiges que Jésus-Christ avait opérés, les Juifs avaient-ils le droit de lui en demander de nouveaux? Leur fallait-il d'autres preuves de sa mission céleste que les miracles dont la Judée retentissait, et leurs doutes affectés sur la divinité de ses œuvres avaient-ils d'autre principe que leur obstination à ne rien croire?

Etrange conduite qui n'a eu que trop d'imitateurs, et que nous voyons se renouveler dans les incrédules de nos jours! Ont-ils plus de raison de ne pas croire que les Juifs contemporains de Jésus-Christ? et l'accomplissement des prophéties, l'éclat des prodiges, l'évidence des faits, la multitude des témoins, tant de siècles d'une croyance unanime et invariable, leur laisseraient-ils encore désirer le signe que demandaient les premiers ennemis de l'Evangile : *Volumus a te signum videre?* Jésus-Christ ne leur promit que le signe du prophète Jonas, c'est-

à-dire le miracle de sa résurrection, qui devait mettre le comble et le sceau à tous les autres. Montrons de même aux ennemis de notre foi un signe où tous les autres se trouvent renfermés, celui de la religion; ce signe ineffable que saint Augustin admirait avec transport, ne voulant d'autre preuve de la vérité de la religion que la religion elle-même. Sujet consolant pour ceux qui croient, nécessaire à ceux qui ne croient pas, utile à tous: car tout chrétien doit connaître assez les fondements de sa religion pour que sa foi ne soit pas un hommage aveugle, mais éclairé, digne de l'être intelligent et raisonnable qui l'offre, et du Dieu de lumière et de vérité qui le reçoit.

La religion chrétienne porte avec elle un caractère de divinité marqué en traits si profonds et si lumineux qu'aucun esprit droit et sensé ne peut le méconnaître. Car d'où vient-elle, et comment existe-t-elle dans le monde? Si Dieu seul a pu l'enseigner aux hommes, si Dieu seul a pu l'établir sur la terre, il est évident qu'elle est aussi véritable que son auteur est infaillible. Cherchons donc la vérité, la divinité de la religion dans son origine, c'est l'ouvrage de la sagesse de Dieu: première partie. Dans son établissement, c'est le chef-d'œuvre de la toute-puissance de Dieu: seconde partie. Puisse ce tableau de la religion vous toucher, vous persuader, vous attacher à elle par des liens que le monde et l'enfer ne puisse jamais rompre! *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tout l'univers nous annonce l'Etre souverain dont il est l'ouvrage; mais, de tous les spectacles où éclatent les merveilles de sa sagesse, il n'en est point, aux yeux d'un esprit attentif, qui porte plus visiblement son empreinte que celui de la religion, et elle n'a besoin que d'elle-même, pour prouver la divinité de son origine: car en quoi consiste la religion? dans ce culte véritable où Dieu se manifeste à l'homme par la grandeur de ses attributs, où l'homme glorifie Dieu par l'excellence de ses vertus et de ses œuvres, où Dieu et l'homme se trouvent unis par les liens d'un commerce mutuel. Considérons donc la religion dans la haute idée qu'elle nous donne de Dieu, dans la perfection où elle élève l'homme, dans le commerce admirable qu'elle établit entre Dieu et l'homme: nous avouerons que l'esprit humain était incapable d'imaginer un plan de religion qui porte avec lui un caractère si frappant de la Sagesse incréée.

Rien de plus grand et de plus magnifique que ce que la religion nous apprend de la nature et des attributs de Dieu, et il est impossible d'ajouter aux idées sublimes qu'elle nous donne de sa majesté, de sa puissance, de sa sagesse, de sa justice, de sa bonté, de toutes les perfections qu'il possède au plus haut degré, et qui le rendent infiniment digne de nos hommages. Grâces aux enseignements de la religion chrétienne, Dieu n'est plus inconnu sur la terre, et les esprits les plus bornés, le simple peuple, le faible enfant, en ont des notions plus nobles et plus vraies que n'en eurent autrefois tous les sages du Portique et du Lycée.

Or, mes frères, quel sujet d'étonnement, quel éclat de lumière que cette connaissance de Dieu répandue tout à coup dans un monde livré à toutes les extravagances de l'idolâtrie! Comment une clarté si nouvelle a-t-elle percé la nuit obscure où était enseveli le genre humain, et dissipé les ténèbres épaisses qui dérobaient à ses yeux le Dieu véritable? Les uns le méconnaissent, les autres le multiplient, tous le dégradent et l'avilissent. Quelques philosophes, il est vrai, s'étaient préservés de l'aveuglement général, et reconnaissaient un Dieu différent de ceux que le vulgaire adorait; mais, outre que leur opinion restait enfermée dans l'ombre des écoles et n'osait se produire au grand jour, de combien d'erreurs était-elle encore mêlée! quels traits grossiers et difformes défiguraient l'image de l'Etre infiniment parfait! Spectateur oisif des choses d'ici-bas, esclave d'une fatalité aveugle, sans providence ou sans pouvoir, sans justice ou sans bonté, sans liberté ou sans action, tel est le Dieu qu'ils s'étaient formé: voilà tout ce que purent trouver les génies les plus éclairés et les plus célèbres de l'antiquité; jugez si la multitude ignorante était capable de faire de plus heureuses découvertes. Ainsi, dit le grand Bossuet, la raison humaine, faible, obscurcie, dépravée, ne pouvait s'élever sans le secours du ciel jusqu'à la connaissance du souverain Etre. L'inutilité de ses efforts pour y parvenir, durant tant de siècles, en est une preuve sans réplique; et par conséquent ce premier bienfait de la religion, cette connaissance de Dieu si nécessaire au bonheur de l'homme, vient de Dieu, ainsi que la religion qui l'a apporté au monde.

Mais quel est ce nouveau langage qu'elle fait entendre au monde étonné? un Dieu en trois personnes, le Père, principe inépuisable de la Divinité qu'il communique, le Fils image consubstantielle du Père qui l'engendre, l'Esprit saint procédant du Père et du Fils comme leur amour mutuel: trois personnes distinctes et indépendantes, ne formant qu'un même Dieu incréé, immense, éternel; Dieu le Père assis dans la splendeur de sa gloire, comme le souverain dominateur, l'arbitre et la fin de toutes choses; le Fils son Verbe et sa sagesse, par qui tout a été fait, revêtu de notre nature, crucifié pour nos péchés, ressuscité pour notre justification; l'Esprit-Saint sanctifiant le monde par l'effusion de ses dons, par la force de sa parole, par les ressorts secrets de sa grâce: quels oracles, quels mystères, quel mélange de lumières et de ténèbres! Qui ne reconnaît pas ici le langage du Tout-Puissant? L'univers l'a entendu, et, baissant ses regards devant la gloire du Seigneur qui éclatait des profondeurs de son essence divine par les tonnerres de sa voix et les éclairs

de sa lumière, l'univers s'est prosterné devant le Dieu qui se manifestait à lui.

Dieu seul, en effet, mes frères, pouvait ainsi parler aux hommes : les hommes n'auraient pu inventer des mystères infiniment élevés au-dessus de la sphère de la raison et également éloignés des objets que leurs présentent les sens : et, dans la chimérique supposition que l'idée leur en fût venue à l'esprit, sans garants et sans preuves, auraient-ils osé les publier, auraient-ils réussi à les persuader? Qui ne voit au premier coup d'œil l'invraisemblance de l'un et l'impossibilité de l'autre? Donc les mystères de la religion prouvent qu'elle n'est pas une invention de l'esprit humain; donc les impies sont inexcusables de rejeter la religion parce qu'elle leur offre des mystères incompréhensibles, puisque ces mystères mêmes contribuent à en montrer la vérité.

Comment d'ailleurs ne voient-ils pas qu'il faut qu'il y ait des mystères dans la religion, puisqu'on en rencontre à tout moment dans la nature; que l'Etre infini est trop grand pour être embrassé tout entier par un esprit aussi étroit et aussi borné que le nôtre, et que si, dès les premiers pas que la raison fait dans la connaissance de Dieu, son existence éternelle et ses perfections les plus manifestes lui présentent des difficultés insurmontables, elle doit s'attendre à en trouver de plus grandes encore, à mesure que la révélation l'introduit plus avant dans les profondeurs de la nature divine. Tous les raisonnements de la philosophie n'ont pu ébranler la certitude des mystères du christianisme, et à travers les nuages qui les couvrent on voit sortir des éclairs qui répandent un éclat admirable sur tous les attributs de Dieu. Qu'il est grand, qu'il est saint, qu'il est juste, qu'il est bon le Dieu dont la religion publie de si hautes merveilles! que ces mystères, placés au-dessus de l'intelligence humaine, rendent la religion elle-même qui les annonce auguste et vénérable! Ils la mettent hors d'atteinte aux entreprises d'une raison inquiète et téméraire qui, si tous les objets de sa croyance étaient à sa portée, voudrait bientôt s'en établir juge, et finirait par les rejeter ou les adopter au gré de son inconstance et de ses variations éternelles ; de sorte que les vérités religieuses n'auraient plus rien de fixe et de certain. Leur obscurité est une barrière sacrée, devant laquelle il faut que l'esprit le plus indocile et le plus fier s'arrête avec respect, se soumette, croie et adore ; et la religion traverse avec gloire tous les siècles, en ne perdant rien de la majesté de ses dogmes.

Mais une religion qui donne à l'homme un Dieu si grand lui donne-t-elle une perfection digne de son Dieu? Oui, mes frères : qu'était-ce que l'homme à la naissance du christianisme ? l'esclave de toutes les passions et de tous les vices : ce qu'il y avait de plus déplorable, c'est que, loin de rougir de ses égarements et de ses faiblesses, il en trouvait l'excuse et le modèle dans les objets de son culte. Tous les désordres étaient justifiés, consacrés par l'exemple des dieux plus coupables que leurs adorateurs; c'était du haut des autels que la corruption se répandait sur la terre, et la religion, destinée à être l'appui des mœurs et la protectrice de la vertu, était devenue un encouragement au crime, et avait presque éteint tous les principes de l'équité et de l'honnêteté naturelles.

Qu'il y avait loin de cet état d'avilissement et d'ignorance, où le genre humain était réduit, à la sagesse et à la beauté des maximes de l'Evangile! Par quel prodige cet immense intervalle a-t-il été franchi en si peu de temps? Ce serait une grossière méprise d'en faire honneur à la raison : elle était trop faible, trop obscurcie par les préjugés et les passions, pour ramener l'homme dans le chemin de la vérité et de la vertu. C'est le triste aveu que faisait de son temps l'orateur romain, et qu'avaient fait avant lui quelques philosophes de l'antiquité ; les plus éclairés d'entre eux étaient aussi corrompus que le peuple ignorant. Toute leur habileté et toute leur pénétration sur d'autres objets ne les empêchaient pas d'être des aveugles en matière de mœurs, et de se précipiter avec la multitude dans les plus honteux désordres. Le grand Apôtre nous en a laissé l'affreuse peinture : de sorte qu'il est démontré, par ceux mêmes en qui la raison parut jeter le plus d'éclat, que l'homme aurait continué de s'égarer et de s'avilir, s'il n'avait eu que sa raison pour guide et pour maître.

Quel spectacle nous offre le christianisme naissant! Du milieu de la dépravation la plus profonde et la plus générale s'élève et brille aux yeux de l'univers le code moral le plus complet et le plus sublime qui puisse paraître, l'Evangile. Une seule page de ce livre divin renferme plus d'utiles et de précieuses leçons que la raison humaine n'en avait données pendant quarante siècles. Il a, dit un des premiers apologistes de la religion, il a relevé et éclairci la loi naturelle, développé, perfectionné la loi divine, épuré et sanctionné les lois humaines, réuni en un corps de doctrine tous les principes, tous les détails, tous les moyens, tous les secrets de la plus haute perfection, répandu sur la terre de nouvelles clartés qui ont agrandi l'horizon de la morale, et dont profitent ceux mêmes qui le méconnaissent, comme des personnes qui tournent le dos à l'astre du jour ne laissent pas d'être éclairées de sa lumière. On sait qu'un des plus sages empereurs de Rome idolâtre fit graver une de ses maximes sur les murs de son palais, et au-dessus des tribunaux de la justice.

Que l'on parcoure tous les écrits sortis de la main des hommes ; qu'y trouvera-t-on de comparable à ces trois paroles de l'Evangile qui expriment nos premières obligations, l'amour de Dieu, la charité pour le prochain, la haine de soi-même? Et vous savez jusqu'à quel degré d'héroïsme il veut que l'on porte la pratique de ces vertus, la base et le

fondement de toutes les autres. La gloire du christianisme est d'être la seule religion qui impose à l'homme le devoir si légitime et si doux d'aimer son Créateur, et lui en offre les motifs les plus touchants; qui, en lui faisant une loi de chérir ses semblables, lui découvre en eux des titres sacrés qui leur donnent droit à toute sa tendresse, et la font éclater par les plus grands sacrifices; qui, en lui ordonnant de se haïr soi-même, lui montre qu'il est en effet haïssable, puisqu'il n'a en partage que l'ignorance et le péché.

Mais on lui annonce le bienfait de sa rédemption et la grandeur de ses espérances. Par là, on le remplit de confiance et de joie, et on l'appelle en même temps à une éminente sainteté. Nouvelle créature en Jésus-Christ, il doit, en suivant les traces de ce modèle divin, n'aspirer à rien moins qu'à la perfection du Père céleste. Dans cette noble entreprise, il est soutenu par les secours les plus puissants, encouragé par les promesses les plus magnifiques, contraint en quelque sorte par les plus effrayantes menaces. On lui montre la perspective d'un avenir interminable où le bonheur et le malheur sont à leur comble. Quelle barrière élevée contre tous les vices! quel appui donné à toutes les vertus! quelle sublimité de préceptes et de conseils! quelle admirable législation! Tout ce que les plus beaux génies du paganisme avaient découvert a disparu devant son éclat et sa force, comme on voit à l'aspect du soleil s'évanouir les ombres de la nuit, et se fondre la rosée du matin. L'esprit humain ne peut en imaginer une plus parfaite: et, puisqu'il est incontestable qu'elle n'est pas l'ouvrage des hommes, religion sainte, qui l'avez apportée sur la terre, vous venez donc de Dieu, comme vous conduisez à Dieu?

L'incrédule se prosterne devant quelques sages de la philosophie païenne, et les oppose d'un air triomphant à ceux qu'a formés la morale de l'Évangile. Est-ce ignorance ou mauvaise foi? Voyez, mes frères, la supériorité infinie des uns sur les autres, et tirez-en une nouvelle preuve de la divinité de notre religion: outre que ceux-là furent en très-petit nombre, méritaient-ils le nom de sages, ces hommes qui n'avaient que de fausses idées de la vertu, qui n'en connaissaient ni le principe; c'est Dieu lui-même; et ils l'attribuaient aux seuls efforts de la nature, qui n'est qu'erreur et corruption; ni la fin, c'est encore Dieu, et ils ne cherchaient qu'à plaire aux hommes ou à se complaire en eux-mêmes; qui ne corrigeaient une passion que par une autre passion, un vice que par un autre vice, la réalité du mal que par le masque du bien, et dont les vertus les plus vantées n'étaient que des crimes, ou qu'hypocrisie, ou orgueil, ou faiblesse, ou férocité? un Caton qui se détruit et déchire ses entrailles, parce que le ciel a permis le triomphe de César: une Lucrèce qui se plonge un poignard dans le sein, parce qu'elle ne peut survivre à sa renommée; un Diogène qui foule aux pieds le faste de Platon, par un faste encore plus vain que celui qu'il condamne; un Socrate, cet oracle de l'antiquité profane, qui trahit lâchement la vérité, la sacrifie aux erreurs populaires, et quitte la vie en trompant ses concitoyens: voilà les héros et les saints du paganisme.

Jetez les yeux sur ceux de l'Evangile, vous y verrez des hommes de toutes les vertus, de vrais sages, des justes chéris de Dieu, entreprenant tout, souffrant tout pour lui obéir et lui plaire; dégagés de toute vue d'intérêts et d'amour-propre, au-dessus d'eux-mêmes et de leurs penchants, au-dessus des faveurs et des disgrâces du siècle, et étonnant le monde entier par le spectacle d'une vie angélique. Les idolâtres eux-mêmes, frappés des mœurs des chrétiens, furent forcés d'avouer qu'il n'y avait de véritable sainteté que parmi eux. Quel glorieux témoignage rendent à la religion cette foule innombrable de saints qu'elle a produits dans toutes les conditions et dans tous les siècles! Deux choses leur étaient nécessaires pour s'élever à une sainteté si éminente. Il fallait la connaître, il fallait pouvoir y atteindre: or, jusqu'à la publication de l'Évangile, elle avait été inconnue à tous les sages du monde, et elle est évidemment supérieure à toutes les forces de l'humanité abandonnée à elle-même. Il faut donc qu'ils y aient été conduits par un principe surnaturel et divin. Ah! une religion dont la morale est si pure, si supérieure à toutes les lumières de la raison, si contraire à toutes les inclinations de l'homme, si capable de le perfectionner et de le sanctifier par l'exercice constant des plus sublimes vertus, est visiblement l'ouvrage du Dieu de toute vertu et de toute sainteté.

Concevons maintenant, s'il est possible, le commerce qu'elle établit entre Dieu et l'homme. L'Etre souverain, du haut de sa gloire, abaissé jusqu'au néant de sa créature: l'homme, ver rampant, associé à sa majesté suprême; sujet à la pourriture et membre de Jésus-Christ; habitant sur la terre et portant sa conversation dans les cieux; qu'il soit le rebut du monde, il va s'asseoir près de celui qui commande à l'univers. Admirable commerce, union ineffable où l'homme, ne s'élevant jusqu'à Dieu que par l'effet de son humilité, et Dieu ne s'abaissant jusqu'à l'homme que par l'effet d'une bonté et d'un amour inépuisables, comblent et conservent néanmoins l'intervalle immense entre le fini et l'infini: union formée par la grâce sanctifiante qui nous élève à la qualité d'amis, d'enfants de Dieu! resserrée et plus intime au banquet eucharistique, où le Dieu Sauveur s'incorpore avec nous et devient l'aliment et la vie de nos âmes, perfectionnée et consommée dans le ciel où la Divinité, se montrant sans nuage et se livrant tout entière à nos désirs, nous fera goûter dans la jouissance de ses charmes infinis une félicité sans mesure et sans bornes.

Quelle élévation! quelle magnificence

dans ce commerce, dans cette union de la créature avec son Créateur! Où trouverez-vous, mes frères, un plan de religion plus beau, plus sublime, plus proportionné à l'étendue de nos désirs, mieux assorti à la nature et à la destination de l'homme, qui n'est fait que pour Dieu, et dont le cœur est toujours dans le trouble et l'agitation jusqu'à ce qu'il se repose en Dieu. Cette vérité immuable, si vivement sentie par saint Augustin, et si hautement attestée par l'expérience de tous les siècles, est l'âme de la religion chrétienne : telle est donc la grandeur et la dignité de l'homme que tous les biens de ce monde ne seraient pas capables de le rendre heureux. Son cœur soupire après le bien suprême et infini ; Dieu seul est l'objet de sa félicité ; et voici une religion qui l'élève jusqu'à Dieu, qui l'unit étroitement à Dieu, qui, l'éclairant de sa lumière et le pénétrant de son amour, lui fait goûter un essai du bonheur auquel il aspire et qu'elle lui promet dans la possession éternelle de Dieu. Ah! c'est la sagesse divine qui a concerté des rapports si justes, une harmonie si parfaite entre la nature du cœur de l'homme et la religion donnée à l'homme, entre la fin pour laquelle il est créé et les moyens qu'elle lui offre pour y parvenir. Une telle religion est trop digne de Dieu pour n'être pas son ouvrage : elle est trop au-dessus de l'esprit humain pour qu'il en soit l'auteur : jamais il n'eût imaginé ce commerce ineffable, ces nœuds sacrés par lesquels elle nous lie à Dieu, puisqu'ils tiennent à des mystères que Dieu seul, nous l'avons déjà vu, a pu révéler au monde, et qu'en effet les plus beaux génies de tous les siècles qui précédèrent l'établissement du christianisme, privés du flambeau de la révélation, restèrent à cet égard dans les plus profondes ténèbres.

Voyez, mes frères, dans ces siècles d'aveuglement et de superstition, combien l'homme était éloigné du centre de son bonheur et de cette piété noble et douce, pleine de confiance et d'amour, qui caractérise le culte des chrétiens. Le païen tremblait aux pieds de son idole; le philosophe osait presque s'égaler à la Divinité. Celui-là se regardait comme l'esclave d'un tyran bizarre et cruel : sa bouche lui adressait des vœux qu'il n'osait se flatter de voir exaucer : sa main lui offrait un encens que son cœur désavouait, et il allait bientôt, fuyant sa présence et ses autels, l'oublier parmi les soins et les occupations de la terre. Celui-ci, enflé d'orgueil, croyait pouvoir se suffire à lui-même ; il ne demandait à son Jupiter que la santé et les richesses : il attendait de ses propres efforts des biens infiniment plus précieux, la sagesse, la vertu, le bonheur. Et quel bonheur l'un et l'autre espéraient-ils après la mort? Qu'étaient-ce que leurs champs Elysées, d'où la Divinité était bannie, et où les justes n'avaient, pour être heureux, qu'à jouir des douceurs d'un printemps éternel? Pure chimère, vaine et ridicule fiction, frivole ornement de poésie, plus propre à amuser l'esprit qu'à satisfaire le cœur de l'homme. Sa nature, sa fin, sa félicité, méconnues et contredites dans les écoles de la théologie païenne, repoussaient tous les cultes absurdes qui en étaient sortis, et en demandaient un qui répondît à l'excellence de son être et à la grandeur de sa destinée.

Le ciel enfin l'accorde à la terre : et par qui? Nouveau trait de lumière qui rend sensible et palpable sa céleste origine : par des hommes sans savoir et sans talents, les plus incapables, par la grossièreté et les bornes de leur esprit, d'enfanter aucun système de religion. Cependant celui qu'ils annoncent au monde est le plus élevé et le plus magnifique qui puisse être offert à l'homme. Il est clair qu'ils n'ont pu le trouver au dedans d'eux-mêmes : donc il vient d'en haut, et il est manifestement l'ouvrage de l'intelligence suprême. Voilà pourquoi il eut en naissant toute sa perfection. Les ouvrages des hommes ne se forment qu'avec lenteur et par des progrès successifs. Le christianisme est sorti du sein de Dieu d'un seul jet, pour ainsi dire, comme l'univers. Dès son apparition dans le monde, il présenta un tout admirable, tel que nous le possédons et tel qu'il subsistera toujours : un ensemble dont toutes les parties sont suivies, liées, enchaînées les unes aux autres avec autant de force que de majesté, où les dogmes servent de bases aux préceptes, où les préceptes sont assortis et répondent aux dogmes, où les promesses couronnent tout l'édifice, où rien ne manque de ce qui doit entrer dans un corps accompli de religion.

Religion auguste! plus on l'approfondit, plus on y découvre de beautés ravissantes, de charmes divins. Tout y respire l'esprit de Dieu et le goût des choses célestes : tout y élève l'âme, la purifie, l'ennoblit, la soutient et la console. Elle n'a pour ennemis, cette religion, que des esprits superficiels qui ne la connaissent pas, ou des cœurs corrompus qui la redoutent. Elle intéresse, elle attire, elle gagne une raison saine que le faux et le frivole des choses d'ici-bas ne sauraient contenter. Une âme bien née s'estime heureuse de vivre sous ses lois : elle y trouve ses titres les plus glorieux et ses plus douces espérances. Quel trésor dans cette vallée de larmes qu'une telle religion! Affecter de la méconnaître, la regarder avec cette indifférence philosophique qui est le vice dominant de notre siècle, c'est une horreur, c'est le dernier degré de l'avilissement et le comble de la folie.

Pour nous, mes frères, qui vivons sous l'empire d'une religion si belle et si aimable, frappés des traits célestes qui brillent sur son front, et des avantages inestimables qu'elle procure à ses disciples, faisons-nous un honneur et un plaisir de lui être fidèles ; qu'elle tienne toujours le premier rang dans notre esprit et dans notre cœur. Glorifions-nous de marcher sur les traces de tant de génies immortels et de person-

nages illustres qui l'ont confessée dans les transports de leur admiration. A leur exemple, adorons avec reconnaissance la main dont elle est sortie : elle est l'ouvrage de la Sagesse éternelle. Mais suivons-la dès son origine dans son établissement ; nous reconnaîtrons qu'elle est encore le chef-d'œuvre de la toute-puissance divine.

SECONDE PARTIE.

Quel est celui dont parle le prophète qui s'est arrêté et a mesuré la terre : *Stetit et mensus est terram.* (*Habac.*, III, 6.) Il a jeté ses regards sur les nations, et elles ont été émues, troublées, subjuguées. Les montagnes du siècle ont été réduites en poudre : les collines du monde se sont abaissées sous les pas de l'Eternel ; l'abîme a fait retentir sa voix effrayante, et élevé ses mains tremblantes vers les cieux. Quel est-il donc celui qui, du séjour immuable de son repos, a ébranlé la terre par des prodiges de magnificence et de terreur, sinon le Fils du Très-Haut qui, s'étant assis à la droite de son Père dans le ciel, après la consommation de son ministère, a partagé la terre à ses apôtres, soutenant leur faiblesse de ces prodiges qui ont renversé l'univers et soumis les puissances à la folie de la croix ?

Le monde opposait à la religion des obstacles insurmontables à toutes les forces humaines. La religion n'opposa jamais au monde aucun des moyens que la sagesse humaine emploie à l'exécution de ses desseins. Cependant la religion s'est établie dans le monde avec des succès qu'on ne vit jamais dans les entreprises conduites avec le plus d'habileté et de ressources. Elle s'est établie, et malgré les obstacles qui s'opposaient à ses progrès, et par des moyens bien inférieurs aux obstacles, et avec des succès encore moins proportionnés aux moyens et aux obstacles : son établissement est la plus étonnante révolution que le monde ait vue. Or ce grand événement des siècles ou est un effet sans cause, paradoxe qui révolte la raison ; ou, n'ayant point sa cause dans les efforts des hommes, il doit être nécessairement l'ouvrage de Dieu : c'est, dit saint Chrysostome, le chef-d'œuvre de sa toute-puissance.

Rassemblez dans votre esprit tous les obstacles qui peuvent faire échouer une grande entreprise ; vous n'aurez qu'une faible idée de ceux qui s'opposèrent à l'établissement de la religion chrétienne. L'univers entier se soulève et s'alarme contre elle : la Synagogue, le paganisme, les préjugés de l'esprit, les passions du cœur, la violence des persécutions, la terre et l'enfer se sont réunis pour la combattre et l'étouffer dès sa naissance. Quelle puissance humaine pourrait triompher de tant et de si redoutables obstacles ? Séparons-en quelques-uns de la foule.

Obstacles du côté des préjugés. C'étaient les préjugés les plus enracinés, les plus universels, les plus respectables en apparence, appuyés sur la tradition de plusieurs siècles, autorisés par les plus grands exemples, confirmés par la majesté des lois, consacrés par le culte public. Quelles barrières insurmontables de tels préjugés n'opposaient-ils pas à une religion qui ne pouvait s'établir que sur leurs ruines, qui venait tout abolir et tout renouveler. Et quoi ! les Juifs attendent un Messie glorieux et triomphant, qui rétablira le royaume d'Israël dans toute sa splendeur et l'étendra jusqu'aux extrémités de la terre ; cette espérance flatteuse est celle de toute la nation, et ils iraient se prosterner devant un Messie pauvre, méprisé, rejeté, crucifié par eux ? Les païens, nourris de toutes les fictions et de toutes les fables qui peuvent amuser, charmer l'imagination et les sens, en perdront-ils le souvenir, pour y substituer des vérités sérieuses, austères, incompréhensibles ? Ils quitteraient les divinités brillantes du capitole, pour aller offrir leur encens à la victime du Calvaire ? Les philosophes accoutumés à tout examiner, à tout contredire, à ne se rendre qu'à l'évidence, embrasseront-ils une doctrine qui heurte de front les notions les plus communes ? Se soumettront-ils sans voir, croiront-ils sans comprendre ? La multitude, qui n'a rien de plus cher et de plus sacré que ses opinions et ses habitudes religieuses, en fera-t-elle tout à coup le sacrifice à des dogmes nouveaux, obscurs, impénétrables ? Condamnera-t-elle la mémoire de ses pères ? Foulera-t-elle aux pieds ce qu'elle avait honoré avec le plus grand respect ? Qui ne voit qu'un tel changement est impossible dans l'ordre moral, qu'il est contraire à la nature de l'homme trop ami des préjugés de naissance, d'éducation, de coutume, de religion surtout, pour qu'il s'en défasse sans résistance, sans combat, sans être subjugué par une force supérieure à toutes les oppositions de son esprit prévenu et armé contre la vérité.

Si donc tous les préjugés se dissipent et s'enfuient devant le christianisme, pour faire place à de nouvelles idées et à de nouveaux sentiments ; s'il triomphe des prétendues lumières des sages comme des traditions superstitieuses des peuples ; si des vérités que nous avons quelquefois tant de peine à croire, quoique tout nous parle en leur faveur, ont été crues par des hommes chez qui tout les repoussait ; si les Juifs et les gentils, qui regardaient la croix, les uns comme un scandale, les autres comme une folie, sont enfin venus tomber à ses pieds et l'adorer, il faut que quelque chose de divin les ait captivés sous le joug de la loi chrétienne, et par conséquent Dieu est l'auteur de cette défaite générale des préjugés qui a changé la face de l'univers : *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris.* (*Psal.* CXVII, 21.)

Aux préjugés de l'esprit, ajoutez les passions du cœur : obstacle mille fois plus difficile à vaincre que le premier, puisque l'homme tient encore plus à ses penchants qu'à ses opinions. Ses passions étaient ses dieux : cachées au fond de son cœur, ces

idoles favorites y recevaient plus d'encens et d'hommages que les vains simulacres placés sur les autels, et imaginés pour autoriser tous les désordres qui régnaient dans le monde. C'est à ce monde d'orgueil et d'ambition, de faste et de luxe, de plaisirs et de volupté, d'intérêt et d'avarice, de discorde et de vengeance, que l'on vient annoncer une religion qui commande le pardon et l'oubli des injures, le détachement des richesses, l'humilité dans la grandeur, l'amour des souffrances, le mépris de tout ce qui passe, les plus austères vertus à la place de tous les vices qui flattent les inclinations de la nature : une religion nouvelle et si effrayante ne devait-elle pas être repoussée de cet abîme de corruption?

Aussi l'a-t-elle été : l'histoire de la publication de l'Evangile nous l'apprend. Quels mouvements, quels orages! toutes les passions frémissent autour d'une religion qui les proscrit toutes. Quelle puissance mortelle sera capable de résister aux efforts de cette impérieuse maîtresse du cœur humain? qui pourra briser les fers d'un esclavage qui a pour lui tant de douceur? A des hommes épris de tous les faux biens d'ici-bas, et en possession d'accorder tout à leur sens, comment faire embrasser une religion qui dit anathème aux riches du siècle, qui tonne contre les impudiques, qui canonise la pénitence et les larmes, qui exige de ses disciples une pureté sans tache, condamne les fautes les plus légères, impose les devoirs les plus rigoureux? Quoi! toujours se contraindre, se faire une continuelle violence, se détacher de tout, et se renoncer, se mortifier, se crucifier soi-même : nouveau genre de martyre d'autant plus douloureux et plus cruel qu'il doit durer autant que la vie. Sont-ce des hommes seuls qui pourront y engager d'autres hommes? Pour obtenir d'eux de tels sacrifices, ne faudrait-il pas changer, refondre leur cœur? Quelle est donc cette religion qui les a obtenus, qui a eu plus d'empire sur l'homme que l'homme même, que son cœur intéressé à la rejeter, que ses passions révoltées et déchaînées contre elle? Elles ont plié, elles se sont soumises; un changement si merveilleux, une défaite si éclatante et si supérieure à toutes les forces humaines, n'est-il pas évident qu'il faut l'attribuer à une vertu surnaturelle et divine, qui accompagnait la religion? Cette victoire qu'elle a remportée sur les passions, en s'établissant dans le monde, est donc encore un prodige qui lui imprime le sceau de la Divinité : *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris.*

Aux préjugés de l'esprit et aux passions du cœur ajoutez la violence des persécutions : voyez les échafauds dressés, les bûchers allumés, les glaives étincelants, mille instruments de supplices et de mort. Que de cruautés et de carnage! un seul jour voit périr des milliers de chrétiens. On les arrache de tous les asiles, on les jette dans les flammes, on les précipite dans les flots, on les perce de mille traits, on en fait des torches vivantes qui éclairent les ombres de la nuit : on les déchire, on les coupe sous le tranchant des roues meurtrières ; on les livre à l'avide férocité des lions et des tigres : on n'épargne ni âge, ni sexe, ni rang, ni mérite. Tous les liens de la nature, de la reconnaissance, de la société, sont rompus. Le titre de chrétien efface dans ceux qui le portent les noms les plus chers, et leur tient lieu de tous les crimes. La terre presque entière est inondée de leur sang. Quatorze persécutions, trois cents ans de guerre et de meurtres, onze à douze millions de victimes immolées, publieront jusqu'à la fin des siècles les efforts que firent les maîtres du monde pour exterminer, anéantir le christianisme dès sa naissance.

Puissances de la terre, c'est en vain que vous avez conjuré contre le Seigneur et son Christ ; du haut des cieux, il se rit de vos complots; il les détruira d'un souffle de sa bouche : il ne les a permis que pour donner à sa religion un caractère de vérité qui la distinguât de toutes les autres. Les fausses religions se sont établies sans peine dans l'univers : l'univers ne s'est ligué et armé que contre la religion chrétienne, afin que l'on ne pût douter qu'elle n'est point l'ouvrage des hommes, puisqu'il n'a pas tenu aux hommes qu'elle ne fût étouffée dans son berceau, puisque tout le pouvoir des césars, vainqueurs de tant de rois et de nations, est venu échouer contre une secte faible et sans défense ; puisque, attaquée par des ennemis si redoutables, et destituée de tout secours humain, il était impossible qu'elle échappât à une ruine entière, qui n'eût laissé d'elle aucun vestige dans le monde, si elle n'avait pas été soutenue par une main divine.

Et vous, troupe illustre et innombrable de martyrs, qui répandîtes votre sang pour cette religion sainte, quelle voix éloquente vous élevez en sa faveur! quelle forte persuasion dûtes-vous avoir de sa divinité pour lui sacrifier vos biens, votre honneur votre repos, votre vie! Quels traits frappants de vérité ne dût-elle pas vous offrir, pour opérer en vous une conviction si intime et si inébranlable! De quelle source vous venait ce courage héroïque qui vous fit envisager sans pâlir l'appareil des supplices et braver de sang-froid toutes les horreurs de la mort? On n'en trouve pas le principe dans le cœur de l'homme, qui n'a point de plus forte passion que l'amour de la vie : il vous venait donc de Dieu. C'était Dieu qui vous élevait au-dessus de vous-mêmes, Dieu qui combattait en vous, qui triomphait en vous, qui voulait montrer par vous à tout l'univers le spectacle unique d'une religion cimentée du sang et appuyée du témoignage d'une foule prodigieuse de victimes, ne ressemblant par cet endroit à aucune autre religion, et n'ayant d'autre auteur que lui, puisqu'elle s'est établie malgré les persécutions : que dis-je? par les persécutions même.

Oui, mes frères, ce qui devait naturellement entraîner la ruine de la religion n'a servi qu'à étendre son empire. O merveille

de la droite du Très-Haut! plus on fait périr de chrétiens, plus le christianisme multiplie ses conquêtes; il croît sous le fer, il se ranime dans le feu, il renaît plus brillant de ses cendres. Les supplices préparés contre les adorateurs de Jésus-Christ se changent en attraits puissants, qui lui gagnent et amènent chaque jour à ses pieds de nouveaux disciples. On envie la destinée de ceux qui meurent, on sollicite avec instance la grâce de mourir avec eux. Les enfants s'arrachent du sein de leurs mères pour courir au-devant des bourreaux : les mères les suivent avec ardeur, et ne demandent pour toute faveur que d'être immolées avec leurs enfants : la vue d'un martyr fait plus de chrétiens que la prédication d'un apôtre. Il faut que les tyrans suspendent tout à coup la persécution pour arrêter les progrès inconcevables de la religion qu'ils persécutent. Quel autre qu'un Dieu peut triompher avec tant d'éclat et d'avantage des plus invincibles obstacles, et les faire servir d'une manière si miraculeuse à l'exécution de ses desseins? *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris.*

Et si nous fixons nos regards sur les fondateurs du christianisme, combien son établissement nous paraîtra-t-il encore plus admirable et plus divin! qui étaient-ils? douze hommes obscurs, grossiers, ignorants, élevés sur les bords du lac de Génézareth, ne connaissant que leur barque et leurs filets; sans biens, sans crédit, sans pouvoir, ce qu'il y avait de plus faible et de plus méprisable aux yeux du monde. Voilà ceux qui devaient le subjuguer, qui devaient confondre la sagesse des philosophes et l'éloquence des orateurs, faire trembler les juges sur leurs tribunaux, les rois sur leurs trônes, renverser les autels et abattre les temples des faux dieux, élever sur leurs débris l'étendard de la croix, et renouveler la face de la terre. Ils entreprennent ce grand ouvrage, dont le succès même, avec tous les moyens imaginables ou de ruse ou de violence, eût encore été naturellement impossible; et, sans employer aucun de ses moyens, ils réussissent au milieu des contradictions, des mépris, des haines, des résistances, des combats, des fureurs et des tempêtes du monde entier.

Ah! chrétiens, ne voyez-vous pas le doigt de Dieu, et l'incrédule le plus déterminé, s'il veut réfléchir, ne sera-t-il pas forcé de l'y reconnaître? Quand l'instrument dont on se sert pour agir n'a aucune vertu proportionnée à l'effet qu'on se propose, ce n'est pas lui qui produit cet effet, c'est l'habileté de celui qui la met en œuvre. Ce n'est pas la boue mise sur les yeux d'un aveugle-né qui lui rend la vue; c'est la toute-puissance de celui qui lui applique ce remède : ce n'est pas le son des trompettes qui renverse les murailles d'une ville; c'est la volonté du souverain Maître qui a parlé et donné ce signal de leur destruction. Ce ne sont pas les apôtres, hommes simples, timides, sans aucune ressource, soit du côté d'eux-mêmes, soit du côté des autres hommes, qui ont opéré seuls une révolution au-dessus de toute puissance humaine. Pour en trouver la première cause et le véritable auteur, il faut remonter jusqu'à Dieu, jusqu'à celui qui leur a dit : *Allez, instruisez toutes les nations* (*Matth.*, XXVIII, 19), soyez les oracles et les législateurs du monde, établissez-y mon Eglise; *je suis avec vous* (*Ibid.*, 20); *les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* (*Matth.*, XVI, 18.) L'établissement de cette Eglise eût été moins merveilleux, si les secours humains y avaient eu quelque part : les hommes en auraient obscurci la gloire en la partageant avec son auteur. Il a voulu se la réserver tout entière, et faire éclater la force de son bras dans les plus importants de ses ouvrages, celui auquel se rapportent tous les autres.

Ah! Seigneur, il ne fallait pas moins que la force de votre bras pour soutenir les apôtres dans les combats sans nombre qu'ils eurent à livrer, et pour couronner leur faiblesse par la conquête de l'univers : mais soutenus de ce bras puissant, et devenus tout à coup des hommes nouveaux, il n'est point d'ennemis qu'ils redoutent, point de dangers qu'ils n'affrontent, point d'erreurs et de vices qu'ils n'attaquent. Ils instruisent, et toutes leurs paroles sont des traits de lumière et de flamme; ils commandent, et la nature et la mort obéissent à leur voix. On sent, on reconnaît que c'est vous qui parlez et agissez en eux : pouvaient-ils ne pas obtenir les plus grands succès? et les succès inouis de leur prédication ne confirment-ils pas la vérité de la doctrine qu'ils prêchent?

Quel succès, mes frères! Jérusalem en est le premier théâtre : là les apôtres annoncent la gloire et la divinité de ce Jésus dont ils n'avaient osé s'avouer les disciples. Ils le font adorer par ses meurtriers : ils lui érigent des autels sur l'opprobre de sa croix, et les premiers chrétiens furent des Juifs. Ils seront bientôt suivis des gentils : les apôtres se partagent leurs diverses contrées, et vont les soumettre au Dieu de l'Evangile. Vous tomberez, vous serez ensevelies sous les ruines de vos sanctuaires abandonnés, idoles si longtemps révérées du paganisme. En vain pour vous soutenir sur vos autels sacriléges tout s'arme en votre faveur, tout vole à votre secours : les efforts réunis de la terre et de l'enfer ne font que tourner à votre honte et à la gloire du Dieu maître des esprits et des cœurs. Je vois les peuples éclairés, touchés, convertis. Je vois l'idolâtrie, soutenue de tout le pouvoir des maîtres du monde, abattue et détruite par de simples pêcheurs. Les temples de ses impuissantes divinités s'écroulent de toute part. La révolution s'étend et pénètre jusque dans la capitale de l'empire. Rome, enflée de ses conquêtes, et parvenue au faîte des prospérités humaines, embrasse la religion d'un Dieu crucifié; et, après s'être enivrée du sang des chrétiens, cette reine des cités devient le centre du christianisme. Du haut des échafauds où ils expirent, les apôtres

voient leur sainte entreprise exécutée dans un court espace de temps du midi au septentrion, du couchant à l'aurore. Alexandre eut besoin de douze années pour préparer et achever la conquête de l'Asie : il fallut un siècle au peuple romain pour soumettre l'Italie à ses lois : vingt-cinq années suffirent aux fondateurs de la religion pour faire régner Jésus-Christ sur tous les peuples : entreprise néanmoins plus hardie et plus difficile que n'eût été celle de la conquête du monde par les ressorts de la politique et par la force des armes. Donc, ou les apôtres étaient des dieux, ou Dieu était avec les apôtres; donc c'est à une puissance supérieure, indépendante des temps et des moyens, qu'il faut attribuer la rapidité et l'étendue de leurs succès.

Quels succès encore! partout où s'introduit la morale de l'Evangile, elle est suivie de la réformation des mœurs. A la plus affreuse corruption succèdent les vertus les plus pures et les plus héroïques; presque tous les nouveaux chrétiens sont des saints : on dirait qu'une nouvelle race d'hommes est descendue sur la terre. Comment ces hommes auparavant tous de chair et de sang sont-ils devenus si différents d'eux-mêmes? quel miracle s'est opéré dans leur cœur? Rome, Corinthe, Ephèse, et tant d'autres villes fameuses par leurs excès et leurs scandales, voient dans l'enceinte de leurs murs une multitude de justes, modèles de piété, de charité, de patience, de désintéressement, dont la vie est toute céleste. Les apôtres eux-mêmes les félicitent des œuvres admirables de leur foi : or, d'où peut venir un pareil changement que de Dieu? La conversion d'un pécheur est l'effet de sa grâce : la conversion d'un monde idolâtre n'en est-elle pas le prodige, et la religion, dont il s'est servi pour l'opérer, n'est-elle pas incontestablement divine?

Quels succès enfin! ils sont immortels : le temps, qui détruit tout, a respecté l'ouvrage des apôtres. Les opinions ont changé, les erreurs ont passé, les hérésies ont disparu, tant de lois, de coutumes, de peuples, de royaumes ont péri : tout est emporté par le torrent des années et des siècles; et la religion, ferme et inébranlable sur ses fondements, subsiste toujours : toujours la même, sans avoir éprouvé la moindre altération dans l'uniformité de ses dogmes et la sainteté de sa morale : toujours attaquée et jamais vaincue, quoiqu'elle ait essuyé plus d'orages, et soutenu plus de combats que toutes les sectes ensemble qui sont tombées dans l'oubli : elle nous montre dans sa perpétuité un caractère unique et sublime qui la distingue de toutes les choses humaines, et qui dit à quiconque veut l'entendre que la main divine qui l'a établie est celle qui la conserve.

Incrédules, vous demandez des miracles pour croire : je ne vous dirai pas que les annales de la religion sont remplies de merveilles qui accompagnèrent la prédication des apôtres, que tous les efforts de l'impiété n'ont pu en ébranler la certitude, qu'elles sont d'une vérité rigoureusement démontrée. Révoquez-les en doute tant qu'il vous plaira, vous n'y gagnerez rien : car, ou ce sont ces merveilles qui ont captivé sous le joug d'une religion aussi austère dans sa morale, qu'incompréhensible dans ses dogmes des hommes esclaves de tous les préjugés, de toutes les habitudes, de toutes les passions, de tous les intérêts, de tous les vices qui pouvaient, qui devaient la leur faire haïr et rejeter, ou il faut que, par des ressorts secrets et puissants, Dieu ait agi d'une manière singulière et directe sur l'esprit et le cœur de chaque homme qui embrassait cette religion, et par conséquent que Dieu ait fait autant de miracles qu'il y a eu de Juifs et de païens convertis. Donc on ne peut nier les miracles qui ont illustré l'établissement du christianisme sans être forcé d'en admettre d'autres d'un ordre plus extraordinaire et en plus grand nombre : raisonnement simple, mais sans réplique. Je le répète, vous demandez des miracles pour croire : en voici un, miracle incontestable, toujours subsistant, et qui est sous vos yeux : c'est le christianisme établi et répandu dans tout l'univers. Le monde, si vous en exceptez la Judée, était idolâtre, et le monde est devenu chrétien : l'Evangile est la loi des peuples les plus policés, des plus puissants empires, des personnages les plus célèbres de tous les rangs et de toutes les conditions de la vie. Vous n'avez pas vu les miracles qui ont fait tomber le monde aux pieds de Jésus-Christ, mais, dans la conversion du monde, vous voyez l'effet de ces miracles, effet qui les suppose nécessairement, et qui a une liaison étroite avec eux : or, un effet miraculeux dont on est témoin équivaut aux miracles qui l'ont produit : en voyant l'un vous voyez l'autre. Cet effet miraculeux vous le voyez; vous voyez donc un miracle : de même que, si un ami que vous avez vu descendre dans la tombe et dont vous pleurez la mort reparaissait sur la terre plein de vie et de santé, son existence serait à vos yeux un véritable prodige, quoique vous n'eussiez pas vu l'action surnaturelle qui l'aurait arraché des ombres du trépas. Quand vous jouissez de la lumière du jour, sans fixer l'astre qui la répand, vous ne doutez pas que le soleil ne brille sur l'horizon, parce que c'est de lui que vient la lumière : de même, quand vous voyez le monde converti, quoique vous n'ayez pas vu les merveilles qui ont opéré cette conversion, cette conversion en est une qui vous garantit la réalité de toutes les autres : car, dès qu'un effet évidemment lié avec sa cause est certain, la cause n'est plus douteuse. Ainsi, dit un Père de l'Eglise, les miracles de notre religion ont servi à la conversion du monde, et la conversion du monde, à son tour, prouve invinciblement les miracles de notre religion : elle est donc divine.

Ah! chrétiens, quels droits n'a-t-elle donc pas à nos hommages, à notre soumission,

à notre amour? que des sentiments si justes se raniment dans nos cœurs, et qu'ils se manifestent par nos œuvres!

Hélas! cette religion qui nous a vus naître, qui nous marqua du sceau des enfants de Dieu, et guida nos premiers pas dans les voies de la piété et de l'innocence, avait disparu de nos malheureuses contrées. Outragée, dépouillée, persécutée, réduite à cacher dans des lieux obscurs et inconnus son culte et ses mystères, elle gémissait sur la perte de ceux qu'elle avait élevés et nourris dans son sein. Le ciel a essuyé ses larmes et les nôtres : elle reparaît au milieu de nous : saints autels, vous êtes sortis de dessous vos ruines : soleil de la foi, vous avez dissipé les nuages de l'erreur, du schisme et l'impiété.

Grand Dieu! que d'immortelles actions de grâces vous en soient rendues! N'abandonnez pas l'ouvrage commencé de vos miséricordes; daignez l'achever, le perfectionner et l'affermir; jetez de plus en plus un regard favorable sur cette nation qui fut si longtemps la portion la plus florissante de votre Eglise : ré, arez nos malheurs temporels par une plus grande abondance de vos bénédictions célestes. Ne nous ravissez plus le plus beau, le plus riche, le plus inestimable de vos dons, la religion : qu'elle nous reste au milieu des ruines qui nous environnent et des pertes qui nous affligent; elle nous dédommagera de tout, elle nous tiendra lieu de tout : elle sera notre consolation dans le temps, et nous mettra en possession du bonheur de l'éternité. Ainsi soit-il.

AUTRE PÉRORAISON

Ah! chrétiens, honorons-la, chérissons-la, cette religion descendue du ciel, et arrivée jusqu'à nous à travers tant de siècles de triomphes et de gloire. Si elle est en butte aux dérisions de ses ennemis, si elle est attaquée devant nous, prenons hautement son parti : il ne nous est pas permis alors de demeurer neutres, de dissimuler nos sentiments par un lâche et honteux silence : tout chrétien est soldat dans la cause de sa religion, dit Tertullien; et Jésus-Christ ne dit-il pas que celui qui n'est pas pour lui est contre lui, qu'il rougira devant son Père de ceux qui auront rougi de lui devant les hommes?

Disciples de cette religion dont nous portons sur le front le caractère auguste qui nous fut imprimé par le baptême, c'est nous insulter que de la railler et l'avilir en notre présence. Vengeons ses injures qui rejaillissent sur ses enfants, avec le même intérêt et le même feu que nous mettrions à défendre l'honneur d'une famille où nous sommes nés, d'une patrie au sein de laquelle nous vivons. Comme il y a de la lâcheté et de la bassesse à mépriser, à outrager la foi de ses pères, il y a de la noblesse et de l'élévation à l'honorer et à la défendre. N'écoutons qu'avec horreur les discours de l'impiété, qui blasphème ce qu'elle ignore : brisons-les sans ménagement sur les lèvres de l'impie; ou, si nous n'avons pas assez de talents et de science pour le confondre, ayons du moins assez de prudence et de sagesse pour l'éviter.

A notre zèle pour la religion, au respect et à l'attachement infini qu'elle mérite, joignons la fidélité à remplir les devoirs qu'elle nous impose; fuyons les vices qu'elle réprouve; pratiquons les vertus qu'elle prescrit; conformons nos sentiments et nos mœurs à la sainteté de ses maximes, et nous arriverons au bonheur qu'elle nous promet dans le séjour de l'immortalité glorieuse. Ainsi soit-il.

SERMON III.

Pour la fête de la Présentation de Notre-Seigneur au temple.

SUR L'OBÉISSANCE A LA LOI DE DIEU.

In lege quid scriptum est? quomodo legis? Hoc fac et vives. (*Luc.*, X, 28.)

Qu'y a-t il d'écrit dans la loi? qu'y lisez-vous?.. Faites cela et vous vivrez.

Dieu n'a pas donné sa loi aux hommes pour qu'elle fût seulement connue, mais afin qu'elle fût exactement observée.

Loi éternelle, qui a toujours été dans le sein de Dieu, aussi nécessaire, aussi immuable, aussi sainte que lui; qui, voyant tout changer autour d'elle, ne change point, sur laquelle nous serons tous jugés, qui survivra aux ruines de l'univers, que les anges et les saints adoreront éternellement dans le ciel, parce qu'elle n'est autre chose que Dieu même, dit saint Augustin; elle est sa souveraine raison, sa volonté, son essence.

Loi gravée dans tous les cœurs. C'est une lumière née avec nous et inséparable de notre être, qui nous montre ce qu'il faut faire ou ce qu'il faut éviter; c'est un juge incorruptible de toutes nos actions, qui les approuve ou les condamne, selon qu'elles sont conformes ou contraires à la règle universelle des mœurs; c'est le code sacré de la nature, dont le langage est intelligible à tous les peuples : tous le portent écrit au dedans d'eux-mêmes en caractères ineffaçables. Le Créateur des esprits n'a pas besoin du secours d'une voix étrangère pour leur intimer ses ordres : il les a imprimés dans leur propre substance.

Loi publiée avec tant d'éclat sur le mont Sinaï. Dieu voulut graver sur des tables de pierre et montrer aux yeux des hommes ces mêmes préceptes déjà tracés dans leur esprit et sur la table de leur cœur, afin que leurs yeux et leur cœur concourussent à en rendre l'observation plus inviolable, et, qu'annoncés au milieu des éclairs et des foudres, ils tirassent de cet appareil terrible et majestueux une nouvelle force pour captiver notre obéissance.

Loi développée, perfectionnée par Jésus-Christ. Il n'était pas venu pour la détruire, mais pour s'y soumettre lui-même, et nous élever par ses divins enseignements à un degré de perfection qu'elle laissait entre-

voir. Cette morale si pure de l'Evangile, ces devoirs si sublimes prescrits à ses disciples, ces vertus si parfaites qui doivent briller dans leur conduite, tiennent à la loi ou comme des conséquences à leurs principes, ou comme des moyens à leur fin. La loi est essentiellement la même sous les deux alliances; sous l'une et l'autre elle a fait des saints : mais nous avons plus de lumières et de secours pour l'observer, c'est-à-dire que nous sommes plus inexcusables si nous ne l'observons pas.

Loi dont l'Esprit-Saint voulut affermir l'empire sur la terre, lorsqu'il descendit sur les apôtres et les disciples sous la forme d'un feu mystérieux, symbole de ce feu céleste dont il venait embraser les cœurs, de cette ardente charité qui est l'âme, la plénitude et la fin de la loi; qui substitue à la crainte des esclaves indociles l'amour des enfants soumis, à la lettre qui tue l'esprit qui vivifie; et qui, plus forte que la mort, nous attache à la loi par des liens que le monde et l'enfer ne sauraient briser.

Instruits des préceptes de cette loi sainte, formés par ses leçons, soutenus par ses secours, encouragés par les récompenses qu'elle nous offre, il est de notre devoir et de notre intérêt de marcher dans la route qu'elle nous trace. Quels doivent être les caractères de notre obéissance à la loi de Dieu? Quels sont les avantages de notre obéissance à la loi de Dieu? C'est le partage de ce discours et le sujet de votre attention. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La loi de Dieu a deux caractères d'où je vois sortir les principaux traits de l'obéissance que nous lui devons : son autorité, elle est la plus respectable de toutes les lois : son étendue, elle embrasse toute la vie de l'homme : ainsi l'obéissance que nous lui devons doit être, premièrement, ferme et inébranlable; secondement, constante et universelle.

Obéissance ferme et inébranlable, qui ne se borne pas à de faibles efforts, qui ne cède point aux difficultés, qui s'arme dans les périls d'un courage invincible, supérieure à tous les obstacles, indépendante de toutes les situations, capable des plus grands sacrifices. Cette obéissance si généreuse, si héroïque, n'est pas le partage seulement de quelques âmes privilégiées que Dieu tire des trésors de sa sagesse, pour les donner en spectacle à l'univers et pour en faire l'ornement et comme les astres de la religion; c'est le premier devoir de l'homme. Quand Abraham, pour obéir à Dieu, voulut percer le cœur de son fils unique, et, en immolant une victime si chère, offrir le sacrifice le plus douloureux à la tendresse paternelle; quand Suzanne, placée entre un crime secret et une mort infâme, aima mieux perdre tout à la fois sa réputation et sa vie que de conserver l'une et l'autre en violant la loi de Dieu; quand, pour demeurer fidèles à cette loi, les martyrs volaient au-devant des supplices et expiraient sur les échafauds au milieu de toutes les horreurs inventées par la cruauté des tyrans; ne croyons pas que ces grandes âmes aient été au delà de leur devoir; elles ne firent que remplir une obligation commune, et ce qu'elles firent, nous serions obligés de le faire dans les mêmes circonstances : tant la loi de Dieu est au-dessus de tout, au-dessus de nos intérêts, de notre repos, de notre honneur, de notre vie même!

Et pourquoi? Répondez vous-même, grand Dieu, souverain dominateur de tout ce qui existe; vous en qui le droit de commander et d'être obéi est un apanage inaliénable de la supériorité infinie de votre être; vous dont le jour et la nuit, les saisons et les tempêtes, le ciel et la terre, les êtres les plus insensibles et les plus sublimes intelligences adorent les volontés : *Ego sum Dominus : « Je suis le Seigneur votre Dieu. »* (*Exod.*, XX, 5.) Ah! chrétiens, ne sentez-vous pas toute la force de ces paroles majestueuses qui précèdent ou qui suivent chaque point de la loi, et qui firent dire aux Israélites prosternés dans la poussière : *Nous obéirons, nous exécuterons tout ce que la loi du Seigneur ordonne!* (*Exod.*, XIV, 7.) Ne dépendons-nous pas de l'Auteur de notre être, et ne lui appartenons-nous pas tout entiers? Nous ne pouvons donc disposer que selon son gré de nous et de nos actions. L'empire du Créateur de l'univers ne s'étend-il pas sur tout ce qui est? Notre volonté doit donc aussi lui être soumise. Dieu n'est-il pas le principe et la fin de toutes choses? Nous ne devons donc vivre que pour lui, comme nous ne vivons que par lui. Eh! si les sujets doivent obéir à leurs princes, quelquefois même aux dépens de leur vie, parce que ceux-ci sont les images de Dieu sur la terre, et que leur pouvoir est une émanation du sien, à combien plus forte raison devons-nous obéir à ce grand Dieu qui possède la plénitude et la source de l'autorité? L'obéissance que nous lui devons est une de ces vérités primitives qui s'offrent à nous avec tout l'éclat de l'évidence, qu'attestent de concert les plus pures lumières de notre raison, le sentiment le plus ineffaçable de notre cœur, le cri de la conscience et la voix des remords.

Non, l'homme, essentiellement dépendant de l'auteur de son être, ne peut enfreindre sa loi sans cesser en quelque sorte d'être homme, sans devenir un monstre dans l'ordre moral, comme le soleil en serait un dans l'ordre de la création, s'il cessait d'éclairer l'univers. Il n'est pas nécessaire, chrétiens, que vous soyez riches, puissants, honorés sur la terre; mais il est nécessaire que vous observiez la loi de Dieu. La violer est un désordre, un mal, et le seul mal qu'il y ait au monde, car rien n'est mal que ce qui est contraire à la règle sacrée des mœurs. Obéissez, fermez l'oreille à tous les cris de la nature, étouffez tous les sentiments de la cupidité, arrachez l'œil, coupez la main qui vous scandalisent. Soyez comme

un mur d'airain inébranlables à toutes les attaques du monde et des passions : immolez tout, souffrez tout, mourez, s'il le faut, plutôt que de violer la loi de Dieu ; vous n'aurez fait que remplir le plus indispensable devoir de l'homme; car c'est dans la crainte de Dieu, dit le Sage, et dans l'observation de ses commandements que consiste tout l'homme : *Deum time, et mandata ejus observa; hoc est enim omnis homo.* (*Eccle.*, XII, 13.)

Plus impérieuse que toutes les lois humaines, dont elle est l'appui, et qui empruntent d'elle leur sanction, la loi de Dieu ne veut pas régner seulement sur nos actions, mais encore sur notre cœur. Elle exige de lui une soumission parfaite à ses saintes ordonnances, une disposition sincère et habituelle à tout sacrifier plutôt que d'en violer une seule, et il faut que la générosité de notre obéissance s'étende encore plus loin que les occasions qui la mettent à l'épreuve. Il faut que notre conscience nous rende ce glorieux témoignage, que toutes les puissances de la terre et de l'enfer ne nous arracheraient pas une faiblesse, une injustice, une vengeance, une action que cette loi divine condamne. Il faut que nous soyons déterminés à renoncer à tout, à nous dépouiller de nos biens, à perdre notre honneur, à verser notre sang, à laisser périr en quelque sorte le monde et nous ensevelir sous ses ruines, plutôt que de ne pas nous interdire ce que la loi défend, ou de ne point pratiquer ce qu'elle ordonne. Il faut, en un mot, que notre cœur puisse nous répondre que ni l'éclat des richesses, ni l'attrait des plaisirs, ni la prospérité, ni la disgrâce, ni le glaive, ni la mort ne sauraient triompher de notre fidélité aux ordres du souverain Maître : état sublime et qui surpasse toutes les forces de la nature, mais où nous devons tâcher de nous tenir sans cesse élevés avec le secours de la grâce, parce que cet état est nécessaire pour être véritablement juste et fidèle à Dieu. Le dernier des justes cesserait de l'être, non-seulement il n'aimerait pas Dieu, mais il ne le craindrait pas, il ne le servirait pas en Dieu, s'il laissait s'affaiblir et s'éteindre dans son âme cette disposition courageuse à observer sa loi dans toutes les conjonctures possibles.

Ah! si c'était là notre état ordinaire et le fond de notre cœur, si nos fautes n'étaient pas l'effet passager de l'inattention de l'esprit, de la surprise des sens, de la fougue des passions, désavouées bientôt après et expiées par un repentir sincère et de nouvelles protestations de fidélité, elles nous laisseraient encore dans la voie du salut.

Mais en présence du Dieu scrutateur des cœurs, sondez le vôtre, mes frères : quels sont les objets de ses désirs et de ses craintes? que craignez-vous le plus? un renversement de fortune qui vous précipiterait dans une extrême indigence, des douleurs aiguës et continuelles qui ne finiraient qu'avec votre vie, un mépris universel plus insupportable que la mort? Eh bien! si, menacé de voir fondre sur vous tous ces malheurs, vous pouviez vous y soustraire par un crime, le commettriez-vous? Que désirez-vous le plus? ce poste brillant qui vous distinguerait de la foule et attirerait mille hommages, assez de richesses pour fournir à vos besoins et à vos plaisirs, des jours purs et sereins coulés au sein d'une constante prospérité? Eh bien! si, pour jouir de ces avantages et vous former ici-bas une destinée au gré de vos désirs, il ne devait vous en coûter que de franchir une fois les bornes du devoir et de la conscience, les franchiriez-vous?

Ah! si votre cœur ne vous dit pas que vous fouleriez aux pieds tous les biens de ce monde, ou que vous en endureriez tous les maux avant de vous départir de votre fidélité à la loi de Dieu ; si, parmi tous les objets de la cupidité ou de l'aversion des hommes, vous en découvrez un dont la possession mise à votre portée ferait de vous un prévaricateur, ou bien un dont l'aspect menaçant vous rendrait bientôt criminel devant Dieu, il vous rejette, il vous réprouve : vous secouez intérieurement le joug de sa loi, elle trouve au dedans de vous-même une résistance criminelle, et sa crainte et son amour sont également bannis de votre cœur.

Mais, si vous êtes dans la disposition et de sacrifier ce que vous avez de plus cher, et d'affronter ce qu'il y a de plus redoutable pour accomplir la loi de Dieu, ah! conservez, nourrissez, ranimez par des actes fréquents et affermissez de plus en plus ce sentiment précieux dans votre cœur. Il doit y régner toujours; sans lui vous seriez dans un état de péché et de mort. Il est le partage et le sceau des enfants de Dieu : plus il dominera dans votre âme, plus il influera sur vos mœurs, et vous fera marcher d'un pas ferme dans la voie des divins commandements.

A cette fermeté, à ce courage qui doit être le premier caractère de notre obéissance à la loi, il faut en ajouter un second : c'est une fidélité constante à soumettre toute notre conduite à l'empire de cette loi. La vie de l'homme sur la terre doit être un accomplissement continuel de cette volonté adorable qui règne dans les cieux, qui est la sagesse, la justice et la sainteté même, à laquelle toutes les volontés créées doivent être constamment soumises, et dont la loi divine est l'interprète et l'organe. C'est une maxime incontestable de la religion, qu'il n'est point permis au chrétien de suivre sa volonté propre ; essentiellement dépendante de celle de Dieu, du moment qu'elle la perd entièrement de vue dans l'usage de sa liberté, elle n'est plus dans l'ordre; elle infecte, elle gâte et corrompt toutes les actions dont elle est le principe; et la vie la plus laborieuse, les occupations les plus importantes, les emplois les plus illustres, même des œuvres saintes inspirées et commandées par elle, seraient rejetées de

Dieu. Dieu nous reprocherait, comme aux Juifs, de n'avoir suivi que notre volonté : *In die jejunii vestri invenitur voluntas vestra.* (*Isa.*, LVIII, 3.) Dieu nous dirait, comme à Saül : C'est l'obéissance, c'est l'entière soumission de votre esprit et de votre cœur, c'est le sacrifice de votre volonté aux ordres souverains de la mienne que j'exige et qui m'est dû : *Melior est obedientia quam victimæ.* (I *Reg.*, XV, 22.)

La loi de Dieu doit donc être la règle universelle de toutes nos démarches. Aussi Dieu nous ordonne-t-il dans les livres saints de la porter dans notre cœur et de l'avoir toujours devant les yeux, de nous entretenir avec elle dès les premiers rayons de l'aurore, de n'en pas perdre le souvenir durant les ombres de la nuit, d'en faire la compagne assidue de tous nos pas, marchant sans cesse à la clarté de ses lumières, et ne nous écartant point des sentiers qu'elle nous trace. Ah ! si le Seigneur exigeait tant d'un peuple qui n'était que l'ombre et la figure du peuple chrétien, quelle continuité d'attention, de vigilance et de fidélité ne demande-t-il pas de nous, qu'il appelle à des vertus si parfaites, à une si haute sainteté ! Sa loi a tout prévu, tout réglé, tout ordonné; elle nous épargne l'embarras de chercher la route que nous devons tenir, elle ne nous laisse que le mérite de l'obéissance.

Loi sainte, loi sans tache, image incorruptible de la volonté du Créateur, pure effusion de la sagesse éternelle, elle nous montre incessamment et ce que nous devons faire, et comment il faut que nous le fassions : elle est sans cesse à nos côtés pour nous servir de guide et de flambeau; elle descend dans les moindres détails de notre vie pour en être l'âme et le principe, et, quelsque soient ou nos occupations ou nos délassements, soit que nous nous livrions aux fatigues d'un travail nécessaire, soit que nous goûtions les douceurs d'un plaisir permis, elle en fixe les bornes, elle en marque le motif, l'esprit, la fin, ramenant tout à l'ordre et ne laissant rien à nos goûts et à nos caprices. C'est en suivant ses voies que les hommes sont justes et enfants de lumière ; c'est en s'éloignant qu'ils commencent à être pécheurs et à marcher dans les ténèbres ; et notre devoir de tous les moments est de tendre à la perfection que nous découvrent ses clartés célestes.

Prophète du Seigneur, élevez donc encore la voix, et dites à la nation sainte : *Lacerata est lex :* « *La loi est déchirée* » (*Habac.*, I, 4), la loi est violée, par qui? par ceux mêmes qui se piquent d'en être les plus fidèles observateurs. Oui, parmi les personnes qu'une profession particulière de piété distingue de la multitude des chrétiens, à quoi se réduit l'observation de la loi de Dieu? on en respecte, on en remplit, ce semble, les devoirs essentiels : on s'éloigne des grands crimes, on s'interdit même certaines transgressions légères, on ajoute à cela des œuvres de surérogation dans le plan de conduite et le système de dévotion qu'on a embrassé; ensuite, persuadé qu'on a rempli toute justice, on se livre au torrent des choses humaines : le monde, les affaires, les bienséances, les plaisirs, occupent la plus grande partie de la vie. Ou c'est une vie chargée de soins et de travaux qui en absorbent tous les moments, mais que la loi de Dieu ne règle pas, n'anime pas, ne sanctifie pas; ou c'est une vie douce, tranquille, naturelle, n'ayant ni l'apparence du vice, ni la réalité de la vertu: dans l'une et dans l'autre, pourvu qu'on n'aille pas jusqu'à l'infraction visible des préceptes et des ordonnances du Seigneur, les journées presque entières se passent dans l'oubli de la loi; et l'on suit sans inquiétude la loi de son tempérament et de ses goûts, la loi de son humeur et de ses caprices, la loi de sa vanité et de ses intérêts; et, parce que la conduite offre encore des dehors édifiants et religieux, on est content, on se persuade que Dieu l'est aussi.

Mais, mes frères, retranchez de votre vie toute cette portion de temps que vous dérobez à la loi de Dieu, ce qui reste n'est qu'un point imperceptible, ou du moins que quelques moments épars çà et là dans la durée de vos jours : et voilà donc ce que vous réservez à cette loi divine qui étend son empire sur tous nos jours et sur tous nos moments ! et quels seront vos regrets, vos frayeurs au lit de la mort, lorsqu'il vous faudra porter au tribunal du souverain Juge une vie dont toutes les actions auront pris leur source dans un oubli presque continuel de sa loi, une vie dont l'ambition, l'intérêt, l'amour-propre auront souillé tous les soins et toutes les démarches; une vie où l'on verra bien certains désordres évités par des principes de probité et d'honneur, quelquefois même de religion, mais non pas un enchaînement de vertus pratiquées et ennoblies par des motifs de foi et de piété, une vie en un mot toute païenne sous des dehors réguliers et chrétiens, et dont le côté le plus innocent à vos yeux fournira tout seul la matière de votre condamnation.

Vous dites qu'après tout il est des intervalles de loisir et de repos où la loi nous laisse respirer, pour ainsi dire, et où, sans briser son joug, on peut cesser de le porter, parce qu'elle ne nous impose alors aucune obligation; vous vous trompez : la loi de Dieu embrasse toute la suite de nos actions, tous les moments de notre vie, pas un moment où elle nous laisse livrés à nous-mêmes, pas une action où elle ne nous montre un devoir à remplir. Ainsi nulle de nos actions n'est indifférente dans l'ordre moral : elles sont toutes ou bonnes ou mauvaises, selon leur conformité ou leur opposition à la loi. Dans quelque situation que vous vous trouviez, vous pouvez dire : ou j'observe la loi, ou je la viole. Nous ne saurions faire un pas qui ou ne nous approche, ou

ne nous éloigne du terme où nous devons tendre. Ne pas avancer, c'est reculer, et pour éviter le mal, il faut toujours faire le bien, par conséquent toujours observer la loi qui le commande.

Vous dites que c'est observer la loi que de satisfaire aux obligations et aux bienséances de son état: vous vous trompez, cela ne suffit pas; car il est des dispositions intérieures qui doivent accompagner la pratique des devoirs attachés aux diverses places que vous occupez dans le monde. La loi veut que Dieu en soit l'objet, sa volonté le motif, sa sainteté la règle, sa gloire et ses récompenses la fin. Si des vues purement humaines et terrestres président à vos occupations, et ce ne sont plus que des occupations profanes et souillées, des transgressions continuelles de la loi.

Vous dites que de telles transgressions ne vous rendent pas fort coupables devant Dieu: vous vous trompez : le fond de votre vie n'est qu'une préférence continuelle que vous donnez au monde, à la fortune, aux affaires, aux plaisirs, sur la loi et la volonté de Dieu. ous sortez de cet ordre essentiel de dépendance et de soumission où nous devons sans cesse nous tenir à son égard; vous anéantissez l'esprit et le but de la loi, qui veut que nous travaillions toujours à devenir saints par l'accomplissement des devoirs journaliers qu'elle nous impose; vous violez le premier des commandements, qui nous dit de l'adorer et de ne servir que Dieu seul, puisque vous n'obéissez qu'à vous-mêmes, vous rapportez tout à vous-mêmes; vous êtes vous-mêmes la fin dernière où vous tendez. Quel crime de se mettre ainsi à la place de Dieu! espèce d'idolâtrie monstrueuse où l'on est tout à la fois et l'adorateur et l'idole.

De plus, un cœur accoutumé à se livrer à ses goûts, à ses penchants, privé encore des secours de la grâce qui diminuent à mesure qu'il s'en rend plus indigne, oppose-t-il quelque résistance aux attaques du vice? Le premier choc des tentations ne l'entraîne-t-il pas dans l'abîme? sa perte n'est-elle pas assurée dans ses moments périlleux où la piété la plus fervente se soutient à peine, et n'attend son salut que de celui qui commande aux flots et à la tempête? J'en atteste ici la conscience de quiconque m'écoute. Qui que vous soyez, qui ne faites pas de la loi de Dieu la règle de toute votre conduite, vous en avez violé les préceptes les plus importants; vous avez fait, vous ferez encore des chutes grossières, et, comme si une vie mondaine et toujours contraire à la loi n'était pas un titre suffisant de réprobation, vous y ajoutez une foule de péchés qui la rendent plus certaine et plus affreuse.

Mais, direz-vous encore, est-il possible d'observer toujours la loi, et de ne la pas perdre de vue dans cette multiplicité de soins, de devoirs et d'embarras inséparables de la condition humaine? Oui, mes frères, et cette fidélité constante à la loi tient à une disposition qui est l'âme de la piété chrétienne. Quelle est-elle? ne vouloir que ce que Dieu veut, être animé d'un désir sincère et invariable d'accomplir sa volonté dans toutes les circonstances et toutes les actions de notre vie. Précieuse disposition, suite nécessaire de notre dépendance continuelle à l'égard de Dieu et de ses droits les plus inaliénables sur ses créatures, venez, régnez dans nos cœurs, établissez-y votre empire sur les ruines de cette volonté propre qui n'enfante que des œuvres de ténèbres; et, sans presque rien changer dans notre conduite extérieure, que nous serons sous les mêmes dehors, bien différents de nous-mêmes!

Oui, mes frères, avec ce sentiment si essentiel au salut et si fécond en fruits de justice, on ne donne rien au goût, au penchant, à la cupidité, à l'orgueil, à tant de motifs vicieux que la nature suggère et qui sont réprouvés par la loi. Comme on l'a sans cesse devant les yeux, on pense, on parle, on prie, on commande, on obéit, on travaille, on se délasse, on vit d'une manière toujours conforme à la loi. Dans l'élévation ou dans l'obscurité, monarque ou sujet, guerrier, magistrat, courtisan, citoyen, on remplit les obligations de son état et de son rang; mais l'œil de l'intention est pur comme la loi : on veut plaire et obéir à Dieu : toujours sous la main de Dieu, on ne distingue pas les petits devoirs des grands pour se borner à ceux-ci et négliger ceux-là, parce que c'est la même loi qui les prescrit tous. Il ne s'agit plus de transgressions mêmes légères; on en a tari la source par le sacrifice et l'hommage continuels de sa volonté à la volonté du souverain Maître, qui nous la manifeste par sa loi : celles qui nous échappent sont inévitables à la fragilité humaine.

Tel est, dit saint Augustin, le caractère de la véritable piété: elle ne vit que d'obéissance; tout ce qu'elle fait est conforme à cette règle éternelle et supérieure, selon laquelle on doit toujours agir. Un regard fréquent sur la loi lui découvre mille fautes à éviter, et elle les évite; mille vertus à pratiquer, et elle les pratique : elle s'efforce de donner à ses moindres actions tout le degré de perfection que la loi demande. Aucune qui ne soit animée de son esprit et marquée de son sceau : aucune qui n'embellisse en elle l'image de Dieu, en y ajoutant quelque nouveau trait de justice et de sainteté; et il n'est point de temps ni de lieu où elle ne puisse dire avec le Roi-Prophète : *Votre loi, Seigneur, est une lampe qui éclaire mes pas, et une lumière qui me dirige dans les sentiers où je marche: «Lucerna pedibus meis verbum tuum, et lumen semitis meis.»* (*Psal.* CXVIII, 105)

C'est ainsi, mes frères, que les saints ont accompli la loi, les uns dans le tumulte du monde, les autres dans le calme de la retraite; les uns dans l'éclat de la grandeur de de l'opulence, les autres dans le sein de la pauvreté et du malheur; les uns sur le trône, les autres dans les fers; et cette loi si sé-

vère à leur égard ne s'est pas adoucie en notre faveur. Toute autre manière de l'observer est illusoire et chimérique. Si nous ne lui donnons que quelques instants rapides et passagers, nous ne sommes à ses yeux que des prévaricateurs, parce que les droits qu'elle a sur nous sont de tous les jours et de tous les moments; parce que les occasions d'accomplir les grands préceptes qu'elle impose étant trop rares pour former cette persévérance et cette continuité de soumission que nous lui devons, c'est dans le détail de notre conduite et dans les actions qui forment le cours ordinaire de notre vie qu'elle veut nous trouver soumis et fidèles. Ah! toutes nos pensées, toutes nos œuvres seront citées à son tribunal : elles sont toutes de son ressort, et fourniront la matière de notre jugement. Il faut donc qu'elles portent toutes sa divine empreinte, et que notre obéissance soit aussi constante et universelle que généreuse et héroïque. Tels en doivent être les caractères : voyons quels en sont les avantages.

SECONDE PARTIE.

L'homme est sorti des mains de Dieu avec deux penchants qui forment le fond de son cœur, et qu'il doit moins s'attacher à détruire qu'à les diriger vers leur véritable objet, l'amour de la gloire et le désir du du bonheur : l'une et l'autre ont pour lui tant d'attraits que leur image seule le séduit et l'entraîne. Être grand et heureux, c'est la destinée qui nous paraît la plus digne d'envie. Or elle nous est assurée sous l'empire de la loi de Dieu, et inutilement la chercherions-nous ailleurs. Grandeurs, félicité, objets de nos vœux les plus ardents, oui, si vous habitez le séjour des mortels, vous êtes le partage de l'homme qui, portant la loi de Dieu dans son cœur, en fait la règle invariable de sa conduite.

Et d'abord, mes frères, il faut l'avouer, le monde ne nous offre que de vaines apparences de grandeur. Elle n'est ni dans l'éclat de la naissance : qu'importe que vous comptiez une longue suite d'aïeux célèbres? leur gloire passée avec eux est-elle la vôtre? un mérite étranger dont on se pare peut-il suppléer au mérite personnel qu'on n'a pas? On cherche en vous non ce que vos pères ont été, mais ce que vous êtes; et, si la bassesse de vos sentiments ternit la splendeur du nom que vous portez, elle ne sert qu'à mettre votre honte dans un plus grand jour; vous n'êtes qu'un faible et vil rejeton sorti d'une tige illustre; ni dans la distinction des emplois : on n'est pas grand parce qu'on est placé dans un lieu élevé d'où l'on attire les regards de la multitude, privé d'une liberté dont elle jouit, dévoué à ses intérêts et à ses besoins, dépendant souvent de ses passions et de ses caprices; ni dans la supériorité des talents, avantages équivoques que le ciel accorde aux méchants comme aux bons, et qui deviennent entre les mains de ceux-là les instruments du vice et le malheur des peuples; un esprit supérieur dont le cœur est vil et corrompu aux yeux du sage dans la foule des âmes les plus vulgaires et les plus rampantes : ni dans la gloire des succès : qui ne sait que le hasard, la témérité, l'injustice, la jalousie, des motifs et des moyens que l'on rougirait d'avouer, sont les ressorts ordinaires de ces grands événements que le monde admire, et dont les auteurs, pesés dans la balance de la vérité, ne paraissent à ses yeux que dignes de mépris?

Où est donc la véritable grandeur de l'homme? dans sa soumission à la loi de Dieu, parce qu'elle seule lui donne un mérite réel et inhérent à son être. L'Esprit-Saint l'a dit : *Rien de plus grand que celui qui craint le Seigneur et observe sa loi :* « *Non est major illo qui timet Deum.* » (*Eccli.*, X, 27.) Voulez-vous, mes frères, sentir toute la vertu de cet oracle?

Voyez d'abord la majesté de celui qui commande. *Qui est semblable à Dieu :* « *Quis ut Deus?* » (*Psal.* LXXVI, 15.) Quel esprit créé ne succombe pas sous le poids de sa grandeur infinie, et de là quel éclat rejaillit sur l'obéissance qu'on lui rend? Le terme de l'ambition humaine est de passer sa vie à recevoir, à donner, à exécuter les ordres d'un grand monarque; mais qu'est-ce qu'être le ministre de ses volontés auprès de l'honneur de servir le Roi du ciel, d'approcher de celui qui est le centre et la source de la vraie grandeur, de se rendre agréable à ses yeux, de l'aimer et d'en être aimé? Ah! c'est un sort plus beau que de commander à l'univers, je vous en atteste, esprit bienheureux et immortels, qui environnez son trône et mettez votre gloire à voler au moindre signe de ses volontés : l'homme qui les accomplit ici-bas partage avec vous un honneur dont vous êtes si jaloux, et s'associe aux plus nobles créatures qui soient sorties des mains du Tout-Puissant.

Voyez les choses qui nous sont commandées : quelles beautés ravissantes dans le tableau des devoirs que la loi de Dieu nous impose! Toutes les idées de la philosophie n'ont jamais pu atteindre à la pureté de sa morale ; elle est le modèle éternel de toute justice; elle est un trésor inépuisable de sagesse et de sainteté; elle a formé toutes ces grandes âmes qui se sont élevées au-dessus de la sphère de l'humanité, et ont offert au monde étonné le spectacle d'une vie céleste. La plus éminente vertu n'est que l'observation la plus exacte de la loi de Dieu : plus on l'observe fidèlement, plus on est juste et parfait, par conséquent plus on est grand, puisque c'est le degré de perfection où l'homme s'élève qui fait sa véritable grandeur.

Voyez la noblesse et la dignité de l'homme formé par la loi de Dieu : exempt des faiblesses qui souillent et avilissent les autres hommes, maître de tous les mouvements de son cœur, exerçant un empire glorieux sur ses passions; en qui l'on n'aperçoit ni les bizarreries de l'humeur, ni les petitesses de l'amour-propre, ni les emportements

de la colère, ni les bassesses de l'envie; au-dessus des honneurs, des richesses, des plaisirs de la terre, parce que tout ce qu'il désire est au ciel ; homme d'ordre et de justice, affable, généreux, insensible aux injures, ou, ce qui est plus beau, sachant les pardonner; appui du faible, ressource de l'indigent; tantôt remplissant avec exactitude les devoirs de l'état où la Providence la placé, bon père, bon fils, bon citoyen, bon juge, bon maître, bon ami : tantôt s'élevant jusqu'à Dieu, sur les ailes de la prière, répandant son cœur en sa présence, épurant ses affections au feu de son amour, tout entier dans l'Etre immense qu'il adore, et qui, en recevant ses hommages, l'éclaire de sa lumière, l'enrichit de ses dons, se communique à lui, et ne le rend au monde que divinisé en quelque sorte par un commerce si intime avec son Créateur. C'est la piété qui met le comble à sa gloire : ce sentiment céleste, qui l'unit étroitement à Dieu, anime toute sa conduite, surnaturalise toutes ses vertus, consacre tout son être ; et l'Eternel, du haut de son trône, ne voit rien ici-bas de plus auguste et de plus digne de ses regards : tel est l'état où nous élève l'observation parfaite de la loi de Dieu. Quelle grandeur ! et de quel éclat brille aux yeux mêmes de la raison le portrait de l'homme de bien ! sa gloire est d'autant plus réelle et plus pure, qu'elle est toute dans son âme. Le trône de l'univers en le plaçant plus haut ne le rendrait pas plus grand, parce que rien n'est grand dans l'homme que la vertu. Il y a dans nous un rayon de lumière qui nous fait connaître que la vertu seule est estimable, et que toute autre grandeur est fausse et s'éclipse devant la sienne.

O Vertu ! tes immortels attraits dissipent tous les prestiges des sens. Sortie du sein de Dieu et destinée à y rentrer, toi seule n'empruntes rien de l'opinion ; tu tires tout ton prix de toi-même, et tu ne dois qu'à ta propre excellence l'empire universel que tu exerces sur les cœurs. Je te vois entourée des hommages de toutes les nations et de tous les siècles. Le paganisme adora ton fantôme : tu ne t'es montrée sous tes véritables traits que parmi les serviteurs du Très-Haut, fidèles observateurs de sa loi sainte. L'homme qui porte sur son front ton divin caractère est un objet sacré auquel on rend une espèce de culte. En quelque situation qu'il se trouve, il est supérieur à quiconque ne lui ressemble pas. L'obscurité, les persécutions les souffrances, le malheur, ne font qu'ajouter à l'éclat et aux charmes dont tu l'embellis. Les libertins eux-mêmes sont forcés de tomber à ses pieds : ils l'estiment, ils le respectent malgré eux, et si, à son aspect, un souris moqueur est quelquefois sur leurs lèvres, l'admiration est toujours dans leur cœur.

Et certes, mes frères, où est-ce que la nature humaine se montre avec plus de dignité et d'élévation que dans l'homme vertueux qui accomplit la loi du Seigneur ? Quel genre de mérite manque-t-il à sa gloire? Quoi ? le courage ? Ah ! il en faut plus pour dompter ses passions que pour prendre des villes et gagner des batailles. Les plus redoutables ennemis de l'homme ne sont-ils pas dans l'homme ? S'affranchir de la domination de ces tyrans domestiques, captiver ses désirs, immoler ses penchants, se vaincre soi-même, c'est le plus noble effort d'une grande âme, c'est le comble de l'héroïsme, il est même au-dessus des forces de l'humanité. Il n'y a que la loi de Dieu qui nous en rende capables par les motifs qu'elle nous offre et les secours qu'elle nous fournit. Ces fiers conquérants, qui ont obtenu l'encens et les hommages de la terre, en troublant son repos, auraient passé pour les derniers des mortels, si l'on eût vu les faiblesses et les vices qu'ils cachaient sous les brillants dehors de la victoire, et l'ambition, l'intérêt, la vengeance, la cruauté, quels monstres ! les tenant dans leurs fers et les foulant aux pieds jusque dans leur char de triomphe.

Quoi encore ? l'indépendance ? elle est l'apanage de l'homme qui craint Dieu et n'a point d'autre crainte, et le monde est forcé de reconnaître en lui son maître et son roi. Sans doute il respecte l'autorité, il exécute les ordres de ceux que le ciel a placés au-dessus de lui; mais alors il ne voit que Dieu, il n'obéit qu'à Dieu, il ne s'abaisse que devant Dieu. Le monde ne traîne à sa suite que des esclaves de ses biens, de ses pompes, de ses usages, de ses bienséances, de ses jugements, de ses vanités : le juste seul est libre au milieu de cette servitude universelle, dont les dieux mêmes de la terre ne sont pas exempts ; et c'est la loi de Dieu qui lui inspire cette hauteur de pensées et de sentiments qui l'élève au-dessus de tous les objets de nos craintes et de nos espérances.

Quoi enfin ! les qualités de l'esprit, l'étendue des lumières ? la crainte du Seigneur ne les exclut pas, elle en règle, elle en sanctifie l'usage; au lieu que le plus beau génie n'est qu'un enfant, s'il ignore l'art sublime de bien vivre que nous enseigne la loi de Dieu. Il ne sait rien, s'il ne connaît pas les devoirs qu'elle prescrit : il se traîne dans la fange et se couvre d'opprobre, s'il prostitue ses talents au vice qu'elle réprouve. La loi de Dieu est le grand livre de l'homme : c'est là qu'on puise des lumières plus précieuses et par leur importance et par leur certitude que n'en eurent jamais tous les sages du siècle; des vérités célestes qui nous découvrent l'ordre éternel et nous y soumettent, qui nous rendent vertueux et meilleurs. En est-il d'autres qui honorent davantage l'esprit humain ?

Ainsi tous les titres de grandeur se réunissent dans l'homme soumis à la loi de Dieu. Qu'ils viennent maintenant, ces mondains aveugles qui traitent de simplicité et de bassesse le noble et glorieux dévouement à cette loi sainte ; qu'ils nous montrent ceux qui en ont secoué le joug honorable. Amas confus d'hommes vicieux, sensuels, injustes, sans conscience, sans principes, sans mœurs ;

n'ayant d'autre étude que celle de leurs plaisirs, d'autre règle que leurs penchants, d'autre Dieu que le monde : cœurs bas et rampants, la faiblesse et la lâcheté même, puisque la moindre impression des objets sensibles les déconcerte, les abat, les subjugue : vils jouets des passions, esclaves de la haine, de la vengeance, de l'envie, de la volupté, cachant sous les dehors d'une fausse probité les plus honteux excès, et souillés de tous les crimes qu'ils peuvent dérober à l'œil du monde ou soustraire au glaive de la justice humaine : quels sages! quels héros! Ah! la raison les désavoue, l'humanité en rougit. Fussent ils grands dans tout le reste, grands politiques, grands capitaines, grands par leur naissance, par leurs dignités, par leurs richesses, le dérèglement de leur conduite en ferait les plus petits et les derniers des hommes. Tous ces avantages qui éblouissent les yeux du vulgaire ne sont qu'une écorce brillante qui n'est point le fond de leur être. La vérité leur arrache cette vaine parure qu'ils étalent avec un orgueil insensé; elle examine leurs actions et leurs mœurs, elle pénètre jusqu'à leur âme, et, n'y trouvant que bassesse et corruption, elle les dégrade et les flétrit; et le monde lui-même souscrit aux arrêts de la vérité : il pense et parle comme elle, il répand en secret le fiel de la censure et de la satire sur ceux qu'il comble d'éloges en public : ses hommages sont pour le rang, son mépris pour la personne. Rien ne peut couvrir à ses yeux l'ignominie inséparablement attachée au vice; et, plus il est forcé d'honorer ces idoles que la fortune élève au-dessus du commun des hommes, plus il s'en venge sur leur portrait, qu'il charge des plus odieuses couleurs, et qu'il traîne dans la boue.

Grand Dieu! c'est ainsi que vous livrez à l'opprobre ceux qui s'écartent de la voie de vos commandements : *Sprevisti omnes discedentes a judiciis tuis* (*Psal.*, CXVIII, 118); ou si, à la faveur de mille déguisements dont ils s'enveloppent, ils échappent au mépris qui leur est dû, vous dévoilerez un jour les affreux mystères de leur vie, et, à la face de tout l'univers, vous les accablerez d'une confusion ineffaçable et éternelle, tandis que le fidèle observateur de votre loi, couvert de toute la gloire de la vertu, sera un objet d'admiration aux yeux des hommes et des anges.

Mais, si la soumission à la loi de Dieu est le principe de la véritable gloire, elle est encore la source du vrai bonheur, et il est impossible de le trouver ailleurs que dans la pratique de cette loi sainte. Le pécheur viole la loi de Dieu : on le croit heureux, dit saint Augustin, on se trompe ; sous un air tranquille et satisfait, il est en proie à mille peines réelles.

Peines du côté de ses passions. Si elles se sont rendues les maîtresses de son cœur, quel trouble, quelle confusion, quels orages! Les désirs tumultueux qu'elles enfantent, les obstacles multipliés qu'elles rencontrent, l'inquiétude et l'agitation qui les accompagnent, les dégoûts et les chagrins qui les suivent font le tourment de sa vie. Dévoré d'ambition, rongé de jalousie, aigri par la haine, transporté par la colère, tour à tour le jouet et la victime de ces cruels tyrans du cœur humain; souhaitant toujours ce qu'il n'a pas, et jamais content de ce qu'il a, voilà sa destinée.

Peines du côté de ses crimes. Comme les préceptes de la loi sont gravés par le doigt de Dieu dans son cœur, il ne peut les violer sans se reprocher l'injustice et le dérèglement de sa conduite. Chaque infraction de la loi le met dans une secrète mésintelligence avec lui-même. Son âme, née pour la vertu, ne peut se familiariser avec le vice : presque égale aux esprits célestes, tout ce qui la souille et l'avilit l'attriste et la tourmente ; et, comme elle n'est faite que pour Dieu, le péché qui la sépare de l'objet de son bonheur la met nécessairement dans une situation pénible et douloureuse.

Peines du côté de sa conscience. Elle ne se tait pas toujours, et qu'elle est terrible quand elle parle! quand elle lui dit : Malheureux, quelle est ta vie, et que deviendras-tu après ta mort? quand elle lui montre au-dessus de sa tête le grand Dieu dont il viole la loi prêt à éclater et à le punir; qu'elle lui crie qu'il est l'objet de sa haine et incessamment exposé aux coups de sa justice! Alors, quelles frayeurs soudaines, quelles cruelles angoisses, quels noirs pressentiments le font frissonner et pâlir! Souvent un rien réveille ses terreurs; la solitude, les ténèbres, le bruit du tonnerre, et il voit en frémissant l'abîme éternel s'ouvrir sous ses pas. Quelle vie! fût-elle environnée de tous les biens que le monde promet à ses tristes adorateurs, ne pourrait-on pas l'appeler une mort continuelle et une espèce d'enfer?

O homme! le premier pas vers la félicité est de détruire au dedans de vous-même tous les obstacles qui s'y opposent, et c'est l'ouvrage de la loi de Dieu. Déserteur de cette loi sainte, rentrez dans ses voies, domptez vos passions, pleurez vos crimes, calmez votre conscience; si vous n'en venez pas là, vous serez toujours malheureux.

Le premier fruit de votre obéissance à la loi sera, dit Jésus-Christ, *le repos de votre âme : « Tollite jugum meum super vos, et invenietis requiem animabus vestris.»* (*Matth.*, XI, 29.) Doux repos après lequel tous les hommes soupirent; charmante sérénité de l'âme, paix du cœur, trésor le plus précieux de cette vie, par quels sacrifices ne méritez-vous pas d'être acheté? On ne vous connaît et l'on ne vous possède que sous l'empire de la loi de Dieu : là on ne se reproche rien, on est bien avec Dieu et avec soi-même, on coule des jours tranquilles dans le sein de l'innocence et de l'honneur. On ne désire rien; on est content de son sort, parce que

entièrement soumis à Dieu, ce qu'il ne veut pas, on se fait un mérite et un plaisir de ne pas le vouloir; ce qu'il veut, on le regarde comme ce qu'il y a pour soi de plus avantageux et de meilleur. On ne craint rien, ni le ciel armé de foudres et d'éclairs, ni la terre ébranlée jusque dans ses fondements, ni toutes les puissances de l'enfer déchaînées, ni les maladies, ni la mort, parce qu'on ne voit dans le souverain arbitre des événements qu'un protecteur et qu'un père, que l'on vit sous les ailes de sa providence, et que l'on est assuré de sa bienveillance et de sa tendresse, dès qu'on lui obéit et qu'on l'aime.

Mais ce n'est là, mes frères, que le commencement et l'aurore du bonheur que la loi de Dieu nous procure. *Seigneur*, s'écriait le Roi-Prophète, *quelle abondance de consolations et de douceurs vous répandez dans le cœur de ceux qui vous craignent : « Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, quam abscondisti timentibus te! »* (*Psal.* XXX, 20.) O mon Dieu! quelle nuée d'illustres témoins publient hautement et dans tous les âges, d'après le sentiment de leur propre expérience, le bonheur attaché à l'observation de votre loi! S'il était quelque âme qui n'y eût trouvé qu'ennui et qu'amertume, que cette odieuse distinction formerait un triste préjugé contre elle! Malheur à qui n'a pas éprouvé combien votre joug est doux et aimable! c'est qu'il ne l'a jamais porté, ou du moins qu'il ne l'a porté qu'à demi, et avec un cœur partagé entre vous et le monde. Mais venez, dit le Prophète, observez la loi sans réserve, et vous l'observerez avec allégresse : vous avouerez qu'elle fait goûter à l'âme des plaisirs aussi supérieurs à ceux des sens que l'esprit est au-dessus du corps, ou que le ciel est élevé au-dessus de la terre, et que, selon l'oracle de l'Esprit-saint, *il n'est point de satisfaction plus douce et plus pure que celle qu'on éprouve dans une parfaite soumission à la loi : « Nihil dulcius quam respicere in mandatis Domini. »* (*Eccli.*, XXIII, 37.)

Douce et pure satisfaction dans l'accomplissement seul des devoirs que la loi impose. N'est-ce pas une vérité reconnue par les sages même de l'antiquité profane que la plus belle récompense des actions vertueuses est le plaisir de les avoir faites? Qu'est-ce donc qu'une vie entière conforme à la loi, et par conséquent remplie de mille actes de vertu? Quels plaisirs plus vrais que ceux que le cœur éprouve, lorsqu'il a remporté une victoire sur lui-même ou essuyé les larmes d'un malheureux, ou payé dignement le tribut de ses hommages à l'Auteur de son être?

Douce et pure satisfaction dans l'idée du maître auquel la loi nous soumet : c'est l'Etre infini, immuable, éternel, abîme incompréhensible de grandeurs, de beautés, de richesses et de merveilles. Seul il peut remplir l'immensité des désirs de notre cœur, parce qu'il est l'auteur et le centre de tous les biens. Il est aussi le père le plus tendre et le plus bienfaisant : nos intérêts lui sont plus chers qu'à nous, et il nous aime plus que nous ne nous aimons. Non, il n'est point d'idée plus sublime et plus ravissante que celle de Dieu. L'éclat et les charmes de ses perfections sont une source de sentiments délicieux pour l'âme vertueuse qui s'en occupe. Le connaître est le commencement du bonheur, l'adorer et le servir en est l'accroissement, l'aimer et le posséder en est la plénitude et le comble.

Douce et pure satisfaction dans ces vives lumières que la loi fait briller à nos yeux, et qui nous montrent dans un si beau jour la vanité de tous les biens de ce monde, leurs fausses joies et leurs amertumes réelles, leur acquisition si pénible, leur possession si inquiète, leur courte durée, leur disproportion infinie avec la noblesse d'une âme immortelle et qui n'est faite que pour Dieu. C'est alors que sensiblement convaincu du néant des choses humaines, plein de mépris pour cet amas d'illusions et de fumée, on se sait bon gré d'avoir placé plus haut son cœur et ses affections; on se félicite d'être entré dans les sentiers de la vérité et de la vie; on regarde d'un œil de compassion les insensés qui, en courant après l'erreur et le mensonge, vont se précipiter dans l'abîme du malheur.

Douce et pure satisfaction dans le principe de l'obéissance à la loi : c'est l'amour. Or l'amour adoucit tout; il change les peines en plaisirs, les sacrifices sont pour lui des jouissances. Une âme éprise de son Dieu, et qui l'aime plus passionnément que l'âme mondaine ne peut aimer les créatures, trouve, dans les plus grandes austérités de sa loi, des douceurs inexprimables : elle souffre avec joie, elle se mortifie avec délices, elle s'immole avec transport. Plus son amour augmente, plus elle est heureuse. Dans la privation de tous les plaisirs elle goûte un plaisir supérieur à tous ceux dont elle se prive : le plaisir de retracer en elle l'auguste image du Dieu qu'elle adore, le plaisir de venger sur elle le Dieu qu'elle eut le malheur d'offenser, le plaisir de lui donner la plus forte preuve et la moins suspecte qu'elle l'aime plus que toutes choses et plus qu'elle-même. Donnez-moi un cœur où règne le saint amour, et il comprendra ce que je dis.

Douce et pure satisfaction dans l'action de la grâce sur une âme entièrement soumise à la loi. Le caractère essentiel de la loi chrétienne est d'être une loi de grâce : quand nous l'observons, Dieu agit avec nous, Dieu se communique à nous, et mesure ses dons sur notre fidélité. Si elle est entière et parfaite, il répand sur nous ses faveurs à pleines mains. Il fait éprouver à ses serviteurs une onction céleste, une joie divine, un contentement ineffable : c'est un essai de la félicité du ciel qui pénètre et transporte le cœur, qui a produit ces ravissements et ces extases que nous admirons dans les saints, et dont

un seul instant dédommage avec usure du sacrifice de tous les plaisirs d'ici-bas. Oh! comme toutes les joies de la terre s'évanouissent devant celle d'une âme unie à son Dieu, qui est la souveraine félicité!

Douce et pure satisfaction dans les mérites qu'enfante l'observation continuelle de la loi. Elle donne du prix à toutes nos actions: les plus simples et les plus communes acquièrent par elle un degré d'excellence et de sainteté qui les élève au-dessus de la sphère des choses humaines. Par elle tous nos jours sont des jours pleins, toutes nos heures ont une valeur infinie, toute notre vie est une suite non interrompue d'œuvres immortelles, et chaque instant ajoute un nouvel éclat à la couronne qui nous attend dans l'éternité. Ciel! que de richesses on amasse qui ne sont soumises ni aux caprices de la fortune, ni à l'empire de la mort! Quel sujet de joie, dit saint Chrysostome, de les voir croître et se multiplier sans cesse! et combien cette joie est plus satisfaisante que celle de l'avare qui contemple son trésor, ou du conquérant qui compte ses trophées!

Douce et pure satisfaction dans la perspective du bonheur que la loi promet. Si les hommes sont ordinairement plus heureux par ce qu'ils espèrent que par ce qu'ils possèdent; si l'espoir d'un meilleur sort qu'ils se figurent dans l'avenir est capable d'adoucir et de charmer tous les maux de leur situation présente, eh! quels charmes doit ajouter aux douceurs d'une vie chrétienne la vue d'une félicité parfaite et interminable où elle doit aboutir! Plus l'objet de l'espérance est magnifique et assuré, plus elle console et enchante le cœur. Il n'est donc point d'homme sur la terre à qui ce sentiment bienfaisant et consolateur doive causer une joie plus vive qu'au fidèle disciple de la loi de Dieu. Car qu'espère-t-il? le bonheur même de Dieu; et sur quoi fondé l'espère-t-il? sur la parole infaillible de Dieu. La mort, dont le souvenir épouvante et consterne les mondains, renversera la barrière qui lui ferme le séjour de l'immortalité glorieuse, lui ouvrira les palais brillants où, dans le sein de la divinité, il doit s'enivrer d'un torrent de délices inaltérables et éternelles. Il aime à s'entretenir des beautés et des merveilles de la céleste Jérusalem, et l'image de sa patrie contribue au bonheur de sa destinée dans le lieu de son exil.

Quelle destinée, mes frères, quelle foule d'avantages précieux elle réunit! en est-il une plus désirable et plus digne d'envie? Non; cherchons donc notre bonheur où il est. Dieu l'a placé ici-bas dans une parfaite obéissance à sa loi. Si nous marchons d'un pas ferme et constant dans les sentiers de cette loi sainte, nous serons véritablement grands et heureux sur la terre; nous le serons encore davantage et pour toujours dans le ciel.

(2) Prêché à la cour.

SERMON IV,

Pour la fête de la Pentecôte (2).

SUR L'OBÉISSANCE A LA LOI DE DIEU

De Sion exibit lex, verbum Domini de Jerusalem. (*Isa.*, II, 3)

La loi sortira de Sion, et la parole du Seigneur de Jérusalem.

C'est l'oracle dont la solennité de ce jour nous rappelle et nous montre l'accomplissement. L'établissement de la loi chrétienne sur la terre fut l'objet et le fruit des opérations merveilleuses de l'Esprit-Saint sur les apôtres. Ils attendaient sa venue dans le recueillement de la prière: tout à coup un grand bruit se fait entendre, le cénacle est ébranlé, le ciel s'ouvre, une vive lumière brille, l'Esprit-Saint descend, et, sous le symbole d'un feu mystérieux, va se reposer sur chacun d'eux: il les éclaire, il les purifie, il les embrase, il en fait des hommes nouveaux. Pleins du Dieu qui les anime et les inspire, ils élèvent la voix; toutes leurs paroles sont des traits de lumières et de feu qui éclairent les esprits et enflamment les cœurs.

Jérusalem devient le berceau du christianisme et voit se former dans son sein une église florissante qui sera le modèle de toutes les autres. Des murs de Sion sort le flambeau céleste qui doit éclairer tous les peuples: chargés de ce dépôt sacré, les apôtres vont porter au monde une loi pure et sans tache qui foudroie toutes les erreurs, toutes les passions, tous les vices. Mais l'Esprit-Saint parle par leur bouche: tout plie, tout se rend, tout se soumet, et le monde est chrétien: la loi de Jésus-Christ règne jusqu'au milieu des cours et dans les palais des Césars: elle enfante un peuple nouveau, et compte presque autant de saints qu'elle a de disciples.

Nous vivons sous l'empire de cette loi dont l'éclatante lumière a dissipé toutes les ombres, montré toutes les vérités, prescrit tous les devoirs, l'unique voie donnée aux hommes pour les conduire à Dieu; la même pour les grands et pour les petits; qui, voyant tout changer autour d'elle, ne change point; qui sur les débris de l'univers en cendres élèvera son dernier tribunal pour juger tous les coupables; que les anges et les saints adoreront éternellement dans le ciel, parce qu'elle n'est autre chose que Dieu même, dit saint Augustin; elle est sa souveraine raison, sa volonté, son essence.

Oh! si l'Esprit-Saint renouvelait en nous le prodige qu'il opéra dans les apôtres et les premiers disciples de la foi; s'il gravait la loi de Dieu dans nos cœurs avec des traits de feu vainqueurs du monde et de l'enfer; si nos mœurs étaient une vive expression des vertus dont l'Evangile seul a donné au monde et l'idée et le précepte; en attendant ce poids immense de gloire et de félicité qui nous serait réservé dans le ciel, que nous

serions grands et heureux sur la terre! La soumission à la loi de Dieu est même ici-bas, et le principe de la véritable gloire et la source du vrai bonheur : deux vérités qui feront le partage de ce discours : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

L'obéissance que nous devons à la loi de Dieu est une de ces vérités primitives qui s'offrent à nous avec tout l'éclat de l'évidence, qu'attestent de concert les plus pures lumières de notre raison, le sentiment le plus ineffaçable de notre cœur, le cri de la conscience et la voix des remords. Eh! si les sujets doivent obéir à leurs princes même aux dépens de leur vie, parce que ceux-ci sont les images de Dieu sur la terre, et que leur pouvoir est une émanation du sien, à combien plus forte raison devons-nous obéir à ce grand Dieu qui possède la plénitude et la source de l'autorité? Or il n'y a de vraie gloire à espérer pour l'homme, qu'autant qu'il remplira un devoir si essentiellement attaché à sa nature, qu'il ne saurait le violer sans cesser en quelque sorte d'être homme, sans devenir un monstre dans l'ordre moral, comme l'astre du jour en serait un dans l'ordre de la création, s'il cessait d'éclairer l'univers : *Deum time, et mandata ejus observa; hoc est enim omnis homo.* (*Eccle.*, XII, 13.)

En vain donc cherchons-nous ailleurs cette solide gloire à laquelle notre cœur aspire : nous ne l'y trouverons pas ; au lieu qu'elle se montre à nous dans les voies de la justice, et sous l'empire de la loi de Dieu.

Je dis que nous ne la trouverons pas ailleurs; car, mes frères, le monde ne nous offre que de vaines apparences de grandeur. Elle n'est ni dans l'éclat de la naissance; qu'importe en effet que vous comptiez une longue suite d'aïeux célèbres? Leur gloire éclipsée avec eux est-elle la vôtre? un mérite étranger dont on se pare peut-il suppléer au mérite personnel qu'on n'a pas? On cherche en vous, non ce que vos pères ont été, mais ce que vous êtes; et, si la bassesse de vos sentiments ternit la splendeur du nom que vous portez, il ne sert qu'à mettre votre honte dans un plus grand jour; vous n'êtes qu'un faible et vil rejeton sorti d'une tige illustre. Ni dans la distinction des emplois : on n'est pas grand parce qu'on est placé dans un lieu élevé, d'où l'on attire tous les regards de la multitude, privé d'une liberté dont elle jouit; dévoué à ses intérêts et à ses besoins, dépendant souvent de ses passions et de ses caprices. Ni dans la supériorité des talents : avantages équivoques que le ciel accorde aux méchants comme aux bons, et qui deviennent entre les mains de ceux-là les instruments du crime et le malheur des peuples : un esprit supérieur, dont le cœur est vil et corrompu, se confond aux yeux du sage dans la foule des âmes les plus vulgaires et les plus rampantes. Ni dans la gloire des succès : qui ne sait que le hasard, la témérité, l'injustice, la jalousie, des motifs et des moyens que l'on rougirait d'avouer, sont les ressorts ordinaires de ces grands événements que le monde admire, et dont les auteurs pesés dans la balance de la vérité ne paraissent à ses yeux que dignes de mépris?

Où est donc la véritable grandeur de l'homme? Je le répète, dans sa soumission à la loi de Dieu; pourquoi? parce qu'elle seule lui donne un mérite réel et inhérent à son être. L'Esprit-Saint l'a dit : *Rien de plus grand que celui qui craint le Seigneur, et observe sa loi : « Non est major illo qui timet Dominum »* (*Eccli.*, X, 27.) Voulez-vous, mes frères, sentir toute la vérité de cet oracle?

Voyez d'abord la majesté de celui qui commande : « *Qui est semblable à Dieu : Quis ut Deus?* » (*Psal.* CXII, 27.) Quel esprit créé ne succombe pas sous le poids de sa grandeur infinie? et de là quel éclat rejaillit sur l'obéissance qu'on lui rend! Le terme de l'ambition humaine est de passer sa vie à recevoir, à donner, à exécuter les ordres d'un grand monarque : mais qu'est-ce qu'être le ministre de ses volontés, auprès de l'honneur de servir le Roi du ciel, d'approcher de celui qui est le centre et la source de la vraie grandeur, de se rendre agréable à ses yeux, de l'aimer et d'en être aimé? Ah! c'est un sort plus beau que de commander à l'univers. Je vous en atteste, esprits bienheureux et immortels qui environnez son trône, et mettez votre gloire à voler au moindre signe de ses volontés : l'homme qui les accomplit ici-bas partage avec vous un honneur dont vous êtes si jaloux, et s'associe aux plus nobles créatures qui soient sorties des mains du Tout-Puissant.

Voyez les choses qui nous sont commandées : quelles beautés ravissantes dans le tableau des devoirs que la loi de Dieu nous impose! Toutes les idées de la philosophie n'ont jamais pu atteindre à la pureté de sa morale. Elle est le modèle éternel de toute justice; elle est un trésor inépuisable de sagesse et de sainteté. La plus éminente vertu n'est que l'observation la plus exacte de la loi de Dieu : plus on l'observe fidèlement, plus on est juste et parfait, par conséquent, plus on est grand puisque c'est le degré de perfection où l'homme s'élève qui fait sa véritable grandeur. Et n'est-ce pas la fidélité à la loi de Dieu qui a élevé au-dessus de la sphère de l'humanité ces grandes âmes, l'ornement et l'admiration de leur siècle? O Charlemagne! ô saint Louis! ô Clotilde! ô Blanche! vos noms immortels sont écrits en caractères ineffaçables dans les annales de la monarchie; vous brillez comme des astres dans la nuit obscure des siècles passés, et votre gloire ira croissante d'âge en âge, jusqu'à la postérité la plus reculée, lui offrir le spectacle toujours beau de votre piété et de vos vertus, tandis qu'une foule de princes et de grands, qui n'ont pas vécu selon la loi de Dieu, sont morts tout entiers et ensevelis dans les ténèbres éternelles du silence et de l'oubli :

Impii in tenebris conticescent. (I *Reg.*, II, 9.)

Voyez la noblesse et la dignité de l'homme formé par la loi de Dieu : exempt des faiblesses qui souillent et avilissent les autres hommes, maître de tous les mouvements de son cœur, exerçant un empire glorieux sur ses passions, en qui l'on n'aperperçoit ni les bizarreries de l'humeur, ni les petitesses de l'amour-propre, ni les saillies de la colère, ni les bassesses de l'envie; au-dessus des honneurs, des richesses, des plaisirs de la terre, parce que tout ce qu'il désire est au ciel : homme d'ordre et de justice, toujours égal à lui-même, affable, généreux, insensible aux injures, ou, ce qui est plus beau, sachant les pardonner, appui du faible, ressource de l'indigent : tantôt remplissant avec exactitude les devoirs de l'état où la Providence l'a placé, bon père, bon fils, bon citoyen, bon juge, bon maître, bon ami ; tantôt s'élevant jusqu'à Dieu sur les ailes de la prière, répandant son cœur en sa présence, épurant ses affections au feu de son amour, tout entier dans l'Etre immense qu'il adore, et qui, en recevant ses hommages, l'éclaire de sa lumière, l'enrichit de ses dons, se communique à lui sans réserve, et ne le rend au monde que divinisé, en quelque sorte, par un commerce si intime avec son Créateur. C'est la piété qui met le comble à sa gloire; ce sentiment céleste, qui l'unit étroitement à Dieu, anime toute sa conduite, surnaturalise toutes ses vertus, consacre tout son être, et le Tout-Puissant, du haut de son trône, ne voit rien sur la terre de plus auguste et de plus digne de ses regards.

Tel est l'état où nous élève l'observation parfaite de la loi de Dieu. Quelle grandeur! et de quel éclat brille aux yeux de la raison le portrait de l'homme de bien ! Sa gloire est d'autant plus réelle et plus pure qu'elle est toute dans son âme. Le trône de l'univers, en le plaçant plus haut, ne le rendrait pas plus grand, parce que rien n'est plus grand que la vertu. Il y a, dans nous, un rayon de lumière que rien ne peut éteindre ni obscurcir, qui nous fait connaître que la vertu seule est estimable, et que toute autre grandeur est fausse et s'éclipse devant la sienne.

O vertu ! tes immortels attraits dissipent tous les prestiges des sens. Sortie du sein de Dieu et destinée à y rentrer, toi seule n'empruntes rien de l'opinion ; tu tires tout ton prix de toi-même, et tu ne dois qu'à ta propre excellence l'empire universel que tu exerces sur les cœurs. Je te vois entourée des hommages de toutes les nations et de tous les siècles. Le paganisme adora ton fantôme ; tu ne t'es montrée sous ses traits véritables que parmi les adorateurs du Très-Haut, fidèles observateurs de sa loi sainte. L'homme qui porte sur son front ton divin caractère est un objet sacré auquel on rend une espèce de culte. En quelque situation qu'il se trouve, il est supérieur à quiconque ne lui ressemble pas. L'obscurité, les persécutions, les souffrances, le malheur, ne font qu'ajouter à l'éclat et aux charmes dont tu l'embellis. Les libertins eux-mêmes sont forcés de tomber à ses pieds ; ils l'estiment, ils le respectent malgré eux ; et si, à son aspect, un sourire moqueur est quelquefois sur leurs lèvres, l'admiration est toujours dans leur cœur.

Et certes, mes frères, où est-ce que la nature humaine se montre avec plus de dignité et d'élévation que dans l'homme vertueux qui accomplit la loi du Seigneur? Quel genre de mérite manque-t-il à sa gloire? Quoi ? le courage ? Ah ! il en faut plus pour dompter ses passions que pour prendre des villes et gagner des batailles. Les plus redoutables ennemis de l'homme ne sont-ils pas dans l'homme ? S'affranchir de la domination de ces tyrans domestiques, captiver ses désirs, immoler ses penchants, se vaincre soi-même, c'est le plus noble effort d'une grande âme, c'est le comble de l'héroïsme ; il est même au-dessus des forces de l'humanité : il n'y a que la loi de Dieu qui nous en rende capables par les motifs qu'elle nous offre et les secours qu'elle nous fournit. Ces fiers conquérants, qui ont obtenu l'encens et les hommages de la terre en troublant son repos, auraient passé pour les derniers des mortels, si l'on eût vu les faiblesses et les vices qu'ils cachaient sous les brillants dehors de la victoire, et l'ambition, l'intérêt, la vengeance, la cruauté : quels monstres ! les tenant dans les fers et les foulant aux pieds jusque sur leur char de triomphe.

Quoi encore ? L'indépendance ? Elle est l'apanage de l'homme qui craint Dieu et n'a point d'autre crainte. Sans doute il respecte l'autorité, il exécute l'ordre de ceux que le ciel a placés au-dessus de sa tête; mais c'est parce que Dieu l'exige, et alors il ne voit que Dieu, il n'obéit qu'à Dieu, il ne s'abaisse que devant Dieu, il ne reconnaît que Dieu pour son véritable souverain. Le monde ne traîne à sa suite que des esclaves de ses biens, de ses pompes, de ses usages, de ses bienséances, de ses jugements, de ses vanités. Le juste seul est libre au milieu de cette servitude universelle; et c'est la loi de Dieu qui lui inspire cette hauteur de pensées et de sentiments qui l'élève au-dessus de tous les objets de nos craintes et de nos espérances.

Quoi enfin? Les qualités de l'esprit, l'étendue des lumières? La loi de Dieu ne les exclut pas; elle en règle, elle en sanctifie l'usage : au lieu que le plus beau génie n'est qu'un enfant s'il ignore l'art sublime de bien vivre que nous enseigne la loi de Dieu. Il ne sait rien s'il ne connaît pas les devoirs qu'elle prescrit; il se traîne dans la fange et se couvre d'opprobre, s'il prostitue ses talents au vice, qu'elle réprouve. La loi de Dieu est le grand livre de l'homme; c'est là qu'on puise des lumières plus précieuses, et par leur importance et par leur certitude, que n'en eurent jamais tous les sages du siècle; des vérités célestes qui nous découvrent l'ordre éternel et nous y soumet-

tent, qui nous rendent vertueux et meilleurs : en est-il d'autres qui honorent davantage l'esprit humain ?

Ainsi, tous les titres de grandeur se réunissent dans l'homme soumis à la loi de Dieu. Qu'ils viennent maintenant, ces mondains aveugles qui traitent de simplicité et de bassesse le noble et précieux dévouement à cette loi sainte ; qu'ils nous montrent ceux qui en ont secoué le joug honorable. Amas confus d'hommes vicieux, sans conscience, sans principes, sans mœurs ; n'ayant d'autre étude que celle de leurs plaisirs, d'autre règle que leurs penchants, d'autre Dieu que ce monde périssable ; cœurs bas et rampants, la faiblesse et la lâcheté même, puisque la moindre impression des objets sensibles les déconcerte, les abat, les subjugue ; vils jouets des passions, esclaves de la haine, de la vengeance, de l'envie, de la volupté, cachant sous les dehors d'une fausse probité les plus honteux excès, et souillés de tous les crimes qu'ils peuvent dérober à l'œil du monde ou soustraire au glaive de la justice humaine : quels sages ! quels héros !

Ah ! la raison les désavoue, l'humanité en rougit. Fussent-ils grands dans tout le reste, grands politiques, grands capitaines, grands par leur naissance, par leurs dignités et par leurs richesses, le déréglement de leur conduite en ferait les plus petits, les derniers des hommes. Tous ces avantages, qui éblouissent les yeux du vulgaire, ne sont qu'une écorce brillante qui n'est point le fond de leur être. La vérité leur arrache cette vaine parure qu'ils étalent avec un orgueil insensé ; elle examine leurs actions et leurs mœurs ; elle pénètre jusqu'à leur âme, et, n'y trouvant que bassesse et que corruption, elle les dégrade et les flétrit, et le monde lui-même souscrit aux arrêts de la vérité. Il pense et parle comme elle ; il répand en secret le fiel de sa censure et de la satire sur ceux qu'il comble d'éloges en public ; ses hommages sont pour le rang, son mépris pour la personne. Rien ne peut couvrir à ses yeux l'ignominie inséparablement attachée au vice ; et plus il est forcé d'honorer ces idoles, que la fortune élève au-dessus du commun des hommes, plus il s'en venge sur leur portrait, qu'il charge des plus odieuses couleurs et qu'il traîne dans la boue.

Grand Dieu ! c'est ainsi que vous livrez à l'opprobre ceux qui s'écartent de la voie de vos commandements : *Sprevisti omnes discedentes a judiciis tuis* (*Psal.* CXVIII, 118) ; ou si, à la faveur de mille déguisements dont ils s'enveloppent, ils échappent au mépris qui leur est dû, vous dévoilerez un jour les affreux mystères de leur vie, et à la face de tout l'univers, vous les accablerez d'une confusion ineffable et éternelle, tandis que le fidèle observateur de votre loi, couvert de toute la gloire de la vertu, sera un objet d'admiration aux yeux des hommes et des anges.

Mais cette loi si pure, si sainte, qui élève l'homme au-dessus de lui-même et du monde entier, qui en fait un être sublime et divin, l'enfant et l'image du Très-Haut, où sont, direz-vous, ceux qui l'observent ? où sont-ils ? le monde ne subsiste que pour eux, et il périrait s'il n'y en avait plus sur la terre : *Omnia propter electos.* (II *Cor.*, IV, 15.) Il est vrai que c'est dans les conditions les plus obscures que la loi de Dieu trouve un plus grand nombre de disciples fidèles. C'est sous l'humble toit du citoyen, c'est au sein des familles indigentes, c'est parmi le simple peuple que la piété, la droiture, la justice, la modestie, la pudeur, toutes les vertus qui marchent à la suite de la loi de Dieu, semblent s'être réfugiées. Et combien d'âmes cachées aux yeux des hommes par la bassesse de leur condition sont plus grandes aux yeux de Dieu, par l'observation de sa loi et l'innocence de leur vie, que ces illustres personnages, qui font mouvoir les ressorts des empires, et jouent les premiers rôles sur la scène du monde ! Mais les plus hauts rangs ne fournissent-ils pas des modèles d'obéissance à la loi divine ? n'est-il pas, dans les cours mêmes des rois, de ces âmes nobles et élevées, dont le cœur, encore plus grand que la naissance, ne s'attache qu'à Dieu, n'aime, ne désire, ne regarde que Dieu, et qui, au milieu de tout ce que la figure de ce monde offre de plus séduisant, ne sont occupées que du soin de plaire à Dieu, et d'accomplir ce que la loi a de plus parfait. Leur piété, qui relève et consacre leur grandeur, cet héroïsme de sentiments, et cette suite de victoires qu'elle suppose dans un rang où tout éveille et irrite les passions ; ce mélange des dons de la grâce avec les dons de la fortune, cet éclat des vertus réuni à celui du sang et des dignités, impriment sur leur front je ne sais quoi d'auguste et de céleste qui leur attire les hommages les plus sincères et les plus unanimes. Précieuse alliance de la piété et de la grandeur, que n'êtes-vous plus connue des dieux de la terre ! à quel comble d'honneur et de gloire vous les élèveriez aux yeux des peuples ! Que d'autels dressés pour eux dans les cœurs, où on leur offrirait l'encens le plus pur ! Doux, humains, équitables, religieux, modestes au faîte de l'élévation, détachés de tout au sein de l'opulence, vertueux au milieu de tous les attraits du vice, protecteurs et pères des malheureux, images sensibles de la Divinité, comme on les respecterait, on les chérirait !

Mais la soumission à la loi de Dieu n'est pas seulement le principe de la véritable gloire, elle est encore la source du vrai bonheur.

SECOND POINT.

Si l'homme pouvait être heureux ici bas en violant la loi de Dieu, il serait encore un insensé de sacrifier à un bonheur de quelques instants une félicité sans mesure et sans fin ; que dis-je ? de goûter des plaisirs qui n'auraient que la durée d'un éclair, et

seraient suivis d'une éternité de supplices. Mais, dit saint Augustin, vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et notre cœur sera toujours dans le trouble et l'agitation, jusqu'à ce qu'il se repose en vous. Or, dans cette vie, notre cœur ne peut se reposer en Dieu que par une entière conformité de notre volonté à la sienne, par une parfaite soumission à sa loi.

Ainsi, point de paix ni de repos pour le pécheur qui la viole; joie pure et durable pour le chrétien qui l'observe.

C'est une vérité de foi qu'il n'est point de paix pour l'impie, et que son cœur est comme une mer orageuse où il n'y a pas un seul jour calme et serein. Et où trouverait-il le repos, le contentement, le bonheur, qu'il ne cesse d'appeler par ses vœux? Dans les fêtes et les plaisirs du monde? mais le monde, environné de tous ses charmes, n'a pu réussir encore, et ne réussira jamais à faire un heureux. La prospérité de Salomon fut un prodige qu'aucun mortel n'oserait se flatter de voir se renouveler en sa faveur : le bonheur de ce prince a été enseveli avec lui dans le même tombeau, et ne reparaîtra plus sur la terre. Eh bien! voyez Salomon lui-même à la tête de tous les mécontents que le monde a faits depuis plus de cinquante siècles, et entendez-le s'écrier que *tout est vanité et affliction d'esprit sous le soleil : « Omnia vanitas et afflictio spiritus.»* (*Eccle.*, I, 14.) Que faudrait-il de plus qu'un si grand exemple pour nous convaincre de l'insuffisance de toutes les créatures à remplir le vide immense de notre cœur? Attiré par de fausses lueurs de plaisirs et un vain fantôme de bonheur, le pécheur s'éloigne de Dieu et viole sa loi : on le croit heureux, dit encore saint Augustin; on se trompe; sous un air tranquille et satisfait, il est en proie à mille peines réelles.

Peines du côté de ses passions. Si elles se sont rendues les maîtresses de son cœur, quel trouble, quelle confusion, quels orages! Les désirs tumultueux qu'elles enfantent, les obstacles multipliés qu'elles rencontrent, l'inquiétude et l'agitation qui les accompagnent, les dégoûts et les chagrins qui les suivent, font le tourment de sa vie. Dévoré d'ambition, rongé de jalousie, aigri par la haine, transporté par la colère, tour à tour l'objet et la victime de ces cruels tyrans du cœur humain, souhaitant toujours ce qu'il n'a pas, et jamais content de ce qu'il a : voilà sa destinée.

Peines du côté de ses crimes : comme les préceptes de la loi sont gravés par le doigt de Dieu dans son cœur, il ne peut les violer sans se reprocher l'injustice et le dérèglement de sa conduite. Chaque infraction de la loi le met dans une secrète mésintelligence avec lui-même. Un fond de droiture et d'équité, inséparable de son être, y plaide sans cesse en faveur du devoir. Son âme, née pour la vertu, ne peut se familiariser avec le vice : presque égale aux esprits célestes, tout ce qui la souille et l'avilit l'attriste et la tourmente, et, comme elle n'est faite que pour Dieu, le péché, qui la sépare de l'objet de son bonheur, la met nécessairement dans une situation pénible et douloureuse.

Peines du côté de sa conscience : elle ne se tait pas toujours, et qu'elle est terrible quand elle parle, quand elle lui dit : Malheureux! quelle est ta vie, et que deviendras-tu après ta mort? quand elle lui montre au-dessus de sa tête le grand Dieu, dont il viole la loi, prêt à éclater et à le punir; qu'elle lui crie qu'il est l'objet de sa haine et incessamment exposé aux coups de sa justice! Alors, quelles frayeurs soudaines, quelles cruelles angoisses, quels noirs pressentiments le font frissonner et pâlir! Souvent un rien réveille ses terreurs : la solitude, les ténèbres, le bruit du tonnerre, et il voit en frémissant l'abîme éternel s'ouvrir sous ses pas. Quelle vie! fût-elle environnée de tous les biens que le monde promet à ses tristes adorateurs, ne pourrait-on pas l'appeler une mort continuelle et une espèce d'enfer?

O homme! le premier pas vers la félicité est de détruire au dedans de vous-même tous les obstacles qui s'y opposent, et c'est l'ouvrage de la loi de Dieu. Déserteur de cette loi sainte, rentrez dans ses voies, domptez vos passions, pleurez vos crimes, calmez votre conscience; si vous n'en venez pas là, vous serez toujours malheureux. *Le premier fruit de votre obéissance à la loi sera*, dit Jésus-Christ, *le repos de votre âme : « Tollite jugum meum super vos, et invenietis requiem animabus vestris. »* (*Matth.*, XI, 29.)

Doux repos, après lequel tous les hommes soupirent; charmante sérénité de l'âme, paix du cœur, trésor le plus précieux de cette vie, par quels sacrifices ne méritez-vous pas d'être acheté! On ne vous connaît et l'on ne vous possède que sous l'empire de la loi divine : là, on ne se reproche rien, on est bien avec Dieu et avec soi-même, on coule des jours tranquilles dans le sein de l'innocence et de l'honneur. On ne désire rien; on est content de son sort, parce que, entièrement soumis à Dieu, ce qu'il ne veut pas, on se fait un mérite et un plaisir de ne pas le vouloir; ce qu'il veut, on le regarde comme ce qu'il y a pour soi de plus avantageux et de meilleur? On ne craint rien, ni le ciel armé de foudres et d'éclairs, ni la terre ébranlée jusque dans ses fondements, ni toutes les puissances de l'enfer déchaînées, ni les armées rangées en bataille, ni les maladies, ni la mort, parce qu'on ne voit, dans le souverain arbitre des événements, qu'un protecteur et qu'un père; que l'on vit sous les ailes de sa providence, et que l'on est assuré de sa bienveillance et de sa tendresse, dès qu'on lui obéit et qu'on l'aime.

Mais ce n'est là, mes frères, que le commencement, l'aurore du bonheur que la loi de Dieu nous procure. *Seigneur*, s'écriait le Roi-Prophète, *quelle abondance de consolations et de douceurs vous répandez dans le*

cœur de ceux qui vous craignent : « Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, quam abscondisti timentibus te! (*Psal.* XXX, 20.) O mon Dieu! quelle nuée d'illustres témoins publient hautement et dans tous les âges, d'après le sentiment de leur propre expérience, le bonheur attaché à l'observation de votre loi! S'il était quelque âme qui n'y eût trouvé qu'ennui et qu'amertume, que cette odieuse distinction formerait un triste préjugé contre elle! Malheur à qui n'a pas éprouvé combien votre joug est doux et aimable! c'est qu'il ne l'a jamais porté ou qu'il ne l'a porté qu'à demi, et avec un cœur partagé entre vous et le monde. Mais venez, dit le Prophète, observez la loi sans réserve, et vous l'observerez avec allégresse. Vous avouerez qu'elle fait goûter à l'âme des plaisirs aussi supérieurs à ceux des sens que l'esprit est au-dessus du corps, ou que le ciel est élevé au-dessus de la terre; et que, selon l'oracle de l'Esprit-Saint, il n'est point de satisfaction plus douce et plus pure que celle qu'on éprouve dans une parfaite soumission à la loi : *Nihil dulcius quam respicere in mandatis Domini.* (*Eccli.*, XXIII, 37.)

Douce et pure satisfaction dans l'accomplissement seul des devoirs que la loi impose. N'est-ce pas une vérité reconnue par les sages mêmes de l'antiquité profane, que la plus belle récompense des actions vertueuses est le plaisir de les avoir faites? Qu'est-ce donc qu'une vie entière conforme à la loi, et, par conséquent, remplie de mille actes de vertus? Quels plaisirs plus vrais que ceux que le cœur éprouve, lorsqu'il a remporté une victoire sur lui-même, ou essuyé les larmes d'un malheureux, ou payé dignement le tribut de ses hommages à l'auteur de son être?

Douce et pure satisfaction dans l'idée du maître auquel la loi nous soumet : c'est l'Etre infini, immuable et éternel, abîme incompréhensible de grandeurs, de beautés, de richesses et de merveilles. Seul, il peut remplir l'immensité des désirs de notre cœur, parce qu'il est l'auteur et le centre de tous les biens. Il est aussi le père le plus tendre et le plus bienfaisant; nos intérêts lui sont plus chers qu'à nous, et il nous aime plus que nous ne pouvons nous aimer. Non, il n'est point d'idée plus sublime et plus ravissante que celle de Dieu. L'éclat et les charmes de ses perfections sont une source de sentiments délicieux pour l'âme vertueuse qui s'en occupe. Le connaître est le commencement du bonheur, l'adorer et le servir en est l'accroissement, l'aimer et le posséder en est la plénitude et le comble.

Douce et pure satisfaction dans ces vives lumières que la loi fait briller à nos yeux, et qui nous montrent dans un si beau jour la vanité de tous les biens de ce monde, leurs fausses joies et leurs amertumes réelles, leur pénible acquisition, leur possession inquiète, leur courte durée, leur disproportion infinie avec la noblesse d'une âme immortelle, qui n'est faite que pour Dieu. C'est alors que, sensiblement convaincu du néant des choses humaines, plein de mépris pour cet amas d'illusions et de fumée, on se sait bon gré d'avoir placé plus haut son cœur et ses affections; on se félicite d'être entré dans les sentiers de la vérité et de la vie; on regarde d'un œil de compassion les insensés qui, en courant après l'erreur et le mensonge, vont se précipiter dans l'abîme du malheur.

Douce et pure satisfaction dans le principe de l'obéissance à la loi : c'est l'amour. Or, l'amour adoucit tout; il change les peines en plaisirs, les sacrifices sont pour lui des jouissances. Une âme éprise de son Dieu, et qui l'aime plus passionnément que l'âme mondaine ne peut aimer les créatures, trouve dans les plus grandes rigueurs de sa loi des douceurs inexprimables : elle souffre avec joie, elle se mortifie avec délices, elle s'immole avec transport : plus son amour augmente, plus elle est heureuse. Dans la privation de tous les plaisirs, elle goûte un plaisir supérieur à tous ceux dont elle se prive, le plaisir de retracer en elle l'auguste image du Dieu qu'elle adore, le plaisir de venger sur elle le Dieu qu'elle eut le malheur d'offenser, le plaisir de lui donner la preuve la plus forte et la moins suspecte, qu'elle l'aime plus que toutes choses et plus qu'elle même. Donnez-moi un cœur où règne le saint amour, et il comprendra ce que je dis.

Douce et pure satisfaction dans les opérations de la grâce dans une âme entièrement soumise à la loi. Le caractère essentiel de la loi chrétienne est d'être une loi de grâce. Quand nous l'observons, Dieu agit en nous, Dieu est avec nous, Dieu se communique à nous et mesure ses dons sur notre fidélité. Si elle est entière et parfaite, il répand sur nous ses faveurs à pleines mains; il fait éprouver à ses serviteurs une onction céleste, une joie divine, un contentement ineffable. C'est un essai de la félicité du ciel qui pénètre et transporte le cœur, qui a produit ces ravissements et ces extases que nous admirons dans les saints, et dont un seul instant dédommage avec usure du sacrifice de tous les plaisirs d'ici-bas. Oh! comme toutes les joies de la terre s'évanouissent devant celle d'une âme unie à son Dieu, qui est la souveraine félicité, qui l'a choisie pour son séjour et son sanctuaire, qui la remplit de l'éclat de sa gloire, qui la comble des bénédictions de sa douceur, et fait ses délices de converser avec elle!

Douce et pure satisfaction dans les mérites qu'enfante l'observation continuelle de la loi : elle donne du prix à toutes nos actions. Les plus simples et les plus communes acquièrent par elle un degré d'excellence et de sainteté qui les élève au-dessus de la sphère des choses humaines. Par elle tous nos jours sont des jours pleins, toutes nos heures ont une valeur infinie, toute notre vie est une suite non interrompue d'œuvres immortelles; et chaque instant, embellissant

notre âme d'un nouveau trait de justice, ajoute un nouvel éclat à la couronne qui nous attend dans l'éternité. Ciel ! que de richesses on amasse, qui ne sont soumises ni aux caprices de la fortune, ni à l'empire de la mort ! Quel sujet de joie, dit saint Chrysostome, de les voir croître et se multiplier sans cesse ! et combien cette joie est plus satisfaisante que celle de l'avare qui contemple son trésor, ou du conquérant qui compte ses trophées !

Douce et pure satisfaction dans la perspective du bonheur que la loi promet. Si les hommes sont ordinairement plus heureux par ce qu'ils espèrent que par ce qu'ils possèdent; si l'espoir d'un meilleur sort qu'ils se figurent dans l'avenir est capable d'adoucir et de charmer tous les maux de leur situation présente, eh ! quels charmes doit ajouter aux douceurs d'une vie chrétienne la vue d'une félicité parfaite et interminable, où elle doit aboutir ! Plus l'objet de l'espérance est magnifique et assuré, plus elle console et enchante le cœur. Il n'est donc point d'homme sur la terre à qui ce sentiment consolateur doive causer une joie plus vive qu'au fidèle disciple de la loi de Dieu; car, qu'espère-t-il? le bonheur même de Dieu; et sur quoi fondé l'espère-t-il? sur la parole infaillible de Dieu. La mort, dont le souvenir épouvante et consterne les mondains, renversera la barrière qui lui ferme le séjour de l'immortalité glorieuse, lui ouvrira ces palais brillants où, dans le sein de la Divinité, il doit s'enivrer d'un torrent de délices inaltérables et éternelles. Il aime à s'entretenir des beautés et des merveilles de la céleste Jérusalem, et l'image de sa patrie contribue au bonheur de sa destinée dans le lieu de son exil.

Quelle destinée, mes frères ! en est-il une plus désirable et plus digne d'envie? Non. *Heureux donc l'homme qui, soumis à la loi de Dieu, marche à la clarté de sa lumière dans les voies droites et pures qu'elle ouvre devant lui : « Beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini. »* (*Psal.* CXVIII, 1.) C'est un roi qui l'a dit, un roi au comble de la gloire et de la prospérité, qui, touché de la beauté de la loi divine, la préférait à tous les trésors, en faisait ses plus chères délices, la portait écrite au fond de son âme et autour de son diadème, réglait toutes ses actions sur la sagesse de ses préceptes; qui était inconsolable, et versait des torrents de larmes pour l'avoir une fois violée; qui gémissait et séchait de douleur de la voir dans le mépris et l'oubli parmi les hommes, et qui eût voulu en étendre la connaissance et l'amour jusqu'aux extrémités de la terre.

Heureuse encore la nation où cette loi sainte serait universellement observée : tous les vices qui troublent l'ordre de la société seraient bannis de son sein. Il n'en est aucun que la loi de Dieu ne réprouve et ne poursuive jusque dans ses derniers retranchements. Toutes les vertus civiles et sociales y fleuriraient, en feraient la force et la beauté. La loi de Dieu les commande, les perfectionne, les consacre par sa sanction, et en fait des devoirs religieux.

O loi divine ! régnez donc à jamais sur nous; ô Esprit-Saint ! venez la graver dans nos cœurs; venez, descendez avec vos plus vives lumières, avec toutes les richesses de vos dons, dans cette assemblée solennelle formée de l'élite des divers ordres de l'Etat, chargés des intérêts de la patrie et de ceux de la religion, qui en sont inséparables. Que votre sagesse les éclaire et les guide dans la glorieuse carrière ouverte devant eux, et qu'ils réunissent, dans un parfait concert, tous leurs efforts pour seconder les vues bienfaisantes et magnanimes d'un souverain dont le vœu le plus ardent est de rendre ses sujets heureux.

Dieu des vertus et des merveilles, déployez, signalez en votre faveur la puissance de votre bras, ranimez parmi nous la foi et la piété de nos pères, et vous renouvellerez la face de cet empire : *Et renovabis faciem terræ.* (*Psal.* CIII, 30.) Exaucez les vœux de tous les gens de bien, de tant d'âmes justes, de saints pasteurs, de pieux solitaires, de vierges ferventes, qui, prosternés jour et nuit aux pieds de vos autels, vous conjurent de bénir une entreprise commencée sous vos auspices, dont le succès établira sur la base sacrée des mœurs le bonheur de la génération présente, et préparera celui des générations futures.

Le plus grand bonheur de ses peuples, voilà l'unique ambition du meilleur des rois. O qu'il est digne de tous ses titres, que déjà lui prodiguent l'amour et la reconnaissance de ses sujets ! Qu'il soit toujours leur modèle par l'exemple de ses vertus, comme il est leur père par la bonté de son cœur. Que la religion, le plus ferme appui du trône, l'âme et la force des Etats, le garant et la source de la félicité publique, trouve toujours en lui un puissant et zélé protecteur. Que la nation toute entière marche à la suite de son chef et de son maître, dans la voie de vos divins commandements : tous les biens nous viendront avec l'amour et la pratique de votre loi; nous serons grands et heureux sur la terre, nous le serons davantage pour toujours dans le ciel.

SERMON V.

Pour la Fête-Dieu.

SUR L'EUCHARISTIE.

Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi. (*Matth.*, XXVIII, 20.)

Voilà que je suis tous les jours avec vous jusqu'à la consommation des siècles.

Ce n'est pas seulement par une assistance spéciale de son esprit et les influences continuelles de sa grâce que Jésus-Christ est avec son Eglise : il y est encore en personne dans le plus auguste des sacrements; il y est, par sa présence réelle, sous les voiles de l'Eucharistie. Là, il fait ses délices de converser avec nous : là, il s'unit à nous par les liens les plus étroits; là, il continue de s'immoler d'une manière mystique et

réelle à la gloire de son Père et au salut des hommes.

Eucharistie, don divin, mystère ineffable, monument immortel de la tendresse du Verbe incarné, qui y déploie en notre faveur toute sa magnificence ! il faudrait, pour en parler dignement, la sublime éloquence des prophètes, une langue de feu et le cœur d'un séraphin. Mais, mes frères, sans prétendre nous élever à la hauteur d'un tel sujet, sans vouloir trop approfondir le mystère d'un Dieu caché sur nos autels, de peur d'être accablés du poids de sa gloire, connaissons-le du moins assez pour lui rendre les hommages qui lui sont dus, et pour nous enrichir des biens qu'il nous offre. Qu'y a-t-il de plus important pour nous que la connaissance d'un mystère où tendent et aboutissent les principaux exercices de notre culte, avec lequel nous avons des rapports si étroits et si fréquents dans l'accomplissement des devoirs essentiels de la religion, et qui contribue le plus efficacement à la consommation de notre salut?

L'incrédule et l'hérétique ont mis tout en œuvre pour nous ravir le trésor que nous possédons dans le sacrement de nos autels. C'est la présence de Jésus-Christ qui est le principe de toutes les merveilles que la foi nous y découvre : cette présence, ils la combattent, ils la rejettent, ils la méconnaissent, et nous-mêmes la croyons-nous bien ? N'est-ce pas parce que notre foi n'est point assez vive, que notre piété est si languissante? Retraçons-nous donc les preuves convaincantes de la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ; repoussons les traits qu'on ose lancer contre elle, mettons-la hors d'atteinte des coups que des mains impies s'efforcent de lui porter, et, frappés nous-mêmes des raisons que nous avons de croire, soyons désormais fermes et inébranlables dans notre croyance: dès-lors, les pieux mouvements, les affections religieuses naîtront en foule dans notre âme à la vue de ce chef-d'œuvre de l'amour d'un Dieu; c'est au flambeau de la foi que se rallument les ardeurs de la piété. Ainsi, mes frères, affermir votre foi sur la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, ranimer votre piété envers Jésus-Christ présent dans l'Eucharistie, tel est le but de ce discours. Je dis donc: présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie, mystère de foi qui mérite toute la soumission de notre esprit : premier point; présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie, mystère de piété qui réclame tous les sentiments de notre cœur; second point. *Ave, Maria*

PREMIER POINT.

C'est de l'Eucharistie, comme de leur centre, que partent tous les rayons de la gloire et de la majesté des temples du christianisme; sans elle, ils seraient au-dessous du temple des Juifs, qui renfermait l'arche du Seigneur, les tables de la loi, la manne envoyée du ciel: augustes symboles qui annonçaient des bienfaits plus précieux sous le règne du Messie. Mais, bien loin d'en jouir et d'avoir la réalité que l'ancien peuple n'avait pas, nous n'aurions pas même les ombres et les figures qu'il avait. L'Eglise chrétienne, moins favorisée que la Synagogue, sans autel, sans sacrifice, sans sacerdoce, ne pourrait offrir à Dieu que de faibles tributs d'honneur, moins dignes de lui être présentés que ces victimes nombreuses de la loi, dont le Seigneur était las néanmoins, et qu'il rejetait, en s'applaudissant d'avance de l'hostie sans tache qu'on devait immoler, dans toute l'étendue de la terre, à la gloire de son nom. Sans la divine Eucharistie, cet oracle et d'autres encore, consignés dans les livres saints, n'auraient point eu leur accomplissement. Ces glorieuses prérogatives d'un culte nouveau, qui devait l'emporter si fort sur l'ancien culte, ne seraient qu'un pompeux mensonge. Les enfants seraient moins bien traités que les esclaves, la seconde alliance serait inférieure à la première, et Jésus-Christ au-dessous de Moïse: conséquences absurdes et impies, mais qui déjà répandent un grand jour sur la vérité du mystère des autels.

Achevons de dissiper les ténèbres que l'incrédulité s'efforce de répandre sur ce dogme de notre foi; voyons la solidité des fondements sur lesquels il est appuyé, la faiblesse des difficultés qu'on lui oppose, la ferme et intime conviction avec laquelle nous devons le croire.

Et, d'abord, sur quoi est fondé le dogme de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie? sur le témoignage le plus infaillible et l'autorité la plus respectable, sur la parole de Dieu et l'enseignement de l'Eglise. Ecoutez, dit le Fils de Dieu aux Juifs assemblés à Capharnaüm et frappés du miracle récent de la multiplication des pains: *Ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang un breuvage. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle; il demeure en moi, et moi en lui. Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts : celui qui se nourrira du pain céleste que je lui donnerai ne mourra point.* (*Joan.*, VI, 56-60.) Promesse magnifique ; en voici l'accomplissement dans la dernière cène. Jésus-Christ, dit le texte sacré, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin, et cet amour toujours croissant devint un amour généreux jusqu'au prodige. Après avoir béni le pain et le vin, il dit à ses apôtres:« Prenez et mangez, ceci est mon corps, qui sera livré pour vous; prenez et buvez, ceci est mon sang, qui sera répandu pour vous. Ce que j'ai fait, faites-le en mémoire de moi jusqu'à la fin des siècles. » (*Matth.*, XXVI, 26; *Marc.*, XIV, 22; *Luc.*, XXII, 19; *I Cor.*, XI, 24.) Divines paroles sorties de la bouche de Jésus-Christ, c'est vous qui êtes l'inébranlable appui de notre foi et le sûr garant de sa présence dans le sacrement de nos autels.

Paroles, en effet, mes frères, si claires et si précieuses, qu'il faut être ou bien aveugle pour ne pas voir le sens qu'elles présentent,

ou bien téméraire pour oser lui en substituer un qu'elles ne présentent pas. N'est-il pas évident qu'il faut les entendre dans le sens de Jésus-Christ? Oui, sans doute. Or, Jésus-Christ les a prononcées, et a voulu qu'elles fussent prises dans leur sens propre et naturel, puisqu'en premier lieu, loin de détromper les Juifs, qui les entendirent ainsi et en furent blessés, loin d'adoucir ses expressions, il en redouble l'énergie, il y ajoute le serment : *En vérité, en vérité, leur dit-il, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous* (*Joan.* VI, 56); puisqu'en second lieu, c'est dans le dernier entretien que Jésus-Christ eut avec ses apôtres, auxquels il ne parlait plus en paraboles, c'est dans le plus tendre épanchement de son cœur, dans un Testament ennemi de toute équivoque, qu'il les prononce, qu'il laisse à son Eglise un gage éclatant de son amour, qu'il exécute cette promesse si solennelle d'un bienfait plus précieux, plus divin que la manne formée de la main des anges. Ah! c'est donc quelque chose d'infiniment élevé au-dessus d'un pain matériel, qui ne garantit pas de la mort; ce n'est donc pas une simple figure, mais la réalité; ce n'est pas un présent faible et vulgaire, mais un don qui épuise sa magnificence, le don de lui-même. Puisqu'enfin saint Paul, ravi jusqu'au troisième ciel, et instruit par le Seigneur même de l'institution de l'Eucharistie, en retrace aux Corinthiens la sainteté et la grandeur, y reconnaissant la présence réelle de Jésus-Christ, et déclarant, pour cette raison, coupable de son corps et de son sang quiconque ose le recevoir dans une conscience criminelle. (I *Cor.*, XI, 27.)

C'est donc de Jésus-Christ même que nous tenons le dogme précieux de sa présence dans l'eucharistie : c'est lui qui nous l'a révélé avec les autres mystères de notre foi. Vous qui reconnaissez sa divinité et sa toute-puissance, faites taire à sa voix vos sens qui murmurent : quand un Dieu parle, point d'autre parti à prendre que de croire et d'adorer.

Et c'est l'exemple que nous ont donné tous les siècles écoulés depuis la naissance du christianisme. La foi de la présence de Jésus-Christ dans l'eucharistie n'a-t elle pas toujours été celle de l'Eglise, et l'Eglise ne l'a-t-elle pas constamment enseignée à ses enfants? Oui, telle a été sa doctrine dès les temps apostoliques et dans tous les âges qui les ont suivis jusqu'à nous. Jamais elle n'a cessé de reconnaître et d'adorer Jésus-Christ dans le plus auguste de ses sacrements. La perpétuité de sa foi, sur un point si essentiel, a été et restera à jamais démontrée par des témoignages sans nombre et des raisonnements sans réplique. Avec quel éclat elle paraît dans les écrits immortels des saints Pères ! que n'y ajoutent pas encore les oracles des conciles, les instructions des premiers pasteurs, les cérémonies et les rites du culte divin, les diverses pratiques de la piété des fidèles, les monuments les plus authentiques, toute la suite des annales de la religion? Nous ne saurions faire un pas dans l'antiquité sacrée sans y trouver des vestiges et des garants de la même croyance que la nôtre aux divins mystères: quelle plus longue chaîne d'une tradition non interrompue que celle dont le premier anneau commence à Jésus-Christ, et dont nous tenons le dernier! chaîne respectable à laquelle tiennent encore ces sociétés religieuses de l'Orient que le schisme a séparées de nous, qui ont emporté avec elles la foi de Jésus-Christ présent dans l'eucharistie, qu'elles avaient puisée à la même source que nous, et qui la conservent comme nous sans aucune altération : tant cette vérité s'était profondément gravée dans leurs esprits, lorsqu'elles étaient nourries des leçons et dociles à la voix de l'Eglise !

La voix de l'Eglise ! ah ! chrétiens, quelle autorité, quel solide fondement du dogme sacré de l'Eucharistie ! L'Eglise, dit le grand Apôtre, est la ferme colonne de la vérité : elle est l'organe et l'interprète des divines Ecritures, la règle infaillible de notre foi, la cité sainte toujours brillante de la lumière de Dieu. C'est à elle qu'a été confié le dépôt de la révélation, afin qu'elle l'explique et l'enseigne à tous les peuples : *Euntes docete omnes gentes.* (*Matth.*, XXVIII, 19.) C'est d'elle que nous devons apprendre ce qu'il faut croire, comme ce qu'il faut pratiquer; et l'écouter, c'est écouter Jésus-Christ même : *Qui vos audit, me audit.* (*Luc.*, X, 16.)

Ainsi, de tous les mystères de notre religion, il n'en est point de mieux établi ni de plus incontestable que le mystère de l'Eucharistie, puisqu'il n'en est point de plus clairement révélé par Jésus-Christ, ni de plus constamment enseigné par l'Eglise. Non, la Trinité divine, l'incarnation du Verbe, tous les autres dogmes de la foi, ne reposent point sur une base plus inébranlable que le mystère de nos autels. Le moindre doute que vous vous permettriez sur celui-ci, attaquerait dans leur principe et ébranlerait tous les autres : ou il faut le croire, ou toute la religion s'écroule et périt avec lui; et non-seulement il porte les mêmes caractères de vérité que nos autres mystères, il répand encore sur eux je ne sais quel éclat divin qui leur donne un nouveau degré de certitude et les rend plus dignes de nos hommages. Comment cela ? c'est que de tous nos mystères il n'en est pas un qui soit plus éloigné de toutes les idées humaines, ni qui paraisse plus incroyable que celui de l'eucharistie : du pain changé en un corps vivant sans cesser d'offrir aux yeux la forme du pain : le même corps présent dans mille endroits de la terre à la fois et partout invisible. Ah ! un imposteur qui eût voulu fonder une religion nouvelle aurait craint avec raison d'échouer dans son entreprise, et de ne trouver aucune créance dans les esprits, en leur présentant un dogme qui révolte si fort l'imagination, et qui est si hautement contredit

par le rapport unanime de tous les sens : il n'aurait donc eu garde de le faire entrer dans le culte qu'il voulait établir. Plus il est incompréhensible et paraît absurde au premier coup-d'œil, plus il est certain qu'il n'est pas l'invention d'un homme; donc il vient de Dieu : il n'y avait qu'un Dieu qui pût le proposer comme une vérité indubitable, et réussir à le faire croire au monde entier; et dès lors ce mystère n'imprime-t-il pas le sceau de la Divinité sur les autres mystères émanés de la même source que lui, et sur toute la religion dont il fait partie avec lui ?

O mon Dieu ! je voudrais n'être occupé qu'à vous bénir, qu'à vous rendre mille actions de grâces pour le plus signalé bienfait de votre amour, qu'à en étaler aux yeux des fidèles les merveilles et les richesses, et il faut en prouver la vérité; il faut justifier notre foi, au lieu de nous livrer aux transports de notre reconnaissance, et suspendre l'effusion de cette foule de sentiments religieux que doit y faire naître votre présence, pour la défendre contre l'incrédulité qui l'attaque.

Qu'oppose-t-elle à un mystère appuyé sur d'invincibles preuves, et, selon l'expression de saint Chrysostome, plus ferme que les cieux ? qu'il est inconcevable, impossible qu'un corps soit présent en tant de lieux; que, la substance du pain et du vin étant détruite, leurs apparences restent et produisent les mêmes effets que produirait cette substance qui n'est plus : faibles hommes, qui mesurent la puissance de Dieu sur les bornes de leur esprit, qui croient que Dieu ne peut faire que ce qu'ils peuvent comprendre ! Leurs vains raisonnements ne sont fondés que sur des idées très-obscures de l'espace, de la matière, de l'intervalle des lieux, des qualités essentielles des corps. Est-ce du fond de cette obscurité qu'ils feront jaillir une lumière supérieure à celle de la révélation ?

Qu'un même corps puisse être présent en même temps en plusieurs lieux, de profonds philosophes le soutiennent, et vont jusqu'à expliquer de quelle manière ce miracle est possible à une puissance infinie. Ceux qui en nient la possibilité ne peuvent établir leur sentiment sur aucune preuve solide. Ils ne s'appuient que sur des contradictions apparentes, qui, considérées de près, s'évanouissent; sur de prétendues absurdités qu'ils tirent du cours ordinaire de la nature, et de certaines propriétés des corps; tandis que le corps de Jésus-Christ sur nos autels est dans un ordre surnaturel et divin, et, par cette hauteur même, inaccessible à toutes les subtilités de leur indocile raison. Outre qu'elles ne soutiennent point un examen sérieux, elles sont encore détruites par des faits certains. Ne savons-nous pas que le corps de Jésus-Christ, après sa résurrection, jouissait des glorieuses prérogatives des esprits; qu'il se transportait avec la rapidité de l'éclair où il voulait, sans être arrêté par aucun obstacle; qu'il paraissait tout à coup au milieu de ses apôtres enfermés dans un même lieu ? Il peut donc être dans l'eucharistie à la manière des esprits, ainsi que nous l'enseigne l'Eglise, et tout entier dans chaque partie de l'hostie sainte, comme notre âme est toute entière dans chaque partie de notre corps. Ne savons-nous pas encore que la manne dont les Israélites furent nourris dans le désert, figure de l'eucharistie, avait le goût des choses qu'elle n'était pas ? Pourquoi la sainte Eucharistie ne pourrait-elle avoir le goût du pain et du vin, sans être ni l'un ni l'autre, soit que Dieu donne à leurs apparences la vertu de produire les mêmes effets que produirait leur substance, si elle existait encore, soit qu'il les opère par lui-même ? Prodige de part et d'autre, nous l'avouons : mais qu'est-ce que l'Eucharistie, qu'un assemblage de prodiges et de merveilles ?

Les ennemis de ce dogme de notre foi pensent-ils avoir mieux vu les difficultés, parce qu'ils y succombent, que tant d'illustres docteurs de l'Eglise qui les ont vues comme eux, et les ont méprisées, parce qu'ils avaient une plus haute idée qu'eux de la toute-puissance divine ? ou se flatteraient-ils d'être plus philosophes que ces génies célèbres, la lumière et l'ornement de leurs siècles, qui eussent encore été de grands hommes, quand ils n'auraient pas été de grands saints ? Dès que Dieu a parlé, dit saint Ambroise, il faut se soumettre et croire : celui qui, de rien, a fait toutes choses, peut bien changer ce qui est en ce qu'il n'était pas. Qui a sondé les abîmes d'une puissance sans bornes, dit saint Augustin, et qui oserait refuser à Dieu le privilége de faire plus que nous ne pouvons comprendre ? Quoi ! dit saint Chrysostome, vous m'interrogez, vous voulez porter un regard curieux dans la profondeur adorable du plus saint de nos mystères? nous parlons de Dieu, et vous ne tremblez pas sous le poids de sa grandeur ?

O pouvoir incompréhensible de sa parole ! c'est elle qui tira du néant ce vaste univers, qui, depuis soixante siècles, le soutient par sa vertu, et le conservera jusqu'au terme prescrit à sa durée; tant cette parole est vive et efficace ! *Vivus Dei sermo.* (*Hebr.*, IV, 12.) C'est elle qui, dans la bouche de son ministre, produit une merveille sans cesse renaissante. A peine l'a-t-il prononcée, qu'au milieu de toutes les lois de la nature renversées, et à travers une foule de prodiges, Jésus-Christ, sans quitter le trône de sa gloire, descend sur l'autel : il est en même temps dans le ciel et sur la terre, tout éclatant de lumière par le ciel, et comme enseveli dans l'obscurité sur la terre, mais aussi glorieux parmi nous qu'au plus haut des cieux; et, par un dernier prodige qui jette un voile sur tous les autres, nous n'en voyons aucun. L'exercice de notre foi consiste à les croire, malgré tout ce qui en combat dans nous la vérité. Dieu veut, disent les saints docteurs, que nous méritions

le don le plus précieux qu'il puisse nous faire en ce monde, par l'hommage le plus glorieux que nous puissions lui rendre, en lui sacrifiant toutes les lumières de notre esprit et toutes les révoltes de nos sens, pour croire ce qu'il nous révèle. Il veut encore, dit l'abbé Rupert, que l'infidélité des chefs du genre humain soit expiée par leurs descendants régénérés en Jésus-Christ, jusqu'à la fin des siècles. Si vous mangez de ce fruit, leur dit le Seigneur, vous mourrez. (*Gen.*, II, 17.) Non, dit le démon, vous ne mourrez pas, vous serez comme des dieux (*Gen.*, III, 4); et le démon fut plus écouté que Dieu même. Prenez et mangez, dit Jésus-Christ, ceci est mon corps, le principe et le gage de la vie éternelle. Nous le croyons, nous réparons par l'humble soumission de notre foi l'orgueilleuse incrédulité de nos premiers pères, et nous prenons une nourriture divine qui, fortifiant en nous la vie de la grâce, nous élève à la perfection des enfants de Dieu.

Mais enfin, dit-on, à quoi bon le mystère de l'eucharistie ? Etait-il nécessaire ? Dieu ne pouvait-il pas attacher ses grâces à un moyen plus simple et moins chargé de prodiges ? était-il convenable ? Un Dieu caché dans une obscurité si profonde, un Dieu devenu la nourriture de l'homme, un Dieu dans cet état d'abaissement, exposé sans cesse à mille outrages, tout cela est-il digne de sa sagesse ? Téméraire mortel, qui osez sonder les conseils du Très-Haut, et les soumettre aux faibles lumières de votre raison, venez vous confondre et reconnaître combien ses pensées sont élevées au-dessus des vôtres. Laissez-vous conduire par la foi dans son sanctuaire : elle vous découvrira dans le mystère qui vous scandalise le chef-d'œuvre de la sagesse divine.

Dieu a tout fait, Dieu fait tout encore pour sa gloire, dit l'Ecriture. Or il ne pouvait s'en donner une plus entière et plus parfaite que celle qu'il tire de l'Eucharistie. Il y est plus honoré par les hommages que son Fils lui rend, qu'il ne le sera jamais par toutes les adorations des anges et des hommes. Sur son autel sublime, il voit ce Fils, l'image de sa splendeur, qui toujours adore, toujours s'immole, toujours lui rend, dit l'Eglise, tout honneur et toute gloire : *Omnis honor et gloria.* (*Rom.*, XVI, 27.) C'est la sainte Eucharistie qui met dans la religion un pontife égal à Dieu, une victime digne de Dieu, un sacrifice proportionné à la majesté de Dieu : vous paraît-elle encore inutile ?

Ce n'est pas tout. Le corps de Jésus-Christ, vous le savez, quoique le corps d'un Homme-Dieu, a été traité néanmoins comme celui d'un vil esclave. Il était juste de réparer les humiliations et les opprobres de sa vie mortelle par tous les honneurs et toute la gloire qui, d'ailleurs, lui étaient si légitimement dus à cause de son étroite union avec la Divinité : Jésus-Christ ne pouvait donc trop faire pour honorer son corps. Or, c'est, dans l'eucharistie qu'il l'offre à l'adoration de tous les siècles, et que, par un prodige qui l'élève au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, il lui donne ce qui n'appartient proprement qu'à Dieu, la vertu de nourrir, de vivifier, de sanctifier nos âmes. Quelle gloire pour le corps du Sauveur d'être la nourriture des esprits, le principe et le sceau de notre immortalité, l'objet continuel de notre culte ! Cette gloire est, pour ainsi dire, le dédommagement et la récompense de ce que lui a coûté l'ouvrage de notre rédemption : quoi de plus équitable et de plus digne de la souveraine sagesse ?

Ce n'est pas tout encore. O miracle de l'amour d'un Dieu ! ô comble de la gloire et de l'élévation pour l'homme ! le Verbe s'était fait chair dans le sein de la plus pure des vierges; mais cette étonnante alliance qu'il avait daigné contracter avec la nature humaine, nul de nous n'en était le terme et l'objet particulier; il a voulu l'étendre jusqu'à nous, la reproduire, la perfectionner, la consommer au dedans de nous. Or, cet admirable dessein ne pouvait s'accomplir que par l'eucharistie. Ce mystère ineffable est, disent les Pères, une extension continuelle de la merveille de l'incarnation; elle se renouvelle en faveur des fidèles auxquels Jésus-Christ se donne dans son sacrement, puisqu'il vient en eux, qu'il s'unit à eux, qu'il s'incorpore avec eux; de sorte qu'ils ne font qu'un avec lui, et qu'animés de son esprit, comblés de ses grâces, ils sont comme transformés en lui et divinisés. Ce que l'ambition la plus hardie dans ses vœux aurait regardé comme un songe, Jésus-Christ le réalise en s'unissant personnellement à nous dans l'Eucharistie.

Et ne nous parlez pas des insultes auxquelles elle l'expose. Malheur à ceux qui viennent l'outrager dans le mystère de son amour ! Toutes les flammes de l'enfer sont réservées à leur noire ingratitude et à leur sacrilége audace. Sa justice en tirera une vengeance éclatante et éternelle; mais le crime de leurs profanations demeure tout entier sur eux : il n'en rejaillit aucune tache sur le corps de Jésus-Christ. Sous les voiles eucharistiques qui le dérobent à nos regards, et où il existe d'une manière uniquement propre aux esprits, il est hors d'atteinte de tous les traits de la perversité humaine. Ni le fer ne peut le blesser, ni le feu le consumer, ni tous les attentats commis contre les espèces saintes le déshonorer et même l'approcher. Sous cet aspect, la gloire de notre Dieu est en sûreté : elle ne l'est pas moins, que dis-je? elle est à son comble, lorsque nous le voyons s'abaisser jusqu'à devenir l'aliment de sa créature. Par où la grandeur suprême peut-elle s'élever davantage à nos yeux, qu'en descendant plus bas en notre faveur? Un excès d'abaissement qui manifeste une bonté infinie n'est-il pas infiniment digne de la Divinité? Quand, sans avoir besoin des hommes, elle leur donne tout, et se donne elle-même, quelle émotion elle doit exciter dans tous les cœurs! Quelle admiration doit s'emparer de tous les esprits! Et n'est-ce pas alors que, plus Dieu se dé-

pouille de sa gloire, et semble se rendre petit, plus il doit en effet nous paraître grand ?

Ainsi se dissipent, au flambeau de la réflexion, toutes les subtilités et tous les sophismes que l'esprit humain oppose au mystère de l'eucharistie; tandis que les preuves solides et victorieuses sur lesquelles il est appuyé conservent toute leur force, et l'élèvent au plus haut degré de certitude. Que nous reste-t-il, que de le croire d'une foi vive et inébranlable?

C'est en effet le seul hommage de notre esprit, digne du Dieu de vérité qui a parlé aux hommes. Il faut que nous soyons plus convaincus de la présence de Jésus-Christ sur nos autels, que si nos yeux l'y apercevaient, l'y voyaient dans tout l'éclat de sa gloire : pourquoi ? Parce que sa parole est un garant plus sûr, plus infaillible que nos sens. Nos sens peuvent nous tromper; mais il est impossible que la vérité même nous trompe. De là cette disposition continuelle où nous devons être de sceller de notre sang ce dogme sacré de notre religion; et, s'il s'élevait un Néron, un Dioclétien, qui entreprît, le fer à la main, d'arracher de notre cœur ce point de notre croyance, ou d'en tirer seulement de notre bouche le désaveu, il faudrait le confesser jusqu'au dernier soupir, et perdre la vie pour sauver notre âme.

Mais où est, parmi les fidèles, cette vivacité de foi à laquelle le témoignage des sens n'ajouterait rien, cette pleine et intime conviction de la présence réelle de Jésus-Christ dans nos temples? C'était votre foi, ô vous, dont le nom est aussi révéré dans les annales de cet empire que dans les fastes de la religion ! ô saint Louis, qui ne voulûtes pas être témoin d'un miracle où Jésus-Christ rendait sensible sa présence dans l'eucharistie, parce qu'en étant assuré déjà par la révélation divine, vous n'aviez pas besoin de nouveaux prodiges pour la croire ! C'est encore la foi de tant de justes, sur qui Jésus-Christ, du fond de son sanctuaire, jette un regard de complaisance; qui viennent lui rendre des hommages si purs et si humbles; pour qui nos tabernacles sont véritablement des lieux terribles et saints, de nouveaux cieux où le Dieu des cieux réside, et qui ne seraient pas plus frappés de sa présence, quand leurs sens et leur raison se réuniraient pour leur en attester la réalité.

Mais, hélas ! ce n'est point la foi de la multitude, ce n'est point la foi de tant de personnes qui m'écoutent; une foi que l'on a reçue dès l'enfance, qu'il en coûterait plus de quitter qu'il n'en coûte de la conserver, et à laquelle on tient moins par conviction que par habitude; une foi qui, loin de se fortifier et de croître avec le nombre des années, est devenue plus faible et plus languissante; une foi qui a des doutes, des nuages, des incertitudes, et qui ne sait pas s'élever au-dessus des impressions des sens ou des suggestions du démon; une foi, en un mot, qui n'est pas incompatible avec une infidélité secrète cachée au fond du cœur, puisque, si Jésus-Christ donnait quelque signe extérieur de sa présence, la plupart de ceux qui semblent croire seraient saisis d'étonnement et de frayeur, marque certaine de leur peu de foi : voilà la foi du grand nombre.

Ah! mes frères, ce n'est point là la foi que Dieu nous demande; elle lui est aussi injurieuse qu'elle nous est funeste. Qui sait si, étant toute humaine et presque éteinte, elle ne nous range pas à ses yeux parmi les incrédules et les infidèles? C'est la foi du mystère de l'Eucharistie qui distingue les vrais enfants de l'Eglise de ceux qui ne le sont pas, mais une foi sans hésitation, une foi ferme et toujours égale à elle-même, une foi supérieure à toutes les attaques du monde et de l'enfer. Il est temps de nous élever à ce degré de foi si nécessaire, et de ne rien omettre désormais pour nous y maintenir. Nous venons de considérer les grands motifs de croire ce mystère de notre religion; ils portent la lumière et la conviction dans un esprit droit. Tout est discuté et éclairci; plus de difficultés, plus de ténèbres; le jour luit, la vérité paraît, elle se montre dans tout son éclat; rendons-lui donc hommage, et disons tous ensemble : Oui, Seigneur, vous êtes véritablement un Dieu caché et présent sur nos autels : *Vere tu es Deus absconditus.* (*Isa.*, XLV, 15.) Nous le croyons de toute l'étendue de notre esprit et de notre cœur. Nous mettons à vos pieds toutes les révoltes de notre imagination et de nos sens, et nous en faisons avec joie le sacrifice à l'autorité de votre parole. Si, jusqu'à présent, elle a trouvé dans nous des esprits peu soumis, des cœurs lents à croire, pardonnez, oubliez cette injure faite à son infaillible vérité. Nous la réparerons par toute la vivacité d'une foi sans bornes, et, en quelque sorte, infinie comme vous-même. Nous déclarons à la face du ciel et de la terre que, sous les symboles eucharistiques, nous reconnaissons l'arbitre suprême de nos destinées, le juge des vivants et des morts, le Dieu des hommes et des anges, qui daigne converser avec nous, s'unir à nous, s'offrir, s'immoler encore pour nous. Nous voulons vivre et mourir dans la profession de cette foi, et nous vous prierons sans cesse, ô Seigneur! de conserver, d'augmenter en nous cette foi précieuse et surnaturelle, le partage de vos élus et l'effet de votre grâce : *Adauge nobis fidem.* (*Luc.*, XVII, 5.)

Présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie. mystère de foi qui mérite toute la soumission de notre esprit; vous venez de le voir. J'ai ajouté : mystère de piété qui réclame tous les sentiments de notre cœur; sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Il n'est point, dans toute la religion, de plus digne objet de notre piété que la divine Eucharistie, ni de lieu plus saint sur la terre que l'autel où elle repose, puisque Jésus-Christ y réside en personne. Elle est ici-bas le trône de sa majesté, de sa grâce, de son

amour. Le respect, l'assiduité, la ferveur, tels sont donc les caractères de la piété qui doit guider nos pas dans son temple et répandre nos cœurs en sa présence.

Le respect, qu'ai-je dit? mes frères, cette expression est trop faible pour peindre la situation d'esprit et de cœur où nous devrions être en présence de Jésus-Christ; il faudrait dire : un saisissement, un tremblement religieux, un profond anéantissement de tout notre être devant un Dieu dont le ciel et la terre ne peuvent soutenir les regards, et qui est si proche de nous. C'est ce qu'éprouve d'ordinaire une âme fidèle, vivement persuadée de sa présence. Sa foi lève les voiles, écarte les ombres qui le cachent à ses yeux : elle le voit presque à découvert, et ses adorations sont sans bornes. Elle est absorbée et comme anéantie dans cette pensée : je suis devant mon Dieu, je vais recevoir mon Dieu. On a vu des chrétiens vertueux au lit de la mort, et les plus illustres personnages de l'Eglise et de l'Etat, lorsque le ministre de la religion leur présentait le corps adorable de leur Sauveur et de leur Dieu, ranimer, par un dernier effort de piété, leurs forces défaillantes, et en trouver assez, quoiqu'il ne leur restât qu'un souffle de vie, pour se prosterner à ses pieds, remerciant, s'humiliant, s'anéantissant, fondant en larmes, et le recevant avec les marques les plus sensibles et les plus touchantes d'un profond respect.

Voilà l'effet d'une pleine et intime conviction de la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Pouvons-nous penser à sa grandeur suprême et à notre extrême bassesse; nous souvenir qu'il est le Dieu fort, le Dieu admirable, le maître absolu de l'univers, le roi immortel des siècles, et que nous ne sommes devant lui que des créatures viles et méprisables, dont le sort éternel est entre ses mains, sans être pénétrés d'une sainte horreur, sans éprouver un secret frissonnement? Vous êtes devant celui qui, au plus haut de l'empyrée, reçoit les hommages de toute la cour céleste. Elle l'adore avec des transports d'admiration et de ravissement, que la durée des siècles éternels n'affaiblira jamais. Sur l'autel même, dit saint Chrysostome, il est environné d'une multitude d'anges, qui, éblouis de l'éclat de ses perfections et de sa gloire, se couvrent de leurs ailes et s'abîment de respect : eh! combien plus doivent s'humilier et s'abaisser en sa présence de faibles mortels! *Le Seigneur est dans son saint temple*, s'écrie le Prophète; *que l'univers se taise et se prosterne devant lui : « Dominus in templo sancto suo, sileat terra a facie ejus. »* (*Psal.* X, 5.) Paroles énergiques et sublimes, qui doivent retentir dans le cœur d'un chrétien, lorsqu'il paraît devant les sanctuaires consacrés par la présence de Jésus-Christ, et l'avertir de lui rendre tous les honneurs du culte souverain qui lui est dû : devoir indispensable et d'autant plus impérieux qu'un des principaux desseins de Jésus-Christ, dans l'institution de l'Eucharistie, a été d'y recevoir le tribut continuel de nos hommages, d'offrir à nos adorations ce corps sacré, qui fut immolé pour notre salut, et où la Divinité habite, et qu'en sa présence encore plus qu'à son nom tout genou fléchit sur la terre, comme dans le ciel et dans les enfers. Y manquer, c'est blesser sa gloire et son cœur, c'est se rendre coupable à ses yeux en violant le plus saint et le plus juste des préceptes.

Mais, hélas! comment est-il observé par la plupart des chrétiens? Parlerai-je ici des profanations sans nombre qui déshonorent nos temples, et semblent y braver la majesté du Dieu qui les habite; de ces excès criants de l'impiété et du libertinage durant même la célébration de nos saints mystères, qui changent les fêtes et les solennités de Sion en des jours d'opprobre et de crimes? Non; leurs auteurs ne viennent point à nos discours; je dois vous épargner l'affreux récit de leurs scandales, je parle à des fidèles qui en ont horreur.

Mais, mes frères, votre conscience ne vous fait-elle en ce moment aucun reproche? Ne vous êtes vous jamais écartés de ce religieux et profond respect dû à la présence de Jésus-Christ dans le lieu saint? Y paraissez-vous avec cet air de modestie et de recueillement que tout y inspire? Y sentez-vous le poids de sa grandeur et de sa majesté voilée sous de faibles symboles? Sous les yeux de votre Créateur et de votre Juge, vous humiliez-vous, vous concentrez-vous dans votre bassesse et votre néant? Le spectacle de votre piété va-t-il ranimer celle des âmes dissipées et mondaines qui en sont témoins? Lors même que vous donnez des marques extérieures de religion, votre esprit et votre cœur sont-ils d'accord avec elles; peut-on les regarder comme une fidèle image de ce qui se passe au dedans de vous?

Hélas! par combien de péchés d'irrévérence n'avez-vous pas offensé le Dieu de l'Eucharistie, depuis que vous paraissez dans les temples où il réside! tant de pensées vaines, de regards curieux, de paroles indiscrètes, d'attitudes fières ou nonchalantes; tant de messes mal entendues, où, lorsque Jésus-Christ, dans un état de victime, exigeait de vous le tribut d'une adoration d'autant plus profonde qu'il s'humiliait davantage en votre faveur, vous vous êtes à peine occupés de lui, vous avez laissé un libre cours à votre imagination et à vos sens, vous avez préféré mille idées frivoles et terrestres à la contemplation des merveilles que vous offrait le sanctuaire; tant de communions tièdes, lâches, précipitées, sans recueillement et sans dévotion, avec un cœur dominé par l'amour du monde, une conscience alarmée par de justes remords, une froideur et une indifférence infiniment injurieuses à Jésus-Christ! Voyez de combien de manières vous avez violé le respect qui lui est dû dans son sacrement!

Ah! Seigneur, devez-vous lui dire, j'en fais à vos pieds le triste et douloureux aveu ;

oui, je vous ai refusé trop longtemps le culte et les honneurs que je vous devais dans le plus auguste de nos mystères; trop souvent je vous y ai méconnu, oublié, outragé. De combien de sortes d'irrévérences je me suis rendu coupable, soit en paraissant devant vous, soit en vous recevant en moi! Puis-je les compter? Puis-je en sonder l'énormité et l'horreur? N'ont-elles pas été, peut-être, jusqu'aux derniers attentats? Ne me suis-je pas précipité dans l'abîme de la profanation et du sacrilége? Mais, quelque criminel que je puisse être à vos yeux, je n'ajouterai pas à mes autres péchés celui de ne plus espérer en votre bonté infinie. Je sais que vous ne rejetez point le sacrifice d'un cœur contrit et humilié; je sais que vous ne vous êtes pas renfermé dans votre adorable sacrement pour y exercer votre justice, mais votre miséricorde : laissez-la donc agir en faveur d'une malheureuse créature qui l'implore. Pardon, Seigneur, de tous les outrages que je vous ai fait essuyer sur votre trône eucharistique : je les déteste, je les couvre de mes regrets et de mes larmes : je veux que tout le reste de ma vie en soit une réparation continuelle; dès ce moment, et pour toujours, je me range parmi vos plus humbles adorateurs. Que la lumière de votre grâce ne cesse de luire au fond de mon cœur, et qu'elle y entretienne le sentiment vif et intime de votre présence; je ne saurai plus que m'abaisser et adorer, et j'unirai mes hommages à ceux de vos anges qui joignent un saint tremblement à un ardent amour : *Tremunt potestates.* (*Præf. missæ.*)

Tel est, mes frères, le premier devoir de la piété chrétienne envers la divine Eucharistie, le respect : elle y ajoute l'assiduité; il faut qu'elle nous conduise souvent aux pieds des autels où réside Jésus-Christ. Dès qu'il daigne habiter parmi nous, et qu'il est notre Dieu, qui ne voit, qui ne sent que nous devons être assidus à lui rendre nos hommages? que, si la présence d'un souverain dans les lieux soumis à sa domination lui attire des honneurs auxquels on ne croirait pouvoir manquer sans lui faire une sorte d'outrage et mériter sa disgrâce, à plus forte raison celui devant qui tous les potentats de la terre ne sont que poussière et néant, Jésus-Christ, notre créateur et notre sauveur, présent au milieu de son peuple, a-t-il droit d'exiger que nous allions le reconnaître et l'honorer dans son sanctuaire, et qu'ainsi, l'assiduité dans les temples, où il a fixé sa demeure, n'est pas seulement une démarche louable de piété, mais une des principales obligations du christianisme?

Et que de raisons n'avons-nous pas encore d'y voler avec ardeur? Jésus-Christ s'est renfermé dans l'Eucharistie avec toutes les richesses de sa grâce. C'est de là, dit saint Ambroise, qu'il les répand sur toute l'Eglise, et sur chaque fidèle qui s'approche de lui, guidé par une foi vive et une humble confiance; c'est là qu'il veut être notre oracle dans nos doutes, notre consolation dans nos peines, notre ressource dans tous nos besoins. Combien d'âmes sont venues dans son sanctuaire, tristes, abattues, désolées, et en sont sorties avec la paix, la sérénité et la joie dans le cœur! Les pécheurs, au moins, ne sont-ils pas exclus de sa présence? Non; l'Eucharistie n'est pas le tribunal de sa justice, c'est le siége de sa miséricorde. Il y est dans un état de victime, toujours prêt à s'immoler pour eux dans les moments où il ne l'est pas en effet. Quel lieu plus favorable que l'autel, où il est un Dieu de paix et de clémence, pour fléchir en leur faveur celui que tous les supplices de l'enfer n'attendriront jamais sur leur sort, s'ils meurent dans sa disgrâce.

Mais c'est aux justes admis au banquet divin que sont réservées les plus précieuses faveurs de l'Eucharistie. Quelles merveilles la présence de Jésus-Christ opère en eux! d'abord l'augmentation de cette grâce sanctifiante et céleste, dont le moindre degré est infiniment au-dessus de tous les biens de la terre, et qui est le principe et la mesure de la félicité éternelle. A ce bienfait inestimable combien d'autres n'en ajoute-t-il pas! O festin sacré! s'écrie l'Eglise, où Jésus-Christ, glorieux et immortel, nous nourrit de son corps, de son sang, de sa divinité, et, s'identifiant en quelque sorte avec nous, ne fait qu'un corps avec nous, devient le soutien, la vie et comme l'âme de notre âme, la lumière de notre esprit, le sentiment de notre cœur, le frein de nos passions, la règle de nos désirs, le bouclier contre tous les traits des ennemis de notre salut; fortifie en nous la foi, affermit l'espérance, perfectionne la charité, nous facilite la pratique de toutes les vertus, fait de nous des hommes divins, et, en nous inondant de ses grâces, nous donne dans la possession de lui-même un gage assuré de la gloire et du bonheur qu'il nous promet, étant lui-même la gloire et la félicité des saints dans le ciel : *O sacrum convivium in quo Christus sumitur, mens impletur gratia, et futuræ gloriæ nobis pignus datur.*

Voilà, mes frères, ce que Jésus-Christ est pour nous dans l'Eucharistie; ajoutez ce que la foi vous apprend encore, et que le temps ne me permet pas de vous dire : peignez-vous les richesses ineffables de ce mystère auguste, arche sainte de la nouvelle alliance à laquelle nous devons sans cesse avoir recours, arbre de vie planté au milieu de l'Eglise, dont le fruit divin donne l'immortalité; moyen le plus efficace et le plus universel que Jésus-Christ ait établi pour la sanctification de nos âmes, lien sacré et nécessaire du commerce intime qu'il veut entretenir ici-bas avec nous, centre d'où tout part et où tout revient, dans l'économie de la religion et dans l'affaire de notre salut; et vous comprendrez qu'il n'est point de dévotion plus solide et plus essentielle pour un chrétien que celle qui a pour objet Jésus-Christ présent dans l'Eucharistie, et qui nous porte, soit à le visiter dans son sanctuaire,

soit à assister à son sacrifice, soit à nous unir à lui par la participation de son corps et de son sang.

Le visiter dans son sanctuaire; oui, mes frères, suspendez quelques instants les occupations et les soins de cette vie, pour venir le conjurer de répandre sur eux et sur vous ses bénédictions célestes. Supprimez des discours superflus avec les hommes, pour vous ménager les moments de converser avec votre Dieu; faites-vous une loi d'aller chaque jour l'adorer, le remercier, l'aimer, vous dévouer à ses volontés suprêmes et goûter le plaisir de sa divine présence; ou, si les embarras de votre situation ne vous le permettent pas, tournez, du moins, vers son temple, comme les Israélites captifs vers la cité sainte, vos regards et vos vœux, et, avec plus de sujet que la reine de Saba, enviez le bonheur de ceux qui sont toujours devant le véritable Salomon. Telle est la conduite de toute âme qui marche à la clarté de la lumière de Dieu dans les voies de la justice.

Assister au divin sacrifice où Jésus-Christ, prêtre et victime, continue de pacifier le ciel et la terre, et rend à son Père une gloire infinie; où, associés à ses hommages, sous ses auspices et de concert avec lui, nous honorons l'Eternel autant qu'il mérite de l'être; où se répandent à grands flots sur les fidèles les richesses de la rédemption. Ah! pour peu que la foi vous éclaire et que vous ayez votre salut à cœur, avec quel empressement vous irez prendre part à cette œuvre ineffable qui s'opère dans nos temples, et qui tient le premier rang parmi tous les exercices du culte religieux!

Nous unir à Jésus-Christ par la participation de son corps et de son sang : sainte et sublime union qui doit être l'objet de nos plus ardents désirs, parce que nous ne pouvons rien sans Jésus-Christ, et qu'avec lui nous pouvons tout; qu'il est notre nourriture, notre force, notre consolation, notre espérance, qu'il est pour nous tous les biens. Ce désir de nous unir à Jésus-Christ n'est pas un sentiment réservé aux parfaits; c'est une disposition essentielle au salut et nécessaire à tous les chrétiens; car, autant nous sommes obligés d'aimer ce Dieu Sauveur, le principe et l'objet de notre félicité, et de conquérir, par nos vertus, la couronne qu'il nous a méritée par son sang, autant devons-nous souhaiter cette intime union qui nous incorpore avec lui et qui affermit nos pas dans le chemin du ciel; et quand ce désir est sincère, quand il vit et règne dans le cœur, il influe sur sa conduite : une trop longue séparation le trouble et le désole. Il écarte les obstacles qui l'éloignent de l'autel, il saisit tous les moyens qui le rendent digne d'y paraître, il cède avec transport aux invitations du Dieu qui y réside. De là, dans les justes, l'assiduité à se présenter à la table sainte, et dans les pécheurs, les regrets qu'ils doivent éprouver d'en être exclus, les efforts qu'ils doivent faire pour mériter d'y être admis.

Malheur aux chrétiens qui ne sentent ni attrait pour la divine eucharistie, ni inquiétude et douleur de s'en voir éloignés; qui paraissent rarement dans les temples du Seigneur, et plus rarement encore au banquet mystérieux de ses élus, et qui vivent tranquilles dans cet état! Etat funeste qui annonce le dépérissement de leur foi, l'attachement excessif aux choses de ce monde, l'endurcissement de leur cœur, l'oubli de leur salut, hélas! et leur perte éternelle : vous l'avez dit, Seigneur, par la bouche de votre Prophète : *Ceux qui s'éloignent de vous périront : « Qui elongant se a te peribunt. »* (*Psal.* LXXII, 27.)

Heureux, au contraire, ceux qui, touchés de la présence de Jésus-Christ sur nos autels, se sentent attirés vers lui, qui regardent une communion sainte comme le comble du bonheur et de la gloire, une messe bien entendue comme le sujet des plus vives actions de grâce, une visite faite au Dieu de toute consolation comme le plus doux entretien de leur journée et dont la conduite répond à ces sentiments : Heureux ceux que l'on voit souvent recueillis et immobiles aux pieds du sanctuaire, ou assister avec une édifiante piété à la célébration des mystères saints, ou se nourrir à la table sacrée du pain des anges! Ils portent gravé sur leur front le nom de Dieu et le sceau de ses élus. Cette piété assidue envers la divine eucharistie est un des signes les plus certains de leur prédestination. Ils sont animés de l'esprit de la foi, ils sont toujours à la source des grâces, ils marchent sur les traces du plus grand nombre des saints, il ne leur reste plus qu'à les imiter dans la ferveur comme dans l'assiduité de leurs hommages.

Eh! quelle ferveur, quels vifs sentiments de la plus tendre et de la plus ardente piété devrait exciter, dans une âme chrétienne, l'adorable eucharistie! Jésus-Christ y déploie tous les feux et tous les charmes de son amour, d'un amour porté au dernier degré de vivacité et de tendresse, d'un amour excessif et capable de jeter dans l'étonnement toutes les intelligences créées, d'un amour aussi incompréhensible que Dieu même qui le fait éclater, et dont la charité est sans bornes comme ses autres perfections. C'est cet amour qui le porte à renverser toutes les lois de la nature et à descendre jusqu'aux plus profonds abaissements pour demeurer avec nous, pour se donner à nous, pour réunir notre âme à son principe, en la faisant rentrer dans le sein de la Divinité dont elle est sortie, pour ajouter à tous les biens qu'il verse sur elle dans son sacrement, ces délices pures dont il est la source, et qui sont sur la terre un essai, un goût anticipé du bonheur du ciel. Ah! donnez-moi une âme qui sente la noblesse de son origine et la sublimité de sa destination, qui sente qu'elle vient de Dieu et qu'elle n'est faite que pour Dieu, que Dieu seul est son appui, sa lumière, sa force, sa gloire, sa félicité, et qu'il est sous les voiles eucharistiques où il l'appelle, où il l'attend,

le cœur embrasé d'amour et les mains pleines de bienfaits : ah! combien alors les tabernacles où il réside lui paraîtront aimables! avec quel goût, quelle ardeur elle s'y présentera pour s'entretenir avec lui ou pour s'unir à lui! Quels sentiments d'admiration, de confiance, de joie et d'amour, la pénètreront aux pieds des autels et dans la participation des saints mystères! Avec quels ravissements elle se plongera dans cet océan de béatitude où sont renfermés tous les trésors de la nature, de la grâce, de la gloire! comme elle s'écriera avec saint Augustin : O mon Dieu! unissez-moi pour toujours à vous, régnez à jamais dans mon cœur pour en remplir le vide, pour l'enivrer des douceurs célestes que vous faites goûter à ceux qui vous aiment, pour me faire oublier mes inquiétudes, mes chagrins, mes vains plaisirs, l'univers entier, et me laisser seul avec vous contempler vos perfections, vos amabilités suprêmes, et jouir, en vous possédant, de tous les biens à la fois, vous qui êtes le bien infini, et dont la possession est le souverain bonheur.

Non, je ne suis pas surpris du recueillement inviolable et de la piété enflammée des saints, en présence de Jésus-Christ dans l'eucharistie : les heures consacrées à l'adorer coulaient trop rapidement au gré de leur ferveur. Les sentiments se multipliaient sans effort dans leur âme, et en sortaient comme des torrents de feu. Ils auraient passé à travers mille glaives et mille flammes pour avoir le bonheur de s'unir à lui; et, dans cette union glorieuse, ravis, hors d'eux-mêmes, leur corps était sur la terre, leur esprit et leur cœur étaient au ciel. Ces dispositions religieuses, ces impressions divines sont l'effet propre de l'eucharistie dans un chrétien vivement persuadé que Jésus-Christ y est présent. Ne serait-il pas juste qu'aux pieds de ses autels nous ressentissions les ardeurs des séraphins qui environnent son trône? n'a-t-il pas fait autant pour nous que pour eux? S'il est pour eux le Dieu de gloire et de grandeur, n'est-il pas pour nous le Dieu de bonté et d'amour? s'il ne nous est pas donné comme eux de le voir face à face, ne le voyons-nous pas des yeux de la foi; et la foi, dissipant les nuages qui le dérobent à nos sens, ne nous montre-t-elle pas dans sa personne tout ce qui peut enlever et captiver nos cœurs, tout ce qui ravit et enflamme les anges?

Humilions-nous donc d'avoir été si peu sensibles, jusqu'à présent, à cette merveille de l'amour de notre Dieu; et que ce jour soit pour chacun de nous l'époque d'un renouvellement de piété et de ferveur envers le plus auguste et le plus touchant de nos mystères. Faisons des efforts pour sortir de cet état de tiédeur et de lâcheté où nous nous sommes tenus en présence de Jésus-Christ; il les secondera par sa grâce. Ce divin soleil se cache sous une nuée pour ne pas nous éblouir par l'éclat de ses rayons; mais il échauffe, il embrase ceux qui s'approchent de lui avec un véritable désir de ressentir ses ardeurs. Conjurons ce Dieu d'amour de répandre sur nous quelques étincelles du feu sacré qu'il est venu apporter sur la terre, et qu'il a renfermé dans l'eucharistie. Que désire-t-il lui-même, sinon que nous en soyons embrasés? Il exaucera nos vœux, dût-il pour cela faire un miracle, n'en doutons pas; il l'ajoutera à tous les prodiges qu'il opère dans son sacrement. En l'attendant, et ne cessant pas de le demander, offrons-lui, pour suppléer à la faiblesse de nos sentiments, les profonds hommages, les brûlants transports, les vives actions de grâce, les louanges, les bénédictions, toutes les ferveurs des saints qui ont le mieux répondu au don ineffable de l'eucharistie. Joignons-y le plus ardent désir d'éprouver leurs dispositions; par là elles deviendront en quelque sorte les nôtres, et notre piété, sans être toujours tendre et sensible, sera néanmoins toujours fervente : *Exsultent filii Sion in rege suo.* (*Psal.* CXLIX, 2.) Enfants de Sion, faisons retentir ces temples de nos concerts, et tressaillons d'allégresse, parce que nous jouissons de la présence de notre Roi et de notre Dieu. Les voiles dont il se couvre conviennent à l'état du siècle présent, qui est un état de foi, et qui serait détruit, s'il se montrait à découvert. Dieu s'est fait trois tabernacles, dit un saint docteur, la Synagogue, qui n'a eu que les ombres sans la vérité; l'Église, qui a la vérité avec les ombres; le ciel, où il n'y a point d'ombres, mais la seule vérité. Plus favorisés que l'ancien peuple, rendons-nous dignes de la préférence dont Dieu nous honore, et par un saint usage du plus signalé de ses bienfaits, méritons de passer des nuages du temps dans les splendeurs de l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON VI.

Pour l'octave de la Fête-Dieu.

SUR LA MESSE.

Habemus altare. (*Hebr.*, XIII, 10.)

Nous avons un autel.

Quelle est la nation qui n'ait pas ses autels, ses prêtres, ses sacrifices? La religion est si naturelle à l'homme, et le sacrifice si essentiel à la religion, que les annales du monde nous représentent les peuples les plus sauvages prosternés devant quelque divinité, et lui offrant leur encens et des victimes. D'où vient que ce culte extérieur, tout défiguré qu'il était par l'esprit des ténèbres, a néanmoins eu pour lui le consentement de l'univers? C'est que la vérité s'y trouvait à côté du mensonge, et qu'il prenait sa source dans une idée aussi ancienne que le genre humain. Les lumières de la raison découvrirent aux hommes la nécessité de sacrifier à l'auteur de leur être. Cet hommage suprême, rendu au Créateur par de faibles mortels qui tiennent tout de sa main, et qui sont devant lui comme s'ils n'étaient pas, fut toujours regardé comme le signe solennel et l'éclatant aveu de sa gran-

deur et de leur bassesse; et, parce que le Maître de l'univers est encore le vengeur des crimes, les hommes se sont hâtés de détourner ses châtiments par des sacrifices, et de racheter leur vie, qu'ils méritaient de perdre, par la mort des victimes qui étaient substituées aux coupables

Voilà les principes et la base de toutes les religions qui ont paru tour à tour sur la terre : aucune n'osa s'y montrer sans sacrifice et sans autel, parce que la loi du sacrifice était écrite dans le cœur de l'homme. L'idolâtrie en a abusé, mais elle n'a pu l'abolir. Ce cri de la nature était la voix de son auteur, puisqu'il a été si constant et si universel, puisque Dieu lui-même prescrivit des sacrifices à son peuple; puisque, avant la promulgation de sa loi et dès l'origine du monde, les justes qui marchaient devant lui, et qu'il honorait de ses communications secrètes, lui avaient dressé des autels et offert des sacrifices : tant il est vrai, conclut l'Ange de l'école, que le sacrifice est inséparable de la religion!

La religion chrétienne s'est élevée sur les ruines de la Synagogue et du paganisme : où est son sacrifice? car le sacrifice de la croix est passé. Si elle n'en a pas, elle n'est plus, selon la pensée de saint Augustin, qu'un fantôme de religion indigne de fixer sur ses disciples les regards de l'Éternel : mais, grâce à l'auteur et au consommateur de notre foi, nous avons un sacrifice prédit dans les jours anciens, et accordé dans de plus heureux temps aux enfants de la lumière; nous avons un autel, dit saint Paul, où nous sacrifions au Dieu vivant et véritable : *Habemus altare.*

Or, mes frères, nos temples et nos autels ne connaissent point d'autre sacrifice que celui de la messe : le sacrifice de la messe est donc le lien sacré du commerce établi entre le ciel et la terre, le plus noble exercice de notre culte, l'appui de notre piété, le fondement de nos espérances. N'est-il pas encore le plus illustre monument qui ait pu être érigé à la gloire du Très-Haut, et la source féconde où nous pouvons puiser à pleines mains tous les dons célestes? Mais, hélas! que nous sert-il d'être en possession du sacrifice le plus glorieux à Dieu et le plus salutaire aux hommes, si la plupart d'entre nous n'y viennent, ce semble, que pour en avilir la dignité, et en dissiper les fruits? Ressuscitons dans nos cœurs les sentiments respectueux qu'il exige, et ne soyons pas encore ennemis de nous-mêmes pour nous priver des avantages précieux qu'il nous offre. L'excellence et les prérogatives du sacrifice de la messe le rendent infiniment respectable; premier point : le mérite et les fruits du sacrifice de la messe doivent nous le rendre infiniment cher; second point. En deux mots, le sacrifice de la messe est la plus grande merveille et le plus riche trésor de notre religion; avec quel respect devons-nous donc y assister, avec quel empressement devons-nous donc en profiter! *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Le sacrifice est un acte auguste de religion, où la Divinité paraît dans tout l'éclat de sa gloire, au milieu de l'encens et des hommages de ses créatures humiliées et anéanties à ses pieds, lui faisant l'aveu solennel de leur soumission et de leur dépendance, empruntant la voix et les dispositions de la victime qu'elles immolent, pour faire monter leur vœux jusqu'à son trône, et en attirer un regard favorable; honorant ainsi ses perfections infinies par le culte suprême qu'elle exige et qu'elle ne partage avec aucun être créé. Cette idée seule de sacrifice ne porte-t-elle pas dans l'âme un sentiment de respect et de vénération? Sentiment si légitime, et dont le Seigneur est si jaloux, qu'il n'oublia rien pour l'inspirer à son peuple dans les solennités d'une loi bien inférieure à la nôtre : ne l'exige-t-il pas de nous à plus forte raison dans la célébration de nos saints mystères? N'en doutons pas : la messe est l'assemblage et le centre de tout ce qu'une religion descendue du ciel a de plus vénérable et de plus sacré. Je développerai la pensée d'un Père de l'Église, qui l'appelle avec autant de vérité que d'énergie un sacrifice plein de Dieu : *Sacrificium Deo plenum.* Pourquoi? Écoutez-le : parce que c'est un Dieu qui en est l'auteur, un Dieu qui en est le prêtre, un Dieu qui en est la victime, un Dieu qui y opère, en s'immolant, les plus étonnantes merveilles. Seigneur, soutenez nos esprits éblouis de tant de lumière et de majesté; laissez-nous contempler d'un œil respectueux les beautés ineffables du sacrifice de vos autels; et sans doute, tant qu'il restera dans nos âmes quelque sentiment de foi et de piété, il devra trouver en nous d'humbles et fervents adorateurs.

Et d'abord, mes frères, remontons à l'origine de la messe : représentez-vous cette nuit à jamais mémorable qui ouvrit au Fils de Dieu, la carrière de sa passion, et fut illustrée par un gage éclatant de son amour, qui en était comme le prélude. Il est de la foi que, lorsque Jésus-Christ dit à ses apôtres, dans la dernière scène : Ceci est mon corps, ceci est mon sang; recevez l'un et l'autre de la main de votre Dieu, qui va mourir pour vous; et en qualité de mes ministres, offrez l'un et l'autre à mon Père, en mémoire de moi; il institua la messe, et voulut qu'elle fût le sacrifice unique et perpétuel d'une religion destinée à porter la gloire de Dieu à son comble. Moïse n'avait laissé à son peuple que des sacrifices établis par le ministère d'un ange qui parlait au nom du Seigneur; celui des chrétiens leur a été transmis par le testament d'un Homme-Dieu dont il est l'ouvrage.

Et s'il fallait vous rendre plus sensible encore l'établissement divin de ce grand mystère de notre foi, je vous le montrerais signalant tous les temps de la loi de grâce : vous verriez ce dépôt sacré, confié par Jésus-Christ à ses apôtres et à leurs successeurs, jeter le plus vif éclat dans les beaux

jours de l'Eglise naissante. Saint André en rend grâce au ciel, en fait gloire à l'aspect des tyrans, et s'écrie, en volant au martyre, que chaque jour le vit immoler l'Agneau sans tache. Vous verriez dans les plus violentes tempêtes des persécutions, des lieux obscurs et cachés servir d'asile à la piété fugitive et aux divins mystères. Combien de fois une lumière céleste éclaira-t-elle les prières et les cantiques des fervents chrétiens rassemblés dans les catacombes où ils offraient la victime sainte, et se nourrissaient de sa chair adorable! Quand les princes du siècle baissèrent la tête sous le joug de l'Evangile, et que la croix de Jésus-Christ brilla sur le diadème des empereurs, vous eussiez vu des temples magnifiques s'élever de toute part, la religion rentrer dans ses droits et paraître au grand jour, et le sacrifice de la messe, célébré avec plus de pompe et de solennité, continuer d'être l'âme et la base du culte divin. Je vous aurais fait entendre une foule de témoins empressés de lui rendre hommage. Les oracles des conciles, les écrits des saints Pères en relèvent l'excellence, en attestent la perpétuité : toute la tradition élève la voix en sa faveur; et, si Luther voulut ravir à la messe la gloire de son institution divine, toutes les foudres de l'Eglise, lancées sur ce vil apostat, dissipèrent les nuages qu'il s'efforçait de répandre sur une vérité si lumineuse et déjà si ancienne dans l'esprit des fidèles : mais je parle moi-même à des fidèles convaincus de cette grande vérité. Or, un simple regard sur l'origine et la durée du sacrifice de la messe ne devrait-il pas suffire, mes frères, pour vous pénétrer de respect au pied des autels, où vous le retrouvez encore, avec tout son prix et toute sa grandeur? Eh! pourquoi ne vous dites-vous pas à vous-mêmes, lorsque vous entrez dans le lieu saint : je vais donc assister à ce grand sacrifice, sorti du sein de Jésus-Christ, qui était venu créer de nouveaux cieux et une nouvelle terre; substitué à tous les sacrifices anciens qui l'annonçaient, et qui disparurent en sa présence comme des ombres devant la lumière du soleil; célébré avec tant de dignité par les fondateurs de la religion aux yeux de leurs fervents disciples? Combien de siècles se sont prosternés devant lui! Il les a traversés majestueusement, s'avançant jusqu'à nous par les mains de tant de pasteurs vénérables et de saints pontifes, dont la succession non interrompue forme dans l'Eglise une chaîne si brillante et si longue, qui portaient à l'autel une foi si vive et une piété si ardente, qui arrosaient si souvent de leurs larmes les sacrés mystères, qui les honoraient également par la profondeur de leurs hommages et par l'éclat de leur sainteté. Mes yeux vont voir le grand objet de leur vénération, ce don précieux que le Sauveur du monde laissa, avant de monter au Calvaire, à des enfants, pour qui sa tendresse allait lui coûter la vie. Hélas! quels droits n'a-t-il pas sur un cœur religieux et sensible!

Droits d'autant plus respectables, mes frères, qu'il n'est pas jusqu'à l'extérieur de la messe qui ne porte l'empreinte du doigt de Dieu. Si Jésus-Christ en a institué le fond, l'Esprit saint en a dicté l'appareil, les prières, les cérémonies. Ils furent connus et révérés dans les siècles les plus purs du christianisme, ces dehors mystérieux, qui couvrent le sacrifice redoutable, et nous empêchent d'être accablés sous le poids de sa gloire. Leur auguste simplicité renferme une vertu secrète qui s'est fait sentir à des païens, et qui prête à des chrétiens attentifs les ailes de la piété pour élever leur esprit et leur cœur jusqu'au ciel; de sorte que selon le concile de Trente, il semble que la sagesse divine ait voulu environner le chef-d'œuvre de la loi de grâce d'un assemblage de circonstances et d'actions les plus propres à en soutenir les prérogatives, et à nous en faire recueillir les fruits.

Mais commençons à entrer dans ses adorables profondeurs. Levons le voile sous lequel est caché le Saint des saints, offrant avec nous le sacrifice qu'il institua lui-même. O vous qui y assistez, si Jésus-Christ s'y rendait tout à coup visible, et déployait à vos regards la dignité infinie du grand-prêtre de la nouvelle alliance, quelle respectueuse frayeur vous prosternerait à ses pieds! prosternez-vous donc; c'est lui qui offre les dons sacrés : *Idem nunc offerens qui se tunc obtulit*; et, s'il se dérobe à vos sens, un garant plus sûr qu'eux, la foi, vous le montre. Oui, c'est peu qu'au sein de sa gloire Jésus-Christ exerce les fonctions de son sacerdoce, et que toujours vivant pour intercéder en notre faveur, dit saint Paul, il présente toujours à son Père, et les mérites de sa mort, et les vœux de son Eglise; pontife éternel, selon l'ordre de Melchisédech, il renouvelle encore dans nos temples, sous les apparences du pain et du vin, l'oblation de son corps et de son sang; et c'est Jésus-Christ qui préside à notre sacrifice, Jésus-Christ qui l'anime de son esprit et le couvre de sa vertu; Jésus-Christ qui, étendant invisiblement son bras sur l'autel, dit saint Chrysostome, change et sanctifie les dons eucharistiques; Jésus-Christ, qui, caché sous la personne de son ministre, lève avec lui des mains suppliantes et, adorateur égal à Dieu, fait servir sans cesse à son culte et à nos besoins le sacerdoce dont il possède la plénitude et la source : *Idem nunc offerens sacerdotum ministerio, qui se tunc obtulit*.

O foi divine, répandez vos plus vives clartés sur le sacrifice des chrétiens, et découvrez-leur un des plus beaux spectacles de leur religion : un Dieu prêtre, un pontife immortel, plus pur et plus élevé que les cieux, qui mêle ses adorations aux nôtres, et, à ne considérer que les siennes, offre à l'Etre souverain le tribut d'une gloire sans mélange et sans bornes; un ministre marqué d'un sceau céleste, qui le représente à l'autel, qui l'approche, lui parle sur cette montagne sainte, et s'enfonce seul avec lui dans l'obscurité majestueuse qui couvre les mystères

sacrés; des fidèles rassemblés autour du sanctuaire, revêtus eux-mêmes d'un sacerdoce royal, dit le prince des apôtres, et par la grâce du baptême unis au souverain Sacrificâteur, comme des membres à leur chef; le Tout-Puissant assis sur les chérubins dans une lumière inaccessible, qui voit sous les symboles mystiques son Fils, l'image de sa substance, lui présenter à la tête de la sainte cité l'holocauste parfait et relever, par les splendeurs de sa divinité, l'encens et les vœux qu'il fait monter jusqu'aux pieds de son trône. O grandeur du sacrifice de la messe ! à ces traits, qui n'en sont pourtant qu'une faible peinture, reconnaissez, mes frères combien il est digne de vos plus respectueux hommages

Si la majesté de celui qui l'offre le couronne d'un éclat divin, le privilége de l'offrir avec lui ne doit-il pas vous pénétrer d'une sainte et religieuse horreur? le défaut de respect et d'attention ne serait-il pas alors un crime ? Oui, sans doute : vous insulteriez à l'amour de Jésus-Christ, qui prie pour vous avec des gémissements ineffables, et qui vous charge de présenter sous ses auspices le prix de votre rédemption et le gage de votre dépendance; vous le forceriez de lancer sur vous des regards d'indignation, et de venger le mépris de son sacerdoce et de sa présence, en vous retranchant du corps de ses élus comme des profanes et des anathèmes. Associés à ce prêtre invisible avec qui nous ne devons faire qu'un même esprit, un même cœur, un même sacrifice, ah ! c'est dans ces moments précieux qu'il faut vous efforcer de retracer au dedans de vous-mêmes les dispositions des bienheureux dans le ciel, lorsque, abîmés de respect et enflammés d'amour, ils offrent par Jésus-Christ, leur pontife comme le nôtre, le sacrifice de louanges au roi immortel des siècles.

Et le ministre de l'autel croit-il être encore sur la terre, lorsqu'autour de lui tout est céleste, tout est divin ? Se peut-il qu'il ne soit pas absorbé dans la sublimité des fonctions qu'il exerce ? les plus brillants séraphins en sont jaloux ; qu'il ne porte pas gravée sur son front la terreur du mystère qu'il offre ? l'univers l'adore en tremblant ; qu'admis enfin dans un commerce si intime avec Jésus-Christ, il n'en remporte pas une nouvelle ferveur et une vertu plus éclatante, comme autrefois Moïse, au sortir de son entretien avec Dieu, descendit de la montagne avec un visage rayonnant de lumière? Seigneur Jésus, la gloire d'un sacrifice dont vous êtes le prêtre n'emprunte aucun lustre de la sainteté de ceux qui vous y représentent : quelle haute sainteté néanmoins vous exigez d'eux pour mettre quelque proportion entre leur ministère et leur vie ! Peuvent-ils penser, sans vous conjurer avec larmes de venir à leur secours, qu'ils ne devraient traiter les choses saintes, dit un docteur de votre Eglise, qu'avec un cœur et des mains plus pures que les rayons du soleil ; que le degré de grâce et de justice nécessaire au fidèle qui va s'asseoir à votre table, ne leur suffit pas pour pénétrer dans le secret de votre sanctuaire ; qu'ils doivent y porter des dispositions plus parfaites, une piété plus éclairée, une charité plus ardente, une humilité plus profonde, un recueillement plus inviolable, une pureté presque angélique, pour soutenir le redoutable honneur de sacrifier avec vous l'hostie sans tache, de se nourrir ensuite de sa chair et s'enivrer de son sang ?

Car telle est, chrétiens, la hauteur et la dignité de nos saints mystères, que Jésus-Christ, qui y est le principal sacrificateur, y fournit encore lui-même la matière du sacrifice. Quand il n'y présenterait à Dieu qu'une hostie grossière et imparfaite, la main qui l'offrirait pour nous, et avec nous, donnerait un prix infini à notre culte. Qu'est-il donc ? quel accroissement de gloire et de splendeur fait rejaillir sur la messe la victime qui y est immolée ? Elle est le centre où tendent et aboutissent toutes nos cérémonies saintes ; et que ce nouveau rapport les rend respectables ! A travers leur appareil mystérieux, quel objet se rend visible à l'œil de la foi ! O ciel ! quelle victime ! le Pontife éternel de nos âmes, un océan immense de justice, de sagesse, de grandeur et de majesté ; le Fils de Dieu revêtu de la nature humaine, éclipsé, humilié, anéanti devant le Père céleste, et, au milieu des profonds hommages qu'il lui rend, attendant le glaive qui va l'immoler à la gloire de son nom, et au salut du monde.

Une tempête de feu ne règne point autour du sanctuaire, et l'hostie divine n'y paraît pas au milieu des éclairs et des foudres : *Non accessistis ad tractabilem montem, et ignem, et procellam.* (*Hebr.*, XII, 18.) Non, mes frères, mais suivons la pensée du grand Apôtre, qui convient si bien au sacrifice de la nouvelle alliance. Qu'était-ce que le mont Sinaï, quand, du haut de son sommet enflammé, partait cette voix accompagnée du tonnerre, qui glaçait de crainte les Israélites et leur saint conducteur ? une ombre de ce qui se passe à l'autel, où, pour me servir des expressions de saint Paul, nous sommes admis dans la cité du Dieu vivant; présentés devant le souverain Juge, devenu notre médiateur et notre victime ; unis aux justes déjà glorifiés, qui joignent leurs vœux à nos prières ; associés aux esprits célestes, dont le cantique immortel a fait retentir les voûtes sacrées et préparé les voies à l'Agneau dominateur du monde ; tout couverts de son sang, qui parle en notre faveur avec plus d'éloquence et d'empire que n'eussent fait les victimes immolées sur les autels de Jacob. Le Tout-Puissant a dit : Je veux être honoré par le sacrifice ; j'en fais l'apanage de ma divinité et un des premiers devoirs de mes créatures; et voilà que, rassemblés dans sa maison sainte, nous lui offrons l'holocauste seul digne de sa grandeur. Quelle merveille s'est opérée dans la plénitude des temps, et subsistera jusqu'à la consommation des siècles ! Des ruines de l'ancienne Sion est sortie une nouvelle Jérusalem toute brillante de clartés :

elle a son front dans les cieux, et son sacrifice est sa couronne. Sa victime est le Fils du Très-Haut, ses enfants sont les disciples d'un culte pur et parfait ; une lumière toute céleste les éclaire, les investit, et la terre est une image du ciel : *Non accessistis ad tractatabilem montem, et ignem, et procellam, sed ad civitatem Dei viventis, et ecclesiam primitivorum, et mediatorem Jesum, et sanguinis aspersionem.* (*Hebr.*, XII, 18, 22, 24.)

Grand et magnifique spectacle que nous offre le sacrifice de nos autels, qui épuisera t seul l'admiration de toutes les intelligences créées, et qui lance de toute part ces traits de feu qui pénètrent, qui enflamment, qui transportent la piété la plus froide et la plus languissante. Qui peut le voir d'un œil indifférent ou lui refuser toute l'attention dont il est capable, si ce n'est le chrétien enseveli dans les ombres de la mort? Quelle foule de sentiments religieux il doit faire naître dans nos cœurs ! et si l'esprit du sacrifice est de nous humilier devant le souverain Maître, à qui nous sacrifions, autant que cet humble respect est d'une obligation étroite et indispensable, autant, ce semble, il doit nous être naturel et facile ; car alors, mes frères, où êtes-vous ? où pensez-vous être ?

Un Dieu qui s'immole à un Dieu ! Ah ! vous êtes tout environnés de la gloire du Très-Haut qui se manifeste dans l'enceinte de nos temples, avec plus de pompe et de magnificence que dans la voûte éclatante des cieux. Ce vaste univers n'est, aux yeux de cette majesté suprême, qu'un atome presque imperceptible, qu'un faible essai de sa puissance, et l'honneur qu'il reçoit de toutes ses créatures participe à la bassesse de leur être. Mais le Verbe, par qui tout a été fait, et que le ciel, la terre et les enfers, révèrent à genoux, prosterné devant son trône, offert en sacrifice sur son autel, immolé solennellement à la souveraineté de son empire, voilà le triomphe de sa grandeur. Et lorsque son bras, perçant le nuage qui le couvre, sème la terreur et l'épouvante dans la nature, bouleverse les royaumes et les nations, éteint la clarté des astres, et précipite les dieux de la terre dans la nuit du tombeau, il me paraît moins grand qu'au sacrifice de la messe qui nous dévoile toute l'étendue de ses perfections infinies. Faut-il vous dire d'humilier vos fronts et de mettre votre âme tout entière à ses pieds? craignez d'allumer son courroux en lui payant le tribut de votre dépendance. L'abaissement prodigieux du Fils unique, égal à son Père, confond et foudroie l'orgueil des serviteurs inutiles, leur apprend à descendre par devoir plus bas qu'il ne descend lui-même par amour, et à ne pas se lasser de redire : que le Dieu des armées est grand ! que le Dieu des vertus est saint ! lui seul est digne de notre encens et de nos hommages.

Un Dieu qui s'immole à un Dieu ! que les anges assistent au sacrifice du Dieu qu'ils adorent, qu'ils y forment sa cour, et relèvent ses humiliations par leurs respects, je le crois avec les plus grands docteurs de l'Eglise ; plus d'une fois, dans la célébration des divins mystères, ces esprits bienheureux se sont laissés voir à des âmes pures. Et certes, des emplois moins glorieux les occupent ici-bas, que celui d'accompagner le Saint des saints, et de lui rendre dans son sacrifice ce que sa miséricorde ôte pour nous à sa majesté. Paraissez donc, sublimes intelligences, et apprenez à de faibles humains à partager vos profondes adorations, vos brûlants transports. Mais que dis-je ? le chrétien attentif les voit, à la faveur des lumières de sa foi, se couvrir de leurs ailes autour de l'Agneau sans tache ; il voit les cieux ouverts sur l'autel, et la Divinité qui y réside corporellement. Ebloui de l'éclat de sa présence et de sa gloire, sous les yeux de cette ineffable sainteté qui lit jusqu'au fond de son âme, et en réprouve les plus légères souillures, il se cache et s'abîme dans son néant ; il s'écrie : Seigneur, détournez vos regards de mes iniquités. Une douce confiance renaît dans son cœur : cet excès de charité, dont les feux environnent le législateur de l'amour, et qui en fait la victime de son salut, le rassure et l'attendrit; et par quels sentiments d'une piété vive et enflammée ne s'efforce-t-il pas d'y répondre ! Est-ce ainsi que vous honorez ce mystère auguste qui nous trouvera toujours au-dessous de ce que nous lui devons, et que ne pouvaient honorer assez, au gré de leur ferveur, les fidèles de la primitive Eglise ? Hélas ! dans ces siècles tant vantés et si dignes de l'être, quelle était la gloire du Dieu qui s'immole au milieu de nous, lorsqu'il voyait des mortels, dignes de se mêler parmi ses anges, retracer dans son temple le recueillement, la dignité, les vertus et les saintes ardeurs de l'Eglise du ciel.

Un Dieu qui s'immole à un Dieu ! le sacrifice de la messe est donc le renouvellement et la continuation de celui de la croix : dans l'un et dans l'autre c'est la même victime. Cette grande victime, qui épuisa sur elle tous les traits de la colère céleste pour en garantir un monde coupable, est encore offerte et sacrifiée sous vos yeux, et l'autel vaut le Calvaire ; et le silence de nos mystères saints ne devrait être interrompu que par des gémissements et des sanglots; et votre cœur ne vous dit-il pas comment vous devez assister à la mort, et célébrer, selon l'expression d'un Père, les funérailles de votre Dieu ? Le mystère de sa croix, qui est la source de notre bonheur, est aussi le plus cher à son amour: combien doit-il l'être à votre reconnaissance ! Il a voulu qu'un monument durable en perpétuât le souvenir et même le spectacle dans son Eglise: tout l'extérieur de la messe vous retrace l'idée de sa passion ; tout y est l'histoire de ses ignominies et de ses douleurs. Et c'est pour vous qu'il prie, qu'il gémit sous ces sombres voiles, qu'il s'offre à son Père, qu'il lui montre ses plaies, qu'il fait parler son sang, qu'il va s'immoler encore par les mains de son ministre. Ne demandez pas à traver-

ser les mers pour aller pleurer sur la montagne sainte qui reçut ses derniers soupirs; vous le voyez sur l'autel renouveler l'ouvrage de votre rédemption. Les mêmes sentiments que vous eussiez donnés à sa mort sanglante, qui couvrit la nature de deuil, vous les devez à sa mort mystique qui vous en rappelle la réalité, qui vous en présente les fruits. Contemplez, adorez cette victime mourante; et si vous portez un cœur noble et sensible, votre cœur, à cette vue, ne devrait plus s'exprimer que par des larmes.

Ici, mes frères, quelles innombrables merveilles achèvent de vous donner la plus haute idée du sacrifice de la messe! et quel objet plus digne de notre culte, qu'un Dieu qui déploie toute la puissance de son bras pour accomplir les desseins de son amour? Le sacrifice de la loi nouvelle renferme dans sa courte durée des prodiges aussi étonnants que ceux qui ont illustré les temps les plus fameux de l'ancienne loi, que ceux que Jésus-Christ opéra dans le cours de sa vie, et au moment de sa mort, que ceux mêmes de la création. La parole du Tout-Puissant fit sortir du néant tous les êtres semés dans l'univers; sa parole, non moins efficace dans la bouche d'un mortel, a fait rentrer dans le néant des êtres créés, et mis à leur place le corps d'un Homme-Dieu, en lui donnant une vie qui est un tissu de miracles. Jésus-Christ est dans le ciel et sur la terre; il est offert en même temps dans toute l'étendue de l'Eglise par les mains d'un million de sacrificateurs; il se multiplie sans cesser d'être un; il se partage sans être divisé. Que dirais-je? La réalité de sa présence et de son sacrifice sur nos autels réunit une foule de circonstances merveilleuses, dont on instruisit vos premières années, et qui font que la messe est tout à la fois, et le théâtre le plus majestueux de la toute-puissance divine, et un abîme impénétrable à toute l'intelligence humaine

Mais nous savons que Dieu ne serait pas ce qu'il est, s'il n'était pas incompréhensible, et que, plus ce mystère révolte notre esprit et nos sens, plus il est vrai qu'il n'y a qu'un Dieu qui ait pu le proposer aux hommes, et, du fond de cette obscurité sacrée qui le dérobe à des yeux mortels, forcer la croyance et l'hommage de tant de siècles, et amener à ses pieds les plus grands génies.

Et c'est au milieu de ces prodiges inconcevables, et sur les débris de la nature, que Jésus-Christ immole la plus noble des vies. Déjà, sous ces voiles mystérieux, qui retracent une image sensible de la séparation de son corps et de son sang, il est sans action, sans mouvement, dans un état de mort, et il consomme son sacrifice par la destruction de cette vie sacramentelle et miraculeuse qui le met entre les mains de son ministre. Ministre saint, votre cœur est l'autel où la victime est détruite avec les symboles extérieurs qui la couvrent, et rien ne manque à l'holocauste de la loi de grâce.

Sentiments respectueux qu'inspire et commande ce chef-d'œuvre du Très-Haut, ne vous réveillerez-vous pas dans nos cœurs? et la plus grande action du christianisme n'obtiendra-t-elle pas tout le recueillement et toute la ferveur du culte des chrétiens? Bannir de son esprit les vaines pensées de la terre, perdre de vue toutes les créatures, être comme transporté dans une région supérieure que Dieu remplit de l'éclat de sa grandeur suprême, ne voir que l'Eternel à qui l'on sacrifie sa victime sainte, qu'on lui offre, et cet assemblage de merveilles que présente le sanctuaire; craindre de porter la plus légère atteinte au respect qu'elles exigent, y mêler l'amour et la confiance qu'elles méritent, ne connaître d'autre situation que le profond abaissement d'une âme qui prie et adore; s'efforcer, du moins, d'entrer dans ces dispositions, et implorer le secours de la grâce; ce n'est point là, mes frères, un raffinement de dévotion, c'est un devoir qu'impose à tout fidèle la majesté du sacrifice auquel il assiste; c'est le cri du cœur, quand la foi tire les rideaux qui couvrent l'intérieur auguste des saints mystères.

Et quelles épaisses ténèbres vous environnent, ou dans quel fatal endurcissement êtes-vous tombé, vous qui y assistez sans émotion, sans intérêt, tout occupé des choses d'ici-bas? Eh quoi! l'action sainte de la messe vous montre tout ce que l'Eglise de Jésus-Christ a de plus respectable et de plus sacré, ce que le Calvaire eut de plus précieux, de plus touchant, ce que le ciel a de plus ravissant et de plus adorable; et vous n'êtes pas saisi de respect, livré à l'adoration, pénétré de reconnaissance, abîmé dans la prière? et votre imagination sans frein se promène au gré de ses caprices sur mille idées profanes! et vos yeux errants cherchent des objets qui amusent votre oisiveté, qui charment votre ennui? et vous osez peut-être étaler l'immodestie et le scandale à la face des autels du Dieu vivant; et si le sacrifice de Jésus-Christ, dévoilé en ce moment à vos regards, n'opère aucun changement dans votre cœur, et n'y fait pas succéder à une froide et injurieuse indifférence la piété la plus attentive et la plus respectueuse, c'en est donc fait, tout principe de religion est éteint, anéanti dans votre âme. Du milieu des nations infidèles s'élève une voix terrible qui vous dit que, quand l'homme sacrifie au Dieu qu'il adore, la nature sait le rendre religieux; qu'elle apprit aux païens à l'être en offrant leur encens et des victimes à de vaines idoles; que leur culte insensé ne les vit jamais s'écarter d'un respect qui allait jusqu'à la superstition; qu'un d'entre eux laissa même un charbon dévorer sa main immobile, de peur qu'un mouvement irrégulier ne troublât l'ordre du sacrifice, et qu'au sacrifice de votre Dieu, si vous n'êtes pas chrétien, vous avez cessé d'être homme. Rougissez et tremblez d'avoir besoin qu'on aille vous chercher de tristes modèles parmi les esclaves de l'erreur et du mensonge, et de voir sortir votre con-

damnation du sein même du paganisme.

Et vous, grand Dieu ! Dieu jaloux de votre gloire, qui vengeâtes autrefois avec tant de sévérité l'honneur de vos autels, ah ! de quel œil d'indignation voyez-vous les audacieux profanateurs du plus grand des sacrifices ! Vous ne les frappez pas de mort, vous laissez reposer votre tonnerre, vous gardez un profond silence, hélas ! et je lis dans vos Ecritures que ce silence est le signal d'une vengeance certaine et le dernier sceau de votre malédiction. Vous les laissez combler la mesure de leurs crimes ; vous voulez en faire des exemples de votre longanimité et de votre patience, avant qu'ils soient les victimes de votre colère et de votre justice, et que, réunis aux Coré, aux Dathan, aux Abiron, ils expient avec eux leurs sacriléges insultes dans les gouffres enflammés de l'enfer.

Ah ! chrétiens, humilions-nous aux pieds du Seigneur; désarmons, par la vivacité de nos regrets, son bras levé peut-être pour nous punir. Rangeons-nous parmi ces âmes ferventes qui l'adorent en esprit et en vérité; portons comme elles à la messe ces yeux éclairés du cœur qui voient les choses invisibles, et un Dieu présent, un Dieu prêtre, un Dieu victime, un Dieu entouré de mille prodiges et immolé sur nos autels, fixera nos esprits, recevra nos hommages, nous ouvrira le trésor de ses miséricordes; et assister à la célébration des mystères divins nous paraîtra désormais le plus salutaire et le plus consolant exercice de notre foi. En effet, le mérite et les fruits du sacrifice de la messe doivent nous le rendre infiniment cher; c'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Quel œil attentif et éclairé ne découvre pas, dans le sacrifice de la messe, un gage infiniment précieux de l'amour de Jésus-Christ et de sa libéralité envers son Eglise ? Y assiste-t-on avec les dispositions religieuses qu'il demande, que d'avantages précieux on en retire, et que les moments qu'on lui consacre sont utilement employés ! Nous y trouvons l'accomplissement parfait d'un de nos plus essentiels devoirs, le payement de tous les bienfaits que nous recevons du ciel, l'abolition de tous nos crimes, une ressource pour tous nos besoins. Voyez à combien de titres il sollicite notre assiduité et doit être cher à nos cœurs.

Vous le savez, parmi les divers exercices du culte divin, le sacrifice est celui qui tient le premier rang, et il en est l'acte le plus indispensable, parce que c'est là que nous reconnaissons le Seigneur pour notre Dieu, en lui rendant un honneur qui n'appartient qu'à lui. Nous honorons les saints qu'il a revêtus de sa gloire, mais la religion frémirait de les voir partager avec lui l'honneur du sacrifice ; il est réservé au Très-Haut ; il faut qu'une victime immolée à sa grandeur suprême atteste qu'il est le maître de nos jours, l'arbitre de nos destinées, que nous ne sommes devant lui que cendre et poussière, et que l'Eternel est seul celui qui est. Voilà le culte et les honneurs qu'il exige, et inutilement accumulerions-nous toutes les autres pratiques de piété, si ce devoir envers le Créateur était négligé et mis en oubli.

Temples de l'Eglise chrétienne, n'est-ce pas dans votre enceinte qu'il est donné de porter au plus haut point de perfection l'accomplissement de ce devoir sacré, et d'honorer le Dieu souverain comme il mérite de l'être? Que Jérusalem, où son nom était connu et si fort exalté au-dessus des dieux des nations, lui ait offert si longtemps ces pompeux sacrifices dont un ange avait tracé les cérémonies ; que les siècles fervents du christianisme lui aient donné des millions de martyrs qui aimèrent mieux périr dans les tourments que d'abandonner sa loi sainte ; que la terre entière soit comme un vaste autel où tous les humains se dévouent et s'immolent à sa gloire ; que ces esprits célestes, qui ne sont que lumière et qu'amour, s'abîment de respect à ses pieds, et que leurs adorations profondes, leurs longs ravissements, leurs sublimes cantiques célèbrent à jamais ses grandeurs ; la foi m'apprend que tous ces actes de religion, que cent autres, plus parfaits encore et multipliés à l'infini, s'éclipsent, disparaissent devant le sacrifice de Jésus-Christ sur nos autels, qu'il est le comble des honneurs de la Divinité, et lui procure un poids inappréciable de gloire.

Or, quand j'y assiste, cette gloire est dans mes mains ; je l'offre à Dieu, et Dieu m'en tient compte ; comment cela ? Au milieu des mystères saints, à la vue de l'Agneau sans tache qui repose sur l'autel, tandis que Jésus-Christ humilié, anéanti devant son Père, prêche et inspire l'abaissement à de viles créatures, saisi d'une religieuse terreur, je m'abaisse et me perds dans mon néant devant le Dieu que j'adore ; je lui fais l'aveu respectueux de ma dépendance. Prêt à l'honorer par le sacrifice de ma vie, je lui présente une victime plus digne de ses regards : c'est un Homme-Dieu immolé à la souveraineté de son être, qui fait, pour ainsi dire, les frais du culte que je lui rends. Si l'humaine faiblesse y mêle quelques défauts, ils sont rachetés et couverts par les mérites de son Fils. Jésus-Christ à l'autel me porte dans son cœur, il unit mes vœux aux siens, ses adorations sont les miennes: membre de son corps mystique, associé même à son sacerdoce, c'est sous ses auspices et de concert avec lui que j'exalte le nom du Dieu vivant, que je lui paye un tribut qui porte, d'un côté, les caractères les plus éclatants de sa grandeur, et, de l'autre, les marques authentiques de ma bassesse ; que je lui rends, en un mot, ce culte parfait qui devait être le fruit et le sceau de la nouvelle alliance. Ah ! mes frères, il nous fallait quelque sacrifice où nous rendissions à Dieu l'honneur suprême qui lui est dû. Si nous n'a-

vions à lui offrir, sur des autels teints du sang grossier des animaux, que des figures vides, incapables de lui plaire, embarrassées d'une infinité d'observances pénibles et infructueuses, nous serions à plaindre, il nous traiterait en esclaves. Mais sentons notre bonheur, et sachons en jouir : nés sous une loi de grâce et d'amour, nous en goûtons un des plus doux fruits dans ce sacrifice, qui renferme et surpasse la vertu de tous les autres ; où se réunissent, comme dans leur centre, toute la gloire du Créateur et toute la sublimité de notre religion ; où tout respire la paix, tout intéresse le cœur ; où nous allons remplir un devoir primitif et indispensable, mais si consolant et si facile. C'est la première démarche de la piété chrétienne, et elle nous élève tout d'un coup à la perfection du culte divin : Dieu voit en nous alors de dignes adorateurs, et, à ce seul titre, combien ce grand mystère de notre foi doit il nous être cher !

L'empressement à y assister ne tient-il pas au fond même du christianisme et à la destination de l'homme ? l'homme, le chrétien n'est-il pas destiné à glorifier Dieu sur la terre avant de le posséder dans le ciel ? et, si cette fin sublime n'est pas entièrement bannie de notre esprit et de notre cœur, quelle estime, quelle affection doit-elle y mettre pour cette œuvre ineffable qui s'opère au milieu de nous, et nous offre un moyen si aisé d'honorer le Seigneur d'une manière digne de lui, de lui restituer la gloire que lui dérobent, dans le détail de notre vie, tant d'actions dont il n'est pas l'objet et le terme !

Oui, donnez-moi une âme vraiment chrétienne, je la verrai voler avec une joie sainte à la célébration des divins mystères, y assister avec une assiduité d'autant plus constante qu'elle en trouve sans cesse les raisons dans son cœur et dans ses œuvres. Dans son cœur : est-il une satisfaction plus douce, pour un cœur qui aime Dieu, que de lui offrir un don qui lui plaise et lui rendre un honneur qu'il daigne agréer ? Dès que le zèle pour sa gloire, inséparable de notre salut, préside à nos sentiments et à nos démarches, quel vif intérêt doit nous conduire à l'auguste sacrifice qui en est l'intarissable source et où elle comble nos désirs ! Dans ses œuvres : hélas ! tant d'imperfections se glissent à la suite de la nature dans ses œuvres les plus saintes, qu'elle appréhende que Dieu n'en soit moins honoré qu'offensé. En est-il une seule qui puisse soutenir les regards pénétrants de la discussion rigoureuse de celui qui juge les justices ? et, d'ailleurs, leur nombre l'emporte-t-il dans la balance sur celui de ses fautes ? elle tourne donc ses yeux vers le sacrifice de la messe ; et avec quelle ardeur y va-t-elle s'approprier le mérite de l'oblation pure pour en faire hommage au souverain Maître, à qui elle s'efforce de plaire, prendre part à cette adoration parfaite et sans bornes que Jésus-Christ rend à son Père et à laquelle il associe ses disciples, fournir, par la ferveur de ses prières, quelque grains d'encens au parfum qui brûle sur l'autel, afin que, s'élevant au plus haut des cieux, il y porte ses vœux, mêlés et confondus avec ceux de la victime ; s'enfoncer dans cet abîme de gloire que recèlent les mystères saints, pour y composer une offrande agréable à l'Eternel.

O merveilleuse ressource de notre religion ! l'âme simple à qui il n'est pas donné de faire de grandes choses pour Dieu, peut, au sortir de l'adorable sacrifice, s'égaler presque à ces âmes généreuses et sublimes, dont les actions éclatantes et les vertus héroïques l'ont glorifié à la face de l'univers. Elle peut dire à Dieu : Seigneur, j'ai porté à la messe un désir immense de vous honorer, et il a été rempli dans toute son étendue. A la préparation de mon cœur s'est joint le prix infini de la victime sainte, qui s'est livrée à moi, que je vous ai offerte comme mon bien propre, qui a relevé, consacré, divinisé mon hommage. Pauvre et misérable de mon fonds, j'ai trouvé un riche supplément à mon indigence ; j'ai plus fait pour votre gloire que si j'eusse eu à vous présenter, et les conquêtes des apôtres, et les souffrances des martyrs, et les austérités des pénitents, et les ferveurs de tous les justes. Mon Dieu, si je ne puis rien faire qui vous plaise et vous honore davantage, regardez-moi d'un œil propice, et écrivez mon nom dans le livre de vos élus.

L'ignorance d'un mystère qui nous appelle si souvent dans nos temples serait notre honte et tournerait trop à notre préjudice : ne nous lassons donc pas de l'étudier et de percer des yeux de la foi les ténèbres sacrées qui l'environnent. Quand vous assistez, mes frères, au sacrifice de Jésus-Christ avant que son sang coule invisiblement sur l'autel, vous entendez son ministre élever la voix dans le cours de ses fonctions redoutables, et vous avertir de rendre de vives actions de grâces au Seigneur votre Dieu ; comme si la religion vous disait alors : voyez le souverain dispensateur de tout don excellent, répandant ses bienfaits sur tous les êtres qu'il a créés. Du haut de son trône il a les yeux sans cesse ouverts sur vos besoins ; sa main libérale prévient même vos désirs ; il ne se lasse pas d'ouvrir ses inépuisables trésors pour les verser sur ses enfants ; et, comme il est le principe et la source de tous les biens, le moindre don de la nature, de la fortune, de la grâce, est un présent de sa bonté. Mais prenez garde, il est jaloux de ses dons comme de sa gloire, il veut qu'on en connaisse l'auteur, qu'on en sente le prix, qu'on lui en témoigne sa gratitude. De là, dans l'ancien culte, ce sacrifice eucharistique, où tout Israël venait honorer dans le Dieu de ses pères le plus généreux et le plus magnifique des bienfaiteurs. Il fallait aussi au peuple chrétien un sacrifice qui fût l'expression publique de sa reconnaissance envers Dieu : hommage si légitime et si nécessaire, que c'est singulièrement pour lui que Jésus-Christ a laissé à son Eglise l'oblation de son corps et de

son sang : *Novam corporis et sanguinis sui discipulos oblationem docuit, ne essent infructuosi et ingrati*, dit saint Thomas.

C'est par Jésus-Christ, ajoute-t-il, que descendent sur nous toutes les faveurs du ciel; c'est par lui que notre reconnaissance les fait remonter durant la messe jusqu'au trône de Dieu. Ainsi la messe est encore l'action de grâces solennelle de toute l'Église, et l'action de grâces particulière de chaque fidèle qui y assiste. Que fait dans le lieu saint un fidèle animé de l'esprit du sacrifice? il en consacre quelques moments au souvenir des bienfaits du Seigneur : il ne peut les compter, parce qu'ils sont sans nombre. Sa raison, sa santé, ses biens, son corps, son âme, tout ce qu'il est, tout ce qui l'environne, tout ce qu'il espère, tout ce qu'il doit à un Dieu créateur et rédempteur, tant de traits de la bonté divine s'offrent en foule à son esprit, et lui en retracent une image attendrissante : plus il s'en reconnaît indigne, plus ils réveillent sa sensibilité. Son cœur enflammé de reconnaissance, se répand en louanges et en bénédictions. Mais, Seigneur, s'écrie-t-il avec saint Augustin, est-ce que les ténèbres peuvent louer la lumière? est ce à la mort à bénir la vie? Vous êtes la lumière, et je ne suis que ténèbres; vous êtes la vie, et je ne suis que mort: *Tu lux, ego tenebræ; tu vita, ego mors.* Mais un Dieu vous bénit et vous loue avec moi; unies aux siennes, mes actions de grâces sont dignes de vous, et c'est ici qu'une main mortelle vous offre un Dieu qui égale et qui paye tous vos bienfaits. Oui, mes frères, Dieu voyait en nous des débiteurs insolvables; ses bienfaits sont nos dettes, nos obligations envers lui sont infinies. Mais lui offrons-nous la victime précieuse? tout est acquitté, tout est payé; il est content, et nous avons levé un des plus grands obstacles qui puissent s'opposer à l'effusion continuelle de ses dons sur nous.

Et voilà, mondains, ce que vous regardez peut-être comme une occupation oiseuse et stérile. Vous rougiriez de méconnaître les légers services que vous rendent vos semblables; et il vous paraît beau d'être ingrats envers votre Dieu; votre front est encore marqué du sceau de la foi, et le sanctuaire ne vous voit point dans l'assemblée des fidèles. Qu'arrivera-t-il? ou que Dieu vous traitera comme tant d'autres qu'il a dépouillés, précipités dans la poussière et couverts de confusion, après les avoir comblés de biens, revêtus d'éclat et mis en honneur, ou que vous emploierez à votre ruine ces mêmes faveurs qu'il vous avait départies dans sa miséricorde, et sa justice en punira l'abus par un anathème éternel. Allez donc, tout couverts de ses bienfaits, désertez ses autels, mais redoutez ses coups. Pour moi, j'irai chaque jour dans son temple remercier le Bienfaiteur suprême qui, chaque jour, m'enrichit de ses dons. Mon cœur m'en impose la loi, il m'est doux de la suivre. L'ingratitude, si odieuse aux hommes, ne l'est pas moins à celui qui marqua ce vice d'un caractère de honte et d'ignominie. L'action de grâces, si familière aux saints, et si recommandée dans l'Écriture, est une partie essentielle du culte religieux; et l'avantage d'un enfant de l'Église qui satisfait aux pieds de l'autel à cette dette sacrée, est de présenter au Seigneur un tribut de reconnaissance proportionné à ses dons et toujours sûr de lui plaire; et, par cet endroit seul, la messe n'a-t-elle pas des attraits bien puissants pour une âme chrétienne?

Mais elle nous offre encore un asile assuré contre la colère de Dieu. C'est là, mes frères, que, cachés dans les plaies de notre Sauveur, dans les mérites de son sacrifice, nous opposons un bouclier impénétrable à tous les traits de la vengeance céleste. Point de grâce, point de pardon pour l'homme pécheur, que parce que Jésus-Christ a payé sur la croix le prix de tous les péchés. Sa mort est la vie des coupables, son sang, versé pour eux, le principe de leur justification; ses satisfactions infinies, le titre de leur réconciliation avec Dieu. Or, la messe n'est pas une simple image de la passion du Sauveur des hommes; elle en est la continuation et en distribue les fruits. Elle est, disent les saints docteurs, une seconde rédemption qui renouvelle et perpétue les mérites de la première, qui en a toute la vertu pour l'abolition des péchés : elle est, dit le concile de Trente, un temps de propitiation et de salut. Dieu, touché de l'état où il aperçoit alors l'objet de ses complaisances, brise les traits de son courroux, tend les bras aux pécheurs, leur ouvre le sein de sa miséricorde.

Ah! chrétiens, durant la scène tragique du Calvaire, et tandis que Jésus-Christ, perdu dans un abîme de douleurs et d'humiliations, réparait tous les outrages faits à la majesté divine, si ses yeux mourants vous eussent vus prosternés aux pieds de sa croix, recueillant avec une foi vive et respectueuse quelques gouttes de son sang, et que son dernier soupir eût encore sollicité votre pardon auprès de son Père, que n'auriez-vous pas espéré d'une bonté infinie réclamée par un Homme-Dieu dont la mort expiait les crimes de tous les siècles? Eh bien! le même espoir et la même confiance doivent vous animer au sacrifice de la messe, parce que la même victime est sur l'autel, et y fait revivre tous les mérites de la croix.

Et, pour vous rendre sensible une vérité si intéressante, suivez un moment ce parallèle. Sur la croix, Jésus-Christ couvert d'épines, rassasié d'opprobres, pâle, sanglant, épuisé, déchiré, souffrit une mort violente pour nous arracher à l'enfer et nous ouvrir le ciel : sur l'autel, revêtu des signes de cette mort, et sous cet appareil lugubre, immolé d'une manière mystique et véritable, il offre au Père céleste l'excès de ses ignominies et de ses souffrances, et la dignité de sa personne. Ses supplications, ses gémissements les font valoir en notre faveur, de sorte que son sang est comme répandu de nouveau. Sur la croix, vous voyez

le monde sauvé par un affreux déicide, le Très-Haut vengé et offensé, la guerre mêlée avec la paix, le glaive de la justice étincelant dans la nuit profonde qui couvre le plus grand des crimes, et les cœurs farouches qui le commettent y trouver néanmoins une source de salut. Sur l'autel, que voyez-vous ? un acte de religion qui honore la Divinité et ne l'outrage pas, qui apaise le ciel sans mettre le comble aux attentats de la terre. Le soleil, dans sa course, ne cesse d'éclairer l'auguste sacrifice; rien n'en blesse la sainteté, n'en obscurcit l'éclat, tout y permet un libre cours à la miséricorde. Sur la croix, le Fils de l'homme était arrivé au terme de sa douloureuse carrière ; il n'avait reçu la vie que pour la perdre, et en la perdant il n'avait fait, ce semble, que remplir sa destinée. Sur l'autel, c'est le Fils de Dieu immolé dans l'état de sa gloire ; et quel est le pouvoir d'une victime qu'environnent les splendeurs de l'immortalité, et qui fut exaucée dans les jours de sa vie mortelle ?

Ainsi le Calvaire a passé dans nos temples accompagné de tout ce qu'il eut de salutaire aux hommes, et heureusement affranchi de ce qu'il présenta d'odieux au Créateur. L'autel de la nouvelle alliance est la montagne sainte où Dieu répand sur les pécheurs les richesses de sa bonté, avec la même profusion que si le sang de son Fils coulait encore à grands flots pour les obtenir. La victime chargée des iniquités de tous les coupables les appelle tous au sanctuaire. Ce sont leurs crimes mêmes qui leur donnent droit d'assister au sacrifice qui les expie. C'est aux pécheurs surtout à se prosterner autour de l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde.

Or comment un chrétien, que la foi éclaire encore et qui n'a pas renoncé aux espérances de la vie future, n'irait-il pas avec empressement au sacrifice de sa religion en se disant à lui-même : J'ai péché ; aux iniquités qui ont souillé le cours de ma vie, chaque jour en ajoute de nouvelles qui sans cesse irritent le souverain Juge ? Que de sujets de frayeur, que de réponses de mort s'élèvent du fond de ma conscience ! péchés qui suivent nos pas, qui assiégent notre cœur, qui y entrent par tant d'endroits; péchés dont on ne peut rompre les liens qu'avec le secours du ciel et une grâce de conversion ; qu'il faut effacer de ses larmes et expier par les œuvres de la pénitence; dont le pardon n'est quelquefois qu'apparent et toujours incertain : péchés, cruels ennemis de l'homme ! dans quel état déplorable ils le jettent ! quelles épaisses ténèbres ils répandent jusqu'à la mort sur son éternelle destinée ! et souvent, à son insu, quel trésor d'indignation ils amassent enfin sur sa tête ! Qui ne désirerait d'échapper aux écueils qu'ils sèment autour de nous ? qui ne voudrait tarir la source de tant d'alarmes? La religion m'apprend que c'est l'ouvrage de la messe. Ah ! j'irai donc y présenter à mon Dieu le prix de mes péchés : plus ils ont allumé son courroux, plus je dois lui offrir l'hostie de propitiation qui l'apaise. Si j'honore par mes sentiments la pénitence publique de mon Sauveur, si j'y retrace les dispositions du publicain baissant les yeux et se frappant la poitrine, si je conjure le Seigneur de mettre aux pieds de son Christ ses vengeances et ses foudres, non, je ne périrai pas, la victime sainte est ma sauvegarde. Couvert de ses satisfactions et de ses mérites, j'ai des droits sacrés sur le cœur de Dieu ; et quand un mur d'airain serait élevé entre lui et moi, la messe le ferait tomber.

Tel est le langage de la foi : et voici, selon la doctrine de l'Eglise, par quels traits la miséricorde divine se signale au sacrifice de propitiation. Premièrement, l'âme criminelle qui ne peut se dissimuler l'horreur de son état y trouve un maître indulgent et propice, qui s'attendrit sur son sort, et lui tend la main pour la retirer de l'abîme où elle est plongée: chaînes de l'habitude, aveuglement de l'esprit, endurcissement du cœur, tout cède à l'efficacité du remède divin qu'il applique à ses maux. Les voies de la justification s'aplanissent sous les pas de ce pécheur qui était si éloigné du royaume des cieux et que l'enfer attendait : éclairé, pénétré d'un rayon de la grâce, il ira bientôt au saint tribunal se décharger du fardeau de ses crimes, et recouvrera tous ses droits à la couronne des saints : *Hoc sacrificio placatus Dominus, gratiam et donum pœnitentiæ concedens, crimina et peccata etiam ingentia dimittit.* (*Conc. Trid.*)

Secondement, êtes-vous du nombre de ces âmes tièdes qui croient être vivantes, tandis qu'elles sont mortes aux yeux de Dieu, parce qu'elles n'ont d'autre garant du pardon de leurs péchés qu'une fausse pénitence qui les laisse sous l'empire du démon? illusion fatale dont on est trop ordinairement le jouet et la victime. La messe vous offre la lumière qui vous découvrira le précipice sur les bords duquel vous marchez, et vous aidera à rentrer dans les sentiers de la justice divine: précieuse faveur qui devrait seule attirer une foule de suppliants au sacrifice de Jésus-Christ, et dont la promesse est encore dans ces paroles du Concile de Trente : *Gratiam et donum pœnitentiæ concedens.*

Troisièmement, comme les péchés, même pardonnés, laissent après eux des traces funestes, des fruits d'amertume, des peines à subir en ce monde ou dans l'autre, leur mesure connue de Dieu seul décroît et diminue en faveur du chrétien fervent durant le sacrifice de sa religion, parce qu'il lui dispense et lui approprie, disent les théologiens, une part des inépuisables satisfactions du souverain Rédempteur.

Quatrièmement, c'est encore dans ce fonds de mérites amassés sur la croix et renfermés dans le mystère de l'autel, que vont s'absorber et se perdre ces fautes légères qui échappent à la fragilité humaine, qui ne nous ravissent pas le saint amour, mais qui y jettent une langueur dangereuse, que l'hostie divine guérit, parce qu'elle en détruit la

cause. Et c'est ainsi, quand nos dispositions de foi et de piété secondent les desseins de la miséricorde, dont la messe est un si beau théâtre, qu'elle vérifie ces paroles qui accompagnèrent son institution: *In remissionem peccatorum* (*Col.*, I, 14.)

Et vous, âmes affligées, qui nous avez précédés avec le signe de la foi dans la région des morts, vous y éprouvez aussi la vertu de l'oblation sainte: elle va hâter votre délivrance. Le sang de Jésus-Christ offert par les fidèles est une rosée céleste qui éteint les flammes qui vous dévorent, en effaçant les taches qui obscurcissaient votre sainteté: alors, plus brillantes et plus pures que les astres, vous vous envolez dans le sein d'un Dieu qui ne vous punissait qu'à regret, et qui attache à nos prières unies à l'action du sacrifice, une partie des secours qui abrégent la durée de vos souffrances

Enfin, mes frères, doutez-vous que la messe soit encore une ressource à tous nos besoins et le temps le plus propre à solliciter, à emporter tous les dons du ciel? mais tout ce que l'Eglise demande à Dieu, c'est par les mérites de Jésus-Christ qu'elle le demande et qu'elle l'obtient. Les biens du temps et ceux de l'éternité ne sont dispensés aux hommes que par la médiation de l'Homme-Dieu, leur rédempteur et leur chef: or où peut-elle être plus efficace que dans son sacrifice? C'est là que Jésus-Christ est d'une manière plus spéciale que partout ailleurs l'intercesseur et le pontife de la nature humaine; c'est là que nos vœux présentés par ses mains, et qu'accompagne un hommage proportionné à la majesté divine, trouvent le Seigneur aussi favorable à ses créatures, que l'est à ses sujets un grand prince, qui, voyant leur respect et leur zèle se signaler par les honneurs éclatants qu'ils lui rendent à l'envi, se plaît à leur donner mille marques de sa bienfaisance. Que dis-je? cet état d'immolation, où Jésus-Christ descend du sein de sa gloire, fait revivre et met sous les yeux de son Père tous les mérites de ce divin médiateur; et c'est pour en recueillir les fruits que nous courons dans le lieu saint, et c'est à la messe qu'il est donné, dit le concile de Trente, de distribuer aux fidèles de tous les siècles les richesses de la rédemption; et que n'avons-nous pas droit d'attendre, lorsqu'à la prière qui a déjà tant de crédit et d'empire sur le cœur de Dieu, nous joignons la vertu infinie du sacrifice adorable qui lui donne encore plus de pouvoir et de force?

Aussi, mes frères, l'Eglise ne connaît point de route plus sûre pour nous conduire au terme de nos désirs. Ce moyen qu'elle emploie pour attirer les bénédictions divines est à la tête de tous les autres. Elle y a recours, parce qu'elle sait que l'hostie sainte est l'arme la plus puissante que Dieu lui ait donnée pour attaquer son cœur et lui arracher, en quelque sorte, ses grâces. Oh! si vous mettiez à profit des moments si féconds en bienfaits, Dieu prodiguerait les miracles plutôt que de rejeter vos vœux, et de frustrer la victime du prix de son sacrifice.

C'est lui faire injure que d'y mettre des bornes à notre confiance. La messe est un asile ouvert à tous les besoins; nos intérêts, même temporels, n'en sont pas exclus: car, disent saint Augustin et saint Chrysostome, le sacrifice de la nouvelle loi réunit toutes les propriétés des sacrifices anciens, qui obtenaient les faveurs et écartaient les maux de la vie présente. C'est aussi pour obtenir les unes et pour écarter les autres que l'Eglise l'offre à Dieu. Implorez-y son assistance dans l'ordre des choses humaines; vous le pouvez, vous le devez. Il est le maître de la nature, l'arbitre des événements, le père des lumières, l'auteur de tout bien. En échange des dons que vous sollicitez, vous lui en offrez un qui vaut le ciel, et lorsqu'il accorde le ciel à vos vœux, comment, si ces vœux sont animés d'une humble confiance et soumis à sa volonté sainte, leur refuserait-il quelques avantages de la terre? Mais il est, ô mon Dieu! des biens plus désirables, et les besoins de notre âme sont comme autant de voix qui nous appellent à votre sanctuaire, où vous l'enrichissez des fruits les plus précieux de l'oblation de la croix. Les grâces célestes, une foi vive, une ardente charité, une piété sincère, une vie innocente, une sainte mort, voilà les dons que vous aimez à répandre. Que la victime qui s'immole nous donne droit de les espérer! que la ferveur qui les demande est sûre de les obtenir! et qu'il est vrai, ô mon Dieu! que l'assiduité religieuse au sacrifice de la nouvelle alliance est, pour une âme chrétienne, un heureux présage de salut!

Saints autels, témoins et instruments du plus auguste de nos mystères, lieux si vénérables et si chers à la piété, si vous n'élevez pas vos fronts jusqu'aux nues, si la simplicité de vos dehors ne vous laisse rien qui frappe et qui éblouisse les sens, en êtes-vous moins, aux yeux du vrai fidèle, de magnifiques trophées érigés à la gloire du Très-Haut, qui y agrée nos hommages, des trésors inépuisables où nous trouvons de quoi payer tous ces bienfaits, des trônes de miséricorde où il nous offre le pardon de tous nos crimes, des sources de grâces d'où coulent tous les biens de la vie présente et ceux de la vie future?

Et cela étant, mes frères, vous que chaque jour, peut-être, voit assister au divin sacrifice, rendez grâces au ciel d'avoir mis si près de vous et jusque dans vos maisons ce grand mystère de son Eglise. Hélas! il est, dans des contrées infidèles et barbares, de fervents disciples de la foi; il est même dans nos campagnes, si tristement abandonnées, des âmes simples et innocentes, qui vont le chercher au loin et au prix de mille fatigues. Mais, si vous méconnaissez le don de Dieu, si votre indévotion le rendait stérile à votre égard, où en seriez-vous? quelle perte! quel malheur! quel coup de foudre vous attendrait au tribunal de Jésus-Christ, où nous lui rendrons compte de son sang tant de fois répandu pour nous dans la célébration des saints mystères! Ah! sans doute,

vous voulez prévenir ce compte terrible et vous soustraire à l'anathème qui le suivra ; vous voulez que la messe, ce monument durable de la bonté divine, mette en sûreté vos destinées éternelles, et n'ait pour vous que des bénédictions et des faveurs, il est donc trois précautions à prendre ; souffrez que je vous les suggère, c'est par où je finis.

En premier lieu, ne laissez point s'effacer de votre esprit les beautés majestueuses et touchantes du sacrifice de la nouvelle loi ; rendez-vous les familières par la lecture des ouvrages solides et lumineux qui les développent, et que l'Eglise met entre les mains de ses enfants : cet exercice de notre culte, qui donne la vie à tous les autres, vaut bien la peine qu'on en fasse une étude particulière. C'est le grand spectacle des chrétiens, le centre et l'abrégé des merveilles de leur religion ; et puisqu'il est encore le dépositaire et le dispensateur des richesses de la croix, la charité que vous vous devez à vous-mêmes, autant que l'importance du devoir que vous allez remplir, vous impose l'obligation d'en avoir une assez haute idée pour ne point risquer d'y compromettre et la gloire de Dieu et les intérêts de votre âme.

En second lieu, s'il faut vivre de la foi, c'est surtout devant un mystère où elle règne avec tant d'empire. C'est ici que vous devez l'appeler à votre secours, vous environner de ses lumières et voir par ses yeux : autrement, vous ne verrez rien dans un sacrifice où, plus il y a de prodiges, plus il doit y avoir d'obscurité ; vous y serez le jouet de l'impression des sens, qui agissent imperceptiblement sur l'esprit, et le rendent souvent incrédule lorsqu'il croit être encore fidèle. Ranimez donc aux pieds du sanctuaire ce rayon céleste qui luit au dedans de vous-même, et dont l'éclat peut seul percer le voile qui couvre les choses saintes. Alors, la vivacité de votre foi sera l'aliment et la mesure de votre piété : votre respect pour les saints mystères ne se démentira jamais, parce qu'ils vous paraîtront toujours les mêmes : vous répandrez même autour de vous une odeur d'édification et de vie ; votre air persuadé, touché, pénétré, persuadera peut-être et touchera les autres. Il sera pour eux une sorte de prédication plus éloquente que tous les discours, et pourra réveiller ses adorateurs, qui ne sont si froids et si tranquilles que parce qu'ils n'ont qu'une foi languissante et presque éteinte ; mais ce qui fait leur crime leur tiendra-t-il lieu d'excuse ?

En troisième lieu, comment remplirez-vous l'objet du sacrifice, si vous le perdez de vue ? N'y venez donc pas sans motif, sans dessein, guidé seulement par le précepte ou par l'habitude. Venez-y, animé d'un désir ardent de rendre au Très-Haut la gloire qui lui appartient, et d'attirer sur vous-même les regards de sa bonté. Honorer la souveraineté de son être, le remercier de ses bienfaits sans nombre, apaiser sa justice, réclamer son assistance ; c'est ce qui doit absorber alors toute l'attention d'une âme chrétienne ; c'est, de toutes les méthodes que l'on pourrait vous tracer ici, la plus utile et la plus sainte, parce qu'elle est la plus analogue à l'esprit du sacrifice. Quel vaste champ elle ouvre à vos réflexions et à vos sentiments, tandis que l'action divine est renfermée dans des bornes si étroites ! Ah ! que d'autres en mesurent avec ennui la courte durée : pour vous, loin d'accuser en secret la sage et religieuse lenteur du ministre, vous lui saurez gré de ne point précipiter les moments si précieux, de vous laisser le loisir d'en faire un sage usage, et d'en ressentir les heureuses influences ; vous unirez l'offrande de vous-même à celle de Jésus-Christ ; vous vous affligerez à la vue des péchés qui rouvrent, pour ainsi dire, ses plaies et renouvellent sa mort ; vous lui sacrifierez par les mains de la reconnaissance et de l'amour jusqu'aux moindres restes des inclinations du vieil homme ; vous quitterez le sanctuaire, prêts à courir dans les sentiers de la vertu. Une nouvelle aurore ramènera le sacrifice salutaire : vous y puiserez de nouvelles grâces qui soutiendront votre piété, et répareront ses pertes, ou augmenteront ses richesses.

Heureux, si vous arrivez ainsi au terme de votre course ! prêts à descendre dans le tombeau, votre corps paraîtra devant les autels du Dieu vivant, et l'objet de votre culte, durant la vie, sera votre ressource après votre mort. Le sacrifice d'expiation achèvera de payer vos dettes à la justice, divine, et introduira votre âme pure et sans tache dans le séjour de la lumière et de la félicité. Ainsi soit-il.

EXORDE

POUR LA SECONDE PARTIE.

Magnum est nomen meum in gentibus, et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda. (*Malach.* I, 11.)

Mon nom est grand parmi les nations ; et dans toute l'étendue de l'univers on m'offre une hostie sans tache.

Ainsi l'univers est comme un vaste temple, où les prêtres de la nouvelle alliance immolent au Très-Haut une victime sainte, qui se reproduit sans cesse pour être sans cesse offerte à son nom, et dont il se glorifiait plusieurs siècles avant sa naissance. Le sacrifice des chrétiens est la grande merveille de leur religion ; il en est aussi le plus riche trésor. Si on le connaissait, si l'on envisageait des yeux de la foi ce monument de la bonté divine, élevé au milieu de l'Eglise, on y accourrait avec un saint empressement, on se ferait une loi d'assister chaque jour au sacrifice salutaire : nulle occupation, nulle affaire qui ne cédât à un si cher intérêt. Une messe bien entendue serait le sujet des plus vives actions de grâces, nous consolerait de tous nos chagrins et de toutes nos pertes : telle est la disposition de toute âme qui marche à la clarté de la lumière de Dieu dans les voies du salut. Négliger, dédaigner de paraître à la célébration des saints mystères, ou ne s'y montrer que lorsqu'on y est entraîné par le

précepte, c'est l'effet d'un aveuglement déplorable, d'une ignorance grossière de la vertu et des fruits qu'il a plu au Seigneur d'attacher à l'oblation divine.

Eh ! mes frères, pouvons-nous assez honorer et chérir ce précieux sacrifice, le signe et le garant de la protection de Dieu et des pensées de paix qu'il a sur son peuple ? Un temps viendra, disent les saints docteurs, appuyés sur les oracles de l'Ecriture, où les rues de Sion pleureront ses solennités abolies, ses autels renversés, les pierres de son sanctuaire foulées aux pieds, ses enfants désolés et couverts de deuil; on n'offrira plus le corps et le sang de Jésus-Christ, et cette digue salutaire ayant cessé de s'opposer au courroux du ciel, il éclatera sur la foule des prévaricateurs tremblants et éperdus. Les plus terribles fléaux se précipiteront sur eux de toute part; et c'est alors qu'un feu vengeur, embrasant la terre, dévorera ses iniquités avec ses habitants. Monde profane, tes dérisions impies n'épargnent pas l'auguste sacrifice de la religion, et il est le rempart qui te met à couvert des châtiments dûs à tes crimes. Quand la victime adorable t'aura privé de sa présence, tu ne tarderas pas à être enseveli sous tes ruines.

Que je m'estimerais heureux, mes frères, si j'avais pu réveiller dans vos cœurs ce religieux respect que tout chrétien doit à la majesté du sacrifice auquel il assiste ! mais ce n'est pas assez, il est aussi digne de notre assiduité que de nos respects, etc.

SERMON VII.

POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Beatam me dicent omnes generationes. (*Luc.*, I, 48.)
Toutes les générations m'appelleront bienheureuse.

Jamais oracle ne fut plus sensiblement accompli que celui que vous venez d'entendre : que d'éloges, que d'honneurs, que de vœux adressés à Marie depuis la naissance du christianisme, et qui se perpétueront avec lui de génération en génération jusqu'à la consommation des siècles !

La grâce, qui nous éclaire et nous purifie dans les eaux sacrées du baptême, fait tout à la fois des adorateurs de Jésus-Christ et des serviteurs de Marie, et les cœurs vraiment chrétiens joignent à l'honneur suprême qu'ils rendent au Fils, un sentiment comme naturel et invincible de piété envers la mère Quelle est la source de ce sentiment si universel, qu'il se manifeste dans les infidèles mêmes, dès qu'éclairés des lumières de la foi et de la connaissance de nos mystères, ils sont élevés à la glorieuse adoption d'enfants de Dieu ? Est-ce reconnaissance des bienfaits dont nous sommes redevables à Marie par la part singulière qu'elle eut à la rédemption du monde ? est-ce respect pour une créature si étroitement unie à la Divinité, que sa chair est devenue la chair adorable d'un Dieu fait homme ? Est-ce confiance dans la protection de cette reine du ciel qui a pour nous le cœur d'une mère, et dont le pouvoir est sans bornes comme sa tendresse ? C'est tout cela ensemble.

Voilà l'indestructible germe de cette dévotion à Marie, qui a signalé tous les âges du christianisme, et qui trouve dans notre siècle tant d'injustes censeurs : siècle profane, qui, ébloui de ses fausses lumières, ose accuser d'erreur ou d'indiscrétion la sublime simplicité des temps anciens, qui se pare d'un faux amour de la vérité, tandis qu'il rassemble des nuages de toute part pour en obscurcir l'éclat; qui, sous l'orgueilleux prétexte d'éclairer, de guider la piété, la dessèche, et l'anéantit; qui étale un zèle hypocrite pour la pureté du culte, et dans le fond n'en veut aucun, et qui cherche bien moins à tout réformer qu'à tout détruire, hors les vices et les passions.

La dévotion à Marie est un des objets de ses invectives; c'est qu'il ignore les principes solides sur lesquels elle est appuyée, et les avantages précieux qu'elle nous offre. La dévotion à Marie est tout à la fois, et un devoir important de notre religion, et une des plus consolantes ressources de notre religion. Ce que Marie a droit d'attendre de nous, ce que nous avons lieu d'attendre de Marie, c'est tout le plan de ce discours : je développerai la première idée, je ne dirai qu'un mot de la seconde, pour ne point fatiguer votre attention; et c'est du tableau abrégé des grandeurs de Marie que je ferai sortir les motifs qui nous font une loi de son culte, après que nous lui aurons adressé la prière la plus capable de l'intéresser en notre faveur. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Marie a des droits incontestables à nos hommages; nous lui devons les sentiments et les marques de la vénération la plus profonde, de l'amour le plus tendre, du zèle le plus ardent pour sa gloire; et j'en tire la preuve de l'idée même que la religion nous donne de Marie. Marie est Mère de Dieu, c'est-à-dire, la plus élevée, la plus parfaite, la plus sainte des créatures, la plus élevée par sa dignité de Mère de Dieu, la plus parfaite par les privilèges singuliers dont fut honorée en elle la dignité de Mère de Dieu, la plus sainte par les éminentes vertus dont elle a soutenu la dignité de Mère de Dieu : trois grands traits du tableau de Marie, dont le développement va nous offrir les plus pressants motifs de l'honorer; et c'est la réunion de ces motifs qui nous montrera dans la dévotion à cette vierge incomparable un devoir important de notre religion.

Vous le savez, mes frères, quand l'hérésie, vomissant l'erreur et le blasphème par une bouche qui aurait dû être l'organe de la vérité et de la piété, voulut ravir à Marie le premier de ses titres, un cri général s'éleva dans l'Eglise. L'Eglise sentit que, vouloir dépouiller la mère de sa dignité, c'était du même coup attenter à la dignité du fils. Elle crut voir les puissances des ténèbres occupées à saper les fondements

de la religion, en attaquant la pierre angulaire qui en soutient l'inébranlable édifice. Elle rassembla ses chefs, elle s'arma de ses foudres, les lança sur ce monstre sorti de l'enfer, et rassura la piété des fidèles en vengeant la gloire de Marie. Oui, sa maternité divine est appuyée sur la divinité de son Fils; et, si Jésus est Dieu, Marie, de qui Jésus est né, est Mère de Dieu : *Maria, de qua natus est Jesus.* (*Matth.*, I, 16.)

Et dire que Marie est Mère de Dieu, n'est-ce pas avouer qu'elle est au plus haut point de gloire et d'élévation où puisse parvenir une créature? Parcourez tous les rangs, toutes les dignités qui brillent sur la terre et dans les cieux, et montrez-en une qui, rapprochée de celle de Marie, ne s'éclipse tout à coup et ne disparaisse. Sa qualité de Mère de Dieu n'est pas un vain nom : elle n'est pas un de ces titres passagers qui n'affectent point la personne qu'ils décorent, qui s'enlèvent avec la même facilité qu'ils se donnent, et qui, soumis aux volontés du maître, renvoient souvent le sujet, dépouillé de leur pompe fragile, cacher sa honte dans la retraite, y déplorer sa gloire ensevelie et passée comme une ombre : elle imprime au contraire un caractère auguste et ineffaçable, indépendamment du mérite personnel qu'elle trouva dans Marie; elle l'unit à Dieu par des liens si étroits, qu'à moins d'être Dieu, disent les Pères, Marie ne peut approcher Dieu de plus près. Et si Dieu est la source unique de la vraie grandeur, est-ce assez de dire que Marie est revêtue de la première dignité du monde? Ne faut-il pas ajouter, avec les saints docteurs, que cette espèce d'affinité que Dieu ne dédaigna pas de contracter avec elle, suite nécessaire de l'alliance naturelle entre une mère et son fils, rend sa dignité aussi incompréhensible que Dieu qui en est le terme, et dont elle emprunte son lustre; qu'à cette vue les esprits célestes n'interrompent leur respectueux silence que pour faire éclater les transports de leur admiration; qu'à la voix de Dieu des millions d'astres plus éclatants, des mondes plus parfaits les uns que les autres, pourront s'élancer du néant, et iront se placer selon ses ordres; mais que les trésors de sa toute-puissance n'enferment point de rang plus élevé pour une créature que celui de Marie, et qu'enfin Marie ne put monter plus haut, parce Dieu ne peut être plus grand : c'est la pensée de saint Thomas : *Habet quamdam dignitatem infinitam, et non potest aliquid fieri melius, sicut non potest aliquid melius esse Deo?*

Ainsi donc, reine des anges, qui ne sont que les ministres de celui dont elle est la mère, reine des hommes, qui, depuis le pauvre rampant dans la poussière jusqu'au monarque assis sur le trône, sont soumis à l'empire de son Fils, Marie voit à ses pieds, et à une distance presque infinie, toute la foule des êtres sortis des mains du Créateur : choisie comme le soleil, *electa ut sol* (*Dant.*, VI, 9.) elle seule fait un rang à part; elle jouit d'une prérogative unique, étant placée immédiatement au-dessous du maître du tonnerre, et là toute couverte de l'éclat majestueux de la Divinité! Ah! si la gloire d'un fils rejaillit sur sa mère, et s'il en est la couronne, quelle couronne de gloire pour Marie qu'un Fils qui est Dieu : *Maria, de qua natus est Jesus!*

Or, de ce comble d'élévation et de grandeur, d'où Marie s'offre à nos regards, se pourrait-il qu'abaissant les siens sur la terre, elle y vît des mortels, levant contre elle un front sourcilleux et hautain, oser lui disputer ses hommages et lui reprocher les nôtres? Ah! sans dou'e, elle les mérite. Ce n'est pas assez : disons encore qu'elle les exige, ou plutôt qu'ils sont le premier tribut que nous ne pouvons nous dispenser de payer à sa dignité de Mère de Dieu.

N'entreprenons plus de sonder toutes les merveilles renfermées sous ce trait unique et sublime dont l'Esprit-Saint a peint Marie : *Maria, de qua natus est Jesus.* Et ne nous suffit-il pas de savoir qu'elle est la Mère de notre Dieu? Pour nous faire tomber à ses pieds, la nature, d'intelligence avec la religion, élève ici sa voix, et nous intime les volontés de son auteur par une loi écrite au fond de notre âme. Loi générale en faveur et à la gloire de tant d'illustres mères, ne souffrirait-elle une exception qu'au préjudice de la Mère de Dieu? et sur quel fondement, grand Dieu! porterait une exception aussi absurde en elle-même qu'injurieuse à votre nom? Siècles ténébreux, qui fûtes le règne de l'idolâtrie, pourquoi, au milieu des honneurs sacriléges rendus à des hommes que la reconnaissance ou l'admiration plaçait après leur mort au rang des dieux, pourquoi, dis-je, cet encens offert à celles qui les avaient enfantés ou nourris? pourquoi les mères de ces prétendus dieux étaient-elles, à ce seul titre, associées à leur gloire, et partageaient-elles votre culte? A travers l'espace immense des temps, faites luire à nos yeux ce rayon de lumière, que ne put éteindre la nuit affreuse du paganisme, et qui, dans tous les âges, porta les hommes à étendre leurs respects pour leurs héros, pour leurs dieux, à celles dont ils avaient reçu le jour. O honte du christianisme, si de vains simulacres de la Divinité étaient mieux honorés en ce point que la Divinité même; si un sentiment que le doigt de Dieu a gravé dans tous les cœurs, et que la grâce de Jésus-Christ doit élever et ennoblir dans les nôtres, était moins puissant sur nous, éclairés des lumières de la foi, qu'il ne le fut sur des peuples assis dans l'ombre de la mort; et s'il fallait que du sein de la superstition et du mensonge sortît ou la juste condamnation de notre indifférence pour la mère du vrai Dieu, ou un déplorable modèle qui nous apprît à la révérer.

Que nous dit encore la conduite de toutes les nations à l'égard de leurs souverains? Nous ne croirions pas honorer assez dignement ces dieux de la terre, si tout ce qui leur est uni par les liens du sang, si toutes

celles qui leur ont donné la vie n'avaient quelque part à nos hommages; et cet instinct avoué par la raison, nous dédaignerions, en le dirigeant vers Marie par respect pour Dieu, et dans les vues de la foi, d'en faire un acte consacré par la religion? Est-ce donc, mes frères, que la grandeur suprême de celui qui règne au plus haut des cieux, distribuant à son gré les sceptres et les couronnes, rend celle qui l'approche de si près moins vénérable à nos yeux que ne ferait la majesté passagère et empruntée des faibles mortels, que sa main puissante élève sur le trône et précipite dans le tombeau? ou bien est-ce que la gloire de Dieu devant les hommes n'est pas intéressée à celle d'une créature qui lui est unie par des liens si étroits; et le seul doute à cet égard ne serait-il pas décisif en faveur du culte de Marie?

Que sera-ce, si le flambeau de la religion vient dissiper jusqu'aux moindres nuages, si ce que la raison découvre à chaque homme, ce que la nature inspire à tous les peuples, ce que le bandeau même de l'erreur ne peut dérober aux yeux de l'antiquité païenne, la religion le prêche à ses disciples; si elle nous dit que le respect dû à la majesté de Dieu doit retomber avec une juste proportion sur ce qui l'approche et l'environne; si elle nous apprend que Jésus-Christ doit être honoré jusque dans les images qui portent l'empreinte de ses traits, jusque dans les lieux consacrés autrefois par la trace de ses pas, jusque dans les restes froids et inanimés de ses élus où il habita par sa grâce; si elle regarde comme des gages légitimes et nécessaires de leur profonde vénération pour Jésus-Christ, ces différentes parties du culte qu'elle inspire à ses enfants, prête à retrancher de ce nombre, à repousser avec horreur quiconque voudrait y donner atteinte? Or, n'est-ce point là, mes frères, l'esprit et le langage de la religion? et de là n'ai-je pas droit de conclure de deux choses l'une, ou que la religion est en contradiction avec elle-même, ou qu'elle nous fait un devoir d'honorer Marie?

Eh quoi! docile aux leçons de ma religion, j'honorerai la crèche où daigna naître dans le temps le Fils de l'Eternel, et je n'honorerai pas celle dont le chaste sein fut le sanctuaire où la majesté divine se revêtit de la nature humaine? j'honorerai la croix où fut attaché son corps sacré, et je n'honorerai pas celle qui le forma de sa propre substance, et où reposa d'une manière ineffable la plénitude de la Divinité? j'honorerai des objets indifférents en eux-mêmes, et qui ont cessé de l'être par les rapports qu'ils eurent avec la personne de Jésus-Christ, et je n'honorerai pas celle qui eut avec Jésus-Christ ces rapports étroits, ces liaisons intimes que forment entre une mère et son fils les nœuds du sang? Ah! la raison et la foi s'élèvent de concert et poussent un cri contre de pareilles contradictions. Prétendre les concilier dans sa conduite, c'est donc démentir sa qualité d'homme raisonnable et chrétien, c'est outrager Dieu, en donnant au respect qui lui est dû des bornes trop étroites, en opposant une criminelle résistance à ses volontés suffisamment connues : car puis-je les ignorer, ô mon Dieu! puis-je méconnaître votre voix dans celles de la nature et de la religion? Ah! plutôt que d'étouffer l'une dans mon cœur et de fermer l'oreille à l'autre, je me livre avec joie à ces deux guides : souvent j'irai sur leurs pas, brûler sur les autels de la mère un encens qui remontera jusqu'au trône du Fils, et qui vous sera d'autant plus agréable, ô mon Dieu! que vous en serez le premier et le principal objet.

A la dignité de Mère de Dieu ajoutons les glorieux priviléges qui en sont comme l'apanage : nouveau motif de nous dévouer au culte de Marie, et motif bien pressant de joindre pour elle l'amour au respect. Mais que vous dirai-je, mes frères, pour exciter dans vos cœurs cet amour d'où naît infailliblement la dévotion, et sans lequel la dévotion languit et expire? offrirai-je à votre piété l'image intéressante de l'objet le plus parfait et le plus aimable après l'Homme-Dieu? hélas! quand le sujet ne serait pas au-dessus de mes forces, pourrais-je l'entreprendre sans que ma triste voix cédât bientôt à la douleur de voir des chrétiens affecter une injuste délicatesse, crier à l'excès, exiger des restrictions, et, la balance à la main, peser au poids trompeur d'une sagesse profane les prérogatives de Marie, pour ne lui laisser que celle à laquelle ils craignent encore de toucher, et jeter sur toutes les autres les obscurités du doute et l'amertume de leur censure? en cela même trop fidèles échos de cette foule d'hérétiques, que Marie vit s'élever successivement contre elle, et qu'elle fit rentrer dans le néant : *Cunctas hæreses interemisti in universo mundo;* et par cet accord suspect avec les ennemis de la religion, trop peu dignes sans doute d'être la règle de notre créance. Ont-ils consacré leurs soins et leurs veilles à méditer dans le silence des passions et sous l'œil de Dieu la profondeur adorable de ses mystères, et l'ignorance présomptueuse, les mœurs équivoques de ces nouveaux docteurs, l'emporteront-elles sur l'autorité respectable de ces antiques héros de la foi, qui ont orné le monde par leurs vertus, tandis qu'ils l'éclairaient par leurs écrits?

Ouvrons-les : avec quelle complaisance et quel concert ne s'étendent-ils pas sur les louanges de Marie! Quelle élévation d'idées, quelle énergie de sentiments, quelle vivacité de couleurs, quelle pompe et quelle magnificence dans les éloges qu'ils lui prodiguent, et de quel éclat brillent, si j'ose le dire, les fleurs immortelles cueillies par leurs mains saintement jalouses d'en orner la couronne de la Mère de Dieu! Ils ont cru que cette dignité assurait à Marie tous les priviléges compatibles avec la condition

d'une créature; qu'elle les exigeait, ou à titre de justice, ou du moins par une sorte de bienséance; qu'il était de la sagesse et de la gloire de Dieu d'honorer en Dieu celle dont il est véritablement le Fils, de l'honorer lui-même aux yeux des hommes et des anges, en proportionnant pour elle la richesse de ses dons à l'élévation de son rang. Ils l'ont cru; et, si l'inattention de quelques-uns a laissé leur plume s'égarer quelques moments, Dieu ne permit point qu'elle s'oubliât sous les yeux de tous sur un même objet, car ils n'ont tous pour Marie qu'un même langage, et ce langage est celui de toute l'Eglise. L'Eglise qui y a reconnu sa doctrine, l'a adopté, canonisé, consigné dans des monuments plus durables que l'airain, et à jamais fidèles interprètes de ses sentiments envers Marie. Et si l'Eglise est la dépositaire incorruptible des vérités célestes, s'il est dans la religion des vérités qui, pour n'être pas des dogmes de foi, sont néanmoins dignes de notre respect et de notre soumission; s'il leur suffit pour la mériter, pour l'exiger, qu'elles aient le suffrage unanime de l'Eglise universelle, ah ! il faut donc, ou tendre les bras à l'erreur et nous arracher du sein de l'Eglise, ou croire avec l'Eglise et avec ceux qu'elle regarde comme ses oracles et que nous révérons comme nos maîtres, tous les priviléges qu'elle attribue à Marie et qu'elle propose à notre vénération.

Ce principe établi, jetez, mes frères, un coup d'œil sur ce grand nombre de dons singuliers et précieux qui distinguent Marie du reste des créatures, et vous conviendrez bientôt que, si c'est faire outrage à la majesté de Dieu de ne pas rendre un culte religieux à sa mère, ce ne serait pas moins faire injure aux dons de Dieu de ne pas honorer et chérir celle qui en est le plus merveilleux assemblage.

Æterni consilii opus. Avant de montrer en Marie un prodige de sa grâce, Dieu semble employer pour en tracer l'idée, toutes les ressources de sa sagesse. Elle ne fut tirée du néant que pour être donnée au Verbe; et il fallait au Verbe une mère digne de lui. De toute éternité elle est singulièrement présente à Dieu. On dirait que l'auteur de la grâce s'est plu à former, avec un soin particulier, ce chef-d'œuvre de sa puissance et de sa miséricorde à notre égard; car, c'est pour nous que Marie a été créée : *Æterni consilii opus;* et ce qui appuie cette pensée de saint Augustin, c'est que l'Esprit-Saint renvoie à Marie, par la bouche de l'Eglise, une partie de ces louanges chantées par les auteurs sacrés à la gloire du Verbe : *Ab æterno ordinata sum; quando præparabat cœlos, aderam.* (*Prov.*, VIII, 23, 27.) Ainsi unie à son Fils dans les décrets éternels de la Providence, et spécialement prédestinée avec lui, elle entrait avec lui dans les desseins de Dieu, lorsque Dieu formait l'idée, jetait les fondements de l'univers. Quel sera donc ce nouveau prodige qui doit paraître dans la plénitude des temps? Les filles de Sion, les âmes les plus favorisées du ciel ont étalé leurs richesses; il en est une qui les efface, et pour qui seule Dieu a signalé la tendresse de son cœur et déployé la puissance de son bras : *Fecit mihi magna qui potens est* (*Luc.*, I, 49) : les dons les plus magnifiques forment son cortége et annoncent la mère de Dieu.

Dons de la nature : elle les posséda sans mesure et sans mélange; elle ne devait les faire valoir qu'au profit de la vertu. Combien de savants interprètes ont puisé dans les sources les plus pures de la tradition les couleurs dont ils ont peint dans Marie la réunion de toutes les qualités qui composent le plus parfait mérite, de tous les avantages qui distinguèrent les femmes illustres de Juda; la prudence de Rébecca avec la candeur de Rachel, le courage de Judith et la douceur d'Esther, un esprit droit, pénétrant, et, dès le premier moment de son existence, éclairé d'une saine et sublime raison, un cœur tendre et généreux, le siége des plus beaux sentiments et le portrait du cœur de Jésus; un air de noblesse et de modestie, de majesté et de bonté; je ne sais quoi de grand, de touchant, de divin, qui offre en elle les traits et les charmes d'une beauté céleste; et ravi, ébloui de l'éclat de sa présence, saint Denys l'Aréopagite tombe aux pieds de celle qu'il prend pour une divinité.

Dons de la grâce. La mère de Dieu ne devait pas être un instant l'objet de la haine de Dieu : la grâce présida même à sa conception, et le levain du péché n'infecta point son cœur. Exempte de la malédiction commune aux enfants d'Adam, elle naît revêtue et parée de la justice originelle qu'elle reçut avec l'être : ainsi le croit l'Eglise; et, s'il est de la foi, qu'à la dignité de mère Marie joignit tout l'éclat de la virginité; s'il est de la foi que durant le cours d'une longue vie elle ne paya point, par la plus légère imperfection, le moindre tribut à la faiblesse humaine, quelle abondance de grâces eût-elle donc en partage? Un ange lui annonça qu'elle en était remplie : *Gratia plena.* (*Ibid.*, 28.) L'amas de toutes les grâces répandues sur les anges et sur les hommes n'égalerait pas, disent les saints Pères, la grâce dont Marie fut prévenue dès les commencements de ses voies, et la beauté de son âme dès l'aurore de sa vie effaça celle du plus haut séraphin. Que dut-elle être à la fin de sa carrière, et après avoir accumulé par une fidélité constante autant de nouveaux degrés de grâce qu'elle comptait d'instants dans sa vie mortelle ! C'est alors qu'elle dut offrir un spectacle digne de charmer le cœur de Dieu.

Dons de la gloire. Un autre spectacle nous étale d'autres merveilles : cet astre, si brillant à la fin de sa course, n'a point disparu pour toujours; il va percer les nuages et répandre une plus vive lumière. Celle qui ne fut point soumise à la loi du péché serait-elle donc sujette à la corruption du tombeau? Non, répond toute l'Eglise, le corps de Marie en sort victorieux, et se réunit à

sa grande âme. Quelle est cette fille chérie du ciel, qui vient du désert et s'élève du Liban, portée par une légion d'anges et appuyée sur son bien-aimé? Avec quelle douce majesté elle s'élève au-dessus de la région des airs! déjà elle voit à ses pieds le soleil et les étoiles... Accourez, esprits bienheureux! portes éternelles, ouvrez-vous! recevez-la dans les divins tabernacles. Qu'entends-je? quels chants d'allégresse retentissent dans l'assemblée des saints! quel accueil magnifique honore l'entrée triomphante de leur reine! Elevé au-dessus des principautés et des dominations, son trône brille au plus haut des cieux près du trône de son Fils, et c'est de là que la mère de Dieu, le front couronné d'une splendeur ineffable, reçoit les hommages de toute la cour céleste, dont elle fait avec lui les délices et la gloire.

Grossière et rapide ébauche de quelques grandeurs de Marie, et, cependant, mes frères, n'y découvrez-vous pas avec moi un nouveau motif de nous consacrer à son culte? Car est-il un cœur chrétien qui puisse ou qui doive se défendre d'aimer cette Vierge auguste, plus parfaite elle seule et plus aimable que tous les citoyens du ciel? et, puisque l'amour n'est pas seulement un des caractères essentiels, dit un saint docteur, mais encore une des causes nécessaires de la dévotion, plus Marie a droit de prétendre à l'un, moins, par conséquent, nous pouvons lui refuser l'autre. Eh! qu'a prétendu Dieu en épuisant pour elle les trésors de sa magnificence, en l'honorant des priviléges les plus glorieux, en l'ornant des charmes les plus divins, et en la présentant ainsi à nos regards par les mains de la religion? J'en atteste cette religion sainte, j'en appelle encore à vos cœurs.

Il a voulu qu'offerte à nos yeux sous ce ravissant aspect, Marie fût accueillie par notre piété avec le sentiment d'une tendre vénération; que ce juste retour de notre cœur, payé à la beauté de l'ouvrage, tournât à la gloire de l'ouvrier, et que cette heureuse créature, l'abrégé de ses merveilles et l'objet de ses complaisances, fût aussi celui de notre admiration et de notre amour. Il a voulu, couronnant dans le ciel les marques de tendresse qu'il lui avait données sur la terre, nous apprendre à lire notre devoir dans son exemple, à régler nos affections sur les siennes, à ne pas le séparer dans notre cœur de celle qui occupe le premier rang dans le sien, et à craindre d'envelopper le fils dans notre indifférence pour la mère. Il a voulu qu'un tendre dévouement pour cette mère si chérie fût l'effet et le gage de la grâce du salut, et qu'il régnât dans le cœur de tous les saints. Ouvrez les fastes de la religion, vous verrez la piété de ses héros envers Marie, également tendre et solide, éclater et ne former qu'un même point de vue parmi tant de traits divers et merveilleux qui caractérisent et distinguent leur sainteté. Bien loin que l'amour de la mère leur parût un larcin fait à l'amour du fils, les accroissements de l'un se mesurèrent dans leur âme, quoiqu'avec une juste subordination, sur les progrès de l'autre; et ceux que la charité de Jésus-Christ embrasa de ses plus vives flammes furent ceux qui se signalèrent par une plus tendre affection envers Marie.

Qu'il m'est doux de me soumettre, Vierge sainte, aux droits que Dieu vous a donnés sur mon cœur! régnez y avec Jésus-Christ; votre empire ne peut qu'y affermir le sien. Oui, je le dirai : Anathème à mon cœur, si jamais il cesse de vous aimer; si à cet amour, le partage et le sceau des âmes justes, il faisait succéder pour vous cette froide et mortelle indifférence, qui est la marque affreuse des cœurs mauvais et réprouvés. Ce ne sont pas ici vos bienfaits qui me touchent et m'inspirent un amour intéressé, ce sont vos grandeurs qui m'enchantent et me pénètrent d'un amour noble et pur, dû aux saints attraits dont vous brillez à mes yeux. Cependant, trop sensible à vos moindres avantages, j'oubliais les plus chers à votre cœur et les plus dignes de faire impression sur le mien : que ne dois-je pas aux éclatantes vertus qui achèvent d'exprimer en vous une fidèle copie des perfections du Créateur!

Et voici, mes frères, le dernier trait à ajouter au tableau de Marie, pour en faire sortir sous un nouveau jour un dernier motif de l'honorer. Renouvelez, je vous prie, votre attention.

SECOND POINT.

C'est par l'assemblage et la perfection de toutes les vertus que Marie a mis le comble à l'élévation de sa gloire; c'est aussi ce qui achève de mettre le sceau à la nécessité de son culte. Non, mes frères, ne regardez pas comme une dévotion purement arbitraire celle qui a pour objet la reine même des saints. S'il est permis de négliger son culte, d'abandonner ses autels, il faut renverser tous les autels que l'Eglise élève à la sainteté. Supérieure à tous les saints, non-seulement en priviléges et en grâces, mais encore en vertus et en mérites, Marie a donc elle seule plus de titres à nos hommages que tous les saints ensemble : par conséquent, le culte de Marie est un devoir de notre religion plus rigoureux et plus indispensable que celui de tous les saints. Or, je parle à des fidèles convaincus de l'obligation qu'entraîne l'obéissance due à l'Eglise, de rendre aux saints ce culte religieux pour lequel l'Eglise a livré tant de combats, lancé tant d'anathèmes.

Mais peut-être que l'héroïsme des vertus de Marie perdrait beaucoup de son éclat à la lumière de la vérité, et le zèle outré d'une superstition populaire ne lui a-t-il pas élevé tout seul ce majestueux et fragile édifice de sainteté, où nous aimons à la contempler d'un œil séduit et fasciné par l'erreur? Doute sacrilége, enfanté jadis par l'hérésie, adopté depuis par l'impiété, par ces hommes audacieux qui, après avoir ramassé dans la boue de tous les siècles ce qu'a produit de plus

extravagant et de plus honteux le libertinage de l'esprit et du cœur, rajeunissent ces horreurs, en composent le venin répandu dans leurs écrits, et vont de toute part, le blasphème à la bouche, désolant la terre et bravant les cieux. Pour nous, soumis à cette Église qu'une main invisible soutient contre les efforts de l'enfer, consultons encore ici l'idée qu'elle nous donne de la mère du Saint des saints. Sur les traces certaines d'une tradition qui, appuyée par l'Écriture, remonte d'âge en âge jusqu'à la naissance du christianisme, suivons Marie dans les principales circonstances de sa vie mortelle: toutes les vertus n'ont-elles pas formé le tissu de ses jours?

Quelle tendresse de piété! la grâce avait guidé ses premiers pas dans le temple du Seigneur. Là, élevée et nourrie à l'ombre du sanctuaire, sa timide innocence ne connut point les dangers du siècle, et les yeux seuls de Dieu virent croître et se développer la fleur de ses années. Dans cet asile sacré, la prière faisait les délices de son jeune cœur déjà comblé des bénédictions célestes; et, absorbée dans la contemplation des choses saintes, hâtant par ses soupirs la venue du libérateur du monde, elle se rendait digne d'en être la mère, et préludait à sa haute destinée.

Quelle vivacité de foi! du séjour de la Divinité un envoyé céleste vient lui annoncer un mystère qui étonne, accable et confond la raison. Marie fait taire sa raison devant l'autorité de Dieu, et dans un genre d'épreuve, où ne fut point mise la foi d'Abraham, supérieure à ce père des croyants, elle croit qu'elle enfantera son créateur, et deviendra mère sans cesser d'être vierge: *Fiat mihi secundum verbum tuum.* (*Luc.*, I, 38.)

Quel prodige d'humilité! ce n'en serait pas un, si, héritière du trône de David, issue du sang des rois et des prophètes, elle n'eût fait qu'allier la modestie des sentiments à ces frêles avantages que le monde étale avec une orgueilleuse complaisance; mais que mère de Dieu, et le chef-d'œuvre de ses mains, elle ne prenne que le titre de la dernière de ses servantes; mais qu'au faîte de la grandeur elle ne soit frappée que de la vue de sa bassesse, voilà, dit saint Bernard, cette humilité toute-puissante, qui attire le Verbe du sein de son Père dans celui de Marie: *Humilitate concepit.*

Quelle éclatante pureté! vertu singulièrement chère à Marie, rien ne put vous donner la moindre atteinte dans son cœur épris de vos charmes et soumis à vos lois! Foulant aux pieds la gloire si flatteuse de donner au monde le Messie attendu depuis tant de siècles, se mettant au-dessus de l'espèce de honte attachée dans la synagogue à la virginité, elle eût sacrifié à la sienne la maternité divine, et la pureté sans tache de cette Vierge par excellence, dit encore saint Bernard, offrit une demeure pleine d'attraits au Dieu de la pureté: *Virginitate placuit.*

Quelle ardente charité! l'humble toit de Nazareth la vit porter si longtemps entre ses bras celui dont l'aspect ravit et enflamme les anges, et qui, à travers les traits aimables de l'enfance, ne laissant échapper que le plus doux rayon de la Divinité, recevait ses caresses et l'honorait des siennes. Quels traits de feu durent pénétrer, embraser son cœur si dégagé de toute affection terrestre, et où la tendresse d'une mère pour son fils était confondue avec l'amour d'une créature pour son Dieu! Marie en fut la plus noble victime, et sa mort précieuse fut l'effet et le triomphe de l'amour divin.

Quelle constance héroïque! la vertu la plus pure devait être la plus affligée. Tendre mère, le plus aimable des fils expire à vos yeux baignés de larmes, et chaque coup que lui portent ses bourreaux enfonce un trait mortel dans votre cœur éperdu. O douleur, s'écrie saint Anselme, qui réunit et surpasse même dans le cœur de Marie tous les tourments des martyrs! mais désolée et soumise, souffrant mille morts dans une seule, et baisant la main qui prolonge ses maux avec sa vie, au milieu du deuil de la nature, elle ramasse ses forces, jette un regard vers le ciel, souscrit de nouveau à ses ordres; et attachée au pied de la croix: *Stabat juxta crucem*, elle immole à Dieu sur ce sanglant autel sa tendresse, sa douleur et son Fils.

Parlez à ma place, et à la faiblesse de mes expressions substituez la grandeur et la majesté des vôtres, génies sublimes de l'antiquité sacrée, qui prodiguant à l'envi votre encens à la mère de Dieu, trouvâtes dans ses éminentes vertus une matière inépuisable à vos éloges. Ah! mes frères, que de grands hommes s'avancent, pour ainsi dire, tout rayonnant de lumière, à travers l'obscurité des temps, les Athanase, les Cyrille, les Jérôme, les Augustin, les Ambroise, et tant d'autres qui, du fond des siècles les plus reculés, poussent un cri général à la gloire de la plus sainte des créatures! Dans le portrait qu'ils ont tracé des vertus de la mère, ils nous offrent l'image la plus ressemblante des vertus du fils. Pour elle la carrière de la vertu fut ouverte à l'entrée même de la vie; elle y marche à pas de géant jusqu'à la mort. Ses passions soumises n'y sèment aucun obstacle; soumise elle-même à la grâce, elle en suit tous les mouvements sans délai, sans réserve, sans interruption. Son grand cœur verse toute la ferveur de ses sentiments sur ses moindres actions: pas une qui, par la noblesse de son principe et la pureté de son motif, ne respire quelque chose de divin; pas un moment d'une si belle vie qui ne fasse éclore une merveille, et dont la piété n'aille marquer au ciel la récompense. Aussi l'amas prodigieux de ses mérites s'élève jusqu'au trône de la Divinité, dit saint Grégoire pape, et ne peut monter plus haut. Placée sur cette hauteur, aussi riche, aussi heureuse et aussi grande en un sens par ce qu'elle a fait pour Dieu que par ce que Dieu a fait pour elle, Marie ne doit pas moins l'éclat de sa couronne à l'immensité de ses mérites qu'à la

grâce; et si les plus brillants citoyens de la Jérusalem céleste déposent humblement à ses pieds les marques de leur triomphe, si elle est la plus élevée dans le séjour de la gloire, c'est qu'elle fut la plus fidèle aux dons de la grâce, et que sur les ailes de la grâce la mère du Dieu des vertus s'éleva jusqu'au comble et à la perfection de toutes les vertus.

Ainsi parlent ces saints docteurs si versés dans la science de la religion; ainsi l'Eglise reconnaît avec eux une sorte d'égalité, si je puis m'expliquer ainsi, entre la maternité divine et les mérites de Marie : *Quem meruisti portare.* Ainsi, ô mon Dieu! vous, devant qui les astres ne sont pas purs, vous voulûtes que tout fût digne de la pureté de vos regards dans celle avec qui vous deviez contracter la plus étroite alliance, et qu'au sublime honneur d'une dignité qu'elle ne tenait que de votre choix, elle joignît l'éclat plus précieux d'une sainteté qui demanda tous ses efforts.

Sainteté de Marie, non moins solennellement révérée qu'authentiquement reconnue par l'Eglise; oui, mes frères, l'Eglise, qui ne place que la sainteté sur ses autels, ne peut, ce semble, en élever assez à son gré à Marie. Elle l'honore d'un culte supérieur à celui qu'elle rend à tous les saints; c'est que le titre de reine des saints, si légitimement acquis à Marie par la réunion de toutes les vertus, relève, consacre et couronne toutes ses grandeurs. De là, combien de temples érigés à sa gloire, combien de fêtes instituées en son honneur! combien de foudres lancées contre les ennemis de son culte! Culte le plus ancien : le disciple bien-aimé en Asie, le prince des apôtres dans la capitale du monde, les divers coopérateurs de leur zèle dans d'autres contrées en jetèrent les fondements avec ceux de la religion. Culte le plus constant : interrogez tous les siècles; tous les siècles vous offriront une foule de monuments qui en attestent la perpétuité : tous l'ont vu passer majestueusement devant eux, et aller de pair avec le dépôt de la foi. Culte le plus universel : partout où a pénétré la lumière de l'Evangile, le nom de Marie y a suivi celui de Jésus-Christ : ses louanges mêlées dans nos chants sacrés à celles de Jésus-Christ, ses images exposées à la vénération publique, tant de pieux établissements formés sous ses auspices, tant de saintes pratiques destinées à nous rappeler son souvenir et à lui marquer notre respect, sont le fruit des soins de l'Eglise, attentive à cultiver dans tous les lieux soumis à ses lois une dévotion née avec elle, de tout temps aussi répandue qu'elle; en sorte que la dévotion à la reine des saints est le caractère le plus éclatant et le moins suspect des vrais enfants de l'Eglise.

Ne vous flattez donc pas, mes frères, d'en remplir toutes les obligations, si Marie n'occupe un rang distingué et invariable dans les exercices de piété qui doivent partager et sanctifier vos jours. Eh quoi donc! disciples et adorateurs de Jésus-Christ, ne devez-vous pas régler sur une autorité, qui représente la sienne, vos démarches dans les voies du salut, suivre dans le détail des devoirs de sa religion l'interprète et l'organe de ses volontés, entrer en un mot dans la route qui vous est ouverte par l'Eglise, et où toute l'Eglise marche à votre tête? Son exemple n'a-t-il pas ici la même force que ses décisions, et n'est-elle pas l'arbitre suprême de notre culte comme la règle infaillible de notre foi?

Et ne croyez pas, au reste, que vous vous acquittiez envers la reine des saints de ce que vous lui devez, si vous n'avez à lui offrir, ou qu'une dévotion vague et stérile dont les mouvements passagers s'évanouissent avec la cérémonie qui les a fait naître, et ne vous astreignent à aucune de ces pratiques transmises et consacrées par l'usage des fidèles, ou qu'une dévotion obscure et rampante, esclave du respect humain, et qui rougirait de se déclarer dans ces occasions, où le silence seul est un crime : fausse dévotion à laquelle on doit substituer cette piété active et fervente dont le sentiment anime à se manifester par les œuvres à remplir envers Marie, par les devoirs prescrits par l'Eglise, suggérés par une éducation chrétienne, inspirés par l'attrait de la grâce. Cette piété généreuse et magnanime qui ose se montrer au grand jour, et, sur les pas de tant d'illustres personnages, marche avec assurance au milieu des vils ennemis du culte de Marie; intrépide à soutenir les intérêts de sa gloire, à repousser les traits lancés contre elle par ces faux sages qui, sous un masque de christianisme, hardis à se former un système d'opinions inconnues à nos pères dans la foi, et indignes surtout de la mère de notre Dieu, renvoient dédaigneusement son culte à l'imbécile crédulité du vulgaire.

Que ne puis-je, Vierge sainte, venger ici l'honneur de vos autels! que ne puis-je grossir le nombre de vos serviteurs, et attacher, pour ainsi dire, à votre char toutes les nations de la terre! Dieu serait honoré dans les progrès d'un culte qui fait partie du sien. Jetez du moins un regard propice sur les vœux ardents que je forme pour votre gloire. Mais que dis-je? et ne l'ai-je pas obscurcie, en voulant en rehausser l'éclat? Si d'une main indiscrète et téméraire j'ai flétri aux yeux de ceux qui m'écoutent la triple couronne formée par votre dignité, vos privilèges, vos vertus, qu'à vos yeux la sincérité de mon zèle excuse la faiblesse de mes efforts, et réparez-en vous-même le peu de succès, montrez-vous telle que vous êtes, et votre culte fleurira parmi les chrétiens.

Mais n'en ai-je pas assez dit, mes frères, pour vous convaincre du moins que le culte de la mère de Dieu est un devoir important de notre religion? et le respect dû à la majesté de Dieu, à la volonté de Dieu, à la sainteté de Dieu; la conduite de tous les peuples, l'exemple de tous les saints, l'autorité de toute l'Eglise, que de bouches éloquentes vous prêchent la dévotion à Marie!

Marie, de tous les objets créés le plus élevé et le plus grand, le plus parfait et le plus aimable, le plus saint et le plus divin!

Que serait-ce, si, l'envisageant sous un nouveau point de vue et par rapport à nous, je vous la représentais comme la mère de miséricorde, le refuge des pécheurs, le soutien des justes, la ressource du genre humain, la dispensatrice de mille dons célestes; si je vous disais, avec les saints Pères, qu'il n'est point de grâce qui ne puisse descendre sur nous par la voie de sa médiation toute-puissante; que Jésus-Christ voyant dans l'avenir tant de coupables obstinés dans le crime, qui fouleraient aux pieds son sang versé pour eux, et dans les trésors de ses mérites, tant de grâces spéciales qui trop souvent sont au-dessus de la faiblesse et de la tiédeur de nos prières, voulut que Marie fût établie entre lui et les hommes pour obtenir aux uns des secours, aux autres un pardon qu'ils ne méritent pas, et suppléer ainsi dans l'ordre du salut à l'indignité des uns et des autres; si je vous la montrais devant le trône de la majesté divine, usant sans cesse d'un crédit si cher aux inclinations de son cœur, plaidant notre cause, prenant notre défense contre Dieu même, et désarmant le bras prêt à nous frapper? Mais il faut finir; et que vous dirai-je, que ce que les chaires chrétiennes ont fait retentir mille fois à vos oreilles? Or, si, dans les voies ordinaires de la Providence, il n'est donné qu'aux fidèles serviteurs de Marie d'éprouver les salutaires effets de sa protection, mes frères, honorez donc Marie: l'idée impérieuse du devoir, l'attrait du sentiment, l'intérêt de votre éternité; que faut-il de plus pour vous consacrer au culte de cette puissante protectrice?

Honorez, invoquez Marie, pécheurs qui traînez le poids de vos chaînes dans la fange des passions et les ténèbres de la mort. Dieu n'est plus pour vous qu'un maître courroucé, qu'un juge inexorable: je me trompe; il est encore votre père, votre sauveur, et c'est même sa miséricorde, qui, pour vous pardonner sans blesser sa justice, vous a ménagé une ressource dans Marie, respectable à sa justice même. Elle a sur le cœur de Dieu des droits que vous n'avez pas; elle n'est que douceur et que bonté. Jetez-vous donc entre ses bras avec confiance; intéressez sa tendresse par l'humble aveu de vos crimes et le désir de les laver dans vos larmes. Elles couleront bientôt de vos yeux; vos yeux s'ouvriront à la lumière, et votre âme aux regrets. Vous secouerez le joug accablant du vice, vous rentrerez sous l'aimable empire de la vertu, et votre conversion, comme celle de tant d'autres, sera le fruit de votre recours à Marie, et l'ouvrage de votre crédit auprès de Dieu.

Honorez, invoquez Marie, âmes justes qui marchez avec ferveur dans les voies de la sainteté: elle y soutiendra, elle y affermira vos pas. Par ses mains bienfaisantes et pures, Dieu répandra sur vous les bénédictions de sa douceur. L'éclat de votre justice croîtra de jour en jour, et le caractère immortel des élus brillera sur vos fronts. Oui, ce don précieux, sans lequel les autres dons ne sont rien, et que nous ne pouvons pas mériter, le don de la persévérance finale sera votre partage, puisqu'il est, dit saint Anselme, celui de toutes les âmes sincèrement dévouées à Marie.

Honorez, invoquez Marie, chétiens de tous les âges et de tous les états; la mère de Dieu sera pour vous la plus tendre des mères. Dans tous vos dangers elle volera à votre secours, dit saint Bernard; redoutable aux puissances de l'enfer, elle vous arrachera à leur fureur, ou vous mettra à couvert de leurs traits. A l'abri de sa protection, vos jours couleront moins agités et plus innocents. Elle dirigera votre course sur la mer orageuse de ce monde, elle en éclairera surtout la fin. Puisse son nom, que nous apprîmes à invoquer dès notre enfance, être sur nos lèvres et dans notre cœur au moment de la mort! Puissions-nous expirer en prononçant mille fois les saints noms de Jésus et de Marie! ils seront le gage assuré de notre immortalité glorieuse. Ainsi soit-il.

SERMON VIII

POUR LA FÊTE DU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS.

Dabo vobis cor novum. (*Ezech.*, XXVI, 26.)

Je vous donnerai un cœur nouveau.

Abîme sans fond de corruption et de malice, source empoisonnée de tous les désordres qui règnent dans le monde, le cœur humain demandait, pour se dépouiller de ses inclinations vicieuses, non plus les exhortations vives et pathétiques des prophètes, bien moins encore les leçons et les préceptes arides des philosophes, mais les exemples persuasifs et touchants d'un grand modèle; et c'est ce modèle que votre piété envers le cœur de Jésus-Christ vous présente en ce jour devant les yeux.

Assez d'autres avant moi vous auront développé l'origine, les motifs, les pratiques de la dévotion qui vous rassemble, et je ne pourrais, en suivant la même route, que marcher de bien loin sur la trace de leurs pas et fatiguer votre attention d'un détail inutile. Osons envisager cette dévotion sous un nouveau rapport, et tâchons d'en retirer le plus solide de tous les avantages; je parle de la réforme de nos cœurs: elle nous en inspire le désir, elle nous en présente les moyens; idée simple à laquelle je m'attache, et qui fera le partage de ce discours. La dévotion au sacré cœur de Jésus nous offre les plus puissants motifs de réformer nos cœurs; c'est le sujet de la première partie: la dévotion au sacré cœur de Jésus nous fournit les secours les plus efficaces pour réformer nos cœurs; c'est le sujet de la seconde.

Aujourd'hui, mes frères, si vous entendez la voix de votre Dieu, n'endurcissez point vos cœurs. Elle peut se faire entendre à vous par le plus faible organe; elle n'en est pas moins respectable, et son triomphe en serait encore plus glorieux. Implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Quoique déguisées sous une infinité de formes et empruntant de la diversité de leurs objets mille noms divers, toutes les passions du cœur humain se réduisent ou à l'amour d'un bien dont il veut jouir, ou à la crainte d'un mal qu'il veut éviter. Il faut donc, pour triompher du cœur de l'homme, ou l'intéresser par l'amour, ou l'ébranler par la crainte. Or voilà les deux grands ressorts qu'emploie, pour réformer un cœur chrétien, la dévotion au sacré cœur de Jésus, et remarquez qu'elle les tire du fond même de son objet; car je trouve dans ce divin cœur de quoi nous enflammer d'amour ou nous glacer de crainte; et ces deux sentiments si opposés naissent du même principe, qui est l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, amour également consolant pour les uns et terrible pour les autres; amour dont la tendresse et les bienfaits doivent exciter dans des cœurs reconnaissants le plus ardent amour; amour dont la fureur et les vengeances doivent pénétrer des cœurs ingrats de la plus vive frayeur. Développons ces deux idées.

Si j'avais à parler devant des chrétiens moins instruits, j'établirais d'abord une vérité importante à mon sujet. Je leur dirais que leur culte peut se terminer au cœur de Jésus-Christ, considéré comme une portion de sa chair adorable; qu'envisagé sous ce seul point de vue, il est le principe d'une vie qui fut consacrée tout entière au salut du monde, la source du sang précieux qui fut répandu pour laver les iniquités du monde, une partie de l'humanité adorable de Jésus-Christ qui eut le plus de part à la rédemption du monde : qu'en vertu de son union hypostatique avec le Verbe, il est le sanctuaire auguste de la divinité, et, dans toute l'énergie de l'expression, le cœur d'un Dieu. Ah! si nous révérons à juste titre les restes inanimés des saints, parce qu'ils sont les amis de Dieu, le cœur d'un Homme-Dieu, un cœur divinisé, en quelque sorte, mérite sans doute nos profondes adorations. Je leur dirais encore que le cœur de Jésus-Christ n'est cependant que l'objet matériel et sensible de leur dévotion, et l'amour de Jésus-Christ l'objet essentiel et véritable; que l'image du cœur est le symbole le plus naturel de l'amour, et que, pour fixer nos idées toujours soumises à l'empire des sens, l'Église de Jésus-Christ, en offrant à nos yeux la représentation de son divin cœur, prétend retracer dans nos esprits le souvenir de son amour et exciter toute la vivacité du nôtre.

Mais votre piété éclairée m'épargne là-dessus un plus long détail. Et que ne puis-je, en vous traçant rapidement une faible ébauche des bienfaits de l'amour de Jésus-Christ, allumer dans les cœurs quelques étincelles de ce feu sacré qu'il est venu apporter sur la terre pour en embraser tous les hommes! L'amour l'a revêtu de la forme d'un esclave et l'a fait naître dans une crèche; l'amour l'a rassasié d'opprobres et attaché à une croix; l'amour le retient au milieu de nous, et dérobe sous de faibles voiles l'éclat de sa majesté. Mystères adorables de l'amour de Jésus, dignes objets de notre dévotion à son sacré cœur qui en fut la source, venez souvent offrir votre touchante image à nos esprits, et épuiser pour elle tous les sentiments de reconnaissance et d'amour dont nos cœurs sont susceptibles.

Quelle merveille! Un Dieu vaincu par son amour pour les hommes, qui n'étaient qu'un amas confus de victimes dévouées à l'anathème, se fait homme lui-même pour devenir leur libérateur. En se revêtant du limon dont nous sommes pétris, il en prend encore les plus tristes apanages, à l'exception du péché. Une vile cabane est le palais qui voit naître ce roi de gloire. Là, enseveli dans le sein de l'indigence et de la douleur, cet Enfant-Dieu, ce Jésus, le Saint des saints, l'objet de l'adoration des anges, s'humilie, s'anéantit aux pieds de son Père; pourquoi? Parce qu'il nous aime; parce que la gloire de son Père, outragée par l'orgueil de l'homme, ne pouvait être réparée que par les abaissements d'un Dieu; parce que les foudres allumées par les crimes de l'homme ne pouvaient être éteintes que dans les larmes d'un Dieu; parce que l'amitié de Dieu, justement enlevée à l'indignité de l'homme, ne pouvait lui être rendue que par les satisfactions et la médiation d'un Dieu. Et le péché détruit, Dieu apaisé, l'enfer fermé, le ciel ouvert; l'homme rétabli dans ses plus glorieux priviléges, élevé même à un état de grandeur où il n'aurait osé porter ses ambitieux désirs, devenu l'ami, l'enfant, les délices de Dieu : ses trésors lui appartiennent, son royaume est sa patrie, sa possession fera son bonheur. Ah! mes frères, sont-ce là des bienfaits capables d'exciter notre reconnaissance? Sont-ce là des preuves de l'amour de Jésus-Christ et des motifs qui doivent nous porter à l'aimer? *Ecce quomodo amabat.* (*Joan.*, XII, 36.)

Sans doute un soupir, une larme de Jésus-Christ, dès lors qu'elle tirait un prix infini de la dignité de sa personne, suffisait pour nous mettre en possession de ces précieux et inestimables avantages. C'en était donc assez pour notre salut; mais c'en était trop peu pour son amour. La crèche n'en fut que le prélude et l'essai : la croix en devait être le chef-d'œuvre et le prodige. *Il n'y fut offert que parce qu'il l'a voulu : « Oblatus est quia ipse voluit* (*Isai.*, LIII, 7); » et il ne l'a voulu que parce qu'il nous a aimés : *In finem dilexit eos.* (*Joan.*, XIII, 1.) Plus impitoyable pour lui que ses bourreaux, son amour hâte le moment, trop lent au gré de ses désirs, qui doit consommer son sacrifice et triompher de nos cœurs, et le condamne, dans le jardin des Olives, à de plus cruels tourments que ceux que lui préparaient la fureur et la rage de ses ennemis.

Ange du Très-Haut, qui fûtes envoyé du ciel pour être le consolateur de ce cœur plongé dans l'amertume, vous seul pourriez nous peindre les vives douleurs dont il fut déchiré, bien moins à la vue des sup-

plices inouïs qui devaient encore fondre sur sa tête innocente, que des crimes énormes qui devaient souiller la terre après qu'il l'aurait purifiée dans son sang, que de la noire ingratitude dont tous les siècles à venir devaient payer son amour. N'importe : un petit nombre d'hommes devaient trouver leur salut dans ses souffrances ; il s'y livre de nouveau, et n'en termine le cours que par son dernier soupir sur la croix. Croix adorable, que votre silence est éloquent pour un chrétien qui vous contemple avec foi; objet cher et cruel de sa vénération et de sa confiance, votre vue seule ne lui dit-elle pas d'une voix bien touchante : *Ecce quomodo amabat :* Vois combien ton Dieu t'a aimé, par quel excès d'ignominies et de douleurs il t'a acheté le droit à l'héritage céleste, et quels droits il s'est acquis lui-même à ta reconnaissance et à ton amour : *Ecce quomodo amabat?*

Mais, ô admirable invention de l'amour de Jésus! partagé entre deux sentiments également vifs, le désir de retourner à son Père, et la douleur de se séparer des hommes, son amour, aidé de sa sagesse et de sa puissance, trouve et exécute le moyen de monter au ciel sans quitter la terre; et, tandis qu'il y aura des hommes sur la terre, Jésus-Christ sera réellement présent sur nos autels : sur nos autels, où, docile à la voix d'un homme, il se reproduit, et offre chaque jour, prêtre et victime tout à la fois, cet auguste sacrifice qui honore et désarme Dieu, étonne et réjouit les anges, ouvre à tous ses disciples le trésor inépuisable de ses mérites : sur nos autels, où, pour consoler les ennuis de notre exil, il nous offre une manne plus délicieuse que celle du désert. Son corps est notre nourriture, son sang notre breuvage; il s'unit à nous, s'incarne en quelque sorte en nous, se donne tout entier à nous. Ah! tout Dieu qu'il est, et même parce qu'il est Dieu, peut-il nous donner rien de plus grand? *Ecce quomodo amabat.*

C'est donc ainsi que Jésus-Christ nous a aimés; que dis-je? Qui pourra compter les innombrables bienfaits de son amour? Qui pourra sonder les abîmes de son sacré cœur, de ce cœur tout de feu et de flamme, dont la charité infinie pour les hommes surpasse infiniment tout l'amour des anges et des saints pour Dieu même.

Or, mes frères, quoi de plus propre à faire naître dans vos cœurs cette impression d'amour qui y opérerait les plus merveilleux changements que la vue touchante de ce cœur adorable, qui est pour vous comme un tableau vivant et raccourci de tous les bienfaits de son amour? Ah! pour lui faire la conquête de tous les cœurs, que n'ai-je le zèle et l'éloquence du grand Apôtre, qui, foulant d'un pied dédaigneux les frêles avantages de la terre, défiait toutes les créatures de le séparer de la charité de Jésus-Christ. Mais, ô mon Dieu! quand je parlerais le langage des anges, que serait ma faible voix qu'une cymbale retentissante, dont les sons stériles se perdraient vainement dans les airs, si, tandis qu'elle frapperait les oreilles, plus impérieuse et plus douce, la voix de votre grâce ne parlait aux cœurs? Si j'ose toutefois, cendre et poussière, parler en tremblant à mon souverain Seigneur, pourquoi êtes-vous le seul à l'égard de qui les hommes ne se piquent pas de reconnaissance ou ne rougissent pas de leur ingratitude? Pourquoi un vice si odieux perd-il, en vous attaquant, toute sa honte? Ah! mes frères, si Jésus-Christ se montrait à nous tel qu'il est, nos cœurs, désormais trop épris pour régner sur leurs sentiments, nous échapperaient malgré nous-mêmes et voleraient à ses pieds. Est-ce donc que les prodiges de sa charité font disparaître tout ce qu'il a d'aimable; ou bien est-ce qu'il faut vous offrir encore le portrait du bienfaiteur qui vous aime, pour vous faire sentir tout le prix des bienfaits de son amour?

Les grâces les plus charmantes sont répandues sur ses lèvres : *Diffusa est gratia in labiis tuis* (*Psal.* XLIV, 3); et sa beauté incorruptible et céleste efface toutes les beautés de la terre : *Speciosus forma præ filiis hominum.* (*Ibid.*) Le temple et le sanctuaire de la Divinité, son corps et son âme ont été enrichis des qualités les plus parfaites de la nature unies aux dons les plus sublimes de la grâce. Son cœur, par la noblesse et la pureté des sentiments qui l'animent, est le plus beau chef-d'œuvre qui soit sorti des mains du Créateur. Toutes les espèces de mérite répandus avec épargne dans les créatures, et dont un faible rayon qui frappe quelquefois nos regards nous ravit et nous enchante, forment dans Jésus-Christ le plus brillant et le plus aimable assemblage ; et toutes les perfections humaines qu'il possède dans un degré éminent, empruntent un éclat et une valeur infinie des perfections divines, inaliénables de sa personne. Il est le Fils de Dieu, Dieu lui-même, l'image substantielle de son Père, l'objet de toutes ses complaisances, le principe et la fin de toutes choses, le juge suprême des vivants et des morts. A son nom, le ciel, la terre et les enfers fléchissent le genou ; mais aux yeux de ses disciples il écarte l'appareil de sa grandeur et de sa majesté : il brise toutes les barrières qu'élèveraient entre eux et lui le respect et la crainte, et ne veut régner sur eux que par la confiance et l'amour.

Seigneur, quand la voix de la reconnaissance, quand l'excès de votre amour ne réclamerait pas pour vous toute la vivacité du nôtre, quel objet ici-bas pourrait vous disputer la possession de nos cœurs! Pétries d'imperfections et de vices, les créatures n'y laissent qu'une cruelle amertume, un vide affreux. Vous seul pouvez remplir l'étendue, fixer l'inconstance de nos désirs. O mes frères, quelle plus douce et plus noble occupation que celle d'aimer Jésus! elle est sur la terre le partage de tous les bons cœurs. La terre devient un enfer anticipé pour le cœur infortuné qui ne l'aime pas, et

le ciel cesserait d'être le séjour du bonheur et de la gloire, si l'on n'y goûtait plus les sublimes délices de son amour.

Sans doute, un cri touchant ne s'élève-t-il pas du fond de vos cœurs justement attendris, et ne sollicite-t-il pas pour Jésus-Christ, avec une impérieuse douceur, plus vivement que je ne puis le faire, le tribut d'amour que vous lui devez à tant de titres? ou serait-il possible que le même moment qui vous voit réunis dans le lieu saint pour y reconnaître les bienfaits étonnants de sa charité dans les hommages que vous rendez à son sacré cœur, n'aperçût dans les vôtres que de la froideur et de l'indifférence? Mais s'il règne dans vos cœurs, cet amour, le fruit d'une dévotion où tout rappelle à l'amour, quelle réforme n'opérera-t-il pas dans vos sentiments et dans votre conduite? Ah! si l'amour profane inspire au cœur dont il s'est emparé un courage qu'aucune difficulté n'effraye, de quoi ne sera point capable un cœur blessé par les traits de l'amour divin! il s'arrachera bientôt à la terre, et s'envolera sur des ailes de feu jusqu'au ciel. Donnez-moi un cœur qui aime Dieu, et il sentira ce que je dis: *Da amantem, et sentit quod dico.*

Mais à des cœurs inaccessibles au sentiment d'un amour pur et céleste, il faut donc parler un autre langage et proposer un motif de réforme plus analogue à leurs dispositions. Il faut, puisqu'ils refusent de s'ouvrir à l'amour, essayer de leur inspirer de la crainte, et de les remuer par ce dernier ressort que nous offre encore l'objet de la dévotion au sacré cœur de Jésus. Quel est-il cet objet? je le répète: son amour pour les hommes. Or, si les bienfaits de cet amour immense doivent exciter dans des cœurs sensibles le plus ardent amour, le ressentiment de cet amour outragé doit pénétrer des cœurs ingrats de la plus vive frayeur.

Oui, mes frères, et s'il est vrai que l'amour méprisé, insulté, se change en indignation et en fureur, voyez quel trésor de colère doit se former et grossir tous les jours au-dessus de vos têtes, par cet amas d'outrages faits à l'amour de Jésus-Christ, et où nous n'avons que trop de part! outrage dans le profond oubli de Jésus-Christ parmi les disciples mêmes de sa religion; outrage dans le déchaînement presque universel contre Jésus-Christ et sa religion; outrage dans les indignes préférences données à la créature sur Jésus-Christ, et au mépris de son amour; outrage dans la profanation de nos temples, où la présence de Jésus-Christ est un effet de son amour; outrage dans les horribles sacriléges qui attaquent Jésus-Christ et le déshonorent jusque dans le sacrement de son amour; outrages par conséquent les plus capables de triompher de la patience même d'un Dieu, et de faire tomber sur les perfides chrétiens qui en sont les auteurs tout le poids d'une colère d'autant plus terrible, qu'elle sera allumée par les feux d'un amour irrité de leur ingratitude et de leur mépris.

J'ai dit, mes frères, outrage dans le profond oubli de Jésus-Christ, parmi les disciples mêmes de sa religion; car, dans le monde, qui se dit encore chrétien, pense-t-on à Jésus-Christ, parle-t-on de Jésus-Christ, anime-t-on toutes ses œuvres du désir de plaire à Jésus-Christ? Mille objets inutiles ou profanes fixent tour à tour et absorbent toute l'attention: Jésus-Christ est le seul objet qu'on perde éternellement de vue. Et l'on craindrait de dérober quelques moments à ses affaires ou à ses plaisirs, pour les consacrer à se rendre familiers les bienfaits de Jésus-Christ; et l'on aime mieux dans les cercles mondains dévorer l'ennui des entretiens les plus frivoles et les plus insipides, que d'y laisser quelque place au souvenir des bienfaits de Jésus-Christ; et les mystères de sa naissance, de sa vie et de sa mort nous sont plus étrangers que les chimériques aventures et les honteuses passions des héros de la fable; et l'oubli de Jésus-Christ est devenu le crime de presque tous les états.

Outrage dans le déchaînement presque universel contre Jésus-Christ et sa religion. A quel temps malheureux étions-nous donc réservés? Quel démon sorti de l'abîme souffle de toute part l'esprit de l'irréligion et du libertinage? quelle affreuse nuée d'impies s'est élevée de nos jours contre le Seigneur et son Christ? Dans les noirs accès de leur fureur, ils ont osé citer à leur tribunal Jésus-Christ avec les vérités qu'il a apportées du ciel. Trop supérieures à l'orgueilleuse faiblesse de leur raison, trop sévères surtout envers les passions chéries de leur cœur, ils les ont condamnées, défigurées, foulées aux pieds, en vomissant contre leur auteur mille injures et mille blasphèmes. Et ces antechrists échappés de l'enfer s'arrogent fièrement le titre pompeux de réformateurs du genre humain: comme si le genre humain s'était traîné durant une nuit de dix-sept siècles sur les traces du mensonge, et que près de deux mille ans eussent à peine suffi à la nature pour enfanter ces génies tardifs, destinés, ce semble, à éclairer la terre, à dissiper les vains fantômes devant lesquels elle se prosternait!

Grand Dieu! les méchants se sont unis pour vous faire la guerre, et vous ne lancez pas encore contre eux les traits de votre courroux! et vous ne frappez pas ces mortels audacieux qui veulent s'enfoncer dans la nue où vous vous êtes retiré avec vos foudres et vos mystères, et dont la rage impuissante s'efforce d'ébranler l'édifice que soutient votre main! et vous n'écrasez pas ces vils insectes, qui du moins en périssant, adoreraient le maître qu'ils affectent de méconnaître!

Non, mes frères, Dieu est patient, parce qu'il est éternel; mais ce qui achèvera d'irriter son amour et de provoquer ses vengeances, c'est que ces suppôts du prince des ténèbres trouvent des disciples et des adorateurs parmi les enfants de la lumière; c'est que, parmi nous, un peuple d'esprits superficiels et vains, méprisables échos des

pensées d'autrui, parce qu'ils ne peuvent penser par eux-mêmes, suivent les drapeaux de ces organes de l'erreur qu'il plaît à l'ignorance d'ériger en oracles de la vérité; c'est qu'on voit entre les mains des fidèles ces productions infernales devenues les livres à la mode, où l'on sape jusqu'aux fondements de la foi et des mœurs, et où Jésus-Christ, chargé des plus odieuses couleurs, est renvoyé avec l'Evangile prétendu démasqué, à l'imbécile crédulité du vulgaire.

Outrage dans les indignes préférences données à la créature sur Jésus-Christ, et au mépris de son amour : c'est-à-dire cœurs plongés dans la fange d'une passion criminelle, qu'à l'affront que vous osez faire à Jésus-Christ d'être insensibles pour lui, vous ajoutez l'affront plus insultant encore d'être sensibles pour tout autre que lui ; que cette sensibilité et cette tendresse que vous reçûtes de la nature, pour la tourner tout entière vers Dieu et vous attacher à lui par des liens et plus forts et plus doux, vous la prodiguez sans réserve et sans pudeur à des objets terrestres et périssables; c'est-à-dire que, résolus d'abord de fixer vos affections, vous avez placé, par un affreux parallèle, Jésus-Christ à côté d'une idole de boue sur le même trône, et que soudain, vous en avez fait descendre votre Dieu, pour prostituer vos hommages à cette idole qui triomphe et l'emporte sur Jésus-Christ avec tout son amour, sur Jésus-Christ avec tous ses charmes, sur Jésus-Christ avec tous ses bienfaits sur Jésus-Christ avec toutes ses promesses et toutes ses menaces. Quelle indignité ! quelle horreur ! et quel opprobre pour Jésus-Christ, qu'ayant les droits les plus inaliénables sur votre cœur, il ne puisse obtenir une faible portion de ces sentiments qu'épuise jusqu'au transport et à l'ivresse le méprisable objet qui a su vous captiver !

O mon Dieu ! mon Dieu, j'abaisserai devant vous mon front dans la poussière, et que ne puis-je ainsi réparer l'énorme outrage que font à votre amour ces cœurs ingrats et vendus au crime !

Outrage dans la profanation de nos temples, où la présence de Jésus-Christ est un effet de son amour : car, pour un petit nombre d'âmes pieuses qui l'adorent ici en esprit et en vérité, combien d'autres n'y viennent que pour faire éclater sur un plus grand théâtre leurs mépris et leurs dédains ! Eh ! ne le savez-vous pas mieux que moi, mes frères, et les pierres mêmes de ces augustes édifices ne semblent-elles pas s'émouvoir d'indignation et en demander vengeance ? *Lapis de pariete clamabit.* (*Habac* , II, 11.) Vengeance, de ce que les assemblées saintes ne sont plus que de vains spectacles, les asiles de la piété des occasions de déréglement, et, selon la pensée d'un Père de l'Eglise, des rendez-vous d'iniquité. Vengeance contre ces mondains sans foi et sans mœurs, qui, tandis que le sang de l'Agneau coule sur l'autel pour les laver de leurs souillures, lèvent une tête altière et promènent de toute part des regards effrontés qui insultent à la piété des fidèles, cherchent dans la foule une divinité d'argile, pour lui offrir l'encens qu'ils refusent à Jésus-Christ, et viennent jusque sous les yeux de ce Dieu Sauveur nouer le fil honteux de leurs criminelles intrigues. Vengeance contre ces mondaines sans religion, qui, dans l'enceinte des murs sacrés, font gloire d'être des pierres de scandale à leurs frères, et, par un brillant appareil de faste et de vanité, par un pompeux étalage d'ornements et de parures, par des immodesties, des indécences dont les païens auraient rougi devant leurs faux dieux, semblent venir mendier des regards et des hommages, disputer à Jésus-Christ ses adorateurs, rendre la maison du Dieu saint dangereuse et funeste à l'innocence.

Outrage dans les énormes sacriléges qui attaquent Jésus-Christ et le déshonorent jusque dans le sacrement de son amour. Et voici, chrétiens, le plus noir attentat qui puisse se commettre sous le ciel ; mais dispensez-moi de vous en tracer la désolante image. A cette idée, mon esprit épouvanté se trouble et s'égare, et ma langue, glacée d'effroi, se refuse au lugubre ministère de représenter un Dieu foulé aux pieds de sa créature : digne prix d'un amour qui a fait l'étonnement du ciel et de la terre. Ah ! combien de nouveaux Judas le trahissent par un baiser de paix, et le livrent entre les mains de ses ennemis, en le recevant dans un cœur souillé de crimes ! combien de nouveaux déicides remplacent les bourreaux qui l'attachèrent à la croix, et le crucifient au dedans d'eux-mêmes, dit l'Apôtre ! Peuple aveugle et digne de tous les fléaux du ciel, est-ce donc là ce que tu rends au Seigneur ton Dieu ? *Hæccine reddis Deo, popule stulte et insipiens?* (*Deut.*, XXXII, 6.)

Je le dirai donc encore : réparez, âmes pieuses, réparez par vos fréquents hommages au sacré cœur de Jésus, les innombrables outrages faits à son amour. Mais cette foule d'outrages, qui sont comme autant de poignards enfoncés dans le cœur de Jésus-Christ, annonce une foule de coupables. Etes-vous du nombre, mon cher auditeur, voulez-vous encore en être ? Ah ! tremblez, et que ce soit là du moins le fruit que vous retiriez de la solennité de ce jour.

Tremblez, dis-je, à la vue de ce cœur enflammé tout à la fois et d'amour et de colère ; de ce cœur qui vous retrace en même temps et les bienfaits de sa charité, et la noirceur de votre ingratitude ; de ce cœur qui, blessé par vos dédains à l'endroit le plus sensible, ne vous laisse entrevoir qu'une haine, d'autant plus implacable qu'elle aura triomphé d'un amour infini ; de ce cœur où vous lirez un jour, gravé en caractères de flammes, l'arrêt de votre réprobation, et d'où sortiront, comme d'une fournaise ardente, ces foudres vengeresses qui, servant la fureur de son amour outragé, iront fondre avec éclat sur les coupables, et les précipiteront au fond de l'abîme.

Ah ! mes frères, à ce jour qui sera le der-

nier des jours, et où Jésus-Christ se fera justice des injures qu'il aura essuyées, quelle sera la consternation de tant de disciples indifférents pour le plus aimable des maîtres ! Ils verront celui dont le cœur fut pour eux abreuvé de fiel et percé d'une lance : ils verront briller dans les airs le monument le plus authentique de son amour, devenu le sujet de leurs plus vives alarmes; ils verront de nouvelles marques de son amour dans les cicatrices de ses plaies, qui seront comme autant de bouches ouvertes pour leur reprocher leur insensibilité et en solliciter la vengeance. La vue de l'enfer prêt à les engloutir fera sur eux moins d'impression que la vue d'un Dieu Sauveur, qui, se montrant à eux dans l'appareil auguste de sa majesté, semblera leur dire : Réponds-moi, âme infidèle; qu'ai-je pu faire pour mériter ton amour que je n'aie pas fait? vois sur mon corps les traces du sang que j'ai répandu et que tu as profané. Regarde ce côté ouvert : j'ai voulu par là te donner entrée dans mon cœur ; tu n'as cherché qu'à y enfoncer de nouveaux traits, et tu as levé contre moi une main pleine de mes dons : ma patience n'a fait qu'accroître ton audace. Ouvre enfin les yeux, et vois celui dont tu as dédaigné l'amour et bravé le courroux : *Ego sum* (*Joan.*, XVIII, 5); c'est moi, oui, c'est moi qui suis ce Jésus que tu as persécuté, outragé : *Ego sum Jesus.* (*Act.*, XXII, 8.) Suis-je donc un objet si vil et si méprisable? te paraît-il encore si difficile de m'aimer? voici le jour où mon cœur, vil rebut du tien, sera vengé à la face de l'univers : *Dies enim ultionis in corde meo.* (*Isai.*, LXIII, 4.) Jour des vengeances du cœur de Jésus, jour plein d'horreur pour ces cœurs de bronze qui ne l'auront pas aimé. Et à quoi seront-ils donc condamnés? ne l'oubliez pas, chrétiens, à ne l'aimer jamais, à n'être jamais aimés de lui. Le feu de son amour aurait aisément amorti l'activité du feu de l'enfer : mais ils le haïront éternellement; éternellement ils en seront haïs, et cette haine mutuelle sera leur plus horrible supplice. O pensée désolante ! être condamné par un Dieu infiniment bon, pour ne l'avoir point aimé, à ne l'aimer jamais. Retirez-vous de moi : ô épouvantable arrêt, dont la seule attente fera sécher de frayeur ses malheureuses victimes, dont l'exécution payera avec usure tous les outrages faits à l'amour d'un Dieu : *Dies enim ultionis in corde meo !*

En est-ce assez, mes frères, pour vous pénétrer d'une crainte salutaire? S'il était ici de ces cœurs de diamant, comme parle l'Ecriture, qui n'en éprouvassent pas même la plus légère atteinte, il faut... non, il faut les abandonner à leur mauvais sort. La religion ne peut faire gronder sur eux un plus terrible tonnerre; la religion n'a point d'objet plus redoutable à leur présenter que l'amour d'un Dieu changé par leur indifférence et leurs mépris en indignation et en fureur; et ce sera pour se dérober à cet effrayant spectacle qu'ils s'écrieront un jour avec les réprouvés : Montagnes, tombez sur nous; épargnez-nous les regards foudroyants d'un Sauveur trop aimable devenu pour nous un juge si courroucé: affreux et inutile désespoir que nous pouvons prévenir par une prompte et sincère conversion de nos cœurs. S'ils résistent encore à l'amour, qu'ils cèdent du moins à la crainte : la crainte y frayera les voies à l'amour. Deux impressions que doivent y faire naître les bienfaits et les vengeances de l'amour d'un Dieu ; et c'est par là que la dévotion au sacré cœur de Jésus nous offre dans son objet même les plus puissants motifs de réformer nos cœurs; vous venez de le voir : elle nous fournit encore les secours les plus efficaces pour réformer nos cœurs; c'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Il fallait, pour achever l'important et pénible ouvrage de la réforme de nos cœurs, qu'aux motifs qui nous en inspirent le désir se joignissent les moyens qui en assurent le succès. Aussi Jésus-Christ est-il venu au secours de la raison, trop souvent d'intelligence avec les passions, et enveloppée, d'ailleurs, de trop épaisses ténèbres pour ne pas échouer dans cette entreprise ; il est venu dire aux hommes, et il l'a prouvé par ses œuvres, qu'il leur apportait des leçons de sagesse puisées dans le sein de son Père, et nécessaires au changement de leurs cœurs. Or, mes frères, cette morale pure et céleste qui brille d'une si vive lumière à chaque page de son Evangile, Jésus-Christ nous l'a retracée plus sensiblement encore dans sa personne durant le cours de sa vie mortelle ; et parce que son divin cœur est le siége des vertus dont il nous a laissé les exemples, parce que les grâces sans lesquelles ses exemples seraient inutiles sont le prix d'un sang qui prend sa source dans son divin cœur, le cœur de Jésus-Christ que je vous prie de ne plus envisager précisément comme le symbole de son amour, mais comme la plus noble portion de son humanité sainte, le plus digne représentant de Jésus-Christ comme homme, puisque l'homme est tout entier dans son cœur; le cœur de Jésus-Christ, dis-je, est tout à la fois pour nous et le modèle de toutes les vertus et la source de toutes les grâces; et, par une conséquence évidente, la dévotion au cœur de Jésus-Christ nous met en quelque sorte devant les yeux et sous les mains les secours les plus efficaces pour réformer les nôtres, et en faire des cœurs nouveaux.

Modèle de toutes les vertus : entrez, mes frères, avec un religieux respect dans les profondeurs sacrées du cœur de Jésus; voyez les vertus qui y jettent le plus d'éclat, et qu'il vous prêche avec le plus de force : quelle est celle dont l'imitation importe davantage à la réforme de votre cœur? est-ce cette douceur inaltérable dont les charmes se répandaient sur son front toujours calme et serein au milieu des plus violentes tempêtes, et que mirent aux plus rudes épreu-

vés les ténébreuses cabales de la synagogue dont il fût enfin la victime ? Isaïe l'avait vu de loin sous la figure d'un agneau qui se laisse enlever sa toison sans pousser un cri. (*Isai.*, LIII, 7.) Et c'est sous les traits aimables de cette vertu singulièrement chère à son cœur que Jésus-Christ s'offre lui-même à nous comme notre modèle : *Discite a me quia mitis sum.* (*Matth.*, XI, 29.) Est-ce cette humilité, fidèle compagne de sa douceur, qui, dès l'entrée de sa carrière, lui fit ensevelir dans l'ombre d'une vile retraite les trésors de science et de sagesse dont il était enrichi, et ne le produisit ensuite aux yeux du monde sous les plus grossiers dehors que pour lui faire épuiser un calice affreux d'humiliations et d'ignominies ? Douceur et humilité, deux vertus favorites du cœur de Jésus, et dont il voudrait voir la double image empreinte dans les cœurs de tous ses disciples : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.*

Est-ce ce zèle ardent dont il fut dévoré pour la gloire de son Père, et qui arma ses mains jusqu'alors bienfaisantes d'un instrument de justice, pour venger l'honneur de la maison de Dieu convertie en un lieu de trafic, en une retraite de voleurs ? *Zelus domus tuæ comedit me.* (*Psal.* LXVIII, 10.) Est-ce cette horreur des moindres vices qui ne ternirent jamais l'éclat de son ineffable sainteté, moins supérieure encore à la faiblesse de notre nature qu'incompatible avec la lâcheté de nos efforts, et dont l'intime conviction lui fit porter à tout un peuple ce noble défi : *Qui de vous me convaincra de péché ?* « *Quis ex vobis arguet me de peccato ?* (*Joan.*, VIII, 46.) » Est-ce cette parfaite soumission aux ordres de son Père qui le conduisit par un sentier semé de croix et d'épines vers l'autel où, victime substituée au sang des boucs et des taureaux, il devait signaler son obéissance par le plus douloureux sacrifice ? *Factus obediens usque ad mortem.* (*Philip.*, II, 8.) Est-ce cette bonté tendre et compatissante qu'il déploya dans tout le cours de son ministère, souvent environné d'une foule de malheureux à qui il prodiguait le secours de ses miracles ? Ici accordant un pardon facile à la pécheresse qui venait pleurer ses désordres à ses pieds ; là versant des larmes sur les malheurs de Jérusalem dont il venait d'annoncer la ruine à ses apôtres ; partout joignant à la constance d'un cœur insensible à ses propres maux la tendresse d'une mère alarmée aux moindres misères d'autrui : *Pertransibat benefaciendo et sanando omnes* (*Act.*, X, 38) ; et, s'il est vrai que le cœur de Jésus est un livre ouvert où vous pouvez lire tracé en caractères lumineux et touchants l'abrégé de tous vos devoirs, il est le centre où se réunissent sous un point de vue et pratiquées à la lettre toutes les maximes de la religion, toutes les vertus dont l'ensemble doit dépouiller vos cœurs des inclinations et des vices de l'homme charnel et terrestre. O cœur, sanctuaire auguste de toutes les vertus, qu'une main mortelle essayerait en vain d'en tracer le fidèle portrait, si vous seul en mesurez la hauteur, en embrassez l'étendue, du moins vous en faites luire quelques rayons à nos faibles regards, et vous proportionnez aux besoins de nos cœurs la connaissance de leur modèle !

Or, voilà, mes frères, le grand modèle que la dévotion au sacré cœur de Jésus vous remet incessamment devant les yeux : car, à côté du tableau de ses bienfaits qui exigent le tribut de votre amour, elle place le tableau de ses vertus qui demandent l'hommage de votre imitation ! Hélas ! on étudie, on copie jusqu'aux défauts d'un objet qui a su nous plaire, et le cœur de Jésus, en embrasant le vôtre du feu de son amour, ne lui inspirerait pas le désir de l'imiter ? L'amour n'entraîne-t-il pas l'imitation, et deux cœurs qui s'aiment ne se ressemblent-ils pas ? Comment d'ailleurs pourriez-vous soutenir l'effrayant contraste qui résulterait des vertus du cœur de Jésus mises en parallèle avec les passions du vôtre ? Car c'est surtout dans votre cœur que doivent être gravés les traits de votre ressemblance avec Jésus-Christ : c'est le cœur qui fait les élus ou les réprouvés, puisque l'homme n'est vertueux ou criminel que par le cœur. Ainsi, mes frères, le cœur de Jésus-Christ a été donné pour modèle aux nôtres, qui doivent en être des copies vivantes, et, en se formant sur lui, faire, pour ainsi dire, tous les frais de notre salut, puisque notre salut roule tout entier sur les dispositions de notre cœur.

Permettez-moi donc de vous adresser ici ces paroles de Moïse à son peuple : *Inspice, et fac secundum exemplar :* « *Voyez, et imitez votre modèle.* (*Exod.*, XXV, 40.) » Vous prétendez honorer d'un culte spécial le sacré cœur de Jésus ; et puisse le spectacle édifiant de votre piété augmenter le nombre de ses adorateurs ! mais gardons-nous de prendre le change. On n'honore Dieu qu'en l'imitant, dit saint Augustin ; tout autre culte est faux et hypocrite. A quoi bon, dit le Seigneur, ces stériles hommages dont le vain appareil vous rassure et ne vous corrige pas ? Vos solennités me sont à charge : elles ne m'offrent que des crimes qui souillent de plus près la sainteté de mes regards. *Ce peuple m'honore du bout des lèvres, mais son cœur est loin de moi :* « *Populus hic labiis me honorat, cor autem eorum longe est a me.* (*Matth.*, XV, 8.) »

Voyez et imitez votre modèle : combien, parmi ceux qui viennent offrir leur encens à ce divin cœur, combien de cœurs fiers et hautains dont le plus léger affront choque et irrite l'orgueilleuse délicatesse ; combien de cœurs gâtés et rampants dans la boue des plaisirs que leur présentent les grossières satisfactions des sens ; combien de cœurs durs et impitoyables que l'humanité et la religion ne peuvent intéresser aux besoins des malheureux ; combien de cœurs lâches et tièdes où la foi et la charité ne jettent plus qu'une lueur faible et mourante, et qui ne doivent qu'à la force de l'habitude

ou au torrent de l'exemple cet extérieur de religion dont ils aiment encore à se parer; combien de cœurs remplis de fiel et d'amertume, artisans de leurs propres chagrins et des chagrins d'autrui, qui ne semblent nés que pour exercer la patience de ceux que leur destinée réunit avec eux sous un même toit, ou par les bizarreries de leur humeur ou par les emportements de leur colère, ou par l'opiniâtreté de leurs haines, ou par l'éclat scandaleux de leurs dissensions! Que sais-je? qui pourra détailler toutes les misères du cœur humain, esclave dominé tour à tour par les tyrans les plus cruels, terre maudite et uniquement féconde en ronces et en épines? Or, le but de la loi nouvelle est de réformer nos cœurs en substituant à leurs passions éteintes des fruits de justice et de sainteté; et cela, chrétiens, par une parfaite conformité de sentiments et de goût entre le cœur adorable de Jésus-Christ et le nôtre.

Voyez et imitez votre modèle. Qu'est-ce qu'un cœur formé sur le cœur de Jésus? Ah! c'est un cœur plus grand que le monde entier qu'il regarde comme un vil amas de poussière, humble au faîte de la grandeur, constant sous le poids de la disgrâce, détaché de tout dans le sein des richesses, insensible aux mépris ou aux applaudissements des hommes; toujours armé d'un glaive spirituel pour détruire ses penchants, et sourd aux cris de la nature; aussi avide d'humiliations et de croix que d'autres sont épris des honneurs et des plaisirs; doux, modeste, bienfaisant, prompt à jeter un voile sur les défauts des uns et à soulager les malheurs des autres. Exempt des faiblesses qu'entraîne l'attachement aux créatures, il est libre et ne consacre ses affections qu'à celui qui ne peut tromper ses espérances. Il porte ses vues et ses désirs au delà du temps; il ne soupire qu'après les biens invisibles; il est sur la terre et il vit dans les cieux. Ce n'est point là, mes frères, un portrait d'imagination, c'est le caractère d'un cœur chrétien; et tous les cœurs s'y reconnaîtraient, si la décadence des mœurs n'avait relégué dans les cloîtres et les déserts la pratique des vertus dont Jésus-Christ nous a laissé les exemples, et qui devraient faire de tous ses disciples autant de Jésus-Christ.

Voyez et imitez votre modèle, vous qu'un dévouement solennel à son divin cœur unit à Jésus Christ par des liens plus étroits et plus sacrés. Rougiriez-vous de marcher sur ses traces? Ah! l'ambition des mondains se borne à les rendre de serviles imitateurs des dieux de la terre: votre destinée, même ici-bas, est d'être semblable au Dieu du ciel; quelle plus sublime élévation? Est-ce l'intérêt qui vous guide? Ah! quel intérêt doit donc balancer celui de votre âme. Or le gage assuré de notre salut n'est-il pas dans notre ressemblance avec le chef des prédestinés? Etes-vous plus sensibles à l'appât du plaisir? Ah! en est-il un plus divin que de retracer en soi-même les vertus qui nous unissent à un objet infiniment aimable? La difficulté de l'entreprise vous effraye-t-elle? mais quels obstacles ne céderont point dans votre cœur à la multitude des secours que vous présente le cœur de Jésus? *Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos, et super eos volitans* (*Deut.*, XXXII, 11): Tel qu'un aigle, dit l'Ecriture, qui, pour faire prendre l'essor à ses timides aiglons, s'élève au-dessus d'eux ou les invite de l'œil, et leur fraye une route au milieu des airs; le cœur de Jésus, pour animer les nôtres à le suivre, prête un appui à leur faiblesse, les élève jusqu'au plus haut des cieux, et, modèle de toutes les vertus, il est encore la source de toutes les grâces.

En prendrai-je à témoin ces âmes privilégiées que Dieu prend plaisir à tirer de la foule pour en faire les instruments des desseins de sa miséricorde ou les confidentes des secrets de sa sagesse? Vous dirai-je, mes frères, qu'aux unes Jésus-Christ promet d'exaucer toutes les prières faites au nom et sous les auspices de son divin cœur, et que plus d'une heureuse expérience justifie encore la vérité de cette promesse; qu'aux autres le cœur de Jésus fut montré à la faveur d'une lumière céleste comme la source féconde d'où coulent sur les enfants des hommes tous les dons de la grâce? C'est aussi ce qu'enseignent les saints docteurs. Voilà, dit saint Augustin, en parlant de l'ouverture que la lance a faite au cœur de Jésus; voilà par où nous sommes entrés dans la vie, d'où sont sortis, comme sept ruisseaux d'une même source, les sacrements de la loi nouvelle; en sorte que les sacrements empruntent du cœur de Jésus la vertu de donner ou d'entretenir, par l'infusion de la grâce, une vie surnaturelle et divine: *Ut illud quodammodo vitæ ostium panderetur, unde sacramenta manaverunt.* Et ce n'est pas sans raison, ajoute saint Chrysostome, que du cœur de Jésus, percé par un fer sacrilége, il sortit du sang et de l'eau. Ce sang était le prix de notre salut, cette eau, la figure de la grâce qui lave les taches de notre âme: l'un et l'autre, jaillissant du fond de ce cœur adorable, en ont fait éclore son Eglise, et sortie du côté de ce nouvel Adam, elle s'est vue enrichie par son origine même de tous les dons célestes: *Non casu et simpliciter hi fontes scaturierunt, sed quoniam ex ambobus Ecclesia constituta est.*

Ne suis-je donc pas autorisé à vous dire que le cœur de Jésus est la source première de toutes les grâces qui entrent dans l'économie de notre salut? De là, chrétiens, vous comprenez aisément que celles qui furent versées avec profusion sur la Reine des anges ne sont qu'une légère émanation des richesses inépuisables du cœur de Jésus; que cette foule de héros sortis du sein de la religion n'ont tiré les succès de leurs combats et l'éclat de leur sainteté que des mérites infinis du cœur de Jésus; et que c'est par la plaie du cœur de Jésus que s'est répandu sur la terre ce feu céleste et divin qui a formé à son Père des adorateurs en esprit

et en vérité. Mais, si le cœur de Jésus est le trésor commun de tous les fidèles, à qui donc sera-t-il plutôt ouvert qu'à ceux qui l'honorent par une tendre et solide dévotion; et quelle abondance de secours n'y puiseront-ils pas pour achever l'ouvrage de la sanctification de leurs cœurs?

Allez, dit le père de famille de l'Evangile, allez recueillir dans les rues tous les malheureux qui s'offriront à vos regards et faites-les entrer dans la salle du festin: *Compelle intrare*. (*Luc.*, XIV, 23.) Imitant pour un plus noble objet le serviteur fidèle, que ne puis-je introduire dans le cœur de Jésus tous ses disciples captifs encore dans cette vallée de larmes!

Vous gémisez, mon cher auditeur, sur la triste destinée de votre âme; vous redoutez ce glaive invisible suspendu au-dessus de votre tête; vous voudriez rentrer dans les voies du salut et briser enfin la chaîne de vos crimes, aussi longue peut-être que celle de vos années: ah! le cœur de Jésus est votre ressource. Trop intéressé par son amour à vous faire grâce pour vous traiter avec rigueur, n'est-il pas encore le principe et le centre de tous les mérites qui ont acquitté nos dettes envers la justice divine? et où, d'ailleurs, pleurerez-vous mieux vos désordres que dans ce cœur qui en fut sur le mont des Olives accablé d'une tristesse mortelle?

Les charmes séducteurs que le monde étale à vos yeux, les suggestions de l'esprit de ténèbres, vos propres passions, livrent-ils de fréquents assauts à votre vertu alarmée? Le cœur de Jésus est votre asile; l'avantage d'un lieu si fort ne fera-t-il pas remporter à votre faiblesse de glorieuses victoires? La contagion du vice oserait-elle vous suivre dans le Saint des saints? Je ne sais quel sentiment pur et céleste saisit l'âme au seul souvenir du cœur de Jésus, et la met à l'abri de toute impression grossière et terrestre.

Etes-vous courbé sous le poids de vos douleurs? et ne se présente-t-il aucune main charitable pour essuyer vos larmes? Allez les répandre, allez épancher votre cœur dans le cœur de Jésus. Hélas! que sont vos faibles chagrins, comparés à cet océan d'amertume où il fut plongé? Mais quel cœur plus compatissant et plus tendre? Non, il ne vous renverra point sans consolation, et l'onction divine qu'il répandra sur vos peines vous fera préférer quelques gouttes de ce calice amer qu'il épuisa jusqu'à la lie, aux fausses et meurtrières douceurs des enfants du siècle.

A quoi tient-il donc, mes frères, que vous n'alliez puiser dans les sources du cœur de Jésus cette eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle? N'entendez-vous point sa voix qui vous crie du fond de ce tabernacle, où il ne réside que pour nous combler de ses dons: Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et épuisés; pourquoi mourez-vous, maison d'Israël? Venez, hâtez-vous donc, et je vous soulagerai. Ah! si les rois de la terre offraient ainsi leurs faveurs, quels flots tumultueux de suppliants inonderaient leurs palais! Jésus-Christ nous tend les bras, nous ouvre son cœur: son cœur brûlant d'amour ne nous y invite-t-il pas? ne vous dit-il pas: Venez-à moi, vous tous qui êtes fatigués, épuisés, et je vous soulagerai? A quoi tient-il, mes frères, que vous n'alliez puiser dans les sources du cœur de Jésus cette eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle? et n'est-ce pas un des plus importants et des plus nobles exercices de votre dévotion d'aller souvent au pied des autels profiter avec empressement des offres magnifiques de sa tendresse, le venger de l'oubli de tant d'autres qui le laissent dans une solitude si injurieuse à la majesté du Très-Haut, unir vos adorations à celles des anges qui s'y abîment de respect et se couvrent de leurs ailes? Oh! que les heures devraient alors vous paraître couler bien rapidement! oh! que la vivacité de votre foi devrait vous rendre saintement avare d'un temps si précieux! Heureux le chrétien qui, durant son pèlerinage sur la terre, tourne sans cesse ses regards et ses vœux vers le cœur sacré de Jésus! Chaque jour, chaque moment grossit le trésor de ses mérites, parce que c'est aux mérites infinis de ce cœur qu'il unit les faibles efforts du sien, et toutes ses actions en tirent une valeur qui les ennoblit et les consacre. Que l'enfer, acharné à sa perte, vienne l'assaillir, à ce moment critique où il sera aux prises avec la mort, il se cachera dans le cœur de Jésus et opposera ce bouclier impénétrable à tous les traits de ses ennemis. De noirs présages viendraient-ils, à la vue de l'éternité, troubler la paix de son âme, il a pour lui le cœur de son juge, et il ne craint point de paraître devant son tribunal. Des rayons de joie se mêlent sur son front aux ombres du trépas; sa mort est un sommeil délicieux dans le cœur de Jésus.

Précieux et dernier avantage qui couronne tous ceux que nous pouvons recueillir de la dévotion à ce divin cœur: d'une dévotion, retenez-en les principaux caractères, c'est par où je finis, qui accomplit et renferme toutes les autres, puisqu'elle remonte à la source de tous les mystères qui ont consommé l'ouvrage de notre rédemption: d'une dévotion qui fut la dévotion chérie des Bernard, des Bonaventure, des Gertrude, des Catherine de Sienne, des Laurent Justinien, des Thomas de Villeneuve, des François de Sales; qui, autorisée d'ailleurs par la voie des miracles, reçue dans l'Eglise, répandue jusque dans le nouveau monde, la plus sublime dans son objet, la plus juste dans sa fin, la plus sainte dans ses pratiques, réunit en sa faveur des suffrages assez respectables sans doute pour être à l'abri des traits de la censure; enfin, d'une dévotion si propre à ressusciter, dans ses derniers temps, la ferveur évanouie des premiers siècles du christianisme. Et Dieu, qui tient en réserve dans les trésors de sa miséricorde des secours proportionnés aux divers besoins de son Eglise, a voulu que cette

dévotion, longtemps ensevelie dans les ténèbres et le partage inconnu de quelques saintes âmes, parût enfin au grand jour; qu'elle établît son empire dans tous les cœurs, qu'elle y réveillât les idées de la foi et le goût de la piété; qu'aux impressions d'amour ou de crainte qui en persuadent la réforme, elle joignît les exemples et les grâces qui en facilitent le succès : et qui sait si le cœur de Jésus, offert à la vénération publique et environné de tant de moyens de salut, n'est pas le dernier effort de la bonté de Dieu envers les hommes?

Effundite coram illo corda vestra : « Répandez donc vos cœurs en sa présence, » dit le Prophète. (*Psal.* LXI, 9.) Voici le jour, mes frères, destiné au triomphe du cœur de Jésus, et où nos cœurs contrits et humiliés devraient être comme autant de trophées érigés à sa gloire. Souvenons-nous que ce même Jésus, qu'un sombre nuage dérobe sur cet autel à nos regards, paraîtra sur une nuée éclatante pour venger son amour aux yeux de l'univers. Prévenons le jour de ses fureurs, et, tandis qu'il en est temps encore, levons des mains suppliantes vers notre juge. Hélas! il est encore notre Sauveur, il nous tend lui-même une main secourable; il ne veut se venger qu'en nous pardonnant. O prodige d'amour qui ne peut convenir qu'au cœur d'un Dieu! ô excès de bonté qui, loin de tarir nos larmes sur nos ingratitudes et nos perfidies, doit les faire couler avec plus d'abondance et d'amertume! O anges de paix qui environnez le trône de ce Roi de gloire, victime de son amour, à nos regrets amers joignez vos profonds hommages! présentez-lui nos vœux, nos respects, nos gémissements et nos cœurs : *Effundite coram illo corda vestra :* « *Répandez donc vos cœurs en sa présence,* » dit le Prophète. Hélas! pour nous pardonner tant d'injures faites à son amour, n'en exige-t-il pas à ce moment une réparation authentique et solennelle? et si je la fais en votre nom, voudriez-vous me désavouer, mes frères, ou plutôt ma voix ne sera-t-elle pas l'interprète de vos sentiments? Disons-lui donc, prosternés à ses pieds :

O Jésus, fils du Dieu vivant, qui, retenu par votre amour sur cet autel, cachez, sous de faibles dehors, cette majesté suprême qui fait trembler les cieux, de quel prix avons-nous payé la tendresse d'un amour si libéral et si magnifique! Hélas! traitée avec le plus insultant mépris, n'a-t-elle point fait place dans votre cœur au plus inexorable courroux? Dieu terrible autant qu'aimable, vous qui, dissipant ce nuage obscur qui vous dérobe ici à nos regards, paraîtrez sur une nuée éclatante, pour venger votre amour aux yeux de l'univers; voici des criminels qui préviennent le jour de vos fureurs, et, tandis qu'il en est temps encore, lèvent des mains suppliantes vers leur Juge; voici des ingrats et des perfides qui, prenant le ciel et la terre à témoin de la sincérité de leur retour, vous font, le regret dans le cœur, et que ne pouvons-nous ajouter, les larmes aux yeux, amende honorable pour les froideurs, les négligences, les profanations, les sacriléges, pour toutes les espèces d'outrages et d'attentats dont ils ont blessé votre cœur, singulièrement dans le sacrement de votre amour.

Laissez-vous toucher aux cris de notre douleur, ou s'ils ne peuvent vous arracher ce glaive vengeur dont nos crimes ont armé vos mains, si votre amour offensé exige une satisfaction plus éclatante, s'il faut des victimes à votre colère, ah! grand Dieu! frappez, frappez donc; tonnez du haut des cieux ou du fond de ce tabernacle; lancez sur nos têtes vos foudres brûlantes, ou dites à la terre d'ouvrir ses abîmes et de nous dévorer : punissez, ne nous épargnez pas; nous venons nous-mêmes nous offrir à toute la rigueur de vos coups : trop heureux si le sacrifice d'une vie passagère nous dérobe à vos vengeances éternelles!

Mais quoi! vous nous tendez les bras, et vous ne voulez vous venger qu'en nous pardonnant! O excès de bonté qui ne peut convenir qu'au cœur d'un Dieu! ô prodige d'amour, qui, loin de tarir nos larmes, devrait les faire couler avec plus d'abondance et d'amertume! ô vous, ses ministres, pleurez entre le vestibule et l'autel, revêtez-vous de deuil, couvrez-vous de cendre, parce que le Sauveur d'Israël a été traîné dans la fange et blessé à mort par ceux qu'il admettait à sa table! O anges de paix qui environnez le trône de ce roi de gloire, victime de son amour; à nos regrets amers joignez vos profonds hommages, présentez-lui nos vœux, nos respects, nos gémissements et nos cœurs.

Cœur adorable de Jésus, embrasez les nôtres du feu divin qui vous consume; faites-y passer les sentiments qui vous animent, enivrez-les, remplissez-les de ces délices ineffables et pures qui les arrachent à la terre. Digne objet de notre culte et de notre imitation pendant la vie, soyez notre refuge et notre consolation à la mort, notre couronne et notre joie dans l'éternité. Ainsi soit-il.

PANEGYRIQUES.

PANEGYRIQUE PREMIER.

POUR LA FÊTE DE SAINTE MADELEINE.

Dilexit multum. (*Luc*, VII, 47.)
Elle a beaucoup aimé.

Voilà, dans ces courtes paroles, l'histoire abrégée des égarements et de la pénitence de Madeleine. A voir Madeleine livrée au monde et à ses vanités, enchantée de ses plaisirs, idolâtre d'elle-même; à la voir porter dans tous les cœurs le feu mortel qui la dévore, souffler et respirer tour à tour le poison contagieux de la volupté, forger ses fers de ses propres mains et se faire une félicité de son esclavage, je ne puis m'empêcher de m'écrier : Hélas! elle n'a que trop aimé : *Dilexit multum.*

Mais, lorsque la scène venant à changer, je la vois confuse, touchée, convertie, arrachant de son cœur les idoles qui l'enchantaient, renonçant à ce qui avait fait jusque-là le bonheur de sa vie; lorsque je vois le feu de ses yeux éteint dans ses larmes, sa bouche ne se prêter plus qu'aux soupirs, son cœur devenu l'autel d'un sacrifice de douleur; lorsque je la vois payer de mille regrets les plaisirs coupables qu'elle s'était permis, rendre au Seigneur, par son retour, autant de gloire qu'elle lui en avait ôté par ses égarements, et faire, des instruments même de sa vanité, autant d'instruments de sa pénitence, c'est alors que je me sens encore plus forcé de m'écrier qu'elle a beaucoup aimé : *Dilexit multum.*

Non, ce n'est plus cette pécheresse connue dans la cité, et la fable de la nation : c'est une pénitente illustre dont le nom sera porté partout où sera prêché l'Evangile de Jésus-Christ. Ne cherchez plus en elle les traces de la corruption du vieil homme. Son amour, il est vrai, n'est pas détruit, mais il a changé d'objet. L'amour avait outragé le Seigneur, et l'amour le venge; l'amour avait fait le crime de Madeleine, et l'amour en fait la justification; l'amour était autrefois sa honte, et l'amour est aujourd'hui sa gloire.

Admirons ici, mes frères, ce changement prodigieux, et les effets qu'il opère dans Madeleine. Quand on aime beaucoup, le premier pas que l'on fait, c'est de se détacher, quoi qu'il en coûte, de tout ce qui déplaît à l'objet aimé; le second, c'est de s'attacher dans tous les temps au service et aux intérêts de l'objet aimé. Tel fut le double effet que l'amour divin produisit dans notre sainte pénitente. Il la détache du péché, malgré les nœuds qui l'y attachaient étroitement; il l'attache au Sauveur par des nœuds qui l'unissent invariablement à lui. En deux mots, le triomphe de l'amour de Madeleine : 1° dans son détachement courageux du péché; 2° dans son attachement parfait à Jésus-Christ : c'est tout mon dessein. Sujet également utile aux pécheurs et aux justes; les uns y apprendront comment ils doivent sortir des voies de l'iniquité, les autres, comment ils doivent marcher dans les sentiers de la justice. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Pour bien juger de la force de l'amour, il faut considérer les difficultés qu'il surmonte. Plus elles sont grandes, plus son ardeur et sa vertu se manifestent. Ainsi, pour vous faire connaître l'étendue de la charité de Madeleine, je dois vous retracer la grandeur des obstacles qu'elle eut à vaincre pour se détacher des objets qui pouvaient l'empêcher d'aller à Jésus-Christ. Madeleine est femme, elle est femme pécheresse, elle est connue pour telle dans la ville : *Ecce mulier quæ erat in civitate peccatrix.* (*Luc.*, VII, 37.) Obstacles du côté de son esprit aveuglé et séduit par les illusions du siècle : *Ecce mulier;* obstacles du côté de son cœur corrompu et asservi par les liens de l'habitude : *Quæ erat peccatrix;* obstacles du côté du monde dont elle est connue et dont elle craint les jugements : *In civitate:* c'est de ces trois grands obstacles que l'amour divin rend cette pénitente pleinement victorieuse. Il la détrompe des fausses illusions du siècle, il la dégage des funestes liens de l'habitude, il la fortifie contre les vains jugements des hommes. Triple victoire qui fait la matière du premier triomphe de l'amour de Madeleine, et dont la difficulté vous fera convenir qu'elle a beaucoup aimé : *Dilexit multum.*

Le monde avait séduit Madeleine par les mêmes maximes qu'il répète encore tous les jours, et qui n'ont cessé d'être dans la bouche de ses partisans : que les modes, les divertissements, les usages les plus condamnables sont des choses que la coutume autorise, et qui ne peuvent alarmer que les âmes pusillanimes; qu'il faut donner les belles années aux plaisirs; qu'on aura toujours le loisir d'embrasser le parti de la dévotion; qu'un âge plus mûr amènera des mœurs plus sérieuses; que le Seigneur est trop miséricordieux pour vouloir nous perdre; qu'un repentir momentané à la mort effacera les désordres de la plus longue vie. Monde imposteur, de tout temps l'organe du mensonge, telles furent les funestes maximes dont tu infectas l'esprit de Madeleine : et, par cet art infernal, dans combien d'autres Madeleines n'as-tu pas produit les plus pernicieux effets! Qui détrompera cette pécheresse de ses erreurs? L'amour divin.

Toute la Judée retentit du nom d'un nouveau prophète. Les peuples en foule le sui-

vont, l'admirent, le comblent d'éloges et de bénédictions. Madeleine, dit saint Grégoire, sent quelque envie de le voir et de l'entendre; et c'est par ce mouvement de curiosité que la grâce l'attire pour en faire sa conquête. Elle voit, elle entend Jésus-Christ; il déploie la grandeur infinie de Dieu, les richesses de sa miséricorde et les rigueurs de sa justice; il dépeint les charmes de l'innocence, les récompenses de la vertu et l'état déplorable d'une âme criminelle. Les paroles de vie qui sortent de sa bouche, et qui portent des traits célestes et une onction ineffable dans les cœurs, pénètrent bien avant dans celui de Madeleine. Elles y font naître, dit saint Augustin, une étincelle de cet amour divin qui, tout à coup, fait éclore la lumière du sein des ténèbres, et dissipe le nuage qui lui cachait le jour du salut.

Ciel! quelle révolution dans ses idées! sous quelle nouvelle face les objets se présentent à son esprit! comme elle est saisie et frappée de ce qu'elle voit! Dieu avec ses perfections, son âme avec toutes ses misères! Elle voit que Dieu est le bien unique et suprême, qu'il ne faut s'attacher qu'à lui, n'aimer que lui, ne vivre, ne respirer que pour lui. La voilà désabusée du monde où elle ne trouve plus qu'un affreux néant : sortie comme d'une profonde léthargie, elle est épouvantée, à son réveil, de se voir si opposée à la souveraine justice et à la sainteté infinie qu'elle découvre en Dieu; elle s'abîme, s'anéantit en sa présence; elle comprend tout ce qui lui est dû par ses créatures d'hommages, de soumission, de dévouement et d'amour; elle sent que, quand elle aurait mille cœurs, elle ne pourrait l'aimer autant qu'il le mérite; mille vies, elle devrait s'empresser de les lui consacrer : et elle a abusé de ses dons, violé ses lois, souillé, défiguré en elle son image. Ingrate, rebelle, corrompue, elle est à ses propres yeux un objet d'horreur, et se regarde comme indigne de vivre. Il faut qu'elle sorte d'une situation devenue si pénible et si violente par les nouvelles lumières que l'amour divin fait luire dans son cœur.

Tel est le premier effet de cet amour. Le propre de l'amour profane est d'aveugler l'esprit : de là le bandeau que les anciens lui avaient mis sur les yeux; mais le propre de l'amour divin est de détromper, d'instruire, d'éclairer. Voulez-vous, dit saint Augustin, voir ce que vous ne voyez pas, savoir ce que vous ne savez pas; aimez : la mesure de votre amour sera celle de vos connaissances : *Vis scire quæ nescis, ama : quantum quisque amat, tantum intelligit.*

Si donc telle personne, que Dieu voit peut-être dans cette assemblée, est aujourd'hui si éprise des vanités du siècle, si aveugle sur l'état de sa conscience, si insensible aux vérités de la foi, c'est qu'elle n'aime pas Dieu, c'est qu'elle aime trop le monde, c'est qu'elle ne trouve dans cet amour désordonné qu'un casuiste trompeur, qu'un casuiste relâché, toujours prêt à décider en sa faveur, toujours disposé à justifier ce qu'elle aime. Mais substituez l'amour divin à cet amour profane qui la domine; mettez dans son cœur une étincelle de ce feu sacré, elle y portera la lumière, et lui fera voir, comme à Madeleine, les vérités du salut et la difformité de sa conduite dans un tout autre jour. Ame mondaine, et à quoi tient-il que l'amour n'établisse son empire dans votre cœur? Madeleine eut-elle plus de facilités et de secours que vous pour lui ouvrir le sien? Vit-elle Jésus-Christ dans les premières démarches de sa conversion sous des traits aussi touchants et aussi aimables que ceux qui le peignent aux yeux de votre foi? Cette croix où il expire, ces autels où il réside, cet appareil auguste de toute sa religion, ces consolations ineffables que l'on goûte à son service, les délices du ciel qui en sont le terme, les supplices même de l'enfer dont il vous a préservé jusqu'à présent, ne sont-ce pas là autant de liens par lesquels il s'efforce de vous attirer à lui? Craignez qu'il ne se lasse de frapper à la porte de votre cœur, et de solliciter en vain votre amour. Aimez le Seigneur, c'est le premier et le plus grand de tous ses préceptes. Si vous ne l'aimez pas, vous êtes dans un état de mort et de réprobation; si vous l'aimez, vous allez marcher sur les traces de Madeleine convertie. Elle était aveuglée par les illusions du siècle : *Ecce mulier*, l'amour la détrompe. Elle était asservie par les chaînes de l'habitude : *Quæ erat peccatrix;* l'amour la dégage et la rend victorieuse de ce deuxième obstacle.

Quel obstacle, mes frères, quelle étrange tyrannie le démon exerce sur une âme dont il s'est rendu le maître! avec quel ascendant il l'entraîne au mal et l'y retient comme malgré elle! Sans doute Madeleine, qui avait été longtemps dominée par cet esprit immonde, éprouva bien des combats intérieurs qui semblèrent quelque temps laisser la victoire incertaine. Son âme fut déchirée par des traits d'autant plus douloureux qu'elle tenait plus étroitement aux objets dont il fallait se séparer. Combien de fois les plaisirs sensuels, avec tous leurs charmes, se présentèrent-ils à ses yeux pour lui dire comme à Augustin : est-ce ainsi que vous nous abandonnez : *Dimittisne nos?* Mais Madeleine aima beaucoup : *Dilexit multum*, et l'amour, qui est fort comme la mort, brisa tous les liens par où elle tenait au crime; comment cela? En la portant à se séparer de tout ce qui avait occasionné ses désordres, à sacrifier tout ce qui avait servi à ses désordres, à s'assujettir à tout ce qui pouvait la prémunir contre ses désordres.

Madeleine aima beaucoup, et l'amour divin la sépara de tout ce qui avait occasionné ses désordres. L'un était une suite nécessaire de l'autre : l'amour sacré qui a pris possession de son âme, en tournant toutes ses affections vers Dieu, ne lui laisse que de l'éloignement et de l'horreur pour le monde. Le moindre commerce avec ce monde, où le Dieu qu'elle aime uniquement est oublié, outragé, serait un crime à ses yeux et un supplice pour son cœur. Elle jure un

éternel divorce avec lui; elle a renoncé pour toujours à ses jeux, à ses fêtes, à ses assemblées profanes; ne l'y cherchez plus, vous ne la trouverez que dans le silence et l'obscurité de la retraite. Si quelquefois ses pensées se reportent vers les lieux ou les objets de ses plaisirs, elle en tirera de nouveaux motifs de pleurer amèrement les ravages que le péché a faits dans son âme, et de dédommager le Seigneur de ses infidélités passées par un redoublement de zèle, d'ardeur et de tendresse.

Bien différente de ces demi-pénitents qui veulent se détacher du péché sans fuir ses perfides amorces, vivre en chrétiens, mais sans cesser d'être mondains, appartenir à Jésus-Christ sans se séparer de Bélial : bizarre partage, alliance monstrueuse, qui allume la colère d'un Dieu jaloux et scrutateur des cœurs. Point de pénitence plus visiblement fausse et hypocrite que celle qui n'évite pas les écueils où l'innocence a fait un triste naufrage. C'est être encore esclaves des passions, que de ne pouvoir s'arracher à ce qui les réveille et les flatte. O vous qui, après avoir imité Madeleine dans ses égarements, voulez, à son exemple et par une conversion solide et durable, pourvoir aux intérêts de votre éternité, fuyez le monde; séparez-vous du monde, éloignez-vous des scandales et de la corruption du monde. Cette démarche si importante, si indispensable, sera une marque sûre de la sincérité de votre conversion. Alors, loin de tous les objets de la vanité, renfermé dans les bornes de votre état et dans l'enceinte de vos devoirs, vous pourrez dire à Dieu : Seigneur, mon cœur est à vous, puisque j'ai fait dans ma conduite et mes mœurs tous les changements qui dépendaient de moi. Etendez votre main, soutenez ma faiblesse, afin qu'elle surmonte encore les obstacles intérieurs que la nature oppose à l'ouvrage de ma sanctification et de mon salut.

Madeleine aima beaucoup, et l'amour divin lui fit sacrifier tout ce qui avait contribué à ses désordres. Voyez avec quelle sainte indignation elle foule aux pieds ce vain attirail de mondanités et de parures, dont elle s'était servie pour plaire et obtenir des hommages! Avec quel empressement elle y substitue les dehors modestes et sombres de la pénitence! Ils n'attireront pas sur elle les regards des hommes, mais elle en sera plus agréable aux yeux du Seigneur. Pense-t-elle encore à cette beauté fragile, dont elle fut si longtemps idolâtre, et craint-elle, à force de pleurer, d'en ternir l'éclat? Non; ces yeux, qui ont jeté ou occasionné des regards criminels, ne seront plus occupés qu'à les effacer par des torrents de larmes; ces cheveux, qui ont été le sujet ordinaire de sa vanité, deviendront l'instrument de ses humiliations; ces parfums, qui ont flatté ses sens et nourri sa délicatesse, elle les répandra avec profusion sur les pieds adorables de Jésus-Christ; elle lui sacrifiera ou lui consacrera tout; elle saura faire de la matière de son péché un moyen de sanctification, et trouvera dans son luxe même de quoi honorer le Fils de Dieu.

Et c'est ainsi, âmes mondaines, qu'après être sorties des tristes voies de l'iniquité pour porter le joug aimable du Seigneur, il faudra que vous fassiez servir à sa gloire et à votre salut les mêmes choses dont vous vous êtes servies pour le déshonorer et vous perdre, en employant au soulagement des pauvres ces mêmes biens qui ont été l'aliment de votre cupidité et de votre faste; en assujettissant à la prière cette même langue qui a publié tant de médisances ou débité tant de discours licencieux; en condamnant aux larmes ces mêmes yeux qui ont lu tant de livres pernicieux ou allumé tant de passions injustes; en consacrant à la décoration des autels ces mêmes ornements qui ont été l'invention de votre orgueil ou de votre mollesse; en imitant les femmes d'Israël, qui, après avoir sacrifié ce qu'elles avaient de plus précieux pour fournir aux frais de l'idole qu'un peuple ingrat avait fait fabriquer pendant l'absence de Moïse, réparèrent glorieusement quelque temps après la honte de leur idolâtrie. A peine Moïse leur a-t-il proposé la dépense qu'il prétend faire pour le sanctuaire, que ces mêmes femmes ne mettent plus de bornes à leurs profusions : elles n'épargnent ni l'or ni la pourpre; elles apportent à l'envi leurs pierreries et tous les instruments de la vanité pour décorer le tabernacle; trop heureuses de pouvoir tourner contre le péché les mêmes armes qu'elles avaient employées à en établir le règne. Imitez-les, imitez surtout Madeleine : ne pas en venir à ce retranchement de tout ce qui a servi de matière à vos désordres, et ce que vous prodiguâtes au luxe et à des amusements profanes, le refuser à la charité, à la piété, c'est n'avoir pas les premières idées d'une véritable conversion.

Madeleine aima beaucoup, et l'amour divin l'assujettit à tout ce qui pouvait la prémunir contre ses désordres. Les rigueurs, les austérités, les larmes de la pénitence seront désormais son unique partage. Elle ne croira pas qu'il y ait des plaisirs innocents pour qui s'est porté à tant de satisfactions coupables, ni des châtiments trop rigoureux pour une chair qui a mérité tant de fois des supplices éternels.

Telle est la sainte haine que l'amour divin inspire à une âme vraiment pénitente, puisqu'il n'est pas possible d'aimer Dieu sans haïr un corps qui nous en a si fort éloignés, ni de le haïr sans le combattre, le dompter et le punir. Ce n'est que par là que l'on peut se dégager des liens de l'habitude; c'est par là que Madeleine vint à bout de briser ceux qui l'y retenaient captive.

Mais quel éclat dut faire sa conversion dans toute une ville où elle était si fort connue : *Mulier in civitate peccatrix!* Qu'est-ce qui lui fit mépriser la censure des mondains que son exemple condamnait et dont elle avait peut-être été l'idole? Qu'est-ce qui lui inspira le courage de braver les discours du public? L'amour divin. Armée des traits

victorieux de cet amour, elle s'éleva au dessus des jugements du monde, et triompha par là d'un des plus redoutables ennemis de la vertu, le démon du respect humain. Hélas! n'est-ce pas lui qui balance dans un cœur touché et à demi-converti les plus puissants efforts de la grâce, et les rend trop souvent inutiles? Que de tristes victoires il remporte tous les jours sur elle! Que de projets de conversion dissipés, que de soupirs étouffés dès leur naissance, que de larmes taries dans leur source! Combien d'âmes que le repentir de leurs péchés commençait à ramener dans le chemin du salut, et que la crainte des discours rentraîne dans le précipice!

Vains jugements des hommes, plus redoutés néanmoins que le glaive des tyrans, vous ne pûtes rien sur le cœur de Madeleine; *elle aima beaucoup: « Dilexit multum, »* et un grand amour ne connaît ni ménagement ni délais; il s'inquiète peu de ce que dira le monde; y pense-t-il seulement? Il n'est occupé que de son objet; tous les autres ont disparu à ses yeux. Madeleine n'était touchée que de ses crimes, et ne soupirait qu'après son pardon; pressée par la grâce, et portant dans le cœur le trait dont le céleste amour l'a blessée, voyez-la traverser les rues de Jérusalem, triste, gémissante, empressée d'aller mettre aux pieds de Jésus-Christ sa honte et sa douleur, ses désirs et ses larmes.

Elle entre dans la maison d'un homme dur, enflé de son prétendu mérite, et devant qui la vertu même aurait peine à trouver grâce. Elle paraît dans une assemblée d'hommes vains et orgueilleux qui s'établissent les juges de tout, et ne trouvent rien qui ne soit digne de blâme : à son aspect inattendu, les murmures, les plaintes, les reproches éclatent de toutes parts; elle n'en est point ébranlée. Le pharisien superbe lance sur elle un regard d'indignation. Venir troubler, par des larmes importunes, la joie d'un festin; choisir un lieu, un moment si peu favorable pour faire un aveu public de ses désordres, quel oubli de toutes les bienséances! Les conviés l'accablent de tous les traits du ridicule et du mépris : mais il lui importe peu que les hommes la condamnent, pourvu que Dieu la regarde d'un œil de compassion, et lui ouvre le sein de sa miséricorde. Elle s'abaisse encore plus devant lui qu'elle n'est humiliée aux yeux de ces fiers censeurs. Tombée aux pieds sacrés du Sauveur, elle s'accuse elle-même par son silence, et boit à long traits tout l'opprobre de sa vie, pour mieux venger Dieu, et se punir elle-même des hommages insensés qu'elle reçut avec une criminelle complaisance dans le cours de ses égarements. Mais que le monde la méprise, elle le méprise à son tour : en cessant de l'aimer, elle a cessé de le craindre; elle le verrait soulevé, déchaîné contre elle, que, s'élevant avec une sainte fierté au dessus de ses menaces et de ses censures, elle n'en marcherait pas avec moins d'ardeur dans la nouvelle route où elle est entrée. O courage héroïque d'une âme pénitente! Quelle sublimité de sentiments la grâce fait naître dans un cœur docile à ses impressions et revenu sincèrement à Dieu!

Mais aussi, mes frères, ne faut-il pas avouer que ce fantôme du respect humain, présenté par l'esprit des ténèbres, n'épouvante que les cœurs lâches ou encore esclaves du péché? Quelle lâcheté de craindre si fort des discours d'un moment, que, pour les faire cesser, on sacrifie sa liberté, son repos, son salut! Quelle marque plus sûre que l'on tient encore au monde et à ses vanités, que de prendre tant de soins et de précautions pour le ménager et allier Jésus-Christ avec lui!

Quand l'univers entier obéirait aux ordres d'Antiochus, disait autrefois un fervent Israélite, on ne me verra pas encenser des idoles que je déteste, ni trahir le Dieu que j'adore. (I *Mach.*, II, 19, 20.) Tel est à peu près le langage d'une âme vraiment pénitente : que m'importe ce que dira le monde? Qu'il trouve mauvais tant qu'il voudra que je conforme ma conduite à ma créance, que je mette le ciel au-dessus de tous les biens, l'enfer au-dessus de tous les maux; que je préfère les intérêts de l'éternité à ceux d'une vie courte et passagère, je plaindrai son aveuglement, et je n'en suivrai pas moins la lumière qui m'éclaire et qui me guide. Les discours du monde passeront, et il passera avec eux. Les hommes parlent aujourd'hui, demain ils ne sont plus; la mort les transporte au tribunal du souverain Juge, pour y réformer leurs jugements sur les siens. Mais dès à présent ne rendent-ils pas au dedans d'eux-mêmes un hommage forcé à la piété, à la vertu? La vertu! elle a des droits imprescriptibles sur le cœur de l'homme. Je n'ai qu'à soutenir le nouveau plan de vie que je lui consacre; ceux qui me condamnent tout haut me vengeront en secret de cette injustice, et m'accorderont malgré eux leur estime : estime vaine et frivole pour qui ne cherche qu'à plaire à Dieu. Ainsi Madeleine, en méprisant la censure des hommes, a mérité leurs éloges, et s'est couverte d'une gloire immortelle.

Cette dernière victoire, que son amour remporte sur le monde, achève de briser tous les nœuds qui l'attachaient étroitement au crime; mais c'est pour en former de nouveaux qui l'uniront plus étroitement à son libérateur. Vous venez de voir le premier triomphe de l'amour de Madeleine dans son détachement courageux du péché : voyons le second triomphe de ce même amour dans son attachement parfait à Jésus-Christ : c'est le sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

C'est une des plus consolantes vérités de la religion, que Dieu ne rejette point le sacrifice d'un cœur contrit et humilié, et que, lorsqu'un ardent amour en est le principe, l'âme la plus souillée, la plus noircie de crimes, devient à l'instant plus blanche que la neige, plus pure que les astres, parce que la charité parfaite couvre, efface la multitude des péchés. Devons-nous donc

être surpris que Jésus-Christ ait fait à Madeleine un si favorable accueil ? Nous l'avons laissée aux pieds du Sauveur du monde, versant des torrents de larmes, dans lesquelles, dit saint Cyprien, elle se lave et se baptise elle-même : *Fletibus se abluit, et lacrymis se baptizat.* Ces larmes sont, ajoute saint Grégoire de Nice, le sang de son cœur blessé par l'amour.

Mais il faudrait voir le fond de ce cœur et découvrir la source de ses larmes : cet amour sacré, dont elle se sent pénétrée pour l'auteur de son être et le Dieu de son salut; qui, après avoir dévoré, consumé toutes ses affections profanes, ne lui laisse de goût et d'attrait que pour la beauté suprême dont elle entrevoit avec ravissement les charmes infinis, à qui elle se consacre par mille protestations d'un dévouement éternel ; cette douleur amère où elle est plongée au souvenir de ses égarements, qui, ne connaissant point de plus grand malheur que celui d'avoir outragé le Dieu qu'elle aime et qu'elle adore, ne met point de bornes à la vivacité de ses regrets. Elle n'a pas la force de proférer une seule parole ; elle ne peut s'exprimer que par ses gémissements et ses pleurs. Il faudrait voir cette humilité profonde qui la tient abattue et prosternée aux pieds de Jésus-Christ ; qui, lorsqu'on reproche à cet Homme-Dieu de la souffrir à ses pieds, se croit encore plus indigne d'y être soufferte; lorsqu'on la raille se tait, lorsqu'on la blâme se confond, lorsqu'on l'outrage s'anéantit et se met au-dessous des plus viles créatures.

Humilité, douleur, amour, dont les divers mouvements l'agitent, la pénètrent, font au dedans d'elle-même une telle impression, que ce qu'elle en laisse voir au dehors par un abaissement si extrême, par des larmes si abondantes, des soupirs si enflammés, n'est rien en comparaison de ce qui se passe dans son âme : spectacle touchant, qui faisait dire à saint Grégoire pape, que la situation de Madeleine, aux pieds de Jésus-Christ, lui arrachait des larmes et lui ôtait la parole : *Lubet magis flere quam dicere.* Effets merveilleux du pouvoir de la grâce sur une âme pénitente, pourquoi êtes-vous devenus si rares dans le christianisme ? O si tous les pécheurs qui se convertissent éprouvaient les sentiments de Madeleine ! ils en recueilleraient les mêmes fruits, et associés à son bonheur par une réconciliation parfaite avec Dieu, ils feraient comme elle de tels progrès dans la vertu qu'ils surpasseraient bientôt ceux qu'une vie exempte de crimes rend moins empressés et moins fervents.

Jésus-Christ accorde à Madeleine sa grâce et sa paix. Il déclare hautement que tous ses péchés lui sont pardonnés. Elle était le scandale de la cité ; la voilà mise au rang des justes, au-dessus même de ceux qui se croient plus justes qu'elle. Elle sort brûlant du désir de témoigner à Jésus-Christ sa reconnaissance et la fait éclater en effet en s'attachant à lui par les nœuds de l'amour le plus tendre, le plus généreux, le plus constant. Ouvrons l'Evangile : les différents traits qu'il rapporte de la tendresse, de la générosité, de la constance de son attachement, nous donneront sujet de nous écrier encore qu'elle a beaucoup aimé : *Dilexit multum.*

Il n'est que trop ordinaire de voir les conversions les plus ferventes dégénérer en une triste tiédeur ; on s'est déchargé au tribunal de la pénitence du fardeau de ses crimes; on se félicite d'être réconcilié avec Dieu, et au lieu de lui marquer sa reconnaissance par un saint empressement à lui plaire, et par un tendre regret de lui avoir déplu, on se repose dans une oisive tranquillité. Des péchés une fois pleurés, mais pas encore expiés, on les oublie ; et parce qu'on se flatte d'en avoir obtenu le pardon, on se croit en droit de vivre avec moins de gêne et de contrainte. On veut jouir du bienfait de sa justification, sans remplir les devoirs auxquels il engage : de là tant de rechutes qui anéantissent les fruits de la pénitence et font triompher l'ennemi du salut.

A un abus si déplorable et si commun, l'Evangile oppose l'exemple de Madeleine : ce qu'elle avait été pour le monde, tendre, sensible, extrême dans ses attachements, elle l'est encore plus pour Jésus-Christ. Esclave du monde on l'avait vue s'assujettir à ses usages et à ses maximes, épier les occasions et les moyens de lui plaire, sacrifier tout au désir de mériter ses faveurs : amante de Jésus-Christ, on la voit aujourd'hui le chercher avec ardeur, voler dans tous les lieux où elle le sait, prévenir ses moindres désirs et s'y conformer avec la plus entière exactitude. Partout elle soutient ce caractère de vivacité et de ferveur qui a commencé sa conversion. Tout ce que l'amour a de plus ardent et de plus tendre, elle le sent pour son libérateur.

Tantôt, prosternée à ses pieds, elle n'est occupée que du soin de recueillir ses oracles, de profiter de ses leçons, de s'unir étroitement à son souverain bien : *Sedens secus pedes Domini audiebat verbum illius* (*Luc.*, X, 39); tantôt attachée à ses pas, elle le suit dans les villes et les bourgades de la Judée, sans se rebuter ni de la rigueur des saisons, ni de la continuité de ses courses : *Iter faciebat per civitates et castella, et cum illo Maria Magdalene* (*Luc.*, VIII, 2); tantôt empressée de fournir à ses besoins, elle signale son amour envers lui par de pieuses largesses, trop heureuse de contribuer à l'entretien d'une vie si précieuse, de nourrir celui à qui elle est redevable de son salut : *Et ministrabat ei de facultatibus suis.* (*Ibid.*, 3.) Enfin toutes les marques de l'attachement le plus tendre, elle les lui donne : elle n'a plus de cœur que pour lui en consacrer toutes les affections, plus d'esprit que pour s'occuper de ses charmes, plus de mémoire que pour se rappeler ses bienfaits, plus de langue que pour exalter ses miséricordes, et si les

expressions lui manquent, ses yeux s'exprimeront par des larmes plus éloquentes que les paroles les plus énergiques. Quelle époque remarquable dans la vie publique de Jésus-Christ, quel lieu honoré de sa présence n'a pas vu couler les larmes de Madeleine ? Lorsqu'elle en arrosait ses pieds sacrés dans la maison du pharisien, son cœur frappé comme le rocher du désert s'entrouvrit pour donner cours à des sources abondantes. Les pleurs qu'elle ne cesse presque plus de répandre sont les interprètes continuels de sa reconnaissance et de son amour. Elle pleure à Béthanie, elle pleure dans Jérusalem, elle pleure sur le Calvaire, elle pleure au sépulcre ; et c'est là que ses yeux noyés dans ses larmes méritent d'être les premiers témoins de la résurrection du Sauveur. A ces différents traits pouvez-vous ne pas reconnaître la tendresse de son attachement, et ne pas vous écrier qu'elle a beaucoup aimé : *Dilexit multum ?*

Mais, dans le caractère de son tendre amour, reconnaissez-vous quelque conformité avec le vôtre, vous à qui le Seigneur a tendu la main et fait entendre ces paroles consolantes : Vos péchés vous sont pardonnés ? Par quels effets se manifeste votre amour reconnaissant ? est-ce par votre fidélité à vous tenir en sa présence et à ses pieds, comme Madeleine, faisant vos délices de converser avec lui dans le calme de la retraite et la ferveur de la prière, vous retraçant le souvenir de sa miséricorde infinie, et lui disant, avec le Roi-Prophète : Vous avez rompu mes liens, Seigneur; je vous offrirai tous les jours de ma vie un sacrifice de louanges et d'actions de grâces ? (*Psal.* CXV, 16, 17.) Est-ce par votre empressement à écouter sa divine parole, soit qu'elle vous soit annoncée par la bouche de ses ministres, soit qu'elle emprunte l'organe muet d'une lecture sainte, à la recueillir, à vous en nourrir comme Madeleine, à en tirer de nouvelles forces pour avancer dans le chemin de la vertu ? est-ce par votre assiduité à venir l'adorer dans les sanctuaires où il repose, à le recevoir chez vous et dans vous avec le même respect et les mêmes préparatifs que Madeleine ? est-ce par votre ardeur à le secourir, à le soulager dans ses membres souffrants, à verser dans le sein des malheureux, à qui il a transporté ses droits, ce qu'il ne peut plus recevoir lui-même, et à racheter vos péchés par l'aumône ?

Telle est, dit saint Chrysostome, la conduite d'une âme chrétienne que Dieu a tirée de l'abîme du péché, et qui sent tout le prix de cette insigne faveur. C'est ainsi qu'elle imite Madeleine justifiée et sanctifiée par la grâce, et ne pas l'imiter, ô mon Dieu ! est-ce être véritablement converti ? Mais à quelles épreuves ne la mîtes-vous pas ? et, si l'on ne vit jamais d'amour plus tendre, en fut-il jamais de plus généreux ?

S'attacher à Jésus-Christ dans le temps des consolations et des douceurs n'est pas la marque la plus sûre d'un grand amour. Un Dieu qui caresse toujours, et qui toujours favorise, peut bien fixer l'inconstance du cœur humain. Souvent on croit aimer l'auteur des dons, et ce ne sont que les dons qu'on aime. Tel se soutient, dans le temps du calme, qui ne peut résister au fort de l'orage. Le même jour qu'il voit tarir le cours des faveurs célestes voit souvent s'éteindre l'ardeur de son amour.

Il n'en fut pas ainsi de vous, généreuse amante : c'est surtout dans les périls et les disgrâces qu'éclate la générosité de votre amour. Il n'aurait pas été surprenant que vous eussiez aimé Jésus-Christ lorsqu'il confondait la fausse justice du pharisien pour relever le prix de vos larmes, qu'il imposait silence aux murmures du traître Judas, pour louer l'action de piété que vous veniez de faire en sa personne ; qu'il modérait, en prenant votre défense, les mouvements trop empressés de Marthe ; qu'il rendait le frère, arraché des bras de la mort, aux instantes prières de la sœur affligée. Jusque-là, mes frères, Madeleine est favorisée et tranquille. Mais le calme est-il suivi de la tempête, ce beau jour qui luisait dans son âme est-il éclipsé par d'épaisses ténèbres? son amour n'en est que plus ardent et plus ferme : c'est un feu qui s'irrite par les efforts que l'on fait pour l'éteindre ; c'est un torrent qui s'enfle, qui devient plus impétueux par la résistance qu'il trouve dans son cœur.

Quelles durent être ses larmes, lorsqu'elle vit son divin maître livré à la fureur de ses ennemis ! A cette heure fatale de la puissance des ténèbres, tout se retire, tout fuit, tout se disperse. La terreur, qui s'est emparée de tous les cœurs, semble avec le sang des disciples, avoir glacé leur amour. La troupe bien-aimée prend l'épouvante : le seul qui ait osé suivre Jésus-Christ, Pierre devient en un moment un perfide, un parjure : le pasteur est frappé, le troupeau est dissipé. Une seule brebis lui est fidèle, ne peut s'en séparer, veut mourir avec lui plutôt que de lui survivre, et quelle brebis encore ! c'est cette brebis autrefois égarée, c'est Madeleine ramenée dans le bercail. Elle l'accompagne dans les rues de Jérusalem, malgré les insultes de la populace ; elle fend la presse sans crainte des soldats et des bourreaux; elle va s'attacher aux pieds de la croix de son libérateur, pour payer, par des empressements réciproques, les soins qu'elle lui a coûtés, et pour donner autant de larmes à ses souffrances qu'il va répandre de sang pour ses péchés.

Qui pourrait peindre sa situation ? Eplorée, accablée, mourante, elle ressent dans son cœur tout ce que souffre Jésus dans son corps. Blessée de la main de l'amour, elle attend vainement que l'amour achève de faire sur elle l'office des bourreaux. Contrainte de vivre, l'impossibilité de mourir est pour elle le plus grand de tous les supplices: c'est, ô mon Dieu ! qu'une mort avancée laisserait imparfait le sacrifice douloureux dont

Madeleine vous doit l'hommage. Généreuse héroïne, à qui vous comparerai-je, et où trouver quelque chose d'égal à vos maux? L'abîme de vos douleurs est semblable à une vaste mer; votre amour pour Jésus n'a point de mesure, et votre tristesse d'autre mesure que votre amour : *Dilexit multum.*

Vous admirez, mes frères, l'étendue et la générosité d'un tel amour : mais une âme véritablement convertie n'aura pas moins d'ardeur que Madeleine à suivre Jésus-Christ sur le Calvaire, et lui demeurera fidèle au milieu des plus terribles épreuves. Elle dira ce qu'il faut que tout chrétien puisse dire avec saint Paul : Qu'est-ce qui me séparera de la charité de Jésus-Christ? sera-ce la tribulation, l'indigence, le péril, la persécution? non; ni la faim, ni la soif, ni le fer, ni le feu, ni la mort ne pourront briser les liens qui m'unissent à lui. (*Rom.*, VIII, 35-39.)

Ah! Seigneur, eussé-je toujours marché dans les voies de l'innocence et de la justice, je devrais être disposé à tout sacrifier et à tout souffrir, s'il le fallait, pour vous témoigner mon amour. Mais après avoir eu le malheur de vous offenser, et depuis que vous avez daigné me pardonner et vous réconcilier avec moi, quels pressants motifs n'ai-je pas de tout faire et de tout endurer pour vous, pour réparer tant d'outrages faits à votre gloire, pour acquitter mes dettes immenses envers votre justice, pour reconnaître les faveurs de votre miséricorde, pour avancer dans la route du salut et achever l'ouvrage de ma satisfaction! Disgrâces, humiliations, souffrances, voilà quel doit être le partage d'une âme trop long-temps criminelle, et à quoi je me soumets. Une vie douce et tranquille me rendrait ma conversion suspecte. C'est dans les adversités et les peines, c'est aux pieds de votre croix qu'à l'exemple de Madeleine, je vous donnerai la preuve d'un amour véritable et d'un regret sincère de vous avoir déplu; et puisque vous ne châtiez que ceux que vous aimez, frappez, Seigneur, ma plus grande consolation sera de voir que vous ne m'épargnez pas, et que j'adore, je chéris toujours la main d'où partent les coups qui me blessent : *Et hæc mihi fit consolatio, ut, affligens me dolore, non parcat.* (*Job*, VI, 10.)

Précieuse et sainte leçon que nous fait Madeleine par son attachement inviolable à Jésus-Christ! Elle l'aima tendrement, tandis qu'elle fut heureuse et favorisée : elle l'aima généreusement, lors même qu'il devint pour elle un époux de sang et de douleur; et ce qui fait le dernier trait de son éloge, elle l'aima constamment et avec de nouveaux redoublements d'amour jusqu'au dernier soupir : *Dilexit multum.*

En effet, quels durent être les accroissements de sa ferveur et de son amour, depuis que Jésus-Christ ressuscité eut daigné se montrer à ses yeux! Comme il n'avait plus rien de terrestre et de mortel, que son humanité sacrée était absorbée dans l'éclat de la Divinité qu'elle renfermait, et toute pénétrée de ses rayons; qu'il se montrait entièrement Dieu, dit saint Bernard, chaque fois qu'il lui apparut dans cet état glorieux et céleste, qui pourrait dire quelles nouvelles flammes s'allumèrent dans son cœur?

Mais que devint-elle après qu'elle l'eut vu s'élever dans les cieux et se dérober à jamais aux regards du monde? L'Evangile ne le dit pas; mais Dieu a voulu nous l'apprendre et suppléer au silence de l'Evangile par une tradition constamment respectée dans l'Eglise et qui, soumise dans le dernier siècle à l'examen de la plus sévère critique, en est sortie victorieuse des attaques de quelques esprits incrédules, débarrassée de tous les nuages de l'incertitude et du doute, et offrant à des yeux attentifs tous les caractères de la vérité.

Que devint Madeleine, lorsque Jésus-Christ eut privé le monde de sa présence sensible? Ah! le monde ne fut plus pour elle qu'un désert! elle n'y trouve plus son bien-aimé, elle renonce à tout commerce avec les hommes, elle va s'ensevelir toute vivante dans une retraite écartée et profonde, pour ne s'y occuper que de son Sauveur et de son Dieu, et hâter par ses vœux le moment fortuné où il daignera l'appeler à lui. Rocher solitaire où Madeleine, cachée et morte au monde, ne vivait, ne respirait que pour Dieu, anges témoins de ses soupirs et de ses larmes, dites-nous dans quels saints exercices d'une piété enflammée et d'une austère pénitence elle passa tant d'années qui prolongèrent encore ici bas son exil; par quels jeûnes, quelles veilles, quelles prières, quelles macérations elle acheva de s'immoler au céleste amour, soupirant sans cesse, comme l'épouse des Cantiques, après l'objet unique de ses affections, s'élançant de toute l'impétuosité des désirs de son cœur vers le lieu où était son trésor, sa félicité; baignant la terre de ses pleurs et de son sang, pour expier des péchés encore présents à son souvenir : ils lui ont été pardonnés, mais elle ne se les pardonne pas. C'est l'amour qui la perce d'un glaive de douleur; plus elle aime, plus elle fait retentir sa grotte de ses gémissements; plus le Seigneur a été miséricordieux à son égard, plus elle est cruelle envers elle-même : elle ne cessera de pleurer et de se punir qu'en cessant de vivre. Victime de la charité et de la pénitence, consumée par les feux de l'une et par les rigueurs de l'autre, elle est enfin arrivée au moment de briser ses liens; son âme quitte sa dépouille mortelle, et va s'abîmer avec transport dans le sein de son Créateur. C'est ainsi que son amour, croissant jusqu'au dernier soupir, et vainqueur de la mort même, puisqu'il persévère après la mort, dans les délices et les ravissements que lui cause l'éternelle jouissance du Dieu de son cœur, justifie cet oracle de Jésus-Christ, que Madeleine a choisi le partage le plus heureux, et qui ne lui sera pas enlevé : *Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.* (*Luc.*, X, 43.)

Voilà, mes frères, un grand modèle, un modèle de conversion qui, consacré par l'Evangile et montré d'âge en âge aux enfants de l'Eglise, a produit dans tous les temps des fruits admirables de pénitence et de sainteté. Je le présente ici aux pécheurs et aux justes, en leur adressant ces paroles de Jésus-Christ:

Vides hanc mulierem? (*Luc.*, VII, 44.) Pécheurs, voyez-vous cette femme? vous avez eu le malheur de la suivre dans les égarements de sa vie, ayez le courage de l'imiter dans son retour à Dieu. Rien ne doit plus vous arrêter, ni la force et la tyrannie de l'habitude: elle était esclave de la plus impérieuse de toutes les passions; elle a remporté sur elle, avec le secours de la grâce, la plus éclatante victoire, et la grâce s'offre à vous pour rompre vos chaînes: ni le nombre et l'énormité de vos crimes; ses désordres en avaient fait le scandale de la cité; en les pleurant aux pieds de Jésus-Christ, elle en a obtenu le pardon, et un égal pardon est promis à votre repentir: ni les difficultés que vous trouvez dans votre situation, ou que vous suggèrent encore la nature et l'amour-propre; elle en éprouva de plus grandes, et les surmonta toutes. Que le spectacle de sa douleur, de son amour, de ses larmes, de sa pénitence ne vous ait pas été montré en vain; cédez à l'attrait puissant d'un exemple plus éloquent que tous nos discours, et qui a ramené à la vertu tant d'âmes criminelles: hélas! c'est peut-être ici le dernier coup que la grâce porte à votre cœur, et qui décidera de votre salut ou de votre perte éternelle.

Vides hanc mulierem? Justes, voyez-vous cette femme? Du moment qu'elle eut donné son cœur à Jésus-Christ, elle ne se démentit point, elle n'oublia point ses promesses et ses saintes résolutions, elle vola sur des ailes de feu jusqu'au comble de la perfection évangélique. Quel contraste forment à vos yeux son courage et votre lâcheté, ses sacrifices et vos réserves, l'ardeur de son amour et la tiédeur du vôtre! Eussiez-vous reçu comme elle de la bouche de Jésus-Christ l'assurance du pardon de vos péchés, ne vous faudrait-il pas encore beaucoup de vigilance et de ferveur pour vous maintenir dans l'heureux état de la grâce et y persévérer jusqu'à la fin? sainte ferveur, source de la paix et du bonheur que l'on goûte au service de Dieu, au lieu qu'il n'y a que trouble et qu'amertume pour les cœurs partagés entre lui et le monde. Le Seigneur ne se montre libéral qu'envers ceux qui lui sont fidèles; il se plaît à répandre sur les âmes étroitement unies à lui l'abondance de ses dons. Qui pourrait dire les faveurs célestes dont Madeleine fut comblée dans son désert, quelles lumières, quels sentiments, quels transports lui firent goûter une joie pure et divine au milieu de toutes ses privations et de ses austérités? Efforçons nous de marcher sur ses traces: en la suivant dans les sentiers de la pénitence et de la justice, et en aimant comme elle, nous mériterons comme elle, et les consolations secrètes de la vertu dans cette vie et le bonheur ineffable dont elle jouit dans l'autre. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE II.

POUR LA FÊTE DE SAINT LOUIS DE GONZAGUE.

Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis; posuisti in capite ejus coronam de lapide pretioso. (*Psal.* XX, 4.)

Vous l'avez prévenu des bénédictions de votre douceur, vous avez mis sur sa tête une couronne de pierres précieuses.

Quel a été le dessein de la Providence en suscitant dans toutes les conditions et dans tous les siècles des âmes illustres qui ont édifié l'Eglise et honoré la religion? n'est-ce pas de nous offrir des modèles et des guides dans les voies du salut, de nous faire comprendre ce que peut notre faiblesse soutenue des forces de la grâce, et de confondre nos vaines excuses par les grands exemples que nous ont laissés ces héros de la foi? Levons les yeux vers la sainte Sion: parmi cette multitude d'élus, qui y jouissent du fruit de leurs travaux, Louis de Gonzague, portant en main le lis de la pureté, assis sur un trône plus brillant que le soleil, doit aujourd'hui fixer nos regards et intéresser nos cœurs. Prévenu dès son enfance des bénédictions célestes, il y répondit par une inviolable fidélité. Moissonné à la fleur de son âge, il a mérité que l'Eglise lui élevât des autels sur la terre, et que le ciel le couronnât d'une gloire dont un faible rayon, montré autrefois à une grande sainte, la jeta dans les transports de l'admiration la plus vive: *Prævenisti*, etc.

Je viens, moins pour vous tracer un magnifique tableau, que pour vous faire un simple récit de sa vie: mais une si belle vie, sans être ornée des grâces et des couleurs de l'éloquence, sans être remplie de ces actions surprenantes dont le vain éclat éblouit les yeux du monde, est, toute seule, un parfait éloge et une excellente instruction. Pour nous représenter Louis de Gonzague sous des traits qui le caractérisent, rapprochons sa jeunesse de sa sainteté; quelle foule d'obstacles d'une part, et de l'autre quelle foule de vertus! obstacles qui relèvent le mérite de sa sainteté, vertus qui font la gloire de sa jeunesse. Voici donc tout mon dessein: la jeunesse de Louis de Gonzague, par les puissants obstacles qu'elle lui suscita, relève le mérite et l'éclat de sa sainteté: premier point; la sainteté de Louis de Gonzague, par les éminentes vertus qu'elle embrassa, fait le triomphe et la gloire de sa jeunesse: second point.

Cet éloge d'un jeune saint peut être également utile à tous. A ceux qui sont jeunes il offrira un modèle d'innocence et de ferveur; et, en leur montrant à quel haut point de sainteté leur âge est capable de s'élever, il peut leur faire naître le désir, comme il leur présente les moyens d'y arriver en effet: à ceux qui, avancés dans la carrière de leur vie, ou même au déclin de leurs

jours, ne voient derrière eux que des années perdues pour le ciel, il fournira des motifs de douleur et de pénitence; et peut-être ils formeront la généreuse résolution de réparer, par une continuité de soins et d'efforts, la perte de tant de belles années qui ne reviendront plus.

PREMIER POINT.

Environnée des écueils que la contagion du siècle sème sous ses pas, la jeunesse porte encore au fond d'elle-même le principe et la source de tous les égarements, je veux dire la dissipation d'un esprit inconstant et volage, que tout amuse et que rien ne fixe, les passions d'un cœur facile à émouvoir, que le premier attrait du plaisir séduit et entraîne, la faiblesse d'une volonté chancelante dans le bien, qui ne se relève de ses chutes que pour en faire de nouvelles: puissants obstacles que la jeunesse de Louis de Gonzague oppose à sa sainteté; mais ils ne serviront qu'à en relever le mérite et à lui donner un nouveau lustre. Entrons dans le détail.

Né dans le sein de la grandeur et de l'opulence, élevé dans le faste et l'éclat des pompes humaines, vous le savez, Louis de Gonzague laissa tomber ses premiers regards sur la gloire de sa maison, et ses premiers pas dans le monde ne rencontrèrent que des objets de distraction pour sa foi ou de scandale pour sa piété. Exposé sur une mer si orageuse, qui le garantira d'un triste naufrage? la grâce, à laquelle il fut si fidèle, et qui le conduisit comme par la main à travers tous les périls dont il était environné. Il avait reçu du ciel un cœur tendre et sensible, une humeur douce et aimable, et d'heureuses inclinations pour la vertu, qui furent le présage et comme la première ébauche de sa sainteté. Que ne promettait point un si beau naturel, cultivé par les soins de l'éducation! Déjà il a renoncé aux frivoles amusements de l'enfance, et, tandis que les autres allaient offrir leur encens à l'idole des ris et des jeux, il levait en secret ses mains pures vers le Créateur, et lui faisait le sacrifice de ses lèvres innocentes. On le vit dès lors chercher dans la retraite un asile contre la dissipation, qui est comme l'élément du premier âge. Cent fois le jour il s'élançait vers l'auteur de son être par les pieux mouvements et les désirs enflammés de son cœur. Son esprit élevé au-dessus de la terre n'eut plus de conversation que dans le ciel. Tantôt aux pieds des autels, pénétré de la présence et de la majesté de celui devant qui les chérubins inclinés se couvrent de leurs ailes et s'abîment de respect, il fait monter ses vœux jusqu'aux pieds de son trône, avec un profond recueillement, une humble modestie, une religieuse frayeur, propres à confondre ceux qui, dans les temples du Dieu vivant, ne se distinguent de la foule que par des regards curieux ou des paroles indiscrètes.

Tantôt, dans un lieu solitaire et tranquille, il médite attentivement la loi du Seigneur. Loi divine, votre flambeau lumineux éclairait toutes ses démarches, votre continuel souvenir faisait ses plus chères délices: vous lui offrîtes de bonne heure la perspective également consolante et terrible d'un avenir éternel, et il découvrit de loin avec transport ces trônes glorieux destinés aux élus, et il frémit d'horreur à la vue de ces abîmes enflammés creusés pour les méchants, et toutes les grandeurs d'ici-bas lui paraissent déjà se précipiter dans le tombeau, s'évanouir et n'être plus: *Quid hoc ad æternitatem?*

Tantôt, retiré au fond de lui-même, il y pèse toutes ses actions dans la balance de la foi. Il descend, la lampe à la main, dans les replis les plus cachés de son cœur. Il ne craint point un examen qui est toujours si pénible, et que nous ne faisons souvent qu'à demi: il redoute, au contraire, ces ténèbres vengeresses qui cachent aux âmes tièdes et dissipées l'état de leur conscience. Hélas! le dépositaire des secrets de la sienne n'y voit que de légères imperfections, et des fautes qui n'en méritent pas le nom le trouvent inconsolable; il les pleure et les expie jusqu'à la mort.

Tantôt, dans ces moments destinés au repos de la nature, je le vois interrompre son sommeil comme le prophète, prosterné devant l'image d'un Dieu mourant, baigner la terre de ses larmes, parcourir toutes les merveilles qui lui retracent le signe adorable de son salut, se perdre dans cet abîme de charité et dans une douce contemplation, où il demeurera longtemps immobile et tout rayonnant de lumière. Astres de la nuit, vous crûtes revoir les Antoine et les Hilarion méditer à la faveur des ténèbres les années éternelles. Ces hommes extraordinaires, séparés des autres hommes et ensevelis dans de profondes solitudes, pouvaient sans peine entretenir leur vénérable vieillesse des idées de la vie future: mais s'en occuper dans un âge ennemi du sérieux et presque incapable de réflexions; mais s'en pénétrer, s'en nourrir dans un rang élevé où la figure du monde étale de plus près ce vain amas d'enchantements qui font perdre de vue les biens célestes, c'est le mérite singulier de Louis de Gonzague.

Quelle est donc cette âme privilégiée, qui, dans un âge si tendre, montre tant de sagesse, et se fait admirer de ceux mêmes qui sont l'ornement et l'admiration de leur siècle? Quel est ce jeune prince pour qui le plus beau monde est un désert, où il ne s'occupe que du soin de sa sanctification? Quels progrès il a déjà faits dans la vie intérieure! Toute sa vie fut une prière continuelle: mais chaque jour le vit encore consacrer uniquement à de fervents entretiens avec Dieu des heures entières qui ne lui paraissaient que des moments, et dont aucune pensée étrangère ne venait troubler les douceurs. Là quelles vives lumières éclairaient son esprit! Quelle joie divine inondait son cœur! Quels trésors de grâces enrichissaient son âme, et affermissaient le

règne de Dieu au dedans de lui-même!

Quel spectacle pour tant d'âmes imparfaites et languissantes dans le service de Dieu! Ce don sublime de l'oraison qui fut le partage de Louis de Gonzague dans une florissante jeunesse, leur est inconnu, parce qu'elles ne font aucun des efforts auxquels il est accordé. La prière n'est pour elles ou qu'une occupation oiseuse ou qu'une contrainte fatigante : elles en comptent les moments, elles en abrégent la durée pour aller se répandre sur les choses extérieures et vivre dans l'oubli de Dieu ou d'elles-mêmes. Qu'elles sont à plaindre de négliger un devoir si important et auquel est attachée leur destinée éternelle! Puissent-elles ouvrir les yeux sur le danger de leur état, et se hâter d'en sortir! Saint amour du recueillement et de la prière, descendez bien avant dans nos cœurs, tous les dons d'en-haut nous viendront avec vous. Sans vous, au contraire, nous n'aurons ni piété, ni vertu, et nous serons confondus par l'exemple d'un jeune prince qui, dans le tumulte du monde, conserva le recueillement d'un solitaire.

Mais le monde et sa jeunesse lui suscitent de nouveaux ennemis qui lui fourniront l'occasion d'un nouveau triomphe, et relèveront encore l'éclat de sa sainteté; le monde, paré de tous ses attraits et environné de tous ses prestiges, lui prodigue ses caresses, l'invite à jouir des douceurs de la vie, à se couronner des roses qui naissent sous ses pas, et, en lui tenant ce perfide langage, l'expose à des périls infinis dans les cours des princes du siècle. Je le vois sur ces théâtres brillants et redoutables où sont étalés à la fois et la vanité des présomptueux, et le charme des plaisirs séducteurs; où se trouve rassemblé tout ce qui peut éblouir les yeux, flatter les sens, pervertir le cœur; où mille objets divers soufflent de toute part le feu de la concupiscence, où tout respire le luxe et la mollesse, tout est piége et scandale.

Qu'il est difficile d'exercer un empire absolu sur ses passions au milieu de ce qui les irrite, et dans un âge où plus vives, plus fougueuses, elles ne souffrent presque aucun frein, où leur impétueuse ardeur entraîne l'âme avec la rapidité d'un torrent qui se déborde, ou avec la force d'un sentiment qui plaît, étouffe la voix de la raison et de la religion qui le condamne. Cependant Louis de Gonzague évita tous les piéges de l'iniquité : dans le règne des passions il parut n'en avoir aucune; celle qu'il eut le plus à craindre, ce monstre qui tourne sans cesse autour du cœur de l'homme pour le dévorer, est enchaîné par les mains de ce jeune David, et rampe en frémissant à ses pieds victorieux.

J'irai, disait Moïse, à la vue de ce buisson ardent, que les flammes environnaient et ne consumaient point; *j'irai, et je verrai cette grande merveille :* « *Vadam, et videbo visionem hanc magnam.* (*Exod.*, III, 3.) Mais, ô prodige plus étonnant encore! Venez, et voyez un jeune prince autour de qui brûlent des feux impurs sans qu'il en ressente aucune atteinte. Voyez-le marcher à travers les écueils et les précipices sans faire une chute; lever par une sainte hardiesse l'étendard de la piété dans le règne de l'irréligion; s'avancer d'un pas ferme et sûr vers les tabernacles éternels; ne pas goûter même en passant, comme Jonathas, le miel funeste qu'il trouve sur son chemin, et conserver dans un vase d'argile l'inestimable trésor de son innocence.

Spectacle enchanteur d'une vertu sans tache, dans le centre de tous les vices et dans l'âge des passions : ce fut le miracle de la vie de notre jeune saint. Comment a-t-il pu échapper à la séduction générale, et vivre ici-bas, moins en habitant de la terre qu'en citoyen du ciel? Par les efforts les plus héroïques, les précautions les plus rigoureuses, le détachement le plus universel, l'attention la plus constante à tous les mouvements de son âme, et l'usage fidèle des moyens que la religion nous fournit pour nous conserver purs aux yeux de Dieu.

De là cette sévère exactitude à tenir la porte de ses sens fermée, selon le conseil du Sage. Laissa-t-il jamais errer ses regards sur une beauté mortelle? Obligé de saluer tous les jours une princesse assise sur le trône des Césars, viola-t-il jamais le pacte qu'il avait fait avec ses yeux, à l'exemple de Job, pour ne point voir la vanité?

De là ce religieux empressement à recourir à la source des grâces. Chaque semaine le vit approcher de la table sainte et s'y nourrir du pain des anges; mais avec quelle élévation de foi, quelle vivacité d'amour, quelle tendresse de piété! Par combien de prières et d'affections saintes il arrivait au banquet sacré! Avec quel redoublement de ferveur, quelle abondance de larmes, quels profonds abaissements, quels brûlants transports il s'unissait à Jésus-Christ : dispositions rares, mais parfaites, qui devaient accompagner une âme chrétienne au festin céleste!

De là cette dévotion à la reine des vierges. Parlerai-je de ces prières ferventes qu'il récitait chaque jour en son honneur, de ces sentiments de respect et d'amour dont son cœur était pénétré, lorsque sa bouche prononçait l'auguste nom de Marie? Temple fameux qui, porté sur l'aile des anges, sortîtes de Nazareth pour aller vous fixer à Lorette, antique dépositaire de la piété des fidèles envers la Mère de Dieu, vos murs sacrés ne semblèrent-ils pas tressaillir d'allégresse en voyant cet ange de la terre, après une longue et pénible route, venir rendre hommage à celle qu'il appelait sa protectrice et sa mère, et aux pieds de laquelle, encore jeune enfant, il s'était engagé par un vœu irrévocable à vivre sous l'empire d'une vertu qui fut si chère au cœur de Marie. C'est par elle et par une infinité de précautions dont toute l'histoire de sa vie est semée, qu'il sut dompter les passions de son âge et conserver la fleur de son innocence.

Précieuse innocence, aimable et fragile

vertu, dont la blancheur, plus éclatante que celle des lis, ne peut souffrir la plus légère souillure, dont l'éclat plus brillant que celui des astres se ternit au moindre souffle, dont la perte, si commune parmi les enfants des hommes est suivie des retours les plus amers, non, vous n'eûtes point de plus inviolable asile que l'âme de Louis de Gonzague : tout en lui, pensées, désirs, regards, entretiens, actions, portait votre divine empreinte. Pour se sentir épris de ses chastes attraits, c'était assez de le voir : âme pure et céleste, qui ne conserva pas seulement dans tout son éclat, mais qui ne cessa d'embellir jusqu'à la mort cette robe de candeur et de justice qu'elle avait reçue dans le sacrement qui nous régénère; astre radieux, qui, depuis son aurore jusqu'à son couchant, ne montra aucune tache, ne souffrit aucune éclipse.

Un tel prodige nous éblouit et nous charme; hélas! il a bien plus encore de quoi nous humilier et nous confondre. Combien en est-il qui n'ont que trop sujet de s'écrier avec Job : *Quis mihi tribuat ut sim juxta menses pristinos!* (*Job.* XXIX, 2.) Qui me rendra ces beaux jours de mon innocence, où, marchant dans la simplicité de mon cœur, et ne connaissant ni les fausses douceurs, ni les cuisants remords du crime, je vivais sous la tendresse des regards du Seigneur et à l'ombre de ses ailes je possédais le trésor sacré de cette première grâce dont je fus revêtu dans les eaux salutaires du baptême? O jours trop rapidement écoulés, et que mes inutiles regrets ne rappelleront point! Heureuses les âmes en qui le péché n'a point habité! Que leur destinée est glorieuse et douce! Ce fut celle de Louis de Gonzague; mais quelle énorme distance entre lui et moi! Ah! il ne me reste plus que de baisser mon front dans la poussière, d'opérer mon salut avec crainte et tremblement, de me juger indigne des faveurs spéciales d'un Dieu dont je fus l'ennemi, et de m'estimer heureux d'être mis au dernier rang de ses serviteurs.

Tristes réflexions, dont Louis de Gonzague s'épargna la honte et l'amertume; et si sa jeunesse oppose un nouvel obstacle à sa sainteté, sa constance en fera un nouveau moyen d'enrichir sa couronne.

Je parle de la faiblesse d'une volonté non encore affermie dans le bien, et facile à entraîner au mal, qui, lassée de vivre dans un état de gêne et de contrainte, tombe peu à peu dans le relâchement et la tiédeur, et dont les meilleures résolutions viennent quelquefois se briser contre le plus petit écueil. Telle est la destinée du premier âge; c'est un faible roseau qui plie sous le moindre vent, et voilà ce qui me fait admirer dans notre jeune saint cette fermeté de caractère, cette élévation d'âme et cette grandeur de courage produites et soutenues par les vues de la foi, et qu'on ne vit jamais varier ni se démentir : car, s'il se consacre à Dieu dès l'aurore de sa vie, c'est sans réserve et sans détour; et quelle chaîne de victoires ne suppose point cette constante persévérance dans les sentiers de la vertu! Mais séparons de la foule une preuve singulière de son courage héroïque : ouvrons cette scène touchante, où, par le plus généreux effort, il s'arrache du sein de sa famille, et dit au monde un éternel adieu.

Dès longtemps l'état religieux était l'objet de ses plus ardents désirs. Du milieu des abominations de Babylone il tournait ses tristes regards vers la cité sainte, et hâtait par ses vœux le moment qui lui en ouvrirait l'entrée. Cependant, a-t-il déclaré son dessein? quel affreux orage s'élève au-dessus de sa tête! Ici, c'est un père qui, le courroux dans l'âme, et le feu dans les yeux, menace, tonne, éclate; là, c'est une mère désolée et fondant en pleurs, qui n'emploie contre un fils chéri d'autres armes que celles de la tendresse : armes puissantes sur un cœur bien né. Parents et étrangers, princes et prélats, grands et petits, mettent de concert tout en œuvre pour le détourner de son entreprise. Mais, tel qu'un rocher qui se joue de la fureur des vents et des flots, Louis de Gonzague, sans sortir néanmoins des bornes du respect, résiste également et aux prières et aux menaces, et aux instances des uns et aux contradictions des autres. Il sollicite, il presse, il conjure; il fait plus, il mêle son sang avec ses larmes pour obtenir du ciel ce que les hommes lui refusent, et voit enfin sa constance couronnée du succès.

Représentez-vous donc ce jeune prince à l'entrée de la plus charmante carrière, dédaignant les faveurs d'une fortune qui s'offre à lui sous l'aspect le plus riant, renonçant aux dignités éclatantes que son rang lui promet et qu'il regarde comme de la boue, jetant aux pieds de l'Agneau une couronne passagère, pour en acquérir une immortelle. Triste et cruelle séparation! hélas! tout retentit de gémissements et de sanglots. Il quitte la maison de son père, dont il était l'espérance et la gloire; il se sépare d'une mère dont il est l'amour et les délices. Mon fils, lui dit-elle, vous étiez ma seule joie; il n'en n'est plus pour moi dans cette vie. Vous me quittez; mes yeux baignés de larmes se fermeront bientôt à la lumière, et votre nom, mille fois répété, sera encore sur mes lèvres mourantes. Ah! elle ne savait pas qu'elle était destinée à survivre à ce fils, l'objet de ses regrets et de ses pleurs; qu'elle verrait les miracles éclatants qui rendraient un jour son tombeau glorieux, et les honneurs solennels que lui décernerait l'Eglise; qu'elle aurait la consolation de se prosterner aux pieds de ses autels, et, partagée entre le respect et l'amour, qu'elle y répandrait des larmes plus douces que celles qui accompagnaient ses adieux. Elle ne savait pas que, dans les douleurs et les angoisses d'une maladie mortelle, ce fils lui apparaîtrait brillant d'une clarté céleste, et la retirerait des portes de la mort pour la rendre témoin de la gloire et de la prospérité du jeune prince, l'unique

appui de sa maison ! Vous l'ignoriez aussi, Louis de Gonzague, et combien il dut en coûter à votre cœur pour faire céder les sentiments de la nature aux inspirations de la grâce ! Vous soupirez, vous vous dérobez en pleurant aux embrassements d'une vertueuse et tendre mère, qui vous rappelle en vain par ses cris : Dieu vous appelle ailleurs; vous partez, vous volez. C'en est fait, il a brisé le seul lien qui l'attachât au monde : jeune héros, qui conserve dans sa fuite même l'air d'un conquérant, et semble traîner à son char le monde et l'enfer qu'il a vaincus.

Déjà il entre dans Rome; mais cette capitale de l'univers, dont les merveilles excitent la curiosité de toutes les nations, ne peut lui arracher un coup d'œil. Plein de l'idée de son bonheur, et animé d'un saint transport, il va se renfermer dans le lieu qu'il a choisi, pour s'y consacrer entièrement à Dieu. L'air contagieux du monde n'avait point altéré la pureté de ses mœurs; cependant un divorce éternel avec le monde lui parut l'unique moyen de mettre en sûreté sa vertu; et, avant de s'immoler lui-même au Seigneur, voyez quels sacrifices il lui fit. Issu d'une des plus illustres maisons de l'Europe, qui comptait des alliances avec les rois et les empereurs, héritier d'une principauté capable de satisfaire la plus noble ambition, qui lui promettait des sujets affectionnés et soumis, et lui donnait encore des droits et des espérances sur d'autres Etats, il joignait à ces avantages de la naissance tous les dons de la nature, qui pouvaient en rehausser la gloire et lui gagner les cœurs. Richesses, honneurs, plaisirs, dignités, voilà ce qu'il quitte; et pour obtenir la liberté de quitter tout, de se dépouiller de tout, que de combats il eut à livrer ! que d'assauts à soutenir ! Ciel ! en coûta-t-il jamais, pour arriver à la plus brillante fortune, ce qu'il en coûta à Louis de Gonzague pour renoncer à la sienne ?

Etat religieux, c'est par de tels sacrifices que tant de grandes âmes se sont ouvert les portes de vos saints asiles; notre siècle en a vu un exemple qui ne périra point dans le souvenir des hommes : il a vu une auguste princesse s'arracher du milieu des pompes et des grandeurs qui environnent le trône, fuir les hommages de la cour et les palais des rois, pour venir s'immoler aux pieds des autels. Quelle plus éclatante victoire la foi pouvait-elle remporter sur le monde ? *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* (I *Joan.*, V, 4.) Et vous, sainte montagne du Carmel, tressaillez de joie; voyez le lis majestueux qui s'élève avec gloire sur votre cîme fleurie et abondante en fruits de justice et de sainteté. Avec le nom de sainte Thérèse, voyez-en revivre l'esprit, l'âme, les vertus; et louez le Seigneur, qui vous couronne de l'éclat et de la splendeur de vos premiers jours : *Decor Carmeli exsultabit solitudo, et florebit quasi lilium.* (*Isa.*, XXXV, 1, 2.)

Mais quel exemple pour ces âmes flottantes et irrésolues, que le Seigneur appelle dans la solitude, où il veut leur parler au cœur, les marquer de son sceau, les enrichir de ses grâces, et les sanctifier à l'ombre de son sanctuaire ! Et qu'est-ce qui les retient dans les voies périlleuses du monde ? Sont-elles plus assurées de s'y sauver que Louis de Gonzague ? ont-elles plus de sacrifices à faire que Louis de Gonzague ? Leur vocation est-elle plus combattue par les hommes que celle de Louis de Gonzague ? Un temps viendra où le souverain Juge, rendant à chacun selon ses œuvres, pèsera dans la balance de l'éternité, d'un côté ce qu'il demande de lui, de l'autre ce qu'il exigeait de nous; et alors quelle excuse pourra justifier notre résistance à ses volontés suprêmes ? Avançons.

La jeunesse de Louis de Gonzague relève le mérite et l'éclat de sa sainteté; vous venez de le voir : la sainteté de Louis de Gonzague fait le triomphe et la gloire de la jeunesse : sujet de la seconde partie.

SECOND POINT.

Oserai-je porter la main sur les voiles sacrés dont la religion vient de couvrir Louis de Gonzague ? entreprendrai-je de tirer des ténèbres cette foule de vertus qu'il pratiqua dans l'asile même de toutes les vertus, et qu'il voulut dérober à l'œil du monde ? Mais où trouver d'assez vives couleurs pour vous tracer le tableau de sa vie religieuse ? Un amour de Dieu qui aborbe toutes les pensées de son esprit, toutes les affections de son cœur; un renoncement à soi-même, qui ne lui laisse d'autre désir que celui des humiliations et des souffrances; une charité pour le prochain, douce, patiente et inaltérable : une prompte et entière obéissance aux volontés de ceux que Dieu lui a donnés pour guides; une fidélité inviolable à toutes les observances de la règle qu'il a embrassée, et dont il ne transgressera jamais aucun point; un parfait attachement à la pauvreté évangélique, dont il craint si fort de passer les bornes, que, pour écarter le superflu, il se refuse le nécessaire; délicatesse de conscience pour qui la faute la plus légère eût été un insupportable fardeau; pureté d'intention qui donne du prix à ses actions les plus indifférentes; ferveur toujours égale, disons mieux, toujours croissante, et plus agréable à Dieu que l'encens le plus pur. Que sais-je ? toutes les vertus qui font les saints ornent son âme, et se montrent tour à tour dans le détail de sa conduite. Ah ! la sainteté n'est donc pas incompatible avec la jeunesse; cette erreur, si injurieuse au premier âge et si répandue dans le monde, est foudroyée par l'exemple de Louis de Gonzague.

Mais, parmi tant de vertus qu'il offre à notre admiration, faisons un choix pour nous renfermer dans de justes bornes, et, parce que la sainteté a des rapports essentiels avec Dieu, avec nous-mêmes et nos semblables, contemplons dans notre saint les vertus analogues à ces trois objets; vertus premières, d'où coulent, comme d'une

source féconde, les autres vertus. Il n'alla point les chercher dans le calme de la solitude; il leur avait livré son cœur dans le tumulte du monde. Retournons donc sur la trace de ses pas, et voyons-le dans les divers états de sa vie, tantôt dans le siècle, tantôt dans la religion, s'élever à la plus haute sainteté par la pratique des plus solides vertus : s'il les porta au plus haut point de la perfection dès l'âge le plus tendre, n'ai-je pas droit de dire que son éminente sainteté fait le triomphe et la gloire de la jeunesse.

Et d'abord sous quels traits vous représenterai-je son amour pour Dieu? Qui me donnera des paroles de feu pour peindre à vos esprits et allumer dans vos cœurs ce feu céleste, dont Louis de Gonzague fut tout embrasé? Il n'y eut point pour lui d'intervalle entre connaître Dieu et l'aimer; il le connut dans un âge où l'on se connaît à peine soi-même, et dès-lors il lui consacra les prémices d'une vie, hélas! qui devait être si courte, mais dont les jours purs et sereins, exempts de nuages et de tempêtes, devaient briller des plus pures flammes de la charité divine. Ces premières étincelles d'amour, entretenues par le recueillement et la prière, ne cessèrent de croître dans son jeune cœur, et y produisirent comme un incendie qui le consuma peu à peu, et le conduisit au tombeau.

Amour vigilant et actif : il était le principe dominant de toutes ses actions, le mobile universel de toute sa conduite. Avec quelle exactitude il remplissait tous ses devoirs, parce qu'il y voyait empreint le sceau de la volonté de Dieu! Partout et en tout temps il ne pensait qu'à Dieu, il ne parlait que de Dieu, il n'agissait que pour Dieu, il ne craignait que de déplaire à Dieu : n'est-ce point là le caractère de l'amour? Dans le cours de sa vie religieuse, témoins inquiets du dépérissement de ses forces, ses supérieurs l'attribuèrent à sa trop grande application à la prière mentale, devenue son occupation continuelle, et la lui défendirent pour un temps. Hélas! disait-il, en obéissant, on me défend de penser toujours à Dieu, et l'effort que je fais pour n'y pas penser m'est plus pénible que cette pensée même : elle n'est pas pour moi un travail, elle est un repos et une douceur; n'est-ce point là le langage de l'amour? Ainsi, l'amour de Dieu était l'unique vie de son âme, et ce que les saints sont dans le ciel, il l'était sur la terre. Comment une âme si aimante ne se sera-t-elle pas élevée d'un vol rapide jusqu'au comble de la perfection? L'âme tiède se traîne lentement dans les voies de la vertu, parce qu'elle aime peu : mais, embrasez-la du feu sacré, et donnez-lui les puissantes ailes de l'amour, ce sera une nouvelle créature, tant elle sera différente d'elle-même! Bientôt Milan, Florence, Mantoue, ces villes célèbres, qui se souviennent encore et se glorifient d'avoir vu Louis de Gonzague dans l'enceinte de leurs murs, croyaient posséder un séraphin revêtu d'un corps mortel. En le voyant, on se sentait pénétré, attendri. Son air, son maintien respiraient les sentiments d'une vive et brûlante piété. Combien de fois l'esprit de Dieu ne venait-il pas le saisir au milieu même de ses occupations! et quel doux transport s'emparait de son âme! quel feu divin se répandait sur son visage! quelles larmes de joie et de tendresse coulaient de ses yeux! quels soupirs embrasés pareils à des traits de flammes s'échappaient de son cœur! quelles sublimes extases l'élevaient au-dessus des choses de la terre, et enchaînaient tous ses sens! signes non équivoques de ces ardeurs sacrées qu'il cachait au dedans de lui-même, et qu'il nourrissait dans le sacrement adorable de nos autels. Ce prodige de l'amour d'un Dieu était le plus ordinaire sujet de ses entretiens : toujours il en parlait avec une effusion de cœur qui inspirait aux âmes les plus froides la plus fervente dévotion.

Amour fort et généreux. Jugez-en par tous les sacrifices qu'il fit à Dieu, dans un âge où la vie a tant de charmes et de douceurs, avec si peu de dégoûts et de chagrins. La générosité de l'amour se mesure encore moins sur ce qu'il fait que sur ce qu'il voudrait faire; et que n'eût point voulu faire Louis de Gonzague? Mon Dieu, s'écriait-il, que n'ai-je mille vies pour vous les sacrifier! que n'ai je mille cœurs pour vous aimer encore davantage! que ne puis-je vous faire connaître et aimer de tout l'univers! Si le ciel lui eût permis de suivre ce noble mouvement de son âme, peuples sauvages qui vivez tristement assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, vous l'eussiez vu voler dans vos climats à travers tous les périls, faire luire au dessus de vos têtes la lumière de la vérité, et signaler par l'effusion de son sang l'ardeur de son amour et la vivacité de son zèle.

Il l'exerça du moins dans le lieu de sa naissance, dans les villes d'Italie. Qu'il était beau de le voir, ici graver dans l'esprit de ses jeunes frères les principes de la religion, et jeter dans leur cœur des semences de vertus; là, éteindre le flambeau de la discorde, et rétablir le règne de la paix; ailleurs, imposer silence à l'impiété et au libertinage : partout, ennemi déclaré du vice, le combattre, et par ses exemples, et par ses discours! Nul motif humain n'arrête l'intrépidité de son zèle; et tu l'éprouvas à ta honte, malheureux vieillard, dont la bouche impure osa s'ouvrir en sa présence à des maximes indignes de ton âge. Ses justes reproches et cet air de sainteté qui brillait sur son front firent monter la rougeur sur le tien, et l'on vit alors que la vertu a je ne sais quoi de noble et de grand qui lui attire l'estime et le respect de ceux mêmes qui n'ont pas le courage de suivre ses lois.

Aussi Louis de Gonzague cherchait-il à répandre le feu de l'amour divin : il eût voulu lui élever un trône dans tous les cœurs. Le sien fut un autel vivant où cet

amour fit monter sans cesse vers son Créateur l'encens le plus pur et le plus agréable à ses yeux. O combien Louis, fils d'Ignace, a aimé sur la terre, s'écriait cette illustre sainte à qui Dieu fit voir, à la faveur d'une lumière surnaturelle, la gloire et la sainteté de son serviteur! s'il n'a pas été martyr de la foi, il l'a été de la charité : pure et précieuse victime qu'ont consumée les plus beaux feux! et maintenant son bonheur est proportionné à la plénitude et à la perfection de son amour.

O mon Dieu! que nous sommes éloignés de vous aimer aussi ardemment que vous aima ce jeune saint! Hélas! votre amour vit à peine dans nos cœurs; qui sait même s'il n'y est pas éteint, et si nous ne sommes pas morts à vos yeux? O flammes sacrées qui consumâtes le cœur de Louis de Gonzague, venez embraser les nôtres, venez-en dévorer les affections terrestres, et en épurer tous les sentiments. Rendus au premier et au plus juste de nos devoirs, nous y goûterons le vrai bonheur. Ah! quel bonheur égale celui d'une âme qui vous aime, ô roi immortel des cieux! elle est élevée au-dessus de toute la nature; votre amour la pare et l'embellit plus que ne feraient toutes les richesses et toutes les couronnes du monde. Il lui donne un nouvel être infiniment plus noble et plus sublime que le premier. Vous habitez en elle comme dans votre sanctuaire; vous êtes sa lumière, son trésor, sa consolation, ses délices. Elle trouve tout en vous, qui êtes la source de tous les biens, la beauté sans tache, la gloire sans nuage, la sagesse sans erreur, le plaisir sans remords et sans dégoûts, l'amour avec toute sa tendresse et tous ses feux, toutes les perfections sans mélange d'aucun défaut.

Dieu des vertus, Dieu plein de charmes, laissez-nous entrevoir de loin ces attraits infinis, qui, contemplés de près, versent dans le cœur de vos élus la félicité suprême; notre âme ravie s'élancera dans votre sein, et vous dira : Beauté si ancienne et toujours nouvelle, vous devant qui toutes les beautés créées disparaissent comme des ombres devant l'astre du jour, je commence bien tard à vous aimer; du moins que je consacre à votre amour tous les moments que vous me réservez encore. Vous aimer et être aimé de vous, c'est la plus belle de toutes les destinées; qu'elle soit la mienne, et je n'aurai plus d'autre désir que celui d'en voir à jamais durer le cours, ni d'autre regret que celui de l'avoir vu commencer trop tard : *Pulchritudo tam antiqua et nova, sero te amavi!*

A l'amour le plus ardent pour Dieu Louis de Gonzague joignit la haine la plus implacable contre lui-même. Tel est l'esprit de l'Evangile : le plus dangereux ennemi de l'homme, c'est l'homme. Il faut qu'armé du glaive de la mortification il se fasse sans cesse la guerre; qu'il haïsse son âme en cette vie, pour la sauver dans l'autre, et qu'il s'efforce d'arriver au ciel par un chemin semé de croix et hérissé d'épines. Aussi notre saint ne mit jamais le pied dans cette route commode et délicieuse que lui ouvraient l'éclat et l'opulence de sa condition, et, dans la saison des plaisirs, il eut le courage d'embrasser toutes les rigueurs de la pénitence.

Se nourrir des mets les plus insipides, jeûner souvent au pain et à l'eau, ne prendre à la hâte qu'un léger sommeil sur la terre nue, braver les froids les plus rigoureux de l'hiver, refuser les moindres adoucissements à tous ses maux, c'en est déjà trop pour effrayer la délicatesse des âmes tièdes. Mais que serait-ce, si je vous le faisais voir chargé de cette amertume de salut et de ces instruments de justice dont parle saint Paul, imprimer sur tout son corps les traces sacrées de la mortification et de la croix de Jésus-Christ, déchirer impitoyablement sa chair innocente, se couvrir de son sang, le faire rejaillir au loin, et ne désarmer son bras saintement cruel que lorsque la nature défaillante succombe sous la rigueur de ses coups? telles et plus affreuses encore furent les macérations dont il connut l'usage dès les premières années de sa vie, et qu'il exerça jusqu'entre les bras de la mort. O mon Dieu! de quoi n'est point capable un grand cœur, quand votre grâce le soutient et l'anime!

Sortez de vos antres obscurs et du fond de vos déserts, illustres pénitents; fameux anachorètes, venez voir dans les palais des grands, dans les cours des princes, un jeune prince, retraçant dans ses mœurs la double image de la vie la plus pure et de la vie la plus austère, portant la haire et le cilice dans le séjour du luxe et de la mollesse, y renouvelant tous les prodiges de la Thébaïde, et, avec une complexion faible et délicate, toujours environné de l'appareil de la plus effrayante pénitence : la vôtre mise à côté de la sienne s'éclipsera peut-être, et vous direz en retournant dans vos sombres forêts : Voilà notre maître, voilà notre modèle.

Sous l'habit religieux et dans un genre de vie qui était une pénitence continuelle, Louis de Gonzague y ajoutait des rigueurs volontaires qui eussent été bien plus excessives, si ceux qui tenaient à son égard la place de Dieu n'y avaient mis des bornes. Encore combien de fois ne sut-il pas les mettre dans les intérêts de sa ferveur? La sensualité est moins ingénieuse à se procurer tout ce qui peut la satisfaire, qu'il ne l'était à trouver les moyens de se mortifier et de souffrir.

Et il n'en fut pas de sa pénitence comme de celle de tant d'autres, qui, en affaiblissant le corps, fortifie leur orgueil. Ses étonnantes austérités furent accompagnées des plus bas sentiments de lui-même. Loin de tirer vanité du sang illustre qui coule dans ses veines, loin de se glorifier des honneurs importuns qui s'accumulent sur sa tête, loin d'affecter ces airs de hauteur et de dédain qui décèlent un esprit faible et une âme vulgaire, ah! il se regarde comme le dernier

de tous les hommes. La noblesse du chrétien, dit-il, n'est pas dans la gloire qu'il emprunte de ses ancêtres, mais dans la grâce qu'il hérite de Jésus-Christ, et, sa modestie lui fermant les yeux sur ses vertus, il ne croit voir en lui que des défauts. Il n'est point de nom si méprisable qu'il ne se donne, point d'action si vile en apparence où il ne s'abaisse, point d'occasion de s'attirer du mépris qui lui échappe : et, tandis que les Bellarmin et les Charles-Borromée unissent leurs voix pour l'élever jusqu'aux cieux, la voix plus puissante de son humilité le fait descendre jusqu'au centre de la terre. Il tremble au seul souvenir des jugements de Dieu, malgré les plus justes sujets d'espérer; et nous, hélas! malgré les plus fortes raisons de crainte, nous nous endormons à l'ombre d'une sécurité funeste. Jamais il n'avait profané le temple de l'Esprit-Saint, et il se livre à des macérations dont le détail nous ferait frissonner d'horreur. Ah! elles confondront un jour notre vie molle et sensuelle.

Nous avons beau dire que Dieu n'exige pas de nous ces excès de pénitence que nous admirons dans ses saints; je le sais : mais tant de péchés qui ont souillé le cours de notre vie ne doivent-ils pas être expiés? mais, pour être à Jésus-Christ, ne faut-il pas crucifier sa chair avec ses concupiscences et ses vices? n'est-il pas une pénitence du cœur d'une obligation étroite et continuelle sans laquelle il n'y a point de salut? ne devons-nous pas mourir à nous-mêmes, régler nos désirs, surmonter nos dégoûts, combattre nos passions? ne devons-nous pas réprimer les saillies de la colère, étouffer les mouvements de la vanité, modérer la vivacité de l'humeur, résister à l'attrait du plaisir? ne devons-nous pas souffrir en silence une parole qui nous blesse, recevoir avec docilité une leçon qui nous humilie, sortir de cette tiédeur qui nous fait languir dans le service de Dieu et dans l'accomplissement des devoirs de notre état, élever en un mot l'édifice de notre sanctification sur les débris de l'amour-propre et de la nature? Tout cela se fait-il sans violence? non; mais il est écrit que c'est la violence qui emporte le royaume des cieux, et que, si elle nous est inconnue, si nous ne faisons pénitence, nous périrons tous. Pénitent sans avoir été pécheur, voilà ce que fut Louis de Gonzague; pécheurs sans être pénitents, voilà ce que nous sommes : quel contraste! ne nous fait-il pas et rougir et trembler?

Joindre à une inflexible sévérité envers soi-même une tendre charité envers les autres, c'est encore l'esprit du christianisme, c'est le caractère de tous les saints. Aussi Louis de Gonzague porta-t-il l'amour du prochain jusqu'au degré le plus héroïque. Il était encore dans les ténèbres de l'enfance, et déjà la vue des malheureux lui perçait le cœur, lui arrachait des larmes. Ce qui n'était alors qu'une compassion naturelle devint bientôt une vertu marquée au coin de la religion, lorsque les lumières de la foi lui firent reconnaître les membres souffrants de Jésus-Christ. Je ne m'arrêterai pas à vous peindre ses manières officieuses et prévenantes, ses attentions nobles et respectueuses, son empressement à saisir les moindres occasions de rendre service : jetant un voile sur les défauts des uns, supportant avec patience ceux des autres, cachant dans le sein des pauvres ce qui lui était donné pour ses plaisirs, se dépouillant de tout pour satisfaire ses inclinations généreuses, et accompagnant ses bienfaits de cet air de douceur et de bonté qui en relève le prix. Je passe tout d'un coup à la circonstance la plus glorieuse de sa vie où il fut la victime de sa charité.

Du haut du Capitole, l'ange exterminateur faisait briller le glaive de la vengeance, et lançait dans les airs ses traits enflammés : semblable à un feu dévorant, une maladie contagieuse s'était répandue dans toutes les contrées de l'Italie, et traînait à sa suite la désolation et la mort, moissonnait l'enfant au berceau comme le vieillard au bout de sa carrière, laissait partout des traces affreuses de son passage : ainsi Dieu réveille-t-il quelquefois dans l'esprit des hommes la terreur de ses jugements en appesantissant son bras sur eux par des calamités publiques. On vit alors Louis de Gonzague sortir du fond de sa retraite comme un astre brillant qu'un nuage épais tenait depuis longtemps caché, et, plein d'une sainte ardeur, voler au secours de ses frères. La charité marche devant lui, et toutes les vertus dont il avait enseveli l'éclat dans l'obscurité de la solitude semblent former autour de lui le plus magnifique cortége.

Ouvrez-vous, sombres demeures, asiles consacrés à la misère, ouvrez-vous, moins pour offrir à nos yeux les tristes images de l'humanité souffrante, que pour nous montrer ce jeune saint qui, envisageant la mort avec toutes ses horreurs d'un œil ferme et tranquille, tend une main secourable aux pestiférés, se mêle parmi eux, soulage leurs maux, et veut leur rendre la vie aux dépens de la sienne. Ah! Salomon, assis sur son trône et environné de toute sa gloire, me paraît moins grand, moins digne de mon admiration que Louis de Gonzague aux pieds d'un malade, où il étouffe toutes les délicatesses de l'amour-propre, toutes les répugnances de la nature, pour s'abaisser aux plus vils offices d'une charité également industrieuse et magnanime.

Il souhaitait de mourir dans l'exercice de cette charité, et ses vœux vont être accomplis. Quoique au printemps de ses jours, c'était un fruit mûr pour le ciel : la terre ne méritait pas de le posséder plus longtemps. Atteint du souffle mortel de la contagion, il languit, il tomba, comme on voit une fleur frappée d'un vent brûlant pencher la tête et se flétrir. Le lit de sa douleur devient le plus beau théâtre de sa vertu. Il hâte par ses désirs le moment fortuné qui doit lui ouvrir l'entrée au céleste séjour; il voit avec joie son corps qui s'écroule et se précipite

dans la nuit du tombeau, tandis que son âme innocente prend son essor, s'envole vers les montagnes éternelles, et va se perdre dans le sein de son Créateur.

Tel fut Louis de Gonzague. Il avait vécu en saint, il mourut en saint, chargé d'autant de mérites que s'il eût vieilli sous le joug du Seigneur; *Consummatus in brevi explevit tempora multa.* (*Sap.*, IV, 13.) La dissipation de l'esprit, les passions du cœur, la faiblesse de la volonté, ces grands obstacles que lui suscita sa jeunesse, ne fournirent qu'un plus vaste champ à ses combats et à ses victoires, et par là relèvent le mérite et l'éclat de sa sainteté. L'ardeur de son amour, l'austérité de sa pénitence, l'héroïsme de sa charité, ces vertus, qui forment les grands saints, et auxquelles il joignit une innocence angélique, détruisent ce préjugé si commun, que la jeunesse n'est pas la saison de la sainteté, et par là font le triomphe et la gloire de la jeunesse.

Le beau, le touchant modèle! Qui ne serait ravi de lui ressembler? Puissants attraits de la vertu, qui n'a qu'à se montrer pour enlever tous les cœurs! O vous, qu'un même âge rapproche de ce jeune et aimable saint, suivez donc la voix secrète qui vous invite à marcher sur ses traces: n'attendez pas le déclin de vos jours pour vous donner entièrement à Dieu; peut-être, comme lui, serez-vous enlevés au milieu de votre course; et d'ailleurs ne porte-t-on pas dans la vieillesse les habitudes et les vices de ses premiers ans? Aspirez dès à présent à la sainteté: la grâce vous offre les mêmes secours qu'à lui; et il eut bien plus d'obstacles à vaincre que vous. La sainteté, la vertu n'est-elle pas la source des vrais plaisirs et le plus bel ornement de la jeunesse? Hélas! qu'est-ce que la jeunesse elle-même, qu'une fleur qui passe, et la vie tout entière, qu'une fumée qui se dissipe, un songe dont le réveil est l'éternité?

Pour vous, qui, plus avancés en âge, n'en êtes pas plus riches en vertus, comprenez ce que vous dit du haut des cieux un jeune saint qui n'a fait, pour ainsi dire, que se montrer au monde, et, dans sa rapide existence, a vécu beaucoup plus longtemps que vous. Une jeunesse vertueuse et sainte est la condamnation d'une longue vie sans vertus et sans mérites. Humiliez-vous donc aux pieds du Seigneur; pleurez la perte de tant de belles années, et, en la pleurant, réparez-la par des efforts redoublés et une ferveur continuelle.

Grand saint, le changement des uns et des autres sera l'ouvrage de votre crédit auprès de Dieu. Tous les jours il se manifeste et éclate par de nouveaux miracles. Ce petit nombre d'années que vous avez passées sur la terre ne vous a pas permis de travailler au gré de vos désirs au salut des âmes; mais vous y contribuez plus efficacement dans le ciel par votre intercession que vous n'eussiez fait ici-bas par vos travaux, et c'est la récompense de votre zèle. Si la carrière des apôtres fut fermée à l'ardeur de ce zèle qui embrassait tout l'univers, il semble que Dieu veuille en dédommager votre cœur, et nous apprendre combien vous êtes cher au sien par les fruits abondants de salut et de miséricorde qu'il répand sur ceux qui implorent votre protection; nous l'implorons avec la plus vive confiance. Votre charité est toujours la même, votre pouvoir est plus grand; faites-nous-en ressentir les heureux effets. Au spectacle de vos vertus ajoutez les secours de vos prières, afin que nous méritions d'être associés à votre bonheur. Ainsi soit-il.

NOTICE HISTORIQUE

SUR L'ABBÉ LEGRIS-DUVAL,

PAR M. L. C. D. B.

—

Au moment même où le trône venait d'être renversé, où la religion était proscrite, ses ministres massacrés; où des lois sanguinaires couvraient les mers et les contrées étrangères des illustres débris de l'Eglise de France, on voit un jeune ecclésiastique, élevé jusqu'alors à l'ombre du sanctuaire, étranger à ce monde qu'on lui avait peut-être représenté sous des formes séduisantes, plus étranger encore à ce monde qui s'offre tout à coup à ses regards sous des images sanglantes; on voit ce jeune homme former le vœu de se consacrer exclusivement à cette religion, devenue l'objet de tant de haines et de persécutions, et se constituer l'appui et le consolateur de toutes les infortunes et de toutes les victimes.

Ce vœu de son cœur sera l'histoire de sa vie entière.

Le premier acte public de son ministère est l'acte d'un dévouement héroïque. Il demande lui-même à accompagner à l'échafaud le roi le plus vertueux que le ciel eût donné à la France, à l'assister de ses soins, à répandre, s'il le faut, son sang à côté de lui. Sa jeunesse, sa candeur, sa résignation douce et calme, exempte de toute ostentation, étonnent, désarment la haine et la fu-

reur. Il n'obtient point ce qu'il demande; un prêtre non moins vertueux (1) l'avait prévenu, et a mérité de laisser son nom à l'histoire, pour l'honneur de la religion et de l'humanité. La Providence avait réservé son jeune émule à un ministère moins déchirant et plus convenable aux vues qu'elle avait sur lui.

A l'éclat d'une démarche qui devait attirer tous les soupçons de la malveillance, il fait succéder les tranquilles occupations d'une vie qui ne laisse apercevoir ni mystère ni ostentation. C'est dans cette retraite qu'il mûrit son talent, et qu'il se trace à lui-même la carrière qu'il doit suivre. Il apprend à juger les temps, les difficultés. Il ne veut ni braver des dangers inutiles, ni compromettre les succès de son ministère par un zèle indiscret. Aussitôt qu'il est permis à la religion de respirer, elle trouve en lui un ministre zélé, prudent, éclairé ; et il jette les semences de tout le bien qui doit croître sous ses inspirations. Quand la religion peut se montrer au grand jour, elle emprunte sa voix douce et persuasive pour parler à tous les cœurs. Le genre de son talent dans la chaire appelle également la confiance des âmes pieuses, et des âmes affligées par le malheur ou par le repentir. Il devient le conseil et l'oracle des consciences, l'âme de toutes les entreprises utiles à la religion ou à l'humanité ; il fonde de vastes établissements, et le concours seul de son nom en prépare et en décide le succès.

Quel est donc cet homme si puissant en œuvres et en paroles ? C'est un simple ecclésiastique, qui, né dans une condition ordinaire, n'a rien demandé ni aux hommes, ni à la fortune. Il ne se présente point aux regards du monde et à la considération publique avec l'éclat des honneurs et des dignités; il n'a aucun titre pour exercer l'autorité, et commander l'obéissance ; il ne porte avec lui que des paroles de douceur, de paix et de charité; il fait rarement entendre le tonnerre des vengeances du ciel. Son évangile est celui de Jésus-Christ, qui attire et adoucit les cœurs, pardonne à la faiblesse en faveur du repentir, fait haïr le vice et aimer la vertu.

Tel est le charme puissant que la grâce et la nature ont attaché à son caractère, à ses actions et à ses discours, que, placé dans un siècle où une sorte de délire inexplicable a suscité, contre la religion et ses ministres, un acharnement qui déshonorerait l'humanité, si l'excès du ridicule ne corrigeait pas l'excès de la fureur, il ne s'élève pas une seule voix contre cet homme qui se montre partout, qu'on entend partout, que tant d'intérêts religieux mettent en relation avec toutes les classes de la société. Son nom n'est jamais prononcé qu'avec le même respect par les amis et les ennemis de la religion. L'estime, les égards, les hommages l'accompagnent et le suivent dans les temples et hors des temples ; et, ce qui pourrait paraître un phénomène dans nos mœurs actuelles , il n'est pas même calomnié.

Cet homme de bien est tout à coup enlevé dans la maturité de l'âge et du talent, et sa mort est déplorée comme une calamité publique. Tous les âges et toutes les conditions viennent confondre sur son tombeau leurs larmes, leurs regrets et leur reconnaissance. Toutes les chaires retentissent de son nom et du récit de ses vertus et de ses bienfaits. Tous les journaux de la capitale se disputent la triste consolation de parler les premiers de la douleur universelle, et de cette perte immense de la religion. Les noms les plus illustres par la naissance et les dignités viennent se mêler aux écrivains les plus distingués, pour retracer rapidement les détails les plus touchants d'une vie pleine de tant de vertus et de tant de mérites (2).

On avait vu en France, à la suite des guerres civiles et religieuses, plusieurs prêtres, dont la postérité a gardé la mémoire, se consacrer avec autant de zèle que de bonheur à réparer les pertes et les malheurs de la religion, et fonder des institutions dont les monuments et les bienfaits ont subsisté jusqu'à nos jours. Mais ils avaient à leur disposition de puissants secours. Toutes les classes de la société étaient

(1) M. Edgeworth.

(2) Dès le surlendemain de la mort de M. l'abbé Duval, M. le duc de Doudeauville s'empressa de consigner dans le *Journal des Débats* (20 janvier 1819) la profonde impression qu'une telle perte avait laissée dans son cœur. Personne n'était plus digne que lui d'être le premier interprète de la douleur publique. Témoin, pendant vingt ans, de la vie habituelle de cet homme vertueux dans l'asile où sa noble hospitalité l'avait accueilli; bienfaiteur généreux de toutes les œuvres pieuses ou utiles que l'abbé Duval recommandait à sa charité, M. le duc de Doudeauville peut être regardé comme le plus favorable coopérateur que la Providence ait pu accorder à ce digne ecclésiastique pour faire tout le bien qui était dans son cœur, et qui n'était pas dans ses moyens.

On vit presqu'en même temps son fils, le vicomte Sosthènes de La Rochefoucauld, répandre dans un autre journal (*la Quotidienne*, du 21 janvier 1819) les touchantes émotions d'une âme pleine de candeur, de reconnaissance et de bonté.

Un écrivain d'un talent remarquable, et qui a su associer au goût et aux agréments de la littérature des idées d'un genre très-élevé sur des questions politiques (M. de Frénilly), a publié un éloge de l'abbé Duval, où l'on remarque des mouvements oratoires qui honoreraient l'éloquence de la chaire, et qu'on admirerait dans une oraison funèbre.

Le rédacteur de l'*Ami de la religion et du roi*, connu par son attachement invariable aux saines doctrines, et par une instruction devenue bien rare dans les matières ecclésiastiques, après avoir satisfait au devoir que lui imposait le titre même de son journal envers l'un des hommes qui ont le plus honoré la religion, et dont le dévouement au roi était le plus pur et le plus désintéressé, s'est affranchi de la gêne que les bornes d'un journal lui imposaient, et a publié une Notice très curieuse et très-détaillée, dont il a été fait souvent usage dans la présente Notice historique.

encore animées de l'esprit et de l'amour de la religion ; elles s'honoraient de lui prêter l'appui de leur nom, de leur crédit et de leurs richesses. Au défaut même de ces secours, des réunions de bénéfices assuraient la dotation, et perpétuaient les avantages de tous les établissements utiles ou nécessaires.

On doit encore observer qu'à la suite des commotions passagères qui avaient troublé ou agité la France tous les éléments de l'ordre public, toutes les bases de l'administration générale se retrouvaient naturellement dans leur ancienne place. Souvent même le gouvernement et l'autorité recouvraient encore plus de force des atteintes mêmes qu'on avait eu la témérité de porter aux anciennes institutions de la monarchie. L'Etat avait été ébranlé sans être bouleversé; les principes, les mœurs, les lois, les institutions venaient reprendre leur ordre accoutumé ; et la religion, dont l'esprit et l'âme se trouvaient dans le fond des mœurs, des lois, et de toutes les institutions publiques, venait prêter son utile ciment pour réunir toutes les parties de l'édifice social, que les orages avaient séparées sans les briser ni les dissoudre.

On ne nous demandera pas sans doute d'appuyer sur le constrate qu'offre ce qui existait alors et ce qui existe aujourd'hui.

Une généreuse confiance en la Providence pouvait seule inspirer celui qui a osé croire qu'il était encore possible de faire beaucoup en ne demandant rien à la puissance et à l'autorité; et on doit admirer celui qui a fait encore plus qu'il n'avait osé espérer.

On peut aussi trouver de l'intérêt à observer ce qui a pu donner tant d'influence à un simple particulier, et à rechercher comment il obtint un ascendant si honorable, par le seul mérite de son caractère et de ses qualités personnelles.

Les différentes notices dont nous avons parlé ont déjà fait connaître la vie publique de l'abbé Duval, et nous dispenseraient de rappeler ce que personne n'ignore : mais il n'est personne, quels que soient ses principes et ses opinions, quelle que soit même son indifférence pour tout ce qui tient à la religion, qui n'éprouve une sorte de curiosité philosophique à étudier un caractère très-remarquable, dans l'ordre même des caractères les plus dignes d'estime.

Il est quelquefois difficile de descendre dans tous les mystères du cœur humain, et d'en pénétrer tous les secrets, sans être conduit par un fil qui en démêle en quelque sorte tous les replis. Nous avons été assez heureux pour trouver cette espèce de révélation des sentiments et des pensées de l'abbé Duval, dans des entretiens où l'abandon de la confiance et de l'intimité lui permettait de se montrer tel qu'il était, en feignant de parler de tout autre que de lui-même.

Des mains vertueuses et respectables se sont empressées de recueillir quelques fragments de ces entretiens, et de nous les transmettre, pour vaincre la répugnance que nous éprouvions à nous charger d'un travail qui ne pouvait rien ajouter à l'honneur de sa mémoire, et aux regrets de ses nombreux amis. La douceur de l'entendre parler lui-même après sa mort sera peut-être la plus puissante des consolations pour les amis qu'il a laissés sur la terre.

René-Michel Legris Duval naquit le 16 août 1765 à Landernau, petite ville du diocèse de Saint-Pol-de-Léon en Bretagne (3). Il eut le bonheur de recevoir les premiers exemples et les premières leçons de la religion et de la vertu au sein d'une famille, qui, dans sa modeste condition, avait su mériter et obtenir l'estime et la confiance générale.

Sa mère était de la même famille que le père Querbeuf, Jésuite, qui a laissé plusieurs ouvrages estimables, et plus recommandable encore par une vie entière consacrée au service de la religion. Le Père Querbeuf avait longtemps habité Versailles, où il avait été appelé par le duc de la Vauguyon, gouverneur des enfants de France. (4) Les relations qu'il y avait conservées, lui permirent d'être utile à la nombreuse famille de l'abbé Duval (5); il obtint pour lui et pour deux de ses frères des bourses au collége de Louis le Grand.

L'abbé Duval entra dans cette maison à l'âge d'environ onze ans. Des notes manuscrites que nous avons sous les yeux, et que l'on doit à quelques-uns de ses anciens condisciples, attestent uniformément ses succès dans ses études, et les exemples remarquables de piété qu'il donna dès son jeune âge. La douceur de ses mœurs et de ses manières captivait dès lors la confiance et l'amitié de cette nombreuse génération, qui, étrangère encore aux passions et aux intérêts qui mettent tant de désordre dans les sociétés plus avancées, n'est touchée que de ce qui annonce de la franchise, de la candeur et de la bonté. Si l'on ne peut encore à cet âge deviner les vertus et les vices, on y a le sentiment très-sûr des qualités et des défauts. L'abbé Duval était déjà cité comme le modèle de la piété la plus pure; mais il avait su éviter de lui donner la plus légère apparence du mépris ou de la censure envers ceux qui n'avaient pas le bonheur de se conformer à un pareil modèle. Il savait, ou plutôt il sentait que, si une austérité déplacée et une sorte de pédanterie sont un tort ou une maladresse dans tous les états

(3) L'extrait baptistaire de l'abbé Duval porte qu'il était fils de *noble homme Jean Marie Legris, sieur Duval, conseiller du roi, contrôleur des deniers de la ville.*— Sa mère se nommait *Marie-Thérèse-Perrine-Renée de la Fontaine de Truaudet.*

(4) A l'époque de la révolution, le Père Querbeuf se retira en Angleterre, d'où il fut appelé en Allemagne par Mme la comtesse de Marsan. Il mourut auprès d'elle à Brunswick en 1797.

(5) Elle était composée de quatre garçons et de quatre filles. L'abbé Duval était l'aîné.

et dans toutes les situations de la vie, elles sont un ridicule dans l'enfance, et que les enfants sont d'excellents juges de tout ce qui blesse les convenances de leur âge. Il eut le bonheur de se faire aimer de ceux mêmes qui montraient des dispositions bien différentes des siennes. Il ne se livrait jamais à une gaieté bruyante; mais il montrait toujours de la complaisance et de la facilité en tout ce qui ne blessait pas les règles ou la discipline du collége. Un attrait naturel le portait à rechercher toutes les occasions d'entretenir parmi ses jeunes condisciples le goût de la piété, et l'habitude pratique de la religion. Mais il ne prévenait point par un zèle importun les moments favorables, et il attendait de la confiance ce qu'il aurait peut-être demandé en vain à de jeunes esprits qui n'étaient point encore assez préparés. Il espérait toujours ces instants propices; il s'attachait seulement à ne point les laisser échapper. Il essayait déjà, sans s'en apercevoir, le grand art où il excella depuis, d'arriver à la volonté en ne parlant qu'au cœur.

Tel fut l'heureux effet de cette innocente méthode, qu'il devint insensiblement l'ami, le conseil et le modèle d'une jeune colonie, qu'il formait au goût et aux habitudes de la vertu, en attendant qu'elle pût en remplir tous les devoirs dans les différentes conditions de la société (6).

A l'époque où l'abbé Duval était entré au collége Louis-le-Grand, on y voyait régner encore beaucoup d'ordre, de régularité, et l'utile influence d'une éducation religieuse : mais les idées qui commençaient à pénétrer dans le monde, et qui s'introduisaient déjà parmi la génération naissante, changèrent tout à coup la discipline intérieure de ce vaste établissement. On prétendit *qu'un collége ne devait pas être gouverné comme un couvent*, et qu'on devait plus s'y occuper de *l'instruction* que de *l'éducation*. Ceux qui connaissent la valeur des mots et des choses, et surtout les pères de famille, n'auront pas de peine à comprendre que ces deux mots sont loin d'être synonymes, et qu'ils ne se ressemblent pas plus dans leur application que dans leurs résultats.

Cette espèce de révolution intérieure ne changea rien à la conduite de l'abbé Duval. L'heureuse destinée de toute sa vie a été d'être aimé de ceux qui pensaient comme lui, et de conserver l'estime de ceux qui ne partageaient ni ses opinions politiques, ni ses opinions religieuses.

Il reçut de ses supérieurs un témoignage de confiance et d'estime bien remarquable à son âge. Il n'était encore que simple clerc (7), et il fut associé aux deux prêtres chargés d'instruire et de disposer les enfants à recevoir ou à renouveler leur première communion, dans la première année de leur entrée au collége.

On voit, par une note de l'un de ceux qui assistèrent à ces exercices, que la forme qu'il sut donner à ces instructions, et la douceur pénétrante de ses paroles, laissèrent dans le cœur de ses jeunes condisciples un goût et une affection pour leur jeune instituteur, dont ils aimaient dans la suite à se vanter et à s'honorer. Ce touchant intérêt avait laissé des racines si profondes que, lorsqu'ils furent ensuite dispersés dans le monde, et que plusieurs d'entre eux se furent jetés dans les plus déplorables excès de la révolution, il y en avait peu qui, en se rencontrant, ne se demandassent avec empressement ce qu'était devenu l'abbé Duval, ce qu'il faisait, et s'il existait encore en France.

L'abbé Duval, d'après le conseil de l'abbé Mazéas, son parent, célèbre professeur de l'Université de Paris (8), suivit son cours de philosophie au collége Louis-le-Grand.

(6) Parmi quelques notes manuscrites de l'abbé Duval qui nous ont été remises, nous en avons remarqué qui peuvent servir à faire connaître la simplicité de vertu, de caractère et de bonne foi avec laquelle il se jugeait lui-même.

On y voit qu'à l'âge de trente-cinq ans, au mois d'août 1800, il crut devoir faire une revue de sa vie entière, qu'il partagea en six ou sept parties. Il en écrivit le résultat en latin, d'une manière très-concise, et avec de nombreuses abréviations. Il donne à ce manuscrit un titre qui avait pour objet de laisser croire qu'il y était question de tout autre que de lui-même; mais sa modestie n'a point atteint le but qu'elle s'était proposé. Presque tous les détails dont il rend compte, et surtout les dates, indiquent évidemment que c'est un abrégé de sa vie.

Il s'examine avec la plus grande impartialité sous trois rapports principaux : le caractère, la culture de l'esprit et la piété. Il paraît content de certaines époques de sa vie; il en juge quelques autres avec une grande sévérité.

Le résultat de cet examen offre des réflexions et des résolutions, écrites en français, sur les qualités à conserver et les défauts à corriger.

On y voit que l'époque de sa vie qui lui avait laissé les souvenirs les plus doux était l'âge de douze à quinze ans.

Il convient qu'à cette époque on s'accordait assez généralement à lui reconnaître une mémoire heureuse, une imagination vive et abondante, une application suivie à l'étude, une extrême facilité à parler et à écrire; et il attribue la plus grande partie des avantages qu'il recueillit dans la suite de sa vie, à l'heureux emploi qu'il sut faire de ces trois premières années.

Quant à la piété, il croit pouvoir se rendre le témoignage qu'elle était en lui aussi pure que sincère; qu'il n'était occupé que de Dieu, que de parler de Dieu, que d'attirer à Dieu ses jeunes condisciples; que son esprit et son cœur commencèrent dès lors à se former des sentiments et des règles de conduite si fixes et si invariables que, sans cette forte barrière dont il sut s'environner, il ne saurait dire jusqu'à quel degré de faiblesse et de misère il serait peut-être descendu.

Ce fut à cette tendre piété et à un naturel assez heureux qu'il dut cette facilité et cette aménité de mœurs qui lui valurent beaucoup d'amis.

(7) Il reçut la tonsure le 7 avril 1781.

(8) Il était alors fort connu par des *Eléments d'arithmétique, d'algèbre et de géométrie*, qui étaient autrefois en usage dans les colléges.

Il le termina par une thèse qui eut le mérite d'être distinguée au milieu d'un grand nombre d'actes du même genre. On peut se rappeler que c'était assez communément sur ces premiers essais d'une discussion publique que commençait à se former l'opinion des talents et des succès des jeunes candidats.

Il entra ensuite au séminaire de Saint-Sulpice, au mois d'octobre 1786, pour y suivre son cours de théologie et s'y préparer à toutes les fonctions du saint ministère, vers lequel un penchant irrésistible l'avait attiré dès son enfance (9).

L'abbé Duval ne pouvait pas choisir une école plus propre à développer les précieuses dispositions qu'il y apportait, ni un instituteur plus habile dans la science ecclésiastique et dans l'art de diriger les esprits, que l'homme, au-dessus de tout éloge, qui gouvernait alors cette congrégation.

Des connaissances aussi étendues que variées, une grande perspicacité d'esprit, des principes aussi exacts en doctrine que purs en morale, un jugement sûr, prompt et décidé, une sagesse de caractère toujours égale à la difficulté des circonstances, transmirent à M. Emery la confiance de tous les ordres du clergé de France aux époques les plus désastreuses de la révolution. Il en fut non-seulement le guide, le modèle et le modérateur; mais on ne craint pas de dire que son utile influence le préserva peut-être d'une ruine entière. Il sera toujours à regretter que sa mort ait privé l'Eglise de France de la sagesse de ses conseils dans des temps plus prospères.

Tel était l'homme qui prépara en quelque sorte l'abbé Duval au genre d'apostolat qu'il était appelé à exercer. L'un et l'autre eurent un genre d'esprit, de formes et de talents absolument différents par les nuances de leurs caractères; mais tous les deux eurent une entière conformité dans leurs principes de sagesse et de modération, et dans leur manière de faire goûter et aimer la religion.

M. Emery n'avait pas besoin de la pénétration naturelle de son esprit pour démêler promptement les heureuses dispositions du jeune élève qui venait se placer sous sa discipline. Aussi étonné que satisfait de ses rapides progrès dans les sciences ecclésiastiques, il se hâta de lui donner la preuve la moins équivoque de son estime et de sa confiance. Il le chargea, à la fin de 1789, d'une conférence de théologie; et ce choix était d'autant plus approprié au goût et au genre de talent de l'abbé Duval, qu'on avait déjà fait au collége Louis-le-Grand l'essai le plus heureux de son habileté pour l'instruction de la jeunesse.

Ses élèves se ressentirent en peu de temps de l'aimable influence de ses leçons et de ses exemples. Il forma des disciples instruits et prépara à l'Eglise des ministres vertueux, destinés à l'édifier dans les temps des épreuves qui lui étaient réservées, et à réparer les cruelles pertes que la persécution allait lui faire subir.

L'abbé Duval venait d'achever son premier cours de théologie en 1789, et se disposait à entrer en licence l'année suivante : mais on sait que l'un des premiers bienfaits de la révolution fut de voir tomber et dissoudre tous les établissements d'instruction publique. On doit croire que ceux d'entre eux qui avaient pour objet immédiat la science de la religion devaient être les premiers sacrifiés à la haine que l'on avait vouée à tout ce qui existait avec gloire depuis tant de siècles, et à tout ce qui portait l'empreinte des antiquités religieuses et monarchiques.

Ce fut dans cet intervalle qu'il consentit à rentrer au collége Louis-le-Grand pour y exercer les fonctions d'aumônier; il avait toujours conservé une sorte d'affection filiale pour une maison où il avait reçu sa première éducation. Le souvenir de tous les biens qu'il y avait faits, dans un temps où il n'exerçait d'autorité que celle qu'il empruntait de l'influence de ses exemples et du charme de son caractère, lui fit présumer que le titre d'aumônier et de confesseur mettrait à sa disposition encore plus de moyens de servir la religion et les mœurs. Il y retrouva des témoins de sa vie angélique et des fruits heureux qu'elle avait produits. Ceux qui n'avaient pu en être témoins avaient recueilli les traditions les plus favorables à la confiance qu'il venait demander, et qu'on était si disposé à lui accorder; mais ce collége Louis-le-Grand subit, peu de temps après, l'arrêt de la proscription portée contre tout ce qui existait, et la direction religieuse de cet établissement fut livrée à des prêtres constitutionnels. Il rentra alors au séminaire Saint-Sulpice, où il fut accueilli avec empressement par M. Emery. Il fut encore chargé d'une conférence de théologie jusqu'en 1792. Ce fut là qu'il commença à obtenir sur ses jeunes contemporains cette douce autorité, d'autant plus utile et d'autant plus flatteuse qu'elle ne lui était déférée que par le goût et l'estime dont on ne pouvait se défendre aussitôt qu'on approchait de son âme et de son esprit. Les études austères de la théologie n'avaient pas fait perdre à l'abbé Duval le goût de littérature qu'il avait puisé à l'école de ses premiers maîtres. On sera peut-être surpris d'apprendre qu'un attrait particulier pour la poésie et une heureuse organisation lui avaient donné la plus incroyable facilité de faire des vers français. Il eut de fréquentes occasions de s'exercer en ce genre au même séminaire, où une ingénieuse tolérance permettait aux jeunes gens, pendant les vacances, une sorte d'escrime littéraire, par des morceaux de poésie dont ils étaient tour à tour les auteurs et

(9) Ce fut pendant sa résidence au séminaire Saint-Sulpice que l'abbé Duval reçut le sous-diaconat, le 22 décembre 1787, le diaconat, le 28 mars 1789, et enfin la prêtrise, le 20 mars 1790. Il était bachelier en théologie dès le 9 février 1788.

les censeurs. Mais ces morceaux de poésie, destinés à être lus publiquement, et toujours soumis à l'examen des supérieurs, ne pouvaient porter que sur de légers ridicules, sans jamais humilier ni blesser trop profondément l'amour-propre. C'est ainsi qu'on apprenait de bonne heure à cette jeune génération, que, destinée à vivre un jour dans le monde et au milieu d'observateurs bien moins indulgents, elle devait s'attendre à être souvent exposée aux traits de cette malignité jalouse qui est toujours plus portée à exagérer les défauts qu'à les laisser oublier. Il paraît que l'abbé Duval aurait eu un talent très-remarquable dans l'art de saisir les ridicules; mais il sentit de bonne heure qu'un pareil talent devenait incompatible avec la gravité du ministère qu'il était appelé à exercer.

Déjà sa réputation naissante s'étendait au-delà de l'enceinte des murs du séminaire où il croyait vivre obscur et ignoré. Son évêque (M. de la Marche, évêque de Saint-Pol de Léon) déclara hautement qu'il ne prétendait pas laisser perdre à son diocèse un sujet d'un si rare mérite, et qu'il était déterminé à le disputer même au diocèse de Paris, en usant des droits que sa juridiction épiscopale lui conservait sur ses talents et sur ses services.

Mais l'abbé Duval était loin de se juger avec autant d'indulgence que ses supérieurs lui en montraient; et on lit avec une sorte de surprise, dans le journal dont nous avons parlé, « que dans l'intervalle de vingt-et-un ans à vingt-cinq ans, à l'époque même de son premier séjour au séminaire, il se reproche de s'être abandonné à une extrême dissipation, à toute l'effervescence de son imagination, et au désir des succès; d'avoir presque entièrement perdu l'habitude de se recueillir. Il regardait cette époque de sa vie comme celle où il mérita le plus de reproches. Il l'appelle *pars hæc omnium fere pessima;* mais il convient avec la même ingénuité, que, revenu ensuite à lui-même, il retrouva ses premiers sentiments et ses premières habitudes; qu'il reprit le goût de la méditation, s'attacha à réformer sévèrement ses défauts, se sépara en quelque sorte de tous les objets extérieurs, pour ne vivre que de la vie intérieure, et se préparer dignement au sacerdoce, en se roidissant avec force et fermeté contre tous ses penchants. »

Cependant le séminaire Saint-Sulpice tenait encore, par la sagesse et la fermeté de M. Emery, contre le torrent dévastateur qui allait tout engloutir. Mais les orages qui menaçaient depuis deux ans la religion et la monarchie, prenaient chaque jour un aspect plus sinistre. Enfin, le tonnerre éclata; le trône tomba le 10 août 1792; Saint-Sulpice et tous les autres établissements religieux tombèrent avec le trône.

L'abbé Duval se trouva ainsi tout à coup seul et isolé, n'ayant d'autres amis que ses jeunes condisciples, ni d'autres appuis et d'autres conseils que de vertueux ecclésiastiques qu'une proscription commune allait frapper et disperser dans toutes les contrées de l'Europe, ou qui se condamnaient eux-mêmes à vivre inconnus dans leur propre pays, pour échapper aux lois sanguinaires qui les poursuivaient.

Lorsqu'on se reporte à ces temps odieux, on ne peut comprendre ni l'excès ni les motifs d'un pareil acharnement. On aurait pu croire que ces mêmes prêtres, qu'on était assez généralement accoutumé à estimer, à aimer, à respecter, étaient devenus tout à coup un peuple ennemi et étranger, qui n'avait ni frères, ni parents, ni amis, ni concitoyens en France, et qui n'avait pas même à réclamer le droit de cité, le droit des gens ou le droit naturel.

L'abbé Duval, obéissant à cette inspiration secrète de la Providence qu'il consultait toujours comme le suprême arbitre de sa destinée, crut entrevoir qu'elle lui ordonnait de ne pas abandonner la France au moment où elle venait de perdre ses temples, ses autels, ses pompes et ses sacrifices. Sauvé, par un espèce de miracle, des massacres qui avaient fait tomber presque à ses côtés tant de prêtres vertueux qui lui avaient servi de modèles, il voulut offrir en reconnaissance à cette même Providence le dévouement entier et sans réserve de ses forces et de ses moyens, pour sauver au moins les restes de cette religion qui avait fait si longtemps la gloire et l'honneur de la France. Toutes les traces de l'ancien culte de nos pères allaient s'effacer et disparaître avec les emblèmes profanés de la monarchie.

Heureusement l'abbé Duval n'avait encore exercé aucune fonction publique, et se trouvait dispensé de tous ces serments fallacieux que la haine avait si cruellement imaginés pour envoyer des victimes à la mort ou au déshonneur. La jeunesse même de sa figure, qui ne laissait pas encore soupçonner qu'il fût déjà revêtu du sacerdoce, lui offrait une espèce de sauvegarde pour exercer avec plus de facilité les fonctions les plus importantes et les plus délicates de son ministère.

Ce fut dans cette disposition qu'il crut devoir choisir Versailles pour sa retraite. Cette ville, que tant de magnificence et de grandeur avait portée au plus haut degré de splendeur dans le court espace d'un siècle, était déjà bien sévèrement punie d'avoir oublié et méconnu tant de bienfaits. Ses rues désertes, ses palais abandonnés, ce silence qui avait succédé à tant d'agitation et d'activité, attestaient à toute la France que la ville des rois avait tout perdu en perdant ses rois, et que des marbres, des colonnes, des eaux, des jardins, tous les chefs-d'œuvre même de l'art, ne suffisaient pas pour donner à une ville la vie et le mouvement.

L'horreur d'habiter Paris, qui offrait chaque jour des scènes sanglantes, en avait éloigné un grand nombre de familles ver-

tueuses et estimables. Elles savaient bien que la mort irait les atteindre à Versailles comme à Paris : mais elles échappaient au moins à un supplice de tous les jours. La ville de Versailles essayait d'expier ses torts et ses erreurs, en accueillant avec bienveillance tous ceux qui venaient chercher dans son enceinte déserte la paix et l'obscurité. Elle ne pouvait sans doute leur offrir une entière sécurité. Soumise comme tout le reste de la France à l'oppression la plus tyrannique, elle s'abstenait au moins d'offrir et de choisir des victimes.

L'abbé Duval crut donc devoir fixer sa résidence à Versailles. Il s'y porta avec d'autant plus de confiance et d'empressement, qu'il savait qu'un grand nombre de personnes pieuses s'affligeaient de ne pas y trouver les secours et les consolations que la religion seule peut offrir dans ces grandes catastrophes des sociétés humaines.

Il y vivait presque entièrement inconnu, uniquement occupé des soins de son ministère consolateur, lorsque tout à coup une voix épouvantable vient lui révéler le plus exécrable des attentats : *Le roi est jugé! le roi est condamné!* L'abbé Duval ne fait que se recueillir un moment dans le silence d'une âme oppressée d'horreur; il se relève tout à coup à la présence de l'une de ces grandes pensées qui ne peuvent venir que du cœur; il ne la confie à personne; il connaît tous les dangers qu'il va braver, son sacrifice est fait; il a assez de courage contre la mort qu'il va chercher, il ne s'en croit pas assez contre les larmes de l'amitié et les timides conseils d'une prudence à laquelle il a renoncé et voulu renoncer. Il attend la nuit pour échapper aux sollicitudes de ses amis et aux recherches d'une surveillance que les approches de cette horrible catastrophe devaient rendre si ombrageuse : cette nuit était celle du 20 au 21 janvier. En entrant dans les murs de Paris, il voit ses rues et ses places abandonnées de son immense population, il n'entend que le silence de la mort : elle ne planait, dans cette horrible nuit, que sur une seule tête; mais à cette tête auguste étaient attachées les destinées de la France entière, et le sort de tant d'autres illustres victimes appelées à mêler leur sang avec le sien.

Ceux qui habitaient Paris à cette époque à jamais déplorable peuvent attester, comme fidèles témoins de la douleur publique et des douleurs particulières, qu'il fut peu de familles qui ne se soient réunies dans cette triste nuit pour confondre leurs larmes et leurs douleurs en s'entretenant des vertus et des bienfaisantes intentions d'un roi qui n'eut que le malheur de ne pas se confier assez en lui-même, et de trop se confier à un siècle qui n'était pas digne de lui. La sombre et funèbre consternation de Paris, les 20 et 21 janvier 1793, restera à jamais comme une protestation solennelle pour l'honneur de la France. On peut affirmer avec confiance que l'histoire n'offre pas un seul exemple d'un attentat qui ait excité autant d'horreurs et fait couler autant de pleurs.

L'abbé Duval se rendit directement à la Convention; elle était séparée. L'honneur de l'humanité ne peut-il pas permettre de croire qu'en ce moment même la plupart de ses membres étaient allés renfermer dans la solitude de leurs maisons la honte de leur crime ou de leur faiblesse, peut-être même des remords inutiles que la terre ne peut accepter et que le ciel seul peut accueillir dans son inépuisable bonté.

L'abbé Duval ne fut point arrêté par ce contre-temps imprévu qui ne lui permettait plus de déposer lui-même son vœu et sa réclamation en présence de cette formidable assemblée.

Il apprend que la commune de Paris est réunie et qu'elle est occupée à délibérer sur les horribles préparatifs du crime qui allait se commettre. Il y court; il demande à entrer; il dit qu'il s'agit d'une affaire du plus pressant intérêt et qui ne comporte aucun délai : il est introduit; il se présente avec un calme, avec une simplicité à laquelle sa jeunesse même ajoutait une expression plus touchante, et il se borne à prononcer ces seuls mots : *Je suis prêtre. J'ai appris que Louis XVI était condamné à mort : je viens lui offrir le secours de mon ministère; je demande que mon offre lui soit transmise.*

Ces temps affreux sont encore trop présents à la mémoire pour qu'on ne se fasse pas une idée de l'étonnement et de l'indignation que dut éprouver une pareille assemblée en entendant ces paroles simples, nobles et si courageuses. On a même peine à concevoir qu'un arrêt de mort, ou du moins l'un de ces actes d'accusation si communs à cette époque, et qui étaient autant d'arrêts de mort, n'aient pas été la seule réponse à une pareille déclaration. On lui ordonna de se retirer, en lui annonçant froidement qu'on en délibérerait lorsqu'on aurait prononcé *sur d'autres objets plus pressants.*

Louis XVI allait mourir, et ces hommes qui avaient accepté l'horrible tâche d'accélérer les prépaparatifs de sa mort parlaient d'*objets plus pressants.*

Deux heures écoulées sans aucune réponse laissaient l'abbé Duval dans la plus pénible anxiété. Sa première démarche avait été un grand acte de courage; il se montra encore plus grand, s'il est possible, en osant réclamer de nouveau une décision qui pouvait lui être si fatale à lui-même.

Jamais la Providence ne veilla d'une manière plus sensible sur la conservation de cet excellent prêtre. On le fit rentrer. La seule crainte qu'il éprouva fut que ses instances, qui devaient paraître si importunes à de tels hommes, ne servissent qu'à offrir un prétexte pour le priver de sa liberté, et le réduire à l'impossibilité de remplir son ministère et de consommer son sacrifice; mais on se borna à lui apprendre que Louis XVI avait déjà fait choix d'un confesseur. Cependant quelques voix forcenées s'élevèrent pour proposer contre lui les mesures les plus violentes. Ce fut en cette oc-

casion si critique que l'abbé Duval recueillit le prix le plus touchant de la bienveillance et de l'estime qu'il avait si généreusement inspirées dès sa première jeunesse.

Dans cette commune même de Paris, restée célèbre par de grands attentats, siégeaient deux anciens condisciples de l'abbé Duval. Leur présence seule, dans une telle assemblée, indique assez que leurs opinions et leurs principes étaient bien différents des siens. Ils s'empressèrent de détourner le coup prêt à le frapper, rendirent le témoignage le plus éclatant à son caractère et à ses vertus; ils s'offrirent même pour garants et cautions de la loyauté de ses intentions. Ils osèrent proclamer qu'elles devaient lui concilier l'estime et le respect de ceux mêmes qui ne pensaient pas comme lui; qu'un homme qui, dans la simplicité de la bonne foi et dans le sentiment d'un grand devoir religieux à remplir, était venu réclamer leur propre autorité avait au moins droit à leur justice.

Après avoir ainsi réussi à sauver l'abbé Duval de la rage de ces furieux, ils le conjurèrent avec les plus tendres instances de quitter immédiatement Paris à la faveur d'un passe-port qu'ils furent eux-mêmes solliciter (10); tant ils craignaient de perdre le pouvoir de protéger plus longtemps les jours d'un homme qui leur avait laissé une impression si profonde d'estime et de bienveillance (11).

Le souvenir d'une bonne action ne doit jamais être perdu; elle peut quelquefois couvrir bien des fautes et bien des erreurs.

C'est ici le cas de rappeler une maxime que l'abbé Duval laissait quelquefois échapper dans ses entretiens.

« L'habitude de traiter avec les hommes, disait-il, m'a profondément convaincu qu'il reste encore bien du bon dans les âmes dépravées, et que les plus coupables seraient jugés avec moins de rigueur si l'on évaluait la force des passions, celle des illusions, et l'entraînement des circonstances. »

Quoique l'abbé Duval se fût abstenu de donner de l'éclat à la noble démarche qu'il venait de faire, elle pouvait offrir aux furieux qui avaient usurpé le pouvoir le prétexte ou l'occasion de proscrire le prêtre vertueux qui avait montré tant de dévouement à sa religion et à son roi. Ses amis, et ceux mêmes qui venaient de le tirer d'un si grand péril, le conjurèrent avec le plus touchant intérêt de vivre dans la retraite la plus absolue et de se laisser oublier. Il crut devoir céder à des instances auxquelles la raison, la reconnaissance et son amour même pour la religion qu'il voulait servir, ajoutaient un grand poids. Il abandonna momentanément le séjour de Versailles, et se retira dans une pension (12) située à Passy, où il donna pendant huit mois des leçons de mathématiques.

Il fixa sa résidence à Meudon, à l'époque de cette longue et sanglante domination connue sous le nom de *règne de la terreur;* mais il ne put consentir à y rester entièrement oisif. Il s'échappait souvent de sa retraite pour aller porter les secours de la religion à Versailles, où il ne restait plus que deux prêtres, et dans quelques villages des environs, où il savait que son ministère était réclamé par des âmes pieuses. Placées chaque jour entre la vie et la mort dans ces temps horribles, elles voulaient au moins avoir le bonheur de mourir entre les bras d'une religion devenue leur seule consolation et leur seule espérance.

La Providence mit enfin un terme à la sanglante anarchie qui dévorait la France. Elle accorda en 1795 une liberté momentanée à l'exercice du culte catholique. L'abbé Duval put se livrer avec plus de confiance aux vœux les plus chers de son cœur. Il n'était entré avec tant d'ardeur et d'empressement dans l'état ecclésiastique que parce qu'il le considérait comme la profession qui offrait le plus de moyens de servir Dieu et les hommes. Il accourut à Versailles, et imprima une grande solennité à l'ouverture de l'église Notre-Dame de cette ville, par un discours convenable aux circonstances, et qui fit d'autant plus d'impression qu'il parut n'être que la simple inspiration de son âme.

Ce fut alors qu'il reprit toutes ses relations de religion et de piété, et que le ministère de la parole et la direction des con-

(10) Le passe-port délivré, par la commune de Paris à l'abbé Duval s'est trouvé après sa mort parmi ses papiers; en voici la copie exacte :

« Commune de Paris, 21 janvier 1793, l'an II de la république, une et indivisible. Par procès-verbal dressé en la maison commune de cette ville, le 20 janvier 1793, onze heures et demie du soir : appert, le citoyen *René Legris Duval*, prêtre catholique, non fonctionnaire public, âgé de 27 ans, natif de Landernau, département du Finistère, demeurant ordinairement à Versailles, s'être présenté à la maison commune à l'effet d'offrir d'assister Louis Capet à ses derniers moments, dans le cas seulement où personne ne se présenterait pour remplir ce ministère; que n'ayant pu représenter aucune carte de citoyen, il y a été retenu, et enfin relaxé sur la réclamation des citoyens Jean-Baptiste-Charles Matthieu, député du département de l'Oise à la Convention nationale, demeurant rue de la Harpe, n° 161, et Pierre Mignan, étudiant en médecine, demeurant même maison; lesquels ont déclaré le connaître depuis longtemps pour un bon citoyen, incapable de troubler l'ordre public. En conséquence du procès-verbal ci-dessus extrait, nous, administrateurs du département de la police, invitons tous nos concitoyens à laisser librement passer le citoyen Duval pour retourner dans le lieu de sa résidence ordinaire. En foi de quoi nous avons délivré le présent, à la mairie, les jours et an susdits. *Signé*, Ardertier, Bruslé. »

(11) Nous avons emprunté ces détails du récit qu'un homme recommandable (M. le comte de Marcellus) a cru devoir consigner dans une feuille publique (La *Quotidienne* du 29 janvier 1819). Un tel témoignage, appuyé d'un nom si généralement estimé, doit faire autorité, malgré la réserve délicate que l'abbé Duval s'était imposée sur cette grande circonstance de sa vie.

(12) Celle de M. Gandon.

sciences devinrent l'occupation du reste de sa vie.

Si l'on veut savoir la haute idée que l'abbé Duval s'était faite, dès son enfance, des devoirs, des peines et des consolations attachés à l'exercice du ministère sacerdotal, il faut l'entendre parler lui-même dans les courts moments qu'il accordait au plaisir de s'entretenir avec ses amis.

« Dès sa première jeunesse, il avait envisagé un état qui, en le dégageant de toutes les convenances et de tous les liens, pût le consacrer exclusivement au service de Dieu et à l'avantage de ses semblables. Toutes ses idées se portèrent invariablement vers ce seul but. Dès l'âge de douze ans il avait dirigé constamment ses études, ses sentiments, ses pensées, ses habitudes vers l'état ecclésiastique. »

Cette intention unique n'avait point été en lui l'effet d'une dévotion puérile; elle était aussi raisonnée que si elle eût été le résultat des plus profondes méditations.

« Selon l'abbé Duval « le prêtre est l'homme de Dieu; et comme on ne peut pas plus séparer de Dieu le genre humain qu'on ne sépare les enfants de la plus excellente mère, il pensait qu'après la première de toutes les obligations imposées à un prêtre, celle d'une vie pure et innocente, la plus importante est de travailler pour la plus grande gloire de Dieu, père du genre humain, en s'occupant du bonheur de son immense famille. »

Ainsi, en s'engageant au pied des autels au service de Dieu, il s'engagea en même temps par une promesse formelle à se dévouer tout entier au bien de ses semblables, à s'oublier lui-même autant qu'il le pourrait, à ne travailler, à n'exister que pour lui et pour eux.

« Combien une pareille destination, disait-il, doit répandre sur la vie entière de charme et d'intérêt! Alors tout s'anime dans la société. Partout on trouve des intérêts qui nous touchent, des affections qui nous attachent; partout ce sont des malheureux à consoler, des aveugles à éclairer, des faibles à soutenir; partout des amis et des frères.

« Ah! s'écriait-il, qu'elle est pénétrante, qu'elle est heureuse cette pensée : que nous sommes utiles aux autres, que pour les uns nous sommes un appui, pour d'autres un asile; que le malheureux qui nous connaît ne se croira pas sans ressource; qu'il aura le bonheur de ne pas pleurer seul; qu'il y a des âmes qui sont heureuses par notre intérêt, par nos soins, et surtout qu'elles sont meilleures. Savez-vous bien ce que c'est que d'être le confident de la faiblesse, quand elle a failli; du crime, quand il se repent; d'être le témoin et le consolateur de toutes les misères humaines; d'être l'ange des affligés, et de savoir qu'on est nommé dans toutes les prières des cœurs qu'on soulage. Comparez le pouvoir des rois et celui de la parole qui calme les douleurs et fait connaître la consolation à qui avait perdu l'espérance. O vous, mes amis, avez-vous jamais été témoins de la résurrection d'une âme à la vertu et au bonheur? l'infortuné vous a-t-il jamais dit : Sans vous, je périssais par ma douleur, et vous m'avez fait verser encore des larmes de joie? Quelqu'un sur la terre vous dit-il jamais : Vous m'avez ramené à la paix que rien ne pouvait me rendre; par vous j'ai connu la vertu, et je sens que je suis capable d'être vertueux. les mères vous ont-elles amené leurs enfants, en vous conjurant de les rendre à la religion et à la nature; et quand vous y avez réussi, avez-vous vu couler les pleurs de la reconnaissance? On parle de gloire, de plaisirs, voilà les plus purs, ou plutôt les seuls que je connaisse. »

Aussi ce noble but fut-il celui de toutes les études et de toutes les occupations de l'abbé Duval. Excepté la religion et la morale, il n'étudia aucune science pour elle-même, mais uniquement pour les avantages et les facilités qu'il pourrait en recueillir en faveur des hommes.

Sans doute la sensibilité qu'éprouve un ministre de la religion en partageant les peines et les malheurs dont son ministère le rend le témoin ou le confident, doit souvent attrister ses pensées et affliger son cœur : « Mais l'égoïste seul calcule, l'homme bienveillant par religion ne calcule pas. Les peines portées avec des amis ont aussi leurs charmes. Les impressions de la piété sont aussi douces que tendres; et si elles portent quelquefois l'amertume dans l'âme, souvent cette amertume même y porte une sorte de bonheur. C'est l'espoir de consoler le malheur, c'est la vue du soulagement que déjà on lui procure, c'est sa confiance, ce sont ses larmes; que dis-je? c'est le bonheur même de pleurer avec lui. »

De tristes expériences ne laissent que trop souvent apercevoir que le dévouement, le zèle et les soins du ministre de la religion le plus éclairé et le plus vertueux n'obtiennent pas tous les succès que ses vœux appellent, et qui seraient la récompense la plus douce de ses généreux travaux; mais une pareille considération ne peut ni ne doit le décourager. Il n'attend sa récompense que du Dieu dont il est le ministre, qui lui tient compte de ses efforts, et qui ne s'est point engagé à les couronner toujours du succès.

« D'ailleurs, si l'on ne fait pas toujours d'un homme pervers un homme vertueux, du moins on le corrige de quelques défauts; il reste moins mauvais; on examine moins le bien que l'on fait que le mal qui se serait fait; et n'eût-on empêché que quelques crimes, prévenu quelques malheurs, n'est-ce pas toujours beaucoup? Si le présent n'offre aucun bien, on ose espérer que l'on en a préparé pour l'avenir. On a rappelé l'idée de la vertu, on a fait entendre la vérité, on a semé des remords. Une vie aussi occupée n'est-elle pas réellement aussi heureuse qu'elle peut l'être?

C'est à ces douces et vertueuses occupations que l'abbé Duval se livra exclusive-

ment pendant son séjour à Versailles. Placé par la modération de son caractère et de ses goûts dans la position la plus favorable au bonheur d'une âme qui n'aspire qu'à rendre les hommes vertueux, il ne s'occupa jamais d'un changement dans sa condition. Il avouait ingénument « qu'il n'avait rien, ou à peu près rien, sous le soleil. »

Il avait perdu bien jeune un père respectable; et cette perte lui avait coûté bien des larmes, que la religion peut adoucir, mais qu'elle est loin d'interdire à la nature. Il disait que c'était le seul malheur réel qu'il eût éprouvé; la Providence lui avait épargné les autres. Il regrettait aussi l'éloignement d'une excellente mère; mais comme cette séparation avait été utile et même nécessaire, il s'y était résigné avec moins de peine.

Sans fortune, privé même d'une honnête aisance, « les trésors de la Providence, disait-il, furent toujours les miens; elle ne m'a jamais manqué ; pourquoi m'en seraije méfié ? »

Cette époque de sa vie est celle où il se montre le moins mécontent de lui-même, et le plus satisfait de ses progrès dans la piété. « Il s'était entièrement donné à Dieu; il avait pris l'habitude de peu parler ; il évitait de s'abandonner à une gaieté folâtre ; il avait adopté une extrême sobriété dans son régime habituel, et s'était fait un devoir de dompter ses sens, en bravant la rigueur des saisons, et en renonçant aux recherches les plus innocentes de la nature, dans la manière de se coucher et de se vêtir. Il se livrait à la méditation. Il était dans un dénûment absolu: il n'avait pour ainsi dire, ni asile, ni moyens de subsistance, et négligeait tous les soins ordinaires pour la conservation de sa santé. Il n'était occupé qu'à vivre dans une union intime avec Jésus-Christ, en s'efforçant d'imiter ses vertus, autant qu'il est donné à l'imperfection humaine de s'approcher de ce divin modèle.»

Ce fut dans cet intervalle « qu'il dirigea toutes ses pensées, toutes ses actions vers l'exercice du saint ministère; qu'il apprit à observer et à connaître les hommes, et qu'il acquit l'expérience des voies intérieures de la perfection chrétienne. Ce fut également alors que l'on commença à parler de lui dans le monde avec quelque estime, et que, peu intimidé par tous les genres de terreur qui pesaient sur les ministres de l'Eglise, il bravait avec la même indifférence les rigueurs de la pauvreté et les dangers de la captivité. Uniquement occupé du salut des autres, il se trouvait heureux de tout ce qui pouvait paraître l'excès du malheur.

Mais cette satisfaction intérieure ne le portait pas à s'aveugler sur des défauts qui ont certainement échappé à tous ceux qui ont été à portée de le voir et de l'observer.

On doit bien croire que dans le compte qu'il se rendait de lui-même à lui-même une pieuse et excessive modestie l'a porté à se les exagérer, peut-être même à se les attribuer, dans le sentiment de l'humilité chrétienne.

« Il se reproche donc une piété gênée et forcée; le tort d'avoir laissé altérer un naturel assez heureux; rien de doux et de consolant; une teinte de tristesse et d'austérité, une sorte de rigueur pour lui-même et quelquefois pour les autres ; une vanité ambitieuse et secrète qui n'était point assez surveillée; une extrême ardeur à tout entreprendre, à prodiguer les soins, les sermons, les leçons, en un mot à dépenser tous ses moyens sans réflexion et sans mesure.»

On n'a pas besoin de dire que personne n'a jamais reconnu et ne reconnaîtra jamais l'abbé Duval à un pareil portrait. Nous ne l'avons rapporté que comme un de ces traits que l'on rencontre assez souvent dans la vie de ces parfaits modèles de la vie chrétienne, toujours aussi sévères pour eux-mêmes qu'indulgents pour les autres.

Les occupations religieuses de l'abbé Duval et les succès de son ministère avaient porté son nom à Paris. La Providence vint lui offrir l'asile le plus favorable à l'exercice de tous les devoirs qu'il s'était imposés, et à l'indépendance du genre de vie qu'il s'était prescrit.

On le sollicita en 1796 de venir se fixer à l'hôtel de . . . . Ce ne fut ni l'éclat d'un nom aussi illustre dans les annales de l'Eglise de France que dans celles de la monarchie, ni la considération des avantages qu'il pouvait en recueillir pour le repos et la douceur du reste de sa vie, qui déterminèrent son consentement; un attrait plus puissant fixa toutes ses incertitudes et la destinée entière de sa vie.

Une femme vraiment angélique, objet constant de la considération générale, était l'âme et le modèle de cette famille vertueuse. Entrée dans le monde avec tous les dons et tous les agréments que la nature, les honneurs et les richesses peuvent réunir sur une seule tête, elle avait commandé, dès son jeune âge, le respect et l'estime, par la dignité, la décence et la modestie dont elle s'était toujours environnée. Sa vie offrait l'exemple de toutes les vertus, et n'était qu'une longue suite de bienfaits. C'est elle que la personne la plus auguste a appelée au milieu de sa cour, *la seconde Providence du malheur*. Nous craindrions d'offenser sa modestie, en soulevant le voile dont elle a toujours aimé à couvrir le secret de ses vertus ; mais a-t-elle besoin d'être nommée ?

A peine un petit nombre d'années s'étaient écoulées depuis que l'abbé Duval habitait l'hôtel de . . . . . , que la mort vint tout à coup y porter le deuil et la douleur. La perte d'une fille adorée, enlevée au printemps de ses jours, à cette époque de la vie où la jeunesse, ses charmes et ses grâces

ouvrent l'imagination aux vaines espérances, aux trompeuses illusions, frappa du coup le plus cruel le cœur maternel. La religion seule pouvait donner la force de soutenir une catastrophe aussi terrible. Les larmes de l'abbé Duval, les accents touchants de son âme religieuse et sensible, furent sans doute le plus grand bienfait qu'un Dieu consolateur pût accorder à un tel malheur et à une telle mère. Mais l'impression devait en rester ineffaçable et ne se laisser que trop souvent apercevoir à travers le nuage d'une douleur toujours présente à son cœur.

Le principal intérêt qui avait fait si vivement désirer d'attirer l'abbé Duval à l'hôtel de . . . ., avait été de donner à l'héritier d'un grand nom l'instituteur le plus propre à graver dans son cœur l'amour de la religion, et ces principes d'honneur et de morale aussi nécessaires à la conservation et à la prospérité des familles qu'à celles des sociétés. Les devoirs du ministère auquel l'abbé Duval s'était spécialement consacré ne lui permettaient pas de se charger de tous les détails de l'instruction élémentaire de son jeune élève. Ils furent confiés à un autre ecclésiastique; mais il s'en était réservé la plus grande partie, et la tâche douce et facile de diriger les penchants d'une âme jeune, pleine de bons sentiments, passionnée pour l'honneur et pour le sang de ses rois. L'âme de l'élève s'est montrée digne de celle de l'instituteur, en gravant sur son tombeau l'expression touchante de sa douleur, de ses regrets et de sa reconnaissance.

Vers l'année 1800, l'état de la santé de l'abbé Duval devint si alarmant qu'on fut obligé de lui interdire presque toutes les leçons qu'il donnait à son élève. Un ulcère à la gorge fit craindre de le voir renoncer au ministère évangélique; et c'est depuis cette époque qu'il devint si faible et si languissant. Sa première jeunesse avait annoncé une constitution plus saine et plus forte.

L'éducation dont l'abbé Duval s'était chargé lui inspira une idée aussi ingénieuse qu'utile. Il ne crut pas devoir renfermer sa pensée dans les bornes d'un simple ouvrage élémentaire; ses vues s'étendaient toujours sans effort, à mesure qu'il apercevait un espace plus vaste ouvert à son zèle et à sa piété. Il conçut le plan d'un ouvrage sur la religion, approprié en quelque sorte à tous les âges, à tous les états et à toutes les conditions, par la simplicité de l'exécution, et le charme de l'instruction facile et agréable qu'on aimerait à y chercher et à y trouver.

Il savait mieux que personne combien le nom, le caractère et les maximes de Fénelon ont conservé de puissance sur les amis de la religion, et sur ceux mêmes qui sont le moins disposés à conformer leurs règles de conduite et leurs principes de morale sur cet admirable modèle. Il donna à cet ouvrage le titre de *Mentor chrétien*, ou le *Catéchisme de Fénelon* (13). Cet innocent artifice lui parut le plus propre à séduire ceux qu'un titre plus austère aurait peut-être laissés indifférents, ou peu empressés à venir y chercher des instructions utiles. D'ailleurs, l'ouvrage était en effet un précis de la doctrine de Fénelon sur les fondements de la religion. L'auteur supposait Fénelon s'entretenant avec un enfant de douze ans, et, à la faveur de cette fiction, il ramenait dans ce dialogue toutes les maximes que le célèbre instituteur du duc de Bourgogne a répandues dans ses nombreux ouvrages pour faire connaître et aimer la religion dès l'âge le plus tendre. Personne n'était plus capable que l'abbé Duval de faire le choix le plus judicieux des différentes méthodes que Fénelon savait si bien varier pour arriver toujours au cœur et à l'esprit de l'enfance. Il avait son âme, sa douceur, son indulgence, et ce langage naturel et facile qui plaît à tous les âges. Il ne s'était pas même borné à faire parler Fénelon, il avait placé son élève à portée de le voir agir. Il savait que les enfants sont beaucoup plus observateurs qu'on ne le croit assez communément, et que le premier usage qu'ils font de leur jugement naissant est de comparer les leçons qu'ils reçoivent avec les exemples qu'on leur donne.

Ce premier volume se borne à exposer les principes de la religion naturelle, et c'est le seul que l'auteur ait publié. Le second devait offrir les preuves de la religion révélée, et le troisième les caractères de la religion catholique.

On devine aisément que l'auteur s'était interdit d'entrer dans aucun système de controverse dans un ouvrage destiné à la jeunesse et aux gens du monde. Il ne voulait parler qu'au bon sens et à la bonne foi, et poser des principes dont l'évidence ne pût être contestée, sans abjurer les premières notions de la simple raison. Son but n'était point d'extirper des erreurs déjà enracinées; mais d'empêcher seulement qu'elles ne prissent racine, et de prémunir la faiblesse de l'inexpérience contre l'artifice et les séductions dont on use si souvent pour corrompre l'esprit et dépraver le cœur des générations naissantes.

L'abbé Duval se vit obligé de laisser son ouvrage imparfait; il avait plus la passion de faire du bien que celle de faire des livres, et les soins du ministère auquel il s'était dévoué ne lui laissèrent ni le temps ni la liberté d'y mettre la dernière main (14).

(13) Il fut imprimé en 1797, en un volume in-18.

(14) L'abbé Duval avait préparé des matériaux pour continuer le *Mentor chrétien*; il n'y a pas mis la dernière main.

Au reste, ce petit ouvrage ne fut pas son début: il avait fait imprimer plusieurs brochures contre la *Constitution civile du clergé*. Il aimait à composer des dissertations sur les objets de ses études, et il

Quoique l'abbé Duval fût déjà connu par son talent pour la chaire et pour la direction des consciences, avant d'entrer à l'hôtel de...., on peut dire que ce fut à cette époque qu'on commença à le considérer comme l'un de ces hommes rares et précieux que la Providence se plaît à susciter dans les temps difficiles pour être les ministres de sa miséricorde et de sa bienfaisance. Son âme douce et compatissante était toujours ouverte aux communications du malheur ou du repentir. Le seul accent de sa voix et la douceur répandue sur tous ses traits attiraient la confiance, et disposaient le cœur à recevoir les inspirations de sa sollicitude paternelle. Il devenait, en effet, par un penchant naturel, non-seulement le père, mais le frère et l'ami de ceux qui n'étaient d'abord venus que lui demander des conseils, et déposer dans son sein les secrets de leurs infortunes, de leurs faiblesses ou de leurs remords.

La piété et la reconnaissance publièrent bientôt les consolations qu'on avait éprouvées sous la direction de ce sage et vertueux ecclésiastique. On sollicita le bienfait d'être admis à son entretien, et d'être compté au nombre de ses disciples. Il s'établit rapidement une sorte d'émulation dans tous les états et dans toutes les conditions, pour se disputer les moments qu'il pouvait accorder à cette partie de son ministère. Ce fut alors qu'il prit le parti de ne plus admettre chez lui cette espèce de clientèle religieuse, qui grossissait chaque jour, et qui s'empressait de se former à cette école de piété. Il choisit la chapelle des dames religieuses de Saint-Thomas de Villeneuve pour y placer ce tribunal de justice et de miséricorde, qu'on aurait pu appeler avec vérité *un tribunal de paix*, puisqu'on n'en sortait jamais sans y avoir recouvré la véritable paix, celle du calme de la conscience, ou du moins l'espérance de l'obtenir.

Que d'exemples on pourrait citer des heureux succès, ou plutôt des miracles que l'abbé Duval a opérés dans l'art de guérir les maladies de l'âme !

Indépendamment de ce que les convenances religieuses avaient pu lui prescrire cette disposition, il y trouvait aussi l'avantage d'ordonner plus facilement le temps qu'il s'était réservé pour l'étude, le travail et les occupations d'un genre différent qui formaient une partie non moins importante de son ministère. C'était dans ces jours de retraite, et dans cette séparation entière du monde, qu'il composait ses sermons (15).

Les discours qu'il commença à prononcer dans des réunions pieuses firent connaître un genre d'éloquence qui paraissait lui appartenir d'une manière particulière. Ce genre était peut-être le plus approprié à un temps où le malheur disposait l'âme à chercher dans la religion les consolations que l'on ne pouvait plus espérer d'un monde qui n'offrait que des ruines, des calamités et des souvenirs déchirants.

L'abbé Duval porta ensuite dans les chaires de Paris le même genre d'éloquence, et y obtint les mêmes succès.

On se tromperait bien si l'on voulait entendre par ce dernier mot les succès de l'art et de l'éloquence, qui peuvent être considérés comme le luxe et la magnificence des siècles brillants de grandeur, de gloire et de prospérité ; mais qui ne sont pas le premier besoin d'une génération brisée par le malheur, et ramenée à la religion par les sévères leçons de l'adversité

Les assemblées de charité offraient surtout à la sensibilité de l'abbé Duval, et au genre de son éloquence, les motifs et les ressources les plus capables de toucher et de flatter son cœur. La religion était toujours en lui une religion de bienfaisance ; mais cette bienfaisance était celle de la philosophie de Jésus-Christ. Il voyait toujours dans les malheureux des chrétiens ; et des chrétiens malheureux lui paraissaient un grand scandale dans la société chrétienne, une violation des premiers préceptes de l'Evangile.

C'était à cette doctrine si conforme à l'esprit et à la lettre de l'Evangile, si favorable à la société et à l'humanité, et qui imprime au christianisme ce caractère divin qui n'a pu venir que du ciel, que l'abbé Duval rattachait toujours ses instructions et ses touchantes exhortations. Il était là dans son véritable élément ; c'était son âme qui parlait toujours à l'âme de ses auditeurs, et son âme ne respirait que pour le soulagement du malheur et de l'indigence.

C'était ce don précieux, qu'il avait reçu de la nature et de la grâce, cette facilité prodigieuse à parler sur des sujets religieux sans préparation et sous la simple inspiration d'une âme attendrie par le spectacle du malheur, qui forme le véritable genre du talent que l'abbé Duval portait dans la chaire. C'est ce qui explique le vif empressement qu'on montrait à l'entendre. Presque tous ses discours étaient des discours de circonstance, et lui étaient, pour ainsi dire, commandés par le besoin pressant d'un grand malheur à réparer ou d'un grand bienfait à accomplir. On doit sentir combien cet intérêt du moment doit nécessairement s'affaiblir à mesure qu'on s'éloigne des temps et des cir-

existe beaucoup de fragments, écrits de sa main, sur la philosophie, sur la théologie, sur l'histoire, et même sur les mathématiques ; mais on n'a retrouvé, après sa mort, qu'une bien faible partie de tout ce qu'il avait écrit.

(16) On voit dans l'une des notes manuscrites de l'abbé Duval, qu'il s'était prescrit un certain nombre d'heures d'étude par jour. Il était fort exact à se rendre compte, à la fin de chaque mois, de sa fidélité à remplir l'engagement qu'il avait pris avec lui-même.

constances qui l'avaient fait naître. Personne n'a jamais moins ambitionné que l'abbé Duval le titre et la gloire d'orateur; et celui qui voudrait chercher dans ses sermons imprimés les règles et les modèles de l'éloquence oratoire ne comprendrait ni son âme ni son talent.

Mais ses sermons et ses discours obtenaient toujours le seul succès qu'il ambitionnait, celui d'assurer des secours aux malheureux, et de prévenir quelquefois les crimes que peut enfanter l'excès du désespoir. Dieu seul peut savoir combien d'attentats d'un genre aussi déplorable l'abbé Duval a eu le bonheur de prévenir par son éloquence douce et persuasive, et par l'ascendant honorable que son caractère personnel avait attaché à la puissance de ses paroles.

Notre siècle a sans doute offert et offrira longtemps à la postérité le tableau funèbre des coupables triomphes du crime et de l'injustice : mais ce triste aveu ne doit pas nous empêcher, il nous impose même le devoir consolant de rappeler à nos contemporains et à nos neveux, que tous les sentiments de religion, de charité et de bonté, n'étaient pas entièrement éteints en France; et que, si notre siècle a vu des prodiges de la perversité humaine, il a vu aussi des miracles de vertu et de bonté.

Il est peut d'époques où la charité publique ou particulière se soit manifestée d'une manière plus éclatante qu'à l'époque même où la classe de la société la plus accoutumée et la plus naturellement portée à la bienfaisance, avait perdu presque tous les moyens de l'exercer; mais par une heureuse disposition de la Providence, et par un sentiment qui honore les mœurs et le caractère français, plus on a vu de malheureux, plus on a vu de charité. On peut dire que l'abbé Duval n'a pas peu contribué à donner cette utile direction aux mœurs publiques, et même au mouvement de l'opinion. C'est dans l'exercice de ce beau ministère qu'il se montra véritablement l'homme de la Providence.

Ce fut ce besoin insatiable de faire le bien, et de le faire utilement, qui lui inspira la pensée de former une association en faveur d'un grand nombre de familles qu'un noble dévouement avait entraînées loin de leur patrie, et qui n'y avaient trouvé, à leur retour, que des souvenirs et des ruines. Aussitôt qu'il eut exprimé son vœu, on mit à sa disposition les moyens de le réaliser; on voulut même lui abandonner le soin d'en faire l'usage qu'il croirait le plus convenable : mais il était dans ses principes et dans ses convenances de ne jamais recevoir lui-même les dons de la charité, ni même d'en disposer. Il s'adjoignit un comité dont les membres étaient plus à portée de connaître les familles qui avaient le plus souffert, et qui avaient conservé le moins de ressources. Telle fut la discrétion que cette noble association s'imposa, qu'elle traversa presque toute la durée d'une domination ombrageuse, sans attirer sur elle son inquiète surveillance. Cette institution seconrable parvint ainsi à remplir son utile destination, jusqu'à l'époque où le retour du roi et de son auguste famille rendit à tous les malheureux un père et des bienfaiteurs.

Tandis que l'abbé Duval s'était ainsi emparé du domaine de la charité publique par la seule onction de ses paroles, un autre ecclésiastique, dont le nom vient toujours s'associer à son nom, exerçait un autre genre d'apostolat. Il parcourait avec gloire une carrière où les succès ont toujours plus d'éclat, parce qu'il est plus difficile de subjuguer des esprits rebelles que de s'insinuer avec douceur dans des cœurs favorablement disposés. Tous les deux offraient, dans le genre de leur éloquence, le même contraste que dans l'expression extérieure de leur caractère et de leurs manières. L'un parlait toujours à la raison, et ne lui demandait que de la bonne foi; l'autre s'adressait toujours à l'âme, et ne lui demandait que des sentiments. L'un posait les fondements de la religion sur la conviction de l'esprit; l'autre se plaisait à la faire aimer comme favorable au bonheur des hommes. L'apologiste de la religion montant dans la chaire sacrée à une époque où toute les traces de la religion étaient effacées, et où une génération corrompue menaçait de corrompre une génération naissante, osa entreprendre de recommencer l'enseignement du christianisme à un peuple qui s'enorgueillissait de n'être plus chrétien, ni dans les actes publics de sa législation, ni dans les habitudes de ses mœurs domestiques. Obéissant à cette sainte inspiration, il vient s'asseoir modestement au milieu d'un cercle peu nombreux d'auditeurs, non comme un maître qui dicte des préceptes et commande l'obéissance, mais comme un simple ami de la religion qui vient s'entretenir avec eux de leurs plus chers intérêts. Il ne leur demande point de l'en croire sur la seule autorité de son témoignage; il leur annonce même qu'il a de grandes difficultés à résoudre; il ne leur promet point l'évidence; il ne dissimule point que des hommes célèbres par leurs écrits et leur réputation ont professé des doctrines opposées; il produit le texte même de leurs opinions et des raisonnements dont ils ont prétendu les appuyer. Il se borne à demander à ses auditeurs de l'écouter, ainsi que ses adversaires, avec une égale impartialité, et il consent à les prendre eux-mêmes pour ses juges.

Cette forme si modeste excite d'abord l'intérêt, attire la confiance, et donne une sorte de forme dramatique à un genre d'éloquence qui n'offre ordinairement qu'un seul interlocuteur. Bientôt le cercle des auditeurs s'étend avec la réputation de l'orateur. La première enceinte de leur réunion ne peut plus les contenir; un vaste temple leur est ouvert, et ce temple même suffit à

peine à la foule empressée de tous les âges et de toutes les conditions, jalouses d'assister à des débats qui reposent sur de si grands intérêts. La jeunesse de toutes les écoles les plus opposées entre elles accourt avec ses préventions, ses préjugés, peut-être même avec des intentions hostiles. On ne veut point se laisser surprendre par des paroles fugitives, par une éloquence d'un moment ; on recueille des notes, on veut discuter, examiner ; et on se réserve de porter un jugement réfléchi dans cette grande cause, où il s'agit, pour tous et pour chacun, de la vie et de la mort du temps et de l'éternité.

Telle est la révolution qu'un seul homme a opérée, dans un temps où il avait tout contre lui, la puissance, la haine, et l'insolence de la présomption et de l'ignorance. Telle est le spectacle extraordinaire qui s'offrit chaque année sous nos yeux à la voix du digne et respectable collègue de l'abbé Duval.

Mais la réunion de ces deux hommes, si différents dans leur genre et dans leurs manières, offre un sujet d'estime et de respect plus admirable encore. C'est l'amitié et la confiance qui les ont si constamment unis ; c'est l'entière conformité de leurs principes, de leurs sentiments et de leurs vues dans les circonstances difficiles où l'un et l'autre se trouvèrent placés. C'est la même inflexibilité de principes, la même sagesse de caractère, la même fermeté à ne jamais s'écarter des conseils de la modération.

Cette sagesse de principe et de caractère, réunie à de grandes vertus et à de vrais talents, a peut-être contribué plus qu'on ne pense à préserver l'Eglise de France de beaucoup de malheurs. L'exemple et la considération personnelle de tels hommes obtenaient une juste influence sur une très-grande partie du clergé, et montraient que la véritable manière de servir la religion et l'Eglise était d'éviter tous les excès et toutes les exagérations qui auraient pu en compromettre les intérêts les plus essentiels. Ils exerçaient leur ministère à l'époque la plus difficile, celle où l'homme qui a jamais obtenu le plus de puissance et qui en a le plus abusé voulait tout oser et pouvait tout oser. Ils étaient surveillés par des autorités inquiètes et jalouses. Les accusateurs étaient tout prêts et ne demandaient que des prétextes d'accusations. Cependant tel fut l'ascendant d'un caractère honorable et d'une conduite franche et loyale qu'ils ne furent pas même accusés. On savait que la religion était tout pour eux ; mais on savait en même temps que dans leurs principes la religion ne devait jamais servir d'instrument à des passions ou à des intérêts politiques. L'homme qui dédaigna le plus l'opinion publique respecta l'opinion publique qui les recommandait à l'estime générale ; et Napoléon Ier, toujours habile à tourner au profit de sa puissance le mal même qu'il ne faisait pas, produisait, comme un témoignage de sa douceur et de sa modération, la tranquille liberté qu'il leur accordait de faire le bien (16).

* Pourquoi faut-il qu'au moment où nous aimons à retracer le tableau touchant du religieux concert des deux ecclésiastiques qui, dans ces derniers temps, ont le plus honoré l'Eglise de France, nous ayons à gémir du déplorable arrêt de la Providence qui les a condamnés à ne plus se revoir sur la terre ?

Il n'était aucune circonstance qui offrît des malheureux à soulager ou de grandes infortunes à consoler, qui ne parût à l'abbé Duval un devoir à remplir. Quelque temps auparavant, la Providence lui avait accordé l'appui le plus favorable qu'il pouvait désirer pour le succès de ses vues de bienfaisance. Elle avait ramené en France le chef de la famille à laquelle il s'était dévoué.

M. le duc de..., après avoir fait de grands sacrifices à la cause la plus honorable et la plus malheureuse, était venu se réunir à tout ce qui lui restait de plus cher sur la terre. Il avait cherché dans l'espérance et le besoin d'adoucir les malheurs des autres la seule consolation qui pût adoucir le sentiment de ses malheurs personnels. L'amour du bien public était en lui une véritable passion. N'ayant rien à demander à la puissance ou à la faveur, sa seule ambition était d'attacher son nom à tous les établissements utiles à la religion ou à la société. Il était doué, au degré le plus éminent, de cette rectitude d'esprit et de cette sagesse de caractère qui peuvent seules créer et former les bonnes institutions, fonder et conserver les monuments durables. Ces qualités étaient celles auxquelles l'abbé Duval avait toujours attaché le plus de prix. Son excellent jugement l'avait préservé de toute espèce d'exaltation en quelque genre que ce pût être, et cette vertueuse conformité établit entre eux une correspondance habituelle et journalière dont la charité chrétienne était toujours le principe et le but.

Au milieu de ces vertueuses occupations qui remplissaient si honorablement et si utilement tous les jours et tous les moments de leur vie, un événement extraordinaire vint donner une nouvelle activité à leur noble et compatissante générosité.

On se rappelle la violence que Bonaparte exerça contre le vénérable pontife qui occupait alors la chaire de saint Pierre et contre le sacré collége.

Cette circonstance de sa vie paraîtra certainement à la postérité une des plus grandes taches à consigner dans son histoire. Jamais aucun potentat n'avait fait une plus heureuse

(16) Napoléon Ier s'était borné à suspendre les conférences de l'abbé F....., à l'époque où ses discussions avec le Pape étaient devenues plus animées et plus violentes.

expérience de tous les avantages que le concours de l'autorité pontificale offre à tous les gouvernements pour assoupir les dissensions religieuses. Il était bien démontré que, dans le système politique qui gouverne l'Europe moderne, les décrets de la cour de Rome ne peuvent plus être, pour les souverains, que des bienfaits, et jamais des attaques contre leur indépendance. Au milieu même des discussions qu'on avait vues quelquefois s'élever entre des papes et des princes très-religieux, on avait pu observer comment de simples formalités, aussi efficaces que peu embarrassantes, suffisaient pour mettre à couvert, sans danger et sans violence, tous les droits et toutes les prétentions. Le Saint-Siége et le sacré collége n'étaient plus, pour les puissances catholiques, que des ministres de paix et de conciliation, qui unissaient tous les peuples sous le symbole d'une doctrine commune. Souvent même les princes les invoquaient comme des pacificateurs sages et éclairés, dont l'intervention sainte et vénérée suffisait pour réprimer les écarts d'un zèle inquiet et irréfléchi. En un mot, depuis deux siècles, les sages pontifes qui s'étaient succédé sur la chaire de saint Pierre n'offraient que des exemples de vertu, de piété et de simplicité; et le gouvernement de la cour de Rome se faisait toujours remarquer par sa modération et son empressement à concourir à toutes les vues des princes catholiques, lorsqu'elles ne portaient point atteinte à la doctrine de l'Eglise et aux règles générales de sa discipline.

Parmi les papes qui ont le plus honoré le Saint-Siége, il était difficile de pouvoir en citer de plus recommandables par leurs vertus apostoliques que le vénérable pontife que l'Eglise avait alors le bonheur de reconnaître pour son chef. Jamais aucun pape n'a porté plus loin la douceur, la patience, la longanimité. Le mot de *mansuétude* semble être approprié, d'une manière particulière, au caractère de sa figure comme à ses qualités personnelles, Bonaparte avait éprouvé lui-même, et l'Europe avait vu, avec une sorte d'étonnement, jusqu'où le pieux pontife avait cru devoir porter la condescendance, pour ne pas irriter un esprit fier et indompté, dont les moindres désirs se traduisaient en ordres impérieux, et dont les demandes étaient des résolutions fixes contre lesquelles il n'y avait pas à lutter. Le monde entier, et la France en particulier, eurent à déplorer alors des actes sur lesquels l'histoire voudrait pouvoir jeter un voile, et qui précipitèrent dans la dernière infortune un vénérable vieillard chargé d'années, de vertus et d'infirmités. Lorsqu'on lit la correspondance qui s'était établie (17) entre le cabinet de Bonaparte et celui de Pie VII, ce qu'on admire le plus est moins encore le courage, la simplicité et la fermeté du pontife, que la conduite équivoque et le mauvais vouloir de celui qui le traitait en ennemi. On serait tenté de croire qu'il n'avait eu d'autre objet que de rechercher, par une sorte de raffinement étudié, jusqu'où l'exercice de la vertu peut lutter contre l'excès d'une volonté toute puissante, en mettant d'un côté tous les moyens de force et d'oppression, et de l'autre le simple langage de la justice et de la raison : mais la religion et la vertu ont des secrets de force que les hommes oublient presque toujours de calculer; et si Bonaparte a voulu faire une grande expérience sur la vertu, il aura été forcé de convenir qu'il n'avait su ni la connaître ni la deviner.

Quoique les mystères de cette singulière correspondance ne fussent pas encore connus du public, on observait assez d'agitation et d'irrégularité dans les actes et dans les discours de Bonaparte, pour entrevoir qu'il méditait quelque chose de peu favorable aux intérêts de l'Eglise et du Saint-Siége. On savait assez que si son génie inquiet ne lui inspirait d'abord que des mesures équivoques, plus propres à appeler la méfiance qu'à commander le devoir de la résistance, ce n'était jamais que pour porter des coups plus imprévus sans laisser le temps de les démêler et de s'en garantir.

Dans des circonstances aussi critiques, on pouvait et l'on devait prévoir que la guerre qu'il se disposait à déclarer au Saint-Siége, ne serait d'abord qu'une succession d'attaques, qu'il affecterait de les couvrir du voile de la politique, en les représentant comme de simples mesures admises de tout temps dans les démêlés et les débats des gouvernements. Il était donc indispensable de concerter d'avance et d'établir des règles de conduite appropriées aux différentes positions où l'Eglise de France pouvait se trouver placée. On devait également s'attacher avec soin à éviter de compromettre le sort de la religion et de l'Eglise de France, par des oppositions irrégulières, ou par une résistance inutile et déplacée. Enfin il était convenable de ne point s'exposer au danger de profaner l'honneur et la sainteté de la religion par des condescendances contraires aux règles et aux principes.

Cette crise si délicate présentait de grandes difficultés, et demandait autant de sagesse que de zèle et de lumières. Elles avaient déjà occupé l'attention de tous les amis éclairés de la religion, et étaient devenues l'objet de leurs méditations. On doit bien croire que l'excellent esprit de l'abbé Duval s'était fortement pénétré de la nécessité d'adopter un plan de conduite qui pût diriger l'Eglise de France au milieu des écueils qui la menaçaient d'un grand naufrage. Il s'agissait d'éviter un nouveau schisme, qui pouvait la replonger dans l'abîme où la *constitution civile du clergé* l'avait précipitée. Il était pressant de se concerter avec le chef de l'Eglise, et d'en obtenir des instructions applicables à la variété presque

(17) Elle vient d'être publiée.

infinie des combinaisons diverses qu'on avait à redouter.

Comme les motifs d'inquiétude ne reposaient que sur des conjectures subordonnées à la mobilité des pensées d'un homme dont les plans changeaient souvent au gré de ses passions du moment, il était difficile de réduire sous la forme d'un mémoire une suite de questions dont chacune aurait demandé une décision précise. On ne pouvait espérer et obtenir que des instructions générales fondées sur des principes si incontestables, qu'elles pussent être également reconnues en France et à Rome.

Mais tout dépendait de la fidélité de l'exposé que l'on devait placer sous les yeux du souverain Pontife et soumettre à son attention. Cet exposé ne pouvait être fait que de vive voix; les plus graves considérations montraient le danger de voir des écrits sur un pareil sujet tomber en des mains ennemies. Il était donc nécessaire d'en confier l'esprit et la pensée générale à un homme sage, froid, éclairé, qui n'apportât dans cette espèce de négociation spirituelle ni l'importance d'un diplomate, ni l'effroi d'une inquiétude exagérée ni l'effervescence d'un zèle exalté. L'abbé Duval fut chargé d'un choix aussi délicat, et il eut le bonheur de rencontrer ce qu'il était si difficile de trouver. Il proposa un ecclésiastique généralement estimé par sa piété et par sa vertu, habitué à vivre dans la retraite, connaissant le monde sans en suivre les agitations; d'un esprit réfléchi, d'un extérieur calme, propre à recevoir et à garder un secret, et dont l'absence devait rester inaperçue, parce qu'il n'avait ni places ni fonctions à remplir, ni aucun titre qui le montrât au public.

Cette commission fut exécutée avec autant d'intelligence que de fidélité; Rome fut instruite du véritable état de l'Eglise de France, de tout ce qu'elle avait à craindre, de tout ce qu'elle avait à ménager; et on connut en France les sages intentions du pape, qui tendaient toujours à éviter les malheurs qui pouvaient naître d'un excès de zèle comme d'un excès de faiblesse.

Bientôt, en effet, les événements se succédèrent avec une rapidité effrayante. Les troupes françaises occupèrent tout l'Etat ecclésiastique, entrèrent dans Rome, dépouillèrent le pape des droits et de l'exercice de sa souveraineté, le tinrent bloqué dans les murs de son palais, et les commissaires impériaux ne laissèrent pas écouler un seul jour sans lui prodiguer tous les genres d'insultes et d'outrages.

Enfin, après la bataille de Wagram, le pape fut emmené captif en France et la captivité entraîna la dispersion de tous les cardinaux. Les uns furent relégués dans différentes parties de l'Italie, sous le prétexte des fonctions qu'ils avaient à y remplir, et dont on leur interdit en même temps l'exercice; les autres furent transportés en France.

Une circonstance particulière servit bientôt de prétexte pour dépouiller un grand nombre d'entre eux des ornements de leur dignité, des traitements qu'on leur avait assurés, et même de leurs propriétés patrimoniales.

La Providence ne pouvait pas laisser dans un tel dénûment de tels hommes, des hommes encore plus grands par leur noble caractère que par l'éclat de leurs noms et de leurs dignités. L'abbé Duval était au nom de la Providence l'ange consolateur et réparateur de tous les malheurs et de toutes les injustices. Il semblait que cette mission divine lui eût été confiée par un titre spécial et généralement reconnu; il se montrait, il parlait et ne parlait jamais en vain. Il rédigea lui-même la liste des personnes riches ou aisées qu'il crut devoir appeler à concourir à cette œuvre de charité, peut-être unique dans l'histoire. Il régla la mesure des secours qu'il en attendait; il réunit auprès de lui quelques hommes sages et vertueux dont la discrétion et le zèle lui étaient connus. Dès le jour même de cette réunion, il assura un fonds de quarante mille francs pour les besoins du premier moment, et détermina les formes d'une distribution régulière et certaine, qui fut suivie et observée quatre ans entiers.

Tel était l'esprit de sagesse et de modestie qui accompagnait toujours les plans et les mesures de l'abbé Duval, tel était le caractère de circonspection qu'il avait toujours le bonheur de communiquer à ses coopérateurs, que, dans ce long intervalle, jamais aucune indiscrétion n'a compromis ce respectable secret, malgré l'active surveillance des agents de l'empereur. On peut juger combien une indiscrétion eût compromis l'abbé Duval par ce qu'eurent à souffrir quelques jeunes femmes qui, s'abandonnant au mouvement naturel de leur cœur, n'avaient pas cru avoir besoin de mettre du mystère à des actes publics de bienfaisance.

En 1814, les Bourbons remontèrent sur le trône; la paix parut être rendue au monde.

Personne n'avait désiré plus vivement que l'abbé Duval le retour du roi légitime et de cette maison auguste que le consentement et le respect de l'Europe ont toujours placée au premier rang des races royales, et qui avait si longtemps donné à la France la prééminence de la gloire, souvent même celle de la puissance. Il avait appelé ce grand événement de tous les vœux de son cœur, et l'avait même osé prédire comme une justice de la Providence pour la maison de saint Louis et la pieuse mémoire de Louis XVI; car la vertueuse politique de l'abbé Duval ne reposait jamais que sur des considérations religieuses. C'était surtout dans l'appui et dans les consolations que la religion devait espérer de l'héritier de tant de rois très-chrétiens, et dans les sentiments si connus du successeur de Louis XVI,

qu'il se réjouissait d'avoir vu luire ce jour heureux qui allait faire oublier vingt-cinq ans de désolation, de malheurs et de persécutions.

Mais, toujours fidèle à son caractère et à celui de son ministère, il ne voulut voir dans ce grand événement que des présages de paix et de miséricorde. Les premières paroles qu'il laissa tomber de la chaire évangélique dans une assemblée de charité, connue sous le nom de sa pieuse institutrice (17*), et qui suivit bien peu de jours la restauration du trône, ne furent que des paroles de douceur, de bonheur et de consolation. Nuls souvenirs affligeants, nuls ressentiments, même légitimes, ne pouvaient ni ne devaient se mêler aux cantiques de joie dont tous les temples retentissaient.

Dans ce jour si longtemps attendu et si longtemps inespéré il aimait à voir et à représenter la France comme une famille qui devait tous ses malheurs à l'absence trop prolongée d'un père chéri et malheureux lui-même, qui allait rendre à ses enfants la paix, le bonheur, leurs mœurs et leurs vertus. Il étendait un voile propitiatoire sur tous les crimes et sur toutes les erreurs. Il portait même la délicatesse jusqu'à s'abstenir d'inviter les victimes à pardonner à leurs oppresseurs et à leurs bourreaux. Il eût voulu laisser oublier, s'il était possible, que tant de Français avaient besoin d'être pardonnés.

Ces sentiments de charité et de miséricorde qu'il portait toujours dans son cœur, il voulut les révéler à la France entière dans une occasion bien plus solennelle encore.

Peu de jours s'étaient à peine écoulés, depuis que Louis XVIII était rentré dans sa capitale, aux acclamations de cette immense cité; la France avait revu avec transport ce roi, que sa dignité dans le malheur avait environné du respect de toute l'Europe, et que la sagesse de son caractère présentait à la confiance des souverains comme le gage de la paix du monde. Ce prince voulut satisfaire au vœu le plus pressant et le plus sacré de son cœur fraternel, en appelant tous ses sujets à pleurer avec lui sur le tombeau du plus vertueux et du plus malheureux de tous les rois.

Le respectable Edgeworth n'existait plus. Le ciel l'avait déjà appelé à lui, pour unir ses vœux et ses supplications à celles de Louis XVI, en faveur de la France. On dut sans doute regretter qu'il ne fût pas entré dans les vues de la Providence de donner à cet homme, dont le nom ne pourra jamais être séparé de celui de ce prince, la triste consolation de présider à des honneurs funèbres, tardive expiation du plus épouvantable de tous les crimes. Quel tableau eût offert de plus vastes sujets de méditation que celui de l'abbé Edgeworth, évoquant l'ombre sanglante de Louis XVI, non pour demander vengeance, mais pour proclamer les dernières paroles de sa miséricorde.

Il était juste que celui qui avait voulu être ce que l'abbé Edgeworth a été tînt pour ainsi dire sa place à côté du cénotaphe de Louis XVI.

Le vœu du roi et celui de tous les amis de la religion et de la vertu s'unirent pour déférer ce triste honneur à l'abbé Duval (18).

Un sujet semblable s'était offert cent cinquante ans auparavant à l'éloquence du plus éloquent des orateurs, et il avait épuisé l'admiration humaine. Peut-être des auditeurs vulgaires s'étaient-ils attendus à voir l'abbé Duval s'efforcer de marcher sur les traces de ce grand homme et montrer la puérile ambition de lutter contre cet inimitable génie; mais une pareille pensée ne pouvait pas seulement approcher d'un aussi excellent esprit. Les temps, les hommes et les circonstances n'étaient point les mêmes et se refusaient à un tel rapprochement. Bossuet avait pu sans danger et sans inconvenance, parler à la France d'une grande catastrophe dont la scène était placée dans une terre étrangère et dont nul Français n'avait été ni coupable, ni complice, ni témoin. Il n'avait point à craindre de ranimer des passions mal éteintes, et de rouvrir des plaies encore sanglantes.

D'ailleurs, ce n'était point le genre du talent de l'abbé Duval, qui avait appelé sur lui le choix du prince; c'était bien plutôt le caractère si connu de son âme et de ses sentiments; et l'on dut s'applaudir d'avoir si bien deviné l'usage qu'il saurait en faire dans une si triste occasion. Son âme douce, innocente et pure, était aussi étrangère aux

(17*) Mme de Kerkado.

(18) Le court intervalle qui devait s'écouler entre le jour de la rentrée du roi dans Paris, et le service funèbre de Louis XVI ne pouvait laisser passer le temps nécessaire à la composition d'une oraison funèbre. Heureusement le roi fut instruit que l'abbé Duval avait préparé un discours destiné à être prêché dans l'église Saint-Thomas d'Aquin, au service que l'on se proposait d'y célébrer pour toutes les malheureuses victimes de la révolution. On doit bien croire qu'au nombre de ces illustres victimes, le roi, la reine, Mme Elisabeth, étaient placés au premier rang, et y occupaient la principale place. C'est ce qui détermina le roi à faire demander à l'abbé Duval de prêcher ce discours au service de Notre-Dame : il ne reçut cette invitation que peu de jours seulement avant le jour indiqué, et ce fut dans ce cour intervalle qu'il ajouta à son premier travail quelques traits rapides pour fixer l'attention, et rapporter le principal intérêt de ces horribles catastrophes sur la personne de Louis XVI et des deux illustres princesses qui le suivirent de si près à l'échafaud

Peu de temps après, l'abbé Duval prononça ce même discours dans l'église Saint-Thomas d'Aquin, à laquelle il avait d'abord été destiné.

sentiments violents de la haine, de l'indignation et de la vengeance, que le genre de son talent était peu habitué à en retracer les mouvements passionnés. Il parlait en présence des frères et des neveux de la plus illustre victime; et les considérations les plus délicates lui interdisaient de révolter ces âmes nobles et religieuses par le récit trop fidèle des attentats et des outrages qui, dans ces jours d'opprobre et d'horreur, avaient offensé la majesté divine et la majesté royale.

Il parlait surtout devant la fille d'un roi et d'une reine qui s'était vue, presque en naissant, enveloppée dans les malheurs des auteurs de ses jours. Derrière un voile, invisible et présente, seule avec sa douleur, cette princesse auguste, dont le berceau fut environné de tant de grandeur et d'éclat, et dont les premières années s'étaient écoulées entre des échafauds, des prisons et des proscriptions, était en ce moment même l'âme et le sujet, pour ainsi dire, de cette lugubre cérémonie. C'était sur elle que se reportaient tout l'intérêt et toutes les pensées. Elle échappait à tous les regards; elle était présente à tous les cœurs : c'était dans sa douleur que venaient se confondre toutes les douleurs. Comment un orateur aussi sensible et aussi délicat n'aurait-il pas craint d'offenser cette âme si pure et si fière, que le malheur avait brisée, mais n'avait pas abattue, en lui rappelant ces horribles souvenirs qu'elle venait elle-même déposer au pied des autels de la miséricorde? Comment aurait-il pu faire entendre des paroles de vengeance devant celle qui n'a voulu se venger que par des prodiges de vertus et de bienfaits?

Ah! que l'abbé Duval connaissait bien mieux l'âme des augustes personnages devant lesquels il portait la parole! Son discours ne fut que l'expression touchante de ces grandes leçons que le ciel donne souvent à la terre sur l'instabilité des grandeurs humaines, et de ces mémorables catastrophes dont l'histoire a conservé de si terribles exemples. Il savait que son silence parlerait encore plus que ses paroles et qu'on entendrait tout ce qu'il se croyait obligé de taire. Aussi, son discours fut généralement entendu avec émotion. On lui sut gré de sa réserve et de sa délicatesse. Il avait appelé le remords et le repentir, sans irriter aucun ressentiment. Il s'était montré le digne ministre d'une religion apportée sur la terre par un Dieu qui a prié pour ses meurtriers, et qui est mort en leur pardonnant.

On n'avait accordé que bien peu de jours à l'abbé Duval pour rendre ce triste hommage à la mémoire d'un roi et d'une reine dignes de tant d'amour et de tant de reconnaissance, et dont la déplorable destinée sera un sujet éternel de honte, de larmes et de regrets. Le roi était rentré à Paris le 3 mai, et ce fut le 14 du même mois qu'eut lieu cette cérémonie expiatoire du plus grand de tous les crimes.

Il ne crut pas devoir laisser publier ce discours dont on rapporta seulement un fragment dans les journaux du temps. Il avait obéi à un vœu sacré pour lui en se conformant aux intentions du roi. Aucun sentiment d'amour-propre ou de vaine gloire ne pouvait se mêler à l'accomplissement d'un tel devoir. Des ordres formels auraient pu seuls lui commander l'impression de son discours, et ces ordres ne furent point donnés.

Quelques mois après, l'abbé Duval fut appelé à remplir le même ministère dans une église (19), dont les murs étaient, pour ainsi dire, encore teint du sang des pontifes et des prêtres qui y avaient été égorgés au pied de l'autel, le 2 septembre 1792. Vingt-deux ans entiers s'étaient écoulés sans qu'on eût osé rendre des honneurs publics à leur mémoire et à leurs cendres. Des larmes solitaires, de pieux sacrifices, sans pompe et sans éclat, avaient pu seuls consoler la religion et l'humanité dans cette triste enceinte où l'on vit s'éteindre en quelques heures de grandes lumières, de beaux talents et de grandes vertus. Toutes les circonstances de cet horrible forfait avaient été si atroces qu'on eût voulu, s'il eût été possible, laisser tomber le souvenir d'un crime aussi honteux par son impunité que par sa barbarie. On avait éludé, en 1805, sous des prétextes assez peu honorables, les instances du pape, qui avait demandé à aller répandre ses prières et ses larmes sur les restes de ces généreux martyrs; et l'église des Carmes, où ce saint pontife s'était proposé de porter ses premiers pas, en arrivant à Paris, fut presque la seule de cette grande ville qui n'ait pas été honorée de sa présence.

L'abbé Duval fut en cette occasion ce qu'il a toujours été, un ange de piété, de douceur et de paix. Il parla des victimes et ne parla point des bourreaux. La division de son discours fut aussi heureuse que simple et juste dans son application : *Les martyrs ont triomphé par la foi, la foi a triomphé par les martyrs*. En déplorant le sort d'une portion si honorable de l'Eglise de France, au moment où s'ouvrait cette longue suite de persécutions qui allaient marquer cette époque sanglante, il représenta ces terribles épreuves comme les titres les plus glorieux de son histoire. Les événements avaient en effet prouvé que dans les jours les plus brillants de sa prospérité l'Eglise gallicane ne s'était jamais élevée à un si haut degré de considération dans l'opinion de l'Europe entière. On la vit, dans sa dispersion, accueillie dans toutes les contrées avec le même empressement et la même

(19) L'église des Carmes de la rue de Vaugirard.

bienveillance. Toutes les nations parurent déposer leurs rivalités, toutes les communions oublièrent leurs dissentiments, pour se réunir dans une noble émulation de bienfaisance et de délicatesse. L'histoire de tous les pays gardera longtemps le souvenir de cette époque si honorable pour l'Eglise de France (20).

Cependant l'abbé Duval, devenu depuis la restauration libre de s'abandonner à toutes les inspirations de sa charité et de son amour pour la religion, se fit entendre successivement dans presque toutes les églises de Paris. Elles se disputaient l'honneur de voir monter dans leurs chaires l'un des hommes qu'on aimait le plus à y entendre, et dont le caractère personnel inspirait le plus de bienveillance. La condescendance avec laquelle il se prêtait à cet empressement général devint une source abondante de secours pour les pauvres. Peu sensible à l'amour-propre de quelques vains succès, il était bien plus occupé à les faire tourner au soulagement du malheur et de l'humanité. De là s'établit l'usage d'annoncer un sermon de l'abbé Duval, en l'accompagnant toujours de l'annonce d'une bonne œuvre à commencer ou à accomplir.

Il mettait même une sorte de justice distributive dans les actes de sa condescendance apostolique. Nulle église de Paris n'eut le privilége de le posséder exclusivement. Il les faisait participer successivement aux fruits abondants que sa parole faisait naître partout où il portait ses pas. On a pu dire de lui, comme de son divin maître : *Il a marqué tous les lieux de son passage par des bienfaits.*

Le seul de ses sermons que l'abbé Duval ait consenti à laisser imprimer est celui qu'il prêcha le 22 février 1815, en faveur des départements ravagés pendant la campagne de 1814. On devine aisément ce qui le porta à déroger en cette occasion à sa modestie accoutumée. Ce discours devait être vendu au profit des malheureuses victimes de tant de désastres. C'était un secours de plus qu'il ajoutait aux nombreux secours que ce sermon avait déjà produits au moment où il l'avait prononcé.

Mais pouvait-il prévoir qu'un mois après qu'il venait de déplorer dans la chaire les malheurs qu'une première invasion avait répandus sur une grande partie de la France, l'événement le plus extraordinaire, un événement si inexplicable dans la manière dont il a été conçu et exécuté que ceux qui en ont été témoins ne pourront même en transmettre le secret à l'histoire, vint ouvrir les portes de la France à toutes les armées de l'Europe. Elles inondèrent en quelques mois toutes ses provinces ; elles prirent possession de ses places, de ses armées, de ses arsenaux, de ses caisses. Paris fut obligé pour la seconde fois en dix mois de se soumettre à un joug étranger. Jamais une plus grande humiliation n'avait flétri la France et déshonoré ses annales. La Providence voulait en quelque sorte se jouer de cette puissance gigantesque dont l'histoire moderne n'avait point offert d'exemples. On a vu en quinze mois la France faire trembler toute l'Europe, et toute l'Europe prendre possession de la France comme d'une conquête.

Si la leçon a été sévère, heureusement le châtiment a été court. Puisse-t-elle au moins servir à notre instruction et à celle des générations qui doivent nous succéder !

Mais tandis qu'à cette époque désastreuse on voyait tous les cabinets de l'Europe livrés à la soudaine agitation qu'un événement aussi imprévu devait communiquer à tous les gouvernements ; tandis que les armées de toutes les nations marchaient à une seconde conquête de la France, que toutes les ambitions, toutes les intrigues étaient en action ; tandis que l'incertitude du résultat de ces immenses préparatifs tenait tous les esprits dans une sorte de stupeur, l'abbé Duval, dont toute la politique se plaçait toujours dans le ciel, se bornait à implorer et à fléchir celui qui dispose en souverain maître des trônes, des gouvernements et des peuples. Ce fut alors qu'il conçut l'idée de faire un vœu pour le retour du roi ; et, ce qu'on aura peine à croire, c'est que cette pensée à peine connue trouva immédiatement des associés parmi ce grand nombre de Français généreusement dévoués à leur Dieu, à leur roi et au bonheur de la France. Peu de jours suffirent pour former une somme de 54,000 fr. La religion et la fidélité avaient inspiré ce vœu, la religion devait en recueillir le fruit. Cette somme fut destinée et employée à l'éducation des jeunes ecclésiastiques dénués de fortune.

Ce trait, si remarquable en lui-même, le devient encore davantage en se rappelant qu'une association formée d'individus étrangers les uns aux autres, et dont la pensée et le but devaient être si offensants pour le gouvernement qui avait usurpé le pouvoir, n'en fut pas même connu, tant l'abbé Duval savait toujours apporter de prudence et de discrétion dans tous ses projets. Personne ne possédait mieux que lui le grand art de bien connaître et de bien juger ses coopérateurs. Jamais on ne le voyait préoccupé ou agité ; le calme de son âme se peignait dans la douce sérénité de ses traits.

Cependant son cœur était alors bien cruellement oppressé. Le retour du roi n'était pas le seul objet de ses vœux et de ses

(20) La prospérité de la religion est différente de celle des empires, Les humiliations de l'Église, sa dispersion, la destruction de ses temples, les souffrances de ses martyrs, sont le temps de sa gloire. (MONTESQUIEU, *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, chap. 22.)

pensées. Un intérêt bien cher à son cœur sensible et reconnaissant l'occupait douloureusement.

Napoléon premier en ressaisissant le pouvoir avait formellement proscrit le fils unique des illustres protecteurs de l'abbé Duval. Il était condamné à avoir tous les jours sous les yeux le tableau déchirant de leurs inquiétudes. Cette honorable proscription avait sans doute été méritée par les actes les moins équivoques du dévouement d'un jeune homme qui ne savait que céder aux inspirations de son âme, lorsqu'il s'agissait de la cause de son roi. La Providence, cette Providence que l'abbé Duval avait toujours invoquée, et qui l'avait constamment protégé, vint mettre un terme à ses inquiétudes et aux anxiétés de cette noble famille, et il eut la douce consolation de presser contre son cœur son ancien élève, dont l'exaltation même flattait en secret les nobles sentiments de son instituteur.

La France venait de recouvrer son roi; mais que de malheurs sa courte absence avait attirés sur notre patrie! La monarchie et le monarque sont si nécessaires à la France, qu'on ne peut jamais y faire disparaître le trône sans qu'elle se couvre aussitôt de torrents de sang et d'amas de ruines.

Le spectacle de tant de malheureux ne fit qu'accroître et enflammer la charité de l'abbé Duval. Les hôpitaux de Paris se trouvaient encombrés de malades que les infirmités qui accompagnent et suivent toujours les grandes calamités y avaient amoncelés. Il excita, il encouragea, il échauffa le zèle d'un grand nombre de personnes respectables qui s'étaient réunies en société pour aller visiter elles-mêmes ces tristes dépôts de toutes les misères humaines. La vive impulsion qu'il sut donner à leur activité, dans cette terrible crise, enfanta des miracles de charité. On croira sans peine que des secours abondants et bien placés n'étaient pas la moindre des consolations que ces généreuses bienfaitrices venaient apporter à tant de malheureux. C'était seconder de la manière la plus efficace le zèle des administrateurs prêts à succomber sous le poids des infortunes qu'on venait entasser à leurs pieds, et sous l'insuffisance des moyens mis à leur disposition.

Toutes ces éclatantes vicissitudes de la fortune, toutes ces grandes révolutions politiques trouvaient et laissaient l'abbé Duval dans cette paix de l'esprit et du cœur, qu'une entière résignation à la Providence peut seule donner aux âmes vraiment religieuses. On a vu que cette résignation, loin d'être en lui de l'indifférence, tenait toujours à un sentiment de confiance et d'espérance. Il avait toujours espéré, lors même que tout était désespéré. Il n'avait pu être découragé par les ravages d'un torrent dont la violence et l'impétuosité même annonçaient que son passage serait de courte durée. Mais, dans ce passage si court, que de malheurs et de malheureux se trouvaient à sa suite! Voilà ce qui attristait son âme et occupait toutes ses pensées. Aussi fut-il facile d'observer, après la seconde restauration, que l'impression qui lui en était restée parut redoubler son zèle et donner une nouvelle activité à son ingénieuse charité, pour varier tous les moyens de réparer tant de calamités.

Après avoir rempli un devoir respectable, en prêchant l'Avent de 1816, devant cette auguste famille qui avait désiré de l'entendre, et dont il ne cessait de proposer les exemples de religion et de piété comme les plus purs modèles que Dieu, dans sa bonté, eût pu donner à la France, il ne s'occupa plus que d'établissements utiles et de malheureux à soulager.

Telles étaient la confiance et l'estime qu'on lui accordait, qu'on ne pouvait concevoir une pensée ou un plan de bienfaisance, qu'on ne se crût obligé de les lui soumettre, pour en diriger et en régler l'exécution. On le regardait, en quelque sorte, comme le premier ministre de la Providence, et son concours était présenté comme le garant de l'approbation publique et le gage infaillible du succès. Aussitôt qu'il consentait à attacher son nom à un établissement quelconque, les moyens, les agents, les instruments venaient s'offrir d'eux-mêmes à son inépuisable charité, et il n'était personne qui ne se trouvât honoré de concourir à ses pieux desseins.

Soit qu'il ne fît que céder au besoin immense de faire le bien qui remplissait son âme, soit qu'un secret pressentiment l'avertît que la Providence ne lui réservait que peu de temps encore à passer sur la terre, on le vit, pendant les quinze derniers mois de sa vie, précipiter ses jours et ses projets, pour jeter les fondements d'un grand nombre d'établissements qu'il est sans doute donné à la religion et au temps d'affermir et de perfectionner.

Il se rappelait que c'était surtout à la suite des grands bouleversements qui avaient tourmenté la France, qu'on avait vu se former et s'élever avec le seul secours des âmes généreuses, cette multitude d'institutions utiles qui couvraient Paris et les provinces, lorsque la révolution est venue les détruire et les renverser. La plupart d'entre elles ne remontaient guère, en effet, au delà des dernières années du règne d'Henri IV, et de celui de Louis XIII. Il serait assez inutile d'en faire ici la longue énumération; ce ne serait qu'ajouter à nos trop justes regrets : il suffira de citer les noms à jamais respectables du cardinal de Bérulle, de saint Vincent de Paul et de M. Olier. En se rappelant tout ce qu'avaient fait et laissé après eux ces hommes éminents en vertus et en paroles, on pourra juger tout ce que la religion peut faire de bon et de durable; et, si l'on descendait à une époque plus rapprochée de nous, on croirait lire une fable en lisant le récit de tous les prodiges de charité qu'avait opérés ce célèbre curé de Saint-Sulpice (M. Lan-

gnet) dont l'ameublement consistait en un lit de serge et deux chaises de paille, et qui trouvait le moyen de distribuer, tous les ans, un million d'aumônes aux pauvres.

C'était sur les traces de ces hommes vraiment grands (si la véritable grandeur consiste à faire de bonnes et grandes choses avec de faibles moyens) que l'abbé Duval aspirait à marcher. Il ne prononça pas un seul sermon ou un seul discours, la dernière année de sa vie, qui n'eût pour objet quelque établissement utile.

Il prêcha dans l'église des Missions-Etrangères, le 22 décembre 1817, pour l'œuvre des pauvres Savoyards. Cette œuvre si respectable, commencée dans le dernier siècle par l'abbé de Pontbriant, avait atteint, au moment où la révolution commença, toute la perfection dont elle était susceptible, sous les auspices du vertueux abbé Fénelon, digne du beau nom qu'il portait, par sa piété et sa charité; et tel était l'esprit de religion et de probité qu'il était parvenu à leur inspirer, que ces jeunes étrangers, orphelins en France, dispersés au milieu d'une ville immense, sans parents, sans amis, sans protecteurs, se trouvaient unis par les liens d'une confraternité commune, fondée sur l'habitude des pratiques religieuses et morales; et telle était la confiance générale qu'ils avaient su mériter par une exacte et sévère probité, qu'on n'hésitait pas à leur confier les commissions les plus délicates. Ils étaient même devenus des agents utiles à l'administration et à la police de cette grande ville, pour y maintenir l'ordre, et être des modèles de fidélité à l'observer. L'abbé Duval fit encore plus que n'avaient fait ses deux respectables prédécesseurs. Il voulut donner une sorte de considération à une association qui, dans l'opinion du monde, ne paraissait guère devoir aspirer à une récompense si honorable. Excités et appelés par lui, d'estimables jeunes gens, d'une condition au-dessus de la condition ordinaire, pénétrés de la grandeur que la religion imprime aux actes les plus communs de la charité chrétienne, consentirent avec joie à diriger les petits Savoyards, à leur donner les premiers éléments de la religion et à ajouter à des instructions utiles le plus puissant moyen de persuasion, celui de leur procurer du travail et des secours, pour les préserver également de la misère et de l'oisiveté. La religion et la charité sont inséparables : l'une élève l'homme jusqu'au ciel, l'autre en descend pour consoler le malheur sur la terre.

Nous ne ferons qu'indiquer l'objet de quelques autres sermons ou discours que l'abbé Duval prononça cette dernière année de sa vie.

Il prêcha, le 6 février 1818, à Saint-Thomas d'Aquin, pour les pauvres prisonniers; le 23 du même mois à Saint-Germain l'Auxerrois, pour un établissement en faveur des orphelines de la paroisse; le 3 avril à Saint-Vincent de Paul, pour procurer une maison aux frères des Ecoles chrétiennes, dont cette paroisse avait le plus pressant besoin. Il consentit à prêcher encore à Saint-Thomas d'Aquin, le 21 avril, pour les pauvres de l'arrondissement; le 6 et le 7 mai à l'église de l'Assomption et à celle des Missions-Etrangères, pour son œuvre des pauvres Savoyards; le 1er juin à Saint-Germain des Prés, pour l'installation d'une communauté de jeunes clercs, et le 9 juin suivant à l'église de Bonne-Nouvelle, pour l'établissement d'un bureau de charité.

Ces sermons, dans des chaires de Paris, ne l'empêchaient pas de déférer quelquefois au vœu des personnes pieuses qui désiraient de l'entendre parler des matières de religion, dans de simples entretiens. On cite entre autres de lui un discours qu'il prononça dans l'une de ces réunions, sur *l'esprit de foi*. Il n'était point écrit; et l'un des auditeurs, très-capable assurément d'en juger et d'en apprécier tout le mérite, rapporte *qu'il était admirable pour la solidité, la piété et l'élégance.*

Le sermon que l'abbé Duval prononça, le 14 février 1818, dans l'église des Missions-Etrangères, présentait de grandes vues sur cette belle et noble institution. L'orateur remonta à l'origine de ces missions lointaines dont le dévouement le plus admirable avait pu seul inspirer la première pensée, et dont la politique et le commerce avaient recueilli de si grands avantages. Il rappela toute l'importance que la pieuse sagesse de nos rois avait cru devoir y attacher, la protection constante qu'ils leur avaient accordée, et tous les genres de secours qu'ils avaient affectés à leur établissement et à leur progrès. Louis XIV, celui de nos rois qui, par une sorte d'inspiration naturelle, saisissait toujours avec le sentiment de sa grande âme tout ce qui tendait à propager les bienfaits de la religion et la gloire du nom français, devait être et fut plus que tout autre encore l'éclatant protecteur des missions étrangères. Elles portèrent le nom, la grandeur et la majesté de ce prince dans les contrées de la terre les plus éloignées. L'abbé Duval retrace avec douleur leur état actuel, que peut à peine soutenir, au milieu des plus terribles épreuves, le zèle des prêtres vertueux qui traversent les mers et vont braver la mort pour rallumer le flambeau de la foi prêt à s'éteindre. Il était impossible de peindre une situation si déplorable sans donner de justes regrets à la mémoire de ces hommes apostoliques qui avaient fondé avec tant d'art, de patience et de génie, ces grandes colonies du christianisme, et dont un événement assez connu a interrompu la succession. L'abbé Duval ne négligea pas cette occasion d'arracher les Français à leur indifférence pour des établissements si précieux, en leur opposant l'exemple d'une nation rivale bien plus attentive sur ses intérêts. On voit en effet l'Angleterre faire sans regret de grands sacrifices, et concilier avec autant de sagesse que de bonheur le soin estimable de répandre tous les bienfaits de la morale

évangélique avec l'art de les faire servir à l'accroissement de sa prospérité commerciale.

Le zèle de l'abbé Duval pour des missions éloignées nous conduit naturellement à parler de ce qu'il a fait pour des missions plus rapprochées de nous. On a peine à concevoir comment ces missions ont pu devenir tout à coup le sujet de tant de fables ridicules dans des écrits où la vérité, la décence et le goût sont également offensés.

Dans toutes les questions où l'esprit de parti cherche à s'agiter par ignorance ou par mauvaise foi, il semble que la manière la plus sûre et la plus naturelle de les éclaircir est toujours de les réduire aux termes les plus simples.

Dans tous les temps, dans ceux mêmes où toutes les églises des villes et des campagnes avaient leurs pasteurs, et où un clergé nombreux présentait d'abondantes ressources pour l'instruction religieuse des peuples, on a vu les évêques appeler, lorsqu'ils le jugeaient nécessaire ou convenable, le secours extraordinaire de quelques missionnaires, pour ranimer l'esprit de religion et opérer d'utiles changements dans les mœurs. Une expérience assez constante les avait convaincus des précieux avantages qu'en avaient recueillis la religion et la morale.

On ne peut contester que, dans l'état déplorable où se trouve réduite l'Eglise de France, et dans un temps où, de l'aveu général, le nombre des pasteurs est si peu proportionné aux besoins et au vœu des peuples, il ne fût très-désirable et très-utile de pouvoir au moins leur offrir des moyens de se rapprocher des sentiments et des pratiques de la religion.

Il ne s'agissait point de *convertir des idolâtres*, comme on a cru le dire fort ingénieusement; il s'agissait seulement de rappeler à des chrétiens les vérités les plus importantes de leur religion, que beaucoup d'entre eux ignoraient peut-être, à la suite d'une révolution où l'on s'était attaché à effacer de l'esprit des peuples toutes les impressions religieuses. Il s'agissait surtout de les rappeler à la pratique des devoirs qu'elle leur prescrit dans l'intérêt de leur propre bonheur et dans celui de la société.

Ce fut cette estimable pensée qui inspira à quelques ecclésiastiques le dessein de se réunir et de se consacrer à ce pieux ministère. Une association libre et volontaire fut le seul lien de leur engagement, et le premier devoir qu'ils s'imposèrent fut de n'agir que sous l'autorité des évêques, et avec l'approbation des pasteurs ordinaires, qui croiraient devoir réclamer le secours de leur zèle et de leurs talents.

Ils n'affectèrent ni mystère, ni prétentions d'aucun genre qui pussent porter le moindre désordre dans le cours ordinaire de l'administration ecclésiastique ou civile. Ce fut au gouvernement lui-même qu'ils exposèrent leurs vues et leur plan, et ce ne fut qu'avec son autorisation et ses encouragements qu'ils entrèrent dans cette carrière dont le zèle le plus pur pouvait seul adoucir les peines et les contradictions. Le suffrage le plus auguste fut leur premier dédommagement et leur première récompense. Ils s'étaient certainement attendus à beaucoup de fatigues et à beaucoup de dégoûts inséparables d'un pareil ministère; mais ils ne devaient guère s'attendre à être le sujet d'une grande controverse politique au milieu de tant de controverses d'une nature et d'un intérêt bien différents. Par une espèce de folie vraiment inconcevable, et dont on ne peut expliquer le principe et les causes, si l'on ne veut pas y voir l'expression d'une haine aveugle et insensée pour tout ce qui tient à la religion, on a voulu représenter comme une vaste et ténébreuse conjuration, une institution dont tous les actes, nécessairement publics, sont soumis à la surveillance des autorités, dont tous les membres font profession de n'agir que sous l'approbation de leurs supérieurs, qui n'arrivent et ne se présentent que là où ils sont appelés par le double concours de l'autorité ecclésiastique et administrative, dont tous les moyens se bornent à des moyens de persuasion, qui ne parlent qu'à ceux qui viennent les chercher, et qui ne mêlent à leurs instructions religieuses que la touchante exhortation d'être toujours fidèles au souverain, soumis aux lois, et d'oublier toutes les haines et toutes les injures, à l'exemple d'un roi qui a tout pardonné et tout oublié.

Il faut convenir qu'un pareil langage ne ressemble guère à celui de quelques-uns de leurs accusateurs.

D'ailleurs, on croit avoir le droit de dire avec simplicité et sans ostentation, qu'on peut se confier à cette sagesse éclairée qui, dans tous les temps, a distingué d'une manière si remarquable le corps épiscopal de France. Il n'est pas d'évêque qui ne sache que le maintien de la paix et de la tranquillité publique entre dans l'ordre des devoirs de l'administration ecclésiastique, comme de toutes les autorités qui exercent des pouvoirs dans la société; que la prudence chrétienne, si expressément recommandée par l'Evangile aux premiers pasteurs, les invite à observer avec attention ce que les circonstances peuvent permettre et ce qu'elles doivent interdire; qu'il est de leur sagesse de faire céder quelquefois l'espérance d'un plus grand bien au danger de provoquer un plus grand mal, en irritant des passions même injustes; et que si, dans des temps de malheurs et de persécutions, la religion se glorifie de ses confesseurs et de ses martyrs, c'est à l'ombre de la paix et sous la protection des lois qu'elle peut exercer le plus utilement sa douce et salutaire influence.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que de tant de ridicules calomnies qu'on s'est plu à assembler contre des hommes si modestes et si estimables, il n'en est pas une seule qui ait réclamé l'intervention

de l'autorité judiciaire, et que, dans toutes les circonstances où l'autorité suprême s'est cru obligée d'invoquer le témoignage des autorités locales, toutes les déclarations ont été uniformes pour attester la piété, le désintéressement et l'esprit de paix de ces respectables apôtres de la religion, et raconter les heureux résultats de leurs instructions et de leurs paroles, pour rétablir ou affermir la paix publique et l'union des familles.

On a été jusqu'à vouloir les rendre responsables du bien qu'ils faisaient, de l'empressement qu'on montrait à les entendre, et même des honneurs que la reconnaissance populaire tentait de leur décerner, mais que leur modestie parvenait presque toujours à éluder.

Au reste, ce qui doit consoler ces hommes vertueux d'une si bizarre injustice, c'est que leurs accusateurs eux-mêmes ne croient pas un seul mot de toutes les fables qu'ils proposent à la crédulité de leurs lecteurs ; qu'on ne les calomnie que là où on ne les connaît pas, et qu'ils sont bénis et respectés partout où on les voit et partout où on les entend.

Cette violente opposition à un ministère de paix, de miséricorde et de charité, ne s'était pas encore montrée au point où on l'a vue depuis, lorsque l'abbé Duval, plus touché que personne du défaut d'instruction religieuse qui se faisait remarquer dans une grande partie de la France, sentit la nécessité de soutenir cet établissement naissant, de l'autorité de son nom et de ses paroles. On pourrait dire que le suffrage de celui de tous les hommes, qui aurait le plus redouté de troubler l'ordre public, si l'espérance même du bien avait pu y porter la plus légère atteinte, pourrait suffire pour protéger les missions et les missionnaires contre d'absurdes calomnies.

On se rappelle encore la sensation extraordinaire que produisit le discours qu'il prononça dans une assemblée où s'étaient réunis plusieurs évêques, les membres les plus respectables du clergé de Paris, et un grand nombre de personnes pieuses des premières classes de la société. Ce fut dans cette assemblée, convoquée chez une de ces personnes (21) dont la vie entière est consacrée à la bienfaisance, et dont le nom est attaché à toutes les œuvres de miséricorde, que l'abbé Duval, cédant aux inspirations de son âme, pénétré des besoins pressants de la religion, traça, avec une chaleur qui ne pouvait venir que d'un sentiment profond, l'histoire des missions en général. Sans remonter à l'origine du christianisme, où la conversion de tant de peuples idolâtres ne pouvait être que l'ouvrage des pieux missionnaires que le Saint-Siége déléguait dans toutes les parties de l'Occident, il fit voir qu'à toutes les époques où la disette de pasteurs, la dépravation des mœurs, la corruption de la discipline avaient demandé des remèdes extraordinaires, la Providence avait toujours suscité des hommes extraordinaires pour rendre à l'Eglise son ancienne régularité, en répandant l'instruction dans les villes et dans les campagnes ; que ce fut ainsi que l'on vit, dans les XIV[e], XV[e] et XVI[e] siècles, naître, se former et s'élever plusieurs instituts religieux, qui, dans l'origine, n'avaient eu pour objet que de suppléer à l'insuffisance ou à l'indifférence des pasteurs ordinaires, et d'arrêter les ravages des nouvelles sectes qui s'étaient introduites à la faveur de l'ignorance générale ; que ce fut en marchant sur leurs traces que saint Vincent de Paul fonda sa pieuse congrégation, pour réparer les malheurs dont trente ans de guerres civiles et religieuses avaient couvert la France ; que ses premiers disciples n'avaient été que de simples missionnaires, qui se dispersaient dans les provinces et dans les campagnes pour rapprendre en quelque sorte la religion à tous ceux qui en avaient oublié les préceptes ou méconnu les devoirs pendant ces longues années de désordres ; que les respectables fondateurs de ces séminaires, qui ont tant contribué à rétablir la sainteté de la discipline ecclésiastique en France, avaient commencé par être des missionnaires : tant ils étaient convaincus qu'en formant des ministres pour l'Eglise, on devait s'attacher à disposer les peuples à recueillir le fruit de leur ministère ; que Bossuet et Fénelon, le célèbre abbé Fleury, et les coopérateurs qu'ils s'étaient associés, et qui devinrent dans la suite ou de grands évêques, ou les principaux ornements de l'église de France (22), avaient eux-mêmes sollicité cet humble ministère, qu'on tenterait en vain aujourd'hui d'avilir et de calomnier ; que l'on peut demander avec confiance à ces détracteurs, si Bossuet et Fénelon ne leur paraissent pas aussi grands, et peut-être plus grands encore, lorsqu'on les voit descendre de la hauteur de leur génie pour apprendre le catéchisme à des enfants et au peuple des campagnes, que lorsqu'on les entendait du haut de leurs chaires révéler à la cour des rois les grandes vérités de la religion, ou apprendre aux héritiers du trône le grand art de régner.

On sent combien un pareil sujet dut prêter de charme et d'intérêt à l'éloquente sensibilité de l'abbé Duval.

Aussi l'effet de ce discours fut tel qu'à peine eut-il été prononcé, tous les auditeurs se disputèrent l'honneur d'être les premiers à souscrire des engagements en faveur des missions de France. Ces premières souscriptions montèrent à une somme considérable, et l'on vit arriver successivement un grand nombre d'autres souscripteurs, dont plusieurs même excédèrent la mesure qu'ils s'étaient d'abord imposée.

Lorsque l'on considère le nombre et l'é-

(21) Mme de Grosbois.

(22) On trouve au numéro 522 et au numéro 534 de l'*Ami de la Religion et du Roi* une notice très-curieuse et très-intéressante des missions qui eurent lieu sous le règne de Louis XIV.

tendue des établissements dont l'abbé Duval jeta les fondements, et lorsqu'on les compare avec la difficulté des circonstances et la brièveté du temps que la Providence lui a accordé pour en méditer le plan et en disposer l'exécution, on a peine à comprendre comment un seul homme, un simple particulier, sans titre, sans place, sans fortune, a pu créer tant d'établissements dans le court espace de quatre ans. On ne conçoit même pas comment il a pu seulement en avoir la pensée, et suffire à la variété infinie de combinaisons et de relations qu'exigeaient des institutions appropriées à presque toutes les conditions malheureuses de la société.

Les regards paternels de l'abbé Duval pénétrèrent jusque dans l'obscurité des prisons. Il n'avait pas le pouvoir de briser les fers dont la justice avait chargé des coupables, mais il savait qu'une révolution de vingt-cinq ans précipite souvent une jeunesse abandonnée à elle-même, dans des égarements dont elle n'aurait seulement pas eu la pensée dans des temps d'ordre et de paix.

Il est vraisemblable que le défaut d'instruction, et surtout d'une instruction religieuse, avait autant contribué que leur dépravation morale, aux excès dont ils s'étaient rendus coupables. L'abbé Duval se flatta de pouvoir rendre à la vertu les plus jeunes d'entre eux, en leur rendant les goûts honnêtes et estimables qu'un certain degré d'instruction dispose toujours à cultiver, lorsque le cœur n'est pas encore entièrement corrompu.

Un ecclésiastique respectable (M. Arnoux), inspiré par ce sentiment de charité chrétienne qui embrasse dans sa sollicitude tous les malheurs et tous les malheureux, en avait conçu la première pensée. La connaissance qu'il avait prise de l'état des prisons lui révéla un secret dont il sut faire l'usage le plus utile, pour guérir une des plus grandes plaies de la révolution. Ce n'était pas la jeunesse seule qui s'était ressentie de la contagion des vices qu'elle avait enfantés ou développés. Cette contagion s'était étendue jusqu'à l'enfance même, et les prisons renfermaient une multitude d'enfants que la justice s'était refusée à punir aussi sévèrement qu'ils l'auraient peut-être mérité, à cause de la faiblesse et de l'ignorance de leur âge.

Mais l'intérêt public, l'intérêt même de ces petits coupables, avait exigé qu'on les séquestrât de la société, et qu'on les condamnât à une détention plus ou moins prolongée, selon la gravité de leurs délits. On pouvait aussi espérer qu'ils apprendraient à rougir de leur précoce corruption, et qu'ils se montreraient dignes, par leur repentir, de rentrer dans la vie commune.

Mais le plus pressant était de les séparer des coupables d'un âge plus avancé, dont les exemples et les discours ne pouvaient que les entretenir dans l'habitude du vice, et peut-être les familiariser avec le crime.

Il était, pour ainsi dire, impossible de concevoir un projet ou une pensée généreuse sans que l'on se crût obligé d'y associer l'abbé Duval. Il saisit fortement l'idée de M. Arnoux, et entrevit tous les avantages que la religion et la morale publique pouvaient en recueillir. Il voulut y concourir par tous les moyens qui étaient en son pouvoir, et en parla à quelques personnes qui avaient accès auprès du gouvernement, avec cette conviction et cette chaleur de l'âme qu'il portait naturellement dans tout ce qui était bon et utile. Le gouvernement accueillit avec satisfaction le plan de l'abbé Arnoux, et ne se borna pas à une simple approbation; il accorda l'ancien couvent des Dominicains, de la rue Saint-Jacques, pour recevoir ces jeunes détenus. C'est là qu'on s'occupa à les rendre à la religion, à leurs familles et à la société, en leur procurant cette instruction religieuse et morale dont ils avaient été dépourvus, et en leur faisant apprendre différents métiers, qui doivent leur procurer, pour la suite de leur vie, une existence douce, honnête et indépendante. C'est ainsi qu'avant même d'être rendus à la liberté et au bien-être, ils commencent à en goûter les premières douceurs. Leur bonne conduite leur donne l'espérance de voir abréger ce temps d'épreuve, et le droit qui leur est assuré sur une partie du prix de leur travail entretient parmi eux une utile émulation.

La direction de cet établissement ne pouvait être confiée à un instituteur plus digne d'en remplir l'objet, qu'à celui qui en avait conçu la pensée, et M. l'abbé Arnoux consentit à se charger de ce ministère vraiment pastoral. Le succès le plus heureux et le plus complet a justifié le vœu du gouvernement et les espérances des pieux instituteurs qui ont provoqué sa sollicitude. Tous les témoignages se réunissent pour vanter l'ordre, la régularité et l'amélioration morale qui s'y font remarquer; et l'on a déjà la consolation de voir plusieurs de ces jeunes détenus, rendus à la vertu et à la liberté, porter dans l'exercice des professions honnêtes auxquelles on les a préparés, le sentiment de leur repentir et de leur reconnaissance.

Aussitôt que l'abbé Duval créait une institution, ou était appelé à lui donner la forme et les règles les plus propres à en assurer le succès et la stabilité, il formait en même temps une association pour en maintenir l'esprit et en perpétuer les bienfaits; il en réunissait les membres de temps en temps auprès de lui, se faisait rendre compte de leurs travaux, et mêlait aux expressions de la reconnaissance publique, dont il était le noble interprète, des avis utiles qui tendaient toujours à perfectionner ces admirables institutions.

C'est également à l'abbé Duval, au zèle des grands vicaires de Paris, et à l'utile surveillance du supérieur de Saint-Sulpice, que l'on doit les progrès et la prospérité du petit séminaire de Paris, que la disette des sujets destinés au ministère ecclésiastique

rendait si utile et si nécessaire. Il exposa, dans plusieurs assemblées de charité, les besoins d'une œuvre si importante dans l'état actuel de l'église de France, et, selon son usage, il obtint encore plus qu'il n'avait demandé.

Son zèle et sa charité ne se renfermaient pas dans l'enceinte des murs de Paris. Aussitôt que l'on réclamait son intérêt et son appui pour quelque entreprise utile à l'humanité, il en devenait le bienfaiteur, s'il n'en était pas le fondateur. C'est ainsi qu'il accueillit avec empressement le vœu d'une institution de religieuses qui avaient uniquement pour objet de se consacrer à l'instruction des enfants dans les campagnes et dans les paroisses dépourvues de pasteurs. Ces enfants, abandonnés à eux-mêmes, et privés de toute espèce d'instruction religieuse et morale, étaient condamnés à croupir dans une profonde ignorance des premiers devoirs de la religion et de la société.

Mme la marquise de Croisy, l'une de ces personnes si recommandables, dont la religion est toute fondée sur la charité, apprit qu'un établissement de ce genre venait de se former à Poitiers. Elle s'était pénétrée depuis longtemps du même projet, et s'occupait de faire participer le diocèse de Paris aux avantages que le malheur et l'indigence pouvaient en recueillir. Heureuse de se voir prévenir en quelque sorte dans cette pieuse intention, elle s'y confirma avec encore plus de confiance, en apprenant que l'expérience en avait constaté les utiles résultats. Elle avait toujours été l'une des principales coopératrices de l'abbé Duval dans ses œuvres de bienfaisance, et sa première pensée fut de recourir à ses lumières et à son intervention, sur les moyens de remplir l'objet qu'elle se proposait. On doit bien croire qu'elle obtint de lui tous les conseils et tous les encouragements que méritait une entreprise aussi conforme à ses dispositions et à ses occupations habituelles; mais il jugea avec raison que la manière la plus simple et la plus sûre d'en accélérer le succès était de profiter des secours et de l'expérience des religieuses qui s'étaient déjà consacrées au même genre d'instruction, et il obtint des religieuses de Poitiers plusieurs sujets de mérite pour venir jeter les fondements de l'établissement de Paris.

Mme de Croisy, encouragée par une approbation qu'elle était accoutumée à recevoir comme un conseil de la Providence et comme une règle de conduite, s'empressa de faire à ses frais, l'acquisition d'une maison à Issy, près de Paris, pour y recevoir les nouvelles institutrices, qui prirent le nom de *Religieuses de Saint-André*. L'abbé Duval ne se borna pas à seconder les vues saintes et utiles qui avaient présidé à cet établissement; il obtint en peu de temps, de cette charité inépuisable qui produit tant de miracles à côté de tant d'indifférence et de corruption, tous les fonds nécessaires et tous les sujets propres à répandre, parmi les jeunes filles des campagnes, cette instruction élémentaire dont elles seraient entièrement privées, sans cette charitable prévoyance. Nous nous trouvons heureux de pouvoir associer le nom d'une bienfaitrice si respectable à celui de l'homme vertueux qui fut, pendant tant d'années, son guide et son conseil, et qui n'est plus aujourd'hui que l'objet de sa religieuse vénération et de ses éternels regrets.

Mais l'entreprise la plus extraordinaire de l'abbé Duval, celle dont la candeur la plus pure pouvait seule concevoir la pensée, et oser s'en promettre le succès, ce fut de mettre en quelque sorte la vertu en présence habituelle du vice. Il ne fut pas même arrêté par la crainte d'effaroucher l'honneur et la délicatesse, en demandant aux personnes les plus éminentes par la considération et la piété, d'entrer en société avec tout ce que leur sexe pouvait offrir de plus abject par l'excès de la dépravation.

Nous ne croyons avoir rien de mieux à faire que de transcrire fidèlement l'écrivain estimable (23) qui nous a transmis cette circonstance de la vie de l'abbé Duval.

« Ce fut lui, dit cet écrivain, qui fut le créateur de l'œuvre des Filles repenties, que des journaux ont fait connaître dernièrement. Il excita des dames qui avaient une entière confiance en lui, à aller dans les prisons, et à essayer de ramener à Dieu et à la vertu des âmes qui semblaient flétries par le vice, mais que l'ignorance et des occasions funestes avaient peut-être entraînées au mal. Une telle entreprise paraissait d'abord imprudente et téméraire. Son courage triompha des obstacles et passa dans le cœur de quelques personnes généreuses, qui se dévouèrent à une tâche si effrayante avec une ardeur que la religion seule pouvait inspirer. Le succès qui a couronné leurs efforts a justifié les espérances et la sagacité de celui qui en avait conçu le projet, et qui en avait pressé l'exécution. Près de quatre-vingt filles arrachées à de honteuses habitudes, bénissent aujourd'hui, dans une retraite pieuse l'auteur d'une œuvre que la prudence humaine eût peut-être qualifiée de folie. »

Il serait assez curieux de connaître exactement le montant des sommes que la confiance publique a mises successivement à la disposition de l'abbé Duval, pour tant d'établissements de tous les genres. Nous regrettons de n'avoir aucune notion précise à cet égard; et, malgré notre conviction personnelle, nous craindrions d'être soupçonnés d'exagération, en présentant l'idée que nous nous en sommes formée.

C'est par de pareils résultats qu'on pourrait apprécier toute l'influence qu'un seul homme de bien peut exercer dans l'intérêt du bonheur général.

On doit encore observer que l'abbé Duval se permettait bien rarement de solliciter la charité particulière de qui que ce fût, pas

(23) M. Picot.

même de ceux que des relations plus intimes mettaient, pour ainsi dire, à sa disposition. Son extrême délicatesse se serait effarouchée de tout ce qui aurait pu offrir l'apparence d'un tribut surpris à la complaisance, ou à des égards de société. Il savait d'ailleurs qu'on ne peut jamais connaître ni les moyens ni les embarras secrets des familles, et que des charités accordées aux dépens de la justice deviennent quelquefois de graves injustices. Il avait à cet égard une sorte de pudeur qui donnait un charme de plus à la pureté de sa charité. C'était dans des assemblées publiques qu'il provoquait les dons d'une bienfaisance libre, secrète et volontaire. C'était ensuite dans des réunions particulières, entre des personnes connues par leur sagesse et leur bon esprit, qu'il concertait les mesures les plus propres à en assurer la destination. Les fonds ne passaient jamais par ses mains; il se contentait de les créer; et, par l'un de ces prodiges dont la religion seule a le secret, c'était du sein des familles mêmes qui avaient le plus souffert de l'injustice et de la violence qu'il faisait sortir les secours les plus abondants. Il savait que l'expérience du malheur et des privations dispose naturellement les âmes nobles et sensibles à soulager des malheurs auxquels elles n'ont point été étrangères.

On l'a déjà dit ailleurs : « Les gouvernements n'ont pas toujours paru assez convaincus de tout ce qu'ils pouvaient faire avec le seul secours des instruments de la religion. Le nécessaire suffit à des hommes supérieurs aux besoins du luxe et de la mollesse. Ceux qui n'ont en vue que Dieu et la religion n'ont pas même besoin de la gloire humaine. Mais les gouvernements ont besoin, pour leur propre intérêt, de leur assurer cette espèce de considération publique, sans laquelle leur ministère perd une partie de son influence sur l'opinion des peuples. Les établissements durables, les monuments immortels sont toujours ceux qui reposent sur la religion. Le christianisme s'est établi sans le secours des hommes, et malgré la résistance des hommes, et Bossuet disait souvent avec un sentiment profond d'admiration : *Il semble que les apôtres et leurs premiers disciples aient travaillé sous terre pour établir tant d'églises en si peu de temps, et sans que l'on sache comment* (24). »

Il ne faut pas assurément être bien versé dans les antiquités de l'histoire de France, pour savoir que c'était la religion qui avait tout fait et tout créé en France, et qu'une grande partie de ce qui existe encore repose sur les ruines des monuments qu'elle avait élevés. Hôpitaux, colléges, établissements d'instruction dans tous les genres, chefs-d'œuvre de l'antiquité sauvés du naufrage général qui avait tout englouti en Europe, tout était l'ouvrage de la religion, tout était une émanation de son souffle et de son esprit; il n'était pas une maladie de l'âme ni une infirmité humaine à laquelle la religion n'eût préparé un asile et des secours. Tant de bienfaits, tant de monuments utiles n'avaient coûté au peuple aucun sacrifice, et n'avaient point aggravé ses charges. La religion seule jetait les fondements de la prospérité publique, dans des siècles où les gouvernements n'en avaient ni le pouvoir, ni les moyens, ni peut-être même la pensée.

Mais quels étaient donc les moyens de cet homme qui a fait tant de choses en si peu de temps? Ses moyens se bornaient à la confiance qu'il avait le don d'inspirer, au charme d'une sensibilité douce et modeste, à la seule passion qu'il ait jamais éprouvée, celle de faire du bien aux hommes pour les ramener à Dieu et à la religion.

Il n'avait par lui-même ni places, ni fortune, ni crédit, ni puissance. Il était étranger au monde, aux dépositaires du pouvoir, aux dispensateurs des grâces. Il vivait dans la retraite, et n'en sortait que pour les devoirs de son ministère. Son abnégation de lui-même était portée au point qu'il ne lui était jamais venu en pensée de s'occuper de son avenir. Ce qui lui restait de son modique patrimoine n'aurait pas même suffi aux premiers moyens de subsister. De pareils détails lui paraissaient peu dignes de l'occuper; il les avait abandonnés à la Providence; et il parlait si peu de lui, qu'on ne savait pas même qu'il n'avait rien à lui. C'est ainsi qu'il s'exprimait lui-même dans un de ses entretiens dont on nous a conservé des fragments : « Je m'abandonne pleinement, absolument à la Providence ; elle fera de moi ce qu'elle voudra. Je m'attends à tout, je ne m'arrête à rien : je vis au jour le jour, et je n'en suis que plus heureux »

Ce ne fut que très-peu de temps avant sa mort, que le roi, informé par M. le cardinal de Périgord que cet ecclésiastique, dont tout Paris parlait avec tant d'estime et de respect, que celui qui faisait vivre tant de pauvres, était pauvre lui-même, voulut lui donner moins une grâce qu'un témoignage de sa bienveillance personnelle ; il accorda à l'abbé Duval une pension de quinze cents francs, dont sa mort l'a même empêché de jouir (25).

Ce n'était pas la première occasion où le roi avait fait connaître la haute opinion qu'il avait du mérite et de la vertu de l'abbé Duval. A l'époque du Concordat de 1817, au moment où il fut question de pourvoir aux différents siéges du royaume, la première pensée du roi se porta sur l'abbé Duval et sur son digne collègue. Il voulait honorer l'Eglise gallicane, en la décorant des vertus et des

(24) *Histoire de Bossuet*, liv. VII, n. 16, tom. II, p. 282.

(25) L'inépuisable bonté du roi a voulu que la pension de quinze cents francs qu'il avait accordée à l'abbé Duval, et dont sa mort prématurée l'avait empêché de jouir, restât consacrée aux frais de l'éducation de ses neveux.



talents des deux ecclésiastiques du royaume, que leur considération personnelle élevait au premier rang dans l'opinion publique; mais on doit bien croire que le respectable prélat, dépositaire de sa confiance pour des choix si importants, avait prévenu depuis longtemps son vœu et ses intentions.

Celui qui a apporté un scrupule si religieux et si délicat à n'offrir au choix du prince que des sujets dignes de son suffrage ; celui qui a même été chercher le plus grand nombre d'entre eux dans la retraite où ils avaient fixé leur vie, et qui avait eu à combattre leur répugnance et leur modestie pour des fonctions que plusieurs ont refusées ou n'ont acceptées qu'à regret ; un tel ministre des intentions religieuses du roi avait porté, comme lui, ses premières pensées sur les mêmes hommes pour lesquels il lui montrait un intérêt si flatteur. Les relations habituelles que son administration lui donnait l'avaient encore plus pénétré d'estime et d'affection pour eux, que leur réputation même. Ce prélat, que l'on aime encore plus à vénérer pour ses vertus et le charme de ses qualités personnelles, que pour son rang et ses dignités, avait attaché sa propre gloire à ajouter deux noms si honorés à tant de noms recommandables, que l'approbation publique a généralement accueillis et confirmés; mais rien n'avait pu triompher de leur modeste et vertueuse résistance, et il se vit obligé d'annoncer au roi leur invincible refus et ses trop justes regrets.

Il fut question dans le même temps d'attacher l'abbé Duval au service d'un prince dont l'amour pour la religion, les sentiments si nobles et si élevés, l'âme confiante et sensible se serait trouvée dans une harmonie si parfaite avec la sienne. La pensée d'être utile à ses neveux, qui n'avaient pas d'autre appui que lui dans le monde, l'avait même disposé un moment à accepter un titre qui lui aurait laissé toute sa liberté, sans rien changer à ses habitudes et à ses occupations accoutumées; mais son goût dominant pour la retraite, et sa répugnance pour tout ce qui aurait pu le mêler aux agitations du monde et de la cour, ne lui permirent d'accueillir cette proposition qu'avec l'expression du respect et de la reconnaissance.

Au reste, la Providence, qui avait appelé l'abbé Duval au ministère qui convenait le mieux au genre de son talent et aux qualités de son âme, lui refusa la consolation de voir le rétablissement de cette Eglise de France, dont il était l'un des principaux ornements. Il avait vu avec douleur l'inconcevable acharnement qu'on avait opposé à des mesures qui ne lui paraissaient pas devoir appeler tant de contradictions, et il faut dire naturellement qu'il n'a jamais pu comprendre qu'un petit nombre d'évêchés de plus ou de moins pût soulever tant de haines et provoquer tant de déclamations. Tout cela lui paraissait bien étroit et bien puéril, après trente ans d'une révolution qui avait ébranlé tous les fondements de l'ordre social. Il disait que cette question du nombre des évêchés aurait à peine mérité une discussion de quelques jours entre des hommes de bonne foi.

On voit, dans ses notes manuscrites, qu'à cette même époque (au mois d'août 1817) toutes ses pensées, tous ses sentiments le portaient à un abandon absolu à Dieu, et à un entier détachement de lui-même. Cette préoccupation se laisse apercevoir dans les fragments qu'il a laissés sur ses dispositions intérieures, soit qu'il y fût entraîné par un attrait irrésistible vers la perfection chrétienne, soit que l'affaiblissement de ses forces l'avertît que sa mission sur la terre était finie, et qu'il devait être étranger à un monde qui allait finir pour lui.

« Abandon absolu et sans bornes de toute opinion, écrivait-il, permettre à chacun de penser, dire ou faire à notre égard ce qu'il lui plaira Tant que l'on cherche l'opinion des hommes, on est séparé de Jésus-Christ, on est étranger à son esprit, on est détourné du vrai chemin de la perfection. »

En parcourant ces fragments, on est frappé de la profonde vérité d'une maxime sur laquelle il ne cesse d'appuyer, et qui peut recevoir son application à toutes les situations et à toutes les affaires de la vie humaine.

Toute la force de l'homme est dans la volonté. C'est la volonté qui fait tout sur la terre. Celui-là est un saint, qui le veut.

L'abbé Duval avait plus consulté son âme que ses forces, en embrassant dans son zèle tant de projets divers qui ne lui laissaient aucun intervalle de repos. La nature ne lui avait donné qu'une constitution frêle et délicate, incapable de soutenir le poids de ses immenses travaux. Il prenait pour de la force l'activité de son âme, et il abrégeait ses jours, en craignant d'en perdre un seul pour la gloire de Dieu et le bonheur des hommes. En vain l'amitié alarmée lui conseillait des ménagements commandés par son amour même de la religion. Ces conseils, suggérés par l'intérêt le plus tendre à la conservation d'une vie si précieuse, ne lui paraissaient que des faiblesses de l'amitié.

Tous ceux qui s'intéressaient à l'abbé Duval s'apercevaient depuis quelque temps avec inquiétude de la décadence progressive de sa santé. On croyait même avec assez de fondement que des peines secrètes minaient sourdement une constitution déjà fatiguée par l'excès du travail et du zèle. La perte successive de ses parents, dans l'espace d'un petit nombre d'années, avait extrêmement affligé son cœur. Sa douleur calme et résignée n'en avait été que plus profonde. Il avait vu mourir sa mère et deux de ses frères, dont l'un avait annoncé de vrais talents et donné de grandes espérances, et l'autre ne lui laissait que des neveux sans fortune et sans existence. Car cet homme qui jouissait d'une considération si générale et si méritée, qui comptait

tant d'amis dans tous les rangs de la société, qui avait disposé de tant de richesses en faveur des pauvres, s'était interdit, par une délicatesse exagérée, de demander la plus légère grâce pour sa famille et ses parents. Ce fut probablement la tendre sollicitude de l'amitié, qui, à l'époque des pèlerinages du mont Valérien (au mois de septembre 1818), porta quelques amis de l'abbé Duval à le recommander aux prières publiques. Rien n'indiquait qu'il en était l'objet, et il l'ignora lui-même. On se borna à demander au ciel la conservation d'un ecclésiastique respectable, dont la vie était précieuse à la religion, et dont la santé donnait de vives alarmes.

Mais il était écrit que l'apôtre de la charité en devait mourir le martyr.

Aux approches des fêtes de Noël, et dans l'une de ces nuits rigoureuses, si ordinaires dans cette saison, il fut appelé auprès d'une dame dont il dirigeait la conscience, et qui désirait ardemment pour seule consolation le bonheur de recevoir ses derniers secours et ses dernières prières dans ce moment redoutable. Il était déjà souffrant; il ne se dissimulait pas à lui-même le danger auquel il s'exposait. On essaya en vain de l'arrêter par les plus justes considérations; il ne voulut rien écouter. Il pouvait à peine se soutenir; il crut retrouver des forces: c'étaient les derniers efforts de la nature, et ce fut auprès de cette malade, dans une chambre trop aérée, qu'il prit ce violent catarrhe dont il fut lui-même la victime, et qui le conduisit au tombeau. Il passa les derniers jours de décembre dans un malaise et une langueur qui l'empêcha de suivre son travail accoutumé, sans présenter encore aucun caractère alarmant.

Mais dès les premiers jours de janvier 1819, une complication d'accidents graves fit naître les plus vives inquiétudes; la faiblesse devint extrême et la toux opiniâtre. Il connut son état; il jugea qu'il était arrivé au terme de son pèlerinage sur la terre, et qu'il devait tourner toutes ses pensées vers le ciel; il fit interdire sa porte à ses amis même les plus chers, et ne voulut plus avoir d'entretiens suivis qu'avec le curé de sa paroisse (26), homme généralement vénéré dans la capitale, aussi chéri par la douceur de ses vertus et de son caractère, que recommandable par les services de tout genre, qu'il ne cesse de rendre à la religion; digne, en un mot, d'être l'ami, le conseil, le consolateur et l'appui de l'abbé Duval dans ces tristes et derniers moments. Il voulut dès le 7 janvier faire une confession générale. Il se confessa encore deux jours après. Le 12 il reçut le saint viatique, et désira que toutes les personnes de la maison fussent présentes à cette cérémonie. Il était juste que ceux qui avaient été témoins de la sainteté de sa vie, le fussent également de la sainteté de sa mort. Cette maison avait été pour lui le temple de la vertu, de la paix et du bonheur; et il avait été pour elle le modèle de toutes les vertus, le ministre de la paix, le lien de la concorde et de toutes les affections les plus douces de la nature. Trois générations réunies dans le sentiment commun de la perte irréparable qu'elles allaient faire, environnaient en ce moment ce lit de douleur qu'il ne devait quitter que pour passer à un repos éternel.

Le cœur maternel, qui saignait encore de la mort d'une fille tendrement aimée, allait perdre celui qui était accoutumé depuis tant d'années à mêler ses larmes aux siennes, et à consoler sa douleur par les promesses et les espérances d'une religion qui compte au nombre des vertus les affections pures et légitimes de la nature, et qui accepte comme des sacrifices les douleurs d'une mère soumise et résignée. Cette mère malheureuse ne pouvait même plus démêler les traits de son vertueux consolateur, et ses yeux, qui portaient l'expression si touchante d'une âme céleste, maintenant couverts d'un voile, ne pouvaient plus que laisser couler des pleurs. Père, fils, fille, enfants, tous allaient être frappés du même coup. Les serviteurs éplorés de cette noble famille perdaient leur conseil, leur patron, leur protecteur; car cet homme si aimant possédait, au degré le plus rare, le don de se faire aimer dans toutes les classes et dans tous les états.

Au milieu de tant de regrets et de douleurs, l'abbé Duval conserva seul la sérénité d'une conscience pure et calme. Les paroles qu'il adressa furent simples, touchantes, exemptes de toute ostentation; simples comme son caractère, touchantes et sensibles comme son cœur. L'émotion de son âme ne se laissa apercevoir qu'à travers le son attendri de sa voix. *Je remercie*, dit-il, *tous les habitants de cette maison, vraiment chrétienne, à commencer par les chefs, qui m'ont rendu si heureux pendant les vingt ans de ma vie que j'ai passés parmi eux: que Dieu les récompense.* Et l'homme qui avait donné tant d'exemples de vertu, demanda pardon des scandales qu'il croyait avoir donnés; il ajouta: *Gardez-vous d'imiter mes exemples; mais que chacun de vous profite de mes conseils, il y trouvera la paix et le salut éternel.*

L'effort qu'il avait fait sur lui-même, pour tromper sa sensibilité, parut avoir épuisé ses forces. Il ne retrouva plus assez de voix pour réciter tout haut le Symbole des apôtres. Mais au moment de la communion, il se ranima pour prononcer ces paroles de confiance et d'amour, qui sont le présage et la promesse du bonheur infini réservé au juste: *In te, Domine, speravi; non confundar in æternum.* (*Psal.* XXX, 2.)

Dans l'intervalle des sept ou huit jours qu'il vécut encore, les craintes et les espérances se succédèrent avec une douloureuse incertitude. On remarqua un concours ex-

(26) M. Desjardins.

traordinaire dans les églises, pour demander au ciel la conservation de celui qui avait fait tant de bien sur la terre. Combien d'âmes pieuses, prosternées au pied des autels, s'offraient elles-mêmes en sacrifice pour sauver celui qui leur avait appris à aimer Dieu comme il mérite d'être aimé! Combien étaient sincères les larmes de ces âmes sensibles, qui avaient traversé le malheur, les agitations, les orages de la vie, et qu'il avait rendues au calme et au bonheur! et surtout combien était touchante la douleur de cette foule innombrable de malheureux qui perdaient en l'abbé Duval leur appui et leur bienfaiteur!

Il fallut bientôt renoncer à tout espoir; les médecins observèrent avec anxiété une dilatation extrême dans le cœur et une tendance générale à l'affaissement. On voulut au moins lui ménager une consolation et un adoucissement à ses souffrances; on porta chez lui une statue de la sainte Vierge pour laquelle on lui connaissait une vénération particulière, et à laquelle même il se plaisait à attribuer sa guérison dans une maladie assez grave qu'il avait eue quelques années auparavant. Il fixa avec attendrissement ses regards sur cette image chère à sa pieuse reconnaissance : il parut touché de cette attention, et sa voix presque éteinte laissait encore entendre des prières entrecoupées. Le matin du lundi 18, on crut voir une lueur d'espérance, il paraissait mieux; ce fut un moment de bonheur au milieu de tant d'affliction. Il fallut bientôt renoncer à toute illusion ; les délires devinrent plus fréquents. Cependant il suffisait d'un verset de quelque psaume ou d'un texte de l'Ecriture pour rappeler et fixer quelques instants ses idées errantes. Il avait demandé et exigé qu'on l'avertît du moment où l'heure de la mort allait sonner pour l'appeler à une vie meilleure. On se conforma à ses intentions. Il répondit avec recueillement : *Il est temps de quitter ce monde*. Il récita posément le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo* qu'il termina par ces mots : *Amen : Deo gratias : fiat, fiat voluntas tua*. Ce furent ses dernières paroles; son agonie commença et il expira le même jour, 18 janvier, à neuf heures du soir, à l'âge de cinquante-trois ans, cinq mois et deux jours.

Ce qui paraît l'avoir le plus occupé pendant sa dernière maladie, c'est la conservation et l'amélioration de tous les admirables établissements qu'il avait créés et soutenus, avec des soins et des efforts qui ont peut-être contribué à abréger ses jours, par la surveillance continuelle qu'ils exigeaient de sa part. On sait que, dans des établissements de ce genre, ce sont toujours les fondements qui demandent le plus d'attention pour en assurer la stabilité et la perpétuité. Il ne cessait de s'en entretenir avec le digne pasteur qui se trouvait en ce moment le seul dépositaire de ses sentiments et de ses vœux; il les lui recommandait avec la plus touchante sollicitude ; il lui développait les vues qu'il s'était proposées dans chacune de ses institutions ; il lui disait ce qu'il avait déjà fait et ce qui restait encore à faire ; rien n'atteste mieux ses principes que ces mots : *Que nos œuvres soient toujours monarchiques ; la monarchie est une si belle chose !* Ainsi, les derniers actes de la vie de l'abbé Duval furent des vœux pour la religion et la France et un serment de fidélité à son roi.

On doit au respectable pasteur qui reçut ses dernières paroles et ses derniers soupirs, tous les détails dans lesquels nous venons d'entrer, et son témoignage suffit pour en garantir la fidélité. Les hommes indifférents nous accuseront peut-être de les avoir retracés avec trop d'étendue ; mais nous avons pensé que tout ce qui compose la vie et la mort d'un homme de bien, qui n'a vécu que pour la religion et le bonheur de ses semblables, était digne de fixer l'attention de tout ce qui aime la religion et la vertu. Nous avons voulu surtout apporter quelque consolation à la douleur de tant de personnes estimables qui pleurent encore leur père, leur ami, leur conseil, leur bienfaiteur. Nous savons que la douleur est toujours avide de ces détails. Elle aime à recueillir jusqu'aux dernières paroles d'une voix qu'elle était accoutumée à entendre avec émotion.

Rien ne peint mieux l'intérêt général qu'inspira la mort de cet homme vertueux que le concours immense qui accompagna son cercueil. Ce n'était point le cortége de la grandeur et de la puissance; ce n'était point la pompe qui environne jusqu'au tombeau la naissance et les dignités. On ne vint point y chercher un spectacle pour les yeux, ni des tableaux pour l'imagination; la douleur triste et silencieuse demandait seule à gémir et à pleurer.

L'abbé Duval semblait n'appartenir à aucune classe particulière de la société. L'estime et la confiance lui avaient donné des rapports avec les grands et les petits, avec les puissants et les faibles, avec la fortune et l'indigence ; il était l'homme de Dieu pour tous les hommes, parce qu'il les regardait tous comme ses enfants. Le malheur seul obtenait une sorte de préférence dans son cœur. Aussi vit-on à son tombeau les représentants de tout ce qui compose la société humaine. Les évêques y venaient honorer la mémoire de celui qui avait tant honoré la religion et l'Eglise. Un clergé nombreux s'attristait d'avoir perdu le modèle le plus aimable et le plus pur de toutes les vertus ecclésiastiques. Les orateurs évangéliques venaient se rappeler auprès de ce corps inanimé les accents de cette éloquence du cœur qui savait si bien faire aimer la religion. Les nobles et généreux coopérateurs de ses saintes entreprises s'affligeaient de se voir privés du sage dispensateur de leur bienfaisance. Les âmes pieuses regrettaient le conseil et le guide qui les avait dirigées dans la voie de la perfection chrétienne ; les âmes sensibles, celui qui les avait rendues à la paix de la conscience et au bonheur du repentir. On voyait à leur suite cette jeunesse qu'il avait façonnée de ses mains aux

touchantes habitudes de la piété, et à l'exercice de ces œuvres de charité dont la religion pouvait seule faire surmonter l'ennui et le dégoût à l'âge de l'impatience et de la dissipation. Tout ce qui n'était point étranger à la religion et à la morale, voyait avec douleur disparaître à jamais un homme dont la vie et les mœurs imprimaient tant de dignité à la religion et condamnaient au silence ses détracteurs les plus passionnés.

Mais quelle ne devait pas être la profonde tristesse de tant de malheureux qu'il avait arrachés à l'opprobre de la misère et à la honte de la mendicité, causes de tant de crimes ! Leur confiance même en la Providence ne pouvait pas être entièrement exempte de toute inquiétude. Ils savaient que la Providence ne suscite pas tous les jours des hommes tels que l'abbé Duval.

Mais ce qui dut le plus frapper, dans ce concert unanime de louanges et de bénédictions, c'est que l'on n'entendit pas une seule voix malveillante troubler cette harmonie de la piété, de la douleur et de la reconnaissance; et dans un temps où l'on a vu les vertus les plus pures outragées par la calomnie, les réputations les plus honorables flétries par de viles accusations, les intentions les plus innocentes dénaturées par d'odieuses insinuations, l'abbé Duval a joui presque seul de cette honorable exception qui n'a pas permis à un seul trait de l'envie et de la méchanceté d'arriver jusqu'à son nom et à sa mémoire.

Son service funèbre fut célébré le 20 janvier dans l'église des Missions-Etrangères, sa paroisse, et de là son corps fut transporté dans l'église des Carmes de la rue Vaugirard et enterré sous la chaire.

Le gouvernement s'était empressé de déférer au vœu respectable qui lui avait été présenté pour que le corps d'un si digne ministre de la religion fût conservé à une église où il avait fait si souvent entendre sa voix, et que la mémoire des horribles événements qui s'y étaient passés, lui rendait encore plus chère et plus vénérable. Le roi avait bien voulu accueillir avec la plus touchante bonté ce vœu de l'amitié, de la piété et de la vénération publique. Son cœur religieux éprouva une sorte de consolation à accorder cette triste et dernière distinction à celui qui s'était soustrait aux titres et aux honneurs qu'il lui avait destinés.

Le curé des Missions-Etrangères réclama pour son église les entrailles de l'abbé Duval. On ne pouvait refuser cette faveur à l'ami, au coopérateur, au dépositaire de ses derniers vœux, à celui qui avait recueilli ses derniers soupirs.

Son cœur reçut une destination non moins sacrée, et fut porté à la chapelle du château de Montmirail. Son ancien élève voulut remplir lui-même ce triste ministère et acquitter ce dernier tribut de sa reconnaissance filiale. Ce cœur ne pouvait reposer dans aucun lieu qui rappelât des souvenirs plus touchants et plus honorables à sa mémoire.

De toutes les illusions, la plus naturelle et la plus douce aux âmes sensibles, est celle qui les porte à déposer des larmes et des souvenirs en présence du cœur de ceux qu'on a le plus chéris, estimés et respectés. On croit jouir encore des épanchements de leur âme, et la religion elle-même n'interdit point cette communication des vivants et des morts, lorsque la vertu en est le principe et qu'une foi épurée en est la règle.

C'était au château de Montmirail que l'abbé Duval passait une partie de l'année. C'était dans cette aimable retraite, où le spectacle de tant de vertus et de tant de bienfaits vient consoler les regards attristés par les traces encore récentes des malheurs et des ravages de deux campagnes désastreuses, qu'il méditait dans le silence et dans l'étude des livres sacrés ses pieuses instructions, ses pensées bienfaisantes, ses projets utiles. Sa seule diversion à ses travaux consistait dans les soins qu'il se donnait pour connaître les besoins des familles, diriger leur instruction, et y entretenir l'amour de la religion et de la vertu. Il apportait le même zèle et le même intérêt à un établissement dont les avantages étaient réservés à une très-petite ville, qu'à ces grandes et belles institutions qu'il avait su créer à Paris.

Aussi, lorsqu'on vit arriver à Montmirail le cœur de l'abbé Duval, seul et précieux reste de l'homme que ses habitants avaient vu si longtemps parmi eux, comme l'ange de la paix et de la bonté; la tristesse, le silence et les larmes furent l'expression la plus douce et la plus éloquente de la douleur générale. Puisse ce dépôt respectable rester à jamais parmi eux comme le gage de la protection du ciel pour une illustre famille, qui, sans regretter ses anciens priviléges, a voulu toujours conserver celui de faire du bien, et de ne faire que du bien !

On peut rappeler ici comme un fait historique, qui, sans être très-important, est assez remarquable dans une notice particulière, que les deux hommes qui paraissent avoir eu le plus de conformité dans leur caractère, leurs vertus et leurs mœurs, et surtout dans cette ardente charité qui leur a inspiré tant d'institutions utiles, ont longtemps habité le château de Montmirail. Ce fut dans cette noble résidence, alors possédée par une famille puissante (les Gondi), que saint Vincent de Paul trouva ses premiers appuis, et les premiers coopérateurs de ce ministère de bienfaisance et de charité qui recommandera éternellement sa mémoire à la religion, à la France et à l'humanité. La petite ville de Montmirail conserve encore le souvenir d'un établissement que saint Vincent de Paul y avait formé pour les missions étrangères. Puisse-t-elle jouir encore plus longtemps des bienfaits et des avantages que l'abbé Duval s'était promis du pensionnat qu'il y a laissé pour l'éducation des jeunes personnes!

Il fut de la destinée de l'abbé Duval d'être secourable au malheur, même après sa mort. Le service funèbre qu'on célébra dans l'église des Carmes, le 31 mars, fut remar-

quable par le même concours et la même affluence qu'on avait vus le 29 janvier précédent Un prélat généralement aimé et estimé (27), qui avait toujours professé l'attachement le plus invariable à l'abbé Duval, sollicita la triste consolation de rendre un dernier hommage à sa mémoire. Ils étaient dignes l'un de l'autre par une vertueuse conformité de vues, de sentiments, de goûts et de mœurs. L'abbé Duval avait souvent été son conseil, et toujours un modèle dont il aimait à suivre les inspirations et les exemples. Le seul chagrin qu'il en eût jamais éprouvé avait été son refus constant d'accepter les dignités et les honneurs qu'on l'avait chargé de lui offrir; mais, en présence de son tombeau, un tel refus ne pouvait plus être l'objet d'un regret; il n'était qu'un nouveau sujet d'éloge et un nouveau titre à l'estime publique. L'orateur fut le digne interprète de tous ceux qui l'écoutaient dans le silence d'une douleur encore si récente. Tout le monde était prévenu d'avance, que les fonds de la quête qui devait suivre le service, étaient destinés à une œuvre (28) que l'abbé Duval paraissait affectionner d'une manière particulière. Il n'en fallut pas davantage pour provoquer de nouveaux miracles de charité. Ils surpassèrent, si on peut le dire, tout ce que l'on devait attendre de la puissance attachée à ce nom si généralement vénéré.

On demandera peut-être si cet homme qui a adouci tant d'infortunes, consolé tant de malheureux, et fait descendre le bonheur dans les cœurs affligés, a été heureux lui-même. On recherchera avec une sorte d'inquiétude si son amour pour la religion, son zèle pour l'Eglise, son ardente sollicitude pour tant d'œuvres de charité, ne l'ont pas laissé quelquefois exposé à ces peines, à ces dégoûts et ces contradictions amères, dont les hommes les plus vertueux et les plus grands bienfaiteurs de l'humanité n'ont pas toujours été exempts. Hé bien! nous avons le bonheur de pouvoir répondre à ces estimables inquiétudes de l'intérêt et de l'amitié, que l'abbé Duval a été aussi constamment heureux que peut le comporter la condition humaine, et qu'à l'exception de ces peines du cœur qui ont répandu quelque amertume sur les derniers temps de sa vie, il avait su, par la force de ses principes et de sa raison, se préserver de tous ces malheurs factices ou trop mérités, dont il plaît trop souvent aux hommes d'accuser la Providence, la nature ou la fortune; et c'est encore là un des traits les plus honorables de sa vie et de son caractère. Sans doute l'abbé Duval dut une grande partie de son bonheur à la profonde conviction de ses principes religieux, et à l'inaltérable confiance qu'ils faisaient naître au fond de son âme. Mais qu'on ne s'y trompe pas; il fut aussi le résultat d'une longue suite d'observations sur lui-même et sur les autres, et il sut dès son jeune âge se servir de ses observations pour se composer un système de conduite qui pût au moins le préserver des malheurs auxquels il est permis à la raison humaine, aidée du secours du ciel, d'échapper sur la terre.

Le même manuscrit qui nous a conservé quelques-uns de ces entretiens dont nous avons déjà rapporté des fragments, nous donne la clef de ce système raisonné de conduite dont il sut faire un usage si utile et si heureux. On nous saura gré de le laisser parler lui-même.

« Quand on croit à la religion de bonne foi, disait l'abbé Duval; quand on y tient par la convenance que le cœur trouve entre ses leçons et ses dispositions intimes, par un attachement tendre et sincère, la philosophie cesse alors d'être une vaine théorie; elle perd toute son incertitude et toutes ses contradictions (29). » Elle n'est plus que la pratique facile et naturelle des vertus douces et aimables qui rappellent en quelque sorte cet âge d'innocence, de candeur et de fraternité, vers lequel le christianisme voudrait nous ramener.

« Mais le grand point et le bonheur le plus rare sont de s'y être attaché avant le développement des passions et la formation des habitudes. Alors elle monte la tête, pour ainsi dire, et préside à toutes les affections. La vertu, comme la vie, croît et se fortifie avec l'âge, sans qu'on s'en aperçoive (30). »

Mais il ne dissimulait pas, en même temps, que, pour arriver à cet heureux résultat, il faut aussi que la nature s'en mêle un peu. De même qu'une terre, déjà favorisée du ciel par une douce température, reçoit et développe plus facilement les utiles semences qu'elle reçoit dans son sein, une âme naturellement douce et sensible, plus disposée au bien qu'au mal, s'enrichit de tous les dons que la religion, d'accord avec d'heureux penchants, vient communiquer à son intelligence et à sa volonté. C'est alors que les bénédictions du ciel donnent de la force à la faiblesse même, pour produire ces grandes vertus qui ont enfanté tant de miracles pour la gloire de Dieu et le bonheur des hommes.

Il est un autre bienfait de la Providence, qui seconde puissamment l'influence de la religion sur le bonheur des hommes: c'est l'amour de l'étude et de l'occupation.

« L'étude fait écouler rapidement les jours et les années; elle offre un aliment à l'âme, elle détourne son activité des objets frivoles ou défendus, elle la dirige vers un but honnête; mais surtout elle aide beaucoup à se détourner de soi-même et de ses propres intérêts; elle la retire de ce centre d'inquiétudes, de soins, d'agitations et de vains désirs, où se précipite une activité animée par l'amour-propre. L'homme est naturellement porté à se faire le centre de ses réflexions, en s'abandonnant trop facilement et trop souvent à cette disposition naturelle; tout

(27) M. de Quélen, alors évêque de Samosate, puis coadjuteur de Paris.

(28) Les prisonnières *Repenties*

(29) Manuscrits.

(30) *Ibid.*

le rappelle sans cesse à sa sensibilité, à ses peines, à ses opinions, aux jugements qu'on porte de lui, à sa condition actuelle, à la destinée du reste de sa vie, qui se lie nécessairement à un avenir trompeur et incertain (31). »

C'est en effet cette préoccupation de soi-même qui est la source la plus féconde des peines, des inquiétudes et des tourments de la vie. Or l'étude et le travail portent les forces de l'âme sur des objets étrangers, et, secondés par la religion, nous préservent, sans trop d'efforts, de ces passions violentes qui ne laissent à l'homme ni le calme de sa raison, ni à son cœur la douceur d'un sentiment pur et exempt d'amertume.

« Aussi l'abbé Duval regardait-il la religion et l'étude, comme ses deux amies véritables, qui avaient toujours veillé à son bonheur, et avaient pu seules l'assurer(32). »

Mais il ne suffisait pas à la vertueuse philosophie de l'abbé Duval d'avoir préparé et assuré son bonheur, en l'appuyant sur la religion et l'étude. Cette philosophie, quelque estimable qu'elle soit, pouvait ressembler à un calcul personnel, aussi étranger à l'élévation de son caractère qu'à cette passion pour le bien de ses semblables, qui dominait toutes les affections de son âme. Sa philosophie était une philosophie chrétienne; et à l'exemple du divin Maître, qui est venu fonder sur la terre cette école de vertu et de charité, qui embrasse tous les hommes comme enfants d'un même Dieu, il crut voir s'ouvrir devant lui la plus noble et la plus honorable carrière. Elle se trouvait en même temps, par l'heureuse disposition de ses penchants naturels, la plus favorable à ses goûts, à ses vœux, à sa situation personnelle. Car avec les intentions les plus vertueuses et les plus estimables, on n'est pas toujours le maître de faire tout le bien dont on a la pensée dans l'esprit et le sentiment dans le cœur.

Pour marcher dans la carrière qu'il s'était proposé de suivre, il faut aussi être libre des liens qui enchaînent la plupart des hommes. Il faut une disposition de circonstances que la Providence seule peut réunir, une trempe d'âme et de caractère que l'homme ne peut se donner à lui-même. Aussi se bornait-il à raconter son histoire, sans prétendre donner une leçon, ni proposer un exemple.

Il avait observé de bonne « heure qu'il faut à l'homme un objet qui captive à la fois son esprit et son cœur. Si cet objet s'accorde avec ses devoirs; s'il est toujours à sa portée, s'il est analogue à sa situation, à ses dispositions naturelles; s'il est plus grand, plus beau, plus doux que tout ce qui pourrait se présenter ailleurs; s'il est tel qu'en tout temps, en tout lieu, on puisse se le procurer, sans l'épuiser jamais, cet objet aura alors toutes les conditions nécessaires pour faire le bien de l'homme. En se proposant un pareil objet dès les premiers jours de la vie, on pourrait espérer d'en éviter les orages, et l'on se trouverait heureux à proportion de la constance qu'on mettrait à le suivre (33). »

Mais cet objet, qui doit obtenir tant d'influence, non-seulement sur le bonheur d'un homme, mais sur le bonheur d'un grand nombre d'hommes, l'abbé Duval ne crut point devoir aller le chercher dans les sublimes méditations de la philosophie humaine; il le trouva dans les premiers éléments de la religion chrétienne. Elle dit aux hommes : *Aimez Dieu de toute votre âme, et faites à vos semblables tout le bien que vous pourrez leur faire.*

Telle fut la vocation de l'abbé Duval, telle fut la destination à laquelle il se proposa de consacrer sa vie entière. On a vu s'il y a été fidèle, et si elle a rempli toutes les espérances de bonheur qu'il en avait attendues.

Il disait, à trente-six ans : (34) « J'ai toujours été content de mon sort, et j'ai joui à peu près de la mesure de bonheur que j'aurais désirée.

« Les hommes sont bien injustes envers la nature. Dans cette foule de maux dont ils se plaignent, si l'on faisait la part de l'homme et celle de la Providence, celle-ci serait bien la plus légère.

« Il n'est point sans doute de bonheur parfait; mais on peut en approcher plus ou moins. J'ai toujours été aussi heureux que je pouvais le désirer; et, s'il me fallait recommencer la vie, je ne demanderais pas au ciel une autre destinée; j'aurais voulu seulement en mieux profiter.

» Je ne suis ni un grand philosophe, ni un méprisable égoïste, et je ne pense pas que pour être heureux, il faille être insensible par philosophie ou par nature. Ce serait-là le bonheur des arbres ou des rochers; je n'en veux pas.

« A Dieu ne plaise que je mette le bonheur à ne rien souffrir. Un bonheur sans mélange est le rêve d'un fou, et pût-il devenir une réalité, un chrétien n'en voudrait pas sur la terre. J'ai sans doute beaucoup souffert et éprouvé bien des peines, et cependant je suis content de mon sort. J'ai à peu près évité les maux réels, ou, si je m'en suis ressenti, du moins leur empire n'a été ni bien funeste, ni bien durable.

« J'ai supporté facilement et sans beaucoup de peine les autres maux, du moins ceux que l'on appelle ainsi, et qui ne le sont que par la faute de l'homme.

« Je ne connais de maux réels que les erreurs et les passions.

« Je ne me flatte pas assurément de connaître toutes les vérités, et d'être exempt d'erreurs. Je n'ai pas de prétention à une telle philosophie. C'est la religion seule qui a fixé de bonne heure toutes mes idées, et réglé mon imagination; c'est à elle que je rapporte tout. Elle m'a fait connaître toutes les vérités qui importent au bonheur : quand autres, on peut s'en passer. Le plus grand bienfait

(31) Manuscrits.
(32) Manuscrits.

(33) Manuscrits.
(34) Manuscrits.

que je crois avoir reçu de la religion, est surtout de m'avoir épargné cette triste incertitude, le plus grand tourment de l'esprit humain.

« Je confesse hautement que je n'ai jamais été atteint par le doute en matière de religion. Cette persuasion, profondément empreinte dans mon âme, ne m'a pas laissé la peine de douter, et c'est ce qui a fait et assuré mon bonheur. Le plus grand mal de l'homme est de ne savoir point diriger sa vie, et de ne tenir à aucun principe.

« En supposant même que mes principes ne fussent que d'estimables illusions, qu'y aurai-je perdu, si ces mensonges ont fixé le calme de mon imagination, le repos de mon âme et le bonheur de ma vie; qu'aurait fait de plus la vérité? Un pareil résultat est certes bien préférable aux doctrines incertaines d'une désolante philosophie.

« Non-seulement la religion règle l'esprit, elle fait bien plus encore, elle règle le cœur.

« Ce n'est pas que je n'aie autant de passions qu'un autre, et peut-être plus encore. Sans doute, j'ai eu des combats à soutenir; mais ces combats la religion les adoucit toujours; et quand on commence de bonne heure, elle les fait éviter en grande partie. C'est un avantage inestimable. La religion consiste à fuir les dangers plutôt qu'à les braver.

« Je conviens qu'outre les maux qui tiennent à une imagination déréglée, et auxquels il est impossible d'échapper, il en est d'autres qui sont presque inséparables de la condition humaine, tels que les maladies, les privations de tout genre, les malheurs publics et particuliers. Sans doute il est presque impossible de s'y soustraire entièrement; mais on est insensé de se tourmenter d'avance sur le malheur d'en subir l'expérience. On ne souffre point à la fois les maux passés, présents et à venir. Prenons-les les uns après les autres, le fardeau en sera plus léger. Les maux à venir, l'homme sage et chrétien évite de s'en occuper d'avance; il s'abandonne à la Providence, dont il est l'enfant, et se fait un bonheur de respecter le voile salutaire dont elle a couvert l'avenir. Cette idée suffit souvent pour se préserver de bien des agitations et de bien des peines. Aussi je ne me rappelle pas de m'être jamais arrêté longtemps sur l'idée d'un mal à venir. Je n'ai jamais souffert que les maux présents; n'est-ce pas assez? Le passé ne m'a laissé de regrets que pour les pertes qui intéressent le cœur.

« En général, une grande modération dans les désirs est peut-être la plus grande ressource pour le bonheur. Quiconque aura été façonné de bonne heure par la philosophie de Jésus-Christ possédera ce bien, qui dispensera d'avoir les autres, et même de les désirer. »

L'abbé Duval avait connu l'amitié, et l'amitié lui avait toujours été fidèle. Mais il ne donnait pas ce nom sacré à ces affections douces, légères et agréables, qu'une première sympathie et quelques convenances plus ou moins senties font naître assez souvent dans la société. Ce qui n'est que simple attachement se noue et se dénoue avec assez de facilité, quoi qu'il en coûte toujours à un bon cœur.

« La véritable amitié, disait-il, est un charme qui captive toutes les affections, et répand sa douce influence sur tous les sentiments, sur toutes les idées. »

Quant au reste des hommes, leurs opinions lui étaient assez indifférentes, et il ne pouvait s'empêcher d'admirer l'importance que l'on a coutume d'y attacher. Voici la règle qu'il s'était faite de bonne heure à ce sujet : *Faire ce qu'il faut pour mériter l'estime, et ne jamais s'occuper du succès.*

Mais on aurait tort d'en conclure qu'il méprisait trop les hommes pour s'occuper de leur opinion.

« Il n'y a qu'un sot ou un misanthrope, disait l'abbé Duval (35), qui méprise le genre humain. La religion ne méprise pas les hommes; elle apprend au contraire à se dévouer pour eux, et à sentir la dignité de la raison humaine dans cette magnifique création de la puissance divine. C'est la religion qui inspire pour les hommes cette bienveillance si douce, si tendre, source des plus pures jouissances et des plus hautes vertus. »

Il plaçait les hommes dans trois classes, pour se faire une règle de conduite avec chacune d'elles.

Il composait la première des gens estimables par leurs talents et par leurs vertus. Ceux-là méritent sans doute que l'on cultive leur estime et leur bienveillance, mais sans prétention, sans inquiétude, en tâchant d'être bon, et en se montrant tel que l'on est. Il croyait que l'on plaît d'autant plus qu'on cherche moins à plaire, et que, *pour arriver à la vraie considération, il ne faut pas s'en mettre en peine, ni même y songer.* Il avouait *qu'il devait à ce principe le repos d'esprit dont il avait assez constamment joui, et qu'il n'avait été tourmenté qu'en le perdant de vue;* ce qui lui était arrivé assez souvent.

La seconde classe se composait des gens qui ne nous offrent aucune raison de les rechercher, et c'est le grand nombre. Il faut pour eux des égards, de la bonté, et ce respect que la religion commande pour tous les enfants de Dieu, mais se mettre fort peu en peine de leur opinion.

Quant aux méchants, il faut les ménager autant que le permettent la vérité et la vertu, savoir vivre avec eux, et ne craindre ni leurs opinions ni leurs propos.

Il y a si peu de ce qu'on appelle communément *philosophie*, dans un pareil système de conduite, que ce ne fut que dans la suite de sa vie qu'il s'aperçut qu'il avait trouvé le secret d'être aussi heureux qu'on peut l'être sur la terre en croyant ne s'attacher qu'à la religion et à la vertu.

Telle fut la philosophie chrétienne de Fénelon, telle a été celle de l'abbé Duval.

(35) Manuscrits.

ŒUVRES ORATOIRES
COMPLÈTES
DE
LEGRIS-DUVAL

AVENT.

SERMON I.
SUR L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE,
Prêché le jour de la Toussaint.

Filii sanctorum sumus, et vitam illam exspectamus, quam Deus daturus est his, qui fidem suam nunquam mutant ab eo. (*Tob.*, II, 18.)

Nous sommes les enfants des saints, et nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui lui sont inviolablement fidèles.

Sire,

Tel est le précis de toute la religion, le motif le plus puissant des vertus qu'elle inspire, la raison des devoirs qu'elle impose, la source inépuisable et divine des consolations qu'elle nous assure : *Nous sommes les enfants des saints, et nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui lui sont inviolablement fidèles.* Aussi la religion de Jésus-Christ est-elle toute dans l'espérance ; elle reçoit l'homme à l'entrée de la vie, et le marquant du sceau des élus, le sépare du siècle présent pour le placer avec respect sur la route de l'éternité : elle le console, le soutient, et le suit à tous les moments de son existence ; et ne le laisse enfin qu'à la porte du ciel, pour lequel elle l'avait formé. Le ciel même où nous sommes attendus, voici qu'elle l'ouvre à nos regards ; et nous élevant au-dessus de la terre, elle nous fait contempler, dans le bonheur des saints, le gage assuré du bonheur qui nous est promis. Eclatante nuée de témoins ! mortels et faibles comme nous, ils épuisèrent toutes les douleurs, ils pratiquèrent toutes les vertus, et nous ont laissé avec leurs exemples l'espoir de partager leur couronne. Noble et magnifique héritage ! l'incrédulité le repousse, l'indifférence le néglige ; mais le fidèle en jouit d'avance par la foi. Au milieu des prospérités ou des douleurs de la vie, en butte aux persécutions des hommes ou environné de leurs hommages, placé par la Providence au faîte des honneurs ou sur la ruine de toutes les grandeurs humaines, le vrai chrétien médite en paix ses espérances immortelles. Il y trouve à tous les moments l'appui nécessaire de sa vertu, et la plus douce consolation dans ses peines. C'est sous ce double rapport que nous vous présenterons l'espérance chrétienne.

Cette espérance est la base nécessaire de la vertu : première réflexion. Elle est la source des seules consolations véritables : seconde réflexion. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour conduire l'homme à la vertu, ce n'est pas assez de lui en présenter les maximes, ni même de lui en faire connaître l'excellence et la beauté ; il faut avant tout l'éclairer sur la fin glorieuse qui lui est réservée ; imprimer à son âme abattue, la noblesse et l'élévation dignes de sa haute destinée, lui inspirer enfin le courage et la constance nécessaires pour la mériter. Or, l'espérance chrétienne seule nous éclaire sur notre destinée, elle ennoblit nos sentiments elle élève et fortifie nos âmes ; donc elle est nécessaire à la vertu.

L'espérance chrétienne seule nous éclaire sur la fin qui nous est réservée. Observons d'abord que toute la morale, ou plutôt toute la science de l'homme, se réduit à cette question : quelle est la fin dernière de l'homme ? La religion résout tous les mystères en nous montrant notre destinée composée d'une double existence. A l'une appartiennent les combats et les épreuves, à l'autre le repos de la couronne. Je sais qu'une sage philosophie promettait aussi des récompenses dans une vie meilleure ; mais toute doctrine humaine commençant par le doute, et procédant par la dispute, finit nécessairement par l'incertitude. La religion seule donne l'assurance. Ce n'est plus l'homme qui discute, c'est Dieu lui-même qui révèle. Tandis que la philosophie balance, la religion décide : la philosophie exhorte et conseille ; la religion, avec une autorité à la fois divine et mater-

nelle, nous commande d'espérer le ciel, et de le mériter par la vertu. Dès lors plus d'incertitude ; la vertu devient le premier intérêt de l'homme : et pour exprimer en un mot toute la force de la morale chrétienne, elle est le seul bien nécessaire ; *unum est necessarium* (*Luc.*, X, 42.) Au contraire, si l'homme cesse d'envisager la fin divine pour laquelle il est créé, les biens de la terre seront son unique et dernière fin. Ah ! pourquoi ne se dirait-il pas dans ses sombres pensées : Je suis seul dans l'univers, sans témoin dans les cieux, sans juge, sans avenir. La première loi de la nature me force à chercher le bonheur, et les moyens sont à mon choix : il me le faut certain, car je n'ai qu'un moment pour jouir ; il me le faut présent, car le jour de demain ne m'est pas assuré ; il me le faut absolu, car rien ne me dédommagerait d'un sacrifice. Tels seront ses principes : je vous en laisse, mes frères, méditer les conséquences.

Oui, la foi, toute mystérieuse qu'elle est, répand seule sur la vie humaine quelque lumière et quelque grandeur ; l'incrédulité n'établit rien, c'est la philosophie du néant. Elle nie Dieu, l'âme, l'avenir ; elle se présente à l'homme comme une ennemie ; elle lui dispute cette intelligence qui se mesurait avec l'infini, et se jouait dans l'immensité des cieux comme dans son domaine à venir ; elle lui ravit tout, jusqu'à la réalité de ses vertus et à l'éternité du bonheur. Si elle porte quelque lumière, c'est la lumière de la foudre, elle détruit tout ce qu'elle atteint. C'est la nuit avec toutes ses ténèbres qui descend dans le cœur de l'homme. Eh ! de quels voiles elle l'enveloppe ! Exister sans savoir d'où l'on vient, et ne pas soupçonner même où l'on doit aboutir ; vivre parmi les calamités et les crimes ; voir couler des larmes, en répandre souvent, et puis.... s'anéantir ! Ah ! que les incrédules cessent de conjurer contre eux-mêmes ! Pour eux le monde est un chaos, l'homme une énigme, et la vie un long malheur. Qu'ils ouvrent leur cœur à nos sublimes espérances ! le chaos se débrouille, l'énigme s'explique ; partout ils verront empreint le sceau de l'immortalité.

L'être dont nous jouissons n'est ici-bas que dans son principe ; bientôt il doit se développer, et s'étendre des portes du tombeau aux bornes de l'éternité. La fin de l'homme c'est Dieu mérité par les vertus, possédé dans la plénitude de son bonheur et de sa gloire ; et si notre faiblesse nous épouvante, un Médiateur nous est donné, pontife des biens à venir, toujours vivant, toujours présent au trône de Dieu pour intercéder en notre faveur : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* (*Hebr.*, VII, 25.)

Ainsi le chrétien marche avec assurance les yeux toujours fixés sur le terme où il aspire ; l'espérance est sa lumière, comme elle est son appui. Si la vie présente est un combat, voici l'arme qui doit le défendre ; si le monde est une mer orageuse, elle est le gouvernail qui doit diriger sa course ; et si la terre est une région de ténèbres, l'espérance vient briller aux cieux comme une étoile fortunée, pour diriger sa course à travers les ombres de la mort.

Et quelle noblesse, quelle élévation ce pressentiment d'immortalité imprime à notre nature ! O homme ! tu n'es donc pas le jouet de la fortune et du temps ! quelque avili que tu paraisses, tu es grand sous le mépris qui t'accable, parce que tu es pour le ciel ! Oui, chrétiens, le plus délaissé des malheureux est aux yeux de la religion une intelligence presque divine, créée pour régner dans les cieux. Sous les coups les plus flétrissants du malheur, il peut lever un front auguste, et se dire avec confiance : Je suis immortel, le souffle divin qui m'anime ne doit jamais s'évanouir. Elles périront les natures inférieures dont la beauté nous ravit : soleil, flambeau des cieux, ta lumière doit s'éteindre ; étoiles brillantes, vous tomberez de la voûte que vous embellissez : je resterai seul avec les intelligences auxquelles m'associe ma nature et la rédemption de Jésus-Christ. Je viens de Dieu, je vais à Dieu, créé à son image, racheté de son sang, héritier de sa gloire immortelle. *Hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi.* (*Rom.*, VIII, 17.)

Pensez-vous, mes frères, qu'une âme pénétrée de ces sentiments sublimes puisse ramper ici-bas esclave des biens de la terre ? Non, non, quand on cherche sincèrement le ciel, la terre n'a rien qui captive. Le chrétien fera s'il le faut une sainte alliance avec les tribulations de la vie ; mais les grandeurs et les plaisirs du monde ne sont à ses yeux que des écueils. Ne lui parlez ici-bas ni de gloire, ni de repos, ni de fortune ; il lui faut une éternité pour se reposer de ses travaux : et dans ce commerce glorieux de sacrifices et de récompenses, c'est un Dieu qu'il prétend gagner : *Ut Christum lucrifaciam.* (*Philipp.*, III, 8.)

O chrétien ! s'écrie saint Léon, souviens-toi de ta dignité. *Agnosce, o Christiane, dignitatem tuam.* (Serm. I, *De Nat. Dom.*, c. 3.) Tu n'es pas l'homme de la terre, tu es l'enfant du ciel, et l'homme de l'éternité. Rien n'est digne d'une âme immortelle que ce qui est immortel comme elle. L'attente des biens à venir est le motif le plus puissant qui ait jamais élevé le cœur de l'homme à l'héroïsme de la vertu.

Sainte et glorieuse espérance ! je la vois sortir du berceau du genre humain, et relever l'homme pécheur au moment même de sa chute. C'était elle que saluaient les patriarches, illustres et religieux voyageurs sous les pavillons du désert. Elle soutenait le juste Job ; elle enflammait le zèle de Tobie ; elle embrasait le cœur de Paul ; elle fortifiait les martyrs ; elle étonna le monde par des miracles d'innocence et de charité, et par mille vertus dont la philosophie ne lui avait pas donné l'idée. Elle a traversé tous les âges, toujours formant des saints, c'est-à-dire des âmes pures, héroïques, qui ne connaissaient d'autre intérêt que de pro-

curer la gloire de Dieu, et qui la cherchaient avant tout dans le bonheur de leurs frères. Oui, chrétiens, s'il se trouve des hommes généreux qui dévouent leur vie entière au bonheur de leurs semblables, c'est qu'ils attendent une vie meilleure; et si la terre est couverte des monuments de la miséricorde, ils furent l'ouvrage de ceux qui ne soupiraient que pour le ciel, et qui espéraient y arriver.

Concluons qu'attaquer le dogme divin de l'immortalité, c'est attaquer la vertu même, c'est avoir conjuré pour la bannir de la terre. Grands du monde, c'est à vous de le maintenir par l'autorité de vos exemples. La multitude se presse sous le vestibule de vos palais; elle contemple d'un œil avide la pompe qui vous environne : quel imprudent leur révélera le secret de cette doctrine qui dit qu'il faut se hâter de jouir, parce que le temps est court, et qu'il n'y a rien après la vie! Maximes funestes autant qu'impies! Bannissez-les de vos familles, éloignez-les de l'atelier de l'artisan, et de la demeure paisible des cultivateurs de vos domaines. En les laissant répandre autour de vous, ce sont des crimes que vous semez, pour moissonner un jour les calamités et les douleurs.

Paraissez, religion divine, vous seule pénétrez également dans le cœur de tous les humains : vous parlez, et leurs passions se taisent; vous promettez, et ils espèrent. Les lois réprimeront le crime, mais vous l'empêcherez de naître : elles veilleront, le glaive à la main, pour exterminer le coupable; mais vous arrêterez son bras, et vous changerez son cœur. Sur sa tête vous ferez gronder le tonnerre, sous ses pas vous ouvrirez les abîmes. Au milieu de la nuit profonde, et dans la solitude des forêts, vous l'environnez d'épouvante, et cet enfer, dont vous le menacez, vous le placez d'avance dans son cœur. Et cet homme juste et droit se lassait peut-être dans les routes de la vertu; vous vous présentez à lui, avec vos palmes et vos couronnes, et il relève le fardeau sous lequel il avait succombé. Le pauvre, en paix dans sa cabane, montre à ses enfants l'image d'un Dieu devenu pauvre pour leur assurer un royaume; il regarde sans envie la moisson du riche, et ne songe pas à dépouiller celui qu'il rencontre chargé d'or dans un désert.

J'ai ajouté que l'espérance chrétienne pouvait seule aussi nous consoler dans les peines de la vie. Seconde réflexion.

SECONDE PARTIE

La vie de l'homme sur la terre est un état de préparation et d'épreuve. Sa condition est celle d'un étranger banni pour un temps de sa patrie : *Peregrini et hospites super terram.* (*Hebr.*, XI, 13.) Or la vertu propre de l'homme voyageur devait être l'espérance; seule vertu qui le dirigeant vers un avenir plus heureux, pouvait répandre quelque douceur sur les tristes jours de son pèlerinage, et plus encore sur ses derniers moments. Aussi l'espérance est-elle la consolation du chrétien pendant la vie et à la mort.

Pendant la vie, elle ne nous affranchit pas de nos douleurs, ce serait nous en ravir la récompense; mais elle nous apprend à les aimer, et les change en biens véritables. Bienheureux les pauvres, dit le Sauveur du monde, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui souffrent persécution : partout il place le bonheur à côté de l'infortune! Quel langage! Un Dieu seul pouvait le faire entendre aux hommes, et surtout le leur faire goûter. La philosophie n'avait pas osé dire : *Bienheureux ceux qui pleurent;* elle n'avait pas droit d'ajouter, *car ils seront consolés* : « *Quoniam ipsi consolabuntur.* » (*Matth.*, V, 5.) Ces promesses, Jésus-Christ les adressait aux malheureux accablés sous le poids de la misère et des travaux. Hélas! ce n'est pas à vous, mes frères, qu'il faut demander si elles sont moins nécessaires aux grands et aux puissants du monde, si elles doivent moins retentir dans les palais des rois que dans la chaumière du pauvre? Le monde vous appelle heureux : si l'on demande au vulgaire où se trouve le bonheur, c'est sur cette enceinte que se porteront ses regards; et pourtant chaque jour l'espérance chrétienne peut vous devenir nécessaire comme consolation dans le malheur. Sous cette apparence riante et flatteuse, que d'épines, que de douleurs percent en secret le cœur, et le déchirent! Ne parlons ici que des peines communes à l'humanité : demain peut-être une santé ruinée, des afflictions domestiques, des pertes déchirantes viendront empoisonner le bonheur le mieux affermi; et que deviendrez-vous alors, si vous n'avez Dieu pour appui, et le ciel pour espérance? Oui, mon Dieu, le malheureux a besoin de croire que du haut de votre trône éternel vous entendez le cri de sa douleur; que vous ne l'éprouvez en ce monde que pour le couronner dans l'autre. Il répand ses larmes en votre présence, et sent qu'il n'est point abandonné. Ses yeux s'arrêtent avec amour sur la croix de votre Fils; sur ce bois auguste et sacré, qui seul a répandu sur la terre plus de bonheur que le monde avec toutes ses joies, et les sages avec tous leurs livres. Croix adorable, gage assuré du salut des hommes, signal de consolation et d'espérance! ornez l'asile du pauvre; placez-vous sur le front des rois, puisqu'ils ont aussi leur douleurs; montrez-vous au lit des mourants; élevez-vous sur les tombeaux, comme l'arbre de la vie, semé par la religion jusque dans le sein de la mort.

J'en atteste l'infortuné qui a vu moissonner à la fleur de leurs années un fils, un époux, un ami, objet de ses affections les plus chères. Voyez-le, triste et solitaire, errer près de la tombe, où toute la vie de son cœur est ensevelie pour toujours. Apôtres du néant et des séparations éternelles, ah! par pitié éloignez-vous; souffrez que le malheureux espère encore, pour qu'il

puisse toujours aimer! Venez âmes religieuses, anges consolateurs; approchez avec respect; dites les merveilles ravissantes de la terre des vivants, demeure éternelle de ceux que nous pleurons; dites comment, d'un monde à l'autre, nos âmes sont encore unies par le commerce sacré de l'espérance et de l'amour. A votre voix le nuage funèbre se dissipe, je ne sais quel charme divin pénètre son âme attendrie, et l'élève par degrés jusqu'aux régions de la paix et de la vie éternelle. Ce ne sont plus ici ces ombres du tombeau, ces restes déplorables dont se révolte l'humanité; c'est un être tendrement aimé, couronné de gloire, heureux à jamais dans le sein de Dieu. C'en est fait, l'infortuné consent à vivre, jusqu'au moment toujours heureux d'une éternelle réunion.

J'ai dit, mes frères, le moment heureux, et je parle du moment de la mort. L'espérance chrétienne a tout changé parmi les hommes, jusqu'aux idées et au langage; partout où il existe des chrétiens, et dans toutes les langues du monde, les maux se nomment des croix, les calamités des épreuves; la mort n'est plus qu'un sommeil où l'on repose avec ses pères : *Dormivit cum patribus suis.* (III *Reg.*, XI, 43.) Heureuse donc l'âme chrétienne qui, toujours fidèle à l'espérance, s'avance vers le terme redouté, comme vers le but constant de ses desseins; elle arrive, dit l'Esprit-Saint, semblable au vaisseau du marchand qui revient des pays lointains, chargé des plus riches trésors : *Facta est quasi navis institoris.* (*Prov.*, XXXI, 14.) Malheur au contraire à l'impie, lorsqu'avançant dans la carrière de la vie, il voit la figure du monde s'éloigner chaque jour, dissipant l'une après l'autre les dernières illusions qui le captivaient encore. Malheur à lui surtout, lorsque, entraîné par le cours rapide des années, il se trouve tout à coup en face de la borne fatale où il faut enfin se briser! On voit alors les incrédules les plus décidés perdre leur affreuse assurance : ils hésitent, ils semblent agités par un pressentiment de la vie future; comme si des bornes de la vie, où ils se trouvent placés, ils commençaient à découvrir quelque chose de cet autre monde que l'on n'anéantit point en niant son existence.

La mort est pour le juste la fin de ses combats et de ses travaux; elle est pour l'impie l'écueil épouvantable où viennent finir son bonheur et ses espérances ; le chrétien tombe sous les coups de la mort pour se relever triomphant; l'impie tombe dans la nuit éternelle, et il ne se relèvera jamais. La mort respecte le juste en le frappant, et ne peut ravir l'immortalité même à son corps : la mort ravit tout à l'impie, et son âme épouvantée n'a plus d'autre asile que le néant; et le néant lui sera refusé, et il ne lui sera pas donné d'y croire. Quel moment pour un malheureux qui n'a pas su croire à l'éternité des affections! il perd, en quittant ceux qu'il aime, jusqu'à l'espoir de les aimer jamais; et dans cet abîme où il tombe, il n'y a plus ni tendresse ni souvenir. Ainsi les impies jetés dans la carrière de la vie s'y rencontrent comme par hasard. La mort est pour eux un naufrage où tout s'engloutit, jusqu'à l'espérance.

Venez donc, mes frères, venez voir mourir le fidèle; mais le fidèle ne meurt point; il renaîtra pour vivre éternellement. *Visi sunt oculis insipientium mori.* (*Sap.*, III, 2.) Heureux, plein de l'immortalité qui l'attend, tandis que tout se trouble autour de lui, il conserve la paix de son cœur : des enfants, des amis éplorés l'environnent, il voit leurs larmes; et vous savez, ô mon Dieu, si son cœur y est insensible! mais la foi mêle à sa douleur toutes les consolations de l'espérance. O combien de fois appelés près d'un chrétien dans ses derniers moments, lorsque nous-mêmes, trop émus, n'avions que des larmes à donner! combien de fois nous avons vu le mourant lui-même essuyer les pleurs dont il était l'objet : l'ami fortifiait son ami; le fils, jeune encore, consolait sa mère; le père exhortait ses enfants, et ranimait leur constance. O vous tous qui savez aimer, appréciez, s'il se peut, le bienfait d'une religion qui apprend que de véritables amis ne se séparent jamais pour toujours, et voyez ce qu'on y peut substituer, quand on la ravit à notre cœur! Aussi ce juste parle déjà le langage de l'éternité; l'onction céleste de ses discours, la douceur qu'ils respirent, ont pénétré tous les cœurs. Un rayon des splendeurs du ciel semble se réfléchir sur son front; son lit de mort est le théâtre de son triomphe, ou plutôt du triomphe de l'espérance chrétienne, qui élève ici la nature humaine à son plus haut point de dignité. Ouvrez-vous donc portes éternelles, et vous tous, élus du Seigneur, redoublez vos saints cantiques. Voici un soldat de Jésus-Christ qui sut combattre et vaincre à la suite de son maître; il vient, sa croix à la main, demander le prix de sa constance; les anges l'attendent, la couronne brille suspendue; il remet paisiblement son âme entre les mains de son Créateur, parce qu'il ne cessa jamais d'espérer en lui : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum.* (*Psal.* XXX, 2.)

Allez, âme chrétienne, vous ne laisserez ici-bas que des titres passagers; vos œuvres et vos vertus vous suivront dans l'éternité. Allez avec confiance au trône d'un Dieu qui retrouve en vous son image : ne redoutez pas les yeux d'un juge; c'est un père qui vous attend.

O Dieu, qui n'avez pas voulu destiner à vos enfants un autre bonheur que le vôtre, ni une autre fin que vous-même! *Dieu de l'espérance* : « *Deus spei* (*Rom.*, XV, 13), » répandez sur tous ceux qui m'écoutent ces consolations divines qui en sont les fruits heureux, quand elle est justifiée par les vertus; mais surtout répandez-les sur ce monarque, plus glorieux d'être l'enfant des saints que le descendant de tant de rois; plus heureux de se montrer le digne héritier de leur foi que de l'être de leur couronne :

rappelez-vous, nous osons le dire avec une pieuse confiance, rappelez-vous que les liens les plus sacrés et les plus chers l'unissent encore de tous côtés à la société céleste. Que tant d'âmes justes et heureuses unissent aujourd'hui leurs vœux à ceux que vous présente notre amour; qu'elles veillent sur lui, qu'elles le protégent, pour le triomphe de notre foi et pour le bonheur de votre peuple, désormais inséparables de ses augustes destinées. Puissions-nous tous enfin réunis dans votre saint tabernacle, vous bénir éternellement. Ainsi-soit-il.

SERMON II.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Prêché le premier dimanche de l'Avent.

His autem fieri incipientibus, respicite, et levate capita vestra; quoniam appropinquat redemptio vestra. (*Luc.*, XXI, 28.)

Lorsque ces choses commenceront d'arriver, regardez en haut et levez la tête, parce que votre rédemption approche.

S'il est un spectacle capable de porter la tristesse et l'effroi jusqu'au fond des âmes, c'est sans doute celui que nous présente l'Evangile de ce jour. Le monde embrasé par un déluge de feu, les tombeaux ouverts, les morts ressuscitant à la voix de Dieu, le Fils de l'homme descendant du ciel dans tout l'appareil de sa gloire, la séparation des bons d'avec les méchants, un jugement où toutes nos œuvres seront discutées sans miséricorde à la face de l'univers; enfin, le sort de chacun des humains fixé pour une éternité! Et néanmoins, c'est à l'approche de ces terribles événements que Jésus-Christ nous commande de nous réjouir et de lever la tête : *Levate capita vestra.* Oui, tels devraient être nos sentiments si nous étions parfaitement chrétiens. Alors sans doute Dieu glorifiera sa justice par la punition des pécheurs; mais il ne glorifiera pas moins sa miséricorde et sa bonté pour les élus ; et ce jour suprême, où l'on verra le Fils de l'homme briser, dans un dernier triomphe, la tête superbe de ses ennemis, doit être aussi l'heureux signal de la rédemption des enfants de Dieu: *Quoniam appropinquat redemptio vestra.* Ainsi la Providence justifiera sa haine infinie pour le péché, et son amour pour la vertu. Tel est le double tableau que [nous nous proposons de vous développer, mes frères, en vous faisant considérer le jugement dernier, 1° par rapport au pécheur; 2° par rapport au juste. Les terreurs et les promesses de l'Evangile seront donc successivement le sujet de votre attention.]

Lorsque les apôtres annonçaient aux Juifs ou aux païens la venue du souverain juge ; quand ils citaient les peuples et les rois au pied de son trône redoutable, le Juif épouvanté demandait le baptême, et les magistrats idolâtres tremblaient sur leurs tribunaux. Mais lorsque dans l'assemblée des fidèles ils retraçaient les merveilles de ce grand jour, l'avénement glorieux du Seigneur, et la fin des iniquités, et le règne éternel de Jésus-Christ avec ses saints, il fallait modérer le saint empressement des chrétiens de ces temps heureux, plutôt qu'animer leur confiance. Grâce au ciel, je parle aussi devant une assemblée chrétienne. Qu'il nous soit donc permis d'encourager des sentiments si dignes de l'élévation de la foi. Et vous, âmes droites et fidèles, dont la piété peut-être n'a trouvé jusqu'ici dans la pensée du dernier jugement qu'un sujet de terreur et de trouble, je viens vous y montrer aussi une source de consolations. *Ave, Maria* (36).

PREMIERE PARTIE.

Il est un jour connu de Dieu seul, dit le prophète : « *Est dies una quæ nota est Domino* (*Zach.*, XIV, 7) : » un jour qui doit terminer la marche des siècles, ouvrir un monde nouveau, et fermer le passage du temps à l'éternité : un jour où les désordres seront non-seulement abolis, mais réparés; où le méchant sera non-seulement puni, mais humilié, pour expier le scandale de ses triomphes passagers : un jour enfin où la justice éternelle, si longtemps voilée à nos regards, doit se justifier avec éclat aux yeux du ciel et de la terre: *Dies nota Domino.* Le voici ce grand jour du Seigneur, s'écrie un autre prophète; le soleil a retiré sa lumière, le flambeau des nuits ne jette plus qu'une lueur pâle et sanglante; les astres, égarés dans leur route, menacent la terre de l'écraser dans leur chute. *Les cieux,* dit le prince des apôtres, *passeront avec la rapidité des éclairs:* « *Cœli magno impetu transient.* » (II *Petr.*, III, 10.)

Déjà les empires ont disparu, les cités superbes sont anéanties, un déluge de feu a dévoré jusqu'aux traces de la nature vivante, la terre n'est plus que le tombeau de tous les êtres animés : *Terra et quæ in ipsa sunt opera exurentur.* (II *Petr.*, III, 10.) Soudain aux quatre coins des cieux éclate la trompette fatale: « *Levez vous, morts:* » *Surgite, mortui.* Aussi rapidement que la lumière parut, lorsque Dieu dit: *Que la lumière soit,* en un moment, en un clin-d'œil, voici la race humaine debout, devant le Créateur. Elle s'élève, dit saint Augustin, comme l'on voit d'immenses moissons couvrir au loin d'immenses campagnes : *Assurgit messis generis humani.* C'en est fait, la mort est détruite, non-seulement parce que son glaive est brisé, que son empire est anéanti ; mais parce que Dieu la poursuivant, si je puis ainsi parler, jusque dans les siècles passés, vient lui arracher ses victimes, et lui redemander le genre humain dont elle avait fait sa conquête: *Novissima inimica destruetur mors.* (I *Cor.*, XV, 26.)

(36) Nous croyons que l'abbé Duval prononça un exorde un peu différent de celui qu'on vient de lire, mais nous l'avons cherché inutilement. Il ne l'avait peut-être pas écrit. L'exorde que nous donnons appartient à un plan de sermon que M. Duval a tracé, mais qu'il n'a pas suivi. Nous avons été obligés d'ajouter quelques lignes à cet exorde, pour l'adapter au sermon qu'il prêcha devant le roi. Ce qui est ajouté est enfermé entre deux crochets.

Ici, l'impie étonné demandera sans doute, comme au temps du grand Apôtre, comment ressusciteront les morts ? comment la vertu du Très-Haut réunira-t-elle les restes des humains perdus dans l'immensité de la nature? Quoi, mon Dieu ! serait-il vrai que vous ne pourriez retrouver nos cendres? Elles se déroberaient à votre puissance? Elles échapperaient à vos regards? Ah! quand vous voulûtes créer l'univers, vous n'avez cherché nulle part les éléments de votre ouvrage : votre voix se fit entendre au néant; et les cieux comme un riche pavillon se sont étendus sous votre main; les étoiles étincelantes de tous leurs feux vous ont répondu : Nous voici; la chaîne immense des êtres visibles s'est développée sous les ordres de votre volonté souveraine. O Dieu! je crois que votre puissance est infinie, je crois la résurrection des morts : *Credo resurrectionem mortuorum.* Je crois que vous pouvez réunir les débris de ces corps fragiles, parce que vous avez pu les créer; je crois que vous pouvez former de nouveau ce que vous avez déjà formé, et reconstruire un ouvrage qui, lorsqu'il n'était pas, ne vous a coûté qu'une parole : *Credo resurrectionem mortuorum.*

Après avoir exercé sa justice contre le péché dans les créatures qui en furent les instruments, dans son principal effet qui est la mort, Dieu l'attaquera dans les pécheurs eux-mêmes. Les voici tous rassemblés! Les anges s'abaissant vers cette foule immense repoussent les pécheurs à la gauche. Ainsi finit pour jamais le mélange des justes et des pécheurs : déchirante séparation, qui commence leur supplice, parce qu'elle sera éternelle. Alors on verra le Fils de l'homme environné de gloire et de majesté descendre sur les nuées du ciel. Sa croix brille au haut des airs, signal de rédemption et de salut pour le juste qui y plaça sa confiance, objet de terreur et de désespoir pour le pécheur qui s'en sera déclaré l'ennemi : *Parebit signum Filii hominis.* (*Matth.*, XXIV, 30.) Jusqu'ici, mes frères, vous n'avez vu que les apprêts de ce jugement redoutable : si pourtant, comme il est permis de le penser de tout chrétien qui n'a pas entièrement abandonné le soin de lui-même et de son salut; si les signes avant-coureurs ont porté la terreur jusqu'au fond de vos âmes, que sera-ce, ô mon Dieu, quand vous entrerez en compte avec vos faibles créatures, en commençant par vos ministres, sur qui tombera la principale rigueur du jugement qu'ils auront prêché? Du moins ne permettez pas qu'entraînés par un vain désir de plaire aux hommes, éblouis de la majesté qui nous environne, nous soyons condamnés au dernier jour pour avoir fait fléchir ici la sainte rigueur de vos décrets! Hélas! les rois eux-mêmes ne seront-ils pas traduits à votre tribunal, pour y être plus sévèrement jugés que les derniers de leurs sujets? Donnez-donc, ô mon Dieu, à ce prince auguste qui nous gouverne, de paraître avec assurance à côté des Clotilde et des saint Louis : que ses vertus, qui font notre bonheur, lui méritent une couronne plus durable et moins fragile que celle que vous l'avez condamné à porter ici-bas! Et vous, chrétiens, qui que vous soyez, puisque nous sommes tous attendus au pied de ce tribunal redoutable, vous pouvez encore éviter la confusion réservée aux pécheurs : transportez-vous dès ce moment, à la place que vous devez alors occuper. Immobiles, tremblants au pied du trône, vous attendez votre arrêt; au dedans de vous votre conscience qui vous accuse, autour de vous le monde entier qui vous contemple, sur votre tête le souverain juge, sous vos pieds les abîmes prêts à s'entr'ouvrir; les livres redoutables sont ouverts, et la manifestation commence : *Illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium.* (I *Cor.*, IV, 5.)

Ici-bas le péché se cache, le péché se déguise, et souvent le péché triomphe. Mais Dieu est lumière, Dieu est vérité, Dieu est justice. Sa lumière révèle le péché, sa vérité le montre dans sa honte et dans son horreur: sa justice le condamne. La lumière de Dieu révèle le péché. Hélas! mes frères, quel juste dans cette assemblée, quelle âme innocente et pure ne se sent glacée à cette pensée? Est-il un souvenir pénible et flétrissant qui vous tourmente et vous humilie, est-il un déréglement honteux, un outrage fait à la justice, à la fidélité, à la sainteté des mœurs, que vous ayez toujours caché à vos amis les plus fidèles, peut-être même au dépositaire de votre conscience, que vous voudriez vous cacher à vous-même; voilà ce que le souverain juge va révéler. Tout ce qui existe jamais de coupable dans vos actions, dans vos paroles, dans vos pensées mêmes; tous les crimes que vous n'aurez pas expiés par la pénitence, sortiront en foule de votre conscience; vous les porterez écrits sur votre front aux yeux de l'univers assemblé : *Manifestabit consilia cordium.*

Grands de la terre, vous êtes des dieux ici-bas; si le monde vous attaque par ses censures, à peine un léger murmure arrive-t-il jusqu'à vous, et vous ne trouvez d'ordinaire que des flatteurs qui encensent vos excès les plus coupables : c'est pour vous surtout que fut indiqué ce jour solennel. On ne vous demandera pas alors si vous fûtes roi, prince, ou grand parmi les hommes; mais si vous avez été juste, réglé dans vos mœurs, charitable et religieux. On n'examinera ni vos titres, ni vos exploits, ni une profane renommée; mais vos vices et vos vertus, comme ceux des derniers du peuple : et c'est parce que vous aurez été puissants que vous serez plus sévèrement jugés et plus puissamment tourmentés : voilà la seule distinction qui vous soit réservée : *Potentes potenter tormenta patientur.* (*Sap.*, VI, 7).

Et vous, riches du siècle, et de ce siècle où l'on voit si souvent la soif honteuse de l'or trafiquer publiquement de la conscience

et de l'honneur; de ce siècle où la cupidité vendant les crimes, achetant l'opprobre, aurait presque justifié le mépris qu'un orgueil impie avait voué à l'humanité : voici le jour où le monde va contempler à découvert la bassesse et l'infamie de la cupidité qui vous dévore; ses fraudes, ses attentats, ses violences si habilement colorées; et cet orgueil qui, selon l'expression de l'Esprit-Saint s'engraissait d'iniquités et d'impiété; et cet effroyable égoïsme qui ne laissait à votre cœur endurci de vie et de sentiment que pour vous-mêmes. *Manifestabit consilia cordium.*

Femmes du monde, qui paraissez comme des idoles sur cette scène trompeuse et passagère, songez qu'un autre théâtre vous attend. C'est là que seront révélés au monde entier les secrets de ces passions si soigneusement renfermées dans votre cœur, la fureur de vos jalousies, l'obstination de vos haines, les intrigues de votre ambition, les emportements d'un orgueil insensé dont vous êtes le seul objet et l'unique divinité; peut-être la honte des plus vils penchants, et, sous un certain voile de délicatesse et de vertu, une vie entière d'ignominie et d'opprobre. *Manifestabit consilia cordium.*

Hélas! on se déguisait avec tant d'art, on parlait si éloquemment le langage de l'honneur, de la sensibilité, de la religion même : voici le jour de la vérité. Hypocrites de la vertu, de l'amitié, de l'honneur, tels que le monde les offre en foule; la vérité, plus pénétrante que les rayons du soleil, perce les sombres replis de votre cœur; elle présente comme un double miroir : dans l'un vous vous montrez revêtus de toutes ces qualités dont vous empruntiez le masque imposant; dans l'autre on vous voit tels que vous êtes, dans l'horreur de vos déréglements, dans la lâcheté de vos impostures, dans cette monstrueuse dureté de cœur qui rapporta tout à vous-mêmes, vous donna quelquefois des paroles, des émotions, des larmes, et ne vous laissait au fond ni un sentiment honorable, ni une affection généreuse, ni un remords qui demandât grâce pour vos crimes. *Manifestabit consilia cordium.*

Si telle est la confusion réservée à ceux qui, en voilant leurs désordres, rendirent du moins hommage à la vertu, quelle doit être celle de ces héros diffamés du vice, qui portent le poids de leur opprobre avec plus d'orgueil et d'assurance que n'en pourraient inspirer les plus honorables souvenirs; et qui veulent, dit Tertullien, que leurs forfaits jouissent de toute la lumière du jour et du témoignage du ciel même? Que sera-ce de ces impies qui se font une gloire affreuse de persécuter la religion, et de combattre contre Dieu même? Quel réveil, quand l'éternelle Vérité viendra en personne les écraser de son poids, les foudroyer de sa lumière! Montagnes, s'écrieront-ils, tombez sur nous! Dérobez-nous, non pas aux regards de l'univers, non pas aux abîmes éternels, mais à la colère de l'Agneau! Ils demanderont le néant, et il leur sera refusé.

La plupart d'entre vous se rassurent peut-être en ce moment sur ce qu'ils furent toujours étrangers à ces excès révoltants. Oui, mes frères, tout nous autorise à le croire; mais souffrez que nous vous demandions : Ce jugement ne sera-t-il que pour les infidèles et les impies? Hélas! que vous importera de n'être point condamnés pour l'incrédulité si vous l'êtes pour l'indifférence? non pas pour avoir abjuré votre foi, mais pour l'avoir démentie par votre vie entière? pour avoir, par l'abandon de ses lois les plus nécessaires et les plus saintes, préparé le funeste abandon de tout principe, de toute morale qui menace aujourd'hui la société de sa ruine? Vous êtes chrétiens, nous dites-vous, et ce témoignage vous suffit; et l'on vous voit plus assurés, plus intrépides contre toutes les terreurs de la religion que ne l'étaient les plus grands saints! A la pensée du dernier jugement les Antoine, les Hilarion, les Jérôme tremblaient au fond de leurs déserts, sous la cendre et le cilice, après une vie entière de pénitence. Non, mon Dieu, ce qui doit nous étonner ce n'est point que le souvenir de votre justice ait glacé d'effroi ces anges de la terre; mais ce qui nous consterne et nous épouvante, c'est de voir une foule de pécheurs, avertis, convaincus du jugement qui les attend, dormir en paix sous le poids de leurs iniquités, moins émus de ces terribles vérités qu'ils ne le seront peut-être des aventures fabuleuses dont ils iront s'amuser à leurs théâtres. Ah! si le souverain Juge, déchirant les voiles qui couvrent l'abîme des cœurs, révélait tout à coup, devant cette auguste assemblée, je ne dis pas l'histoire déplorable de tous les égarements de votre vie, mais seulement tel secret qui existe entre lui et votre conscience, peut-être on vous verrait mourir de confusion et de douleur : que sera-ce quand il faudra rougir d'une honte ineffaçable devant tout ce que vous avez connu, devant tout ce que vous avez aimé, devant tout ce qui exista jamais d'hommes dignes de votre vénération et de vos hommages; alors plus de déguisements, plus d'excuses, plus même de compassion : *Judicium sine misericordia.* (*Jac.*, II, 13.)

2° La vérité éternelle montrera le péché tel qu'il est, non pas dans la vaine opinion du monde, mais tel qu'il est en lui-même et aux yeux de Dieu, comme le véritable mal et la souveraine ignominie de la créature. Alors le pécheur se trouvera l'opprobre et l'anathème de tous les êtres raisonnables; alors les disciples de votre impiété, les imitateurs de votre indifférence, les victimes infortunées de vos passions, tous s'élèveront contre vous, tous, jusqu'aux infidèles et aux païens. Sans doute ces peuples malheureux furent inexcusables dans leurs égarements; mais tout ne conspirait-il pas à les aveugler et à les perdre? Que leur répondront les enfants de ce siècle incrédule, héritiers de

tant de générations toutes chrétiennes? Comment ont-ils pu méconnaître la religion de leurs pères, l'abjurer et la persécuter, eux qui retrouvaient partout la trace de ses bienfaits? Levez-vous donc, peuples infortunés de Tyr et de Sidon, levez-vous; accusez ces chrétiens, mille fois plus coupables que vous ne le fûtes jamais; levez-vous, peuples de Ninive, qui fîtes pénitence à la prédication de Jonas: loin de pleurer comme vous nos désordres, nous ne voulons pas même les connaître; nous ne souffrons pas qu'on nous en parle, et le zèle des prophètes du Seigneur intimidé par notre superbe impénitence ose à peine soulever le voile qui couvre des désordres qui eussent effrayé le monde païen: *Viri Ninivitæ surgent in judicio cum generatione hac et condemnabunt illam.* (*Luc.*, XI, 32.) Ainsi, la justice éternelle soulèvera toutes les créatures contre le pécheur. Dans l'excès de sa confusion, il lui sera, dit saint Bernard, impossible de se cacher, intolérable de se montrer. Mais ce n'est ici que le moindre supplice des réprouvés.

3° La grande calamité de ce jour suprême, ce sera la sentence qui décidera de leur éternité; ce sera cet arrêt foudroyant et irrévocable: *Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel:* « *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum* » (*Matth.*, XXV, 41): sentence dont nous ne pouvons en ce monde comprendre toute la rigueur. Non, mes frères, ce qui constitue l'enfer, ce ne sont ni ses flammes, ni ses tourments: mais être séparé de Dieu! de Dieu principe unique de toute félicité, de tout amour, notre premier principe et notre fin dernière; perdre Dieu par sa faute, et pour jamais; être condamné à le haïr, à le maudire éternellement, tandis que nous n'avions été créés que pour l'aimer et le posséder: voilà le comble des malédictions, après lesquelles il ne reste au réprouvé que la réunion éternelle, infinie, de toutes les douleurs. Ouvrez-vous donc, abîmes éternels, recevez pour jamais vos victimes! L'abîme se referme, et leur éternité commence.

J'ignore, mes frères, quelle impression aura produite sur vos âmes le tableau de ce terrible jugement. Pour nous, nous l'avouerons, cette image du monde prêt à s'écrouler et à disparaître, ces éclats de la trompette qui retentit au fond des tombeaux, cette résurrection générale des morts, et plus que tout le reste, les dernières paroles de Jésus-Christ aux réprouvés, nous ont remplis de consternation et d'épouvante. Tremblons, mes frères; mais ne désespérons pas; nous pouvons encore choisir de la droite ou de la gauche, de la réprobation ou de la gloire. En nous associant aux vertus des justes, nous pouvons rendre ce grand jour aussi consolant pour nous qu'il sera désespérant pour le pécheur: ce sera le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce n'était point assez pour Dieu d'avoir rendu justice à l'âme fidèle dans le jugement qui suit immédiatement la mort, et d'avoir payé des tribulations d'un moment par un poids immense de gloire; il lui devait une réparation solennelle; et puisque le péché sera humilié, condamné à la face de l'univers, il fallait que la vertu fût produite au grand jour, glorifiée et couronnée en présence du monde qui l'accabla si longtemps de ses persécutions et de ses mépris. La réparation est indiquée pour ce jour du rétablissement de toutes choses, ainsi que l'appelle l'Apôtre: *Tempora restitutionis omnium.* (*Act.*, III, 21.) Le genre humain est convoqué; le ciel, la terre, l'enfer même sont assignés; le Fils de Dieu descend du ciel dans toute sa gloire pour distribuer ses couronnes. Alors sera produit le spectacle le plus digne des anges et des hommes, les âmes des justes dans toute leur beauté. Ah! si une seule âme sanctifiée par la grâce renferme en elle seule plus de merveilles et de grandeurs, que toutes les œuvres du Tout-puissant, que sera-ce que l'assemblée de tous les saints, vases de gloire, temples vivants de la Divinité, images ravissantes, quoique imparfaites, de ses perfections infinies. O peuple des saints du Seigneur, race élue, sacerdoce royal, je vous salue: dans le ciel même où vous étiez admis, il manquait quelque chose à votre gloire. Ces corps fragiles compagnons de vos vertus, instruments de vos travaux, étaient restés dans la poussière: voici qu'ils se réunissent à vos âmes, glorieux, impassibles, immortels; et ce jour, qui met le sceau à la réprobation des méchants, vous établit dans la plénitude de l'immortalité.

Là paraîtront les apôtres de la vérité, et les légions invincibles des martyrs, depuis ceux de l'ancienne alliance, jusqu'à cette foule d'âmes généreuses qui, parmi nous et sous nos yeux, ont scellé de leur sang la profession de la foi et de toutes les vertus. Là seront toutes les âmes saintes et fidèles qui ont jamais existé, depuis le juste Abel, jusqu'au dernier des élus qui fermera la marche des siècles; car il y aura des saints dans tous les temps. Il en existe, mes frères, au milieu de vos familles et de vos sociétés; et si Dieu, abaissant ses regards sur la terre, n'y trouvait plus la succession de ses élus, le monde ne serait plus digne de son auteur, et le dernier jour serait venu. Oh! que de vertus sublimes et connues de Dieu seul, sortiront alors de leur obscurité! Partisans du monde, vous réservez votre admiration pour une gloire que le crime peut usurper, pour des titres pompeux et vains qui ne servirent si souvent qu'à décorer tous les vices, pour des talents trop dangereux, que Dieu distribue comme il lui plaît, et aussi souvent à ses ennemis qu'à ses amis. Quel sera votre étonnement, lorsque vous verrez dans la gloire ces hommes modestes et droits qu'à peine vous daigniez regarder; ces chrétiens fidèles dont la religieuse simplicité fut l'objet de vos dérisions; ces amis, cette épouse, ces enfants dont vous avez si souvent contristé la piété,

et qui ne se seront sauvés qu'en se refusant à vos exemples!

Comme les méchants porteront écrits sur leur front tous les crimes de leur vie, les élus paraîtront accompagnés de leurs bonnes œuvres ; pas une seule ne sera oubliée. Touchant et précieux dépôt, qu'ils confiaient à l'amour et à la justice du souverain Juge ; il leur en rend un compte fidèle. *Potens est depositum meum servare.* (II *Tim.*, I, 12.) Là seront révéléesles aumônes qui n'eurent que Dieu pour témoin, les larmes versées avec les malheureux, le détachement chrétien au sein de l'opulence et des grandeurs, la résignation profonde dans les sacrifices les plus déchirants, la clémence et le pardon des injures, vertus célestes, vertus si chères au cœur de Dieu, dont elles nous rendent la vive image. Là paraîtront enfin tous les sacrifices héroïques, tous les miracles de foi, d'innocence, de générosité que la religion de Jésus-Christ a multipliés sur la terre, et qui demandent grâce pour les forfaits dont l'impiété l'a souillée.

Ames fidèles qui m'écoutez, car sans doute, ô mon Dieu! vous avez aussi vos élus dans cette auguste assemblée ; vous tous qui avez rendu gloire à Dieu et professé sa loi sainte, près du trône, dans les tribunaux, dans les camps, et dans quelque condition que vous ait placés sa providence, vous verrez s'ouvrir, par le triomphe le plus solennel, des siècles sans fin de bonheur et de gloire. Mères chrétiennes, vous paraîtrez avec ces enfants sanctifiés par vos exemples ; avec cet époux, que vos touchantes vertus auront peut-être ramené à la foi, et réconcilié avec la piété. Et vous surtout, qui, dans l'élévation de votre rang, n'aurez vu qu'une obligation plus rigoureuse de faire briller avec plus d'éclat l'exemple de toutes les vertus, semblables à ces flambeaux célestes, qui ne sont placés sur nos têtes que pour répandre au loin la lumière, vous brillerez, dit le prophète, comme les étoiles du firmament pendant toute l'éternité : *Quasi stellæ in perpetuas æternitates.* (*Dan.*, XII, 3.)

Justes, qui que vous soyez, si le monde dédaigne vos vertus, consolez-vous, leur éclat au dernier jour s'augmentera de ses mépris ; si vos bienfaits ne rencontrent que des ingrats, consolez-vous, Dieu se charge de la reconnaissance ; enfin si la haine du monde se porte jusqu'à la persécution, non-seulement consolez-vous, mais triomphez et levez la tête : *Exsultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.* (*Matth.*, V, 12.) Parmi les amis de Jésus-Christ vous paraîtrez au premier rang, d'autant plus élevés dans la gloire que vous aurez été plus rabaissés par les impies.

Non-seulement la vertu sera produite au grand jour ; mais comme elle est, après Dieu, ce qu'il y a de plus grand dans l'univers, elle sera rétablie dans ses immortelles prérogatives. Quelle gloire, ô mon Dieu, réservez-vous à vos serviteurs, à ce terme fatal de toutes les vanités humaines, où l'homme ne pourra plus rien estimer que la vérité et la vertu ! Alors tous les esclaves du monde comprendront, mais trop tard, les maximes qu'ils rejetaient comme des fables : qu'il est plus beau de dompter ses passions que de fouler aux pieds ses ennemis ; qu'il est plus grand de servir Dieu que de régner, de se dévouer par la charité au bonheur de ses frères que de gagner le monde entier. Alors un affront supporté pour l'amour de Jésus-Christ, un verre d'eau donné en son nom paraîtront préférables à tous les trésors de la terre. On estimera plus les chaînes que valut à Joseph son amour pour l'innocence que la gloire dont l'environna Pharaon. Toute la pompe des David, des Josias, des saint Louis, s'effacera devant l'humilité de leur cœur et la sincérité de leur religion. Alors un seul degré de la grâce qui fait les saints sera plus apprécié que la valeur et les talents qui font les héros.

Ravis en esprit à la vue de la gloire des saints, les prophètes essayaient vainement de nous en tracer quelque image. Quelle majesté les investit ! quelle lumière les environne ! leurs fronts sont ornés du diadème et dans leurs mains victorieuses brillent des palmes éclatantes : *Et palmæ in manibus eorum.* (*Apoc.*, VII, 9.) Ils dominent les peuples étonnés, et foulent avec mépris les débris d'un monde qui n'était digne ni de les posséder, ni de les connaître. Les célestes intelligences les environnent avec respect, et Dieu même, triomphant dans ces chefs-d'œuvre de sa grâce, les présente avec complaisance aux hommages de l'univers : *Exsultabit super te in laude.* (*Sophon.*, III, 17.)

Le scandale de la vertu humiliée sur la terre vous semble-t-il enfin réparé ? Non, l'ordre avait été renversé durant tout le cours des siècles, les méchants avaient jugé les bons, les enfants de Dieu avaient succombé flétris, accablés, sous le pouvoir de l'iniquité. Tantôt chargé d'indignes fers, on les vit descendre dans les cachots ; tantôt à la face du soleil, ils ont subi le sort des coupables ; eux dont le monde entier n'aurait pu payer les vertus par ses hommages et ses couronnes.

C'est ainsi que Dieu voulut éprouver ses enfants les plus fidèles : ainsi fut traité son propre Fils par les pécheurs qu'il venait racheter. C'est pour réparer ce désordre que le Père a donné le jugement au Fils : *Judicium dedit Filio.* (*Joan.*, V, 22.) Un Dieu fait homme vient demander compte à un monde superbe et persécuteur de ses jugements contre lui-même et contre les saints. En Jésus-Christ et par Jésus-Christ, vous, justes de tous les temps, venez juger vos ennemis : il faut que les méchants qui applaudirent à l'injustice, que les justes qui l'ont pleurée soient témoins de la réparation. Et ici, chrétiens, quels grands et touchants souvenirs ! Ces maîtres, ces parents, ces amis dont le sort vous coûta tant de larmes, victimes augustes et chéries dont les noms restent consacrés par la vénération et par

l'amour; ils se relèveront triomphants, plus grands et plus heureux de leurs opprobres et de leurs douleurs; et il ne tiendra qu'à vous de vous associer à leur gloire.

C'est ici que la Providence achève de se justifier. Arrivés au dénoûment de toutes les révolutions humaines, placés sur les ruines du monde, à l'entrée de l'éternité, il nous sera donné de contempler dans son ensemble le magnifique tableau des desseins de Dieu sur l'univers. C'est alors que chacun des élus, portant sur le passé un regard tranquille et satisfait, contemplera, dans les transports de sa reconnaissance, par quelles voies admirables et cachées Dieu l'aura conduit au port du salut. Alors, Sire, vous remercierez Dieu, non pas de ce que le sang de tant de rois coule dans vos veines, mais de ce qu'étant l'enfant des saints, vous aurez regardé leur foi et leur piété comme un héritage plus précieux que leur couronne; alors, peut-être, les jours laborieux de vos épreuves vous paraîtront d'un plus grand prix que les jours de repos et de gloire que vous voyez briller après tant d'orages. Princes et grands, vous bénirez Dieu, non pas de cette grandeur qui va bientôt mourir avec vous, mais de l'usage que vous en aurez fait, si vous sûtes la faire servir à la gloire du Roi des rois et au bonheur de la société; si toujours prêts à la dépouiller au premier ordre de sa volonté souveraine, vous eûtes le bonheur si rare de la posséder sans rien perdre de l'innocence du cœur et de la modération chrétienne. Et vous tous, mes frères, rappelez-vous que ce qui doit fonder votre confiance au dernier jour, ce ne seront ni ces vanités qui vous abusent, ni ces plaisirs qui vous corrompent, mais les bonnes œuvres dont vous aurez fait un trésor, et la croix que vous aurez portée à la suite de Jésus-Christ. Le guerrier ne vient point rappeler à son prince les plaisirs dont il a joui, mais les travaux et les blessures qui lui donnent droit aux récompenses.

O conseils de la sagesse et de la puissance de Dieu, vous serez dévoilés à nos regards! O vérité éternelle, vous-même nous découvrirez les secrets de vos voies impénétrables dont s'étonnait notre faiblesse, lorsque Dieu permit à l'enfer de déclarer la guerre aux saints et de les vaincre, pour faire éclater aux yeux des générations et des siècles et la force de son Eglise et l'impuissance de l'impiété. Les justes ont paru succomber, le monde les crut abandonnés. O mon Dieu! nous le connaîtrons dans cette manifestation dernière; vous éprouvez vos enfants, mais vous ne les délaissez jamais; votre amour les consolait dans les rigueurs de l'exil et la solitude des prisons; au sein de la plus affreuse indigence, vous les enrichissiez de vos biens, les seuls qu'il faille compter pour quelque chose; soutenus par votre vertu, ils se montraient comme des juges aux tribunaux de l'iniquité. Appelés sur les échafauds, ils ont paru plus que des rois; et quand les temps sont accomplis, d'un mot vous calmez la tempête, d'un souffle vous dissipez les impies; et le juste qui espérait à l'ombre de vos ailes remonte au rang que lui assignait votre providence et que lui réservait votre amour.

C'en est fait: *Factum est* (*Apoc.*, XXI, 6); tout est manifesté, la sagesse et la justice de Dieu, la perfection de ses voies, la fidélité de sa parole, et sa haine contre le péché et son amour pour la vertu. Alors le Fils de l'homme, s'adressant aux élus: *Venez*, leur dira-t-il, *les bénis de mon Père: « Venite, benedicti Patris mei* (*Matth.*, XXV, 34) »; vous avez partagé mes douleurs, vous avez porté ma croix, venez posséder mon royaume. C'est pour vous que le monde fut tiré du néant; c'est pour vous que les siècles ont fourni leurs révolutions; votre nombre est rempli, que l'ordre des choses humaines disparaisse, que le règne de la justice et du bonheur commence pour jamais. Ouvrez-vous donc, portes éternelles; voici le peuple des élus, voici les légions des saints du Seigneur à la suite de Jésus-Christ, portant sa croix: ils entrent triomphants et glorieux dans le sanctuaire du Dieu vivant dont ils vont partager l'éternelle félicité! Alors le Fils de l'homme, après avoir exterminé le crime et anéanti le règne du péché, remet aux mains de son Père l'empire dont fut honorée son humanité sainte, et le ciel et les cieux des cieux commencent le cantique nouveau en l'honneur de celui qui est assis sur le trône, et de l'Agneau, pour le continuer pendant les siècles des siècles.

SERMON III.

SUR L'AMOUR DE LA VÉRITÉ.

Prêché le second dimanche de l'Avent

Beatus est qui non fuerit scandalizatus in me. (*Matth.*, XI, 6.)

Heureux celui qui ne prendra pas de moi un sujet de scandale.

Jésus-Christ nous déclare aujourd'hui qu'il sera pour le monde un sujet de scandale, et déjà le saint vieillard Siméon avait annoncé qu'il était établi pour la ruine comme pour la résurrection de plusieurs. Pourrions-nous le comprendre, mes frères, si les oracles les plus formels ne nous obligeaient à le croire, que les hommes se soient scandalisés du Fils de Dieu? Lui dont les vertus étaient si pures, que ses ennemis n'essayèrent pas même d'en ternir l'éclat; dont la doctrine était si consolante et si sublime, que les impies de tous les temps sont forcés de lui rendre hommage!

Il se présentait au monde comme le bon Pasteur, qui venait chercher la brebis perdue; image de la bonté de son Père, il a passé en faisant du bien. C'était le médiateur divin qui réconciliait le ciel avec la terre; mais aussi le monde voyait en lui la vérité qui venait en personne le convaincre, le juger, le condamner: la vérité qui aveugle l'homme, si elle ne l'éclaire; qui le rend inexcusable, si elle ne le ramène; qui le perd enfin, si elle ne le sanctifie.

La haine du monde pour Jésus-Christ, n'est que la haine pour la vérité. Le monde

méprise la vérité, si elle se tait; mais il la traite en ennemie, lorsqu'elle vient porter la lumière au milieu de ses ténèbres, et révéler au grand jour la honte et l'iniquité de ses voies. Il faut donc aimer la vérité, pour ne pas se scandaliser de Jésus-Christ; mais aussi l'amour de la vérité est le signe le plus certain de la vocation à la foi, comme il est le principe heureux de toutes les vertus qu'elle inspire. Une âme droite et généreuse est toujours propre au royaume de Dieu. Elle est déjà naturellement chrétienne. *Beatus est qui non fuerit scandalizatus in me.*

C'est à l'amour de la vérité que nous consacrons ce discours, et voici tout notre dessein.

La vérité ne trouve dans le monde qu'une indifférence qui ne se met pas même en peine de la connaître, et une opposition constante à ses maximes et à ses lois.

Le chrétien doit combattre l'indifférence du monde par le zèle, pour connaître la vérité; première réflexion : il combat l'opposition du monde par la fidélité à obéir à la vérité; seconde réflexion.

Le zèle pour connaître la vérité, la fidélité à lui obéir : tels sont les deux caractères de l'amour de la vérité, et tel est le partage de ce discours. *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

Quand nous nous présentons, mes frères, pour vous entretenir de l'amour de la vérité, nous ne venons pas ici discourir de la vérité en philosophes, ni l'envisager dans l'ordre des intérêts de ce monde, étrangers à notre ministère. La vérité que nous présentons à vos hommages et à votre amour, est cette vérité qui vous instruit par la conscience et par l'Evangile; cette lumière éternelle émanée de Dieu, pour éclairer votre croyance et diriger vos pas dans les routes difficiles de la vie; cette vérité enfin, qui doit vous juger au dernier jour, et faire éternellement ou votre bonheur ou votre malheur. Or, nous disons d'abord que vous devez opposer à l'indifférence du monde le zèle, pour connaître la vérité par l'étude sérieuse de la religion et de vos devoirs.

1° Par l'étude de la religion : chez toutes les nations de la terre, la connaissance de la religion avait toujours été placée à la tête de toutes les connaissances humaines. Elle était chez nos pères la première étude de l'enfance, l'occupation de tous les âges, comme de tous les états. La religion se présentait dans toutes les circonstances de la vie : elle se retraçait dans les lois, dans les habitudes et dans les mœurs; et il suffisait, pour la connaître, de n'être pas étranger aux plus simples usages consacrés par le monde lui-même, comme des devoirs indispensables. De nos jours, au contraire, la religion, reléguée dans les temples, se trouve bannie de l'ordre entier de la vie humaine. Chez un peuple chrétien, on peut naître, vivre et mourir sans aucun rapport avec Dieu; et pour s'instruire de sa loi sainte, il faut résister à l'esprit de ce siècle incrédule autant que frivole, et contredire son indifférence pour la vérité. Vous le savez, hélas! cette indifférence ne se borne plus aux principes de la foi, elle s'étend aujourd'hui à toute la religion, et ne respecte pas même ces vérités premières qui formèrent dans tous les siècles la croyance du genre humain. Ces grandes vérités que les sages païens avaient jugées dignes des méditations de toute leur vie, que tous les siècles ont révérées comme la base de la morale et la garantie de tous les devoirs, ne sont plus aux yeux du monde que des questions oiseuses autant qu'impénétrables pour lui. Toute étude solide, toute recherche utile et raisonnable se borne à l'art de parvenir à la fortune, ou d'embellir la vie par la variété des jouissances. Ne parlons pas de la foule aveugle qu'entraîne le tourbillon des plaisirs, considérons ceux mêmes dont on estime avec justice la sagesse et la raison : demandez-leur ce qu'ils pensent sur Dieu, sur l'âme, sur la Providence et la vie future. Combien en sont encore à l'ignorance ou au doute, tristes jouets d'une incertitude qu'ils ne daignent pas même éclaircir. Une sagesse matérielle attache l'homme à la terre, lui apprend à juger de tout par les sens, à rapporter tout à ses passions. Elle enchaîne dans la poussière le sublime essor de la pensée, sans permettre à la vertu même de chercher plus haut sa consolation et son appui. Qu'importe que, par d'heureux travaux, le génie chaque jour ajoute aux merveilles des arts; que des savants laborieux ajoutent avec éclat au noble domaine de la science, si nous éloignons de nos regards ce qui est céleste et divin? Nous ne contestons pas leur savoir, mais nous déplorons leur erreur : ils se sont élevés jusqu'aux cieux pour interroger le cours des astres, et ils ont oublié ce Dieu dont les cieux racontent la gloire et publient l'infinie grandeur. Ils ont tout connu de ce magnifique ouvrage, hors l'ouvrier tout-puissant, dont les peuples les plus barbares ont pu lire le nom redoutable écrit en traits de lumière sur la voûte du firmament. Ils ont parcouru la terre, ils descendent dans les abîmes, ils affrontent les écueils et les tempêtes de l'Océan pour dérober quelques secrets à la nature, et leur propre nature est pour eux un problème qu'ils ne s'embarrassent pas de résoudre. Ils ont développé les merveilles du corps humain, et n'ont pas su parvenir jusqu'au principe immortel qui l'anime, et ils n'ont pas trouvé la fin de cet ensemble merveilleux! Aveugles et malheureux, ils arrivent à la mort après avoir tout appris, excepté ce qu'ils devaient savoir; après avoir tout connu, excepté comment ils devaient vivre; et ils tombent entre les mains du Dieu vivant sans avoir daigné s'informer ni des lois qu'il nous impose, ni des moyens de trouver grâce devant lui. Bientôt s'est répandue, dans tous les Etats, cette indifférence qui forme le caractère de notre siècle; indiffé-

rence qui, passant rapidement de l'oubli de l'Evangile à l'oubli de Dieu, de l'oubli de Dieu à celui des devoirs, finit par abandonner l'avenir au hasard, la morale à l'intérêt, la vie entière aux plaisirs : indifférence d'autant plus funeste qu'elle prend sa source, non pas dans l'ignorance, mais dans un mépris raisonné de la vérité. Dans les classes élevées, elle substituera peut-être les convenances aux devoirs, les procédés aux sentiments, et la décence à la vertu. Mais descendez aux dernières classes de la société, c'est-là, qu'effaçant dans les âmes les premières notions de la morale, elle les abandonne sans défense à toutes les fureurs des passions : non-seulement les crimes se multiplient, mais le remords se tait, la honte finit, et la conscience s'éteint avec le sentiment de la religion. Des âmes avilies portent avec sérénité le poids de la honte et de l'ignominie, et des malheureux couverts de crimes épouvantent la société par une tranquillité plus effrayante que les forfaits mêmes. Qui rendra donc à ces vérités saintes l'honneur et le respect qui leur est dû? Ce sera vous, mes frères, à qui le ciel a donné de les connaître et de les aimer. A l'indifférence du monde opposez le zèle pour connaître la religion; les autres connaissances seront l'ornement de la vie, celle-ci doit en être le fond. *Elle est tout l'homme*, dit l'Esprit-Saint : « *Hoc est enim omnis homo.* » (*Eccle.*, XII, 13.)

Ah ! si l'Eglise dans les beaux jours de sa ferveur et de sa gloire exigeait de ses enfants cette étude assidue des vérités de la foi, qui faisait dire de quelques-uns d'entre eux que si les saints livres étaient perdus ils se retrouveraient dans leur cœur; par quel excès d'aveuglement pouvons-nous les négliger, nous que le ciel a placés au milieu de la tentation la plus violente, de l'épreuve la plus décisive à laquelle la foi de Jésus-Christ ait jamais été soumise ? épreuve dont on peut dire qu'ellle eût anéanti la religion, si la religion pouvait périr; et qu'elle devait être ou le terme de son existence, ou la dernière démonstration de sa divinité. O vous tous qui portez encore le trésor de la foi dans une âme sincèrement chrétienne, marchez avec attention et vigilance, le flambeau toujours à la main; les piéges sont semés sous vos pas et les ténèbres vous environnent. D'un côté c'est l'impiété, de l'autre une insouciance qui ne laisserait bientôt parmi les chrétiens que l'ombre et le nom du christianisme. Marchez comme les enfants de la lumière, les yeux toujours fixés vers la loi de Dieu : qu'elle soit votre garantie au milieu du monde, votre entretien dans la solitude, votre conseil dans les doutes, votre consolation dans les douleurs de la vie : puisez dans cette loi divine et non dans les idées profanes du monde, la connaissance de vos devoirs.

Eh ! cette étude fut-elle jamais plus nécessaire. Depuis vingt-cinq années, les vicissitudes des événements, et plus encore l'empire malheureux usurpé par le mensonge avaient tari toutes les sources de l'instruction, et presque réduit la religion même au silence : il ne manquait à nos maux que d'ajouter à l'ignorance un dégoût superbe de la vérité. Les livres effrayent notre légèreté, les réflexions la fatiguent, toute vérité solide nous semble triste et rebutante. Ne parlons pas des instructions; ah ! qui croit avoir besoin de s'instruire ! L'indépendance, source funeste des maux de l'Etat, semble s'être réfugiée dans les familles; et jusqu'au sein de la religion, le monde érige son tribunal. Là, vous entendez citer et les pasteurs et les pontifes, et la doctrine de l'Eglise même. C'est là qu'au sein de la dissipation et des plaisirs la frivolité accuse, l'ignorance examine et les passions prononcent sans appel, sur les questions les plus profondes et les principes les plus nécessaires. Chacun discute et prétend tout connaître; tout connaître pour tout juger; tout juger pour tout condamner; tout condamner pour tout mépriser et s'affranchir du devoir trop pénible de respecter et d'obéir. Si parmi tant de nuages la vérité se montre quelquefois, l'illusion la rend méconnaissable. Ce que nous redoutons par-dessus tout, c'est l'exagération de la piété. On ne cesse de gémir sur la dépravation générale, on appelle la religion au secours de la société, et si la religion se présente, on dispute sur toutes ses maximes; on repousse toutes ses lois, comme l'ouvrage d'un zèle outré. Dans les règles, nous voyons l'excès; dans l'autorité nous voyons l'abus. Tout ce qui s'élève au-dessus de notre faiblesse nous le déclarons hors des principes; et parmi les ravages toujours croissants de la licence et de l'impiété, il semble que nous n'ayons plus à redouter que de nous trouver trop chrétiens. Pour vous, mes frères, ne redoutez que l'ignorance ou l'illusion sur vos devoirs; cherchez toujours dans la vérité votre bonheur et votre gloire, vous n'êtes pas faits pour le mensonge. Non-seulement l'illusion vous rendra malheureux, mais elle corrompra tout ce que le ciel avait mis de noble, de pur et de généreux dans votre âme : en passant sous l'empire du mensonge votre âme s'éloigne de Dieu; elle ne peut trouver que ténèbres, dégradation et douleur; la raison s'obscurcit, le cœur se flétrit et se déprave; le caractère perd son élévation, l'âme sa noblesse, le talent même dégénère, et la gloire la plus brillante, si elle est fondée sur l'imposture, s'évanouit bientôt et ne laisse après elle que le mépris et l'abandon. Cherchez toujours la vérité; interrogez-la, si elle se tait; poursuivez-la, si elle se cache. Malheur à nous, si notre zèle pouvait un moment se ralentir; mille ennemis vous assiégent, toujours prêts à vous la disputer. Au dehors, ce sont ces âmes viles et dégradées qui ne louent que pour tromper, et ne vous trompent que pour faire servir vos vertus mêmes au triomphe de leurs passions. Et quand je parle des flatteurs, je ne m'adresse pas seulement aux grands, je parle à tous, mes frères : les flat-

teurs se trouvent partout; et la vie du monde elle-même, qu'est-elle autre chose qu'un commerce de flatterie, dont l'art se réduit trop souvent à exagérer les hommages pour se dédommager en secret par la malignité des censures. Au dedans, c'est l'amour-propre, le plus ingénieux des flatteurs, le plus perfide et le plus écouté.

Qui vous défendra de tant de piéges? Ce sera Dieu, mes frères, si vous l'invoquez avec un cœur pur et une humble confiance. Qu'il sera beau de voir, parmi les séductions des cours et les prestiges du pouvoir, des âmes droites et vertueuses redouter leur propre grandeur, venir, comme les Josias et les Salomon, chercher auprès de Dieu la vérité que les hommes s'obstinent à leur refuser, préparer le bonheur des peuples par l'étude de leurs propres devoirs, et ajouter par la piété la plus touchante garantie à cet amour de la justice et de la vérité, qui assure le repos du monde et fait la sécurité des nations. Cherchez donc la vérité, mes frères, non pas dans un esprit d'illusion, comme ce prince réprouvé qui n'interrogeait les prophètes du Seigneur que pour sanctifier par leur autorité les faiblesses les moins excusables, et rendre en quelque sorte Dieu même complice des iniquités de son cœur. Cherchez la vérité avec un cœur docile, comme Salomon, et non avec cet esprit de contradiction aujourd'hui si commun, toujours en défiance contre les règles et l'autorité, toujours ardent à réclamer pour le vice contre la vertu, pour les doctrines faibles et corrompues contre les préceptes les plus formels; et qui s'occupe moins de ce que l'on doit rendre à Dieu que de ce que l'on peut lui refuser sans se perdre inévitablement et sans retour. Enfin, étudiez vos devoirs avec un esprit de foi, et non avec cet esprit de crainte qui marche dans les voies de Dieu, toujours avec terreur et précaution, comme on s'avance dans un pays ennemi; qui tremble que de nouvelles lumières ne lui révèlent de nouvelles vertus; et préférerait le malheur d'ignorer Dieu, ses devoirs et soi-même, à la nécessité de combattre des passions que l'on adore au fond du cœur. Envisagez la loi de Dieu, non pas comme un joug et un fardeau, mais comme la lumière qui doit vous diriger dans les routes du bonheur et du salut. Ne vous contentez pas du zèle pour la connaître, ajoutez-y la fidélité à lui obéir.

SECONDE PARTIE.

Vous devez combattre l'opposition du monde pour la vérité, par la fidélité à lui obéir. Cette fidélité se distingue par le double caractère de la droiture et de la générosité. La droiture, disposition éminemment chrétienne! elle est la première vertu de la religion et la source de toutes les grâces du ciel. Notre religion, mes frères, est le culte de la vérité, comme elle est la religion de l'amour; elle adore en Dieu la vérité souveraine, en Jésus-Christ la vérité incarnée, dans l'Esprit-saint l'esprit de vérité. Le chrétien ne peut ni résister à la vérité, ni l'ignorer volontairement, ni sauver sa vie même par le silence, aux dépens de la vérité. Il en doit être le disciple, l'apôtre et le martyr. C'est un homme qui adore la vérité, qui vit pour la vérité, qui meurt pour la vérité. Telle est la droiture chrétienne. Qu'elle est belle cette vertu, que Dieu même n'a pas dédaigné de louer dans les anciens patriarches. Ecoutez le magnifique éloge qu'il en fait dans la personne de Job : C'était un homme simple, droit, craignant Dieu, et il n'avait point d'égal sur la terre : *Nunquid considerasti servum meum Job, quod non sit ei similis in terra, homo simplex, et rectus, ac timens Deum?* (*Job*, I, 8.)

Heureux l'homme, ô mon Dieu, quand il marche devant vous dans la droiture et la simplicité de son cœur! Votre miséricorde ne saurait le perdre de vue, parce que vous retrouvez en lui le plus noble trait de votre image. L'erreur peut l'égarer un moment, mais jamais le corrompre; s'il s'éloigne, sa droiture est le gage de son retour; s'il tombe, elle demande grâce pour sa faiblesse; s'il est fidèle, elle est le garant de sa persévérance et de son salut. Ah! mes frères, combien cette droiture vous est nécessaire, pour vous garantir de l'opposition à la vérité, qui forme aujourd'hui le caractère dominant du monde. Dans quel temps en effet a-t-on porté plus loin l'art funeste de colorer toutes les erreurs, de rendre tous les principes incertains, tous les devoirs méconnaissables? Mais ce qui doit distinguer notre siècle chez la postérité, ce ne sont pas ces désordres inouis, que nos neveux auront peine à croire; c'est l'esprit de système qui les autorise et les justifie; c'est cette morale facile, qui, après avoir corrompu le cœur, déprave la raison même. Indulgente pour tous les vices, elle ne réprouve que la vérité qui les condamne, et ne combat que cette religion descendue du ciel pour donner un frein aux passions humaines, et fixer avec autorité les limites immuables du vice et de la vertu.

Le monde, nous dit-on, rend hommage à la religion. Oui, grâce au ciel, nous retirons du moins ce fruit de la plus terrible expérience qui fut jamais. Mais qu'il soit permis de le demander : ce monde, qui reconnaît la nécessité de la religion, reconnaît-il sa divinité? Parmi tous ceux qui la réclament comme nécessaire pour la multitude, pour leurs serviteurs, pour leurs enfants, combien en est-il qui annoncent, par une conversion sincère, qu'ils la croient vraiment divine et nécessaire pour eux-mêmes?

Le monde reçoit la religion! Oui, comme on reçoit un ennemi, après de longues et de sanglantes discordes, avec une haine mal déguisée et une défiance qu'on ne se donne pas même la peine de dissimuler. Le monde ne persécute plus ouvertement la vérité, mais il la redoute; il ne l'appelle plus un mensonge, mais un excès; contraint de fléchir sous son empire, il se console et se

croit sage, s'il réussit à mêler les préjugés avec les principes, le bien avec le mal, la lumière avec les ténèbres, à professer une religion sans en pratiquer aucune; s'il échappe enfin au reproche d'impiété, sans se condamner à être chrétien. De là cette confusion dans les idées, dont vous-mêmes ne cessez de gémir : chaque jour vous répétez que tous les principes s'effacent, que tous les liens se relâchent, que tout est faux dans nos systèmes comme dans nos mœurs, et qu'il n'y a plus ni morale ni vérité parmi les hommes.

Résistez donc à l'esprit du monde par un esprit de droiture, aussi invariable que l'est son opposition même, et vous serez plus forts que le monde. Que la vérité imprime à toutes vos pensées, à tous vos desseins, le grand caractère de la justice et de la vertu. Non, ce n'est point assez qu'elle préside à vos pensées, il faut qu'elle pénètre dans le cœur et qu'elle y règne par l'amour. La religion ne se contente point comme la philosophie, de nous montrer la vérité et de nous exhorter à la suivre; elle nous en inspire l'amour. Aimez la vérité, mes frères, et vous ne la trouverez plus trop sévère; vous ne disputerez plus sur les devoirs, vous ne demanderez plus dans quelles bornes étroites vous pouvez vous renfermer; mais plutôt par quels sacrifices vous pouvez signaler votre zèle, mais à quel degré de perfection et d'amour Dieu vous permet d'aspirer. Amour sacré, de tous les sentiments du cœur de l'homme, le plus juste, le plus généreux et le plus doux! Par lui l'âme s'éclaire et s'agrandit: elle s'embrase, elle s'élève à l'héroïsme, elle enfante des miracles; que dis-je ? ravie par l'amour, soutenue par l'espérance et par la foi, elle prend son vol et pénètre dans le ciel même. Elle s'unit à Dieu, la vérité souveraine, et semble rapporter ici-bas quelque chose de sa bonté, de sa lumière et de sa grandeur. C'est alors que le chrétien se montre intrépide dans les dangers, invincible dans les combats; c'est alors qu'il défie le monde, et se glorifie dans les infirmités et les douleurs. Voilà, mes frères, la générosité chrétienne. Ainsi, Paul, à peine baptisé, ne retient pas la vérité captive; il court prêcher dans les synagogues le nom qu'il avait blasphémé, et devient l'apôtre du monde entier.

Ainsi le généreux Eléazar demande à mourir, plutôt que de souffrir que l'ombre même de l'imposture déshonore ses cheveux blancs, et devienne un scandale pour la jeunesse. Ainsi les martyrs au milieu des tourments s'écriaient : Je suis chrétien! Je suis chrétien! c'est ce cri généreux qu'il faut enfin faire entendre, si nous voulons nous sauver nous-mêmes et sauver la société.

Eh! qui peut mieux que vous, Messieurs, entendre ce langage ? quel autre pourrions-nous vous adresser, et que vous demande-t-on enfin ? De vous montrer pour Dieu tels que vous êtes pour le prince, pour l'honneur, pour la patrie; de ne pas démentir, dans la cause la plus sacrée, cette générosité que l'on voit toujours prête à briser tous les liens, et à prodiguer les sacrifices au premier signal de l'honneur et du devoir. Le premier devoir n'est-il pas de ramener, par de grandes et nobles vertus, cet amour de la vérité, sans lequel il n'existe plus ni probité, ni religion, ni justice, ni honneur, ni société parmi les hommes.

Faut-il dévoiler à vos yeux cet esprit de mensonge et d'illusion, l'opprobre et le fléau de notre siècle? Hélas! il suffit de comparer ce que nous étions, et ce que nous sommes. Rappelez-vous ce caractère de franchise, de sincérité, qui distingua nos aïeux parmi tous les peuples du monde; cet esprit de droiture et de vérité, qui, descendant pour ainsi dire du trône, se répandait dans tous les rangs de la société. Elle fut prononcée par un roi de France, cette maxime vraiment royale : Que si la vérité était bannie du cœur des hommes, elle devrait se retrouver sur les lèvres des rois. Hélas! la vérité longtemps bannie semblait perdue pour nous, et voici que nous la retrouvons dans le cœur des enfants de saint Louis.

Vos pères, Messieurs, vos pères, nobles soutiens du trône, puisaient comme leurs princes dans une droiture religieuse et les lumières qui font les sages, et les vertus qui font les héros. Le peuple, digne de ses chefs, conservait jusque dans ses écarts ce saint respect des engagements, cette droiture, cette fidélité qui s'unissent admirablement à l'esprit de la religion. Ainsi, pendant quatorze siècles, les Français sont restés fidèles à la foi de Clovis; ainsi l'auguste maison de nos rois, la plus ancienne de l'univers, avait vu son trône s'affermir par ses vertus, par ses bienfaits, et par l'amour du plus sincère et du plus vrai de tous les peuples.

O mœurs, ô vertus de nos pères! religion, amour sacré de la vérité, qu'êtes-vous devenus? Hélas! l'impiété a prévalu ; elle a dit aux peuples égarés : Le mensonge et la vérité sont des noms sans réalité; l'intérêt est l'unique loi : sa voix a retenti dans nos villes, dans nos campagnes, et jusque dans ces hameaux, si longtemps l'asile de l'innocence et de la bonne foi. Soudain l'antique droiture a disparu, et avec elle toute sécurité, toute confiance. Le commerce n'est plus qu'une guerre où l'on se dresse des embûches; la fraude et la mauvaise foi trompent la sagesse des lois et embarrassent leurs organes. La défiance et le soupçon descendent au sein des familles; dans les engagements les plus saints, dans les rapports les plus intimes, le frère se défie de son frère, et le père de ses enfants.

En vain d'illustres modèles nous rappellent de toutes parts aux vertus de nos pères; ce peuple, qui les chérit dans ses princes, n'a pas encore la force de les imiter. C'est à vous, Messieurs, de l'entraîner par vos exemples; c'est à vous de faire revivre la droiture, la loyauté, la fidélité qui vous

furent transmises avec le sang, et dont vous restez dépositaires. Mais ici la morale humaine est impuissante, la religion seule peut nous sauver. Ce n'est pas seulement l'Eglise de Jésus-Christ, c'est la société tout entière qui vous le demande, au nom des intérêts les plus sacrés. Honorez la religion par vos exemples, faites-la régner autour de vous; c'est à vous qu'il est réservé de l'ennoblir aux yeux des hommes, par tout ce que la dignité des sentiments et l'élévation du caractère peuvent ajouter de charmes à sa grandeur. Ce ne sera pas vous qu'étonneront les sacrifices; ah! ils feront plutôt votre bonheur et votre gloire. Il est beau de souffrir pour la vérité, il serait doux de mourir pour elle. Dévouez-vous donc pour la vérité, mes frères; et au dernier jour, elle vous apparaîtra, non pas terrible et menaçante, mais consolante et favorable, pour adoucir vos derniers moments. Alors les combats finiront, les nuages se dissiperont; la mort ne sera pour vous que la fin d'une triste nuit, et le commencement du jour éternel de la vérité, qui fera pour toujours votre bonheur. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

SUR L'INDIFFÉRENCE PRATIQUE.

Prêché le troisième dimanche de l'Avent.

Tu quis es? (*Joan*, I, 19.)

Qui êtes-vous?

Sire,

Si parmi les grands exemples et les augustes vertus qui nous édifient et nous consolent, il se trouvait ici quelqu'un de ces chrétiens, aujourd'hui si nombreux, qui conservent la foi sans en remplir les devoirs; qui, contents de professer des principes religieux, négligent les lois de la religion, et en dédaignent les saintes pratiques; qu'il nous soit permis de lui adresser ces paroles de notre Evangile : *Tu, quis es?* Qui êtes-vous?

Etes-vous un déserteur de la foi de nos pères, et faut-il vous compter parmi ses ennemis? Non, la foi du moins vous a toujours trouvé fidèle, et elle vous distingue honorablement des impies. *Et dixit : Non sum* (*Joan.*, I, 21.)

Seriez-vous de ces cœurs vicieux que le désordre des passions place dans un état d'opposition inévitable avec la loi qui les condamne? Loin de nous ces imputations flétrissantes. Parmi les chrétiens dont je parle, il en est dont les nobles sentiments n'attendent que le sceau de la religion pour les rendre aussi irréprochables devant Dieu qu'ils le sont devant les hommes. *Et respondit : Non.* (*Ibid.*)

Vous êtes donc chrétien? Hélas! on admire en vous des vertus humaines; mais j'y cherche en vain les vertus de la foi. Vous seriez sans doute un disciple accompli de la sagesse du siècle; mais vous n'êtes point un disciple de Jésus-Christ.

Qui êtes-vous donc, si vous n'êtes ni incrédule, ni chrétien; ni vicieux, ni fidèle; et comment caractériser votre état? *Quid ergo es tu?* (*Joan.*, I, 21.)

Appelons-le, mes frères, *indifférence pratique* : de tous les maux de la religion, le plus redoutable, le plus funeste; de tous les genres de persécution, le plus infaillible pour assurer sa ruine : c'est cette indifférence si commune parmi nous. Il est de notre devoir de la dévoiler et de la combattre, sous quelque forme qu'elle se présente. Déjà nous vous l'avons montrée se jouant de tous les principes, et méprisant toute vérité; nous venons vous la montrer aujourd'hui moins impie, sans être plus conséquente; rendant hommage aux vérités de la foi, et négligeant les vertus qu'elle inspire; repoussant également et les dogmes de l'impiété, et les devoirs de la religion; en un mot, fidèle, si l'on veut, aux principes, mais obstinément rebelle aux grandes obligations qui en sont les conséquences.

Ce n'est donc pas ici l'incrédulité qui se refuse à la croyance, ni même le doute qui ne permet pas de s'y fixer; c'est l'affaiblissement de la foi qui, ôtant la force à ses motifs et à ses lois toute autorité, nous précipite dans une insouciance qui ne permet plus de s'en occuper.

S'il exista jamais un désordre qui dût réveiller le zèle des ministres de Jésus-Christ, et de toutes les âmes que touche encore l'amour de la religion, c'est sans doute cette indifférence pratique, qui réduit l'Eglise à pleurer les enfants qui lui restent, presque aussi amèrement que ceux qu'elle a perdus.

Nous vous montrerons, 1° combien l'indifférence pratique est coupable en elle-même; 2° combien elle est funeste dans ses conséquences. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

J'appelle *indifférence pratique*, ce système qui réduit le christianisme à la simple croyance; comme si l'on était chrétien, ainsi que l'on est philosophe, par de stériles spéculations, qui n'imposent aucun sacrifice aux passions, et qui ne sauraient produire aucune vertu. Observons d'abord que toute religion impose nécessairement de grands devoirs, par cela seul qu'elle règle les rapports de l'homme avec Dieu, notre premier principe et notre fin dernière. Elle doit lui dévouer la raison, le cœur, les sens même; en un mot, l'homme tout entier : donc retrancher de la religion les pratiques et les devoirs, ce serait la détruire dans ce qui la constitue essentiellement. En réprouvant l'impiété, ce serait en adopter les principes dans toute la conduite de la vie.

De là cette conséquence, qu'il suffira de vous développer, pour vous faire comprendre le crime et l'illusion de cet état : *L'indifférence pratique n'est que l'impiété pratique.*

Considérez en effet l'impiété, non plus dans le vague de ses systèmes, mais réduite en action, et appliquée à la conduite de la

vie: quels seront ses effets? D'abord elle éloigne les hommes des devoirs consacrés pour le culte extérieur qui est comme *le corps de la religion*. Pénétrant dans le cœur, elle anéantit les sentiments et les vertus, d'où résulte le culte intérieur qui en est *l'âme*. C'est ainsi qu'effaçant l'image de la Divinité du souvenir des hommes, l'impiété leur apprend à vivre sans religion et sans Dieu. Or l'indifférence détruit également la religion, parce qu'elle nous conduit 1° à l'abandon des devoirs extérieurs de la religion; 2° à l'oubli des sentiments et des vertus qu'elle nous prescrit.

Elle nous conduit à l'abandon des devoirs extérieurs. L'indifférent se rassure d'ordinaire sur son attachement aux principes de la foi; mais observez-le bien, mes frères, tout se lie et s'enchaîne dans cette religion divine; le christianisme est tout pratique, et il n'est pas un principe qui ne nous impose un devoir: voyons comment l'homme indifférent les remplit. En vain la religion ramène les temps consacrés à la pénitence et à la prière; en vain ont reparu ces augustes solennités, toujours sanctifiées, chez nos pères, par le renouvellement de la foi, l'amendement des mœurs, et la ferveur de la piété; en vain l'Eglise, dont il se dit enfant soumis, appelle tous les fidèles à se réconcilier avec Dieu : l'indifférent se sépare, il s'excommunie lui-même : *Segregant semetipsos*. (*Jud.*, 19.) Si l'on se montre dans le temple, à certains jours, on y paraît plus distrait qu'à un spectacle profane. Si l'on se résigne à remplir quelques observances simples et faciles, c'est que le monde les a rangées parmi les bienséances; et ces faibles restes d'une foi qui s'éteint, sont moins un hommage que l'on rend à Dieu, qu'un tribut de plus que l'on croit devoir à l'opinion.

Le service de Dieu devrait être pour le chrétien la première affaire, l'unique affaire de la vie : *Unum est necessarium* (*Luc.*, X, 42): aujourd'hui on la range à peine parmi les affaires sérieuses; on ne rougira pas de la renvoyer après les convenances sociales, après les plaisirs et les distractions les plus frivoles. La religion, le plus sacré des intérêts, tient toujours la dernière place, et Dieu vient après tout le reste; que dis-je ? on la bannit de la vie entière, on la réserve pour se consoler dans les jours du malheur, ou pour se rassurer à l'heure de la mort. En attendant elle dort au fond des consciences : les uns la négligent comme inutile; les autres, aveuglés par les préjugés d'un siècle incrédule, en sont encore à redouter cette foi si consolante et si pure. Dans la crainte d'être trop religieux, ils osent à peine commencer à être chrétiens. Ainsi l'oubli total des devoirs religieux dégénère en indifférence, l'indifférence en système, le système en coutume, pour ne pas dire en loi générale. N'est-ce pas ainsi, ô mon Dieu, que l'on détruit votre religion, plus sûrement peut-être que par les blasphèmes et la guerre ouverte de l'impiété?

L'indifférent ne manque jamais de nous répondre que c'est par le cœur que l'on est chrétien; que la religion n'existe que par les sentiments, ne se prouve que par les vertus: montrons-lui donc que sous le rapport des sentiments et des vertus, son indifférence se confond encore avec l'impiété.

Quelquefois, je le sais, vous le verrez dévoué à ses devoirs envers les hommes, sensible pour les malheureux, fidèle à l'amitié; ajoutez à ces qualités mille autres qualités sociales : n'examinons pas ici la réalité de ces vertus; accordons, pour un moment, que l'estimable réunion d'une rare droiture d'esprit, d'une extrême bonté de cœur, avec une parfaite modération de caractère, ait été assez favorisée par les circonstances pour que cette vertu, sans boussole et sans guide, ait échappé à tous les écueils du monde, comme à tous les orages des passions; toujours est-il vrai que ces vertus tout humaines n'ont rien de commun avec Jésus-Christ, par qui seul nous serons sauvés. Cherchez dans leur conduite quelles sont les vertus que la foi leur inspire, ou les actions qu'elle détermine. Observez si elle est jamais le motif qui les anime, ou le frein qui les arrête? Eux-mêmes vous diront qu'ils obéissent à l'honneur, à la droiture naturelle; que quand ils cesseraient de croire en Dieu, rien ne changerait dans leur conduite. Hélas! nous leur répondrons en gémissant, que loin d'être de vrais chrétiens, ils ne seraient pas même de vertueux païens. Interrogez ces peuples anciens, assis à l'ombre de la mort; apprenez d'eux combien l'homme a besoin de Dieu à tous les moments de son existence : toutes leurs actions publiques et particulières, leurs délibérations, leurs entreprises, portaient le caractère de la religion. Les autels, les sacrifices, les dieux, se retrouvaient partout, dans le sénat, dans les armées et dans les places publiques, sur les limites de leurs champs, et jusqu'au sein de leurs foyers. Dans les ténèbres où ils étaient plongés, il semble que leur âme se retournât sans cesse vers la Divinité; ils n'agissaient que sous ses auspices, et n'étaient tranquilles que sous ses regards. Grand Dieu! et les chrétiens de nos jours vous ont relégué dans vos temples! Vous y restez délaissé, solitaire, sans qu'il vous soit permis d'intervenir dans la conduite de leur vie, ou le règlement de leur maison! Non, non, qu'ils interrogent de bonne foi leur conscience; elle leur répondra qu'ils sont aussi éloignés des sentiments que des pratiques. Ils croient en vous, ô mon Dieu! mais ils ne savent pas vous aimer, et ils ne daignent pas vous craindre. Riches des biens dont vous les comblez, les voit-on lever les yeux vers la main qui les leur distribue? Frappés par votre justice, ils ont murmuré peut-être, mais ils ne se sont pas repentis; ils confessent votre existence, mais ils ont mis entre eux et vous un immense intervalle, que leur âme appesantie ne songe pas à franchir. Si on les presse de mettre ordre à leur con-

science, et de pourvoir à leur éternité, il n'en est pas un qui ne vous réponde qu'il est bon fils, bon époux, bon père, et que Dieu n'en demande pas davantage. O triste et scandaleux renversement! les hommes sont tout; Dieu n'est rien. Si les hommes n'ont pas à se plaindre, Dieu n'a rien à exiger, pas même la dette sacrée de la reconnaissance et de l'amour! On ne parle parmi nous que de principes et de moralité, et à la tête de la morale nous avons placé l'oubli de Dieu!

Hé quoi! les peuples les plus sauvages, les hordes les plus barbares unissent leurs voix pour honorer le Père commun! Depuis qu'il existe des hommes, la terre entière n'est qu'un temple qui retentit d'un bout à l'autre des accents de la religion, des gémissements de la prière, des hymnes de la reconnaissance; et des chrétiens publieront hautement que l'homme a des droits sur l'homme, et que Dieu, le gardien et le vengeur de tous les droits, ne s'est réservé pour lui-même aucun hommage, aucun tribut! O vous, qui reconnaissez dans le ciel un maître, un bienfaiteur, un père, auriez-vous pu penser que ces titres sacrés ne vous imposent aucun devoir? Quoi! pourvu que vous remplissiez quelques devoirs envers les hommes, où l'orgueil a peut-être plus de part que la vertu, vous seriez déchargé de toute obligation envers Dieu? Pourvu que vous disiez: *Je suis chrétien*, le ciel vous laisserait le droit inconcevable de négliger la religion, et de la décréditer par vos exemples? Vous vous flattez pourtant de trouver grâce devant Dieu, parce que vous n'en êtes pas venu jusqu'à vous ranger parmi les impies. Ainsi vous vous croyez justifié par cela seul qu'il existe un état plus désespéré que le vôtre. Mais à quoi se réduit la différence? L'impie vit indépendant de la Divinité, parce qu'il a dit dans son cœur: *Il n'y a pas de Dieu* (*Psal.* XIII, 1); l'indifférent croit à son existence, et vit comme si Dieu n'existait pas. L'impie combat des vérités nécessaires; l'indifférent les néglige en les adorant. L'impie sera quelquefois meilleur que ses principes; l'indifférent se déprave en dépit des siens. L'un est plus insensé dans ses opinions, l'autre plus inconséquent dans sa conduite. L'impiété se termine à la haine de Dieu; l'indifférence à l'oubli, pour ne pas dire au mépris de Dieu.

Eh! plût au ciel qu'un pareil désordre se bornât du moins à ce monde, que l'attrait des passions et l'enchantement de la vanité a rendu dans tous les temps ennemi de Jésus-Christ et de sa doctrine. Mais une calamité dont on n'a vu d'exemple dans aucun siècle ni chez aucun peuple, c'est l'indifférence devenue populaire; une génération presque entière n'attachant aucun prix à la religion de ses pères, également indifférente pour les autels et pour les tombeaux; c'est la multitude elle-même, perdant le sentiment de la religion avec l'habitude d'en remplir les devoirs, et s'enfonçant chaque jour dans les ténèbres, avec une insouciance qui eût effrayé le monde païen.

Il est donc vrai que l'indifférence pratique conduit à l'abandon des devoirs extérieurs, et l'abandon des devoirs extérieurs à l'oubli de tout culte intérieur; donc elle détruit la religion, ainsi que l'impiété. Donc l'indifférence pratique n'est que l'impiété pratique: il nous reste à vous en exposer les conséquences.

SECONDE PARTIE.

C'est un préjugé particulier à notre siècle de croire qu'il suffit de conserver la foi pour s'acquitter envers la religion, pour vivre en paix et mourir tranquille, pour satisfaire enfin à la grande obligation de l'exemple envers la société. Non-seulement votre foi ne vous justifiera pas sans les œuvres, mais elle sera votre condamnation; non-seulement elle ne vous consolera pas, mais elle doit être votre tourment, et pendant la vie et à la mort; non-seulement votre foi n'édifiera pas la société, mais, unie à l'indifférence, elle en deviendra le scandale: telles sont les suites malheureuses de l'indifférence pratique.

1° Elle sera votre condamnation. Parmi toutes les preuves que nous pourrions vous en donner, nous nous bornerons à cette opposition constante et volontaire que l'indifférence établit entre votre conscience et votre conduite, qui devient une contradiction de tous les moments et une inconséquence de toute la vie. Qu'est-ce, en effet, qu'un chrétien qui croit sans pratiquer? c'est un homme profondément convaincu qu'un Dieu est descendu du ciel pour nous éclairer par l'Evangile, qu'il en a dicté tous les oracles, qu'il l'a consacré par ses exemples, qu'il l'a scellé de son sang; et cet Evangile, il ne le suit pas! Il croit que l'Eglise tient ici-bas la place de Jésus-Christ même, pour nous diriger et nous instruire; et cette Eglise, il ne l'écoute pas! Il sait, il croit d'une foi ferme que la mort peut à chaque instant le livrer entre les mains de la justice éternelle; et il ne s'y prépare pas! Mais de tous les mystères que peut renfermer le cœur de l'homme dans l'excès de l'insensibilité, voici le plus effrayant: Vous croyez à un enfer, et vous ne faites rien pour l'éviter! que dis-je? vous accumulez chaque jour vos offenses. Courbés sous le poids des iniquités, vous vous jouez en aveugles sur le bord des abîmes éternels, et vous en sondez sans effroi la profondeur! Ah! laissez à l'incrédule la gloire affreuse de s'endurcir contre Dieu! Etes-vous entraîné loin de lui par des passions qui se seraient changées en habitudes? votre foi vous condamne; elle vous dit, que vous exposer à mourir dans cet état, ce serait agir en insensé. Nous direz-vous que nul désordre ne vous accuse! vous prononcez vous-même votre arrêt. Quoi! il vous serait si facile de consacrer par la foi les vertus qui vous honorent, et vous en voulez perdre le fruit pour l'éternité? Quoi! sans avoir à redouter ni la rigueur des sa-

crifices, ni l'humiliation des aveux, vous pourriez vous refuser à des démarches consolantes, que Dieu commande d'ailleurs avec une autorité absolue?

En vain dans cet état espérez-vous goûter les consolations de la foi pour avoir part à ses bienfaits; ce n'est pas assez de la connaître, elle veut des âmes aimantes et capables de la sentir profondément. Notre religion n'est point un système ni une opinion religieuse ainsi que la nomme le monde; la religion est un sentiment, le plus puissant, le plus heureux des sentiments; elle fait le bonheur du juste, elle embellit la prospérité; mais au jour de l'adversité elle déploie sa vertu divine. Le juste est grand dans le malheur, il est heureux des biens qu'il attend, heureux des vertus qu'il pratique. Dans le ravissement de l'espérance et de l'amour il est heureux des maux qu'il souffre et des larmes qu'ils lui font répandre. Mais vous qui, glacés par l'indifférence, vous contentez de reconnaître la vérité et de l'adorer de loin, où puiserez-vous la consolation? Sera-ce dans les vertus touchantes de la foi? mais, vous ne les pratiquez pas. Dans les biens ineffables qu'elle nous présente? vous ne faites rien pour les mériter. Dans la méditation de sa céleste doctrine? elle vous trouve toujours rebelle. Ah! lorsqu'abattu par l'infirmité, abandonné par le monde, frappé peut-être de ces plaies cruelles du cœur qui ne se guérissent jamais, vous reviendrez à la religion, le seul appui de l'homme et sa dernière amie dans le malheur, elle s'attendrira sur vos douleurs, sans doute; mais que pourra-t-elle pour votre bonheur? Elle ouvre à vos yeux l'Evangile; partout vous y lisez votre arrêt; partout c'est un Dieu qui punit le serviteur inutile, qui condamne l'arbre stérile, qui se plaît à surprendre le pécheur; un Dieu qui ne récompense que l'amour et ne fait grâce qu'au repentir. Je sais, mes frères, que vous ne renoncez point aux espérances de la foi : un jour, nous dites-vous, vous reviendrez à Dieu : mais qui sait si le dernier moment ne sera pas pour vous un coup de foudre, comme il l'est sous vos yeux pour tant d'autres? Du reste, soit que la mort nous précipite dans le tombeau, soit que nous en descendions lentement tous les degrés, la surprise est souvent la même; Dieu se plaît à punir les illusions volontaires de la vie par l'illusion de la mort. Mais je veux qu'il vous accorde et le temps et la volonté de vous reconnaître, que penserez-vous alors de l'indifférence où vous vivez? Pour en juger, placez-vous à ce moment fatal : le monde s'évanouit à vos regards, les portes de l'éternité s'ouvrent et votre conscience reprend ses droits. Peut-être répétez-vous, pour la calmer, ce que vous nous dites si souvent : Je ne fus jamais impie, pourrais-je craindre de paraître devant Dieu? Vous avez cru en Dieu, répond votre conscience; mais par quels hommages avez-vous signalé votre foi? Etranger à toute religion, vous n'avez vécu que pour la terre; vous avez été à vous-même votre unique objet, votre seule idole; de quel droit attendez-vous de Dieu la récompense? Vous croyez vous acquitter des promesses de votre baptême par des vertus tout humaines dont le monde fut le théâtre, l'orgueil le héraut, vous seul le terme et la fin dernière? Continuerez-vous à protester que rien ne vous trouble dans le cours entier de votre vie; ce langage peut imposer silence aux hommes, mais vous n'oseriez le tenir à Dieu; ce serait lui dire : O mon Dieu! ma vie fut toujours pure; toujours fidèle envers les hommes, je n'oubliai sur la terre que mes obligations envers vous; reconnaissant et généreux pour mes semblables, mais ingrat envers vous seul, j'ai joui de vos bienfaits et me suis approprié vos dons sans vous les rapporter jamais; j'ai consacré, par mes exemples, toutes les vertus sociales, je n'ai méprisé que vos lois; j'ai vieilli dans l'oubli de vos commandements, sans craindre de mourir dans votre disgrâce : aujourd'hui je me crois sans reproche et j'attends avec confiance ce jugement qui faisait trembler les plus grands saints. Alléguerez-vous enfin que vous avez douté si ces pratiques étaient des devoirs? Ah! ces doutes vous paraîtront alors un crime de plus et non pas une excuse. Insensé, direz-vous, j'ai douté, et dans mes doutes ma vie s'est évanouie comme un songe; j'ai douté, et dans le doute j'ai choisi le parti que je n'aurais pas voulu prendre sur le moindre des intérêts humains; j'ai douté, et il ne me reste plus qu'une éternité malheureuse à laquelle je me suis dévoué sur un doute et sans examen.

Enfin, j'ai ajouté que votre indifférence deviendrait le scandale de la société dont vous devez être l'édification. Ne nous dites pas que vous respectez la religion, que vous la recommandez dans vos familles; un mot suffit pour vous répondre. Vos principes sont pour vous seul, vos exemples sont pour les autres : plus même vous leur aurez inspiré de confiance par l'élévation de vos sentiments, plus ils seront portés à juger que les pratiques religieuses sont médiocrement utiles, puisqu'enfin vous les négligez; et vous voyant sur tout le reste justes, modérés, fidèles à tous vos devoirs, comment ne penseraient-ils pas que la religion n'en est pas un, puisque vous réservez pour elle l'indifférence et l'abandon? Alors si leurs principes se dépravent; si, négligeant à leur tour le service de Dieu, ils passent rapidement de l'indifférence à l'irréligion, de l'irréligion à l'immoralité profonde; si, jusqu'au sein de vos familles vous voyez s'établir la licence et le scandale, quels regrets vous vous serez préparés! Oh! combien de parents verseront des larmes amères en voyant mettre en principe par leurs enfants ce qu'ils auront eux-mêmes établi dans la pratique! Malheureux, pour n'avoir pas compris que la religion conserve en vain ses temples et ses autels, si on lui

ravit les vertus qui répondent de son existence, et qu'après une génération indifférente il ne peut naître qu'une génération incrédule. Le monde a vu plus d'une fois des peuples égarés par le fanatisme religieux, quitter la religion de leurs pères pour passer à des cultes étrangers et à des religions nouvelles; mais à la suite de l'indifférence vient le mépris de toute religion, la nuit profonde de la barbarie; et pour réunir en un seul mot toutes les erreurs, tous les fléaux, tous les forfaits, si nous cessions d'être chrétiens, il ne nous reste que l'athéisme, athéisme populaire, universel, sans ressource et sans espérance. Repoussée par la persécution, la religion rentre souvent dans les empires et s'y établit avec gloire; chez un peuple indifférent elle languit, elle s'éteint comme la dernière étincelle d'un flambeau qui finit pour ne se rallumer jamais.

O mon Dieu, nous n'en pouvons douter, vous détournerez ce malheur. N'est-ce pas vous dont la main paternelle, brisant les fers de la religion, lui rendit cette voix puissante qui nous rappelle de toutes parts aux vertus comme à la foi de nos pères? N'est-ce pas vous qui la faites triompher et sur le trône de saint Louis, et sur chaque degré du trône? C'est de là qu'elle brille à tous les yeux et qu'elle parle à tous les cœurs. De quelque côté que se portent mes regards, je trouve ici des âmes embrasées du feu sacré et brûlant de le répandre. Et nous, mes frères, attendrions-nous du ciel des bienfaits plus signalés, de plus nobles modèles et des miracles plus éclatants? Songez que vous ne recueillerez que ce que vous aurez semé. Nous serons probablement à jamais ce que nous voudrons être à présent, et vos enfants le seront après vous. Vous n'avez pas droit d'exiger d'eux qu'ils soient meilleurs et plus chrétiens que vous-mêmes. Voici des jours de salut et de grande miséricorde, hâtez-vous d'en profiter; montrez au peuple qui vous contemple, le grand spectacle des vertus chrétiennes; elles consoleront la religion, renouvelleront la société, affermiront le trône et assureront votre bonheur pendant la vie, à la mort et durant l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON V.

SUR LE BON EXEMPLE.

Prêché le quatrième dimanche de l'Avent.

Parate viam Domini. (*Luc.*, III, 4.)

Préparez la voie du Seigneur.

Cette voix qui criait dans le désert retentit aujourd'hui dans tous les temples de l'univers, dans les villes, au sein des cours, et jusqu'au pied du trône des rois : chrétiens, qui que vous soyez, préparez la voie du Seigneur par la sincérité de la foi, l'innocence de la vie, et la ferveur de la piété : *Parate viam Domini*. Mais vous, mes frères, que la naissance, la fortune et les dignités placent à la tête de la société, est-ce assez de vous rendre dignes du royaume de Dieu par vos vertus? Non, vous devez l'étendre au dehors, et disposer les peuples à le recevoir par vos exemples : *Parate viam Domini*. Préparer le règne de Dieu, en régnant vous-mêmes par l'exemple de toutes les vertus, quelle heureuse obligation, mes frères! Elle serait la plus noble prérogative de votre état, si elle n'en était le premier devoir : elle embrasse toutes les situations et tous les moments de votre vie; mais il est des circonstances qui lui impriment un caractère plus imposant et plus sacré, lorsqu'après de grandes calamités la religion se trouve affaiblie, la morale altérée, et que la société reste chargée devant Dieu d'une dette immense, qui ne peut s'acquitter que par un retour général et solennel. C'est encore dans les jours de réconciliation et de paix où Dieu, revenant le premier vers un peuple qui l'oublia, et faisant succéder la miséricorde aux châtiments, semble donner le signal d'un renouvellement universel. Alors tous ceux que touchent encore l'intérêt de la gloire de Dieu et le salut de leurs frères, doivent réunir leurs efforts pour rendre à la religion son empire, en présentant le modèle des vertus qu'ils veulent persuader. Séparé de l'exemple, tout autre moyen serait inutile et toute espérance illusoire : au contraire, quels qu'aient été les progrès de la licence et de l'erreur, le bon exemple peut encore assurer notre bonheur et celui des générations futures. Si l'exemple est pour nous un moyen indispensable de salut, il en est aussi le moyen infaillible. Telle est l'importante vérité que nous allons vous développer.

Nécessité du bon exemple, premier point; avantages du bon exemple, second point. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nous reconnaissons tous, mes frères, la nécessité de revenir à la foi de nos pères et aux vertus qu'elle commande; et, grâce au ciel, le zèle n'est pas éteint parmi nous : les uns mettent leur espérance dans la sagesse des institutions et des lois, les autres attendent tout de l'instruction et des lumières. Mais, parmi tous les moyens, il en est un que le ciel a mis à la disposition de tous, que la religion commande à tous, sans lequel tous les autres seraient inutiles, et le seul néanmoins que le plus souvent on oublie : je parle du bon exemple. Sans le bon exemple, nous ne pourrions ni remédier aux maux présents, ni détourner les maux à venir. En vain la sagesse humaine voudrait fonder sur les lois seules l'empire de l'ordre et de la vertu : les païens eux-mêmes l'ont reconnu : Ce qui décide du sort des peuples, ont-ils dit, ce ne sont ni les institutions, ni les lois, ce sont les mœurs, c'est-à-dire, les usages consacrés par la pratique universelle, et ces traditions religieuses, et ces vertueuses habitudes qui se transmettent aux enfants par l'exemple de leurs pères. Parcourez l'histoire des nations; l'exemple a toujours été la loi souveraine du monde,

à laquelle vous verrez céder et les institutions les plus révérées et les lois les plus saintes, souvent même les sentiments les plus sacrés de la nature. C'est donc l'exemple qu'il faut opposer à la puissance de l'exemple. Le spectacle des grandes vertus peut seul arrêter les grands scandales, ou en réparer les ravages.

On se flatte de suppléer à l'insuffisance des lois par l'instruction et les lumières; mais qui ne sait que les siècles les plus corrompus furent toujours ceux où une oiseuse philosophie multiplia ses vaines maximes? Quel siècle plus éloquent en éloges de la vertu, que ce siècle malheureux qui mit en doute tous les principes, et nous apprit à disputer tous les devoirs? Chaque jour voyait éclore un nouveau système de morale, et chaque jour nous révélait un nouveau désordre dans les mœurs. Il n'est question parmi nous que de principes et de moralité dans les livres, dans les cercles, et jusque sur les théâtres; et nous n'avons vu que des crimes! Il y a longtemps que tout est dit sur la religion et la morale; ce ne sont plus des discours que vous demandent vos familles et la société, ce sont des vertus et des modèles. L'antiquité comptait aussi des siècles de philosophie et de lumières. Les leçons sublimes de tant de sages ne purent convertir un seul village : douze apôtres ont changé le monde; mais à l'éclat de la doctrine et des miracles, ils ajoutaient la force de l'exemple, qui seul dompte les cœurs et entraîne les volontés. Le Fils de Dieu lui-même fit précéder par les exemples sa prédication divine : *Il commença*, dit l'Ecriture, *à faire et à enseigner : « Cœpit Jesus facere, et docere. »* (*Act.*, I, 1.) 1° Si donc vous voulez maintenir les principes dans les familles, donnez l'exemple; 2° si vous voulez ramener les peuples à la religion, donnez l'exemple; 3° si vous voulez de l'ordre dans la société pour le présent et pour l'avenir, donnez l'exemple.

Dans des temps plus heureux, l'innocence de vos enfants pouvait trouver un rempart dans la religion publique et la décence générale des mœurs; mais au milieu des scandales, qui de toutes parts les assiégent, où apprendront-ils à connaître les vertus, si la maison paternelle ne leur en offre le sanctuaire? Vous leur exposerez, je le veux, les maximes de l'Evangile, vous assujettirez leur jeunesse aux saintes observances de l'Eglise; mais, tandis que tout au dehors leur apprend à s'en affranchir, faudra-t-il que dans leur famille ils soient seuls à les connaître? Vous les confierez aux soins des plus sages instituteurs; qu'importe pour leur salut, s'ils vous voyaient vous-mêmes incertains sur votre foi, prêts à composer sur les principes? Ils en appelleraient, n'en doutez pas, des leçons de leurs maîtres à la conduite de leurs parents. Placer l'austérité des préceptes à côté de la séduction des exemples, des exemples surtout des justes objets de leurs hommages et de leur amour, c'est irriter leurs passions naissantes, et leur inspirer peut-être pour jamais le dégoût de leurs devoirs. Craignez que le premier usage d'une liberté trop désirée ne soit d'abandonner aussi toute pratique religieuse. Craignez que, reléguant à leur tour la religion dans les temples, la piété dans les cloîtres, et la morale dans les livres, ils ne méprisent un jour la vertu même, comme inapplicable à la conduite. Et c'est à vous, pères imprudents, que Dieu demandera compte de leurs âmes : *Sanguinem autem ejus de manu tua requiram.* (*Ezech.*, III, 18.)

Et le peuple, mes frères, ce peuple dont vous nous dites tous les jours, qu'il ne retrouvera ses vertus et son bonheur que sous les lois de la religion; sachez qu'il ne s'y soumettra jamais s'il vous voit vous en affranchir. Que servira que nous leur prêchions l'innocence des mœurs, le désintéressement, la miséricorde, s'ils doivent vous trouver infidèles à vos devoirs, inflexibles sur vos intérêts, insensibles à leurs misères? que nous fassions peser sur eux la rigueur des lois de l'Eglise, si l'ordre de votre vie et de vos maisons leur apprend à les négliger? Leur dirons-nous qu'il n'existe pas de probité sans religion? Ils nous imposeraient silence par le juste respect qu'ils vous portent. Que la foi est l'unique base du bonheur? Ah! ils vous voient riches et grands, votre sort est à leurs yeux la félicité suprême; en marchant sur vos traces, ils ne croiront jamais ni s'avilir ni se rendre malheureux. Non-seulement l'impiété triomphera; mais elle se fera gloire de vous compter parmi ses disciples. Répondrez-vous que vous êtes chrétiens par la croyance? à vos protestations, elle oppose votre conduite : elle dira que la décence toute seule dicte nécessairement vos discours; que tout vous invite aujourd'hui à vous montrer chrétiens, si vous l'étiez en effet; et que si vous vous obstinez à vivre en incrédules, c'est que vous l'êtes au fond du cœur. Ainsi, la perte de ce peuple, commencée par les scandales, serait consommée par le défaut de bons exemples; et c'est encore à vous que Dieu redemanderait leurs âmes : *Sanguinem autem ejus de manu tua requiram.*

Envisageons enfin l'ordre de la société pour le présent et pour l'avenir. La cause principale et générale de tous nos maux c'est l'oubli de la religion; malheur à qui pourrait en douter désormais! Remontez donc à la source : comment l'impiété s'est-elle établie parmi nous? Comment trouva-t-elle des disciples parmi les riches, désignés pour être ses premières victimes, et des apôtres dans ce sexe même qui doit à la religion ses vertus les plus touchantes et ses titres les plus sacrés, et ses plus douces consolations? quelle puissance les entraîna? Est-ce la profondeur des recherches ou l'évidence des démonstrations? Vous le savez, des maîtres accrédités ouvrirent la carrière, la foule s'y précipita sur leur parole, et d'après leur exemple : sa force n'était point dans de vains systèmes, dont la multitude

ne daignait pas même s'informer, mais dans l'opinion bientôt corrompue par l'exemple. On devint ennemi de toute autorité par une soumission servile aux maîtres qu'on s'était choisis, et dans ce délire même, qui insultait à l'exemple unanime et invariable du genre humain, ce fut l'exemple que l'on suivit. Ainsi, l'irréligion se communiqua par l'exemple, des pères aux enfants, des maîtres aux serviteurs; du faîte des palais elle descendit dans la chaumière. Mais bientôt de nouveaux maîtres se levèrent; les premiers avaient donné l'exemple de ne rien croire, ceux-ci apprirent à ne rien respecter; ceux-là avaient enseigné à tout blasphémer, ceux-ci à tout attaquer; l'exemple des premiers avait décrédité la religion, et la multitude, agitée par des exemples nouveaux, eût fini par renverser la société même, si la main de Dieu ne nous avait retenus sur le penchant de l'abîme. Tels furent les malheurs où l'exemple nous entraîna. Comment les réparerons-nous? Par l'exemple. Sans l'exemple, votre zèle est une illusion. Avez-vous, dans les jours de scandales, favorisé l'impiété, source fatale de tous nos maux? professez aux yeux du monde la foi que vous avez combattue. Mais ne vous bornez point à des discours, le monde ne les croirait pas; c'est par l'exemple constant et solennel des vertus chrétiennes, qu'il vous sera donné de ramener tous ceux que votre incrédulité a pu séduire. Auriez-vous à gémir de votre faiblesse à suivre la loi de Dieu, ou à la maintenir dans votre famille? Il est temps de vous prononcer : quand les mœurs et la foi périssent, ne pas édifier c'est détruire; être indifférent c'est trahir. Quiconque n'est pas pour Jésus-Christ est contre lui : *Qui non est mecum, contra me est.* (*Luc.*, XI, 23.) Et vous surtout, mes frères, vous que la religion trouva fidèles, c'est à vous de donner le signal, en vous écriant avec Josué : Quand tous abandonneraient la loi de Dieu, pour moi, et la maison de mon père, nous servirons le Seigneur : *Ego et domus mea serviemus Domino.* (*Josue*, XXIV, 15.) Qu'importe, en effet, que nous reconnaissions enfin qu'il ne peut exister de société sans morale, ni de morale sans religion, si à ces deux principes nous n'en ajoutons un troisième, non moins nécessaire, non moins sacré, c'est qu'il ne peut exister de religion sans pratique. Mais si vous-mêmes, mes frères, dont l'âme droite et généreuse chérit encore la foi de vos pères, vous pouviez lui refuser l'autorité de vos exemples, vous fermez la route à la multitude, vous la fermez encore aux générations qui vont suivre. Ah! permettez cette expression à notre zèle, ayez pitié de la génération qui s'élève; songez de quelles doctrines la jeunesse a été nourrie, quels scandales lui ont ouvert la carrière et semblent lui tracer sa route. Si donc elle vous voyait vous abstenir seulement des crimes, et vous éloigner en silence de ces voies signalées par tant d'écarts, sans les expier par la profession solennelle de toutes les vertus, que pourrait-elle penser? Elle jugerait, n'en doutez pas, que les principes ne sont rien; que la morale et le bonheur des peuples consistent dans quelques lois; que le monde est un théâtre où le vice et la vertu paraissent indifféremment tour à tour, et que tout finit par un changement de scène. Il est temps de lui inspirer une horreur profonde pour ces tristes égarements, avec la crainte salutaire de les voir renaître jamais. Il est temps qu'après avoir connu par nos erreurs comment on perd la religion et la morale, ils apprennent par notre retour comment on rentre avec gloire dans la route du bonheur et de la vertu : *Sicut eratis maledictio, sic eritis et benedictio.* (*Zach.*, VIII, 13.) Il me reste à vous développer les avantages que nous pouvons espérer du bon exemple; c'est le sujet de la seconde partie

SECONDE PARTIE.

Le bon exemple, moyen indispensable de salut, en est aussi le moyen assuré : nous pouvons, par le bon exemple, remédier aux maux présents, et détourner les maux à venir. Parents chrétiens, qui pleurez sur vos enfants à la vue de la corruption générale, rassurez-vous; le plus puissant moyen de salut leur reste encore : ce sont vos exemples. Abraham était seul fidèle au milieu d'un monde idolâtre; les exemples de sa foi formèrent parmi ses descendants une succession glorieuse de saints, qui ne fut jamais interrompue, jusqu'à la venue de Jésus-Christ. La piété de Tobie resta comme héréditaire dans sa famille : au milieu des désordres de Ninive, ses enfants, bénis de Dieu, chéris des hommes, se transmirent longtemps les vertus dont il leur laissa le modèle : *Omnis ejus cognatio in sancta conversatione permansit.* (*Tob.*, XIV, 17.) Et vous, qui vous glorifiez du grand nom de vos ancêtres, est-ce par des discours et des maximes qu'ils ont perpétué dans leurs illustres maisons le magnanime dévouement à Dieu, au prince, à la patrie? Non, leurs discours étaient rares, leurs maximes étaient simples; mais leurs sentiments généreux, retracés dans leur vie entière, se gravaient en traits de flamme dans le cœur de leurs enfants; et leur nom seul, réveillant tous les souvenirs de l'honneur et de la vertu, suffit encore pour y attacher leur postérité. Montrez donc à vos enfants le grand exemple de la religion; et ses divines impressions, s'unissant dans leurs cœurs aux plus doux sentiments de la nature, y vivront aussi longtemps que votre nom lui-même et le souvenir de vos vertus. Riches chrétiens, donnez à vos enfants de grands exemples de charité, et la miséricorde deviendra la distinction glorieuse de votre postérité; vos enfants ne voudront jamais que le pauvre désapprenne le chemin de votre maison; ils rougiraient de laisser périr vos pieux établissements, dont les ruines finiraient par les écraser eux-mêmes.

L'exemple, tout puissant dans les famil-

les, ne l'est pas moins dans la société. Les premiers chrétiens ont renouvelé le monde, plus encore par la sainteté de leur vie que par la sublimité de la doctrine. Le philosophe, que les docteurs n'avaient pu vaincre, tombait aux pieds du martyr et demandait à partager ses chaînes. La douceur d'une femme chrétienne fléchissait un époux barbare. La multitude elle-même, dont les cris avaient appelé si longtemps les chrétiens à l'amphithéâtre, s'attendrit en voyant couler leur sang : frappé de leur vie toute céleste et vaincu par la charité, le peuple abandonna ses idoles avec ses vices, et le monde fut étonné de se trouver chrétien.

Maintenant donc, mes frères, si nous voyons les mêmes vices et les mêmes fléaux reparaître dans ce déclin des siècles, à la suite des doctrines impies qui effrayèrent le monde et le menacèrent de sa ruine, faudra-t-il désespérer du salut commun ? Non, non, la foi nous reste encore; unissons-nous pour la faire revivre par nos exemples. Mais tous doivent y concourir. Nul état ne vous en dispense; la religion ne connaît pas de vertus inutiles. Cette religion a parcouru les déserts, elle a pénétré dans les cavernes et les rochers, pour recueillir les vertus des solitaires qui s'y étaient ensevelis, et les faire servir à l'édification commune. De nos jours même, si des âmes dont le monde n'est pas digne se réfugient, comme la colombe, dans les asiles sacrés de l'innocence et de la paix, croirons-nous qu'elles soient perdues pour la société? non, mes frères. Ces pauvres et religieux monuments qui s'élèvent au sein de nos cités opulentes et corrompues, ces murs silencieux qui forment la séparation entre une terre de malédiction et un ciel anticipé; la pénitence à côté des crimes; les cantiques de Sion retentissant nuit et jour à côté des blasphèmes, et des chants dissolus de Babylone : ce grand et touchant spectacle atteste l'énergie divine de la foi et réclame pour la vertu contre l'égarement d'un siècle dépravé. Combien de fois, en le voyant, la piété s'est ranimée, l'innocence s'est affermie, l'esclave des passions a gémi du poids de ses chaînes et a commencé à soupirer après la sainte liberté des enfants de Dieu. Il est donc vrai que l'exemple peut remédier aux maux présents et détourner les maux à venir. A ces espérances consolantes, je sais, mes frères, qu'on peut opposer cet affaiblissement de principes qui forme le caractère de notre siècle; siècle aveugle, qui désavoue l'impiété et qui en conserve tout l'esprit; qui se croit sage quand il a su mêler les préjugés aux principes et l'erreur à la vérité; qui déprave tout ce qui est bon, qui dénature tout ce qui est vrai pour trouver un milieu entre le vice et la vertu, entre la foi et l'incrédulité et cesser d'être impie sans devenir chrétien. Ah ! nous ne balancerons pas à vous répondre : Que le monde connaisse la religion, et il cessera de la craindre et de la dédaigner. Vous donc qui avez le bonheur de la professer, cette religion sainte, c'est en la présentant dans sa beauté, dans sa grandeur, qu'il faut combattre ses ennemis. Des ennemis! elle n'en doit plus avoir; c'est à nous de les désarmer. Que le sacerdoce voie renaître les Vincent de Paul; que tant de familles illustres, autrefois associées à son zèle, renouvellent ce grand spectacle et nous rendent encore témoins des miracles de la charité. Si l'impie résiste encore, qu'il trouve des François de Sales, des Fénelon; qu'il tombe aux pieds de la religion lorsqu'il la verra partout précédée de la miséricorde, accompagnée de l'indulgence, suivie de la consolation et de la paix. Il dépend donc de vous, mes frères, de rendre à la religion son empire : il faut mettre vos familles, vos amis, tous les hommes, s'il était possible, dans les intérêts de votre piété, en la faisant servir à leur bonheur. Prouvez-leur, par l'égalité de votre âme, par la sérénité de votre front, qu'ils seront plus heureux en se soumettant aux lois de l'Evangile : prouvez-le par la charité, par ces affections pures et célestes, plus douces encore pour le cœur vertueux qui les éprouve que pour ceux qui en sont les objets. Voilà ce que nous ne cessons d'annoncer dans les chaires chrétiennes aux faibles comme aux puissants, aux grands comme au commun des fidèles. Mais à la vue de cette auguste assemblée, quelle imposante pensée nous frappe! Mes frères, que vos destinées sont terribles ou consolantes! vous déciderez de la religion de la France entière, et vous assurerez par vos exemples ou sa ruine ou son salut. Ah! si tous ceux qui m'écoutent pouvaient s'unir pour opposer à la dépravation commune le spectacle des vertus chrétiennes, c'en est assez pour nous sauver. Toutes ces familles vénérées ennobliront aux yeux du peuple les saintes pratiques dont elles se feront gloire; et ces salutaires flambeaux, élevés de toutes parts, feront briller la lumière du ciel au milieu de nos ténèbres. Peut-être est-il permis de le croire, peut-être ne sommes-nous pas plus éloignés de Dieu que ne l'était l'ancien peuple après les règnes impies d'Achaz et de Manassès. Alors, par un dernier trait de miséricorde, Dieu suscita le saint roi Joas : le zèle religieux du monarque, secondé par les grands de sa cour et les anciens des familles, ranima soudain les restes languissants d'Israël et de Juda; le peuple renouvela son alliance avec le Dieu de ses pères; et Jérusalem, longtemps souillée par les idoles et inondée du sang des saints, vit renaître des jours de grâce, des jours dignes des règnes glorieux de David et de Salomon. Oui, mon Dieu, nous le dirons dans le juste sentiment de notre reconnaissance, heureux les peuples quand les chefs de l'Etat protégent la religion, plus encore par leurs exemples que par leurs lois. Alors, la religion s'élève à côté du trône et le couvre de son ombre tutélaire. Le monarque, entouré par les grands de sa cour, rehausse l'éclat des solennités saintes : en les voyant s'humilier devant la croix de Jésus-Christ, nul ne pensera dans

son cœur que ce soit une honte de l'adorer; le peuple, par un heureux penchant, marchera sur les traces de ses princes, qui font son bonheur et sa gloire, et il croira se rapprocher de leur grandeur en imitant leurs exemples. Il est donc vrai que de l'exemple dépend et votre salut personnel, et celui de vos familles, et celui de la société. Donnez-le donc cet exemple, mes frères, et la bénédiction descendra sur vous et sur vos enfants, et elle deviendra votre partage pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

—

AUTRE EXORDE POUR LE SERMON PRÉCÉDENT(37).

En propono in conspectu vestro hodie benedictionem et maledictionem. (*Deut.*, XI, 26.)

Voici que je vous propose aujourd'hui la bénédiction et la malédiction.

Moïse, arrivé au terme de sa carrière, parut pour la dernière fois dans l'assemblée d'Israël; et, leur présentant la loi du Seigneur, il leur adressa ces paroles : Voici que je vous propose aujourd'hui la bénédiction et la malédiction : *En propono in conspectu vestro hodie benedictionem et maledictionem.* Tel est aussi, mes frères, l'arrêt que le ciel a semblé nous faire entendre, non plus par le ministère d'un législateur ou d'un prophète, mais par cet enchaînement inouï de biens et de maux qui ont signalé l'année dont nous venons d'atteindre le terme (l'année 1815), et dont aucune autre année, dans l'histoire du monde, n'avait présenté l'exemple. La malédiction et la bénédiction nous ont été proposées tour à tour pour nous faire connaître quelle destinée nous réserve la justice ou la clémence du ciel, et décider enfin notre choix.

La malédiction, dans ce jour de consternation et de deuil, où la justice de Dieu, éclatant tout à coup comme le tonnerre, vint troubler le funeste sommeil où déjà nous endormait la prospérité; quand un crêpe funèbre, enveloppant le présent, remplit d'horreur et d'épouvante l'attente de l'avenir; que la religion, captive de nouveau, retomba sous la main des impies; que les cachots s'ouvrirent pour l'honneur et la fidélité; que les fondements de la société s'ébranlèrent; et que l'abîme dont nous étions à peine sortis menaça de nous engloutir une seconde fois, et pour jamais.

La bénédiction, lorsqu'après les Cent-Jours révolus, au milieu des transports de l'allégresse et de l'amour, nous vîmes reparaître les gages sacrés du bonheur de la patrie; et avec eux nos biens, nos joies, nos espérances, attachés à leur présence auguste.

La malédiction, quand l'ange exterminateur, rappelant les fléaux qu'avait éloignés la miséricorde, brisa tous les liens qui nous unissaient au monde civilisé, ramena sur la France désolée la discorde, l'esclavage, l'anarchie, la guerre universelle, avec la colère des peuples et des rois, et marqua pour la mort, non pas les premiers-nés de chaque maison, mais tous les enfants de chaque famille.

La bénédiction, quand les anges de la paix ramenèrent parmi nous ce monarque choisi du ciel pour essuyer toujours nos larmes, arrêter les torrents du sang français, nous réconcilier avec le ciel, et, ne pouvant ressusciter les morts, rendre aux captifs la liberté, et remettre les enfants dans les bras de leurs mères éplorées. *En propono in conspectu vestro hodie benedictionem et maledictionem.*

Cette malédiction, vous voulez l'éloigner à jamais; cette bénédiction, il faut vous l'assurer pour toujours. Nous venons vous en proposer le moyen, et voici la pensée qui nous occupe. Vous convenez tous, mes frères, qu'il n'y a de salut pour la France que dans le retour sincère et solennel à la foi de nos pères et aux vertus qu'elle nous commande. Mais ce retour ne peut exister, si chacun, s'y refusant pour lui-même, se borne à des douleurs stériles et à des vœux sans effet pour le rétablissement de la morale publique. Le moment est donc venu où il faut que tout ce qui reste d'âmes généreuses et fidèles se dévouent à donner l'exemple; il faut que les pères donnent l'exemple dans leurs familles; les riches, dans leurs domaines; les grands, dans l'Etat, et chacun de nous dans la société.

L'exemple forme les mœurs publiques ou les déprave; il dirige les peuples ou les égare; il est la vie ou la mort des nations; et c'est surtout en vous annonçant ce sujet, que nous pouvons vous dire : Je vous propose la bénédiction ou la malédiction : *En propono in conspectu vestro hodie benedictionem et maledictionem.*

Nous établirons d'abord que sans le bon exemple il n'existerait pour nous aucune ressource de salut; tout autre moyen serait insuffisant, toute espérance illusoire, et nous resterions chargés jusqu'à la fin de cette malédiction à laquelle nous n'avons échappé que par un double miracle de miséricorde.

Nous vous montrerons, en second lieu, que quels que puissent être nos maux, le bon exemple peut ramener encore le règne de la religion et des vertus, avec les bénédictions que déjà le ciel nous promet, si nous savons les mériter. Nous établirons donc sur deux motifs la nécessité du bon exemple :

1° Sans le bon exemple, nous avons tout à craindre; par le bon exemple nous avons tout à espérer.

O Dieu! dont la majesté infinie doit seule nous occuper dans le lieu saint, éloignez à jamais de vos ministres le vain désir de plaire aux hommes, et l'appareil profane des

(37) L'abbé Duval avait prêché plusieurs fois, dans des assemblées de charité, son sermon sur le bon exemple, avant de le prêcher à la cour. Il le prononça devant S. A. R. Madame la duchesse d'Angoulême, quelques mois après le second retour du roi, avec cet exorde

éloges, toujours dangereux pour les âmes même les plus pures. Mais lorsque nous parlons du bon exemple en faveur de la charité, ne nous pardonnerez-vous pas si nos yeux se portent quelquefois vers cette fille auguste des martyrs, qui ne se console de ses royales douleurs que par les bienfaits qu'elle répand, et des scandales dont elle est témoin que par les exemples qu'elle leur oppose.

SERMON VI.

SUR LA VOCATION DES GRANDS.

Prêché le jour de Noël.

Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare. (*Matth.*, XX, 28.)

Le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir.

Un Dieu anéanti jusqu'à se revêtir de notre nature, un Dieu qui se montre parmi les hommes, environné de nos misères et de nos douleurs, quel spectacle! La raison confondue se perd dans ces abaissements ineffables; la foi cherche, en tremblant, son Dieu sous cet humiliant appareil, si peu digne de sa grandeur, selon nos faibles idées humaines. Mais il a daigné lui-même nous expliquer ce mystère : *Je suis venu*, nous dit-il, *pour servir et non pour être servi.* Grands de la terre, soyez attentifs. Le Fils de Dieu n'est descendu du ciel que pour servir les hommes; pour être, à tous les moments de sa vie, leur modèle, leur consolation et leur sauveur. Il est né pauvre, pour consoler les pauvres et sanctifier la pauvreté. Il vivra dans les humiliations et les travaux, pour consacrer dans sa personne toutes les misères de l'humanité. Couronnant enfin ses bienfaits et consommant tous ses sacrifices, il mourra sur une croix pour expier les péchés du monde et le racheter par son sang. Victime innocente et volontaire, il veut naître, vivre et mourir pour le salut du genre humain. Voilà, chrétiens, ce qui a jamais paru de plus grand sur la terre. Sans doute il est plus grand et plus digne d'un Dieu, de venir indigent et pacifique pour sauver les hommes, que de régner sur la terre entouré de leurs hommages; de les enrichir de ses biens, que d'exiger leurs tributs; de les appeler ses frères et de les associer à sa divinité, que de les écraser sous le poids de sa domination et de les traiter en esclaves : en un mot, se dévouer pour le bien des hommes, voilà la grandeur du Sauveur du monde, et la seule grandeur véritable. Ainsi a-t-il appris aux riches, aux puissants, aux monarques eux-mêmes, qu'ils ne sont élevés en dignité que pour être les bienfaiteurs des hommes, et que leur vocation, comme celle de leur maître et de leur modèle, est de se consacrer sans réserve au salut et au bonheur de leurs frères. Touchante et sublime leçon entendue par tout l'univers et répétée par tous les siècles! Elle a formé tant de saints rois, l'amour et les délices du genre humain; tant de princes religieux, l'ornement et l'appui des trônes; tant de familles vertueuses qui ont fait et qui font encore de leur fortune le patrimoine des indigents, et de leur grandeur l'appui de l'innocence et l'espérance des malheureux. Doctrine protectrice pour les peuples, mais plus utile encore pour les grands; elle les éclaire sur leur vocation et leur apprend à répondre aux vues de Dieu et à s'acquitter envers les hommes par l'emploi le plus noble et le plus doux de leur grandeur. C'est cette leçon, mes frères, que nous venons vous développer, en vous entretenant de la vocation des grands; elle consiste à se dévouer au bien général. Vous le devez à Dieu, première réflexion; vous le devez à la société même, deuxième réflexion. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pourquoi Dieu vous a-t-il appelés à jouir de ces éminentes prérogatives qui vous élèvent au-dessus du reste des hommes? Telle est, mes frères, la première question que vous devez vous proposer, parce qu'elle décide de vos devoirs, de votre vie entière et de votre éternité. La morale du monde et des cours vous répondra que vous êtes grands pour vous-mêmes; la religion vous enseignera que vous ne l'êtes que pour le bien général. S'il en est ainsi, vos pensées, vos efforts, votre vie entière, doivent être consacrés au service et au bonheur de vos frères. Par conséquent encore, Dieu ne se contentera point au dernier jour des vertus les plus pures, si elles sont personnelles et privées. Ce ne sera pas assez, pour vous, d'avoir été modestes dans l'élévation, modérés dans l'emploi des richesses, humains dans l'usage du pouvoir; le zèle religieux du bien public est le devoir essentiel de votre rang. Peut-être nous demanderez-vous d'abord, de déterminer avec précision en quoi consiste ce bien qui doit être l'objet de votre zèle ? Le voici en trois mots : Dieu vous a fait riches pour adoucir les misères communes par votre charité; Dieu vous élève au-dessus du reste des hommes, pour en devenir les modèles par vos vertus ; Dieu vous a revêtus de puissance et d'honneur, pour assurer l'empire de la religion et des mœurs par votre autorité. Or, nous disons que telle est la vocation dont il a plu à Dieu de vous honorer ; 1° parce que c'est la seule qui soit digne de sa providence ; 2°. parce qu'il attache votre bonheur au bien que vous ferez; 3° parce qu'en vous imposant l'obligation de faire le bien, il vous a confié tous les moyens de le procurer.

Plus on médite les perfections infinies de Dieu, plus on reste convaincu que la sagesse éternelle, qui ne fait rien d'inutile, ne pouvait établir des riches que pour les pauvres, des grands que pour le peuple, et l'ordre admirable des conditions humaines que pour l'avantage de tous. Dans ce commerce nécessaire de services et de récompenses, de dépendance et d'autorité, d'hommage et de protection, j'admire sa providence, et je reconnais sa bonté. Je dis sa

bonté, non pas seulement envers les pauvres, puisque Jésus-Christ les déclare heureux, et qu'ils trouvent dans leur misère même le gage d'une éternelle félicité ; mais plus encore envers vous, grands du monde ; envers vous, à qui l'éternelle vérité fait entendre cet arrêt formidable : *Malheur à vous, qui avez votre consolation :* « *Væ vobis.* » (*Luc.*, VI, 24.) Si Dieu ne vous avait faits riches et grands que pour vous-mêmes, il vous aurait créés dans sa colère : cette opulence, cette élévation seraient des piéges préparés pour vous corrompre et pour vous perdre. Jetés comme au hasard parmi les tentations et les écueils, il ne vous resterait aucun moyen de racheter les faiblesses inséparables de votre état, et de détourner la malédiction qu'y attacha la verité même : et cependant Dieu, qui est puissant, n'a point rejeté les puissants : *Deus potentes non abjicit, cum ipse sit potens.* (*Job*, XXXVI, 5.) Connaissez donc votre dignité. Vous êtes ici-bas les vives images de sa bonté, les ministres de sa providence : *Minister Dei in bonum.* (*Rom.*, XIII, 4.) Il vous a placés sur nos têtes, comme ces célestes flambeaux destinés à éclairer notre route. Il vous a créés dans sa magnificence, comme il créa ces fleuves utiles et majestueux qui vont porter chez les peuples divers l'abondance et la prospérité. Sublime et touchante destinée, elle vous rapproche de Dieu même. C'est à vous qu'il est réservé d'achever l'œuvre de sa providence, toujours occupée à nous rendre heureux et bons. Elle vous associe à Jésus-Christ ; vous lui rendez les âmes rachetées de son sang, et vous concourez au double dessein qui l'anima pendant sa vie mortelle, la gloire de Dieu et le salut des hommes. Cette vocation, chrétiens, vous paraît-elle assez noble, assez digne de Dieu ? Il a voulu qu'elle fût encore plus heureuse qu'elle n'est sublime, puisqu'en vous assurant les récompenses de l'autre vie, elle vous promet le seul bonheur dont vous puissiez jouir ici-bas.

Étrange condition des grands ! Au faîte des prospérités, vous en éprouvez plus encore le vide que la douceur. Les autres hommes trouvent souvent dans leurs illusions mêmes un charme qui les captive, et vous, vous êtes désabusés; malheureux en réalité, ils se consolent par l'espérance, et vous, vous n'avez pas même la triste ressource de désirer et d'attendre. Le ciel, qui semble prodigue à votre égard, vous aurait-il trompés ? Non, mes frères ; il existe pour vous une félicité réelle ; dévouez-vous à faire le bien. Quelle paix, quelle sérénité dans une âme docile aux inspirations de la charité ! Que son bonheur est pur ! c'est en Dieu qu'elle en trouve la source. O Dieu, s'écrie-t-elle chaque jour, soyez béni du partage que vous m'avez marqué ! Par mes soins les misères sont adoucies, les larmes sont essuyées, le vieillard ne se plaindra plus d'avoir trop vécu, la veuve abandonnée ne gémira plus d'être mère, le mourant bénira le ciel qui l'assiste dans ses douleurs, et adoucit ses derniers moments : existe-t-il une félicité plus réelle ? Oui, elle existe, et elle sera votre partage, si, non contents de rendre les hommes moins malheureux, vous travaillez à les rendre meilleurs, si vous prenez soin de les délivrer de leurs passions et de leurs erreurs, plus encore que de l'intelligence et des infirmités. Dans ce siècle, tout est devenu matériel, jusqu'à l'exercice des plus sublimes vertus. On assiste le malheureux dans ses besoins, mais on lui laisse tous ses vices ; on lui prolonge une vie de douleur, et on ne songe pas à le ramener à la religion, qui lui assure, dans une vie meilleure, le dédommagement de tous ses maux.

Ah ! chrétiens, que toujours on retrouve en vous cette bienfaisance dont la religion vous fait un devoir: *Beneficentiæ nolite oblivisci.* (*Hebr.*, XIII, 16.) Puisse-t-elle s'étendre aussi loin que les douleurs et les besoins ; mais n'y bornez pas votre zèle, portez plus loin vos regards ; voyez les principes méconnus, les mœurs publiques penchant vers leur ruine, les liens les plus sacrés chaque jour outragés par tous les crimes; voilà nos véritables misères. Si donc vos âmes généreuses se sentent enflammées de la passion sublime du bien, employez les moyens que vous confie la Providence à ramener l'innocence des mœurs, la paix dans les familles, l'union des citoyens, le juste dévouement au souverain et aux lois, en rendant à la religion son empire. Voici qu'elle se présente à vous, plus belle encore de ses malheurs, et comme descendue de nouveau du ciel pour nous sauver. C'est à vous de la transmettre au peuple, forte de votre autorité et glorieuse de vos exemples. Dans ces soins utiles et si dignes d'une âme chrétienne, vous trouverez un bonheur pur que ne troublera point l'inquiétude, que n'empoisonneront point les remords qui corrompent les joies du monde ; un bonheur d'autant plus assuré, que vous agirez pour Dieu. Vous trouverez un bonheur divin dont le souvenir est encore une félicité nouvelle.

Anathème donc à ce riche égoïste, qui ne voit dans le pouvoir que les satisfactions de son orgueil ; dans l'or, dont il est insatiable, que l'aliment de la cupidité qui le dévore ; dans les honneurs de son rang, que le triomphe de sa vanité. Quelquefois Dieu se relève aux cris du pauvre abandonné : pour punir le mauvais riche, il le dépouille, il l'humilie, il lui fait expier dans l'indigence et l'abandon le crime de son endurcissement : quelquefois, il le laisse vivre en paix dans l'iniquité, comme une victime, dit l'Écriture, que l'on engraisse pour le sacrifice ; mais il trouve son premier châtiment dans l'égoïsme qui le dégrade. Par un juste jugement du ciel, l'âme se dessèche en s'isolant ; elle se replie sur elle-même, elle s'agite, elle se tourmente, et ne trouve dans la variété des moyens que l'uniformité de l'ennui. Le vide et la satiété deviendront son tourment au défaut des remords ; et si

l'égoïste est un fardeau pour la société, il est encore plus un poids insupportable pour lui-même.

Pour vous, âmes vertueuses, vous trouverez votre bonheur en procurant celui de vos frères; la Providence, qui vous imposa le devoir, vous en a prodigué les moyens. De toute part le bien vous environne; il semble naître sous vos pas, et n'attend que vos regards pour se développer et s'étendre; c'est à vous qu'il est réservé de le porter à sa perfection par le double caractère de l'étendue et de la perpétuité. Vous pouvez rendre le bonheur aux villes et aux provinces; vous embrassez par vos bienfaits l'immense multitude des malheureux; mais voici votre prérogative la plus belle : c'est à vous d'accréditer les principes, et de faire triompher les vertus. Quelle influence vous exercez sur les opinions et sur les mœurs! Les vertus de l'homme privé sont obscures comme sa destinée; les vertus des grands sont un spectacle public. Leurs exemples vont jusqu'au fond de nos provinces honorer la religion et encourager la piété; ils passeront avec votre nom, dans les terres étrangères; ils deviendront l'entretien des nations; et vous vous sanctifiez non-seulement pour vous-mêmes, mais pour l'Eglise entière, dont vous devez être l'édification et l'ornement. Parlerai-je de l'autorité? Par votre seule improbation, vous intimidez le vice, et votre mépris suffira pour déshonorer l'impiété. A votre voix, le mérite sort de son obscurité, les institutions utiles se soutiennent et se multiplient, les mœurs retrouvent leur éclat, et la religion son empire. Quels qu'aient été les malheurs d'un peuple, par la douce et constante influence du zèle des grands, l'ordre renaît avec la paix, ainsi qu'après les bouleversements de la nature, la lumière tranquille et vivifiante de l'astre du jour lui rend bientôt sa première beauté.

A l'étendue, vous seuls pouvez ajouter la perpétuité, par le zèle religieux du bien. Je dis le zèle religieux, parce que rien n'est stable dans les œuvres de l'homme, si la religion, leur imprimant un sceau divin, n'en a fait les œuvres de Dieu. Rappelez-vous, mes frères, ces utiles établissements qui consacreront glorieusement la mémoire de vos aïeux. Fondés sur la religion, ils semblaient immortels comme elle : mais des jours sont arrivés, jours d'égarements et de ténèbres, jours de bouleversement et de calamité! L'homme a voulu se passer de Dieu; il a dit à Dieu dans son orgueil : Retirez-vous de moi, je saurai créer par ma puissance, et fonder sur ma propre sagesse: *Dixerunt Deo : Recede a nobis.* (*Job*, XXI, 14.) Et Dieu a répondu dans sa colère : Ceux-ci bâtiront, et moi je détruirai : *Isti ædificabunt, et ego destruam.* (*Malach.*, I, 4.) Soudain, tout ce qui était a disparu, et rien de nouveau n'a subsisté. Infatigables et tout-puissants pour détruire, ils n'ont pu rien établir; ils ont déclaré la guerre à toutes les institutions de nos pères, et, pour commencer l'éducation du genre humain, ils n'ont pu fonder une école. Ils ont bouleversé le monde, et n'ont pas su régler une famille. Ils auraient détruit la religion, si elle n'était éternelle. Le délire a fondé le culte de la raison; ses fêtes ont été des jours de deuil, et ils ne nous ont laissé d'autres solennités que celles qui nous conduisent sur les tombeaux, pour expier et pour pleurer. Fondez donc sur la religion, c'est la pierre inébranlable, et le bien que vous aurez créé, ira d'âge en âge sanctifier les peuples; les vertus que vous aurez préparées se perpétueront dans les familles, et la gloire que vous procurerez à Dieu, ira dans le ciel même ajouter au bonheur dont vous jouirez. Ainsi, vous vous acquitterez envers Dieu. Voyons maintenant comment vous vous acquitterez envers la société.

SECONDE PARTIE.

J'ai dit, en second lieu, que le zèle du bien est le devoir particulier de votre vocation, si on l'envisage du côté de la société. Tout vous le commande : 1° la justice; 2° votre dignité; 3° les besoins de la société.

1° La justice. Tel est l'ordre immuable de de la divine Providence, que nul avantage ne nous est accordé gratuitement; plus nous avons reçu, et plus nous sommes redevables. Si donc la société vous assure avec joie ce noble et magnifique héritage de prérogatives et d'honneurs, n'est-il pas juste de lui consacrer tous les moyens qu'elle vous confie? Si la religion impose en votre faveur à tous ses enfants l'inviolable tribut du respect et du dévouement, la justice n'exige-t-elle pas qu'ils trouvent en vous des modèles qui les guident, des pères qui veillent à leurs intérêts, et les couvrent d'une généreuse protection? Tels sont les principes éternels de la justice; et les grands ne sauraient les méconnaître sans déroger à leur propre dignité.

Non, messieurs, vous ne serez grands que par le bien que vous ferez : le bien que l'on fait aux hommes constitue éminemment la grandeur; il rend la dépendance inévitable, parce qu'il ravit les cœurs, ôte jusqu'à la volonté de résister. *Celui qui donne*, dit l'Esprit-Saint, *se place au-dessus de celui qui reçoit l'un est le maître; l'autre est l'esclave : « Qui mutuum accipit servus est fenerantis.* (*Prov.*, XXII, 7). Douce et touchante servitude, dont les chaînes sont des bienfaits! Les peuples ont souvent laissé périr jusqu'au nom de ces princes qui étonnèrent le monde par l'éclat de leurs conquêtes; mais la mémoire des bons rois ne périt jamais. Que les siècles renversent leurs monuments, que les passions dans leurs fureurs outragent et brisent leurs statues, leur image vit dans tous les cœurs, à jamais consacrée par la reconnaissance et l'amour.

Je sais que l'éclat des honneurs éblouit d'abord le vulgaire, que la foule accourt et se précipite à la suite des favoris de la fortune : mais lorsqu'au lieu des grâces qu'ils attendaient, ils n'éprouvent que de la hauteur

et des rebuts; s'ils trouvent de ces riches insatiables, qui croient perdre tout ce qu'ils donnent, et pensent retrancher de leur bonheur tout ce qu'ils consacrent au bonheur d'autrui; de ces grands, égoïstes encore plus avares de leur crédit que de leur or, qui trembleraient d'en abuser en justifiant l'innocence ou en plaidant la cause du malheur; bientôt l'indignation succède, la foule se retire en silence, et court se dédommager, par les malédictions et le mépris, de la contrainte des hommages dont on rougissait en secret. Mais aussi que la juste Providence renverse l'édifice de ces fortunes scandaleuses, que l'idole tombe avec l'autel, leur dignité disparaît avec leurs honneurs, leur mémoire passe et s'évanouit avec le bruit de leur chute : *Periit memoria eorum cum sonitu.* (*Psal.* IX, 8)

Quel est donc l'homme vraiment grand ? C'est celui qui n'emprunte rien de la pompe qui l'environne, parce qu'il porte en lui-même le titre de la véritable grandeur, le zèle religieux du bien. En butte aux traits de la fortune, comme saint Louis dans une terre étrangère, il n'en paraîtra que plus grand; ses épreuves révèlent ses vertus : loin des siens comme sur le trône, il ne respire que pour son peuple, il s'attendrit sur ses malheurs, il veille sur ses destinées; il est roi jusque dans les fers, et force ses vainqueurs étonnés à le dédommager par le respect des outrages de la fortune. Voilà, Messieurs, le roi chrétien dans toute sa grandeur.

Enfin, les besoins de la société sont la règle de vos devoirs, et doivent être la mesure de votre zèle. Voyez, mes frères dans quelle position Dieu vous a placés; il vous a suscités du milieu de nos débris, et daigne, en quelque sorte, s'associer lui-même aux soins glorieux qu'il vous impose : dans les jours de l'indépendance il a ramené l'ordre et la paix; sur les ruines de l'impiété, il a rétabli la religion; le ministère de la Providence est rempli, mais le vôtre commence. Si, après de longues et cruelles agitations, on voit quelquefois les passions humaines frémir sous la main qui les captive, comme une mer longtemps agitée murmure après la tempête, vous êtes tout-puissant pour la calmer, puisque vous pouvez faire le bien. Quand l'intempérie des saisons vient ajouter aux calamités générales, c'est alors qu'il faut vous montrer grands devant Dieu et devant les hommes : vous étiez des maîtres, devenez des pères; j'ai presque dit, soyez des dieux. Vous le serez par la charité : donnez, prodiguez aux indigents : *Dispersit, dedit pauperibus.* (*Psal.* CXI, 9.) Que les malheureux puissent compter votre charité parmi les ressources qui leur restent. Retranchez, s'il le faut, aux plus justes jouissances, à la pompe la plus innocente. La pompe d'un riche chrétien, ses jouissances, ses plaisirs sont les bénédictions des malheureux. Ainsi vous les enchaînez au trône et à l'ordre public par les liens les plus chers au cœur de l'homme, la reconnaissance et l'intérêt. Quel bonheur pour le peuple, et quelle garantie pour le trône, quand le monarque lui-même se plaît à en ouvrir l'accès à la faiblesse et au malheur ! Si, non content de donner des larmes aux calamités publiques, il daigne s'y associer par les plus nobles sacrifices, alors l'infortuné, que ses bienfaits iront chercher dans sa chaumière, se console en songeant qu'il a sa place dans le cœur de son roi : les peuples portent avec résignation le fardeau qu'il daigne partager; ils se reposent sur le cœur d'un père; et à l'ombre de sa protection tutélaire, ils attendent en paix des jours meilleurs. N'en doutez pas Messieurs, s'il se trouvait encore des esprits indociles à l'autorité, ils fléchiront sous vos bienfaits; s'ils refusent de reconnaître l'image de Dieu dans votre puissance, ils la chériront dans votre bonté.

Mais ici de plus hautes considérations m'appellent. Les biens et les maux des nations, leur vie et leur mort sont dans leurs mœurs. Les mœurs dépendent des principes, et les principes de la religion. Honneur, gloire immortelle à cette religion divine ! Quand l'impiété couvre la terre d'un déluge de malheurs et de crimes, la religion est l'arche sainte qui conserve, avec les principes et les vertus, toutes les espérances du genre humain. A la suite des calamités, toujours on la voit reparaître; elle relève les débris, réunit les cœurs divisés; elle annonce la miséricorde et la paix; elle adoucit les maux qu'elle ne peut guérir encore. Soyons religieux et fidèles, les fléaux passeront, les traces de nos malheurs s'effaceront, le ciel nous rendra des jours sereins. Connaissez donc nos véritables besoins; la France, longtemps tourmentée par des doctrines désolantes, abusée par le mensonge, fatiguée par des excès qu'elle n'a cessé de désavouer; la France a besoin de la vérité, elle a besoin de grandes vertus. La France a besoin de Dieu : de Dieu, sans qui tout s'écroule, tout se dissout et se confond, dans l'ordre moral comme dans le monde visible; de Dieu, qui est l'âme et la vie de l'Etat, comme il est l'âme de l'univers. C'est donc en vain que la sagesse humaine prétendrait seule guérir nos maux : la religion les guérira; elle les guérira, n'en doutez point. Dieu nous a rendu notre roi, notre roi nous rendra notre Dieu !

C'est au nom de ce Dieu que nous venons à vous; il nous dit en ce moment, comme autrefois à son prophète : *Va parler aux princes d'Israël; tu leur diras : N'est-ce pas moi qui vous exauçai au jour de ma miséricorde?* « *Tempore placito exaudivi te.* » (*Isa.*, XLIX, 8.) N'est ce pas moi qui vous couvris à l'ombre de mes ailes, et qui vous suivis tous les jours de votre vie ? Pourquoi vous ai-je présentés au monde comme les objets d'une providence spéciale et toute paternelle? *Servavi te.* (*Ibid.*) C'est pour être les sauveurs de mon peuple, c'est pour dissiper les ténèbres et briser le joug de l'impiété : *Ut suscitares terram.* (*Ibid.*) O Sion, cité de Dieu, réjouis-toi; voici ceux qui doivent rétablir tes honneurs, et relever tes

murs sacrés : *Venerunt structores tui.* (*Ibid.*) Ils sont venus ; Dieu lui-même a marché devant eux ; il a dissipé tes ennemis : *Dissipantes a te exibunt.* (*Ibid.*) Ramener un peuple généreux à la gloire comme à la foi, voilà votre vocation, la plus sainte et la plus heureuse qui fût jamais. La cause de la religion est celle du trône ; elle est aussi la vôtre. L'irréligion, par sa nature, est ennemie de tout pouvoir comme de tout droit ; mais la religion est l'appui naturel de tout ce qui est légitime et nécessaire. La justice annonce vos droits, mais la religion leur imprime un sceau divin : les hommes graveront vos titres sur le marbre et sur l'airain ; la religion nous les montre écrits dans le ciel, et les grave au fond des cœurs, Ah ! si elle a appris aux premiers chrétiens à fléchir sous les Césars persécuteurs, quel respect, quel amour elle inspire pour les enfants de saint Louis !

O Dieu ! c'est au moment de terminer cette carrière (38), qu'il nous faudrait le zèle de vos prophètes, et le feu divin dont furent embrasés vos apôtres. Que vous demande-t-on, Messieurs; est-ce d'aller combattre pour la religion, comme autrefois vos aïeux? Est-ce de la sceller de votre sang, ainsi que l'ont fait parmi nous tant de victimes généreuses, qui imprimèrent à vos noms un éclat immortel que ne donne point la gloire humaine ? On vous demande d'affermir l'ordre heureux dont vous êtes l'ornement et l'appui, de ranimer la foi de nos pères, de la protéger par votre autorité, de la faire chérir par vos exemples, et bénir par vos bienfaits. Entrez, avec confiance, dans la carrière qui s'ouvre devant vous : *Confidenter state.* (II *Paral.*, XX, 17.) Dieu s'est déclaré pour nous; déjà, comme il l'annonce par ses prophètes, sa lumière a dissipé la nuit, sa puissance a ouvert les tombeaux, son esprit a soufflé sur les ossements arides. Voyez le mouvement universel qui nous ramène vers Dieu, en nous ramenant vers les principes. Voyez, suivant les expressions du grand Apôtre, comme la France entière soupire et se travaille pour enfanter l'ordre nouveau, fondé sur la base éternelle de la religion et des vertus : *Ingemiscit et parturit.* (*Rom.*, VIII, 22.) O France, que tes destinées sont grandes ! et quel bonheur t'est réservé, si tu sais le mériter ! Assise dans les ténèbres, tu te croyais abandonnée ; l'Eternel a veillé sur toi ! il a dit une seconde fois : Que la lumière se fasse ; et du sein du chaos où tu te croyais perdue, la lumière éclate de toutes parts; de toutes parts germent des vertus. Ici des pasteurs infatigables arrosent de leurs sueurs une terre longtemps abandonnée; là se montrent de nouveaux apôtres; les peuples les reçoivent avec joie, les écoutent en versant des larmes, et la France, après tant d'erreurs, s'étonne de se retrouver chrétienne. Ah ! elle comprend enfin qu'elle périrait sans sa foi, comme elle ne peut exister sans sa monarchie. L'amour de la religion est naturel aux cœurs Français, comme l'amour pour le sang de leurs rois. Qui peindra dignement les efforts héroïques du zèle, et les vœux de la piété, et les sacrifices de la miséricorde ? Quelles vertus pures et touchantes nous consolent dans les premiers rangs ! C'est là que la religion se plaît à présenter aux peuples, dans la piété de leurs princes, la garantie de leur bonheur.

Et quel peuple sur la terre peut se glorifier, comme nous, d'avoir un roi que le ciel lui ait rendu, précédé par les miracles et suivi de la paix du monde ; un roi qui ait vu les passions se taire à son aspect, et les nations poser les armes sur la juste confiance qu'inspire son auguste caractère ? Quelle nation vit jamais son trône entouré de vertus plus religieuses et plus nobles, et, nous osons le dire, de plus de dévouement et d'amour? O Dieu ! bénissez ce peuple; bénissez le roi que vous nous avez donné. Accordez-lui de voir la France heureuse, la religion florissante, et de nous réconcilier enfin avec le ciel, comme il nous a déjà réconciliés avec la terre. Arbitre souverain, et pasteur éternel des peuples et des rois, régnez avec lui, régnez par lui, et conduisez-nous un jour avec lui dans votre royaume céleste. Ainsi-soit-il.

(38) La station de l'Avent à la cour, finit le jour de Noël

SERMONS DIVERS.

SERMON I.

SUR LA NÉCESSITÉ DE LA RELIGION POUR LES GRANDS.

Prêché le jour de la Pentecôte, 2 *juin* 1816, *dans la chapelle des Tuileries.*

Effundam Spiritum meum, et dabo prodigia in cœlo et in terra;... et erit : omnis qui invocaverit nomen Domini salvus erit. (*Joel.*, II, 29 et seq.)

Je répandrai mon Esprit; j'opérerai des prodiges dans le ciel et sur la terre; et quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé.

Sire,

Si jamais la religion dut nous paraître grande et digne du Dieu dont elle est l'ouvrage; si jamais nous dûmes la vénérer et la chérir comme le plus beau présent que le ciel ait fait à la terre, c'est surtout dans le mystère de ce jour qui a changé la face du monde et renouvelé l'univers. Les peuples ensevelis dans les ténèbres ne connaissaient plus la divinité que sous les images grossières que leur en offrait le paganisme. Une philosophie inquiète et superbe avait ébranlé toutes les vérités, confondu toutes les notions, mis en problème tous les devoirs. Les vices et les erreurs, accrédités par les sages ou consacrés par une religion men-

songère, avaient multiplié les crimes et les calamités, et la société semblait toucher au moment de sa dernière dissolution. Mais Dieu prend pitié du genre humain ; il répand son Esprit sur les pauvres et les ignorants que Jésus-Christ avait choisis pour disciples : *Effundam Spiritum meum*. Revêtus de la force d'en haut, ils courent affronter la fureur des tyrans, l'orgueil de la sagesse humaine et la majesté de ces dieux qui faisaient trembler toute la terre. A leur voix, les idoles s'écroulent avec leurs autels ; les sages ferment leurs écoles pour se confondre avec les humbles et les petits dans l'école de Jésus-Christ ; et des débris du monde idolâtre s'élève un monde nouveau que la religion éclaire de ses lumières, console par ses bienfaits et sanctifie par toutes les vertus. *Et omnis qui invocaverit nomen Domini, salvus erit.*

A ce spectacle, mes frères, vos pensées ne se reportent-elles pas sur les temps malheureux où nous vivons ? N'êtes-vous pas frappés des rapports que présente l'état actuel de la société avec l'état du monde au moment de la mission des apôtres ?

L'idolâtrie ne défigure plus la religion ; mais l'indifférence et l'incrédulité, devenues populaires, menacent d'en effacer les notions primitives avec l'idée même de Dieu. Du reste, mêmes doctrines ; même confusion dans les principes ; même désordre dans les mœurs ; et peut-être des attentats et des malheurs plus grands encore.

La religion, aussi puissante pour réparer qu'elle est féconde pour créer, se présente encore à nous, et semble de nouveau descendre du ciel pour nous sauver. Eclairés par nos malheurs, déjà nous la redemandons, comme la base nécessaire de l'ordre public et le premier lien de toute société. Mais ce retour est-il aussi sincère, aussi étendu qu'il devrait l'être ? Nous confessons que la religion est nécessaire pour la morale : mais les uns, bornant au peuple cette nécessité, en exceptent tous ceux que le rang, les lumières, les sentiments élèvent au-dessus du vulgaire. La plupart s'arrêtent à la croyance sans s'occuper des vertus chrétiennes.

Puissions-nous achever de vous éclairer aujourd'hui, en vous montrant que la religion (je parle d'une religion pratique qui justifie la foi par les œuvres) est aussi nécessaire aux riches et aux grands qu'au reste des hommes. Je dis même que la nécessité de la religion devient pour les grands plus particulière et plus sensible : 1° parce que la condition des grands offre plus d'écueils à la vertu : première réflexion ; 2° parce que la condition des grands oppose moins d'obstacles aux passions : seconde réflexion.

Implorons d'abord les lumières de l'Esprit Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est écrit que la vie de l'homme est un combat sur la terre. Dans toutes les conditions, la vertu trouve des écueils ; si les richesses ont leurs dangers, la misère a ses tentations ; le peuple a ses passions comme les grands, et nous n'avons que trop appris de quels excès il est capable, lorsque, agité par l'esprit d'indépendance et d'impiété, il s'abandonne à leur fureur. Il faut l'avouer néanmoins : dans les conditions communes, la nécessité du travail, les sollicitudes de la vie, l'éloignement des occasions protégent l'innocence et la simplicité des mœurs. Sous le règne de la religion et des lois, le peuple trouve aisément la règle de ses désirs dans la médiocrité de ses moyens ; et le frein de ses passions dans l'impossibilité de les satisfaire.

Tout est écueil, au contraire, dans la condition des grands ; écueils du côté de leurs passions, écueils du côté du monde.

Vous êtes placés, mes frères, sur un théâtre dangereux où brillent toutes les vanités, où triomphent toutes les passions. L'ambition vous sollicite par la pompe et l'éclat des grandeurs ; la fortune vous prodigue les moyens de vous corrompre et de vous perdre. Le luxe est pour vous une nécessité ; la mollesse, une sorte d'habitude contractée presque dès la naissance ; les hommages, un tribut qui ne saurait vous être refusé ; et pour comble de séduction et de malheur, ce qui vous environne ne demande trop souvent qu'à servir vos passions, loin de vous aider à les vaincre. Et l'on dira que, pour les grands, la religion est inutile ; qu'il leur est facile de conserver l'innocence, la droiture du cœur, la fermeté inflexible des principes, non-seulement sans les secours divins de la piété, mais dans l'oubli de toute religion, sans daigner penser à Dieu, ni s'occuper de le connaître !

Que ce langage, mes frères, est différent de celui que vous nous tenez quelquefois, lorsque nous vous exhortons à briser les chaînes de vos passions pour entrer dans la voie du salut ! Ne nous dites-vous pas alors, que la vertu ne se conserve guère au milieu des cours ; que le désintéressement est impossible à qui veut s'y maintenir ou établir convenablement sa famille ; que les jeux, les spectacles, les plaisirs les plus dangereux entrent nécessairement dans la suite de votre vie, souvent dans l'ordre de vos devoirs ; et que si le salut est partout difficile, il faut pour l'opérer à la cour des grâces extraordinaires ? Ah ! si tels sont les périls dont les grands vivent environnés : si les princes les plus sages et les plus saints, tels que David et Salomon, sont devenus aussi fameux par leurs chutes que par leurs vertus, quelle main téméraire leur ravira le flambeau de la foi, qui seul peut les diriger parmi tant d'écueils, ou les sauver après le naufrage ? On a vu, j'en conviens, près du trône et sur le trône même des princes irréprochables dans leurs mœurs, modestes dans la prospérité, inébranlables dans les revers, ne céder à la sévérité de la justice qu'en pleurant, faire leurs délices de la clémence, et ne se croire élevés au-dessus des autres hommes que pour en devenir les

bienfaiteurs et les modèles. Tel s'annonçait, Sire, votre père vertueux, que la France ne se console encore d'avoir perdu qu'en le voyant revivre dans ses augustes enfants. Tel parut ce roi que nous n'osons plus nommer, ce roi-martyr, objet des regrets religieux, je dirais presque du culte de tous les vrais Français. Mais ces princes immortels ne regardaient pas la religion comme inutile; ils mettaient leur gloire à servir Dieu, leur étude à devenir des rois selon son cœur. Mais ces âmes vraiment royales furent le chef-d'œuvre de la religion; et le monde, frappé des écueils qu'ils eurent à franchir, ne peut les contempler sans étonnement, ni les nommer sans admiration.

On a vu d'augustes princesses honorer le sang des rois, par l'élévation et l'héroïsme du courage; allier à la majesté la douceur des vertus les plus modestes; et forcer les hommages d'un siècle corrompu, en opposant à la licence une âme inaltérable et pure, également éloignée de l'ostentation et de la faiblesse. Telles parurent, Sire, votre auguste aïeule, votre mère, votre céleste sœur; car il semble que l'on ne puisse parler de la vertu, sans rentrer dans l'histoire de cette royale famille. Mais, mes frères, ce fut la piété qui les forma, et non pas la philosophie; ce n'est point dans les livres des sages qu'elles puisèrent ces sentiments divins, c'est dans l'Evangile, c'est dans le sein de Dieu même. Fidèles aux pratiques d'une humble et sincère piété, elles aimaient comme Esther à s'abaisser devant Dieu; occupées du soin de lui plaire, elles foulaient aux pieds les vains ornements de l'orgueil et de la gloire, et ne se consolaient d'une grandeur importune, que par les moyens qu'elle leur offrait de procurer la gloire de Dieu, et de soulager les membres souffrants de Jésus-Christ.

Paraissez maintenant, détracteurs de la piété chrétienne; qu'opposerez-vous à ces grands modèles? Sera-ce un de ces impies, qui, méprisant profondément toute religion, se contente d'en imposer le joug au peuple, comme la garantie de sa propre tranquillité, tandis qu'il réserve pour lui-même le droit de la fouler aux pieds, avec la licence de tout oser pour satisfaire ses passions? Et vous voulez qu'entouré des prestiges de la grandeur; porté au faîte du pouvoir par la naissance ou la fortune, il conserve quelque idée de la justice et des vertus? Obscur, il eût gardé peut-être quelque modération; il est puissant, ses passions ne connaîtront plus de bornes, parce que la fortune n'en laisse point à ses moyens. Qu'il se livre à des penchants que tout irrite; qu'il abandonne honteusement sa vie à la mollesse et aux plaisirs; ou que, couvert de sang, il embrase le monde entier, il ne sera que conséquent à ses principes. Qui n'attend rien après la vie, est à lui-même sa fin dernière: l'intérêt personnel devient pour lui toute la morale. Heureux dans ses forfaits, il les couronnera par des forfaits nouveaux; frappé de la main de Dieu, on ne le verra pas s'humilier comme Manassès, pas même demander grâce comme Antiochus. Dans cette affreuse doctrine, on ne connaît point le repentir, parce que le crime n'existe pas. Il n'a pas été coupable, mais seulement imprudent ou malheureux.

Grâce au ciel, le règne des impies est passé, et je parle devant une cour chrétienne. Vous donc, mes frères, que la religion divine trouva toujours fidèles, ah! croyez que cette religion n'a rien de trop dans la pureté de ses maximes, dans la puissance de ses moyens, pour vous défendre contre tous les périls qui vous assiégent; et, quand la force de vos principes leur opposerait quelque résistance, le monde achèverait infailliblement votre défaite. Il l'achèverait par ses exemples, qui furent et seront toujours corrupteurs et scandaleux. *Malheur au monde à cause de ses scandales*, a dit la Vérité même: « *Væ mundo a scandalis.* » (*Matth.* XVIII, 7). Scandales d'autant plus dangereux pour vous, si la piété ne vous soutient et ne vous éclaire, que vous ne pouvez ni vous soustraire à la contagion, ni la braver sans de justes ménagements. Il l'achèverait par l'opinion. L'opinion, qui gouverne le monde, domine surtout dans les cœurs. Elle y commande en souveraine par les usages et par les mœurs. Elle entraîne par un ascendant dont les âmes les plus élevées savent rarement se défendre. Elle contraint par ses censures, elle punit même par son silence. Ainsi règnent aujourd'hui dans le monde une foule de maximes pernicieuses, qui arrêtent le retour vers le bien, qui étouffent tout sentiment généreux, qui éteignent, avec la piété, la sainte énergie de la foi, sans laquelle la religion même ne produira jamais de grandes vertus. Maximes d'insouciance pour la religion, d'opposition à son esprit et à ses lois; maximes d'indépendance, que le cœur réprouve sans doute, mais qui trop souvent nous étonnent et nous affligent dans les habitudes et les discours; maximes d'indulgence pour les passions, de tolérance pour le vice: funeste héritage que nous laissa l'impiété. Repoussée de la société, elle exerce en secret son influence. Elle affaiblit ce qu'elle n'a pu détruire; elle porte encore l'indifférence et la langueur, où elle n'a point laissé la mort; en ce monde, qui se dit aujourd'hui religieux, reste toujours plus philosophe que chrétien.

Et ne vous flattez point que le rang le plus élevé puisse vous soustraire à sa tyrannie: l'adulation lui reste encore pour vous séduire. Triste condition des princes, s'écriait un monarque infidèle! leurs trônes sont entourés de flatteurs, qui trompent leurs intentions les plus pures, et abusent de leurs vertus. *Aures principum simplices callida fraude decipiunt.* (*Esther.*, XVI, 6.) Faut-il que les méchants princes trouvent toujours des âmes mercenaires et dégradées, disposées à flatter la dissolution de leurs penchants, tandis que les meilleurs des rois ont peine à rencontrer quelques sujets fidèles qui osent éclairer leur sagesse et

s'associer à leurs vertus ! David ne trouva qu'un Nathan, et Théodose qu'un saint Ambroise. Grand Dieu ! détournez ce fléau de ces princes vertueux qu'environne tant d'amour, sur qui reposent tant d'espérances. Jusqu'ici vous les avez défendus contre tous leurs ennemis. Voici les véritables ennemis des grands, puisqu'ils le sont de leur vertu, de leur sagesse et de leur gloire. Mais votre Providence a semblé prévenir nos vœux. Sans doute ces serviteurs dévoués, qui, bravant la tyrannie toute-puissante, ont affronté tous les périls, épuisé tous les sacrifices pour relever le trône des enfants de saint Louis, ne leur refuseront pas la dette sacrée de la vérité; de la vérité, qui peut seule les y maintenir avec gloire. La gloire du prince leur est désormais personnelle; son bonheur, ses vertus mêmes sont une propriété commune, dont tous ceux qui entourent le trône restent solidairement responsables.

Donnez-leur donc, ô mon Dieu ! cette liberté respectueuse, sans laquelle la vérité n'est plus un tribut, mais une offense; cette liberté sage et modérée, qui craint de substituer à la vérité ses propres pensées, et souvent ses propres erreurs; cette liberté chrétienne enfin, qui craint plus de compromettre la vérité que sa faveur et sa fortune, et parle son langage généreux, au risque même de déplaire.

Mais vous le savez, ô mon Dieu ! la vérité ne déplaît point à notre roi. Chaque jour sa piété vous demande un cœur docile. *Dabis servo tuo cor docile.* (III *Reg.*, III. 9.) Vous le lui avez donné, comme à Salomon. A cet inestimable don, ajoutez, ô mon Dieu, la gloire et la prospérité, que son cœur ne vous demande point, mais que les vœux de son peuple ne cessent de solliciter pour lui.

SECONDE PARTIE.

Si la vertu des grands trouve plus d'écueils, leurs passions rencontrent moins d'obstacles. Les motifs qui arrêtent le vulgaire existent rarement pour eux; et ceux que leur condition leur présente, sont insuffisants sans la religion.

Le peuple trouve partout des barrières à ses penchants. L'ordre public, la sévérité des lois, les maîtres dont il dépend, tout le retient dans le devoir, ou l'y rappelle s'il s'en écarte. Mais les grands sont les gardiens de l'ordre public; ils dictent les lois, ou ils président à leur exécution. Du faîte des grandeurs humaines, ils dominent la société; l'opinion publique les juge, mais rarement elle les éclaire; plus ses arrêts sont justes et sévères, moins ils arrivent jusqu'à eux. Ils sont des dieux sur la terre, pour parler avec le Prophète : *Ego dixi : Dii estis.* (*Psal.* LXXXI, 6.)

Quelle élévation, mes frères, et combien elle doit vous faire trembler, si vous avez une juste idée de votre faiblesse et de vos devoirs ! Ah ! je comprends maintenant les anathèmes dont le Fils de Dieu a frappé ces grandeurs de la terre, objets de l'ambition du monde, et des terreurs religieuses du chrétien. Si l'ordre des choses humaines n'oppose aux passions des grands que des barrières impuissantes, ne leur faut-il pas, plus encore qu'aux autres hommes, une foi immuable, souveraine, émanée de Dieu même; une foi que l'orgueil ne puisse pas méconnaître, que les flatteurs ne puissent obscurcir, que la faiblesse ou les passions ne puissent réduire au silence ?

Aussi dans les saintes Ecritures, quand Dieu s'adresse aux faibles et aux petits, toujours il leur parle en père, et semble s'abaisser jusqu'à eux. Mais s'il parle aux puissants du monde, c'est du haut de son trône éternel. Il est alors le Roi des rois; qui frappe ou qui guérit, qui perd ou rappelle à la vie, sans que nulle grandeur humaine puisse se dérober à ses coups. Il résiste à leurs conseils, il interroge leurs pensées mêmes; il compte les larmes de l'opprimé, il entend la voix du sang innocent : il se tait quelquefois quand les peuples ont mérité sa colère; mais il vient infailliblement au jour marqué attaquer l'impie triomphant sur le trône élevé par ses crimes, et le brise comme un vase d'argile : *Et tanquam vas figuli confringes eos.* (*Psal.* II, 9.)

Qu'on ne s'étonne donc plus si la foi de Jésus-Christ, accueillie avec transport par l'infortuné à qui elle apportait la consolation et l'espérance, par le pauvre à qui elle promettait un royaume, eut à lutter, pendant trois siècles, contre la haine et l'incrédulité des grands du monde. L'Evangile mettait un frein à des volontés toutes-puissantes; il imposait des lois sévères à des passions accoutumées à n'en plus connaître. Les peuples, à la voix de Paul, accouraient dans le sein de l'Eglise; les chrétiens remplissaient les villes, les campagnes, les armées; l'univers s'étonnait d'être chrétien; mais la cour était idolâtre, et les Césars persécutaient la foi. Ils vinrent enfin à la suite du monde entier, et le genre humain respira.

On vit ces maîtres de la terre, à qui l'antiquité païenne élevait des temples et dressait des autels, s'humilier devant la croix de Jésus-Christ, reconnaître des frères dans leurs sujets; et dans les pauvres, des amis qui doivent leur ouvrir les tabernacles éternels. On les voyait déplorer leurs faiblesses, comme les plus humbles des fidèles; heureux de s'asseoir avec eux à la table du Père commun. La vertu parut dans les cours, et cessa d'y être étrangère; la décence remplaça peu à peu la dissolution ou la férocité des mœurs; et si la religion ne contint pas toujours les grands dans le devoir, du moins elle leur apprit à trembler sous la main de Dieu, et à connaître le repentir. On vit alors le plus beau spectacle que la terre puisse offrir au ciel, la piété sur le trône. Les Théodose, les Marcien, les Pulchérie, les saint Louis la montrèrent grande et vraiment royale, appuyée sur la sagesse et la justice, inspirant la terreur aux méchants, l'assurance aux bons, le respect aux ennemis, la

confiance et l'amour partout où s'étendait la renommée de leurs vertus. Et ce qui est plus grand encore, on a vu des princes religieux épuiser le calice amer des humiliations et des douleurs, et porter le poids de l'infortune avec plus de majesté qu'ils n'en auraient jamais déployé sur le trône. O Dieu! que toute philosophie se taise, que toute sagesse s'humilie devant cette religion sainte, qui n'apprit pas seulement aux rois à sanctifier l'adversité par l'héroïsme de la résignation; mais à bénir leurs plus cruels persécuteurs, mais à mourir, en offrant pour leur salut le sang répandu par leurs mains!

A la place de cette religion divine, quelle barrière défendra les grands contre la violence des passions? Seront-ce les lumières, les sentiments, l'honneur?

Ici, mes frères, un seul exemple répond à tout, et notre expérience nous suffit. Reportez-vous à l'origine de nos malheurs; à cette époque où l'impiété commençant ses ravages, choisissait ses disciples et ses apôtres dans les palais des riches et des grands. Je vous le demande, les lumières, les sentiments, l'honneur, ont-ils sauvé la morale dans le naufrage de la foi? N'est-ce pas alors que l'on vit les mœurs se dépraver, le luxe dévorer les fortunes, une licence effrénée dégrader tous les sentiments et dissoudre tous les liens; la liberté de tout penser et de tout dire, ébranler la société dans ses bases; et l'or du riche, et la faveur de l'homme puissant, préparer ces terribles bouleversements dont-ils furent eux-mêmes les victimes? Et cependant un roi régnait encore, un roi chrétien, qui du haut du trône rappelait les peuples à la vertu par les plus augustes exemples. Mais quand le ciel nous l'eut ravi dans sa colère, nous avons dû comprendre, pour ne l'oublier jamais, ce que sont des maîtres impies. Vous les avez vus s'élever, se détruire, et passer tels que des torrents dévastateurs, entraînant les trônes et les autels, et les mœurs et les lois, et les générations, et jusqu'aux espérances de l'avenir. Et nous, échappés par miracle à tant de désastres, nous oserons publier que dans les grands l'irréligion est indifférente!

Quoi! sous prétexte que l'on aura vu des hommes vertueux sans religion (exception que nous ne discutons point, parce que nous sommes ici pour établir les principes, et non pour juger les personnes), l'exception, quelle qu'elle puisse être, deviendra la loi générale; et chacun, sans autre examen, brisera cette règle si nécessaire! Et je ne vous parle point ici des âges reculés de la barbarie et de l'ignorance, mais de ce siècle même de la philosophie et des lumières! Siècle malheureux, dont l'exemple doit prouver à jamais que les lumières sans la religion ne servent qu'à nous aveugler et à nous corrompre. Ainsi Dieu l'avait annon- *Je perdrai*, avait-il dit, *la sagesse des sages : « Perdam sapientiam sapientium.* » (I *Cor.*, I, 19.) L'oracle s'est accompli. Le flambeau qui nous égara s'est éteint dans les larmes et dans le sang; la gloire des sages s'est ensevelie dans les abîmes qu'ils ont creusés; et les chefs-d'œuvre de leur génie resteront désormais comme de sinistres signaux, élevés sur des écueils aux yeux des peuples et des rois, pour leur annoncer le naufrage. *Perdam sapientiam sapientium.*

J'ajoute, enfin, que l'honneur même ne vous défendra point des plus tristes écarts, s'il n'est éclairé par la religion, parce qu'il faut à l'honneur une règle immuable qui en dirige les sentiments et qui en fonde les principes. Ah! gardez-vous de ravir à l'honneur l'appui tutélaire de la religion. Bientôt vous le verriez s'égarer au gré de l'inconstance éternelle des opinions et des mœurs. Dans un siècle d'incrédulité, n'a-t-on pas vu le monde attacher quelque honneur à braver les principes les plus nécessaires et les plus sacrés? Chez le peuple le plus humain, ne voyez-vous pas tous les jours l'honneur laver dans le sang d'un ami l'offense la plus légère? Dans une cour où dominerait l'impiété, l'honneur consisterait-il à sacrifier sa fortune à ses principes, ou bien à immoler tous les principes à sa fortune? Les princes sans religion n'ont-ils pas toujours placé l'honneur à s'enivrer d'une gloire meurtrière et à s'agrandir par tous les moyens; et les peuples, victimes de leurs fureurs, ne s'empressent-ils pas de les absoudre par leur admiration et leurs hommages.

A Dieu ne plaise néanmoins que nous venions ici contester à ce sentiment généreux son heureuse influence! De quelque côté que se portent mes regards, j'aperçois les descendants de ces héros, qui vous transmirent avec le sang le dépôt sacré de l'honneur français. Mais daignez l'observer, Messieurs, vos ancêtres glorieux ne séparèrent jamais Dieu du prince, ni la religion de l'honneur; ou plutôt, l'honneur n'était pour eux que la pratique religieuse des vertus qui font les héros. Cette religion sainte, ils la maintenaient par leurs exemples, ils la défendaient par leur valeur; et la France dut à leur zèle ces monuments sans nombre de la piété et de la charité, dont il ne reste, hélas! que des ruines. Partout l'histoire de vos familles se mêle à celle de la religion, et les souvenirs de votre gloire se confondent avec ceux de la piété. Sera-t-il dit que du séjour heureux où leur foi les a placés, ils verront leurs enfants séparer l'honneur de la religion, qui en fut le principe; regarder en pitié cette pieuse et magnanime simplicité, source de tant de vertus et de gloire; se créer un honneur nouveau, et fonder leur sagesse sur des principes que ces grandes âmes auraient flétri de leur vertueuse indignation?

Non, Messieurs, il n'en sera pas ainsi. J'en atteste les guerriers que l'on vit combattre si longtemps sur les débris de la monarchie pour la plus sainte des causes, dont il appartenait à l'honneur français de ne désespérer jamais. J'en atteste cette foule

de Français, toujours fidèles au sein de la France, qui contraignirent la tyrannie de reconnaître que cette famille auguste avait laissé des souvenirs ineffaçables; que la religion et l'honneur leur avaient donné des amis plus fiers et plus heureux de leur rester fidèles dans les jours du malheur, qu'ils ne le furent jamais de les servir dans leur puissance.

Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu! les descendants des héros de la France n'ont point dégénéré de leurs aïeux. Leur foi reste avec leur gloire. C'est dans leurs illustres maisons que les mères de famille transmettent à leurs enfants les nobles traditions de la religion et de l'honneur; et la foi, qui s'établit en France par l'exemple de Clovis et celui des grands de sa cour, peut espérer de refleurir, puisque la Providence semble lui préparer les mêmes moyens.

Qu'on ne dise donc plus que la religion n'est nécessaire que pour le peuple. Eh quoi! les grands n'ont-ils pas aussi des vertus à pratiquer, des passions à vaincre, une âme à sauver, une éternité à mériter? Ne comparaîtront-ils pas, avec le reste des hommes, au tribunal redoutable de Dieu? Alors, mes frères, il ne restera plus entre vous et le peuple qu'une seule différence: l'homme du peuple ne rendra compte que de lui-même; les grands rendront compte et d'eux-mêmes et du peuple qu'ils devaient sanctifier par leurs exemples. Que ce devoir est imposant! pour vous surtout, mes frères, pour vous que le ciel a distingués par une providence de prédilection que l'impie même n'ose méconnaître. Après tant de miracles et de faveurs, vous entrez dans un ordre nouveau: *Ecce nova facio omnia.* (*Apoc.*, XXI, 5.) Vous n'êtes plus des grands ordinaires; revêtus d'une mission divine, la plus sainte et la plus heureuse dont les rois et les grands puissent être honorés, vous êtes choisis pour sauver la France. Tout a péri; l'impiété a détruit en quelques jours les bienfaits de quatorze siècles; la religion seule pourra tout créer de nouveau; mais la religion ne peut renaître que par vous. Une révolution commencée par l'incrédulité des riches, consommée par l'impiété du peuple, ne peut être terminée que par la religion des grands.

O religion de nos pères, notre unique et dernière espérance! déjà je la vois s'élever sur la France désolée. Elle fait briller du haut du trône sa lumière bienfaisante et pure. L'auguste maison de France, toujours féconde en vertus chrétiennes, n'en présenta jamais une réunion plus touchante. Un roi nous est donné qui fait chérir par ses vertus la religion qu'il est appelé à rétablir par sa puissance.

O Dieu! bénissez-le, ce roi, devenu pour nous le gage heureux de votre miséricorde; écoutez les vœux de son cœur. Protégez les desseins que vous lui inspirez pour votre gloire. Ajoutez aux bénédictions que mérite sa piété les bénédictions méritées par d'autres enfants de saint Louis, que vous n'avez récompensés en ce monde qu'en leur faisant part de votre croix. Ajoutez à ses jours les jours que vous leur avez retranchés; et, après un règne heureux et paisible ici-bas, accordez-lui, et à nous avec lui, de régner éternellement dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMON II.

Pour la fête de la Pentecôte.

SUR LES MOEURS DES PREMIERS CHRÉTIENS (39).

Ecclesia ædificabatur ambulans in timore Domini, et consolatione sancti Spiritus replebatur. (*Act.*, IX, 31.)

L'Eglise s'élevait marchant dans la crainte du Seigneur, et elle était remplie de la consolation de l'Esprit saint.

De toutes les leçons que nous offre l'histoire de la religion, parmi les grands spectacles d'innocence, de piété, d'héroïsme qu'elle a présentés dans tous les siècles, il n'en est point de plus consolant pour la foi, de plus propre à ranimer en nous l'amour de toutes les vertus, que le tableau du premier âge du christianisme. A peine l'Esprit-Saint est descendu que les disciples du Sauveur annoncent hautement, au milieu de Jérusalem, la résurrection de leur divin Maître. A leur voix, la Synagogue se trouble, et tandis que ses princes et ses pontifes conjurent encore une fois contre le Seigneur et contre son Christ, des milliers de Juifs tombent aux pieds du Dieu qu'ils viennent de crucifier. Bientôt la foi s'étend, l'Eglise s'élève; l'Esprit répandu sur les apôtres se communique à ses disciples, ils ne se contiennent plus dans les bornes de la Judée. Plus rapides que le torrent agité par la tempête; plus prompts, plus brûlants que les rayons du jour, ils volent aux extrémités du monde. Tous les peuples ont entendu leur voix; une lumière bienfaisante et pure frappe les yeux des nations ensevelies dans les ténèbres du paganisme; une génération nouvelle semble descendre du ciel pour consoler la terre et l'embellir. La philosophie se tait, les autels des faux dieux s'écroulent; le monde, éclairé par la vérité, subjugué par la vertu, se prosterne devant la croix de Jésus-Christ; et cette révolution est l'ouvrage de douze pauvres pêcheurs, sans force, sans éloquence, sans crédit.

Que l'incrédulité s'agite pour dénaturer des faits dont elle ne peut nier la réalité, qu'elle s'aveugle pour en éluder les conséquences inévitables: pour nous, enfants de ces héros et de ces saints, célébrons les vertus de nos pères et la gloire qu'ils se sont acquise. Que nos yeux lassés de pleurer, que nos cœurs déchirés par le spectacle du crime se reposent enfin sur un spectacle plus consolant; oublions les scandales qui nous environnent; contemplons les vertus des premiers chrétiens, ne fût-ce que pour apprendre à nous confondre,

(39) Ce sermon a été composé en 1797.

et à rougir de nous voir si loin de nos modèles. Mais pourquoi ne les imiterions-nous pas ? Ne professons-nous pas la même foi ? l'Esprit-Saint qui descendit sur eux ne nous a-t-il pas été donné dans le baptême ? et pouvons-nous, mes frères, vous retracer ce qu'ils furent, sans vous rappeler ce que vous devez être? Sont-ce les obstacles qui vous arrêtent ? ils avaient les mêmes obstacles que nous. Le seul que le cours des siècles ait ajouté et qui distingue en effet l'époque malheureuse où nous vivons, c'est l'affaiblissement de la foi. Or notre foi deviendrait aussi vive, nos vertus aussi parfaites, nos mœurs aussi chrétiennes que l'étaient celles des premiers fidèles, si nous savions employer les mêmes moyens ; Dieu nous les offre comme à eux, et il ne dépend que de nous d'en faire usage.

Ce n'est donc pas assez d'admirer les vertus des premiers chrétiens, nous devons travailler à les imiter. Tel est le sujet de cet entretien. Ils eurent les mêmes obstacles que nous : première réflexion ; nous avons les mêmes moyens qu'eux : seconde réflexion. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Je n'ignore pas, mes frères, combien le tableau des mœurs des premiers chrétiens doit paraître étranger aux principes comme aux mœurs des chrétiens de nos jours. Que nous sommes loin de ces siècles heureux ! Alors le christianisme naissant brillait de tout l'éclat de sa beauté primitive : aujourd'hui la religion jetant à peine un reste de lumière, s'affaiblit chaque jour et semble prête à quitter des peuples incrédules qui la méconnaissent et qui l'outragent. Alors la multitude des nations, sortant des ténèbres du paganisme, revenait au Dieu véritable et marchait à sa lumière : aujourd'hui l'impiété, plus coupable que l'idolâtrie, a créé de nouvelles ténèbres. L'homme aveugle et malheureux a banni Dieu de son cœur, et voudrait aussi le bannir de la société dont il est le père, du monde qui est son ouvrage; et après lui avoir disputé tous ses droits il lui conteste son existence. Alors le monde renouvelé voyait une religion divine faire descendre, pour ainsi dire du ciel l'innocence, la justice, la paix et mille vertus jusqu'alors inconnues : aujourd'hui le monde vieilli professe l'indifférence pour la morale comme pour les dogmes; et, à force de disputer sur tous les devoirs, on a fini par nier la différence du vice et de la vertu.

Aussi quand nous venons rappeler aux hommes les beaux jours de l'Église naissante, il semble qu'on les entretienne de ces siècles fabuleux, dont l'histoire a disparu sous des fictions mensongères. Et il faut l'avouer à notre honte, ce ne sont pas nos mœurs, mes frères, qui ramèneront l'incrédule ; ce n'est pas en étudiant notre vie qu'il se trouvera contraint de croire aux vertus des premiers fidèles. O mon Dieu ! serait-il vrai que votre religion sainte, soumise aux vicissitudes des choses humaines ait perdu sa vertu divine ? Non, mon Dieu, vous l'avez promis, jamais elle ne verra les rides et la décrépitude de la vieillesse succéder aux beaux jours du premier âge. J'en atteste ce siècle même signalé parmi tous les siècles par la dépravation des principes et les triomphes de l'impiété. Grâce au ciel, la religion présente encore des âmes généreuses dignes des premiers temps, par l'élévation de leur foi et l'héroïsme de leurs sentiments. Nous voyons encore des familles de bénédiction, de saintes et nombreuses sociétés destinées à perpétuer la tradition des vertus chrétiennes qui doit se maintenir parmi les enfants de Dieu jusqu'à la consommation des siècles.

Soyez bénie, Providence toujours jalouse de la gloire de votre Eglise ! nous avons vu nos vierges sacrées arroser de leurs pleurs ces cloîtres que l'on osait appeler leurs prisons ; nous les avons vues captives et gémissantes sur les rives de Babylone, voler au premier signal vers leurs retraites paisibles et rentrer dans l'héritage du Seigneur, en chantant le cantique de la délivrance. Notre siècle a eu des martyrs. Heureuses victimes de la religion, nous ne flétrirons point par les larmes de la douleur les palmes que vous avez moissonnées ! Nous triomphons loin de nous plaindre, et s'il est un regret que nous permette notre foi, c'est de n'être pas trouvés dignes de nous associer à votre gloire. Notre siècle a eu ses apôtres. Dieu qui, selon l'oracle de l'Ecriture, réprouve les pensées des peuples et dissipe les conseils des nations, a su faire servir à sa gloire les moyens préparés pour l'anéantir. Nations égarées, peuples assis à l'ombre de la mort vous vous enrichissez de nos pertes. La vérité repoussée loin de nos bords vous a fait entendre sa voix par les ministres que nous avions éloignés; la foi de Jésus-Christ, semblable à l'astre du jour poursuivant sa course glorieuse, ne dérobe ses rayons à quelques peuples que pour éclairer d'autres contrées.

Il existe encore des saints ; mais que devient ce petit nombre de justes au milieu d'un monde incrédule, qui semble n'avoir conservé des anciens temps que l'orgueil des philosophes qui méprisaient la foi de Jésus-Christ, la haine des païens qui la persécutaient et la lâcheté des apostats qui ne rougissaient pas de la trahir ! Et nous sommes les enfants des saints ! et nous attendons la même récompense ! Mais il me semble entendre ici ces réclamations si communes : Prétendrait-on nous ramener à la ferveur des temps anciens ? Dix-huit siècles écoulés ont tout changé dans l'univers, et les mœurs de nos pères ne sauraient plus nous convenir. Elles nous conviendraient, mes frères, du moins quant aux principes et aux vertus, si notre foi était pure, aussi sincère, aussi vive que l'était celle des premiers fidèles. Donnez-moi des chrétiens également péné-

trés des grandes vérités de la religion, et je vous montrerai les mêmes vertus. Et en effet, quel autre obstacle pourrait vous arrêter? Serait-ce le changement des idées, la dépravation des mœurs, la force des habitudes, l'opposition déclarée du monde pour l'Evangile de Jésus-Christ? Choisissez parmi ces difficultés; il n'en est aucune qui ne fût aussi réelle, et plus insurmontable peut-être, pour les premiers chrétiens que pour nous.

Les idées ont changé; hélas! nous le savons, mes frères : mais au tribunal de Dieu, ce changement sera-t-il une excuse? mais vous, avez-vous changé de religion? l'Evangile, que vous reconnaissez pour première et souveraine loi, n'est-il pas aujourd'hui ce qu'il était hier; ne sera-t-il pas le même dans tous les siècles? C'est donc pour nous, comme pour les premiers chrétiens, qu'il est écrit : *Celui qui ne renonce pas à tout, ne saurait être mon disciple.* (*Luc.*, XIV, 26). *Nul ne peut servir deux maîtres. Vous ne pouvez servir, à la fois, Dieu et l'argent.* (*Matth.*, VI, 24; *Luc.*, XVI, 13.) *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive.* (*Matth.*, XVI, 24.)

Lisez, relisez ce livre divin d'après lequel vous serez jugés ; vous n'y trouverez pas un seul mot qui justifie l'inconcevable distinction des anciens chrétiens et des nouveaux ; et il faut nous résoudre à marcher dans la voie de nos pères, ou déchirer l'Evangile et renoncer à notre salut.

Les idées ont changé! Mais nous, ministres de Jésus-Christ, devons-nous aussi changer de langage, et briser les tables sacrées au milieu des blasphèmes et des excès d'un peuple infidèle. Ah! c'est surtout dans ces jours d'égarement et d'iniquité, qu'il nous est ordonné de venir, l'Evangile à la main protester hautement contre l'altération de toutes les règles et l'oubli de toutes les lois; susciter nos pères vertueux contre leurs enfants dégénérés; et vous rappeler à l'esprit du christianisme, en vous le montrant tel qu'il parut sortant des mains de Dieu, avant que ce monde, si habile à tout corrompre, eût entrepris de le défigurer.

Les mœurs, dit-on, ne sont plus ce qu'elles étaient autrefois : nous avons vu disparaître la droiture et la simplicité de nos pères; il n'est plus temps de parler de perfection, quand on doit s'estimer heureux d'échapper à la contagion de tous les vices. Je ne disputerai point à ce siècle malheureux la triste distinction d'avoir effacé les âges précédents par l'excès de la perversité. Mais quoi? du temps des premiers chrétiens les hommes naissaient-ils vertueux, ou vivaient-ils sans passions? L'ambition n'avait-elle pas son empire, la volupté ses charmes, les richesses leurs attraits? Les corps étaient-ils plus forts contre les rigueurs de la pénitence, plus insensibles sous le glaive des bourreaux? Ils étaient, comme nous, environnés d'infirmités, sujets aux mêmes penchants, exposés aux mêmes faiblesses; mais ils étaient plus courageux pour les combattre; ils ne craignaient pas comme nous, d'en trop faire pour Dieu, et de se donner trop généreusement à lui. Ils avaient la noble ambition d'être des saints; ils savaient le devenir, et nous n'osons pas même le vouloir.

Les mœurs sont changées, dites-vous; le siècle des Tibère et des Néron était donc bien favorable à la vertu? Nulle époque peut-être (et il est utile de l'observer) n'offre une ressemblance plus frappante avec celle qui vit naître le christianisme, que l'époque où nous vivons. Alors aussi une doctrine s'était élevée, qui ravissait à Dieu son existence, au monde son auteur, à l'homme son âme, son éternité, ses vertus; et avec l'indifférence pour toute religion, pour toute morale, elle finit, disent les auteurs païens, par entraîner la ruine de l'Empire. Alors les excès du luxe, portés à leur comble, irritaient toutes les passions. Les fortunes étaient dévorées, la probité bannie du commerce, l'intérêt personnel, les calculs infâmes de l'usure étaient les seules règles que l'on daignât consulter. Alors aussi l'honnêteté publique était hautement outragée, les mœurs corrompues dans leur source; et, si nous en croyons l'histoire, les nœuds sacrés du mariage, devenus le jouet de l'inconstance et des passions, n'étaient plus qu'un engagement à des divorces nouveaux. C'est néanmoins au sein de cette corruption que se formèrent ces âmes pures et presque divines, aujourd'hui l'objet de nos hommages.

Et qu'on ne dise point que les premiers chrétiens étaient des hommes choisis, qu'un naturel heureux ou les soins de l'éducation eussent préparés à tant de vertus; ces préparations, la philosophie en avait besoin, la religion ne les attendait pas. La philosophie perfectionne quelquefois; la religion seule sait créer. Ils étaient de tous les caractères, de toutes les conditions, depuis les premiers officiers du palais et les frères mêmes des césars, depuis les sénateurs et les consuls jusqu'à l'esclave de Philémon. Ils étaient de tous les pays; le Grec philosophe et le Scythe barbare, l'Egyptien superstitieux et le sage Romain, le voluptueux Asiatique, le Germain belliqueux, le Celte sauvage, avaient dès les premiers siècles, embrassé la foi de Jésus-Christ. Dès lors, la trompette évangélique s'était fait entendre dans tous les lieux qu'éclaire le soleil, depuis le centre brûlant de l'Afrique jusqu'aux rives glacées du Nord; et toutes ces églises étaient établies sur la même forme, réglées par les mêmes lois, admirables par les mêmes vertus.

Lorsque nous présentons ces exemples aux chrétiens de nos jours, ils ont coutume de nous opposer leurs habitudes : comme si nos habitudes n'étaient pas notre ouvrage, et par conséquent un crime de plus; comme si l'on était dispensé de ses devoirs, parce que l'on s'est fait la coupable habitude de les méconnaître! Peut-être ces habitudes

auraient-elles été, pour les premiers chrétiens, une excuse tolérable, tandis qu'elles ne sont pour nous qu'un nouveau titre de condamnation.

En effet, n'êtes-vous pas nés au sein du christianisme? La religion couvrit pour ainsi dire votre berceau de ses ailes et dirigea vos premières pensées. Rappelez-vous les soins si tendres d'un père chrétien, d'une mère vertueuse. Admis à la participation des saints mystères, vous n'avez pas oublié sans doute les grâces que Dieu vous prodigua dans ces jours que vous nommez si bien les plus heureux de votre vie. Votre éducation entière ne fut que l'étude de la morale la plus sublime, la plus pure et l'apprentissage de toutes les vertus. O ciel! que deviendrons-nous, lorsque Dieu nous confrontera dans sa justice avec les chrétiens nés dans la nuit la plus profonde, portés dès leur naissance aux autels de leurs dieux infâmes, et profanés dès lors par toutes les cérémonies du culte des démons? La pompe des spectacles corrupteurs, la licence de ces chants où l'on ne célébrait que des aventures scandaleuses, tous les crimes consacrés par l'exemple imposant de leurs dieux: telle fut l'éducation de leur enfance, et la religion de toute leur vie jusqu'à leur conversion. Ils voyaient la volupté embellir leurs fêtes, l'opulence enrichir leurs temples, les maîtres du monde prosternés devant la figure de Jupiter, et la philosophie tremblante à la voix d'une pythonisse ou d'un devin. Si quelques-uns furent assez sensés pour se refuser à cette croyance ridicule, ils tombaient dans les piéges d'une philosophie plus dangereuse par les doutes qu'elle inspirait, et surtout par cet amour de soi-même, de tous les genres d'idolâtrie le plus funeste et le plus difficile à guérir. Quelle préparation pour la voie évangélique!

Voilà ceux qui auraient pu répondre: Il est trop tard; nos habitudes sont formées, nous ne pouvons briser nos chaînes. Et ils ne l'ont pas dit, mes frères; et ils ont mené la vie des anges dans des corps mortels; ils ont étonné le monde par des miracles d'humilité, de patience, d'austérité? Ainsi ont-ils d'avance confondu nos vaines excuses, et condamné notre lâcheté.

Il reste néanmoins un obstacle contre lequel échouera peut-être l'autorité de ces exemples: c'est la crainte du monde. Sachez, chrétiens, que la foi dont vous portez le signe sacré a aussi vaincu le monde: *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* (I *Joan.*, V, 4.) Sachez que tout redoutable qu'il vous paraît, ce n'est plus qu'un ennemi abattu, désarmé, si l'on se rappelle ce qu'il fut pour les premiers chrétiens. Les chrétiens étaient alors des rebelles aux yeux des puissances; aux yeux des philosophes, des insensés; aux yeux du peuple, des impies, coupables de tous les fléaux de la nature et de tous les désastres de l'empire. Alors les chrétiens, méprisés par les savants, joués sur les théâtres, abhorrés par la multitude, n'étaient plus, dit saint Paul (I *Cor.*, IV, 13), que l'opprobre et la balayure du monde.

O sagesse! ô puissance admirable de notre Dieu! du fond de cet abîme d'humiliation, la croix s'est élancée sur le front des césars et sur les enseignes romaines! Il suffisait d'être chrétien pour être regardé comme ennemi du genre humain. Quoi! ces hommes si éclairés dans leur doctrine, si réguliers dans leurs mœurs; ces hommes si sages, si résignés, si pacifiques! Quoi! ces vaillantes légions qui arrosaient les échafauds de leur sang, quand elles auraient pu les renverser par leur nombre; ces peuples qu'on égorgeait par troupes, et qui pouvaient, en se retirant, faire de l'empire un désert? (TERTULL., *Apolog.*, cap. 37.) Oui, ceux-là même trouvaient partout des ennemis. Dans les bras de l'amitié, au sein de leurs propres familles, des serviteurs, un ami, un frère, une épouse, devenaient des accusateurs, et croyaient, en les livrant, servir les dieux et la patrie. Ah! gardons nous de les plaindre; ils se glorifiaient sous l'opprobre dont on cherchait à les couvrir. *Si je plaisais aux hommes*, s'écriait saint Paul, *je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ.* (*Gal.*, I, 10.) Loin de moi l'amitié du monde, dit saint Jacques; elle est ennemie de Dieu: *Amicitia hujus mundi, inimica est Dei.* (*Jac.*, IV, 4.) Le monde, vaincu dans ses mépris, s'est armé de toute sa puissance, pour les attaquer par les tourments. A peine l'édit de persécution était signée, que les cachots du crime s'ouvraient pour engloutir l'innocence et la piété. C'était là que le soldat de Jésus-Christ, déchiré par les fouets, brûlé par les lames ardentes, reposait ses membres sanglants sur des pierres aiguës, ou sur un sable déchirant. Mais la tendre sollicitude de ses frères veillait aux portes des prisons, et savait se les faire ouvrir.

Que vois-je? ces tombeaux des vivants deviennent des temples, où retentissent jour et nuit les cantiques sacrés, en l'honneur du Dieu qui triomphait dans ses saints. La troupe fervente des fidèles environne avec respect celui dont ils envient les chaînes; et au défaut des autels le sacrifice est offert sur les mains des diacres, ou sur la poitrine du prêtre, consacrée par ses honorables blessures. C'est alors qu'ils défient avec assurance et la terre et les enfers: c'en est fait; les supplices les plus effrayants, ces croix, ces roues, ces lions dévorants, ces bûchers enflammés n'ont plus rien qui les alarme; ils y marchent comme à des festins délicieux, ils lassent la rigueur des juges et la cruauté des bourreaux. Après trois siècles de combats, ils restent victorieux du monde, non pas en opposant, comme les philosophes, l'orgueil à l'orgueil, et au mépris de leurs ennemis, un mépris plus superbe encore; mais en souffrant en paix sans murmurer et sans haïr. Honneur à cette religion vraiment divine! On vit le grand évêque de Carthage, saint Cyprien, donner vingt-

cinq pièces d'or au bourreau qui lui ôta la vie. Un autre vendit son bien pour en partager le prix entre son accusateur et les pauvres. Quelques-uns donnaient leurs habits, seule fortune qui leur restât; tous mouraient comme leur divin Maître, en priant pour leurs persécuteurs.

Il est donc vrai qu'ils ont eu les mêmes obstacles que nous; et le seul qui nous soit particulier, c'est l'affaiblissement de la foi. Or j'établis, en second lieu, que notre foi serait, si nous le voulions, aussi vive, aussi fervente que la leur, parce que nous avons les mêmes moyens.

SECONDE PARTIE.

Lorsque, retraçant à vos yeux les vertus des premiers chrétiens, nous vous exhortons à les imiter, nous ne prétendons pas, mes frères, que vous soyez tous obligés d'atteindre à la perfection qui distingua quelques-uns d'entre eux, plus admirables qu'imitables pour notre faiblesse. Sans doute, parmi les premiers fidèles, tous n'étaient pas des Paul et des Etienne; comme parmi les pasteurs, tous ne furent pas des Cyprien, des Ignace, des Athanase. Nous nous bornons donc à établir que nous devons tous nous pénétrer du même esprit, agir par les mêmes principes, et surtout travailler assidûment à en entretenir en nous cette foi, principe de toutes leurs vertus. Nous ajoutons, que les mêmes moyens nous sont offerts. Entre tous ces moyens, le plus nécessaire sans doute est la grâce de l'Esprit-Saint. Or, la foi nous enseigne que si la grâce est nécessaire, Dieu ne la refuse jamais à nos prières. Dieu ne commande pas l'impossible, mais il exige, dit le saint concile de Trente, que nous fassions ce que nous pouvons, que nous demandions ce que nous ne pouvons pas, et il nous donne de le pouvoir. *Deus jubendo monet et facere quod possis et petere quod non possis, et adjuvat ut possis.* (*Conc. Trid.* sess. VI, *de Justif.* cap. 11.)

O grâce de Jésus-Christ ! inestimable prix du sang d'un Dieu; sans cesse vous combattez à nos côtés, vous triomphez par nos efforts, et vous nous donnez la couronne. C'est vous qui inspiriez à un sexe timide et faible l'intrépidité des héros. C'est vous qui leur avez donné de tout souffrir dans la pénitence, de tout épuiser dans les tourments. C'est vous qui, ranimant dans la vieillesse l'énergie du premier âge, réchauffiez dans les corps glacés l'ardeur d'un sang qui ne demandait qu'à se répandre pour Jésus-Christ. C'est vous encore, qui, couvrant de votre ombre cette jeunesse florissante, enrôlée sous l'étendard de la croix, saviez la former à la sagesse, et ne lui laissiez de cet âge bouillant que le désir de mourir pour son Dieu. Cette grâce, mes frères, a converti l'univers. Elle s'offre à vous comme aux premiers chrétiens; mais elle ne fut pas vide en eux. *Gratia in me vacua non fuit.* (I *Cor.*, XV, 10.) Ils savaient y répondre par le détachement des choses du monde et des passions, par la méditation des Ecritures, par la prière, et par la charité que saint Paul appelait le lien de la perfection. (*Col.*, III, 14.)

Les chrétiens fuyaient le monde. Ce n'est pas qu'ils aient abandonné leurs familles, ou déserté leurs emplois. Non, il n'y eut jamais de magistrats plus vigilants plus intègres, d'époux plus unis, de pères plus tendres, d'amis plus fidèles, de citoyens plus dévoués. Disons-le, et ne nous lassons pas de le répéter : la religion n'attente ni aux liens de la nature, ni aux nœuds de la société; elle fortifie, elle consacre tout ce qui est dans l'ordre de Dieu. Mais ils fuyaient ces assemblées profanes que la vanité réunit, où toutes les passions se disputent l'empire, où il est si rare que l'innocence n'ait pas à rougir, et la charité à se plaindre. Ils fuyaient ces théâtres, que la religion ne cessa jamais de condamner. C'est là, disaient-ils, que la corruption s'insinue par tous les sens; c'est là que la pompe d'un spectacle enchanteur, les accords d'une harmonie séduisante portent jusqu'au fond du cœur des traits empoisonnés que l'on n'arrachera peut-être jamais. C'est là que l'on apprend à se jouer de l'innocence, à tourner en dérision la droiture et la fidélité, vertus qui sont la base de toute société parmi les hommes. C'est là qu'au défaut d'une licence grossière, un artifice plus perfide tend des piéges à la vertu, et nous éloignerait du moins des pensées salutaires, et de la sainte sévérité des maximes de Jésus Christ. Avec de tels principes, quel prix pouvaient-ils attacher aux pompes de la vanité, que Tertullien ne craint pas d'appeler les tristes indices d'une pudeur expirante ? Ecoutez, femmes chrétiennes, quels motifs il leur présentait. Je ne crois pas, leur disait-il, que ces corps, nourris dans la mollesse et ornés avec tant de soin, puissent résister aux chevalets et aux ongles de fer. Une tête si superbement parée me semble peu propre au glaive du bourreau (TERTULL., *De cultu femin.*, lib. II, c. 13.)

Aussi, le renoncement à ces ornements frivoles était-il regardé comme une des premières marques de conversion. Ce n'était pas en eux un effet de la vertu parfaite, c'était un préliminaire indispensable pour le baptême. Un chrétien fut traduit devant les tribunaux : pour donner plus de force à son témoignage, l'accusateur se disait lui-même chrétien. Non, répondit l'accusé, ce n'est pas là un chrétien : voyez ces cheveux arrangés avec art; voyez la recherche de ses habits, l'immodestie de ses regards : il n'est pas chrétien, il ne le fut jamais. O généreux soldat de Jésus-Christ ! si vous pouviez reparaître aujourd'hui dans nos sociétés, hélas ! et dans nos temples mêmes, combien de chrétiens y trouveriez-vous ? Mes frères, nous demanderez-vous où ils puisaient cette indépendance d'un monde dont nous sommes idolâtres ? Ah ! c'est qu'ils étaient libres du joug des passions, et nous en sommes les esclaves; sans cesse, ils s'occupaient à les mortifier et à les vaincre, et nous ne daignons pas même les contraindre. Indifférents à tous ces biens qui nous captivent,

ils ne connaissaient d'autres trésors que la croix et la pauvreté de Jésus-Christ, et ne voyaient dans les richesses qu'un moyen de soulager l'indigence, ou la matière d'un sacrifice de plus. Les uns les mettaient en commun; les autres se hâtaient de s'en délivrer comme d'un poids dangereux pour le salut; s'ils se résignaient à les supporter, toujours ils les dispensaient avec une sainte économie, et appelaient leurs frères à en partager le superflu.

Quel empire l'ambition pouvait-elle exercer sur des hommes pour qui le monde n'était rien? Ce n'est pas qu'ils n'eussent aussi leur ambition; mais qu'elle était noble et digne de la foi qu'ils professaient! La terre n'avait rien d'assez grand pour eux; ils n'aspiraient à rien moins qu'à partager le trône de Dieu même. O mes frères! jusqu'à quand nous laisserons-nous éblouir par la figure d'un monde qui passe; nous surtout, qui l'avons vu s'évanouir, traînant à sa suite les dépouilles ensanglantées de toutes les grandeurs? Nous avons vu disparaître si souvent ces pompes, ces dignités devant lesquelles se prosternaient les nations. Qu'y avait-il de brillant qui ne se soit éclipsé? qu'y avait-il d'imposant qui ne soit réduit en poudre? qu'y avait-il de grand aux yeux des hommes, que nous n'ayons vu plus d'une fois s'anéantir? C'est du sein de ces désastres, c'est du milieu de ces ruines, c'est du fond de ces tombeaux qu'un cri s'élève plus puissant que le tonnerre: *Dieu seul est grand; seul il mérite qu'on le serve et qu'on l'adore:* « *Te oportet adorari, Domine:* » (*Baruch*, VI, 5.)

Ce détachement, dernier effort de la philosophie, était pour eux la première conséquence de la foi, et il suffisait à leur bonheur. De là cette paix de Dieu, qui surabondait dans le cœur de Paul, au milieu des tribulations les plus amères (II *Cor.*, VII, 5); cette paix que le monde ne connaît pas et pour laquelle il donnerait toutes ses folles jouissances, s'il pouvait jamais la connaître. Oui, s'écriait Tertullien (*De spectac.*, cap. 24), nous avons aussi nos plaisirs; et quel plaisir plus grand que le mépris du monde, la vraie liberté, la pureté de la conscience? Se contenter de peu, et ne point craindre la mort; fouler aux pieds les dieux des gentils, chasser les démons, voilà les plaisirs et les spectacles des chrétiens. Plaisirs divins! avant-goût de la félicité céleste, mais aujourd'hui trop peu sentis, parce que notre foi est aussi faible, aussi stérile, que la leur était fervente et animée.

Avec quel zèle ils en ranimaient les ardeurs au flambeau des saintes Écritures! Avec quelle avidité ils recevaient les explications simples et touchantes que leur en faisaient leurs pasteurs! Cette parole divine restait déposée dans leurs cœurs, et ils n'en laissaient pas, comme nous, le souvenir dans le temple où ils l'avaient entendue. C'était le sujet ordinaire de leurs entretiens; c'était là qu'ils puisaient les leçons qu'ils donnaient à leurs enfants. Ils leur apprenaient à goûter, à aimer l'Évangile, comme on leur apprend parmi nous à aimer le monde et à goûter le poison de ses maximes. Qu'il était beau de voir le patriarche d'une famille environné de ses serviteurs et de ses enfants, leur développant la morale de l'Évangile avec cette onction que la parole d'un père sait toujours faire sentir! Quel spectacle que celui d'une mère entourée des vierges qu'elle formait par ses exemples et ses leçons, mêlant au silence du travail le chant de ces divins cantiques, si propres à embraser les âmes du feu sacré de la charité! Jour et nuit, ils puisaient dans ces sources divines leurs consolations et leurs espérances. Obligés de fuir l'épée des persécuteurs, ils étaient heureux dans les forêts, dans les antres, dans le creux des rochers, s'ils y pouvaient porter les saintes Écritures, le seul trésor qu'ils estimassent. Au moment de quitter la vie, c'était le seul bien qu'ils parussent regretter. Ils demandaient souvent à l'emporter dans le tombeau: comme si la paix de leurs cendres en devait être plus profonde, ou que leur sort éternel leur semblât être plus assuré quand ce témoin déposerait devant Dieu de leur foi et de leur piété. Demandait-on leurs biens, ils les abandonnaient sans murmure: si l'on en voulait à leur vie, ils présentaient la tête avec joie. Fallait-il livrer les livres saints, ni les menaces, ni les tourments ne pouvaient les y contraindre.

Cette foi, ils la ranimaient sans cesse par la prière, à laquelle toutes les grâces sont promises. L'Apôtre le leur avait recommandé: *Priez sans cesse*, leur disait-il: « *Sine intermissione orate* » (I *Thess.*, V, 17.) Plus fidèles que nous à ce précepte, ils priaient dans les temples, dans les maisons, dans les chemins, dans le travail et le repos. La prière commençait et terminait toutes leurs actions. Le signe sacré de la croix consacrait à Dieu chacun de leurs moments. Sept fois le jour, ils faisaient monter jusqu'au ciel un sacrifice de louanges; et, quand la nuit venait amener le repos et commander le silence, ils l'interrompaient par les hymnes de la religion. Nuits sacrées, nuits à jamais mémorables, où les disciples de Jésus-Christ fuyant la rage vigilante des persécuteurs, allaient chercher dans les cavernes, dans la demeure souterraine des morts, la liberté qu'ils ne trouvaient plus sur la terre! Anges de Dieu, qui vous mêliez à ces saintes réunions et les couvriez de vos ailes, ce serait à vous de nous les peindre! Perçons sous ces voûtes augustes; au milieu du tumulte et des persécutions, tout y respire l'innocence et la paix. Je vois un autel grossier, construit à la hâte, sur les ossements des martyrs. Courbé sous le poids des mérites et des années, le pontife, seul, debout devant la majesté du Très-Haut, tient dans ses mains vénérables la victime du salut. Il l'offre pour l'Église et pour la patrie, pour les persécuteurs du nom chrétien, pour toutes les nations et pour ceux qui les gouvernent, pour les vivants et pour les morts. Non loin de lui sont les ministres sacrés, blanchis dans les travaux et signalés dans

les combats pour le nom de Jésus-Christ. Autour d'eux se range avec ordre un peuple fidèle, immobile de respect, dans l'attitude et le recueillement des anges. Là, sont confondus le riche et le pauvre, le maître et l'esclave, l'homme puissant et la veuve abandonnée. Tous ne font qu'un cœur et qu'une âme, une seule victime et un même sacrifice. Quels vœux ils font monter vers le ciel! ils ont oublié la terre; les cieux se sont abaissés; la Divinité se rend présente et se communique à toutes les âmes. Parmi les transports de la piété et le ravissement de la religion, les diacres distribuent la victime sainte; c'est la force des combattants, c'est le gage de la victoire. Déjà les premiers rayons du jour annoncent qu'il faut se séparer : ils se quittent à regret; mais leurs cœurs sont brûlants du feu de la charité; et devenus terribles aux démons, ils courent braver les tourments et la mort.

O Eglise de Jésus-Christ! ô sainte et divine Jérusalem! que vos réunions étaient belles, que vos tabernacles étaient aimables dans ces jours de votre indigence et de vos douleurs, quand la sainteté de vos pontifes et la religion des fidèles faisaient la pompe de votre culte; quand au défaut de l'or et des marbres précieux qui décorent aujourd'hui vos autels, l'innocence, la piété, toutes les vertus en étaient les célestes ornements! Si quelques-uns de vos enfants venaient à trahir leur vocation, vous les sépariez de l'assemblée des saints : c'était la seule peine qu'ils eussent à craindre; mais ils la redoutaient plus que la mort. Combien de fois n'a-t-on pas vu ceux que la persécution avait vaincus d'abord, redemander les échafauds, se précipiter sur les bûchers, plus doux pour eux que la séparation d'avec leurs frères? Les autres, couverts de cendres et de cilices, revenaient chaque jour inonder de leurs pleurs le seuil des asiles sacrés. On voyait alors des magistrats, des hommes puissants, embrasser les genoux du pauvre et le conjurer de fléchir pour eux la sévérité des saints pontifes. Courage, illustres pénitents! frappez aux portes de la justice, elles s'ouvriront enfin pour vous. Courage : encore dix ou vingt années de pénitence, et vous serez admis à la participation des saints mystères. Alors vous oublierez vos sacrifices, et vos douleurs vous sembleront trop payées.

Oui, le bonheur de se réunir enfin à leurs frères, les eût dédommagés de toutes leurs peines. O vous, qui connaissez le prix de cette amitié qui commence ici-bas pour se prolonger dans l'éternité, jugez quelle sainte élévation, quelle force invincible devaient se communiquer ces âmes en mettant en commun leurs vertus, leurs lumières et leurs mérites! Là, les peines d'un seul étaient le malheur de tous; l'indigence d'un seul, l'objet de l'intérêt de tous; la chute d'un seul, le sujet des larmes et des peines de tous. Le chrétien, éloigné de sa patrie, retrouvait, pour ainsi dire, sa famille partout où il y avait des chrétiens. Il devenait, par son baptême, l'enfant de l'Eglise universelle. Au premier cri d'une église attaquée, toutes les autres accouraient à son secours. On a souvent vu des fidèles se vendre pour racheter leurs frères, et périr pour les délivrer. La charité, selon la prédiction de Jésus-Christ, était le signe auquel on reconnaissait ses disciples; et au défaut des accusateurs, cette vertu les distinguait, et les dénonçait aux tyrans.

Je vous le demande, mes frères, cette vertu nous serait-elle difficile à pratiquer? Où trouverons-nous ces consolations si nécessaires, cet appui que notre cœur réclame dans les temps malheureux où nous vivons, si ce n'est parmi ceux qui professent les mêmes principes, qui pratiquent les mêmes vertus, qui partagent la même espérance? Alors l'assiduité aux réunions de l'Eglise, la persévérance dans la prière, la méditation des livres saints deviendraient aussi consolantes pour nous qu'elles sont indispensables. Pour fuir le monde, il suffit de le connaître; pour haïr ses plaisirs, c'est assez de les avoir goûtés. Nous avons donc les mêmes moyens de salut que les premiers chrétiens; nous en avons même davantage, puisque nous avons leurs exemples.

Si ces exemples vous ont touchés, si tant de vertus ont enfin parlé à votre cœur, souffrez que nous terminions par une réflexion capable sans doute de vous déterminer à les imiter. Autrefois quand le zèle semblait se ralentir, quand la sainteté des mœurs penchait à quelque relâchement, les pasteurs, animés de l'esprit de Dieu, s'élevaient, comme les anciens prophètes, pour annoncer le châtiment. Alors si l'Eglise était éprouvée, si de grands bouleversements agitaient les empires, on ne s'arrêtait point aux spéculations de la politique humaine; c'était à leurs propres désordres que s'en prenaient les chrétiens. Plus éclairés que nous, ils ne voyaient dans ces événements que la conduite d'une Providence qui frappe ses enfants, ou qui les console, selon qu'ils ont mérité de la trouver miséricordieuse ou terrible. Ah! c'est aujourd'hui qu'il nous faudrait encore la véhémence brûlante de ces nouveaux Elies. Comme ils prophétiseraient éloquemment contre l'endurcissement des chrétiens! comme ils nous montreraient dans le désordre de nos mœurs la source de tous les maux dont nous ne cessons de nous plaindre!

O Dieu miséricordieux et juste, inflexible dans vos rigueurs autant qu'inépuisable dans vos bienfaits, c'est en vain que vous nous châtiez, si ce que vous nous demandez vous ne nous le donnez vous-même : c'est en vain que la vérité se montre à l'homme dans les malheurs qui l'accablent, dans les ruines qui l'environnent : écrasé sous votre main puissante, percé des traits de votre justice, il est toujours aveugle et sourd, si vous ne parlez à son cœur. Du haut de votre trône éternel, faites descendre encore sur nous la flamme qui embrasa l'Eglise naissante. Revenus à ces temps

malheureux où les hommes ne veulent plus d'autres dieux que leurs passions, qui les avilissent, c'est vous seul que nous voulons consulter : lumière ineffable, source éternelle de l'intelligence et de la pensée, qui vous jouâtes dans la création du monde, et brillez avec plus d'éclat encore dans l'économie de notre foi; donnez-nous de préférer à jamais la folie de votre croix à une sagesse superbe autant qu'elle est aveugle et impuissante ; envoyez cet Esprit de force, qui peupla l'Eglise de héros, et nous triompherons comme eux du monde; envoyez cet Esprit d'amour qui produit en nous les vertus qu'il veut couronner, et le monde sera renouvelé. Alors toutes les vertus seront faciles, toutes les croix seront aimables; votre Eglise verra renaître la beauté des anciens jours ; alors vous servir sera régner, souffrir pour vous sera notre bonheur, en attendant le jour où il n'y aura plus ni douleurs ni vicissitudes, dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON III.

SUR L'AMOUR QUE JÉSUS-CHRIST NOUS TÉMOIGNE DANS LA SAINTE EUCHARISTIE.

Prêché dans un oratoire particulier, le 25 juin 1797, jour de la fête du sacré cœur de Jésus.

Sic Deus dilexit mundum. (*Joan.*, III, 16.)

C'est ainsi que Dieu a aimé le monde.

Quand on compare la grandeur de Dieu et la bassesse de l'homme; quand on s'élève par la pensée jusqu'à ce sanctuaire inaccessible où réside l'Etre éternel, immuable, infini, heureux par la jouissance de ses propres perfections, répandant sur tout ce qui respire, la lumière, le bonheur et la vie, et qu'ensuite on descend jusqu'à l'homme, jusqu'à cet atome perdu dans l'immensité de l'univers, tyrannisé par ses passions, dégradé par ses vices, déplorable jouet de la faiblesse, de la douleur et de la mort, il est impossible de ne pas s'écrier avec David : « *Quid est homo, quod memor es ejus?* » *Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu! pour que vous vous occupiez de lui?* (*Psal.* VIII, 5.) Cependant, non-seulement ce Dieu si grand pense à nous, s'occupe de nous, mais encore il daigne nous aimer. La raison même nous l'avait appris ; il était réservé à la religion de Jésus-Christ de nous révéler les secrets de cet amour, de nous dévoiler ses richesses; elle seule a su nous le montrer tel qu'il est, éternel, immuable, infini comme Dieu même. O chrétien, s'écrie saint Léon! connaissez la dignité à laquelle la religion vous élève : *Agnosce, o christiane, dignitatem tuam.* (Serm. 1 *De nat. Dom.*, c. 3.) C'est sur vous que reposent les affections d'un Dieu. Un Dieu vous aime ; y avez-vous jamais bien pensé? Avez-vous jamais goûté toute la consolation, toute la douceur que cette idée devait répandre dans votre âme? Puissez-vous apprendre à l'évaluer aujourd'hui. Il serait impossible de suivre l'amour d'un Dieu dans toutes ses voies, de détailler tous ses bienfaits; mais nous le contemplerons dans la sainte Eucharistie, qui est comme l'abrégé et la consommation de ses merveilles.

Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, nous aime de l'amour le plus tendre, puisqu'il se prodigue lui-même à nous : première réflexion.

Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, nous aime de l'amour le plus généreux, puisqu'il s'oublie et se sacrifie lui-même pour nous : seconde réflexion.

En un mot, la tendresse de Jésus-Christ prouvée par la prodigalité avec laquelle il se donne : sa générosité prouvée par les sacrifices qu'il fait pour nous.

Cœur de Jésus ! fournaise embrasée, immense incendie de l'amour divin ! dans ce jour consacré à vous honorer, si nous nous bornons à contempler l'amour de Jésus dans l'Eucharistie, nous ne vous oublions pas. N'êtes-vous pas le centre de cet amour, le dépositaire de ses trésors? n'est-ce pas vous qui régnez, qui triomphez dans l'Eucharistie? n'est-ce pas vous qui vous y unissez à l'homme, qui le rendez si fort, si riche et si puissant. Cœur de Jésus, le plus généreux, le plus sensible, le plus parfait qui soit sorti des mains de Dieu, parlez vous-même au cœur de tous ceux qui m'écoutent. Rendez les dignes de vous connaître, et capables de répondre, s'il se peut, à votre amour par des sentiments réciproques. Nous vous le demandons par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Considérons d'abord la tendresse de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Elle va jusqu'à le rendre prodigue de lui-même, et par sa présence habituelle au milieu de nous, et par le don qu'il nous fait de tout ce qu'il est. Bienfaits inestimables et qui nous imposent de grandes obligations, quoique l'habitude d'en jouir nous en fasse méconnaître le prix. *Mes délices*, nous dit-il, *sont d'être avec les enfants des hommes : « Deliciæ meæ, esse cum filiis hominum.»* (*Prov.*, VIII, 31.) Quoi, Seigneur ! vous vous plaisez parmi les hommes, vous dont les yeux sont si purs, la justice si rigoureuse, la sainteté si inflexible. Et qui peut donc vous attirer sur cette terre malheureuse? Sur quel point vous reposerez-vous qui ne soit souillé par quelque crime? quel asile pourrez-vous choisir qui ne soit bientôt profané par notre audace sacrilége? Au dehors l'impiété vous blasphème; au dedans de vos temples, elle vous trahit et vous foule aux pieds : l'indifférence, l'ingratitude et l'outrage, voilà le prix que les hommes vous réservent. Ce petit nombre de justes, insensible, perdu dans un monde de pécheurs, pourrait-il vous dédommager? Et quand tous les esprits ne s'occuperaient qu'à vous contempler, quand toutes les bouches ne célébreraient que vos louanges ; quand tous les cœurs embrasés de votre amour se consumeraient au pied de vos autels, que vous importeraient ces hommages, que pourraient-ils ajouter ou à votre grandeur ou à votre gloire?

Ah ! je le conçois, vous êtes notre Père ; et où sont les délices d'un père, si ce n'est au milieu de ses enfants? *Deliciæ meæ, esse cum filiis hominum.* Aussi, n'est-ce plus seulement par les profusions de sa bonté, par les soins de sa Providence qu'il veut être avec nous ; il ne dit plus de nos sanctuaires ce qu'il disait du temple de Salomon : Là seront mon cœur et mes yeux : il faut que sa divinité descende elle-même et les habite ; il y réside corporellement ; cet autel est son trône ; ce tabernacle, sa prison ; sa parole et son amour sont les liens qui l'y enchaînent. Il a mesuré la distance de la terre au ciel ; il semble qu'il l'ait trouvée trop grande pour notre faiblesse ; il ne veut pas que nos soupirs l'aillent chercher sur le trône de sa gloire, il vient lui-même fixer sa demeure parmi ses enfants chéris. Les distances ont disparu, les cieux et la terre se confondent ; il veut que nos yeux puissent le voir, que nos mains puissent le toucher, que notre cœur s'épanche dans le sien, et que l'homme jouisse de son Dieu sans autres bornes que celles de ses désirs, sans autre mesure que celle de son amour.

Il veut que vous ne puissiez verser une larme sans que sa main ne l'essuie ; il veut être le témoin visible de tous vos combats, le confident, le consolateur de toutes vos peines ; il veut vous soutenir dans vos faiblesses, vous ramener dans vos égarements, vous recevoir dans votre repentir, et couronner en quelque sorte vos efforts, dès cette vie, par tous les délices du ciel et tous les prix de l'éternité. Voilà les motifs qui le rendent présent au milieu de nous. Si nous considérons la manière, elle n'est pas moins admirable.

Les maîtres des nations les plus dévoués à leurs peuples ne se montrent cependant qu'à des heures déterminées ; ils paraissent entourés de gardes, et toujours mille barrières les séparent de ceux qui auraient le plus grand besoin de leur secours. L'épouse la plus tendre s'éloigne quelquefois de son époux ; la mère la plus digne d'un nom si doux se dérobe souvent aux caresses de ses enfants : il n'en est pas ainsi de notre Dieu. Le courtisan le plus assidu, l'esclave le plus attentif aux mouvements de son maître, sont moins fidèles et moins vigilants que lui. Entré dans ce tabernacle, il ne nous abandonnera plus. Voyez-le, ce maître aimable, sur le trône de son amour : approchez tous, grands et petits ; riches et pauvres, pressez-vous autour de lui. C'est la pompe qu'il désire, c'est le triomphe qu'il demande ; les affligés, les indigents, les malheureux de toute espèce, voilà la cour dont il se plaît à s'environner. Pourquoi donc vous en éloignez-vous ? La foule se presse aux autels de la fortune, elle environne l'idole du plaisir, notre Dieu seul est abandonné ! Est-il étonnant que vous languissiez sans force et sans consolation? Vous négligez le pain des forts, vous fuyez le véritable consolateur. Non, il n'est pas possible que le cœur pénétré de ces vérités ne s'écrie avec David : *Heureux, Seigneur, ceux qui habitent dans votre maison :* «*Beati qui habitant in domo tua, Domine* (*Psal.* LXXXIII, 5) ? heureux ceux qui, à chaque heure du jour, viennent se prosterner à vos pieds, se jeter dans vos bras, s'enivrer aux sources de la vie qui coulent dans votre sanctuaire. *Beati qui habitant in domo tua, Domine.* Le passereau trouve un asile, la tourterelle gémissante et solitaire se plaît dans le nid qu'elle s'est choisi : *Que vos autels soient à jamais et ma demeure et mon asile, ô mon Roi et mon Dieu !* « *Altaria tua, Domine virtutum, Rex meus et Deus meus.* » (*Ibid.* 4.) Heureuses les colombes fidèles qui se partagent les instants du jour pour environner vos autels ; heureuses celles dont les cantiques interrompent encore le silence des nuits ; elles goûtent déjà le bonheur des anges. C'est sur elles que reposeront vos bénédictions éternelles ; ce sont elles qui s'élèveront de vertus en vertus jusqu'à ce qu'elles vous voient enfin sans voiles et sans nuages : *Ibunt de virtute in virtutem.* (*Ibid.* 8.) Ces prodiges d'amour ne seront pas pour quelques jours, pour quelques années. Depuis le jour où il institua ce sacrement, immuable dans ses décrets, fidèle à ses propres lois, il s'est rendu présent toutes les fois que les prêtres l'ont appelé du ciel sur la terre. Depuis l'instant où le Créateur prononça ces paroles toutes-puissantes : Croissez et multipliez-vous, la nature entière n'a cessé de se vivifier et de renaître. Les paroles sacramentelles ne sont pas moins efficaces, observe saint Jean Chrysostome. Depuis l'instant où le Sauveur les prononça, elles n'ont cessé dans toute la durée des siècles, de le reproduire chaque jour sur nos autels.

Ce n'est plus seulement comme autrefois sur une montagne particulière, dans un temple unique, chez un peuple choisi qu'il habite ; du couchant à l'aurore, son nom est grand chez les nations ; et dans presque tous les lieux qu'habite la race humaine s'offre la victime sans tache, qui n'est rien moins que Dieu lui-même : *Ab ortu enim solis usque ad occasum, magnum est nomen meum in gentibus, et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda* (*Malach.*, I, 11) : son amour, fort de sa puissance, étonne la nature dont il confond toutes les lois ; Jésus-Christ se multiplie pour être dans tous les lieux où l'on a voulu le recevoir ; il est à la fois dans tous les tabernacles et dans toutes les hosties du monde entier. Partout où il y a des prêtres, il s'y rend présent et y réside sans interruption. O mon Dieu ! pour vous fixer parmi les hommes, il vous suffit que les hommes veuillent bien le souffrir : que dis-je ? vous êtes au milieu d'eux, malgré la puissance humaine armée pour vous repousser. Et qui mieux que nous peut vous rendre ce témoignage ? Non, ils ne s'effaceront jamais de notre mémoire ces jours où nous vîmes fermer vos temples et briser vos tabernacles. Hélas ! nous avons dit alors : Notre foi va s'enseve-

lir sous les débris du sanctuaire ; la religion fuit en pleurs loin de nos climats : c'en est fait, nous sommes rejetés par notre Dieu. *Dixi : Projectus sum a facie oculorum tuorum.* (*Psal.* XXX, 23.) Mais que nous vous connaissions peu ! Plus doux que nous n'étions cruels, plus patient que nous n'étions ingrats, vous vous obstinez à nous aimer. Proscrit, errant, fugitif avec vos ministres, toujours prodigue de vous-même, vous apparaissez encore au milieu de nous : et combien de fois pour arriver jusqu'à vos enfants n'avez-vous pas traversé les places publiques, les assemblées de vos ennemis et leurs bataillons conjurés. Si les riches, plus surveillés, ne pouvaient vous donner asile, vous l'alliez demander à la veuve ignorée ; vous alliez frapper à la chaumière du pauvre ; vous partagiez son humble réduit ; c'est là que vous réunissiez vos enfants ; c'est là que nous avons retrouvé les transports de l'admiration, les larmes de la reconnaissance, la ferveur des premiers chrétiens. Asiles sacrés, jours heureux que nous regretterons souvent ! Alors, toutes les maisons devenaient des temples, toutes les tables étaient des autels ; et quelquefois, si l'on vous chassait des maisons, nous vous trouvions jusque dans des forêts.

En est-ce assez, mes frères ? notre Dieu se montre-t-il assez tendre, assez généreux ? fait-il assez d'avances pour mériter d'être aimé ? Voyez-vous dans les êtres les plus sensibles un dévoûment, un abandon que l'on puisse appeler l'ombre du sien ? et les hommes et les anges eux-mêmes, dans leurs prétentions les plus exagérées, auraient-ils osé lui demander rien de semblable ? N'est-il pas vrai que notre foi vient du ciel ? car l'imagination des hommes, quelque audacieuse qu'elle puisse être, n'eût jamais pu supposer un tel excès de tendresse : cependant, ce n'est-là que le commencement, et, pour ainsi dire, le préliminaire de ses bienfaits. Voici ce qui excède toute idée, et pousse à bout, si je puis ainsi parler, tous les sentiments. Voici ce qui donne à son amour le caractère de l'infini et le sceau de la divinité. Non-seulement il veut être avec nous, mais encore il veut se donner à nous ; et que nous donne-t-il ? Son corps, son sang, son âme, sa divinité ; c'est-à-dire, que dans son ineffable abandon, il livre tout, et ne se réserve rien. Holocauste adorable, consumé par le feu de l'amour, il se consacre tout entier à notre usage, dit un saint Père : *Totus in meos usus expensus est.* (S. Bern., serm. 3, *De circumcis.*, n. 4.) Sacrifice ineffable, il a fallu l'amour d'un Dieu pour le concevoir ; sa toute-puissance pour l'exécuter. Ah ! si notre foi était vive, si nous méditions bien un tel prodige ! Disparaissez, affections humaines, vous êtes bornées comme les cœurs où vous régnez. Où sont les sacrifices de l'amour, les affections énergiques et généreuses de la nature ? où sont les dévoûments de la tendresse ? où sont les entrailles des mères ? Quel ami, quelle mère ont servi de nourriture à celui qu'ils aimaient ? Jésus-Christ nous a nourris de sa chair, enivrés de son sang, engraissés de sa substance ; il descend jusqu'au fond de nous-mêmes, pour obtenir enfin le cœur que nous lui avons trop longtemps refusé ; il vient, si je puis parler ainsi, placer toutes les ardeurs de son amour au sein de nos âmes glacées, pour vaincre notre indifférence.

C'est ici que cet amour se montre dans tout son éclat, dans toute sa puissance ; c'est ici qu'il triomphe de tout ce qu'il y a de fort dans le ciel, de redoutable dans la divinité. Elle s'était plu à se montrer dans les merveilles de la création. Dans l'incarnation, elle fut tempérée par les ombres de l'humanité ; mais au moins on voyait ses miracles, on admirait sa douceur, on chérissait les grâces divines du plus aimable et du plus beau des enfants des hommes. Sur la croix, son corps fut immolé, mais il ne fut pas détruit. Ici, je vois sa divinité sans gloire, son humanité sans apparence ; le Dieu et l'homme, tout est anéanti par l'amour. Hommes misérables, créatures timides, vous pouvez approcher ; il ne reste plus que les apparences de la nourriture la plus commune et la plus nécessaire. Le dirai-je, mes frères ? une telle doctrine sérieusement méditée, a moins à craindre peut-être de trouver les hommes insensibles que de les rendre incrédules. Pleine de la conscience de sa faiblesse et de son néant, la raison humaine doit s'effrayer en voyant toutes les idées excédées, toutes les bienséances confondues, toutes les distances anéanties. Raison superbe autant qu'aveugle et impuissante, n'est-ce pas à cet excès, n'est-ce pas à ces miracles que tu dois reconnaître ton Dieu ? Oui, la seule Eglise catholique me le présente tel que ma foi le désire, tel que mon amour le demande. Voilà la religion qu'il faut à mon cœur, toute autre ne saurait le satisfaire ; je veux l'aimer ce Dieu, mais il me le faut infini dans son amour ; il faut que cet amour, ainsi que sa sagesse et sa puissance, excède toutes mes pensées, accable ma faiblesse, et surpasse mon intelligence. Si j'y voyais quelques limites, je dirais : Voilà les pensées de l'homme, voilà ses mensonges. Mais lorsqu'il se présente, inépuisable dans sa bonté, invincible dans sa patience, impénétrable dans ses voies ; lorsqu'il renverse, qu'il détruit, qu'il anéantit toutes les bornes dont ma raison l'environne, à ces traits je reconnais mon Dieu. Moins je le conçois, plus je l'adore et le chéris. Je me perds avec délices dans cet océan qui doit être sans fond et sans rives, puisque c'est l'immensité de l'amour.

Non, non, tous ces anéantissements, toutes ces transformations, tous ces miracles d'un Dieu, ne sont pas ici ce qui doit nous révolter : et s'il est Dieu, n'est-ce pas pour opérer des prodiges, n'est-ce pas pour nous étonner et nous confondre ?

Voulez-vous voir un mystère plus grand ? le voici : Un Dieu s'unit à sa créature, et sa créature approche de lui sans recueillement, sans préparation : la Divinité descend jus-

qu'à la fange qu'elle a daigné pétrir, et cette fange conserve encore l'amour de sa corruption naturelle : celui qui est tout se donne au néant; et ce néant traite avec mépris, quelquefois avec outrage, celui qui se donne à lui.

Pour vous, mes frères, votre piété nous assure que vous ne présenterez jamais ce triste mystère. Vous sentirez qu'un amour si tendre, si prodigue, nous impose des obligations, immenses à la vérité, mais douces, mais faciles à acquitter, parce qu'elles sont la dette de l'amour.

En vous approchant de lui, vous tâcherez que votre cœur réponde au sien, non point par une sensibilité trop souvent équivoque, et qu'on ne peut exiger de vous, parce qu'il ne dépend point de vous la donner; mais par cette délicatesse de l'amour, qui fuit avec horreur tout ce qui peut offenser le bien-aimé, qui recherche avec empressement tout ce qui peut lui plaire. Vous vous présenterez avec le cortége aimable des vertus, avec les dépouilles de vos ennemis, qui sont les siens, pour lui en dresser un trophée, surtout avec la résolution irrévocable de réserver toujours le principal hommage de votre cœur à celui qui s'en déclare et le pasteur et le père.

C'est sous ces traits que vous aimerez à l'envisager, si vous voulez lui plaire; c'est ainsi que lui-même se plaît à s'offrir à notre amour; ce sont les noms qu'il nous commande de lui donner. Ces noms si tendres banniront avec la crainte, qui trop souvent nous éloigne, le trouble qui le déshonore. Vous vous demanderez comment un fils respectueux doit se conduire envers le meilleur des pères, envers la plus tendre des mères, et vous réglerez sur ce modèle et votre crainte et vos respects. Allez à l'autel toutes les fois que le guide de votre conscience vous le permet; allez-y avec tranquillité, car c'est Jésus-Christ même que vous devez envisager dans sa personne, et si votre confiance balançait encore, rappelez-vous ces paroles du Sauveur à Sainte Thérèse : Ma fille, les révélations peuvent égarer, l'obéissance ne trompe jamais.

Si l'amour vous anime, si la confiance vous soutient, vous reviendrez souvent à la table sainte. Peut-on connaître le seul bien véritable et s'en éloigner? Peut-on aimer et fuir ce qu'on aime? Vous craindrez, en vous éloignant, de trouver la faiblesse ou la mort; vous méditerez souvent cet oracle : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, vous n'aurez point la vie en vous* (*Joan.*, VI, 54); ou plutôt, oubliant et la crainte et les menaces, vous suivrez le penchant de l'amour qui vous ramènera sans cesse à celui qui doit être son unique objet. Cette habitude salutaire vous imposera des sacrifices, je le sais; mais ils vous paraîtront doux et légers, si vous méditez ceux que Jésus-Christ s'imposa lui-même pour arriver jusqu'à vous : seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

L'amour que Jésus-Christ nous témoigne dans l'Eucharistie est généreux jusqu'à oublier sa propre gloire. Qu'est-ce en effet, mes frères, que le sacrement de l'Eucharistie? C'est la suite des longs anéantissements du Sauveur et le théâtre des humiliations. Or, ces humiliations, je les trouve dans l'état où il se réduit, dans l'indifférence, dans les sacriléges et dans les profanations qu'il éprouve de la part des hommes. Mais pour apprécier ses sacrifices, il faudrait avoir une idée juste de sa grandeur, idée qui sera toujours aussi loin de notre intelligence que le ciel l'est de la terre et le néant de la Divinité.

Rappelez-vous l'appareil imposant et redoutable dans lequel il se montra sur le sommet de Sinaï. Là fut réuni tout ce qui pouvait frapper les sens, étonner l'esprit de l'homme et accabler sa faiblesse. Ce ne fut pas encore assez; des barrières terribles étaient posées sur lesquelles il écrivit un arrêt de mort pour toute créature qui oserait les franchir.

Lorsqu'il daigna se choisir un tabernacle parmi les hommes, il voulut qu'il fût unique sur toute la face de la terre; lui-même en traça le plan, en décrivit toutes les décorations et jusqu'aux habits de ses ministres.

L'arche, destinée à recevoir les tables de la loi, devait être revêtue d'un or pur, et surmontée par des chérubins, comme pour annoncer aux hommes qu'il faut la pureté des anges pour approcher de tout ce qui tient à Dieu.

Elie désira voir la gloire de son Dieu; il lui fut répondu : Nul homme n'a vu ma gloire et n'a vécu. Caché dans une caverne, il entendit le bruit de la tempête; bientôt un souffle doux et léger parut, plus rapide que l'éclair; c'était l'Esprit du Seigneur : Elie le sentit et ne le vit pas.

Que notre sort, disait l'Apôtre, est préférable à celui de nos pères! que le Dieu qui les traitait avec tant de rigueur se montre favorable à notre égard! *Deo pro nobis melius aliquid providente.* (*Hebr.*, XI, 40.) Ces signes terribles ont disparu, le langage impérieux de la majesté souveraine a fait place à celui de l'amour.

Notre Dieu réside parmi nous; mais le silence l'environne et il s'en repose sur notre foi des hommages qui lui sont dus. Depuis dix-huit siècles il habite nos tabernacles; la parole éternelle se tait, l'arbitre suprême de la nature est enveloppé de ténèbres; il n'a des yeux que pour voir nos malheurs; il n'a de force que pour nous secourir, il n'en a pas pour se venger. On le porte et on le déplace; on l'expose aux yeux des fidèles ou on le dérobe à leurs regards; il passe également et dans un cœur corrompu et sur les lèvres les plus pures; il semble ne conserver de son état que ce qu'il faut pour nous sanctifier et nous consoler. C'est ici que nous pouvons dire encore, avec l'Apôtre, qu'il s'est non-seulement humilié, mais anéanti lui-même : *Semetipsum exinanivit.* (*Philip.*, II, 7.) Pour-

quoi faut-il qu'à ces humiliations nécessaires à son amour, nous ajoutions tant d'autres outrages qui proviennent de l'ingratitude la plus injuste et la plus noire.

Quand on pense que la Divinité se fixe parmi les hommes, n'est-il pas naturel de se figurer le genre humain prosterné devant sa grandeur; tous les cœurs volant sur son passage, ses temples remplis d'adorateurs, ses autels sans cesse environnés de l'amour et des hommages de ses créatures. Vous savez cependant si ces tableaux sont loin de la réalité. Combien de temples dans nos campagnes, souvent même dans nos villes les plus peuplées, où l'on compte à peine quelques adorateurs! Hors le temps du sacrifice, c'est là que le Roi des rois, oublié, solitaire, attend en vain quelque malheureux à consoler, quelque pécheur à convertir, quelque juste à fortifier. Il y descend néanmoins aussi exactement que dans les temples les plus fréquentés; il y réside aussi fidèlement; il y garde le même silence et il s'occupe avec la même tendresse du bonheur et de la sanctification des ingrats qui l'abandonnent. C'est là qu'il pourrait dire encore aujourd'hui : C'est moi qui les nourrissais, je les portais dans mes bras, et ils ignoraient celui qui s'occupait de leurs besoins. *Ego quasi nutritius, portabam eos in brachiis meis, et nescierunt quod curarem eos.* (*Ose.*, XI, 3.) Quand on songe qu'un Dieu nourrit l'homme de sa substance et s'unit intimement à lui, il semble d'abord que notre esprit n'ait pas assez d'abaissements, notre cœur assez de transports, nos yeux assez de larmes pour reconnaître un tel bienfait. Cependant, qu'ils sont rares les cœurs qu'une pareille faveur trouve profondément sensibles! Que le nombre en est petit, près de la foule qu'une misérable habitude, une familiarité déplorable conduisent aux pieds de Jésus-Christ, et qui n'ont à lui offrir que le tribut de leur indifférence et de leur langueur! Que dirais-je de l'hérésie, qui ose disputer au Tout-Puissant le pouvoir de se communiquer comme il lui plaît à ses créatures; de l'impiété, qui, dans sa fureur, se joue également et du Dieu qui se prodigue, et de la piété qui le reçoit? Tout le jour, nous dit-il, je tendais les bras vers un peuple incrédule : *Expandi manus meas tota die ad populum incredulum.* (*Isa.*, LXV, 2.)

Ces attentats ne sont rien encore; c'est peu pour l'homme d'être ingrat, il faut qu'il soit sacrilége; il faut qu'il combatte contre l'amour de son Dieu avec les armes de sa bonté; et cet amour qui triompha de la Divinité, la malice de l'homme va le vaincre et le changer en indignation et en fureur. O crime! ô honte éternelle de l'humanité! attentat qui devrait briser de douleur tous les cœurs encore sensibles aux impressions de la foi. Voyez-le cet esclave révolté, engraissé des bienfaits de son maître : *Incrassatus est dilectus, et recalcitravit* (*Deut.*, XXXII, 15); voyez ce ver de terre s'avançant vers l'autel, d'où le repousse et la voix terrible du remords, et le cri de la religion indignée. Il saisit cette victime qui s'immolait pour son amour; et crucifiant de nouveau le Fils de Dieu, le force à descendre dans un cœur où règne le démon. Profanateur de ce qu'il y a de plus sacré, audacieux jusqu'au déicide, il associe, par un mélange monstrueux, la justice à l'iniquité, Jésus-Christ à Bélial, ce qu'il y a de plus saint à sa corruption profonde. Il force l'auteur de la vie à lui apporter la mort et à sceller sa condamnation de tout son sang. *Quel supplice croyez-vous qu'il mérite*, s'écrie saint Paul? « *Quanto putatis deteriora mereri supplicia?* » (*Hebr.*, X, 29). *Puisqu'il foule aux pieds le Fils de Dieu; puisque le sang de l'alliance est vil et profane aux yeux de son impiété :* « *Qui Filium Dei conculcaverit, et sanguinem testamenti pollutum duxerit.* » (*Ibid.*)

Mais que devient la piété éperdue, quand elle se représente cette foule de sectes nombreuses séparées de l'Eglise pour avoir altéré sa doctrine ou rompu son unité? Là, toutes les adorations sont des outrages, tous les sacrifices des attentats, le culte entier un sacrilége perpétué pendant des siècles, et renouvelé mille fois par jour. C'est là que son cœur attend les outrages et la douleur : *Improperium exspectavit cor meum et miseriam* (*Psal.* LXVIII, 21); c'est là qu'il est encore abreuvé du fiel de l'ingratitude et de la perfidie. Cependant il se livre entre ses mains, et il y reste. C'est ainsi qu'il se livrait aux outrages des Juifs et à la cruauté des bourreaux; c'est ainsi qu'il souffrit que le démon s'emparât de sa personne, et le transportât sur le sommet du temple. Votre foi s'alarme peut-être; songez que c'est ici le temps de l'humiliation et du silence, celui de la manifestation aura son tour; cet agneau si doux doit rugir un jour comme un lion, dit l'Ecriture : *Dominus de Sion rugiet.* (*Joel*, III, 16.) Presque toujours même cette vengeance opère, dès cette vie, mais sourdement, par des plaies intérieures. Il livre ces malheureux à leur sens réprouvé; il permet qu'ils s'aveuglent tous les jours, et qu'ils tombent dans le sommeil de la mort : *Et dormiunt multi.* (I *Cor.*, XI, 30.) Si quelquefois la vengeance éclate, il est rare que l'on veuille désarmer la main qui a porté les coups.

Reste-t-il encore des attentats à consommer, l'amour de Jésus-Christ saura les supporter; un Dieu ne se lasse pas de souffrir, parce qu'il ne se lasse pas d'aimer. Il faudra qu'à diverses époques la flamme de l'impiété, se répandant comme un vaste incendie, dévore et les temples et les autels; de nouveaux Héliodores pilleront les trésors du sanctuaire, de nouveaux Antiochus y répandront la consternation et l'épouvante, d'autres Balthasar feront servir à la débauche les vases destinés au sacrifice. On verra les ennemis de l'Eglise, quelquefois même ses enfants, renverser les barrières sacrées, briser les portes pacifiques des tabernacles; le prêtre et le lévite égorgés entre le sanctuaire

et l'autel; la prière interdite aux chrétiens: l'impiété étouffera jusqu'aux gémissements de la religion ; il faudra se cacher pour nos mystères, comme pour le meurtre et le parricide. Alors (ô cieux ! vous en fûtes témoins ; et toi, terre, tu ne t'ouvris pas pour engloutir les coupables !) on verra des chrétiens les mains dégouttantes de sang, arracher de son asile un Dieu dont le nom fut aussi invoqué sur eux, en faire le jouet de leur fureur, et traîner son corps sacré dans la poussière ! Et ces attentats n'ont pas existé sur un seul point de la terre, mais à des siècles différents, dans presque toutes les contrées du monde chrétien. Voilà, mes frères, à quelles humiliations, à quels outrages votre Dieu s'est dévoué pour arriver jusqu'à vous. C'est ainsi qu'il vous a aimés.

Non, je ne craindrai pas d'en appeler ici à tous les cœurs où notre philosophie corruptrice n'a pas étouffé toutes les idées de la religion, desséché tous les germes de la vertu; j'invoquerai tout ce que la nature humaine, dans ses affections, a de noble, de généreux, de touchant. N'est-il pas vrai que nous devons tous prononcer, avec saint Paul, anathème à qui n'aime pas Jésus-Christ. Anathème à l'indifférence qui l'oublie ; car l'ingratitude du profanateur impie et du sacrilége n'a point de nom dans le langage des chrétiens. *Si quis non amat Dominum nostrum Jesum Christum, sit anathema.* (I *Cor.*, XVI, 21.) N'est-il pas vrai que nous nous écrions tous, avec le même Apôtre : Comment n'aimerai-je pas un Dieu si bon, un ami si généreux, si fidèle? Il m'a aimé jusqu'à se donner à moi, jusqu'à s'oublier pour moi : *Dilexit me;* il s'est livré pour moi, non-seulement à la mort, mais à des outrages plus humiliants et plus cruels que la mort : *Et tradidit semetipsum pro me.* (*Galat.*, XI, 20.) N'est-il pas vrai qu'il n'en est aucun parmi nous qui ne soit résolu à le dédommager, par son amour, des sacrifices que lui a coûtés sa tendresse? Son amour fut constant, généreux, invincible; le vôtre aura les mêmes caractères. Vous l'aimerez non-seulement dans ces jours où nos solennités vous amènent à ses pieds, mais tous les jours, à tous les instants d'une vie dont tous les moments sont un don de son amour. Ce cœur, qu'il n'a formé que pour lui-même, ne se fera jamais d'idole qu'il ose lui préférer. Vous l'aimerez non-seulement à cet âge où l'exemple des vertus domestiques, la régularité de la maison paternelle, peut-être une heureuse ignorance, vous font une loi de la piété, et de la religion un besoin; mais encore à cette époque dont vous ne connaissez pas le danger, où, plus libre dans votre conduite, vous pourrez offrir à Jésus-Christ un hommage plus méritoire, parce qu'il sera plus indépendant. Vous n'attendrez point, pour le servir, une époque où le monde vous quittera, où les plaisirs vous fuiront; mais vous commencerez dès cet âge où toutes les séductions vous environnent. Age dangereux! on l'appelle la saison des plaisirs, et ce n'est communément que celle des égarements et du délire! Ah! si vous voulez vous procurer des plaisirs purs, demandez-les à la piété; elle embellira le printemps de la vie, et au lieu de ces fleurs fugitives et empoisonnées, elle vous préparera pour la suite les fruits les plus salutaires.

Vous l'aimerez d'un amour généreux. Et que pourriez-vous lui refuser, quand il vous prodigue tout son être? Non ; vous ne reporterez plus les regards de votre douleur vers ce monde qui vous a séduits, vers ces plaisirs qui vous ont corrompus : vous les foulerez pour jamais aux pieds; vous songerez que les sacrifices de l'amour ne sont jamais plus doux que lorsqu'ils sont absolus et sans réserve. Et ne seriez-vous pas trop indignes d'un Dieu qui vous a tant aimés, s'il y avait encore en vous une pensée, une affection, un soupir, une goutte de sang qui ne fût pour lui?

Votre amour aussi doit être invincible comme sa tendresse. Vous l'aimerez dans la tribulation et dans la prospérité; vous boirez également la coupe de ses douleurs et celle de ses consolations. Vous serez à lui, et dans l'intérieur de ses temples, et dans le secret de vos maisons, et dans le tumulte du monde; vous l'aimeriez, s'il le fallait, dans les cachots et sous le glaive de la mort. Vous lui serez fidèle non-seulement dans le silence des passions, dans le calme de la raison, mais au milieu des tempêtes violentes auxquelles votre cœur est exposé. Si jamais votre amour commençait à s'affaiblir, si jamais les flots des passions soulevées menaçaient de surmonter votre constance, ne craignez point, voici le moyen infaillible d'en triompher. Montez à la maison du Seigneur; placez-vous ici à cette table sacrée où vous le reçûtes si souvent; devant cet autel tant de fois témoin de votre bonheur et de vos serments. Là, profondément recueilli, retracez à votre esprit la tendresse et l'amour de votre Dieu pour vous. Rappelez-vous tout ce qu'il vous a prodigué de caresses, de douceurs, de secours; allez ensuite, et si vous le pouvez, soyez coupable.

O mon Dieu! j'ai parlé de votre amour, c'est à vous de l'allumer dans nos âmes; ouvrez aujourd'hui votre cœur sacré; répandez comme un torrent le feu divin qui l'embrase, et la terre sera purifiée. Alors nous verserons assez de larmes au pied de vos autels, pour effacer tous les forfaits dont ils furent souillés; et la tendresse de vos enfants fera peut-être oublier et pardonner les attentats de vos ennemis.

Répandez-le ce feu divin sur tous ceux qui m'écoutent en ce moment. Daignez, ô mon Dieu! vous révéler à leur cœur; qu'ils sentent profondément par eux-mêmes combien votre amour est tendre, généreux, invincible. Qu'ils vous connaissent, Seigneur, et ils apprendront à vous aimer. Que vos autels soient toujours leur asile dans les tentations, dans les alarmes, dans les dou-

leurs ! Que leur consolation la plus sensible, que leur bonheur le plus doux soit de participer à vos mystères : qu'ils y portent, ô mon Dieu ! une conscience pure, un amour tendre, une confiance filiale ! Qu'ils y trouvent en tout temps la force et la paix pour la vie présente, et le gage du bonheur pour la vie future. Ainsi soit-il

SERMON IV.

SUR LA DÉVOTION AU SACRÉ COEUR DE JÉSUS.

Nunquid est cor tuum rectum, sicut cor meum cum corde tuo? (IV *Reg.*, X, 15.)

Votre cœur est-il à mon égard ce que le mien est pour vous?

Ce n'est donc pas ici une de ces dévotions, respectables sans doute par la piété qui les inspire, mais peu importantes pour la religion, par leur objet. C'est un culte qui nous unit au cœur même de Jésus-Christ, qui nous associe à ses vues divines, et qui, rempli parfaitement, acquitterait, autant qu'il est permis à la faiblesse humaine, la dette immense que nous imposa sa charité.

En deux mots, la dévotion au cœur de Jésus est essentiellement conforme à l'esprit de la religion, parce qu'elle est un culte d'amour et un culte de réparation; deux caractères que nous devons vous développer.

Ames pieuses, trop souvent nous vous oublions ; nous vous affligeons peut-être en vous entretenant des égarements de l'incrédulité ou des scandales que ne cesse de nous offrir ce siècle dépravé. Cette fête est la vôtre. Il est juste que nous vous adressions ces réflexions ; que nous vous entretenions de l'objet de votre amour avec foi et simplicité, seul langage que vous aimiez à entendre et qui vous soit véritablement utile. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La dévotion au cœur de Jésus est essentiellement conforme à l'esprit de la religion, parce qu'elle est un culte d'amour.

Considérons-la dans sa fin, dans son objet, dans sa pratique. Sa fin est d'honorer l'amour de Dieu pour les hommes. Son objet immédiat est le cœur de Jésus, sanctuaire de cet amour. Sa pratique, c'est l'amour.

Sa fin est d'honorer l'amour de Dieu pour les hommes. Ainsi s'exprime le pape Clément XIII, dans son bref aux évêques de Pologne : Nous savons que la dévotion au cœur de Jésus n'a d'autre objet que de renouveler, par un symbole vivant et naturel, la mémoire de l'amour immense de Dieu pour les hommes : *Nihil aliud agi quam symbolice renovari memoriam illius charitatis.*

Ce culte, par cela seul, non-seulement se trouve conforme à l'esprit de la religion, mais il renferme en quelque sorte l'essence et le fond du christianisme. Le christianisme n'est qu'amour; dans le Dieu qu'il nous présente, il nous fait adorer l'amour même : *Deus charitas est.* (I *Joan.*, IV, 16.) Ces mystères, qui nous étonnent, ne sont que le développement de sa charité pour les hommes, et ils ne confondent notre raison que parce que l'amour de Dieu pour nous est un abîme où la faible intelligence humaine doit nécessairement se perdre, et l'amour est encore la plénitude de la loi : *Plenitudo legis dilectio.* (*Rom.*, XIII, 10.)

Entre toutes les religions de la terre, cette religion seule, ébauchée dans la loi de Moïse, achevée dans l'Evangile, nous apprit à aimer Dieu en nous faisant connaître son amour. Elle nous révèle en Dieu un amour tout-puissant, qui nous a tirés du néant ; un amour infini, qui, franchissant un immense intervalle, éleva l'homme jusqu'à Dieu en abaissant Dieu jusqu'à l'homme; un amour généreux, qui se dévoua pour nous aux amertumes et aux douleurs, et du sein de la gloire éternelle, daigne encore souffrir en silence les crimes sans nombre qui l'outragent ; un amour constant et immuable, qui reste avec nous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles ; un amour éternel, qui nous aima de toute éternité, et nous attend encore dans le ciel pour nous rendre éternellement heureux. En sorte que notre destinée commence, se continue, se termine par l'amour d'un Dieu, secondé par l'amour de l'homme, et que vivant sous les lois de cette religion consolante, nous vivons sous les lois de l'amour.

La voilà donc cette religion que l'on nous peignit si souvent comme ennemie de notre bonheur, et propre seulement à resserrer les âmes, et à dessécher dans leur source les affections les plus aimables et les plus chères. Non, ce qui dessèche les âmes, ce n'est pas la religion, c'est cette philosophie qui, réduisant tout en systèmes et en calculs, apprit aux passions à éluder, par des sophismes, toutes les vertus et tous les devoirs ; et, après avoir froidement balancé tous les principes consacrés depuis l'origine du monde, par la religion et la sagesse, a réduit toute la morale à l'intérêt personnel. Ah ! reconnaissons plutôt, dans ce touchant caractère, la preuve incontestable de sa divinité. Oui, si Dieu a daigné prescrire lui-même une religion, elle ne pouvait consister, ni dans les pures conceptions de l'intelligence et de la raison, nécessairement étrangère à l'immense majorité des hommes ; ni dans les rites extérieurs, qui faisaient toute la religion des païens ; ni dans la crainte religieuse qui dominait dans l'ancienne loi. Mais lorsque, cherchant parmi tous les cultes de la terre le culte émané de Dieu même, je trouve cette loi de l'Evangile qui réduit tout à l'amour de Dieu pour l'homme, et de l'homme pour Dieu, je tombe aux pieds de cette religion sainte. Je m'engage avec transport sous ses heureuses lois, convaincu qu'aimer Dieu, c'est être assuré de lui plaire, et que lui-même, dans sa puissance et dans sa bonté, ne pouvait rien nous offrir de plus conforme à nos besoins, ni de plus digne de son infinie grandeur.

O Dieu ! vous nous comblez de vos dons.

Tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes est un don de votre amour, et il ne fait encore, dans ses magnifiques profusions, que préluder dans ce monde aux biens qu'il nous réserve pour l'autre. Les hommes ne vous aiment point, parce qu'ils ne veulent pas vous connaître. O amour! soyez béni; vous avez suscité des âmes fidèles pour annoncer vos merveilles, pour vous assurer le culte qui vous est dû, et vous former un peuple d'adorateurs.

Or, mes frères, s'il existe un culte dont la fin soit d'honorer l'amour de Dieu pour les hommes, le cœur de Jésus doit en être l'objet immédiat, parce qu'il est le sanctuaire de cet amour, comme il en fut l'ouvrage et la victime. Nous n'ignorons point que cette dévotion si sainte, si éminemment chrétienne, a trouvé des contradicteurs. Loin de nous cet esprit de contention et de dispute, réprouvé par l'Apôtre comme contraire à l'esprit de l'Eglise de Jésus-Christ. Nous nous contenterons de vous présenter le suffrage unanime des églises, le jugement des évêques, et les successeurs de Pierre consacrant par leur autorité suprême le mouvement général de la foi et de la piété. S'il fallait encore, je ne dis pas justifier, mais vous expliquer les principes qui ont dirigé la conduite de l'Eglise, nous vous dirions : Jésus-Christ n'est point divisé, nous adorons en lui une personne en deux natures. En vertu de l'union hypostatique, son humanité participe aux honneurs dus à sa divinité. L'Eglise adore dans l'Eucharistie, non-seulement sa nature divine, mais son corps et son sang. Une fête particulière est consacrée à ses plaies adorables. Nous adorons les épines dont son front fut couronné, les clous qui percèrent ses mains et ses pieds, la croix où il expira. Nous adorons le nom même de Jésus, auquel tout genou doit fléchir dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Pourquoi donc refuserions-nous nos hommages à ce cœur sacré, la plus noble et la plus touchante portion de son humanité; à ce cœur du Verbe incarné, le plus grand, le plus généreux, le plus saint, le plus tendre et le plus compatissant qui soit sorti des mains de Dieu? Là, sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science, et toutes les richesses de l'amour; là réside corporellement la plénitude de la Divinité; là se sont consommés tous les mystères de notre salut. Le cœur de Jésus est pour nous la porte du ciel, le trésor des grâces, l'holocauste toujours vivant qui ne cesse de se consumer pour nous, et de nous appliquer les fruits de ses souffrances et de sa mort.

Ah! s'il est si doux d'être uni de cœur avec ceux que nous aimons; si la communication intime des affections produit la seule félicité réelle, ici-bas; si dans des séparations douloureuses, il est permis de recueillir la plus noble portion de la dépouille mortelle d'un père ou d'un ami pour la déposer, avec respect, sous la garde de la religion et d'un amour vertueux; si toutes les nations de la terre ont connu cet usage de conserver le cœur de leurs héros, enrichi de tout ce que la nature et l'art offraient de plus précieux, qui nous accusera de rendre hommage au cœur de notre Père, de notre Sauveur, de notre Dieu? Et ce cœur, qui ne fut formé que pour nous aimer, et qui ne respire que notre bonheur, peut-on le contempler sans se sentir entraîné à l'aimer? De là naît comme naturellement, je dirais presque nécessairement, la pratique de ce culte du cœur de Jésus, pratique qui se réduit à l'amour.

Affligés, vous l'aimerez ce cœur, qui vous offre la seule consolation réelle que vous puissiez goûter ici-bas. N'allez pas mendier les consolations du monde. Les cœurs des hommes s'attendriront peut-être un moment sur vos peines; bientôt ils se lassent de la vue de l'infortune et des douleurs. Venez au cœur de Jésus, le seul ami toujours prêt à nous écouter; il ne se rebute pas de nos peines, il ne cessera pas de les entendre et de vous consoler. Durant sa vie mortelle, il compatissait à toutes les douleurs; il s'attendrissait à la vue d'une veuve éplorée, et lui rendait son fils unique; il pleurait avec les sœurs de Lazare, et le rappelait à la vie. Il ne cherchait pas les heureux du monde : les malades, les malheureux l'environnaient; une vertu sortait de lui, et les guérissait tous. Ah! croyez que dans le ciel, où il règne, il n'est point devenu invisible; il nous dit encore aujourd'hui : *Venite ad me, omnes qui laboratis, et onerati estis :* «*Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine, et je vous soulagerai.*» (*Matth.*, XI, 28.)

Venez donc à lui, vous répandrez vos larmes à ses pieds; vous lui raconterez vos peines, comme on les raconte à un ami. O mon Dieu! lui direz-vous, voyez le mal que vous me faites, ou que vous permettez qui m'arrive : ou délivrez-moi de cette croix, ou donnez-moi la force de la porter pour votre gloire et pour mon salut. Persévérez dans la prière, dans la confiance et dans l'amour, et vous serez consolés. Personne n'a déposé ses peines dans le cœur de Jésus, sans se retirer meilleur et plus heureux.

Peut-être qu'enchaîné dans les liens de l'iniquité, vous n'avez pas la force de les rompre. Combien de pécheurs sentent le malheur de leur état! Il semble qu'ils ne puissent s'affranchir du joug de la puissance des ténèbres dont ils se sont fait les esclaves. On fait des efforts pour se réconcilier avec Dieu, et bientôt on retombe dans le péché, parce qu'on retrouve les occasions que l'on n'a pas le courage de quitter. Vous l'obtiendrez ce courage par le cœur sacré de Jésus. C'est le trône de la miséricorde, c'est l'autel d'une médiation toute divine, placé entre le ciel et la terre pour nous réconcilier avec Dieu. N'est-ce pas lui qui recevait l'enfant prodigue, qui accueillait les pécheurs, et daignait converser avec eux; qui, d'un regard, ramenait un disciple apostat, et brisait le cœur du bon larron. Ah! si l'intercession des saints nous procure si souvent des grâces de conversion et de salut; si la Reine

du ciel voit de toutes parts des autels élevés en son honneur comme à la mère de miséricorde et au refuge des pécheurs, refuseriez-vous votre confiance au cœur même de Jésus-Christ? Douteriez-vous de sa puissance et de sa bonté? Présentez vous à lui avec les misères dont vous êtes chargé, comme ces malades qui se contentaient de mettre sous ses yeux les infirmités qu'il devait guérir. *Seigneur*, lui direz-vous, *soyez propice à un pécheur : « Propitius esto mihi peccatori.»* (*Luc.*, XVIII, 13.) Je marche dans les ténèbres, faites que je voie : *Ut videam.* (*Ibid.*, 41.) Quelles que soient les souillures dont mon âme est chargée, il dépend de vous de me purifier; si vous voulez, vous pouvez me guérir : *Si vis, potes me mundare.* (*Matth.*, VIII, 2.) Prenez mon cœur, ô mon Dieu, car je n'ai pas la force de vous le donner; gardez-le, car je ne tarderais pas à vous le ravir.

Ames justes, pourriez-vous ne pas aimer Jésus-Christ? Si vous eûtes le bonheur de persévérer dans l'innocence, c'est du cœur de Jésus que descend tout bien excellent, tout don parfait; si, après de tristes égarements, vous êtes revenues à Dieu, c'est le cœur de Jésus qui vous a réconciliées avec son Père.

Dévouez-vous à ce culte d'amour; le cœur de Jésus est le trésor de toutes les grâces. Si vous avez à redouter les traits enflammés de vos ennemis, réfugiez-vous dans le cœur de Jésus, comme dans une forteresse inaccessible à leur fureur. Si, privées de la présence de votre Dieu, vous languissez dans la sécheresse de l'obscurité, recourez au cœur de Jésus ; de là sort la source d'eau vive qui rejaillit jusqu'à l'éternité. C'est là que vous trouverez la sécurité, la consolation, la force, la pureté, le repos et l'union avec Dieu : *Amantissimus Domini habitabit confidenter in eo, et inter humeros illius requiescet.* (*Deut.*, XXXIII, 12.)

Il nous reste à considérer la dévotion au sacré cœur de Jésus comme un culte de réparation. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La divine Providence, attentive aux besoin de son Eglise, lui a préparé dans tous les temps les secours que devaient exiger la variété de ses épreuves. Aux approches de cette époque à jamais déplorable, où l'erreur devait attaquer la réalité de la présence de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, l'on avait vu se ranimer la dévotion envers le saint sacrement de l'autel. Une fête avait été instituée, des honneurs lui avaient été décernés, tels que le saint concile de Trente n'eut qu'à confirmer, par son autorité, ce qui se trouvait établi par l'usage de toutes les églises.

Mais pour un siècle qui devait tout attaquer, tout profaner, tout détruire; un siècle dont les attentats, qu'il n'est pas nécessaire de vous retracer, devaient surpasser tout ce que la mémoire des hommes peut offrir de plus déplorable, quel secours devait être préparé? Hélas ! mes frères, nul autre qu'un culte de réparation. Plus d'un siècle avant cette époque, le cœur de Jésus fut montré aux âmes fidèles comme la source des grâces où elles devaient puiser la force et la consolation dans les épreuves, comme le médiateur puissant qui devait obtenir grâce pour les iniquités de la terre.

A peine le signal fut-il donné, que les églises s'empressèrent d'adopter ce culte d'amour et de réparation; comme si chacun des fidèles avait déjà prévu combien il devait devenir nécessaire.

Non contents d'autoriser le culte du cœur de Jésus, les évêques sollicitèrent le Saint-Siége d'y joindre son approbation toujours si puissante sur le cœur de tous les fidèles; et ce fut à la sollicitation d'un grand roi et des évêques de son royaume, que le pape Clément XIII donna cette autorisation solennelle, reçue non-seulement avec respect, mais avec empressement et avec joie par tous les évêques du monde chrétien, qui doit fixer toutes nos idées et mettre fin à toutes les contradictions, si ce culte salutaire pouvait encore en éprouver.

Aussi quels fruits de grâces et de salut se sont répandus de toutes parts avec cette sainte dévotion ! que de pécheurs convertis, que d'âmes tièdes ranimées ! Dans les sociétés religieuses, on a vu la ferveur où se rallumer ou se maintenir; et au milieu du monde, on a vu revivre la piété, l'amour tendre pour Jésus-Christ, la méditation de ses mystères, l'assiduité dans les temples, la fréquentation des sacrements, la pratique des bonnes œuvres et la concorde entre les chrétiens. Aux faveurs spirituelles se sont jointes plus d'une fois les grâces temporelles. Nous citerons un seul exemple ; il eut pour témoin la France entière. Une des villes les plus peuplées de ce royaume est frappée d'un fléau contagieux ; les ressources de l'art sont épuisées ; le ciel même semble insensible aux cris de ce peuple infortuné. Docile à la voix d'un évêque, dont le nom doit être à jamais consacré parmi ceux des héros de la religion et de la charité (M. de Belzunce), il a recours au cœur de Jésus comme au dernier asile du malheur et de l'abandon ; le ciel se calme, le fléau cesse ; et Marseille éternise par un vœu solennel, le souvenir de sa pieuse reconnaissance envers le cœur de Jésus. Déjà cette dévotion était reçue dans plusieurs diocèses de la France. Le zèle n'était pas encore satisfait. Une reine (ce fut la pieuse aïeule de notre auguste monarque) sollicite elle-même les évêques; et ce fut à sa foi et à son zèle que l'on dut ces honneurs et cette solennité que réclamaient et la divinité de l'objet de cette dévotion, et les bénédictions dont elle devenait la source inépuisable.

Ainsi se préparait la réparation pour les crimes dont le germe fermentait déjà au sein de la société, et la plus puissante ressource qui dût nous rester dans nos malheurs.

Enfin le terme fatal est arrivé. Ils arrivent ces jours déplorables : l'enfer déchaîne sur notre patrie tous les crimes et tous les malheurs. Alors la piété bannie des cloîtres, exilée de ses temples, semble n'avoir plus d'autre asile que le cœur sacré de Jésus. O combien d'infortunés, abandonnés du monde entier, y trouvèrent la patience et la consolation dans leurs peines ! O combien d'augustes victimes y puisèrent la force du martyre ! Cœur sacré ! c'était vous qu'invoquaient les âmes chrétiennes dans le secret de leur maisons, dans les solitudes, dans les prisons ; et, tandis que l'impiété faisait la guerre à toute religion et à toute vertu, ces âmes ferventes demandaient grâce; c'était vous qu'elles invoquaient pour la France et pour leurs persécuteurs.

A peine l'église de France a pu recueillir ses débris, qu'elle s'est hâtée de ranimer la dévotion au cœur de Jésus, et on l'a vue reparaître avec un nouvel éclat.

Elle s'occupait dans le silence à déplorer les crimes passés. Hélas ! elle avait chaque jour à pleurer de nouveaux outrages. Elle demandait à Dieu la paix pour son Eglise, des ministres pour son sanctuaire, pour le peuple un retour sincère à la foi, des princes religieux, des maîtres qui fussent leurs pères. Elle demandait, mes frères, ce que votre cœur à tous demandait ; mais à peine nous osions l'attendre. Hé ! qui sait si ses vœux n'ont point hâté les jours plus heureux que nous voyons ?

Tel est, mes frères, ce culte de réparation auquel nous devons vous inviter à vous unir, sinon dans le détail des pratiques, au moins de cœur et d'affection.

il faut réparer, il faut rendre à Dieu la gloire que nous lui avons ravie, et que nos crimes ne cessent de lui ravir tous les jours. Chez nos pères, au bruit d'un temple profané, il s'élevait un cri d'indignation et d'horreur, le deuil était public et la pénitence générale. Chez les païens eux-mêmes, un sacrilége devenait une calamité publique. Ce n'est qu'après l'avoir expié par les gémissements et par les larmes, qu'ils se croyaient en sûreté contre le courroux du ciel. Et ne suffit-il pas de se former une idée de la grandeur de Dieu, de sa justice, de sa sincérité, pour trembler à la seule idée de cette audace sacrilége, qui, bravant une majesté infinie, s'adresse directement à Dieu même, et va l'attaquer jusque sur le trône de sa miséricorde et de son amour. Ainsi l'on retrouve, avec consolation, chez tous les peuples de la terre, la persuasion intime de la nécessité des expiations, et le besoin que l'homme éprouve, dans son insuffisance, d'une médiation divine.

Voilà ce que dictaient les religions les plus simples, les plus grossières. Pour le croire, il suffit de croire en Dieu. Et nous, Seigneur, nous nous flattons de vous aimer ! Quoi ! nous vous aimons, et nous verrions d'un œil indifférent votre gloire outragée, votre nom blasphémé, l'incrédulité répandant ses poisons et l'athéisme étendant ses ravages? Nous vous aimons, et nous verrions votre loi mise en oubli, non-seulement par vos ennemis, mais par vos enfants ; l'esprit du monde, pénétrant de toutes parts dans l'Eglise de Jésus-Christ, altérant l'esprit de l'Evangile dans les familles chrétiennes, et notre zèle ne nous ferait pas sécher de douleur, comme David ? *Tabescere me fecit zelus meus.* (*Psal.* CXVIII, 139.) Nous verrions l'Eglise de Jésus-Christ, cette véritable Jérusalem, privée de sa splendeur et de sa gloire, ses sanctuaires abandonnés, la tribu sainte prête à s'éteindre, les peuples sans pasteurs et sans guides. Et à la vue des maux présents, au souvenir de ces sacriléges sans nombre, de ces profanations universelles dont les récits iront effrayer les âges futurs et arracher des larmes aux âmes fidèles de tous les siècles, nous ne viendrons pas pleurer devant le Seigneur, nous ne nous efforcerons pas de le dédommager par notre amour et de détourner les châtiments que nos crimes ont provoqués? Oui, si la gloire de Dieu nous est indifférente, que du moins notre intérêt nous touche. Nous savons qu'il est une justice dans le ciel pour les empires comme pour les individus, et qu'elle punit les crimes publics par des châtiments publics. Qui de vous envisage sans trembler l'impénitence générale ? Sans cesse on vous entend répéter que tant d'endurcissement irrite la colère du ciel et provoque ses châtiments.

Quelle digue opposer au torrent ? En vain, du haut des chaires chrétiennes, nous appelons les peuples à la pénitence ; ils s'éloignent, ils s'égarent dans les routes de l'iniquité. En vain Dieu même a déployé la puissance de son bras ; nous restons insensibles à ses grâces comme à ses châtiments. Que pouvons-nous donc faire? Travailler, mes frères, à réparer pour eux et pour vous-mêmes.

C'est aujourd'hui que nous nous écrierons avec David : *Quis consurget, aut quis stabit mecum?* (*Psal.* XCIII, 16.) Qui se réunira à moi ? Quoi ! mon Dieu ! il se sera trouvé des hommes pour détruire la gloire de votre nom, et il ne se trouvera personne pour la réparer? des mains impies auront déchiré le sein de votre Eglise ; et, parmi les enfants qu'elle a nourris, il ne s'en trouvera point qui viennent mêler leurs larmes aux siennes et la consoler dans ses douleurs ?

Dieu, prêt à frapper Jérusalem, fit paraître aux yeux du prophète Ezéchiel les ministres de sa vengeance. Une voix du ciel se fit entendre : Marquez d'un signe sacré tous ceux qui s'affligent et qui gémissent sur les abominations qui souillent Jérusalem : *Signa Thau super frontes virorum gementium.* (*Ezech.*, IX, 4.) Ceux-là seuls seront épargnés. C'est donc un zèle agréable à Dieu que de gémir sur les prévarications publiques et de travailler à les réparer. Mais consolons-nous ; non-seulement nous attirerons les bénédictions de Dieu sur nous-mêmes, nous obtiendrons encore grâce pour nos frères. Nous avons une victime plus puissante que

celles du temple de Jérusalem, un pontife plus saint, un sacrifice plus auguste.

Invoquons le cœur de Jésus : sans doute il s'attendrira sur cette église de France, féconde en saints, féconde en martyrs ; qui vit naître dans son sein la dévotion au cœur de Jésus, et apprit au monde entier à le connaître et à l'adorer.

Partout des âmes innocentes gémissent et se dévouent pour les prévaricateurs : les unes, au fond des cloîtres, se consument dans les austérités ; les autres, au milieu du monde, suivent de pieuses pratiques ; de saintes sociétés honorent ce cœur divin à toutes les heures du jour et de la nuit ; et, à quelque moment que le cri des iniquités réveille la justice éternelle, ses regards tombent sur des victimes dévouées pour les expier.

Ici finit le manuscrit de l'abbé Duval, mais nous croyons qu'en prêchant ce sermon l'orateur ajouta encore quelques phrases à sa péroraison, qui ne parait pas achevée

SERMON V.

POUR LE JOUR DE LA PREMIÈRE COMMUNION.

SUR LA FIDÉLITÉ A DIEU.

Prêché dans la chapelle de l'instruction, paroisse Saint-Sulpice, le 17 août 1797.

AVANT LA RÉNOVATION DES PROMESSES DU BAPTÊME.

Cave ne quando obliviscaris pacti Domini Dei tui quod pepigit tecum. (*Deut.*, IV, 23.)

Prenez garde d'oublier l'alliance que le Seigneur votre Dieu a faite avec vous.

Dans ce jour de miséricorde et d'amour à jamais mémorable pour vous, mes chers enfants, par les bienfaits qui en ont marqué tous les instants, vous vous croiriez sans doute trop ingrats envers un Dieu si bon, si vous ne vous consacriez entièrement à lui, comme il s'est donné lui-même tout à vous. Déjà vous lui apparteniez, comme à votre Créateur, par le droit de la naissance ; vous lui apparteniez encore par l'alliance auguste et sainte de votre baptême : mais, hélas ! mes chers enfants, vous savez comment ces droits si saints ont été méconnus, et combien de fois vous les avez oubliés. Nous avons vu couler vos larmes, et elles nous ont attesté votre repentir. Il est digne de cette piété, qui nous console et nous édifie, de réparer aujourd'hui les prévarications que vous déplorez ; il est juste de rendre à Dieu pour toujours cette âme qu'il n'a créée que pour lui plaire, ce cœur qu'il n'a formé que pour l'aimer. Mais, songez-y, on ne se joue pas de ce grand Dieu ; la démarche que vous allez faire est la plus importante de votre vie, et ces engagements solennels retomberaient sur votre tête, si jamais vous y étiez infidèles. A la face du ciel et de la terre, vous allez renouveler les promesses de votre baptême, renoncer à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, c'est-à-dire, à tout péché. Cette promesse ne sera pas pour un jour, pour une semaine, pour une année ; elle s'étend sur tous vos jours, sur tous vos moments, sur le cours entier de votre vie. L'Eglise recevra vos serments, les anges en seront témoins, et les pierres mêmes du sanctuaire déposeraient, s'il le fallait, contre les parjures. *Cave ne quando obliviscaris pacti Domini Dei tui.*

Pour animer votre fidélité, je viens vous entretenir du bonheur que vous trouverez au service de Jésus-Christ, et des moyens d'y persévérer. Heureux si je puis contribuer à confirmer ces dispositions touchantes, qui font à la fois votre félicité et notre plus consolante espérance. Mais tous ceux qui m'écoutent ne sont-ils pas liés aussi par les mêmes engagements, ne sont-ils pas aussi les enfants de l'alliance par le baptême ? O vous donc, mes frères, que la piété réunit autour de ces autels, à la vue de ce spectacle digne des hommes et des anges, ne vous rappellerez-vous pas ce que vous fûtes autrefois, et ce qu'alors vous promettiez d'être toujours ? Peut-être, dans la simplicité de cet entretien, trouverez-vous quelque vérité qui vous convienne ; puissiez-vous sentir renaître dans vos âmes les douces impressions dont vous fûtes alors pénétrés. Si vous avez été fidèles à la grâce, vous apprendrez à sentir tout le prix de votre état, vous en remercierez Dieu, et vous travaillerez à vous y maintenir. Si vous avez perdu la grâce, vous connaîtrez avec frayeur toute l'étendue de votre malheur, et vous vous efforcerez peut-être enfin de le réparez. Invoquons le secours de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On vous a souvent entretenus, mes chers enfants, des motifs qui doivent vous attacher au service de Jésus-Christ. Parmi tous ces motifs, un seul va nous occuper dans ce moment, c'est celui qui met pour ainsi dire le sceau à tous les autres, celui qui peut seul détruire les vaines difficultés que le monde et les passions opposent à la piété, et auquel notre faible cœur est d'ordinaire le plus sensible. Je parle du bonheur que la religion nous procure même dès cette vie. C'est d'aujourd'hui, mes chers enfants, que date en quelque sorte votre vie raisonnable ; vous vous trouvez à l'entrée de votre carrière, époque heureuse où la raison se développe, où l'esprit commence à connaître, où le cœur déjà sensible est encore libre de faire un choix et de s'y fixer, parce qu'il n'éprouve pas la force de ces habitudes impérieuses qui sont comme une seconde nature, et dont la gâce a tant de peine à triompher. Deux routes s'ouvrent devant vous : l'une est riante et spacieuse ; c'est là que le monde étale ses pompes ; c'est là qu'il semble se jouer parmi les attraits du plaisir : l'autre est étroite, semée d'épines, et n'offre d'abord à nos regards que la croix de Jésus-Christ et ses rigueurs.

Le monde se présente, et vous dit : Venez, et jouissez des délices que je veux multiplier sous vos pas, profitez de votre

jeunesse, elle est le printemps de la vie ; couronnez-vous de fleurs avant qu'elles viennent à se flétrir; soyez heureux, suivez la voix du plaisir qui vous appelle ; c'est à lui d'embellir vos jours. La religion vient à son tour et vous dit: O mon fils! n'oubliez pas ma loi, et que votre cœur garde à jamais mes préceptes ; c'est moi seule qui puis vous assurer des jours tranquilles. Heureux l'homme fidèle à la sagesse, les autres biens ne sont rien devant elle ; suivez-la, et vous vous endormirez sans crainte, et vous marcherez avec confiance ; car la bénédiction repose sur le pavillon du juste; sa route est éclairée, et sa lumière, semblable aux feux de l'aurore, s'élève et brille jusqu'au jour parfait: *Justorum semita, quasi lux splendens, crescit usque ad perfectum diem.* (*Prov.*, IV, 18.)

Il faut choisir, chers enfants, entre ces deux maîtres : Jésus-Christ a prononcé qu'on ne peut les servir tous les deux ; l'un et l'autre promet le bonheur, voyons lequel des deux tient le mieux sa promesse. Le vrai bonheur est celui qui satisfait le cœur, y fait régner la paix, et s'accorde parfaitement avec l'ordre dans lequel nous devons vivre. Or, quelles que soient les promesses du monde, ses biens ne pourront jamais satisfaire votre cœur. Oui, je soutiens que depuis qu'il existe des hommes, il n'en est pas un seul que le monde ait rendu réellement heureux.

Que vous offre-t-il en effet? C'est ici, mes enfants, que je sens toute la difficulté de justifier ce que j'avance. La raison, je le sais, suffirait pour le démontrer ; mais que peuvent les raisonnements contre le cœur et les plaisirs ? Que ne nous est-il donné de vous les dévoiler, ces plaisirs pompeux et bruyants, mais vides de réalité? A peine les aurez-vous goûté, qu'ils perdront à vos yeux tout leur prix ; semblables à des poisons dévorants, ils allument dans le cœur une soif qui ne peut plus s'éteindre. Que ne pouvez-vous lire dans le cœur de ces prétendus heureux, dont peut-être vous avez souvent envié le sort? Au lieu du ravissement et de la félicité que vous imaginez, vous seriez étonnés de n'y voir que dégoût, amertume, des désirs toujours trompés et toujours renaissants, un vide que rien ne peut remplir, une angoisse, une douleur que rien ne peut adoucir. Notre témoignage vous serait-il suspect ? interrogez vos parents, adressez-vous aux vieillards, consultez tous ceux que vous avez lieu de croire vos amis véritables : *Interroga majores tuos, et dicent tibi* (*Deut.*, XXXII, 7) : qu'ils vous disent si jamais ils virent un homme vraiment et constamment heureux autrement que par la vertu. Voulez-vous vous en convaincre par vos yeux? eh bien! observez les esclaves du monde, qui vantent leur félicité, vous les verrez sans cesse inquiets, agités, mécontents de ce qu'ils ont, soupirant après ce qu'ils n'ont pas, embarrassés du présent, et préparant pour l'avenir des jouissances qui ne les satisferont pas davantage: vous les verrez, pour prix de leurs mouvements et de leurs peines, revenir de leurs parties de plaisir si vantées, plus inquiets, plus tristes peut-être qu'ils n'y étaient allés; et c'est à ce prix qu'ils vendent leur conscience, qu'ils perdent leur âme, et qu'ils se préparent une mort affreuse et une éternité de supplices : c'est-à-dire qu'en renonçant à ces pompes et à ces plaisirs, vous renoncez à de tristes illusions, qui, sous l'apparence du bonheur, cachent des maux trop réels. Quel est donc l'homme parfaitement heureux sur la terre? Aucun sans doute, parce que ce n'est pas ici la région du vrai bonheur; mais celui qui en approche davantage, c'est vous, mon cher enfant, si vous savez connaître et conserver votre bonheur. Oui, c'est vous, car vous possédez le seul bien qui puisse remplir l'immensité de votre cœur, le seul qu'il suffise de désirer pour l'obtenir, et que l'on soit assuré de conserver si on le veut.

Le monde vous vante la paix ; et cette paix, il ne la connaît pas. Pourquoi ? Parce que les passions, en s'emparant de notre cœur, y portent nécessairement l'agitation et le trouble qui font leur caractère, et qui en sont inséparables: alors l'innocence est perdue, la lumière s'éteint, la vérité disparaît, la joie douce et pure s'évanouit ; alors, plus de jours sereins, plus de nuits tranquilles. Le jour, le pécheur est livré aux craintes insensées, aux désirs déchirants, aux folles espérances; la nuit, il se trouve seul avec sa conscience, sa honte et ses remords. Et il ose nommer la paix! non, non, elle n'existe pas pour l'impie : *Non est pax impiis.* (*Isa.*, XLVIII, 22.) Pour se délivrer d'eux-mêmes, il faut qu'ils s'étourdissent, qu'ils s'aveuglent; pour goûter quelque plaisir, ils ont besoin de sortir de leurs maisons, de leur repos, d'eux-mêmes. Le bonheur est donc bien loin d'eux, puisqu'il faut qu'ils aillent si loin le chercher.

Cette paix, la piété nous la donne, et avec ceux qui nous environnent et avec nous-mêmes. Vous l'avez éprouvé, mes chers enfants: n'est-il pas vrai que depuis le moment où, dociles à la voix de la religion, vous êtes devenus plus laborieux, plus soumis, vous trouvez dans vos parents et dans vos maîtres plus de satisfaction et de cordialité? N'est-il pas vrai qu'ils vous envisagent avec plus de complaisance, qu'ils vous embrassent avec plus de tendresse? et comme ils sont plus heureux par vos vertus naissantes, vous l'êtes aussi davantage par leur amitié. Depuis que la piété vous a rendus plus retenus, plus prévenants, plus doux, n'est-il pas vrai que vous trouvez dans vos égaux plus de condescendance et d'affection véritable? Continuez, chers enfants, et, heureux vous-mêmes, selon la parole du Sage, vous ferez le bonheur de tout ce qui vous environne. Vous ferez le bonheur de votre mère ; de votre mère qui vous a porté dans son sein, qui vous vit croître avec tant de complaisance et qui a versé tant de larmes pour vous depuis que vous êtes au monde,

Votre obéissance, votre exactitude à tous vos devoirs feront le bonheur de votre père, qui ne s'occupe que du vôtre : pour prix de ses soins, de ses travaux, de ses sollicitudes, il ne vous demande sans doute que d'être laborieux, honnête et religieux. L'un et l'autre se glorifieront de vous avoir donné le jour; vous serez le doux lien de leur union, la consolation et l'appui de leur vieillesse. Vous serez encore l'amour et la joie des frères et sœurs que Dieu vous a donnés, et de tous ceux qui vivront avec vous. Quel sort plus doux? c'est la piété qui vous l'assure. Ainsi, en promettant d'être fidèles à Jésus-Christ, vous ne promettez que d'être heureux.

La paix au dehors, la paix au dedans, tel est donc le partage du vrai chrétien. Mais quel bien que cette paix intérieure et divine! Ah! dans un jour si beau, vous seuls, chers enfants, seriez dignes d'en parler. C'est elle qui anime votre piété, elle brille dans vos yeux, elle se peint sur vos fronts innocents, elle respire dans vos paroles; vous en goûtez la douceur : vous n'en pouvez pas encore sentir tout le prix; mais vous le sentirez dans un âge plus avancé, lorsque, reportant les yeux sur la carrière que vous aurez parcourue, vous ne verrez devant vous qu'un ciel serein, et dans l'avenir que des espérances consolantes; vous le ressentirez surtout à l'heure de la mort. Quelle joie de vous trouver devant Dieu! Heureux d'avoir vécu, plus heureux de mourir, vous bénirez le Dieu qui vous aura sauvés, et la religion qui vous aura procuré une vie si douce et une mort si paisible. Heureux, sans doute, celui qui trouve ainsi sa félicité dans lui-même et dans l'accomplissement de ses devoirs. Mais ces devoirs ne sont pour le mondain qu'un joug qui l'accable; jugez par là de son malheur. Les devoirs sont inséparables de la condition humaine; quoi que nous fassions, ils nous pressent et nous assiégent de toutes parts. Le méchant, qui voudrait s'en délivrer, ressemble à un malheureux, qui, chargé de chaînes, ne cesse de faire des efforts pour les briser : à chaque instant il se blesse; et, sans devenir plus libre, il n'en est que plus malheureux.

Ce jeune homme avait embrassé le parti de la piété. Admis à la participation des saints mystères, il y avait puisé les sentiments qui vous animent aujourd'hui. Qu'il était beau de contempler la vivacité de sa foi, les larmes de sa reconnaissance, la ferveur de sa piété! Avec quelle joie tous les yeux se fixaient sur cette fleur naissante, qui promettait des fruits si beaux! Cet espoir ne fut pas trompé d'abord. On le voyait assidu dans les temples, attentif et respectueux dans la prière, docile et affectionné envers les auteurs de ses jours: Il avait appris du Sage que l'homme est né pour travailler comme l'oiseau pour voler; et il se livrait au travail avec ardeur, parce qu'il le regardait comme la sauvegarde assurée de sa vertu. Persuadé, d'après saint Paul, que la vraie piété est toujours bonne, patiente, modeste, disposée à tout bien, il se montrait en tout prévenant, officieux, prêt à sacrifier à ses frères ses plaisirs les plus innocents : ainsi s'écoulaient ses heureux jours, sans inquiétude comme sans remords; ainsi la religion changeait ses devoirs en plaisirs. O qu'il est pur, disait-on, qu'il paraît aimable! O charmes de la vertu, ô attrait de l'innocence, comment se fait-il qu'une âme raisonnable puisse se résoudre à vous perdre?

Cependant peu à peu son ardeur se ralentit; la légèreté, de vaines dissipations, de faux amis, des lectures pernicieuses l'entraînent loin de sa route. Epris des vanités du monde, il prête l'oreille à sa voix, il écoute le langage des passions; il hésite, il combat, il succombe. C'en est fait, la religion pleure une victime de plus; mais aussi l'espoir de son bonheur s'évanouit avec son innocence. Il était heureux par ses devoirs, ils sont devenus son tourment. Les pratiques de la piété, l'ordre de la maison paternelle, cette amitié qu'il est si doux de retrouver parmi les siens, ne disent plus rien à son cœur. Tout ce qui est sérieux ou raisonnable l'importune. Ivre de ses passions insensées, il ne voit plus dans ses devoirs qu'un supplice, dans la surveillance la plus amicale qu'une persécution contre son bonheur. Voyez-le s'égarer de désirs en désirs, de précipice en précipice, jusqu'à ce qu'enfin la religion s'éteigne; la bonne foi, la vertu, la probité peut-être, disparaissent avec elle; et il devient aussi odieux par ses vices qu'il était aimable par ses vertus. Ce n'est pas ici une fiction, chers enfants, c'est l'histoire trop fidèle de tant d'autres qui vous ont précédés. Hélas! en vous voyant, nous ne pouvons pas ne pas les voir. Oui, disons-nous, c'était là leur piété, leur candeur, leur maintien respectueux. Hélas! où sont-ils aujourd'hui? Vous aurez les mêmes périls, chers enfants; fasse le ciel que vous n'éprouviez pas le même sort. Il me reste à vous indiquer quelques moyens pour l'éviter.

SECONDE PARTIE.

Moïse avait conduit son peuple à l'entrée de la terre promise. Déjà s'offrait à leurs regards cette contrée délicieuse, où coulaient le lait et le miel, et ils en avaient goûté les premiers fruits. Tout à coup une frayeur soudaine s'empara de leurs esprits. Cette terre, disaient-ils, est fertile et délicieuse : *bona est terra* (*Deut.* I, 25); mais comment nous en emparer? *quo ascendemus?* (*Ibid.*, 28.) Les peuples nombreux qui l'habitent nous auront bientôt dévorés : *maxima multitudo est* (*Ibid.*) ; leurs villes semblent porter jusqu'au ciel l'orgueil de leurs remparts et de leurs tours : *urbes ad cœlum usque munitæ.* (*Ibid.*) Ce ne sont pas des hommes comme nous; nous avons vu les enfants des géants : *filios Enacim vidimus.* (*Ibid.*) Telle est votre situation, chers enfants : vous êtes à l'entrée d'une vie nouvelle ; vous envisagez avec complaisance les routes heureuses de la vertu; le monde et le démon respecteront peut-être vos premiers transports : mais bientôt ils voudront rentrer dans la maison

de votre âme, dont Jésus-Christ, le fort armé, les a chassés. Ils ne vous présenteront pas d'abord le mal dans sa difformité, ils savent que ce serait vous révolter; mais ils chercheront à vous alarmer, en vous exagérant votre faiblesse et les difficultés de la vertu. Comment, vous diront-ils, résisterez-vous constamment à l'attrait des plaisirs, à la pompe des fêtes, à la séduction des spectacles, à la fragilité de votre cœur, aux persécutions de toute espèce? La piété, sans doute, est belle; les sentiments qu'elle inspire sont nobles et consolants; mais encore faut-il pouvoir la pratiquer : vous n'y réussirez jamais; et il ne vous restera que la honte d'avoir échoué, et la peine d'une tentative inutile. O que d'âmes sont tous les jours victimes de cet artifice! Que de jeunes gens, nés bons, sensibles et vertueux, sont aimés de Jésus-Christ, et appelés à le servir; mais trop souvent faibles et pusillanimes, ils s'éloignent, ils se perdent, faute de connaître la force de la grâce et les secours préparés à quiconque lui est fidèle.

Pour vous, chers enfants, connaissez mieux vos avantages. Apprenez et n'oubliez jamais que de tous les malheurs, le plus funeste est de se laisser effrayer d'avance et de se défier de la grâce de Jésus-Christ. Tant qu'un guerrier conserve ses armes, il peut encore espérer de vaincre. Mais s'il a brisé son épée, rien ne le peut garantir de la plus honteuse et de la plus entière défaite. Conservez donc aussi vos armes divines; elles vous rendront invincibles. Défiez-vous de vous-même, rien de plus juste; car rien n'égale votre faiblesse. Mais placez une confiance inébranlable dans celui qui habite aujourd'hui au milieu de votre cœur. Un Dieu qui vous a aimés jusqu'à se donner lui-même à vous, avec toutes ses grâces et tous les trésors de son amour, pourrait-il vous oublier? Non, non; lui-même il marchera devant vous, et combattra par vos faibles mains; vous verrez s'évanouir vos ennemis comme les tourbillons de la poussière; et, riches de leurs dépouilles, vous triompherez un jour avec celui qui vous aura fait vaincre : *Dominus transibit ante te, qui conterat eos et deleat.* (*Deut.*, IX, 3.) Tout ce qu'il exige de vous, c'est d'employer fidèlement les moyens qui sont en vos mains. Ces moyens, aussi multipliés que puissants, je les réduis à trois : la fidélité aux devoirs de la religion, une vie constamment occupée, et la fuite du monde.

La fidélité aux devoirs de la religion, c'est-à-dire à la prière, aux pratiques de la piété chrétienne, et à la fréquentation des sacrements. La prière doit être l'appui, la consolation, le bouclier du vrai chrétien. Commencez chaque journée par rendre hommage à l'auteur de tout bien; et puisque chaque instant est un don de sa bonté, chaque jour aussi doit finir par des actions de grâces. Dans vos peines, dans vos tentations, dans vos fautes, ne manquez jamais de recourir à la prière. Appelez à votre secours votre Père qui est dans le ciel, et vous ne serez pas abandonnés. Vous serez exacts aux pieuses lectures, aux offices de l'Eglise, aux saintes instructions : quand il serait vrai que ces moyens ne sont pas de l'essence de la piété, du moins ils la fortifient, ils la conservent, ils réparent ses pertes. C'est le pain qui la nourrit, le rempart qui la défend; et l'on ne peut pas s'en éloigner sans se condamner et se perdre soi-même. Vous recommander aujourd'hui la fréquentation des sacrements, c'est sans doute flatter le vœu le plus tendre de votre cœur. Vous voilà revêtus de nouveau de la robe de l'innocence. Vous êtes purs comme les anges de Dieu; mais vous portez des trésors précieux dans des vases bien fragiles. Hélas! chers enfants, la mer est couverte d'écueils; votre navigation sera pénible; déjà la tempête s'élève, et vous éprouverez des chocs terribles. Gardez-vous donc de croire que vous ne pécherez plus; cet heureux privilége n'est accordé à personne ici-bas. Mais dans ces chutes inévitables, ayez le courage de vous relever aussitôt après; recourez au remède dont vous connaissez toute la vertu; appelez à votre secours le guide que vous avez choisi, et rappelez-vous toujours que tout retard serait dangereux. Quel espoir peut-on conserver quand le malade fuit le médecin et repousse sa main charitable? Alors les plaies vieillissent et se corrompent. S'il vous en coûte d'avouer les fautes d'aujourd'hui, il vous en coûtera plus encore d'y ajouter celles de demain. La grâce s'affaiblira peu à peu, vos chaînes se fortifieront, et bientôt vous n'oserez plus ou vous ne pourrez plus, pour ainsi dire, les rompre.

Et cette table sacrée où vous avez trouvé tant de douceurs, et ce pain des anges, et ce vin céleste qui vous enivra de délices, pourriez-vous jamais en perdre le souvenir? Non, chers enfants, vous n'oublierez pas les grâces dont vous fûtes enrichis, le feu divin qui s'est allumé dans votre âme au moment où votre Dieu se donnait à vous, les paroles de paix qu'il vous adressait avec tant de tendresse. Vous vous rappellerez que c'est ici que votre cœur tressaillit pour la première fois aux douces impressions du bonheur. Un jour peut-être vous viendrez avec attendrissement visiter ce temple, y chercher des souvenirs touchants, et vous animer à garder les promesses que vous y aurez faites à Dieu; au moins vous vous approcherez régulièrement de la table sainte, suivant l'avis de votre guide, ce sera là votre bonheur le plus doux; vous hâterez par vos désirs le terme qui vous sera marqué, et vous tâcherez par de louables efforts d'abréger les délais.

Mais la piété véritable est celle-là seule qui nous fait aimer et remplir tous nos devoirs avec une exactitude religieuse. Le premier des devoirs est le travail, sans lequel la vie n'est qu'un danger continuel, et la piété qu'une illusion. Vous verrez, je le sais, des âmes ensevelies dans la mollesse assez aveugles pour croire qu'elles peuvent être oisives avec piété, et qui sanctifient

leur négligence par quelques pratiques de religion, c'est-à-dire qu'elles ont partagé leur temps entre Dieu et le démon, comme si le ciel avait pu nous accorder du temps à perdre ; comme si ce trésor, le plus précieux de tous, ne nous avait pas été donné pour en rendre un compte rigoureux, un compte qui s'étendra jusqu'aux détails des moindres instants. O vous qui voulez vous exempter de cette règle générale pour tous les hommes, qui êtes-vous donc pour réclamer un tel privilége? Quoi! des hommes respectables, épuisés des travaux de la veille, s'arrachent au repos avant les premiers rayons du jour! entourés de leurs serviteurs et de leurs jeunes enfants, ils supporteront les rigueurs des frimas et les ardeurs d'un ciel brûlant pour semer le pain qui doit nourrir votre mollesse? Quoi! le magistrat, le guerrier, l'artisan, tout ce qui vous environne, veille, souffre, s'épuise pour vous défendre ou vous servir, et vous seuls, sans bras, sans mains comme une idole immobile et insensible, vous prétendez vivre aux dépens de leurs sueurs? La société fait tout pour vous, et vous penserez ne lui rien devoir pour ses services? O ciel! le Fils de Dieu lui-même fut dans les travaux dès sa jeunesse, et pendant trente ans il consacra de ses mains divines les instruments d'un art pénible ; Paul, l'apôtre du monde, trouvait encore le moyen de travailler en évangélisant le monde presque entier, et vous seuls dans la nature, auriez le repos pour partage? Non, non, un joug pénible fut placé sur la tête de tous les enfants d'Adam. Ne vous y trompez pas, chers enfants, la religion condamne l'homme oisif, elle déclare qu'il ne mérite pas le prix de l'éternité, ni le pain même qui le nourrit : *Si quis non vult operari, nec manducet.* (II *Thess.*, III, 10.) La société le rejette comme un fardeau honteux. Cette vertu même apparente qu'il prétend conserver, il ne tardera pas à la perdre. Embarrassé de son temps et de lui-même, il se précipitera dans les plaisirs : son esprit, que rien n'occupe, est une place dont les portes sont toujours ouvertes; l'ennemi vient et s'en empare. Son cœur, énervé par la mollesse, n'aura pas la force de résister à ses passions ; et rien n'est plus constant que cette maxime attestée par les saints : Le démon est toujours sûr de vaincre celui qu'il trouve sans rien faire.

Que sera-ce, si, non content de ne pas vous défendre, vous vous précipitez au milieu des dangers, en vous abandonnant au monde? Jésus-Christ et ses apôtres ont toujours anathématisé le monde ; tous les saints ont tenu le même langage : *Si quelqu'un*, disaient-ils avec saint Jean, *aime le monde*, *la charité n'est pas en lui : « Si quis diligit mundum, non est charitas Patris in eo. »* (I *Joan.*, II, 15.) Si tel fut leur langage général dans les siècles les plus beaux du christianisme, certes, on ne dira jamais que le siècle où nous vivons mérite une exception. O mes chers enfants! vous ignorez encore au milieu de quel monde vous aurez à vivre, et à quel temps vous êtes réservés. Puisse le bandeau de cette ignorance salutaire couvrir encore longtemps vos yeux : ce n'est qu'en tremblant que j'ose ici le soulever; mais nous ne voulons pas que vous puissiez un jour accuser notre bonne foi, nous voulons prévenir le scandale qui vous est préparé, et pour que vous vous rappeliez qu'on vous l'a prédit : *Ut reminiscamini quia ego dixi vobis.* (*Joan.*, XVI, 4.) Que direz-vous, âmes innocentes et pures, quand vous verrez cette religion qui se montre à vous aujourd'hui si belle, si consolante et si douce, oubliée par les uns, outragée par les autres, reniée, blasphémée, persécutée par d'innombrables ennemis ; elle qui ne sait que souffrir et se taire, qui ne prêche que l'indulgence et l'amour, qui bénit jusqu'à ses ennemis? Que direz-vous, quand vous verrez le vice honoré, triomphant, et la vertu humiliée, flétrie; la dissolution et la licence passer décidément en modes et en usages, et devenir presque le seul mérite que nous admettions : quand vous verrez la joie bruyante, les plaisirs insensés, là où devrait habiter la plus juste et la plus amère douleur; la frivolité méprisable prendre la place des intérêts les plus graves; la division dans les familles, les liens augustes et sacrés de la nature se relâchant de toutes parts, et la société prête à s'écrouler sous les atteintes du libertinage? Sachez que, presque au sortir de nos mains, vous serez transportés dans un monde tout différent de celui que vous avez habité jusqu'ici : là tout sera nouveau pour vous, les principes, les mœurs, le langage, la conduite : et nous, pouvons-nous vous l'annoncer, et ne pas pleurer amèrement sur vous? Hélas! au milieu de ce changement général, comment ne changerez-vous pas vous-mêmes? Il est un moyen, chers enfants, de conserver votre innocence, c'est de fuir le monde et ses dangers; ces sortes d'ennemis ne peuvent se vaincre qu'en fuyant. *Fugite de medio Babylonis.* (*Jerem.*, LI, 6.)

Livrez-vous donc avec joie à la société de vos familles et de quelques amis vertueux, si pourtant vous avez le rare bonheur d'en trouver. Mais fuyez irrévocablement quiconque voudrait porter la moindre atteinte à votre foi où aux principes de votre conduite. Eh! balancerez-vous à fuir ces dangereux amis, si vous les saviez atteints d'un mal contagieux, et que leur souffle dût vous donner la mort? Fuyez donc, et sauvez votre âme, dont la perte serait mille fois plus funeste que celle d'une vie, qu'après tout, vous devez perdre un jour; fuyez ces danses tumultueuses, ces fêtes profanes qui se multiplient autour de nous, comme s'il fallait aux passions de nouveaux aliments, comme pour tendre de nouveaux piéges sous les pieds de votre jeunesse. Vous y contracterez l'habitude de la dissipation, qui vous conduirait insensiblement à de funestes désordres. Vous y prendrez ces goûts frivoles, cet amour de vaines parures

si indignes d'un chrétien, d'un homme, d'un cœur qui sent le prix de la vertu, d'un esprit raisonnable. Goût malheureux qui semble caractériser l'époque où nous vivons, et ne préparer à celle qui doit suivre, que des âmes molles et efféminées, sans énergie comme sans religion, incapables de tout bien, indignes de toute vertu. *Fugite de medio Babylonis.*

Fuyez surtout ces spectacles, où se réunit comme dans son centre tout ce qui peut énerver les âmes, irriter les penchants déréglés, et inspirer le goût du vice. Si l'Eglise, cette sage mère, les défendit à ses enfants, c'est qu'elle savait combien notre raison est aisée à séduire, notre cœur facile à vaincre. Elle savait que l'on se dégoûte aisément de la première sévérité de la vertu, surtout lorsque tout s'arme pour nous en éloigner. Que sa défense soit à jamais sacrée pour vous. Certes, à l'heure de la mort, vous ne regretterez pas de quitter la vie sans avoir assisté aux théâtres. Puissent tous ceux qui auront autorité sur vous, vous aider à respecter cette barrière, loin de vous obliger à la franchir! En un mot, voulez-vous, chers enfants, conserver votre âme sans souillure, la règle est simple, et moins sévère qu'on ne pense; rejetez inflexiblement tout plaisir que vous ne pourrez offrir à Dieu comme une preuve de votre amour pour lui. Je vous dirai donc ici, comme autrefois le chef d'Israël : S'il en est dont le parti ne soit pas entièrement pris et qui balancent encore, qu'ils aillent porter ailleurs leurs doutes et leurs incertitudes : *Qui formidolosus et timidus est, revertatur.* (*Jud.*, VII, 3.) S'il en est qui ne détestent pas le monde, auquel ils doivent renoncer comme chrétiens, ses maximes et ses vanités qu'ils doivent abjurer, pour être enfants de Dieu et amis de Jésus-Christ; qu'ils s'éloignent, qu'ils fuient cet autel : *revertatur et discedat.*

Quelle mère ne verse des larmes en armant pour le combat le seul fils qui lui reste, ou en voyant s'éloigner le vaisseau qui doit le porter au milieu des tempêtes! O chers et tendres objets de nos soins! qu'allez-vous devenir? Douce et dernière espérance de la religion, enfants qu'elle vient de donner à son époux dans la douleur et les alarmes, faudra-t-il qu'elle vous compte un jour dans le rang de ses ennemis? faudra-t-il qu'elle se repente de n'avoir pas demandé à Dieu qu'il vous retirât du monde au jour de votre régénération? Ah! si la vertu vous touche, si votre innocence et votre bonheur vous sont chers, fuyez-le, ce monde malheureux : *Fuyez de Babylone : « Fugite de medio Babylonis. »* Si vous cherchez à lui plaire, si vous allez au-devant de lui, si vous attendez ses attraits, vous êtes perdus : fuyez; ici la force et la constance sont inutiles, ce n'est qu'en fuyant qu'on peut vaincre; *fugite.* Ne prétendez jamais traiter avec cet ennemi perfide. Gardez-vous de vouloir comme tant d'autres vous partager entre lui et Jésus-Christ; si vous souffrez qu'il s'insinue dans la maison de votre âme, il l'envahira toute entière. Si vous vous arrêtez, comme Eve, à considérer ses dons, à discuter ses raisonnements, vous êtes perdus comme elle; *fugite.* Fuyez sa vue, comme celle d'un serpent; méprisez ses dons, rejetez son luxe et ses vains amusements, et vous serez en sûreté.

Si au contraire vous vous sentez capables de payer tout l'amour d'un Dieu, si votre cœur veut être décidément fidèle, s'il a choisi Jésus-Christ pour son partage, prononcez hardiment vos promesses, sûrs que le secours de Dieu ne vous manquera pas pour les observer.

APRÈS LA RÉNOVATION DES PROMESSES DU BAPTÊME.

Puissent ces promesses, mes chers enfants, rester gravées dans votre cœur, comme elles le sont au livre de la vie! Puisse le ciel, qui vient de les recevoir, entendre aussi nos vœux pour vous! O Dieu! les voilà, ces chers enfants, l'ouvrage de votre grâce, le chef-d'œuvre de votre tendresse; les voilà ces anges de la terre : conservez-les purs et sans tache; qu'ils ne perdent plus cette aimable innocence que vous avez daigné leur rendre! Que vos anges les portent dans leurs mains, les couvrent de leurs ailes? Que votre miséricorde les suive tous les jours de leur vie; qu'ils soient la consolation de leurs parents, l'édification de l'Eglise, une génération digne de vous, qui dédommage la religion des pertes qu'elle ne cesse de pleurer!

SERMON VI.

SUR LA NÉCESSITÉ DE REVENIR A DIEU.

***Prêché à Paris dans l'église des Blancs Manteaux, le 24 septembre* 1815 (40).**

Justitia elevat gentem; miseros autem facit populos peccatum. (*Prov.*, XIV, 34.)

La justice élève une nation; mais le péché rend les peuples malheureux.

Il existe pour les nations, comme pour chacun des hommes, un ordre invariable de Providence. La justice fait fleurir les Etats; elle seule les élève, les maintient ou les rétablit : *Justitia elevat gentem.* L'iniquité fait le malheur des peuples : l'orgueil amène l'humiliation; le déréglement des mœurs publiques produit la misère générale; l'ambition fut toujours aussi redoutable aux victorieux qu'aux vaincus, aussi funeste à ses héros qu'à ses victimes; et l'irréligion, brisant tous les liens de la société, l'entraîne infailliblement à sa ruine : ***Miseros autem facit populos peccatum.*** Ainsi Dieu a-t-il fait un pacte avec la justice et la vérité, comme avec le jour et avec la nuit, pour les ramener constamment sur la terre. Ainsi est-il

(40) Le même sermon avait déjà été prêché, avec quelques différences peu importantes, dans la cathédrale de Meaux le 15 août 1815, et à Paris, dans l'église des Carmes, le 2 septembre de la même année.

écrit dans le ciel, que le peuple qui oublie Dieu et qui méconnaît ses lois souveraines expiera ses crimes par ses malheurs : il faut qu'il change ou qu'il périsse : *Miseros autem facit populos peccatum.* Depuis l'origine des sociétés, il n'a pas existé un peuple dont l'histoire n'offre la preuve de cette vérité. Hélas ! et si les preuves avaient manqué, la France, couverte de deuil, de sang et de ruines n'en fournirait-elle pas, depuis vingt-cinq années, la plus terrible démonstration? Aujourd'hui même que le ciel plus doux semble nous rappeler à l'espérance, ses châtiments nous frappent encore. L'avenir se présente à nous chargé de sombres nuages; chaque jour annonce des sacrifices nouveaux, et les larmes ne cessent de couler.

La religion, mes frères, a ressenti toutes vos douleurs ; et tandis qu'elle en gémit devant Dieu, elle commande à ses ministres de venir vous éclairer sur la cause de vos maux et les moyens de les éloigner. Nous venons donc vous entretenir de vos intérêts les plus chers. Nous ne vous parlerons point des révolutions d'ici-bas, selon les idées de la sagesse humaine que nous faisons gloire d'ignorer, aussi bien que le grand Apôtre. Nous venons, les Ecritures à la main, vous apprendre à juger chrétiennement des événements de ce monde ; à reconnaître la justice de Dieu dans vos malheurs, et sa bonté dans les consolations qui les adoucissent. Nous venons, comme autrefois les prophètes, annoncer la pénitence, et vous promettre le salut.

Ah ! pourquoi notre voix se trouve-t-elle resserrée dans l'enceinte de ce temple ? Que ne pouvons-nous nous faire entendre à la France entière ? Nous dirions à ces peuples désolés : Quels fléaux attendez-vous encore? quel mal les hommes conjurés, ou le ciel même, pourraient-ils vous faire que vous ne vous soyez faits à vous-mêmes? Jusqu'ici vous avez tout tenté pour vous soustraire aux calamités qui vous accablent; toutes les formes de gouvernement, toutes les leçons de la morale, toutes les ressources de la philosophie; hélas ! et nous pouvons ajouter tous les excès des passions et tous les égarements de l'impiété. Vos espérances ont été vaines, et vos maux sont à leur comble.... Il vous reste un moyen de salut : c'est le retour à Dieu ; c'est une sincère et solide conversion. Revenons à la religion de nos pères ; nous retrouverons nos vertus, et avec nos vertus notre bonheur et notre gloire. Parmi tous les motifs qui nous commandent le retour à Dieu, nous nous bornerons à ceux que nous indiquent les circonstances.

1° La justice de Dieu nous afflige ; il faut en détourner les fléaux ;

2° Sa miséricorde nous prévient, il faut répondre à ses bienfaits. *Ave, Maria* (41).

PREMIÈRE PARTIE.

N'attendez pas de moi, Messieurs, que retraçant à vos yeux cette longue chaîne de calamités, dont nous avons été les spectateurs et les victimes, j'entre ici dans des détails que la religion abandonne aux recherches de l'histoire et au jugement de la postérité. Une seule réflexion nous occupe, et là se borne notre ministère. La justice de Dieu nous afflige; pensons-nous à la désarmer? Au milieu des justes douleurs qui éclatent de toutes parts, commencez-vous à distinguer quelques larmes de pénitence? Parmi les ennemis qu'il faut apaiser, daigne-t-on seulement compter la justice éternelle, si longtemps outragée par nos crimes, et placer le retour de la religion entre les moyens qui nous restent de nous sauver du dernier naufrage? Hélas ! les uns murmurent, les autres blasphèment; et s'il en est qui, dans l'excès du malheur, s'humilient sous la main qui les frappe, un moment d'espérance ou de repos les a bientôt rendus à leur première indifférence. Il faut le dire, et l'on ne saurait trop le répéter, le plus grand de nos malheurs est de ne pas en chercher la source. On s'arrête aux causes secondes, tandis qu'il faudrait remonter à la cause première et souveraine, qu'il serait si facile de désarmer par le repentir. Mais non ; l'orgueil humain répugne à fléchir sous la main de Dieu. Les sages de la terre se flattent de tout expliquer par les passions ou le caractère des hommes, par la suite nécessaire des événements ; que sais-je ? par les caprices de la fortune, qu'ils nous présentent comme l'arbitre du sort des humains, et la dominatrice de l'univers. Ils se sont évanouis dans leurs pensées; ils nous ont enveloppés dans leurs ténèbres. Ils ont tout perverti, nos principes, nos affections, tout, jusqu'au langage commun ; et ces dénominations païennes de fortune, de fatalité, de destin, nous ont presque fait oublier le nom sacré de la Providence.

Pour nous, éclairés par la foi, nous confessons qu'il est un Dieu qui règle le sort des empires. La fortune, la fatalité, n'existent pas pour un chrétien ; la Providence est son étoile. Où la sagesse est infinie, le hasard ne saurait trouver place. C'est Dieu, mes frères, c'est Dieu qui fonde les empires ou qui les renverse, qui les affermit ou les ébranle ; c'est sa providence qui distribue aux peuples divers les disgrâces ou la prospérité, selon qu'ils méritent de la trouver miséricordieuse ou terrible. Or, cette Providence, qui se dévoile avec éclat dans l'ordre visible de la nature, cette Providence que la foi nous montre les yeux fixés, du haut du ciel, sur les voies des enfants des

(41) L'abbé Duval, prêchant ce sermon dans la cathédrale de Meaux, ajouta à la fin de son exorde : « Heureux, si empruntant quelquefois, dans ce sujet profond et difficile, les pensées du grand Bossuet, dont le nom doit consacrer à jamais la gloire de cette illustre Eglise, nous secondons dignement les vues d'un premier pasteur (M. de Faudoas, alors évêque de Meaux), qui fait chérir parmi vous la religion par la douceur et la charité, comme il l'honore par la sincérité de sa foi et l'éminence de ses vertus épiscopales. »

hommes, interrogeant leurs pensées, pesant leurs cœurs dans sa balance, comptant leurs mérites, leurs douleurs, et jusqu'aux cheveux de notre tête; il faut la reconnaître dans l'enchaînement de nos malheurs, ou la bannir avec les impies de la conduite des choses humaines.

En vain prétendrait-on tout expliquer par la suite des événements. Depuis vingt-cinq années, combien de fois les événements n'ont-ils pas changé? Les institutions, les gouvernements, les lois se sont succédé avec une effrayante rapidité : notre sort fut toujours le même. Une main toute-puissante, appesantie sur nous, nous déchirait au dedans quand nous triomphions au-dehors, infatigable à nous punir par nos succès comme par nos revers; et, dans cette perpétuelle inconstance qui fut elle-même un châtiment, nous n'avons fait que changer de calamités. Voyez, mes frères, cette succession extraordinaire, inouïe, d'agitations et de bouleversements, dont l'infaillible retour forme depuis tant d'années un ordre constant et régulier : voici les jours de la colère. Dieu se lève pour combattre l'impiété, rien n'arrêtera ses desseins; tout ce qui les seconde sera favorisé, tout ce qui s'y oppose sera frappé de malédiction. En vain les partis se divisent, les peuples se soulèvent, les rois s'unissent pour arrêter le char victorieux qui menace de les écraser; en vain ceux mêmes qui le dirigent se précipitent en aveugles à travers les écueils et les abîmes : la témérité semblera sagesse, les obstacles deviendront des moyens; et nous avons vu s'ouvrir un ordre nouveau où tout réussissait en sens contraire de l'expérience, des lumières, et de ce que les sages avaient prévu d'après toutes les règles connues. A ce spectacle la foi chancelle trop souvent, et la piété même s'intimide. Mais quoi! le Dieu qui permet le scandale des révolutions n'est-il pas le même qui commande à la mer de franchir quelquefois ses rivages? Elle s'avance, menaçante et déchaînée, comme pour tout envahir et tout détruire; soudain elle s'arrête, recule et se retire, comme si elle trouvait écrit sur le sable : *Tu viendras jusqu'ici, et tu y briseras l'orgueil de tes flots : « Usque huc venies, et hic confringes tumentes fluctus tuos. »* (*Job*, XXXVIII, 11.)

Quelques-uns ne veulent assigner d'autre cause aux événements les plus inouïs que les passions ou le caractère des hommes : et ils ne voient pas que l'homme, qui n'a rien de son propre fond, pas même le souffle qui l'anime, ne peut avoir qu'une force empruntée. Sa prévoyance est toujours bornée comme son pouvoir; ses desseins les mieux concertés, une méprise peut les faire échouer; la trahison peut vendre ses secrets; un moment de sommeil, d'incertitude ou de faiblesse peut le renverser sans retour. O homme! tu as dit dans ton cœur : Mon sort est entre mes mains, je serai ma providence à moi-même. Mais es-tu seul dans l'univers? Ne sens-tu pas que tu as besoin du concours de la nature entière? Si tu affrontes l'Océan, ne faudra-t-il pas que les flots, les orages et les écueils respectent la barque fragile qui porte le destin d'un empire? Va, traverse la terre comme un torrent, cours planter tes drapeaux des mers où le soleil se couche, jusqu'aux portes de l'aurore; un ciel brûlant, une terre glacée peuvent changer en un moment tes triomphes en funérailles. Que dis-je? Ton intelligence, ta force, ta vie même sont-elles ta propriété? Ne sens-tu pas à tout moment que tu es sous la main de Dieu, qui te resserre de toutes parts? La mort ne vole-t-elle pas sur ta tête au milieu des combats? Ne la découvres-tu pas assise à tous les coins de ton palais, où son aspect te fait pâlir? Une goutte de sang, un grain de sable, le poignard d'un furieux, suffisent pour changer le sort du monde.

Non, mes frères, non, ce qui fait le malheur des peuples, ce ne sont point les passions ou le caractère de quelques hommes, ce sont les crimes. Quand les crimes ont allumé le courroux du ciel, et qu'il ne manque plus qu'un homme pour le venger, cet homme se trouve toujours. Si ce n'est Sennachérib, ce sera Nabuchodonosor; si ce n'est Antiochus, ce sera Titus et les Romains : car il faut que les desseins de Dieu s'exécutent; et il arme, quand il le veut, le monde entier pour les accomplir : *Armabit creaturam ad ultionem inimicorum.* (*Sap.*, V, 18.)

Enfin, ces hommes que les passions humaines ont si diversement jugés, la religion seule nous apprend à être équitables à leur égard en nous les montrant comme les instruments de la justice de Dieu. Chargés de leur mission redoutable, nous les avons vus s'avancer tels que ces anciens conquérants annoncés par les prophètes. Dans la rapidité de leur course, à peine ils semblaient toucher à la terre. Dieu même, marchant devant eux, brisait à leur approche et les portes d'airain, et les murs des forteresses, et la puissance des nations. Tout conspire pour leur grandeur, et les hasards de la guerre et les dispositions des peuples, le ciel même et les éléments. L'instant fatal arrive; tout change, tout se déclare contre eux; les événements trompent leurs mesures, les peuples méconnaissent leur ascendant et désertent leur alliance. Tantôt les éléments déchaînés ensevelissent dans les déserts ces fameuses légions, l'étonnement et l'effroi du monde; tantôt le Dieu des batailles brise en quelques heures et la force de nos armées, et ces épées longtemps victorieuses, et ces aigles si souvent triomphantes, et menace de noyer la France éplorée dans le sang de ses enfants.

Tandis qu'il plaît au ciel de se servir de leur bras, la plus profonde politique préside à tous leurs conseils; rien n'échappe à leur prévoyance; une intelligence plus qu'humaine prépare leurs succès et semble enchaîner la victoire. L'instant fatal arrive : toute sagesse leur est ôtée, le trouble et

l'incertitude règnent dans toutes leurs démarches; leurs succès mêmes sont des piéges qui les conduiront à leur perte.

Dans l'ordre des causes naturelles, les empires se fondent et s'élèvent avec les siècles; il faut des siècles aussi pour les affaiblir et les détruire. Mais, quand le Dieu du ciel appelle un Cyrus, un Alexandre, et ces autres dominateurs choisis pour mettre en poudre toutes les grandeurs humaines; ils paraissent et ils triomphent; ils se montrent à la terre et elle se tait à leur aspect; ils détruisent et ils fondent en un instant, non par leur propre puissance, mais par cette puissance de Dieu qui n'a besoin que de vouloir pour exécuter : mais quand il a puni les nations, il brise la verge et le marteau. *Et maintenant, ô rois! comprenez; instruisez-vous, juges de la terre : « Et nunc reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram. »* (*Psal.* II, 10.)

Rappelons-nous ici, avec une terreur religieuse, ces grands spectacles, qui seront l'instruction éternelle des siècles. Peuple incrédule, qui osiez douter de la Providence, qu'avez-vous vu? L'élévation la plus étonnante dont l'histoire fasse mention; la chute la plus rapide, la plus profonde que puisse redouter l'orgueil humain. Je vois un trône réprouvé par la justice, mais fondé par la victoire. Il remplit la terre de son éclat et semble dominer tous les trônes. L'Eternel a compté ses jours ; *j'ai passé, et il n'était plus : « Transivi, et ecce non erat. »* (*Psal.* XXXVI, 36.) Parmi tant de vicissitudes, la France toujours victime, respire à peine quelques mois sous un sceptre paternel. Jours heureux trop rapidement écoulés ! A la vue des enfants de saint Louis, nous nous crûmes tout à coup réconciliés avec le ciel. Hélas ! et nous ne songions pas qu'il ne pardonne qu'au repentir ! Ce n'était pas encore la paix, c'étaient des jours de grâce et de salut accordés pour la mériter. Quel usage en avons-nous fait ? où sont les incrédules éclairés, les pécheurs convertis, les justes sanctifiés? Ne nous a-t-on pas vus toujours incrédules ou indifférents, toujours idolâtres du monde, insatiables de ses biens, esclaves de ses vanités; aussi insensibles aux bienfaits de Dieu que nous l'avions été à ses châtiments ? Ce comble d'ingratitude a réveillé sa colère. Pour nous montrer que lui seul nous avait donné tous nos biens, il nous les ravit en un instant. En vain l'ordre public reposait sur le bonheur des peuples, et le trône du roi sur leur amour; un cri soudain se fait entendre d'un bout de la France à l'autre ; la guerre, l'épouvante, l'anarchie semblent descendre sur nos rivages; une main invisible a rompu toutes les mesures et repoussé tous les moyens. Le meilleur des rois s'éloigne de son palais au milieu des larmes de son peuple, comme autrefois David que Dieu voulut aussi sanctifier par cette épreuve, et rendre encore plus cher à tout Israël. Avec lui disparaissent tous les biens attachés à sa présence auguste; Dieu donne le signal, et le cours des calamités recommence.

C'est ce Dieu, mes frères, qui continue de nous punir; c'est lui qui nous dit encore aujourd'hui, comme à ce roi de Babylone : Vous serez toujours malheureux, opprimés, humiliés; vous passerez d'un malheur à l'autre; vous roulerez d'abîme en abîme, jusqu'à ce que vous reconnaissiez qu'il est un Dieu dans le ciel, qui tient sous ses mains redoutables les monarques les plus puissants, les armées les mieux aguerries, les empires les plus florissants, et qui les brise quand il lui plaît ainsi que des vases d'argile : *Donec cognoscant viventes quoniam dominatur Excelsus in regno hominum.* (*Dan.*, IV, 14.)

En est-ce assez, chrétiens, et faudra-t-il de nouveaux malheurs pour nous ramener à la foi de nos pères ? N'est-il pas temps de le reconnaître ? Nos véritables ennemis, ce sont nos crimes; notre véritable malheur, est d'avoir oublié Dieu et négligé sa religion. *Perditio tua, Israel.* (*Ose.*, XIII, 9.) Oui, nous l'avouerons avec douleur; ce qui nous épouvante, ce ne sont pas ces calamités passagères que la France, revenue aux principes et à la religion, verrait bientôt disparaître ; mais ce qui nous consterne et ce qui doit vous faire trembler pour vous-mêmes et pour vos enfants, pour le présent et pour l'avenir, c'est l'indépendance incompatible avec tout pouvoir, parce qu'elle ne veut souffrir aucun lien ; c'est la cupidité, le déréglement des mœurs ; c'est l'égoïsme qui embraserait le monde entier pour régner sur des ruines; et par-dessus tout, c'est l'impiété qui, brisant tous les liens et déchaînant toutes les passions, ne laisse à l'homme d'autre dieu que son penchant, d'autre loi que son intérêt, d'autre crainte que de n'être pas assez habile ou assez méchant pour satisfaire son cœur dépravé. Ce qui nous consterne, c'est la vue de cette justice de Dieu, de ce bras encore étendu, de ce glaive planant sur nos têtes; c'est le spectacle d'un peuple malheureux écrasé sous la main de Dieu, qui ne songe depuis vingt-cinq années, ni à se reconnaître, ni à demander grâce.

Il n'en sera pas ainsi de vous, mes frères; et, après vous être humiliés sous la justice de Dieu qui nous afflige, vous seconderez sa miséricorde qui nous prévient par ses bienfaits.

SECONDE PARTIE.

Si la justice de Dieu nous afflige, sa miséricorde nous prévient, nous devons répondre à ses bienfaits. Notre retour à Dieu nous méritera de nouvelles grâces, l'ingratitude en tarirait pour jamais la source.

Vous avez été mis dans la balance, disait Daniel à un prince réprouvé par le ciel, *et vous avez été trouvé trop léger : « Appensus es in statera, et inventus es minus habens. »* (*Dan.*, V, 27.) Il est dans l'ordre des décrets divins un moment redoutable et décisif, où le souverain juge pesant nos destinées dans

ses balances éternelles, les tient en quelque sorte suspendues, prêt à frapper ou à faire grâce : *Appensus es in statera;* un moment où déjà la justice réclame ses droits, mais où la clémence parle encore; un moment suprême, après lequel la vengeance éclate et punit sans miséricorde et sans appel : *Divisum est regnum tuum.* (*Ibid.*, 28.) Ce moment, ô mon Dieu ! serait-il donc venu pour nous? Depuis longtemps vous nous affligez et nous consolez tour à tour. Vous entr'ouvrez l'abîme et le refermez sur nos pas. Il semble que votre main paternelle balance à regret le sort d'un peuple, autrefois la gloire de votre Eglise, aujourd'hui l'objet de ses larmes. O Dieu ! vous nous avertissez que notre sort est entre nos mains et que nous sommes appelés à décider nous-mêmes de notre perte ou de notre salut, par l'endurcissement ou la reconnaissance pour vos bienfaits.

Mais peut-être vous étonnez-vous, chrétiens, que nous venions au milieu des douleurs publiques parler de bienfaits et de reconnaissance. Pour apprécier les grâces de Dieu, il suffira de vous reporter à ces jours si voisins de nous et dont les suites se font encore sentir; jours de consternation et d'alarmes, où le feu des discordes intestines préludant aux embrasements de la guerre la plus terrible dont nos annales fassent mention, dévoraient déjà nos provinces ! Je vous le demande à tous, guerriers, magistrats, pères de famille, quels tristes pressentiments vous agitaient ? qu'aperceviez-vous dans l'avenir, que les malheurs de la patrie et son inévitable ruine? Vous donc, qui osez demander où sont les bienfaits de Dieu, dites-nous quelle main arrêta tout à coup l'effusion du sang humain qui déjà se répandait par torrents ? quel bras a détourné la foudre qui grondait sur cette ville coupable, enveloppée au dehors, divisée au dedans, menacée de toutes parts ? Comment a-t-il été brisé ce joug qui pesait sur nos têtes ? Comment sont-elles tombées de nos mains ces armes que nous menaçions de tourner contre nous-mêmes ? Et vous, mes frères, si vous vivez, si du moins vous reposez sous le toit paternel au sein de vos familles paisibles, n'est-il pas doux de l'avouer devant les saints autels? ce sont autant de grâces du ciel, que la foi la plus vive et la piété la plus confiante auraient à peine osé promettre.

Vous avez encore à gémir. Nous le savons, mes frères ; nous gémissons avec vous. Mais souffrez que nous vous le demandions. Serait-ce à nous de nous plaindre? Si la miséricorde descend aujourd'hui vers nous lentement et par degrés, pouvons-nous oublier que déjà nous l'avons méconnue, et qu'elle se trouva sans effet quand elle se répandit sans mesure sur la terre? Si la colère se fait encore sentir, c'est que les crimes n'ont pas encore cessé. Par les bienfaits qu'il vous accorde, Dieu vous invite à mériter ceux qu'il vous refuse. Abandonnons-nous à la Providence qui nous a sauvés ; rendons-nous dignes de ses soins : elle peut nous ramener encore des jours de bonheur et de gloire. Déjà nous en possédons le gage auguste dans la personne de ce roi, dont la touchante destinée fut toujours de nous être ravi quand le ciel a voulu nous punir, et toujours de nous être rendu quand sa colère s'est apaisée. Il reparaît enfin, tel que le signe consolant qui se montre à la fin des orages et vient promettre des jours sereins. Il reparaît, et nous ramène cette famille chérie des Français par huit cents ans de bienfaits et de gloire ; cette famille, qui apporte au trône le seul titre qui assure le repos des Etats, parce qu'il ne saurait varier selon les temps, les passions et les intérêts ; celui d'une antique et légitime possession. Or, dans ce seul bienfait, que de bienfaits nous sont présentés ! C'est le retour à la justice, à l'ordre, à la religion, si nous ne sommes assez ennemis de nous-mêmes pour les repousser. Et maintenant nous venons à vous, au nom de Dieu, grands de la terre, riches du monde, et nous vous dirons : Vous aviez vu s'évanouir votre fortune et vos grandeurs ; dans ce retour à la justice, Dieu daigne vous rendre aujourd'hui des biens, des titres, un rang dans l'Etat. Vous verra-t-on de nouveau, esclaves à la fois de toutes les passions, sacrifier votre conscience et votre âme à ces faux biens qui vous échappaient hier, et qui demain peut-être vous seront ravis pour toujours? Vous verra-t-on endurcir vos entrailles aux cris du pauvre, et insulter à la misère publique par le spectacle de votre luxe et la pompe scandaleuse de vos plaisirs? Hé quoi ! c'est donc en vain que ce grand Dieu aura fait passer et repasser si souvent sous vos yeux la figure du monde, tantôt brillante et environnée de gloire, tantôt pâle et ensanglantée, traînant les dépouilles de toutes les grandeurs ! Eh ! ne voyez-vous pas que vos pieds glissent dans le sang et heurtent contre des ruines; que la terre où vous courez tremble sous vos pas et menace de vous engloutir? Ah ! sachez que ce Dieu qui vous humilia pour vous sauver peut renvoyer encore l'indigence et l'abandon dans vos demeures somptueuses ; condamner votre vieillesse à se nourrir d'un pain de larmes; et ne laisser d'autre héritage à vos enfants que la malédiction, pour prix de votre ingratitude : *Sed adhuc manus ejus extenta.* (*Isa.*, V, 25.)

Et vous, pères et mères, naguère vous pleuriez sur vos enfants ; les jours si beaux de leur jeunesse étaient pour vous des jours de deuil. Sans cesse vous aviez présent l'arrêt fatal qui les dévouait dès leur naissance. Dans ce retour solennel de l'ordre, les pères ont retrouvé leurs droits, la maternité ses douceurs. Le glaive, dit un prophète, n'abattra plus nos générations nouvelles, comme les rejetons de nos forêts. *Non ascendet qui succidat nos.* (*Isa.*, XIV, 8.) Vous verra-t-on encore égarer leur jeunesse par les illusions de la vanité ; les entraîner à des spectacles corrupteurs, les précipiter dans les plaisirs, et les immoler comme des victimes à cette

idole du monde, qui seule obtient tous vos hommages? Songez que la justice de Dieu, ramenant de nouveaux malheurs, peut encore vous les ravir. Il peut aussi vous les laisser ; et il suffira, pour vous punir, qu'entraînés par l'immoralité qui les environne, corrompus par les poisons qu'ils respirent, ils se montrent dignes un jour du siècle où ils ont eu le malheur de naître. Ah! plutôt, parents chrétiens, que vos enfants soient dignes de vous ; qu'ils se forment par vos vertus, qu'ils s'instruisent par vos malheurs; que leur innocence et leur piété dispensent le ciel de leur en répéter jamais les tristes et mémorables leçons. *Sed adhuc manus ejus extenta.*

Enfin, la religion, respirant de ses longs malheurs, peut travailler en paix au salut de ses enfants et au bonheur des sociétés, et voilà sans doute le plus grand des bienfaits que nous procure le retour de nos rois. Mais qu'importe, mes frères, si cette religion ne retrouvait parmi nous que l'indifférence ou le mépris? Hélas! et qu'y trouve-t-elle autre chose? A la vue de cette abîme, où la société toute entière menace de s'engloutir et de se perdre, vous reconnaissez tous aujourd'hui que l'oubli des principes fut la cause de nos malheurs. Vous proclamez enfin la nécessité de la morale. Elle retentit dans vos assemblées publiques, dans vos cercles, et jusque dans vos spectacles. Sachez que la morale descend du ciel avec la religion. Son école est dans les temples, et non dans l'assemblée des sages de la terre, qui ne savent que la dénaturer au gré de leurs passions, et la faire plier à toutes les circonstances. Son trône est au pied des autels, et non sur des théâtres corrupteurs, qui l'avilissent et la déshonorent par leurs profanes hommages. Ce siècle malheureux demande la morale; mais il la voudrait sans religion et sans Dieu. Sans Dieu! vous bâtirez peut-être, mais il détruira; vous fonderez, et il maudira : sans Dieu, il ne peut exister ni ordre, ni repos, ni prospérité; et l'enfer n'est un enfer que parce que Dieu ne s'y trouve pas.

O France! ô patrie! il me semble voir en ce moment Jésus-Christ pleurer sur toi, comme autrefois sur Jérusalem : *Flevit super illam, dicens : Quia si cognovisses et tu.* (*Luc.*, XIX, 41, 42.) Dieu nous place aujourd'hui pour la dernière fois, peut-être, entre sa miséricorde et sa justice. Nous éprouvons encore ses fléaux ; mais par quelle clémence il en tempère les rigueurs! Ninive, convertie par un prophète, retombe dans ses égarements; Dieu ne l'avertit pas de nouveau : sa vengeance éclate comme le tonnerre, et Ninive est effacée pour jamais du nombre des cités. Ainsi la superbe Tyr, et l'opulente Sidon, et l'orgueilleuse Egypte furent punies sans miséricorde et sans retour. Babylone est anéantie. Rome, enivrée du sang des saints, est livrée à la fureur des barbares. Et nous, mes frères, nous, deux fois châtiés par sa justice, nous sommes une seconde fois délivrés par sa clémence! Grand Dieu, quel serait notre sort, si, revenant une troisième fois, vers cette vigne chérie, vous la trouviez toujours stérile? N'en doutons pas; ces fléaux aujourd'hui suspendus, il les laisserait tomber, il les épuiserait sur nos têtes. Ces discordes sanglantes dont les feux dévorants couvent encore au fond des cœurs, ces passions indomptées qui frémissent autour de nous, il les soulèverait, il les déchaînerait, comme il soulève l'Océan, comme il déchaîne les tempêtes. Le flambeau de la foi, qu'il daigne encore nous présenter, il le laisserait éteindre par l'impiété. Avec la religion, les premières notions de la morale, les premiers sentiments de l'humanité s'effaceraient du cœur des peuples. Alors on verrait la corruption, la cupidité, l'égoïsme spéculer sur les misères publiques, et conjurer contre le genre humain. On verrait les hommes ou les partis, fonder leur élévation ou leur fortune sur les bouleversements, le brigandage et les débris; et la société dans ses derniers déchirements vous accuserait de sa ruine.

Est-il encore quelque moyen de nous soustraire à tant de maux? Oui, mes frères, et il n'en est qu'un; c'est le retour sincère, général, solennel à la religion de nos pères. Si donc vos intérêts les plus sacrés ne vous trouvent pas insensibles; si vous voulez préserver vos enfants de ces terribles châtiments qui pèsent déjà sur leurs têtes, et sauver la patrie sur le penchant de cet abîme, où la première tempête la précipiterait sans retour, hâtons-nous de revenir à Dieu; abjurons l'impiété, source unique de tous nos maux. Rappelez-vous ce qu'elle avait promis, les lumières, les vertus, le bonheur; et voyez ce qu'elle vous a laissé; l'athéisme, les forfaits, les douleurs, avec la colère du ciel et de la terre.

Sortons, il en est temps, sortons de cette indifférence aussi funeste que l'impiété. Notre crime, notre grand crime est d'avoir oublié Dieu; de l'avoir banni de l'Etat, de la famille, de la vie humaine; d'avoir effrayé le monde par le spectacle inouï d'un peuple qui veut se passer de Dieu. Ah! du moins que tant de sang versé, tant de ruines accumulées; que ce calice de douleurs que nous épuisons jusqu'à la lie, nous ramènent et nous attachent pour jamais à cette religion sainte, qui fut pour nos aïeux la source de tant de bonheur et de gloire. *O Dieu! convertissez-nous, et détournez de nous votre colère : « Converte nos, Domine, ad te. »* (*Thren.*, V, 21.)

O mon Dieu! à quoi sert que nous parlions à votre peuple, si vous-même ne l'éclairez? Assez longtemps vous les avez frappés dans leur fortune, dans leur existence, dans leurs enfants; c'est leur cœur qu'il faut aujourd'hui frapper et briser par la pénitence. *Converte nos, Domine, ad te.* Grand Dieu! maître souverain des monarques et des empires, nous voici tous humiliés sous votre main. Bénissez-nous dans votre bonté, quelque coupables que nous soyons. Bénissez ces assemblées solennelles qui vont fixer

nos destinées. Du haut de votre trône éternel, faites descendre sur eux l'esprit de discernement et de conseil. Qu'ils fondent notre bonheur sur la paix et l'ordre public; l'ordre public sur la morale, et la morale sur la religion, qui en est la base nécessaire et l'unique garantie. Souvenez-vous, Seigneur, de la foi des Clotilde et des saint Louis. Abaissez vos regards sur ce trône, où l'erreur ni l'impiété ne s'étaient jamais assises; sur ce trône qu'un roi martyr laisse à des successeurs si dignes de lui, par leur clémence et par leur foi. O Dieu! sauvez le roi! ce roi que vous nous avez deux fois rendu. Accordez-lui, Seigneur, vos lumières pour le diriger, votre force pour le soutenir, toutes vos grâces pour le consoler dans ses longues et cruelles douleurs. Sauvez les princes de sa famille, notre unique et dernière espérance. Sauvez ce peuple, qui vous est cher. Ramenez au milieu de nous la foi, la piété, la concorde, toutes les vertus; afin qu'unis en ce monde, par l'amour et la pratique de votre loi sainte, nous le soyons dans l'autre, au sein du bonheur que vous nous avez promis. Ainsi soit-il.

Autre péroraison prononcée dans la cathédrale de Meaux.

Mes frères, au sacrifice de la pénitence joignez celui de la miséricorde. Levez les yeux vers ces régions dévastées; reportez vos regards sur les malheureux qui vous environnent. Faites miséricorde, et vous l'obtiendrez pour vous-mêmes. Donnez, et l'on vous donnera; vous serez traités comme vous aurez traité les autres: *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.* (*Matth.*, V, 7.) Mais il est un genre de miséricorde que nous venons surtout solliciter au nom de Dieu, et par les entrailles de la charité de Jésus-Christ; c'est l'oubli entier, eternel, absolu de tout ressentiment, de toute injure. Hélas! n'avons-nous pas assez de nos douleurs; faut-il toujours les aggraver par les ressentiments et l'amertume? La dernière consolation des infortunés n'est-elle pas de rompre en paix le pain de larmes que leur laisse la Providence? O peuple si longtemps malheureux, n'oubliez jamais, et rappelez à vos enfants, que cette longue chaîne de calamités fut l'ouvrage de nos discordes.

Faut-il vous rappeler ici nos provinces ravagées, nos campagnes ruinées, nos villes incendiées, nos fleuves teints de sang, et la France précipitée sur le penchant de sa ruine? Grand Dieu! n'en est-ce pas assez pour nous ramener à la concorde; n'est il pas temps de nous réunir par le triple lien de la nécessité, de la religion et du malheur?

Certes, mes frères, le spectacle de votre piété ne nous laisse apercevoir, dans cette ville, que la religion et la paix. Si pourtant il existait parmi vous quelques traces de nos coupables divisions, au nom de la religion et de la patrie, hâtez-vous de les abjurer. O vous qui vous glorifiez à juste titre d'une antique et noble fidélité pour votre religion et pour votre roi, songez que ce roi est le père de ses sujets. Le vœu le plus cher à son cœur est de voir ses enfants unis. Et cette religion que vous demande-t-elle? d'aimer et de pardonner. Elle se plaît à vous répéter qu'il faut pardonner à vos frères, si vous voulez que Dieu vous pardonne; et que vous êtes chrétiens pour bénir, et non pour maudire. *Benedicite, et nolite maledicere.* (*Rom.*, XII, 14.) Si des crimes furent commis, s'il existe des coupables, laissons-en la recherche à Dieu, plus offensé que nous ne pouvons l'être, et aux dépositaires des lois, qu'il a seuls chargés de la justice. Pour nous, il ne nous a confié que sa charité. Rendons nous dignes de cette mission consolante. Réparons le mal par la miséricorde et par l'aumône. Heureux, si nous pouvions, en soulageant nos persécuteurs eux-mêmes, leur faire bénir cette religion qui ne répond aux persécutions que par l'amour, et aux blasphèmes que par des bienfaits!

Vierge sainte, reine de la paix, abaissez en ce moment vos regards sur un royaume qui vous est consacré. Détournez les fléaux depuis si-longtemps appesantis sur nous. Obtenez-nous la paix avec le ciel, par la miséricorde et le repentir; la paix avec nous-mêmes, par le retour sincère à la justice et à la piété; enfin, la paix fraternelle, par cette charité qui est le lien de la perfection, la source de tout bonheur en ce monde, et le gage de notre bonheur éternel. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

SUR LA CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES.

Prêché dans l'église du Saint-Sacrement, au Marais, le 9 mars 1815 (42).

Religio munda et immaculata apud Deum et Patrem hæc est: visitare pupillos et viduas in tribulatione eorum, et immaculatum se custodire ab hoc sæculo. (*Jac.* I, 27.)

Voici la religion pure aux yeux de Dieu, qui est notre Père: Visiter la veuve et l'orphelin dans leur tribulation, et se conserver pur au milieu de ce siècle.

Il ne suffit donc pas de rendre à Dieu l'adoration et les hommages qu'exige sa grandeur souveraine; de se livrer, avec empressement et avec joie, aux saintes pratiques de la piété; de conserver son âme pure au milieu d'un siècle dépravé. Quand ces devoirs sont remplis, vous avez à peine commencé à être chrétien. La religion, qui nous unit à Dieu, nous ramène toujours à nos frères. Elle nous oblige à compatir à

(42) L'abbé Duval a prêché plusieurs fois ce sermon dans différentes églises de Paris, et spécialement à Saint Sulpice, dans des assemblées de charité. Il prenait, suivant les occasions, des textes et des plans différents; mais le fond et tous les développements importants restaient les mêmes. Le sermon que nous donnons au public est le fruit de son dernier travail sur la charité envers les pauvres.

tous ceux qui souffrent, à soulager le pauvre dans ses nécessités, à visiter la veuve et l'orphelin, et à leur prêter un appui. *Visitare pupillos et viduas in tribulatione eorum.*

Je n'ignore pas, mes frères, combien de fois ces touchantes vérités vous furent présentées durant la carrière sainte que nous allons terminer. On eût dit qu'une pieuse sollicitude aurait voulu faire passer sous vos yeux toutes les misères humaines. Eh! plût à Dieu que nous pussions les connaître toutes, pour venir toutes vous les révéler! Oui, nous nous honorons de l'avouer, la religion ne se lassera pas plus de plaider la cause du malheur que vous-mêmes de l'entendre et de faire du bien Timide, réservée, quand il s'agit de ses propres intérêts, de la splendeur de son culte, des besoins mêmes du sanctuaire, elle laisse à peine deviner ses douleurs, et se résigne plus aisément à les supporter qu'à s'en plaindre. Mais s'agit-il des indigents, des malades, des affligés, de l'enfance surtout; de l'enfance, que Jésus-Christ a aimée; de l'enfance si intéressante par la faiblesse et l'innocence, c'est alors une mère éplorée; elle élève la voix, elle fait entendre ses cris. C'est Rachel qui pleure ses fils, et ne veut pas se consoler s'ils ne sont plus : *Et noluit consolari quia non sunt.* (*Jer.*, XXXI, 15; *Matth.*, II, 18.)

La solennité qui vous rassemble réunit dans un même tableau ces différents objets de la charité chrétienne. Un pasteur selon le cœur de Dieu, un de ces hommes de miséricorde dont la charité ne connaît ni obstacles insurmontables ni sacrifices difficiles, vous présente aujourd'hui tous les malheureux dont il est le père. Des mères de familles, plus respectables encore par la piété dont elles s'honorent que par le rang qui les distingue, viennent s'associer à son zèle; et cette paroisse se glorifie de voir se renouveler dans son sein ces grands exemples multipliés par la religion; des riches qui dévouent pour les pauvres non-seulement le superflu de leur fortune, mais leur autorité, leur crédit, leur temps, leurs soins et leurs sollicitudes. Pour seconder, autant qu'il est en nous, ces dispositions bienfaisantes, nous vous entretiendrons : 1° des devoirs que la religion nous impose envers les pauvres; 2° de l'esprit dans lequel nous devons remplir nos devoirs envers les pauvres. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quels sont les devoirs que la religion nous impose envers les pauvres? Nous devons les soulager, les respecter et les aimer.

1° Les soulager.

Il suffit de reconnaître un Dieu, père de tous les hommes et auteur de la société, pour nous convaincre que, s'il accorde à quelques-uns de ses enfants les biens de la fortune, ce ne peut être que sous la condition indispensable de les partager avec leurs frères.

Le riche et le pauvre se sont rencontrés, dit l'Esprit-Saint; l'un et l'autre sont l'ouvrage de Dieu. *Dives et pauper obviaverunt sibi; utriusque operator est Dominus.* (*Prov.*, XXII, 2.) Si Dieu est également leur père, il n'a pu sacrifier l'un à l'autre, ni refuser au pauvre le nécessaire pour abandonner au riche un superflu qui ne servirait qu'à sa perte. Cependant, vous, riches, vous jouissez de tous les biens de la nature, et vous en ignorez les travaux et les misères : *In labore hominum non sunt.* (*Psal.* LXXII, 5.) Tout ce qui peut satisfaire vos sens, flatter vos goûts, charmer votre vie, vous est comme naturellement acquis; et la main libérale qui vous combla de ses dons sembla ne vouloir vous laisser que le besoin de la reconnaissance : *Et cum hominibus non flagellabuntur.* (*Ibid.*) Mais le pauvre, votre frère par la nature et par la grâce, comme vous créé à l'image de Dieu, racheté de son sang et destiné à le posséder; le pauvre, ah! c'est pour lui que les saisons ont des rigueurs, que la terre produit des ronces et des épines. C'est sur lui que semble s'épuiser l'arrêt terrible : *Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front.* (*Gen.*, III, 19.) Hélas! et en se consumant de travaux, à peine peut-il suffire au soutien de sa malheureuse famille; souvent il ira mendier, non pas du pain, mais du travail, et il ne se trouvera personne pour mettre un prix à ses services.

A la porte de ces palais, où retentit avec éclat le bruit des joies profanes du monde et de ses fêtes tumultueuses, la misère a fixé son réduit. C'est là qu'un malheureux vieillard lutte contre la faim, le froid, les douleurs. C'est là qu'une veuve vertueuse gémit, environnée d'orphelins. Vainement elle se partage entre les soins de leur enfance et le travail qui les fait vivre. Sans appui, sans consolateur, sans pain quelquefois, elle invoque le ciel et la terre. Hélas! et que demande-t-elle? Chrétiens, souffrez que nous vous le disions : ce qu'absorbent dans un seul jour vos plaisirs dangereux ou les vanités les plus frivoles. Daignez le consacrer à nourrir ces enfants de Dieu, et leur mère infortunée vous devra son bonheur. Considérez encore votre position : le présent vous rit; votre avenir est assuré; votre cœur se glorifie de transmettre à vos enfants un nom, des titres, une fortune qui semblent devoir éterniser la gloire de votre famille. Mais le pauvre, plus grand que vous devant Dieu, s'il sanctifie son abaissement par la résignation et par la foi; le pauvre songe, en tremblant, chaque matin, que le soir peut-être ses enfants lui demanderont du pain, et qu'il ne pourra plus leur répondre que par ses larmes. Il prévoit que le jour où ses bras refuseront le travail, il ne lui restera de refuge que dans ces hospices ouverts par la charité publique. Mais seul, et ignoré sur la terre, pourra-t-il même obtenir d'aller mourir dans ce dernier asile de toutes les misères humaines? Et c'est vous, grand Dieu! qui avez établi ces différences? Croirai-je que vous n'avez voulu que fournir à quel-

ques heureux de quoi nourrir leurs passions et vivre pour le plaisir, tandis que le genre humain ne fut créé que pour les travaux? Loin de nous, Seigneur, une pensée qui vous outrage. Que l'incrédule se scandalise de l'inégalité des conditions; le précepte de la charité vient en éclaircir le mystère. C'est dans cette variété même que j'admire et votre sagesse et votre bonté. Il faut que le pauvre ait besoin de la charité du riche, et que le riche ne puisse se passer de l'industrie et de l'activité du pauvre. Il faut qu'il existe un commerce de services et de bienfaits, de dépendance et de bonté, de travaux et de récompenses, pour que les membres de la société, liés l'un à l'autre, nécessaires l'un à l'autre, comme les membres d'un même corps, ne forment qu'une famille sous les yeux du Père commun, en attendant l'ordre parfait, où le pauvre sera dédommagé des peines inséparables de sa condition, et où il ne restera d'autre inégalité que celle des mérites et des vertus. Nécessairement vous avez voulu qu'il se fît une compensation, et vous avez appelé les riches à y concourir avec vous. Ils mettent leur grandeur dans l'étude de leurs domaines, dans la pompe qui les entoure, dans les titres qui les décorent; qu'ils apprennent à la mieux connaître. O Dieu! vous avez créé les riches comme vous créâtes ces fleuves précieux qui portent chez les peuples divers l'abondance et la fertilité. Ils sont les anges chargés des messages de votre bonté; ils sont, si j'ose ainsi parler, les mains de votre Providence, les images vivantes de votre amour paternel, qui fait luire son soleil et tomber la rosée du ciel sur tout ce qui respire. Le riche qui se dégrade lui-même de ce privilége vraiment divin, a perdu toute sa dignité. Les richesses font son orgueil, et elles ne servent qu'à mettre au grand jour sa bassesse et son ignominie. Oui, sous un Dieu juste et bon, l'être insensible aux douleurs de ses frères mériterait d'éprouver tous les maux, sans trouver personne pour le soulager ni le plaindre.

Chrétiens, qui jouissez des dons de Dieu, n'oubliez donc jamais que vous n'êtes ni grands ni riches pour vous-mêmes. Vous l'êtes pour la société. C'est à vous d'achever l'œuvre de Dieu et de justifier sa Providence. *J'étais*, dit un saint patriarche, *l'œil de l'aveugle, le pied du boiteux, le père de la veuve; la bénédiction du malheureux prêt à périr venait se reposer sur moi.* « *Benedictio perituri super me veniebat.* » (*Job*, XXIX, 13.) O gloire, ô bonheur, mille fois au-dessus de la grandeur des rois! Riches du monde, osez y aspirer, vous serez des dieux sur la terre.

Et vous surtout, Mesdames, qui vous dévouez aujourd'hui aux indigents de cette paroisse, allez, au nom de Jésus-Christ, préparer un asile à l'orphelin; arrachez l'innocence aux piéges qui l'environnent; portez l'espérance et la paix dans le réduit du malheureux. Consolé par votre présence, le vieillard ne se plaindra plus d'avoir vécu trop longtemps. Les mères mourantes béniront le ciel, qui assure des soins à leurs enfants; et le pauvre, qui peut-être accusait la justice du ciel, reconnaîtra sa bonté qui lui assigna pour héritage vos consolations et vos bienfaits.

2° Ce n'est pas assez de soulager le pauvre. Quelque élevé que vous puissiez être, vous devez le respecter, le traiter avec égards, lui parler avec bonté, et l'honorer dans votre cœur. Mais quoi? est-ce bien dans ce siècle d'égoïsme et de cupidité que nous oserons parler de respecter les pauvres et d'honorer la pauvreté! dans ce siècle où la richesse est presque devenue la seule distinction que l'on connaisse; où l'on n'estime les hommes que par l'or qu'ils possèdent, ou par celui qu'ils peuvent rapporter; où l'impiété, effaçant les traits divins dont la religion avait ennobli notre nature, abandonne l'humanité, qu'elle méprise, à toutes les fureurs des passions humaines ou aux calculs honteux de l'avarice. Oui, mes frères, c'est à la face de ce monde incrédule, c'est aujourd'hui, plus que jamais, qu'il faut proclamer solennellement les belles maximes de l'Evangile. Gloire, amour et bénédiction au nom de l'humanité entière, à la foi de Jésus-Christ, qui imprime au malheur un caractère auguste et divin, et sous les lambeaux de l'indigence nous fait découvrir un être sacré.

Et comment, ô mon Dieu! les pauvres ne seraient-ils pas des êtres sacrés pour le chrétien? ils sont vos enfants de prédilection, les héritiers de votre royaume, dont il faut acheter l'amitié pour qu'ils nous ouvrent un jour les tabernacles éternels. Vous-même vous avez été pauvre; vous n'aviez pas où reposer votre tête. Peu de riches vous fréquentaient, moins encore voulaient vous suivre, parce que vous leur commandiez d'être pauvres, au moins de cœur et d'affection. C'est avec les pauvres que vous preniez vos délices; digne cortége d'un Dieu fait homme, qui voulut naître dans une étable, et mourir dépouillé sur une croix, pour consacrer dans sa personne l'éminente dignité des pauvres, et les humiliations de leur état.

O pauvres! c'est ainsi que la religion vous honore; et vous avez pu la méconnaître! *J'ai nourri des enfants*, pourrait-elle dire; « *Filios enutrivi et exaltavi;* » *et ils m'ont payée d'ingratitude*, « *ipsi autem spreverunt me.* » (*Isa.*, I, 2.) Comment s'est-elle consolée dans ses douleurs? En vous comblant de nouveaux bienfaits. Comment s'est-elle vengée de vos mépris et de vos blasphèmes? En commandant à ses enfants de vous soulager, de vous honorer, de vous aimer.

3° Et voici, mes frères, le miracle le plus touchant de la puissance de notre foi: vous aimerez Jésus-Christ dans leur personne: *Celui qui reçoit un de ces petits en mon nom, me reçoit moi-même:* « *Qui susceperit unum parvulum talem in nomine meo, me suscipit.* » (*Matth.*, XVIII, 6.)

Ames pieuses, qui connaissez Jésus-Christ, et qui avez goûté quelque chose de son amour,

si vous aviez vécu dans les jours de sa vie mortelle, dans la terre heureuse qu'il sanctifia par sa présence, n'auriez-vous pas envié le sort de Marthe, de Marie, de Zachée, qui furent les hôtes d'un Dieu fait homme ? Le voici qui vient frapper à votre porte, dans la personne de ce pauvre abandonné : lui refuserez-vous un asile ? Si vous l'aviez trouvé dans l'étable de Bethléem, livré aux rigueurs de l'indigence et du froid, avec quel transport vous l'auriez recueilli dans vos maisons ? Nous l'avons trouvé ; nous vous le présentons dans l'orphelin, délaissé quelquefois dans un réduit plus pauvre encore. Hélas ! il n'a plus une mère pour essuyer ses larmes et le réchauffer dans son sein. S'il s'était rencontré sur vos pas fuyant dans une terre étrangère, avec quel bonheur vous l'auriez adoré parmi des peuples idolâtres. C'est pour lui-même que nous sollicitons votre pitié. Le voici dans des âmes encore pures, mais exposées à toutes les séductions de la misère. Considérez cette grande ville : c'est un gouffre immense où la jeunesse accourt de toutes parts pour s'engloutir et pour se perdre. Autour d'elle, le crime veille ; sans cesse, il se présente l'or à la main, et trafique, la tête levée, de l'innocence et du malheur. O mon Dieu ! n'aurez vous pas quelques amis qui daignent sauver vos enfants, quand vos ennemis infatigables ne calculent ni soins ni sacrifices pour vous les arracher et les faire périr ?

Qui que vous soyez, grands du monde, riches de la terre, vous aimerez les pauvres, du moins par reconnaissance et par intérêt. C'est sur eux que reposent tous vos droits au salut éternel. Ouvrez l'Evangile, qu'y trouvez-vous qui ne doive vous faire trembler ? Partout des menaces et des anathèmes. *Et maintenant*, s'écrie un apôtre, *ô riches ! pleurez et jetez des cris de douleur : « Agite nunc, divites, plorate ululantes in miseriis vestris. »* (*Jac.*, V, 1.) ***Vous avez vécu dans les délices sur la terre, semblables à la victime que l'on engraisse pour le sacrifice : « in die occisionis. »*** (*Ibid.*, 5.) Serait-il vrai qu'en vous condamnant au malheur d'être riches, Dieu vous aurait enveloppés de pièges inévitables, et marqués, dès votre naissance, du sceau d'une éternelle réprobation? Rassurez-vous : dans son amour, il vous a donné les pauvres. L'anathème disparaît, et toutes les bénédictions deviennent votre partage. Le pauvre ravira le ciel par la patience et les travaux : vous pouvez l'acheter par les dons de la charité. Toutes les vertus des pauvres sont amères et difficiles : la première vertu du riche c'est la miséricorde et l'amour. Dieu vous oblige à faire des heureux ; n'est-ce pas vous commander de le devenir vous-mêmes ? Dans ces domaines où vous régnez par l'opulence et le pouvoir, Dieu vous appelle encore à régner par les bienfaits. Aimez les pauvres ; préparez pour la jeunesse l'instruction et le travail. Après avoir perçu les fruits légitimes de votre terre, laissez tomber un regard paternel sur ceux qui la cultivent. Après le compte de leurs travaux, demandez aussi celui de leurs misères. Secondez le zèle d'un pasteur vertueux ; veillez avec lui sur les indigents. Que dans les soucis qui les assiégent, votre nom vienne se placer parmi les ressources qui leur restent. Que dans les malheurs qui les frappent, leurs regards se tournent vers vous, comme vers l'image de la Divinité qui les protége. Qu'ils trouvent toujours en vous un appui, un bienfaiteur, un père. C'est alors que vous serez grands devant Dieu et devant les hommes ; et ce qui doit vous toucher plus encore, c'est ainsi que vous ferez bénir Dieu et aimer sa religion, qui, seule, sait former des maîtres humains, des riches compatissants, dévoués au bonheur de tout ce qui les entoure.

Heureux, mille fois heureux les pères qui laissent à leurs enfants des noms consacrés par l'amour religieux des pauvres. Heureuses les familles où ces touchantes vertus se perpétueront d'âge en âge. Aimés de Dieu, chéris des hommes, leurs enfants se transmettront, avec la gloire de leurs pères, les bénédictions du pauvre, le plus précieux des héritages.

Voilà, mes frères, les devoirs que la religion vous impose à l'égard des pauvres. Examinons dans quel esprit vous devez les remplir.

SECONDE PARTIE.

Dans quel esprit devons-nous remplir nos devoirs envers les pauvres? Dans l'esprit de la foi.

L'esprit de la foi est nécessaire, 1° pour assurer le mérite de nos œuvres ; 2° pour assurer l'accomplissement de nos devoirs.

1° Pour assurer le mérite de nos œuvres. Je parle ici du mérite surnaturel, qui seul peut donner droit aux récompenses éternelles. Vous ne l'ignorez pas, chrétiens ; le ciel n'est promis qu'aux actions qui se font en vue de Dieu, et par Jésus-Christ. Il n'est pas sous le ciel un autre nom donné aux hommes pour se sauver; et lui-même nous le déclare : *Sans moi*, dit-il, ***vous ne pouvez rien : « Sine me nihil potestis facere. »*** (*Joan.*, XV, 5.) Vous donc, hommes sensibles, qui vous livrez avec bonheur aux penchants si doux d'un naturel heureux, d'une âme compatissante, nous ne vous dirons pas : Méprisez ces touchantes affections, qui plaisent toujours à Dieu, parce qu'elles sont son ouvrage. Non. Soyez fidèles à les écouter, et généreux pour les suivre ; mais imprimez-leur le caractère divin de la charité. Pourquoi vous arrêter à la créature, tandis que vous pouvez vous élever jusqu'à Dieu ? Que la charité, dominant tous les autres motifs, soit toujours la fin dernière et souveraine de vos œuvres ; et vous viendrez avec assurance en demander le prix à Dieu, puisque ce sera pour lui que vous aurez agi. ***Ego merces tua magna nimis.*** (*Gen.*, XV, 1.)

Mais s'il est des hommes que la seule bonté du cœur dévoue au soulagement de leurs frères, viendrions - nous calomnier leurs sentiments et disputer aux malheu

reux les consolations qu'ils leur prodiguent? A Dieu ne plaise, mes frères ; nous leur dirons : Loin d'abandonner les indigents, multipliez, s'il se peut, vos bienfaits. La religion regarde avec respect cette compassion pour le malheur, cette bonté de la nature, traits augustes de la ressemblance divine. Vous n'êtes pas loin du royaume de Dieu, pourquoi refuseriez-vous d'y entrer? pourquoi perdre la plus précieuse des récompenses, en dédaignant de sanctifier par la foi les vertus qui vous honorent ? La bienfaisance vous laisse seuls; la charité vous unirait à Dieu : la bienfaisance vous procure des consolations toujours faibles, passagères et souvent mêlées d'amertumes ; levez les yeux vers le ciel, c'est-là qu'une couronne vous est présentée ; et du moins si la grâce ne parle point à votre cœur, appelez-la par vos prières. Les pauvres aussi pleureront pour vous ; et leurs vœux, unis à vos œuvres, vous obtiendront tôt ou tard cette foi qui, opérant par la charité, doit vous assurer le prix du bien que vous aurez fait : *Ego merces tua magna nimis.*

2° Je dis encore que l'esprit de la foi est nécessaire pour assurer l'accomplissement de nos devoirs envers les pauvres. En effet, mes frères, sans la lumière de la foi, les hommes ne connaîtraient pas même leurs devoirs envers les pauvres ; sans les motifs de la foi, ou ils ne les rempliraient pas, ou ils ne les rempliraient qu'imparfaitement.

Qu'est-il besoin, nous dit-on tous les jours, de faire descendre une loi du ciel en faveur des indigents? La nature nous avertit que le pauvre est notre frère : ne suffit-il pas d'être homme pour s'unir à toutes les douleurs humaines et trouver son bonheur à les soulager ? Mais sans doute il nous sera permis de demander à notre tour qui nous apprit à entendre le langage de la nature et à lire dans notre propre cœur. Parcourez l'histoire du genre humain avant la naissance du christianisme : quelle idée se faisait-on, je ne dis pas des devoirs envers les malheureux, mais des premiers rapports des hommes entre eux et des liens les plus sacrés de la nature? Partout vous verrez la nature outragée, la bienveillance générale inconnue, ou resserrée dans les bornes de chaque société particulière ; le droit de la guerre réduit à la destruction ou à la servitude, plus cruelle que la mort même ; l'esclave abandonné sans défense à la cruauté de son maître, à son avarice, à tous les outrages; l'épouse tristement captive, et la maternité sans honneurs; le sang des enfants livré au caprice des pères, ou aux calculs d'une politique barbare ; le meurtre ensanglantant les jeux publics; et, d'un bout de l'univers à l'autre, les autels de la divinité ruisselant du sang de l'innocence dont ils devaient être l'asile. Voilà ce que furent les hommes durant la suite de tant de siècles, non pas au fond des forêts, non pas dans les pays sauvages, mais dans ces contrées fameuses éclairées par la philosophie et policées par tous les arts. Quelle puissance donna donc enfin une voix à l'humanité, assura quelques droits à la faiblesse et au malheur? N'est-ce pas la religion de Jésus-Christ? Elle a changé la face du monde. N'est-ce pas elle qui fit disparaître les législations barbares avec les cultes sanguinaires? Seule, pendant dix-huit siècles entiers, elle a soutenu l'infortune, soulagé l'indigence et préparé les vertus mêmes du siècle qui devait la méconnaître. La bienfaisance n'a paru qu'à la suite de la charité. Nous n'avons connu l'humanité qu'après la loi de Jésus-Christ ; et la morale si touchante dont notre siècle se fait gloire se compose des lambeaux de l'Evangile dont nous avons déchiré le titre.

Mais, si la philosophie peut répéter les leçons divines de la foi, elle ne saurait inspirer la force de les pratiquer; et les vertus qu'elle fait naître resteront toujours imparfaites. Non, non ; ce n'est pas assez de parler en termes pompeux des affections et des devoirs ; il faut une règle aux affections ; il faut une base aux devoirs et des motifs aux sacrifices. Les hommes ont besoin de voir au-dessus d'eux un maître qui leur impose ses lois avec une autorité souveraine ; un témoin qui en éclaire l'observation ; un juge enfin qui doit leur rendre un jour et le bien et le mal qu'ils auront fait à leurs frères, fût-ce dans les déserts ou dans les ténèbres de la nuit.

L'erreur ou plutôt le crime de notre siècle fut de vouloir nous séparer de Dieu ; de vouloir être sans Dieu sages et bons, et maintenir la société tandis qu'on en brisait le lien nécessaire en bannissant le Père commun.

Ils se sont séparés de vous, ô lumière qui éclairez tout homme venant au monde ! et les sages ont perdu leur sagesse ; et ils ont contesté jusqu'à la réalité de la vertu ; et après avoir disputé sur tous les principes, ils se sont arrêtés à l'indifférence pour tous les devoirs. *Abierunt in confusionem fabricatores errorum.* (*Isa.*, XLV, 16.)

Ils se sont séparés de vous, Législateur souverain, source unique de toute autorité sur la terre : et le monde civilisé s'est troublé ; les lois ont perdu leur majesté, le pouvoir sa garantie; les trônes se sont ébranlés; la confusion a passé de l'Etat dans la famille, et jusqu'au sein de la religion : et au bel ordre établi par votre providence a succédé l'anarchie politique, domestique et religieuse : *Abierunt in confusionem fabricatores errorum.*

Ils se sont séparés de vous, principe unique de toute bonté, de tout amour; et ils n'ont plus aimé qu'eux-mêmes : tous les rapports se sont confondus ; et l'intérêt personnel, consacré comme unique loi, se trouve enfin la seule vertu que l'on nous laisse, la seule ressource que l'on prépare au malheureux, après lui avoir ravi l'Evangile qui le console, et la charité qui le soulage : *Abierunt in confusionem fabricatores errorum.*

énération infortunée, vous avez repoussé

la charité en invoquant la bienfaisance; et l'égoïsme s'est montré. Par lui l'on ne connaît plus ni la religion, ni l'humanité, ni le devoir : un luxe désordonné tarit la source des bienfaits. Les mœurs publiques, précipitées vers leur ruine, réclament plus que jamais l'appui de la religion; et c'est alors que l'on voudrait la rejeter comme inutile.

Ah! cette religion sainte nous laisse nous enorgueillir de notre humanité, de nos vertus; mais elle en appelle de nos jugements: elle en appelle à ces tristes dépôts de toutes les misères humaines, d'où s'exilèrent avec elle la consolation et l'espérance; elle en appelle au lit des mourants, où la philosophie se tait, où la bienfaisance n'a plus rien à donner, tandis que la croix de Jésus-Christ et les prières de son Eglise adoucissent les derniers moments, et préservent du désespoir; elle en appelle à ces cachots, où elle fait descendre tour à tour la résignation et le repentir; elle en appelle à l'échafaud, où la victime des lois humaines va mourir sans espérance comme sans remords, si la religion ne la recueille dans son naufrage. Combien de fois ne l'a-t-on pas vue fléchir le farouche assassin, tirer des larmes au meurtrier, effacer l'horreur de son crime, par le spectacle attendrissant de ses regrets, et jusque dans l'ignominie du supplice, lui faire trouver le commencement de son triomphe.

Que ce soit donc la charité qui vous anime; non-seulement vous ferez le bien, mais vous le ferez parfaitement, je veux dire purement, constamment, généreusement.

Parmi ceux qui se laissent guider à d'autres motifs, quelques-uns, pleins de faste et d'orgueil, ne cherchent que les hommages des hommes. Il faut que leurs bienfaits retentissent dans les places publiques, et soient proclamés par mille voix : *Ut honorificentur ab hominibus.* (*Matth.*, VI, 2.) Pour vous, contents des regards de Dieu, heureux de lui obéir et de lui plaire, vous lui garderez le secret du bien que sa charité vous inspire. Votre main gauche ignorera ce qu'aura fait votre main droite : *Et votre Père, qui voit dans le secret, vous rendra le prix de vos œuvres : « Pater tuus reddet tibi. »* (*Ibid.*, 4.)

D'autres, plus excusables dans leur erreur, se complairont dans les bénédictions du pauvre, dans ses hommages, dans son amour. Mais quelle surprise, quelle douleur, lorsqu'avec l'indigence ils trouvent quelquefois tous les vices réunis; l'insensibilité à côté de la misère; et, au lieu de la reconnaissance, sur laquelle ils aiment à compter, l'ingratitude à laquelle il faut s'attendre presque toujours. Alors le cœur se glace, la bienfaisance perd son attrait; et l'on a vu plus d'une fois ces ardents amis de l'humanité finir par une indifférence désolante, ou une misanthropie décidée. Pour vous, en soulageant le pauvre, adressez votre offrande à Dieu; et si les pauvres sont ingrats, lui-même s'est chargé de la reconnaissance : *Pater tuus reddet tibi.*

Ajoutons que la charité est le seul motif qui agisse en tout temps, en toute circonstance; le seul qui réponde à tout, qui triomphe de tout; le seul enfin qui consacre l'homme tout entier au bonheur et au salut de ses frères. L'humanité compatit, la bienfaisance répand des consolations, des secours; la charité seule se dévoue, et c'est par ce dévouement que la religion de Jésus-Christ opéra tous ses miracles.

O vous qui balancez peut-être à l'adorer et à la suivre, cette religion plus aimante encore que sublime, toujours active, toujours féconde, comme le Dieu dont elle émane; voyez-la s'élever sur ce globe désolé, semblable à l'astre bienfaisant dont la lumière tranquille et vivifiante fait naître, conserve, embellit tout dans l'univers. A sa présence, les vertus naissent et se multiplient; la terre semble renouvelée par les bénédictions du ciel, et les bienfaits de la charité. De faibles vierges foulent aux pieds les attraits du plaisir et les délices de la vie : par elles, l'enfance est instruite, l'indigence est soulagée, les mourants sont consolés. Chaque hameau a son pasteur; que son ministère est sublime! il sera l'appui de la vertu, le père des pauvres, et l'ami de tous les malheureux! et jusqu'au sommet des montagnes, au sein des neiges éternelles, la religion plaça ses sentinelles pour veiller sur le voyageur qui s'égare. Aimable et sainte religion, je vous vois descendre du palais du riche dans la chaumière du pauvre; du sein des cités vous volez au fond des déserts; vous portez vos bienfaits partout où le soleil fait pénétrer ses rayons! Que dis-je? jusqu'au fond des abîmes. Quand la cupidité va ravir des trésors aux entrailles de la terre, à la suite de l'avare je vois descendre la religion, aussi passionnée pour les âmes que l'homme avide l'est pour l'or; et les victimes englouties dans ces tombeaux des vivants bénissent encore la charité qui leur y fait trouver des apôtres.

Croirait-on, ô mon Dieu! que cette foi si consolante puisse encore trouver des indifférents ou des ennemis? Ah! s'ils résistent à tant de lumières, il ne nous reste plus, mes frères, qu'à leur offrir le défi solennel que présentait autrefois le prophète Elie aux faux prophètes de Baal. Ce n'est point par des discours que se démontre la vertu, c'est par les œuvres. Invoquez donc cette sagesse dont vous vous êtes faits les apôtres: *Invocate nomina deorum vestrorum.* (III *Reg.*, XVIII, 24.) Voilà les prodiges de la religion, essayez de les imiter.

Que le culte et les honneurs demeurent à la doctrine qui, embrasant les âmes d'un feu sacré, les dévoue au bonheur de leurs frères et au bien de la société. *Qui exaudierit per ignem, ipse sit Deus* (*Ibid.*). Allez à votre tour, ainsi que les ministres de Jésus-Christ, porter au peuple des campagnes les lumières et les consolations. Bornez comme eux votre fortune à la plus pauvre subsistance; votre gloire à veiller sur l'indigent, à catéchiser l'enfance, à consoler les mourants;

et quand vos forces épuisées ne seconderont plus votre zèle, que l'on vous voie en cheveux blancs, assis au milieu d'un peuple grossier, l'instruire, le consoler, et partager avec lui le plus rigoureux nécessaire. Ce n'est pas tout encore ; volez au delà de l'Océan, pour évangéliser des sauvages, et mourir avec joie par leurs mains : osez, sans armes et sans défense, affronter les rois barbares pour briser les chaînes de vos frères : quittez tout pour vivre et mourir au service des malheureux. Dans ce sexe, quelquefois trop docile à de dangereuses leçons, essayez de former des émules des vierges de Jésus-Christ : qu'elles se dévouent dans nos hôpitaux au service des indigents ; qu'elles n'aient plus d'autre spectacle que celui des misères humaines, d'autre plaisir que de veiller au lit des malades et de soulager leurs douleurs, d'autre espérance que d'achever dans les travaux le sacrifice d'une vie dont la charité ne fait plus qu'un martyre continuel. Alors peut-être il vous sera permis de placer votre morale à côté de la foi, et de commencer le parallèle.

Pour vous, mes frères, qui connaissez l'excellence de la charité chrétienne, souffrez qu'en finissant nous vous adressions ces paroles du prophète Daniel au roi de Babylone : *Et maintenant que mon conseil trouve grâce devant vous : « Consilium meum placeat tibi. » Rachetez vos péchés par l'aumône : « Peccata tua eleemosynis redime.* (*Dan.*, IV, 24.) Ce n'est pas tout de vivre ici-bas dans l'abondance et la prospérité. Que vous servirait d'avoir gagné, d'avoir possédé le monde entier, si vous veniez à perdre votre âme ? Vous ne ferez que passer dans ces domaines ennoblis par vos noms ; peut-être un âge avancé ou des infirmités prématurées vous avertissent déjà que le jour du Seigneur est proche. *Quelque élevé que vous soyez, votre gloire ne descendra point avec vous : « Non descendet cum eo gloria ejus. »* (*Psal.* XLVIII, 18.) Vous irez seul, dépouillé, saisi d'épouvante, dans la région des ténèbres et des ombres de la mort. Au dernier jour, lorsque Dieu vous évoquera de la poussière des tombeaux, vos titres et vos honneurs ne vous accompagneront pas ; les vertus seules revivront avec les crimes. Alors l'âme charitable, revêtue de ses œuvres comme d'un ornement de gloire, brillera des splendeurs divines. Les pauvres consolés par ses soins descendront du sein d'Abraham pour la porter en triomphe aux pieds du souverain juge. Rendez-vous dignes de ce bonheur, et suivant l'ordre de Jésus-Christ, *faites-vous avec vos richesses des amis qui vous introduisent dans les tabernacles éternels.* (*Luc.*, XVI, 9.) Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

POUR L'ŒUVRE DES SAVOYARDS.

Prêché dans l'église des Missions-Etrangères, le 22 décembre 1817.

Euntes renuntiate quæ vidistis : pauperes evangelizantur. (*Luc.*, VII, 22.)

Allez, et racontez ce que vous avez vu : l'Evangile est annoncé aux pauvres.

A la vue de cette assemblée, n'êtes-vous pas frappés, mes frères, d'une sainte et religieuse admiration ? D'un côté se présente tout ce que le monde a de plus illustre et de plus grand ; de l'autre ce que l'humanité peut offrir de plus touchant : la pauvreté, la jeunesse et l'abandon. Ici la fortune, la naissance, l'élévation ; là une foule indigente et toujours dédaignée, dont le riche n'ose même approcher, et qui ne peut se rencontrer avec vous que dans les temples. Le monde vous demandera peut-être quel motif impérieux, quel puissant intérêt peut réunir des extrémités si opposées ; vous lui répondrez : *Les pauvres sont évangélisés : « Pauperes evangelizantur. »* Voici le triomphe de la religion. Touchés d'un zèle vraiment chrétien pour le salut des âmes, frappés des malheurs que la dépravation de tout un peuple attirerait sur la société, les riches ont quitté leurs demeures, les grands descendent de leurs palais à la suite d'une princesse auguste que l'on voit toujours accourir la première aux gémissements de la religion et de l'humanité. Ils viennent assurer aux pauvres l'instruction religieuse ; ils viennent, comme ces célestes intelligences, toujours occupées à éclairer les hommes dans leurs ténèbres ou à les consoler dans leurs douleurs ; ils viennent, comme les enfants du Père céleste, qui ne dédaigne aucune des âmes qu'il a formées, et se plaît à manifester sa grandeur par l'étendue de ses bienfaits. *Pauperes evangelizantur.*

Honneur donc à cette religion divine, à qui le riche doit ses vertus, et le pauvre la lumière qui le dirige, avec les sentiments qui le sanctifient. Honneur à ce lien sacré qui rapproche le riche de l'indigent, le faible du puissant, et réunit tous les humains comme les enfants d'une même famille, dans la connaissance et l'amour du Père commun.

Sans doute vous n'attendez pas, Messieurs, les recherches de l'éloquence humaine dans le sujet le plus modeste et le plus humble qui se puisse traiter dans les chaires chrétiennes. Au milieu des pauvres qui vous entourent, vous ne voulez d'autre langage que celui de la plus simple piété. C'est aussi le seul que nous prétendions vous adresser. Nous vous exposerons d'abord la nécessité de continuer à ces enfants l'instruction religieuse que déjà vos secours leur procurent. Nous vous raconterons ensuite ce que le zèle a déjà fait pour seconder votre charité. Esprit-Saint, vous seul avez inspiré cette utile institution. Tout ici doit être votre ouvrage. Donnez-nous de convaincre les esprits, de toucher les cœurs, et nous aurons été assez éloquents. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le zèle du salut des âmes, votre intérêt et celui de la société, tels sont les motifs

qui doivent nous déterminer à continuer à ces enfants l'instruction religieuse. Entre tous les enfants des pauvres, il n'en est point de plus abandonnés que ceux dont nous plaidons ici la cause. Sans famille, sans domicile fixe, errants par état et par nécessité, ils n'appartiennent à aucune paroisse et n'ont droit à aucune école ; ils n'oseraient, couverts des lambeaux de l'indigence, se présenter à aucune réunion commune : les instructions mêmes établies en leur faveur, ils ne pourraient les fréquenter, s'ils n'y trouvaient le pain que chaque jour ils sont obligés de se procurer par le travail ; et il faut que la religion les dédommage du temps qu'ils lui ont consacré. Ainsi le Sauveur du monde s'attendrissait sur le peuple qui le suivait. *Nourrissez-les*, disait-il à ses disciples : « *Date illis vos manducare* (*Matth.*, XIV, 16); » *Car ils n'ont pas d'autres ressources :* « *Non habent quod manducent.* » (*Matth.*, XV, 32.) Si vous pouviez les abandonner, mes frères, ils se trouveraient donc privés de toute instruction religieuse, et par un malheur inouï dans une société chrétienne, réduits à vivre et à mourir sans religion et sans Dieu. Est-il parmi vous des chrétiens profondément pénétrés de la nécessité de connaître Dieu, du bonheur de l'aimer et de le servir ; des chrétiens qui envisagent Jésus-Christ même dans le pauvre, et qui connaissent le prix des âmes? C'est à eux que nous présenterons d'abord ces enfants de Dieu.

Hélas ! depuis le jour qui leur ravit le prêtre vertueux que la religion leur avait donné pour père (42), ils erraient dans cette capitale, livrés à toutes les séductions, à tous les périls. En vain la charité s'empressait, après le naufrage, de recueillir tous les débris ; ils avaient échappé à la charité même. Je me trompe, la charité gémissait ; mais l'étendue de cette œuvre et les secours qu'elle exige intimidèrent longtemps le zèle. En vain les temples se rouvraient, et la parole de Dieu retentissait de toutes parts : eux seuls, depuis vingt-cinq années, restaient abandonnés, sans personne qui leur enseignât qu'il y a un Dieu, qu'ils ont une âme ; qu'il existe des devoirs qu'il faut remplir, des lois qu'il faut observer, un paradis qu'il faut gagner. Consentirez-vous, mes frères, qu'ils retombent dans ces ténèbres dont ils commencent à sortir, et qu'ils restent pour toujours voués à l'ignorance et à tous les vices? C'est à vous que s'adresse aujourd'hui la religion, la religion à qui vous les avez rendus, et qui, après avoir pleuré leur perte, s'est réjouie de leur retour. C'est elle qui vous sollicite en leur faveur. Sous ces dehors humiliants, sous cet appareil de l'indigence, elle vous montre des âmes créées à l'image de Dieu, rachetées de son sang, destinées à le posséder. Les anges veillent à leur garde, un trône les attend dans le ciel ; faudra-t-il qu'ils en soient privés, et qu'après une vie de misère et de douleurs, ils n'obtiennent pas une vie meilleure, cette vie éternelle pour laquelle ils furent créés?

Hé quoi ! des débris de son sacerdoce l'Eglise de France envoie encore des apôtres vers les nations les plus éloignées ! Du sein de cette maison, sanctuaire du zèle apostolique, des prêtres, embrasés par la charité, vont évangéliser les barbares et poursuivre le sauvage au fond de ses forêts pour le conquérir à Jésus-Christ ! et au milieu de vous, à la porte de vos maisons et de vos temples, une génération s'élève qui ne connaîtra pas même Dieu ? Etrangère à toute religion, à toute morale, elle manquera des notions primitives dont le sauvage n'est pas privé ? Ah ! si la réunion de tous les périls qui rendraient leur perte inévitable sont des titres à votre compassion, nous n'avons que trop de droits de la réclamer en leur faveur. Considérez leur condition.

Au milieu de cette capitale, centre de la corruption et de l'impiété, leur demeure est sur les places publiques. C'est là qu'ils sont témoins de tous les scandales que multiplient l'effronterie du vice et la licence de toutes les passions. Voilà les seules écoles qu'ils fréquentent.

Tout ce qu'il y a de plus grossier dans la multitude, de plus vil, de plus rebuté dans l'espèce humaine, voilà leurs maîtres et leur société. Leurs travaux mêmes ne les sauvent point du désœuvrement, et la rigueur des temps les condamne souvent à une dangereuse mendicité. En un mot, rien pour la vertu : tout ce qui peut porter au vice, voilà la seule éducation qu'ils trouvent parmi nous. Et cependant cette ville s'honore de compter une foule d'âmes généreuses et chrétiennes ! Votre zèle multiplie chaque jour les établissements pour la jeunesse indigente. Mais, tandis que nous oublions ces infortunés, ils restent à la discrétion de quiconque veut s'en emparer. Un artisan de crimes cherche-t-il des disciples dont il puisse corrompre la jeunesse ? c'est parmi ces enfants abandonnés qu'il va choisir ses victimes. Faut-il préparer un forfait ou en faire disparaître les traces ? le malfaiteur s'adresse à ces malheureux, dont il est si facile de tromper la simplicité. Vous frémiriez, chrétiens, si vous pouviez connaître tous les piéges dont leur jeunesse est environnée. Qu'il vous suffise de savoir qu'ils seront à la solde de tous les vices et de tous les crimes, si la religion ne les protége. Et maintenant, je vous demande qui de vous pourrait penser que leurs intérêts soient totalement séparés des nôtres? Est-il indifférent à la tranquillité générale que tout ce peuple croie à une religion, reconnaisse quelques principes, ou qu'il vive sans foi, sans loi, sans autre frein que la crainte des chaînes et des bourreaux? Remarquez-le, chrétiens, nous ne vous

(42) L'abbé de Fénelon, qui périt sur l'échafaud en 1794.

parions pas de ces enfants du peuple, fixés par leurs travaux dans la maison paternelle. Sans famille, sans surveillants, ceux-ci se trouvent partout et ne sont fixés nulle part. Vous les trouvez dans la capitale et dans les provinces, dans les villes et dans les campagnes, dans les places publiques et jusque dans vos maisons. Dressés, dès leur enfance, à pénétrer partout, ils s'échappent avec la même facilité; c'est une sorte de tribu toujours errante, qui, par son obscurité, son indigence, son genre de vie, se dérobe aisément à la vigilance la plus active.

Ce n'est donc pas ici une de ces bonnes œuvres isolées dans leur objet, ou bornées dans leur utilité; c'est une institution d'utilité publique aussi nécessaire à la société qu'elle est touchante et sacrée aux yeux de la religion. Et si la charité ne l'avait déjà fondée, l'ordre public, la sûreté commune, tous vos intérêts vous commanderaient de l'établir.

Allons encore plus loin; oublions pour un moment ces considérations particulières. Quand il ne s'agirait que d'arracher à la dépravation une classe nombreuse du peuple; cet unique, mais puissant motif, surtout dans les circonstances où nous sommes, mériterait tout votre intérêt. Oui, tous vos intérêts vous le commandent; oui, tant que notre voix pourra se faire entendre, nous ne cesserons de vous le répéter. Hâtez-vous d'arrêter la dépravation populaire; elle croît, elle s'étend, et déjà vous enveloppe de toutes parts.

Jetez les yeux autour de vous; voyez comme les doctrines licencieuses et désolantes s'établissent et s'enracinent parmi la multitude. Interrogez vos pasteurs, ils vous diront que chaque jour voit multiplier le nombre de ces unions scandaleuses, dont la religion n'a point sanctifié les liens; de ces enfants dévoués à l'impiété dès leur naissance, et sur lesquels le nom de Dieu ne fut jamais invoqué; de ces familles où la religion n'est connue que par les outrages et les blasphèmes dont elle est l'objet. Ainsi s'élève dans vos cités une race d'hommes inconnus jusqu'à nous; des hommes unissant la grossièreté de l'ignorance à une impiété farouche; qui ne connaissent d'autre droit que la force, d'autre Dieu que l'intérêt, d'autres lois que les appétits brutaux de la nature; des hommes entraînés vers le crime par l'instinct horrible du mal, qui est le dernier terme de la dépravation humaine; pour qui les forfaits sont un besoin, et le bouleversement un intérêt toujours présent.

Ah! que l'impiété triomphe et se félicite: *Gaude et lætare, filia Edom.* (*Thren.*, IV, 21.) Le peuple s'éloigne des temples de Dieu; mais il fréquente les théâtres licencieux et tous les lieux de dissolution. Il n'apprend plus les éléments de la foi de ses pères; mais il se nourrit de ces productions empoisonnées qui irritent son indépendance et déchaînent toutes ses passions. Il déserte les instructions saintes, où il apprenait la patience dans ses travaux, la soumission, l'amour du prince; vous savez quelles leçons il reçoit, et ce qu'on a droit d'en attendre. Que l'impiété se réjouisse donc : *Gaude et lætare, filia Edom;* ou plutôt qu'il tremble de recueillir les fruits amers qu'il a semés, et que lui-même s'unisse à nous pour détourner de trop justes présages.

Portez encore plus loin vos regards : avez-vous contemplé ces campagnes désolées, où la religion ne fait plus entendre sa voix ? Nous ne vous demanderons pas ce que sont devenues l'innocence, la simplicité, la probité dont elles furent si longtemps l'asile; l'impiété a tout détruit; elle a flétri les âmes, elle a su dégrader jusqu'aux sentiments les plus doux de la nature.

Et vous, mes frères, en qui la religion, l'éducation, la bonté du cœur ont si parfaitement développé ces nobles et touchantes affections, dites quel effroi vous saisit en voyant comment, en cessant d'être chrétiens, plusieurs ont presque cessé d'être hommes ! Qu'avez-vous vu dans l'intérieur des familles? L'indépendance, la violence, les outrages : des enfants qui sont un fardeau pour d'avares parents, et souvent plus négligés que les animaux qui les servent; des pères méconnus, délaissés dans leur vieillesse, traînant leur mendicité à la porte d'un fils ingrat, qui jouit insolemment du fruit des travaux paternels : les liens les plus sacrés foulés aux pieds, outragés impunément par les attentats les plus révoltants. Chaque jour des récits lamentables, le crime se débordant comme un torrent, avec des caractères que l'imagination n'ose même se retracer; crimes, pour le dire en passant, dont le moindre est le suicide, autrefois inconnu au peuple, aujourd'hui devenu vulgaire.

Reconnaissons-le donc enfin : un peuple sans Dieu est nécessairement un peuple sans morale. Le riche prendra de l'athéisme ce qui favorise ses penchants; le pauvre y puisera l'oubli de tout devoir et de tout sentiment humain. Dans les riches, l'athéisme produit les vices; dans le peuple il enfante tous les crimes. Si la religion se tait pour le peuple, toute lumière s'éteint, toute morale finit. Il n'est pas d'institution qui résiste à l'athéisme devenu populaire. Alors vient la barbarie, non pas la barbarie qui naît de l'ignorance, mais celle qui a pour principe le mépris de toute vérité, de toute vertu, et pour effet inévitable le renversement de tout ce qui est légitime, nécessaire et sacré parmi les hommes.

SECONDE PARTIE.

Pardonnez, âmes fidèles, et vous surtout, auguste fille de saint Louis, si jusqu'ici nous vous avons offert de sombres et lugubres tableaux, trop affligeants pour votre piété. Je parle à un siècle indifférent; la vérité n'a pas trop de toute sa force pour l'émouvoir; hélas! que pourront nos faibles

discours, lorsque tous les châtiments du ciel et tous les prodiges de sa miséricorde le trouvent encore insensible? Mais il est temps de vous présenter des images plus douces et plus dignes de vos regards.

A quelques dangers que cette jeunesse soit exposée, il faut l'avouer, on trouve encore en eux la simplicité, la probité, la droiture, qui ont toujours caractérisé ce bon peuple. Mais, mes frères, ce sont là les dernières traces de l'ancienne foi; déjà même elles commencent à s'affaiblir : voulez-vous les laisser effacer. Permettrez-vous que la licence et l'abandon viennent enfin y substituer les habitudes de l'athéisme? Les passions, le besoin, l'ignorance sont les trois grandes tentations de l'humanité; quand elles se trouvent réunies, il n'est point de naturel heureux qu'elle ne pervertissent tôt ou tard. Aussi, cette Providence, sans laquelle un passereau ne tombe pas du ciel, a veillé sur ces pauvres enfants. Ils reçoivent enfin l'instruction dont ils furent si longtemps privés. Ne nous demandez pas quel sage, quel ami de l'humanité s'est abaissé jusqu'à eux. Dans ce siècle de philosophie et de lumière, le philosophe, tranquille au sein de l'étude et du loisir, disserte éloquemment sur la morale. Le riche mondain encourage de son superflu quelques institutions utiles. Mais s'il faut dévouer son repos, ses soins, sa personne; s'environner de ce qu'il y a de plus délaissé dans la jeunesse indigente; leur faire répéter péniblement les éléments des premières vérités, sans se rebuter jamais; les suivre au dehors avec une sollicitude paternelle; et, après avoir épuisé ses propres jouissances, venir solliciter de la charité publique de quoi leur payer leur présence aux leçons qu'on leur prodigue; ah! mes frères, ne demandons rien de pareil à la sagesse purement humaine; il n'en existe aucun exemple parmi les sages anciens ni modernes. Pour un tel dévouement, il faut voir dans le malheureux autre chose que sa misère : ce sont les âmes qu'il faut envisager; ce sont les âmes qu'il faut apprécier dans les idées sublimes de la foi. C'est le ciel qu'il faut chercher; voilà le seul prix qui puisse inspirer et payer de pareils soins.

Mais l'incrédule demandera peut-être ce qu'on leur apprend de si utile? Nous répondrons avec simplicité : on s'efforce d'effacer de leur esprit ces maximes si souvent inculquées au peuple, que l'intérêt est la loi suprême; que la richesse et le pouvoir sont des usurpations sur les droits du pauvre; qu'il faut par tous les moyens jouir de la vie présente, parce qu'il n'y a rien au delà. On étouffe dans leur cœur ces dispositions dont on a si longtemps nourri la multitude : l'indépendance de toute autorité, la haine de toute prééminence, et la cupidité, jalouse de tous les biens dont ils sont privés.

On leur enseigne enfin d'autres maximes, que l'impiété ne leur enseigne point : Tu ne tueras pas; tu ne déroberas pas le bien d'autrui : tu ne désireras rien de ce qui est à lui.—Craignez Dieu, et honorez le roi.—Celui qui ne travaille pas ne mérite pas le pain qui le nourrit. Enfin, on ne se lasse point de leur répéter que, si le crime échappe aux yeux des hommes, il n'est ni désert ni ténèbres qui puissent le dérober aux yeux de Dieu et à ses châtiments. C'est la seule civilisation dont ils soient susceptibles, et il n'est que la religion qui civilise ainsi les hommes. Telle est l'instruction que reçoivent aujourd'hui plus de cinq cents de ces enfants dans diverses paroisses de cette capitale, sous les auspices et par le zèle de leurs charitables pasteurs. Une année s'est écoulée, mes frères, depuis que nous vous l'avions promis au nom de la piété; elle a tenu ses engagements, grâce à vos bienfaits, et elle vous demande aujourd'hui les moyens de continuer. Dieu vous a bénis, mes frères : les dons de votre charité ont attiré toutes ses grâces sur ces enfants. Leur docilité, leur droiture ont consolé le zèle qui se dévouait à les instruire. Non-seulement la jeunesse est accourue, mais les pères y paraissent accompagnés de leurs enfants : des vieillards, encore pleins du souvenir de l'abbé de Fénelon, sont venus fidèlement s'associer aux leçons destinées pour l'enfance.

On a vu toute cette jeunesse invoquer avec amour le Père qu'ils ont dans le ciel, assister aux mystères sacrés avec décence et modestie, et prendre sa place avec le peuple chrétien dans nos pompes les plus solennelles.

Aux grandes idées de Dieu et de l'éternité, on les a vus frappés et comme sortant d'un profond sommeil; au simple récit de la vie et des souffrances du Sauveur, plusieurs étaient émus, fondaient en larmes, et se sont convertis; et ce qui touchera plus encore votre piété, il en est qui par une mort édifiante ont déjà donné des gages des bénédictions que Dieu prépare à votre persévérance. Quelle est donc cette religion qui parle également à toutes les âmes; qui charmait le génie des Bossuet, des Fénelon, et va toucher le cœur du laboureur, du pâtre, du pauvre savoyard; qui leur fait trouver des larmes, et leur inspire des vertus? Non, elle n'est point l'ouvrage de l'homme : elle est l'ouvrage du Dieu qui a créé le cœur de l'homme, et qui s'en est réservé la conduite.

Enfin l'amendement des mœurs a permis de les admettre aux sacrements. Grâce au zèle d'un pasteur aussi admirable par sa charité généreuse, qu'il le fut par sa constance inébranlable dans les persécutions et dans l'exil (43), ce temple a revu ces modestes solennités qui faisaient la joie de l'abbé de Fénelon, le ciel s'est réjoui, l'Eglise a été consolée, et la piété attendrie admirait la Providence, qui garde les faibles et les petits

(43) L'abbé Desjardins, alors curé, et depuis vicaire général de Paris.

parmi tant de périls, et qui les a conduits, revêtus d'innocence et de piété, aux sources de la vie dont ils semblaient éloignés pour toujours. Il en est même dont les heureuses dispositions ont appelé une attention particulière. Un atelier a été ouvert; il est devenu le moyen d'une utile émulation. Un petit nombre d'enfants choisis y trouvent le travail, le pain, l'instruction; et nous devons le dire à la gloire de la grâce de Dieu, dociles à tant de soins, ils sont devenus les modèles des catéchismes qu'ils fréquentent. Aussi, lorsque, au temps accoutumé, tout ce peuple est retourné dans ses montagnes, ils ont raconté ce que Dieu avait fait en leur faveur. Leurs parents chrétiens ont béni le ciel, et de vénérables pasteurs nous ont transmis, avec l'expression de leur touchante reconnaissance, leurs vœux pour le maintien de cette utile institution.

C'est à vous, mes frères, que s'adressent et leur reconnaissance et leurs vœux. Sans votre charité, sans vos bienfaits, les instructions n'auraient pu même s'établir. Et vous, pauvres enfants, vous voyez que Dieu ne vous a point abandonnés : vous vivez aujourd'hui sous un roi que le pauvre n'implora jamais en vain, et qui daigne se déclarer, par ses bienfaits, le premier de vos protecteurs. De retour dans vos montagnes, vous raconterez à vos pères étonnés que vous avez vu les princesses de l'auguste maison de France venir au pied des autels s'attendrir sur votre abandon. Répétez, bénissez chaque jour ces noms si chers à tous les cœurs religieux et français : mais surtout bénissez Dieu qui vous suscite de tels bienfaiteurs; fuyez à jamais l'irréligion, l'oisiveté, et tous ces vices grossiers qui vous rendraient indignes de l'intérêt des hommes et des miséricordes du ciel.

Nous osons l'espérer, mes frères, vous honorerez toujours de votre intérêt cette œuvre que l'on doit appeler non-seulement excellemment chrétienne, non-seulement utile, mais indispensable et nécessaire. Heureux ceux que Dieu a jugés dignes d'y concourir par leurs travaux! Pour nous, nous ne sommes ici que les organes de vos pasteurs et des chrétiens pieux à qui elle fut confiée. Si du moins le prêtre saint, dont le nom l'avait ennoblie, avait son tombeau parmi nous, peut-être de ses cendres révérées comme autrefois de celles d'Elisée, une vertu sortirait qui ranimerait la charité et rendrait la vie à une œuvre qui fut son ouvrage. Mais, hélas! cet homme de paix que le paganisme aurait enseveli avec honneur au pied des autels de la concorde ou de la pitié, n'a pas même un tombeau parmi nous; et il partage cette destinée avec d'autres victimes que la religion, nous l'espérons, doit placer un jour sur ses autels. Que du haut du ciel, où nous le croyons parmi les martyrs, il veille encore sur ceux qu'il appelait ses enfants! Et vous, saint Vincent de Paul, protecteur de l'enfance abandonnée; et vous, saint François de Sales, qui dévouâtes votre vie entière au salut de ce peuple dont vous êtes la gloire et l'appui, protégez-les devant Dieu; obtenez pour eux la docilité; obtenez la persévérance pour ceux qui les instruisent, et pour tous ceux qui m'écoutent, cette charité qui ne se lasse jamais de faire du bien, parce qu'elle est assurée de sa récompense éternelle. Ainsi soit-il.

SERMON IX.

SUR L'EDUCATION RELIGIEUSE DES ENFANTS DU PEUPLE.

Prêché à une assemblée de charité pour le soutien des écoles gratuites.

Non est voluntas ante Patrem vestrum, qui in cœlis est, ut pereat unus de pusillis istis. (*Matth.*, XVIII, 14.)

Il n'est pas dans la volonté de votre Père, qui est dans le ciel, qu'un seul de ces petits vienne à périr.

C'est un grand et beau spectacle que celui de la religion de Jésus-Christ s'environnant des âmes miséricordieuses et fidèles, dont la charité ne tarit jamais, et délibérant au milieu d'elles sur le sort de l'enfance indigente, de peur qu'une seule de ces âmes innocentes ne vienne à périr, contre la volonté du Père céleste. *Non est voluntas ante Patrem vestrum, qui in cœlis est, ut pereat unus de pusillis istis.*

C'est dans l'inquiétude et le trouble de sa douleur que la religion vous réunit aujourd'hui, mes frères, devant ces autels sacrés, sous les auspices de Marie et de saint Vincent de Paul, dont le nom seul est pour le pauvre un signal d'espérance et de joie, et qui n'a pas cessé d'être dans le ciel le père de l'enfance abandonnée. Elle vous conjure de regarder avec bonté les nombreux enfants qu'elle vous présente, et qui forment seuls une génération presque entière. Chère et précieuse espérance de la patrie, ils seront un jour ses nourriciers par leur travail, ses défenseurs par leur courage, sa gloire, si vous le voulez, par leurs principes et leurs vertus.

Ce ne sont plus même ici des étrangers, des inconnus dont le sort puisse vous être indifférent; ce sont des infortunés adoptés déjà par votre charité, soutenus, instruits par vos bienfaits. Pourriez-vous nous entendre sans intérêt, quand nous venons vous entretenir, pour ainsi dire, de votre famille adoptive? Que vous demandent-ils? Une éducation chrétienne; c'est de tous les biens le plus nécessaire pour eux.

Quels motifs parlent en leur faveur? La religion et votre intérêt, l'intérêt même de la vie présente.

En deux mots : nécessité indispensable pour ces enfants de recevoir une éducation chrétienne : première réflexion; nécessité indispensable pour vous-mêmes de la leur procurer : seconde réflexion. Tel est le dessein de ce discours.

Vierge sainte, écoutez en ce moment les vœux des pasteurs de l'Eglise, et ceux de toutes les âmes pieuses qui les secondent. Regardez en pitié les larmes de tant de mères indigentes, mais chrétiennes. Obtenez-nous de votre Fils cet esprit de miséricorde

qui nous attendrisse sur leurs besoins, et nous porte à les soulager. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Lorsque Dieu voulut se choisir un peuple et fonder cette admirable législation qui survit seule aux institutions des nations les plus célèbres et les plus sages; qui triompha des révolutions de l'univers, de la fragilité des choses humaines; et qui, sur les débris des anciens empires, nous montre encore un peuple sans gouvernement, sans temples, sans territoire, toujours debout, immuable comme ses lois, et en quelque sorte éternel comme elles; lorsque Dieu voulut exécuter ce grand dessein, il ne se contenta point de parler à la génération présente, il voulut aussi s'adresser aux générations futures. S'il donne des lois, il veut qu'on les répète à l'enfance, qu'on les inculque à la jeunesse pour les transmettre un jour à ceux qui leur devront la vie. *Narrabis ea filiis tuis* (*Deut.*, VI, 7); *docebis ea filios ac nepotes tuos* (*Deut.*, IV, 9.) S'il opère des prodiges, il commande que des autels et des monuments les rendent toujours présents à la postérité la plus reculée. Enfin, s'il daigne développer les préceptes de la morale, partout il retrace les bienfaits d'une éducation religieuse, et la montre aux pères et aux enfants comme l'unique source de leur bonheur.

Et en effet, c'est l'éducation qui assure la prospérité de la famille, la gloire de l'Etat et la tradition de tous les vrais principes. Elle est la source de toutes les vertus particulières et publiques, et décide en dernier ressort de la destinée des empires. La raison et l'expérience l'ont toujours prouvé. La religion, les lois, l'ordre public ne feront que des établissements fragiles posés sur un sol toujours mouvant, si l'on n'en a placé les fondements et les racines dans le cœur de la jeunesse; et la société ne tardera pas à se dissoudre, si elle doit nourrir dans son sein une génération indépendante, indomptée, toujours prête à ruiner les institutions de ses pères, loin de profiter de leur expérience.

Aussi à peine la Providence eut-elle dissipé la triste nuit qui nous enveloppait depuis si longtemps, que les sages tournèrent les yeux vers la génération naissante, et demandèrent à la religion des institutions plus salutaires. Que vous parûtes alors auguste et vraiment divine, ô religion de Jésus-Christ! Au premier vœu de la patrie, vous semblâtes descendre une seconde fois du ciel plus belle encore de vos malheurs, et, s'il était possible, plus compatissante et plus tendre par les maux que vous aviez soufferts. De tous les biens qui vous étaient ravis, vous ne daignâtes redemander que le droit de consoler l'humanité souffrante, et celui de présider à l'éducation de la jeunesse. A votre voix, mille établissements s'élèvent; ici sont les maisons de travail; là sera l'asile des orphelins; partout vous suscitez des maîtres tels que vous seule pouvez les donner. Ils ne demandent qu'à former des saints pour le ciel, et des citoyens vertueux pour l'Etat, contents pour eux-mêmes du simple nécessaire, suivant le conseil de l'Apôtre : *Habentes alimenta, et quibus tegamur, his contenti sumus.* (I *Tim.*, VI, 8.)

Mais que sont ces faibles secours près des besoins d'une immense population? Quand le crime semble planer sur chaque maison, quand le plus funeste levain a corrompu la masse entière, c'est au peuple même qu'il faut prodiguer les ressources pour l'instruction et pour la vertu. Ainsi ont pensé des magistrats respectables, grand nombre de citoyens vertueux, et aussi plusieurs de ces mères de familles, dont la sensibilité, ennoblie par la religion, ne connaît de bornes ni dans ses affections ni dans ses sacrifices. Cessez donc, Eglise désolée, cessez de pleurer sur la multitude de vos enfants : ils seront arrachés à la dépravation qui les menace. Voici la sainte confédération des lumières et des vertus : *Lætaberis in filiis tuis.* (*Tob.*, XIII, 17.) On se hâte d'appeler ces pasteurs vénérables, les pères du troupeau par leur charité, ses modèles par leur piété. Qu'ils étaient dignes, en effet, d'animer une société qui s'honore du nom de *Société charitable*, pour annoncer hautement qu'elle veut être éminemment chrétienne!

Je n'entreprendrai pas, Messieurs, de vous retracer ici le zèle de cette société, ses travaux, ses sacrifices, ses soins vraiment paternels, je pourrais dire ses sollicitudes maternelles. Je me borne au seul objet qui appelle ici votre attention.

Dix écoles sont déjà formées (44); il faut se déterminer à les soutenir ou à les fermer pour toujours, et nous n'avons d'autres fonds que ceux de la charité. C'est avec une honorable confiance que nous venons réclamer la vôtre, mes frères. Seize cents enfants vous implorent, et une foule d'autres se pressent encore à la porte de ces établissements, dont ils attestent ainsi le succès et la nécessité.

Avant de sortir de ce temple, vous déciderez, mes frères, s'il faut les admettre ou les repousser, et peut-être éloigner avec eux ceux mêmes qui déjà sont admis.

Trop jeunes pour sentir leur malheur, ils ne vous importuneront pas de leurs cris; mais leurs parents honnêtes, mais leurs maîtres vertueux, mais l'Eglise et la société vous demanderont pour eux une éducation chrétienne : 1° parce que la religion est la base naturelle de toute éducation raisonnable; 2° parce que tout autre principe serait nécessairement insuffisant et corrupteur. Le développement de ces principes doit vous offrir un intérêt d'autant plus touchant, qu'il ne se borne point aux enfants des pauvres;

(44) L'orateur parle des écoles fondées, dans le dixième arrondissement de Paris, pour cinq paroisses, dont la principale est celle de Saint-Thomas d'Aquin.

il s'étend aussi à vos familles, dans quelque degré d'élévation ou de prospérité que puisse vous placer la Providence.

1° La religion est la base naturelle de toute éducation. C'est elle, nous dit le plus sage des rois, c'est elle qui s'insinuant dans le cœur de l'enfance, y porte sa lumière avec les douces affections qu'elle commande : *Ut detur parvulis astutia.* (*Prov.*, I, 4.) Elle sait parler à la jeunesse le seul langage qu'elle puisse entendre, en l'instruisant par des préceptes et des récits. Elle comprime son ardeur, modère ses passions, la rend docile au joug sacré de la sagesse : *Adolescenti scientia et intellectus.* (*Ibid.*) C'est par elle que nous recevons les idées d'ordre, de modération, d'équité : *Tunc intelliges justitiam, et omnem semitam bonam.* (*Prov.*, II, 9.) Tout ce qui est bon, utile, honorable, tous les sentiments nobles et généreux, la religion les inspire et les fait régner parmi les hommes. Elle seule les forme à la vertu, les plie au travail, aux bonnes mœurs, au joug des lois : *Tunc intelliges justitiam, et omnem semitam bonam.* Pourquoi cela, mes frères? Parce que la religion offre à l'homme la seule autorité qui puisse imposer silence à l'orgueil de sa raison et enchaîner l'indépendance de sa volonté; le seul pouvoir auquel il ne puisse échapper, même par la mort; la seule bonté en laquelle son cœur puisse espérer, même au delà du tombeau : enfin, parce qu'il y a un Dieu qui a fait les hommes, et qui s'en est réservé la conduite.

Quel autre principe en effet pourrait-on substituer à la religion? Serait-ce la raison? On l'a dit, Messieurs, et on l'a dit avec succès, à une époque où il suffisait, pour réussir, d'attaquer les idées consacrées par le suffrage de tous les siècles. Je ne répondrai qu'un mot, et il n'y aura pas un père de famille qui ne m'entende. Vous savez quel est malheureusement l'état des mœurs parmi nous. Ce qui se développe avant tout, ce n'est pas la raison; ce sont les passions impétueuses, incapables de connaître aucun frein. Si la religion ne s'empare la première de l'esprit des enfants, quand la raison vient à paraître, elle trouve les préjugés établis, les habitudes contractées; souvent même le cœur est atteint d'une dépravation précoce. Alors son flambeau n'est plus, pour ces êtres dégénérés, que ce qu'est la lumière du jour aux yeux languissants d'un malade, importune et souvent nuisible.

Mais quelle est cette autre doctrine, plus odieuse encore dans ses conséquences, plus séduisante dans ses principes, qui fermente sourdement au sein de la société, et finirait par en consommer la ruine, le jour où elle se trouverait dominante? C'est ce système de *l'intérêt personnel* que vous voyez chaque jour s'accréditer au milieu du monde, et que souvent vous trouverez avec effroi consigné même dans les livres destinés à la jeunesse : système qui apprend à l'homme à confondre imprudemment l'utile avec l'honnête, et ce qu'il lui plaira de regarder comme son bien avec la règle de ses devoirs.

Paradoxe révoltant, sans doute, mais qui n'est pourtant que la conséquence inévitable des principes que l'on se fait trop souvent. Quand l'homme, aveugle et malheureux, veut bannir Dieu de l'univers ; quand il ne permet plus à la Providence de se mêler des choses humaines, et que, se déshéritant lui-même de l'espérance des enfants de Dieu, il n'attend plus rien au delà de sa fragile vie, il faut, de toute nécessité, qu'il se concentre dans cet intérêt honteusement personnel et toujours variable au gré des circonstances et des passions. Alors, on ne parle plus de Dieu à la jeunesse, ni de l'autre vie, mais toujours du bonheur de ce monde. Ce que l'on s'efforce d'éveiller dans ces âmes vives et ardentes, ce ne sont plus ces belles impressions religieuses qu'y avait gravées le Créateur ; mais l'amour-propre, l'ambition, souvent même l'amour des plaisirs.

Et l'on croit avoir corrigé les poisons dont on les enivre, en prononçant froidement les mots de modération et de sagesse ! Si quelquefois, dans leur simplicité, ils venaient à vous demander de quel droit on prétend enchaîner leur jeunesse, pourquoi il faut dépendre en toutes choses, s'appliquer au travail, se priver souvent, se contraindre toujours; hélas ! mes frères ! vos pères prononçaient le nom de Dieu; vous baissiez les yeux, et vous saviez obéir : mais sans ce nom auguste et sacré, qui répond à tout, je le demande, quelle réponse vous restera? Une seule, et rien de plus; vous leur direz qu'ils doivent être vertueux *pour eux-mêmes*, pour leur honneur, pour leur repos, que sais-je? pour leur fortune et leur avancement dans le monde. Si vous ne daignez plus parler de ce législateur éternel dont la volonté seule donne la force à toutes les lois, dont la justice assure à l'homme de bien sa récompense dans une vie meilleure, sans cesse il faudra ramener le bien-être seul de la vie présente, non-seulement comme récompense éventuelle, mais comme unique et souverain motif, comme base essentielle de la morale : et, puisqu'il faut enfin le prononcer, vous en serez réduits à sanctifier l'intérêt, à le consacrer aux yeux de vos enfants, comme la raison dernière et définitive de la justice et des devoirs. Et ces jeunes esprits, déjà sollicités par l'ascendant des passions, par le monde et la fougue de l'âge, que pensez-vous qu'ils doivent conclure? Ils concluront, mes frères, et suivant vos principes, que leurs idées sur la vertu doivent dépendre de celles qu'ils se feront sur le bonheur; qu'ils ne doivent se combattre, souffrir, s'oublier en apparence, que sous l'expresse condition d'y gagner quelque chose et de s'en trouver plus heureux ; et que le grand mobile de la conscience est toujours cet *intérêt personnel*, éternel ennemi de toute vertu, qui sépare l'homme de de tout, et ne lui laisse d'action, de sentiment, de vie que pour lui-même.

Quelle éducation, mes frères, et quels hommes elle donnerait au siècle assez in-

sensé pour l'adopter ! Pour eux tout serait cal ul personnel, recherche exclusive de soi dans les devoirs, dans les sacrifices mêmes et dans les rapports les plus intimes et les plus doux.

Liens augustes de la nature et de l'amitié, affections chères et sacrées, disparaissez ; votre charme est évanoui. Dans une épouse, dans un ami, c'est soi-même que l'on doit envisager, exclusivement soi, invariablement soi ; puisque l'intérêt personnel est la loi souveraine de la nature et de la raison, et que la vertu, c'est l'égoïsme.

Tendres mères, pères vertueux, quand vous pressez contre votre cœur ces êtres si chers dans lesquels vous espérez revivre, votre cœur ne se sentira-t-il pas glacé, en songeant qu'ils ne vous aimeront jamais ? Non jamais : dans ces systèmes affreux, ils ne doivent aimer qu'eux-mêmes. Ils mettront dans la balance leur intérêt d'abord, au mépris de tout ce qu'ils vous doivent ; et si un jour, au gré des préjugés, de l'ignorance ou des passions, leur intérêt leur semble combattu par le vôtre, il leur est non-seulement permis, mais commandé par leurs principes de vous abandonner sans pudeur et de vous sacrifier sans pitié.

Ce sage spéculatif, qu'aucune passion n'agite, et surtout qu'aucun besoin ne tourmente, disserte tranquillement sur la morale. Il vous démontrera, par le calcul des chances probables, que l'homme vertueux peut toujours espérer ici-bas le prix de ses sacrifices, pourvu que sa vie soit longue et qu'aucun événement ne vienne déranger les dispositions de sa prudence. La tempérance conservera sa santé ; l'économie fera prospérer sa maison ; le courage doit le conduire à la gloire ; la douceur lui gagnera des amis ; et jamais surtout son intérêt particulier ne se trouvera séparé de l'intérêt général. Et jusques à quand tourmentera-t-on le cœur humain par de chimériques spéculations ? Ne verra-t-on jamais, dans le vice ou dans la vertu, qu'un froid et stérile problème d'intérêt personnel, plus ou moins heureusement résolu ? Et où en sommes-nous, grand Dieu ! s'il nous faut des systèmes et des calculs pour être honnêtes ?

Ah ! que les liens du sang conservent leur aimable empire ; que la sainte amitié nous captive par sa douceur, que la religion de nos pères se montre à nous dans sa beauté, dans sa grandeur, tenant d'une main la croix qu'il faut porter, et de l'autre la couronne qu'elle nous méritera ; qu'elle nous apprenne à être bons, en nous apprenant à aimer : voilà ce qui produit et la vertu, et le bonheur, et la véritable gloire.

Sagesse inutile et désastreuse, la religion vous accuse au nom de la nature humaine. Le bonheur de l'homme, c'est d'aimer ; l'amour est l'essence de la nature ainsi que de la religion, parce que l'un et l'autre sont l'ouvrage d'un Dieu qui n'est qu'amour. Vous avez méconnu la nature, vous l'avez avilie, lorsqu'après avoir ravi à l'homme son Dieu, son éternité, son âme, vous lui ravissez ses affections, pour le réduire à vos tristes calculs, la plus vaine des opérations, et à l'intérêt personnel, le plus vil des sentiments. Jetez au sein de la société, et surtout dans le cœur de la jeunesse, le venin de cette doctrine : les hommes faibles et passionnés suivront trop aisément le principe ; mais ces abstractions et cette mesure qui le modifient ou qui le déguisent et le colorent, ils ne pourront même les entendre. L'intérêt des passions deviendra pour eux l'unique règle de la morale ; elle consistera seulement à supputer avec intelligence ; le crime ne sera plus que dans l'ignorance qui ne voit pas son intérêt, ou dans la maladresse qui ne sait pas le faire valoir. Quel soldat voudra donner son sang ? quel magistrat exposera sa vie ? quel citoyen vertueux compromettra sa fortune ou son repos ? Non, non, se diront-ils, pour être heureux, la première condition, c'est de se conserver, et de consacrer son or à satisfaire toutes ses passions.

Mais la crainte, a-t-on dit, peut suppléer à la religion et aux principes, au moins chez la multitude ? Souffrez donc, mes frères, que nous vous le demandions en finissant. D'où pensez-vous que nous vienne cette multitude de *scélérats enfants*, dont les crimes si souvent épouvantent la société ? Inhabiles au supplice, ils sont mûrs pour les forfaits ; leurs mains ne peuvent porter des chaînes, et elles savent déjà manier les poignards. Sous les traits de l'innocence, ils étonnent les organes des lois par leur audace, et leur arrachent des larmes par l'excès de leur perversité. C'est vous que j'en atteste ici, vertueux magistrats dont les éloquentes réclamations n'ont cessé de nous rappeler à l'éducation religieuse, et je ne parlerai que d'après vous. En vain, nous avez-vous dit, fera-t-on briller le glaive des lois, si la religion, en donnant des mœurs, ne prépare et ne soutient leur empire. Oh ! la doctrine désastreuse, que celle qui n'exige du scélérat que d'être habile et qui substitue la terreur à la vertu ; qui ne laisse à la morale que des gibets pour base, et pour ministres que des bourreaux !

Arrêtons-nous, mes frères ; il n'est que trop prouvé que la religion est la base nécessaire de toute éducation raisonnable, et que tout autre principe serait insuffisant ou corrupteur. Passons à la seconde réflexion, montrons qu'il est d'une indispensable nécessité pour vous-mêmes de procurer à ces enfants le bienfait d'une éducation religieuse.

SECONDE PARTIE.

C'est au nom de Dieu que nous venons à vous, mes frères ; au nom de Dieu, qui, parmi les titres pompeux de Dieu des nations, des armées et des batailles, n'a pas dédaigné le nom de père des enfants des pauvres : *Et salvos faciet filios pauperum.* (*Psal.* LXXI, 4.) Voici qu'il les envoie vers vous, pour vous demander l'instruction, un état et des vertus. Or, si vous daignez l'ob-

server, des titres touchants les distinguent de la foule des malheureux qui sollicitent vos bienfaits : ces titres sont leur enfance et leur pauvreté.

Leur enfance : les législations païennes, dédaignant cet âge le plus intéressant de la vie, avaient livré son bonheur, son sang même au caprice des parents et aux calculs révoltants d'une politique barbare. La religion de Jésus-Christ parut, et elle couvrit l'enfance de ses ailes maternelles. A travers les grâces de cet âge aimable, elle nous fit distinguer des traits divins. C'est l'image de Dieu, pure encore et dans toute sa beauté. C'est le sceau de l'alliance que le crime n'a point violé : le ciel n'est promis qu'à ceux qui ressemblent aux enfants. Jésus-Christ même, en entrant dans le monde, et en quittant la terre, voulut s'environner de ces âmes innocentes. C'est par eux qu'il reçut, et les premiers hommages, par le sang qu'ils lui donnèrent, et aussi les dernières bénédictions. Ils furent et ses premiers martyrs, et ses derniers témoins pendant sa vie mortelle. Oh! qu'il se montre aimable et grand, lorsqu'il arrête tout à coup les flots du peuple qui le pressent, pour accueillir l'enfance et pour la bénir! Bientôt, unissant ce qu'il y a de plus céleste dans la piété à ce que la nature nous offre de plus touchant, ce ne sont plus seulement les enfants qu'il nous présente, c'est lui-même dans leur personne, *Qui susceperit unum parvulum talem in nomine meo, me suscipit.* (*Matth.*, XVIII, 5.)

Telle est la sollicitude de Dieu pour les enfants. Qui de vous, mes frères, refuserait de s'y associer? Hé quoi! chez les païens mêmes, le premier objet des lois était de former la jeunesse à l'obéissance, au travail, à l'amour de la religion et de la patrie. Le jeune sauvage, dans ses forêts, reçoit au moins de grossières leçons de fidélité, de patience et de courage. Il tremble à la voix d'un père; il baisse les yeux devant des cheveux blancs; il approche avec respect de la tombe de ses aïeux : et, à la honte du peuple le plus éclairé, le plus humain, on verrait dans nos cités florissantes errer une jeunesse abandonnée, traînant sa déplorable vie dans la fange de tous les vices, et porter enfin dans la société la corruption dont elle sera nourrie? Grand Dieu! et chez un peuple chrétien, on refuserait à l'enfance les moyens de vous connaître et de vous posséder un jour? O vous tous, pour qui et la religion et la vertu sont encore le premier des intérêts, consentirez-vous que l'enfer, *dilatant ses entrailles*, selon l'expression d'un prophète (*Isa.*, V, 14), engloutisse les générations entières, plutôt que de concourir à les sauver par le plus léger sacrifice?

Parmi ces infortunés, la plupart appartiennent à des parents honnêtes, que le défaut de moyens empêche de leur procurer l'instruction la plus nécessaire. Mais il en est, et vous ne pouvez l'ignorer, qui respirent, dès leur naissance, un air corrompu par le souffle de tous les vices. Infortunés! l'exemple des vertus domestiques ne s'offrit jamais à leurs regards : le nom redoutable de Dieu ne frappa jamais leurs oreilles : chrétiens, il suffira de vous dire que plusieurs n'ont pas été portés aux fonts sacrés, lorsqu'on les admet dans ces écoles. Le bonheur de leur ouvrir le ciel vous semblerait-il payer assez noblement le tribut que l'on attend de votre piété? Hélas! nous rougissons de l'avouer : si ces victimes innocentes du malheur pouvaient entrer pour quelque chose dans les vils calculs des passions, ou dans les honteuses spéculations de l'avarice, pensez-vous qu'ils ne trouveraient pas à vendre chèrement leurs âmes? ces âmes que vous redemande la religion désolée, il sera digne de vous de les racheter aujourd'hui, et de vous montrer capables, pour sauver la société, des mêmes efforts qu'inspire souvent un zèle affreux, pour l'entraîner à sa ruine.

Oui, j'en atteste cette piété que nous trouvons toujours généreuse et compatissante; il sera doux pour vous d'être les bienfaiteurs, les pères, les sauveurs de toute cette jeunesse : et quelles bénédictions doivent suivre de tels bienfaits! Lorsque, chaque matin, ils lèveront les mains vers le Père qu'ils ont dans le ciel, la bénédiction descendra sur vos maisons; lorsque leur jeunesse, ornée d'innocence et de piété, réjouira l'Église de Jésus-Christ, c'est sur vous que Dieu fixera les regards de sa bonté; et quand, après une vie honorable et chrétienne, ils seront admis à la couronne, c'est par vous que les cieux tressailliront de joie. Quels amis vous aurez dans les tabernacles éternels! ce sera vous qui les leur aurez ouverts. Que de fautes expiées! Que de grâces méritées pour vous et pour tout ce qui vous intéresse! Et quand il serait vrai que la piété trompée ne dût point recueillir tous les avantages qu'elle se promet, ne serait-ce rien encore de leur avoir procuré les moyens de vivre sans recourir à la bassesse; de les avoir sauvés de l'oisiveté, qui serait pour eux l'apprentissage de tous les vices? Peut-être les impressions chrétiennes sembleront un jour effacées dans l'âge des erreurs et des passions. Mais vous l'avez dit, ô mon Dieu! heureux l'homme quand il a porté votre joug dès sa première jeunesse! Elles revivent, ces impressions saintes, elles se raniment au jour du malheur, et surtout dans ces derniers moments où toute illusion s'évanouit : alors les passions se taisent; et quand l'impiété n'a plus rien à présenter au disciple dont elle a corrompu l'enfance, qu'un poignard pour terminer ses jours, et l'abîme du néant pour s'y perdre à jamais, la religion, dernière amie de l'homme, reprend tous ses droits; elle le recueille dans son naufrage, et le conduit au port du salut.

Mais quels que soient ces biens que la foi vous assure, mes frères, l'incrédule et l'indifférent en seraient trop peu touchés. Si l'on parle, comme l'Apôtre, le langage de la sagesse parmi les parfaits, il faut parler des intérêts de la terre avec ceux qui ne connaissent rien au delà. Supposons donc qu'insen-

sibles aux vœux de la religion et de la patrie, vous refusiez l'obole nécessaire au maintien de ces utiles établissements, je le demande à l'esprit le plus étranger aux idées religieuses : que deviendra cette jeunesse qui va croître au sein de l'ignorance et de la corruption la plus profonde ? sera-ce une génération toute sauvage ; et la patrie, comme au temps de nos aïeux, sera-t-elle encore une fois désolée par l'inondation des barbares? Non, mes frères, si ces terribles ennemis effrayèrent l'humanité par tous les excès qui signalent la nature brute et abandonnée à elle-même, ils eurent aussi les qualités qui distinguent la nature neuve encore et dans toute sa force, une bravoure sans bornes, la dépendance absolue de leurs chefs et de leurs lois, une sorte d'honneur farouche, et une fierté souvent généreuse ; ils eurent une croyance qui les rendit susceptibles au moins des terreurs religieuses et d'un vertueux repentir ; ils eurent une âme capable de grandeur quand elle embrassait fortement les principes sublimes de la foi.

Voici des infortunés mille fois plus à plaindre ; ils vont croître dans une corruption prématurée, qui amollit les courages, et rend l'homme inhabile à toute surbodination et à tout bien. Le besoin, l'oisiveté surtout, irriteront en eux l'amour effréné du gain, avec ces passions basses et honteuses qui forment toujours son cortége. Vous les verrez façonnés de bonne heure à la fraude, à cette scélératesse à la fois audacieuse et lâche, pour qui le crime n'est rien ; pour qui la honte n'existe pas ; qui ne redoute ni les fers parce qu'elle se flatte de les briser, ni les cachots parce qu'elle espère y échapper. à peine même les bourreaux, et la mort qui leur paraît la fin de tout. Génération déplorable, qui ne connaîtra pas même le premier charme de l'innocence, ni le premier instinct de la vertu ; parce que, dès le principe et par le défaut seul d'instruction, elle se trouvera gangrenée d'athéisme ; semblable à ces arbres frappés de la foudre, qui ne peuvent produire aucun fruit, et ne tardent pas à se réduire en poussière.

On verra alors, mes frères, ce qui n'a jamais paru sous le soleil, une génération d'hommes réunissant toute la grossièreté des barbares à l'athéisme, signal effrayant de décadence, qui ne se montre et n'apparaît que dans la vieillesse des nations, et qui ne corrompit jamais la masse d'aucun peuple connu; des hommes sans Dieu, sans idée d'une autre vie, qui se croient de vils animaux : ils n'auront pour but que la satisfaction de leurs sens, leurs passions pour guides, et tous les crimes pour moyens. La bonne foi, la modération, l'honneur seront des termes inconnus même dans leur langage : la violence sera pour eux une habitude, le bouleversement un intérêt toujours croissant, et tous les excès un besoin.

Je ne vous parle pas ici de ces hordes sauvages, reléguées loin de vous dans les forêts, ou séparées de vos propriétés par des sables brûlants ou par de vastes mers; je vous parle d'une société qui s'élève autour de vous, et va bientôt vous envelopper de toutes parts : ce sont eux qui garderont bientôt la porte de vos demeures, qui rempliront vos maisons, et veilleront près de vous pendant votre sommeil ; bientôt peut-être ces jeunes filles, objets de votre sollicitude, seront placées près de vos épouses, près des compagnes de vos fils, auprès de leurs jeunes enfants. qui recevront d'elles ces premières impressions si intéressantes dans l'ordre du bonheur et de la vertu.

O patrie ! ô lois ! ô sainte religion de nos pères ! déjà nos tristes pressentiments ne commencent-ils pas à se réaliser? Considérez la génération nouvelle : quel germe effrayant d'indépendance fermente dans le cœur de la jeunesse ! où est cette modestie, cette douceur, cette docilité, qui devraient caractériser le premier âge? Considérez surtout cette classe d'infortunés que l'insouciance ou la pauvreté de leurs parents prive de toute éducation religieuse : quel spectacle vous frappe de toutes parts? Le blasphème est sur les lèvres de l'enfance, l'audace dans ses regards, la licence dans sa conduite ; rien ne l'arrête, ni le respect de l'ordre public, ni la sainteté des mœurs, ni l'autorité paternelle ; c'est là que le crime trouve des disciples toujours ardents à l'entreprendre, à l'âge où on ne devrait pas même le connaître ; c'est là que la corruption trouve des victimes sans nombre, qui portent encore la candeur sur le front, et dans le cœur la dissolution la plus profonde ; c'est là que, dans un jour d'indignation et de vengeance, le ciel, le juste ciel, sans soulever l'Océan, sans déchaîner les tempêtes, sans introduire l'ennemi au cœur de nos provinces, trouverait des ministres tout prêts pour couvrir encore une fois la France de désolation et de ruines.

O Dieu ! notre ministère est rempli : que votre miséricorde et votre grâce daignent achever leur ouvrage ! O Dieu, père des pauvres et protecteur de l'enfance ! faites parler en ce moment le sang de votre Fils qui fut le prix de ces âmes innocentes, et dont elles sont encore toutes couvertes. Que tout ce qui porte un cœur sensible se laisse toucher aux cris de votre Eglise et de la société alarmée. Que les entrailles des mères soient émues par les larmes de tant de mères infortunées, qui ne connaîtront plus ni le bonheur ni le repos, si nous refusons à leurs enfants les seules ressources qui puissent les préparer à une vie honnête et vertueuse. Que l'incrédule même soit frappé de son propre intérêt; qu'il envisage ici l'ordre public, son repos et celui de sa famille. O Dieu ! souvenez-vous de tant de saints qui ont sanctifié par leurs vertus et fécondé par leur travaux cette terre menacée d'une éternelle stérilité par notre coupable indifférence. Bénissez dans leurs enfants toutes les âmes généreuses qui se seront mo trées sensibles aux besoins de l'en-

fance indigente. Daignez bénir surtout cette génération nouvelle qui n'a pas encore mérité votre colère : que le ciel et la postérité fassent grâce à nos égarements, en faveur de la charité qui en aura prévenu le retour! Ainsi soit-il.

FRAGMENTS D'UN AUTRE SERMON SUR L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE (45).

Entre toutes les connaissances dignes d'occuper l'esprit d'un homme capable d'ennoblir et de perfectionner sa nature, la connaissance de la religion réclame le premier rang aux yeux de la raison et de la foi.

Le premier rang, par la dignité de son objet, qui est Dieu, premier principe de tout ce qui existe, souverain bien et fin dernière de toutes créatures intelligentes : Dieu, être infiniment parfait, qui n'a pas besoin de nos hommages ; mais que notre esprit a besoin de connaître, que notre cœur a besoin d'aimer, et que des âmes arides ou dépravées peuvent seules consentir à ignorer. Le premier rang, par sa nécessité. Elle éclaire l'homme sur son origine, sa nature, ses devoirs, sur sa dégradation originelle, sur la rédemption de Jésus-Christ, et la fin éternellement heureuse qu'un Dieu fait homme nous a méritée. Le premier rang enfin par les grands devoirs que Dieu impose aux parents, en leur confiant des âmes rachetées de son sang, sanctifiées par sa grâce, destinées à le posséder, et dont ils doivent rendre un compte aussi rigoureux que pour eux-mêmes.

De ces principes, trop évidents pour avoir besoin de développement, vous avez sans doute déjà conclu, mes frères, que l'instruction religieuse est la dette sacrée des parents envers leurs enfants. Arrêtons-nous à cette conséquence; et, pour vous la présenter dans toute son étendue, nous dirons, 1° que la science de la religion est celle que vous devez enseigner la première à vos enfants; 2° Celle que vous devez développer avec plus de soin : 3° Celle que vous devez suivre avec plus de persévérance.

Mais nous ajouterons avec douleur que, dans un système d'éducation devenu presque général, on commence aujourd'hui l'instruction chrétienne le plus tard possible ; on la borne à des éléments toujours insuffisants et stériles; on la termine au moment même où elle exigerait le plus de soins.

Entrons dans les détails.

1° On demande souvent à quel âge doit commencer l'éducation religieuse. Avec la vie, mes frères. Le premier soin des patriarches, à la naissance de leurs enfants, était de les présenter au Seigneur, et de consulter sur eux sa volonté sainte. Leurs yeux, à peine ouverts, étaient frappés de l'appareil du culte religieux. Les merveilles du Tout-Puissant, ses promesses, ses bienfaits, ses lois étaient l'entretien de leur enfance ; et pendant deux mille ans la religion ne s'est conservée que par le ministère des pères de famille, qui la transmettaient à leurs enfants.

Grâce au ciel, il existe encore des mères dignes de ce nom. Le premier acte de leur maternité est d'offrir à Dieu, dans le transport de leur reconnaissance, l'enfant qu'il leur donna dans son amour. Dans ces êtres si intéressants et si chers, elles envisagent surtout une âme créée à l'image de Dieu, le prix de son sang, le temple de Jésus-Christ, le sanctuaire de l'Esprit-Saint, les héritiers d'une gloire immortelle : *Hæredes quidem Dei.* (*Rom.*, VIII, 17.) Elles respectent dans leurs enfants le sceau de l'alliance divine, et l'innocence gardée par les anges. Heureuses de s'associer à ce céleste ministère, on les voit saintement jalouses que nulle impression profane ne devance dans ces âmes pures les célestes impressions de la foi.

Parents chrétiens, voulez-vous que les principes de la vertu restent inaltérables dans le cœur de vos enfants? avant toute autre idée, imprimez-y profondément l'image auguste de Dieu, qui porte avec elle toutes les notions de l'ordre, de la justice et des devoirs. Dès qu'ils pourront vous entendre, parlez-leur de ce témoin redoutable, dont les yeux percent les ténèbres les plus épaisses ; de ce juge, dont le bras atteint tôt ou tard le coupable : et surtout ne vous lassez pas de leur présenter les douces images de la bonté de Dieu, de ses bienfaits et de son amour.

Voilà les idées qui ne s'effacent jamais : imprimées dès l'enfance dans le cœur de tous les hommes, elles formèrent dans tous les temps la conscience du genre humain. Oui, tout ce qui existe de juste, de touchant, d'honorable dans les affections humaines, repose sur ces bases sacrées. L'athée même est redevable à ces leçons qui précédèrent tous les sophismes, des notions primitives de la morale; et, s'il fait gloire de quelques vertus, il les doit encore à ces principes incorruptibles, qui trompent, si je puis ainsi parler, la dépravation de sa raison, et le rendent meilleur que ses systèmes. Aussi la sagesse de nos jours demandait-elle une génération étrangère à toute religion; une génération telle que le monde n'en vit jamais, qui n'eût jamais entendu parler de Dieu. Aussi conseillait-elle de laisser végéter l'enfance au hasard, de borner l'éducation aux sens, et de renvoyer toute idée de religion à l'âge où la jeunesse ardente et passionnée n'y verrait qu'un frein odieux, un joug insupportable.

Une triste et tardive expérience a fait justice de ces systèmes monstrueux, et la philosophie qui les enfanta n'ose plus même les avouer. Mais est-il vrai qu'ils soient enfin bannis de l'éducation? Combien de mères méconnaisent encore ces devoirs sacrés, qui leur offriraient tant de bonheur ! Contentes de voir croître leurs enfants, elles sourient aux premières lueurs de leur intelligence ; on se hâte de développer les grâces de cet

(45) Nous avons cru devoir conserver ces fragments d'un sermon qui est resté incomplet.

âge aimable; souvent on surcharge leur mémoire de notions inutiles ou dangereuses. Mais il n'est pas temps de songer qu'ils ont une âme, et l'on craint de leur parler de Dieu. Ces premières impressions, si décisives, et pour la vie entière et pour le salut éternel, on les abandonne à des mercenaires, qui feront passer dans ces âmes tendres toute la bassesse de leur propre cœur : ils croîtront, ces êtres infortunés, tels que ces plantes rebutées, qui ne peuvent produire que des fruits amers et dépravés.

2° Cependant le moment arrive où toutes les bienséances, et peut-être un reste de foi, obligent d'initier les enfants à la connaissance de la religion. On leur présente tristement des éléments arides, abstraits, destinés à former toute leur éducation religieuse.

Il est des arts frivoles dans lesquels les païens avaient déclaré qu'il est honteux à une personne honnête d'exceller. Pour ces talents dangereux, vous savez, Messieurs, quels soins on prodigue. Nulle méthode n'est assez parfaite, nul maître assez habile, nul progrès assez rapide. S'agit-il de la religion? quelle négligence dans l'emploi des moyens! quelle rigueur dans la mesure des heures! quelle légèreté surtout dans le choix des maîtres? C'est trop peu dire. Que des maîtres se distinguent par une régularité exemplaire, par un zèle éclairé, infatigable, c'est un titre de défaveur. Combien de parents s'en alarment? Parmi les ravages de la licence et de l'impiété, des pères redouteront peu le défaut de religion dans leurs enfants; ils n'en craignent que l'excès; et, contraints de lui donner accès, ils semblent ne se rassurer qu'à force de la dénaturer et de l'affaiblir.

L'enfance apprendra donc nos dogmes sacrés, souvent à la suite des fables qui défiguraient les religions idolâtres. Elle répétera les sublimes leçons de l'Évangile, comme elle a répété les froides maximes de quelques sages païens. Tout se mêle, tout se confond dans ces jeunes esprits; votre loi sainte, ô mon Dieu! n'est plus qu'une tâche rebutante imposée à la mémoire : il suffit qu'une fois dans la vie elle se trouve acquittée. Et voilà, Messieurs, ce qu'on appelle aujourd'hui l'éducation religieuse. Quelques idées abstraites de la Divinité, sans aucun développement qui les fixe dans l'esprit, sans un sentiment pieux qui les fasse pénétrer dans le cœur; quelques mots des mystères de Jésus-Christ, arrachés par une sorte de pudeur chrétienne, et débités avec une sécheresse philosophique qui déjà les a décrédités dans l'esprit de la jeunesse; en un mot, tout ce qu'il faut pour former des incrédules, selon cette pensée d'un illustre philosophe: Une instruction superficielle produit l'incrédulité, une connaissance approfondie conduit infailliblement à la foi.

Mais comment, nous demande-t-on quelquefois, comment parler de religion à l'enfance? Ah! mes frères! la religion a des leçons et des charmes pour tous les âges. Voyez cette mère chrétienne qui place avant tout le salut de ses enfants, et veut être elle-même le premier apôtre de sa famille. Quand leur âge ne peut encore se fixer que par des récits, elle leur racontera ces histoires admirables consignées dans nos livres saints. Dès que leur mémoire en est susceptible, elle lui confie nos dogmes sacrés; et quand le cœur commence à s'ouvrir aux affections pures et vertueuses, elle se hâte d'y faire pénétrer tous les sentiments de la piété. Non, les leçons d'une mère ne resteront jamais sans fruit. Ne pourrais-je pas, Messieurs, attirer ici vos souvenirs? Qui de nous ne se rappelle, avec attendrissement, les vertus d'une mère et ses invitations pieuses, et peut-être ses recommandations dernières, dont l'âme la plus dénaturée ne saurait perdre le souvenir? Mères chrétiennes! que votre ministère est auguste! C'est une sorte de sacerdoce, dit saint Jean Chrysostome: *Apostoli estis familiæ vestræ.* Ces leçons, que vous croyez perdues, iront souvent arracher des larmes à un fils coupable, ou l'arrêter sur le penchant du précipice. Si elles ne préparent des vertus, elles sèmeront d'utiles remords, qui porteront du fruit dans leur temps : *Quod fructum suum dabit in tempore suo.* (*Psal.* I, 3.) Mais, pour parler ainsi de la religion, il faut être pénétré soi-même. Il faut, dit saint Augustin, que le disciple croie en écoutant, espère en croyant, aime en espérant. Comment ces sentiments sortiraient-ils d'une âme toute livrée au monde ou glacée par l'indifférence?

3° J'ai dit enfin que l'on termine l'éducation religieuse au moment où elle réclamerait le plus de soins. Après une instruction suffisante à peine pour ce premier âge, un enfant est admis aux saints mystères. Heureux moment où la piété exerce, sur des âmes innocentes, ces impressions toutes célestes, dont nulle philosophie ne saurait jamais approcher, et que l'impie, dans sa vieillesse, ne peut se rappeler sans émotion! Qu'il serait sage alors, par une instruction soutenue, de fortifier l'heureux ascendant de la religion! Que fait-on, au contraire? A cet âge, où la jeunesse est à peine en état d'apprendre, elle en sait assez sur la règle de sa croyance et de ses mœurs; on ferme les livres religieux, souvent pour ne les ouvrir jamais. Alors aussi l'éducation mondaine se développe; elle s'étend à toutes les sciences, à tous les arts; la religion seule n'y peut trouver place. Tout est lu, tout est étudié, jusqu'aux théâtres et aux romans; et ces chefs-d'œuvre immortels, et ces admirables modèles inspirés par la religion, seront les seuls que l'on oublie! Ce jeune homme raisonnera sur tout, et il ignorera les plus simples preuves de sa foi. Hélas! mes frères, de quel droit exigez-vous qu'il y reste fidèle? L'ignorance suffirait seule pour la lui faire abandonner. Oui, quand l'incrédulité n'existerait pas, elle naîtrait d'elle-même, elle s'établirait infailliblement au milieu de cette génération, grâce à notre système d'éducation religieuse. Vous leur

aurez donné le culte sans la foi, la lettre sans l'esprit, les formes et les pratiques sans la piété et sans l'amour. Nous ne balancerons pas à le dire solennellement : ce système effacera dans peu les dernières traces de la religion, plus sûrement que ne le ferait l'éducation de l'athéisme. Ah! l'impiété s'était méprise, lorsqu'aux jours désastreux de sa philosophie elle interdisait à la jeunesse toute instruction religieuse; ce scandale n'inspira que l'indignation et l'effroi. Aujourd'hui, plus prudente, elle conserve des formes sans conséquence pour satisfaire à la conscience publique; elle parle de religion à la jeunesse, assez pour n'être pas accusée de former des athées, trop peu pour former des chrétiens ; et toujours plus éclairée que nous, elle voit d'avance ce vain édifice s'écrouler de lui-même sans qu'il reste aucune base pour le rétablir jamais. Ah ! mes frères, ayez pitié de vos enfants ! Peut-on, sans verser des larmes, contempler cette intéressante jeunesse abandonnée, sans instruction et sans guide, au milieu d'un monde où tout va conspirer contre son innocence et sa foi : le mépris scandaleux des principes, le triomphe de l'impiété, l'exemple général, les sociétés, et surtout ces livres corrupteurs où ils trouveront la licence et le blasphème ornés de tous les charmes dont un talent déshonoré se plut à les embellir ! Quel sort réservez-vous à vos enfants? Voulez-vous en faire des impies? Tremblez ! vous en seriez les premiers punis. Dès ce monde, que d'exemples déplorables viennent vous en avertir tous les jours ! Faut-il que vous vous condamniez à descendre en pleurant dans le tombeau? Mais au delà vous trouveriez encore le souverain juge, qui vous demanderait un compte sévère de l'âme de vos enfants. Appliquez-vous donc à éclairer leur esprit, et plus encore à former leur cœur par la religion.

De tous les vices de notre éducation ; de tous les fléaux que l'indifférence et la légèreté ne cessent d'accumuler sur les générations naissantes, voici les plus dignes de nos larmes. A cette époque intéressante de la vie, où la raison se développe, où le cœur indécis pourrait être si aisément fixé sous l'empire de la religion; lorsqu'il serait si important d'achever le grand ouvrage d'une éducation chrétienne, en fondant leurs principes sur des bases inébranlables ; alors commence, le plus souvent, une seconde éducation toute mondaine, destinée, ce semble, à effacer jusqu'aux dernières traces de la première éducation.

Vous savez, Messieurs, avec quelles précautions, quels ménagements, quels mystères une âme chrétienne doit porter au milieu du monde le trésor de la piété; vous savez à quelles sévères conditions le monde lui vend sa tolérance. Qu'elle se livre à la frivolité, au goût du luxe et des plaisirs, l'on est indulgent et facile : mais a-t-elle laissé paraître l'attachement aux observances commandées, l'éloignement des plaisirs défendus, en un mot l'esprit au christianisme? toute une famille se trouble, on se récrie sur l'exagération; et il faudra qu'elle expie, par les dérisions et les censures, le tort inexcusable d'avoir été plus chrétienne que le monde ne le permettait.

Mais que dire de ces parents qui, non contents d'affaiblir les principes de leurs enfants, ne tremblent pas d'irriter des penchants funestes qui ne se développent que trop d'eux-mêmes? Une mère, idolâtre du monde, en inspire l'esprit à sa fille. L'enchantement de la bagatelle, le délire de la vanité ont effacé dans quelques jours les maximes de l'Evangile. Précipitée dans les plaisirs, elle ne connaît plus d'autre gloire que de s'y distinguer, d'autre bonheur que de s'enivrer de ses dangereux succès. Ce jeune homme, à peine échappé des mains de ses maîtres, sans guide, sans conseil, se livre au penchant qui l'entraîne. Sous prétexte d'éviter des dangers incertains, on se hâte de lui ouvrir la carrière des plaisirs. Si on daigne diriger son inexpérience, ce sera pour lui inculquer les principes du monde, pour le pénétrer de ses maximes, et pour irriter, dans son âme ardente, l'ambition et la soif de la fortune, avec toutes les passions qui en sont la suite. Faut-il s'étonner que la jeunesse s'égare parmi tant d'écueils, qu'elle y fasse un naufrage éclatant ? Hélas ! qui devons-nous en accuser? Ils ont péri, dit l'Esprit-Saint, immolés par la main qui devait les sauver. *Immolaverunt filios suos et filias suas dæmoniis.* (*Psal.* CV, 37.)

Oh ! que plus sage et plus heureuse est cette mère uniquement occupée de fonder sur la loi de Dieu les principes d'une fille uniquement chérie ! *Fundamenta æterna supra petram solidam, et mandata Dei in corde mulieris sanctæ.* (*Eccli*, XXVI, 24.) Confidente de ses pensées, compagne de ses plaisirs innocents, elle lui montre de loin le monde et lui en signale les écueils. Cette âme innocente et docile se confie au cœur de sa mère ; son bonheur est de lui plaire, sa gloire est de lui ressembler, et chaque jour vient resserrer les liens qui les unissent, par l'heureuse conformité des principes et des vertus.

Et vous, père vertueux, ce n'est pas à ce moment décisif que vous abandonnez un jeune homme. Vous devenez son guide, son conseil, son appui ; et si l'ardeur de la jeunesse trompait un moment votre espoir, c'est alors que vous vous montrez vraiment père. Vous l'éclairez avec sagesse, vous l'attendez avec patience, vous le recevez avec bonté, comme le Père céleste se plaît lui-même à nous recevoir. Oh ! combien d'Augustins seraient revenus aux principes, s'ils avaient eu pour mère une Monique? Combien d'enfants prodigues retrouveraient le chemin de la maison paternelle, si les vertus d'un père chrétien encourageaient leur repentir ?

DISCOURS.

DISCOURS Ier.

SUR LE SACERDOCE.

Prêché à Saint-Thomas d'Aquin, le dimanche de Quasimodo 1805, *jour de la quête annuelle en faveur des séminaires et des prêtres infirmes.*

Sicut misit me Pater, et ego mitto vos. Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis; et quorum retinueritis, retenta sunt. (*Joan.*, XX, 21, 23.)

Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Les péchés seront remis pour ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus pour ceux à qui vous les retiendrez.

L'évangile de ce jour nous montre le Sauveur du monde donnant la mission à ses apôtres, et les instituant héritiers de sa puissance, comme ils l'étaient déjà de son sacerdoce éternel : *Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie.* Ainsi fut établi le ministère sacerdotal, sans lequel nulle religion ne peut ni se soutenir ni même exister parmi les hommes. Depuis ce jour, l'Eglise s'est transmis le ministère de Jésus-Christ de siècle en siècle, et elle continuera de l'exercer jusqu'à la fin du monde, avec autant de force et d'efficacité que du vivant même des apôtres.

Ici, mes frères, tout est digne de votre attention, jusqu'à la manière dont le Sauveur procède à ce dernier acte de sa mission divine. *La paix soit avec vous*, leur dit-il: *Pax vobis.* La paix soit avec vous, leur dit-il une seconde fois : *dixit eis iterum: Pax vobis.* (*Joan.*, XX, 19, 21.) C'est qu'il voulait annoncer, mes frères, qu'il allait établir une autorité pacifique, un ministère de bénédiction, de consolation éternelle, dont le but serait d'assurer la paix et le bonheur du genre humain, puisqu'il était destiné à établir partout et pour tous les temps la foi de la vérité, la pratique de la vertu, avec la plénitude des miséricordes du ciel.

C'est de ce ministère de paix que je viens vous entretenir; je viens vous en développer les avantages. Puissé-je vous faire connaître combien son existence et sa conservation importent au bien de la société.

Les prêtres de Jésus-Christ, considérés comme sacrificateurs, exercent un ministère de paix. Médiateurs entre Dieu et les hommes, ils offrent une hostie divine, dont le sang pacifie, selon l'expression de saint Paul, tout ce qui est dans le ciel et sur la terre. *Pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt.* (*Coloss.*, I, 20.)

Mais, pour suivre notre évangile, envisageons ici le ministère dans ses rapports immédiats avec les hommes ; c'est-à-dire comme un ministère de juridiction, d'enseignement, de paternité : car les prêtres sont à la fois juges, maîtres et pères des peuples; mais dans un sens tout spirituel, puisque leur royaume n'est pas de ce monde, non plus que celui de leur divin Maître. Comme juges, ils dirigent les âmes dans la route de la vertu ; comme maîtres, ils éclairent la raison par l'enseignement des vérités les plus nécessaires; comme pères, ils distribuent, au nom du ciel, les seules consolations véritables; et, embrassant ainsi l'homme tout entier, leur ministère offre l'institution la plus utile qui jamais ait existé sur la terre.

1° Si je les considère comme juges, c'est ici la seule puissance qui agisse immédiatement sur la conscience de l'homme, la seule qui pèse dans une balance égale et les peuples et les rois. J'aperçois un tribunal, mais il n'est autre que le trône de la miséricorde infinie ; le pécheur qui s'y présente est sûr d'obtenir sa grâce, à la simple condition de la désirer sincèrement. Un juge y est assis ; ce juge est à la fois et un homme et un Dieu. C'est un homme par ses faiblesses, et peut-être par ses fautes, pour qu'il sache compatir aux infirmités de ses frères, et on peut lui parler sans crainte C'est un Dieu, par ce pouvoir touchant de délier les âmes et de les rendre au bonheur et à la vie ; et on peut sans honte s'humilier, non pas devant lui, mais devant Jésus-Christ même jugeant en sa personne : *Pro Christo legatione fungimur.* (II *Cor.*, V, 20.) Je cherche en vain un accusateur et des témoins, je ne vois qu'un accusé ; mais il est lui seul tout cela. Que l'on montre un autre tribunal sur la terre où le crime vienne se dénoncer lui-même ; où il dévoile, en pleurant, sa turpitude et son horreur, sans redouter d'autre conviction que son propre témoignage, d'autre tourment que le plus heureux repentir ! Quel autre qu'un Dieu pouvait contraindre le coupable orgueilleux à rendre cet hommage aux principes éternels de l'ordre et de la justice? Ici l'on accuse non-seulement le mal qu'on a fait, mais celui qu'on a voulu faire, mais jusqu'à la passion naissante et à la pensée à peine formée; tandis que, dans les tribunaux humains, la terreur et les tourments suffisent à peine pour arracher l'aveu du crime dont la trace est encore sanglante et la certitude incontestable.

Vous donc qui vous élevez contre ce ministère que les hommes n'auraient jamais reçu, si un Dieu ne l'avait donné, songez combien, depuis son institution, il a rendu de coupables à la vertu, en les rendant à l'espérance ; combien, par ce moyen, de victimes sont échappées aux désordres les plus

déplorables : combien de familles réunies, d'injures oubliées, d'injustices réparées, de passions prévenues ou étouffées, de grandes et utiles vertus produites et perfectionnées. Demandez aux philosophes de tous les âges quelque institution à substituer à celle-ci ; et puisque vous la demanderez en vain, laissez-nous ce pouvoir utile, laissez-nous ces tribunaux qui seuls appellent les coupables par l'espoir du pardon, lorsque tous les autres les repoussent par la certitude du supplice.

2° Ce ministère, si utile par la juridiction qu'il exerce, ne l'est pas moins par l'enseignement.

Enseignement sublime et consolant dans les dogmes qu'il propose, autant qu'il est noble, pur et sage dans sa morale. Il embrasse tous les devoirs ; il commence avec la vie, il s'adresse à tous les âges, et s'étend à tous les états : mais il s'attache surtout à cette portion intéressante et laborieuse du genre humain, qui forme proprement le corps des nations ; à ce peuple, que de faux sages savent agiter quelquefois pour son malheur, mais qu'ils ne pourraient ni ne daigneraient jamais instruire : le peuple ne peut apprendre ses devoirs que de la bouche de son pasteur. Un Dieu, sans doute, a pu seul dire à des hommes faibles et grossiers : *Allez, enseignez toutes les nations.* (*Matth.*, XXVIII, 19.) Mais surtout il fallait une puissance divine pour donner à ces paroles la même vertu qu'à ces autres paroles, prononcées par le Créateur au commencement du monde : *Croissez et multipliez-vous.* (*Gen.*, I, 22.) Envoyée par son époux, l'Eglise descend vers les nations assises dans les ténèbres à l'ombre de la mort ; elle élève sa voix, elle appelle et réunit tous les peuples sous le joug aimable de Jésus-Christ. Voyez-la, cette Eglise auguste, traverser majestueusement les siècles, toujours une, sainte, invariable et invincible comme la vérité qu'elle enseigne ; toujours répandant au milieu des hommes les consolations et la lumière. Par la seule force de cette lumière douce et puissante, elle dissipe les hérésies formées dans son sein.

Mais voici de nouveaux triomphes et de nouveaux bienfaits. Les barbares ont inondé l'Europe ; le monde civilisé touche au moment de sa ruine : mais les farouches conquérants ont trouvé l'Eglise de Jésus-Christ assise sur les débris de l'empire romain ; elle leur ouvre son livre divin, ils tombent aux pieds de cette mère, qu'ils ne connaissaient pas. Le Franc, le Goth, le Sicambre baissent la tête sous les mains des pontifes de Jésus-Christ ; ils brûlent ce qu'ils avaient adoré, ils adorent ce qu'ils avaient brûlé ; ils voient leurs frères dans les vaincus, et deviennent enfin des hommes, parce qu'ils étaient devenus chrétiens.

Bientôt les ténèbres de l'ignorance enveloppent toutes les nations ; tout semble perdu, les lettres, les arts et les lois. Mais Dieu veille, et son Eglise enseigne. Le ciel et la terre passeront avant que le chrétien perde un dogme de sa croyance ou un principe de la morale. Que l'hérésie fouille dans ces siècles ténébreux, elle ne découvrira ni un vide dans la tradition, ni une erreur autorisée par l'enseignement public et solennel de l'Eglise ; et, dans ces temps d'ignorance, l'enfant dans les écoles chrétiennes en savait encore plus sur les vérités qu'il importe à l'homme de connaître, que tous les sages païens dans les jours les plus beaux de la philosophie.

Après ces siècles de ténèbres et les jours d'orage qui les suivirent, vinrent ceux de la gloire et de la paix. Mais la religion de Jésus-Christ n'est sur la terre que pour combattre ; sa destination, c'est de souffrir ; la persécution est son élément. Aussi vit-elle bientôt éclore le siècle de la philosophie, qui finit par être celui de la destruction générale et de toutes les calamités. L'histoire conservera ces déplorables tableaux, et la postérité donnera des larmes à nos malheurs ; elle y contemplera la justice de Dieu..... Pour nous, nous raconterons ses miséricordes. Tandis que l'impiété triomphante nous disait chaque jour : Où est votre Dieu ? que votre Christ sorte de l'oubli où nous l'avons précipité, et nous croirons en lui : *Descendat nunc de cruce, et credimus ei* (*Matth.*, XXVII, 42) ; ce Dieu nous disait du haut du ciel : O mon peuple ! ô Eglise toujours chère à mon amour, j'ouvrirai vos tombeaux. *Aperiam tumulos vestros, populus meus.* (*Ezech.*, XXXVII, 12.) L'esprit du Seigneur a soufflé sur les membres de cette Eglise épars sur la terre entière, comme il souffla sur les ossements arides que vit Ezéchiel ; tout s'ébranle, tout se réunit en un moment : *Et ecce commotio.* (*Ibid.*, 7.) Les temples se réparent, les fidèles environnent les autels, les membres de la famille de Jésus-Christ se réunissent, et la France redevient chrétienne.

Comme on vit, après la captivité, les restes de la tribu sainte accourir des régions les plus éloignées, les ministres de Jésus-Christ franchissent les terres et les mers pour se réunir à leurs troupeaux. Toujours pères de leurs peuples, ils prêchent la subordination et la paix ; ils demandent l'oubli du passé et le pardon de tous les maux qu'ils ont éprouvés. Contents de la subsistance qu'on leur assure, ils peuvent dire, avec l'Apôtre : *Je n'ai désiré ni l'or, ni les biens de qui que ce soit : « Aurum aut vestem nullius concupivi. »* (*Act.*, XX, 33.) Ils ne demandent que les âmes, et abandonnent tout le reste. *Da mihi animas, cætera tolle tibi.* (*Gen.*, XIV, 21.) Mais, en vertu de leur paternité divine, ils plaideront la cause de la veuve et de l'orphelin ; ils visiteront les asiles de la douleur ; ils essuieront les larmes des malheureux ; ils feront la guerre à tous les vices, et donneront, s'il le faut, jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour défendre encore la foi, et faire régner Jésus-Christ dans tous les cœurs.

Nous jouissions en paix de cette miséricorde, que depuis longtemps nous osions à

peine solliciter dans nos prières les plus ardentes, lorsque tout à coup un cri de douleur s'est fait entendre. D'un bout de l'empire à l'autre, nos évêques ont élevé la voix; ils déplorent l'abandon de leurs églises, et la perte journalière de leurs ministres, qui ne laissent pas de successeurs. Il est question, vous ont-ils dit, de savoir si vous voulez laisser périr la religion que le ciel vient de vous rendre; si vous voulez mourir chrétiens; si la foi que vos pères vous ont transmise, comme la plus noble portion de votre héritage, doit être, à votre honte, retranchée de celui de vos enfants; et si, après vous être un moment réjouis à la lumière de ce flambeau divin, vous consentirez qu'il s'éteigne pour votre postérité. Sans ministres, point de religion; sans religion, point de morale; sans morale, point d'ordre public, point de sûreté, point de propriété, point de société parmi les hommes. Le danger existe, il est pressant; et, dans peu de temps, il serait trop tard pour y remédier.

Voilà ce que vous ont dit les premiers pasteurs, et les faits ne confirment déjà que trop des témoignages si respectables.

C'est donc à vous, mes frères, à prévenir cette dernière calamité; je dis à vous, parce que, dans tous les temps et sous tous les gouvernements, quelle qu'ait pu être l'influence ou la prospérité de l'Eglise, la subsistance des élèves du sanctuaire a été laissée, du moins en grande partie, à la piété individuelle; je dis à vous, parce que la Providence vous présente encore des ressources; elle semble solliciter votre zèle et n'attendre que votre concours.

Non, mon Dieu, votre Esprit ne s'est pas retiré du milieu de nous; votre grâce travaille à susciter de fidèles dispensateurs des mystères de Jésus-Christ; et si le flambeau de la foi vient à s'éteindre, notre sang ne tombera que sur nous; de nous seuls viendra notre perte, et vous pourrez nous dire, comme autrefois à un peuple ingrat: *Qu'ai-je dû faire pour vous que je n'aie pas fait: « Quid debui ultra facere, et non feci? »* (*Isa.*, V, 4.)

Oui, chaque jour, des mères chrétiennes viennent offrir au Seigneur de jeunes Samuël, destinés peut-être à juger Israël. D'autres, plus avancés en âge, mais dévorés du zèle de la maison du Seigneur, et embrasés d'un noble feu pour la conquête des âmes, demandent à consacrer pour vous, pour vos enfants, et leurs talents, et leurs vertus, et leur vie entière. On en voit renoncer à des places avantageuses et aux espérances les mieux fondées; ils ne demandent, pour indemnité, que la subsistance, jusqu'à ce qu'ils puissent la mériter en se consumant à votre service.

Hélas! mes frères, faut-il l'avouer, ou à notre propre confusion, ou à celle des fidèles? Est-ce nous qui manquons de confiance, ou bien serait-il vrai que, pour être sage aujourd'hui, on ne peut être trop timide? On les repousse en gémissant, en versant des larmes amères; on repousse celui qui peut-être eût formé vos enfants à la vertu, qui aurait fait fleurir la religion dans vos domaines; on repousse celui que la Providence vous destinait pour dernier ami dans le malheur, ou qui eût aidé votre vieillesse à descendre avec consolation dans le tombeau; on les repousse, en admirant leur zèle, leur innocence, leur vocation éprouvée quelquefois parmi les piéges du monde, ou dans le tumulte des armes, en priant le ciel que de si belles espérances ne soient pas à jamais perdues pour l'Eglise de Jésus-Christ.

O Eglise de France, riche et précieuse portion de cette Eglise éternellement vivante, qu'un Dieu vint fonder par son sang! pleine de science, pleine de vertus, pleine de force, tu fus célèbre entre toutes les Eglises du monde par le zèle de tes évêques, les lumières de tes docteurs, la régularité de ton clergé, la fidélité de ton peuple; faudra-t-il que tu périsses entre nos mains? ta gloire sera-t-elle éclipsée pour jamais? Ne reverras-tu point tes Irénée, tes Remi, tes François de Sales, tes Vincent de Paul, tes Olier, tes Bérulle, tes Bossuet? Veuve de tes pontifes et de tes prêtres, sera-ce nous-mêmes qui te ferons descendre au rang de ces Eglises de l'Afrique et de l'Orient, où un clergé avili ne donne plus aux peuples qu'une religion défigurée par l'ignorance et la superstition?

Mes frères, ce n'est plus nous qui vous parlerons en ce moment; c'est cette Eglise gallicane elle-même, votre mère et la mère de tant de saints: voici qu'elle se présente à vous encore baignée des larmes de sa captivité, et respirant à peine de ses malheurs: Mes enfants, vous dit-elle, vous qui me devez la doctrine de la vérité, la connaissance de Jésus-Christ, l'espoir d'une vie meilleure, et tous ces sentiments nobles et vertueux qui font votre gloire et ma consolation: mon sort est entre vos mains; faudra-t-il qu'il soit dit, dans tous les siècles et par tout l'univers, que votre indifférence m'a laissée périr? Vous alléguez le malheur des temps; hélas! j'ai vu le luxe de vos villes et la magnificence de vos maisons; j'ai vu parmi vous tous les arts encouragés, tous les établissements favorisés; et moi seule je vous solliciterais en vain! La moindre partie de ce que vous prodiguez chaque jour à la vanité, un des ornements multipliés dans votre maison, un des trésors peut-être réunis sur votre personne eût suffi pour me donner un pasteur éclairé, un apôtre, un évêque qui eût fait mon ornement et ma gloire. Est-ce là ce que vous promettiez dans ces jours de deuil, où pleurant sur les débris des temples, et troublés par l'attente du plus triste sort, vous appeliez en vain un de mes ministres pour vous aider à mourir? Le ciel a signalé sa miséricorde, craignez qu'il ne signale encore une fois sa justice. Dieu n'appesantira pas sa main sur vous; il suffira qu'il vous livre à votre indifférence, et la nature même des choses amènera votre punition: vos temples resteront déserts, vos enfants croîtront dans l'ignorance et vivront dans l'impiété, les peuples s'endormiront

dans l'indifférence pour la religion, et par conséquent dans le mépris pour tous les devoirs : alors l'athéisme se relèvera de sa défaite; fort de la licence des opinions, de l'ignorance générale, du silence de la vérité, qu'aucune voix ne défendra plus, il dévorera les générations entières; et la société, dans ses derniers déchirements, vous accusera de sa ruine.

Mais, tandis que nous vous entretenons de cette portion de la tribu sainte, unique et dernier espoir de la religion parmi nous, faudra-t-il abandonner aux infirmités et aux douleurs ceux qui furent vos pères dans la foi ?

Mementote præpositorum vestrorum qui vobis locuti sunt verbum Dei. (*Hebr.*, XIII, 7.) A Dieu ne plaise que la pauvreté soit jamais honteuse pour les ministres de Jésus-Christ, puisqu'elle est une conformité de plus avec leur maître : mais, si leur indigence fait leur gloire, la vôtre sera de les secourir, mes frères. Ces hommes si dignes d'un meilleur sort souffraient dans la résignation et le silence : le premier pasteur de ce diocèse (46) a considéré leurs besoins; ses entrailles se sont émues : ainsi qu'un père, après de longs désastres, il rassemble sa famille, et, plein d'une noble confiance, il expose à ses enfants les besoins de quelques-uns de leur frères, qui sont les plus chers à sa tendresse, parce qu'ils ont été les plus utiles.

Constantin, après avoir fait asseoir la religion sur le trône des Césars, voulut affermir la paix de l'Eglise, en réunissant tous ses pasteurs. Aussitôt on vit accourir de toutes les parties de l'empire de vénérables vieillards, blanchis dans les travaux, dans les prisons, dans les exils : la plupart étant mutilés, et pour ainsi dire encore tout sanglants des combats qu'ils avaient livrés pour le nom de Jésus-Christ. A ce spectacle, le prince et les fidèles furent émus; ils ne pouvaient se lasser de contempler ces témoins augustes de la foi, et s'efforçaient de les dédommager, au moins par leur respect, des maux qu'ils avaient soufferts. Si nous avions pu produire ici tous ces pasteurs vénérables, plus accablés sous le poids des travaux que sous celui des années, ce spectacle aussi vous aurait touchés. Vous vous les seriez représentés environnés des pauvres qu'ils avaient soulagés, des malheureux qu'ils avaient consolés, des peuples qu'ils avaient instruits : vous vous seriez rappelé leur constance et leur fidélité. Au milieu de ce cortége honorable de bonnes œuvres et de vertus, vous auriez vu en eux la touchante réunion de ce que la religion a d'auguste avec ce que la vieillesse a de plus respectable et le malheur de plus sacré. Peut-être pourriez vous nommer parmi eux celui qui vous reçut aux fonts sacrés du baptême, celui qui nourrit votre enfance du lait de la doctrine de Jésus-Christ, et à qui vous avez dû de connaître ce que le bonheur a de plus touchant et de plus pur, la première fois que vous fûtes admis à la table sainte. Ce vieillard qui languit abandonné, c'est celui-là même près de qui vous vîntes décharger le poids d'une conscience coupable, et dont les conseils et la charité vous rendirent à l'innocence et au bonheur. Beaucoup d'entre eux ne gémissent dans le malheur, que pour avoir été fidèles; plusieurs avaient livré leur âme pour le nom de Jésus-Christ; ils s'étaient dévoués à cultiver cette terre ingrate au moment où elle dévorait ses habitants ; le ciel leur a refusé le martyre de la foi : ils n'ont pas ensanglanté leur couronne; mais ils sont martyrs de la charité et victimes de leur zèle. Ames chrétiennes, rappelez-vous quelle était votre joie, quand vous voyiez paraître ces anges de paix que vous n'espériez revoir jamais : quelle impression douce et profonde leur présence faisait sur votre cœur, quand ils se présentaient à vous dans les campagnes, dans les réduits de la misère, et jusqu'au fond des cachots. Le moment de satisfaire votre juste reconnaissance est arrivé; remerciez le ciel, et hâtez-vous d'en profiter.

Hommes respectables et vertueux, non, vous ne direz pas : J'étais le père des pauvres, et je suis plus abandonné qu'eux ; j'étais l'ami des malheureux, et je ne trouve pas un ami pour essuyer mes larmes et compatir à ma douleur; nuit et jour je veillais sur le troupeau qui me fut confié, et les miens m'ont délaissé. Non, un tel oubli serait un outrage pour notre foi; vos maux seront soulagés : j'en atteste la piété qui tous les jours multiplie parmi nous ses prodiges; j'en atteste la reconnaissance, dont la dette est toujours si précieuse et si douce pour un cœur généreux. Si les infortunés nous sont chers, vous le serez d'autant plus que vos fonctions étaient plus grandes et vos travaux plus utiles. Si tous nos frères souffrants sont à nos yeux des membres de Jésus-Christ, vous nous le représentez en quelque sorte tout entier, sous les traits les plus augustes; et, si la dette de la reconnaissance est sacrée, nous vous devons plus qu'à tout autre, puisque nous vous devons nos droits à l'héritage du ciel, notre religion et nos vertus.

Tant d'âmes compatissantes et fidèles ignoraient jusqu'ici de quel prix douloureux vous aviez payé l'ardeur qui vous consuma pour leur salut. L'on ne vous verra plus traîner une misère et des infirmités qui attestent sans doute vos vertus, mais qui accuseraient à la fois notre dureté et notre ingratitude ; vos larmes n'iront plus déposer contre nous; vous ne gémirez plus sur un lit de douleur sans consolateur et sans ami. Prêtres charitables de Jésus-Christ, vous élevez les mains vers le ciel pour ceux qui vous oublient, vous les élèverez pour ceux qui se seront souvenus de vous : puissent vos vœux, secondés par leurs œuvres, attirer sur eux et sur leur famille toutes les bénédictions du ciel, pour le temps et pour l'éternité !

(46) M. le cardinal de Belloy, archevêque de Paris.

DISCOURS II,

POUR LA PROFESSION DE MADEMOISELLE DE***,

Prononcé au couvent du Refuge ou de Saint-Michel, le 7 octobre 1804.

Et dixit mihi : Scribe : Beati qui ad cœnam nuptiarum Agni vocati sunt. (*Apoc.*, XIX, 9.)

Et l'ange me dit : Ecrivez : Heureux ceux qui sont appelés au festin des noces de l'Agneau.

Quel est cet appareil nouveau, quelles sont ces cérémonies extraordinaires et touchantes qui occupent aujourd'hui l'Eglise de Jésus-Christ ? D'un côté, je vois un autel et tous les apprêts d'un sacrifice; de l'autre, les chants de joie et tous les signes de l'allégresse : ici les larmes des parents, la douleur des amis; là les saints transports de l'amour, et les félicitations de la charité : j'aperçois presque un spectacle funèbre, et j'entends les cieux unis à la terre répéter ce chant de triomphe : *Gaudeamus et exultemus : « Réjouissons-nous, soyons ravis de joie; voici les noces de l'Agneau, et son épouse s'est préparée.* » (*Apoc.*, XIX, 7). Tous les doutes sont éclaircis, et je reconnais sans peine ici cette fête mystérieuse qui doit réunir en effet le sacrifice et le triomphe ; la mort et la vie ; l'immolation entière du monde et de soi-même, et le bonheur anticipé du ciel. Union divine, noces sacrées, heureux qui est admis à vous contempler; plus heureux celui qui peut participer à vos adorables mystères ! *Scribe : Beati qui ad cœnam nuptiarum Agni vocati sunt.* Ce bonheur va donc être le vôtre, ma chère sœur; et aux yeux de la foi, votre sort est préférable à tout ce que le monde peut vous offrir de plus flatteur : vous aurez de grands sacrifices à faire, et de grands devoirs à remplir ; mais voyez cette joie sainte qui vous environne, cette pompe auguste de la religion, ce Dieu qui veut être lui-même votre récompense infiniment grande, cet époux descendre du trône de sa gloire pour orner de tous les dons de sa grâce une épouse qu'il aime, et répandre sur elle tous les trésors de sa miséricorde : *Beati qui ad cœnam nuptiarum Agni vocati sunt.* Le voici donc ce jour qui doit satisfaire votre cœur, et couronner tous vos désirs. Ce jour doit décider de votre sort pour le temps et probablement pour l'éternité; et, du parti que vous allez prendre, dependra désormais la suite de vos destinées. Souffrez donc que nous vous arrêtions un moment sur les limites que vous vous préparez à franchir, pour fixer votre attention sur la vocation dont vous êtes honorée, et comme appelée à l'état religieux, et comme fille de cet ordre respectable où vous demandez à être admise.

Vierge sainte, vous qui conduisez à la suite de votre Fils ces épouses qu'il s'est choisies; vous que toutes appellent leur mère, et qui fûtes leur premier modèle, daignez, du haut du ciel, jeter les yeux sur celle que vous voyez en ce moment à la porte du sanctuaire : ou plutôt venez vous-même au-devant d'elle ; que l'influence de votre protection aide et augmente la force de nos paroles ; et, tandis que nous l'entretiendrons de son bonheur et de ses devoirs, implorez pour elle et pour nous l'assistance de l'Esprit-Saint. *Ave, Maria.*

Il est difficile sans doute de voir sans quelque émotion une jeune victime s'avancer vers l'autel d'un pas ferme et assuré; fouler aux pieds le monde et tous ses attraits séducteurs, dans l'âge où le monde nous sourit avec plus de charmes ; briser les liens qui nous unissent à une famille, à des amis, au moment où ces liens promettent plus de douceurs ; et se laisser consumer lentement au gré du divin amour, lorsque tous les sentiments, qui d'ordinaire occupent la vie humaine, sont encore dans toute leur force.

Mais si nous considérons cette vocation divine au flambeau de la foi, loin de plaindre, avec un monde aveugle ou corrompu, l'âme qui en est prévenue, nous regarderons cette faveur comme la plus précieuse que Dieu puisse accorder. Observez bien en effet, ma chère sœur, qu'il ne s'agit pas aujourd'hui pour vous de choisir entre le monde et Jésus-Christ, entre les plaisirs et la vertu, entre les devoirs sévères de la religion et les faux biens dont le monde peut vous flatter ; ce choix est fait il y a longtemps. Le jour de votre baptême, vous avez promis, par le contrat le plus sacré, de fouler aux pieds le monde et ses attraits ; de combattre, tous les jours de votre vie, les passions, les préjugés, les folles vanités du siècle : vous vous êtes engagée, devant l'Eglise et devant les anges, à reconnaître Jésus-Christ pour chef, à vivre de sa vie et à marcher à sa suite en portant votre croix et en vous renonçant vous-même. Ces obligations sont générales, absolues, inviolables pour tout chrétien; et, hors du cloître comme dans le cloître, vous tous qui avez été incorporés à Jésus-Christ par le baptême, vous êtes obligés d'y être fidèles. Ici seulement, en présence du Dieu qui doit vous juger, sous les yeux de tout le ciel qui vous contemple, en face de la mort et de l'éternité qui vous attendent, il vous est permis de délibérer sur le choix des moyens. Le but indispensable de tout chrétien, sous peine de se rendre parjure et d'encourir le plus terrible jugement, doit être de vivre dans le détachement, dans le mépris du monde et de soi-même, inaccessible à la contagion des vices, observateur inflexible de toutes les lois de Jésus-Christ. Ce but, plusieurs chemins y conduisent; c'est seulement sur le choix de la route que vous avez à vous déterminer.

Il me semble qu'en ce moment Jésus-Christ se présente à vous, et vous dit : Je suis la sagesse éternelle, la lumière qui doit éclairer tous vos pas; je suis celui dont la volonté établit les conditions diverses de la société, comme ma Providence les distribue. *Ecoutez, ma fille, et prêtez l'oreille*; *Audi, filia, et inclina aurem tuam.* (*Psal.* XLIV, 11.) Je suis l'amour éternel, sans bornes; c'est moi qui vous aimais avant que vous ne fussiez ; c'est moi qui vous ai donné l'être; j'ai veillé

sur votre berceau, j'ai conduit les pas de votre enfance, j'ai protégé votre jeunesse; je vous donnai dans ma tendresse cette mère vertueuse et si chrétienne (47), que j'ai rappelée par miséricorde, lorsque, jeune encore, elle eut déjà mérité sa couronne. Alors vous devîntes l'enfant de ma providence; elle vous couvrit de ses ailes, et vous porta dans son sein; elle vous préserva du souffle contagieux du monde, de l'impression funeste des vices, et enfin elle vous confia à cette seconde mère, seule digne de vous représenter celle que vous aviez perdue. Rappelez-vous ces périls dont je vous ai tirée, ces malheurs dont je vous ai préservée, ces larmes que tant de fois ma tendresse a essuyées. *Ecoutez, ma fille, et prêtez l'oreille :* « *Audi, filia.* » Ces bienfaits ne sont rien encore ; votre Dieu vous prépara de toute éternité une faveur plus précieuse : je veux vous mettre aujourd'hui au rang de mes épouses. *Concupiscet Rex decorem tuum.* (*Psal.* XLIV, 13.) Ce titre satisfait-il votre cœur ? Préférez-vous d'aller combattre dans cette région de mort et de douleurs, assaillie par les attaques de vos ennemis, enveloppée de leurs pièges, en butte à tous leurs traits; ou bien ne voulez-vous pas rester dans cet asile où je vous offre une protection aussi paisible qu'assurée. *Obliviscere populum tuum.* (*Ibid.*, 12.) Voulez-vous retourner sur cette mer couverte d'écueils, et fameuse par mille naufrages, ou demeurer dans ce port où tout semble répondre de votre salut? *Obliviscere.* Si vous cherchez sincèrement à me plaire et à vous sauver, quel parti vous semble le plus facile et le plus sûr; et, à l'heure de la mort, qui chaque jour peut vous frapper, lequel voudriez-vous avoir pris ?

Ah ! sans doute en ce moment, semblable à l'épouse des cantiques, vous avez tressailli de joie à la voix du bien-aimé : *Vox dilecti mei pulsantis.* (*Cant.*, V, 2.) Votre cœur s'écrie avec amour, comme celui du Prophète : *Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel hors de vous,* ô céleste époux de mon âme ! *et que puis-je désirer loin de vous sur la terre?* « *Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram?* » (*Psal.* LXXII, 24.) Vous êtes le Dieu de mon cœur; vous l'êtes, vous le serez pour une éternité. *Deus cordis mei.* (*Ibid.*, 25.) Vous serez à jamais mon partage, mon unique trésor : *Pars mea Deus in æternum.* (*Ibid.*) Que le monde s'éloigne, qu'il s'évanouisse pour moi; c'est une figure, une ombre qui séduit et qui passe : Dieu seul est immuable, éternel et fidèle. Oui, dès aujourd'hui et pour toujours mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui : *Pars mea Deus in æternum.* Pour nous, ministres du Dieu vivant, chargés de vous apporter de sa part le contrat qui doit cimenter votre union, en applaudissant à vos transports, nous devons vous en proposer les conditions indispensables.

Votre Dieu vous donne en ce moment tout ce qu'il a, tout ce qu'il est; sur la terre tous les dons de la grâce, et dans le ciel tous les trésors de la gloire. Vous serez admise à son héritage éternel, vous partagerez son trône ; sa couronne ornera votre front; vous participerez à son immortalité, à sa divinité même, autant qu'une créature en est capable.

Mais votre époux fut pauvre; il naquit dans une crèche, n'eut pas où reposer sa tête, et mourut sur une croix. Il ne vous promet pas les biens de la terre ; au contraire, si vous les possédez, il faut y renoncer, embrasser sa pauvreté divine, la chérir même, et l'estimer au-dessus de la pourpre des rois.

Dans cette humble et modeste cellule, vous aimerez à retrouver la maison de Nazareth, où le roi du ciel et de la terre resta caché pendant trente ans, travaillant de ses propres mains. Ce pain, que le zèle et la charité disputeront peut-être à la nature, vous retracera celui que lui fournissaient les âmes saintes qui marchaient à sa suite, et qu'il partageait avec ses disciples. Vous porterez avec joie des vêtements rudes et grossiers, en songeant qu'ils sont pour vous les saintes livrées de Jésus-Christ. Vous serez pauvre de cœur et d'affection, vous le serez en réalité. La pauvreté vous offrira des rigueurs : il le faut pour qu'elle vous procure des mérites; mais votre époux veillera sur vous, et si vous êtes fidèle à vous abandonner à ses soins, le nécessaire ne vous manquera jamais. Je vous en atteste ici, âmes héroïques et saintes, qui dans tous les siècles, vous dévouâtes à la pauvreté pour suivre l'exemple de Jésus-Christ. Celui qui nourrit les oiseaux du ciel, a-t-il jamais abandonné ses enfants ? Non, non ; ce maître que nous suivons est généreux et magnifique; plus vous lui donniez, plus il vous donna : vous lui abandonnâtes sans réserve le soin de votre existence, et il y pourvut toujours avec la tendresse d'un père. Mais pourquoi chercher des exemples étrangers ? Vierges de Jésus-Christ qui m'écoutez, que ne pouvez-vous parler vous-mêmes ?

Depuis ce jour de vertige et de douleur, où, arrachées de vos asiles, et repoussées, comme par une tempête, au milieu du monde, sans fortune, sans asile, sans appui, vous eûtes le courage de promettre au Dieu qui vous avait unies, de ne vous séparer jamais, et de périr, s'il le fallait, plutôt que d'abandonner les règles saintes que vous lui aviez vouées; dites si la Providence vous abandonna jamais. La sagesse humaine condamnait votre dévouement sublime, elle ne vous annonçait que la détresse et le malheur : mais votre époux veillait du haut des cieux. Chaque jour vous demandiez votre pain au Père qui est dans le ciel; il pourvoyait à vos besoins : vos malades étaient secourus, la vieillesse était assistée, et vous

(47) Madame de ***, morte encore jeune en émigration.

présumiez assez de son amour pour croire qu'il eût plutôt envoyé la manne du ciel, que de souffrir que la confiance de ses épouses une fois trompée accusât pour toujours sa fidélité.

Mais c'est peu d'abandonner à Jésus-Christ ces biens fragiles et périssables, si vous ne lui abandonnez encore la plus chère, la plus intime de toutes les propriétés, je veux dire votre propre volonté. La volonté de Dieu étant la règle et la source essentielle de l'ordre, du bien, de la justice, la religion, la perfection consistent essentiellement à se conformer à cette adorable volonté, à s'y attacher, à s'y unir : *Qui adhæret Domino, unus spiritus est.* (I *Cor.*, VI, 17.) Oui, il faut le dire, et le répéter mille fois; la volonté propre, quelque petite qu'elle puisse être, ne produit nécessairement que désordre, malheur et illusion; et les religions les plus saintes, dès qu'elles admettent cet ennemi, ne tardent pas à tomber en ruines; et le religieux qui conserve une volonté, fît-il des miracles, ressuscitât-il des morts, n'est pas digne du nom qu'il porte. Que le ciel détourne à jamais ce malheur, et de vous, ma chère sœur, et de la maison que vous allez habiter! Vous reconnaîtrez la voix de Dieu dans celle des supérieurs préposés à votre conduite : tous les jours, à toute heure, en toutes choses, vous consulterez l'obéissance comme la règle infaillible de votre conduite et l'expression véritable de la volonté de Dieu; vous la consulterez surtout avec simplicité. Cette sainte vertu est l'âme de l'obéissance, elle est le caractère des enfants de Dieu, et l'esprit opposé ne peut être que le fruit de l'amour-propre et de l'esprit du monde. Par là vous gagnerez le cœur de votre céleste époux; que dis-je? Vous imiterez sa vie, et vous le retracerez lui-même. N'est-ce pas lui qui fut trente ans entiers soumis à ses propres créatures, à Joseph et à Marie? N'est-ce pas lui qui disait que la volonté de son Père lui était aussi intimement unie que le pain qui nourrit notre corps: *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me.* (*Joan.*, IV, 34.) Tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a souffert, il l'a souffert par l'obéissance et pour l'obéissance : *Didicit ex iis quæ passus est obedientiam* (*Hebr.*, V, 8); et la gloire même dont est couronnée son humanité sainte n'est que le prix de son obéissance. *Il a été obéissant jusqu'à la mort*, dit saint Paul : « *Factus obediens usque ad mortem;* » *et jusqu'à la mort de la croix :* «*Mortem autem crucis.*» (*Philipp.*, II, 8.) *C'est expressément pour cette raison que Dieu l'a élevé, et lui a donné un nom au-dessus de tout nom :* « *Propter quod et Deus exaltavit illum.* » (*Ibid.*, 9.) Si ces conditions n'ont rien qui alarme votre courage, ou qui ralentisse votre amour, entrez, ma chère sœur, dans ce tabernacle admirable; pénétrez dans le sanctuaire de Dieu : *Transibo usque ad locum tabernaculi admirabilis.* (*Psal.* XLI, 4.) Entrez en reine dans le palais du Roi des rois, oubliez les biens fragiles et périssables, choisissez un Dieu pour votre époux : il vous prendra pour son épouse, dans la justice, la miséricorde et la vérité : *Sponsabo te mihi in justitia, et judicio, et in misericordia.* (*Ose.*, II, 19.) Voici qu'il met sur votre tête la couronne royale de sa gloire : *Dedi coronam decoris in capite tuo.* (*Ezech.*, XVI, 12.) Heureuse et mille fois heureuse, vous n'aurez à craindre ni l'oubli d'un époux, ni ses égarements, ni ses erreurs; la mort même ne vous séparera pas, elle ne fera que vous unir pour ne vous séparer jamais. Est-ce la grandeur qui vous touche? Levez les yeux vers le ciel; voyez le monarque éternel des siècles, ce Dieu immense, incommunicable, infini; il habite une lumière inaccessible. Assis sur les Chérubins, il voit des millions de Puissances, de Trônes, de Dominations, de Vertus, s'humilier devant lui; et l'univers entier, créé par une seule de ses paroles, disparaîtrait au moindre de ses regards. Voilà votre époux : il est tout à vous si vous êtes toute à lui. Votre cœur préfère-t-il à l'éclat de la gloire la douceur d'aimer sans incertitude et sans trouble? Ah! qu'il s'élance, qu'il vole vers cette immense bonté, source de tout bien, principe de tout bonheur, de qui découlent toutes les affections douces, heureuses et consolantes; qu'il s'embrase, qu'il se laisse fondre et dissoudre dans cet abîme éternel d'amour, dans cette fournaise de charité qui se donne en ce moment toute à vous, pour vous aimer une éternité tout entière. Ah! ce cœur serait trop avare, si, possédant un Dieu, il pouvait chercher autre chose. O qui nous donnera l'amour des Thérèse, des Catherine et de tant d'autres saintes épouses de Jésus-Christ? Qui nous donnera la langue des anges? Mais quelle langue, ô mon Dieu, peut exprimer ici-bas, quel esprit est digne de comprendre ce que vous avez réservé à ceux qui vous aiment? Qui peut révéler ce que vous prodiguez de délices aux épouses assez pures pour recevoir les communications de votre amour, ce que c'est d'être tout à Dieu, de jouir de Dieu, de vivre de Dieu? Puissiez-vous, ma chère sœur, mériter d'en faire l'expérience; croyez-en au témoignage des âmes saintes de tous les temps, à qui il a été permis de nous laisser, dans leurs écrits, une faible idée des biens ineffables que Dieu a préparés à ceux qui l'aiment : efforcez-vous de marcher sur leurs traces, et rapportez-vous en à votre époux pour vous faire participer à leur bonheur. A ces biens qui vous sont communs avec toutes les épouses de Jésus-Christ, se joignent encore les avantages particuliers de l'ordre qui vous adopte aujourd'hui : cet ordre, par un privilége aussi consolant qu'il est auguste, s'engage à travailler au salut des âmes, c'est-à-dire, qu'il s'associe en quelque sorte à la dignité du sacerdoce et à la gloire de l'apostolat.

Déjà, ma chère sœur, je vois se réunir près de vous une troupe innocente d'enfants qui réclament vos soins. Ayez pour eux des entrailles de mère : vous êtes la leur aux yeux de la Providence et de la grâce, puis-

qu'ils sont les enfants de Jésus-Christ qui vous les donne. Peut-être, parmi ces enfants, trouverez-vous des orphelins, délaissés sur une terre étrangère; ces titres vous rappelleront vos malheurs et les bienfaits du ciel, et vous n'en serez que plus tendre pour ces infortunés : rappelez-vous que celui qui reçoit un de ces petits au nom de Jésus-Christ, le reçoit lui-même. Trop heureuse si vous pouviez imprimer, dans un seul de ces cœurs simples et faciles, les noms de Jésus et de Marie, et les imprimer en traits de flammes pour qu'ils y restent ineffaçables !

Il est une autre espèce de bien sublime, mais difficile, souverainement agréable à votre époux, mais d'autant moins attrayant pour le cœur, que l'âme est plus délicate et plus noble; ce bien réclame votre secours. Mais est-il donc un genre de bien auquel la religion n'ait déjà pourvu? Parmi tous les ordres augustes et vénérables occupés à verser des bienfaits sans nombre sur la société, au nom de Dieu et de Jésus-Christ, n'en est-il pas qui semblent avoir comme envahi d'avance tout ce que le zèle peut ambitionner, tout ce que la piété peut faire? Filles respectables de saint Vincent de Paul, vous dont l'institution seule semblerait être un contre-poids à toutes les misères humaines, quelqu'une des misères humaines vous serait-elle échappée? Oui, ma chère sœur; ce sont les maux de l'âme : ce sont surtout ces passions d'ignominie qui révoltent tous les sentiments honorables, et que l'on regarde comme une vertu d'avoir en horreur, jusque dans les infortunés assez dépravés pour en être esclaves. Jésus-Christ pourtant ne les a pas encore jugés, puisqu'il leur laisse encore la vie; il les appelle, et son cœur leur est ouvert. Compagne inséparable de votre époux, comme lui vous les recevrez, et vous travaillerez à les rendre à la religion et à la société. Grâces immortelles vous soient rendues, ô Dieu, père de tous les hommes et sauveur de tous les pécheurs. Et vous, âmes généreuses et héroïques, qui daignâtes vous consacrer à cette œuvre, recevez nos hommages et les bénédictions de l'Eglise de Jésus-Christ. Vous avez pensé que toutes les âmes étaient le prix du sang de Jésus-Christ, et vos entrailles se sont émues; vous avez cru, avec saint Augustin, qu'au milieu de la dépravation la plus profonde, il restait dans nos âmes quelques traits de l'image divine, et vous avez jugé que le retour était toujours possible. Ah! que vous avez bien connu le cœur de Dieu : oui sans doute il vous a révélé la profondeur et l'immensité de son amour pour les hommes; il a plus fait, il a versé toute sa tendresse dans vos âmes. Ainsi le crime lui-même a trouvé un asile dans son repentir, un appui dans son retour à Dieu; et lorsqu'une âme, faible peut-être encore plus que corrompue, vient verser des larmes amères sur ses fautes et son déshonneur, il se trouve des âmes sensibles et charitables pour pleurer avec elle. Oh! quelle gloire vous est réservée au dernier jour, quand vous amènerez en triomphe ces âmes que l'on croyait perdues, et qui peut-être avaient trompé le zèle des prêtres les plus saints! et quelle joie dès ce moment dans le ciel, quand votre zèle et votre tendre sollicitude forcent l'enfer à rendre ces victimes qu'il croyait avoir englouties sans retour !

Félicitez-vous donc, ma chère sœur, de toutes les œuvres que la religion vous propose; nulle sans doute n'est plus héroïque ni plus touchante, puisque nulle autre ne vous rapproche davantage de votre époux, de ce pasteur aimable et miséricordieux qui court après la brebis égarée, et qui n'est pas venu appeler les justes, mais les pécheurs : *Non veni vocare justos, sed peccatores.* (*Matth.*, IX, 13.)

Vous recevrez l'enfant prodigue, à l'imitation du père de famille : comme lui, vous prodiguerez à son repentir les témoignages de la tendresse et de la charité. Vous vous réjouirez des dédains et des rebuts; ils font votre gloire et votre couronne, et votre père saura payer avec usure ce que vous aurez fait pour son amour. Vous épuiserez les ressources de la patience et du zèle ; et par votre douceur à attendre les faibles, vous imiterez celle que votre époux a mise à vous attendre vous-même. Jour et nuit, vous veillerez sur ces âmes si chères à celui qui les racheta de son sang; et si vos efforts vous semblent inutiles, vous emploierez auprès de Dieu la pénitence et la prière. Ce ne sera pas assez de prodiguer pour elles et vos soins et vos larmes; fidèle aux exemples journaliers et à jamais mémorables des vierges qui vous environnent, vous leur sacrifierez jusqu'au pain qui vous nourrit. Peut-être Dieu permettra-il que la charité ne soit pas réduite à se priver elle-même de l'absolu nécessaire; et peut-être qu'enfin les riches, las de déclamer inutilement contre la corruption qu'ils entretiennent, viendront au secours de ceux qui se dévouent à en arrêter les progrès.

Voilà, ma chère sœur, les honneurs qui vous attendent à la cour du Roi des rois; et ces honneurs sont grands aux yeux de Dieu même. Voilà les plaisirs qu'il vous réserve, et, pour une âme qu'embrase la charité de Jésus-Christ, ces plaisirs sont plus doux que ceux que le monde peut offrir. Si votre âme est assez noble, assez ardemment éprise de l'amour de Jésus-Christ, pour ambitionner ces honneurs et trouver quelques délices dans ces plaisirs, votre vocation est décidée, et vous êtes digne d'entrer dans cette maison. Ouvrez-vous donc, portes augustes, et recevez cette nouvelle épouse du Sauveur; elle ne déshonorera pas ce titre glorieux, le plus beau que puisse porter une créature.

Ici notre ministère finit; la terre en quelque sorte va disparaître de vos yeux, les voiles de la mort vont vous envelopper, comme si l'éternité commencait. Anges de Dieu, descendez donc vers cette épouse de votre Roi, couvrez-la de vos ailes, et portez-la dans vos mains jusqu'au trône de la misé-

ricorde et de l'amour. Saints du ciel, célébrez par vos cantiques la pompe des noces de l'Agneau, et répandez sur l'autel d'or le parfum précieux de vos prières. Mère de grâce, reine des saints, voici votre enfant. Avant sa naissance, elle vous fut consacrée, et c'est entre vos mains qu'une mère mourante remit ce dépôt cher et sacré : c'est vous qu'elle invoque dans toutes ses peines; jeune encore, mais étrangère et dans le malheur, c'est vers vous qu'elle levait ses mains innocentes; c'est vous qu'elle appelait sa mère ; c'est vous qui conservâtes son âme au milieu des illusions et des piéges du monde, et c'est vous sans doute, qui, pour dernière faveur, avez guidé ses pas dans cet asile ; c'est entre vos mains que tous ceux qui s'intéressent jusqu'ici à son salut la remettent en ce moment. Souffrez, ô Vierge sainte, cet excès de hardiesse ; c'est à vous qu'ils redemanderont, au jour du jugement, cette âme qui leur fut chère. Esprit de Dieu, vous qui formez dans nos âmes les vertus que vous y voulez trouver, donnez à celle-ci le courage de mourir constamment à elle-même, pour vivre de la vie de la grâce ; créez en elle un cœur nouveau ; donnez-lui la docilité pour obéir ; donnez-lui la sagesse et la fermeté de l'apostolat que vous lui destinez; faites, en un mot, que digne des âmes saintes auxquelles elle s'associe, elle imite fidèlement leurs vertus, pour partager un jour leur récompense. Ainsi soit-il.

DISCOURS III,

Prononcé en 1814 *dans l'église des Carmes, rue de Vaugirard*,

A UN SERVICE SOLENNEL POUR LES VICTIMES DU 2 SEPTEMBRE 1792.

Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra. (I *Joan.*, V, 6.)

Voici la victoire qui triomphe du monde, c'est celle de notre foi.

A la vue de cette enceinte, théâtre de tant de forfaits et de vertus, parmi les souvenirs douloureux qu'elle nous rappelle, ne vous semblerait-il pas, mes frères, que le seul langage qui nous convienne, serait celui de nos gémissements et de nos pleurs ? Eh ! quel besoin votre douleur aurait-elle de nos paroles ? Tout parle dans ces lieux, et le temple, et l'autel, et ces murs, et le sang dont ils sont marqués, et les lugubres images dont cette solennité nous environne. Aussi ne venons-nous point ajouter à votre sainte tristesse ; encore moins voudrions-nous réveiller des ressentiments qu'un chrétien ne doit jamais connaître; la gloire de la religion n'est-elle pas de les étouffer?

Quels que soient les auteurs de tant de maux, si pourtant ils vivent encore, qu'ils sachent qu'il n'est pas ici un ministre de Jésus-Christ qui ne soit prêt à donner tout son sang pour les voir heureux et chrétiens. Nous ne venons pas même demander des larmes. Ces prêtres vertueux étaient nos pasteurs, nos amis, nos frères ; déjà vous les avez pleurés dans ces jours même où la douleur était un crime, aussi bien que la vertu. Il est temps de nous consoler, en nous entretenant de leur gloire. Au milieu de ces scènes déchirantes de barbarie et d'héroïsme, il sera beau de contempler cette religion, dont le partage est de tout souffrir, de tout pardonner et de tout vaincre ; qui, longtemps battue par la tempête, élève avec plus d'éclat sa tête majestueuse, et semble défier de nouveaux orages. *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

Entrons, mes frères, dans les vues de la Providence, qui ne permet les persécutions que pour le triomphe de ses élus et pour celui de son Eglise. Les justes ont semblé succomber, et ils restent victorieux par la foi. La foi parut opprimée, prête à s'éteindre dans le sang de ses enfants ; et la constance de ces martyrs a manifesté sa vertu divine, vérifié ses promesses, assuré sa victoire. *Hæc est victoria, quæ vincit mundum, fides nostra.*

Dix-huit siècles de combats avait établi cette vérité. Nous venons vous en montrer l'éclatante confirmation dans les dernières épreuves de l'Eglise, dont cette funeste journée ne fut que la sanglante ouverture. En deux mots, les martyrs triomphants par la foi, première réflexion; la foi triomphante par les martyrs, deuxième réflexion. Tel est le dessein de ce discours.

Nous appelons martyrs ces respectables victimes, parce qu'il n'est point d'autre nom pour désigner le chrétien qui donne sa vie pour la foi ; et en même temps nous offrons pour eux des prières, par un juste respect pour l'autorité de l'Eglise, à laquelle seule il appartient de les préconiser solennellement.

Vierge sainte ! ces prêtres vertueux étaient tous vos serviteurs. C'était vous qui les souteniez dans le combat, et qui leur assuriez la couronne. Daignez vous rendre aussi présente parmi nous; inspirez-nous ce langage de la foi, qui seul peut les honorer dignement, afin que la grâce qui formait en ces lieux des martyrs, y forme aujourd'hui de vrais chrétiens. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les temps étaient accomplis où l'Eglise devait éprouver la plus redoutable des persécutions que Dieu lui eût encore préparées. L'impiété, longtemps triomphante, avait corrompu les nations et répandait ses poisons jusqu'au pied du trône des rois, dont elle mendiait la faveur, tandis qu'elle tramait leur ruine. En vain mille voix éloquentes réclament contre ses attentats et dévoilent ses impostures ; elle ne peut plus être confondue que par ses propres succès. Il faut qu'elle règne ; qu'elle-même punissant par ses fureurs les peuples qu'elle a séduits, les désabuse enfin et les ramène à la vérité, à force de crimes et de malheurs.

Déjà le signal est donné d'un bout de la France à l'autre. Le sanctuaire est dépouillé de ses honneurs, les asiles saints sont violés, l'ordre sacré du ministère est renversé,

la foi même est attaquée. Mais les ministres de Jésus-Christ triompheront par leur foi, dans l'abandon de leurs biens, dans la perte de leur liberté, dans le sacrifice de leur vie.

Ce fut un beau et grand spectacle pour l'Eglise universelle et pour le ciel même, que celui de cent trente évêques abandonnant leurs dignités, leurs biens et toutes les espérances de la terre, pour répondre dignement à l'appel glorieux de la foi. Avec eux, l'Eglise de France se leva tout entière pour s'associer à tant de gloire, et l'on vit cinquante mille prêtres renoncer généreusement à tout, pour suivre l'exemple des premiers pasteurs. Tel se montra ce clergé français, objet de tant de haines, de calomnies et d'outrages.

Voyez, mes frères, cette immense multitude de témoins de la tradition de nos églises; ils iront sans appui, sans asile, sans autre trésor que leur confiance aux promesses de Jésus-Christ, braver tous les périls et tous les maux. Ils s'éloignent avec simplicité, bénissant également l'impie qui les persécute et le fidèle qui les pleure, et ils ne secoueront pas même la poudre de leurs pieds sur une terre prête à les dévorer. Mais, lorsqu'au sein de tant d'orages un calme inespéré les rappellera dans leur patrie, un jour ils viendront redemander non pas leurs biens, mais leurs troupeaux, mais un réduit au milieu de leurs peuples. Ils y resteront, ils y vivront au sein de l'indigence et des travaux, et sauront mourir sans murmure dans un poste que la foi, la tendresse et le zèle leur avaient appris à chérir.

Incrédules qui les avez dépouillés, reconnaissez-vous en eux les victimes de la cupidité, de l'ambition? Vous ont-ils assez prouvé la puissance et la sainteté de la foi qui les anime? Mais quoi! vous doutez encore? On calomnie leurs motifs, on déshonore leurs vertus mêmes! Hâtez-vous donc; ouvrez les cachots, allumez les bûchers, aiguisez les poignards: la foi qui les fit triompher dans l'abandon de leurs biens, les fera vaincre encore dans la perte de leur liberté, de leur vie même. Déjà la journée fatale qui sembla renverser pour jamais notre antique monarchie (48), semblait aussi avoir épuisé la mesure des crimes et des fureurs. Mais l'impiété restait fidèle à sa double conspiration. Avec le trône, il fallait briser l'autel, charger de chaînes ses pontifes avec son roi, et les prêtres fidèles avec les serviteurs généreux du meilleur et du plus infortuné des maîtres, pour se baigner à loisir dans leur sang. O mon Dieu! quel spectacle va donner au monde ce peuple des Clotilde et des saint Louis! ce peuple, si longtemps la portion chérie de votre héritage!... Un jour vous vous rappellerez vos anciennes miséricordes; c'est ici le temps des vengeances. Français, vous aviez accueilli l'impiété, accrédité ses maximes, étendu son empire: l'arrêt en est porté; vous épuiserez jusqu'à la lie la coupe sanglante de ses fureurs.

De toutes parts les prêtres, recherchés comme des ennemis publics, sont enlevés avec violence, entraînés au milieu des outrages; on les dépose dans cet asile de la prière et de la paix. Et ne convenait-il pas, en effet, que ces honorables captifs eussent un temple pour prison? N'était-ce pas au pied des autels que les victimes de Jésus-Christ devaient attendre le moment du sacrifice? En arrivant, ils s'embrassent et se félicitent d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour le nom de Jésus-Christ. *Quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* (*Act.*, V, 41.)

A la tête de cent soixante-dix ministres des autels paraît l'archevêque d'Arles, M. Dulau, l'un des ornements du clergé de France, par la sincérité de sa piété, par l'étendue de ses lumières et la sagesse de son zèle. Souvent on le pressa de faire agir ses amis. *Non*, répondit-il, *je suis trop bien ici.* Il se trouvait heureux de souffrir pour la foi, et c'était dans ses entretiens que ces généreux confesseurs s'enflammaient du désir de mourir pour elle. A ce pontife, si digne de présider le collége des saints martyrs, joignons les évêques de Saintes et de Beauvais (MM. de la Rochefoucauld), ces deux illustres frères, que devait unir le triple lien du sang, de l'amitié et du martyre. Vainement offrit-on la liberté à l'évêque de Saintes, il ne put se résoudre à se séparer de son frère. Avec quelle dignité il porta les liens dont le chargeait sa religieuse amitié! par quelles vertus l'un et l'autre les honorèrent! C'étaient eux qui, par la douceur de leur commerce et la sérénité de leur âme, entretenaient la joie divine qui régnait dans cette demeure. Notre siècle méritait-il d'être honoré par de tels exemples? Que dirai-je encore de ce chevalier de Valfonds, digne émule des Maurice et des Victor, et déjà préparé comme eux, par le courage et l'honneur guerrier, à tout l'héroïsme de la foi? « Qui êtes-vous? lui demanda-t-on. — Je suis chrétien, catholique. — Mais ce n'est pas un état. — C'est comme tel que j'ai été arrêté. — Vous pourriez obtenir votre liberté. — Ma captivité m'est plus chère. » Il y resta pour consoler la piété des plus saints prêtres, et mérita de partager leur couronne.

Cependant cette ville malheureuse restait abandonnée à ces puissances de ténèbres, que Dieu déchaîne dans sa fureur contre les peuples qu'il veut punir. Tandis que la terreur en assiégeait les portes, que l'iniquité en occupait l'enceinte, que le crime et le malheur semblaient planer sur chaque maison, restait-il encore un asile pour la paix, la charité et toutes les vertus? Oui, mes frères, et c'étaient les prisons des prêtres. Venez, osez franchir ces portes où brille un appareil menaçant. A travers les imprécations et les blasphèmes, pénétrez jusqu'à cette enceinte. Quel spectacle s'offre à vos

(48) Le 10 août 1792.

regards ? Des pontifes vénérables, de bons prêtres blanchis par les travaux et les années, de jeunes lévites qui portent sur leur front la candeur de l'innocence, la généreuse ardeur du martyre. Telles étaient les prisons des premiers chrétiens. Vous retrouvez ici et leurs prières continuelles, et leur ardente charité, et leurs agapes fraternelles. Les uns successivement prosternés aux pieds des autels ont fait de leur prison le temple d'une adoration perpétuelle ; les autres puisent dans les livres saints la consolation et l'espérance. Quelquefois ils viennent ranimer leur piété en s'entretenant ensemble du bonheur de souffrir pour Jésus-Christ. Leur conversation est toute céleste. Des amis, des parents, étaient venus agités par l'inquiétude et la douleur; ils s'en retournent consolés. Des fidèles, conduits par la charité, trouvent dans l'édification qu'ils remportent le prix de leurs pieuses sollicitudes. Les gardes mêmes sont attendris ; quelquefois on les entendit s'écrier : Que de vertus dans cette enceinte ! et ils donnaient des larmes à leurs prisonniers, mille fois plus heureux qu'eux-mêmes. Au milieu des infirmités, des privations, des menaces sans cesse répétées, c'était la paix du ciel avec une sérénité inaltérable. C'était l'esprit même de Dieu avec tous ses dons, répandu dans ce nouveau cénacle, pour les préparer au combat, dont le jour allait enfin paraître. Laissons à l'histoire le triste soin de le marquer en traits de sang, pour l'instruction éternelle des siècles, ce jour qui mit un terme à l'imposture de l'impiété; ce jour, où jetant enfin le masque importun de la tolérance et de l'humanité, on la vit se lever tout à coup terrible, menaçante, et par le sang de trois cents prêtres et de tant d'illustres victimes immolées à la fois dans une seule ville (49), préluder au sang qu'elle allait bientôt demander à tous les ordres de l'Etat, en commençant par celui du monarque et de son auguste famille. Pour nous, ne voyons aujourd'hui que les triomphes des saints martyrs.

C'était l'heure où les captifs de Jésus-Christ, réunis dans le jardin, goûtaient le seul délassement que leur eût laissé la tyrannie. Soudain les barrières sont forcées, les hurlements de la fureur se mêlent au bruit des armes. Le glaive brille ; de toutes parts la mort se montre et les environne sous mille formes différentes. Ainsi, dans les murs de Rome ou de Carthage, l'amphithéâtre s'ouvrait aux combats des premiers chrétiens, parmi les rugissements des tigres et des lions, et les cris d'une multitude encore plus altérée du sang des hommes. Mais quel est ce pontife auguste, seul debout au milieu d'une foule de prêtres prosternés ? C'est le vénérable archevêque d'Arles. Le front calme, la voix assurée, il prononce sur eux une dernière bénédiction ; tandis que, du haut du ciel, Jésus-Christ, le Pontife éternel, les bénissait en ce moment et les rendait invincibles. Déjà s'approche une troupe de malheureux, vomis par les cachots et l'opprobre du peuple français qui ne les avoua jamais. Ils menacent, ils cherchent, ils appellent à grands cris l'archevêque d'Arles. Le prélat jette les yeux sur son divin Maître (chrétiens, soyez attentifs) ; il en va retracer tous les traits, et apprendre à un siècle incrédule comment sait mourir un évêque. Il marche droit aux assassins. Si c'est moi que vous cherchez, laissez aller mes confrères. Frappés de ce caractère de douceur et de dignité, comme le furent autrefois les Juifs à l'aspect de Jésus-Christ même, six brigands qui l'environnent restent interdits et immobiles. Un septième survient; il lève un fer parricide : le saint pontife tombe en demandant pardon pour ses bourreaux.

C'en est fait, le signal est donné, des chants de mort se font entendre ; tout se mêle, tout se confond, les victimes avec les bourreaux; et cette terre, à jamais consacrée, reçoit les prémices du sang des confesseurs de Jésus-Christ. Tels que des loups affamés, les brigands se précipitent au milieu de ce troupeau sans défense. Quarante prêtres ont déjà péri ; on chasse les autres vers cette église. Avec quel empressement ces victimes dévouées se rangent à l'ombre de la croix, leur digne asile et leur unique espérance. Loin d'eux les agitations et la terreur. Pour eux la mort est un gain ; ils sont pleins de l'immortalité qui les attend. Dans le recueillement profond de la foi, tous à genoux, autour de cet autel, ils récitent pour eux-mêmes les prières qu'ils avaient si souvent récitées près des fidèles agonisants. Dans ce silence religieux et lugubre, une voix seule se faisait entendre de temps en temps. C'était celle de l'évêque de Beauvais. Déjà blessé dans le jardin, il soulageait sa douleur par ce cri si digne d'un évêque : *Mon Dieu, pardonnez-leur.* (*Luc.*, XXIII, 34.) C'est un fait attesté que, durant cette scène d'horreur, pas un gémissement ne fut entendu ; pas d'autres voix que les cris des bourreaux, et aussi les derniers accents de la prière des saints martyrs, et les vœux qu'ils offraient au ciel pour les barbares qui les égorgeaient.

Admirable et touchant spectacle ! La fureur des assassins s'en irrite. Sur cette table même et sur ce marbre sacré ils aiguisent le fer homicide sous les yeux des intrépides confesseurs. Alors à la première confusion succède un ordre affreux, pour qu'un seul ne puisse échapper. On les appelle successivement ; ils se lèvent deux à deux, ils s'avancent avec dignité, la prière sur les lèvres, le cœur élevé vers le ciel, comme dans leur sainte cérémonie. Ils arrivent à cette porte; ils franchissent le seuil fatal. Là se présente d'abord un satellite de la mort; il les inscrit sur le funèbre catalogue ; il les dépouille, et les envoie aux assassins dont les cris féroces les appellent.

(49) Aux Carmes, au séminaire de Saint-Firmin, à l'abbaye Saint-Germain et ailleurs.

Et pourquoi ne les suivrions-nous pas? La foi porte son flambeau devant eux et les couvre de son égide immortelle. Qu'elle soit aussi notre guide.

A l'entrée de ce sanctuaire, l'enfer, transporté tout entier, a placé le théâtre de ses fureurs. Ici des bourreaux... Mais détachons nos yeux de ce spectacle : c'est le ciel qu'il faut envisager. Les cieux se sont ouverts. Du haut de son trône éternel, le Fils de Dieu, chef et modèle des martyrs, abaisse ses regards sur cette arène sanglante. Les couronnes brillent suspendues; le prêtre se présente tranquille, intrépide, au milieu des haches et des massues levées sur sa tête. Il abandonne sa vie aux assassins; il jette sur ce peuple égaré un œil de tendresse et de pitié. Il élève pour eux sa voix mourante. Le fer a brisé ses liens, les anges ont reçu son âme. La troupe triomphante des martyrs s'élève vers les cieux en chantant l'hymne de la victoire, et ils vont prier encore pour leur malheureuse patrie.

Ainsi périrent en quelques heures cent quarante ministres des autels, qui semblaient représenter tout le clergé français par la variété des âges, des dignités et des fonctions. A la honte éternelle de l'impiété, on la vit traîner à la mort douze vénérables vieillards qui achevaient, dans l'hospice de Saint-François de Sales (50), les restes d'une vie consumée dans les travaux du saint ministère. On la vit souiller leurs cheveux blancs dans la poussière, et pour couronner ses trophées, sur les cadavres des vieillards immoler de jeunes martyrs ravis à leurs écoles paisibles, hélas! et aux vœux de leurs familles et aux larmes de leurs mères, qui attendaient leur retour. A leur tête combattirent leurs maîtres vertueux, ces prêtres de Saint-Sulpice, que l'on pouvait appeler les pères du clergé français, comme ils en sont encore les guides et les modèles. O sainte société! que ma langue s'attache à mon palais si jamais je vous oublie! O nos pères, ô nos maîtres, si profonds dans la science des saints, si grands dans votre simplicité! L'Eglise confiait à vos soins l'espérance du sanctuaire : longtemps vous les avez conduits dans les routes de la doctrine et de la vertu ; il ne manquait à votre gloire que de les guider au martyre.

Et vous, vénérables pontifes de Saintes et de Beauvais, illustres et touchants modèles de la constance sacerdotale et de l'amitié fraternelle, en vous se vérifia cet oracle de l'Esprit-Saint : *Le frère soutenu par son frère ne sera jamais ébranlé.* (*Prov.*, XV, 13.) Vous marchiez à la mort appuyés l'un sur l'autre, heureux de confondre votre sang et vos derniers soupirs, plus heureux de mourir pour votre Dieu. Le ciel vous a reçus ensemble, et l'Eglise de France unira vos noms glorieux avec ceux des Denis, des Pothin, des Irénée et du saint archevêque d'Arles. Elle y associera dans la suite et ce respectable Fénelon (51), qui mourut victime du bien qu'il avait fait et de l'amour qu'il avait inspiré; et ce jeune Montmorency (52), qui promettait à l'Eglise tant de vertus et tant de gloire; et tant d'autres dont les noms sont inscrits au livre de vie. Ah! que vos illustres familles placent à la tête de tous leurs titres l'honneur d'avoir donné des martyrs à Jésus-Christ! surtout qu'elles conservent à jamais le noble héritage de la foi, qui fait aujourd'hui votre bonheur et qui doit immortaliser votre mémoire.

Que ne nous est-il permis de nous reposer, mes frères! mais l'impiété ne se reposera point tant qu'il restera un prêtre à immoler, et il s'en trouvera dans toutes les prisons de cette capitale. Vous serez surtout consacrée par les souvenirs de la religion, pieuse maison de Saint-Firmin. Là quatre-vingt-douze prêtres défièrent également le glaive des assassins et la cruauté des bourreaux. Là les enfants du vertueux Bourdoise (53) donnèrent le même spectacle que ceux du vénérable Olier (54), et moururent avec la même constance à la tête de leurs élèves.

O Eglise de France! réjouis-toi dans le triomphe de tes martyrs ; réjouis-toi, quitte tes vêtements de deuil! Du haut du trône de saint Louis, le fils aîné de l'Eglise a entendu tes gémissements et la voix du sang de tes ministres. Oui, j'en atteste sa piété ; j'en atteste cette foi héréditaire comme la couronne, dans sa royale maison. Il essuyera tes larmes, il relèvera tes écoles, il peuplera tes sanctuaires abandonnés : *Lætaberis in filiis tuis.* (*Tob.*, XIII, 17.) Et nous, mes frères, glorifions-nous dans le Seigneur, dit saint Léon, parce qu'il nous offre dans les martyrs et un appui et un exemple : *et præsidium et exemplum.* (Serm. 83, *De S. Laurent.*) Attachons-nous à cette foi divine, principe de leurs vertus et de leur victoire ; et, après avoir vu les martyrs triomphant par la foi, considérons la foi triomphante par les martyrs : seconde réflexion.

SECONDE PARTIE.

Lorsque nous considérons le bien général de l'Eglise et les triomphes glorieux que cette persécution lui prépare, nous portons nos douleurs et nos chaînes non-seulement avec patience, mais avec joie et actions de grâce : *Non solum in omni patientia, sed cum gaudio et gratiarum actione.* (*Col.*, I, 11.) Ainsi pensait, ainsi s'exprimait, dans sa prison de Florence, le chef auguste de l'Eglise, Pie VI, écrivant aux évêques fran-

(50) Etabli à Issy, près Paris.
(51) M. l'abbé Fénelon, connu par son zèle pour les pauvres Savoyards.
(52) M. l'abbé de Montmorency-Laval, frère de M. le vicomte Matthieu de Montmorency.
(53) Les prêtres de la communauté de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, dont M. Adrien Bourdoise a été l'instituteur.
(54) M. Jean-Jacques Olier a été le fondateur du séminaire et de la congrégation de Saint-Sulpice.

çais, qu'il proclame confesseurs invincibles de la foi, dignes d'être proposés à l'admiration de l'Eglise universelle dans cette persécution, dont lui-même fut le martyr.

L'attente du saint Pontife n'a pas été trompée. Jésus-Christ a vaincu dans ses ministres. Après tant de sang versé, la religion et l'impiété se présentent au monde désabusé, non pas telles que les passions et les préjugés nous les dépeignirent si longtemps, mais telles que les verront tous les siècles. Après la plus terrible expérience qu'ait jamais faite le genre humain, l'impiété se montre noircie de crimes, couverte de sang, appuyée sur une épée, au bord d'un tombeau immense où s'engloutirent les générations entières. La religion, justifiée par ses ennemis mêmes, lève un front modeste, mais assuré; elle étend ses mains maternelles vers ce peuple qui l'outragea. La religion, pour être adorée, n'a besoin que d'être connue. Les martyrs ont assuré son triomphe, parce qu'ils ont fait connaître 1° sa vertu divine; 2° la vérité des promesses qui lui sont faites.

La vertu divine de la foi, c'est cette constance tranquille et invincible qui souffre tout pour Dieu et pardonne tout aux hommes pour l'amour de Dieu; qui résiste inflexiblement aux ennemis de la foi et ne cesse jamais de les aimer; qui meurt pour la vérité en bénissant ses bourreaux et en priant pour eux : c'est cette vertu que nous adorons en Jésus-Christ. C'est elle que vous venez d'admirer dans l'immense majorité du clergé français, se dévouant pour la foi à toutes les misères, à toutes les douleurs, et, par le sacrifice qui consacra ce saint asile, préludant au grand sacrifice qui devait ensanglanter la France entière. Portez donc vos regards sur la vaste étendue de ce royaume. O jours de triomphe pour l'Eglise, mais jours de calamités et de deuil éternel pour un peuple malheureux ! où court cette foule égarée ? que cherchent ces soldats furieux ? pour qui ces chaînes, ces feux, ces glaives que je vois partout préparés ? Pour les ministres des autels. Quel est leur crime envers la patrie? Ils refusent de trahir la foi de leurs pères. On les poursuit dans les campagnes, on les traîne de ville en ville; dépouillés, chargés d'opprobres, égorgés, mis en pièces, precipités dans les flots, jetés à travers les flammes. Ames chrétiennes, ne craignez rien pour l'honneur de votre foi, elle a triomphé jusqu'à la fin par le plus glorieux témoignage : *Omnes testimonio fidei probati.* (*Hebr.*, XI, 39.) Est-ce ici la vertu de l'homme ou celle de Dieu ? Connaissez-vous dans la raison humaine quelque force assez puissante pour tenir unis jusqu'à la mort, dans la profession d'une même croyance, cette foule d'hommes divisés par l'âge, l'éducation, le rang, l'intérêt, et qui n'avaient d'autre lien commun que celui de la foi? Qui peut leur inspirer à tous cette force qui n'a pas su fléchir, cette paix que rien n'altéra, cet amour des ennemis que la sagesse profane n'avait pas même soupçonnée? Vous le savez, mes frères, ce ne sont pas là les caractères du fanatisme. Quelle puissance les retient? D'un mot ils pourraient briser leurs chaînes; les prêtres alors pouvaient dire ce que disait Origène au nom des premiers chrétiens : Nous sommes les seuls coupables que les lois laisseraient en paix, si nous voulions abjurer notre foi : *Omnes testimonio fidei probati.*

Dira-t-on que tant de grandeur fut l'héroïsme d'un moment? Descendez donc dans les cachots; ils s'y trouveront toujours dignes de la cause qu'ils défendent, toujours rendant grâces à Dieu comme les apôtres dans les chaînes; suivez-les sur le char fatal, qui fut celui de leur triomphe, vous les verrez tels que des pasteurs assis au milieu de leurs troupeaux, instruisant, consolant leurs compagnons d'infortune, et, tandis qu'ils marchaient à la mort, leur ouvrant les portes du ciel.

L'incrédule balance encore peut-être; ce courage sublime lui semble commun et facile; pour rendre hommage à la divinité de la foi, il exige de longues tortures et une patience sans bornes comme les douleurs. Allez donc interroger douze cents prêtres, livrés onze mois entiers sur des vaisseaux à toutes les rigueurs des saisons, à toutes les horreurs de la misère et aux fureurs de la contagion. Pénétrez dans cet enfer des vivants, où n'entrèrent jamais ni la pitié ni l'espérance : je me trompe, c'est le séjour de grâce où les justes se purifient. Là, de vénérables captifs, des hommes dont le monde n'était pas digne, se consolaient les uns les autres par ces paroles vraiment sacerdotales : Nous sommes les plus malheureux des hommes et les plus heureux des chrétiens. Vainement la tyrannie, rougissant trop tard d'elle-même, enverra ses victimes mourir au loin sous un ciel dévorant. Elle pense ensevelir leur mémoire avec leurs cendres dans les sables de ces déserts. A travers les vastes mers, la Providence ramènera, comme par la main, d'irrécusables témoins pour venger la religion, pour assurer sa gloire, en déposant des tourments et des vertus de ses ministres fidèles. O combien nous devons chérir ce triomphe de la foi! Daignez y réfléchir, mes frères, il devient la gloire de la France et la seule consolation qui lui reste.

Notre malheureuse révolution présente deux aspects : elle s'offre d'abord comme l'épouvantable tissu de toutes les fureurs que l'enfer peut inspirer, et que peut concevoir le cœur de l'homme instruit à braver tout pouvoir dans le ciel et sur la terre. Voilà l'ouvrage de l'impiété. Paraissez, religion divine, comme la lumière au sein du chaos. Que vois-je ? des vertus plus éclatantes que les forfaits ne sont odieux ! D'un côté, des excès de cruauté qui révolteraient des barbares; de l'autre, des miracles de douceur et de charité, qui ne semblent appartenir qu'aux anges du ciel. L'irréligion s'est déchaînée contre Dieu jusqu'au mépris et à la haine : la religion, dans le plus

incrédule de tous les siècles, enfante des milliers de héros. Nous sommes donc encore au temps des martyrs, s'écriait un des bourreaux. Malheureux, qui voulait blasphémer, et prononçait un acte de foi ! La trahison brise tous les liens; une fidélité religieuse dans les parents, dans les amis, dans les serviteurs, vient révéler mille vertus, et rend l'héroïsme populaire. Des êtres dégradés abjurent la dignité de l'homme et la déshonorent ; ennobli par la religion, le sexe le plus faible devient la gloire de l'humanité. Dans toutes les conditions, depuis cette fille auguste de nos rois, dont la France doit opposer avec gloire et la vie et la mort à tous les forfaits qui l'ont souillée, depuis la céleste Elisabeth jusqu'à ces humbles filles du Carmel, que l'on vit marcher à l'échafaud comme à l'autel, dans la parure de l'innocence, en chantant des cantiques de joie (55) : au pied même du degré sanglant, elles renouvellent solennellement leurs vœux sacrés, et s'offrent en sacrifice pour la délivrance de leur patrie.

Enfin, l'ambition et l'indépendance ont consommé tous les forfaits par le meurtre du plus clément des rois et du plus juste des humains. Une seule victime en expia l'horreur; c'est ce roi même! Et pourquoi ne l'appellerions-nous pas le roi martyr, disait Pie VI au sacré collége assemblé? *Cur de Ludovici regis martyrio non consentiremus?* Ce roi martyr porta l'amour de ses sujets jusqu'à former des vœux pour leur bonheur au moment où il mourait par leurs mains: *Je souhaite que ma mort soit utile à mon peuple;* sublimes et dernières paroles de Louis! O ma patrie, les impies t'auraient rendu la honte et l'effroi du genre humain; cette foule d'âmes généreuses qui furent les véritables Français, ces âmes formées par la religion, obtiendront chez la postérité quelque indulgence pour tes erreurs, l'admiration pour tes vertus et des larmes pour tes malheurs.

Voilà, mes frères, la vertu de la foi dans toute sa majesté divine. Ajoutez maintenant que, dans tous les âges et dans toutes les contrées de la terre, cette foi constamment développa les mêmes vertus et opéra les mêmes miracles. Ajoutez que ces combats et ces victoires avaient été prédits par les prophètes, par Jésus-Christ et ses apôtres; et voyez si elle se trouve assez fidèlement accomplie, cette promesse de Jésus-Christ: *Vous serez persécutés par le monde ; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde : « In mundo pressuram habebitis ; sed confidite, ego vici mundum. »* (*Joan.*, XVI, 33.) Il avait promis encore que les portes de l'enfer ne prévaudraient jamais contre l'Église. Elles sont ébranlées ces portes redoutables. L'impiété se crut puissante, parce qu'il lui fut donné de persécuter la vérité et d'égorger ses ministres. Mais la vérité ne meurt pas ; et voici qu'après vingt années, elle revient dans ces lieux mêmes pleurer la mort de ses martyrs et proclamer leur gloire immortelle. Elle y ramène aujourd'hui un de ces généreux confesseurs, réservé par la Providence pour paraître à la tête de cette pompe funèbre, devenue le triomphe de ses frères, et lui-même offrira pour eux le saint sacrifice à ce même autel où il avait versé les prémices de son sang.

Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu, d'avoir affermi l'empire de la religion, en continuant sous nos yeux cette grande preuve des martyrs qui convertit le monde païen ! Les impies ont ajouté aux titres sacrés de l'Eglise l'intérêt tout-puissant de l'héroïsme et du malheur, et ils ont relevé pour jamais la gloire du sacerdoce, que leur haine outragea si longtemps. Eux-mêmes ont diffamé leurs principes, inspiré l'horreur de leur doctrine; et ces massacres qui les accusent, ne furent qu'un baptême de sang qui purifia vos ministres, et doit rendre à l'Eglise de France la force et l'éclat de nos anciens jours.

Plût au ciel que les bornes de ce discours nous eussent permis de vous développer tous les triomphes que doit la religion aux victimes de la révolution ! Nous vous aurions montré nos prêtres exilés chez les peuples séparés par la diversité des croyances. Ils captivent leurs hôtes généreux par le spectacle de leurs vertus; ils dissipent les préjugés, et préparent les voies à cette réunion qui doit être l'objet des vœux de tous les chrétiens. L'impiété crut chasser des proscrits, et elle envoya des apôtres. Enfin, il manquerait un dernier trait à cette œuvre glorieuse de la sagesse et de la puissance de Dieu, s'il n'avait scellé par des miracles nouveaux les promesses faites au siége de Pierre.

Le premier des pasteurs (56) a trouvé la mort au sein de cette même France, qui fut autrefois l'asile des princes malheureux et des pontifes persécutés. Soudain vous auriez entendu retentir son éloge des bords de la Tamise jusqu'aux rives de la Néva. O merveille de ce Dieu présent tous les jours à son Eglise jusqu'à la consommation des siècles ! le pouvoir qui opprima le saint Père semble expirer avec lui. L'Eglise respire un moment, ce fut le temps nécessaire pour continuer la succession apostolique que les impies aimaient à nous représenter comme éteinte pour jamais. Non, non, ce trône sacré ne fera que s'affermir sous les coups redoublés de la foudre qui ne cesse de le frapper. Vous donc, qui pourriez douter encore, contemplez cet auguste captif (57), dont Dieu même a brisé les chaînes. Tous les peuples, sans distinction de société ni de croyance, l'accompagnent de leurs vœux: les rois concourent à le rétablir. Voici que ce siége inébranlable s'élève encore au mi-

(55) Les Carmélites de Compiègne qui furent conduites à Paris et périrent sur l'échafaud en 1794 ; elles chantèrent ensemble le *Salve Regina* en allant au supplice.

(56) Le Pape Pie VI.

(57) Le Pape Pie VII.

lieu du monde, comme le trône d'une religion qui ne finira qu'avec lui. Consacré par le malheur, il semble appeler tous les malheureux sans distinction et leur offrir un asile.

Il est temps de nous recueillir, mes frères, pour méditer ces grandes leçons. Hommes droits et sincères qui m'écoutez, quelles que soient vos opinions, c'est à vous que la religion en appelle. Comparez les vertus où la foi nous élève avec les excès qu'inspire l'impiété; la force de cette religion, avec la faiblesse de tout ce qui s'est élevé contre elle; les promesses de Jésus-Christ, avec les événements, et soyez juges aujourd'hui entre la foi de vos pères et la sagesse de nos jours.

O vous, dont le souvenir remplit ce temple auguste, saintes et vénérables victimes, tandis qu'une religieuse terreur accable nos âmes consternées, et qu'un crêpe lugubre nous enveloppe de toutes parts, élevés au-dessus de nous-mêmes nous croyons vous voir en ce moment rangés encore autour de cet autel, heureux de la paix de Dieu et tout éclatants de sa lumière! O France, nous disent-ils, trois grands crimes se sont élevés contre toi : l'incrédulité générale, principe unique de tous les maux; l'indépendance, qui consomma ton malheur; et l'indifférence, qui en éloigne le remède! Reviens, il en est temps, à la foi de tes pères. Tes maîtres nouveaux t'ont-ils fait connaître des vertus plus pures, des affections plus généreuses et plus tendres, des sentiments plus divins? Hélas! ton peuple malheureux n'a-t-il pas assez gémi, les épouses et les mères n'ont-pas assez pleuré? O nos frères, ô nos amis! notre sang a coulé pour vous; du moins qu'il ne soit pas stérile. Déjà vos malheurs ont cessé; hâtez vous de les réparer. Pardonnez aux hommes qui en furent les instruments; pardonnez leur, à l'exemple de vos martyrs et de vos rois; exterminez vos crimes, qui en furent les véritables causes. O Français! vous êtes les enfants des saints, redevenez encore le modèle des nations et la consolation de l'Eglise.

Ainsi parlent les saints martyrs. Et nous, mes frères, prosternons-nous sur ce marbre sacré; effaçons de nos pleurs les traces sanglantes du passage de l'impiété, et commençons ici même notre réconciliation avec le ciel.

Mais quoi! coupables de tant de maux, le ciel pourrait-il nous écouter? Rassurons-nous; il nous a préparé des médiateurs. Peu d'années après ce massacre, une âme sainte fut inspirée de commencer, en ce lieu même, une expiation nécessaire; elle y fonda l'œuvre des enfants délaissés. Leur berceau fut placé, pour ainsi dire, dans la prison des saints martyrs, sur les traces encore fumantes de leur sang. Souvent on les conduisait en secret dans cet asile, prier pour l'Eglise et pour la France. Voilà nos intercesseurs, mes frères. Qui de vous refuserait de concourir, par quelque léger secours(58), à ce moyen de réparation si consolant et si nécessaire? Leur enfance pure encore trouvera grâce devant Dieu. Chaque année, quand ces tristes solennités nous ramèneront dans cette enceinte, ils y paraîtront avec nous comme les anges de la paix, pour conjurer la colère que nos crimes ont méritée : ils lèveront vers le ciel leurs mains innocentes, et Dieu répandra sa miséricorde sur vous, mes frères, sur vos familles, sur ce royaume, et sur le monarque qui nous gouverne. Puisse-t-elle nous rendre heureux pour le temps et pour l'éternité. Ainsi soit-il.

DISCOURS IV,

Prononcé, le 14 *mai* 1814, *dans l'église métropolitaine de Paris, au premier service solennel* (59)

POUR LE ROI LOUIS XVI.

Præcipitavit Dominus, nec pepercit, omnia speciosa Jacob: polluit regnum, et principes ejus. (*Thren.*, II, 2.)

Le Seigneur a tout ruiné, et il n'a rien épargné; il a détruit la beauté de Jacob et livré aux outrages son trône avec ses rois.

Monseigneur (59*),

Lorsque la colère de Dieu se fut appesantie, et pour ainsi dire épuisée sur l'infidèle Jérusalem, le prophète Jérémie s'assit, en pleurant, sur les ruines de sa patrie; et, dans sa douleur, il prononça des lamentations solennelles sur le sort de Juda, de son peuple et de ses rois. *Sedit Jeremias propheta flens, et planxit lamentatione hac in Jerusalem, et amaro animo suspirans et ejulans*, etc. (*Præf. in Thren.*)

Après de longues calamités, qui furent aussi l'ouvrage de nos crimes, et l'effet de la vengeance du ciel, il me semble voir aujourd'hui, non plus un prophète de Dieu, mais la religion elle-même environnée de ses enfants les plus augustes, et pleurant avec eux sur les crimes du peuple et les malheurs des rois. Assise près des saints autels, sur les débris d'un trône ensanglanté, elle suspend la pompe des saints mystères; elle élève sa voix maternelle : « Peuples de la terre, écoutez tous; écoutez et voyez ma

(58) On fit après le sermon une quête pour les enfants délaissés.

(59) L'abbé Duval avait composé ce discours dans le dessein de le prêcher à un service solennel que la société établie pour le soulagement des prisonniers se proposait de faire célébrer dans l'église de Saint-Thomas-d'Aquin, pour toutes les victimes de la révolution. Le Roi lui fit demander de le prêcher à Notre-Dame. Sa Majesté y assista dans une tribune, ainsi que Madame, duchesse d'Angoulême. Le service qui devait être célébré à Saint-Thomas-d'Aquin eut lieu quelque temps après, et l'abbé Duval y prononça le même discours au milieu d'un nombreux et brillant auditoire. On y fit une quête pour les prisonniers; ce qui obligea l'orateur à terminer sa péroraison par une exhortation à la pratique des œuvres de miséricorde. Nous avons cru devoir conserver cette exhortation; nous la donnerons séparément après le Discours.

(59*) Monsieur, frère du roi, conduisait le deuil.

douleur. Mes enfants sont perdus; le Seigneur a ravi du milieu de mon peuple ceux qui étaient ma force et ma gloire; il a détruit la beauté de Jacob; il a brisé son sceptre, et ses princes ont disparu. » *Polluit regnum, et principes ejus.*

A ces tristes accents, à la vue de ce lugubre appareil, vos cœurs ont tressailli, Messieurs; tous vos souvenirs se réveillent avec vos douleurs, et vous n'avez plus besoin de nos discours. Eh! quel cœur vraiment français ne se rappelle ici en gémissant ce monarque prédestiné du ciel pour épuiser la coupe amère des humiliations et des douleurs, et triompher de toute la fureur des passions humaines par la magnanimité de sa foi, et l'héroïsme de sa clémence?

Et ce jeune roi, qui n'hérita de sa famille que des malheurs : orphelin et captif avant même de se connaître, il ne put entrevoir, du fond de sa prison, ce trône de ses aïeux où ses droits l'avaient déjà placé.

Et cette reine toujours si grande, dont la vie fut un jour brillant suivi de la nuit la plus sombre, par la réunion inouie du comble des prospérités avec l'excès de l'infortune.

Et cet ange mortel, qui ne semblait apparaître au milieu d'un siècle corrompu, que pour faire entendre la protestation touchante de l'innocence et de toutes les vertus contre tous les désordres et tous les vices.

Nous nous bornerons donc, Messieurs, à seconder votre piété; heureux d'en être les interprètes! plus heureux si nos forces nous avaient permis de devancer ici la justice des siècles, en décernant aux princes que nous pleurons l'éloge que sollicitent leurs vertus, leurs malheurs et votre amour.

Si de simples et religieux sentiments, exprimés dans l'abandon de la douleur, ramènent sous vos yeux les autres victimes de nos malheurs, vous daignerez songer, messieurs, que leurs maux ne furent point étrangers à cette royale maison; elle les a tous ressentis, et souvent elle a daigné les honorer de ses larmes.

Monseigneur,

Parmi ces souvenirs déchirants, une consolation vous reste, la plus digne de votre noble cœur : tant de maux ont fini, le jour où vous reparûtes parmi nous; votre présence nous fit retrouver ces larmes pures de joie que nos yeux ne connaissaient plus, et depuis vingt-cinq années, la première fête, pour les Français, fut celle de votre retour. Déjà nous crûmes voir en vous ce roi que nos maux réclamaient et qu'attendait notre amour; et toute cette auguste famille, qui, après avoir égalé, par l'éclat des prospérités tout ce qui régna jamais sur la terre, vient de tout effacer par l'étendue de ses malheurs, par la religion qui les supporta, et la clémence qui les pardonne.

I. Quand les iniquités des hommes ont provoqué la justice du ciel et lassé sa miséricorde, Dieu qui veille sur les humains pour conserver parmi eux ces principes éternels sur lesquels repose la société comme la religion; Dieu tire des trésors de sa colère l'un de ces fléaux destructeurs dont il laissait le choix à David, les guerres, les pestes, les famines; et par des châtiments sévères, mais paternels, il force ses enfants à rentrer dans les sentiers de la justice et de la vérité.

Mais quand l'orgueil humain foulant aux pieds tous les principes, outrageant toutes les vertus, a déclaré la guerre au ciel, et s'élève contre Dieu même, la vengeance est plus terrible. Dieu dit alors : *Mon esprit ne résidera plus dans l'homme.* « *Non permanebit spiritus meus in homine.* » (*Gen.*, VI, 3); je l'abandonne à ses propres ténèbres et à la perversité de son cœur. Il se retire et l'impiété règne; elle appelle l'esprit d'indépendance, et s'avance triomphante au milieu des nations : devant eux marche la mort, et l'enfer est à leur suite. *Il leur est donné d'enlever la paix de la terre.* « *Datum est ei ut sumeret pacem de terra.* » (*Apoc.*, VI, 4.)

A leur présence, les autels tombent, les trônes s'écroulent, les nœuds antiques et sacrés qui unissaient les peuples divers se brisent tout à coup; les générations entières disparaissent; les contrées, autrefois paisibles et florissantes, se couvrent de sang, de cendres et de ruines; le monde civilisé se trouble; il se lève tout entier; et la société, dans les déchirements et les douleurs, semble toucher à sa dernière dissolution.

Fatigué de sa liberté, châtié par ses propres fureurs, l'homme enfin se reconnaît; il revient en pleurant dans le sein de la religion dont l'oubli causa tous ses maux; il redemande des lois, il rappelle ses maîtres : heureux quand Dieu daigne les lui rendre sanctifiés par l'adversité, et ne se souvenant de leurs malheurs que pour apprendre à compatir aux maux des hommes!

Ainsi, Messieurs, la société semble renaître parmi nous; l'Eglise sort de sa captivité, le trône de ses ruines et la France du tombeau. Tels que le peuple saint, après un long et rigoureux châtiment, nous rentrons enfin sous l'héritage de nos pères; mais, comme lui, nous ne ramenons que les restes de nos tribus. Quel vide dans chaque maison! quelle désolante solitude! Hélas! ce retour même, ce retour inespéré qui nous comble de joie, réveille toutes nos douleurs! Le deuil se mêle de lui-même à nos fêtes les plus brillantes; et dans ces pompes solennelles consacrées par l'allégresse publique, il semble que des ombres désolées viennent errer autour de nous et nous demander des larmes.

Ne pleurez pas, dit un prophète, ne pleurez pas encore sur vos princes immolés, ni sur ce roi qui sort dans un triste et sanglant appareil; *neque lugeatis eum fletu.* (*Jerem.*, XXII, 10.) Autour de lui s'agite la fureur; mais le ciel le voit avec amour, et le ciel le contemple dans l'admiration et le silence. Les yeux fixés sur un Maître divin, descendu de plus haut et plus indignement outragé, il a déjà dicté ce testament sacré, monument d'amour et de clémence. Plus grand sur ce théâtre, où il paraît encore en roi,

que sur le premier trône du monde, le fils de saint Louis en fait le théâtre de sa gloire et un degré pour monter au ciel.

Pleurez sur le crime qui l'immola, et sur le peuple qui l'a souffert, plus encore que sur ces milliers de Français appelés à sceller de leur sang leur héroïque dévouement pour leur Dieu et pour leur roi. Ce fut vous, ô Prince généreux ! qui leur offrîtes le modèle du courage qui se sacrifie et de la charité qui pardonne : célébrer leurs vertus, c'est continuer votre éloge.

Les rois représentent la patrie dont ils sont les pères. Attenter à leur personne sacrée, c'est frapper d'un seul coup la société tout entière. Ce crime, dont le nom seul va porter la consternation chez les peuples épouvantés, et dont les exemples se présentent à peine de loin en loin dans l'histoire des nations civilisées par l'Evangile ; ce crime ne se montre jamais qu'accompagné de tous les crimes et suivi de tous les malheurs Ainsi chez le peuple même le plus généreux, le plus humain, après un premier parricide, on vit le meurtre appeler le meurtre, la soif du sang fut une passion, et tous les forfaits un besoin.

L'autel, qui s'écroule avec le trône, écrase sous ses débris et le pontife et le lévite, et les restes fidèles d'Israël. Et vous toutes, familles vénérables, appui du trône de nos rois, oui, il manquerait quelque chose à l'éclat dont vous brillez, si ce sang pur et royal ne se mêlait avec le vôtre. Dans cette guerre mémorable de tous les crimes contre toutes les vertus, il vous appartenait encore de marcher les premières à la suite de votre roi. Vos mères, vos épouses, vos enfants, triompheront à vos côtés, et partageront votre gloire, et les siècles se diront à jamais que, dans le sexe le plus faible comme dans l'âge le plus tendre, le noble sang de vos aïeux enfanta toujours des héros et produisit des miracles.

Mais voici qu'un spectacle nouveau vient s'offrir à nos regards, tel que le vit le disciple bien-aimé. *J'ai vu*, dit-il, *les morts grands et petits debout devant le trône de Dieu :* « *Vidi mortuos magnos et pusillos stantes ante thronum Dei.* » (*Apoc.*, XX, 12.) Ainsi se lève en ce moment, pour réclamer nos prières, la foule de malheureux de tout âge, de tout sexe, de toute condition, engloutis par la tempête qui nous agita si longtemps. Ceux-ci périrent par le glaive ou par la douleur, sous les yeux de tout ce qui leur fut cher; ceux-là, sur des rives éloignées, sur les mers, ou dans des îles inconnues, séparés, ignorés peut-être de leur famille et de leurs amis. Combien d'autres plus malheureux n'ont laissé sur la terre ni un parent ni un ami, pour les aider en leurs prières et les honorer de quelques larmes? Le monde a pu les oublier; mais l'Eglise, dont ils furent les enfants, ne les oubliera jamais. Chaque jour, devant les autels, elle les réunira dans ses suffrages; et nous, mes frères, par nos prières, nos sacrifices et nos aumônes, hâtons-nous d'étendre jusqu'à eux la miséricorde ou la paix que le ciel a daigné nous rendre.

Et ces légions de guerriers moissonnés dans les combats, n'ont-ils pas droit à notre souvenir, quand la religion vient acquiter toutes les dettes de la patrie? Ils ne sont plus ces jours plus funestes pour la France que ne le fut autrefois pour l'Egypte la nuit fatale qui la remplit de deuil par la mort des premiers-nés. Hélas ! chaque famille parmi nous a plus d'une perte à pleurer ! Mais il semble, comme aux jours de David, entendre la voix de l'Eternel disant à l'ange exterminateur : *C'est assez; que ton bras s'arrête :* « *Sufficit, nunc contine manum tuam.* » (II *Reg.*, XXIX, 16.) Et nous pouvons nous écrier, avec Isaïe : *La terre est dans le repos.* Les cèdres du Liban se sont réjouis, le glaive ne s'élèvera plus pour abattre nos générations comme les rejetons des forêts : *Non ascendet qui succidat nos.* (*Isa.*, IV, 8.) Sans doute en assurant la vie de la jeunesse qui s'élève, le monarque qui nous est rendu formait dans son cœur paternel ce vœu d'un empereur chrétien : Que ne puis-je aussi ressusciter les morts ! du moins ne les mettons pas en oubli. Quelle qu'ait été la cause de nos guerre, elle n'influa point sur les dispositions généreuses du soldat. J'en atteste ici tous les guerriers qui m'écoutent. Leurs serments furent pour la patrie; c'est pour elle qu'ils ont voulu combattre et qu'ils se sont réjouis de mourir.

Nous lisons dans les livres saints que Judas Machabée, ce sage et vaillant capitaine, vainqueur des ennemis de son peuple, donna ses soins religieux à ceux qui avaient péri dans les combats. A sa voix, Jérusalem déploya l'appareil des sacrifices, le temple retentit des gémissements de la douleur, et les mères éplorées de Juda vinrent solliciter pour leurs enfants la miséricorde qu'ils attendaient. Levez-vous donc aussi, familles inconsolables, et vous surtout mères désolées! *Consurge, filia Sion;* venez répandre devant le Seigneur votre douleur avec vos larmes; *effunde sicut aquam cor tuum* (*Thren.*, II, 19); élevez vos mains vers le ciel pour l'âme de vos enfants, et ne craignez pas de trop présumer de sa bonté à leur égard. Sans doute ses jugements sont terribles sur ces âmes endurcies qui s'obstinent à rejeter ses grâces au sein des lumières et des secours; mais ce jeune infortuné, ravi sous l'aile maternelle avant que les principes eussent pu germer dans son cœur; mais toute cette jeunesse, plutôt entraînée que pervertie; ah! la religion nous autorise à l'espérer, Dieu s'attendrit sur leur malheur. Sa miséricorde les attend dans un jour de combat, sur un lit de douleur, parmi les frimas du désert. Elle se présente alors au guerrier mourant pour sa patrie; elle réveille dans son cœur tous les souvenirs de la religion et de la nature Les principes d'une éducation chrétienne, les exemples d'un père vertueux, les touchantes exhortations d'une mère, ses tendres et derniers adieux; que sais-je? la grâce s'insi-

nuant dans leurs âmes par des routes qui lui sont connues, leur inspire souvent, avec le repentir, ces vœux ardents de charité, qui remplacent aux yeux de Dieu les moyens établis par lui-même.

Aux gémissements de la douleur succèdent des chants de triomphe. Qui sont ceux-ci qui se présentent vêtus de robes éclatantes et lavées dans le sang de l'Agneau? *Hi qui amicti sunt stolis albis, qui sunt?* (*Apoc.*, VII, 13.) Martyrs de Jésus-Christ, vous qui fûtes trouvés dignes de combattre et de mourir pour votre foi, je vous salue. Je vous salue, auguste successeur de Pierre, grand prince, docteur profond, pontife magnanime, inflexible contre l'erreur, invincible dans les épreuves. Sans doute, en ce moment, vous bénissez encore la France. Vous vîntes recueillir dans son sein, parmi les larmes de ses enfants, la plus digne récompense de vos travaux, des chaînes pour Jésus-Christ, et la mort dans la captivité. Que vos cendres reposent avec gloire au pied de ce trône auguste, qu'un successeur digne de vous honore par ses vertus, comme il le défendit par son courage. Reposez aux pieds des saints apôtres, dont vous avez maintenu la foi, et dont, sans doute, vous partagez déjà la couronne. Et vous, prêtres et pontifes de Jésus-Christ, saintes épouses de l'Agneau, fidèles de tous les états, qui avez sanctifié, par une charité parfaite, le sacrifice de votre vie, goûtez pour une éternité les justes fruits de vos combats. Unis à la troupe des saints martyrs, et placés, comme eux, sous l'autel, quand vous demanderez à Dieu qu'*il venge votre sang; « usquequo non vindicas sanguinem nostrum* (*Apoc.*, VI, 10) ? » demandez une vengeance telle que vous la sollicitiez en mourant : Que Dieu venge sa religion profanée, en lui rendant son empire heureux sur tous les cœurs; qu'à force de miracles et de bienfaits, il contraigne ses ennemis mêmes à tomber, avec amour, aux pieds de cette religion divine; et surtout qu'il nous inspire à tous de pardonner sans retour et les maux que l'on vous a faits, et ceux que nous avons éprouvés nous-mêmes.

II. Enfin paraissent d'autres victimes. Ici toutes les idées se confondent, la voix expire, l'âme reste frappée d'étonnement, de douleur et d'épouvante. Mais quand Dieu fait luire enfin ce jour que nous n'osions plus attendre; ce jour de la justice et de la vérité, où nous pouvons faire éclater à la face du ciel et de la terre nos vœux et notre repentir, du moins nous leur rendrons hommage. Il nous sera doux d'emprunter les plaintes touchantes de David pleurant sur Saül et sur Jonathas. *Quomodo ceciderunt fortes?* (II *Reg.*, I, 19.) Comment sont-ils tombés ces enfants des héros, ces descendants de tant de rois? Comment a-t-elle été précipitée du trône cette famille, la plus auguste de l'univers, par huit cents ans de vertus et de gloire? *Quomodo ceciderunt fortes?*

O peuple infortuné, lève, lève les yeux, et considère tes victimes : *Considera, Israel, pro his qui mortui sunt.* (II *Reg.*, I, 18.) Ils ont péri, ces princes, si dignes de notre amour, par la clémence et la bonté qui distingua leur race auguste entre tous les rois de la terre, par cet amour pour les Français qu'ils se transmirent avec leur sang; ils ont péri, non pas de la main des barbares, non pas au milieu des combats!... Rien n'a pu les sauver, ni la jeunesse, ni l'innocence; ni les grâces, ni les vertus; ni la bonté, ni la justice; *amabiles et decori.* (*Ibid.*, 23.) Et le frère et la sœur, et le fils et la mère, et le monarque et l'héritier du trône; notre crime a tout confondu, *et la mort ne les sépara point;* « *in morte quoque non sunt divisi.* » (*Ibid*.) Enfants, pleurez avec vos pères; *filiæ Israel, flete.* Vous n'eûtes point de part au crime, et déjà vous en avez porté la peine. Du moins, vous allez croître à l'ombre de leur trône, vous vivrez sous leurs lois paternelles; c'est à vous d'acquitter par votre amour la dette immense de ceux qui vous ont précédés. *Filiæ Israel, flete.* (*Ibid.*, 24.)

Illustres et trop chères victimes, nous oserons le dire en présence des saints autels, oui, nous vous avons toujours aimées : *Ego te diligebam.* (*Ibid.*, 26.) Ce peuple susceptible d'aveuglement ne le fut jamais d'un excès de perversité. Dans ces jours de sang, dont le souvenir sera pour nous une calamité éternelle; dans ces jours où furent exécutés les décrets profonds du ciel, plus encore que les arrêts parricides des hommes, tous les cœurs s'indignaient. Des larmes coulaient en secret; chaque famille célébrait des funérailles domestiques; et jusque dans les places publiques, le silence et la consternation protestaient contre des forfaits que les hommes ne pouvaient plus empêcher : *Ego te diligebam.*

Nous pleurerons sur vous, ô la plus infortunée des reines, des épouses et des mères! Le crime put outrager en vous la majesté de deux nations, mais non pas vous humilier ni vous abattre. La haine et la fureur purent verser le sang des Césars; mais il ne leur fut pas donné de l'avilir. Exemple à jamais mémorable du néant de nos prospérités, vous nous avez surtout appris qu'il n'est point de malheur, point de chute si profonde que ne puisse supporter le chrétien, quand il est soutenu par la foi, et consolé par la piété. *Doleo super te.* (*Ibid.*)

Nous pleurerons sur vous, tendre rejeton de nos rois, qui ne connûtes de la vie que les amertumes et les douleurs. Déjà vous commenciez à croître, semblable à la fleur solitaire qui s'élève au milieu des ruines. Tout à coup vous nous fûtes ravi; le ciel vous rappela dans son amour, et la mort fut pour vous un bienfait : *Doleo super te.., decore nimis et amabilis.* (*Ibid.*)

Nous pleurerons aussi sur vous, ô prince déjà digne des héros dont vous étiez issu! jeune et illustre guerrier, aimable, fidèle et brave comme Jonathas! *Doleo super te, Jonatha.* Moins heureux que le prince d'Israël, vous n'avez pas trouvé la mort dans les

champs de la gloire, en combattant auprès de ceux qui furent vos pères et vos modèles. Que de larmes vous nous avez coûtées, vous qui nous promettiez tant de gloire! *Jonathas occisus est.* (II *Reg.*, I, 25.)

Et vous, dont l'âme si pure et les célestes vertus semblaient devoir protéger et votre royale famille, et la France tout entière; vous qui parûtes dans les cachots, comme un de ces esprits heureux que le ciel envoie dans sa bonté vers les justes qu'il veut consoler; vous que nous vîmes au jour fatal, telle qu'une victime pure et choisie, dont le sang allait demander grâce pour les coupables qui le versaient, oserons-nous prier pour vous, quand tous les cœurs seraient portés à vous placer sur les autels, et à vous invoquer vous-même?

Et vous enfin, que nous ne sommes plus dignes de nommer, ô le plus vertueux et le plus humain de tous les rois! Les pères raconteront à leurs enfants ce que vous fîtes pour les Français; hélas! et ils ne pourront leur taire de quel prix fut payé tant d'amour! Chez un peuple païen, la justice, la clémence, votre constance religieuse et magnanime vous auraient mérité des autels; et chez un peuple chrétien, chez un peuple dont vous fûtes le père, vous n'avez pas même un tombeau; et la première punition de nos forfaits, est déjà de ne pouvoir les aller pleurer sur vos cendres (60)! Quels vœux, quels regrets, quels honneurs pourraient nous acquitter envers vous?

Mais, mes frères, qu'il soit enfin permis de le demander; est-ce à nous d'intercéder en leur faveur? Jetons les yeux sur nous-mêmes. Grand Dieu! de quels crimes nous sommes souillés! de quel sang nous sommes couverts! Ah! hâtons-nous d'effacer par des expiations solennelles un assemblage de forfaits tels que n'en éclaira jamais le soleil. *Que la trompette retentisse dans Sion:* « *Canite tuba in Sion.* » *Indiquez un jeûne religieux:* « *Sanctificate jejunium.* » (*Joel. II*, 15)*; convoquez le peuple, assemblez les vieillards, amenez jusqu'aux jeunes enfants;* « *parvulos et sugentes ubera.* » (*Ibid.*, 16.) Que les prêtres pleurent, prosternés entre le vestibule et l'autel; que les temples, que la France entière retentisse des gémissements de la douleur la plus juste qui fut jamais. Que toutes les nations connaissent que si nous fûmes capables d'un grand égarement, nous le sommes plus encore d'un grand et généreux repentir.

Après avoir appris par nos malheurs comment Dieu punit ces grands scandales qui attentent à sa majesté souveraine dans celle des rois qui sont ses images, qu'ils apprennent par notre retour qu'il est toujours temps de recourir à sa miséricorde. Plût à Dieu qu'il nous fut donné d'effacer par nos larmes ces pages sanglantes de notre histoire! du moins détestons nos erreurs à la face de l'univers. Mes frères, il n'est plus temps de le dissimuler (vous pardonnerez cette liberté à un ministre de l'Evangile), il n'est plus temps de le dissimuler, notre nom doit passer à la postérité, chargé des plus tristes souvenirs. Du moins que de nobles et saintes expiations nous préservent un jour de l'horreur de nos neveux et de leur indignation religieuse, si elles ne peuvent nous faire absoudre. Jurons d'effacer tant d'excès par notre zèle pour la foi de nos pères, par l'indulgence et la concorde mutuelle, et par notre fidélité pour le roi que le ciel a daigné nous rendre.

Venez maintenant, princes, guerriers, magistrats, et vous tous qui vous glorifiez du titre de chrétiens et du nom de Français, qui reprend aujourd'hui toute sa gloire; venez, et par les mains du pontife de Jésus-Christ, offrons à Dieu nos prières pour les princes que nous pleurons.

O Dieu! lui dirons-nous, nous ne sommes plus dignes de prier pour des justes, dont les douleurs, dont le sang demandent vengeance contre nous; mais! ô mon Dieu! votre justice a toujours des bornes en ce monde, votre miséricorde seule n'en connaît pas. Ce sang auguste n'est-il pas vengé? n'est-il pas retombé sur nous et sur nos enfants? Quels maîtres se sont succédé pour appesantir un joug de fer sur nos têtes criminelles, depuis le jour où nous avons proscrit les fils de nos soixante rois! Par quelles sanglantes fureurs nous avons expié notre fureur sacrilége! La guerre au dehors, au dedans la terreur et la mort; la jeunesse régulièrement moissonnée dans sa fleur; nos enfants dévoués au glaive dès leur naissance; nos campagnes désertes et ravagées; nos villes qui pleurent leurs habitants; nos fleuves teints de sang; l'asile des tombeaux violé; les ossements de nos pères et de nos rois devenus le jouet des impies : *Ossa regum nostrorum, et ossa patrum nostrorum, ecce projecta sunt.* (*Baruch.*, II, 24); vos honneurs abolis, ce temple où votre nom fut invoqué, l'autel même où vous reposiez, profanés par des idoles vivantes dont aurait rougi le paganisme; pendant vingt-cinq années de douleurs et de remords, tous les fléaux du ciel et les malédictions de la terre; tant de maux n'ont-ils pas effacé jusqu'à la dernière trace de ce sang auguste? Faites donc, ô mon Dieu! qu'il disparaisse de dessus nous; où, s'il y doit être encore, qu'il y soit pour la miséricorde, après y avoir été pour la justice; qu'il y reste à jamais comme le sang des martyrs qui convertit le monde et changea les persécuteurs en apôtres.

O Dieu! faites miséricorde aux princes que nous pleurons. Si quelque tache de leur première prospérité n'était pas effacée par l'horreur de la captivité, par l'excès de l'humiliation, par cette fin déplorable qui doit épouvanter la dernière postérité, pardonnez-leur par le sang de Jésus-Christ. Si

(60) Les restes de Louis XVI ne furent retrouvés et transportés à Saint-Denis, qu'au mois de janvier de l'année suivante.

l'excès de leur bonté, de leur amour pour leurs sujets les rendait encore redevables à votre justice ; ô mon Dieu ! c'est aux coupables à souffrir pour les innocents, c'est aux enfants à se sacrifier pour leurs pères; prenez notre vie en expiation, et recevez-les dans votre royaume.

Mais quoi? est-ce une illusion de la douleur ou une impression de la piété? Oui, mes frères, nous pouvons présumer pieusement ce qu'attestent tant de miracles. Tandis que nous prions pour nos princes, ils n'ont cessé de prier pour nous: le plus juste des enfants de saint Louis se présente au trône de l'Eternel; il dépose à ses pieds, non pas cette couronne corruptible, brisée par la fureur et l'impiété, mais sa couronne immortelle; il fait parler ses larmes et son sang, et sollicite pour son peuple le pardon qu'il accordait en mourant. Il prie, et le joug d'airain qui pesait sur nos têtes tombe brisé tout à coup; la foudre grondait sur cette ville coupable, et le tonnerre s'est éloigné; la main de Dieu restait appesantie sur nous, et elle s'étend pour nous relever. Il prie encore, et les anges de la paix volent au-delà de l'Océan; ils ramènent parmi nous ce roi qui ne paraît que pour pardonner; et ces princes, imitateurs de ses vertus; et cette princesse auguste, cette princesse restée seule, dont la présence nous accable par les souvenirs qu'elle rappelle, autant qu'elle nous ravit et nous comble de joie par les vertus qu'elle nous présente. Ils viennent recueillir le plus saint des héritages, les respects et l'amour des Français, et se consoler de leurs maux en nous aidant à réparer les nôtres.

O Dieu! conservez-les toujours justes, religieux et cléments, tels que nous les voyons aujourd'hui ; réunissez sur ces têtes si chères toutes les bénédictions méritées par les malheurs et les vertus de leur famille, afin qu'après une vie sainte et glorieuse sur la terre, ils jouissent avec nous du bonheur que vous nous promettez dans le ciel. Ainsi soit-il.

AUTRE PÉRORAISON PRONONCÉE A SAINT-THOMAS-D'AQUIN.

Souffrez, mes frères, qu'en finissant, nous nous adressions encore à votre charité, que nous avons toujours trouvée compatissante pour le malheur. Vous venez solliciter ici la clémence du ciel, pour des âmes qui gémissent sous les rigueurs de la justice divine ; ajoutez la miséricorde à la prière, en soulageant les malheureux détenus dans les prisons de la justice humaine. Que de rapports entre ces infortunés ! ceux-là débiteurs envers Dieu, ceux-ci débiteurs envers les hommes. Les uns et les autres ont disparu à nos regards ; également incapables de s'aider par eux-mêmes, ils n'ont que la charité seule pour consolation et pour appui. Mais il existe une différence; les âmes justes pour qui nous prions, jouissent du bienfait de l'espérance ; mais que peuvent espérer les malheureux prisonniers, si votre piété les abandonne? La rigueur des temps a épuisé les ressources accoutumées ; hélas ! ils périront dans la misère, et peut-être dans le désespoir !

Ainsi d'honnêtes pères de famille, des artisans laborieux, des hommes de tous les états, la plupart plus malheureux que coupables, resteront seuls étrangers à la félicité publique. Peut-être le bruit de nos fêtes, et nos chants d'allégresse ont retenti dans ces tombeaux des vivants où ils sont ensevelis. Ils se demandent en pleurant, si le jour de la délivrance et de la paix ne luira pas aussi pour eux; mais ils pensent à vous, mes frères, et l'espoir de vos bienfaits accoutumés les a soutenus jusqu'ici.

Vous tous, qui, dans des temps malheureux, avez gémi dans les prisons; vous qui peut-être y avez perdu les êtres chéris pour lesquels vous priez en ce moment, ayez pitié des prisonniers; heureuses mères, qui retrouvez enfin vos enfants échappés aux rigueurs de la captivité, vos entrailles ne sont-elles pas émues au seul nom de prisonnier? Ne refusez donc pas de les soulager, mes frères ; la Providence vient de briser les chaînes de nos frères, que ce jour soit le jour de la délivrance et du bonheur dans ce monde et dans l'autre. Oui, nous n'en pouvons douter, délivrés par nos bienfaits, les prisonniers béniront avec nous ce roi dont le retour a porté jusqu'au fond des cachots la consolation et l'espérance ; et les âmes des justes, aussi délivrées par vos aumônes, prieront pour lui, et le béniront du haut du ciel ; et tous, d'une voix unanime, nous rendrons gloire à Dieu, libérateur et sauveur de ses enfants, maintenant et toujours, dans les siècles des siècles. *Amen.*

DISCOURS V.

Prononcé aux Tuileries à la cérémonie de la Cène, le jeudi-saint, 19 *mars* 1818.

SUR LA DIGNITÉ DU CHRÉTIEN.

Major est qui in vobis est, quam qui in mundo. (I *Joan*, IV, 4.)

Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde.

Sire,

Dans ces jours de recueillement et de prière, il est beau de voir la religion suspendre ses cantiques de deuil et les méditations de sa douleur, pour nous rappeler à la miséricorde. Tandis qu'elle nous entretient des miracles de l'amour d'un Dieu pour les hommes, elle présente à nos regards le plus touchant tableau de la charité pour nos frères ; les enfants des pauvres dans le palais des Rois, les victimes de l'indigence et du malheur assises avec honneur au pied du trône, et la majesté du diadème s'abaissant jusqu'à les servir. Voilà, mes frères, un spectacle tel que nulle philosophie, nulle autre religion, n'en offrit jamais à la terre.

Quelle est donc cette grandeur, qui voit les plus grands rois s'humilier noblement devant elle ? Quelle est cette dignité qui reçoit les hommages de ce qui existe de plus au-

auguste et de plus révéré sur la terre? C'est la dignité du chrétien.

Dans ce pauvre, triste rebut de la société, la foi nous montre l'enfant de Dieu, le représentant de Jésus-Christ, l'héritier de sa gloire, et il s'élève comme chrétien au-dessus de toute grandeur humaine. *Major est qui in vobis est, quam qui in mundo.*

C'est devant cette éminente dignité que le prince chrétien s'abaisse; je me trompe, il s'élève. De quelques titres que le monde puisse l'honorer, sa foi l'élève encore plus haut lorsqu'il les dépose aux pieds des pauvres; et par cet abaissement religieux, il montre qu'il porte en lui-même quelque chose de plus élevé que la gloire et la puissance du monde, puisqu'il en reconnaît le néant. *Major est qui in vobis est, quam qui in mundo.*

Il est donc vrai que la foi imprime à nos âmes une dignité supérieure à toutes les dignités humaines.

1° Le chrétien est plus grand que le monde:

2° Le chrétien est plus fort que le monde,

Tels sont les deux caractères qui constituent la dignité du chrétien, et que nous devons vous développer. Grands de la terre! la religion ne vient point vous disputer vos honneurs, ainsi que cette philosophie turbulente qui dégrade toute grandeur et flétrit toute majesté. Elle vient vous révéler de nouveaux titres de gloire, et vous apprendre que vous êtes encore plus grands en effet que vous ne le paraissez aux yeux des hommes.

PREMIÈRE PARTIE.

Quelle que soit la diversité des opinions sur le principe et le caractère de la véritable grandeur, elles peuvent se réduire à quelques idées principales. Les uns la mesurent par l'élévation de la condition et du rang, d'autres réservent leurs hommages pour la noble indépendance qu'inspire la générosité du caractère; les siècles corrompus ne connaissent d'autre grandeur que les richesses, le sage la cherche dans la vertu.

Le chrétien est plus grand que le monde, par sa condition, par son indépendance, par les biens qu'il possède, par la vertu.

1° Le chrétien est l'enfant de Dieu; créé à son image, racheté de son sang. Il est le temple de la divinité, le sanctuaire de l'Esprit-Saint, et le membre vivant de Jésus-Christ. La Providence veille sur lui; les anges le gardent; un cheveu ne tombe pas de sa tête sans la permission du Père céleste; sa prière pénètre les cieux; ses œuvres, ses souffrances, ses larmes, si la grâce les sanctifie, deviennent d'un prix infini.

Peut-être il gémira dans la misère et l'infortune; c'est alors qu'il sera plus grand, il représente Jésus-Christ même. Qu'elle est belle cette religion, qui consacre l'indigence et la douleur, qui présente le malheureux non pas à notre pitié, comme la bienfaisance humaine, mais à nos respects, à notre amour, et dans le pauvre et l'orphelin nous fait découvrir un Dieu! Peut-être il languit solitaire dans l'abandon et l'obscurité; le chrétien n'est jamais isolé. Il est une société de prières, de mérites et d'amour, qui l'unit à tout ce qui existe de juste et de vertueux sur la terre; que dis-je, elle l'unit d'avance à la céleste société des anges et des saints qui environne le trône de Dieu.

Et cependant les destinées de cet être, déjà si grand, ne font que commencer ici-bas; c'est dans le ciel qu'elles doivent s'achever. Tout ce qui n'est pas éternel est trop vil pour un chrétien; c'est un Dieu qu'il faut à son âme; c'est pour Dieu qu'il est créé; c'est pour Dieu qu'il doit vivre; c'est avec Dieu qu'il doit régner. Sa grandeur a Dieu pour principe, pour mesure l'infini, pour durée l'éternité. *Spes illorum immortalitate plena est.* (*Sap.*, III, 4.)

Philosophes, venez maintenant nous parler de la dignité de l'homme! Et quelle dignité, grand Dieu! quand vous lui donnez la poussière pour origine, pour providence la fatalité, pour fin le néant! Mais par vous, ô religion sainte! tout s'ennoblit dans la nature. Quel prix vous ajoutez à notre amour! quelle autorité vous donnez aux devoirs! quel charme vous répandez sur les nœuds sacrés du sang et de la société! Non-seulement vous êtes le lien qui rapproche la terre du ciel, vous êtes la chaîne mystérieuse qui descend du trône de Dieu pour unir tous les hommes et les élever jusqu'à lui: non-seulement vous nous révélez sa gloire, vous la réfléchissez sur nous; par vous, un Dieu se fait homme, et par vous l'homme devient un Dieu.

De là toutes les prérogatives qui élèvent le chrétien au-dessus du monde.

J'ai dit d'abord l'indépendance.

Sans doute, c'est un sentiment glorieux, c'est un témoignage auguste de notre grandeur primitive, que ce besoin de la liberté qui élève et tourmente le cœur de l'homme, mais la liberté véritable est celle du cœur. Partout où règnent des passions, je trouve nécessairement l'esclavage. Aussi la vie du monde n'est-elle qu'une brillante servitude, dont vous gémissez tous les jours. Ne nous plaignons pas, chrétiens; le monde ne saurait nous assujettir, si la faiblesse de notre cœur ne préparait son empire. Nos craintes, nos désirs, nos convoitises, voilà nos véritables chaînes. Quel est donc l'homme vraiment libre? c'est le chrétien; parce qu'il ne craint que Dieu, parce qu'il ne cherche que Dieu, parce qu'il ne fléchit que devant Dieu. Ainsi le grand Basile vit échouer la première puissance du monde, contre la simplicité de sa foi. Que puis-je craindre, répondait-il aux magistrats? l'exil? La terre entière est au Seigneur; sous ses yeux je ne me croirai jamais banni. La perte de mes biens? Ce vêtement est tout ce que je possède. La mort? Ah! plût à Dieu que vous affranchissiez mon âme trop longtemps captive. — Personne ne me parla jamais ainsi. — Vous n'avez donc jamais rencontré un évêque? Il eût pu dire un vrai chrétien; car celui-là seul est vrai-

ment chrétien qui peut porter à toutes les créatures le généreux défi du grand Apôtre : *Qui me séparera de l'amour de Jésus-Christ, la persécution ou le glaive, la vie ou la mort, les principautés ou les puissances ?* Non, *je suis sûr que rien ne pourra me séparer de Jésus-Christ*, « *Certus sum.* » (*Rom.*, VIII, 35, 38).

L'incrédule, qui ne peut contester au chrétien ce noble titre de son indépendance, en fait un crime à la religion. Toujours en contradiction avec lui-même, tantôt il la fait redouter aux peuples comme un joug dans la main des rois, et tantôt il la montre aux rois comme un principe dangereux d'indocilité dans le cœur des peuples. *Mentita est iniquitas sibi.* (*Psal.* XXVI, 12.) Et ils ne savent pas que si le chrétien est le plus libre des hommes, le seul homme vraiment libre sur la terre, il en est aussi le plus soumis. Sa foi même, principe de son indépendance, l'est également de sa soumission, parce qu'en l'affranchissant de ses passions, elle le rend esclave de ses devoirs.

Je vous en atteste ici, antiques héros, illustres guerriers, si longtemps l'honneur du nom français ; cette religion, dont vous faisiez gloire, rabaissa-t-elle vos courages, ou brisa-t-elle les liens sacrés qui vous attachaient à vos rois? N'est-ce pas elle qui formait vos âmes généreuses, qui dirigeait votre valeur, qui recevait vos serments ? N'est-ce pas sous ses bannières saintes que, ralliés autour du trône, vous en étiez l'invincible rempart? Ainsi vous avez prouvé que les plus intrépides soldats des rois, ce sont les vrais serviteurs de Jésus-Christ. Quand on est prêt à se sacrifier pour Dieu, on ne balance pas à mourir pour le prince, qui est son image

3° Le chrétien est plus grand que le monde, par les biens dont il jouit. Seul il possède les biens véritables, et le monde ne saurait les lui ravir. O Dieu ! s'écriait saint-Paulin, tombé dans les mains des Barbares, ô Dieu ! que je ne sois tourmenté ni pour l'or ni pour l'argent ; vous savez où sont tous mes biens. Le riche, éclairé par la foi, ne croit pas descendre ; mais s'élever, mais s'enrichir, parce qu'il devient plus riche des biens de la grâce, plus détaché de ceux du monde, plus conforme à Jésus-Christ. Biens célestes, heureux trésors ! le banni les emporte dans son exil : il laissera sur le rivage de vains titres, de frivoles honneurs ; mais les véritables biens le suivront au-delà des mers. Errant, s'il le faut, sur la terre entière, il songe que le chrétien n'est ici-bas qu'un voyageur; il s'abandonne à la Providence, et il est consolé ; il espère, *à l'ombre de ses ailes, jusqu'à ce que l'iniquité soit passée :* « *Donec transeat iniquitas.* » (*Psal.* LVI, 2.) Le captif le retrouve dans sa prison, l'impie est seul dans le malheur. Mais contemplez le juste dans la sombre solitude des cachots ; la religion veille à ses côtés, elle essuie ses larmes, et lui fait puiser dans ses trésors la paix du cœur, et cette joie divine, avant-goût des joies éternelles. Son corps seul est entre les mains des méchants ; mais son âme est supérieure à leur puissance. Ils peuvent le dépouiller, mais non l'appauvrir ; l'opprimer, et non l'humilier ; l'immoler, et non pas le vaincre. *Occidi potest, vinci non potest.* (S. CYPR., ep. 55, *ad Cornel.*) Inestimables biens, les seuls que l'on retrouve à la mort ! Ah ! messieurs, il faut y songer ; cette gloire, cet éclat dont le monde vous environne, ne tarderont pas à disparaître ; la mort va bientôt vous les ravir ; et il ne vous restera d'autres biens que votre foi, avec les œuvres et les vertus dont elle sera le principe. Voilà les seuls trésors qui vous suivront dans l'éternité.

4° Enfin le chrétien est plus grand que le monde par la vertu. Ce siècle incrédule et dépravé méprise les vertus chrétiennes. Du fond de l'abîme de corruption où elle nous a précipités, une fausse sagesse qui déchaîna toutes les passions, qui accrédita tous les vices, ose reprocher à la religion de rétrécir les esprits, de dégrader les âmes, de rendre l'homme inutile à ses semblables. Dans cette foule de héros et de sages, formés par l'Evangile, qui choisirons-nous pour la confondre ? Sera-ce le grand Apôtre, dont le cœur plus grand que le monde, plus élevé que les cieux, était le sanctuaire des plus héroïques vertus? Embrasé de l'amour de la vérité, il ne se borne pas, comme les anciens sages, à l'expliquer à quelques disciples; il court la répandre par toute la terre, depuis Jérusalem jusqu'au sein de l'Aréopage et au pied du Capitole; chargé de fers, il fait trembler le magistrat sur son tribunal, en lui annonçant le jugement de Dieu : « O roi, disait-il à Agrippa, excepté ces chaînes que je porte, plût à Dieu que vous et tous ceux qui m'écoutent, fussiez aussi heureux que je le suis. » Voilà le véritable sage ; dévoué pour la vérité, il l'annonce par sa prédication solennelle, il la prouve par ses vertus, et ne refuse pas de la sceller de son sang. Ne demandons rien de pareil à la sagesse humaine; qu'elle se taise ; qu'elle humilie son front superbe dans la poussière. Ce n'est pas avec un apôtre qu'il faut comparer le sage mondain. Lui opposerons-nous un simple prêtre, un Vincent de Paul, qui seul a fait plus de bien aux hommes que tous les philosophes réunis n'en ont jamais imaginé? la victoire serait trop facile. Choisissons donc ce qu'il y a de plus commun et de plus faible en apparence; une de ces humbles servantes des pauvres, telles que la charité les forme chaque jour sous nos yeux. Philosophes, étalez vos maximes, déployez votre éloquence, essayez d'en former une seule. Quel prix lui offrirez-vous ? des richesses ? elle les méprise : des plaisirs ? elle les redoute : le repos de la vie? ce sont des travaux qu'elle vous demande ; sa consolation est d'y vivre, son espérance est d'y mourir : la gloire du monde ? la charité est toujours humble : l'estime de soi ? ah ! vous n'entendez pas le secret de leur vertu : elle consiste dans l'amour de Dieu, porté jusqu'au mépris de soi-même. Le détachement

de soi, et l'amour sans bornes pour Dieu, voilà ce qui imprime à l'âme chrétienne une grandeur que rien dans le monde ne saurait égaler.

Aussi le plus saint de nos rois plaçait-il le titre de chrétien au-dessus de tous les titres qui ennoblissaient son diadème. Sa couronne, il la devait à sa naissance; son courage, au sang qui coulait dans ses veines. Mais s'il parut plus grand dans les fers qu'il ne l'avait été sur le trône de ses pères; si la majesté de la vertu fit tomber à ses pieds les Barbares; s'il devint l'arbitre de ses voisins, l'amour de ses sujets, l'admiration du monde, c'est parce qu'il fut parfaitement chrétien. Il semble que la Providence l'ait fait naître dans un rang si élevé, l'ait exercé par tant de revers, l'ait conduit par des routes si diverses, pour prouver qu'il n'est point d'infortunes que la foi ne sache ennoblir, comme il n'est point de grandeur à laquelle elle n'ajoute encore. Dans le monarque et dans le captif, dans le triomphateur et dans le vaincu, dans l'homme et dans le héros, le chrétien s'est trouvé plus grand que le monde. Avoir nommé saint Louis, c'est avoir assuré le triomphe de la religion, non-seulement sur les fragiles grandeurs du monde, mais sur tout ce que la sagesse humaine peut offrir de plus imposant et de plus grand.

Il me reste à vous montrer que le chrétien est plus fort que le monde. Ce sera le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le monde, essentiellement ennemi de la vérité et de la vertu, devait être par cela même l'irréconciliable ennemi de la religion de Jésus-Christ. Aussi n'a-t-il cessé de la persécuter dans tous les temps; tantôt par sa puissance, tantôt par sa doctrine, et toujours par son esprit. Dans ces trois sortes de persécutions, le chrétien s'est toujours montré plus fort que le monde. Et daignez le remarquer, mes frères, pour qu'on ne puisse attribuer cet ordre invariable de la Providence au concours fortuit des circonstances humaines, Jésus-Christ l'avait prédit. Avec les persécutions, il nous avait promis la victoire : Vous serez un objet de haine pour le monde : *In mundo pressuram habebitis; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde. « Sed confidite, ego vici mundum. »* (*Joan.*, XVI, 33.)

1° Le chrétien est victorieux de la puissance du monde. Dans la foule des anciens sages, un seul est cité comme martyr de la vérité. Mais quoi ? Socrate refusait-il son encens aux idoles? avait-il déserté leurs autels? Non; accusé de méconnaître les dieux de la patrie, il proteste de son respect pour eux, et meurt en ordonnant des sacrifices. Vous le voyez, le philosophe n'est pas plus fort que le monde. Religion sainte, ce ne sont pas là vos martyrs !

Voyez, pendant trois siècles entiers, les maîtres du monde déployer toute leur puissance, épuiser la rigueur des tortures et l'horreur des supplices contre des prêtres désarmés, contre des vieillards, des femmes, des enfants; l'amphithéâtre retentissant de ces cris barbares : *Les chrétiens aux lions* (TERTUL., *Apolog.*, cap. 40); les provinces couvertes d'échafauds, et ruisselant du sang de l'innocence : le chrétien s'est trouvé plus fort que le monde. Après trois siècles de combats, on a vu la puissance de l'Empire, la majesté de ses dieux, et la haine des païens venir expirer aux pieds du chrétien. La croix règne sur le monde étonné; du fond des catacombes et des prisons, elle s'élance et va se placer sur le front des empereurs et des rois.

Dira-t-on que tant de gloire fut l'effet de l'enthousiasme qu'inspire une nouvelle doctrine? L'enthousiasme n'a qu'un temps; mais la grâce du martyre reste toujours dans l'Eglise de Dieu, comme celle de l'apostolat. Point de siècle, point de climat qui n'ait eu ses persécutions. Partout la doctrine céleste s'est introduite par le glaive, depuis Rome et Jérusalem jusqu'aux forêts du Nouveau-Monde; et si de nos jours encore on la voit étendre ses conquêtes jusqu'aux bornes de l'Orient, c'est le sang des martyrs qui porte le germe de la vie dans ces terres ingrates et stériles. *Semen est sanguis Christianorum.* (Idem, *Apolog.*, cap. 48.) Ennemis de la religion, quel est donc ce mensonge heureux qui a trouvé dans tous les temps et dans tous les climats des apôtres et des martyrs? Quelle est cette imposture que le monde a toujours combattue, et qui triompha toujours du monde; que l'homme repousse avec fureur, et qu'il finit par sceller de son sang? Si telle est la puissance de l'erreur, la vérité, dont vous vous dites dépositaires, pourrait-elle rien offrir de plus touchant ou de plus beau ?

La religion, vieillie par les siècles, est un ressort désormais inutile; ainsi parlaient naguère les impies. La religion ne vieillit jamais, pas plus que la nature et la raison, parce qu'elle est également l'ouvrage de Dieu. Cependant l'incrédulité répandait ses ténèbres, les principes étaient méconnus, les mœurs tombaient en dissolution; et la foi, chaque jour affaiblie, semblait n'attendre plus qu'un dernier combat pour disparaître. C'en est fait, les temps sont accomplis. Il arrive ce jour fatal qu'avait fixé la Providence. Voici l'heure du combat; le signal est donné; ô mon Dieu! où sont vos soldats? chrétiens, soyez attentifs. L'épiscopat tout entier se présente. Le clergé français se lève pour s'associer à tant de gloire; tout à coup l'esprit du martyre s'est répandu dans tous les rangs, depuis le palais des rois, jusqu'à la pauvre cellule de l'humble épouse de Jésus-Christ. Et l'impie, qui révoque en doute le nombre des anciens martyrs, leur sincérité, leur constance, est condamné par la Providence à renouveler sous nos yeux cette grande démonstration de la vérité qu'il persécute. Héros de la religion et de toutes les vertus, vos noms vivront à jamais! les siècles les rediront aux siècles:

pour nous, pleins de vos grands souvenirs, nous nous bornerons à méditer vos exemples, et à envier votre couronne.

2° A la persécution du glaive et du pouvoir, le monde ajoute d'ordinaire celle de la doctrine et du sophisme. La puissance des ténèbres, ne pouvant éteindre la lumière, s'arme de nouveau pour la dénaturer et l'obscurcir ; mais le chrétien est plus fort que le monde. Alors on voit Athanase lutter seul contre l'univers, tel qu'une colonne inébranlable, parmi les ruines qui l'entourent. On voit un Eusèbe de Verceil, un Hilaire de Poitiers, traînés d'exil en exil, porter de l'Occident à l'Orient le témoignage de la foi commune. Loin d'ébranler la constance du fidèle, le spectacle de tant d'erreurs la fortifie, parce qu'elles ont été prédites. Le sectaire, en corrompant la religion, comme l'infidèle qui la repousse, ne font qu'accomplir les prophéties, et prouver sa divinité.

Ainsi, dans les âges divers, tous nos dogmes furent attaqués ; et il ne restait à notre siècle que d'ébranler ces vérités éternelles, base nécessaire de toute religion comme de toute morale et de toute société. Par la nature même de l'esprit humain, à la suite des hérésies devait naître l'incrédulité, philosophie désolante qui rend toute croyance impossible, parce qu'elle anéantit tout principe, et et ne laisse aux hommes ni un dogme convenu pour se réunir, ni un langage commun pour s'entendre. Vous le savez, mes frères, la renommée des talents, le faste imposant de quelques vertus faciles, le suffrage de toutes les passions, l'appui des grands qu'elle devait dépouiller, l'enthousiasme de la nouveauté, semblaient assurer son triomphe ; le monde se hâtait d'applaudir. Qui a résisté au monde ? qui a réclamé les droits de Dieu, et ceux des rois, et ceux de l'humanité ? La religion. Quel sage s'est préservé de l'erreur, quelle âme incorruptible échappe encore à la contagion ? Le vrai chrétien. Le savant s'est égaré dans ses recherches, le génie même s'est ébloui de ses propres lumières, et le chrétien seul reste immobile et assuré dans sa foi. Il reste, mais tout change autour de lui. Il voit les maîtres de l'erreur, unis seulement pour détruire, se séparer et se combattre, dès qu'il s'agit d'établir les premiers éléments de la morale. Il voit le monde passer, en peu d'années, du christianisme au déisme, du déisme à l'athéisme, de l'athéisme au doute général et à l'indifférence absolue. Les principes et les devoirs changent avec les circonstances et les temps. Les sages s'agitent et se tourmentent sur les débris de leur édifice ; les systèmes paraissent, dominent et s'évanouissent, comme on voit les flots de la mer s'élever, s'entrechoquer et disparaître. Le chrétien, fondé sur la pierre inébranlable, trouve toujours dans la religion la vérité qui éclaire sa vie, et les vertus qui font son bonheur ; il reste dans sa simplicité, uni à la foi de tous les siècles et à l'immense société des enfants de Dieu.

3° Le monde persécute le chrétien par son esprit, je veux dire par ses préjugés, par ses usages, par les passions qui font sa vie, par l'opinion surtout, règle souveraine du monde.

Le chrétien oppose, sans s'étonner, les principes aux préjugés, les règles aux usages, le jugement de Dieu au jugement des hommes, et toutes les vertus de son cœur aux vices et à la dépravation de son siècle. Non-seulement il résiste au monde, mais il triomphe du monde, et force enfin ses hommages. Je m'arrête, Messieurs ; assez d'augustes exemples prouvent ici cette vérité, pour qu'elle n'ait pas besoin de démonstration.

Il est donc vrai que la foi du chrétien reste victorieuse de l'esprit du monde, comme de sa doctrine et de sa puissance. Mais l'intérêt de la religion, ou plutôt le vôtre, mes frères, nous fait un devoir de le répéter jusqu'à vous importuner peut-être ; il est un genre de persécution à laquelle ne résiste point cette foi divine, c'est celle de l'indifférence. L'indifférence, dernier terme de la dégradation morale, triste signal de dissolution et de ruine, sommeil de mort qui dégrade et flétrit les âmes, et les rend également incapables des hautes pensées de la foi et de l'élévation des vertus chrétiennes. Non, les efforts de l'impiété n'auraient servi qu'à la gloire de la religion, si l'indifférence ne continuait chaque jour et n'achevait son ouvrage.

Et en effet, mes frères, dans ces bouleversements dont le souvenir vous effraie, qu'avions-nous vu de nouveau ? De grands désordres, j'en conviens ; mais les crimes ont enfanté des vertus qui en ont effacé l'horreur. Si quelques âmes sont descendues au dernier excès de la dépravation, des âmes célestes se sont élevées au dernier degré de l'héroïsme. Une longue et sanglante épreuve pour la foi ? Oui, de toutes ses épreuves nous avons vu la plus terrible ; mais aussi la plus décisive en sa faveur. Si tant de talents et de savoir n'ont pu réussir à lui opposer une seule difficulté victorieuse ; si tant de puissance et de haine n'a pu vaincre la constance de ses enfants ; si tant de dépravation dans les principes et dans les mœurs n'a pu altérer la pureté de sa morale, il y a donc dans cette religion quelque chose de plus fort que le monde, et ce dernier triomphe vient couronner avec gloire les triomphes de tous les âges passés.

Qu'est-il donc arrivé de nouveau ? Le voici, mes frères ; ce qu'il y a de nouveau, d'inouï, c'est que cette religion, que tant de titres devaient nous rendre si précieuse et si chère ; cette religion, redemandée par tant de vœux, achetée par tant de larmes et de sang, par tant de miracles, ne trouve parmi nous que l'indifférence et l'oubli. Ce qui confond la raison, ce qui consterne la piété, c'est qu'après tant de leçons, tant de châtiments, tant de grâces, l'insouciance de notre siècle nous laisse encore incertains entre la foi de nos pères et l'athéisme. Je dis l'athéisme, car il n'y a pas de milieu pour

nous; et les systèmes intermédiaires sur lesquels notre siècle se repose, ne sont qu'un athéisme commencé, et déjà réduit à la pratique. D'un côté, cette religion, principe de toute dignité comme de tout bonheur; de l'autre, les doctrines les plus désolantes et les plus abjectes. D'un côté, la charité; de l'autre l'intérêt personel. D'un côté, la croix, les vertus, le ciel; de l'autre, le néant, ou plutôt le chaos et l'enfer; car telle est la fidèle image d'une société sans religion et sans Dieu.

Sire, puissent les vertus de Votre Majesté décider enfin notre choix. Puisse-t-elle achever, par son zèle, ce que ses exemples ont commencé. Mais, dans ce jour consacré par les humiliations du Roi des rois, loin de nous de frivoles louanges que repousserait votre âme royale; il est un autre langage aussi doux, plus religieux, que Votre Majesté me permettra de lui adresser.

Sire, vous êtes le fils aîné de l'Eglise; vous êtes sa gloire et son appui, comme vous fûtes toujours son espérance. Dans les jours de calamité, c'était vous que demandaient tous nos vœux. Assis sur les débris de nos temples, c'était vous que nous rappelions par nos larmes; lorsque l'auguste sacrifice se célébrait dans les ténèbres, sous le chaume, au fond des forêts, c'était encore votre nom qui se mêlait aux saints mystères: il fut toujours le gage heureux de l'espérance pour les vrais chrétiens comme pour les vrais Français; et si quelque consolation vient encore adoucir nos douleurs, c'est le bonheur de vous voir assis sur le trône de vos pères. Aujourd'hui la religion se présente au pied de ce trône, de tout temps son noble asile; elle élève les mains vers vous, qui êtes l'image de Dieu sur la terre. Ses malheurs, ses dangers, ses besoins vous sont connus. Dès longtemps votre cœur entendit le langage muet de sa douleur. Elle se confie à votre amour; elle s'appuie sur votre piété, et s'abandonne à votre sagesse.

Quand Dieu par tant de miracles, relève le trône de saint Louis, le fils de saint Louis relèvera les autels de Dieu; il fera refleurir ses lois saintes; et les siècles à venir diront de lui comme de Josias: Il fut divinement choisi pour mettre un terme aux abominations de l'impiété : *Tulit abominationes impietatis;* et, dans les jours de l'iniquité, il rendit à la religion sa gloire et à la piété son éclat : *In diebus peccatorum corroboravit pietatem.* (*Eccli.*, XLIX, 3, 4.) Ainsi soit-il.

AUTRE CONCLUSION DU DISCOURS PRÉCÉDENT (60*).

Et maintenant, pour imprimer dans toutes les âmes le sentiment profond et nécessaire de la dignité de notre foi, que nous reste-t-il en finissant, que de réunir dans un seul tableau ces traits épars de la force et de la grandeur du chrétien? Les exemples ne nous manqueront pas; ce siècle les a multipliés. Il en est un entre tant d'autres, il en est un présent encore à tous les esprits, autant que cher à tous les cœurs, et près duquel nous défions la philosophie de tous les temps de rien placer qui lui ressemble. Nous ne le choisirons point parmi les héros et les sages, mais toujours parmi ce qu'il y a de plus faible aux yeux du monde : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.* (I *Cor.*, I, 27.) Supposez donc la faiblesse du sexe et la fragilité de l'âge; réunissez dans une même vie toutes les tentations de la prospérité, toutes les épreuves de l'adversité; ajoutez-y tous les dangers de la position la plus séduisante, l'ascendant impérieux de l'exemple, et la contagion répandue de toutes parts; mais supposez la foi sincère, profonde, agissante, et vous verrez éclore tous les miracles de la vertu. Que ce soit une jeune princesse, jetée par sa naissance au milieu des périls des cours, dans le plus incrédule et le plus dépravé de tous les siècles : le monde sourit à sa jeunesse, il sème les piéges sous ses pas, ou plutôt tout est piége pour elle dans ce haut rang où elle est placée, et dans le séjour qu'elle habite. Fidèle aux leçons de la foi, elle marche en paix à sa lumière; *elle s'élève*, dit l'Esprit-Saint, *comme le lis au milieu des épines : Sicut lilium inter spinas* (*Cant.*, II, 2), et semble n'apparaître au milieu du monde, que pour y faire entendre la protestation touchante de l'innocence contre le débordement de tous les vices. Le monde se tait, il s'étonne; ce n'est pas assez, il faut qu'il admire; il faut des épreuves et des combats : c'est au malheur qu'il est réservé d'élever la foi jusqu'à l'héroïsme. Mais déjà l'orage gronde sur sa tête innocente, une nuit soudaine l'enveloppe. O fille! ô sœur de nos rois! vos vertus ne pourront donc vous défendre. Le crime a violé votre asile. Assise près du trône de vos pères, déjà vous n'avez plus qu'à pleurer sur ses débris. Hélas! et ce n'est encore que le commencement de vos douleurs! Il faut que le monde et l'enfer déploient contre elle leur puissance : qu'on l'entraîne dans les cachots, elle y paraîtra grande et libre comme dans le palais de ses aïeux. Siècle incrédule, qu'avez-vous vu? Puisqu'il faut venger les vertus chrétiennes, rappelez, mes frères, de tristes et touchants souvenirs. Tantôt environnée d'infortunés, elle les instruit, elle les console, et façonne à l'adversité ces âmes qui n'étaient nées que pour régner; tantôt, séparée de ceux qu'elle aime, elle reste silencieuse et solitaire, elle entre en commerce avec le ciel, et puise dans le sein de Dieu la paix qui adoucit ses peines, et l'amour qui les sanctifie.

(60*) L'abbé Duval prononça dans la cérémonie de la Cène le discours sur la dignité du chrétien, tel que nous venons de le donner; mais, se proposant de le prêcher dans d'autres occasions, il avait préparé une autre conclusion qui nous paraît très-digne de l'attention du lecteur. Le juste hommage rendu par l'orateur aux vertus de Madame Elisabeth ne peut qu'exciter un vif intérêt.

Faut-il par un dernier combat couronner les triomphes de sa foi? Voyez comme elle s'avance dans tout le calme de l'innocence et la dignité de la vertu. Loin de nous ces idées lugubres qu'inspire d'ordinaire le tableau déchirant du juste opprimé par les impies. A ces scènes de douleur et d'effroi, se mêle je ne sais quoi de divin; on se tait, on pleure, on admire, et tous les souvenirs augustes, religieux et doux, viennent s'unir comme d'eux-mêmes à la mémoire d'Elisabeth.

Voilà le chrétien dans toute sa grandeur. Ah! que toute grandeur est petite près de celle-là! Donc le chrétien est plus fort que le monde; donc il est plus grand que le monde; donc la dignité du chrétien efface toute dignité mortelle et périssable.

Mes frères, nous sommes tous chrétiens, nous sommes tous Français; souffrez donc que nous cédions un moment à des sentiments qui sont les vôtres.

Tandis que la vertueuse Elisabeth honorait la France et l'humanité par son héroïsme religieux, sa sainte sœur, l'auguste Clotilde (61) déployait sur le trône ces hautes vertus que l'Église se prépare à consacrer par un culte solennel. Dans le même temps, leur illustre frère, le roi martyr, était allé rejoindre dans le ciel ce vertueux dauphin, cette dauphine si pieuse, dont la mémoire n'est pas moins chère à la religion qu'à la France, qui les a si longtemps et si amèrement pleurés.

Quelle réunion! quel spectacle! Ainsi dans le XVIIIe siècle, quand l'incrédulité triomphante s'efforce d'avilir la religion, Dieu se plaît à la faire briller sur le trône, autour du trône, dans l'éclat de cette majesté que la sagesse humaine voudrait en vain lui disputer.

Honneur à la royale maison de France! cette famille de rois est donc aussi la famille des saints! O France! c'est à toi de te glorifier entre tous les peuples du monde. L'histoire choisira parmi tes princes les modèles de ses héros; c'est parmi eux encore que la religion viendra chercher les exemples de la dignité de la foi, et des magnanimes vertus qu'elle inspire. Célèbre leur gloire, elle est la tienne; le ciel et la terre se sont unis pour la consacrer à jamais.

O vous tous qui régnez avec Dieu! princes de cette auguste maison, soit que déjà l'Église ait autorisé votre culte, soit que Dieu seul encore vous ait glorifiés, abaissez vos regards sur nous; veillez sur cette France qui vous est si chère; veillez sur notre roi, sur tous les princes de votre sang: votre sang n'a pas dégénéré. Présentez-vous au trône de Dieu, c'est à vous de détourner sa colère; obtenez qu'il nous laisse la foi.

Mes frères, je les vois prier pour nous, je les vois qui nous tendent les bras; ils nous sollicitent, ils nous conjurent de les seconder par notre zèle et par nos vœux.

Soyons dignes de nos saints protecteurs; restons fermes comme eux dans la foi: *State in fide.* (I *Cor.*, XVI, 13.) Laissez l'enfer épuiser les derniers efforts de sa haine: le Dieu qui commande aux tempêtes n'aura qu'à dire une parole, nous verrons renaître la paix. Que Dieu le hâte ce jour heureux, où tous réunis autour des autels, sous le sceptre des enfants de saint Louis, nous bénirons cette religion qui, après avoir fait ici-bas notre gloire et notre bonheur, doit le faire encore dans le ciel. Ainsi soit-il.

DISCOURS VI.

Prononcé le 5 *juillet* 1795,

A L'OUVERTURE DE L'ÉGLISE DE MEUDON (62).

Portæ inferi non prævalebunt adversus eam. (*Matth.*, XVI 18.)

Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre l'Eglise.

Celui qui règne dans les cieux; celui dont la main posa les fondements inébranlables de la terre; celui qui enchaîne la mer, et donne des bornes à sa fureur, est le même qui promit à son Eglise, que les portes de l'enfer ne prévaudraient pas contre elle. Cet oracle, vérifié pendant dix-huit siècles entiers, ne reçoit-il pas aujourd'hui la plus éclatante confirmation? O mes frères, qui de nous eût osé se promettre de voir jamais les merveilles dont nous sommes témoins? Hélas! le vieillard disait en soupirant: Non, mes yeux ne reverront plus le sanctuaire du Dieu vivant; je descendrai dans la tombe, sans qu'un ange consolateur vienne adoucir mes douleurs et calmer mes inquiétudes. O mères! vous pleuriez sur vos enfants, et vous disiez: Pourquoi leur avons-nous donné le jour, puisqu'ils seront exclus de la véritable vie? que deviendront-ils sur la terre, puisque le flambeau de la foi s'est éteint pour eux, et que la religion ne peut plus leur prêter son appui? Ainsi, Jésus dormait dans la barque de Pierre, et ses disciples croyaient déjà leur perte assurée: tout à coup il se lève, il commande, et la mer obéissante est apaisée.

Le même prodige s'est renouvelé parmi nous. Ouvrez-vous, portes désolées d'un temple souillé trop longtemps; paraissez, ministres purs et fidèles, vous que Dieu cacha dans le secret de sa face, aux jours de la vengeance. Peuple de Dieu, brebis chéries de son troupeau, entrez avec joie sous ces voûtes augustes; elles ne retentiront plus que des chants de la piété et des hymnes de la reconnaissance. Et vous, anges du sanctuaire, que nos iniquités avaient bannis, rentrez, formez de nouveau la cour

(61) Madame Clotilde de France, reine de Sardaigne, morte en odeur de sainteté.

(62) Cette touchante exhortation, prononcée dans une église de village, après le règne de la terreur, nous a paru digne d'attention; et, quoiqu'elle soit fort courte, nous pensons qu'elle sera lue avec intérêt.

de votre Maître, il daigne encore habiter parmi nous.

Ce n'est pas tout, mes frères, de jouir de ces avantages, il faut savoir nous les conserver ; et puisque nos crimes nous avaient bannis de nos temples, craignons qu'ils ne nous les ravissent encore. Vous le savez, il est une grande Providence qui préside au sort des empires, et qui leur distribue les disgrâces ou la prospérité, selon qu'ils ont mérité de la trouver miséricordieuse ou terrible. Quand un peuple abandonne Dieu, ce Dieu l'abandonne à son tour : il laisse alors outrager sa gloire, blasphémer son nom, profaner son temple. Tranquille au sein de son bonheur et de sa gloire, nos insultes ne peuvent l'atteindre; c'est nous seuls qui y perdons, et nos crimes sont eux-mêmes notre punition.

Reportez-vous à l'époque qui précéda les maux que nous déplorons. Où étaient parmi nous l'union dans les familles, la probité dans le commerce, la fidélité sous le joug sacré du mariage? La bonne foi, l'humanité, la pudeur n'étaient plus que de vains noms. Tous les principes étaient violés, les vertus étaient des préjugés; la religion, le partage de l'ignorance ou un fanatisme ridicule.

Dieu s'est alors levé dans sa colère, et nous a dit : Je vous ai fait connaître mes lois, et vous les avez rejetées; hé bien! le temps viendra où vous chercherez un pasteur qui vous les explique, et vous ne le trouverez pas. Vous avez négligé mes sacrements; vous les demanderez pour un père mourant, pour un enfant, pour une épouse en danger, et ils vous seront refusés. Vous avez regardé ma religion comme un héritage qui ne pouvait vous manquer ; l'habitude d'en jouir en a produit le mépris et le dédain, voici que je vous la retire. Vous tomberez dans des ténèbres épaisses, vous prostituerez votre encens à toute espèce d'idoles, et vous envierez le sort des nations les plus sauvages, qui savent au moins quel Dieu elles doivent adorer.

Ces menaces avaient souvent retenti dans les chaires chrétiennes, mais elles n'avaient pas été jusqu'à nos cœurs; il les a effectuées. Temples désolés, autels abattus, ruines sacrées qui couvrez cet empire, vous serez longtemps témoins, et de nos crimes et de la vengeance.

Le jour de la miséricorde se lève enfin sur nous; sachons en assurer la durée. C'est la conversion du cœur que Dieu demande ; et que lui importe notre présence dans ses temples, si nos cœurs sont loin de lui ? En sera-t-il plus honoré, quand l'indifférence et l'impiété environneront ses autels? Venez donc tous aujourd'hui, la douleur dans le cœur : inondés des larmes de la pénitence, approchons avec confiance de l'autel où coule pour nous le sang de l'Agneau sans tache ; hâtons-nous de nous purifier des souillures inévitables pendant cinq années d'agitation, de privations et de troubles. Pères et mères, respectez la religion; apprenez à vos enfants à la respecter et à vous respecter vous-mêmes. Vous vous plaignez de ne pouvoir leur laisser une fortune assurée; voici le plus précieux des héritages. Jeunes gens, vous êtes l'espoir de la religion et l'objet de ses douces complaisances ; apprenez de bonne heure que la vertu est la recommandation la plus touchante et le plus bel ornement de votre âge. Dieu! que la foi vous est nécessaire, pour arrêter l'essor de vos passions naissantes, et vous ménager par-là un avenir heureux! Et vous, petits enfants, si chers à Jésus-Christ, qui formez la portion de son troupeau la plus aimable comme la plus pure ; sachez que vous avez dans le ciel un Père qui vous aime, et que vous devez aimer; respectez cette maison qui est la sienne; qu'un père vertueux, qu'une mère chrétienne, vous apprennent à porter de bonne heure le joug si doux de Jésus-Christ. Ainsi toutes les conditions, tous les âges se réuniront pour fléchir la justice de Dieu, pour honorer son amour, et nous assurer de plus en plus sa miséricorde. Ainsi soit-il.

DISCOURS VII (63).

Prononcé dans l'église de Saint-Thomas d'Aquin, le 22 février 1815,

EN FAVEUR DES DÉPARTEMENTS RAVAGÉS PAR LA GUERRE ET SPÉCIALEMENT DE LA VILLE DE MERY-SUR-SEINE.

Tunc dicet rex his, qui a dextris ejus erunt : Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi. Esurivi enim, et dedistis mihi manducare ; nudus eram, et cooperuistis me. (*Matth.*, XXV, 34.)

Alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, les bénis de mon Pere, possédez le royaume qui vous est préparé depuis le commencement du monde: car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'étais nu, et vous m'avez revêtu.

C'est une belle et touchante religion, que celle qui renfermant dans un même précepte l'amour de Dieu et l'amour du prochain, leur assure la même récompense; qui nous offre le ciel pour prix du bien que nous aurons fait à nos frères, et nous laisse décider de notre destinée éternelle, par la miséricorde ou l'indifférence à leur égard. Ainsi

(63) Ce discours fut imprimé en 1815, et vendu au profit des habitants de Méry et des pays voisins. Quoiqu'il soit digne du talent de l'abbé Duval, nous n'avions pas cru devoir le mettre dans ce recueil de sermons, où l'on ne trouvera d'ailleurs que des pièces inédites. Nous pensions que l'intérêt de ce discours ne pouvait plus être le même dans les circonstances présentes, et qu'il était au moins inutile aujourd'hui de ramener l'attention publique sur les malheurs d'une guerre dont la fin a été heureuse pour la France. Mais quelques personnes respectables ayant paru regretter ce discours, et ayant demandé qu'on le réimprimât, nous cédons, quoique avec répugnance, au désir qu'elles ont manifesté. On le donne donc à la fin du volume; mais sa place naturelle aurait été après le sermon sur la charité. Les notes qui accompagnent le texte sont de Duval. Elles se trouvent dans la première édition : nous n'y avons rien changé.

(*Note du premier éditeur.*)

la religion de Jésus-Christ a parcouru les siècles, prodiguant les secours à l'indigence, les consolations au malheur; multipliant parmi les hommes ces miracles de dévouement et de charité qui honorent les annales des nations chrétiennes, et consolent l'âme attristée par le spectacle des calamités et des crimes. Combien de fois notre patrie surtout n'en a-t-elle pas été témoin? Dans les premières années du règne glorieux de Louis le Grand, la France avait vu ses provinces ravagées par la guerre, la contagion et la famine. La fortune publique épuisée, toutes les sources de prospérité taries, ne laissent plus aucun espoir. Mais la religion veillait sur les malheureux. Toutes les chaires de cette capitale retentirent de leurs gémissements. Vos pères ne se plaignirent point, Messieurs, que l'on vînt les entretenir de douleurs étrangères; ils savaient qu'entre toutes les douleurs humaines, il n'en est aucune d'étrangère pour un chrétien. Cette ville se plaisait à penser qu'enrichie des tributs de la France entière, il était beau de rendre à ce corps immense la vie qu'elle ne cesse d'en recevoir, et de distribuer à des provinces désolées une partie des trésors qui font son opulence et sa grandeur. Bientôt les misères disparurent. Et, dans des temps plus désastreux que le nôtre, la piété de vos aïeux exécuta, par les mains de saint Vincent de Paul, ce qu'un puissant monarque aurait à peine osé tenter dans les jours de la prospérité la plus brillante. Les grands exemples qu'ils ont donnés avec tant de bonheur et de gloire, le ciel daigne vous appeler à les renouveler aujourd'hui. Ces mêmes contrées, objet de leur généreuse sollicitude, gémissent victimes des mêmes fléaux; comme si Dieu les avait choisies pour y imprimer plus profondément les traces effrayantes du passage de sa justice, dont le souvenir s'efface trop rapidement parmi les biens dont nous jouissons. C'est vers vous que leurs tristes habitants ont tourné leurs regards; et, par une prérogative que sans doute vous voudrez maintenir, Paris se trouve encore l'espérance et l'asile des malheureux de la France entière.

Mais ceux dont nous plaidons la cause méritent singulièrement votre intérêt, soit que vous considériez l'étendue de leur malheur, soit que vous envisagiez les caractères qui les distinguent de toutes les autres classes d'infortunés. Deux réflexions, qui vont partager ce discours.

O Dieu! vous nous avez commandé d'aller, comme autrefois vos prophètes, troubler, par des cris de douleur, la joie des heureux du monde; et parmi les larmes des peuples et les cendres des villes, leur offrir des scènes lugubres de deuil et de désolation: ne permettez pas que nous les trouvions insensibles. Qu'ils se souviennent, ô mon Dieu! que les mêmes fléaux pouvaient aussi les atteindre, et pesaient déjà sur nos têtes, quand votre main les détourna pour nous rendre un bonheur que nous cesserions de mériter en refusant de le partager avec nos frères. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les nations civilisées par l'Evangile ne connaissaient plus ces excès des siècles barbares où la guerre était le signal d'une dévastation générale, où les peuples, précipités l'un sur l'autre, marquaient leur passage par le sang, les cendres et les ruines, et semblaient moins vouloir se combattre que s'entredéchirer et se détruire. Il avait été donné à la religion de Jésus-Christ de réconcilier les nations, de faire fléchir sous un joug sacré la noble fierté des courages, de tout adoucir dans les mœurs et dans les lois, jusqu'au droit sanglant de la guerre. Si elle avait gémi de ne pouvoir arracher les armes des mains de ses enfants, du moins elle en régla l'usage. Le guerrier reconnut sa voix dans le tumulte des camps et dans l'horreur des combats. Au milieu du sang et du carnage, il apprit à respecter l'homme créé à l'image de Dieu, et brillant de mille traits divins; et, de ce terrible fléau, le christianisme ne nous avait laissé que les malheurs inévitables. Avec l'empire de cette religion tutélaire, nous avons vu s'affaiblir et ses lois protectrices et son influence bienfaisante. Bientôt l'humanité pleura le retour de ces invasions, dont le souvenir nous consterne encore, et qui semblèrent un moment nous ramener vers la barbarie. Le sang des hommes est devenu vil; l'innocence a perdu ses droits; la faiblesse est restée sans défense; les flammes ont dévoré le toit paisible du laboureur et de l'artisan, le dernier asile de la veuve et de l'orphelin. Si Dieu n'avait eu pitié des hommes, la guerre, embrasant les États et entraînant les peuples entiers, eût fait du monde un vaste tombeau sur lequel les restes épars du genre humain n'auraient trouvé de sûreté qu'en plaçant des déserts entre eux et leurs semblables.

Lorsque de nos jours le bruit de ces grands bouleversements est arrivé jusqu'à vous, vous en avez gémi, Messieurs, ainsi que nos guerriers eux-mêmes; et, avant vos propres malheurs, vous aviez pleuré ceux de nos ennemis.

Combien donc ces calamités vous trouveront-elles sensibles et généreux, quand vous les verrez accumulées sur des Français au sein même de la patrie! Ah! si jamais ce ministère saint nous parut glorieux et consolant, c'est quand il nous donne le droit de venir au nom de Dieu vous révéler les maux qui les accablent, et vous présenter leurs larmes. Ce sont de vastes régions ravagées par le fer et le feu; des villages dont il reste à peine quelques traces; des villes, naguère florissantes, à demi consumées par les flammes; et, parmi tant de débris, cette ville de Méry-sur-Seine, dont il ne reste que le sol, couvert encore d'un peuple entier de malheureux. Nous devons principalement vous retracer leur désastre, le plus terrible des malheurs que cette guerre entraîna. Vous y verrez réunies, dans un seul

tableau, toutes les calamités répandues sur cette terre de désolation, et dont nous ne pourrions embrasser tous les détails.

La ville de Méry-sur-Seine, florissante par son commerce, mais plus intéressante encore par le caractère honorable de ses habitants, par les bonnes mœurs et l'union des familles, par une fidélité à la religion qui ne s'est jamais démentie, avait su maintenir sa prospérité durant le cours de nos longues révolutions. Cette ville n'existe plus; en un jour elle a disparu effacée du sol français. Dès le commencement de nos malheurs, traversée par des armées nombreuses, elle avait vu ses campagnes ravagées, ses provisions épuisées, et les richesses de son commerce livrées à l'avidité du soldat. Déjà même elle avait été le théâtre d'un combat sanglant, mais glorieux, où la valeur de cinq cents Français arrêta un jour entier toute l'armée ennemie devant ses faubourgs sans défense. Je ne vous peindrai pas les maux qui accompagnèrent ces invasions successives; les vexations, les outrages de tous les genres; les vieillards chassés de leurs maisons; les malades arrachés de leurs lits, mourant dans les places publiques, de froid, de misère, de besoin; et des malheureux sans ressource se noyant de désespoir. Hélas! telles étaient alors les calamités communes; et ces tristes tableaux, en fatiguant votre piété, ne leur donneraient point un droit particulier à votre intérêt.

Mais représentez-vous cette faible ville envahie par cent mille ennemis; car ils l'étaient alors, ces étrangers qui devinrent bientôt des alliés si fidèles. Repoussés encore une fois, ils faisaient marcher devant eux la désolation et l'épouvante; telles que l'on voit s'avancer les noires tempêtes qui portent dans leur sein la dévastation et la mort. A leur approche, la ville est presque abandonnée. De fidèles magistrats, quelques citoyens intrépides, s'efforçaient seuls de la défendre par leur présence, par leur zèle. Vain espoir! L'ennemi, contraint d'assurer sa retraite (64), voulut placer une barrière de feu entre son armée et nos troupes victorieuses. L'arrêt de la ville est déjà prononcé, déjà mis à exécution, et les malheureux l'ignorent encore. Soudain ils en sont avertis par l'incendie qui se déploie. Les flammes s'élevant avec furie, les chassent de leurs maisons qui s'écroulent. Au milieu des feux et des ruines, ils se précipitent vers les portes; il n'était plus temps de fuir. Renfermés dans leur ville en feu, ils assistent à son embrasement, tandis que, du fond des campagnes environnantes, leurs concitoyens fugitifs contemplaient, immobiles et consternés, les flammes qui dévoraient leur fortune et la subsistance de leurs enfants. En quelques heures tout périt, et les produits de l'industrie, et les instruments du travail, et la maison du citoyen aisé, et l'asile du pauvre artisan. Méry n'est plus qu'un monceau de cendres!... C'est alors seulement que, réunis au fond des bois, ils goûtent la triste douceur de pouvoir confondre leurs larmes. Ils s'y cachent pour déplorer leurs malheurs et ceux de la France, dont aucune sagesse humaine ne pouvait encore prévoir le terme. Ce terme, Dieu l'avait fixé. Ils brillent enfin ces jours heureux. D'un bout de la France à l'autre, un cri de joie s'est fait entendre. Les habitants des campagnes rentrent avec transport dans leurs chaumières abandonnées; mais où iront les infortunés qui nous occupent? La flamme a dévoré jusqu'à la trace de la maison de leurs pères; il ne leur reste rien sur la terre, pas un vêtement pour remplacer les lambeaux presque détruits sur leurs membres desséchés, pas une couche pour reposer leur misère. Où prendront-ils le pain de chaque jour? Ils n'espèrent qu'aux soins de cette Providence qui revêt les lis des campagnes et nourrit les oiseaux du ciel. Condamnés aux larmes et à l'exil, au sein du bonheur général, ils n'ont d'asile que les forêts: ils s'y construisent de pauvres cabanes; et ce que l'on ne peut raconter sans frémir, ils y ont passé dix mois entiers sous les vicissitudes de toutes les saisons, tourmentés par tous les besoins, montrant presque aux portes de la capitale le triste et humiliant tableau de la vie sauvage. Mais, hélas! ils n'en ont ni les habitudes ni l'industrie! C'est là que la vieillesse achève promptement de s'éteindre; c'est de là que des mères éplorées amènent aux hôpitaux voisins des enfants aveugles ou paralysés, tandis que d'autres, jeunes encore, restent perclus de tous leurs membres dans ces réduits écartés, où ils n'ont pas même un lit de douleur. Ah! mes frères! si l'on vous disait qu'un malheureux dans cet état est en ce moment à votre porte, et réclame votre pitié, avec quelle charité vous viendriez le recueillir! avec quelle religion vous lui prodigueriez tous les secours! Les refuseriez-vous à une foule de familles intéressantes et nombreuses, dont le ciel vous a réservé d'être les sauveurs et les pères?

Vous ne l'ignorez pas; si, dans l'ordre commun, la loi de la charité nous oblige à compatir aux besoins de nos frères, la rigueur du précepte augmente avec les nécessités. Quand les besoins n'ont point de bornes, la charité n'en laisse plus aux sacrifices. C'est un grand crime, dit saint Ambroise, de préférer un peu d'argent à la vie de vo-

(64) Cet événement doit être attribué au sort de la guerre, plutôt qu'à toute autre cause. L'ennemi ne se décida à brûler Méry que par l'impossibilité où il se trouvait d'assurer autrement sa retraite. Voici ce que porte à ce sujet la relation qui nous a été transmise par M. le maire de Méry-sur-Seine :
« Le 22 février, l'ordre fut donné de brûler Méry. Cet ordre ne fut provoqué en aucune manière par la conduite des habitants. L'ennemi voulut arrêter l'armée française qui s'avançait de Nogent sur Méry, après l'affaire de Montereau, et l'empêcher de traverser la ville avec son artillerie, et d'inquiéter le général prussien dans sa retraite sur l'Aube, dont tous les ponts étaient brûlés ou rompus. »

tre frère. *Grandis culpa est, si plus apud te pecunia valeat quam vita perituri.* Vous n'êtes plus seulement un mauvais riche, dit saint Jean-Chrysostome, vous devenez un homicide; si vous ne l'avez pas nourri, c'est vous qui l'avez tué, *Si non pavisti, occidisti.* Et au défaut de l'Evangile, ne nous suffirait-il pas de vous renvoyer à votre cœur? Consultez-le, il vous dira qu'il est barbare de ne s'occuper que de fêtes et de jeux parmi les pleurs des misérables; de boire dans la coupe du plaisir, et au sein de l'opulence, l'oubli des calamités passées, tandis que ces calamités pèsent encore sur vos frères et les accablent; il vous dira que refuser aux pauvres le nécessaire, pour ne pas se priver des plus frivoles jouissances, est un égoïsme monstrueux dont la nature se révolte, et qui, tôt ou tard, attire le courroux du ciel.

Et ce n'est pas seulement un pauvre qui vous implore aujourd'hui; c'est une immense multitude, où l'innocence et la vertu, la faiblesse et l'abandon, la variété des âges, des conditions, des besoins vous offre la réunion touchante de tout ce qui peut intéresser les âmes où l'humanité n'est pas éteinte. D'autres ont trouvé des ressources dans des parents, dans des amis; ici l'ami ne peut aider son ami, les enfants ne peuvent nourrir leur mère, ni fournir à un père, qui succombe sous les infirmités, les plus simples soulagements. Ailleurs, de puissants propriétaires sont devenus pour les indigents une seconde providence. Hommages et bénédictions à ces riches vertueux! on les a vus visiter eux-mêmes les chaumières dévastées, présenter au laboureur dépouillé les moyens de reprendre ses travaux, compenser les pertes par leurs bienfaits; et le peuple a partout retrouvé des pères et des protecteurs dans ceux qu'on lui montra longtemps comme ses oppresseurs et ses ennemis.

Ailleurs enfin les calamités plus modérées s'adoucissent ou disparaissent sous les regards bienfaisants d'un gouvernement paternel. Que de ruines il a réparées! que de plaies il a fermées, ce roi qui ne se console de ses malheurs qu'en effaçant la trace de nos maux! que de larmes il a essuyées, lui qui en avait tant à répandre! Quelle pompe pour son trône auguste, que cette foule d'infortunés qui se reposent à son ombre de leurs longues douleurs et de leurs nobles travaux! C'est vers ce trône, asile sacré du malheur, qu'ont dirigé leurs pas les tristes représentants des plus infortunés des Français. A leur vue, le cœur du monarque s'est ému. Qu'est-il besoin de vous le montrer ajoutant avec bonté les consolations aux secours et l'espérance aux bienfaits? Si pourtant vous daignez considérer le nombre des indigents et l'immensité des besoins, vous comprendrez aisément que le prince le plus généreux n'a pu que donner le signal; en y répondant par vos sacrifices, vous vous associerez à ses vertus. Mais quel que puisse être, Messieurs, le généreux empressement de cette capitale, déjà vous êtes devancés, par qui? le croiriez-vous? par des villages presque ruinés, par cette ville charitable de Troyes, qui avait elle-même tant de pertes à déplorer. C'est là que la religion leur a ménagé des asiles; c'est là que des âmes vraiment chrétiennes n'ont pas craint de consommer leur ruine en se chargeant de la misère de leurs voisins. Oh! qu'ils se sont saintement acquittés envers la Providence, qui leur avait conservé quelque chose, en se hâtant de le partager avec ceux qui avaient tout perdu! Noble et touchante leçon pour nous, mes frères; mais aussi quelle condamnation si nous refusions de la suivre!

Cependant la plupart des habitants de Méry languissent encore sur ce sol qui les vit naître, près des tombeaux de leurs pères : cachés sous des débris mal assurés où leurs jours mêmes sont en péril, ou dans les caves de leurs maisons. O vous, mes frères, qui, comblés des dons de Dieu, voyez dans votre abondance tous vos besoins satisfaits et vos désirs mêmes prévenus, venez vous attendrir au spectacle des douleurs humaines; pénétrez sous les ruines menaçantes de ces murs à demi brûlés; là, des mères, des enfants, des vieillards qui toujours avaient ignoré les privations, se pressent, se confondent et se nourrissent de leurs larmes.

Descendez sous ces sombres voûtes, seules épargnées par les flammes; c'est de là que l'innocence et le malheur élèvent vers vous des mains suppliantes : loin de la société des hommes et de la douce lumière du jour, ils n'ont que vous, ô mon Dieu, pour témoin de leur misère et pour confident de leurs peines!

Riches du siècle, ce spectacle vous rebute peut-être! Ah! il n'a pas rebuté ce prince auguste (65), si digne de représenter aux yeux des peuples les touchantes vertus que nous admirons sur le trône. Chargé de la mission vraiment royale de porter dans nos provinces dévastées la consolation et l'espérance, on l'a vu descendre avec respect sur cette terre consacrée par le malheur et parcourir ses ruines avec un religieux attendrissement. Vingt familles réunies dans un seul et même asile ont possédé le fils de saint Louis sous le toit de leur misère; des secours dignes de sa bonté ont soulagé leur indigence; mais quels bienfaits pouvaient égaler le bonheur que sa présence leur apportait et les larmes qu'il a mêlées avec les leurs!

Qui de nous, mes frères, ne donnerait aussi des pleurs au récit de tant de maux? Et plût à Dieu que la ville de Méry en eût été le seul théâtre. Ces belles provinces, la richesse et l'ornement de la France, présentent de toutes parts l'image de la dévastation: partout les villages incendiés; partout

(65) S. A. R. M., frère du roi.

leurs habitants laborieux, errants avec leurs familles dans ces champs qu'ils ne demandent qu'à cultiver : c'est de vous qu'ils attendent le pain que vous assuraient leurs travaux.

Et voici que, pour comble d'infortune, la terre a refusé tous ses fruits. Ces vastes plaines, où reposent tant de bataillons, ont longtemps exhalé la mort et corrompu l'air qu'on respire : comme si le ciel, d'accord avec la terre, vous abandonnait le sort de vos frères et les renvoyait à vos soins. Ah! chrétiens, il faut que la religion vous confie toutes ses douleurs; nous ne craignons pas de vous le déclarer, avec quelque éclat que puisse se montrer aujourd'hui cette charité que toujours nous trouvons généreuse, ce ne serait pas assez de vos secours, il faut y joindre votre protection; c'est trop peu de les combler de vos dons, il faut solliciter en leur faveur. Allez, au nom de Dieu, allez associer à votre intérêt, vos familles, vos amis, toutes les âmes enfin que la charité rendra dignes de le partager; et que ce premier appel que la religion fait entendre par ses ministres, retentisse par votre zèle, et dans cette capitale et jusqu'aux extrémités de la France.

SECONDE PARTIE.

Si nos provinces désolées par la guerre sollicitent votre intérêt par l'excès du malheur qui les accable, elles ne le méritent pas moins par les caractères qui le distinguent de toutes les autres infortunes que vous êtes appelés à soulager. Considérons-le dans sa cause, en lui-même et dans la suite des événements.

1° Dans sa cause. La sagesse humaine est impuissante pour expliquer cette suite d'événements inouïs qui forcent des incrédules de nos jours à s'écrier comme ceux d'autrefois : Le doigt de Dieu est ici : *Digitus Dei est hic* (*Exod.*, VIII, 19.)

Oui, mes frères, c'est Dieu, qui trompant les pensées des hommes et changeant les conseils des rois, nous a sauvés par nos revers comme il nous avait punis par nos triomphes. Cette guerre, où les Français n'ont cédé qu'à leur propre haine contre l'oppression, l'injustice et le désordre; cette guerre où l'ennemi triompha, non pas de nous, mais avec nous, en passant dans notre alliance; cette guerre enfin, où l'on peut dire que Dieu seul a vaincu, était, dans ses desseins, un châtiment et une grâce; terrible et sanglante punition de nos longues iniquités; dernière et solennelle expiation que la France devait au ciel, et que lui seul a pu borner. Non, ce qui doit nous étonner, ce n'est pas que tant de fléaux aient été nécessaires, mais qu'ils aient suffi. Eh! qui sait quel sort nous était réservé, si, avec les forfaits, Dieu n'avait mis dans la balance les prières et les mérites des justes qui en furent les victimes; s'il n'avait présenté à tant de peuples longtemps irrités par le malheur, un roi dont les vertus leur ont inspiré la confiance, dont la noble fermeté leur imprima le respect, un roi dont le nom seul nous a réconciliés avec le genre humain?

La véritable cause de toutes les calamités publiques et particulières, ce furent donc les iniquités communes. C'est la justice de Dieu qui appela les nations des rives les plus éloignées; c'est elle qui les conduisit comme par la main, contre leurs desseins, contre leur attente, disons-le, contre leur volonté, jusqu'au sein de cette capitale; c'est sa fureur qui aiguisa le glaive; c'est le souffle de sa colère qui alluma les flammes qui ont ravagé nos campagnes et dévoré nos villes. *Ignis succensus est in furore meo.* (*Deut.*, XXXII, 22.)

La France entière était coupable. Quelques provinces seulement ont éprouvé les fléaux vengeurs; mais nous, mes frères, avions-nous moins de fautes à expier? Et vous, villes infortunées, est-ce dans votre sein qu'avait siégé l'iniquité? Vos places publiques avaient-elles été rougies du sang le plus auguste et le plus sacré? Est-ce de votre enceinte qu'étaient sortis ces édits barbares qui furent le signal de tous les crimes? Non, mon Dieu! mais aux prévarications publiques vous opposez les châtiments publics. Quand votre peuple autrefois se soulevait dans le désert, le feu, les éléments, la nature entière servaient votre juste vengeance. Mais, content d'un exemple rigoureux, vous faisiez grâce à une foule entière; ainsi, dans la masse coupable, la justice humaine laisse tomber son glaive sur les premiers qui s'offrent à ces coups. Ceux que vous frappez n'ont jamais à se plaindre, c'est à ceux que vous épargnez de bénir votre clémence. Mais pourquoi croirons-nous que Dieu ait fait, en quelque sorte, deux portions de la France, l'une pour la justice et l'autre pour la miséricorde? En aurait-il dispensé quelques-uns de satisfaire à sa grandeur outragée? Non; les uns satisferont pour la société entière par leur résignation dans les privations et les douleurs, les autres par les sollicitudes pieuses de la charité. Punis dans leurs frères malheureux, représentés dans leurs personnes devant la justice éternelle, ils exerceront la miséricorde à leur égard et pourront se racheter eux-mêmes en compatissant aux victimes de l'iniquité générale. Tel est votre partage, mes frères; qui de vous oserait s'y refuser ou s'en plaindre?

2° Considérez leur malheur en lui-même; il fait partie de la calamité commune. Associés aux intérêts de la France, ces malheureux furent sacrifiés à sa fortune; ils furent punis d'être Français, et ils s'en font gloire aujourd'hui jusque dans l'excès de leur misère.

La France, généreuse et puissante, ne méconnut jamais, dans sa prospérité, les victimes de ses malheurs. Que la postérité le sache, que toutes les nations l'apprennent; la France peut oublier les fautes de ses enfants, mais jamais leurs sacrifices. Leurs douleurs deviennent les douleurs de

la patrie et leurs infortunes sont des calamités publiques. Alors, ainsi que nous le voyons aujourd'hui, les bons rois les admettent au pied du trône et leur prodiguent, avec leurs secours, ces assurances pleines de bonté qui, sur les lèvres des rois, sont plus précieuses que l'or et relèvent le prix des bienfaits. Alors aussi la religion, s'unissant avec la patrie, recueille dans son sein les malheureux et réclame en leur faveur. Et l'on a vu plus d'une fois la charité payer, par de saintes profusions, la dette que l'État ne pouvait acquitter entièrement.

3° Enfin, quelles ont été les suites de ces événements? Pour eux, tous les maux; pour vous, mes frères, tous les biens.

Considérez votre position.

Vous reposez en paix dans la maison de vos pères. Parmi vous les uns jouissent honorablement de leur fortune, les autres font prospérer la leur par le commerce et les travaux. La paix, l'ordre public, l'empire tutélaire des lois, la justice, la piété, la clémence devenues les appuis du trône, ajoutent à tant de biens la sécurité qui en fait le prix, et promettent à vos enfants le bonheur dont jouissent leurs pères. Le deuil a fui avec les alarmes et les besoins. Ce que nous redoutons aujourd'hui, c'est déjà la prospérité; c'est le luxe devenu la passion de tous les états; c'est la fureur des plaisirs, avec les désordres qu'elle entraîne; c'est que les âmes amollies par l'abondance et par la paix, ne fassent bientôt regretter à la religion les tristes jours de ses combats et de ses épreuves.

Tels ont été pour nous ces événements, plus heureux que toutes les victoires. Et maintenant suivez-moi; transportons-nous sur ces rivages désolés : vous ne voyez que des ruines, et vous ne foulez que des cendres. Ici fut la ville de Méry! Quel spectacle elle vous présente! au sein d'une vaste solitude, quelques malheureux, couverts de lambeaux, se traînent parmi les débris; leurs figures desséchées par les besoins et sillonnées par les larmes, vous représentent des ombres errantes autour des tombeaux. Ah! si le caractère et la dignité de chrétiens leur donnent quelque droit aux consolations que Jésus-Christ même vous demande pour eux; *si qua consolatio in Christo;* si les entrailles de la charité se sont émues sur ces enfants de Dieu; *si qua viscera miserationis* (*Philip.*, II, 1); accourez, hâtez-vous, bientôt il ne serait plus temps. A la suite de tant de maux, une affreuse contagion exerça longtemps ses ravages; tous en ont été frappés; les uns ont disparu sans consolation, sans secours, et n'obtinrent pas même les derniers honneurs; le reste languit et se consume dans le deuil, les infirmités et les douleurs. Plus loin se présente Nogent, si souvent, si vivement attaquée, si vaillamment défendue. Promenez vos regards sur toute cette contrée fumante encore des combats dont elle fut le théâtre : ces campagnes abandonnées vous redemandent leurs cultivateurs. Des milliers d'indigents sans secours, les autels démolis, les temples dépouillés, et les cendres de dix-huit cents bâtiments nous accuseraient, n'en doutons pas, aux yeux du ciel et de la terre, si nous pouvions les livrer plus longtemps aux fléaux d'une guerre cruelle dont nous recueillons tous les fruits.

Avançons à la trace des incendies et des ravages; quelle main détruisit Brienne, dont le nom seul rappelle tant de souvenirs? O Français! non (66), ce n'est point vous qu'accusent ces tristes débris. Rendons à nos généraux cette justice éclatante, que, dans une nuit désastreuse, ils firent entendre de nobles et touchantes réclamations. Hélas! elles ne purent sauver Brienne! ses habitants sans asile, ainsi que ceux de Méry, contraints de fuir dans les forêts, y ont souffert les mêmes extrémités, éprouvé les mêmes fléaux, et, sur une faible population, quatre cents malades ont succombé.

Vous arrêterez aussi nos regards, malheureuse ville d'Arcis-sur-Aube. Ah! que vous avez chèrement payé la gloire d'être l'un des plus brillants théâtres de la valeur de nos armées! Chacune de vos places publiques devint un champ de bataille, chaque maison une forteresse, dont le soldat français ne voulut laisser à l'ennemi que les débris ensanglantés. Jour mémorable du 21 mars (67)! jour funeste, où le ciel sembla marquer, par tant de funérailles, le plus funeste anniversaire, comme pour rappeler aux peuples et aux rois qu'il existe une Providence, dont l'œil perce également les murailles épaisses des forteresses les mieux gardées, et les ombres profondes de la nuit; *et nunc Reges intelligite :* une justice qui se tait pour un temps, mais qui descend à pas lents sur les humains; qui, tôt ou tard, tire le crime de son secret, et vient, à la face du soleil, demander compte du sang innocent répandu dans les ténèbres : *Erudimini qui judicatis terram.* (*Psal.* II, 10.)

Il est temps de mettre un terme à ces récits douloureux. Qu'il nous suffise d'ajouter que les contrées arrosées par la Marne, affligées des mêmes fléaux, rivalisèrent avec celles de l'Aube, de constance dans les malheurs, comme de dévouement et de zèle pour cette famille auguste, qui fixa toujours leurs espérances et leurs vœux. Partout se présente le même tableau, le plus déchirant

(66) La relation de Brienne rend ce témoignage aux généraux, et nous ne pouvions nous refuser à justifier l'honneur français du reproche de cette destruction aussi barbare qu'inutile.

(67) Le 21 mars, anniversaire de la mort de Mgr le duc d'Enghien.

« La retraite sur Vitry, après les combats d'Arcis sur-Aube (21 mars), détermina la perte de Buonaparte; et cette ville doit être désormais célèbre, comme étant le lieu où ce conquérant termina sa carrière politique et militaire. » (*Relation d'Arcis-sur-Aube.*)

peut-être que la religion ait jamais offert à la piété de ses enfants.

Paraissez donc, religion divine, imposez silence à l'avarice, réveillez l'indifférence, enflammez la charité, environnez-nous de l'image consolante des vertus qui sont votre ouvrage. Quel zèle vous inspiriez aux âmes qui vous étaient fidèles! quelle fermeté dans les périls! quel oubli d'elles-mêmes! quelle occupation de leurs frères! Tel parut, entre une foule d'autres, le vénérable pasteur de Brienne. Compatissant, dévoué, infatigable, il partageait ses soins entre son peuple et nos soldats blessés. Dans leur pieuse reconnaissance, ceux-ci lui laissaient en mourant le peu qui leur restait encore. L'homme de Dieu recueillit avec religion ce touchant héritage; et, pour s'en former un trésor durable, il en a fait don à l'hôpital, heureux de ne réserver pour lui-même que la pauvreté dont il s'honore. Durant les combats d'Arcis-sur-Aube, deux prêtres intrépides allaient chercher les mourants au milieu de la mêlée; ils les chargeaient sur leurs épaules, et leur prodiguaient tous les secours de la charité, portée jusqu'à l'héroïme. L'un d'eux ne tarda point à succomber; et, parmi tant de calamités, cette ville n'a cessé de pleurer un pasteur qui en fut toujours le père.

Partout on a vu les ministres de Jésus-Christ refuser d'abandonner leurs troupeaux, partager à des familles dépouillées les faibles débris qui leur restaient, ouvrir avec joie leurs maisons à la faiblesse et à l'innocence, qui venaient y chercher un asile, comme dans le temple de la charité.

Nous vous devons aussi des hommages, saintes hospitalières de tous les ordres; partout on vous a vues aussi ardentes au poste de la charité que l'étaient nos guerriers à celui de la gloire. C'est vous qu'invoquait le soldat blessé, dans les champs du carnage; c'est de vous qu'il recevait et les derniers secours, et les puissantes consolations de la foi; c'est vous que, dans son abandon, il faisait dépositaires de ses tendres adieux pour une famille inconsolable, pour une mère qu'il ne devait revoir jamais.

A Brienne, le fort du combat se dirigeait sur l'hôpital. Trois filles de la Charité le desservaient. Longtemps on les conjura de se retirer. *Non*, répondait leur digne supérieure, *je suis à mon poste, et j'y mourrai; Dieu me demanderait un jour ce que je faisais lors de l'attaque de Brienne;* puis, se tournant vers ses sœurs, à peine sorties de la première jeunesse : *L'épreuve est trop forte pour votre âge, je vous permets de vous retirer.* O fille de saint Vincent! ces deux anges seront dignes et de vous, et de lui, et de la religion qui les anime. Elles restent, elles se dévouent toutes trois; toutes trois ont eu le bonheur de mourir martyres de leur charité.

Combien d'autres ont péri victimes des mêmes événements! Oh! combien ces asiles sacrés se sont glorieusement dépeuplés! Je me trompe; soudain leurs places sont remplies; les épouses de Jésus-Christ se les disputent avec toute l'ardeur de la foi; et, si quelque chose pouvait troubler encore la joie de ces saintes sociétés, ce serait de n'avoir plus les mêmes périls à braver, ni les mêmes couronnes à mériter.

Et nous, mes frères, à la vue de ces campagnes ravagées, de ces provinces désolées, de ces ruines où triomphe la justice du ciel, humiliés sous la main de Dieu, entrons en jugement avec nous-mêmes.

O Dieu! ô Père miséricordieux et bon! ce n'est point par de telles rigueurs que l'on voit punir les fautes communes échappées à la fragilité de vos enfants. Le plus coupable des attentats nous accusait devant vous; c'est le sang du meilleur des rois que redemande votre colère. Ce crime a été puni, mes frères; le châtiment est sous nos yeux; mais souffrez que nous vous le demandions, où est la réparation? Gardons-nous de la borner à ces honneurs funèbres, à cette justice, hélas! trop tardive que nous rendons à ses vertus; à ces larmes, désormais la seule consolation qui nous reste. La plus juste expiation de ce parricide, que tout Français voudrait effacer de son sang, n'est-ce pas de réparer les malheurs qui en furent le châtiment? Essuyons les larmes de nos frères; rendons-les au bonheur et à la vie; que l'abondance des aumônes, couvrant les iniquités, commence à nous acquitter envers Dieu, et aussi envers ce roi si cruellement puni de nous avoir trop aimés. Ah! dans le séjour heureux où l'ont placé ses vertus, le bonheur des Français est encore le vœu de son cœur. La satisfaction qu'il nous demande, c'est de continuer le bien qu'il a fait, de revenir aux vertus dont il nous laissa le modèle.

D'autres peuples ont signalé leur douleur par des statues expiatoires, par de superbes mausolées, justes et religieux hommages. Voici, mes frères, un monument vraiment digne du plus clément des princes, digne aussi de la religion qui vous anime. Unis aux vues paternelles d'un roi qui fait revivre, par ses vertus, le prince auguste que nous pleurons, relevons avec lui la chaumière du pauvre, l'atelier de l'artisan, l'hospice préparé pour le malheur.

Et toi, ville de Méry, tu ne périras pas! Louis XVI fut ton fondateur (68). N'est-ce pas lui qui releva tes débris au jour de ton premier malheur? Les monuments de la bonté de Louis XVI appartiennent à la

(68) En 1778, la ville de Méry avait été déjà consumée par un incendie. Son vertueux pasteur, M. l'abbé Pain, actuellement chanoine de Troyes, alla porter au pied du trône les vœux et les douleurs de son peuple. Louis XVI régnait alors. La libéralité du prince ne s'arrêta qu'avec son pouvoir. Dans le courant de cette année même, la ville était rebâtie. Elle honore Louis XVI comme son second fondateur.

France entière. Non, tu ne périras pas! ce nom cher et sacré, gravé sur les fondements de tes murs embrasés, va ranimer encore tes cendres. Chrétiens, hâtons-nous de le remplir ce vœu de la religion et de la patrie. Ainsi, vous présenterez au ciel le monument le plus digne de ses regards qui fut jamais: au sein d'une province soulagée par vos bienfaits, une ville relevée par la miséricorde et le repentir, une ville qui doit conserver à jamais la mémoire du roi-martyr, et dont les générations d'âge en âge seront des suppliants députés vers la justice éternelle pour implorer notre pardon. Alors vous paraîtrez avec confiance devant le juste Juge, et il vous dira : *J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'étais nu, et vous m'avez revêtu; j'étais sans asile, et vous m'avez recueilli.* (*Matth.*, XXV, 35.) *Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume que je vous ai préparé depuis le commencement du monde.* (*Ibid.*, 34.) Ainsi soit-il.

NOTICE HISTORIQUE SUR LE CARDINAL DE LA LUZERNE.

César-Guillaume de la Luzerne, cardinal-évêque de Langres, pair de France, né à Paris le 17 juillet 1738, d'une ancienne famille de Normandie, était allié, par sa mère, aux Lamoignons. Il fut d'abord chevalier de Malte, mais il se destina bientôt à l'état ecclésiastique, et entra dans le séminaire de Saint-Magloire, à Paris. Le crédit de son grand-père, le chancelier de Lamoignon, lui fit obtenir de bonne heure plusieurs bénéfices. Nommé, en 1754, chanoine *in minoribus* de la cathédrale de Paris, et deux ans après abbé de Mortemer, il fit son cours de théologie au collége de Navarre, fut le premier de sa licence en 1762, et devint grand vicaire de M. Dillon, récemment élu archevêque de Narbonne. La province de Vienne, dans laquelle il possédait la chapelle de Notre-Dame de Pitié (diocèse de Grenoble), le nomma, en 1765, agent du clergé; il s'acquitta avec zèle et succès de cette place, difficile à cette époque, à cause des contestations survenues entre le clergé et les parlements. De concert avec M. de Cicé, son collègue, il présenta *requête* au conseil, dans le mois de mars 1766, contre le réquisitoire de M. Castillon, avocat général au parlement de Provence, sur les actes du clergé. (Voyez les *Actes de la dernière assemblée du clergé sur la religion vengée par le clergé et par le roi, des attaques de M. de Castillon*, 1767, in-12.) Le conseil ordonna la suppression du réquisitoire. En 1770, l'abbé de La Luzerne succéda à M. de Montmorin, mort cette même année dans l'évêché de Langres, qui avait le titre de duché-pairie. Il resta néanmoins chanoine honoraire de la métropole de Paris, et assista à l'assemblée du clergé de cette même année, et à celle de 1775. Chargé d'un grand diocèse, il partageait son temps entre l'étude et les devoirs du ministère pastoral. Il prononça, en 1773, l'oraison funèbre du roi de Sardaigne devant le comte d'Artois, et l'année suivante, il prononça dans la même église celle de Louis XV devant Monsieur. Il remit, en 1782, son abbaye de Mortemer, et fut nommé à celle de Bourgueil, au diocèse d'Angers. Il publia diverses *Ordonnances* et *Lettres pastorales* dignes de son talent et de ses vertus évangéliques. La Luzerne fut appelé à l'assemblée des notables, en 1787; il siéga l'année suivante dans la dernière assemblée du clergé, et, en 1789, il fut nommé aux états-généraux. S'étant aperçu des suites qu'auraient les premières opérations du tiers-état, il proposa que le clergé et la noblesse se réunissent dans une chambre; mais ce projet fut rejeté par les trois ordres. Mirabeau consacra trois lettres à ses commettants à réfuter le système de La Luzerne, qui était calqué sur les formes du gouvernement anglais. Cependant La Luzerne fut le second des évêques qui présida l'assemblée. L'esprit qui y dominait ne pouvait lui plaire: aussi après les 5 et 6 octobre, il se retira dans son diocèse, où les novateurs ne le laissèrent pas en repos. Il adhéra à l'*exposition des principes des trente évêques*, refusa, le 1er décembre 1790, de coopérer à la suppression de son chapitre, et, le 20, il adressa aux administrateurs de la Haute-Marne, une lettre énergique qui réclamait contre leurs arrêtés, et rendait compte de ses principes. Il adressa encore d'autres lettres non moins courageuses, et qui combattaient les principes du jour, savoir : aux officiers municipaux de Langres, *sur son refus du serment civique*, à M. Becquey, procureur général et syndic du département, qui répliqua, et auquel le prélat fit une réponse victorieuse. Il publia aussi un *Examen de l'instruction de l'assemblée nationale sur l'organisation prétendue civile du clergé;* une *Instruction aux curés et aux autres prêtres de son diocèse qui n'avaient pas prêté le serment* (15 mars 1791), et qui fut adoptée par trente-trois évêques; et une *Instruction pastorale sur le schisme de France*, réimprimée à Langres en 1805, où il traite à fond les principales matières contestées. Cette courageuse résistance ne pouvait que redoubler les persécutions. On le priva de son évêché; bientôt il fut obligé de quitter la France. Il se retira en Suisse, et se fixa à Constance, où il prêcha, le jour de Pâques 1795, un sermon sur les causes de l'incrédulité, imprimé en 1818. Il séjourna plusieurs années dans cette ville, et y ac-

cueillit les prêtres de son diocèse émigrés comme lui. Il en avait toujours au moins douze à sa table : pour remplir cette œuvre de charité, il vendit jusqu'à ses boucles d'or et sa croix épiscopale. S'étant rendu en Autriche, auprès de son frère, César-Henri, qui demeurait à Berneau, près de Wels, il y resta jusqu'à la mort de cet ancien ministre de Louis XVI, arrivée en 1799. Il passa en Italie, et fixa son séjour à Venise, où il s'occupa de la rédaction de ses nombreux ouvrages. Les soins qu'il donnait aux prisonniers français dans les hôpitaux lui firent contracter une maladie grave dont il se ressentit longtemps. Il ne cessa de visiter et de secourir six cents de ses compatriotes malheureux attaqués du typhus. En 1801, et à la demande du pape Pie VII, il donna sa démission de son siége de Langres et ne vint en France qu'en 1814, après la chute de Bonaparte. Son passage par Langres fut un triomphe. Lorsqu'il fut arrivé à Paris, le roi Louis XVIII le nomma pair de France. Sur la fin de la même année, La Luzerne fut un des neuf évêques réunis en commission pour délibérer sur les affaires de l'Eglise. Lors du retour de Bonaparte en France, il ne quitta point Paris, et ne fut pas inquiété. Après la seconde restauration ayant été présenté par le roi, il fut élevé au cardinalat et reçut la barrette le 24 août 1817. Quoique La Luzerne eût pu, comme d'autres anciens évêques, obtenir un archevêché, il préféra son siége de Langres; mais de nouvelles négociations entamées avec la cour de Rome l'empêchèrent de se rendre à son diocèse. A cette époque il fut le seul prélat admis dans le conseil des ministres, tenu pour discuter le concordat; peu de temps après, le roi le nomma ministre d'Etat. Il fit aussi partie de l'assemblée que tinrent plusieurs évêques au sujet de ce même concordat, et signa les lettres qui furent adressées au pape et au roi. On le croit auteur de celle qui fut écrite à Louis XVIII, en juin 1818, signée par plus de trente évêques, qui y réclamaient l'exécution dudit concordat. Il s'éleva, dans la chambre des pairs, ainsi que trois autres évêques, membres de la même chambre, par une déclaration publique, le 10 mai 1819, contre le refus de mentionner dans un projet de loi la répression des outrages faits à la religion. Au mois d'octobre 1819, il reçut le cordon bleu. Malgré son âge avancé et ses infirmités, La Luzerne partageait son temps entre l'étude et les exercices de piété. Il se levait à quatre heures du matin, et observait un régime austère. Depuis longtemps, sa santé dépérissait. Attaqué d'une maladie qui a duré cinquante-cinq jours, et sentant approcher sa dernière heure, il réclama aussitôt les secours de la religion, et les reçut en présence de sa famille, à laquelle il adressa une pieuse exhortation. La Luzerne conserva toute sa présence d'esprit, jusqu'au moment de sa mort, arrivée le 21 juin 1821, à l'âge de 83 ans. Son corps fut scellé dans un cercueil de plomb et déposé à côté de celui de l'abbé Legris Duval, dans un caveau de l'église des Carmes de la rue Vaugirard. M. Cortois de Pressigny, archevêque de Besançon, a prononcé à la chambre des pairs l'éloge de M. le cardinal de La Luzerne. Cet éloge a été inséré dans le *Moniteur* du 26 juillet 1821... « A l'expérience des vieillards, dit l'*Ami de la religion et du roi*, tom. XXVIII, pag. 232, il joignait la vivacité de la jeunesse et la piété la plus vraie... Il a rempli avec honneur une longue carrière, et laisse au dedans et au dehors de son diocèse le souvenir de ses qualités et de ses services. » On a de lui : *Oraison funèbre de Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne*, 1773, in-4° et in-12 ; *Oraison funèbre de Louis XV, roi de France*, 1774, in-4° et in-12; *Instruction pastorale sur l'excellence de la religion*, Langres, 15 avril 1786, in-12; ibid. 1809; Paris, société typograph., 1810 ; Blaise et Potel, 1818 ; Lyon, Rusand, 1810-1815; traduit en italien par Gio. Prodoscimo Zabeo, Venise, 1799, in-8°; ibid., Carti, 1810 ; *Instructions sur le rituel de Langres*, Besançon, Couché (sans date), 1786, in-4°; Paris, Méquignon fils aîné, 1817, in-4°; *Examen de l'instruction de l'Assemblée nationale, sur l'organisation prétendue civile du clergé*, 1791, 70 pages ; *Considérations sur divers points de la morale chrétienne*, Venise, Carti, 1799, 5 vol. in-12 ; Lyon, 1816, 4 vol. in-12; *Explications des évangiles des dimanches et de quelques-unes des principales fêtes de l'année*, 1807 1816-1822, 4 vol. in-12 ; *Dissertations sur les Eglises catholique et protestante*, 1816, 2 vol. in-12; *Eclaircissements sur l'amour pur de Dieu*, 1815, in-12, de 214 pag. ; *Dissertation sur la loi naturelle*, in-12; *Dissertation sur la spiritualité de l'âme et sur la liberté de l'homme*, in-12; *Considérations sur l'état ecclésiastique*, Paris, 1810, in-12 ; *Dissertation sur l'instruction publique*, Paris, 1816, in-8° ; *Sur la responsabilité des ministres*, 1816, in-8°; *Projet de loi sur les élections*, ibid, 1820, 2 feuilles. La Luzerne est auteur de beaucoup d'autres ouvrages, parmi lesquels les *Dissertations*, imprimées à Langres, de 1802 à 1808, chez Bournot, forment onze tomes en 6 vol. in-12. Il laissa en manuscrit un traité théologique *sur le prêt à intérêt* pouvant former 3 vol. in-8°, et un traité concernant les pouvoirs des ministres de l'Eglise aux divers degrés de la hiérarchie. Ce dernier ouvrage a été publié par M. Migne, sous ce titre : *Dissertations sur les droits et les devoirs respectifs des évêques et des prêtres dans l'Eglise*, 1844, grand in-8°, à deux colonnes. L'éditeur dit dans son avertissement que d'autres libraires à qui le manuscrit fut offert en voulaient former douze volumes. Nous n'avons pas besoin d'insister, pour faire comprendre tout l'intérêt qui s'attache à cette publication, dans un temps où l'on a comme pris à tâche de diminuer les droits de l'épiscopat et d'exalter ceux du clergé secondaire. La Luzerne fournit en outre des articles aux journaux

le Conservateur et *la Quotidienne*. L'histoire ecclésiastique le rangera parmi les défenseurs les plus zélés de la religion et du trône: les raisonnements sans réplique répandus dans ses écrits sont présentés avec chaleur avec force, avec onction, dans un style attrayant, et ont produit dans le clergé français les effets les plus salutaires. Ce prélat avait deux frères: César-Henri, qui fut ministre de la marine sous Louis XVI, et Anne-César qui fut embassadeur à la cour de Londres

ŒUVRES ORATOIRES

DU CARDINAL

DE LA LUZERNE

EVEQUE DE LANGRES.

—

SERMONS DOGMATIQUES.

—

SERMON PREMIER

SUR LA SOUMISSION EN MATIÈRE DE RELIGION.

Non est tibi necessarium ea quæ abscondita sunt videre oculis tuis; plurima enim super sensum hominis ostensa sunt tibi. (*Eccli.*, III. 23.)

Il ne vous est pas nécessaire de voir de vos yeux ce que Dieu vous a caché; car il vous a fait apercevoir beaucoup de choses qui sont au-dessus de l'esprit humain.

Voyageurs sur la terre, nous tendons vers une autre patrie; nous traversons le temps, pour arriver à l'éternité! Afin de nous guider dans cette marche pénible, Dieu fait luire sur nous une double lumière: l'une est la raison, lumière naturelle, primitive, universelle, qui brille à tous les yeux; l'autre est la révélation, lumière surnaturelle, que Dieu nous a donnée dans les temps, et dont il n'éclaire que ceux à qui il lui plaît de la communiquer. Elles ont l'une et l'autre une même origine: elles descendent du Père des lumières; une nature commune: ce sont deux rayons émanés du même soleil d'intelligence: un objet semblable, qui est de nous faire voir la vérité; une fin pareille: toutes deux nous conduisent à notre terme. Mais la raison, telle qu'un jour pur dans un horizon borné, découvre dans leur entier les objets qui sont à sa portée: la foi, semblable au rayon, qui perce le nuage pour aller éclairer des points éloignés, ne laisse apercevoir son but que sous un seul point de vue. La première rend son objet entièrement clair, par l'évidence des principes et des conséquences: la seconde laisse toujours un côté dans l'ombre, et la certitude qu'elle présente est mêlée d'obscurités. L'une voit un plus grand nombre d'objets; l'autre en découvre de plus lointains.

Ainsi différentes, la raison et la foi ne sont pas opposées. Des vérités ne peuvent se contredire: Dieu n'est pas contraire à lui-même. Bien éloignées de se combattre, la raison et la révélation s'entr'aident mutuellement pour nous conduire à la connaissance des vérités dont elles sont dépositaires. Tel est l'ordre établi par la divine Providence: la raison marche la première, la révélation la suit. *Sapientia præcedit, religio sequitur*, dit Lactance (1). La raison conduit à la connaissance de la révélation: la révélation donne la connaissance des dogmes sacrés. La raison établit la révélation sur des principes incontestables: la révélation, à son tour, guide la raison, l'empêche de s'égarer, et lui découvre des vérités auxquelles elle n'aurait jamais pu atteindre. La raison amène l'homme comme par la main dans le sanctuaire auguste, où,

(1) *Divin. Instit.*, lib. IV, *de vera sapientia*.

à travers une obscurité profonde, perce une clarté éblouissante. Là, elle se prosterne d'elle-même avec respect, elle n'ose lever les yeux sur ce qu'il a plu à Dieu de lui cacher; et elle adore en silence ce qu'il a daigné lui faire apercevoir au-dessus de sa portée. *Non est necessarium ea quæ abscondita sunt, videre oculis tuis; plurima enim super sensum hominis ostensa sunt tibi.* C'est de cette soumission, que la raison s'impose à elle-même pour les vérités-révélées que je viens vous entretenir aujourd'hui, chrétiens. On la rejette, et je prétends l'établir, on la calomnie, et j'entreprends de la justifier. On anéantit la soumission en matière de religion, j'en montrerai la nécessité : on soutient qu'elle dégrade la raison, je prouverai qu'elle en conserve tous les droits. La soumission est nécessaire dans la religion; elle n'empêche pas l'usage de la raison : tel sera le sujet et le partage de ce discours.

Quelle circonstance plus heureuse, pour annoncer ces vérités fondamentales de notre foi, que la réunion de cette grande assemblée! chrétiens, il semble que nous soyons transportés aux lieux où Dieu daigna révéler à son apôtre chéri les destinées de son Eglise, et que les portes célestes se soient ouvertes devant mes regards. D'un côté voilà l'autel où l'agneau va consommer son sacrifice; de l'autre, les trônes où siégent les vieillards continuellement occupés à célébrer ses louanges. Que cet admirable concours prête de force à mon ministère! Quelles idées ne concevrez-vous point de l'autorité sacrée, dont je viens réclamer les droits, quand vous contemplerez à la fois, et la source divine dont elle émane, et les dépositaires augustes sur lesquels elle découle, qui la font reconnaître par leurs lumières, respecter par leurs exemples, chérir par leurs vertus

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu nous enseigne des dogmes; il nous impose des devoirs. Nous devons croire les uns avec soumission, et pratiquer les autres avec fidélité. Voilà, chrétiens, en quoi consiste la religion que nous sommes chargés de vous annoncer. Voilà l'abrégé de la doctrine, qui captive toute intelligence sous le joug de la foi (2).

Mais cette soumission, que le christianisme commande, abaisse l'orgueil de la raison, confond l'intempérance des opinions, et réprime le libertinage des pensées. Toutes les passions qu'elle comprime se révoltent en conséquence contre elle. Elles attaquent en même temps et la foi et la loi. Elles combattent la soumission à la doctrine, comme absurde, et la soumission aux préceptes, comme inutile. Nous ne devons point, disent leurs défenseurs, être soumis aux dogmes de l'Evangile, parce qu'il renferme des contradictions que la raison rejette : nous n'avons point besoin d'être soumis aux lois de l'Evangile, parce que la raison suffit pour nous instruire de tous nos devoirs. La révélation anéantit les droits de la raison, quand elle prétend nous éclairer; elle les usurpe quand elle veut nous conduire.

Les dogmes qui surpassent notre raison la contredisent. Tel est le premier principe de tous les adversaires de la religion. C'est le cri général, le signal de ralliement de leurs diverses sectes. Pourquoi donc,comme autrefois ces orgueilleux qui prétendaient s'élever jusqu'au ciel, confondent-elles ensuite leur langage et leurs pensées? Pourquoi l'athée rejette-t il comme contraire à la raison ce que le déiste reçoit avec docilité? le déiste, ce que respecte l'infidèle? l'infidèle, ce que révère l'hérétique, le sectateur de Calvin, ce qu'adore le partisan de Luther? D'accord entre eux pour trouver des contradictions dans ce qui surpasse leur raison, pourquoi se combattent-ils quand il s'agit de les déterminer? Je vais vous l'expliquer, chrétiens. Ce n'est pas la raison que révolte la foi de nos mystères : c'est l'orgueil de la raison, c'est l'esprit de parti, c'est l'attachement aux passions. Et vous voyez ici ces divers intérêts suivre la marche ordinaire et constante de tous les intérêts humains. Ils commencent par réunir, ils finissent par diviser.

Non, ce n'est point la raison qui refuse de se soumettre aux vérités qui sont audessus d'elle. La sentiment le plus intime que la raison humaine ait d'elle-même, est celui de sa faiblesse. Elle n'en pénètre pas la cause qu'une lumière supérieure peut seule nous découvrir; mais elle en sent l'effet. A chaque pas elle se heurte contre un mystère. Dieu abandonne le monde à nos disputes; mais il dérobe à nos regards les ressorts par lesquels il fait mouvoir ce magnifique tableau. Ainsi il exerce notre raison par ce qu'il nous montre, et il confond notre curiosité par ce qu'il nous cache. Il en est de ce vaste champ des connaissances humaines, dont notre raison est si orgueilleuse, comme de la terre dont Dieu nous a donné le domaine. Les hommes ont parcouru dans tous les sens sa superficie; mais tous leurs efforts n'ont pu pénétrer jusqu'au centre de ce globe. En tout genre, nous ne connaissons que des surfaces. Lorsque nous voulons approfondir la nature, sonder ses principes, nous enfoncer dans l'examen des causes, nous sommes arrêtés par une impénétrable obscurité. Nos idées s'égarent, se perdent, se dissipent dans l'immense région des systèmes. Les flots de nos pensées s'élèvent avec audace; et aussitôt retombant les uns sur les autres, ils se confondent et se dispersent en écume (3). Environnée d'immuables limites, qu'elle ne franchira ja-

(2) *In captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium fidei.* (II *Cor.* x, 5.)

(3) *Fluctus feri maris despumantes suas confusiones.* (*Jud.*, 13.)

mais, la raison viendra éternellement échouer contre la parole de Dieu : Tu viendras jusqu'ici, et là se brisera l'impétuosité de tes vagues (4).

La nature est pleine d'obscurités, et nous pourrions imaginer de n'en point trouver dans la religion ? Est-il donc possible que nous apercevions tous les degrés de cette échelle sacrée, par laquelle la terre communique avec le ciel, et que nos yeux percent le nuage qui en couvre le sommet? C'est Dieu que les mystères présentent à notre foi : et cette faible raison qui ne comprend la nature d'aucun être, prétendrait suivre la trace du Tout-Puissant et s'élever à la hauteur de ses perfections? *Forsitan vestigia Dei comprehendes, et usque ad perfectum Omnipotentem reperies.* (*Job*, XI, 7.) Enfermé dans une lumière inaccessible, il défend aux regards des mortels de pénétrer jusqu'à lui (5), et du poids de sa gloire il accable celui qui entreprend de la sonder (6). Qu'est-ce que l'homme, s'écriait le plus sage et le plus savant des hommes, roi philosophe, prophète inspiré de Dieu : qu'est-ce que l'homme, pour oser suivre le souverain qui l'a créé? *Quis est homo ut possit sequi regem factorem suum.* (*Eccle.*, II, 12.)

L'être infini doit être incompréhensible. Notre raison ne peut nous le peindre autrement. Quelque opinion qu'elle se forme, elle y trouve des mystères. Et les incrédules eux-mêmes, dans leurs divers systèmes, ne sont-ils pas forcés d'humilier leur superbe raison devant des mystères plus incompréhensibles encore que les nôtres? Qu'ils se réunissent au milieu de vous, ces nombreux ennemis du christianisme ; qu'ils vous étalent leurs maximes, qu'ils vous développent leurs doctrines ; quel est celui d'entre eux qui osera prétendre qu'il ne soutient que des principes clairs et faciles à comprendre? Sera-ce le pyrrhonien, qui anéantit tout, et le témoignage des sens, et l'autorité de la raison, et jusqu'à la certitude de sa propre existence? Sera-ce le matérialiste? Mais il propose à notre intelligence une matière éternelle ; un être nécessaire, qui n'a que des qualités contingentes ; un être divisible, capable d'opérations aussi simples que la pensée. Sera-ce l'athée ? comment vous fera-t-il comprendre une suite d'êtres sans un premier être ; et un ordre admirable, effet d'un hasard aveugle? Sera-ce le déiste, qui se forge un Dieu sans providence? Qu'il vous fasse donc connaître cette oisive divinité qui a créé le monde, et qui ne le gouverne pas : qui voit le mal, et qui ne le punit pas. Sera-ce l'indifférent, qui voit du même œil tous les cultes? Vous expliquera-t-il, comment un Dieu essentiellement vrai, reçoit avec une égale complaisance, les hommages de l'erreur et ceux de la vérité ?

Que les mystères du christianisme présentent à notre esprit des idées plus nobles, plus instructives, plus consolantes ! La Trinité nous montre la Divinité multipliant ses personnes, et de toutes les parties de son être versant continuellement sur nous d'inconcevables bienfaits. L'Incarnation rapproche la terre du ciel, met le prix à notre âme, nous donne un Dieu pour législateur et pour modèle. La Rédemption est le centre où viennent aboutir toutes les parties de la religion. Du haut de sa croix, Jésus-Christ embrasse tous les temps et les rapproche : il réunit les oracles des prophètes et la prédication des apôtres; les vœux des patriarches et les actions de grâces de nos saints ; les cérémonies de la Synagogue, et les sacrements de l'Eglise ; les antiques holocaustes et le sacrifice de nos autels. Sur la croix viennent se manifester et se rejoindre tous les attributs divins. La sainteté offensée y trouve une réparation proportionnée : la justice suprême y reçoit une satisfaction suffisante : la miséricorde infinie y épuise ses trésors, et la sagesse éternelle concilie tous ces grands intérêts par d'ineffables moyens, que déploie la toute-puissance. Mortels, concevez, au pied de cette croix, quel mal est le péché, puisque pour l'expier il a fallu un tel sacrifice.

Ainsi nos dogmes sacrés, admirables en eux-mêmes, forment encore entre eux un tout, un ensemble sublime. C'est la vérité qui supporte tout le christianisme : un seul détaché, ferait écrouler l'édifice entier. Tout ce qu'il nous importe de savoir, nos mystères nous l'apprennent. Ils nous découvrent la nature de Dieu et la nôtre, notre origine et notre fin, la cause de nos passions et leur remède ; le principe du péché, et la source des mérites. Que nous servirait de savoir ce que cache leur obscurité? Ne nous suffit-il pas d'y voir les rapports qui nous intéressent, d'y trouver les objets de nos adorations, les motifs de notre reconnaissance, les fondements de nos obligations ? Dieu proportionne à nos besoins toutes les connaissances qu'il nous donne.

Ils sont donc encore bien injustes, ceux qui prétendent que la révélation n'est d'aucun secours pour la morale : puisque c'est dans les dogmes du christianisme que la morale trouve sa base la plus assurée. Mais n'allons point jusqu'au sein de la divinité chercher les principes de nos devoirs, descendons à la portée de la raison humaine. C'est par elle-même que je veux la convaincre de son insuffisance pour la morale, et lui prouver la nécessité de son obéissance.

Que la raison humaine ouvre ses annales; qu'elle consulte sa propre expérience. Qu'a-t-elle produit tant que Dieu l'a laissée à elle même? Où a-t-elle atteint par ses efforts, secondés de tous les secours de la

(4) *Circumdedi illud terminis meis, et posui vectem et ostia et dixi : usque huc venies ; et hic confringes tumentes fluctus tuos.* (*Job*, XXXVIII, 10)

(5) *Lucem habitat inaccessibilem, quem nullus hominum vidit nec videre potest.* (I *Tim.*, VI, 16.)

(6) *Qui scrutator est majestatis, opprimetur a gloria.* (*Prov.*, XXV, 17.)

philosophie? Qu'elle juge de ce qu'elle peut faire, par ce qu'elle a fait dans un si grand nombre de siècles. Arrêtez, incrédules de nos jours, et ne nous opposez pas les principes de morale, dont vous avez embelli vos ouvrages. Ce qu'il y a dans votre morale de beau, de pur, de saint, au nom de Jésus-Christ, je le réclame, il appartient à sa religion. Ce sont ses préceptes que vous lui avez enlevés : vous n'avez fait que leur ôter leur autorité, leurs motifs et leur fin. Semblables à ces peuples qui insultaient le soleil, tout couverts de sa lumière, les déistes puisent dans l'Evangile leurs principes, et ils disent que l'Evangile est inutile : ils dépouillent le christianisme de sa morale, et ils s'en servent pour le combattre.

Sortez des lieux éclairés par la révélation, vous qui voulez connaître jusqu'où s'étend la lumière de la raison. Transportez-vous aux pays, aux temps, qui n'ont point connu Jésus-Christ. Voyez le genre humain entier, partout où il n'a pas été dirigé par cette autorité divine, en proie tout à la fois aux excès de l'irréligion, et à ceux de la superstition. Quelle était la religion de ces nations si éclairées d'ailleurs, qui sur tant d'autres objets ont reculé, et semblent avoir fixé les limites de l'esprit humain, et qui ont porté leur supériorité dans tout autre genre, à un degré que nous désespérons d'atteindre. Loin de les réformer, leur religion concourait à les pervertir. Elle avait corrompu jusqu'à la règle des mœurs. L'exemple même de la divinité encourageait au crime. Il n'y avait point de passion qui n'eût ses dieux, ses prêtres, ses temples, son culte, ses sacrifices, ses mystères, ses adorateurs, ses initiés : et c'était du haut des autels, que les vices se répandaient sur les nations. Voyez dans le même temps ces philosophes, que leur siècle considère avec respect, et les siècles suivants avec admiration, et dont les incrédules de nos jours se vantent encore d'être les imitateurs, s'égarer, chacun de son côté, dans les routes tortueuses et obscures de l'incrédulité : et quelques-uns même des plus éclairés, désespérant d'atteindre les vérités célestes, qu'ils poursuivaient vainement, finir par se précipiter dans les abîmes de l'athéisme. Il a fallu toute la sainteté, toute la sagesse, toute la force de la loi chrétienne, pour anéantir du même coup, et la superstition des peuples, et l'irréligion de leurs philosophes. Il a fallu la prédication des apôtres, pour faire connaître le vrai Dieu : les saintes assemblées des chrétiens pour détruire les mystères impurs : l'accomplissement de nos prophéties, pour faire cesser l'imposture des oracles : le sang de Jésus-Christ coulant sur nos autels, pour abolir les sacrifices humains.

L'incrédulité place chaque homme sous la conduite de sa propre raison. Dans ses principes, il n'y a point de précepte moral qui puisse être méconnu, point d'homme qui puisse l'ignorer. Ainsi il ne restera plus sur la terre de règle commune des mœurs. La raison n'étant point dans tous les hommes une mesure commune, ne peut leur présenter une loi uniforme. Libre de tout joug, chacun va avoir à parcourir une étendue de devoirs différents, et proportionnée à l'essor de sa raison, depuis l'aigle qui fend la nue, jusqu'à l'insecte ailé qui rase la terre.

De cette multitude innombrable, que vous abandonnez sans guide dans l'immense région des spéculations morales, déistes, combien en comptez vous qui puissent la découvrir toute entière? Commencez par en ôter tous ceux que la privation de talent arrête, que le défaut de connaissances retarde : et voilà déjà presque tout le genre humain. Du peu qui vous reste, retranchez encore les hommes inappliqués par caractère, et ceux que les plaisirs dissipent : et ceux que les occupations détournent. Retranchez aussi ceux que séduisent les préjugés de toute espèce, préjugés d'éducation, préjugés d'habitudes, préjugés d'exemple, préjugés d'état. Retranchez enfin ceux qu'entraînent les passions de tout genre : les passions nées ennemies de la loi, sans cesse occupées à trouver des raisons pour la combattre ou des prétextes pour l'éluder. Et si par hasard, quelque homme se rencontre, qu'une raison supérieure rende capable d'atteindre à la connaissance de tous les préceptes naturels, combien d'années lui faudra-t-il passer dans cette recherche immense? Il consumera à l'étude de ses devoirs le temps qu'il aurait dû employer à les pratiquer, et il subira la nécessité de mourir, avant d'avoir appris à vivre.

Et l'autorité nécessaire pour obliger à la pratique des devoirs, la trouverez-vous aussi dans la raison? La raison conseille et n'ordonne pas : elle démontre, et ne commande pas : elle fait voir l'obligation, et ne l'impose pas. Il faut donc qu'elle appelle des secours étrangers. Une autorité extérieure lui est nécessaire. Incapable de commander, il faut qu'elle obéisse. Et j'invoque ici le témoignage des nations civilisées. Toutes ont reconnu cette nécessité, puisqu'elles ont regardé leurs religions comme des émanations du ciel. Je réclame celui de leurs législateurs, qui, pour autoriser leur doctrine, ont supposé des communications avec la divinité. L'imposture, jusque dans ses plus grands écarts, a rendu à la vérité l'hommage qu'on lui refuse de nos jours. J'attesterai encore, oui, j'oserai attester les incrédules eux-mêmes. Ne conviennent-ils pas que la raison doit être assujettie, quand ils la dirigent par l'éducation, ou la compriment par des lois? Par quelle bizarre contradiction, en lui donnant des maîtres pour certains devoirs, prétend-on que, pour les devoirs les plus difficiles à connaître, les plus pénibles à pratiquer, il ne lui faut aucun maître.

Rétablissez une révélation, toutes les contradictions s'évanouissent, tous les inconvénients disparaissent. La loi qui vient d'en haut éclaire tout, soumet tout. Elle se

fait connaître à tous les hommes également, dans la même mesure, de la même manière. Elle n'exige ni génie, ni science, ni étude, ni efforts, ni temps. Il suffit d'ouvrir les yeux pour recevoir sa lumière. Elle dissipe par son éclat les ténèbres du préjugé, et anéantit par son autorité les sophismes des passions. Elle entre avec empire dans les palais, comme dans les chaumières; et, mettant toutes les têtes de niveau, elle pèse également sur toutes.

Ce qui est au-dessus de la raison du vulgaire, peut-être la raison supérieure de quelques philosophes pourra y atteindre; peut-être aura-t-elle la force de conduire le genre humain à la connaissance et à la pratique de tous les devoirs de la loi naturelle. C'est là le dernier asile où se retranche l'incrédulité. Afin d'éviter de reconnaître Jésus-Christ pour son maître, elle entasse, suivant la prédiction de l'Apôtre, des maîtres selon ses désirs (7). Et voilà l'irréligion qui se dément elle-même; elle combat ses propres principes, et achève de trahir sa cause par le dernier effort qu'elle fait pour la défendre. Tantôt elle exagère le pouvoir de la raison, pour combattre la religion; tantôt elle le déprime pour élever la philosophie. Elle fait de la raison de chaque homme, tout à la fois un guide assuré qui n'a pas besoin de la révélation, et un conducteur incertain à qui la philosophie est nécessaire. Elle fonde l'inutilité de la religion sur la force des lumières naturelles, et l'utilité de la philosophie sur leur faiblesse. Accordez-vous donc enfin avec vous-mêmes; finissez par reconnaître la suffisance ou l'insuffisance de la raison, l'inutilité de la philosophie, ou l'utilité de la révélation.

Rendons justice, chrétiens, aux philosophes de l'antiquité. Plusieurs d'entre eux ont acquis des droits à la reconnaissance des nations, pour les découvertes importantes auxquelles les a élevés la sublimité de leur génie. Nos pères, dans la foi, les ont respectés, comme des hommes suscités de Dieu, pour empêcher l'estime de la vertu de périr dans les pensées des hommes. Mais plus on nous vantera les lumières des philosophes, plus on nous fera sentir l'insuffisance de la raison humaine. Ils ont brillé au milieu du paganisme, comme ces étoiles que, par une nuit obscure, nous apercevons de loin en loin, dans un ciel chargé de nuages. Mais ces astres errants, ainsi que les appelle un apôtre, pouvaient-ils diriger le genre humain à travers les ténèbres dont il était environné? Apprécions ces découvertes de la philosophie, honorables, sans doute, et précieuses à l'humanité dans le temps où elle les reçut, mais absorbées depuis par les leçons de l'Evangile. Ce sont les premiers pas de la raison; ils se ressentent de son enfance. Nous les considérons encore avec respect, comme nous admirons ces voyages anciens qui ont cessé d'étonner, depuis que l'Océan est ouvert à nos navigations. Quelques philosophes ont découvert, par leurs recherches, plusieurs vérités morales; mais jamais aucun d'eux n'imagina un corps de doctrine. Ils ont saisi quelques principes; mais, trop peu nombreux pour les répandre, trop timides pour les publier, trop divisés pour les concerter, trop faibles pour les faire recevoir, de combien de fables encore ne les ont-ils pas entremêlés? Il n'y a point de philosophe qui n'ait enseigné quelque erreur; point d'erreur qui n'ait été enseignée par quelque philosophe. L'effort le plus sublime de leur génie, le seul peut-être dont l'esprit humain puisse véritablement se glorifier, c'est l'aveu que les plus sages d'entre eux ont fait de leur impuissance et du besoin d'une révélation divine.

Religion sainte, paraissez enfin, venez dissiper toutes ces faibles lueurs. Le théâtre de toutes les sciences va devenir celui de votre triomphe. Athènes, depuis quatre siècles le centre de la philosophie, Athènes, avide de systèmes, qui les avait tous successivement reçus et rejetés, Athènes va enfin connaître une doctrine qu'elle n'a jamais eu le bonheur d'entendre. Ce que, de tous les philosophes, aucun n'a jamais ni pu, ni su, ni osé lui annoncer, Paul va le publier au milieu de l'Aréopage. Athéniens, le plus superstitieux de tous les peuples, entre les nombreux simulacres auxquels vous prostituez vos adorations, j'ai vu un autel élevé au Dieu que vous ignorez. Ce que vous adorez sans le connaître, je vais vous l'annoncer. *Quod ignorantes colitis hoc ego annuntio vobis.* (*Act.*, XVII, 23.) C'est le Dieu qui a fait l'univers et tout ce qu'il contient; que des temples ne renferment point, qui nous comprend tous dans son immensité, dont la nature n'a rien de commun avec l'or, l'argent, la pierre, insensibles objets de vos hommages; qui, d'un seul homme, a fait naître tout le genre humain, qui nous ressuscitera un jour pour nous juger, et qui, aujourd'hui par ma voix, vous appelle à ma religion. Déserteurs de notre foi (car peut-être, hélas! y en a-t-il parmi ceux qui m'entendent), je n'ai point à vous répéter ce que disait l'Apôtre aux Athéniens: *Quod ignorantes colitis, hoc ego annuntio vobis.* Au contraire, ce que je viens vous annoncer, c'est ce que vous blasphémez en le connaissant; mais parce que vous le connaissez mal. C'est la religion de vos pères, celle qu'ils vous ont enseignée. Dans des temps plus heureux elle fut la vôtre, elle fut l'objet de votre foi, le fondement de vos espérances. Elle vous rappelle encore aujourd'hui à elle. Elle me charge de vous presser d'examiner de nouveau ses titres à votre croyance, ses droits à votre obéissance. Car, en exigeant votre soumission à ses décrets, elle permet, elle recommande même à votre raison de discuter ses motifs.

(7) *Ad sua desideria coacervabunt sibi magistros.* (II *Tim.*, IV, 8.)

SECONDE PARTIE.

Si la soumission est nécessaire, la raison est inutile. Où le doute est défendu, l'examen est interdit : et l'exercice de cette noble faculté de notre âme est incompatible avec la loi qui ordonne de croire. Ainsi parlent les ennemis de notre foi. Dans leurs idées, tout esprit soumis est un esprit faible : ils regardent l'Eglise des fidèles comme un assemblage d'hommes pusillanimes, qui écoutent humblement, croient aveuglément, obéissent servilement.

Chrétiens, que ces vaines difficultés ont peut-être frappés, j'entreprends de vous en faire voir la frivolité : j'entreprends de vous montrer que la soumission exigée par l'Eglise catholique est une soumission éclairée : que loin d'ôter à la raison ses droits, la religion les consacre : que loin d'interdire l'examen de ses motifs, elle le recommande : que loin de redouter la lumière, elle la désire.

Sans doute, il a existé, il existe encore sur la terre des religions qui ont proscrit cet examen. Leur intérêt le voulait ainsi. Il était important qu'elles cachassent aux peuples qu'elles séduisaient les vices de leur institution : et qu'elles ne permissent jamais de soulever le voile dont elles avaient couvert leur origine. Telle fut l'idolâtrie, née dans les ténèbres, et entretenue par les passions. Ainsi encore le mahométisme établi par la force, étendu par la violence, soutenu par l'ignorance, ordonne une obéissance aveugle et une soumission sans motifs.

Religion de Jésus-Christ, qui au milieu du siècle le plus éclairé, sortîtes du sein de Dieu, qui de vos premiers rayons, effaçâtes les plus brillantes lumières de la philosophie ; qui dès votre naissance vous mesurant avec toutes les puissances de la terre, parvîntes, sans aucun moyen humain, et contre tous les efforts humains, à mettre sous votre joug les peuples avec leurs rois, vous ne craignez point que des mains téméraires sondent vos fondements, que des regards indiscrets observent votre marche et suivent vos progrès. Vous encouragez nos yeux timides à vous contempler fixement : en établissant sur nos têtes une autorité, vous nous recommandez d'examiner ses titres : et c'est par cet examen, que vous nous soumettez à ses lois. Ainsi, mes frères, se réunissent toujours, s'enchaînent mutuellement, et rentrent les uns dans les autres les véritables principes. La religion demande l'examen, et l'examen conduit à la conviction de la religion.

La religion demande l'examen. Le mérite de la soumission qu'elle exige, consiste dans l'hommage volontaire, son prix dans la conviction intérieure. Sans doute, le Dieu qui nous a créés, pouvait nous faire naître avec la foi. Il avait le pouvoir de la placer de lui-même dans nos cœurs, cet être tout-puissant qui tient tous les cœurs dans sa main, et qui les dirige où il lui plaît. Mais ce n'a point été sa volonté d'inspirer la persuasion : il désire opérer la conviction. Loin de réclamer sa propre autorité, Jésus-Christ lui-même la rejette.

Peuples, il vous ordonne de n'y avoir point d'égard : ministres il nous défend de vous la proposer. Si c'est moi qui rends témoignage sur moi-même, nous dit-il, mon témoignage est sans force (8). Et quels sont donc ces témoignages que Dieu ordonne aux Juifs de préférer à sa propre autorité ? Chrétiens, ce sont les mêmes que nous opposons encore aujourd'hui à l'incrédulité. Les œuvres qu'il opérait, ses miracles multipliés. *Opera quæ ego facio testimonium perhibent de me* (*Joan*, V, 36.) Les Ecritures qui l'ont précédé, les figures qui l'annoncent, les oracles qui le prédisent. *Scrutamini Scripturas; illæ sunt quæ testimonium perhibent de me.* (*Ibid.*, 39.)

Tel est donc l'esprit de Jésus-Christ d'exiger de notre raison, non pas l'obéissance servile, qu'enfante la crainte, que nourrit l'ignorance ; mais cette soumission éclairée, qui est le fruit de la persuasion, et le prix de l'examen. Tel est l'esprit qu'ont reçu de lui, et que nous ont transmis ses apôtres. Successeurs de ces grands personnages, nous nous glorifions d'avoir retenu leur langage en conservant leur doctrine. Nous vous pressons avec l'apôtre saint Pierre, de vous tenir toujours prêts à rendre compte de la foi qui est au dedans de vous (9). Nous vous exhortons avec l'apôtre saint Paul à éprouver tout, à ne retenir que ce qui est bon, (10) à rendre à Dieu le seul hommage digne de lui, un hommage raisonnable (11). Nous vous conjurons avec l'apôtre saint Jean, de ne pas croire aveuglément à tous les esprits ; mais d'éprouver ceux qui viennent de Dieu, car dans notre siècle comme dans le sien, il s'est élevé une multitude de faux prophètes (12).

C'est sur de telles exhortations, que se sont formés les premiers chrétiens. Il fallait certainement alors une autre force d'esprit ; il fallait une liberté de penser bien supérieure à celle dont se vante la moderne incrédulité, pour aller sur les autels qu'élevait la nouvelle religion, abjurer des préjugés accrédités par le consentement de tous les âges et de tous les peuples connus, sacrifier des passions fortifiées, consacrées par les usages, par les lois, par la religion, immoler tous les intérêts; biens, honneurs, dignités, vie, réputation, tout ce qu'il y a

(8) *Si ego testimonium perhibeo de me ipso, testimonium meum verum non est.* (*Joan.*, V, 31.)

(9) *Parati semper ad satisfactionem omni pascenti vos rationem de ea, quæ in vobis est, spe.* (I *Petr.*, III, 15.)

(10) *Omnia autem probate, quod bonum est tenete.* (I *Thess.*, V, 2.)

(11) *Rationabile obsequium vestrum.* (*Rom.*, XII, 1.)

(12) *Charissimi, nolite omni spiritui credere : sed probate spiritus si ex Deo sint : quoniam multi pseudoprophetæ exierunt in mundum.* (I *Joan.*, IV, 1.)

de cher et de précieux parmi les hommes. Voilà ce qu'a produit dans les premiers siècles, l'examen du christianisme. Ce qui attirait alors à la religion, pourrait-il en éloigner aujourd'hui : et craindrions-nous de la voir détruire par les moyens qui l'ont établie malgré tant d'obstacles?

Quelle étonnante différence entre le langage que tient l'Eglise, et celui que ses ennemis lui attribuent ! Ils lui reprochent d'exiger une foi aveugle, une obéissance servile à la voix de ses ministres : tandis que, par la voix de ses ministres, l'Eglise vous presse continuellement d'examiner les fondements de son autorité. Notre divin législateur exhortait les Juifs à cet examen : ses apôtres y invitaient les païens : nos pères y ont constamment rappelé les novateurs de tous les siècles : nous ne cessons de vous répéter les mêmes exhortations : les livres que nous vous mettons entre les mains en sont remplis : nos chaires en retentissent tous les jours, et on nous accuse de vouloir dominer sans titres, d'exiger la soumission en défendant l'examen.

Ecoutez, chrétiens, les véritables principes de la religion ; voyez avec quelle sagesse elle concilie ces deux objets que l'incrédulité s'efforce d'opposer l'un à l'autre. L'examen des preuves, voilà ce qu'elle désire ; la soumission aux dogmes prouvés, voilà ce qu'elle commande : elle veut que vous cherchiez l'autorité légitime ; elle exige que vous vous y soumettiez : elle vous recommande d'examiner si Dieu a parlé ; elle vous ordonne de croire ce qu'il a dit. Votre raison ne vous tient-elle pas le même langage ; la plus évidente de ses notions, la base sur laquelle repose tout genre de certitude, n'est-ce pas la véracité divine ? Ainsi le fondement de toute croyance raisonnable est le fondement de votre foi. Vous croyez les dogmes, malgré leur obscurité, sur la parole de Dieu : le déiste au contraire rejette la parole de Dieu à cause de l'obscurité des dogmes. Nous voyons briller au sommet du firmament près du trône de l'Eternel ces vérités sur lesquelles ce soleil d'intelligence répand une portion de sa lumière ; mais nous ne découvrons que la partie qu'il éclaire de ses rayons. Le côté qu'il tient dans l'obscurité échappe à nos regards. Admirable disposition de la sagesse suprême : elle environne ses dogmes tout à la fois de lumières et de ténèbres : de lumière afin qu'il soit raisonnable de les croire ; de ténèbres pour que nous ayons un mérite à les croire. Ainsi elle place la clarté du côté des preuves qui sont le motif de la foi : l'obscurité du côté de la nature des mystères qui sont l'objet de la foi. C'est ce côté obscur que cherchent les incrédules ; et par un horrible, mais juste jugement, Dieu permet qu'ils le trouvent. Ils détournent les yeux pour ne point voir la clarté céleste. *Everterunt sensum suum, et declinaverunt oculos suos ut non viderent cœlum.* Qu'importe la clarté des vérités révélées, si la vérité de la révélation est claire ? Je contemple avec admiration les dehors de ce superbe édifice ; et l'habileté de la main qui l'a élevé me répond de la beauté de l'intérieur où mes regards ne peuvent pénétrer.

Que l'incrédulité cesse donc enfin de nous accuser d'imposer sur vos têtes le joug le plus insupportable ; de vous assujettir à notre autorité, sans vous permettre d'examiner nos titres. Non, mes frères, nous ne sommes point les dominateurs de votre foi : nous ne voulons point l'être ; ce n'est pas l'intérêt de la cause sacrée que nous sommes chargés de défendre. L'examen le plus sévère est celui qui tournera le plus à sa gloire. Plus vous discuterez les titres des autres religions, plus vous en sentirez la faiblesse : plus vous examinerez les caractères du christianisme, plus vous y reconnaîtrez le sceau de la Divinité.

Religions étrangères, sectes retranchées de notre Eglise, toutes ont commencé, plusieurs ont fini. Leur origine les décèle, leurs variations les trahissent : la main de leur auteur se fait sentir par les efforts mêmes qu'elle fait pour se cacher. Faibles ouvrages de l'homme, ils n'imitent pas mieux le grand ouvrage de Dieu, que les travaux exécutés par nos arts ne ressemblent à ce ciel, qui célèbre la gloire de son auteur. L'origine de notre religion est celle de l'univers. L'homme sortant des mains du créateur pèche : aussitôt le Libérateur est promis, et le christianisme est commencé. De ce moment il n'y a plus qu'une religion ; c'est la religion de Jésus-Christ : la foi qui nous justifie, est celle qui a racheté Adam ; c'est la foi en Jésus-Christ. Notre espérance est la même que la sienne ; elle est fondée sur les mérites de Jésus-Christ. Nos œuvres procèdent du même principe que sa pénitence, de la grâce de Jésus-Christ. Jésus-Christ est l'objet des soupirs des patriarches, et de l'attente des Juifs, comme de nos adorations. Placé entre l'ancienne et la nouvelle loi, Jésus-Christ répand ses rayons sur ce double hémisphère. A cette clarté brillante, je découvre le terme des figures, la fin des prophéties, le but du sacerdoce, l'objet des sacrifices. Il est tout dans la loi de Moïse comme dans celle qu'il a dictée lui-même. Ce ne sont point deux religions différentes : la seconde loi n'est point la dissolution de la première, mais son accomplissement. *Non veni solvere legem, sed adimplere.* C'est la réalité qui prend la place de la figure : c'est la lumière qui dissipe les ombres : c'est le bienfait qui naît des promesses.

Elle s'élance comme un géant, cette religion auguste : elle s'élance du haut du ciel pour fournir sa carrière : *Exsultavit ut gigas ad currendam viam : a summo cœlo egressio ejus.* (*Psal.* XVIII, 6.) Voyez-la traverser la vaste étendue des siècles sans interruption, sans changement. Tout s'écroule, tout se détruit, tout s'anéantit autour d'elle. Elle a vu commencer tous les ouvrages des hommes : elle les verra tous périr. Edifices,

monuments des arts, travaux du génie, familles, royaumes, réputations, religions, le torrent des âges entraîne tout, tout, excepté la religion de Jésus-Christ. Sur ces débris sans cesse renouvelés, elle s'avance majestueusement vers son terme. Les générations en se succédant voient augmenter sa splendeur. Elle était d'abord confiée à une seule famille : bientôt cette famille devient un peuple, et le peuple élu est enfin l'univers entier. Les siècles s'écoulent, et viennent déposer à ses pieds leurs tributs. Ils développent une succession d'événements, disposés dans les secrets éternels, pour préparer ou pour manifester le Messie. Ils font naître une suite de grands hommes, qui jusqu'à Jésus-Christ sont tous ses précurseurs, depuis lui jusqu'à ses apôtres. Ils amènent un enchaînement de prophéties, dont la clarté augmente sans cesse, à mesure qu'ils approchent des temps qu'elles désignent. Ce sont autant de traits de lumière, qui de toutes les parties de l'ancienne loi, viennent se réfléchir sur Jésus-Christ. Il se montre enfin, précédé des oracles accompagné des prodiges. La nature étonnée voit ses lois suspendues dans la main qui les a établies, et il couronne ses nombreux miracles par le plus inconcevable de tous, par sa propre résurrection. Sa religion s'accroît par les obstacles même qu'on lui oppose : elle a commencé par s'élever dans les persécutions des Césars : elle finit par s'asseoir sur leur trône. Victorieux enfin de tous ses ennemis, le christianisme poursuit sa marche triomphante à travers les siècles devenus chrétiens, il achève d'anéantir les restes de l'idolâtrie. Il étend successivement son empire, tantôt sur les sauvages nations du Nord, tantôt sur les peuples que des mers immenses semblaient devoir séparer pour jamais, et en les soumettant, il les éclaire et les civilise. Toujours s'avançant, la religion rejette tous les schismes les uns après les autres, écrase de ses anathèmes les hérésies à mesure qu'elles se forment, et dans sa diffusion universelle, conserve éternellement l'unité de sa foi, la perpétuité de son enseignement, la succession de ses pontifes. O hommes, à ces traits reconnaissez-vous votre ouvrage? et ne sont-ce pas les grands caractères qui distinguent l'ouvrage de Dieu? *Nonne Deus fecit hæc omnia et non homo?* Incrédules, lorsqu'à la vue de tant de merveilles, tout ce qui vous environne s'écrie : le doigt de Dieu est ici, endurcirez-vous toujours vos cœurs pour ne pas le voir? et attendrez-vous pour le reconnaître que les flots de la vengeance divine soient déjà sur vos têtes?

Ouvrez donc enfin les yeux à cette lumière qui vous investit, ô mes chers frères, car vous l'êtes toujours malgré votre résistance : vous êtes toujours les enfants de cette Eglise que vous combattez. Elle vous porte continuellement dans son sein, dans ce sein que vous ne cessez de déchirer. Sa tendresse est plus constante encore, que votre inimitié n'est obstinée : et de tous les maux que vous lui faites souffrir, le plus douloureux pour elle est celui que vous vous faites à vous-mêmes. Elle ne répond à vos injures que par des bénédictions, à vos persécutions que par des bienfaits. Tandis qu'occupés du projet imaginaire de la détruire, vous la poursuivez partout, elle vous redemande au Seigneur, et ses mains étendues vers le ciel sollicitent votre éternelle félicité. Puisse-t-il être enfin exaucé ce vœu que nous formons sans cesse pour votre bonheur : Puisse-t-il, comme autrefois la dernière parole de saint Etienne, des plus ardents persécuteurs faire les apôtres les plus zélés, et tourner à l'édification de l'Eglise les talents que vous employez à la combattre : Puisse cette mère désolée avoir enfin la consolation de réunir dans ses bras les enfants égarés qui furent si longtemps l'objet de sa douleur, et de les présenter un jour avec confiance au Seigneur, comme les fruits précieux de ses prières et de ses larmes! Ainsi soit-il.

SERMON II.

SUR LES CAUSES DE L'INCRÉDULITÉ.

Videte ne quis vos decipiat per philosophiam, et inanem fallaciam, secundum traditionem hominum, secundum elementa mundi, et non secundum Christum (*Col.*, II, 8.)

Prenez garde de vous laisser séduire par une philosophie vaine et trompeuse, selon la tradition des hommes selon les principes du monde, et non selon Jésus Christ...

Il y a près de dix-huit cents ans, à la suite de l'accomplissement des grands mystères que nous venons de célébrer, il s'est opéré dans l'univers une révolution telle que l'histoire des siècles n'en présente point de semblable, et que l'esprit humain, ne pouvant la révoquer en doute, a peine encore à la croire. Douze hommes sans naissance et sans considération, sans éducation et sans lettres, sortis d'un coin de la terre presque inconnu, envoyés par un homme mort du supplice des scélérats, sans autres moyens que la persuasion, sans autres armes que la patience, sont parvenus à changer les idées religieuses et morales de tous les peuples; ils ont trouvé les nations prosternées devant les idoles que consacrait le respect de tous les pays, et le préjugé de tous les siècles connus. A leur prédication, ces idoles sont tombées, et sur les autels qu'elles occupaient a été élevée la croix, jusque là l'instrument du plus honteux supplice et le symbole de l'ignominie. Ils ont trouvé les esprits enthousiasmés de la philosophie, alors dans son plus brillant éclat, et les cœurs livrés à toutes les passions déifiées par le culte public; et leur voix tonnante, victorieuse à la fois des opinions, des affections et des superstitions, dissipant de son souffle et les lumières de la philosophie et les illusions des passions, a soumis la raison à la foi, et les sens à la mortification. Ils ont trouvé les trônes occupés par des souverains superstitieux et cruels, qui, pour soutenir leur culte antique, ont déployé toute leur puissance et se sont armés de toute leur fureur; et, par le plus étonnant

des succès, ils ont triomphé de leur animosité en y succombant. Leur sang répandu est devenu une semence de nouveaux apôtres, qui eux-mêmes, par leur mort sanglante, en ont encore reproduit d'autres, jusqu'à ce qu'enfin, de persécutions en persécutions, l'univers s'est trouvé chrétien.

Après dix huit cents ans, une révolution se prépare encore à changer la face de la terre. Ce que dix-huit siècles consécutifs ont cru, révéré, adoré, pratiqué, le dix-huitième siècle entreprend audacieusement de l'anéantir. Il ne s'agit plus de substituer un culte à un autre culte, de présenter aux adorations des mortels un nouveau Dieu. On prétend effacer des esprits toute idée de divinité. Ce n'est point à perfectionner le genre humain que l'on aspire, à réformer ses passions qu'on travaille; on s'efforce au contraire de les exalter pour s'en servir. La subordination consacrée par le christianisme, principe essentiel de l'ordre, est méconnue et attaquée. Les enfants sont soustraits au joug de leurs parents; les sujets affranchis de l'autorité de leurs princes.

La sentence est portée contre tous ces hommes; ils doivent être abattus et leurs débris dispersés parmi ceux des autels. Les apôtres de la nouvelle doctrine, aussi opposés aux apôtres du christianisme dans leurs moyens que dans leur but, ont commencé par prêcher et par implorer la tolérance. Mais à peine ont-ils usurpé dans un pays la puissance, qu'ils ont développé une cruauté qui ferait frémir les Néron et les Domitien; ils inventent des raffinements de supplices inconnus aux tyrans du paganisme.

Dans ce jour solennel où Jésus-Christ, vainqueur de l'incrédulité et de la persécution de sa nation, a posé par sa résurrection le fondement de notre foi, quel sujet plus digne de nous occuper que la défense de la foi? Quel intérêt plus pressant pour chacun de nous pouvais-je présenter à vos réflexions? Enfants, on vous enlève à celui qui vous rassemblait si affectueusement auprès de sa personne. Vieillards, à l'attente précieuse qui soutenait votre caducité, on substitue la perspective prochaine de l'anéantissement de tout votre être. Riches charitables, on vous dispute le prix de vos bonnes œuvres; vos aumônes ne monteront point aux pieds du juge qui doit les récompenser. Pauvres, on vous conteste le dédommagement de vos privations; on vous dépouille de l'héritage qui vous fut promis. Malheureux de tout genre, on vous arrache votre consolation. Hommes de tout état, on anéantit vos espérances.

Mais ne paraîtra-t-il pas étonnant que nous traitions un pareil sujet dans une assemblée de chrétiens pénétrés des saintes vérités de la religion, au point d'en être devenus les confesseurs, et qui souffrent pour la cause de leur Dieu comme pour celle de leur roi? Ah! mes chers frères, le plus ardent désir de mon cœur serait qu'une telle instruction vous fût utile. Hélas! elle l'était à nos pères. Nos prédécesseurs dans la chaire évangélique n'avaient pas à les rappeler aux premiers principes du christianisme: ils partaient de ces vérités unanimement reconnues pour en faire découler les devoirs que la religion commande; mais lorsque l'incrédulité vous investit de tous côtés, vous combat par toutes sortes de moyens, serait-il donc inutile de vous prémunir contre ses surprises, de vous armer contre ses attaques? Il n'est personne, j'ose l'espérer, dans cette respectable assemblée, qui se soit laissé entraîner à d'aussi funestes écarts. Mais si vous n'en avez pas été coupables, permettez-moi de vous le demander, avez-vous toujours été parfaitement innocents? Les maximes impies n'ont point corrompu votre esprit; mais ne l'ont-elles jamais ébranlé? Vous n'avez pas pris part aux blasphèmes; mais les avez-vous réprimés avec l'autorité que vous donnait votre état ou votre rang? Vous n'avez pas profané la sainteté de nos temples, méprisé les saintes observations de l'Eglise, raillé ses pieuses pratiques; mais les avez-vous toujours suffisamment respectées? Mes frères, mon intention n'est pas ici de vous condamner; mais jugez-vous vous-mêmes, et que chacun de vous, rentrant dans l'intérieur de sa conscience, prononce si j'ai tort de lui rappeler l'exhortation du grand Apôtre : *Videte ne quis vos decipiat per philosophiam, et inanem fallaciam, secundum traditionem hominum, secundum elementa mundi, et non secundum Christum. Regina cœli.*

Pour combattre l'incrédulité, il se présente deux moyens : l'un est de lui opposer les preuves triomphantes du christianisme qui convertirent l'univers, et auxquelles le suffrage de dix-huit siècles ajoute encore un nouveau poids; l'autre est de l'opposer à elle-même et de tirer de sa propre nature la preuve de son vice et de son danger. C'est à ce second moyen que je m'attache. J'entreprends de prouver que l'incrédulité est honteuse dans ses principes, et funeste dans ses effets. Mais cette matière est beaucoup trop étendue pour une seule instruction; je me bornerai à considérer les causes auxquelles l'irréligion doit sa naissance et ses progrès. J'en remarque trois principales : le libertinage l'engendre, l'orgueil la soutient, la légèreté l'adopte. Tel sera le partage de ce discours et le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est le cœur de l'insensé et non pas son esprit qui a dit : Il n'y a pas de Dieu. Ils se sont corrompus; ils se sont rendus abominables dans leurs inclinations. *Dixit insipiens in corde suo, non est Deus, corrupti sunt et abominabiles facti sunt in studiis suis.* (*Psal.* XIII, 1.) Gardons-nous cependant d'exagérer. Dans le nombre des incrédules, il peut s'en rencontrer qui aient conservé une certaine régularité de mœurs. Il n'y a point de principe tellement général qu'il n'admette quelques exceptions, et la corruption du cœur n'est pas la seule cause que nous

avons assignée à l'irréligion. Mais je ne crains pas d'être démenti par les incrédules eux-mêmes en avançant que le plus grand nombre d'entre eux est livré à la débauche. Et sur cette vérité, je ne veux pas d'autre témoignage que le leur propre. Ils sont bien éloignés de dissimuler leurs désordres. En perdant la pudeur, ils ont abjuré la honte. Loin de rougir de leurs excès, ils s'en font gloire.

Cette vérité étant reconnue par ceux-là mêmes qui seuls pourraient la contester, il s'élève naturellement une question. Est-ce l'incrédulité qui a donné naissance au dérèglement? Est-ce le libertinage du cœur qui a engendré le libertinage des pensées?

Pour la résoudre, j'en propose une autre. Est-ce l'irréligion qui a intérêt de rendre l'homme impudique? Est-ce l'impudicité qui a intérêt de le rendre irréligieux? Ici, mes frères, il ne peut plus y avoir de doute. Qu'importe à l'incrédulité que les mœurs soient plus pures ou plus dépravées? que la chasteté soit ou ne soit pas une vertu? L'impiété n'en sera ni plus ni moins punissable. Mais, au contraire, l'homme qui a une fois secoué le joug de la vertu a un grand intérêt à anéantir celui de la religion. Il ne peut ignorer que cette loi sainte, qui ne passera jamais, proscrit essentiellement sa passion. Entre ces irréconciliables ennemis il n'y a, il ne peut y avoir aucun traité. Il faut absolument ou méconnaître la loi ou en subir la condamnation. Il est impossible de croire et de se satisfaire en même temps. Tant que l'idée de Dieu est imprimée dans le pécheur, elle l'agite et va le tourmenter au sein de ses plaisirs. Un ver rongeur est attaché à sa conscience; ver éternel qui le suit toujours et partout, qui ne mourra pas même avec lui, et qui le suivra jusque dans les enfers, *Vermis eorum non moritur.* (*Isa.* LXVI, 24) Le remords dont il devrait reconnaître le bienfait et dont il ne sent que le tourment, ce remords qui lui avait été donné pour le rappeler à la vertu, est précisément ce qui l'enfonce dans l'abîme du vice. Il se flatte qu'en chassant la foi de son cœur, il en bannira les terreurs qu'elle lui inspire. Il espère trouver sa tranquillité dans l'excès de sa perversité.

Ce monstrueux aveuglement vous semble peut-être difficile à croire. N'avez-vous donc jamais réfléchi sur la fureur insensée qui accompagne cette passion, la plus tyrannique de toutes? Connaissez-vous un frein capable de la retenir? Concevez-vous quelque chose de précieux, de cher, de sacré, qu'elle ne s'immole sans scrupule? La fortune? le libertin la prodigue avec joie pour l'indigne objet qui le captive. La réputation? il l'expose journellement au mépris et à la risée publique. L'honneur? que de bassesses, que de crimes cette honteuse passion n'a-t-elle pas produits! L'amitié? combien de fois l'a-t-on fait servir à déshonorer la maison où elle donnait accès! Le lien conjugal? il est foulé aux pieds avec éclat et scandale. L'amour paternel? le père dissipe sans pudeur dans ses débauches le patrimoine de ses enfants. Le respect filial? le fils méprise ouvertement les avis, les ordres, les menaces de son père. Celui qui a pu ainsi franchir tous les obstacles, briser toutes les barrières, s'arrêtera-t-il au dernier pas qui lui reste à faire? aura-t-il la force de retenir l'impétuosité de son emportement? aura-t-il la retenue de s'abstenir d'un dernier sacrifice qui doit le tranquilliser sur tous les autres?

Combien d'exemples funestes nous attestent l'influence du libertinage et de l'irréligion! Fut-il jamais un homme plus sage que ce roi que Dieu avait doué de la sagesse, et à qui rien n'était inconnu depuis le cèdre jusqu'à l'hysope? Ce Salomon, qui remplissait la terre de sa gloire et que les souverains venus pour l'admirer trouvaient encore si au-dessus de sa renommée; ce philosophe inspiré qui nous a laissé de si sublimes leçons sur la vanité des voluptés et sur l'absurdité de l'idolâtrie, fut lui-même entraîné dans l'idolâtrie par la volupté, et ne rougit plus de se prosterner devant des idoles de pierre quand il eut prostitué son cœur aux idoles de chair.

Considérez ces nations immortelles qui jetèrent dans le monde un éclat que le cours des siècles n'a pu obscurcir, qui sont encore nos modèles dans la guerre, dans la paix, dans les sciences, dans les arts, dans les lettres, et que sur beaucoup de points nous désespérons d'atteindre; voyez à quels honteux écarts dans la religion les entraîne cette passion, dont toutes les lumières du génie ne préservent pas. Pour autoriser dans eux-mêmes l'impureté, les peuples en revêtirent leurs divinités. Pour se livrer avec sécurité à tous les excès de tous les genres, ils les placèrent sur les autels. L'homme élevé dans le sein du christianisme n'a pas comme eux la ressource de se former une divinité au gré de ses passions. L'infinie perfection du Dieu que nous adorons repousse trop fortement l'idée de le rendre complice du désordre. On croit plus facile de nier son existence que sa sainteté. Dans l'impuissance de corrompre son Dieu, on s'efforce de l'anéantir. Et ainsi on s'aveugle volontairement pour n'être pas obligé de faire le bien qu'on voudrait: *Noluit intelligere ut bene ageret.* (*Psal.* XXXV, 4.)

C'est ce qui arriva à ces deux hommes vieillis dans la lubricité qui avaient entrepris de corrompre Suzanne. Ils pervertirent leur jugement et détournèrent leurs yeux pour ne pas voir le ciel qui les condamnait: *Everterunt sensum suum et declinaverunt oculos suos ut non viderent cœlum.* (*Dan.* XIII, 9.) Image sensible de ceux qui se sont livrés au même vice. La vapeur infecte qui s'élève dans la corruption de leurs cœurs obscurcit leur esprit, altère leur raison. *Everterunt sensum suum.* Ils croient, comme ces criminels vieillards, qu'en détournant leurs regards de l'Être suprême, ils se déroberont aux siens. Ils se flattent, en niant la Divinité, de se soustraire à ses vengeances.

Et declinaverunt oculos suos ut non viderent cœlum,

Pour connaître positivement d'où procède l'incrédulité du libertin, suivons la marche de son libertinage et de son incrédulité. Examinons si ce sont ses pensées qui ont perverti ses actions, ou si ce ne sont pas au contraire ses actions qui ont égaré ses pensées. Avant ses premiers dérèglements, lorsque ses jours coulaient encore dans l'innocence, sa foi était aussi pure que ses mœurs. Les preuves de la religion présentaient à son esprit des démonstrations irrésistibles. La hauteur inaccessible de nos mystères n'était à ses yeux qu'un motif de plus pour les adorer. Son cœur droit et vertueux repoussait avec une égale horreur le doute et le vice. Il voyait les erreurs de l'incrédulité et ses sophismes avec mépris.

Lorsqu'il a commencé à s'écarter du sentier de la vertu, il n'a pas abandonné pour cela la voie de la vérité. En perdant son innocence, on ne perd pas tout d'un coup ses principes. Il y a loin du premier degré de l'iniquité jusqu'au faîte. Quand David jeta ses premiers regards sur Bethsabée, il était bien loin d'ordonner le meurtre d'Urie. Mais le libertinage, lorsqu'il s'est emparé du cœur, donne l'intérêt qu'il n'y ait pas de loi qui le réprime. L'intérêt en inspire le désir. Du désir à l'opinion le pas est glissant et facile. On croit facilement ce qu'on désire ardemment. On se prête à tout ce qui favorise une illusion chérie; on rejette tout ce qui la contrarie. Ainsi, de chute en chute, le libertin est entraîné successivement dans l'habitude, dans l'endurcissement, dans le doute, dans l'irréligion. Ce n'est que lorsqu'il s'est enfoncé dans l'iniquité qu'il parvient à mépriser ce qui avait été jusque-là l'objet de ses recherches : *Impius cum in profundum venerit contemnit.* (*Prov.*, XVIII, 3.)

Examinez quels sont les lieux où l'incrédulité étend ses progrès; quels sont les temps où elle se produit avec le plus d'ardeur; quels sont les conditions où elle multiplie ses ravages. Vous ne la trouverez ni dans les pays, ni dans les siècles, ni dans les Etats qui ont conservé leur simplicité primitive et qui n'ont pas dérogé à l'antique pureté de leurs mœurs. Vous ne verrez point d'impies là où les époux fidèles respectent le lien qui les unit; où les filles, heureuses sous les yeux maternels, chérissent leur précieuse innocence. Mais vous verrez l'incrédulité triomphante dans les villes où le luxe a porté sa funeste dépravation, où le débordement des mœurs a rendu les époux indifférents et les enfants indociles, où la société est devenue un commerce de corruption, où le libertinage est l'affaire principale, le but de toutes les démarches, l'objet de tous les désirs, le sujet de toutes les conversations. Partout où les mœurs sont restées pures, la foi est demeurée entière; partout où les mœurs se corrompent, la foi chancelle et s'éteint. En voyant le même effet toujours renouvelé et constamment suivi, pouvez-vous en méconnaître la cause?

Et l'incrédulité n'achève-t-elle pas de déceler elle-même sa honteuse origine par ses propres écrits, où elle ne rougit pas de mêler à ses impiétés l'obscénité la plus grossière? C'est avec regret, mes frères, que je vous parle d'objets qui ne devraient jamais être nommés entre nous : c'est avec dégoût que je vous entretiens de ces artifices honteux de l'incrédulité; mais il est nécessaire de vous dévoiler toute sa turpitude. « Fille de Babylone, a dit le Seigneur par son prophète, descends dans la poussière, ton ignominie sera révélée, ton opprobre sera manifesté. » Elle l'a publié elle-même; et pour montrer ce qu'elle est et d'où elle vient, il suffit de lui opposer ses propres productions. L'impiété et l'obscénité y ont fait une alliance digne de l'une et de l'autre. Les ennemis de la religion ont rempli de leurs maximes impies des contes licencieux, des vers lubriques, des chansons lascives, des épigrammes impures. Ils ont osé même (grand Dieu, jusqu'où peut donc se porter la corruption du cœur humain!) leur sacrilége fureur a osé abuser de l'auguste simplicité de nos livres saints, pour en tirer ces tableaux obscènes. Détournons nos regards de ces infamies. Oseront-ils, ces précepteurs effrontés du vice, prétendre que c'est à la raison humaine qu'ils s'adressent; que c'est la raison qu'ils veulent persuader, quand ils s'efforcent de salir l'imagination? Oseront-ils soutenir leur emphatique prétention de prêcher la sagesse, quand leur prédication appelle, invite, engage, excite publiquement la dépravation?

Comment donc n'ont-ils pas été retenus par la crainte qu'un si infâme moyen déshonorât leur cause? C'est qu'en combinant ces divers effets, ils ont calculé qu'elle en retirerait encore plus d'avantages. Ils ont senti la connexion intime qui existe entre la corruption et la séduction. Ils ont jugé qu'en excitant le tumulte des passions, ils rendraient l'âme sourde aux leçons de la sagesse. Ils ont espéré attirer, par cet impur appât, la nombreuse classe des hommes livrés à la débauche, dont la brutale passion cherche partout de l'aliment. Ils ont voulu grossir leur parti de tous les hommes corrompus et de tous ceux qui désirent l'être. En un mot, ils ont compté mener leurs victimes par la route qu'ils ont suivie eux-mêmes, à l'impiété par le libertinage.

Malheureux! vos succès ont surpassé votre attente. Une jeunesse inconsidérée s'est précipitée sur vos pas, et a dévoré avidement le double poison que vous lui avez jeté. Mais tandis que vous jouissez de l'affreuse gloire d'être les corrupteurs à la fois et du cœur et de l'esprit de la génération présente, un autre prix plus digne de vos travaux se prépare. L'équitable postérité se lèvera contre votre mémoire et la livrera à l'exécration de tous les siècles. Les générations futures ne parleront de vos talents qu'avec l'horreur qu'inspirera l'in-

fâme usage que vous en avez fait. Les pères arracheront à leurs enfants vos criminelles productions. Les gouvernements, éclairés par leurs malheurs et par leurs dangers, les proscriront avec une juste sévérité. Vous avez aspiré à la célébrité, vous l'avez obtenue; mais une célébrité d'opprobre et d'ignominie. Le mépris et l'indignation qui flétriront vos noms seront le châtiment mérité de la téméraire vanité qui, se mêlant à votre libertinage, a été une des causes de votre incrédulité.

SECONDE PARTIE

L'orgueil, ce funeste principe de la perte des anges et des hommes, fut la première cause qui suscita l'incrédulité contre le christianisme. Jésus-Christ avait à peine commencé sa carrière évangélique, que la secte des pharisiens s'éleva contre lui. Ces hommes vains de leur fausse piété, enflés de leurs connaissances dans la loi, fiers du crédit que leur hypocrisie avait usurpé sur le peuple et dans le Sanhédrin, méconnurent un prophète venu de Galilée, méprisèrent un Messie pauvre et n'ayant pas où reposer sa tête, dédaignèrent une doctrine d'humilité et d'abnégation, se soulevèrent contre un prédicateur qui démasquait, confondait, condamnait leur vanité; et, l'attaquant sans relâche de leurs perfidies, de leurs intrigues, de leurs calomnies, ils commencèrent enfin ce crime mémorable qui a fait la destinée de l'univers. La secte pharisaïque a péri; mais son orgueil lui a survécu; il a continué de poursuivre Jésus-Christ sur ses autels, comme il l'avait persécuté dans le cours de sa vie mortelle. Il n'a cessé de susciter contre lui les hérésies, qui, se renouvelant de siècle en siècle, changeant continuellement d'objet, mais constamment produites par la même cause, ont été des révoltes successives d'une raison superbe contre l'autorité. L'hérésie de notre siècle est la destruction de tout culte, l'anéantissement de la Divinité, et elle procède de la même cause que toutes les autres.

Tant que la religion de Jésus-Christ subsistera, elle condamnera l'orgueil de la raison, et tant que la raison ne déposera pas son orgueil, il la soulèvera contre la religion de Jésus-Christ. La loi divine est formelle; elle tient toute l'intelligence captive sous le joug de la foi; elle renverse toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu; elle est absolue et ne souffre aucune exception. Tout est égal dans l'ordre de la foi entre le savant et l'ignorant, entre le génie le plus profond et l'esprit le plus grossier. L'Esprit-Saint a dit: *Je confondrai la sagesse des sages, je réprouverai la prudence des prudents.* «*Perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo.*» (*Isa.*, XXIX, 14.) Où est le juge? où est le docteur de la loi? où est le savant de ce siècle? *Ubi scriba? Ubi conquisitor hujus sæculi?* (I *Cor.*, I, 20.) Dieu n'a-t-il pas rendu insensée la sagesse de ce monde? *Nonne stultam fecit Deus sapientiam hujus mundi?* (*Ibid.*) Telle a été la sage économie de la Providence: elle a placé la conviction de sa religion dans des preuves de fait qui sont à la portée de l'homme simple comme du génie le plus élevé. Et cette conviction acquise, elle exige de l'un et de l'autre un acquiescement également entier, une foi également humble, une soumission également passive.

Une loi aussi impérieuse, qui, pesant uniformément sur toutes les têtes, les met au même niveau, et qui ne laisse aucun avantage aux talents et aux lumières, abaisse nécessairement l'orgueil de l'esprit. Cette passion, aussi commune que l'orgueil des richesses, que l'orgueil de la naissance, que l'orgueil des dignités et des honneurs, plus active même dans les esprits qui ont la conscience ou seulement la prétention de leur supériorité, cette passion blessée se soulève contre la loi qui la réprime. L'homme jaloux de se distinguer par l'éclat du génie, des talents, des connaissances, ne soutient pas l'idée de se voir confondu avec le vulgaire qu'il méprise, de penser comme le vulgaire, de fléchir comme le vulgaire, de raisonner comme le vulgaire, de croire comme le vulgaire, de n'avoir pas plus de mérite dans la foi que le vulgaire.

Mais l'incrédulité lui présente un moyen de sortir des routes battues, de s'élever de la classe commune. Une opinion nouvelle suppose de nouvelles lumières; une opinion hardie annonce des conceptions grandes et fortes. La raison, enorgueillie de la supériorité qu'elle a eue ou qu'elle croit avoir, trouve au-dessous de sa dignité de croire ce qu'elle ne comprend pas. Fière de ses lumières, elle imagine qu'au delà de l'horizon qu'elle aperçoit, rien ne peut exister. Confiante dans ses forces, il n'y a rien de si élevé qu'elle ne veuille atteindre, rien de si profond qu'elle n'entreprenne de pénétrer, rien de si obscur qu'elle ne prétende éclaircir. Elle ose citer à son tribunal la religion, et demander à Dieu compte de ses mystères. Ainsi elle se rend insensée par sa prétention même de sagesse: *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt.* (*Rom.*, I, 22.) Le gonflement de ses pensées est, selon l'Esprit-Saint, tel que celui des flots de la mer: ils semblent menacer le ciel; mais bientôt retombant les uns sur les autres, ils se confondent et se dispersent en une seule écume: *Fluctus feri maris despumantes confusiones suas.* (*Jud.*, 13.)

Il y a entre la foi et l'humilité une correspondance intime; la foi commande l'humilité, et l'humilité seule peut conduire à la foi. *Je vous bénis, ô mon Père*, disait le Sauveur du monde, *d'avoir caché ces vérités aux sages et aux prudents, et de les avoir révélées aux petits.* (*Matth.*, XI, 25.) Ainsi tout concourt à éloigner de la foi l'esprit orgueilleux: il repousse la foi, parce qu'en croyant la religion, il faudrait pratiquer l'humilité qu'il dédaigne. La foi le repousse, parce que l'orgueil de ses pensées est in-

compatible avec la soumission qu'elle exige. Dès que la foi est le partage des humbles, il est naturel, il est juste que la chute dans la foi soit le sort des superbes. Il est naturel qu'en s'écartant de la route on s'éloigne du terme : il est juste que le châtiment naisse de la faute. L'orgueilleux a prétendu tout soumettre à sa raison : il a méconnu son Dieu; Dieu ne se fera pas connaître à lui : *Il a dit au Seigneur : Retirez-vous de nous, nous ne voulons pas de la science de vos voies. Dixerunt Deo : Recede a nobis, scientiam viarum tuarum nolumus.* (*Job*, XXI, 14.) Dieu pour le punir, l'exauce : *Et vix eis cum recessero ab eis* (*Osee*, IX, 12); et pour avoir voulu sonder l'inaccessible majesté, il sera accablé du poids de sa gloire : *Scrutator majestatis opprimetur a gloria.* (*Prov.*, XXV, 17.)

Voyez l'orgueil qui engendra l'incrédulité se manifester dans les titres pompeux dont elle se décore. Ses apôtres se proclament hautement les libérateurs du genre humain, qu'ils affranchissent de la superstition; les bienfaiteurs de l'humanité, à qui ils apportent le bonheur; les apôtres de la vérité, qu'ils répandent sur la terre. Ils s'arrogent exclusivement la qualité de philosophes; et peut-être avons-nous à nous reprocher trop de facilité à leur accorder ce titre fastueux qui a pu contribuer à leur succès. Eux philosophes! Ah! la philosophie est l'usage de la raison : elle n'en est pas l'abus. Certes, il fallut une toute autre philosophie que celle dont se vantent les incrédules pour embrasser le christianisme, malgré tous les obstacles qui s'opposaient à son établissement; pour abjurer les préjugés, supporter les mépris, affronter les dangers, subir les supplices, braver les tyrans. La philosophie n'a pas changé depuis ces temps : ce qu'elle fut alors, elle l'a constamment été; elle l'est encore, elle le sera toujours. Dans tous les siècles, le vrai chrétien aura seul droit de dire avec saint Cyprien : C'est nous qui sommes philosophes, non de paroles, mais de fait; non par de vains discours, mais par nos actions. *Nos qui philosophi non verbo sed re, non dictis sed factis sumus.*

Suivez les incrédules dans leurs funestes écrits; vous y verrez encore percer à travers chaque pas, l'orgueil qui causa leur erreur et qui ne contribue que trop à la propager. Car rien n'est plus propre à en imposer à la multitude que ce ton affirmatif et impérieux qui commande l'opinion et interdit le doute. Il suppose la conviction intime de celui qui l'emploie, et par cela seul il l'inculque aux autres. On ne persuade jamais mieux que lorsqu'on a l'air profondément persuadé; et le plus sûr moyen de bannir toute incertitude est de n'en montrer aucune.

Permettez-moi, à cet égard une comparaison peu digne peut-être de la gravité de mon ministère, mais que vous me pardonnerez à raison de son extrême justesse. Vous avez été souvent étonnés du prodigieux succès qu'obtiennent, dans vos rues et dans vos places publiques, ces hommes adroits qui attirent autour d'eux la multitude par l'attrait de la curiosité, l'amusent par leur volubilité, l'entraînent par leur véhémence, et finissent par lui faire acheter, à grands frais, des remèdes dans lesquels souvent elle n'a point de confiance. Tout leur art consiste dans l'audace de leurs assertions. C'est l'assurance imperturbable de leur ton, l'autorité avec laquelle ils garantissent l'effet infaillible de leurs secrets, qui abuse la crédulité, séduit la simplicité, fixe l'indécision, dissipe la méfiance, en impose à la malignité, et finit par triompher même de la prévention. Il en est absolument de même de la prédication de nos modernes incrédules; c'est la même charlatanerie, la même confiance dans le ton, la même arrogance dans les manières, la même jactance dans les discours; et, je l'ajoute avec douleur, c'est trop souvent le même succès.

J'ouvre au hasard les ouvrages des incrédules, et qu'y vois-je? Vous me rendrez témoignage, ô vous, s'il en est dans cet auditoire, qui avez jeté les yeux sur ces écrits pestilentiels. Au lieu de ce ton de simplicité et de candeur qui caractérise la vérité, et dont nos livres saints offrent un modèle si pur, j'y trouve ce ton emphatique et obscur des oracles; le ton tranchant de la présomption, le ton arrogant de la hauteur, le ton suffisant de la légèreté, le ton méprisant de l'orgueil. Mettent-ils en avant un principe, c'est un axiome : le révoquer en doute serait insulter à la raison. Présentent-ils un raisonnement, il est terrassant : il faut être de la plus stupide ineptie ou de la plus insigne mauvaise foi pour n'en pas demeurer convaincu; et tandis qu'ils exaltent ainsi leurs propres productions pour attirer sur elles l'admiration du vulgaire, ils versent le mépris le plus insultant sur tout ce qui combat leurs systèmes : ils traitent sans cesse les preuves du christianisme de vains arguments qui ne valent pas la peine d'être réfutés, les mystères d'absurdités révoltantes, les miracles de fables ridicules, le témoignage des apôtres d'impostures grossières, les sacrements de pratiques superstitieuses, le zèle religieux de fanatisme, les frayeurs de l'autre vie de peurs d'enfants. Est-ce ainsi, chrétiens, que s'exprime la vérité? Est-ce là le ton avec lequel il lui convient d'être présentée ou défendue? La vérité, grande par elle-même, brillante de son seul éclat, ornée de sa simplicité, dédaigne ce vain étalage : elle est confiante sans présomption, digne sans arrogance, noble sans fierté, modeste sans timidité : elle ne promet pas faiblement la conviction, elle la donne. C'est à l'erreur à employer l'effronterie; de tels moyens sont dignes d'une telle cause et lui sont nécessaires : ils remplacent les raisons et peuvent faire croire qu'il en existe, et s'ils sont impuissants contre la plus saine partie du genre humain, ils ont une influence sur la plus nombreuse.

Il était impossible que des maximes aussi perverses n'excitassent pas des réclamations. N'eussent-elles que leur opposition aux principes reçus depuis tant de siècles, elles ne pouvaient manquer d'éprouver de la résistance. C'est ici surtout que l'incrédulité se démasque par sa hauteur et décèle la vanité qui l'engendre. Tels que l'on voit des éléments de nature contraire, placés dans le même vase, se mettre en fermentation, et bientôt déborder avec effervescence ou détonner avec fracas, tel on voit l'orgueil de l'incrédulité, irrité par la contradiction, se soulever avec fureur, se répandre au dehors et éclater en invectives violentes.

Les écrits de ces philosophes sont remplis des épithètes les plus amères; les inculpations les plus odieuses y sont répétées à chaque page; les qualifications de stupidité, de démence, d'imbécillité, de folie, d'hypocrisie, d'imposture, de friponnerie, y sont continuellement prodiguées aux défenseurs de la vérité et de la vertu. Ils ont placé leurs injures jusque dans les titres de de leurs livres; c'est surtout sur la tribu sainte qu'ils dirigent leurs traits, qu'ils versent leur fiel. Gardez-vous, chrétiens, d'imaginer que mon intention soit de me plaindre de cette haine qui, en nous poursuivant, nous honore. O vous, portion si précieuse de cette assemblée, chers et fidèles coopérateurs, victimes honorables de la foi que vous avez défendue, qui, après avoir soutenu la religion par vos travaux, la faites admirer dans votre courage, non, il n'entre point dans vos esprits d'élever des plaintes contre cette aveugle fureur qui, après vous avoir dépouillés et proscrits, vous poursuit encore de ses calomnieuses inculpations. Le divin maître qui vous envoya vous promit en même temps que ses nombreux ennemis seraient constamment les vôtres. Ah ! leurs persécutions assurent votre bonheur; et, en attendant, leurs calomnies font votre gloire. Ce sont des témoignages solennels de votre fidélité, des preuves non suspectes de votre zèle. Continuons de nous rendre dignes de leur aversion; soyons éternellement l'objet de l'exécration de ces hommes qui ont notre Dieu en horreur, et qu'ils ne cessent de nous poursuivre de leurs insultes ceux qui outragent Jésus-Christ de leurs blasphèmes. Mais non, mes chers frères, vos cœurs forment un vœu plus digne de la charité qui les anime. Que plutôt leur injuste aversion expire avec le principe qui la fit naître; que leurs yeux s'ouvrent à la lumière pour que leurs cœurs se ferment à la haine. En même temps que, comme Josué, vous combattez et vous terrassez leurs vains efforts vous élevez avec Moïse les mains vers le ciel pour en attirer les grâces qui les convertissent; tandis qu'ils lancent sur vous les traits de leur rage, vous suspendez par vos supplications ceux dont la colère divine les menace; et du plus profond abîme du malheur où vous a plongés leur cruel acharnement, votre inépuisable charité emploie encore à leur bonheur le seul moyen qu'ils n'ont pu vous ravir.

Achevons, chrétiens, et passons à la dernière cause qui a propagé l'incrédulité; c'est la légèreté de l'esprit.

TROISIÈME PARTIE

L'incrédulité se glorifie d'avoir eu pour apôtres plusieurs des plus beaux esprits de ce siècle : je ne lui contesterai pas ce frêle avantage. Oserait-elle mettre en parallèle ce petit nombre d'hommes vraiment distingués par leurs talents, qui, dans ces derniers temps, ont dévoué leurs plumes à l'irréligion, avec cette longue suite de génies supérieurs qui avaient illustré les siècles précédents? Ces hommes d'immortelle mémoire, devant qui les bornes de la raison humaine semblent s'être reculées, dont les sublimes productions feront à jamais l'admiration et l'étonnement, le modèle et le désespoir de toutes les générations, ne faisaient pas difficulté d'abaisser la hauteur de leur esprit devant les saintes vérités de la religion; ils croyaient même honorer leur raison en l'humiliant sous le joug sacré de l'autorité. Leur foi soumise à la fois et éclairée, ou plutôt soumise parce qu'elle était éclairée, était aussi simple que celle du fidèle le plus obscur, aussi humble que celle du plus religieux solitaire.

La légèreté de l'esprit n'a pas produit tous les incrédules, puisqu'il y en a quelques-uns qu'il serait injuste d'accuser de ce défaut; mais pour se convaincre que le plus grand nombre d'entre eux a été entraîné par cette cause, il suffit de considérer quels sont presque tous les disciples et même les apôtres de l'incrédulité. Sont-ce des esprits appliqués, réfléchis, accoutumés à balancer des raisonnements, à en tirer les conséquences, à rapprocher les vérités pour en composer des systèmes? Ont-ils étudié profondément les questions qu'ils se permettent d'agiter? Se sont-ils retirés dans le silence de la solitude pour les méditer loin des distractions? Ont-ils cherché à épurer leurs cœurs, pour que les passions n'offusquassent pas leur jugement? Vous m'avez déjà répondu dans votre esprit, vous tous qui avez été à portée de rencontrer et d'apprécier ces suppôts de l'irréligion; leur inconstance, qui n'a pu manquer de vous frapper, vous a convaincus qu'ils ne sont devenus incrédules que par légèreté.

J'appelle incrédules par légèreté tous ceux qui sont incapables de réfléchir leur incrédulité, soit que la nature leur en ait refusé les moyens, soit que leurs facultés naturelles aient été affaiblies par le défaut d'usage ou abruties par la débauche.

J'appelle incrédules par légèreté ces esprits paresseux qui aiment mieux donner un assentiment que se livrer à une discussion; qui trouvent commode de recevoir d'autrui des opinions toutes formées, et

doux d'accepter celles qui favorisent leur penchant.

J'appelle incrédules par légèreté ces têtes dissipées qui, n'ayant d'autre élément que le plaisir, d'autre occupation que de varier et de faire succéder les uns aux autres leurs amusements, ne trouvent pas dans toute leur vie un moment pour l'étude et la réflexion.

J'appelle incrédules par légèreté ces enthousiastes que quelque autorité séduisante a engoués; qui, en se soustrayant à l'Evangile, ne font que changer de joug, et qui ne se révoltent contre Jésus-Christ que pour se donner des maîtres selon leurs désirs.

J'appelle incrédules par légèreté ces incrédules d'imitation et de bon ton qui ont porté la fureur de la mode jusque dans la religion, qui affichent l'incrédulité parce qu'ils l'ont trouvée reçue dans leurs sociétés; qui, dans d'autres lieux, eussent été religieux, qui le redeviendront encore si jamais il est du bon air de croire.

J'appelle incrédules par légèreté ces philosophes adolescents qui, marquant leur frivolité par leur suffisance, vous entretiennent gravement de leur expérience, vous présentent d'un ton d'oracle le résultat de leurs profondes réflexions; vous assomment de leur immense érudition puisée dans les brochures du jour. Ils ont tout vu, tout lu, tout examiné, tout considéré, tout discuté, tout pesé; et de leurs nombreuses assertions, la seule qui soit véritable, c'est ce qu'ils ont tous décidé.

Enfin, j'appelle incrédules par légèreté toute cette tourbe d'hommes superficiels qui ne s'attachent à aucun système particulier, et dont l'incrédulité consiste à rejeter la loi qui les condamne; qui, incapables d'adopter une opinion, ne savent que suivre un parti; dont les idées flottantes et emportées çà et là par tout vent de doctrine, varient selon les assertions du dernier qu'ils ont lu ou entendu; avançant sans crainte les maximes les plus hardies; reculant sans difficulté quand on leur en fait envisager les conséquences; tous ceux, en un mot, dont l'incrédulité ne repose sur aucun principe; qui ne pourront pas rendre compte du motif qui les y a décidés; qui se font incrédules, ou pour le plaisir de l'être, ou pour la vanité de le paraître, ou dans la crainte d'être obligés de pratiquer ce qu'ils croiraient. Toute leur science se réduit à un jargon emprunté de leurs oracles, avec lequel ils s'érigent en docteurs, sans comprendre ni les choses dont ils parlent, ni celles même qu'ils affirment. *Conversi sunt in vaniloquium, non intelligentes neque quæ loquuntur, neque de quibus affirmant.* (I *Tim.* I, 6.)

Et moi, j'ose contester à de tels hommes leur prétention d'incrédulité. Ils ne sont pas véritablement incrédules, ils veulent l'être. Ils ne croient pas réellement que la religion soit fausse, ils le souhaitent. Ils ne nient pas dans le fond de leur cœur l'existence d'un Dieu vengeur du crime, ils le craignent; et leur esprit irréfléchi, qui n'a jamais su se rendre compte d'un sentiment, prend aveuglément ses désirs pour des opinions.

Quand, dans une affaire d'une très-haute importance, l'homme raisonnable aperçoit des motifs d'être incertain, il cherche à les approfondir; il travaille à dissiper ses incertitudes, à éclaircir ses doutes, à résoudre ses difficultés. Mais ces prétendus incrédules, dans leur éternelle dissipation, ne sont jamais occupés qu'à écarter de leur esprit toute réflexion, qu'à se délivrer de l'embarras de penser, qu'à s'éviter la fatigue de raisonner. Peuvent-ils prétendre qu'ils ont été décidés par des raisons, ces êtres inappliqués qui n'ont jamais eu le courage d'entreprendre l'examen d'une raison.

Pour vous faire connaître sûrement l'influence qu'a eue la légèreté d'esprit sur l'incrédulité moderne, je n'ai besoin que du témoignage des incrédules eux-mêmes. Cette dernière cause de leur irréligion, de même que toutes les autres, se manifeste clairement dans leurs écrits. On y voit continuellement la raillerie substituée au raisonnement, et le ridicule mis à la place de la discussion.

Il ne vous est pas difficile, chrétiens, de sentir combien est déplacé, dans une matière aussi grave, le ton de la plaisanterie. Certes, si jamais la raison humaine fut appelée à traiter des objets qui exigeassent toute la force de l'esprit, toute l'étendue des connaissances, toute la profondeur des réflexions, c'est lorsqu'elle s'est élevée à ces grandes méditations qui lui découvrent son origine, sa fin, les moyens de répondre à l'une et d'atteindre à l'autre; qui lui développent ses relations avec son auteur, ses rapports avec ses semblables, qui l'instruisent de l'universalité de ses devoirs, qui posent les fondements de ses espérances, qui ouvrent les sources de son bonheur, enfin dont dépend, et pour le temps et pour l'éternité, toute la suite de ses destinées. Et les incrédules imaginent de discuter ces grands objets avec des plaisanteries, et ils prétendent décider ces vastes questions avec des bons mots! Quelle idée ont-ils donc eux-mêmes de leur cause, ceux qui, pour la soutenir, ont recours à d'aussi méprisables moyens? S'ils ont des raisons solides à produire, croient-ils leur donner du poids pour ces saillies légères? S'ils n'en ont point, pensent-ils que des railleries pourront en tenir lieu?

C'est là, mes frères, précisément leur espoir. Ils se flattent de suppléer, par le fil de leurs bons mots, à ce qui manque de force dans leurs raisonnements; et, sentant qu'ils ne peuvent éclairer, ils cherchent à éblouir. Le ridicule est aussi propre à attaquer la vérité qu'à combattre l'erreur. On le vit aussi souvent flétrir la vertu que démasquer le vice. C'est cette espèce d'armes qu'il faut aux incrédules, dans la

guerre opiniâtre qu'ils font à la religion. Leurs frivoles arguments ne soutiendraient pas le choc des preuves victorieuses qui défendent le christianisme. Des attaques légères leur promettent plus de succès; aussi les ont-ils prodigieusement multipliées. On a vu les matières les plus graves agitées dans des brochures superficielles; les principes les plus sérieux combattus dans des contes; les raisonnements les plus abstraits discutés dans des vers. On a vu les histoires saintes parodiées; les maximes religieuses travesties; les faits, les miracles, les mystères, les sacrements, les vertus chrétiennes, les ministres, tout ce que la religion consacre, tout ce qui a été l'objet des respects de dix-huit siècles, est devenu dans celui-ci le sujet des chansons, des épigrammes et de tous les genres de raillerie.

Comment donc un moyen en lui-même si petit et si vil, si propre à décrier la cause qui l'emploie, a-t-il pu la servir utilement? C'est de la légèreté de l'esprit qu'il a obtenu son prodigieux succès. Une raillerie est sur le vulgaire plus puissante qu'une raison. La nombreuse partie des hommes n'est pas en état de saisir la marche pénible du raisonnement; mais un bon mot est à la portée de tous les esprits; il n'a besoin pour se faire comprendre ni de pénétration ni de recherches; il frappe même d'autant plus qu'on en sent moins le faible, et il présente l'apparence d'un raisonnement à l'homme incapable d'en faire.

Et même parmi ceux qu'une éducation plus cultivée place au-dessus du vulgaire, combien en est-il qui sont plus frappés, plus entraînés par une raillerie que par une raison! C'est un défaut, malheureusement trop commun dans cette classe, de se piquer plus d'esprit que de jugement, et d'avoir plus de prétention à la vivacité qu'à la justesse. Est-il étonnant que de tels hommes soient plus disposés à être séduits qu'à être persuadés, et qu'une plaisanterie, qui s'adapte à la tournure de leur esprit, qui flatte leur inclination, qui seconde leur malignité, leur fasse plus d'impression qu'un raisonnement dont ils font peu de cas.

Ils avaient trop bien calculé l'influence dangereuse de ce moyen, les hommes artificieux qui ont entrepris la corruption du genre humain. L'exemple de leurs devanciers, des Hobbe, des Vannini, des Spinosa, dont les écrits inconnus du vulgaire languissent dans la poussière des bibliothèques, leur avaient appris l'impuissance du raisonnement contre la religion, et le danger de l'ennui vis-à-vis de la multitude des lecteurs. Semblable au serpent qui se rajeunit en changeant de peau, l'incrédulité, en changeant de ton s'est renouvelée. Ses objections surannées, reproduites sous une autre forme, ont paru nouvelles; la curiosité a recherché ses plaisanteries; l'oisiveté a recueilli ses bons mots; la légèreté s'est réjouie de ses saillies; la malignité a applaudi à ses épigrammes; des écrits, ce ton léger a dû passer rapidement dans les sociétés; il met les matières les plus abstraites à la portée des conversations les plus frivoles; il rabaisse les sujets les plus relevés au niveau des esprits les plus communs; il procure les moyens de briller à ceux que la nature en a dépourvus; il donne même quelquefois l'air de la profondeur aux êtres les plus superficiels. S'il n'a pas toujours le don de persuader, il a le mérite plus recherché de séduire, et quelquefois même l'avantage d'en imposer. Combien de fois l'homme raisonnable et honnête, et peut-être vous-mêmes qui m'entendez, avez-vous contenu l'indignation qu'excitait en vous le jargon de l'impiété par la crainte de devenir le but d'un sarcasme ou la victime d'un ridicule!

Un autre grand succès que l'incrédulité avait espéré et qu'elle a obtenu de son ton badin et railleur, a été d'affaiblir par degrés le respect pour la religion. Malheureuse légèreté de l'esprit humain! ce mélange de la fade plaisanterie avec ce qu'il y a de plus sacré ne devrait inspirer que le dégoût, et cependant il amollit quelquefois des âmes même sensées et vertueuses. La répétition fréquente des sarcasmes de l'impiété, au lieu d'augmenter l'indignation qu'ils inspiraient d'abord, la diminue; on s'y habitue sans s'en apercevoir; on s'y familiarise sans penser à s'en défendre; on finit par s'en trouver moins révolté, sans en connaître la cause. Et c'est ainsi qu'insensiblement et graduellement s'est altérée cette antique et précieuse vénération des objets sacrés qui avaient été si longtemps parmi nous le premier fondement de l'autorité, le premier mobile de la vertu, le premier frein du vice.

O jours de nos pères! jours heureux, qu'êtes-vous devenus? Nos saintes vérités imprimaient à tous les esprits une respectueuse terreur; la conscience repoussait avec une religieuse indignation jusqu'à la pensée du doute; l'incrédule, si par hasard il s'en rencontrait quelqu'un, était regardé avec étonnement et reçu avec répugnance. La foi était l'arche mystérieuse qu'on ne pouvait toucher sans crime, sur laquelle on osait à peine lever les yeux. Foi pure et simple de nos ancêtres, daignerez-vous encore revenir parmi leurs descendants? Accoutumés au langage de l'impiété, familiarisés à ses blasphèmes, peut-être même amusés de ses railleries, ont-ils conservé des cœurs assez purs pour vous recevoir? Avez-vous condamné, et la génération qui vous dédaigna, et toutes celles qui doivent la suivre, à l'affreux malheur de vous avoir perdu pour toujours? O mon Dieu! si vous avez résolu de punir notre irréligion, notre indifférence, notre coupable légèreté, daignez nous choisir un châtiment moins rigoureux. Dieu qu'adoraient nos pères, nous revenons à vous, nous voulons vous servir avec cette droiture de cœur, cette pureté d'intention, cette simplicité de foi que vous chérissiez dans eux. Accordez-nous la grâce

de reporter un jour dans notre malheureuse patrie ces vertus précieuses dont elle se glorifiait autrefois, afin qu'instruite par ses fautes, purifiée par ses malheurs, régénérée par son repentir, elle puisse présenter encore à vos regards un objet digne de vos miséricordes. Ainsi soit-il.

SERMON III.

SUR LES EFFETS DE L'INCRÉDULITÉ, RELATIVEMENT AUX LUMIÈRES ET AU BONHEUR.

Lux orta est justo et rectis corde lætitia. (*Psal.* xcvi, 11.)

La lumière s'est levée sur le juste, et la joie a été donnée à ceux qui ont le cœur droit.

C'est dans le jour solennel dont nous célébrons la mémoire, que cette lumière des justes et cette joie des cœurs droits ont commencé à se répandre. C'est avec la religion de Jésus-Christ qu'elles ont fait leur entrée dans l'univers. Et c'était en envisageant dans un esprit prophétique le progrès de cette religion auguste, que le saint roi d'Israel les annonçait à la terre. Mais ces dons précieux descendus du ciel sur le christianisme, l'incrédulité s'efforce de les anéantir avec lui. Nous vous montrâmes dernièrement quelles sont les causes honteuses auxquelles l'irréligion doit son origine. J'entreprends aujourd'hui de vous faire voir ses funestes effets. Pour ne pas nous égarer dans une matière si vaste, je me bornerai aux deux objets que présente mon texte.

La religion chrétienne a répandu de grandes lumières : *Lux orta est justo*. Et l'incrédulité, en la combattant, travaille à les éteindre. La religion chrétienne assure à ceux qui la suivent le vrai bonheur : *Et rectis corde lætitia;* et l'incrédulité, en voulant la détruire, s'efforce de les en priver. Ces deux vérités feront le sujet et la division de cette instruction.

Esprit-Saint! source féconde de toute lumière et de toute consolation, j'implore votre assistance pour défendre vos bienfaits. Daignez bénir mes faibles efforts, et porter dans les cœurs la persuasion que vous répandîtes dans ce grand jour à la voix des apôtres! Je vous en conjure par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme porte en lui même une ardeur innée pour la vérité. A peine sa raison commence à éclore, qu'une curiosité inquiète se développe avec elle et lui fait sentir le besoin de s'instruire. Le cours des années, en le rendant plus capable d'instruction, l'en rend aussi plus avide. Chaque jour il travaille à grossir les trésors déjà amassés de ses connaissances; ne pouvant passer les limites qu'une autorité supérieure a assignées à son esprit, il cherche au moins à les atteindre. Il veut connaître tout l'horizon où sa vue peut s'étendre. Depuis le moment où le flambeau de la raison commence à luire jusqu'à celui où il s'éteint, il le promène avec une continuelle activité sur tous les points de son domaine pour en dissiper toutes les obscurités, et pour y découvrir tout ce qui lui est encore caché. Si l'esprit humain se porte avec une telle vivacité à la contemplation des vérités purement spéculatives, et qui lui sont absolument étrangères, avec quelle ardeur ne doit-il pas s'attacher à la recherche des vérités qui ont avec lui un rapport intime, qui intéressent essentiellement son être, qui lui découvrent son origine, sa nature et sa destination!

L'incrédulité prétendrait-elle, sur ces grands objets, comparer ses systèmes aux enseignements du christianisme? Oserait-elle soutenir qu'en détruisant la religion elle y substitue une doctrine plus claire, plus autorisée, plus certaine? Qu'elle nous déclare donc enfin quelles sont ces vérités nouvelles qu'elle prétend avoir apportées au genre humain. Je parcours les différentes classes d'incrédules, je les vois opposées entre elles, ne s'accordant que pour nier, se divisant dès qu'il s'agit d'établir, ou plutôt n'établissant jamais rien. Ce que l'incrédulité appelle ses systèmes n'est que des dénégations plus ou moins étendues; elle rejette les dogmes chrétiens, mais ne les remplace pas : elle ne met que des doutes partout où le christianisme posait des principes; incapable d'édifier, elle ne s'occupe qu'à détruire. Et voilà toutes les lumières que l'incrédulité du XVIIIe siècle a ajoutées à celles des siècles précédents.

Observons, mes frères, la dangereuse adresse de l'incrédulité. Si aux dogmes qu'elle rejette, elle en substituait d'autres, on pourrait les combattre; on lui demanderait de quelle autorité elle les produit; on exigerait qu'elle en donnât les preuves; on examinerait leurs principes, leur cohérence entre eux, leurs résultats. Mais le silence artificieux dans lequel elle se renferme, ne laisse aucune prise. Il est bien plus facile de proposer des difficultés que de les résoudre, d'altérer l'état d'une question que de l'éclaircir, de dissimuler le vice d'un principe ou la fausseté d'une conséquence que de les démêler. L'incrédulité trouve avantageux de faire une guerre offensive; n'ayant rien à défendre, elle attaque sans cesse.

Elle n'ose pas substituer un nouvel enseignement à la doctrine sainte qu'elle combat, et si elle l'osait, elle ne le pourrait pas. Les instructions sublimes de la religion sont placées à une hauteur où la raison humaine ne peut atteindre par ses propres forces. Ce qu'est Dieu, ce qu'est l'homme, voilà des questions dont la solution excède les facultés de notre esprit livré à lui-même. Et pour qu'il parvienne à connaître ces importantes vérités, il est nécessaire qu'elles descendent du sanctuaire auguste où elles sont renfermées.

Mais quoi! tous ces grands principes, dont nous avons obligation à la religion, sont-ils donc tellement inaccessibles à notre raison, qu'elle n'en puisse comprendre aucun? Ce n'est pas là, mes frères, ce que je vous ai annoncé. Non, sans doute, toutes

les vérités chrétiennes ne sont pas des mystères. Il en est que l'esprit humain comprend clairement quand elles lui sont présentées par une autorité supérieure, quoique par lui-même il n'ait pas la force de les atteindre. Combien d'objets placés à une trop grande distance échappent à notre vue, que vous apercevez lorsqu'on vous les indique! Notre intelligence, trop faible pour s'élever à la hauteur des choses célestes, est cependant capable de saisir celles que la révélation rabaisse à sa portée.

L'incrédulité prétend faire honneur à la raison de ses hautes connaissances; elle cite avec emphase quelques-unes des productions de ses apôtres, où les grands principes sur l'excellence de la nature de Dieu, sur la spiritualité et l'immortalité de l'âme, sont véritablement développés avec toute la force du raisonnement toute la pompe de l'éloquence. Arrêtez, téméraires, et gardez-vous de vous arroger ce qui ne vous appartient pas. Ce que vos écrits renferment de vrai, de solide, de lumineux sur ces objets importants, au nom de Jésus-Christ, je le réclame. Vous l'avez puisé dans son Evangile; vous vous armez contre la révélation de ses propres bienfaits, et votre audacieuse révolte ne peut employer contre Dieu que ce que vous avez reçu de sa libéralité.

Non! pour discerner ce que l'esprit humain a acquis par lui même de ce qu'il doit à la révélation, il n'est pas juste de considérer ce qu'il a produit depuis que la révélation l'a instruit. Remontez à ces temps où la raison seule éclairait les esprits; c'est là que vous trouverez la juste mesure. Examinez le point où elle était lors de l'avénement de Jésus-Christ, et le point où Jésus-Christ l'a élevée. Comparez ce qu'elle a produit avec ce qu'il a enseigné.

Ce fut une disposition particulière de la Providence, qui, dans l'ordre des temps, fit marcher la philosophie avant la religion. L'Esprit-Saint lui-même nous l'apprend. Il a fallu (ce sont les propres expressions du *Livre de la Sagesse*), il a fallu, non-seulement que des esprits éclairés, passant les bornes prescrites, tombassent dans l'ignorance des vérités utiles; mais encore que le souvenir de leurs erreurs se perpétuât dans la mémoire des hommes, afin que leur égarement ne pût être dissimulé. (*Sap.*, X, 8.) Jésus-Christ s'est fait précéder dans le monde par les plus beaux génies dont le monde se glorifie, pour faire connaître l'étendue et les bornes de l'esprit humain. Il a voulu que la raison acquît par ses propres efforts la conscience de sa faiblesse, et ne pût jamais s'attribuer l'honneur des connaissances qu'il venait lui apporter. Il s'est présenté à la terre dans le siècle des plus brillantes lumières, afin qu'elles éclaircissent le triomphe de la foi. Que la nature s'épuise donc pour enfanter les talents les plus étendus qui puissent exister parmi les hommes; que les génies les plus vastes dont l'histoire des siècles fasse mention, multiplient leurs travaux pour découvrir les grandes vérités qui unissent la terre au ciel, et qui rapprochent l'homme de son auteur; quel sera l'effet de tant de grands efforts, le fruit de tant de profondes méditations, le produit de tant de savantes veilles? Examinez, chrétiens, et jugez les résultats.

Le dogme fondamental de l'existence de Dieu n'avait pas, à la vérité, péri parmi les hommes, soit que les traditions primitives en eussent conservé la mémoire, soit plutôt qu'un sentiment inné rappelle si fortement l'homme à son auteur, qu'il lui soit impossible de l'oublier entièrement. Mais combien cette grande vérité s'était obscurcie dans les siècles de la philosophie! Plusieurs de ces précepteurs de l'humanité s'étaient précipités dans l'athéisme; et le plus beau génie de l'antiquité, qui, aux palmes de la plus brillante éloquence, joignait celle de la philosophie la plus raisonnable qui fût alors, discutant cette importante question dans son traité de la nature des dieux, finit par ranger l'existence d'un Dieu au rang des opinions probables.

Mais si Dieu n'était pas entièrement ignoré, il était universellement méconnu. L'esprit humain, dans sa plus haute élévation, ne pouvant atteindre à l'idée de l'infini, et concevoir dans un seul être des perfections sans nombre et sans bornes, imagina de les diviser. Chaque attribut de la divinité devint une divinité particulière. Bientôt, les dieux se multipliant au gré de toutes les imaginations, l'univers, ce vaste temple que Dieu a bâti pour sa gloire, se remplit de toutes les espèces d'idoles. Les astres, les animaux, les plantes, tout fut érigé en divinité; il n'y eut pas même de passion et de vice qui n'obtînt des autels, et qui ne reçût les hommages de l'homme. Ce roi de la nature se prosterna servilement devant les objets les plus vils et les plus honteux. Les philosophes eux-mêmes, entraînés dans l'erreur commune, donnèrent et l'exemple et le précepte de la plus stupide des superstitions. Le flambeau de la philosophie, qui avait répandu de si vives lumières sur les sciences naturelles, n'apporta auprès des vérités célestes qu'une vapeur noire et infecte, qui redoubla encore l'obscurité dont elles étaient environnées.

Soleil de vérité, levez-vous! du haut de votre firmament faites descendre sur la terre votre lumière incréée! Il n'y a que votre éclat qui puisse dissiper d'aussi épaisses ténèbres! Dieu seul peut nous faire connaître Dieu. Paraissez, Seigneur, et à votre approche toutes ces ombres s'évanouiront, et la terre se remplira de votre gloire: *Vivo ego, et implebitur gloria Domini universa terra.* (*Num.*, XIV, 21.)

Ce Dieu inconnu de la savante antiquité, à qui Athènes éleva des autels, et qu'elle révérait en l'ignorant, nous le connaissons maintenant. Il ne reste plus de doutes sur son existence, plus de difficultés sur son unité, plus d'incertitudes sur ses diverses qualités. Notre raison étonnée se prosterne devant

ses infinies perfections; mais elle les reconnaît. Elle reconnaît même qu'il ne pourrait pas être différent, et que si un seul de ses ineffables attributs lui manquait, il cesserait d'être Dieu.

Cette connaissance si sublime et si utile à la fois de la Divinité, c'est à notre Dieu que nous la devons. La voix puissante qui, dans l'origine des temps, ordonnait à la lumière d'être, la fit sortir du sein des ténèbres, est encore celle qui, dans les temps marqués par sa sagesse, a fait briller dans nos cœurs une clarté aussi vive, les a illuminés de la science de Dieu, et les a éclairés par la présence de Jésus-Christ. *Deus qui dixit de tenebris lumen splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris ad illuminationem scientiæ claritatis Dei in facie Christi Jesu.* (II *Cor.*, IV, 6.)

Dans la science de Dieu, l'homme puise la connaissance de son propre être. Sa raison lui montre bien qu'il ne s'est pas formé lui-même; mais elle n'est pas capable de lui apprendre comment il a été formé : elle sent sa double impuissance, et à se donner l'être, et à expliquer d'où elle l'a reçu. La philosophie n'avait donné sur ce point important que des notions vagues, obscures, incertaines; elle n'avait pu s'élever jusqu'à l'idée de la création; le passage du néant à l'être, ce prodige de toute-puissance n'était ni connu ni même soupçonné de l'antiquité païenne; les langues n'avaient pas de termes pour l'expliquer, parce que les esprits n'en concevaient pas la pensée. Pour résoudre le grand problème de l'origine des choses, les philosophes avaient imaginé un chaos, avec lequel ils ne faisaient que reculer la difficulté, puisqu'ils ne lui assignaient point d'origine. Le véritable chaos, c'était leurs systèmes, aussi confus que déraisonnables.

Toutes ces obscurités qu'avait laissées la raison, qu'avait entretenues la philosophie, la révélation les dissipe : elle nous montre le Très Haut, Tout-Puissant et Créateur : *Unus est Altissimus Creator, Omnipotens.* Il commande, et au seul acte de sa volonté le néant obéit; les êtres qui n'existaient pas se présentent à sa voix qui les appelle; le ciel et la terre sont créés : *In principio creavit Deus cælum et terram.* (*Gen.*, I, 1.) Les livres saints fixent l'époque de ce grand événement : ils en rapportent la manière. L'univers, l'homme, la religion sortent en même temps du sein de Dieu; leur origine s'unit et s'identifie, et de ce moment l'Esprit-Saint dicte leur histoire commune.

L'homme y apprend qu'il a été créé à l'image de Dieu : *Creavit Deus hominem ad imaginem suam.* (*Ibid.*, 27.) Cette vérité lui explique ce qu'il sentait confusément, ce que sa raison ne lui indiquait qu'imparfaitement; que tout son être ne consiste pas dans cette masse de matière qui se traîne pesamment sur la terre; que son corps est animé par une substance plus noble, et qu'étant fait à la ressemblance de Dieu, qui est un pur esprit, il y a dans lui un esprit et une émanation du Tout-puissant qui lui donne l'intelligence : *Spiritus est in hominibus, et inspiratio omnipotens dat intelligentiam.* (*Job*, XXXII, 8.)

Ce dogme important de la spiritualité de l'âme était presque universellement inconnu avant la venue de Jésus-Christ. Quelques esprits plus élevés étaient parvenus à le soupçonner plutôt qu'à le connaître; mais, renfermé dans un petit nombre d'écoles, il y était affaibli par des doutes et obscurci par des fables. Le propre de la religion est d'imprimer à tout ce qu'elle enseigne son caractère de clarté, de certitude et d'universalité. Elle présente la vérité, et les obscurités s'évanouissent; elle la définit, et les doutes disparaissent; elle la répand, et l'univers l'adopte.

En révélant à l'homme sa nature, elle concilie la contradiction qu'il sent au dedans de lui-même, sans pouvoir ni la lui expliquer ni la nier; car le monde moral présente, comme le monde physique, les traces d'un grand bouleversement. L'âme de l'homme, de même que la terre qu'il habite, offre des contrastes frappants; des hauteurs imposantes à côté d'abîmes profonds; une soif ardente du bonheur, avec l'épreuve presque continuelle du malheur; un amour vif de la vérité, avec la chute fréquente de l'erreur; un goût passionné pour la vertu, avec le penchant rapide vers le vice. La religion explique toutes ces disparates, lève toutes ces difficultés. L'homme n'est plus aujourd'hui tel qu'il sortit des mains de son Créateur; les suites de son péché se sont mêlées en lui aux restes de sa primitive innocence, heureusement réparée. Il est devenu un composé des dons de la miséricorde et des fléaux de la justice; et sur son front, où sont empreints les traits de sa grandeur, il porte la cicatrice de sa plaie. Il était impossible à la raison de découvrir ces grandes vérités, puisque la révélation elle-même, en les enseignant, y laisse encore des mystères. Le plus sublime effort de la philosophie fut d'apercevoir ces oppositions de la nature humaine, et le chef-d'œuvre de la sagesse, de reconnaître son impuissance à les concilier.

La raison avait pénétré plus avant dans la connaissance de la fin de l'homme que dans celle de sa nature; elle était parvenue jusqu'à la notion d'une vie future, qui lui apporte le prix de ses vertus ou la peine de ses vices. Mais cette vérité salutaire n'avait été aperçue que de loin, et bien imparfaitement. Ignorée dans quelques lieux, contestée dans d'autres, réduite ici au simple doute, là élevée à la probabilité, partout où elle était reconnue, elle était altérée, défigurée par les imaginations les plus ridicules. Mais le Dieu des chrétiens leur a révélé tout le secret de sa justice. Tandis que le corps rentre dans la terre dont il fut formé, l'esprit retourne au Dieu qui le créa. *Revertatur pulvis in terram suam unde erat, et spiritus redeat ad Deum qui dedit illum.*

(*Eccle.*, XII, 7.) Le christianisme réforme toutes les idées fausses, rectifie les inexactes, éclaircit les obscures, fixe les incertaines. La raison indique que l'âme est incorruptible, la foi enseigne qu'elle est immortelle; la raison annonce une vie future, la foi en donne la promesse positive; la raison présente vaguement des récompenses ou des peines, la foi en détermine la nature, l'étendue, la durée; enfin la foi consolide et complète en quelque sorte la doctrine précieuse de l'immortalité de l'âme par le dogme, inaccessible à tous les efforts de la raison, de la résurrection des corps.

En arrachant à l'homme sa religion, en le réduisant aux simples lumières de la raison, l'incrédulité le dépouille de toutes les connaissances dont l'avait orné la révélation. Car, si le christianisme n'est pas véritable, tous les dogmes qu'il a ajoutés aux enseignements de la raison sont des erreurs. Incrédules, voilà donc votre bienfait envers l'esprit humain, c'est de le faire rétrograder vers son antique ignorance, et de le replonger dans les ténèbres dont Jésus-Christ l'avait retiré. Et c'est là ce que vous appelez éclairer l'univers! Votre anathème est prononcé par l'Esprit-Saint; vous vous êtes aveuglés volontairement; votre première punition sera d'être livré à votre aveuglement. *La lumière*, dit Job, *s'obscurcira dans la demeure de l'impie, et le flambeau qui brillait sur lui s'éteindra : « Lux tenebrescet in tabernaculo impii, et lucerna quæ super eum est exstinguetur.»* (*Job*, XVIII, 6.) *Ils iront à tâtons comme dans une épaisse obscurité, la justice divine les fera errer de côté et d'autre comme des hommes dans l'ivresse : « Palpabunt quasi in tenebris et non in luce; et errare faciet eos quasi ebrios. »* (*Job*, XII, 25.)

Mais nous qu'éclaire Jésus-Christ, la lumière du monde, nous sommes le peuple heureux dont parle le saint précurseur, ce peuple qui marchait dans les ténèbres et qui a vu une grande lumière : *Populus qui ambulabat in tenebris vidit lucem magnam.* (*Matth.*, IV, 16.) Assis autrefois dans la région de l'ombre de la mort, nous avons vu se lever sur nous une brillante clarté : *Sedentibus in regione umbræ mortis, lux orta est eis.* (*Ibid.*) Notre foi nous a rendus, comme dit le grand Apôtre, les fils de la lumière, les enfants du jour. Vous n'appartenez plus à la nuit et aux ténèbres. Marchez donc comme les enfants de lumière. *Ut filii lucis ambulate.* (*Ephes.*, V, 8.) Marchez à la lueur éclatante de ce flambeau qu'une main céleste porte devant vous. Elle assurera vos pas, les dirigera, et les amènera au terme auquel vous aspirez, au bonheur que vous ne pouvez trouver que dans la religion et par la religion.

SECONDE PARTIE.

Pour prouver que la religion seule peut faire le bonheur de l'homme, je pourrais établir que le bonheur pur, essentiel, suprême, n'appartient pas à cette vie, qu'il réside dans le sein de Dieu, qui en couronne ses élus, et qu'il ne s'obtient que par une vie religieuse. Mais cette discussion me donnerait trop d'avantage sur les incrédules. Ainsi, je me bornerai à parler de la mesure de bonheur qui nous est accordée sur la terre, et à soutenir que, même dans ce monde, il ne peut y avoir de véritable félicité que par la religion.

L'incrédule reproche au christianisme de livrer l'homme au malheur, de le priver de tous les biens par les sacrifices qu'il exige, de l'accabler de tous les maux par les mortifications qu'il impose. D'où le sait-il? Comment peut-il juger d'un bonheur ou d'un malheur qu'il n'a jamais ressenti? Il affecte de déplorer le sort du chrétien, tandis que le chrétien s'en félicite. Il prétend lui contester son bonheur et savoir mieux que lui-même ce qu'il éprouve. Ah! sans doute, l'exercice des vertus chrétiennes doit paraître pénible à des hommes qui, n'osant s'y livrer, ne les ont jamais considérées que de loin et avec terreur. Le timide est effrayé de la seule pensée des combats, qui anime et transporte le courageux. Celui qui ne connaît d'autre plaisir que d'assouvir ses passions n'imagine pas même le plaisir d'en triompher. Malheureux à qui la poursuite d'un bonheur imaginaire fait perdre jusqu'à l'idée du véritable bonheur, essayez de porter le joug du Seigneur avant de prononcer s'il est pesant ou léger. Avant de l'accuser, commencez du moins par le connaître, et bientôt vous cesserez de calomnier. Devenus religieux, vous reconnaîtrez, comme tous ceux qui le sont, que les sacrifices de la religion ont des compensations surabondantes; ses pertes, des dédommagements : ses privations, des jouissances; ses afflictions, des douceurs; ses mortifications, des charmes.

Pour connaître l'influence de la religion et de l'incrédulité sur le bonheur et sur le malheur, considérons l'homme successivement dans les deux états de prospérité et d'adversité. Voyons lequel, du chrétien ou de l'incrédule, jouit plus abondamment de l'une et soutient plus fortement l'autre; lequel a dans le succès une plus grande somme de biens, et dans le revers une moindre masse de maux.

L'idée du bonheur, tel que nous nous le figurons, réunit trois caractères principaux auxquels tous les autres peuvent se rapporter. Nous désirons qu'il soit réel, et non pas seulement imaginaire; pur, et sans mélange de maux; stable, et à l'abri des changements et des vicissitudes. Or je prétends que la portion de félicité qui compose notre prospérité sur la terre ne peut être réelle, pure, stable, qu'en tant qu'elle participe à la félicité céleste, qu'elle émane du même principe, qu'elle se rapporte au même objet, qu'elle tend au même terme; et je le prouve en comparant le bonheur dont jouit l'homme religieux aux plaisirs que goûte l'incrédule.

La première condition d'un bonheur quelconque, c'est qu'il soit réel et non pas seulement imaginaire. L'imagination cependant a sans doute ses plaisirs. On jouit du bonheur qu'on se figure. L'espérance a des douceurs; l'attente, des charmes; mais tout cela n'est pas véritablement le bonheur. Peut-on raisonnablement donner ce nom à une vaine illusion qu'on poursuit sans lassitude, qu'on touche sans la saisir, que le même souffle qui l'engendra fait aussitôt disparaître. Les plaisirs de pure imagination sont des rêves flatteurs qui amusent le sommeil de la raison et qui s'évanouissent au réveil, emportant souvent avec eux jusqu'à leur souvenir; quelquefois même laissant à leur suite le regret de s'y être vainement livré.

Au reste, si l'incrédule attache un grand prix aux jouissances que son imagination lui procure, peut-il croire que l'homme religieux en retire moins de la sienne? Le désir, l'espoir, l'attente, doivent-ils remuer l'âme moins puissamment lorsqu'ils se portent vers un bonheur sans mesure et sans terme, que lorsqu'ils tendent à des biens passagers et périssables?

Plus heureux par ses espérances, le chrétien l'est-il moins dans la jouissance? Que sont-ils donc ces plaisirs que le monde poursuit si avidement, considérés en eux-mêmes et séparés de l'imagination qui leur prête des charmes? Plus propres à se faire désirer quand on ne les possède pas qu'à contenter celui qui les possède, quand on les a atteints, ils irritent encore les désirs bien plus qu'ils ne les satisfont. L'homme livré à ses passions, au sein même des jouissances, en désire encore de nouvelles, qu'il quittera de même pour courir après d'autres aussitôt qu'il les aura goûtées. Au moment où il croit avoir rempli son cœur, il y retrouve le même vide; après s'être satisfait, il éprouve encore le besoin de se satisfaire. *Le cœur de l'impie*, avec ses passions, *est*, selon l'Esprit-Saint, *comme une mer agitée qui n'a jamais de repos, dont les flots se poussent, se détruisent les uns les autres, et apportent sous les pieds, en débordant, un limon infect*: « *Impius tanquam mare fervens quod nunquam quiescit, et redundant fluctus ejus in conculcationem et lutum. Non est pax impiis, ait Dominus.* » *Il n'y a pas de paix pour les impies, a dit le Seigneur.* (*Isa.*, LVII, 20, 21.)

C'est à ceux qui chérissent sa loi qu'il la réserve: *Pax multa diligentibus legem tuam.* (*Psal.* CXVIII, 165) Remarquez l'expression du Prophète. La paix de l'homme de bien est la réunion de plusieurs paix: *Pax multa.* C'est la paix de l'esprit, qu'aucun doute n'agite; du cœur, qu'aucune passion n'emporte; de l'imagination, qu'aucun désir n'égare; de la volonté, qu'aucun obstacle ne contrarie; du sentiment, qu'aucune peine n'afflige; de la conscience, qu'aucun remords ne tourmente: *Pax multa diligentibus legem tuam.* Autant l'inquiète agitation de l'incrédule, au milieu des biens qu'il a recherchés, décèle leur insuffisance, autant la paisible sérénité du chrétien montre la solidité de son bonheur.

Mais peut-être l'incrédule espèrera-t-il assurer ses plaisirs en les modérant, et en ôter l'amertume en en retranchant l'excès. Il connaît bien mal les passions, celui qui se flatte de les satisfaire et de les contenir en même temps. Toute passion est par sa nature insatiable; elle s'exalte de ce qu'on lui accorde et s'irrite de ce qu'on lui refuse. Mais, je le veux bien encore, il se rencontrera quelque homme privilégié, que des passions moins ardentes, une raison plus éclairée, un caractère plus ferme, pourront, sans le secours même de la religion, rendre maître de ses mouvements; qui pourra de lui-même mettre un frein à ses désirs et des bornes à ses jouissances. Le grand effort de la raison pourra-t-il devenir une vertu commune? Le vulgaire est incapable des profondes réflexions qu'exige la modération dans les plaisirs. La maxime, *use et n'abuse pas*, a pu être la leçon de quelque philosophe; jamais elle ne fut la règle de la multitude.

Et cet homme si rare, ce sage du siècle, qui, par la force de son esprit, sera parvenu à connaître l'utilité de modérer ses plaisirs, aura-t-il acquis par là le bonheur de l'homme vertueux? Il en aura atteint quelque légère portion. Les sentiments, les souvenirs, les espérances, tous ces bonheurs qui appartiennent en propre à la religion, et qu'elle seule peut donner, il ne les connaît pas.

Le chrétien pense-t-il au principe de la prospérité dont il jouit? Elle lui devient encore plus précieuse en songeant que c'est à son Dieu qu'il la doit. Malheureux, qui méconnaissez la religion, il est perdu pour vous ce sentiment si noble et si délicieux qui, en élevant l'âme du juste, la remplit d'une volupté aussi vive qu'elle est pure.

Vous croyez-vous plus heureux que lui par l'usage que vous faites de vos biens? Et pour n'en citer qu'un seul exemple, ce jeu disproportionné à l'état de votre fortune, qui est un scandale pour le public, une insulte à la misère de vos frères, un piége tendu et un appât présenté à la jeunesse, qu'il entraîne à sa ruine, fait-il votre bonheur autant que l'emploi auquel le chrétien a consacré sa fortune? Croyez-vous sa jouissance moins vive que la vôtre, lorsqu'il a versé des secours dans le sein de l'indigence, porté des consolations dans une famille malheureuse, arraché à la séduction une victime que la misère allait y livrer? Comparez et jugez vous-mêmes, je ne demande pas d'autres juges: jugez entre vos plaisirs et les siens.

Quel bien la prospérité peut-elle apporter qui ne soit augmenté, embelli par la religion? Associé à une épouse chérie, le chrétien pense que ses nœuds furent serrés au pied des autels; ils lui deviennent plus chers de ce qu'ils sont sacrés. Le bonheur s'accroît du sentiment du devoir, et l'amour conjugal

s'épure et s'anime à la fois par l'amour divin. Dans les enfants qui doivent le reproduire, il voit l'âge heureux dont Jésus-Christ chérissait l'innocence. Il les forme pour le bonheur auquel il aspire lui-même. Chacun de leurs progrès est un pas vers Dieu, et devient une jouissance pour son cœur. Partout l'idée de Dieu, principe et terme de sa félicité, élève, soutient, réchauffe toutes ses affections, et répand dans son âme une satisfaction continuellement renouvelée. La religion lui donne sans cesse des bonheurs de sentiment; les passions ne procurent que des bonheurs d'imagination.

Ainsi les plaisirs de l'incrédule sont mêlés de trouble et d'agitation comme l'imagination dont ils émanent, tandis que ceux du chrétien sont purs et sans inquiétude comme le sentiment qui les fit naître.

Appellerez-vous des plaisirs purs ces plaisirs incertains qui échappent au moment où on compte le plus fortement les saisir; qui, si enfin ils arrivent, se font si longtemps attendre, qu'ils lassent jusqu'à l'espérance, et épuisent comme le désir; qui, venus si lentement, s'enfuient plus rapidement encore; qui, aussitôt évanouis que goûtés, ne laissent souvent après eux pour tout souvenir que le remords.

Mais j'appellerai avec raison des plaisirs purs ceux que le juste goûte dans une entière sécurité; qu'il lui suffit de désirer pour les posséder; qu'il n'a besoin ni de solliciter, ni de préparer par des soins pénibles, ni d'acheter par des sacrifices; qui, après qu'il les a goûtés, se prolongent encore par le souvenir. Comment pourrait être altérée sa satisfaction? Ses principes sont d'accord avec ses inclinations; ses devoirs, avec ses penchants; sa conscience, avec ses désirs. Si quelquefois le soulèvement de ses passions essaye de troubler sa tranquillité, ce n'est que pour l'assurer ensuite davantage par l'assujettissement plus entier où les réduit son triomphe.

Je ne crains pas d'avancer cette vérité : il en coûte plus pour céder à ses passions que pour leur résister. Il est plus pénible de les satisfaire que de les contrarier. Cette assertion vous étonne, sans doute, vous tous qui faites consister votre bonheur à leur accorder tout ce qu'elles demandent. Mais repassez dans votre esprit les biens et les maux que vous en avez retirés. Mettez dans la balance, d'une part ce qu'elles vous ont procuré de plaisirs, et de l'autre ce qu'elles vous ont attiré de disgrâces. Voyez les privations et les sollicitudes de l'avare, les bassesses et les inquiétudes de l'ambitieux, les dégoûts et les humiliations de l'orgueilleux, la rage concentrée de l'envieux, les emportements du vindicatif, les infirmités de l'intempérant, les anxiétés, les soupçons, les transports jaloux du libertin. Les passions sont un peuple inquiet que l'idée de l'indépendance agite et soulève, qui n'est tranquille que lorsqu'il est contenu, et dont on ne fait le bonheur qu'en le tenant dans la soumission.

Enfin il arrive un terme à la plupart des plaisirs, à ceux surtout que le monde poursuit avec le plus d'emportement. La vieillesse, si leurs excès n'ont pas empêché d'y parvenir, vient flétrir leurs charmes, dissiper leur illusion, finir leurs jouissances. Au contraire, celui qui a joui religieusement de sa prospérité voit alors son bonheur suprême prêt à commencer; sa perspective s'agrandit à ses yeux à mesure qu'elle s'approche. Que reste-t-il à l'incrédule? Le passé ne lui présente que des regrets, le présent des langueurs, l'avenir des terreurs. Le chrétien heureux de ses souvenirs, heureux de son sentiment, le devient chaque jour davantage par ses espérances. Je me figure ces deux hommes s'avançant ensemble vers la barrière redoutable qui sépare le temps de l'éternité : l'un soutenu, porté par la confiance, court légèrement au but désiré qu'il est près d'atteindre; l'autre se sent entraîné péniblement vers sa destruction prochaine. L'un entend au dedans de lui la réponse consolante de l'immortalité qu'il invoque; l'autre appelle en vain le néant, qui ne peut lui répondre. L'un aperçoit au bout de sa carrière le ciel ouvert pour le recevoir, où il ira s'élancer; l'autre découvre un gouffre dont il ne connaît pas le fond, qui ne lui offre qu'une effrayante obscurité où il va s'engloutir.

Mais, quelquefois même, il n'est pas nécessaire que l'âge vienne éteindre les passions, pour dissiper leur illusion. Vous l'avez ordonné, ô mon Dieu, que l'excès des jouissances devînt souvent aussi funeste que leur cessation; qu'à l'ivresse des plaisirs succédât la satiété qui en ôte le goût, et que l'immodération dans les voluptés conduisît à l'impuissance de les sentir. Est-ce un nouveau bienfait de votre miséricorde envers le pécheur pour lui faire reconnaître la vanité de ses folles joies? Est-ce un premier aveu de votre justice qui commence à le punir de l'abus des plaisirs par leur privation? Fatigué de leur répétition, dégoûté de leur continuité, le malheureux en a perdu la jouissance, et en a acquis le besoin. Il les cherche encore, mais sans les désirer : il les atteint, mais sans pouvoir les sentir. Voyez cet homme encore dans la fleur de son âge, mais déjà blasé par les voluptés, tourmenté de ses souvenirs, égaré par son imagination, sans cesse agité, et jamais satisfait, promener de tous côtés l'inquiétude, qu'il ne peut calmer; courir continuellement des assemblées aux jeux, des jeux aux festins, des festins aux spectacles, des spectacles aux fêtes, des fêtes aux débauches. Partout il fuit l'ennui, qui, successivement, l'entraîne et le chasse; partout il le retrouve, parce qu'il le porte en lui-même. Il s'étonne de ce que les plaisirs ont perdu leur attrait : il ne sent pas que c'est lui-même qui est changé; que c'est sa jouissance qui est usée et son cœur qui est flétri.

Celui qui place sa félicité dans les biens terrestres éprouve encore un malheur; c'est la continuelle terreur de la perdre avec

eux. Que faut-il pour renverser l'édifice de son bonheur? Au faîte des grandeurs, une disgrâce peut d'un coup d'œil l'en précipiter. Au milieu des richesses, un accident imprévu peut le plonger dans la pauvreté. Au sein des plaisirs, un léger dérangement de santé peut lui en ôter la jouissance. Le moment où il jouit avec le plus d'ivresse ne peut lui garantir le moment qui suivra.

Mais le chrétien, environné de tous ces biens, n'y a pas mis sa félicité : il n'a donc pas à craindre en les perdant de cesser d'être heureux. Pour lui ravir son bonheur il faudrait lui enlever son Dieu, sa foi, sa conscience, son abnégation, ses espérances. Appuyé fièrement sur la religion comme sur une colonne inébranlable, il voit d'un œil tranquille tomber autour de lui tous ces biens frivoles auxquels il ne tenait pas. En s'éloignant de lui, ils ne lui emportent rien. Dans son dénûment, il est resté tout entier, et l'immobilité de sa vertu n'est pas plus abattue par le revers qu'elle n'avait été élevée par le succès. L'impie, au contraire, est nécessairement entraîné dans la chute de sa prospérité. Quand les appuis s'écroulent, il faut bien qu'il succombe.

Que l'adversité avec tous ses fléaux vienne donc fondre sur le chrétien, elle le trouvera disposé à la recevoir. L'humilité l'a préparé aux contradictions, l'abnégation aux privations, la mortification aux infirmités, la résignation aux pertes; le revers ne peut pas l'abattre; ses principes le fortifient, ses habitudes le soutiennent, ses espérances l'élèvent. En perdant tous ses biens, il ne fait que les rendre au Dieu dont il les a reçus : il continue de pratiquer la soumission à ses décrets, et, toujours confiant dans ses miséricordes, il ne cesse de bénir son saint nom : *Dominus dedit, Dominus abstulit : sicut Domino placuit, ita factum est : sit nomen Domini benedictum.* (*Job*, I, 21)

Au contraire, lorsque l'incrédule est attaqué par l'adversité, quelle résistance peut-il lui opposer! Son âme, énervée par les voluptés, a perdu la vigueur nécessaire pour résister au choc du malheur. Habitué aux plaisirs, la douleur l'afflige; gâté par la flatterie, la contradiction l'aigrit; accoutumé à l'abondance, la misère l'accable; enivré de jouissances, les privations le désolent. Sa prospérité passée aggrave son malheur actuel, et par l'abus qu'il en fait, et par le souvenir qu'elle lui a laissé.

Incrédules, osez-vous mettre en parallèle les adoucissements que votre doctrine présente au malheur avec ceux que lui apporte la religion? Eh bien! venez en faire la comparaison! j'ose vous en porter le défi. Rassemblez-vous tous autour de ce malheureux qu'accablent des maux de tous les genres, et qui est près de succomber sous l'excès de son infortune. Venez lui apporter tous les soulagements de la raison : essayez de verser dans son âme toutes les consolations de la philosophie : *Consolamini eum, omnes qui estis in circuitu ejus.* (*Jerem.*, XLVIII, 17). Tous vos efforts seront vains; tous vos adoucissements se tourneront en amertume; au lieu d'alléger ses maux, vous ne ferez que les aggraver : *Consolatores onerosi estis vos omnes.* (*Job*, XVI, 2.) Vous pourrez l'exhorter à la patience, mais non la lui donner; lui en faire sentir les avantages, mais non lui en présenter les motifs; lui en montrer la nécessité, mais non lui en apporter les moyens. Vous lui offrez pour toute consolation l'impuissance de se soustraire à ses maux; pour unique espoir l'anéantissement; pour dernière ressource le suicide. *Consolatores onerosi estis vos omnes.*

Religion de mon Dieu! descendez à votre tour environnée de vos préceptes, de vos conseils, de vos vertus, de vos espérances, de vos promesses. Descendez dans cette âme fatiguée, aigrie, rebutée des vaines consolations de la philosophie. *C'est moi*, a dit le Seigneur, *c'est moi-même qui vous consolerai : « Ego, ego ipse consolabor vos. »* (*Isa.*, LXVI, 13.) De tous ses titres, celui dont il paraît le plus jaloux et dont il se revêt avec le plus de complaisance, c'est le titre de protecteur des malheureux. Eh! qu'elles sont efficaces les consolations qu'un Dieu daigne lui-même verser dans le cœur! elles ont la force de changer en biens les maux les plus cruels.

Il fut regardé comme un insensé, certainement il l'était, ce stoïcien obstiné qui, au milieu des cris que lui arrachait la douleur, soutenait encore qu'elle n'était pas un mal. Mais dans le chrétien c'est un sentiment aussi raisonnable que religieux. L'usage des souffrances est un secret que la religion seule pouvait révéler : elle seule a pu nous montrer dans les afflictions, tout ensemble la peine et l'expiation du péché. Doctrine aussi touchante que sublime! la bonté infinie daigne recevoir en expiation de nos fautes le châtiment qu'elles ont mérité, et faire du fléau même de la justice l'instrument de la miséricorde. Au milieu des plus horribles souffrances, le chrétien est soutenu par les spectacles les plus consolants. D'un côté, il contemple son divin modèle, Jésus-Christ sur la croix, l'invitant à unir ses douleurs aux douleurs plus cruelles encore qu'il a ressenties, et lui faisant de cette communication une source abondante de mérites; de l'autre, il aperçoit le palais de l'éternité, dont ses maux lui frayent le chemin : il découvre le poids éternel de gloire que lui acquièrent ses tribulations passagères. Chaque gémissement que la douleur lui arrache monte vers le trône céleste; chaque larme qu'elle lui fait répandre est recueillie et déposée aux pieds du juge suprême. Animés par ces magnifiques espérances, on a vu de saints personnages invoquer les souffrances; tantôt demander à Dieu l'alternative de souffrir ou de mourir, *aut pati aut mori*; tantôt, plus généreux encore, le conjurer de différer leur mort pour prolonger leurs souffrances; *Non mori, sed pati.*

Et ce ne sont pas de ces vertus rares dont l'histoire de la religion présente quelques traits épars dans les siècles chrétiens. Je l'ai vu, mes frères ! oui, je puis vous l'attester, j'ai vu parmi nous une âme sur qui tous les maux qui affligent la nature humaine semblaient s'être réunis, affaiblie par de longues infirmités, mais ranimée par l'ardeur de la foi, déchirée par d'inexprimables tourments, n'oser en demander la cessation, craindre encore de ne pas souffrir assez, se plaindre des soulagements qu'on apportait à ses douleurs, trembler qu'ils ne diminuassent ses expiations et ses mérites ; et notre ministère, au lieu des consolations qu'il était venu lui apporter, n'être occupé qu'à calmer ses respectables scrupules.

Mais avez-vous besoin d'autres exemples que de ceux qui vous environnent, et dont vous êtes journellement témoins ? Combien en est-il parmi nous sur qui les fléaux qui nous affligent tous ont pesé d'une manière spéciale ! Tandis qu'enveloppés dans le désastre commun nous déplorions nos maux, que nous croyions extrêmes, des coups plus douloureux encore sont venus nous frapper dans la partie la plus sensible de nos cœurs. Où trouvâtes-vous alors les plus grands traits de fermeté et de courage ? N'est-ce pas dans les personnes qui vous avaient le plus édifiés par leur piété ? Pardonnez, âmes vertueuses, que la sévérité de mon ministère défend de nommer, mais qui ne serez pas méconnues, et sur qui les regards se tournent avec autant de respect que d'attendrissement ; pardonnez si je vous retrace des souvenirs aussi douloureux. Hélas ! je sais combien ils sont déchirants ! Vous les vîtes, chrétiens, et vous fûtes frappés d'étonnement comme d'admiration, en voyant le sexe le plus faible vous donner des exemples héroïques de force, et de la sensibilité la plus profonde ressortir une constance inébranlable. La plus amère comme la plus juste affliction payait à la nature son triste tribut, et en même temps la résignation la plus entière en offrait à Dieu le généreux sacrifice. Le corps accablé succombait sous l'excès de ses maux ; l'âme, ranimée par la religion, s'élevait au-dessus d'elle-même. Dans des yeux baignés de larmes luisait encore le calme de la conscience, et sous des traits altérés par la violence de la douleur on voyait briller la sérénité de la vertu.

Mes frères, nous lisons dans les livres saints que, lorsque Josué eut consommé le ministère qui lui avait été confié, il rassembla dans Sichem toutes les tribus d'Israël. Là, devant l'autel du Seigneur, leur présentant le tableau des biens temporels qui leur étaient destinés, et des maux qui leur étaient réservés, selon leur attachement ou leur infidélité à la loi, il leur donna l'option entre le Dieu de leurs pères et les idoles des peuples circonvoisins. Je viens, comme lui, de vous exposer, de la part de Dieu, le bonheur que vous apportera, dès cette vie, la religion ; et de le comparer aux plaisirs que vous procureront les passions auxquelles sacrifie le monde qui vous environne. Je finis de même, en disant : *L'option est donnée ; choisissez ce qui vous plaît : « Optio vobis datur ; eligite hodie quod placet. »* (*Josue*. XXIV, 15.) Ah ! j'ose l'espérer, déjà vos cœurs m'ont répondu ; déjà ils se sont écriés, comme le peuple chéri de Dieu : *Non, nous ne suivrons pas le parti que vous craignez ; mais nous nous attacherons uniquement au service du Seigneur : « Nequaquam ut ita loqueris erit, sed Domino serviemus.»* (*Ibid.*, 21.) Je ne présume pas trop de vos dispositions, en contractant, en votre nom, avec le Seigneur, l'engagement que prit Josué pour toute sa nation : *Pepigit ergo Josue in die illo fœdus.* (*Ibid.*, 25.) Oui, mon Dieu, nous vous le promettons aussi sincèrement, mais plus solidement que les Israélites ; nous travaillerons de toute l'ardeur de nos cœurs à mériter le bonheur que vous nous promettez, et dans cette vie et dans l'éternité. Purifiés par les tribulations que vous nous avez envoyées, régénérés par la grâce du jubilé, que vous avez daigné nous accorder, nous vous servirons, Seigneur, tous les jours de notre vie, et nous obéirons avec une religieuse fidélité à tous vos commandements : *Domino Deo nostro serviemus, et obedientes erimus præceptis ejus.* (*Ibid.*, 24.) Ainsi soit-il.

SERMON IV.

SUR LES EFFETS DE L'INCRÉDULITÉ RELATIVEMENT A LA MORALE.

Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua. (*Psal.* CXVIII, 85.)

Les impies m'ont raconté leurs vaines fables : elles sont bien différentes, ô mon Dieu, de votre loi.

Ce n'est pas seulement à instruire l'homme et à le rendre heureux que la religion lui est nécessaire. Son premier objet, son but principal est de le rendre vertueux. C'est surtout sur ses devoirs qu'elle l'éclaire ; c'est par la vertu qu'elle le conduit au bonheur. L'incrédulité prétend encore lui disputer cet avantage ; elle a l'audacieuse présomption de comparer ses légères instructions aux préceptes admirables du christianisme. *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.*

Rendons cependant justice à quelques-uns des incrédules. Il en est parmi eux plusieurs, et ce sont ceux là même dont les talents ont eu le plus d'éclat, qui ont reconnu l'excellence et la sagesse suprême de la morale chrétienne. Ainsi, pour combattre cette tourbe impie qui s'efforce de déprimer la loi de Jésus-Christ, il suffirait de lui opposer ses propres oracles. L'hommage aussi éclatant que désintéressé rendu par ses maîtres à cette loi sainte confond d'avance ses téméraires assertions. Mais laissons les incrédules se contredire les uns les autres. Nous n'avons pas besoin de leur suffrage pour établir la beauté et la nécessité des préceptes chrétiens. C'est dans une

source plus pure, c'est dans cette morale elle-même que nous puiserons la preuve de sa sublimité. J'entreprends de vous montrer, dans cette instruction, qu'il ne peut y avoir de morale solide que dans la religion, et que le christianisme en présente le code le plus parfait : qu'ainsi l'incrédulité, en détruisant la morale religieuse et chrétienne, anéantit véritablement toute morale parmi les hommes. Pour établir cette importante vérité, implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

Il serait trop révoltant de prêcher hautement l'inutilité de toute morale parmi les hommes. L'incrédulité a senti, elle a même éprouvé qu'une assertion aussi odieuse, aussi évidemment absurde, soulèverait contre elle les esprits. Quelques-uns de ses apôtres ont essayé de répandre cette abominable maxime; mais le cri de l'indignation, s'élevant à la fois de tous les côtés, a étouffé leurs voix téméraires, et a voué leur mémoire à l'exécration universelle et au mépris même de leur propre parti.

Ce qu'elle ne peut, ce qu'elle n'ose entreprendre ouvertement, l'insidieuse incrédulité tente de l'opérer par des voies détournées; elle reconnaît, elle professe publiquement que la morale est nécessaire à l'homme; mais elle prétend que l'homme la porte tout entière dans le cœur; qu'elle fait partie de sa nature, et que toute morale étrangère à la morale naturelle est absolument inutile, et plus propre à égarer qu'à conduire.

Et nous aussi, chrétiens, nous connaissons, mieux même que l'incrédulité, cette loi naturelle qui entre dans l'essence de l'homme et qui tient de sa création. Nous avons appris de l'Esprit-Saint que *les nations privées d'une autre loi sont à elles-mêmes leur propre loi;* que *l'homme porte gravée dans son cœur une loi qui élève son tribunal dans la conscience, et d'après laquelle ses pensées s'accusent et se défendent les unes les autres : « Legem non habentes ipsi sibi sunt lex, qui ostendunt opus legis scriptum in cordibus suis, testimonium reddente illis conscientia ipsorum et inter se invicem cogitationibus accusantibus aut etiam defendentibus. »* (*Rom.*, II, 14.) Je conçois une loi naturelle sous un Dieu qui régit la nature, qui dicte ses lois au monde moral comme au monde physique, qui impose à l'un la nécessité, à l'autre l'obligation. Mais je demande à la plus nombreuse partie des incrédules, aux pyrrhoniens, aux matérialistes, aux athées, à toutes les sectes, en un mot, qui se réunissent pour nier la Providence, quelle idée elles se forment de leur loi de nature sans une autorité suprême qui régisse la nature.

Mais ceux même des incrédules qui, moins outrés dans leurs principes, révèrent une divinité et reconnaissent une Providence, ont-ils droit d'opposer la morale naturelle à la révélation? En quoi donc ces deux lois sont-elles opposées ? Quel est le point où elles se contrarient? Depuis que l'incrédulité s'efforce de les mettre en opposition, elle n'a pas encore pu, entre les nombreux préceptes du christianisme, en indiquer un seul qui combattît les préceptes de la nature. Mais, au contraire, je prétends et j'entreprends de prouver que l'Evangile, loin de contrarier la loi naturelle, est pour elle un supplément utile et même nécessaire; et pour le démontrer, j'établis trois propositions qui feront le partage de ce discours. La loi naturelle pèche par le défaut d'universalité: la loi chrétienne au contraire, est universelle.

La loi naturelle est dépourvue de l'autorité nécessaire, qui est tout entière et au plus haut degré dans la loi chrétienne.

La loi naturelle manque de motifs suffisants pour être exécutée : la loi chrétienne est appuyée des motifs les plus puissants.

Ainsi la morale chrétienne ajoute à la morale de la nature l'universalité, l'autorité, les motifs dont elle a besoin.

PREMIÈRE PARTIE.

La morale doit être universelle : elle est incomplète si elle ne renferme pas tous les préceptes, insuffisante si elle ne commande pas à tous les hommes. Voilà deux genres d'universalité qui caractérisent la loi morale. Elle doit s'étendre à tous les commandements et à tous les individus. Considérons et comparons sous ce double point de vue la loi naturelle et la loi chrétienne.

C'est la raison qui nous découvre la loi naturelle. Il est certain qu'elle nous présente les idées générales d'ordre et de justice. Je conviens même qu'elle nous fait connaître un assez grand nombre de préceptes moraux. Mais ceux qui exaltent le plus la loi naturelle oseraient-ils prétendre que la raison seule, et sans le secours d'aucune révélation, suffit pour manifester la totalité des préceptes moraux avec la clarté qui en dissipe l'obscurité, avec la certitude qui en bannit le doute, avec la précision qui en fixe l'étendue.

Si la raison suffit pour nous faire connaître ainsi toute la morale, pourquoi donc toute la morale est-elle restée si obscure, si incertaine, si imparfaite, tant que le monde n'a été éclairé que par la raison, et jusqu'au temps où le Soleil de vérité a répandu ses rayons dans l'univers? Les passions les plus dangereuses formellement autorisées; les actions les plus criminelles regardées, non comme des infractions aux lois, mais comme des hommages rendus aux lois; la vengeance mise au rang des vertus ; les temples élevés à l'impudicité; les autels arrosés du sang humain, et tant d'autres crimes non-seulement devenus communs dans la pratique, mais, ce qui est bien plus funeste, justifiés par l'opinion générale, et érigés en maximes ; voilà ce qu'était la morale des peuples lorsque Jésus-Christ est venu la réformer.

Et la morale des hommes éclairés était-elle du moins pure et entière? Les plus célèbres philosophes avaient employé toutes les forces de leur esprit à découvrir les

principes moraux qui unissent les hommes entre eux. Quelques-uns d'eux, il faut en convenir, avaient fait des découvertes précieuses, et présenté à l'humanité divers principes de conduite véritablement utiles. Mais là fut posé à leurs travaux un terme que tous leurs efforts ne purent passer. Quelques maximes générales presque toujours vagues, quelquefois exagérées, éparses çà et là dans leur volumineux écrits, mêlées partout de fables et de chimères, voilà tout ce que nous présente la raison dans sa plus grande force. Tous les travaux si vantés de ces puissants génies se sont réduits à aborder le territoire de la morale, à y faire de légères incursions et à en rapporter quelque butin. Jamais aucun d'eux ne parvint à s'enfoncer dans cette vaste région, à parcourir ses diverses parties, à la découvrir en totalité.

Ces principes de sagesse et de vertu qu'on lit dans leurs écrits ne forment nulle part un corps de doctrine, un plan de morale, un code de règles. Un philosophe était parvenu à découvrir un principe moral, son successeur en apercevait un autre, et c'est ainsi que de leurs divers ouvrages on parvient à extraire les diverses règles de conduite qu'ils ont proposées, comme des entrailles de la terre on tire d'un côté et d'un autre, au milieu des pierres et du limon, les différents métaux qui servent à nos usages. Jugez quelle puissance de génie il aura fallu pour découvrir tous les principes de la morale; les rassembler et en former un système complet! Je me trompe, mes chers frères, une aussi vaste entreprise était au-dessus des forces de l'esprit humain. L'idée même de la tenter n'est venue à aucun des plus vastes génies qui aient existé. Il a fallu un Dieu pour donner au monde une morale entière.

Et non-seulement une morale entière, mais une morale pure, fixe, arrêtée dans ses justes limites. Telle est la malheureuse nature de notre raison, qu'elle tend toujours aux extrêmes. Entraînée par l'imagination, séduite par les passions, poussée par la cupidité, agitée par l'espoir vague d'un bonheur plus grand, elle n'a pas la force de modérer ses désirs, d'arrêter ses pensées, de retenir l'impulsion qu'elle s'est donnée, de se fixer dans un juste milieu. Et cependant c'est dans ce milieu précis que consiste l'exercice des vertus. Les vertus les plus précieuses cessent de l'être quand on les fait sortir des bornes qui les circonscrivent. Leur excès est aussi funeste que leur défaut, et dès qu'elles sont outrées, elles deviennent des vices. La foi dégénère en crédulité, l'espérance en présomption, la défiance de soi-même en découragement, la piété en superstition, le zèle en fanatisme, l'indulgence en relâchement, la sévérité en rigorisme, la clémence en faiblesse, la modestie en pusillanimité, la magnanimité en orgueil, l'économie en avarice, la générosité en prodigalité, le courage en témérité, la prudence en timidité. O mon Dieu! qui pourra arrêter cette raison si bornée, si faible, si violente dans ses emportements? Qui pourra la retenir dans le point précis qu'il faut toujours atteindre et qu'on ne doit jamais passer? Qui pourra la fixer sur ce faîte escarpé et étroit où elle est sans cesse placée entre le double danger de glisser dans le relâchement si elle recule, de se précipiter dans le vice si elle avance! Vous seul, ô mon Dieu, êtes capable d'opérer ce prodige; vous seul pouvez lui montrer les bornes sacrées que vous lui avez posées, et lui dire : *Tu viendras jusqu'à ce point et tu ne le passeras pas ; et là se brisera ton impétuosité* : « *Usque huc venies, et non procedes amplius, et hic confringes tumentes fluctus tuos.* » (*Job*, XXXVIII, 11.)

La religion tire le voile qui nous cachait les mystères de notre être et ceux de notre relation avec Dieu, et aussitôt la totalité de nos devoirs s'offre à nos regards. Dans le code sacré apporté par Jésus-Christ du ciel à la terre, l'homme lit avec admiration tout ce qu'il doit pratiquer. Que dis-je? nos livres les plus simples, ces courts et faibles éléments dont on instruisit votre enfance, renfermeront plus de vérités morales, plus de principes de conduite, plus de règles de vie que tous les volumineux écrits des anciens philosophes.

Incrédules, osez entreprendre de nier l'universalité de la morale chrétienne; parcourez nos livres saints ; citez quelque précepte qui soit omis; nommez un seul vice qui ne soit pas proscrit; cherchez dans votre esprit une vertu qui ne soit pas ordonnée, une perfection qui ne soit pas recommandée. Cette chaîne révérée qui part du trône céleste pour y attacher la terre, est formée de la connexion de toutes les vertus. La loi divine excède même tout ce que la raison humaine avait pu imaginer. La raison défendait d'usurper le bien d'autrui ; la religion recommande de sacrifier même le sien. La raison condamnait l'orgueil ; la religion commande même l'humilité. La raison blâmait les voluptés; la religion prescrit jusqu'à la mortification. La raison exhortait à la clémence ; la religion ordonne l'amour des ennemis. Et cependant, de tous ces préceptes si sublimes, si supérieurs à ceux de la simple loi naturelle, il n'y en a aucun qui ne soit conforme à la nature humaine, aucun qui soit exagéré et qui sorte des justes limites, aucun dont l'utilité ne se manifeste avec évidence.

Chose admirable, mes frères! tandis que notre sainte loi surpasse dans ses commandements tout ce que la raison humaine avait pu se figurer de plus parfait, elle ne dicte aucun commandement dont la raison ne reconnaisse la justesse, ne saisisse la convenance, ne sente l'harmonie et l'union avec tous les autres. Et c'est là ce qui différencie spécialement la morale et les mystères; c'est que l'une, quoique partout supérieure à la raison, est cependant sans cesse à sa portée, tandis que les autres lui restent toujours inaccessibles.

Mystères de mon Dieu, vous étonnez mon esprit par votre impénétrable profondeur ; la morale le ravit par son adorable simplicité. Vous humiliez une raison obligée de vous croire sans pouvoir vous comprendre ; la morale la console par sa brillante clarté, qui rend évident tout ce qu'elle enseigne. Je ne vous découvre qu'à la lueur des éclairs qui jaillissent de votre ténébreuse obscurité, et qui m'éblouissent plus qu'ils ne m'éclairent; la morale répand autour de moi un jour doux et serein qui repose mes yeux fatigués et leur fait parcourir un horizon pur et sans nuages. Et si vous me faites admirer un Dieu dont la nature est au-dessus de mes faibles conceptions, la morale me fait chérir le Dieu qui daigne manifester à tous les hommes tout ce qu'il leur importe de savoir.

Je dis à tous les hommes; et c'est un caractère qui montre à la fois et l'impuissance de la nature, et la sublimité de la loi chrétienne.

Les préceptes moraux sont tous conformes à la raison ; je conviens sans peine de cette vérité; mais ils ne sont pas tous si clairement présentés par la raison que tout homme en aperçoive aisément et sans secours la totalité. Quelques principes généraux et simples peuvent être à la portée de tous les esprits; mais l'application de ces principes, mais leurs conséquences prochaines et éloignées demandent, pour être connues, des réflexions, de l'application ; et, dès lors, la plus nombreuse portion de l'humanité est hors d'état de les connaître par elle-même. Retranchez de la masse des hommes tous ceux à qui l'absence des talents, le manque d'instruction, le défaut d'éducation, la légèreté d'esprit, les occupations étrangères, rendent impraticables les raisonnements compliqués qu'exige la discussion des différents devoirs moraux. Que vous restera-t-il? Réduire la morale à ce que chaque homme peut en découvrir par sa seule raison, c'est anéantir la morale dans la plupart des hommes; c'est livrer l'univers à l'immoralité et à toutes ses épouvantables conséquences.

Puisque la plupart des hommes ne peuvent pas trouver la morale au dedans d'eux-mêmes, il est donc nécessaire qu'elle leur soit apportée du dehors. Incapables de la découvrir, il faut qu'ils en soient instruits. Mais les instructions des hommes éclairés ne sont-elles pas suffisantes? La lumière de la philosophie ne peut-elle pas éclairer le monde sur ses devoirs, sans qu'il soit nécessaire de recourir à une lumière surnaturelle?

Non, mes frères, et c'est une grande erreur de croire que la philosophie puisse être une école universelle de vertu. Dépourvue d'autorité, elle n'a, pour former ses disciples, d'autre moyen que le raisonnement. Insensés! le peuple a de la peine même à être chrétien, et vous prétendez le rendre philosophe ! A peine comprend-il les commandements simples et clairs que lui présentent des instructions familières, et vous avez la présomption de lui faire comprendre vos raisonnements longs et compliqués. La voix de la discussion est trop longue, trop tortueuse, trop difficile pour le vulgaire. Il ne fera que s'y fatiguer et s'y égarer; il tournera sans cesse autour du terme sans pouvoir l'atteindre. Il lui faut une voie plus courte, plus droite, plus facile. La voie du précepte est la seule qui lui convienne. Le précepte tranche tous les raisonnements, termine toutes les disputes; il ne présente que des résultats. Et le vulgaire ne peut voir, ne peut connaître que les résultats. Il recueille les fruits que la Providence fait naître à sa portée ; mais il est incapable de remonter aux causes secondes par lesquelles la Providence les fit naître. Où la raison même, soutenue de tout l'appui de la philosophie, décèle honteusement sa faiblesse, là brille du plus grand éclat la force de la loi divine. Pour former des hommes vertueux, elle n'a pas besoin de trouver en eux des talents supérieurs; elle les dédaigne : elle ne demande pas des méditations profondes, elle les supplée ; elle n'exige pas des connaissances étendues, elle les donne ; elle pulvérise les vaines discussions et les sophismes, chasse devant elle les doutes, dissipe les incertitudes. Ce soleil de justice éclaire à la fois la vue la plus faible et l'œil le plus perçant, et répand du haut du ciel sa clarté salutaire et sa chaleur vivifiante dans l'entendement le plus borné comme dans le génie le plus étendu : *A summo cœlo egressio ejus, nec est qui se abscondat a calore ejus.* (*Psal.* XVIII, 7.) La morale évangélique se met à la portée de tous les esprits, prend la mesure de toutes les intelligences ; l'homme grossier y trouve sa simplicité; le savant admire sa fécondité et sa profondeur. Elle descend sous l'humble toit du pauvre et va y déposer ses consolantes instructions ; elle s'élève sur les palais des rois, y fait retentir sa voix tonnante et fait trembler sur leurs trônes ceux devant qui toute la terre tremble. Ce n'est pas seulement dans l'intérieur des maisons, dans l'enceinte des lycées que la sagesse chrétienne donne ses leçons ; elle en remplit l'univers ; elle se fait entendre en tous lieux; elle élève sa voix jusque dans les places publiques : *Sapientia foris prædicat ; in plateis exaltat vocem suam.* » (*Prov.*, I, 20.)

On s'émerveille à la lecture de quelques traits de vertus pénibles et sublimes qui ont embelli les jours florissants de la Grèce et de Rome. Quelques exemples de modération dans la force, de clémence dans la victoire, de désintéressement dans la puissance, de continence dans la gloire, de fidélité dans les dangers, excitent l'admiration, échauffent l'enthousiasme. Lisez l'histoire de la religion, vous verrez ces faits extraordinaires être les pratiques communes des chrétiens. Que dis-je? Regardez autour de vous ; ce ne sont plus quelques individus élevés au-dessus de la classe commune ; c'est la totalité des disciples de Jésus-Christ fidèles à sa loi, donnant le spectacle bien plus admirable encore de

victoires sur eux-mêmes continuellement réitérées ; et, dans la marche triomphante, écrasant à chaque pas sous leurs pieds les tentations les plus délicates, et traînant à leur suite les plus violentes passions subjuguées et captives. L'Evangile ne borne pas sa gloire à former quelques sages, quelques héros répandus en différents lieux, et comme semés dans un long intervalle de siècles. Partout où il a trouvé des hommes il a créé des saints. Dans tous les âges, dans tous les sexes, dans toutes les conditions, dans les campagnes, dans les villes, dans les cours, jusque dans le fond des déserts, parmi les nations policées, au milieu des peuples barbares, dans les siècles de la plus profonde ignorance, et dans ceux des plus brillantes lumières, en tout temps comme en tous lieux, le christianisme a fait ressortir des modèles des plus héroïques vertus, de vertus inconnues jusqu'à lui, de vertus qui étonnent l'humanité, de vertus qui effacent toutes celles dont s'était glorifiée la philosophie.

Religion sainte, je reconnais à vos admirables effets que vous êtes l'ouvrage d'un Dieu. Pour réformer ainsi l'univers entier, il a fallu la même puissance que pour le créer. L'homme faible et borné ne peut donner à ses instructions et à ses préceptes qu'une étendue limitée et restreinte. L'Etre infini a seul le pouvoir d'imprimer à sa loi le grand caractère d'universalité, d'y renfermer tous les devoirs, de la manifester à tous les hommes. Seul aussi il peut lui donner l'autorité nécessaire. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La première idée que présente à l'esprit le nom de loi est celle d'une autorité qui commande. Sans autorité, il n'y a pas d'obligation; sans obligation, point de loi.

Il n'y a pas d'obligation sans autorité. L'obligation envers soi-même serait une contradiction dans les termes. Une obligation dont on peut s'affranchir à son gré est une pure illusion.

Il n'y a pas de loi sans obligation. Où l'obligation cesse la loi expire ; il ne reste plus qu'un conseil, qu'une exhortation qu'on est maître de suivre ou de rejeter.

La raison, qui nous fait connaître la loi naturelle, porte-t-elle avec elle l'autorité; impose-t-elle l'obligation nécessaire pour en faire exécuter les commandements ? L'incrédule prétendra satisfaire à cette question en disant que la raison nous découvre l'existence d'un Etre-Suprême détestant le crime par sa sainteté, le punissant par sa justice. Je le sais, mes frères, la raison humaine a la force de s'élever jusqu'à l'idée d'un Dieu rémunérateur et vengeur. Je veux bien même encore accorder, contre la vérité, que cette notion est présentée à tous les hommes par leur seule raison avec une certitude entière, avec une clarté suffisante. Mais il ne suffit pas de montrer en général qu'il y a une loi, qu'il existe un législateur; il est aussi nécessaire de publier tous les articles de la loi, et de faire voir que chacun de ses commandements émane du législateur. La raison peut bien apercevoir quelques vérités morales ; mais pour leur donner l'autorité, pour en faire ressortir des obligations, pour les ériger en devoirs, il faut établir leur relation avec la puissance dont elles procèdent ; il faut prouver que Dieu les commande. De quel droit prétendrez-vous me soumettre à ce que vous appelez un précepte de la loi naturelle, si vous ne me montrez pas clairement que c'est l'auteur de la loi qui l'a dicté? Et voilà ce que la raison seule et destituée de secours surnaturels, ne saurait atteindre.

Quand je parle de la raison humaine, vous concevez, chrétiens, qu'il ne peut être question d'un être abstrait et métaphysique. La raison n'est pas un être particulier ayant son existence à part : elle existe dans chaque homme ; chaque homme a la sienne. La raison de l'un n'est pas la raison de l'autre. Ainsi les opérations de la raison ne sont pas les mêmes dans tous les hommes. Les manières de voir, de sentir, de raisonner, sont partout différentes. L'auteur de la nature a mis autant de variétés entre les esprits qu'entre les corps.

Dites-moi donc, ô vous qui prétendez faire de la raison la seule règle des actions humaines, quelle est la raison à qui vous attribuez le pouvoir de la régler? Chaque homme, devenu le dépositaire de sa morale et le juge de ses devoirs, se créera une morale, se fera des devoirs au gré de ses opinions, de ses passions. Cette loi naturelle, dont vous exaltez si hautement l'autorité, ne sera plus une loi générale. Il y aura autant de lois naturelles qu'il y aura d'hommes. Partout la raison contredira la raison, la loi combattra la loi. De la même loi on fera ressortir les principes les plus opposés, et souvent même, au nom sacré de la vertu, les actions les plus atroces se commettront. Ici, la piété filiale enfoncera le poignard dans le sein d'un père chéri pour lui épargner les longueurs de la vieillesse; là, la tendresse immolera dans le berceau l'enfant faiblement constitué pour lui sauver les douleurs dont le menace son organisation. Je ne vous dis rien, mes frères, que des nations entières ne pratiquent, et qu'elles ne pratiquent en croyant remplir les devoirs les plus saints Et je suis bien éloigné de vous rappeler tous les crimes commis avec le sentiment de la vertu et pour plaire à la divinité. Et lorsque la mauvaise foi, se prévalant de ces incertitudes, voudra ériger ses vices en vertus, quel moyen aurez-vous de la confondre? Quand la cupidité, l'ambition, l'orgueil, le libertinage, toutes les passions qui agitent l'homme, prétendront qu'en se satisfaisant elles obéissent à ce que leur dicte la loi naturelle, quel droit pourra les réprimer ? Quelle autorité pourra condamner celui qui soutiendra que sa raison, seul organe de la loi, arbitre suprême de ses devoirs, juge en

dernier ressort de ses actions, l'autorise et l'absout?

Ces absurdités vous révoltent, mes frères; elles sont cependant les conséquences nécessaires, inévitables du grand principe des incrédules, que toute la loi morale réside dans la raison; que la raison seule, sans aucune loi positive, sans aucun secours extérieur suffit pour nous imposer tous nos devoirs. Pour se soustraire à ces affreux résultats de leur système qui en démontrent si clairement l'incohérence et le danger, recourront-ils à leur moyen ordinaire? Diront-ils que, si la raison particulière de chaque homme n'a pas la force de lui dicter ses lois, la raison des hommes éclairés peut faire connaître à tous les autres et les préceptes de la morale, et l'autorité dont ils émanent! Recourront-ils encore sur ce point à leur philosophie? J'y consens, chrétiens, je veux les suivre dans ce subterfuge, la dernière de leurs ressources, et je leur demande encore quelle est donc l'autorité de leur philosophie?

La philosophie peut bien agrandir le cercle de la loi naturelle par la découverte de nouvelles vérités morales, mais il est au-dessus de son pouvoir de corroborer l'empire, de renforcer la sanction de la loi. Le philosophe propose les idées d'ordre et de justice, il ne les érige pas en devoirs; il indique les vertus; il ne les commande pas. Il exhorte à les pratiquer; il ne l'enjoint pas. Il fait voir le danger des passions; il ne les proscrit pas. Il peint la difformité du vice; il ne le condamne pas. Précepteur, et non législateur, il instruit toujours et n'ordonne jamais. Il ouvre une école, mais il n'élève pas un tribunal. Il donne des leçons, mais il ne dicte pas des préceptes. Il pourra parvenir à l'autorité de persuasion, s'il en a le talent; mais tous ses efforts ne lui feront point atteindre l'autorité de commandement.

Pour acquérir à la philosophie ce genre d'autorité, il faudrait au moins que tous les philosophes fussent réunis dans le même enseignement. Mais lorsque, sur les points les plus essentiels, je les vois se contredire tous, quelle puissance puis-je attribuer à chacun d'eux? Quel droit a un philosophe de me prescrire des devoirs que n'ait pas le philosophe son adversaire? Je contemple le lycée, le portique, l'académie, toutes les sectes philosophiques divisées d'opinions, se combattant avec acharnement, chacune d'elles ayant ses docteurs, ses partisans, ses disciples, ses adversaires. Des discussions fatigantes, des disputes interminables, des querelles amères; voilà tout ce que présentent les écoles de l'ancienne philosophie; et l'on prétend, dans un obscur fatras d'argumentations contradictoires, me faire trouver l'autorité qui doit me conduire et me régir!

Mais vous-mêmes qui avez la prétention de dicter à la terre tous les préceptes de la loi naturelle, incrédules modernes, qui vous croyez bien supérieurs à tous les sages de l'antiquité, d'où tirez-vous la puissance que vous vous arrogez? Réunis sur le seul point de rejeter l'autorité qui vous gêne, dès qu'il s'agit de remplacer ses commandements, vous vous divisez entre vous. Déistes, athées, matérialistes, pyrrhoniens, sectes toutes diverses, qui vous subdivisez encore en une multitude d'autres, si vous voulez me soumettre à votre autorité, commencez donc par convenir à qui de vous je dois obéir. Je ne puis pas être assujetti en même temps à des préceptes contradictoires. En aspirant tous à l'autorité, vous démontrez évidemment qu'aucun de vous n'en est proche. Et pour me soustraire au joug que vous prétendez m'imposer, il me suffit de vous opposer les uns aux autres.

Une raison faible, bornée, toujours prête à s'égarer; une philosophie incertaine dans ses systèmes, contradictoire dans ses opinions, voilà donc les autorités auxquelles l'incrédulité prétend nous soumettre! Tous les efforts de l'esprit humain, pour s'imposer à lui-même des lois, ne servent qu'à lui prouver son impuissance, et le besoin qu'il a d'un maître. Faites le descendre, ô mon Dieu, ce maître devenu si nécessaire à l'univers : *Constitue, Domine, legislatorem super eos.* (*Psal.* IX, 21.) Envoyez au genre humain un législateur, qui, lui parlant en votre nom, instruise et commande à la fois; qui lui apprenne ses devoirs en les prescrivant, lui fasse connaître les vertus en les ordonnant, lui montre les vices en les condamnant; qui rallume dans les esprits les lumières obscurcies; qui regrave dans les cœurs les principes effacés; qui rende à la loi naturelle, avec sa pureté défigurée, son autorité méconnue : *Constitue, Domine, legislatorem super eos, ut sciant gentes quoniam homines sunt.* (*Ibid.*)

Mes vœux sont exaucés; une voix se fait entendre d'en haut. Mortels, écoutez, et confondez-vous; c'est Dieu qui vous parle. Du haut du ciel a retenti dans toute la terre cette imposante parole : *Gardez mes commandements et observez-les; je suis le Seigneur : « Custodite mandata mea et facite ea: ego Dominus. »* (*Levit.*, XVIII, 30.) Un livre sacré, dicté par Dieu, est ouvert devant tous les hommes. Tout âge, tout sexe, tout état, toute condition lit dans nos saintes Écritures l'universalité de ses obligations et la loi éternelle qui lui est imposée : *Hic est liber mandatorum Dei et lex in æternum.* (*Baruch*, IV, 1.) Un code de morale existe, enfin; un code complet, un code détaillé, un code revêtu de l'autorité de Dieu même. C'est Dieu qui, dans le paradis terrestre, donne à Adam ses premiers préceptes. C'est Dieu qui fait entendre aux patriarches sa voix suprême; c'est Dieu qui dicte à Moïse les lois qu'il impose à son peuple; c'est Dieu qui suscite les prophètes, et qui met dans leur bouche ses commandements; c'est Dieu qui, descendu du ciel en terre, et revêtu de la nature humaine, apporte lui-même à l'univers la loi la plus parfaite qui

existât jamais ; c'est encore Dieu qui nous parle par son Église, qui la maintient, la dirige, l'inspire, nous montre et nous prescrit par elle tous nos devoirs. Depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours, nous possédons une suite sacrée d'instructions, d'exhortations, de préceptes, émanée tout entière de la divinité; et ce n'est que pour nous qu'existe ce sublime bienfait.

L'antiquité païenne ne s'était pas élevée jusqu'à l'idée d'une morale religieuse : elle n'avait pas imaginé de faire découler les différents devoirs de l'homme du précepte divin. La morale du paganisme, bannie de la religion, était reléguée parmi les obscurités et les incertitudes de la philosophie. Mais notre religion s'est emparée de la morale et en a fait son domaine ; du moment où elle a régné dans l'univers, la morale de l'univers a changé de face, les principes ont été érigés en préceptes, les idées de justice sont devenues des devoirs, les sentiments honnêtes des vertus prescrites. Parmi nous, la morale est devenue une loi; et nul autre ne peut se glorifier d'en posséder une dont l'autorité soit aussi étendue : *Quæ est alia gens sic inclyta, ut habeat universam legem?* (*Deut.*, IV, 8.)

Et quelle autorité pourrait-on imaginer à mettre en parallèle avec celle de la loi divine? L'idée de la morale serait une extravagance, La loi qui tombe du ciel écrase de son poids toute tête qui oserait s'élever contre elle. Espérer qu'elle s'affaiblira avec le temps, comme les lois humaines, serait une illusion aussi vaine. *Le ciel et la terre passeront, mais la parole de Dieu*, immuable comme son auteur, *ne passera jamais.* (*Matth.*, XXIV, 35.) Se flatter de se soustraire à ses menaces par le secret des actions, serait encore une autre folie. Le juge qui veille à son exécution lit dans l'intérieur de la pensée, et va rechercher jusqu'au fond des cœurs les plus légères prévarications. Ainsi la morale évangélique, supérieure en tout point à tout ce que l'esprit humain a pu jamais imaginer, est encore revêtue d'une autorité qui ne peut appartenir qu'à elle. Elle s'appuie aussi des motifs les plus sublimes, qu'elle seule peut présenter. C'est ce qui me reste à vous démontrer.

TROISIÈME PARTIE.

Il ne suffit pas à la perfection de la morale qu'elle présente à tous les hommes l'universalité de ses devoirs, et qu'elle les commande avec autorité : il est encore nécessaire qu'elle environne les devoirs qu'elle prescrit de motifs capables de les faire accomplir. Si ceux qui doivent exécuter la loi ont ou croient avoir intérêt à l'enfreindre, peut-on raisonnablement espérer qu'elle sera observée?

Cette vérité est d'une évidence si frappante, que l'incrédulité n'essaye pas même de la révoquer en doute. Mais elle prétend opposer les motifs temporels dont est munie la loi naturelle, et que présente la raison, aux motifs surnaturels dont la religion accompagne ses préceptes.

Dès ce premier pas je l'arrête ; je lui porte hautement le défi de citer un seul des motifs qu'une saine raison emploie pour faire des hommes vertueux, que la religion désavoue. Que dis-je? je la défie d'en alléguer un seul que le christianisme n'adopte, ne développe, ne consacre, ne corrobore. Non, mes frères, de tout ce qui peut porter l'homme à la vertu, rien n'est étranger à notre sainte religion. Recherchez ce que les hommes ont jamais dit, écrit, pensé de pur et de saint sur cet objet; réunissez toutes les considérations qu'ils ont proposées, tous les encouragements qu'ils ont donnés ; inventez, si vous le voulez encore, des motifs nouveaux ; jamais l'imagination la plus exaltée ne présentera rien qui n'ait été prévu, enseigné, ordonné par le christianisme. La religion a des motifs qui lui sont propres, et auxquels la raison seule ne saurait atteindre; la raison n'en peut présenter aucun qui n'appartienne aussi à la religion.

Qu'ils sont grands, mes frères, qu'ils sont puissants, qu'ils sont sublimes les motifs par lesquels l'Evangile nous excite à la vertu ! Et ce qui est plus digne encore de toute notre admiration, c'est la sagesse profonde avec laquelle ils sont proportionnés à la nature humaine. Il n'y a pas d'homme qui, en les méditant, n'en trouve qui lui conviennent spécialement, qui soient analogues à son esprit, attempérés à son caractère. La religion anime l'âme ardente par ses magnifiques promesses; écrase l'âme farouche et indocile de ses épouvantables menaces ; élève l'âme noble et généreuse par l'idée de la dignité de sa nature et la grandeur de ses destinées; touche l'âme sensible et reconnaissante par le souvenir des immenses bienfaits de son Dieu; excite l'âme timide par la certitude des secours abondants de la grâce ; soutient l'âme faible et pusillanime par la contemplation du divin modèle, et de cette foule de saints, qui, s'empressant de marcher sur ses traces, ont porté l'humanité à un si haut degré de perfection.

Et tandis que chacun de ces motifs agit sur les divers individus avec une force particulière, il n'en est aucun qui ne puisse être aisément saisi par la totalité des hommes. L'esprit le plus simple les voit aussi clairement, les sent aussi vivement que le génie le plus vaste. Et tandis qu'ils agissent différemment sur chacun, ils sont à la portée de tous.

Un autre caractère pareillement essentiel est qu'ils conservent leur influence dans toutes les circonstances où l'homme peut se trouver. Vous le savez, mes frères. Et qui de vous, hélas ! ne l'a pas éprouvé ? Dans cette malheureuse vie, nous sommes placés entre deux penchants contraires ; l'un, plus modéré, plus doux, nous mène à la perfection; l'autre plus vif, plus impétueux, nous pousse vers le plaisir : *Video aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ.* (*Rom.*, VII, 23.) Rarement l'homme peut suivre ses désirs sans aller contre ses lu-

mières. Il a sans cesse à opter entre la vertu qui l'attire et le vice qui l'entraîne. Il lui faut à tout moment ou rougir de ses plaisirs ou gémir de ses sacrifices. Dans ce combat intérieur, de quel côté la raison le fera-t-elle pencher? Quels motifs lui présentera-t-elle qui contrebalancent l'autorité des passions? Voilà d'un côté un grand avantage à obtenir, un plaisir à se procurer, une richesse immense à acquérir, une haute élévation à atteindre, une vengeance ardente à satisfaire, une ruine totale à prévenir, une douleur aiguë à chasser, un malheur affreux à éviter; et de l'autre le délit paraît léger, et le secret assuré ne laisse craindre ni le jugement des hommes ni même leur censure. Dans cette circonstance si délicate, que conseillera la raison? Condamnera-t-elle l'homme à se rendre malheureux? L'autorisera-t-elle à devenir coupable? Hélas! mes frères, trop d'exemples vous ont appris le funeste parti qu'elle finit presque toujours par adopter.

C'est dans ces occasions si critiques que se déploie admirablement tout le pouvoir de la religion. Elle arrive au secours de la vertu attaquée, et lui apporte ses armes victorieuses. Dans les fonctions publiques et dans la vie privée, au milieu du tumulte du monde, dans la retraite du cabinet, et jusque dans le silence des nuits, partout elle suit l'homme, lui fait entendre sa voix souveraine, dirige ses démarches, règle ses actions, dicte ses discours, et commande même à ses pensées. Elle oppose à chaque intérêt de péché la magnifique perspective de ses grands intérêts, réprime la crainte du malheur par ses salutaires terreurs, repousse les tentations par ses saintes exhortations, soutient la pusillanimité par ses sublimes encouragements, et dissipe les illusions de la passion par les vives clartés de ses lumières. Voilà ce que produisent jusque dans les circonstances les plus délicates les motifs de la religion, les motifs qui lui appartiennent en propre, les motifs que la raison ne saurait atteindre; et voilà ce que ses motifs seuls peuvent produire.

Mais, quoi donc, mes frères, est-ce que la raison, ce guide précieux que Dieu lui-même a donné à l'homme pour l'éclairer et le conduire, n'a pas aussi ses motifs à lui présenter; et des motifs suffisants pour le détourner du vice et le porter à la vertu? A cette question, je n'hésite pas, et je réponds sans crainte: oui, si ces motifs naturels sont soutenus, fortifiés, consacrés par les motifs surnaturels de la religion; non, s'ils en sont séparés. Sans une religion qui les propose, ils n'atteignent pas tous les hommes; sans une religion qui les sanctionne, ils ne s'étendent pas à toutes les circonstances.

Nos modernes philosophes, d'après les antiques stoïciens, nous opposent d'abord la beauté naturelle de la vertu et l'idée imposante de l'ordre. Pensée véritablement admirable et profonde. Mais pourquoi cela mes chers frères? C'est qu'elle tient à la religion. L'idée d'ordre et celle d'un ordonnateur sont inséparablement unies; jointes ensemble, elles sont facilement saisies par l'esprit le plus simple. Mais en détachant l'idée de l'ordre de celle de son auteur, il ne nous reste qu'une pensée métaphysique. Et c'est là, législateurs inexpérimentés, tout l'appui de votre morale. Voilà ce qui doit, selon vous, éclairer l'homme borné, animer le faible, exciter l'indolent, réformer le vicieux, soutenir les uns et les autres dans toutes les circonstances, repousser toutes leurs tentations, réprimer toutes leurs passions et les élever tous au-dessus de leurs intérêts, de leurs préjugés, de leurs goûts, de leurs désirs.

On nous parle des remords de la conscience. Dans le christianisme, ils sont un mobile puissant. C'est un bienfait de Dieu, qui, par ce premier jugement intérieur, avertit le pécheur du jugement terrible qui l'attend. Mais, sans religion, que reste-t-il aux remords? S'il est le dernier supplice de l'homme, où donc est la justice, que le plus audacieux criminel soit le moins puni? Et quel autre intérêt donne-t-il à l'homme, que celui d'endurcir sa conscience à force de crimes?

L'idée d'une autre vie où le vice et la vertu reçoivent leur salaire peut absolument être aperçue par la raison. Mais combien ce principe salutaire est différent, combien il est plus certain, plus clair, plus précis, quand il est présenté par la religion. Voyez l'état où était dans l'univers le dogme de l'immortalité de l'âme, lorsque Jésus-Christ vint le fixer et le consacrer. Défiguré par des fables, sa clarté s'était obscurcie; controversé dans les écoles, sa certitude s'était affaiblie. La maxime la plus précieuse, la plus nécessaire au genre humain, en se détachant de la religion, était tombée dans le torrent des opinions, qui l'entraînait confondue avec toutes les autres.

On nous présente comme un mobile puissant l'honneur et l'estime publique. Incrédules, arrêtez, et ne confondez pas deux objets aussi essentiellement différents. Vous parlez de l'honneur, vous chérissez ses lois, vous lui êtes fidèles; mais vous le méconnaissez, en le prenant pour l'estime des hommes. L'estime est un tribut extérieur payé à la vertu; l'honneur un sentiment intérieur, l'exaltation de la probité. Il consiste, non pas à être honoré, mais à mériter de l'être. Et si vous voulez en douter, comparez le juste calomnié au scélérat considéré, et prononcez vous-mêmes lequel des deux est l'homme d'honneur.

Et ce sentiment même de l'honneur, si noble, si précieux, voyez par une multitude d'exemples combien il s'égare quand il s'écarte de la religion. Ce n'est qu'en rentrant dans son sein qu'il peut reprendre son vrai lustre, cesser d'ordonner des crimes, et devenir le principe des vertus les plus pures, comme il est le germe des actions les plus brillantes.

Pensez-vous que le désir de l'estime pu-

blique soit un motif étranger à la religion ? Elle nous fait une loi du soin de la réputation : « *Curam habe de bono nomine.* » (*Eccli.*, XLI, 15.) Elle nous défend de blasphémer le titre de chrétien : « *Non blasphemetur nomen nostrum.* » (*Rom.*, XIV, 16.) Mais quelle différence, à cet égard, entre le juge du siècle et celui du christianisme ! L'un, faisant de l'histoire du monde son idole, y rapporte toutes ses actions ; l'autre, la rapportant elle même à Dieu, la subordonne à son devoir. L'un en fait son bien suprême, et sa fin dernière ; l'autre, s'élevant au dessus d'elle, sait également et la mériter et s'en passer. L'un, tremblant devant la calomnie est sans cesse occupé à détourner ses attaques, l'autre lui impose silence par l'éclat de ses vertus. L'un enfin, esclave de l'opinion, rampe devant elle, et pour se la concilier, adopte ses erreurs et flatte ses caprices : l'autre, sans la mépriser la subjugue ; il la conquiert, et la traîne à sa suite en triomphateur.

Enfin l'incrédule prétend trouver un appui suffisant à la morale dans les lois civiles. Faible soutien, qui a besoin lui-même d'être étayé par les lois religieuses. La loi civile ne peut atteindre que l'extérieur ; elle a besoin de la religion pour faire passer les préceptes dans la volonté. Elle ne commande qu'aux actions ; il lui faut une religion pour régler les mœurs. Entre les actions, elle ne défend que celles qui sont criminelles. La religion lui est nécessaire pour arrêter celles qui sont malhonnêtes. Elle ne frappe même que les délits publics ; elle ne peut se passer d'une religion pour punir les crimes secrets. Toute sa sanction se borne à punir les forfaits : il lui est indispensable d'avoir une religion pour récompenser les vertus. Elle est continuellement enfreinte par la puissance, éludée par la fraude, altérée par la chicane, rendue inutile par l'intrigue, violée par la corruption. Il est encore essentiel qu'elle appelle à son secours une religion toute-puissante à laquelle aucune force, aucune adresse ne puisse se soustraire. La religion est à la loi tout à la fois, et le renfort de son autorité, et le supplément de ses préceptes. La loi sans la religion trouve partout le terme de sa puissance. La loi sans la religion trouve partout le terme de sa puissance. La religion recule les limites de son empire, et faisant de son autorité une émanation de l'autorité divine, lui communique la sainteté et la force de Dieu même.

Qu'elle est donc immense, mes frères, la différence entre les motifs naturels que la raison présente, et ces grands motifs surnaturels dont la religion soutient la vertu ! Elle me représente le Très-Haut au moment de la création, ordonnant dans le monde moral, comme dans le monde physique, à la lumière d'exister, et lui donnant pour l'éclairer deux astres inégaux, la révélation et la raison. L'un, portant en lui-même la lumière, la verse à grands flots dans tout l'univers, et, par la vivacité de son éclat, chasse devant lui toutes les ombres et fait disparaître toute obscurité : l'autre réfléchit, à travers les ténèbres, la lueur pâle et incertaine qu'il a empruntée. Et on ose comparer l'une à l'autre ! Et on a même le front de préférer ces vains et légers motifs naturels, aux sublimes motifs de notre religion ! Non, chrétiens, quoique l'incrédulité ait l'audace de prétendre, il y aura toujours entre la morale de la nature et celle du christianisme toute la distance qui est entre la terre et le ciel. Et dans son affreux projet d'anéantir la religion, elle demeure convaincue de chercher à abolir parmi les hommes les principes les plus sacrés, les moyens les plus efficaces, les motifs les plus solides de la morale et de la vertu.

Mais ici, mes frères, en finissant de vous parler, une idée bien douloureuse vient me troubler et me confondre. Tandis qu'opposant doctrine à doctrine, nous trouvons dans la nôtre une si immense supériorité, pouvons-nous pousser plus loin le parallèle, et opposer avec le même avantage individu à individu ? Y a-t-il entre nos mœurs et celles des païens le même intervalle qui est entre notre morale et la leur ? Humilions-nous, chrétiens, à la vue de ce contraste si affligeant. Plus coupables que les nations idolâtres, puisqu'avec une loi infiniment parfaite nous sommes aussi dépravés, gémissons de notre criminelle faiblesse, déplorons notre funeste inconséquence. Hélas ! il fut un temps, mais il est maintenant bien loin de nous, où les mœurs des chrétiens étaient la plus admirable preuve de l'excellence de la morale chrétienne. Dans ces jours, les premiers et les plus beaux de l'Église, où elle se formait à force de persécutions, elle s'élevait continuellement sous le fer qui la tranchait, et s'accroissait sans cesse de ses pertes ; c'était le spectacle touchant de la piété de ses enfants, qui attirait à elle de tous côtés les peuples frappés d'étonnement et d'admiration. Nos pères faisaient plus de chrétiens encore par leurs vertus que par leurs miracles. O mon Dieu ! votre religion est aujourd'hui aussi violemment attaquée, mais elle n'a plus les mêmes secours. C'est à nous, mes chers frères, à les lui rendre. Puisque l'impiété fait renaître parmi nous les jours de la persécution, faisons renaître de notre côté les vertus qui en triomphent. Opposons à ses fureurs notre sainteté. Confondons ses calomnies par la pureté de notre vie, et à force de faire du bien, imposons silence à tous ces ignorants blasphémateurs de notre sainte loi. *Sic est voluntas Dei ut benefacientes obtumescere faciatis hominum imprudentium ignorantiam* (*I Petr.*, II, 15.) Ainsi soit-il.

SERMON V.

SUR LES EFFETS DE L'INCRÉDULITÉ, RELATIVEMENT A LA SOCIÉTÉ.

Justitia elevat gentem; miseros autem facit populos peccatum. (*Prov.*, XIV, 34.)

La justice élève une nation; mais le péché rend les hommes misérables.

L'homme est né pour la société ; il le sent

à l'attrait qui l'entraîne sans cesse vers ses semblables, et un oracle plus sûr encore que son sentiment intérieur lui apprend qu'il *n'est pas bon pour lui d'être seul : « Non est bonum esse hominem solum.* » (*Gen.*, II, 18.) Si la société est un besoin de l'homme, la tranquillité de la société est pour lui un bonheur, sa stabilité un devoir. Mais ce bonheur, ce devoir, où les trouvera-t-il? Mes frères, il n'y a que la religion qui puisse lui faire atteindre l'un et remplir l'autre. Nous avons examiné, dans les instructions précédentes, les effets contraires du christianisme et de l'incrédulité relativement à l'homme isolé. J'entreprends aujourd'hui de les considérer relativement à la société humaine. L'objet de ce discours est de vous montrer que la religion est le ressort le plus puissant de la société; et que l'incrédulité, au contraire, en relâche tous les ressorts. Je pourrais, pour vous prouver cette vérité, vous peindre le Très-Haut, versant sur les nations, au gré de sa justice, les prospérités et les revers. Je pourrais, les prophéties à la main, vous faire suivre les vengeances du Seigneur sur les empires qui avaient successivement provoqué sa colère, vous montrer l'Eternel *transférant*, comme il le dit lui même, *les royaumes de nation à nation, à cause des iniquités* (*Psal.* CIV, 13); châtiant l'Assyrie par la Chaldée, la Chaldée par la Perse, la Perse par la Grèce, la Grèce par Rome. Je pourrais, parcourant les annales du monde, vous faire voir toutes les nations les plus florissantes perdre leur gloire avec leur vertus, et leurs forces avec leurs mœurs. Mais je renonce aux avantages que me donnerait cette discussion des exemples anciens. Hélas! et que ne puis-je de même écarter de nos esprits l'exemple plus frappant encore, dont en ce moment même Dieu épouvante la terre, et dont nous sommes à la fois les témoins et les victimes. Sans m'arrêter à ces punitions éclatantes, dont la foi nous apprend que Dieu frappe quelquefois les nations prévaricatrices, je me renferme dans l'ordre des causes secondes, loi contemporaine de la création, par laquelle la Providence régit habituellement la nature, conserve ou dérange l'ordre du monde, élève et abaisse, maintient et détruit les empires. Je me borne donc à vous prouver qu'il est dans la nature de la société humaine d'être portée par la religion à son plus haut degré de splendeur, et d'être conduite par l'incrédulité à sa dissolution totale.

La société est une réunion d'hommes sous une autorité qui les régit. Ainsi elle présente essentiellement deux idées : l'idée d'union, l'idée d'autorité. Donc, mes frères, tout ce qui cimente l'union des hommes entre eux et ce qui affermit l'autorité, est utile à la société. Donc aussi, par la raison contraire, tout ce qui tend à dissoudre l'union, à énerver l'autorité, est nuisible à la société. Sur ces principes, dont la vérité est d'une telle évidence, qu'il serait insensé de les révoquer en doute, j'établis deux propositions qui vont faire le partage de ce discours.

Premièrement, la religion chrétienne resserre les liens des hommes entre eux, et l'incrédulité les relâche tous.

Secondement, la religion chrétienne est le plus solide appui de l'autorité, et l'incrédulité sape l'autorité par ses fondements.

En deux mots, avantages de la religion, dangers de l'incrédulité, relativement d'abord à l'union, ensuite à l'autorité; voilà les objets que je vais présenter à votre attention. *Ave Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme naît ennemi de l'homme, et l'état naturel de l'humanité est la guerre. Tel est, mes frères, le langage de plusieurs des premiers docteurs de l'incrédulité. Voilà donc, dans leurs propres productions, la preuve écrite de ma proposition que l'incrédulité tend à la division du genre humain.

Mais d'autres incrédules plus récents, ou rougissant pour leur parti de l'immoralité de cette maxime, ou en redoutant pour lui les conséquences, l'ont rejetée avec indignation. Moins malhonnêtes que leurs devanciers, ils sont plus inconséquents; leurs divers systèmes de société présentent tous l'incohérente idée d'une union sans lien, d'un assemblage sans cause première, d'un concours de volontés sans intérêt commun qui les rapproche, de devoirs réciproques sans puissance qui les fasse accomplir. Et ce seront là les vices éternels de tout système qui, en établissant les rapports des hommes entre eux, prétendra en exclure la relation à la Divinité.

Je remarque trois causes principales de division entre les hommes : leurs prétentions, leurs passions et leurs intérêts.

Quelle malheureuse fatalité fait que les hommes ne puissent se rapprocher sans se regarder avec des yeux jaloux! Ils semblent se mesurer réciproquement, pour voir comment ils pourront se surmonter les uns les autres. Aussi ardent à exiger que négligent à rendre, chacun s'arroge tout ce qu'il espère obtenir, et dispute tout ce qu'il ne craint pas de refuser. La société me représente le spectacle d'une vaste arène, où une multitude de combattants se disputent les égards, les distinctions, les préférences. Dieu avait réuni les hommes pour que *le frère aidant le frère, ils devinssent tous, par leur union, fermes et solides comme une citadelle fortifiée: « Frater qui adjuvatur a fratre quasi civitas firma.* » (*Prov.*, XVIII, 19.) Mais la manie des prétentions confondant les sages desseins du Créateur, dénature la société. Ce n'est plus cette union réglée où chacun, dans le poste que lui assigne la Providence, remplit les devoirs qu'elle lui impose. C'est une foule confuse où tous, mécontents de leur rang, s'agitent, s'em-

pressent, se heurtent mutuellement pour s'emparer des premières places.

Et ce ne sont pas là, chrétiens, de vaines exagérations. Ce que je vous dis, vous l'avez tous vu, et peut-être même, parmi ceux qui m'entendent, en est-il à qui le reproche pourrait être directement adressé. Quelle classe parmi nous a été exempte de la prétention de rivaliser avec les classes supérieures? Vous vous plaignez, et avec raison, de cette égalité injuste dans son principe, absurde dans ses motifs, funeste dans ses conséquences, impraticable dans son exécution, dont les ineptes et barbares usurpateurs de notre patrie ont fait la base de notre tyrannie. Mais n'ont-ils pas trouvé les voies préparées par l'indiscrétion de vos murmures? Vous aviez prétendu vous égaler à ceux que la Providence avait mis au-dessus de vous; ils ont égalé à vous ceux qui étaient au-dessous; ils ont anéanti tous les rangs. Vous aviez cherché à les confondre; et ils n'ont brisé toutes les barrières qu'après que vous aviez renversé les premières. Et même en ce moment où les coups que vous aviez si imprudemment provoqués sont retombés sur vous, le douloureux effet de vos murmures vous en a-t-il fait reconnaître l'erreur? Cruellement punis, mais non encore corrigés, n'avez-vous pas toujours les mêmes jalousies dans le cœur, les mêmes prétentions dans la volonté, les mêmes plaintes dans la bouche?

Vous les voyez, mes frères, et vous les sentez bien vivement, les terribles effets que produit dans la société la prétention. Remontez à leur cause, et vous verrez qu'ils sont l'inévitable suite de l'éloignement de la religion. La religion écartée, que devient la règle des devoirs de la société? La loi civile, qui ne punit que le crime, qui n'a aucune prise sur les vices, ne peut pas atteindre les égards sociaux. Ainsi l'homme sans religion n'a d'autre loi, sur le point si important à la tranquillité publique, que sa volonté; ainsi, lorsque, pour le malheur de la société, la religion y a perdu son influence, il y a autant de lois diverses sur les devoirs réciproques qu'il y a de volontés différentes; ils dépendent absolument de l'idée que chacun s'en fait. La raison particulière de chaque individu devient un tribunal suprême où il prononce sans appel ce qu'il doit et ce qui lui est dû. Et quel tribunal que celui où le même homme est tout à la fois le législateur, le juge et l'exécuteur, sans autre règle que son caprice, sans autre mesure que son intérêt, sans autre frein que ses désirs! Et quelle société que celle où il existe autant de tribunaux semblables qu'il y a d'individus; où les prétentions, affranchies de tout joug, abandonnées au sens particulier de chaque intéressé et lâchées au travers des passions humaines, courent se croiser dans tous les sens, se heurter sur tous les points, et porter de tous côtés les divisions, les querelles, les inimitiés!

Voilà, chrétiens, quelle est la cause des désordres sans nombre que produisent dans la société les prétentions; en voici le remède. Rendez à la société la religion, et aussitôt toutes les vaines prétentions s'évanouissent. Par où ce sentiment futile pourrait-il pénétrer dans un cœur chrétien? Toutes ses prétentions sont pour le ciel. Du haut de la grandeur que lui donne l'élévation de ses vues, il regarde avec pitié ces minutieuses distinctions, ces frivoles regards que le monde poursuit et se dispute avec un si vif acharnement, comme de vains jouets qui font alternativement les amusements et les querelles de l'enfance.

Ce qu'il ne désire pas obtenir il ne craint pas de le perdre. Et comment s'irriterait des simples manquements d'égards celui que ses principes rendent insensible même aux humiliations et aux outrages; qui ne répond aux calomnies que par des vœux, aux persécutions que par des bienfaits, à la haine que par la charité? Et cette même religion, qui lui défend d'exiger des hommages, lui ordonne de les rendre: *Cui honorem honorem.* (*Rom.*, XIII, 7.) Elle enjoint même de se prévenir les uns les autres par les distinctions et les honneurs : *Honore invicem prævenientes.* (*Rom.*, XII, 10.) Ainsi elle ôte aux prétentions mondaines tout à la fois et l'excuse et le prétexte; d'une part elle les réprime, de l'autre elle les prévient; et, dépouillant les classes supérieures de la hauteur qui repousse, bannissant des inférieurs la jalousie qui les éloigne; elle consolide encore leur réunion par l'extinction des passions que fomente l'incrédulité.

D'où viennent, dit l'apôtre saint Jacques, *vos dissensions et vos guerres? N'est-ce pas des passions qui fermentent au dedans de vous?* « *Unde bella et lites in vobis? Nonne ex concupiscentiis quæ militant in membris vestris?* » (*Jac.*, IV, 1.) Depuis les tracasseries qui troublent les familles et les cercles, jusqu'à ces guerres sanglantes qui précipitent les empires les uns sur les autres, voyez les divisions qui agitent les hommes, constamment produites par leurs passions. C'est le même vent qui ride la surface des fleuves et qui bouleverse les mers. L'histoire du genre humain n'est que le triste récit de ses divisions, et en connaissez-vous une seule qui n'ait été excitée par quelque passion? L'envie de Caïn montre à la terre le premier meurtre. L'intempérance d'Esaü amène ses longues haines contre son frère, qu'elle lui a fait préférer. L'impudicité des Sichimites provoque la cruelle vengeance des fils de Jacob; et celle des Benjamites attire sur eux-mêmes la colère des autres tribus. La cupidité de Roboam sépare de lui la plus grande partie de son royaume, et fait à perpétuité d'un peuple de frères deux nations ennemies. L'orgueil irrité d'Aman livre à la proscription une nation

entière. L'ambitieuse politique d'Hérode immole à un vain soupçon une multitude d'enfants innocents. Parcourez dans la suite des siècles les révolutions qui ont changé la face des divers empires, vous les verrez toujours produites par les passions; et la plus épouvantable de toutes n'est-elle pas celle où le plus de passions ont été mises en mouvement?

J'appelle l'incrédulité, et je lui demande quel remède elle apporte à ce fléau destructeur des sociétés. J'entends plusieurs de ses docteurs se faire les apologistes des passions, et répondre (ce sont leurs propres expressions) que les passions sont innocentes, que la raison seule est coupable. Oui, sans doute, la raison est coupable; mais ce sont les passions qui l'ont rendue telle; son crime est de s'être rendue leur complice. Citez-nous un seul forfait qui ne soit pas commandé par quelque passion dont la raison s'est rendue le servile instrument. Est-ce la raison ou la lubricité qui viole le lit nuptial? Est-ce la raison ou l'ambition qui trame les perfidies des cœurs? Est-ce la raison ou la vengeance qui conduit le fer dans le sang ennemi? *Radix omnium malorum est cupiditas* (*I Tim.*, VI, 10.) D'autres incrédules, reconnaissant qu'en effet les passions produisaient dans la société des inconvénients, ont imaginé de les combattre les unes par les autres. C'est le seul remède qu'ils y connaissent; c'est leur dernier moyen; c'est le plus sublime effort de la conception des plus célèbres philosophes.

Spéculateurs inexpérimentés! Ainsi, pour établir la paix dans le cœur humain, vous commencez par y susciter une guerre intestine, et quand cette passion, que vous avez exaltée à dessein pour en comprimer une autre, se sera emparée de l'âme et y régnera en souveraine, avec quoi arrêterez-vous ses ravages? Médecins inhabiles, vous ne connaissez d'autre remède au poison que d'autres poisons plus actifs, et vous vous vantez d'avoir guéri votre malade, quand au mal qui le tourmentait vous en avez substitué un autre aussi funeste.

Un législateur, bien différent de tous ces vains sophistes, a apparu à la terre; *un Dieu Sauveur est descendu pour instruire les hommes: « Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri erudiens nos. »* (*Tit.*, II, 11, 12.) Il est venu leur apprendre à abjurer l'impiété et ses fausses maximes, à réprimer les passions mondaines et leurs suites criminelles; à opposer aux passions qui nuisent à soi-même, la tempérance conservatrice; à celles qui blessent le prochain, la justice bienfaisante; à celles qui offensent Dieu, la piété soumise et tendre: *Ut abnegantes impietatem et sæcularia desideria, sobrie et juste et pie vivamus in hoc sæculo.* (*Ibid.*)

Jésus-Christ ne s'est pas contenté de nous défendre en général de céder à nos passions, il est allé jusqu'au fond du cœur les déraciner les unes après les autres. Pour étouffer jusqu'à leurs dernières racines, il a planté à leur place des vertus opposées, des vertus d'un ordre supérieur, des vertus inconnues jusqu'à lui. Il a abaissé l'orgueil, non-seulement en recommandant la modestie, mais en prescrivant l'humilité; il a étouffé la vengeance en ordonnant non-seulement la clémence, mais encore l'amour des ennemis; il a éteint l'impudicité en enjoignant non-seulement la continence, mais aussi la mortification; il a réprimé l'avarice, la cupidité, l'ambition, en faisant une loi, non-seulement du désintéressement, mais même de l'abnégation. A chacune des passions, il a opposé une digue particulière qui la contient et la repousse.

Sacriléges usurpateurs de tous les pouvoirs que vous deviez respecter, votre criminelle impéritie les a brisées ces digues sacrées qui environnaient la société, et qui, la dominant de toutes parts, la préservaient de l'inondation des passions; et aussitôt ces torrents déchaînés se sont précipités de toute leur violence sur la plus brillante des sociétés, l'ont couverte de fange, de ruines, de débris, et dans l'impétuosité de leur course entraînent la société entière à sa destruction.

Une troisième cause de division entre les hommes est l'opposition de leurs intérêts.

L'auteur de la nature avait mis dans notre âme le sentiment précieux de l'amour de nous-mêmes et du désir de notre bonheur, pour nous faire aspirer sans cesse à celui qu'il nous destine. Mais la nature corrompue a dégradé ce noble sentiment, qui l'élevait vers le ciel, en le rabaissant aux vils intérêts de la terre. L'homme, dégénéré de son état primitif, aveuglé, perverti, déréglé, a abusé de ce don du Créateur, comme de tous les autres, et l'amour de soi-même est devenu l'amour-propre. L'amour-propre, ce tyran exigeant et despotique, qui, comme tous les autres, ne sait régner qu'en divisant; ce funeste égoïsme isole l'homme au sein même de la société, et le sépare de tous les autres en le laissant au milieu d'eux. Environné de ses semblables, l'égoïste ne voit rien hors de soi, désire tout pour soi, attire tout à soi, sacrifie tout à soi: il est à soi-même le seul objet de ses pensées, le seul terme de ses vœux, le seul but de ses projets, le seul centre de ses affections, et lorsque ce sentiment injuste est devenu général, quand l'intérêt personnel s'est élevé comme un mur de séparation entre chacun des individus, quelle société peut-il y avoir entre eux tous? Quel intérêt commun pourra se former du conflit d'intérêts opposés? Si, au lieu de travailler de concert à élever et à soutenir l'édifice public, chacun n'est occupé qu'à enlever les matériaux pour en construire sa propre maison, il est nécessaire que l'édifice s'écroule et se détruise.

Voilà, mes frères, les effets infaillibles de l'égoïsme dans la société. En voulez-vous voir les causes? Recherchez quels sont les états et les rangs où ce détestable sentiment est le plus commun. Vous le trouve-

rez surtout dans ceux où la religion est le plus méconnue et le moins pratiquée. Examinez les régions où il a le plus accru son funeste empire, vous verrez celles où la religion a le plus perdu du sien. Considérez le temps où se sont le plus étendus ses ravages. Hélas! chrétiens, ce sera encore celui où la religion a été le plus violemment combattue et le plus généralement abandonnée. Jamais on a autant déclamé contre l'égoïsme, et jamais il n'a été aussi multiplié; et ces cris mêmes qui s'élèvent contre lui de tous côtés, n'attestent-ils pas hautement ses déplorables progrès? L'intérêt personnel est le roi du monde : disons plus, il en est le Dieu; c'est à cette idole trop révérée que s'adressent tous les vœux, que se rapportent toutes les actions, que s'offrent tous les sacrifices, jusqu'à celui des devoirs : il est l'âme de tous les projets, le sujet de toutes les conversations, le motif de la subordination, la mesure de la considération, le dispensateur des égards, et souvent même le principe de l'amitié et des affections. Et comment se défendre de l'égoïsme quand on cesse d'être religieux? Il faut rapporter toutes ses actions à Dieu ou à soi-même, être mû par l'espoir d'une autre vie ou par les intérêts de celle-ci, faire son bonheur de l'attente des biens célestes, ou le poursuivre dans la jouissance la plus étendue des avantages de la terre.

Mais quoi! mes frères, est-ce que le christianisme étouffe dans le cœur ce sentiment inné qui pousse sans cesse à la recherche du bonheur? Non, sans doute, le Dieu de la religion n'est pas contraire au Dieu de la nature; il ne condamne pas l'amour de soi-même, mais il le règle; il ne détruit pas l'intérêt personnel, mais il s'en sert pour nous attacher à celui du prochain; et, plaçant devant nos yeux un intérêt supérieur à tous les petits intérêts qui causent nos divisions, il en fait le lien de notre union. Notre amour réciproque est la condition de ses récompenses; c'est le signe caractéristique que Jésus-Christ imprime à ses disciples : *In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem.* (*Joan.*, XIII, 35.) Le chrétien ne peut pas s'aimer soi-même sans aimer ceux que Jésus-Christ a faits ses frères. Il y a plus encore, c'est l'amour qu'il a pour lui-même qui règle celui qu'il leur doit. *Tu chériras ton prochain*, a dit le divin Législateur. Et jusqu'à quel point doit-il le chérir? *Comme toi-même*, ajoute-t-il aussitôt : « *Diliges proximum sicut teipsum.* » (*Matth.*, XXII, 39.) Nos devoirs envers lui ont toute l'étendue de ce désir pour nous-mêmes : *Ce que vous voudriez que les autres fissent pour vous, faites-le de même pour eux : « Prout vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis similiter. »* (*Luc.*, VI, 31.) Admirable législation, qui fait de notre amour pour nous, du désir de notre bonheur tout à la fois, le principe de la mesure de notre amour pour les autres, de notre obligation à les servir, et qui repousse ainsi l'égoïsme par le sentiment même qui l'engendre.

L'incrédulité ne se contente pas de multiplier les vices qui divisent les hommes, elle détruit les vertus qui les unissent.

La paix des sociétés, leur tranquillité, leur harmonie, leur prospérité, dépendent absolument des vertus ou des vices du plus grand nombre des hommes. Le croiriez vous, mes frères? cette vérité, dont l'évidence frappe au premier coup-d'œil, a été contredite par quelques-uns de nos prétendus philosophes. Il s'en est trouvé parmi eux qui n'ont pas rougi de soutenir que les vices contribuaient à la félicité des Etats. Il est donc vrai qu'il n'y a pas de délire, quelque déraisonnable, quelque honteux qu'il soit, dont l'esprit humain ne devienne capable quand il a secoué le joug des principes sacrés. Pour sentir toute l'absurdité de cette révoltante assertion, figurez-vous deux nations composées, l'une d'hommes vertueux, l'autre d'individus vicieux, et demandez ensuite à l'incrédule lui-même dans laquelle des deux il ira chercher la douceur et les agréments de la vie, de celle où règne la sincérité et la candeur, ou de celle qui se livre au mensonge et à la duplicité? avec laquelle il préférera de commercer, de celle où la bonne foi est l'âme du négoce, ou de celle qui place son intérêt dans la fraude? à laquelle il confiera ses droits, de celle où l'équité prononce les arrêts, ou de celle qui est soumise aux jugements de la corruption? dans laquelle il voudra transporter ses propriétés, de celle où le militaire, soumis à une exacte discipline, les protége et les défend, ou de celle qui le voit, abusant de sa force, et les piller et les dévaster? en un mot, dans laquelle il espérera trouver sa sûreté, sa liberté, sa tranquillité, d'une société d'hommes vertueux ou d'une société de brigands?

Mais abandonnons ces écrivains téméraires au mépris que leur détestable maxime a excité même dans leur parti, et, poursuivant le cours de notre raisonnement, examinons s'il est possible qu'un peuple sans la religion possède les vertus qui maintiennent en paix la société.

L'incrédulité prétend qu'il peut exister et qu'il existe des hommes irréligieux, et cependant doués de vertus morales. Je veux bien, chrétiens, lui passer cette assertion; je consens même à ne pas examiner si ces vertus tant exaltées, n'étant ni présentées, ni réglées, ni soutenues par la religion, auront l'universalité, la mesure, la solidité nécessaires. Que l'incrédulité se vante tant qu'elle voudra de compter parmi ses disciples quelques hommes honnêtes, nous l'accablons du poids de nos principes, et elle ne peut nous opposer que quelques exceptions. Qu'importe à la paix de la société la probité d'un petit nombre de ses membres, si la masse entière est dépravée! Ce sont les vertus du grand nombre, les vertus de la multitude qui cimentent l'u-

nion et assurent la prospérité des Etats. Osera-t-on nous dire que sans la religion la multitude puisse avoir une justice sévère contre soi-même, une probité que les circonstances les plus délicates n'ébranlent pas; un amour de l'ordre que les séductions de l'amour-propre n'altèrent pas; une douceur que les contradictions n'aigrissent pas; une bonté que les oppositions n'aliènent pas; une bienfaisance que l'ingratitude ne révolte pas? Si le peuple ne reçoit pas ces vertus de la religion, qui les lui donnera? Il faut à la multitude un Dieu, ou elle se fera des dieux de tous ses vices. Et lorsque l'impiété est parvenue à chasser le vrai Dieu de ses autels, ne l'avez-vous pas vue y placer des prostituées?

Le Dieu des chrétiens se place au centre de la société qu'il a créée; de ce centre commun partent tous les liens; à ce centre viennent aboutir tous les rapports. Nos relations mutuelles sont dans le christianisme des relations avec Dieu même. Quelle idée, mes frères, présente une société de chrétiens? Son Dieu est au milieu d'elle; et, remplissant de son immensité l'intervalle qui sépare les divers rangs, il les unit tous et n'en fait qu'un seul corps. Dieu lui-même daigne être comme l'âme de ce grand corps; c'est lui qui le soutient, l'anime, le vivifie; c'est lui qui met tous ses membres en mouvement et qui les fait tous concourir au même but par les fonctions qu'il leur distribue. Otez à la société son union avec Dieu, il ne vous restera qu'un corps sans âme, sans sentiment, sans vie, et qui ne tardera pas à se dissoudre.

A l'aspect des rapides progrès que faisait chaque jour l'incrédulité, et du cortége effrayant de vices et de passions qu'elle traînait à sa suite, ministres de la parole évangélique, nous annoncions à nos concitoyens, comme Noé aux peuples de son temps, les fléaux de la vengeance céleste prêts à fondre sur eux. Nous leur faisions observer, dans l'affaiblissement journalier et graduel des vertus sociales, le relâchement progressif des liens sociaux. Nous leur prédisions avec certitude que le funeste moment où l'incrédulité parviendrait à exécuter son affreux projet d'abattre la religion, serait celui où la patrie, restée sans soutien, s'écroulerait et tomberait en ruines. Hélas! ce n'est plus une prédiction. Ce que nous disions, vous le voyez; ce que nous craignions, vous le sentez. Plongés avec vous dans l'abîme du malheur, il ne nous reste qu'à vous répéter ce que disait Jérémie au peuple de Dieu, chassé comme vous de sa patrie, dépouillé comme vous, émigré comme vous dans une terre étrangère, victime comme vous de l'abandon du Dieu de ses pères : Nation coupable et infortunée, *jugez et voyez vous-même combien il est amer et déplorable pour vous d'avoir quitté le Seigneur votre Dieu : « Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum. »* (*Jer.*, II, 19.)

Et vous, peuple bon et sensible, qui nous avez accueilli dans nos désastres, ah! que, pour prix de l'hospitalité généreuse que vous nous accordez, nous ne vous apportions pas l'irréligion et les vices qui ont causé tous nos maux! Que notre exemple devienne au contraire pour vous un préservatif! Regardez-nous, et voyez l'effet naturel et nécessaire de l'incrédulité. Elle frémit maintenant et s'agite autour de vous; elle vous circonvient, et s'efforce de vous envelopper dans les filets où elle nous a enlacés; elle lâche dans vos cercles ses perfides émissaires; elle répand parmi vous le poison pestilentiel de ses livres. Ah! pour vous défendre toujours de ses dangereuses suggestions, regardez-nous, et voyez où elles conduisent un peuple qui s'y abandonne. Ces vertus, en maintenant l'heureuse simplicité de vos mœurs, entretiendront votre union; elles soutiendront aussi votre amour pour l'autorité bienfaisante qui vous gouverne et que vous chérissez. Car c'est là encore un des bienfaits de la religion envers la société; comme nous allons le voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La religion est le plus solide appui de l'autorité souveraine. Pour établir cette vérité, incrédules, c'est vous-mêmes que j'appelle ici en témoignage. Une de vos plus fréquentes déclamations est que la religion fut originairement le fruit de la politique, et que c'est l'intérêt des souverains qui l'a enfantée. Et avec quelle pudeur osez-vous après cela l'accuser d'être l'ennemie des souverains? Ah! du moins, conciliez entre elles vos inculpations, et ne décelez pas vous mêmes la faiblesse de votre cause en accumulant indiscrètement des reproches contradictoires. Mais qu'importent aux incrédules les contradictions, pourvu qu'ils atteignent leur but! Flatteurs alternativement des rois et des peuples, ils parlent aux passions opposées des uns et des autres un langage contraire. Aux rois, ils présentent les abus que, dans divers siècles, des factieux ou des fanatiques ont pu faire de la religion; et, les attribuant à la religion elle-même, ils les multiplient et les exagèrent. Aux peuples, ils disent que les maximes du christianisme, en ordonnant une soumission entière, placent sur leur tête un joug de fer, et autorisent tous les excès de la domination la plus vexatoire. Ainsi, ils peignent l'Eglise de Jésus-Christ aux rois comme une puissance rivale, aux peuples comme une puissance tyrannique. Ils la dénoncent aux uns comme excitant les révoltes, aux autres comme favorisant le despotisme. Toutes accusations également injustes et absurdes. Nous les désavouons, mes frères, nous les condamnons, nous les livrons à toutes les peines que mérite leur prévarication, les ministres ambitieux ou fanatiques, également ennemis de la religion et de l'Etat, dont la criminelle audace a abusé de l'une

pour troubler l'autre. Hélas ! ce ministère, qui ne serait pas trop saint pour des anges, ne peut être exercé que par des hommes, et nous ne pouvons le dissimuler, trop souvent ils ont apporté des passions humaines dans des fonctions qu'ils ne devaient remplir que par des inspirations divines. Mais est-il juste d'imputer à la religion des maximes qu'elle réprouve avec indignation, et de la rendre responsable des excès de ministres qu'elle condamne? L'Evangile, voilà notre loi; les saints, voilà nos modèles. Etudiez l'Evangile, contemplez les exemples des saints, et osez nous dire ensuite que la religion élève une puissance rivale de la puissance souveraine.

Monarques que nous révérons, si la voix d'un faible ministre peut pénétrer jusqu'à vos trônes, ils sont maintenant bien loin de vous ces temps où l'intérêt de votre politique pouvait vous inspirer de surveiller les écarts du zèle. Les perfides agents dont l'incrédulité vous a circonvenus ne vous rappellent sans cesse ces siècles d'égarement que pour vous cacher leurs criminelles entreprises et en assurer le succès. Dans le siècle malheureux où la Providence vous a placés, ce n'est plus l'abus de la religion qui est à craindre pour vous, c'est son anéantissement. Un fanatisme bien autrement redoutable que celui de la religion, le fanatisme de l'impiété frappe d'un pied superbe les autels pour que leurs débris retombent sur vos trônes, les écrasent. Voyez à quels épouvantables excès il s'est porté dès qu'il a pu usurper la force. Ecoutez les arrêts de proscription que du haut de ses tribunes il prononce journellement contre vous. Considérez le nombre effrayant d'émissaires dont il remplit vos Etats, vos cours, et jusqu'à vos cabinets. Voilà l'ennemi contre lequel vous avez à lutter. Il vous faut nécessairement ou l'anéantir ou en être anéantis. Vos dangers s'accroissent, vos intérêts s'agrandissent, vos vues doivent s'y proportionner. Il s'agit ici pour vous, non plus de quelque accroissement de puissance, mais de votre puissance tout entière; non plus de l'agrandissement de quelques provinces, mais de la totalité de votre royaume; non plus de votre gloire, mais de votre vie.

Et vous, peuples, à qui nous avons droit de parler avec plus de pouvoir, s'il est vrai que la religion, en consacrant l'autorité souveraine, la corrobore et la consolide, c'est un de ses plus insignes bienfaits envers vous. Le comble de votre malheur serait de prêter l'oreille aux perfides suggestions d'indépendance que sèment parmi vous les apôtres de l'irréligion. Liberté, liberté! s'écrient-ils de toutes parts. Du centre de leurs fureurs, ce cri de guerre contre toutes les autorités a retenti, et va se propageant dans tous les royaumes de l'Europe. Et moi aussi j'élèverai la voix, et même plus haut qu'eux. Du haut de la chaire de vérité, je crierai plus fortement encore : Liberté, liberté! mais liberté véritable, et non pas cette liberté mensongère qui n'est que le masque du plus hideux despotisme. Liberté de faire ce qui ne nuit à personne, et non pas liberté de tous les crimes. En un mot, liberté et non pas licence, qui est la plus cruelle ennemie de la liberté. Du moment où chacun devient libre de troubler la liberté d'autrui, personne n'est plus libre. C'est au nom de la liberté que je réclame l'autorité, parce que sans autorité il ne peut y avoir de liberté. Les lois qui la restreignent, la maintiennent, comme la digue qui contient les eaux du fleuve, l'empêche de se répandre, de se dissiper et de se perdre en portant partout le désordre et la ruine. Les insensés ! ils ont cru acquérir, parce qu'ils se sont procuré l'indépendance. C'est l'enfant fugitif de la maison paternelle qui, ayant secoué le joug salutaire de ses maîtres se croit libre, jusqu'à ce qu'il éprouve le dur esclavage de tous les besoins. L'Esprit-Saint compare ces esprits vains qui se repaissent d'une liberté chimérique au coursier qui, ayant rompu son frein, renverse, foule aux pieds, fracasse tout ce qui se trouve sur son passage, jusqu'à ce que l'impétuosité de sa course le conduise, ou dans les abîmes qui l'engloutissent, ou contre des obstacles qui le brisent, ou à des bêtes féroces qui le dévorent : *Vir vanus, tanquam pullum onagri liberum se putat.* (*Job*, XI, 12.)

Quand l'incrédulité viendra vous répéter que notre religion favorise le despotisme, demandez-lui avec confiance, où donc existe le despotisme? Parcourez toutes les régions de l'univers, vous ne le trouverez établi que parmi les nations qui ont le malheur de ne pas connaître la loi douce et bienfaisante de Jésus-Christ. Là il existe en principe; là il règne légalement. Dans les heureuses contrées que le christianisme tient sous sa loi, le despotisme n'est pas connu; et cependant la puissance souveraine y est mieux affermie. Jusqu'au moment, hélas! où la religion a été détruite dans notre patrie, nous n'avions l'idée, ni de ces révolutions si communes, ni de ces proscriptions si fréquentes dans les Etats soumis à la volonté d'un despote. L'autorité était d'autant plus révérée qu'elle était modérée; et l'obéissance d'autant plus volontaire qu'elle était absolue. Un seul précepte de notre sainte loi concilie tous les principes qui semblent opposés, rapproche tous les intérêts qui paraissent contraires. Ce grand précepte, mes frères, c'est celui qui nous assujettit aux princes par le même motif qui nous soumet à Dieu, et qui, selon l'expression de Bossuet, place le trône des rois dans la conscience, où Dieu lui-même a le sien. *Soyez soumis, non par crainte, mais par conscience : « Subditi non propter iram, sed propter conscientiam. »* (*Rom.*, XIII, 5.)

Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu ! Jusqu'à votre avénement sur la terre, les peuples n'étaient assujettis à leurs rois que par la crainte, et les rois de leur côté

étaient sans cesse agités de la frayeur de voir cet affreux lien se relâcher. Des soupçons mutuels, des terreurs réciproques tourmentaient sans cesse les monarques et les sujets, et étaient des sources continuelles tantôt de vexations et tantôt de révoltes. En faisant de l'obéissance un devoir religieux, vous avez rétabli la confiance entre l'autorité et la soumission. Vous avez dissipé les jalousies de l'une en bannissant les inquiétudes de l'autre. La conscience a rendu la soumission absolue, la sécurité a rendu l'autorité modérée. Ainsi vous retenez celle-là dans la dépendance par devoir, celle-ci dans la justice par intérêt, et le bonheur de toutes les deux est le fruit de votre grand précepte : *Non propter iram, sed propter conscientiam.* Que l'obéissance du chrétien est supérieure à celle des autres peuples ! Comme elle ne provient point de la crainte, elle est toujours respectueuse et jamais basse; comme elle n'a point pour fondement l'intérêt, elle est flatteuse pour le maître sans être avilissante pour le sujet. Indépendante des faveurs, supérieure aux disgrâces, la soumission chrétienne, toute entière, toute absolue, toute passive qu'elle est, porte le noble caractère de la liberté : *Non propter iram, sed propter conscientiam.*

Notre divin Législateur ne se contente pas de sanctionner par ses préceptes la soumission à l'autorité souveraine, il la consacre par des exemples. Il enjoint par son Apôtre à toute âme d'être soumise aux puissances : *Omnis anima potestatibus subdita sit.* (*Rom.*, XIII, 1.) Et lui-même leur a été soumis jusqu'à la mort : c'est sous leurs coups qu'il a expiré. Il ordonne de payer l'impôt à qui il est dû : « *Cui tributum, tributum; cui vectigal, vectigal.* » (*Ibid.*, 7.) Et, dénué dans sa pauvreté profonde du moyen de l'acquitter, il opère un miracle pour y satisfaire. Il déclare que son royaume n'est pas un des empires du monde : *Regnum meum non est de hoc mundo.* (*Joan.*, XVIII, 36.) Et il refuse de se rendre juge d'une contestation temporelle. Il met sur la même ligne l'obligation de rendre ce qui est dû à César et à Dieu, parce que l'autorité de César est dans sa religion une émanation de l'autorité de Dieu : *Non est potestas nisi a Deo.* (*Rom.*, XIII, 1.)

Et quelles puissances sur la terre ont donc été décorées de la brillante prérogative de découler de Dieu? Ce sont celles qui existent : *Quæ sunt a Deo ordinatæ sunt.* (*Ibid.*) Peuples, écoutez avec une attention particulière ce grand et salutaire principe; qu'il se grave profondément dans vos esprits; qu'il fasse dans vos cœurs une impression forte et durable : il sera tout à la fois le fondement de votre félicité, la sauvegarde de votre tranquillité, le garant de votre bonheur. La puissance que vous trouvez établie, voilà celle que Dieu a placée sur vos têtes, celle à laquelle vous devez obéir comme à lui-même, celle à laquelle vous ne pouvez manquer sans vous révolter contre Dieu : *Quæ sunt a Deo ordinatæ sunt.* Vous découvrirez sans doute dans les constitutions qui vous régissent quelques imperfections, elles sont l'ouvrage des hommes ; vous apercevrez dans les gouvernements auxquels vous êtes soumis quelques abus, ce sont des hommes qui les administrent. Mais avec ces imperfections et ces abus que les hommes y ont entremêlés, ce sont des institutions divines; parce que Dieu, ordonnateur des empires, vous déclare que, pour des motifs et des ressorts qu'il ne daigne pas vous faire connaître, sa sagesse suprême les a ainsi ordonnées : *Quæ sunt a Deo ordinatæ sunt.*

Oh ! combien elle est utile ! Avec quelle profondeur de vues elle est attempérée au maintien des sociétés cette maxime propre au christianisme, qui soumet chaque sujet à l'autorité sous laquelle il est né ! Hélas ! lorsque la Providence préparait, dans le secret de ses desseins, cette terrible révolution dont elle punit nos crimes, combien de nos concitoyens, et j'oserai même le dire, combien peut-être de ceux qui m'écoutent demandaient de grands changements, et, sous prétexte d'abus ou réels, ou exagérés, ou imaginaires, sollicitaient une diminution de l'autorité, un retour vers l'ordre ancien, des assemblées contrebalançantes ! Vous n'aperceviez que les inconvénients actuels, qui, au moins, vous étaient connus, et vous ne pouviez pas calculer tous les inconvénients par lesquels vous vouliez les remplacer ; vous n'aperceviez que les inconvénients actuels, et vous ne considériez pas que l'innovation si imprudemment désirée pouvait en un moment détruire beaucoup plus de biens que des siècles de sécurité n'avaient laissé naître d'abus. Vous n'aperceviez que les inconvénients actuels, et dans votre aveuglement vous ne prévoyiez pas les désastres, les crimes, les horreurs qui marchent à la suite des changements de constitution, et toutes les atrocités qui occupent le passage d'un gouvernement à un autre. Il a fallu, pour instruire votre inexpérience, les fléaux dont vous êtes les victimes; et peut-être encore cette épouvantable leçon n'a-t-elle pas suffi pour dessiller vos yeux, détruire vos préjugés, dissiper vos préventions, et vous ramener à la maxime chrétienne : *Quæ sunt a Deo ordinatæ sunt*

Étaient-ils sans inconvénients les gouvernements de ces monstres, qui, se détruisant les uns les autres, s'arrachaient successivement les rênes de l'empire romain, et qui, après avoir baigné de son sang leur trône usurpé, finissaient par l'arroser du leur? Cependant, voyez quelle soumission constante, absolue, inaltérable, leur portaient nos frères dans la foi. Fidèles aux Néron et aux Domitien, dont la fureur aveugle les traînait aux supplices, autant qu'aux Constantin et aux Théodose, dont la piété bienfaisante les comblait de faveurs, ils recevaient avec résignation des mains de la Providence les maîtres, tantôt humains, tantôt cruels, qu'elle leur envoyait, et, révérant dans tous le Dieu qui en faisait les

ministres de sa miséricorde ou de sa colère, ils périssaient ou dans les combats pour leur service, ou sur les échafauds par leurs ordres.

Incrédules, paraissez maintenant, venez nous dire ce que vous substituez à ce fondement que la religion donne aux trônes. Qu'apportez-vous à la place de cette conscience que vous mettez à l'écart, de ce Dieu que vous anéantissez? Vous nous parlez d'un contrat entre le prince et les sujets; contrat chimérique dans la plupart des Etats, et qui n'existe presque nulle part; contrat obscur, dont les clauses incertaines sont souvent interprétées par la mauvaise foi, plus souvent encore éludées par la fraude ou enfreintes par la violence, et constamment exécutées au gré de la force. En supposant même la réalité de votre contrat, la religion est encore nécessaire à son exécution. Publicistes sans expérience, législateurs sans prévoyance, vous vous êtes imaginé, dans vos frivoles spéculations, que, pour retenir les peuples dans la soumission, il suffisait de leur présenter des principes; c'est surtout des motifs qu'il leur faut, mais des motifs puissants dans tous les temps, dans toutes les circonstances. Et voilà ce que vous ne pouvez trouver que dans la conscience. Réunissez ensemble tous les motifs humains, toutes les considérations temporelles qui peuvent lier les hommes à l'observation de votre contrat social, ils se réduiront toujours à ces deux seuls points, l'espérance et la crainte. Ainsi, quiconque pourra sans danger secouer le joug ou verra un avantage plus grand à s'en délivrer, se croira affranchi de tout devoir envers la puissance souveraine. Conséquence affreuse, mais nécessaire, de tout système qui fonde l'autorité sur une autre base que sur la religion.

Et que les faits viennent encore ici confirmer les raisonnements. Religion sainte, vous aviez établi et maintenu parmi nous cet antique respect pour la majesté royale qui est la plus ferme défense de l'autorité, qui lui élève un rempart dans la pensée, éteint les résistances dans leur germe, et n'en laisse pas même concevoir l'idée. Ce fut l'effet de vos lois bienfaisantes qui mettent nos devoirs envers le roi à côté de nos devoirs envers Dieu même. *Mon fils, crains Dieu et le roi, et ne te mêle pas aux détracteurs : « Time Dominum, fili, et regem, et cum detractoribus ne commiscearis.»* (*Prov.*, XXIV, 21.) *Tu n'ôteras rien aux dieux, et tu ne médiras pas du chef de mon peuple : « Diis non detrahes, et principi populi mei non maledices. »* (*Exod.*, XXII, 28.) Jeunes gens, interrogez des anciens, il vous diront quelle était dans leur jeunesse l'impression mêlée d'amour et de crainte que répandait dans toutes les parties de notre monarchie l'idée du souverain. Un peuple immense, un peuple qu'il ne connaissait pas, et dont il était inconnu, recevait ses ordres dans le silence de la soumission, et les exécutait avec la promptitude du zèle : *Populus quem non cognovi servivit mihi, in auditu obedivit mihi.* (*Psal.* XVII, 45.) Nous les avons vus, nous qui sommes plus âgés, nous les avons vus, les temps heureux où cette nation, depuis si différente d'elle-même, contemplant avec une vénération religieuse l'intervalle qui la séparait du trône, ne se permettait pas de le mesurer. On osait à peine lever les yeux sur l'objet de son obéissance; il n'entrait pas dans l'imagination d'examiner ses lois, de discuter son administration, de juger ses commandements. Les murmures, s'il s'en élevait par hasard, étaient regardés comme des indiscrétions, les censures comme des crimes. Nous les avons vus, ces beaux jours de la tranquillité, du bonheur, de la prospérité, de la gloire de notre nation. Hélas! nous les avons vus s'écouler et passer. Tant que la religion fut révérée, l'autorité souveraine l'avait été comme elle et par elle. La même époque vit commencer les attaques contre l'une et contre l'autre. Les progrès de l'incrédulité et ceux de l'insurbordination marchèrent constamment du même pas. Les doutes sur la religion et ceux sur l'autorité, semés par les mêmes mains, germèrent et s'élevèrent avec une égale rapidité; et dès qu'on eut osé citer à son tribunal la Divinité, on y eut bientôt jugé les rois.

Et que devient l'autorité quand elle est ainsi indiscrètement livrée au jugement d'une subordination indocile, d'une présomptueuse légèreté, et souvent d'une malveillance artificieuse? On l'accuse, si elle est sévère, de cruauté; si elle est indulgente de faiblesse. On reproche l'imprudence à sa conduite franche et ouverte; la dissimulation et la fraude à sa politique cachée et secrète. On traite la pompe dont elle s'environne de vaine et frivole étiquette, et la simplicité sous laquelle elle se présente d'indécente mesquinerie. Arrêtez-moi, mes frères, si j'exagère; élevez-vous pour me contredire, j'y consens, si ce que je vous rappelle n'est pas ce que vous avez tous vu, tous entendu. Je dois aller plus loin, si ce n'est pas ce que tous tant que nous sommes avons à nous reprocher à nous-mêmes. Quelles étaient les conversations dont l'administration ne fut pas le sujet le plus ordinaire? Quels étaient les cercles où on ne se permit pas de l'examiner, de la discuter, de la régler, de la décrier? Nos téméraires censeurs de l'autorité avaient préludé aux criminelles déclamations sous lesquelles elle a succombé. C'est nous, ce sont nos mains coupables qui lui ont porté les premiers coups, et ses atroces ennemis n'ont fait qu'agrandir la brèche que notre imprudence avait ouverte.

A Dieu ne plaise, mes chers frères, que, par d'aussi fâcheux souvenirs, je cherche à aggraver encore votre juste douleur, et à appesantir sur vous des maux que vous ressentez déjà si vivement! Mais nous ne devons pas nous dissimuler nos erreurs, nous aveugler sur nos torts. Peut-être vous sera-t-il accordé de pouvoir un jour les réparer.

Commençons dès ce jour par les connaître et par les déplorer. Revenons à ces principes sacrés et précieux d'une soumission absolue que nous avaient transmis nos pères, et dont nous n'avons pu nous écarter sans devenir coupables et malheureux. Ne nous occupons de l'autorité qui nous gouverne qu'au pied des autels. Ne nous en occupons que *par nos prières pour nos maîtres, par nos vœux pour leur bonheur, par nos instances auprès de celui qui fait régner les rois, pour que leurs lois justes et bienfaisantes rendent notre vie paisible et tranquille. Voilà ce qui est bon, voilà ce qui est agréable au Dieu notre Sauveur : « Obsecro primum omnium fieri obsecrationes, orationes, postulationes pro regibus et his qui in sublimitate sunt, ut tranquillam et quietam vitam agamus. Hoc enim bonum et acceptum est coram Salvatore nostro Deo.»* (I *Tim.*, II, 2.)

Ce précepte de prier pour nos souverains est un lien de plus qui nous attache à nos maîtres, un souvenir fréquemment rappelé que notre soumission est un devoir religieux. En faisant de leur conservation et de leur prospérité un objet de culte, il les rapproche de la Divinité, consacre leur personne et la met au-dessus des atteintes.

David persécuté par Saül, dépouillé, fugitif, sans asile, David tient deux fois dans sa main la vie de son ennemi ; mais dans cet ennemi il voit l'oint du Seigneur, et oubliant ses propres malheurs, méprisant les dangers qu'il court encore, il ne voit que l'inviolabilité des rois.

L'inviolabilité des rois ! à ce mot, mes frères, quel affreux souvenir vient frapper nos esprits ! Nous ne pouvons donc parler d'aucun de nos devoirs sans que notre pensée ne se reporte douloureusement sur les maux, sur les crimes dont l'incrédulité a couvert notre infortunée patrie ! O opprobre de ma nation, que quatorze siècles de fidélité et d'amour n'effaceront pas devant les races futures ! O forfait, que n'expieraient pas aux yeux de la postérité des siècles plus longs encore de vertus ! Ce roi qui ne paraissait en public qu'environné d'applaudissements, que si peu d'années auparavant accompagnaient encore les acclamations et les transports de son peuple lorsqu'il traversait les provinces ; ce roi qui n'eut d'autre amour que celui de ses sujets, d'autre passion que celle du bien, d'autre faiblesse que l'excès de sa bonté ; c'est celui-là que l'incrédulité est allée frapper ; voilà la victime qu'elle s'est choisie, ou plutôt, chrétiens, car la foi doit élever nos pensées vers celui qui dispose les événements, voilà la solennelle leçon que Dieu a donnée à l'univers ; il a voulu, par le plus exécrable des crimes, épouvanter la nature, et donner aux peuples, qui en ont tous frissonné d'horreur, l'expérience des atrocités auxquelles ils sont capables de se porter quand ils s'abandonnent à l'impiété. Et c'est nous que sa miséricorde a choisis pour donner cet exemple éclatant ; nous, la nation jusque-là la plus transportée de l'amour de ses maîtres, pour montrer au monde étonné qu'il n'y a aucun principe que l'irréligion ne viole, aucun sentiment qu'elle n'étouffe. Et c'est sur le roi le plus vertueux, le plus bienfaisant, le plus exempt de défauts, qu'il a laissé tomber le coup affreux, qui retentira dans tous les siècles pour leur apprendre qu'il n'est aucun respect, aucun lien qui puisse arrêter les crimes de l'incrédulité.

Détournons, s'il est possible, mes chers frères, détournons nos regards de cette horrible idée, et portons-les sur un dernier bienfait du christianisme envers l'autorité, bienfait infiniment précieux aux nations dont il procure le bonheur. Il ne se contente pas de la placer au-dessus des atteintes de l'insubordination, il la préserve de ses propres excès. L'irréligion ne peut donner aux rois que des ennemis qui les combattent ; la religion leur donne *un maître qui viendra s'asseoir au milieu d'eux pour les juger : « Deus stetit in synagoga deorum, in medio autem Deus dijudicat. »* (*Psal.* LXXXI, 1.) L'irréligion les expose sans cesse aux attentats de la révolte ; la religion les soumet constamment aux équitables arrêts de celui dont ils tiennent leur pouvoir : *Ego justitias judicabo.* (*Psal.* LXXIV, 3.) L'irréligion ne sait remédier aux abus de l'autorité que par l'abus bien autrement funeste de l'insurrection ; la religion les prévient par la surveillance toujours active d'une autorité supérieure qui les punira avec une rigueur exemplaire : *Judicium durissimum his qui præsunt fiet.* (*Sap.*, VI, 6.) L'abus de l'autorité n'est pas sans doute un titre au peuple pour se soulever ; mais, réel ou imaginaire, il en est toujours le prétexte, et la religion, qui ôte aux soulèvements tout motif par la soumission qu'elle commande, tout intérêt par les intérêts supérieurs qu'elle présente, tout désir par les sentiments qu'elle inspire, la religion leur enlève encore tout prétexte par les grandes obligations qu'elle impose aux souverains. Peuples, ne murmurez pas contre le précepte qui vous contient dans l'obéissance absolue ; il est le garant de votre tranquillité, la sauvegarde de votre bonheur. Rois, ne vous plaignez pas de l'autorité toute-puissante qui pèse sur vos têtes, et de ses commandements sévères ; elle consolide votre puissance par l'obligation même qu'elle vous imposa d'en modérer l'exercice ; elle la rend stable en la rendant bienfaisante. Unissez-vous aux sentiments d'un des plus grands monarques qui aient existé. *Bénissez le Seigneur qui*, par les préceptes qu'il dicte et à vos sujets et à vous-mêmes, *tient votre peuple constamment courbé sous votre joug, et soumis à vos lois : « Benedictus Dominus Deus qui subdit populum suum sub me. »* (*Psal.* CXLIII, 2.)

La religion tient les peuples unis et soumis ; l'abandon de la religion les divise et les soulève. Non, ce ne sont point les vices des constitutions, les abus des gouvernements, les erreurs des administrations, les

fautes des souverains, les hauteurs des grands, les déprédations, les rapines, les vexations des agents de l'autorité qui suscitent les révolutions, renversent les trônes, bouleversent les empires, et du faîte de la prospérité, précipitent dans l'abîme du malheur, tout à la fois grands et petits, maîtres et sujets, rois et nations. C'est le Maître de l'univers, irrité des crimes d'une nation, et voulant montrer à toutes les autres un terrible exemple de sa justice. Il permet les excès des grands et l'insurrection des peuples, et frappe aussi du même coup et le peuple et les grands. Il ne fait que retirer sa main, maîtresse de l'ordre, et tout ce qu'elle soutenait s'écroulant au même instant, tout tombe dans la confusion et le trouble. Parlons sans figure, mes frères; l'insubordination d'un peuple est l'instrument dont se sert la Providence pour punir ses autres vices. Le sentiment d'indépendance et d'ambition qui corrompit le genre humain dans sa source, et causa tous les maux qui font encore souffrir l'humanité, est le même qui perd les nations et les plonge dans le malheur. Le tentateur dit à nos premiers pères : *Vous serez comme des dieux* (*Gen.*, III, 5); ils le crurent, et leur funeste illusion enveloppe toute leur postérité dans leur péché et dans leur châtiment. Il a dit de même aux factieux de notre patrie : Vous serez comme des rois; et ils l'ont cru également. O mon Dieu ! le même crime aura-t-il les mêmes suites? Les maux qu'il a attirés sur nous se prolongeront-ils dans les races futures, et poursuivrez-vous sur les générations qui nous suivront le forfait de la nôtre ? Dieu de bonté, détournez ce malheur, le plus affreux de tous. Jetez un regard de miséricorde sur ce royaume où vous fûtes autrefois tant honoré ! *Glaive du Seigneur, jusques à quand serez vous agité contre nous? Rentrez dans votre fourreau, et reposez-vous enfin : « O mucro Domini, usquequo non quiesces ? Ingredere in vaginam tuam, refrigerare et sile.* » (*Jer.*, XLVII, 6.) Assez de châtiments ne sont-ils pas amassés sur nos têtes? Assez d'exemples n'ont-ils pas instruit, épouvanté les nations ? C'est à nous, mes frères, c'est à nous à mériter le retour de la miséricorde divine, par notre retour à elle. N'espérons la cessation de nos maux que de la cessation de leur cause. Pour la demander avec succès, rendons-nous dignes de l'obtenir. Qu'une conversion sincère nous acquierre le droit d'être exaucés; c'est alors que nous pourrons avec confiance nous présenter devant cet autel où jusqu'ici nous n'avons adressé que des vœux inutiles, et dire avec le prophète : *Epargnez, Seigneur, épargnez les restes infortunés de ce peuple qui fut le vôtre*, qui désire le redevenir, *et ne laissez pas plus longtemps cette portion jadis si précieuse de votre héritage, en proie à la misère et à l'opprobre* : « *Parce, Domine, parce populo tuo : et ne des hæreditatem tuam in opprobrium.* » (*Joel*, II, 17.) Ainsi soit-il.

SERMON VI.

SUR L'IDOLATRIE.

Sedentibus in umbra mortis lux orta est illis. (*Isa.*, IX, 2; *Matth.*, IV, 16.)

Ils étaient assis dans les régions ténébreuses de la mort, quand la lumière s'est levée sur eux.

L'idolâtrie, qui, de temps immémorial, tenait les peuples asservis aux pieds de ses divinités, semblait avoir établi son empire sur des fondements inébranlables et menaçait l'intelligence humaine d'une nuit éternelle, lorsque l'avénement qui devait la renverser et changer la face du monde en substituant la vérité au mensonge, se passe à l'écart et sans bruit à l'insu des hommes, dans un coin de la Judée, dans un sombre et misérable réduit : c'est dans une crèche que naît celui qui, sans armes, triomphera du paganisme et amènera les nations du globe au vrai Dieu. C'est d'une crèche que sortira la lumière du monde. Deux personnages, Joseph et Marie, sont les seuls dans l'univers qui soient entrés dans le secret de l'Eternel. Cependant, à peine la terre a-t-elle reçu son libérateur, que des anges le révèlent à de simples bergers et qu'une étoile mystérieuse se lève sur l'Orient pour annoncer aux trois fidèles et pieux souverains que leur attente vient d'être remplie : elle guide leur marche empressée et la dirige jusqu'au berceau qui enferme les destinées du monde.

Quel est donc cet enfant miraculeux auquel les pasteurs et les mages sont venus apporter leurs adorations? Ouvrez, mes frères, les livres sacrés que les Juifs, nos ennemis invétérés, nous ont conservés si somptueusement; vous lirez sur ce divin enfant ce qu'ils s'obstinent, par un aveuglement inconcevable, s'il n'était surnaturel, à ne vouloir point y lire, prouvé d'abord après la chute du premier homme, puis aux saints patriarches, annoncé ensuite au monde par tous les prophètes. Si vous réunissez les écrits épars que l'Ecriture présente sur le Messie, vous y trouverez la ressemblance la plus frappante avec notre Jésus. Vous aurez sous les yeux l'histoire de sa vie écrite avec un détail surprenant par différentes mains, dont la plus récente précède sa naissance de cinq cents ans, et la plus ancienne touche à la création.

Mais, afin de nous renfermer dans l'époque qui nous réunit aujourd'hui, et qui, depuis dix-huit siècles, se célèbre annuellement dans la chrétienté, bornons-nous aux prophètes qui, en parlant de la naissance du Messie, en ont marqué les temps et le lieu avec une précision qui ne saurait convenir qu'à celle de notre Sauveur. Jacob, prêt à quitter ses enfants et la vie, leur avait dit que la souveraineté ne serait point enlevée à la Judée, que le Messie n'arrive, et la tribu de Juda possédait encore à la venue de Jésus cette souveraineté, qu'elle perd t peu après. Aggée avait prédit que le Messie entrerait dans le second temple, et que sa

présence en rehausserait l'éclat au-dessus de la gloire du premier. Jésus en effet l'a souvent honoré de sa présence, et quelques trente ans après lui ce second temple fut ruiné de fond en comble par les Romains. Qui ne connaît pas les fameuses semaines de Daniel ! Elles devaient tirer à leur fin lorsque le Messie paraîtrait. C'est précisément l'époque où Jésus parut au monde, et les soixante-dix semaines expirèrent presque avec lui. Et comment donc attends tu toujours le Messie, aveugle et malheureux peuple, quand, depuis près de dix-huit siècles, il est évident qu'on ne trouverait plus ni les semaines de Daniel, ni le temple d'Aggée, ni l'autorité de Judas.

Quoi qu'il en soit, mes frères, si vous demandez où devait naître le Roi des Juifs, les prêtres et les docteurs vous nommeront, comme autrefois à Hérode, Bethléem ; et c'est en effet dans cette ville que Jésus vint au monde. Mais quoi ! n'était-ce pas à Nazareth que Joseph et Marie demeuraient? N'y vivaient-ils pas du travail de leurs mains? Quelle apparence qu'un pauvre artisan abandonne l'atelier qui le fait vivre, pour entreprendre un voyage dispendieux, au moment surtout où son épouse approche de son terme? Comment donc Joseph et Marie se trouvent-ils dans Bethléem à cette époque?

Le voici, mes frères, et la remarque est bien digne de toute votre attention : il est venu en pensée à l'empereur Auguste d'ordonner le dénombrement de tous ses sujets; et l'édit, auquel personne ne pouvait s'astreindre, arrive à point nommé pour obliger Joseph et Marie de quitter Nazareth. Mais pourquoi cet édit? Que signifie le dénombrement de tous ces sujets, inouï jusqu'à vous, ô puissant souverain de la terre ? Était-ce la vanité romaine ou la vôtre que vous vouliez satisfaire, en exposant à l'univers et à la postérité le nombre presque incontestable de vos sujets, ou bien ne vouliez-vous que connaître dans l'étendue les ressources de vos armées et de vos trésors? J'ignore, mes frères; mais celui dont les pensées se jouent dans les cieux et sur la terre, sait bien, quand il lui plaît, faire servir à ses vues nos actions les plus arbitraires, nos volontés les plus capricieuses. Auguste va, sans le savoir, amener par cet édit l'accomplissement de ce que le Seigneur avait fait annoncer sept cents ans d'avance par son prophète; et, sans le savoir encore, Auguste va dans le recensement de ses sujets compter un Dieu. En effet, l'ordre est annoncé à tous les descendants de David de se faire inscrire dans l'humble Bethléem, où ce prince avait pris naissance. Joseph et Marie obéissent ; et par là il arrive que les registres publics de l'empire romain attestèrent et la naissance de Jésus à Bethléem, et la royale descendance de David. Réfléchissez sur ce fait, mes frères, méditez bien cet événement ; vous conclurez avec moi que les décrets du Tout-Puissant s'accordent, sans que nous le puissions concevoir avec les dispositions libres de notre volonté ; et vous apprendrez à vous élever, dans les événements de votre vie, jusqu'à la main invisible qui les conduit.

Mes frères, le monde était depuis des siècles enseveli dans une fatale ignorance, Jésus vient l'en retirer et l'instruire. Le monde était depuis des siècles livré à toute la corruption d'une nature dépravée ; Jésus vient l'en affranchir et le réformer. Ces deux réflexions vont faire le sujet et le partage de cet entretien, après que nous aurons invoqué les grâces du divin enfant par l'intercession de sa glorieuse mère.

Ave, Maria, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme instruit et religieux qui fixera son attention sur l'état du genre humain, depuis la dispersion des peuples jusqu'à l'établissement du christianisme, ne pourra s'empêcher de déplorer l'aveuglement des générations qui remplissent cette longue et malheureuse période des siècles. Il gémira de n'y plus retrouver les traditions primitives et de voir à leur place prévaloir partout, à l'exception d'un seul coin de la terre, l'oubli et l'ignorance des devoirs envers Dieu, le prochain et soi-même.

Et d'abord envers Dieu. Car, sans rechercher ici l'origine de l'idolâtrie, il est de fait qu'elle dominait sur toute la terre, les astres et les éléments, les fleuves et les montagnes ; le dehors et l'intérieur des habitations étaient peuplées de divinités fantastiques, enfants d'une imagination malade, d'une raison égarée. L'homme les avait sans cesse devant les yeux, les rencontrait à chaque pas, et n'apercevait son Créateur nulle part. Le culte n'était pas moins varié que ces objets d'adoration, et les cérémonies différaient chez les différents peuples, selon le climat, le génie, le caractère de chacun. Un seul trait de ressemblance entre eux se remarque partout, l'usage d'immoler aux idoles des victimes humaines.

Mais, ô mon Dieu ! à quels excès l'homme ne peut-il donc pas se porter contre son semblable, quand une fois il a eu le malheur de s'éloigner de vous et de vous perdre de vue? Auriez-vous jamais imaginé, mes chers auditeurs, qu'il pût se trouver au monde un seul père assez dénaturé pour vouer à la mort l'enfant qui vient de lui naître et l'exposer nu dans les champs, à l'intempérie des saisons et à la dent meurtrière des animaux voraces ? Et pourtant cette action barbare était passée en coutume chez tous les peuples. Que dirons-nous de cette odieuse tyrannie, source intarissable de jalousie, de troubles, de querelles domestiques, de divisions entre les enfants du même père, et de l'horrible condition des esclaves, trop souvent dévoués, sur la fin d'une pénible existence, à périr de misère et de faim, lorsque l'âge, les travaux et les infirmités les avaient rendus incapables de service ? Que dirons-nous des guerriers qui tom-

baient alors au pouvoir des ennemis et qui, après avoir subi l'humiliation de traîner des fers à la suite des vainqueurs, se voyaient réduits à l'esclavage ou contraints de se faire déchirer, mettre en pièces par des animaux pour le divertissement d'une populace entière? Qui pourrait penser, sans frémir, aux gladiateurs nourris ensemble et dressés à manier le fer, à le plonger avec art dans le sein l'un de l'autre, pour égayer les convives ou amuser la foule des spectateurs qui remplissaient un immense amphithéâtre? Mais quoi, sont-ce des hommes ou des bêtes féroces que j'entends pousser des cris de joie à chaque coup que ces malheureux se portent où reçoivent, qui prennent plaisir à voir couler le sang humain, à voir leurs semblables percés de coups, tomber sous leurs yeux ou venir expirer à leurs pieds? Ah! mes frères, c'était le plus civilisé, le premier des peuples! Jugez par lui ce que devaient être les autres! Jugez dans quel degré d'ignorance et de barbarie l'espèce humaine était tombée!

Accoutumés à de pareils hommes, enhardis par l'exemple de leurs scandaleuses divinités, par l'indécence d'un culte licencieux, les hommes, pour la plupart, s'abandonnaient sans frein et sans remords à leurs penchants déréglés; l'intempérance et la débauche, les rivalités et les jalousies, les haines et les vengeances doivent nécessairement altérer leurs cœurs, abréger l'existence d'un grand nombre, exciter de fréquents orages dans leurs cœurs. La paix de la conscience, la sérénité de l'âme, qui rendent la vie si douce à soi-même, si agréable aux autres, doivent être étrangères, inconnues à des hommes qui s'étaient fait une habitude de contenter leurs fantaisies, et de se laisser aller en esclaves à leurs passions.

Tel était l'état de dégradation dans lequel l'ignorance et l'idolâtrie avaient plongé le genre humain, lorsque notre Sauveur vint l'arracher à l'une et à l'autre par une révélation céleste. Il se porta pour médiateur entre le ciel et la terre, et législateur de l'univers. Homme-Dieu, sauveur du monde, il prouva la vérité de sa parole et de sa mission par l'accomplissement des prophéties, la sublimité de sa morale, la sainteté de son caractère, et par les nombreux prodiges qu'il fit dans la Judée. Il chargea ses disciples de répandre après lui sa doctrine par toute la terre, leur promettant le pouvoir surnaturel de confirmer leur prédication auprès des gentils par des miracles, comme il avait fait lui-même devant les Juifs; et partout le succès accompagna leur ministère. Bientôt le paganisme se trouble, s'alarme et chancelle; les empereurs se lèvent pour sa défense, et publient des édits sanguinaires contre la religion nouvelle, qu'ils se flattent d'abolir aisément. Et, en effet, si elle avait été d'invention humaine, ainsi qu'ils le croyaient, elle devait infailliblement périr sous les efforts et les coups d'une puissance colossale, irrésistible; elle devait au contraire triompher, si elle venait du ciel, de toutes les attaques, de toutes les puissances terrestres et infernales. Eh bien, qu'est-il arrivé? Qu'ai-je besoin de le dire? Vous le savez, mes frères, après une lutte de trois siècles où elle ne versa d'autre sang que celui des siens, la religion chrétienne désarma ses ennemis. Elle vit les maîtres du monde et leurs sujets tomber à ses pieds, honteux d'avoir si longtemps prostitué leur encens et leurs vœux à la matière brute, à un objet aveugle, insensible et froid.

Dès lors les hommes se reconnaissent entre eux pour frères, tous pétris du même limon, tous formés à la ressemblance divine, rachetés tous également par le même Sauveur. L'esclavage fut donc supprimé ou adouci, le mariage honoré, l'enfant accueilli par la tendresse paternelle, les vaincus épargnés, les malheureux secourus, les combats de haine détestés, abolis. L'homme respecta son semblable et se respecta lui-même; il sentit qu'il était comptable de sa propre conservation à sa patrie, à Dieu. Enfin la superstition populaire et les théories philosophiques firent place à l'enseignement de Jésus-Christ, et en tous lieux les esprits s'étonnèrent de se trouver éclairés d'une vive et éclatante lumière. Voilà, mes frères, l'éclatant prodige, le triomphe de la révélation, une preuve éternelle de sa divinité.

Nullement, s'écrient nos incrédules, et sans faire intervenir le ciel, il suffirait, disent-ils, de la raison présentée par les philosophes pour effectuer le changement de l'opinion, et le renversement de l'idolâtrie, de laquelle aussi bien le monde était las depuis longtemps. Etranges assertions de nos incrédules; ils voudraient donc nous persuader qu'à cette époque l'on en était venu au dégoût du paganisme et de ses brillantes chimères, de ses fêtes joyeuses, et d'un culte ami des passions, inspiré par elles! Ont-ils donc oublié que, durant trois siècles, les empereurs déployèrent leur puissance pour soutenir leurs divinités; qu'ils épuisèrent tous les genres de supplices pour éteindre ce qu'ils appelaient l'impiété nouvelle, dans le sang de ses sectateurs? Ont-ils oublié que les peuples appelaient à grands cris la vengeance des lois contre les chrétiens, *Christianos ad leones*, et accouraient en foule aux amphithéâtres toutes les fois que les chrétiens y étaient exposés aux bêtes? Voilà l'indifférence, voilà le dégoût que les païens montraient alors pour la cause des dieux!

Nos incrédules ont bonne grâce, il faut en convenir, à nous vanter l'empire de leur raison sur la multitude. Après l'expérience que nous avons essuyée naguère, nous savons parfaitement à quoi nous en tenir sur ces grands mots, ces paroles énergiques, *philosophie et raison*. Il faudrait en avoir bien peu soi-même, en vérité, pour s'y fier une seconde fois. Nous avons vu ces éternels raisonneurs à la tête de tout: qu'ont-ils fait? Ils ont renversé l'ordre des choses,

changé la vertu en crime, la scélératesse en héroïsme, couvert la France de débris et d'échafauds; ils l'ont inondée de larmes et de sang. Quelle raison, grand Dieu, que la leur! J'y vois tous les symptômes d'une sombre et féroce frénésie!

Ecoutez les incrédules; ils vous diront qu'ils auraient bientôt aboli l'idolâtrie, je le crois, et mis à sa place le matérialisme. Ils n'auraient pas métamorphosé après leur mort les hommes en Dieu, je le crois, mais bien en brute de leur vivant; aux séduisantes fictions des poëtes ils auraient substitué leurs tristes et douloureuses théories; sur les idoles renversées ils en auraient élevé une de leur création, de leur fantaisie, la déesse *Raison*. Afin de la rendre à ses adorateurs plus sensible, ils l'auraient personnifiée sous la figure hardie d'une prostituée, et ce culte absurde, éphémère, aurait fini par la risée universelle, ou par la justice qu'en auraient faite les peuples.

Conçoit-on, mes frères, que nos scientifiques incrédules du siècle dernier aient soutenu sérieusement que les lumières et l'autorité des anciens philosophes auraient suffi pour tirer les peuples de leur ignorance et de leurs superstitions? Apparemment nos érudits avaient découvert ou s'étaient créé sur l'état du génie humain, tel qu'il était il y a deux ou trois mille ans, des notions plus certaines que celles des hommes célèbres qui vivaient alors! N'est-ce pas le comble du ridicule de se donner de nos jours pour mieux instruits, sur ces temps reculés que les Pythagore, les Socrate, les Platon, et la suite nombreuse de leurs disciples? Tout le monde sait ce qu'ils ont si souvent témoigné dans leurs immortels écrits, et ce que leurs écoles n'ont cessé de répéter après eux, que nul mortel sur la terre, nulle puissance ne viendrait jamais à bout d'arracher les peuples à leur aveuglement et à leur corruption, que la sagesse éternelle pourrait seule, en descendant du ciel, éclairer le monde et le réformer. Voilà leur déclaration très-positive, leur sentiment unanime. Jésus-Christ aurait donc été pour les sages de l'antiquité comme il est très-fermement pour nous, la sagesse éternelle descendue du ciel, puisqu'il a éclairé le monde. Vous venez de le voir; j'ajoute qu'il l'a aussi réformé, et c'est la seconde réflexion qu'il me reste à développer.

SECONDE PARTIE.

Ce fut sans doute un premier bienfait, digne de l'éternelle reconnaissance du genre humain, de lui avoir ouvert les yeux à la vérité, en lui faisant connaître ce que la créature doit à son Dieu, à son prochain, à elle-même. Ce passage merveilleux des ténèbres à la lumière, si longtemps désiré par les sages de l'antiquité, n'avait pas moins été l'objet de leur désespoir que de leurs vœux, surtout après être revenus de leurs lointains et pénibles voyages, avec la triste conviction qu'il ne leur serait jamais possible de remédier à l'aveuglement universel. Et certes, mes frères, il fallait une main plus qu'humaine pour abattre l'édifice de l'idolâtrie, cimenté chez tous les peuples par les préjugés, les habitudes, les passions; étayé de tous côtés par l'appui des lois, la pratique des gouvernements, la puissance des souverains, et de plus affermi sur ses fondements par la vénération et le poids des siècles.

Cependant, ce n'était encore là qu'une partie du renouvellement que Jésus-Christ venait opérer sur la terre; il en restait une pour compléter son œuvre, bien autrement difficile dans l'exécution, le changement des cœurs. Il fallait donc, après avoir révélé le Créateur aux hommes, leur enseigner le seul culte qui lui serait agréable, et après leur avoir montré le ciel, leur en tracer la route. Jésus-Christ l'a marqué pour tous également dans les préceptes qu'il enjoignit avec autorité. Sans discourir longuement, il ne fit point entendre les paroles de la sagesse mondaine; il s'exprima avec une facilité de langage à la portée de tous, et plus propre à faire ressortir la sublimité de sa doctrine; on ne l'entendit jamais parler en philosophe, mais bien en législateur absolu, en souverain du monde.

Toutefois, en prescrivant aux hommes une règle de conduite si opposée à celle qu'ils avaient suivie jusqu'alors, il ne les abandonne plus à leur propre faiblesse; il promet d'aider à leurs efforts de conversion; il leur promet les secours nécessaires; il les leur communique par des sacrements, sources abondantes de grâces destinées à les soutenir, signes salutaires avec lesquels il fortifie les siens et les marque sensiblement, depuis les premiers cris qu'ils jettent en venant au monde jusqu'aux derniers soupirs qu'ils exhalent avec la vie.

Les tentations, il est vrai, sont quelquefois si vives, qu'elles enlèvent l'homme à la réflexion, et que l'on ne s'aperçoit de ses fautes que par le remords qu'elles laissent à leur suite. Faudra-t-il donc qu'après des rechutes le pécheur désespère de son salut? Non, non, mes frères: le Dieu bon, le Dieu sauveur connaît la fragilité de notre nature; il a eu pitié d'elle; il n'attend pour nous pardonner que notre retour à lui. Allez, vos péchés vous seront remis, a-t-il souvent dit à des personnes repentantes: *Venez à moi*, vous redit-il encore, *vous qui gémissez sous le poids de vos iniquités, et je vous soulagerai, et vous verrez que mon joug est doux* (*Matth.*, XI, 30) auprès de celui que vous vous étiez imposé. Paroles précieuses et consolantes, que vous avez d'attrait pour qui pleure ses fautes passées! Oh! que la clémence divine se fait bien sentir dans l'appel que vous faites au pécheur! Non, jamais une âme bonne et sensible ne refusera de s'y rendre.

Quant à ceux qui fermeraient l'oreille obstinément aux invitations du ciel, qu'ils tremblent du moins à la sanction que la divine Providence attache à ses commande-

ments; qu'ils tremblent à ces châtiments éternels, qu'il réserve pour les incorrigibles; qu'ils sachent en même temps qu'il est inévitable, l'effet de cette menace, fulminée par celui qui, d'un mot, apaisait les vents et la mer, rendait la santé aux malades et la vie aux morts.

Tels sont les moyens de persuasion qui ont amené les cœurs à Jésus-Christ, et avancé dans un monde idolâtre et corrompu la plus étonnante des révolutions, une révolution générale dans la pensée et le sentiment. Il n'appartenait assurément qu'à Dieu ou à son Messie de l'entreprendre, d'y employer les moyens dont il s'est servi, même concevoir l'idée de la proposer aux hommes, et surtout de l'exécuter. Il est descendu véritablement du ciel ce personnage unique, appelé par les sages du paganisme, comme seul capable d'éclairer et de réformer le genre humain.

S'il avait réellement éclairé, réformé, me dirait-on, nous ne verrions pas cette foule d'incrédules et d'impies qui pèsent sur la société entière. Et moi je réponds, nous n'aurions pas cet affligeant spectacle sous les yeux si vos philosophes du dernier siècle s'étaient réunis comme l'avaient fait ceux de l'antiquité païenne, pour propager les bienfaits de la révélation. *Ils sont* au contraire *entrés en ligue contre le Seigneur et son Christ.* (*Psal.* II, 2.) A force de répandre dans le monde des productions impies, lues par des personnes incapables de les juger, ils se sont attiré des prosélytes de tous les pays, et néanmoins, quoiqu'avec autant et peut-être plus de fureur que les premiers ennemis de l'Eglise naissante, ils n'auront pas plus de succès. L'incrédulité des uns et des autres a retardé sans doute les progrès de la révélation, et privé de ses avantages une multitude immense et aveugle; mais il n'a été donné ni à l'une ni à l'autre de les anéantir pour le reste du genre humain.

Le plan du divin Législateur aura infailliblement son exécution. Il s'est proposé d'éclairer et réformer le monde entier, et dans cette conception trop vaste pour quelque mortel que ce fût, il a appelé tous les habitants du globe à lui. Mais remarquez soigneusement ceci, mes frères, car il faut bien le comprendre : le Dieu Sauveur s'adresse à des créatures libres, raisonnables; il leur présente des motifs de certitude sur la divinité de sa doctrine, mais sans forcer personne de les adopter; il met la preuve des faits à la portée de tous, sans faire violence à la liberté d'aucun. Voilà ce qui explique l'incrédulité et ses progrès.

Du reste, celui qui, pouvant se placer du côté lumineux de la colonne, préfère le côté qui ne l'est pas, trahit son aversion pour la lumière, marche volontairement dans les ténèbres et s'y égare; image sensible de tout homme qui, au lieu de s'attacher aux preuves de la révélation, ne prend plaisir qu'à creuser ses mystères, et finit par s'y perdre. Mais, je vous le demande, quiconque s'obstinerait à fermer les yeux à l'astre qui nous éclaire, aurait-il droit de s'en prendre à lui de l'obscurité où il serait mis? Qu'ils s'en prennent donc à eux-mêmes les incrédules de nos jours, eux qui préfèrent les assertions vagues et hasardées de leurs maîtres, à la certitude raisonnée, à la conviction des premiers chrétiens; car, enfin, ceux-ci n'ont pu renoncer au paganisme pour s'exposer au feu des persécutions, et embrasser les rigueurs de la pénitence que par la force des preuves qu'ils avaient acquises sur la divinité de la révélation. Mais nos prétendus philosophes du dernier siècle, par quel motif, je vous prie, ont ils abjuré le christianisme? Etait-ce pour passer à une vie plus austère, plus mortifiée ; à des sentiments plus humbles, plus désintéressés? Prêchent ils si ardemment l'incrédulité, afin de porter les hommes au mépris des jouissances terrestres, à la pratique des vertus? ou bien veut-on prétendre qu'ils avaient, sur l'établissement de la religion, des informations plus sûres que ne les avaient les chrétiens des premiers siècles? N'est-il pas évident que ceux-ci, contemporains de ce grand événement, et ayant sous les yeux cent écrits que nous n'avons plus, ont eu, pour arriver au vrai, des moyens faciles et abondants que nos incrédules du XVIII[e] siècle n'ont pu se procurer au défaut de la masse? Peut-être on dira qu'ils avaient prodigieusement d'esprit. D'accord ; mais, en vérité, il est bien question d'esprit quand il s'agit de faits!

Ne soyons pas au nombre de leurs dupes, mes chers auditeurs; abandonnons les incrédules des siècles antérieurs à leurs admirateurs dans celui-ci ; laissons-les tous aux écarts de leur imagination, à la témérité de leurs idées, à la confusion de leurs divers systèmes. Attachons-nous à la solidité du jugement des premiers chrétiens, aux témoignages irrécusables qu'ils nous ont transmis, témoignages qu'ils ont illustrés tous par un changement de mœurs héroïques, quelques-uns par des écrits immortels, un grand nombre par le martyre. Leur sang a fait germer et fleurir la foi d'une extrémité du monde à l'autre, et s'en ira féconder le champ du Père de famille jusqu'au dernier des jours. Voilà nos maîtres dans la foi; voilà nos guides, nos garants assurés. Au surplus, que l'on parcoure les siècles et les nations diverses depuis l'ère chrétienne, où trouve-t-on, je vous prie, l'alliance des vertus et des talents, sinon dans le sein du christianisme? Citer les personnages distingués qu'il a produits, serait assembler les noms des grands hommes qui, depuis dix-huit siècles, ont tenu le sceptre dans les arts, les lettres et les sciences. De nos jours même, sous le long et funeste règne de l'incrédulité, n'est-ce point parmi les fidèles que nous comptons les plus beaux génies, nos premiers orateurs, nos écrivains les plus éloquents? N'était-ce point encore au pied des

autels et parmi les adorateurs du Christ, que nous voyons ce que le royaume a de plus illustre, de plus grand? La cour ne réunit-elle pas dans un haut degré les qualités de l'esprit et du cœur, la pureté des mœurs et celle du langage, le goût des arts et le zèle pour le culte divin? Notre souverain bien-aimé et son auguste famille, ne se font-ils pas plus remarquer encore par la ferveur de leur piété que par l'élévation de leur rang suprême? Et la couronne, avec ses pierres précieuses, jette-t-elle autant d'éclat sur la personne sacrée du roi que le cortége des vertus célestes qui l'accompagne?

Que d'exemples, mes chers auditeurs, nous offrent toutes les classes de la société! Si nous y comptons aujourd'hui moins de chrétiens, nous y voyons plus de christianisme. Prenons pour modèles ceux qui le professent franchement; animons notre foi par leur ferveur; marchons sur leurs traces; avec eux joignons-nous aujourd'hui aux bergers et aux mages; allons tous ensemble adorer le Sauveur dans son berceau; nous y recevrons des leçons muettes, il est vrai, mais expressives, mais bien touchantes.

Vous qui possédez les biens de la terre, approchez de lui, et apprenez ce qu'il faut penser des richesses. Il ne tenait qu'à lui de naître dans les splendeurs et la magnificence d'un palais; en faisant choix d'une étable, n'est-ce pas vous annoncer le terrible oracle qu'il prononcera dans la suite, sur la difficulté d'opérer le salut au sein des richesses? Tremblez sur le vôtre, et sans vous dépouiller de vos profusions, du moins n'y attachez pas votre cœur; partagez vos revenus avec le pauvre. Vous qui aimez le luxe et vous plaisez aux ajustements, approchez de lui; voyez le dénûment où il est réduit, et rougissez de vous montrer dans votre parure devant votre Sauveur nu et délaissé! Vous qui recherchez les délicatesses de la vie, approchez de lui; ces langes, cette couche si dure, cette étable ouverte au froid rigoureux de la saison, ne vous disent-ils pas ce qu'il répètera dans le progrès de l'âge, que *quiconque veut être son disciple doit renoncer à soi-même, et porter sa croix.* (*Matth.*, XVI, 24.) Vous qui ambitionnez les honneurs et qui aspirez à paraître, approchez de lui; voyez la profonde abjection où il se montre au-dessous du dernier des hommes. N'entendez-vous pas déjà les maximes qu'il publiera plus tard au monde, que devant Dieu le principe de l'élévation est l'humilité, l'orgueil celui de l'abaissement? Et vous aussi, vous qui sentez les privations de l'indigence ou les tourments de l'affliction, approchez de lui avec confiance, voyez sa misère, entendez ses gémissements; ne vous disent-ils pas assez haut ce qu'il annoncera dans quelques années pour votre consolation? *Heureux les pauvres; heureux sont ceux qui souffrent, qui pleurent, parce que leur récompense sera grande dans le ciel.* (*Matth.*, V, 3 et seq.) Enfin, qui que vous soyez, mes chers auditeurs, venez, approchez de lui: ceci est pour qui sait le comprendre. En naissant il instruit tous les hommes, et dans sa crèche je vois son Evangile tout entier.

Il est venu au monde, vous le savez, pour l'instruire et le réformer, en lui révélant ce que l'on doit à Dieu, au prochain, à soi-même. Vivez donc désormais, mes chers auditeurs, selon le précepte de son grand Apôtre, vivez dans les termes de la tempérance; toujours modérés dans vos repas comme dans vos désirs, dans les occupations comme dans les divertissements, dans les afflictions comme dans la joie: voilà pour vous-mêmes. Vivez avec équité au milieu des hommes injustes; traitez autrui comme vous voudriez en être traité; aimez-le comme vous-mêmes: voilà pour le prochain. Vivez dans la piété, préférant à tout celui duquel vous avez tout reçu, duquel vous attendez tout: voilà pour le Seigneur votre Dieu. Ainsi vos jours s'écouleront dans les douceurs de l'espérance, et se termineront par votre béatitude que je souhaite ardemment pour vous. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

SUR L'HARMONIE ENTRE LES DEUX PUISSANCES ET L'INTÉRÊT QU'ELLES ONT RÉCIPROQUEMENT A LA MAINTENIR.

Et sedebit et dominabitur super solio suo, et pontifex sedebit super solio suo, et erit consilium pacis inter illos duos. (*Zach.*, VI, 13.)

Le prince et le pontife seront assis chacun sur un trône, et il y aura entre eux un conseil de paix.

Deux puissances sont établies pour gouverner les hommes, le sacerdoce et l'empire. Unies dans leur source, elles doivent l'être dans leurs effets. C'est le même Dieu *par qui les rois règnent* (*Prov.*, VIII, 15), et au nom duquel les pontifes instruisent. La religion et la société distinctes et séparées à nos yeux sont confondues et réunies dans l'ordre des décrets éternels. La Providence embrasse dans le même point de vue le ciel et la terre, le temps et l'éternité, et les lois qu'elle donne à ses élus ne peuvent être opposées à celles qu'elle donne aux citoyens du monde. La religion est donc le bien des Etats, et si l'ordre de la société est troublé par l'abus que l'on en peut faire, le malheur de l'Etat est le malheur même de la religion. C'est ce rapport mutuel de l'intérêt de l'Etat et de celui de la religion qui est le principe de l'harmonie qui doit régner entre les deux puissances, et c'est aussi de ce rapport dont je veux vous entretenir: et quel sujet plus convenable pouvais-je choisir, ayant l'honneur de parler devant une assemblée aussi recommandable par le caractère auguste dont sont revêtus ceux qui la composent, que par l'esprit de paix et de charité qui les anime? Je vais montrer aux peuples, Messeigneurs, combien votre ministère leur doit être cher et précieux. Ceux qui prétendent que la piété est contraire à la politique seront confondus, et si je suis forcé de parler

de vos devoirs, ce sera pour parler de vos vertus.

Voici donc quel sera mon dessein :

La religion n'est pas seulement donnée aux hommes pour les rendre heureux dans l'éternité, elle est, dès cette vie, le gage de leur félicité, la force et la sûreté des empires. Il est donc autant de l'intérêt de l'Etat que de celui de l'Eglise d'empêcher l'affaiblissement de la religion, et c'est mon premier point. Plus la religion est sainte, plus l'abus en est dangereux ; mais si cet abus est un malheur dans l'ordre civil, il est encore plus nuisible dans l'ordre spirituel, puisqu'il arrête le progrès de la foi et en détruit le principe. Il est donc autant de l'intérêt de l'Eglise que de l'intérêt de l'Etat d'empêcher l'abus de la religion, et c'est mon second point.

L'Eglise et l'Etat n'ont donc qu'un seul et même intérêt, celui de conserver pure et sans tache la religion que nous avons reçue de nos pères, et que nous vous enseignons. Les rivalités qui peuvent s'élever entre les deux puissances sont donc sans fondement, elles sont l'ouvrage de leurs ennemis; le prince et le pontife peuvent être assis chacun sur leur trône, et il doit y avoir entre eux un conseil de paix : *Et erit consilium pacis inter illos duos.*

Tel est le plan et le vœu de ce discours. Daigne un Dieu de paix animer les paroles de son ministre et les rendre efficaces par l'onction de sa grâce. Demandons le secours de l'Esprit-Saint par l'intercession de la vierge Marie en lui disant : *Ave Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Pour vous faire voir l'intérêt qu'a l'Etat à empêcher l'affaiblissement de la religion, je pourrais vous dire qu'elle ne prêche qu'amour de l'ordre, observation des lois, soumission à la puissance légitime; que les rapports multipliés qu'elle établit entre les hommes, resserrent encore plus les liens qui les unissent; que la charité chrétienne est la première des vertus civiles, et qu'enfin toute l'économie du christianisme tend au bonheur et à la sûreté des empires.

Mais sans m'arrêter à ces raisons générales qui peuvent appartenir à toutes les nations, Français, j'ai à vous exposer des motifs qui vous sont personnels.

C'est la religion qui a formé vos mœurs, elle vous a donné des lois, elle a fixé l'autorité qui vous gouverne; la constitution de la France est son courage ; et elle seule peut la préserver des malheurs qui la menacent. L'expérience du passé, l'intérêt de l'avenir, ce que vous étiez avant qu'elle vous éclairât, ce que vous deviendriez si sa lumière s'affaiblissait parmi vous, ses bienfaits et vos besoins, tels sont ses titres et ses droits particuliers sur votre attachement. Pardonnez, ô mon Dieu, si je vais entrer dans des détails qui semblent passer les bornes du ministre évangélique; vous l'avez permis à votre apôtre annonçant l'Evangile au milieu de l'aréopage, et dans ce siècle malheureux la foi a besoin d'être assurée contre les conseils d'une fausse politique.

Rappelez-vous, chrétiens, ces temps reculés où, suivant la prédiction du prophète Daniel, l'empire romain après avoir été l'instrument des vengeances du Seigneur, servit lui-même d'exemple à l'univers en devenant la proie des nations barbares. Du nombre des peuples destinés à s'enrichir de ses dépouilles étaient vos pères. Sans lois, sans police, sans mœurs, la justice ne connaissait parmi eux d'autre droit que celui de la violence, la prospérité, d'autre titre que celui de l'usurpation, l'autorité, d'autre puissance que celle de mener au combat des soldats indociles. Tels que ces peuples idolâtres dont parle l'Ecriture, ils marquaient leur route par la rapine et le pillage; les meurtres succédaient aux meurtres ; on eut dit qu'ils voulaient moins envahir la terre que la dévaster.

Mais hâtons-nous de passer sur ces temps malheureux, et ne cherchons point dans les nuages qui enveloppent notre origine, des traits de lumière qui la déshonorent. Clovis reçoit le baptême, et il semble qu'un nouveau soleil de justice soit venu éclairer nos ancêtres. Les Français apprennent que l'homme est fait à l'image du Seigneur, que Dieu redemandera son sang à celui qui l'aura répandu, que la terre appartient à celui à qui Dieu l'a donnée, que le pays d'Esaü ne doit point être envahi par le peuple d'Israël, que tous les hommes doivent s'entre aider réciproquement, que la tribu de Ruben est inexcusable de ne pas marcher au combat avec les autres tribus : ils apprennent que tous les hommes sont frères, et qu'ils n'ont qu'un seul Père qui est dans les cieux ; que le véritable prochain du voyageur, est le Samaritain qui panse ses blessures ; que la bonté, la bienfaisance, la charité ont toujours distingué notre divin Maître, et doivent animer tous ses disciples, et d'après ces maximes saintes les usages barbares, les coutumes sanguinaires disparaissent, l'esclavage est banni, ce droit honteux qui révolte la nature et la raison, mais que la nature et la raison n'avaient pu détruire ; les jours de repos, les trèves annoncées au nom du Seigneur suspendent les fureurs de la guerre, elle-même s'assujettit à des règles qui en diminuent les ravages ; la liberté, les biens des vaincus sont respectés ; le peuple conquérant et le peuple conquis deviennent un même peuple ; les Gaulois ne sont plus étrangers aux Français ; déjà sont bannis de nos lois ces compositions meurtrières par lesquelles on avait osé estimer la vie d'un homme et en déterminer la valeur par le hasard de la naissance ou le préjugé de la nation. Dans les conciles sont publiés ces capitulaires, monument éternel de la piété et de la sagesse de nos rois, et qui sont la première source du droit français. Le glaive cesse d'être l'arbitre de l'honneur et des fortunes ;

la jurisprudence n'interroge plus le ciel que par les moyens que Dieu a donnés aux hommes pour connaître la vérité. Les formes du droit canonique, introduites dans le droit civil, assurent à chacun la possession tranquille de son état et de ses biens; les mœurs s'adoucissent, les lois se forment, la justice renaît sur la terre, elle établit la paix, et, suivant l'expression du prophète: *Chacun commence à être en sûreté dans sa maison, et jouir du repos et de l'abondance.*

Et d'où peuvent venir des changements aussi rapides et aussi éclatants? *Athéniens*, disait saint Paul aux sages assemblés, *en parcourant votre ville, j'ai aperçu un autel avec cette inscription : Au Dieu inconnu. Ce Dieu que vous ne connaissez pas est celui que je vous annonce; il a fait le ciel et la terre, il a marqué la durée des temps, déterminé le cours des astres, donné des lois aux éléments, et nous sommes le premier ouvrage de ses mains.* (*Act.*, XVII, 22.) Chrétiens, si les révolutions dans l'ordre physique sont le miracle constant de la Providence, celles que vous avez éprouvées dans l'ordre politique sont le bienfait de la religion. La puissance du Seigneur y a paru avec moins d'éclat, mais sa bonté n'en a été que plus sensible; en vous tirant du néant, il a plus fait pour sa gloire; en vous poliçant, il a plus fait pour votre bonheur; effacez, Athéniens, cette inscription qui annoncerait ou votre ignorance ou votre ingratitude, et vous, mes frères, élevez à Jésus-Christ des autels dans votre cœur, et gardez-vous de méconnaître la main qui vous a tant fait de grâces.

Mais ce n'est pas assez pour la religion de vous avoir donné des lois et des mœurs. Que deviennent les lois et les mœurs sans l'autorité? La justice n'a de soutien que l'ordre et la subordination des pouvoirs. La multitude qui n'est point gouvernée, dit l'Esprit-Saint, *est un troupeau sans pasteur. Tout est désordre dans Israël lorsqu'il n'y a point de roi, et que chacun fait ce qui lui plaît.* (II *Paral.*, XVIII, 16.) La constitution d'un état n'est formée que lorsque la puissance publique est établie, mais cette puissance elle-même doit avoir ses règles, ses lois et ses devoirs. Sous les premiers rois une milice indocile s'élève comme les flots de la mer agitée et renverse tout ce qui s'oppose à son passage. Bientôt le prince abuse de son pouvoir, et désole un pays dont il devrait être le père; l'anarchie et le despotisme se succèdent nécessairement; l'autorité se perd également et par l'inaction et par l'abus de ses forces; des rois indolents la laissent périr entre leurs mains; des débris de la monarchie se forment des puissances rivales du trône qu'elles sont destinées à soutenir; leur service n'est plus qu'un vain hommage, l'acte de leur soumission qu'un moyen de s'y soustraire; autant de seigneurs, autant de maîtres injustes qui déchirent le sein de la France; elle est en proie aux factions, aux guerres intestines, et le peuple accablé de toutes parts éprouve tout à la fois les malheurs de la tyrannie et ceux de l'indépendance.

Qui pourra donc mettre un frein aux passions des hommes? Comment se formera ce gouvernement doux et modéré, envié de nos voisins, et où l'amour prévient également le besoin des peuples et le désir des souverains? Qui séparera la liberté d'avec la licence, la soumission d'avec la servitude, le pouvoir absolu d'avec le pouvoir arbitraire? Chrétiens, ce sera la religion; à ses yeux le souverain n'est pas un homme choisi par le hasard, le caprice ou la nécessité, à qui on peut n'obéir que par crainte ou par intérêt. C'est le ministre de la Providence; *celui qui lui résiste, résiste à l'ordre de Dieu* (*Rom.*, XIII, 2); ses qualités, ses actions, ses fautes même ne peuvent être jugées par ses sujets; mais Dieu s'assiéra au milieu des dieux, et les jugera lui-même. Image du Seigneur par son autorité, le prince doit l'être encore plus par sa bienfaisance. Soumission, amour, respect dans les peuples; justice, bonté, tendresse dans les rois, tels furent les principes que la religion sut imprimer dans le cœur de nos ancêtres, et pour les rendre plus sacrés elle amène nos monarques dans les temples pour y recevoir l'onction du Seigneur. Il me semble voir au commencement de chaque règne se renouveler ce traité que Dieu lui-même avait daigné faire avec son peuple en lui donnant sa loi. Les chefs, les tribus, les sénateurs, les grands et les petits assemblés devant le Seigneur, jurent à des princes qu'ils révèrent et qu'ils chérissent, une fidélité, une obéissance sans réserve; des rois promettent au nom d'un Dieu vengeur à des peuples qui sont déjà leurs sujets qu'ils arrêteront la fraude et la rapine, et qu'ils feront régner la justice et la paix; l'engagement mutuel est scellé par le sang de l'Agneau sans tache, le pontife, à l'exemple des lévites, annonce les malédictions du ciel sur ceux qui n'y seront pas fidèles, et le peuple s'y dévoue par ses acclamations. Loin de nous ces pactes, ces conventions expresses ou tacites qu'on suppose être le fondement de la puissance souveraine. Toute autorité vient de Dieu, le sang la transmet à nos rois, et la religion annonce leurs droits et leurs devoirs par la plus auguste de ses cérémonies. Le contrat social de la France est le serment prononcé aux pieds des autels; faites, ô mon Dieu, qu'il ne soit jamais enfreint ni par les rois ni par les sujets.

Ainsi le christianisme est lié à notre constitution; et comment pourrait-on les séparer? la religion est la première et la source de nos lois; elle est mêlée dans toutes les parties de notre administration, elle met le sceau à toutes nos actions civiles. Au moment de notre naissance, c'est elle qui nous fait citoyens de la terre en nous rendant dignes d'être citoyens du ciel; dans les tribunaux, elle éclaire les juges et les met à portée, par la foi du serment qu'ils

exigent, de discerner la vérité d'avec l'erreur, l'innocent d'avec le coupable. Pères de famille, c'est elle qui consacre le lien qui vous unit, et vous fait jouir de tous ses avantages; grands de la terre, si vous avez mérité que votre patrie vous décerne des honneurs funèbres, c'est dans nos temples qu'est placé le marbre sur lequel sont gravés vos services; pauvres ou malheureux accablés de maladies ou disgraciés par la nature, c'est la religion qui vous élève des asiles nécessaires pour votre subsistance et pour le repos de la société. Nulle place n'est occupée, nul honneur n'est obtenu que la religion n'ait annoncé que ce choix n'est pas injurieux au nom du Seigneur. Les canons des conciles, les jugements de l'Eglise sont des lois du royaume; les censures et les peines spirituelles sont des flétrissures dans l'ordre civil; c'est encore un Dieu qui règne par lui-même sur son peuple; la théocratie subsiste encore, et à chaque pas que nous faisons, nous en ressentons les bienfaits. O vous donc qui prétendez que la France peut subsister sans la religion, quel principe pouvez-vous y substituer qui en ait le pouvoir et en produise les effets? Vous ne présumez pas trouver plus de force et d'avantage dans les ténèbres qui couvrent les nations sauvages, dans les délires du mahométisme, ou dans l'esprit de révolte et d'indocilité qui a séparé les sectes d'avec l'Eglise romaine; quand la religion catholique ne réunirait pas en sa faveur la sublimité de la doctrine, la foi des prophéties, l'authenticité des miracles, le témoignage des martyrs, la succession des pontifes, les fausses religions n'auraient besoin que d'elles-mêmes pour se détruire aux yeux d'une politique éclairée. Le crime et le désordre sont la suite de l'ignorance et de la barbarie, les superstitions du mahométisme amènent le despotisme et l'esclavage, et l'esprit des sectes est toujours un esprit d'indiscipline et d'indépendance.

Ce sera à des moyens humains auxquels vous aurez recours, et quels peuvent-ils être? Compterez-vous sur la puissance et la force de ce royaume, sur la sagesse de ses lois, sur l'étendue de vos lumières et de vos connaissances? Faibles moyens, signes extérieurs de la grandeur qui n'en sont pas le principe; bienfaits de la religion même qu'ils ne peuvent suppléer; ornements majestueux qui décorent le faîte de l'édifice, mais qui ne servent qu'à en rendre la chute plus éclatante, et quelquefois la précipitent par leur poids.

Vous comptez sur la puissance et la force de votre empire, je veux croire que le bras du Seigneur n'est pas raccourci sur vous, qu'il ne vous a pas humilié par des revers, que vous n'avez rien perdu de votre gloire et de votre réputation; mais quelque étendue que soit cette puissance, est-elle comparable à ces empires fameux qui ont étonné l'univers et par leur splendeur et par leur chute? Où est cette superbe Babylone élevée avec tant de profusion et de magnificence? Où est cet astre brillant qui luisait aux cieux comme l'étoile du matin? Que sont devenus ces royaumes dont les chefs ont ébranlé les trônes, désolé les villes, emmené les peuples captifs, fait du monde un désert? Ils ont disparu de dessus la terre; l'excès de leur puissance est devenu le principe de leur faiblesse; à force d'étendre leurs conquêtes, ils n'ont plus été en état de les conserver; si l'étendue des possessions, si le nombre des troupes, si la valeur des soldats, si l'habileté des chefs, si tout ce qui peut rendre un état florissant en assurait la perpétuité, les révolutions ne seraient pas si fréquentes, Rome gouvernerait l'univers et vous seriez encore dans l'esclavage et dans la barbarie.

Vous comptez sur la sagesse de vos lois? sans doute que si elles étaient fidèlement observées, l'Etat n'aurait rien à craindre; la justice élève les nations et Dieu ne cesse de veiller sur celles qui ne s'écartent point de ses voies; mais si vous ôtez la religion, quel motif pourra assurer aux lois leur exécution? Sera-ce la crainte? elle ne fait que des esclaves. L'honneur? il ne produit que de fausses vertus. L'intérêt? c'est lui qui fait les infracteurs et les coupables : et si ces motifs ont tant de pouvoir sur les hommes, d'où vient cette différence qui se trouve entre vos villes et vos campagnes? Dans les villes l'œil du magistrat est attentif; les supplices sont fréquents; tout est réuni pour donner à l'honneur sa force et son activité; et cependant les lois y sont violées, et le crime n'y connaît de bornes que celles que les précautions multipliées d'une police industrieuse peuvent mettre à la méchanceté des hommes. Dans vos campagnes, au contraire, nulle attention pour le repos et la sûreté publique; les punitions y sont rares, la crainte de l'infamie ne peut agir que faiblement sur des âmes dégradées par la misère, et cependant, non-seulement les lois sont observées, mais l'esprit même des lois est rempli, les pères y sont tendres et respectés, les épouses vertueuses, les enfants dociles, les maîtres indulgents, les domestiques fidèles; partout règnent la paix, l'union et l'innocence, et quelle est la cause de cet état heureux qui, malgré les privations, l'accompagnent, fait souvent l'objet de votre envie et de votre admiration; c'est que la loi peut réprimer par elle-même le crime qui la déshonore, ou celui qui ne peut échapper à sa vengeance; mais il n'appartient qu'à la religion de produire cet amour de l'ordre, ce goût du bien, cette fidélité à ses devoirs, ce respect pour la loi qui fait qu'on ne s'écarte pas même lorsque l'infraction ne peut en être connue. C'est que la loi ne s'attache qu'à l'écorce du crime; la religion en arrache jusqu'à la racine; l'une arrête l'action, l'autre arrête la pensée; l'une empêche de faire le mal, l'autre ordonne de faire le bien; les âmes pures et simples des habitants de nos campagnes sont encore dociles à la voix du Seigneur;

ils sont guidés par son amour et la crainte de ses jugements; le pasteur de la paroisse en est le véritable législateur, et les lois humaines sont déjà observées quand on est fidèle à celles de l'Evangile.

Vous comptez sur l'étendue de vos lumières et de vos connaissances; je ne contesterai point aux sciences leur avantage et leur utilité; je ne vous montrerai point combien la raison est faible, et combien ses progrès mêmes sont souvent marqués par ses écarts; je ne vous dirai point que la marche des empires n'a jamais suivi celle des connaissances, que la Grèce savante fut conquise par les Romains ignorants, et que ceux-ci furent détruits à leur tour par des peuples barbares. Je ne veux, en ce moment, entre la religion et vous, d'autres juges que vous-mêmes. Depuis ces connaissances que vous avez acquises, ces découvertes que vous avez faites, ces lumières qui font votre gloire et l'objet de votre confiance, les peuples sont-ils plus heureux, les sujets plus soumis, les cœurs plus vertueux, les esprits plus tranquilles? Les lois sont-elles plus fidèlement observées, l'autorité plus ponctuellement obéie, les mœurs plus scrupuleusement respectées? Toutes les parties de l'administration ont-elles plus d'accord et d'harmonie? Les ressources de l'Etat sont-elles plus assurées? La constitution de la France est-elle enfin plus affermie? J'en appelle, chrétiens, à votre expérience, et si vous êtes de bonne foi, osez comparer à la simplicité de nos pères éclairés par la religion, le faste et l'orgueil de vos connaissances.

Ecoutez donc ce que disait autrefois Dieu à son peuple par le ministère de Moïse et des prophètes : *Ponite corda vestra in omnia verba quæ ego testificor vobis hodie.* (*Deut.*, XXXII, 46.) C'est moi qui suis votre Dieu, *ego Dominus Deus tuus.* (*Deut.*, VI, 4.) J'ai tiré vos pères d'un pays désert et sauvage, je les ai amenés dans des régions grasses et fertiles; je leur ai donné une terre d'espérance et de promission; vous avez toujours été mon peuple chéri et l'objet de mes complaisances, si vous êtes fidèles à ma voix, je continuerai à vous combler de mes bénédictions; mais si vous vous écartez de mes commandements, si vous me méconnaissez, moi qui n'ai point eu de commencement et qui n'aurai jamais de fin, *vivo ego in æternum* (*Deut.*, XXXII, 40), j'armerai contre vous tous les fléaux de ma vengeance, *congregabo super vos mala.* (*Ibid.*, 23.) Mon Esprit se retirera de vos conseils, je mettrai la division parmi vos chefs, je répandrai partout le trouble et la confusion, je romprai tous les liens qui vous unissent, le père et le fils ne connaîtront plus les droits du sang, les citoyens ceux de la patrie, les sujets ceux de l'autorité; mes bienfaits se tourneront contre vous; vos lois seront sans vigueur; votre puissance ne servira qu'à vous séduire, vos sciences qu'à vous perdre et à vous égarer; dans cet état de faiblesse où vous serez réduits, je susciterai contre vous vos ennemis, j'armerai leur bras, je seconderai leurs desseins, je leur donnerai la victoire... Ah! Seigneur, votre ministre n'a pas la force d'annoncer l'excès de vos vengeances, daignez en suspendre le cours, épargnez un peuple qui vous fut cher, le plus ancien de ceux qui ont embrassé votre loi; et vous, chrétiens, revenez à votre Dieu, *revertere ad Dominum Deum tuum, Israel.* (*Osee*, XIV, 2.) Soyez fidèles à la foi de vos pères; elle a fait leur bonheur et leur gloire, sa perte ferait votre honte et votre malheur. Il est autant de l'intérêt de l'Etat que de celui de l'Eglise d'empêcher l'affaiblissement de la religion, vous venez de le voir. Il est autant de l'intérêt de l'Eglise que celui de l'Etat d'empêcher les abus qu'on peut faire de la religion, c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Altérer la foi, corrompre la morale, pervertir le culte, excéder les droits du ministère et couvrir du nom auguste du Seigneur ses écarts et ses entreprises, voilà ce que j'appelle abuser de la religion; et nous ne cherchons point à le dissimuler, ces abus sont le plus grand malheur qui puisse menacer un Etat. Mais s'ils doivent être l'objet de la crainte d'une sage politique, ils sont en même temps l'objet de l'attention et des alarmes continuelles de l'Eglise. Parcourons, chrétiens, ces différents abus, et vous verrez que les voies de la Providence sont toujours les mêmes, et que l'intérêt de l'Eglise est inséparable de celui de l'Etat.

Le premier abus est l'altération de la foi. Dieu a commencé par donner aux hommes assez de lumières pour connaître et discerner sa voix; mais sa parole une fois connue, il a dû exiger de la raison humaine le sacrifice absolu de ses résistances. La nature est le livre de la puissance du Seigneur, *les cieux et la terre racontent sa gloire.* (*Psal.* XVIII, 1.) Mais la religion est le tableau de ses décrets, de ses perfections et de ses volontés. L'esprit humain ne peut les connaître par lui-même, encore moins en envisager l'étendue, et si la bonté de Dieu peut soulever le voile qui le cache à nos yeux, ce voile ne peut être déchiré pendant le cours de notre vie mortelle, nous ne serions pas en état de supporter l'éclat qu'il nous dérobe.

La raison n'est donc faite que pour rendre notre soumission plus éclairée; son empire cesse où celui de la foi commence, et si elle ne sortait jamais des bornes qui lui sont prescrites, il n'y aurait qu'*un seul baptême, une seule foi, un seul Christ* (*Ephes.*, IV, 5); la robe de l'époux serait entière, et la paix de l'Eglise assurerait celle des Etats; mais l'homme sait convertir en poison les bienfaits même de la Providence; la lumière qui lui a été donnée pour le conduire, ne sert qu'à l'égarer; semblable à ces insensés qui voulaient atteindre la demeure de l'Eternel, il ose en deviner la pensée, en sonder les profondeurs, en usurper les droits; et de là les schismes, les hérésies, les divisions,

et avec les divisions tous les maux qu'elles entraînent. O France ! ô ma patrie ! les remparts de tes villes ont été détruits, le fer et la flamme ont désolé tes campagnes, tes citoyens ont été armés les uns contre les autres, l'esprit particulier a causé tous ces ravages, la raison a méconnu les droits de la révélation, et bientôt ceux de la nature ont été outragés par des crimes. Encore si les fautes des pères n'étaient pas sans fruit pour leurs enfants, et si l'expérience des maux passés pouvait éteindre parmi nous l'esprit de division qui en a été le principe !

L'Eglise et l'Etat déplorent également ces malheurs ; mais il y a cette différence entre la loi divine et la loi humaine, que le schisme est presque toujours l'écueil contre lequel vient échouer l'autorité civile. Dieu seul peut imposer un joug à l'esprit humain ; il n'appartient pas à l'homme de commander à la pensée de son semblable ; le châtiment ou la faveur, la peine ou la récompense ne changent point les opinions ; tolérée ou persécutée l'erreur renaît de ses cendres ou s'accroît par ses succès, et si la politique a pu quelquefois arrêter l'effet des divisions dans l'ordre de la foi, elle n'en a jamais étouffé le germe et le principe.

La religion, au contraire, offre à l'Eglise et à l'Etat le remède contre les abus qu'ils ont à craindre. Dieu n'a pas voulu que nous fussions les maîtres d'interpréter sa parole ; il n'a pas voulu que l'esprit particulier pût être juge et arbitre des différends et des controverses ; il a établi un ministère visible, perpétuel, infaillible, à qui il a confié le dépôt de sa révélation : *Allez*, a-t-il dit à ses apôtres, *enseignez toutes les nations, je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles* (*Matth.*, XXVIII, 19) ; rassemblés ou dispersés, réunis ou séparés, *je serai avec vous;* et pour que le peuple fidèle ne puisse vous méconnaître, je vous donnerai un chef visible, ce chef sera Pierre, *et sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* (*Matth.*, XVI, 18.) Voilà, chrétiens, le développement total des voies de la Providence; l'ouvrage du Seigneur serait demeuré imparfait s'il n'avait établi une autorité capable de fixer nos indécisions, l'indocilité naturelle de l'esprit humain aurait altéré l'hommage qui n'est dû qu'à Dieu, et ébranlé les trônes et les empires. L'autorité de l'Eglise est aussi utile dans l'ordre civil que dans l'ordre de la religion ; elle seule peut soumettre notre esprit et rendre notre obéissance raisonnable. Croire ce qu'elle croit, rejeter ce qu'elle rejette, être soumis à ses décisions, voilà le vœu de la religion et le bien des Etats, parce que c'est le seul moyen de confondre l'erreur, d'assoupir le schisme, d'éteindre la division ; mais convertir le dogme en opinion, ou ériger l'opinion en dogme, tolérer un sentiment qui est condamné, ou condamner un sentiment qui ne l'est pas, dire de soi-même anathème à son frère ou ne le pas dire après l'Eglise, méconnaître ses jugements ou les éluder, voilà l'abus que peut craindre la politique, et qu'il est autant de l'intérêt de l'Eglise que de l'intérêt de l'Etat de réprimer, parce que, si l'unité est le lien de la tranquillité publique, cette même unité est encore plus le lien de la foi chrétienne, parce que si l'esprit particulier rend un sujet dangereux, il a commencé par en faire un enfant indocile, parce que toute altération de la foi est un malheur public et un crime dans l'ordre du salut.

Le second abus est la corruption de la morale. Telle est la sublimité des préceptes de l'Evangile, que les ennemis mêmes de la religion n'osent en contester l'excellence et l'utilité ; mais Dieu ayant créé l'homme à son image, et devant être lui-même sa récompense, a dû lui indiquer le chemin de la perfection, et les moyens d'y parvenir. La loi humaine bornée au temps présent peut se contenter des commandements; la loi divine qui embrasse l'immortalité, doit ajouter des conseils aux préceptes. Qu'on ne dise pas que ces conseils peuvent nuire au bien de la société ; quand la loi est utile, les précautions de la loi ne peuvent être dangereuses; les préceptes arrêtent le crime, les conseils détruisent le vice, et il n'en est aucun qui, bien entendu, soit contraire aux maximes d'une sage politique. Si la religion honore le célibat, si elle en fait une loi pour ses ministres, si elle respecte ceux qui s'y vouent dans les cloîtres, elle est bien éloignée d'approuver ce célibat, honteux enfant du luxe, de l'oisiveté et de la mollesse qui ne fait un engagement sacré que pour en contracter plus librement de profanes, ou qui, par des vues purement humaines, se dévoue au plus sacré des ministères. La multitude du peuple, dit l'Esprit-Saint lui-même, fait la grandeur des rois; l'état du père de famille est recommandable aux yeux de la religion comme à ceux de la politique; mais malheur à la nation parmi laquelle personne ne sait renoncer à ce qui est permis ! Si ce célibat vertueux n'est plus un conseil, la chasteté sera-t-elle toujours un précepte ? où la continence n'est plus en honneur, la foi conjugale, la pureté des mœurs cessent bientôt d'être respectées.

Si la religion conseille d'abandonner son bien au ravisseur, sa réputation à la calomnie, sa vie même à celui qui l'attaque injustement, elle n'interdit pas une défense légitime ; la vie, la fortune, l'honneur sont des biens que Dieu nous a donnés : il nous est permis, quelquefois même ordonné de les conserver; mais quel bonheur pour l'Etat si personne ne se croyait permis de repousser la force par la force ? Qui peut craindre l'effort sublime de la charité ? et les sacrifices de l'amour personnel peuvent-ils être dangereux ?

Si la religion désire que toutes nos actions soient rapportées immédiatement à Dieu, elle ne condamne point les sentiments humains que forment l'homme, le citoyen, le héros ; elle applaudit aux actions généreuses qu'inspirent la justice et la bienfaisance

naturelle, elle regrette dans ces actions bonnes en elle-mêmes le motif surnaturel qui les rendrait méritoires ; et si l'amour de Dieu pouvait marquer tous nos pas, quelle est la vertu ou la loi sociale qui trouvât des infracteurs ou des rebelles?

Les conseils évangéliques ont donc dans l'ordre civil même leur avantage et leur utilité; mais les confondre avec les préceptes, ne pas distinguer les devoirs de nécessité et les devoirs de perfection, c'est relâchement ou rigorisme, et l'un et l'autre sont également nuisibles au bien des Etats. La société est la réunion des services mutuels; elle ne peut subsister que par la fidélité de chaque citoyen à remplir ses obligations, et cette fidélité qui est le vrai bonheur public, est incompatible avec tout excès; le relâchement entraîne l'oubli des devoirs, le rigorisme en inspire le dégoût; l'un enhardit les passions, l'autre décourage la vertu; l'empire de la loi doit être ferme et modéré; si elle est trop facile, elle est bientôt enfreinte, elle n'est plus observée, si elle paraît impossible.

Mais ces abus, que la politique peut craindre, ne sont-ils pas également contraires à l'esprit de la religion, et nuisibles à ses progrès? Rappelez-vous ces envoyés infidèles que Moïse avait chargés de découvrir la terre promise. Leur rapport fut dicté par leurs passions diverses ; les uns avaient vu des arbres chargés de fruits, une terre couverte de richesses, un pays où le lait et le miel coulaient en abondance; les autres n'avaient vu que des villes hérissés de remparts, des monstres qui inspiraient la terreur, une terre qui dévorait ses habitants. Incertain sur leur récit, plus porté à la crainte qu'à la confiance, le peuple d'Israël osa murmurer contre le Seigneur, et l'entrée de la terre promise lui fut interdite. Voilà votre image, ministres indiscrets, qui osez aggraver ou adoucir le joug du Seigneur; vous rendez sa justice odieuse, ou sa miséricorde inutile. Séduit par vos complaisances ou intimidé par vos rigueurs, le chrétien présume de ses forces ou désespère de celles de la grâce; vous lui fermez le chemin du ciel en le parsemant de fleurs qui l'enivrent, ou en le hérissant d'épines qui le rebutent, vous éloignez de lui la terre promise, ce lieu d'exil devient sa patrie; et si l'excès de votre douceur ou de votre sévérité est le fléau des Etats, il est en même temps la cause de sa perte et l'opprobre de la religion.

Le troisième abus est celui qu'on peut faire du culte. Quoique Dieu n'ait pas besoin de nos adorations, il a dû exiger de nous un culte extérieur qui nous rappelât à chaque moment ses bienfaits et notre dépendance. S'il n'avait pas marqué lui-même la manière suivant laquelle il veut être adoré, les peuples ne seraient-ils pas encore asservis sous le joug honteux de la superstition. L'homme peut sentir par lui-même le besoin qu'il a d'adorer Dieu, mais une sagesse plus qu'humaine doit diriger ses pas et régler son hommage. O vous qui avez osé croire que le ciel pouvait être apaisé par des sacrifices humains, je plains votre aveuglement autant que je condamne votre barbarie ; vous avez compris que les prémices de vos fruits ou le sang des animaux n'était pas des holocaustes dignes de l'Eternel. Vous ne connaissiez rien de plus parfait que l'homme, et vous n'avez pas hésité de le sacrifier. Malheureux, si la religion vous eût éclairés, elle eût arrêté votre bras comme Dieu lui-même suspendit celui d'Abraham ; elle vous aurait montré sur la croix Jésus expirant victime digne de son Père ; son sacrifice, se renouvelant tous les jours, aurait comblé vos espérances et calmé vos fureurs ; il fallait le sang d'un Dieu pour empêcher celui des hommes de couler sur les autels.

Le culte de la religion chrétienne a été le tombeau de la superstition, et c'est encore lui qui l'empêche de renaître parmi nous. Les vices de l'esprit humain ont été corrigés par la révélation, mais ils n'ont pas été détruits; l'homme est encore enclin aux mêmes erreurs, il faut que la même lumière qui nous a éclairés nous soutienne ; toute l'attention des ministres suffit à peine pour ramener le peuple à la simplicité du culte divin; ses craintes, ses désirs, son impatience échappent à chaque instant à notre zèle. On ose accuser les pasteurs de favoriser la superstition ; eux seuls en sont les véritables ennemis; on ne peut empêcher de rendre à Dieu le culte qu'il réprouve qu'en commençant par lui faire rendre celui qu'il prescrit.

Quel est donc l'abus que la politique peut craindre, et que la religion n'ait pas prévenu par des lois ? Craindra-t-on que des pratiques extraordinaires venant à s'introduire dans le culte, n'en dégradent la majesté ? Mais l'Eglise proscrit tout ce qui peut altérer l'unité de nos adorations ; elle ne permet d'exception que celles qui ne sont pas incompatibles avec le service public. La paroisse est le véritable lieu de l'assemblée des fidèles; c'est là que leurs vœux réunis pénètrent dans les cieux ; c'est là que Dieu se trouve au milieu de ceux qui y sont assemblés en son nom. Les dévotions particulières sont quelquefois utiles, souvent dangereuses et toujours condamnables lorsque l'Eglise ne les approuve pas.

Craindra-t-on que le nombre des ministres des autels n'augmente celui des citoyens inutiles ? Sont-ce donc des hommes perdus pour l'Etat que ces pasteurs qui vous instruisent dans votre enfance, qui vous assistent dans vos maladies, qui vous soulagent dans vos besoins? Si des hommes oisifs osent embrasser l'état le plus saint sans en remplir les fonctions, l'Eglise les désavoue pour ses enfants; l'*arbre qui ne porte point de fruits doit être retranché*, (*Matth.*, VII, 19), et la religion ne compte ses ministres que par leurs services et la reconnaissance des peuples?

Craindra-t-on les dépenses qu'exigent le

culte et l'entretien des ministres? Plût à Dieu que ceux qui supportent tout le poids de la chaleur du jour, ces pasteurs vénérables qui desservent nos campagnes, ne manquassent pas du nécessaire! S'il se trouve de la disproportion dans la distribution des biens ecclésiastiques, l'Église l'a corrigée par ses lois. L'excédant d'une subsistance honnête est le patrimoine des pauvres; le dissiper, c'est leur faire injustice. Demandez à la veuve ou à l'orphelin s'ils sont offensés des richesses de l'Église, et pour juger si elles sont excessives, commencez par les comparer à leurs misères et à leurs besoins.

Craindra-t-on que les heures données au service divin ne nous empêchent de remplir nos devoirs, comme si leur accomplissement n'était pas le culte le plus agréable à Dieu? Et les jours du Seigneur sont-ils donc si fréquents? L'Église dans l'établissement des fêtes ne dédaigne point les vues d'une sage politique, elle sait se prêter aux besoins de ses enfants, elle estime le travail comme la source d'une aisance honnête et la sauvegarde de la vertu. Mais pourquoi envier aux malheureux le repos que la religion lui assure? En nous marquant un jour pour l'honorer, il semble que Dieu ait daigné consulter nos besoins; il ne s'est réservé que les moments qui auraient été nécessaires à l'homme pour reposer ses forces?

Craindra-t-on enfin, parce que le culte est une source de grâce, que le chrétien ne se croie dispensé d'honorer Dieu par ses œuvres; la prière du pécheur n'est pas un péché, mais la religion nous apprend qu'elle ne peut être exaucée, si elle n'est au moins comme celle du publicain, le premier signal de sa conversion. L'offrande du pharisien hypocrite est rejetée; *Dieu veut être adoré en esprit et en vérité* (*Joan.*, IV, 24); *la foi même sans les œuvres est stérile et sans fruit* (*Jac.*, II, 26), et si Dieu nous juge sur nos sacrifices, il nous jugera encore plus sur nos vertus; ainsi tous les abus qu'on peut faire de la religion sont prévus par la religion elle-même; le ciel ne manque point à ses desseins, et troubler l'ordre de la société sous des prétextes saints, c'est renverser l'économie entière du christianisme.

Mais c'est surtout dans l'exercice des droits du ministère que paraît cet accord admirable des lois de la Providence. Daignez, Seigneur, guider plus que jamais ma voix et écarter de l'esprit de ceux qui m'écoutent toute idée de prévention ou de critique qui rendront inutiles vos saintes vérités. La fin de la religion étant la vie future, ses peines, ses grâces et ses récompenses étant purement spirituelles, son empire ne s'exerçant que sur les âmes et sans captiver leur liberté, Dieu n'a pu en confier la direction aux maîtres de la terre. Bientôt il n'aurait été servi que par des motifs humains; l'homme spirituel et l'homme charnel auraient été confondus, et un ministère de persuasion n'aurait plus été qu'un joug et une véritable domination; il a donc fallu que *Dieu se choisît des aides et des ministres*, « *Dei adjutores sumus* » (I *Cor.*, III, 9) à qui il donna tous les pouvoirs nécessaires *pour la consommation des saints et pour l'édifice du corps de Jésus-Christ*, « *ad consummationem sanctorum et ædificationem corporis Christi* (*Ephes.*, IV, 12), » et voilà le principe de la distinction des deux puissances.

L'une et l'autre absolue, souveraine, indépendante dans ce qui la concerne, a des objets distincts et séparés, la puissance temporelle est occupée de la vie, de l'honneur, de la liberté, de la fortune des citoyens, de la gloire des états, de la tranquillité publique, de tout ce qui est cher au monde et à ses enfants; la puissance spirituelle embrasse tout ce qui a rapport au bonheur éternel. C'est à elle qu'il appartient d'interpréter la parole divine, de déterminer les objets de la foi, de la discipline et des mœurs, de prêcher et d'instruire, de dispenser les sacrements, de lier ou délier, d'absoudre ou de retenir, de retrancher ou de réunir à la foi des fidèles, et plût à Dieu que ces bornes immuables posées par la Providence elle-même eussent toujours été respectées!

Je ne chercherai point à relever les fautes des princes, ni à justifier les entreprises des pontifes dans des siècles reculés. Que le malheur des circonstances, que l'aveuglement des temps servent d'excuse au simple fidèle entraîné par ses conducteurs, la religion n'en connaît point pour le ministre qui usurpe les droits du trône, et il est toujours coupable s'il est séduit ou ignorant, mais en ne cherchant point à excuser les particuliers, gardons-nous d'accuser la religion et l'Église.

Si Jésus-Christ annonce à ses disciples qu'ils auront des persécutions, il ne leur donne d'autres armes que la prière et la patience; ceux d'entre eux qui lui proposent de faire tomber le feu du ciel sur la ville qui n'a pas voulu les recevoir, ne connaissaient pas son esprit; il est venu pour sauver les âmes et non les perdre. Son royaume n'est pas de ce monde, ce sera la foi des fidèles qui triomphera de l'univers, et cette victoire, dit saint Léon, n'est pas l'ouvrage de la force, mais de l'humilité: *Tota humilitate concepta est.*

Si les Pères ont souvent réclamé avec force la liberté du saint ministère, ils ont soutenu avec le même zèle les droits de l'empire. Les prêtres, dit un concile de Bordeaux, ne peuvent se mêler des choses temporelles. Comment pouvez-vous, dit saint Bernard à un souverain pontife, tenir de saint Pierre une domination qu'il n'avait pas lui-même? Si vous faites des fautes, disait saint Grégoire de Tours à un de nos rois, qui pourra vous juger? L'indépendance de la couronne a toujours été la doctrine du clergé de France: nous la publions avec joie, parce que nous aimons l'obéissance; elle est consignée dans nos écrits, encore plus gravée dans

nos cœurs. S'il nous est défendu d'abandonner les droits du sacerdoce, il nous est également interdit d'employer les armes spirituelles aux choses humaines, ou les armes temporelles aux choses divines, malheur à nous si, par faiblesse ou par lâcheté, nous laissons affaiblir le dépôt qui nous est confié; mais en annonçant l'Evangile au milieu des persécutions, les apôtres ne manquèrent jamais de respecter les droits de l'autorité civile; *ils surent obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes* (*Act.*, V, 29), sans cesser d'être sujets fidèles; leur constance et leur soumission, leur zèle et leur patience, leur exactitude à remplir les devoirs de leur mission et ceux de leur naissance. Voilà, chrétiens, nos modèles et en même temps la preuve la plus authentique que la religion est l'amie du trône, que le pouvoir qu'elle donne à ses ministres ne peut nuire à l'autorité des rois, et que l'abus qu'on peut faire du ministère est également contraire à son esprit et à son intérêt.

Ministre des rois, ministre du Roi des rois, puis-je donc vous dire comme disait dans cette même chaire l'illustre défenseur de nos libertés: Pourquoi vous divisez-vous? malheur, malheur à l'Eglise quand les deux puissances commencent à se regarder d'un œil jaloux! Au milieu de leurs soupçons et de leurs défiances l'ennemi s'empare du champ du père de famille, la foi s'éteint, la morale se corrompt, le culte n'est plus qu'un vain usage; le saint ministère des autels devient l'objet de l'envie ou de la critique, et en même temps comme tout est lié dans l'ordre des décrets éternels, les lois s'avilissent, les mœurs se perdent, l'autorité s'ébranle. Le monde est bien gouverné, disait Yves de Chartres, lorsque les deux puissances sont d'accord; mais si elles viennent à se désunir, les institutions les plus sages sont menacées d'une ruine prochaine, *sed et magnæ res miserabiliter dilabuntur.*

Daignez donc, Seigneur, nous accorder cette union si précieuse; elle est depuis longtemps l'objet des vues des pontifes respectables qui vont s'assembler en votre nom. Prêts à mourir pour Jésus-Christ plutôt que de manquer à leurs devoirs, ils ne croient, suivant l'expression d'un ancien pape, être véritablement ses ambassadeurs qu'en travaillant à la paix de l'Eglise et de l'Etat. Puisse cette paix être le fruit de leurs soins et de leurs veilles! Puissent nos travaux secondés par votre grâce ramener l'ordre et l'unité! Puissent nos délibérations inspirées par votre Esprit, dictées par votre amour, rendre à l'Eglise son éclat, à l'Etat sa tranquillité, aux deux puissances le secours mutuel de leur assistance! Puissent le prince et le pontife être assis chacun sur leur trône; qu'il règne entre eux un conseil de paix, et que leur accord mutuel fasse le bonheur des peuples dans cette vie et dans l'autre!

SERMONS MORAUX.

—

SERMON I.

SUR L'APOLOGIE DE LA PIÉTÉ.

Omnes qui volunt pie vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur (II *Tim.*, III, 12.)

Tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ souffriront les persécutions.

C'est le sort de la piété sur la terre d'y être persécutée. Le même oracle qui lui promet dans la vie future les plus magnifiques récompenses, lui annonce dans la vie présente une continuité de contradictions et de traverses. Jésus-Christ a voulu être lui-même l'objet des calomnies et des outrages. Il les avait annoncés à ses apôtres, qui les ont éprouvés après lui. Tous les saints l'ont suivi dans la même carrière; et c'est en s'associant à ces tribulations qu'ils sont parvenus à partager sa gloire. Les pécheurs de tous les siècles, comme ceux du temps de Salomon, ont dit: *Circonvenons le juste, parce qu'il est contraire à nos œuvres.* (*Sap.*, II, 12.)

Hélas! mes frères, qui croirait que ces temps dussent être aujourd'hui regrettés? Alors on ne censurait que les saints; mais on n'imaginait pas d'attaquer la sainteté. On leur contestait leur piété; mais la piété elle-même était respectée. Nos prédicateurs, dans la chaire évangélique, ne s'occupaient qu'à la répandre, qu'à la ranimer, qu'à la faire fleurir. O douleurs de nos malheureux jours! nous serons réduits à la défendre. L'impiété, établie en système, combat la piété par principes; les incrédules trouvent plus facile de la calomnier que de la pratiquer. Ayant pris de sang-froid la criminelle résolution de se soustraire à son joug, ils cherchent à s'y affermir en lui trouvant des torts; ils croient se justifier en l'accusant elle-même, et prévenir les reproches qu'ils méritent par ceux qu'ils lui intentent.

Ces reproches intéressés de l'incrédulité peuvent se rapporter à quatre points, dont la discussion fera le partage de ce discours. On accuse la piété chrétienne de rétrécir l'esprit par les pratiques minutieuses qu'elle prescrit; de le dégrader par les observances humiliantes qu'elle ordonne ou qu'elle conseille; de l'intimider par les terreurs qu'elle présente; de l'égarer par une fausse idée de persécution qui détourne des véritables devoirs.

Pour répondre à ces injustes inculpations,

implorons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

L'incrédulité accuse la piété de rétrécir l'esprit. Ils étaient donc des esprits rétrécis et bornés tous les hommes admirés jusqu'ici pour leurs talents, comme ils étaient révérés pour leur piété? Et ces personnages célèbres dans les fastes de l'Eglise, qui ont été les défenseurs de la religion par leurs écrits, et ses modèles par leurs vertus! et tout ce qui a existé d'hommes distingués dans la guerre et dans la paix, dans le gouvernement et dans la politique, dans les sciences, dans les arts, dans les lettres, qui ont respecté, chéri, pratiqué la piété? Générations futures, le dix-huitième siècle est venu vous désabuser de l'admiration que tous les siècles précédents avaient sottement prodiguée à une multitude de petits esprits à des hommes sans religion; voilà les seuls génies, voilà les seuls objets dignes de vos éloges.

De quoi servent, nous dit le déiste, toutes ces pratiques extérieures dont vous avez surchagé votre religion? Dieu a-t-il donc besoin de toutes ces minutieuses cérémonies? L'hommage du cœur est le seul digne de lui, le seul capable de l'honorer, le seul qu'il exige de nous?

Sans doute, chrétiens, Dieu n'a pas besoin de notre culte extérieur; mais le culte de notre cœur ne lui est pas plus nécessaire. Qu'importe à la gloire et à son bonheur nos faibles hommages? *Dixit Dominus Deus meus, quoniam bonorum meorum non eget.* (*Psal.* XV, 2.) Il faudrait donc par la même raison anéantir tout culte, soit extérieur, soit intérieur; et c'est là le vrai but du déiste. Il présente à l'homme un but au-dessus de ses efforts pour le détourner de celui qu'il peut et doit atteindre. Et considérez en effet d'où partent ces reproches. Voyez si ceux qui les intentent sont véritablement pénétrés de cette piété intérieure dont ils paraissent prendre si vivement les intérêts. Examinez si le déiste a plus que le chrétien l'amour de la divinité, la reconnaissance de ses bienfaits, la résignation à ses volontés, la soumission à ses préceptes, et jugez de son zèle affecté pour le culte du cœur par la manière dont il le pratique.

Ce n'est pas Dieu qui a besoin de notre culte extérieur; c'est à nous qu'il est nécessaire. Une religion purement spirituelle n'est pas à notre portée. Nous en jouirons un jour, nous l'espérons au moins, lorsque, dégagée du poids de la matière, élevée au trône de la Divinité et unie intimement à Dieu, notre âme s'épanchera immédiatement dans son sein. C'est la religion du ciel; ce ne peut pas être celle de la terre. La foi ne se nourrit pas de spéculations, ni la vertu d'imaginations. Les rites extérieurs fixent l'une et l'empêchent de varier, maintiennent l'autre et l'empêchent de dégénérer. Incrédules, qui voulez les supprimer, je vous demande par quel autre moyen vous prétendez réunir les hommes dans une croyance et dans une pratique communes. En ôtant à la religion le lien des actes extérieurs, vous donnez à chacun la liberté de se faire une religion particulière, de se créer des divinités selon ses caprices, de se forger des devoirs au gré de ses passions. Vous ne cessez de crier à la superstition, au fanatisme. C'est vous qui les établissez parmi les hommes en les rendant tous arbitres absolus de leur culte.

Le langage des signes, qui parle aux sens, est nécessaire à la nature humaine; il est nécessaire à la multitude, qui peut difficilement en comprendre un autre; il est nécessaire même aux hommes les plus éclairés. Quel est l'esprit humain assez fort pour se soutenir sans secours dans la contemplation des vérités célestes? Le poids de la matière dont il est enveloppé le rabaisse continuellement vers les objets terrestres. Mais le culte extérieur, par un bienfait insigne, se sert des objets matériels eux-mêmes pour le relever et le ramener à Dieu, et ranime la piété par les sens mêmes qui tendent à l'affaiblir.

On applaudit à la sagesse des rois qui s'environnent de majesté pour retenir leurs sujets dans le respect. On veut dépouiller le Roi des rois de toute pompe, comme si l'appareil de son culte n'était pas un avertissement au moins aussi nécessaire de ce qui est dû à ce maître si éloigné de nos regards.

On exalte les solennités païennes, qui réunissaient les peuples devant les autels des fausses divinités; on vante la prudence des législateurs qui les établirent; on loue la piété des nations qui les célébrèrent, et les mêmes voix dépriment les saintes cérémonies de l'Eglise et les traitent de pratiques minutieuses contraires à la véritable piété.

Qu'elles nous disent donc enfin en quoi elles font consister cette opposition si reprochée. Loin de nuire au culte intérieur, le culte extérieur n'est prescrit que pour l'établir, l'étendre, le soutenir et l'animer. De toutes les vérités révélées, il n'en est pas une qui soit plus souvent répétée dans les livres saints que l'inutilité des pratiques sans la piété, dont elles tirent leur prix. Ici le Très-Haut, par la voix d'Isaïe, détrompe les Juifs charnels de la fausse idée qu'ils faisaient faire de leurs jeûnes, par laquelle ils prétendaient autoriser leurs désordres: *Nonne hoc est magis jejunium quod elegi, dissolve colligationes impietatis.* (*Isai.*, LVIII, 6.) Là, par le ministère de Jérémie, il les désabuse de leur présomptueuse confiance dans la sainteté de leur temple: *Nolite confidere in verbis mendacii, dicentes: Templum Domini, templum Domini est.* (*Jer.*, VII, 4.) Tous les prophètes répètent en cent endroits que l'observation de la loi est préférable aux victimes; et l'esprit de pénitence, de justice, de charité, plus agréable à Dieu que tous les sacrifices. Jésus-Christ

paraît enfin, et avec lui vient le temps ; il est arrivé, où Dieu aura des adorateurs en esprit et en vérité : *Venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in Spiritu et veritate*. (*Joan.*, IV, 23.) Que ceux qui l'accusent d'avoir placé l'essence de la religion dans de vaines cérémonies, le suivent dans tout le cours de sa carrière évangélique, luttant contre la secte dangereuse qui substituait les pratiques aux vertus, démasquant son hypocrite piété et l'écrasant de ses terribles anathèmes. Qu'ils examinent ces rites sacrés de l'Eglise catholique, qu'ils calomnient sans les avoir jamais étudiés.

Et nous vous le disons aussi à vous qui, en quittant la foi de l'Eglise, avez abandonné son culte. O nos frères égarés, que les vœux ardents de cette tendre mère rappellent sans cesse dans son sein, à Dieu ne plaise que j'aie l'injustice de vous confondre avec la secte impie qui n'a ni foi, ni culte, ni Dieu ! Elle est votre ennemi comme le nôtre. Mais voyez où vous ont entraînés les maîtres de votre erreur : considérez l'horrible alliance qu'ils vous ont fait faire. Vos déclamations contre l'Eglise catholique sont celles que ne cessent de répéter les incrédules. Votre cause est commune, vos principes entièrement conformes, vos raisons absolument les mêmes. Ah ! que cette union dont vous rougissez vous fasse au moins suspecter une doctrine qui a de pareils défenseurs.

Ennemis de l'Eglise catholique, réunissez-vous tous, je vous porte hautement le défi de citer entre les cérémonies qu'elle prescrit, une seule qui soit, comme vous le prétendez, minutieuse et inutile, une seule qui n'ait pas un rapport direct, qui ne soit pas spécialement adaptée à quelque dogme dont elle est la profession solennelle ; soit à quelque peuple dont elle rappelle d'une manière frappante l'observation ; soit à quelque grâce qu'elle confère ou qu'elle sollicite ; une seule qui, en retraçant vivement à l'esprit le bienfait de la divinité, n'excite la reconnaissance, n'exprime le respect, ne provoque l'obéissance, ne ranime la ferveur, ne réchauffe le zèle.

Vous nous citez sans cesse la simplicité du culte dans les premiers jours du christianisme. Vous ne voyez donc pas que cette simplicité, que vous vantez tant, était commandée par une impérieuse nécessité ? Pouvait-elle déployer la pompe de ses cérémonies, l'Eglise sans cesse occupée à fuir les regards persécuteurs ? Pouvait-elle faire retentir de ses cantiques les cavernes qui lui servaient de temples ?

Hélas ! au moment où nous en parlons, cette triste simplicité est redevenue nécessaire dans les lieux qui nous sont bien chers. Nouveaux apôtres de ma patrie, qui maintenez la foi qu'avaient plantée les Irénée, les Trophime, les Saturnin, les Denys, chers et fidèles coopérateurs, que suivent nos vœux ardents dans tous les pas de votre pénible carrière, que nous regrettons douloureusement de ne pouvoir suivre nous-mêmes, pour qui, hélas ! nous ne pouvons que lever les mains sur la montagne ; tandis qu'à notre place, à travers les grands périls, vous combattez avec un généreux courage les combats du Seigneur, votre douleur est de ne pouvoir donner à votre esprit tout son essor, à vos fonctions tout leur éclat. Placés entre le désir de rendre à Dieu sa gloire usurpée, à l'Eglise ses hommes flétris, et la crainte d'exposer aux supplices la piété qui serait découverte ; excités par l'ardeur du martyre, seule récompense digne de vos vertus ; retenus par le besoin que les peuples restés fidèles ou qui le sont redevenus par vous, ont encore de votre apostolat, c'est dans le silence des nuits, dans des lieux solitaires, retirés, inaccessibles aux regards de l'impiété persécutrice, que vous exercez votre saint ministère, et vous ajoutez un nouveau prix à vos sublimes travaux par l'utile obscurité à laquelle vous les condamnez !

Mais ce qui est la douloureuse nécessité de l'Eglise dans les temps de persécution, peut-il être sa loi dans les siècles de sa prospérité ? Quand à force de combats elle eut enfin conquis la paix, ne fut-il pas juste qu'elle se montrât aux yeux de l'univers triomphante, glorieuse de tous ses ennemis ? Ne devint-il pas convenable qu'à la hauteur de ses dogmes, à la sublimité de sa morale, elle unît une grandeur d'appareils, une magnificence de spectacles qui y correspondît et qui mît toutes les parties de ce grand tout dans une majestueuse proportion ? Ce fut à cette époque que la piété des Césars éleva ces superbes temples que nous admirons encore ; à cette époque que s'entonnèrent ces chants d'allégresse et de reconnaissance qui se sont prolongés jusqu'à nos jours ; à cette époque que s'ouvrirent ces processions solennelles que nous renouvelons, toutes les années, autour de nos campagnes, au milieu de nos cités, pour attirer sur les unes la fertilité, sur les autres les bénédictions.

Le premier moment de la liberté de l'Eglise fut celui qui vit déployer le pompeux appareil de ces cérémonies. Depuis ce temps elle s'est constamment occupée du double soin d'en maintenir l'observation, et d'en prévenir l'abus. Et pour ne pas appeler la longue suite de ses décrets, contemplez-la dans son dernier concile général, également attentive à soutenir la splendeur de son culte et à conserver sa pureté ; d'une main écrasant l'hérésie qui la dégrade, de l'autre repoussant la superstition qui l'altère ; d'une part corroborant les principes de la sévérité de ses anathèmes, de l'autre joignant la sagesse des précautions à l'autorité des lois.

Pasteurs vertueux, qui, dans nos paroisses, exercez avec tant d'édification le plus saint, le plus utile des ministères, l'Eglise a certainement en vous la confiance entière que méritent votre zèle et vos lu-

mères, et cependant sa sagesse ne croit pas encore devoir vous remettre le soin de régler entièrement le culte des livres qu'elle confie à votre sollicitude, pour établir une salutaire uniformité, et pour opposer aux abus une plus forte barrière; elle réserve à l'autorité plus imposante de son chef et de ses premiers pasteurs le pouvoir d'introduire de nouveaux rites, d'autoriser de nouvelles cérémonies, de permettre de nouvelles prières, d'exposer aux hommages publics de nouveaux objets de vénération.

Si, au mépris de ses exhortations, de ses défenses, de ses menaces, de tous ses soins, il se trouve encore dans son sein quelques esprits bornés, quelque piété peu éclairée, qui croient honorer Dieu par des pratiques vaines et superstitieuses, pouvez-vous avec quelque ombre d'équité lui en faire un reproche? Injustes détracteurs, de quel front osez-vous imputer aux lois de l'Eglise ce qui est l'infraction même de ses lois, lui attribuer les excès qu'elle déplore, lui faire un crime des abus qu'elle condamne? Vous l'accuserez donc aussi de tous les péchés que commettent ses enfants désobéissants, et nous devrons la rendre responsable même de votre incrédulité! Ce n'est pas sur des abus qu'elle réprouve, mais sur les règles qu'elle prescrit qu'elle doit être jugée; et ses règles toutes saintes, toutes utiles, loin de borner et de rétrécir l'esprit, l'élèvent et l'agrandissent; elles l'ennoblissent aussi, quoique l'incrédulité prétende encore qu'elle le dégrade et l'arrête.

SECONDE PARTIE.

Il sied bien à l'incrédulité d'accuser la piété chrétienne de bassesse et d'avilissement. Quelle est celle de ses sectes qui prétend avoir droit de lui faire ce reproche? Est-ce le matérialisme, qui ne voit dans l'homme qu'une vile matière? Est-ce l'athéisme qui en fait le fruit du hasard, le résultat d'un concours d'atomes? Est-ce le fatalisme, qui, le privant de sa liberté, le plus beau des dons du Créateur, le réduit au rang des bêtes? Est-ce le déisme qui, en rejetant la Providence, isole l'homme de son Dieu, et le jette sur la terre comme un fardeau inutile, sans destination et sans objet?

Ah! que notre religion donne à l'homme des idées bien autrement relevées de la grandeur de son être! Son principe, c'est Dieu qui l'a créé à sa ressemblance! Sa fin, c'est encore Dieu qui l'attend pour lui communiquer, avec son bonheur et sa gloire, son éternité et son immutabilité. Entre ces deux termes il voit partout son Dieu continuellement occupé à le combler de nouveaux bienfaits. De tous côtés le christianisme ouvre entre Dieu et l'homme de précieuses relations qu'entretient et agrandit sans cesse la piété. Reconnaissez, ô chrétiens, disait un saint Père, l'un des plus illustres chefs de l'Eglise, reconnaissez l'élévation de votre dignité, pour ne pas en dégénérer. Et nous le disons aussi à l'incrédule : Reconnaissez-la, pour ne pas la calomnier. Contemplez ces brillants modèles des rois qu'a formés la religion, et qui ont illustré les trônes par leurs admirables qualités comme par leur profonde piété : les Théodose, les Charlemagne, les Louis, les Ferdinand, les Henri, les Edouard, et tant d'autres, aussi glorieux devant les hommes par la sublime élévation de leur caractère, que devant Dieu par l'éminence de leurs vertus. Osez, en présence de ces rois d'immortelle mémoire, dire que la piété dégrade l'esprit, et le ravale à des pensées basses et à des sentiments vils.

Le croiriez-vous, chrétiens, ce que les ennemis du christianisme accusent de rabaisser l'homme et de le dégrader, ce sont précisément ces préceptes d'un ordre supérieur, dont l'humanité a l'obligation au christianisme, et qui surpassent tout ce que la raison humaine avait jamais pu imaginer. Ce sont partout ces conseils plus sublimes encore que les préceptes, et qui élèvent l'homme au plus haut degré de perfection qu'il puisse atteindre sur la terre. Quelle est, dit l'incrédule, cette piété qui étouffe le plus noble des sentiments? L'amour de la gloire, qui éteint l'émulation, ce puissant mobile des brillantes actions, en dépréciant tout ce qui en est l'objet; qui proscrit les maximes de l'honneur, et enseigne non-seulement à supporter, mais à désirer les mépris; qui flétrit, dans l'obscurité des cloîtres, des qualités faites pour attirer l'estime et la considération du monde; qui va y perdre, dans une honteuse pauvreté, des richesses dont, en les employant avec éclat, il aurait pu suivre une source de distinction et d'égard; y éteindre dans un célibat forcé l'espoir des générations que la patrie a droit d'attendre; y briser sous un joug de fer, dans une servile obéissance, le plus beau présent de la nature, la liberté.

Les bornes de cette intruction ne me permettent pas, mes frères, de reprendre en détail toutes ces déclamations, et de faire voir tout ce qu'elles ont de faux, d'exagéré, de mal appliqué. Un seul raisonnement suffira pour en démontrer l'injustice, c'est la comparaison de ces préceptes, de ces conseils si reprochés au christianisme, avec les maximes que leur opposent les incrédules et même les mondains. Car c'est une vérité bien déplorable que sur ce point l'irréligion a un grand nombre de complices, et que les principes sur ce qui constitue la grandeur de l'homme, la véritable élévation des sentiments, ont bien plus de partisans, surtout dans la pratique, que les règles austères de l'Evangile.

Je demande donc aux uns et aux autres laquelle est la plus noble, de l'ambition qui aspire à une grandeur assurée et éternelle ou de celle qui court après des honneurs incertains et périssables. S'ils attachent un plus grand prix à l'accumulation de richesses qui attirent les regards et la

considération du vulgaire, qu'à la pauvreté volontaire qui, se réduisant au plus étroit nécessaire, se dépouille pour les indigents; ou s'ils trouvent plus de grandeur d'âme dans la vengeance qui lave son injure dans le sang, ou dans la générosité chrétienne qui la pardonne. S'ils croient que la hauteur qui écrase les inférieurs de ses dédains est un sentiment bien plus relevé que l'humilité sans cesse occupée à faire oublier sa supériorité; si notre continence n'est pas aussi honorable que leur libertinage; si le sacrifice religieux de sa volonté ne mérite pas autant d'éloges que l'insubordination dont l'incrédulité divise les familles, trouble les sociétés, bouleverse les empires. Qu'ils nous disent, en un mot, lequel, aux yeux d'une raison éclairée, est le plus glorieux, le plus grand d'obéir en esclave à toutes ses passions, ou de les tenir sous son joug et de leur commander en maître.

Ici, mes frères, je vois tous les ennemis des conseils évangéliques, incrédules, hérétiques, mondains, se réunir, se lever ensemble et nous dire : Sont elles donc nécessaires pour réformer les passions toutes ces observances dont le christianisme a surchargé la morale? Ne peut-on réformer un excès que par l'excès contraire? réprimer l'abus des richesses que par un renoncement total? contenir le libertinage que par la continence absolue? soumettre l'insubordination que par une obéissance passive? N'y a-t-il pas un milieu entre s'abstenir de ce qui est défendu et se refuser ce qui est permis? et n'existe-t-il pas d'autre moyen pour arrêter les vices que d'exagérer les devoirs?

Et qui donc leur parle de devoirs? Si les conseils évangéliques imposaient des obligations, ils cesseraient d'être conseils. Les observances si amèrement reprochées, par cela même qu'elles sont conseillées, ne sont pas prescrites; et si j'étais assez aveugle pour confondre des objets aussi essentiellement distincts que le précepte et le conseil, cette loi sainte que je prêche suffirait à l'instant contre moi; le divin législateur me reprendrait en me montrant, comme à ce jeune homme qui s'adressait à lui, ce qui est nécessaire pour être sauvé, ce qui est utile pour être parfait : *Si vis perfectus esse.* (*Matth.*, XIX, 21.) Son grand Apôtre lui répéterait ce qu'il a dit aux Corinthiens *Je n'ai point de précepte du Seigneur, je donne un simple conseil. « Præceptum Domini non habeo, consilium autem do.»* (I *Cor.*, VII, 25.) L'Evangile n'exagère rien et perfectionne tout. Non content de nous donner des commandements tellement sublimes, que la raison humaine avant lui n'avait pu s'y élever, Jésus-Christ couronne ses commandements, et en même temps les corrobore et les place sous la sauvegarde de vertus plus sublimes encore. Mais ce qui est au-dessus des efforts de l'universalité des hommes, sa sagesse profonde le retient dans la classe des simples conseils. Il les présente à tous les hommes, non pas pour que tous les observent, mais pour que tous les connaissant, chacun puisse venir y puiser ce qui est le plus analogue à ses inclinations, le plus conforme à son génie, le plus adapté à ses besoins, le plus adapté à sa nature.

O vous qui traitez d'excès et de pratiques inutiles les conseils évangéliques ! vous-mêmes êtes la preuve vivante et parlante de leur extrême utilité. Nous vous entendons continuellement vous plaindre de la rigueur des préceptes chrétiens, et chercher des excuses à vos prévarications dans une prétendue impuissance de les observer. Voyez tous vos vains prétextes confondus par l'exemple de ceux qui, outrepassant la ligne des préceptes, s'élancent dans la carrière des conseils et la parcourent avec légèreté. Et ce ne sont pas seulement quelques hommes, c'est une multitude de personnes de tout rang, de tout âge, de tout sexe, de personnes encore plus faibles que vous, de personnes nées avec des passions plus ardentes.

Eglise de mon Dieu, je vous reconnais à ce trait. Que les autres religions, que les sectes séparées de vous se vantent tant qu'elles le voudront de compter quelques individus se livrant, dans l'éloignement du monde, à la pratique des vertus ou à l'étude des vérités utiles, il n'appartient qu'à vous de donner le magnifique spectacle de nombreuses corporations d'hommes se réunissant pour servir Dieu plus saintement et le prochain plus utilement; mettant entre eux et le monde une barrière qui les défend à la fois et des séductions du siècle et de leurs propres regrets; unissant au fond de leur solitude la double pratique des vertus les plus pénibles et des plus austères mortifications, et au faîte de la perfection, la cachant à tous les regards, pour la dérober à tous les éloges. Ceux-ci consacrant leurs jours à former la jeunesse aux sciences et aux vertus; ceux-là dévouant leur vie à l'humanité souffrante, la consumant journellement dans les services les plus dégoûtants, et l'exposant au danger sans cesse renaissant de la contagion. D'autres traversant les mers pour aller, ou planter la foi parmi les nations qui en sont privées, ou briser les chaînes de malheureux qu'ils ne connaissent pas, et qui n'ont d'autres titres à leurs bienfaits que l'infortune. Et, parmi eux, des princes, des grands de la terre qui abdiquent leur puissance, déposent leurs honneurs pour venir courber leurs têtes sous le joug de l'obéissance et de l'humilité; des riches qui se dépouillent de leurs opulents patrimoines pour venir embrasser la pauvreté la plus austère; de jeunes personnes qui renoncent à des établissements brillants, à tous les plaisirs que le siècle présente, à tous les avantages qu'il promet, pour venir se consacrer à l'époux céleste, et ce dans les exercices de la plus rigoureuse mortification; et, dans la sublimité de leur vertu,

devenir les modèles des hommes même les plus parfaits.

Vierges chrétiennes, dans les jours de la splendeur de notre Eglise, vous étiez sa joie et sa couronne. Lorsqu'il a été donné à l'adversité de venir fondre sur elle, vous êtes devenues sa gloire, la consolation de la tribu sainte, l'honneur du peuple fidèle. *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri.* (*Judith*, XV, 10) Tant que le souvenir de l'Eglise gallicane et de ses malheurs subsistera dans la mémoire des hommes, le courage héroïque que vous avez déployé, l'inviolable fidélité que vous avez gardée à votre divin époux, seront l'éternel sujet de l'admiration et des bénédictions de l'Eglise : *Quia fecisti viriliter et quod castitatem amaveris, ideo eris benedicta in æternum.* (*Ibid.*, 11.) Tandis que nous voyons tomber sous la violence de la tempête ces cèdres du Liban dont nous avons cru les racines inébranlables, faibles roseaux vous braviez l'orage et vous souteniez son choc avec une imperturbable fermeté. Votre invincible résistance a confondu l'impiété qui s'était vantée de vous traîner à sa suite, et de faire de vous l'ornement de son triomphe. Votre inaltérable patience a lassé ses fureurs. Spectacle digne des anges et des hommes, objet de l'admiration des uns et de la vénération des autres, vous avez montré à la terre quelle élévation donne à l'esprit cette religion qu'on accuse de l'avilir, quelle intrépidité met dans le cœur cette piété à qui on reproche de l'intimider. Nous allons suivre l'incrédulité dans cette troisième inculpation.

TROISIÈME PARTIE.

L'incrédule prétend que la piété rend l'homme faible et timide; qu'elle écrase son courage des terreurs de l'autre vie, qu'elle étend ses inquiétudes et ses craintes au delà même du trépas; qu'elle imprime à l'esprit un caractère de frayeur, et fait de ses disciples un peuple lâche et pusillanime.

Pour confondre ce vain reproche, il ne me faut que des exemples. Ouvrez le livre saint, voyez les Josué, les David, les Machabées, conduits à la gloire par la religion, faire révérer le Dieu d'Israël autant par leur invincible valeur que par leur admirable piété. Et sous la loi nouvelle, combien de personnages célèbres que le monde compte parmi ses héros, et l'Eglise parmi ses saints, à qui la patrie élève des statues et la religion des autels ! Non, le christianisme n'énerve pas le courage. Je vous atteste, ô vous ses glorieux défenseurs, qui le fîtes triompher de la fureur des tyrans en expirant sous leurs coups ; qui subîtes la mort et les supplices plus cruels encore que la mort, non-seulement avec le sang-froid de l'intrépidité, mais avec la joie de la religion, et qui, au milieu de vos épouvantables tortures, employâtes ce qui vous restait de moments à prier pour vos persécuteurs. Et vous aussi, martyrs de ces derniers temps, vous dont le sang fume encore dans notre infortunée patrie, vous à qui nos cœurs adressent leurs vœux en attendant que l'Eglise nous permette de vous offrir des hommages solennels; vous qui fûtes nos collègues et nos coopérateurs, et qui, maintenant, du séjour de la félicité, jetez des regards de protection sur des frères que vous connûtes, que vous aimâtes, sur des églises que vous gouvernâtes, sur une patrie dont vous êtes devenu l'ornement et la gloire. Lorsque l'impiété frémissait autour de l'asile sacré où sa rage vous tenait renfermés, et que les hurlements affreux de ses bourreaux pressaient le carnage et demandaient leurs victimes, votre sérénité en fut-elle altérée ? Les prières que vous adressiez au Seigneur, pour la dernière fois, en furent-elles interrompues? Et lorsque les portes fatales, cédant à leurs efforts, vomirent sur vous leur horde scélérate, vous proposant à grands cris le serment schismatique ou la mort, la mort fut une réponse ; et vous prononçâtes vous-même votre arrêt avec autant de sang-froid que vous le subîtes.

Voilà, mes frères, les hommes que forme la piété. Et c'est en ayant sous les yeux une multitude d'exemples, et anciens et récents, de tous les temps, de tous les pays, qu'on ose l'accuser de rendre l'homme timide et pusillanime ! Raisonnez donc enfin, et voyez que loin de l'intimider, l'effet naturel de la piété doit être de le soutenir et de le fortifier.

Je vois deux hommes allant ensemble aux dangers où les appele le service de la patrie; l'un, dont la vie a été la pratique soutenue de toutes les vertus, l'observation constante de tous les secours chrétiens, s'avance appuyé sur le témoignage de sa conscience ; l'autre, n'ayant connu d'autre règle que de satisfaire toutes ses passions, marche environné de doute et de remords: lequel des deux, à votre avis, doit porter aux combats un courage plus mâle, une intrépidité plus froide, de celui qui pense qu'en succombant il aura couronné, aux yeux de Dieu, une vie religieuse par l'accomplissement d'un grand devoir, ou de celui qui envisage que les coups dont il peut être atteint le feront tomber dans les bras d'un Dieu vengeur? Le courage de l'homme pieux a son principe dans le devoir au poste où la Providence l'a placé ; il attend avec tranquillité des événements auxquels il fut toujours résigné; le courage du mondain est moins générosité qui dédaigne le danger, que faiblesse qui craint le mépris. C'est presque toujours une frayeur qui en surmonte une autre.

A Dieu ne plaise, cependant, chrétiens, que je condamne ce noble sentiment qui préfère la mort à l'ignominie ! Ah ! quand tous les autres rapports s'affaiblissent et se relâchent, conservons précieusement celui qui nous reste encore dans toute sa force ; mais n'exagérons pas sa puissance. La crain-

te de la honte peut dans quelques occasions remplacer l'amour du devoir, jamais elle ne peut lui être comparée : elle n'a ni un principe aussi élevé, ni des effets aussi abondants, ni une influence aussi universelle.

Ce sont les menaces sévères dont la religion sanctionne et corrobore les préceptes que l'incrédulité accuse d'affaiblir et d'intimider l'homme. Ministres de cette religion, chargés de faire retentir aux oreilles du pécheur ces épouvantables menaces, hélas ! nous nous plaignons qu'elles ne l'intimident pas assez. L'annonce des plus terribles châtiments, leur présence même, n'a pas la force d'arrêter ce débordement de dissolutions qui couvre l'univers. Voyez un fils de Noé, sur la terre encore trempée des eaux du déluge, violer à la fois et la pudeur et le respect filial ; les filles de Lot s'abandonner à l'inceste en voyant de loin les flammes qui dévorent leur ville ; Balthazar oublier dans l'ivresse des plaisirs et des festins l'ennemi qui le tient assiégé, prêt à renverser son empire et à immoler sa personne ; et combien de nouveaux Balthazar, sous la main de Dieu qui les frappe visiblement, la provoquent encore par leurs désordres, se plaignent sans cesse de leurs malheurs et en attirent continuellement de nouveaux ; et au lieu de tarir la source de leurs maux par leur repentir, leurs prières et leurs larmes, ne s'occupent qu'à en étouffer le sentiment dans des jeux et des fêtes condamnables même aux jours de leur prospérité !

Le déiste condamne les salutaires menaces dont est sanctionné le christianisme ; je n'en suis pas étonné ; son intérêt serait de les anéantir : il lui serait utile de n'avoir aucun compte à rendre de ses désordres, et commode de se livrer à l'impétuosité de ses passions, libre de tout frein, affranchi de toute terreur. Un Dieu sans justice, une religion sans enfer, il les admettrait sans peine. Mais ce sont des idées incohérentes, contradictoires, enfants avortés du libertinage de son esprit. Dieu ne serait plus Dieu s'il pouvait cesser d'être juste. Et que serait une religion sans menaces ? Quel serait son but si elle ne présentait pas l'expectative d'une autre vie ? Quelle serait son utilité si elle ne contenait pas les vices par ses saintes frayeurs ? Vous le savez, ô vous, qui des routes du crime avez été ramenés au sentier de la vertu ? Vous savez si les terreurs de la religion ne sont pas nécessaires pour éviter des occasions dangereuses, pour plier des habitudes invétérées, pour rompre des liaisons attachantes, pour surmonter des passions ardentes.

Et considérez en effet les divers cultes qui, dans tous les temps et dans tous les lieux, ont occupé la terre. Vous n'en trouverez aucun, quelque déraisonnable qu'il ait pu être d'ailleurs, qui n'ait été fondé sur le dogme essentiel d'une divinité qui punit les forfaits, dogme si profondément gravé dans le cœur de l'homme que jamais il n'a pu en être effacé. Le reproche que fait le déiste à ce principe universel, de porter la faiblesse et la pusillanimité dans les esprits, inculpe avec le christianisme tous les siècles, toutes les régions, tout ce qui a jamais existé d'hommes sur la terre.

Mais non, mes frères, il n'en inculpe aucun. Toute crainte n'est pas pusillanimité, comme toute audace n'est pas courage. Tout redouter et ne redouter rien sont deux excès également déraisonnables. Le véritable brave condamne également et la lâcheté qui fuit le danger où le devoir l'appelle, et la témérité qui s'y jette aveuglément sans objet et sans utilité. Souffrez que je vous interpelle ici, modèles de l'honneur, seuls juges compétents de la vraie valeur, que vous déployâtes si énergiquement dans les champs de la gloire. Appelez-vous homme courageux celui qui, au fort de son ivresse, court se précipiter dans un péril, dont les fumées qui l'offusquent lui ôtent la vue et le sentiment ? Voilà le courage de l'incrédule ; l'ivresse de ses passions l'étourdit sur le danger qu'elles lui font courir. Il se dit brave, et il n'est qu'aveugle ; il se prétend ferme, et il n'est qu'insensible, cet homme empoisonné d'opium, qu'un sommeil léthargique conduit à la mort, et qui n'est réveillé de son funeste assoupissement que par les angoisses du dernier moment.

Le courage contre Dieu ne peut jamais être qu'une extravagance. Je vais plus loin, je soutiens même qu'il n'est qu'une faiblesse. Cette intrépidité prétendue qu'affichent les déistes, et pour laquelle ils se parent emphatiquement du titre d'esprits forts, n'est que la crainte plus grande des sacrifices qu'ils auraient à faire. Ils préfèrent des dangers qu'ils ne voient que dans l'éloignement, aux combats actuels qu'il leur faudrait livrer, aux privations qu'ils seraient obligés de subir dès à présent. Cette force, dont l'incrédulité se glorifie si affreusement, n'est que la faiblesse d'un espoir qui ne saurait se rendre le maître de ses sens. C'est la servilité qui se laisse impérieusement dominer par une passion brutale ; c'est la lâcheté qui ne veut pas connaître le danger qu'elle craint de combattre ; c'est la pusillanimité qui redoute les efforts qu'elle aurait à faire, les assauts qu'il lui faudrait soutenir. Il sied bien aux incrédules de prétendre mépriser notre religieuse frayeur des jugements divins, eux qui n'osent pas même en soutenir la pensée !

Cet injuste reproche, si déplacé dans la bouche des déistes, l'est bien davantage quand ils l'appliquent au christianisme. Des diverses religions qui, toutes inspirent la salutaire terreur des peines d'une autre vie, en est-il une seule qui la tempère aussi efficacement que la nôtre ? Elle crie aux pusillanimes : *Fortifiez-vous et ne craignez pas ; voilà votre Dieu qui viendra lui-même pour vous sauver : « Dicite pusillanimis : Confortamini et nolite timere, ecce Deus vester ipse veniet et salvabit vos. »* (*Isai.*, XXXV, 4.)

Dites-moi une autre loi qui ait fait de l'espérance une vertu, de la confiance en Dieu un devoir.

Et cela, mes frères, est un des sublimes traits de notre religion, qui nous montre combien elle obtempère aux besoins de l'homme, adaptées à sa nature. L'homme, dans la direction de sa conduite, marche entre deux tentations également dangereuses, la présomption et le désespoir; la présomption qui enfle, le désespoir qui mène au crime; la présomption qui abat, le désespoir qui dégoûte de la vertu. S'il est entraîné par la présomption, il ne connaîtra aucun frein; s'il l'est par le désespoir, il ne recevra aucun encouragement. La présomption l'enhardit à tout oser; le désespoir le pousse à ne rien ménager. Mais dans ce double danger il est secouru par la religion; elle s'arme contre la présomption de la défiance de soi-même, contre le désespoir de la confiance en Dieu; elle écrase l'une de ses salutaires terreurs; elle ruine l'autre par de saintes espérances. *O vous qui craignez le Seigneur*, dit-elle à ses enfants, *espérez en lui : « Qui timetis Dominum, sperate in eum. »* (*Eccli.*, II, 9.) Ainsi, lors même qu'elle les effraye, elle les rassure encore; elle ne leur apporte aucun sujet de crainte qu'elle ne mette à côté un motif au moins aussi puissant de confiance. Si elle montre au pécheur le bras de la justice élevé sur lui pour le punir, elle lui présente le bras de la miséricorde étendu vers lui pour le recevoir. Si elle ouvre à ses yeux l'enfer qui le menace, elle élève ses regards vers le paradis qui l'attend. Si elle nous fait connaître l'ennemi conspirant autour de nous, elle nous révèle l'assistance du génie protecteur qui nous défend. Si elle nous rappelle notre malheureuse faiblesse, elle nous enseigne le dogme consolateur de la grâce qu'un Dieu, fidèle à ses promesses, proportionnera toujours à nos besoins, pour nous donner la force de résister : *Fidelis Deus est qui non patietur vos tentari supra id quod potestis, sed faciet etiam cum tentatione proventum ut possitis sustinere.* (*I Cor.*, X, 13.) A chacune de ses menaces nécessaires, elle mêle quelques promesses qui les tempèrent. Par les unes elle retient les partis dans la vertu, en leur montrant ce qu'ils ont à perdre; par les autres elle y ramène les pécheurs, en leur démontrant ce qu'ils ont à redouter. Ainsi, par des routes différentes, elle conduit tous les hommes au même terme sans s'écarter de la ligne directe qui y mène, et sans les égarer dans sa poursuite, comme le prétend encore l'incrédulité. C'est le dernier de ces reproches pour lequel je vous demande encore un moment d'attention.

QUATRIÈME PARTIE.

Une des déclamations des plus communes de l'irréligion, est que la piété détourne l'homme des devoirs de sa profession, par une vaine idée de perfection après laquelle elle le fait courir, et qui, absorbant toutes ses pensées, consume tous ses moments, lui font négliger ses obligations essentielles.

Pour confondre cette inculpation je n'aurais encore, mes frères, qu'à vous demander si elle est conforme aux faits, et qu'à en appeler à votre expérience. Dans les diverses conditions de la société que vous avez journellement sous les yeux, voyez-vous toutes les personnes qui s'y distinguent par leur piété, en remplir leurs devoirs moins exactement que les autres? Les trouvez-vous moins pénétrées de l'esprit de leur état, moins animées des vertus qui y sont propres, moins assidues aux fonctions qu'il impose?

Cette accusation, intentée à la piété, d'égarer par la perfection qu'elle demande, n'est fondée que sur l'ignorance profonde, et de ce qu'est la piété, et de ce qu'est la perfection : *Quæcunque ignorant blasphemant.* (*Jud.*, 10.) Oui, la piété conduit à la perfection, et loin d'être un sujet de reproche, c'est un bienfait digne de toute votre reconnaissance. Mais cette perfection qu'elle nous recommande d'atteindre, en quoi la fait-elle consister? Ce n'est pas à faire une multitude de choses. Marthe tombe dans cette erreur, et Jésus-Christ daigne l'en retirer. Ce n'est pas à faire de grandes choses. Dieu veut que tous les hommes soient parfaits; et il accorde à peu d'hommes les occasions de se signaler par des actions d'éclat. C'est donc dans ce qui fait notre état habituel que réside essentiellement notre perfection

Tous les états ne sont pas également parfaits; mais la perfection est dans tous les états. Chaque état a la sienne propre, qui n'est pas celle des autres; et c'est celle-là qu'il nous est recommandé d'atteindre. Dieu n'exige pas de nous que nous soyons tous dans la profession la plus parfaite. Il nous ordonne de tendre à la perfection de la profession où la Providence nous a placés dans notre religion. Dieu, fondateur de la société humaine, est auteur des diverses professions qui la composent. Ainsi, pour le chrétien, son état est un poste où Dieu l'a placé, et ses fonctions des obligations qu'il lui a imposées.

Oui, hommes de tous rangs, depuis le potentat qui dicte des lois à la société entière, jusqu'aux plus humbles de ses sujets, vous avez été dans l'erreur si vous avez regardé les occupations de votre condition comme purement civiles; vous avez méconnu la dignité de votre destination, si vous n'avez considéré que sa relation avec la terre. Elevez vos regards vers le ciel, c'est de là que partent vos obligations. En vous plaçant dans votre état, ce fut lui qui vous en imposa les devoirs; lorsqu'il vous en retirera, ce sera encore lui qui vous en demandera le compte.

La perfection chrétienne est de faire la volonté de Dieu; et la volonté de Dieu est que chacun soit parfaitement ce qu'il doit être. Notre état est la route sur laquelle il nous a mis pour parvenir à lui. Pour cha-

que état il prépare des grâces qui en facilitent les devoirs. A chaque état il ajoute des mortifications qui y multiplient les mérites. Dans chaque état il fait ressortir des modèles de la plus éminente sainteté, qui excitent nos efforts, et confondent nos vaines excuses. Ouvrez les saintes Ecritures, le trône a ses David, le ministère ses Joseph, le militaire ses Machabées, la magistrature ses Samuel, le temple ses Onias, la finance ses Zachées, l'opulence ses Abraham, la pauvreté ses Elie. Parcourez les fastes de l'Eglise, dans quelle profession ne présente-elle pas à votre vénération et à votre imitation des exemples de la plus haute perfection? Elle vous en montre dans le célibat et dans le mariage, dans les déserts, dans les cloîtres, dans les campagnes, dans les villes, dans les cours. Saint Paul avait formé des saints jusque dans la maison de Néron, *Sancti qui sunt de domo Cæsaris.* (*Philip.*, IV, 22.)

Et par quelle voie tous ces grands personnages sont ils parvenus à ce faîte de perfection qui leur a acquis la gloire du ciel et les hommages de la terre? Est-ce par des actions d'éclat qui frappent l'imagination des hommes, et qui paraissent au-dessus de leurs forces? La plupart d'entre eux, dans leur humilité profonde, en fuyaient même les occasions; ils craignaient de laisser percer ce que leur vertu avait de plus sublime, et la dérobant à une publicité qui leur aurait attiré des éloges, ils la circonscrivaient dans le cercle étroit des obligations de leurs professions. L'exercice soutenu des vertus propres à leur état, la pratique non interrompue des devoirs qu'il impose, l'assiduité constante aux fonctions qu'il prescrit, voilà tout le secret de la persécution des saints, leur fidélité continuelle dans les plus petites choses; voilà ce qui les a rendus grands : *Ita minimis fidelem esse maximum est*, nous dit saint Augustin.

O mon Dieu ! si vous aviez attaché notre salut à des faits extraordinaires, à des vertus pénibles, à des actions difficiles et contraires à la nature humaine, nous devrions encore y tendre. Le prix que vous y mettez est bien propre à relever notre courage, à exciter nos efforts, à soutenir nos forces. Que de grâces n'avons-nous donc pas à vous rendre de l'avoir mis ainsi à notre portée ! La loi que vous nous donnez n'est pas au-dessus de nous : *Mandatum quod præcipio, tibi hodie non supra te est.* (*Deut.* XXX, 11.) Elle n'est pas placée loin de nous : *Neque procul positum.* Il ne s'agit pas pour l'observer de traverser les mers, de nous élever jusqu'aux cieux : *Nec in cælo situm; nec trans mare positum.* Elle est autour de nous, elle est dans nous, cette loi douce et bienfaisante, pour que nous puissions facilement l'observer : *Sed juxta te est sermo valde ut facias illum.* (*Ibid.*)

Quand l'Esprit-Saint veut peindre la femme forte, va-t-il dans les camps de l'Assyrie suivre Judith, triomphatrice d'Holopherne? Va-t-il dans la cour d'Assuérus chercher Esther, libératrice d'Israël? C'est au milieu de sa maison qu'il place son modèle des femmes; c'est dans l'exercice des fonctions domestiques qu'il nous la représente, s'attirant par ses utiles vertus la confiance de son époux : *Confidit in ea cor viri.* (*Prov.*, XXXI, 11.) Travaillant de ses mains la laine et le lin : *Quæsivit lanam et linum, et operata est consilio manuum suarum;* augmentant par ses travaux l'opulence de sa famille : *Consideravit agrum et emit eum; de fructu manuum suarum plantavit vineam;* veillant sur ses serviteurs et leur distribuant leur subsistance et leurs besoins : *De nocte surrexit deditque prædam domesticis suis, et cibaria ancillis suis.* Voilà, nous dit l'Esprit-Saint, celle qui verra avec la joie d'une sainte confiance son dernier jour : *Ridebit in die novissimo.* Sa récompense sur la terre sera, non l'admiration des hommes, non les applaudissements du public, qu'elle n'a point admis au secret de ses bonnes œuvres; mais les bénédictions de ses enfants et les éloges de son époux : *Surrexerunt filii ejus et beatissimam prædicaverunt; vir ejus et laudabit eam.* (*Ibid.*)

Jean-Baptiste, que la grâce avait sanctifié dès le ventre de sa mère, Jean-Baptiste, ce modèle de la plus haute sainteté, placé entre l'ancienne loi et la nouvelle, pour terminer l'une et ouvrir l'autre, parce qu'elles ont produit de plus parfait, Jean-Baptiste, proclamé par Jésus-Christ même le plus grand entre les fils des femmes, Jean-Baptiste attire sur les bords du Jourdain les peuples émerveillés de ses prodigieuses austérités. Aussi touché de ses pressantes exhortations que frappé de ses étonnantes vertus, tous lui demandent : Que faut-il donc faire pour porter ces fruits de pénitence que vous nous recommandez? *Quid faciemus.* (*Luc.*, III, 12.) Des riches l'interrogent : Comment parviendrons-nous à ce royaume de Dieu que vous nous annoncez? *Quid faciemus?* Des receveurs de deniers publics le consultent : Comment acquerrons-nous ce trésor impérissable que vous nous promettez? Des militaires l'interrogent : Comment obtiendrons-nous cette gloire éternelle que vous nous proposez? *Quid faciemus?* Que répondra le saint précurseur à tous les hommes effrayés des dangers que court leur salut? Exigera-t-il qu'ils quittent des professions exposées à de si violentes tentations? Leur ordonnera-t-il de venir le suivre dans le désert, s'unir à ses mortifications, partager ses jeûnes? Non ce n'est point à sa sainteté qu'il les appelle; ce n'est point ce genre de perfection qu'il leur prescrit. C'est dans la pratique des devoirs de leur état qu'il place leur sainteté, leur perfection Riches, remplissez le devoir de votre condition, versez le luxe de vos richesses dans le sein des pauvres, partagez avec les indigents votre superflu : *Qui habet duas tunicas det, non habenti, et qui habet escas, similiter.* Financiers, remplissez le devoir de votre condition, abstenez-vous

de toute exaction, ne demandez que ce qui vous est ordonné : *Nihil amplius quam quod constitutum est faciatis.* Militaires, remplissez le devoir de votre condition, montrez la modération dans la force, contents de votre paye, n'opprimez personne : *Neminem concutiatis et contenti estote stipendiis vestris.* (*Ibid.*)

Les devoirs de la condition, voilà les principaux devoirs de la religion. Il est des préceptes communs à tous les états, il y en a de particuliers à chacun d'eux. Notre divin législateur prescrit avec un égal empire l'observation des uns et des autres : *Hæc oportuit facere, et illa non omittere.* (*Luc.*, XI, 42.) O vous, qui prétendez les opposer entre eux, cherchez d'une part entre les divers commandements du christianisme, de l'autre entre les différentes professions civiles, un commandement et une profession qui soient incompatibles. Nommez, ou une vertu chrétienne qui ne soit pas de tous les états, ou un état dans lequel une seule des vertus chrétiennes soit impraticable. Mais quoi ! si vous changez la nature de votre inculpation, au lieu de nous indiquer quelles sont les règles de la piété chrétienne qui détournent des devoirs d'état, vous vous rejetez sur les personnes qui, se livrant aux mouvements indiscrets d'une piété sans règle, consument dans les pratiques de surérogation le temps consacré à leurs occupations essentielles. Vous nous citez des pères, des mères s'enfonçant dans leur oratoire ou allant dans les prisons, dans les hôpitaux, porter des secours à l'humanité souffrante, tandis que dans leur maison, sous leurs yeux et à leur insu, leurs affaires restent dans la dissipation, leurs enfants dans l'insubordination. Mais pour accuser la religion de ce renversement d'idées et de devoirs, montrez-nous donc qu'il est ou commandé ou conseillé par elle. Eglise de mon Dieu, quel est donc le malheur qui vous poursuit? Déjà affligée de l'égarement de vos enfants qui, au nom de la piété même, violent les premiers principes de la piété, et qui vous désobéissent en croyant suivre vos saintes lois, ou redoublent encore votre affliction en vous imputant leurs erreurs.

Ministre de cette Eglise, chargé par elle de publier et de venger ses préceptes, j'élève ma voix pour désavouer cette imputation aussi déraisonnable qu'odieuse. Du haut de cette chaire, je le déclare hautement de sa part ; elle réprouve les abus d'une piété sans lumières ; elle proscrit les excès d'une dévotion sans règle. Où finit l'acquittement du devoir, là seulement peut commencer l'exercice des œuvres de surérogation. Ajoutées à l'accomplissement des obligations, elles sont saintes et utiles ; mises à leur place, elles deviennent nuisibles et coupables. Aux yeux de Dieu, toute pratique qui nuit au devoir est un péché, toute vertu déplacée est un vice ; c'est un vain simulacre de piété que l'on embrasse pour secouer le joug de la piété véritable : *Habentes speciem quidem pietatis, virtutem autem ejus abnegantes.* (II *Tim*, III, 5.)

Et voilà, mes frères, quelle est cette tempérance de sagesse recommandée par le grand Apôtre : *Non plus sapere quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem.* (*Rom.*, XII, 3.) Elle consiste à ne pas sortir de l'ordre de ses devoirs pour s'en faire d'étrangers. Ce n'est pas pour suivre une sanctification imaginaire hors de l'état où Dieu a voulu qu'on la trouvât. La religion réprime, non les élans de la piété, mais ses écarts. Elle n'arrête pas les progrès de la vertu, elle les dirige ; elle ne met pas de bornes à la perfection, elle lui donne des règles.

Ainsi le christianisme, loin de détourner l'homme de ses devoirs, l'y attache ; loin de l'éloigner de sa profession, il l'y fixe. Il comprime et inquiète l'activité qui s'agite sans cesse pour s'élancer hors du cercle qui la resserre, et l'ambitieuse avidité, qui, non contente des fonctions qui lui sont assignées, aspire à en usurper de plus brillantes. *Que chacun*, dit l'Esprit-Saint, *demeure dans la vocation à laquelle il est appelé : « Unusquisque in qua vocatione vocatus est, in hac permaneat. »* (I *Cor.*, VII, 20.) Imaginez, mes frères, une société où seraient exécutées ces lois de notre Dieu ; où chacun, chérissant ses devoirs pour les pratiquer, respectant ceux d'autrui pour ne pas s'y immiscer, tous concourraient au bien public avec ardeur et sans jalousie, tous, suivant leurs routes diverses, marcheraient vers ce grand but d'un pas égal sans se croiser, tous y tendraient par leurs efforts séparés, mais toujours simultanés et jamais contraints.

Imaginez ensuite une autre société .... Mais pourquoi parlé-je d'imaginer. Hélas ! ce n'est plus là où nous en sommes. Et n'en faisons-nous pas maintenant une épouvantable expérience ? n'est-ce pas à mesure que les principes religieux se sont affaiblis parmi nous que nous avons vu se répandre et se propager le dégoût des devoirs et la malheureuse manie d'envahir les fonctions d'autrui ? Et lorsqu'enfin l'incrédulité, poursuivant ses progrès, est parvenue à occuper l'autorité, toutes les usurpations se sont précipitées en foule à sa suite. Elle a accompli à la lettre le terrible oracle d'Isaïe. Elle a mis le peuple entier en fermentation, et rendu chaque homme le rival de chaque homme : *Israel vir ad virum.* (*Isai.*, III, 5.) Elle a suscité le tumulte des jeunes gens contre les vieillards, des classes inférieures contres les nobles : *Tum contuabitur juvenis contra senem, ignobilis contra nobilem.* (*Ibid.*) Toutes les conditions confondues, renversées les unes sur les autres, se sont disputé et arraché réciproquement la judicature, l'administration, le gouvernement. Dans ce bouleversement universel, la lie de la nation est arrivée au sommet de l'état, en est devenue la dominatrice, apportant aux contestations dont elle s'est saisie l'ignorance et l'inexpérience de sa première condition ; et, traînant dans

les rangs élevés, dont elle s'est emparée, toute la bassesse de ses inclinations.

Je viens, mes frères, de parcourir les divers reproches que l'irréligion ose intenter à la piété chrétienne. Vous êtes maintenant à portée de juger si les pratiques rétrécissent l'esprit ou si ses principes l'agrandissent, si ses observances le dégradent ou si ses préceptes le relèvent, si ses menaces le rendent pusillanime ou si ses espérances l'encouragent, si la perfection qu'elle recommande le détourne de ses devoirs, ou si elle l'y attache. Germe de tous les biens, la piété embrasse dans ses bienfaits et le temps et l'éternité, aux promesses de la vie future elle unit les avantages de la vie présente : *Pietas ad omnia utilis, promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ.* (I *Tim.*, IV, 8.) Je finis donc en vous disant comme l'Apôtre à son disciple Timothée (I *Tim.*, VI, 11, 12) : O vous, qui êtes les hommes de Dieu, *tu, homo Dei*, vous qui lui appartenez par la création, par la rédemption, par le baptême, par les grâces dont il vous a comblés, *tu, homo Dei ;* et je l'ajoute aussi avec confiance pour un grand nombre d'entre vous, dans le même sens que saint Paul, vous qui êtes les hommes de Dieu par votre fidélité à ses préceptes, votre attachement à son service, *tu, homo Dei;* fuyez ces systèmes pervers par lesquels une secte aussi dangereuse qu'impie s'efforce d'altérer vos vertus, de troubler votre tranquillité : *Tu, homo Dei, fuge.* Attachez-vous à la piété de plus en plus, à mesure des efforts qu'on fait pour la déraciner de vos cœurs : *Sectare vero pietatem.* Embrassez avec zèle la foi qui en est le principe, la charité qui en est le complément, la justice, la patience, la douceur, toutes les vertus ses inséparables compagnes : *Sectare justitiam, pietatem, fidem, charitatem, patientiam, mansuetudinem.* Environnés de ce brillant cortége, forts de son assistance, marchez courageusement aux combats du Seigneur; triomphez des ennemis de votre foi : *Certa bonum certamen fidei.* Et saisissez la palme de vos victoires, la vie éternelle à laquelle vous êtes appelés : *Apprehende vitam æternam in qua vocatus es.* Ainsi soit-il.

II.

DISCOURS SUR LA PAIX ET L'UNION.

Lorsque la Providence m'a conduit au milieu de vous, mes chers frères, et m'a confié le soin précieux de vos âmes, je me suis appliqué le précepte que le Seigneur donna autrefois aux Juifs de la captivité par la bouche du prophète Jérémie : *Travaillez à la paix de la ville dans laquelle je vous ai transportés, et adressez pour elle vos prières au Seigneur : « Quærite pacem civitatis ad quam transmigrare vos feci et orate pro ea ad Dominum. »* (*Jerem.*, XXIX, 7.) Quelle a été ma satisfaction, en arrivant parmi vous, de trouver ce désir si cher à mon cœur déjà rempli ! C'est une consolation bien grande pour le ministère pénible dont je suis chargé, de voir régner la paix entre vous, de contempler cet esprit général qui unit les citoyens de cette ville, et qui, bannissant d'entre vous les divisions dont tant d'autres cités sont désolées, dirige vers le bien commun toutes vos pensées, vos affections et vos volontés. Ainsi, les vœux que je dois élever vers le ciel pour votre union ne sont que des actions de grâces de ce qu'il a plu au Père des miséricordes de répandre sur vous ce bien inestimable, et des supplications pour qu'il daigne les perpétuer sur vous et sur vos enfants jusque dans les générations les plus reculées. De même les exhortations que je dois vous adresser sur ce point si important de la morale chrétienne ne peuvent avoir pour objet que de vous conjurer de ne pas laisser périr le bonheur dont vous jouissez, et de vous indiquer les moyens de le conserver. Plus vous goûtez les douceurs de l'union, plus vous devez craindre de la perdre, et plus aussi vous devez chercher et saisir tous les moyens de la retenir au milieu de vous. C'est à cet objet si important pour votre bonheur, et dans la vie présente, et dans celle à laquelle vous êtes destinés, que je consacre cette instruction. Je vais rechercher avec vous par quelles voies l'union qui fait votre félicité pourrait fuir loin de vous, par quels moyens vous pouvez la conserver.

Le monde dans lequel nous sommes placés, est un composé d'humeurs, d'inclinations, de passions différentes; autant d'hommes, autant de caractères divers et souvent opposés. Comment parvenir à les réunir, à les concilier ? Quel moyen de tenir dans un équilibre constant, tant d'humeurs, de passions, d'intérêts toujours en activité et de faits qui se croisent sans cesse et ne se heurtent jamais. Dieu qui a voulu que la société fût ainsi composée y a pourvu, mes frères : il a établi un principe général qui réunit tout ce qui tend à se diviser, et il en a fait la règle commune de la conduite de tous les hommes entre eux. Ce principe si important, il l'a d'abord gravé dans nos cœurs, afin que les nations qui ignorent sa loi, fussent elles-mêmes leur propre loi, comme le dit saint Paul. (*Rom.*, XI, 14.) Il l'a ensuite répété dans son Evangile et par là il y a soumis plus spécialement les chrétiens. *Ce que vous voulez que les autres fassent pour vous*, a dit Jésus-Christ, *faites-le de même envers eux* : « *Prout vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis similiter.* » (*Luc.*, VI, 31.) Voilà la source féconde d'où découlent tous nos devoirs envers nos semblables; Dieu a mis dans nous-mêmes la mesure de nos obligations à l'égard de la société, il a réglé leur étendue sur nos désirs, ce que nous désirons de nos frères nous devons le faire pour eux, telle est la loi qui nous est imposée et dont l'exact observation établissant une réciprocité d'amour, d'égards, de soins, de services, bannirait de la société toutes les divisions et assurerait le bonheur de chacun par l'union de tous.

Or, je vous le demade, que désirons-

nous des hommes avec lesquels nous vivons? Nous désirons d'abord qu'ils ne nous offensent point et ensuite qu'ils ne s'offensent point eux-mêmes de ce que nous faisons vis-à-vis d'eux. Donc la loi sacrée de la raison et de l'Evangile nous impose à notre tour deux devoirs : le premier, d'éviter avec le plus grand soin tout ce qui peut offenser nos frères; le second, de ne pas nous offenser de ce qu'ils font. Dans la pratique de ces deux devoirs consiste tout l'art de vivre en paix avec les hommes, quelque fâcheux, quelque bizarres, quelque injustes, quelque méchants qu'ils puissent être, si nous évitons de les choquer et de nous choquer de leurs procédés, nous pourrons être sûrs de conserver avec eux la paix et l'union.

Ces principes vous frappent certainement, mes frères, et vous en sentez toute la justesse; mais ils doivent aussi vous paraître jusqu'ici trop vagues. Sortons donc de leur généralité, descendons à leur application et voyons plus en détail quels sont les points sur lesquels il faut principalement se garder d'offenser nos frères, et de nous offenser de ce qu'ils font. Je distingue quatre objets principaux qui sont les sources ordinaires des divisions entre les hommes : ce sont les préjugés, les prétentions, les intérêts et les passions.

Les préjugés : on s'attache à son opinion et on heurte durement celle d'autrui.

Les prétentions : on veut tenir un rang dans la société, on exige des égards, et on en témoigne peu à son prochain.

Les intérêts : on prétend faire prévaloir son intérêt et on emploie les moyens les plus offensants.

Enfin les passions : on s'y abandonne d'une manière choquante et on manque d'indulgence pour celles des autres. Entrons sur ces différents objets dans quelques détails.

Je regarde nos préjugés, l'attachement que nous y avons, la manière dont nous les soutenons comme la première cause de nos divisions : et sur cela, mes frères, vous n'avez qu'à consulter votre expérience. Combien avez-vous vu de simples discussions de société dégénérer en querelles par la faute de ceux qui les soutenaient. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que ce défaut se rencontre souvent dans ceux qui sont les plus éclairés. Accoutumés à dominer dans la société, ils s'attachent à leur propre sens, incapables de soutenir la contrariété, sitôt qu'ils l'éprouvent, ils rendent la dispute personnelle. Leur ton prend sur-le-champ la teinte de leur caractère ; tantôt c'est une arrogance qui humilie, tantôt une dureté qui repousse, quelquefois une aigreur qui aliène, d'autres fois une raillerie qui blesse; mais l'effet est toujours le même. Vous éloignez de vous votre frère, vous mettez entre vous et lui une semence de division, laquelle, entretenue et accrue par une multitude de circonstances qui sans cela eussent été indifférentes, portera un jour les fruits les plus amers.

Mais quoi ! serait-il donc criminel de présenter, de prouver, de soutenir une opinion que l'on croit véritable? bannirons-nous de la société toutes les discussions qui sont le soutien et l'agrément des conversations?

A cela, mes frères, je vous répondrai d'abord, ou plutôt le grand Apôtre vous répondra qu'il y a une multitude de discussions qu'il serait bon de bannir de la société : *Evitez toutes les questions frivoles qui n'ont d'objet ni utile ni raisonnable : vous devez savoir qu'elles ne servent qu'à engendrer des divisions : « Stultas autem et sine disciplina quæstiones devita, sciens quia generant lites.* (II *Tim.*, II, 23.)

Je vous répondrai ensuite que sur ce point comme sur tous les autres il y a une distance immense entre la chose et l'abus, entre la dispute et le ton dont on la soutient; on peut conserver dans la société les discussions et en bannir l'aigreur; autant la discussion est agréable et utile, autant l'aigreur est nuisible et fâcheuse.

Sans doute, mes frères, il faut qu'il y ait dans la conversation quelques contradictions. Dieu a fait les esprits, comme les caractères, comme les visages, tous différents les uns des autres : de là résultent une infinité de manières diverses de voir, de penser, de sentir, de juger. Sur l'univers entier, que la Providence abandonne à nos disputes, il ne s'est pas élevé une question qui n'ait partagé les esprits les plus droits et les plus raisonnables, et qui n'ait donné lieu à une multitude d'opinions toutes contraires. Il est donc impossible que nous pensions tous les uns comme les autres. Cette contrariété de sentiments est même un bien et nous y reconnaissons, comme dans tout, les sages vues de la Providence. Indépendamment de l'agrément qu'elle répand dans la société, elle contribue à nous instruire. La discussion engendre, développe, communique les idées, éclaire les raisonnements, compare les opinions et fait que les pensées de chacun deviennent le bien commun de tous. C'est du choc des esprits que jaillit la lumière qui se répand sur toutes les matières qui sont traitées. Vous pouvez donc porter dans la société votre sentiment particulier; le trahir ou le dissimuler serait une fausseté et une complaisance faible et indigne d'un chrétien, mais vous ne devez le communiquer qu'avec la modération et les ménagements qu'inspire la charité. Les saints docteurs que l'Eglise révère, les apôtres mêmes, instruits par Jésus-Christ, n'ont-ils pas eu entre eux leurs disputes? Mais ces disputes n'ont jamais altéré leur union, jamais elles n'ont fait perdre à la charité aucun de ses droits. La paix de Jésus-Christ a toujours triomphé dans leurs cœurs selon le témoignage de saint Augustin : *Vicit pax in cordibus eorum.* Comme ils cherchaient la vérité sans prévention, ils la présentèrent sans prétention, ils la soutinrent sans hauteur, toujours prêts à lui céder sitôt qu'elle leur

était montrée, également aises de la recevoir ou de la répandre et aussi contents lorsqu'on les détrompait que quand ils persuadaient. Voilà, chrétiens, les modèles que vous devez suivre dans les disputes où vous pourrez vous trouver engagés ; que la contrariété vous instruise toujours et ne vous offense jamais.

C'est l'intérêt seul de la vérité qui vous anime et qui vous échauffe dans la dispute : vous voulez le persuader aux autres et sans doute vous le persuader à vous-même. Sans doute le motif secret d'amour-propre échappe à vos yeux bien mieux qu'il ne se dérobe souvent aux yeux qui vous regardent. Ainsi, c'est parce que vous êtes pénétré de la vérité de votre opinion que vous la soutenez avec chaleur; mais l'adversaire que vous combattez est également convaincu de la certitude de son sentiment : peut-être a-t-il tort ; mais aussi peut être c'est vous qui vous trompez. Dans ce doute il a le même droit que vous de s'échauffer et de soutenir avec dureté son sentiment, ou plutôt vous n'avez ni l'un ni l'autre ce droit odieux ; défendez votre opinion, mais ne jugez pas celle de votre frère; ramenez-le à votre avis, mais ne prétendez pas l'obliger à penser comme vous.

Je veux bien aller plus loin : je conviendrai que la raison est de votre côté, que l'opinion contraire est fausse et absurde, mais est-ce là une raison pour la repousser avec hauteur, pour traiter votre frère avec dureté. C'est un malheur attaché à la condition humaine que d'errer quelquefois. Parmi tous les hommes que vous avez vus, en avez vous rencontré un seul qui ne se soit jamais trompé? Et sans chercher d'autres exemples, combien de fois ne vous est-il pas arrivé à vous-même de tomber dans des erreurs? combien de fois n'avez-vous pas regardé comme incontestables des choses dont le temps ou un examen plus réfléchi ou le raisonnement d'autrui vous ont fait ensuite reconnaître la fausseté. Ayez donc la justice de ménager des torts dont vous êtes aussi susceptible Ayez pour l'erreur de votre frère l'indulgence dont vous aviez besoin hier et que vous serez dans le cas de réclamer demain. Songez que c'est votre propre intérêt et, surtout, n'oubliez pas que c'est aussi l'intérêt de la vérité. Vous désirez persuader aux autres cette vérité dont vous êtes persuadé vous-même. Vous désirez faire passer dans leur âme la conviction qui pénètre la vôtre et pour cela vous commencez par les révolter : vous intéressez contre la vérité que vous défendez leur amour-propre et leur vanité ; vous aveuglez leur raison en excitant leurs passions. Ce n'est pas ainsi, mes frères, que l'on fait adopter la vérité. Douce, honnête, modeste, elle plaît, elle obtient les suffrages, elle s'insinue dans les esprits par les cœurs. Dure, hautaine, impérieuse, elle déplaît, elle choque, elle irrite, elle révolte les esprits sur lesquels elle prétend dominer avec hauteur. Notre esprit aime à se soumettre, il ne veut pas être subjugué : il plie de lui-même sous le joug qu'il eût repoussé avec dédain si on eût prétendu l'imposer par force. Jugez-en par l'effet que produit sur vous-même la trop grande vivacité des autres. Lorsqu'emporté par son opinion, votre frère s'échappe hors des bornes de la modération, vous trouvez-vous plus disposé à adopter son sentiment? Ne sentez-vous pas au contraire votre esprit s'aliéner à mesure que le sien s'échauffe, et votre ton ne devient-il pas plus aigre et plus offensant lorsque le sien devient plus hautain et plus dur? Ce n'est pas là, chrétiens, ce que recommande le Sage : *Répondez*, vous dit-il, *des paroles de paix avec douceur : « Responde illi pacifica in mansuetudine.* » (*Eccli.*, IV, 8.) Si vous voulez ramener à vous le cœur de votre frère qui s'éloigne, n'opposez point l'emportement à l'emportement; si vous voulez le ramener à la vérité, commencez par le faire revenir à la douceur, commencez par le calmer pour l'éclairer ensuite; remettez son âme dans cette assiette tranquille où elle doit être pour juger sainement des objets; mais n'espérez jamais de persuader en même temps que vous choquerez.

Mais quoi ! n'est-il donc aucune circonstance où il soit permis de défendre avec chaleur son opinion? N'avons-nous pas des vérités qu'il est nécessaire de soutenir avec vigueur? Ne voyons-nous pas des erreurs qu'il est important de repousser avec toute l'indignation qu'elles inspirent? Les siècles qui nous ont précédés n'avaient point éprouvé ce malheur. La religion était respectée de ceux mêmes qui la pratiquaient le moins. L'incrédulité n'existait pas encore; ou si dans quelque coin du monde il y en avait déjà le germe, timide et honteuse, elle n'osait se produire et cachait dans la poussière sa tête venimeuse. O opprobre du siècle présent ! O douleur de ceux qui y ont été réservés ! c'est pour paraître chrétien qu'il faut aujourd'hui du courage. Ayez-le, mes frères, ce courage si nécessaire à notre temps; soutenez hautement le grand caractère d'un chrétien, et ne trahissez jamais par une condescendance lâche les vérités saintes que vous avez reçues. Quand les foyers domestiques sont menacés, tout citoyen devient soldat; quand les fondements de la religion sont sapés tout chrétien doit être défenseur de la foi. Défendez donc avec toute la vigueur du zèle cette portion si précieuse de l'héritage de vos pères. Que si l'incrédulité ose jamais se produire devant vous, qu'elle soit aussitôt flétrie par votre improbation. Mais que la force avec laquelle vous défendrez la vérité soit toujours accompagnée de la douceur qui la fait triompher. Quelque cher que doive vous être l'intérêt de la foi, il en est un plus précieux encore et plus sacré : c'est l'intérêt de la charité. En combattant votre frère cherchez à l'éclairer, cherchez à ramener à Dieu le malheureux qui s'égare Ne l'éloignez point par la hauteur de votre

ton, par la dureté de vos discours, mais au contraire gagnez-le par votre modération, faites pénétrer dans son âme le doux regard de la vérité, faites lui sentir quel est l'esprit de cette religion sainte qu'il méconnaît et qu'il calomnie. Qu'il commence à la respecter et à la chérir en voyant quelles sont les armes qu'elle emploie contre ses ennemis. Chrétiens zélés qui m'écoutez, ne croyez point que les leçons que je vous donne ici soient celles de l'indifférence et de la faiblesse. C'est saint Paul qui me les a dictées. Cet apôtre dont le zèle était si ardent et si vigoureux veut que nous reprenions avec douceur ceux qui résistent à la vérité : *Cum modestia corripientem eos qui resistunt veritati.* (*II Tim.*, II, 25.) Et il en donne sur-le-champ la raison : c'est parce qu'ils parviennent à la pénitence et à la connaissance de la vérité : *Nequando Deus det illis pœnitentiam ad cognoscendam veritatem.* (*Ibid.*)

C'est donc, mes frères, un véritable devoir pour nous de soutenir avec douceur non seulement nos opinions, mais même les vérités dont la certitude nous intéresse le plus vivement. C'est le premier moyen de conserver la paix avec nos frères. Je passe maintenant au second.

Nos prétentions sont aussi, comme je l'ai dit, une source de divisions, et celle-ci est plus féconde encore que la première. L'amour-propre, ce principe inné de toutes nos affections, ce mobile éternel de nos actions nous porte sans cesse à nous élever dans le monde, à exiger de la considération, à réclamer des égards. Toutes les démarches dans la société tendent vers ce but. On veut être un personnage considérable, et pour y parvenir on ne néglige rien. Les moyens varient selon les caractères, mais l'objet est le même dans tous. L'un emploie une dignité soutenue, l'autre une petitesse affectée ; celui-ci tient une conduite adroite, celui-là se présente avec affectation. Combien ne voit-on pas de petites humiliations, de petites vengeances placées à propos pour acquérir un peu de supériorité ou pour la faire subir. Et d'un autre côté combien d'actions honnêtes et auxquelles il ne manquait, pour être parfaites, qu'un principe pur, ont eu pour motif unique le désir d'acquérir de la considération. C'est là le grand but que les parents présentent à leurs enfants à leur entrée dans le monde et que ceux-ci ne cessent de poursuivre jusqu'aux derniers moments de leur vie. Ce qui est plus malheureux encore, c'est que ceux qui recherchent avec le plus d'ardeur la considération sont ceux qui en témoignent le moins aux autres. Plus on exige d'égards, moins on en veut rendre. Ainsi les prétentions réciproques se croisent et se heurtent sans cesse, excitent une multitude de divisions. Un tort léger est suffisant ; l'oubli ou la négligence d'une déférence inspirera de la froideur. La froideur amène l'éloignement, l'éloignement fait naître les aversions et les querelles. Combien n'avez-vous pas vu d'inimitiés cruelles dont la cause première n'a été qu'un simple manque d'égards. Un seul mot allume une guerre implacable, comme une étincelle produit un vaste incendie : *Ecce quantus ignis quam magnam silvam incendit.* (*Jac.*, III, 5.) C'est surtout ce sexe en qui Dieu, parmi tant de vertus, a mis particulièrement la douceur, qu'il a revêtu de toutes les qualités propres à concilier les esprits, et qu'il a, par là, en quelque sorte, spécialement chargé du soin d'entretenir l'union dans la société : c'est ce sexe dont les prétentions excitent dans la société le plus de divisions. Oserais-je même l'avouer! nous voyons quelquefois les personnes dont la piété paraît plus édifiante, dont la charité nous semble plus active, porter dans le monde des prétentions que le monde condamne plus sévèrement encore, et qui sont d'autant moins excusables qu'elles donnent occasion de calomnier la piété elle-même.

Sont-ce là, mes frères, les leçons que nous a données notre divin maître? Il nous défend, par la bouche de son Apôtre, de poursuivre une vaine gloire, de nous provoquer, de nous envier les uns les autres : *Non efficiamur inanis gloriæ cupidi, invicem provocantes, invicem invidentes.* (*Galat.*, V, 25.) Et nous, tout à la fois exigeants et susceptibles, pour une vaine fumée de considération qui nous échappe à tout moment, nous offensons continuellement nos frères, toujours prêts à nous révolter contre eux sitôt que de leur côté ils font paraître la plus légère prétention. Si je voulais reprendre en détail ces prétentions qui désolent la société et les examiner au poids du sanctuaire, je pourrais vous dire qu'elles sont incompatibles avec l'humilité dont Jésus-Christ nous a fait une loi et dont nous devons être pénétrés dans tous les moments de notre vie. Mais je ne vous tiendrai pas même ce langage ; je ne veux vous parler ici que d'un autre devoir plus sacré encore, plus reconnu, plus cher à vos cœurs, de la charité dont vous convenez sans difficulté que doivent être animées toutes vos actions. *La charité*, nous dit le grand Apôtre, *ne s'enfle point,* « *non inflatur ;* » *elle n'est point ambitieuse,* « *non est ambitiosa ;* » *elle n'est point jalouse,* « *non æmulatur ;* » *elle n'est point sujette à s'irriter ;* « *non irritatur.* » Au contraire, *elle est pleine de patience,* « *patiens est ;* » *elle souffre sans peine et soutient les disgrâces et les humiliations,* « *omnia suffert, omnia sustinet.* » (*I Cor.*, XIII, 4, 5.) Voilà, mes frères, les caractères de la véritable charité, de la charité qui doit continuellement vous animer. Elle met dans les cœurs une douceur et une complaisance réciproques ; elle inspire une sainte adresse à prévenir tout ce qui peut troubler la paix. Quel art n'employez-vous pas sans cesse pour éviter de vous nuire à vous-mêmes? Quelle circonspection n'apportez-vous pas dans vos discours, dans vos gestes, dans votre ton? Nous vous proposons seulement de lui faire changer d'objet. Prenez, pour entretenir l'union, les soins que vous vous donnez pour faire va-

loir vos prétentions. Faites pour les autres, c'est là le grand précepte, ce que vous faites si facilement pour vous-mêmes. Observez vos discours, afin qu'il n'en sorte de votre bouche aucun qui puisse offenser le prochain ; réprimez votre humeur ou au moins dominez-là de manière qu'elle ne choque pas celle des autres ; gênez-vous un peu pour ne pas les gêner ; contraignez-vous pour ne pas les contraindre, et donnez au bonheur de la société entière quelque chose de ce que vous faites sans cesse pour le vôtre.

Auriez-vous, mes frères, le malheur que ces affections que nous vous demandons pour vos semblables intéressent votre vanité. Vous offenseriez-vous de rendre les déférences que vous désirez recevoir? Car telle est souvent l'injustice de l'amour-propre : il s'offense également et de ce qu'on lui demande et de ce qu'on ne lui rend pas. Il s'isole au milieu de la société : il se fait de lui-même une classe d'être à part : il prétend que tout lui est dû et se croit exempt de tout devoir. Ce que je demande m'est dû, dites-vous. Eh! bien, je veux le croire : je vous accorde que vous n'exigez que les égards auxquels vous avez droit par votre naissance, par votre rang ; je n'examine point si votre amour-propre ne vous exagère pas vos droits ; je ne veux pas disputer avec vous d'un peu plus ou d'un peu moins de déférences que vous réclamez et que peut-être on vous disputerait avec autant de justice ; mais est-ce une maxime chrétienne, je dis plus, est-ce une maxime honnête, d'exiger strictement tout ce qui vous est dû? J'oublie pour un moment les sacrifices que la religion nous ordonne de faire si souvent de nos droits les plus légitimes. Où en serait la société, si tout le monde en usait comme vous, si chacun réclamait ses droits avec la même rigidité, avec la même hauteur? Vous avez rencontré quelquefois de ces hommes pointilleux qui sont continuellement et scrupuleusement occupés à mesurer ce qui leur est dû et à se le faire rendre.

Supposez une société entière qui soit ainsi, désirez-vous *y* vivre? Avez-vous remarqué d'ailleurs qu'on rendît davantage à ceux qui exigent le plus? Ils arracheront peut-être quelques égards intéressés que le cœur désavoue, et dont l'amour-propre blessé se dédommage aussitôt par des médisances et des railleries. Au contraire, celui qui ne demande rien obtient tout sans difficulté ; on s'empresse de lui rendre et pour ce qu'on lui doit et pour ce qu'il n'exige pas ; on ne mesure point les hommages que l'on rend à la modestie. Qu'ils sont purs, qu'ils sont touchants, les honneurs que l'amour public décerne continuellement à l'homme simple, modeste! Ils sont le prix de la vertu et le tribut du cœur ; ils élèvent celui qui les reçoit sans humilier ceux qui les offrent. Hommes jaloux de distinctions et de déférences, voici le secret de les obtenir ; c'est de ne pas les exiger, c'est de les mériter par la modestie et par vos égards pour les autres. Plus votre puissance, votre rang, vos places vous élèvent au-dessus d'eux, plus il est nécessaire, plus il est important pour vous de les rapprocher de vous par vos complaisances et par vos soins.

Mais l'amour-propre, aveugle dans ses prétentions et dans les moyens de les satisfaire, n'entend pas selon ses intérêts. Pourquoi, dit-il, rendrais-je à un homme? je ne lui dois rien. Vous ne devez rien à cet homme? mais puisqu'il est homme, vous lui devez. Ecoutez ce que disait le Seigneur aux Juifs par la bouche de son prophète : *Est-ce que nous n'avons pas tous un père commun?* « *Nunquid non unus Pater omnium nostrum?* » *Ne sommes-nous pas les créatures du même Dieu?* « *Nunquid non Deus creavit nos?* » *D'où vient donc ce droit que nous nous arrogeons de mépriser notre prochain?* « *Quare ergo despicit unusquisque nostrum fratrem suum?* » (*Malach.*, II, 10.) Vous ne devez rien à un homme! Mais il est chrétien, il est le frère de Jésus-Christ, il est le vôtre. N'êtes-vous pas tous baptisés au même nom, consacrés par la même onction, professant la même foi, élevés dans le même culte, soumis aux mêmes lois, recevant les mêmes grâces, participant à la même table sainte, reconnaissant un même chef, espérant la même récompense, destinés à être unis un jour par les liens d'un amour qui ne finira jamais? Et vous pouvez imaginer que vous ne lui devez rien? Vous ne devez rien à cet homme! Mais ne devez-vous donc rien non plus à la société dont il est membre, qui réclame ses droits et que troublent et offensent vos injurieux dédains? Vous ne devez rien à cet homme! Au moins vous devez à Jésus-Christ. Jésus-Christ vous a dit que ce que vous feriez au plus petit de ses frères serait fait à lui-même. (*Matth.*, XXV, 40.) Osez soutenir que vous ne devez aucun soin, aucun égard à celui en qui vous devez reconnaître votre Dieu.

Convaincu de l'obligation où il est de témoigner des égards au prochain, l'amour-propre se retourne d'un autre côté : il accuse l'amour-propre des autres. On se plaint d'avoir affaire à des personnes qui se formalisent aisément. Je veux bien croire que le reproche est fondé, mais il ne justifie pas le manque d'égards. Au contraire, la délicatesse de votre frère, son excessive sensibilité, sont des motifs de plus pour le ménager. C'est le devoir de ceux qui sont plus forts de supporter les faiblesses de leurs frères : *Debemus nos firmiores imbecillitates infirmorum sustinere.* (*Rom.*, XV, 1.) Supposez pour un moment que cette personne que vous trouvez si susceptible soit un homme puissant dont vous attendez quelque bienfait ; quelle attention n'apporterez-vous pas à le ménager? Avec quel soin ne mesurerez-vous pas vos discours pour éviter de le choquer. Que d'égards, que de déférence ne lui témoignerez-vous pas à raison même de sa sensibilité! Ce que je vous demande, c'est de faire pour votre tranquillité, pour la

paix de la société, pour obéir et pour plaire à Dieu, ce que le plus léger intérêt obtient de vous tous les jours.

A Dieu ne plaise cependant, chrétiens, que j'approuve cette susceptibilité qui fait le malheur et de celui qui la sent et de ceux qui l'éprouvent ! Triste condition de l'homme susceptible ! Il ne voit partout que des manquements, des dégoûts, des projets de l'offenser; son imagination prévenue empoisonne les discours les plus simples et donne aux actions les plus innocentes une teinte odieuse. C'est un malade dont les yeux fascinés impriment à tous les objets leur couleur sinistre. Les déférences même qu'on lui témoigne lui sont suspectes ; il craint qu'elles ne cachent des faussetés ou des railleries. Ne vaut-il pas cent fois mieux essuyer quelques petits manquements que de redouter sans cesse de grands dégoûts? Peut-on même vivre quelque temps dans le monde sans éprouver quelquefois des inattentions et des froideurs. Quand la société serait composée de saints, quand chacun s'étudierait à prévenir les autres, à chercher toutes les occasions de leur témoigner des égards, on éprouverait tous les jours ces petits manquements involontaires d'oubli, de distraction ou de négligence.

Mais ce n'est pas là l'objet des plaintes de l'homme susceptible. Il prétend toujours qu'on lui a manqué grièvement et avec projet de l'offenser. Je vous demanderai d'abord : cette injure dont vous vous plaignez est-elle bien réelle ? votre imagination ne l'a-t-elle pas créée ou au moins ne l'exagère-t-elle pas ? L'amour-propre est un bien mauvais juge des torts qu'on peut avoir envers lui. Je vous demanderai ensuite : cette offense qui vous révolte, n'y aviez-vous pas donné lieu ? N'aviez-vous pas vous-même témoigné de la froideur, de l'aversion, peut-être même du mépris à celui dont vous vous plaignez ? Mais je veux bien que rien de tout cela ne soit vrai. Vous avez été offensé volontairement, gratuitement, grièvement ; cet homme a péché contre vous et contre Dieu, faut-il pour cela que vous l'imitiez ? Parce qu'il s'est rendu coupable, est-il nécessaire que vous le deveniez ? Voyez quel enchaînement de torts et de péchés entraîne un léger manque d'égards ; il attire une offense qui sera bientôt repoussée par une autre. On se provoque mutuellement et on se dispute jusqu'à la fin le criminel honneur d'avoir porté la dernière et la plus forte injure. Ecoutez, chrétiens, la voie de la raison et celle de la religion qui vous arrêtent au premier pas. Votre frère vous a offensé, il est aigri contre vous. En l'offensant à votre tour, vous augmenterez son aversion; vous l'exciterez à de nouvelles injures. En lui pardonnant, en le traitant avec douceur, vous apaisez sa main, vous le ramenez à vous et à Dieu. Le cœur de votre frère est dans votre main *Une réponse douce brise la colère, une parole dure excite la fureur : « Responsio mollis frangit iram, sermo durus suscitat furorem »* (*Prov.*, XV, 1.) Choisissez, vous en êtes encore le maître. Vous pouvez ou déterminer sa haine en lui rendant offense pour offense, ou le désarmer par un généreux pardon et en lui témoignant les égards que prescrit la simple politesse. La politesse ! ce mot vous étonne peut-être dans une chaire chrétienne. Ne croyez-vous pas que je veuille vous exhorter à cette politesse commune que vous voyez tous les jours dans le monde, recueil même de formules que les lèvres récitent et auxquelles le cœur n'a aucune part; commerce de fausseté, qui promet sans tenir, qui offre sans donner, qui étale les sentiments qu'elle n'a pas, qui exagère ceux qu'elle ressent, et qui tromperait tout le monde s'il n'était tellement usé, que personne n'y ajoute plus de foi. Ce n'est pas là, mes frères, la véritable civilité, cette civilité à laquelle nous exhorte l'Apôtre. Il la fonde sur la charité comme sur une base inaltérable. *Aimez-vous les uns les autres*, nous dit-il, *d'une charité fraternelle, prévenez vous d'honneurs et d'egards réciproques : « Charitate fraternitatis diligentes, honore invicem prævenientes. »* (*Rom.*, XII, 10) Céder aux autres dans toutes les occasions, les considérer au-dessus de soi, leur procurer de préférence à soi-même les agréments et les avantages de la société, leur donner dans toutes les occasions des témoignages de bienveillance et d'affection, tels sont les devoirs de la politesse. Le monde vous paraîtra s'en acquitter; quelques déférences rendues à certaines personnes et bien strictement mesurées, quelques égards intéressés dont l'objet est de s'en faire rendre de plus grands, un extérieur d'affection auquel le sentiment n'a aucune part, voilà ce que vous voyez, ce que vous éprouvez tous les jours dans le monde. Ce peuple vous honore des lèvres, mais son cœur est bien éloigné de vous. La charité seule remplit dans toute leur étendue tous les devoirs de la véritable civilité La charité seule produit une civilité sincère, parce que l'honneur qu'on rend à Dieu est la base de celui qu'on rend au prochain. La charité seule produit une civilité stable et solide, parce qu'elle est à l'épreuve des manquements, des dégoûts, des mauvais traitements; la charité seule produit une civilité générale, parce qu'elle nous prescrit de chérir tous nos frères. La charité est, si on peut s'exprimer ainsi, une sorte de civilité intérieure qui se manifeste au dehors dans tous les moments de notre vie. Elles sont bien rares, mes frères, les occasions de rendre au prochain des services effectifs : mais le commerce de la politesse est de tous les moments, de tous les lieux. Vous pouvez presque à tous les instants témoigner à votre prochain le désir qui est dans votre cœur de l'obliger, l'attirer par des manières douces et engageantes, l'attacher à vous par ces paroles honnêtes que l'Esprit-Saint dit être plus précieuses encore que les dons : *Verbum melius quam datum* (*Eccle.*, XVIII, 16.) Vous le pouvez, vous le devez. Vous

le devez non-seulement à vos frères, mais à vous-même, que vous épurerez par l'amour et la considération publique, et le bonheur qui y est attaché ; à la société entière dont vous resserrerez les nœuds, à la religion que vous rendrez aimable en faisant connaître son esprit ; à Dieu qui vous le commande, qui condamne également la hauteur qui exige, et la fierté qui ne rend rien ; ce qui nous offre pour motifs des intérêts devant lesquels toutes les prétentions mondaines, tous les intérêts humains s'évanouissent comme une ombre.

Rapprochez, en effet, mes frères, de cet intérêt immense, que la religion met sans cesse en perspective devant vos yeux, ces intérêts temporels qui vous occupent si puissamment et qui sont encore une cause de vos divisions (13).

III.

PLAN D'UN SERMON SUR L'UNION FRATERNELLE.

Première partie. Conserver l'union.
Deuxième partie. Ramener l'union.

PREMIÈRE PARTIE.

Le monde est un composé de passions, d'humeurs, etc., différentes et même opposées. Il existe une règle de notre conduite bien propre à conserver l'union, c'est de faire à autrui ce que nous voudrions qu'il nous fût fait, et de ne pas lui faire ce que nous ne voulons pas qu'il nous fasse. Nous devons donc éviter de le choquer et ne pas nous choquer nous-mêmes. Or il est quatre objets sur lesquels il est ordinaire de se choquer, sur lesquels, en conséquence, il faut observer avec grand soin d'offenser soi-même: de ce que font les autres ce sont : les préjugés, les prétentions, les intérêts, les passions.

Les préjugés : on s'attache à son opinion et on heurte celle des autres.

Les prétentions : on veut tenir un rang dans la société, on exige des égards, des politesses, et on en a peu pour son prochain.

Les intérêts : on prétend faire prévaloir son intérêt sur l'intérêt d'autrui, et on emploie pour cela toutes sortes de moyens.

Enfin les passions, source la plus commune des divisions entre les hommes.

Les remèdes à ces maux sont :

1° De ne point abonder dans son sens et de proposer son opinion avec douceur.

2° De rendre beaucoup d'égards à ses frères et de n'en pas exiger.

3° De soutenir ses intérêts avec modération, et même souvent d'en faire le sacrifice.

4° De mépriser ses passions et de ne point heurter celles des autres, même les plus injustes.

SECONDE PARTIE

Lorsque nous avons le malheur d'être brouillés avec quelqu'un de nos frères, nous devons nous raccommoder avec lui. C'est un devoir que nous imposent à la fois la raison et la religion. Cette réconciliation doit avoir quatre caractères, elle doit être générale, sincère, effective et prompte.

1° Elle doit être générale et s'étendre à tous ceux avec lesquels nous sommes brouillés, les divers prétextes que l'on apporte pour s'en dispenser vis-à-vis certaines personnes sont nuls.

2° Elle doit être sincère et du fond du cœur : les diverses échappatoires que l'on emploie pour s'y soustraire sont vaines ; on doit en conséquence faire les premières avances.

3° Elle doit être effective ; on doit non-seulement ne plus souhaiter de mal à son ennemi, mais lui souhaiter du bien, mais lui en faire, mais prier Dieu pour lui.

4° Elle doit être prompte. Il faut se raccommoder sur-le-champ, nulle bonne raison pour le délai, et au contraire, beaucoup de raisons pour se hâter.

IV.

FRAGMENT D'UN DISCOURS

Prononcé, croyons nous, lors de l'ouverture de l'assemblée du clergé de 1785.

Je commence par déclarer au nom de la religion que, si ses ministres ont pu faire partie de la constitution civile, ce n'est pas en vertu d'un pouvoir qu'ils aient reçu de Jésus-Christ. Le royaume dont notre divin maître nous a établis les ministres n'est point de ce monde ; les intérêts qu'il nous a confiés ne sont pas ceux de la terre ; les livres saints dont il nous a faits les dépositaires ne règlent point les affaires du siècle, et ce n'est que par nos prières qu'il nous a chargés de travailler à la prospérité des empires. Anathème au ministre ignorant ou ambitieux qui oserait franchir cette barrière, et, sous prétexte de la loi divine qui ordonne aux rois de gouverner équitablement, entreprendre de diriger le gouvernement. Rois, peuples, nous vous le dénonçons d'avance comme un prévaricateur, aussi criminel envers son ministère dont il abuse en le profanant qu'envers l'autorité souveraine qu'il usurpe en la trompant.

Mais si Jésus-Christ ne nous a point faits citoyens de la terre, il ne nous empêche point de l'être. Les liens sacrés par lesquels il nous enchaîne à ses autels ne font que resserrer davantage ceux qui nous attachent à la patrie. Nous conservons toujours envers elle les mêmes intérêts, les mêmes droits, les mêmes obligations, les mêmes sentiments. O nos pères, nos frères, nos neveux, unissez-vous à nous pour repousser l'injuste prévention qui voudrait nous arracher à notre patrie ! Le nœud chéri qui nous unit à elle, c'est vous ; le lien sacré qui l'attache à nous, ce sont nos services.

Nous sommes membres de l'Etat, pourquoi ne ferions-nous pas partie de sa cons-

(13) Ce discours, trouvé dans les manuscrits de M. de La Luzerne, est incomplet : les deux derniers points n'ayant pas été traités.

titution? Enfants de la patrie, qui nous empêche de devenir ses pères ! Non, ce ne furent point des étrangers que les fondateurs de notre monarchie introduisirent dans le champ de Mars, quand ils y admirent les pontifes à qui ils devaient leurs nouvelles lumières et leurs nouvelles vertus. Et lorsqu'au milieu des applaudissements de la nation, nos prédécesseurs entrèrent dans ces augustes assemblées, ils ne trahirent point le vœu de leur consécration, ils ne profanèrent point leur ministère spirituel.

Depuis ces temps, la nation française, qui se montre avec tant d'éclat dans les histoires, se présente toujours avec ses pontifes comme avec ses grands et avec son peuple. Autant de fois que les farouches enfants de Clovis désoleront le royaume par leurs divisions, autant de fois ces anges de la paix viendront se placer entre eux, et, à la tête des leudes, exercer le ministère de réconciliation que Dieu leur a donné : *Dedit nobis Deus ministerium reconciliationis.* (II *Cor.*, V, 18.) Voyez-les dans ces augustes conseils, où le monarque juge les justices, siéger au premier rang et présider en son absence. Que les rois assemblent leur nation pour partager l'Etat entre leurs enfants, pour corriger les abus du gouvernement, pour réformer l'antique loi Salique, partout on voit les noms des évêques inscrits à la tête des ducs et des comtes. A leur voix, les peuples, jusque-là si inconstants, si impatients de tout joug, prennent un nouvel essor, ils commencent à s'attacher à la constitution sous laquelle ils sont nés, et à révérer le chef qu'ils ont élevé sur le bouclier militaire. A leur voix tombent ces injustes compositions qui taxèrent la vie humaine et qui mettaient la tête du Français entre les mains de tout homme assez riche pour la payer. A leur voix cesse enfin cette distinction dangereuse autant qu'odieuse entre le Franc et le Romain, et le peuple conquis a le droit de s'incorporer à la nation victorieuse, et d'être gouverné par les mêmes lois. Tous les monuments qui, de ces temps obscurs, traversant les siècles, ont échappé aux ravages du temps, sont pleins et des services des ministres de la religion envers l'Etat et des distinctions et des priviléges que la vénération et la reconnaissance publique leur décernaient. Ils subsistent encore parmi nous ces respectables priviléges; et nous les transmettrons à nos successeurs avec autant de fidélité que nos prédécesseurs nous les ont fait passer. Peuples, n'en soyez point jaloux, c'est la seule image qui reste parmi vous du droit ancien qui vous gouvernait. Rois, n'en prenez point d'ombrage : nos immunités sont une des sources les plus assurées comme les plus abondantes de votre richesse. Et c'est par là surtout que nous les chérissons. Si leur origine nous les rend précieuses, leur usage nous les rend chères. Nous aimons à présenter le tribut de notre reconnaissance à la patrie de qui nous tenons tous nos biens. Nous aimons à offrir l'hommage de notre amour au protecteur bienfaisant qui soutient notre ministère, qui défend nos possessions, qui conserve nos prérogatives. Nous aimons à donner aux peuples l'exemple des devoirs dont nous leur apportons le précepte. Ce ne sont point des trésors que nous défendons, c'est le droit de les donner; c'est le privilége de surpasser nos forces par nos efforts sans cesse renouvelés. La gratuité de nos dons les rend plus abondants que ne seraient des impôts. Notre libéralité est plus prompte que l'obéissance ne pourrait être ponctuelle. Nos sacrifices n'ont de mesure que notre zèle et ne connaissent de bornes que l'impuissance.

Quand la race de Clovis tomba du trône, la tribu sainte ne tomba point du rang où elle l'avait élevé. Charlemagne en fait l'âme de ses conseils, et veut qu'elle soit le principal instrument de ses vastes projets. Conquérant et fondateur d'un empire, il médite une révolution plus grande encore, plus digne de son génie et de ses vertus; il entreprend de réformer et d'éclairer ses peuples, de les arracher à l'ignorance et à la barbarie. Qu'elles durent être belles, augustes, imposantes, ces fameuses assemblées, où l'on voyait tant de nations réunies sous une seule couronne, délibérant ensemble de leurs plus grands intérêts, et rédigeant en commun ces immortels *Capitulaires*. Le grand homme qui remplissait l'Occident de sa puissance et l'Orient de sa gloire tantôt président les délibérations, tantôt s'en éloignant par respect pour la liberté; mais toujours dirigeant tout, unissant tout, imprimant à tout son génie et son activité; la noble émulation du bien écrasant dans sa marche toutes les rivalités de pouvoir; les évê ques et les comtes mesurant de concert non pas les bornes de leur autorité respective, mais l'étendue du bien qu'ils pouvaient faire, les *Capitulaires* étaient en même temps des ordonnances et des canons; les assemblées, dont ils émanaient, éttaient à la fois conciles et parlements. Jours heureux, jours les plus glorieux de la France et de son Eglise, que ne peuvent nos vœux ardents vous faire renaître encore ! Ministres du Dieu du ciel, et vous à qui je voudrais en ce moment pouvoir aussi faire entendre ma voix, ministres des dieux de la terre, puissent enfin être anéanties pour jamais toutes discussions entre vous ! Instruits par de si nombreuses expériences, voyez où ont abouti vos funestes oppositions. Les chocs des autorités n'ont jamais manqué de leur être nuisibles : en se heurtant elles se sont ébranlées; le premier effet de nos rivalités, le seul qui en soit resté, a constamment été la diminution de toute autorité et l'affaiblissement de ses minitres.

Hélas ! c'est avec bien juste raison, que nous déplorons les divisions de ces deux puissances que Dieu a placées sur les têtes des hommes pour les conduire à l'éternelle

félicité, à travers les prospérités temporelles. Je l'avouerai avec douleur, mais mon devoir est de l'avouer : il fut un temps où les ministres de la religion furent coupables. Pontifes respectables, vous vous élèveriez à l'instant pour condamner le collègue dont vous avez voulu que la voix se fît entendre, si dans la chaire de vérité où vous l'avez placé, il osait entreprendre l'apologie de ces fautes dont vous détestez la mémoire. Nous les jugeons aussi sévèrement que vous, chrétiens, ces torts funestes de nos prédécesseurs ; nous les blâmons, nous les condamnons, nous les réprouvons, nous en transmettons à nos successeurs le douloureux souvenir pour les instruire par l'exemple de leurs prédécesseurs jusqu'où l'on peut être entraîné, quand on introduit l'ambition dans le sanctuaire, quand on confond l'autorité sacrée dont on est dépositaire avec sa propre domination et le fougueux esprit de corps avec l'honorable zèle du ministère.

Mais en reconnaissant les fautes de nos pères, qu'il nous soit permis d'observer quels en furent les temps, les causes, les effets. Ce n'est point pour les justifier : mais est-il juste aussi de laisser la malignité les exagérer avec amertume, et dissimuler avec fausseté tout ce qui peut en diminuer le tort.

Charlemagne était descendu au tombeau et avec lui avait péri son gouvernement. Les principes flottants dans les mains de ses faibles successeurs s'y étaient confondus. Des vassaux insolents avait arraché successivement la propriété, l'hérédité, la souveraineté de leurs fiefs ; et de cette multitude d'usurpations, s'était formé au hasard ce bizarre assemblage de despotisme et d'anarchie ; d'anarchie dans l'ensemble, de despotisme dans les parties. Avec l'autorité légitime, toutes les lois s'étaient anéanties. Dans la nuit profonde où la France était plongée c'eût été sans doute à la tribu sainte, plus éclairée que les autres, à faire découvrir au sommet des cieux les vérités radieuses que le Seigneur y a placées pour nous diriger à travers ces ténèbres que les nuages des passions peuvent quelquefois dérober aux yeux, mais qui reparaissent toujours brillantes de lumière. Hélas ! ce ministère auguste qui honorerait les anges, c'est à des hommes que Dieu le confie. Ceux-là étaient nés dans l'ignorance, élevés dans le trouble ; leurs premiers regards n'étaient tombés que sur des usurpations ; c'était l'esprit général qui donnait le mouvement à la nation. Ils furent coupables de se laisser, comme la plupart des Français, emporter par le torrent auquel ils auraient dû opposer une digue ; mais tout les entraînait. Les peuples, opprimés, dépouillés, accouraient au pied des autels chercher les consolations et les secours ; ils venaient de concert demander aux tribunaux ecclésiastiques une justice dont ailleurs il ne restait aucune idée. Les barons eux-mêmes, ignorants jusqu'à en être orgueilleux, respectant confusément une puissance dont ils n'étaient en état de connaître ni la nature, ni l'étendue, plus capables et plus jaloux de vider des querelles, que de juger des causes, voyaient sans envie les évêques rendre des jugements qu'ils dédaignaient de prononcer. Les souverains surtout excitaient, secondaient, protégeaient toutes les extensions de la juridiction ecclésiastique, augmentaient les attributions, favorisaient l'indiscrète multiplication du clergé. Ainsi les besoins et les vœux du peuple, l'ignorance et la vénération des seigneurs, la politique des rois, tout concourait à décerner à nos pères ce pouvoir excessif dont on leur fait aujourd'hui un crime. Le crime ne fut point de l'accepter, mais d'en méconnaître la source, de confondre l'autorité sacrée qu'ils tenaient de Jésus-Christ avec le pouvoir temporel que leur avait conféré la nation ; abusant ainsi du respect pour l'une, afin d'étendre l'autre, faisant servir le ministère saint, qui ne connaît d'autre objet que la sanctification des âmes, à l'accroissement de leur puissance personnelle ; et par cette profanation sacrilége, usurpant un empire d'autant plus illimité, d'autant plus redoutable, que la conscience était leur trône et l'opinion leur sceptre.

Elle fut certainement redoutable dans son étendue, cette puissance qui dominait les fiers vassaux qui, eux-mêmes, s'étaient élevés sur l'autorité royale : mais peut-on lui reprocher d'avoir été funeste dans ses effets ? Injustes dans leur principe, les entreprises ecclésiastiques furent dans notre malheureuse patrie la seule ressource de la justice. En envahissant les droits du souverain, les grands avaient anéanti ceux du peuple. Leur volonté absolue, leurs caprices, leurs intérêts passagers faisaient et défaisaient les coutumes. Un pouvoir arbitraire sans règle et sans mesure présidait aux jugements. Les formes judiciaires bannies par ces juges ignorants et barbares s'étaient réfugiées dans les cours ecclésiastiques. A l'entrée de ces tribunaux respectés, une voix forte écrivit : *Ne poursuis qu'avec justice ce qui est juste : « Juste quod justum est persequeris. »* (*Deut.*, XVI, 20.) Français, si vous regardez comme un de vos bonheurs ces formalités sacrées qui conservent tous les droits et qui sont la sauvegarde du citoyen contre les juges, ce sont les ministres de la religion qui en ont gardé le précieux dépôt ; c'est de leurs mains que les ont reçues vos magistrats ; c'est de leurs tribunaux qu'elles se sont répandues sur tout le royaume.

Sous ce gouvernement absurde les lois étaient aussi barbares que les formes ; oui, les lois mêmes confiaient à l'épée la décision des différends. Le champ clos était le tribunal juridique où le fer tranchait les contestations au nom de la loi ; le dirai-je, même au nom de Dieu. Au nom de Dieu ! ministres de ce Dieu de justice avec quel zèle vous vous élevâtes dans tous les temps contre cette barbarie sacrilége qui préten-

dait rendre Dieu même complice de ses fureurs. Avant que le plus saint de nos rois abattît cette féroce jurisprudence, vos efforts l'avaient ébranlée, et le coup qu'il lui porta avait été longtemps préparé par vos anathèmes.

Un abus plus cruel, plus funeste encore désolait le royaume dans toutes ses parties. La France n'était qu'un vaste champ de bataille, et l'histoire de ces malheureux temps n'offre qu'une guerre civile de quatre siècles. Quelle force humaine pourra abolir une coutume où des seigneurs puissants et armés placent leur fortune, leurs plaisirs, leur souveraineté et leur gloire? Si rien ne peut réprimer leur rage, au moins l'Eglise aura le bonheur de la suspendre. C'est dans les conciles que sont ordonnées ces trêves célèbres devenues depuis une paix universelle. Ce sont les jours consacrés au Seigneur que les pontifes arrachent à la violence et aux ravages. Le saint nom de Dieu est la barrière qu'ils mettent entre ces furieux. J'imagine voir le prophète s'avançant au-devant des armées de Juda : *Voici ce que dit le Seigneur*, « *Hæc dicit Dominus :* » *Vous ne combattrez point vos frères qui sont, comme vous, enfants d'Israël; que chacun retourne dans sa maison; c'est de moi que vient cette parole :* « *Non ascendetis, neque bellabitis contra fratres vestros filios Israel; revertatur vir in domum suam : a me factum est verbum illud.* » (III *Reg.*, XII, 24.) Je me représente à cette voix, la seule qu'ils sussent encore respecter, ces farouches guerriers restant le bras élevé, arrêtant leurs coups, et les flots de leur fureur suspendus pour laisser passer les jours que les envoyés de Dieu consacraient à la paix.

Voilà, Français, quels ont été les résultats de ces usurpations si justement condamnées; voilà les effets, je ne dis pas du pouvoir ecclésiastique, mais de ses abus ; voilà les biens qu'ont faits à la nation les ministres de la religion jusque dans leurs plus grands écarts. Suivez-les jusqu'à l'époque où la tyrannie féodale abattue ne rendra plus leurs usurpations nécessaires; où les lumières qu'eux seuls avaient répandues, commençant à s'étendre sur toute la France, firent découvrir plus clairement les vrais principes. Quel spectacle ils vont vous donner! Les siècles n'en présentent peut-être pas un autre exemple. Voyez ces mêmes hommes si jaloux jusque-là de leur puissance, si occupés d'en étendre les limites, venir sans difficulté, sans résistance déposer aux pieds de l'autorité royale les excès de leur pouvoir. Qu'on ne nous oppose plus quelques disputes qui s'élevèrent encore sur des points qui n'étaient pas suffisamment éclaircis. Quand ces légères contestations ont-elles troublé la tranquillité publique? Quand ont-elles altéré la fidélité des ministres de l'autel envers le souverain? Leurs usurpations avaient servi à rétablir l'autorité royale, l'exemple de leur soumission contribuera à l'affermir. Le fleuve dont les débordements avaient effrayé les campagnes n'y a laissé qu'un limon salutaire; et rentré dans son lit, il poursuivra son cours paisible portant l'abondance et le bonheur dans les terres que baignent ses eaux bienfaisantes: C'est ainsi que le ministère ecclésiastique couronne ses bienfaits en faisant encore le bonheur des peuples.

V.

SERMON SUR LA VIE OISIVE.

Occupatio magna creata est omnibus hominibus... a die exitus de ventre matris eorum usque ad diem sepulturæ in matrem omnium... ab eo qui utitur hyacintho et portat coronam ad eum qui operitur lino crudo. (*Eccli.*, XL, 1.)

Une grande occupation a été imposée par le Créateur à tous les hommes, depuis le jour où ils sortent du sein de leur mère jusqu'au jour de leur sépulture dans le sein de la mère commune; depuis le monarque, revêtu de la pourpre et le front ceint du diadème, jusqu'au malheureux couvert des plus grossiers haillons.

Telle est, mes frères, la loi imposée par la Providence à tout le genre humain. Le travail est la condition de notre existence; il est l'apanage de notre nature. *L'homme*, dit Job, *est né pour travailler sur la terre comme l'oiseau pour s'élever dans les airs.* (*Job*, V, 7.) Occupation constante et soutenue, *occupatio magna;* occupation imposée par le Maître suprême, par celui qui, seul, a le pouvoir de créer, *creata est;* occupation prescrite à tous les hommes sans exception, *omnibus hominibus;* occupation à laquelle est assujetti tout âge qui en est susceptible, de la naissance à la mort, *a die exitus de ventre matris eorum usque ad diem sepulturæ;* occupation à laquelle aucun état n'a droit de se soustraire, depuis le plus grand monarque jusqu'au dernier de ses sujets, *ab eo qui portat coronam ad eum qui operitur lino crudo.*

Et cependant cette obligation si impérieusement, si universellement commandée, est presque universellement méconnue. Un préjugé aussi commun qu'il est funeste fait regarder la vie oisive et dissipée comme un péché léger, si même c'en est un. Nous entendons dire tous les jours : Quel est donc le mal que je fais? La religion défend-elle le délassement et le repos?

Non, chrétiens! Dieu ne condamne pas, et je ne viens point en son nom combattre ces dissipations innocentes, ces amusements légitimes où l'âme et le corps, épuisés de leurs travaux, vont réparer leurs forces et se préparer à de nouvelles occupations; la nature les exige, et par conséquent la religion les permet. Ce qu'elle condamne, c'est de chercher dans le repos le repos même, de prendre après le repos encore le repos. Ce qu'elle réprouve, c'est cette vie continuellement oisive, pleine de dissipations, que mènent la plupart des chrétiens. Dans l'ordre de la nature, le délassement suppose des travaux précédents; dans l'ordre de la Providence, il est la préparation aux travaux futurs. De quel droit l'homme oisif ose-t-il donc parler de délassement? Dans son éternel désœuvrement,

il n'a à se délasser que de l'ennuyeuse continuité de ses dissipations. Le repos stable, constant, perpétuel, n'appartient pas à cette vie; c'est dans le sein de Dieu qu'il réside; c'est là qu'il nous attend : il nous est destiné, il ne nous est pas encore accordé. Pour le posséder il faut le conquérir; il ne peut être que le prix de nos travaux. Mais, par une funeste interversion d'idées, on veut la récompense sans le mérite; on prétend à la palme avant la victoire.

C'est cette erreur si répandue et si dangereuse que j'entreprends de combattre; On dit que la vie oisive n'est pas coupable, je montrerai qu'elle est très-criminelle; on soutient qu'elle n'est pas dangereuse, je prouverai qu'elle expose aux plus grands dangers. Vices de l'oisiveté, périls de l'oisiveté, tel sera le partage de cette instruction, après que nous aurons imploré les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de la mère de Dieu. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme oisif croit ou affecte de croire que l'inutilité à laquelle il a dévoué sa vie n'est pas devant Dieu un péché, ou qu'au moins ce n'est à ses yeux qu'une faute légère. Pour dissiper son illusion et pour le retirer de cette léthargie volontaire qui le conduit à la mort éternelle, j'entreprends de lui prouver que l'oisiveté offense à la fois trois des principaux attributs de la Divinité. Elle brave la justice qui a imposé à l'homme l'obligation du travail en peine de son péché; elle outrage la bonté qui nous accorde le bienfait de cette vie temporelle pour que, par nos travaux, nous en méritions une autre éternellement heureuse. Enfin elle renverse l'ordre de la Providence, qui ordonne à chacun de concourir par son travail au bien de la société dans laquelle elle l'a placé.

Instruits des éléments de notre religion, vous n'ignorez pas, chrétiens, quel est le principe commun de tous les maux qui affligent l'humanité. Un homme a donné entrée au péché dans le monde, et à la suite du péché se sont précipités sur la terre tous les fléaux qui en sont le châtiment, et qui n'ont de terme que la mort, le plus redoutable de tous : *Per unum hominem peccatum intravit in hunc mundum, et per peccatum mors.* (*Rom.*, V, 12.) Le sang d'Adam, infecté dans sa source, transmet à tous ses enfants son crime et sa punition; ce ne fut pas à lui seul, ce fut à l'universalité de ses descendants que s'adressa ce terrible oracle : *Tu ne mangeras ton pain qu'arrosé de tes sueurs : « In sudore vultus tui vesceris pane. »* (*Gen.*, III, 19.) Tous les siècles l'ont entendu, cet arrêt foudroyant; toutes les générations écoulées depuis l'origine du monde l'ont subi; grands et petits, riches et pauvres, hommes de tout état et de tout pays, de tout sexe, c'est sous cette loi que vous êtes nés; elle se perpétuera dans votre postérité la plus reculée, et elle ne finira que sous le coup qui écrasera l'univers : *In sudore vultus tui vesceris pane.*

Et qui donc êtes-vous pour imaginer de vous en affranchir? Croyez-vous n'être pas comme tous les autres issus de la tige commune, ou prétendez-vous, dans toute la masse du genre humain, faire à vous seul une classe à part? Fils d'Adam, la malédiction prononcée sur toute votre race vous suivra partout. Vous pouvez la méconnaître, mais vous ne pouvez pas vous y soustraire; et tous vos efforts pour vous dérober à la peine du premier péché ne sont que des péchés nouveaux qui vous soumettent à des peines bien autrement rigoureuses.

Le péché de notre premier père, dont nous ressentons si douloureusement les suites, fut une désobéissance au précepte qui lui avait été dicté. Vous vous rendez coupables comme lui quand vous désobéissez à la loi qui vous soumet au travail; c'est une seconde révolte plus criminelle encore que la première. Car enfin la désobéissance d'Adam fut l'erreur d'un moment, la vôtre est le crime soutenu et continuel de toute votre vie. Le péché d'Adam fut immédiatement suivi de la honte de l'avoir commis; vous jouissez de votre fainéantise sans remords et sans trouble. Adam eut du moins la faible excuse de dire : C'est la femme que vous m'avez donnée qui m'a séduit. Vous êtes à vous-même votre séducteur; vous êtes seul l'auteur et le consommateur de votre péché.

Et ce n'est pas seulement la tache de votre origine que vous avez à effacer par votre travail. Quel homme osera dire qu'il est personnellement exempt de péché? Ce ne sera certainement pas celui qui mène une vie continuellement dissipée, éloignée de toute occupation, étrangère à tout devoir. Chaque nouvelle offense dont vous vous êtes rendus coupables pouvait devenir pour vous un arrêt de mort. Si la justice divine vous a épargnés, si elle vous a laissé la vie, que vous aviez mérité de perdre, ce n'est que pour que vous l'employiez à réparer par un usage saint et laborieux l'usage coupable que vous en avez fait; c'est à cette seule condition qu'il vous est encore permis d'exister. Pécheurs, ne vous faites pas illusion ; il faut absolument que vos fautes soient expiées dans ce monde par le travail, ou punies dans l'autre par des supplices. Vous marchez sous le bras de la justice divine comme les criminels que la justice humaine condamne aux travaux publics, et vous ne voyez pas les châtiments suspendus sur vos têtes pour punir votre négligence. Ouvrez les livres saints et lisez votre sentence; ce n'est pas l'arbre qui porte des poisons, c'est celui qui ne rend pas de fruits que dessèche la parole divine. Ce n'est pas le serviteur infidèle, c'est le serviteur inutile que Jésus-Christ jette dans les ténèbres extérieures, où sont les pleurs et les grincements de dents.

Vous êtes riches; et parce que vous n'avez pas besoin du travail pour vivre, vous pensez qu'il vous est inutile; vous ne voyez pas pourquoi on prétend vous y astreindre,

puisque vous pouvez vous en passer. Vous êtes riches; en êtes-vous moins pécheurs moins compris dans l'arrêt prononcé sur tout le genre humain, moins obligés d'expier tous vos péchés?

Il me paraissait bien rigoureux, et j'avais peine à le comprendre, l'anathème lancé par Jésus-Christ sur l'extrême difficulté du salut des riches; votre sophisme me l'explique. Vous me montrez l'obstacle si difficile à surmonter que la richesse oppose à la sanctification. C'est l'appât qu'elle présente à la fainéantise, c'est la facilité qu'elle procure de se livrer à une vie molle, dissipée, inutile. Votre raisonnement est précisément celui du riche de l'Evangile (*Luc.*, XII, 19, 20) : *Mon âme, te voilà comblée de biens; tu as amassé des richesses pour de longues années :* « *Anima, habes multa bona posita in annos plurimos.* » Tu n'as plus d'autre soin que d'en jouir, d'autre affaire que de *te reposer:* « *Requiesce, requiesce.* » Ecoutez, chrétiens, Dieu lui-même se charge de lui répondre : « *Dixit autem illi Deus : Stulte!* » *Insensé*, qui penses n'avoir qu'à te livrer au repos, quand tu as à travailler à ton salut; *insensé, cette nuit même on viendra te demander ton âme!* « *Stulte, hac nocte animam tuam repetent a te.* » Riches inoccupés, c'est à vous tous qu'est adressé ce terrible oracle. Ce n'est pas pour votre subsistance que vous avez besoin de travail; il vous est d'une nécessité bien plus grande encore; c'est à votre salut qu'il est indispensablement nécessaire. La justice divine veut bien être désarmée, et la miséricorde suprême, en vous accordant le temps d'y satisfaire vous en impose encore une nouvelle obligation.

Qu'est-ce en effet que le temps, mes frères? Cette question, qui devrait être l'objet de nos plus profondes méditations, ne s'est peut-être jamais présentée à nos esprits. Nous passons le temps sans y songer; nous le consumons sans nous en occuper, et nous arrivons à la fin sans y avoir jamais réfléchi. Le temps est la route de l'éternité; l'éternité est notre terme, le temps est notre moyen. Dieu nous présente l'éternité à atteindre; il nous accorde le temps d'y parvenir. Le temps est donc le plus précieux des biens de la vie présente, puisqu'il est le seul qui puisse nous valoir la vie future.

Vous regardez en pitié cet enfant qui dépense à de vains jouets, dont bientôt il sera dégoûté, un argent qu'il pourrait employer à d'utiles acquisitions. Aussi léger que lui, vous dissipez dans des jouissances non moins futiles, le trésor qui vous avait été accordé pour acquérir des biens impérissables.

Et qu'est-ce donc que cette vie, pour la consumer ainsi dans de vaines inutilités? Le Sage la compare au passage rapide de l'ombre : *Umbræ transitus est tempus nostrum.* » (*Sap.*, II, 5.) L'apôtre saint Jacques la compare à la vapeur qui paraît un instant pour un instant après s'évanouir : *Quid est vita vestra? Vapor est ad modicum parens et deinceps exterminabitur.* (*Jac.*, IV, 15.) Et dans cet intervalle si court, que croyez-vous avoir à perdre? Quels moments pouvez-vous trouver de reste dans une vie qui, à proprement parler, n'est elle-même qu'un moment? Mes frères, ils se précipitent avec rapidité vers leur terme, ils s'entraînent les uns les autres, et nous entraînent avec eux dans leur course, ces moments si peu nombreux dont est composée notre vie. Chaque heure, chaque instant voit décroître le temps qui nous a été fixé pour travailler à la grande tâche de notre salut. Considérez combien est déjà diminuée la mesure qui vous avait été accordée; demain il vous en restera encore moins. Que dis-je? peut-être ne vous en restera-t-il plus du tout. Un nuage impénétrable cache à vos yeux votre dernière heure. Le passé est rentré dans l'obscurité de la nuit, l'avenir y est encore, le présent seul est en notre possession. Peut-être, pendant que je vous parle, plane-t-il sur vos têtes, ce ministre des vengeances divines, que l'apôtre saint Jean vit élevé sur la terre et sur la mer, étendant sa main vers le ciel, et prononçant, au nom de Celui qui vit dans tous les siècles, l'épouvantable serment: *Et juravit per viventem in sæcula sæculorum. Quia tempus non erit amplius.* (*Apoc.*, X, 6.) L'éternité s'ouvre; le temps finit; il n'en existe plus pour vous : *tempus non erit amplius.*

Et tout celui que vous avez consumé est irréparable. Les autres parties de cette vie peuvent être ou réparées ou compensées. Les biens dont vous fûtes dépouillés, vous espérez qu'ils vous seront rendus. Vous avez la perspective de vous voir rétablis dans vos dignités. La calomnie passe, et la réputation se lave des taches qu'elle lui avait faites. De nouveaux amis peuvent vous consoler de ceux qui vous ont été enlevés. Les enfants issus de vous remplaceront, dans votre tendresse, les parents dont vous avez à déplorer la mort. Le temps, qui lui-même ou répare ou du moins adoucit toutes les autres pertes, le temps est la seule chose dont la perte n'est susceptible ni de réparation, ni de dédommagement. Toute la puissance humaine ne peut ni fixer le temps comme Josué, ni le faire rétrograder comme Isaïe. Elles ont fui avec rapidité nos premières années, et nous ne les reverrons plus; les dernières s'écouleront avec la même célérité, et une fois passées elles ne reviendront plus. Une barrière insurmontable nous interdit le retour : *Breves anni transeunt, et semitam per quam non revertar ambulo.* (*Job*, XVI, 23.)

Et cependant ce temps si précieux par l'importance de sa destination, par la brièveté de sa durée, par l'incertitude de son terme, par l'irréparabilité de sa perte, est la chose dont on fait le moins de cas. Quoique de lui-même il s'échappe sans cesse, il est encore à charge. Tout le plan de la vie, toute la disposition des heures et des moments n'est que l'art de perdre le temps. La grande, l'universelle occupation du monde, c'est la dissipation. Tout ce qu'on a de talent est employé à imaginer de nou-

veaux amusements; tout ce qu'on a de moyens, à les multiplier, à les varier sans cesse; tout ce qu'on a de facilités, à les faire succéder sans interruption. Il existe une sorte de conspiration générale dont l'objet (vous me passerez cette expression devenue familière parmi vous, et malheureusement trop exacte), dont l'objet est de tuer le temps. Il semble que ce soit un ennemi commun dont on ait à se défaire.

Et comment conciliez-vous ces soins assidus pour perdre le temps, avec vos plaintes continuelles sur la promptitude avec laquelle il s'écoule. Etonnante contradiction de l'homme oisif! *Vult et non vult piger.* (*Prov.*, XIII, 4). Nous vous entendons sans cesse répéter que le temps passe avec une effrayante rapidité. Les faits séparés de vous par un intervalle de plusieurs années, il vous semble encore y toucher. Ces dernières années mêmes, si désastreuses, si fécondes en événements, vous paraissent n'avoir duré que peu de jours, et vous ne vous occupez qu'à abréger celles qui vous restent. Ainsi la rapidité du temps vous effraye, et en même temps sa lenteur vous presse. Vous vous lamentez de sa célérité, et vous vous efforcez de l'accélérer encore : *Vult et non vult piger.* Vous trouvez que le temps a passé trop vite, et vous ne soupirez qu'à le voir passer plus vite encore. Vous ne rêvez qu'au temps futur; votre imagination vous y reporte sans cesse, toutes vos idées y sont fixées, toutes vos vues y tendent. Ainsi tout à la fois tourmentés du regret du passé et agités du désir de l'avenir, vous trouvez que la vieillesse s'arme trop précipitamment, et vous courez vous-mêmes au-devant d'elle; vous déplorez la brièveté de votre vie, et dans votre esprit vous vous rapprochez continuellement de son terme : *Vult et non vult piger.*

Considérez où vous conduit cette funeste dissipation du temps. Si une seule parole oiseuse doit entrer en compte au jour du jugement, à quel compte rigoureux vous soumettra votre vie oiseuse tout entière? Qu'aurez-vous à répondre sur tant d'heures, tant de journées, tant d'années que vous avez perdues? Je me trompe, mes frères, le temps se consume, mais il ne s'en perd pas un seul moment. Ils passent, ils s'enfuient, ces moments précieux, et en s'enfuyant ils emportent avec eux le mérite ou le démérite de leur emploi; ils vont le déposer aux pieds du juge suprême. Vous le retrouverez au jour des justices, et c'est sur l'usage que vous en aurez fait que vous serez jugés.

Que déplorent, au milieu des flammes vengeresses, les malheureuses victimes de la justice divine? Elles y déplorent, en larmes de sang, l'emploi ou nul ou mauvais de leur temps. Qu'y désirent-elles? L'objet de leurs vœux les plus ardents serait qu'il leur fût rendu une petite portion de ce temps dont vous jouissez. Vains désirs! Souhaits qui ne peuvent plus être exaucés! Une fois terminé, le temps ne recommence plus. *Hâtez-vous donc*, et c'est le Sage qui tire cette conclusion, *hâtez-vous de faire ce qui est encore en votre pouvoir; car il n'y aura plus de travail ni du corps ni de l'esprit dans les enfers, vers lesquels vous marchez à grands pas : « Quodcunque facere potest manus tua instanter operare : quia nec opus, nec ratio, nec sapientia, nec scientia erunt apud inferos quo tu properas.»* (*Eccle.*, IX, 10.)

Nous nous avançons tous vers l'heure fatale qui doit être la dernière. Lorsqu'elle sonnera pour nous, quelles seront nos idées sur la dissipation que nous aurons faite de toutes les précédentes? Et je ne me sépare point ici de vous, mes chers frères; je la vois s'approcher; tout m'avertit qu'il ne peut plus être pour moi bien éloigné, cet instant, limite du temps et de l'éternité, qui clora l'ordre actuel des choses et en ouvrira un nouveau. Avec quelle amertume alors, ô mon Dieu, ramenant ma pensée sur les années écoulées, je préviendrai dans mon esprit le jugement que l'instant d'après vous allez rendre sur moi! *Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ.* (*Isa.*, XXXVIII, 15.) Tous les jours de ma vie venant alors tous à la fois se retracer à ma mémoire, quelle affreuse perspective ils me présenteront! D'un côté quel vide effrayant! Combien d'heures ou perdues dans une funeste oisiveté ou consumées dans de frivoles occupations! Et voilà, Dieu juste, Dieu sévère, tout ce que j'ai à présenter devant votre redoutable tribunal. Voilà sur quoi vous allez, tout à l'heure dans cet instant même, me juger : *Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ.*

C'est maintenant, mes frères, c'est tandis que nous sommes encore pleins de vie, qu'il nous faut faire ces profondes réflexions. Aujourd'hui elles nous seront salutaires, à notre dernier moment elles deviendront effrayantes. Aujourd'hui elles pourraient être la source de nos espérances, alors elles seront le principe de notre vie. Aujourd'hui elles peuvent nous remettre dans la voie du paradis, alors elles ne seront que l'anticipation de l'enfer. Hâtez-vous donc, tandis que vous en avez encore le temps, de rendre par d'utiles occupations ce que vous devez et à la religion qui vous les commande, et à la société à qui vous en êtes redevables.

Vous êtes membre d'une société, mais ce n'est pas vous qui l'avez formée; ce n'est pas vous qui vous y êtes placé. La société entière est l'ouvrage de la Providence, et le poste que vous occupez vous a été assigné par elle. Pensez-vous qu'elle vous ait mis dans la société pour en être le fardeau? La sagesse infinie ne fait point d'ouvrages inutiles. Croyez-vous avoir droit aux avantages de la société sans être soumis à ses charges? La justice suprême n'admet point d'odieuses préférences. En réunissant les hommes en société, Dieu leur en a imposé les

obligations, et c'est du travail de chacun qu'il a fait résulter le bien commun de tous. Ainsi, lorsqu'il créa l'univers, il fit dépendre sa conservation et son harmonie du mouvement constant et régulier de toutes les parties.

Voyez tout ce qui existe de matière dans le monde, dans une agitation continuelle, suivre l'impulsion que lui donna la main créatrice, et obéir constamment à la loi qui lui ordonne d'agir. Ainsi, et par la même loi, dans la société politique tout est mis en action, depuis le souverain accablé du poids de la sollicitude universelle, jusqu'au dernier de ses sujets. Tous les individus, toutes les professions par leurs diverses fonctions travaillent au maintien de la prospérité de l'Etat; chacun en opérant un bien particulier coopère au bien général. C'est du concours de leurs efforts séparés, mais dirigés vers un même but, que se forme l'ordre public; c'est du produit de leurs travaux, réparti dans diverses classes, que se compose la prospérité commune; chacun y apporte et en retire; tous travaillent et jouissent. L'édifice de la société est fondé entièrement sur ce concert de travaux qui, se réunissant de tous les différents points, s'appuient et se fortifient réciproquement; c'est comme une voûte que son propre poids rend inébranlable, et dont chaque partie, tout à la fois et fardeau et soutien, supporte et est supportée réciproquement. Les travaux assignés aux diverses conditions sont différents, mais la loi qui les prescrit est la même.

En prétendant vous en affranchir, vous vous rendez coupable d'une injustice manifeste. Vous percevez le tribut du travail d'autrui, et vous n'apportez pas le tribut du vôtre. Votre probité rougira de contracter un pareil engagement dans vos affaires particulières, de former une société dont vous retireriez tous les avantages sans en supporter aucune charge. Les lois la condamnent, la morale la réprouve, l'homme la rejette. Ce que vous n'oseriez faire envers quelques-uns de vos concitoyens, vous n'en avez pas honte vis-à-vis de leur universalité.

Et pourquoi êtes-vous dans le monde si vous n'y faites rien? Vous êtes dans l'état politique comme ces branches gourmandes, non-seulement inutiles, mais parasites, qui ne donnent pas de fruits, attirent encore à elles la séve qui en produirait, et que la main du cultivateur retranche avec un soin continuel. Vous occupez, sans aucun profit pour la société et même à son préjudice, la place que ferait valoir un citoyen utile. A charge à l'Etat par votre inutilité, vous lui nuisez encore par les services dont vous le privez.

Et ce qu'il y a de plus déplorable, mes frères, c'est que cette vie oisive est surtout commune dans les classes les plus distinguées. Un préjugé trop accrédité semble faire du repos et de la dissipation l'apanage du rang et de l'élévation. Et moi, au nom de la religion, au nom de la patrie, je m'élèverai contre cette erreur si dangereuse. Le rang et l'élévation, loin d'être des titres à l'oisiveté, imposent des obligations plus strictes encore au travail. C'est là, c'est dans la région élevée de la société que la société est plus inexcusable et plus criminelle.

Ceux que la Providence a placés dans les classes inférieures trouvent souvent, trop souvent, hélas! une excuse à leur inoccupation dans l'impuissance où on les réduit. La dureté des riches, ou peut-être uniquement celle des temps, car je ne cherche pas à multiplier les reproches, prive un grand nombre d'entre eux du travail nécessaire à leur vie. Cette fatigue, que les grands fuient avec tant de soin, est l'objet de leurs vœux les plus ardents. Les malheureux voient leurs bras, leurs bras, l'unique moyen de subsistance et d'eux et de leur pauvre famille, condamnés à une inaction meurtrière; tandis qu'autour d'eux, leurs enfants éplorés demandent le pain qu'ils ne peuvent leur procurer. Et lorsque le maître de la vigne viendra faire cette redoutable interrogation : *Pourquoi passez-vous la journée entière dans l'oisiveté?* « *Quid statis tota die otiosi?* » ils lui répondront avec les ouvriers de l'Evangile : Ce n'est pas à nous qu'est la faute, *personne n'a voulu de nos travaux:* «*Nemo nos conduxit.*(*Matth* , XX, 6, 7.)

Mais qu'auront à lui répondre tous ces grands, livrés à la mollesse et à la dissipation, que nous vîmes se présenter aux emplois et aux places les plus élevées avec une audacieuse présomption, pour en remplir ensuite les devoirs avec une coupable nonchalance? Aussi actifs autrefois dans l'intrigue pour les obtenir que lâches et négligents maintenant pour les exercer, oseront-ils présenter au juge suprême l'excuse qu'ils donnent au monde de leur condition et de leur état? Et ce seront les obligations mêmes de leur condition négligées, les fonctions mêmes de leur état omises qui seront le titre de leur condamnation.

Lorsque Dieu vous appela à ce poste élevé que vous occupez, il fit un pacte avec vous. Il ne vous conféra la dignité que pour que vous en remplissiez les devoirs. La charge fut la condition expresse de l'honneur. Vous n'avez droit aux avantages qu'apporte votre place qu'autant que vous en acquittez les obligations. Mais, dans votre injuste prétention, vous séparez les clauses réciproques, essentiellement inséparables. Vous voulez jouir des prérogatives sans exercer les fonctions pour lesquelles seules les prérogatives vous ont été accordées. Ainsi vous violez le contrat qui vous a mis en place; vous anéantissez vous-même votre titre; vous prononcez d'avance l'arrêt de destitution que doit rendre sur vous la société.

Que dans des classes communes un particulier néglige ou omette ses occupations, elle n'y a qu'un médiocre intérêt. Le plus souvent ce n'est qu'à lui-même que le malheureux fait tort. Pour le punir il suffit presque toujours de l'abandonner à ses

fautes. Mais quel intérêt n'a pas la société à se venger de celui à qui elle a confié une place importante, et qui trompe sa confiance; qu'elle a revêtu de grands honneurs et de grands devoirs, qui se décore des uns sans vouloir des autres? Quel vide ne laisse pas la nonchalance d'un administrateur? que d'injustice n'entraîne pas la négligence du magistrat? que de désordres n'introduit pas la fainéantise du ministre des autels? Plus les rangs sont élevés, plus l'oisiveté y est dangereuse, et c'est encore un caractère de ce vice criminel dans son principe, il est aussi funeste dans ses suites. Nous allons le voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Gloire, honneur et paix à tout homme qui honore le bien. Ainsi parle l'apôtre saint Paul, inspiré par le Saint-Esprit. Dieu attache aux travaux utiles les récompenses du temps et de l'éternité, d'où il s'ensuit que la vie oisive et exempte de travail est funeste et pour la vie future et pour la vie présente. Développons cette vérité, et montrons les dangers de l'oisiveté et dans l'ordre de la religion, et dans l'ordre de la nature.

L'oisiveté serait pernicieuse au salut quand elle ne ferait que conduire à la cessation des œuvres vertueuses. C'est une erreur, mes frères, et une erreur bien grande et dangereuse de croire que, pour être sauvé, il suffit de ne pas commettre d'actions criminelles. Et ce qu'a de plus funeste cette illusion, c'est qu'elle se trouve quelquefois parmi les personnes qui vivent d'ailleurs avec une sorte de régularité, et qui, dans leur aveuglement, imaginent rallier le relâchement de la fainéantise aux saintes règles de la dévotion. N'est-ce donc que pour faire du mal que Dieu vous a mis sur la terre? C'est un très-grand mal que de se borner à n'en pas commettre. C'est un péché très-grave d'omettre le bien auquel on est tenu. Et que deviendrait l'Église de Jésus-Christ si cette maxime erronée parvenait à s'ériger en règle? Si chacun, partant de ce principe qu'il suffit de s'abstenir du mal, les œuvres chrétiennes étaient partout abandonnées, les pratiques religieuses universellement omises, les devoirs de l'état généralement négligés?

Et voilà l'état indubitable de l'oisiveté. On a commencé par trouver douce la cessation de quelques œuvres chrétiennes; on finit par les trouver toutes insupportables. La méditation fixe trop l'application, elle fatigue; la lecture religieuse est grave, elle ennuie; la prière demande du recueillement, elle déplaît; la retraite amène des réflexions fâcheuses, elle attriste; les devoirs de l'état assujettissent à l'assiduité, ils gênent; la visite des hôpitaux présente des objets désagréables, elle dégoûte; la confession éveille des scrupules, elle effraye; la participation à l'Eucharistie oblige à une vie pleine, à des œuvres de pénitence, elle importune. Chaque devoir, chaque pratique pieuse trouve dans l'homme oisif un obstacle que son âme énervée n'a pas la force de surmonter. Plus il se livre à son indolence, plus elle augmente. C'est un limon épais dans lequel il est tombé; à mesure qu'il s'y enfonce, il s'engage, il s'embarrasse et perd de plus en plus la force et le mouvement qui lui seraient nécessaires pour se retirer.

Et plût à Dieu encore que ce vice déplorable ne traînât à sa suite que des péchés d'omission! Mais quel moyen peut avoir pour résister aux tentations un homme abandonné à l'oisiveté? Vous le savez, et c'est une vérité de foi, *la vie de l'homme sur la terre est une guerre continuelle : « Militia est vita hominis super terram. »* (*Job*, VI, 1.) Un ennemi acharné à votre perte tourne sans cesse autour de vous, cherchant l'endroit faible par où il pourra vous surprendre : *Circuit quærens quem devoret.* (*I Petr.*, V, 8.) Vous le savez, et au milieu de ce danger, vous restez tranquille. Continuellement attaqué, vous ne songez pas à vous défendre.

Si vos maximes sur la sanctification sont véritables, celle de tous les saints qui vous ont précédé sur la terre, étaient donc bien fausses! Si vous pouvez opérer votre salut sans rien faire, ils étaient bien insensés d'y travailler continuellement, de passer leur vie entière dans des occupations successives et jamais interrompues. Déserts de la Thébaïde, découvrez à nos regards vos profondes cavernes où vous renfermez les modèles de la plus admirable et de la plus étonnante sainteté! Quel spectacle vous présentez! Des solitaires vieillis sous le cilice, tantôt élevant leurs bras vers le ciel, tantôt courbés vers la terre, les employant à un travail pénible, reposant l'esprit de la contention de ses méditations dans de laborieux travaux, et délassant leur corps de ses fatigues dans l'exercice de la méditation. Et quel motif les assujettit donc à ce travail des mains si onéreux et si fatigant? Saint Jérôme répond à cette question, saint Jérôme, le témoin de leurs vertus, le compagnon de leur solitude, le coopérateur de leurs travaux; saint Jérôme nous dit que ce n'est point la nécessité de leur subsistance; la charité des fidèles y pourvoit abondamment; *ce n'est pas le besoin de leur corps, c'est le salut de leur âme : « Non propter corporis necessitatem, sed propter animæ salutem. »* Quoi! ces hommes parvenus au faîte de la perfection, qui, par leur éloignement du monde, par l'éminence de leurs vertus, par la sublimité de leur contemplation, semblent déjà appartenir au ciel plus qu'à la terre, croient encore avoir besoin d'un travail assidu pour prévenir et repousser les tentations! et nous, que l'expérience de nos chutes fréquentes devrait sans cesse avertir de notre faiblesse; nous, enveloppés de tous côtés par le monde; nous à qui chaque pas présente un piége, chaque regard offre une séduction, chaque parole prépare une corruption, nous attendons tranquillement que la tentation vienne

nous assaillir. C'est dans le repos d'une ignoble oisiveté que nous nous préparons à la recevoir. C'est par l'inaction que nous imaginons en triompher.

Saint Ambroise, donné à l'Eglise dans le siècle où, triomphante de la fureur des Césars, elle commençait à briller de tout son éclat, saint Ambroise paraît regretter ces temps douloureux où les fidèles, placés entre le martyre et l'apostasie, n'ayant que le choix du crime ou du supplice, ne pouvaient obtenir de salut qu'au prix de tout leur sang. La paix rendue à la religion lui a suscité un nouvel ennemi plus dangereux que ses persécuteurs. *L'oisiveté énerve ceux que n'avaient pu affaiblir les combats : « Nunc tentant otia quos bella non fregerunt. »*

Le travail, qui est la peine du péché, en est en même temps le préservatif; l'occupation qu'il donne à l'esprit arrête le vice à son premier pas et l'empêche d'entrer dans la pensée. Non-seulement il combat les passions, il les prévient, ne leur donne pas le temps de naître, et il écrase le mal dans son germe en étouffant jusqu'au désir de le commettre.

Au contraire, vous l'avez souvent entendu, souvent répété, et cette maxime, pour être devenue triviale, n'en est que plus certaine, parce qu'elle est le résultat de l'expérience de tous les siècles et de tous les pays, l'oisiveté est la mère féconde de tous les vices. Le paganisme lui-même a connu cette importante vérité, et l'Esprit-Saint a cru nécessaire de la consigner dans ses oracles : *Multam malitiam docuit otiositas.* (*Eccli.*, XXXIII, 29.)

Quel fut le principe de ces crimes abominables qui effrayent jusqu'à l'imagination, de ces crimes qui attirèrent sur Sodome les terribles vengeances du Seigneur? Ezéchiel nous apprend que ce fut son oisiveté : *Multam malitiam docuit otiositas.*

Considérez les Samson, les David, les Salomon, dans le cours de leurs travaux, s'élever au faîte de la sainteté et de la gloire, et dès qu'ils se livrent au repos et à la mollesse, tomber dans l'abîme du vice et de la honte : *Multam malitiam docuit otiositas.*

Où existe-t-il encore aujourd'hui, au milieu de la corruption si répandue, de la régularité dans les mœurs, de la fidélité dans les époux, de l'innocence dans la jeunesse? Vous en trouverez encore parmi ces familles honorables qu'un travail assidu soutient dans la pratique de la vertu, où la tendresse conjugale est la consolation de toutes les peines, et devient sur le soir le soulagement des travaux et des fatigues de la journée. Mais n'allez pas chercher la pudeur dans ces assemblées que réunit la fainéantise commune, dans ces visites où l'oisiveté va se débarrasser du poids importun du temps, dans ces conversations dont le désœuvrement est le principe, dont l'équivoque est le sel, dont la séduction réciproque est le but, dont le libertinage est l'effet. *Multam malitiam docuit otiositas.*

Où voyez-vous régner l'union des familles la paix des sociétés? Ce n'est pas parmi ces hommes inappliqués qui, ne faisant rien, ne pensent qu'à ce que font les autres, dont l'esprit vide de toute occupation ne s'occupe qu'à recueillir et à répandre les traits de la satire, et qui vont de tous cotés semer avec leurs médisances les dissensions, les querelles et les haines: *Multam malitiam docuit otiositas.*

Montez sur cet échafaud, et interrogez le misérable qui va expier ses forfaits dans les supplices, il vous répondra encore que l'oisiveté fut pour lui le chemin du vice. Le désœuvrement de sa jeunesse le plaça dans l'alternative de la misère ou du crime, l'entraîna dans des sociétés qui le corrompirent, et de degrés en degrés le conduisit au faîte de la scélératesse et à ses terribles châtiments : *Multam malitiam docuit otiositas.*

Et n'imaginez pas avoir à rendre compte des péchés où votre oisiveté vous a fait tomber; vous devenez également responsable de ceux qu'elle aura fait commettre aux autres; car ce vice funeste est encore souvent accompagné de scandale.

Vous, maîtres de maison, vous vous plaignez des vices de vos domestiques; c'est à vous qu'ils le doivent. C'est l'exemple de votre éternelle inoccupation qui les a rendus fainéants; c'est à votre suite, c'est en attendant au milieu des sociétés corrompues, pendant des journées, et souvent des nuits entières, la fin de vos spectacles, de vos fêtes, de vos jeux, qu'ils ont appris les mauvais propos, les querelles, l'ivrognerie, le libertinage.

Vous, père de famille, tandis que vous tenez votre fils encore enfant assujetti à un travail suivi, vous lui offrez en même temps le spectacle de votre éternel désœuvrement, de votre vie entièrement livrée au plaisir, de divertissements qui ne cessent que pour être aussitôt remplacés par d'autres. Quelle autre idée cette conduite dont vous le rendez témoin peut-elle lui inspirer que celle de vous imiter un jour? Quel autre désir lui fait-elle concevoir que celui d'arriver à l'âge où, libre du joug des maîtres qui le gênent, débarrassé des études qui l'importunent, il pourra comme vous s'abandonner avec toute l'immodération de son âge aux fausses erreurs et aux plaisirs?

Et viendra cet âge si désiré! hélas, et nos mœurs, que dédaignaient chaque jour nos malheureux usages, l'auraient encore avancé parmi nous, dans les derniers temps, ce moment si dangereux où, sortis des études auxquelles on astreignait leur enfance, les jeunes gens commencent à se produire dans le monde. Tels qu'un ressort qui se lâche avec d'autant plus de violence qu'il avait été plus comprimé, ou tel qu'un coursier qui, ayant brisé son frein, s'élance, renversant tout ce qui s'oppose à son emportement; telle leur liberté, toujours contenue, s'échappe enfin de ses entraves, s'abandonne à l'impétuosité de son essor, et

ne connaît plus ni menace ni obstacle. Vous l'avez tous vu, mes frères, quelle était la vie de cette jeunesse si prématurément répandue dans nos sociétés ; elle semblait n'avoir plus d'autres devoirs que de se dédommager par un désœuvrement continuel de l'application à laquelle on avait assujetti ses premières années. Le matin, des courses de toilette en toilette ; le soir, des assemblées et des spectacles ; la nuit, des jeux où la perte de leur fortune était le moindre danger. Voilà, vous le savez, tout le cercle de la vie de nos jeunes gens ; et s'il faut y ajouter quelque chose, ce n'est que d'autres débordements plus coupables encore.

Et c'est par là, c'est par cette vie continuellement dissipée qu'ils se préparent aux emplois qu'ils doivent remplir un jour ; c'est dans cette profonde fainéantise, toute chargée de l'ignorance qu'ils avaient amassée, qu'ils passeront les uns dans le sanctuaire pour instruire les fidèles, les autres sur les tribunaux pour juger les peuples, d'autres encore dans le barreau pour interpréter les lois, ceux-ci dans les places élevées pour administrer les provinces et les états, ceux-là dans les camps pour conduire et diriger les légions. O malheureuse patrie, voilà donc vos ressources ! voilà tout ce qui vous reste pour réparer vos pertes !

Nous vous entendons continuellement déplorer, et avec trop juste raison, la dégénération de l'esprit humain ; on se plaint que la nature n'enfante plus ces talents supérieurs, ces esprits profonds, ces génies vastes qui ont honoré les générations précédentes. Dans les temps où ce secours serait le plus nécessaire, on les cherche et on ne les trouve pas. Ce siècle est borné, dit-on. Et peut-il ne pas l'être, quand la source des lumières, des connaissances de toute espèce, des capacités, est bornée et presque tarie ? N'accusons pas la nature de nos propres torts. La nature aura beau enfanter des génies, si, dans la frivolité à laquelle ils se livrent, leurs premières années, ils perdent l'u age de la réflexion ; s'ils n'y contractent une habitude de légèreté qui les suivra toute leur vie. Le sol le plus fertile ne produit que par la culture ; le glaive le plus tranchant, s'il reste toujours dans le fourreau, se charge de rouille.

A dieu ne plaise, chrétiens, que le ministère qu'on m'a confié pour combattre les vices, dégénère dans ma bouche en une censure de personnes ! Loin de moi l'idée de présenter à votre critique aucun objet de personnalité. Mais rappelez vous-mêmes à votre mémoire les hommes que vous avez été à même de connaître. Combien d'entre eux, fertiles par leurs talents naturels et par les qualités de leur esprit, pour s'élever à la considération physique et rendre à leur patrie d'utiles services, ont dû à la dissipation de leur jeunesse l'obscurité et la nullité de toute leur vie ! Combien d'autres, transportés du sein de leur désœuvrement dans des emplois importants, y ont donné le spectacle scandaleux de la légèreté et de l'incapacité à laquelle ils s'étaient condamnés eux-mêmes !

Dans les premiers jours de notre funeste révolution, combien ne vîmes-nous pas de jeunes gens d'esprit adopter et répandre les criminelles maximes qui ont mis notre patrie au dernier degré du malheur. Mon intention n'est point de réveiller contre eux une indignation qui doit être maintenant éteinte. Oublions sincèrement les erreurs de tous ceux qui ont eu le bonheur de les reconnaître, de tous ceux que les désastres publics, que le malheur de leur famille et le spectacle des atrocités ont éclairés et ramenés aux vrais principes. Mais qu'eux-mêmes se rappellent leurs égarements, qu'ils en recherchent la cause, ils la trouveront dans leur malheureuse oisiveté, qui les livra, vides de connaissances et dépourvus de lumières, aux systèmes séducteurs. Des maximes spécieuses et adroitement présentées de liberté, d'ordre, de bien public, de réforme, abusèrent facilement leurs esprits ardents et irréfléchis. Comment auraient pu en découvrir les vices, en démêler les dangers, ces êtres superficiels, à qui toute méditation était étrangère, toute étude fastidieuse, toute application pénible ? Ils saisirent les grands intérêts de l'état avec le même emportement et les traitèrent avec la même légèreté que leurs plaisirs, apportant pour toute préparation aux importantes affaires qu'ils se mêlaient de décider, la présomption de l'ignorance et la suffisance de l'incapacité.

O jeunes gens, jeunes gens, espoir de notre patrie, ressource des générations à venir, écoutez avec indulgence une voix qu'anime le plus tendre intérêt pour votre bonheur, et à qui l'âge et quelque expérience donnent des droits à votre croyance. Contemplez l'avenir que vous prépare votre continuel désœuvrement ! Envisagez l'alternative où vous vous mettez d'être à perpétuité rejetés de tous les emplois, dont il vous aura fait déclarer indignes, ou, ce qui serait plus douloureux encore, de les obtenir, mais pour vous y avilir, et pour y traîner dans la honte des jours dévoués au mépris universel. Vous êtes maintenant dans l'âge favorable où l'étude, plus nécessaire, est en même temps plus facile. Votre esprit, jeune encore, peut facilement se plier à l'usage si précieux de l'application.

Malheureux ! vous pourriez aujourd'hui vous y livrer sans peine, et vous ne le voulez pas. Plus malheureux encore un jour, vous le désirerez ardemment, et vous ne le pourrez plus. La dissipation sera devenue pour vous un besoin, toute application une fatigue insupportable. A votre goût pour la frivolité se sera jointe une habitude insurmontable, et vous ferez d'inutiles efforts pour assujettir votre esprit à une contention dont vous l'aurez rendu incapable. Ne vous abusez pas du

vain espoir de trouver dans la maturité de l'âge une solidité d'idées que vous n'aurez pas acquise dans votre jeunesse. Cherchez où il vous plaira, où trouverez-vous une vie appliquée et laborieuse à la suite d'une jeunesse dissipée?

Tournez maintenant vos regards d'un autre côté; considérez quelle supériorité a dû nécessairement acquérir celui qui, depuis les jours de son enfance jusqu'à la maturité de l'âge, cultiva dans une application assidue les heureux talents que lui avait donnés la nature; qui, dans une jeunesse brillante, placé au centre des divertissements bruyants et des fêtes, sut se préserver de l'illusion des plaisirs qui le recherchaient, et s'en faire dans ses utiles occupations de plus pures et de plus solides; qui, triomphant de la séduction des exemples qui l'environnaient, se rendit lui-même, dans un âge tendre, le modèle de tous les âges. Dans quelque rang que le ciel le place, il en soutiendra la splendeur avec dignité; au faîte de l'élévation il se montrera toujours supérieur à ses hautes destinées. S'il plaît à la Providence d'éprouver son âme par l'adversité, elle la trouvera préparée à en soutenir le choc, puisant en elle-même ses ressources sans avoir besoin de distractions étrangères. Quand, pour le bonheur de l'humanité, Dieu le rendra au rang et aux fonctions pour lesquels il l'avait fait naître, alors se développera dans toute son étendue son génie fortifié par ses longs travaux, agrandi de ses vastes connaissances, et il répandra avec profusion sur la terre qui le possédera les trésors de lumière et de sagesse, de justice, de bienfaisance qu'il amassa dans le silence de ses études et dans le recueillement de ses méditations.

Je demande à tous les hommes livrés à l'oisiveté quel est donc leur objet? ils imaginent se procurer le bonheur qu'ils attachent à la tranquillité, au repos, au calme. Les malheureux! ils s'abusent. La tranquillité n'est pas l'inertie, le repos n'est pas le désœuvrement, le calme n'est pas l'apathie. Ils cherchent le bonheur dans l'oisiveté; un malheur les y attend, que leur inexpérience n'a pas prévu; l'ennui va les y saisir, et devenir le tourment de toute leur vie. Tandis que le juste, dont tous les moments sont remplis d'utiles occupations, n'est jamais plus heureux qu'avec lui-même, l'homme oisif ne peut soutenir le vide de la solitude. Vous le voyez, sans cesse agité, promener de tous côtés son inutilité, et souvent rendre son existence aussi à charge aux autres qu'elle l'est à lui-même. Vains efforts pour fuir l'ennui, qui s'est attaché à sa personne, et qui l'obsèdera toujours. L'ennui l'attend au sortir de ses jeux, de ses fêtes, de ses spectacles où il avait espéré s'en délivrer. Un temps viendra, peut-être n'est-il pas éloigné, où il le poursuivra jusqu'au sein de ses plaisirs. Leur jouissance a un terme, et moins elle est modérée, plus ce terme est prochain; leur continuité dégoûte, leur variété lasse, et à force de s'y livrer, on finit par en contracter le besoin et par en perdre le goût, et de degrés en degrés, on tombe dans l'affreux état de ne pouvoir plus ni s'en passer ni en jouir. Providence de mon Dieu! je reconnais à ce trait tout à la fois et votre justice suprême et votre infinie miséricorde. Vous avez voulu que l'homme oisif trouvât dans son désœuvrement même un châtiment, mais un châtiment paternel qui, en punissant sa faute, l'invitât encore à la réparer. Ainsi, et dans les mêmes vues, vous avez placé dans la conscience de l'homme coupable la première peine de son péché; l'ennui est le remords de l'oisiveté.

Pour excuser votre fainéantise, vous prétendez que vous ne savez pas à quoi employer votre temps. Vous ne le savez pas? Ah! veuillez l'employer, et vous le saurez aussitôt. Ce ne sont pas les objets d'occupation qui vous manquent, vous en êtes environnés, pressés de toutes parts. C'est votre volonté qui s'y refuse, qui les repousse. Avez-vous un état? commencez par en remplir les obligations. N'en avez-vous pas encore, ou vous a-t-il été enlevé? préparez-vous, par d'utiles études, à en avoir un jour. Rendez-vous capables des fonctions que vous aurez à exercer. Oubliez-vous que vous êtes chrétiens, que vous avez des vœux à adresser au ciel, des grâces à demander, des actions de grâces à rendre, la loi divine à méditer, une âme à nourrir de lectures pieuses, des péchés à reconnaître, à déplorer, à réparer? Ces devoirs sont-ils acquittés? Allez, les pauvres vous attendent, les malheureux vous désirent, les hôpitaux vous sont ouverts, les œuvres de miséricorde de tout genre vous appellent et vous sollicitent; la société, la religion, la charité vous présentent une immensité d'occupations: et c'est au milieu de tant de bien à faire que vous ne savez à quoi vous occuper!

Considérez ce juste, dont tous les moments sont remplis; ils ne suffisent pas encore à ses bonnes œuvres. Le temps passe trop rapidement pour l'homme occupé; il s'écoule trop lentement au gré du paresseux; l'un regrette de n'en avoir pas assez, l'autre se plaint d'en avoir toujours trop. Jetez les yeux sur ce qui se passe parmi vous. Voyez le sexe le plus faible vous donner le noble exemple d'une continuelle occupation; de jeunes personnes mépriser les agréments de leur âge, se refuser aux plaisirs qui les appellent, exposer la délicatesse de leur santé, devancer le jour par leur travail, le prolonger dans l'épaisseur des nuits, et faire de leurs privations, de leurs peines, de leurs fatigues, la ressource de leurs malheureux parents. Et à côté de ces respectables modèles de dévouement et de piété filiale, quels spectacles douloureux de dissipation, de frivolité, d'insouciance? *Fils de l'homme, percez ces murs qui les séparent; contemplez les désordres qui se passent de l'autre côté:* « *Fili hominis, fode parietem, vide abomi-*

nationes pessimas.» (*Ezech.*, VIII, 8.) Je vois une table de jeu entourée d'hommes violemment agités, dont les regards sombres, la physionomie inquiète expriment tout à la fois et la terreur de se voir dépouillés de leurs dernières ressources, et la barbare avidité d'arracher à leurs concitoyens les restes de leur subsistance. Passez encore plus loin, percez cet autre mur, considérez de nouveaux excès : *Fode parietem, vide abominationes pessimas.* Ce sont des danses, des fêtes, des spectacles, qui seraient coupables, même dans les temps de la plus brillante prospérité. Et c'est au milieu de leurs compatriotes, réduits au dernier degré de l'indigence, qu'ils insultent à leur misère par le double scandale du luxe et des plaisirs ; et c'est sous le bras de la justice divine qui les châtie, qu'ils provoquent encore sa colère par les mêmes excès qui l'ont attirée !

Chrétiens qui gémissez de ces désordres, et je le dis aussi à vous qui les partagez, ils sont les effets de l'oisiveté. Livrez-vous à des occupations honnêtes, et vous n'éprouverez plus le funeste besoin de divertissements coupables, et, rendus à la vertu par le travail, vous redeviendrez chéris de vos concitoyens, qui vous blâment aujourd'hui, et récompensés par la religion, qui maintenant vous condamne. Ainsi soit-il.

VI.

SERMON SUR LE PARDON DES INJURES.

Posuit in nobis verbum reconciliationis. Pro Christo ergo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos. (II *Cor.*, V, 19, 20.)

Dieu a placé dans nous ces paroles de réconciliation. Nous sommes donc les ambassadeurs de Jésus-Christ, comme si Dieu lui-même vous exhortait par notre bouche.

Tel est, mes frères, permettez-moi cette expression bien douce à mon cœur, mes chers enfants en Jésus-Christ, le premier, le principal ministère que je suis chargé d'exercer parmi vous. En renversant tous les obstacles que les efforts réunis de l'impiété et du schisme avaient élevés pour me tenir éloigné de vous, en me ramenant dans vos murs, la Providence a intention que j'y rapporte l'union et la concorde, que tant de malheureux événements en ont bannies. Dans cette séparation si longue, si pénible, accompagnée de tant de privations, d'inquiétudes et de chagrins, le sentiment le plus douloureux à mon cœur était d'apprendre les maux cruels auxquels vous étiez en proie, et surtout de prévoir les funestes divisions, les longues inimitiés, que des malheurs aussi durement infligés, aussi vivement sentis, doivent faire pénétrer parmi vous. Je me rappellerai toute ma vie avec attendrissement le temps heureux où j'arrivai pour la première fois au milieu de vous. Quelle heureuse concorde vous unissait alors ! Un même esprit animait tous les citoyens, un peuple nombreux semblait n'être qu'un seul homme. Votre ville, distinguée entre toutes les autres, retraçait l'image de cet âge fortuné où la religion, dans la première ferveur, donnait à la multitude des fidèles un même cœur et une même âme. Si, depuis, quelques semences de division avaient paru prêtes à développer leurs germes funestes étouffés presque aussitôt par votre bon esprit, elles avaient paru ne se montrer un moment que pour vous faire sentir plus vivement le bonheur de votre union. Peut-être même puis-je avoir la douce consolation de me flatter que le souffle de cette voix, toute faible qu'elle est, contribua à dissiper les légers nuages qui menaçaient d'obscurcir votre horizon. Jours heureux qu'embellissait le concours de tous les sentiments ! Temps fortunés où, pour réunir toutes les volontés en une seule, il suffisait de leur montrer l'objet du bien public ! Hélas ! ils ne restent plus que dans votre mémoire, et encore sont-ils presque effacés par des souvenirs plus récents et plus amers. Des privations sensibles, des injures violentes, des calomnies atroces, des injures profondes, de longues souffrances, des pertes douloureuses ont déchiré vos cœurs ; et dans ce moment même ils se soulèvent encore, à la seule idée que je leur rappelle tout ce qu'ils ont été forcés de souffrir. Le voilà, mes chers frères, ce qu'au nom du Dieu de la miséricorde, il vient vous demander, vous ordonner d'oublier. Triste situation d'un ministre chargé de publier le pardon des offenses, et surtout d'offenses aussi multipliées et si graves ! Jonas tremble d'aller annoncer les vérités célestes à une ville plongée dans le luxe et dans les délices. Il fuit devant la face du Seigneur pour se dispenser de ce pénible ministère. Dieu ne l'avait pas cependant envoyé vers une ville livrée à la passion bien plus terrible de la vengeance, et comment dissimulerais-je toutes les difficultés de la mission dont je suis chargé ? Si mon cœur pouvait être un seul moment insensible à vos douleurs, croyez-vous qu'il puisse facilement oublier les siennes propres ? Oui, cet amour que je viens vous demander pour ceux qui vous ont offensés, est l'acte le plus pénible de notre religion. Cette fois, je le sens, en vous y exhortant, je sens le besoin de m'y exciter moi-même. Tout est ici commun entre nous. Si nous avons éprouvé les mêmes injures, les mêmes devoirs nous sont imposés. J'en ai même de plus graves que vous, puisque je dois l'exhortation et l'exemple. Puisse votre grâce, ô mon Dieu, me pénétrer assez vivement de mes obligations, pour que j'aie la force de pénétrer ces fidèles auditeurs. Vous nous chargez de planter et d'arroser, mais vous vous réservez de donner l'accroissement. (I *Cor.*, III, 6.) Notre voix ne frappe que les oreilles, vous seul pouvez toucher les cœurs. Esprit saint, Esprit de charité, daignez descendre sur le pasteur et sur le troupeau, inspirez-leur ce que vous leur commandez, étouffez leurs répugnances. Réprimez ces mouvements qu'une nature longtemps irritée élève encore dans leurs âmes ; calmez ces flots qui se soulè-

vent sans cesse, et rendez à cette ville, qui s'en est rendue si digne par l'attachement que, dans ses malheurs, elle a montré pour votre sainte religion, le calme et la tranquillité dont vous l'aviez fait jouir si longtemps. *Ave, Maria.*

De tous les devoirs du christianisme, il n'y en a pas de moins connus et de moins pratiqués que ceux du pardon des offenses. Comme c'est celui dont l'observation coûte le plus au cœur, c'est celui sur lequel le cœur se fait le plus d'illusion. Les unes portent sur le précepte en lui-même, les autres sur ses conséquences. Ici on s'efforce de secouer le joug, là on travaille à l'alléger; tantôt on l'anéantit par de vaines raisons, tantôt on le réduit à rien par de vaines modifications. Je vais combattre ce double genre d'erreur, et vous montrer d'abord la certitude du précepte, ensuite l'étendue du précepte. Nous devons pardonner, ce sera le sujet de la première partie. Comment devons-nous pardonner? Ce sera l'objet de la seconde.

PREMIÈRE PARTIE.

Pour connaître, comme il convient, l'obligation où nous sommes de pardonner les offenses, considérons et les intentions de la Providence, et ses dispositions : nous verrons dans les unes qu'il n'y a pas de précepte plus sage; les autres nous montreront qu'il n'y a pas de précepte plus positif. Avantages de ce commandement, existence de ce commandement, ce sont deux considérations qu'il est de la plus grande importance d'approfondir.

Un préjugé trop accrédité fait regarder la loi du pardon comme un bienfait envers les méchants, comme un bouclier qui leur est donné pour leur défense, comme une arme qui leur est fournie contre les justes, en un mot comme une autorisation, un encouragement à tous leurs excès. De cette dangereuse opinion vient en grande partie la difficulté qu'éprouve le ministère évangélique. Non, mes frères, ce n'est là ni le but ni l'effet de la loi sainte que nous vous prêchons. Ce n'est pas pour exciter au crime, c'est pour en détourner; ce n'est pas pour nuire aux hommes vertueux, c'est pour les servir; ce n'est pas pour favoriser l'injustice, c'est pour la prévenir et l'extirper, que notre souverain législateur nous impose la loi de pardonner. Plein de bonté dans ce qu'il ordonne, plein de justice dans ce qu'il défend, son précepte ne pouvait être même pour le cours de cette vie ni plus utile ni plus équitable.

N'imaginons pas, mes chers frères, que je vienne dans cette chaire vous haranguer pour l'utilité personnelle de ceux dont vous et moi avons reçu d'aussi réelles offenses. Quelque sacré que doive m'être leur intérêt, le vôtre m'est plus précieux et plus cher. Ce n'est pas pour eux que je viens vous parler, c'est pour vous-mêmes. C'est votre bien qui me presse, c'est votre intérêt qui m'anime, c'est votre propre cause que je viens plaider devant vous.

Vous avez été offensés : vous prétendez vous venger; mais cette vengeance que votre cœur médite, en supposant même que vous puissiez l'exécuter, réparera-t-elle le mal qui vous a été fait? vous rendra-t-elle ce que vous avez perdu? Le bien dont vous fûtes dépouillés vous sera-t-il restitué? Votre réputation compromise vous sera-t-elle rétablie? Votre santé altérée en deviendra-t-elle plus florissante? Ces parents, ces amis que vous pleurez, seront-ils rendus à la vie? Non, votre vengeance ne vous apportera aucun bien réel, et cependant vous resterez en proie à la passion tout à la fois la plus inutile et la plus tourmentante. La haine qui vous agite est un sentiment bien plus douloureux pour celui qui l'éprouve que pour celui qui en est l'objet, qui souvent ou l'ignore, ou la méprise; elle ne nuit en rien à vos ennemis, peut-être elle est pour eux une jouissance; mais c'est à vous que cela est nuisible, c'est vous qu'elle rejette, qu'elle inquiète, qu'elle trouble. C'est un tourment que vous portez partout, une envie attachée à vos pas, un poison qui vous mine, un feu qui vous dévore. Si, pour punir vos péchés, Dieu vous infligeait les maux que cause la haine, vous vous trouveriez cruellement châtiés. La loi qui vous l'interdit vous prive d'un moyen de réparation inutile, et vous délivre d'un tourment assuré. En arrachant de votre cœur le ver qui s'y est attaché, et qui le ronge, cette loi salutaire vous fait éprouver une peine passagère. Mais songez à la douceur que vous fera éprouver la destruction de cet ennemi intérieur, bien plus funeste pour vous que tous ceux dont vous vous plaignez.

Mais l'idée de cette félicité ne vous touche pas. Vos pensées de vengeances vous flattent davantage. Vous vous figurez que leur exécution vous procurera une grande satisfaction. Eh bien! consentons à vos désirs. Supposons pour un moment que la loi du pardon n'existe pas dans notre religion, et que le législateur a donné un libre cours aux vengeances. Que l'on m'apporte une plume trempée dans le sang. Effaçons de nos livres saints tous les préceptes de clémence et de miséricorde. Plus de pardon des injures, plus de prières pour nos persécuteurs, plus de bienfaits à ceux qui nous nuisent. Et vous, ministres, jusqu'ici d'une loi de conciliation, de paix, de charité, allez de tous côtés prêcher un nouvel évangile, qui, délivrant les haines de tout frein, les laisse s'exercer avec impunité. Vindicatifs, êtes vous satisfaits? Votre cœur goûte-t-il la liberté qui lui est rendue? savoure-t-il le plaisir si ardemment désiré de pouvoir enfin assouvir sa colère dans le sang humain?

Arrêtez un moment : et, prêts à porter vos terribles coups, suspendez-les seulement le temps nécessaire pour en contempler les suites. Vous n'imaginez pas sans

doute acquérir exclusivement le droit affreux de la vengeance; vous ne vous figurez pas qu'interdite à tous les autres, elle ne sera permise qu'à vous. Ainsi la loi qui vous en laisse la liberté autorise celle qu'on tirera de vous. En l'exerçant vous la provoquez. Le mal que vous faites, vous l'attirerez sur vous-mêmes. Parviendrez-vous à immoler celui qui vous offensa? Mais projetez-vous de détruire avec lui tout ce qui lui appartient? Ses enfants, ses parents, ses amis lui survivront intéressés à le venger, acharnés à vous perdre. Vous croyez vous être défaits de votre ennemi, vous n'avez fait que le multiplier. Vous n'en aviez qu'un, vous vous en êtes entourés. Il a pullulé de son sang une multitude de vengeurs qui, si vous parvenez à les éteindre, seront encore remplacés par d'autres plus nombreux encore. Pour une satisfaction passagère, vous avez rempli tout le cours de votre vie de dangers et de terreurs. Plus de repos désormais sur la terre pour quiconque a fait ou reçu une offense! que dis-je : pour quiconque a des relations avec celui qui en a fait ou reçu. Guerre, guerre universelle de ville à ville, de famille à famille, de parents à parents. Armez tous vos mains; préparez vos embûches. Mais voyez les mêmes armes dans les mains ennemies, les mêmes piéges placés autour de vous. En frappant l'objet de vos haines, songez à parer les coups qu'ils vous ont portés de tous côtés. Des ennemis ouverts et ardents, des ennemis cachés plus dangereux encore, des violences et des perfidies, voilà ce qui compose la société dont la vengeance mutuelle sera devenue le droit public, l'affreuse société où vous avez le désir insensé de vous placer.

Ah! bénissez, au contraire, bénissez à tous les moments de votre vie la loi tutélaire qui vous défend de vous venger. Si vous en sentez le poids, reconnaissez-en le bienfait. Elle fut portée pour votre avantage autant que pour celui de votre ennemi. En vous réprimant, elle vous protége. En arrêtant vos coups, elle détourne ceux dont vous seriez l'objet. En vous privant du triste plaisir d'une haine, elle vous délivre de toutes celles auxquelles vous pourriez être en butte.

Changeons maintenant d'hypothèse : supposons pour un moment, hélas! mes chers frères, et pourquoi faut-il que ce soit une simple supposition? supposons le précepte du Seigneur religieusement pratiqué; j'entends cette voix tonnante qui d'un mot calme tous les flots agités, commander avec le même empire aux passions et les apaiser avec la même facilité. Je vois tous vos concitoyens, offenseurs et offensés, se précipiter dans les bras les uns des autres, se demander, s'accorder réciproquement le pardon de toutes les injures, en offrir, en promettre mutuellement la réparation et l'oubli, se jurer avec une franche cordialité tous les sentiments, tous les offices d'une charité universelle. Quelle carrière de félicité s'ouvre devant vous! Quelle vie heureuse et tranquille va succéder à la vie triste et agitée dont vous sortez! Avec quelles délices vous goûterez les douceurs du calme, à la suite d'aussi furieuses tempêtes! Quel prix aura pour vous une paix achetée par de si longs et si violents combats! Une seule victoire pour vous-mêmes, et cette paix si utile, si glorieuse vous est acquise et va commencer à embellir le reste de vos jours.

Ce n'est pas ainsi que raisonne la malheureuse passion de la haine. Avoir reçu une offense, et ne pas pouvoir la rendre, où donc est l'équité? La loi qui défend de se faire justice est-elle juste? Oui, mes frères, elle est aussi équitable qu'elle est utile. Il suffit même qu'elle soit utile à la société, pour qu'elle soit équitable. N'est-il pas de toute justice de soumettre chaque individu au précepte conservateur de son espèce? Vous confondez deux choses essentiellement opposées, la justice et la violence. Vous vous abusez par de vains mots d'équité, de droit, de délit, de coupable, de réparation, de punition. Je vous comprendrai lorsque vous parlerez de juges légitimes, de tribunaux réguliers. Mais ce sont des mots vides de sens, lorsque vous les appliquez à vos vengeances particulières. Quelle loi vous a revêtus de l'autorité sur votre frère? Quel droit a pu vous rendre le juge de votre propre cause? D'où vous vient cette puissance de vous ériger à vous-mêmes un tribunal dont vous êtes à la fois l'accusateur et le juge? Combien serait injuste, combien serait atroce la loi qui remettrait à chaque particulier le jugement de son injure! Quel affreux tribunal que celui où il serait au pouvoir de l'offensé de vérifier la réalité de l'offense, d'en mesurer l'étendue, d'en déterminer la réparation! Quelle équité pourrait-il y avoir dans des arrêts? Quelles proportions dans les punitions qui n'auront d'autres règles que la haine? Aman se voit outragé parce que Mardochée lui a refusé ses adorations. Pour punir cette insulte imaginaire, il faudra qu'une nation entière soit exterminée.

Mais ces tribunaux se taisent, et vous croyez que leur silence autorise vos ressentiments. Où expire la vindicte publique, là vous vous imaginez que peut commencer votre vengeance particulière. Et moi je vous dis que l'indulgence dont use l'autorité est un titre de plus pour exiger la vôtre. Si, à raison des malheurs de notre temps, la justice, se couvrant de son bandeau, a jugé nécessaire de déposer son glaive, elle n'en défère que plus fièrement à la vengeance de ses armes. Quoi! tandis qu'à la suite de longues dissensions, de troubles violents, la puissance publique, épouvantée des suites qu'entraînerait sa sévérité, croit devoir l'arrêter, vous courez audacieusement les provoquer. La société, à peine remise, redoute de nouvelles émotions, et votre imprudence va les lui redonner. Vous voyez la patrie, épuisée du sang qu'elle a perdu, essuyer ses plaies et chercher à les fermer,

et votre rage va les déchirer, et tarir dans ses veines le peu de sang qui lui est resté.

Ces liens précieux de justice, qui enchaînent les vengeances privées, sont ceux qui forment, qui maintiennent, qui consolident l'union de la société. En transportant dans vous-mêmes le droit de punir, vous substituez votre personne à la société entière, votre volonté à la loi, votre passion aux tribunaux, vos fureurs à leurs impassibles arrêts. Vous bouleversez, vous anéantissez tout ce qui existe de justice entre les hommes.

Et la justice de Dieu, croyez-vous la faire, mes chers frères? Tâchez de vous rendre spectateurs indifférents de vos discussions, de vos haines, de vos transports, de vos crimes. Je vous ai parlé jusqu'ici uniquement des maux de l'ordre temporel que votre vengeance fera retomber sur vos têtes. Elevons-nous maintenant au-dessus des intérêts de la terre. Me voici reporté à la hauteur de mon ministère. Et n'est-ce pas à des chrétiens que je parle? Oui, mes frères, je me flatte que je vous retrouve tels que je vous ai laissés, et que votre religion est aussi pure, aussi entière que je l'ai connue.

Or, quelque liberté qu'on se donne de violer l'observation des commandements de cette religion sainte, on ne porte pas l'audace jusqu'à en contester l'obligation; même en les transgressant on les respecte, et on se contente de les enfreindre sans oser les contredire. Mais la passion de la haine, plus hardie que toutes les autres, attaque jusque dans son principe la loi qui la réprime, et, non contente de l'être par ses œuvres, elle prétend encore l'anéantir par ses sophismes. Dès le temps de Jésus-Christ, une tradition qui se présentait accréditée par des suffrages anciens, et autorisée par une coutume immémoriale, en recommandant l'amour du prochain, permettait la haine des ennemis : *Audistis quia dictum est. Diliges proximum tuum et odio habebis inimicum tuum.* (*Matth.*, V, 43.) Triste conformité avec ce que nous voyons tous les jours dans le monde! Qui de nous ne l'a pas entendu répéter : *Audistis quia dictum est?* Et sans parler de ces longues inimitiés dont nous fûmes autrefois témoins, de ces haines qui se sont perpétuées entre des familles entières, affreux héritages que des pères transmettaient à leurs enfants, au milieu de nos derniers malheurs, quel était le sentiment le plus universellement répandu, le plus généralement approuvé? Etait-ce la résignation à la volonté divine, l'offrande de nos privations et de nos douleurs? Le temps que nous désirions avec ardeur, que nous attendions avec impatience, était celui où nos tribulations passagères devaient opérer en nous un poids immense de gloire. O mon Dieu! nous devons l'avouer devant votre sanctuaire, nous soupirions après le retour de l'ordre, moins encore pour voir finir nos maux que dans l'espérance d'acquérir le droit ou le pouvoir de nous en venger : *Audistis quia dictum est.* A ce désordre diamétralement contraire à toute religion, Jésus-Christ oppose son autorité souveraine : *Mais moi, je vous le dis, aimez vos ennemis : « Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros. »* (*Ibid.*, 36.) Il n'allègue pas les préceptes positifs dont parle Moïse dans le *Lévitique;* il ne va pas rechercher les exemples célèbres de Joseph, de Moïse, de David. Mes fils, écoutez, c'est Dieu qui, de sa propre bouche, vous donne sa loi suprême : *Ego dico vobis.* Quand le précepte divin a retenti, il n'y a plus à discuter, il faut obéir : *Divino imperante præcepto, obediendum est, non discutiendum.*

Laban, irrité de la fuite clandestine de Jacob, qui déconcerte tous ses artifices et emporte toutes ses espérances, le poursuit, ne respirant que fureur et que vengeance. Mais Dieu lui apparaît et lui dit : Prends garde de prononcer contre lui un mot offensant. Il a encore apparu, ce Dieu de nos pères; il nous a répété à tous cette défense : *Deus patris vestri dixit : Cave.* (*Gen.*, XXXI, 29.) Prends garde à ce sentiment que tu couves dans le fond de ton cœur : *Cave;* prends garde à cette parole outrageante qui est prête à t'échapper : *Cave;* prends garde à cette vengeance que ta main se prépare à exécuter : *Cave;* prends garde qu'entre toi et ton ennemi j'ai élevé ma loi comme une barrière qu'il faut que tu renverses pour parvenir jusqu'à lui : *Cave.*

Ce devoir vous semble rigoureux, vous en trouvez l'observation pénible : il a compati à votre peine. Connaissant toute la difficulté du sacrifice, à son commandement il a voulu joindre son exemple. En nous dictant sa loi il a commencé par s'y soumettre, et pour alléger le joug qu'il nous imposait, il s'en est chargé le premier. Qui osera, dit saint Augustin, méconnaître la loi qui soutient l'exemple du législateur? *Quis non audiet præceptum, quod præceptoris roboravit exemplum?* C'est l'amour des ennemis qui a tiré le Fils de Dieu de ses splendeurs éternelles, qui l'a revêtu d'un corps mortel, et qui a exécuté ce prodige d'amour que notre esprit n'eût jamais osé imaginer, qu'il ne peut pas même comprendre. C'est l'amour des ennemis qui, dans tout le cours de la vie mortelle, n'a cessé de répandre ses bienfaits sur un peuple qui ne cessait de l'accabler de persécutions, de calomnies et d'outrages; c'est l'amour des ennemis qui l'a cloué sur la croix, et qui, le suivant jusqu'à la mort, a fait encore de son dernier soupir un élan de charité qui implorait le pardon de ses bourreaux.

C'est ainsi que Jésus-Christ s'est montré le Fils du Très-Haut; c'est ainsi qu'à sa suite vous pourrez le devenir : *Diligite inimicos vestros, et eritis filii Altissimi.* (*Luc.*, VI, 35.) Je parais au milieu de vous, mes frères, envoyé par lui pour vous proposer de partager avec lui cette glorieuse qualité, pour vous solliciter, pour vous conjurer en

son nom de vous élever auprès de lui à cette haute dignité, et de vous associer aux sublimes prérogatives qui y sont attachées; je vous en apporte le moyen, il est entre vos mains. Pardonnez, comme il a pardonné. Aimez vos persécuteurs comme il a aimé les siens, et vous deviendrez comme lui le fils du Très-Haut : *Diligite inimicos vestros et eritis filii Altissimi.*

Telle est la condition à laquelle Dieu attache sa sublime adoption, c'est que vous soyez pour vos frères ce qu'il a été pour vous. Pour connaître toute l'indulgence que vous leur devez, rappelez-vous ce dont vous avez eu besoin. Ce raisonnement, mes frères, n'est pas de moi, je le tiens de la propre bouche de Jésus-Christ. Vous connaissez la parabole de ce serviteur dénaturé qui, ayant reçu de son maître la remise de mille talents, exigeait avec une impitoyable dureté d'un de ses compagnons la médiocre dette de cent deniers.

Vindicatifs, ce n'est pas pour vous une allégorie; c'est votre propre histoire. Descendez dans votre conscience, repassez dans votre esprit tout ce qu'il a fallu que Dieu vous pardonnât. Et quelle serait notre confusion à tous tant que nous sommes, si Celui qui connaît le fond de nos cœurs, en dévoilant ici le secret, exposait à tous les regards tout ce que sa clémence nous a remis dans le cours de notre vie. Il viendra, le jour de cette révélation universelle, et le souverain juge, irrité contre les vindicatifs, tournera contre eux les paroles foudroyantes de son Évangile : *Serviteur criminel, ne t'avais-je pas remis une dette immense?* « *Serve nequam, omne debitum dimisi tibi.* » (*Matth.*, XVIII. 32.) Et toi tu refuses de remettre le peu qui t'est dû! Objet de mes miséricordes, tu oses penser à des vengeances. *La pitié que tu as demandée avec tant d'ardeur, tu ne sauras l'avoir pour ton frère:* « *Nonne oportuit misereri conservi tui, sicut et ego tui misertus sum?* (*ibid.*, 33.)

Ne vous est-il pas arrivé quelquefois, dans le mouvement d'une sainte ferveur, vous retraçant le souvenir de tous les bienfaits divins, animé par le sentiment de la reconnaissance, mais embarrassé des moyens de la témoigner, sentant à la fois et le besoin et l'impuissance de l'exprimer dignement, de vous écrier avec David: *Que pourrai-je donc faire pour vous, ô mon Dieu, après tout ce que vous avez fait pour moi?* Par quels vœux, par quelle obéissance, par quels sacrifices pourrai-je reconnaître tous les biens dont vous m'avez comblé? « *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?* » (*Psal.* CXV, 12.)

N'allez pas chercher ailleurs ce que vous avez entre vos mains; le sacrifice de vos inimitiés est le plus agréable, parce qu'il est le plus grand que vous puissiez faire; ce n'est ni la nature qui y porte, elle y répugne; ni le monde, ses maximes y sont opposées. Aucun homme ne peut mériter un sacrifice aussi pénible, Dieu seul en est digne, Dieu seul peut en être le principe. Ce n'est plus l'ennemi qui m'a poursuivi de sa rage, que j'ai devant les yeux, c'est le Dieu qui n'a cessé de verser sur moi ses plus abondantes faveurs. C'est lui qui recevra le pardon que je vais accorder, ou sur qui tombera la vengeance que je médite. Son oracle est exprès: *Quandiu fecistis uni ex fratribus meis, mihi fecistis.* (*Matth.*, XXV, 60.)

Rappelez-vous ce que du fond de sa prison saint Paul écrivait à son disciple Philémon, pour l'engager à recevoir avec indulgence un esclave qui l'avait offensé. Jésus-Christ vous le répète sans cesse. Celui pour qui je vous implore, c'est mon fils, le fils de mes douleurs, le fils que j'ai engendré dans les souffrances : *Obsecro te pro filio meo, quem genui in vinculis.* Si quelques sentiments vous attachent à moi, si je suis pour vous un frère chéri, recevez-le comme moi-même : *Si me habes socium, suscipe illum sicut me.* Il vous a offensé, je le sais, il vous doit des réparations. Transportez sur moi sa dette, je me charge de l'acquitter, et de vous satisfaire avec abondance : *Si quid nocuit tibi, hoc mihi imputa.* Ne vous ai-je pas déjà dédommagé par une immensité de bienfaits? Ne vous devez-vous pas vous-même à moi tout entier. *Ut non dicam quod et te ipsum mihi debes.* J'ai cette confiance dans votre attachement et votre obéissance, que ce pardon que je vous demande avec tant d'instance, vous ne manquerez pas de l'accorder en vue de moi : *Confidens in obedientia tua scripsi tibi, sciens quoniam et super id quod dico facies.* (*Philem.*, 10, 17-19, 21.)

Nous avons eu besoin que Dieu nous pardonnât; mais ne l'avons-nous pas encore? Aurions-nous l'audacieuse présomption de nous croire purs à ses yeux? Et sans parler de l'incertitude où vivent les justes eux-mêmes, combien en est-il parmi nous qui ont la funeste assurance de l'inimitié de Dieu! Je ne vous dis donc plus seulement : Vous devez à Dieu, qui vous a remis vos offenses, de remettre à votre prochain les siennes. Je vous présente un intérêt plus pressant, c'est à vous-même que vous le devez. Vous avez été offensé, mais vous êtes offenseur. Un homme vous a outragé, mais vous avez outragé Dieu. Vous reprochez à votre frère des injures graves, mais votre conscience vous reproche des péchés énormes. Dieu remet votre sort entre vos propres mains; il veut recevoir de vous la règle de sa conduite envers vous. Votre jugement envers celui qui vous offensa va devenir son jugement sur vous. *Remettez et il vous sera remis:* « *Dimittite et dimittemini.* » *La mesure dont vous aurez usé sera celle dont on usera envers vous :* « *Eadem mensura qua mensi fueritis, remetietur vobis.* » (*Luc.*, VI, 37, 38.) O pacte plein de charité! O justice de mon Dieu, infiniment miséricordieuse et bienfaisante! quelle proportion peut-il y avoir entre ce qu'elle demande et ce qu'elle accorde! Comparez

injure à injure, offenseur à offenseur, pardon à pardon; que pouvez-vous alléguer que la justice de cet arrêt ne confonde aussitôt? l'injure fut trop grande, celles que j'ai reçues de toi le sont-elles moins? Mon ennemi a méconnu la distance qui est entre nous; celle qui me sépare de toi n'est-elle pas infinie? Je l'avais comblé de bienfaits; approchent-ils de ceux dont je t'avais accablé?

Ce pardon qu'après de longues années de larmes, de prières, d'austérités, de macérations, les saints pénitents que l'Eglise célèbre craignaient encore de ne pas obtenir, un seul acte va donc vous l'acquérir. Ce n'est pas, car nous vous devons, mes chers frères, sur les vérités saintes, une instruction exacte, ce n'est pas que le pardon des offenses ait par lui-même la force de remettre les péchés; vous êtes instruits que ce n'est qu'à la charité parfaite ou au sacrement de la pénitence que Dieu a attaché cette vertu; mais un acte aussi héroïque que l'amour des ennemis, ou émane de cette charité qui désarme par elle-même la justice divine, ou attire le sentiment de componction, qui, joint au sacrement, la fléchit. Ainsi, soit dans son principe, soit dans son effet, il opère la justification, il suppose le pardon accordé ou il l'obtient. Il faut être déjà l'ami de Dieu pour lui faire un tel sacrifice, ou en le lui offrant, on mérite de le devenir.

Vous avez regardé, vous regarderez encore la persécution que vous avez éprouvée comme le plus affreux malheur de votre vie. C'est la faiblesse de notre foi qui nous en fait porter ce jugement. Considérons en chrétiens ces spoliations, ces humiliations, ces souffrances dont la pensée nous afflige encore ou nous irrite. Tous ces maux, dont nous nous plaignons avec tant d'amertume, pouvons-nous douter qu'ils nous viennent de Dieu? Mais ce n'est pas sa colère, c'est sa miséricorde qui les a versés sur nous. C'étaient des châtiments de nos péchés, mais des châtiments paternels; c'étaient des invitations que nous adressait sa bonté; c'étaient des épreuves que nous ménageait sa sagesse. O vous qui avez eu le bonheur d'être ramenés par ces adversités salutaires au sentier de la justice, qui goûtez la satisfaction si douce d'être enfin réconciliés avec Dieu, peut-il y avoir encore place pour la haine dans des cœurs que doit maintenant remplir la charité? Voulez-vous y nourrir les ressentiments contre ceux à qui vous devez le plus grand, le plus précieux de tous les biens? Et vous, ô mes malheureux frères, dont le funeste état est l'objet de notre profonde douleur, vous que les biens dont il vous a depuis affligés n'ont eu la force de convertir, qui gémissez encore sous le fardeau de vos injustices, qui en sentez le poids accablant, vous avez entre les mains le moyen assuré d'en être délivrés. Déposez aux pieds de ce crucifix le courroux qui vous enflamme. Allez vous réconcilier avec celui qui fut l'objet de votre haine. Puis, revenant devant le sanctuaire où réside votre Dieu, armés de sa parole, réclamez-en avec une sainte confiance l'exécution. Faites, Seigneur, par votre miséricorde, ce que je viens de faire avec votre grâce. J'ai rempli le devoir que vous m'aviez imposé, remplissez la promesse que vous m'avez faite. Imitez mon exemple comme j'ai imité le vôtre, et pardonnez-moi d'après votre engagement comme j'ai pardonné.

Malheureux que vous êtes, vos souffrances pouvaient vous devenir si utiles! Mais cette source de grâces, votre haine va la dessécher. Tout sera perdu pour vous, et ce sera en vain que vous aurez tant souffert: *Tanta passi estis sine causa.* (*Galat.*, III, 4.) Oui, affligez-vous, vous en avez sujet: mais ce n'est pas des maux qu'on vous a faits, c'est de ceux que vous vous faites à vous-mêmes. Or, consentant à pardonner, vous mettez Dieu dans votre parti, comme vos offenseurs. Vous étiez à ses yeux un objet de complaisance, victime d'une persécution aussi injuste que cruelle, soufferte au moins en partie pour la cause sacrée de sa religion. Mais vous méditez contre eux des pensées de vengeance, et aussitôt voilà Dieu changé entièrement à votre égard. Vous l'avez fait passer dans le parti de vos ennemis. Ce sont eux que désormais il va protéger contre vos fureurs. La vengeance que vous projetez va tourner la sienne contre vous. Jugement sans miséricorde a été prononcé sur tous ceux qui ne font pas miséricorde: *Judicium sine misericordia ei qui non fecit misericordiam.* (*Jac.*, II, 13.) Nous la retrouverons cette terrible loi écrite en lettres de feu sur le tribunal où nous serons cités, et vers lequel nous avançons chaque jour. Nous y verrons notre arrêt éternel tracé d'avance et attiré sur nous, par nous-mêmes: *Judicium sine misericordia ei qui non fecit misericordiam.*

Nous lisons au livre des Juges (VIII, 18, 19) que Gédéon, ayant en sa puissance deux rois Madianites, leur demanda quels étaient les hommes qu'ils avaient égorgés sur le Thabor: *Ils vous ressemblaient*, répondirent-ils. Alors d'une voix foudroyante Gédéon leur dit: *Sachez que c'étaient mes frères. J'en jure par le Dieu vivant, si vous les aviez épargnés, je ne vous ferais pas mourir.* Le triomphateur de la mort, ce terrible juge des mortels, vous fera de même comparaître devant lui, et de cette voix qui brise les cèdres et fait trembler les abîmes, il vous interrogera: Quels étaient ceux sur qui vous avez exercé votre colère? *Quales fuerunt viri?* Tremblants, couverts de confusion, vous ne pourrez disconvenir qu'ils étaient faits à sa ressemblance, marqués du sceau de son baptême, couverts de son sang: *Similes tui.* Ils étaient mes frères, vous répondra-t-il alors, et vous ne pouviez l'ignorer. Ils étaient mes frères, que j'avais acquis par mes souffrances et adoptés sur ma croix: *Fratres mei erant.* J'en jure par moi-même et par la parole sainte que je vous avais donnée, si vous leur eussiez pardonné, je vous pardonnerais

de même : *Vivit Dominus, quia si servassetis eos non occiderem.* Mais vous avez maintenu vos inimitiés, je maintiendrai mes arrêts; vous avez déployé votre colère, je déploierai ma justice; vous avez exercé vos vengeances, vous allez éprouver la mienne; vous avez refusé d'imiter mon exemple, je vais me conformer aux vôtres : *Judicium sine misericordia ei qui non fecit misericordiam.*

Emportés par votre passion vous ne voyez que le but qu'elle se propose; vous ne découvrez pas celui où elle vous conduit. Vous imaginez vous satisfaire en perdant votre ennemi, et vous ne sentez pas que c'est vous-même que vous allez perdre. Vous ne pouvez le frapper de votre vengeance que vous ne vous brisiez vous-mêmes contre la vengeance divine. Votre fer ne peut l'atteindre, sans passer par vos entrailles. Peut-être même votre haine impuissante n'aura pas la force de leur nuire, mais son effet certain sera de vous faire à vous-mêmes le mal le plus funeste. Il est douteux que le coup que vous méditez parvienne jusqu'à lui; mais, ce qui est sûr, c'est qu'il vous fera une plaie mortelle. Et qui sait même si la vengeance divine, prévenant la vôtre, vous laissera le temps d'exécuter vos cruelles pensées? Vous le savez, à chaque moment elle peut tomber sur vous; demain, cette nuit, à cet instant même elle peut vous saisir au milieu de vos criminels projets.

Or, mes chers frères, une idée bien douloureuse vient frapper mon esprit; je crains de la manifester, mais je ne dois pas la dissimuler. Je tremble, je frémis qu'en ce moment où je vous parle, déjà le bras invisible de la justice divine ne soit étendu sur ce troupeau qui m'est si cher; que dans cet auditoire il n'ait déjà discerné quelque âme attachée profondément à ses haines, dont il veuille faire sa victime et sur qui il prépare le spectacle exemplaire de ses épouvantables vengeances. Il est un moyen de ne pas en être prévenu, mais il n'en est qu'un : c'est de le prévenir vous-mêmes; c'est d'attirer sur vous la miséricorde en la faisant; c'est de mériter que Dieu vous pardonne en pardonnant, et parce que vous le devez, et comme vous le devez.

SECONDE PARTIE.

La loi qui nous prescrit le pardon des injures n'est autre chose que la première loi, la loi principale, la loi fondamentale du christianisme, la loi que Jésus-Christ a appelée le grand commandement, la loi de la charité. La charité, la charité, voilà ce que nous devons à nos ennemis comme à tous les autres. Là se réduit, mais aussi jusque-là s'étend notre obligation envers eux, et vous le savez, la charité consiste non-seulement à aimer le prochain, mais à l'aimer comme nous-mêmes : *Diliges proximum tuum tanquam teipsum.* (*Matth.*, XIX, 19.) Une Providence infiniment équitable et bienfaisante a, dans des vues profondes, placé en nous-mêmes la mesure de nos devoirs envers nos frères, soit amis, soit ennemis. Elle nous a donné pour règle nos propres désirs. Ce que nous souhaitons pour nous nous est prescrit : *Omnia quæcunque vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis.* (*Matth.*, VII, 12.) Ce que nous craignons pour nous nous est interdit : *Quod ab alio oderis fieri tibi, vide ne tu aliquando alteri facias.* (*Tob.*, IV, 16.) D'après ce principe, dont vous ne pouvez vous empêcher de respecter l'autorité, de reconnaître la justice, de sentir la bonté, d'admirer la sagesse, voyez ce que vous voulez qui vous soit fait; c'est là ce que vous avez à faire.

Vous désirez être aimés de Dieu et des hommes, aimez ceux qui vous ont offensés. Vous désirez que Dieu et les hommes vous fassent du bien, rendez le bien pour le mal qu'on vous a fait. Sentiments intérieurs, offices extérieurs, vous devez tout cela aux autres, parce que vous le désirez pour vous-mêmes. Des sentiments stériles ne vous satisferont pas; des services rendus par la haine ne feraient que vous irriter; mais vous êtes tenus envers le prochain, dont les ennemis font partie, à des bienfaits qui partent d'un principe d'amour, à un amour qui se manifeste par des bienfaits, à aimer et à servir.

Aimer ceux qui nous haïssent et les aimer du fond du cœur, quelle terrible loi! N'excède-t-elle pas les forces de la nature? Puis-je empêcher le caillou qui est frappé de jeter des étincelles? Je ne suis plus le maître de ces mouvements impétueux qui s'élèvent en moi malgré moi-même. Il est impossible à ma raison de retenir ces transports soudains qui la préviennent elle-même. Des sentiments involontaires peuvent-ils donc être des crimes? Non, chrétiens, tant qu'ils sont involontaires, ils ne sont pas coupables; c'est la volonté qui commet le péché. L'effervescence qu'excite au dedans de nous le souvenir d'une injure atroce ou la vue de celui qui l'a faite, est un malheureux effet de notre nature altérée, dégradée, viciée par le péché. La religion ne détruit pas la nature, elle la réforme; elle n'anéantit pas ses agitations, elle les réprime. Ainsi ce que vous éprouvez sont des tentations, ce ne sont pas des chutes; des provocations au péché, ce ne sont pas des péchés; c'est le consentement que vous y donnez qui les rend criminels; c'est là seulement que commence le péché. Mais, qu'au milieu de ces agitations qui, comme des vagues furieuses, s'élèvent autour d'elle et viennent la frapper, votre volonté, appuyée sur la charité, se maintienne immobile; que, résistant vigoureusement à leur impression, elle ne se laisse entraîner ni à des sentiments de malveillance, ni à des discours de médisance, ni à des marques de mépris, ni à des actes de vengeance, alors ces mouvements mêmes qui vous poussent au vice deviendront des principes de vertu; loin d'être punissables, ils seront méritoires, et de ces germes de réprobation vous aurez fait des semences de grâces.

Non, ne dites donc plus que le précepte de l'amour des ennemis est impraticable, que la nature y oppose des obstacles insurmontables. Je vous écouterai volontiers quand vous me direz que votre santé épuisée ne vous permet plus de pratiquer les jeûnes de l'Eglise; que votre fortune ruinée ne vous laisse plus les moyens de faire l'aumône; que la légèreté de votre esprit, la grossièreté de votre entendement empêchent que vous ne vous enfonciez dans les profondeurs de la méditation; mais l'amour des ennemis n'exige ni forces, ni habileté, ni richesses; c'est une loi du cœur, et uniquement du cœur. Veuillez l'accomplir, veuillez-le fortement, et elle sera accomplie.

Car, mes frères, il est nécessaire que vous soyez instruits exactement sur le plus grand précepte de la loi, sur le point le plus essentiel de la morale chrétienne. Quand nous vous demandons la charité pour tous les hommes, et pour vos ennemis comme pour les autres, nous ne vous parlons pas de cet amour sensible qui se manifeste par des épanchements, par des effusions d'amour; la charité n'est pas cette tendresse de cœur que vous ressentez pour ceux qui vous sont unis par le sang et par l'amitié. Ces sentiments expressifs, si vifs à la fois et si doux, loin d'être défendus, nous sont expressément demandés. Enfants, aimez ainsi ceux dont vous reçûtes le jour; époux, de la même manière, chérissez-vous mutuellement, chérissez les fruits de votre union; la nature vous inspire ces tendresses, la religion les conjure : elle n'a pas jugé indigne d'elle de célébrer la tendre amitié qui unissait David et Jonathas. Tout cela est légitime, mais tout cela n'est pas la charité. Vous devez à tous les hommes la même charité; mais vous ne pouvez pas éprouver pour tous les hommes connus et inconnus, amis ou ennemis, les mêmes sentiments affectueux. Ce que vous ne pouvez point, vous ne le devez point ; la loi ne vous prescrit rien qui ne soit possible. Aussi sage qu'elle est sainte, elle nous porte à la perfection, mais à la perfection compatible avec notre nature.

Qu'est-ce donc que cette charité qui comprend tout le genre humain, dont les ennemis mêmes ne sont pas exceptés? Quelle est la nature de cet amour, qui n'est pas un mouvement de sensibilité? Pour la connaître remontons à sa source ; c'est du ciel qu'elle nous vient, c'est un don que le ciel a fait à la terre. Portes éternelles, ouvrez-vous, et découvrez à nos regards les profondeurs divines. Permettez-nous de pénétrer jusque dans le Dieu qui est le principe et le foyer de toute charité. *Dieu est la charité*, nous dit l'apôtre saint Jean : « *Deus charitas est.* » (*Joan.*, IV, 8.) Toute charité humaine est une émanation de cette charité divine, et cette charité divine est le modèle de toute charité humaine. *Comme mon Père m'a aimé*, nous dit Jésus-Christ, *je vous ai aimés : « Sicut dilexit me Pater et ego dilexi vos.* » (*Joan.*, XV, 9.) Quelle est donc cette admirable vertu qui a précédé ces temps, et qui leur survivra, qui est descendue du ciel, et qui doit nous y suivre, qui fait ici-bas notre mérite, et fera là haut notre récompense? L'amour du Père éternel pour son Fils, l'amour du Fils pour les hommes, l'amour des hommes entre eux, ne forme qu'un seul et unique amour, qui a le même principe, le même objet, la même fin, la même nature.

Or l'amour dans Dieu n'est pas un mouvement d'effervescence; il l'éprouve sans en être ému, il le ressent sans en être agité. Dieu aime impassiblement; il veut, et par cela seul il aime. Formée sur ce modèle, la charité chrétienne réside non dans l'inclination, mais dans la volonté ; c'est un sentiment non de tendresse, mais de bienveillance ; elle n'exclut pas la sensibilité, mais elle en est indépendante. Tel n'est pas le sentiment affectueux de l'amitié, mais elle lui est bien supérieure. Semblable en tout à la charité divine, également inaltérable, elle est à l'épreuve de toutes les offenses ; également sainte, elle aime le pécheur en détestant le vice. Egalement inépuisable, elle sert toujours le prochain par ses vœux, quand elle ne le peut plus par ses bienfaits; également éternelle, elle ne meurt jamais, et le coup qui opère notre dissolution ne fait que la rendre plus pure et plus brillante.

Ainsi, mes chers frères, la charité que vous devez à vos ennemis, pour n'être pas un mouvement, n'en est pas moins un amour réel, un amour intérieur. Ce n'est pas un amour de sensibilité, c'est un amour de volonté; elle n'est pas un sentiment expansif, mais un sentiment actif; elle ne s'épanche pas en effusion du cœur, mais elle se répand en désirs sincères, et sans s'arrêter à de vaines tendresses, elle se manifeste par des effets solides.

Cet amour véritable pour ceux qui nous ont offensés est un des dons que le christianisme a faits à l'humanité. Les anciens avaient connu la clémence. La philosophie, par les effets de ses raisonnements, était enfin parvenue à comprendre qu'il était glorieux de pardonner une offense; mais il n'avait pas été donné à la raison humaine de s'élever plus haut. Le précepte d'aimer ses ennemis, jusqu'au temps de Jésus-Christ, était resté dans le sein de Dieu; le peuple même que le Seigneur s'était choisi n'avait pas été jugé digne de le recevoir; la vengeance lui était interdite, la haine lui était défendue, les services envers les ennemis lui étaient prescrits; mais la loi n'allait pas jusqu'à lui ordonner l'amour. Jésus-Christ descend sur la terre, et il apporte avec lui cette vertu. Il recule les limites de la morale et l'agrandit de ce commandement nouveau.

Quelle différence entre tout ce qu'avait pu enseigner la raison et ce que la religion nous commande! La philosophie ne pouvait qu'exhorter à la clémence, le christianisme la prescrit impérieusement. Le païen croyait découvrir dans la vengeance quelque baume, le chrétien y voit clairement un crime; l'un

dédaignait l'offense par supériorité, l'autre l'oublie par religion ; l'un pardonnait par un sentiment de gloire, l'autre pardonne par un principe de devoir; là c'était l'orgueil qui surmontait la colère, ici c'est la charité qui l'étouffe. L'antiquité nous présente de loin en loin un petit nombre de héros qui ont fait quelques actes de clémence ; l'Eglise n'a pas un saint qui ne l'ait constamment pratiquée. On s'enthousiasmait à la vue de ces traits si rares et si extraordinaires de générosité ; ils sont si communs parmi les vrais chrétiens, qu'à peine daigne-t-on les remarquer. Enfin ce n'est pas en cela surtout que consiste le triomphe de notre sainte religion. Ces exemples si vantés n'étaient que des actes extérieurs ; la vengeance était réprimée, mais le principe n'en était pas détruit ; on ne punissait pas, mais on haïssait toujours ; souvent même on rendait le pardon plus humiliant que n'eût été la peine; car on ne se privait du plaisir de nuire que pour se donner le plaisir de mépriser.

La loi de Jésus-Christ va jusque dans le fond du cœur déraciner le principe de la vengeance : elle en arrache tout sentiment de haine, et apporte à la place un sentiment d'amour sincère, d'amour effectif.

Admirable précepte, qui, en surpassant tout ce que la raison avait pu imaginer, est cependant à la portée de la raison. L'esprit humain n'a pu s'élever jusqu'à le deviner; mais aussitôt qu'il lui est présenté, il en reconnaît la sagesse, il en sent l'utilité. La loi qui se contente de désarmer le bras sans changer le cœur ne pourvoit qu'imparfaitement à la joie universelle ; c'est un remède palliatif qui ne touche point au mal, qui n'attaque que les symptômes : elle laisse subsister les ressentiments, aura-t-elle toujours la force d'en arrêter les suites ? Peut-on croire à la sincérité d'un pardon arraché par l'autorité, accordé par la haine? Peut-on compter sur la durée des réconciliations tant que durent les inimitiés? Le feu qui n'est que couvert est toujours prêt à se rallumer ; mais l'amour des ennemis s'éteint entièrement, l'effet n'est plus à craindre quand la cause est détruite. Quelle vengeance peut-on redouter de celui dont on est aimé? Ce n'est plus un pardon politique que conseille l'intérêt, un pardon pharisaïque que conseille l'hypocrisie, un pardon dédaigneux que lance la pitié ; c'est un pardon chrétien qu'inspire la charité, c'est-à-dire un pardon divin dans son principe, sincère dans son sentiment, universel dans son étendue, solide dans sa durée, assuré dans ses effets ; c'est un pardon, en un mot, semblable à celui de Dieu même. Reprenons en peu de mots ses divers caractères.

La charité rend le pardon des injures divin dans son principe. Il vient de Dieu, c'est sa loi qui le prescrit, sa bonté qui l'inspire, sa grâce qui en donne la force. Et quel autre qu'un Dieu a pu porter ce commandement : Tu aimeras? C'est aussi à Dieu que se rapporte le pardon ; c'est aussi de Dieu, pour obéir à Dieu, pour plaire à Dieu, qu'il est accordé. Bien différente de ces réconciliations mondaines qu'opèrent les déférences pour un grand, les complaisances pour les amis, la faiblesse pour les importunités, le désir d'éviter un éclat, la crainte de perdre certaines sociétés, la réconciliation a Dieu pour cause, pour motif, pour objet et pour récompense.

La charité rend le pardon des injures sincère dans son sentiment. Loin d'ici ces réconciliations feintes, ces dissimulations perfides d'une haine qui attend les occasions de se produire, et qui ressemblent à ces mines cachées dans les entrailles de la terre, dont l'explosion est d'autant plus violente qu'elles ont été plus fortement comprimées. Saül embrasse David pour le frapper plus sûrement; Esaü se réconcilie avec Jacob jusqu'à ce que la mort de son père laisse un libre cours à son inimitié. Voilà ce que sont trop souvent les réconciliations du monde: celles de la charité sont franches comme elle-même ; l'injure n'est pas remise, elle est oubliée : *Non recordabor.* (*Hebr.*, X, 17.) Regardant son indulgence comme un devoir, le chrétien ne la fait acheter ni valoir; comme le pardon n'enfle pas celui qui l'accorde, il n'humilie point celui qui le reçoit.

La charité rend le pardon des injures universel dans son étendue, universel pour les personnes. Le chrétien voit dans tous ses ennemis ses frères rachetés et couverts du sang de Jésus-Christ ; il entend la voix de l'Eglise qui lui apporte le testament de leur père commun expirant sur la croix. *Ton père avant de mourir m'a chargé de te conjurer d'oublier les torts de tes frères :* « *Pater tuus præcepit nobis antequam moreretur ut hæc tibi verbis illius diceremus: Obsecro ut obliviscaris sceleris fratrum tuorum.* (*Gen.*, L. 17.) Le pardon, chrétiens, est universel pour toutes les offenses. *Combien de fois,* dit saint Pierre, *pardonnerai-je à mon frère? Sera-ce bien jusqu'à sept fois? Non pas sept fois seulement*, répond le Sauveur, *mais jusqu'à soixante-dix fois* (*Matth.*, XVIII, 21); c'est-à-dire, pardonnez autant de fois que vous serez offensé. Que la miséricorde chrétienne excède la méchanceté humaine; que votre clémence lasse enfin les fureurs de vos ennemis, si elle ne peut les désarmer : *Noli vinci a malo, sed vince in bono malum.* (*Rom.*, XII, 21.)

La charité rend le pardon des injures solide dans sa durée. Qu'elles soient sujettes à retour, ces réconciliations que la crainte fait changer, sur des considérations que dissipent des intérêts qui font place à d'autres, je le conçois facilement. Que la chaîne qui retenait la haine captive, étant brisée, la haine ressorte de ses torts animée d'une nouvelle fureur, je n'en suis pas étonné; mais qui pourra ressusciter une vengeance sacrifiée à Dieu, immolée sur l'autel de l'Agneau, consumée par le feu de l'amour? La haine n'a pas été seulement enchaînée, elle est anéantie. Où elle exerçait sa domination, là règne sa rivale. Pour replacer

dans le cœur une nouvelle inimitié, il faudrait commencer par en chasser la charité qui l'occupe, en défend toutes les entrées, qui repousse avec une force victorieuse non-seulement le projet, mais encore le désir et la pensée du ressentiment.

Enfin la charité rend le pardon des injures assuré dans ses effets. Où sont-ils ceux qui disent : Je me suis réconcilié avec mon ennemi, je lui ai pardonné sincèrement, je ne le hais plus, je ne lui désire aucun mal, je ne lui en ferai jamais ; j'observerai avec lui toutes les bienséances ; en un mot, je l'aimerai comme mon prochain ; c'est tout ce que la loi me commande? Et je leur réponds : Oui, tout ce qui vous est commandé est d'aimer votre ennemi comme votre prochain. Mais quelle étrange idée vous formez-vous de l'amour du prochain ! Non, la charité n'est pas restreinte à des termes purement négatifs ; elle ne se contente pas de défendre, elle ordonne ; elle ne se borne pas à cesser de haïr, elle fait aimer ; elle ne détruit pas seulement le ressentiment, elle le remplace par un amour véritable ; elle ne consiste pas à désirer la fin du mal, elle inspire un désir sincère du bien. Il ne lui suffit pas qu'on ne nuise point au prochain, elle exige qu'on le serve. En un mot, l'amour du prochain n'est pas l'indifférence ; c'est un sentiment, et non l'absence du sentiment. Vous ne manqueriez pas envers votre ennemi aux bienséances. Vous auriez raison encore si c'est pour ce monde que vous lui pardonnez. Le monde n'a d'autre droit que de vous ordonner, d'autre pouvoir que de vous faire observer des bienséances. Vous auriez raison encore si la religion n'unissait les hommes entre eux que par des liens extérieurs ; le commerce des bienséances serait alors insuffisant. Mais, ô mon Dieu ! quelle injure ne fait-on pas à votre autorité quand on la resserre dans des bornes aussi étroites que celles du monde ! Quelle ignorance, quel mépris ne montrent pas de votre loi ceux qui la réduisent à ne régler que l'extérieur, à ne prescrire que des pratiques ! Ils daignent encore vous reconnaître pour le Dieu de leurs actions, vous n'êtes plus le Dieu de leurs cœurs. Non, chrétiens, le lien principal qui nous unit tous, c'est le lien intérieur de la charité ; tous ces liens extérieurs pour lesquels la religion nous réunit et forme de nous un seul corps, sacrements, prières publiques, assemblées de fidèles, cérémonies du culte, ce ne sont que des emblèmes de notre union intérieure, et des moyens de la resserrer. Les bienséances que vous vous proposez de garder envers celui qui vous offense ne sont pas la moindre partie de ce que vous lui devez ; c'est une mince écorce qui, dès qu'elle n'est plus alimentée par la séve de la charité, se dessèche et tombe en corruption. La charité est un sentiment à la fois profond et effectif ; elle s'épanche en désirs, mais elle ne s'en contente pas ; elle observe les bienséances, mais elle ne s'y arrête pas ; elle poursuit de sa bienfaisance celui qui l'a poursuivie de sa fureur, et par la plus noble des vengeances elle repousse les offenses avec des services.

C'est surtout cette partie du commandement qui soulève, qui irrite la sensibilité ; elle mesure avec effroi la hauteur du précepte, et ne considérant que la faiblesse, n'écoutant que la répugnance, elle désespère de l'atteindre. Elle se forge des fantômes, exagérant tantôt sa loi pour se donner des prétextes à la désobéissance, tantôt des obstacles pour se persuader que l'obéissance est impraticable. Dissipons ces diverses illusions ; montrons et la réalité de l'obligation et sa véritable étendue. En établissant le commandement, développons-le. Faisons connaître et l'ordre de Jésus-Christ et ses exhortations, et, sans affaiblir ni outrer la loi, traçons la ligne qui sépare son précepte de son conseil.

Le commandement de faire du bien à ceux dont on a reçu du mal est positif et n'admet aucune excuse ; il est clair, et dissipe tout subterfuge ; il est universel, et rejette toute exception. Le Seigneur ne se borne pas à dire : *Aimez vos ennemis : « Ego dico vobis, diligite inimicos vestros.* » Il ajoute immédiatement après et avec la même autorité : *Faites du bien à ceux qui vous haïssent : « Benefacite his qui oderunt vos. » Priez pour ceux qui vous persécutent et pour ceux qui vous calomnient : « Orate pro persequentibus et calumniantibus vos.* » (*Matth.*, V, 44.) Ainsi il vous prescrit tous les genres de services de l'ordre temporel, *benefacite;* services de l'ordre spirituel, *orate.* Procurez-leur les biens de la terre ; attirez sur eux ceux du ciel, *benefacite et orate.* Et vous devez tous ces bienfaits à la totalité de ceux qui se sont rendus vos ennemis, sans en excepter un seul, et à ceux que vous haïssez, *his qui oderunt vos*, et à vos persécuteurs, *pro persequentibus*, et à vos calomniateurs, *et calumniantibus vos.*

Passions ardentes que révolte la pensée de verser des bienfaits sur des ennemis, l'avez-vous entendu ? Avez-vous senti toute la force de cet oracle ? En reconnaissez-vous l'autorité ? Qu'avez-vous à y opposer ? Prétendez-vous en nier la vérité ? Espérez-vous pouvoir vous y soustraire ? Vous flattez-vous de l'éluder ? Dites, après une loi aussi formelle, que peut-il vous rester pour justifier vos répugnances et vos refus ? *Narra si quid habes ut justificeris ?* (*Isa.*, XLIII, 26.)

Je vous entends d'abord vous récrier sur la dureté de la loi : N'est-ce donc pas assez que je me dépouille de ma répugnance et de ma haine ? Le sacrifice que je fais du droit que cet homme m'avait donné de lui nuire n'était-il donc pas suffisant aux yeux de Dieu ? Faut-il encore, pour lui plaire, que je me range dans le parti de mon ennemi contre moi-même, qui, par les services que je lui rendrai, sera encouragé à de nouvelles offenses ? Et que devient le droit naturel de me défendre, si, au lieu de repousser les attaques, je suis obligé de les payer par des bontés ?

Vous vous abusez, mes chers frères, et vous n'inculpez le précepte divin que parce que vous le méconnaissez. Mon Dieu ne vous interdit pas votre défense, mais il la règle; en vous la permettant, il vous défend de l'exercer. Il veut que le besoin de vous défendre soit votre principe et votre mesure. Défendez-vous, mais ne haïssez pas; défendez-vous, mais ne vous vengez pas. Employez à votre défense jusqu'à la force si elle est nécessaire, mais n'employez que ce qui est nécessaire. Vous avez intérêt à repousser l'injure, et la loi vous en donne le droit; vous n'avez pas d'intérêt à la rendre, et la loi vous l'interdit. Ne l'accusez pas d'exiger de vous des services qui, dans la main de votre ennemi, deviendront des moyens de vous nuire. Ce n'est pas pour l'armer contre vous qu'elle vous ordonne de lui faire du bien. Aveugles que vous êtes, voyez que c'est au contraire pour désarmer sa fureur; vos vengeances ne feraient que l'aigrir, vos bienfaits seuls peuvent le ramener. Apprenez-lui par ce grand caractère à connaître cet homme qu'il a eu la cruauté d'outrager, et la religion, dont il a violé le plus saint précepte. Au lieu de l'encourager à de nouvelles offenses, c'est un cœur que vous acquérez, une âme que vous rendez à Dieu, et vous serez dans ce sublime ministère l'associé de la miséricorde divine, qui verse ses dons sur les ingrats et sur les méchants pour les attirer à elle : *Quia ipse benignus est erga ingratos et malos.* (*Luc.*, VI, 35.)

Mais, me direz-vous encore, ces actes extérieurs, ces services effectifs, est-ce moi qui les dois le premier? Quelle interversion de principes, d'exiger que celui qui a reçu l'offense fasse les premières démarches! Mon ennemi me doit des réparations; il ne peut en disconvenir; qu'il me rende ce que lui prescrit impérieusement la justice, et je lui rendrai alors sans peine ce que demande de moi la charité.

Vous confondez encore ici plusieurs choses essentiellement distinctes, le précepte évangélique et le conseil, les démarches de réconciliations et les services. Suivez-moi dans ces distinctions importantes, pour connaître avec exactitude en quoi consistent vos devoirs, quelle en est la nature et l'étendue.

Je commence par convenir avec vous qu'ayant été offensé, ce n'est pas à vous que l'Evangile ordonne de prévenir votre ennemi, et de lui demander la réconciliation; c'est à celui qui a donné des sujets de plaintes que Jésus-Christ a dit : *Laissez votre offrande sur l'autel, et allez vous réconcilier avec votre frère.* (*Matth.*, V, 24.) Mais si le droit rigoureux d'exiger que l'offenseur fasse les premiers pas n'est pas contraire à la loi de la charité, est-il bien conforme à l'esprit de charité? Contemplez le principe, modèle de toute charité; voyez quelle est la conduite de Dieu envers vous. Et croyez-vous acquérir à ses yeux un grand mérite en cédant à des réparations? Vous en coûte-t-il beaucoup d'accorder le pardon à des excuses? Et quand les humiliations de votre ennemi auront flatté votre vanité plus que ne l'avaient blessée ses offenses, attribuerez-vous encore à la charité l'indulgence dont vous daignerez user? Non, ce n'est pas la charité qui les opère, ces raccommodements que l'on voit quelquefois dans le monde, où l'objet principal est de ne pas faire de trop fortes démarches, où tout ce que l'on craint est de trop s'avancer, où la chose dont on veut être assuré est que l'adversaire fera de son côté des pas au moins égaux. Ce sont des traités de la sagesse mondaine, et non des œuvres de la charité chrétienne. Une réconciliation de société exige souvent plus de négociations et de soins que la pacification des empires.

Je n'ignore pas cependant, chrétiens, que la charité, active dans ses désirs, est prudente dans ses moyens. L'ouvrage d'une réconciliation exige souvent des précautions. Des démarches précipitées éloigneraient l'effet au lieu de l'accélérer, aliéneraient les esprits au lieu de les rapprocher. Mais ces mesures de sagesse dans la pratique de la charité, c'est encore à la charité à les prescrire. Cette sublime vertu ne peut dépendre que d'elle-même; à elle seule il appartient d'inspirer et de diriger les tempéraments utiles à son exercice; elle seule doit être le principe et le but, la règle et la mesure. Son intérêt est le seul mobile qui doive tantôt donner un libre cours à ces pieux élans, tantôt les modérer, pour les rendre plus efficaces.

Mais lors même que la charité, ou ne commande pas les démarches de réconciliation, ou conseille de les suspendre, elle n'en prescrit pas moins les services effectifs. Ce n'est pas seulement à celui avec qui on est réconcilié qu'il est prescrit de faire du bien; le précepte est bien plus étendu; il est imposé à ceux qui, même encore à présent, font de vous l'objet de leur haine, de leurs persécutions, de leurs calomnies. La loi ne vous dit point : Attendez que le cours de leur inimitié soit passé; suspendez vos bienfaits jusqu'à ce que l'offense soit terminée; sous les efforts de leur rage, sous leurs outrages, elle vous ordonne encore de chercher à leur être utiles.

Et quelle est donc à cet égard la mesure des obligations? Jusqu'où cette loi si importante rend-elle le bien qu'elle m'ordonne de faire à ceux qui conjurent ma perte? Veut-elle que je les confonde avec les objets de sa plus pure tendresse? Me commande-t-elle de faire pour eux ce que je dois à ceux qui me sont unis par les liens du sang, attachés par le sentiment de l'amitié, entraînés par la reconnaissance des bienfaits? Mes chers frères, craignons d'affaiblir la loi, mais aussi gardons-nous de l'exagérer. Ne confondons pas les devoirs généraux que la charité nous impose envers tous les hommes, avec les devoirs particuliers que nous prescriront des devoirs plus intimes. La charité n'est pas l'amitié, ses effets ne peuvent être les mêmes. Suivez avec confiance l'impulsion de votre cœur

pour ceux vers qui vous portent des sentiments plus tendres; distinguez-les dans votre bienfaisance comme dans votre sensibilité, la charité ne murmurera pas de ces préférences; mais elle commande rarement les exclusions. Vous devez à votre ennemi uniquement, mais vous lui devez entièrement ce que vous devez à ceux qui ne le sont pas. Mêmes signes extérieurs de charité, mêmes témoignages effectifs de bienveillance, voilà la juste étendue de votre obligation envers eux. En vous offensant, ils n'ont pas cessé d'être vos frères, et ce que vous leur deviez à ce titre vous continuez de le leur devoir.

Cessez donc de nous dire : J'ai fait tout ce que la loi m'ordonne, je me suis réconcilié, j'aime mon ennemi, je lui ferai volontiers du bien; mais désormais je ne puis me résoudre à le voir, sa présence réveillerait en moi des idées fâcheuses, exciterait des mouvements dont je ne serais pas le maître. L'intérêt même de la charité exige cet éloignement; c'est le seul moyen de vivre en paix

Et moi je vous dis, c'est le moyen assuré de perpétuer la discorde, de nourrir l'aversion, de dessécher dans le fond du cœur jusqu'à la dernière racine de la charité. Vous aimez votre frère, dites-vous, et vous refusez de le voir. Craint-on de voir ce qu'on aime? La présence d'un objet chéri peut-elle déplaire et révolter? Quel est cet étrange amour qui produit le même effet que la haine? Absalon, enflammé de colère contre son frère Ammon, s'abstient de lui parler ni en bien ni en mal : *Non est locutus Absalon ad Ammon nec malum nec bonum : oderat enim Absalon Ammon.* » (II *Reg.*, XIII, 22.) Voilà ce que vous êtes à l'égard de votre frère. Si vous osez prétendre que vous avez pour lui un amour véritable, tournez-vous vers cet autel, et demandez à Dieu d'avoir pour lui un amour semblable : priez-le de vous aimer, à condition de ne jamais vous admettre en sa présence.

Mais que dis-je, chrétiens, n'est-ce pas là ce que vous demandez sans cesse? Il n'y a pas de jour, je l'augure du moins de votre piété, où vous n'adressiez au Seigneur cette admirable prière, la plus excellente de toutes, que lui-même vous a enseignée : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* (*Matth.*, VI, 12.) Votre bouche la prononce; votre cœur la répète-t-il? Ce que vous dites, le comprenez-vous? Ce que vous demandez, le désirez-vous? Vous consentez que Dieu ne vous pardonne que si vous pardonnez, que comme vous pardonnez. Vous donnez vous-mêmes pour condition et pour mesure, à la grâce dont vous avez besoin, celle que vous accorderez. Voici dans la bouche d'un vindicatif le récit de cette prière : Seigneur, je suis votre ennemi, soyez le mien; je rejette toute réconciliation, ne vous réconciliez pas avec moi; je porte la haine dans le cœur, ne cessez pas de me haïr; je ne veux pas voir celui qui m'offensa, que je ne vous voie jamais; je ne lui ferai aucun bien, retirez de moi vos bienfaits; je travaille à sa perte, préparez la mienne; j'attise ma vengeance, et je brave la vôtre. Si ce n'est pas ainsi que vous l'entendez, c'est ainsi du moins que Dieu l'entend. Vous serez exaucés, vous le serez malgré vous. Cette prière touchante qui vous fut dictée pour implorer la miséricorde, vous en faites une imprécation contre vous-mêmes; Dieu en fera un jour votre arrêt : arrêt terrible, mais arrêt plein de justice, qu'aura prononcé d'avance votre propre bouche.

Ah! prévenons le, mes frères, cet épouvantable jugement que nous n'avons, hélas! vous et moi, que trop fortement provoqué. Désarmons la colère divine en désarmant la nôtre. Tendons les bras à ceux qui nous offensent, pour être reçus à notre tour dans ceux du Père céleste. Grâces précieuses de mon Dieu, miséricorde chérie, vous l'emportez. Je sens s'agrandir mon cœur; je sens mes entrailles s'amollir d'un mouvement de charité nouveau : ce n'est pas de moi que vient ce tendre sentiment; il est votre bienfait, ô mon Dieu; c'est votre grâce qui me l'inspire et à laquelle il faut que je le rende. En vain la nature veut-elle encore élever ses murmures et ses répugnances; ce sont ses dernières résistances; je les sens, mais c'est pour vous les immoler. O vous tous qui, égarés par des suggestions dangereuses ou par des principes plus dangereux encore, avez méconnu, attaqué, dépouillé, calomnié le pasteur qui vous porte tous dans son cœur, offrez-vous à mes regards, la paix, la joie, au nom de Jésus-Christ? Je vous la donne, je vous la demande en place de cette haine que vous avez pu supposer. Je désirai longtemps vous ignorer, pour ne pas être exposé à la tentation de vous haïr. De ce moment je désire vous connaître, pour vous prouver la sincérité de mon amour, pour consacrer à tous, à votre bien le peu de jours qui me restent. Et ne vous les dois-je pas tous? Vos âmes ne sont-elles pas un dépôt que la Providence m'a confié? Dieu de bonté, qui placez dans mon cœur ces sentiments de charité, daignez les répandre sur tous ceux qui m'écoutent. Que tous, offenseurs et offensés, devenus en cet instant frères et amis, déposent dans leurs embrassements mutuels tous les ressentiments qui les ont divisés. Qu'au pied de ce crucifix, qui leur donne une si grande leçon de miséricorde, ils se jurent pour le passé un oubli absolu, pour l'avenir tous les offices d'une charité sincère. Qu'ils se réunissent maintenant dans ce lien fraternel pour y être réunis pendant l'éternité! Ainsi soit-il.

VII.

SERMON SUR L'AMBITION.

L'ambition est honorée dans le monde.

Il est des vices que le ministère ecclésiastique combat sans peine et poursuit avec avantage. S'il n'obtient pas toujours l'heureux effet de changer les cœurs, il peut con-

vaincre du moins les esprits, et lors même qu'il ne corrige pas les vicieux, il les force à rougir. Tels sont les vices que nous trouvons déjà avilis dans l'opinion publique. Dans son aveuglement le monde conserve encore assez de lumières pour en voir la difformité : tout corrompu qu'il est, il en ressent la honte; quelqu'opposé qu'il soit à l'Evangile, il se réunit à lui pour les condamner, et il flétrit de ses mépris ce que la religion foudroie de ses anathèmes. Mais si une passion est venue à bout de s'ennoblir dans les pensées des hommes, si elle est parvenue à s'ériger en vertu, à se faire regarder comme un sentiment non-seulement honnête, mais noble, qui est le partage des âmes élevées, qui suppose de grands talents et produit de grandes actions, que d'obstacles n'oppose-t-elle pas aux instructions religieuses? que de difficultés n'éprouvons-nous pas pour dissiper les illusions dont elle a fasciné les esprits? Ambition, sentiment détestable, passion funeste, qui, après avoir infecté le ciel, est venu souiller la terre, que de crimes n'as-tu pas fait commettre, à la suite du premier crime que tu y avais apporté? Après avoir fait perdre au genre humain son bonheur, que de malheurs affreux n'as-tu pas continué sans interruption d'entasser sur ton premier désastre? Intrigues, partis, haines, inimitiés, querelles violentes, vengeances cruelles, guerres sanglantes, depuis les divisions des familles jusqu'aux révolutions des états, voilà quelles ont été constamment tes œuvres. Et cependant en accablant de maux l'humanité, tu es parvenue à t'en faire louer. Tu lui fais admirer jusqu'à tes fureurs. Idole superbe, tu as étendu sur le monde entier ton funeste culte. Depuis le trône jusqu'à la condition la plus vile, il n'y a pas d'état, pas de rang qui ne t'encense. Tu es adorée même de tes victimes. Tel est l'empire universel qu'a usurpé cette ardeur téméraire de s'élever, qu'il n'y a presque personne qui n'en soit possédé. Les pères l'inspirent à leurs enfants au sortir du berceau; ils ne cessent de leur en donner des leçons, et ce sont celles auxquelles les enfants se montrent le plus dociles; ils les pratiquent avec une constante fidélité tout le cours de leur vie. Ainsi, à force de devenir générale, l'ambition a cessé de paraître criminelle; tous la justifient, parce que tous en sont coupables. Non-seulement elle est impunie, elle est même honorée; on s'en glorifie au lieu d'en rougir; c'est de n'en pas avoir qu'on rougirait. Décorée de noms magnifiques, elle marche la tête levée; l'enflure du cœur est appelée élévation de caractère; les vaines prétentions, noblesse de pensée; l'orgueil qui les suggère, grandeur de sentiment. Si la voix chargée par le Seigneur de tonner contre les passions s'élève contre celle-là, mille voix mondaines se font aussitôt entendre, et traitent l'enseignement sacré de scrupule minutieux, de sévérité excessive, de petitesse d'esprit, de bassesse de sentiment. Si, entrant dans quelque détail, nous montrons les furieux excès, nous dévoilons les odieux moyens de l'ambition, ceux qui se sentent coupables nous intentent le reproche de personnalité, nous accusent de les montrer au doigt, et d'employer à décrier les personnes un ministère qui ne doit s'exercer que contre les vices. Ces vaines allégations doivent-elles arrêter notre zèle? De ce que le vice est devenu général, est-ce un motif pour ne pas le combattre? Parce qu'il a plu au monde d'honorer l'ambition, est-ce pour nous un devoir de la respecter? Les fades dérisions, les injustes inculpations dont on affecte de couvrir nos exhortations, sont-elles capables de les faire cesser? Non, si l'opinion publique est asservie, la parole de Dieu n'est pas enchaînée; l'étendue de nos maux devient au contraire la mesure de son énergie; plus on s'efforce de la comprimer, plus elle fait effort pour se déployer. La passion la plus accréditée est celle contre laquelle elle tonne le plus hautement; les reproches de ses ennemis sont pour elle des encouragements.

Mais, en nous animant contre cette dangereuse passion, le zèle ne doit pas nous emporter; il deviendrait répréhensible s'il était aveugle et violent comme elle. L'ambition est, selon tous les docteurs, un désir désordonné des grandeurs terrestres. Il est donc nécessaire, pour se former sur ce point des idées précises, d'examiner ce que c'est que ce désir désordonné, et de connaître clairement ce qui le rend criminel, et ce qui justifie le désir de l'élévation.

Etre grand n'est point un mal. Dieu lui-même est l'auteur de la grandeur humaine. En créant l'homme pour la société, il a établi par cela même la différence des conditions nécessaires au maintien de la société. Il a voulu qu'il y eût des hommes élevés au-dessus des autres pour les régir et les tenir dans l'ordre. Il déclare, en conséquence, que lui, qui est puissant, ne rejette pas les puissants (13*). Aussi les livres saints nous représentent-ils des personnages éminents en sainteté dans les rangs les plus élevés. Sur le trône, les David, les Josaphat, les Ezéchias; dans le ministère, les Joseph, les Daniel; dans les camps, les Josué, les Machabées; sur les tribunaux, les Samuel, les Esdras; dans le souverain sacerdoce, les Aaron, les Joïadas-Onias. Les fastes de l'Église nous offrent aussi une multitude de saints qui, sur les traces de ces illustres personnages, se sont fait des grandeurs de la terre une voie vers la gloire du ciel. Principes, exemples, tout nous montre que les dignités humaines ne sont pas incompatibles avec la perfection chrétienne. Ce qu'on peut légitimement posséder ne pourrait-on jamais le désirer sans crimes? N'affaiblissons pas la vérité en l'exagérant, et considérons quels sont les désirs innocents de la grandeur.

(13*) *Deus potentes non abjicit cum et ipse sit potens.* (*Job*, XXXVI, 5.)

Le désir de l'élévation peut être désordonné et vicieux principalement de quatre manières, dans son objet, dans son motif, dans ses moyens, dans son sentiment.

Il est vicieux dans son objet quand il aspire à des choses au-dessus de soi, comme dit le Sage (14); ce qui comprend les choses au-dessus de sa puissance, au-dessus de son état, au-dessus de sa capacité, au-dessus de ses vertus; en un mot tout ce dont on est, à quelque titre que ce soit, ou indigne ou incapable.

Il est vicieux dans son motif, quand il ne se propose pas la gloire de Dieu et le bien du prochain; mais qu'il est inspiré par la vaine gloire, par le plaisir de recevoir des hommages, par l'amour de la domination, par la présomption de son mérite, et en général par tout principe que réprouve la loi divine.

Il est vicieux dans ses moyens, quand, pour se satisfaire, il suit des voies contraires à la droiture, à la probité, à la justice, à la charité, quand il emploie l'intrigue, la corruption, l'adulation, la dissimulation, la détraction, la supplantation; s'occupant, non de l'honnêteté de ses mesures, mais uniquement de leur réussite.

Il est vicieux dans son sentiment, quand, vif et impétueux, il dégénère en passion; quand, fier et insubordonné, il ne se soumet pas à la volonté de Dieu, et ne reçoit pas de sa main le bon succès avec reconnaissance, le mauvais avec résignation.

Ils peuvent donc être innocents les désirs d'agrandissements : ils le seront effectivement s'ils ne sont pas infectés de ces vices.

Au faîte de la grandeur où la main du Seigneur l'a porté, où l'ont conduit ses grandes actions, David se rend témoignage que son cœur ne s'est point enflé d'orgueil, que ses yeux ne se sont point élevés, qu'il ne s'est point engagé dans des démarches grandes ou éclatantes qui fussent au-dessus de lui (15). Chrétiens, en suivant ce modèle, vous ne serez pas des ambitieux; vos désirs, restreints et modérés, seront soumis à la volonté de Dieu; d'autant plus facilement soumis, qu'ils seront modérés; d'autant plus constamment modérés, qu'ils seront soumis. Les dignités qui sont au-dessus de vous ne seront pas l'objet de vos vœux; vous pourrez aspirer à celles auxquelles votre naissance vous porte; vous souhaiterez sans crime celles qui se trouvent sur la ligne que vous fait parcourir votre état; ne les désirant que pour opérer le bien public, vous ne les rechercherez qu'avec la conviction de pouvoir l'opérer, et la conscience des qualités, des talents, des connaissances des vertus qu'elles exigent. Vous n'y marcherez que par la voie de l'honneur, présentant pour titre votre mérite, pour sollicitations vos services, les recevant de la main de Dieu ou de votre souverain, qui est son organe.

Nous disons quels sont les vices qui infectent le désir de l'élévation, quelles sont les qualités qui l'autorisent; mais nous devons ajouter qu'un seul des uns suffit pour le rendre criminel; qu'il faut la réunion sans exception de tous les autres pour qu'il devienne légitime; et ce qu'il y a de plus déplorable encore, c'est l'extrême rareté de cette indispensable réunion de tous ceux qui aspirent aux honneurs. Vous n'en voyez aucun qui ne prétende la posséder : combien en connaissez-vous qui la possèdent? Chacun se fait juge de ce qu'il a droit de poursuivre, et c'est presque toujours par son orgueil et par sa présomption qu'il est jugé, s'efforçant de déguiser aux autres, et souvent se dissimuler à soi-même le désordre de sa passion. Ce sont les ardents et les plus âpres qui affectent la plus entière modération; ce sont ceux que leur état obscur éloigne des honneurs, qui justifient le plus effrontément leurs prétentions; ce sont les plus vicieux qui affichent les vues les plus pures; ce sont l'ignorance et l'ineptie qui prétendent le plus hautement au mérite; ce sont l'intrigue et la méchanceté qui vantent avec le plus d'ostentation l'honnêteté de leurs moyens.

Ainsi nous voyons, au détriment de la société, les hommes qui n'apportent aux emplois éminents ni titres pour les obtenir, ni moyens pour les exercer, être ceux qui s'y poussent le plus audacieusement. Ils s'élèvent orgueilleusement sur le chandelier, ceux qui devraient se tenir humblement sous le boisseau. Tel est le principe général de toutes les familles pour aspirer à une charge : il est inutile d'examiner si on aura la capacité de la remplir, il suffit de voir si on a l'argent pour l'acheter, la protection pour l'obtenir : il faut l'acquérir, sauf à s'y avilir. Il n'y a pas jusqu'aux ministères sacrés, qui exigent l'irrépréhensibilité, qu'une criminelle témérité ne prétende envahir à titre de naissance (16). Les saintes dignités de l'Eglise sont ambitionnées, recherchées, poursuivies, disputées, usurpées, avec autant d'âpreté et de violence que les profanes honneurs du siècle.

Oh! combien est éloigné de cette injuste et criminelle présomption l'homme dont la vertu est éclairée, dirigée, maintenue, fortifiée par la religion! Plus il est capable, plus il est modeste; plus il mérite les grandeurs, plus il les redoute; plus il en est digne, plus il croit ne pas l'être. Instruit de toute la science des Egyptiens, orné de tous les talents, doué de toutes les vertus, Moïse tremble à l'aspect de la mission que Dieu veut lui donner. *Qui suis-je*, répondit-il, *pour me présenter devant Pharaon, et*

(14) *Quid necesse est homini majora se quærere, cum ignoret quid conducat sibi in vita sua numero dierum peregrinationis suæ et tempore quod velut umbra præterit? Eccle.*, VII, 1.)

(15) *Domine, non est exaltatum cor meum, neque elati sunt oculi mei; neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me.* (*Psal.* CXXX, 1.)

(16) *Dixerunt : Hæreditate possideamus sanctuarium Dei.* (*Psal.* CXXXIII, 13.)

pour conduire hors de l'Egypte les enfants d'Israël (17)? Destiné à devenir le libérateur de son peuple et le vainqueur de Madian, Gédéon, pour s'en excuser, allègue le peu de considération de sa famille, et la sienne propre (18). Sanctifié dès le ventre de sa mère, appelé à ce ministère prophétique et à porter la parole de Dieu aux nations, Jérémie déclare qu'il est un enfant qui ne sait pas parler (19). Sur la trace de ces grands personnages, et d'autres encore de l'ancienne loi, nous voyons dans la loi nouvelle une multitude de saints éminents en piété, profonds en science, illustres en talents, saisis de terreur à la vue des honneurs auxquels cependant les appelait une disposition particulière de la Providence, se défendre de les accepter, porter la résistance jusqu'à une religieuse opiniâtreté, et pour s'y soustraire, employer d'innocents artifices.

Telle est donc la différence entre le chrétien et l'ambitieux; différence immense, différence essentielle, puisque de son alternative dépend le salut ou la damnation. Dans les grandeurs terrestres, l'un voit le pouvoir qu'elles confèrent, l'autre le devoir qu'elles imposent; l'un en souhaite les avantages, l'autre en redoute les charges; l'un donne à ses désirs toute l'étendue de ses espérances, l'autre mesure ses craintes sur ses obligations; l'un s'occupe avec satisfaction de ce qu'il aura droit d'exiger, l'autre envisage avec terreur ce que Dieu exigera de lui; l'un ne pense qu'aux hommages qui lui seront rendus, l'autre n'a en vue que le compte qu'il lui faudra rendre. Lequel des deux pensez-vous qui ait des idées plus justes, un jugement plus sain? Je ne dis pas encore selon les lois sévères de l'Evangile; je ne parle en ce moment que des principes d'une raison sage et éclairée?

Ce serait faire injure à la Providence d'imaginer qu'elle a institué les dignités humaines pour le vain honneur de ceux qu'elle en a revêtus; ce n'est que pour l'utilité publique qu'elle les a établis. Elle a voulu qu'il y eût des riches pour soulager les pauvres, des grands pour protéger les petits, des forts pour défendre les faibles, des puissants pour secourir les opprimés. Son intention a été que, par une réciprocité de respects d'une part, de bienfaits de l'autre, la société se maintînt dans un équilibre constant. Ainsi sa profonde sagesse fait tendre la diversité des conditions à un seul et même but, et par les devoirs différents qu'elle leur impose, les fait toutes concourir à un effet commun. Par les services mutuels qu'elle leur prescrit, elle arrête les murmures des uns et prévient l'orgueil des autres. Pauvres du siècle, ces hommes que vous voyez avec envie élevés au-dessus de vos têtes, c'est pour votre bien qu'ils y ont été placés, vous seriez bien malheureux s'ils n'y étaient pas. Si vous avez envers eux des devoirs qui vous affligent, ils en ont envers vous de plus stricts, de plus étendus, de plus pénibles. Et vous, grands de la terre, vous ne pouvez, sans renoncer à votre raison, méconnaître le principe, la nature, l'objet de votre grandeur; vous n'êtes plus à vous, vous appartenez à ceux que la Providence vous a soumis; si à un égard ils vous sont subordonnés, vous l'êtes à eux d'une autre manière. Votre domination n'est autre chose qu'un ministère, qui, en vous donnant sur eux quelque droit, leur en donne pareillement sur vous; vous leur êtes aussi redevables de votre protection et de vos secours qu'ils le sont envers vous de leur respect et de leur obéissance. Vous l'êtes même davantage, parce que vous vous devez à eux entièrement et sans réserve. Toutes vos actions, toutes vos pensées doivent tendre à leur bien; vous ne devez presque avoir de vertus que pour eux. Sans doute il entre dans l'ordre de vos devoirs de ne pas laisser affaiblir votre autorité, avilir votre rang; mais c'est encore pour l'avantage de vos inférieurs que vous devez maintenir envers eux votre dignité. C'est parce que leur respect est nécessaire à leur bonheur; c'est parce que sans leur soumission vous n'auriez pas le pouvoir de faire leur bien. Ainsi, au lieu de vous réjouir de votre élévation il vous convient d'être dans la frayeur de la terrible responsabilité dont elle vous charge; au lieu de vous enorgueillir, elle doit vous humilier, à la vue des immenses obligations qu'elle vous impose. Quelle étendue, quelle pénétration d'esprit pour discerner le bon droit! Quelle vigilance pour n'être jamais surpris par la grandeur! Quelle application continue pour fournir à tous les soins et faire face à toutes les affaires! Quelle droiture du cœur pour n'agir jamais en vue de son intérêt personnel, et n'en être pas même soupçonné! Quelle fermeté pour résister au crédit, à la séduction et même à une juste pitié! Quel courage, quelle énergie pour s'opposer aux hommes puissants, et comme dit l'Ecriture, briser leurs iniquités (20)! Quelle modestie pour repousser l'adulation! quelle force de caractère pour braver les vaines censures! Quelle élévation d'âme pour se mettre au-dessus du respect humain! Quelle modération pour n'employer jamais l'autorité comme un bien dont on est maître, mais pour les ménager constamment comme un dépôt dont on est comptable, n'envisageant en toutes choses ce que l'on peut, que pour satisfaire à ce que l'on doit!

A la vue de tant de devoirs si rigoureusement prescrits, de qualités dont la réunion est indispensablement nécessaire,

(17) *Quis sum ego, ut vadam ad Pharaonem et educam filios Israel de Ægypto?* (*Exod.*, III, 2.)

(18) *Obsecro, mi Domine, in quo liberabo Israel? Ecce familia mea infima est, in Manasse, et ego minimus in domo patris mei.* (*Judic.*, VI, 15.)

(19) *Et dixit: A, a, a, Domine Deus: Ecce nescio loqui, quia puer ego sum.* (*Jerem.*, I, 6.)

(20) *Noli quærere fieri judex, nisi virtute valeas irrumpere iniquitates: ne forte extimeas faciem potentis et ponas scandalum in æquitate tua.* (*Eccli.*, VII, 6.)

quel homme, grand Dieu ! s'il est seulement éclairé de quelques faibles lueurs de raison, s'il n'a pas absolument perdu tout principe d'honneur et de probité, osera souffrir qu'on le charge d'un emploi important ? Ce sera celui que vous y aurez appelé. Votre vocation a un état supposé, on rend l'homme propre à cet état ; elle le choisit doué de talents et de vertus, ou elle les lui confère. En le lançant dans la carrière, elle l'y suit et l'y soutient constamment. Mais qu'il se garde de présenter ses épaules à ce pesant fardeau, celui à qui il n'est pas imposé par vous : il y succombera infailliblement, parce que votre main tutélaire ne l'aidera pas à le supporter. C'est une vérité incontestable, et qui appartient à la foi, que pour entrer dans un état quelconque, la vocation de Dieu est indispensable. En faisant de la société civile un corps, il assigne à chacun des membres dont il le compose la place qu'il y occupera, les fonctions qu'il devra y exercer (21). Lui seul connaît la mesure et l'espèce des qualités dont il les a doués ; la relation et la proportion qu'elles ont avec les divers emplois ; lui seul distribue, selon son bon plaisir, les grâces nécessaires pour remplir les devoirs de chaque état, les attempère aux différents caractères, les adapte aux diverses obligations (22). Voyez dans l'Evangile le père de famille répartir diversement les talents qu'il laisse à ses serviteurs, et les confier à chacun d'eux selon la vertu qu'il lui connaît (23). C'est donc une erreur bien dangereuse, mais bien commune, d'imaginer que ce n'est que pour se présenter à l'entrée du sanctuaire ou du cloître, qu'une vocation divine est nécessaire. Quoi ! celui dont les décrets suprêmes règlent tout l'ordre de la société, n'aurait pas le droit de choisir les instruments par lesquels il la dirige ! Il abandonnerait au hasard, aux caprices des volontés humaines, aux intrigues de l'ambition, aux prétentions de l'orgueil, la destination de ceux qui régiront les affaires publiques, qui fixeront tous les droits, et feront observer tous les devoirs ; qui manieront les intérêts des cités, des provinces, des États ; qui, du haut des tribunaux, prononceront sur les fortunes et sur les vies des citoyens ! Non, ce que dit saint Paul, nul ne doit s'arroger l'honneur de l'état ecclésiastique s'il n'y est appelé comme Aaron (24), doit être appliqué à tous les honneurs de cette vie, et cet apôtre lui-même étend le principe à tous les états de la société. *Que chacun*, dit-il, *marche selon la vocation qu'il a reçue*, d'après les dons qui lui ont été accordés ; *qu'il se tienne devant Dieu dans l'état auquel Dieu l'a appelé* (25). Cet état est notre voie, le ciel notre terre, la vie le pays que nous traversons. Le voyageur dans une terre inconnue suit le guide fidèle qui le mène. Ne sommes-nous pas heureux d'avoir, dans notre pèlerinage, pour indicateur de la route, celui qui nous l'a tracée ; pour conducteur, celui qui nous y soutiendra, qui nous en aplanira les obstacles, qui nous y défendra contre les ennemis ? Marchons donc avec une constante fidélité dans cette route, la seule qui aboutisse au terme. Craignons de nous égarer dans des voies étrangères, qui nous mèneraient infailliblement à la perdition.

C'est surtout dans la route des dignités qu'il faut prendre garde de s'engager, si on n'y a pas été introduit par la main de Dieu ; c'est là que l'égarement est le plus dangereux et la perte plus certaine. Si la grandeur est en elle-même périlleuse pour le salut, combien plus le sera celle à laquelle on aura été porté par les vains désirs de son cœur ! O vous qui, excité par votre cupidité, êtes prêt à vous élancer dans ces routes redoutables, avant de vous y pousser arrêtez-vous un instant pour considérer les énormes dangers qui vous y attendent. Tout occupé de l'objet de votre ardeur, vous allez tomber dans l'oubli de Dieu. En travaillant à vous agrandir, vous exaltez vos inclinations au mal, par la facilité que vous vous donnez de le commettre ; vous multipliez les occasions du péché ; vous en fortifiez les tentations, et vous affaiblissez en vous la grâce qui vous y ferait résister ; vous agrandissez le cercle de vos obligations, et vous resserrez vos moyens de les remplir ; vous ouvrez un champ plus vaste à vos passions, en diminuant en vous le désir et les moyens de les contenir ; et, comme si ce n'est pas assez des vôtres, vous opposez encore à votre salut celles d'autrui. Dans le rang où vous allez monter, vous serez entouré d'intrigants qui applaudiront à vos caprices, d'adulateurs qui justifieront vos vices, de ministres qui serviront vos crimes. Il connaît bien les périls dont est semée la voie des honneurs, l'insidieux ennemi qui vous y attire : c'est le plus dangereux de ses pièges ; c'est celui qu'il tend aux âmes qui ont échappé à tous les autres. Et n'osa-t-il pas même présenter cette délicate tentation au divin Sauveur, qui avait repoussé fortement les précédentes ? Ambitieux, ce qu'il dit alors à Jésus-Christ, il le souffle dans votre cœur : Adore cette idole de vanité que j'élève devant toi, et je te donnerai tout ce que parcourent tes yeux avides (26). Mais où vous conduiront ses

(21) *Totum corpus compactum et connexum per omnem juncturam subministrationis, secundum operationem, in mensuram uniuscujusque membri, augmentum corporis facit in ædificationem sui.* (*Ephes.*, IV, 16.)

(22) *Unicuique nostrum data est gratia secundum mensuram donationis Christi.* (*Ephes.*, IV, 7.)

(23) *Uni dedit quinque talenta, alii duo, alii vero unum, secundum propriam virtutem.* (*Matth.*, XXV, 15.)

(24) *Nec quisquam sumat sibi honorem, sed qui vocatur a Deo tanquam Aaron.* (*Hebr.*, V, 4.)

(25) *Unicuique sicut divisit Deus unumquemque sicut vocavit ita ambulet .. Unusquisque in quo vocatus est in hoc permaneat apud Deum.* (*I Cor.*, VII, 17, 24.)

(26) *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.* (*Matth.*, IV, 9.)

séduisantes promesses? à une chute d'autant plus rude, que votre élévation aura été plus grande, et, l'Esprit-Saint vous le déclare, à un jugement d'autant plus sévère que vous aurez été plus puissant (27).

Les plus saints personnages ont reconnu par l'inspiration de l'Esprit divin les dangers de l'ambition, et nous enseignent à nous en préserver. David déclare qu'il n'a jamais admis à sa table l'œil superbe et le cœur insatiable (28). Le sage fils de Sirach recommande de ne pas demander au Seigneur des prééminences, ni au souverain une chaire d'honneur (29). *Malheur*, dit Isaïe, *à vous qui ajoutez maison à maison, qui joignez champ à champ, jusqu'à l'extrémité des pays. Prétendez-vous être les seuls qui habitiez la terre* (30)? Mais les plus terribles anathèmes contre cette dangereuse passion sont ceux dont Jésus-Christ la foudroie ; il la repousse loin de sa personne, lorsque, pour n'être pas soupçonné d'aspirer aux grandeurs humaines, il déclare formellement *que son royaume n'est pas de ce monde* (31), et, lorsqu'en conséquence de son principe, tantôt il refuse de se rendre juge d'une question de propriété (32), tantôt il s'enfuit pour se soustraire aux empressements du peuple, qui, émerveillé de ses miracles, veut le couronner roi (33). Ce qu'il nous montre par son exemple, il nous l'enseigne plus positivement encore par ses fréquentes leçons. Il annonce en plusieurs occasions à ceux qui veulent s'élever, qu'ils seront humiliés; et que ceux-là, au contraire, seront exaltés, qui s'humilieront (34). Il prononce que ce qui est élévation parmi les hommes, est abomination devant Dieu (35). Il ordonne de se préserver du vice des scribes, qui marchent revêtus d'ornements d'honneur, se font rendre des respects, exigent les premières places dans les maisons et dans les synagogues (36). Interrogé par quelques-uns de ses disciples sur celui qui est le plus grand dans le royaume des cieux, il amène au milieu d'eux un enfant, et leur signifie que, s'ils ne se rendent pas petits comme des enfants, le royaume des cieux est fermé pour eux (37). A l'occasion de l'ardeur avec laquelle plusieurs conviés à un repas s'empressaient d'occuper les places les plus honorables, il leur fait en paraboles une leçon générale applicable à toutes les conditions, à toutes les conjectures de la vie. Il défend de courir après les premières places, afin d'éviter la confusion d'en être expulsé; mais il veut qu'on choisisse le lieu le plus bas pour recevoir l'honneur d'en être retiré et élevé à une place plus distinguée (38). Egarés par la fausse idée de toute leur nation sur le règne temporel du Messie, les fils de Zébédée engagent leur mère à venir demander à leur divin Maître de les placer tous deux dans son royaume, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Jésus-Christ a permis que deux de ses apôtres, de ceux mêmes qu'il semblait honorer d'une prédilection spéciale, se laissassent emporter par la vaine ardeur des grandeurs du siècle ; voulant donner dans leurs personnes, à tous ceux qui connaîtraient son Evangile, la leçon du mépris des grandeurs. Il a souffert leur ambition pour prévenir la nôtre. Il commence par leur faire entendre que, pour être placé dans son royaume, il faut avoir bu le calice amer dont il sera abreuvé dans sa passion. Il leur montre ensuite ce qui doit les distinguer des souverains et des grands de la terre, qui dominent avec hauteur et empire. *Il n'en sera pas ainsi de vous*, dit-il. *Celui qui veut être grand parmi vous* qui aspire aux premières places, *doit se faire le serviteur des autres.* Il finit par leur proposer son propre exemple, et déclare qu'*il est venu non pour être servi, mais pour servir* (39). O vous tous, qui vous qualifiez de Chrétiens, qui vous glorifiez d'être

(27) *Horrende et cito apparebit vobis quoniam judicium durissimum his qui præsunt fiet. Exiguo enim conceditur misericordia, potentes autem potenter tormenta patientur.* (*Sap.*, VI, 6, 7.) *Nolite plures magistri fieri, fratres, scientes quoniam majus judicium sumitis.* (*Jac.*, III, 1.)

(28) *Superbo oculo, et insatiabili corde, cum hoc non edebam.* (*Psal.* C, 5.)

(29) *Noli quærere a Domino ducatum, neque a rege cathedram honoris.* (*Eccli.*, VII, 4.)

(30) *Væ qui conjungitis domum ad domum, et agrum agro copulatis usque ad terminum loci! Nunquid habitabitis vos soli in medio terræ? Isa.*, V, 8.)

(31) *Respondit Jesus : Regnum meum non est de hoc mundo.* (*Joan.*, XVIII, 36.)

(32) *At ille dixit illi : Homo, quis me constituit judicem aut divisorem inter vos?* (*Luc.*, XII, 14.)

(33) *Jesus ergo cum cognovisset quia venturi erant ut raperent eum et facerent eum regem, fugit iterum in montem ipse solus.* (*Joan.*, VI, 15.)

(34) *Omnis qui se exaltat humiliabitur, et qui se humiliat exaltabitur.* (*Luc.*, XIV, 11.)

(35) *Quod hominibus altum est, abominatio est ante Deum.* (*Luc.*, XVI, 15.)

(36) *Dicebat eis in doctrina sua : Cavete a scribis, qui volunt in stolis ambulare, et salutari in foro, et in primis cathedris sedere in synagogis, et primos discubitus in cœnis.* (*Matth.*, XII, 38, 39.)

(37) *In illa hora accesserunt discipuli ad Jesum, dicentes : Quis putas major est in regno cœlorum? Et advocans Jesus parvulum, statuit eum in medio eorum, et dixit : Amen dico vobis, nisi conversi fueritis et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum.* (*Matth.*, XXIII, 1, 2, 3.)

(38) *Dicebat autem et ad invitatos parabolam, intendens quomodo primos accubitus eligerent, dicens ad illos : Cum invitatus fueris ad nuptias, non discumbas in primo loco, ne forte honoratior teipso sit invitatus ab illo; et veniens qui te et illum vocavit, dicat tibi : Da huic locum, et tunc incipias cum rubore novissimum locum tenere; sed cum vocatus fueris, vade, recumbe in novissimo loco, ut cum venerit qui te invitavit dicat tibi : Amice, ascende superius. Tunc erit tibi gloria coram simul discumbentibus.* (*Luc.*, XIV, 7-10.)

(39) *Tunc accessit ad eum mater filiorum Zebedæi adorans et petens aliquid ab eo, qui dixit ei : Quid vis? Ait illi : Dic ut sedeant duo filii mei, unus ad dexteram tuam et unus ad sinistram in regno tuo. Respondens autem Jesus, dixit : Nescitis quid petatis. Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum? Dicunt ei : Possumus. Ait illis : Calicem quidem meum bibetis, sedere autem ad dexteram meam vel sinistram, non est meum dare vobis sed quibus

les disciples de celui qui a honoré, ennobli dans sa personne l'état de serviteur, comment pouvez vous rougir de l'être ! De quel front, ayant devant les yeux ce maître et ce modèle, osez-vous aspirer à une domination, à des dignités, à des grandeurs pour lesquelles il ne vous a pas fait naître?

Et pouvait-il ne pas proscrire de ses anathèmes une passion destructive, par sa nature, de toutes les vertus qu'il venait apporter à la terre; une passion, germe empesté et fécond de tous les vices qu'il se proposait de déraciner. L'ambition n'est pas un de ces péchés qui restent concentrés dans le cœur; elle est un de ces vers qui périssent et s'enterrent dans la piqûre qu'ils ont faite. Du sein où elle fut conçue, elle s'élance avec furie, traînant à sa suite et répandant de tous côtés une multitude de vices et de désordres. Considérez-là dans ses diverses périodes, dans son principe, dans sa marche, dans son succès; partout vous la trouverez vicieuse et viciante. Vous la reconnaîtrez criminelle en elle-même, odieuse dans ses moyens, funeste dans ses effets.

L'orgueil, au moment où il est entré dans le monde, a enfanté l'ambition. Elle est le premier rejeton de cette racine infecte, le premier et le plus dangereux effet de cette cause désastreuse, ou, pour parler plus exactement, l'ambition et l'orgueil même en tant qu'il est dirigé vers les grandeurs de la terre. Elle est le péché originel de la nature humaine. Ce fut l'extravagante ambition de s'égaler à Dieu que le démon, qui en connaissait par expérience douloureuse, le vice, le danger et la peine, souffla dans l'âme de nos premiers parents. Pour les rendre semblables à lui, il leur proposa l'idée flatteuse de se rendre semblables à Dieu, pour couvrir l'abominable envie qui le rongeait du bonheur de l'homme; il osa en accuser le Très-Haut (40). L'effet déplorable de cette suggestion ne s'est pas arrêté à ceux qui en avaient été séduits, il s'est propagé dans toutes ses générations, s'est répandu sur tous ses descendants. C'est un levain qui, du cœur du père, passe avec son sang, qu'il a infecté, dans le cœur de ses enfants, y fermente, ne cesse de les enfler, et corrompt toute la masse. Pensée coupable de l'ambitieux, l'ambition n'a pas encore agi, et déjà elle s'est rendue criminelle. Encore renfermée dans l'esprit, elle le gonfle de ses vaines pensées, l'emporte à de téméraires projets, l'aveugle par ses orgueilleuses prétentions. Quel est l'ambitieux qui se connaisse lui-même et qui sache se juger? Interrogez-les tous : vous n'en trouverez aucun qui ne se croie encore supérieur aux grandeurs auxquelles il aspire. Il ne connaît point d'honneur au-dessus de sa naissance, point de faveurs au-dessus de ses titres, point d'emplois au-dessus de son mérite, point de fonctions au-dessus de ses talents, point d'état au-dessus de ses vertus, point de récompense au-dessus de ses services. Il se croit fait pour tout, propre à tout, capable de tout, digne de tout.

Emporté de ces présomptueuses prétentions, il ne les gardera pas longtemps renfermées dans son intérieur; il ne tardera pas à les produire au dehors. Il va se hâter de les satisfaire; mais à quel prix, grand Dieu ! par quels moyens! A quel prix? au prix, s'il le faut, de sa réputation, de son honneur, de sa probité, de sa foi, de sa religion, de son âme. Par quels moyens? par tous ceux qu'il jugera, non pas honnêtes, mais utiles; par tous ceux qu'il trouvera conformes, non à la justice, mais à son intérêt. A ses yeux la gloire du succès couvrira la honte des moyens. Il ne voit qu'une chose à redouter, c'est le défaut de réussite. Portez le flambeau dans les routes souterraines et tortueuses que parcourt l'ambitieux; suivez sa marche ténébreuse; observez ses menées rampantes; considérez ses manœuvres obliques; que de trames vous allez lui voir ourdir; que de ressorts il fera mouvoir, tantôt successivement, tantôt en même temps ! employant, selon qu'il juge en avoir besoin, l'insinuation, la sollicitation, l'intercession, l'importunité; affectant ici la modestie, là étalant sa jactance; prenant indifféremment les mesures légitimes et les plus criminelles; au défaut de la vérité mettant en œuvre le mensonge, la ruse, la fraude; flattant le crédit, abusant de l'amitié, séduisant par des promesses, corrompant par des présents, quelquefois intimidant par des menaces. Comme il n'y a aucune de ses pensées qui ne soit un désir ardent, il n'y a aucune de ses actions qui ne soit une intrigue. On ne voit dans lui rien de fixe, rien de constant. Tout vent de faveur le retourne subitement. Il prend sans hésiter toutes les formes qu'il juge utiles, change de caractère comme d'intérêt; se métamorphose au gré de ceux dont il brigue les bonnes grâces; se plie à toutes leurs volontés; caresse tous leurs caprices; se met au service de toutes leurs passions; se rend le ministre de tous leurs crimes. Il fait violence à ses vices quand il les croit nuisibles; leur lâche la bride quand il en espère quelque profit. Il abuse des vertus dont il prend l'hypocrite apparence. Il affecte une patience intéressée,

paratum est a Patre meo. Et audientes decem, indignati sunt de duobus fratribus. Jesus autem vocavit eos ad se, et ait : Scitis quia principes gentium dominantur eorum, et qui majores sunt potestatem habent in eos. Non ita erit inter vos sed quicunque voluerit inter vos major fieri sit vester minister ; et qui voluerit inter vos primus esse erit vester servus : sicut Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare, et dare animam suam redemptionem pro multis. (*Matth.*, XX, 20, 28.)

(40) *Dixit autem serpens ad mulierem : Nequaquam morte moriemini; scit enim Deus quod, in quacunque die comedetis ex eo aperientur oculi vestri, et eritis sicut dii, scientes bonum et malum.* (*Gen.*, III, 4, 5.)

qui souffre tout de celui dont il attend quelque bien; une complaisance étudiée pour gagner celui dont il désire les services, un faux désintéressement pour trouver moins de rivaux, une humilité contrefaite pour exciter moins d'envie, une politesse contrainte pour se rendre agréable à plus de monde. Il n'y a pas de masque dont l'ambition ne s'efforce de cacher sa difformité; quelquefois même, grand Dieu, vous le souffrez, quelquefois elle se décore du masque de la piété (41). Ainsi l'artificieuse ambition fait servir à ses succès jusqu'à la loi qui la réprime. Elle s'insinue aux grandeurs sous l'humble voile du mépris des grandeurs; emprunte l'air, le ton, le langage de la sainteté pour violer les devoirs les plus saints, et de la religion qui la condamne, prétend faire le fauteur, le complice, le protecteur de ses intrigues et de ses bassesses.

De ses bassesses! ce mot vous étonne sans doute, vous qui prétendez faire de l'ambition le partage des âmes nobles. Et moi je vous dis, fondé sur l'expérience universelle, peut-être sur la vôtre même, que, de toutes les passions, l'ambition est celle qui ravale, qui dégrade, qui avilit le plus une âme. L'ambition est un de ces insectes que nous voyons ramper bassement sur la terre, jusqu'à ce qu'une heureuse métamorphose les élève dans les airs. Il n'ose paraître tel qu'il est; son travail continuel est de se montrer tel qu'on le souhaite. Il renonce à ses opinions, abjure ses principes, se dépouille de ses sentiments pour adopter servilement les idées de ses protecteurs. Il se prosterne devant les idoles de faveur les plus viles et les plus odieuses, encense ce qu'il méprise, embrasse ce qu'il déteste, caresse ce qu'il craint, fait la cour la plus humble aux êtres les plus abjects par leur état, par leurs mœurs, par leurs vices; essuie d'eux des rebuts, éprouve des dégoûts, dévore des affronts, s'abreuve d'humiliations, les souffre sans se plaindre, les reçoit presque comme des grâces, et y répond par de basses adulations, par de criminelles complaisances. Il n'y a pas de honte qui le contienne, pas de scrupule qui l'arrête, pas de remords qui le ramène, pas de sacrifice qui lui coûte, pas de noirceur qu'il ne se permette; la passion dont il est agité est un feu concentré qui va éclater avec furie; malheur à qui se trouvera dans son explosion! Jaloux de ceux qu'il croit ses concurrents, envieux de ceux qu'il voit au-dessus de lui, l'ambition met en mouvement tous les ressorts de la méchanceté la plus raffinée pour écarter les uns et supplanter les autres. Le mérite surtout est son ennemi né; c'est contre lui qu'il dirige ses principales attaques, tantôt mêlant à d'hypocrites louanges des restrictions qui les détruisent, tantôt les déchirant ouvertement par ses satires; ici dissimulant ce qui est, là supposant ce qui n'est pas; lui souhaitant des défauts et lui en imputant; diminuant le bien, exagérant le mal; décriant les actions, interprétant les paroles, empoisonnant les intentions; bienséance, considération, estime, amitié, reconnaissance, tout sentiment honnête est foulé aux pieds; médisance, calomnie, fraude, ruse, perfidie, tout moyen criminel est employé sans honte et sans scrupule. C'est des ruines d'autrui qu'on fait les degrés de son élévation. On marche à la fortune comme à la bataille, sur ceux qu'on vient de renverser.

Enfin, à force de bassesses, de noirceurs, on y arrive. Les vices qui y ont porté devenant désormais inutiles, nous allons peut-être les voir disparaître. Au contraire, n'ayant plus le même intérêt à se cacher, ils vont se manifester ouvertement; ces violents ressorts se lâcheront d'autant plus violemment, qu'ils ont été plus fortement comprimés.

D'abord l'orgueil qui enfanta, alimenta, fortifia ses projets d'ambition, n'ayant plus de ménagements à garder, ne craint pas de se produire au grand jour. Plus l'ambition survit dans ses poursuites, plus il se montre arrogant dans ses succès; plus il prodigue humblement d'encens, plus il en exige insolemment; il se dédommage des respects auxquels il s'était dévoué, par ceux qu'il se fait rendre. Longtemps flatteur, il prétend à son tour être flatté, et il lui faut des adulations aussi viles que celles auxquelles il s'était abaissé. Ce qui semble plus extraordinaire, ce qui est plus odieux et que cependant une expérience constante fait voir très-commun, ce sont ceux à qui l'empire convient le moins qui affectent d'être les plus impérieux. Voyez l'homme que sa naissance a placé dans les grandeurs, ou qui y a été appelé, qui doit son élévation, non aux manœuvres de l'intrigue, mais à son rang et à son mérite. Comme il est à sa place naturelle, il ne s'enorgueillit pas d'y être; il ne réclame pas des droits qui ne lui seront jamais contestés, et il semble les oublier, assuré qu'on ne les oubliera pas. Occupé de tempérer l'éclat de son rang et non d'en éblouir, c'est par les égards qu'il témoigne à ses inférieurs, qu'il les avertit du respect qu'ils lui doivent; il ne leur fait sentir sa supériorité que par son affabilité, sa grandeur que par sa politesse, et son pouvoir que par sa bienfaisance. Tournez ensuite vos regards vers cette foule de parvenus que la protection, l'intrigue, la fausseté, la méchanceté ont élevés à un état pour lequel ils n'étaient pas nés; n'ayant pas été éduqués pour le rang auquel ils sont parvenus, ils en ignorent les bienséances, ils n'en connaissent que les prétentions. Leur tête, non accoutumée à la hauteur où elle se voit montée, s'étourdit et se trouble; l'éclat tout nouveau de leur splendeur les éblouit et les aveugle (42). Ils semblent avoir oublié l'obscurité d'où

(41) *Habentes speciem quidem pietatis, virtutem autem ejus abnegantes.* (*II Tim.*, III, 5.)

(42) *Homo, cum in honore esset, non intellexit.* (*Psal.* XLVIII, 13.)

ils sont sortis, ou plutôt ils imaginent la faire oublier aux autres par la pompe orgueilleuse qu'ils affectent, mais par là même ils en rappellent le souvenir, et la font plus sensiblement remarquer. Leur dignité n'est que de la morgue, leur élévation de l'enflûre, la noblesse de leurs manières de l'insolence avide d'hommages ; jaloux de leurs priviléges, entêtés de leur grandeur, inflexibles sur leurs droits réels ou imaginaires, ne se relâchant sur rien de ce qui leur est dû, exigeant impérieusement ce qui ne l'est pas, ils se font un plaisir secret, un bonheur public d'opprimer les petits, d'insulter les grands, d'humilier ceux-ci, de faire plier ceux-là sous leur volonté. Ils n'ont d'autre mobile que leur orgueil, d'autre mesure que leurs prétentions, d'autre règle que les caprices de leur vanité. Mais où les conduit cette fastueuse arrogance ? A la haine de tous ceux dont ils auraient pu, dont ils auraient dû capter l'amour; ils imaginent être plus considérés ; ils sont plus méprisés. On leur rend bien quelques hommages, mais des hommages faux, des hommages contraints, des hommages arrachés par la crainte, les hommages publics que l'on désavoue en particulier, et dont on se dédommage par la liberté des censures. S'ils savourent quelques adulations, ils essuient bien plus de critiques. On rapproche leur élévation de leur origine; leur hauteur actuelle rappelle leur bassesse passée. On reproche à leur grandeur les moyens qui l'ont acquise. Reçoivent-ils un échec, c'est une joie publique ; leur chute est un triomphe universel.

L'orgueil n'est pas le seul vice qui accompagne l'élévation de l'ambitieux ; la bassesse qui l'y a porté l'y fait encore considérer cet homme si fier de sa grandeur devant une grandeur supérieure à la sienne, combien tout à coup il est devenu petit ! combien il se montre différent de lui-même! Autant il est hautain envers ceux à qui il commande, autant il est rampant devant celui dont il espère ou qu'il craint. Ici maître impérieux, là vil esclave; successivement idole et adorateur, il reçoit orgueilleusement l'encens d'une main, pour le présenter humblement de l'autre. Les dédains qu'il fit éprouver, il court à son tour les subir, et il s'empresse d'aller essuyer les caprices qu'il vient de faire supporter.

Un autre effet ordinaire de ce funeste sentiment, c'est qu'en remplissant tout le cœur, il en bannit tout sentiment honnête. Il isole de tout le genre humain l'homme qu'il possède, et en l'élevant au-dessus de ses semblables, l'en sépare et l'en detache. Comment sentirait les douceurs de l'amitié celui qui, uniquement occupé de son agrandissement, rapportant tout à ce seul objet, ne considère dans les autres hommes que l'utilité dont ils peuvent lui être ? La reconnaissance est encore plus étrangère à son cœur. Le souvenir du bienfait, en rappelant le besoin qu'on en eut, blesse l'orgueil. Les services les plus signalés, les plus multipliés, les plus essentiels, sont oubliés aussitôt qu'ils ne peuvent plus être continués. Le bienfaiteur à qui l'on doit tout ce qu'on est, dès qu'on en attend rien, est traité comme les arbres devenus incapables de porter du fruit, comme les animaux domestiques que la vieillesse a rendus inutiles. L'édifice de sa forteresse élevé, l'ambitieux renverse d'un pied dédaigneux l'échafaud qui servit à la construction. L'amour de la patrie n'est qu'un voile dont il couvre les projets de son orgueil. L'intérêt général n'est que le prétexte des manœuvres de son intérêt personnel. Quand le bien de l'Etat dépendait de ses concurrents, n'avez-vous pas vu constamment cette envieuse passion le sacrifier à ses jalousies, aimant mieux voir les affaires publiques dépérir, que prospérer dans les mains de ses rivaux ?

Et quels désirs peut donc encore former l'ambitieux arrivé à ce qu'il appelait le terme de ses désirs? Ah ! quand il tenait ce langage, il se mentait à lui-même; l'insatiable ambition ne connaît pas de bornes (43); l'incendie une fois allumé va toujours en croissant. L'ambitieux vieillit, l'ambition ne vieillit jamais ; c'est un volcan qui vomit ses flammes à travers les neiges qui le couvrent; c'est une cupidité qui s'accroît sans cesse à mesure qu'elle se satisfait; c'est un monstre qui grandit de tout ce qu'il dévore; d'un degré monté il tend sans cesse à un autre. La vie n'est qu'une continuelle progression de vues, de projets, d'entreprises. Il n'y a rien à quoi on n'aspire, rien à quoi on renonce, rien où on ne se fixe, rien dont on ne jouisse. On n'est heureux d'un succès que parce que c'est un encouragement à en poursuivre d'autres, un titre pour les solliciter, un moyen de les obtenir.

Mais quoi, ne peut-il donc pas absolument y avoir de terme aux désirs, aux espérances, aux projets, aux tentatives de l'ambition ? Arrivée au faîte de la grandeur, à cette puissance souveraine au-dessus de laquelle il n'y a rien parmi les hommes, et qui les tire tous sous son autorité, peut-elle encore aspirer au delà à quelque chose? Oui, le plus haut degré de l'élévation n'est pas encore une élévation suffisante. C'est là, c'est dans le cœur des souverains que l'ambition, quand elle y a pénétré, fermente le plus violemment, éclate le plus terriblement. Elle est, selon le prophète, une ivresse qui augmente encore leur soif dévorante. Leur âme s'élargit comme la mort et comme l'enfer, qui engloutissent toujours et ne se remplissent jamais; ils rassemblent sous eux tout ce qu'ils peuvent de nations ; ils entassent peuples sur peuples. Objets de l'exé-

(43) *Insatiabilis oculus cupidi in parte iniquitatis. Non satiabitur, donec consumat arefaciens animam suam.* (*Eccle.*, XIV, 9.)

cration universelle, ils sont suivis dans le cours de leurs funestes succès des malédictions du genre humain, jusqu'à ce qu'enfin dépouillés eux-mêmes, comme ils avaient dépouillé les autres, ils attirent sur leur propre maison la confusion qu'ils lui ont préparée (44). Nabuchodonosor a triomphé d'Arphaxad, et a agrandi ses États de tous ceux qu'avait conquis ce souverain de la Médie. Couvert de cette gloire brillante, investi de cette immense puissance, il assemble autour de son trône les anciens, les guerriers, les sages de son conseil. Est-ce pour traiter en commun des moyens de gouverner avec sagesse son vaste empire, pour concerter avec eux les mesures les plus propres à rendre heureux ses nombreux sujets? Qu'importe au monarque ambitieux le bonheur des hommes? ils ne sont à ses yeux que les instruments de ses vastes desseins. Quand ils viennent à se briser entre ses mains, il les remplace aussitôt par d'autres. L'objet de cette grande assemblée est de lui notifier le projet de conquérir toute la terre et de la soumettre à l'empire d'Assyrie (45). L'arrêt est prononcé dans cette tête orgueilleuse; tous les trônes doivent être ou renversés ou abaissés; tous les royaumes détruits ou rendus tributaires; tous les rois déposés ou asservis; et si le monarque universel permet encore à quelques-uns d'eux d'en porter le titre, ils ne seront plus que ses premiers sujets. Pour assouvir cette soif ardente, il n'y a ni violence qu'il ne commette, ni injustice dont il ne se rende coupable, ni violation de traité dont il ne se souille. Avide des trésors de ses sujets, prodigue de leur sang, il dépeuple son propre pays pour ravager les autres. Tandis que dans toutes les parties de son vaste empire les pères et les mères pleurent leurs enfants, arrachés de leurs bras pour les faire périr dans les fatigues, dans les misères, dans les périls de ses guerres, dans les autres royaumes s'élèvent de toutes parts les cris et les imprécations de la douleur et du désespoir. Le pillage universel, la dévastation des campagnes, les cendres fumantes des villes, le carnage des défenseurs, tous les crimes de la licence (46), voilà les trophées de sa gloire. Son orgueil impie s'élèvera contre le Très-Haut, *pour faire savoir à toutes les nations que Nabuchodonosor est le Dieu de la terre, et qu'il n'y en a pas d'autres que lui* (47). Et par où se terminent donc toutes ses entreprises si brillantes aux yeux de la vanité, si odieuses à ceux de l'humanité? Que sont devenus tous ces fléaux de l'humanité que notre faiblesse a décorés du nom de conquérants et que Dieu dans divers siècles a lâchés dans le monde pour punir les crimes des nations victorieuses et des nations assujetties? Ils ont disparu, et avec eux la puissance qu'ils avaient envahie s'est évanouie. Nous les avons vus ces impies, élevés au-dessus des cèdres du Liban; nous n'avons fait que passer, et voilà qu'ils n'étaient plus; les places mêmes qu'ils avaient occupées ont disparu (48). Il leur fut accordé d'élever très-haut l'édifice de leur domination; il fut toujours au-dessus de leur pouvoir de le fonder. Colosses d'un brillant métal, mais dont les pieds étaient d'argile, ils se sont tous affaissés sous leur propre poids, ou ont été abattus et brisés par la plus petite pierre détachée de la montagne. Ces torrents dévastateurs se sont écoulés, laissant sur les terres qu'ils ont traversées, pour traces de leur passage, les débris et les ruines qu'ils entraînaient, les faibles murs de Béthulie sont la borne que Dieu a posée aux ravages de Nabuchodonosor. Le bras d'une femme est l'instrument par lequel il dissipe ses audacieux et criminels projets.

Nous disons quel est le vice de l'ambition, quels désordres elle traîne à sa suite, quels maux elle répand partout où elle pénètre. Mais nous devons montrer aussi quels sont les remèdes propres à guérir cette dangereuse maladie, quelles sont les digues à opposer à ce furieux torrent.

(44) *Quomodo vinum potantem decipit, sic erit vir superbus, et non decorabitur : qui dilatavit quasi infernus animam suam; et ipse quasi mors, et non adimpletur, et congregabit ad se omnes gentes, et coacervabit ad se omnes populos. Numquid non omnes super eum parabolam sument, et loquelam ænigmatum ejus. Et dicetur : Væ ei qui multiplicat non sua! usquequo et aggravat contra se densum lutum! Nunquid non repente consurgent qui mordeant te; et suscitabuntur lacerantes te : et eris in rapinam eis? Quia tu spoliasti gentes multas, spoliabunt te omnes qui relicti fuerint de populis.... Cogitasti, confusionem domui tuæ : concidisti populos multos, et peccavit anima tua. Quia lapis de pariete clamabit, et lignum quod inter juncturas ædificiorum est respondebit.* (*Habac.*, II, 5-11.)

(45) *Vocavitque omnes majores natu, omnesque duces et bellatores suos, et habuit cum eis mysterium consilii sui : dixitque cogitationem suam in eo esse ut omnem terram suo subjugaret imperio.* (*Judith.*, II, 2, 3.)

(46) *Effregit autem civitatem opinatissimam Melothi, prædavitque omnes filios Tharsis, et filios Ismael quia erant contra faciem deserti, ad austrum terræ Cellon. Et transivit Euphratem et venit in Mesopotamiam, et fregit omnes civitates excelsas, quæ erant tibi, a torrente Mambre usquequo perveniatur ad mare. Et occupavit terminos ejus a Cilicia usque ad fines Japhet, qui sunt ad austrum; abduxitque omnes filios Madian, et prædavit omnem locupletationem eorum; omnesque resistentes sibi occidit in ore gladii. Et post hæc descendit in campos Damasci in diebus messis, et succendit omnia sata, omnes arbores et vineas fecit incidi.* (*Judith.*, II, 13-27.)

(47) *Ut sciat omnis gens quoniam Nabuchodonosor deus est terræ et præter ipsum alius non est.* (*Judith.*, V, 29.)

(48) *Vidi impium superexaltatum et elevatum super cedros Libani : et transivi, et ecce non erat; et quæsivi eum, et non est inventus locus ejus.* (*Psal.* XXXVI, 36.) *Væ qui prædaris, nonne et prædaberis; et qui spernis, nonne et sperneris? Cum consummaveris deprædationem deprædaberis, cum fatigatus desieris contemnere, contemneris.* (*Isa.* XXXIII, 1.)

Le premier moyen de réprimer l'ambition, le plus efficace, le plus certain, celui qui seul suffirait pour la bannir de ce monde, et sans lequel tous les autres sont impuissants; c'est à Jésus-Christ que nous le devons; c'est la vertu inconnue jusqu'à lui, qu'il a apportée à la terre, et dont il a agrandi la morale; c'est l'humilité. L'humilité empêche l'ambition de naître : elle l'étouffe dans son germe, qui est l'orgueil. Comment aspirerait à ce qui est au-dessus de lui l'homme qui se juge au-dessous de tout? L'humilité contient l'ambition dans ses projets. Qui se croit sincèrement indigne des grandeurs ne les désire pas. L'humilité arrête l'ambition dans ses démarches. Il ne fait pas de tentatives pour s'élever, le Chrétien, continuellement occupé à se rabaisser. L'humilité prévient les funestes effets de l'ambition. On ne cherche point à nuire au prochain quand on ne connaît pas d'intérêt qui lui soit contraire. O vous, qu'une hauteur de cœur, qu'une élévation de sentiment porte vers les grandeurs, avant de commencer cette poursuite dangereuse, considérez, avec l'attention que mérite l'importance du sujet, quelle est la vraie grandeur, la grandeur digne de vos recherches, la grandeur qui correspond à la dignité de votre nature. Ce n'est pas à monter de dignités en dignités qu'elle consiste, mais à croître de vertus en vertus. Ce n'est pas sur les ruines des autres qu'elle s'élève : c'est des victoires sur ses propres passions qu'elle fait ses degrés pour arriver au faîte de la perfection. A côté de cette ambition frivole, incertaine, criminelle, funeste, à laquelle le monde vous excite, la foi vous en offre une autre toute différente; elle vous en présente le moyen avec l'objet. Ambition légitime, elle vous porte à l'état sublime auquel vous êtes destiné; ambition vaste, c'est à une grandeur immense, imperturbable, impérissable, qu'elle vous élève : ambition solide, elle assure à vos désirs l'accomplissement, à vos efforts le succès; ambition louable, elle ne vous inspirera que les vertus les plus estimées, le courage, la force, le désintéressement, la grandeur d'âme; ambition utile, elle vous fera désirer pour les autres tout ce qu'elle vous fera rechercher pour vous-même. Vous êtes porté à l'amour de la domination, régnez sur vous-même, contenez vos désirs dans de justes bornes, tenez vos inclinations constamment soumises à l'empire de votre raison, dictez à votre chair, à vos sens, toujours prêts à s'emporter, la loi sévère de l'esprit; assujettissez vos passions sous un sceptre de fer, prévenez leur inquiétude par votre vigilance, réprimez leur révolte par votre fermeté. Est-ce l'amour de la gloire qui vous anime? élevez-vous au-dessus de cette vaine fumée de gloire terrestre, que le moindre souffle dissipe, qui échappe aux mains qui veulent la saisir, presque toujours en la salissant. Transportez vos pensées à cette gloire céleste, brillante, éternelle, inaltérable, que la foi vous promet; à cette gloire que *jamais aucun œil ne vit, aucune oreille n'entendit, aucune intelligence ne comprit, que Dieu prépare à ses amis, et que son esprit nous révèle* (49). Voilà la gloire à laquelle il est de votre devoir d'aspirer, qu'il est en votre pouvoir d'atteindre. Maître de l'acquérir, pouvez-vous en poursuivre une autre infiniment inférieure? N'est-ce pas une aliénation d'esprit, une bassesse de cœur de préférer une lueur passagère d'éclat aux splendeurs éternelles, de renoncer pour quelques honneurs mondains à la couronne brillante préparée pour orner à jamais votre tête, de vous élever un peu au-dessus de la terre, pouvant porter votre vol jusqu'au ciel? Vous regardez comme ayant une âme abjecte l'homme qui, né dans un rang distingué, irait, par simple préférence de goût, se placer dans la condition la plus vile. Vous vous dégradez bien autrement que lui; vous descendez bien plus bas; vous tombez de toute la hauteur qui sépare la région céleste de notre misérable habitation terrestre.

Quelle comparaison, en effet; quel terme de proposition peut-il y avoir entre tous les biens créés que vous poursuivez avec ardeur et le bien incréé que vous abandonnez avec dédain, entre le fini et l'infini, entre le temps et l'éternité, entre le rien, comme l'appelle le prophète, dans lequel vous vous complaisez (50), et la solide grandeur dont vous vous privez. Cet objet de vos ambitieux désirs, c'est peut-être inutilement que vous le poursuivez. Après des démarches, des sollicitudes, des fatigues multipliées, il ne vous restera que le dégoût de voir échouer vos prétentions; la douleur dans le cœur, la honte dans le public, la rage au dedans, au dehors l'opprobre. Mais je veux que vous réussissiez, que trouverez-vous? Un fantôme qui n'a d'existence que celle que lui prête votre imagination, et celle de quelques hommes dupes de la même illusion; qui n'a aucun fondement réel, qui ne donne pas le mérite, qui ne le suppose même pas, qui souvent le fait perdre; jouet de l'inconstance et du caprice, édifice idéal, qu'il a fallu des années de soins et de travaux pour élever, qu'un instant renverse, qu'un souffle fait évanouir. Combien n'avez-vous pas vu de ces grands de la terre survivre à leur prétendue grandeur! Combien y ont survécu peu de temps, entraînés promptement dans le tombeau par la douleur de l'avoir perdue! Mais en supposant même à cette fastueuse pompe une consistance qu'elle n'a pas, sa durée est nécessairement bornée à un petit nombre de jours. Ces dignités, cette puissance, cette gloire que vous aurez si

(49) *Oculus non vidit, auris non audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum, nobis autem revelavit per Spiritum suum.* (I *Cor.*, II, 9, 10.)

(50) *Qui lætamini in nihilo.* (*Amos*, VI, 13.)

péniblement amassées, ne descendront pas avec vous dans l'éternelle nuit (51). Votre dépouille restée suspendue sur la fosse où vous aurez été englouti, sera la proie de nouveaux ambitieux qui accourront pour la saisir, et seront précipités à leur tour dans le même gouffre.

L'incertitude, la futilité, l'inconstance, la brièveté des jouissances de l'ambition, sont encore de moindres maux. En prétendant aux honneurs, elle aspire à souffrir. Les souffrances sont l'apanage le plus certain de la grandeur. Nous avons vu le divin Sauveur, pour réprimer l'ambitieuse demande des fils de Zébédée, commencer par leur demander s'ils pourraient boire son calice. Ainsi l'a réglé la sagesse suprême : elle attache aux emplois des honneurs et des peines; des honneurs, pour qu'ils se trouve des personnes qui les remplissent; des peines, pour en bannir la poursuite âpre et la jouissance orgueilleuse. Ah ! si tout homme qui commence à sentir les atteintes de cette dangereuse maladie, qui éprouve les premières suggestions de cette funeste tentation, avant de s'y laisser entraîner, considérait dans le calme de la réflexion les inquiétudes, les alarmes, les troubles, les agitations, les douleurs de tous genres auxquelles il va se livrer; s'il comparait avec sang-froid ce qu'il veut acquérir, et ce qu'il doit lui en coûter; s'il pesait dans la balance de l'impartialité, d'une part les agréments et les plaisirs qu'il espère, de l'autre les travaux et les peines qu'il lui faudra nécessairement essuyer; j'ose le dire avec confiance, il n'y aurait pas d'ambitieux. On raconte qu'à Sparte, pour préserver les jeunes gens de la passion du vin, on leur présentait des esclaves dans de honteux excès de l'ivrognerie : je vous le dis de même, pour arrêter à l'entrée de votre cœur l'ambition, contemplez un ambitieux; suivez-le de sa vie publique à sa vie privée; pénétrez dans son intérieur; voyez ce dont il jouit et ce qu'il souffre; ses moments de satisfaction, ses longs tourments, ses joies perpétuellement troublées par la crainte, presque toujours altérées par les chagrins, souvent anéanties par les pertes. Il n'y a presque pas un instant où l'homme en place n'ait à souffrir, soit de lui-même, soit des autres. Obligé de se sacrifier sans cesse, de se faire de continuelles violences, de se contraindre sur tout; assujetti à une assiduité sans relâche, contraint à une ponctualité incommode, fixé dans des lieux désagréables, ne vivant plus pour lui-même, mais pour le public, à qui il est comptable de tous ses moments, attaché à des fonctions ennuyeuses, forcé de peser toutes ses paroles, de composer toutes ses démarches, craignant toujours de donner prise sur lui, occupé à parer les coups de ses compétiteurs, se trouvant quelquefois dans l'alternative de trahir la justice ou de s'en faire le martyr, de prononcer contre le bon droit, ou de le soutenir contre des hommes plus puissants que lui ; au sein de la faveur redoutant toujours la disgrâce, et cependant tenu souvent de la braver, il ne connaît, dans les perpétuelles agitations que lui donnent ses occupations, ni paix de cœur, ni repos extérieur, ni satisfaction pure, ni jouissance réelle. Et, comme si ce n'était pas assez de ces peines intérieures, il faut encore que tout ce qui l'entoure concoure à l'affliger. Plus il est élevé, plus il est environné d'hommes dont il doit ou supporter ou combattre les humeurs, les caprices, les intérêts, les défauts, les passions. Il faut qu'il se défende à la fois des adulateurs et des censeurs ; qu'il se défie des louanges des uns, et qu'il essuie patiemment les critiques des autres; qu'il réprime ou qu'il tolère les murmures du mécontentement, les médisances de l'envie. Calomnié dans ses intentions, traversé dans ses actions, à chaque pas il a de nouvelles difficultés à lever, de nouveaux obstacles à surmonter, de nouveaux piéges à éviter. Que d'attentions, de précautions, de soins lui sont nécessaires, pour tenir ceux qui lui sont subordonnés, dans le respect et dans l'amour par un mélange sans altération d'affabilité et de dignité, de modération et d'autorité, de douceur et de fermeté, de sévérité et de clémence, de flexibilité et de constance, de patience et d'activité ! Et encore toutes ces vertus réunies ne mettent pas à l'abri des désagréments et des chagrins. Quel que vous puissiez être, quoi que vous puissiez faire, en marchant aux grandeurs vous cherchez des peines; et vous trouverez des croix là où vous vous imaginiez vous donner des plaisirs. Voyez le modèle des hommes constitués en dignité, ce grand personnage que Dieu avait choisi pour être le libérateur et le conducteur de son peuple, ce Moïse, doué de toutes les qualités politiques et religieuses, que de traverses, de contradictions, d'injures, de reproches n'a-t-il pas à essuyer de ce peuple qu'il ne cesse de combler de bienfaits, quelquefois même de sa propre famille? Le plus d'élévation ne met pas au-dessus de ces disgrâces. C'est surtout autour des trônes que volent les soucis ; le plus sage des rois en fait l'aveu d'après son expérience. Il a réuni pour se satisfaire tout ce que la plus haute puissance et la plus superbe opulence peuvent procurer de jouissance; il ne s'est refusé aucun objet de ses vastes désirs : il en fait avec douleur l'énumération, et déclare que, dans tout cela, il n'a trouvé non-seulement que vanité, mais qu'affliction d'esprit (52). Brillantes au dehors de diamants, les couronnes sont intérieurement garnies d'épines. Les travaux continus, les sollicitudes, les soins sont les

(51) *Ne timueris cum dives factus fuerit homo, et cum multiplicata fuerit gloria domus ejus, quoniam cum interierit non sumet omnia, neque descendet cum eo gloria ejus.* (*Psal.* XLVIII, 17, 18.)

(52) *Vidi in omnibus vanitatem et afflictionem animi.* (*Eccle.*, II, 11.)

tourments des bons rois, les terreurs, le supplice des tyrans. Denis dans Syracuse, Cromwel à Londres, voient sans cesse le glaive suspendu sur leurs têtes détestées.

Mais les malheurs de cette vie ne sont que le prélude de ceux réservés aux ambitieux. La terre n'a pas de punition à la poursuite des grandeurs, pour faire tomber sur eux les maux qu'il leur a annoncés (53). Leur sort leur est tracé par celui du premier des ambitieux, de ce Lucifer qui, après avoir voulu s'élever au-dessus du rang si brillant où Dieu l'avait placé, fut précipité du ciel dans le fond de l'abîme (54). C'est là, c'est avec le digne chef de leurs vaines prétentions, qu'ils expieront dans la plus profonde humiliation, leur orgueil insensé, dans d'éternels tourments leurs joies criminelles. Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

SUR LE PÉCHÉ MORTEL.

Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum. (Jerem. II, 19.)

Sachez et voyez combien il est amer pour vous d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu.

C'était au peuple d'Israël, grièvement criminel et sévèrement puni, que le prophète adressait ces paroles. Et ne puis-je pas avec juste raison vous les appliquer? Nation aussi coupable et devenue également malheureuse, vous ressentez vivement les fléaux qui sont tombés sur vous. Mais en vous lamentant de leurs effets, pensez-vous à leurs causes? Ce que vous devriez déplorer avant vos maux et plus que vos maux, ce sont vos péchés qui les ont attirés. Et pouvait-elle ne pas éclater, la colère céleste, au milieu de la corruption universelle qui ne cessait de la provoquer. Nos désordres grossissaient chaque jour ce nuage qui, après avoir menacé longtemps, a fini par crever sur nos têtes. Ils sont revenus dans notre malheureux siècle, ces jours de prévarication tant détestés dans les livres saints, où l'iniquité avait rempli la terre : *Repleta est terra iniquitate.* (*Gen.*, VI, 13.) Toute chair a, de nouveau, corrompu sa voie; ce n'est plus dans le silence de la honte que le vice s'insinue; il marche le front levé, se montre avec audace; fier de ses succès, il se glorifie de ses dévastations; et, dans sa marche triomphale, il foule d'un pied dédaigneux et le principe sacré de la vérité, et le sentiment précieux de la grandeur. Il infecte tous les âges : l'enfance l'appelle déjà par la funeste maturité des désirs, et la vieillesse le rappelle encore par la lubricité de ses souvenirs. Il corrompt tous les états; il brille dans les cours, circule dans les villes, se répand dans les campagnes ; il est l'âme de toutes les sociétés, le lien de tous les attachements, l'objet de tous les désirs, le sujet de toutes les conversations. Il a pénétré jusque dans le ministère; les solitudes mêmes consacrées à la piété ne sont pas à l'abri de ses ravages. Et l'incrédulité, ce monstre de notre temps inconnu à nos pères, en détruisant toute religion, toute morale, étend encore et affermit cet abominable empire.

En contemplant le débordement universel de ce torrent qui a brisé toutes ses digues, une idée bien douloureuse me saisit, et vous en êtes l'objet, mes chers frères. Dans cette assemblée nombreuse, puis-je me flatter de ne voir que des personnes exemptes de péché, encore revêtues de leur innocence primitive ou l'ayant au moins réparée par une salutaire pénitence? Ah! combien j'ai à redouter que cet auditoire ne renferme parmi quelques justes un nombre bien plus considérable de pécheurs! Peut-être même, si un rayon de cette lumière céleste qui pénètre jusqu'au fond des cœurs venait m'éclairer, peut-être, hélas! ne verrais-je, comme il fut montré au prophète, dans le peuple d'Israël, qu'un amas d'ossements décharnés, privés de mouvement et de vie. O mon Dieu! les avez-vous condamnés à une mort éternelle! daignerez-vous encore les rappeler à la vie! Est-ce le secret de votre miséricorde que vous ne permettiez pas de pénétrer. *Putasne vivent ossa ista? Domine Deus, tu nosti.* (*Ezech.*, XXXVII, 3.) Mais vous m'envoyez vers eux; vous m'ordonnez de leur porter vos paroles saintes, de leur faire entendre vos vérités éternelles : *Vaticinare de ossibus istis et dices eis : Ossa arida, audite verbum Dei.* (*ibid.*, 4.) Pécheurs malheureux, qu'êtes-vous venus chercher dans ce temple? quel attrait vous a fait quitter les lieux de vos dissipations, de vos plaisirs, de vos jeux, de vos dissolutions, pour venir dans cet asile, si étranger pour vous, de la piété et du recueillement? Que voulez-vous, qu'attendez-vous d'un Dieu que vous avez rendu votre ennemi. Ah! j'ose encore espérer que c'est un reste de tendresse qui vous ramène vers ce Dieu que vous avez offensé, ou plutôt c'est Dieu lui-même, plein de confiance et de miséricorde, qui vous a appelés à lui. Il veut encore faire un effort sur votre cœur. Ah! ne vous refusez pas à ses instances; ne repoussez point sa tendresse ; écoutons sa voix pressante : *Ossa arida, audite verbum Domini.* Et vous, Dieu de bonté, daignez donner à mes paroles, que vous me chargez de leur adresser en votre nom, cette vertu efficace qui ouvre les tombeaux et qui arrache à la mort ses victimes ; tandis que vous frapperez leurs oreilles par ma faible voix, parlez-vous-même à leurs cœurs par votre grâce. *Esprit-Saint*, esprit de lumière, esprit vivificateur, *venez et répandez de toutes parts sur ces cadavres inanimés votre souffle, rendez-les à la vie : « A quatuor ventis veni*

(53) *Et tu quœris tibi grandia ? noli quœrere, quia ego adducam malum super omnem carnem, ait Dominus.* (*Jerem.*, XIV, 5.)

(54) *Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer, qui mane oriebaris ? Corruisti in terram qui vulnerabas gentes, qui dicebas in corde tuo : In cœlum conscendam, super astra Dei exaltabo solium meum; sedebo in monte testamenti, in lateribus aquilonis. Ascendam super altitudinem nubium; similis ero Altissimo, verumtamen ad infernum detruderis, in profundum laci.* (*Isa.*, XIV, 12.)

Spiritus, et insuffla super interfectos istos et reviviscant. » (*Ezech*, XXVII, 9.) Je vous en conjure par celle qui daigne être le refuge des pécheurs. *Ave Maria.*

Le péché est mauvais, le péché est amer; deux vérités que Jérémie présentait aux Juifs malheureux : *Scito et vide quia malum et amarum est.* Il est mauvais en lui-même, il est amer dans ses suites. Il est mauvais, dit un Père en expliquant ce texte, à raison de la faute qu'il renferme : *Malum propter culpam.* Il est amer par les peines qui le suivent : *Amarum propter pœnam.* Le vice essentiel du péché, les châtiments attachés au péché, voilà les objets que je vais présenter successivement à votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Quelle est la malice, la grièveté, l'énormité du péché ? Je désirerais bien vivement, chrétiens, pouvoir satisfaire à cette question. Je désirerais trouver des paroles assez fortes pour vous faire connaître toute l'étendue de ce mal, mais les expressions nous manquent pour développer l'atrocité du péché, parce que nos pensées mêmes sont impuissantes pour la concevoir. Vous mesurez tous les jours la grandeur d'une offense sur celle de la personne offensée; il faudrait donc connaître la nature divine pour juger de la grièveté du péché. Dieu seul pouvant se comprendre lui-même, lui seul peut concevoir l'étendue de l'outrage qui lui est fait. Créatures faibles et bornées, nous sommes sur l'énormité de nos péchés comme ces infortunés qui, n'ayant jamais eu le bonheur de connaître la lumière, ne peuvent se former une juste idée des ténèbres dans lesquelles ils sont plongés. Essayons cependant d'en tracer une légère esquisse qui puisse vous en faire concevoir l'horreur.

Le péché est le plus grand des maux; il est le souverain mal Je ne dis pas assez; il est véritablement le seul mal qui existe sur la terre. Toutes les autres choses auxquelles la faiblesse de notre foi donne le nom de maux et dont nous nous lamentons bien autrement que de nos péchés, à proprement parler ne sont pas des maux, ou du moins c'est nous qui les rendons tels. Si nous les considérions sous leur vrai point de vue, si nous les contemplions comme Dieu lui-même les envisage, si nous en faisions l'usage auquel sa providence les destine, au lieu d'y voir des sujets d'affliction nous y découvririons une source abondante de consolations et de bonheur. Si je savais offrir à Dieu cette pratique qui me désole, supporter pour lui cette pauvreté qui m'accable, unir à ses souffrances cette douleur qui me tourmente, recevoir avec résignation cette maladie qui me consume, que de biens je me procurerais, que de mérites j'accumulerais, que de grâces je mériterais, que de fautes j'expierais! Le péché est la seule chose dont il soit au-dessus de mon pouvoir de fuir la souillure. Que dis-je, de mon pouvoir ? Dieu lui-même, oui, mes frères, et je ne calomnie pas la Toute-Puissance, Dieu lui-même ne peut pas faire que le péché cesse d'être un mal. Il est aussi essentiel au péché d'être le souverain mal, qu'à Dieu d'être le bien suprême.

Perfections infinies de mon Dieu, je vous vois toutes à l'aspect d'un seul péché vous soulever avec indignation, et chacune de vous lancer contre le pécheur l'anathème qui lui est propre. La sainteté lui dit : Impie, je t'avais fait à ma ressemblance; je t'avais dit : *Sois saint, parce que je fus saint* (*Levit.*, XXI, 8), et tu souilles mon image. La sagesse : Insensé, je te conduisais au bonheur par la vertu, et tu déranges l'ordre que j'ai établi; tu te fais un bonheur de me déplaire, une gloire de m'offenser. La Toute-Puissance : Faible créature, je t'avais fait des lois et tu les violes; et, dans ton audacieuse présomption tu oses dire : *Je n'obéirai pas.* (*Jerem.*, II, 20.) La miséricorde : je t'ai comblé de bienfaits, ingrat, et tu les méprises: tu rends inutiles toutes mes grâces; tu foules aux pieds mon sang répandu pour ton salut. La justice : Malheureux, au moment même où tu es suspendu sur l'abîme et où, pour te précipiter dans des torrents de feu, je n'avais qu'à ouvrir la main qui te soutient; la justice, tu la braves encore et tu provoques mes châtiments par tes outrages. Arrêtons-nous, chrétiens, et dans l'impuissance de connaître l'immensité des divins attributs et l'offense que le péché fait à chacun d'eux, bornons-nous à ce que la foi nous en apprend. *Si je suis votre père*, disait le Seigneur aux Juifs, et il nous le répète à nous-mêmes, *si je suis votre père, où est l'honneur que vous me rendez?* « *Si pater ego sum, ubi est honor meus?* » (*Malach.*, I, 6.) *Et si je suis votre maître, où est la crainte que je vous inspire?* « *Et si Dominus ego sum, ubi est timor meus?* (*Ibid.*) » Considérons Dieu sous ces deux rapports principaux que nous avons avec lui, et examinons l'offense que lui fait le péché, et comme notre père, et comme notre maître.

Dieu est votre père. Tous les jours vous lui donnez ce nom si doux, et c'est lui-même qui vous a enseigné à l'appeler ainsi. De tous les titres qu'il a sur vous, c'est celui qui est le plus cher, dont il se montre le plus jaloux, dont il se plaît à se revêtir, qu'il rappelle le plus souvent dans les livres saints. Ils sont bien moins que lui vos pères ceux que, dans l'ordre de la nature, vous reconnaissez comme tels, que vous chérissez, que vous révérez, dont vous suivez religieusement toutes les lois. En vous donnant la naissance, ils ne furent eux-mêmes que les instruments de celui qui vous donna l'existence. Vous regardez comme le premier des devoirs la piété filiale, comme le plus odieux des crimes celui qui attaque un père. Vous repoussez avec horreur l'idée d'un fils ingrat, d'un Absalon soulevé contre celui dont il reçut le jour. Homme inconséquent autant qu'enfant dénaturé, et vous offensez tous les jours, sans regret et sans honte, celui à qui vous devez le bon-

heur d'être : *Exacerbastis enim qui fecit vos Deum æternum.* (*Baruch*, IV, 7.)

Et quel père plus tendre, plus bienfaisant que celui que vous avez sous les cieux. Tout ce que vous êtes, tout ce que vous avez, tout ce qui concourt à votre conservation, à votre bien-être, le ciel même qui vous éclaire, l'air que vous respirez, la terre qui vous nourrit, tout ce qu'elle renferme, et qui a été créé pour votre usage, *sont autant de bienfaits de sa miséricorde :* « *Misericordia Domini plena est terra.* » (*Psal.* XXXII, 5.) Allez pécher, je vous le permets, si pour offenser Dieu vous pouvez trouver un lieu qui ne vous rappelle pas sa bienfaisance, qui ne vous reproche pas votre ingratitude.

Et ce sont encore là les moindres de ses bienfaits. On vous a instruits dès votre enfance à répéter ce que disaient avec un noble orgueil les martyrs devant les tyrans: *Je suis chrétien.* Mais, en faisant souvent cette réponse en avez-vous jamais senti toute l'étendue? Le jour où vous fûtes élevé à la dignité du chrétien, que de biens ne descendirent pas à la fois dans votre âme! Ce fut alors que l'esprit sanctificateur, prenant possession de vous, vint vous rendre de l'esclave du démon le fils de Dieu, vous admettre à la participation des sacrements, vous introduire dans la communion des saints, vous conférer le droit à l'héritage céleste. Au moment où l'eau sainte coulait sur votre tête, où le prêtre prononçait sur vous les paroles sacrées, une autre voix dans les cieux, ratifiant votre adoption, répétait ce qu'elle fit entendre autrefois sur les eaux du Jourdain : *Celui-ci est mon Fils chéri :* « *Hic est Filius meus dilectus.* » (*Matth.*, III, 17.)

Voilà ce que vous avait acquis votre baptême, et ce que perd votre péché sur ces fonts sacrés que nous pouvons appeler *le véritable puits du serment :* « *Puteus juramenti.* » (*Gen.*, XXI, 32.) Vous avez pris l'engagement de faire au démon une guerre éternelle, et vous vous livrez à lui; d'abhorrer les pompes, et vous les chérissez, de fuir ses plaisirs, et vous les recherchez; de renoncer à ses œuvres, et vous ne cessez de les opérer. On nous dit que ce Julien qui s'est acquis par son apostasie une si funeste célébrité, non content d'avoir abjuré la foi de son baptême, eut encore l'extravagante pensée d'en effacer jusqu'à la dernière trace; et que, pour anéantir en lui le sacré caractère de chrétien, il imagina de plonger sa tête, qui avait été arrosée de l'eau baptismale, dans le sang des victimes immolées à ses faux dieux. Cette impiété vous indigne, pécheurs; faites-en la comparaison avec la vôtre. Semblable à ce malheureux apostat, vous vous efforcez d'anéantir votre consécration baptismale, et, ne pouvant effacer l'ineffaçable caractère de votre baptême, vous le ternissez, vous le souillez; vous recouvrez le sceau de Dieu imprimé dans votre âme de l'abominable sceau du démon.

Non, le grand Apôtre ne faisait point exagération lorsqu'il disait que le chrétien par son péché *renie sa foi,* « *fidem negavit* (I *Tim.*, V, 8); » qu'*il se rend pire que l'infidèle*, « *est infideli pejor.* » (*Ibid.*) Trouverez-vous dans les fautes de l'infidèle le même vice d'ingratitude que dans les vôtres? Contriste-t-il le Saint-Esprit, qu'il ne reçut point? Outrage-t-il la foi, qu'il ne professa point? Profane-t-il les sacrements, auxquels il ne participa point? Rejette-t-il les grâces de Dieu, qu'il n'obtint point? Foule-t-il aux pieds le sang de Jésus-Christ, qu'il ne connut point?

Le sang de Jésus-Christ! Ah, malheureux pécheurs! c'est pour vous qu'il a coulé; ce sont vos péchés qui l'ont répandu : *Propter scelus populi mei percussi eum.* (*Isai.*, LIII, 8.) Vengeance, chrétiens, vengeance de ce sang innocent! vengeance contre le péché qui l'a versé! Mais quoi! au lieu de le venger, vous vous unissez à son ennemi; par vos crimes réitérés, vous renouvelez tous les jours la passion de Jésus-Christ; c'est l'Esprit-Saint qui vous le dit, *vous le crucifiez de nouveau :* « *Rursum crucifigentes Filium Dei.* » (*Hebr.*, VI, 6.) Transportez-vous en esprit au moment où se consomme cet abominable sacrifice; considérez cet homme de douleurs livré aux opprobres les plus humiliants, aux tourments les plus douloureux, et dites-vous à vous-même : C'est moi, c'est mon péché qui le réduit dans cet affreux état. Tournez vos regards de cet autre côté, voyez ce peuple agité tout à la fois et de démence et de fureur, demander à haute voix la mort de son Messie, de son Rédempteur, de son Dieu; et dites-vous encore, aussi barbares que les Juifs : J'unis ma voix à leurs voix sanguinaires, et je crie comme eux : *Crucifige, crucifige.* (*Luc.*, XXIII, 21.) Aussi aveugle qu'eux, je prononce contre moi ce même anathème; j'appelle sur ma tête les mêmes vengeances : *Sanguis ejus super nos.* (*Matth.*, XXVII, 25.)

Et voilà donc de quelle reconnaissance vous payez et l'amour paternel, et les bienfaits si multipliés de votre Dieu : *Hæccine reddis Domino?* (*Deut.*, XXXII, 6.) Dans les commencements des malheureux troubles qui ont anéanti notre patrie, vous vîtes des hommes comblés des grâces de leur roi attenter les premiers à son autorité, et se mettant à la tête des factieux, arborer insolemment l'étendard de la révolte. Leur crime vous pénètre d'horreur, et vous n'en parlez encore qu'avec une profonde et bien juste indignation; pécheurs, vous vous jugez vous-mêmes. Ce qui est le vice le plus honteux, le plus odieux envers un homme cesse-t-il de l'être lorsqu'il s'attaque à Dieu? Plus ingrats que ces méprisables objets de votre exécration, puisque vous avez reçu de Dieu plus de grâces encore, vous vous servez de ses grâces mêmes pour l'offenser plus grièvement. Jeunesse, force, beauté, richesse, considération, crédit, honneur, dignités, puissance, esprit, tous les dons que vous fit sa bonté, vous les tournez

contre lui. Dans vos mains criminelles chacun de ses bienfaits devient l'instrument de quelque outrage. Et comme il le reprochait à Jérusalem, *vous le faites servir lui-même à vos péchés : « Servire me fecisti in peccata tua.»* (*Isai.*, XLIII, 24.)

Traîné devant les tribunaux persécuteurs, et pressé de blasphémer le nom de Jésus-Christ, le saint vieillard Polycarpe répondit : Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, et jamais je n'en reçus aucun mal. Comment pourrais-je proférer des paroles outrageantes contre ce maître si bon, qui n'a cessé de m'accabler de biens? Chrétiens, voilà votre réponse aux sollicitations du péché. Lorsque la tentation viendra vous assaillir, l'illusion vous surprendre, l'exemple vous entraîner, le mauvais conseil vous séduire, dites hautement avec ce saint martyr : O mon Dieu ! ô mon père! qu'on veut me faire offenser, non je ne trahirai pas à la fois et le sentiment le plus doux et le devoir le plus sacré.

Devoir d'autant plus sacré, mes frères, que Dieu est pour nous non seulement le père le plus tendre, mais le maître le plus absolu. Pouvez-vous même concevoir un domaine plus souverain, plus étendu que celui du Créateur sur ses créatures? Parlons plus exactement encore, le domaine de Dieu est le seul véritablement essentiel, parce que tous les autres en émanent: *Omnis potestas a Deo.* (*Rom.*, XIII, 1.) Nous obéissons aux parents dont il nous a fait naître, aux surveillants qu'il a chargés de nous conduire, aux souverains qu'il a placés sur nos têtes ; dans toutes les autorités humaines nous revoyons la sienne; c'est par ses lois que nous sommes soumis aux leurs ; tous ces maîtres qui nous régissent sur la terre sont les représentants, les lieutenants du maître que nous avons dans les cieux. Si nous leur devons soumission, obéissance, fidélité, que de titres plus forts encore nous astreignent envers celui dont ils tiennent la place?

Pour nous former une idée de la révolte du pécheur, levez les yeux au ciel, voyez cette créature brillante plus que l'étoile du matin, ornée des plus beaux dons de la nature et de la grâce, image la plus parfaite du Dieu qui venait de créer le monde; elle laisse entrer le péché dans son cœur, et aussitôt la voilà soulevée contre Dieu ; Lucifer associe à sa révolte, des légions d'esprits célestes devenus coupables comme lui. *Il se livra,* dit l'apôtre saint Jean, *un grand combat dans le ciel: « Factum est prælium magnum in cœlo.»* (*Apoc.*, XII, 7.) Pécheurs, c'est à cette révolte que vous vous associez ; c'est cette même guerre que vous continuez de faire à Dieu. Pour combattre contre lui vous vous unissez à l'ange rebelle, vous en faites votre chef. Vous lui dites, comme les lâches habitants de Jabès au prince des Ammonites, qui les assiégeait. *Recevez-nous dans votre alliance, et nous vous obéirons : « Habeto nos fœderatos et serviemus tibi.»* (I *Reg.*, XI, 1.) C'est à ce chef que vous vous engageâtes, jeune libertin, le jour où vous vous abandonnâtes à la passion brutale qui vous domine : *Habeto nos fœderatos et serviemus tibi.* C'est à ce chef que vous vous êtes données, vous femmes licencieuses, quand vous avez ouvert votre cœur à ce commerce de séduction où, en perdant votre âme, vous lui enlevez encore l'âme des autres : *Habeto nos fœderatos et serviemus tibi.* C'est sous les étendards de ce chef que vous marchez vous, vindicatifs, quand, poursuivant vos haines, vous allez chercher la vengeance d'une offense imaginaire jusque dans le sang de votre ennemi. *Habeto nos fœderatos et serviemus tibi.* C'est sous l'ordre de ce chef que vous vous mettez, vous, ambitieux, quand d'intrigues en intrigues vous vous poussez aux honneurs sur les ruines d'un rival, que vous détruisez, que vous calomniez, ou d'un supérieur que vous supplantez par vos noirceurs : *Habeto nos fœderatos et serviemus tibi.* C'est sous les ordres de ce chef que vous rampez, vous, orgueilleux, qui, jaloux de tout ce qui est au-dessus de vous, vous dédommagez de ce que vous êtes forcés de leur rendre, par les dédains dont vous accablez tout ce qui vous est inférieur : *Habeto nos fœderatos et serviemus tibi.* C'est à ce chef que vous obéissez avec intempérance dans ces repas où vous vous livrez avec immodération à votre sensualité, car vous lui sacrifiez votre santé et même votre raison : *Habeto nos fœderatos et serviemus tibi.* C'est ce chef que vous servez, vous, scandaleux, quand, non contents de vous faire l'ennemi de Dieu, vous lui en faites encore d'autres, et vous grossissez la troupe qui le combat : *Habeto nos fœderatos et serviemus tibi.* Pécheurs de tous les rangs, de tous les états, de tous les genres, c'est là le général sous lequel vous combattez ; c'est le roi que vous vous êtes donné : *Ipse est rex super universos filios superbiæ.* (*Job*, XLI, 25.)

A la révolte, ce péché ajoute une autre offense plus griève encore, le mépris. Tout péché suppose nécessairement deux choses : dans Dieu une volonté qui commande, dans l'homme une volonté qui résiste; de la part de Dieu un précepte, de la part de l'homme une désobéissance. Placé entre son plaisir et la grâce de Dieu, obligé de renoncer à l'un ou à l'autre, le pécheur choisit-il de suivre son plaisir et de rejeter la grâce? Il donne une préférence formelle à la créature sur le Créateur; il lui transporte les hommages qu'il doit à Dieu; *il en a fait son idole : « Inveni idolum mihi.* » (*Ose.*, XII, 8.) Oui, son idole, le terme n'est pas trop fort, et l'infidèle qui se prosterne devant une idole flétrie n'est pas plus idolâtre que lui. Qu'importe que ce soit l'idole d'un vieux temple à qui vous rendiez vos hommages, ou que ce soit à une idole de chair comme le voluptueux, ou à une idole d'or comme l'avare, ou à une idole de sang comme le vindicatif, que vous sacrifiiez votre innocence, votre foi, votre âme, votre Dieu?

Quand Moïse se présenta devant Pharaon pour lui demander de la part de Dieu de laisser sortir son peuple de l'Egypte : *Hæc dixit Dominus : Dimitte populum meum* (*Exod.*, X, 3), ce roi audacieux et impie ne craignit point de lui dire : *Quel est donc le Seigneur dont vous parlez pour que j'écoute sa voix? Je ne connais pas le Seigneur, et je ne laisserai pas sortir Israël : « Quis est Dominus ut vocem ejus audiam? Nescio Dominum; Israel non dimittam. »* (*Exod*, V, 2.) Pécheurs qui n'avez pas perdu tout sentiment de religion, ce blasphème vous pénètre d'horreur : faites un retour sur vous-mêmes; combien de fois Dieu ne vous a-t-il pas dit comme à Pharaon : *Dimitte?* Détruisez cette habitude qui, comme un torrent, vous entraîne et vous précipite de chute en chute : *Dimitte*. Rompez cette liaison qui vous attache au crime, et qui vous y fait trouver tant de délices : *Dimitte*. Dieu vous le répète d'une manière différente par les secrètes inspirations de sa grâce, par les remords de votre conscience, par les tribulations qu'il vous envoie, par les avis qu'il vous fait donner, par les exemples qu'il met sous vos yeux, par les exhortations de la chaire évangélique : *Dimitte, dimitte*. A des instances si pressantes que répondez-vous? Vous vous taisez, mais vos actions parlent, votre obstination, vos rechutes continuelles répondent avec la même arrogance que Pharaon : *Nescio Dominum, non dimittam*.

Et ne venez pas nous dire que même en offensant Dieu vous le reconnaissez toujours pour votre maître. Vous le reconnaissez peut-être en spéculation, vous le reniez dans la pratique. Vous le reconnaissez ! Recevriez-vous l'excuse d'un de vos serviteurs qui, en désobéissant à tous vos ordres, dirait qu'il savait bien que vous étiez son maître? Vous le reconnaissez! mais ce n'est que pour l'outrager plus formellement, et avec connaissance de cause. Vous ne le reconnaissez plus pour votre Dieu dès que vous lui préférez un être quelconque; il n'est plus pour vous l'Etre suprême; il ne peut y avoir qu'un Dieu, et ce que vous avez placé au-dessus de lui, l'objet de votre passion, voilà votre Dieu : *Quoniam Deus veritas est*. (*I Joan.*, V, 6.)

Que direz-vous encore pour excuser votre péché? Prétendrez-vous que c'est l'ignorance qui vous l'a fait commettre? Ils peuvent pécher par ignorance ces peuples infortunés qui sont privés de la connaissance du vrai Dieu. Dans les prières que nous adressons pour eux au Seigneur, nous pouvons avec confiance mêler celle de Jésus-Christ; mon, Dieu, *pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font*. (*Luc.*, XXIII, 34.)

Mais vous, nés dans le sein de l'Eglise, vous, instruits dès votre enfance des principes du Seigneur, vous qu'environne de toutes parts l'éclat de l'Evangile, pouvez-vous dire que vous ne violez la loi que parce que vous l'ignorez? Si vous l'ignorez, en effet, c'est un péché de plus; c'est que vous refusez absolument de la connaître. Vous craignez de vous instruire de vos devoirs pour n'avoir pas à les pratiquer. Vous êtes de ces pécheurs qui dirent à Dieu : *Retirez-vous de nous, nous ne voulons pas de la science de vos préceptes : « Recede a nobis, scientiam viarum tuarum nolumus. »* (*Job*, XXI, 14.)

Vous rejetterez-vous pour vous justifier sur votre faiblesse? Dites donc que la passion trop ardente, que la sensation trop violente ne vous laissera pas la force de résister. Quels efforts avez-vous faits pour les surmonter? Vous désespérez de vos forces avant de les avoir essayées, et vous vous plaignez d'être vaincus quand vous n'avez pas voulu combattre. Je ne vous parle pas de tous les moyens dont la religion soutenait votre faiblesse, de tous les secours que vous prodiguait un Dieu fidèle à ses promesses, qui *ne souffre pas que nous soyons tentés au-dessus de notre pouvoir*. (*I Cor.*, X, 13.) Mais cette fragilité que vous alléguez est-elle même aussi réelle que vous affectez de le penser? S'il s'agissait d'offenser un homme puissant et de vous faire un ennemi dangereux, vous sauriez bien résister à la passion. Si vous pensiez que cette trame honteuse, ourdie dans le secret, dût éclater aux yeux du public, vous auriez la force de vous en abstenir. C'est le péché qui n'offense que Dieu, qui n'est connu que de Dieu, et contre lequel on ne se sent aucune force, c'est à celui-là seul qu'on ne peut guère résister.

Enfin la dernière excuse du pécheur est la plus déplorable de toutes : le croiriez-vous, chrétiens? c'est dans Dieu même qu'ils vont la chercher; ils s'autorisent de ses divers attributs pour se donner le droit de l'offenser. L'Etre infini, nous disent-ils, peut-il s'affecter de nos faiblesses? Nos fautes diminuent-elle sa félicité? Trop élevé au-dessus de nous pour que nos faibles offenses l'atteignent, il ne dégrade pas sa majesté suprême jusqu'à compter toutes nos démarches, jusqu'à s'occuper de toutes nos actions : *Dixerunt : Non videbit Dominus nec intelliget Deus Jacob*. (*Psal.* XCIII, 7.)

Voilà, mes frères, la route funeste où ont achevé de s'égarer tant de malheureux, et qui les a conduits du péché à l'incrédulité. Tout le christianisme, vous le savez, est fondé sur l'horreur que Dieu a pour le péché. Ses dogmes nous montrent un Dieu rachetant l'homme du péché, ses préceptes un Dieu défendant le péché, ses sacrements un Dieu prévenant ou réparant le péché. Le véritable intérêt qui engage le pécheur à confesser à Dieu ses péchés, le conduit de degrés en degrés jusqu'à rejeter entièrement une religion dont la justice divine est la base, et *c'est là*, Dieu le déclare, *ce qui l'irrite souverainement contre l'impie : « Propter quod irritavit impius Deum. »* (*Psal.* X, 13.) C'est que l'impie non-seulement brave, mais prétend même anéantir sa piété, en l'accusant de conniver au crime.

Je pourrais, opposant à eux-mêmes ces penchants par systèmes, leur demander s'ils

voudraient à la tête de la société des souverains, des magistrats dédaignant de punir les crimes, et tels que ce Dieu par lequel ils font régir l'univers. Mais, laissant leur contradiction, je leur dirais : Vous reconnaissez encore dans Dieu l'être infini, et votre raisonnement même le suppose tel. Il est donc infini dans ses perfections; il est infini dans sa sainteté. Un Dieu qui ne serait pas saint ne serait pas Dieu. Ce fut une des plus criminelles erreurs de l'idolâtrie; elle admettait des divinités qui punirent des crimes, et qui en même temps donnèrent l'exemple. Par une conséquence si bizarre et non moins dangereuse, vous reconnaissez un Dieu infiniment saint, et cependant indifférent au vice et à la vertu. Faites-nous donc concevoir une sainteté qui ne soit ni l'amour du bien et la haine du mal? Dieu et le péché sont deux termes essentiellement opposés. Dieu déteste nécessairement le péché, qui est le souverain mal, comme il s'aime nécessairement lui-même, parce qu'il est le bien suprême. L'amour qu'il a pour lui-même est tout à la fois le principe et la mesure de son horreur pour le péché. Le péché, nous le savons, n'ôte rien à son bonheur et à sa gloire, de même que notre vertu ne peut y rien ajouter. Son amour pour l'une et sa haine pour l'autre ne sont pas comme chez nous des passions qui l'affectent, ce ne sont que des manifestations de ses sublimes attributs. Il récompense parce qu'il est fidèle et bon; il punit parce qu'il est saint et juste. Nous allons vous parler de ces punitions dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si chacun de nos péchés était immédiatement suivi d'une punition corporelle et sensible, si à chaque parole coupable la langue s'attachait au palais, si à chaque action criminelle la main qui la commet se desséchait, si à chaque impure volonté une lèpre venait couvrir le prévaricateur, pensez-vous, chrétiens, que le péché fût aussi commun sur la terre? Et vous-mêmes, quelle horreur n'en concevriez-vous pas? Quelle ardeur n'auriez-vous pas pour vous en éloigner? Quels soins, quelles précautions n'apporteriez-vous pas pour vous en préserver? Oh! triste aveuglement de notre cœur! Oh! malheureuse faiblesse de notre foi! Chaque fois que nous offensons Dieu, des maux bien plus graves encore viennent fondre sur notre âme, et parce qu'ils n'affectent pas nos sens, nous les recevons sans y faire attention; nous les considérons, et nous ne les redoutons pas; nous les éprouvons et nous ne nous en offensons pas.

Saint Ambroise était embarrassé de savoir par où il commencerait l'énumération des peines qui avaient suivi le péché d'une vierge coupable : *Unde incipiam? quid primum, quid ultimum quærar?* Montrerai-je tous les biens que vous avez perdus? déplorerai-je les maux que vous vous êtes attirés? *Bona commemorem quæ perdidisti? mala defleam quæ invenisti?* Suivons la pensée de ce saint docteur, et considérez avec moi, mes chers frères, tout ce que votre péché vous a fait perdre de biens, tout ce qu'il réunit pour vous de fléaux.

Qu'avez-vous désiré, qu'avez vous recherché dans votre péché? Vous avez poursuivi quelques frivoles avantages, quelques vains plaisirs, qui peut-être même vous ont fui. Mais je veux que vous ayez pu les atteindre, pouvez-vous mettre en comparaison ce que votre péché vous a fait obtenir et ce qu'il vous fait perdre? Par vos ruines illicites vous avez grossi votre fortune, accru vos possessions; mais vous avez dissipé tout votre trésor de mérite. Par votre vengeance vous avez puni l'offense qui vous affectait, mais vous vous êtes soumis à la vengeance de Dieu. Par vos séductions vous avez gagné ce cœur dont vous faites votre idole, mais vous avez livré votre âme au démon. Par vos intrigues vous vous êtes élevé sur les ruines d'un concurrent, mais vous vous êtes précipité de la gloire qui vous était destinée. Vous aurez acquis tout ce qu'il vous plaira, mais vous aurez perdu votre âme; le monde entier ne pourrait pas en être le dédommagement : *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur?* (*Matth.*, XVI, 26.)

Entrons à ce sujet dans quelques détails, et pour connaître tout ce qu'enlève le péché à l'âme qui s'y livre, rapportons-le à deux points principaux. Il la dégrade de sa dignité, et la dépouille de ses biens.

Et d'abord, rappelez-vous ce que vous étiez dans le temps heureux de votre innocence. Que dis-je, rappelez-vous? Peut-être ne l'avez-vous jamais assez vivement senti? Peut-être ces jours fortunés sont-ils entièrement effacés de votre mémoire? Demandez-le à Dieu lui-même, il va vous l'apprendre par la voix de son prophète : *Hæc dicit Dominus Deus.* Ame autrefois chère à mes yeux, tu étais ma vive image, ma ressemblance entière : *Tu signaculum similitudinis;* je t'avais remplie de ma sagesse et de tous les dons qui l'accompagnent : *Plenus sapientia;* je te voyais brillante d'éclat et de beauté : *Perfectus decore;* tu goûtais d'avance, dans la paix de la vertu, les délices de ce paradis que te destinait ma miséricorde : *In deliciis paradisi Dei fuisti;* dans ce haut degré d'élévation, où t'avait placé ma grâce, tu étais comme ces purs esprits qui jouissent sans cesse de ma présence : *Tu cherubinus extentus et præfulgens in monte sancto Dei*; tu étais parfait en toi : *Perfectus in omnibus viis tuis;* tu fus tout cela, malheureux, tu le fus jusqu'au moment où tu donnas entrée à l'iniquité : *Donec inventa est iniquitas in te.* (*Ezech.*, XXVIII, 12 et seq.) En effet, voilà que dans ce cœur consacré à Dieu, honoré de sa présence, qui était son temple vivant, sa résidence de prédilection, voilà que le péché entre écumant de venin : il s'y jette à main armée; il va attaquer Dieu jusque sur son

trône; il le chasse de son sanctuaire chéri; et, comme l'impie Antiochus, il souille par ses abominables sacrifices, prostitue à de viles créatures l'autel d'où s'élevait l'encens le plus pur. Dieu était avec vous, il s'en est éloigné; voilà la première perte que vous avez faite, et celle-là comprend toutes les autres. Lorsque l'ange Gabriel vint annoncer à Marie sa sublime vocation, et la gloire inconcevable de devenir la mère de son Dieu, le plus grand honneur qu'il put lui faire, fut de lui dire: *Il est avec vous.* (*Luc.*, I, 28.) *Je serai avec toi*, dit-il à Esaü, pour le rassurer contre les terreurs des bêtes carnassières. Je serai avec toi, dit-il à Joseph, pour le ramener dans la patrie à travers de grands périls. Je serai avec toi, dit-il à Moïse, en l'établissant le libérateur de son peuple et le Dieu de Pharaon. Je serai avec toi, dit-il à Josué, quand il le charge de conquérir la terre promise. Je serai avec toi, dit-il à Gédéon, en l'armant contre les Madianites. Je serai avec toi, dit-il à Jonas, quand il l'envoie annoncer les vengeances divines. Je serai avec toi, vous dit-il aussi à vous-mêmes, pour te soutenir dans les fatigues de ton pénible pèlerinage, pour te défendre contre les ennemis qui t'y attaqueront, pour te faire triompher des tentations, pour te soustraire aux illusions, pour te garantir des séductions: *Ego ero tecum.* (*Exod.*, III, 12.) Mais ceux qui, méconnaissant son assistance, le forceront par leurs péchés à s'éloigner d'eux, malheur, malheur à eux! *Væ eis cum recederet ab eis.* (*Osc.*, IX, 12.)

Voyez donc dans les livres saints ce que coûte à tant de pécheurs la perte de leur Dieu, ne fut-ce pas une seule et même chose à Samson que perdre Dieu et sa force, à Héli de perdre Dieu et son sacerdoce, à Saül de perdre Dieu et son royaume, à Salomon de perdre Dieu et sa sagesse, à Ozias de perdre Dieu et sa santé; à Israel, certain de perdre Dieu, toutes ses possessions, sa patrie et son temple? Et vous pécheurs malheureux, vous avez aussi perdu votre Dieu, et avec lui des biens infiniment plus précieux que tous ceux-là; et vous n'en êtes pas plus touchés que si vous aviez laissé égarer la chose la plus indifférente?

Lorsque Esaü eut vendu à son frère sa primogéniture, *il fit d'abord peu de cas de ce qu'il lui avait cédé: « Abiit parvipendens quod primogenita vendidisset. »* (*Gen.*, XXV, 34.) Mais lorsque ensuite il vit la bénédiction paternelle transférée à son cadet, et avec elle les droits qui en étaient la conséquence, reconnaissant, mais trop tard, sa fatale imprudence, il fit retentir la maison de ses cris et de ses rugissements: *Irrugiit clamore magno.* (*Gen.*, XXVII, 34.) Pécheurs, ce n'est pas seulement du titre de premier-né que vous êtes déchus; ce n'est pas seulement de la portion principale de l'héritage que vous êtes privés. Une seconde bénédiction moins abondante, mais suffisante encore, pourrait comme à Esaü vous apporter quelque consolation. Vous êtes déchus de la totalité de l'héritage, vous n'avez plus aucune part aux promesses. Il ne reste pour vous aucune sorte de bénédictions. Une malédiction éternelle, voilà votre partage. Insensés, au lieu de chercher à fléchir par vos pleurs la tendresse paternelle, comme fit Esaü, vous continuez de passer votre temps en divertissements, en fêtes, comme aurait pu le faire Jacob enrichi de ses pertes.

Et voilà ce qui a comblé votre infortune. Si vous ne la sentez pas, malheureux, si vous éprouvez des remords plus malheureux encore, si vous n'en ressentez plus, vous êtes ou comme le malfaiteur, qui, dans le fond de sa prison, attend à chaque moment l'horrible aspect du juge qui lui apportera son arrêt, ou comme le malade, qui, dans sa frénésie, ne voyant plus la mort suspendue sur sa tête, l'accélère encore par la violence de ses transports.

L'enfant prodigue, après ses folles dissipations, fut enfin ramené à la raison et à la vérité par la misère où il se vit réduit. Comme lui, vous avez dissipé tout ce que vous possédiez; comme lui, soyez touché de la misère profonde où vous êtes plongé. Que sont devenus tous ces mérites que vous aviez amassés au jour de votre innocence? Prières, oraisons, jeûnes, mortifications, aumônes, œuvres de miséricorde, sacrements, actes de charité, d'humilité, de toutes les vertus, tout cela était écrit dans le livre de la vie. Un péché, un seul, un seul péché mortel, un péché d'un instant, un péché de pensée, tout a été effacé, tout a été mis dans un profond oubli. Eussiez-vous plus travaillé que les apôtres, plus composé que les docteurs, plus jeûné que les anachorètes, plus souffert que les martyrs, plus prié que tous les saints, aussitôt que vous avez péché, tout a été anéanti: *Non recordabuntur.* (*Ezech.*, XVIII, 24.)

Adam, où es-tu? demandait le Seigneur au père du genre humain, qui venait de se souiller du premier péché (*Gen.*, III, 9.) Est-ce que Dieu pouvait ignorer où il était? Ce n'était pas la personne qu'il cherchait; Jésus-Christ n'était pas embarrassé de la trouver: il cherchait cet Adam, créé à son image, vertueux, innocent, comblé de tous les dons de la grâce. Adam, qu'il cherchait, et qu'il ne trouvait plus, âme pécheresse, qu'êtes-vous devenue? Qu'est devenue cette beauté dont vous étiez ornée? Qu'avez-vous fait de cette richesse de bonnes œuvres dont vous étiez parée? Je crois vous découvrir encore, mais je ne vous reconnais plus: *Adam, ubi es?*

Ame heureuse, si, comme autrefois, vous étiez encore l'objet des complaisances du Seigneur, chacune de vos actions vous mériterait une récompense. Celles mêmes qui paraissaient indifférentes, offertes à Dieu, vous formaient de continuels mérites. Il n'en est plus pour vous depuis que vous avez perdu la grâce. Ange de justice, ministre des vengeances célestes, ouvrez le redoutable registre où sont déposés les ar-

rêts qui font les destinées de tous les mortels, écrivez-y : *Le Seigneur vous le commande : Ecrivez que cet homme est frappé de stérilité : « Hæc dicet Dominus : Scribe virum istum sterilem. »* (*Jerem.*, XXII, 30.) Ainsi la terre entière, dès qu'elle fut souillée par le péché, se vit condamnée à ne plus porter par elle-même que des ronces et des épines ; ainsi l'âme entraînée par le péché est devenue incapable de ne produire que des œuvres mortes, sans valeur et sans mérite. C'était un arbre stérile que l'iniquité, il ne faut plus en espérer de fruits, et il n'a plus à attendre que la sentence qui le condamne au feu.

O idée profondément douloureuse! combien de malheureux à qui, pour se procurer un poids au moins de gloire, il manque si peu ! Qu'un athée qui se fait honneur de braver le ciel, qu'un scélérat chargé de crimes, qu'un libertin rongé de remords, ne fassent plus rien qui leur serve pour l'éternité, je n'en serai pas étonné. Leurs œuvres, dit saint Augustin, sont presque toujours ou criminelles dans leur nature, ou vicieuses dans leur fin, ou perverses dans leurs intentions, ou corrompues par leurs circonstances. Mais que l'homme qui s'est laissé entraîner à un seul péché mortel, et qui est ensuite resté fidèle dans sa foi, intègre dans sa conduite, dans ses mœurs, dans ses paroles, que par cette faute seule il ait perdu la puissance de rien faire qui lui mérite le salut; voilà ce qui me pénètre de la plus amère compassion.

Saint Jean Chrysostome remarque que le Prophète invite à célébrer les louanges de Dieu, tous les ouvrages de ses mains ; il y appelle les bêtes les plus féroces et les plus horribles, les serpents, les dragons ; une seule créature est exceptée, c'est le pécheur. Et pourquoi donc cette exclusion? L'Esprit-Saint nous l'apprend. C'est que la prière n'est pas agréable dans la bouche du pécheur ; Dieu rejette son encens ; il repousse la fumée de ses sacrifices comme de ceux de Caïn : *Incensum abominatio est mihi.* (*Isa.*, I, 4.)

Hé quoi donc ! ô mon Dieu ! haïssez-vous le pécheur au point que tout ce qui vient de lui soit à vos yeux un nouveau péché? Ses prières même, sa mortification et ses aumônes, seraient-elles des crimes de plus pour lui ? Loin de nous cette pensée si injurieuse à votre bonté, et même à votre justice? Laissons à l'hérésie ce blasphème que l'Eglise a constamment frappé de ses anathèmes. Non, vous ne mettrez pas votre créature dans l'affreuse nécessité de vous offenser, soit qu'elle observe votre loi, soit qu'elle l'enfreigne. Vous nous enseignez seulement que les œuvres les plus méritoires en elles-mêmes cessent de l'être pour le salut dès qu'elles sont infectées par le péché. Gardez-vous cependant de les croire inutiles; elles disposent tout à la fois, vous à revenir à Dieu, et Dieu lui-même à vous recevoir. Pécheurs, il n'est pour vous qu'une vertu utile; mais il en est une, c'est la pénitence. Il n'est plus qu'une grâce, mais vous ne pouvez l'espérer, c'est celle du repentir. Cieux, abaissez-vous, et répandez votre céleste rosée, qui amollisse ces cœurs endurcis. Et vous, infortunés pécheurs, mettez-vous en prières, demandez à la miséricorde infinie ce que vous pouvez encore obtenir d'elle ; demandez-lui la force de secouer le poids du péché qui vous accable, de rompre ces liens honteux qui vous tiennent enchaînés, de vous arracher de ce limon infect où vous êtes enfoncés; dites comme Judith prête à frapper le coup mémorable qui délivre Israël : *Fortifiez-moi, Dieu puissant, dans ce moment : « Confirma me, Deus, in hac hora. »* (*Judith*, XIII, 9.) *Et ce que j'espère pouvoir exécuter avec le secours de votre grâce, donnez-moi la force de le consommer : « Et quod credens per te fieri posse cogitavi, perficiam. »* (*Ibid.*, 19.)

C'est ainsi et seulement ainsi que vous pourrez éviter la vengeance de Dieu. Ne vous figurez pas cette vengeance des hommes, souvent injuste dans ses motifs et fausse dans ses prétextes, mais toujours aveugle dans ses effets ; qui n'est jamais qu'un emportement de colère, un transport de fureur ; que la réflexion modère, que la vérité éclaire, que la raison ramène, que le temps suffit pour apaiser. Dieu se venge en Dieu ; sa vengeance est d'autant plus redoutable qu'elle est impassible : *La vengeance est à moi*, a-t-il dit. (*Deut.*, XXXII, 35.) Elle est une des perfections invariablement inhérentes à sa nature; comme tous ses autres attributs elle est infinie, et ce qui est plus épouvantable encore à penser, elle est éternelle.

Caïn, poursuivi par l'horreur de son crime, tremble à chaque créature qu'il aperçoit ; il s'écrie désespéré : *Tout ce qui me rencontrera me fuira.* (*Gen.*, IV, 14.) Il faut pour le rassurer que Dieu le marque d'un signe qui le garantisse de la vengeance universelle. Un ennemi plus redoutable que toutes les créatures réunies vous déclare une guerre furieuse ; il prépare dans le silence de son indignation les terribles vengeances, et vous, sous son bras étendu pour vous écraser, vous restez frappés d'une stupide immobilité !...

Quand le malheur vous est arrivé d'offenser un homme puissant en force, en crédit, en autorité, que ne faites-vous pas pour vous mettre à l'abri de son ressentiment ? Vous n'hésitez pas d'implorer des intercesseurs ; vous ne rougissez pas de vous abaisser jusqu'à des supplications, de vous humilier à des réparations ; et *il n'y a donc que moi, dit le Seigneur, que vous ne redoutez pas? « Me ergo non timebitis, ait Dominus? »* (*Jerem.*, V, 22.) Et cependant quelle immense différence entre ce que vous avez à craindre de l'un et de l'autre ! Que peut-il contre vous, l'homme le plus dangereux, je dirai même le plus puissant monarque ? Il peut vous dépouiller de vos biens, vous priver de votre liberté; il pourra même

aller, j'en conviens, jusqu'à vous ôter la vie; et ensuite, il ne peut plus rien. Il a épuisé sur vous toute sa puissance : *Post hoc non habent amplius quid faciant.* (*Luc.*, XII, 4.) Mais Dieu, mais un Dieu ennemi, non-seulement tout cela lui est possible; il a encore le pouvoir de précipiter dans la gehenne votre corps et votre âme, où expire la vengeance des rois. Là se déploie avec le plus terrible éclat celle du Roi des rois. Représentez-vous un Dieu, tout à la fois irrité et tout-puissant, poursuivant de toute sa colère l'ennemi qui l'a outragé. Voilà le persécuteur que vous vous êtes attiré.

Pour vous former une idée de ses terribles vengeances, reportez-vous à l'origine des temps. Voyez le Très-Haut former à son image deux créatures privilégiées : de l'une il peuple les cieux, de l'autre le paradis terrestre; et les comblant des plus beaux dons de la nature et de la grâce, il les élève au faîte du bonheur, de la puissance et de la gloire. Voilà tout à coup le péché qui se glisse dans leur cœur. Quelle épouvantable révolution et dans le ciel et sur la terre! Les anges précipités du firmament tombent dans des abîmes de feux. L'homme chassé du paradis est jeté sur la terre, livré au travail, aux douleurs, aux maladies et à la mort. Son crime et son châtiment se prolongent jusque dans la postérité la plus reculée. Tant qu'une goutte du sang d'Adam restera dans le monde, elle sera infectée de l'un et assujettie à l'autre.

Toute l'histoire du genre humain est celle des vengeances que Dieu a tirées de ses crimes. La terre vous présente à chaque pas les vestiges de ce déluge dont elle fut inondée. La place où fut Sodome porte encore l'empreinte de sa terrible punition. Parcourez les livres saints, voyez les fléaux que Dieu fait tomber successivement sur les têtes de tous les coupables. Voyez les peuples entiers châtiés quand ils se livrent au crime. Voyez Israël constamment puni à chaque infidélité, tantôt par la mortalité, tantôt par la captivité. Voyez les empires les plus florissants transférés de nation à nation à cause des iniquités. Voyez... Mais pourquoi courir après des exemples étrangers? Ne sommes-nous pas nous-mêmes un exemple aussi effrayant des vengeances divines? Qu'avons-nous été? Que sommes-nous, quand nous rapprochons la profonde corruption où nous étions plongés, de la profonde misère où nous nous trouvons réduits, pouvons-nous ne pas sentir une correspondance intime entre nos offenses et notre punition? *Nos crimes s'étaient amoncelés jusqu'au ciel : « Scelera nostra creverunt usque ad cœlum.»* (I *Esdr.*, IX, 6.) Ils sont retombés sur nos têtes. C'est du poids de nos iniquités que nous sommes accablés. Ah! n'ajoutons pas à tous nos péchés le plus funeste de tous; celui qui mettrait le comble à notre malheur, ce serait d'en méconnaître la cause, de continuer à nous soulever contre la main qui s'appesantit sur nous. Nous nous lamentons bien douloureusement des maux qu'elle verse sur nos têtes; ce ne sont encore que des châtiments paternels de la miséricorde qui nous rappelle; jugez ce que doivent être ceux de la justice quand elle se venge.

Pour les connaître, mes frères, ce n'est pas dans cette vie qu'il faut les chercher. Franchissez les bornes de ce monde périssable, élancez-vous dans la région éternelle, royaume de la justice, où le modérateur suprême prononce ses irrévocables arrêts; là vous apprendrez comment il punit. Oui, s'il pouvait être accordé à un pécheur de pénétrer un seul moment aux bouches de ce gouffre immense, où la colère divine entasse ses victimes; d'entrevoir ces horribles tourments qui renaissent sans cesse, pour ne finir jamais; d'entendre les hurlements affreux que pousse sans interruption un désespoir éternel, je ne crains point de l'assurer, le scélérat le plus atroce, le plus accoutumé aux forfaits, le plus endurci dans le crime, deviendrait au même instant le plus austère pénitent, le saint le plus exemplaire. O déplorable faiblesse de notre foi! ô fatale inconséquence de notre raison! Ils nous sont révélés, ces épouvantables supplices, et cependant ils ne nous touchent pas; nous les croyons et nous ne les craignons pas; nous savons que nous sommes suspendus sur cet affreux abîme, et nous nous y endormons.

Ah! que Pierre repose d'un profond sommeil dans les cachots de Jérusalem, sous les chaînes dont il est chargé, au milieu d'ennemis furieux qui poursuivent sa tête, je le conçois aisément : sa mort, que l'on prépare, est l'objet de ses espérances, et va devenir le commencement de son éternelle félicité. Ce qui est inconcevable, c'est votre apathique tranquillité, votre extravagante sécurité dans la perspective d'une éternité des plus affreux malheurs. Et pouvez-vous savoir quel est l'intervalle qui vous en sépare? Un jour, peut-être une heure, voilà tout ce qui est entre vous et l'enfer?

Ah! mon cher frère! quelque proche que vous en soyez, il est encore temps de vous en retirer. Ayez pitié de vous-même, *ayez pitié de votre âme*, que vous perdez pour jamais : *Miserere animæ tuæ.* (*Eccli.*, XXX, 24.) Dieu, dans ce moment, emploie mon ministère pour vous en presser. Il m'envoie vers vous pour vous dire : Ayez pitié de cette âme, que j'avais créée à mon image, que je destinais à venir dans mon sein jouir du bonheur sans mesure et sans terme; et que, par l'aveuglement le plus étrange et le plus criminel, vous plongez dans d'éternels tourments : *Miserere animæ tuæ.* Contemplez cette croix du haut de laquelle Jésus-Christ ne cesse de vous crier : Ayez pitié de cette âme, qui est le prix de tout mon sang, que j'ai rachetée par mes souffrances et par ma mort du péché et de l'enfer, et que votre barbare endurcissement livre de nouveau à l'un et à l'autre : *Miserere animæ tuæ.* N'étouffez pas la voix salutaire qui vous parle au dedans de vous. C'est votre âme elle-même qui vous conjure de ne pas

la sacrifier à une vile passion, de ne pas la condamner, pour une satisfaction passagère, à des feux qui ne s'éteindront jamais : *Miserere animæ tuæ.* Si sensible aux plus petits intérêts, si profondément affecté des plus légères douleurs, que l'intérêt le plus grand qui puisse vous mouvoir, que la terreur des plus horribles supplices que votre imagination puisse se figurer, aient enfin la force de vous déterminer, et de vous arracher à votre péché : *Miserere animæ tuæ, miserere animæ tuæ.* Ainsi soit-il.

IX.

SERMON SUR LE DÉLAI DE LA PÉNITENCE.

Deus nunc annuntiat hominibus ut omnes ubique pœnitentiam agant. (*Act.*, XVII, 30.)

Dieu annonce maintenant aux hommes que tous et en tous lieux fassent pénitence.

Les paroles que le grand Apôtre adressait à l'aréopage, pour lui faire reconnaître et abjurer ses erreurs, ne pouvons-nous pas, chrétiens, les appliquer au saint temps dans lequel nous entrons et au temps malheureux dans lequel nous vivons? L'Eglise, en instituant cette sainte quarantaine, a eu principalement en vue de préparer ses enfants, par les exercices de la pénitence, à la réception de ses augustes mystères; et lorsque nous voyons le bras de Dieu étendu sur toutes les nations, versant sur les uns ses fléaux, en menaçant les autres, pouvons-nous méconnaître ces grandes et terribles leçons qu'il donne quelquefois à la terre, pour avertir les peuples de sa colère, et pour les appeler à la pénitence? *Deus nunc annuntiat hominibus ut omnes ubique pœnitentiam agant.*

Pourquoi donc ces invitations de l'Eglise, pourquoi ces menaces du Tout-Puissant produisent-elles si peu d'effet dans le monde? Pourquoi le nombre des pécheurs est-il si grand, et le nombre des pénitents si petit? Pourquoi, avec de si puissants motifs de se convertir, voit-on si peu de conversions? Le pécheur (je ne parle pas de celui qui s'est jeté dans l'abîme sans fond de l'incrédulité), le pécheur qui tient encore à la religion par sa foi reconnaît la nécessité de se convertir, et il ne se convertit pas. Retenu dans les liens du péché, pressé par le remords, par la grâce et la crainte de l'avenir, arrêté par l'amour du présent, trouvant trop de risque à aller en avant, trop de peine à retourner en arrière; désirant tout à la fois et de n'avoir jamais commencé, et de n'avoir point fini; agité, combattu par ces sentiments contraires, il s'efforce de les concilier. Il voudrait calmer sa conscience sans cesser de satisfaire son penchant. Pour les accorder, il imagine de différer ce qu'il craint d'exécuter. Il endort sa conscience par l'espoir du repentir dans un temps plus favorable, et il contente son penchant en continuant de le suivre. Ainsi, par un odieux partage, il donne à Dieu ses désirs, au démon ses actions. C'est ce déplorable aveuglement que je vais combattre. J'entreprends de prouver au pécheur, que, s'il veut sincèrement sa conversion, il ne doit pas la différer plus longtemps. Je viens de la part de Dieu lui annoncer que c'est maintenant, et dès aujourd'hui, qu'il doit commencer sa pénitence : *Deus nunc annuntiat ut omnes ubique pœnitentiam agant.*

En différant sa conversion, pour perpétuer ses désordres, le pécheur se fait une double illusion; il se persuade que, dans un autre temps, la conversion lui sera également possible, et au moins aussi facile. Je me propose de combattre ces deux erreurs. J'oppose à la première, que le délai de la conversion la rend incertaine; à la seconde, que le délai de la conversion la rend beaucoup plus difficile. Pour développer ces importantes vérités, et les faire sentir aux pécheurs irrésolus, implorons les lumières de l'Esprit-Saint, par l'intercession de celle qui daigne être le refuge des pécheurs. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Le salut de tout le monde est la chose la plus nécessaire à l'homme. La pénitence est la chose la plus nécessaire au salut du pécheur. Ces deux vérités sont d'une telle évidence, que le pécheur de la plus mauvaise foi n'entreprend pas de la contester. Il est donc inutile d'entreprendre de le lui prouver. Mais n'est-ce pas dans lui une grande inconséquence de rendre incertain ce qu'il sait lui être nécessaire? Or c'est ce que nous voyons dans tous ceux qui diffèrent une pénitence, qu'ils seraient les maîtres de faire à présent. Ils ne sont assurés ni du temps sur lequel ils comptent, ni de leur volonté sur laquelle ils se reposent. Ils ne sont sûrs ni de pouvoir ni de vouloir se convertir dans la suite.

Si vous demandez à ces hommes qui forment des projets de pénitence, à quel temps ils les fixent, ils ne vous répondront point uniformément; les uns vous diront que le temps de la mort est celui où la conversion leur paraît le plus facile; les autres, que la saison de la vie la plus favorable pour revenir à Dieu, est celle où l'âge aura ralenti la fougue de la jeunesse.

Je m'adresse d'abord à ceux qui reculent leur conversion jusqu'à la mort. Ils disent que le moment de quitter le monde les désabusera de ses vanités. Ils comptent que l'approche de l'éternité leur fera sentir plus vivement l'importance du salut. Ils espèrent que la vue prochaine d'un Dieu prêt à être leur juge, fera sur eux de profondes impressions, excitera leur componction, animera leur ferveur, et leur inspirera tous les sentiments d'une solide pénitence. Et moi, je leur soutiens que, dans une idée aussi mal réfléchie, il est impossible qu'ils soient de bonne foi avec eux-mêmes.

Ce n'est pas que je prétende que la conversion à la mort soit impossible. A Dieu ne plaise que j'exagère les vérités sacrées que je suis chargé de vous annoncer! A Dieu ne plaise que je veuille mettre des bornes à la miséricorde divine! A Dieu ne plaise que, par des principes outrés, je porte le

désespoir dans l'âme déjà si agitée des mourants ! Nous ne devons jamais ni douter de la puissance, ni désespérer de la bonté divine. Mais si cette pénitence est absolument et rigoureusement possible, est-elle vraisemblable? Pouvez-vous raisonnablement et avec quelque fondement vous flatter que les derniers moments de votre vie suffiront pour en réparer tous les torts. Les fastes de la religion ne nous présentent qu'un seul exemple d'une véritable conversion faite à l'heure de la mort; mais ce fut un miracle de la grâce opéré par Jésus-Christ du haut de sa croix. Dieu a voulu qu'il y en eût un exemple pour prévenir le désespoir : *Unus est, ne desperes.* Il a voulu qu'il n'y en eût qu'un pour réprimer la folle confiance : *Unus est, ne confidas.* Il faudra donc, pour que vous soyez sauvés, que Dieu renouvelle en votre faveur ce qu'il n'a fait que pour un compagnon de ses souffrances. Et vous vous enlevez à vous-mêmes tout autre espoir de salut. Quelle aveugle témérité, mes frères, ou plutôt, car il faut donner aux choses leur véritable nom, quelle inconcevable démence !

En premier lieu, êtes-vous assuré que votre mort sera précédée d'une maladie, et que vous ne serez pas enlevé subitement, comme tant d'autres l'ont été sous vos yeux?

En second lieu, avez-vous parole que cette maladie sera assez longue pour faire la pénitence convenable, d'une vie entière passée dans le désordre?

En troisième lieu, Dieu vous a-t-il promis que dans cette maladie lente vous conserveriez l'entier usage de vos facultés, le libre exercice de votre esprit? ou vous figurez-vous qu'un état qui ne vous laissera ni pensée ni sentiment, sera bien propre à faire une pénitence proportionnée à vos fautes?

En quatrième lieu, sûr d'être conduit à la mort par une maladie aussi douce, l'êtes-vous également de connaître alors votre état, de ne pas vous faire illusion sur votre danger, de ne pouvoir éprouver la fausse pitié si commune dans le monde, et que vous-même avez eue pour tant d'autres?

En cinquième lieu, vous figurez-vous que l'ennemi du salut, qui aura su vous retenir toute votre vie dans l'impénitence, abandonnera sa proie au moment de la saisir, et qu'il cessera de vous attaquer quand vous serez devenu trop faible pour lui résister?

Considérez donc, pécheur aveuglé, combien de suppositions gratuites, incertaines, invraisemblables, contraires à l'ordre ordinaire, vous êtes obligé d'accumuler pour fonder votre foi espoir de vous convertir à la mort, et il suffit qu'une seule de ces choses sur lesquelles vous comptez si imprudemment vous manque, pour vous précipiter dans l'éternelle damnation.

Ah ! si, pour opérer le salut, il suffisait de donner au Seigneur le petit nombre d'heures qui doit précéder la dernière, ils étaient donc bien insensés tous ces saints personnages que l'Eglise présente à votre vénération, et propose à votre imitation ! Quelle différence entre leur maxime et la vôtre ! Ils croyaient que la vie ne leur avait été donnée que pour l'employer tout entière à leur sanctification, et vous projetez de donner toute la vôtre à l'iniquité ! C'était par une suite de bonnes œuvres qu'ils se préparaient à la mort, et vous vous y disposez par une continuité de péchés ! Ils ne pensaient qu'en tremblant à cette heure fatale, craignant qu'elle ne leur enlevât le fruit de leurs pénibles travaux, et vous vous en approchez avec une présomptueuse sécurité, persuadés qu'elle suffira pour expier le long cours de vos désordres ! Jugez-vous que des principes si différents doivent donner les mêmes résultats; que des routes aussi diverses doivent conduire au même terme? Enfin espérez-vous obtenir une mort aussi sainte que la leur, par une vie aussi opposée à celle qu'ils ont menée?

Désabusez-vous, mes frères, *désabusez-vous de cette erreur des impies;* car c'est ainsi que l'Esprit-Saint appelle votre aveuglement : «*Ne demoreris in errore impiorum : ante mortem confitere.* » (*Eccli.*, XVII, 26.) *Confessez vos péchés avant votre mort; car à cette heure fatale la pénitence devient comme rien: « A mortuis quasi nihil perit confessio.»* (*Ibid.*) C'est une vérité également claire par la raison, constante par l'expérience, et enseignée par la religion, que la conversion à la mort est toujours extrêmement douteuse, et presque toujours ou fausse par le manque de constitution, ou imparfaite par le défaut de préparation suffisante, ou incomplète par l'absence d'une satisfaction convenable.

Antiochus, voulut comme vous se convertir à la mort. Il exécuta même ce que vous ne faites que projeter. Il s'humilia sous la main qui le frappait. Il adressa ses vœux au Seigneur, promit d'orner son temple d'offrandes, d'élever sa nation au faîte de la splendeur et des richesses, de se faire même Israélite, et de devenir l'apôtre de cette religion dont il avait été le persécuteur. Vous savez quel fut l'effet de ce tardif repentir. *Ce scélérat invoquait le Seigneur, dont il ne devait pas obtenir miséricorde.* (II *Mach.*, IX, 13.) Cette sentence prononcée sur lui par l'Esprit-Saint ne doit-elle pas devenir la vôtre, si vous attendez le même temps pour vous convertir?

Mais non, nous direz-vous, je ne suis pas assez déraisonnable pour reculer ma conversion jusqu'à un temps aussi dangereux que celui de la mort. Mais enfin, ce qui est possible actuellement, ne le sera-t-il pas de même dans quelques années? Je veux donc seulement attendre que l'âge ait ralenti cette effervescence de jeunesse qui rend mon retour à Dieu si pénible. Seconde illusion, mes frères, aussi funeste que la première; autre séduction de l'ennemi du salut, également dangereuse.

Pensent-ils donc, ces hommes qui relèguent ainsi dans le lointain toutes les épo-

ques de leur vie, que l'avenir soit en leur disposition? Ignorent-ils que Dieu s'en est réservé le domaine? Nous ne sommes les maîtres ni du temps passé, qui nous est échappé, ni du temps futur, que nous n'atteindrons peut-être jamais. Le moment présent est le seul qui nous appartienne, le seul dont nous puissions disposer, et il ne nous a été donné que pour l'employer à notre salut. Voici donc en substance ce que dit tout homme qui diffère sa conversion : Mon Dieu, je vous refuse ce qui est à moi, ce que je pourrais, ce que je devrais même vous donner. Mais je vous offre ce que je n'ai point, et je compromets ce que je n'aurai peut-être jamais.

Et en effet, sur le terme de notre vie nous ne sommes certains que d'une chose, c'est de son incertitude. Sa durée est le secret de Dieu; lui seul en donne et en connaît la mesure. En vain David demande au Seigneur de lui faire connaître le nombre de ses jours, pour savoir ce qui lui en reste. Une Providence infiniment sage et bienfaisante nous cache cette dangereuse connaissance, pour prévenir ceux qui se croiraient trop près de leur fin ; pour réprimer l'excessive confiance de ceux qui s'en jugeraient encore éloignés, et pour les retenir tous dans la pratique continuelle de leur devoir, par l'incertitude de leur dernier moment.

Il semblerait, à la présomptueuse confiance avec laquelle vous comptez encore sur de longs jours, que Dieu vous en a donné une promesse positive. Où donc est consigné cet imposant engagement? J'ouvre les saintes Ecritures, ce dépôt sacré des paroles divines, et j'y lis précisément le contraire. J'entends le Seigneur prononcer cet oracle effrayant, qu'il viendra sur nous à l'heure que nous ignorerons, et nous ordonner, en conséquence, d'être toujours prêts à le recevoir ; *Vos estote parati, quia qua nescitis hora Filius hominis venturus est*. (*Luc.*, XII, 40.) C'est donc un des articles de notre foi, que la mort peut, doit peut-être nous surprendre au moment où nous l'attendrons le moins. Elle pourra vous apparaître et vous enlever au milieu de ces beaux projets de conversion, si souvent renouvelés, mais toujours différés et jamais exécutés : *Qua nescitis hora*. Peut-être même le bras redoutable continuellement étendu sur vous viendra vous saisir dans l'acte même de votre projet ; ou comme le prophète d'Israël, dans votre désobéissance ; ou comme Hérode, tandis que vous étalerez votre vanité ; ou comme Aman, dans le cours de vos haines et de vos ressentiments ; ou comme Balthasar, dans l'ivresse de vos fêtes criminelles ; ou comme Nadab et Abiu, parmi vos profanations ; ou comme les enfants d'Héli, entre vos scandales; ou comme les Israélites du désert, au milieu de vos impuretés : *Qua nescitis hora*.

Et sans remonter à ces faits célèbres qui sont rapportés pour votre instruction, considérons ce qui se passe continuellement autour de vous. Avez-vous vu une seule année s'écouler sans vous présenter plusieurs exemples de morts subites, de morts prématurées, de morts imprévues? Combien de personnes que vous connaissiez, que vous chérissiez, que vous aviez quittées peu auparavant pleines de vie et brillantes de santé, ont été emportées rapidement presque sous vos yeux : *Qua nescitis hora*. Et c'est en connaissant l'oracle terrible de Jésus-Christ, en ayant devant vous son exécution journalière, que vous osez être certains d'avoir encore plusieurs années de vie ! Et cette certitude chimérique forme votre seul espoir, et vous rassure contre les maux affreux auxquels votre état actuel vous expose !

Qu'est donc devenue cette justesse d'esprit dont vous vous vantez, et qui dirige en effet toutes vos autres affaires? Si l'épouvantable danger qui menace votre âme exposait votre fortune ou votre vie, avec quel vif empressement vous vous hâteriez d'en sortir! Comment se fait-il que vous ne soyez aveugle que sur votre affaire la plus importante, sur votre intérêt le plus essentiel ?

Que diriez-vous d'un criminel à qui on offrirait sa grâce, et qui demanderait qu'elle fût différée, au risque d'être en attendant exécuté? Que diriez-vous d'un malade qui se refuserait aux remèdes salutaires, demandant qu'on les remît au temps où sa maladie pourrait être devenue incurable? Vous êtes ce criminel à qui Dieu offre son pardon, et qui, plutôt que de l'accepter, préfère le risque d'une mort effrayante. Vous êtes ce malade à qui le remède est présenté et qui refuse de le recevoir, aimant mieux aggraver ses maux que les guérir.

Vous avez souvent plaint ceux que vous avez vu enlever avant d'avoir expié leurs péchés par la pénitence, et vous avez eu grande raison de déplorer leur triste sort. Comment êtes-vous sans alarmes sur le vôtre, voyant que le même malheur vous menace à chaque instant? Ah ! combien de victimes ces funestes délais ont livrées aux flammes de l'enfer! combien de malheureux y déplorent leur criminelle lenteur! Ils disaient comme vous : Certainement je me convertirai. Encore quelque temps, et je ferai pénitence. Quand cette passion sera éteinte, quand une telle liaison sera rompue, je reviendrai à Dieu de tout mon cœur. Ils pensaient tout ce que vous pensez ; ils projetaient tout ce que vous projetez ; ils parlaient absolument comme vous parlez ; ils étaient tout ce que vous êtes : tremblez de devenir ce qu'ils sont.

Et vous devez d'autant plus trembler, que votre plus redoutable ennemi, dans cette grande affaire, c'est vous-même : c'est votre propre volonté qui, jusqu'ici, constamment ou faible ou rebelle, peut et doit toujours continuer de l'être. Je suppose, ce qui est si incertain, que le temps fixé par vos désirs vous soit accordé, êtes-vous

assuré d'avoir la volonté d'en profiter? Et je dis une volonté ferme, résolue, efficace, la seule dont il puisse être question, puisque c'est la seule capable d'opérer votre réconciliation.

Et comment pouvez-vous compter sur votre volonté, puisque jusqu'à présent, malgré la conviction de sa nécessité, malgré tous vos désirs, vous ne l'avez jamais eue? Oui, quoi que vous disiez, quoi que vous prétendiez, je soutiens que jamais vous n'avez voulu vous convertir. Et la preuve en est évidente, c'est que votre conversion est encore à faire. Dieu vous tendait les bras, vous appelait, vous invitait, vous engageait à revenir à lui. Repassez dans votre esprit toutes les grâces de tous genres dont sa bonté n'a cessé de vous combler, même depuis votre chute. Remords de conscience, dégoût du vice, sentiments affectueux, lectures salutaires, bons exemples, avertissements particuliers, exhortations publiques, occasions de retour ménagées, obstacles mis à vos passions, afflictions et disgrâces, provenus même souvent de vos désordres, la miséricorde divine n'a rien oublié, rien négligé, rien épargné pour vous rappeler à elle. C'est vous, pécheur endurci, qui vous êtes constamment refusé à toutes ses instances. C'est de votre côté, c'est par le fait de votre résistance que votre conversion a toujours échoué. C'est donc le défaut, disons mieux, c'est l'opposition constante de votre volonté qui a jusqu'ici empêché votre pénitence. Vous en avez bien eu quelques velléités, mais jamais une volonté réelle. Votre cœur a pu former quelques désirs, il n'a jamais pris une résolution stable et solide.

Quand Madeleine voulut se convertir, elle courut sur-le-champ se jeter aux pieds de Jésus, les arroser de ses larmes, les essuyer de ses cheveux. Un seul mot de Nathan fait faire dans l'instant à David l'aveu et la pénitence de son péché. Jonas paraît à Ninive, et dans le jour tous les Ninivites sont dans le sac et sous la cendre. Il suffit à Zachée d'avoir reçu le Sauveur : aussitôt il se repent de ses fautes, donne aux pauvres la moitié de son bien, et restitue au quadruple les torts qu'il peut avoir faits. Dès que Jésus-Christ a jeté un regard sur saint Pierre, cet apôtre converti sort et va pleurer sa criminelle faiblesse. Et voilà comme on veut véritablement se convertir, c'est en se convertissant effectivement et immédiatement. Mais on ne veut pas sincèrement ce qu'on diffère sans cesse. Cessez donc de confondre des vœux stériles, des souhaits passagers, des désirs impuissants, des projets lointains, avec une volonté véritable.

Mais n'insistons pas plus longtemps sur une vaine prétention. Je veux bien pour un moment vous accorder que ce que vous appelez la volonté de vous convertir en soit véritablement une. Au moins serez-vous obligé de convenir que jusqu'ici elle n'a produit aucun effet. Sur quel fondement imaginez-vous qu'elle sera dans la suite plus efficace ? Rappelez-vous constamment ce qui a empêché le succès des pieux mouvements que vous avez si souvent éprouvés. Vous avez contemplé avec une frayeur accablante les travaux qu'il vous faudrait entreprendre, les combats que vous auriez à soutenir, les sacrifices que vous seriez obligé de faire. Vous ne vous êtes pas senti le courage de rompre des liaisons chères et funestes. Vous avez cru n'avoir pas la force de fuir des occasions agréables et dangereuses. Vous n'avez pas pris sur vous-même assez d'empire pour déraciner des habitudes attachantes et vicieuses. Vous avez bien essayé quelquefois de soulever la chaîne honteuse qui vous retient dans le péché ; mais vos efforts trop faibles n'ont servi qu'à la faire retomber sur vous avec plus de poids. Ce qui vous parut toujours impraticable, ce que vous jugez encore à présent impossible à votre faiblesse, vous semble d'une extrême facilité, quand vous le considérez dans l'éloignement. S'agit-il de votre conversion actuelle? vous êtes d'une pusillanimité qui ne peut rien, qui n'ose rien. Est-il question de projets éloignés de conversion? vous devenez d'une présomption qui ne doute de rien. Et c'est ainsi que l'astuce infernale, pour vous retenir dans l'impénitence, emploie jusqu'à vos projets de pénitence. Achevons de dissiper cette erreur en montrant que la conversion différée, en même temps qu'elle est incertaine, devient aussi beaucoup plus difficile. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La confiance qu'a le pécheur de pouvoir se convertir au moins aussi aisément dans la suite qu'à présent, est fondée sur deux principes : le premier, que le temps amortira les passions qui s'opposent à la conversion ; le second, que la miséricorde infinie lui accordera en tout temps les grâces qui facilitent la conversion. Suivons-le dans ces nouveaux raisonnements ; et pour les réfuter, prouvons-lui que le délai de sa pénitence, d'une part en augmentera les obstacles, de l'autre en diminuera les moyens.

C'est une étrange idée d'imaginer que les liens qui nous attachent au péché se relâcheront d'eux-mêmes. C'est connaître bien mal la nature des passions que de croire qu'elles s'affaibliront avec les années. Le caractère propre des passions est l'insatiabilité. On peut bien pour un moment les satisfaire, on ne peut jamais les contenter. Leurs jouissances ne servent qu'à les exalter. Plus on leur a accordé, plus elles exigent. Ainsi, le cours des années, au lieu de les modérer, les anime : loin d'alléger leur joug, elles l'aggravent. Considérez ces vieillards que vous avez connus autrefois avares, ambitieux, orgueilleux, envieux, vindicatifs, intempérants, vous apercevez-vous que leurs passions se soient affaiblies, qu'ils en soient moins impérieusement gouvernés? Et celle même des passions qui semblerait

le plus devoir céder à la force destructive du temps, s'éteint-elle avec l'impuissance de la satisfaire? Vous savez à quels écarts elle entraîna les derniers jours de Salomon. Et ne voyez-vous pas continuellement ses malheureuses victimes s'efforcer de ranimer sous les glaces de la vieillesse, ou dans des sens flétris par la débauche, les feux impurs de leurs jeunes années?

Témoins de ces exemples multipliés, continuels et journaliers, vous espérez qu'il en sera autrement de vous. Pensez-vous donc que vos passions soient moins ardentes que celles des autres, vous qui n'avez jamais eu la force de leur résister?

Mais je veux bien encore : ne vous réglez point par les exemples d'autrui; ne vous jugez que d'après vous-même; ne vous en rapportez qu'à votre expérience. C'est à votre propre conscience que je vous cite. Rappelez-vous les premiers temps de votre chute. Comparez ce que vous étiez alors à ce que vous êtes devenu. Pouvez-vous vous dissimuler que chaque pas que vous avez fait dans le péché vous y a de plus en plus attaché? Aviez-vous prévu, lors de vos premières fautes, le point d'iniquité où vous êtes parvenu? Ah! dans ce temps que j'ose appeler heureux, en comparaison de celui où vous êtes, votre retour à Dieu était encore facile. Mais chaque jour vous en avez augmenté les obstacles. Dans la même proportion se sont continuellement accrus, et votre attachement au péché, et votre dégoût pour les choses de Dieu. Les pieux désirs de conversion sont et moins vifs et moins fréquents. Les remords sont moins cuisants; et cependant quelle différence entre vos fautes d'alors et vos désordres actuels! Les grandes vérités de la religion ne font pas la même impression sur votre esprit. La perspective des flammes vengeresses ne vous imprime plus une aussi grande terreur depuis que vous vous en êtes rendu plus digne; et l'espoir des récompenses éternelles ne vous inspire pas autant d'ardeur. Les lectures salutaires ne vous trouvent plus aussi disposé à en profiter; les exhortations de la chaire évangélique, aussi docile; les sages leçons d un directeur, si vous daignez encore les écouter, aussi soumis. Osez me démentir, si tout ce que je vous dis n'est pas véritable, si ce n'est pas l'histoire de votre vie que je vous retrace.

Et tandis que de délai en délai, vous rendez chaque jour plus rapide la pente qui vous entraîne dans le désordre, voilà qu'un nouvel obstacle va s'élever dans votre cœur, ou, s'il y est déjà formé, va se fortifier et s'accroître. De cette suite de péchés, prolongée depuis plusieurs années, naîtra en vous l'habitude du péché; ou, si ce malheur vous est arrivé, elle s'invétérera de plus en plus. Pouvez-vous ignorer quelle est la force de l'habitude. Elle s'empare de toutes nos pensées, et domine toutes nos actions, lors même que nous n'y pensons pas. Elle s'unit à notre nature, s'y incorpore, devient une seconde nature plus difficile encore à réformer que la première, parce que nous nous sommes plu nous-mêmes à la former: parce qu'elle est dans une pleine conformité avec nos penchants et nos inclinations.

Et si vous avez le malheur de prolonger vos délais jusqu'à un âge avancé, une nouvelle difficulté vous attend, plus grande que toutes les autres. Vous serez à vous-même votre obstacle, parce que vous serez devenu moins propre à la pénitence, moins capable de la faire. Vous vous flattez qu'alors vos passions seront amorties. Mais si jamais les passions s'amortissent dans l'âme, ce n'est que quand l'âme elle-même s'amortit. Son intelligence s'éteint, son jugement s'obscurcit, sa vivacité se ralentit, sa mémoire s'use, son imagination s'efface, sa sensibilité s'émousse, sa volonté s'affaiblit. Espérez-vous, dans la triste apathie de la vieillesse, avoir, plus que dans la force de votre âge, l'ardeur d'entreprendre votre pénitence, la fermeté d'y persévérer, la ferveur d'en soutenir les épreuves, la vigueur d'en surmonter les obstacles?

Telle est donc, dirais-je, l'absurdité, le déplorable raisonnement que renferme votre délai de conversion : Je reconnais la nécessité de faire pénitence; mais en même temps j'y éprouve une grande difficulté. Et la conséquence que j'en tire, c'est qu'il faut laisser cette difficulté s'augmenter encore. Pour arracher de mon cœur la passion qui le tyrannise, j'attendrai qu'elle y ait jeté de plus profondes racines; pour éteindre le feu qui me consume, j'attendrai qu'il soit devenu un incendie; pour me délivrer de la chaîne qui m'accable, j'attendrai qu'elle soit devenue encore plus pesante; pour me retirer du limon infect où je croupis, j'attendrai que j'y sois plus profondément enfoncé.

Quel est donc le motif de cette étonnante sécurité qui tranquillise ainsi le pécheur suspendu sur l'abîme? Le croiriez-vous, chrétiens? c'est la religion elle-même qui le rassure contre les maux dont elle le menace. Il place son principal espoir dans la miséricorde divine. Il fonde sa grande confiance d'être dans tous les temps le maître de sa conversion, sur les secours de la grâce. Dernier subterfuge plus funeste que tous les autres; parce que, étant également vain, il est encore plus criminel.

La miséricorde du Seigneur est ici infinie; elle désire plus que moi-même ma conversion; elle m'ordonne d'avoir en elle une entière confiance. Tel est le langage ordinaire du pécheur, qui cherche des raisons pour justifier le retardement de sa pénitence.

Mes frères, les principes les plus vrais deviennent les plus dangereux quand on en fait une fausse application. Les maximes évidemment fausses ne séduisent personne; elles révoltent, et par elles-mêmes avertissent du danger de s'y livrer. Il faut plus de réflexions pour découvrir la fausseté d'une conséquence que pour apercevoir le vice

d'un principe. Et l'ennemi du salut sait fort bien qu'il nous pervertira plus facilement par de mauvais raisonnements que par de fausses maximes.

Nous reconnaissons, nous adorons, nous chérissons comme une des perfections divines la miséricorde que nous implorons; mais elle cesserait d'être une perfection, si elle était un motif de différer la pénitence et un encouragement à persévérer dans le désordre. Elle est infinie, sans doute, comme tous les attributs de l'Etre suprême; mais le pécheur s'abuse par la fausse idée qu'il se fait de son infinité. Elle est infinie dans ses dons, puisqu'elle nous applique les mérites de Jésus-Christ. Elle est infinie dans ses effets, puisqu'elle remet l'offense immense du péché. Elle est infinie dans son étendue, mais elle ne l'est pas dans sa durée. Elle ne connaît pas de bornes, mais elle a un terme; elle ne s'épuise pas, mais elle se lasse.

Et vous reconnaissez vous-même, dans d'autres occasions, que votre principe sur l'infinie miséricorde a besoin de modification; et que si elle est éternelle dans son sujet, qui est Dieu, elle ne l'est pas envers son objet, qui est le pécheur. Vous blâmez, vous déplorez l'erreur du déiste, qui, pour autoriser ses désordres, se fait un Dieu sans justice, prétend qu'il est trop bon pour punir, et qu'il n'a pas donné l'être à des créatures pour les rendre malheureuses. Votre erreur est précisément du même genre. Votre principe pour différer la pénitence est le même qu'il emploie pour ne pas la faire. La seule différence entre vous et lui est que de votre principe commun il tire la conséquence entière dont vous n'osez avouer qu'une partie. La miséricorde cesserait d'être infinie, dans le sens que vous entendez l'un et l'autre, s'il pouvait arriver un temps où son indulgence expirât et fît place à la justice. Dans toutes les hypothèses, vous êtes en contradiction avec vos propres principes. Si la miséricorde divine a un terme, vous avez tort d'en courir le risque; si elle n'en a point, l'incrédule a raison de ne rien douter.

Vous dites que Dieu est patient; oui, sans doute, il l'est; vous le savez trop bien, vous l'avez éprouvé longtemps, vous l'éprouvez encore. Si cette patience que vous n'aviez pas droit d'espérer ne vous eût pas attendu depuis tant d'années, malheureux! y songez-vous sans frémir? où seriez-vous en ce moment, en ce moment où vous vous efforcez encore de prolonger vos coupables délais, où peut-être vous cherchez dans votre esprit des raisons pour les justifier? Vous les déploreriez en larmes de sang, et votre sort serait d'expier votre téméraire confiance dans un désespoir et dans des supplices éternels.

Il a été prévu par l'Esprit-Saint, le malheureux sophisme que vous suggère votre passion. Ecoutez, pécheur, ce n'est plus moi qui vais vous parler, c'est l'oracle sacré qui va vous confondre : *Ne dites pas : J'ai péché, et que m'en est-il arrivé de fâcheux? Le Très Haut est un juge patient. Et ne dites pas : La miséricorde du Seigneur est grande, elle prendra en pitié la multitude de mes iniquités, car la miséricorde et la colère se rapprochent promptement en lui, et sa colère veille sur les pécheurs. Ne tardez donc pas de vous convertir, et ne remettez pas de jour en jour, car sa colère viendra subitement et vous perdra au jour de la vengeance.* (*Eccli.*, V, 4, 6-9.) Était-il possible de condamner plus précisément, plus textuellement, et vos délais et le prétexte dont vous les autorisez? Vous remettez de jour en jour votre conversion, et Dieu vous défend absolument de la différer. Vous vous fondez sur l'espoir que la miséricorde ne vous abandonnera pas; et Dieu vous déclare positivement que sa miséricorde est prête à vous abandonner et à vous livrer à toute sa colère.

Je m'abstiens, chrétiens, de vous rapporter tous les oracles divins qui confirment cette grande et terrible vérité, qu'il vient un temps où Dieu met un terme à sa clémence. Les livres saints sont pleins des menaces qu'il ne cesse de faire, soit par des prophètes, soit par lui-même, aux pécheurs qui poussent à bout sa patience. Toutes les fois que vous apportez un nouveau retardement à votre conversion, vous vous placez vous-mêmes sous ces redoutables anathèmes; et le mépris que vous faites de la miséricorde divine, en la faisant servir de prétexte à votre impénitence, devient un nouveau péché qui, plus que tous les autres peut-être, mérite qu'elle vous abandonne.

Dieu vous offre son amitié; il vous presse de l'accepter et vous ne daignez pas la recevoir encore. Et vous exigez qu'il attende le temps où il vous plaira de vous rendre à ses invitations. Et quel est donc ce temps que vous lui assignez? Celui où vous espérez que vous serez dégoûté du monde, c'est-à-dire où le monde sera dégoûté de vous; celui où vous vous imaginez n'avoir plus de passions, c'est-à-dire n'avoir rien de mieux à faire que de revenir à lui. Et quel est l'objet de ces délais, que votre audacieuse confiance prétend lui imposer? C'est pour continuer de l'offenser encore pendant plusieurs années. Et quel en est le motif? C'est qu'il est infiniment miséricordieux!

Ah! cette admirable miséricorde, qui attend si patiemment le pécheur, qui l'invite si affectueusement, qui le sollicite si fréquemment, devrait être au contraire pour nos cœurs un des plus pressants motifs de pénitence : *Quia patiens Dominus est, in hoc ipso pœnitentiam, et indulgentiam ejus fusis lacrymis postulemus.* (*Judith*, VIII, 14.) Quelle est donc la perversité du cœur qui s'en fait un titre pour perpétuer les désordres? O mon Dieu! si vous étiez un maître impitoyable de qui on n'eût jamais de pardon à espérer, on tremblerait de vous offenser, et la crainte de vous déplaire tiendrait toutes vos créatures effrayées dans une vigilance et une circonspection continuelles. C'est

précisément parce que vous êtes infiniment bon, qu'après vous avoir longtemps offensé, on projette de vous offenser encore. On se sert de votre bonté contre vous-même. On ne se contente pas d'en abuser, on l'outrage; on en fait le fondement de la persévérance dans le péché; on la rend le fauteur, le complice du péché. Cette prétendue confiance dans la miséricorde est donc une véritable insulte à la miséricorde, aussi criminelle qu'elle est téméraire; elle la provoque à abandonner pour jamais le pécheur et à lui retirer tous ses dons.

Et ce ne sont pas là de vaines spéculations, de simples raisonnements humains; c'est le dogme de la religion dans toute sa pureté. La même Providence qui, de toute éternité, a fixé le nombre, a de même compté le nombre des péchés qu'elle tolérerait en vous et déterminé la mesure des grâces qu'elle daignerait vous accorder. Encore trois crimes à Damas; mais au quatrième il n'y aura plus pour elle de conversion : *Super tribus sceleribus Damasci, et super quatuor non convertam eum.* (*Amos*, I, 3.) Dieu vous a-t-il admis au secret de ses dispositions sur vous? Pouvez-vous être assuré que le terme de sa clémence n'est pas prêt à expirer; que peut-être il ne l'est pas déjà, et que ces délais si longtemps prolongés ne sont pas le funeste effet de l'abandon de la grâce? Les anges n'ont commis qu'un seul péché, et le bienfait du repentir leur a été refusé. Et vous vous imaginez être le maître de l'obtenir, quelque coupable que vous soyez, aussitôt que vous le désirerez! Pensez-vous donc le mériter à force d'offenses? Criminelle Babylone! Dieu vous a traitée dans vos maux, et vous n'avez pas voulu être guérie; il va vous abandonner : *Curavimus Babylonem et non est sanata : derelinquamus eam.* (*Jerem.*, LI, 9.)

Le Seigneur, dit le grand Apôtre, *endurcit qui il lui plaît : «Quem vult indurat.»* (*Rom.*, IX, 18.) Cette expression vous étonne peut-être? Dieu, qui est la bonté essentielle, la miséricorde infinie, endurcir lui-même sa créature, qu'il a aimée jusqu'à verser pour elle tout son sang! Ces vérités, mes frères, concilient parfaitement entre elles l'endurcissement pénal. L'homme, dans l'ivresse de sa passion, a longtemps résisté aux avertissements, aux invitations, aux exhortations, aux instances de son Dieu. Dieu le punit de sa persévérante obstination en l'y abandonnant; et, par un juste jugement, il lui fait une punition de ce qui a été son crime.

Pharaon la subit, cette terrible punition. Il s'était roidi contre les premiers miracles de Moïse, Dieu l'endurcit contre les derniers : *Indurabo cor Pharaonis.* (*Exod.*, X, 20.) Il le livra à son volontaire aveuglement, et d'erreurs en erreurs, de crimes en crimes, de fléaux en fléaux, il le conduisit jusqu'à l'abîme où il l'engloutit.

Pécheur, qui vous opiniâtrez à différer une conversion devenue de plus en plus nécessaire, peut-être cette redoutable sentence se prépare déjà contre vous. Peut-être la miséricorde divine, irritée de vos délais et rebutée de vos mépris, se dispose à vous abandonner à vous-même, c'est-à-dire à votre impuissance, à votre perversité, à votre aveuglement : *Indurabo cor Pharaonis.* Sollicitations et menaces, inspirations salutaires et occasions favorables, grâces intérieures, grâces extérieures, vous avez tout négligé, tout rejeté, tout méprisé. Peut-être tout cela va vous être enlevé. Vous ne trouverez plus ni remords dans votre conscience, ni sentiments affectueux dans votre cœur, ni pieux projets dans votre volonté. Vous ne sentirez plus désormais ni l'amour de Dieu, ni la crainte de ses jugements, ni le regret de vos péchés, ni le désir d'une vie meilleure. Et ce sera le premier châtiment de votre coupable obstination : *Indurabo cor Pharaonis.*

Chrétiens, une idée effrayante me saisit dans ce moment et me pénètre de terreur en pensant au ministère que j'exerce parmi vous. O mon Dieu, détournez de dessus nous cet épouvantable présage. Peut-être cette exhortation que je vous adresse de la part de Dieu est-elle la dernière invitation de sa grâce tant de fois rebutée. Peut-être la clémence céleste, poussée à son dernier terme par tant de délais et par tant de mépris, veut-elle bien encore employer ma faible voix pour faire en votre faveur un dernier effort sur vous-mêmes. Peut-être ce moment où j'achève de vous parler est-il le seul qui vous reste, le seul où la miséricorde, qui daigne encore vous rappeler, consent à vous recevoir.

Et ce qui redouble ma consternation, je dois vous le dire encore, mes frères, c'est l'expérience douloureuse du passé; c'est la crainte que cette dernière grâce ne vous devienne aussi inutile que l'ont été toutes les autres. C'est la frayeur qu'au sortir de ce saint lieu, fatigués, importunés, aigris peut-être de nos sollicitations, vous ne preniez, comme vous l'avez fait tant de fois, le funeste parti de repousser de votre esprit les salutaires idées de pénitence. Mais ces vérités terribles que nous avons dû vous annoncer, et que vous ne pouvez révoquer en doute, seront-elles moins certaines parce que vous aurez cessé d'y penser? Elles n'en deviendront au contraire que plus menaçantes, et moins vous vous en occuperez, plus elles vous seront redoutables.

Ah! mes chers frères, dans ce moment précieux, votre pénitence est encore à votre disposition. Demain peut-être vous n'en aurez plus ni le pouvoir, ni la volonté, ni les moyens. C'est donc aujourd'hui, c'est dans ce moment même, c'est au pied des autels qu'il faut, non plus former de nouveaux projets, mais commencer effectivement l'ouvrage de votre conversion : *Dixi : Nunc cœpi.* (*Psal.* LXXVI, 11.) Commencez donc dans cet instant, dans cette place, par prendre la résolution ferme et stable de revenir sincèrement à Dieu : et aussitôt, avant que le funeste attrait du péché ait eu le temps

de ralentir votre ardeur, prévenez les variations de votre cœur, les retours de votre volonté; munissez-vous contre votre inconstance. Appelez un aide au secours de votre faiblesse tant de fois éprouvée; un aide qui la soutienne. Au sortir de ce temple, courez sur-le-champ vous jeter dans les bras d'un directeur sage et éclairé; son appui affermira vos pas chancelants, ses lumières les dirigeront. Fort de son secours, plus fort encore de la grâce qui n'attend que vos premières démarches pour les seconder, vous éprouverez bientôt combien il est facile à une volonté ferme, combien il est doux à un cœur vertueux, le retour à la religion. Et vos efforts, couronnés dans ce monde par la grâce, le seront dans l'éternité par la gloire. Ainsi soit-il.

X.

SERMON SUR LA PÉNITENCE ET LA CONFESSION, POUR LE JUBILÉ.

Deus nunc annuntiat hominibus ut omnes ubique pœnitentiam agant. (*Act.* XVII, 30.)

Dieu fait présentement annoncer à tous les hommes, en tous lieux, qu'ils aient à faire pénitence.

Ce fut devant un tribunal justement célèbre par l'intégrité de ses jugements, devant les magistrats de l'aréopage, que saint Paul fit entendre ce grave avertissement; et quoiqu'il ne dût guère espérer d'attirer à l'austérité de ce précepte des cœurs formés à la licence du paganisme, il ne laissa pas de faire une heureuse impression sur quelques personnes de cet auditoire. Chargé du même ministère que l'Apôtre, et placé dans une position plus heureuse que la sienne, c'est à une assemblée de chrétiens que j'ai le bonheur d'adresser les mêmes paroles, et j'ose espérer, avec la grâce de Dieu, que mes auditeurs ne les entendront pas sans intérêt et sans fruit. L'Apôtre faisant retentir, pour la première fois dans Athènes, la prédication évangélique, commençait par exhorter les Athéniens à la pénitence, parce que cette disposition préliminaire est indispensable pour être admis au rang des disciples de Jésus-Christ. Je parle ici à des fidèles, nourris dans la doctrine du christianisme; mais une époque nouvelle, celle de l'année sainte, m'avertit de les rappeler au précepte de la pénitence, sans laquelle le trésor des grâces resterait nécessairement fermé pour eux.

Au surplus, mes frères, à quelque époque de la vie que nous soyons, la pénitence est pour nous d'une nécessité rigoureuse, parce qu'il n'en est aucune où nous ne soyons pécheurs, où nous n'ayons au moins à expier des fautes que nous avons commises. La souillure du péché nous est venue de la même source que la vie. Nous avons puisé l'une et l'autre au sein de nos mères; nous en sommes sortis coupables, et ce qui est plus affligeant encore, nous en avons apporté une disposition funeste qui ne cesse de nous pousser au mal, depuis les premières lueurs de la maturité jusqu'aux jours de la décrépitude; en sorte que nous ne sommes que trop fondés à le dire avec Tertullien : L'homme vient au monde pour faire pénitence.

Faites-la donc, criait le saint précurseur, au début de son ministère, à la foule qui l'était venu chercher dans le désert; *faites de dignes fruits de pénitence; car le règne de Dieu est proche* (*Matth.*, III, 2); il arrive. *Il est arrivé, il est au milieu de vous*, reprend bientôt après votre Sauveur lui-même en se montrant au monde : *repentez-vous; faites pénitence, et croyez à l'Evangile.* (*Marc.*, I, 15.) La pénitence est donc la préparation à l'Evangile, et il n'est pas moins nécessaire de se repentir que de croire. Jésus-Christ ne cesse d'inculquer cette nécessité : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous* (*Luc.*, XIII, 5), disait-il au peuple, aux pharisiens, aux docteurs de la loi, dans les places publiques, dans les synagogues. Qui doute que les apôtres aient prêché la même doctrine que le maître? Au premier discours que tient le prince des apôtres accompagné de ses collègues, les Juifs vivement émus lui demandèrent : *Que nous faut-il faire? Faites pénitence.* (*Act.*, II, 37.) Voilà la réponse. Et après l'éclatante guérison du boiteux de naissance : *Faites donc pénitence... afin que vos péchés soient effacés* (*Act.*, III, 19), répète-t-il aux Juifs, frappés de stupeur et saisis d'effroi à la vue de ce grand miracle. Vous avez entendu l'Apôtre des nations dans les paroles de mon texte; et si, de l'aréopage, vous le suivez dans sa course évangélique, vous l'entendrez encore parlant ainsi au roi Agrippa : *J'ai annoncé d'abord à ceux de Damas, puis à ceux de Jérusalem, ensuite à toute la Judée, enfin aux gentils, qu'ils eussent à se repentir et à faire de dignes fruits de pénitence.* (*Act.*, XXVI, 20.) Et comme il n'est point douteux qu'avant leur séparation les apôtres avaient adopté entre eux une méthode commune d'enseignement, on doit croire qu'ils prêchèrent la pénitence partout où ils portèrent l'Evangile, c'est-à-dire dans l'univers connu de leur temps. La même doctrine a été depuis enseignée par leurs disciples, et le sera par leurs successeurs, d'âge en âge, jusqu'à la fin des temps.

Honoré du même épiscopat, de la même mission, mon devoir est de vous annoncer la même doctrine. L'intérêt et le zèle que m'inspire votre salut, mes frères, me font une loi de vous rappeler souvent le précepte de la pénitence, plus particulièrement dans l'heureuse circonstance où, en vous conformant aux règles prescrites, vous pouvez acquérir tant de grâces en ce monde, et l'exemption de tant de souffrances en l'autre.

On a prétendu, et quelques-uns de vous pourraient se laisser aller à le croire, que la pénitence n'exige que le regret de nos fautes avec un changement de conduite; erreur criminelle dans ceux qui l'enseigneraient, et non moins dangereuse, peut-être plus fatale, pour ceux qui l'adopteraient.

J'espère que vous le conclurez des principes et des conséquences que je vais vous développer sur cette importante matière.

O vous qui avez des droits si puissants sur votre divin Fils, Mère de Dieu ! vous qui aimez à vous entendre appeler dans nos invocations, *Refuge des pécheurs*, obtenez-nous, par votre tendre et maternelle intercession, la vertu de pénitence. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Entre toutes les erreurs que le XVIe siècle vit éclore dans l'Eglise, se répandre sous le nom de réformation, et pousser de pernicieuses racines sur une vaste étendue de la chrétienté, je relèverai seulement ici quelques-unes de celles qui regardent le sacrement de pénitence. En réduisant la conversion du pécheur au regret du passé et au changement de conduite, les réformateurs retranchèrent d'un seul coup ce que la pénitence avait de plus pénible, la confession avec les œuvres satisfactoires, et ruinèrent ainsi l'institution divine et l'efficacité du sacrement. La nouveauté d'une doctrine si commode, mais plus perfide encore, séduisit bientôt la multitude ignorante, donna le branle aux esprits corrompus ou portés à le devenir, et les entraîna plus rapidement vers les innovations. Cette doctrine est toujours en honneur parmi nos frères séparés; nous la voyons sans cesse reproduite dans leurs écrits, leurs discours, et presque toujours applaudie par les ennemis du christianisme. J'ai donc jugé à propos d'établir aujourd'hui la nécessité de la confession, afin de ramener à la vérité ceux qui s'en trouveraient éloignés, et y attacher davantage ceux qui, comme vous, mes frères, ont eu le bonheur de naître dans son sein, et celui plus précieux encore de la suivre dans la pratique.

Un des principes fondamentaux mis en avant par les novateurs, était que les dogmes doivent être contenus en termes exprès dans le Nouveau Testament, ou facilement déduits de nos livres sacrés par des conséquences certaines, ou du moins connus, enseignés, pratiqués dans la primitive Eglise. Comment alors n'ont-ils pas vu que la nécessité de la confession se déduit clairement de cette promesse de Jésus-Christ à ses apôtres : *Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel; tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel* (*Matth.*, XVI, 19); et de la confirmation de cette promesse en ces termes : *Ainsi que m'a envoyé mon Père, je vous envoie.* (*Joan.*, XX, 21.) *Recevez*, ajoute-t-il en leur communiquant son souffle divin, *recevez l'Esprit-Saint: à quiconque vous remettrez les péchés ils lui seront remis; à quiconque vous les retiendrez ils seront retenus.* (*Ibid.*) Le pouvoir que le Sauveur confère par ces paroles à ses disciples au moment de les quitter, ne consiste pas uniquement à pardonner les péchés, mais à les pardonner ou à les retenir. D'où il suit que ce pouvoir doit être exercé avec discernement et prudence, afin de ne point remettre où il faudrait retenir, et ne point retenir où il faudrait remettre. C'est un jugement de clémence ou de rigueur, que les ministres sacrés sont chargés de prononcer, suivant qu'ils estimeront que les péchés peuvent ou ne peuvent pas encore être pardonnés. Mais comment se décideraient-ils entre la clémence et la rigueur? Comment estimeraient-ils raisonnablement s'ils peuvent ou ne peuvent pas remettre les péchés, à moins de les connaître; et non-seulement leur nombre, leur espèce, mais aussi ce qui a pu aggraver ou atténuer la malice, et encore les dispositions actuelles du pécheur? Il est visible que ces documents sont indispensables pour éclairer leur esprit, diriger et rectifier leur sentence. Or les juges spirituels n'ayant pas plus que les autres le privilége de pénétrer la pensée et de lire dans le fond des cœurs, ils ne sauraient parvenir à une connaissance suffisante de toutes ces circonstances réunies que par la déclaration franche et volontaire que leur en donnent les pécheurs; et voilà précisément ce que l'on appelle la confession. Vous la voyez, mes frères, si essentiellement liée avec le pouvoir judiciaire, dont Jésus-Christ a revêtu ses ministres, que sans elle il leur serait tout à fait impossible d'en exercer les fonctions.

Il est bien vrai, me dira-t-on, que les apôtres et leurs successeurs (car l'œuvre de Jésus-Christ doit durer autant que le monde) n'ont pu remettre ou retenir les péchés sans les avoir connus, et que sous ce rapport la confession est d'institution divine. Mais il n'est pas également clair que les pécheurs aient été obligés de s'adresser aux apôtres et à leurs successeurs pour en obtenir le pardon de leurs fautes. Jésus-Christ a bien dit : Tout ce que vous pardonnerez ou retiendrez sera pardonné ou retenu. Mais il n'a point dit : Tout ce que vous ne pardonnerez pas ne sera point pardonné. Et sans doute il se serait ainsi exprimé s'il avait voulu nous obliger, pour obtenir le pardon de nos fautes, de les déclarer à ses ministres. La confession de nos fautes aux prêtres n'est donc pas nécessaire.

Voilà l'objection; en voici la réponse : Si la confession des péchés n'est pas une condition nécessaire pour en obtenir le pardon, il faut que sans elle nous puissions obtenir ce pardon par quelque autre moyen. Ce moyen, nous dira-t-on encore, est fort simple; il est de tous les temps; il est toujours en nous : c'est d'exciter dans le cœur le repentir de ses fautes et de les accuser devant Dieu, sans les aller révéler à ses ministres? L'expédient est commode, sans doute : voilà les pécheurs mis à l'aise, laissés à leur propre discrétion; voilà tous les hommes affranchis de la honte et de la répugnance d'aller exposer aux prêtres l'humiliante et amère histoire de leurs désordres. Car, de deux moyens, les hommes choisiront toujours celui qui, plus facile,

concilie merveilleusement encore les intérêts de leur amour-propre et du salut. Dès lors, la confession, dont l'institution divine est reconnue, serait tombée, serait restée sans honneur, sans effet dans le monde, parce qu'on lui aurait toujours préféré l'autre moyen, plus aisé, plus commode, plus expéditif. Les apôtres et leurs successeurs n'auraient jamais eu droit de contraindre les pécheurs à la confession; car ceux-ci auraient toujours été fondés à répondre que Jésus-Christ leur ayant laissé le choix de s'adresser uniquement à Dieu, ou à Dieu et à ses ministres, en préférant le premier de ces moyens ils ne faisaient que profiter d'une option qui leur était accordée. Mais il est de fait historique que ce droit d'option n'a jamais été reconnu par les apôtres et leurs successeurs. Il est de fait historique qu'il n'a jamais été réclamé par les pécheurs, ni exercé dans aucune église chrétienne avant le XVIe siècle. Concluez donc avec moi que cette option est une chimère nouvellement imaginée pour mettre les consciences au large, et que l'institution divine de la confession ne s'allie avec aucun expédient plus facile d'obtenir la rémission des péchés.

Lorsque j'avance devant vous, mes frères, que, jusqu'au XVIe siècle, le droit de choisir entre la confession faite à Dieu seul, et celle faite à Dieu et au prêtre, n'avait jamais été réclamée ni exercée dans aucune Eglise, c'est vous assurer positivement que, jusqu'à cette fatale époque, l'univers chrétien avait, comme nous, rendu hommage à la confession sacramentelle, en avait, comme nous, reconnu l'institution divine et la nécessité. A commencer de la prédication de saint Paul à Ephèse, où plusieurs de ceux qui avaient cru allaient confesser leurs péchés, nous trouvons la confession en honneur et recommandée par les évêques, en usage et pratiquée par les fidèles de toutes les sociétés chrétiennes, à l'exception de celles qui sortirent de l'unité il y a trois cents ans.

Cette assertion n'est susceptible d'être contestée que relativement à l'Eglise primitive. Quoiqu'il nous soit parvenu moins d'écrits et de monuments de ces beaux siècles, de ces temps reculés, nous n'en sommes cependant pas dépourvus; nous pouvons citer nos garants et nos témoins, Clément de Rome, contemporain de saint Pierre et de saint Paul; l'auteur très-ancien des canons apostoliques, Irénée pour les Gaules; pour l'Afrique et l'Egypte, Tertullien, Origène, Cyprien, Athanase; pour la Grèce, les Iles et l'Orient, Eusèbe, Basile, Grégoire de Nysse, Chrysostome; pour l'Italie encore, Ambroise, Augustin, Jérôme, Léon le Grand; les historiens Socrate et Sozomène pour l'Eglise grecque. Aux traits dont ces grands hommes dépeignent la confession de leur temps, nous reconnaissons celle du nôtre; elle n'a point changé; sa constitution est la même. Ils nous disent qu'elle se fait de vive voix à celui qui préside; qu'elle bannit la fausse pudeur, met à découvert les plaies les plus secrètes de la conscience, et demande toute la franchise avec laquelle on expose au médecin une maladie honteuse. Ils nous apprennent aussi qu'elle ne souffre absolument pas qu'un seul péché reste caché, n'eût-il été que projeté dans la pensée. Et quelle raison les Pères nous en donnent-ils? Parce que, si l'on peut en imposer au confesseur, on ne saurait tromper celui qui sonde les reins et les replis de la conscience, et que, par conséquent, les péchés doivent être dévoilés au prêtre, tels qu'ils sont connus de Dieu. En outre, ils nous déclarent qu'il est aussi nécessaire pour le salut de l'âme de recourir à cette confession, qu'il l'est pour la guérison du corps de rejeter le poison que l'on aurait eu le malheur de prendre, ou d'exposer aux yeux du médecin une blessure mortelle que l'on aurait reçue. Et d'où font-ils ressortir, je vous prie, cette stricte obligation? Pensez-vous que ce soit de quelque canon ou décret de l'Eglise? Nullement, mes frères : de l'Evangile, des paroles de Jésus-Christ. Ils y voient comme nous un précepte tellement rigoureux, que si les pécheurs négligent ou dédaignent de l'accomplir, ils se ferment le chemin du ciel, et restent sans espoir de pardon et de salut. Telle est la doctrine, tel est l'enseignement de la pieuse et savante antiquité.

Et maintenant, mes frères, que les simples fidèles aient partagé les sentiments de leurs supérieurs ecclésiastiques; qu'ils aient été comme eux persuadés que la confession auriculaire était d'institution divine; que par elle les péchés étaient pardonnés, jamais sans elle; il suffit de quelques instants de réflexion pour s'en convaincre. En effet, la confession était à son origine ce qu'elle est de nos jours; et sans doute les premiers chrétiens n'ont pas senti moins de répugnance que nous à s'y soumettre. Ils allaient comme nous révéler à un homme, à un de leurs semblables la honte de leur conduite, même de leurs pensées les plus secrètes; ils allaient exposer devant lui le récit de désordres, qu'ils avaient pris tant de soin de cacher au monde; lui découvrir des vues, des projets, des désirs insensés, qui leur étaient entrés dans l'esprit et le cœur, et dont le souvenir seul les couvrait de confusion et de rougeur à leurs propres yeux. On ne se décide point, on ne se résout point aisément à de si fortes, de si terribles répugnances. Certes, un acte aussi humiliant, aussi révoltant à la nature, devait leur inspirer une aversion qu'aucune puissance sur terre ne serait venue à bout de leur faire surmonter. Il faut donc absolument que l'ordre leur en soit venu de plus haut; il faut qu'il soit parti de celui qui lit dans les cœurs et commande aux consciences; il faut que les premiers fidèles l'aient entendu sortir de sa bouche ou de celles de ses apôtres; il faut qu'ils aient été pleinement convaincus que, selon la volonté du Maître, il n'est de pardon à espérer pour les fautes commises après le baptême, que

par l'aveu volontaire qui s'en fait à ses ministres; il faut enfin qu'ils se soient sentis dans l'alternative forcée de sacrifier, ou la honte au salut de leur âme, ou le salut de leur âme à la honte.

Non, non; l'on ne comprendra jamais leur résignation, leur obéissance, et celle des générations suivantes, à une règle aussi choquante pour l'amour-propre, et jusqu'alors inouie sur la terre, qu'en les supposant convaincus qu'elle leur était venue de Dieu; qu'en supposant encore que la conviction des pères s'est transmise aux enfants avec l'usage de se confesser. Car cette conviction une fois éteinte, l'usage ne lui aurait pas survécu longtemps, et la confession ne nous serait aujourd'hui connue que par les monuments de l'histoire. En voudrait-on une preuve de fait? Que l'on examine la marche des réformateurs du XVIe siècle. Un moyen sûr pour eux de plaire et s'étendre, de faire des prosélytes et des conquêtes, était sans contredit d'affranchir les peuples des pratiques les plus gênantes. Comment s'y sont-ils pris, par exemple, pour faire du précepte rigoureux de la confession une pratique d'arbitraire, et, par conséquent, bientôt ensuite à peu près nulle? Ils l'ont donnée pour une invention humaine, pour une règle de discipline ecclésiastique? Le persuader à la plupart des chrétiens de leur temps n'a point été pour eux une affaire longue et difficile. Ils l'ont dit et redit, prêché et affirmé; il n'en a pas fallu davantage. On croit sans peine et sans examen ce qui flatte les inclinations; on se débarrasse donc au plus vite et sur parole d'un joug onéreux, que l'on n'avait porté jusqu'alors avec résignation que parce qu'on l'avait cru imposé par Dieu même.

On n'aurait jamais cessé de le croire, si, au lieu de s'abandonner aux prédicateurs de nouveautés, et d'adopter aveuglément leurs assertions, on leur en eût demandé les preuves, dans quel temps, dans quels lieux, par qui la confession avait été introduite dans l'Eglise. Loin de répondre à ces questions de fait, jamais ils n'auraient pu montrer la simple possibilité de leur hypothèse. Supposez en effet le plus puissant des souverains qui ont régné sur la terre; supposez que le projet d'établir la confession dans ses États lui fût venu en tête. Concevez-vous, mes frères, qu'il lui eût été possible, je ne dis pas de l'exécuter, mais simplement de le faire goûter à ses ministres? Ceux-ci, dès la première ouverture, n'auraient-ils pas jugé que manifestement il était atteint de folie? N'auraient-ils pas été en droit de lui dire : Ordonnez, à la bonne heure, que les criminels une fois convaincus viendront se jeter à nos pieds et s'avouer coupables. Mais contraindre tous vos sujets de subir pour leurs offenses la même humiliation; de nous ouvrir leur âme, de nous montrer à découvert ce qui s'y passe, de nous révéler les folles pensées, les désirs impurs et ambitieux, les actions honteuses et secrètes dont ils se sont souillés; non, non, ne l'espérez pas, ils n'en feront rien : prétendre les y forcer, c'est outrepasser les bornes : le pouvoir d'un mortel ne va pas jusque-là. L'histoire n'aurait pas manqué de vouer au mépris, à la dérision de la postérité, le nom d'un pareil souverain; comme au contraire elle a transmis avec éloge celui du puissant empereur qui, supplié par une cité considérable d'y rétablir par un édit la confession, attendu que, depuis son abolition, la ville était livrée à un effroyable débordement de mœurs, ne daigna pas même répondre à cette requête extravagante et absurde; c'est qu'il faut être ou insensé ou revêtu d'une autorité divine pour ordonner la confession aux hommes.

Saisissons ici, mes frères, une conclusion importante et décisive, puisque le sujet nous l'amène de lui-même et semble la jeter sur votre passage; la voici : Il faut donc être ou insensé ou revêtu d'une autorité divine pour ordonner la confession aux hommes. Vous venez de le voir. Or celui qui, par sa haute sagesse, a fait l'étonnement de l'univers, Jésus-Christ commanda non pas à une ville, non pas à un royaume, mais à la terre, à tous les habitants, à tous les hommes de tous les siècles, jusqu'à la fin du monde, de confesser leurs péchés à ses ministres, afin d'en obtenir le pardon; et cet ordre a été scrupuleusement suivi, et le sera par tous les hommes de sens qui ont eu et qui auront à cœur le salut de leur âme. Jésus-Christ était donc ce qu'il se disait être, 1° l'envoyé de Dieu; 2° le législateur universel; 3° le juge inévitable de nos pensées et de nos actions; 4° le dispensateur des grâces et du châtiment; 5° l'arbitre suprême du ciel et de la terre; 6° le Rédempteur du genre humain; 7° en un mot l'Homme-Dieu.

Reposons-nous quelques instants avant de passer aux conséquences pratiques.

SECONDE PARTIE.

Conséquences pratiques.

De l'exposé que j'ai fait passer rapidement sous vos yeux, mes frères, dérive une conséquence terrible, et la voici : Si la confession, avec le dénombrement des fautes à nous connues, est le moyen exclusif que Jésus-Christ nous a laissé pour en obtenir le pardon, ainsi que je vous en crois maintenant convaincus, où en sont-ils ceux qui ont rejeté et mis de côté ce moyen prescrit et nécessaire? Comment l'entendent-ils? Comment veulent-ils que leurs fautes puissent leur être pardonnées? Une société d'êtres impeccables, n'ayant pas besoin de confession, aurait pu sans doute y renoncer, ou plutôt ce moyen n'aurait jamais été institué pour elle. Mais cette société n'appartient pas à notre terre, et ne se rencontrera jamais parmi ses dégénérés et fragiles habitants. Hélas! nous péchons tous, mes frères; le repentir est notre unique ressource; le repentir est notre refuge univer-

sel : il emporte sous la loi évangélique l'humiliant et salutaire aveu de nos péchés. Telle est la volonté du divin législateur; telle est la condition à laquelle il attache le pardon qu'il nous promet. Et l'on a pu être assez insensé, assez ennemi de soi-même pour le méconnaître et n'en vouloir plus! O aveuglement! ô démence! Ils ne songeaient qu'à chercher des torts à l'Eglise-Mère, avec laquelle ils avaient juré séparation, et ils n'ont pas vu, ces malheureux réformateurs, qu'en supprimant la nécessité de la confession ils s'enlevaient à eux-mêmes une ressource absolument indispensable! Ils n'ont pas vu qu'ils se condamnaient à paraître devant le dernier et redoutable tribunal, couverts de crimes non pardonnés! Ils n'ont pas vu que, par un juste et terrible jugement du ciel, ils s'en interdisaient, s'en fermaient à eux-mêmes l'entrée! N'y eût-il, je le déclare, d'autre malheur dans la réforme, il faudrait s'en sauver au plus vite. Elle ne saurait vous rendre impeccables, dirai-je ici à ses partisans; qu'elle vous laisse donc recourir au moyen nécessaire pour rentrer en grâce avec Dieu, moyen dont elle ne veut plus. Elle ne saurait vous garantir des inébranlables écueils semés sur le passage de la vie; qu'elle vous laisse donc saisir et embrasser ailleurs la planche unique dans le naufrage. Elle a beau vous dire et vous redire : Confesse à Dieu tous tes péchés; et si tu veux, au prêtre encore ceux qui te troublent davantage; sur le reste, vis et meurs tranquille. Que vous fait à vous cette flatteuse illusion? Jésus Christ vous oblige impérieusement de les confesser à tous ses ministres. Vous li ez cet ordre empreint sur son testament; vous l'entendez retentir de bouche en bouche et d'âge en âge, dans toute la tradition. Qu'est-ce que la réforme, je vous prie? Que sommes-nous tous pour changer l'ordonnance de notre Dieu et du sien? La révélation est invariable. Telle qu'il nous l'a donnée il faut la prendre; il faut s'y conformer sans retranchement, sans altération; et puisqu'il ne veut pardonner que les fautes confessées à ses ministres, il ne reste également à la réforme et à nous qu'à lui obéir, à remplir la condition qu'il lui a plu de nous fixer, ou à renoncer pour toujours au pardon.

Parmi les personnes qui m'écoutent, il s'en trouve peut-être quelques-unes qui, sans songer à s'alarmer pour elles-mêmes, déplorent le sort vraiment déplorable de ceux dont je viens de parler, qui naissent et meurent dans les communions séparées. Ceux-ci ont au moins une excuse dans leur ignorance; ils ne savent pas que la confession est le moyen établi par notre Sauveur pour la rémission des péchés; ils ont même été bercés dans l'idée que l'on doit la reléguer au nombre des superstitions enfantées dans les temps d'ignorance. S'ils savaient comme nous qu'elle vient indubitablement du siècle apostolique, qu'elle sort du précepte de notre divin Sauveur, ils ne manqueraient pas sans doute d'y recourir fréquemment. Mais, mes frères, vous, nourris dans la primitive et véritable croyance; vous qui, dès la plus tendre jeunesse, avez entendu vos parents, vos maîtres parler sur la nécessité de la confession dans la maison paternelle, dans les catéchismes et les écoles, vous qui la voyez journellement pratiquée dans vos églises, et qui, cependant, n'approchez que le moins possible du tribunal spirituel, quelle excuse avez-vous à produire? Et vous croyez-vous donc beaucoup moins à plaindre que ceux dont le sort vous touche et vous attendrit autant?

Vous savez que les fautes ne sont pardonnées que par le ministère des prêtres, et vous vous contentez de le réclamer à une seule époque de l'année. Mais dites-le moi, ne péchez-vous qu'une fois l'an? ou bien avez-vous l'assurance de pouvoir porter, d'une époque à l'autre, le fardeau annuel de vos péchés? ou bien encore, si, comme tant d'autres, vous venez à mourir dans l'intervalle, vous êtes donc tous résignés d'avance à paraître devant le Dieu vivant avec des péchés non pardonnés! Juste ciel! à quoi pensez-vous, mes frères? Ne savez-vous donc pas à quel sort vous vous exposez dans l'éternité? Le bon sens avertit assez de recourir à la confession toutes les fois que le besoin parle et se fait entendre à votre conscience. Qui vous en éloigne? qui vous en repousse? qui vous empêche de vous préparer plus souvent à recevoir votre Seigneur? Vous attendez, répondez-vous, le retour du temps pascal? Quelle misérable défaite! Sans doute il vous est prescrit de ne pas laisser échapper cette grande époque sans remplir le devoir de tout chrétien. Mais vous est-il défendu d'y revenir dans l'intervalle d'une pâque à l'autre? Tout au contraire, on ne cesse de vous y exhorter; on vous en presse aujourd'hui plus vivement; car quiconque aspire aux grâces, aux indulgences de l'année sainte, doit, avant tout, s'exciter au repentir sincère de ses péchés, puis aller en faire une humble et sincère confession. Faites-la donc, mes chers auditeurs, faites-la d'un cœur contrit; prenez la résolution de la renouveler plus fréquemment, et chaque fois que vous vous sentirez sur la conscience le poids de quelque faute mortelle!

J'ai des reproches autrement graves à vous adresser à vous, mes frères, qui paraissez quelquefois dans nos solennités, à la table sainte jamais. Si l'on jugeait par l'éloignement où vous vous en tenez, on croirait, en vérité, qu'elle vous a été positivement interdite. Rappelez ici vos jeunes années, vous donniez alors d'autres espérances; on observait en vous des marques touchantes de piété; on vous voyait assez fréquemment passer du tribunal de la pénitence au pied de l'autel, et y recevoir le pain des anges; on vous citait alors à vos condisciples comme un modèle. Qu'avez-vous fait de votre ferveur première? Que sont devenues les pieuses qualités

de votre jeune âge? Ah! le monde les a desséchées de son souffle brûlant! Jetez à présent un regard en arrière; mesurez l'espace que vous avez parcouru dans la vie; comptez les années qui ont passé successivement sur votre tête : elle a blanchi sous le joug du monde depuis que vous avez quitté le service de votre Dieu.

Je sais que vous le recommandez volontiers à d'autres; vous l'exigez de vos enfants; vous l'encouragez dans leur mère; vous n'en dispensez dans votre maison que vous-même; on vous doit cette justice. Mais quoi! les préceptes que l'on inculque à la jeunesse ne conviennent-ils plus à l'âge avancé? Y a-t-il une morale pour le sexe, une autre pour les hommes? Ne serait-on pas tenté de l'imaginer quand leur conduite présente une différence si frappante? Du côté des femmes, piété, ferveur; indifférence, éloignement du côté des hommes.

Que de chemin vous avez déjà fait vers le tombeau, vous, mes chers auditeurs, que je continue d'interpeller ici! Insensiblement, et sans vous en être aperçu, vous achevez votre course; peut-être touchez-vous au terme, et vous ne sentez pas le malheur d'avoir vieilli dans l'oubli de Dieu, d'avoir abandonné les sacrements qu'il a établis pour vous? Et vous ne songez pas encore à le désarmer, à ménager votre grâce avant d'être cité à son tribunal. Plus le moment approche de quitter le monde et d'aller à Dieu, plus nous devrions sentir de dégoût pour les choses de la terre, d'attrait et d'empressement pour celles du ciel. Et cependant, quoique dans vos derniers jours peut-être, vous ne pensez point à les mettre à profit pour l'éternité. Vous savez que la félicité suprême est d'habiter éternellement avec Dieu; et vous avez pu passer tant d'années loin de lui! Comment ne soupirez-vous pas enfin après un rapprochement, une entière réconciliation? Comment n'éprouvez-vous pas le besoin de lui parler, de participer au sacrement de son amour? Ah! dites-le moi, si un souverain de la terre vous invitait à sa table, ne seriez-vous pas ravi d'un si grand honneur; ne seriez-vous pas tout occupé d'y paraître le plus avantageusement possible? Et quand le Roi des rois vous invite à la sienne, vous demeurez sourd, attristé, tout de glace! Ne vous souvient-il donc plus de ce qu'il prépare pour vous? Ignorez-vous quel mets, quel aliment il vous y destine? Lui-même, son corps, son âme, sa divinité! Oui, mes chers auditeurs, son amour paternel a trouvé le secret de se communiquer à vous tout entier. O bonté ineffable de votre Dieu! O monstrueuse indifférence de votre part! Sortez, sortez au plus tôt de cet état de mort, je vous en conjure. Courez au prêtre de Jésus-Christ; tombez à ses pieds; confessez-lui toute votre ingratitude, et ne vous relevez point que vous n'ayez obtenu la promesse d'être pardonné et de rentrer en grâce.

Mais, répliquez-vous, si l'on vient à nous savoir aux genoux d'un prêtre, que dira le monde? Que diront ceux qui nous connaissent depuis longtemps? Voulez-vous que nous nous exposions à leur risée, à leurs railleries? Je m'attendais à cette réponse, si imposante à votre jugement. Maudit respect humain! combien ne fais-tu pas échouer de conversions! Que de malheureux tu entraînes à leur perte! Mais raisonnons, mes chers amis. Les hommes dissipés, superficiels, les mondains, riront entre eux à vos dépens; cela se peut; ils tourneront votre changement en ridicule; cela se peut encore : mais les gens sensés, raisonnables, les chrétiens instruits, lui donneront leur approbation, leurs éloges : mais les élus y applaudiront, comme à de nouvelles conquêtes pour le ciel. Vous serez ainsi, je puis vous l'assurer d'avance, vous serez la joie des hommes et des anges, du ciel et de la terre. Ce triomphe n'est-il pas assez beau, et en connaissez-vous de préférable? Mais de plus, ces mondains, dont l'opinion vous captive outre mesure aujourd'hui, viendront-ils à votre aide quand vous serez aux prises avec la mort? Et de quelle ressource vous seraient-ils à cette extrémité décisive? Ne vaut-il pas mieux assurer dès aujourd'hui votre salut en méprisant leur opinion, que le compromettre en la ménageant? Eh! quoi encore, mes amis, vous qui avez tant de fois bravé les dangers et la mort, vous redoutez des propos, vous tremblez à l'idée de ridicules qui, après tout, ne peuvent nuire qu'à leurs auteurs! Et quand il s'agit de sauver votre âme, souffrez que je vous le demande, que faites-vous de votre vaillance? Ne serez-vous donc plus que des lâches?

Voulez-vous écouter un conseil? Je le crois digne de vous, de vos sentiments. Mettez les ridicules sous vos pieds; fermez l'oreille à des propos qui ne font quelque bruit dans le monde que pour expirer l'instant d'après. Livrez-vous entièrement à l'impulsion de la grâce; le moment est précieux; c'est celui où l'Eglise ouvre le trésor des miséricordes Vous pouvez, avant qu'il se referme, y puiser toutes celles dont vous avez besoin. Travaillez donc sans délai à vous en rendre dignes. Quand vous aurez réglé la grande affaire de votre réconciliation et de votre salut, allez à vos anciens amis, à vos compagnons de société, que vous redoutez si fort; dites-leur avec votre franchise accoutumée : Nous revenons à vous après une absence de quelque temps. Si le changement qui, dans l'intervalle, s'est fait en nous, vous est encore inconnu, nous serons d'autant plus aises d'être les premiers à vous en instruire. Nous avons servi, vous le savez, notre roi, notre patrie, nos concitoyens avec zèle, avec fidélité, avec amour. Il était plus que temps pour nous de vouer les mêmes sentiments au service de notre Dieu. Il pardonne au repentir, et ne repousse jamais les cœurs droits et loyaux

Quoique tardifs et arrivés à la dernière heure, il a daigné nous recevoir. Pour être à lui maintenant, nous n'en sommes que plus tendrement à vous. Croyez-en vos vieux amis; faites ce que nous avons fait. Nous n'étions pas bien avec nous-mêmes; vous ne pouvez pas l'être non plus. Les braves sont faits pour Dieu, puisque hors de lui ils sont toujours si mal à l'aise. Devenez donc ce que nous sommes, si vous voulez comme nous jouir de la paix intérieure, et si comme nous vous désirez que nous restions éternellement unis et heureux ensemble, et dans ce monde et dans le royaume de notre Père céleste. C'est aussi ce que je souhaite pour vous tous, mes frères. Ainsi soit-il.

XI

EXHORTATION SUR L'AUMÔNE ENVERS LES PRISONNIERS.

Prononcée dans l'église cathédrale de Langres le..... août 1772.

Divitibus hujus sæculi præcipe... divites fieri in bonis operibus, facile tribuere, communicare, thesaurizare sibi fundamentum bonum in futurum ut apprehendant vitam veram. (I *Tim.*, VI, 17.)

Ordonnez aux riches de ce siècle de se rendre riches en bonnes œuvres, de donner avec facilité, de communiquer leurs richesses, d'amasser un trésor solide pour l'éternité, afin qu'ils parviennent à la véritable vie.

Ce que saint Paul recommandait au disciple qu'il avait établi évêque des Ephésiens, il le prescrivait dans sa personne à tous ceux qui, comme Timothée, devaient être préposés au gouvernement des Églises. C'est donc de la part de l'Apôtre, ou, pour parler plus exactement, c'est de la part de Dieu que je suis chargé, riches de cette ville, non de vous prier, non de vous exhorter, mais de vous ordonner d'employer à la subsistance des pauvres le superflu des richesses qu'il vous a données.

Ce n'est point ici, mes frères, un de ces conseils que nous sommes libres de suivre ou de négliger, que nous nous donnons la liberté de modifier à notre gré, auquel nous changeons, nous ajoutons ou nous retranchons ce qui nous plaît. L'aumône est un devoir; le superflu est une dette. Que cette expression ne nous paraisse point exagérée, c'est celle qu'emploie l'Esprit-Saint : *Mon fils, ne fraude point l'aumône du pauvre; prête sans chagrin l'oreille à l'indigent et rends-lui sa dette.* (*Eccli.*, IV, 1.)

Non, riches, vos richesses ne vous appartiennent point; le Dieu jaloux l'a dit : *Les richesses sont à moi.* (*Prov.*, VIII, 18.) A la vérité il les a placées entre vos mains, mais comme un dépôt qu'il vous a confié. Il vous a établis les ministres de la Providence et les distributeurs de ses dons temporels. (I *Cor.*, IV, 1.) Ceux qui manquent au devoir sacré de l'aumône violent leur dépôt; ils offensent la Providence, ils abusent de leur ministère, ils ne sont pas seulement inhumains, ils sont encore injustes.

Est-il nécessaire de vous retracer tous les titres que le Seigneur a réunis pour nous imposer cette obligation? Nous sommes pécheurs et le Dieu que nous avons offensé nous promet que les miséricordieux trouveront miséricorde en sa présence. (*Matth.*, V, 7.) Il nous apprend que *l'aumône résiste aux péchés comme l'eau éteint le feu le plus ardent.* (*Eccli.*, III, 33.) Il nous exhorte continuellement à racheter nos péchés, à couvrir nos iniquités par nos aumônes. (*Dan.*, IV, 24.)

Nous sommes chrétiens, c'est-à-dire serviteurs et imitateurs de Jésus-Christ, et toute la loi de Jésus-Christ est une loi de charité; toute la vie de Jésus-Christ est une suite d'actes de bienfaisance.

Nous sommes hommes et la raison dont Dieu nous a doués suffirait pour nous instruire du devoir de l'aumône. Combien d'hommes qui n'étaient pas éclairés des lumières de la religion, ont connu, ont senti, ont rempli cette obligation. C'est dans nos cœurs que Dieu a placé le premier titre de la créance des pauvres. Cette commisération que nous ressentons pour les maux de nos frères, qui nous intéresse à leurs malheurs, qui nous afflige de leurs douleurs, qui nous fait souffrir de leurs souffrances, est-elle un vain mouvement, doit-elle être un sentiment stérile? Non, mes frères; Dieu a versé dans nos âmes la sensibilité pour y exciter la bienfaisance. Croyez-en cette joie si pure, cette satisfaction si douce que vous avez ressentie toutes les fois que vous avez eu le bonheur de verser des secours dans le sein d'un indigent, d'arracher une victime à l'infortune, de porter la consolation dans un cœur.

Grâces soient rendues au Père des miséricordes qui a eu la bonté de nous faire une loi du plus pur de nos plaisirs! Le plus tendre sentiment de la nature est un devoir; la plus douce de nos inclinations une vertu. Grâces plus abondantes encore! Et Dieu sait, mes chers frères, avec quelle joie nous les lui rendons de ce qu'il a daigné mettre cette vertu dans nos âmes. Depuis le peu de temps que nous sommes parmi vous, nous avons eu plus d'une fois la joie de la voir manifestée par les actes les plus touchants. Lorsqu'un cruel incendie dévorait l'asile des pauvres, vos mains bienfaisantes conservaient au milieu des ruines et presque au sein des flammes un asile nouveau. Par vos soins généreux les secours donnés aux infirmes n'ont point été interrompus, et les malheureux sont les seuls qui n'aient point ressenti ce fléau. Encore dans ce moment, vos bienfaits vont établir les fondements d'un nouvel édifice, en attendant que la munificence du prince le relève entièrement et porte la magnificence de cette sainte demeure au-dessus de la première. Quand le ciel affligeait nos campagnes de la stérilité, nous vous avons vus, nouveaux Josephs, ouvrir vos greniers et distribuer à vil prix les récoltes des années d'abondance.

Ces bienfaits ne sont point perdus, mes frères, Dieu les connaît. Il s'est chargé de

les récompenser, et je puis vous annoncer, comme l'ange au vertueux centurion Corneille, vos aumônes sont montées au pied du trône de l'Eternel. Mais, en louant votre bienfaisance, il est de notre devoir de vous avertir qu'un objet intéressant échappe à votre charité : une classe entière de malheureux gémit dans vos murs, sans secours, sans consolation, sans ressource ; éloignée de vos regards, elle semble totalement oubliée de vous. Chrétiens, souvenez-vous de vos frères qui sont dans les chaînes : *Mementote vinculorum.* (*Coloss.*, IV, 18.) Ces tristes victimes de la justice humaine n'ont pas moins de droits à vos bienfaits que les autres infortunés. La loi de l'aumône est universelle, et il suffit qu'ils soient dans l'indigence pour mériter vos dons. Leur misère ne peut être douteuse. Nous vous entendons souvent vous plaindre des pauvres, leur reprocher les artifices quelquefois nécessaires qu'ils emploient pour surprendre votre charité, leurs douleurs affectées, leurs pertes exagérées, leurs malheurs supposés, leurs maladies feintes; ici vous n'avez rien de semblable à craindre. Le sort des prisonniers est trop affreux pour que leur infortune soit suspecte, et votre charité, en se répandant sur eux, ne risque pas de s'égarer.

Mais peut-être ce titre de prisonniers porte-t-il dans votre esprit des idées sinistres? peut-être craindriez-vous de blesser la justice par la charité? peut-être imaginez-vous ne devoir point priver de vos aumônes des citoyens vertueux pour les verser sur des hommes qui sont coupables?

Ils sont coupables. Ah! mes frères, ceux d'entre eux qui ont véritablement commis quelqu'un de ces crimes que poursuit la vindicte publique, n'en sont que plus à plaindre : déchirés par le remords, tourmentés par l'incertitude de leur sort, ayant continuellement devant les yeux les supplices, l'ignominie, la mort, ne vous paraissent-ils pas assez punis? Est-ce à nous à ajouter encore à ces peines dont la sévérité nous effraye? Ambitionnerions-nous le triste emploi d'être les instruments de la justice des hommes, et ne vous semble-t-il pas plus doux et plus flatteur d'être les ministres de la bienfaisance de Dieu?

Ils sont coupables! devons-nous les juger quand les organes des lois n'ont pas encore prononcé sur leur sort? Telle est la sévérité de notre législation, que, dans ses principes, la prison n'est point une peine. Le vertueux, du moment qu'il est suspect, y languit à côté du coupable. Dans le doute, s'ils sont innocents, les traiterez-vous en scélérats, et ne vous ferez-vous pas plutôt honneur d'adoucir ce que la nécessité a mis de trop rigoureux dans la loi?

Ils sont coupables! Mais vous le savez, mes frères, le plus grand nombre d'entre eux, presque tous ceux qui habitent ce séjour de douleur n'y ont point été traînés par cette justice redoutable qui poursuit les forfaits. L'impuissance de satisfaire à des créanciers souvent trop avides, voilà tout leur tort. Leur crime, c'est l'indigence; et, parmi ces infortunés, combien en est-il qui n'ont mérité, par aucune faute, la misère où ils sont plongés? Des entreprises traversées, des engagements mal remplis, des pertes supportées, des banqueroutes essuyées, des injustices souffertes, voilà ce qui a précipité la plupart de ces malheureux dans l'abîme où ils se désespèrent.

Ils sont coupables! Ne pourrais-je pas répondre à quelques-uns de ceux qui m'entendent, de ceux, peut-être, qui tiennent ce langage avec le plus d'amertume, ce que Jésus-Christ disait aux Juifs : *Que celui qui est sans péché jette la première pierre.* (*Joan.*, VIII, 7.) N'en trouverais-je pas plusieurs qui se sont exposés plus d'une fois au malheur dont ils font aujourd'hui un tort, qui ont risqué sur un jeu ruineux, ou dissipé par un luxe frivole leur patrimoine, héritage de leurs pères, espoir de leur postérité? Peut-être en vois-je, dans cette assemblée, qui méritent un reproche plus dur encore, et dont l'inflexible avidité retient sous les fers ces misérables?

Ils sont coupables! Mais ils sont hommes, mais ils sont malheureux. Ah! mes frères, quelles que soient leurs fautes, leur infortune les surpasse et doit nous les faire oublier.

Et d'abord, la perte de leur liberté n'est-elle pas un supplice assez rigoureux? Le bien le plus précieux, l'apanage le plus noble de l'humanité leur est ravi. Et à quels hommes était-il plus nécessaire qu'à ceux qui n'ont aucun autre moyen pour subsister? Ah! du moins les autres malheureux peuvent chercher vos regards, ils se précipitent au-devant de vos pas, le récit qu'ils vous font de leurs infortunes vous intéresse, le spectacle de leur misère émeut votre sensibilité et excite votre bienfaisance. Ceux dont je vous parle n'ont pas même cette triste ressource : condamnés à languir loin de tous les yeux, ils n'ont pour témoins de leurs maux que des infortunés comme eux, dont le désespoir augmente encore le leur; leurs larmes stériles tombent à leurs pieds sans trouver de consolateur qui les essuie; leurs cris de douleur, repoussés par les voûtes épaisses qui les environnent, ne peuvent parvenir à vos oreilles. Ils n'ont, pour vous faire connaître leurs malheurs, que cette faible voix qui, pour la première fois, s'efforce de vous intéresser à leur sort.

Et quelle autre ressource leur reste encore? De qui, dans l'univers, excepté de vous, peuvent-ils espérer des consolations et des secours? Serait-ce de leurs amis? Le doux sentiment de l'amitié ne pénètre point dans ce séjour d'horreur : du moment où ces malheureux y sont descendus, l'opprobre qui s'est attaché à eux a écarté tous ceux qui faisaient leur société. Un préjugé funeste les confond avec les scélérats dont ils partagent la demeure, et tel est l'excès de leur malheur qu'ils ne sont plus

même pour leurs amis un objet de pitié, mais de mépris : *Omnes amici ejus spreverunt eum.* (*Thren.*, I, 2.) Seraient-ce leurs parents qui pourraient leur procurer quelque soulagement? Quel secours des hommes de cette classe peuvent-ils attendre de leurs familles? Pauvres comme eux, obligés de tirer leur subsistance d'un travail opiniâtre, ou, peut-être, réduits à solliciter pour eux-mêmes la charité chrétienne, leurs parents ne peuvent donner à leurs maux que des larmes amères qui les aigrissent encore. Les liens du sang, si doux pour tous les autres hommes et qui sont la consolation de tant de malheureux, sont pour ceux-ci un poids accablant. Au sentiment de leur propre misère ils joignent la douleur de causer le malheur de tout ce qui leur appartient. Ce malheureux jeune homme, autrefois l'espoir de son père et de sa mère, le soutien et la consolation de leur vieillesse, se désole de leur manquer au moment où il leur était le plus nécessaire, et de penser que peut-être la douleur de sa perte abrégera le peu de jours qui leur restent. Ce père de famille se représente, à chaque instant de sa vie, son épouse, ses enfants éplorés, dénués de tout, redemandant en vain celui dont la présence faisait toute leur joie, dont le travail procurait leur subsistance. Cette mère vertueuse porte dans son cœur la cruelle incertitude du sort de la fille qu'elle a laissée au milieu du monde. Inquiète pour ses jours, pour sa santé, elle craint encore plus pour sa vertu; elle tremble que, au milieu des dangers de la jeunesse et de ceux de l'indigence, loin des regards maternels, elle n'ait pu échapper aux séductions dont elle était assiégée. Enfin, tout ce qui appartient à ces infortunés, tout ce qui a des droits à leur sensibilité, est malheureux et l'est par eux.

N'était-ce donc pas assez pour les affliger, de leur misère personnelle? Pour la connaître, mes frères, il faudrait que vous en eussiez été témoins; il faudrait que vous fussiez descendus sous ces voûtes que la justice a creusées. Le jour pâle et sombre qui éclaire ce séjour de douleur, y découvre les objets les plus propres à inspirer l'horreur, des fronts que la honte tient baissés vers la terre, des yeux éteints qui n'osent chercher les regards de ceux qui les approchent, des visages livides et décharnés sur lesquels, à travers la barbe épaisse qui les couvre, on ne reconnaît aucune trace des traits qui les distinguaient, une multitude de corps étiques, couverts de haillons, confondus pêle-mêle, les uns se traînant lentement comme des ombres d'un côté à l'autre, les autres, comme Job, étendus languissamment sur le fumier dont ce séjour est pavé. On a vu leur nombre croître au point que le terrain manquait presque pour les contenir. Aux heures destinées par la nature au repos, ils trouvaient à peine l'espace nécessaire et ils se disputaient leur fumier. Les cris des uns, les lamentations des autres déchirent tous les cœurs. Une nourriture, insuffisante pour soutenir leurs forces, prolonge à peine leurs tristes jours. L'humidité qu'expriment les murs, les exhalaisons qui sortent de tant de corps malsains, l'infection qui s'élève de tous les côtés, corrompent l'air et portent dans leur sein des maladies cruelles. Dans cet état, privés de tout secours, dénués des ressources de l'art, ne recevant jamais que la même nourriture, respirant toujours le même air, les uns périssent misérablement; les autres, témoins de la triste fin qui les attend, languissent dans la maladie et croupissent dans la pourriture. Je m'arrête pour ménager votre délicatesse ; mais il est important que vous sachiez que l'air corrompu, qui infecte vos prisons, menace de se répandre dans vos murs et de porter dans vos maisons le germe des mêmes maladies.

Accablés de ces maux, dont le terme incertain ne se présente à eux que dans l'éloignement le plus reculé, ces malheureux se livrent au désespoir; ils murmurent contre vous, riches; ils élèvent même leurs blasphèmes contre la Providence qui a distribué les richesses. *Le Seigneur*, selon sa propre expression, *s'est fait comme leur ennemi.* (*Thren.*, II, 5); il a accumulé sur leurs têtes toutes les misères dont il afflige l'humanité. Est-il étonnant que ces hommes, dont le caractère grossier n'a point été adouci par l'éducation; qui, peut-être, ont été mal instruits des vérités de la religion, méconnaissent, au comble du malheur, les consolations qu'elle présente? Ils ne peuvent croire que Dieu soit le père commun de tous les hommes, lorsqu'ils voient l'inégale distribution de ses dons? Ministres de Jésus-Christ, quand nous nous efforçons par nos exhortations de les ramener à Dieu, nous trouvons leurs cœurs aigris par le désespoir, inaccessibles aux douces impressions de la grâce. Quand nous leur parlons des espérances de la vie future, ils ne nous répondent que par des reproches sur les maux qu'ils souffrent dans celle-ci. C'est à vous, riches, plus encore qu'à nous, à les désabuser de ces fausses idées; soyez pour eux comme le prophète que le Seigneur transporta dans la fosse où languissait Daniel; ou comme cet ange consolateur qu'il envoya visiter saint Pierre dans sa prison. A nos exhortations joignez vos aumônes; vos dons amolliront leurs cœurs et les rendront capables de recevoir les grandes vérités que nous sommes chargés de leur annoncer. Ils commenceront à aimer la religion, quand ils verront qu'elle ordonne de les soulager. Ils béniront et le Dieu qui leur verse ses dons et le ministre de sa bienfaisance : *Pauper et inops laudabunt nomen tuum.* (*Psal.* LXXIII, 21.) Alors, sûrs de l'effet de nos discours, nous exercerons notre ministère avec confiance; nous leur présenterons avec assurance les consolations de la religion ; nous ferons naître dans leurs âmes les vertus de leur état : la patience qui fait supporter les maux, l'espérance qui les adoucit, la résignation qui les rend

précieux en les rendant méritoires.

Si les malheureux, dont nous vous parlons, souffraient dans des lieux éloignés de vous; s'ils vous étaient totalement étrangers, nous ne serions pas étonnés de vous trouver insensibles à nos instances. Il est assez ordinaire de s'intéresser faiblement à des malheureux qu'on voit dans l'éloignement; mais ceux pour lesquels nous vous sollicitons souffrent dans cette même ville, au milieu de vous, presque sous vos yeux. Il ne tient qu'à vous d'être, dans un moment, les témoins de leur misère, d'entendre leurs gémissements et leurs cris. La plupart de ces infortunés sont nés dans la même patrie que vous; leurs noms sont inscrits avec les vôtres sur le registre des citoyens et des chrétiens. Ils participaient à côté de vous à la table sainte. Il y en a quelques-uns que vous avez connus, peut-être même en est-il qui vous ont rendu quelque service? Entendez-les du fond de leurs prisons vous crier ce que disait le malheureux Job et ce que l'Eglise applique à ces âmes affligées dont le sort a tant de conformité avec le leur : *Ayez pitié de moi, du moins ayez pitié de moi*, mes frères, mes concitoyens, peut-être autrefois *mes amis*, *parce que la main du Seigneur s'est appesantie sur moi* : « *Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei, quia manus Domini tetigit me.* (*Job*, XIX, 21.)

Et qu'exigeons-nous donc de vous pour soulager de si grandes misères? est-ce votre subsistance? la subsistance de vos familles? Non. Est-ce ce que vous consacrez à la décence de votre état, aux bienséances de votre rang? Non encore. Nous vous demandons ce que vous destinez au jeu, ce que vous dépenseriez pour satisfaire une fantaisie, ce que vous emploierez à vous procurer quelque plaisir. Goûtez un plaisir plus pur, plus doux, plus noble, j'ose ajouter plus utile pour vous-mêmes.

Oui, mes frères, oubliez tout ce que je viens de vous dire du malheur des prisonniers: ce n'est plus d'eux que je vous parle, c'est de vous, c'est pour vous-mêmes que je vous implore, c'est votre propre intérêt que je sollicite auprès de vous. La Vérité éternelle l'a dit et son oracle ne passera pas : *Tout ce que vous ferez pour un de mes frères, les plus petits, c'est pour moi que vous le ferez.* (*Matth.*, XXV, 40.) Les voilà ces frères les plus petits, les plus pauvres, les plus malheureux, les plus délaissés. Les voilà, ou plutôt voilà Jésus-Christ qui, sous leurs haillons, au fond de leur prison vous attend. Ce que vous leur donnerez, il veut bien le recevoir; il se charge de vous le rendre avec usure. Il l'a encore annoncé : dans le jour redoutable, où le Fils de l'homme viendra revêtu de toute sa majesté juger les vivants et les morts, vous paraîtrez devant son tribunal. Avec vous comparaîtront ces pauvres captifs qui sollicitent vos bienfaits; et, comme aujourd'hui, leur sort dépend de vous, dans ce grand jour le vôtre sera entre leurs mains. Ces voix qui vous implorent actuellement s'élèveront alors en votre faveur; elles réclameront pour vous la miséricorde qu'ils auront obtenue de vous; ils présenteront au Seigneur les dons que vous leur aurez faits. Leurs vœux ne seront point rejetés, et le souverain juge vous dira, car la charité envers les prisonniers renferme toutes les œuvres de miséricorde : *Venez, les bénis de mon Père, venez posséder le royaume qui vous est préparé depuis l'origine du monde* : « *Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi* (*Ibid.*, 34) ; *j'ai été dévoré de la faim et vous m'avez rassasié*, « *esurivi et dedistis mihi manducare* ; » *j'ai été pressé de la soif et vous m'avez désaltéré*, « *sitivi et dedistis mihi bibere* ; » *j'ai été dépouillé de mes vêtements et vous m'avez revêtu*, « *nudus et cooperuistis me* ; » *j'ai été accablé d'infirmités et vous m'avez visité*, « *infirmus et visitastis me* ; » *je souffrais tous ces maux dans une affreuse prison et vous êtes venu vers moi*, « *in carcere et venistis ad me.* » (*Ibid.*, 35)

Seigneur, vous avez prononcé une sentence contraire contre les riches insensibles aux maux de leurs frères, ne souffrez pas qu'elle s'exécute jamais sur ceux qui m'entendent aujourd'hui. Que les riches et les pauvres s'unissent pour célébrer votre saint nom; les uns par leurs bienfaits, les autres par leur reconnaissance, afin que, soulagés les uns par les autres, ils parviennent tous ensemble à la gloire éternelle.

XII.

Plan d'un sermon sur l'utilité des ministres de la religion envers la société civile.

DIVISION.

1° Les ministres de la religion travaillent à l'instruction du peuple.

2° Ils travaillent à son bonheur.

PREMIÈRE PARTIE.

Les ministres de la religion sont utiles à l'instruction des peuples.

Lorsque je parle de l'utilité des ministres de la religion envers la société, vous comprenez, chrétiens, qu'il ne s'agit point de cette classe d'ecclésiastiques trop nombreuse, hélas! surtout dans cette capitale, dont l'oisiveté est tout à la fois le fardeau de l'Etat et l'opprobre de l'Eglise. Ministres sans ministère, prêtres sans fonction de sacerdoce, qui se sont glissés dans le sanctuaire pour envahir ses trésors; revêtus des ornements de la tribu sainte uniquement pour jouir de ses prérogatives, ils exercent nos droits sans remplir nos devoirs, usurpent nos priviléges sans partager nos travaux, et leur scandaleuse inutilité est presque toujours leur scandale. Nous nous unissons à nos ennemis pour condamner ces usurpateurs téméraires dont les mains à la fois paresseuses et avides moissonnent le champ qu'elles n'ont point labouré. Nous leur annonçons l'anathème

que le Seigneur lança autrefois par la bouche d'Ézéchiel : *Malheur aux pasteurs d'Israël qui ne sont occupés qu'à se repaître eux-mêmes : « Vœ pastoribus Israel qui pascunt semetipsos. » Les pasteurs ne sont-ils pas établis pour faire paître les troupeaux? « Nonne greges a pastoribus pascuntur? » Vous vous engraissez du bien de mes brebis, vous vous revêtez de leur laine, mais vous ne vous embarrassez pas de les conduire dans les pâturages : « Lac comedebatis et lanis operiebamini, gregem autem meum non pascebatis. » Écoutez donc, pasteurs criminels, écoutez la parole du Seigneur sur vous : « Propterea, pastores, audite verbum Domini. » J'en jure par moi-même, a dit l'Éternel : puisque mes troupeaux ne sont devenus pour vous qu'un objet de rapines : « Vivo ego, dicit Dominus, quia pro eo quod facti sunt greges mei in rapinam. » Voilà que je vous redemanderai ces troupeaux que vous auriez dû garder, et que je ferai retomber sur vous le châtiment de leur perte : « Ecce ego super pastores requiram gregem meum de manu eorum. »* (*Ezech.*, XXXIV, 2, 3, 9, 10.)

Injustice cruelle des ennemis de l'Église, ils lui font un tort de ce qui est son malheur; ils lui imputent l'abus qu'elle ne cesse de condamner. C'est par nos devoirs et par nos actions qu'il est juste de nous juger. Les obligations de notre ministère, les services que nous y avons ajoutés, voilà nos titres envers la société.

Il était réservé à la religion chrétienne, qui a procuré à l'humanité toute espèce de bien, cet admirable établissement inconnu aux siècles précédents, dont aucune religion, aucune législation, aucune philosophie n'avait pu concevoir l'idée. Partout où des hommes vivent réunis, un pasteur est établi au milieu d'eux pour les éclairer et les instruire. Chaque fidèle voit auprès de lui un ambassadeur de la Divinité : *Pro Christo legatione fungimur.* (II *Cor.*, V, 20.) C'est au nom de Dieu, c'est avec l'autorité qu'il nous a donnée, que nous annonçons aux chrétiens les célestes vérités : *Tanquam Deo exhortante per nos.* (*Ibid.*) La main, qu'il a chargée du flambeau de l'Évangile, porte partout sa divine lumière; elle la répand sur les cités, sur les bourgades; la fait briller dans les déserts les plus reculés, dans les cabanes les plus obscures ; elle la fait pénétrer jusque dans le fond des consciences. Par ce ministère sacré tous les chrétiens sont instruits, tous les crimes sont connus. Pour méconnaître ses obligations, il faut que le chrétien ferme volontairement l'oreille à la voix qui ne cesse de les lui répéter, qui les rappelle à son souvenir; en tout temps, en tout lieu, son pasteur est comme sa conscience; il lui remet continuellement sous les yeux la loi qu'il doit suivre, la tient élevée devant lui pour le diriger dans sa carrière, la lui apporte au milieu de ses égarements pour le ramener. Ainsi autrefois les enfants de Lévi portaient à la tête du peuple d'Israël les tables saintes tracées du doigt de Dieu. Ainsi nous voyons à la tête de chaque paroisse le ministre que Dieu lui a donné, chargé de la loi divine, la montrer continuellement au peuple qui lui est confié.

L'instant où l'homme commence à concevoir quelques idées est celui où commencent les obligations du ministère ecclésiastique envers lui. A ce moment s'ouvre un cours d'instructions et d'exhortations qui doit durer autant que sa vie. *Laissez venir à moi ces petits enfants*, disait autrefois le prince des pasteurs. (*Matth.*, X, 14.) Parents chrétiens, nous vous répétons de sa part la même demande ; confiez au pasteur qui représente parmi vous Jésus-Christ la raison naissante de vos enfants. Il tournera leurs premières pensées vers le Dieu qui les a créés et leur apprendra à l'adorer ; il portera leurs premières affections vers la fin qui leur est destinée et les exhortera à la désirer ; il dirigera leurs premières réflexions vers leurs devoirs et les instruira à s'en acquitter. Voyez le docteur des petits, (c'est le titre que lui donne l'Esprit-Saint) rassembler autour de lui la troupe, cet esprit précieux de l'Église et de l'État leur exposer avec simplicité les premiers principes de la foi et de la morale, abaisser la hauteur de son esprit pour se trouver à leur portée, mesurer son langage à l'étendue de leur conception, se faire petit comme eux, faible comme eux. Tel qu'un habile cultivateur, il prépare de loin le champ qu'il est chargé de défricher; il y dépose de bonne heure la semence qui renferme l'espoir d'une heureuse moisson. Elles croîtront, ces plantes encore tendres; elles s'élèveront sous la main qui les cultive, et qui ne cessera de leur prodiguer ses soins : il observera, il suivra et hâtera leurs progrès, et proportionnera continuellement ses instructions au développement de leur raison; il les amènera par degrés à la connaissance de toutes les vérités saintes, à la pratique de tous leurs devoirs.

On regarde communément l'instruction de la jeunesse comme une fonction douce et facile, comme le soulagement du ministère ecclésiastique et le délassement de ses autres travaux. Oui, sans doute, elle est douce, facile, agréable même l'instruction de cette jeunesse élevée avec soin dans nos villes; elle est douce et facile quand le secours de la lecture et les tendres soins des parents aident la sollicitude du pasteur, quand la vivacité naturelle à cet âge excite son émulation, quand ses grâces naïves activent, soutiennent, excitent les soins. Mais transportez-vous au fond de nos campagnes, voyez dans ces villages, où ne pénétra jamais la lumière des cités, une jeunesse abrutie par la misère, libre de tout frein, dépourvue de toute éducation domestique, en qui une stupide insensibilité éteint tout désir de s'instruire, dont la grossièreté brutale repousse toutes les leçons. Voilà quels sont la plupart des élèves que l'Église et la patrie confient à notre ministère; c'est à cette terre aride que nous

devons faire rapporter des fruits abondants. Contemplez ce pasteur travaillant péniblement à faire pénétrer quelques vérités dans ces esprits également indociles et incapables, rebelles à l'instruction par le double défaut de volonté et d'intelligence. Calculez, si vous le pouvez, combien il a d'obstacles à lever, de travaux à supporter, de dégoûts à dévorer, de chagrins à essuyer, et prononcez enfin s'il n'est pas dû quelque reconnaissance au zèle laborieux qui, à travers tant de difficultés, privé de tous les moyens, dénué de tous les secours, parvient, après de longues années, à former des citoyens et des chrétiens.

N'imaginez pas, chrétiens, que les devoirs du pasteur cessent lorsqu'il a imprimé dans les esprits confiés à sa sollicitude les vérités dogmatiques et morales de la religion, et, lorsque, par ses travaux multipliés, il les a rendus dignes des sacrements que l'Eglise n'accorde qu'aux dispositions les plus pures. A Dieu ne plaise que nous méconnaissions la loi sévère qui nous est imposée, au point de concevoir une pareille pensée. Il n'est jamais accordé de repos au ministère ecclésiastique ; nos fonctions ne connaissent point de terme et nos travaux les plus pénibles ne servent que de préparation à d'autres travaux. Si nos jeunes élèves sont enfin instruits des vérités saintes, combien n'est-il pas à craindre qu'au milieu des dissipations et des travaux étrangers auxquels ils vont se livrer, ils viennent à les oublier et à les méconnaître ? S'ils sont sortis de l'âge où se reçoivent les premières instructions, n'entrent-ils pas dans un âge plus difficile encore et plus dangereux ? Non, la main, qui soigna leurs premières années, ne les abandonnera pas lorsqu'elle leur est devenue plus nécessaire; leur vigilance, qui éclaira leurs premiers pas, ne les perdra point de vue dans la carrière nouvelle qui leur est ouverte; il les suivra dans toutes les voies qu'ils vont parcourir pour les diriger s'ils ignorent celles qu'ils doivent suivre ; pour les y ramener, s'ils s'en égarent. Ce n'est pour nous qu'un premier devoir de labourer le champ que l'Eglise nous a confié et d'y déposer la semence, notre devoir de tous les moments est de veiller sur ces moissons qui s'élèvent et que nous devons remettre avec fidélité au père de famille ; d'en arracher l'ivraie dont l'homme ennemi ne cesse de l'infecter, de les garantir des irruptions étrangères et de nous mettre en état par nos soins assidus, par nos travaux continuels, de rendre un jour le compte sévère qui nous en sera demandé.

Prêchez la parole divine, disait le grand Apôtre au disciple qu'il avait établi pasteur des Ephésiens, *prædica verbum*, insistez sans relâche, à temps et à contre-temps, méprisez ces ménagements pusillanimes que recommande la vaine sagesse du siècle, *insta opportune, importune*, exhortez, reprenez, corrigez, conjurez; que votre zèle ne se rebute jamais et que la constance de votre patience surmonte l'obstination qu'on lui oppose, *argue, obsecra, increpa in omni patientia.* (II *Tim.*, IV, 2.) Telle est la tâche éternelle qui nous est imposée, le devoir qui nous suit en tout lieu. Dans la chaire de vérité, dans le tribunal de la pénitence, dans l'intérieur des conversations particulières, partout le ministre de Jésus-Christ prodigue ses exhortations, ses avertissements, ses instances. Il présente la loi de Dieu, l'explique, développe ses différents préceptes, les applique aux diverses circonstances. Il l'étaie de tous les motifs divins et humains qui lui sont propres : l'espoir d'une récompense sans mesure et sans terme, la terreur des châtiments éternels, la reconnaissance des bienfaits reçus, l'assistance continuelle de la grâce, l'exemple de Jésus-Christ et de ses saints, le besoin de conserver sa propre estime, le désir d'acquérir celle d'autrui, l'obligation d'édifier. Le ministre de la religion expose ces différents motifs, les déploie, les presse. Attentif à tout, il écarte les obstacles à l'accomplissement de la loi, il montre à résister aux tentations, à surmonter les passions, à éviter le danger des exemples. Lorsqu'une des âmes confiées à ses soins vient à s'égarer, ah! c'est là que triomphe le zèle du bon pasteur. Il abandonnera, s'il le faut, le reste de son troupeau dans les pâturages fertiles où il ne craint aucun danger pour courir au fond du désert après la brebis malheureuse qui se perd, plus heureux quand il l'aura retrouvée, quand il la rapportera dans ses bras à la bergerie, qu'il ne l'était au milieu de son troupeau tranquille. Et quelle force, mes frères, n'ont pas sur les peuples les instructions et les exhortations de leurs pasteurs? Cette voix qui les enseigne, qui les sollicite est celle qu'ils sont accoutumés depuis leur enfance à respecter. Aux leçons qu'il leur donne, il joint la première, la plus efficace de toutes, celle de l'exemple. La main qui trace leur route est celle qui répand sur eux des consolations dans leurs malheurs, des secours dans leurs besoins. Ah! que la voix des bienfaits est éloquente, et que des cœurs préparés par la reconnaissance sont facilement ouverts à la persuasion !

O vous qui affectez de révoquer en doute les biens qu'apporte à la société le ministère ecclésiastique, cherchez dans les institutions humaines quelque autre moyen d'instruire et de persuader les peuples. Parcourez tous les temps anciens et modernes ; voyez s'il exista jamais un autre ministère qui réunît autant de genres d'utilité, qui fût aussi universellement répandu, également éclairé, qui s'exerçât avec la même autorité. Ou s'il vous est impossible à trouver, formez-le dans votre imagination, enfantez un nouvel ordre de choses; créez, si vous le pouvez, un système aussi propre à faire connaître et pratiquer la vertu, à rendre les enfants soumis, les pères tendres, les époux unis, les riches charitables, les pauvres laborieux, les grands modérés, les petits patients, tous

les ordres de la société bons, vertueux.

O vous qui exercez parmi nous ces nobles et importantes fonctions, vous la classe la plus utile, ah! nous vous rendons aussi avec joie ce témoignage, la portion la plus vertueuse de nos concitoyens, vous, la gloire de notre ministère, nos chers et fidèles coopérateurs, vous avez vu avec satisfaction se rassembler en ce jour vos premiers pasteurs. Vous savez que, témoins de vos travaux, ils gémissent de voir la modicité de leur récompense. L'adoucissement de votre sort fut constamment un des premiers objets de leurs assemblées, et, dans ces derniers temps, ce sont elles qui en ont préparé les moyens, hâté par leurs délibérations la décision, obtenu l'exécution par leurs supplications. Les sentiments qui guidèrent nos prédécesseurs animent encore nos cœurs, et nous regarderons comme le plus flatteur de nos succès de pouvoir consommer leur ouvrage. J'ose vous en porter l'assurance au nom des confrères qui m'ont placé dans cette chaire de vérité et dont les vœux s'unissent en ce moment à ma voix. Nous nous croirons redevables envers vous tant qu'il restera quelque chose à faire pour votre bonheur, et nos vœux ne seront remplis que quand tous vos besoins seront satisfaits.

Tels sont les avantages que retirent les peuples, pour leur instruction, du zèle de leurs pasteurs, que nos adversaires eux-mêmes sont contraints de les avouer. Forcés par l'évidence, par le cri public, par la reconnaissance de tous les ordres de citoyens, ils reconnaissent l'utilité du ministère pastoral, ils lui rendent hommage, quelques-uns d'entre eux même l'exaltent et la vantent. Mais, en prodiguant des éloges aux ministres des paroisses, ils affectent de décrier par de ridicules comparaisons les autres ministres de la religion; ils célèbrent les uns pour déprimer les autres, et le but de leurs louanges est de faire adopter leurs censures. Ce sont surtout ces pieux solitaires qui se sont consacrés d'une manière particulière au service de Dieu, qui se sont fait des lois de tous les conseils évangéliques; qui, loin des regards du monde, prient sans cesse pour lui, qui sont l'objet éternel de leurs injustes déclamations. Ils voudraient les faire regarder comme des hommes inutiles, nuisibles même par leurs préjugés aux progrès des lumières et des connaissances.

Français, pourriez-vous donc méconnaître les services que les ordres religieux ont rendus aux sciences dans tous les âges de cette monarchie, ceux qu'ils lui rendent encore de nos jours. Lorsque nos pères, en dévastant les Gaules, en eurent aussi chassé toutes les connaissances, y eurent éteint toutes les lumières; lorsque, par une révolution qui n'a point d'exemple dans l'histoire de l'univers, un demi-siècle de barbarie eut détruit entièrement avec la puissance des Romains les lois, les monuments, les arts, les sciences, les lettres, la langue même de ces conquérants du monde, en eut anéanti jusqu'aux moindres vestiges et les eut effacés de la mémoire des hommes, où furent se réfugier les lettres persécutées? dans ces solitudes que vous prétendez leur être si funestes. Les cloîtres furent leur asile, les cloîtres que vous accusez d'être les destructeurs de la science, les cloîtres la recueillirent, la conservèrent, la perpétuèrent, la transmirent de siècle en siècle aux âges dignes de la recevoir. Et encore dans des temps postérieurs, sous le funeste empire de la féodalité, lorsque vos ancêtres, ignorants au point d'en être orgueilleux, rejetaient la science avec dédain, les connaissances qu'ils auraient dû plutôt s'empresser d'acquérir, ne vinrent-elles pas de nouveau se concentrer dans la tribu sainte? ne vit-on pas les sciences sacrées et les lettres profanes, méprisées partout ailleurs, honorées, cultivées, florissantes à l'ombre salutaire des cloîtres?

La chaîne de la tradition perpétuée parmi nous, nos précieuses libertés défendues, les formes juridiques transportées du droit canonique au droit civil et substituées à une jurisprudence absurde et souvent barbare, les faits de notre histoire consignés et transmis à la postérité, ces beaux modèles de tous les âges, ces monuments du génie, du goût, du savoir des Grecs et des Romains sauvés de l'oubli et arrachés à la destruction : voilà ce que, dans ces temps malheureux, durent encore les lettres à nos prédécesseurs et surtout à ces ordres religieux que vous accusez d'ignorance. Censeurs injustes, vous regardez avec dédain les écrits, qui, de ces âges obscurs, sont parvenus jusqu'au nôtre. Vous les jugez, vous les critiquez, avec la même sévérité que ceux des âges éclairés; vous comparez des écrivains obligés de se former eux-mêmes, environnés d'hommes grossiers et ignorants, n'ayant autour d'eux que des modèles de mauvais goût, aux auteurs qui écrivaient dans des temps, dans des pays d'urbanité et de lumière; vous demandez à des siècles d'ignorance et de barbarie l'érudition du siècle de François Ier, le goût de celui de Louis XIV, la raison éclairée du nôtre. Pour juger des lumières de nos prédécesseurs, opposez-les à celles de leur temps, comparez entre eux les contemporains depuis le siècle de Tertullien et de Cyprien jusqu'à celui de Bossuet et de Fénelon.

Et depuis que la renaissance des lettres a épuré le goût, exalté les imaginations, ouvert au génie de nouvelles carrières, avez-vous vu ces hommes, que leur état oblige spécialement à l'étude, ralentir leurs travaux ou les rendre moins utiles? Dites-moi d'où sont sortis les oracles de l'histoire? où allez-vous chercher les modèles de l'éloquence? Quelle est la classe de la littérature compatible avec la sévérité de leur vocation qu'ils n'aient, je ne dis pas cultivée, mais perfectionnée, mais portée à un degré inconnu avant eux? A qui devez-vous, à quels autres auriez-vous pu devoir ces col-

lections volumineuses, ces vastes et utiles répertoires de savoir que l'œil contemple avec étonnement, et dans lesquels on ne sait ce qu'on doit admirer le plus? Où auriez-vous pu trouver ailleurs que dans ces savantes et pieuses congrégations des mains assez nombreuses pour élever ces vastes édifices, la profondeur d'érudition nécessaire pour en rassembler les immenses matériaux, le goût sûr et exquis qui les démêle et qui sait les employer? Où surtout auriez-vous été chercher cette vertu plus qu'héroïque, cette abnégation de soi même qui se dévoue à des travaux obscurs et sacrifie à l'utilité publique la gloire que promettraient des ouvrages plus brillants?

Ah! si ces vœux destructeurs que des voix téméraires élèvent aujourd'hui de tous côtés s'étaient accomplis il y a deux siècles, l'Eglise et la patrie ne posséderaient point, elles ne pourraient jamais espérer ces ouvrages si laborieux et si nécessaires! Ils subsisteront à jamais ces vastes et précieux monuments; la postérité la plus reculée les contemplera avec respect, ils vengeront dans les siècles à venir leurs respectables auteurs des mépris qu'ils éprouvèrent dans leur siècle, et ils accuseront auprès des races futures l'ingratitude et la barbarie qui méconnut leurs bienfaits et voulut se priver de leurs lumières.

Mais non, mes frères, livrons-nous plutôt à de douces espérances. Osons nous flatter que cette génération injuste reconnaîtra enfin son erreur, et qu'à la vue des nouveaux efforts que font de toutes parts ces vertueuses congrégations pour se consacrer de plus en plus à l'instruction publique, elle déposera ses malheureuses préventions.

Voyez en effet, chrétiens, comment ces corps respectables répondent aux murmures qu'élèvent contre eux le préjugé, la malignité et la jalousie. C'est en se rendant plus utiles encore qu'ils repoussent le reproche déjà si mal fondé d'inutilité. Ils multiplient, ils étendent leurs travaux, et, dans ce même moment, ils y ajoutent les travaux pénibles de l'éducation publique.

A la vue de l'état affligeant où se trouve maintenant l'éducation dans ce royaume, à ce spectacle douloureux d'une jeunesse abandonnée sans instruction et sans frein, remplissant nos villes de son oisiveté et des vices qu'elle entraîne, nous nous écrions comme le Sauveur du monde : *La moisson est abondante, mais les ouvriers sont peu nombreux; conjurez donc le maître de la moisson d'y envoyer d'habiles ouvriers.* (*Luc.* X, 2.)

Enfants abandonnés, pères de famille, citoyens de tous états, vous tous que le zèle de la chose publique anime, réunissez vos supplications auprès du Père des lumières: *Rogate dominum messis ut mittat operarios in messem suam.* Nos vœux sont exaucés; des écoles nouvelles s'élèvent de divers côtés, d'autres sont agrandies et perfectionnées. Là des maîtres vertueux, formés eux-mêmes par la religion, en font la base et le mobile de leurs instructions. Sous ce régime, un seul chef dirige vers ce même but toutes les parties de l'éducation. Les élèves y sont formés et aux diverses sciences et surtout aux vertus plus nécessaires encore, parce que l'Etat a plus besoin de vertus que de science. De toutes parts la patrie applaudit au zèle de ces sages instituteurs. Elle a déposé dans leurs mains ces enfants précieux qu'elle a adoptés, les fils de ses défenseurs, l'espoir de ses légions. Tous les pères de famille les demandent, toutes nos cités les sollicitent. Déjà leur nombre ne suffit plus aux vœux multipliés qui les appellent; ils sont forcés de se refuser aux instances de leurs concitoyens. Ah! renouvelons nos prières, adressons de nouvelles supplications à l'Eternel : *Rogate dominum messis ut mittat operarios.* Que sa providence bienfaisante bénisse, qu'elle seconde tous leurs efforts, qu'elle les couronne de succès. Chefs vertueux de ces corps célèbres, parcourez avec courage la noble carrière que vous venez de vous ouvrir. Que les obstacles qui s'élèveront devant vous ne ralentissent donc point votre zèle. Celui qui vous inspira la salutaire pensée de vous donner à l'œuvre utile de l'éducation, vous donnera les moyens de l'effectuer. Les pères vous devront leur bonheur, les enfants leurs lumières et leurs vertus; vous devenez les bienfaiteurs de toutes les générations. Vous devenez les nouveaux fondateurs de vos congrégations. En resserrant les liens qui les unissent à l'utilité publique, vous assurez leur stabilité, vous les fondez sur les bases les plus solides, la reconnaissance et l'intérêt.

Telle est donc, chrétiens, l'influence des ministres de l'Eglise sur l'instruction des peuples. Des premiers principes de la religion à ses plus sublimes vérités, des éléments les plus simples des connaissances aux sciences les plus élevées et les plus abstraites, ils cultivent tout, ils enseignent tout; on en doit à leurs soins la conservation, à leur travaux la propagation. Jugez donc quelle est l'injustice de ceux qui les regardent comme les fauteurs et les ministres de l'ignorance. Il nous reste à vous montrer qu'ils ne sont pas moins utiles au bonheur des peuples qu'à leur instruction.

SECONDE PARTIE.

Les ministres de la religion sont utiles au bonheur des peuples.

C'est une vérité certaine que démontre la raison, qu'atteste l'expérience, que le vice seul peut révoquer en doute, le bonheur de l'homme, soit isolé, soit en société, est inséparable de la vertu. Rendons grâces à la Providence infiniment sage, souverainement bienfaisante qui a voulu que ces deux choses fussent intimement unies. Il n'existe ni une faute qui n'entraîne quelque malheur, ni une vertu qui ne procure quelque bien. Imaginez, mes frères, une société où tous les devoirs soient exactement remplis; supposez (hélas! pourquoi sommes-nous réduits à des hypothèses), supposez tous les

dépositaires du pouvoir modérés, tous les sujets soumis, tous les riches charitables, tous les pauvres laborieux, tous les guerriers doux et courageux, tous les magistrats équitables, tous les receveurs des deniers publics désintéressés. Tous les ordres de l'Etat s'acquittent avec zèle de leurs obligations, toutes les professions concourent chacune dans leur partie au bien général. N'est-ce pas là l'idée que vous vous formez du bonheur de la société et de celui de tous ses membres? Le ministère dont le but est de rendre les hommes vertueux travaille donc en même temps à les rendre heureux, et celui que nous exerçons parmi vous n'eût-il que ce genre d'utilité, on ne pourrait lui contester son influence sur le bonheur des humains.

Mais l'obligation de travailler à la félicité publique que nous impose le ministère sacré dont nous sommes revêtus a une bien autre étendue. Il ne nous suffit pas de présenter à nos frères les préceptes, les motifs, les exemples de toutes les vertus; notre ordination nous a consacrés à leur service. Etablis par Jésus-Christ pour le remplacer sur la terre, nous sommes tenus par une loi particulière d'imiter ce prince des pasteurs, de suivre tous ses pas, ses pas continuellement marqués par de nouveaux bienfaits : *Pertransiit benefaciendo*. (*Act.*, X, 38.) De tout ce qui est utile à l'humanité sa bienfaisance ne négligea rien. Voilà, mes frères, quelle est notre règle, voilà la mesure de ce que vous avez le droit d'exiger de nous. Chacun de vos besoins nous impose une obligation. Imaginez tous les biens à faire, tous les maux à soulager, et vous vous formerez une idée de nos devoirs. Pour ne point nous égarer dans une carrière aussi vaste, rappelons tous ces devoirs à deux chefs principaux et considérons dans le sacerdoce un ministère de bienfaisance et de charité, un ministère de paix et de consolation.

Je dis en premier lieu un ministère de bienfaisance. Les malheureux au milieu desquels nous sommes placés ont tous les genres de besoins et souvent nul moyen de les satisfaire. Environnés d'autres malheureux aussi simples, aussi affligés, aussi pauvres, aussi souffrants qu'eux-mêmes, quels secours peuvent-ils en espérer? C'est à leur pasteur seul qu'ils peuvent recourir. Ils n'ont dans le monde autre que lui en qui ils puissent mettre leur confiance; peines et plaisirs, espérances et craintes, affections, défauts, pensées, intérêts, affaires, ils viennent tout déposer dans son sein paternel. Chaque circonstance de leur vie les ramène auprès de lui; tels que le font des plantes trop faibles pour s'élever d'elles-mêmes, ils se rapprochent sans cesse de l'appui qui les soutient, ils s'y attachent avec force. Dans leurs doutes, ce sont ses décisions qu'ils sollicitent; dans leurs affaires, ce sont ses conseils qu'ils réclament; dans les malheurs qui les affligent, c'est dans ses bras qu'ils vont chercher du soulagement, c'est sa main qui essuie leurs larmes. Il verse dans leurs cœurs les consolations les plus touchantes, les plus efficaces, les seules que puissent espérer des hommes pour qui la vie de privations est un tissu d'infortunes; consolations dont la religion l'a fait le dispensateur. Il fait pénétrer successivement dans leur âme la résignation, en leur découvrant le bras de Dieu qui les éprouve; la patience, en leur montrant l'éternité qui sera le terme de leurs maux; enfin même la satisfaction en leur apprenant que chacune de leurs peines aura un dédommagement, chaque acte de leur soumission une récompense.

Pauvres de Jésus-Christ, il semble que ce soit spécialement pour vous que ce ministère ait été institué; son devoir est non-seulement d'accueillir la pauvreté, mais d'aller au-devant d'elle, de la rechercher, d'encourager sa timidité, de provoquer ses confidences. Et pourrions-nous méconnaître un moment l'obligation sacrée où nous sommes de la soulager? L'engagement que nous prîmes lorsque nous fûmes reçus dans la tribu sainte s'élèverait contre nous. Nous promîmes solennellement à Dieu que lui seul serait notre héritage et que nous ne regarderions point les trésors de son sanctuaire comme notre possession. Nous le déclarerons hautement dans toute occasion : ils ne sont point à nous ces trésors; leurs vrais propriétaires, ce sont les pauvres pour qui ils ont été donnés; nous n'en sommes que les distributeurs; ils ne passent entre nos mains que pour être dispensés par elles, et s'il nous est permis d'en retirer quelque partie, ce n'est que parce que nous sommes pauvres nous-mêmes, que nous pouvons y avoir quelque droit. Ces offrandes de nos pères, ces largesses de nos souverains qui forment le patrimoine de l'Eglise, furent de véritables aumônes. Si nous avons réclamé pour nos possessions ce titre respectable lorsqu'il s'agissait de défendre leurs prérogatives et de les affranchir des servitudes féodales, nous le proclamerons plus fortement encore pour nous rappeler à chaque instant l'obligation sacrée qu'il nous impose. Nous nous unissons à vous, chrétiens, pour condamner, pour dévouer au mépris, pour frapper d'anathème et l'avarice qui entasse les trésors du sanctuaire, et le luxe qui les dissipe. Mais, en traitant avec la sévérité qu'ils méritent les ministres prévaricateurs, nous vous demandons pour leur utile ministère la justice qui lui est due. Détracteurs obstinés, transportez-vous auprès de ces grands monastères dont l'opulence vous offusque; allez parmi le peuple qui les environne, dans le pays que leur charité visite, porter vos murmures, faire entendre vos reproches, et vous verrez quelle consternation y répandront vos projets de destruction.

Ne croyez pas, mes frères, que nos devoirs envers les pauvres soient remplis quand nous avons épuisé pour eux nos trésors. Notre mission change, non pas d'objets, mais de moyen. Quand nos ressources sont

à leur terme, Dieu nous envoie à vous; nous devons, de la part de Dieu, non pas vous prier, mais vous ordonner, c'est l'expression qu'emploie le grand Apôtre écrivant à son disciple : *Divitibus hujus sæculi præcipe;* nous devons vous ordonner de *vous rendre riches en bonnes œuvres, « divites fieri in bonis operibus ; » de donner avec facilité, « facile tribuere ; » de communiquer vos richesses, « communicare ; » de vous amasser un trésor dans l'éternité, « thesaurizare sibi fundamentum in futurum »* (I *Tim.* VI, 19.) *Le pauvre et le riche se sont rencontrés*, a dit l'Esprit-Saint. (*Prov.*, XXII, 2.) Dieu est le créateur de l'un et de l'autre. Oui, Dieu les a créés tous les deux, mais il les a créés l'un pour l'autre. Entre le pauvre et le riche il place ses ministres pour les rendre heureux l'un par l'autre; il les charge de procurer à l'un les bénédictions de la terre et d'attirer sur l'autre celles du ciel. Pauvres, nous déposons dans votre sein les bienfaits des riches. Riches, nous portons au pied du trône céleste la reconnaissance et les vœux des pauvres, et c'est ainsi que nous vous servons tous et que nous mettons notre bonheur à faire la félicité générale.

A mesure que les malheurs se multiplient nos devoirs s'étendent. A travers tous les maux dont la justice divine a semé sa carrière, l'homme parvient enfin au terme fatal, et les infirmités viennent fondre sur lui pour lui rendre ce dernier combat plus redoutable et plus douloureux encore. Ne craignez pas que le ministère ecclésiastique, qui l'a soutenu dans toutes les épreuves de la vie, l'abandonne dans celle de la mort : ni la douleur qu'inspire le spectacle de la souffrance, ni la répugnance qu'excite l'air corrompu qu'exhale la maladie, ni l'horreur qu'imprime l'idée de la destruction, rien n'arrêtera son zèle ; il n'éprouve qu'une sorte de sensibilité, la compassion des maux qu'il voit souffrir à son frère. Voyez auprès du lit de douleur ce pasteur charitable partageant les douleurs qu'il ne peut faire cesser, présentant successivement au malheureux qui languit toutes les considérations qui peuvent adoucir ses maux, le besoin d'expier ses fautes, l'exemple de Jésus-Christ, le mérite des souffrances, l'approche de la récompense; tantôt il tempère la terreur de la mort par l'espoir de la guérison; tantôt il en éloigne l'idée en lui substituant doucement celle de l'immortalité; il pleure avec lui, il prie avec lui, il remplit son âme de consolations et d'espérances. Injustes adversaires, vous traitez de dureté la plus tendre de nos fonctions, celle qui exige le plus de sensibilité. Aimeriez-vous mieux, dans ce terrible instant, livrer l'homme sans secours à ses souffrances, à ses frayeurs, à ses épouvantables doutes? Aimeriez-vous mieux lui présenter pour perspective, pour dédommagement de tous ses maux l'aspect horrible du néant? Ah! ne fût-ce que par pitié, laissez-lui du moins dans ces douloureux moments le seul bien qui reste à l'homme malheureux dans cette vie, l'espoir d'une vie plus heureuse; n'arrêtez pas la main qui verse dans son cœur la dernière consolation, la main qui, prête à fermer ses yeux, fait luire devant eux la lueur salutaire de l'espérance.

ORAISONS FUNEBRES.

I. ORAISON FUNEBRE

DE TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT ET TRÈS EXCELLENT PRINCE CHARLES-EMMANUEL III, ROI DE SARDAIGNE;

Prononcée dans l'église de Paris le 25 mai 1773.

Præbete aures vos qui continetis multitudines..... judicium durissimum his qui præsunt, fiet. (*Sap.*, VI, 3.)

Prêtez l'oreille, o vous qui contenez les nations... un jugement très-rigoureux sera rendu sur ceux qui gouvernent.

Monseigneur (55),

Lorsque du haut du trône, où il les avait élevés, le Tout-Puissant renverse dans le tombeau les maîtres de la terre, quel spectacle frappant il donne aux peuples! quelle terrible leçon il fait aux souverains! Ces arbitres respectés des destinées de leurs frères, abattus, dépouillés, jetés dans la foule de ceux qui ont été, attendent humblement dans le silence de la mort les jugements de la terre et les arrêts du ciel. Sur leur tombeau s'élève un tribunal, où les nations qu'ils ont jugées, pèsent d'une main impartiale leur administration publique et leur vie privée, et prononcent l'irrévocable sentence qui les dévoue à la haine, ou leur assure l'amour public. Au delà des bornes de leurs Etats, la renommée porte leur mémoire, et la fait comparaître devant l'univers entier. Toutes les nations l'interrogent sur ces qualités brillantes, qui changent dans les guerres les destinées des Etats, ou qui les balancent au sein de la paix; et le compte qu'elle rend décide le jugement sévère qui inflige le mépris ou décerne l'admiration des peuples. Mais, faibles mortels, que sont tous nos jugements? Et ceux qui sont jugés, et ceux qui jugent, et les jugements, tout passera, tout sera oublié. Dieu a dit : *Je jugerai les justices* (56).

(55) Monseigneur le comte d'Artois.

(56) *Ego justitias judicabo.* (*Psal.* LXXIV, 3.)

Au haut de son trône il attend les rois. Il leur demandera ce qu'ils ont fait pour son service et pour sa gloire; s'ils ont pratiqué sa religion, et s'ils l'ont protégée; si, par leurs lois et par leurs exemples, ils ont fait respecter les autels de celui qui avait élevé leurs trônes : et ils entendront sortir de sa bouche le redoutable arrêt qui les livrera à un éternel désespoir, ou les élèvera à une gloire sans mesure et sans terme.

Chrétiens, si, interrompant les mystères sacrés, je parais dans cette chaire, je ne viens ni excuser des faiblesses, ni donner à des vertus fausses ou légères des louanges trompeuses ou exagérées : de tels éloges seraient indignes de mon ministère, inutiles à la gloire du prince que je viens célébrer. A qui vécut sans reproche, le jugement le plus sévère est le plus favorable. Je viens vous redire par quels bienfaits, par quelles vertus il a mérité l'amour de sa nation, par quelles qualités militaires et politiques il a enlevé l'admiration de tous les peuples. Enfin nous oserons sonder les arrêts de l'Eternel, et, tremblant à la vue de sa justice, nous trouverons des motifs d'espérer en sa miséricorde. Le jugement de son peuple, le jugement de l'Europe, le jugement de Dieu, tels sont les objets du discours que nous consacrons à l'éloge de très-haut, très-puissant et très-excellent prince Charles-Emmanuel III, roi de Sardaigne.

Français, le prince dont la mémoire nous rassemble n'a point vécu au milieu de vous; et cependant j'ose prétendre à vous inspirer de l'intérêt. Un monarque accompli a des droits sur l'attachement de l'humanité entière. Plusieurs de vous l'ont suivi ou rencontré dans les combats. Des rapports touchants l'unissent à notre nation. Il fut le frère de cette princesse auguste, dont, après un demi-siècle, le souvenir excite encore des regrets si tendres, dont nous aimons à rechercher les traits dans des traits qui nous sont si chers. Nous revoyons dans le palais de nos rois une nouvelle Adélaïde, dont la douceur et la bonté ont gagné tous les cœurs. Déjà s'arrêtait une autre union; déjà, pour célébrer cet heureux événement, l'allégresse des deux nations préparait ses fêtes. Charles-Emmanuel ne les verra pas, ces jours si désirés; il n'aura pas la satisfaction de resserrer ces doux nœuds; mais il s'était plu à les former, et ses dernières pensées se sont occupées de notre bonheur.

Auguste rejeton du sang de nos rois, que des titres chers et sacrés doivent associer bientôt à la gloire de ce grand prince, la Providence, en vous plaçant auprès du rang où il a brillé, vous impose des devoirs semblables à ceux qu'il a remplis. Puissent les heureuses dispositions que nous admirons en vous, développées pour le bonheur des peuples, vous rendre aussi digne que lui, d'être proposé comme un modèle! Puissent ses vertus, transmises avec son sang à une longue suite de princes, contribuer encore à la félicité de nos derniers neveux!

PREMIERE PARTIE.

N'attendez pas de moi, Messieurs, que je déploie à vos yeux la gloire de l'auguste maison qui, depuis huit siècles, règne sur la Savoie, et qui compte autant de grands hommes que de souverains. Est-ce dans une cérémonie où tout rappelle la mort, est-ce entre un autel et un tombeau que l'on doit encenser les vanités humaines? Célébrons dans Charles-Emmanuel, non l'éclat qu'il a reçu de ses aïeux, mais les vertus qui ont ajouté un nouveau lustre à sa maison.

Du jour où il s'assit sur le trône, il se regarda comme chargé envers sa nation d'une dette immense qu'il devait payer à chaque moment, sans pouvoir jamais l'acquitter. Il ne crut point se décharger du fardeau important qui lui était confié, en le déposant entre des mains choisies. Nul n'eut d'influence sur ses décisions que celle que donne la sagesse des conseils. On a vu souvent, et pendant des années entières, des départements sans ministres, et le cours des affaires n'a jamais été ralenti. En vain, dans un moment où il voit son prince prêt à succomber sous une maladie lente, un serviteur fidèle lui représente que sa conservation est le bien le plus précieux de son peuple; en vain il le conjure, au nom de tout l'Etat, de donner quelque relâche à ses travaux accoutumés; écoutez, chrétiens de tout état, et vous, surtout, que la Providence a placés dans des rangs plus élevés, et à qui elle a imposé des obligations plus importantes, écoutez, et soyez instruits : *Erudimini, qui judicatis terram* (57). « Apprenez de moi, répond le prince, que tant que Dieu nous laisse un reste de force, il nous ordonne de l'employer à nos devoirs. »

Cet attachement sévère à ses devoirs fut le principe qui régla constamment sa vie. Il plia son caractère, éteignit ses passions; la nature l'avait fait indulgent, peut-être trop facile; l'intérêt de son Etat le rendit ferme, quelquefois jusqu'à l'austérité. Il savait qu'il était redevable à ses peuples et comptable à Dieu de la conservation comme de l'usage de son autorité; et comme il la maintint toujours avec fermeté, il ne l'exerça jamais qu'avec justice. Libre sous sa domination, le tranquille citoyen se permit sans crainte tout ce que la loi ne lui défendait pas; et tel fut le respect du prince pour les lois, qu'il aima mieux laisser un crime grave impuni, que de permettre une peine qui n'était pas prononcée par la loi.

Victor-Amédée, ce prince immortel qui posa sur sa tête la couronne royale, qui balança les destinées de Louis XIV, qui remplit l'univers du bruit de ses exploits, l'Europe de ses négociations, ses Etats des mo-

(57) *Psal.* XI, 10.

numents de sa sagesse et de sa magnificence; le plus grand, peut-être, des héros de sa race, digne d'être comparé à tous ceux de son siècle, Victor-Amédée avait jeté les fondements d'une législation nouvelle. Mais à quel mortel Dieu accorde-t-il des jours assez longs, pour perfectionner des projets aussi étendus? Il avait réservé au fils de ce grand roi d'élever ce vaste édifice. Quarante années ont vu notre prince préparer dans le silence ce grand ouvrage, et le fruit de ses longs travaux a été ce code plein de sagesse que l'Europe a vu avec admiration, que son peuple a reçu avec reconnaissance, et qui assure encore à sa mémoire les hommages de la postérité la plus reculée.

La même sagesse qui dicta ses lois, présida à l'administration de ses finances. Né dans un siècle où l'or plus que le fer décide de la destinée des Etats, où les efforts excessifs des peuples ambitieux ont forcé leurs rivaux à de semblables ressources, funeste émulation qui a produit l'épuisement de toute l'Europe, il se vit entraîné dans le tourbillon universel. Rassurez-vous, peuple opprimé par le malheur des temps, votre souverain s'est attendri sur vos maux; il ne ressentira de consolation que lorsqu'il sera parvenu à vous soulager. « Vous me voyez, disait-il à un de nos concitoyens, dans le plus beau jour de ma vie. » Et quel fut-il donc, ce jour, le plus beau de tous ceux de Charles-Emmanuel? Fut-ce le jour, où la couronne brilla pour la première fois sur sa tête? le jour où le Milanais acheva de tomber sous l'effort de ses armes? le jour, où sa valeur fixa la victoire dans les champs de Guastalle? le jour, où de nouvelles provinces agrandirent sa domination? le jour, où il vit naître au pied du trône l'héritier destiné à en soutenir la splendeur? le jour, où il consomma cette union aussi chère à son cœur, qu'au cœur du fils d'Adélaïde? Apprenez, chrétiens, on ne saurait trop le répéter devant les princes, apprenez quel est le jour le plus heureux d'un bon roi. « Je viens, ajoutait-il, de délivrer mon peuple des derniers impôts que la nécessité des guerres m'avait forcé d'établir. »

Une économie exacte et éclairée veillait en même temps à la dispensation de ses revenus. Il supprima dans sa cour le dispendieux et inutile appareil de ces fêtes que ramenait chaque année l'ancien usage de ses prédécesseurs. Mais dans les occasions qui intéressaient la dignité de la couronne, il déployait toute sa majesté, et alors l'éclat des cours les plus superbes n'eût point éclipsé la sienne. Tout ce qui augmente la splendeur réelle des empires fut l'objet de ses soins. Du haut de la tour de Nice il appelle le commerce de toutes les nations; un nouveau port est creusé, asile sûr contre les prohibitions et les impôts, où, à l'ombre de ses lois bienfaisantes, le négociant de toute région viendra sans crainte déposer ses richesses. Des chemins, que l'ancienne Rome eût admirés, traversent ses Etats, et l'abondance parcourt librement toutes ses provinces. Au milieu de Turin s'élève une ville nouvelle, rivale des cités les plus florissantes de la superbe Italie. A l'extrémité de ses Etats, les villes offrent un spectacle différent; les remparts menaçants qu'il éleva, impriment la terreur et font respecter ses frontières. Ses délassements même se ressentent de la grandeur de ses pensées; ses mains, fatiguées du poids du gouvernement, se reposent, en traçant les monuments de sa magnificence. A sa voix, les artistes célèbres abandonnent leur patrie, pour aller embellir son séjour; des élèves, qui ont dû leurs talents à sa libéralité, reviennent au pied du trône mériter de nouveaux bienfaits.

De tous les objets de l'administration, aucun n'échappa à son activité. Ecoutez un témoin irréprochable des travaux assidus de Charles-Emmanuel. Charles-Emmanuel lui-même, dans le redoutable moment où la vérité exerce le plus sévèrement tous ses droits, en présence du Dieu qui allait être son soutien, et peu après son juge: « Comme homme, disait-il, j'ai eu beaucoup de faiblesses, et je n'ai d'espoir que dans la miséricorde de Dieu; comme roi, j'ai pu tomber dans des erreurs, mais je n'ai à me faire aucun reproche. » Aucun reproche! Ah! prince, la nation qui vous a perdu vous rend le même témoignage. Elle se glorifie devant les nations étrangères, de vous compter parmi ses souverains. Elle présentera à tous vos successeurs, comme un modèle, ce gouvernement sage, qui ne se proposa d'autre objet que son bonheur et sa gloire. Sa reconnaissance transmettra à tous les âges cette affabilité bienfaisante, qui vous rendit toujours accessible à vos peuples: *Quæsivit bona genti suæ, et placuit illis potestas ejus* (58).

Les portes de son palais étaient continuellement ouvertes à tous ses sujets, et le dernier des citoyens portait librement sa voix au pied du trône. On voyait ce bon prince environné de son peuple, comme d'une famille nombreuse. Il entendait leurs représentations, écoutait leurs plaintes, soutenait le faible, encourageait le timide, consolait l'affligé, soulageait le malheureux. Sa bonté auguste descendait avec eux aux détails les plus obscurs de leurs affaires domestiques; et, tandis que tous ceux qui l'approchaient n'étaient occupés qu'à lui plaire, il ne s'occupait lui-même que de leur bonheur.

Au fond de son palais, dans l'intérieur de sa vie privée, un spectacle plus touchant encore attire les regards: un roi qui sait avoir des amis. Charles-Emmanuel, qui, sur le trône, avait violenté la douceur de son caractère, pour se rendre inaccessible à la séduction, n'en fut pas moins sensible au charme de l'amitié. Nommons-les, ces

(58) I *Machab.*, XIV, 4.

vertueux sujets, qui furent dignes d'être les amis de ce grand roi. Leur éloge n'interrompt pas celui de leur prince. Les larmes précieuses qui coulèrent sur la tombe du marquis de Saint-Germain, honorent-elles plus le sujet qui les avait méritées ou le souverain qui les répandit? En descendant au tombeau, il entraîne avec lui un autre ami. Le maréchal de la Rocca ne peut survivre plus de trois jours au souverain, au bienfaiteur, à l'ami qu'il a perdu.

Auguste prince, héritier de sa puissance, qui travaillez à consoler vos peuples d'une perte dont vous ne serez jamais consolé vous-même, vos larmes nous ont appris que ce grand roi sut aussi être père. Triste destinée de ceux que la Providence fait naître pour les trônes! Ils respirent en naissant l'air corrompu des cours; leurs premiers regards tombent sur des courtisans; les premiers accents qui frappent leurs oreilles sont des hommages; à peine peuvent-ils savoir qu'ils sont hommes, et déjà de vils adulateurs leur ont appris qu'ils sont princes et appelés au rang suprême; les préceptes même sont accompagnés de respect, les privations mêlées de complaisances, et, jusqu'à la vérité, tout prend autour d'eux la forme de la flatterie. Non, il n'y a qu'un roi qui puisse élever dignement un prince destiné à régner. On ne vit point, dans la cour de Charles-Emmanuel, le dépôt sacré de l'Etat abandonné à des soins étrangers. Les mêmes mains qui travaillaient au bonheur du siècle présent, préparaient encore la félicité des générations futures.

Il n'est plus, ce respectable père; mais ses qualités et ses vertus brillent encore sur son trône : *Similem sibi reliquit post se.* Il a eu la joie de voir se former, sous ses yeux, l'espérance du bonheur futur; et il a quitté sans regret la couronne qu'il laissait sur une tête digne de la porter : *Vidit et lætatus est in illo.* Il a vu son vertueux fils se rendre digne du rang suprême, sans le désirer, et acquérir la science de commander, en donnant l'exemple d'obéir; il lui en a rendu le glorieux témoignage. « Il me reste, » a-t-il dit, dans ses derniers jours, au prince son petit-fils, « une instruction à vous donner : Conduisez-vous envers votre père, comme vous apprendrez qu'il s'est toujours comporté envers moi : » *Vidit et lætatus est in illo.* Le fils de Charles-Emmanuel n'a point encore jugé les peuples, éclairé les conseils, dirigé les efforts des armées, et déjà sa réputation a rempli l'Europe. Il saura conserver à sa maison la considération et l'influence que lui ont acquises le génie de son père et de son aïeul : *Reliquit defensorem domus.* Français, il nous est permis de suspendre nos regrets par ces heureux présages; notre nation retrouvera dans le cœur du nouveau monarque de la Sardaigne, les sentiments de son auguste père. Sa bonté naturelle, l'accueil flatteur dont se glorifient nos concitoyens, l'attachement qui l'unissait au dauphin, que nous pleurons encore, les gages précieux de sa tendresse déposés au milieu de nous, tout garantit à la France la constance de son amitié et la fidélité de son alliance : *Reliquit defensorem domus, et amicis reddentem gratiam* (59).

Mais quel événement inouï dans les fastes de l'univers va porter l'alarme dans les âmes sensibles? O amour paternel! O piété filiale! après avoir donné au monde, dans la personne de Charles-Emmanuel et de son auguste père, les plus grands exemples de tendresse et de générosité mutuelles, à quelles cruelles épreuves étiez-vous donc réservés?

Jour mémorable! jour immortel! où Turin vit renouveler le grand spectacle qu'avait admiré Jérusalem, lorsque David, plein de jours et de gloire, conduisit par la main son fils Salomon à la suprême puissance. Les princes de la nation, les chefs des armées, tous les hommes puissants de l'Etat, convoqués par le monarque (60), ignorant le motif qui les rassemble, attendent en silence les ordres que sa bouche va prononcer. Au milieu d'eux s'élève Victor-Amédée, et leur dit; Mes frères, mon peuple, écoutez-moi : *Audite me, fratres mei et populus meus* (61); entre tous mes enfants, (hélas, le Seigneur m'en avait accordé plusieurs : *Filios enim mihi multos dedit Dominus*); il ne m'a conservé que le prince que vous voyez; il l'a choisi entre tous les autres pour l'élever sur le trône de ses ancêtres (62). Jurez-lui donc maintenant, en présence du Dieu qui vous entend, la fidélité que vous avez si religieusement gardée à ses pères, et que j'ai moi-même tant de fois éprouvée (63). Et vous, mon fils, mon cher fils, n'oubliez jamais le Dieu de votre père : *Tu autem, fili mi, scito Deum patris tui* (64). Agissez en homme; revêtez-vous de force; armez-vous de courage : le Dieu qui fut mon appui ne vous abandonnera jamais (65). Pénétrée d'admiration et de sensibilité, la nation entière élève sa voix. Que le Seigneur, qui a porté si haut la gloire de votre nom, donne, s'il se peut, à votre fils, un nom plus grand encore; qu'il rende son trône encore plus respecté et plus chéri : *Amplificet Deus nomen Salomonis super nomen tuum* (66); et ce père vénérable répond à leurs

(59) *Eccli.*, XXX, 4, 5, 6.

(60) *Convocavit igitur David omnes principes Israel, duces tribuum... et robustissimos quosque in exercitu Jerusalem.* (*I Paral.*, XXVIII, 1.)

(61) *Cumque surrexisset rex et stetisset, ait : Audite me, fratres mei et populus meus.* (*Ibid.*, 2.)

(62) *De filiis meis filios enim mihi multos dedit Dominus; elegit Salomonem filium meum, ut sederet in throno.* (*Ibid.*, 5.

(63) *Nunc ergo audiente Domino Deo nostro, custodite et perquirite cuncta mandata Domini Dei nostri.* (*Ibid.*, 8.)

(64) *Ibid.*, 9.

(65) *Viriliter age, et confortare, et fac; ne timeas, et ne paveas : Dominus enim Deus meus tecum erit, et non dimittet te.* (*Ibid.*, 20.)

(66) *III Reg.*, I, 47.

acclamations par ces attendrissantes paroles : Béni soit le Seigneur mon Dieu, qui a daigné asseoir, aujourd'hui, mon fils sur mon trône, et qui a donné à mes yeux d'être les témoins de ce bienfait : *Benedictus Dominus Deus Israel, qui dedit hodie sedentem in solio meo videntibus oculis meis* (67).

A la suite de ce brillant spectacle, quelle triste révolution vient se présenter à nos esprits? Non, je ne troublerai point la cendre auguste de Victor-Amédée; je respecterai la mémoire d'un grand homme, à qui cinquante années de travaux et d'exploits ont acquis le droit d'imposer silence à la postérité sur un instant d'erreur; je respecterai l'aïeul de mon roi, le père de mon héros : et j'entends Charles-Emmanuel lui-même qui, de la région des morts, me crie : « Je te défends de faire un reproche à la mémoire sacrée de mon père; garde-toi même de rappeler, ni les conseils qui forcèrent ma résistance, ni les vœux d'un peuple effrayé, auxquels je me crus obligé de déférer; dis quel fut toujours mon respect pour l'auteur de mes jours, pour ses volontés, pour ses principes, pour toute son administration; parle, si tu veux, de ma douleur, qui dura autant que ma vie; mais ne la réveille pas après ma mort. » Je vous obéis, grand prince, je me tais sur l'intarissable sujet de vos larmes; et, après avoir montré combien vous fûtes digne de l'amour que vous témoignent vos peuples, je vais vous présenter, avec la même confiance, au jugement de toutes les nations.

SECONDE PARTIE.

On n'a vu que trop de guerriers briller sur la scène du monde; les nations ont prodigué trop d'éloges aux conquérants qui les ont dévastées. Proposons à leurs applaudissements un plus digne objet. Un vainqueur courageux, habile, humain, juste; peuples, voilà le héros que nous présentons à votre admiration; princes, voilà le roi qui a mérité d'être votre modèle.

Il paraît dans les combats, et le premier essor de sa valeur étonne l'audacieux Villars; et cet ancien guerrier termine, sans inquiétude, sa brillante carrière, en remettant ses foudres à des mains qui sauront les lancer. Dans la plaine de Guastalle, le premier coup d'œil de notre prince lui découvre les lignes trop écartées; il resserre les rangs et leur rend la solidité. Déjà le voilà à leur tête, il rallie les escadrons renversés, soutient ceux qui chancellent, arrête ou prévient le désordre. Se précipitant enfin au milieu des ennemis, il consomme, par sa valeur, le succès qu'avait préparé sa prudence. Est-il parmi vous, Messieurs, quelque témoin de ce mémorable événement? Ah! sans doute il se rappelle l'admiration et l'enthousiasme qui saisirent les deux nations, lorsqu'elles le virent tout couvert de poussière, encore armé du fer qui avait triomphé, reparaître à la tête des bataillons victorieux.

La médiocrité ne connaît qu'une manière; le génie s'ouvre toutes les routes. Avec quelle supériorité le génie de Charles-Emmanuel se plia aux divers genres de combats qu'il eut à soutenir? Dans sa première campagne il fond sur la Lombardie, et avant qu'elle ait pu être défendue, il en a fait sa proie. Voyez les villes les plus puissantes assujetties; vingt forteresses soumises; les unes renversées par la force de son bras, les autres ouvertes par la seule terreur de son nom, et en moins de trois mois, au milieu de la saison la plus rigoureuse, un royaume entier subissant de nouvelles lois.

Attendez. La révolution des temps ramène contre lui les mêmes armées, à la tête desquelles il a vaincu : la supériorité du nombre, leur valeur si bien éprouvée et surtout l'habileté de leur chef rendent nécessaire un système de guerre entièrement différent. Charles-Emmanuel se couronnera encore de cette nouvelle gloire. L'Europe vit avec admiration sur un théâtre resserré, deux grands rivaux mesurer leurs forces; et sur ces montagnes célèbres, où, depuis tant de siècles, on vient rechercher les traces d'Annibal, la postérité viendra étudier les faits mémorables de Charles-Emmanuel et de Conti.

C'est vous entretenir trop longtemps, Messieurs, de ces qualités brillantes, mais funestes à l'humanité. Louons dans Charles-Emmanuel des vertus plus dignes du sanctuaire et plus chères à son cœur. Forcé d'acquérir cette gloire déplorable qui s'obtient dans les combats, il gémissait de la devoir au sang de ses sujets. Au milieu de sa victoire, sa première pensée est un sentiment d'humanité, ses premiers regards se tournent vers les malheureuses victimes étendues sur le champ de bataille, dont les accents plaintifs appellent les secours et invoquent sa sensibilité. Il étend sa bienfaisance jusque sur ceux que le sort des combats a livrés entre ses mains; ils ne sont plus ses ennemis. Que les habitants des régions qui furent le théâtre de ses combats, rendent justice à sa mémoire; qu'ils nous disent s'il imposa sur leurs têtes un joug onéreux, s'ils éprouvèrent sous son autorité l'insolence de la victoire, s'il ne défendit pas leurs toits contre la licence et la rapacité du soldat.

Le prince sage gémira de se voir forcé à des guerres justes (68). Du sein de la victoire, Charles-Emmanuel appelait la paix. Dès qu'il lui eut été permis de la donner à son peuple, il ne s'occupa plus que du soin de la conserver, et laissa les autres souverains démêler entre eux leurs terribles différends. Nous avons vu l'Europe courir encore aux armes, et du feu qui embrasait nos royaumes, jaillir des étincelles qui ont porté l'incendie dans toutes les parties de l'univers.

(67) III *Reg*, I, 48.

(68) *Sapiens dolebit justorum necessitatem sibi existisse bellorum.* (S. Aug., *De civit. Dei*, lib. XIX, cap. 7.)

Au milieu de l'embrasement universel, les Etats de ce prince ont toujours joui des douceurs de la paix. Vingt-cinq années se sont écoulées depuis que ses heureux sujets, tranquilles dans leurs foyers, voient renouveler dans leurs campagnes les riantes images sous lesquelles l'Ecriture dépeint un gouvernement pacifique. La terre s'embellit de ses riches productions, les arbres multiplient leurs fruits, et l'heureux cultivateur ne craint point que des mains étrangères viennent les recueillir : *Terra Juda dabat fructus suos, et ligna camporum fructum suum* (69). Les vieillards assis et rassemblés dans les places publiques, discourent entre eux du bonheur de la terre qui possède un tel roi (70). Devant eux s'exerce la jeunesse revêtue de gloire, et dans ses jeux elle représente les images de la guerre (71). Les villes devenues des vases d'abondance, reversent sur les campagnes les richesses que les campagnes leur ont apportées (72). Le tranquille citoyen, à l'ombre de sa vigne et de son figuier, jouit d'un repos qui ne sera point altéré. La sagesse du prince et la terreur de son nom ont écarté de ses frontières tout ce qui pourrait les effrayer : *Sedit unusquisque sub vite sua et sub ficulnea sua; et non erat qui eos terreret* (73).

Quel malheureux intérêt avait donc pu diviser deux princes que tant de titres réunissaient? deux princes amis de la justice, amis de la paix; deux princes unis par d'anciennes alliances, par l'estime réciproque, par les liens du sang? Exemple redoutable pour ceux qui sont assis sur des trônes. Si, dans cette justice terrible que les rois se rendent à eux-mêmes, l'un de ces deux monarques s'égara, quel souverain osera se flatter de ne prononcer que des jugements justes? Chrétiens, je puis parler hardiment de cette guerre; je n'ai à rougir ni pour mon roi, ni pour le roi dont je célèbre la mémoire, de leurs rivalités mutuelles. Sous des étendards opposés l'un et l'autre suivit la justice. Charles-Emmanuel n'avait point encore vu (et pouvait-il l'imaginer?) cet exemple éclatant de modération que donna depuis notre monarque, lorsque, pour prix de ses victoires, il n'exigea des nations vaincues que la gloire de leur donner la paix. Avant ce grand événement, qui a amené un nouvel ordre de choses, Charles-Emmanuel dut à sa gloire, à son peuple, à l'Europe, de se mouvoir par les grands principes de la politique universelle; il dut tenir la balance suspendue entre la France et l'Autriche et maintenir le diplôme célèbre qui, réunissant sur la tête auguste de Marie-Thérèse tous les Etats de sa maison, pouvait seul conserver l'équilibre.

Cet art de balancer les forces des empires est une science de nos jours qu'avaient ignorée nos aïeux. Dans le gouvernement féodal, où les Etats n'avaient d'activité que contre eux-mêmes, toute la politique était concentrée dans l'intérieur des royaumes. L'ambition impétueuse de Charles VIII; les intrigues, tant reprochées par le siècle, tant déplorées par l'Eglise, d'Alexandre VI et de Jules II; les ruses de Ferdinand; le génie puissant, les projets vastes et les forces démesurées de Charles-Quint, semblèrent devoir établir des rapports plus étendus entre les nations. Que Louis XII ou François I[er] eussent été, ou moins généreux ou un peu plus éclairés, la politique allait naître; mais les temps n'étaient point encore arrivés. Dieu suscita, pour éprouver son Eglise et pour punir les peuples, cette secte audacieuse qui ébranla les autels et les trônes, et qui, précipitant les concitoyens aux combats, retarda les progrès de la politique jusqu'à ce qu'enfin, après de longues années, il regarda l'Europe dans sa clémence. Il souffle sur les royaumes et dissipe l'esprit de vertige, de division, de fureur, qu'il avait laissé répandre; les guerres intestines se calment, les gouvernements prennent leur consistance, ils commencent à se regarder avec des yeux jaloux. Henri IV, trop tôt enlevé, n'a que le temps de former des projets. Sorti d'une minorité orageuse, son fils les exécute. Richelieu, du chaos, appelle la politique. A sa voix, les parties dispersées se rassemblent; un système universel est formé; il le fonde sur des principes, comme sur une base immuable, et pose dans le Nord le contrepoids du Midi. Depuis cette grande époque, les maximes créées par Richelieu, consacrées dans Munster par Mazarin et Oxenstiern, ont été la loi de tous les empires. Réclamées par Guillaume III, elles armèrent contre Louis XIV l'Europe effrayée de sa grandeur, la désarmèrent, quand la mort inopinée de Joseph fit redouter la puissance de son héritier. Les alliances changeront toujours, les traités anciens pourront être anéantis; mais les principes qui les dictèrent leur survivront; ils maintiendront dans un équilibre constant les Etats comprimés les uns par les autres, et, s'ils ne peuvent garantir les royaumes des invasions passagères, du moins il les rassurent contre les conquêtes durables.

Cette science profonde, qui divise les empires et les réunit, qui les agite et les apaise, qui, mieux que Charles-Emmanuel la posséda jamais? Sa politique habile, noble et bienfaisante, ne lui donne pas moins de droits à l'admiration de l'Europe que ses qualités militaires. Deux fois il a reculé les limites de ses Etats et nul de ses illustres ancêtres ne peut se glorifier d'avoir autant agrandi sa domination en Italie. Ce ne fut point aux circonstances seules qu'il dut ces accroissements de puissance; ce fut bien plus à ce génie vigoureux en même temps et flexible, qui sut tantôt faire naître les circonstances, tantôt en profiter.

(69) *I Machab.*, XIV, 8.

(70) *Seniores in plateis sedebant omnes, et de bonis terræ tractabant.* (*Ibid.*, 9.)

(71) *Juvenes induebant se gloriam et stolas belli* (*Ibid.*)

(72) *Et civitatibus tribuebat alimonias, et constituebat eas ut essent vasa munitionis.* (*Ibid.*, 10.)

(73) *Ibid.*, 12.

Il avait étudié tous ces traités, que, depuis un siècle et demi, l'ambition des souverains a si souvent conclus, rompus, renouvelés, et sur lesquels repose, d'une manière si incertaine, la tranquillité de l'Europe. Il connaissait les droits de tous les souverains et leurs prétentions, leurs intérêts et leurs projets, leurs caractères et leurs passions, leurs forces actuelles et le point où ils pouvaient les porter; leurs richesses, leurs dettes, leurs ressources; l'influence de chacun des ministres dans les conseils: il était instruit de la situation des différentes cours, des ressorts qui les faisaient mouvoir, des intrigues qui les faisaient agir et de tous les changements qui arrivaient continuellement sur ces mobiles théâtres. A ces connaissances étendues, joignez les talents les plus propres à en profiter. Sa pénétration rapide sur un mot, sur une circonstance légère, sur un fait qu'on croit ignoré, perce les vues les plus profondes et dévoile les projets les plus cachés. Impénétrable lui-même, il tient son secret renfermé dans le fond de son cœur, et n'en laisse échapper que ce que la prudence même lui ordonne de découvrir.

Osons invoquer le témoignage auguste des maîtres de la terre : ces respectables témoins nous apprendront quelle fut dans les négociations sa franchise, sa fidélité dans ses alliances. L'illustre impératrice, fille et mère des césars, qui, réservée aux circonstances les plus difficiles où se soit trouvée sa maison, donne à l'Allemagne le règne le plus glorieux qu'elle ait vu depuis Charles-Quint, se rappelle sans doute ce traité, dont les siècles anciens ne présentent point d'exemple : et puisse-t-il, pour l'honneur des souverains, servir souvent de modèle à la postérité ! Lorsque ce grand roi lui garantit ses Etats d'Italie, sur lesquels il avait des prétentions, lui offrit de se rendre son défenseur, en se réservant de devenir son ennemi, et lui promit que, s'il se déterminait à la combattre, il lui donnerait le temps nécessaire pour préparer sa défense. Quelle idée, Messieurs, vous inspire de lui un roi qui ose faire une telle proposition ? Quelle idée avait-il donc lui-même de la réputation de sa franchise et de sa générosité? S'il était digne d'inspirer la confiance, Marie-Thérèse était digne de la ressentir : elle sut juger Charles-Emmanuel, et osa se confier à lui.

La politique des rois porte l'empreinte de leur caractère : celle de Charles-Emmanuel pouvait-elle n'être pas bienfaisante? Un droit contraire à l'humanité, à la justice, à l'intérêt même des Etats (sans doute il venait des siècles de notre ancienne barbarie), s'était établi dans l'Europe. Dans tous les royaumes, les successions des étrangers, acquises au fisc, devenaient les héritages des souverains. Aussi sensible qu'éclairé, notre prince gémissait depuis longtemps de voir son trésor grossi des dépouilles de ces malheureuses familles. Entre tous les souverains, il s'adresse à celui dont l'exemple plus imposant entraînera plus sûrement tous les autres. Le premier traité entre Louis et Charles-Emmanuel, pour l'extinction de ce droit destructeur, devient le modèle d'une multitude de traités. A ce signal, la servitude barbare s'abolit rapidement dans les différents Etats; ces barrières odieuses, qui isolaient les nations, tombent de toutes parts; l'étranger, rassuré, déploie avec sécurité ses talents, et ne craint plus que des mains avides viennent enlever à ses enfants le fruit de ses sueurs; le citoyen de chaque Etat peut impunément devenir le citoyen de l'univers, et distribuer l'abondance à tous les royaumes.

Français, Anglais, nations si souvent divisées, si vos querelles ont été apaisées, n'oubliez jamais que ce grand prince fut votre conciliateur. Hélas ! il eût voulu l'être de tous les peuples; il eût désiré réunir l'Europe dans une paix éternelle.

Seigneur, à vous seul peut appartenir cette gloire; vous seul suscitez les guerres, et les calmez; vous envoyez, comme vous l'avez annoncé, par votre prophète, de l'aurore et de l'aquilon, ces menaçantes nouvelles qui troublent les royaumes (74); vous suspendez sur nos têtes ces orages qui grondent longtemps; vous les faites éclater quand et où il vous plaît, ou vous les dissipez de votre souffle. Seigneur, bénissez les intentions pacifiques du monarque qui nous gouverne; que son expérience serve à l'instruction de tous les rois; qu'ils apprennent, de celui d'entre eux qui a le plus longtemps régi des Etats, combien la gloire de la paix est supérieure à l'ambition des conquêtes, et la félicité des peuples préférable à l'accroissement de la puissance. Mais, s'il est dans vos desseins de livrer encore l'Europe au glaive, du moins unissez de plus en plus le fils d'Adélaïde et le fils de Charles-Emmanuel; resserrez, multipliez encore les nœuds qui les attachent l'un à l'autre, et le grand prince, objet de nos regrets, applaudira du sein de la gloire, où nous espérons que l'a placé votre miséricorde.

TROISIÈME PARTIE.

L'Esprit-Saint a dit : *Dieu s'est arrêté dans l'assemblée des dieux; le Dieu du ciel juge les dieux de la terre* (75). Ils sont donc aussi soumis à une autorité, ces maîtres puissants, dont l'autorité souveraine domine sur nos têtes : ils rendent à une puissance supérieure l'obéissance qu'ils reçoivent de nous; et, reportant à une source plus élevée les hommages que nous leur déférons, ils reconnaissent, comme nous, leur dépendance, leur faiblesse et leur néant. Il est ainsi, chrétiens. *Un joug pesant a été imposé à tous les enfants d'Adam* (76), et ce joug se

(74) *Fama turbabit eum ab oriente et ab aquilone.* (*Dan.*, XI, 44.)

(75) *Deus stetit in synagoga deorum; in medio autem deos dijudicat.* (*Psal.* LXXXI, 1)

(76) *Jugum grave super filios Adam.* (*Eccli.*, XL, 1.)

fait sentir plus fortement aux têtes qui n'en supportent point d'autre; des devoirs plus étendus leur sont tracés; des lois plus sévères leur sont imposées; un jugement plus rigoureux leur est aussi réservé : *Judicium durissimum his qui præsunt, fiet.*

Ce redoutable jugement, Charles-Emmanuel l'a maintenant subi. Quel arrêt a-t-il entendu? Nous avons bien pu être les interprètes de l'amour de son peuple et de l'admiration de l'Europe; mais le jugement sacré du Seigneur, ce mystère de justice, est impénétrable : il restera caché dans le sein de Dieu, jusqu'au jour où il sera manifesté à la face de l'univers, pour la gloire de ce prince. Mon Dieu, nous osons concevoir cette espérance : la protection qu'il accorda constamment à votre sainte religion, une vie longue, consommée dans la pratique de vos lois, voilà ce qui nous donne le droit de le louer devant votre autel, et d'espérer, selon votre parole, que la mémoire de cet homme juste sera immortelle, et qu'il n'a point entendu un arrêt funeste (77).

Dans les conditions ordinaires, *chacun de nous*, comme dit l'Apôtre, *chargé de son propre fardeau* (78), *recevra le prix de son travail personnel* (79). Mais un roi chrétien n'est pas seulement un sujet du royaume de Dieu; il en est encore le ministre, *ministri regni illius* (80). Les jours sont arrivés dont parlait Isaïe, lorsqu'il prédisait à l'Eglise que les rois seraient ses nourriciers : *Erunt reges nutritii tui* (81). Nous voyons les rois de la terre unis par une sainte confédération avec le Roi céleste : *Regem cœlestem videmus fœderatos reges habere terrarum* (82). Souverains, souffrez donc que je vous adresse les paroles qu'adressait un des plus grands papes aux anciens maîtres du monde : *Vous devez continuellement avoir devant les yeux cette importante vérité, que Dieu vous a donné la suprême puissance, non-seulement pour le gouvernement de la terre, mais principalement pour la défense de sa religion* (83). Et quand les rois fermeraient l'oreille à la voix d'en haut, qui leur impose cette obligation, l'intérêt de leur Etat, leur propre intérêt suffirait pour leur inspirer le zèle de la religion. La religion est, à la fois, et le fondement solide et le frein salutaire de leur autorité : c'est le gage sacré de la justice des souverains et de la fidélité des sujets; c'est un lien puissant qui unit les peuples entre eux, les peuples avec leurs rois, les peuples et leurs rois avec Dieu lui-même.

Charles-Emmanuel protégea la religion. Ses provinces, défendues par sa valeur contre les ennemis de l'Etat, doivent encore à son zèle d'avoir été préservées des attaques de tous les ennemis de la foi qui les environnent et les menacent. D'un côté l'incrédulité, après avoir désolé plusieurs royaumes, étend la contagion jusqu'à ses frontières; plus loin aux portes de ses Etats, l'hérésie a fixé son siége. O Eglise de mon Dieu! sous l'autorité de ce prince vous ne serez ni méconnue, ni combattue. A tous ces efforts il oppose, comme un bouclier impénétrable, son zèle. Les maximes funestes qui ont traversé les mers n'ont point pénétré au delà des montagnes. Sur les limites qui séparent ses pays des pays infectés par l'hérésie, il multiplie les défenseurs de la foi; des pasteurs pieux et éclairés veillent à la garde de ses frontières : ils écartent l'erreur qui tenterait de se glisser parmi ses sujets, et tendent les bras aux brebis égarées. Ah! puisque du séjour de la gloire, les bienheureux daignent jeter quelques regards sur les lieux qu'ils habitèrent; puisque quelque chose de mortel peut encore les occuper au sein de l'immortelle félicité, avec quelle joie le saint évêque, qui, au commencement du dernier siècle, convertit ces contrées, applaudissait aux efforts de ce grand roi; avec quelle ardeur il secondait par ses prières le zèle auguste qui maintenait dans la Savoie la foi qu'il y avait autrefois rétablie!

De tous côtés éclatent les monuments du zèle de Charles-Emmanuel. La religion consignera dans ses fastes plusieurs églises fondées par sa piété, et dotées par sa munificence; elle célébrera sa circonspection à ne placer à la tête des diocèses que des pontifes selon le cœur de Dieu; la délicatesse et la frayeur avec lesquelles il exerçait ce redoutable ministère; elle se rappellera, avec reconnaissance les égards et les distinctions dont il honorait ses ministres; mais surtout elle louera cette protection éclairée qui lui assurait la conservation de ses droits. On n'entendit point retentir dans ses Etats ces affligeantes querelles, qui, tant de fois, ont divisé le sacerdoce et l'empire. Il arrêta constamment les uns et les autres tribunaux sur les bornes antiques posées par nos pères. Il connaissait et savait respecter les droits des descendants d'Aaron; il connaissait aussi et savait soutenir les droits des fils de David : *Evêque extérieur, tuteur et vengeur des règles anciennes* (84), il ne se prévalut point de ses titres pour introduire au sein de l'Eglise une autorité étrangère, pour dominer où il devait protéger, pour déterminer les décisions qu'il devait attendre; ses droits même les plus légitimes, il eut la délicatesse

(77) *In memoria æterna erit justus; ab auditione mala non timebit.* (*Psal.* CXI, 7.)

(78) *Unusquisque onus suum portabit* (*Galat.*, VI, 5.)

(79) *Unusquisque autem propriam mercedem accipiet, secundum suum laborem.* (I *Cor.*, III, 8.)

(80) *Sap.*, VI, 5.

(81) *Isa.*, XLIX, 23.

(82) Sixtus III, *epist. ad Joan. Antioch.* (*Conc.*, tom. III, pag. 1262)

(83) *Debes incunctanter advertere regiam potestatem tibi non solum ad mundi regimen, sed maxime ad Ecclesiæ præsidium esse collatam.* (Leo pontif. ad Leonem August., epist. 125)

(84) *Episcopus extra Ecclesiam* (apud Euseb.) *Tutores et vindices vetustatis* (apud Justinian.).

de ne les exercer qu'avec le concours de l'Eglise. Arrêtez, Messieurs, et suspendez votre jugement, si vous avez pu soupçonner sa condescendance de faiblesse ou de superstition. Charles-Emmanuel faible ou superstitieux ! Ah ! dès ses premières années, il avait fait voir à l'Europe combien sa piété était éclairée et courageuse. Des difficultés élevées depuis longtemps entre les cours de Rome et de Turin, un concordat adopté d'abord, devenu depuis inutile, des prétentions renouvelées, une rupture prête à éclater, au milieu de ces circonstances, Charles Emmanuel parvient au trône. Situation délicate, pour un prince instruit de ce qu'il devait à son autorité, mais sincèrement attaché à l'Eglise. Respectables pontifes, qui représentez dans cette cérémonie l'Eglise gallicane, ce prince religieux et éclairé, enfant soumis du Saint-Siége, zélé défenseur des vrais principes, transporta au delà des Alpes nos saintes maximes; il apprit à l'Italie, par ses lumières, à les connaître, par sa fermeté à les respecter. Oui, Messieurs, la cour de Rome elle-même respecta la fermeté de notre prince; et après douze années de résistance, il eut enfin la satisfaction de terminer par un accord juste, perpétuel, honorable à l'Eglise, utile à sa couronne, trois siècles de contradictions.

Un protecteur aussi attentif à la conservation des droits de la religion, pouvait-il n'être pas zélé pour la pratique de ses vertus? David, le modèle des rois, se glorifiait en présence du Seigneur de n'avoir admis à son intimité que des âmes vertueuses. Après un règne aussi long, le prince dont la mémoire nous rassemble, pouvait avec confiance répéter le cantique de ce saint roi. On ne vit point jouir de sa faveur ces êtres vils, si communs dans les cours, mélanges d'ambition et d'avarice, qui font un trafic honteux de la plus noble des possessions, de l'amitié des souverains : *Facientes prævaricationes odivi.* Il méprisait le libertinage, et ne souffrit jamais dans sa familiarité des cœurs corrompus par la licence : *Non adhæsit mihi cor pravum.* Sur le théâtre des intrigues, des jalousies, des haines, on n'entendit point la voix de ces infâmes délateurs, qui pensent suppléer à la réputation qui leur manque, par ce qu'ils enlèvent à la gloire de ceux qui les effacent : *Detrahentem secreto proximo suo hunc persequebar.* Il humilia le courtisan superbe et repoussa le courtisan avide : *Superbo oculo et insatiabili corde, cum hoc non edebam.* La probité, l'innocence, la religion pouvaient seules prétendre à l'honneur de l'approcher et de le servir : *Oculi mei ad fideles terræ, ut sedeant mecum, ambulans in via immaculata, hic mihi ministrabat* (85).

Mais la première protection que les rois doivent à la religion, c'est leur exemple. Exhortations, préceptes, lois, menaces, châtiments, récompenses, faibles ressources entre les mains des rois qui ne les secondent pas par leur exemple. Le roi pour lequel nous prions, n'a point comparu devant le suprême tribunal chargé de l'anathème de Jéroboam, pour avoir entraîné dans le péché les tribus d'Israël ; il a présenté au Seigneur le témoignage que rend l'Ecriture au saint roi Josias, que *pendant tout son règne* ses peuples *ne se sont point écartés du Dieu de leurs pères* (86). Il marchait à leur tête dans les sentiers de la vertu ; et pour ne point s'y égarer, il leur suffisait de le contempler et de le suivre. Observateur exact des préceptes de la religion, jamais il ne se dispensa des devoirs qu'elle impose, ni des privations qu'elle prescrit. Chaque jour le ramenait dans les temples pour participer au redoutable sacrifice. Dans la grande journée de Guastalle, au milieu de la célébration des saints mystères, des cris tumultueux se font entendre. Déjà se sont avancés les ennemis, déjà s'observent et se menacent les deux armées. Impatients de combattre, ses guerriers accourent aux pieds des autels, et le pressent de venir leur donner le signal de la victoire. Non, vous n'arracherez point ce prince religieux au pieux devoir qu'il s'est imposé : un coup d'œil plus sûr lui a fait voir qu'il reste assez de temps pour prier et pour vaincre ; et ce ne sera qu'après avoir mérité, par sa piété, la protection du Dieu des armées, qu'il ira la justifier par sa valeur.

Pourquoi faut-il que je sois forcé de supprimer la plus belle partie de son éloge? Que ne puis-je vous parler de ces vertus sans nombre, dont les actes les plus sublimes n'ont eu pour témoin que leur juge, et ont été cachés à tous les yeux par sa profonde humilité? l'humilité d'un roi ! J'ai nommé, presque sans y penser, l'héroïsme des vertus chrétiennes : dans les conditions inférieures, c'est l'effort d'une vertu commune ; mais dans le rang suprême, où les passions n'ont de frein que celui qu'on leur impose soi-même, où indépendant de tout, on tient tout sous sa dépendance, où on est continuellement averti de sa supériorité par les hommages ; c'est là que l'exercice de l'humilité est véritablement sublime.

Chrétiens, vous venez d'entendre le récit des principales vertus de Charles-Emmanuel. L'histoire raconte les faits militaires d'un grand nombre de héros. On a vu plusieurs fois des princes agrandir leurs Etats par des traités. Toutes les nations ont leurs législateurs. D'autres rois habiles ont pu augmenter la splendeur et la félicité de leurs empires. Il n'est aucun de vous qui ne connaisse des âmes sensibles et bienfaisantes. Des personnages vertueux se sont sanctifiés dans tous les états. Mais le prince qui fit toujours la guerre avec gloire, et qui toujours aima et chercha la paix ; qui ajouta

(85) *Psal.* C, 6.
(86) *Cunctis diebus ejus non recesserunt a Domino Deo patrum suorum.* (II *Paral*., XXXIV, 33.)

de nouvelles provinces à sa domination, en inspirant la confiance à tous les souverains; qui fit les lois de son pays, et les respecta ; qui, ferme défenseur de son autorité, n'en abusa jamais, et qui sut allier à la magnificence qui annonce la splendeur des nations, l'économie qui les rend heureuses et redoutées; qui, dans cette haute élévation, où tant de cœurs s'endurcissent, ressentit les tendresses du sang, les douceurs de l'amitié, le bonheur de l'affabilité et de la bienfaisance; dont la piété vive fut éclairée ; dont le zèle actif fut prudent, et qui ne cessa jamais de travailler à sa sanctification, sans perdre un seul des moments destinés aux soins de la royauté; qui réunit tous ces genres de mérite, et ne les dut qu'à lui-même. Parlez, siècle présent; car vous êtes déjà pour lui la postérité, parlez, dictez aux générations futures le jugement qu'elles doivent répéter. Nation qu'il a régie, ouvrez vos annales; écrivez-y le jugement qu'a déjà prononcé votre reconnaissance. Dieu, qui l'avez jugé, s'il a porté au pied de votre tribunal quelque malheureux reste de la fragilité humaine, que les vœux de deux grandes nations, que le sang de votre Fils achève de fléchir votre justice ; et après nous avoir instruits par son exemple, réunissez nous à lui dans votre gloire. Ainsi soit-il.

II. ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT, ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE LOUIS XV LE BIEN-AIMÉ, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE,

Prononcée dans l'église de Notre-Dame de Paris, le 7 septembre 1774.

Filius qui nascetur tibi, erit vir quietissimus;..... et pacificus vocabitur. (I *Par.*, XXII, 9.)

Le fils qui naîtra de vous, sera un prince très-modéré; ... et il sera appelé le pacifique.

Monseigneur (87),

Si le dominateur suprême, qui tient dans sa main les cœurs des rois, et qui les dirige où il lui plaît (88), eût daigné révéler à Louis XIV expirant, comme il le manifesta autrefois à David, quel serait le successeur qui allait s'asseoir sur son trône; il lui eût annoncé ce caractère modéré et pacifique, qui rendit Salomon célèbre, la Judée florissante, et les nations voisines tranquilles et heureuses. Il lui eût dit : « J'ai fait de vous, comme du Fils de Jessé, un puissant guerrier: j'ai donné plus d'une fois à votre bras la force de dissiper les nations liguées contre vous; j'ai agrandi votre domination, et je l'ai étendue du fleuve jusqu'à la mer; j'ai conduit vos flottes et je les ai fait respecter dans des climats où le nom de votre peuple était à peine connu ; j'ai fait servir vos péchés à votre instruction, et votre pénitence à ma gloire; j'ai affligé votre vieillesse par des fléaux et dans votre peuple, et dans vos enfants ; et j'ai accordé à votre cœur le courage qui soutient les épreuves; enfin, je vous ai fait un règne long, et le plus glorieux de tous ceux de votre monarchie; mais pour ce jeune enfant, que vous tenez entre vos bras, je mettrai dans son sein, comme dans celui du Fils de David, un cœur modéré et ami de la paix : j'éteindrai par ses mains les rivalités que vous avez allumées ; et je le rendrai le pacificateur des peuples dont vous avez été l'effroi : j'étendrai dans son empire les sciences que vous y avez appelées, les arts que vous avez fait éclore, le commerce que vous avez fait fleurir; et je porterai sa nation à un degré de splendeur et d'opulence qu'elle n'a jamais atteint; je conduirai du fond du nord les souverains auprès de son trône pour admirer sa sagesse et sa magnificence, et, après un règne long et florissant, je le réunirai à vous, regretté de son peuple et des nations même qui furent toujours les ennemies de sa monarchie. »

Chrétiens, ainsi l'arbitre des destinées distribue les rois aux nations qu'il favorise : à un règne de combats et de gloire il fait succéder un règne de paix et de félicité ; et ce qu'il avait commencé par la force de David, il le consomme par la sagesse de Salomon.

Hélas! nous recueillons précieusement tous les traits de ressemblance qui rapprochent du plus sage des rois le souverain que nous avons perdu. Voudrions-nous vous déguiser une dernière, mais triste conformité? Non : même pour louer mon roi, je ne dissimulerai rien. Louis fut entraîné dans les voies où s'était égaré Salomon. Combien de temps cette âme vertueuse et innocente résista-t-elle aux séductions qui l'assiégeaient de toutes parts? Par quels artifices criminels ces détestables flatteurs parvinrent-ils à le conduire pas à pas jusqu'à l'abîme! Ainsi, comme le reconnaissait un roi indignement trompé, de vils courtisans *abusent de la bonté de leurs maîtres, et des honneurs dont ils les ont couverts ; non contents d'opprimer les sujets, ils tournent leurs embûches contre ceux dont ils tiennent leur gloire; et par leurs fraudes tissues avec art, ils réussissent enfin à séduire ces âmes pures, qui jugent de tous les cœurs par leur propre vertu* (89).

Mais serais-je monté dans la chaire de vérité, pour excuser des faiblesses qui, dans les souverains, sont toujours des scandales ; qui perdent les monarques et entraînent à leur suite les peuples dans le péché? O saints autels! ne craignez point que je fasse cette injure à mon ministère : et vous-même, prince si digne de nos regrets, vous vous élèveriez contre moi; vous me reprocheriez de trahir la vérité,

(87) Monsieur.

(88) *Cor regis in manu Domini: quocunque voluerit inclinabit illud.* (*Prov.*, XI, 1.)

(89) *Multi bonitate principum, et honore qui in eos collatus est, abusi sunt in superbiam. Et non solum subjectos regibus nituntur opprimere; sed datam sibi gloriam non ferentes, in ipsos qui dederunt moliuntur insidias... Dum aures principum simplices, et ex natura sua alios æstimantes, callida fraude decipiunt.* (*Esth.*, XVI, 2.)

dont vous avez voulu que je fusse le ministre; et du fond de votre tombeau, vous me défendriez de pallier des erreurs que vous avez reconnues et pleurées.

Français, je ne chercherai point à excuser les faiblesses de notre roi; mais je respecterai sa cendre. Et n'est-ce pas assez d'avoir à pleurer sa mort, sans rappeler encore ces déplorables jours, que nous voudrions effacer de son histoire, comme nous espérons que Dieu les a effacés du livre des vengeances? Ne rappelons donc ses fautes qu'avec sa pénitence; et écartant, pour quelques moments, de si tristes pensées, trompons, s'il est possible, la douleur de sa perte par le souvenir de ses bienfaits : occupons-nous de ces vertus douces et paisibles, qui ont fait si longtemps notre bonheur; contemplons ce gouvernement sage et bienfaisant, qui lui mérita l'amour de ses peuples; cette politique modérée et pacifique, qui lui mérita l'estime des nations. Telle est la matière de l'éloge que nous consacrons à la mémoire de très-haut, très-puissant, très-excellent prince, Louis XV, roi de France et de Navarre.

Monseigneur, le ministère sévère que j'exerce ne me permet que des exhortations; il rejette tout éloge, tant qu'il peut être suspect de flatterie. Dans la région élevée où la Providence vous a placé, vous n'entendrez que trop souvent la voix de la louange, mais la voix qui sort du sanctuaire ne doit vous parler que de vos obligations. Nous devons vous dire, au nom de la nation, dont vous voyez en ce moment tous les regards tournés vers vous, que plus elle admire en vous de talents et de connaissances, plus elle exige de bienfaits et d'exemples. Nous devons vous dire, de la part de Dieu, qu'*il redemandera davantage à celui à qui il a plus accordé* (90). Capable des grandes choses, vous les devez à Dieu, à la France, à vous-même; et vous resterez au-dessous de vos devoirs et de l'opinion qu'on a conçue de vous, si vous n'avez que des vertus communes.

PREMIÈRE PARTIE.

Malheur, a dit l'Esprit-Saint, *à la terre dont le roi est enfant* (91). La faiblesse du monarque éveille les prétentions, excite les factions, et le livre lui-même, sans défense, aux attaques de l'intrigue et aux embûches de la flatterie. Français, car sans doute il en est parmi vous qui se rappellent ces dangereux moments, vit-on jamais le royaume menacé de troubles plus funestes que le jour où la couronne tomba sur la tête de Louis XV? Un souverain sortant du berceau; un peuple accablé d'impôts, et aigri par les malheurs du dernier règne; une noblesse ambitieuse et aguerrie par une longue suite de combats; une secte audacieuse à la fois et souple, enhardie par la mort du monarque qui l'avait constamment réprimée, et orgueilleuse de ses premiers succès, menaçant de diviser l'Eglise et l'Etat; un prince habile, exclu du rang où l'avait appelé le choix de Louis XIV; au-dehors, un voisin puissant, excité par un ministre entreprenant à fomenter les divisions, les soutenant de ses richesses, de ses forces, et plus encore du crédit que lui donnait parmi les Français, le sang chéri qui coulait dans ses veines. Jamais minorité ne parut devoir être plus orageuse; jamais minorité ne fut plus tranquille. Sans doute Dieu voulut que l'aurore d'un règne doux et modéré fût pure et sans nuages; il anéantit les dernières volontés du souverain le plus absolu, *reprobat consilia principum;* il confond toutes les idées des peuples, *reprobat cogitationes populorum* (92); et rétablissant l'ordre de la nature et de la loi, il conduit à la tête du gouvernement un de ces princes qu'il accorde rarement aux nations. Caractère doux et ferme, génie vigoureux et flexible, conservant jusque dans ses faiblesses l'élévation de son âme; Philippe, connu jusque là dans l'Europe par ses qualités militaires, fut bientôt plus célèbre encore par ses talents politiques. La même supériorité qui lui donne l'ascendant dans tous les cabinets des souverains, soumet à son autorité tous les esprits; toutes les factions sont confondues devant lui sans effort, comme cette vapeur du matin que dissipent les premiers regards du soleil.

Echappé aux dangers qui avaient menacé ses premières années, privé presque au même instant du génie tutélaire qui avait soutenu son enfance, dans cet âge tendre où nos lois ont fixé la majorité des souverains, libre de tout frein, et maître d'un royaume, Louis voit autour de lui tous les genres d'écueils. Rassurez-vous, Français, sa prudence prématurée saura les éviter. Vous ne verrez dans cette âme sage, ni la présomption qui annonce le défaut de lumières et empêche de les acquérir, ni la jalousie d'autorité qui anéantit l'autorité en l'étouffant entre les mains qui doivent l'exercer, ni cette défiance universelle qui n'écarte que la vérité et ne repousse que les citoyens vertueux. Au faîte du pouvoir, son premier sentiment est le sentiment de son inexpérience : il cherche un guide éclairé qui dirige ses premiers pas; et bientôt nous voyons présider à ses conseils ce vieillard vertueux, que l'antiquité eût mis au nombre de ses sages; qui mérita par sa modération la confiance de tous les souverains de son siècle, et qui recevra de nos derniers neveux le tribut de reconnaissance que nous accordons à ce petit nombre de ministres, qui ont fait la gloire des rois et la félicité des peuples. Nous lui devions les vertus de notre monarque; nous lui devrons aussi ses lumières. Il a déjà fait pas-

(90) *Cui multum datum est, multum quæretur ab eo.* (*Luc.*, XII, 28.)

(91) *Væ tibi terra cujus rex puer est.* (*Eccli.*, X, 16.)
(92) *Psal.* XXXII, 10.

ser dans le cœur de son élève, sa modération et sa sagesse; il lui transmettra encore sa longue expérience.

Formé par ces mains vertueuses, Louis apprend à mériter la tendresse de ses sujets : et voilà, maîtres du monde, ce que tout votre pouvoir ne vous donnera jamais. Respect, crainte, soumission, tout fut attribué par la Providence à votre rang, excepté l'amour des peuples, qu'elle réserva pour être le prix de la sagesse et de la bienfaisance. Souverain d'une nation célèbre entre toutes les autres, par son amour pour ses maîtres, Louis XV, entre tous ses rois, a obtenu le titre de Bien-Aimé. Jamais titre ne fut décerné à un souverain d'un consentement plus unanime : nous fûmes frappés comme d'une inspiration générale; et de toutes les parties du royaume, s'éleva en même temps ce cri du peuple, qu'on respecte comme la voix de Dieu même. La flatterie n'y eut aucune part. Hélas! lorsque nous le proclamions ainsi, pouvions-nous espérer qu'il en jouît jamais? Il n'est point sorti de vos cœurs, ce moment si touchant de l'histoire de Louis, où abandonnant ses conquêtes, pour voler au secours de ses provinces attaquées, il se sentit frappé dans sa course : nous vîmes le bras de la mort étendu sur sa tête. A cet épouvantable signal, la consternation se répand sur tout le royaume; le deuil couvre la face de la France; les jeunes gens éplorés redemandent au ciel ces longues et belles années qui leur étaient annoncées; les vieillards expirants pleurent sur leurs enfants la perte du bonheur que promettait un si beau règne. Tous, comme dans les plus affreuses calamités, se réfugient dans les temples, et tombent devant les autels, suspendus entre l'espoir et la terreur. L'enceinte de toutes nos églises ne suffisait pas à la foule des adorateurs. Voûtes sacrées de cette métropole, que ne pouvez-vous aujourd'hui, au lieu de nos faibles accents, répéter les vœux et les sanglots dont vous retentîtes alors! Les larmes du peuple sont l'éloge le plus touchant et le plus vrai d'un bon roi.

Ici l'éloge de Louis semble terminé. Montrer qu'il obtint l'amour de ses sujets, c'est prouver qu'il en fut digne. L'estime peut s'égarer; l'admiration peut être surprise; l'amour public ne se trompe jamais; le cœur des peuples est un oracle infaillible. Consultez toutes les histoires, et voyez si les rois aimés de leurs sujets, n'ont pas mérité de l'être. Mais où finirait l'éloge d'un autre monarque, celui de Louis XV ne fait que commencer. Français, je vais développer à vos yeux la bienfaisance et la sagesse, qui avaient fait naître vos transports.

Je parle de la bienfaisance de Louis; non de cette bienfaisance particulière que je devrais peut-être plutôt justifier : peut-être la postérité, ce juge inflexible des rois, prononcera que souvent sa bonté a été entraînée au delà des bornes. Est-ce à nous à lui faire ce reproche? O vous! qui fûtes honorés de ses bienfaits, et vous, ses serviteurs, ses amis, et vous-mêmes augustes enfants de ce bon roi, je n'irriterai point votre douleur, en vous rappelant tout ce que vous avez perdu. C'est le monarque que je loue; ce sont les bienfaits de son gouvernement que je célèbre : je ne parle que de cette bonté générale, qui ne caractérise pas moins la sagesse des souverains, que leur bienfaisance.

La sérénité du visage du roi donne la vie; sa clémence est à ses peuples, comme la rosée du soir sur la terre desséchée (93). Vous vous rappelez, Messieurs, ce front auguste que les rois eux-mêmes révéraient; ce regard où le Très-Haut avait imprimé un rayon de sa majesté. Au milieu de ses peuples, Louis en tempère l'éclat par la bonté : que tous les sujets s'approchent avec confiance de leur souverain. Citoyens, ils sont ses enfants; chrétiens, ils sont ses frères. Un coup d'œil rassure la timidité; un sourire distingue le mérite. Environné de tant d'hommages qui le rappellent sans cesse à sa grandeur, il ne paraît occupé qu'à la faire oublier.

Cette affabilité des rois est la source la plus pure de leur bonheur : j'ose encore ajouter, c'est un de leurs plus importants devoirs. S'il était un souverain assez malheureux pour n'être pas touché du doux plaisir d'être aimé, qu'il sache au moins que le bien de son Etat, que l'intérêt même de son autorité, exige qu'il soit accessible. Tandis que le vice effronté environne le trône, et en occupe insolemment toutes les barrières, la vérité timide ne s'en approche qu'en tremblant, et demande à être enhardie. Et quelle voix assez forte peut faire entendre ses leçons au monarque, au milieu du bruit dont les flatteurs ne cessent de l'étourdir? Il n'en est qu'une qui ait assez d'autorité pour se faire respecter dans le tumulte des cours; c'est la voix du public. Sûrs du cœur de nos maîtres, nous ne les accusons jamais des malheurs qu'on nous fait éprouver sous leur nom. A chaque abus il s'élève un cri de la nation, qui réclame le souverain contre l'oppression dont son autorité est le prétexte. Que le prince encourage toutes les voix, et tous les abus lui seront bientôt connus; la crainte même qu'ils ne parviennent à ses oreilles, suffira souvent pour les prévenir. Mais si, retenu dans les liens de la flatterie, il néglige d'appeler la vérité, ou même d'aller au-devant d'elle, bientôt traîné d'erreurs en erreurs, il ne sera plus capable de la reconnaître; ses yeux fascinés ne verront que ce qui leur sera présenté par des mains intéressées. Au milieu de tout l'appareil de la puissance, il ne sera que l'aveugle instrument de volontés subalternes. Qu'importe, si l'autorité est énervée par la faiblesse du maître, ou transportée par une confiance exclusive à un dépositaire infidèle? Caché à tous les yeux, le despote le plus soupçonneux et le

(93) *In hilaritate vultus regis vita, et clementia ejus quasi imber serotinus.* (*Prov.*, XVI, 15.)

plus jaloux abandonne à Séjan l'univers à tyranniser; et Assuérus, prince humain, mais inaccessible, livre, sans frémir, à son infâme ministre des millions d'innocentes victimes.

Que tous ceux qui approchèrent de Louis lui rendent ici témoignage. Qu'ils disent si jamais ils le virent rechercher la flatterie, s'ils le virent détourner ses yeux d'aucune vérité. Pour nous, qu'un devoir sacré charge de présenter aux rois une loi sévère, nous lui rendons avec joie cette justice, que dans les temps même que nous déplorons le plus pour son bonheur et pour sa gloire, il respecta, il chérit, il encouragea constamment la sainte liberté de notre ministère. Louis XIV a été admiré d'avoir souffert que le prédicateur de son siècle osât lui annoncer des vérités dures. Plus admirable que lui, Louis XV a récompensé l'orateur sacré, dont le zèle, comme autrefois celui de Jean-Baptiste, avait attaqué ses faiblesses au milieu de sa cour : il l'a fait asseoir au premier rang des ministres de la vérité, et il a mérité d'être loué par la voix éloquente qui avait eu le courage de le reprendre.

C'est surtout dans ses conseils que Louis appelle la vérité. Il y fait briller ce caractère heureux, sous lequel la sagesse s'est peinte elle-même; cet esprit juste et droit qui, perçant tous les nuages, atteint et saisit fortement le vrai. Il y domine par la justesse de ses décisions, mais il rejette toute autre domination; il y fait descendre l'égalité, et, par sa douceur et sa modestie, il dispose les esprits à cette franchise si nécessaire et si rare dans les conseils des rois. Je dois même ici un aveu à la vérité. Ame trop modeste, vous permîtes plus d'une fois à vos fidèles serviteurs de vous reprocher la défiance de vos lumières.

La défiance de vos lumières ! Ah, prince, tandis que le zèle vous adressait cette représentation, la médisance s'autorisait de l'excès de votre modestie, pour vous ravir l'honneur de vos utiles établissements, et accréditant des rumeurs injurieuses, attribuait vos bienfaits aux mains que vous aviez chargées de les répandre. Censeurs injustes, les malheurs qu'a éprouvés le gouvernement, les avez-vous attribués à ceux qui environnaient le monarque? Et lorsque la victoire abandonnait nos drapeaux, et lorsque la disette affligeait nos campagnes, et lorsque des dépenses, nécessitées par des guerres onéreuses, ou peut-être occasionnées par la bonté facile du souverain, augmentaient la masse des dettes, et aggravaient le fardeau des impôts, et lorsque, dans cette justice redoutable, où l'autorité pèse d'une main impartiale ce qu'elle doit aux peuples, et ce qu'elle doit a elle-même, la balance, longtemps penchée du côté de la condescendance, fut emportée rapidement vers la sévérité, plaignîtes-vous l'âme affligée de votre roi? et par vos reproches téméraires, ne portâtes-vous pas de nouveaux coups à son cœur? De quel droit prétendez-vous donc lui arracher la gloire des événements qui ont contribué à votre bonheur? Que les rois soient responsables envers les peuples et la postérité des torts de leur administration; mais que les peuples et la postérité rendent hommage aux rois des bienfaits de leur gouvernement.

Sous l'heureux gouvernement de Louis, notre législation s'avance vers la perfection. Le grand ouvrage de la réunion de nos communes en une seule loi est entrepris. Louis donne des règles à la bienfaisance (94); Il impose un frein à la cupidité (95); il trace des formes au tribunal auguste, où, à la tête des sages de son conseil, il juge les justices (96).

La France ne gémira plus de ces altérations, de ces variations dans les monnaies qui ont affligé les règnes les plus brillants de la monarchie. Plus éclairé que ses prédécesseurs, Louis XV a appris aux souverains qui régneront après lui à proscrire une ressource onéreuse aux sujets, par l'incertitude qu'elle met dans les fortunes; ruineuse pour le souverain, dont elle diminue les revenus réels, en même temps qu'elle nécessite l'augmentation de ses dépenses; funeste à tout l'Etat par la défiance qu'elle inspire au citoyen, dont elle resserre les trésors; à l'étranger, dont elle éloigne les richesses.

Avec la confiance, la circulation favorisée multiplie l'opulence nationale. Ces chemins, plus merveilleux que tout ce que le temps a respecté des travaux si vantés de l'ancienne Rome, c'est Louis qui les a créés; le royaume est parcouru plus promptement, qu'une province n'eût été traversée; le commerce s'étend librement sur toutes les parties de l'Etat, distribuant partout la richesse. Nous ne verrons plus de malheureuses provinces accablées de leur abondance, gémir de ne pouvoir porter des secours aux provinces plus malheureuses encore qu'a épuisées la disette.

Trop resserré dans les bornes de la patrie, notre commerce se répand au-dehors, et embrasse toutes les contrées. Embellie de leurs dépouilles, la France étale de toutes parts le spectacle brillant de son opulence et donne aux nations, empressées de l'imiter, les modèles du goût et de la magnificence. N'imaginez pas, chrétiens, que je veuille louer ce luxe déréglé, qui confond les rangs, pervertit les mœurs, et par une dissipation lente, mais continuelle, mine les royaumes jusqu'à la destruction. Il est une magnificence convenable aux grands empires, qui, en annonçant leur splendeur, augmente leur richesses et leurs forces. Et l'Esprit-Saint n'a pas dédaigné de célébrer l'éclat de la nation chérie de Dieu, lorsqu'à l'ombre d'une paix profonde, de nombreuses

(94) Ordonnances de février 1731 sur les donations; d'août 1735 sur les testaments; d'août 1747 sur les substitutions, etc.

(95) Ordonn. de juillet 1737 sur le faux, etc.

(96) Ordonn. du 28 juin 1738 sur la procédure du conseil.

flottes rapportaient au plus sage des rois les trésors d'Ophir et de Tharsis. Nos richesses sont le prix de nos travaux : dans toutes nos provinces, les manufactures établies ou perfectionnées, excitent l'activité et attirent l'abondance. Le Français n'ira plus parmi les nations voisines, acheter leur superflu pour en décorer son oisiveté ; et nous voyons les étrangers accourir en foule au milieu de nous, apportant leur or en tribut à notre industrie.

Encouragé par les regards du prince, le génie des sciences prend un essor plus élevé ; d'une main hardie il recule les limites de l'esprit humain ; et franchissant d'un vol rapide les espaces connus, il atteint à des découvertes que n'avaient pas même soupçonnées nos pères. Quelle main a conduit ces savants parmi les glaces du pôle, sous les feux de l'équateur, dans des régions presque inaccessibles ? C'est encore Louis, dont la munificence vraiment royale, dirige et soutient leurs travaux pour la gloire de sa nation et le bien de l'humanité. La figure de la terre est déterminée; des positions fixes, sont assignées à tous les royaumes ; de nouvelles constellations embellissent les cieux ; et le navigateur reconnaît sa route, tracée jusqu'aux extrémités du globe.

Les arts, enfants des sciences, accourent à leur suite excités par la voix de Louis. Ici, un regard du souverain éveille l'émulation ; là, un bienfait heureusement placé, pour un talent qu'il récompense, fait naître une multitude de talents. Que tous les arts se réunissent, que tous les talents se rassemblent, pour célébrer le souverain, à qui ils doivent leur lustre : qu'ils élèvent à sa mémoire les monuments les plus durables; que dans cette capitale, que dans les provinces les plus reculées, son image chérie, transmise à la postérité, atteste à nos derniers neveux la bienfaisance du prince et la reconnaissance de la nation.

Entre les monuments de ce règne, il en est un que la postérité distinguera, et qu'elle ne contemplera qu'avec respect. Cette noblesse brillante, qui environne le trône et qui le décore, ne sera pas seule honorée des bienfaits de son roi. Sa bonté éclairée va jusqu'au fond de ses provinces recueillir les précieux restes de ce sang pur qui coula pour la patrie. Et quel Français peut voir sans attendrissement ce palais, où, rassemblés par la munificence de Louis, et arrachés à l'indigence, les fils des héros adoptés par leur roi, apprennent sous ses yeux à marcher sur les traces illustres de leurs ancêtres ! Subsistez aussi longtemps que cette monarchie, respectable monument de la sagesse de Louis, et de son amour pour sa noblesse : et vous, enfants de la patrie, qui devez un jour être ses défenseurs, n'oubliez jamais que Louis XV fut votre vrai père; portez dans nos légions le souvenir de ses bienfaits ; que son nom, éternellement cher à nos armées, y soit toujours répété par la reconnaissance ; qu'il y soit à jamais accompagné des bénédictions qu'il reçut dans les champs de Lawfelt et de Fontenoy.

Si, malgré tant de titres qui avaient assuré à Louis l'amour de sa nation, il s'est élevé des murmures contre son gouvernement ; Français, ne nous en étonnons point. L'Esprit-Saint a dit : ***N'ôte rien à ton roi dans ta pensée*** (97) ; ***ne médis point du prince de ton peuple*** (98). Mais telle est la malheureuse condition des princes : l'adulation les obsède, la médisance les poursuit. Et quel est le souverain, si juste, si bon, si grand, qui ait pu échapper à la calomnie qui persécute les vertus, ou à la malignité qui exagère les défauts ? Et Louis XIV, le monarque le plus vanté qui fut jamais ; et Henri IV, dont nous ne répétons encore le nom qu'avec attendrissement ; et cet autre Louis, qui mérita aussi un titre inspiré par l'amour des peuples ; et saint Louis, le plus parfait de tous ceux qui se sont assis sur des trônes, ont-ils pu se soustraire à la censure ? O vous ! qui affectez de méconnaître les bienfaits du règne sous lequel la Providence vous a fait vivre, si pour vous punir elle vous accordait la liberté de transporter votre existence à quelqu'autre siècle de cette monarchie, dans quelle époque vous placeriez-vous ? Serait-ce dans ces temps où Clovis et ses enfants fondaient, dans le sang et dans le carnage, leur empire naissant ? Serait-ce sous ces règnes, où des maires ambitieux laissant dormir sur le trône leurs monarques fainéants, s'arrachaient l'un à l'autre le sceptre, et dévastaient à l'envi la France, pour acquérir le droit de la gouverner ? Serait-ce dans les siècles de féodalité, qui ne connaissaient d'autre droit que la force, où le royaume ressemblait à un vaste champ de bataille et réunissait toutes les horreurs du despotisme et de l'anarchie ? Serait-ce sous ces rois qui, disputant à l'ancien ennemi de la monarchie leurs provinces désolées, voyaient la France livrée aux ravages d'une guerre, civile à la fois et étrangère ? Serait-ce dans le temps où l'Italie, devenue le théâtre des guerres et le centre de la politique, absorbait nos trésors et engloutissait nos armées ? Serait-ce sous ces règnes où une secte rebelle et sanguinaire, fière d'avoir mis en feu toute l'Europe, renversait nos autels et ébranlait le trône ? Serait-ce enfin dans le siècle auquel Louis XIV a donné son nom ? Siècle plus brillant peut-être, mais moins heureux que le nôtre, qui commença par les troubles, et finit par les calamités. De tous les temps de la monarchie, le règne de Louis XV est celui où il a été le plus heureux d'être Français ; le seul où nos campagnes n'aient été ravagées, ni par les guerres intestines, ni par les inondations d'armées étrangères. Les nations dont

(97) *In cogitatione tua regi ne detrahas.* (*Eccli.*, X, 20.)

(98) *Principi populi tui non maledices.* (*Exod.*, XXII, 28.)

vous enviez le sort, ont-elles joui pendant le même temps du même bonheur? Ce n'est point par des avantages ou des inconvénients passagers et de détail, que je juge l'administration d'un grand royaume; c'est par l'ensemble, et surtout par les résultats. Une multitude de nouveaux citoyens ajoutés à la population; voilà les témoins de la sagesse et de la bienfaisance de mon roi. De vastes plaines autrefois infertiles, maintenant couvertes de riches moissons; en voilà les fruits. Enfin, veut-on encore qu'il se soit glissé dans le gouvernement quelques abus? Louis fut homme, il put payer le tribut commun à l'humanité; il fut roi, et tout ce qui approche des souverains, s'efforce de les environner d'erreurs. Mais ces abus ne peuvent lui enlever les droits qu'il a acquis sur l'amour de ses peuples. Il nous reste à vous montrer à quels titres il a mérité l'estime des nations.

SECONDE PARTIE.

Au milieu des erreurs et des vices que la postérité reprochera à notre siècle, rendons à la génération présente la justice qui lui est due; elle sait mieux apprécier la véritable gloire; les brillantes chimères des conquérants éblouissent moins les esprits; les rois pacifiques obtiennent plus d'hommages; et le bonheur des nations est la mesure de l'estime qu'elles accordent aux souverains. Philosophie superbe, ne t'attribue point ce progrès de la raison humaine: l'exemple des rois a plus d'empire sur l'opinion publique, que les frivoles raisonnements. C'est l'amour de Louis pour la paix qui a fait sentir à tous les peuples le prix de la paix; c'est sa modération dans les victoires, qui a désabusé les peuples sur la gloire des victoires.

L'histoire ne redira donc point aux générations futures, qui viendront la consulter sur les événements de ce règne: Louis XV, à l'exemple de son bisaïeul, a bravé les efforts de l'Europe conjurée; comme Louis XIII, il a armé les nations, et les a fait servir à la gloire de la France; comme Henri IV, il a régné en conquérant, et a tenu dans la terreur les puissances rivales. Elle leur dira: Louis a ambitionné, a obtenu la gloire la plus solide et la plus pure; il a pacifié l'univers; il a été le bienfaiteur de l'humanité.

Aussitôt qu'il a saisi les rênes du gouvernement, il promène ses regards sur l'Europe: il voit, dans la jalousie que la France a inspirée aux nations, la cause des malheurs qu'elle a éprouvés; il dit: Je détruirai les haines; à force de modération j'anéantirai ces rivalités également funestes à tous les royaumes; et mon peuple s'asseyera avec tous les autres peuples dans la prospérité de la paix; et la confiance remplacera la terreur; et l'abondance universelle sera le fruit du repos que je donnerai au monde: *Et sedebit populus meus in pulchritudine pacis, et in tabernaculis fiduciæ, et in requie opulenta* (99).

Louis voulait la paix; mais il voulait qu'elle fût sûre, qu'elle fût honorable; et, pour la fixer, il a été obligé de la conquérir. Trois fois, en gémissant, il fut entraîné dans les combats; et pu-t-il contenir son ressentiment, lorsqu'il vit Stanislas exclu par des intrigues étrangères du trône où l'avait reporté l'amour de ses peuples, fugitif dans son royaume, poursuivi à main armée, chassé de son dernier asile, et cette tête, chère et sacrée, proscrite et mise à prix? On a forcé Louis de prendre les armes; il saura bientôt contraindre ses ennemis à les quitter; ses légions sont au sein de l'Italie avant qu'on ait soupçonné leur marche; et ses foudres ont écrasé le Milanais avant d'être annoncées. D'un autre côté, il met en poudre les superbes remparts de l'Alllemagne. En moins de trois campagnes, il réduit à recevoir la paix l'ennemi qui l'avait bravé. Au fond de l'Italie, il donne aux fertiles provinces de Naples et de la Sicile un souverain de son sang; il assigne à Stanislas, en échange du trône chancelant qu'il a perdu, un Etat plus tranquille à gouverner et des peuples plus soumis à rendre heureux.

Il est donc enfin arrêté dans les décrets éternels que nous ne verrons plus au sein de ce royaume une puissance étrangère; nous ne verrons plus ces princes entreprenants, forts de l'amour de leurs peuples, dangereux par leurs talents, et comme pressentant leurs hautes destinées, s'élancer hors du théâtre étroit, où leur génie était trop resserré; remplir continuellement notre cour d'intrigues et le royaume de troubles; et c'est au plus pacifique de nos rois que nous devons la plus solide et la plus utile des conquêtes.

Pourquoi, s'écrie le Prophète, *frémissent tant de nations? Que méditent tous ces peuples agités* (100)? Ligues redoutables, formez-vous, et vous serez vaincues: rassemblez toutes vos forces et vous serez vaincues; appelez à votre secours de nouveaux alliés, et vous serez vaincues encore (101). Mais oublierais-je que je parle devant l'autel de l'Agneau, et que je célèbre un roi qui n'ambitionna que la gloire de la paix? Non, je ne le louerai point d'avoir, dans les plaines de Fontenoy, résisté aux timides conseils qui l'éloignaient d'un champ de bataille, où la fortune paraissait se déclarer contre lui; d'avoir bravé la mort volant autour de sa tête, et d'avoir enfin fixé la victoire incertaine. C'est après la victoire, au moment où finit la gloire de presque tous les héros, que commence la vraie gloire de Louis. Ce bras qui vient de renverser tant de nations leur présente aussitôt le rameau de la paix, et

(99) *Isa.*, XXXII, 28.

(100) *Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania?* (*Psal.* II, 1.)

(101) *Congregamini populi, et vincimini... Confortamini, et vincimini. Accingite vos, et vincimini.* (*Isa.*, VIII, 9.)

c'est du champ fumant encore de leur sang que partent ses propositions. Quel motif put donc empêcher ces rois vaincus, et qui voyaient leurs projets dissipés, de recevoir les offres bienfaisantes de notre monarque? Ils ne purent concevoir une modération aussi sublime; ils ne purent imaginer qu'un roi jeune et triomphant, dans le premier moment de sa victoire, n'en voulût d'autre prix que la pacification générale. Louis sera donc encore forcé de vaincre. A Rocoux, à Lawfelt, il accable les restes fugitifs de Fontenoy. Est-ce le son de ses trompettes qui a renversé cette multitude de remparts dont la Flandre était couverte? A chaque conquête il fait de nouvelles offres; à chaque refus de nouvelles conquêtes. Enfin, l'Europe reconnaît son vainqueur et son bienfaiteur, et reçoit avec admiration et reconnaissance la paix qu'elle avait si longtemps refusée.

Dans ce traité à jamais mémorable, Louis dédaigne d'ajouter à ses Etats de nouvelles provinces; et que serviraient de nouvelles provinces à un roi de France? Mais il fait une conquête plus glorieuse et plus utile; il acquiert la confiance des nations. Nous ne verrons plus l'Europe jalouse de nos succès, conjurer notre ruine et menacer notre patrie des malheurs qui affligèrent les derniers jours de Louis XIV; la France, moins redoutée, en sera plus puissante. En diminuant le nombre de ses ennemis, Louis XV a multiplié ses alliés.

Ah! si la voix toute-puissante qui rappelle les morts du tombeau, daignait, pour quelques instants, ramener sur la scène du monde, François Ier et Charles-Quint; quels seraient l'étonnement et l'admiration de ces deux grandes âmes, de voir les antiques rivalités éteintes, les jalousies dissipées, trois siècles de guerres presque continuelles, terminées par une heureuse alliance, la France et l'Autriche réunies sous les mêmes étendards, des nœuds augustes et chers devenus le fruit et le gage de cette union respectable, et la fille des Césars, partageant, avec le descendant de saint Louis, l'amour et les transports de la France?

Je ne dois cependant pas, Messieurs, dans une cérémonie qui annonce si hautement l'instabilité des choses humaines, vous dissimuler que dans cette alliance, où tout promettait des succès, Louis éprouva des revers. Adorons cette Providence suprême, qui, pour punir les fautes des peuples et des rois, leur envoie les disgrâces, et confond leurs espérances les mieux fondées; mais ne demandons point compte à un roi si digne de notre vénération, des événements que ne put régler sa prudence. Admirons au contraire le genre de courage que les circonstances développèrent en lui; admirons les sacrifices héroïques que cette âme, supérieure à toutes les vicissitudes, fit sans effort pour le bien de son peuple et la paix de l'univers.

Le vœu de Louis est donc enfin exaucé; il a établi la paix sur de solides fondements: elle régnera désormais autant que lui. En vain verra-t-il autour de lui les peuples frémissants s'efforcer de l'entraîner dans leurs querelles; il rompra les arcs, brisera les armes, et livrera les boucliers aux flammes (102). A l'exemple du Dieu dont il est l'image, Louis a écrasé tous les germes de guerre, *Dominus conterens bella* (103). Du fond de l'Amérique le tonnerre a retenti, et a réveillé l'Europe assoupie. Au signal donné à l'extrémité de l'univers, deux nations puissantes et jalouses répondent par des cris de guerre: déjà se forgent les armes; déjà se prépare le terrible appareil des batailles; et du fond de leurs ports les vaisseaux se menacent, impatients de combattre. Mais Louis, comme un ange tutélaire envoyé pour veiller à la tranquillité générale, adresse aux nations des paroles de paix. Et quel plus digne organe du Dieu de la paix, qu'un roi tant de fois pacificateur? Au son de cette voix respectée, la discorde se tait, les haines s'apaisent, les jalousies s'évanouissent; par de sages tempéraments, il concilie les intérêts de l'une des couronnes avec la dignité de l'autre; et la paix, qui fut si souvent le prix de sa modération, devient l'ouvrage de sa justice (104).

Qu'il s'élève encore de ces tempêtes qui bouleversent les royaumes, Louis commandera aux flots, et ils viendront se briser contre les bornes de ses Etats. Voyez aux confins de l'Asie deux vastes empires s'ébranler, et précipiter aux combats d'innombrables armées. Les premiers rayons que le soleil lance sur l'Europe, n'éclairent que des batailles et des champs couverts de carnage: plus avant, les pavillons sont tendus, les étendards déployés; de l'Elbe au Danube, quatre cents mille guerriers attendent en suspens le redoutable signal des victoires. Au milieu de l'agitation de tant de peuples, la sagesse de Louis maintient tout le couchant de l'Europe dans une sécurité profonde. Politiques du siècle, eussiez-vous désiré qu'à ce grand avantage, il préférât la gloire inutile et incertaine de conserver à la Pologne toutes ses provinces? politiques téméraires, ouvrez les yeux; voyez en ce moment une révolution inattendue changer la face de l'univers, et une nouvelle balance de pouvoir s'établir entre les empires. L'Europe s'agrandit; de nouveaux royaumes se forment, ou se joignent au système politique. Au nord de l'Allemagne s'établit enfin ce contrepoids que n'avait pu fixer le génie de Richelieu: plus heureux que Gustave-Adolphe, Frédéric jette dans l'empire les fondements d'une puissance aussi redoutable et plus solide. Des extrémités de la terre, accourt une nation inconnue à nos

(102) *Arcum conteret et confringet arma, et scuta comburet igni.* (*Psal.* XLV, 10.)

(103) *Judith*, XVI, 3.

(104) *Erit opus justitiæ pax.* (*Isa.*, XXXII, 17.

anciens politiques, et les descendants des Scythes portent la terreur jusqu'au sein de la Grèce. L'Ottoman se réveille comme d'un long somme ; il essaye ses forces trop longtemps engourdies, et apprend, par ses pertes, à rappeler dans ses armées cette discipline, qui seule rend le nombre imposant et la valeur redoutable. D'un autre côté la Suède, par un effort aussi glorieux que celui qui porta Vasa sur le trône, brise les fers dont elle s'était chargée; recouvre sa force avec sa liberté; et l'éternelle alliée de la France va, sous son troisième Gustave, voir renaître les jours où elle était l'effroi de la terre. Voilà les changements que Louis contemplait en silence. Retirés à l'ombre du sanctuaire, loin du secret des cours, nous ignorons jusqu'à quel point sa politique profonde a pu influer sur ces grands événements; mais au moins il a jugé leur effet; il a vu que l'équilibre de l'Europe, loin de se rompre, en acquérait une plus solide consistance; et il a conservé à son royaume, et aux royaumes qui l'environnent, la paix qu'il leur avait donnée.

Nous avons vu éclater la reconnaissance des nations. Quel fut donc ce souverain, dont la perte est un sujet de deuil pour tous les peuples? Quels éloges ne mérite pas celui qui en obtient même de ses rivaux? Au premier bruit du danger qui menace ses jours, la Hollande implore, par des aumônes abondantes, la miséricorde divine. Au milieu du sénat de l'Angleterre, sa mort est regardée comme un malheur pour l'Europe; et ces murs, qui retentirent tant de fois de projets formés contre lui, répètent aujourd'hui ses louanges.

Mais les larmes de son peuple, les vœux de l'humanité entière, rien ne pouvait arracher à la mort cette grande victime; l'arrêt était parti d'en haut. Quel spectacle, ô mon Dieu, vous nous avez donné dans le palais des rois! Ce n'était donc point assez de frapper et d'abattre la tête la plus auguste; vous avez voulu nous menacer encore et nous apprendre, par nos larmes, qu'il nous restait des pertes à faire. O héroïsme de la piété filiale! ô sacrifice, aussi courageux que ces dévouements si vantés qu'inspira l'amour de la liberté! Louis expirera environné des objets les plus chers; ses mains défaillantes serreront encore leurs mains chéries; et ses yeux, en s'éteignant, verront couler les larmes de la tendresse. Mais à quel prix cette consolation lui est accordée! C'est du sein paternel que s'exhale le souffle empoisonné qui fait pencher vers le tombeau ces têtes respectables. Esprit immortel qui, du sein des grandeurs et des délices, conduisites dans le désert l'innocente colombe, vous seul pourriez nous répéter ses gémissements, nous redire les combats cruels de la nature et de la religion, nous montrer cette âme sensible et vertueuse, entraînée par l'ardeur de secourir tout ce qui lui est resté de cher sur la terre, retenue par la chaîne sacrée dont elle s'est chargée, transportée du désir d'aller partager les dangers, et par un effort de courage, restant sur la croix où elle s'est attachée, et y attendant les coups dont il plaira à Dieu de la frapper.

Hélas! le plus terrible de tous se prépare. Mais, quoi! l'adulation et l'intrigue environneront donc toujours les rois? Après avoir saisi Louis au sortir de son berceau, elles le poursuivront jusqu'au tombeau, et entre les froides mains de la mort, elles verseront encore sur lui leur funeste poison. Tandis que, pour endormir sa religion, on répète sans cesse à ses oreilles: Vous guérirez, vous guérirez; on arrête le zèle, en lui déclarant que les organes affaiblis du monarque ne lui permettent plus même de reconnaître les secours que l'Eglise lui présenterait; on alarme la tendresse par des erreurs imaginaires; on lui annonce que la connaissance du danger irritera la violence du mal. Au milieu de cet abandon universel, la foi, qui ne l'avait jamais abandonné, se réveille. Nous lui avions toujours rendu cette justice; les artifices criminels qui avaient égaré son cœur n'avaient pu corrompre son esprit. Fidèle à la foi de ses pères, le fils de saint Louis vit toujours avec horreur ces maximes perverses qui combattent la religion et déshonorent la raison. Pontifes du Seigneur, combien de fois nous applaudîmes à son zèle, nous admirâmes son recueillement? combien de fois lui-même il conjura la miséricorde divine de le ramener de ses égarements, et d'une main impuissante, souleva le fatal bandeau qui retombait sans cesse sur ses yeux? Mais au moment où il apprend la nature de son mal, toutes les illusions s'évanouissent : il ne sera pas nécessaire que le prophète entre dans son palais et vienne lui dire, comme Ezéchias : *Mettez ordre à votre maison, vous mourrez* (105). Il prévient les avertissements de la religion, les exhortations du zèle; cette étincelle de piété, qu'il avait précieusement conservée dans le fond de son cœur, se ranime. Comme saint Paul, le coup qui le frappe l'éclaire.

Que vient-il donc de se passer au sein de la cour céleste? Est-ce l'ange tutélaire de la France qui a porté au pied du trône de l'Eternel les vœux de la nation? Est-ce le saint auteur de la race des Bourbons qui a imploré, pour son fils, la miséricorde infinie? Ou ne devons-nous pas cette grâce soudaine de pénitence aux prières ferventes qui s'élevaient depuis si longtemps du haut du Carmel, et qui ont redoublé dans ce moment terrible? Tombez, chaînes honteuses; voile imposteur, déchirez-vous; attachements criminels, éloignez-vous; éloignez-vous pour jamais; Louis l'a déclaré; vous ne serez plus rien à son cœur.

Entrez, ministre vertueux; interprète sa-

(105) *Præcipe domui tuæ. Morieris enim tu.* (IV *Reg*, XX, 1.)

cré de la loi, venez la présenter telle qu'elle est; descendez dans les profondeurs d'une conscience faite pour être plus pure : soyez le dépositaire des regrets les plus sincères et les plus vifs; consommez la réconciliation de cette âme avec son Dieu.

Pontife du Dieu vivant, allez, revêtu du plus honorable ministère, porter, de la part de Louis à son peuple, les dernières paroles qu'il lui adressera. Vous direz aux Français que leur roi, uni aux sentiments de ce roi si célèbre par sa pénitence, rentre dans les voies de sa jeunesse ; qu'il se repent des scandales qu'il leur a donnés ; et que si le Tout-Puissant lui laisse encore des jours, ils seront tous employés au bonheur de ses peuples et à la gloire de la religion. Que ces paroles touchantes percent les voûtes du palais ; qu'elles éclatent dans toute la France; que, répetées de bouche en bouche, elles aillent partout où les faiblesses de Louis furent connues, porter avec l'édification, la consolation espérée depuis si longtemps.

Dieu de miséricorde, victime de propitiation, daignez vous approcher; venez visiter une âme devenue, par une pénitence vive, digne de vous recevoir; venez la soutenir dans le dernier combat; venez reprendre vous-même possession d'un cœur où vous ne dominâtes pas toujours, mais qui ne vous abandonna jamais entièrement.

Où sont-ils ces esprits forts, qui disaient que la religion énerve le courage ? Où sont ces courtisans qui annonçaient que la vue du péril affaiblirait l'âme de Louis? Qu'ils voient et qu'ils soient confondus ; qu'ils voient avec quelle intrépidité, fortifié par la grâce qu'il a recouvrée, il soutient les assauts de la mort ; de quel œil ferme et assuré il mesure la profondeur du tombeau où il va s'engloutir. Du moment où il s'est jeté dans les bras de son Dieu, il ne sort de son cœur, ni un regret de ce qu'il perd, ni une plainte de tout ce qu'il souffre. Soumis à la main qui s'appesantit sur lui, il ne demande pas à Dieu d'ajouter des jours à sa vie ; un seul regret s'échappe de son âme : *La pénitence est bien courte.*

Oui, mon Dieu, sa pénitence a été bien courte ; nous l'avouons en gémissant, et nos larmes et nos terreurs accompagnent nos vœux. Confondus à la vue de vos redoutables jugements, nous n'espérons qu'en tremblant. Nous osons cependant nous flatter que vous aurez jugé sa pénitence moins sur la durée du repentir que sur la vivacité des regrets. Mais si votre justice n'est pas encore satisfaite, si les restes de ses faiblesses ne sont pas entièrement expiés, recevez la victime salutaire; voyez couler sur cet autel le sang de votre Fils. Votre Fils a dit : *Bienheureux les pacifiques ; bienheureux les miséricordieux ; bienheureux ceux qui sont doux* (106) ; et voilà ce qui ranime notre confiance. Dieu plein de bonté, *Dieu qui donnez le salut aux rois* (107), *souvenez vous de* Louis *et de toute sa douceur* (108) ; écoutez les cris de tout son peuple, et que cette prière, que sa nation élève pour la dernière fois en sa faveur, achève de vous fléchir. *Seigneur, sauvez le roi, et exaucez nous dans ce dernier jour où nous invoquons votre miséricorde* (109.)

Nous implorons aussi, Seigneur, votre bonté pour le jeune monarque dont la main bienfaisante s'occupe à essuyer nos larmes. Envoyez-lui, comme vous l'envoyâtes à Salomon, *la sagesse qui assiste au pied de votre trône* (110), *qui instruit les rois à régner, et dicte aux créateurs des lois d'équitables décrets* (111). Soutenez en lui cette application qui fait notre espoir ; bénissez ses travaux. Conservez dans son cœur les vertus que vous y avez déposées pour notre bonheur et pour sa gloire; cet amour ferme de la vérité, qui déjà, plus d'une fois, a fait pâlir l'intrigue et taire la calomnie; cette justice sévère, qui est la probité des rois ; cette noble et austère pudeur, qui écarte le vice et repousse l'adulation ; et surtout cet attachement à votre sainte religion, qui assure à toutes les vertus leur solidité et leur récompense : qu'il règne longtemps sur nous et avec vous éternellement. Ainsi soit-il.

(106) *Matth.*, V, 7.
(107) *Qui das salutem regibus.* (*Psal.* CXLIII, 10.)
(108) *Memento, Domine, David, et omnis mansuetudinis ejus.* (*Psal.* CXXXI, 1.)
(109) *Domine, salvum fac regem, et exaudi nos in die qua invocaverimus te.* (*Psal.* XIX, 10.)
(110) *Da mihi sedium tuorum assistricem sapientiam.* (*Sap.*, IX, 10.)
(111) *Per me reges regnant, et legum conditores justa decernunt.* (*Prov.*, VIII, 15.)

NOTICE HISTORIQUE SUR PERRET DE FONTENAILLES.

Fontenailles (André Perret de), vénérable ecclésiastique, né à Mâcon, vers 1754, mort à Paris le 13 juin 1831, dans un état voisin de l'indigence, fit ses études sous l'abbé Gardin au collége Louis-le-Grand, où il connut particulièrement le jeune Décalogne, dont l'abbé Proyart à publié la Vie. Il embrassa l'état ecclésiastique et fut reçu docteur en théologie à la fin de 1783. Nommé vicaire de la petite paroisse de Sainte-Croix dans la cité, il devint peu après chanoine de la cathédrale de Mâcon. Durant la révolution il fut jeté sur les pontons de Rochefort. Après avoir survécu à presque tous ses compagnons d'infortune, il reprit son ministère, tantôt comme missionnaire, tantôt comme curé dans le diocèse de Lyon. Il revint à Paris où il prêcha dans presque toutes les églises, et donna des retraites qui produisirent les plus heureux effets. Une surdité qui lui était survenue l'obligea de s'abstenir du tribunal de la pénitence; il chercha à remédier à l'inaction forcée où le tenaient ses infirmités en publiant plusieurs écrits, justement estimés. Les principaux sont : *Manuel religieux à l'usage des maisons d'éducation*, 1824, in-18; *Manuel des domestiques et des ouvriers*, 1826; *Instructions sur le jubilé*, même année; le *Guide de la jeunesse et suite du manuel religieux*, 1826, 2 vol. in-18; ce sont des lectures spirituelles pour tous les jours de l'année.

ŒUVRES ORATOIRES

DE

PERRET DE FONTENAILLES.

DISCOURS

DE MORALE A L'USAGE DES MISSIONS ET DES RETRAITES SPIRITUELLES.

DISCOURS PREMIER.

POUR L'OUVERTURE D'UNE MISSION.

Venite seorsum in desertum locum et requiescite pauluium. (*Marc.*, VI, 31.)

Venez à l'écart dans le désert, et reposez-vous pour quelque temps.

Ainsi parlait le Sauveur à ses apôtres, que le commerce du monde, quoique innocent et nécessaire, pouvait avoir dissipés et affaiblis. Venez, leur disait-il, venez vous reposer dans ce lieu solitaire et reprendre les forces nécessaires à vos travaux. Béni soit le Seigneur, mes frères, qui met dans ma bouche la même invitation. Venez, chrétiens, à la mission; le Seigneur, qui veut parler à vos âmes et vous combler de ses faveurs, vous y attend; quittez pour quelques moments les affaires du siècle qui vous occupent toute la vie; oubliez, pour un peu de temps, tout ce que le monde vous offre même de plus innocent; abandonnez surtout ce qui vous perd et vous porte au péché, pour ne vous occuper que de ce que Dieu demande de vous, pour ne penser, loin du bruit et du tumulte, qu'à votre première et plus importante affaire; venez goûter le repos de Dieu, et rétablir la paix et l'innocence dans votre âme. Combien de fois n'ai-je pas désiré venir auprès de vous pour vous entretenir de cette importante affaire? Combien de fois, dans ce désir de contribuer à votre salut, n'ai-je pas dit ce que saint Paul disait à Barnabé : Allons, allons vers nos frères; hâtons-nous de visiter un peuple qui doit nous être si cher : ah! ces heureux fidèles sont des plantes encore tendres qui se formeront sous nos yeux, que nous arroserons de nos sueurs et de nos larmes, ce sont des enfants que nous avons engendrés à Jésus-Christ; nous avons déjà jeté dans leurs âmes, par la parole sainte, les semences des plus grands fruits; allons recueillir la moisson qui nous est préparée, allons sauver leurs âmes. Nous voici donc au milieu de vous, mes très-chers frères, pour vous parler de votre salut, et souffrez que nous vous demandions avant tout : Qu'avez-vous fait pour votre salut, depuis que vous avez été incorporés à l'Eglise de Jésus-Christ par votre baptême? Où sont les fruits de grâce et de sainteté qu'elle devait

attendre de cette adoption? Quelles vertus avez-vous acquises? quelles victoires avez-remportées sur vos passions? Hélas! n'avons-nous pas lieu de craindre, comme saint Paul le disait des fidèles de son temps, que le démon, ce loup ravissant, n'ait ravagé le troupeau; que cet ennemi du salut ne soit venu semer une funeste zizanie parmi le bon grain? Et de là, que de vertus faibles et languissantes dans les uns, que de chutes déplorables dans les autres! Ah! Seigneur, il n'y a que votre grâce qui puisse réparer tous ces maux, relever ceux-ci, soutenir et affermir ceux-là, les convertir tous, et vous les attacher inviolablement : et quel moyen employer pour cet heureux renouvellement? le même qui a été si puissant pour tant d'autres, le saint exercice de la mission. Commençons par bien méditer les avantages attachés à une mission, nous examinerons ensuite la manière de la bien faire. Tel est le sujet de cette première méditation, sur laquelle je prie le Seigneur de répandre ses plus abondantes bénédictions. Implorons le secours et la protection de Marie, notre commune mère. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Qu'est-ce qu'une mission? C'est un moyen puissant dont Dieu s'est servi dans tous les temps, soit pour retirer le pécheur de ses désordres, soit pour conserver le juste dans l'innocence, soit, enfin, pour faire connaître à l'un et à l'autre ses adorables volontés et la route qu'ils doivent prendre pour arriver à l'héritage céleste. Nous voyons, il est vrai, des pécheurs convertis par des voies extraordinaires : un Paul terrassé par un miracle, une Marie Egyptienne arrêtée par une main invisible, une Zoé convertie par le spectacle que saint Martinien lui mit devant les yeux, une Marguerite de Cortone, par la vue du cadavre de son complice.... Mais il est également vrai que ces prodiges de la grâce arrivent rarement : les moyens que Dieu emploie ordinairement sont la prédication, la méditation de la loi sainte, le retour sur soi-même. De là vient qu'il presse les pécheurs d'y avoir recours : Retournez, dit-il, prévaricateurs, retournez à votre cœur, et réfléchissez. Mais pour cela il leur recommande le recueillement et la retraite. Le Saint-Esprit dit que quand il s'agira de convertir le pécheur, il le conduira dans la solitude, et qu'il parlera à son cœur. Ce sont là les moyens ordinaires et efficaces par lesquels la grâce de Dieu remporte la victoire sur l'enfer. Or, tout cela se trouve dans la mission que nous commençons : la prédication et la méditation s'y succèdent pour éclairer l'esprit et toucher le cœur, et le recueillement vient à l'appui de l'un et de l'autre pour leur faire pousser de profondes racines dans l'âme. D'après ce premier raisonnement, voyez déjà de quelle importance est la mission, mais pour vous le mieux faire sentir encore, considérons d'un côté ce que l'Ecriture et la tradition nous enseignent de cet exercice salutaire, et de l'autre côté le grand besoin que nous en avons.

L'Ancien et le Nouveau Testament nous en fournissent des preuves incontestables. Mon peuple, dit le Seigneur par le prophète Osée, m'a oublié entièrement, mais je l'attirerai doucement à moi, je le conduirai dans la solitude, je lui parlerai au cœur. C'est aussi la doctrine que Jésus-Christ nous enseigne par son exemple : 1° il se retire lui-même dans le désert; il y va pour nous préparer des armes contre la tentation, et nous enseigner à faire pénitence, cela est vrai; mais il va aussi pour nous faire sentir la nécessité de la retraite, et nous avertir que ce n'est que là qu'on peut trouver Dieu et se trouver soi-même; 2° il attire la multitude dans le désert, et lui donne lui-même une mission pendant plusieurs jours et plusieurs nuits; 3° le Sauveur, après avoir député ses soixante douze disciples pour donner deux à deux des missions dans différents lieux, rappelle ces ouvriers, et exige d'eux qu'après leurs courses apostoliques, ils fassent eux-mêmes la retraite. Enfin, sur le point de retourner à son Père, il avertit ses apôtres d'entrer dans Jérusalem, comme l'unique moyen de se préparer à recevoir le Saint-Esprit. Or, si Jésus-Christ nous donne l'exemple en s'assujettissant lui-même à une longue et pénible retraite; s'il impose des retraites au peuple qu'il rassemble dans le désert; s'il veut que ses disciples, après avoir prêché aux autres, remplissent eux-mêmes cette pratique; enfin, si c'est une des dernières recommandations que ce divin Maître leur fait en les quittant pour monter au ciel, qui pourra faire peu de cas des exercices de la mission? qui croira pouvoir s'en dispenser? Aussi les saints et les Pères de l'Eglise ont regardé les retraites et les missions comme des exercices de piété si faciles, et si abondants en miséricorde et en grâces, que, suivant eux, il n'est point de pécheur qui ne s'y convertisse, point d'âme tiède et paresseuse dans le service de Dieu, qui n'y devienne fervente et courageuse; il n'est point d'homme peu instruit dans les voies de Dieu, qui n'en sorte rempli de connaissances et de lumières, et éclairé sur ce qu'il doit à Dieu, au prochain, sur ce qu'il se doit à lui-même. Non, dit un Père de l'Eglise, il n'est point dans le christianisme de ressource plus sûre et plus infaillible pour changer de vie, régler sa conduite, assurer son salut, croître en sainteté et en grâces, il n'en est point de plus propre à vous faire connaître l'état où Dieu nous appelle, que l'assiduité à entendre la parole de Dieu pendant une mission, une retraite. De là ces magnifiques éloges si souvent répétés dans leurs écrits. La retraite, dit saint Basile, est la mort du péché et le purgatoire du pécheur, parce que c'est là en effet que tous les péchés meurent et sont détruits par le glaive de la douleur et de la contrition, et que les pécheurs se lavent et se purifient de leurs taches dans les larmes de la pénitence; c'est comme le riche et saint cabinet du médecin tout-puissant, où ceux qui ont été blessés

dans les différents combats de cette vie, et qui ont la force de se tirer des mains de leurs ennemis, trouvent une guérison entière et parfaite. C'est un lieu tout divin, semblable au sépulcre de Jésus-Christ, qui reçoit les hommes morts et qui les rend pleins de vie et animés de l'esprit de Dieu : c'est un asile assuré pour tous ceux qui veulent fuir la persécution qui vient des scandales et des exemples pervers des méchants, et se garantir de la contagion du monde ; un lieu de rafraîchissement où les ardeurs de la concupiscence sont modérées, où toutes les passions de l'homme sont comme éteintes et assoupies; l'école, enfin, de la doctrine céleste, où Dieu ne manque pas d'appeler ceux qu'il aime, et d'instruire ceux qu'il destine à être ses disciples. La retraite est une demeure terrible au démon, qui fait tout ce qu'il peut pour nous en détourner, qui ne nous y suit qu'en frémissant, qui avoue malgré lui ne pouvoir y tenir contre nous, et en sort ordinairement vaincu ; c'est un saint désert où Dieu porte pour ainsi dire les âmes fidèles dans son sein, et les comble de mille consolations, comme il soutenait autrefois les Israélites, et qu'il les portait, ainsi que dit l'Ecriture, comme un père porte ses enfants dans ses bras; c'est là qu'il donne sa loi, comme sur le mont Sinaï, après avoir refusé de la donner dans l'Egypte, c'est-à-dire dans le monde, lieu trop dissipé et trop corrompu; c'est là qu'il fait grâce à son peuple, qu'il le conduit avec la même douceur qu'un pasteur conduit ses brebis, qu'il ne le laisse manquer de rien, qu'il a soin de le rafraîchir dans ses fatigues, qu'il le fortifie et le nourrit d'une manne toute divine. La retraite est un séjour si agréable à Dieu, que, comme il y attire ceux qui l'aiment, il ne peut s'empêcher d'aimer ceux qu'il y trouve : il demeure avec ceux qui demeurent avec lui ; il fait plus, il entre chez eux, et comme ils sont les habitants de la solitude, il se fait habitant de leur cœur. La retraite est un paradis délicieux qui a quelque chose de comparable au paradis terrestre, et qui a même sur lui cet avantage, que celui-là d'un homme innocent en fit un criminel, et celui-ci d'un homme criminel en fait un saint. C'est ce divin cénacle où le Saint-Esprit descend comme visiblement, avec toutes ses grâces, sur les fidèles qui, comme les apôtres, y prient continuellement, gardent un même esprit, un même silence, une même règle, un même ordre, un même cœur. Enfin, elle est cette sainte montagne du Thabor où Dieu conduit ses plus chers serviteurs et amis pour leur donner les plus éclatants témoignages de son amour, leur découvrir tout l'éclat de sa beauté, leur faire sentir un avant-goût des délices du ciel, les combler, enfin, de ses faveurs les plus singulières.

O sainte, ô aimable, ô délicieuse retraite, que vous avez de charmes! qu'heureux et mille fois heureux sont ceux qui habitent dans votre sein, qui cèdent à vos attraits! Un saint Bernard la recommandait à un pape même, de la manière la plus forte. Maintenant donc, lui dit-il, puisque les jours sont mauvais, il est utile de vous avertir de ne pas vous livrer tout entier à l'action, mais donner quelque chose aussi à la considération et au recueillement. Souvenez-vous, je ne dis pas toujours, je ne dis pas souvent, mais au moins de temps en temps, de vous rendre à vous-même. Saint Grégoire ne croit pas pouvoir s'en passer, quoique toute sa vie ne soit qu'une chaîne d'actions saintes, il ne la néglige pas, suivant l'aveu qu'il en fait lui-même : le tracas des affaires empêche de voir le fond du cœur, comme les nuages empêchent de voir le ciel. Il est indispensable, dit saint Léon, pour les cœurs même les plus saints et les plus religieux, de contracter quelques souillures au milieu de la poussière mondaine.

Mais, 2° si la vue de tous ces avantages ne peut pas nous laisser dans l'indifférence sur les exercices d'une mission, nos besoins, les besoins de notre âme, ne doivent-ils pas nous la rendre nécessaire? Je n'ignore pas qu'il y a parmi les chrétiens des hommes qui regardent ces exercices comme des œuvres libres et de surérogation ; mais qui sont-ils ces chrétiens? Ce sont des hommes sans goût pour la vérité, pour qui l'Evangile n'est qu'une loi de conseil qui n'oblige à rien, ou comme une réunion de préceptes bien imaginés, mais impraticables; des hommes qui s'endorment dans une mortelle indolence sur leur salut, et ne craignent rien tant que de voir luire à leurs yeux quelque rayon de lumière qui les éclairerait sur leur conscience ; des hommes qui s'étudient à dissiper, et plus encore à éviter les remords et les chagrins qui feraient naître des vérités alarmantes pour leur repos. Ils ne veulent pas écouter les prédicateurs, parce qu'ils ne veulent pas écouter Dieu; tout exercice de piété leur est à charge, ils fuient les assemblées saintes ; les cérémonies, les offices les ennuient, l'instruction les rebute; ils vont précipitamment dans les églises commodes, où ils prétendent qu'on leur dépêche, si j'ose me servir de cette expression, une messe sans longueur, et surtout sans instruction. D'autres n'assistent pas à la prédication, parce qu'ils s'imaginent qu'ils n'en ont pas besoin : est-ce que chacun ne sait pas, disent-ils, ce qu'il a été nécessaire d'apprendre pour être sauvé? Que nous dira-t-on que nos instituteurs, nos pasteurs, ne nous aient déjà dit? J'ai étudié une religion, ajoutent-ils, et je ne suis plus à un âge où j'aie besoin de faire une étude nouvelle. Mais, leur dirai-je à mon tour, quel est donc celui qui puisse se dispenser de s'instruire davantage et d'entendre la parole de Dieu? Les pluies et les eaux qui tombent du ciel, sont des eaux bien plus fécondes que celles qui viennent de la terre; elles sont pleines de substances qui portent avec elles un esprit de vie sans lequel les plantes ne croîtraient, ne fleuriraient pas longtemps, et tomberaient bientôt sous leurs tiges sèches et languissantes. Les connaissances que vous pouvez en avoir vous-

mêmes ne portent point à l'action ou à la pratique des bonnes œuvres; mais celles que le Seigneur répand d'en haut, par l'organe de ses prédications, sont pleines de vertu par les bénédictions et les grâces dont il les accompagne. Parce que vous trouvez dans votre fonds une veine d'eau, croyez-vous n'avoir pas besoin, comme les autres, de la rosée du ciel? votre âme séchera pour le bien, et en punition de votre orgueil elle manquera de nourriture. Pourrais-je encore supposer parmi vous de ces chrétiens armés d'une prévention mondaine, qui n'écoutent cette sainte parole qu'avec un esprit de critique et dans l'intention de décrier et les ministres et le ministère? Car combien parmi les mondains, qui, selon le langage du prophète, tournent en chanson ce qu'ils ont entendu : *In canticum oris sui vertunt illos.* (*Ezech.*, XXXIII, 31.) Qu'une personne touchée de Dieu et frappée par un discours véhément, veuille se retirer d'une occasion dangereuse pour suivre la voix de Dieu, et proteste à son séducteur qu'elle veut reprendre son cœur et vivre selon les règles de la sagesse et de l'innocence! cet homme du monde lui dira que ce commerce de tendresse n'est pas un désordre,mais un usage; qu'on peut corriger ce qu'il y a de trop, que le prédicateur fait son métier, qu'il en parle pour le mieux : croyez-moi, nous nous sauverons ou personne ne se sauvera. Ces hommes ne veulent pas qu'on déclame contre les vices, et disent ce que les Juifs disaient à leurs prophètes : *Loquimini nobis placentia, videte nobis errores.* (*Isa.*, XXX, 10.) Dites-nous des choses qui nous soient agréables; instruisez-nous, mais ne nous menacez pas : expliquez-nous votre doctrine, mais laissez-là vos censures, vos exhortations; parlez-nous des miséricordes de Dieu, des intentions qu'il a de nous sauver tous, de la facilité avec laquelle il pardonne; dites-nous qu'un bon *peccavi* suffit : qu'avez-vous à faire de décrier le luxe, l'ambition, le plaisir et certains autres usages du monde : mettez-nous devant la gloire du paradis et les félicités de l'autre vie, et ne nous représentez pas toujours ces spectacles terribles de la mort, de l'enfer, du jugement; c'est-à-dire qu'ils ne veulent pas entendre ce qu'ils ont sujet de craindre, comme si l'oracle de l'Ecriture pouvait nous tromper. Ma parole, dit le Seigneur, est un feu pour consumer l'iniquité et un marteau pour briser les cœurs : *Verba mea quasi ignis et malleus conterens petram.* (*Jer.*, XXIII, 29.) Mais, mes frères, ne nous est-il pas ordonné d'arracher les scandales du royaume de Jésus-Christ, et de rompre l'iniquité avec force et autorité? et nous est-il permis de vous tenir un autre langage que celui de notre divin Maître, la douceur même, a tenu dans son Evangile? Pouvez-vous oublier ces deux principes, qui sont la base de la religion; savoir : que le péché, homicide dès le commencement du monde, a frappé l'homme mortellement dans toutes les puissances de son âme; que d'épaisses ténèbres se sont élevées dans son esprit, et que sa première plaie est son ignorance aveugle dans la conduite de son salut, quoique habile et éclairé dans les affaires du monde, errant sous les fausses lueurs de ses passions, dans des routes égarées, n'ayant de lui-même, par la corruption de son origine, aucune vue distincte des biens spirituels qui doivent le rendre saint et heureux : il est, de son fonds, sans lumière, sans connaissance; il ne peut avoir même une bonne pensée, si Dieu n'y concourt par son assistance, et ne supplée par sa grâce au défaut de son ignorance profonde et de sa stérilité pour toute sorte de biens.

Mais cette ignorance n'est pas le plus grand mal de la nature corrompue : la plaie de la volonté, dit saint Thomas, est bien plus profonde que celle de l'entendement, et il serait quelquefois même à souhaiter que l'esprit de l'homme soit plus obscurci, afin que sa volonté soit moins perverse. Tout le poids de son inclination et de ses désirs l'entraîne au mal; lors même qu'il le connaît, il ne cesse pas de le suivre, parce que cette connaissance n'étant que confuse et obscure, elle n'est pas capable de le redresser. Ainsi s'unissent dans le pécheur, pour son malheur, l'aveuglement et la perversité, en sorte que soit pour être né dans le péché, soit pour y avoir vécu, la volonté augmentant par sa malice les ténèbres de l'esprit, et l'esprit, par son ignorance, endurcissant la volonté, nous sommes comme enveloppés dans la cupidité et dans le tourbillon de nos mauvaises habitudes. Or, dans cet état déplorable, quelle est la lumière qui puisse dissiper nos ténèbres? quelle est la force qui puisse incliner la volonté, si ce n'est une lumière et une force qui viennent d'en haut, du Père des lumières et de la vertu de Dieu? Il faut donc que sa parole, par la bouche des ministres de l'Evangile, nous remette dans les voies de l'intelligence et de l'innocence que nous avons perdues : c'est cette loi pure et sans tache qui convertit les âmes : qui ne serait pas frappé de cette lumière, en entendant parler de la grièveté du péché, du danger du salut, des jugements de Dieu? Le cœur s'ébranle, les entrailles s'émeuvent, les passions tremblent, et l'âme, sortie comme hors d'elle-même, va se jeter au pied du trône de son Créateur et de son Sauveur. La parole de Dieu est vive, elle est efficace : vive, parce qu'elle a la vertu de faire agir; efficace, parce qu'elle produit communément des œuvres; et sa vie et son efficacité sont fondées sur les secours que Dieu, en cette occasion plus qu'en aucune autre, répand sur les cœurs qui sont disposés à les recevoir. Ici, mes frères, j'en appelle à votre propre expérience : si vous avez eu quelquefois le bonheur de participer à la grâce d'un jubilé ou d'une retraite, si du moins vous avez travaillé pendant un carême, pendant le saint temps de Pâque, à réveiller votre foi, votre religion, par l'assistance aux instructions, par le recours aux sacrements, quelle lumière, quelle force ces différents exercices de la piété n'ont-ils pas produit

dans votre âme? Que dis-je, quelle consolation, quel contentement n'y avez-vous pas éprouvé? La confession que vous fîtes alors, de votre aveu même, vous causa tant de paix et de joie, que vous n'auriez pas changé votre sort pour toutes les joies du monde : la parole sainte vous parut alors comme elle l'est en effet, si utile, si salutaire, que vous faisiez vos délices de l'entendre : les larmes que vous répandîtes dans la ferveur de votre pénitence vous étaient mille fois plus douces et plus agréables que toutes les délices des mondains. Jouissant de la grâce et de l'amitié de Dieu, vous viviez dans la parfaite liberté de ses enfants; vous connaissiez, vous aimiez vos devoirs, votre volonté se portait vers le bien; votre âme, embellie de la justice, était comme le temple de l'Esprit-Saint; votre changement, en un mot, et votre persévérance au moins pendant quelques semaines, quelques mois après le jubilé, après la retraite, après les pâques, avait réjoui les anges, consolé vos pasteurs, sanctifié vos maisons: voilà ce que nous avons vu, ce que vous avez vu vous-mêmes, et ce qui nous a fait souvent verser des larmes de joie devant le Seigneur; mais aujourd'hui ne pourrions-nous pas dire comme à l'Ange de l'*Apocalypse;* que de choses n'aurions-nous pas à vous reprocher? oui, nous avons quelque chose contre vous; et quoi? que vous êtes déchu de votre première charité : *Sed habeo adversum te quod charitatem primam reliquisti.* (*Apoc.*, XXIV.) Oui pécheurs, nous avons quelque chose contre vous, c'est que vous avez perdu la grâce de Jésus-Christ, que vous avez secoué le joug de votre Dieu, que vous avez abandonné le meilleur de tous les maîtres, qui voulait vous rendre éternellement heureux, pour reprendre le service du démon, le plus cruel de vos ennemis, qui n'a que des brasiers éternels à vous préparer et à vous offrir; nous avons quelque chose contre vous, c'est que vous êtes retombés dans le péché, et que par là vous avez perdu tout le fruit de votre pénitence, de toutes les peines, de tous les soins que vous vous êtes donnés pour rentrer en grâce avec Dieu. Oui, encore une fois, nous avons quelque chose contre vous, c'est que par vos criminelles rechutes vous vous êtes rendus coupables de la plus noire ingratitude en abusant du don de la grâce, et que vous avez épuisé les trésors précieux de sa miséricorde : de la plus noire malice, puisque vous avez repris des péchés que vous aviez pleurés et détestés mille fois; de la plus criminelle infidélité, puisque vous lui avez manqué de parole et violé les promesses solennelles que vous lui aviez faites, d'être dociles à la parole que vous aviez entendue, et d'obéir à ses commandements, dont il vous avait instruit. Oui, pécheurs ingrats, perfides, infidèles, nous avons quelque chose contre vous, c'est que vous vous êtes replongés dans vos impuretés, vos intempérances, vos inimitiés, vos injustices, et que par là vous avez contristé les saints anges, affligé vos pasteurs, fait gémir les gens de bien, scandalisé l'Eglise, encouru tous les anathèmes de Jésus-Christ, et mérité d'être précipités dans les flammes éternelles. Ah! souvenez-vous donc de l'état heureux dans lequel vous étiez, et dont, par le plus grand de tous les malheurs, vous êtes déchus: *Memor esto itaque, unde excideris.* (*Apoc.*, VII, 5.) Vous étiez dans la grâce, et vous voilà dans le péché; vous jouissiez de la paix de la conscience, et vous voilà dans le trouble, dans le remords, dans la confusion, dans les plus cruelles alarmes; vous étiez dans l'amour et l'amitié du Seigneur, et vous voilà dans sa haine et son inimitié; vous étiez les héritiers de son royaume, et vous voilà prêts à être victimes de l'enfer. Ah! considérez où vous en êtes venus par votre relâchement, l'abîme affreux où vous vous êtes plongés, et ce que vous avez à craindre : *Memor esto.* Or, quel parti vous reste-t-il à prendre, si ce n'est celui de profiter de ce temps précieux où vous aurez tout le loisir de penser à vous-mêmes, de réfléchir sur le triste état de votre âme, de reconnaître vos égarements, de pleurer sur vos infidélités, de sentir, enfin, combien il est dur et amer d'avoir abandonné la source de tant de biens pour vous attacher à toutes les vaines et méprisables idoles du monde. Non, pécheurs, je ne vois point dans la religion d'autre ressource de salut pour vous. Saint Pierre ne pleura son péché qu'après s'être retiré à l'écart. Le changement prodigieux, qui s'opéra dans saint Paul, fut l'effet de la retraite dans laquelle il s'enferma à Damas par l'ordre du Seigneur. Si vous ne suivez ces exemples, il y a toute apparence que vous ne changerez jamais, et que ne changeant pas, il n'y aura plus d'espoir et de salut pour vous : et considérez donc ce que vous avez à craindre pour l'avenir, de Dieu, du monde, de vous-mêmes, La réparation du passé est nécessaire; mais les précautions pour l'avenir ne sont pas moins indispensables, et la mission est l'unique moyen de vous en instruire, dernier avantage d'une mission ou d'une retraite.

Je dis ce que vous avez à craindre de Dieu : car enfin il faut que votre péché soit puni, et vous ne pouvez douter que Dieu ne soit irrité contre vous, puisque vous êtes pécheurs. A-t-il jamais laissé le péché impuni? La preuve en est dans la submersion de tous les hommes par le déluge, dans l'embrasement de Sodome, dans les menaces de Jonas, de Jean-Baptiste, dans l'existence d'un enfer. Mais n'a-t-il pas lieu d'être plus irrité contre le chrétien que contre Sodome, que contre Ninive, que contre les hommes du déluge? Sa fureur est donc bien allumée contre vous, c'est lui-même qui le dit, et elle brûlera comme un feu au plus profond des abîmes : *Ignis succensus est in furore meo et ardebit usque ad inferni novissima.* (*Psal.* XXXII, 22.) Mais quelque allumée qu'elle soit, profitons bien de la mission, et elle sera bientôt apaisée. A mesure que l'homme se reconnaît pécheur, qu'il gémit à la vue de ses crimes, qu'il

a recours à sa miséricorde pour le désarmer, comme Ninive, et obtenir pardon, ce bon Père suspend les effets de sa colère, et dispose lui-même l'âme à rentrer en grâce avec lui. C'est ainsi que d'insignes pécheurs ont obtenu leur conversion : la mission leur a ouvert les yeux et brisé le cœur, et ces pécheurs criminels et scandaleux sont devenus en peu de temps des modèles dignes de l'admiration des anges et des hommes. Il en sera de même de vous : semblables à l'enfant prodigue, vous ne trouverez, dans le Dieu que vous aviez offensé, qu'un père prêt à courir au-devant de vous pour vous embrasser.

Je dis ce que vous avez à craindre du monde, du démon, de vous-mêmes : ces ennemis vous tendent continuellement des piéges, pour vous rendre esclaves du vice; il faut être toujours aux prises avec ces puissances des ténèbres, avec qui aucune autre ne peut être comparée. Ce n'est pas un ennemi de chair et de sang, dit l'Apôtre, c'est le démon lui-même et toute sa malignité. Il est plein de rage, dit saint Jean ; malheur à la terre et à la mer, le démon est descendu vers nous, armé de toute sa fureur. Le monde, de son côté, travaille à nous détacher de Jésus-Christ par ses séductions, par ses exemples, ses promesses, ses scandales ; il est occupé à nous perdre : *Mundus totus in maligno positus est.* (*Joan.*, V, 19.) Enfin la concupiscence, cette loi de péché et de mort qui est dans nos membres, qui s'oppose à tout bien et nous entraîne sans cesse dans le mal. Pour vaincre de semblables ennemis, il faut beaucoup de fermeté, d'adresse, de vertu. Ceux qui jouissent des avantages de l'esprit et de l'intelligence, sont quelquefois ceux qui en sont plus dominés; mais quelque redoutables que soient ces ennemis, leur force disparaît dans la retraite : on perd le goût de la bagatelle, on se désabuse des folies du monde, on résiste au démon. Il en est de notre âme comme de notre corps et des choses matérielles : un corps sans nourriture devient faible, un malade sans secours perd la vie, une maison sans réparation tombe en ruine, une vigne, un champ sans culture tombent en friche et portent des ronces. Notre âme, lorsqu'elle n'est pas cultivée, tombe en défaillance ; elle perd sa force, sa beauté, ses bonnes habitudes, et en contracte de mauvaises ; elle devient enfin toute défigurée et horrible aux yeux de Dieu ; le fervent devient tiède, le tiède pécheur, bientôt dans l'habitude, et de là dans l'aveuglement, dans l'endurcissement, dans l'impiété. Combien d'exemples n'en voyons-nous pas tous les jours parmi ceux qui négligent les retraites ! On peut s'instruire, je l'avoue, hors d'une mission ; néanmoins, en la faisant, on l'est bien différemment. Comparons la religion à un grand tableau d'une beauté merveilleuse : si on est dans l'ignorance, cette ignorance est comme un rideau qui le couvre. Les instructions particulières que l'on entend de temps en temps, sont, pour ainsi parler, un échantillon de ce tableau. Mais parce que ces instructions séparées n'ont point de liaison entre elles, on ne voit qu'une partie du tableau, au lieu que dans une retraite tout le rideau est tiré, et le tableau paraît en entier avec toutes ses beautés et les belles nuances qui lient toutes ses couleurs. Il n'y a donc plus à délibérer : tant d'avantages attachés à la retraite ne laissent plus lieu de douter de son utilité, de sa nécessité. Que dit-on à la mort? Quelles peines, quelles alarmes sur son salut, lorsqu'on a abusé des grâces, et lorsqu'on n'a pas pris quelque temps pour s'occuper de cette grande affaire ! Ah ! si je revenais en santé, si je pouvais rentrer en moi-même, si je pouvais me recueillir pendant quelques jours, si je pouvais faire une retraite, assister à une mission ! C'est ce que nous entendons tous les jours : preuve que ce moyen est donc bien nécessaire. Que disent les réprouvés eux-mêmes ? Entrons dans leurs abîmes, écoutons leurs cris : Ah ! nous nous sommes donc bien trompés ; nous avons négligé le plus sûr moyen de nous sauver ; nous n'avons pas compris le chemin de la vérité ; la lumière de la justice n'a pas lui pour nous, et le soleil de l'intelligence ne s'est pas levé pour nous : que nous sommes justement punis d'être restés dans l'iniquité et d'avoir ignoré la voie du Seigneur ! Prévenons ces regrets inutiles, et profitons de la lumière qui vient s'offrir à nous ; tout nous crie qu'il est important d'éviter l'enfer et de nous procurer le ciel, et que le moyen le plus sûr, le plus efficace, le plus avantageux, est d'écouter la parole de Dieu, de nous retirer dans la retraite, de faire entrer notre âme en retraite, de remplir les exercices de la retraite, et tels sont, vous le savez, les fruits attachés à une mission ; mais que faut-il pour profiter de ces avantages ? je vais vous l'indiquer en peu de mots.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Le peuple juif, de retour de Babylone, alla à Jérusalem solenniser la fête des Tabernacles, qui durait huit jours. Le premier jour étant venu, ils s'assemblèrent tous dans un lieu spacieux, et prièrent le saint docteur Esdras de leur lire le livre de la loi. Avant de l'entendre, le peuple se prosterna pour adorer Dieu, ensuite Esdras commença la lecture, que tous écoutèrent avec respect, joie et silence. Bientôt leur cœur fut attendri par cette sainte parole, les sanglots retentirent de toutes parts, et on voyait couler des larmes de tous les yeux, en abondance. Ces exercices durèrent d'abord huit jours sans interruption ; mais s'étant assemblés de nouveau quelque temps après, dans le jeûne, vêtus de sacs et couverts de cendre, ils confessèrent hautement et avec douleur qu'ils étaient pécheurs, et avant de se séparer ils renouvelèrent leurs vœux et leurs promesses au Seigneur. Tout est beau, tout est touchant, tout est admirable dans la conduite de ce peuple humilié et pénitent. Mais

j'y trouve deux choses qui me frappent plus que tout le reste, et que je crois devoir vous proposer pour faire la mission avec fruit : 1° La bonne intention avec laquelle ils s'assemblent à Jérusalem ; 2° la bonne conduite qu'ils y observent. D'abord ils y vont avec empressement, dans la conviction du besoin de leur âme ; ils quittent tout, ils se séparent de tout le reste : jamais intention ne fut plus pure, ni volonté plus sincère ; ils n'ont en vue que Dieu seul. Aussi avec quelle édification ne s'y comportent-ils pas ? Ils écoutent le prêtre du Seigneur comme un ange du ciel ; ils ne perdent pas un mot de tout ce qu'ils entendent, et leur cœur est pénétré d'amour, de reconnaissance. Voyez leur constance : ils écoutent cette divine parole tous les jours, depuis le matin jusqu'au soir, dans le plus grand silence, sans se rebuter de la longueur des exercices ; ils remplissent les intervalles d'une instruction à une autre par le saint repos de la prière, de l'oraison. Ah ! chrétiens, si vous les imitiez dans ces seuls points, je réponds d'avance de votre conversion : ces moyens sont infaillibles, et les seuls qui puissent faire réussir ce saint projet. Il faut donc les pratiquer ; une première disposition sera donc de vous bien pénétrer, de vous bien convaincre du besoin que vous avez de la mission. Vous ne savez pas, dit saint Jean, combien vous êtes pauvre et misérable devant Dieu, nu et aveugle : *Nescis quia tu es miser et miserabilis, pauper, cæcus et nudus.* (*Apoc.*, III, 17.) Le peuple juif le sentait, puisqu'il pria Esdras de lui faire entendre la voix de Dieu. Dieu promet la paix aux hommes de bonne volonté, et tels étaient les Israélites au retour de la captivité. *Tout le peuple s'assembla*, dit le texte sacré, *comme s'ils n'avaient été qu'un seul homme.* (II *Esdr.*, VIII, 1.) Que le désir de leur retour à Dieu était ardent ! Ils fondaient en larmes en entendant la parole sainte, et ils se faisaient un devoir d'oublier toutes leurs affaires pour ne penser qu'à celle du salut. Ah ! on ne plaint pas huit jours de repos pour réparer la santé du corps ; que ne demande pas la santé de notre âme ! Mais une nouvelle disposition pour profiter de la mission : un souverain respect pour la parole divine. Vous la recevrez, dit saint Paul (*I Thess.*, II, 13), non comme la parole des hommes, mais comme étant, ce qu'elle est véritablement, la parole de Dieu, car nous sommes les envoyés de Jésus-Christ, et c'est Dieu qui vous parle par notre bouche. Une grande attention : il est dit que tout le peuple avait les les oreilles attentives à la lecture de ce livre. Priez : ce peuple lisait quatre fois par jour, mais quatre fois aussi il confessait et adorait le Seigneur : *Quater confitebantur et adorabant Dominum Deum suum.* (II *Esdr.*, IX, 3.) Faire la mission tout entière : le peuple juif lisait chaque jour, depuis le premier jusqu'au dernier. Il ne faut pas interrompre la mission : tel profite peu d'une moitié, qui se serait entièrement converti s'il l'avait faite tout entière. Enfin, un grand recueillement : il faut ici une conduite non ordinaire, puisque la mission est un exercice non ordinaire ; le silence doit en faire le fondement : aussi dans la retraite des Juifs, les lévites commandaient le silence et répétaient sans cesse : *Demeurez en silence et ne vous affligez pas, car ces jours sont saints.* (II *Esdr.*, VIII, 11.) Que nous apprennent ces saints livres ? Que le Seigneur ne se trouve pas dans le tumulte (III *Reg.*, XIX, 11), mais dans la paix et le recueillement ; que le silence, soutenu par la confiance, fait toute notre force ; que celui qui entre en retraite doit être tranquille et solitaire, parce qu'il a à traiter des choses qui sont au-dessus de la terre et des sens. Ces précautions paraissent de peu d'importance aux personnes qui ne comprennent pas les choses spirituelles. C'est cependant, selon l'avis des sages, l'article le plus essentiel : pour le concevoir, nous n'avons qu'à en raisonner comme du précepte fait à Adam dans le paradis terrestre, de ne pas toucher au fruit d'un certain arbre : cette défense en elle-même était peu de chose ; nous pouvons cependant, par l'état funeste dans lequel nous a plongés le péché du premier homme, juger combien était criminelle aux yeux de Dieu la transgression de ce précepte. (*Gen.*, II, 17 ; III, 11 et seq.) En voici un autre exemple : Naaman va trouver Elisée pour être guéri de la lèpre, le prophète lui fait dire d'aller se laver sept fois dans le Jourdain. Que fait Naaman ? il se trouve choqué, il murmure contre le prophète, en disant que les fleuves de son pays valent bien les eaux du Jourdain. Mais si le prophète vous avait dit, lui représentèrent ses officiers, de faire quelque chose dont l'exécution eût été difficile, vous l'auriez sans doute accompli avec exactitude, à plus forte raison devriez-vous suivre son conseil, puisque la chose est si facile. Il le fit, et fut guéri. (IV *Reg.*, V, 10-14.) Je vous en dis autant du silence : la chose vous paraît petite et de peu d'importance. Ah ! vous seriez donc bien plus blâmables d'y manquer que si l'on vous demandait des choses difficiles.

Aux prêtres.

Venez donc à la mission, prêtres du Seigneur, respectables ministres du Dieu vivant : la retraite vous est si utile et si nécessaire qu'un saint et illustre personnage des derniers temps n'hésite pas de dire que demander si un prêtre doit aimer et chercher la retraite, c'est demander si un prêtre doit être prêtre, et si ayant le caractère du sacerdoce, il doit en avoir l'esprit : et pourquoi le Dieu d'Israël nous a-t-il séparés et distingués de tout le peuple ? Pourquoi nous a-t-il obligés à le servir assidûment dans le culte de son tabernacle ? Pourquoi veut-il que nous gémissions continuellement entre le vestibule et l'autel ? N'est-ce pas pour nous faire comprendre que la vie d'un prêtre doit être une retraite presque continuelle. Ah ! si nous avons besoin de l'esprit de Dieu pour nous sanctifier et sanctifier les autres, sur qui pensez-vous que l'esprit de Dieu se repose, si ce n'est sur celui qui fuit l'éclat, qui aime la vie cachée et qui se plaît dans le recueillement et le silence ?

Aux lévites.

Venez-y, jeunes lévites, qui vous disposez à être honorés du sacerdoce; venez-y pour examiner ce que Dieu demande de vous, et le prier de vous le faire connaître. Le sacerdoce auquel vous prétendez est un honneur qui ne peut se mériter; c'est une dignité qui surpasse la capacité des hommes et des anges; c'est un emploi qui a fait trembler les plus grands saints', dont les dangers sont terribles, dont les devoirs sont difficiles à remplir; c'est un état, enfin, si grand, si sublime, que vous ne devez y entrer qu'après y avoir longtemps pensé dans la retraite, où vous puissiez avoir, comme Aaron et ses enfants, un Moïse, ou comme Saul, un Ananie qui connaisse bien la voie de Dieu, qui vous apprenne à la discerner, qui vous encourage à la suivre.

Aux grands, aux riches.

Venez-y, riches, grands du monde, non-seulement pour l'édification que vous devez aux faibles, aux petits, mais encore pour vos propres besoins. Je n'ai jamais ouï dire qu'aucun mondain se soit sanctifié au milieu des cercles, dans la bonne chère, dans le luxe, dans les grandes assemblées: non, ce n'est pas là que le Seigneur a coutume de répandre ses grâces; sortez, sortez du tumulte, et venez chercher Dieu dans la solitude; c'est là qu'il vous découvrira tout le le danger de cette vie molle, inutile et tumultueuse que vous menez depuis si longtemps; qu'il vous fera entendre ces terribles malédictions qu'il a lancées contre une vie si infructueuse pour le salut; que vous apprendrez, enfin, à ne mettre ni votre gloire, ni votre confiance dans vos richesses et dans votre grandeur, puisque, en effet, être grand et riche, c'est n'être exposé qu'à faire de plus grandes fautes; c'est n'être chargé que de plus grandes obligations, c'est n'avoir à redouter qu'un jugement plus sévère, des châtiments plus rigoureux.

Aux hommes en place.

Venez-y, hommes en place, soit que vous gouverniez le peuple, soit que Dieu vous ait établis pour le juger, et ne pensez pas que le temps consacré aux exercices de la mission soit un temps perdu pour le public; y travaillant pour vous, vous travaillerez pour les autres. Moïse, dit saint Ambroise, se rendit mille fois plus utile au peuple de Dieu par sa retraite de quarante jours que par tous les travaux de son ministère. C'est là que ce saint législateur apprit à conduire avec l'équité, la douceur, la sagesse la plus consommée, plus de six cent mille hommes, et qu'il les gouverna aussi facilement, dit l'Ecriture, qu'un berger conduit un petit troupeau; c'est là que vous apprendrez de plus en plus vous-mêmes à vous acquitter dignement de vos difficiles et importants emplois.

Aux femmes.

Venez-y, femmes du monde, c'est par une retraite de plusieurs jours que l'illustre Sara, fille de Raguel, se vit enfin délivrée du démon qui la tourmentait; c'est par une retraite extraordinaire que Judith mérita la gloire d'avoir vaincu elle seule et terrassé le cruel Holopherne; c'est par la retraite que Esther se prépara à obtenir et obtint la grâce de sa nation, que le fer allait moissonner tout entière. C'est enfin par la retraite que Madeleine assura son salut et sa pénitence, et c'est aussi par elle que vous vous délivrerez de vos passions, que vous apprendrez à mépriser le monde et tous ses vains appas; que vous vous disposerez à obtenir grâce devant votre Sauveur, le véritable époux de vos âmes, que vous vous assurerez à vous-mêmes votre salut et votre éternité.

Aux vierges.

Venez-y, vierges chrétiennes, troupeau chéri du Seigneur; venez, vous dit Jésus-Christ votre époux, venez du Liban, venez me chercher dans mon temple: en vain me chercheriez-vous ailleurs, comme l'épouse des cantiques, dans les places, dans les maisons, dans le tumulte des œuvres extérieures et agitées du monde; non, vous ne me trouverez, comme elle, que dans la retraite. Venez-y reconnaître ma grandeur et votre néant, mes bontés et vos ingratitudes, la dissipation où vous vivez quelquefois au milieu du monde et la grâce que je vous fais de vouloir bien vous appeler aujourd'hui à une vie plus retirée et plus recueillie; venez-y pleurer vos infidélités, apprendre à régler votre intérieur, à être douces et humbles de cœur, à m'aimer, me servir en esprit et en vérité; venez, et je vous couronnerai.

Aux marchands.

Venez-y, hommes d'affaires, marchands industrieux et continuellement occupés: ah! n'est-il pas temps, enfin, de chercher avant toutes choses le royaume des cieux et sa justice? Vous allez, vous venez, vous courez, vous vous donnez mille mouvements et mille soins pour des biens terrestres et périssables; ah! venez, venez prendre un peu de repos avec Jésus-Christ dans la retraite: il vous fera comprendre que toutes ces affaires temporelles et tous ces soins de la terre, s'ils ne sont modérés et sanctifiés par la religion, ne sont propres qu'à étouffer la grâce dans vos cœurs et qu'à vous la faire perdre; il vous fera comprendre combien jusqu'ici vous avez été peu raisonnables de borner vos espérances et vos désirs à des biens créés qui ne sont que misère, vanité et mensonge; il vous fera comprendre cette importante maxime de l'Evangile que vous ne sauriez trop méditer: qu'il ne vous servira de rien d'avoir gagné tout l'univers si vous venez à perdre votre âme.

Aux ouvriers et gens de service.

Venez-y, respectables laboureurs, chers artisans, et vous aussi, pauvres domestiques: hélas! vous avez assez travaillé pour les affaires des autres; il est bien juste, sans manquer toutefois à votre service, il est

bien juste que vous preniez quelques moments du jour, et même quelques jours dans l'année, pour penser à votre propre affaire, à l'affaire de votre salut et de l'éternité. Ah! les soins de la terre vous absorbent, vous occupent entièrement; la terre a tout votre cœur, toutes vos pensées; elle emporte tous vos désirs, vous ne pensez presque pas plus à Dieu que s'il n'y en avait point pour vous. L'ignorance de nos saints mystères et de vos devoirs, l'éloignement de la prière, l'insensibilité pour les choses de Dieu, souvent l'irréligion, la débauche, le libertinage; voilà votre vie. Ah! venez donc à la mission, et faites-y pour Dieu et votre salut ce que vous faites tous les jours pour le monde et pour vos maîtres: ouvrez enfin les yeux, marchez par le chemin que la bonté de Dieu vous trace et venez au bonheur qu'il vous montre. C'est dans le silence de la réflexion que vous apprendrez que le Seigneur est votre premier maître, votre souverain maître, celui qui mérite tous vos soins et vos premiers services; que vous avez une âme à sauver, et que tous les plus puissants maîtres de la terre ne la sauveront pas d'entre les mains d'un Dieu vengeur, si vous venez à la perdre; que ce n'est qu'après Dieu, après votre salut, que vous devez servir avec amour et respect ceux que le Seigneur a établis sur vous. C'est là, enfin, que Dieu, qui se plaît à révéler aux simples et aux petits ce qu'il cache souvent aux savants et aux sages du siècle, éclairera vos esprits des plus vives lumières; que celui qui communique sa grâce aux humbles, tandis qu'il résiste aux superbes, touchera votre cœur, le convertira et l'élèvera à la plus haute sainteté.

Aux infirmes et vieillards.

Venez-y vous-mêmes, infirmes et vieillards qui portez tous les jours votre croix et la ressemblance avec Jésus-Christ crucifié! Venez apprendre à sanctifier vos souffrances et à les rendre méritoires pour le ciel: vos infirmités, la caducité de votre âge, vous avertissent à chaque moment que votre fin approche, et que votre vie sera bientôt à son terme. Venez donc apprendre à mourir aujourd'hui, afin de ne pas être surpris par le Fils de l'homme au moment que vous y penserez le moins, et de vous trouver toujours prêts à paraître en sa présence.

Enfin, qui que vous soyez, venez à la mission, venez-y tous; vous y trouverez, les uns et les autres, la véritable voie qui conduit au ciel. Quittez l'Egypte, cher peuple, peuple chéri de Dieu, et la terre promise vous est assurée. Quittez le monde pour un temps, et le ciel est à vous; entrez dans ce nouveau cénacle, et le père des miséricordes, le Dieu de toute consolation, vous y comblera de ses dons, de ses faveurs, de ses grâces, qui seront la source d'un vrai bonheur sur la terre et d'une éternelle félicité. Ainsi soit-il.

Quelques avis pour l'extérieur.

1° Il faut être réglé du côté du lever et du coucher, afin d'avoir donné assez de repos à son corps pour n'être pas tenté de dormir pendant les exercices: il ne faut donc ni se lever trop tôt ni se coucher trop tard.

2° Il ne faut point se refuser la nourriture convenable, afin que le besoin du corps ne nuise pas à l'attention de l'esprit.

3° Il ne faut point, en chemin ou ailleurs, se livrer à la dissipation, mais prier seul en marchant, et ne parler que pour la nécessité.

4° Les malades et les enfants ne doivent point embrasser un semblable exercice.

5° Dans l'intervalle des lectures, prédications, il faut prier, méditer ou examiner sa conscience; mais il faut être tout entier à chaque exercice, sans s'occuper d'une chose pour une autre, comme par exemple penser à son examen pendant la lecture, le sermon.

6° Il faut garder l'extérieur le plus modeste, et pour ainsi dire ne rien voir ni rien entendre que Dieu et sa conscience.

DISCOURS II.

SUR L'IMPORTANCE ET L'UTILITÉ D'UNE RETRAITE.

Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. (*Matth.*, XI, 28.)

Venez à moi, vous tous qui êtes chargés et fatigués du poids de vos péchés, et je vous soulagerai.

Telles sont, chrétiens, les aimables paroles qu'adressait autrefois Notre-Seigneur Jésus-Christ au peuple juif, et qui sont aujourd'hui dans ma bouche en faveur de tous ceux qui sont ici rassemblés. Venez tous, qui que vous soyez, venez tous à moi, et en quelque état que vous vous trouviez, je vous soulagerai. Etes-vous abattus, languissants? êtes-vous faibles, dans la tiédeur, dans l'ignorance? je vous donnerai du zèle, de la force, de la ferveur, des lumières; êtes-vous chargés de crimes, d'iniquités? venez, et vous trouverez un père plein de miséricorde qui vous tend les bras pour vous retirer du précipice où vous êtes plongés; dans quelque état enfin que soit votre conscience agitée par ses remords, venez, et vous trouverez le repos de vos cœurs. O mes frères! quelle joie, quelle consolation pour nous d'entendre sortir de la bouche du Dieu du ciel et de la terre un langage si tendre! Pourriez-vous être insensibles à un tel excès de bonté? Serait-il possible qu'après avoir vécu longtemps peut-être dans l'indifférence pour votre salut, ou même dans des habitudes criminelles, vous voulussiez encore rester dans l'éloignement de ce bon père en persévérant dans le péché? Non, non, ce n'est pas ainsi qu'il faut agir. Puisque le Seigneur vous appelle, il faut sortir de cet assoupissement et ouvrir l'oreille à la voix de celui qui vous invite avec tant de bonté. Ah! si vous saviez combien il est doux d'avoir affaire à un si bon maître; ah! si vous connaissiez le don de Dieu, quel empressement n'auriez-vous pas de participer aux avantages qu'il vous promet à cette heure! Il ne s'agit pas ici de quelques biens temporels, il s'agit d'un bien au-

dessus de tous les biens : Jésus-Christ veut distribuer à ses créatures ses richesses immenses avec une sainte profusion. Dans le désert, il multiplia cinq pains pour nourrir cinq mille hommes; mais ici il vient se multiplier lui-même pour se donner à tous. Venez donc, encore une fois, avec empressement profiter des faveurs de son infinie libéralité; ouvrez-lui l'entrée de vos cœurs; donnez-les-lui, ces cœurs. Il en connaît les faiblesses, il en guérira les infirmités, il y répandra ses grâces, il se préparera lui-même une demeure digne de lui. Il ne demande de votre part que la volonté de venir à lui : *Venite ad me.* Ah! au nom de Jésus-Christ, n'abusez pas d'un tel bien. Combien d'âmes en enfer qui n'y seraient jamais tombées si elles avaient été comme vous invitées à sortir de l'esclavage du démon pour obéir à la grâce de Dieu, et combien n'y tomberaient pas si le Seigneur les visitait comme vous dans sa miséricorde! Encore une fois, n'en abusez pas, de peur qu'un si grand malheur ne vous arrive; ne craignez pas de quitter un moment votre travail et vos affaires pour venir à cette retraite. Peut-être ne trouverez-vous plus un temps si favorable : c'est un des plus grands moyens de salut que la divine providence ait ménagé aux pécheurs pour se convertir et aux justes pour se conserver dans la grâce. J'ose encore dire que c'est le plus infaillible, puisque, à moins d'être endurci comme un Pharaon, il est impossible d'y assister sans en devenir meilleur. Il est donc de la dernière importance de faire une retraite quand Dieu vous l'envoie; c'est ce que nous allons méditer dans cet entretien. Plus la grâce est importante, plus l'abus serait criminel; plus le bienfait est signalé, plus l'ingratitude serait coupable et la punition terrible. En effet, telle est la nature des faveurs et des grâces que Dieu nous accorde dans l'ordre de sa providence, qu'il faut nécessairement qu'elles nous rendent ou meilleurs ou plus méchants. Le saint vieillard Siméon voyant l'Enfant Jésus lorsqu'on le porta au temple, le prit entre ses bras, et se tournant vers la sainte Vierge sa mère, lui dit prophétiquement que cet enfant serait une source de salut pour plusieurs, et l'occasion de la perte de beaucoup d'autres en Israël. (*Luc.* II, 34.) Le Sauveur était-il donc venu en ce monde pour perdre qui que ce soit? Non, sans doute. Mais il voulait nous apprendre combien seraient coupables ceux qui ne profiteraient pas de la rédemption, et quel compte ils auraient à rendre d'un bien d'une si grande valeur. J'en dis autant de la retraite. Il est dangereux de ne pas la faire quand Dieu nous en offre le moyen, parce qu'il est impossible de se sanctifier sans elle, et qu'avec elle on se sanctifiera infailliblement.

PREMIER POINT.

Sans la retraite il est presque impossible de se sanctifier : nous sommes tous pécheurs, vous le savez, nous apportons en naissant le péché d'origine qui nous laisse un malheureux penchant pour le mal : ce penchant ne nous entraîne que trop souvent dans bien des fautes propres et personnelles qui nous rendent ennemis de Dieu, qui demande nécessairement de nous une satisfaction. Il a toujours puni le péché sévèrement : témoin le déluge; l'embrasement de ces villes criminelles dont parle l'Écriture; témoin l'enfer que le péché a creusé sous nos pas. Sa fureur est donc bien allumée contre nous : que n'avons-nous pas à craindre de sa justice! Mais quelque enflammée que soit sa colère, une bonne retraite peut l'apaiser; à mesure que l'homme se reconnaît coupable, qu'il gémit à la vue de ses crimes, qu'il implore comme Ninive sa clémence, ce bon père désarmé suspend les effets de son courroux, et dispose lui-même l'âme vraiment pénitente à rentrer en grâce avec lui. Combien de pécheurs convaincus de l'utilité de ce moyen l'ont embrassé, et ont obtenu une grâce entière devant Dieu. Les déserts, les maisons de retraite en font foi. La retraite a été pour eux un asile sûr contre la justice irritée : elle seule a pu briser leur cœur, leur ouvrir les yeux, dissiper leurs ténèbres, attirer du ciel ces regards miséricordieux qui opèrent le salut; les pécheurs y trouvent leur conversion. Les tièdes, les âmes languissantes y ont été animées, encouragées parce que la parole de Dieu les a pénétrés comme une épée à deux tranchants; les faibles y ont été fortifiés, parce que cette divine nourriture opère dans l'âme comme les bons aliments opèrent dans le corps; parce qu'enfin les justes eux-mêmes y reçoivent un accroissement de vertus et qu'elle est une source de lumières et de perfection. De là il est aisé de conclure de combien de grâces sont privés ceux qui négligent un moyen si salutaire, et combien ils méritent d'être punis par où ils ont péché : car, dit le Seigneur, les jours viennent, et arrive le temps où je répandrai la famine sur la terre, non pas la famine de pain ni la disette de l'eau, mais la disette de la parole de Dieu. Cette punition n'a été que trop sensible dans les jours de trouble et de calamités dont nous avons été témoins pendant bien des années de notre révolution : et pourquoi, croyez-vous, Dieu avait-il permis que nous fussions privés pendant si longtemps d'entendre cette divine parole, sinon pour nous punir de l'abus que nous avions fait et de la négligence que nous avions montrée pour l'écouter et la pratiquer, lorsqu'elle nous avait été annoncée et, pour ainsi dire, prodiguée. Mais pour nous borner dans ce moment à ceux qui ne daignent pas profiter d'une retraite, Dieu permettra en punition qu'ils vivent dans l'ignorance, et par conséquent dans le crime; ils marcheront dans les ténèbres, dit le prophète : *Ambulabunt ut cæci quia Domino peccaverunt.* (*Soph.*, I, 17.) Et c'est le châtiment de leur indifférence pour cette grâce si précieuse. Les uns seront privés d'un bon pasteur, dit Origène, ils n'entendront qu'une parole stérile, ils seront livrés à un sens réprouvé. Les autres

ne pourront dans la suite profiter d'une pareille occasion de salut, soit à cause de leurs affaires, soit à cause de leurs infirmités, soit pour tout autre contre-temps qui leur arrivera; en sorte, dit l'Evangile (*Matth.*, XXI, 31), que les femmes de mauvaise vie et les personnes de scandale leur seront préférées, et prendront leur place dans le royaume des cieux. *Le royaume du ciel*, ajoute-t-il, *vous sera enlevé et sera donné à ceux qui en porteront les fruits.* (*Ibid.*, 43). Un homme plante une vigne, dit Jésus-Christ, il l'environne d'une haie pour la défendre, il y fait un pressoir, y bâtit une tour, ensuite il la confie à des vignerons, et se retire : le temps des fruits étant venu, il envoie ses officiers pour recueillir ce qui lui est dû; mais les vignerons meurtrissent l'un, blessent l'autre, et lapident le dernier. Le maître envoie un plus grand nombre d'officiers, mais les vignerons les traitent de même; enfin il envoie son fils, pensant en lui-même que peut-être ils le craindront davantage; mais en le voyant, ils dirent entre eux: Voici l'héritier, tuons-le, parce que nous hériterons de son bien; ils l'exécutèrent en effet. Que pensez-vous que fera le maître de la vigne à ses coupables vignerons? leur demanda Jésus-Christ. Tous lui répondirent : Il exterminera ces méchants, et il louera sa vigne à d'autres vignerons qui lui en rendront les fruits en son temps. (*Luc.*, XX, 9-16.) Le sens de cette parabole se présente de lui-même : ce maître n'est autre que Dieu, les Juifs sont les vignerons, les prophètes que le Seigneur a envoyés en différents temps, sont les serviteurs au souverain qui ont été rejetés, maltraités; le fils qui a été envoyé en dernier lieu, c'est Jésus-Christ qui a été mis à mort par son peuple, et telle a été la cause des malheurs qui sont tombés sur Israël, et de sa funeste réprobation. Eh! mes frères, c'est là ce qui se passe dans une retraite. Dieu envoie ses ministres vers son peuple pour leur faire porter des fruits de salut : ceux qui ne veulent pas en profiter rejettent les envoyés de Dieu, et en punition ils sont rejetés eux-mêmes et livrés à leur sens réprouvé; et les pécheurs qui paraissent absolument éloignés de Dieu, sont mis à leur place. La même vérité est confirmée dans Isaïe, sous le même symbole d'une vigne que Dieu cultive avec soin, dans l'espérance qu'elle portera de bons fruits, et qui ne porte que des fruits sauvages. *Soyez les juges, habitants de Jérusalem et de Juda*, dit le Seigneur, *qu'ai-je pu faire à ma vigne que je n'aie fait? mais parce qu'elle a été stérile et qu'elle n'a porté aucun fruit, voici quel est mon dessein : J'ôterai les haies qui la défendent, et elle sera au pillage, on la foulera aux pieds; je la réduirai en un désert, elle ne sera plus taillée, elle ne sera plus cultivée, les ronces et les épines gagneront de toute part, et je défendrai aux nuées du ciel de répandre sur elle leur rosée.* (*Isa.*, V, 3-6.) L'application de ces paroles est facile à faire sur nous-mêmes; ceux qui ne répondent pas aux moyens que le Seigneur nous donne dans sa bonté pour arriver au salut, ne peuvent attendre que des punitions, qu'un entier abandon de sa part, que la réprobation. Que lisons-nous dans l'Evangile : Un roi invite aux noces de son fils les principaux de ses Etats : le jour des noces étant arrivé, le roi envoie ses officiers avertir ceux qui étaient invités de venir aux noces, en leur disant que tout est prêt; mais ils rejetèrent cette invitation, les uns pour aller à la campagne, les autres à leur négoce. Le roi irrité dit à ses serviteurs d'aller chercher dans les places publiques les pauvres, les boiteux, les aveugles pour être mis à la place des premiers. (*Luc.*, XIV, 16-21.) Cette parabole nous regarde encore : la retraite est cette noce où tous sont invités; ceux qui ne s'y rendent pas opposent souvent les mêmes prétextes que l'Evangile a condamnés : car pourquoi la pluplart refusent-ils de la faire? l'un est occupé à son négoce, un autre à une affaire; celui-ci prétexte le soin de sa famille; celui-là son travail, ses études, son avancement, son plaisir, ses promenades, prétextes trop semblables à ceux de l'Evangile. Si donc le roi proteste qu'aucun de ceux qu'il a invités ne sera admis à son festin, que tous sont indignes de sa faveur; combien les prétextes de ceux qui méprisent la grâce de la retraite seront-ils encore moins reçus! En effet, faire de vains raisonnements, s'appuyer sur de frivoles prétextes, c'est, sans contredit, s'abuser; disons tout en deux mots : n'est-il pas vrai que la retraite vous est nécessaire? Il faut donc la faire et renoncer à tous les prétextes. N'est-il pas vrai que le salut est votre essentielle et unique affaire? Il faut donc tout quitter, tout abandonner pour cette affaire. N'est-il pas vrai que sans ce moyen vous ne vous sanctifierez jamais? est-ce au milieu des affaires, des études, des sciences, de l'inutilité des conversations que vous pourrez efficacement invoquer le secours du ciel et méditer une si grande affaire? Ajoutons encore : Notre Seigneur nous menace de son abandon, si nous ne l'écoutons pas : *Je changerai*, dit-il, *le chandelier de sa place* (*Apoc.*, II, 5); cette menace fut vérifiée à l'égard des Juifs et même à l'égard des chrétiens : à l'égard des Juifs, puisqu'ils furent entièrement rejetés. Notre Seigneur travaille sans relâche à les rappeler à lui : *Jérusalem, Jérusalem, qui meurtrissez les prophètes et qui lapidez ceux qui vous sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler vos enfants, comme la mère rassemble ses petits sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu!* (*Matth.*, XXIII, 37.) En approchant de cette ville, il verse des larmes sur elle, en disant : *Ah! si vous connaissiez du moins en ce jour qui vous est encore donné, ce qui peut vous procurer la paix et le bonheur! mais tout cela est caché à vos yeux : mais ils viendront, ces jours malheureux où vos ennemis vous environneront de tranchées; ils vous enfermeront et vous serreront de toute part, ils vous détruiront vous et vos enfants qui sont dans votre enceinte, et ils ne laisseront*

pas pierre sur pierre, parce que vous n'avez pas connu le temps auquel le Seigneur vous a visitée (*Luc.*, XIX, 43, 44) : l'effet suivit de près la menace, car quarante ans après la mort de Jésus-Christ, Jérusalem fut assiégée ; cette ville infortunée fut affligée d'une telle famine qu'une mère en vint, malgré la voix de la nature et de la tendresse, jusqu'à égorger et manger son propre enfant. Le désordre, les cruautés, le désespoir et toutes les calamités accompagnèrent cette horrible disette ; plus de onze cent mille personnes périrent dans la destruction de cette ville coupable, et le souvenir de cet affreux désastre inspire encore aujourd'hui l'horreur et l'effroi. Ce n'est là, néanmoins, qu'un faible rayon des terribles châtiments dont seront accablés ceux qui n'écoutent pas la voix de leur Dieu.

La même menace de changer le chandelier de sa place ne s'est pas moins vérifiée à l'égard des chrétiens. Il n'y a qu'à considérer l'état de l'Eglise chez les différentes nations de l'univers : par exemple, la Palestine, l'Egypte, l'Afrique, l'Europe même, l'Angleterre, si près de nous ; que dis-je ? notre malheureuse patrie elle-même : toutes ces vastes régions ont été éclairées par les apôtres, et inondées du sang d'un grand nombre de martyrs ; la religion y a brillé dans tout son lustre, et y a dominé longtemps avec éclat. Mais qu'est-il arrivé ? les chrétiens ayant négligé d'écouter la parole de Dieu, ou n'ayant pour cette divine parole qu'une funeste indifférence, ont vu perdre dans leurs mains le dépôt de la vérité, et ont été enveloppés dans les ténèbres de l'ignorance, du schisme et de l'hérésie, ou, ce qui est encore plus funeste, de la plus absurde philosophie. La Palestine, qui était le centre de la piété et la conquête des apôtres, est devenue le séjour du brigandage, et la religion impie de Mahomet en a banni la catholicité. L'Egypte, l'Afrique qui ont été pendant longtemps l'asile de la science et de la vertu, sont aujourd'hui presque idolâtres, et il ne reste plus dans ces vastes contrées que quelques misérables chrétiens ignorants, les uns schismatiques, les autres apostats. Dans l'Europe même, le Seigneur a fait éclater sa colère sur ceux qui ont résisté à la voix de l'Eglise; presque tous les royaumes qui nous entourent, et une grande partie de ce qui forme le nord de l'Europe, ont perdu la vérité pour n'avoir pas su la conserver ; et le voile épais de l'erreur et de l'impiété ne couvre-t-il pas presque la France entière ! nous n'avons pas besoin de sortir des limites de notre capitale pour ressentir les ravages qu'y ont faits l'incrédulité et l'indifférence du siècle, et pour comprendre combien la vérité et la parole du Seigneur doivent nous paraître chères et précieuses, lorsque le Seigneur nous accorde la faveur de l'entendre. Dieu parle encore à nos oreilles, descend-elle jusque dans notre cœur ? vous me demanderez sans doute si, pour n'avoir pas fait une retraite, vous avez à craindre de tomber comme ces peuples aveugles, dans l'hérésie, le schisme ou l'incrédulité ? hélas ! pouvez-vous en douter ? combien parmi nous y sont tombés, et n'y sont tombés que parce que qu'ils n'ont pas été dociles à cette voix salutaire, et qu'ils ont négligé leur éducation religieuse ? Mais quand même vous ne seriez pas entraînés dans l'erreur et l'hérésie, il n'est toujours que trop certain que vous tomberez dans l'ignorance et l'insensibilité, et cela par un juste châtiment qui punit ordinairement par où on a péché. Oui, parce qu'on aura résisté à la grâce, Dieu nous abandonnera à l'aveuglement, et cet aveuglement nous conduira à l'erreur, ou ce qui est plus déplorable, à l'impénitence. Nous n'avons besoin que de jeter un regard autour de nous ; le très-grand nombre, surtout parmi le peuple des villes et des campagnes, ne sont-ils pas arrivés à un endurcissement incurable. J'ai donc eu raison d'avancer que, sans la retraite, il est presque impossible de se sanctifier ; au lieu qu'avec la retraite on se sanctifiera infailliblement.

SECONDE POINT.

La retraite est, pour ainsi dire, le tout de notre âme. Selon Origène, on y respire un air plus pur, on y voit disparaître les nuages qui nous cachaient les vérités spirituelles : elle nous mérite la familiarité de Dieu même. Selon saint Basile, c'est un paradis de délices où le vice trouve la mort, et où la vertu trouve la vie. Jésus-Christ nous en donne l'exemple, il se retire dans le désert ; il attire après lui la multitude dans la solitude, et lui donne plusieurs jours de retraite et d'instructions : il rappelle à la retraite ses disciples, et exige qu'après leurs courses apostoliques, ils donnent quelques moments au repos et au silence : il recommande, en montant au ciel, cet exercice à ses apôtres. Pourquoi tout cela? pour nous apprendre combien cette pratique est essentielle pour notre sanctification. En effet, où se sont sanctifiés tant de saints? un prophète Elie, un saint Jean-Baptiste, un saint Paul, ermite, un saint Antoine, une sainte Thérèse, et tant d'autres! Quoique leur vie ne fût qu'une suite continuelle de bonnes œuvres, ils ne crurent pas pouvoir se passer de ce secours : Je me suis un peu écarté dans la retraite, disait saint Grégoire, afin de me sonder, d'examiner mon âme. Semblables à ces nuées obscures qui nous dérobent les rayons du soleil, ou la vue de ce beau firmament, l'embarras des occupations extérieures forme, autour de notre cœur, comme un brouillard épais qui nous empêche de voir le fond de notre âme et d'en connaître les mouvements : il est donc nécessaire de se retirer des embarras et du tumulte des actions extérieures, pour s'exercer à l'œuvre du salut. J'en appelle, mes frères, à votre propre expérience; dans des jours de recueillement et de silence, quelle force n'avez vous pas sentie pour le bien! quelle ardeur pour la piété! quelle vive lumière a éclairé votre esprit! d'où vous est venue cette générosité dans les persécutions, cette résolution ferme, ce goût décidé pour la

vertu, cette horreur du crime, ce zèle pour votre salut, cette haine du monde, ce désir du ciel, cet amour pour Dieu? d'où vous est venu ce respect, cette vénération pour la religion sainte que vous professez, cette grande idée de Dieu et de ses perfections infinies! c'est l'instruction, la parole de Dieu qui, seule, a pu vous inspirer ces sentiments : elle seule a pu vous communiquer ces lumières. On peut être instruit sans la retraite, mais dans la retraite on l'est bien différemment. La lumière qui nous y éclaire en nous découvrant les beautés admirables de la religion nous découvre en même temps nos propres ténèbres : l'amour-propre qui nous cache nos défauts, cède à cette lumière divine : tel qui se croit fervent se convaincra de sa tiédeur; le tiède se trouvera pécheur; le pécheur se verra impie; enfin, la vérité se montrera dans tout son jour, et de même qu'un vase dans lequel ont été renfermés quelques parfums, conserve longtemps la bonne odeur qu'ils exhalent; de même l'âme, au sortir de la retraite, conserve longtemps sa vigueur, son parfum. O heureuse l'âme qui sait profiter d'un si puissant moyen, qui sait se mettre à l'abri des dangers du monde! Comprenez donc quel est votre bonheur de trouver établie en votre faveur une pratique si utile pour votre sanctification; votre salut en dépend : si vous la négligez, vous manquez la préparation la plus essentielle; si vous la mettez à profit, vous pouvez espérer que Dieu recevra votre bonne volonté et vous comblera de ses grâces et de ses bénédictions.

Mais voici le point le plus important, c'est qu'il ne suffit pas de faire une retraite, il faut la bien faire; et s'il est dangereux de ne la pas faire lorsque l'occasion se présente, ce serait également un grand malheur de la mal faire (1).

Car enfin, qu'est-ce qui vous convertira si la retraite ne vous convertit pas; si les plus grandes vérités de la religion nous trouvent insensibles, de quoi serons-nous touchés! si nous n'entendons pas la voix de Dieu dans la solitude, l'entendrons-nous dans le bruit et le tumulte du monde! si nos passions sont déjà assez fortes pour nous endurcir contre la voix de Dieu, le temps et l'habitude ne leur donneront-ils pas une nouvelle force : pourrons-nous, dans un an, ce que nous ne pouvons pas aujourd'hui; les verrons-nous, d'ailleurs, ces jours éloignés sur lesquels nous comptons? Nous voici rassemblés dans le saint temple, n'y en a-t-il pas parmi nous pour qui cette année est la dernière année de sa vie; cette retraite, la dernière retraite! mais encore, par quel secours nous convertirons-nous? Notre conversion, Seigneur, ne peut être l'ouvrage que de votre grâce : si je la refuse aujourd'hui, ne la refuserai-je pas encore dans un autre moment? Dieu ne se lassera-t-il pas? ne se rebutera-t-il pas? ne se retirera-t-il pas? et si vous vous éloignez de moi, ô mon Dieu, que deviendrai-je? vous me parlez, et c'est peut-être pour la dernière fois; ces lumières qui m'éclairent, ne sont-elles pas les dernières lueurs du flambeau de la grâce prête à s'éteindre? Dieu qui connaît le nombre de vos jours sait que votre course va finir; il voit vos crimes, il prévoit vos malheurs; sa tendresse s'est ranimée, il vous offre sa grâce pour vous retirer de l'abîme; si vous la rejetez, il n'y a peut-être plus de salut pour vous. Oui, je ne crains pas de l'affirmer, il y en a ici dont la retraite va décider de leur prédestination ou de leur réprobation. Ah! il est donc temps et plus que temps de quitter ce sommeil de trouble et d'ivresse dans lequel vos passions vous ont plongés! occupés du monde et de vous-mêmes, vous n'avez pensé qu'à satisfaire votre vanité, votre mollesse, votre sensualité, votre indolence, toutes vos passions; et que vous en reste-t-il? vos plaisirs sont passés; il ne vous reste que beaucoup de péchés à pleurer, une sévère pénitence à faire. O mon Dieu, voudrais-je mourir dans l'état où je suis, avec les passions qui règnent dans mon cœur, sans vertus, sans mérites, sans œuvres de salut? il y va de tout pour moi. Cette retraite sera donc ma grande, ma seule occupation; je quitte tout, je renonce à tout, je ne veux plus penser qu'à moi, qu'à Dieu seul : quelques jours pour se préparer à l'éternité, est-ce trop? est-ce même assez? puissent-ils me mériter un bonheur éternel! Ainsi soit-il.

DISCOURS III.

MANIÈRE DE BIEN FAIRE LA RETRAITE.

Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis. (II *Cor.*, VI, 2.)

Voici maintenant un temps favorable, voici des jours de salut.

Notre Dieu nous ayant tous créés pour le servir, pour le glorifier par nos œuvres, et mériter par là ses récompenses, tout le temps et tous les jours qu'il nous accorde et que nous avons à passer sur la terre doivent être pour nous un temps et des jours de salut. Cependant, parmi ces jours, il en est de plus convenables et de plus propres à cette grande affaire du salut, comme sont ceux que l'Eglise a consacrés spécialement à célébrer les grands mystères de notre sainte religion : tels sont surtout ces jours qui sont destinés à la solitude et à la retraite. Occupés alors et plus retirés qu'en tout autre temps, nous nous livrons à la méditation des vérités les plus importantes de la religion; dégagés de toute autre affaire, nous ne nous occupons plus que de la grande affaire, de l'affaire de notre sanctification. Une seule de ces retraites pourrait faire de nous des saints et des saintes; combien cependant qui en sortent comme ils y sont entrés, ou qui conservent bien peu des sentiments de ferveur et des projets de réforme et de perfection

(1) On pourrait ajouter ceci, si on disait de suite le discours suivant, autrement on finira celui-ci ainsi qu'il suit.

qu'ils y avaient conçus? pourquoi des exercices si avantageux, le sont-ils si peu pour un grand nombre de ceux qui font la retraite? c'est qu'on n'y apporte pas les dispositions nécessaires. En effet, il ne suffit pas de la faire, il faut la bien faire, et s'il est important d'en faire dans sa vie souvent, s'il est dangereux de ne pas la faire, lorsque l'occasion s'en présente, ce serait un grand malheur de la mal faire. C'est ce qui va faire le sujet de cet entretien (2).

S'il ne fallait que faire la retraite pour être converti, tous seraient dans la bonne voie : il ne faudrait pour cela qu'y assister et se procurer cet avantage, comme on s'empresse de procurer le baptême. Mais la chose est bien différente, quoiqu'il soit vrai qu'une retraite soit suffisante pour convertir un pécheur, le plus grand nombre n'en devient pas meilleur, parce qu'il la fait mal. C'est ici le champ de l'Evangile (*Matth.*, XIII, 3 seq.) où la semence tombe dans différentes terres : l'une est couverte de pierres; d'autres sont remplies de ronces et d'épines; l'autre, enfin, est la bonne terre; et comme les nourritures les plus saines peuvent se tourner en poison par notre mauvaise disposition, les grâces de Dieu peuvent être pour plusieurs une occasion de chute et de péché, par la mauvaise disposition et l'ingratitude de leur cœur. Ainsi, chrétiens, autre chose est d'écouter une retraite; autre chose est de la faire. Ceux qui se borneront à écouter ne seront pas pour cela justifiés, dit saint Paul; mais il n'y aura de justifiés que ceux qui la pratiqueront. (*Rom.*, II, 13.) Il est rapporté dans l'Evangile qu'une femme, charmée d'entendre Jésus-Christ, lui dit avec transport : *Bienheureux le sein qui vous a porté, et heureuses les mamelles qui vous ont allaité!* Jésus-Christ répondit : *Le bonheur ne consiste pas en cela, mais bien à écouter la parole de Dieu et surtout à en profiter.* (*Luc.*, XI, 27, 28.) L'Apôtre nous apprend les suites funestes de l'abus qu'on fait de cette sainte parole, lorsqu'il dit : *Une terre souvent abreuvée de la rosée du ciel et qui produit des fruits propres à ceux qui la cultivent reçoit la bénédiction de Dieu; mais quand elle ne produit que des ronces et des épines, elle est en aversion à son maître, elle est menacée de sa malédiction, et à la fin il y met le feu.* (*Hebr.*, VI, 7, 8.) C'est ce que Jésus-Christ nous enseigne lui-même d'une manière plus sensible encore : *Celui*, dit-il, *qui vient à moi, qui écoute ma parole et la pratique, est semblable à un homme qui bâtit sa maison sur des fondements solides et profonds; mais celui qui l'entend et ne la pratique pas est semblable à celui qui bâtit sur le sable, les flots viennent battre cette maison, ils la renversent, et sa chute est grande.* (*Luc.*, VI, 48, 49.) Pouvait-il parler plus clairement? Ceux donc qui ne bâtissent que sur le sable, dans la retraite, ne peuvent s'attendre qu'à des chutes déplorables. Nous avons la confiance qu'aucun de vous n'éprouvera ce triste sort réservé au pasteur paresseux; mais écoutez bien ce que je vais vous dire, afin que ce soit pour vous un motif d'éviter ce terrible malheur : quel serait-il, ce malheur? le voici : mal faire la retraite, ce serait se rendre plus coupable qu'on était auparavant; ce serait rendre la conversion plus difficile, ce serait s'attirer un jugement plus sévère, ce serait mériter les plus rigoureux châtiments.

Je dis, 1°, que ce serait se rendre plus coupable : pourquoi? parce qu'on a reçu plus de lumières. En effet, quoiqu'on ne profite pas de la parole de Dieu, on ne laisse pas d'être plus instruit; or, à proportion qu'on connaît davantage la vérité, on devient plus criminel. *Si je n'étais pas venu*, dit Jésus-Christ, *et si je n'avais pas parlé, ils n'auraient pas de péché; mais maintenant ils n'ont plus d'excuse dans leur péché.* (*Joan.*, XV, 22.) — *Le serviteur qui ne sait pas la volonté de son maître sera puni légèrement; mais celui qui l'a connue et qui ne s'est pas mis en état de la remplir, sera très-sévèrement puni :* pourquoi? *Parce que*, dit Jésus-Christ, *on demandera beaucoup à celui à qui on aura beaucoup donné, et on fera rendre un plus grand compte à celui à qui on aura confié plus de choses.* (*Luc.*, XII, 47, 48.) C'est donc abuser d'une faveur signalée que d'abuser de la parole de Dieu. Car, dit saint Augustin, la parole de Dieu n'est pas moindre que le corps de Jésus-Christ, et celui qui écoute négligemment la parole de Dieu est aussi coupable que celui qui, par mépris, aurait foulé aux pieds le corps de Jésus-Christ. Et de quel crime ne vous croiriez-vous pas coupables, si vous marchiez sur une hostie consacrée! l'abus de la parole de Dieu et de la retraite serait donc une ingratitude bien criminelle.

J'ai dit, 2°, que ce serait rendre votre conversion plus difficile; oui, plus difficile : d'abord du côté de Dieu, qui ne donnera plus ses grâces avec la même abondance, pour nous punir du peu de cas que nous en avons fait : Vous avez méprisé mes conseils, dit le Seigneur, vous avez négligé mes avertissements; eh bien! vous me chercherez dans la suite et vous ne me trouverez pas : vous n'avez pas voulu profiter de ces jours de salut et de retraite que je vous offrais, vous avez dédaigné les biens que je vous présentais, ma parole que je vous annonçais, cette parole seule pouvait vous tirer de l'ignorance; en punition vous resterez dans les ténèbres. Vous n'avez pas voulu suivre les conseils de ce ministre que Dieu vous avait envoyé, vous avez rejeté mes sollicitations; eh bien! vous n'en aurez que de mauvais; vous n'aurez que des mercenaires qui vous laisseront tomber dans le précipice. Telle est la triste situation d'une âme infidèle à la grâce; Dieu vient la vi-

(2) Ce second discours pourrait servir de seconde partie au premier en les réunissant et ôtant la fin de l'un et l'exorde de l'autre.

siter, et n'y trouvant point de fruits, ou n'y trouvant que de mauvais fruits, indigné contre elle, il lui ôte ce moyen de salut, il la laisse en proie à toute la rage des démons, à toute la fureur des passions, il ne lui donne plus ces secours puissants, ces soins miséricordieux qui la soutenaient. Les mauvaises habitudes, les vices croissent de tous côtés; il lui donne encore des grâces, mais grâces avec lesquelles elle ne se sauvera pas. O mon Dieu, comment se sauverait une âme ainsi privée de votre secours? D'un autre côté, le démon les aveuglera, et Dieu le permettra; par justice, *ils marcheront en aveugles*, dit le prophète, *parce qu'ils ont péché.* (*Soph.*, I, 17.) Ecoutez la menace que Dieu en fait par Isaïe : *Aveuglez le cœur de ce peuple, bouchez ses oreilles de peur qu'il ne voie de ses yeux, que son cœur comprenne, qu'il ne se convertisse et que je ne le guérisse.* (*Isa.* VI, 10.) L'aveuglement des Juifs ne prit-il pas sa source dans le mépris pour la parole de Dieu, et ce même aveuglement n'est-il pas passé du peuple juif au peuple chrétien ; de là vient et viendra dans la suite cette fausse conscience qui s'est emparée du grand nombre; cette illusion a tranquillisé et tranquillise le pécheur au milieu de ses désordres : semblable à cette armée que le prophète Elisée conduisit au milieu de la ville de Samarie, leur ennemie, sans qu'ils se reconnussent qu'au moment où ils furent dans l'enceinte de la ville et à la discrétion des Samaritains, ils ne connaîtront de même leur état que lorsqu'ils seront au milieu des flammes la proie des démons ; leur cœur sera fermé et insensible aux vérités les plus frappantes, parce qu'ils se seront accoutumés à les entendre sans vouloir les pratiquer; il faudrait un miracle pour qu'ils en fussent touchés, et Dieu ne le fera pas, ce miracle, parce qu'ils s'en seront rendus indignes. Les moyens les plus capables de les convertir ne feront que les endurcir davantage; cette même parole qui touche et pénètre les cœurs bien disposés, ne fait que durcir les autres, comme le soleil qui amollit la cire qu'il fond par sa chaleur, par la même chaleur durcit la boue qu'il dessèche. Leur conversion devient donc presque impossible, et dans ce malheureux état, ils n'ont à attendre qu'un jugement sévère et des châtiments plus rigoureux.

Je dis, 3°, ce serait s'attirer un jugement plus sévère, car Dieu demandera compte à chacun de ce qu'il a reçu, et plus il aura reçu, plus le compte qu'il aura à rendre sera terrible. C'est encore ce dont le Sauveur nous menace dans cet endroit de l'Evangile où il prononce des anathèmes contre Corozaïm, Bethsaïde et Capharnaüm. *Alors*, dit l'Evangile, *il commença à faire des reproches aux villes dans lesquelles il avait fait plusieurs miracles, de ce qu'elles n'avaient pas fait pénitence : Malheur à toi, Corozaïm, malheur à toi Bethsaïde, parce que si les miracles qui ont été faits au milieu de vous, avaient été faits dans Tyr et Sidon il y a longtemps qu'elles auraient fait pénitence dans le sac et la cendre; c'est pourquoi je vous déclare qu'au jour du jugement Tyr et Sidon, toutes criminelles qu'elles sont, seront traitées moins rigoureusement que vous. Et toi, Capharnaüm, t'élèveras-tu toujours jusqu'au ciel par ton orgueil et ton mépris pour moi; non, tu seras précipitée jusqu'au fond des enfers*, parce que c'est Dieu même que tu as rejeté en rejetant ceux qu'il t'avait envoyés. (*Matth.*, XI, 20-23.) Si donc les Juifs seront traités plus rigoureusement que les païens, les chrétiens ne le seront-ils pas plus que les Juifs mêmes, parce que les grâces accordées aux chrétiens sont plus précieuses, et la lumière qui les éclaire bien plus étendue. Malheur donc à ces chrétiens lâches et insensibles, figurés par ce grand chemin sur lequel tombe la semence, qui la laissent enlever par le démon ou étouffer par les ronces et les épines des plaisirs et des embarras de la vie! Ah! si cette divine parole était annoncée à tant d'infidèles et d'idolâtres qui l'ignorent, elle amollirait leur cœur et porterait des fruits abondants de vertus. Malheur à tant de chrétiens inconstants en qui l'instruction ne peut prendre racine, parce que leur inconstance les ramène à leurs premières inclinations, et que le feu de leurs passions a bientôt desséché le germe de la semence. Ah! si une telle faveur était accordée à tant d'infidèles qui sont assis dans les ombres de la mort, elle jetterait de profondes racines et deviendrait un grand arbre qui porterait des fruits abondants! Malheur à ces chrétiens terrestres et mondains, qui, occupés de leurs plaisirs et des richesses périssables du monde, y absorbent tellement leur esprit et leur cœur qu'elle est bientôt étouffée et suffoquée! Ah! si Dieu faisait la même grâce à tant de pauvres gens répandus dans les campagnes et plongés dans l'ignorance, ils écouteraient la voix de Dieu, ils méditeraient sa loi, et bientôt ils en viendraient à la pratiquer; malheur encore une fois à cette terre ingrate qui ne produit que des ronces et des épines; elle est réprouvée et maudite, et bientôt elle sera la proie des flammes; car,

Je dis, 4°, qu'ils seront punis plus rigoureusement. Selon l'Ecriture sainte, la mesure de la punition sera proportionnée au délit. Les chrétiens qui n'auront pas profité des grâces qui leur sont offertes seront obligés de dire un jour, comme les impies de *la Sagesse* (V, 6), qu'ils se sont écartés du chemin qui leur était montré; que la lumière qu'on présentait à leurs yeux ne les a point éclairés; qu'ils ont été sans intelligence : les païens eux-mêmes les condamneront; suivant l'Evangile, ils seront vos juges. Alors accablés d'une confusion et d'une honte éternelle, tourmentés par les remords cuisants de la conscience, ils seront pour toujours jetés dans les ténèbres extérieures, livrés aux démons furieux qui déchargeront sur eux les railleries les plus piquantes et et exécuteront rigoureusement l'arrêt que la

colère du Seigneur aura prononcé, les enseveliront enfin pour toujours dans le lieu où il y aura des pleurs et des grincements de dents pour l'éternité. Mais, que dis-je? cette justice et ce jugement ne s'exercent-ils pas dès cette vie contre le pécheur négligent ou indifférent? il me semble entendre du fond de ce tabernacle la voix du Seigneur, qui, tout invisible qu'il est, entre en jugement avec vous : Rendez compte, vous dit-il, de l'usage que vous avez fait de la retraite que je vous envoie, des vérités que vous entendez, et encore plus de celles que vous ne voulez pas entendre ; de ces vérités si claires et si touchantes dont la lumière pénétrante était capable de percer les ténèbres de votre esprit, de ces raisons convaincantes qui vous forcent de condamner vous-mêmes votre conduite comme injuste et déraisonnable, de ces exemples qu'on vous met sous les yeux, qui sont pour vous le sujet d'une louable émulation ou d'une confusion salutaire ; de ces paroles de l'Ecriture que l'Esprit-Saint lui-même a dictées, des paroles enfin de Jésus-Christ votre Sauveur, qui sont vraiment les paroles de la vie éternelle. Mes frères, que répondrez-vous au Seigneur? car voici ce que dit votre Dieu : *Quiconque méprise et ne reçoit pas la parole que j'ai envoyée qu'il sache qu'il a un juge qui le jugera.* (*Joan.*, XII, 48.) Et quel est-il ce juge? Dieu, vengeur de sa doctrine et de ses vérités méprisées. Sa parole elle-même vous accusera; les instructions que vous avez entendues seront des témoins et des accusateurs devant le tribunal de Dieu; elles demeureront gravées dans l'histoire de votre vie pour être présentées quand Dieu révélera le secret des consciences, et serviront de matière à votre condamnation. Le prédicateur descendra de chaire, se retirera, vous oubliera dans sa retraite; mais le sermon vivra et restera jusqu'à la fin des siècles, ou pour votre gloire ou pour votre jugement. Direz-vous, pour vous tranquilliser : La retraite n'a pas laissé de faire du fruit; affluence à l'église, longues prières, réconciliations entre ennemis, confessions, communions, plusieurs ont sincèrement résolu de changer de vie; plusieurs! et que prétendent donc faire les autres? quoi! abuser des grâces que Dieu leur a faites; eh! tous n'ont-ils pas reçu ces grâces; la fidélité des uns justifiera-t-elle l'indolence des autres? Les grâces du ciel tomberont donc avec abondance sur ceux qui ont reçu dans le cours de la retraite les rosées de la doctrine pure et évangélique, et qui ont répondu aux invitations du ciel par une confession exacte et des résolutions sincères et solides; ils seront bénis dans leur corps, dans leur âme, à la vie, à la mort, dans le temps et l'éternité; et le pécheur obstiné, tout couvert de crimes et de péchés, restera dans la malédiction et sera jugé sans miséricorde. Pourquoi? Parce que la même pluie d'instruction qui a produit des fruits de salut dans les autres n'a produit en lui que des fruits amers et sauvages. De quoi pouvez-vous vous plaindre? vous dira le juste Juge. Celui-là avait vécu, comme vous, dans le libertinage quelques années, un sermon sur la mort lui a fait sentir la fragilité de sa vie et de ses plaisirs; celui-ci vivait dans l'intempérance et la bonne chère, un sermon sur le jugement a percé sa chair d'une crainte salutaire et lui en a fait éviter l'occasion : l'un, à la vue de l'enfer ouvert sous ses pieds, s'est hâté de sortir de ses habitudes criminelles et de purifier son âme des souillures de la jeunesse ; les autres ont confessé des péchés qu'un silence criminel avait tant de fois dérobés à la justice du sacrement. Vous avez assisté aux mêmes sermons, c'était la même parole que vous avez ouïe, et vous n'avez pas quitté votre crime, et vous n'avez pas renoncé à la débauche et vous n'avez pas avoué votre péché! Leur exemple ne vous laisse-t-il pas sans excuse? Me direz-vous que vous espérez en profiter dans la suite? mais savez-vous si vous trouverez les mêmes grâces quand vous aurez abusé de celles-ci? Comprenez une vérité et tremblez : Il y a dans la vie certain moment fatal et décisif sur lequel roule, pour ainsi dire, notre destinée et qui fixe notre éternité, ce qui doit nous rendre attentifs à ne manquer aucune des occasions que Dieu nous offre de nous convertir et de nous sanctifier. Pour arriver à notre fin, il y a des moyens établis de Dieu que sa bonté et sa sagesse ont disposés pour notre bonheur, et c'est à nous à nous en servir. Les uns, intérieurs, se passent entre Dieu et nous, dans le secret de notre âme; ce sont, pour ainsi dire, des providences muettes, des inspirations sensibles, des réflexions qui nous déterminent, des remords qui nous font sentir les pointes de nos péchés, des ennuis et certaines fatigues qui nous suivent jusque dans nos plaisirs. Mais aussi il y a des providences extérieures qui opèrent pour notre conversion. Les conseils des gens de bien, les exhortations des prédicateurs, les sages remontrances des confesseurs, surtout une suite d'instructions par les ministres évangéliques, une mission, une retraite; le bon ou mauvais usage que nous faisons de ces faveurs de la Providence, tout cela nous rend heureux ou malheureux pour toujours. Disons-le clairement : Dieu attache notre salut et fait dépendre notre prédestination de certaines occasions spéciales qui, bien ménagées, attirent sur nous une suite continuelle de grâces qui se multiplient jusqu'à la fin de notre vie et consomment notre salut. Si donc nous les méprisons, si nous n'en faisons pas usage, Dieu, irrité de ce mépris, nous délaisse et nous abandonne à notre ingratitude et à nos péchés. Voyez donc si vous voulez accomplir les desseins de Dieu, et souvenez-vous que les jours, les moments sont marqués, et qu'il n'y en aura peut-être plus pour vous après ceux-ci. Les vierges imprudentes de l'Évangile ne furent exclues des noces de l'Epoux que pour avoir négligé d'aller au-devant de lui et de le prévenir par leur empressement. (*Matth.*, XXV,

1 et seq.) Le même sort nous serait-il réservé?

Voici donc, en deux mots, les motifs qui doivent nous engager à suivre les exercices de la retraite : le bonheur d'entendre la parole de Dieu, le danger de l'entendre inutilement. En faut-il de plus puissants pour vous y déterminer? Si on ne vous la prêche pas avec toute la majesté et la dignité qu'elle mérite, vous avouerez du moins qu'on vous l'annonce avec tout le zèle qu'elle demande: vous y trouverez toujours assez de solidité et de clarté pour vous instruire, assez de force et de véhémence pour vous toucher; vous trouverez de notre part un grand désir de votre salut, et du côté de Dieu, au nom duquel nous vous parlerons, une grande profusion de ses miséricordes. Encore une fois, mes chers frères, puisque le Seigneur vous fait entendre sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs; il est temps que vous fassiez cet aveu, que vous avez marché dans l'iniquité jusqu'à vous lasser: oui, devez-vous dire, nous nous sommes lassés dans la voie de la perdition, nous avons marché par des chemins difficiles et nous avons ignoré la route qui conduit au Seigneur. Mais, ô mon Dieu, notre cœur est préparé à recevoir votre sainte parole; la résolution en est prise, et c'est l'effet de votre miséricorde : *Dixi: Nunc cœpi; hæc mutatio dexteræ Excelsi.* (*Psal.* LXXVI, 11.) Ah! Seigneur, puisque vous avez bien voulu jusqu'ici nous supporter avec patience tandis que nous vivions dans l'oubli de la vérité, daignez encore user de la même patience à notre égard, afin que nous puissions satisfaire à votre justice par un véritable retour vers vous, et que par votre grâce nous commencions à marcher avec fidélité dans le chemin qui conduit à l'éternité. Ainsi soit-il.

DISCOURS IV.

SUR LA FIN DE L'HOMME.

Premier entretien.

Universa propter semetipsum operatus est Dominus. (*Prov*, XVI, 4.)

Le Seigneur a fait toutes choses pour lui-même.

L'homme, sur la terre, doit tendre à Dieu comme à sa fin unique, Dieu seul est la fin de l'homme. L'exposition que je me propose de vous faire de cette vérité fondamentale de la religion vous paraît, peut-être, mes frères, ne devoir s'adresser qu'à des pécheurs ignorants et sans religion, qu'il faut instruire et convertir, et non à des chrétiens qu'il faut animer, en réveillant et nourrissant leur amour et leur ferveur dans une retraite : mais l'expérience nous prouve cependant que les grandes vérités bien méditées ont cet avantage, de servir au moins autant aux gens de bien pour l'augmentation de leur piété, et aux parfaits pour l'accroissement de leur perfection, qu'aux tièdes pour les attacher au service de Dieu, et aux pécheurs pour arrêter le cours de leurs désordres. L'Evangile, en effet, est écrit pour tous, et cependant il ne roule presque que sur les grandes vérités : les ouvrages des Pères de l'Eglise sont à l'usage de tous, et les grandes vérités en sont presque l'unique sujet. Les exemples, la conduite et les avertissements des saints sont un modèle pour tous, et nous voyons que, se nourrissant sans cesse de ces vérités, ils nous exhortent à les méditer continuellement. Pourquoi? parce qu'ils connaissaient par expérience la faiblesse humaine, et qu'ils savaient que pour la fortifier ce n'est pas trop des motifs les plus puissants. Ils avaient vu, comme nous le voyons, hélas! tous les jours, que la plupart des chrétiens vieillissent dans l'enfance de la vertu, et s'arrêtent à un cercle de maximes pieuses qu'ils entremêlent de défauts et de péchés, faute de remonter souvent et sérieusement aux grands principes qui doivent les faire agir, et qui, avec la grâce de Dieu, les arracheraient au monde et à eux-mêmes pour les unir à Dieu seul. Au reste, si j'ai recours à ces grands motifs, ne l'attribuez qu'au besoin que j'ai de me parler ainsi à moi-même : comme ce n'est que du cœur que je veux tirer ce que j'ai à vous dire, je ne peux répéter que ce qui se passe au dedans de moi : vous souffrirez en ceci comme en bien d'autres choses, de mon imperfection et de mes misères intérieures. Mais j'espère que Dieu, qui voit que je ne saurais mieux faire, en retirera sa gloire et votre avantage. Développons donc aujourd'hui une vérité par laquelle ont commencé les instructions de notre enfance! Pourquoi Dieu nous a-t-il mis au monde; qu'est-ce que Dieu a eu en vue en nous créant! Comment pouvons-nous remplir notre fin! comment l'avons-nous remplie jusqu'ici, voilà l'objet de ce premier entretien, pour lequel je demande votre attention. *Ave, Maria.*

Si j'élève les yeux de mon âme vers le ciel, je vois le Seigneur assis sur un trône éclatant, plein de gloire et de majesté, entouré de ses anges et de ses saints qui l'adorent sans interruption. Du sein de la Divinité, je vois sortir cet univers et toutes les créatures qui le composent. Mais comme les fleuves retournent à la mer, d'où ils sont sortis, ainsi je vois toutes les créatures retourner à Dieu et se perdre dans son éternité, ou pour s'y anéantir, ou pour y exister à jamais sous sa dépendance. Dieu est donc le principe et la fin de tout ce qui existe. Il y a quelques années que j'étais dans le néant : ceux qui habitaient alors les lieux que j'habite maintenant, ceux mêmes qui m'ont donné le jour ne pouvaient avoir aucune idée de moi : Dieu seul me connaissait, parce qu'il voit ce qui n'est pas comme ce qui est : dans le temps marqué par sa providence, il a dit une parole, et j'ai existé; c'est-à-dire, je me suis trouvé pourvu d'un corps avec tous ses sens, d'une âme avec toutes ses puissances, et ce corps et cette âme, Dieu me les a donnés; en sorte que je suis moi-même le premier don que Dieu m'a fait. Inutilement chercherais-je pourquoi Dieu m'a préféré à tant de créatures qui l'auraient mieux servi que moi :

c'est parce qu'il l'a voulu, c'est par pure bonté pour moi, et certainement sans aucun mérite de ma part. Car celui qui n'existe pas peut-il mériter quelque chose? Dieu, en me créant et en me donnant des facultés si nobles, a eu sans doute une fin et un motif; il m'a créé pour quelque chose; car on ne peut pas supposer sans blasphème que Dieu, qui est la raison souveraine et éternelle, agisse sans motif et par caprice, puisque l'homme, dont la raison est bornée, se dégraderait par une pareille conduite; on ne peut pas supposer davantage que Dieu agisse pour une fin moins noble que celle que peuvent se proposer ses créatures. Or nous voyons des hommes se proposer l'Etre suprême pour fin, et ennoblir par là leurs actions les plus indifférentes. Si donc le Créateur se refusait la gloire de tout rapporter à lui-même, il agirait moins parfaitement que l'homme, qui n'est qu'imperfection; conséquence impie, que l'idée que nous avons de Dieu ne nous permet pas d'admettre. Il n'est donc pas libre à l'Etre suprême de se désapproprier de l'intérêt de sa gloire. Il se doit par justice un amour infini; mais il ne s'aimerait pas infiniment s'il ne se rapportait tout à lui-même et à sa gloire : il est donc tout aussi impossible d'imaginer une créature qui n'ait pas Dieu pour sa fin, qu'il est impossible d'en imaginer une qui ne l'ait pas pour principe et auteur de son être; c'est ce que Salomon nous confirme en disant *tout ce que Dieu a fait, il l'a fait pour lui-même*, c'est ce que saint Paul nous prêche, après avoir dit en un endroit que Dieu seul a tiré le plan de ce vaste univers; que personne n'a assisté à son conseil; que personne ne l'a aidé dans l'exécution de son adorable dessein; que sa main seule a tout formé; que le monde, tout vaste qu'il est, se perd et se confond dans l'immensité de son auteur : il ajoute ailleurs que celui qui a donné l'existence à toutes choses veut que toutes choses existent par lui. De là nous devons conclure que Dieu n'a formé des êtres tels que nous sommes que pour que nous appliquassions notre intelligence à le connaître, notre volonté à l'aimer, et nos forces à le servir. En toute rigueur, il aurait pu se borner là, disent les saints Pères, mais sa bonté ne le lui a pas permis; elle a voulu qu'un bonheur sans fin et sans prix récompensât notre fidélité à remplir un devoir indispensable; oui, si indispensable qu'il renferme toutes nos œuvres; qu'il ne nous est pas permis d'en faire une seule pour nous, de manière que nous ne les rapportions pas à Dieu par une direction du moins générale et habituelle. Un esclave selon les lois n'a rien qui ne soit à son maître; tout ce qu'il s'approprie est un vol manifeste. Or, si tels sont les droits d'homme à homme, d'égal à égal, quels seront ceux du Créateur envers la créature, du tout envers le rien? Si nous voulons concevoir la dépendance continuelle où nous devons être de Dieu, il faut nous regarder comme des flambeaux allumés qui doivent être consumés pour l'usage de celui à qui ils appartiennent et qui veut jouir de leurs lumières, comme des holocaustes qu'on brûlait en entier dans la loi ancienne, en l'honneur du Dieu d'Israël, à qui ils avaient été offerts. Ce n'est donc pas pour jouir de ce monde, de ses honneurs, de ses richesses, que nous sommes nés; ce n'est pas pour nous occuper des choses d'ici-bas que Dieu nous a donné un esprit, une raison : mais c'est afin que nous nous appliquions à le connaître, lui qui est notre auteur, et ses volontés qui doivent être notre unique règle. Ce n'est pas pour nous attacher aux créatures que Dieu nous a donné un cœur, mais c'est pour que ce cœur se remplisse de l'amour des perfections divines que la raison et la foi lui découvrent. Ce n'est donc pas pour flatter notre corps que Dieu lui a donné des sens, mais c'est afin que ces sens le glorifient en leur manière; en ne servant qu'aux usages nécessaires, en demeurant toujours soumis à la raison et à la loi : grande vérité sur laquelle roulent toutes les autres! C'est cependant cette vérité que je n'ai pas connue jusqu'à présent, ou du moins que je n'ai pas bien approfondie; tellement que j'ai vécu comme si je ne la connaissais pas : car au lieu que j'étais créé pour Dieu, par un abus énorme de ma raison, je n'ai vécu que pour moi-même, je n'ai été occupé que de moi-même, j'ai tout rapporté à moi-même; en un mot, j'ai tout regardé comme si j'eusse été moi-même ma fin. Ne suis-je pas obligé d'en convenir! tel est donc l'affreux aveuglement dans lequel j'ai passé ma vie, ou la meilleure partie de ma vie. Si j'avais bien connu ma fin et si je l'avais eue toujours devant mes yeux, toute ma vie eût été sainte : d'où sont venus mes égarements, mes relâchements, mes dérèglements? de ce que j'avais oublié ma fin, de ce que mille fois, et dans les occasions essentielles, j'ai négligé de faire cette réflexion salutaire : Dieu seul est ma fin. C'est là ce qui m'a perdu.

Non-seulement notre être en général doit être pour Dieu, mais encore toutes les actions particulières, les plus ordinaires, même les plus basses en apparence. Saint Paul nous l'ordonne : *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez autre chose, faites-le au nom du Seigneur.* (I *Cor.*, X, 31.) C'est une grande erreur de croire, nous dit le docteur des nations, qu'il suffise d'employer un temps de nos journées à la prière, au sacrifice et à diverses œuvres de piété, et qu'après cela nous puissions sans scrupule retomber sur nous-mêmes, penser à nous et à notre satisfaction; nous faire le but, le terme, la fin de nos affections, de nos soins : non, nous sommes toujours à Dieu, et dès lors nous devons toujours servir Dieu, rechercher sa volonté, nous renfermer dans cette volonté, dans tous les soulagements qu'exige la faiblesse de notre nature. Croyons-nous bien cette vérité? avons-nous agi et agissons-nous comme des per-

sonnes qui en sont convaincues? Nous ne devons vivre que pour Dieu, et nous avons vécu pour tout, excepté pour Dieu: nous avons vécu pour notre esprit, que nous n'avons occupé que de bagatelles, de vanités, que de projets de fortune, de plaisirs, et peut-être de pensées coupables. Nous avons vécu pour notre cœur et pour ses inclinations perverses; nous l'avons livré à tant de désirs, d'attachements, à tant de satisfactions illicites, peut-être criminelles : nous avons vécu pour nos sens, auxquels nous n'avons rien refusé de flatteur, pour ne rien dire de plus : nous avons vécu pour le monde, dont nous avons adopté les lois, dont nous avons suivi les exemples et peut-être les désordres : nous avons vécu pour le démon, dont nous avons écouté les suggestions, à qui nous nous sommes livrés en esclaves, de qui nous avans imité la révolte, le mépris et les outrages contre Dieu. Voilà ce que nous avons été autrefois, disons-le avec saint Paul, et ce que peut-être malheureusement nous sommes encore. Que ne puis-je ajouter avec lui que vous avez été lavés, que vous avez été sanctifiés par l'esprit de Jésus-Christ? je veux bien le croire, mais le changement qui s'est opéré en vous est-il tel que votre Dieu a droit de l'exiger? Depuis cet heureux jour, vous êtes-vous uniquement occupés à glorifier votre créateur, votre bienfaiteur? si vous ne l'avez pas offensé par des crimes, n'avez-vous rien fait qui vous ait donné des embarras de conscience, des perplexités, des craintes bien fondées d'avoir perdu la grâce : si vous ne vous êtes pas livrés à ces passions, n'avez-vous jamais satisfait votre amour-propre aux dépens de vos devoirs, votre volonté aux dépens de l'obéissance, vos aises aux dépens de l'austère retenue qu'exige votre état; votre langue aux dépens de la vérité, de la charité, de la modestie; votre cœur aux dépens de l'amour et de la fidélité dus à Dieu? n'avez-vous pas contristé l'Esprit-Saint par des fautes volontaires, par des remords méprisés, par de bons mouvements étouffés, par des lumières éteintes? si vous examinez vos obligations, vous verrez que par le baptême vous appartenez à Jésus-Christ, et que dès lors vous devez renoncer et mourir chaque jour à vous-mêmes; vous devez acquérir une sainte conformité et une sainte ressemblance avec lui, de sorte que la vie de Jésus-Christ paraisse dans toutes vos actions, dans toutes vos affections, jusque dans votre chair mortelle; de sorte qu'à son exemple, au lieu du bonheur temporel et de la joie du monde, vous preniez la croix pour votre partage; que vous l'aimiez, que vous l'embrassiez, que vous y restiez attachés jusqu'à la mort. Vous verrez qu'étant les enfants et les amis de Dieu, vous devez être détachés du monde, morts au monde, crucifiés au monde; que vous devez avoir en horreur le monde et ce que le monde aime, et au contraire rechercher avec ardeur, recevoir avec joie ce qu'il regarde comme une honte, comme un malheur, comme un supplice. Vous verrez que vous êtes les enfants des saints, saints vous-mêmes et par là obligés de toute manière à la sainteté. Mais si vous comparez maintenant votre conduite avec vos obligations, qui de vous ne tiendra pas ce triste langage : Hélas! je n'ai de chrétien que le nom et le caractère ineffaçable; je n'ai de l'enfant de Dieu que l'extérieur et le fantôme, car je vis à moi-même et mes inclinations vivent en moi, sans que je me mette en peine de les détruire; je recherche tout ce qui me plaît, et non Jésus-Christ; je hais l'abjection, l'obéissance, la mortification, le mépris et toutes les vertus qui pourraient me rendre conforme à mon Sauveur : je conserve de l'estime et de l'attachement pour le monde; j'estime ses biens, j'aime ses louanges, son amitié, son souvenir; j'ai pour mon salut une volonté si faible qu'elle ne me mène à rien dans la pratique. Au lieu de retracer la conduite des premiers fidèles, je ne puis entendre le récit de leurs actions sans me confondre et sans trembler sur mes dispositions et mon avenir. Sera-t-il donc vrai, ô mon Dieu, que tous les hommes se sont éloignés de vous et de leur fin, et qu'ils sont devenus inutiles, et qu'il n'y en a presque pas un seul qui fasse le bien! l'un cherche la domination, l'autre la science; celui-ci les richesses, celui-là les plaisirs et le crime. Dans les personnes les plus régulières et les plus vertueuses en apparence, presque toutes cherchent mille vaines satisfactions; presque toutes sont froides et insensibles à vos intérêts, et les meilleures rendent inutiles ou même contraires à leur salut et à votre gloire la plupart de leurs œuvres, par le motif qui les conduit et la manière dont elles s'en acquittent. *O enfants des hommes, jusques à quand aimerez-vous la vanite et le mensonge* (*Psal.*, IV, 3) : jusques à quand les aimerez-vous au point de les mettre à la place de votre bonheur et de votre Dieu! il nous a faits pour lui, il ne nous a faits que pour lui, et nous nous tournons contre lui; du moins nous le dédaignons, nous l'oublions. O ingratitude monstrueuse! ô mes frères, que ce monde m'est odieux! que je me fais horreur à moi-même, quand je fais ces réflexions! rappelez, ô mon Dieu, rappelez vers vous les hommes égarés, et puisque vous nous avez aujourd'hui dessillé les yeux, faites que notre conduite réponde enfin à nos lumières, et notre regret à nos folles erreurs.

Ce qui doit de plus fortement nous exciter, en troisième lieu, à tendre sans cesse vers notre fin, c'est qu'il n'en est pas de plus excellente, de plus glorieuse, de plus avantageuse. Oui, mes frères, de plus glorieuse, Dieu n'en a point lui-même de plus noble, puisqu'il est lui-même sa fin. Il est éternellement occupé à se connaître, à s'aimer, à former des desseins pour sa gloire, à les exécuter. Il occupe donc l'homme à quelque chose d'aussi grand prix que ce à quoi il s'occupe lui-même. L'homme a donc une fin aussi sublime que Dieu! O mon âme, m'écrierai-je avec saint Léon, reconnais ta dignité, sois-en pénétrée! conçois combien tu

t'avilis et tu te dépraves en vivant ou pour les créatures, ou pour toi, ou pour tes passions; tu es trop noble pour cet indigne esclavage : romps tes fers, Dieu est ta fin, et que toute autre fin disparaisse, que tout autre désir s'évanouisse; que tout ce que les hommes appellent bonheur soit pour toi un songe! tout ce que tu peux obtenir, désirer même, n'est que de la boue en comparaison de ta fin sublime. Quelle comparaison peut-on établir entre les choses créées et Dieu leur créateur, entre le fini et l'infini, entre ce qui passe et ce qui est éternel. On se fait gloire d'être attaché au service des princes de la terre; non-seulement les premiers emplois auprès de leurs personnes, mais même les emplois subalternes enflent l'âme et le cœur: on se regarde comme honoré de sa dépendance, on en porte les marques et les titres avec orgueil. Hé quoi! ne nous glorifierons-nous jamais d'être au service du Roi des rois! ne nous glorifierons-nous jamais d'avoir quitté les soins profanes pour nous réserver celui de lui plaire; ne nous glorifierons-nous jamais d'en porter les honorables livrées? Ah! si jamais le respect humain ou l'éclat des vanités mondaines vous ont fait regretter et rougir d'être à Jésus-Christ ou de porter les marques de son service, priez-le de vous pardonner cette infidélité; avouez-lui humblement que vous ne connaissiez pas la gloire de votre élévation; protestez-lui que vous ne voulez plus l'oublier, et que sans cesse occupé de cette noble idée que vous êtes à lui, vous n'agirez et ne vivrez que pour lui et votre sanctification. Cette conduite vous sera avantageuse pour le temps et pour l'éternité. Oui, même pour le temps : dès que l'homme s'occupe sincèrement de servir Dieu, tout en lui se met en ordre et prend peu à peu la place qui lui convient; les passions se soumettent à la raison, le corps à l'esprit, la raison à la foi, l'homme entier à son Dieu : cette inclination fait naître le calme de l'âme, le repos du cœur; la paix succède aux troubles, la satisfaction aux remords, la dévotion à la sécheresse, les lumières aux ténèbres; bien plus, la religion change en biens tous les maux, par l'assurance qu'elle donne qu'ils servent à notre félicité, qu'ils composent notre couronne : et tandis qu'on voit les voluptueux gémir au sein des plaisirs, les ambitieux au comble des honneurs, les amateurs des richesses au milieu de l'opulence, tandis qu'on les voit tous désespérer du moindre mal, on voit des serviteurs de Dieu, tranquilles et joyeux dans la mortification, dans la pauvreté, dans l'oubli; on les entend bénir Dieu dans les afflictions, dans les souffrances, mais surtout pour l'éternité : portons nos regards au delà des temps, quelle est la fin dernière des chrétiens fidèles? c'est ce qui va donner lieu à un second entretien (3).

Oh! Seigneur! je n'ai pas su profiter du bonheur que j'avais de n'être fait que pour vous; bien loin de me servir des créatures pour aller à vous, je vous ai oublié pour m'arrêter aux créatures; je me suis égaré de la voie qui me conduisait à ma dernière fin, et je n'ai pas voulu suivre la voie du bon Pasteur qui m'appelait; mais je connais et je déplore mes égarements. Vous m'avez aimé, Seigneur, lorsque je ne vous aimais pas, lors même que je faisais tout ce que je pouvais pour vous obliger à ne pas m'aimer; vous m'avez cherché, lors même que je vous fuyais davantage. Hé quoi! ô mon Dieu! maintenant que je veux vous aimer, me rebuteriez-vous? maintenant que je vous cherche, me fuiriez-vous? Oui, je reconnais et j'avoue que je ne suis fait que pour vous aimer et vous servir; je suis résolu, avec le secours de votre grâce, de faire l'un et l'autre, et j'espère que, puisque jusqu'ici vous avez eu assez de patience pour souffrir mes retardements, vous aurez encore assez de bonté pour me les pardonner. C'en est fait, je commence dès ce moment une nouvelle vie, et c'est à votre seule miséricorde que je dois ce changement : *Dixi : Nunc cœpi; hæc mutatio dexteræ Excelsi.* Je commence à vous servir tard, il est vrai, mais enfin vous ne laissez pas d'agréer les services de ceux qui ne sont venus qu'à la onzième heure. J'ai la confiance qu'avec le secours de votre grâce ma ferveur et ma fidélité vous dédommageront de mes infidélités passées, et qu'à ma mort j'aurai du moins la consolation d'avoir commencé à vous servir. Vous êtes le Dieu de mon cœur, et je ne veux plus que vous pour mon héritage : *Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum.* (*Psal.* LXXII, 26.) Ainsi soit-il.

DISCOURS V.

SUR LA FIN DE L'HOMME.

Deuxième entretien.

Satiabor cum apparuerit gloria tua (*Psal.* XVI, 17.)

Je serai rassasié lorsque vous aurez fait paraître votre gloire à mes yeux.

Pourquoi Dieu a-t-il créé l'homme? Quelle est la fin dernière à laquelle il le destine? Dieu n'avait pas besoin de ses créatures; de toute éternité il se suffisait à lui-même, parce qu'il possède en lui-même la plénitude de tout bien. Il tire ce monde du néant, pour y faire briller ses divines perfections, mais surtout pour lui communiquer les trésors de sa bonté. Dieu pouvait créer l'homme pour un bonheur naturel et périssable, pour être plus ou moins de temps sur la terre et y jouir des satisfactions bornées et proportionnées à un état purement naturel; enfin, pour tout perdre après un certain temps, et rentrer dans le néant d'où la toute-puissance divine l'avait tiré. Que cette image du bonheur est méprisable, qu'elle est au-dessous des sentiments et de la capacité de mon cœur! Aussi ce n'est pas ma fin : Dieu ne donne à mon cœur ces sentiments et ces désirs élevés, que parce qu'il me destine à

(3) On pourrait ici réunir les deux discours si le temps convenait, et faire du deuxième entretien le second point; alors on passerait les conclusions du premier et l'exorde du second.

une fin surnaturelle. Dieu veut être lui-même la fin et le bonheur de l'homme : il le destine à le voir face à face, à contempler ses adorables perfections, à être rempli de l'amour pur et invariable de ce souverain bien, à lui être intimement uni, en un mot à partager, autant qu'il en est capable, le bonheur même de Dieu. Mais pour combien de temps cet homme jouira-t-il de ce bonheur! Quand il n'en devrait jouir qu'un seul jour, ce serait un bien incompréhensible ; quand ce serait pour des siècles entiers et des millions de siècles, ce serait un bonheur infini ; mais notre Dieu veut nous en accorder davantage, c'est pour une éternité qu'il nous destine ce bonheur : nous en jouirons à jamais, sans crainte de le perdre ou de le voir diminuer. Cette fin, pour laquelle nous sommes créés, qui est non-seulement au-dessus de mes désirs, mais au-dessus de ma connaissance, n'en est pas cependant moins certaine, et c'est ce qui va faire le sujet de cette méditation. Implorons la lumière d'en haut, par la médiation de Marie.

Si Dieu nous a créés pour le connaître, l'aimer et le glorifier en cette vie, il nous a créés également pour le posséder dans l'autre. La fin dernière de l'homme est le salut éternel ; c'est le paradis avec ses délices, c'est le séjour ravissant du ciel, que Dieu lui-même a embelli pour y placer le trône de sa gloire et y récompenser en Dieu ses serviteurs. S'il abandonne ici-bas des choses si agréables et si belles à ses ennemis, dit saint Augustin, que ne réserve-t-il pas pour ses amis, que ne s'est-il pas réservé pour lui-même ? Si en se communiquant à nous en cette vie, il nous comble de joie et d'amour, que sera-ce quand nous éprouverons toutes les caresses de sa bonté, et que nous serons assurés d'en être éternellement aimés? Donnons toute liberté à notre esprit et à nos désirs, nous ne concevons pas, nous ne concevrons jamais rien de beau et de durable comme le ciel. Lorsque nous élevons jusque-là nos regards, que la terre doit nous paraître méprisable ! Loin donc d'ici, joies, distinctions, biens périssables, nous ne voulons plus de vous, nous portons nos vues plus haut, c'est au ciel que nous aspirons. Vous m'avez fait pour vous, Seigneur, disait saint Augustin, et mon cœur sera toujours dans l'agitation et le trouble, jusqu'à ce qu'il se repose en vous. Quoi que le monde fasse pour moi, il ne me contentera jamais, je ne l'ai que trop éprouvé pour n'en être pas convaincu ; il me faut quelque chose de plus que le monde, et je ne serai rassasié que quand je posséderai mon Dieu. Mais nous est-il permis de concevoir des désirs si grands ; n'est-ce pas en nous une témérité coupable? Non, mes frères, le ciel est notre terme : non-seulement nous pouvons y prétendre, mais il est essentiel que nous y aspirions, que nous y parvenions; car il est de foi que Dieu a fait l'homme pour être éternel ; que celui qui est sorti du néant n'y rentrera jamais. Il est de foi que moi, si faible et si méprisable, j'égalerai dans ma durée l'éternité de Dieu. J'entre donc dans cette éternité, j'avance, je porte ma vue au delà des années, au delà des nombres, je n'en vois pas le terme : j'avance toujours, et je n'avance jamais ; toujours je recommence à parcourir cet espace infini, et après des temps, et des temps innombrables, je ne puis pas dire : J'ai passé un moment de l'éternité ; je ne puis pas dire : L'éternité est plus courte d'un moment. Mon esprit s'égare, se perd, se trouble, se noie, s'abîme dans cette inconcevable idée. Cependant, je sais que j'entrerai dans cette incompréhensible éternité, que j'y serai englouti, que j'en mesurerai la longueur par ma durée ; tout en moi sera éternel. Le corps même, qui n'est que boue, qui, par sa nature, est si susceptible de destruction, sera, à la vérité, dérangé, mais il ne sera pas anéanti ; après la durée des siècles, il ressuscitera, il se rejoindra à mon âme pour en être le compagnon inséparable, pour partager avec elle son éternité. Oui, mes yeux, vous verrez; oui, mes oreilles, vous entendrez pendant l'éternité ! Mais qu'est-ce que mes yeux verront, qu'est-ce que mes oreilles entendront, quelle sera la destinée de mon corps et de mon âme? Ah ! mes frères, je suis éternel, et vous aussi : notre destinée sera donc ou le ciel, ou l'enfer ; pensée accablante pour celui qui a la foi, terrible alternative ! Toujours en corps et en âme dans les supplices, dans les tourments choisis et infligés par la main même de Dieu ! Oui, ma bouche, ou vous louerez Dieu, ou vous le maudirez à jamais; oui, mes yeux, ou vous jouirez de la vue de Jésus-Christ, de la sainte Vierge et des anges, ou vous serez fixés sur les démons et les damnés; oui, mes oreilles, ou vous entendrez le concert des anges, ou les hurlements des réprouvés; oui, mon corps, ou tu seras revêtu d'un vêtement de gloire, ou environné d'un tourbillon de flammes ; oui, mon cœur, ou tu nageras dans les délices, ou tu seras en proie à la rage et au désespoir ; et toi, ma conscience, ou tu goûteras la paix de Dieu, ou tu seras déchirée par un ver rongeur; immortel, toi enfin, mon esprit, ou tu seras divinement occupé et satisfait de la vue d'un avenir sans fin et toujours heureux, ou désespéré par la vue d'un temps sans terme et toujours malheureux. Peut-on approfondir ces pensées, et ne pas être saisi du péril de tomber dans cette épouvantable éternité, sans concevoir qu'il n'y a qu'une seule chose nécessaire, qui est de parvenir à notre fin dernière, au ciel, au salut. Les plus grandes choses, les plus importantes affaires du monde, dit saint Bernard, sont des amusements, la seule occupation est celle qui se rapporte au salut. Mais dépend-il de nous de l'espérer, ce salut ? Oui, la vie et la mort sont dans nos mains, notre destinée éternelle dépend du temps et de l'usage que nous en aurons fait. Chacun recevra, dit saint Paul, selon ce qu'il aura fait dans le temps (*Rom.*, II, 6) ; chacun recueillera, dit Jésus-Christ, selon ses œuvres. (*Matth.*, XVI, 27.) Un grand

peintre de l'antiquité se disait à lui-même : Je peins pour l'éternité. Il s'animait par là à perfectionner ses ouvrages, et à supporter le travail que cette perfection exige. Nos assemblées des gens de lettres ont pris pour devise : *A l'immortalité.* Ce mot seul suffit, selon eux, pour soutenir la plus pénible application. Cependant, quelle est cette immortalité? C'est, dit un Père, une fumée d'honneur dont leur nom jouit dans quelque coin de la terre où ils ne sont plus, hélas! et où ils sont, ils goûtent dans les tourments le fruit amer de leur orgueil. Mais nous, nous pouvons dire dans chacune de nos actions : Je travaille pour l'éternité, pour le bonheur de mon corps et de mon âme. Et quand pouvons-nous le dire? dans toutes nos actions, même les plus indifférentes ; car, encore une fois, détrompons-nous d'une erreur capitale, qui nous fait attacher notre mérite pour l'éternité à certaines actions importantes, comme les sacrements, la prière, la mortification. Le salut est attaché à tout le détail de notre conduite journalière, mais aussi, pour que ces actions qui remplissent tous les instants de nos journées nous méritent le salut, il faut qu'elles soient conformes à ce que Dieu veut de nous, et voilà l'inquiétude des gens du monde qui n'ont point embrassé d'état, et qui veulent cependant servir Dieu. Où Dieu me veut-il? Que veut-il de moi? Comment veut-il que je me sauve ? Voilà ce qui trouble le chrétien du siècle, dont les occupations stériles ne remplissent pas les journées. Suis-je dans l'ordre de Dieu, se demande-t-il sans cesse ; Dieu n'exige-t il pas de moi quelque chose de plus grand, de plus utile que ce que je fais? C'est la volonté divine qui donne le prix à tout; les plus grandes actions, hors de la volonté divine, ou ne sont rien, ou sont un mal. Où en suis-je, dans l'ordre de cette immuable volonté? Quand j'aurais fait des miracles, Dieu n'en ayant pas été la fin, tout cela est vanité, et vanité des vanités. O vous donc, qui dès votre jeunesse avez eu soin de vous prescrire un règlement de vie sage et constant, et qui avez eu le courage de le suivre, vous surtout qui avez embrassé un état saint et sanctifiant, vous n'avez pas de semblables alarmes, vous voyez votre route tracée sans interruption depuis le commencement de votre vie jusqu'à votre entrée dans l'éternité; suivez-la fidèlement, conformez-vous à ce que Dieu vous a prescrit et à ce qu'il vous inspire, vous êtes sûrs d'être dans l'ordre de Dieu. Cette exactitude est pénible, il est vrai ; toujours, sans cesse, jusqu'à la mort dépendre, obéir, être dirigé dans toutes ses actions, c'est un grand poids pour la nature; c'est pour elle un martyre, dit saint Bernard, mais aussi c'est pour nos âmes et nos corps un trésor de mérites, c'est le prix d'une glorieuse éternité. Pour nous mériter ce bonheur, il ne suffit pas néanmoins qu'elles soient réglées par l'obéissance, il faut encore qu'elles soient accompagnées d'exactitude et de soins, animées du désir de plaire à Dieu, de le glorifier, de satisfaire à sa justice, de respecter en tout ses moindres volontés. Faites cela, et vous vivrez, vous remplirez votre fin, et pour le temps et pour l'éternité.

Il ne nous reste donc plus pour tirer le fruit de ces instructions sur la fin de l'homme, que d'examiner comment nous avons rempli notre fin jusqu'ici, et comment nous devons la remplir à l'avenir. Avons-nous bien rempli la fin pour laquelle Dieu nous avait créés? écoutons sur cet article saint Bernard ; son idée est vraiment sublime. Je monte en esprit, dit-il, dans les cieux : là je vois l'humanité sainte de Jésus-Christ, je vois la Reine des anges, les chœurs innombrables des esprits bienheureux, tout ce que la terre a jamais porté d'hommes saints et vertueux. Ebloui de cette magnificence dont tout ce que renferme le monde visible n'est pas même l'ombre, je prête l'oreille aux chants d'allégresse dont ces lieux retentissent. Toute la cour céleste, oubliant pour ainsi dire son bonheur, ne pense qu'à aimer, qu'à louer, exalter son Seigneur et le mien. *Vous méritez, Seigneur,* s'écrient-ils, *de recevoir la gloire, l'honneur et la puissance ; car c'est vous qui avez fait toutes choses, et c'est parce que vous l'avez voulu, qu'elles ont toutes existé.* (*Apoc.*, IV, 11.) Ensuite parcourant ce vaste univers, je vois une foule d'astres brillants que les hommes ont pris pour des divinités; je vois des globes immenses rouler depuis tant de siècles dans des espaces presque infinis ; je les vois, réglés et exacts dans leur cours, suivre la voix de celui qui les guide, comme un troupeau timide suit la voix de son pasteur, et publier par leur obéissance encore plus que par leur éclat, la gloire de celui qui les a formés. Je descends dans les enfers, je vois par l'horreur dont ces lieux sont remplis, que les blasphèmes dont ils retentissent servent à la gloire du Seigneur, puisqu'ils publient hautement sa sainteté qui ne peut s'allier avec le crime, et sa justice incorruptible qui ne peut le laisser impuni. Je reviens sur la terre, et je vois cette habitation des mortels rendre gloire à Dieu de toutes manières : les saisons le glorifient par leur régularité et leur succession, les plantes par leurs fruits, les animaux par leur instinct, la mer par son calme et ses tempêtes. Occupé de ces grandes idées que ces spectacles m'ont inspirées, je jette les yeux sur les hommes qui, par leur petitesse, sont comme des néants dans cet univers ; leur faiblesse et leurs misères me les font paraître comme vils et méprisables ; je les observe de près, je les écoute, et je vois que plusieurs me disent par leur conduite : La loi de Dieu est un joug onéreux pour moi, je ne saurais en supporter le poids, je ne puis servir un tel maître : *Non serviam.* (*Jerem.*, II, 20.) Les autres disent : Je veux bien rendre à mon Dieu une adoration et des hommages, ils lui sont dus, les exercices de religion auront leur temps ; mais me dépouiller de tout amour pour moi, mais faire à Dieu un sacrifice absolu et irrévocable de tout moi-même, c'est à quoi je

ne saurais me résoudre. Que me semble-t-il de tous ces discours? Trouvai-je ces hommes excusables, parce qu'il leur en coûte des violences et des peines pour obéir à leur Dieu? Ne m'écriai-je pas, au contraire : sortez de l'enceinte de cet univers dont vous troublez l'harmonie, rentrez dans le néant. Vils insensés, quelle est votre audace de contredire la voix de toutes les créatures, et de troubler par vos blasphèmes et vos discours insensés les justes adorations qu'elles rendent à leur auteur! O anges du Seigneur, ministres de la divine justice, comment ne tournez-vous pas vos glaives de feu contre ces téméraires! ô ciel, pourquoi les éclaires-tu de tes lumières! ô terre, pourquoi les soutiens-tu! ô créatures diverses, pourquoi fournissez-vous à leurs besoins et à leurs délices! mais, ô mon Dieu, c'est contre moi que je m'irrite, c'est contre moi que j'invoque la foudre : car c'est moi qui suis ce rebelle, cet ingrat, cet impie qui refuse de vous servir. Ah! plutôt, Seigneur, que votre miséricorde me pardonne; que votre grâce me change, qu'elle me dévoue à votre seule gloire; et dèslors, au lieu d'être le rebut de l'univers, j'en serai après vous l'ornement et la gloire. Il est temps de sortir de l'aveuglement où je vis depuis tant d'années : pourrais-je encore résister aux sages réflexions que vous venez de m'inspirer? Quoi! Dieu a fait pour lui toutes les créatures dépourvues de raison, et toutes les créatures glorifient sans cesse leur auteur; bien plus, il a voulu que toutes ces créatures le glorifiassent en s'employant au service de l'homme, et les créatures obéissantes fournissent à l'homme ses besoins, ses commodités, ses délices! le soleil l'éclaire et l'échauffe, les autres astres embellissent sa demeure; les saisons lui prodiguent tour à tour leurs fruits divers; la terre le supporte, le nourrit, lui procure tous ses besoins, les animaux naissent, vivent et sont détruits pour son aliment, son vêtement, ses amusements, ses caprices. Les saints anges, ces intelligences suprêmes, veillent avec le plus grand soin sur son âme, sur sa vie, sur son habitation; ils écartent les accidents, ils éloignent les dangers, ils s'intéressent et travaillent ardemment à sa félicité; outre ces gardiens publics, il en a un personnel à qui il est confié, qui le garde, qui l'éclaire et le gouverne. Parmi les saints, l'Eglise lui en a assigné un ou plusieurs dont la protection lui est assurée, et qui en lui donnant leurs noms, lui donnent également leur tendresse et les soins de leur ardente charité. Dieu ne s'est pas arrêté là, il a voulu lui-même s'occuper de lui, travailler pour lui, et s'employer tout entier à ses usages, suivant l'expression de saint Bernard. Après l'avoir créé, il tient continuellement étendue sur lui sa main pour lui conserver l'être, il ne le perd pas de vue un seul instant : ce n'est pas assez, le Père lui donne son Fils pour prévenir sa perte inévitable, le Fils seconde avec joie les desseins du Père; il prend sa nature, il se fait son frère, et après la vie la plus laborieuse et la plus remplie d'amour pour lui, il meurt encore dans les supplices pour le racheter de la mort éternelle. Le Saint Esprit, pour perfectionner cette alliance, vient lui offrir et lui prodiguer les dons les plus précieux qui ennoblissent son âme jusqu'à la diviniser en quelque sorte, s'il ne détruit pas son ouvrage. Quoi! la terre, les éléments, les cieux, les bienheureux, les anges, la reine des anges, Jésus-Christ, l'adorable Trinité, Dieu et tout ce qui est hors de Dieu s'occupent de vermisseaux tels que nous! et nous, nous ne nous occupons pas de ce Dieu, le seul auteur de ce comble de biens, nous l'oublions, nous l'offensons, nous l'aimons et le servons avec mille réserves, avec tant d'infidélités, tant de tiédeur! Comment nommer cette conduite? Certainement elle est trop insensée, trop insultante, pour savoir quel nom lui donner! Du moins donnons-lui des larmes abondantes et changeons. Nous est-il difficile après cela de conclure que puisque Dieu a destiné tout l'univers à notre usage, il a prétendu que nous n'en userions que pour sa gloire. Les choses mêmes privées d'intelligence ne le glorifient à leur manière qu'autant qu'elles nous portent, nous aident à le glorifier. Nous ne pouvons donc nous servir en quoi que ce soit ni de nous-mêmes, ni de rien hors de nous contre sa volonté, sans déranger les desseins adorables qu'il a eus en nous donnant l'être, sans nous opposer, autant qu'il est en nous, à la gloire qu'il a prétendu tirer de la production et de la durée continue du monde qui est sous nos yeux. Il est facile d'en conclure que nous devons user de celles d'entre ces choses qui peuvent nous mener à notre fin, et que nous devons éloigner et rejeter celles qui nous en écarteraient; et comme nous ne savons pas ce qui nous est utile et nuisible relativement à cette fin, et que Dieu le sait, et qu'il nous aime, nous devons nous remettre de tout entre ses mains. Nous ne devons donc pas désirer la santé plus que la maladie, une longue vie plus qu'une mort prochaine, l'honneur plus que le mépris, l'aisance plus que la pauvreté, la joie plus que l'affliction. Tout cela le glorifie selon les différents états où il place les hommes qui s'abandonnent à sa Providence. Nous devons en conclure que nous devons être dans une entière indifférence à l'égard de tout ce qui est dans le monde; qu'il nous importe peu d'être riches ou pauvres, d'être méprisés ou honorés, pourvu que nous soyons à Dieu et que Dieu soit éternellement à nous : que peu nous importe, par quelle voie nous parvenions à Dieu, pourvu que nous y parvenions; que nous ne devons pas plus vouloir être ici que là; nous occuper de ceci ou de cela, être dans telle situation, plutôt que dans telle autre; avoir tel emploi, plutôt que l'emploi opposé. Allons plus loin; entre le facile et le difficile, entre l'agréable et le pénible, tout doit nous être indifférent : nous devons être là où Dieu nous voudra,

dans l'occupation, dans l'emploi, dans la situation du corps et de l'esprit qu'il voudra. Voilà ce qu'il veut de nous; voilà comment nous pouvons, nous devons tendre à notre fin ; voilà le genre de gloire que Dieu exige de nous. Sainte indifférence qui nous délivrerait de tous nos troubles, de tous les chagrins, de toutes les inquiétudes, de toutes les craintes dont notre attachement aux créatures est la source! sainte indifférence qui bannirait de notre cœur toutes les passions dont il est cruellement agité! sainte indifférence qui mettrait le calme dans notre cœur, et qui serait déjà pour nous une béatitude anticipée. Sondons bien aujourd'hui ce cœur, voyons nos dispositions, voyons ce que nous voulons aujourd'hui promettre à Dieu.

Nous voici tous, ô mon Dieu, en votre présence, nous ne rétractons point notre promesse ; nous avons fait serment d'être à vous, nous l'y serons à jamais, quoi qu'il puisse nous en coûter. Recevez la consécration entière de nous-mêmes que nous renouvelons à vos pieds, si jusqu'à présent nous avons vécu pour le mal, hélas! nous ne vous connaissions pas, nous ne savions pas ni pourquoi vous nous aviez créés, ni quel mal il y avait à ne pas vous glorifier par notre conduite, encore moins à quel bonheur vous nous aviez appelés dans l'autre vie; pardonnez-nous cette ignorance coupable, et les fruits de mort qu'elle a produits; de même, si nous avons été inconstants et infidèles dans nos résolutions et nos promesses, c'est que nous n'avions pas bien compris que de cette vérité, nous sommes faits pour vous, il s'ensuivait que tout en nous devait tendre à vous; nous croyons même faire beaucoup en vous rapportant nos principales actions; il nous paraissait qu'après avoir pensé à vous, nous pouvions aussi nous occuper de nous seuls, pourvu que nous ne fussions pas criminels contre la loi; mais aujourd'hui désabusés, nous voulons remplir notre fin toute entière, nous voulons tout rapporter à vous; nous vous faisons l'abandon de tout nous-mêmes pour le temps et pour l'éternité; et puisque nous avons le bonheur de savoir maintenant en quoi vous voulez que nous vous glorifions et que notre fidélité à écouter vos saintes inspirations va nous rendre conformes à votre volonté, notre exactitude sera en tout inviolable. Occupés de cette noble idée, que c'est pour vous que nous agissons, que c'est vous que nous honorons, tout nous paraîtra important et essentiel, même doux et facile : mais, hélas! que promettons-nous, ô mon Dieu! l'expérience du passé nous fait tout craindre pour nos nouvelles résolutions; la ferveur passera, la nature, l'habitude reprendront le dessus, et nous redeviendrons infidèles. Notre rechute sera même plus coupable, parce que nous en connaîtrons mieux le désordre, le danger et le crime. Mais non, Seigneur, nous n'hésitons pas, votre miséricorde qui nous prévient, nous soutiendra : ne faut-il pas qu'à la fin la grâce triomphe entièrement de nous? Eh bien! que ce soit dès ce moment, plutôt aujourd'hui que demain; fixez vous-même notre inconstance, liez-nous à vous par les chaînes de votre crainte et de votre amour; que nous commencions dès aujourd'hui l'occupation qui doit remplir toute notre éternité, afin qu'imitant ici-bas quoique imparfaitement, la conduite des anges et des saints, nous méritions d'être réunis à eux et à vous dans le séjour de la gloire. Ainsi soit-il.

DISCOURS VI.

SUR LE SALUT.

Deum time et mandata ejus observa, hoc est enim omnis homo. (*Eccle.*, XII, 13)

Craignez Dieu, et observez ses commandements, car c'est là tout l'homme.

Quel est donc la grande affaire de l'homme, l'affaire seule digne de l'homme, l'affaire qui mérite tous ses soins, toute l'application de l'homme? Apprenons-le, mes frères, de celui même qui, ayant goûté tout ce que le monde a de plus flatteur et de plus doux, conclut néanmoins que tout n'étant que vanité et néant, la grande affaire de l'homme est de craindre Dieu, de s'attacher à Dieu, de s'assurer l'éternelle possession de Dieu par l'observation de sa loi, par la pratique fidèle et constante de ses commandements; car, dit-il, c'est là tout l'homme, c'est là ce qui constitue l'homme, c'est par là que l'homme montre qu'il est homme. Vous vous attachez à la terre, que faites-vous en cela, vous demande saint Clément d'Alexandrie, que ne fassent les animaux eux-mêmes? Ils sont toujours courbés vers la terre, ils regardent toujours la terre; mais l'homme, quand il est homme, quand il agit en homme, il s'élève au-dessus de ce qu'il voit : à peine daigne-t-il regarder ce qui est au-dessous de ses pieds pour ne porter ses vues, ses affections que vers les biens éternels; vous vous attachez à la terre comme si elle était le lieu de votre éternité; et malgré l'anathème dont Dieu a frappé le monde, vous pensez, vous parlez, vous agissez comme le monde. Et parce que le monde, par une erreur digne de nos larmes, a trouvé le secret de rehausser par des titres honorables tous les soins qui se rapportent aux choses d'ici-bas ; parce que les actions de la foi qui seules demeurent éternellement, passent dans le monde pour des occupations oiseuses et obscures, et qu'elles n'ont rien qui les relève aux yeux des hommes, tous vos soins, tout votre empressement, toute votre prudence, tous vos désirs, toutes vos affections n'ont pour objet et pour but que la gloire de ce monde, que les avantages de ce monde : et votre âme, cette âme immortelle que Dieu a confiée à vos soins pour la cultiver, pour la perfectionner, vous la négligez, vous l'oubliez! Ce salut qui doit vous être si cher, comment y travaillez-vous? Avec indolence, sans estime, sans goût, sans intérêt, sans préférence; cette grande affaire, cette affaire unique, cette affaire nécessaire, elle n'est pour vous qu'une affaire étrangère et tout à fait indifférente : vous vous en mettez aussi peu en peine que si les soins et le succès de cette affaire ne

vous regardaient pas, et que vous puissiez en abandonner les suites au hasard. Je ne vous répéterai pas ce que vous avez cent fois entendu, ce que vous lisez tous les jours dans les livres que vous avez entre les mains, que l'affaire du salut est absolument nécessaire, qu'elle est votre unique affaire sur la terre; je me borne aujourd'hui à cette réflexion, qu'elle est votre affaire personnelle, et que chacun de nous en particulier, doit y travailler sans relâche et avec persévérance: c'est là l'unique objet de cet entretien; écoutez-le, il a de quoi vous intéresser et fixer votre attention. *Ave, Maria.*

Une affaire pour laquelle seule nous sommes en ce monde, une affaire que seuls nous pouvons faire et que personne ne peut faire que nous, que personne ne peut nous faire manquer si nous n'y consentons, une affaire enfin dont tout le profit ou la perte nous regarde; une telle affaire sans doute est une affaire personnelle; or telle est l'affaire du salut. L'homme n'a été fait que pour Dieu, nous l'avons déjà dit plusieurs fois, nous ne pouvons en douter. Dieu est notre fin, tout autre fin que celle-là est incapable de nous satisfaire. Il n'y a pas d'apparence que Dieu qui a donné à chaque être sa fin, et lui a choisi un centre de repos hors duquel il est dans une agitation continuelle, ait refusé à l'homme la même prérogative, surtout lui ayant imprimé une passion extrême d'être heureux, et l'ayant mis ici-bas dans l'impuissance absolue de le devenir; car depuis plus de six mille ans que les hommes travaillent à se rendre heureux, aucun n'a pu encore trouver un repos plein et parfait qui ait fixé tous ses désirs. Il faut qu'il s'élève jusqu'à Dieu, et du moment qu'il prend ce parti, il trouve une paix, une douceur qu'il n'a pu trouver ailleurs, marque évidente que Dieu est sa fin et le lieu de son repos. Vous nous avez créé pour vous, Seigneur, dit saint Augustin, et notre cœur est dans l'agitation jusqu'à ce qu'il se repose en vous. Et n'est-ce pas là une maxime fondamentale de l'Evangile? tout roule sur cette vérité, c'est la base sur quoi tout porte. Autant l'Evangile est indubitable, autant il est certain que l'homme n'a été créé que pour connaître, aimer et servir Dieu en cette vie et pour jouir éternellement de lui en l'autre, et par conséquent pour travailler uniquement à son salut, principe qui est le fondement de la religion; et voici la conséquence qu'il en faut tirer. Dieu est la fin de chacun de nous, il est notre unique fin: donc chacun doit tendre vers lui; donc notre salut est notre affaire personnelle; donc toutes les autres affaires nous seront étrangères. Ce sont, si vous voulez, les affaires de l'Etat, du barreau, de la guerre, du négoce, de notre communauté, de notre famille, de nos enfants, mais ce n'est pas la nôtre. Et si au sortir de ce monde nous avons tout fait, hors notre salut, nous avons fait les affaires d'autrui et nous avons manqué la nôtre; si au contraire nous avons fait notre salut, quand nous n'aurions réussi en rien d'ailleurs, consolons-nous, nous avons fait notre affaire personnelle. Il y a bien des états dans le monde, dit saint Thomas, tous n'embrassent pas le même genre de vie: les uns prennent le parti des armes, les autres se livrent au barreau; ceux-ci exercent un emploi, ceux-là un autre; tous, en un mot, ne font pas profession du même art, tous ne sont pas de la même condition, ni du même état: mais la Providence a-t-elle prétendu pour cela que chaque état en particulier fût la fin dernière de chaque homme en particulier? La guerre doit-elle tellement occuper le militaire; le barreau, le magistrat; le commerce, le négociant, que les uns et les autres se fassent de l'objet qu'ils ont choisi l'unique fin de leurs travaux? Non, répond le saint docteur, tous ces divers états ne sont, par rapport à l'homme, que des fins particulières et subordonnées, lesquelles doivent toutes aboutir à une fin générale, ou plutôt à cette unique fin pour laquelle il a été créé, je veux dire au salut, qui est la seule fin de l'homme: tout le reste ne lui a été accordé que pour y arriver plus facilement. Telle est donc la volonté de Dieu, que nous remplissions les fonctions et les devoirs de notre état en vue de glorifier Dieu et de lui plaire, il veut que chacun opère son salut dans son propre état. Quand un homme du monde dit qu'il ne peut se sauver dans son état, c'est une illusion; car un des premiers principes pour s'y sauver, c'est de croire qu'on le peut; c'est encore pis, quand persuadé, quoique faussement, que dans sa condition il ne peut faire son salut, il y demeure néanmoins. Car un autre principe non moins incontestable, c'est que dès qu'on croit ne pouvoir pas se sauver dans un état, il faut le quitter. Mais, dites-vous, j'ai des engagements indispensables, qui m'y retiennent; et moi je réponds, que si ce sont des engagements indispensables, ils peuvent dès lors s'accorder avec le salut, puisque étant indispensables pour vous, ils sont la marque de la volonté de Dieu, et que Dieu, le premier instituteur de tous les états qui composent la société humaine, que Dieu qui veut nous sauver tous, vous accordera, si vous voulez y correspondre, les grâces capables de vous y soutenir dans une pratique constante des obligations de votre état, capables de vous rassurer contre toutes les occasions, les tentations, les dangers de votre état; capables de vous avancer, de vous élever, de vous perfectionner selon votre état; de sorte que partout et en toutes conjonctures vous puissiez dire avec l'humble et ferme confiance de l'Apôtre: *Je puis tout par le secours de celui qui me fortifie: « Omnia possum in eo qui me confortat. »* (*Philip.*, IV, 13.) Il est vrai que pour se conduire en chrétien dans son état, pour ne pas y échouer et se préserver de certains écueils qui s'y rencontrent par rapport au salut, on a besoin de réflexion, d'attention sur soi-même, de fermeté, de constance; or c'est ce qui gêne et ce qu'on voudrait s'épargner. Au lieu donc de tout cela, on a bien plutôt fait de dire qu'on ne peut se sauver dans son état; on tâche de se le persuader, et on n'y réussit

que trop. Mais peut-on tromper Dieu? Et quand un jour on paraîtra devant son tribunal, que lui répondrons-nous, quand il nous fera voir qu'il était possible de rendre à César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu (*Matth.*, XXII, 21); c'est-à-dire, au monde, selon son état, ce qui appartient au monde; que l'un n'est pas ici séparé de l'autre, que même on ne s'acquitte jamais mieux de ce qu'on doit à son état et au monde, qu'en s'acquittant bien de ce qu'on doit à Dieu; qu'il n'est donc pas impossible de servir tout à la fois et conformément à son état, Dieu et le monde: Dieu pour lui-même, et le monde en vue de Dieu. Lorsqu'il nous fera voir que mille autres se sont sauvés et sanctifiés dans notre état, avec les mêmes embarras que les nôtres et de plus grands embarras que les nôtres; lorsqu'il nous prouvera que c'est notre orgueil, notre ambition, notre mollesse, notre sensualité qui fait notre embarras et non pas notre état; lorsqu'il nous convaincra que cette prétendue impossibilité qui nous arrêtait, n'était qu'une impossibilité supposée, une impossibilité volontaire, une lâcheté criminelle de notre part; qu'une faiblesse qui dès le premier choc se laissait abattre, et qui, loin de nous justifier en ce jugement redoutable, ne doit servir qu'à une plus sévère condamnation. Car il est de foi que nous ne serons jamais condamnés que pour n'avoir pas voulu notre salut, et pour ne l'avoir pas voulu de la manière dont nous pouvions le vouloir; tellement que Dieu aura le plus juste sujet de nous reprocher ce défaut de vouloir et d'en faire contre nous un titre de réprobation. Et n'est-ce pas en effet se rendre digne de toutes les vengeances divines, que de perdre un si grand bien lorsqu'il n'y a qu'à le vouloir pour se l'assurer! Mais est-il donc possible qu'il y ait un homme assez ennemi de lui-même, et assez perdu de sens, pour ne vouloir pas être sauvé? Non sans doute. Nous voulons tous, à la vérité, être sauvés, mais nous ne voulons pas nous sauver; nous ne voulons pas faire ce qu'il faut pour être sauvés. Or, Dieu qui veut notre salut, et qui nous ordonne de le vouloir, ne veut pas seulement que par sa grâce nous soyons sauvés, mais qu'avec sa grâce nous nous sauvions. Eh! quoi donc, n'aurait-il donc tant travaillé pour nous mériter le salut, que pour que nous ne fassions rien pour nous le procurer. Aussi veut-il que nous nous efforcions d'entrer dans la voie étroite qu'il nous a fait connaître encore plus par son exemple que par ses leçons, et dans laquelle si peu de personnes veulent entrer. (*Matth.*, VII, 13.) Aussi veut-il que nous y marchions à sa suite; veut-il que ses exemples, sa loi et non la coutume, non pas les maximes, les usages du monde, de ce monde qu'il a déjà réprouvé, soient la règle de notre conduite. Il nous dit, que rien de souillé ne peut entrer dans le royaume des cieux, que ce royaume est une conquête qu'on ne peut obtenir qu'en se faisant violence (*Matth.*, XI, 12); il nous dit que ce n'est pas la paix qu'il est venu apporter en ce monde, mais la guerre avec nos passions (*Matth.*, X, 34), et que nul ne sera couronné s'il n'a généreusement combattu (II *Tim.*, II, 5); il nous assure enfin que l'affaire du salut est notre propre affaire, et que si personne ne peut nous la faire manquer sans notre consentement, il ne tient qu'à nous, et à nous seuls, d'y réussir. Il est surprenant que les hommes qui s'aiment tant, aient si peu fait réflexion sur cette vérité. Il y a quarante ans, disait un courtisan à la mort, que je sers mon prince, et je n'ai pas donné un quart d'heure à mon salut. On entend dire communément dans le monde, au sujet d'un homme qui, après avoir passé sa vie dans le tumulte des affaires, quitte une charge, se démet d'un emploi, et se retire : il n'a plus rien maintenant qui l'occupe, il va penser à son salut. Il y va penser! Eh quoi! il n'y a donc pas encore pensé; il a donc attendu à ce moment pour y penser; il a donc vécu depuis tant d'années dans un danger continuel de mourir sans y penser; le salut était donc une de ces affaires à laquelle on ne pense que lorsqu'il ne reste plus autre chose à quoi penser? Quel aveuglement! Quel renversement de raison! Au reste, il fera bien, néanmoins, d'y penser, car il vaut mieux, après tout, y penser tard que de n'y penser jamais; mais en y pensant, qu'il commence à se confondre devant Dieu de n'y avoir pas pensé plutôt; qu'il tienne pour perdu le temps où il n'y a pas pensé; l'eût-il employé dans les plus grands ministères, eût-il brillé du plus grand éclat; qu'il comprenne que si les autres affaires ont leur temps particulier, l'affaire du salut est de tous les temps, et que tout âge est mûr pour le ciel; qu'il admire la patience de Dieu, qui ne s'est point lassé de ses retardements; surtout qu'il agisse désormais, qu'il redouble le pas et qu'il se souvienne que la nuit approche, et que plus le jour baisse plus il doit hâter sa marche; ce ne sera pas en vain. Le juste, dont parle le Sage, dans l'étroit espace d'une première jeunesse, fournit une ample carrière et anticipe un long avenir; pourquoi le mondain, qui quitte le monde en reprenant la voie du salut, quoique dans un âge avancé, ne pourrait-il pas, selon le même sens, rappeler tout le chemin qu'il n'a pas fait? ..

Mais, hélas! qu'il s'en faut bien qu'on agisse de la sorte. Il semble toujours que le salut n'est pas aussi personnel qu'on le dit; on s'en repose sur une Providence universelle qui pourvoit à tout et qui ne laisse manquer de rien. Et encore croit-on lui faire beaucoup d'honneur, de la charger de l'ouvrage en entier; comme si Dieu qui nous a faits sans nous, devait aussi nous sauver sans nous. On s'en repose sur le zèle des pasteurs, sur la tendresse des héritiers; comme si après nous être damnés pour nous-mêmes, on pouvait sérieusement espérer se sauver par autrui! S'agit-il de s'enrichir? il ne faut, dit-on, s'en reposer sur personne, chacun y est pour soi, et on a raison de parler ainsi : personne ne le fera

mieux que vous. Mais, pour le salut, l'Église y travaillera, les gens de bien, les parents, les amis prieront pour nous, feront une partie, et Dieu fera le reste. Mais si jamais les crimes des autres ne contribuèrent en rien à notre condamnation, la sainteté d'autrui nous sauvera-t-elle? Les saints peuvent bien nous aider, mais tous les saints ensemble n'obtiendront pas le salut d'un pécheur, tant qu'il persévérera, qu'il s'obstinera à demeurer dans la corruption du péché. C'est l'oracle de Jésus-Christ même : c'est en vain, dit-il aux Juifs (*Joan.*, XIII, 39), que vous appelez avec tant de faste Abraham votre père, sa foi ne justifiera pas votre incrédulité : ce père saint ne sanctifiera pas de criminels enfants. Ce n'est pas par une sainteté étrangère que l'on entre dans le ciel, c'est par une sainteté personnelle : les vierges sages n'enrichiront pas les vierges folles; la négligence de celles-ci ne sera pas compensée par la ferveur de celles-là. Le serviteur fidèle, qui avec cinq talents qu'il a reçus, en a gagné cinq autres, ne suppléera pas à la perte du serviteur négligent, qui, n'en ayant reçu qu'un, ne l'a pas fait valoir. L'arrêt est porté : le serviteur fidèle a gagné pour lui seul, et c'est aussi pour lui seul que le serviteur paresseux a perdu : à chacun son travail, à chacun sa récompense. Quand donc vous accumulez des biens, que faites-vous? Ce n'est pas pour vous, mais pour vos héritiers, que vous amassez. Quand vous élevez des palais magnifiques, ce n'est point pour vous, mais c'est pour d'autres que vous bâtissez, vous en avez toute la peine, vos successeurs en auront tout le fruit. Mais il n'en est pas ainsi de l'ouvrage du salut : le travail en est personnel, l'intérêt en est personnel, le succès en est personnel, et s'il en est ainsi, laissons donc aux morts le soin d'ensevelir les morts. Pour nous, pensons à notre âme qu'on ne perd qu'une fois, et avec laquelle on perd tout; car, encore une fois, ce n'est pas ce parent, cet ami, qui sera puni ou sera récompensé pour nous, mais chacun de nous pour nous-mêmes. Le Seigneur, dit le prophète (*Prov.*, XXIV, 12), rendra à chacun selon ses œuvres : chacun portera son fardeau; chacun moissonnera ce qu'il aura semé. (*Galat.*, VI, 5-8.) Ce ne sera pas vous, ami, qui n'avez pas d'intérêt plus cher que les miens, qui répondrez pour moi au souverain Juge. Hélas! en vain sommes-nous ici-bas si étroitement unis? en vain me jurez-vous que s'il m'arrivait quelque disgrâce, vous voudriez la partager avec moi? Si vous ou moi, en particulier, ne travaillons à assurer notre salut, vous ou moi, en particulier, nous subirons la peine que nous avons méritée, sans que l'un puisse s'intéresser pour l'autre, sans que l'un puisse sauver l'autre. Il n'en est pas de cette affaire comme de toute autre : souvent on réussit par le moyen de gens qui prennent en main nos intérêts; et tel possède d'amples revenus qui ne travailla jamais à les acquérir. Mais le salut, c'est l'affaire de l'homme, c'est l'affaire de chaque homme en particulier, chacun en personne en est chargé. Fausse ressource des mondains! Dieu ne nous a pas faits pour nous damner, disent-ils; non sans doute; mais il ne nous a pas faits non plus pour l'offenser : pourquoi le faites-vous donc? vous renversez toutes ses vues. De quoi vous plaignez-vous donc, s'il change à votre égard l'ordre de sa Providence? il ne vous a pas faits pour l'offenser, vous l'offensez néanmoins ; ne vous étonnez donc pas s'il vous juge dignes de damnation, quoiqu'il ne vous ait pas faits pour vous damner. Donc, mes frères, ce n'est point un paradoxe, mais une vérité certaine, que nous n'avons point d'ennemi plus à craindre que nous-mêmes : comment cela? parce que nous n'avons point d'ennemi qui puisse nous faire autant de mal, nous causer autant de dommage, que nous en pouvons faire à nous-mêmes. Que toutes les puissances des ténèbres se liguent contre moi ; que tous les potentats de l'univers conjurent ma ruine, ils pourront m'enlever mes biens, tourmenter mon corps, m'ôter la vie, et là-dessus je ne serai pas en état de leur résister; mais jamais ils ne m'enlèveront malgré moi, ce que j'ai de plus précieux qui est mon âme : en vain ils s'armeront, ils m'attaqueront, ils viendront fondre sur moi de toutes parts, je la conserverai si je veux ; et malgré toutes leurs violences, aidé de la grâce, je la sauverai, car il n'y a que moi qui puisse la perdre. D'où il suit que je suis plus redoutable pour moi que tout le reste du monde, puisqu'il ne tient qu'à moi de donner la mort à mon âme, et l'exclure du royaume du ciel; d'autant plus redoutable, que je me suis toujours présent à moi-même, parce que je me porte partout moi-même, et avec moi toutes mes passions, toutes mes convoitises, toutes mes habitudes et mes mauvaises inclinations. Aussi, quand je dis à Dieu qu'il me défende de mes ennemis, je lui demande et je dois lui demander qu'il me défende de moi-même; et de mon côté, pour me mettre en défense autant qu'il m'est possible, je dois me comporter envers moi, comme je me comporterais envers un ennemi que j'aurais sans cesse à mes côtés et dont je ne détournerais jamais la vue, dont j'observerais jusqu'aux moindres mouvements, sur qui je tâcherais de prendre toujours l'avantage, sachant qu'il n'attend que le moment de me donner un coup mortel. triste mais salutaire condition de l'homme, d'être ainsi obligé de se tourner contre lui-même, de ne pouvoir se sauver que par une guerre perpétuelle avec lui-même, que par la haine de lui-même!

Je vous le demande actuellement, est-ce d'après ces sentiments qu'on se conduit dans le monde? Nous sommes admirables quand nous prétendons rendre, en quelque sorte, un grand service à Dieu de nous appliquer à l'affaire du salut et d'y donner nos soins; il semble que Dieu nous soit redevable, comme si c'était son intérêt et non le nôtre. Mon Dieu, pour qui donc est-ce que je travaille

en travaillant à me sauver? n'est-ce pas pour moi-même? Qu'est-ce que devant vous, Seigneur, et pour vous, qu'une aussi vile créature que moi? qu'est-ce que tout l'univers avec moi? Depuis que vous avez précipité du ciel des légions d'anges et qu'ils sont devenus des démons; depuis que vous avez frappé de votre colère tant de pécheurs qui brûlent dans l'enfer et qui doivent y brûler éternellement, en êtes-vous moins grand, moins glorieux, moins puissant? Et quand le monde entier serait détruit, quand je me trouverais enseveli sous ses ruines; quand, par un juste jugement, vous lanceriez sur tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre, et sur moi le premier, toutes vos malédictions, l'éclat qui vous environne en recevrait-il la moindre atteinte, en seriez-vous moins heureux? O bonté souveraine! sans avoir besoin de moi, vous ne voulez pas que je me perde, et vous me faites de la charité que je me dois à moi-même un commandement, vous m'en faites un mérite, un sujet de récompense.

Ah! Seigneur, dans quel aveuglement sommes-nous tombés? Daignez jeter un regard favorable sur nous, et soyez touché de compassion sur notre misère. Considérez l'état déplorable où est l'Eglise, le peu de soin qu'on a de faire son salut, les vains amusements qui nous occupent et notre extrême négligence dans l'affaire la plus personnelle et la plus importante que nous ayons sur la terre. On ne pense qu'à une fortune temporelle, à un vain honneur, à son intérêt, à son plaisir, à la terre. On dirait à voir nos mœurs que nous sommes encore enveloppés dans les ténèbres de l'idolâtrie, et que votre nom nous est inconnu. Mais, Seigneur, n'êtes-vous pas encore notre père? n'êtes-vous pas notre rédempteur? *Tu enim pater noster, tu, Domine, redemptor noster.* (*Isa.*, LXIII, 16.) Souvenez-vous que vous avez encore quelques serviteurs fidèles; faites en leur faveur ce que vous fîtes autrefois pour votre peuple chéri. Pardonnez à ceux qui vous oublient; faites-vous connaître à eux, envoyez vos prophètes éclairer enfin votre peuple égaré et trompé, et faites-lui comprendre le néant des choses d'ici-bas, le prix inestimable des biens célestes. Ce n'est pas assez; inspirez-lui la volonté et le courage de tout sacrifier pour les acquérir, afin que, marchant constamment dans la route qui conduit au salut, il ait le bonheur d'arriver au terme de la vie éternelle. Ainsi soit-il.

DES QUATRE FINS DERNIÈRES.

DISCOURS VII.

SUR LA PENSÉE DE LA MORT.

Premier entretien.

Memento homo quia pulvis es, et in pulverem reverteris. (*Gen.*, III, 13.)

Souviens-toi, ô homme! que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière.

Il faut mourir, mes chers frères; c'est une loi commune à tous les hommes. En vain consulterons-nous tous les êtres vivants et inanimés, dans la vaine espérance d'obtenir d'eux quelque éclaircissement propre à calmer sur ce point notre délicatesse alarmée, à qui que nous nous adressions, nous n'en tirerons pas d'autre réponse que ce formidable oracle : Il faut mourir. Levez, si vous le voulez, les yeux au ciel; arrêtez-les sur ce qui vous environne, tournez-les sur vous-mêmes, vous y trouverez l'arrêt, la preuve et le principe d'une mort inévitable. Partout, au-dessus de vous, autour de vous, dans nous, retentira cette voix si dure et si choquante pour notre amour-propre : Souviens-toi, ô homme! que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. Mais si tout nous parle de la mort, la nécessité de mourir, à son tour, nous instruit de tout le reste. Oui, cette leçon de mortalité que nous trouvons gravée partout renferme véritablement toutes les autres leçons, et comme il n'est point de vérité dont les principes soient plus clairs et plus intelligibles, il n'en est point aussi dont les conséquences soient plus étendues et plus universelles. Car s'il est certain que nous mourrons tous, il l'est également que nous ne mourrons qu'une fois. Il n'y a pas une première et une seconde mort. Si on y arrive par un mauvais chemin, il n'est pas permis de revenir sur ses pas pour en prendre un autre : dès que l'arbre est tombé, il ne se relèvera jamais. Mais tous ne mourront pas de la même manière : les uns mourront dans le péché, les autres dans la justice; voilà la différence, la seule différence dans la mort; différence qui fournit un grand sujet et un motif puissant de nous préparer à notre dernière heure. De là il faut conclure qu'il n'y a rien dont nous ayons plus d'intérêt de nous souvenir que de la mort. Hélas! il n'est cependant rien que nous oublions plus facilement, que nous cherchions même plus souvent à oublier! Plût à Dieu, disait autrefois Moïse, que ce peuple qui commet tant d'iniquités contre le Seigneur pensât à la mort, ce serait un frein bien capable de le retenir dans la crainte du Seigneur! Ah! disons la même chose de nous-mêmes. Plût à Dieu que nous pensassions plus souvent à la mort, nous ne commettrions pas tant de péchés dont l'oubli de la mort est ordinairement la source, et d'où il arrive que bien des personnes meurent sans avoir jamais sérieusement pensé qu'elles devaient mourir! Pensons-y donc, mes frères, afin de prévenir les suites d'une mauvaise mort; préparons-nous-y donc dès aujourd'hui, afin de nous assurer une bonne mort. Deux réflexions essentielles qui vont faire le sujet de cette méditation; la préparation à la mort

consiste en deux choses : 1° à avoir toujours présente la pensée de la mort ; 2° à régler toutes les actions de la vie sur la pensée de la mort. Appliquons-nous à bien comprendre cet important sujet.

Pourquoi la plupart des chrétiens convaincus d'ailleurs de la nécessité de mourir et de bien mourir, négligent-ils de penser à la mort et de s'y préparer? c'est qu'ils regardent cette pensée comme triste et importune; c'est qu'ils s'imaginent qu'il leur suffira de penser à la mort quand il faudra mourir; c'est enfin qu'ils croient cette application impossible au milieu de la variété et des embarras qui les occupent et les partagent : trois erreurs qui les entraînent dans une illusion dangereuse que je vais essayer de dissiper. Je conviens d'abord que la pensée de la mort traîne après elle du sérieux et de la tristesse : en disant le contraire, je contredirais l'Ecriture, qui nous dit, que son souvenir est bien amer. Ainsi je confesse avec vous, que dans un certain sens, l'idée de la mort importune, inquiète presque tous les hommes, et qu'elle fait des impressions de frayeur, non-seulement sur les pécheurs attachés aux biens et aux jouissances de la vie; mais sur les justes mêmes à qui la foi a déjà appris à mépriser ce qu'elle enlève. Aussi, je ne prétends pas vous guérir de toute appréhension de la mort; cette crainte est salutaire et peut nous engager à opérer notre salut avec soin, avec constance. *Pensez à vos fins dernières*, dit le Saint-Esprit, *et vous ne pécherez jamais.* (*Eccle.*, VII, 40.) Cette crainte d'ailleurs est une peine du péché; elle est naturelle à l'homme, et les plus grands saints qui n'aiment toutefois la vie que dans l'ordre de Dieu, n'en ont pas été exempts. Jésus-Christ lui-même, notre souverain modèle, a été frappé de la crainte de la mort, pour nous apprendre sans doute que cette crainte n'est pas criminelle en elle-même, et qu'elle peut entrer dans notre pénitence et contribuer à l'œuvre de notre sanctification. Or, en envisageant la mort sous ce point de vue, doit-elle donc nous paraître incommode? Ah! loin d'en rejeter la pensée, il faudrait l'entretenir dans notre esprit et la ménager avec sagesse, à cause des biens qu'elle peut nous procurer. Mais je veux avec vous que cette pensée soit triste et incommode, que vous servira-t-il d'en rejeter la pensée, et tous vos efforts que produiront-ils? car enfin vous êtes poussière et vous retournerez en poussière. Rejetez la pensée de la mort, tant qu'il vous plaira, servez-vous de toutes sortes de moyens pour l'éloigner, vous n'empêcherez pas qu'elle n'arrive plutôt que vous ne voudrez : pensez-y ou n'y pensez pas, vous n'en mourrez pas moins. Entretenez-vous tant que vous voudrez dans l'oubli de la mort, cet oubli ne pourra jamais vous soustraire à la loi commune ; c'est un arrêt porté contre tous les hommes; aucun d'eux n'en évitera l'exécution : *Statutum est omnibus hominibus semel mori.* (*Hebr.*, IX, 27.) Nous mourrons tous, dit le Prophète, et nous nous écoulons sur la terre comme des eaux qui ne reviennent plus. *Ad nihilum devenient sicut aqua decurrens.* (*Psal.*, LVII, 8.) On dira demain de vous et de moi, ce que nous disons d'un autre qui vivait hier avec nous. Nous sommes ici-bas comme un voyageur sur mer: il avance toujours dans sa route, quoiqu'il ne fasse rien, quoiqu'il dorme. Il en est de même de nous : quoique nous fassions, ou quand même nous ne ferions rien, nous avançons toujours vers notre fin. Nos années qui passent aussi rapidement, durant le sommeil que pendant le travail, nous entraînent insensiblement vers le tombeau ; et sans qu'il soit nécessaire que nous y pensions, nous ne laissons pas d'arriver au terme. Ainsi il ne faut être que raisonnable pour se dire à soi-même : Si la mort est inévitable, comme je ne puis en douter, c'est en vain que j'en rejette la pensée, puisqu'en l'éloignant de mon esprit, je n'éloigne pas pour cela la mort de moi.

Vous allez sans doute me répondre, qu'en éloignant la pensée de la mort, vous éloignez ce qui vous importune, et vous vous épargnez un chagrin, une tristesse qui vient troubler le repos de votre vie. A cela je réponds d'abord : pouvez-vous l'éloigner si absolument qu'elle ne se présente pas à vous malgré vous, et qu'elle ne vienne, contre votre volonté, troubler vos plaisirs? Tous les jours, très-souvent du moins, ne voyez-vous pas quelques-uns de vos parents, de vos voisins, de vos amis, des complices même de vos péchés, ensevelis dans le tombeau! Rappelez-vous combien vous en avez vu depuis un an, depuis quelques mois : pensez combien il y en aura, d'ici à la fin de cette année, peut-être vous, peut-être moi ; et vous voulez en éloigner la pensée! Non, non, c'est en vain, que vous voulez vous détourner de cette image. Tout concourt à vous en rappeler le souvenir : ce que vous voyez, ce que vous entendez, ce que vous touchez, tout vous parle de la mort. Ecoutez ce parent, cet ami que vous pleurez encore. Hier, vous dira-t-il, la mort m'a fait sortir du monde, quoique je n'y pensasse pas : aujourd'hui, peut-être, quoique vous n'y pensiez pas plus que moi, elle vous en fera sortir de même. *Mihi heri et tibi hodie.* (*Eccli.*, XXXVIII, 23.) Lorsque vous passez par les lieux saints destinés à la sépulture de vos frères défunts, n'entendez-vous pas une voix qui vous dit : ce corps que vous foulez aux pieds, et qui n'est plus qu'une vile poussière, a été comme le vôtre plein de vie, de force, de santé : le vôtre, malgré la vigueur dont il jouit maintenant, sera peut-être bientôt réduit au même état, et deviendra comme le mien cendre et poussière ! Ce lit dans lequel vous entrez après les fatigues du jour, pour prendre un peu de repos, ne vous dit-il pas que dans peu vos yeux se fermeront à la lumière, pour ne plus s'y rouvrir, et que cette nuit Dieu pourra vous redemander votre âme? L'heure même que vous entendez sonner, ne vous rappelle-t-elle pas qu'elle est

peut-être la dernière de votre vie; que pendant cette heure, plusieurs centaines de personnes rendront le dernier soupir. Hélas! ne serez-vous pas du nombre? vous n'en savez rien : mais ce qu'il y a de certain, c'est que vous ne pouvez pas assurer que vous entendrez l'heure suivante, et qu'avant qu'elle sonne, on pourra dire de vous : il se meurt, il expire, il est mort. Tant d'autres l'ont éprouvé avant vous! Quelle illusion! Je dirai plus : quelle folie de vouloir se cacher l'image de la mort! Ne la portons-nous pas toujours avec nous? Si du moins cet oubli de la mort pouvait en retarder le moment! On pourrait encore comprendre qu'on aurait raison de faire tous ses efforts pour l'oublier. Mais hélas! cette vie qui vous est si chère vous ne la prolongerez pas d'une minute, en oubliant qu'il faut mourir; au lieu qu'en y pensant, vous vous rassurez contre ses surprises. C'est pourquoi je dis, en second lieu, que si vous regardez la mort en chrétien, vous trouverez dans le trouble qu'elle vous cause mille précieux avantages; car enfin, comme ce trouble provient de la crainte, et que la mort est une peine du péché et la consommation de notre pénitence en cette vie, chaque fois qu'un chrétien, frappé de cette crainte, se soumet aux ordres de son Dieu et accepte la mort, il meurt en quelque sorte, et multiplie ainsi le sacrifice de sa vie, qu'il ne peut faire qu'une fois. Je dis plus : si vous envisagez la mort en chrétien, et si vous ne jetez pas la vue sur elle, sans jeter en même temps les yeux sur la vie éternelle qui la suit, alors vous pourrez peu à peu vous accoutumer à cette pensée, et l'habitude de vous en entretenir, en effacera dans votre esprit toute l'horreur, et par ce moyen la crainte qui vous trouble étant modérée par l'espérance qui vous console, il ne vous restera de cette crainte, qu'autant qu'il en faudra pour vous conserver dans cet état de vigilance que le Sauveur nous recommande à tous. Puis-je donc croire qu'un chrétien veuille rejeter la pensée de la mort à cause du trouble qu'elle peut causer, à moins qu'il ne fût assez déraisonnable pour dire qu'il ne voudrait pas d'un remède qui peut lui sauver la vie, parce qu'il ressent quelque dégoût, quelque amertume en le prenant.

Mais, ne sera-t-il pas temps d'y penser quand elle arrivera? ne nous abusons pas, mes chers frères, et il est bien important de ne pas se tromper sur cet article, on ne s'y trompe pas deux fois. La mort frappe si souvent d'une manière tellement subite! combien de fois n'avons-nous pas été épouvantés par ces accidents funestes; et furent-ils jamais plus fréquents que dans les jours malheureux auxquels nous avons été réservés? Non, jamais les surprises de la mort ne furent plus fréquentes; elle se déguise, ce semble, avec plus d'artifice qu'autrefois; elle cache plus adroitement, pour ainsi dire, sa marche; elle saisit sa proie avec moins d'éclat et de fracas; elle s'est, pour ainsi dire, frayé de nouveaux chemins; elle a élargi son ancienne route, elle couvre de ses filets tout l'univers. En effet, sans parler des accidents multipliés et violents, qui sont toujours, dans sa main, des moyens sûrs d'exécuter, sans menace et presque en silence, ses desseins homicides, quand fut-on plus autorisé par de tristes exemples à faire ces trop justes réflexions qui n'ont jamais été sans réalité dans aucun siècle. Je rentre, en ce moment, dans ma maison, mais j'en sortirai peut-être demain pour être porté au tombeau. Je repose tranquillement; mais peut-être ce sommeil tranquille sera sans réveil. Suis-je d'une complexion plus robuste, d'un âge moins avancé que tant d'autres avec lesquels j'ai vécu et qui ont disparu comme une vapeur! Or, mes frères, ces réflexions, que nous inspire nécessairement cette perfidie plus redoutable sans doute de la part de la mort qu'une guerre ouverte, ne sont-elles pas bien propres à nous engager à prendre de religieuses précautions et à nous tenir toujours prêts; à ne pas attendre, en un mot, à nous y préparer au moment que la mort arrivera? Si, pour l'ordinaire elle s'avance d'un pas plus lent, en est-elle pour cela moins imprévue? que voyons-nous se passer tous les jours autour du lit des hommes du siècle? Ici, la barbare tendresse de ceux qui environnent un moribond, lui cache le danger de son état, le repaît de l'espérance d'une guérison chimérique, écarte bien loin de lui tout ce qui pourrait lui rappeler l'idée de sa dernière heure : et cette dernière heure arrive, elle le surprend, il n'est pas prêt, il n'a pas pensé à se préparer; on a craint de le contrister pendant les misérables restes du temps qui finissait pour lui, et on n'a pas craint de le sacrifier pour l'éternité qui ne finira jamais. Là, de perfides amis assiégent le complice de leur irréligion et de leur libertinage, se font une gloire cruelle de l'entretenir jusqu'au dernier soupir dans les principes d'une philosophie sacrilége, et dans les monstrueux systèmes qu'ils ont adoptés; ferment toutes les avenues pour empêcher la vérité de parvenir jusqu'à lui, traitent ses inquiétudes de faiblesses, étouffent ses remords, et vont ensuite s'applaudir d'avoir bien servi la cause de l'impiété, parce qu'ils ont forcé un malheureux à mourir dans le crime. Si enfin, l'homme de la religion peut approcher du mourant, quel est le fruit de son ministère? Comment, en si peu de temps, au milieu de l'épuisement général de toutes ses facultés, des douleurs de la maladie, des horreurs de la mort, guérir l'incrédulité, calmer le désespoir, détacher de toutes les affections criminelles, procurer une réparation suffisante de toutes les injustices, de tous les scandales; ranimer enfin dans une âme longtemps aveuglée par l'erreur et corrompue par le vice, la foi, l'espérance, et ce commencement d'amour sans lequel il n'y a point de pardon? Mais placez-vous, si vous le voulez, dans la situation la plus favorable : vous n'avez pas

vécu dans le crime, votre unique transgression est d'avoir différé votre préparation, de n'y avoir pas pensé, et d'avoir attendu le dernier moment. Je vous dirai alors : il n'est guère temps de penser à la mort quand on n'a plus qu'un moment à vivre; et qu'il est à craindre que celui qui, durant les jours de sa santé, a négligé les précautions nécessaires pour mourir saintement, ne meure de la mort des réprouvés! Je vous dirai, avec saint Ambroise, qu'il n'y a pas d'apparence qu'on veuille bien ce que l'on diffère toujours, au hasard de ne jamais l'exécuter. Je vous dirai, avec Tertullien, qu'une personne qui se repose si témérairement sur le temps, en vient souvent au point de ne plus rien craindre, et que sa présomption rend pour lui le danger comme inévitable. La crainte est le fondement du salut. Je vous demanderai encore, comment envisager tout d'un coup toutes les circonstances d'une action qui fut toujours également pénible, également périlleuse, et qui ne nous a jamais troublé. Mais l'oracle de la parole de Dieu, si précise; mais la justice divine dont nous voyons tous les jours tant de formidables exemples; mais notre propre expérience, sont autant de convictions, qu'à moins d'un coup extraordinaire de la grâce, celui qui a toujours négligé et différé de penser et de se préparer à la mort, ne mourra pas de la mort des justes. Par conséquent, n'est-ce pas une imprudence marquée, n'est-ce pas une folie de remettre cette préparation au moment fatal où la mort viendra s'emparer de nous? D'où peut donc venir une erreur si commune sur ce point? serait-ce parce qu'on croit qu'il est facile de pouvoir mourir de la mort des justes, et qu'une bonne mort n'est l'affaire que d'un instant? Ah! l'illusion serait bien grossière! Quoi donc! pensez-vous que bien mourir ce soit s'être confessé et avoir reçu les derniers sacrements? Si la bonne mort ne consistait qu'en cela, combien de chrétiens pourraient se flatter d'une heureuse fin; mais, hélas! combien, au contraire, qui brûlent et brûleront éternellement dans les enfers, à qui il n'a rien manqué de tout cela! Quoi! me dites-vous, mourir sur la cendre, entre les bras du crucifix, entouré des ministres du Seigneur, n'est-ce pas mourir d'une manière bien édifiante! ne sont-ce pas là de grandes marques d'une bonne mort? A en juger par les apparences, oui, sans doute. Mais, malgré tout cet appareil, on peut mourir en impie, parce qu'on peut avoir vécu en impie. Qu'est-ce donc que bien mourir? c'est mourir sans péché et sans attache au péché : c'est mourir après avoir effacé, par une amère et douloureuse pénitence toutes les ignorances de sa jeunesse, tous les désordres de sa vie : bien mourir, c'est être dans une disposition sincère de souffrir plutôt mille morts que d'acheter cent ans de vie par une seule faute mortelle : c'est mourir plein d'une foi ferme, d'une espérance invincible, d'un amour de Dieu qui surpasse tout autre amour; d'une charité pour nos frères qui égale la tendresse que nous avons pour nous-mêmes : bien mourir enfin, c'est mourir plein de vertus, de mérites, de bonnes œuvres. Or, je vous le demande, tout cela est-il l'affaire d'un mourant? tout cela est-il l'affaire d'un malade? tout cela se fait-il en un quart d'heure? tout cela n'est-il pas l'effet de cet oracle de saint Paul : *Quotidie morior*. (*I Cor.*, XV, 31.)

Mais le moyen, ajoutez-vous, d'avoir toujours cette pensée dans l'esprit, au milieu des embarras et des travaux qui nous occupent ; il faudrait donc tout abandonner, et nous retirer dans les plus sombres déserts pour ne plus envisager que le tombeau! Je ne veux rien exagérer ici, mes frères, cependant j'avoue que ceux-là sont sans doute plus heureux qui ne s'occupent que de leur salut, et par conséquent s'occupent de leurs dernières fins qui doivent les conduire à ce salut. Mais vous conviendrez aussi que, malgré l'embarras des affaires, on peut se prescrire un ordre de conduite qui nous tienne dans la vigilance, en se faisant par exemple une solitude d'esprit et de cœur qui, sans nuire aux occupations de son état, ne perd pas de vue le terme où il faut arriver. On peut dans l'intervalle de ses occupations consacrer certaines heures, certains moments à réfléchir sur ses fins dernières; j'ose même avancer qu'il ne faut pas de si grands efforts pour penser à la mort, qu'il faudrait même faire beaucoup d'efforts pour n'y pas penser : tout ce qui nous environne, toutes nos occupations, tout ce qui frappe nos yeux nous en rappelle pour ainsi dire l'idée, la remet nécessairement en notre présence. Les images de la mort sont exposées partout : les cérémonies lugubres auxquelles vous assistez, les transports presque journaliers que vous rencontrez, les sépulcres sur lesquels vous marchez, les habits que vous portez, les affaires que vous traitez, les testaments que vous exécutez, les dispositions d'intérêt que vous stipulez, ne sont-ce pas là autant d'objets qui peuvent faire naître en vous des pensées de la mort, et vous dire que poussière dans votre origine vous retournerez en poussière. Le souvenir que vous conservez de ceux qui vous ont donné le jour, leurs noms que vous portez, leurs maisons que vous habitez, leurs biens que vous possédez, leur négoce que vous continuez, tout cela ne vous apprend-il pas, si vous voulez l'entendre, que comme ils vous ont fait place, il faudra que vous la fassiez vous-mêmes bientôt à ceux qui vous suivent et qui vous succèderont à leur tour. Ce qui faisait dire à saint Augustin que le monde à proprement parler, ou bien que la vie présente était un lieu où les hommes entrent sans l'habiter, pour en sortir le moment d'après. Je pourrais encore dire plus, et presser davantage cette conviction inévitable au milieu de vos occupations. Vos enfants que vous élevez et qui croissent sous vos yeux, ne sont-ils pas pour vous des objets de mort! le soin de les faire instruire et de les placer, ce qu'il vous en coûte pour les établir et leur assurer une

existence ; encore une fois, tout cela ne vous avertit-il pas qu'après vous être dépouillé d'une partie de votre mince subsistance, la mort va vous dépouiller du reste. Ainsi ce n'est pas un renoncement à vos devoirs d'état, ni une entière et absolue retraite qu'on vous demande ; non, entendez simplement la vérité pour lui rendre hommage, au lieu de l'embarrasser et de la confondre pour éluder vos obligations. Penser utilement à la mort, c'est vous rappeler chaque jour, la vue de cette mort qui vous menace chaque jour, c'est vous rappeller ce que nous sommes réellement devant Dieu par la condition humaine et l'obligation où elle nous met de vivre comme étrangers sur la terre, d'user de toutes choses comme en passant, et de tendre incessamment, par le détail de notre vie, au terme de notre exil. C'est surtout, dit saint Bernard, et son avis qui vaut lui seul des discours entiers, renferme en trois mots l'abrégé de tout ce qu'on peut dire sur ce sujet : c'est s'accoutumer à se mettre devant Dieu dans la situation d'un homme qui va rendre les derniers soupirs, et se demander dans ce dernier moment à soi-même si l'on voudrait mourir après l'action qu'on va faire. Vous donc, qui croyez être en droit de rejeter les exercices de piété et la préparation à la mort, comme peu convenable à votre situation, à vos embarras ; réduisez-vous du moins à cette pratique suivante : elle convient à tous les états. S'agit-il de faire ou d'exécuter un projet, de prendre ou de préparer une partie de plaisir d'un certain genre ? Faut-il commencer ou continuer une entreprise, un travail, vous présenter au tribunal de la pénitence ; éprouvez-vous une adversité, une contradiction ; prononcez-vous une prière : persuadez-vous seulement que c'est pour la dernière fois, et que l'ange du Seigneur va vous annoncer qu'il n'y a plus de temps. Prenez alors votre parti sur cette alternative et sur les suites d'une action qui doit être décisive pour l'éternité : interrogez-vous un moment, et que votre propre cœur vous réponde lui-même, car c'est alors qu'il devient moins capable de vous tromper, et que son témoignage est plus fidèle. Eh bien ! se trouve-t-il prêt à subir le dernier arrêt ? Vous pouvez vous rassurer et attendre avec confiance son exécution ; mais frémit-il à cette proposition, et demande-t-il du délai ? Ah ! croyez donc qu'il vous manque quelque chose, que votre conscience n'est pas en ordre, et qu'il faut y remédier au plutôt comme pour la dernière fois de votre vie. Voilà pour vous, comme pour tout autre, la pratique de la pensée de la mort et la manière d'en rappeler en toute circonstance le souvenir. Vous êtes encore une fois dans cette vie comme un homme dans un vaisseau : le vaisseau est-il obligé de relâcher à cause de la tempête, le voyageur descend à terre pour se délasser et respirer un moment un air plus pur, il ne s'éloigne pas cependant du rivage ; et dans la crainte d'être surpris, il porte de temps en temps les yeux sur le bâtiment pour voir s'il ne met point à la voile. C'est ainsi que nous devons agir tous : notre vie n'est qu'un passage ; notre unique affaire est d'arriver au port et d'y arriver heureusement. Il y a des emplois qui nous occupent pendant cette navigation, et ce serait assurément un grand mal de rester sans rien faire et sans travail ; mais il faut se souvenir que Dieu est le pilote qui peut à chaque instant mettre à la voile ; il faut donc de temps en temps jeter les yeux sur le vaisseau, et ne pas tant nous occuper à nous reposer et à jouir de l'air du monde, que nous perdions de vue le moment et l'heure où il faudra partir pour arriver au terme du voyage.

Il est donc utile, même nécessaire, de penser souvent à la mort ; ajoutons que cette pensée doit régler toutes les actions de la vie (4).

O vous, qui vous appuyez sur votre jeunesse, il vous est important de ne pas négliger cette préparation. La jeunesse n'est pas à l'abri des coups de la mort, et n'oubliez pas que celui que Jésus-Christ ressuscita à la porte de la ville de Naïm était un jeune homme qu'on portait au tombeau. Hélas ! l'âge le plus tendre y est tous les jours renfermé en grand nombre, et ce qu'il y a de plus effrayant, c'est que ce grand nombre se voit presque toujours frappé sans avoir eu le temps de se reconnaître et presque sans s'en apercevoir. Pourrions-nous l'avoir oublié ce cher enfant, qui ne nous avait quitté que depuis quelques jours, et que la mort surprit subitement chez le maître chez qui il allait prendre une leçon ? Ah ! sans doute, nous avons lieu de croire qu'il s'y était préparé par la conduite édifiante qu'il avait continué de tenir au milieu de sa famille. Il se proposait encore le jour du coup fatal de venir le lendemain se jeter à nos pieds pour recevoir la grâce de la réconciliation. Pourrions-nous l'oublier aussi, cet enfant plus jeune encore, mort entre nos bras l'année précédente, après avoir reçu son Sauveur pour la première fois, mais dans un état de langueur si profond, qu'à peine pouvait-il nous entendre ! Ces exemples ne vous sont pas étrangers, jeunes gens confiés à nos soins ; et qui peut vous assurer qu'un pareil sort n'est réservé dans quelques semaines, à tel et tel d'entre vous ? Quel est celui que Dieu va nous enlever peut-être dans peu ? Hélas ! ce sera celui qui est le moins disposé à profiter de la retraite : mais, non, chacun va donc s'y préparer, parce qu'il n'y en a pas un seul qui puisse se flatter d'en voir la fin, et qui ne doivent dire avec la sainte Ecriture : *Moriatur anima mea morte justorum.* (*Num.*, XXIII, 10.)

—

(4) Si on joint les deux réflexions dans un seul discours, alors on passera ce qui suit ainsi que l'exorde du second entretien.

DISCOURS VIII.

SUR LA PENSÉE DE LA MORT.

Deuxième entretien.

In omnibus operibus tuis memorare novissima tua et in æternum non peccabis. (*Eccli.*, VII, 40.)

A chacune de vos œuvres, souvenez-vous de vos fins dernières, et vous ne pécherez jamais.

Un des moyens les plus efficaces que nous puissions employer, mes chers frères, pour nous préserver du péché, est le souvenir continuel de nos fins dernières. C'est pour cela, que le Seigneur, jaloux de nous voir marcher sous ses yeux dans l'innocence, nous dit par la bouche du Sage : A chacune de vos actions, souvenez-vous de vos fins dernières, et vous ne pécherez jamais. Oui, souvenons-nous de notre fin dernière, pensons à notre dernière heure, afin de nous préparer à cette dernière heure, afin d'éviter ce que nous voudrions avoir évité, et faire ce que nous voudrions avoir fait à cette dernière heure. Et quand pour l'avoir perdue de vue, nous avons eu le malheur de nous engager dans le chemin de la perdition, c'est en nous rappelant cette pensée que nous pouvons commencer à trouver le remède à nos maux. Son souvenir nous éclairant sur le danger de notre état, nous fournit un puissant motif de travailler courageusement à rentrer en grâce avec Dieu, et à expier, par une sincère pénitence, les outrages que nous avons faits à sa souveraine majesté. Que nous verrions de conversions solides, si les fidèles voulaient méditer attentivement cette sentence de mort qui sera prononcée sur nous plutôt que nous ne pensons ! Mais en vain fait-on retentir à nos oreilles cette sévère leçon : la terre n'est pas moins désolée par un déluge de crimes, parce qu'il n'est personne qui veuille rentrer dans son cœur, pour s'y occuper sérieusement de ses futures destinées; non pas qu'il y en ait un seul qui ignore la nécessité où tous les hommes sont de mourir. Non, personne n'ignore cette vérité, tous en sont convaincus; mais le mal, le grand mal, c'est qu'on n'y pense pas, et quoiqu'il n'y ait rien dont nous ayons plus d'intérêt de nous souvenir, que de la mort, il n'y a cependant rien que nous oubliions si aisément, que nous cherchions même plus souvent à oublier. Il est donc important de penser à la mort. Mais j'ajoute que ce serait bien en vain que nous aurions toujours la pensée de la mort présente devant nous, si nous ne nous appliquions en même temps à régler tous les moments de notre vie sur cette pensée.

Nous devons régler toutes nos actions sur la pensée de la mort. En effet, je vous estimerais bien malheureux, si, négligeant de songer à la vue future, vous n'agissiez que pour le faux bonheur de cette vie présente. Que devez-vous donc faire, si vous ne voulez pas risquer l'affaire du salut ? Vous devez 1° faire maintenant ce que vous ne pourrez pas faire au moment de la mort; 2° faire présentement ce qu'il vous faudra nécessairement faire à la mort; 3° faire présentement ce que infailliblement vous voudriez avoir fait à la mort. Le premier de ces soins rendra votre mort tranquille, le second la rendra facile, le troisième la rendra douce et consolante. Reprenons.

Je dis, premièrement, que le grand art et l'excellent secret pour mourir tranquillement, c'est de faire présentement, ce qu'on ne pourra peut-être pas faire à la mort. Cela est d'autant plus nécessaire, qu'il est certain que la première chose qui se présente à notre esprit, lorsqu'on viendra vous annoncer qu'il faut mourir, ce sera l'image de notre vie; nous en verrons d'un seul coup-d'œil tous les traits, tous les désordres. Ah ! que dans ce moment nous les verrons dans un jour bien différent ! On se flatte durant la vie, on se déguise les choses, on ne les regarde que de loin; alors cette image, tous ces objets se rapprocheront; on en verra tous les déréglements, tous les défauts. On s'amuse à présent, on s'étourdit soi-même, et on ne voit les choses que sous un faux jour; à la mort, tous les nuages se dissiperont : ce péché qui ne paraissait rien quand on le commit, paraîtra énorme à la clarté de ce nouveau jour; ce devoir qu'on avait regardé comme peu important, cette transgression avec laquelle l'habitude nous avait familiarisé, seront alors jugés selon les lumières de la vérité. Mille doutes qu'on avait assoupis se réveilleront; mille faux prétextes qui ne servaient qu'à nous aveugler, s'évanouiront et laisseront l'âme en proie au trouble et aux remords. Alors on commencera à regarder comme suspectes et dangereuses cent choses sur lesquelles on avait à peine daigné réfléchir. Ces vengeances qu'on s'est pardonnées, ces scandales qu'on n'avait point réparés, ces libertés de tout dire, de tout voir, qu'on s'était permises, ces plaisirs défendus qu'on voulait s'excuser à soi-même comme innocents; ces assemblées, ces spectacles, ces modes que l'usage semblait autoriser; ces injustices dans le commerce, dans les acquisitions, dans les paiements, dans le maniement du bien d'autrui, que l'on sait aujourd'hui si bien pallier; ce luxe, ces vanités, cette mollesse, cette sensualité que l'on cherche si souvent à justifier; que sais-je? mille autres péchés qu'on a su se déguiser, se dissimuler à soi-même. Que ce tableau sera alors effrayant ! Si encore on avait eu soin de recourir à la pénitence avec de bonnes dispositions ! mais que pensera-t-on dans ce moment des premières confessions faites au sortir de l'enfance, et de cent autres faites depuis par bienséance, sans douleur et sans fruit? Ah ! que les troubles d'une conscience alarmée, que l'image d'une vie criminelle causeront alors de frayeurs étranges? on sentira la perte effroyable qu'on a faite, on voudrait réparer tant de désordres : mais quel moyen? on n'est plus en état, on n'est plus à temps : il fallait l'avoir fait quand on était en santé, qu'on avait toute la liberté de l'esprit, quand on en avait le temps et les moyens. Eh bien ! ce que vous ne pourrez pas alors, vous

le pouvez aujourd'hui : ah! qu'il est consolant pour vous de penser qu'il en est temps encore! Faites donc maintenant ce que vous ne pourrez pas alors : mettez tellement ordre à votre conscience qu'elle n'ait plus rien à vous reprocher à ce moment fatal. Prosternés aux pieds de votre Sauveur et après l'avoir remercié de ce qu'il veut bien encore vous donner le temps et la pensée de vous préparer à bien mourir, faites-vous une sainte habitude, sinon à tous les moments du jour, du moins très-souvent de vous rappeler toutes les pensées, toutes les paroles, toutes les actions de votre vie. A l'exemple du saint roi Ezéchias, faites, s'il est possible, une exacte discussion de tous les péchés que vous avez commis à chaque âge et surtout les péchés de votre jeunesse. Remettez-vous devant les yeux l'état dans lequel vous avez vécu, l'emploi que vous avez exercé, le lieu que vous avez habité; considérez quel était le devoir d'un chrétien dans toutes ces circonstances, vous, enfants, vos devoirs envers vos pères et mères et supérieurs; vous, parents et supérieurs, envers vos enfants et inférieurs : vous, maitres envers vos domestiques : vous, serviteurs, envers vos maîtres : ajoutez-y tant d'omissions dans la restitution du bien d'autrui, dans la réparation de la réputation du prochain blessée par vos médisances et faux rapports; et encore le mauvais exemple que vous avez donné, la tiédeur dans laquelle vous avez vécu, les inimitiés et les aversions secrètes que vous avez conservées, le défaut de douleur, de résolution efficace, peut-être de sincérité dans vos confessions; tant de communions infructueuses, certains péchés où l'intérêt, l'ambition ont trouvé leur aliment; les mauvaises habitudes, les attachements non rompus, les occasions prochaines non évitées, la passion qui domine, source de tous nos désordres, l'amour excessif du plaisir, l'ignorance volontaire des devoirs de notre état, par-dessus tout, le mauvais emploi du temps et des grâces : car voilà pour l'ordinaire, ce qui nous inquiète le plus à la mort, et ce qui est la matière d'un terrible examen. Demandez ensuite à Dieu qu'il fasse naître dans votre cœur une sainte componction : dites-lui avec confiance et dans les mêmes sentiments que le publicain : *Seigneur, soyez propice à un pécheur comme moi* (*Luc.*, XVIII, 13), allez enfin vous laver dans la sainte piscine, comme s'il fallait mourir dans le jour même, en sorte que vous n'oubliiez rien, que vous ne déguisiez rien qui puisse vous faire la moindre peine au dernier moment. Il faut que le ministre de Dieu voie dans votre âme tout ce que vous y voyez vous-mêmes, tout ce que Dieu y voit, tout ce qu'il y fera voir un jour à la face de l'univers, si vous ne prévenez cette effroyable manifestation de votre conscience par une véritable confession, et une vivacité de repentir qui vous remette dans cet état heureux de votre régénération dans les eaux du baptême. Ainsi réconciliés avec Dieu, vous pourrez dire alors comme saint Pierre : Oui, je reconnais que le Seigneur a envoyé son ange, qu'il a brisé mes fers et qu'il m'a affranchi de la servitude. (*Act.* XII, 11.) Il ne s'agit donc plus, ô mon âme, que de bien profiter du temps que Dieu veut bien encore m'accorder. Aimons donc, s'il est possible, aimons à chaque instant autant que les saints ont aimé pendant leur vie : mourons en saints si nous avons eu le malheur de vivre en pécheurs.

Voilà donc le premier pas pour mourir saintement : faire aujourd'hui ce que vous ne pourrez pas faire peut-être à la mort. Il en est un second, qui est de faire aujourd'hui ce qu'il faudra nécessairement faire à la mort. Saint Ambroise expliquant ces paroles de l'*Apocalypse* (XIV, 10) : *Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur*, « *Beati qui in Domino moriuntur ;* » demande comment les morts peuvent mourir, et il explique cette énigme, en disant que ceux-là sont déjà morts, dont le cœur est entièrement détaché des biens de la terre, et que ceux-là meurent véritablement dans le Seigneur, qui n'ont plus rien sur la terre qui les attache et qui les arrête. Oui, pour mourir sans peine, travaillez à vous détacher peu à peu de ce que vous aimez le plus dans la vie; par là vous préviendrez la mort. Je vous le demande, quel détachement, quel dépouillement plus universel que celui où on est réduit à ce dernier moment! Biens, charges, emplois, richesses, parents, amis, quelque forts que soient les liens qui nous attachent à tous ces objets, la mort brise tout avec violence, et vous arrache avec force à tout ce que nous avions de plus cher. Faisons donc avec mérite ce que nous serons contraints de faire alors sans aucun fruit; exerçons-nous à donner de plein gré ce que la mort nous enlèvera malgré nous; déliions doucement les nœuds par lesquels nous tenons aux créatures, pour éviter l'extrême douleur que nous ressentirons lorsque Dieu rompra ces nœuds tout d'un coup, et sans ménager notre sensibilité. Mais comment parvenir à ce détachement? C'est, puis-je vous dire avec le grand saint Léon, que qui pense souvent à son heure dernière, n'a pas beaucoup de peine à mépriser les plaisirs, les divertissements et les vanités, et tout ce qui amuse sur la terre. Pensez à la mort, et cette pensée vous aura bientôt détaché de tout ce dont la mort doit vous dépouiller un jour; pensez à la mort, et vous verrez que ce qui vous attache si fort à la vie, et vous la fait aimer, va demain, dans peu de temps, aujourd'hui peut-être, disparaître et s'éclipser pour vous. Pensez à la mort et vous avouerez de bonne foi, avec le même saint Ambroise, que ce qui dure si peu ne mérite pas votre attention, vos soins ni vos recherches. Ah! que ces motifs seraient bien capables, si nous les méditions, de nous inspirer un parfait détachement de tout ce qui nous occupe ici-bas; détachement qui est la disposition la plus sûre pour mourir sans peine! Dites-moi, avec cette salutaire pensée, aurait-on

tant de peine à pratiquer la mortification, à crucifier sa chair, à la réduire en servitude? Faudrait-il se faire tant de violences pour retrancher ces parties de plaisirs, de luxe, de vanité, qui sûrement ne nous aideront pas à bien mourir? En coûterait il tant de partager avec les pauvres son superflu, d'offrir à Dieu ce que nous chérissons davantage, de le prier d'en disposer selon sa sainte volonté ; de lui protester de cœur et sincèrement que nous sommes dans la disposition de lui faire un sacrifice de tout ce qu'il nous demandera ; en un mot, de nous soumettre sans murmure aux ordres de sa Providence dans toutes les circonstances où il lui plaira de nous envoyer des peines, des contradictions, des pertes, des maladies, des confusions, des opprobres. O mon Dieu, que ce détachement volontaire est une grande disposition pour bien mourir! Je dois un jour être dépouillé de tout, je ne veux donc plus tenir à rien, je veux mourir tous les jours : *Quotidie morior.* (I *Cor.*, XV,31.)

Tel est donc le moyen de faire aujourd'hui ce que nécessairement il faudra faire à la mort. Ajoutons enfin ce qu'infailliblement nous voudrons avoir fait à la dernière heure, le seul moyen de rendre notre mort douce et consolante. Il est certain, et ceux qui se sont trouvés aux portes du tombeau peuvent en rendre témoignage, il est certain qu'une des plus grandes inquiétudes qu'on éprouve à la mort, c'est de voir le mauvais usage que l'on a fait du temps et des grâces pendant sa vie, et le souvenir de la perte irréparable dont on est coupable en négligeant la pratique de tant de vertus et l'usage de tant de moyens de salut. Cette vue est un terrible tourment et cause des regrets d'autant plus amers que l'on ne peut ignorer à cette dernière heure qu'il eût été facile de faire un amas de mérite pour l'éternité. C'est alors qu'on commence à pénétrer le sens de ces paroles que le père de famille adressait à l'économe infidèle de l'Evangile : c'en est fait, lui disait-il, plus rien à ménager, plus rien à faire pour l'autre vie. Vous avez voulu demeurer dans l'indolence et l'inaction, il n'est plus temps de réparer le temps perdu, et de sortir de cette indigence extrême où vous a conduit votre paresse et votre oisiveté. Ah! qui peut comprendre que celui qui l'a éprouvée, la triste situation d'un mourant qui n'a rien à produire pour l'éternité! Dieu seul, se dira-t-il à lui-même, Dieu seul devait être l'objet de mon amour et de mon culte; le ciel et la possession de Dieu devaient être l'objet de mes vœux. Je ne manquais pas de motifs de servir Dieu; ma raison me faisait assez voir ce que je devais faire; mon intérêt se trouvait lié à mes devoirs. Qu'il serait consolant pour moi aujourd'hui, d'avoir passé mes jours au service d'un si bon maître; il m'avait donné la vie, il est mort pour moi. Il m'avait promis une éternité de bonheur, il pouvait me condamner à un supplice éternel. O Dieu! je n'ignorais rien de tout cela! Je pouvais arriver à une vertu sublime; que de secours, que de moyens pour cela, que de bons désirs, que de bons exemples, que de pressantes sollicitations de sa part! Touché par la lecture de ce livre de piété, effrayé par cet accident, désabusé par des réflexions salutaires, j'avais formé le dessein de me convertir; j'en avais dressé le plan. Qu'est-ce donc qui en a empêché l'exécution? Quoi! puis-je le dissimuler aujourd'hui? cette compagnie, cet ami, cette vaine frayeur, ce respect humain, la crainte d'irriter l'humeur frivole de ce libertin qui ne pouvait souffrir que je fisse mon devoir! O honte! ô regret! j'avais honte de passer pour dévot! Mais quoi, être chrétien, être serviteur de Dieu, faire son devoir, était-ce donc un crime? Je ne pensais qu'à me divertir, à passer le temps; mais ce temps passé, et malheureusement perdu, me dispensait-il du compte que j'en devais rendre. Oh! si j'avais suivi l'exemple de cette personne si vertueuse, qui, plus sage que moi, n'a pas attendu à la dernière heure à se repentir et à se corriger! Oh! si j'eusse persévéré dans la vertu que j'avais pratiquée dans ma jeunesse! Oh! si je me fusse converti à ce jour de retraite, quelle consolation maintenant! Quelle joie! Je le pouvais faire : ah! si je l'eusse fait! mais je ne l'ai pas fait, et je meurs. Ah! que le plaisir d'un moment me coûte cher, disait Jonathas : je n'ai pris qu'une goutte de miel en passant, et je meurs : *Gustans gustavi paululum mellis et ecce morior.* (I. *Reg.*, XIV, 43.) Funestes douceurs du monde que je n'ai goûtées qu'un moment, et de quelles amertumes n'étiez-vous pas détrempées; y avait-il en cela de quoi nourrir un esprit raisonnable, de quoi remplir un cœur chrétien? Plaisirs trompeurs, joies perfides; hélas, vous me coûtez la vie. *Gustans gustavi paululum mellis et ecce morior.* Faire ces réflexions au moment où l'on va expirer; avoir devant les yeux tous les moyens qu'on a eus de faire son salut; tant de saintes inspirations, tant de motifs si pressants! La facilité, le plaisir même qu'il y avait de faire son devoir, tant d'exemples si édifiants! Et voir en même temps l'abus qu'on a fait de tous ces secours, avec quelle opiniâtreté on s'est roidi contre les vives sollicitations de la grâce; par quelle bizarrerie, par quelle folie, avec quelle fureur on s'est refusé à son bonheur; et sentir qu'on n'a plus le temps, et mourir dans ces regrets, dans ces chagrins, dans cette rage : O Dieu, quelle mort! Ah! pour prévenir des regrets si cuisants, entreprenons dès cette heure ce qu'alors nous souhaiterons si ardemment mais inutilement d'avoir fait. Vous n'avez pas encore choisi d'état; prenez-en un qui ne forme pas d'obstacles à votre salut, dont les devoirs ne soient pas incompatibles avec votre salut. Etes-vous déjà engagé dans un état, hâtez-vous de remplir tous les devoirs de cette condition, et pensez que vous ne ferez jamais autant de bien durant la vie, que vous souhaiterez en avoir fait à la mort.

Aux jeunes gens.

Tendre jeunesse, vous commencez votre

carrière, pensez qu'on ne peut bien finir que quand on a bien commencé. Les jeunes gens peuvent bientôt mourir : la jeunesse, la force, la santé ne résistent pas à la mort. C'est donc une folie de renvoyer à nos vieilles années, ce que Dieu demande de nous pour son service et notre salut, puisqu'il est incertain si ces années viendront. Oui, je le répète, les jeunes gens peuvent bientôt mourir, et les vieillards ne peuvent pas longtemps vivre. Ce serait donc un aveuglement étrange, tandis qu'on sait qu'on a peu de temps à vivre, de former des pensées, des désirs comme si on ne devait jamais mourir, et tandis que la mort est si près de nous, de ne penser qu'à vivre. D'ailleurs, la vieillesse que Dieu estime n'est pas celle des années, qui fait blanchir les cheveux et rider le visage, c'est une vie vertueuse et innocente. On meurt vieux, quelque jeune qu'on soit, si on vit saintement. On meurt enfant quand on aurait vécu un siècle, si la vie a été imparfaite. Travaillons donc pendant qu'il fait jour, la nuit viendra où il ne sera plus temps de travailler. Disons-nous à nous-mêmes, à la fin de chaque jour : que voudrais-je avoir fait, si à la fin de ce jour Dieu m'appelait à lui? Si je devais mourir en sortant de ce temple où je vais assister au saint sacrifice, comment m'y comporterais-je? m'y verrait-on à promener çà et là des regards distraits et curieux, lier des conversations profanes, m'y tenir dans une posture contraire au respect et à la décence? Occuperais-je mon esprit d'affaires d'intérêt, de plaisirs, d'imaginations criminelles? Non sûrement : songeant alors que je suis en la présence de celui qui va être mon juge dans un moment, mais qui est encore mon Sauveur, puisqu'il s'immole pour moi sur l'autel, j'apporterais à cet adorable sacrifice, toute l'attention, la modestie, la dévotion, la ferveur qu'exige la foi et que la grâce inspire. Si je devais mourir à la fin de cette visite que la bienséance exige de moi, me livrerais-je à cette intempérance de langue, qui produit tant de fautes? Me ferais-je un jeu de déchirer par de sanglantes railleries, de flétrir par de noires impostures, quiconque n'est pas de la même opinion que moi ou qui a des intérêts opposés aux miens? M'amuserais-je à badiner sur la religion, à tourner en dérision la vertu et ses plus louables partisans? Oh! que je serais éloigné de tous ces défauts! Je mettrais un frein à ma langue, je pèserais toutes mes paroles afin de n'en laisser échapper aucune au préjudice de la vérité, de la charité, de la modestie. Je braverais le respect humain pour soutenir la religion et prendre la défense des malheureuses victimes de la médisance et de la calomnie. Si la mort devait me surprendre au milieu de mes occupations journalières et de mon travail, écouterais-je si facilement dans mes actions et mes démarches, la vanité, l'indolence, la mollesse? Ah! je porterais mes vues plus haut, je regarderais les soins, l'application, les peines attachées à mon état, comme l'exécution de l'arrêt qui condamne tous les hommes à manger leur pain à la sueur de leur front. Je les offrirais à l'auteur de mon être, comme une faible pénitence de mes péchés, je les unirais aux travaux et aux fatigues de mon Sauveur, afin qu'elles en tirassent tout leur prix; je les sanctifierais par la prière ; je les ennoblirais par l'excellence et la pureté de mon intention. Oh! puissent ces saintes et salutaires pensées, accompagner ainsi chaque action, chaque démarche de notre vie, et nous accoutumer à les faire toutes, comme si chacune devait être la dernière. Heureux le serviteur que le maître trouvera ainsi laborieux et vigilant! Oui, heureux le chrétien que la mort trouvera ainsi préparé! La paix, la consolation qu'il goûtera dans sa vigilance, le dédommageront avec usure de ses soins et de ses travaux. Que de bénédictions ne recevra-t-il pas de son divin Maître : que de louanges, de gloire, que de trésors pour prix de sa victoire! Le Saint-Esprit nous les fait sentir, mais il ne nous les explique pas : *Dites au juste qu'il sera bien : « Dicite justo quoniam bene.»* (*Isa.*, III, 10.) Quelle idée du bonheur du juste ne nous donne-t-il pas par ces paroles! en lui annonçant le bien et ne nommant aucun bien, ne veut-il pas nous faire entendre que tout sera bien pour lui, que ses biens seront innombrables, qu'il les possédera tous : *Dicite justo quoniam bene. Je vous dis en vérité*, dit le Seigneur, *qu'il lui donnera tous ses biens : « Amen dico vobis super omnia bona sua constituet eum. »* (*Matth.*, XXIV, 47.) Heureux enfin et mille fois heureux, éternellement heureux le chrétien qui, s'entretenant souvent de la pensée de la mort, règle sa conduite sur cette pensée, et se met en état d'attendre la fin de ses jours dans la paix et la tranquillité; de voir approcher la mort sans frayeur, et de la recevoir avec amour, moins comme une punition que comme un passage à l'Eternité bienheureuse, que je vous souhaite. Ainsi soit-il

DISCOURS IX.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Premier entretien.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate. (*Luc.*, XXI, 27.)

Alors ils verront le Fils de l'homme venir sur une nuée, avec une grande puissance et une grande majesté.

Un chrétien peut-il entendre ces paroles sans être saisi de frayeur? Saint Jérôme, malgré ses austérités, ne pensait jamais à ce grand jour sans un secret frémissement. A toute heure du jour et de la nuit, au milieu de son travail et de ses profondes méditations, il croyait toujours entendre ce cri fatal : Levez-vous, morts, et venez au jugement. Effrayante trompette, s'écrie Saint Grégoire, au son de laquelle les éléments obéissent, les pierres se fendent, les enfers s'ouvrent, les portes d'airain se brisent, les chaînes de la mort sont rompues! Ici, mes frères, nous n'avons pas besoin ni du feu de l'imagina-

tion ni de la force de l'éloquence, pour vous peindre avec art tout ce qu'il y aura d'effrayant dans ce jour de colère et de vengeance. Rappelons seulement notre foi; ouvrons nos saintes Ecritures, écoutons notre cœur. O vous donc, qui vous disposez pendant cette retraite à des actions qui regardent de si près votre salut, venez prononcer sur vous-mêmes, vous juger vous-mêmes ou dignes de la vie éternelle, ou condamnés à une mort éternelle. C'est de l'examen que nous allons faire aujourd'hui que dépendra celui que Dieu fera un jour à la face de l'univers. Faisons-le donc comme nous souhaiterions l'avoir fait alors; et quel motif plus fort, plus puissant, plus efficace, plus capable de nous pénétrer d'une crainte salutaire que la méditation même de ce jugement, de cet examen rigoureux que Dieu fera de toutes nos actions; que la pensée de cette vérité effrayante qui a converti un si grand nombre de pécheurs, qui leur a ouvert le cœur dans le tribunal de la pénitence et ne les a quittés qu'au dernier moment de la vie! Dieu examinera toutes nos pensées, toutes nos paroles, toutes nos actions au dernier jugement; sujet de confusion pour le pécheur, et aussi sujet de cet entretien. Plaise à celui qui nous a tous créés pour une vie éternellement heureuse, de me pénétrer moi-même de la crainte de ce jugement redoutable, et de vous l'imprimer à tous si fortement, que cette retraite et tout le reste de votre vie ne soit qu'une préparation à la sentence de votre éternité! Implorons le secours de Marie. *Ave, Maria.*

Le soleil éclipsé, la lune ensanglantée, les étoiles détachées du firmament, les éléments déchaînés, une pluie de feu et de souffre embrasant l'univers: quatre anges sonnent de la trompette. Ses bruyans éclats pénètrent jusqu'au centre de la terre: à l'instant l'enfer vomit ses victimes, le ciel rend ses saints; les tombeaux s'agitent, s'ouvrent; la poussière se ranime; les ossements dispersés se meuvent, se cherchent, s'unissent et forment des corps immortels; ceux qui jouissaient des délices du céleste empire, comme ceux qui étaient la proie des flammes, justes et pécheurs de toutes les générations, de tous les siècles, de tous les peuples, de tous les âges, Adam et le dernier de ses enfants, tous se lèvent, s'avancent à la fois, effrayés de leur nombre, plus effrayés encore de la multitude de leurs iniquités et de leurs crimes. Enfin, tous sont rassemblés: aussitôt les cieux s'ouvrent et laissent apercevoir dans l'enfoncement un fleuve de feu qui se déborde de toute part. A la faveur de cette lumière effroyable, le signe du salut paraît; la croix brille dans les airs; tous, justes et pécheurs, sensuels ou pénitents, le voient ce signe formidable, avec cette différence que les justes le regardent avec confiance, parce que pendant leur vie ils s'y sont étendus avec Jésus-Christ, tandis que cette vue porte le désespoir dans le cœur du pécheur qui n'y a jamais attaché ni ses yeux ni son cœur. En vain ce cœur épouvanté lui conseille la fuite; en vain lui-meme conjure-t-il la terre de lui offrir son sein pour l'engloutir: en vain appelle-t-il la mort qu'il avait tant en horreur, il faut qu'il voie, dans tout l'éclat de sa majesté, celui qui vient le juger à son tour dans toute la rigueur de sa justice, et le voici qui s'avance à grands pas. Des millions d'anges précèdent le roi de l'univers: il est enveloppé de sa fureur comme d'un vêtement; son front est plus majestueux qu'à l'instant où il forma l'univers, plus terrible qu'au moment où il précipita des cieux l'ange enflammé des enfers; plus formidable qu'au jour où il inonda la terre d'un déluge universel. Le feu de la colère est dans ses yeux, il abaisse sur l'univers assemblé ses regards redoutables; l'effroi glace tous les cœurs: quel arrêt va-t-il prononcer?

Déjà les ministres de sa justice se hâtent de démêler les fidèles serviteurs du milieu de la troupe impure; de séparer le bon grain d'avec l'ivraie, les brebis d'avec les boucs, les bons d'avec les méchants, et placent les uns à la droite, les autres à la gauche: Quel sinistre présage pour ceux-ci! Quel heureux préjugé pour ceux-là! O mon âme, de quel côté seras-tu placée? Un ange apporte devant l'Eternel le livre sur lequel le monde entier doit être jugé, le livre qui doit décider pour une éternité du sort de tout ce qui a vécu. Quel est-il donc ce livre? Ah! qu'il serait consolant pour nous d'y apprendre sur quoi doit rouler ce terrible jugement, et les moyens de nous le rendre favorable! Ce livre est tous les jours entre vos mains, vous le connaissez, vous l'apprenez, on vous l'explique tous les jours: quoi! ô mon Dieu, cette loi d'amour, cet Evangile qui devait m'introduire dans le ciel et m'en ouvrir la porte, qui devait faire ma consolation et mon bonheur, fera mon désespoir et le sujet de ma condamnation! Oui, chrétiens, c'est sur l'Evangile que nous serons tous jugés; et persuadons-nous bien qu'il n'en sera pas de ce jugement comme de ceux des hommes. Bornés dans leurs connaissances et leurs discussions, et n'apercevant que les actions extérieures, il est aisé de les tromper en se couvrant d'un voile hypocrite, et d'échapper à leurs recherches par les détours de la dissimulation et du mensonge. Mais le juge à qui nous aurons affaire est infini dans ses lumières; il voit tout, il est tout œil, dit saint Augustin, il pénètre dans le fond de nos actions; il discerne non-seulement le péché, mais encore l'intention du pécheur, et découvre le crime dans sa source et dans son principe, avant même qu'il soit accompli. Il voit tous les déréglements du cœur, et la malice de l'âme dans l'âme même; et il juge les volontés criminelles comme les crimes effectifs. Le grand livre ne sera pas plutôt ouvert qu'une lumière soudaine éclairera tous les abîmes des consciences; tous les sépulcres seront ouverts, et quelle infection lorsque tous les mystères d'iniquité seront révélés, lorsque le souverain juge déploiera aux yeux de l'univers l'histoire entière de notre vie! Depuis

le premier sentiment que forma notre cœur jusqu'à notre dernier soupir, toutes les iniquités dispersées dans les différents âges de notre vie seront ici réunies : pas une pensée, pas un désir, pas une parole, pas une action ne sera omise; car si nos cheveux sont comptés, que sera-ce de nos œuvres? Nous ne nous envisageons jamais ici-bas, que dans le point de vue que notre état présent nous offre ; la dernière situation est toujours celle qui nous fait juger de nous-mêmes. Dans ce jour terrible, nous verrons revivre tout le cours de nos années qui étaient comme anéanties pour nous, et qui vivaient néanmoins devant Dieu. Et quelle surprise lorsqu'il développera toute cette partie intérieure et invisible de notre vie aussi inconnue à nous-mêmes qu'au reste des hommes: tant de pensées criminelles, tant de désirs honteux et qui étaient à peine formés, et que nous tâchions de nous cacher à nous-mêmes ; tant de jalousies secrètes, tant de haines, d'animosités, de projets de vengeance auxquels l'occasion et la puissance seules ont manqué; cette vanité, cette vaine gloire, cette estime des hommes qui sont pour ainsi dire les seuls ressorts qui nous font agir; cette hypocrisie, cette piété fausse, cette fausse vertu qui fait toute notre religion ; cette indévotion, je ne dis pas assez, votre impiété, chefs de maison, votre luxe, femmes du monde, votre ambition, votre orgueil, chrétiens de tout état, de tout âge, de tout sexe, de toute condition, tout ce qui se passe au fond de votre cœur, et que vous y retenez avec tant de précautions. Ce n'est là encore que l'intérieur, que sera-ce encore de tant d'autres fautes extérieures? Tant de mensonges d'habitude, tant de faux rapports, de railleries, de médisances, de calomnies? quel jugement, enfin, portera-t-il de toutes nos conversations? Le souverain arbitre des vivants et des morts nous fera rendre un compte exact et rigoureux même des paroles oiseuses ; c'est lui-même qui nous en assure.

Mais quand nous n'aurions pas à nous reprocher aucun de ces vices énormes ou de ces défauts extérieurs, ou que nous croyons avoir plus rarement commis, que répondrons-nous quand il nous demandera si nous avons accompli le premier et le plus essentiel de ses commandements? Car il opposera au pécheur le glorieux et consolant précepte de son amour; et il lui dira : Ouvrier d'iniquité, où sont les œuvres qui attestent que tu m'as aimé? Tous les jours, à la vérité, tu m'as dit, mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur; mais qu'as-tu fait pour me le prouver? Quand on aime quelqu'un, on prend plaisir à parler de lui, à lui rendre de fréquentes visites, à avoir de longs entretiens avec lui. Loin de le trahir, de nuire à ses intérêts, on a grand soin à le prévenir en tout, on se plaît à faire passer les mêmes sentiments dans le cœur des autres : mais quand vous êtes-vous entretenus de moi? On parle ordinairement de ce que l'on aime, aussi parliez-vous toujours de vos autres amis, seul j'étais oublié ; aussi le jeu, la parure, la bagatelle, les parties de plaisirs faisaient l'âme de tous vos entretiens. Mais, ma patience à vous attendre, mais, mes bienfaits, mes grâces, mon amour, en avez-vous fait le sujet de vos discours? Est-ce ainsi que je vous ai aimé, dira le juste appréciateur du mérite, est-ce ainsi que je vous ai aimé? Je vous ai dit que je vous aimais : aussi, vous le savez, qu'ai-je pu faire pour vous que je n'aie fait? J'ai songé à vous dans mes conseils éternels, je vous ai créé roi de la terre, je vous ai formé à ma ressemblance ; mais vous n'avez payé le plus grand bienfait que par la plus noire ingratitude. Vous avez défiguré, déchiré mon image ; la vertu a perdu pour vous tous ses attraits, le vice ses horreurs ; vous vous êtes égaré dans les sentiers de l'iniquité : ma patience irritée déjà se changeait en fureur, et ma justice allait éclater sur vos têtes criminelles, lorsque, arrêtée et vaincue par les cris redoublés de ma tendresse pour vous, aux dépens de ma gloire, ma miséricorde m'engagea à tirer de ses trésors le plus riche bienfait, à mépriser en quelque sorte mon bonheur pour ne m'occuper que du vôtre, à quitter le sein de mon Père pour me faire homme, pour lui offrir ma sainteté chargé du vêtement du péché comme une victime digne de ses coups, à racheter enfin la vie au pécheur en expirant sous le poids de ses crimes! Tel a été pour vous le langage de mon amour. Que dis-je? comme si c'était peu de verser une fois jusqu'à la dernière goutte de mon sang, comme si jusque-là je n'eusse encore été que disciple en amour, et que m'immoler une seule fois sur le Calvaire n'eût pas suffi pour gagner vos cœurs ; fertile en prodiges, mon amour épuisa les trésors de sa puissance et de ses richesses, et ne s'arrêta que lorsqu'il ne lui resta plus rien à donner. Après ma mort même je ne voulus pas vous quitter, je mis mes délices à habiter parmi vous ; je choisis l'état le plus propre à attirer votre faiblesse ; je vous donnai tout ce que le ciel a de plus précieux, mon corps, mon âme, ma divinité, et avec elles toutes mes grâces, moi-même tout entier. Je voulus que ce corps trouvât sur l'autel un nouveau Calvaire, que chaque jour et dans tous les lieux de la terre, jusqu'à la consommation des siècles, le même sang coulât encore pour effacer le péché et former un bain salutaire pour purifier les pécheur : enfin pour achever de le rendre fort et invulnérable, j'ai permis qu'il vînt s'asseoir à ma table se nourrir et s'engraisser de ma chair et de mon sang. Ainsi vous aimait votre Dieu, vile créature : mais est-ce ainsi que vous m'avez aimé? Vous n'étiez pas, je le sais, en état de disputer en amour avec moi, et il n'était pas nécessaire que j'en vinsse à cet excès pour vous mettre dans l'impuissance du retour. Mais du moins, m'avez-vous rendu cœur pour cœur, amour pour amour! J'ai épuisé toute ma puissance pour m'abaisser jusqu'à vous; avez-vous épuisé toute votre faiblesse pour vous élever jusqu'à moi, et

ne laisser aucune partie de ce cœur vide de mon amour? Vous le saviez cependant, c'était là mon premier et mon plus essentiel commandement, et vous ne pouviez, sans la plus grande injustice et le mépris le plus injurieux, en agir autrement, et cependant ce cœur s'occupait de tout autre chose que de moi. Car, répondez, mondains, dans ces cercles si enjoués, que quelqu'un s'avisât de parler de Dieu, bientôt la conversation languissante ne tardait pas à tomber : auparavant, chacun avec joie faisait part de ses réflexions, parce que chacun parlait de l'abondance du cœur. Mais on parle de moi, de la folie des hommes qui ne travaillent qu'à amasser des richesses, qu'à se livrer aux folles joies du siècle, au lieu de songer à la conquête du ciel et du bonheur qu'on y possède; on parle de la brièveté de la vie pas assez longue pour aimer Dieu comme il le mérite; on parle de la consolation qu'on éprouve à la mort d'avoir pratiqué la vertu et aimé Dieu pendant sa vie; alors tous se taisent, on n'a plus rien à dire : au lieu de la gaieté et de la satisfaction qu'on lisait auparavant sur tous les visages, on n'aperçoit plus que tristesse, dégoût et ennui. Mais cette personne pieuse se retire-t-elle, bientôt la sérénité, la joie reparaîtront; ce ne sera plus de moi dont on parle : c'en est assez, la conversation ne manquera plus de charmes et d'agrément. On saura s'y amuser; mais comment? aux dépens des absents, en se jouant de la réputation du prochain; les uns mettront leur plaisir à dire le mal, les autres à l'entendre : on parlera de ses parents, de ses supérieurs; on critiquera leur conduite, on taxera de ridicule leurs soins, leur vigilance; on se révoltera contre l'autorité de ceux que j'ai chargés de vous tenir ma place; et c'est ainsi que vous m'avez aimé! c'est ainsi que vous avez rempli votre premier devoir! J'en appelle à votre conscience, qui de nous aura aimé Dieu?

Que Dieu nous rappelle ensuite l'usage que nous avons fait du temps : à quoi l'employons-nous, ce temps? le travail, on le néglige, on le fait sans application; son état, sa profession, on n'en connaît pas les devoirs, on ne s'en instruit pas, à peine s'en occupe-t-on : on donne aux plaisirs les meilleurs moments, hélas! et s'en fait-on le moindre scrupule? On l'oublie, ce n'est qu'une perte de temps; on n'y fait pas attention; on s'imagine que Dieu n'en demandera aucun compte. Cependant, le temps, pouvons-nous ignorer que le temps est une des plus grandes grâces que Dieu puisse nous accorder, qu'avec le temps nous pouvons tout, que sans le temps nous ne pouvons rien, que l'enfer est plein de ceux qui en ont abusé, et peut-être bien moins que nous; qu'un jour viendra où nous pleurerons l'abus que nous en faisons, que nous demanderons à Dieu, pour nous préparer à bien mourir, quelques-unes de ces heures que nous prodiguons aujourd'hui si follement, et qu'elles nous seront refusées; que le temps de la miséricorde sera passé, et que nous ne trouverons plus devant nous que la mort et le jugement! Ah! nous reconnaîtrons alors ces omissions sans nombre dont notre vie a été pleine, et sur lesquelles nous n'avons pas eu le moindre remords; tant d'occasions de faire le bien presque toutes négligées; tant d'ignorances coupables et volontaires, tant de préventions et de faux raisonnements sur lesquels nous nous sommes fait une fausse conscience, tant de péchés qui en ont été les suites funestes; et ce qu'il y aura encore de plus désolant, c'est que c'était là la partie de notre vie la plus innocente à nos yeux, et qui n'offrait tout au plus à nos yeux qu'un grand vide. Ah! le pécheur changera bien alors de sentiment : quel regret pour lui de voir une si longue suite de jours perdus, sacrifiés à l'inutilité et aux plaisirs qui ne sont plus, tandis que quelques-uns de ces moments consacrés à un Dieu fidèle dans ses promesses auraient pu lui mériter la félicité des saints? Ah! encore, s'il n'était comptable que de ses propres péchés! mais qu'aura-t-il à répondre lorsqu'on lui demandera tant d'âmes qui trouvèrent peut-être la mort dans sa compagnie, que ses conseils et ses discours corrompirent, à qui ses exemples et sa conduite furent un sujet de chute et de scandale? lorsqu'on entrera en compte sur les péchés étrangers dont il a été l'occasion ou la cause dans les autres, et qui par conséquent lui seront imputés? Quel nouvel abîme! qui peut le sonder! quel enchaînement de crimes! qui peut les compter! qui même d'entre vous entreprit dans ses confessions de le faire ou même d'en approcher! On se croit permis tant d'amusements, de divertissements, parce qu'on vit dans le monde, qu'on ne fait que ce que font tant d'autres, parce qu'on ne fait que suivre l'exemple des personnes de son rang, de son sexe, de son âge : mais quelles excuses! le monde, votre rang, votre sexe, votre âge! Quoi! vous croiriez par là satisfaire aux reproches de ce juste juge! Quoi! le monde, vous dira-t-il, le monde, qui est déjà jugé depuis longtemps, que j'ai chargé de mes anathèmes, est-ce bien vous, chrétiens, qui tenez ce langage? Encore une fois ce monde, aux pompes et aux vanités duquel vous avez si solennellement renoncé dans votre baptême, et contre lequel je vous ai tant prévenu par la bouche de mes ministres, ce sont ses maximes et ses usages que vous opposez à ma loi! Votre rang : mais en existe-t-il d'autre devant moi que celui de chrétien! Votre sexe : quoi! parce qu'il est le plus faible, il sera le plus criminel! il affichera partout l'impudence, l'immodestie, la mondanité, l'irréligion! les païens eux-mêmes ne l'ont-ils pas regardé comme celui de la pudeur et de la modestie? Votre âge : et c'est vous, jeunes gens, jeunes personnes, qui parlez ainsi! votre âge, mais n'est-ce donc pas celui où l'on doit contracter des habitudes vertueuses, offrir à son Créateur les prémices de la vie qu'on vient de recevoir de ses mains, et le prier de soutenir son innocence au milieu

des dangers qui le menacent : combien de saints et de saintes de votre âge! combien de vierges plus jeunes encore ont mieux aimé souffrir les plus cruels supplices que de commettre le moindre péché! étaient-ils donc d'une autre nature que vous? avaient-ils donc moins que vous d'obstacles à surmonter?

Convaincus de tous ces manquements et vous trouvant sans excuse, aurez-vous du moins des bonnes œuvres à offrir, quelques prières ferventes, quelques confessions faites avec les dispositions requises et suivies d'un sincère changement de mœurs? Mais vos prières sont-elles autre chose que les égarements continuels d'un esprit dissipé, distrait, ou que le vain son d'un cœur glacé? Quelle attention apportez-vous aux prières du matin et du soir? Pourquoi les faites-vous? Est-ce parce que Dieu l'exige et que vous devez lui obéir? Est-ce parce que tout chrétien en se levant, en se couchant, doit adorer son créateur et témoigner sa reconnaissance à celui dont il tient la vie et dont il reçoit tous les jours tant de bienfaits? Est-ce pour offrir votre cœur à ce tendre Père qui ne l'a formé que pour lui? ou bien est-ce par contrainte, avec ennui et par pure routine? Avec quel respect entrez-vous dans le saint temple? qu'est-ce qui vous y conduit? Est-ce le désir d'épancher votre cœur au pied des tabernacles en sentiments de dévotion, de tendresse, d'amour? ou plutôt n'est-ce pas par pure bienséance et parce que l'Eglise vous en fait un précepte à certains jours? Mais vos confessions, quelles dispositions y apportez-vous? Est-ce le regret de vos fautes et le désir de vous réconcilier avec votre Dieu qui vous fait approcher du saint tribunal? ou plutôt n'êtes-vous pas allés à confesse parce que vous ne pouviez vous en dispenser? Ici examinez-vous vous-mêmes; vous seriez bien malheureux si un pareil motif vous avait guidés, et quel traitement devriez-vous attendre au jour des vengeances du Seigneur? Vous connaissez toutes les dispositions qu'on doit apporter à cet auguste sacrement; cent fois on vous les a expliquées : c'est un remède que le Dieu de bonté vous a préparé pour guérir vos maux. Ah! pouvait-il être plus doux? Pour remplacer des peines éternelles que méritaient vos crimes, il reçoit une satisfaction; une peine aussi légère, peut-on lui donner le nom de peine? Quoi! celle d'avoir de la douleur de vos crimes et d'en faire l'aveu à un ministre qui vous porte dans son cœur, pouvait-il en exiger moins sans blesser sa justice? Mais aussi de quelle profanation, de quel horrible sacrilége ne vous rendez-vous pas coupables si vous vous présentez aux pieds du prêtre avec l'intention secrète de persévérer dans les mêmes habitudes, surtout si une fausse honte vous fait taire ou dissimuler une partie de vos fautes? Ah! puis-je dire à celui que la passion aurait aveuglé jusqu'à ce point, vous voulez tromper le prêtre, la chose est aisée; il est homme. Cachez, cachez au plus profond de votre cœur le trésor de votre iniquité; vous pouvez vous applaudir du succès, il n'ira pas certainement l'y déterrer. Mais sans doute vous n'avez pas oublié les précautions nécessaires pour le dérober à la vue de votre Dieu; sans doute vous vous êtes mis en sûreté de ce côté-là. Cependant je n'aperçois pas en vous cette sécurité; que craignez-vous? Personne ne le sait. D'où vient le trouble qui vous agite? Quoi! vous ne pouvez cacher ce crime sans vous sentir le cœur déchiré par les remords! Dieu vous verrait-il donc? Si Dieu vous voit, pécheur hypocrite, si Dieu vous voit, pouvez-vous en douter? Celui dont l'œil perce les abîmes, qui tira la lumière du sein des plus épaisses ténèbres, celui qui a formé le cœur de l'homme n'en connaîtrait pas les plis et replis! Ah! vous le savez, Dieu vous voit, et c'est ce qui vous inquiète; Dieu vous voit, et vous ne craignez pas d'insulter en sa présence au gage précieux de sa tendresse et de sa miséricorde! Et vous ne craignez pas sa justice! La honte vous lie la langue, vous n'osez paraître tel que vous êtes aux yeux d'un confesseur qui s'attendrirait sur le déplorable état de votre âme. De quelle confusion ne serez-vous donc pas couvert lorsqu'à la face, je ne dis pas d'un seul homme, de dix, de vingt personnes, d'une famille, d'une ville entière, d'un royaume, mais de tous les peuples, de tous les hommes qui ont existé et qui existeront jamais dans l'univers, le juge terrible déploiera l'histoire la plus affreuse et la plus exacte de votre cœur, de votre esprit, de votre imagination! Comment paraîtrez-vous donc alors? comment soutiendrez vous cette confusion? Je vais tâcher de vous en donner une idée sensible. Rendez-vous attentif à la supposition que je vais faire et recueillez-vous en vous-même.

Si au moment où je vous parle, Dieu, par un trait de sa lumière, me découvrait ce qu'il y a dans chacun de vous de plus secret et de plus caché; ce n'est pas assez, s'il m'ordonnait de vous reprocher ici publiquement et en présence de vos amis, de vos parents, ce qu'il y a dans votre vie de plus humiliant; s'il me disait, comme à un prophète, perce la muraille par le droit que je te donne de révéler les consciences, fais-en connaître toute la corruption et l'hypocrisie, élève la voix, et dis hardiment à ceux qui t'écoutent ce qu'ils craignent le plus d'entendre, ce qu'on ne leur a jamais dit, et ce qu'ils n'osent se dire à eux-mêmes; si pour obéir à cet ordre j'étendais jusque-là mon ministère et la liberté qu'il me donne, et que je vinsse à manifester ici votre affreuse conscience, si enfin j'entreprenais actuellement quelqu'un de vous en particulier, si je le désignais du geste ou de la voix, et que je lui fisse essuyer l'opprobre de je ne sais combien de crimes, mais de crimes honteux dont il demeurerait flétri, ah! tel qui m'écoute peut-être sans frayeur, et que je pourrais montrer du doigt et de l'œil, en mourrait de honte et de douleur. Or ce n'est là qu'une faible idée de la confusion dont je

vous parle. Ce ne sera pas en présence seulement de vos parents et amis, mais de tous ceux qui vous connaissent ou ne vous connaissent pas, mais qui vous connaîtront alors tels que vous craignez d'être connus : ce ne sera pas d'un seul accusateur que vous serez obligés de soutenir les reproches, mais de tous les spectateurs qui composeront cette immense assemblée. Ainsi donc, pécheurs sacriléges, déguisez, cachez en confession les péchés que vous ne rougissez pas de commettre ; mais faites bien attention à une chose : voici l'ignominie que vous vous préparez : on les saura, on les verra, ces péchés, au jour de la manifestation des consciences. Ils se produiront eux-mêmes, dit saint Basile; ils paraîtront sur chacun de nous en caractères si visibles qu'ils frapperont tous les yeux ; chacun lira sur votre front l'histoire honteuse de votre conduite. Dans une situation si accablante, que faire? où se réfugier? Toutes les ressources qui peuvent adoucir ici-bas la plus humiliante confusion manqueront en ce jour à l'âme infidèle. Sur la terre, lorsqu'on est coupable d'une faute qui nous a fait tomber dans le mépris, tout a roulé sur un petit nombre de témoins ; on a pu s'éloigner d'eux pour un temps ; on a pu changer de demeure et aller recouvrer ailleurs sa première réputation. Mais au dernier jour tous, sans exception, verront sur le front du pécheur le tableau humiliant de ses désordres sans qu'il puisse se soustraire à leurs regards. Sur la terre, lors même que notre honte est publique, il se trouve toujours un petit nombre d'amis dont l'estime ou du moins l'indulgence nous aide à soutenir le déchaînement général. Mais au dernier jour la présence de nos amis ne fera que rendre plus insupportable le poids de notre honte. Sur la terre, s'il ne se trouve point d'ami que notre malheur intéresse, il est au moins des personnes indifférentes que nos fautes ne blessent pas, ne révoltent pas contre nous. Mais dans ce jour terrible nous n'aurons pas de spectateurs indifférents, le pécheur sera l'opprobre et l'anathème de toutes les créatures. Sur la terre enfin, il n'y a de pénible que la première honte ; les bruits tombent peu à peu ; de nouvelles aventures prennent la place des premières, et le souvenir de nos déréglements s'éteint et s'évanouit avec l'éclat qui les avait publiés. Mais au grand jour la honte demeurera éternellement ; il n'y aura plus de nouveaux événements qui fassent perdre de vue nos crimes et leur opprobre ; rien ne changera plus, tout sera fixe et immuable : telle l'âme aura paru au tribunal de Jésus-Christ, telle elle paraîtra durant l'éternité; le caractère même de son supplice publiera sans cesse la nature de ses crimes, et sa honte recommencera tous les jours avec son tourment. Ici les réflexions sont inutiles, et s'il nous reste encore un peu de foi, c'est à nous à sonder notre conscience et à prendre dès à présent des mesures pour soutenir la manifestation de ce dernier jugement

DISCOURS X.

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Deuxième entretien.

His autem fieri incipientibus, respicite, et levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra. (*Luc.*, XXI, 28.)

Lorsque ces choses commenceront d'arriver, regardez en haut et levez la tête, parce que votre rédemption approche.

S'il est un spectacle capable de porter la tristesse et l'effroi jusqu'au fond de l'âme, c'est sans doute celui du dernier jugement. Le monde embrasé par un déluge de feu, les tombeaux ouverts, les morts ressuscitant à la voix de Dieu, le Fils de l'homme descendant du ciel dans tout l'appareil de sa gloire, la séparation des bons d'avec les méchants, un jugement où toutes nos œuvres seront discutées sans miséricorde, à la face de l'univers; enfin, le sort de chacun des hommes fixé pour une éternité! Et néanmoins c'est à l'approche de ces terribles événements que Jésus-Christ nous commande de nous réjouir et de lever la tête : *Levate capita vestra.* Oui, tels devraient être nos sentiments, si nous étions véritablement chrétiens. Alors, sans doute, Dieu glorifiera sa justice par la punition des pécheurs ; mais il ne glorifiera pas moins sa miséricorde et sa bonté pour les élus ; et ce jour suprême où l'on verra le Fils de l'homme briser la tête de ses ennemis, doit être aussi l'heureux signal de la rédemption des enfants de Dieu : *Quoniam appropinquat redemptio vestra.* Ainsi la Providence justifiera sa haine infinie pour le péché, et son amour pour la vertu. Tel est le spectacle consolant que je vais mettre sous vos yeux dans cet entretien, auquel j'ajouterai l'arrêt que prononcera le juste juge sur les justes et les pécheurs, et qui décidera du sort de tout l'univers. Donnez-moi un moment d'attention.

Ce n'était point assez pour la bonté de Dieu d'avoir rendu justice à l'âme fidèle dans le jugement qui suit immédiatement la mort, et d'avoir payé des tribulations d'un moment par un poids immense de gloire, il lui devait une réparation solennelle; et puisque le péché sera humilié, condamné à la face de l'univers, il fallait que la vertu fût produite au grand jour, et couronnée en présence de tous les hommes assemblés. Aussi, que le jugement des justes sera différent de celui du pécheur, et de la part du juge, et de la part de la conscience ! *Elevez vos têtes et regardez en haut, voici le temps de votre rédemption;* ce sont les paroles que l'Evangile adresse à ces âmes fidèles qui paraissent au pied du tribunal de Jésus-Christ, avec la charité dans le cœur et la paix dans la conscience. Quelle surprise, quel étonnement pour les justes inondés de ces douces consolations, de se trouver dans cet océan de bonheur ! Quoi ! est-il possible, s'écrieront-ils, que de si petits maux nous aient mérité un si grand bien ! Ah ! nous ne l'aurions pas acheté trop cher par des siècles de pénitence ! Quel bonheur pour nous d'avoir

cru et d'avoir eu devant les yeux ces grandes vérités du jugement et de l'éternité, et d'avoir combattu avec courage nos répugnances, nos dégoûts et nos tentations, nos humeurs; d'avoir résisté aux attraits des mauvaises compagnies et des mauvais exemples, de nous être mis au-dessus de toutes les considérations humaines et de ces fausses craintes qui nous auraient entraînés dans le désordre et dans le vice; d'avoir fidèlement obéi à Dieu, à sa loi, à sa parole? Qu'elle est grande, encore une fois, cette consolation du juste, au moment où la conduite sainte de sa vie va décider de son éternité bienheureuse! qu'il est doux ce témoignage de sa conscience qui ne lui rappelle que des vertus, des pénitences, des mérites! Combien il se félicite d'avoir méprisé les plaisirs du monde, de n'avoir point attaché son cœur à ce qui devait lui échapper, de n'avoir point partagé son cœur entre Dieu et la créature, de le lui avoir consacré tout entier? Quelle est donc différente, cette conscience, dans le pécheur et dans le juste! Elle s'élève en témoignage contre le pécheur, mais elle se rend avocate pour le juste; elle représente au souverain juge son retour sincère, sa confession entière, ses bonnes résolutions et l'amendement qui les a suivies. Elle efface du livre des vengeances tout ce qui avait été écrit pour sa condamnation; elle imprime son nom dans le livre de vie pour sa justification. De là, quelle gloire pour les élus! quelle confusion pour les pécheurs! car c'est alors que s'accomplira avec éclat cette parole de Jésus-Christ: *Quiconque s'élèvera sera humilié; quiconque s'humiliera sera exalté.* (*Matth.*, XXIII, 12.) Consolez-vous donc justes, justes inconnus, même méprisés, consolez-vous, car si vous êtes morts à présent aux yeux du monde, si votre vie, cette vie spirituelle et intérieure, cette vie pure et parfaite qui ne paraît qu'aux yeux de Dieu, et dont Jésus-Christ est le principe et le modèle; si cette vie cachée est ensevelie, pour ainsi dire, dans le tombeau de votre humilité, elle sera, au jour du jugement, manifestée pour la gloire de Jésus-Christ et pour la vôtre; car, dit l'Apôtre, *le Seigneur éclairera ce qui est caché dans les ténèbres; il manifestera le secret des cœurs, et il donnera à chacun la louange qui lui est due: « Illuminabit abscondita tenebrarum, et manifestabit consilia cordium; et tunc laus erit unicuique a Deo. »* (I *Cor.*, IV, 5.) Oui, ces vertus cachées par l'obscurité de la naissance, par la bassesse de la condition, par la pauvreté de l'état, par les ténèbres de la solitude, mais surtout par l'humilité avec laquelle on les a pratiquées; ces vertus, renfermées dans les déserts, dans les cloîtres, dans les hôpitaux, dans les prisons; ces vertus, dis-je, brilleront aux yeux de tout l'univers, avec d'autant plus d'éclat qu'elles auront été, ici-bas, plus ignorées ou plus méprisées. Dieu manifestera les secrets des cœurs, de ces cœurs purs et innocents, de ces cœurs dégagés du monde et d'eux-mêmes, de ces cœurs humbles dans la prospérité, patients dans l'adversité; de ces cœurs fidèles à sa grâce, de ces cœurs jaloux uniquement de lui plaire, et consumés du feu de son amour; ces cœurs enfin selon son cœur et soumis à toutes ses volontés. Il manifestera les secrets des cœurs: le monde entier verra ces oraisons faites avec tant de ferveur, ces sacrements fréquentés avec tant de piété, ces jeûnes pratiqués selon le conseil du Seigneur, sans affectation; ces aumônes répandues sans ostentation: il verra ces vertus intérieures, foi vive, espérance ferme, charité ardente, haine de soi-même, renoncement, abnégation, amour des ennemis, résignation dans les disgrâces, dans les infirmités, dans les persécutions, dans les épreuves même intérieures. Encore une fois, les secrets des cœurs seront révélés, ces cœurs dont la beauté cachée aux yeux des hommes n'était connue que de Dieu seul, ces cœurs où Dieu avait toujours fait sa demeure, et qu'il avait pris plaisir à orner, à enrichir de ses dons et de ses faveurs. Que de nouvelles merveilles va offrir aux yeux de l'univers assemblé ce sanctuaire divin jusque-là si impénétrable, lorsque le voile en sera ôté! Que de fervents désirs, que de victoires secrètes, que de sacrifices héroïques, que de tendres gémissements, que de transports amoureux! Quelle soumission! quelle obéissance! quelle charité! quelle âme! que de vertus! Le Seigneur mettra sa gloire à les compter, à les déployer, ces vertus, à faire briller aux yeux des pécheurs la couronne de gloire qu'il mettra de sa main sur la tête du juste. Il est vrai qu'on connaîtra également les faiblesses dont le juste lui-même n'est pas exempt, et qui ont souillé un certain temps de sa vie; mais on connaîtra aussi les larmes qui les ont effacées, les pénitences qui les ont expiées, les austérités, les macérations par lesquelles il les a punies. Renoncement aux plaisirs les plus innocents, sacrifice de tout amour-propre à l'amour d'un Dieu offensé, amour d'autant plus ardent que les péchés avaient été plus grands et dans leur énormité et dans leur nombre: tout enfin aura été courageusement réparé et purifié! Le moment est enfin arrivé où le juste juge rendra à chacun la louange qui lui est due: *Tunc erit laus unicuique a Deo.* Car ce sera Jésus-Christ lui-même, comme il nous l'assure, qui séparera les justes d'avec les méchants, comme un berger sépare les brebis d'avec les boucs; il placera les brebis à sa droite, les boucs à sa gauche (5).

La disposition de l'univers ainsi ordonnée, tous les peuples de la terre ainsi séparés, chacun immobile à sa place: la surprise, la terreur, la confusion, le desespoir peints sur le visage des uns; sur celui des autres, la joie, la sérénité, la confiance: les yeux des justes levés en haut vers le Fils de l'Homme, dont ils attendent leur délivrance; ceux des

(5) Ceci peut se lier avec les deux entretiens.

impies, fixés d'une manière affreuse vers la terre, et perçant l'abîme de leurs regards, comme pour marquer la place qui leur est destinée : Le Roi de gloire, dit l'Evangile, placé au milieu des deux peuples, s'avancera, et se tournant du côté de ceux qui sont à sa droite, il jette sur eux un regard de douceur et de bonté, qui les ravit, qui les fixe avec complaisance. Ce n'est pas pour eux un juge irrité, c'est un pasteur qui réunit ses brebis, c'est un sauveur qui reconnaît les gouttes de son sang, les serviteurs de sa croix; c'est un Roi de gloire qui couronne ses sujets : *Venez*, leur dit-il, *venez les bénis de mon Père, posséder le royaume qui a été préparé de toute éternité* pour mes serviteurs et mes amis : venez, vous les ennemis du monde, méprisés, obscurs, haïs, maltraités, mais aussi les amis de Dieu, les objets de ses complaisances, les imitateurs de ses perfections; venez à la source de toutes les bénédictions et de toutes les grâces. Venez, cœurs purs et innocents, vous ranger avec les vierges à la suite de l'Agneau. Ames fidèles, enfin, et constantes dans mon service, ayez confiance ; le jour du Seigneur est venu pour vous; sortez d'une terre où vous avez été toujours étrangères; suivez-moi dans les voies immortelles de ma gloire et de ma félicité, comme vous m'aviez suivi dans celles de mes humiliations et de mes souffrances ; vos peines, vos travaux n'ont duré qu'un moment, le bonheur dont vous allez jouir ne finira jamais. *Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi.* (*Matth.*, XXV, 34.)

Puis se tournant à sa gauche, la vengeance et la fureur dans les yeux, lançant çà et là des regards semblables à des foudres vengeurs, il dira aux pécheurs, non plus avec cette bonté et cette douceur dont il usa envers son apôtre, mais d'une voix, dit un prophète, qui entr'ouvrira les entrailles de l'abîme pour les y engloutir; il leur dira : Voyez ce côté ouvert pour vous par le glaive de mon amour; voyez ces pieds, ces mains qui ont été attachés à une croix; ils attestent le désir que j'avais de vous sauver tous : je vous ai appelés et vous n'avez pas voulu m'écouter, je vous ai sollicités et vous n'avez pas voulu vous rendre; je vous ai cherchés et vous m'avez fui ; je vous ai offert le séjour de ma gloire, et vous l'avez méprisé; je vous ai menacés de l'enfer, et vous n'avez pas voulu le craindre ; mes inspirations ont été étouffées, mes grâces rejetées ou négligées, mes sacrements omis ou profanés, mon amour toujours outragé, Satan a toujours régné en maître dans votre cœur; vous avez été ses esclaves, c'est à lui que vous avez obéi; eh bien! soyez donc aussi les compagnons de son supplice! Allez maudits, dans le feu éternel qui a été préparé pour lui et ses anges : vos plaisirs n'ont été que de peu de durée, vos peines seront éternelles. *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus.* (*Ibid.*, 41.)

Les justes alors s'élevant en triomphe dans les airs avec le Roi de gloire, commenceront à chanter le cantique des miséricordes du Seigneur et de leur délivrance éternelle. Les cieux s'abaissent pour les recevoir ; ils en prennent possession, et se placent sur des trônes rangés autour de celui du Tout-Puissant. Les réprouvés, au contraire, maudissant le jour qui les a vus naître, entrent en fureur contre eux-mêmes, se livrent à la rage et au désespoir. Les abîmes s'ouvrent, ils y tombent; ils y touchent à peine que déjà les airs retentissent de leurs hurlements affreux. Le gouffre se referme; Dieu y met son sceau ; lisez, pécheurs : Eternité.

Ainsi, mes frères, un bonheur éternel d'une part, de l'autre un malheur éternel : ici les bénédictions, le ciel et toutes ses délices ; là les malédictions, l'enfer et ses horreurs : voilà la droite ; voilà la gauche, de quel côté serez-vous placés? De quel côté ? je vais vous le dire : répondez-moi, et ne vous flattez pas : Les vérités de la religion vous plaisent-elles, vous occupent-elles, vous touchent-elles? Etes-vous ardents et attentifs à remplir les devoirs de votre salut, de votre état? Avez-vous horreur du péché, de la moindre médisance, du mensonge de ce qui offense Dieu? Ne craignez-vous ni raillerie, ni de passer pour singulier en servant Dieu fidèlement? Tandis que les autres courent en foule à des divertissements profanes, vous faites-vous une gloire de venir dans le temple adorer le vrai Dieu? Vous affligez-vous des scandales et des péchés que vous voyez commettre tous les jours? Vous éloignez-vous de la compagnie des impies; fuyez-vous le monde et ses plaisirs, renoncez-vous à ses pompes et à ses maximes? Si cela est, consolez-vous, réjouissez-vous, la droite sera votre partage. Mais au contraire pouvez-vous dire : Je vis comme le grand nombre, comme ceux de mon rang, de mon âge, de mon état; je crains de me singulariser et de faire autrement que les autres ; je suis les usages, les maximes, les exemples des gens du monde; j'aime les pompes, les vanités, l'éclat; je n'ai que de la froideur, de l'indifférence pour Dieu : je n'observe pas sa loi ni les engagements de mon baptême ; je ne parais dans le temple que rarement et par bienséance ; je fais mon étude de plaire au monde et de participer à ses divertissements à ses plaisirs : ah! vous pouvez ajouter : Je suis perdu si je meurs dans cette voie, la gauche sera mon partage. Non, non, ce n'est pas le grand nombre qui s'occupe du soin de plaire à Dieu; il n'y a que le petit nombre qui opère son salut à l'écart, tout le reste est sans action, et songe bien moins au bonheur et au malheur de l'autre vie qu'aux plaisirs et aux joies de celle-ci. Oui, terrible vérité! le nombre des réprouvés sera le plus grand; le grand nombre, la multitude occupera la gauche. C'est pour cela que je m'arrête à vous qui êtes ici assemblés : je ne parle plus du reste des hommes, je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre, et

voici la pensée qui m'occupe et m'épouvante : je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin des siècles, que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, que Jésus-Christ va paraître dans sa gloire et que vous n'êtes ici que pour l'attendre et être jugés comme des criminels à qui on va prononcer ou une sentence de grâce, ou une sentence de mort éternelle; car vous aurez beau vous flatter, si vous aimez aujourd'hui le péché, vous mourrez tel que vous êtes : tel on est dans la jeunesse ou à un certain âge tel communément et plus criminel se trouve-t-on dans un âge avancé : les passions, loin de diminuer, s'affermissent de plus en plus, étendent leur empire; de vains désirs de changement nous amusent et nous abusent jusqu'au lit de la mort; tout ce que vous trouverez alors de changé sera peut-être un compte plus grand que celui que vous auriez à rendre aujourd'hui, et sur ce que vous seriez dans ce moment, si on venait vous juger, vous pouvez presque décider ce que vous seriez au dernier jour : or, je vous le demande, et je vous le demande frappé moi-même de terreur, et ne séparant pas mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez, si Jésus-Christ paraissait ici dans cette assemblée pour nous juger et pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, de quel côté serions-nous placés, à la droite ou à la gauche, où serait le plus grand nombre? Hélas! Dieu seul le sait; Dieu seul connaît ceux qui lui appartiennent, mais nous savons avec certitude que tant que nous serons dans le péché nous n'appartenons pas à Dieu. D'après cette conviction, sondons notre conscience, examinons-nous comme nous le ferions au jour terrible : le même Dieu qui nous jugera alors va vous juger dans ce moment. Ah! mes frères, voulons-nous nous rendre le jugement de Dieu favorable, voulons-nous prévenir le jugement de Dieu, le moyen le plus sûr, moyen nécessaire, moyen unique, c'est de nous juger nous-mêmes dans le tribunal; c'est la confession qui va accompagner votre retraite: si vous la faites avec la componction dans le cœur, avec un aveu sincère dans la bouche, vous serez déliés, vous serez absous, vous vous rendrez dignes de la vie éternelle. Peut-il y avoir un motif plus fort pour vous exciter à cette contrition, pour vous engager à cet aveu sincère, que le spectacle du jugement général que je viens de vous exposer? Je n'ai pû vous en faire qu'une peinture bien faible, bien légère et bien au-dessous de ce qu'il sera dans la réalité. Il a touché, ce spectacle, des païens, il a fait trembler Félix sur son tribunal, il a converti des pécheurs endurcis. Malheur donc à vous, si ce qu'il y a de plus frappant dans la religion ne fait sur vous aucune impression! Dieu vous a cherché pour vous sauver; il vous appelle au tribunal de sa clémence, afin que vous vous jugiez vous-mêmes : bientôt peut-être il vous appellera à celui de sa justice, et le grand objet de cette justice sera de considérer alors ce qu'il a fait en vous, ce que vous faites aujourd'hui, et ce que vous allez faire dans votre confession. Ah! faites donc au pied de la croix, devant votre Rédempteur, ce que vous ferez alors devant votre juge; profitez de sa miséricorde, concevez une vive contrition, demandez-la par son sang, par votre salut; dites-lui : Ressouvenez-vous, ô mon Sauveur, que c'est pour mon salut que vous êtes venu sur la terre, que vous avez été attaché sur cette croix : *Recordare, Jesu pie, quod sum causa tuæ viæ*. Achevez votre œuvre, ne rendez pas inutile une grâce si précieuse, ne me condamnez pas aujourd'hui, qui est le jour de votre miséricorde : *Ne me perdas illa die*, afin de ne pas me condamner au jour du jugement qui sera le jour de votre colère; mais que votre croix qui est aujourd'hui ma confiance, mon asile, mon espérance, au jour du jugement soit ma vie, mon refuge, le gage de ma félicité. Ainsi-soit-il.

DISCOURS XI.

SUR L'ENFER.

Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam. (*Matth.*, XXVI, 456.)

Les pécheurs iront dans un supplice éternel, et les justes dans une vie éternelle.

C'est, mes chers frères, l'exécution du jugement que Jésus-Christ prononcera à la fin des siècles; il le prononce déjà, ce jugement, sur nous au moment de notre mort : c'est l'alternative inévitable des deux éternités qui attendent tous les hommes après cette vie; c'est le juste discernement que Dieu fera de son peuple; c'est la séparation de l'erreur d'avec la vérité, du péché d'avec la justice; c'est la terrible désunion des pécheurs et des justes, des biens et des maux. Dans cette vie les hommes, avec un mélange de bien et de mal, de vices et de vertus, ne font qu'une même société; mais au passage du temps à l'éternité tout sera séparé; l'état des bons et des méchants sera fixé irrévocablement : l'éternité, quant à sa durée, leur demeurera commune; mais qu'elle sera différente quant à son objet : pour les justes, elle sera un état de félicité éternelle; pour les pécheurs, un état de misères éternelles. L'équilibre des biens et des maux sera parfait; la vie éternelle aux bons, la mort éternelle aux méchants : *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.* C'est de cette troisième vérité, de cette troisième fin de l'homme, de cette mort éternelle, de ces ténèbres extérieures, de ce séjour de gémissements, de cette demeure horrible où il n'y aura que des pleurs et des grincements de dents, que j'ai à vous parler dans ce moment, en tâchant de vous en donner une idée qui puisse faire sur vous une si forte impression, que l'étendant et la répétant souvent dans votre esprit, vous fassiez dans votre conduite tout céder au danger de vous perdre pour une éternité. Mais quel effrayant sujet va m'occuper et vous aussi, disait autrefois saint Chrysostome à son peuple d'An-

tioche : pourquoi suis-je monté dans cette chaire vous parler de l'enfer? ne ferions-nous pas mieux de pleurer et de gémir, et d'imiter la conduite de ce saint anachorète qui ne disait que ces seules paroles : Pleurons, mes frères, pleurons amèrement sur la terre, afin de ne pas pleurer éternellement dans l'enfer. Si je vous voyais dans cette disposition, si j'apercevais des larmes couler de vos yeux, je me tairais volontiers, et je tâcherais de joindre mes larmes aux vôtres; si j'entendais sortir des sanglots de votre bouche, je consentirais volontiers à ce que vous n'entendissiez pas ma voix. Mais, hélas! aveugles et insensibles que nous sommes sur ces grandes vérités, nous avons besoin souvent d'être salutairement effrayés; c'est ce que je me propose dans cette méditation, en faisant la triste peinture d'un réprouvé dans l'enfer; c'est l'unique sujet de ces deux entretiens.

Qu'est-ce qu'un réprouvé dans l'enfer? quelle idée pouvons-nous nous former de son supplice? Ah! puissions-nous ne jamais le perdre de vue! le péché serait bientôt banni de dessus la surface de la terre : c'est un malheureux privé de tous les biens et accablé de tous les maux, premier entretien; et cela pour toujours, pour l'éternité, second entretien.

PREMIER ENTRETIEN.

Privé de tous les biens, biens de la nature et de la vie; plus d'honneurs, plus de richesses qui flattent, plus de plaisirs qui enchantent, plus d'amis qui consolent, plus de soulagement, plus d'adoucissement; de tous les biens dont le pécheur a joui en cette vie, aucun ne le suivra dans l'autre. *Souvenez-vous*, disait-on sans cesse au mauvais riche, *souvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant que vous viviez sur la terre* (*Luc.*, XVI, 25); hélas! de tous ces biens, de tous ces honneurs, de tous ces plaisirs passés, il ne vous restera qu'un triste et amer souvenir. Ces yeux qui ne se sont jamais portés que sur des objets vains et peut-être criminels, qui ne se sont ouverts que pour donner entrée au péché; ces yeux, dans l'enfer, ne verront jamais la lumière : le feu qui les brûlera, semblable à un plomb fondu et ardent, ne les éclairera pas. Ces oreilles qui ont pris plaisir à entendre des sons passionnés ou à écouter des paroles malignes ou équivoques, n'entendront plus que des malédictions, des imprécations, des blasphèmes. Cet odorat, qui ne cherchait que des odeurs agréables, qui repoussait tout ce qui pouvait lui déplaire, sera tourmenté, suivant le langage d'Isaïe (XXXIV, 3), par la puanteur insupportable qui sortira des corps de réprouvés. Ce goût qui s'est honteusement livré aux plaisirs de la table et peut-être aux excès de l'intempérance, sera dévoré par une faim cruelle, par une soif brûlante. Vous avez vécu dans la mollesse et la bonne chère, vous avez satisfait tous vos sens, contenté vos goûts; vous avez joui des plaisirs, des divertissements du monde, tout cela vous sera ôté; vous demanderez à grands cris au pauvre Lazare une goutte d'eau pour rafraîchir votre langue, et une goutte d'eau vous sera refusée. Votre misère et votre pauvreté seront si grandes, que vous perdrez même l'espoir de jamais l'obtenir : un chaos immense a séparé pour toujours le mauvais riche du pauvre Lazare. Ah! comprenons, s'il est possible, la situation d'un malheureux à qui on enlève tout ce qu'il a tant aimé. Ah! qu'un plaisir sensuel et passager, qu'un divertissement profane et d'un moment lui coûteront alors de larmes et de regrets! Qu'un repas où on nous a fait rompre les lois du jeûne et de l'abstinence laissera alors un long et amer souvenir! Quel sera alors le triste sort de l'homme voluptueux et sensuel? *Il se réveillera*, dit Job, *et il se verra dans la dernière indigence : il ouvria les yeux et il ne trouvera plus rien : «Dives cum dormierit, nihil secum auferet, aperiet oculos et nihil inveniet.»* (*Job*, XXVII, 19.) Hélas! dit le Psalmiste, il ne conservera rien de ses richesses, de ses honneurs, *et sa gloire ne descendra pas avec lui dans le tombeau : « Quoniam cum interierit, non sumet omnia, neque descendet cum eo gloria ejus.»* (*Psal.* XLVIII, 18.) Quoi! se dira-t-il sans cesse, pour jouir durant un moment de quelques fades plaisirs, pour satisfaire ma vanité et mon orgueil, je me suis précipité dans ces gouffres enflammés, dans ces fournaises éternelles! Que sont devenus ces fantômes de gloire, de grandeur, de réputation, qui m'occupaient entièrement, qui me faisaient oublier l'éternité? Qu'est devenue cette idole de fortune à laquelle j'ai tout sacrifié? Que sont devenues ces assemblées de plaisirs, ce temps si précieux passé au jeu et aux spectacles profanes? Que sont devenues ces personnes que j'ai tant aimées, ces autres dont j'ai tant redouté les railleries, les jugements, les discours? Ah! tout s'est évanoui, tout a disparu avec le dernier souffle de vie, et voilà cependant ce que j'ai préféré à la bienheureuse éternité.

Biens de la grâce et du salut: plus de bonnes pensées, plus de bons désirs, plus d'espérances, plus de conversion, le temps du mérite et de la pénitence est passé : nul n'obtiendra miséricorde dans les enfers : *In inferno quis confitebitur tibi?* (*Psal.* VI, 6.) Hélas! plus de rédemption, plus de Rédempteur, et dans tout le déluge du sang de Jésus-Christ sur la croix, pas une goutte pour un réprouvé; plus de mains pour faire le bien et expier le mal; plus de pieds pour courir à la miséricorde de Dieu et fuir sa justice; plus de langue pour invoquer sa clémence, plus de tribunaux pour s'accuser, plus d'absolution à demander, plus de pardon à attendre, plus de victime pour le péché. Il était si facile de confesser un péché; j'ai eu tant de pressants remords, tant de salutaires sollicitations; j'ai eu tant d'années de santé; Dieu m'a offert si longtemps son amitié: il m'a averti, pressé, sollicité en tant de manières : à quoi pensais-je, moi qui voulais passer pour un homme si judicieux, d'attendre à la mort pour me convertir?

Quelle extravagance! Quelle folie? Savais-je ce que c'est que l'enfer? Croyais-je tout ce que je vois, tout ce que j'éprouve? Je savais tout cela; je me flattais de croire tout cela, et je me suis damné! J'y ai pensé, j'ai connu le danger auquel je m'exposais; j'ai même frémi d'horreur en me représentant le malheur infini de ceux qui se damnent, et je me suis moi-même damné! Je n'avais qu'à faire ce que cet ami, ce parent, ce compagnon ont fait : hélas! j'avais si bien commencé, il m'en aurait si peu coûté de persévérer, et quand il aurait dû m'en coûter mille fois davantage, y a-t-il quelque chose au monde que je n'eusse dû faire pour éviter l'enfer? O Dieu! quelle est la situation d'un homme livré à lui-même par le plus terrible abandon, d'un homme qui ne se trouve plus qu'avec lui-même, qu'avec toutes les horreurs de la vue déchirante de lui-même! Et telle est celle d'un réprouvé au souvenir de sa vie, dont chaque circonstance lui causera autant de regrets mortels. Il verra alors au flambeau de la foi, les grâces qu'il a reçues et qu'il a négligées, les moyens de salut qui lui ont été prodigués et dont il a abusé; les inspirations, les lumières, les saints mouvements dont il a été si souvent prévenu et qu'il a étouffés, les instructions qu'il a entendues, et dont il n'a pas voulu profiter: il se reprochera la profanation de toutes ces grâces, auxquelles il a préféré des vanités misérables, des plaisirs honteux; il verra, enfin, qu'il a abusé du ciel et de la terre. Du ciel : ce ciel était l'ouvrage admirable du Très-Haut; la beauté, l'ordre, la régularité de ces astres qui en font l'ornement, auraient dû lui faire rendre gloire à la sagesse de celui qui les conduit : cette terre ornée de tant de merveilles, ces montagnes, ces vallées, ces arbres, ces fruits qui sont d'une si grande utilité aux hommes et aux animaux, auraient dû lui faire aimer celui qui produit tous les ans, et fait sortir de son sein tant de choses pour son usage. Il verra qu'il a abusé du jour et de la nuit : la lumière du jour qui ne lui avait été donnée que pour éclairer ses travaux et chanter les louanges du Seigneur, ne lui a servi que pour satisfaire son insatiable cupidité, et sa coupable oisiveté ; la tranquillité de la nuit, destinée à délasser le corps de ses fatigues et à prier le Seigneur dans le silence n'a été employée qu'à la débauche, au jeu, aux plaisirs. Les richesses ont été l'instrument des passions; la santé, l'occasion de son intempérance; le repos, la cause de sa mollesse et de sa sensualité : tout, enfin, tout ce que Dieu lui avait donné pour sanctifier sa vie a été entre ses mains un principe, une source de péchés et d'iniquités. Il verra, enfin, qu'il a abusé des bienfaits de Dieu et de ses châtiments, de ses promesses et de ses menaces, de son corps, de son âme, de sa vie et de tout son être. Ainsi, toutes les grâces, tous les biens de la grâce et du salut, qu'il a fait servir à sa perte, seront autant de bourreaux qui le déchireront, d'ennemis qui le persécuteront, de vers immortels qui le rongeront, sans qu'aucune lueur de consolation et de soulagement puisse luire à ses yeux. Puisque, hélas! sa perte est irréparable, le jour, la nuit, le ciel, la terre, les grâces, le salut, tout sera perdu pour toujours.

A ces peines inconcevables, à ces remords mortels, ajoutez la vue d'un Dieu perdu sans ressource, et perdu par un péché. C'est ici le comble de toutes les peines que souffrent ces malheureuses victimes de la colère et de la vengeance du Tout-Puissant. Etre séparé de Dieu, avoir perdu Dieu, être réprouvé de Dieu, être privé de la vue, de la possession de son Dieu, quelle perte! quel tourment! Ah! pouvons-nous comprendre toute l'horreur de cette séparation? Pour pouvoir le comprendre, il faudrait concevoir ce que c'est que Dieu; et qui le peut, que celui qui le possède ou qui l'a perdu! L'âme de l'homme a une capacité infinie et ne peut être remplie que de Dieu; mais dans cette vie elle est occupée de mille objets qui l'amusent; elle a un instinct, un penchant violent qui la porte vers Dieu, comme son souverain bien; mais il est comme suspendu par une infinité de créatures qui l'attachent et qui l'arrêtent : elle a une idée naturelle de la beauté et de la grandeur de Dieu, mais elle est affaiblie et obscurcie par la pesanteur de son corps et par la corruption de ses sens; mais dès que l'âme sera séparée de son corps, éloignée de tous ces objets, elle se trouvera dans un vide affreux qu'elle voudra remplir en s'unissant à Dieu; son cœur, dégagé de tous les biens créés qui la captivaient, se portera vers le souverain bien avec une impétuosité dont rien ne peut approcher : le bandeau qui l'empêchait de bien connaître Dieu sera ôté; le charme des créatures qui l'enchantaient sera rompu, elle connaîtra que Dieu est infiniment aimable, qu'il n'y a que lui qui puisse faire son souverain bonheur, qu'il est son centre et le lieu de son repos, que hors de lui elle ne peut être que malheureuse. Dans cet état violent et cruel, elle s'élancera vers lui, elle voudra s'unir à lui, elle voudra l'embrasser; mais en même temps une main invisible et toute-puissante la repoussera, la rejettera, la précipitera. O Dieu! quel désespoir! quelle agitation violente! quelle confusion de mouvements les plus contraires! vouloir et ne pouvoir l'aimer! Sentir qu'il est son souverain bien et ne pouvoir le posséder! Il est son espérance, comment ne pas le désirer? mais il est son ennemi et son persécuteur, comment ne pas le haïr? comment ne pas désirer sa destruction? Désirer ardemment ce qu'on ne possédera jamais; haïr nécessairement ce qu'on désirera toujours, quel supplice! et c'est celui d'un réprouvé! Non toute la rage des démons, tous les supplices de l'enfer, n'égaleront jamais cette pensée désespérante dont une âme réprouvée sera continuellement tourmentée : J'ai perdu un Dieu infiniment aimable, et que je serai contraint de haïr toujours; un Dieu qui devait faire mon bonheur, et qui fera éternellement mon supplice! Je l'ai perdu par ma faute; je l'ai perdu pour un

plaisir d'un moment ; je l'ai perdu pour toujours, et en le perdant, j'ai tout perdu, je me suis perdue moi-même. O image effrayante ! ô cruel souvenir ! ô l'accablante situation d'un réprouvé dans cette privation entière de tous les biens, et surtout de son Dieu ! En faudrait-il donc davantage pour nous saisir de frayeur et de la plus grande crainte de tomber dans cet abîme horrible ? Hélas ! nous ne comptons pour rien maintenant de perdre Dieu par un péché, nous sentirons un jour dans l'enfer ce que c'est que de l'avoir perdu ; nous nous en séparons volontairement dans le temps, et nous en serons séparés malgré nous dans l'éternité. Cette séparation fait aujourd'hui notre plaisir, elle fera alors notre souverain malheur.

DEUXIÈME ENTRETIEN.

Mais un réprouvé n'est pas seulement un malheureux privé de tous les biens, c'est un malheureux accablé de tous les maux, et de quels maux ! Car si la béatitude est l'assemblage de tous les biens sans aucun mélange d'aucun mal, la damnation est l'assemblage de tous les maux sans aucun mélange de biens. Si je demande aux prophètes ce que c'est que l'enfer, ils me diront à la vérité des choses effroyables, mais elles n'approcheront pas de la rigueur de ces peines : les uns me répondront que l'enfer est une mer de feu où des vagues brûlantes s'élèvent en forme de montagnes et forment d'horribles tempêtes qui ne peuvent être calmées ; les autres me diront que l'enfer est un lieu d'éternelles misères, une terre de mort, un séjour où règne une horreur sempiternelle, un lieu où le Seigneur fait naître des sources inépuisables de bitume et de soufre. Au lieu de pluie et de rosée, il fait tomber des charbons ardents sur la tête des réprouvés. Là le pécheur est attaché au milieu de cette mer brûlante par des liens de chaînes de feu sans pouvoir jamais s'en délivrer ; là il n'y a ni paix ni tranquillité ; un esprit d'orage et de tempête agite continuellement ces malheureuses victimes ; on n'y entend que des cris, des gémissements, des hurlements. Un feu dévorant les environne, les pénètre, et s'insinuant jusque dans la moëlle des os, leur fait souffrir dans tous leurs membres les plus intolérables douleurs. En un mot, voir du feu, sentir du feu, le toucher, le respirer sans cesse ; être tout entier dans le feu, souffrir dans ce feu tous les maux à la fois ; tel sera le cruel sort des réprouvés. On a vu des instruments barbares, des machines effroyables pour faire souffrir les hommes ; on a entendu parler de maladies dont la seule imagination est un supplice ; tout cela n'est pas l'ombre des tourments d'un pécheur plongé dans cet étang de feu et de flammes, enseveli dans ces brasiers ardents. Rappelons-nous, si vous le voulez, cette pluie ardente, cette pluie de feu et de soufre qui consuma Sodome ; cette pluie embrasée qui réduisit en cendre en quelques heures les hommes, les animaux, les pierres mêmes et les métaux les plus durs : hélas ! faible image du feu de l'enfer. Allons en esprit auprès de cette fournaise de Nabuchodonosor, qui élevait ses flammes jusqu'à quarante-neuf coudées, et qu'on ne pouvait regarder sans effroi ; rappelons dans notre mémoire ce feu qui brûla les enfants d'Aaron, celui qui consuma vingt-quatre mille hommes dans un instant, tout cela n'est pas une étincelle du feu de l'enfer. Mais parce que les choses qui sont présentes à nos yeux font bien plus d'impression sur nos sens, considérons la violence de ce feu qu'on voit dans les fourneaux où l'on dissout les métaux, l'airain ou le cristal. A peine ces fourneaux sont-ils allumés que les portes qui les ferment sont tout embrasées, que les pierres dont ils sont entourés sont tout ardentes, le métal qu'ils renferment, quoique d'une consistance très-solide, est forcé de se dissoudre et de devenir une liqueur de feu. Si vous ouvrez ces fourneaux, et si vous laissez couler ces ruisseaux de flammes, il est impossible de les regarder sans reculer d'effroi. Ce ne sont cependant là, pour parler le langage de l'Ecriture, que des gouttes de ces fléaux que la justice divine fera déborder dans l'enfer. Quoi ! une goutte de feu fait sur vous de si vives impressions ; que sera-ce quand il vous châtiera dans toute sa fureur, quand il rompra la digue et qu'il viendra fondre sur vous comme un torrent grossi de toutes parts. *Si tanta est stilla, quid erit torrens!* Si un homme qui voit préparer la scie, les rasoirs et les autres instruments destinés à lui couper un bras ou une jambe, tremble et est à demi mort ; s'il jette des cris qui feraient fendre des rochers, que sera-ce quand il souffrira tous les supplices ; quand toute la colère de Dieu s'épuisera sur lui, quand il le touchera, non pas du bout du doigt, mais de tout son bras et de toute sa puissance. *Si tanta est stilla, quid erit torrens!* O Dieu ! quels cris ! quels tourments ! Réunissez toutes les tortures d'un malade ; la rage des dents, les fureurs de la goutte, les ardeurs de la fièvre, les convulsions des intestins, la séparation des os, la dislocation des membres ; un réprouvé souffre tout cela, et cent mille fois plus que tout cela. Mais quelle peinture vais-je vous faire ? vous avez lu quelquefois la vie des martyrs ; représentez-vous les roues, les chevalets, les ongles de fer, les grils ardents, les chaudières bouillantes, les brasiers et tous les autres instruments que l'esprit de cruauté, comme parle Tertullien, inventa pour tourmenter les premiers chrétiens et vaincre ces généreux soldats de Jésus-Christ, supplices qui faisaient frémir les bourreaux eux-mêmes et tiraient des larmes de tous ceux qui étaient présents à ces cruels et barbares spectacles : formez-vous une image de toutes ces horreurs ; figurez-vous qu'à celui-ci on mettait sur la tête un casque tout rouge ; qu'à celui-là on arrachait toutes les dents les unes après les autres ; qu'on appliquait à cet autre des torches ardentes ou des

lames de fer embrasées; représentez-vous ceux qu'on écorchait tout vifs ou dont on déchirait le corps à coups de fouets armés de pointes de fer; on versait ensuite dans leurs plaies du sel, du plomb fondu, de l'huile bouillante; d'autres, qu'on sciait par le milieu du corps; d'autres, qu'on coupait en morceaux, ou qu'on brûlait à petit feu. Allez plus loin, s'il se peut, et considérez avec horreur tout ce que peut inventer une industrieuse cruauté. On enfonçait à quelques-uns des poinçons et des aiguilles entre les doigts et les ongles; on ouvrait le corps à d'autres et on en arrachait les entrailles et on y faisait manger les animaux; on frottait ceux-ci de miel et de graisse, et on les exposait nus pendant les plus ardentes chaleurs de l'été aux piqûres des mouches et des abeilles; on faisait passer à ceux-là des nuits entières pendant le froid le plus rude de l'hiver sur des étangs glacés; on en attachait quelques-uns par les pieds à deux branches d'arbre qu'on pliait avec force et qu'on laissait retourner subitement dans leur première place, afin de démembrer ces misérables corps de la manière dont le récit seul fait frissonner. Vous êtes saisi d'horreur sans doute; mais ce n'est pas assez; réunissez tous ces affreux supplices ensemble, faites-en un amas dans votre esprit; rassemblez-les dans une même personne, dans votre propre corps; vous reculez d'épouvante; votre sang se glace dans vos veines, et cependant vous n'avez pas encore une ombre des supplices réunis sur la tête d'un réprouvé; tout cela n'est que l'invention des hommes, l'enfer est l'ouvrage de Dieu. Aussi, le mauvais riche ne pouvait dire que ces mots : *Je souffre cruellement dans ces flammes: «Crucior in hac flamma. »* (*Luc.*, XVI, 24.) Mais les malheureux sont si éloquents quand il s'agit d'énoncer leurs peines; d'où vient que cet infortuné n'a point de paroles? hélas ses maux sont si extrêmes qu'il ne peut les exprimer : *Crucior*, c'est tout ce que peut dire un réprouvé dans l'enfer.

Au moins, si les peines des réprouvés se succédaient les unes aux autres, et qu'ils pussent oublier l'une en passant à une autre, ils ne seraient pas toujours également malheureux : sur la terre, entre tous les objets qui affligent les hommes, il y en a qui les touchent plus que d'autres, parce qu'étant inégaux entre eux on ne peut pas supposer qu'ils excitent un sentiment également violent : mais comme l'enfer est le comble de tous les malheurs, l'état de souveraine misère, les peines agissent toutes en même temps et dans le même degré sans nulle succession, sans nulle inégalité. Ainsi, ils sentiront en même temps tout ce qu'il y a de désespérant dans la privation de Dieu, tout ce qu'il y a d'accablant dans les reproches de la conscience; tout ce qu'il y a de cruel dans les tourments, dans la réunion de tous les supplices. Dans cette vie, l'application de l'âme aux souffrances n'est pas continuelle, elle est interrompue par d'autres objets qui prennent la place de ceux qui affligent; d'ailleurs, elle ne les regarde pas toujours de la même manière, et ainsi elle n'en reçoit pas toujours la même impression. Mais les réprouvés voient toujours les objets de la même manière et sous la même face; ils sont privés de toute consolation, et ils savent qu'ils ne pourront en avoir aucune, que rien ne peut les distraire de leurs maux, que rien ne les adoucit et que tout les augmente. Dans cette vie, il n'y a point de maux qui ne soient balancés par un très-grand nombre de biens qui soutiennent l'âme : si on a perdu une personne chérie, d'autres survivent; si on est haï de quelques personnes, on en voit d'autres qui ont encore de l'amitié pour nous; si on fait une perte, on espère pouvoir la réparer. Dans quelque chagrin qu'on puisse se trouver, on voit encore des objets sur lesquels on peut jeter les yeux sans être affligé. Mais il n'en est pas de même des réprouvés dans l'enfer; de quelque côté qu'ils se tournent, tous les objets les accablent; tous les maux, sans aucun mélange de bien, tous les hommes sont leurs ennemis; ils ont tout perdu, et rien ne peut réparer leur perte, tous les chagrins et pas la moindre consolation. Sur la terre, si les maux agissent avec une grande violence, on est dès lors assuré qu'ils vont bientôt cesser, l'expérience nous a appris tous les jours que la violence du mal et sa durée sont comme incompatibles en cette vie; mais dans l'enfer, les maux tourmentent d'une manière infinie, pour ainsi dire, en sorte que bien loin de s'épuiser, en agissant, Dieu leur communique sans cesse une nouvelle vigueur, une nouvelle activité; pas un instant, par conséquent, où un réprouvé puisse dire, je souffre peu. Sur la terre, les plus grands maux ne sont pas toujours sans ressource; il en est beaucoup qui cèdent, enfin, aux recherches de la science et aux opérations de l'art : dans l'enfer, un réprouvé souffre sans qu'on puisse appliquer le moindre remède à ses souffrances; pas un instant où il puisse dire, je ne souffre plus. Sur la terre, si le mal est sans remède, on le laisse ignorer à la personne qui souffre, ou bien son imagination se plaît à ne pas le regarder comme incurable; dans l'enfer, non-seulement un réprouvé ne reçoit aucun soulagement, mais il sait, il est intimement convaincu qu'il n'en recevra jamais aucun; pas un instant, par conséquent, où il puisse dire, je ne souffre pas tant. Sur la terre, un mal de quelque durée cesse d'être, en quelque sorte, un mal; on se familiarise, pour ainsi dire, avec lui; avec le temps, il devient presque insensible. Dans l'enfer, les maux du réprouvé sont toujours aussi nouveaux, aussi cruels qu'au premier moment; pas un instant, par conséquent, où il puisse dire, je souffre moins. Dans l'enfer, en un mot, point d'autre objet que ce feu ardent qui le tourmente; point d'autres réflexions, point d'autres pensées que celles de son souverain malheur et des péchés qui l'ont mérité : point d'autres amis que des réprouvés comme

lui, qui souffrent comme lui et avec lui ; pas le moindre repos. Dans l'enfer, le feu agit avec trop de violence et avec une trop constante activité pour permettre aux sens de s'assoupir; l'âme est tout entière appliquée au mal, et en est tellement occupée que rien n'est capable de la distraire de la pensée et du sentiment de ses douleurs : je me trompe, elle est, au contraire, partagée en autant d'enfers qu'elle a de membres souffrants dans le corps, et de facultés agitées dans l'âme. Mais ce n'est pas tout : ce qu'il y a encore de plus surprenant dans le feu de l'enfer, c'est que Dieu lui donnera une vertu secrète par laquelle il discernera et connaîtra en quoi les pécheurs ont le plus offensé Dieu sur la terre. Ce feu entrera dans le fond de l'âme pour y trouver le caractère propre du péché; il s'attachera à la langue du médisant, du menteur et du libertin, et la fera d'autant plus souffrir qu'elle aura plus déchiré ses frères ou proféré plus de paroles coupables. Ce feu interrogera ses yeux, et il y punira doublement ces regards criminels; il interrogera ce cœur qui a nourri tant de désirs déréglés; il s'attachera à toutes les parties de ce cœur, et plus il aura ressenti de joie dans ses brutalités, plus il sera déchiré, tourmenté: *Interrogabit ossa et medullas et cogitationes nostras.* Ce feu discernera les moins coupables d'avec les plus criminels, le chrétien qui a abusé des grâces de son Dieu d'avec l'infidèle qui ne l'a pas connu, et lui fera souffrir des supplices proportionnés à l'énormité, à la multitude de ses crimes : plus le pécheur se sera élevé par son orgueil, plus il sera plongé dans les délices, plus ses tourments, ses supplices seront cuisants et multipliés : *Duplicate supplicia secundum opera ejus.* (*Apoc.*, XVIII, 6.)

Un moment de réflexion; je vous le demande actuellement, quel est celui d'entre vous qui voudrait proférer une parole libre, manquer la messe un dimanche, se livrer au jurement, à la colère, prendre un plaisir défendu, si on le menaçait de le jeter dans une fournaise, de lui couper un doigt de la main, de lui faire souffrir le plus petit tourment des martyrs? et quoi! vous croyez qu'il y a un enfer, vous croyez qu'on y souffre toutes les tortures des martyrs, toutes les douleurs des maladies les plus aiguës, toute la vivacité du feu le plus cruel, et vous pouvez prendre ce divertissement défendu, manquer la sanctification du dimanche; vous pouvez vous laissez aller à la colère, à l'intempérance, proférer une parole libre, faire une mauvaise action, commettre une immodestie? Non, vous ne croyez pas un enfer, vous ne croyez pas plus qu'un païen, ou bien vous êtes coupable de la plus insigne extravagance et folie. Quoi! vous ne voudriez pas vous exposer au plus léger tourment, vous tremblez à la vue d'un feu matériel et passager, et qui de vous pourra donc habiter dans ce feu dévorant? *Qui de vous pourra donc subsister dans ces flammes éternelles ?* « *Quis ex vobis poterit habitare in ardoribus sempiternis ?* » (*Isa.*, XXXIII, 14.)

O Seigneur mon Dieu, qui peut ne pas vous craindre, vous qui pouvez précipiter le corps et l'âme dans l'enfer! Si je ne suis pas encore assez juste pour vous aimer, que je sois du moins assez sage pour redouter vos jugements et les prévenir; que je craigne du moins de commettre le péché; que je craigne pour ne plus pécher; que je craigne, afin de réparer mes péchés. Ainsi soit-il (6).

TROISIÈME ENTRETIEN.

Qui de vous pourra habiter dans ces flammes éternelles ? Oui, éternelles; car un réprouvé n'est pas seulement un malheureux privé de tous les biens et accablé de tous les maux, mais il l'est pour toujours, pour l'éternité.

Ce que vous venez d'entendre vous fait frissonner, et avec raison; mais je ne vous ai encore rien dit de l'enfer, et ce qui me reste à vous dire est cent fois plus effrayant; car enfin si ces tourments, tout extrêmes qu'ils sont, pouvaient finir un jour, ils seraient moins épouvantables : mais un réprouvé est un malheureux tourmenté dans tous les temps et pour toujours, un malheureux qui souffrira pendant l'éternité. Les pécheurs, dit Jésus-Christ, iront dans un supplice éternel : *Ibunt hi in supplicium æternum.* C'est surtout lors qu'on considère l'état malheureux des méchants par rapport à l'avenir, que se fait sentir la force de l'expression des paroles de Jésus-Christ dans l'Evangile, *Ils iront dans un supplice éternel.* En effet, si l'état des méchants dans l'enfer ne consistait que dans le sentiment actuel de toutes les peines dans toute leur rigueur, mais dont la durée ne dût pas être éternelle, quelque longue qu'elle pût être, il est évident qu'on concevrait un état plus malheureux, qui serait l'éternité jointe aux peines: de même si l'éternité n'était pas inséparablement jointe au sentiment toujours présent de toutes les peines et dans toute leur violence, l'enfer serait tantôt plus, tantôt moins insupportable, selon que les peines seraient plus ou moins étendues : mais comme l'enfer est, encore une fois, l'état de souveraine misère au-dessus duquel il n'y a rien de plus malheureux, les âmes infortunées qu'il renferme ressentent en même temps tous les maux, tout ce qu'il y a de plus violent dans chaque peine, et connaissent en même temps que ces maux persévèrent dans la même rigueur pendant l'éternité. Or imaginez, si vous le pouvez, l'impression que doit faire sur une âme un si affreux désespoir. L'on ne mesure jamais le temps que dans la douleur : est-on dans les plaisirs! il coule sans qu'on s'en aperçoive ; un jour, une année ne sont rien; mais dans la souffrance, un jour, une heure même est quelque chose de bien long. Ah! de quelle longueur paraîtra-t-il donc, ce temps, à ceux

(6) Ces deux entretiens réunis pourront faire un discours.

qui à chaque instant souffriront toutes sortes de supplices, et en même temps connaîtront que ce n'est pas pour une heure, pour une année, pour des millions de jours, d'années; mais pour une éternité, puisqu'après qu'il se sera écoulé autant de cent millions, je ne dis pas d'années, mais de siècles qu'il y a de gouttes d'eau dans des cent millions de mer, autant de cent millions de siècles qu'il s'est passé de minutes depuis le commencement du monde, la plus petite partie de ces souffrances, la moindre durée de l'enfer ne sera pas commencée, parce que c'est une éternité, parce que c'est une durée qui ne peut être représentée par aucune figure, aucune comparaison. Faites donc telle supposition, telle comparaison qu'il vous plaira : comptez, si vous le pouvez, tout ce qui peut se compter dans l'univers, mettez tous ces nombres ensemble, ajoutez et multipliez les uns par les autres, ajoutez et multipliez encore; prenez des vingt, des cent, des mille, des cent mille, des cent millions de chiffres, composez-en des lignes, des volumes entiers. Ce n'est pas assez : remplissez-en des maisons, la vaste étendue de ce temple, couvrez-en l'immense circuit de cette grande ville, répandez-les sur la surface de ce royaume, sur les vastes régions de l'Europe, sur la terre tout entière; remplissez-en l'immense capacité des cieux, la distance infinie de la terre au ciel et du ciel à la terre, l'imagination s'égare, se perd, se confond; puis dites-vous à vous-mêmes, ce n'est point là l'éternité, parce que tous ces nombres, quelque immenses et incalculables qu'ils soient, finiraient, et que l'éternité n'aura pas de fin : parce qu'un réprouvé pourrait épuiser, que dis-je? parce qu'il épuisera en effet tous ces nombres, et mille et mille fois plus encore, et que son éternité, bien loin d'être terminée, sera pour lui comme si elle ne faisait que commencer. Ah! *je prendrai la liberté de parler à mon Dieu, quoique je ne sois que cendre et poussière* (*Gen.*, XVIII, 27) : quoi! ô mon Dieu, est-il donc arrêté que vous ne ferez jamais miséricorde à cette âme! n'aura-t-elle pas assez demeuré dans les flammes, quand elle y aura souffert autant de temps qu'il en faudrait à un oiseau pour épuiser les mers, les rivières, les fontaines et toutes les eaux de la terre, en prenant une seule goutte tous les cent mille ans! *Non*, dit Dieu par son prophète, *je n'aurai pas pitié, je ne ferai pas miséricorde : « Non miserebor. »* (*Ezech.*, IX, 10.) — *Puisque j'ai commencé, je parlerai encore à mon Seigneur.* (*Gen.*, XVIII, 31.) Mais, ô mon Dieu, supposons que ce temple soit rempli de grains de sable, c'est trop peu ; supposons que toutes les maisons de cette ville en soient pleines, ce n'est pas encore assez : supposons que tout l'espace qui est entre le ciel et la terre en soit occupé, et que de cent mille en cent mille ans un oiseau emporte un de ces grains, quand il aura tout consumé, ne pardonnerez-vous pas? *Non parcet oculus meus*, je ne pardonnerai pas, dit le Seigneur. (*Ezech.*, IX, 10.)—*Ne vous irritez pas*, ô Dieu de bonté, *si je parle encore une seule fois.* (*Gen.*, XVIII, 32.) Quand il se sera passé autant de millions d'années qu'il y a d'étoiles au ciel, autant de millions d'années qu'il est tombé de gouttes d'eau sur la terre depuis le commencement du monde, et qu'il en tombera jusqu'à la fin des siècles ; autant qu'il y a de brins d'herbes et de fleurs dans les campagnes, de feuilles d'arbres dans toutes les forêts de l'univers, après ces espaces immenses de temps, d'années et de siècles, n'aurez-vous pas pitié et ne ferez-vous point miséricorde à ces infortunés qui auront souffert des supplices si horribles et si longs? Non, dit Dieu, le temps de la miséricorde sera passé, le moment éternel de la justice sera venu, je ne ferai point miséricorde : *Non parcet oculus meus, non miserebor.* Mais, mon Dieu, vous les détruirez, vous les anéantirez afin qu'ils cessent de souffrir. Non : ils subsisteront autant que moi ; la durée de leurs peines sera égale à ma durée. Ils souffriront éternellement, parce que je les haïrai, les poursuivrai éternellement. Malheureux que je suis, s'écrie sans cesse un réprouvé, éternellement dans les pleurs, éternellement dans les cris, éternellement dans les plus furieux accès! jamais d'adoucissement, jamais de délivrance, jamais nulle sorte de grâce, toujours brûler, toujours se désoler, toujours se désespérer : jamais! toujours! Où suis-je? ciel! Dieu juste, multipliez mes peines, pourvu qu'elles finissent. Jamais! toujours! ô désespoir, ô rage! Maudit soit le moment où je me suis laissé séduire! maudit soit le crime qui m'a perdu! Jamais! toujours! les termes me manquent pour exprimer les grincements de dents, les cris forcenés, les transports inconcevables qu'arrachent à un réprouvé ces effroyables paroles : Jamais! toujours! ô éternité!

Ce n'est cependant pas, mes frères, un lieu imaginaire, ce n'est cependant pas un lieu où il dépende de nous de n'aller jamais : c'est un lieu où tous ceux qui mourront dans le péché seront nécessairement enfermés. La foi nous l'enseigne, la raison nous le dit, Dieu nous en assure, et cependant presque personne ne craint de tomber dans ce lieu épouvantable, et après cela, il se trouvera sur la terre un homme assez téméraire pour commettre un seul péché mortel! Oui, il n'en faut qu'un seul pour précipiter en enfer, et on demeurera au milieu des occasions du péché, on le commettra en riant, en se divertissant ; on le commettra sans réflexion, presque sans s'en apercevoir! Quoi! vous pouvez manquer la messe lorsqu'elle est de précepte ; vous pouvez manquer une abstinence, un jeûne sans nécessité; vous pouvez profaner un dimanche, aller à un spectacle, vous trouver dans une mauvaise compagnie, proférer une parole libre ou déshonnête, lire un mauvais livre, faire une mauvaise action; vous pouvez rester, je ne dis pas une année, un mois, une semaine, mais un jour coupable d'un seul péché sans aller le confesser avec la plus amère douleur! Un jour viendra, hélas! et ce sera un jour qui ne finira jamais, où vous pleurerez éternel-

lement ce que vous n'osez pas peut être confesser dans le tribunal de la pénitence, et ce que vous regretterez inutilement de n'avoir pas confessé. Qu'est-ce donc qui vous aveugle au point de ne pas voir dès à présent ce lieu d'horreur? Qu'est-ce donc qui vous bouche les oreilles pour ne pas entendre les cris des malheureux qui y sont couchés? Qu'est-ce qui peut produire en vous une si grande insensibilité sur un mal dont il n'y en a pas un de comparable sur la terre? O stupidité inconcevable! ô désordre, ô aveuglement! Je frémis en pensant à ce lieu de tourment : mon sang se glace à la vue de ces sombres et éternels cachots : je tremble de tous mes membres quand je prononce seulement ces mots, enfer, éternité! mais quel est mon tremblement, mon frémissement, quand je pense que ces tourments, ces cachots, cet enfer seront le partage de la plupart des chrétiens, quand je réfléchis que presque tous les chrétiens méritent et font tout ce qu'ils peuvent pour mériter ces supplices, ces tourments, cet enfer; quand je vois que presque tous sont sur le point de tomber et être engloutis dans ces cachots, dans cet enfer, et que presque personne ne craint, ne tremble à la vue de ces tourments, de ces cachots, de cet enfer; quand j'entends surtout, puis-je le dire sans horreur? quand j'entends des chrétiens refuser de croire une vérité si certaine, quand je les vois braver les supplices de l'enfer, insulter à ses feux, se jouer de l'enfer; car à quoi notre ministère n'est-il pas réduit aujourd'hui! Il est presque inutile de représenter aux chrétiens de nos jours la sévérité et l'interminable durée des supplices qu'ils ont cent et cent fois mérités, et dans lesquels une infinité se précipitent tous les jours à leurs yeux. Il faudrait leur en prouver l'existence, hélas! trop indubitable, et les convaincre d'une vérité que leur orgueilleuse raison voudrait anéantir, ou plutôt que la corruption de leurs cœurs leur rend incommode et odieuse. Insensés, de ne pas comprendre qu'ils ont beau s'étourdir sur une vérité si palpable; ils ne font que se creuser un abîme plus profond et irriter davantage la colère de celui qui a allumé ces feux et qui doit les y consumer pour une éternité! Mais que fais-je ici de déclamer contre des aveugles qui ne veulent pas voir, et des sourds qui ne veulent pas entendre! Vous savez, Seigneur, combien de fois nous avons désiré leur faire entendre notre voix, combien de fois dans le secret de leur maison, puisqu'ils ne daignent pas entrer dans la vôtre, nous avons tâché de faire retentir à leurs oreilles vos menaces et leur raconter vos justices redoutables; mais toujours en vain, nos paroles ont paru à leurs yeux des songes et des visions, et vos châtiments des fables et des mensonges. Le torrent de la coutume et l'insatiable avidité du gain, la folie des plaisirs, le libertinage le plus révoltant les précipite tous les jours dans ces gouffres éternels qu'ils ne veulent pas croire. Oui, la mort elle-même, la terrible mort les trouve insensibles et impénitents, et nous avons la douleur de les voir, hélas! avec trop de certitude, ensevelis dans cet enfer qu'ils n'ont voulu ni croire ni éviter pendant leur vie. Grand Dieu! ayez donc pitié de ce peuple aveugle, brisez donc ces cœurs monstrueux et impies.

Pour vous, mes frères, qui croyez sans doute et redoutez ces horribles feux, servez-vous de cette salutaire pensée pour vous garantir du péché : quelle, pensez-vous, serait la conduite d'un de ces malheureux réprouvés, s'il lui était donné de reparaître dans le monde; suivrait-il de nouveau les maximes du monde? S'abandonnerait-il comme auparavant à ses passions, se laisserait-il encore enfler par l'orgueil, dominer par l'humeur, s'amuser par la vanité, solliciter par la chair, gagner par les compagnies, séduire par les plaisirs, irriter par le dépit, emporter par la colère, entraîner par la vengeance? Ah! non, sans doute : ses yeux ne verraient plus que l'enfer; ses oreilles n'entendraient plus que les cris des damnés, son esprit ne s'occuperait que de leurs peines, son imagination ne se retracerait que l'image de leurs supplices, son cœur ne serait agité que de la crainte de retomber dans cet abîme de maux. Le monde avec tous ses charmes, la chair avec tous ses plaisirs, le démon avec toutes ses poursuites ne gagneraient rien sur lui. Il se conserverait aussi pur que les vierges, il serait aussi ferme que les martyrs, aussi fervent que les solitaires, aussi pénitent que les anachorètes, aussi mortifié que saint Jean-Baptiste, aussi humble, aussi fidèle qu'Abraham, David, Tobie, que les saints anges. Vous voyez dans mes faibles expressions ce que produirait dans un réprouvé la pensée de l'enfer. Cette pensée serait le seul mobile de ses actions, la règle de toute sa conduite. Il achèterait par des siècles de pénitence le temps qui nous est accordé. Hélas! et il lui sera toujours refusé : et nous, nous le perdons, ce temps; et nous, nous en abusons, et à peine y pensons-nous? Ah! si nous avions la foi, tout notre sang se glacerait dans nos veines à la seule pensée de cette éternité. Quoi! nous ne pouvons en soutenir l'idée, et nous courons tous les jours nous y précipiter. Quoi! tandis que nous méritons et que nous sommes peut-être sur le point d'y être ensevelis, nous mangeons, nous buvons, nous dormons tranquillement. Encore, si en n'y pensant pas nous pouvions l'éloigner de nous; mais non, tandis que nous mangeons, que nous buvons, que nous rions, que nous nous dissipons, tandis que nous offensons Dieu, sans penser au sort que nous nous préparons, l'éternité s'avance d'un moment à l'autre jusqu'à ce qu'elle s'ouvre tout à coup à nos yeux et qu'elle nous engloutisse sans retour et à jamais. Quel miracle, que nous n'y soyons pas déjà engloutis. O temps! ô années que nous avons passées dans le péché, vous ne renfermez pas un moment où nous n'ayons pu tomber dans cette éternité malheureuse! ah! quand nous daignons y

penser sérieusement, pouvons-nous nous rassurer sur le danger que nous avons couru: mais si nous le courons encore, ce danger, pouvons-nous y rester un seul moment? Non, ô mon Dieu, dès ce moment je reviens à vous; dès ce moment je vais mettre la main à l'œuvre pour me réconcilier avec vous. Qu'exigez-vous de moi, que voulez-vous que je fasse, mon cœur est prêt à tout, et c'est sincèrement qu'il le dit. Du moins, ouvrez mes yeux, Dieu terrible, mais encore plein de miséricorde; faites-moi voir, comme autrefois à une grande sainte, la place que les démons m'ont préparée et que mes péchés méritent. Vos paroles et vos menaces n'ont fait, jusqu'à ce jour, presque aucune impression sur moi : mais demeurerais-je donc toujours insensible en voyant ce lieu d'horreur. Ah! faites-moi descendre en esprit dans ces flammes, afin que je n'y descende pas réellement un jour; montrez quelquefois à mes yeux ces feux, ces flammes dévorantes, ces serpents furieux, ces démons cruels, cette affreuse obscurité. Faites entendre à mes oreilles ces cris, ces blasphèmes, ce désespoir, toutes les horreurs de l'enfer; alors je serai dans une crainte salutaire de votre justice; alors les plaisirs et le monde entier me deviendront méprisables. Les plus grands maux me paraîtront légers et supportables; alors, le péché qui nous conduit à ce lieu sera pour moi le plus grand, le comble de tous les maux. Préservez-moi, ô Dieu patient, du péché; faites-moi expier ceux dont je suis coupable; faites-moi les pleurer efficacement; punissez-moi enfin ici-bas dans votre miséricorde, afin que je ne sois pas puni un jour dans votre éternelle colère. Ainsi soit-il.

DISCOURS XII.

SUR LE PARADIS.

Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei ! (*Psal.* LXXXVI, 2.)

Que de choses ravissantes n'a-t-on pas dites de vous, ô cité du Seigneur !

Ce n'est pas sur la terre, ce ne sera que dans le ciel que nous entrerons en possession de ce bonheur qui nous a été destiné depuis le commencement du monde. La foi nous apprend que Dieu, qui n'a rien épargné pour rendre les prédestinés parfaitement heureux, leur a promis et préparé une demeure que les saints Pères appellent le temple de la Divinité, le trône de sa gloire, le théâtre des richesses de sa bonté; mais surtout un royaume éternel, parce que, dit saint Augustin, comme les biens de la terre sont tous renfermés dans l'idée de la royauté, savoir, les honneurs, les richesses et les plaisirs, il semble aussi que Dieu n'a rien trouvé de plus propre à remplir notre ambition et à animer notre courage, que de nous promettre son royaume et sa félicité. C'est donc un royaume qui nous est promis: quelle magnifique promesse! en fut-il jamais de plus consolante et de plus propre à enflammer notre zèle et à exciter dans notre cœur les sentiments de la plus tendre piété. C'est un Dieu qui l'a faite, cette promesse, il a le pouvoir de l'accomplir, il est fidèle, il ne peut manquer à sa parole; et quels biens ne renferme pas cette promesse? Grand partout, magnifique partout, c'est surtout au ciel qu'il déploie sa grandeur et sa magnificence infinie : *Ibi solummodo magnificus est Dominus noster.* (*Isa.*, XXXIII, 21.) Que dire sur un si beau, si ravissant sujet. Non, *l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a point conçu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment.* (I *Cor.*, II, 9.) Nous ne pouvons rien dire qui ne soit infiniment au-dessous de ce que la foi nous apprend. Ici, les expressions ne rendent que bien imparfaitement les pensées; et les pensées, combien ne sont-elles pas au-dessous de leur objet! Je voudrais cependant aujourd'hui exciter dans vos cœurs le désir du ciel, mais un désir qui ne soit ni stérile ni présomptueux, mais un désir efficace et chrétien. Je vais tâcher de vous peindre la beauté du ciel, afin de vous en inspirer le désir : je vais vous montrer le chemin du ciel, afin de vous mettre en état de remplir ce désir. Soit donc que vous soyez plus sensibles à la vue des récompenses qui attendent les bons, soit que les châtiments des méchants fassent sur vous plus d'impression, vous trouverez dans ce double tableau des peines de l'enfer que vous avez méditées, des joies du paradis qui vont vous occuper, de quoi vous toucher et vous exciter à une sincère contrition de vos péchés; en deux mots, le bonheur du ciel, et ce qu'il faut faire pour aller au ciel; je veux dire, il faut le désirer, il faut le mériter : tel est le sujet de cette méditation. Reine du ciel, auguste Marie, je vais parler à vos enfants d'un bonheur que vous désirez qu'ils partagent avec vous; obtenez-leur donc ce désir efficace qui puisse un jour réunir les enfants à la mère. *Ave, Maria.*

PREMIER ENTRETIEN.

N'attendez pas que je vous fasse une description étudiée de la grandeur et de la magnificence de ce royaume qui doit être le séjour des bienheureux : la plus sublime éloquence ne saurait y atteindre, et vous-mêmes vous en feriez peu de cas, et vous me reprocheriez la faiblesse de mon pinceau, si, en réunissant tout ce qu'il y a de rare et d'exquis dans les jouissances de la terre, tout ce que l'œil de l'homme peut voir de plus éblouissant, tout ce que l'esprit de l'homme peut concevoir de plus parfait, je prétendais par là vous en donner une idée qui approche de la réalité. Aussi, cette heureuse demeure n'est pas seulement appelée un royaume, mais le royaume des cieux, pour nous faire comprendre qu'autant le ciel est au-dessus de la terre, autant sa magnificence et sa beauté surpassent tout l'éclat qui nous éblouit ici-bas, toute la grandeur et la pompe que nous y admirons, parce que tout cela n'est qu'une légère image de la gloire de ce lieu, où Dieu lui-même a voulu être

la récompense de ses enfants. Le Prophète n'en parle qu'avec une espèce d'étonnement : *Cité de Dieu, que de choses ravissantes n'a-t-on pas dites de vous!* « *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei !* » Mais enfin, qu'est-ce qu'on en peut dire? qu'est-ce qu'on en peut penser? qu'est-ce que le ciel? C'est un bonheur qui assure à celui qui le possède l'exemption de tous les maux, et la jouissance de tous les biens, et cela pour l'éternité ; un bonheur qui est le chef-d'œuvre de la toute-puissance et de la libéralité d'un Dieu, le prix qu'il offre à ses vaillants soldats, la récompense qu'il offre à ses fidèles serviteurs, l'héritage qu'il destine à ses enfants bien-aimés ; un bonheur qui est le fruit des mérites de Jésus-Christ, de ses travaux, de ses souffrances et de sa mort ; un bonheur enfin où Dieu lui-même sera à nous, se communiquera à nous de la manière la plus intime, où il s'unira à nous jusqu'à nous rendre une même chose avec lui, où *nous lui deviendrons semblables*, comme dit l'apôtre saint Jean (I *Joan.*, III, 2) : tel est le bonheur du ciel. Ah ! quelle langue peut exprimer, quel esprit pourrait concevoir ce que cette communication de Dieu à sa créature, ce que cette communication de la créature avec Dieu a de délicieux, de glorieux? Elevez ici encore une fois votre esprit, que votre imagination prenne son essor, que vos désirs s'enflamment. Tout ce que nous pouvons penser, tout ce que nous pouvons dire ne pourra jamais en tracer qu'un faible tableau. Le bonheur du ciel sera toujours au-dessus de ce que peut se peindre la plus brillante imagination, tout ce que peut désirer le cœur le plus ambitieux. Voici cependant une idée que nous en donne saint Augustin, qui pourra nous aider à concevoir quelque chose de ce bonheur céleste. Dans le ciel, dit ce Père, nous jouirons d'un repos parfait, nous verrons Dieu face à face, nous l'aimerons avec ardeur, nous le louerons avec transport, et cela sans fin et pour toujours : *Vacabimus*, *videbimus*, *amabimus*, *laudabimus, et hoc erit in fine et sine fine.* Développons un moment cette idée, elle est belle et bien propre à exciter le désir du ciel qui fait partie de l'espérance chrétienne, et sans lequel nous ne le posséderons jamais.

Le ciel est le lieu d'un repos inaltérable, d'une paix éternelle, de l'éternelle tranquillité; oui, au ciel, et au ciel seulement, nous jouirons de la paix. Elle est, cette paix, l'objet de tous nos désirs; sans la paix, il n'y a point de bonheur solide et véritable; mais où la trouver, cette paix, ici-bas? La terre n'est-elle pas le séjour de la dissension et de la discorde? Le monde ne connaît pas la paix, il ne peut pas même la recevoir; les passions la troublent, elles sont ses ennemis déclarés ; et où les passions ne règnent-elles pas? On peut les combattre, il est vrai, ces passions; mais, ce combat, combien n'est-il pas pénible? dans ce combat, combien de blessures ne reçoit-on pas? Ah! qu'il est rare qu'on remporte une victoire complète! Il est continuel, ce combat de la chair contre l'esprit, de l'esprit contre Dieu; sans cesse les armes à la main, il faut se défier de soi-même, se renoncer soi-même, se mortifier, se crucifier soi-même ; ce renoncement, cette mortification, ce crucifiement ont sans doute, je le sais, leurs consolations, leurs douceurs; la croix de Jésus-Christ a son onction ; et cette croix, toute pesante qu'elle paraît, est préférable à toutes les joies et à tous les plaisirs du monde; les larmes qu'on répand pour Jésus-Christ sont des larmes bien douces, et, encore une fois, préférables à toutes les consolations humaines et passagères. Oui, tout cela est vrai, j'en conviens; mais cependant, malgré ces attraits de la grâce, combien n'est pas pénible à notre âme la longueur de notre exil! L'Apôtre lui-même nous déclare que la vie lui est ennuyeuse. (II *Cor.*, I, 8.) Combien d'aridités, combien de peines intérieures, combien de tentations au dehors, viennent altérer cette paix? En un mot, la paix des âmes saintes est grande, sans doute, elle surpasse tout sentiment, elle est un avant-goût de la paix céleste ; mais elle n'est pas la paix du ciel, elle ne sera parfaite que dans le ciel. *O Jérusalem! loue le Seigneur*, s'écrie le saint Roi-Prophète, *parce qu'il fait régner la paix dans ton enceinte :* «*Lauda, Jerusalem Dominum.., qui posuit fines tuos pacem.*» (*Psal.* CXLVII, 1, 4.) Oui, mes frères, c'est dans le ciel qu'il faut chercher la paix : dans le ciel plus d'embûches, plus d'illusions, plus de démon à craindre, il est lié pour une éternité ; plus de passions à combattre, elles sont domptées pour l'éternité ; plus de corps à mortifier, il n'est plus capable de se révolter, il est spiritualisé pour l'éternité; plus de crainte surtout de perdre Dieu, sa possession nous est assurée pour l'éternité. Ah! comprenons combien cette assurance donne de paix : *Vacabimus.*

Nous verrons Dieu : *Videbimus;* et quel spectacle plus ravissant que celui de voir la Divinité ! Les ténèbres de la foi seront dissipées; nous le verrons face à face, nous le verrons tel qu'il est, ce Dieu si grand, si puissant, si riche, si magnifique, si saint; nous la verrons, cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle; nous la contemplerons, cette majesté suprême qui, d'un seul regard, foudroie les réprouvés, et aussi d'un seul regard réjouit, console, rend heureux pour l'éternité ses fidèles serviteurs : nous verrons Dieu, non plus en énigme, mais dans toute son essence; notre entendement sera élevé au-dessus des sens par la lumière de la gloire, pour contempler la majesté divine qui sera l'objet de son bonheur; et par cette élévation, étant comme étendue et rendue capable de soutenir la présence de la Divinité, il verra Dieu tel qu'il est, non par une vue abstraite dans les images qui en portent quelques traits, ni par de longs raisonnements, mais sans voile, sans ombre, et à découvert, et cette vue nous rendra semblables à lui : il sera toutes choses en lui ; il sera, comme dit l'Apôtre (II *Cor.*, III, 18), en

quelque manière transformé en Dieu même; il exprimera en lui tous les traits de sa ressemblance : en un mot, il deviendra une image vivante de la Divinité, de manière qu'une éponge dans l'océan n'est pas plus imbibée des eaux qui l'entourent, un cristal n'est pas plus pénétré des rayons du soleil qui l'éclaire, un fer rouge n'est pas plus semblable au feu qui l'embrase tout entier, que l'âme d'un bienheureux sera remplie et pénétrée de Dieu même : *Similes ei erimus, quia videbimus eum sicuti est.* (I *Joan.*, III, 2.) Sur la terre, les justes, par la grâce, ne sont que des ébauches, et, pour ainsi dire, des essais de cette ressemblance, et comme parle un apôtre, ne sont que les commencements d'une créature sur laquelle Dieu a tracé quelques vestiges de ses perfections : *Ut simus initium aliquod creaturæ ejus.* (*Jac.*, I, 18.) Mais, dans la gloire, ils en seront des images parfaites, parce qu'ils en porteront les plus beaux traits, les plus vifs caractères, par les impressions d'une ressemblance entière et parfaite, parce qu'ils seront pénétrés et comme remplis de sa substance. Oh ! que de merveilles, que de mystères se développeront alors à leurs yeux ! Ils verront cette puissance infinie qui punit le péché, cette miséricorde sans borne qui en a tant pardonné ; ils verront cette adorable Trinité qui a été l'objet de notre foi et de nos adorations pendant cette vie ; ils verront comment le Père, en se connaissant lui-même, a engendré son Fils dans la splendeur de sa gloire; comment le Père et le Fils, en s'aimant mutuellement, ont produit le Saint-Esprit qui leur est parfaitement égal en puissance, en bonté, en miséricorde: comment ces trois personnes, parfaitement distinctes, n'ont que la même puissance, la même nature, en un mot, la même divinité. Ils verront cette Providence adorable qui, ayant créé le monde pour sa gloire, l'a tirée, cette gloire, de tous les événements, est parvenue à ses fins avec force et douceur, et toujours infailliblement, a tout fait servir au service de ses élus, les a conduits à la gloire par les humiliations; à la possession des vrais biens, par le mépris des richesses et la plus rigoureuse pauvreté ; à la parfaite liberté, par la captivité; au vrai bonheur, par les souffrances. Ils verront l'excès de la charité du Père, qui l'a porté à donner son Fils au monde ; l'excessive tendresse du Fils qui s'est manifestée dans son incarnation et sa mort; l'infinie bonté du Saint-Esprit qui éclate dans la sanctification des âmes par l'abondante effusion de ses dons. Nous verrons Dieu, chrétiens, et avec lui, nous verrons l'armée innombrable des esprits célestes, ces mille millions d'anges distribués en neuf chœurs, en trois hiérarchies, dans l'ordre le plus merveilleux. Quel spectacle pour notre esprit éclairé de la lumière de la gloire ! Quelle jouissance pour nos yeux ouverts aux objets les plus éblouissants ! car nos sens eux-mêmes participeront à cette jouissance. Nos corps ressusciteront, mes frères, Dieu est juste, il est tout-puissant, il les tirera du tombeau, c'est une vérité de foi : ces corps qui auront servi à l'âme d'instrument pour tant de bonnes œuvres, ces corps qui auront été victimes de tant de sacrifices; ces corps, l'autel sur lequel l'âme se sera si souvent immolée elle-même par le feu de la charité; ces corps épuisés par tant de fatigues, de travaux ; ces corps déchirés par la fureur des tyrans, par les rigueurs de la pénitence ; ces corps, en un mot, les temples du Saint-Esprit, le Tout-Puissant et infiniment Juste les environnera de gloire, leur communiquera la clarté du soleil, l'agilité des esprits, une heureuse immortalité ; ils seront plus transparents que le cristal. Dans la Jérusalem céleste, tous les sens auront leur félicité : les yeux seront agréablement éblouis, les oreilles seront enchantées. Ah ! combien sont mélodieux les saints cantiques dont retentit sans cesse cette cité sainte ! Quelle suavité dans ces parfums qui brûlent continuellement sur l'autel de l'Agneau ! Quelle majesté dans les vingt-quatre vieillards qui environnent son trône ! quelle douceur, quelle ardeur dans ce chant non interrompu des séraphins ! *Saint, saint, saint, est le Seigneur des armées !* (*Isa.*, VI, 3.) Ah ! c'est ici qu'on peut s'écrier : *Seigneur, que ce séjour est délicieux : « Bonum est hic esse.»* (*Marc.*, IX, 4.) Vous le disiez, disciple privilégié qui fûtes témoin de la transfiguration de Jésus-Christ sur le Thabor, et vous ne le vîtes qu'un moment. Que sera-ce de le voir pendant l'éternité ? Ce plus beau des enfants des hommes, ce Roi immortel de tous les siècles, la majesté de son visage, la douceur de ses regards, les attraits de sa personne adorable ne feront-ils pas sur les saints l'impression la plus vive? Ne porteront-ils pas dans le cœur la joie la plus pure ? Ah ! mes frères, que ces pensées sont douces ! Qu'il est doux de pouvoir élever ainsi son âme jusque dans le ciel pour en contempler ainsi les ravissantes beautés ! Il est beau sans doute, il est enchanteur, le spectacle de la nature dans un jour serein, sous un climat tempéré, dans une saison favorable ! La main des hommes, l'art imitant la nature, présentent quelquefois des fêtes magnifiques où rien ne semble manquer pour la satisfaction des sens; et qu'est-ce que tout cela comparé à cette fête éternelle que vous célébrez, Seigneur, avec les saints dans le ciel? Ah ! si votre main libérale a répandu tant de beautés sur cette terre d'exil, sur une terre couverte d'une multitude de pécheurs, que ne réservez-vous pas, que ne prodiguez-vous pas dans le ciel, la terre des saints, notre véritable patrie ! *Videbimus.*

Ce ne sera pas néanmoins l'entendement seul qui jouira de Dieu comme de son objet propre, la volonté l'aimera et l'embrassera inséparablement comme son souverain bien, *amabimus;* en sorte que si la vue de Dieu transforme notre esprit, l'amour qui enflammera notre volonté nous tranformera nous-mêmes en Dieu pour en être possédés comme nous le posséderons. En effet, ne peut-on pas dire que l'essence divine est comme un grand miroir aux ardeurs du-

quel cette âme glorifiée et bienheureuse n'aura pas été plutôt exposée qu'elle en sera toute embrasée, et qu'elle se sentira se fondre et s'abîmer tout en Dieu, elle s'y attachera, s'y perdra, s'y retrouvera tout à la fois; toute son occupation sera de voir et d'admirer, dit saint Augustin, d'admirer et d'aimer, *videbimus et mirabimus*, *mirabimus et amabimus*. O amour de Dieu, vous serez notre unique occupation dans le ciel; mais quel amour? ce ne sera pas comme celui de la terre, un amour sujet à mille vicissitudes, inconstant, languissant, incertain, presque mourant; un amour partagé, équivoque; ce sera un amour fort, généreux, ardent, constant, éternel: Ce ne sera que dans le ciel, dit saint Thomas, que s'accomplira parfaitement le précepte de l'amour de Dieu; toutes les facultés de l'âme unies intimement ne permettront pas le partage de ses affections; elles se tourneront toutes vers vous, ô mon Dieu; car c'est en vous, pour vous, que les bienheureux s'entr'aiment; ils vous aimeront de l'amour dont vous vous aimez vous-même; ah! quelle union de vous avec les saints, des saints avec vous, des saints entre eux et avec vous! quel amour! quel bonheur! ici-bas cet amour ne peut qu'ébaucher le bonheur; ne peut-on pas dire même que, le plus souvent, il n'est qu'un tourment et un supplice. En effet, aimer Dieu et ne pas être sûr qu'on l'aime, aimer Dieu et être éloigné de lui, aimer Dieu et être continuellement en péril de l'offenser, aimer Dieu et vivre parmi les hommes qui ne l'aiment pas, aimer Dieu et craindre d'être séparé de lui pour une éternité, aimer Dieu et sentir que tout ce qu'on fait pour lui n'est rien en comparaison de ce qu'on voudrait, de ce qu'on devrait faire et souffrir pour un objet si aimable; n'est-ce pas là une cruelle souffrance bien salutaire, je l'avoue, bien méritoire; mais dans le ciel rien de ce qui peut faire notre tourment. Nous aimerons et nous serons sûrs d'aimer toujours; nous aimerons et nous saurons que nous aimons autant que nous pouvons aimer; nous aimerons et nous jouirons de l'objet de notre amour, et nous serons certains qu'on ne pourra pas nous l'enlever. Si, aujourd'hui, malgré les peines de la vie et les incertitudes d'une conscience souvent alarmée, il est cependant des moments délicieux où l'âme goûte son Dieu; si cette joie passe quelquefois jusque dans les sens; si le chrétien embrasé de cet amour s'écrie avec le saint roi David, qu'il sent son cœur et sa chair tressaillir d'allégresse dans le Dieu vivant: *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum*. (*Psal.* LXXXIII, 2). Si quelquefois les saints sont tellement inondés des consolations célestes dans la prière, qu'ils se sont écriés comme un saint François Xavier: C'est assez, Seigneur, c'est assez, le conjurant en quelque sorte de mettre des bornes à ses libéralités; s'ils ont enfin éprouvé tant de douceurs dans une seule communion, qu'ils la préféraient à toutes les puissances de la terre, fussent-elles réunies pendant des siècles, que sera-ce donc des douceurs, des consolations d'une âme qui, perdue en Dieu, abîmée en Dieu, ne sera plus qu'amour, et amour dégagé de toutes les imperfections qui pourraient en retarder l'activité? *Amabimus*.

Mais peut-on aimer sans louer celui qu'on aime: *Laudabimus*. Nous louerons Dieu dans le ciel, et cette louange n'est jamais interrompue. Les saints dans le ciel, à l'exemple des vieillards, se prosternent devant le trône de l'Agneau, ils mêlent leurs voix à celles des séraphins pour chanter le beau cantique de la sainteté de Dieu: Bénédictions, honneur, gloire, clarté, sagesse, force, action de grâce au Seigneur notre Dieu! Il est digne, l'Agneau qui a été mis à mort, de recevoir les honneurs de la Divinité (*Apoc.*, IV, 12)! Quelles expressions! nous ne sommes pas capables de pénétrer tout le sens qu'elles renferment ces expressions; mais les bienheureux qui les emploient en ont une parfaite intelligence. Ah! Prophète, vous aviez raison de dire: *Heureux ceux qui sont dans votre maison, ô mon Dieu! ils vous loueront pendant les siècles des siècles:* « *Beati qui habitant in domo tua, Domine, in sæcula sæculorum laudabunt te* (*Psal.*, XIII, 5). » Le comprenons-nous bien, pouvons-nous bien comprendre combien elle est noble, combien elle est sublime cette occupation! elle durera toute une éternité, sans leur causer le moindre ennui; que dis-je? ils y trouveront toujours un nouveau contentement, de nouvelles délices. Oui, dit saint Augustin, dont l'esprit avait si souvent médité ce bonheur, dont le cœur avait goûté cette jouissance, oui, on verra Dieu sans fin, on l'aimera sans dégoût, on le louera sans lassitude: *Sine fine videbitur, sine fastidio, sine fatigatione laudabitur:* il sera donc éternel le bonheur du ciel: oui, il sera éternel, et, s'il ne l'était pas, il ne serait pas parfait. *Et hoc in fine et sine fine*.

Et voilà, en dernier lieu, ce qui mettra le comble à ce bonheur. Bien différent de ceux de la terre qui ont leurs accroissements, leurs périodes, leurs décadences, le royaume du ciel ne connaît ni orage, ni révolution du temps: c'est une possession tranquille qui ne sera sujette ni à l'empire des événements, ni à tous ces accidents qui nous menacent, ni à toutes ces misères qui nous accablent, ni à toutes ces inquiétudes qui nous traversent ici-bas. Les saints jouissent de tous les biens dans l'assurance de ne jamais perdre leur félicité. Je suis à couvert de tous les dangers et de tous les malheurs, dira un bienheureux, et jetant les yeux sur les périls qu'il a courus, sur les combats où il s'est trouvé aux prises avec le démon, la chair et le monde, sur les travaux qu'il a soufferts, et dont il se voit délivré pour jamais, il goûte avec transport le bien dont il jouit et dont il sait devoir toujours jouir. N'est-il pas bien doux de penser aux dangers auxquels on a échappé et aux fâcheuses rencontres dans lesquelles on s'est trouvé quand on est arrivé dans le port, comme un

pilote qui a essuyé toute la rage de l'Océan, et qui s'est vu cent fois à un pas de la mort, comme un soldat qui se voit couronné après avoir été vingt fois sur la brèche et environné de cent bouches à feu; comme les Israélites sortis de l'Egypte, et considérant les chariots de Pharaon et les restes de son armée flottant sur le rivage de la Mer-Rouge; comme Loth délivré de l'embrasement qui avait réduit en cendres Sodome et Gomorrhe. Encore, quelle différence! un soldat qui a échappé à tant de dangers, peut y périr dans une autre occasion : ce pilote qui s'est sauvé tout dégouttant du naufrage, peut être de nouveau enseveli dans les flots : Loth pouvait être enveloppé dans un autre incendie; les Israélites n'étaient pas encore arrivés dans la terre promise, ils avaient encore bien du chemin à parcourir, bien des ennemis à combattre ; mais dans le ciel, plus de crainte, plus de danger, rien qui puisse les faire déchoir de cet heureux état; point de tentations au dedans, point d'occasions ni d'ennemis au dehors, point de puissance dans l'univers qui puisse le leur ravir. La vue de l'enfer lui-même sera pour eux un sujet de joie, parce qu'ils le verront fermé pour jamais, en sorte qu'ils n'éprouveront pas moins de contentement d'avoir évité un malheur infini que de se voir en possession d'un infini bonheur. Bien plus, portant alors leurs regards sur des milliers de siècles multipliés à l'infini, et puis ramassant par la force de leur esprit cette durée ineffable et sans terme, chaque moment sera pour eux une éternité : qui de vous peut la comprendre cette éternité? O éternité, qui êtes toujours dans la pensée des saints comme le sceau de leur bonheur, que n'êtes-vous sans cesse dans la nôtre pour adoucir les maux de la vie! O éternité, que Tertullien appelle le revenu de Dieu, à qui tient-il que vous ne soyez aussi la nôtre, puisque vous êtes un bien dont nous pouvons acquérir le fonds à tous les moments! ô royaume éternel, l'objet de nos cœurs et de nos désirs; quel bien ne renfermez-vous pas, puisque, après avoir épuisé toutes nos pensées et toutes nos paroles, nous n'avons encore rien dit de vous! mais si nous ne pouvons vous comprendre, nous savons, à n'en pas douter, que nous pouvons vous mériter, et quel avantage de pouvoir, à chaque prière que nous faisons, à chaque aumône que nous donnons aux pauvres, à chaque action de charité que nous pratiquons, de pouvoir acquérir ce royaume et mériter cette gloire? ah! que cette pensée est agréable d'adoucir les travaux de cette vie! Si je souffre patiemment cette injure, si j'accepte pour Dieu cette croix et cette affliction de bon cœur, si je me prépare avec soin à recevoir ces sacrements, si je fais une bonne confession, une bonne communion, il y a un bonheur infini qui m'attend et qui m'est dû, et ce bonheur est éternel. Le trône sur lequel Dieu fait asseoir ses saints est son propre trône, et ce trône est inébranlable : le bonheur dont il les couronne est son propre bonheur, et ce bonheur est inaltérable, la récompense qu'il leur accorde, c'est lui-même, et il est éternel. O délicieuse éternité! ô vue parfaite de Dieu! ô parfait amour de Dieu! ô possession, ô jouissance de Dieu pour l'éternité! Méditons-la cette éternité, et bientôt nous mépriserons, nous dédaignerons tous les plaisirs du temps; portons nos regards vers l'éternité, et bientôt nous foulerons aux pieds tout ce qui passe. Aspirons à cette éternité, désirons-la avec ardeur; ce n'est pas assez, travaillons à la mériter : que faut-il faire pour mériter le ciel? quel est le chemin du ciel? c'est un second point sur lequel je ne puis m'arrêter qu'un moment. (7)

DEUXIÈME ENTRETIEN.

Que vos tabernacles sont aimables, Dieu des vertus! « *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum!* » *Mon âme languit d'impatience d'habiter dans la maison du Seigneur.* « *Concupiscit et deficit anima mea in atria Domini.* » (*Psal.* LXXXIII, 2, 3.) Tels sont les sentiments que la faible peinture que je viens de vous faire, a produits dans vos âmes, j'en suis bien persuadé; vous désirez ardemment d'aller jouir de ce bonheur qui vous est préparé. *Mais, Seigneur, qui habitera dans ce tabernacle, qui sera assez heureux pour goûter sur la montagne sainte le repos et la paix?* « *Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo, aut quis requiescet in monte sancto tuo?* (*Psal.* XIV, 1.) Question importante : c'est celle que se faisait à lui-même le saint Prophète et c'est celle que nous devons nous faire à nous-mêmes. L'Esprit-Saint vous répondra comme au Prophète, que ce bonheur est destiné à l'homme juste qui se sera garanti de la corruption du siècle, qui aura conservé son cœur dans l'innocence, qui aura préservé ses mains de toute injustice, qui au contraire les aura fait servir à toutes sortes de bonnes œuvres. *Qui ingreditur sine macula et operatur justitiam.* (*Ibid.*, 2.) Non, il n'y a point d'autre chemin pour aller au ciel, l'innocence seule conservée ou réparée, trouve accès dans la maison du Dieu de toute sainteté! rien de souillé ne peut entrer dans la Jérusalem céleste. Voulez-vous entrer un jour au nombre de ces heureux habitants, marchez sur les traces de ceux qui vous ont précédé. Ce sont des modèles qu'il faut imiter; ce sont des lumières qui nous guident dans la voie des commandements. Je dis des commandements, car le chemin des conseils évangéliques, ce sentier étroit où tant d'âmes généreuses ont eu le courage d'entrer; ce sentier, dis-je, est sans doute plus sûr, plus certain; mais Dieu n'exige pas de tous cette sublime perfection. Il y a plusieurs demeures dans la maison du

(7) Si on voulait faire un second entretien, on pourrait, par forme de conférence ou d'instruction familière, ajouter ce qui suit dans un autre moment de la journée.

Père céleste, dit Jésus-Christ (*Joan.*, XIV, 2): il est beau, sans contredit, il est généreux d'aspirer aux premières places, et c'est ce qu'ont fait tant de chrétiens fervents qui, comme des aigles, se sont élevés au-dessus des sens et ont embrassé avec ardeur ce qu'il y a de plus parfait. Animons-nous à leur exemple : il serait honteux pour nous de vivre dans la mollesse et l'indolence, après de si beaux modèles. Mais si nous ne nous sentons pas encore assez de force pour les suivre dans cette voie sublime, ne perdons pas courage. Dieu n'exige pas de tous les mêmes vertus, la même perfection, mais aussi ne nous faisons pas illusion. Il exige cependant une exacte fidélité à observer sa loi. Il y a une perfection indispensable pour tous; il est une voie ouverte à tous ; Jésus-Christ a versé son sang pour nous mériter le ciel, il est ce grand Pontife, cette adorable victime qui, selon la doctrine de saint Paul, par le ministère de son sublime sacerdoce et par l'effusion miséricordieuse de son sang précieux, nous a ouvert la porte du sanctuaire : il est encore venu, il est descendu sur la terre pour faire en notre faveur la conquête du ciel, pour nous montrer le chemin qui nous y conduit. Il est lui-même ce chemin : *Je suis,* dit-il, *la voie, la vérité et la vie* (*Ibid.*, 6). Nous trouvons donc, ô richesses ineffables du christianisme, nous trouvons la vie et l'entrée du ciel dans la mort de Jésus-Christ, nous en trouvons le chemin dans ses préceptes et sa doctrine. Evangile de mon Sauveur, c'est de vous que nous apprenons ce que nous avons à faire pour aller au ciel; instruisez-nous, instruisez ceux qui m'écoutent : je vous promets en leur nom la plus parfaite docilité; oui, c'est avec cet esprit de docilité qui seul mérite d'être éclairé, que je l'ouvre ce livre divin, dépositaire des oracles émanés non plus de la bouche des prophètes, mais de la bouche même du Fils de Dieu, j'y vois, j'y lis le chemin que j'ai à tenir et que vous devez prendre vous-mêmes pour arriver au bonheur. Il n'est pas une seule page de ce livre sacré qui ne me montre la voie qui doit me conduire au terme le plus heureux. Ce chemin est étroit, il est vrai, peu ont le courage d'y entrer : les riches, les voluptueux n'osent s'y engager, c'est le grand nombre qui prend la voie qui conduit à la perdition : peu se déterminent à se faire la violence nécessaire pour ravir le ciel, pour porter leur croix tous les jours, pour suivre Jésus-Christ, en se renonçant continuellement eux-mêmes, pour s'humilier en ce monde, afin d'être élevés dans l'autre. Aussi le Sauveur nous déclare qu'*il y en a beaucoup d'appelés et peu d'élus* (*Matth.*, XX, 16). Mais, mes frères, quelque petit que soit cet heureux troupeau si favorisé de Dieu, efforçons-nous d'entrer par la porte étroite : *Contendite intrare per angustam portam.* (*Luc.*, XIII, 24.) A l'exemple de ce jeune homme de l'Evangile, demandez à Jésus-Christ ce que vous avez à faire pour parvenir à la vie éternelle : *Magister, quid faciendo vitam æternam possidebo.* (*Luc.*, X, 25.) Ecoutez la avec respect, mes chers frères, la réponse de votre divin Maître; elle est courte, elle est précise, mais qu'elle est lumineuse ! *Si vous voulez*, dit Jésus-Christ, *entrer dans la vie éternelle, gardez les commandements.* « *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.* » (*Matth.*, XIX, 17.) Ce sont ces paroles toutes divines, c'est cette leçon simple que vous adressa le ministre de Jésus-Christ, lorsque vous demandâtes à la porte du temple la grâce inestimable du baptême. Vous l'êtes-vous rappelée cette leçon précieuse ; vos parrains et marraines qui parlaient en votre nom; vos pères et mères vous l'ont souvent expliquée, car c'était pour eux une obligation essentielle. Au reste, suppléons aujourd'hui à ce qu'ils ont négligé de faire, ou plutôt ce que vous avez oublié vous-mêmes. Pour aller au ciel, il faut garder les commandements : ici il faut entrer dans un détail nécessaire et nous rappeler ce que la loi de Dieu exige. Il n'en est pas des préceptes comme des conseils; tous les commandements se réduisent, dit Jésus-Christ, à l'amour de Dieu et à l'amour du prochain. Voulez-vous donc être sauvés, voulez-vous aller au ciel? aimez Dieu de tout votre cœur, de tout votre esprit, de toute votre âme; aimez le prochain comme vous-mêmes (*Matth.*, XXII, 37, 39), pour l'amour de Dieu. Oui, il faut aimer Dieu, il faut commencer ici-bas ce que nous prétendons faire pendant toute l'éternité. Et quelle est l'occupation des saints dans le ciel? c'est d'aimer Dieu d'un amour qui sera proportionné au degré d'amour que nous aurons eu pour Dieu sur la terre. Plus sera grand notre amour pour Dieu, plus sera élevé le degré de notre gloire et de notre félicité. Afin d'observer ce grand commandement, vous le savez, il faut préférer la loi de Dieu à tous les intérêts temporels, même à la vie; l'observer dans tous ses points, quelque difficile que paraisse cette ponctualité, quelque sacrifice qu'il faille faire, quelque tentation qu'il faille surmonter. Voilà la disposition absolument nécessaire pour aller au ciel : aimer Dieu par-dessus toute chose et remplir les devoirs que prescrit cet amour; et par conséquent adorer en esprit et en vérité, fuir tout ce qui pourrait refroidir en nous cet amour, tout ce qui est opposé à cette adoration intérieure qui est due à celui qui nous a créés et qui nous aime. Respecter le nom du Seigneur, louer, bénir ce nom adorable, dans l'adversité comme dans la prospérité : être fidèle à nos engagements, à nos vœux, à nos promesses surtout, quand nous y avons mis le sceau sacré du nom du Seigneur : *Qui jurat proximo suo et non decipit.* (*Psal.* XIV, 4.) Conserver notre langue pure de tout blasphème, de toute parole injurieuse à Dieu ou au prochain : *Qui loquitur veritatem in corde suo.* (*Ibid.*, 3.) Sanctifier le jour que Dieu s'est réservé, méditer sa loi en ce jour, le consacrer à la prière et aux bonnes œuvres, fuir l'oisiveté si commune dans le monde, et ne pas écouter la voix de la coutume, des usages mondains, au préjudice des

lois de l'Eglise; remplir avec piété les devoirs de l'état où la Providence nous a placés; honorer ceux de qui nous tenons la vie; nous acquitter des obligations de l'obéissance, de la soumission et des égards dus à ceux qui nous instruisent; tel est, encore une fois, le chemin qui conduit au ciel. Il faut aimer le prochain, il faut commencer ici-bas ce qui se consommera pendant l'éternité dans le ciel. Les saints s'aiment parfaitement, ils n'ont qu'un cœur et qu'une âme pour aimer et louer Dieu. Nous devons passer l'éternité toute entière dans la plus sainte, la plus respectable, la plus honorable société qui fût jamais; nous devons passer l'éternité dans l'union la plus intime, la plus délicieuse avec tout ce qui aura existé de beaux cœurs, de belles âmes sur la terre; mais pouvons-nous jamais espérer de jouir du bonheur, de la gloire et des délices ineffables, des avantages inestimables de cette étroite union avec les enfants de Dieu comme nous, si pendant que nous vivons sur la terre nous ne leur avons été unis par la charité, si nous vivons dans la discorde, dans la dissension, dans la haine ou même dans l'indifférence pour eux? Il faut aimer le prochain comme soi-même, non-seulement ne pas lui nuire dans ses biens par l'injustice, dans sa réputation par ses paroles, dans sa personne par ses manières, dans son salut par l'exemple; mais nous appliquer à lui rendre les services que la charité prescrit, à l'assister de nos biens dans la pauvreté, de nos conseils dans la détresse, à le consoler dans l'affliction, à l'édifier par le bon exemple : voilà ce que la loi de Dieu nous recommande, ce qu'il faut faire pour aller au ciel. Que vous dirai-je encore? Ne pas dépouiller le prochain par l'usure et la fraude, ne pas accabler l'innocent par la cabale et l'intrigue, ne pas lui tendre des piéges par le mensonge : *Qui non egit dolum in lingua sua, qui pecuniam suam non dedit ad usuram et munera super innocentem non accepit.* (*Ibid.*, 4.) Mais par-dessus tout, il faut marcher dans la voie de l'innocence, mener une vie irréprochable, conserver son âme et ses sens dans la pureté, vivre dans la tempérance et la sobriété, se courber sous le joug du travail, pratiquer toutes les œuvres de la justice et de la sainteté; en un mot, *qui graditur sine macula et operatur justitiam.* (*Psal.* XIV, 2.) Il faut, enfin, aimer Dieu et le prochain, non-seulement de bouche, comme dit le disciple bien-aimé, mais en effet et en vérité. Eh! que de motifs n'avons-nous pas de les aimer de la sorte! ils sont en si grand nombre, ils sont d'une telle force, que plusieurs discours ne suffiraient pas pour les effleurer : les saints dans le ciel les connaissent, ces motifs, qui devraient également être sur la terre les objets de nos méditations continuelles; ils connaissent les amabilités infinies de notre divin Sauveur; ils savent, et combien cette connaissance n'enflamme-t-elle pas leur amour, ils savent que c'est à lui seul qu'ils sont redevables de leur bonheur; que c'est à ses humiliations qu'ils doivent leur gloire; que c'est à sa pauvreté qu'ils doivent leurs richesses; que c'est à ses souffrances qu'ils doivent leur félicité, ces pures délices dont toutes les facultés de leur âme, tous les sens de leur corps sont et seront inondés, rassasiés, enivrés éternellement. Puisse l'espérance du même bonheur exciter en nous le même amour! Ah! si nous étions bien pénétrés d'amour, bien enracinés dans l'amour de Jésus-Christ, la jouissance du ciel nous est assurée. Oui, chrétiens, assurée : voulez-vous la preuve de cette vérité consolante, je vais vous la donner, toujours l'Evangile à la main, ne m'oubliez pas : elle va vous fournir l'instruction la plus salutaire; car si vous aimez Jésus-Christ, le ciel vous est offert : pourquoi! parce que si vous aimez Jésus-Christ, vous apprendrez à son école, à être constamment humbles de cœur : or, c'est aux pauvres d'esprits aux humbles, qu'appartient le royaume des cieux : *Beati pauperes spiritu.* (*Matth.*, V, 3.) C'est aux chrétiens doux, patients, indulgents, compatissants, que le ciel est promis en héritage : *Beati mites quoniam ipsorum est regnum cœlorum.* (*Ibid.*, 4.) Si vous aimez Jésus-Christ, vous pleurerez sur la passion cruelle qu'il a endurée; vous pleurerez sur ses souffrances, hélas! tous les jours renouvelées par les outrages qu'il reçoit; vous pleurerez vos péchés, vous pleurerez les péchés des autres, car c'est à ceux qui pleurent qu'est promis ce séjour de paix et de repos : *Beati qui lugent.* (*Ibid.*, 5.) Si vous aimez Jésus-Christ, vous chercherez à lui plaire en tout, vous aurez faim et soif de la justice; or, ce Maître adorable a dit lui-même, que ceux qui auraient cette faim et cette soif seraient rassasiés : *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam.* (*Ibid.*, 6.) Si vous aimez Jésus-Christ, vous suivrez les dispositions de son cœur adorable, vous serez pleins de charité et de compassion pour vos frères, vous conserverez avec soin la pureté de votre cœur, dont vous savez qu'il est si jaloux; non contents de garder la paix qu'il veut vous donner, vous tâcherez de la communiquer, cette paix, aux autres. *Heureux les miséricordieux, parce qu'ils recevront miséricorde : « Beati misericordes. » Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu : « Beati mundo corde. » Heureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu : « Beati pacifici. »* (*Ibid.*, 7-9.) Enfin, si vous aimez Jésus-Christ, vous vous ferez une gloire de le servir, vous ne rougirez pas de son Evangile, vous le confesserez devant les hommes, vous ne craindrez rien tant que de lui déplaire, vous ferez vos actions en union avec lui; vous aimerez la peine; vous haïrez les maximes du monde; vous en fuirez les honneurs, les plaisirs, vous en craindrez les faveurs. Cette doctrine si sublime est bien contraire aux sens et à la nature, mais elle est la seule qui sanctifie l'âme et l'esprit, et qui montre le vrai chemin du ciel. Cette conduite vous attirera la haine du monde et ses persécutions; mais

ce sont ces persécutions, ces dérisions du monde, qui feront votre gloire et votre bonheur; car le Sauveur a dit que vous serez heureux quand on vous exterminera, qu'on dira toute sorte de mal contre vous, qu'on vous fera souffrir tous les supplices : *Beati qui persecutionem patiuntur.* (*Ibid.*, 10.) Ne vous y trompez pas, mes frères, c'est pour nous une nécessité de souffrir; la patience vous est nécessaire; soit que vous le vouliez, soit que vous ne le vouliez pas, vous trouverez partout des peines et des afflictions : on en trouve dans toutes les conditions de la vie, on en trouve dans le sein des familles; on en trouve jusque dans soi-même. Or, le saint usage de toutes ces croix se manifeste par la patience que vous montrerez dans les peines domestiques, dans celles de votre état, dans vos diverses tribulations; c'est elle qui vous conduira à la perfection, qui vous conduira au ciel; et comment pourriez-vous prétendre être exempts de marcher dans la voie dans laquelle Jésus-Christ vous a précédés : il a fallu qu'il souffrît pour entrer dans sa gloire (*Luc.*, XXIV, 26); il a fait pour vous la conquête du ciel par tant de travaux et l'effusion de son sang : c'est par ce sang précieux qu'il nous a frayé le chemin, ne doit-il pas vous paraître glorieux de marcher sur ses traces? Mais quelles croix veux-je vous engager à porter? vous croyez peut-être que ce sont des austérités, des pénitences extraordinaires, ces saintes cruautés que des chrétiens fervents ont exercées sur leurs corps : en cela ils sont admirables, sans doute, dignes de nos éloges; mais je dois cependant vous dire, pour votre consolation et ne pas vous décourager, que Dieu n'exige rien au-dessus de nos forces, et que tous ne sont pas appelés au même degré de perfection; mais aussi tous doivent faire des sacrifices, tous doivent faire pénitence, et une pénitence proportionnée à leurs péchés. C'est une règle dont je ne prétends ni ne puis vous dispenser : il faut que chacun porte sa croix, et chacun a la sienne. Que fera donc celui à qui la santé ne permet pas un grand travail? Qu'est-ce que Dieu exige de lui? Ce qu'il exige de lui, c'est qu'il reçoive de sa main, en esprit de pénitence et de soumission, les différentes peines dont la vie est remplie; c'est qu'il supprime ses murmures dans la maladie, les inquiétudes dans les revers; c'est qu'il supporte les humeurs fâcheuses des personnes avec qui il est obligé de vivre, les peines de l'état dans lequel la Providence l'a placé; qu'il accepte, enfin, de cœur les mortifications que les rigueurs et le dérangement des saisons, l'ingratitude et la malignité des hommes, nous donnent si souvent l'occasion de pratiquer. Voilà la croix qu'il faut porter tous les jours. Pourriez-vous vous y refuser? Quel est le soldat qui ne se fasse une gloire de suivre son chef et son prince? et de quelle ignominie ne se couvrirait-il pas, si la crainte du travail l'arrêtait? Voyez, dit l'apôtre saint Paul, ce que fait un athlète qui se prépare à entrer en lice, à quelles privations ne se condamne-t-il pas : il s'abstient de tout ce qui le rendrait moins agile et moins vigoureux; et de quoi s'agit-il? d'une couronne corruptible, d'une couronne qui se flétrit. (I *Cor.*, IX, 25.) Voilà toute la récompense qu'il a droit d'attendre de ses sacrifices pénibles et multipliés : et nous, quelle est notre espérance? celle d'une couronne immortelle, d'une couronne incorruptible, que Dieu, plein de bonté, accorde non pas seulement aux actions héroïques, mais aux moindres actions faites chrétiennement, mais aux moindres peines souffertes patiemment, mais aux moindres œuvres pratiquées avec religion, mais à un verre d'eau donné au nom de Jésus-Christ. O chrétiens, si le travail vous effraie, que la récompense vous anime. Sans doute personne ne sera couronné s'il n'a bien combattu; mais quel courage doit nous inspirer le prix de la victoire? Un royaume, non pas un royaume terrestre souvent déchiré par bien des divisions, mais, vous le savez, un royaume céleste, centre de la paix et du bonheur. Ah! que la vue de cette récompense qui nous est promise, nous inspire donc un grand courage, qu'elle nous fasse surmonter tous les obstacles, qu'elle nous fasse dévorer toutes les difficultés! Mon fils, disait au plus jeune de ses enfants l'illustre et généreuse mère des Machabées, *Mon fils, ce que je vous demande, c'est que vous regardiez le ciel : « Peto, nate, ut aspicias ad cœlum. »* (II *Macch.*, VII, 28.) Oui, mes frères, puis-je vous dire comme elle, regardez le ciel, et vous ne craindrez ni le monde, ni la mort; regardez le ciel, et vous vous écrierez bientôt, comme saint Ignace : Ah! que la terre me paraît méprisable, qu'elle est peu digne de mes regards; regardez-le ciel, regardez-le comme le terme de vos travaux, comme le lieu de votre repos, comme l'unique séjour de votre félicité, où un léger moment de tribulations souffertes en ce monde avec patience et pour Jésus-Christ, produira en vous un poids immense de gloire (II *Cor.*, IV, 17).

O mon Dieu, il paraît bien que vous désirez nous la donner cette récompense précieuse, puisque vous nous demandez si peu, et que vous n'exigez autre chose de nous, sinon que nous persévérions jusqu'à la fin dans votre amour. Ah! donnez-nous vous-même ce que vous demandez, et faites qu'après avoir combattu constamment, notre persévérance soit suivie de la couronne immortelle. Ainsi soit-il

DISCOURS XIII.

SUR LE PÉCHÉ MORTEL.

Tanquam a facie colubri fuge peccatum. (*Eccli.*, XXI, 2.)
Fuyez le péché, comme on fuit à la vue d'un serpent.

Personne ne commettrait le péché s'il le connaissait parfaitement, et ce serait assez de le connaître parfaitement pour le haïr infiniment; mais pour connaître parfaitement le péché, il faudrait connaître parfaitement Dieu : la grandeur de Dieu est la seule mesure de la grandeur et de la malice du péché! car comme Dieu est le souverain

bien, le péché est le souverain mal, par conséquent le péché est aussi haïssable que Dieu est aimable. Oui, Dieu hait le péché autant qu'il s'aime lui-même, et les mêmes raisons qui obligent Dieu à s'aimer, l'obligent à haïr le péché, comme lui étant infiniment opposé. Or, comme Dieu s'aime d'un amour éternel, et qu'il n'a jamais été un moment sans s'aimer, il hait le péché d'une haine éternelle, et il n'a jamais été un moment sans le haïr. Comme Dieu s'aime d'un amour si nécessaire qu'il ne peut pas plus cesser de s'aimer que cesser d'être Dieu, de même il déteste le péché d'une haine si nécessaire qu'il ne peut pas plus cesser de le haïr que cesser d'être Dieu. Comme il s'aime d'un amour infini, de manière qu'il ne peut pas s'aimer plus qu'il ne s'aime, aussi il hait le péché d'une haine infinie, de sorte qu'il ne peut pas plus le haïr qu'il le hait. Quoi! Dieu hait le péché d'une haine éternelle, nécessaire, infinie, et je puis l'aimer! Dieu hait le péché parce qu'il s'aime lui-même; d'où vient donc que nous aimons le péché et ne le haïssons pas? Ah! c'est parce que nous n'aimons point Dieu, et que nous ne haïssons pas le péché; combien de fois ne l'avons-nous pas aimé et ne l'aimons-nous pas encore! Dieu hait le péché parce qu'il lui est infiniment opposé, et qu'il est le souverain mal; c'est donc nous haïr nous-même que de n'avoir pas de haine pour le péché, que Dieu hait infiniment, et qui nous rend nous-mêmes l'objet de sa haine et de ses vengeances les plus terribles. Sans doute nous n'avons peut-être jamais bien réfléchi sur cette vérité, que le péché est le mal de Dieu, et le mal de l'homme: le mal de Dieu, parce qu'il l'outrage infiniment et qu'il est opposé à sa grandeur; le mal de l'homme parce qu'il le rend malheureux, et qu'il est opposé à son bonheur. Appliquons-nous donc aujourd'hui à bien connaître ce que c'est que le péché, c'est-à-dire l'injure qu'il fait à Dieu; appliquons-nous surtout à le bien détester, considération que je vous présente comme devant être la consommation de votre conversion et de votre pénitence, sujet et partage de cet entretien. *Ave, Maria*

A ne juger du péché que par les maximes et les décisions du monde; que par les préjugés d'une éducation profane et des conversations licencieuses; que par les idées et le suffrage d'une raison qu'aveugle la cupidité: à n'en juger que par les dehors et l'apparence, on pourrait le regarder et on ne le regarde en effet que comme une surprise des sens, un moment de faiblesse et de fragilité, un instant d'erreur et d'illusion, un songe, un court sommeil de la raison et de la foi, un consentement moins donné qu'échappé à l'inconstance d'une âme naturellement volage, un oubli plutôt qu'une offense de Dieu: car ce n'est pas ainsi qu'on travaille, qu'on réussit à se tromper soi-même; mais on n'en impose pas à Dieu. Ce que nous affectons de ne pas connaître, Dieu le connaît, il nous le fera connaître un jour, pour notre confusion. Ah! prévenons, mes frères, un tel malheur, connaissons-le aujourd'hui pour notre conversion.

Le péché suppose essentiellement deux choses: la volonté de Dieu qui commande à l'homme, et la volonté de l'homme opposée à celle de Dieu; une loi de la part de Dieu, une désobéissance de la part de l'homme; un désir dans le cœur de Dieu, et un désir contraire dans le cœur de l'homme. Dieu parle donc, et l'homme se rend indocile à la voix de Dieu; Dieu fait sentir tout le poids et tous les droits de son autorité, et l'homme s'élève contre l'autorité de Dieu; Dieu annonce ses ordres à l'homme par les lumières dont il le remplit, et l'homme malgré les lumières qui l'éclairent, méconnaît les ordres de Dieu. Cela supposé, qu'est-ce donc qu'un péché mortel? C'est un crime d'irréligion, parce que ce n'est pas rendre à Dieu le culte qui lui est dû. Si je suis votre Dieu, dit Jésus-Christ, gardez mes commandements. Si je suis votre Seigneur, où est l'honneur que vous me rendez lorsque vous transgressez mes préceptes? Si je suis votre père, où est la crainte filiale que je suis en droit d'attendre de vous? (*Malach.*, I, 6.) Tout violement de la loi de Dieu, tout péché mortel, est donc une irréligion: quiconque pèche, refuse à Dieu le culte qui lui est dû, l'honneur que la souveraine majesté exige de la créature, la crainte et le respect dûs à l'Etre suprême. C'est une impiété, et une impiété semblable à l'idolâtrie, comme le prophète Samuel le déclare à Saül en termes formels: désobéir à Dieu et ne point faire ce qu'il ordonne, c'est commettre un crime d'idolâtrie: « *Quasi scelus idololatriæ* (I. *Reg.*, XV, 23.) C'est une apostasie, dirai-je encore, c'est renier Dieu par ses actions. Dieu est esprit et vérité, c'est donc en esprit et en vérité qu'il veut être adoré (*Joan.*, IV, 24). *Ce n'est pas celui qui dit: Seigneur, Seigneur, qui entrera dans le royaume des cieux*, dit Jésus-Christ, *mais celui qui fait la volonté de mon Père.* (*Matth.*, VII, 21.) Or, que fait le pécheur? il confesse Dieu de bouche, dit l'apôtre, et il le renie par ses œuvres: *Factis negant.* (*Tit.*, I, 16.) Il feint de reconnaître, d'honorer Dieu; il ne connaît, il n'honore que son idole. Sa passion, voilà son Dieu, conséquence affreuse et bien capable de nous inspirer l'horreur du péché. Aussi saint Paul s'appliquait-il à la graver, à l'imprimer profondément dans l'esprit des premiers chrétiens. Mes frères, leur disait-il, vous rendez, vous devez rendre d'immortelles actions de grâces au Dieu de miséricorde et de lumière qui vous a retirés des ténèbres du paganisme; prenez donc garde de retomber dans la servitude honteuse dont vous êtes affranchis: prenez garde, tout chrétien que vous êtes et que vous voulez être, de retourner à vos premiers égarements, et de substituer une nouvelle idolâtrie à la place des dieux que vous venez de quitter. Car ne croyez pas, continuait l'Apôtre, qu'il n'y ait d'autres adorateurs des fausses divini-

tés que ces hommes aveugles et insensés que vous voyez ramper devant les vains simulacres des nations : qu'importe que ce soit l'idole de leurs temples ou l'idole de votre cœur qui reçoive vos hommages et vos adorations! Qu'importe quel soit l'objet qui nous enlève au Dieu véritable, en serez-vous moins coupables d'une désertion sacrilége? Ce sera une autre idole, mais ce sera la même idolâtrie. Les dieux de la gentilité sont le bronze et le marbre, l'ouvrage de ses mains, le dieu de l'avare sera son or et son argent; le dieu des voluptueux sera le plaisir et la débauche; le dieu du sensuel, la table et la bonne chère, divinités d'autant mieux honorées qu'au lieu de la vapeur de l'encens on leur offre les désirs du cœur, les soupirs du cœur; au lieu des victimes étrangères, on leur offre l'homme même, qui leur sacrifie tout ce qu'il est avec tout ce qu'il possède et ce qu'il espère, sa raison, sa foi, sa conscience, son éternité. En sorte que, à bien examiner la nature et les circonstances du péché, dit saint Thomas, on ne peut douter qu'il ne soit l'idolâtrie d'un cœur parjure qui cesse d'adorer ce qui est Dieu pour adorer ce qui ne l'est pas; et ne dites pas qu'au moment même où vous violez la loi de Dieu, vous ne cessez pas de le regarder et de le respecter comme votre Dieu. Je soutiendrai, avec saint Augustin, que ce langage est le langage du mensonge et de l'imposture, ou bien de l'aveuglement et de l'illusion. En effet, demande ce Père, votre Dieu ne doit-il pas être le Dieu que vous devez craindre de perdre, d'affliger, de contrister; comment serait-il le Dieu que vous dédaignez, que vous sacrifiez? il sera peut-être encore le Dieu que vous redoutez, mais sera-t-il le Dieu que vous servez et que vous aimez? il sera, si vous le voulez encore, le Dieu de votre esprit et de votre raison, mais sera-t-il le Dieu de votre cœur et de votre conduite? Il est votre Dieu! mais à en juger par vos actions, ne paraît-il pas que vous voudriez qu'il ne fût pas, et qu'il devînt un Dieu favorable à vos penchants, soumis à vos volontés, assujetti à vos désirs; un Dieu dont vous fussiez le Dieu? Il est votre Dieu! mais un Dieu auquel vous préférez un autre Dieu; et par conséquent, reprend le saint docteur, il n'est pas votre Dieu. Pourquoi? parce que le Dieu que la volonté préfère est nécessairement et uniquement le Dieu qu'elle adore; parce que, tout bien considéré, votre Dieu ne fut jamais et ne put jamais être que le Dieu de votre cœur. Il est votre Dieu! ah! si son trône avait besoin de vos hommages, il serait intéressé à ne l'être pas, puisqu'il n'est votre Dieu que pour être méprisé, insulté, outragé. Il est votre Dieu! vous le reconnaissez encore pour votre Dieu, pécheurs: eh bien! je cède, je me rends et je ne veux plus d'autre juge entre Dieu et vous, que vous-mêmes! Vous savez, vous avouez qu'il est votre Dieu, vous connaissez donc toute l'étendue de son autorité, toute la majesté de son être, tous les bienfaits de son amour, toute la profondeur de sa sainteté: qu'est-ce donc actuellement que notre péché? que peut-il être? que doit-il vous paraître? la révolte la plus injuste dans sa nature, la révolte la plus injurieuse, la plus humiliante dans ses circonstances; la révolte la plus odieuse dans son ingratitude; la révolte la plus impie dans son audace. Suivez-moi, pécheurs, et puisque vous connaissez notre Dieu, connaissez aussi votre péché.

Révolte la plus injuste dans sa nature, parce qu'elle est un attentat contre l'autorité la plus sacrée, la plus respectable; disons mieux, parce qu'elle est un attentat contre la seule, l'unique volonté qui règne dans le monde, contre l'autorité, la source et le principe de toute autorité. Nous nous flattons d'aimer l'ordre et la justice; nous nous faisons honneur de notre zèle à maintenir la dépendance, la subordination légitime; nous ne pardonnerions pas à notre sang le crime d'une rébellion contre les maîtres qu'il a plu au ciel de nous donner : puisse cet amour de la subordination, source de la paix et de la félicité publique, régner à jamais dans les cœurs! Mais cette justice, cette probité, cette équité, pourquoi l'oublions-nous? Cet amour de l'ordre, que devient-il quand il s'agit de l'amour de Dieu! Il est juste d'obéir aux hommes qui tiennent la place de Dieu, n'est-il pas plus juste encore d'obéir à Dieu, dont ils tiennent la place? Notre esprit et notre cœur accablent et proscrivent par tant de justes anathèmes l'audace qui méprise, dans les princes, un faible écoulement de l'autorité suprême par le péché, et nous la méconnaissons cette autorité, et nous la méprisons en Dieu, où elle réside dans toute sa plénitude et toute sa majesté.

Révolte la plus injurieuse, et en un sens la plus humiliante pour Dieu dans ses circonstances; car, qui sont-ils, qui sont-ils ceux qui s'élèvent contre Dieu? Ce sont souvent des grands du monde, entêtés de leurs prérogatives et de leur prééminence, enivrés de leur grandeur, jaloux de leurs droits, délicats sur leur autorité, attentifs et sévères jusqu'à la dureté pour exiger toutes les complaisances, toutes les prévenances, tous les hommages; des hommes hautains et superbes, que tout irrite, que rien n'apaise : une raillerie indiscrète, une parole peu mesurée, quels orages! quelles tempêtes! il faut des flots de sang pour les venger; et ces hommes de terre et d'argile, d'un côté si sensibles aux plus légères insultes, osent se faire un jeu d'insulter au Tout-Puissant : on les voit se compter pour tout et ne le compter pour rien, oublier également qu'ils sont hommes et qu'il est Dieu. Quel spectacle, quel outrage pour ce Dieu de gloire et de majesté! Qui sont-ils ceux qui s'élèvent contre Dieu? des hommes qui, jetés par la naissance ou la fortune au dernier rang des conditions humaines, sont regardés et se regardent eux-mêmes comme le rebut du monde, qui n'envisagent qu'avec frayeur et

respect l'immensité de la distance qui les sépare des autres hommes ; qui, réduits à se venger des dédains du monde par des murmures inutiles, frémiraient à la seule pensée de se révolter contre l'autorité qui les asservit ; et ces hommes au-dessus de tout, osent se mettre au-dessus de Dieu, comme pour se dédommager des mépris qu'ils éprouvent par le mépris qu'ils font de leur Dieu. Qui sont-ils ceux qui s'élèvent contre Dieu? Des hommes, en quelque rang que la Providence les ait placés, toujours pleins d'égards et de complaisance pour les autres hommes, adorateurs souples et timides des idées les plus bizarres, des caprices les plus insensés qui naissent dans l'esprit des autres : que le monde parle, point d'intérêt qu'on ne sacrifie, de passion qu'on ne tienne dans le silence, de vertu dont on ne se donne l'apparence, de vice dont on ne rougisse d'emprunter les dehors. Pour plaire à cette idole du monde, on aura le courage de se déplaire à soi-même; pour lui donner ce qu'elle désire, on ne balance point à se refuser ce qu'on souhaite. Mais Dieu parle : c'est alors que l'indolence nous arrête, que l'amour-propre nous retient, que le plaisir nous entraîne, que le cœur s'aigrit et se révolte, que le joug de la dépendance devient onéreux et insupportable. Or, je vous le demande, où est la justice? Voici votre excuse : Vous prétendez être entraîné en cela par la force, par l'empire de la cupidité; c'est faiblesse, c'est inconséquence. Mais il le sait, il le voit, ce Dieu à qui rien n'échappe, que cette passion, toute violente qu'elle est, se tairait si le monde l'exigeait. Oui, pécheurs, malgré le feu de la cupidité qui vous brûle, qui vous transporte, si vous saviez que cette intrigue de volupté éclatera aux yeux du monde, comme elle est présente aux yeux de Dieu, qu'elle vous déshonorera, qu'elle vous perdra devant le monde comme elle vous perd et vous déshonore devant Dieu; si l'œil du monde, devenu aussi pénétrant que l'œil de Dieu, devait être le spectateur de toutes les bassesses, de toutes les perfidies que vous arrache l'ambition; si, par ce complot d'iniquités, par ces mystères d'injustice, vous étiez aussi assurés de perdre votre fortune que votre salut; si vos torts, vos procédés d'irréligion, devaient aussi certainement vous enlever le cœur de tout ce que vous idolâtrez, on verrait tout à coup le langage de la passion se ralentir, et vous auriez assez d'empire sur vos penchants pour porter au monde le sacrifice que vous refusez à Dieu. Vous ne la suivez donc, cette passion, que parce qu'elle n'offense que Dieu, que parce qu'elle ne pèche que contre Dieu; vous ne péchez, que parce qu'en péchant vous n'outragez que Dieu; vous ne hasardez, vous ne perdez que Dieu; vous ne péchez, que parce que pour pécher vous n'avez à violer que les lois de Dieu, à vous reprocher vos perfidies envers Dieu, à profaner que le sang de Dieu, à redouter que les vengeances de Dieu. En sorte, dit le prophète, que vous n'êtes hardi que contre Dieu, et à l'injure que vous lui faites en le méprisant, vous ajoutez l'outrage de ne mépriser que lui seul.

Révolte la plus odieuse dans son ingratitude. Dieu créateur, Dieu conservateur, Dieu rédempteur, Dieu rémunérateur, que de titres à la reconnaissance, que de bienfaits; et quels bienfaits! Mais le pécheur détourne les yeux pour ne pas les voir ces bienfaits; il veut les oublier pour pécher plus librement : un homme a-t-il reçu d'un autre homme quelques bienfaits, en attend-il d'autres encore de sa générosité? égards, déférences, attention, prévenances, rien n'est oublié; mais s'agit-il de Dieu? on dirait que la reconnaissance n'est plus la vertu d'une âme noble et tendre; que l'ingratitude, ce vice que le monde abhorre, je dis le monde même le plus corrompu, ce monde qui applaudit à tous les autres vices; on dirait que l'ingratitude a perdu son caractère de bassesse, de flétrissure et d'ignominie. Ce serait peu encore de ne pas reconnaître les bienfaits de Dieu, on ose les tourner contre lui, comme pour le punir de nous avoir trop aimés : facultés du corps, puissance de l'âme, beauté, grâce, jeunesse, santé, esprit, réputation, crédit, naissance, fortune, tout était un présent de son amour, tout a été employé au péché et au crime.

Enfin, révolte la plus impie dans les excès. Tout péché, dit saint Bernard, attaque quelque attribut de Dieu : la colère attaque sa douceur; l'imposture, sa vérité; la haine, sa charité; le plaisir sensuel, sa pureté : comme il n'y a point de perfection en Dieu qui ne soit opposée à quelque vice, il n'est point de vice qui ne soit opposé à quelqu'une de ses perfections adorables. Mais ne peut-on pas dire de plus, qu'il n'est point de péché mortel qui n'attaque presque toutes ses perfections; il attaque sa grandeur, qu'il méconnaît, son autorité sous laquelle il refuse de plier; sa sainteté qu'il outrage; sa grâce qu'il rejette; ses récompenses auxquelles il renonce; son amour qu'il dédaigne; sa justice à laquelle il insulte; sa miséricorde surtout, sa miséricorde dont le pécheur se fait un motif de pécher, une raison pour se rassurer dans son péché, pour s'obstiner, pour s'endurcir dans son péché. Mais si telle est l'énormité du péché mortel, qu'il anéantit pour ainsi dire tous les attributs de Dieu, que dirons-nous donc de tant de péchés qui attaquent Dieu plus directement, péchés excessivement devenus trop communs dans le siècle malheureux où nous vivons! péchés de scandale qui offensent Dieu et apprennent à l'offenser; péchés de discours impurs et de maximes mondaines, qui donnent au vice un nouvel attrait et lui ôtent sa honte, son opprobre; péchés de railleries libertines, de critiques sacriléges qui insultent à la dévotion en se jouant des dévots, et font appréhender la réputation de vertu aux âmes mêmes vertueuses, et détournent de plaire à Dieu ceux qui n'ont pas encore le courage de s'exposer à déplai-

re au monde; péchés de mauvais conseils, de persuasions criminelles, pour jeter dans le précipice une âme encore chancelante et incertaine, pour enhardir une âme encore timide et craintive; péchés de médisances, de calomnies, de rapports qui, par une malheureuse fécondité, enfantent mille autres péchés; péchés d'intempérance et de débauche, où la pudeur périt, où la raison fait naufrage, où l'esprit s'appesantit, s'use, s'affaiblit et laisse à peine, dans le plus grand homme, entrevoir quelques débris, quelques vestiges de l'homme; péchés d'hypocrisie par lesquels tant d'hommes fourbes et imposteurs couvrant d'abord la honte du vice sous les apparences de la vertu, déshonorent ensuite la vertu par l'éclat de leurs vices; péchés de libertinage et de séduction dans de prétendus esprits forts, qui, associés par l'intérêt des passions à l'œuvre de Satan, travaillent à anéantir dans les autres la religion qu'ils ne réussissent pas toujours à détruire dans eux-mêmes; péchés de profanation par lesquels tant d'âmes sacriléges viennent insulter à Dieu jusque dans son sanctuaire, et vendre à l'enfer le sang même de Jésus-Christ; péchés d'une fausse conscience et d'ignorance affectée, lorsque pour s'épargner les terreurs de l'avenir on prend le parti d'obscurcir la loi qu'on veut violer, de plier l'Evangile à ses désirs, et tenir, suivant l'expression de l'Apôtre, la vérité captive dans l'injustice (*Rom.*, I, 18); péchés que l'on commet contre les invitations réitérées de la grâce, contre les plus vives lumières de la foi, contre les remords les plus pressants de la conscience; péchés d'habitude avec lesquels on se familiarise, qu'on redouble, qu'on ne cesse point de multiplier; péchés que l'on aime, dont on cherche l'occasion avec autant d'empressement et de vigilance que l'âme la plus vertueuse et la plus timide en apporterait à les fuir; péchés dont on se vante, dont on se fait un mérite dans le monde; péchés, que l'on se commande malgré les répugnances, les murmures, les plaintes, les cris de son propre cœur, ou plutôt que le nouveau cœur que l'on est parvenu à se donner à force d'iniquité arrache au cœur rempli de pudeur et de probité que Dieu avait donné. Et si tous ces péchés sont si énormes en tout pécheur, que sont-ils dans ces pécheurs distingués par le rang, le crédit, l'autorité, à qui on a tant d'intérêt de plaire et à qui il est difficile, il est rare de plaire sans les imiter : dans ces hommes d'esprit, de réputation, de talents qui ne pèchent, qui ne peuvent jamais pécher seuls? Que sont-ils dans des pères et mères dont les exemples, quand ils sont des exemples de passion et de vice, composent toujours une partie de l'héritage que recueillent leurs enfants, et souvent la portion la plus durable, la moins sujette aux révolutions, la moins prompte à se dissiper et à les quitter? Que sont-ils dans des chrétiens qui, pour pécher, ont tant de saints engagements à rompre, de serments à trahir, de bienfaits à oublier, de lumières à obscurcir, de graces à mépriser, de résistances à surmonter ? Que sont-ils dans des chrétiens qui ne peuvent introduire le péché dans leur cœur sans souiller le temple du Dieu vivant, sans profaner le sanctuaire de l'esprit de Dieu, sans placer l'abomination de la désolation dans le lieu saint, sans unir par une alliance monstrueuse et sacrilége le caractère du démon avec le caractère sacré d'enfant de Dieu, le sceau de la réprobation avec la marque d'adoption, la contagion de l'iniquité avec le sang de Jésus-Christ. N'en disons pas davantage, ce que nous dirions ne nous ferait pas assez comprendre combien Dieu est outragé par le péché : lui seul le connaît, Dieu seul peut le connaître. Mais ajoutons que s'il en est infiniment outragé, il en est infiniment irrité, et qu'il mérite de sa part les plus terribles châtiments. Mais que dis-je? l'enfer lui-même ne nous fait point encore assez connaître toute la haine que Dieu porte au péché. C'est au Calvaire qu'il faut nous transporter pour en comprendre toute la malice, toute l'énormité. Un Dieu mourant sur la croix pour l'expiation du péché, fait mieux concevoir que toutes les autres peines dont Dieu le punit, et que tous les raisonnements les plus convaincants, ce que c'est que le péché. En effet, y a-t-il lieu de s'étonner que Dieu n'épargne pas les créatures qui ne sont que de purs néants, qu'il avait comblés de ses bienfaits, et qui, loin de reconnaître ses bontés, ne lui ont rendu que des mépris et des outrages, et qui mille fois lui ont préféré un plaisir honteux, un vil intérêt. N'y a-t-il pas plutôt lieu d'être surpris de ce qu'il les souffre avec tant de patience, de ce qu'il les traite avec tant d'indulgence ! mais ce qui doit nous effrayer, c'est de voir le Père céleste en agir avec tant de rigueurs et de sévérité envers son propre Fils, l'objet de ses complaisances éternelles, parce qu'il est revêtu de la seule figure du péché, qu'il ne s'en est revêtu que par l'amour qu'il a pour son Père, par le zèle de sa gloire et par un désir ardent de détruire le péché qu'il sait lui être si injurieux et si outrageant : car jusqu'où ne porte-t-il pas les effets de sa colère contre ce cher Fils ! il l'abandonne sans réserve à la fureur de ses ennemis et à la rage des hommes et des démons, il le condamne aux supplices les plus cruels et les plus infâmes. Le Fils a recours à son Père et le prie de l'épargner, et le Père ne daigne pas, ce semble, l'écouter et le traite avec tant de dureté, que ce Fils, tout soumis qu'il est, ne peut s'empêcher de se plaindre d'en être abandonné : *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* (*Matth.*, XXVII, 46.) Il ne l'appelle plus son Père, mais son Dieu, parce qu'il ne le traite plus comme son Fils, mais comme son ennemi, mais comme un objet de malédiction : *Factus pro nobis maledictum.* (*Galat.*, III, 13.) Et voilà où la seule apparence du péché a réduit un Homme-Dieu. Ah ! que n'ont donc pas à craindre ceux qui ont le péché même? c'est, encore une fois, c'est sur la croix que nous

devons regarder le péché, si nous voulons juger de sa malice. La vue du Calvaire me fait mieux comprendre ce que c'est qu'un péché que la vue de l'enfer. Un roi qui condamne à la mort son propre fils, fait mieux sentir l'excès de sa colère que s'il immolait un peuple entier. Oui, c'est sur le corps déchiré, c'est dans le cœur percé de Jésus-Christ crucifié, que je dois considérer le péché, et non pas dans les fausses lumières d'un cœur déréglé et d'un esprit aveuglé par la passion ou dans les préjugés d'un monde corrompu. Quand je vous vois, ô mon Sauveur, attaché pour moi sur une croix, vous êtes pour moi un motif de confiance sans doute, j'attends de vous mon salut. Mais quand je considère que vous avez été traité par votre Père avec tant de rigueur, parce que vous vous êtes chargé de mes crimes : ah! quel doit être mon tremblement et ma frayeur? car si on traite ainsi l'innocent, le Saint des saints, comment traitera-t-on le coupable? si on n'épargne pas le fils, épargnera-t-on l'esclave? s'il en est ainsi du bois vert, quel sera le sort du bois sec et gâté? (*Luc.*, XXIII, 31.) si on punit si sévèrement celui qui n'a que la figure du péché, que sera-ce du péché même? Hélas! mes frères, que nous faisons un mauvais usage de nos larmes! nous pleurons, nous gémissons sur les malheurs de cette vie, et nous fermons les yeux sur des malheurs plus funestes, sur la perte de notre âme et de l'éternité. Qu'un homme ait perdu une partie de ses biens, il n'est plus à lui, il pleure, il gémit sans cesse : il a perdu les biens de l'éternité, et il est insensible! Qu'une épouse, qu'un enfant, ait perdu un époux, une mère qui leur était chère, ils passent leur vie dans le deuil et la tristesse, c'est une plaie qui saigne toujours : une âme par le péché a perdu le céleste Epoux, le plus tendre des pères, son malheur ne la touche pas! Qu'un courtisan ait perdu les bonnes grâces de son prince, il est inconsolable, et la vie lui devient à charge : on a offensé son Dieu, le meilleur des maîtres, on est tombé dans sa disgrâce, et on ne forme pas un soupir, et on ne verse pas une larme! O aveuglement déplorable de l'homme! pleurer pour la perte des biens, et ne pas pleurer pour la perte de l'âme! pleurer pour la terre, et ne pas pleurer pour le ciel! donner aux intérêts de ce monde des larmes infructueuses et néanmoins très-amères, et être insensible aux intérêts du salut de l'éternité même! Quelle stupidité! et nous sommes chrétiens! et nous avons la foi! et nous croyons à une éternité! O péché, que tes ténèbres sont affreuses! que ton aveuglement est profond! mais aussi que les peines que tu nous attires seront redoutables! que les regrets, que les déchirements que tu nous causes seront longs, éternels, qu'ils seront amers! l'éternité même ne suffira pas pour en tarir la source. O mon Dieu, éclairez mon esprit, touchez mon cœur; qu'au pied de la croix de votre Fils je comprenne enfin l'outrage que vous fait le péché, la haine que vous lui portez, et tous les malheurs que j'en dois craindre; inspirez-moi toute l'horreur qu'il mérite; qu'à la vue du danger et des occasions du péché je craigne, je tremble, je fuie comme à la vue d'un serpent; donnez à mes yeux deux fontaines de larmes pour pleurer ceux dont j'ai été coupable : que ne puis-je les effacer dans l'effusion de mon sang; que le reste de ma vie soit du moins employé à les réparer, à les expier par amour pour votre infinie miséricorde qui veut bien m'en accorder les moyens, le temps et la grâce, afin que purifié et lavé de toutes mes iniquités, je vous serve dans la sainteté et la justice, et que je puisse mériter votre récompense éternelle. Ainsi soit-il

TABLE DES MATIERES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

—

SERMONS MORAUX

ORAISONS FUNEBRES

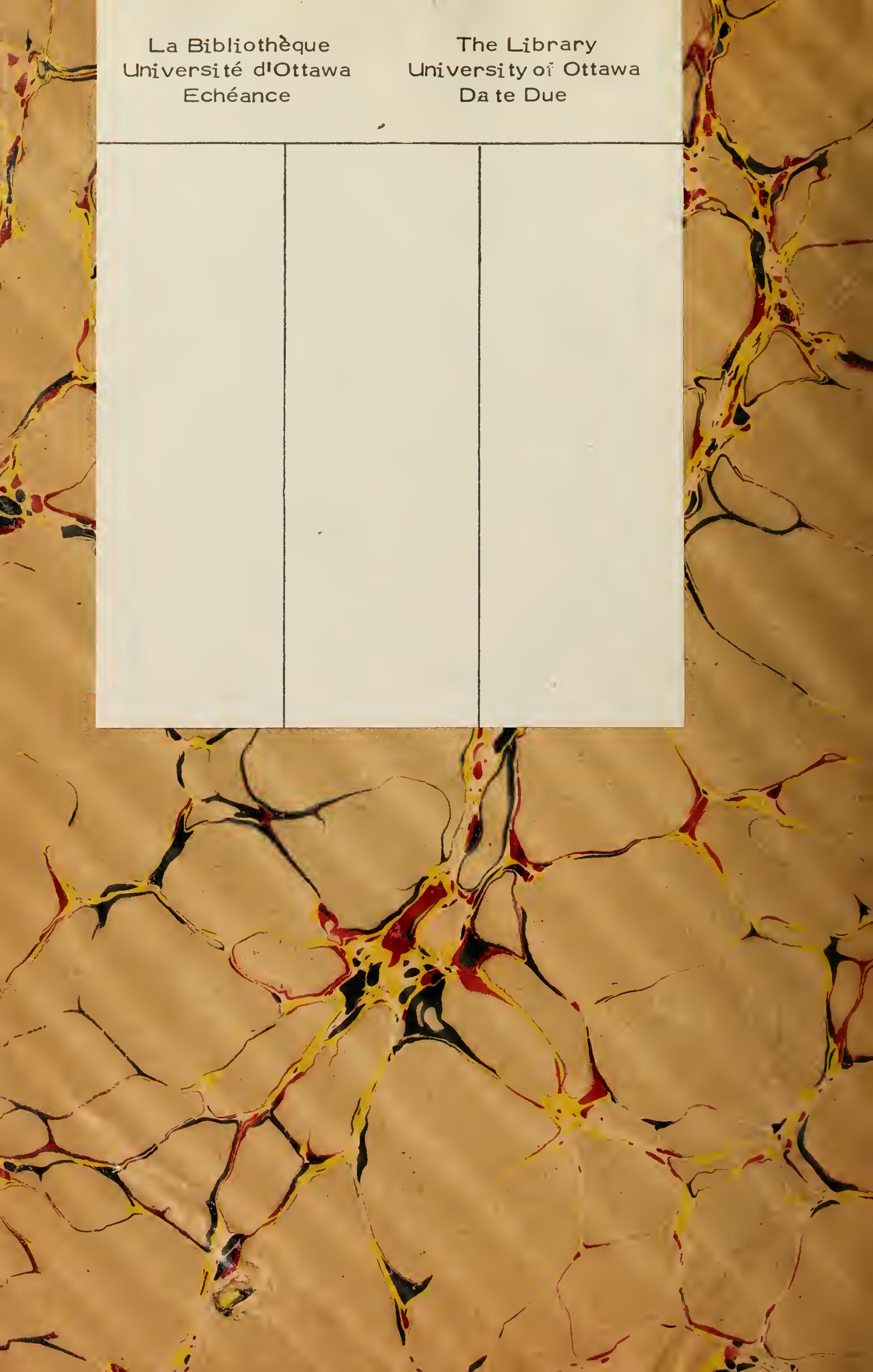
OEUVRES ORATOIRES DE PERRET DE FONTENAILLES.

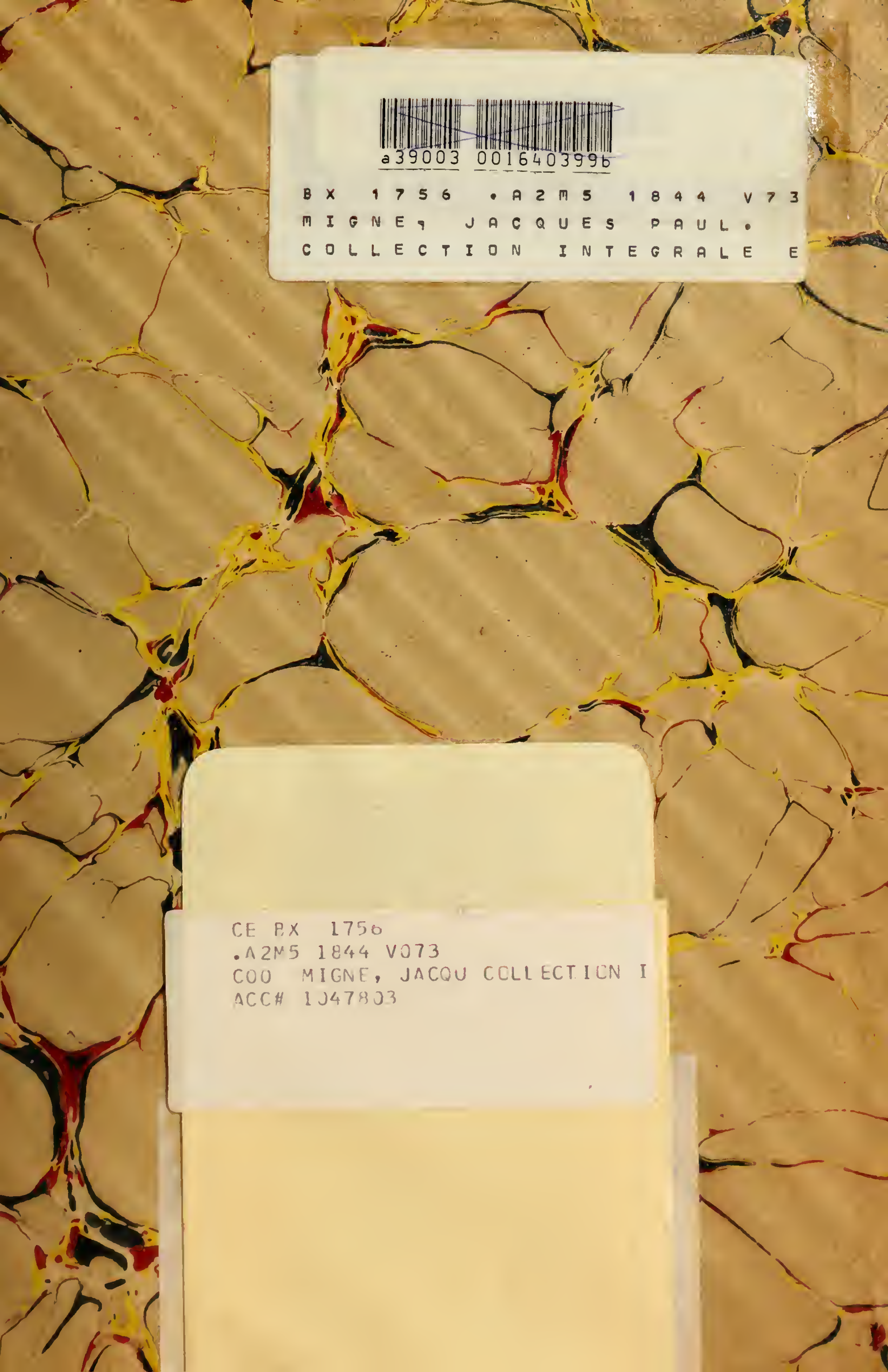
DISCOURS DE MORALE A L'USAGE DES MISSIONS ET DES RETRAITES SPIRITUELLES.

FIN DU TOME SOIXANTE-TREIZIEME.



Imprimerie de MIGNE, au Petit-Montrouge.


La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
The Library
University of Ottawa
Date Due



a39003 001640399b
BX 1756 .A2M5 1844 V73
MIGNE, JACQUES PAUL.
COLLECTION INTEGRALE E
CE BX 1756
.A2M5 1844 V073
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047803


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 10 04 05 14 09 7